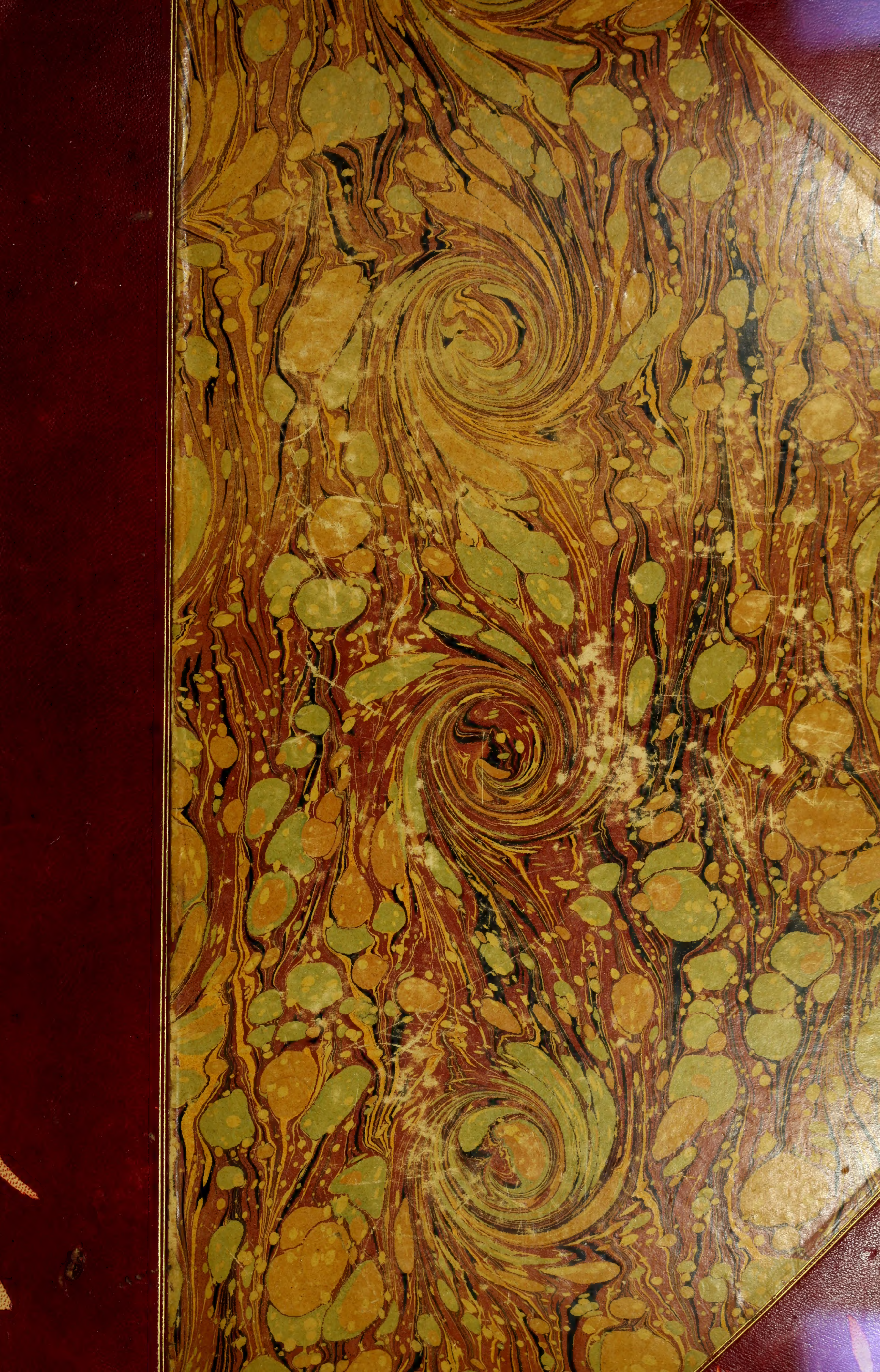
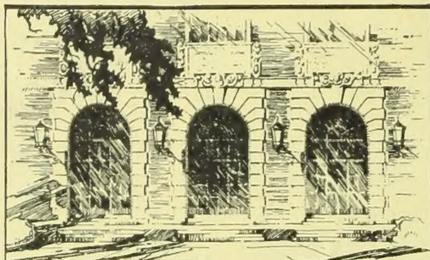
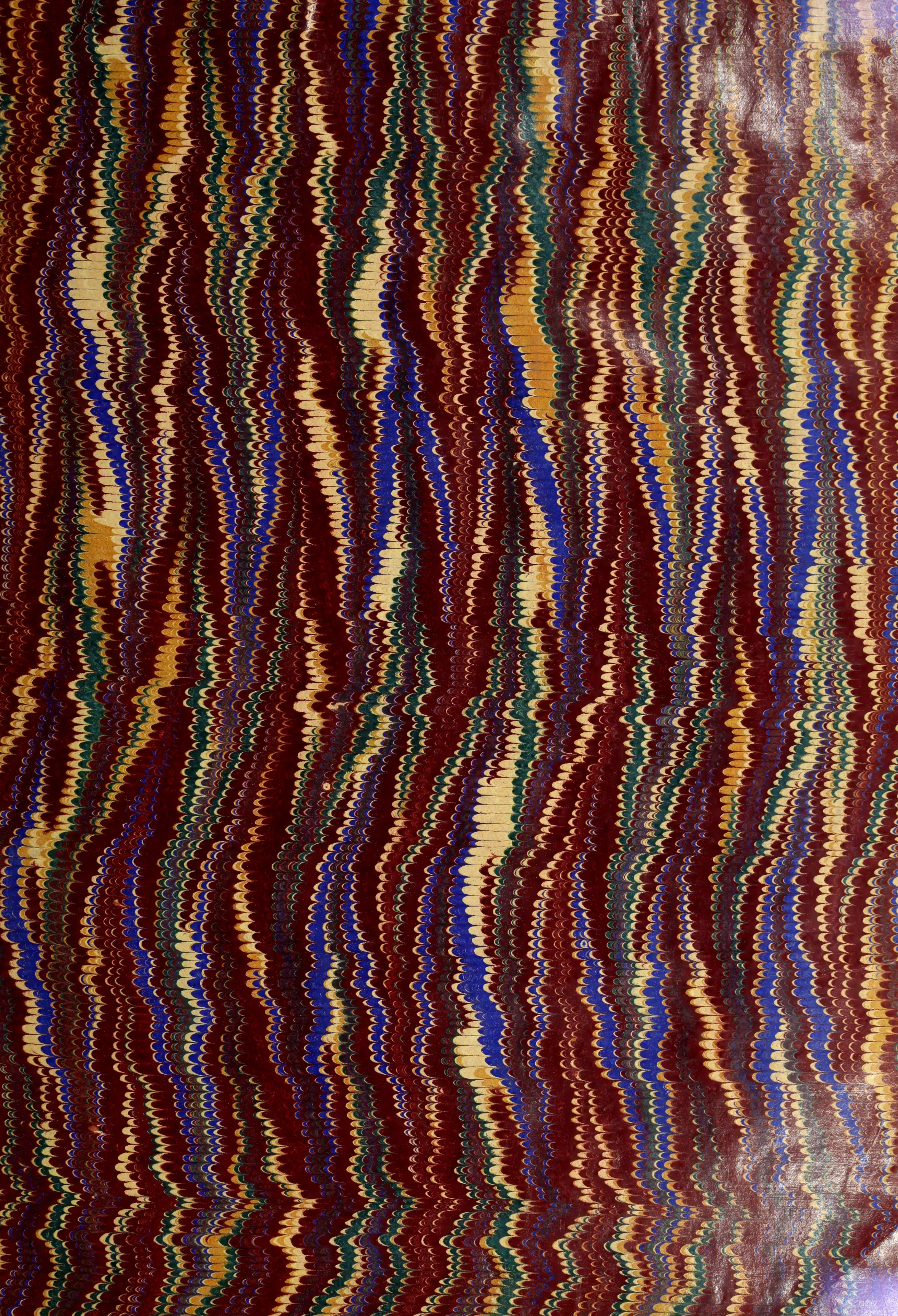






— Les mauvais traitements, les coups dont vous vous plaignez...

— Ah! pour sûr qu'i cogne... et que je me plains, et que j'n'ai assez!... Tenez, monsieur Porteret, avant-hier encore... c'est ce qui m'a donné l'envie de vous voir c'jourd'hui... avant-hier encore... Ah! il était bu, faut reconnaître ça... mais v'là-t-y pas qu'i m'a cogné un coup de chaise sur la tête que j'en ai eu deux dents de cassées... Même j'vous les ai apportées à preuve, pour que vous les montriez au juge...

Et, après avoir minutieusement et longuement fouillé dans le vaste panier d'osier noir qu'elle tenait sur ses genoux, elle retira deux petits morceaux d'os, pliés soigneusement dans un bout de journal.

L'avoué Porteret se surprit à concevoir une vague indulgence pour l'ivrogne qui avait ôté cela de la bouche de Madame Michon. D'une voix molle, il dit:

— Ça vous a-t-il fait très mal?... Elles ne devaient guère tenir, ces dents?

— Ah! pour sûr!... des dents, ça n'tient jamais, fit avec conviction madame Michon. Mais elles auraient encore bé duré quéque temps... Et pis, un coup d'chaise, pensez!...

— Mais alors, pourquoi restez-vous à la ferme.... puisqu'il vous bat et que vous avez le droit?...

— Et la moisson donc? On a bien assez d'mal avec tous ces gourmands de domestiques... Faut bien quéqu'un pour veiller à la soupe et leur mesurer l'vin.

— Mais vous avez une autre chambre que votre mari.. Vous n'avez qu'à vous y enfermer quand il rentre ivre, qu'il commence à crier...

— Un' aut' chambre? Mais la maison n'est point si grande. Et de surplus il a fallu faire venir not' fils qu'est en apprentissage chez le bourrelier de Suchaux... et la fille qu'est en condition chez l'aubergiste de Dienay... C'est qu'ça presse!... ces jours d'chaleur, après tant d'mauvais temps qu'on a eu, tout a mûri du coup, les avoines comme les blés... tout est bon à couper... Et y a des gens de louée qui couchent plein la grange... J'peux pourtant pas aller dormir avé les vaches!

— Mais au moins — l'avoué se réveille un peu — au moins dans la chambre... il y a deux lits?

— Ah! qu'non... Ça c'est des manières de messieurs...

M. Porteret se sent intéressé. Il frotte son nez avec un index ironique et curieux.

— Mais enfin?...

Maintenant l'avoué Porteret semble embarrassé par le choix des mots. Pendant un moment il regarde les mouches collées en petits tas noirs au plafond et qui semblent des moules accrochées à un rocher très lisse, il écoute le roucoulement nostalgique des pigeons et la poulie qui rechigne et grince... Puis avec un sourire il dit:

— Mais enfin... avec cet homme qui vous bat, qui s'enivre, contre lequel vous plaidez en séparation... vous n'avez plus de... de relations, n'est-ce pas?

— Ah! qu'si, tout d'même, monsieur Porteret... Faut ben, pisqu'on est encore marié... Comment donc qu'on ferait?... mais, par exemple, on s'parle pas...

JULES RICARD.

CHEZ LA NOURRICE

La Dame, 25 ans.
La mère Beautemps, 31 ans, qui font l'effet de 45.
Beautemps, 40 ans.
Félicienne, 2 ans.
Yolande, 6 ans.
Bertille, 2 ans et 3 mois.

En Blaisois, au mois de juin, chez les Beautemps, qui ont leur petite maison un peu avant le bourg, passé le chemin du Calvaire. Un intérieur de paysans aisés, très propre. Les Beautemps sont à table et déjeunent. Midi tape ferme sur la route poudreuse. La mère Beautemps, en face de son homme et de Yolande, a Félicienne sur ses genoux, tandis que Bertille, à ses pieds, assise sur le carreau, joue avec une bobine auprès d'un toutou blanc et noir qui lui lèche la figure. Soudain, le toutou grogne, se dresse, aboie, et, dans l'encadrement de la porte à volets, paraît une jeune femme très élégante, blonde, jolie et calme, qui entre posément, comme chez elle.

La Dame. — Bonjour Monsieur, bonjour Madame.

Beautemps. — Ah! excusez... Mais...

La Dame. — Je suis la mère de Félicienne.

Beautemps. — Permission. Je remets Madame. Et alors... (*Il lui tend sa main calleuse...*) ça va bien?

La Dame, *qui n'ose pas refuser et se laisse prendre la main.* — Merci.

La mère Beautemps. — C'est donc ça!.. Aussi je me disais: Est-ce que ça ne serait pas la dame de Paris?

Beautemps. — Et vous êtes venue comme ça, de si loin, pour voir votre enfant?

La Dame. — Oui. Où est-elle?

Beautemps. — La v'là. (*Il lui montre Félicienne.*)

La mère Beautemps. — Pas qu'elle est belle! et rustique! Vous la trouvez changée, hein? (*L'enfant crie.*) Pleure pas, mon mignon, c'est ta naman, ta petite naman de Paris.

Beautemps. — Qui vient de si loin!

La mère Beautemps. — Voulez-vous t'y la baiser?

La Dame, *qui n'y tient pas extrêmement.* — Oui; c'est que...

La mère Beautemps, *qui rit.* — Ah! dame! Elle est goret... elle se barbouille...

Beautemps. — On la fait souper avec nous.

La mère Beautemps. — Et elle veut de tout.

Beautemps. — Oui. Elle broute autant que not' aînée... (*Il désigne Yolande.*) Dis bonjour à Madame, Yolande. Allons, ne sois point lambine.

Yolande, *renfoncée.* — Jou... Madame.

La Dame, *qui se force.* — Elle est bien belle fille. Quel âge a-t-elle?

La mère Beautemps. — Deux ans hier.

Beautemps. — Vous vous en rappelez donc point? V'là deux ans qu'elle est avec son père et sa mère nounou.

La Dame. — Non, je vous parle de votre grande, là...

La mère Beautemps. — Yolande! Ah! ben, elle approche de sept ans. Elle va-t-à l'école... pour devenir bien savante.

Beautemps. — Et puis au catéchisme...

La Dame. — Et celle-là, c'est votre toute petite?

La mère Beautemps. — Bertille? Oui. Dis bonjour à Madame, Bertille.

Beautemps, *à la dame.* — Faut lui faire avance, vous savez, parce qu'elle ne cause pas encore.

La Dame. — Elles ont l'air de très bien se porter toutes les deux.

La mère Beautemps. — Pas autant encore que la vôtre, allez, Madame. C'est pas pour dire. Mais tout le pays en est jaloux de cette belle grosse petite cochonne-là... Tenez, Madame, qu'elle vous rit, la belle amie... qu'on voit ses petites dents comme des épingles!... Tu veux baiser naman... baise, mon mignon, baise-la pendant qu'elle est chez nounou, tu ne la vois pas si souvent! (*Elle la passe à la dame qui l'embrasse du bout des lèvres.*)

Beautemps. — La désirez-vous sur vos bras?

La Dame. — Non. Tout à l'heure.

La mère Beautemps. — Voulez-vous un linge, pour qu'elle ne vous salisse point?

La Dame. — Merci. Je préfère vous la laisser, parce que j'aurais peur de la faire tomber.

La mère Beautemps. — A votre aise.

La Dame. — Alors, elle n'a pas été malade?

La mère Beautemps. — Malade? Ah bien?

La Dame. — Cet hiver?

La mère Beautemps. — Ni cet hiver, ni jamais.

La Dame. — J'aurais bien voulu venir depuis l'année dernière.

Beautemps. — C'est vrai, ça fait un an et un mois...

La Dame. — Mais je n'ai pas pu, j'ai été tellement prise!

Beautemps. — Pardi, tiens! vous devez aussi, vous autres, avoir vos occupations, vos récoltes?... On ne fait point toujours ce qu'on veut.

La Dame, *avec un soupir.* — Oh! non, allez! mes pauvres gens!

Beautemps. — Enfin, elle mange bien, elle dort bien. Pourvu qu'elle pousse, c'est toute vot'suffisance!

La Dame. — Certes!

La mère Beautemps. — Et nette! allez, Madame! Si vous voyiez son corps! Pas un bouton. Jamais elle n'a eu de gourme. Pas une croûte... On mangerait dessus, tant elle est saine. Aussi on l'aime, allez!

Beautemps. — Et puis, elle est bien plaisante, bien comme il faut; elle me connaît. Dès qu'elle me voit, elle rigole. Des fois, elle m'entre ses petits doigts dans les yeux, pour de rire... Mais elle ne fait point de mal, parce qu'elle n'est pas malicieuse.

La mère Beautemps, *soudain grave.* — C'est-t'y que vous venez, aujourd'hui, pour la reprendre?

La Dame. — Non. Je crois bien que je vais vous la laisser un peu. Quelques mois.

La mère Beautemps. — Ah! tant mieux! Je craignais de la perdre.

La Dame. — Elle est si bien soignée, ici!

La mère Beautemps. — On ne peut pas mieux.

La Dame. — En si bon air!

Beautemps. — Dame! oui. Pour de l'air c'est mieux que chez vous, sauf permission.

La mère Beautemps. — Vous êtes bien tranquille, et comme ça vous avez le repos. Vous savez qu'on ne la maltraite point!

Beautemps. — On se priverait plutôt pour qu'elle ne manque pas.

La Dame. — Alors, je vais vous donner six mois d'avance?

La mère Beautemps. — Comme Madame veut. Ça ne presse point.

Beautemps. — Faudrait pas que Madame se gêne.

La Dame. — Voici l'argent. (*Elle pose une enveloppe fermée sur la table.*) Six mois à cinquante francs, c'est-à-dire trois cents francs.

Beautemps. — C'est le compte. Vous êtes bien honnête. Voulez-vous un papier?

La Dame. — Inutile.

La mère Beautemps. — Il y a aussi quelques petites choses en dehors... du sirop, de la vaseline, un pain de savon, du...

La Dame. — Bien, bien. Qu'est-ce que ça nous fait?

La mère Beautemps. — Depuis l'an passé, dame, ça nous fait une pièce de quatre-vingts francs.

La Dame (*elle ouvre un petit carnet et en retire un billet de banque*). — Voilà cent francs.

La mère Beautemps. — C'est qu'on n'est guère riche de monnaie.

La Dame. — Gardez le reste.

Beautemps. — Hé là! que vous êtes donc aimable!

La Dame. — Ça comptera pour les soins que vous donnez à ma chère petite Félicienne.

Beautemps. — Ah! dame, sûr, on l'aime bien, et rien que pour la chose. On ne le fait point pour l'argent.

La Dame. — Je crois qu'à présent c'est bien tout.

La mère Beautemps. — Vous allez vous en retourner dans vot' Paris?

La Dame. — Il le faut! Ah! si je pouvais rester ici à la campagne!... au milieu des fleurs!

Beautemps. — Oh! oh! Ça vous saoulerait bien vite. Et puis y a pas tant de fleurs que ça, chez nous!

La mère Beautemps. — Mais vous n'allez point repartir comme ça?

Beautemps. — Sans prendre un morceau?

La Dame. — Oh! merci!

La mère Beautemps. — Y a du beurre frais.

La Dame. — Je n'ai pas faim. Le voyage...

Beautemps. — Un verre de vin rouge, alors?

La mère Beautemps. — Du vin que fait Beautemps.

Beautemps. — Oui, c'est du vin de ma vigne. Ah! dame, c'est du bon. Il gratte un peu. Mais il a bien du corps. Vous ne pouvez point nous refuser ça?

La Dame. — Excusez-moi. Mais c'est que j'ai mon train à trois heures, à Blois... Et je ne voudrais pas le manquer.

Beautemps. — Faut pas, sans doute. Eh bien! ça sera pour l'année prochaine, alors?

La Dame. — Oh! je viendrai peut-être avant.

Beautemps. — Tâchez voir... vers la Noël.

La Dame. — C'est si long, un an sans voir sa fille! Penser qu'elle a déjà deux ans! Comme le temps passe!

Beautemps. — Dame, oui! Et il ne revient point.

La Dame. — Je devrais l'emmener. Je ne me résigne à la laisser qu'en songeant qu'elle est mieux ici. Je me sacrifie dans l'intérêt de l'enfant.

Beautemps. — Et que vous avez joliment raison!

La Dame. — Mais s'il y avait la moindre des choses, qu'elle tombe malade... n'est-ce pas? Vite, avertissez-moi?

Beautemps. — N'ayez crainte, elle ne bronchera pas.

La Dame. — Un malheur est si vite arrivé!

Beautemps. — Et puis, et puis, au cas qu'il y ait besoin, quoi!... on vous toucherait un mot avec un timbre.

La Dame. — A ce propos, vous vous rappelez bien toujours, n'est-ce pas, mes braves gens, mes recommandations?

Beautemps. — Oui, oui.

La Dame. — C'est très sérieux. N'y manquez jamais.

Beautemps. — Soyez à l'aise, on a le papier. (*A sa femme.*) T'as bien toujours le papier à Madame, Lise?

PASCAL BLANCHARD



PRINTEMPS

(D'après la photographie de MM. Braün, Clément et Cie, 18, rue Louis-le-Grand, Paris)

LE CHEMIN DE BETHLÉEM



(Dessin de Balluriau)

LA MÈRE BEAUTEMPS. — Il est dans le buffet. (*Elle ouvre un tiroir et en sort un papier très fatigué, qu'elle déplie et lit*.) Mme X. B. W. Bureau de la Madeleine. Poste restante.

LA DAME. — C'est ça. J'y passe toutes les semaines. Ainsi, de cette façon, je ne manquerai pas d'être prévenue.

BEAUTEMPS. — Mais oui.

LA DAME, *avec un soupir, de loin, à Félicienne*. — Alors, adieu, ma petite mignonne !

LA MÈRE BEAUTEMPS, *au bébé*. — Dis adieu à naman, ma belle, fais les pigeons avec tes petites mains, tra la la deridera...

LA DAME, *relevant sa voilette*. — Je ne veux tout de même pas partir sans l'embrasser.

LA MÈRE BEAUTEMPS. — Guettez que j'essuie sa petite goule. Elle vous graisserait. Là, baise naman. Dis : au revoi ! au revoi !

LA DAME, *qui l'embrasse*. — Je t'aime bien, va. (*En rabaissant sa voilette, avec un commencement d'émotion, mais si menue !*) Malgré tout, ça me fait quelque chose ! (*Elle se lève*). Allons ! Voilà le grand moment. Bonsoir, monsieur Beautemps.

BEAUTEMPS. — Permission, Madame. A la prochaine fois. (*Il lui tend la main.*) Et bonne promenade. (*Il regarde le ciel.*) C'est un temps joli pour voyager.

LA DAME. — Adieu, mère Beautemps. Soignez bien ma petite Félicienne..

LA MÈRE BEAUTEMPS. — Comme les nôtres, Madame Yolande, veux-tu point gruger le ventre à ta petite sœur? Je vas te fiche une gifle. Dis bonsoir à Madame, et fais ta révérence... Bertille, laisse ton nez sale, et envoie un beau baiser. Voilà le beau baiser.

LA DAME, *du seuil*. — Adieu, le petit monde ! Adieu ! Adieu !

BEAUTEMPS. — Où donc qu'est votre voiture ?

LA DAME. — A l'ombre, au coin de la route. Je suis descendue avant. Là, je me sauve. (*Elle s'éloigne, légère. Le petit chien noir et blanc la congédie en aboyant.*)

LA MÈRE BEAUTEMPS, *à Félicienne, qu'elle fait sauter au bout de ses bras et qui se tord de rire*. — Dis que t'es encore mieux avec ta nounou, ma grosse taupe ?

BEAUTEMPS. — Passe-moi l'argent, que je la serre.

HENRI LAVEDAN.

LES POÈTES DE L'AMOUR

LE PRÉ

Il est un pré mystérieux parmi les bois,
où je m'étais couché sous les arbres d'automne
et comme des cheveux d'amantes, à mes doigts,
tremblaient des herbes d'or et des bruyères mortes.

Or, je vis un vieillard marchant dans un chemin,
portant des joncs coupés, des fleurs, des bois de vigne,
qui de très loin et vainement faisait des signes
vers une jeune fille en robe de matin.

Elle chantait en s'éloignant dans la montagne
et le vieillard s'assit auprès d'un étang noir,
regardant se mêler dans l'eau, pensif et grave,
les étoiles du ciel et les oiseaux du soir.

— O mon amie, ta voix mourait dans la forêt...
Et j'ai tendu les bras vers les vallées profondes
et j'ai pleuré, songeant que mon amour était
comme un porteur de bois sur un chemin qui monte...

MAURICE MAGRE.

Les Confidences d'une Aïeule

(*Suite*)

« Fi ! vous y êtes-vous résignée ? » diront mes petites-filles, lesquelles seront, j'imagine, des personnes fort bégueules, par le parti pris de ne point nous ressembler. Je l'ai bien dû faire, mes enfants. Rien ne serait plus choquant qu'une femme toute fourrée parmi d'autres toutes découvertes. L'habit est indécent parmi ces gens qui n'en ont point. La pudeur même, qui commande que l'on cache ce que cachent les autres, commande aussi que l'on n'affecte point de cacher ce qu'ils montrent. Je vous dis que, dans un cercle de femmes en tuniques, nos paniers d'autrefois ne feraient pas rire : ils feraient baisser les yeux.

De bonne foi, ce ne fut point mon sentiment, d'abord, qu'il fallût livrer à la curiosité de tout Paris les trésors secrets que mes amants seuls, et mes époux tout au plus, avaient eu jusqu'ici le privilège de contempler. Je me révoltai, ce qui était nécessaire pour donner satisfaction à ma conscience. C'était peu de temps après mon troisième divorce (je n'oserai plus les compter). Je n'avais plus dessein de m'enfermer comme avant mon troisième mariage, et, bien que je n'eusse plus d'homme, je prétendais vivre comme du temps que j'avais Sainte-Foy. J'avais à renouveler ma garde-robe. Lorsque l'on me vint essayer mes toilettes : « Oh ! dis-je, que me présentez-vous là ? Mais ce n'est point des robes, c'est des lingeries. — Madame, l'on fait ainsi. — Quoi, n'était-ce point assez de renoncer aux damas et aux velours ? Proscrira-t-on les pékins et les soies ? — Madame, tout sera demain aux linons, à la gaze et aux mousselines. — Mais les couleurs ? — Madame, il faut être en blanc. — Bon, je me rends ; mais d'abord je vais passer ma chemise. — Madame, voilà trois jours que l'on n'en porte plus. Ne lisez-vous point les feuilles ? Cela y était hier matin. Mme Hamelin a renoncé la première à cet incommode vêtement, et Mme Tallien a suivi. — Pourtant... — Cela faisait des plis disgracieux. Un juste sur une chemise n'était plus un juste du tout. Et puis, voilà quatre mille ans que l'on en porte : vous conviendrez que, pour une femme décidée à donner le ton, il serait fort de subir le joug d'un goût qui est à ce point suranné. »

Je me résigne donc. On me soulève, et on me fait glisser de haut au bas dans un maillot qui simule à s'y méprendre la couleur des chairs. Je m'y trouve d'abord à la gêne, puis les mailles s'assouplissent aux mouvements de mes jambes et de mes bras, me voilà tout ensemble prisonnière et libre ; ah ! cela est impayable ! Je ne puis me défendre d'éclater quand on m'attache mon corset : cela, un corset ? J'en portais de tels quand j'étais toute petite fille. Je revêts une robe à l'Omphale, avec une grande queue que l'on retrousse et que l'on passe dans la ceinture ; ma jambe en est découverte beaucoup plus haut que la cheville. Pour les souliers, ce sont des semelles ; au reste je ne marcherai point, par ordonnance de mon bottier : « Ne porterez-vous point de bagues aux orteils ? » J'essaie, cela est d'un joli effet. « Mais vos diamants ? » Je les ai fait remonter fort simplement, sur un seul rang. On me les dispose à l'entour des seins. Ils jettent mille feux, chaque fois que ma gorge s'élève et s'abaisse. Je pense que l'œuvre de ma toilette est achevée, quand l'une de mes tailleuses pousse un cri : « Madame, cette perruque blonde !... — Eh bien ? — On est aux cheveux bruns depuis hier, et si cette couleur vous déplaisait trop décidément, il serait à peine supportable que les vôtres fussent bleus. »

Je demeurai seule devant ma glace, à regarder dans le détail comment m'avaient accoutrée ces femmes-là ; et il me vint une grande tristesse. J'aurais pleuré, si dès l'enfance ma maman ne m'avait donné l'habitude de ne point gâter mon visage quand il est fait. Ma sincérité m'oblige de confesser que ce chagrin n'avait point sa source dans un sentiment très louable. N'allez pas croire que je fusse si sotte que d'avoir honte. Je ne craignais pas non plus de déplaire : je sais que je suis bien faite, et en m'habillant mes femmes me l'avaient assez dit ; elles n'avaient cessé de me comparer aux statues que nos armées victorieuses nous envoient de l'Italie. Cela est flatteur, mais je serais bien fâchée de leur ressembler en effet : elles sont de marbre ; et, le puis-je avouer ? je les admire, mais c'est de confiance et pour ne point me distinguer. Je ne donne point dans le goût de cette beauté-là. J'ai les yeux faits aux costumes qui agacent, et point aux draperies qui accusent tout naïvement les formes. Voilà vingt-quatre ans que je vois des robes et des corsages qui ne disent ni oui ni non. Est-ce que je puis retourner toutes mes idées à l'improviste et m'accoutumer tout d'un coup à des habillements qui ne laissent rien à entendre et qui affirment si brutalement ce qu'ils disent ? Une femme de beauté résistante peut prendre jusqu'à son dernier jour le pas de la mode, quand celle-ci veut bien comme d'ordinaire modérer ses évolutions et ménager ses changements ; mais ces renversements brusques, et qui vous obligent de ne point changer seulement vos robes, mais encore de changer votre jeu, voilà ce qu'on n'accepte pas si aisément dès qu'on a passé la première jeunesse, voilà qui vous fait sentir terriblement votre âge et qui vous donne les premières inquiétudes, même quand cet âge n'est que de vingt-quatre ans.

Rien ne marque plus la maturité que de chérir ses habitudes et d'avoir peine à en démordre. On n'est plus jeune dès qu'on n'embrasse plus avec la même folie tout ce qui est neuf, avec la même bravoure tout ce qui est absurde. Ajoutez-y que je me sentais, une fois encore, isolée, et dans la nécessité de faire un choix. Le combat que j'allais livrer sous de nouvelles armes n'était donc pas une escarmouche indifférente, et je tremblais au feu comme une novice.

Je sortis, et l'admiration qui m'accueillit dans les promenades me rendit le cœur au ventre. Elle me réconcilia tant soit peu avec la mode et sans doute me corrigea le goût sur-le-champ, car j'eus celui de reconnaître que mes formes ne laissaient rien à désirer. Même avec cette taille sous les bras, une je ne sais quelle fuite de ma robe laissait juger que ma taille naturelle, celle que je portais jadis au-dessus des hanches, est longue, souple et arrondie. Je ne me permettais plus de regarder par-dessus mon épaule droite, craignant que l'on me soupçonnât de vouloir accuser par ce geste une ressemblance que j'ai avec la Vénus Callipyge. Je puis librement parler de mes jambes, puisque aussi bien je les montre : elles sont minces, elles ont l'avantage d'un mollet point trop bas, point trop lourd, et dont l'effort nerveux semble étirer les chevilles déjà fines, au lieu de les charger et de les gâter. Je ne pouvais point tenir longtemps rigueur à un usage qui me contraignait si obligeamment de livrer à l'admiration publique ces objets dignes, j'ose le prétendre, d'un applaudissement unanime ! Je fus bientôt la plus enragée à briguer les regards des passants, par les rues. Il faisait froid, je pris un rhume. Point de poche. Où glisser un mouchoir ? Je m'avisai que toutes les femmes s'étaient attaché un suivant, un complaisant, un favori, qui ne les quittait pas plus que leur ombre et leur servait de *porte-mouchoir* ; et vous voyez qu'il nous en faut toujours revenir à l'idée des hommes : quand ce n'est point pour le service de notre cœur, c'est pour le service de quelque autre chose, voire pour celui de notre nez. Il me fallait trouver un amant, avant que mon rhume fût guéri.

Sans que je susse comment, par des hasards, par des rencontres, par des retours et des radiations d'émigrés, ma société, dans les derniers mois, s'était si fort étendue, que déjà je songeais à rouvrir mes salons.

En attendant, je fréquentais chez d'autres qui m'avaient prévenue. On y tenait des réunions bien étranges, où des gens qui pour la plupart ne savaient point leur monde prétendaient imiter les façons de l'ancien régime. Il s'en trouvait pourtant d'agréables : c'étaient ceux où l'on attirait les hommes de lettres. Leur conversation ne ressemblait guère à ce que ma mère et mon tuteur m'ont jadis conté des Duclos, des Grimm et des Jean-Jacques : n'y ayant là personne qui fût capable de disputer avec eux, on les laissait discourir d'une haleine, et ce n'était plus une causerie, mais une série d'argumentations. Eux-mêmes ne s'élevaient point, comme ces autres que j'ai nommés ci-dessus, aux plus hauts sommets de la philosophie. Ils faisaient plutôt des harangues académiques, élégantes et correctes, touchant les mœurs du temps, dont ils se plaisaient à être les *spectateurs*, suivant une mode empruntée aux Anglais. C'est moi qui donnais le branle à ces conversations, étant la seule qui sût de naissance tenir un cercle. Je ne réformais point l'usage nouveau de faire discourir les gens un par un, mais je ne me gênais point pour donner à l'occasion une réplique, laquelle appelait une répartie ; je savais interrompre de façon à mettre mon interlocuteur en évidence et non pas moi. Aussi me chérissait-on fort, et j'avais principalement deux amis, M. Arnault, jeune encore et qui s'exerçait à la muse tragique ; M. Mercier, le peintre ordinaire de la capitale.

La première fois que je parus devant eux, en cet état où me réduisait la stricte observance de la mode, j'eus fantaisie de les interroger sur cette question du nu qui me préoccupait. « Franchement, dis-je, qu'en pensez-vous ? Pour moi, je ne suis point revenue encore de mon premier effarouchement.

— Et moi, repartit M. Arnault, je ne suis point revenu de mon enchantement. Voilà dix ans que nous ne tarissons pas sur les vertus des Grecs et des Romains : il ne nous restait plus qu'à leur emprunter leurs usages et à nous approprier leurs goûts. Dès l'enfance, les maîtres m'ont formé à leur école ; il me semble que je suis né parmi eux, et je me sentais exilé au milieu de mes concitoyens. Mais nos beautés ont consenti à revêtir la tunique, la chlamyde, le peplum. Je me suis attendri à cette vue, des larmes me sont venues aux yeux, et j'ai cru que je rentrais enfin dans ma véritable patrie.

Heureux siècles, cités heureuses, où la plus enviée des gloires était celle de posséder un beau corps, et où un tribunal de sages vieillards ne pouvait se résoudre à condamner Phryné coupable, mais nue ! Les femmes de la Grèce ne songeaient point à rougir lorsqu'elles assistaient à ces jeux où les adolescents, d'une grâce presque divine, luttaient ensemble sans aucun voile, et c'est peut-être un effet mystérieux de ce spectacle sur leurs imaginations passionnées qui leur conservait le privilège de produire de beaux enfants. Elles-mêmes, bien qu'elles fussent les

modèles de la pudeur et de la chasteté, ne redoutaient point tant les regards, et vous savez que les vierges de Lacédémone, pour s'exercer dans le gymnase, ne se mettaient pas moins nues que les éphèbes. Pourquoi donc avons-nous honte de notre corps? N'est-ce pas un préjugé de la religion, qui a survécu à la religion même? Fuyons ces ténèbres, remontons jusqu'aux sources de l'humanité. Ce que nos pères appelaient une guenille est encore le plus clair de nos biens. Je veux qu'on la soigne, je ne déteste même pas que l'on ait un culte pour elle, et j'ai joie à voir comment les mœurs d'aujourd'hui répondent à mes désirs : si vous êtes les seules, mesdames, qui aient encore osé faire le public juge de vos beautés les plus intimes ; si les hommes, avec une modestie qui leur sied mieux, se dissimulent sous des habits grossiers et carrés comme quatre planches, eux-mêmes, avec leur habitude nouvelle des jeux athlétiques, ils me sont garants que l'esprit de l'antiquité renaît parmi nous, et lorsque vous leur prodiguez vos faveurs vous ne les trouvez point indignes.

— Mais, monsieur, la décence, la vertu !

— Ah! j'en conviens, nos mœurs ne sont point sans reproche, mais attribuez-vous nos vices à la liberté du costume? Le nu n'inspire point les désirs, et j'ose affirmer que rien ne désoriente l'amour comme une admiration exclusive et absolue. Où se fixe votre attention, lorsque vous contemplez une statue? La grâce d'un geste ou le bonheur d'un contour vous attache : vous ne désirez point. Si les femmes ne savaient toujours où se reprendre, je les croirais désarmées dès qu'elles sont nues ; mais cela ne m'effraie guère, et j'ai confiance dans un avenir où les choix de l'amour seront guidés par un jugement que rien ne pourra plus séduire, au lieu d'être surpris et trompés par une stratégie subtile de trahisons et d'hypocrisies. »

Cette péroraison renouvela mes terreurs et en détermina plus précisément l'objet : je ne me voyais point réduite, pour plaire, à lutter nue dans un gymnase ; j'eusse été médiocre à lancer le disque, et puis — c'est une perversité de mon cœur peut-être, — bien que je ne redoute guère les jugements éclairés, je préfère les applaudissements surpris.

Mais, fort à propos, M. Mercier me rendit l'espoir : « Moi, dit-il, je soutiens l'opinion contraire, et je ne m'en cache point. Je ne crois pas qu'on soit chaste quand on ne réserve pas sa nudité. Je crois que les hommes sont naturellement portés au vice, ou, si vous voulez, au plaisir, et que l'innocence même n'est pas sûre de soi si elle ne se dérobe sous des voiles. Au nom des mœurs que notre scandaleuse impudeur menace, je réprouve la mode nouvelle, je réprouve cette exposition publique de la beauté vivante; je dirai plus, je réprouve celle des statues dans les jardins, je souhaiterais qu'elles fussent enfermées dans des muséums, pour n'être soumises qu'aux regards des gens qui manient le ciseau. Certes, le culte que professaient les Grecs pour les beautés de la forme fut élevé, fut sublime comme une religion; mais j'en cherche les origines, et je les crois découvrir dans une préoccupation continuelle de l'amour et presque dans une manie. Je ne crois pas à la pureté des regards qui profanaient les Lacédémoniennes au gymnase, les éphèbes aux jeux Olympiques; eux-mêmes se méfiaient des pensées mauvaises; n'avez-vous point lu qu'en se levant pour prendre part aux exercices, du bout du pied ils effaçaient leur empreinte dans la poussière où ils s'étaient assis nus? Mon sentiment est que ce peuple fut amoureux des belles formes, parce qu'il était un peuple méridional brûlé de sensualité, avec cela merveilleusement doué par les dieux, si bien qu'il a fait de ses vices la matière de ses chefs-d'œuvre. Mais j'admets votre proposition, j'admets que la nudité absolue inspire les idées poétiques et ne suggère point les autres, que la beauté soit un spectacle sans péril dès qu'elle est parfaite : où donc trouvez-vous des beautés de la sorte dans notre France, dans notre Paris? Ces jolis corps que l'on nous montre sont-ils modelés comme ceux d'autrefois? Point. J'y cherche et je n'y trouve plus la sévère ordonnance des lignes J'y trouve, en revanche, de la friponnerie et de la polissonnerie. Jadis, la poitrine de Vénus même accusait la virginité. Celle de nos Vénus est provocante quand elle n'a pas fléchi ; dès qu'elle s'appesantit par l'effet de l'âge et de la maturité, elle tâche à provoquer encore en se faisant un mérite de sa lourdeur et de sa nonchalance. Les chairs potelées ne présentent plus l'uni et la netteté du marbre. J'y vois des fossettes, j'y vois des taches, j'y vois des meurtrissures : elles semblent porter la marque des mains qui les ont passionnément caressées.

Ah ! ces défauts mêmes sont un charme de plus lorsque l'amante les révèle à son amant dans l'alcôve ; ils deviennent de honteux stigmates dès que le public entre dans la confidence. Et pour finir, ce marché ouvert de beautés nues dans nos promenades, au soleil de notre ciel trop pâle, à la neige de notre hiver inclément, est un défi au bon sens autant qu'aux bonnes mœurs ! »

Je ne me souciais guère du défi que cela pouvait être. J'étais éperdue, j'aurais donné la moitié de mon bien pour un de ces grands peignoirs comme en dessine Watteau. A chacune des paroles que prononçait M. Mercier, je jetais involontairement un regard sur moi-même, et il me semblait que le malicieux orateur se divertît à tracer mon portrait. Ciel! des chairs potelées! Ciel ! d'amoureuses meurtrissures! Ciel ! des fossettes ! Ah ! de fossettes surtout j'étais criblée. Et moi qui boudais depuis une heure à la pensée que je pouvais bien ressembler à un antique !

(A suivre.) ABEL HERMANT.

Bulletin vélocipédique

Les bicyclettes *Eadie*, que l'on trouve chez **COMIOT**, 46, rue Brunel, sont de véritables merveilles d'élégance, de rigidité et de légèreté. Ces machines, qu'apprécient les véritables connaisseurs, sont à des prix fort abordables. Nous engageons vivement nos lecteurs en quête d'un accessoire ou d'une pièce détachée à se rendre également chez **COMIOT**, qui est le seul dépositaire en France des célèbres marques *Eadie* et *Perry*.

Coulisses de la Bourse

L'animation persiste sur les valeurs métallurgiques, et les cours antérieurs ont été généralement maintenus. L'action de la Compagnie française des Métaux a même fait un bond en avant. Il y a un peu plus de deux ans, ce titre était tombé aux environs de 220 francs; le voici aujourd'hui à 580. Le dernier dividende a été fixé à 30 francs, et l'on compte, paraît-il, sur beaucoup mieux pour l'exercice en cours. On a même fait courir le bruit que les bénéfices du premier semestre atteindraient deux millions de francs, ce qui représenterait 40 francs pour chacune des 50,000 actions constituant le capital social. En faisant la part de l'exagération ordinaire aux racontars, on peut admettre que les circonstances actuelles soient des plus favorables à l'entreprise. Néanmoins il faut tenir compte des amortissements nécessaires et des provisions à renforcer pour le stock de cuivre. Le métal est en pleine hausse, soit; mais l'administration de la Compagnie a déjà donné quelques preuves de prudence qui autorisent à penser qu'une très grosse part des bénéfices ne sera pas distribuée en dividendes. L'avenir de l'affaire s'en trouvera consolidé et le taux de capitalisation des titres s'en ressentira d'heureuse façon.

Les grandes Compagnies de navigation maritime n'ont pas accentué leur marche en avant, mais gardent des dispositions favorables. La Compagnie transatlantique a signé la semaine dernière avec le ministre du commerce un projet de traité pour l'exploitation des services postaux entre la France, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Il est vraisemblable que la Chambre approuvera ce traité, que la Compagnie avait vainement cherché à obtenir l'année dernière.

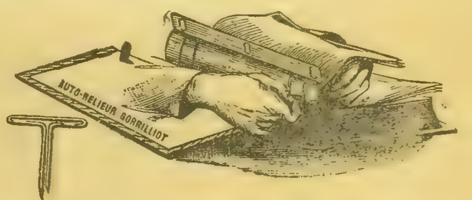
A. DU TRÉSOR.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (3 fr. 50, pris dans nos bureaux) nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.



La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boite de 110 épingles.

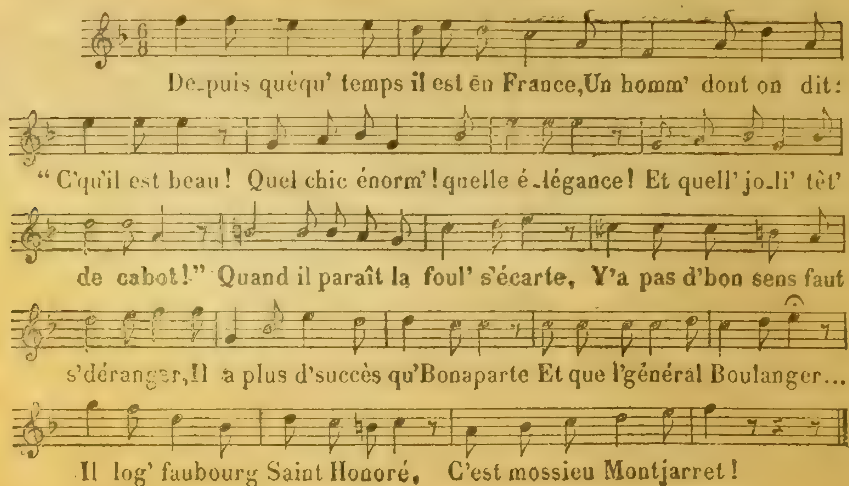
Le Gérant : E. ROBERT. Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (Bourgeois), 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polych. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, p.)

C'est Mossieu Montjarret!

Créé par Mlle Derly

Paroles de M. Héros-Cellarius.

Musique de M. H. Fragson.



Il faut le voir comme il se cambre
Et dégot' bien mieux sur son ch'val,
Que tous les membres de la Chambre
Ou du Conseil Municipal.
Devant l'cortège il caracole,
Faut toujours qu'il pass' le premier,
Il s'fiche un peu du Protocole
Et des ordr's de Monsieur Crozier.

Il log' faubourg Saint-Honoré,
C'est mossieu Montjarret!

Quand Paris reçoit la visite
De souverains de tout's nations,
Général'ment on les invite
A prendre des tas d'distractions.
Eh bien! en quittant notr' frontière
Ils s'écrient tous le plus souvent :
« Je suis charmé d'la France entière,
« Mais c'que j'ai vu d'plus épatant...

« Il log' faubourg Saint-Honoré,
« C'est mossieu Montjarret! »

Y a, dit-on, un jour dans l'année
Auquel il attach' certain prix,
C'est l'jour qu'il mèn' tout l'Elysée
Voir courir le Grand Prix d'Paris,
Car, lorsqu'il sort dans sa livrée,
Les femm's murmur'nt, la bouche en cœur,
Avec un' petit' min' pâmée :
« C'que ça doit être un bon piqueur!

« Il log' faubourg Saint-Honoré,
« C'est mossieu Montjarret! »

(Dessin de Steinlen)

quelque partie de plaisir, Yvette sonna sa femme de chambre, annonça qu'elle ne reviendrait probablement que très tard, et enveloppée dans sa large pelisse de zibeline, les traits cachés par une épaisse voilette de tulle, sauta dans une voiture. Elle acheta au Louvre toutes sortes de pantins, de tambours, d'animaux à roulettes, d'images, en remplit le fiacre et jeta au cocher qui maugréait l'adresse de la nourrice.

Celle-ci parut d'abord éberluée par cette visite inattendue, balbutia :

« Madame doit se tromper de maison. »

Puis, comme Mme de Maubourguel insistait, répliquait en rougissant : « Mais non, j'apporte des joujoux au petit Georges, » la bonne femme s'épanouit, ouvrit en hâte la porte de la chambre où le couvert était déjà mis.

L'enfant, un peu malade, sommeillait tout vêtu, sur son berceau. Il avait de grosses joues pâlottes, de longues boucles et un corps fluet de poupée. Une lampe au pétrole éclairait la table et le papier à fleurs qui couvrait les murs. On se serait cru dans cet intérieur calme et propre à des lieues et des lieues de Paris, en une vieille petite ville de province.

Le cœur battant à se rompre, les yeux humides de larmes, la voilette relevée, sans une parole, Yvette s'était avancée vers le berceau, agenouillée sur le plancher, devant son fils. Réveillé brusquement, il faisait la lippe, se frottait les yeux de ses deux poings, et s'apprivoisant, bientôt familier, rieur, il ne se défendit pas contre les caresses affolées qui le meurtrissaient, qui l'enveloppaient, murmura :

« Tu sens bon, toi ! »

Cette odeur qu'elle émanait comme un bouquet, ces bagues qui annelaient ces doigts sveltes et le ciel bleu qui rayonnait dans ce regard, cette fourrure si douce à effleurer émerveillaient son frêle cerveau d'enfant. Yvette le questionnait, le berçait, le serrait contre elle, lui répétait les mêmes choses, s'engourdissait dans cette quiétude, dans ce flot de tendresses.

Et soudain, ayant aperçu sur la table l'amas de jouets qu'alignait un à un la nourrice, qui métamorphosaient la chambre en boutiquette du jour de l'an, il battit des mains, cria, se raidit, la poitrine haletante, montra à Mme de Mauboureguel son frère de lait qui ne bougeait plus, effaré, joignait les doigts en un geste de prière, semblait ébloui, demanda timidement :

« Dis, c'est-y pour lui ou pour moi ? »

« C'est pour vous deux, mon mignon, répondit-elle, et elle ajouta : mets tes souliers ce soir dans la cheminée, je suis sûre que le petit Jésus ne t'oubliera pas ! »

Et la visite terminée — que le temps lui avait paru court en cette halte délicieuse — Yvette se sentit soulagée d'un grand poids, eut l'illusion que ces mains d'enfant venaient de l'absoudre et de la bénir.

Oui, comment n'avait-elle pas prévu qu'on la suivrait, qu'on chercherait à élucider ce mystère, qu'on s'étonnerait de voir une femme du monde courir la banlieue, le soir, traînant des paquets dans une maison qu'habitent seuls une paysanne et deux enfants, s'y claustrer, s'y attarder pendant de longues heures, que le juge chargé du procès en serait avisé, l'appellerait, la confronterait avec la nourrice?

Mais il lui restait encore quelque espoir de parer ce mauvais coup. L'agent qui l'accusait, qui prétendait l'avoir reconnue, n'osait pas être trop affirmatif. Les ténèbres, le brouillard, cette épaisse voilette, ce long manteau où se perdent les formes, l'embarrassaient dans son rapport. Et résolue, ayant dissimulé les traces de l'insomnie par une pointe de rouge aux lèvres et aux pommettes, charmante dans une toilette noire criblée de jais dont elle avait étudié le moindre détail, Yvette arriva au Palais quelques minutes avant l'heure que lui assignait sa lettre de convocation.

Au milieu du couloir où flottait une chaleur lourde, où des portes s'ouvraient et se refermaient à chaque instant comme pour une comédie, où des gardes municipaux étaient assis, les mains sur leurs cuisses, le regard éteint, machinalement fixé parmi les échafaudages de la Sainte-Chapelle, lui apparurent la nourrice qui piétinait sur place, inquiète, bouleversée, ahurie par ces histoires où elle ne s'expliquait pas son rôle, et plus loin M. de Maubourguel qui plastronnait dans sa redingote, avait dans son sourire l'insolence cruelle des joueurs dont les mains tiennent les atouts, faisait une dernière fois la leçon au policier qui l'accompagnait.

Alors elle s'avança dédaigneuse, glacée, comme devaient être les condamnés de jadis sur la fatale charrette, répondit par une vague et indifférente inclinaison de tête au coup de chapeau de son mari et, lorsqu'elle se trouva bien en face de la nourrice, la regarda avec des supplications si désespérées, des appels si graves, une si poignante douleur dans les prunelles, que la paysanne en tressaillit, en demeura imprégnée jusqu'au cœur.

Ce ne fut qu'un éclair fugace, mais il la pénétra, lui dévoila l'affolement de cette mère qu'on menaçait, qu'on voulait perdre. Elle devina quelque chose d'occulte et de navrant. Elle songea aux petits qu'en son absence elle avait confiés à une voisine, qui s'amusaient avec leurs beaux joujoux, comprit qu'elle devait mentir, se parjurer même, sauver la maman du petit Georges.

Et malgré les efforts du magistrat, les invectives de M. de Maubourguel qui s'impatientait et s'emportait, elle ne consentit pas à reconnaître dans Yvette la dame qui était venue voir son enfant la veille de Noël, en donna un signalement tellement précis et minutieux qu'à la fin le juge s'excusa auprès de la jeune femme, s'écria :

« Je suis tout confus, madame, de vous avoir dérangée pour cette ridicule affaire; ces Tricoches qu'on emploie trop volontiers n'en font jamais d'autres ! »

RENÉ MAIZEROY.

PENDANT LES FÊTES

Et pendant la semaine galante des cadeaux échangés, des réceptions, des visites, des émotions vives, des surmenages de toute sorte, plus que jamais les services du précieux Vin Mariani seront appréciés par les estomacs barbouillés de sucreries, de pâtés et autres gâteries exquises, mais écœurantes — oh! combien ! C'est à lui que frêles mondaines et viveurs enragés devront le réveil de leurs énergies, de leurs ardeurs, de leurs appétits...

LES POÈTES DE L'AMOUR

A L'Amie perdue

Les caresses des yeux sont les plus adorables;
Elles apportent l'âme aux limites de l'être
Et livrent des secrets autrement ineffables,
Dans lesquels seuls le fond du cœur peut apparaître.

Les baisers les plus purs sont grossiers auprès d'elles ;
Leur langage est plus fort que toutes les paroles;
Rien n'exprime que lui les choses immortelles,
Qui passent par instants dans notre être frivole.

Lorsque l'âge a vieilli la bouche et le sourire
Dont le pli lentement s'est comblé de tristesse,
Elles gardent encor leur limpide tendresse.

Faites pour consoler, enivrer et séduire,
Elles ont les douceurs, les ardeurs et les charmes,
Et quelle autre caresse a traversé des larmes ?

AUGUSTE ANGELLIER

Le Portrait du Mur vide

Dans cet appartement où je m'installais aux premiers jours d'un hiver déjà si ancien, il restait un portrait de femme, sans cadre, accroché au mur de la pièce qui serait ma chambre de travail. Je le regardai à peine, pendant que les déménageurs mettaient mes meubles en place. Visage terne, vague, peinture médiocre. « Le précédent locataire, pensai-je, a oublié ce portrait ; il viendra le chercher, tout à l'heure ou demain. » Je résolus de le laisser là, de n'y pas toucher; il se pouvait qu'il fût précieux à celui qui viendrait le reprendre. Mais personne ne le réclama. Deux jours plus tard, comme je m'asseyais devant ma table, il gêna ma vue. Je sonnai ; mon domestique l'emporterait, le fourrerait dans quelque coin. En attendant, je le considérai avec attention ; et quand le domestique, entré, m'eut demandé : « Monsieur désire?... — Rien, » répondis-je. Car, maintenant, il me semblait que je reconnaissais, non pas ce portrait, mais la femme dont il était l'image.

Oui, je la reconnaissais, certainement, bien certainement... Qui était-elle? je n'aurais pu le dire. Ces cheveux d'un châtain sans éclat, ce front un peu jauni, très lisse, traversé d'une seule ride, ces yeux qui avaient le bleu gris des lacs peu profonds, où les avais-je vus, vivants ? Je ne savais.

Leur vue me causait maintenant une mélancolie qui n'était pas sans douceur ; et en même temps il me sembla qu'il flottait dans l'air une odeur de feu éteint, de cendre, comme si le vent glissant par la cheminée avait éparpillé autour de moi, sur moi, des souvenirs d'ancien foyer...

— Quoi ! m'écriai-je.

Hélas ! oui, c'était la ressemblance, évidemment due au hasard, gâtée d'ailleurs par un peintre maladroit, de la très douce amie, amante presque maternelle, de la caressante consolatrice qui, de ses bras toujours ouverts à mes retours, toujours cléments à mes fautes, fit le cher bercement de mes premières fatigues et de mes premiers repentirs. Où était-elle? Où sont les mortes. C'était peut-être le parfum de sa lointaine tombe, cette odeur de cendre qui avait rempli la chambre... Je voyais moins nettement le portrait à travers mes larmes.

Désormais, j'eus une crainte ! ce fut qu'on me le prît, ce portrait. Mais beaucoup de jours passèrent ; je n'avais aucune nouvelle du locataire précédent ; je finis par me persuader que l'image était à moi. Je lui fis un cadre de bois noir, pas luisant, où je mis une petite touffe de ces fleurs qui, de sembler mortes, ne se fanent jamais. C'était le rassérènement de mes heures inquiètes, d'avoir là, en face de moi, tout près, la caressante et consolante amie.

Mais une fois que, obligé à un travail nocturne, j'avais allumé toutes mes lampes et les bougies des quatre candélabres pour mettre de la clarté en moi, je ne pus, levant les yeux vers le portrait, retenir un cri de surprise. Non, non, il ne ressemblait pas à la maternelle amante de mon adolescence ! Quelle berlue, quelle illusion m'avait fait la reconnaître en lui ? Si terne qu'il fût, grâce au lâche pinceau, il ressemblait, je n'en pouvais douter, à la resplendissante et merveilleuse créature qui, toute une année de joie et de gloire, enchanta mes yeux et enflamba mon esprit.

L'illuminatrice de mes viriles années triomphantes, — hélas ! éteintes depuis longtemps, — je la retrouvais, ardemment belle, comme un astre rallumé. Et j'en étais sûr, encore que je visse mal le portrait à travers l'éblouissement.

Pendant plusieurs semaines, je dormis le jour et travaillai la nuit. Oh ! pourvu qu'on ne me reprît pas le portrait ! Je lui avais fait un cadre d'or, rayonnant, où brûlait une violente touffe, chaque soir renouvelée, de lis d'or et de pivoines sanglantes ! Et, quand s'éteignait mon génie, je le rallumais à la flamme de la resplendissante et merveilleuse créature.

Mais, une fois que, brisé par le long, par le stérile effort des déchirantes et haletantes grimpées vers l'idéale œuvre jamais atteinte, je m'étais endormi, la tête sur la table, j'eus, éveillé d'un rose rayon d'aube, une étrange surprise en regardant le portrait. Et je pensai que, longtemps, j'avais été fou. Non, non, il n'offrait aucun rapport avec la beauté de la splendide amante, de la lumineuse inspiratrice ! Mais là, sous la pâle rougeur du jour naissant, c'était, trop peu exquise il est vrai, trop humanisée par un artiste sans rêverie, la délicieuse enfant qui, si jeune, si puérile, daigna m'aimer, vieillissant déjà, et fit de son jeune printemps le soleil de mon automne. Elle était morte, elle aussi, hélas! puisqu'elles meurent toutes. Mais je la revoyais, en l'ingénuité de son éclosion prochaine, pareille à tout ce qui sera fleur, chant, rayon, et ne l'est pas encore ! J'en étais certain, quoique l'image me fût à peine visible à travers les pleurs que j'avais aux cils comme une rosée matinale.

Durant de longs mois, ce fut ma coutume de travailler sous les premières clartés du matin. Oh ! quel désastre si l'ancien locataire était venu demander le portrait ! Au cadre de bois peint en blanc, je mettais, toutes les aurores, une petite pâquerette, une seule pâquerette, ou un muguet, ou une églantine à peine rosée; et, sous l'angélique enfantillage de la délicieuse enfant qui daigna m'aimer, vieillissant déjà, mes poèmes s'emplissaient d'une haleine qui va être la brise et d'un vert parfum de venelle qui n'est pas encore fleurie.

Mais voici que, peu à peu, le dédain me gagna des œuvres d'autrefois réalisées et l'ennui des œuvres futures. Il y avait bien longtemps que j'étais installé dans l'appartement où le précédent locataire avait laissé le portrait. Et il ressemblait moins, ce portrait, à la jeune fille morte, un temps ressuscitée en lui. Bientôt il ne lui ressembla plus du tout. Etait-ce qu'il avait repris les traits de la triomphale amoureuse ou ceux de la maternelle amie ? Non, il ne ressemblait plus à aucune de celles que j'aimai et qui m'aimèrent, il ne ressemblait plus à personne. Je n'y voyais que des cheveux châtains, sans éclat, un front un peu jaune, très lisse, traversé d'une ride, des yeux qui avaient le bleu gris des lacs peu profonds. Et je ne m'occupai plus de lui, et je ne le regardai plus : je n'aurais pas eu de peine si on était venu le prendre...

Pourtant je fus étonné, sans chagrin d'ailleurs, un jour — combien de jours avaient passé depuis que je logeais là ! — un jour que, les yeux levés par hasard, je vis que le portrait n'était plus au mur. Je sonnai mon domestique, vieilli à mon service ; il avait des cheveux blancs, comme moi ; je lui demandai :

— L'ancien locataire est venu ?...

EMMANUEL BENNER



RÊVERIE

(D'après la photographie de MM. Braün, Clément et C[ie], 18, rue Louis-le-Grand, Paris)

A L'AMIE PERDUE



(Dessin de Balluriau)

parut surpris.

— Non, monsieur, dit-il, personne n'est venu.

— En ce cas, demandai-je encore, qui donc a emporté le portrait ?

Il me considéra de l'air qu'on a en regardant un fou.

— Quel portrait ?

— Le portrait qui était à ce mur.

— Il n'y a jamais eu de portrait à ce mur, dit-il.

— Bien, c'est possible, dis-je, laissez-moi.

Et je n'eus pas de tristesse. Il n'est pas de logis nouveau où, pour ceux dont le cœur vit encore, le passé n'accroche des souvenirs changeants, mais, après les ans, survient l'invisible oubli, qui emporte les portraits du mur vide.

CATULLE MENDÈS.

Les Confidences d'une Aïeule

(Suite)

Je ressemblais tout bonnement à une nudité de Boucher, à une gaillarde de Fragonard qui aurait enlevé entièrement ses jupes au lieu de se les relever par-dessus la tête. J'en devins toute rose : ce fut de honte d'abord, ce fut de plaisir ensuite, car je compris que mes inquiétudes étaient bien folles, que le goût public ne se retournait point comme j'avais cru, et que j'étais encore fort capable de mener des hommes à ma guise. Allons! m'écriai-je, austère Mercier, optimiste Arnault, vous avez raison tous les deux. Il y a deux façons d'être nu. Celle qui vous plaît à vous, monsieur l'amant de l'antiquité, me paraît, en effet, peu dangereuse : elle fait froid dans le dos. L'autre, monsieur le censeur des mœurs contemporaines, me semble fort épineuse au contraire, et vous souffrirez que je n'en sois pas fâchée... » J'allais poursuivre, quand les valets introduisirent une femme qui me fit voir qu'il y a bien une troisième façon d'être nu.

Elle venait pour la première fois dans cette maison où nous étions réunis, et j'avais fort ouï parler d'elle sans la rencontrer jamais. La belle Julie, bien qu'elle eût un corps admirable, ne donnait point du tout l'impression de cette beauté grecque, et ses gestes ne rappelaient point ceux des statues : elle en fit un naturel et gracieux, dès qu'elle fut assise, pour croiser les bras sur sa gorge, comme si elle avait froid. On n'aurait su découvrir aucune irrégularité dans ses traits, et pourtant ils n'avaient point cette ennuyeuse monotonie des figures sans défaut. Sa tête fort petite était mobile, légère, éventée. Ses yeux, ses lèvres étaient comme humectés d'esprit, de douceur, de bonté et d'ironie.

La liberté d'allures de son nez, si je puis dire ainsi, était quelque chose d'amusant et d'inconcevable. Elle n'avait point l'air de la jeunesse, mais de l'enfance, et elle était gaie de partout. Elle ne jouait point la pudeur ni l'innocence, on la sentait follement joyeuse de plaire, et avec cela on ne doutait point de son honnêteté, on lui découvrait même, à je ne sais quoi, une ignorance totale qui gênait. Voilà qui est bien à rebours de nos goûts et de notre esprit. Et pourtant accommodez cela : j'eus le sentiment que ce genre de beauté, qui est comme la contradiction de notre époque, en est aussi le fruit naturel et la création originale, et qu'il en restera dans les siècles à venir le type, le modèle achevé.

Les affections que cette beauté virginale inspirait pouvaient-elles s'abaisser jusqu'à la matérialité commune ? On contait de Julie certaines singularités, que jusqu'ici je n'avais point voulu croire, mais que je compris et que j'acceptai sur-le-champ : qu'elle était chère à son époux, et toutefois respectée de lui comme une sœur, qu'elle était chère à son amant et ne lui avait rien accordé, Ces passions toutes spirituelles me parurent, par un contraste du même ordre, la dernière et la plus raffinée invention de notre siècle dont je n'avais connu encore que le libertinage et les orgies. Ah ! Dieu ! inspirer l'amour comme cette femme, par un prestige innocent, j'en voulus tenter l'aventure. Je ne prétendais point imiter Julie : ma dignité m'interdit l'imitation; au reste, celle-ci est inimitable. Je prétendais voir seulement si je saurais pratiquer cet art nouveau, si la souplesse de ma beauté irait jusque-là. J'allais négliger d'écrire que son amant platonique et fidèle l'accompagnait ce soir; je ne dirai que son prénom de Mathieu. Il était comte et revenait de l'émigration.

Je m'occupai d'abord d'arranger un décor convenable à ma métamorphose. Mon grand salon, tel qu'il était, m'y parut fort impropre ; j'en fit changer tout l'ornement, qui était bien tortillé. On appliqua au mur des boiseries d'acajou, des panneaux de stuc, des médaillons sur un fond jaune en des cadres d'argent. Les tentures furent de soie puce et de soie violette. Les meubles d'acajou, fauteuils bien carrés et bien raides, furent ornés de cuivres légers et fins, drapés de damas à grandes fleurs violettes assortis aux rideaux: et quant à moi, j'eus pour m'étendre une sorte de canapé dont le fond était en fronton, et dont les deux dossiers, faisant avec le siège un angle droit, s'échappaient au sommet en col de cygne.

Le premier soir que je tins un cercle, on se récria sur le genre merveilleux de cette décoration.

J'y fus à peine sensible. J'étais exténuée. Par peur d'un embonpoint qui me menaçait depuis quelque temps, je m'étais mise au régime de toutes nos *Madame Angot* qui veulent être pâles et minces comme des duchesses : je ne mangeais plus, je buvais du thé toute l'après-midi et, ce matin même, je m'étais fait tirer deux palettes de sang. Il me vint tant de monde que je n'eus guère à donner de ma personne; je restai étendue. Mais, vers minuit, il me prit une faiblesse et je faillis m'évanouir tout à fait. Alors, mon ami Arnault s'écria : « Messieurs, laissons-la, sortons; mais, auparavant, souffrez que je l'admire. Ah! comme elle est belle! » Et il demeura quelques instants en contemplation devant moi. Tous les hommes défilèrent ensuite, répétant : « Qu'elle est belle! » et partant sur la pointe du pied comme afin de ne m'éveiller point. J'étais mieux, cette façon de congédier son monde me paraissait adorable. A un moment que j'ouvris les yeux, je vis le comte Mathieu qui se penchait à son tour sur moi, et à qui je paraissais faire une grande impression. Ah! se pourrait-il que ce fût lui que je séduisisse justement? Quelle piquante victoire! mais non, quel enivrant triomphe!

A la fois suivante, je me portais fort bien, mais je résolus de clore la soirée de cette même façon. Je me plaignis à plusieurs reprises, et enfin je feignis encore une faiblesse. Arnault s'y prêta. Sur son initiative, on recommença de défiler avec les mêmes cris d'admiration étouffés. Cela me procurait un plaisir si étrange et si délicat que je demeurai longtemps encore sans bouger de place après que tout le monde fut parti. Je poussai enfin un long soupir, comme si je fusse réellement revenue à moi. Je crois que je finissais par être dupe moi-même de cette petite comédie, et que j'avais perdu les sens quelques instants.

J'eus à peine soupiré que je m'entendis demander si j'étais réellement mieux. « Quoi! monsieur, m'écriai-je, vous êtes resté? » Je reconnaissais l'amant de la belle Julie, mon cœur se mit à battre violemment, moins de crainte que d'orgueil. Mais déjà le comte s'est prosterné à mes pieds. Il en manie les bagues. Il baise les bracelets de mes chevilles, il m'embrasse les genoux, ses mains s'égarent. « Ah! lui dis-je, ce n'est pas ainsi que vous aimez Julie! » Il était trop affairé pour me répondre. Hélas! pensai-je, pour une fois que j'avais des fantaisies d'autre sorte!... Mais je crois bien qu'il va me prouver que je ne suis pas taillée pour inspirer des sentiments platoniques. Du moins, il me le prouva comme il faut. N'importe, j'en eus un peu de tristesse et de regret... le lendemain.

X

DIVERTISSEMENT PROPHÉTIQUE

1797

Je donne mes contemporains au diable, il faudra bien que désormais l'on se passe de mes réceptions. Comment! cela n'est point tenable, mon goût n'est plus maître chez moi. J'ai beau faire, je ne suis point libre d'avoir seulement qui me plaît : mes salons sont envahis par le public, lequel n'est plus une élite comme autrefois, mais tout le monde. Mes réunions ne ressemblent pas mal à des fêtes où l'on paie. Les manières d'aujourd'hui sont écœurantes : on critique, on se gausse tout haut. Mes soupers ne paraissent point agréables, parce que mes potages ne puent point l'oignon. Les hommes y font des calembours depuis le premier service jusqu'au dessert, voilà leur esprit; et quant aux femmes, elles m'envient, tout en se réglant sur moi. La mode m'a volé mes évanouissements, à tel point que j'en suis moi-même excédée; il n'y a point de soir où quatre ou cinq de mes invitées ne se trouvent mal. Toutes les autres ont des vapeurs, et je ne puis me débarrasser d'une grosse dame qui nous assomme tous avec ses spasmes à la Nina. Avec cela, des obligations qui révoltent : j'ai dû, bon gré, mal gré, prier les personnages du jour; la Tallien est venue, plus nue encore que je ne craignais, avec des diamants aux pattes de devant et aux pattes de derrière. Dieu ! que cette femme est laide! Je n'ai pas voulu du mari, qui est malpropre et qui m'offense l'odorat. Barras l'a conduite; il est entré chez moi la tenant par la taille. Lui-même se balançait sur ses hanches, il était ridiculement chamarré, avec un plumet blanc sur la tête, qui heurtait les lustres. Quel mardi-gras!

J'ai fait mettre les volets aux fenêtres, et présentement je me tiens, avec mes amis de choix, dans mon boudoir en rotonde d'un style suranné, où rien n'est changé depuis la prise de la Bastille. J'y admets Julie, qui raffole de moi et moi d'elle, son fidèle amant, qui n'a été le mien qu'une fois; Arnault, Mercier, fort peu d'autres, triés sur le volet. On touche du forte-piano, on zézaie des romances; Julie, dont les bras sont beaux, joue de la harpe. L'on cause enfin, et je dirais bien qu'il n'y a plus que chez moi que l'on cause; mais les deux ou trois femmes bien que je connais se targuent toutes d'être chacune la dernière et la seule chez qui l'on fasse la conversation.

Ce qui me chagrine davantage, c'est que, dans le dégoût où je suis de ces mœurs, je ne rencontre plus personne à mon gré pour faire l'amour. Je n'éprouve même plus de ces curiosités que je vois naître autour de moi, se satisfaire et s'épuiser. La solitude de mon cœur a duré, en somme, depuis l'avènement du Directoire, avec des intermèdes qui ne furent même pas des fantaisies. Je m'en plaignais l'autre soir à mes entours. Il s'ensuivit un entretien de métaphysique, lequel fut bien agréable. Comme chacun parla comme il faut ! Quelle connaissance du cœur de l'homme et du nôtre ! Quelle pénétration de toutes les subtilités! Quelle imagination! Quelle poésie! Quelle analyse délicate de nos sentiments! Le malheur est que nous n'en éprouvons aucun.

De fil en aiguille, et remontant des effets aux causes, nous fîmes une critique bien acerbe et bien juste des coutumes présentes. Chacun dit tour à tour son fait à notre siècle. J'ai remarqué que tous les gens d'esprit de tous les temps se trouvent mal logés dans leur époque et qu'ils crient, mais qu'ils se gardent bien d'ailleurs de manquer à l'usage en quoi que ce soit.

Arnault eut pourtant le courage de son optimisme. — « Mon Dieu! dit-il, vous vous indignez des dehors de nos gens et de leurs mœurs amoureuses! Savez-vous ce qu'il en sera dans cent ans d'ici et que nos petits-enfants auront peut-être sujet de regretter le Directoire ?

— Non, monsieur, dis-je, je ne le sais point, moi ni personne.

—Et moi, peut-être que je puis vous le faire savoir.

— Etes-vous donc magicien, monsieur ?

— Non, madame; et toutefois... mais il suffit : je vous réserve une surprise pour demain.

— Eh bien ! donc, à demain; et, en attendant, apportez-nous, citoyen, les viandes froides, le thé. » (Car voilà encore un usage dont je pâme de rire et que j'observe, qui est d'appeler ses convives *monsieur* et ses domestiques *citoyen*).

Le lendemain, même assistance, mais point d'Arnault. Sur les dix heures, il arrive, point seul. Il est accompagné d'un petit homme assez gros, enfin un poussah, olivâtre, la tête toute ronde comme une boule, les yeux tout ronds comme des billes et saillant sous les sourcils, un nez retroussé où l'on aurait mis un pouce dans chaque narine, coiffure démodée en catogan, costume de charlatan de foire, plus de galons d'or que Barras sur son habit gris de fer, plus de plumes que le même Barras sur son chapeau, culotte de panne rouge, l'épée, des dentelles, des diamants, que je pense faux.

— Mesdames, dit Arnault, c'est M. le comte de Cagliostro.

— Quelle plaisanterie! s'écria la belle Julie, qui est en relation de correspondance avec des diplomates étrangers. Cagliostro a été condamné à une prison perpétuelle, voilà plus de huit ans, enfermé au château de Saint-Léon, près de Rome, et voilà deux ans qu'il est bel et bien défunt.

— Ah! madame, repartit l'étranger, ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, mais je suis coutumier des résurrections. Ignorez-vous que j'existe dès le commencement du monde, et que j'ai notamment avisé Jésus-Christ qu'on le crucifierait?

Je le coupai : « Passons au déluge, monsieur; nous sommes de pauvres âmes bien terre à terre, qui n'avons d'intérêt que pour le présent, et un peu pour le plus prochain avenir. Nous voudrions savoir comment le monde se comportera dans la fin du XIXe siècle, pour ce qui est de la société et de l'amour, afin de savoir du même coup s'il faut décidément nous plaindre de vivre et d'aimer dans la fin de ce siècle-ci.

— Madame, je vous veux contenter; mais deux objets me sont nécessaires. Le premier est une carafe en cristal uni, au ventre bien rebondi, toute pleine d'une eau parfaitement limpide; au reste, voici la chose, fit-il en saisissant une carafe de ma grand-mère (car les miennes sont de cristal taillé). Il posa celle-ci sur un guéridon, et il poursuivit, avec un sourire qui n'était point sot : « L'autre objet ne se trouve point si aisément; je l'eusse apporté avec moi si je n'eusse craint de passer pour un imposteur qui

prépare ses jongleries. C'est une personne dont la pureté n'ait subi aucune atteinte, et qui, par surcroît, ait un grand fond de sensibilité; enfin, les lois de la magie exigent aussi qu'elle ait des yeux bleus. »

Il se tut, et nul ne souffla mot, attendu que je n'avais chez moi que des femmes mariées, veuves ou divorcées. Vous pensez bien que je n'y reçois pas les petites filles : j'ai en horreur ces pécores-là, et c'est à peine si elles commencent à devenir une compagnie depuis que le ton est de les mener au *Cercle de l'Harmonie* ouïr et voir des obscénités.

Quand le silence eut duré un assez long temps pour mettre nos curiosités en alarme, le Cagliostro, faux ou véritable, se retourna vers Julie : « Allons, dit-il, j'ai idée que madame fera l'affaire. » Et soudain, il la fixa d'un regard tellement flamboyant qu'elle se déconcerta. Elle ne répliqua point, elle se leva, elle marcha sur lui avec une raideur bizarre, comme mécanique. Il semblait qu'elle fût sur le point de se cogner à lui, s'il ne l'eût arrêtée de son bras tendu. Puis il fut quérir un coussin qu'il déposa devant le guéridon, et avec un mélange de galanterie et d'autorité que je ne saurais rendre, il donna l'ordre à Julie de s'agenouiller, ce qu'elle exécuta. « Maintenant, dit-il, ordonnez, mesdames, moi, je ferai les conjurations nécessaires pour que vous ayez satisfaction. »

— Eh! dis-je, il est à supposer que dans un siècle toute chose sera remise en sa place, la monarchie restaurée, la noblesse rétablie, sinon dans ses privilèges politiques, du moins dans les prérogatives de son rang, de son élégance et de sa fortune. Nous n'allons pas nous inquiéter des petits bourgeois, il n'y a que le dessus du panier qui nous importe, montrez-nous donc un peu des gens du faubourg-Saint-Germain.

Je passe les simagrées du charlatan, qui durèrent plus d'un grand quart d'heure. Julie fixait le globe de verre et riait de n'y rien voir du tout. Cagliostro semblait furieux. Nous faisions des gorges chaudes. A la fin, Julie eut une palpitation d'un si bel effet que j'y voulus voir plus d'intention que de magie. Mais elle cria aussitôt : « Grand Dieu ! Je vais voir ! Je vois ! » On m'avait conté que l'eau de la carafe doit bouillonner au même instant, le fait est qu'elle ne bougea point et que je continuai de voir au travers, comme si c'eût été de l'eau qui ne fût bonne qu'à boire. Mais Cagliostro tempêtait : « Parlez ! Parlez ! Que voyez-vous ? »

Julie reprit sa voix, son assurance naturelle et même son ton d'enjouement : « Ah ! dit-elle, je n'aperçois rien de si prodigieux. C'est tout bonnement le grand salon de votre hôtel, ma chère, comme vous l'avez fait décorer à neuf ces temps-ci. Je ne m'étonne point que cela soit resté si frais tout un siècle, à voir la façon dont cela est soigné. Il y a le long des murs de grandes toiles grises, qu'un valet de chambre fait tomber en ce moment. Les meubles sont sous des housses et le grand lustre dans une chemise. Les boutons des portes sont enveloppés d'une peau de gant, qui est recouverte d'un papier de soie, qui est recouvert encore d'un gros papier. Une fille est en train d'enlever cela et de le plier, avec l'aide de trois jeunes filles qui sont bien laides et pointues, et que j'ai failli prendre pour des filles de chambre à cause de leur tablier, mais qui sont apparemment les trois demoiselles de la maison.

— Quel monde est cela ? m'écriai-je.

— Je n'en sais rien, mais le fait est que cela vous a succédé dans votre hôtel. Bon, les apprêts sont terminés, votre jolie pendule de bronze doré marque cinq heures, et l'on apporte le thé, tout comme ici. Quel pauvre thé ! Voilà déjà un point fixé : ces gens-là n'auront guère d'appétit. Il n'y a que deux assiettes de petits gâteaux, et je ne vois point de viandes, que des petites languettes de jambon entre deux tranches de mie... Ah ! comment se peut-il que je démêle ceci ? j'ai une intelligence bien singulière : je ne puis pas connaître, n'est-ce pas ? le dernier genre de ces temps futurs qui me sont révélés dans une carafe, et pourtant sans le connaître, je sens à je ne sais quoi dans la façon d'être des objets, que cela est suranné, mal entendu, que des gens qui présentent leur thé de la sorte ne sont point du tout *dans le mouvement* et *dans le train* de la mode.

Je me pris à rire : « Mais, Julie, quelles sont ces façons de parler inusitées et bizarres ?...

— Laissez-la dire, fit Cagliostro sérieusement, ce sont peut-être des expressions prophétiques.

— Vous n'avez pas idée de cette argenterie, de ces théières, de ces tasses, poursuivit la voyante avec encore plus de volubilité. Cela est dans le goût que nous inventerons d'ici à dix ans, et par conséquent cela est en retard de quatre-vingt-dix ans. Mes trois jeunes filles reparaissent ; elles ont dépouillé leurs tabliers, je vois bien que leurs robes ont été taillées à la maison par des couturières de service. Et quant à la douairière qui vient d'entrer, je vois...

— Vous voyez, dis-je, d'assommantes caricatures, et vous avez une drôle de manie de ne découvrir que des femmes dans votre carafe. J'aimerais un peu savoir comment les hommes sont faits.

— Ah ! Dieu !

— Quoi donc ?

— C'est que votre souhait vient d'être exaucé sur-le-champ. Le salon s'est effacé, nous sommes présentement au jardin. Ils en ont fait de belles ! On a coupé vos arbres, aplani vos corbeilles, et attaché des cordages à deux grandes potences de bois qui se rejoignent par le haut. Voici un jeune homme, ah ! il est bien ! c'est sans doute le frère des trois donzelles, je le trouve plus appétissant, mais quelle singulière occupation !

(A suivre.) *ABEL HERMANT.*

Coulisses de la Bourse

On se préoccupe assez depuis quelque temps du chiffre de la dette de la ville de Paris. Elle atteint à peu près actuellement deux milliards. Cette somme paraît colossale, mais on semble s'en effrayer outre mesure.

Certes, le chiffre est respectable, et il n'est que plus frappant si l'on considère qu'il dépasse celui de la dette de plus d'un Etat européen, comme la Roumanie et la Bulgarie, par exemple, et qu'il est sensiblement égal au chiffre de la dette publique de la Belgique. Or, il est certain que le budget de la ville de Paris ne peut pas être comparé à celui d'un pays comme la Belgique, les garanties du service de la dette ne sont pas les mêmes de part et d'autre, parce que les ressources ne sont pas les mêmes. C'est ainsi que, notamment, le budget de la ville de Paris n'est pas alimenté, comme l'est celui de la Belgique, par les recettes d'un vaste réseau de chemins de fer qui rapporte chaque année davantage, le trafic ne cessant d'augmenter. C'est pour cela qu'une dette de deux milliards est évidemment plus lourde et semble plus effrayante à supporter pour la ville de Paris, qui compte 2 millions 1/2 d'habitants, que pour la Belgique, qui en compte plus de 6 millions. Mais il ne faut trop s'alarmer et crier à la banqueroute parce que Paris se trouve grevé d'une dette aussi considérable. Il ne faut rien exagérer.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la ville de Paris constitue un véritable petit Etat, que son crédit repose sur des bases solides et qu'elle peut compter chaque année sur des ressources budgétaires sûres et productives. Le budget des recettes ordinaires est alimenté par trois sources principales de revenus : les contributions proprement dites, les fermes et locations diverses et surtout l'octroi, qui constituent le plus clair de ses revenus. Ces recettes figurent au budget de 1896 pour un total de 297,582,078 francs, chiffre dans lequel le produit de l'octroi entre pour 150 millions environ. Ce sont là des chiffres qu'il est bon de rappeler, et la régularité avec laquelle rentrent ces différents revenus est un gage sérieux de la solidité des finances de la ville de Paris.

A. DU TRÉSOR.

Bulletin vélocipédique

Les bicyclettes *Eadie*, que l'on trouve chez **COMIOT**, 46, rue Brunel, sont de véritables merveilles d'élégance, de rigidité et de légèreté. Ces machines, qu'apprécient les véritables connaisseurs, sont à des prix fort abordables. Nous engageons vivement nos lecteurs en quête d'un accessoire ou d'une pièce détachée à se rendre également chez **COMIOT**, qui est le seul dépositaire en France des célèbres marques *Eadie* et *Perry*.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (3 fr. 50, pris dans nos bureaux) nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

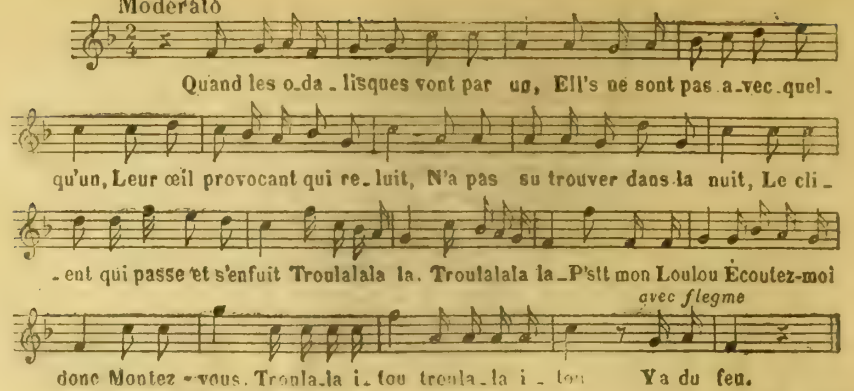
Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.

La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boîte de 110 épingles.

Le Gérant : E. ROBERT.
Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (Bourgeois), 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polych. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, ppre.)

Les Odalisques

Paroles de M. André Joyeux. | Musique de M. Georges Charton.



I

Quand les odalisques vont par « un »,
Ell's ne vont pas avec quelqu'un ;
Leur œil provocant qui reluit
N'a pas su trouver, dans la nuit,
Le client qui passe et s'enfuit :
(Au refrain)

II

Quand les odalisques vont par deux,
Ell's sont avec leurs amoureux
Qui tendrement leur dis'nt : bonsoir !
Puis, vont prendre un verre au comptoir
Tout en surveillant le trottoir :
(Au refrain)

III

Quand les odalisques vont par trois,
Ell's accostent le bon bourgeois ;
La premièr' froisse sa pudeur,
La deuxièm' le met en humeur,
La troisièm' lui vend du bonheur :
(Au refrain)

IV

(Supprimé par la censure)

V

Quand les odalisques vont par cinq,
C'est que Louis' Michel fait un meeting ;
A la tribune, tour à tour,
Ell's réclam'nt, au nom de l'amour,
Les huit heur's de travail par jour.
(Au refrain)

VI

Quand les odalisques ne vont plus,
C'est que leurs charmes ont déplu ;
De la misère ell's n'ont pas l' trac,
Car, à cell's qui n'ont pas le sac,
On leur donn' des bureaux d' tabac.
(Au refrain)

Refrain

Pstt ! mon loulou !...
Ecoutez-moi donc !... montez-vous ?
Troulalaïtou,
Troulalaïtou,
— Y a du feu ! —

(Dessin de Balluriau.)

7e ANNÉE. — N° 3
Édition de Paris : 5 Centimes
15 JANVIER 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris .... 13 fr 50
{ Département .. 16 »
Prix du Numéro
Paris et Province ...... 0 fr 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris
Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré

	France	Étranger
Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 fr. »	5 fr. »
Un an	6 fr. »	10 fr. »

LES EMBARRAS DE GILLETTE, par RENÉ BOYLESVE



(Dessin de Balluriau)

NOTRE ALBUM DE NOEL

Le *GIL BLAS* publie comme tous les ans son Album de Noël » qui sera exceptionnellement luxueux et où ses lecteurs trouveront, en même temps que de très parisiens croquis de **Balluriau, de La Nézière, Japhet, Moloch, Léandre** et **Besson**, des vers voluptueusement païens d'**Armand Silvestre**, des fantaisies de **Pompon**, de l'esprit de **Gavault**, de l'humour de **P. Veber**, de la suggestive prose de **Rosny**.

Ce sera merveille de typographie et véritable publication de luxe célébrant la fête de Noël.

CE MAGNIFIQUE ALBUM

d'un très grand luxe sera laissé au prix exceptionnel de **3 fr. 50**, pris dans nos bureaux.

Nos abonnés de province qui désireraient qu'on le leur envoyât devront joindre *soixante centimes* pour l'affranchissement.

Les Embarras de Gillette

OU LES DIFFICULTÉS

Que peut rencontrer une fille à devenir malhonnête

Du temps que le bonhomme Rabelais écrivait les histoires de Gargantua et de Pantagruel, il y avait à Chinon une demoiselle du nom de Gillette, qui était la plus parfaite de la ville par la renommée et par la beauté. Elle allait à la messe, le dimanche, en gentil costume, avec sa gouvernante, et elle édifiait tout le monde sur son passage à cause de la modestie de son visage et de la décence de sa tenue. Aussi le pays l'avait-il en grande vénération, et l'on se plaisait à citer l'exemple de certaines personnes qui se découvraient devant elle comme elles eussent fait en présence de Notre-Dame la Vierge.

Le père de Gillette, en bourgeois avisé et tenant à l'honneur de sa maison et de ses affaires, s'était hâté de la soustraire aux entreprises de cent godelureaux propres à tourner le cœur d'une jouvencelle, sans rime ni profit, en la promettant tout uniment, et avant qu'elle n'eût eu le temps de dire « ouf », à un nommé Nicolas Cocquebelle, ayant du fond et de l'honnêteté, quoique homme de loi.

Nicolas Cocquebelle, admis à faire sa cour, s'en acquittait avec une ponctualité et une mesure à quoi personne ne pouvait trouver rien à redire. Il n'y avait pas un désir de sa fiancée qu'il ne fût prompt à satisfaire, et il lui arrivait d'aller au devant même des caprices auxquels sont sujettes les personnes les plus accomplies.

Du diable si l'on sait comment il se fit que, bien avant le temps d'épouser Nicolas Cocquebelle, la gracieuse Gillette se sentit envahie par un désir si soudain, si particulier, et en même temps si opposé en apparence à ses fantaisies ordinaires, qu'il échappa complètement à la perspicacité de l'homme de loi.

En effet, ce benêt de Cocquebelle, ayant établi à date fixe l'échéance de son bonheur, n'allait pas jusqu'à admettre que l'on en pût escompter la valeur, sous un prétexte quelconque, sans faire une opération désavantageuse. Or, en prud'homme qu'il était il entendait que son avantage gouvernât sa passion ; ce qui fit qu'il demeura serein comme la baguette d'un huissier, en présence d'une gorgerette qui s'échancrait de jour en jour sous le menton de Gillette, et qu'il ne leva pas une main plus haut que l'autre à la vue d'un sein aussi impatient de quitter le nid que le petit d'un oiseau définitivement garni de plumage.

— Cocquebelle, dit Gillette un soir qu'ils étaient assis l'un contre l'autre sous la treille qui garnissait le mur de la maison, Cocquebelle, vous ne m'aimez point!

— Est-il possible! s'écria le clerc en élevant ses deux grands bras maigriots vers le ciel où courait la lune au travers de petits nuages de coton ; Mademoiselle Gillette, vous offensez Dieu, pour le sûr, en tenant de pareils propos!

— « Mademoiselle Gillette » par-ci, « Mademoiselle Gillette » par-là ; vous n'avez à la bouche que le nom de « Mademoiselle Gillette », et vous êtes bien poli. N'empêche que vous ne marquez point du tout que vous m'aimiez...

— Mais quelles marques voulez-vous donc que je vous fournisse, Mad..... ?

— Quelles marques? Quelles marques? fit Gillette en éclatant de rire ; ce n'est pas assurément celles que l'on met au coin d'un mouchoir... Ha! ha! ha! Monsieur Cocquebelle, je suis votre servante!...

Et elle s'échappa, prompte comme une mouche, en troussant sa cotte au-dessus de deux fins mollets ronds et dodus.

***

« Seigneur, mon bon Dieu! dit Gillette en trottinant le long de la rivière, à l'heure où sonnait l'Angelus du soir, coupez-moi tout de suite mes bras blancs et les petits tétons que vous me fîtes pousser ces temps-ci, si vous ne pouvez m'ôter la grande envie que j'ai de me les faire amignonner spécialement par un garçon jeune et bien fait. »

— Holà, ma belle enfant, cria quelqu'un qui s'en revenait à pas fermes par le chemin de halage, où allez-vous, s'il vous plaît?

— Je vais, monsieur, dit Gillette, où il vous plaira, car la soirée est douce, et, autant que j'en peux juger à la lumière de la lune, votre figure me revient assez...

— Tudieu! fit l'homme, voilà franc langage de catin! et, par les cornes de mon père, qui fut grand cocu au pays de Saumur, Bourgueil et autres lieux, c'est le langage qui me plaît. Je suis rond en affaires, et je n'échangerais pas une seule ribaude un peu charnue contre cent dames mijaurées propres à vous laisser blanchir le cheveu auparavant que de baisser pont-levis!...

— Vous êtes bien malappris, monsieur, répliqua Gillette, ou vous vous trompez grandement, — à moins que langage de catin, comme vous dites, et langage de vice, n'aient parfois de la ressemblance ; — sachez, Monsieur, que je ne suis point ribaude, mais pucelle...

— Ouais! fit le personnage, voyant qu'effectivement la demoiselle rougissait de la liberté de ses propos; vous êtes pucelle! Grand bien vous fasse, ma petite ; quant à moi, je suis pressé et, en outre, marguillier de ma paroisse ; or le bris d'un pucelage prend plus de temps qu'il n'en faut pour enfoncer portes et fenêtres de maison close et rend un bruit plus désavantageux dans le dos d'un honnête homme... Bonsoir!

***

Gillette poursuivit son chemin, le long de la rivière. « Ah! soupirait-elle ingénument, j'eusse pris mon saint patron à témoin que l'état de pucelle avait bonne odeur au nez des hommes, ainsi que me l'apprit ma gouvernante ; mais si le parfum n'en est pas plus efficace que je ne l'éprouvai vis-à-vis de cet âne de Cocquebelle et de ce monsieur qui vient, en dernier lieu, de tourner les talons, ce n'est pas la peine, en vérité, de prendre tant de soin qu'il ne s'évente. Aussi, nous allons bien voir!... Dieu soit loué! Voici précisément le fils de maître Labattue, drapier, qui ne cesse de me couler des œillades de flamme pendant tout le temps des offices du dimanche ; il est joli, frais et frisé comme l'Enfant-Dieu, et il va profiter de l'occasion pour me déclarer l'amour qui le consume.

— Bonsoir, Monsieur Labattue!

— Bonsoir, Ma... Made... Mademoiselle...

— Eh bien! est-ce que vous ne me reconnaissez pas, Monsieur Labattue?

— Si fait! oh! si fait! Je vous reconnais, Mademoiselle Gillette!...

— J'ai du plaisir à vous voir, Monsieur Labattue!

— Oh! Mademoiselle!...

— Vous avez si bonne mine!

— Ho! ho!... pas si bonne mine que vous, bien sûr, Mad...!

— J'ai de bonnes joues, n'est-ce pas?... Je suis rondelette... grassouillette...

— Oh! oui, oh! oui, mademoiselle, bien sûr.

— Dites donc, monsieur Labattue, on prétend que je sens la fleur de marjolaine... Est-ce que vous trouvez que je sens la fleur de marjolaine, quand je m'approche de vous?

— Mademoiselle!... Mademoiselle.. C'est... c'est que j'ai attrapé un gros rhume qui m'empêche de sentir... et... et... mademoiselle, faut-il vous dire comment je l'ai attrapé?

— Dites! dites!

— Eh bien, mademoiselle Gillette, c'est l'autre nuit quand, tout endormi que j'étais, j'entendis votre voix sous mes fenêtres ; — car il faut vous dire aussi que votre voix me réveille, de si loin que je l'entende... — Je me levai aussitôt et vous vis passer sur le quai, au bras de Monsieur Cocquebelle. Alors, je ne fis ni une ni deux ; je descendis, quasiment tout nu, et me blottis sous l'auvent de la porte, afin que vous passiez tout près de moi, au retour de votre promenade.

— Monsieur Labattue, je ne suis pas mauvaise fille, et je veux vous embrasser pour vous dédommager du gros rhume que vous prîtes à cause de moi.

— ... M'embrasser!... Vous voulez m'embrasser! Mademoiselle Gillette! Est-ce grand Dieu! possible!

— Mais oui, dit-elle en l'embrassant, tiens! si c'est possible! tiens! tiens! tiens!... Eh bien! mais je te permets de me le rendre, petit nigaud... Ah ça! mais qu'est-ce qui le prend maintenant? Le voilà qui flageolle de ses deux jambes et qui tombe comme un paquet!... Est-ce que je t'ai fait mal?

— Non! non!... mademoiselle Gillette! Mad... mais c'est que... je vous aime trop... je vous aime trop! et alors, de vous embrasser, voyez-vous, ça fait... Ah! vous ne savez pas ce que ça fait!...

— Par Notre-Dame! fit Gillette en voyant le fils de maître Labattue évanoui contre terre, les choses du monde sont mal faites; car voici le garçon qui m'aime assurément le plus, et il est réduit, pour un baiser, à quelque chose de moins agissant qu'un tas de guenilles échappées, sur le chemin, de la besace d'un fripier!

***

Les petits souffles qu'ont les nuits d'été faisaient virevoler les cheveux de Gillette et lui amenaient toute vive l'odeur diabolique des foins et des vergers fleuris. La lune souriait malignement au milieu de grands nuages efflanqués qui avaient l'air de se moquer à leur aise d'une pauvre fille en quête d'amour. Il lui prit envie de pleurer, tout en marchant sur le chemin solitaire ; et elle s'adressait encore au bon Dieu en lui faisant observer que ce n'était pas de sa faute, à elle, s'il lui avait répandu le feu ardent par toute l'étendue de sa peau comparable à la pelure savoureuse des pêches où l'on mord à belles dents quand la saison est venue.

Tandis qu'elle levait les yeux au ciel, en refaisant sa prière, elle buta contre une grosse pièce qu'elle prit d'abord pour un tronc d'arbre couché par terre et qui était un moine cordelier.

— Pardon! dit-elle en enjambant la forte bedaine du frère pour s'ensauver au plus vite, car elle avait les ivrognes en horreur.

Mais elle se sentit empoignée solidement par la cheville, et la secousse fut telle qu'elle tomba tout allongée contre cette outre vivante. Elle vit se relever une face rougeaude et lippue, pendant qu'une main experte lui fourrageait les flancs. Le moine bredouilla quelques mots incompréhensibles et claqua de la langue à l'aspect du morceau de roi qui lui tombait évidemment par un effet de miracle. Gillette ayant reconnu que tout effort d'échapper à cette bête était superflu, avait commencé de pousser des cris dont tout le résultat fut de réveiller plus parfaitement les esprits animaux du religieux cordelier. Finalement elle se tut, et elle recevait de lourdes caresses tout le long de son corps.

« Mon doux Jésus, dit-elle, il est donc vrai que votre dessein est d'humilier bien bassement vos pauvres créatures, car je sens que je vais éprouver tout à l'heure du plaisir entre les bras de cette brute qui est à demi ivre-morte; et je vous fais le serment que j'eusse préféré que ceci m'arrivât par le fait de tout autre et notamment de Nicolas Cocquebelle, qui m'est promis pour époux, s'il eût su s'y prendre à temps. »

Cependant Gillette fut interrompue par de grands gémissements que se mit soudain à pousser le moine, qui invoquait à son secours toutes les divinités païennes et chrétiennes, jurant, piaffant, prenant le ciel à témoin qu'on lui avait, durant son sommeil, retiré ses privilèges naturels, coupé son gagne pain, vulgairement noué les aiguillettes.

— Aïe! aïe! s'écriait-il, je sais qui m'a fait cela : c'est frère Barnabé, qui refusa tantôt de m'ouvrir la porte du couvent sous prétexte qu'il convenait mieux que je fisse mes ordures au dehors qu'au dedans ; mais je le ferai envoûter savamment... Il faut vous dire, mademoiselle, ajouta-t-il en se rengorgeant, que la disgrâce qui m'arrive aujourd'hui est la première, bien que j'aie visité quatre nonnes, chacune en sa cellule, deux dames nobles, une abbesse, sans compter la servante de M. le curé de Saint-Mexme, qui me fournit le boire et le manger en récompense.

Comme il entrecoupait ses explications de hurlements lamentables, quelqu'un sortit du couvent qui se trouvait à dix pas. C'était sans doute frère Barnabé, armé d'une trique, et qui, fâché d'être interrompu dans son sommeil, cogna à tort et à travers sur le moine ivre et sur Gillette, en les couvrant d'injures, et jusqu'à temps que l'un et l'autre demeurassent exténués par la honte et par la douleur.

***

Gillette regagna la maison de son père en se tâtant les côtes, les épaules et les flancs, ainsi que maint endroit de son joli corps où elle eût souhaité tout autre contact que celui d'un bâton de bois. Elle remercia Dieu, néanmoins, qui par le moyen de ces blessures cuisantes avait détourné la démangeaison dont elle souffrait précédemment ; et elle s'estima heureuse qu'il ne lui eût point coupé les bras et les petits tétons, comme elle le lui avait demandé dans sa prière ; en sorte que, les ayant conservés, elle avait

l'espoir de s'en servir plus tard, au moins légitimement.

Le temps qu'elle employa à panser ses horions la mena jusqu'au jour convenu pour son mariage avec Nicolas Cocquebelle. Et l'on affirme, d'ailleurs, que, du front dûment couronné de la fleur virginale jusqu'à la pointe de l'orteil de la mariée, il ne restait pas la moindre trace capable d'interrompre le ravissement de l'œil appelé à contempler cette chair exquise.

Cocquebelle, ayant profité en toute satisfaction de ce qu'il était en droit d'attendre de sa jeune épouse, ne finissait point, à ce qu'on rapporte, de se pourlécher les babines.

— Qu'est-ce que vous faites donc? lui demanda Gillette.

— Mais, dit Cocquebelle, je me félicite de ce que, ayant pris femme devant Dieu, je l'ai prise nette et entière comme le fruit non piqué qui tient fermement à l'arbre...

— Ha! ha! ha! dit Gillette, je ne vous trouve guère avisé pour un homme qui a le pied si enfoncé dans la basoche; car enfin, écoutez-moi, Cocquebelle : vous donnez là de la valeur à quelque chose qui n'en a plus que le fil de justice nommé « scellés » apposé à l'entrée de la cage à claire-voie d'un serin, lequel ne sait que s'y aiguiser le bec. Il y a, sous les jupes, beaucoup plus de ce fretin-là que l'on ne pense; et je pourrais vous citer tel des mieux achalandés qui, ayant été mis au marché, pesé, prisé, palpé plus que le croupion d'une oie grasse, en est revenu cependant sans acquéreur et dans la perfection de son intégrité. Au prix où sont les choses, une jeune fille a plutôt fait de vendre son âme au diable que de trouver le brave homme qui prenne charge de l'office dont vous vous êtes acquitté. Cocquebelle, c'est moi qui vous remercie.

RENÉ BOYLESVE.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Le ciel est plein de musiques,
Allons dans les soirs chantants
Aux oiseaux mélancoliques
Apprendre un air du vieux temps!

Ma veste n'est pas drapée
Comme il sied au troubadour,
Mais, sans cape et sans épée
J'ai déjà chanté l'amour;

J'ai ravi mainte infidèle
Pâmée au frais du balcon,
Sans l'agiter sur l'échelle
Toque à plume de faucon!

J'ai déjà rossé la garde
A l'heure des couvre-feux
Sans jamais me mettre en garde
J'ai ferraillé comme un preux;

J'ai dû monter en gondole
Quand le fleuve illuminait
Et chanter la barcarolle
A dame qui cheminait.

Je serais mort de ripaille
Si je n'étais buveur d'eau;
Mais j'ai rêvé sur la paille
D'un mirifique château.

En foulant la haute laine
De mes socques ébahis
Par-devant la châtelaine
J'ai plaint mes destins trahis;

Qu'importe, ô ma bonne lyre!
Pour avoir traduit ainsi
Ma folie ou mon délire,
Je t'aime et te dis merci.

Ta voix m'inspira des songes
Très joyeux, très fiers, très doux;
En croyant à tes mensonges
Je fus sage entre les fous;

L'illusion immortelle,
Ma lyre, quand tu frémis,
Touchant mon front de son aile
Y met les baisers promis;

Et la misère de vivre
Et la farce de s'aimer
Ne sont pas sur son beau livre
Hélas! prêt à se fermer!

Le ciel est plein de musiques;
Allons dans les soirs chantants
Aux oiseaux mélancoliques
Apprendre un air du vieux temps!

MAURICE DE SONNIER

La Chair triomphante

La barque où je flânais, couché, les rames à l'abandon, reçut un choc. Je me levai. Une autre barque flottait le long de la mienne, et, tout de suite, la présence me frappa d'une femme au visage très doux, au buste largement épanoui.

Depuis deux mois que la guérison d'une bronchite me retenait à Beaulieu, c'était la première que je rencontrais de beauté indiscutable et de séduction immédiate. Et pourtant, j'avais bien cherché, sur toute la côte de Cannes à Menton, dans tous les bals et dans toutes les redoutes, avec l'ardeur de mes vingt ans avides d'aventures.

Elle ne parut pas me remarquer. En compagnie d'un vieux matelot, elle pêchait des oursins, sorte de coquillage en forme de châtaignes, que l'on agrippe à l'aide de grands bambous. Je pus l'examiner. Elle agissait par mouvements simples et graves, et cette lenteur de gestes m'enchanta comme un rythme harmonieux; mais l'infinie douceur de ses traits était son charme le plus insinuant, et je fus stupéfait en constatant qu'une telle douceur provenait de rides multiples, de paupières battues, d'une fatigue visible. Je ne doutai point qu'elle eût dépassé la quarantaine.

A la fin, mon indiscrétion la gênant, elle leva les yeux. Je la dévisageai hardiment et elle tourna la tête aussitôt. Un trouble me resta de cette vision et l'espoir qu'elle se renouvellerait bientôt.

Un matin, sur la route de Villefranche, une voix m'appela. Je reconnus un camarade de pension, de plusieurs classes au-dessous de moi, Daniel Arlange. Il se promenait avec trois jeunes femmes. Il me prit par le bras :

— La tribu de mes sœurs, à savoir Mme d'Ouvrin, mon aînée, mère de famille depuis un mois, et mes cadettes Geneviève et Henriette Arlange.

Nous fîmes un tour. Le soir, il s'en retournait à Paris pour ses études. Il voulut auparavant me présenter chez lui. Ils habitaient au bord de l'eau, assez loin, du côté d'Eze. En entrant dans le salon, nous trouvâmes, étendue sur un divan, une femme qui lisait. C'était elle.

Daniel me dit :

— Maman.

Je fus décontenancé. Mère d'un de mes amis, grand'mère, ne perdait-elle pas un peu de son prestige? Mais le son de sa voix, instantanément, le lui rendit. Ah! cette voix douce, douce comme son visage et lasse comme lui, cette voix traînante aux inflexions monotones, cette voix triste comme ces choses dont la tristesse humble est pitoyable, comme des yeux de bête agonisante, comme des larmes silencieuses, cette voix blessée, de quelle émotion me pénétra-t-elle! J'en écoutais la musique plaintive sans chercher le sens des mots, et je répondais au hasard, pour l'entendre encore, indéfiniment. A peine puis-je citer la phrase qui finit notre entretien.

— Je m'imagine, demanda Mme Arlange, vous avoir rencontré en barque, une après-midi.

Pourquoi ai-je cru deviner quelque ironie dans cette interrogation? Bêtement, je répliquai :

— Non, je ne me souviens pas.

Elle parut surprise. Je rougis. Et une joie naïve m'inonda, car, désormais, nous avions un secret en commun.

Je revins souvent, puis tous les jours. Elle m'accueillait avec plaisir. Ses filles et moi, au contraire, sympathisions peu, et régulièrement, après le déjeuner, M. d'Ouvrin les emmenait en excursion. Nous restions seuls.

C'était à la fois une volupté et une souffrance : volupté d'être auprès d'elle, et souffrance de ne savoir que lui dire. Comme je devais lui sembler ridicule et emprunté! Les yeux grands ouverts, silencieusement, je la contemplais. Je me sentais tout petit devant elle, comme devant une force qui pouvait me briser, une puissance irrésistible. Cela résultait sans doute de l'idée que je me formais au sujet de son expérience. Elle me dominait de tout ce qu'elle avait suscité d'amour, de passion, de désir, de dévouement. J'aurais voulu qu'elle me racontât sa vie et me sacrifier à mon tour et mourir pour elle.

Exaltation fiévreuse d'enfant romanesque, qui me conduisit bientôt au désespoir, puis aux aveux.

Un joli sentier suit le caprice de la mer de Beaulieu à Saint-Jean. Nous en recherchions la solitude. A mi-chemin, un jour, elle s'assit au fond d'une crique où l'eau venait expirer. Et c'est là que mon chagrin déborda.

— Je vous aime, je vous aime...

Je ne trouvais point d'autres paroles, et elles me montaient aux lèvres avec de misérables sanglots qui m'étouffaient. Les mains jointes, la figure ruisselante de pleurs, je me traînais à ses genoux.

— Je vous aime, je vous aime..

Elle me prit par le cou, m'attira vers elle et tenta de me consoler. Les mots qu'elle disait, je ne les écoutais pas; mais sa voix endormait mon mal. Que d'épreuves elle avait dû subir pour que cette voix fût ainsi brisée!

Je ne pleurais plus, je ne souffrais plus. Couché entre ses bras, la tête sur son épaule, je n'osais bouger, de peur qu'elle ne desserrât son étreinte. Nous nous taisions. C'était l'heure solennelle où le soleil disparaît, l'heure de recueillement où dans la pureté de l'air, au-dessus de l'eau assombrie, autour des cimes radieuses, flotte quelque chose de sacré. Instant inoubliable d'amour et d'extase!

Bien souvent encore elle m'attira contre elle afin d'unir nos rêves. Elle me recevait aussi dans sa chambre dont le balcon formait terrasse, et, devant la mer, complice, elle m'enlaçait de ses bras à moitié nus. Je les couvrais de baisers. Puis nos regards se mêlaient. Les siens étaient toujours tristes.

M'aimait-elle? Je l'ignorais, ne songeant même pas à me le demander. A cet âge, on aime, certes, avec l'espoir vague de la possession, mais on ne tente rien pour y atteindre plus vite, tellement l'avenir est vaste et l'âme confiante.

L'époque du départ approchait. Daniel vint passer une semaine à Beaulieu. Le jour de son arrivée, nous l'emmenâmes en promenade. Mme Arlange marchait à quelques pas derrière nous. Elle me parut d'humeur sombre. Je communiquai ma réflexion à Daniel. Et il me fit — je n'oublierai jamais ma stupeur — il me fit cette réponse déconcertante :

— Il ne faut pas s'en étonner : c'est le jour anniversaire de la mort de maman.

Je l'examinai, ne saisissant pas sa plaisanterie.

— Comment, la mort de votre mère? Vous n'êtes donc pas le fils de Mme Arlange?

A son tour, il me considéra d'un air confondu. Puis, soudain, il éclata de rire.

— Ah! c'est trop drôle! c'est trop drôle! Mais Mme Arlange n'est pas ma mère : c'est ma grand'mère!

Je refusai d'abord de comprendre. Et comme si j'eusse voulu lui prouver une erreur, je m'écriai :

— Allons donc! vous l'appelez tous « maman ».

— Par tendresse, parce qu'elle a été la vraie maman qui nous a élevés. Et puis, elle est si jeune!

J'objectai encore :

— Et votre nom, qui est le même?

— Ma mère avait épousé un cousin.

Il se remit à rire. Il n'en pouvait plus. A la fin, il courut vers Mme Arlange et bégaya :

— Dis donc, dis donc, il croyait que tu étais ma mère!

Je prétextai un malaise et rentrai.

Je souffrais horriblement. Une fureur haineuse me soulevait contre elle : il me semblait que j'avais été dupé comme un enfant et que mon amour s'en trouvait avili et diminué.

Au bout d'une heure, on frappa. J'ouvris. C'était elle. Très humblement elle me dit :

— Je vous demande pardon... Je connaissais votre illusion... le courage m'a manqué pour vous en avertir... vous m'aimiez trop...

Elle attendait ma réponse, la figure anxieuse. Mais quelle réponse faire? Savais-je ce qui se passait en moi, parmi le tumulte et les ténèbres de mon cerveau?

Usant de la douce caresse qui m'affolait, elle m'entoura le cou de ses bras et murmura, de sa voix navrée :

— Je suis vieille, n'est-ce pas? et cela vous importune... Je suis la grand'mère d'un de vos amis... je suis bisaïeule... Oh! ma vieillesse, comme votre dédain me la rend lourde!

Elle disait vrai, elle disait vrai. On n'aime pas les vieilles femmes. Ma jeunesse répugnait à cette sorte d'amour incestueux. Je laissai tomber ces mots :

— Je crois que je ne vous désire plus.

Elle eut un cri de révolte :

— Tu ne me désires plus? Tu mens, tu mens : ce n'est pas possible!

Eperdue, elle cherchait un moyen de me détromper. Soudain, ses yeux s'éclairèrent. Et, lentement, les gestes calmes, sûre de la victoire, elle enleva son corsage et découvrit sa poitrine. Ce fut un éblouissement.

Et de tout mon être, et de tout mon désir, sans que jamais depuis j'aie retrouvé pareille extase, aussi saine et aussi pure, je possédai la grand'mère de mon ami Daniel Arlange.

Le lendemain, je reçus cette lettre :

« Dès le premier jour, cher petit, je vous ai aimé. Je ne vous le disais pas. Je ne voulais pas vous le dire; car, de vous à moi, tout amour est odieux. Mais votre doute hier m'a bouleversée : « Je crois que je ne vous désire plus, » disiez-vous. C'était l'affront suprême, moi vers qui, toute ma vie, se sont rués les désirs de tous les hommes. C'était mon corps mé-

FERDINAND HUMBERT



LÉDA

(D'après la photographie de **MM. Braün, Clément et Cie, 18, rue Louis-le-Grand, Paris**)

gêne. Monsieur de Cagliostro, je vous prie, faites-les nous voir dans le tête-à-tête.

— Oui, répondit Julie, cela sera piquant : je pense qu'ils viennent de se donner un rendez-vous. Elle a secoué la tête mais elle ira, car il lui vient d'affirmer que cela est sans conséquence, attendu qu'il s'agit simplement de visiter son appartement de garçon. (Admirez encore, je vous prie, l'intelligence que j'ai de la pantomime, ayant deviné tout cela sans rien entendre.)

— Mais, dis-je, je veux le voir aussi, cet appartement. Quel dommage que je n'aie qu'un grand fond de sensibilité, mais point des yeux bleus, ni l'autre chose qu'il faut pour être voyante !

— Consolez-vous, je vous le décrirai, vous y croirez être vous-même ; m'y voici, je le vois. Ah ! quel goût barbare ! quel fouillis ! quel brouillamini ! Je conçois que l'on s'irrite le regard de temps à autre sur l'une de ces monstruosités de la Chine, mais d'en faire un ameublement tout entier !... Et puis ces brimborions-là ne doivent pas être de la belle qualité ; gageons qu'il n'y en a pas un seul qui vaille un louis.

— Nos amoureux sont-ils là-dedans ?

— Lui seul, et fort mal vêtu, avec une veste ronde d'un lainage tout à fait grossier. Il bâille, il tire sa montre. Il se lève, il court, c'est sans doute que l'on a sonné. La porte s'ouvre, c'est bien elle : quel paquet ! Voilà donc une toilette de rendez-vous ! Pourquoi tant de mystère ? Elle ne consent qu'à peine à soulever un voile fort épais. Il lui prend une main qu'il baise. Il est discret. Les voilà qui parlent. Encore de la métaphysique ? Ce n'est plus l'heure. Est-ce que nos filles et nos fils seraient destinés à manquer de tempérament ?

— J'en ai peur. A quoi bon cette comédie ?

— Ah ! il prend l'initiative, mais point hardiment comme j'aurai cru. C'est tout juste s'il ose toucher à sa maîtresse. Elle résiste. Eh quoi ? elle résiste pour de bon, et je vois d'ici qu'elle vient d'alléguer des raisons plausibles, car il ne désobéit point : il discute. Il entrouvre une porte. Ah !

— Qu'est-ce ?

— Je devine les motifs de cette résistance : ils sont plaisants.

— Mais quoi ?

— Je n'ose le dire. Elle a peur... mettons : de se décoiffer, et il vient de lui rétorquer son argument, en lui ouvrant un cabinet de toilette fort bien aménagé. Laissez-moi le temps d'y regarder, cela est beau. Voilà des peignes, des brosses à montures d'argent, des glaces. Qu'est cela ? Une cuvette. Les nôtres ne sont point de cette immensité. Patience, je quitte ce réduit, je rentre à leur suite dans la chambre. Ciel ! c'en est fait, elle n'a plus rien à lui refuser.

Nous nous pressons tous autour du guéridon, nous voulons voir. « Point, dit Julie en riant comme une folle, il n'y a que moi qui aie les yeux ouverts. — Mais, dis-je, hâtez-vous de les fermer ! Monsieur de Cagliostro, est-il concevable qu'un tel spectacle soit réservé à des yeux innocents ?

— Oh ! dit-elle, ne vous effrayez pas ainsi. Nos amoureux sont de ceux que l'on peut suivre jusqu'au bout de leurs ébats, sans risque de perdre son sang-froid.

— Décrivez pourtant, décrivez, et que votre précision ne nous laisse aucun regret de notre fâcheuse indignité.

— Eh bien ! elle s'apprête à couronner les désirs de son ami. Dirai-je qu'elle se déshabille ? je mentirais ; elle s'est mise à l'aise tout au plus, et c'est une femme qui ne doit pas renoncer à son corset, même la nuit. Mais, à la facilité de ses mouvements, je devine que sa corsetière lui en a fait un tout exprès pour de telles séances et dont l'élasticité doit convenir à l'amour comme à l'équitation. Mais le corset n'est rien : je comprendrais encore que nous autres, qui portons des vêtements si légers et rien dessous, nous nous fissions un jeu de ne pas nous dépouiller davantage pour accorder nos faveurs, un peu d'agacerie ne nuisant point pourvu qu'il n'y ait pas véritablement d'obstacle. Mais cette femme si enveloppée, et qui doit par-dessous comme par-dessus... Ah ! l'adroite personne ! comme les apparences trompaient ! Je crois que j'en ai plus qu'elle, et comme le peu qu'elle a est léger, soyeux, impalpable !...

— Ah ! de grâce, moins de discours et plus de faits. Peignez-nous les physionomies, et laissez-nous en paix avec le costume.

— Je n'y comprends rien. J'ai rarement vu deux personnes qui eussent l'air de s'ennuyer davantage. Ils rempliraient une corvée qu'ils auraient plus de cœur à l'ouvrage. Ils jouent leur rôle comme des comédiens de la province. Leurs attitudes sont embarrassées. Ils ne savent que faire de leurs mains.

— Voilà qui n'est pas croyable.

— Ils prennent leur résolution tout d'un coup, comme si c'était un mauvais moment à passer qu'il valût mieux passer vite. Et je doute, en effet, que la chose soit bien agréable pour l'amoureux, à en juger par la médiocrité de son action. Elle pose maintenant une question à laquelle il répond affirmativement, et aussitôt elle est debout devant la glace. Il lui exprime sa reconnaissance en termes mesurés, tandis qu'elle rajuste ses épingles à cheveux. »

Il y eut quelques instants de silence, après quoi Julie n'ajoutant rien, ne voyant plus rien sans doute, je dis à M. de Cagliostro : « Vous prétendez que cela doit se passer ainsi dans une centaine d'années ? J'en suis fort aise, car j'aurais alors cent vingt-cinq ans, et je ne veux pas vivre assez pour voir cela. »

XI

PETIT PARADOXE SUR LES COMÉDIENS

1797.

Qui a une fois agioté toute sa vie agiotera. Je dis cela pour moi, qui ai commencé de rétablir mon bien au tripot, et qui ne puis plus vivre hors des tripotages. Ce n'est pas au moins par intérêt : je n'ai point du tout d'avarice et j'aime à jeter l'argent par les fenêtres, mais j'ai la passion de l'intrigue et elle ne s'exerce plus que dans les affaires. Naguère les femmes employaient leur génie politique dans les cours ; aujourd'hui c'est dans les banques. Il ne s'agit plus de surprendre la faveur d'un maître, mais d'attraper et d'enlever le public, et aussi d'acheter ou de vendre quand il faut. La lutte est plus brutale et plus sanglante. Il n'y a plus des disgrâces, mais des ruines.

Au reste, on en revient, et j'ai vu des gens remonter sur leur bête après avoir dégringolé, à se casser le cou, du haut de leur fortune en papier. Mais je m'emporte jusqu'à l'éloquence, et, tout en écrivant, je fais sauter en l'air le ridicule qui pend à mon bras et ne me quitte point, à cause des valeurs dont il est rempli. C'est que je suis belle joueuse, et vive la guerre aux écus !

(A suivre.) ABEL HERMANT.

Bulletin vélocipédique

Les bicyclettes *Eadie*, que l'on trouve chez **COMIOT**, 46, rue Brunel, sont de véritables merveilles d'élégance, de rigidité et de légèreté. Ces machines, qu'apprécient les véritables connaisseurs, sont à des prix fort abordables. Nous engageons vivement nos lecteurs en quête d'un accessoire ou d'une pièce détachée à se rendre également chez **COMIOT**, qui est le seul dépositaire en France des célèbres marques *Eadie* et *Perry*.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (**3 fr. 50**, pris dans nos bureaux) nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.



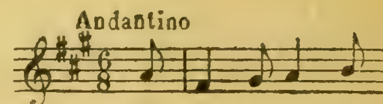
La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boîte de 110 épingles.

Le Gérant : E. ROBERT.

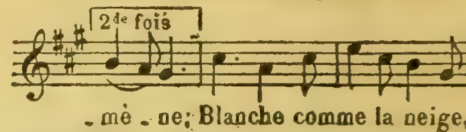
Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (Bourgeois), 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polych. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, ppre.)

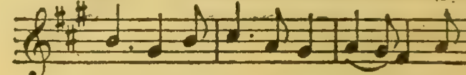
Où sont les Rosiers blancs?

Chanson ancienne notée par Bertrand de Gorsse.











I

Ou sont les rosiers blancs? } bis.
La belle s'y promène, }
Blanche comme la neige,
Belle comme le jour,
A qui trois capitaines
Ont voulu fair' la cour.

II

Sur leurs bons chevaux gris, } bis.
Ils l'emportent en croupe. }
— Soupez, soupez, la belle
Ayez bon appétit :
Entre trois capitaines
Vous passerez la nuit.

III

Mais le souper fini, } bis.
La belle tombe morte. }
— Sonnez, sonnez, trompettes,
Violonnez doucement,
Car voilà ma mi' morte;
J'en ai le cœur dolent.

IV

Où l'enterrerons-nous? } bis
Dans le jardin des roses! }
— Pleurez, pleurez, son père,
Votre fleure de lys!
Nous prierons Dieu pour elle,
Qu'elle aille au Paradis!

V

Au milieu du convoi, } bis.
La belle se réveille : }
— Courez, courez, mon père,
Courez me bien venger!
J'ai fait trois jours la morte,
Pour mon honneur garder.

(Dessin de Balluriau)

tant, restait tremblante, et, comme il la plaisantait, elle se fâcha presque. C'était absurde sans doute, mais c'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait voir une chenille sans qu'un frisson glacé lui parcourût le dos. Pour rien au monde, maintenant, on ne lui eût fait tenir le gouvernail ; elle ne voulut même pas prendre la main que Jean lui offrait pour l'aider à changer de place, exigeant qu'il se trempât auparavant les doigts dans l'eau parce qu'ils avaient effleuré la bête. Alors, elle fut tranquille. Ce fut elle qui rama.

L'eau était calme et bleue, toute pailletée d'éclats de soleil, et dans le frissonnement de ses ondes le décor des rêves se répétait brouillé. Marthe, à petits coups d'aviron, donnait à la barque une allure aisée, une vitesse égale toujours. L'île, qu'ils lonegaient, était plantée d'arbres aux cimes jaunies, et ils n'en voyaient pas la fin. Ils glissaient lentement dans un silence de paix où l'on entendait le ruissellement léger de l'eau fendue et le clapotement doux des rames plongeant régulières.

— La belle journée, dit Marthe.

Jean se taisait, l'âme sereine, les yeux contemplatifs. Elle proposa :

— Si nous montions dans l'île ? Il doit faire bon sous les grands arbres.

Il sursauta, comme on se réveille.

— Oui, on doit y être bien, dit-il.

Ils atterrirent, fixèrent la barque à un tronc, entrèrent sous les arbres. C'était partout une violence de végétations, une furie de verdures qui faisait du sol un coin sauvage et primitif. Les troncs étaient velus de mousse et les feuilles de l'automne dernier semaient encore leur pied. Marthe regarda Jean qui marchait devant elle, lui frayant un passage, et elle pensa à son mari. Il n'avait pas de ces prévenances aujourd'hui, vivait en égoïste, avec des brusqueries qui la choquaient. Pourtant, autrefois, quand ils étaient fiancés, comme il avait des câlineries dans la voix, des tendresses délicates, de petites manières qui lui plaisaient ! De quel argile étaient donc pétris ces hommes qui bégayaient des paroles d'amour avant qu'une femme se donnât et dont la nature égoïste et rogue reparaissait tout de suite après ?

Ils marchaient maintenant sur un terrain plus praticable. Jean lui prit le bras, n'osant lui prendre la taille, et il était si doux, si petit garçon, si docile à côté d'elle, qu'elle lui sourit :

— Vous m'aimez, Jean ?

Il serra son bras, sans répondre. Il tendait vers elle ses lèvres pour un baiser, le premier baiser d'amour, et elle se laissa embrasser le front sous la frisure des premiers cheveux. Ils marchèrent encore, dans un silence qui était délicieux, et s'arrêtèrent au pied d'un grand arbre.

— Ici, nous serons bien, dit-elle.

Dans les herbes, à l'ombre, ils s'étendirent. Ils étaient comme sur un tapis et ils se déclarèrent très à l'aise. Marthe, les deux coudes à terre, la tête dans ses mains, regarda Jean.

— Est-ce que vous avez aimé d'autres femmes avant moi ?

— Vous savez bien que non, dit-il.

Mais, curieuse, elle voulut des détails, et il dut lui conter qu'il avait gardé quelque temps un modèle, une belle fille dont le langage grossier le choquait un peu.

Ces confidences le gênaient, d'ailleurs ; il se rapprocha d'elle, voulut l'embrasser encore; mais elle se refusa en souriant, lui dit de rester tranquille. Étendue maintenant sur le dos, la tête supportée par un de ses bras replié, elle regardait au-dessus d'elle le feuillage d'où pleuvait du bleu. Ils ne dirent plus rien. Entre deux arbres, elle apercevait, perdu dans l'azur, un petit nuage blanc qui s'évanouissait lentement, comme une fumée ; il disparut tout à fait ; alors, elle se reprit à causer.

— Moi, je me souviens, étant jeune fille, d'être tombée amoureuse d'un ingénieur qui portait des lunettes, avait une barbe blonde qu'il tirait sans cesse. C'est bizarre, je le trouvais laid et je l'aimais pourtant. J'aurais voulu lui faire du bien pour qu'il me remerciât et pour le voir sourire... Un soir que nous étions seuls dans le jardin, il m'embrassa. Je me sauvai dans ma chambre, et là, enfermée, je me mis à pleurer, à pleurer comme une bête, sans pouvoir discerner la cause de mon chagrin...

Elle se tut, vit que Jean était tout contre elle, que sa figure effleurait la sienne. Il disait :

— Marthe, je vous aime, je vous aime !

Et il lui serra les mains avec force, voulut l'enlacer. Elle se recula un peu, très calme, dit simplement :

— Qu'est-ce que vous avez ? Est-ce que vous êtes fou ?

— Je vous aime ! je vous aime ! répétait-il avec fièvre.

Il l'empêcha de se relever, comme elle faisait mine de le faire, et elle se débattit un instant. Elle était un peu pâlie et serrait les lèvres dans une révolte de tout son être. Pourtant, il approchait encore, lui chauffant la figure de son haleine. Il la sentait souple, flexible sous le peignoir, et il disait toujours :

— Je vous aime ! je vous aime !

Un instant ils se regardèrent. Marthe était jolie dans les verdures, parmi les hautes herbes où il la maintenait étendue. Elle se défendit encore et ils roulèrent dans ce nid tiède, plein d'exquis chatouillements. Puis, tout d'un coup, il parvint à atteindre sa bouche et ses lèvres brûlantes s'y collèrent. Ce fut tout, un long frisson la secoua, il sentit qu'elle se détendait. Les yeux fous, la face blanche, éperdue, elle murmura très bas :

— Prends-moi, prends-moi...

Et elle fut à lui, pendant que dans l'herbe bruissaient les insectes, que sous le soleil les arbres frémissaient, que les fleurs s'entr'ouvraient, comme des bouches fraîches, que l'île tout entière chantait l'amour, fêtait leurs noces.

LOUIS DE ROBERT.

LE VIN MARIANI

LES POÈTES DE L'AMOUR

AURORE DE DÉCEMBRE

Dors ! Dors encor ! La nuit est longue et monotone,
Les flocons sont éclos à travers l'infini.
Un vol de corbeaux noirs sur la plaine frissonne
Et s'abat sur le sol que leur ombre a terni.

Des pétales de fleurs et des corolles blanches
Tombent avec lenteur sur le tapis ouaté,
En couvrant les coteaux, les clochers et les branches
Du voile lilial de leur virginité.

L'aurore sur la neige allume un reflet rose
Baigné des rayons purs d'un portail d'or lointain,
Qui s'ouvre à l'horizon dans une apothéose
Sous les feux violets et lilas du matin.

Au palais diaphane où mon regard s'enivre,
Où l'extase du beau fait fléchir mes genoux,
De lumineux rubis piquent les fleurs de givre,
Car c'est l'astre d'amour qui revient parmi nous.

Quand je baise ta bouche où se meurt le mensonge
Des mots passionnés que souvent tu redis,
Dors dans mes bras berceurs et laisse ton beau songe
Flotter comme un parfum, au seuil des paradis.

ÉMILE GIGLEUX.

L'ADOPTÉE

« Messieurs, dit le premier président au procureur et au juge d'instruction, j'ai reçu jusqu'ici 2,715 demandes ; la situation de la petite Marie Machefer paraît intéresser beaucoup d'âmes charitables. Je ne vous lirai pas toutes ces lettres ; mon secrétaire les a classées ; quatre d'entre elles vous donneront une idée suffisante du reste. Voici la première :

« Monsieur le président,

» Préoccupée d'accomplir la noble mission de charité que Dieu confia à ceux de ma race, je viens vous offrir de prendre à ma charge la fille de l'anarchiste Machefer, condamné à la déportation. J'élèverai cette enfant comme si elle était mienne, heureuse si la justice veut bien m'autoriser à racheter des ténèbres la pauvre quasi-orpheline.

» Veuillez recevoir, Monsieur le président, l'assurance de ma considération distinguée.

» AUDE-BÉRENGÈRE, marquise de SION,
présidente des Dames de l'Abnégation,
75, rue Saint-Thomas-d'Aquin. »

» Nous avons reçu 200 lettres analogues à celle-ci et signées comtesse de Joppé, duchesse de Fonscray princesse Balatiano, etc., etc. Passons à la seconde lettre :

« Monsieur le président,

» Machefer, en jetant sa bombe, a cédé à l'impulsion de la folie ; il n'est pas juste que la pauvre créature irresponsable des fautes du père, etc. (J'abrège les quatre pages de considérations lyriques.) Mmmm... J'offre de me charger de son éducation et de son entretien jusqu'à sa majorité. Je ferai en sorte qu'elle devienne une bonne citoyenne utile à la Patrie et à la République.

» Veuillez agréer, etc., etc.

» RÉGINALD DURAN,
Ingénieur civil, manufacturier
président du comité républicain de S...
250, rue Rembrandt. »

» Nous avons reçu 320 lettres pareilles; le haut commerce a donné. La troisième :

« Monsieur le Président,

» Je ne suis pas riche ; mais la modeste aisance que j'ai acquise par mon travail me permet de venir en aide à la malheureuse fille de Machefer. Si vous le jugez bon, je prendrai la jeune Mélie chez moi. J'accomplis simplement cet acte de fraternité.

» MARCEL GEORGES,
négociant honoraire, président
de la Société chorale : *la Solidaire*,
2, rue du Faub.-St.-Honoré. »

» Le dossier contient 1,500 lettres de ce genre. Notre quatrième modèle est plus suggestif encore :

« Citoyen le juge,

» Le groupe libertaire des Irréconciliables, dont le compagnon Machefer fut le secrétaire, adopte la fille du condamné ; nous réclamons l'honneur de pourvoir à ses besoins et de l'élever dans les idées que son père a défendues au péril de sa vie et de sa liberté. Je joins à ma lettre une attestation signée de Machefer.

» ROMAIN GINESTAL,
ouvrier tourneur,
président du groupe : *les Irréconciliables*,
312, boulevard de Charonne. »

» N'est-il pas curieux et consolant aussi de voir surgir tant de généreuses initiatives ? Toutefois j'ai pensé qu'il convenait de consulter, avec vous, Me Le Sénécal, l'avocat de Machefer. »

On introduisit Me Le Sénécal : dès les premiers mots, il interrompit : « Je sais; par une étrange coïncidence, copies de ces 2,715 lettres ont été adressées le même jour aux principaux journaux de Paris. Une seule solution est acceptable ; la petite Mélie a une mère. Laissons les enfants à leurs mères...

— Certes, mais Machefer, qui a reconnu sa fille, n'a pas épousé sa maîtresse. Donc la justice est la tutrice en pareil cas. Nous ne saurions laisser l'enfant aux soins d'une femme dont les moyens d'existence ne sont pas légalement approuvés. »

Me Le Sénécal se retira. Après lui on consulta Machefer, on consulta les juristes renommés, on consulta quelques académiciens, l'archevêque de Paris, une douzaine de sénateurs, le double de députés; on consulta l'opinion publique, on consulta même le chef de l'Etat.

Seulement on ne consulta pas la petite Mélie.

On décida que, pour contenter tout le monde et son père, elle passerait alternativement six mois chez la marquise de Sion, chez Réginald Duran, chez Marcel Georges et chez le compagnon Ginestal. Jamais cote ne fut plus mal taillée.

La marquise de Sion accueillit sa protégée avec un enthousiasme un peu voyant. Elle s'efforça trop de la traiter en enfant de la maison, ainsi qu'elle l'avait promis aux journaux. La petite Mélie eut tout de suite quinze poupées vêtues de valenciennes et leurs accessoires, des costumes aussi merveilleux que ceux de ses poupées, deux femmes de chambre et quatre maîtresses d'un tas de choses.

Son actuelle fortune ne l'émut pas ; dès l'enfance elle avait accoutumé de se considérer comme une chose sans importance que le cours des événements ballottait de ci, de là; rien ne l'étonnait. Elle joua avec ses belles poupées, mais elle évita de les casser et ne leur donna pas de noms, n'étant pas bien sûre qu'elles lui appartinssent; la destinée les lui prêtait.

Dans sa vie, il y avait un gros ennui, l'obligation de représenter. Chaque jour, les femmes de chambre l'habillaient de velours et de fourrures et la promenaient ostensiblement aux alentours de l'hôtel, de façon à montrer aux compagnons de Machefer comme on avait soin de la petite anarchiste.

Lorsqu'il y avait réception, elle devait descendre tout atourée au salon ; elle s'asseyait, très sage, sur un pouf, ne bougeait mie; et les visiteurs défilaient devant elle, la détaillaient, braquaient leurs face-à-main, s'exclamaient : « C'est la fille de l'anarchiste, n'est-ce pas ? C'est beau, ce que vous avez fait là, ma chère amie... Elle est jolie, cette petite... Vous êtes

P. CARRIER-BELLEUSE



SUR UNE PEAU D'OURS

(D'après la photographie de MM. Braün, Clément et Cie, 18, rue Louis-le-Grand, Paris)

AURORE DE DECEMBRE



(Dessin de Balluriau)

heureuse, vous, vous voilà vaccinée contre la dynamite. Ces horreurs vous épargneront. A propos, nous donnons un bal le 10 de ce mois ; ne pourriez-vous pas nous prêter votre protégée ? Je vous promets de vous la rendre le lendemain. » Je crois bien que la marquise était heureuse ! Outre que sa protégée la protégeait, elle était une attraction superbe, dont nul autre salon n'offrait l'égale.

Cependant la petite Mélie s'ennuyait ferme durant ces séances.

Les maîtresses ne l'ennuyaient pas moins, parce qu'elles la harcelaient sans cesse ; mais, dès qu'elle devenait un peu pâle, on cessait les leçons de piano, de grammaire et autres arts d'agrément. On la menait à la messe, à vêpres, aux neuvaines, aux carêmes, aux solennités musicales, aux sermons ; on lui inculquait des principes ultra-religieux, et concurremment on lui apprenait à révérer la mémoire des monarques dont la chronologie est si rude à retenir.

Les six mois réglementaires écoulés, elle quitta la marquise. Scène de larmes sur le perron de l'hôtel, entrefilets dans les journaux. Mélie se demanda : « Qu'ai-je fait pour être tant aimée ? »

Chez Réginald Duran, mêmes cérémonies. La petite Mélie fut promenée partout, de fête en fête ; elle connut les joies du bal d'enfants, les arbres de Noël, les goûters fastueux ; elle eut des poupées encore plus belles et des institutrices plus savantes ; on lui supprima l'enseignement religieux ; à la place de Dieu et des monarques, elle vénéra les grands principes de 93. On la présenta aux ouvriers de la fabrique, et tous les quinze jours elle allait les visiter, accompagnée de Réginald Duran qui la couvrait d'ostensibles caresses, car le péril social ne diminuait pas. Et plus le péril social imminait, et plus la petite Mélie était choyée, adulée, comblée de bonbons et de jouets. Elle passa une demi-année de délices dans le monde du haut négoce. Puis on la repassa au ménage Georges.

La transition lui fut un peu brusque ; le ménage Georges pratiquait l'avarice ; or la petite anarchiste, habituée au luxe, souffrit beaucoup de l'existence parcimonieuse qu'on lui imposa. Puis le ménage Georges enrageait d'accepter cette intruse et n'osait pas lui témoigner le moindre mécontentement. Il s'ensuivit une certaine gêne ou froideur dans les relations. Marcel Georges préféra la mettre dans un lycée de jeunes filles ; la directrice du collège Montespan fut enchantée : elle garantissait aux familles la sécurité des pensionnaires. Les professeurs s'intéressèrent à elle ; par exemple, comme elle en était à sa troisième méthode d'éducation, elle se trouvait un peu désorientée. Les principes dont on lui enseignait le respect changeaient tous les six mois ; les nouveaux contredisaient les anciens ; on lui apprit l'anglais de trois manières différentes ; jusqu'au doigté de piano qui n'était plus le même. Ainsi Mélie gagna le mépris des principes, des lois, des méthodes et des doigtés.

Au bout de six mois, quand on la délivra, elle n'y voyait goutte dans son âme, pas plus que dans l'existence. Le compagnon Romain Ginestal prit livraison de sa pensionnaire et, alors... Oh ! alors, ce fut le dernier avatar sociologique de la malheureuse. Le nouveau milieu où on allait la cultiver n'était pas pour la réconforter. Ginestal habitait, boulevard de Charonne, une maison de briques rouges ; au rez-de-chaussée, il tournait sur bois ; au premier étage, il dirigeait un club libertaire ; dans la cave, il imprimait un journal : *Le Sang*. A la vérité, il était surtout ouvrier tourneur de têtes, un peu policier, un peu cabaretier ; nuit et jour sa maison était pleine d'amis, comme celle du compagnon Socrate. Là-dedans la petite Mélie joua le rôle prépondérant ; elle était enfin revenue, la fille de leur frère captif, l'enfant du sacrifice ! On l'avait tirée des mains ennemies. On lui transmettrait l'héritage de son père, les fameuses idées. Quelles idées ? Mais les idées, parbleu ! les idées, vous savez ! On la monta sur un tabouret, elle servit d'immuable thème à déclamations, tel un buste de la République.

D'abord on lui débarbouilla l'intellect, sali par la contagion bourgeoise. Après sévère examen, elle fu remise à quatre compagnons qui lui rectifièrent le jugement d'après les théories les plus récentes.

Néanmoins, au milieu de ces cabotinages discords, tiraillée à hue et à dia, sans cesse exposée à la curiosité, la petite Mélie pensait : « Mon Dieu, qui tantôt existez, tantôt n'existez pas, ne puis-je pas être une créature comme toutes les créatures, tranquille dans mon coin, une petite fille pas historique, qui vivrait une vie très simple ? »

Elle revint à l'hôtel de Sion. Le péril social n'imminait plus ; l'anarchie laissait du répit aux monuments. On ne fit plus attention à l'enfant-paratonnerre. Défuntes, les belles poupées ! Congédiées, les institutrices ! Mélie erra parmi la domesticité, vécut avec ses anciennes femmes de chambre. Tous les 30 du mois, la marquise la rencontrant par hasard lui demandait distraitement : « Te voilà, petite, tu as ce qu'il te faut ? » et se détournait. La fillette ne sortait guère de sa mansarde, lisait les romans prêtés par les bonnes ou écoutait les conversations des palefreniers. Elle se sentait isolée et triste à mourir.

Chez Réginald Duran, elle n'eut même pas la ressource de l'isolement ; bien entendu, elle mena dans la maison du manufacturier l'existence de quasi-domestique qu'elle avait inaugurée à l'hôtel de Sion. D'ailleurs on avait hâte de la renvoyer ; elle semblait reprocher au haut commerce sa lâcheté d'antan et lui rappelait qu'il avait tremblé devant une poignée de bandits.

Le ménage Georges poussa les hauts cris ; on ne recommençait pas deux fois ces plaisanteries-là. Heureusement que la fille d'adoption tomba gravement malade ; le ménage Georges la fit entrer à l'hôpital où elle resta ses six mois.

Lorsqu'elle sortit de l'hôpital, nul ne put lui indiquer la demeure de Romain Ginestal. L'ouvrier tourneur avait filé avec les fonds du club. Les compagnons ne voulurent pas se charger d'elle, craignant d'attirer l'attention de la police.

Elle s'adressa aux magistrats, qui lui répondirent : « Voyez vos autres protecteurs ! » La marquise de Sion était dans le Midi ; elle arriverait à Pâques, au plus tard à la Trinité. Réginald Duran venait de mourir. Le ménage Georges, sollicité, hurla : « Merci, nous sortons d'en prendre ! » ce qui était plutôt trivial. L'enfant de tout le monde, qui avait possédé 2,715 familles, n'en avait plus une seule.

L'injustice des hommes lui fut ainsi révélée ; tous, depuis ceux qui possèdent des hôtels jusqu'à ceux qui les démolissent, tous ne sont que des cabotins égoïstes et peureux. Elle sentait grandir dans son cœur la protestation contre la cruauté dont elle était victime. Certain soir, elle essayait de mendier, près de l'Opéra. Lasse, épuisée, elle regardait passer le beaux équipages. La haine lui monta à la tête ; elle ramassa un caillou et le lança contre la glace d'un coupé armorié, en criant : « A bas tout le monde ! » La glace fut à peine félée ; mais des gardiens de la paix accoururent, saisirent Mélie Machefer et la conduisirent au bloc.

La marquise de Sion, revenue de voyage, se trouvait dans ce coupé. Mettant la tête à la portière, elle aperçut dans le lointain une pauvre petite figure de poupée disloquée qui se débattait entre trois courageux sergents de ville. Elle fouilla vainement dans un tas de souvenirs, si confus, des souvenirs de rebut, et murmura, tandis que le coupé reprenait sa marche : « C'est bizarre ! Il me semble que j'ai vu cette figure-là quelque part... »

PIERRE VEBER.

Les Confidences d'une Aïeule

(Suite)

Tout ce préambule est pour dire que l'on m'a engagée dans une entreprise admirable. Un homme que j'aime parce qu'il aime l'aventure, parce qu'il dédaigne les chiffres qui ne sont point gros, parce qu'il est avec cela épris des belles-lettres, farci d'idées nouvelles, grand inventeur d'utopies, un ancien joaillier, banquier en cour de Rome, enfin qui a fait tous les métiers où l'on manie et où l'on caresse l'or, Sageret, s'est mis en tête d'accaparer les théâtres de comédie, de musique et de ballet, d'acheter Feydeau, d'y installer les Français conjointement avec les chanteurs de l'Opéra-Comique et de l'Opéra. Il avait besoin pour cela d'une somme ; j'en ai fourni une bonne partie, sur les conseils de mon banquier Perregaux, qui est celui de tous les comédiens de France. J'en ai déjà perdu les trois quarts, mais je ne regrette point mon argent, et j'en donnerais encore dix fois plus pour réduire à merci la Montansier qui est contre nous. Je la déteste, cette femme.

Il va de soi que je me suis jetée à corps perdu dans la société des comédiens. Combien mal je les connaissais ! Comme je les jugeais à faux ! On a beau raisonner droit et gratter les sots préjugés qui vous ont été inculqués dès le premier âge, c'est toujours sur les principes de l'éducation que l'on se règle et point sur les principes de la raison. Vous pensez que je fais bon marché des superstitions qui avaient cours dans mon enfance, et avec cela je gardais je ne sais quelle impression diabolique des comédiens, comme s'ils étaient toujours pour moi des excommuniés.

J'entre au foyer du Théâtre-Français ; j'y trouve ce qui n'existe plus autre part : un cercle. Je m'assieds sur le grand divan réservé aux dames, qui règne tout autour du salon : la Contat y préside vis-à-vis de la porte d'entrée. Je prends part à des conversations où s'agitent les questions de l'art et de la philosophie. On n'y met plus peut-être cette vraie chaleur du temps où le siècle était jeune, emporté ; mais c'est une finesse, une ironie, un scepticisme qui déconcerte et qui charme. J'apprends ici les nouvelles galantes, la chronique amoureuse et la chronique scandaleuse ; je médis du prochain, qui doit bien me le rendre dès que j'ai le dos tourné ; j'ai, pour me donner la réplique, mes amis anciens et des nouveaux qui sont Colin d'Harleville et Alexandre Duval, et un jeune homme qui, je pense, ira fort loin, Legouvé. Voilà des satisfactions pour l'esprit. Bref, si je raffole des théâtres, c'est que j'y trouve tout à la fois un aliment et pour la passion que j'ai des affaires et pour la passion que j'ai aussi des entretiens délicats.

Mais, en vérité, tous mes désirs y sont comblés : j'y trouve encore ce que j'aime le plus au monde, c'est le monde, la bonne compagnie, dont le regret est tout ce qui m'attache à l'ancien régime. En ces lieux, il n'y a point de Mme Angot. On y rencontre ce que la guillotine a oublié de la noblesse ; mais je n'en dis point assez : tous les gens d'ici ont les allures de la naissance et le langage aristocrate. Je ne me lasse point de les admirer, car ils sont les seuls que la Révolution n'ait pas atteints : ce n'est plus que dans les pièces que l'on vous appelle ouvertement comte ou chevalier, ce n'est plus que chez les comédiens que l'on déniche encore des cœurs titrés et des âmes à particule.

Bon ! Émilie, perdez-vous le sens ? Que vous sert d'avoir vous-même le sang bleu et d'être une marquise authentique, si vous vous laissez prendre comme une bourgeoise aux faux-semblants de cette politesse prétendue, à la grimace de cette distinction, au clinquant de cette richesse ! — Faux-semblant ? Clinquant ? Grimace ? D'abord cela n'est point vrai. Faux-semblant, les rentes de Mlle Raucourt ? Et son palais de la rue Royale, où, jusqu'au début de l'an dernier, elle a donné des fêtes qui faisaient courir tout Paris ; où je l'ai vue, moi, travailler ses rôles en un boudoir tendu de taffetas vert ? Et les terres qu'elle a achetées, une fois son hôtel vendu ? C'est une fille de théâtre qui porte les dentelles de la ci-devant reine, et elle les porte bien, en reine, point de théâtre ; et je n'imagine point qu'elles soient devenues fausses en passant des Tuileries aux coulisses.

Grimaces ? Et ce qu'il vous convient d'appeler le vrai monde, que pensez-vous qu'il soit ? L'estimez-vous plus vrai, plus proche de la nature que ce monde-ci ? La nature, dont mon cher tuteur me rebattait jadis les oreilles, est comme ces monarques de l'Orient qui ne se montrent point à leurs sujets. Qui se pourrait vanter de l'avoir touchée du doigt, de l'avoir jamais vue face à face et toute nue ? J'ai senti, rien que deux ou trois fois depuis que j'existe, son haleine qui m'effleurait la peau, et ce petit souffle est quelque chose de si terrible que j'en suis tombée à la renverse.

On éprouve ensuite bien affreusement la fausseté de tout ce qui fait l'ordinaire et le quotidien de la vie du monde ; on y retourne, mais avec la distraction d'un enfant grondé à qui les bourrades viennent de communiquer un peu de gravité passagère et qui est désenchanté de ses jouets. Dans ce monde, que vous appelez le véritable, tout est hors nature, tout est mensonge. On y est littéralement et sans métaphore sur des planches, où l'on récite un rôle appris, où les plus belles joies descendent du cerveau plutôt qu'elles ne montent des entrailles, où les plus belles larmes sont celles qui coulent et qui s'arrêtent aux ordres de la volonté. Et, puisque la vie du monde n'est que comédie, personne, à mon sens, ne la doit mieux vivre que les comédiens, attendu qu'ils sont de la profession : je pense là-dessus comme ce roué qui ne voulait faire l'amour qu'à des filles, comme étant les seules qui sachent la cuisine de leur métier.

Ces façons de voir me devaient inspirer de prendre un amant au théâtre. Car enfin je cherchais encore, et parbleu ! cela est d'une bizarrerie qui ne se peut point supporter. Peu de femmes ont compté, je pense, de plus nombreux amants que moi : or je me vois à tout propos dans l'état d'une femme qui n'en a aucun. Je songeais que le plaisir d'aimer est bien plus vif lorsque l'on aime un personnage en vue et que rien ne met en évidence comme les tréteaux : il y a des milliers de gens qui paient pour contempler l'homme qu'on a choisi ; cela est flatteur. Cette idée m'enflammait encore davantage, mais dès que je voulais passer des généralités à la pratique, je ne découvrais personne qui fût susceptible d'éveiller en moi, tout d'un coup, une grande passion. Les comédiens que je fréquentais ne parlaient guère qu'à mon imagination : il fallait s'y attendre et je ne pouvais espérer mieux ; mais le fâcheux, c'est qu'ils n'y parlaient chacun que par intermittences, dans ces conjonctures très particulières, et, pour tout dire, dans un rôle déterminé, hors duquel je les voyais sans plaisir. Or, de coucher avec un homme qui ne serait toujours

u'Agamemnon ou Mahomet, cela m'eût semblé trop ımposant et monotone. Pour mes sens, ils n'étaient mus que par les Arlequins et les Jocrisses. J'ai eu ıonte souvent de cette inconvenante faiblesse pour ›s queue-rouge et, si ma franchise veut que je l'avoue, e ne me charge point de l'expliquer.

A la fin, tout s'arrangea pour le mieux : je trouvai non affaire en la personne d'un débutant qui ne me lut aussi que dans un rôle; mais ce rôle embrassait our ainsi dire tous les autres et satisfaisait à toutes es exigences de l'amour, car c'était le rôle de l'Amour nême.

J'entends que mes vues se portèrent sur un petit igurant de seize ans ou peu s'en faut, qui représenait le fils de Vénus dans une décoration d'opéra. Il araissait quelques instants, très haut, vers les cinres, où il était soutenu par des fils de laiton invisibles. Il avait la plus jolie figure, la plus divine. On ouvait aisément juger de son corps, qui n'était vêu, à proprement parler, que d'un maillot. Ce n'est oint ses ailes qui l'eussent dérobé à la curiosité arente de mes regards. Son arc tendu semblait diriger ne flèche contre moi. Je crus la recevoir en pleine oitrine, car je fus toute prise en un clin d'œil; oui, non cœur même ne se désintéressa point cette fois, ar celui qui s'offrait à moi n'était pas seulement le omédien que je souhaitais, c'était aussi le chérubin, e premier et le seul amour de toute ma vie.

Je ne fis rien d'abord pour approcher l'objet de ma ouvelle affection. Il me suffit d'aller, tous les soirs ue l'on jouait la pièce, assister à son apparition, de na loge d'avant-scène. Je me plaisais à le voir voltier dans les airs, et je demeurai longtemps rebelle à 'idée de l'en faire descendre. Mais, peu à peu, mon mour s'humanisa. Le plaisir trop platonique de la ision fut gâté par l'impatience de la possession. Nouvelle étrangeté : tout le temps que ce premier laisir m'avait suffi, pas une fois je n'avais songé au éril que courait mon idole dans la situation fantasique où elle se présentait à mes yeux; du jour où je lésirai de la voir véritablement près de moi et sur erre, j'eus des peurs affreuses qu'elle y tombât. Fute un pressentiment? Je n'y crois guère. Mais le soir nême je vis son corps, qui était presque horizontal, e redresser tout à coup par la rupture sans doute de 'un des fils. Les autres, ayant à supporter un poids lus lourd, se rompirent presque aussitôt, trop vite our que l'on pût venir au secours de l'infortuné, ssez lentement pour laisser aux spectateurs haleants le loisir d'une horrible réflexion et d'une anoisse mortelle. Enfin, il s'abîma sur le milieu de la cène. Je poussai un grand cri, qui se perdit dans la lameur universelle, et je faillis m'évanouir, mais je ris sur moi. Je me levai et me précipitai vers les oulisses. Le rideau était baissé, la réprésentation nterrompue. Je montai sur la scène. Je saisis dans nes bras la victime de ce malheureux accident : elle ivait! Le médecin, qui l'examina sur mes genoux, e lui découvrit point de fractures.

On l'étendit sur un méchant matelas. Il reposait ur les deux tronçons de ses ailes brisées qu'on ne lui vait point détachées des épaules. Il entr'ouvrit les eux. « Peut-on le transporter ? demandai-je. — ans doute, mais où cela ? — Chez moi, j'ai ma voiure ». On le dépouilla de ses oripeaux. Malgré moi e détournai la vue. Puis on me le remit, enroulé ans une couverture. Il n'avait personne au monde, et restait à l'abandon si je ne l'eusse ramassé là.

Chez moi, il fut pris de fièvre, effet d'une peur tarive. Ses dents claquaient, il pleura. Je fondis en larnes. Il s'endormit, et je m'installai près de lui dans n fauteuil pour le veiller. Le médecin, qui revint le isiter dès la première heure, me retira de l'inquiétude. Toutefois, notre intéressant malade ne quitta point le lit de toute la semaine. Il dormait la journée entière et assez mal la nuit. Je passais des après-midi à contempler son joli visage pâli qui se renversait dans les oreillers. Quand il eut la permission de se lever, je le fis habiller, je l'emmenai dans mon jardin, il s'appuyait sur mon bras : ah! quelle ivresse de soutenir ainsi Eros blessé ! Il souriait avec un peu de souffrance et de contrainte, comme je l'avais vu sourire quand il planait dans les cintres, et moi je songeais à part moi que le temps approchait où je pourrais commettre le crime délicieux dont tout Paris m'accusait déjà. Mais, obligée de me réduire quelques jours encore aux termes de la pure tendresse, j'eus d'abord un assez fâcheux désappointement : le Cupidon ne me témoignait aucune reconnaissance. J'ai la tête légère et autre chose également, mais le cœur bon et sensible. Lorsque j'aime, je me plais aux plus pénibles services, aux plus humiliants, et ma joie est excessive dès qu'une parole, dès qu'un signe me récompense de cette abnégation; mais ma douleur devient effroyable aux moindres apparences de froideur ou d'ingratitude. Mon Cupidon convalescent me mit à de rudes épreuves. Dès qu'il eut la force de marcher seul, il repoussa mon bras assez brusquement. Mes attentions ne lui étant plus indispensables parurent aussitôt l'excéder. Comme tous les jeunes gens de cet âge, — hélas ! moi qui les aime tant ! — il avait la vanité ridicule de se refuser aux caresses, qui lui paraissaient tout au plus un traitement convenable à l'enfance ; et cela est plus fort que moi. Je ne puis aimer sans enfantillage, il faut que j'embrasse, je berce, que je flatte les joues, que j'accommode les cheveux, que je cajole.

Bah ! me dis-je, essayant de me consoler, je prendrai du moins une certaine revanche, il me suffit.

Le garçon est bien fait, il est gracieux, il a l'air de la volupté, il deviendra moins farouche quand il comprendra que je ne le traite en enfant que pour mieux le traiter en homme... Mais le pis, c'est que son physique même semblait se métamorphoser à vue d'œil. Cette beauté, qui m'avait séduite, et à laquelle mon aveuglement attribuait des caractères presque divins, prenait ceux de la plus affligeante vulgarité. Il n'était plus Cupidon, mais à peine un de ces jolis gamins qui font qu'on se retourne dans la rue. Ses gestes qui, dans un décor de théâtre, usurpaient la noblesse antique, perdaient dans un appartement toute ampleur et toute élégance.

(A suivre.) ABEL HERMANT.

Coulisses de la Bourse

Un nouveau et sensible progrès s'est produit sur l'ensemble des valeurs métallurgiques, la spéculation persistant à escompter les résultats non seulement de l'exercice en cours, mais encore et surtout ceux du prochain. Le renouvellement du matériel de guerre pour l'artillerie va probablement faire son tour d'Europe : l'Allemagne et la France ont commencé et les autres suivront. La marine ne voudra pas rester en arrière. Ajoutez à cela les commandes plus pacifiques pour l'Exposition universelle et les chemins de fer, et vous aurez les raisons de cette poussée énorme qui s'est produite depuis un an sur tous les titres de la métallurgie et qui ne laisse pas d'être un peu prématurée et même un peu audacieuse pour certaines compagnies. Je vois, par exemple, l'action des Métaux en hausse d'une quarantaine de francs depuis le commencement du mois, et certains déclarent qu'on est loin, bien loin, du point culminant. Je veux bien admettre que la situation de la Société s'est consolidée et qu'elle gagne gros en ce moment. Ne convient-il pas cependant de tenir grand compte des stocks de cuivre emmagasinés par la Compagnie? Aujourd'hui la tonne de cuivre se tient aux environs de 50 livres sterl ng; mais où sera-t-elle dans six mois ou un an? Par suite même de l'élévation du prix de la marchandise, nombre de mines doivent travailler qui s'étaient arrêtées lors de la dernière baisse du métal. Il y a donc lieu de croire que l'administration consacrera une forte partie des bénéfices à renforcer le compte de provisions pour fluctuations des cours du métal. Ce serait le meilleur moyen de garantir l'avenir contre les mécomptes que l'entreprise a subis un peu après sa reconstitution.

A. DU TRÉSOR.

Bulletin vélocipédique

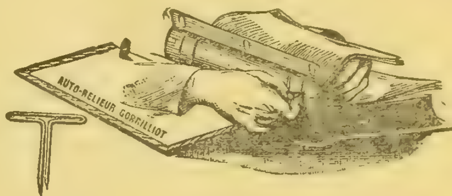
Les bicyclettes *Eadie*, que l'on trouve chez COMIOT, 46, rue Brunel, sont de véritables merveilles d'élégance, de rigidité et de légèreté. Ces machines, qu'apprécient les véritables connaisseurs, sont à des prix fort abordables. Nous engageons vivement nos lecteurs en quête d'un accessoire ou d'une pièce détachée à se rendre également chez COMIOT, qui est le seul dépositaire en France des célèbres marques *Eadie* et *Perry*.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (3 fr. 50, pris dans nos bureaux) nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.



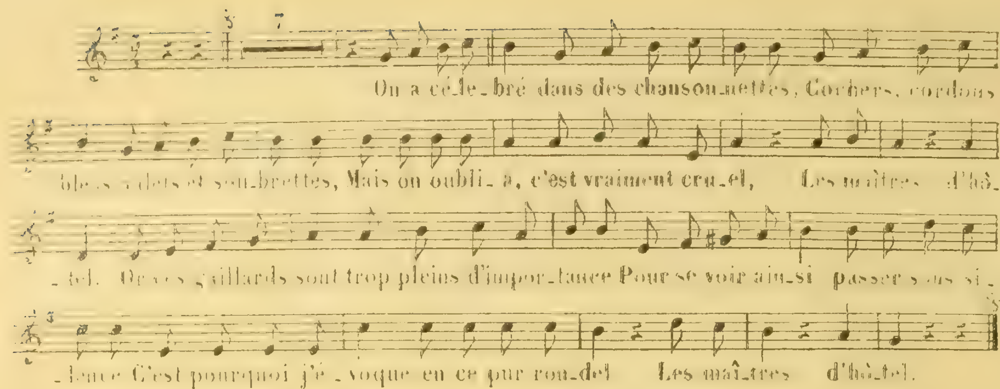
La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boîte de 110 épingles.

Le Gérant : E. ROBERT.

Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (Bourgeois), 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polych. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, 22°.)

Les Maîtres d'Hôtel

Paroles et musique de Jean Meudrot



II

Car ce sont les rois des gens de service,
Planant au-dessus du vulgaire office,
Et leurs favoris, moitié poivre et sel,
Aux maîtres d'hôtel,
Les feraient confondre avec des notaires,
Dont ils ont d'ailleurs le flair en affaires,
Le rusé sourire et l'air solennel,
Les maîtres d'hôtel !

III

Chez les gens calés, où l'or gaîment saute,
Ils régissent tout, ils ont la main haute
Sur les fournisseurs et le personnel,
Les maîtres d'hôtel.
Et les pots-de-vin, reçus en cachette,
Prix de leurs faveurs qu'il faut qu'on achète,
En somme ça n'est que le casuel
Des maîtres d'hôtel.

IV

Quand son chic correct lui vaut des aubaines,
Par hasard auprès des demi-mondaines,
Il trouve cela, ma foi, naturel,
Le maître d'hôtel.
Au reste, en servant (c'est dans les usages)
Il se rince l'œil au fond des corsages :
Ça lui rend parfois l'esprit sensuel,
Au maître d'hôtel.

V

A la Bourse ayant son agent de change,
Il joue à coup sûr, sans qu'il se dérange,
Et son bénéfice est toujours réel,
Au maître d'hôtel ;
Et quand Monsieur prend la grande culotte,
Lui ponte à Longchamp la plus forte cote ;
Il est le tombeur du Pari Mutuel,
Le Maître d'hôtel.

VI

S'il sait bien mener sa petite barque,
En très peu de temps sans qu'on le remarque
Il devient sauveur providentiel,
Le maître d'hôtel :
Obligeant d'abord le fils de famille,
Il est confident de la jeune fille,
Et prête à Madame au taux usuel,
Le maître d'hôtel.

VII

Et puis, au moment où souffle l'orage,
Lorsque la débâcle atteint le ménage
Par un sentiment qui reste éternel,
Le maître d'hôtel
Lâchant ses patrons, atteint son doux rêve,
Car grâce au magot qu'il gonfla sans trêve,
Il peut se payer son petit castel,
Le maître d'hôtel.

Édité à la SOCIÉTÉ ANONYME [illegible] rue d'Enghien, Paris.

(Dessin de Balluriau)

mémoire, comme en songe, les symphonies langoureuses, les incertaines mélopées, les marches solennelles, les cantiques de béatitude, les romances puériles et charmantes qui la ramenaient dans l'Autrefois, qui lui montraient, ainsi qu'en un miroir magique, les illusions perdues, les bonheurs évanouis, la séductrice adorée, désirée, inconstante qu'elle avait été, quand sa taille tenait dans un ruban de pensionnaire et que l'on comparait ses cheveux magnifiques aux belles nuits de juin.

Et j'eusse écouté dévotement ce chant du cygne, ces vibrations légères, perlées, fines, ces longs accords mystérieux, oublié que d'autres m'attendaient ailleurs, que la nuit s'écoulait dans ce divin concert, et les paupières closes, cependant que les gestes de la harpiste embaumaient le salon étroit et tiède, semaient dans l'air des parcelles de l'odeur ineffable, pensé que je traversais à pas lents un bois enchanté où des oiseaux et des oiseaux gazouillent dans le frisson des premières fleurs.

Puis, soudain, elle se serait interrompue, aurait rougi, défaillante d'émoi, regardé la pendule, soupiré d'un accent de reproche :

« O ! monsieur mon nouvel ami, vous m'avez débauchée !... Voyez-vous pas qu'il est plus de minuit ? Que va-t-on penser de moi et raconter à mes élèves ? »

Et mes lèvres se fussent posées sur ses mains lasses et fiévreuses avec une reconnaissante tendresse...

Mais je craignis d'être ridicule et je ne suivis pas plus loin la vieille dame qui sentait si bon et donnait des leçons de harpe.

RENÉ MAIZEROY.

LES POÈTES DE L'AMOUR

La Méditation romanesque

Je t'ai rêvée au bord des mers silencieuses,
sur des terrasses promenant tes longs ennuis ;
tes noirs cheveux semblaient des fleurs mystérieuses
et ta robe traînait la tristesse des nuits.

Lorsque les barques s'inclinaient comme des cygnes,
le songe des départs noyait tes yeux amers ;
tes pâles mains vers l'inconnu faisaient des signes
et ton âme pleurait vers l'âme de la mer.

Lorsque ta voix chantait les choses de ton cœur,
les marins recueillis t'écoutaient sous les voiles,
le parfum des lauriers enivrait ta douleur,
et le soir tu tendais ton luth vers les étoiles.

Et moi, ce soir divin, j'étais celui qui passe
avec l'esprit des vents aux plis de son manteau,
qui s'attriste et, rêveur, laisse traîner ses rames
pour avoir vu tomber tes larmes dans les flots.

Tu pleurais ! Quel regret de voyage et d'amour,
quel souvenir vers toi montait des mers profondes ?
Ton cœur se consumait comme une lampe d'or,
sous les cieux étoilés où passaient des colombes...

— Hélas ! J'ai voyagé dans d'étranges pays,
mes yeux ont reflété des îles romanesques
où sur les beaux galets et les sables fleuris
des femmes en riant cueillaient des algues fraîches.

Hélas ! J'ai rencontré la maison du bonheur,
et ma blanche jeunesse y filait sur la porte.
Je vis qu'elle tenait de la toile et des fleurs
et qu'elle préparait ses parures d'automne.

Elle m'a dit : « Entrez. Les étoiles descendent...
J'avais un fiancé qui partit sur la mer ;
c'est pour lui que je mets des roses dans les cendres
et que je vais vêtir un costume de ciel. »

Adieu, petite amante frêle, ô ma jeunesse,
je ne ferai pas mal à ton cœur ingénu
en te montrant des paysages inconnus
dans mes yeux tourmentés d'avoir cherché des rêves.

Etranger, de ce pays clair je suis parti.
J'ai longé des bois de troënes, des villages
où des enfants dansaient des rondes, et j'appris
l'infortune de [illegible] seul sur un rivage.

— Et voilà que, ce soir, ta voix d'or a chanté,
ô brune sœur de ma tristesse et de mon âme.
C'est toi que je voyais dans mes sombres sommeils
dénouer tes cheveux sur la proue de ma barque.

C'est toi qui fus mes longs désirs, mes nostalgies,
et mes espoirs que je portais comme un fardeau.
Mais nous ne joindrons pas nos deux mélancolies
pour les bercer ensemble au bord des mêmes flots.

Nous aurions peur du feu des astres sur nos têtes...
Tu ne comprendrais pas l'âme du voyageur ;
les vents qui passeraient emporteraient nos rêves
et je ne saurais pas t'aimer selon ton cœur.

Tu regardes la mer et tu cueilles des roses...,
Il est trop tard. Le temps sur la plage est venu.
C'est triste de partir dans les marées d'automne,
songeant que nos destins ne se connaîtront plus.

MAURICE MAGRE.

(La Revue sentimentale)

LE SCRUPULE

Il y avait déjà cinq heures qu'il marchait en plein soleil, le dos tourné à la vallée où il avait laissé aplatie, comme écrasée au bord de ses quais pavoisés et remplis par la marée haute, la petite ville toute confuse des sonneries et des fanfares des régates ; et, sur le plateau vallonné et hérissé d'ajoncs, où il commençait à suer à grosses gouttes, il n'avait encore rencontré âme qui vive, hormis, au ras de la falaise, des vols blanchâtres et fous de goélands.

Déserte, immobile sous un ciel d'un bleu de lin comme voilé de chaleur, la campagne se déroulait devant lui : carrés d'avoine ici, champs de seigle plus loin, puis des landes incultes avec, à perte de vue, au-dessus de la nappe verte et moirée des récoltes encore jeunes, le bleu de soie miroitant des vagues, s'étendant en une longue et mince bande d'azur pâle entre la crête des falaises et le bleu lumineux du ciel.

Parfois, à un sursaut de terrain, une brusque échappée sur le large et la soudaine apparition de six lieues de falaises appuyant à pic sur le bleu de la Manche comme un grand mur de porphyre transparent et rougeâtre : l'avancée en retrait du cap d'Antifer se dressant à l'horizon. Effet d'optique : au pied de ces roches lumineuses la Manche, entrevue comme une soie fluide au-dessus de la jeune verdure du plateau, se durcissait, prenait la densité et l'éclat d'un dallage de lapis et devenait cette mer de gemmes bleues, qui baise et coupe à la base les falaises épiques de Gustave Moreau.

Un Gustave Moreau devant les yeux, de l'air salé autour des tempes, des senteurs de miel dans la brise et, partout au ras des seigles, des chants d'alouettes et de cigales, Charles Pileur marchait en plein rêve ; néanmoins le soleil tapait dur, la poussière et la chaleur commençaient à devenir suffocantes et l'heure du déjeuner à se faire sentir. A l'aube, au départ, Pileur s'était bien lesté d'un bol de lait sur le seuil de l'auberge, un bol de lait exquis, d'ailleurs, chaud et fumant du pis de la vache ; mais un bol de lait quand on a dix kilomètres dans les jambes, un appétit de trente ans et une taille de un mètre soixante-dix, un bol de lait quand on chemine depuis cinq heures en plein soleil, au grand air affamant des falaises, c'est maigre ; et l'estomac du voyageur réclamait dur.

Réclamations vaines ; pas la moindre habitation à l'horizon. A gauche, devant lui, la ligne des falaises, la mer et le Gustave Moreau comme toile de fond ; à droite, derrière, tout à l'entour de lui la nappe immobile des récoltes piquée çà et là de la tache vive d'une fleur, le calme plat, la solitude, un grand silence pétillant de bourdonnement d'insectes et de craquements de chaleur ; l'alouette elle-même s'était tue. Très loin, parfois, sur sa droite, un bouquet d'arbres qu'il savait être une ferme, mais une ferme inhabitée, abandonnée ce jour-là, les fermiers et leurs gens partis depuis l'aube assister aux régates et réjouissances de la ville.

Lui allait-il donc falloir rebrousser chemin en arrière et réavaler dans cette poussière et cette chaleur les dix kilomètres si prestement enlevés dans la fraîcheur et l'air bleu du matin.... Tout à coup un bruit de grelots, puis celui de deux roues criant sur le gravier de la route ; et apparaît, filant au trot au ras des avoines d'un champ, une petite charrette anglaise en bois de teck aux ferrures nickelées, luisantes comme des lames de rasoirs ; la charrette suit quelque chemin de campagne encaissé dans les récoltes et venant couper en oblique la route ensoleillée où il peine et maugrée de fatigue et d'ennui. Il hâte le pas, arrive à temps dans la bifurcation des routes ; une femme est seule dans la charrette toute sonnaillante de grelots, une femme en robe claire, en grand chapeau de dentelle blanche la coiffant comme d'un fol abat-jour. Elle ne conduit pas précisément bien, la robe claire ; elle tient ses guides comme un éventail et son fouet comme une canne à pêche, mais elle est drôlette, très parisienne, très montmartroise même d'allures et de silhouette dans sa petite carriole astiquée, brillante et vernissée comme un coûteux joujou ; et hip, hop, et hue... et le poney trottine, brinqueballe entre les brancards, comme secoué d'un fou rire, tant il trouve celle qui le conduit amusante et drôle... Et Pileur s'avance et la charrette s'arrête, et un cri de joie, qui s'effare et ne veut pas y croire, gazouille comme un trille dans le silence bourdonnant de chaleur :

— Mais c'est Charley !

— Mais c'est Nini Bat-Jour.

Oui, c'était elle ; et maintenant qu'ils achevaient de déjeuner tous deux en tête à tête dans la petite salle de la ferme, égayée des gerbes de glaïeuls dans deux gros pots de grès, maintenant que, l'estomac repu et les forces réparées, il l'écoutait parler tout en picorant des prunes un peu fendues, mais juteuses et sucrées à point, que la fermière venait d'aller cueillir exprès pour lui dans le potager, une tendresse et un désir le reprenaient à la retrouver si potelée de chair plus rose et plus grasse, reposée, embellie avec des bras ronds qu'il avait connus pointus aux coudes, des fossettes au menton qu'il ne lui avait jamais vues, et dans ses mains aujourd'hui bien soignées aux ongles taillés en amande, dans ses cheveux dorés et brillants, dans toute sa personne enfin, une odeur, un parfum de femme élégante et raffinée qu'il respirait à pleines narines, et il regardait en dedans du corsage, par l'échancrure de sa robe ouverte, un tas de blancheurs et de roseurs qui s'étaient fort développées aussi depuis Montmartre et l'été de dix-huit cent quatre-vingt-huit à Veules, avec Roberts et la bande Neymours.

Nini Bat-Jour ou le Petit Abat-Jour ; ils l'avaient surnommée ainsi à cause de sa précise et fanfreluchée élégance, une façon à elle de s'habiller avec rien, qui la faisait ressembler dans ses robes ébouriffées d'étoffes claires, ses juponnages extravagants de danseuse et ses immenses chapeaux, de gaze et de tulle autrefois, aujourd'hui de dentelles, à un délicat et fantasque petit abat-jour, un abat-jour animé, dont son joli corps transparent et menu de fillette anémiée était la douce lueur, laiteuse et scélérate, l'éclairage d'amour.

Nini Bat-Jour traînait alors les ateliers de Montmartre, où sa ligne de cou et sa minceur charmante faisaient retenir ses journées à l'avance et monter jusqu'à dix francs l'heure la séance de modèle habillé. Mais la nuit elle posait l'ensemble.

Elle avait appartenu un peu à tout le monde, cette jolie Nini Bat-Jour, pour ne faire de peine à personne. . Pourquoi attrister quelqu'un ? Ça coûte si peu de se laisser faire et c'est si dur de refuser ; or, elle avait été un peu à tous, excepté cependant à lui, Charles Pileur.

Il était tout jeune alors, vingt-deux ans, à ses débuts dans la capitale, sans grand argent et sans poil au menton ; et puis il avait toujours eu une répugnance à cause de Roberts, l'amant en titre de Nini, un grand Américain qui faisait le portrait et qui, peu délicat, passait pour envoyer volontiers sa maîtresse emprunter de deux à dix louis aux amis que Nini avait obligés... Il les rendait quelquefois, il est vrai, ces louis, et traitait royalement la bande au Rat-Mort et même chez le père Lathuile, quand il parvenait à décrocher dans le quartier de l'Etoile, chez quelques compatriotes lancés, un portrait payant et payé, mais des gens se citaient que Roberts avait toujours oublié de régler.

Il faisait pis parfois, ce grand forban de Roberts ; lors de leur saison à Veules, en phalanstère, dans une maison louée à frais communs auprès des cressonnières, toute la bande une fois là installée, ne s'était-il pas avisé de faire passer Nini pour sa sœur, miss Fanny Roberts, et de la produire sous ce faux nom au casino de Saint-Valéry, où il s'était lié avec des couples bourgeois mariés, décrochant par là la confiance et des commandes dans des milieux honorables ?

Donnez-moi de l'argent, car j'aime bien ma sœur !

La robe de bal de Nini Bat-Jour pour la fête des régates de Saint-Valéry-en-Caux, tout l'atelier, non, toute la bande des amis y avait travaillé. Une robe japonaise en crépon gris de cendre (trente francs au *Mikado*), que Roberts avait retroussée et ajusté lui-même sur vingt mètres de tulle à travers lesquels ils avaient tous fignolé de leur plus joli coup de pinceau des roses trémières jaunes..., les bras nus et coiffée à la vierge sans un autre bijou que deux chaînes de montre dans ses cheveux tressés...

Elle était divine, ce soir, la petite Nini, la Fille du Régiment, comme ils l'appelaient ; aussi, pour la conduire au bal, ils s'étaient tous cotisés...

La voiture de Masler et de miss Roberts est avancée.

Et lui, Roberts, de frais rasé, insolent de fraîcheur avec son teint d'anglo-saxon et ses cheveux *auburn*, s'était installé bien ganté, en habit, cravate blanche, dans la calèche qu'ils avaient tous payée de leurs deniers...

Comme c'était loin... ! Il l'avait d'ailleurs un peu vendue, cet été-là, à Saint-Valéry, leur jolie Nini, ce

A.-F. LEJEUNE



LE DRAME DE LA RUE X...

(D'après la photographie de MM. Braün, Clément et Cie, 18, rue Louis-le-Grand, Paris)



(Dessin de Balluriau)

Roberts, et oui, vendue au fils d'un gros filateur de Rouen, un charmant garçon rencontré au bord de la mer et qui paya deux mille francs une aquarelle de miss Roberts.

Heureusement qu'il n'avait pas promis mariage; Roberts eût été homme à risquer le grand coup et à faire chanter..., mais tout cela était fini. Grâce à Dieu, elle était sortie de la purée, comme elle disait elle-même en s'accoudant à la petite fenêtre ouverte sur le verger; elle avait enfin trouvé un amour d'homme, pas tout jeune, pas très beau, pas très malin, mais qui l'adorait, lui avait meublé un appartement et l'avait installée cette année dans cette ferme; elle s'y plaisait beaucoup grâce à sa charrette et à son petit cheval; ça l'amusait follement de conduire. Il la laissait d'ailleurs bien tranquille, il était parti de la veille et ne reviendrait pas avant le vingt, [illegible] le douze; ainsi donc. Et comme grisé par la fine odeur de blonde et de jasmins qui s'exhalait d'elle, tenté par la solitude et l'occasion, le jeune homme s'accoudait, lui aussi, à la fenêtre, auprès de la jeune femme et passant un bras autour de cette taille souple, la renifiant d'abord longuement à la nuque; puis approchant ses lèvres chaudes des joues et du menton, atteignait brusquement la bouche, une bouche humide et rose, savoureuse comme un fruit, et, les mains tout à coup fébriles, égarées, hardies, appuyait ses lèvres à cette bouche et l'écrasait dans un baiser.

— Non, non, pas cela, disait-elle, tout à coup redressée avec une tristesse soudaine de toute la face et les sourcils barrés et durs, je lui suis fidèle, pas ça, pas ça. »

Et comme, tout malheureux et penaud, il insistait du geste et du regard, les mains jointes en désespéré, Nini Bat-Jour, tout naturellement inconsciente :

— Avec un ancien, je ne dis pas, mais avec un nouveau avec qui jamais avant... non, ce serait trop mal; ce serait alors tout à fait le tromper. »

JEAN LORRAIN

LE FRÈRE DE LAIT

L'un de ses beaux-frères, failli et divorcé, un autre, brute pratique et cupide, avaient aigri en elle le goût du mariage. Elle restait Pauline Grandsire, à vingt-cinq ans, sans beauté d'ailleurs, sans charme rare, pourvue strictement des solides qualités qui assimilent certaines jeunes filles de la classe moyenne à ces cadeaux utiles échangés entre familles moins pour l'agrément des conjoints que par manière d'acquit.

Les parents, découragés par deux essais onéreux, favorisaient cette humeur célibataire, autant, — peut-être, — pour conjurer le trafic d'une dot enviable, que par égoïsme de vieillards se ménageant la douceur dernière d'une servitude filiale.

Cependant, ces prétendants s'inscrivaient.

Il y a une façon de demander la main des filles riches et de la leur prendre qui fait, involontairement, songer au geste, à la fois souple et impérieux, des couples quêteurs, à l'église, un jour de noces.

Tous ces grippe-dot furent évincés. Alors, on dit que mademoiselle Grandsire, investie par les ecclésiastiques, méditait une fin édifiante à terme bref.

La vérité est que Pauline, adonnée aux exercices pieux sans doute, inclinait moins pourtant vers les pratiques extérieures que vers les bonnes œuvres. Mais l'inéquitable répartition qu'elle en fit d'abord et la part royale que s'adjugea la fabrique contribuèrent à égarer le jugement public.

En effet, la bienfaitrice était spécialement une experte chasublière, mentionnée au calendaire, à raison des ornements sacerdotaux dont elle rehaussait la sacristie paroissiale.

Il ne sortait des mains professionnelles rien de comparable à l'orfroi de ses chapes, à la dentelle de ses tavaïolles, aux franges de ses bannières, à la broderie des nappes et des croix d'étole qu'elle ouvrageait. En outre, elle avait nanti l'autel de linge et l'on proclamait la finesse [illegible] de ses corporaux, de ses amicts et de ses légilés. Mais cette libéralité n'attestait pas une vocation réelle.

Ces étoffes qu'elle brodait lui paraissaient faites pour enfermer des choses mortes, — comme sa vie.

Quand elle avait porté son « travail » à l'église, il lui semblait qu'elle venait de capitonner de satin blanc un cercueil...

[illegible], les Grandsire reçurent de [illegible] une singulière lettre. Le frère de lait de Pauline, depuis longtemps perdu de vue, se rappelait au souvenir de ses amis, dont un hasard lui fournissait l'adresse à Paris. Il était charpentier, marié depuis trois ans. Sa femme se trouvait enceinte d'un second enfant, une nouvelle charge pour un ménage déjà lourd. Il révélait une gêne décente, aggravée par le chômage, une condition inférieure, l'état maladif de la mère; gêne qui devait les conduire, à travers de prochaines couches, sur la lisière du dénûment. Il concluait, non pas la demande de secours brutale, mais en priant les Grandsire, s'ils conservaient leurs vieilles hardes, d'en faire un paquet à l'adresse de Jacques Foyeux, à Nantua (Ain). Il se montrait, par avance, reconnaissant des bontés qu'on aurait pour lui.

Les Grandsire, après consultation rapide, envoyèrent quelque argent, et, sur la recommandation de leur fille, s'informèrent de l'époque à laquelle madame Foyeux serait délivrée. Par courrier, Foyeux fixa une date. Tout de suite, Pauline s'inquiétait d'une layette.

Alors son existence fut bouleversée. Elle négligea les nappes d'autel, les ornements relevés en broderie, pour se consacrer toute au petit trousseau. Elle y apporta des soins de jeune femme, sentit sa poitrine se soulever d'allégresse, son cœur s'emplir de murmures. Elle eut les joies d'une maternité artificielle, — qui s'arrêtait à la ceinture.

Au maniement journalier des chemisettes, des brassières et des béguins, elle réchauffait ses doigts de vieille jeune fille, et une douceur la pénétrait.

Elle connut la vie; elle mit de la chair sous l'étoffe; elle pressa des menottes au bout des manches; elle répondit à des sourires sous les têtières. Et quand elle eut donné le dernier coup d'aiguille dans la dernière des pièces de la layette, encore toute tiède de cette hermine fouillée, de cette lueur crépusculaire, de l'haleine des ombres blanches frôleuses, elle comprit qu'elle venait de capitonner de satin blanc — un berceau.

Le trousseau terminé, elle l'envoya. Quinze jours plus tard, le Foyeux annonça la naissance d'un garçon. Mais Pauline sourit, sans plus. *Elle le connaissait.*

Dès lors, elle le *devina* grandir. Quand il eut sa première dent, on envoya vingt francs. A l'occasion du baptême, de nouveaux dons partirent. Pauline s'était étonnée d'abord qu'on ne lui fît aucune ouverture quant au parrainage; puis elle pensa que des considérations particulières s'opposaient à cette faveur. Et elle se consola dans la confection raisonnée des chemises et des bonnets proportionnés.

A cet effet, tous les quinze jours, Foyeux lui détaillait la croissance de l'enfant. « Il marcherait bientôt ainsi qu'un petit homme; il était très râblé; on ne le nourrissait pas de promesses; il avait un appétit de jeune loup; mais mieux vaut, pas vrai, payer le boucher que le médecin? Il envoie des baisers à la bonne demoiselle. »

Les Grandsire comprenaient à demi-mot et sur ses économies Pauline prélevait des sommes qu'elle s'ingéniait à faire accepter « pour le petiot », afin de ne pas blesser les parents.

Mais un gros désir la préoccupait. Elle l'exprima enfin aux Foyeux, le printemps venant. « Comme vous seriez aimable en nous amenant l'enfant! Je veux lui essayer moi-même une amour de jaquette. C'est, naturellement, une fantaisie personnelle que je prends à ma charge. »

La réponse tarda. Puis Foyeux, en s'excusant, confessa les inquiétudes que leur donnait le petiot. Il avait eu un *vilain* rhume, l'hiver finissant. Il se rétablissait lentement, oh! bien lentement. Il ne fallait pas songer au voyage, présentement.

Pauline n'insista pas. Mais elle trahit l'espoir d'une visite en surprise, aux beaux jours, si elle pouvait y décider ses parents.

Trois jours après, Foyeux annonça la mort de l'enfant. Une angine. Il n'avait pas le courage de tout raconter... Ils étaient, sa femme et lui, désespérés... Ce coup, après une saison mauvaise, un chômage persistant, les tuait *deux* fois!

Ce fut, pour Pauline, un déchirement dont elle saigna tout entière. Cependant, en cette affliction, se ranimait éperdûment son être autrefois végétatif. Il y avait encore de la vie dans ce décès. Ce n'était plus, comme au sortir des sacristies, cette tristesse de la mort des choses mortes!

De cet enfant, en somme, il lui restait un souvenir adorable, qui brûlerait dans la nuit de son cœur, comme une veilleuse au chevet des solitaires.

Ne pouvant plus rien pour lui, elle vêtit la mère. Du crêpe, elle-même ne garda que ce qu'en permet de porter un étrange deuil par procuration.

Les Grandsire payèrent l'enterrement; ils voulaient que les parents infortunés ne fussent tués qu'*une* fois.

Ensuite un long mois sans nouvelles... Pauline allait écrire pour réclamer un objet quelconque usé par Lui, quand arriva une lettre portant le sceau de la municipalité de Nantua.

On disait ceci :

« Monsieur,

» Des lettres saisies au cours d'une perquisition faite chez le sieur Foyeux, arrêté pour vol, nous incitent à penser que votre bonne foi a été surprise. Cet homme, vivant de rapines et d'expédients, n'a jamais été marié. Le linge et les vêtements que lui expédiait mademoiselle Grandsire étaient immédiatement vendus, et l'argent qu'il tirait de ce brocantage, ajouté aux espèces que vous lui faisiez tenir, perpétuait son immémoriale ivrognerie.

» Quant à l'enfant sur qui ce misérable avait réussi à vous apitoyer, il n'a jamais existé que dans sa correspondance... »

La lecture achevée, Pauline n'a qu'un cri, si étouffé que c'est comme la lointaine protestation de son rêve :

— Pourquoi l'avoir fait mourir?

On ne sut même pas si elle pleura; sous le choc d'une douleur trop vive, le cœur, parfois, se fendille simplement, comme l'écorce sèche d'un fruit tombé.

Maintenant elle coud; elle coud pour les asiles, les orphelinats, les œuvres de charité, les maisons de secours.

Elle est l'active ouvrière qui ne connaît pas les épaules qu'elle habille, elle s'est condamnée à ne pas même ramasser les miettes des plaisirs qu'elle distribue...

Dans les grand magasins de l'Aumône Publique, un emploi lui paraît désormais inacceptable : celui d'Essayeuse.

Elle ne fait plus que du bonheur anonyme.

LUCIEN DESCAVES

Les Confidences d'une Aïeule

(Suite)

Eh quoi! ces façons lascives étaient donc un mensonge aussi? Celui qui, par un effort de son art, les avait su affecter sur la scène, demeurait dans le terre à terre un enfant novice et timide que mes avances paralysaient au lieu de l'irriter, et, avec des yeux tout pétillants de vice, il m'opposait une froideur dont je ne pouvais plus moi-même éviter la contagion.

D'abord je le laissai en paix, fort mortifiée. Pour me divertir, je pris des livres. J'ouvris un jour le *Paradoxe sur le comédien*, de Diderot. J'y remarquai cette distinction subtile que fait le philosophe entre l'homme et le comédien. J'y lus que le talent d'un acteur ne tient point au caractère de sa personne; que ce n'est point avec sa sensibilité naturelle qu'il émeut, ni avec ses joies et ses douleurs propices qu'il touche, ni avec sa beauté réelle qu'il est beau; et même que, s'il prétend user à la scène des qualités qu'il possède véritablement, il se trouve fort au-dessous de ceux qui ne les possèdent point, mais qui les empruntent. Ce fut un éclair. « Diderot, m'écriai-je, a raison, et je suis une bien grande sotte. j'ai voulu d'un comédien pour avoir un comédien, et je ne l'ai pas plutôt sous la main qu'au lieu du comédien j'y cherche l'homme. » Après cela, comme il faut toujours que mon imagination s'emporte, je m'allai figurer que mon petit ami avait l'étoffe d'un génie et d'un amoureux de théâtre magnifique, justement parce qu'il était, de sa nature propre, froid, malhabile et même stupide. Je le grandis, je l'exaltai; peu s'en fallut que je ne lui appliquasse l'indécente comparaison que fait Diderot de Shakespeare avec le saint Christophe de Notre-Dame.

Il me fallait donc tout doucement l'amener à se dépouiller de soi-même dans nos tendres entretiens et à me donner la comédie. J'entrepris d'abord de le prêcher sur son art. Il en parlait médiocrement.

Je prétendis lui suggérer de l'ambition; je lui déclarai que ces fonctions de figurant muet n'étaient point dignes de lui. Je lui dis un jour par hasard : « Quelle manie ont les comédiens français de faire jouer Chérubin en travesti? Tiens! voilà un rôle qui conviendrait à un joli garçon comme toi. » Cela m'inspira sur-le-champ un projet assez original : je résolus de jouer avec lui cette adorable scène où la comtesse habille et chiffonne le petit page. « Ah! dis-je, battant des mains, quelle idée! Cela m'amusera follement. Apprenons les rôles. » Et j'eus la patience d'enseigner celui de Suzanne à une soubrette assez ragoûtante qui me servait.

Nous fûmes, au bout de huit jours, en état de répéter. Dès les premiers mots, je me félicitai de mon invention. Tous les détails que donne Suzanne sur le physique du personnage tombaient sur l'acteur à propos. « Les longues paupières hypocrites », que voilà une expression qui peint! Je frissonnai mal-

gré moi, lorsque, relevant la manche du jeune homme, elle dit : « Ah ! qu'il a le bras blanc ! C'est comme une femme ! Plus blanc que le mien ! Regardez donc, madame. » Quand Suzanne tint la guitare afin de l'accompagner, il prit assez bien devant moi cette attitude qui doit être imitée de la belle estampe, d'après Vanloo, intitulée *la Conversation espagnole*. Il ne chanta point trop mal sa romance. Enfin, cela était beaucoup mieux que la réalité, — mais cela était encore loin de mon idéal. Il jouait avec si peu d'expérience qu'il perdait par sa propre faute la moitié de ses avantages. Il avait véritablement l'âge de Chérubin, et il ne semblait point l'avoir ; il était jeune, et le feu, la vivacité, l'aspect même de la jeunesse lui faisaient défaut. Avec des yeux d'une langueur adorable, il ne savait point lancer de regards langoureux. Allons, j'en conviens, c'était une nouvelle défaite, et je ne fus point fâchée du tout quand, à l'instant juste où le comte Almaviva doit frapper à la porte de la triste Rosine, quelqu'un frappa en effet à la mienne. Mon Chérubin n'eut que le temps de décamper comme dans la pièce de Beaumarchais et fut, « sans manteau, le cou et les bras nus », s'enfermer dans un cabinet voisin.

Je criai que l'on entrât. C'était Molé, ce grand amoureux, ce merveilleux acteur qui joue les jeunes premiers à plus de cinquante ans, et qui sait se jeter à genoux comme pas un, se relever mieux encore. Je me suis liée avec lui, depuis que j'ai des intérêts dans le théâtre, et je lui ai donné chez moi ses grandes et ses petites entrées. Il me plaisanta sur le bruit de fuite qu'il venait d'entendre, sur mon trouble manifeste, et aussi sur le brillant costume d'Espagnole que j'avais revêtu pour la circonstance. Je lui confiai sans détour l'histoire entière et ma déconvenue.

— Eh ! fit-il, vous n'avez point lu avec assez d'attention le *Paradoxe sur le comédien*. Vous n'avez point lu que Baron jouait à soixante ans passés le comte d'Essex, Xipharès, Britannicus, et les jouait mieux qu'un jeune homme, attendu que, pour être jeune au théâtre, il ne s'agit point de l'être en réalité, mais qu'il faut « s'être promené longtemps sur les planches ». Mais, ajouta-t-il en se penchant sur moi davantage, il y a un passage après cela qui me concerne et que je sais par cœur : « De nos jours la Clairon et Molé ont, en débutant, joué à peu près comme des automates; ensuite ils se sont montrés de vrais comédiens. Comment cela s'est-il fait ? Est-ce que l'âme, la sensibilité, les entrailles leur sont venus à mesure qu'ils avançaient en âge?.. »

Il se tut. Je demeurai un peu embarrassée. Je répondis enfin : « Savez-vous que votre citation a tout l'air d'une impertinence? Prétendriez-vous par hasard doubler le rôle de Chérubin que ce petit morveux a si mal rempli?

— Entendez-le, dit-il, comme il vous plaira. »

J'éclatai de rire : « Eh ! dis-je, mettez-vous donc là. Nous n'appellerons point Suzanne, jouez de la guitare vous-même et chantez la romance de la marraine sur l'air de Marlborough.

— Point, il y faut plus de préparation. Et puis ce n'est point ce rôle-là que j'entends jouer. J'en veux composer un tout neuf et le créer pour vous.

— Ah ! répliquai-je en soupirant, il est inutile, vous savez bien que vous ne le feriez pas, et moi je ne retrouverai de toute ma vie ni un Henri ni un Charles.

— Qui sont-ils? »

Je lui peignis les deux personnages. Je lui fis le détail de notre intimité et un récit fidèle de ma rencontre avec Henri le jour du 14 juillet, de notre retour par les rues désertes, de notre rentrée triomphale dans ce boudoir où nous avions célébré la victoire populaire à notre façon d'amoureux. Je lui dépeignis encore la campagne de Wissembourg et ne lui cachai rien de cette nuit suprême où mon Charles ne s'était donné à moi que pour m'être retiré le lendemain.

— Fort bien, dit-il, je tiens mes rôles. J'y vas travailler cette nuit, et je vous prie de m'attendre demain soir, vers dix heures, dans votre petit boudoir en rotonde. Mettez en scène comme il faut, afin que mon entrée ne manque point.

Que tout soit dans l'ordre où il était voilà huit ans et surtout les bougies éteintes.

J'obéis, et à l'heure dite je suis dans mon boudoir, sans lumières. J'ai sacrifié une robe hors d'usage pour reproduire ce déshabillé galant où les femmes de Saint-Roch m'avaient mise impromptu. Je rêvais sur mon canapé. J'entends des pas, je me lève, je cours à la porte. Elle s'ouvre, et je suis saisie à bras-le-corps par un homme qui est nu jusqu'à la ceinture et dont le fusil tombe sur le tapis, avec un bruit sourd. A la clarté douteuse de la lune, je vois, je distingue... Oh! miracle! c'est le vainqueur de la Bastille, c'est Henri en personne! Hélas! pensai-je, la ressemblance doit s'arrêter à la physionomie et au costume. Elle ne s'y arrêta point, l'illusion fut si forte qu'il y eut un moment où, comme dans un rêve, je crus ouïr la grande voix de la foule et les cris confus d'autrefois.

Le lendemain Molé me vint voir en volontaire de la République. Il fut Charles comme il avait su être Henri. Mon imagination effaça tous les objets dont j'étais environnée, je pensais me trouver en pleine campagne, dans cette mauvaise hutte isolée où j'avais perdu le courage de me refuser à ce jeune héros, et je m'abandonnai aux transports de l'amour, au milieu des terreurs et des pressentiments de la mort.

Mais le plaisant, c'est qu'à la troisième épreuve, pour me montrer la souplesse de son talent, Molé eut la fantaisie de jouer un rôle tout opposé. Il voulut me rendre le marquis, mon premier époux. Il l'imita si bien au naturel, que j'eus toutes les peines du monde à obtenir de lui un hommage que j'appellerai conjugal. Je m'amusai d'abord de ce badinage, puis je me vis sur le point d'en bouder : « Ah! lui dis-je à l'oreille, je ne goûte point l'ancien régime, reprends ton rôle d'hier, et figurons-nous, s'il se peut, que la patrie est en danger. »

Souveraine puissance de la muse tragique! Cet homme plus que mûr put changer d'allures dans l'instant même. Il n'avait point là son uniforme pour que la représentation fût parfaite ; mais l'on ne répète pas toujours en costume, et c'est quand ils manquaient de culottes et de souliers que nos soldats, dit-on, chantaient le mieux la *Marseillaise*.

XII

LE ROMAN PAR LETTRES

Écrit en 1797.

J'étais seule dans mon boudoir. Julie entre en coup de vent. « Ah! lui dis-je, que vous paraissez émue! — Ah! dit-elle, il faudrait avoir un cœur de roche... Je viens de lire l'histoire la plus touchante et la plus palpitante. Cela est vrai, cela est d'hier, et ce n'est pas dans un livre que je l'ai lu, mais sur des pièces authentiques. Je veux que vous goûtiez le même plaisir : prenez ces lettres que je vous laisse. » Elle en posa un paquet sur la cheminée et ne demeura ensuite qu'un instant, trop rêveuse, et moi trop piquée pour que la conversation ne languît point. Dès qu'elle fut dehors, je me jetai là-dessus; j'y passai une bonne partie de la nuit.

(A suivre.) ABEL HERMANT.

Bulletin vélocipédique

L'*American Wheelman* n'est pas content de l'interview des frères Jallu, que publia le *Vélo*. Il taxe d'importance les interviewés — et l'interviewer par la même occasion — pour s'être permis : 1° de dire qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans les récits prêtés à Johnson, Kiser, etc., par des reporters yankees à l'imagination féconde ; 2° d'avoir jeté le discrédit sur le fameux record du quart de mille de Johnson en 20 secondes.

Il n'y a pas lieu de revenir sur la première question, qui est fastidieuse ; mais il faudrait bien en finir avec les records Johnson, non homologués d'ailleurs par les officiels d'outre-mer.

Qu'ont dit les frères Jallu du record du quart de mille ? Qu'il avait été fait sur une piste en ligne droite et avec une agréable brise dans le dos. Ils doivent bien le savoir, cependant, puisqu'ils y ont assisté, et il est peu croyable qu'ils aient inventé une fable à ce sujet.

Au surplus, qu'importent ces records ? Que l'on établisse à Paris une piste d'un à deux kilomètres au tour ; que l'on prépare pendant deux mois, derrière des entraîneurs, également préparés, n'importe quel bon coureur européen de second et même de troisième ordre ; que l'on attende l'occasion d'un vent propice, et ce bon coureur ne tardera pas à avoir une célébrité au moins égale à celle de Johnson, ce qui, cependant, ne l'empêchera pas de continuer, comme par devant, à être de second ou même de troisième ordre.

La seule valeur d'un homme ressort du sprint, de sa faculté de créer de l'effort dans un emballage, à la fin d'une course. Dans ces conditions spéciales de piste et d'entraînement, grâce à un attirail qui n'a rien à voir avec la qualité intrinsèque du coureur, on peut créer des Johnson à la douzaine, — mais on ne fait ni des Zimmermann, ni des Banker, ni des Jacquelin, ni des Morin.

Ces choses-là ont été dites maintes fois, on ne saurait trop les répéter — au risque même de radoter — pour bien mettre en garde le public et les naïfs contre des performances qui ne sont que prétexte à jouer de la grosse caisse, mais qui n'ont aucun rapport avec le sport. J'imagine d'ailleurs que les rédacteurs de l'*American Wheelman* n'ont pas de doutes à cet égard et que dans leur for intérieur ils pensent bien qu'il n'est aucune comparaison possible entre un Johnson et un Zimmermann.

L'ABBÉ ÉCANE.

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48 rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (3 fr. 50, pris dans nos bureaux), nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.



La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boîte de 110 épingles.
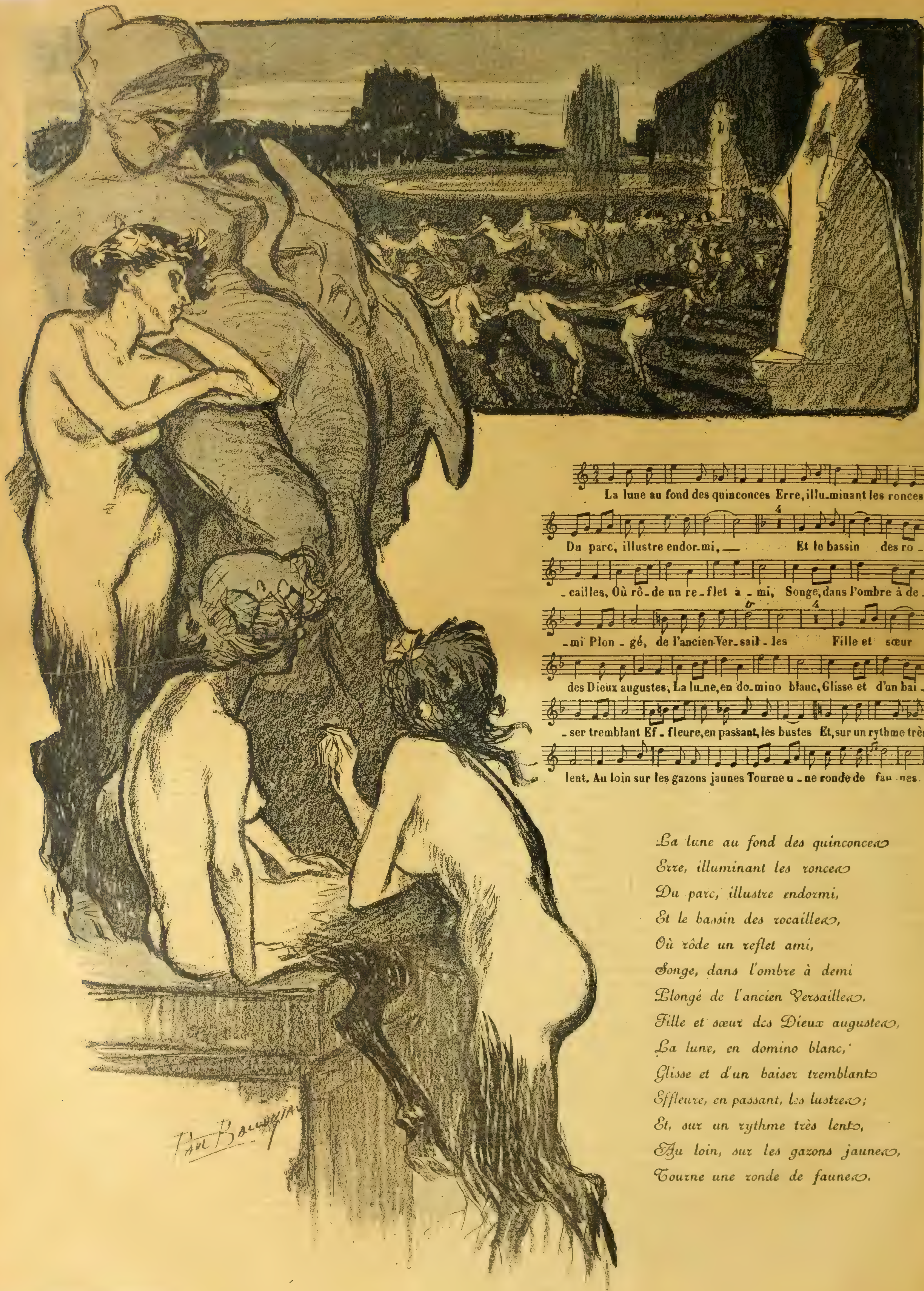
Le Gérant : E. ROBERT

Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (en formation) BRUAUX, 10, fg Montmartre. Tir. sp. — Machine rotat. syst. Godchaux. ...

Lunatique

Poésie de Jean Lorrain.

Musique de Marie Krysinska.



La lune au fond des quinconces
Erre, illuminant les ronces
Du parc, illustre endormi,
Et le bassin des rocailles,
Où rôde un reflet ami,
Songe, dans l'ombre à demi
Plongé de l'ancien Versailles.
Fille et sœur des Dieux augustes,
La lune, en domino blanc,
Glisse et d'un baiser tremblant
Effleure, en passant, les lustres;
Et, sur un rythme très lent,
Au loin, sur les gazons jaunes,
Tourne une ronde de faunes.

(Dessin de Balluriau)

qu'un pickpocket décrochât la montre d'un provincial, c'était un cheveu, un cheveu, un cheveu, un cheveu encore, que lui arrachait chaque geste de larcin! Il y eut des coups de Bourse qui lui coûtèrent des mèches énormes.

Mais la miraculeuse chevelure n'eut, çà et là, que quelques raies, comme une forêt immense a des venelles; et Notre-Seigneur ne voyait toujours pas sa chère terre. Surtout il lui aurait plu de suivre, à travers ses bésicles étoiles, la promenade des couples amants entre les aubépines, qu'il avait faites si parfumées pour qu'ils y espérassent leurs bouches, vers la mousse qu'il fit si douce exprès pour eux.

Le Saint-Esprit, soucieux :

— Alors, on vole si peu? Prenons un grand parti. Ordonnez, Cousin, qu'à chaque bêtise qui sera dite sur terre Lucifer perdra un de ses cheveux..

— Eh! là! Eh! là! Cousin! dit le Bon Dieu, vous perdez le respect! Pensez-vous que ceux que je fis à mon image et de qui l'âme est née de mon souffle soient de fieffés imbéciles? Néanmoins, je tenterai l'épreuve. Que Lucifer perde un de ses cheveux à chacune des bêtises qui sera dite sur la terre!

Oh! la pauvre tête de Baalzebub! Elle se dénudait comme un champ de javelles sous un vent de tempête. Calembours, chansons de cafés-concerts, réflexions devant les peintures des salons, s'acharnaient à elle. Des premières de vaudevilles, des conférences de M. Brunetière, l'empoignaient aux tempes, à la nuque, lui arrachaient tout! Mais l'innombrable et invincible chevelure persistait, malgré tout l'effort de la bêtise humaine! et elle émergeait toujours, pareille à une démesurée ombelle de touffes et de mèches, — cachant même les sentiers d'aubépines fleuries où vont les couples amants.

Furieux, le Saint-Esprit s'écria :

— Employons des moyens suprêmes! Ordonnez, Cousin, qu'à chaque baiser adultère qui sera donné à Paris, Lucifer perdra un cheveu.

Le Bon Dieu se montra fort courroucé.

— Ah! vraiment, Saint-Esprit, vous allez trop loin! Quoi! avez-vous si mauvaise opinion des jeunes femmes que je mis tous mes soins à parfaire si jolies et si honnêtes? et en particulier de la Parisienne, qui est la femme comme la rose est la fleur? Les épouses de là-bas, heureuses d'être la grâce et le charme du foyer, et de causer, le soir, avec leurs maris et leurs enfants, sous la lampe familiale, n'ont garde d'aller courir le guilledou. Certes, elles sont amoureuses, car je les voulus telles, mais leurs vertueuses tendresses ne contredisent pas leurs tendres vertus.

— Essayez toujours, dit le Saint-Esprit.

— Pour vous montrer votre béjaune, oui! dit le Seigneur.

Et :

— Que Lucifer perde un cheveu à chacun des baisers adul...

Il n'eut pas besoin d'achever... Le Diable était chauve!

CATULLE MENDÈS.

UTILES PRÉCAUTIONS

LA FLUTE CASSÉE

J'avais déjà aimé plus d'une fois, mais telle est la douceur de ce perfide penchant que, loin de rebuter notre âme, une dernière passion n'est qu'une disposition à une nouvelle.

Après la perte de celle qu'en mon cœur je nommais Arthénice, je ne voulus songer qu'à m'abandonner à ma douleur. Paris me paraissait un lieu propre à ce dessein; les plaisirs qu'en foule on y trouve sans cesse ne laissent pas à une âme sensible le loisir de s'affliger; j'appelais de mes vœux la retraite tranquille où je me nourrirais de mes regrets où je m'abreuverais de mes larmes, triste pâture, détestable breuvage : Je trouvai cette retraite, j'y passai quelques jours heureux à ma manière, c'est-à-dire pleurant et soupirant sans me contraindre.

Un soir, après avoir longtemps promené mes chagrins dans tous les détours de cette solitude et dans tous les méandres de mes rêveries, j'arrivai dans un bosquet situé entre un parterre et un canal, séjour enchanteur, inconnu aux rayons du soleil et dans lequel le cristal d'un jet d'eau élevé parmi les branches les plus hautes retombe et se brise avec mille murmures mélodieux dans une vasque blanchissante.

Que ce lieu parut doux à mon cœur languissant! J'avais renoncé à tous les plaisirs : je ne pus me refuser à celui d'être triste si délicieusement. Je me couchai sur un gazon qui environne le bassin, appuyant d'une main ma tête et de l'autre gravant quelques chiffres sur un arbre voisin. Je ne fus pas longtemps en cette posture sans tomber dans la plus plaisante rêverie du monde. Il me parut que ce bois était un de ceux où les faunes ont accoutumé de faire leurs ébats, et, comme j'entendais le bruit des feuilles agitées par le zéphyr ou peut-être par les flancs de quelque biche timide, je ne fis pas difficulté de croire que tous les sylvains et tous les ægipans de la fable conduisaient leur ronde autour de moi en me sollicitant d'être de leur compagnie. Même, m'étant enfoncé davantage en cette pensée, je ne fus pas peu surpris après un moment, en jetant les yeux sur mes souliers, de voir que je n'avais pas le pied de chèvre.

Cependant la lune, qui s'élevait progressivement, argentait les vallons d'une lumière douce et molle qui ressemblait à celle du jour comme l'amour passé ressemble aux enivrements de la passion présente; je me levai et, faisant quelques pas incertains sous le couvert, je ne tardai pas à atteindre un chemin rustique au bout duquel se voyait un toit de chaume qui ne pouvait abriter que l'innocence et la sensibilité.

En ce moment, j'entendis s'élever dans les airs le concert le plus délicieux du monde. Ce n'était pourtant que la voix la plus touchante accompagnée par les simples accords d'une flûte champêtre; dans cette solitude, elle me parut divine, si bien que, ne doutant plus que je ne fusse effectivement le satyre libertin qu'un rêve avait peint à mes yeux, je m'avançai délibérément vers les lieux d'où partaient ces sons enchanteurs et où mon imagination enflammée me représentait déjà une troupe de nymphes occupées à prendre le plaisir de la musique et peut-être celui du bain.

Je ne vis qu'une jeune paysanne, assise sous un orme touffu, revêtue des modestes ajustements de sa condition. Appuyée d'une main sur l'épaule d'un berger adolescent qui marquait assez par sa contenance du soin qu'il prenait à suivre exactement la mesure en soufflant dans son pipeau, elle réglait de l'autre son chant avec une cadence si parfaite que la plus habile fille d'opéra n'y aurait rien trouvé à redire. Quelque temps, je considérai ce spectacle, enviant la simplicité de ces plaisirs et balançant si je viendrais mêler à ce concert les sons d'une flûte que j'avais emportée de Paris par divertissement champêtre et que je portais toujours avec moi, dans l'espoir d'adoucir par la musique la violence de mes chagrins. Cependant le berger s'essoufflait; j'observai qu'il suivait avec peine la vive mesure que cette nymphe imprimait aux mouvements de son ariette. La bergère s'en courrouçait; elle laissa paraître un visage où le dépit luttait avec la grâce, et, ce pauvre Marsyas s'étant à la fin embrouillé dans sa fugue jusqu'à demeurer court, elle ne put plus longtemps contenir les effets de sa colère et, s'emparant du fâcheux instrument, le rompit net sur les épaules du musicien.

Qu'elle était charmante ainsi! Cette aimable fureur peinte sur ses traits les rendait plus piquants encore, leur inspirait un sentiment qui semblait s'élancer de ses yeux pour se glisser dans tous les cœurs. Ses cheveux plus noirs que l'ébène flottaient au gré des zéphyrs sur des épaules d'ivoire et sur une gorge d'albâtre que les rubans du corsage, un peu défaits par la vivacité de son action, trahissaient le plus heureusement du monde et dont la neige n'aurait pas égalé la blancheur.

Sa robe un peu retroussée laissait voir une jambe!.. Que ne sentis-je pas à cette vue! Au moment même, l'image d'Arthénice s'effaça de mon âme, je brûlai d'une flamme nouvelle.

Plein d'un trouble inexprimable, je m'avançai vers Sylvie, — c'était le nom sous lequel les bocages adoraient cette divinité rustique : — à ma vue, son front se couvre de rougeur, elle veut fuir, mais je me précipite à ses genoux :

— Daignez, lui dis-je, me laisser réparer un outrage dont votre faible bras n'a pu tirer qu'une imparfaite vengeance; l'offrande de mon cœur est un tribut que je dois à vos charmes. Mais ne croyez pas, belle bergère, que la divine Euterpe ait réservé seulement ses faveurs aux paisibles habitants de ces guérets; enfant des rives que la Seine arrose, j'appris aussi à faire retentir les échos des sons que l'amour dicta; souffrez que j'essaie sur cette flûte citadine de poursuivre avec vous le concert interrompu par l'ignorance de ce bon villageois.

A ces mots, je lui présentai un instrument semblable à celui dont s'était si maladroitement servi l'autre joueur de flûte.

— Ne craignez-pas, m'écriai-je, nymphe adorable, de me voir demeurer en chemin! Ce bois, en unissant son souffle sonore aux accents enchanteurs de votre voix, la soutiendra dans les difficultés de la symphonie, la suivra fidèlement parmi les variations du thème, en fera de telle sorte ressortir les finesses et les beautés que les dieux mêmes envieront notre ivresse et brûleront de la partager.

Par ces paroles et par quelques accords préludants, j'engageai insensiblement Sylvie à reprendre avec moi le duo qu'un contre-temps si fâcheux avait rompu. Bientôt elle connut que ce n'est pas sous des habits de bure que se cachent les cœurs les plus passionnés et me marqua par son maintien qu'elle était contente de le savoir.

Bien plus, elle ne se lassait pas d'entendre les airs nouveaux que je voulais lui apprendre et me les fit répéter trois ou quatre fois. Nous ne nous séparâmes que fort avant dans la nuit, et notre concert se fût continué encore si je l'en avais crue et si je n'avais écouté les conseils de la discrétion aussi bien que ceux de la lassitude.

FRANCOIS DE NION.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Chanson lâche

Or, tu m'as trahi sans raisons
Ou pour le plaisir du mensonge,
Et j'ai bien su tes trahisons
Des rires en tes yeux de songe.

Tu m'as trahi, souvent, souvent;
J'ai trouvé meilleure la bouche
Après les trahisons qu'avant...
O la bouche enfantine et farouche!

J'avais pensé m'enfuir très loin
Vers des cieux sans mélancolies.
Mais je n'ai pas quitté mon coin,
Le coin noir en lequel tu m'oublies.

Je n'ignore pas mon destin,
Puisque je me suis montré lâche,
Et puisque je me suis éteint
Tout le rêve en tes yeux — fais ta tâche.

Va, fais de moi n'importe quoi,
Un jouet qui casse à l'aventure,
J'y consens, je demeure coi,
Le front las parmi ta chevelure!

RENÉ CHAMPDEUIL.

La Voix des Choses

Silencieuses longtemps, et çà et là éparses dans la chambre où elle dort, l'Adultère, enlacée à Lui, au creux du grand lit calme aux draps convulsés; dans la chambre assoupie où s'est tu même le pouls rhytmique de la pendule, voilà que sous le nickellement électrique de la lune les Choses, ces inquiétantes qui « veulent garder leur secret », les Choses se sont prises soudain à babiller entre elles.

Les Bas ont commencé, les fins Bas de soie noire, vides maintenant et affaissés au pied du long Canapé gouailleur.

Les Bas disaient :

— C'est à cause de nous s'il l'a aimée. C'est nous qui moulant ses jumeaux rebondis et sa malléole amincie avons allumé dans son regard l'éclair qui lui a incendié l'âme.

Et tout au long, dans le silence de la nuit, les Bas, les fins Bas de soie noire gazouillèrent, sous le nickellement électrique de la lune, l'inénarrable poème de la jambe.

Mais le Jupon reprit :

— Vos charmes eussent été vains sans moi qui sus vous mettre en valeur en me haussant suffisamment pour permettre que l'on vous vit et servir de cadre à

LE QUESNE



LES DEUX PERLES

(D'après la photographie de MM. Braün, Clément et C[ie], 18, rue Louis-le-Grand, Paris)



(Dessin de Balluriau)

[illegible] agaceries irrésistibles. C'est à ma blancheur [illegible], c'est à mes troublantes [illegible] de [illegible]ches...

— Qui sont mon œuvre, crépita l'Amidon emprisonné dans le tissu...

Mais le Canapé ricana :

— Que pourriez-vous sans moi ? que pourrait sans mon aide l'affriolance de vos charmes, contestable d'autant moins pour moi que j'ai maintes fois été, mieux que personne, à même d'en constater la puissance? N'est-ce pas moi la suprême étape de la chasse amoureuse ? N'est-ce pas entre mes bras toujours complaisamment ouverts aux amours illégitimes que se consomme la chute irréparable? Je suis le meuble des adultères. Le Lit ne vient qu'après moi, jamais avant. Que de femmes seraient encore la forcément fidèle épouse d'un mari détesté si elles n'avaient rencontré, dans la minute psychologique — si fugace et unique — où les cerveaux s'affolent et où les volontés s'émoussent, la muette élasticité de mes coussins pour assourdir le retentissement de leur chute !

Soudain, harmonieuse et plaintive comme la vibration chevrottante d'une chanterelle qui se brise, une voix murmura :

— J'étais la pudeur des femmes, et j'étais la sauvegarde des maris qui savaient leur honneur suffisamment cadenassé dans la prison de ma batiste. Toutes les agaceries des bas chavireurs de vertu et des jupons semeurs de désirs venaient piteusement échouer devant le « tu n'iras pas plus loin » de ma citadelle inexpugnable. Le Canapé lui-même ne pouvait rien contre moi. Il fallait la complicité du Lit pour me vaincre. Le Lit? C'est-à-dire la chute préméditée et résolue, c'est-à-dire cette décision qui n'habite jamais l'esprit flottant des femmes *la première fois.*

Mais, un jour, une perverse survint qui d'un large coup de ciseaux troua mon bouclier.

— Qui donc es-tu, toi qui te lamentes? s'enquit le Canapé qui ne ricanait plus...

Et la voix répondit, plaintive et mélodieuse comme la vibration chevrottante d'une chanterelle qui se brise :

— Je suis l'âme du Pantalon fermé.

LÉO TRÉZENIK.

Les Confidences d'une Aïeule

(Suite)

En voici quelques morceaux :

Lettre du chevalier de Roquebrune à Mlle de Saint-Amand

« Mademoiselle, on me permet de vous écrire : cela n'est pas ordinaire; mais notre aventure n'est pas ordinaire aussi. Il y a un mois que mon père me fait appeler dans son appartement et m'avertit à brûle-pourpoint de mon prochain mariage avec vous. Il veut bien entrer en des détails touchant les arrangements qu'il a pris avec monsieur votre père, qui est l'un de ses amis plus anciens et plus intimes. Il me met à même d'apprécier les avantages réciproques que nous trouverons, vous et moi, dans cette union assortie. Il va jusqu'à me fixer la date de toutes les cérémonies, qui seront : la présentation au parloir de votre couvent, dans huit jours; huit jours après, afin que l'on ait du temps pour le trousseau, la présentation à votre famille, dans un grand dîner qui se fera chez vous, qui sera suivi d'un autre chez lui; dans la même semaine, la discussion des articles, la signature du contrat et la publication des bans, dont on rachètera l'un; la noce, le lundi suivant. Je lui fais remerciement de ses bontés, je l'assure de ma soumission, de ma reconnaissance, et je lui témoigne en même temps une vive impatience de vous connaître. Je vous prie de croire que ce sentiment n'était point simulé : j'en fus toute la semaine occupé à un tel point que je ne prêtai pas la moindre attention aux événements politiques, à la rébellion du peuple et à la prise de la Bastille. Je n'observai point davantage l'air soucieux de mon père, et quant aux préparatifs que je voyais faire, qui mettaient toute la maison en remue-ménage, je ne doutai point qu'ils eussent pour objet la prochaine réalisation de notre bonheur commun. Il n'était qu'une chose que je n'omisse point, c'est le jour choisi pour notre première entrevue. Le matin même, mon père ne m'en soufflant mot, je l'interrogeai. « Ah! fit-il de mauvaise humeur, il ne s'agit point de cela du tout : nous partons ce soir, et en grand secret, pour l'étranger. — Mais, monsieur... — Je l'ai décidé, et je vous engage à prendre vos dispositions, vous n'avez que la journée. — Monsieur, un seul mot, de grâce : est-ce que vos accords avec M. le marquis de Saint-Amand sont rompus? — Point du tout; j'ai donné ma parole, et le malheur des temps ne m'oblige qu'à différer. — Verrai-je du moins ma fiancée? — Cela est impossible, attendu qu'elle est sortie hier du couvent et partie le soir pour l'Italie, où M. de Saint-Amand compte de belles relations. J'ai moi-même de la ressource en Allemagne, puisque je suis chambellan honoraire du grand-duc de Bade : je ne doute pas que Son Altesse nous fasse la grâce de nous recevoir comme il convient. M. votre futur beau-père et moi ne nous sommes résignés qu'avec peine à cet éloignement, mais il voit les choses au pis, et moi de même. D'ici à trois mois, la vie ne sera plus tenable pour les gens de notre rang : mieux vaut prendre ses mesures à temps. Au reste, comme en un pareil désarroi l'on est excusable de déroger un peu aux usages, il a la bonté de vous autoriser à faire votre cour par lettres, et je compte que vous profiterez de cette licence dès que nous serons arrivés au lieu de notre retraite.

« Ce lieu est Manheim, l'une des plus belles villes de l'Allemagne, à ce qu'on dit. Je puis par là juger des autres. Celle-ci est à périr d'ennui. Mon père s'est déjà mis au ton des petites cours de l'Empire, ce qui, au reste, ne lui est pas d'un sensible avantage, car l'on nous a reçus très froidement. Son titre de chambellan indispose les hauts dignitaires d'ici, qui ne se soucient point qu'un Français vienne manger à leur râtelier : il n'est point trop richement pourvu.

— Le grand-duc ne mène pas seulement le train que des gens comme nous mènent à Paris. Mais cela ne vous importe guère. Peut-être que vous me faites l'honneur d'être un peu plus curieuse de ma personne, et je dois suppléer à la présentation que nous avons manquée par une présentation épistolaire : j'entends que je vais vous faire mon portrait en pied.

« L'on a dû vous dire que j'ai dix-neuf ans, qui est un âge bien tendre pour se marier. Mon père hésitait, malgré l'amitié qu'il porte au vôtre et son désir ancien d'unir nos maisons. Ma mère lui a objecté qu'il serait fort sot de manquer une occasion si honorable pour ce mauvais motif de mon excès de jeunesse, attendu que je serais aussi bien libre de jeter ma gourme après le mariage qu'avant : je ne me permettrais pas de vous l'écrire, si ce n'étaient là les expressions propres de madame ma mère, mais je vous supplie de croire que telles ne sont point mes intentions. — J'ai, dit-on, quelques traits de ressemblance avec le roi Louis XV, d'où l'une de mes gouvernantes avait pris coutume de m'appeler le bien-aimé : je l'aimais bien aussi, et je ne sais pourquoi on l'a chassée. J'ai des dents fort blanches, un peu grandes, et que je montre beaucoup, car je suis d'un naturel ouvert et je ris à tout propos. Mes cheveux doivent être bien, car ils faisaient des jaloux parmi mes camarades, qui me les tiraient de toutes leurs forces afin de me les arracher; mais c'est une beauté de peu de conséquence, et je pense que la mode des perruques nous survivra. Je ne voudrais point, par exemple, que celle des moustaches reprît, car mes lèvres n'ont pas besoin d'être cachées. Mes yeux sont bleus, mais j'ignore s'ils ont de l'expression. J'ai le front haut, mais qui fuit un peu, et le nez bourbon comme tous les miens. Vous avez ouï dire, sans doute, que nous sommes un peu parents du roi : cela est glorieux, et je me demande pourquoi l'on n'en parle qu'à l'oreille. Ma taille est un peu médiocre, mais ma croissance n'est pas achevée. Au moral, j'ai beaucoup de fougue et d'ardeur, l'orgueil de mon nom, une vanité insupportable pour la toilette et le cœur sur la main. Je suis, du premier mouvement, assez brusque, mais je ne puis supporter d'avoir fait de la peine aux gens, et l'on m'a vu donner des gages de mon regret à des domestiques même que j'avais battus.

« Voilà, mademoiselle, tout ce que je débrouille de moi-même. Je ne sais pas analyser profondément et je ne suis pas un faiseur de caractères. J'attends que vous m'écriviez aussi votre portrait.

« Les événements ne nous auront peut-être pas mal servis. Nous nous serions mariés après trois entrevues et sans nous connaître aucunement. Nous allons faire connaissance plus amplement qu'il n'est d'usage et qu'il n'est convenable. Il serait plaisant que de la sorte nous prissions d'avance un peu de goût l'un pour l'autre. — Mademoiselle, je vous prie de dire à Madame votre mère et à Monsieur le marquis de Saint-Amand que je leur porte déjà les sentiments d'un fils, et je reste votre fiancé fidèle autant que respectueux.

« ROQUEBRUNE. »

De Manheim, ce... août 1789.

Lettre de Mlle de Saint-Amand au chevalier de Roquebrune.

« Monsieur, l'on me permet de vous répondre, et cela est encore moins ordinaire. Je pense que vous ne seriez point fâché de connaître comment se sont passées les choses pour moi. Donc, à la fin de juin dernier, l'on se mit à me traiter, dans le couvent, avec plus d'égards. L'on me donna une fille de chambre nouvelle, qui me reprenait à tout propos sur les négligences de ma toilette. Madame la Supérieure me prêchait dans tous les coins, et me jurait que l'on peut faire son salut dans le monde : je le veux croire, car mon intention est d'y vivre, et j'aurais regret, comme vous pensez, de manquer mon salut pour cela. Enfin, mon père se fait annoncer, ma mère l'accompagne, et il me déclare brusquement que je me dois apprêter à recevoir votre visite dans huit jours et à vous épouser dans trois semaines. Ma mère verse quelques larmes. Je demeure dans un état de stupidité que je ne peux décrire. Je n'ose pas affirmer que j'aie compté les jours, ni que j'aie senti quelque chose. Il me semble que ma tête ne s'est éclaircie et mon cœur remis à battre qu'au matin de la présentation. On m'appelle, je cours, je trouve M. de Saint-Amand seul et l'air presque égaré. « Ah! mon Dieu, m'écrié-je, est-ce qu'il est arrivé quelque malheur à M. le Chevalier? — Mademoiselle, interrompit la Supérieure, il n'est point convenable que vous demandiez d'abord de ses nouvelles et avec cet intérêt. — Mon papa, repris-je sans prendre garde à cette réprimande, rassurez-moi. — Je le voudrais, mais je ne puis. Il ne s'agit plus de mariage pour l'instant. — Est-ce que vos accords avec M. de Roquebrune le père sont rompus ?... » Je vois que je m'exprimai comme vous mot pour mot. Mon papa s'exprima à peu près comme le vôtre, et tandis que vous partiez pour Manheim, nous étions en route pour Vérone. Nous n'y avons trouvé non plus que vous ce que nous attendions. Les belles relations de ma famille sont avec deux ou trois nobles personnages de la république de Venise, qui sont des gens vivant de rien dans des palais fort magnifiques, mais gothiques et incommodes. Ils sont entre soi et ne se soucient point de nous. La ville est triste, et il y a des murailles et des tours crénelées en pleine rue. — Mais je veux suivre point par point la composition de votre lettre et j'arrive au jeu des portraits.

« Je vous remercie du vôtre. A le lire, d'aucuns vous pourraient juger un peu fat; mais je sais, moi, par ce que l'on m'a dit, que vous vous êtes montré plutôt modeste. Je voudrais bien l'être aussi; il y aurait pourtant de l'excès à nier que je suis agréable. Au couvent, tous les frères de mes amies tombaient amoureux de moi. Je plais à la première vue par la blancheur de mon teint et par une gaieté qui est sur toute ma personne. Vous êtes bien venu à me parler de vos cheveux : les miens sont en si grande quantité qu'ils suffisent à toutes les coiffures. On prétend que mon profil et le vôtre ont quelque ressemblance. Enfin, ma physionomie est si parlante que je suis d'une inconséquence et d'une étourderie incroyables; mais vous savez que j'ai seize ans. Monsieur, les paroles ne peignent point, et, comme j'entends que vous me connaissiez véritablement, je serai plus généreuse que vous : je joins à cet inventaire de ma personne une miniature que l'on m'a faite cet hiver, et qui est ressemblante sans être flattée. Je compte bien que vous allez suivre cet exemple et m'envoyer votre portrait. Je veux le graver dans ma mémoire, assez pour vous découvrir du premier coup d'œil entre dix personnes que je verrais : car il serait bien ridicule que l'on fût dans la nécessité de vous désigner à moi, après que nous aurions été fiancés plusieurs mois peut-être.

« Adieu, monsieur, et souvenez-vous, je vous prie, que vous êtes à moi comme je suis à vous. »

De Vérone, ce... septembre 1739.

Le chevalier de Roquebrune à Mlle de Saint-Amand.

« Depuis un mois tantôt que j'ai votre lettre, je fais le possible pour me procurer ce portrait. N'en ayant point, ni mes parents, il en fallait faire exécuter un, et outre que la trouvaille d'un peintre paraissait assez malaisée, je... ah! tant pis, je vous dois de ne vous rien cacher : le vrai est que nous sommes réduits aux expédients, et que pour le paiement je n'avais pas le premier écu.

« Comment diable mon bonhomme de père a-t-il pu s'embarquer de la sorte, à l'étourdie? Il faut qu'il ait eu l'idée que nous ne resterions pas six semaines, ou bien une peur épouvantable. Mais je ne veux point traiter mon père de poltron, cela serait impertinent pour le vôtre, qui est, paraît-il, dans une communauté parfaite de sentiments avec le mien. Notre gêne d'ailleurs n'est point un cas singulier. Il afflue ici des Français qui arrivent munis d'argent; mais ceux qui ont émigré aux premiers jours sont déjà fort dépourvus, et croiriez-vous qu'il s'en trouve qui doivent travailler pour vivre! Ils font monnaie de leurs talents, lesquels ne sont d'ordinaire que des talents d'agrément. Les miniaturistes ne manquent point, mais

ils n'exercent point leur art pour le plaisir : c'est conscience d'y faire appel quand on ne les saurait rétribuer. Et pourtant, je ne me trouvais point le courage de renoncer à vous satisfaire. Vous savez que je n'ai point l'âme basse ni faite pour solliciter. Mais la jeunesse et le sentiment sont des excuses. Je me suis confié à une dame de très haute noblesse, qui vit de faire des portraits. La pauvreté est charitable. Comme elle ne pouvait prendre sur ses heures de travail nécessaire, elle a pris sur ses heures perdues. Elle n'a pas craint de se gâter la vue en dessinant aux lumières et en mettant les couleurs quand le jour est déjà incertain. Aussi n'a-t-elle pas attrapé ma ressemblance trop bien. Je vous l'envoie, car je ne saurais pas dire à ma bienfaitrice que je vous l'ai envoyé si je ne l'eusse fait véritablement, et je ne voudrais pas lui causer de chagrin ; mais je vous l'envoie en tremblant. Si vous alliez juger de moi d'après cette image imparfaite ! Si j'allais vous déplaire ! Il faut que je vous fasse un aveu, qui est plus doux mais plus difficile que celui de ma pauvreté. Je crois... oui, je crois que me voilà en passe de tomber amoureux de vous. Depuis que je possède votre image, je ne me lasse point de la regarder. Et même il n'est plus nécessaire, car je l'ai imprimée dans les yeux. Aussi j'en ai suspendu le médaillon à mon cou. Qui m'eût dit, il y a quelques mois, que je ferais des actions semblables et qu'elles occuperaient mon cœur tout entier ? Combien notre destinée est étrange ! Comparez ce qui nous arrive à ce qui était vraisemblable qu'il nous arrivât. J'ai dix-neuf ans et le cœur tout neuf ; l'on me vient annoncer que l'on me marie : c'est ma vanité qui en est touchée d'abord, et je sens que je me suis un homme ; mais je ne suis au fond qu'un enfant, je me réjouis à l'avance de m'amuser de vous comme d'un jouet qu'on m'aurait promis.

« Oui, je le crois de toute mon âme, si notre mariage s'était accompli dans les règles, nous devions nous plaire par notre jeunesse et par notre gaieté réciproque ; peut-être même qu'il nous serait venu de l'inclination. Mais le siècle nous aurait bientôt repris, le monde nous aurait bien défendu de pousser cela hors de certaines limites. Il nous en aurait divertis par les soins de paraître à la Cour et à l'Opéra : après quoi nous aurions pris nos habitudes chacun dans notre appartement. Au lieu que l'on nous promet et l'on nous retire aussitôt l'un à l'autre. Nous n'y voulons voir d'abord qu'une situation neuve et piquante : c'est l'esprit du temps ; mais il faut bien que nous échappions de force aux façons de voir dans notre siècle, car nos infortunes nous ont véritablement retranchés du monde. La gêne de notre vie l'a rapprochée de la nature. Je parle de nous, et j'ai tort : puis-je espérer ?... parlons de moi seul. Quelques semaines d'épreuves m'ont suffi pour dépouiller l'homme du monde. Je reste réduit à moi-même et à mon caractère tout nu, qui est celui d'un homme franc, sensible, assez naïf et à peine sorti de l'enfance. Je pense à vous, et je vous jure que je n'y eusse point pensé de la même sorte si c'était dans notre hôtel à Paris. Je pense à vous et une mélancolie me vient, je n'y tiens plus. J'ai le cœur gros. Ne vous riez pas de moi, j'ai versé des larmes : j'ai dix-neuf ans. Mon Dieu ! que je suis heureux de vous aimer comme je fais, et que je suis malheureux de ne pas vous voir ! Pardonnez-moi si cela est mal élevé, et laissez-moi souhaiter que vous ayez oublié comme moi les règles du monde et les préjugés de l'éducation. »

Novembre 1789

Mlle de Saint-Amand au chevalier de Roquebrune.

« Allons, Monsieur le chevalier de Roquebrune, il paraît que décidément nous étions faits l'un pour l'autre. Une jeune personne met un peu plus de façons qu'un homme à déshabiller son cœur, mais je vous ai averti de mes inconséquences, et puis vous ne recevrez pas ma lettre avant plusieurs semaines, et il n'y aura plus alors de précipitation trop révoltante dans l'aveu de mes sentiments que je n'ai plus la cruauté de vous dissimuler. Savez-vous, chevalier, que nous serions déjà mariés depuis quatre mois pleins, et que, sans doute, nous commencerions de nous refroidir, si tant est que nous n'eussions à souffrir déjà, moi de votre légèreté, et vous de la mienne ?

« Ou bien vous seriez dans la voie de chercher des distractions, et moi dans celle de refuser pour quelque temps encore les consolations qu'on ne manquerait point de m'offrir. Et en place de cela vous m'aimez, et cet amour est dans un tel mouvement de croissance que votre dernier billet débute par de la tendresse discrète pour finir par de la passion ! Bon Dieu ! à quel point en devez-vous être aujourd'hui qu'il y a si longtemps que vous me l'avez écrite, cette lettre ? Moi aussi, j'ai de l'inclination pour vous, mais je vois bien à votre ton que mes sentiments sont fort différents des vôtres, et si terre à terre que je rougis presque de vous les confesser. La gêne où je suis m'a comme vous rapprochée de la nature, mais plus brutalement, je pense et plus parfaitement que vous. Il semble qu'il ne subsiste plus rien en moi de ce que l'éducation y avait mis. Je suis telle qu'une petite bourgeoise. J'en ai les goûts. Aussi j'imagine que la simplicité de ma condition me deviendrait chère si vous la partagiez avec moi.

(A suivre.) ABEL HERMANT.

Coulisses de la Bourse

On connaît aujourd'hui le montant des recettes effectuées par la baisse de la dette publique ottomane pendant le mois de décembre 1896. Elles se sont élevées à 275.444 livres turques, non compris le tribut de la Roumélie, contre 271.618 liv. turques, en décembre 1895, y compris cette contribution. L'augmentation pour décembre 1896 ressort donc à 14.494 livres turques. La régularité avec laquelle se perçoivent les recettes de la caisse ainsi que leur progression constante sont vraiment dignes de remarque et méritent toute considération au moment où l'on s'occupe tant de la réorganisation des finances ottomanes.

Parmi les divers emprunts turcs qui figurent à notre cote, un des plus avantageux est certainement l'emprunt 5 p. c. de 1896. Ces obligations s'inscrivent aux environs de 410 fr. ; à ce cours elles constituent un placement à plus de 6 p. c. Des garanties spéciales ont été affectées au service de cet emprunt. Le gouvernement impérial a, en effet, assigné à la Banque Ottomane, d'une manière exclusive, irrévocable et inaliénable de sa part, jusqu'à extinction du capital nominal, une somme annuelle de 200.000 livres turques, alors que le service total de l'emprunt n'exige que 180.000 livres turques. Ce contrat d'engagement a été en même temps signé par le conseil de la dette publique, sous le contrôle duquel la perception s'effectue.

Au Brésil, en raison de divers projets en préparation, le change s'est amélioré sérieusement ; aussi la cote des rentes se présente-t-elle en progrès important. Elle peut s'élever encore beaucoup, car du 4 p. c. à 71 fr. est vraiment bon marché lorsqu'il émane d'un pays aux ressources immenses, au crédit intact et en train de faire disparaître les traces des erreurs économiques commises en ces dernières années.

A. DU TRÉSOR.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (3 fr. 50, pris dans nos bureaux) nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.



La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boîte de 110 épingles.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS

ORGANISÉES AVEC LE CONCOURS DE L'AGENCE DES VOYAGES ÉCONOMIQUES

1° Italie, Littoral de la Méditerranée (Carnaval de Nice).

Départ de Paris le 4 février 1897. — Retour à Paris le 6 mars 1897
Prix : 1re classe, 905 fr. — 2e classe, 805 fr.

2° Carnaval de Nice et excursion dans toute l'Italie.

Départ de Paris le 21 février 1897 — Retour à Paris le 27 mars 1897
Prix : 1re classe, 905 fr. — 2e classe, 805 fr.

3° Italie — Carnaval de Nice.

Départ de Paris le 21 février 1897 — Retour à Paris le 5 Mars 1897
Prix : 1re classe, 350 fr. — 2e classe, 300 fr.

4° Fêtes du Carnaval de Nice.

Départ de Paris le 25 février 1897 — Retour à Paris le 4 mars 1897
Prix : 1re classe, 300 fr.

5° Carnaval de Nice. — Excursion en Corse.

Départ de Paris le 3 mars 1897 — Retour à Paris le 19 mars 1897
Prix en 1re classe :

a. Pour les personnes revenant de l'excursion en Italie : 340 francs.

b. Pour les personnes participant à l'excursion « Fêtes du Carnaval de Nice » : 355 francs.

Les prix indiqués ci-dessus comprennent : 1° les billets de chemins de fer ; 2° les transports en bateaux et en voitures, le logement, la nourriture, etc., sous la responsabilité des *Voyages Economiques*.

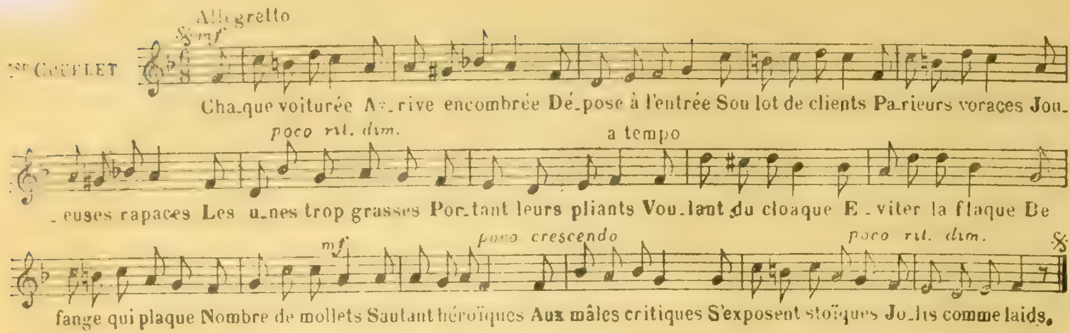
Les souscriptions sont reçues aux bureaux de l'agence des *Voyages Economiques*, 17, rue du Faubourg-Montmartre, et 10, rue Auber, Paris.

Le Gérant : E. RORERT

Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (en formation) BRUAUX, 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polich. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, ppre.)

Aux Courses

Paroles de Paul Darty. | (Coins de la pelouse) | Musique de Reitus.



II

Le moment approche,
On entend la cloche
Qui lance à la poche
L'appel habituel.
Aux guichets défilent
Lentement les files
Des joueurs habiles
Du pari mutuel.

Entre les barrages,
Scrutant les corsages
Et... d'autres parages,
Des loustics grivois,
Contemplant les buttes
Propres aux culbutes,
Songent que les chutes
Sont douces parfois.



III

Et dans la prairie
Qu'Avril a fleurie
Pour la flânerie,
Le gentil trottin
A dormir s'apprête.
Sa jambe distraite
Soulève indiscrète,
Dentelle et satin ;
Mainte grapilleuse,
S'accroupit rieuse,
Cueille insoucieuse
La fleur de saison.
... Ainsi sous les blouses
- De l'autre jalouses -
Des fraîches pelouses
Montrent leur gazon.

IV

Le public trépigne ;
Aux chevaux en ligne
Un starter fort digne
Donne le signal.
Superbe en son rôle,
Le favori vole,
Voyant l'auréole
Du succès final.
Mais, surprise atroce,
Une affreuse rosse
S'élance féroce
Au dernier tournant;
Et le dos en hottet
Cravachant... sa botte,
Chaque jockey cote
Son ticket gagnant.

V

Après la déroute
- Le front plein de doute -
Chacun prend la route
Du buisson coquet.
D'émoi toutes roses
Les dames se posent,
Longuement arrosent
L'herbe du bosquet ;
Les messieurs que pressent
Les mêmes détresses...
Comparent les... jambes,
Tandis qu'au travers
Du léger feuillage...
Même la plus sage
Prend note au passage
... De « tuyaux » divers...

VI

La dernière course
Arrache à la bourse
L'ultime ressource
Pour le décavé.
Le gagnant stupide
Au gain trop cupide
Parolise, avide
Du gros coup rêvé.
Et chacun d'eux laisse
L'argent dans la caisse
Qui seule s'engraisse,
Prête prudemment,
Pour être tranquille
Au moment utile
Les billets de mille
Au gouvernement.

(Dessin de Balluriau)

ROBUSTE AMITIÉ

Le prince Serge, dans son palais de Beloïgorod, soupirait en pensant à la distance qui le séparait de son idole, une très grande dame, quand son ami Egor entra brusquement, l'enlaça et s'écria :

— Ah ! te voilà ! te voilà !

Serge essaya, mais en vain, d'échapper à cette étreinte un peu trop cordiale.

— Veux-tu m'étouffer ? demanda-t-il.

— J'ai cru que je ne te reverrais jamais, continua Egor.

— Tu as été en danger ?

— Non, c'est toi.

— Moi, tu es fou, Egor... Je ne me suis jamais mieux porté.

Egor avait une carrure puissante, les traits taillés à coups de hache; c'était une sorte de géant de l'Oural, au regard naïf et bon.

Le visage de Serge était régulier : ses yeux reflétaient la mélancolie slave, dans laquelle il y a, parmi l'ardent besoin d'affection, un grain de scepticisme, un peu de lassitude et une parcelle d'insouciance orientale.

Le colosse cessa d'embrasser son ami; mais il le tourna et le retourna comme un fétu.

— C'est vrai, reconnut-il.

Il se passa les mains sur le front; ses gros yeux eurent un clignotement tragique.

— Il n'en était pas de même cette nuit, poursuivit-il; j'ai rêvé que tu étais mort.

— Bah ! fit le prince très peu ému.

— Mort, pas positivement

— Alors, il restait de l'espoir ?

— Voilà... Tu disparaissais dans un trou énorme.

— Quelque chose comme ton estomac quand tu bois de l'eau-de-vie ?

— Ne plaisante pas, Serge; j'ai été très secoué... quand je me suis réveillé, j'étais couvert d'une sueur froide.

— Tu as appelé ta femme pour qu'elle te soigne ?

— Non, je n'ai pas voulu déranger la boyarine... j'ai avalé près d'un vedro de vin de Grèce.

— Alors, prononça Serge, si malgré le proverbe ton songe n'avait pas été un mensonge, qu'aurais-tu bu pour te consoler? au moins une bothcka ?

La bothcka vaut 491 litres 96 centilitres, le vedro ne dépasse pas 12 litres 29 centilitres ; le prince allait trop loin.

Il ajouta :

— Tu as mangé trop de choux hier soir, et tu ne les as pas suffisamment arrosés; et il en est résulté une indigestion.

Egor secoua la tête.

— Ecoute, mon petit Serge, que ce soit ce que cela voudra, je te voyais disparaître dans un abîme d'une profondeur incalculable... Mets autant de sagènes que tu pourras les unes au bout des autres; ajoutes-y toutes les verstes imaginables, tu n'arriveras jamais à trouver le fond que je voyais parfaitement, moi, dans mon rêve... Ah ! j'ai bien souffert ami !

— Je te remercie de ta sollicitude, Egor, mais il ne faut pas faire attention aux cauchemars ; c'est bon pour les petits enfants, cela... Toi tu serais plutôt un ogre... Regarde-moi, je me porte admirablement et je suis rayonnant.

Egor en convint de nouveau. Un soupir de satisfaction sortit de ses vastes poumons avec une violence de soufflet de forge.

Il reprit :

— J'avais mal commencé ma nuit... Nous étions tous les deux avec les Hongrois que le fils d'Isiaslaf avait amenés en Volhynie... On nous dit : « Attention ! Vladimirko s'approche ! » Nous répondîmes : « Bon! c'est bien! Nous sommes toujours prêts au combat »... Et nous ne cessions de boire de grands coups.

— Moi aussi? interrompit Serge, qui était généralement beaucoup moins altéré que son ami.

— Toi aussi... Tous, on s'endort... Moi, il me semblait bien que l'alarme sonnait; mais je ne pouvais pas plus bouger que les camarades... Vladimirko arrive tranquillement ; il massacre les Hongrois et nous laisse ronfler.

— C'était bien de sa part.

— Après, imagine-toi que j'étais Viacheslof... Le soir, j'avais soupé avec tous mes boyards... La nuit, je sentis que je m'endormais du sommeil éternel.

— Et moi, où étais-je ?

— Je t'appelais... je voulais te voir... te faire mes adieux... Tu restais invisible... C'est pour cela que les mauvais rêves ont continué.

— Poursuis ton récit.

— J'ai vu le métropolitain Cyrille.

— Il y a plus de trois cents ans qu'il vivait !

— Il me disait : « Egor, tu es allé avec Serge au cimetière, le jour de la Toussaint... Vous vous êtes livrés à des jeux diaboliques, auxquels vous avez invité des ivrognes comme vous... »

— Je proteste ! fit le prince.

Cyrille ajouta : « Vous les avez attirés par des cris et des sifflements. Puis, vous vous êtes battus jusqu'à la mort, à grands coups de massue. Vous avez dépouillé ceux qui avaient péri... »

Le prince eut un léger frisson, pendant que son compagnon terminait :

— Cyrille prit une figure horriblement menaçante, et voici ses dernières paroles : « Soyez bannis des temples du Seigneur, vous qui n'avez cessé de récréer le démon par d'abominables amusements... Vous ne recevrez plus ni hostie sacrée, ni cierge, ni gâteau en l'honneur des trépassés... A votre mort, on ne célébrera pas la sainte messe sur votre tombeau et vos cadavres seront jetés loin de l'église. »

Egor s'arrêta, épongeant la sueur qui lui perlait au front.

— Allons ! s'écria Serge, honteux de subir certains pressentiments, tu as le vin trop triste... Cela me suffirait, à ta place, pour que je ne m'enivrasse plus.

— Parce que tu n'as pas constamment soif, répliqua le géant.

Il changea de ton :

— Viens dîner ce soir avec moi ; je te ferai préparer un ragoût au poivre des Indes dont tu me diras des nouvelles.

— Pas ce soir ! répondit vivement Serge.

— Ah ! par Vsévolod le Rouge ! tu as parlé comme si tu avais un rendez-vous avec ta belle !

Serge rougit un peu et sourit.

— Serais-tu amoureux ?... Tu ne voudrais pas me faire cette peine affreuse... De grâce, réponds-moi... A la suite de quel événement fâcheux as-tu contracté cette peste ?... Que t'est-il arrivé pour que toi, mon meilleur ami, tu rêves de me trahir avec une fille de Satan ?

Le prince garda son énigmatique sourire.

Egor se laboura la poitrine à coups de poing. Deux excellentes larmes d'ivrogne roulèrent sur ses joues enflammées.

Quel puissant chimiste, doublé d'un psychologue de génie, pourra jamais analyser exactement des pleurs de ce genre ? Ils doivent contenir un monde.

Serge se taisait toujours.

Egor eut un dernier accès d'éloquence :

— Prends ma maison, ma cave, mes servantes... Prends ma femme même, pourvu que tu ne sois pas amoureux !

LOUIS LAUNAY

LES POÈTES DE L'AMOUR

Paroles aux Miroirs

Pèlerin du printemps, je n'ai pas vu les fleurs :
Ni celles que des mains assemblaient en couronne,
Ni celles que le vent dispersait à l'automne
Parmi les feuilles d'or et sous la pluie en pleurs !

Je n'ai pas étanché ma soif aux sources fraîches
Que d'autres devinaient sous l'herbe à leur chanson ;
Et je n'ai pas lié de gerbe à la moisson !
Et quand d'autres dormaient sur la paille des crèches
Je me suis étendu sur le chemin pierreux,
Sans un épi de glane et la besace vide ;
Et chaque heure au passage a marqué d'une ride
Mon front qui se courbait vers de moins malheureux.
L'exil était partout, et l'ombre autour de moi
Résonnait du bruit sourd de mes pas sur la route,
Quand, souriante, avec le geste qu'on l'écoute,
Une femme m'a baisé l'âme avec sa voix.

Je ne savais plus rien du temps de mon enfance...
Tandis qu'elle parlait, je me suis souvenu
D'une qui traversait mon sommeil ingénu
Et qui dormait le jour dans un livre d'images
Où je la regardais des heures en silence,
Car sa robe était belle autant que son visage.
C'était la même enfin dont j'avais lu l'histoire :
Elle était charitable aux pauvres du chemin ;
On contait qu'un lépreux, ayant touché sa main,
Devint pur, et qu'un roi fut frappé dans sa gloire
Pour avoir dédaigné la prière des humbles...

Au charme de sa voix je me pris à l'aimer,
Son regard clair me pénétra comme un baiser,
Et je me suis senti le cœur paisible et simple
De l'enfant qui croyait aux merveilles des fées.
Il y avait des fleurs de ce qu'elle disait,
Et des musiques et la mer, et les coquilles
Qui font du bruit quand on les met contre l'oreille...
Le vent dénoua ses cheveux. Je les baisai ;
Ils semblaient dans le soir d'héroïques trophées
Conquis sur le soleil englouti par la mer !

Quand, sous la lune, éblouissante d'être nue,
Elle m'ouvrit ses bras, ardente et magnifique,
Offrant la nacre blanche et rose de sa chair,
Mon âme de douceur était comme fondue.

Le parfum que logeait le lin de sa tunique
S'est perdu dans l'air triste où son regard n'est plus.
La guirlande est fanée où mes lèvres ont bu
L'odeur que ses cheveux dorés avaient laissée,
Et l'anneau qui disait notre amour est éteint.

O miroirs devant qui tant de joie est passée,
Gardez-vous son image en un secret lointain
Jaloux de la beauté qui vous fut confiée ?

O miroirs, l'avez-vous à jamais oubliée ?

CHARLES-HENRY HIRSCH

(Mercure de France)

IRONIE

Je comprends qu'une épouse, consciente de ses droits et de ses devoirs, se paie de temps en temps la figure de son époux.

Mais encore doit-il y avoir des bornes à cette acquisition de visage conjugal.

Or, ces bornes venaient d'être, une fois de plus, franchies par Philomène.

Philomène, c'est la faible créature qui m'a juré fidélité devant les *autels*... et s'est empressée de faillir à ce serment dans les chambres de tous *ceux* de mon quartier.

Qu'elle me trompât... mon Dieu ! passait encore... C'était toujours autant de repos pour moi.

Mais c'est qu'elle avait l'air de se f... de moi, par-dessus le marché !

Ah ! en voilà une qui savait la manier, l'ironie !

Piron lui-même l'eût trouvée tro...p...ironique !

Il fallait voir comme elle recevait les timides observations que je me croyais autorisé à lui adresser, lorsque ses débordements dépassaient le niveau des plus fortes...grues, comme on dit dans le service des Eaux !

Ce jour-là particulièrement, elle avait été d'une insolence à nulle autre pareille.

Rentrant au logis à l'heure du déjeuner, j'avais trouvé la soupe volatilisée, le gigot carbonisé, les lentilles calcinées...

Et, de Philomène, pas plus que sur la main... que sur la mienne, du moins.

Aussi quand, vingt minutes après, elle se décida à réintégrer le domicile conjugal :

— Corbleu ! madame, m'exclamai-je comme dans la chanson, d'où venez-vous?

— De combler, dit-elle, une lacune de votre mémoire !

L'euphémisme me fit bondir.

Je hurlai.

— Trêve de plaisanterie, femme impudique ! Vous venez de me tromper !

Mais elle :

— Si vous le savez, je ne vous trompe point !

C'en était trop...

Ivre de fureur, je bondis sur la traîtresse et, la saisissant par les deux épaules, je l'enlevai comme une plume, la basculai par-dessus la barre d'appui de la fenêtre ouverte et, la tenant suspendue dans le vide avec une force musculaire dont je ne me fusse moi-même jamais cru capable :

— Misérable ! Demande-moi grâce ou je te précipite du haut de ce cinquième étage !

Et je la secouais comme prunier en août.

Elle ouvrit la bouche... « L'instinct de la conservation finira bien par étouffer en elle le démon de l'ironie, » pensais-je...

O *error... error... error* !

Sans le plus léger tremblement de la voix, elle articula :

— Oh ! mon chéri, tu ne penses pas qu'il est midi... Qu'est-ce que la concierge va dire ?

Et, comme je béais, sans comprendre, absolument éberlué d'une telle préoccupation dans l'atrocité des circonstances :

— Tu te rappelles bien, ajouta-t-elle, ce que le proprio t'a signifié l'autre jour : « *Il est défendu de rien secouer dans la cour après dix heures du matin* ! »

LÉON VALBERT.

La Bergère confuse

OU L'ACCOMMODEMENT

DE LA PUDEUR ET DE L'AMOUR



UNE fontaine plus claire que le cristal s'échappait du rocher et s'écoulait avec un délicieux murmure dans une vasque de rocaille d'une façon aussi heureuse que bizarre; plus loin elle se répandait en deux bassins encadrés de gazons qui formaient des tapis verts du plus séduisant effet. Des charmilles fort épaisses entretenaient dans ce beau lieu une fraîcheur agréable; elles en formaient un cabinet de verdure parfaitement secret et qui invitait à la fois à la méditation, au bain ou à l'amour, si ces trois choses se peuvent toutefois concilier.

La tendre et naïve Azoline avait porté ses pas sous ces bocages champêtres. Son cœur, uniquement occupé d'un amant trop chéri, cherchait partout une image que tout lui rappelait sans la lui rendre. Elle tremble de se voir déjà délaissée; tantôt elle fait retentir les échos du doux nom de Zulmis, tantôt elle se penche sur le miroir des canaux dans l'espoir d'y retrouver les traits de celui qu'elle nomme déjà du nom d'infidèle; mais les échos ne lui renvoient que le son de sa voix, les eaux ne reflètent que son visage.

Cependant la chaleur du jour a peu à peu percé l'abri des arbres; une ardeur inconnue parcourt les veines de l'aimable bergère; elle soupire et souhaite que le rafraîchissement du bain vienne tempérer les feux du soleil ou de l'amour. Bientôt elle quitte sa parure de bleuets, sa main hésitante détache sa ceinture, un à un elle laisse tomber les vêtements légers qui voilent les trésors de son corps.

Son pied nu tâte l'eau saisie de doubler dans sa profondeur une nymphe si accomplie; elle descend les degrés de marbre qui entourent le bassin; l'onde monte autour de ses jambes en bracelets d'argent, l'enlace, l'attire; elle reçoit bientôt dans son sein cent beautés cachées que nul œil n'a jamais profanées. Le ciel, à travers le rideau tremblant des feuilles, semble se pencher pour admirer un des plus charmants miracles de la nature; le zéphyr caresse avec amour l'or d'une chevelure déployée comme un dernier voile; le courant léger qui vient de la source fuit en murmurant de regret ces charmes pétris d'une grâce sans pareille. Tantôt elle se renverse sur l'élément liquide, laissant se dresser comme deux îles de neige deux globes ravissants qu'une rose fleurit; tantôt, sous le cristal vert de l'eau, elle dérobe la blancheur ivoirine d'un dos poli comme une agate. Les oiseaux eux-mêmes, charmés d'un tel spectacle, arrêtent leurs ébats, les vents suspendent leurs haleines, et les nymphes bocagères cachées dans l'épaisseur des bosquets épient une rivale qu'elles ne peuvent ni se consoler ni se défendre d'admirer.

Cependant Zulmis, bien moins coupable et bien plus épris que ne le supposait l'impatience d'Azoline, égarait ses pas dans les jardins à la recherche de son amie. La journée commençait à baisser, et c'était le temps où la nature, échauffée par les rayons du soleil, rend des parfums plus pénétrants et revêt un aspect plus voluptueux et plus aimable.

Plein d'un trouble charmant, Zulmis suivait la régularité des parterres; le silence et la beauté de ces lieux favorisaient ses amoureuses pensées, mais leur espace découvert était un obstacle à ce besoin de solitude si naturel à un amant privé de sa maîtresse et qui brûle de la retrouver. Il ne tarda pas à s'enfoncer sous les bosquets d'où sortaient les ruisseaux qui se jouaient à ses pieds parmi les fleurs qu'ils faisaient naître. En remontant leur cours, il s'engagea insensiblement sous des charmilles et ne fut pas peu surpris d'entendre à quelques pas le bruit mélodieux et frais de l'eau agitée; il se glissa le long des arbres et, écartant légèrement les branches, il vit que c'était une femme qui prenait le bain dans un bassin d'émeraude.

Elle avait la tête tournée, mais ce qu'elle montrait lui fit bien augurer du reste et il demeura frappé des grâces qui s'offraient à sa vue. Le moindre mouvement que faisait la baigneuse

lui en découvrait de plus belles. Il balança un moment, ne pouvant croire qu'une autre femme qu'Azoline possédât des formes aussi parfaites.

Poussé par sa curiosité indiscrète et par la fièvre qu'un spectacle si attrayant insinuait dans ses sens, il remue le feuillage; elle se détourne au bruit et, se levant pour sortir de l'eau, laisse à découvert ces secrets enchanteurs dont l'œil d'un amant s'enivre. Elle fait un grand cri, gravit les marches glissantes pour dérober sa fuite sous le mystère des bosquets. Zulmis a reconnu la bergère qu'il adore et, plus prompt que la pensée, il s'empare des habits jetés sur le gazon.

— O cher Zulmis! sois généreux, s'écrie tendrement Azoline, et n'ajoute pas au trouble où tu me vois plongée!

— Souffre seulement que mes mains t'habillent! répond Zulmis emporté par sa passion. — O belle Azoline! pourquoi me refuser la vue de trésors dont vous m'avez rendu maître et que pourtant je ne connaissais pas?

— Non, cher amant, non! Je meurs de honte!

— C'est de plaisir qu'il faut mourir! s'écrie avec transport l'amoureux berger.

Cependant ses regards enflammés parcourent les beautés les plus touchantes et les plus nouvelles; il découvre mille appas qu'il n'avait fait que présumer; le moindre mouvement de cette nymphe surprise lui en révèle de nouveaux.

Mais Azoline ne peut davantage supporter l'état et le trouble où elle se voit. Ses mains, occupées jusque-là à voiler des charmes d'autant plus adorables qu'ils sont plus intimes, se lèvent suppliantes vers son amant.

Il recule pour jouir plus longtemps d'un spectacle si rare et pour en rassasier sa vue; Azoline s'avance et, la pudeur unie à l'amour triomphant cette fois de la retenue imposée à un sexe trop charmant, elle se réfugie dans les bras qui la fuyaient. Une alcôve de feuillage les reçoit tous deux; elle ne défend plus qu'à peine un bien qui déjà ne lui appartient plus; elle cède à l'amour qui la dévore, ne conteste plus rien à l'amant qu'elle idolâtre, partage des transports qu'elle fait naître, mourir et ressusciter tour à tour.

Glorieux des connaissances nouvelles qu'un hasard vient de lui procurer, l'heureux Zulmis, au sein d'une félicité sans bornes, croit ne jamais faire assez de caresses au corps délicieux qu'il ne se lasse point de contempler. La bergère cache dans son sein sa rougeur et murmure, et cependant ne réclame plus les voiles posés à quelques pas dans un buisson.

— Ah! s'écrie l'amant enivré de sa victoire, apprends en ce jour, tendre Azoline, que les bras de l'Amour sont le plus sûr asile de la Pudeur!

FRANÇOIS DE NION.



Les Confidences d'une Aïeule

(*Suite*)

« Je souhaite la fin de tout ceci parce que j'aspire à notre union, et point pour reprendre mon train de vie ancien; et je crois que j'aimerais mieux, s'il était possible, vous posséder dans ma médiocrité présente que dans les richesses où je suis destinée. Après tout, cela est peut-être fort romanesque dans son genre; n'oubliez pas que je viens d'avoir dix-sept ans le premier du mois. J'ai dix-sept ans et vous dix-neuf! Il me souvient maintenant qu'à la nouvelle de mon prochain mariage, d'abord j'ai senti une grande frayeur. Mais, dès que j'ai connu votre âge, ma frayeur s'en est allée, je ne pouvais plus me mettre dans la tête qu'il y eût là autre chose qu'un jeu. Hélas! mon ami, si cela continue encore un peu de temps, lorsque Dieu nous réunira nous serons des personnes d'importance et nous n'aurons plus le goût à jouer!...

« Je recule à vous parler de votre miniature, vu que l'on n'a jamais de hâte à donner la nouvelle d'un malheur. Il faut qu'elle soit perdue, car votre lettre m'est bien parvenue, mais la miniature point. Pauvre portrait que je souhaitais avec tant d'impatience, car, à la fin, je suis curieuse de votre visage! Pauvre portrait que j'eusse aimé, pour ce qu'il vous a coûté de soucis et de peines! Il est étrange d'affectionner une personne de qui les traits même vous sont inconnus; la raison sait différer ses jugements, mais le cœur n'est pas raisonnable. Je ne puis plus tenir le mien. Vous allez penser qu'il est bien fou. »

Décembre 1789.

Le chevalier de Roquebrune à Mlle de Saint-Amand.

« Tous mes chagrins se dissipent en fumée. Il n'est plus d'exil ni de misère. Que vous disais-je, que cette ville de Manheim m'excédait par sa laideur et sa monotonie? Je ne vois plus aucun lieu du monde que je me sente plus en disposition de chérir. Il n'en est qu'un autre qui me puisse agréer autant, c'est Vérone où vous respirez, Vérone que j'aime sans la connaître, comme je vous aime, vous que je ne connais point. Est-ce l'amour qui embellit ainsi toutes choses? Depuis que j'ai la conscience du mien et que j'ai reçu l'aveu du vôtre, je découvre partout des beautés qui m'échappaient. Je ne méconnais plus le charme de cette province, de ces mœurs paisibles et naturelles. Je ne crois plus vivre parmi des étrangers; ils me sourient; connaissent-ils les sentiments de mon cœur, sont-ils devenus malgré moi-même les confidents de mon secret? Je me rends, j'avoue la majesté de ce fleuve dont naguère je fuyais les rives trop sévères au gré de ma fantaisie; mais les plus sauvages aspects de la nature s'humanisent comme pour me plaire et se mettent pour ainsi dire dans l'harmonie de ma pensée. Aujourd'hui je suis sorti dès l'aube, j'emportais dans la campagne votre lettre que je réciterais de mémoire, mais que j'aime toujours à relire comme si c'était toujours la première fois. La saison est rigoureuse, le froid piquant, il n'y a point de fleurs sur terre et les oiseaux ne chantent plus; « mais elle pense à moi », me disais-je, et dans cette campagne que l'hiver a dépouillée, je croyais par une illusion sublime assister au réveil du printemps... »

Janvier 1790

Mlle de Saint-Amand au chevalier de Roquebrune

« Mon ami, j'ai trois lettres de vous qui sont mon seul trésor, et voilà, si je compte bien, la troisième que je vous écris. Il n'en a point fallu davantage... Ah! mon ami, je ne puis me défendre à la fin de vous le déclarer ingénument et sans détours : c'est avec passion que je vous aime. Je me plais, ainsi que vous, à m'égarer dans la solitude pour songer à vous et relire ces précieuses lettres. Ma promenade favorite est hors de la ville, sur l'autre rive de l'Adige. Là s'élève une colline avec un jardin en terrasse, d'où l'œil découvre Vérone tout entière. Des cyprès gigantesques y donnent un ombrage funèbre, mais qui est approprié à ma mélancolie.

C'est là que mon cœur s'entretient avec cette idée insaisissable que j'ai de vous. C'est là que nous reviendrons un jour quand nous serons unis et heureux. Nous nous assoirons tous les deux sur ces mêmes tertres où si souvent je me serai assise toute seule; nous bénirons l'Être suprême de la félicité qu'il nous accorde enfin, et aussi de l'épreuve ancienne qui nous aura permis d'en devenir dignes... »

La plume me tombe des mains. Je ne saurais en vérité copier tout ce joli fatras. Il y a des lettres de chaque mois de l'année 1790 et de la suivante. Cela se répond et se balance comme dans les églogues alternées. Et point d'événements ni de péripéties. On ne dirait point que ces amoureux-là vivent sur la terre : jusqu'au jour où le chevalier de Roquebrune croit devoir à son nom de prendre du service dans l'armée des princes. Il écrit de là à son amie :

« Je suis, parmi cette foule de soldats, comme un homme pareil aux autres, et je sens bien pourtant que je ne ressemble à personne et que c'est à cause de toi. Presque tous ont le cœur occupé, aucun n'éprouve des affections qui se puissent comparer à la mienne. Les uns sont attachés à de grossiers objets et je ne dois point t'entretenir de ceux-là. D'autres nourrissent une affection honnête, noble et même romanesque, mais qui est quand même soumise aux conditions habituelles de la vie, au lieu que nous y échappons. Toi que j'aime sans t'avoir vue, tu n'es pas une créature faite de matière et de poussière, et je crois bien que tu n'es qu'une idée de mon cœur. Cet éloignement qui est la cause première de notre amour en est peut-être l'essence même, et tout s'écroulerait peut-être si nous pouvions nous voir face à face. Cette idée me transporte et me désespère, car on n'aime point sans désirer de voir et de toucher celle qu'on aime. Et moi, quand seulement je pense à toucher ta main, je sens que je vais mourir. Mais serais-tu toi-même encore si tu cessais d'être celle que je ne connais point? Hélas! mon cœur est simple, et il ne sait comment faire pour sortir de cette contradiction. »

Avec la charmante familiarité des amoureux sincères, il descendait de ces hauteurs jusqu'aux plus vulgaires détails. Il traçait un journal de sa vie. C'était deux mots comme « mon cheval est tombé », ou bien un aperçu de bataille, ces trois lignes du soir de Valmy : « Nous sommes couchés dans la boue. Je suis exténué. Mais je ne veux pas encore dormir. Je n'ai pas eu de toute la journée cinq minutes de liberté d'esprit pour penser à toi exclusivement comme j'aime cela. »

Mme de Saint-Amand la mère, qui me fait l'effet d'une intrigante fieffée, voyage de ville en ville pour des machinations politiques. Le marquis meurt sur ces entrefaites. La pauvre fille reste seule au monde. Elle écrit : « Dans ces épreuves, mon bien-aimé, j'ai commis un crime de pensée affreux. J'ai oublié des douleurs si naturelles, et je me suis sentie profondément heureuse de n'avoir plus à compter que sur toi. »

La passion ne s'affaiblit point, mais les lettres se font plus rares, et pour la dernière fois je lis l'écriture du chevalier sur un billet très bref daté de 1793 : « L'ami qui vous remettra cette lettre est chargé par le roi d'une mission secrète en Italie. Je suis chargé d'une autre en France, qui est plus périlleuse. Mon seul regret, en courant à une mort certaine, est que je meurs sans vous avoir vue, mais ce n'est point sans vous avoir aimée. L'impossibilité où je suis de vous écrire davantage me désespère. Mon cœur déborde, et je ne puis vous dire plus longuement adieu! »

Le dénouement un peu mystérieux de ce roman épistolaire se trouvait dans une lettre de Mlle de Saint-Amand, adressée à une amie de couvent dont je ne pus lire le nom, la suscription étant toute raturée.

Fragment de la lettre écrite par Mademoiselle de Saint-Amand à son amie.

« ...A cette fatale nouvelle, je pris sur-le-champ, et sans réfléchir ni hésiter, la résolution la plus impraticable, qui était de partir pour Paris, d'accomplir ce voyage seule et presque sans argent, de retrouver celui que je considérais comme mon époux devant Dieu, et de partager sa destinée. Je voyais clairement que cela n'était point faisable, mais cette considération ne m'arrêtait point, et je me trouvais comme divisée en deux personnages, dont l'un parlerait raison à l'autre qui l'entendrait bien et l'approuverait même, mais n'en démordrait pas. Ce qui me touchait uniquement, c'est la certitude où j'étais de ne point trouver dans Paris celui que j'y serais venue chercher au prix de tant de périls : vu que dans l'ordinaire cette recherche eût déjà présenté des difficultés sans nombre et qu'en de telles conjonctures M. de Roquebrune se devait cacher avec le plus grand soin. Mais cette idée m'était un motif de désespoir et nullement d'hésitation. Hélas! je ne savais point que j'aurais au contraire si peu de peine et qu'une horrible cruauté de la Providence me réservait de rencontrer mon amant dès les premiers pas, grand Dieu! en quel appareil!

« Me voici déjà au terme de mon voyage et je ne t'ai seulement pas dit comment la générosité de personnes charitables me mit à même de le poursuivre, comment j'échappai vingt fois à la mort en affichant des opinions que je déteste. Ah! n'exige point que je t'écrive tous ces détails, je n'en ai pas la force. Je ne sais pas même si je pourrai me soutenir jusqu'à l'achèvement de ce lugubre récit.

« J'arrive dans Paris que je ne reconnais plus. Partout règne la stupeur de la mort. Chaque matin, des crieurs proclament au coin des rues les noms défigurés des nobles victimes qui doivent être sacrifiées le soir. J'entends... je crois entendre... Quel doute affreux! Mais le doute n'est pas longtemps possible. Ils vendent ce qu'ils appellent une liste des gagnants à la loterie de Sainte-Guillotine. J'achète, j'ai dans les mains cet infâme papier. Et son nom, ce nom qui devrait être le mien depuis quatre ans, est le premier qui frappe ma vue.

« Mais tu ne connais pas encore tout l'excès et, je puis le dire, le raffinement de mon supplice. « Mon époux, dis-je, ne périra pas sans avoir reçu mon adieu, je serai au pied de l'échafaud, j'assisterai à ses derniers moments, j'espère que j'en mourrai aussi de saisissement et d'épouvante. » Hélas! vain projet, inutile courage! Tu sais que je ne le connais point et que même je n'ai jamais pu contempler l'image de ses traits chéris. Mon amie, j'ai vu tomber vingt-deux têtes, et Dieu que je priais avec ferveur n'a pas eu la clémence de me désigner par une révélation miraculeuse celle sur qui je devais pleurer. Chaque fois qu'un nouveau martyr descendait de la fatale charrette, j'avais un tel saisissement que je me disais : « C'est lui, mon cœur le devine! » Hélas! à la victime suivante, mon cœur battait aussi fort; et cette angoisse était si insupportable que je goûtai un soulagement quand ce fut une femme qui gravit les marches de l'échafaud, car pour cette fois du moins j'étais sûre que je ne voyais pas assassiner mon époux. »

Mes yeux se brouillent de larmes, je laisse tomber la lettre. Je la reprends, j'y vois, à la fin, ces lignes : « Il me disait toujours que nous devions nous féliciter de cette Révolution et que notre passion en était née. Hélas! c'est jusqu'au bout qu'elle aura gouverné notre vie : elle a mis la passion dans notre cœur, mais elle a terminé cette passion dans la tragédie et dans le sang. »

De nouveau la lettre m'échappe. Je soupire, je m'examine.

Et moi aussi je fus un jouet de la Révolution. Pourquoi donc m'a-t-elle façonné le cœur d'une autre sorte? Au prix même de cette tragédie et de ce sang, j'eusse préféré... Mais à quoi bon? ma vie est faite. Cette passion jusque dans la mort, je crois bien que c'est cela que je cherche toujours, mais il est sûr que je ne le trouverai plus.

XIII

PETIT PARADOXE SUR LES FILLES

Après le 18 fructidor (4 septembre 1797).

J'ai bien failli garder cette aventure-ci pour moi : c'est qu'elle est vive. Mais je viens de rencontrer mon prophète à la carafe, qui se prétend Cagliostro ressuscité : il m'a soutenu que, dans le XIXe siècle, les femmes de bonne compagnie auraient un goût singulier pour la crapule, et qu'elles se feraient accompagner par des gens de police dans les repaires les plus infâmes de la mendicité et de la prostitution. J'y suis allée, moi, et je n'y ai point porté, comme elles feront sans doute, une curiosité vaine et stérile. J'y ai du moins gagné quelque chose, qui est de perdre un préjugé. Ecoutez donc et instruisez-vous.

La morale touche à tout, et sans mitaines : ne vous scandalisez en aucune manière.

Depuis que j'avais lu les lettres du chevalier de Roquebrune et de Mlle de Saint-Amand, je ne rêvais qu'amours sublimes et pures. N'en trouvant point de telles dans la réalité, il m'en fallait bien chercher dans les livres. Hélas! la littérature du jour ne me fournissait guère à mon gré. Les auteurs tragiques vous présentent des Romains et des Grecs qui ne vivent point, dont les passions sont dépendantes de la rime et coupées à l'hémistiche. Du coup, j'ai pris en grippe mon ami Arnault. Les comiques, qui pourraient choisir leurs personnages dans notre monde et leurs sujets dans l'actualité, sont des timides et des indécis. Ils ne font ni rire ni pleurer, sourire tout au plus. Mais où ont la tête ces gens-là? Oubliez-vous, messieurs, que vous êtes nés au milieu des orages et qu'il y a encore du sang où l'on marche? Ce n'est point le temps d'être Athéniens. Collin d'Harleville, Andrieux, je pourrais bien aussi vous prendre en grippe, comme Arnault. Je n'entends qu'une voix sincère et qui semble bien sortir des entrailles de la nation, c'est la voix de la presse; mais elle ne fait point une musique dont j'aie les oreilles flattées; je donne fort dans les idées nouvelles, et, d'autre part, je suis fort délicate sur le choix des expressions, en sorte que je ne me puis plaire ni à l'*Accusateur Public* ni à la *Résurrection du père Duchêne*.

J'avoue même qu'à ce propos je ne dérageais point. N'y a-t-il donc, me demandais-je, que nos ennemis qui aient de l'esprit et de l'éloquence? Devient-on stupide en France dès que l'on tient pour le gouvernement, et à quoi songent nos Directeurs de ne pas museler toutes ces gueules hurlantes après eux? Ma foi, je fus ravie, le 18 fructidor au matin, quand, me promenant par les rues, j'y lus l'affiche qui ordonnait *à tous exécuteurs des mandements de justice de conduire dans la maison d'arrêt de la Force* les auteurs et imprimeurs de ces méchantes feuilles, *prévenus de conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de la République, spécialement de provocations au rétablissement de la royauté et à la dissolution du gouvernement républicain.* J'applaudis encore davantage lorsqu'on les expédia dans la Guyane française. Bon voyage! Je n'eus de regret que pour Ange Pitou: il chantait des sottises, mais il était joli homme.

Mon enthousiasme se modéra quand je vis qu'on ne s'en tenait point à ces premières exécutions et qu'il y avait de la malveillance dans l'air contre tout ce qui portait un ci-devant nom.

Je trouvai un soir la belle Julie dans les larmes. Son Mathieu avait dû s'enfuir au plus vite. Je me croyais bien à l'abri, nul n'ignorant mes opinions; mais, en rentrant chez moi, j'y trouvai ma soubrette tout effarée, qui me dit que l'on était venu faire des perquisitions. On avait saisi la correspondance de mes deux émigrés. En fallait-il davantage pour me rendre suspecte? Suspecte! c'est un mot qui fait frémir. On commençait déjà de fusiller les gens bien élevés dans les plaines de Grenelle. Une femme qui a vu le feu comme moi ne plaisante point avec les fusils. Je décampai donc dès l'aurore, n'emportant que les vêtements que j'avais sur moi et, à tout hasard, de l'argent.

Mais où fuir? où me cacher? A la campagne? Y serais-je plus en sûreté? Je n'en voulais point courir le risque. On ne disparaît que dans Paris. Grand Dieu! en être réduite, comme les voleurs et les assassins... Ils se cachent le mieux dans les endroits les plus fréquentés. En est-il de plus passant que le Palais-Royal? Je ne connaissais personne ailleurs qui me put prêter un asile, au lieu que là... — ces gens de rien sont quelquefois les plus dévoués... — enfin là, j'avais une femme qui me vend mes gants, mes jarretières et mon eau de lavande. J'y cours, je me confie à elle. Elle se trouble, elle balbutie. « Voyons, votre logement est petit, mais ne pourriez-vous, pour quelques jours, me tendre un lit dans votre arrière-boutique? » Elle rougit. « Eh? — Mon arrière-boutique... ah! madame, vous n'y songez pas. — Quoi donc? — Mon arrière-boutique... vous... mais cela est impossible. — Vous m'abandonnez! — Non, mais... Ah! madame, je sais un endroit où les plus fins limiers ne vous dépisteraient point, mais j'ose à peine vous en faire la proposition. — C'est?... — C'est chez la *Potironne*. — La Potironne? — Oui, la femme que l'on a surnommée ainsi tient... — Parlez donc! — Tient... une sorte d'hôtel garni. Je ne vous garantis pas les mœurs des hommes qui y fréquentent, ni des femmes qui y logent; mais la Potironne a de l'éducation, elle saura vous épargner des spectacles qui vous répugneraient; et quand vous serez enfermée dans votre chambre, je vous assure que votre vie du moins n'y courra aucun danger. »

Il fallut bien accepter. Que celles qui ne furent jamais en péril de prison ou de mort ne se mêlent point de me juger. J'estime que dans une extrémité pareille, il est déjà beau d'avoir balancé, car je balançai, cela est vrai, mais peu de temps.

Et puis je me reprochai cette ridicule pruderie. Est-ce qu'une femme qui est sûre de soi comme je suis ne peut aller partout le front haut? Ce n'est pourtant pas le front haut que je pénétrai dans mon nouveau domicile. Je tremblais comme la feuille. Mais le noble accueil de la Potironne me remit d'aplomb.

C'était une femme un peu bien ronde, comme son nom l'indique, et je ne vois que ce défaut qui l'empêchât d'exercer la galanterie au lieu du métier qu'elle faisait, qui en est la retraite ordinaire: car elle semblait jeune encore, fraîche et appétissante. Elle fut discrète à mon endroit, mais en revanche elle me donna sur elle-même cent détails que je ne lui demandais point: qu'elle était de haute extraction, réduite à cet état par de prodigieuses infortunes, que le malheur et la pauvreté ont droit aux excuses et aux égards, que nulle part je ne serais mieux que chez elle, car où pourrait se trouver mieux une ci-devant marquise que chez une ci-devant baronne? Là-dessus, des révérences de cour, et je vous jure que nous n'avions garde d'employer le vocabulaire républicain, mais que nous nous traitions de *madame* gros comme le bras.

Le romanesque dédale des escaliers m'enchanta. Ma chambre avait une fenêtre sur le jardin, que je voyais d'un bout à l'autre avec la foule en raccourci. « Voilà, me dit ma geôlière, une agréable prison. A présent, ne vous choquez point: il est indispensable pour votre sécurité que vous en adoptiez le costume. Cela n'engage à rien. — J'y compte. — Je ne veux point vous surfaire et ne vous vendrai pas un trousseau dont vous n'auriez plus l'emploi, quand vous sortirez d'ici. Je vous en louerai seulement les pièces nécessaires, savoir... je passe les souliers, les vôtres suffisent — savoir: des bas, qui font cinq sous par jour, une chemise dix sous, un déshabillé quinze sous et dix pour le bonnet, soit quarante sous. Vous me rétribuerez, s'entend, pour le coucher ainsi que pour les repas.

(A suivre.) ABEL HERMANT.

Coulisses de la Bourse

Le Conseil municipal de Madrid a voté une résolution aux termes de laquelle les tirages de l'emprunt à lots auront lieu dorénavant régulièrement au mois de janvier de chaque année; le remboursement des lots sortis aurait lieu au mois de juillet suivant.

Cette bonne nouvelle ne semble pas avoir produit tout l'effet qu'on était en droit d'attendre d'une modification aussi sensible dans les dispositions de la municipalité de Madrid.

On sait que les comités de défense constitués à Paris, Bruxelles, Francfort et Amsterdam, avaient décidé, au cours de l'année dernière, de faire une démarche collective auprès du gouvernement espagnol en vue d'obtenir qu'on forçât la main à l'administration de la ville de Madrid pour le règlement de ses finances. Toutefois le comité de Paris avait proposé de retarder provisoirement cette démarche, en présence de la situation politique critique de l'Espagne.

Le nouveau maire a voulu, par sa proposition remise spontanément au Conseil et votée par celui-ci, reconnaître la délicatesse dn procédé, et il a déclaré que la ville s'imposerait au besoin de grands sacrifices pour garantir le remboursement intégral des lots sortis aux tirages annuels.

On sait que les Comités ne réclament le paiement sans retenue aucune que d'un seul coupon d'intérêt, ainsi que le versement de certaines grosses primes échues pendant les dernières années, se contentant pour les autres arriérés d'une conversion en de nouvelles obligations 4 p. c. dont le service d'intérêt et d'amortissement serait effectué par la Banque d'Espagne au même titre que les emprunts de l'Etat.

On nous dit que le paiement du coupon d'intérêt échu le 1er janvier dernier s'effectue cette année avec une célérité exceptionnelle, ce qui nous fait supposer que les détails fournis ci-dessus sont exacts et font prévoir que le règlement, si longtemps retardé, des intérêts des porteurs de lots de Madrid, approche de sa solution.

A. DE TRÉSOR.

Bulletin vélocipédique

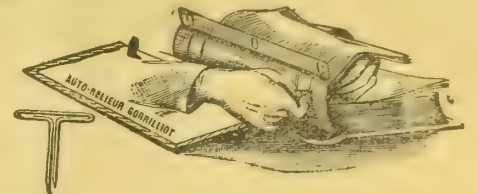
Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48 rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (3 fr. 50, pris dans nos bureaux) nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.



La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boîte de 110 épingles.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

CARNAVAL DE NICE DE 1897

TRAIN DE PLAISIR

De Paris et de Lyon à Marseille et à Nice

Séjour facultatif à Marseille, 6 jours à Nice

PRIX DU VOYAGE (ALLER ET RETOUR)

De Paris, 90 francs en 2e classe; 60 francs en 3e classe
De Lyon, 50 — — 30 — —

ALLER

Départ de Paris......	le 24 février à	10 h. 43 matin
— Lyon......	—	9 h. 45 soir
Arrivée à Marseille...	le 25 février à	4 h. 17 matin
Départ de Marseille...	—	4 h. 27 —
Arrivée à Nice.......	—	9 h. 11 —

RETOUR

Départ de Nice. ...	le 3 mars à	11 h. 50 matin
Arrivée à Lyon. ..	4 —	minuit 53
— Paris.....	4 —	midi 30

NOTA. — Les voyageurs auront, à l'aller, la faculté de s'arrêter à Marseille et de se rendre ensuite à Nice par tous les trains ordinaires (sauf les express) pendant les journées des 25 et 26 Février. — Passé cette dernière date, ils perdront leur droit au parcours de Marseille à Nice, mais ils pourront reprendre le train de retour à son passage à Marseille.

On pourra se procurer des billets pour ce train de plaisir, tant à Paris qu'à Lyon, à dater du 1er février.

Pour plus de renseignements, voir les affiches publiées par la Compagnie.

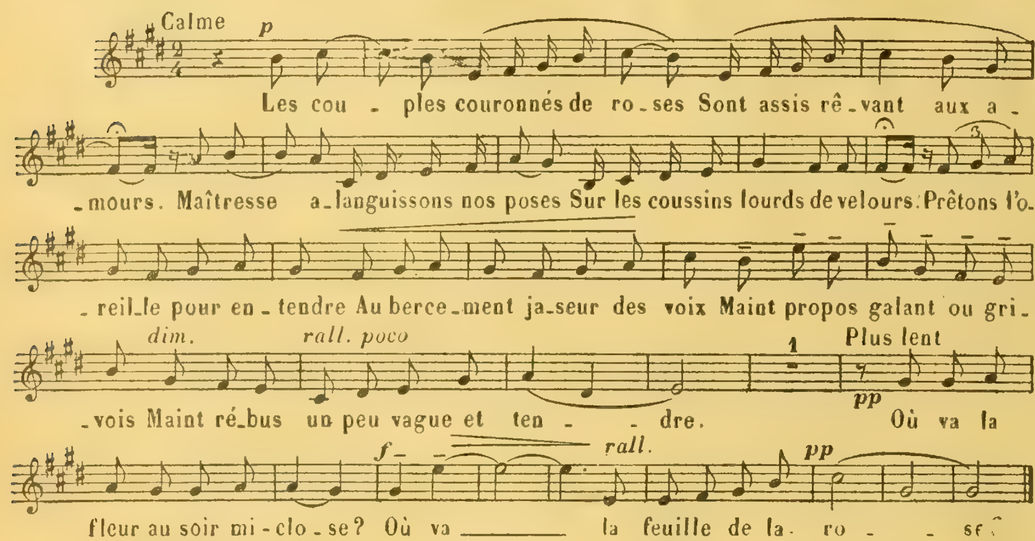
Le Gérant: E. RORERT

Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (en formation) BRUAUX, 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polich. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, ppre.)

Le Banquet

Chanson inédite de MAURICE BOUKAY. Musique de L. GIBAUX-BATTMANN





I

Les couples couronnés de roses
Sont assis, rêvant aux amours :
« Maitresse, alanguissons nos poses
» Sur les coussins lourds de velours !
» Prêtons l'oreille pour entendre,
» Au bercement jaseur des voix,
» Maint propos galant ou grivois,
» Maint rébus un peu vague et tendre :

» Où va la fleur au soir mi-close ?
» Où va la feuille de la rose ? »

II

Regarde ! Une feuille de rose,
De quelque couronne neigeant,
Sur l'or mousseux du vin se pose
Au ras de la coupe d'argent.
Sans voir la feuille, une marquise
Un peu grise, ayant trop parlé,
La boit avec le vin perlé
Dont la saveur lui semble exquise.

« Où va la fleur au soir mi-close ?
» Où va la feuille de la rose ? »

III

Ainsi, mignonne, après les fièvres,
Puisse, au banquet du dernier jour,
S'effeuiller non loin de tes lèvres
La fleur de mon dernier amour !
Oubliant mes vers et ma prose,
Puisses-tu, le regard distrait,
Boire, en souriant, d'un seul trait,
La coupe avec la feuille rose !

« Où va la fleur au soir mi-close ?
» Où va la feuille de la rose ? ».



(Dessin de Balluriau)

7e ANNÉE. — N° 8*
Édition de Paris : 5 Centimes
19 FÉVRIER 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS
GIL BLAS Quotidien
3 mois { PARIS.......... 13 fr. 50
DÉPARTEMENT.. 16 »

Prix du Numéro
PARIS ET PROVINCE....... 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
9, rue Glück, Paris

Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré

	France	Étrang.
Trois mois.....	1 fr 50	2 fr. 50
Six mois.......	3 fr. »	5 fr. »
Un an	6 fr. »	10 fr. »

PENDANT LA CURE, par LÉO TRÉZENIK



(Dessin de Steinlen)

Pendant la Cure

Était-elle brune? Certains le prétendaient, s'appuyant sur ce fait que ses cheveux avaient le lustre et l'intensité de noir de l'aile du corbeau.

Était-elle blonde? On eût tout aussi bien pu l'affirmer, avec ceux qui faisaient remarquer ses yeux glauques, profonds comme la mer dont ils reflétaient la couleur, et le satin rose, à grain serré, éblouissant et transparent, qui lui servait de peau.

Son médecin, plus brutal, l'avait déclarée phtisique. Au premier degré seulement, c'est vrai, — des craquements crépitaient, à l'inspiration, au sommet du poumon gauche, — mais il n'était que temps d'enrayer la maladie et d'empêcher l'éclosion des tubercules; aussi il lui avait ordonné une cure de petit lait, en mai, trente jours seulement, pas un de plus, pas un de moins, à la campagne, dans une petite ville de l'Orne, où il avait des amis auxquels il recommanderait particulièrement sa jolie cliente.

Elle avait fait la moue et froncé, devant l'ordonnance, l'arc touffu de ses sourcils de velours. Mais il fallait obéir, et, laissant à Paris ses deux enfants à la garde de son mari, retenu par son commerce, elle, Bérangère, un joli nom qu'elle portait à ravir, était venue s'installer à Montué-sur-Huisne, résignée à l'ennui de ces trente jours à passer sans distraction probable, dans ce *trou* de dix-huit cents habitants, très vraisemblablement plus bourgeois les uns que les autres.

Une chose la consola un peu en arrivant, c'est que sa chambre, à l'Hôtel de la Poste, situé tout au bout de la petite ville, en bas de la rue des Moulins, ouvrait ses deux fenêtres sur une perspective égayante et rieuse. La route, large et blanche, commençait là, bordée de deux rangées de platanes dont les branches étaient presque toutes, déjà, habillées de leurs feuilles. La rivière coulait à deux pas de l'hôtel, s'étranglait soudain sous un pont de pierre à deux arches et s'élargissait presque immédiatement, pour s'allonger, tranquille et miroitante, le long d'une promenade superbe plantée d'immenses peupliers séculaires et gazonnée tout à neuf par le tapissier Printemps.

Elle devint presque gaie à l'espoir de ces délicieuses après-midi qu'elle entrevoyait, passées, sur son pliant, à regarder couler l'eau en faisant du crochet.

Le dimanche venu, elle voulut aller à la messe, par désœuvrement. Et puis, songeait-elle, à la campagne il faut faire comme tout le monde. Elle ne voulait pas *choquer* ces braves gens.

La propriétaire de l'hôtel lui offrit une place dans son banc, qu'elle accepta, se souciant peu de s'asseoir sur une chaise, au bas de l'église, pêle-mêle avec les paysans venus à la ville pour le marché et traitant presque tout haut, pendant l'office, de leurs petites affaires.

Bérangère arriva juste au moment où la procession, enfants de chœur en tête, chantres au milieu et vicaire en queue, faisait le tour des nefs. Elle réprima à grand'peine un sourire en voyant passer, grotesque sous sa chape effiloquée, le sacristain qui soufflait dans un énorme ophicléide pour accompagner le nasillement des chantres.

Cette impression toutefois passa vite. Elle avait aperçu le vicaire, qui, de son côté, avait coulé un regard rapide vers cette paroissienne piquante, rebondie et étonnée qu'il n'avait pas vue encore.

— Tiens! mais il est joli! songea-t-elle.

Grand, les cheveux longs rejetés en arrière et bien plantés sur son front haut, la figure énergique et l'œil hardi, le nez droit sur une bouche aux lèvres fines, un peu bleuies par le rasoir, le vicaire avait ce qu'on est convenu d'appeler une tête *à caractère*.

Distraction comme une autre, huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle trouva amusant d'aller à confesse à lui. Elle se promettait comme une sensation nouvelle, mal définie, dans ce tête-à-tête absolu avec ce beau garçon à qui elle chuchoterait ses petits péchés mignons, plus ou moins fantaisistes, dans le silence du confessionnal.

Elle qui, à Paris, s'était peu à peu déshabituée de ses « devoirs religieux », ridiculisés sourdement par un mari athée, elle n'avait vu tout d'abord qu'une partie de plaisir un peu spéciale mais « drôle », comme elle disait, dans ce projet de confession qui lui était venu tout à coup.

La seconde fois qu'elle y retourna, elle eut comme un pressentiment qu'il y avait mieux à faire, que le plaisir pouvait devenir intense et la distraction terrible... pour un autre. Et presque instinctivement, sans raisonner ce qu'elle faisait, elle mit sa robe « bronze » dont le décolletage en carré, voilé par une gaze fine qui n'était qu'une loupe pour l'œil, laissait voir les deux seins, frileusement serrés l'un contre l'autre et semblables, avec leurs deux rondeurs roses, aux fesses satinées d'un enfantelet. Et cela sentait irrésistiblement bon, car elle avait eu soin d'y glisser un sachet d'héliotrope dont le parfum pénétrant rayonnait autour d'elle.

Il n'y avait personne quand elle arriva dans la petite église, mystiquement éclairée par un jour discret que tamisaient au passage les verres multicolores des vieux vitraux poussiéreux.

Le prêtre, mandé par elle, arriva presque aussitôt. Il ouvrit la porte du confessionnal et mit son surplis blanc, sans manche, pendant que Bérangère s'agenouillait avec un bruit de robe froissée bouillonnant et débordant par-dessous le rideau de serge verte, jusqu'à ses petits talons qui montraient coquettement leurs pointes sous le flot des dentelles du jupon et des volants de la robe. Le confessionnal était baigné tout entier dans une atmosphère grisante d'héliotrope.

Le guichet s'ouvrit, et le regard de Bérangère rencontra les yeux du prêtre qui ardaient dans l'ombre.

La confession commença. La fantaisiste pénitente avait préparé pour cette séance le récit le plus émotionnant d'un rêve étrange qu'elle dit avoir eu la nuit dernière; elle voulait savoir jusqu'à quel degré elle était responsable de ce dérèglement d'imagination, jusqu'à quel point c'était péché de s'être complu dans la... contemplation de ces... tableaux que le démon, bien sûr! avait, la nuit, fait passer devant elle. Et elle trouvait des mots adorablement transparents et des expressions sataniquement chastes, pour peindre au pauvre vicaire qui, de sa vie de confesseur, n'en avait jamais tant entendu, le désordre de ses sens pendant ce rêve terrible, et l'émotion bouleversante qui l'avait toute troublée et dont à l'heure actuelle elle gardait encore la vibration.

En vérité, cette vibration avait dû se propager jusqu'au vicaire, car, lorsqu'elle eut fini, le « mon enfant » qui sortit de ses lèvres fut prononcé d'une voix si tremblante et si altérée qu'elle l'entendit à peine.

Enfin, elle sortit, troublant la quiétude de la vieille église du froufrou de sa robe et laissant à sa suite un long et persistant sillage.

Elle ralentit le pas dans la grande allée d'ormes qui va de l'église au presbytère, pressentant qu'il la suivait de l'œil; puis, tout à coup, sûre qu'il était là, derrière, à vingt pas, les yeux sur elle, elle se baissa un peu, cambrant sa jolie taille, ramassa ses jupes avec un geste coquet, les secoua légèrement pour faire tomber le jupon et, dans une éclaircie rapide, montra sa jambe qui se dessina un instant, noire sur blanc, flèche du Parthe qui s'enfonça jusqu'aux pennes dans le cœur du prêtre; puis elle repartit, de l'air le plus naturel du monde, en tapotant le trottoir de la pointe de ses petits talons de cuivre.

En ville, on commençait à cancanner fort. On trouvait que la Parisienne était bien pieuse, qu'il était au moins bizarre qu'elle allât à confesse deux ou trois fois par semaine et qu'enfin il n'était nullement nécessaire de *s'endimancher* pour cela. Que n'eût-on pas dit si on avait vu, sous la visite bordée de marabout dont elle s'enveloppait chaque fois à dessein, le piège à naïfs, appâté si affriolamment, tendu traîtreusement au milieu du corsage de la robe bronze.

Les mauvaises langues ajoutaient même que jamais le vicaire n'avait été si pâle et que la Parisienne devait certainement être pour quelque chose dans le gonflement de ses yeux et dans le creusement de ses joues. Sa voix qui, jadis, retentissait, sonore et pleine, sous la voûte de l'église, s'était voilée subitement comme s'il y avait par là quelque chose de cassé; et c'était pitié maintenant de l'entendre entonner le *Credo*.

Bérangère, instruite de ces bruits, s'en amusait. Elle n'avait plus qu'une huitaine à passer à Montué-sur-Huisne, et ses trente jours avaient été très remplis. Cependant, s'intéressant au jeu, elle résolut de finir par un coup de maître. Elle sentait bien maintenant le prêtre entièrement conquis, tout à elle. Elle entendait, à chaque confession, sa respiration siffler, haletante et angoissée. Ils avaient peu à peu rapproché leurs têtes de la grille, et, un soir qu'elle y avait, comme par mégarde, appuyé son front, elle avait senti une haleine chaude lui courir dans les cheveux tout à coup. Le jugeant arrivé au point voulu, elle s'en alla, la veille de son départ, une dernière fois à confesse.

— Mon père, lui dit-elle, j'ai aujourd'hui une grave communication à vous faire, et j'ai ce doute horrible que vous ne puissiez me donner l'absolution. J'aime un prêtre. Oh! je sais, continua-t-elle, feignant de se méprendre sur la signification du tressaillement qu'avait eu le vicaire, je comprends la profondeur de mon crime; aussi est-ce un conseil que je viens vous demander et non pas le pardon; c'est au directeur que je parle et non au confesseur.

Et elle se cacha la tête dans ses mains en sanglotant.

Un silence s'était fait, terrible... Enfin, le prêtre murmura d'une voix à peine distincte:

— Revenez demain, madame... Je... j'ai besoin de réfléchir.

Le lendemain, Bérangère quittait Montué-sur-Huisne, toute guillerette et toute heureuse d'avoir si bien occupé ses trente jours.

Elle avait fini sa cure de lait.

LÉO TRÉZENIK.

ANÉMIE ET SURMENAGE

Dans la «Gazette des hôpitaux,» le docteur Scaglia recommande l'emploi du vin Mariani comme souverain réparateur des énergies vitales suspendues ou abolies. « Ses propriétés stimulantes, dit-il, pourront être utilisées dans ces états intermédiaires de la santé qui conduisent fatalement à l'anémie, le surmenage physique ou moral, la fatigue cérébrale due à l'excès de travail ou de plaisir, l'énervement qui frappe les habitants des grandes villes à la suite des écarts de régime et de l'hygiène incomplète qui leur est imposée par leur situation. »

LES POÈTES DE L'AMOUR

LA GROTTE

Nous étions trois, jadis, Faunes de la Forêt.
Nos bouches ont mordu les grappes et le lait
Qui comblent la corbeille et caille dans la jatte;
Nos barbes de poil jaune et nos clairs yeux d'agate
Apparaissaient dans l'ombre au détour des sentiers
Et nos dents blanches, aux pommes que vous jetiez,
Filles! en nous fuyant, riaient de votre fuite.
Nous mêlions l'olive à la châtaigne cuite
Et le soleil faisait nos cornes toutes d'or,
Et nos flûtes, parmi les fleurs où elle dort,
Eveillaient au matin la fontaine engourdie.
Nous riions en regardant la parodie
Que font de notre allure et de notre maintien
Les boucs dansant parmi les troupeaux et les chiens
Qui bêlent à la file et jappent vers la lune,
Et les feuilles tombaient des arbres, une à une,
Ou la neige des fleurs embaumait les vergers,
Car Septembre au pas lourd, Avril au pas léger,
Marchent par les chemins de l'An et de la Vie.

Hélas! les Dieux méchants ne sont pas sans envie
Et des trois faunes nés de l'antique forêt,
Deux sont morts et tu peux, à travers les cyprès,
Voir au marbre leur buste au-dessus de la gaine
Se dresser, côte à côte, auprès de la fontaine.
Au socle on a sculpté des feuilles et des fruits.
Ils sont là-bas, au bout du sentier que tu suis,
Voyageur, et salue en passant leur mémoire!

Pour moi, j'habite au seuil de cette grotte noire
Et j'ai fui la forêt, la plaine et les jardins,
Le doux soleil, jadis tiède et clair sur mes mains.
La prairie et le foin coupé où l'on se couche,
Silencieux, avec une rose à la bouche,
En regardant passer au ciel bleu les oiseaux;
J'ai fui la source vive et j'ai fui les roseaux
Où je coupais jadis mes flûtes merveilleuses,
Et de toutes, hélas! de qui la tige creuse
Jasait de ma gaîté en chantant par ma voix,
Je n'ai gardé que celle-là, et je m'asseois,
De l'aube au soir, au seuil de la grotte, et tourné
Vers sa nuit sépulcrale à mon songe obstiné
J'emplis l'antre, à jamais, de ma plainte éternelle,
Et j'écoute chanter sa ténèbre, et je mêle
Corbeau noir exilé des divines colombes,
L'écho de ma jeunesse aux échos de son ombre!

HENRI DE RÉGNIER.

...e Rire du Sphinx

— Petite Hildé, tu viendras ce soir à la huitième ...re au bas faubourg, murmura Kaloukli à l'oreille ...a jeune fille à l'instant où elle le croisa sur la ...ce du marché, portant sur l'épaule une outre de ...u de bouc qu'elle venait de remplir d'eau fraîche ...a fontaine.

— Oui, au bas faubourg, répondit Hildé d'une voix ...ne, presque grave.

— Tu sais, précisa Kaloukli, devant la boutique ...djïeir, celui qui a fait pour toi les babouches que ...e donnai à la dernière lune.

— Je sais, répéta Hildé sans se départir de sa tran...llité, devant la boutique d'Odjïeir.

...t comme pour la tenter plus sûrement, Kaloukli ...uta :

— J'apporterai du miel des ruches du palais du Roi ...n gâteau d'orge, celui que tu aimes, que ma mère ...étri ce matin.

— A la huitième heure, répondit simplement Hildé, ...lle s'éloigna d'un pas lent et assuré.

...ildé était une grande enfant, à peine une femme. ...plaisir que les vieillards avaient à la voir passer ...it fait d'une sorte d'acidité agréable. Elle avait la ...che petite et les lèvres semblables à des roses ...lées, les yeux teintés de vert, le regard oblique et ...çant, les gestes menus, de grâce étriquée. Son ...ps était souple et gracile sous la longue tunique ...ue toute droite appliquée par le vent le long de ... jambes grêles, que l'on devinait nerveuses et ...sques. Ses longues mains étaient terminées par ... ongles bizarrement découpés en forme d'amandes ...frottés au safran, et ses cheveux noirs et luisants ...ient noués sur la tête par deux brins de jonc fleu... Une mèche pendait sur son cou bronzé, velouté ...n duvet fauve. A chaque pas ses hanches saillaient, ...monieuses et provocantes, et sa poitrine tremblant ...eine tendait l'étoffe légère de sa robe. Entre ses ...res, fruits mûrs d'hier seulement, elle tenait un ...lumeau de paille qui l'aidait à aspirer un peu ...ir frais.

...a soirée était lourde, le ciel de cobalt ; le soleil ...ait de se coucher, et pourtant point de détente ...s l'atmosphère. Les carrières du Mokkatam toutes ...lettes par endroits plongeaient dans l'ombre.

...orsque Hildé eut disparu au détour de la rue ...oite, toute blanche entre ses maisons basses aux ...rasses de chaux vive, Kaloukli jeta sa rame sur son ...aule et descendit vers le Nil. Il tira sur la berge une ...tite barque aux humbles gréements ; puis il enleva ...courte tunique et se mit à enduire de goudron la ...que disjointe de l'embarcation. Un vieux marinier ... visage étrangement tourmenté, aux lèvres minces ...blanches, s'approcha de lui.

...n l'appelait Ha-Kéloubir, ce qui signifie : « le sor...r », le « méchant devin », le « marchand de sorti...es ». On lui attribuait de mauvais désirs, de cou...bles pensées ; on disait de lui : « C'est un espion ...s juges de l'Enfer. » Il méprisait les femmes, et les ...mes le craignaient. Elles pensaient en le rencon...nt : « Fuyons, il nous regarderait en fermant l'œil ...oit, et nous mettrions au monde deux crapauds et ...gros rat. » Et les femmes pressaient le pas et ra...ssaient trois petits cailloux blancs qu'elles gar...ient longtemps dans la main gauche en se tournant ...rs le couchant.

— Tu descends le fleuve cette nuit, Kaloukli ? in...rogea cet homme redoutable.

— Non, cette nuit je ne descends pas le fleuve, ré...ndit Kaloukli sans quitter sa besogne.

— Ecoute, poursuivit Ha-Kéloubir, je veux ton ...n ; tu es beau, tu es brave, ta poitrine est robuste et ...urtant lisse comme la joue d'une petite courtisane ; ...as vingt ans et de la santé, et cependant tu n'es qu'un ...sérable pêcheur ; les petits poissons que tu prends ...ns tes mauvais filets ne t'enrichiront pas ; autant ...udrait ramasser de la fiente de chameau sur le ...and pont. Je veux te prendre sur mon dahabieh ; ...ens avec moi, et laisse là cette méchante barque.

— Cette barque n'est pas méchante, répondit Ka...ukli très simplement ; elle est vieille et usée ; mais ...tte barque appartient au père d'Hildé... J'aime ...ldé...

— Hildé n'est qu'une femme, petit. Oublie-la, elle ...t pauvre et maigre comme une anguille.

— Que m'importe, puisque je l'aime ! Hildé d'ailleurs ...t belle et douce, répondit Kaloukli. Elle aussi ...'aime, elle me l'a dit ; elle me le dira ce soir encore ...ns la campagne.

— Ce soir, ricana le vieillard, il y aura trop de lune.

— Je la verrai mieux, et je serai plus heureux en...re.

— Eh bien, pauvre petit, répliqua Ha-Kéloubir ...ec une pitié feinte, sache que tu es aussi naïf qu'un enfant ou qu'un vieillard. Je l'ai vue hier vers cette heure-ci, sous l'arche du petit pont de bois qui franchit le marigot d'Iglibi. Elle embrassait à la bouche ton frère Mouskemsir.

— Tu mens, Ha-Kéloubir, conclut paisiblement le jeune pêcheur. Mon frère n'embrassait pas Hildé à la bouche. Mouskemsir sait que j'aime Hildé ; d'ailleurs il aime Bedjolé, la servante du Cadi. Bedjolé est belle aussi, mais moins belle qu'Hildé.

— Décidément, petit, ajouta le vieux marinier, tu es à plaindre ; goûte l'eau du fleuve, les prêtres disent que sa source est un dieu et que ce breuvage donne de la raison. Pour l'instant mon ânesse a plus de sagesse que toi... tu ferais la joie des plus simples esprits... S'il t'entendait, le Sphinx lui-même ne pourrait s'empêcher de rire.

— Le Sphinx ne rit pas, riposta Kaloukli scandalisé de ces paroles sacrilèges.

— Il rirait, te dis-je, affirma Ha-Kéloubir. Et le vieux marinier s'éloigna en broyant entre ses dents des feuilles de tabac séché.

Kaloukli, sans se distraire de son travail, murmurait en hochant la tête :

— Le Sphinx ne rit pas... le Sphinx ne rit jamais... Le Sphinx ne peut pas rire...

*
**

Un rayon de lune tremblait sur le marigot d'Iglibi...

Près du petit pont une ombre glissa et rejoignit une autre ombre. Il y eut des mots prononcés à voix basse et des baisers.

— Si ton frère nous voyait ! chuchota une voix.

— Ne pense pas à cela, répondit une autre voix.

— Si, je veux y penser ; cela m'amuse et me fait peur.

— Ne parle pas ainsi.

— Je ne sais pas qui j'aime. Est-ce toi ? est-ce ton frère ? Il me semble que c'est toi, parce que c'est pour moi un plaisir nouveau de te voir. Je crois parfois aussi que c'est ton frère, parce que c'est un plaisir déjà ancien de me rappeler. Comprends-tu ?

— Est-ce Bedjolé ou toi que j'aime ? je suis sûr d'avoir aimé Bedjolé, tandis que toi... C'est justement pour cela que je pense plus à toi qu'à Bedjolé.

— Ce sera bientôt la huitième heure, interrompit la première voix. Je serai en retard, il y a loin d'ici au bas faubourg.

— On n'est jamais en retard. L'attente est un plaisir. Encore ta bouche sur la mienne. Remets ta robe.

— Elle est mouillée, tu l'as laissée tremper dans l'eau.

— Tu la sècheras en courant.

— Adieu.

— Adieu.

Un rayon de lune tremblait sur le marigot d'Iglibi.

*
**

— Est-ce toi, Hildé ?

— Oui, c'est moi.

— Tu as attendu ?

— Non, je n'ai pas attendu.

— Ah ! alors tu étais en retard.

Kaloukli prit les deux mains de la jeune femme et les mit sur ses yeux.

— Je suis aveugle, conduis-moi ; j'irai où tu voudras.

— Allons très loin, veux-tu, Kaloukli ?

— Plus loin, répondit-il doucement.

— Allons au Sphinx...

— Non, non, pas au Sphinx ! où tu voudras, mais pas au Sphinx.

— Je ne veux pas où je voudrai, je veux au Sphinx.

— Non, je t'en prie, petite Hildé, pas au Sphinx.

— Alors je retourne dormir sur les nattes près du foyer, choisis.

— Oh ! je t'en prie, supplia Kaloukli. C'est dangereux : les hyènes sont méchantes au printemps.

Hildé éclata de rire.

— Tu as peur, tu es un petit garçon. Veux-tu que je te conduise à ma mère ? Elle allaite mon petit frère, qui est né au dernier Rhamadan.

— Je n'ai pas peur, Hildé, et il sera fait comme tu le veux.

Ils partirent dans la nuit. De l'autre côté du Nil, ils s'assirent, attendant que la lune fût plus haute. Puis ils reprirent leur course.

— Nous ne serons pas au Sphinx avant la onzième heure ; tu seras fatiguée, Hildé ; tes pieds saigneront.

— Mes pieds ne saigneront pas ; n'aie pas peur de cela. Quelqu'un qui est presque un homme doit n'avoir peur de presque rien.

— Je n'ai peur de rien.

— Si, tu as peur.

Et elle se serra contre lui.

Un vent tiède se leva, qui semblait suivre le courant du fleuve.

— Non, je n'ai peur de rien, affirma de nouveau Kaloukli.

— De rien, interrogea insidieusement Hildé, qui sentait bien qu'il mentait et qu'une crainte vague, mystérieuse, lui glaçait le cœur.

— De rien, persista Kaloukli, puisque la seule chose que je craigne est impossible.

— Ce que l'on craint n'est jamais impossible, sans cela on ne la craindrait pas, répartit Hildé ; allons, dis-moi cette chose terrible.

— Tu rirais de moi.

— J'ai de jolies dents. Et elle lui prit la main, qu'elle posa sur son épaule nue.

— Hé bien ! reprit Kaloukli avec quelque hésitation, j'ai peur que le Sphinx...

Il n'osait achever.

— Que le Sphinx ?... continua-t-elle.

— Que le Sphinx ne rie. Ha-Kéloubir m'a dit que le Sphinx riait. Ha-Kéloubir est sorcier... Et j'ai dit que le Sphinx ne rirait pas, que le Sphinx ne riait jamais, que le Sphinx ne pouvait pas rire. Et maintenant que je vais avec toi vers le Sphinx pour baiser ta bouche à son ombre gigantesque, j'ai peur que le Sphinx ne rie. Il peut rire. L'âme d'un dieu l'habite, disent les prêtres.

Hildé fut prise d'une joie si folle, si exubérante, si insurmontable que la confusion de Kaloukli alla jusqu'à la crainte de la voir s'évanouir.

Cette hilarité le calma, et il pensa : « Je suis fou, je n'ai plus mon bon sens ; l'amour me possède et m'a pris toute ma raison ; les pierres ne rient pas... le sourire que les sculpteurs sacrés ont voulu mettre sur le visage des dieux est à jamais figé... »

Mais Hildé le harcela de plaisanteries.

— Le Sphinx rira avant toi, pauvre petit enfant ! c'est certain Tu verras, nous le ferons rire, nous lui dirons tant de bêtises qu'il ne pourra pas garder son sérieux. Tu verras, tu verras.

Et de plus belle Hildé battait des mains en poussant mille petits cris.

Les crapauds noirs, sur leur passage, sautaient dans les mares endormies ; les palmiers se balançaient lentement sous la brise ; le bruit du fleuve arrivait par instants dans des bouffées de vent.

Des bandes d'oiseaux aux longues ailes blanches striaient la nuit de leur course légère et muette. Le sable fin grinçait sous les pas des jeunes voyageurs. Des étoiles, gouttes de lait à peines brillantes, se levaient au ciel ; la lune montait.

Au delà des champs calmes faits de roseaux et d'ajoncs s'étendait le désert, d'or froid, d'or éteint sous la clarté bleuâtre qui l'inondait. Dans les herbes il y avait comme des frôlements, les épis de maïs semés par le Khamsin au bord des fossés humides s'entre-choquaient avec un bruit lourd.

Hildé se taisait.

Kaloukli l'écoutait se taire.

Soudain une masse énorme, prodigieuse, dont le sommet se perdait dans l'obscurité du ciel, se dressa immobile, sereine, surgissant au-dessus du désert comme un formidable vaisseau au-dessus des eaux de la mer.

— Le Sphinx, dit simplement Kaloukli en étendant la main.

Hildé se contenta de répondre :

— Nous y serons bientôt. Comme il est grand ce soir !

— Oui, il est encore plus grand que de coutume, remarqua Kaloukli.

— C'est parce qu'il va rire, plaisanta la jeune femme.

— Ne dis pas cela, je t'en conjure, implora Kaloukli. Et doucement il demanda :

— Lèvres.

Elle lui donna sa bouche.

— A présent, continua-t-il, tu peux me dire tout ce que tu voudras.

Elle sourit, heureuse de calmer à son gré la crainte superstitieuse de son amant.

Maintenant leurs pieds nus s'enfonçaient dans le sable, ils avançaient plus lentement.

Un feu follet s'alluma sur la vase chaude de la dernière mare et courut vers le désert où il s'évanouit.

Hildé s'élança, voulant l'atteindre, et dans sa course tomba. Elle resta à terre. Kaloukli s'agenouilla, baisa ses mains, ses bras, son cou, et la prit sur ses épaules.

Les yeux perdus dans la nuit, Hildé jouait ses longs doigts dans les cheveux crépus du jeune homme.

Elle lui dit :

— Tes cheveux sentent bon ce soir ; tes épaules sont robustes. La nuit est belle. Tu verras... il est doux de s'aimer.... tu verras.

Et ils se turent.

Les salamandres devant eux s'enfuyaient sur le sable tiède.

Dans l'atmosphère qui semblait comme un désert de silence la voix d'Hildé s'éleva un peu nasillarde et traînante.

Elle chantait :

« Le Sphinx est la face du Soleil au moment où il passe du signe du Lion au signe de la Vierge. C'est pour cela qu'il ne peut pas mourir.

« Le Sphinx est l'union mystérieuse et sacrée d'Isis, douce et gracieuse, et d'Osiris fort et puissant. C'est pour cela que ses griffes sont solides comme la pierre aux flancs de la montagne et que sa poitrine est harmonieusement bombée, elle qui fut moulée dans la coupe des dieux. »

Maintenant le colosse les dominait, projetant sur le désert une immense ombre bleue. Du front, le Sphinx paraissait toucher les étoiles; ses pattes étendues sur le sable semblaient de hautes montagnes, et sa croupe la première marche du ciel.

Hildé ne chantait plus, tout était redevenu silencieux.

— Quelque chose a bougé, s'écria soudain Kaloukli.

— Ce sont des dattes mûres qui tombent sur le sol dans le bois de Memphis, répondit Hildé.

— Ah ! oui, c'est cela ; tu as raison, petite Hildé, c'est bien le bruit des dattes mûres qui tombent sur le sol.

D'un pas lent ils longeaient la masse du Sphinx. Lorsqu'ils eurent franchi l'immense patte enfouie dans le sol, Kaloukli posa à terre la jeune femme. Comme un jeune et gracieux serpent, elle rampa et vint s'adosser au colosse de pierre.

Elle étendit les mains en avant. Kaloukli s'agenouilla, prit les mains et les posa sur ses oreilles.

— Il n'a plus peur, dit-elle ; il n'entend plus. Hou ! Hou !

L'aboiement d'un chacal répondit, lointain.

— Je n'ai jamais eu peur, tu es une méchante ; tu veux me faire de la peine.

— Jamais eu peur ! Tu as oublié ; tu te vantes maintenant. Jamais eu peur ! Souviens-toi... et le rire du Sphinx ?

D'un joli geste, la paume en l'air, en agitant les doigts, elle montrait l'énorme face de cette sorte d'animal divin aux formidables assises, éternel et muet gardien du désert.

Kaloukli leva les yeux.

— Eh bien, rit-il ? interrogea Hildé.

Kaloukli ne répondit pas... ; il vint vers elle et voulut la saisir. D'un bond elle lui échappa. Il la rattrapa, et la couvrit de baisers sur la nuque.

Elle poussa de petits cris de fâcherie et de plaisir.

— Assez, assez ! Finis Kli-Kli, ou je ne te suivrai plus.

Dans ses bras il la retourna, mit ses lèvres sur les siennes, et, bouche à bouche, murmura :

— Tu me vois, dis ?

— Oui, je te vois ! Tu es vilain, tu abuses de ta force. Tu sais bien que je t'aime pour de rire.

Il fit le geste de pleurer.

— Mais je t'aimerai pour de vrai dès que le Sphinx aura ri. On va jouer à le faire rire. Et elle ramassa à terre une poignée de sable, en criant :

— Tiens, vieux lion, vieux loup, voilà du loukhoum pour ta gueule !

Et elle lança le sable qui crépita contre l'immense torse de porphyre.

— Manqué, dit-elle.

Alors elle croisa les mains derrière le dos, et avec un enjouement impayable :



— Bonjour le pacha, bonjour l vieux Turc aux grosses mamelles. Co cou, ah ! le voilà !

Kaloukli ne bougeait pas.

— Eh bien ! tu ne dis rien ? toi, c n'est pas du jeu. Donne-moi des dattes.

Il lui tendit une poignée de fruit En un instant elle les eut dévori et, ramassant tous les noyaux, dan un effort comiquement démesuré, el les lança en l'air.

Le bruit des petits chocs s'égrena

— Mais il est plus sérieux que grand vizir, plus sérieux que le p triarche d'El-Ayhar. Attends un pe

Elle se mit à danser avec mille co torsions on ne peut plus plaisant mettant ses doigts dans la bouche ramenant les extrémités sur les ye en une grimace de masque exotiqu se jetant à terre et s'y roulant, p s'agenouillant et balançant son co de droite et de gauche selon la cade d'une psalmodie pieuse.

La lune, au plus haut point de course, éclairait la face gigantesq du Sphinx impassible et superbe. l bruit lointain de brise agitant les pa niers troublait à peine le grand s lence, un silence qui semblait fait po l'immensité du désert.

Epuisée, Hildé vint se coucher co tre la patte du monstre. Kaloul s'étendit à ses côtés.

— Eh bien ? lui dit-il.

— Eh bien, il ne rit pas, il est mauvais humeur; il boude; aucu folie ne peut le faire rire !

Et elle se plaignit en faisant claq sa langue contre son palais :

— J'ai soif, ajouta-t-elle.

Kaloukli lui tendit une banan qu'Hildé en une seconde dépouilla sa gaine rugueuse. Elle la prit en ses dents et s'approchant de Kalou le força à saisir l'autre extrém entre les siennes. A mesure que deux jeunes gens dévoraient le fr leurs lèvres se rapprochaient; bient elles se joignirent, et elles rirent de rencontrer.

Sous la taille souple de Hildé, K loukli passa son bras nu.

Une grande paix tombait sur désert. La brise plus forte se char de lourds aromes, se fondit en lo taine musique.

— Petite, petite! murmura Kaloul presque à voix basse.

Hildé ferma les yeux, dégagea s épaule de sa simple robe.

— Tu es jolie, plus que la plus jo Ne bouge pas. Viens tout près moi... plus près, plus près encore.

Et maintenant ce n'était plus petite gamine de tout à l'heure, gambadait et riait comme une d seuse du marché d'Alexandrie, m une femme soudainement révélée le désir qui montait à ses lèvres, à yeux dont il incendiait les cham clairs, qui gagnait ses bras, ses mai frémissantes, et son petit corps to entier nerveux et souple, agité frissons et de sursauts.

A demi pâmée, frôlant des lèvr le cou du jeune homme, elle chant nait d'une voix très douce :

— Kli-Kli, mon Kli-Kli !

Elle ne riait plus, ne souriait L'allure grave dont s'ennoblit la p folle volupté au seuil du bonheur p sique la rendait soudain sérieuse.

Et lui simplement, par besoin sincérité, lui disait à l'oreille :

— Je suis heureux, Hildé, très he reux ; tu n'es pas aussi heureuse q moi.

Elle protesta :

— Oh ! si, je suis très heureu Kli-Kli. Ta peau est aussi douce celle de Bedjolé, et tes bras sont forts. Comme tu me serres con toi, comme tu m'aimes ! Moi aussi. sais, je t'aime ! je le sens bien ma tenant, je t'aime beaucoup plus, beaucoup, tout à fait, pour toujou tu entends, pour toujours.



— Je te crois, Hildé, je te crois ! Mais dis-le encore plus près.

Et elle répéta :

— Pour toujours !

Le silence fut brusquement déchiré par un cri formidable. On eût dit un prodigieux éclat de rire; il eût semblé que le désert tout entier riait. Le sol en fut ébranlé, les roseaux s'agitèrent autour des mares, les palmes s'entrechoquèrent dans les bois.

Affolés de frayeur. les deux jeunes gens prirent la fuite. Kaloukli se retourna et subitement s'arrêta, tandis que Hildé continuait sa course éperdue vers la ville.

Très distinctement il vit la face gigantesque du Sphinx secouée par une effroyable gaîté.

La bouche largement ouverte laissait voir des dents dont chacune était aussi grande qu'une montagne ; les yeux, profonds comme le gouffre de la mer, regardaient, animés d'une titanesque joie, le petit pêcheur agenouillé dans le sable, et la poitrine de porphyre du monstre était agitée par les hoquets de cet indicible sourire.

Alors Kaloukli se redressa, désespérément leva les bras au ciel, courut au Sphinx, le tourna, s'aidant des mains et des pieds, gravit la croupe colossale, franchit rapidement l'échine, parvint au col, gagna la tête, et, étendant les mains en avant, se jeta dans le vide.

Dans la froide et blanche lumière d'un rayon de lune, ce fut un petit point noir qui voltigea, une poussière.

*
**

Faiblement le soleil dora de rose les sables à l'horizon, les courlis crièrent vers le Nil.

A pas lents, dans le demi-jour, une femme s'avançait vers le Sphinx. Elle s'arrêtait souvent, ses épaules tremblaient. Elle était sans doute saisie par le froid du matin.

Comme si elle avait peur qu'on l'entendît, elle cria à voix couverte :

— Kaloukli, Kaloukli.

Le hurlement de la hyène surprise par le jour au milieu du désert répondit seul.

Elle pensa :

— Les hyènes sont méchantes au printemps.

Et comme la première fois elle appela doucement :

— Kaloukli, Kaloukli.

Elle leva les yeux vers le Sphinx, et elle aperçut sa face impassible qui se teintait de pâles violettes sous les feux de la pointe d'aurore. Soudain dans le sable elle vit comme deux points brillants qui la regardaient.

Et elle répéta de nouveau :

— Kaloukli, Kaloukli.

Les deux points brillants flambèrent, il lui sembla que c'étaient deux yeux qui dardaient sur elle leurs prunelles étincelantes.

Saisie de terreur, la jeune femme s'éloigna rapidement et reprit en courant le chemin qui mène vers le Nil.

*
**

— Mouskemsir, Mouskemsir.

— Qui frappe ?

— C'est moi, Hildé. Ouvre.

— Toi, à cette heure ? Que va dire Kaloukli ?

— Il ne dira rien, je ne sais pas où il est. Il m'a perdue.

— Où t'a-t-il perdue ?

— Au Sphinx.

— Au Sphinx ?

— Oui, j'ai peur.

— De quoi donc as-tu peur ?

— J'ai vu dans le sable quelque chose qui brillait, qui regardait comme des yeux.

— Petite folle, ce sont des pierres de lune qui étincelaient au soleil levant.

— Tu crois ?

— Mais oui, tu es une enfant. Mais tu es belle, je t'aime. Viens. J'ai un beau lit de fougère.

— Non, je ne viendrai pas.

— Tu viendras, puisque tu ne sais pas qui tu aimes, de moi ou de Kaloukli.

— Maintenant, je le sais. C'est Kaloukli que j'aime. Je l'aime beaucoup, de tout mon cœur. Tu ne peux pas te figurer comme je l'aime.

Et anxieusement, elle ajouta :

— Ce sont bien des pierres de lune, n'est-ce pas ?

— Bonsoir, tu es folle.

Et Mouskemsir ferma sa porte,

*
**

La barque qui appartient au vieux pêcheur dont Hildé est la fille n'a pas été goudronnée depuis longtemps. La coque est toute disjointe. A la crue prochaine l'eau envahira la petite embarcation.

Ha-Kéloubir a refusé de l'acheter pour une menue monnaie d'argent. Seulement sur la quille il a tracé ces mots : *Le Sphinx a ri.*

Hildé ne vient plus jamais sur le port. Les pêcheurs s'en plaignent, car Hildé est chaque jour plus belle. Un marchand de Syrie l'aime et lui donne de l'or. Elle est vêtue comme autrefois, simplement ; mais au cou elle porte toujours un collier de pierres de lune.

ROBERT DE FLERS



NAUFRAGE

Ce n'était pas seulement les longues et fines bouclettes où ce front de petite fée rieuse se noyait en un flot de blondes clartés, ce teint de fleur, cette bouche pareille à quelque délicat coquillage, l'innocence suprême que révélaient ces brusques rougeurs, ces gestes un peu gauches, ces questions ingénues qui avaient assagi et conquis le cœur de Georges d'Hardenne, — cœur ombrageux, que toute apparence de joug effrayait, mettait aussitôt en déroute, cœur instable, ouvert aux tentations, cœur réfractaire aux attachements durables où d'incessants passages de femmes ne laissèrent pas plus de traces que sur une grève balayée par les vagues.

Ce n'était pas le rêve d'une vie de tendresses, d'apaisement, le besoin d'aimer et d'être aimé que l'homme de fête et de décor, quoi qu'il en ait, éprouve entre trente et quarante ans, l'insurmontable lassitude du cercle de plaisir où l'on a tourné comme un cheval de cirque, le trou que creusent dans l'existence d'un garçon les mariages de camarades qu'en son égoïsme il assimile à des désertions, les envieuses nostalgies que lui donne leur bonheur, qui l'avaient décidé à écouter enfin les prières et les conseils de sa vieille maman, à épouser Mlle Suzanne de Gouvres, mais surtout le mirage qu'il avait eu en voyant cette jeune fille jouer avec les tout petits, les couvrir de caresses, les câliner avec au fond de ses prunelles limpides une lueur d'extase, en l'écoutant parler des joies et des angoisses que devaient avoir celles qui sont vraiment mères — le mirage de la maison heureuse où l'on se sent revivre en d'autres êtres, de la maison qui chante, qui rit, qui est comme pleine d'oiseaux.

Il aimait en effet les enfants comme d'autres aiment les bêtes. Ils l'intéressaient ainsi qu'un spectacle délicieux. Ils l'attiraient. Il était doux, complaisant, patient avec eux, leur inventait des amusettes, les prenait sur ses genoux, ne se lassait pas de les entendre babiller, de suivre l'éveil progressif de leurs instincts, de leur intelligence, de leurs petites âmes si frêles.

Il allait s'asseoir au parc Monceau et dans les allées de square pour les regarder jouer, pour les sentir s'ébattre, gazouiller autour de lui. Et par moquerie, quelqu'un, une maîtresse jalouse ou des amis gouailleurs, lui avaient un jour envoyé un magnifique bonnet de nourrice aux longs rubans de moire rose.

D'abord il subit le charme qui émane des premières intimités, des premiers baisers, se donna tout entier à l'éducation amoureuse qui lui révélait comme une vie nouvelle et le passionnait. Il ne songeait qu'à aviver l'éperdue tendresse que lui témoignait sa femme, se consumait en une adoration perpétuelle. Les sensations de Suzanne, les métamorphoses de ce cœur virginal qui s'animait, qui s'éclairait de soudaines lueurs, qui vibrait, ses élans, ses pudeurs, ses émois lui étaient autant de délicieuses surprises. Il éprouvait cette joie fiévreuse du voyageur qui découvre quelque merveilleux Eden et en perd la tête, tombe en des extases sans fin. Et parfois, avec un long regard de reconnaissance et d'orgueil qui s'aimantait aux yeux si doux, si limpides, si bleus de Suzanne, lui ployant la taille d'une étreinte affolée, la serrant si fort contre sa poitrine que la jeune femme en était angoissée, il s'écriait :

— Ah! je suis sûr qu'il n'y a nulle part sur la terre deux êtres qui s'aiment autant que nous nous aimons, qui soient aussi heureux que toi et moi, ma jolie!

Des mois d'absolue possession, des mois d'enchantement se succédèrent sans que Georges se reprît, sans que quelque lassitude se mêlât à la violence de leur amour, sans que s'éteignît ce feu de joie.

Puis tout à coup il cessa d'être heureux et, malgré les efforts qu'il faisait pour dissimuler le malaise insurmontable dont tout son être était envahi, devint comme un autre homme, inquiet, s'irritant pour des riens, morose, toujours et partout ennuyé, quinteux, ne sachant plus ce qu'il voulait. Quelque chose lui manquait, empoisonnait maintenant les tendresses qui avaient été ses délices, le détachait chaque jour davantage de sa femme, lui donnait le dégoût de son intérieur. Et cette vague souffrance se précisa peu à peu dans son cœur, s'y enfonça, s'y planta comme un clou de calvaire. Il n'avait pas atteint son but. Il sentait la lourdeur de la chaîne, comprenait qu'il ne s'accoutumerait pas à une telle existence, qu'il ne pourrait ni aimer la femme qui paraissait incapable de devenir mère, se ravalait au rôle de maîtresse légitime, ni lui demeurer fidèle. Hélas! se réveiller d'un tel rêve, se dire que l'on sera réuni à envier les bonheurs des autres, que l'on ne couvrira jamais de baisers une petite tête bouclée, souriante, où des ressemblances qui s'accusent, des reflets d'âme qui passent, d'indécises lueurs qui tremblent, vous mettent tout le ciel dans le cœur, que l'on fera le reste du chemin solitaire, navré, avec seulement de la vieillesse autour de soi, qu'aucun rameau ne reverdira le tronc familial et qu'à son lit de mort l'on n'aura pas cette consolation suprême de serrer dans ses bras défaillants les chers aimés pour lesquels on lutta, on se sacrifia, on défendit son bien et son nom, et qui sanglotent, qui agonisent de douleur, l'on sera la proie d'héritiers indifférents et cupides qui escomptèrent notre fin prochaine comme une lucrative valeur!

Georges n'avait pas avoué à Suzanne l'obsession qui le tenaillait, se contenait afin qu'elle ne s'aperçût pas de son état d'angoisse, ne l'importunait pas de ces interrogatoires qui énervent, qui aboutissent à quelque scène violente et lamentable. Mais elle était trop femme et elle aimait trop son mari pour ne pas deviner ce qui l'assombrissait, ce qui mettait en péril leur amour. Et chaque mois c'étaient de nouvelles déceptions, de ces chutes où l'on retombe plus bas, où l'on s'épuise. Elle s'entêtait néanmoins à espérer que leurs vœux seraient exaucés, s'annihilait en de douloureuses attentes, se refusait à croire qu'elle était condamnée à ne jamais être mère. Elle aurait considéré comme une humiliation aussi bien de consulter quelque médecin que de pèleriner comme tant de désespérées dans quelque sanctuaire de miracles. Et sa nature fière, loyale et aimante se rebella enfin contre cette hostilité qui se révélait dans les boutades hargneuses, les pénibles silences, la froideur hautaine de celui qui, avec un peu de tendresse, eût pu cependant faire d'elle tout ce qu'il eût voulu. La mort dans l'âme, elle eut le pressentiment du chemin de croix qu'est une fin d'amour, de tout le fiel qui crèverait tôt ou tard en affreuses querelles, des mensonges où Georges s'entêterait, des infamies qui creusaient entre eux comme un infranchissable fossé de prison.

Et un soir où, sortant de table, M. d'Hardenne s'était emporté, l'avait encore blessée par d'équivoques et méchantes plaisanteries, Suzanne, toute pâle, les doigts crispés au dossier d'un fauteuil, l'interrompit avec des inflexions d'adieu dans sa voix sombrée :

— Puisque vous ne m'aimez plus, mon ami, pourquoi ne pas le dire franchement, plutôt que de me faire du mal ainsi à petits coups traîtres, et pourquoi surtout continuer à vivre ensemble ?... Vous voulez votre liberté, je vous la rends; vous avez votre fortune, j'ai la mienne. Séparons-nous sans scandale, sans procès, afin qu'un peu d'amitié survive à notre amour... Je quitterai Paris, je vivrai avec ma mère à la campagne... Dieu m'est témoin pourtant que je vous aime encore, mon pauvre Georges, autant que je vous aimais, et que je reste de près comme de loin votre femme !

Georges hésita quelques instants à lui répondre, les yeux troubles, les traits imprégnés de tristesse, et s'exclama en détournant la tête :

— Oui, cela vaut peut-être mieux pour vous et pour moi !

Ils rompirent volontairement le pacte du mariage, comme elle le lui avait offert en un élan d'héroïque sacrifice. Elle tint sa résolution, s'exila, se cloîtra dans l'ombre, accepta cette épreuve avec le courage calme, résigné, qu'ont seules les âmes de dévouement et de foi. Ils s'écrivaient. Elle s'illusionnait, poursuivait cette chimère que Georges lui reviendrait, la rappellerait auprès de lui, échapperait à ses anciennes hantises, comprendrait de quelle profonde et éperdue affection il s'était volontairement privé, l'aimerait à nouveau autant qu'il l'avait aimée. Elle résistait aux supplications et aux conseils de ses parents et de ses amis qui l'incitaient à abréger une situation aussi fausse, à entamer une instance en divorce dont l'issue était certaine. M. d'Hardenne, au bout de quelques mois de solitude, de foucades passagères où l'on trompe son ennui, l'on passe des bras de l'une dans les bras de l'autre, s'était refait un nouveau ménage, rivé à une femme par hasard rencontrée en une partie de camarades et qui avait su lui plaire et l'amuser. La délaissée ne l'ignorait pas et, étouffant sa jalousie et son chagrin, affectait d'en sourire, s'imaginait qu'il en serait de celle-là comme de toutes les maîtresses éphémères dont son mari s'était successivement débarrassé.

Cela ne valait-il pas mieux au reste pour hâter le dénouement qu'elle souhaitait et qu'elle espérait ? Cette passion douteuse, cette intimité étroite n'amèneraient-elles pas fatalement M. d'Hardenne à comparer ce qu'il possédait à ce qu'il avait eu naguère, à évoquer le paradis perdu, le cœur débordant de pardons, d'amour, de bonté, qui ne l'oubliait pas, qui répondrait à son premier appel ?

Et cette confiance en des lendemains meilleurs que n'ébranlaient ni toutes les preuves complaisamment étalées de la liaison où s'engluait de plus en plus M. d'Hardenne, ni le silence dédaigneux auquel se heurtaient les lettres cependant si douces, si indulgentes, avait quelque chose d'attendrissant, d'angélique, faisait penser à certains chapitres de la *Vie des Saintes*.

A la longue se découragèrent les sympathies qui avaient à tant de reprises essayé de sauver la jeune femme, de la guérir, de lui dessiller les yeux, et isolée, abandonnée à soi-même, Suzanne continua fièrement son rêve et s'y absorba.

Deux interminables années s'étaient écoulées depuis qu'elle ne vivait plus avec M. d'Hardenne et qu'il avait donné sa place à cette maîtresse abhorrée. Elle avait perdu leurs traces, ne savait plus rien de lui et, malgré tout, ne désespérait pas de le revoir, de le reprendre, qui savait à quelle date, qui savait par quel miracle, mais sûrement avant que les yeux qu'il avait aimés fussent las de pleurer, que les cheveux blonds qu'il avait couverts de baisers eussent blanchi. Et l'arrivée du facteur chaque matin et chaque soir la secouait d'un grand frisson, lui donnait la fièvre.

Cependant, un jour qu'elle allait à Paris, Mme d'Hardenne trouva dans le wagon des dames seules où elle était montée en hâte une paysanne endimanchée qui berçait sur ses genoux un petit enfant aux belles joues roses, aux lèvres fraîches, tel que ces angelots potelés qui volètent dans les Assomptions de la Vierge. La nourrice marmonnait d'un air câlin des mots de tendresse, enveloppait le baby dans les plis de sa large mante, l'effleurait par instants de grosses caresses sonores, et celui-ci battait l'air de ses frêles mains, criait, riait aux éclats, avait en ces mouvements brusques une si attirante joliesse que Suzanne, quoi qu'elle en eût, s'exclama : « Oh! le beau petit ! » et le prit dans ses bras. L'enfant s'étonna d'abord de ce visage inconnu et si mélancolisé, hésita et, aussitôt rassuré, sourit à cette étrangère qui le contemplait avec tant de douceur, huma de ses narines dilatées le subtil parfum d'iris qu'exhalait le corsage de foulard, se pelotonna contre elle. Les deux femmes causèrent.

Sans savoir pourquoi, Mme d'Hardenne interrogeait la nourrice, lui demandait d'où elle venait et chez qui elle amenait ce délicieux baby. L'autre lui répondait avec un peu de gloriole, toute flattée que Suzanne s'intéressât au petit et l'admirât. Elle habitait à Bois-le-Roy et son mari était charron. L'enfant leur avait été confié pour qu'il se fortifiât à la campagne par des gens de la haute qui semblaient très heureux et plus qu'à leur aise. Et la nourrice ajouta d'un ton traînard :

— P't-être ben, madame, que vous les connaissez, nos bourgeois. M'sieu et Madame d'Hardenne...

Suzanne eut un sursaut de souffrance, s'apâlit comme si tout son sang jaillissait par quelque blessure, et croyant avoir mal entendu, le regard fixe, les lèvres tremblantes, murmura, commme si chaque mot lui déchirait la gorge :

— Vous dites M. et Mme d'Hardenne... ?

— Ben oui ; c'est-y que vous les connaissez ?. .

Elle râlait, blanche comme une morte, ne sachant plus ce qu'elle disait, les prunelles rivées sur cet enfant qui était si beau, que Georges devait tant aimer. Elle les voyait comme en une fenêtre tout à coup éclairée dans les ténèbres, l'amant et la maîtresse, enlacés, radieux, avec entre eux cette jolie petite tête blonde, cette aurore divine, la chair de leur chair, la preuve vivante, riante de leurs tendresses. Ils ne se quitteraient plus. Ils étaient déjà comme mariés, lui volaient ce nom qu'elle avait défendu, gardé ainsi qu'un dépôt sacré. Elle ne parviendrait jamais à briser un tel lien. C'était le naufrage où rien ne survit, où les flots ne charrient même pas quelque épave informe. Et de grosses larmes coulaient une à une le long de ses joues, mouillaient le tulle de sa voilette.

Le train s'était arrêté en gare ; la nourrice gênée hochait la tête, n'osant pas redemander à Suzanne le baby que celle-ci serrait maintenant contre sa gorge haletante, embrassait à l'étouffer comme en ces adieux où l'on se quitte pour toujours, et elle bougonna :

— Faut croire qu'y vous en rappelle un que vous avez perdu, pas vrai, ma pauvre bonne dame, mais ça peut se réparer à vot'âge, pour sûr tant vaut un second qu'un premier; si on ne se faisait pas une raison...

Mme d'Hardenne lui avait rendu l'enfant et s'enfuit droit devant soi comme une bête traquée, se jeta dans le premier fiacre qu'elle rencontra ..

Elle a demandé et obtenu le divorce.

RENÉ MAIZEROY.

Les Confidences d'une Aïeule

(*Suite*)

— Hélas! m'écriai-je tout en larmes, il est vraisemblable que je n'aurai guère faim. » Elle me consola de son mieux, puis me laissa, sur ma prière, et je continuai de pleurer comme une bête jusqu'à l'heure du souper.

C'est que j'ai — je devrais dire que j'avais alors — une répugnance horrible des filles. Je n'y mets point de bégueulerie. On connaît mes faiblesses. Mais plus j'ai d'indulgence pour les femmes qui ne se montrent point avares de leurs faveurs, plus j'ai de haine et de colère contre celles qui les vendent. Je les mets hors la loi de l'humanité.

Je les méprise, et... surtout elles me font peur. Je prends ma course, lorsque dans la rue je suis frôlée par l'une d'elles, et je verse des pleurs, comme j'en versais alors, si le soir quelque passant qui me coudoie me témoigne par une galanterie trop audacieuse qu'il se méprend sur ma qualité: non que je redoute les hommages. Enfin, il est des femmes qui perdent la tête à la vue d'une araignée ou d'une souris: c'est l'effet que me font les filles. Vous imaginez si je me sentais à l'aise dans cette caverne. Ma pudeur ne comptait pour rien, mais j'étais tout bonnement affolée.

La Potironne revint à la nuit tombante et me dit: « Je pense que vous préférez souper seule. Je vous apporterai votre souper ici et moi-même. » Dans l'état affreux où j'étais, on a le cœur enclin aux sympathies déraisonnables et aux attendrissements soudains. Cette faveur me parut admirable. Je larmoyai de plus belle et tombai dans les bras de la grosse femme, qui, de surprise, pensa choir à la renverse. Quand elle m'apporta le potage, elle y pleurait aussi. Son enthousiasme était si violent qu'elle éclatait en propos contre-révolutionnaires qui, il y a quatre ans, l'eussent fait à coup sûr guillotiner.

Elle recouvra le sang-froid dès que j'eus fini de manger (ce que je fis, sans y penser, d'un merveilleux appétit). « Ma petite, me dit-elle avec une aimable familiarité, dont j'eus encore les yeux mouillés, vous vous désolez sans motif, et vous vous renfoncez dans votre chagrin. Il serait mieux de vous divertir. Je crois que vous vous méprenez sur la compagnie où le hasard vous a jetée. Vous nous rendrez justice, lorsque vous nous connaîtrez mieux. La plupart de mes jeunes amies passent avec moi leur soirée dans un salon fort somptueux, où l'on s'occupe à la conversation et à la musique. L'on y sert des rafraîchissements. Venez-y, ou vous me feriez de la peine: j'ai commandé chez Velloni du *moustachiolly* de Naples à votre intention. » Je ne voulais point lui faire de peine, et je la suivis sur-le-champ. On trouvera que je n'ai guère de suite dans les idées, mais j'étais curieuse, et ma peur n'entrait plus dans ma curiosité que comme un assaisonnement.

Le salon où je fus introduite était d'une décoration brillante et surannée. Il me parut que je pénétrais, comme on dit, dans ma mère-grand. La Révolution a pillé ou détruit les hôtels des particuliers; elle n'a respecté que ceux-ci. On se sentait à cent ans d'ici et dans un autre monde, cela n'est point déplaisant.

Tous ces ornements contournés irritaient et amusaient mes yeux, accoutumés depuis longtemps à des lignes plus raides. La draperie était bien criarde et d'un rouge qui offensait, mais on se reposait la vue sur le gris et sur le rose des parois, agrémentées de filets, de coquilles et de treillages d'or. Un feu clair pétillait dans la cheminée.

L'assistance était une dizaine de ces personnes, toutes fort belles, jeunes, et d'une grande diversité de costumes et de visages. Une seule était mise comme une campagnarde, qui avait les joues pleines et le teint d'une vivacité extraordinaire. D'autres portaient des robes fort apprêtées, de soies légères et de nuances vertes, roses ou jaunes, avec des coiffures considérables et de vastes chapeaux noirs à glands d'or. D'autres encore étaient entièrement vêtues de linon, à la dernière mode. Enfin il en était qui portaient le costume à l'antique, et cela seyait surtout à l'une d'elles, remarquable par l'exactitude de ses proportions.

Un cercle se tenait près de la cheminée. A quelque distance, une femme qui avait des bras incomparables, et qui les avait nus, promenait ses doigts sur une harpe, sans d'ailleurs en tirer aucun son. Deux jouaient aux cartes en silence et avec acharnement. Tout le reste travaillait à l'aiguille, à la tapisserie ou à de menus ouvrages.

Je n'eus que le loisir d'un coup d'œil pour me graver dans la mémoire ce charmant tableau, car, dès que j'eus poussé la porte, il changea.

(A suivre.) — *ABEL HERMANT.*

Bulletin vélocipédique

Le champion américain Bald, le même qui dernièrement disait à un de nos compatriotes — s'il faut en croire un journal américain —: « Croyez-vous que ma place soit sur vos cirques de France? » a lancé un défi de 5 à 25.000 francs à tout coureur du monde.

Nous savons donc à quoi nous en tenir. Le défi de Bald est une invite: le crack américain attend que son défi soit relevé par un de nos... directeurs de vélodrome, et, moyennant la forte somme assurée même en cas de défaite, il est tout prêt à venir courir sur nos cirques.

Je souhaite évidemment que M. Baduel (car c'est assurément lui qui est visé) relève le défi et que nous voyions Bald aux prises cet été — d'abord avec Nieuport, pour que les sportsmen aient une ligne, ensuite avec Morin ou Bourrillon. On a tellement déformé, aussi bien sur ce continent que sur l'autre, l'exacte valeur de Johnson, qu'il serait en réalité fort intéressant de recommencer la tentative avec un homme qui a ce rare mérite, aux yeux des sportsmen, de ne tenir aucun record du monde, mais qui a pour lui d'avoir battu les meilleurs hommes de son pays et d'être considéré aux Etats-Unis comme le véritable champion national.

Mais qu'il me soit permis de regretter ici que ces sortes de défis ne soient pas plus sincères de la part de celui qui les lance que de celui qui les relève, en supposant que tel de nos coureurs y réponde; ou, pour préciser ma pensée, je voudrais que Bald, appuyé par un groupe de sportmen yankees, déposât réellement l'enjeu en question, et qu'au nom de Morin ou de Bourrillon le pari fût tenu par un groupe de sportmen français.

On discuterait ensuite la question du pays, du vélodrome et de la date de la rencontre. Justement un de nos grands quotidiens cyclistes nous énumérait ce matin les excellentes intentions sportives de l'Omnium, Société d'encouragement au cyclisme. Ce Jockey-Club de la bicyclette n'a-t-il pas là une admirable occasion de témoigner son goût pour notre sport? Il ne lui serait pas difficile de recueillir, parmi ses membres, les vingt-cinq mille francs que l'on pourrait mettre sur un des deux cracks français pour répondre au défi de Bald.

L'ABBÉ CANE.

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Coulisses de la Bourse

Le marché des mines d'or a été absolument à la dérive pendant toute la semaine dernière. Outre le discours de M. Chamberlain et le bruit qui se fait autour de l'enquête sur l'expédition Jameson et sur la participation de la Chartered à cet acte de flibusterie — deux circonstances qui sont venues lui porter un rude coup — il a eu à subir le choc des nouveaux événements d'Orient, qui ont exercé leur influence déprimante sur tous les compartiments de la cote. Quelle résistance pouvait offrir contre cette tourmente notre coin spécial des mines d'or, déjà si accablé, si malade? Aussi les cours ont-ils cédé en bloc et la réaction a été générale.

Peut-être s'exagère-t-on la portée des paroles agressives de M. Chamberlain, peut-être aussi le président Krüger se montrera-t-il une fois de plus sage et philosophe. Il semble même difficile de croire que les choses s'envenimeront, et l'on a plutôt lieu d'espérer que tout finira par s'arranger pour le mieux. Mais notre marché est devenu si impressionnable que la moindre complication politique, même sans gravité, suffit à le bouleverser complètement. En tous cas, depuis un an les baissiers ont eu la partie belle, et les occasions ne leur ont pas manqué. Ils ne se sont, d'ailleurs, pas fait faute d'en profiter largement. Le lot des porteurs de valeurs aurifères reste toujours la patience et la résignation: ce sont de belles vertus.

Au point de vue industriel, les premiers renseignements relatifs aux broyages de janvier font craindre pour ce mois un résultat général peu satisfaisant, qu'expliquerait non la politique, mais la rareté de la main-d'œuvre.

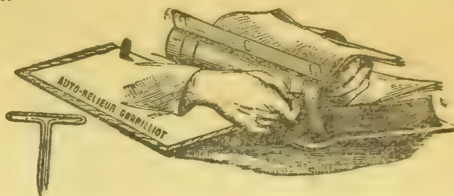
A. DU TRÉSOR.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (3 fr. 50, pris dans nos bureaux) nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.



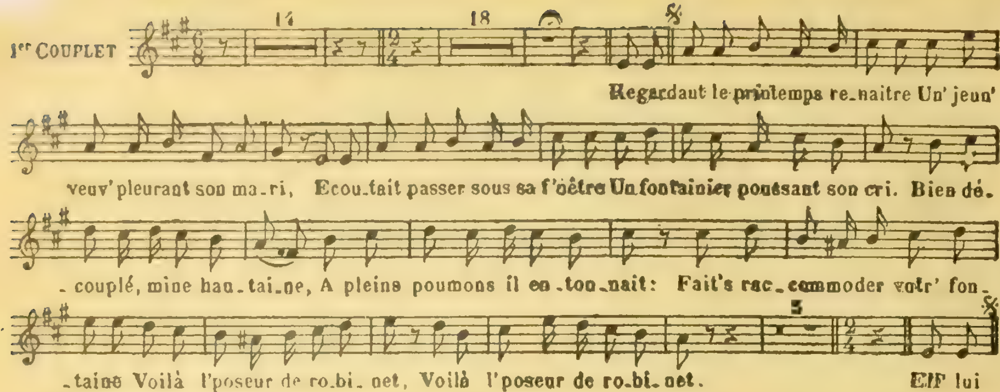
La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boîte de 110 épingles.

Le Gérant: E. ROBERT — Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (en formation) BRUAUX, 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polich. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, propre.)

Le Fontainier

Paroles de Secot.

Musique de E. Gruber



II

Ell' lui cria : Montez bien vite,
Car je crains, depuis quelque temps,
Que ma p'tit' fontain' n'ait un' fuite,
Bien qu'ell' n'ait pas servi longtemps.
Il lui dit : Vous avez d'la veine,
Car d'boucher les fuit's, ça m' connaît,
L' moyen d' réparer votr' fontaine
C'est d'y mettre un autr' robinet.

III

La jeun' veuv' fut tell' ment contente
Du travail de son ouvrier,
Qu'ell' lui dit dès la s' main' suivante :
Avec vous, j'veux me marier.
De cett' façon je suis certaine,
Si quelqu' accident survenait,
D'avoir quelqu'un près d' ma fontaine
Qui puiss' lui r'mettre un robinet.

IV

Les époux font très bon ménage,
Leur bonheur est incontesté.
Du rest' le fontainier n' ménage
Ni son temps, ni son habil'té.
Depuis cette aventure lointaine,
J'ignor' comment la chos' se fait,
Tous les jours à la p'tit' fontaine
Il doit remettre un robinet.



(Dessin de Balluriau)

7e ANNÉE. — N° 9* | Édition de Paris : 5 Centimes | 26 FÉVRIER 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS
GIL BLAS Quotidien
3 mois { PARIS.......... 13 fr. 50
DÉPARTEMENT.. 16 »

Prix du Numéro
PARIS ET PROVINCE....... 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré

	France	Étranger
Trois mois.....	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois.......	3 fr. »	5 fr. »
Un an.........	6 fr. »	10 fr. »

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE, par GEORGES COURTELINE



(Dessin de Steinlen)

En présence du grand succès obtenu par notre prime du "Gil Blas" quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnifique prime, a l'honneur d'aviser ses *abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *facsimile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian**.

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux; pour la recevoir par poste, envoyer 50 centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE

Comme une soirée passée au Vaudeville, où une troupe américaine donnait des représentations de la *Mégère apprivoisée*, avait amené la causerie sur la méchanceté des femmes, Bobo se révéla singulièrement expert en l'art de dompter les belles fauves et de mettre à la raison les dames qui ont besoin de ça.

Nous sûmes d'abord combien la femme de Bobo avait reçu de la Providence le rare don d'être insupportable; mais insupportable toujours! sans jamais une interruption! dans toutes les circonstances, quelles qu'elles fussent, de la vie!... Elle était de celles qui, le coude dans l'oreiller et la lampe sur la table de nuit, attendent jusqu'à des deux ou trois heures du matin le retour du mari attardé au café à y lamper innocemment des bocks en compagnie de camarades, saluent sa craintive rentrée d'un « Bonsoir » donné à bouche close, et pendant huit jours restent muettes, avec des yeux de panthères traquées et des visages cabossés de reproches. Elle avait des rancunes!... Ah Dieu! Sa mémoire était une tirelire où elle enfouissait sournoisement des myriades de petits griefs, des rien-du-tout qui remontaient à des siècles et que, triomphante et narquoise, elle lui ressortait un beau jour: « Te rappelles-tu, quand tu m'as fait ci? Te rappelles-tu, quand tu m'as dit ça? » tandis que Bobo, effaré, répétait: — Qui? Quand? Quoi? Qu'est-ce que tu me chantes? Je ne me rappelle rien du tout!

Pauvre Bobo!

Il expliqua:

— Très forte pour le chi-chi, ne détestant pas le scandale, elle ne se fait aucun scrupule de me traiter de maquereau à haute et intelligible voix, de façon que nul n'en ignore et que je jouisse, dans l'esprit des voisins, d'une déplorable renommée — ce qui est fait. Deux ou trois fois, exaspéré, j'ai feint de vouloir prendre la porte et de sauter sur mon chapeau; mais toujours, dans le même instant, elle avait sauté sur la fenêtre et elle l'avait toute grande ouverte, en m'avisant qu'elle serait avant moi dans la rue — chose qu'elle eût fait sans l'ombre d'une hésitation, étant femme à payer de sa peau le plaisir de me gâcher ma vie en fourrant un remords dedans. Ah! le chameau!... Toutes les vertus, avec ça!... économe, femme d'intérieur, sobre!...

Puis, les mains au ciel:

— Et menteuse!!!

Il conclut:

— Une bête à tuer, quoi! une de ces créatures qui affolent les hommes, les font se prendre à deux mains la tête et se la secouer comme un sac d'écus, en gémissant: — Quelle existence!

Nous nous amusions franchement.

C'était un bon gros ingénu, à la face réjouie de Silène, que paraissait avoir lentement enluminée le reflet de nombreux bitters bus aux terrasses des brasseries...

Rêveur un instant, il reprit:

— Non, on ne saurait se faire une idée du degré auquel elle atteint de rosserie et de méchanceté. Tenez, un exemple, dans le tas. Un soir que nous étions allés au spectacle et que nous en revenions à pied, par les boulevards, nous eûmes un petit différend touchant la soi-disant ressemblance de Mme Simon-Girard avec une vieille dame bossue qui vient dîner chez nous le dimanche. C'était tellement extravagant que je ne m'attardai même pas à discuter et que je m'en tins, ce qu'eût fait à ma place n'importe lequel d'entre vous, à ce haussement d'épaules qui tranche la question. Très bien; que fit alors ma femme, Messieurs?

— Ah! c'est comme ça! fit-elle; eh bien, regarde!

Et là-dessus, lâchant mon bras, ne voilà-t-il pas qu'elle se couche en travers de la chaussée!...

Nous nous exclamâmes:

— Tu dis?

— Je dis, poursuivit Bobo, qu'elle s'étendit sur le dos, dans la boue, montrant à Dieu et aux hommes un visage faussement résigné, un sourire doux et plaintif de victime martyrisée, à ce point exaspérant que c'était à l'écrabouiller sous une avalanche de pierres! Vous voyez ma position. Des gens accouraient de toutes parts, qui regardaient sans comprendre, et dont je sentais se couler vers moi les coups d'œil assombris de méfiance. Je la suppliais, éperdu:

— Adèle, voyons, relève-toi! Tu nous couvres de ridicule!

Mais elle, implacable et sereine, hochait doucement de droite à gauche sa face aux fines lèvres pincées, d'une obstination de forcenée. A la fin (car de la Bastille à la Madeleine, les énormes omnibus arrêtés à queue-leu-leu immobilisaient sur place le clair grenat de leurs lanternes) force me fut de mettre les pouces et de convenir, à dextre ouverte sur le sein gauche, qu'entre la vieille dame bossue et Mme Simon-Girard la ressemblance était tellement extraordinaire que, les rencontrant dans la rue, je ne les eusse pu distinguer l'une de l'autre!... Oui, voilà ce que je dus confesser, ajoutant que pour avoir pu une minute mettre en doute tant d'évidence, il fallait véritablement que j'eusse été frappé d'aberration mentale. Aux rires goguenards de la foule, je proclamai, pâle de rage, ces diverses monstruosités; seulement, une fois chez nous, nous eûmes, Madame et moi, une petite conversation, et Madame reçut un soufflet.

Quand je dis un soufflet, je me trompe. Elle reçut un peu moins qu'une confirmation: l'effleurement sensible à peine d'une gifle lancée mollement et de trop loin. N'importe; d'abord stupéfaite:

— Oh! fit-elle.

Puis, d'une voix perçante:

— A l'assassin! A l'assassin!

Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, toute la maison révolutionnée s'éveilla; et non seulement la maison, mais la rue, qu'emplissaient maintenant de vagues rumeurs mêlées à des grincements aigres d'espagnolettes. C'était le scandale dans toute son horreur, l'affreux scandale auquel rien ne manque, ni les coups sourds au plafond, ni les clameurs des voisins, qui, penchés par-dessus la rampe, appellent dans les échos sonores de l'escalier: « Concierge!... Concierge!... Concierge!... » Mais ma gueuse ne se lassait pas. Elle hurlait éperduement, avec, seulement, de temps en temps, des accalmies suffoquées où sa méchanceté puisait de nouvelles forces. En même temps, la main sur sa joue, — cette joue que je n'avais pas meurtrie!..... — elle battait les murs de la pièce, qui se la renvoyaient l'un à l'autre comme une toupie hollandaise. Je sentis qu'aucune force humaine ne serait capable de faire taire cette abominable créature, et, affolé, j'allais me procurer coûte que coûte son silence, quand soudain une idée géniale m'illumina.

Je sortis, je gagnai la cuisine d'où je revins, une minute plus tard, un seau plein d'eau à la main.

— Oui ou non, veux-tu te taire, Adèle? demandai-je.

Adèle redoubla de braillements.

— Tu ne veux pas? C'est bien entendu?

Elle:

— A l'assassin! Au meurtre! On me tue!

Je n'hésitai plus.

— Très bien! dis-je.

Et au même instant, de mes deux mains, je lançai le contenu du seau à toute volée. A travers la chambre à coucher la trombe se développa en forme d'éventail, puis retomba en faisant: Pouf!...

— Oh! fit Adèle.

Ce fut le dernier cri de la bête. Quand elle eut vu pisser l'eau autour d'elle, ses meubles soie et coton, et son lit d'où coulait une nappe, et les franges de sa garniture de cheminée devenues telles que des stalactites, et le chat fuyant terrifié, dans le désastre, avec une queue que l'inondation avait allongée d'un demi-mètre: ah, mes enfants! ah, mes enfants!... Une seconde!... et déjà elle était à genoux, un torchon dans une main, une éponge dans l'autre, épongeant ici, séchant là, et bien trop occupée, je vous le jure, à opérer le sauvetage de son petit bien pour songer à autre chose.

La ménagère avait dompté la mégère.

Il y en eut pour une bonne heure, après quoi:

— Maintenant, lui dis-je, tu vas changer les draps du lit. Et si, bon Dieu de bon Dieu, tu as le malheur de dire un mot (un mot, tu entends? un seul mot!...) je fiche le feu à l'armoire à glace!

GEORGES COURTELINE.

L'ACCENT

Une vaste maison de jadis aux longues terrasses blanches, ombrées de pampres d'où l'on voyait la mer. De grands pins parasols qui étendaient sur la façade lézardée comme un dôme de ténèbres et cet aspect d'abandon, de misère, de tristesse que laissent derrière eux les irréparables désastres, les départs hasardeux, la mort.

L'intérieur extravagant, étrange, avec pour armoires des malles à demi défaites, des piles de cartons à chapeaux, pour sièges une débandade de fauteuils vermoulus auxquels avaient été tant bien que mal épinglés des morceaux de soie et de velours découpés dans de vieilles robes, et, le long des murs, d'énormes clous rouillés qui faisaient penser à ces tempêtes où, pour ne pas sombrer, les matelots jettent toute leur cargaison par-dessus bord, à d'antiques portraits, à des tableaux imprégnés de souvenir qu'achetèrent l'un après l'autre, à vil prix, d'obscurs chineurs, qu'en des marchés d'argent équivoques quelque ioutre emporta comme une rançon.

Des chambres en désordre, meublées n'importe comment, plafonnées de grises toiles d'araignées comme si les domestiques qu'on ne paie plus que d'espérances n'y donnaient que par hasard quelque malheureux coup de balai. Le salon démesuré, plein d'inutiles babioles, débris de cotillons, camelote qui s'étale dans les boutiquettes des villes d'eaux, de portraits dédicacés, de fleurs qui en égayent la mélancolie, barré par un vieux piano de Pape aux touches jaunes.

Tel était le décor où moisissait, comme une pauvre poupée que d'inconstantes mains d'enfant jetèrent dans un triste coin du grenier, celle qui avait été, aux Tuileries, la belle Mme de Maurillac, qui passait presque pour une séductrice professionnelle et dont les coquetteries, au moins le prétendait-on parmi les fidèles du Parti, avaient su allumer d'une fugace et suprême lueur de désir les yeux morts de l'Empereur.

Comme tant d'autres au lendemain de la débâcle, elle et son mari, ils avaient attendu le retour de l'île d'Elbe, escompté une nouvelle et prochaine passe de chance, tenu crânement le coup, mangé à ce jeu de luxe les miettes de fortune qui leur restaient.

Et, le jour où, le mirage évanoui, il avait dû se réveiller de cette sorte de kief, M. de Maurillac ne songeant pas qu'il laissait derrière lui une femme et une fille à peu près sans le sou, ne pouvant se résoudre à déchoir, à végéter, à se débattre contre des créanciers, à accepter l'aumône dérisoire d'une sinécure quelconque, affolé, s'était empoisonné comme une grisette que son amant a oubliée en route.

Mme de Maurillac ne le pleura pas, et, rendue intéressante par ce lamentable désastre, étayée par des dévouements imprévus, bien conseillée par un de ces vieux notaires parisiens qui se dépêtreraient de l'imbroglio le plus inextricable, elle réussit à sauver quelques épaves, à garder quelques maigres revenus.

Dès lors rassurée, enhardie, plaçant ses ultimes illusions, ses chimériques espoirs sur la radieuse beauté de sa fille, préparant cette dernière partie où elles joueraient leur va-tout, guettant peut-être aussi pour son propre compte le mariage riche qui radoube et remet à flot, l'ancienne cocodette s'arrangea comme une existence à double face.

Durant des mois et des mois, elle disparaissait du monde, prenait comme prétexte pour s'isoler, pour se claustrer à la campagne, la délicate santé de son enfant et aussi les grands intérêts qu'elle avait à sauvegarder dans le Midi.

Et cela paraissait de l'héroïsme à ses frivoles amies quelque chose de surhumain, de si courageux, qu'elles s'ingéniaient à la distraire par leurs incessantes lettres, la tenaient pieusement au courant des moindres potins, des aventures d'amour, des dégringolades autant que des apothéoses.

L'âpre lutte que soutenait Mme de Maurillac pour se maintenir à son rang était en effet aussi belle que ces campagnes des crépuscules de gloire, ces lentes retraites où l'on ne recule que pied à pied, l'on bataille jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'à ce qu'arrivent enfin les troupes fraîches, les renforts

barrent la route à l'ennemi, qui redressent le eau menacé.

souplies à la même discipline, hantées par le e rêve, la mère et la fille vivaient de rien dans orne habitacle délabré que les paysans appelaient château », liardaient comme de pauvres gens n'ont que quelques centaines de francs pour pension.

le Fabienne de Maurillac s'y développait peu à s'y féminisait comme une fleur rare que l'on erve de tout contact, que l'on élève au fond e serre chaude.

ur qu'elle ne perdît pas son accent de Parisienne p parler avec des domestiques de terroir, de-rés paysans sous leur livrée, Mme de Maurillac, n'avait pu ramener une femme de chambre ngère à cause du surcroît de dépenses que ses ges et ses gages lui eussent apporté, qui aurait leurs redouté que quelque indiscrétion dévoilât ours de force, l'éclaboussât de ridicule, consen-à se mettre aux ordres de sa fille, à la servir. Et enne ne causait qu'avec elle, ne voyait qu'elle, comme une petite novice dans un monastère. ne devait l'accoster, troubler ses promenades à ers l'immense jardin et sur les blanches terrasses se reflétaient dans l'eau bleue.

ais dès qu'arrivait la saison des départs et des giatures, elles bouclaient les malles et fermaient ortes de la maison d'exil. N'étant pas connues, sissant ces trains impossibles qui s'arrêtent à ue station, où l'on descend au milieu de la nuit la certitude que personne ne vous attendra, ne surprendra au saut du wagon, pour avoir ques bank-notes à mettre en parade, de plus prenaient les troisièmes.

uinze jours de Paris dans quelque chambre de ly-house à Auteuil, quinze jours à essayer des ttes, des chapeaux, à partout se montrer. Puis ville, Aix ou Biarritz, la piaffe complète, les ies succédant aux parties, l'argent dépensé me sans en savoir la valeur, les bals de casinos, ésurrection avec, autour de soi, des flirts assi-des intimités compromettantes quoi qu'en en ces façons de cours qui encadrent aussitôt un le de jolies femmes, l'une dans l'éblouissante sse de ses dix-huit ans, l'autre dans le rayonne-t de cette maturité qui évoque les beaux jours eptembre.

alheureusement, c'était chaque année à recom-cer.

omme si la mauvaise chance eût continué à s'a-ner contre elles, Mme de Maurillac et sa fille outissaient à rien, ne parvenaient pas à cueillir eurs exodes accoutumées quelque bon garçon s'emballât à plein cœur, qui les prît au sérieux, demandât la main de Fabienne.

les en desséchaient de tristesse. Leur énergie oussait, leur confiance s'en allait comme l'eau fuit goutte à goutte par la fêlure d'un vase. s s'assombrissaient. Elles n'osaient plus être ches l'une envers l'autre, échanger leurs projets, s nostalgies.

Fabienne, avec ses joues apâlies, ses grands cernés de halos bleuâtres, sa bouche close, blait une princesse prisonnière que torture un nel ennui, que troublent des suggestions mau-es, qui rêve de fuir, de s'évader des geôles où la ent un caprice du Sort.

n soir, où de sourdes nuées d'orage enténébraient el, où la chaleur était accablante, se sentant ma-, Mme de Maurillac appela sa fille dont la nbre jouxtait la sienne. Comme elle avait, en , élevé la voix, comme Fabienne ne lui répon-pas, elle sauta de son lit tout épouvantée, en-a plutôt qu'elle n'ouvrit de ses mains trem-tes la porte close. La pièce était déserte, l'o-er intact.

lors, à demi folle, pressentant quelque irrépa-e malheur, la pauvre femme parcourut toute mense maison, se rua dans les allées du jardin trainaient des odeurs lourdes de fleurs. Elle avait d'une bête que traquent les chiens d'une meute, llait l'obscurité de ses regards anxieux, râlait me si des mains lui eussent serré la gorge. Et, à coup, elle chancela, poussa un cri tragique, attit sur le dos, comme une masse.

à, devant elle, dans l'ombre des myrtes, Fabienne t assise sur les genoux d'un homme, — du jardi-, — l'enlaçait de ses deux bras, le baisait à ne bouche, et comme pour la narguer, pour lui ntrer combien avaient été vaines toutes ses pré-tions, toute sa vigilance, la jeune fille disait à son-nt, *en patois*, d'une voix roucoulante et ravie, elle l'adorait et qu'elle lui appartenait...

Mme de Maurillac est maintenant dans un asile de es, et Fabienne a épousé le jardinier.

ouvait-elle mieux faire ?

RENÉ MAIZEROY.

LES POÈTES DE L'AMOUR

APPARITION

Hélas ! si nous savions la fin de la journée...

Quand la chute du soir, grande tempête nue,
Dépouille les maisons au bord de l'avenue,
Quand dans la chambre faible, à l'heure sans abri,
Le fond du cœur est vague et désert comme un cri,
Quand la rumeur se tait, laissant dormir tranquilles
Les grands rêves lassés comme les grandes villes,
Et que tout front en deuil s'incline dans un coin,
Je te vois t'ébaucher, rêve qui viens de loin.
Et le blême décor, lorsque sur tes vieux charmes
Tes voiles, on dirait, tombent comme des larmes,
C'est le jour malheureux, c'est le jour de longueur,
C'est le jour et le soir, pauvres frères sans cœur !
Ton front lent et brouillé n'est plus qu'un blanc vestige.
Ton œil n'est plus que triste ainsi qu'un vieux vertige,
Et sur ta lèvre pâle à l'ancien pli moqueur
S'entr'ouvre doucement le sanglot de ton cœur...
Et je vois là douleur qui vit sous ta paupière
Tomber de tes grands yeux comme un peu de lumière.
Tu viens, très malheureuse, au foyer qui fut tien,
Tu me tends vaguement ta main qui ne peut rien,
Et dans tes yeux ternis à peine l'on devine
Le fragile rayon dont ma lampe est divine.
Puis tu t'en vas toujours, souffrance du dehors.

Douleur pâle du ciel dont tous les jours sont morts,
Angoisse du passé toujours inassouvie,
Reste, douce et paisible, au grand seuil de ma vie,
En remuant ton voile avec tes doigts tremblants...
Reste douce et paisible avec tes cheveux blancs.

HENRI SARBUSSE.

FROIDURE

— Quel hiver ! Hélas !
Des monceaux de glace
Barrent les calanques ;
La neige s'épand
Sur les branches d'arbre...
— Mais qu'importe la neige,
Si la nappe est blanche !

— Tout gèle, les puits
Comme les citernes ;
Le moulin s'arrête,
Nous n'aurons pas d'eau
Pour rincer nos verres...
— Mais qu'importe l'eau,
Si le vin nous reste !...

Le soleil a froid,
Par ce temps affreux ;
Les pâles étoiles
Clignent leurs paupières ;
— Les étoiles sont sans rayons !
Eh bien, je me chaufferai
Aux yeux de ma belle !

PAUL ARÈNE.

L'INCONSCIENTE

On sonna ; Jacques alla ouvrir... C'était elle. Il s'écria :

— Enfin, voilà Fanny !

Il lui prit la main, la couvrit de petits baisers très chastes, comme il avait coutume, envahi d'une émotion douce, d'une joie d'enfant dès qu'il la voyait apparaître. Elle n'était pas sa maîtresse, ne le serait jamais — cela, entre eux, était convenu. Elle n'était qu'une amie, le rayon de soleil qui traversait sa vie de rêveur solitaire, l'être charmant qui répandait autour de lui sa fraîcheur, sa jeunesse et sa grâce.

Elle avait dix-sept ans, des yeux de songe, des gestes las, des mélancolies de femme délaissée par un premier amant et de très sérieuses dispositions pour le théâtre. Intelligente et fine, reflet de toutes les lectures et de tous les milieux, toujours sincère dans sa constante mobilité d'impressions, elle offrait un curieux et déconcertant mélange de romantisme et de décadence. On l'appelait la *Petite Cérébrale*. Et c'était toute l'atmosphère de Paris qu'elle apportait, accueillie partout, imprégnée de tout, discutant avec lassitude les derniers romans.

Exquise cependant, la physionomie candide, avec ses bandeaux séparés sur son front comme deux grandes ailes ouvertes. Parfois, la sentimentale qui était en elle s'éveillait. Son imagination se haussait aux élans romantiques. Elle aimait les chants qui, la nuit, détonnaient dans le silence des rues désertes et, peu à peu, s'éteignaient en de lointaines mélodies.

— Pauvre Fanny, lui disait-il, où couches-tu, où manges-tu, comment vis-tu ?

Elle-même ne savait pas. Elle allait chez l'un, chez l'autre, suivant son caprice, posait quelquefois chez les peintres, couchait n'importe où : hier à Levallois-Perret, aujourd'hui à Montmartre, venait à deux heures du matin demander, pour une nuit l'hospitalité à un camarade, s'étendait sur un canapé, dormait bien, et dès l'aube, à peine débarbouillée, à peine vêtue malgré l'hiver, s'envolait vers d'autres régions

Elle disparaissait des jours, des semaines entières, puis reparaissait, vêtue des mêmes chiffons légers sous lesquels son corps frêle semblait s'évaporer. Elle avait, à Montmartre, des connaissances nombreuses, de simples camarades qu'elle présentait les uns aux autres avec infiniment de grâce. On l'invitait à déjeuner. Et rien au monde n'était touchant comme sa parfaite ingratitude. Elle était le petit moineau mi-apprivoisé qu'on attire avec un peu de pain et qui s'enfuit après à tire d'aile.

Jacques avait connu Fanny chez un peintre. Elle lui était apparue, la première fois, dans sa nudité chaste de gamine ignorant la pudeur. Une poitrine qui naissait à peine, un corps de seize ans, vierge encore, admirable de souplesse et d'harmonie, d'une chair tendre et rosée, d'une infinie délicatesse de lignes.

Il y avait des mois de cela. Depuis, comme ils étaient voisins et qu'il peignait aussi, elle était venue le voir ; ils avaient passé des après-midi à causer. Quand il avait à travailler, elle jouait avec un petit chat gris, de la même nuance que sa robe, lui faisait boire du lait, partait à rire, emplissait l'atelier de sa gaieté.

Il la chérissait pour son indépendance, son insouciance, son désintéressement, la regardant jouer, s'amusant même du désordre qu'elle mettait partout.

Son affection était faite d'un besoin de protéger un être plus faible, de donner pour but à sa vie la félicité de cet être. De violentes secousses morales lui avaient laissé une paresse de la sensibilité, quelque chose d'analogue à l'épuisement d'un ouvrier, la journée finie.

Trop profond avait été jadis l'ébranlement de son âme pour que la passion pût encore le troubler, en détruire la sérénité des ruines apaisées par le temps. Il n'éprouvait vis-à-vis d'elle qu'un sentiment d'infinie tendresse, très pur et très doux, mais uniforme, exempt d'exaltation. Pour aimer autrement, les forces lui manquaient.

La présence de la jeune fille, l'innocence de ses regards, ou quelque chose d'elle aperçu dans un coin, son chapeau suspendu à une espagnolette, la trace de ses pieds sur la terre humide, toute cette atmosphère d'émotions fugitives ne lui laissait au cœur qu'une impression de calme et de repos. Ce qu'il aimait en elle, c'était la vie qu'elle répandait, son caquetage, le frôlement de ses jupes, ses gestes vifs de moineau.

Elle venait s'asseoir sur ses genoux, renversait sa tête sur sa poitrine, lui donnait le parfum de ses cheveux ; elle avait des caresses qui semblaient faire l'aumône.

En échange, il flattait sa paresse et son désintéressement. Et il lui citait par cœur ces préceptes de l'Évangile :

« Ne soyez point en souci, pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez ; ni, pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. Regardez les oiseaux de l'air, car ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre Père céleste les nourrit. Voyez les lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent. Cependant, je vous dis que Salomon même, dans toute sa splendeur, n'a point été vêtu comme l'un d'eux.

— C'est vrai, répondit-elle, mais quel mérite ai-je ? C'est ma nature ainsi ; je ne pourrais pas vivre autrement.

Ce jour-là, il l'avait attendue avec impatience, ayant une proposition à lui faire. Tout de suite, il lui dit :

— Veux-tu être ma petite sœur ? Tu auras ta chambre près de la mienne, tu seras libre ; je serai ton frère, rien que ton frère... Je m'ennuie tout seul.

Il s'ennuyait, en effet, s'attristait, quand il rentrait le soir, de trouver le feu éteint, les murs nus, l'absence d'intimité de toute chose. Il répéta, suppliant presque :

— Dis, veux-tu ? Tu seras libre.

Elle répondit :

— C'est drôle... je veux bien.

Huit jours s'écoulèrent. La petite sœur, au bout du troisième, avait disparu. Il ne lui en voulut pas. Elle était l'inconsciente, la chose éphémère, qu'il fallait cueillir comme une fleur au passage et qu'on trouvait fanée le lendemain en s'éveillant.

Nos Receveuses

DANS LEUR ALCOVE

I

La prudence même. Jamais elle ne vous reçoit chez elle, mais chez une amie, gentille, aimable et complaisante amie, divorcée, sans enfants, qui ne craint ni mari, ni commissaire de police. Généralement, ce jour-là, va à Saint-Germain voir une vieille parente malade qui habite au couvent. Elle emporte dans un petit sac soi-disant



un tas de gâteaux pour la vieille malade : c'est tout ce qu'il faut pour écrire! L'amie, pas très fortunée, n'ayant qu'une femme de chambre, trouve facilement un prétexte pour l'éloigner; comme elle sort elle-même, la femme de chambre n'a pas l'idée de rester ou de se cacher pour savoir si madame reçoit ou ne reçoit personne.

Ils se sont donné rendez-vous à deux pas de la maison de l'amie et montent chez elle ensemble. Elle ne les retient pas longtemps; elle est toujours pressée; elle les reçoit le chapeau sur la tête, l'en-cas sous le bras ou passé dans le manchon : elle embrasse son amie et la laisse maîtresse du logis. C'est un peu intimidant, les premières fois, quand on n'est pas chez soi... Il faut du temps pour être tout à fait à son aise. On est plus chez soi dans un hôtel meublé; mais quels dangers! Aussi les amoureux de belles lignes, de plastique, ne trouveraient pas là leur compte : elle se déshabille gauchement, parce que ce n'est pas la petite chaise sur laquelle elle a l'habitude de se déchausser; sa chemise glisse moins gracieusement que chez elle le long de ses épaules; il lui semble même qu'elle se trouve moins jolie dans la glace de son amie que dans la sienne, dont elle a l'habitude. Et, plus tard aussi, elle se révèlera tout *autre*, parce qu'elle est dans la chambre d'une *autre*.

II

Ce n'est ni chez elle ni chez une amie qu'elle vous reçoit, mais chez vous, dans votre domicile. Partout où elle se trouve, elle est chez elle. Vous devenez un tout petit garçon. Si elle ne veut pas... si ce n'est pas son idée, rien ne l'en fera démordre. Vous aurez beau vous mettre à genoux, la supplier ou faire votre tête, ça lui sera absolument indifférent. Les fleurs dont vous aurez rempli vos vases, les bonnes petites choses que vous aurez achetées et préparées *con amore* pour l'apéritif ou le digestif, les modifications que vous aurez apportées dans la disposition de votre petit salon, de votre atelier, tout cela la laissera froide si elle est mal lunée; au contraire, si elle est accourue chez vous dans une fringale d'amour, oh! alors, les fleurs, les bonbons, les vieilles étoffes, elle n'y fera même pas attention; elle est venue pour vous, pour vous seul. Je ne jurerais pas que dans l'escalier elle n'a pas commencé à déboutonner ses gants ou les premiers boutons de son corsage. Vous n'êtes pas encore le maître, croyez-le bien. Vous, vous avez tout votre temps, vous aimez à déguster vos joies et vos bonheurs, boire à petites gouttes, humer l'arome du nectar qui passe sur vos lèvres; c'est un torrent qu'il vous estdifficile d'endiguer même entre vos deux bras. Comme elle est chez elle, elle peut faire ce qu'elle veut. Elle partira quand elle voudra, elle ne partira même pas si son idée, sa fantaisie lui disait de rester. Elle pourrait même vous envoyer... promener. Elle y est bien, elle y reste.

III

Sans être la femme du matin, elle aime bien que toutes ces choses-là se passent de midi à deux heures. Avant, elle a sa maison et sa jolie petite personne dont elle s'occupe beaucoup, et après deux heures elle ne s'appartient plus, elle



est au monde, au Palais de Glace, aux *five*, à la Bodinière, aux expositions, et le soir, si elle n'avait que ce moment-là pour se mal conduire, ce serait une femme immaculée, ce serait Jeanne d'Arc.

Tous les soirs, dès dîners ou des théâtres, des bals dans la saison; enfin elle n'a jamais eu que ce moment à elle; aussi vous expédie-t-elle de temps en temps une petite carte-télégramme pour vous demander de déjeuner avec elle, « *désespérée* de ne plus jamais vous voir ». Il n'y a pas besoin de se faire grande violence pour accepter ses invitations. Le déjeuner est exquis; le seul reproche qu'on pourrait lui adresser, c'est qu'il est servi un peu à la vapeur, même à l'électricité. « Du thé, du café? vous demande-t-elle au milieu du déjeuner. Je ne me rappelle jamais. Vous servirez le thé ou le café dans le petit salon » (qui donne dans sa chambre à coucher).

Elle vous a reçu en élégant déshabillé, — elle est tout habillée dessous, — elle n'aura que sa robe à passer. La femme de chambre, au courant de tout comme toutes les femmes de chambre, a préparé « tout ce qu'il fallait à Madame ». Elle est bien sûre qu'on ne la dérangera pas, qu'on la laissera déjeuner tranquille. Madame ne la sonnera que quand Monsieur sera parti, pour donner son coup d'œil de femme de chambre sur la toilette de Madame.

IV

Bavarde comme un régiment de pies borgnes, elle a toujours trente-six histoires à vous raconter. Vous ne l'écoutez pas, ça lui est égal, vous êtes là, ça suffit. Vous vous gardez de donner la réplique, vous rentrez même vos interjections, vos « ah! » vos « oh! » Vous donnez même quelquefois des signes d'impatience, vous n'êtes pas venu la voir pour entendre ce qui est arrivé à telle ou telle camarade, ou ce qui n'est pas arrivé à la petite d'au-dessus ou à la grande d'en bas. Pour lui rappeler le but de votre visite, assis près d'elle, vous passez un bras autour de sa taille, vous posez votre main sur son épaule, vous jouez avec ses petits frisons; vous la chatouillez; elle ne bronche pas, elle jabote toujours : « *Comment! tu ne savais pas?... Mais je t'assure! Je t'avais toujours dit qu'elle ne valait pas deux sous. Ce que j'ai fait pour elle!* » etc. etc. Dans sa fureur, elle s'est levée, vous en profitez pour la reprendre par la taille et l'entraîner vers certain grand divan où elle aime à faire la sieste. La voilà repartie contre son amie qu'elle

a aimée, qu'elle a nourrie, etc., etc. Vous n'avez plus qu'à faire comme elle, vous reprenez votre chapeau, vous partez, elle ne s'en apercevra même pas.

V

Je ne vous dirai pas qu'elle est un phénomène d'intelligence : elle a sa beauté, et c'est déjà très suffisant, mais il ne lui suffit pas qu'on lui fasse des compliments sur sa jolie tête, sa chevelure extraordinaire, ses yeux d'almée en délire, etc., etc.; elle adore se montrer en costume de Mme Ève du Paradis. Donne ses audiences dans son cabinet de toilette ou dans sa salle de bain, où il y



a des glaces à gauche, à droite, en face de la baignoire, au plafond. Je ne sais même pas s'il n'y en a pas sur le parquet. Vous avez l'illusion de vous croire au milieu de tout un sérail, vous en avez au-dessus de votre tête, vous en avez à droite, à gauche, devant, derrière vous, et dans toutes les positions possibles. Elle est ravie. Si elle pouvait déjeuner dans ce costume tout à l'heure, quand vous l'aurez admirée sur toutes les coutures, elle le ferait avec grand plaisir. Elle adore les peintres, les hommes de goût qui ont beaucoup voyagé, qui connaissent leurs musées d'Europe sur le bout du doigt, les Léda, les Vénus, les Diane, et qui, avec un bout d'étoffe, de draperie, lui font prendre les attitudes des célèbres modèles de Londres, de Vienne, de Florence.

Quand vous n'êtes pas assez bien avec elle pour qu'elle vous montre tout ça, vous pouvez être sûr que le pédicure-manicure sera là pendant votre visite et que vous pourrez seulement apercevoir un bas de jambe, un bout de bras, si on lui fait les pieds ou si on lui polit les ongles. Une autre fois ce sera le coiffeur qui triturera sa magnifique chevelure. Chez elle, on voit toujours quelque chose.

VI

Elle ne peut pas arriver à se lever avant midi, et encore quelquefois est-il une heure ou deux quand elle s'assied devant ses œufs au jambon, sa côtelette et ses nombreuses tasses de thé. Il faut qu'elle se réveille, sans cela elle se recoucherait encore pour dormir jusqu'au dîner. Comme on t toujours sûr de la trouver de neuf heures à midi, c'est ce moment matinal qu'on choisit généralement pour venir la réveiller. On entre à pas de loup dans sa chambre plongée dans l'obscurité; on s'approche de son lit, on lui passe les deux bras autour du cou et on la réveille avec une série de gros baisers qui font autant de bruit qu'un réveil-matin. Elle ne sait pas toujours qui la réveille ; aussi se garde-t-elle soigneusement de crier aucun nom propre, pour ne pas commencer la journée par une jolie gaffe. Elle la fait à la belle endormie qui n'a pas conscience de ce qui se passe autour, près d'elle, sur elle, etc. Quelques coups de sonnette vous dérangent bien de temps en temps, mais vous avez eu soin en entrant de mettre le verrou, vous n'avez rien à craindre; vous pensez à ce que la femme de chambre peut bien dire aux visiteurs qui se présentent à cette heure-ci, qui savent que Madame, même pour son collier de perles de quatre-vingt-dix mille francs, offert, pas loué, ne se dérangerait pas.

— Est-ce que tu restes déjeuner avec moi ?

Si oui, vous avez le temps de retourner à vos affaires, d'aller lui chercher quelque bonne friandise pour compléter le déjeuner, quelques fleurs pour mettre sur la table ; seulement, un conseil, vous ferez bien de manger quelques babas, quelques solides brioches : quelquefois à deux heures passées on n'est pas encore venu vous dire que Madame était servie.

VII

Réglée comme une feuille de papier à musique, elle ne vous demande jamais de venir *la voir* qu'entre cinq et six heures du soir. Elle est rentrée, elle est déshabillée, elle a une bonne heure à elle avant de repasser une autre robe pour aller dîner en ville. Elle vous fait de ces sortes d'invitations dans deux cas : d'abord si elle a un dîner terrible, une soirée assommante à passer, elle veut se créer des souvenirs agréables et avoir quelque chose à penser qui en vaille la peine pendant qu'on lui débitera des sornettes ou des bêtises, ou que ses voisins de table ne lui débiteront rien du tout ; ensuite, — ça, ça la peint en deux traits, — si elle sait que vous avez des intentions folâtres pour ce soir, qu'il y a bien des chances pour que vous la trompiez, elle prend le premier prétexte venu pour vous prier de passer chez elle entre cinq et six, elle a quelque chose à vous demander... Et elle est tellement câline, caressante, que c'est vous qui lui demandez quelque chose... Après, elle ne vous retient pas, elle est horriblement pressée, elle dîne au diable : « Tu vois dans quel état tu m'as mise ! » Il faut qu'elle se recoiffe, ses dessous sont d'un chiffonné... Justement, elle met ce soir une robe pour la première fois, et, quand elle met une robe pour la première fois elle ne sait jamais si elle ira ou non... Enfin, on ne peut pas dire aux gens plus poliment qu'on a assez d'eux et qu'ils vous feraient grand plaisir en prenant la poudre d'escampette. Un ou deux bons baisers au carmin et en voilà jusqu'à la prochaine fois.

KITT.



Les Confidences d'une Aïeule

(Suite)

Toutes ces filles se levèrent par enchantement, embarrassées, sottes, ne sachant comment porter leur tête ni que faire de leurs mains, enfin comme mes amies m'ont dit que c'était dans les couvents, quand la Supérieure tombait à l'improviste au milieu des parties enfantines.

Il n'en fallut point davantage pour me rendre à moi-même toute mon assurance et mon habitude. Je fus aussitôt, si j'ose le dire, comme chez moi, et je sus, d'une phrase générale, d'un mot ici, d'un geste là, remettre tout le monde à son aise. La conversation reprit de plus belle, avec des éclats joyeux et naïfs. Rien n'est tel que d'en imposer aux autres pour reprendre l'empire sur soi que l'on allait perdre. C'est justement ce que j'éprouvai. « Quoi ? me dis-je, mais je suis folle d'avoir perdu une partie de la journée à me désoler pour rien ! Assurément ce qui m'arrive n'est point commun, mais il n'en est que mieux pour mon instruction. Les gens sages font leur profit de tout : ne perdons pas une si belle occasion d'exercer notre philosophie. »

J'avais pris place au coin de la cheminée, vis à vis de la Potironne, qui occupait le fauteuil de la maîtresse de maison.

La moitié de ces filles s'empressaient autour de moi pour me rendre de petits services. L'une me plaçait un coussin dans le dos ; l'autre, à genoux, me plaçait un carreau sous les pieds. Plusieurs s'étaient emparées de mes mains, dont elles maniaient les bagues avec des cris d'admiration. Je les écartai doucement et leur tins à peu près ce discours : « Mesdemoiselles, je suis une étrangère parmi vous, et la curiosité ne m'est point défendue. Je vous avoue que j'arrivais ici avec quelques préventions. Ceci est à votre honneur : il m'a suffi de vous voir pour qu'elles fussent dissipées. J'ai compris que je devais nourrir de sots préjugés contre vous, ou plutôt que je n'avais aucune idée de votre état. Enseignez-moi. Nul mieux que moi n'est susceptible de comprendre que l'on cède à ses doux penchants; mais est-il rien de plus triste que d'en faire besogne et métier ? Aucune de vous n'est déshéritée de la nature, vous jouissez toutes du physique le plus séduisant. Si donc vous avez abdiqué la liberté de votre cœur pour vous soumettre aux exigences des hommes brutaux, ou, pis encore, à celle des hommes raffinés, ce n'est point la nécessité qui vous y obligeait, mais, il me semble, une sorte de vocation. Vous plairait-il de me raconter chacune votre histoire ? Ce serait une agréable matière d'entretien pour la soirée. »

Toutes battirent des mains, mais aucune ne se décidait à parler la première. Elles se poussaient l'une l'autre : « Vas-y. — Vas-y, toi ! » et rien n'était plaisant comme leur gaucherie. Je me plantai mon binocle devant les yeux et lorgnai celle qui avait le costume d'une bergère de Trianon. « Eh ! lui dis-je, vous, la villageoise, l'esprit vous a dû venir depuis si longtemps que vous avez quitté vos moutons. Approchez un peu et faites-moi votre récit comme à la veillée. » Elle se recula jusqu'à la porte. Toutes ses camarades la tirèrent par ses vêtements. « A toi, Fanchon. A toi. Parle, madame le veut. — Intéressante Fanchon, lui dis-je, remettez-vous, je vais vous venir en aide. Voyons, vous êtes née à la campagne. Je sais que les filles et les garçons y attendent rarement le mariage pour y former des engagements, et je ne m'étonnerais point que vous eussiez commis une faute ou deux ; mais par suite de quelles infortunes en fûtes-vous réduite là, ou par quelle étrange volonté avez-vous fait choix de cette destinée misérable ? »

Elle devint toute rouge, et parla tout d'un coup : « Ah ! madame, dit-elle, je n'ai point choisi.

« Cela est vrai qu'à la campagne les garçons prennent les filles avant la noce, mais c'est toujours pour préparer des unions, pour faire des enfants et pour arrondir les biens. Quand ils ont maîtresse ou femme, ça n'est pas assez pour leur désir. Leurs intérêts s'en accommodent, mais la nature ne s'en accommode point. Ils ne sauraient aller chez la voisine, qui, grâce au voisin, a son content, et cela ne serait point de la bonne économie. Il faut donc qu'il y ait des filles pour la paix des ménages et parce que la nature le veut. Elles ne choisissent pas leur destinée, elles sont marquées d'avance. Mais je ne restais presque jamais dans le bourg où je suis née. J'étais de celles qui emmènent les troupeaux souvent au loin et qui vivent parmi leurs bêtes jour et nuit, pendant des semaines, pendant des mois, pendant tout le temps qu'il fait assez beau pour ne pas rentrer à l'étable. Ce travail-là est fait par des femmes et aussi par des hommes qui sont jeunes et vigoureux. Que voulez-vous qui arrive? Le printemps est très chaud. Le soleil fait monter la sève dans les arbres et aussi dans les

hommes, et ce n'est pas moi qui pourrais empêcher les bourgeons d'éclater ni les hommes de faire l'amour. Ils rôdaient autour de moi, qui, à ces époques-là, me sentais aussi plus facile. Et puis, je n'ai pas beaucoup de raisonnement; mais quand la peur de leur approche me faisait par hasard hésiter ou réfléchir, je me demandais si j'avais bien le droit de résister au vœu de la nature. Au reste, pourquoi refuser? Ils m'auraient prise de force. Pouvais-je aussi m'en approprier un et lui dire : « Tu ne seras qu'à moi, et moi à toi seul, défends-moi » ? Les autres l'auraient tué. Voilà pourquoi j'étais à tous. Et quand ils retournaient dans le village, ils se mariaient à d'autres femmes. »

Il n'y avait point là de quoi émouvoir ma sensibilité, et je ne sais pourquoi je fus remuée si profondément. Je fis une petite toux et je repris : « Fanchon, avec vos origines rustiques, vous êtes une exception. Je voudrais entendre à présent l'une de ces dames, qui soit du pavé de Paris. » Alors une grande fille maigre se dressa devant moi. Elle me regarda dans les yeux : c'était la seule qui l'osât. Les siens étaient noirs comme des charbons, et encore fardés de noir aux cils, avec des sourcils fort épais. Elle était l'une de celles que j'ai dit qui portaient le grand chapeau noir à glands d'or. Elle avait des joues creuses, trop de rouge aux lèvres et au visage; enfin elle présentait l'ensemble de ces laideurs que nos Parisiens pervertis préfèrent à toutes les beautés.

Elle eut un petit ricanement; elle sembla, pour tout dire, me rire au nez; mais ce n'était point impertinence, c'était plutôt l'effet d'une timidité que son air de provocation ne dissimulait qu'à demi.

« Donc, me dit-elle d'une voix forte, et comme si elle eût fait une parade sur des tréteaux, vous souhaitez voir une fille qui soit du pavé de Paris? Regardez-moi, j'y suis née, dans les faubourgs. La rue est ma patrie et ma maison. Nous autres, nous ne voyons des arbres qu'à la Courtille et à Belleville, et quand il fait soleil le décadi nous n'allons guère plus loin que la barrière du Trône-Renversé. Mais la rue est aussi propice aux amours que les grandes prairies et que les bois. Et le peuple des villes en connaît la fièvre, aussi ardente pour le moins que ces animaux de la campagne. Toutes les énergies de l'humanité se déchaînent en lui et, comme les forces de la nature dans un ouragan, n'y semblent plus connaître aucune loi. Le peu d'amour qu'il dépense dans la paix de l'étroit foyer et du ménage besoigneux lui peut-il suffire? Il faut que la surabondance de ses facultés déborde et coule à la rue. Moi, qu'aux premiers jour de mon enfance on ramassait dans le coin des portes ou sous les arches des ponts, je n'étais point faite pour occuper sans partage la tendresse d'un seul époux, et dès ma naissance j'étais déjà fiancée à la foule. Ma tâche, en ces années de révolution, fut enviable et magnifique. La nation soulevée avait rompu ses digues. La vie était publique, et aussi les amours. Le peuple semblait puiser dans l'ivresse du sang une soif d'aimer plus inextinguible. Paris, après les grandes journées de la guillotine, avait des nuits que l'on ne verra plus. Le monstre maintenant s'apaise, il ne gronde plus que sourdement; mais si l'œuvre de destruction est abandonnée, celle de débauche se poursuit. J'en demeure le fidèle instrument, et je me suis enfermée dans ce palais, qui est la citadelle du plaisir. »

Elle se tut. Voilà, me dis-je, des vues nouvelles, et ces questions-là décidément m'étaient tout à fait étrangères. Je gardai le silence quelques instants, puis soudain, et comme en dépit de moi-même, je me retournai vers cette fille de qui j'avais remarqué le costume à la grecque et les proportions de statue. « Et toi? lui dis-je, qui es-tu ? Parle! » Il se fit une grande risée, mais j'imposai le silence et je répétai ma question. Cette fille secoua la tête et me jeta un regard qui semblait bien trahir une parfaite stupidité. Puis elle s'avança vers moi d'un pas majestueux.

« Je ne sais point, dit-elle, si je suis de la ville ou de la campagne. Je ne sais plus rien de mon enfance, sinon que tous les hommes louaient ma beauté et que cela m'était indifférent. Je ne sais rien ni de mon père ni de ma mère, sinon qu'ils m'ont vendue. Et je ne sais rien de moi-même, sinon que du jour où je fus assez grande pour me vendre toute seule je vins m'enrôler ici. » Toutes les autres éclatèrent de rire, et moi je frémis, car je sentis que les deux premières étaient d'ordinaires créatures qui appartenaient encore à notre pays et à notre temps; au lieu que celle-ci était comme le modèle accompli de la courtisane, qui n'appartient qu'à l'éternité.

J'en avais ouï suffisamment pour m'instruire, et ne souhaitais plus que la solitude. Je prétextai des vapeurs et me fis conduire à ma chambre. Je n'y pus dormir, à cause des bruits du dehors et de la maison qui ne se taisaient point encore malgré l'heure avancée. J'ouvris ma croisée, bien que l'air fût vif. Autour du jardin, entièrement plongé dans les ténèbres, toutes les fenêtres du palais jetaient des flammes. C'était un spectacle prodigieux, qui me rappela le jour où, dès le matin, je m'étais rencontrée ici avec mon époux Sainte-Foy. Rien depuis lors n'avait changé, mais j'y trouvais ce soir un je ne sais quoi de plus solennel. Je n'étais plus mêlée dans la foule, mais séparée d'elle, et je rêvais dans cette chambrette de mauvais lieu ainsi que dans une cellule d'ermite. Fut-ce le motif pourquoi ma méditation prit comme une tournure religieuse? Jamais ma pensée ne s'était attachée à des objets plus bas, jamais pourtant elle ne m'avait paru si sublime.

« Pauvres filles, me disais-je, je ne voyais jusqu'à ce soir que les viles apparences de votre métier, et vous venez, par vos récits naïfs, de m'en faire paraître la grandeur épouvantable. Après tout, vous êtes les instruments, comme vous dites, d'une des lois de la nature, et je ne sais guère si vous valez moins que moi. Et je me demande si c'est moi qui me conforme aux vœux de l'Etre suprême ou si c'est vous. J'ai cru suivre ses intentions en n'acceptant point d'autre règle que mes instincts et ma volonté libre. Vous êtes, vous, ses véritables esclaves, car vous n'avez point de volonté, ni même de caractère personnel. Il est triste, votre sort de victimes ignobles et résignées, mais en revanche mon indépendance n'est-elle point criminelle? Peut-être vous êtes les pierres angulaires de ces sociétés, que moi je trouble et je désorganise par mes caprices libertins. Je n'ose plus vous insulter de ma pitié, car je commence à croire que vous êtes respectables et peut-être sacrées.

« Il me revient que dans les antiques vous n'étiez pas l'humble et méprisé troupeau que vous êtes, mais vous formiez des collèges de prêtresses; ce que nous nommons aujourd'hui vos débauches étaient des mystères, et vous passiez vos nuits laborieuses au pied des statues de Vénus.

« O Vénus! où t'invoquerai-je plus dignement que dans ce palais, sanctuaire qu'une ville infâme et superbe t'a voué sans te connaître et sans t'adorer sous ton nom? Ainsi que toutes les divinités des anciens âges, tu personnifies une force particulière. Elle se révèle à nous par des manifestations diverses, aussi tu as plusieurs noms et plusieurs visages. Elle pousse l'un vers l'autre les êtres qui sont destinés à se plaire, à s'aimer, à s'unir et à enfanter, — et toi tu es celle que l'on appelait la mère des hommes et des dieux. Dans son excès et dans son exubérance, elle répand sur la terre une telle richesse de volupté que l'œuvre utile ne l'emploie pas toute, l'amour devient un jeu, un art, une religion, et toi tu es la déesse des mystères que l'on célèbre à Cythère et à Paphos. Ces mystères, ô bonne déesse! qui les a célébrés plus dignement, ces pauvres êtres ou moi-même? J'ai cru te servir et n'ai peut-être servi que ma fantaisie égoïste. Est-ce que ces malheureuses t'auraient mieux comprise et peut-être moins profanée que moi?... »

... Je m'éveillai le lendemain dans des dispositions si bienveillantes que je n'hésitai point à partager le repas de mes misérables compagnes. Je les traitai avec de tristes égards; si, à la faveur de la nuit, je m'étais fait une idée si haute et si poétique de la Vénus des mystères, celle de l'amour me paraissait toujours préférable. « Quoi, me disais-je, ces infortunées n'ont-elles jamais connu, ne connaîtront-elles jamais celle-ci, pour s'être réservées à la première? » Au sortir de table, je pris familièrement la main de Fanchon. « Ah! Fanchon, lui dis-je, que je te plains! Tu trouves le plaisir entre les bras d'hommes indifférents et dont tu ignores jusqu'au nom, et ton cœur n'a jamais parlé! » Elle rougit. « Mais pardonnez-moi, ma dame, j'ai un amant, qui est le seul que j'éprouve du plaisir à caresser. C'est un soldat, que j'ai déjà vu trois fois depuis quatre ans. Il vient ici entre deux guerres, et m'apporte toujours un bouquet. Depuis dix-huit mois qu'il est à l'armée d'Italie, je puis jurer que je ne lui ai pas fait la plus petite infidélité. »

J'interrogeai la grande fille de Paris... « J'ai un amant, répondit-elle, que je ne trompe jamais.

« C'est un apprenti, mais il ne travaille guère. Il a dix-huit ans, il est mignon; il vient rarement, mais chaque fois il m'emporte tout ce que j'ai d'argent dans mon ridicule. Je le lui donne avec bien du plaisir. »

J'interrogeai la troisième, cette courtisane à la grecque. Les lazzi recommencèrent de plus belle, mais elle ne s'en émut point. « J'ai un amant, dit-elle. Il n'est venu qu'un soir avec quelques amis, qui portaient tous le collet noir. J'ai senti que s'il en choisissait une autre, je serais rongée de jalousie. Il m'a regardée, et je suis devenue toute pâle. Mais à cet instant une dizaine d'hommes qui avaient de grands manteaux ont fait invasion ici. Ils ont commencé à briser les glaces avec leurs gourdins et à tuer les autres hommes avec leurs pistolets. Je me souviens que l'un d'eux a simplement dit à celui que j'aime : « Ta tête me déplaît! » et lui a fait sauter la cervelle. On l'a emporté expirant, et depuis, moi non plus, je ne lui ai fait aucune infidélité. »

Je demeurai muette d'horreur, mais une nouvelle risée me divertit : « O Vénus, dis-je à part moi, tu n'es point sans pitié pour tes servantes. Si elles sont les esclaves sacrifiées de la nature, elles en peuvent du moins connaître les sentiments; elles ont moins perdu par leur prostitution que moi par mon libertinage. Ne me pardonneras-tu pas? Ne m'accorderas-tu pas, une fois du moins, la même faveur qu'à celles-ci? »

Je me levai toute hors de moi. Je sortis un instant. Je rentrai l'instant d'après. Ce jeu de scène me fut inspiré sans doute par la déesse du plaisir, qui voulait exaucer ma prière. Car, dans l'intervalle de ma sortie et de ma rentrée, on avait introduit un muscadin tout jeune, qui venait, je crois bien, consommer son premier sacrifice. Il était charmant, aussi gracieux qu'on peut l'être sous ce costume, avec quelque chose de délicieusement niais dans la physionomie. J'éprouvai sur-le-champ ce que la fille en péplum avait dû sentir à la vue de son collet noir, et je fus également payée de retour, car le petit me tendit les bras. Ce fut une indignation générale. « Petit morveux!... s'écria la Potironne. — Ah! madame, lui dis-je, comme dans la tragédie d'*Athalie*, excusez un enfant. » J'ajoutai, à voix basse : « Je veux lui donner une bonne leçon. » J'ignore comme elle l'entendit. Il n'importe. On me livra le coupable à merci.

Ici, je tire le rideau. J'ai soutenu un ton trop élevé pour m'abaisser maintenant au badinage. Je passe donc jusqu'à l'instant où je conduisis mon étourneau à la porte. « Madame, dit-il, je ne suis pas bien riche: je n'ai qu'un écu. » J'éclatai. « Tiens, lui dis-je, prends, cela t'en fera deux. » Il hésita, le prit enfin, puis tourna la tête à gauche, à droite, promena ses regards effarés sur les murailles du corridor... Et tout à coup il sortit, d'un air fier, redressant sa petite taille.

C'est qu'il venait de lire l'inscription collée sur les glaces:

ICI ON S'HONORE DU TITRE DE CITOYEN.

XIV

LE GÉNÉRAL

1799 (octobre-novembre) et 1800.
Écrit longtemps après.

Si mes contemporaines avaient ma franchise et mon humeur de se confesser, elles pourraient toutes signer ce que je vais écrire, et cet article ne ressemblerait pas mal à une pétition. Toutes l'ont aimé comme moi. Qui donc? Eh! LUI; enfin, LE GÉNÉRAL!

Ce ne fut pas du premier coup. A ses débuts, il ne fit impression que par sa gloire et par son génie, et les sentiments qu'on lui porta ne dépassèrent point la reconnaissance ou l'admiration. Après le retour d'Égypte, il prit le rôle d'un séducteur, et la France prit celui d'une amoureuse.

Elle n'imaginait plus de récompense pour son héros, elle n'aspirait qu'à se donner avec grâce, à être possédée par lui. Il avait sauvé les conquêtes de la liberté : que lui pouvait-on sacrifier de plus précieux que les fruits de son œuvre même? Voilà les inconséquences de l'amour, qui sont aussi ses grandes joies. En est-il de plus saisissante pour les cœurs passionnément épris que de se soustraire au jour aveuglant de la raison tout en demeurant encore assez éclairé par elle pour découvrir à ses dernières lueurs que son flambeau vacille et s'éteint?

Mais ces amours d'un peuple pour un homme ont beau intéresser le cœur, elles ne sont point de mon ressort. Elles me paraissent d'un genre trop sublime et me rappellent ces histoires mythologiques des déesses qui s'échappaient de l'Olympe afin de tâter des mortels. Certes, j'ai une faiblesse pour ces légendes, et je ne saurais oublier que des allégories peintes furent ce qui, dans mon enfance, caressa d'abord mes yeux, éprouva ma sensualité : il en fut de même, dit-on, pour le roi Louis XVI, mais seulement le soir de ses noces. Je m'égare. Je veux dire que mon goût quand même me porte davantage vers les sentiments qui ne sont qu'humains. L'amour est à mon gré le plus simple de tous, et il n'y faut point mettre tant de malice ni de métaphysique. Il se rencontre plus chez les personnes réelles que chez les personnes civiles, et les bêtes même savent où il tend. C'est bien dans ce sens-là que j'ai voulu dire que toutes mes contemporaines et moi nous avons aimé le Général.

De vrai, il faut convenir pourtant que cet amour ne nous est point venu par les voies ordinaires. Le

ısard jette sur votre route un homme de bonne ine, je ne sais quoi se décroche dans votre cœur, et , voilà pour une éternité de plusieurs mois. J'avoue ıe ce n'est pas ainsi qu'il m'est venu d'aimer Bonaırte, à moi ni aux autres. Notre amour dut tenir, ı moins par ses origines, à cet amour en société, à tte affection mythologique dont je parlais ; mais stement, c'est nous qui avons donné une forme de ntiment à cette espèce de passion panique ; c'est ɔus qui avons tiré cela de son nuage et l'avons mpé sur la terre. On prétend que nous autres mmes n'avons de goût qu'aux choses spirituelles et éales, avec un mépris superbe pour ce qui fait la ratique de la vie. Je ne pense point, attendu que ɔus prenons tout par le petit côté sensible et que sont les hommes qui voient souvent dans le granose et dans l'absurde, sous l'angle obtus de leur ison. Moi qui en écris si long sur la différence des xes, j'écris, parbleu ! en ce moment, comme ferait ı homme, je déduis, j'abstrais.

Ne vaudrait-il pas mieux tout naïvement conter ce i m'est arrivé à moi ? Ce qui m'est arrivé ? Hélas ! ɛn, ou si peu ! Cette aventure ne ressemble guère x précédentes, et je serais bien fâchée qu'elle y ssemblât en effet. Elle n'est pas même une avenre, c'est ce qui en fait le prix à mes yeux. J'ai prese tout dit en deux mots : au fait, je n'ai rien à ɾe, j'en vais être réduite à l'analyse de mon cœur. Pauvre cœur, si curieux d'aimer, si fréquemment atouillé, si rarement satisfait, toujours en éveil, ɔp en éveil pour être surpris, cette fois pourtant succombas à ton insu, car il me souvient qu'à urore de cette affection timide tu ne parus rien viner!

Le héros revenait chargé des lauriers d'Italie. Je dans la rue Chantereine à différentes heures du ır. Je le vis entrer, sortir comme un simple partiier. Ses yeux profonds, son visage maigre me frapɾent ; mais ce fut tout, mon cœur ne battit point à vue. Je sus les jours qu'il allait au théâtre, j'y ai. Il se dissimulait dans une loge grillée. Déjà la ıle semblait prête à se désaffectionner de lui : elle ıt qu'on réponde à ses avances et prend la modespour de la froideur. C'était une présentation nquée. Il fallait revenir là-dessus à une heure plus portune, et qu'il y eût de part et d'autre un temps divertissement et d'oubli. Soumise aux fluctuans du sentiment que je partageais, je souhaitais oignement du Général parce que je comptais sur effets de l'absence et du retour.

Moi pourtant, j'étais entretenue dans une certaine vre de curiosité. Mon ami Arnault avait rencontré Général en Italie pendant la campagne et n'avait nt déplu : on lui tirait l'oreille. Il ne sait pas réɛer à ces faveurs familières, son enthousiasme ne ınaissait plus de bornes. Il s'était, de son plein ɛ, attaché à la personne même de Bonaparte. Il ıit quotidiennement lui rendre ses devoirs, ne par; plus, n'écrivait plus que de lui : enfin, c'était le ngeau du Général. J'interrogeais Arnault, qui it inépuisable en anecdotes. Il en savait du héros -même, de son épouse, de sa belle-fille, du sémilt Eugène, de cette Pauline qui, paraît-il, se tient ıble comme ne se tiendrait pas une pensionnaire couvent. Elle roule des boulettes de mie et les ɛ à la figure des invités. Arnault m'assomme avec tragédies, mais quand il rapporte les propos de le du Général je l'embrasserais. J'adore cela. Je s la souris de l'histoire : le gâteau m'en indigesıne, il ne me convient que d'en grignotter les ɛttes.

e n'eus garde de manquer la fête qu'offrirent les ecteurs au vainqueur d'Arcole. Ma belle Julie m'y accompagna. Ce fut au Luxembourg, dont la cour était décorée d'une façon magnifique. M. de Talleyrand prononça un discours où il félicita moins le triomphateur de ses victoires que d'aimer les lettres et de goûter les poèmes d'Ossian. Est-ce qu'en vérité il les goûte ? Je n'en puis douter : ce grand esprit doit toucher à tout. Il ne répondit pas grand'chose ; mais il se leva, il se montra, et tout le monde le regarda. Je le voyais fort bien de mon siège ; cela n'empêcha point que je me levai : quand on meurt d'envie de voir quelque chose ou quelqu'un, on ne le croit pas bien voir à moins d'être dans une position bien forcée et bien incommode. Je me levai donc, et personne ne s'en avisa. Mais je venais à peine de m'asseoir que Julie se leva à son tour comme j'avais fait. Sa beauté souleva un tel murmure que le héros lui-même tourna son regard de notre côté. Il n'aime guère que l'on fasse attention à d'autres qu'à lui, et son expression fut si vive que Julie, interdite, retomba sur sa chaise à l'instant même. Je rougis, je pâlis comme si j'eusse été sa complice. Je fus honteuse de cet affront plusieurs jours durant. Ma pensée ne pouvait se distraire de celui qui l'avait infligé à ma compagne. Bonaparte m'occupait tout entière. Et quand il partit pour cette expédition mystérieuse dont nous ignorions l'objet, ce fut pour moi tout ensemble un soulagement, une angoisse et une espérance anticipée. Il reviendra, me disais-je, il reviendra !

Il est revenu. Quelle différence entre l'enthousiasme raisonnable qu'avait soulevé son premier retour et l'émotion de celui-ci ! Les nouvelles manquaient. L'on ne savait pas que l'on fût à la veille d'un événement. L'on ne s'attendait à rien. Arnault accourt chez moi. Il avait suivi l'expédition jusqu'à Malte, à bord de l'*Orient*, du vaisseau même qui portait notre idole. Depuis, rentré seul en France, dans Paris, il ne vivait plus. Mais je le vois tout haletant. Les télégraphes aériens ont transmis la nouvelle du débarquement. Paris tout entier frémit. On dit qu'un député, je ne sais plus lequel, des Ardennes, je crois, en est mort de joie et de saisissement. Mais je brûle les détails. Le voici donc. Il est parmi nous. Ah ! cette fois, il a bien senti qu'il n'est plus de mésintelligence ni de froideur possible. Il ne se réserve plus. Il se laisse voir. Il ne grille plus sa loge au théâtre. Il parcourt à cheval les rues de Paris.

Ce cheval, ce cheval arabe, nous l'avons toutes aimé comme un peu de lui-même, ce cheval, vivante enseigne de la gloire fabuleuse qu'il rapportait des lointains pays. Ah ! nous avons bien aimé aussi ce petit sabre recourbé qu'il attachait avec un cordon de soie à la taille de sa redingote grise !

Les gens grognons — il en fallait bien, mais ils baissent la voix quand notre Alexandre passe devant Tortoni à cheval, traînant tous les cœurs après soi — donc, les gens grognons prétendent nous prêcher le bon sens. Après l'Italie, passe encore, mais après l'Egypte holà ! Qu'est-ce maintenant que votre Général ? Un vaincu, pis, un traître, un déserteur. Sieyès l'a dit bien haut : « Le Gouvernement devrait faire fusiller ce petit homme. » Fusiller ?... C'est lui... Mais silence à tous ces bavards. Un brave officier disait aussi et plus haut : « Suspendons la représentation nationale et jetons les avocats dans la rivière. » On n'imaginerait pas ce que lesdits avocats ont trouvé pour se défaire de Bonaparte. Ils lui proposaient le commandement d'une armée ! Un commandement d'armée à un général qui a sauvé sa patrie ! C'est la présidence qu'il lui faut offrir — car on parle d'en créer une. La présidence ? Vaine et illusoire dignité ! C'est plutôt... Mais ne parlons point trop vite de César, pour n'éveiller point les Brutus qui dorment.

Ils connaissent bien peu le cœur des femmes, ceux qui pour nous détacher de Bonaparte s'avisent de si maladroites calomnies. Pour diminuer le conquérant de l'Egypte on exalte le libérateur de l'Italie. On nous parle d'un coup d'œil plus sûr et d'opérations mieux conduites. Que nous importe ?

(A suivre.) *ABEL HERMANT.*

Bulletin vélocipédique

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48 rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Coulisses de la Bourse

Le marché des mines d'or n'a pu faire autrement que de subir l'influence déprimante des événements politiques qui ont opéré leurs ravages dans tous les autres compartiments de la cote. Mais, comme les engagements à la hausse sont loin d'être considérables sur les valeurs aurifères et qu'heureusement ou — malheureusement, comme vous voudrez le prendre — la spéculation les a de plus en plus délaissées, ce dont il est impossible de douter encore aujourd'hui, la baisse n'a pas eu un champ bien vaste devant elle, la réaction n'a pas dégénéré en panique ; elle se traduit par des variations de cours relativement peu importantes. La cote s'est contentée de s'affaisser lentement et progressivement comme elle le fait d'ailleurs depuis longtemps déjà.

Devant la gravité des événements d'Orient, le rendement favorable du Witwatersrand, pendant le mois de janvier, ne pouvait avoir une grande influence sur la tenue du marché ; il a pour ainsi dire passé inaperçu. Les résultats d'ensemble du mois de janvier accusent nettement l'amélioration de la situation industrielle au Transvaal, et, si l'on pénètre dans le détail, on voit que le rendement de nombre de mines est en progression sensible.

Mais à quoi bon parler de tout cela aujourd'hui ? Tout ne cède-t-il pas devant la politique et les surprises qu'elle nous réserve ? Peut-être, lorsque la bourrasque sera passée sera-t-il permis d'entrevoir et d'espérer un relèvement de la cote et une reprise du marché des mines d'or. En tous cas, c'est déjà quelque chose de pouvoir se dire que l'industrie minière se développe dans des conditions satisfaisantes. On ne peut pas tout demander à la fois.

A. DU TRESOR.

Reliure pour le GIL BLAS ILLUSTRÉ

Nous tenons, dès à présent, à la disposition de nos lecteurs et abonnés du *Gil Blas Illustré*, une reliure très élégante et très commode, permettant de réunir les numéros, de manière à en former des volumes par année.

Cette reliure, de couleur bleue et avec titre doré, permet en outre d'extraire et remettre tout numéro, sans déranger en rien les autres. Son prix très avantageux (**3 fr. 50**, pris dans nos bureaux) nous autorise à l'offrir à tous nos lecteurs comme un véritable cadeau.

Pour recevoir cette couverture, adresser les demandes à l'administration du *Gil Blas Illustré*, accompagnées du montant en un mandat postal, en ajoutant 60 centimes pour le port.



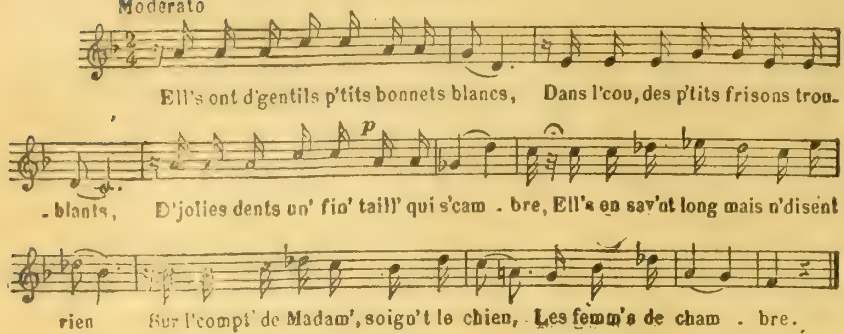
La figure jointe indique le fonctionnement de la reliure et chaque envoi est accompagné de la manière de s'en servir et d'une boîte de 110 épingles.

Le Gérant: E. ROBERT

Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (en formation) BRUAUX, 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polych. syst. Godchaux. – (G. SABATIER, ppre.)

Leurs Femmes de chambre

Paroles de Maurice de Marsan. Musique d'Emile Doloire



I

Ell's ont d'gentils p'tits bonnets blancs,
Dans l'cou des p'tits frisons troublants,
D'jolies dents, un' fin' taill' qui s'cambre.
Ell's en sav'nt long, mais n'disent rien
Sur l'compt' de Madam', soign'nt le chien,
Les femm's de chambre.

II

Ell's ont des d'ssous affriolants,
Qu'ell's laiss'nt voir aux Messieurs galants,
Très discrèt'ment, s'parfum'nt à l'ambre.
D'Madam' ell's expédient l'courrier
Et parmi les lettr's savent trier,
Les femm's de chambre.

III

C'est ell's qui r'çoivent les fournisseurs,
Les créanciers, les... amateurs,
Et qui leur parl'nt dans l'antichambre,
F'sant patienter les gens pressés.
C'métier-là leur rapporte assez,
Aux femm's de chambre.

IV

Ell's font danser l'ans' du panier,
Font leur p'lot' depuis l'premier janvier
Jusqu'à la fin du mois d'décembre,
Et en deux ou trois ans d'fonctions,
Ell's ont d'quoi s'fair' leurs positions,
Les femm's de chambre.

V

Aussi, quand on vend l'mobilier,
D'Madam' qui n'a pas pu l'payer,
Qu'à l'Hôtel des vent's tout s'démembre,
Beaucoup moins cher qu'au prix coûtant
Ell's achèt'nt le tout au comptant,
Les femm's de chambre.

VI

Alors, dans l'même appartement
Qu'Madam', ell's s'install'nt gentiment,
D'leur famill' ell's appell'nt un membre
Pour les servir ; général'ment,
C'est leur nourrice ou leur maman,
Les femm's de chambre.

VII

Et puis ell's envoient aux meilleurs
Clients d'Madame qui d'vienn'nt les leurs,
Tout comm' pour la rentrée d'la Chambre,
Des p'tits billets d'avertissement,
Afin d'leur fair' part du changement,
Les femm's de chambre.

(Dessin de Balluriau)

7e ANNÉE. — N° 10* Édition de Paris : 5 Centimes 5 MARS 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris .... 13 fr. 50
Département .. 16 »

Prix du Numéro
Paris et Province .... 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré

	France	Étranger
Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 fr. »	5 fr. »
Un an	6 fr. »	10 fr. »

BALLADE, par CATULLE MENDÈS



(Dessin de Steinlen)

En présence du grand succès obtenu par notre prime du " Gil Blas " quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnifique prime, a l'honneur d'aviser ses *abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *facsimile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian**.

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux; pour la recevoir par poste, envoyer 50 centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

BALLADE

DES PAUVRES DIABLES

Qui dorment au bord de la Seine

Grâce à ma maîtresse aux seins frais,
La chaude chambre est parfumée
De la vague odeur des coffrets
Où survit une fleur aimée...
Par la fenêtre mi-fermée
Je vois sous l'orme et le bouleau
Des vagabonds, troupe semée,
Dormir dans l'herbe, au bord de l'eau.

Le patron ne fait plus ses frais;
L'usine n'est pas rallumée;
Et les petits pleurent auprès
De la morne mère affamée.
Alors, sous la bonne ramée,
(Vivre, ce n'est pas rigolo)
Ils sont venus, l'ire calmée,
Dormir dans l'herbe au bord de l'eau!

La Seine s'endort en marais...
Prostrés, vautrés, vie abymée,
Ils dorment sous les ardents rais,
Haillons d'où monte une fumée.
Soyez bénie, heure enflammée,
Par qui le triste populo
Peut, l'âme de rêves charmée,
Dormir dans l'herbe au bord de l'eau!

ENVOI

Princes! Trône, orgueil, renommée,
Ni la mitre, auguste halo,
Ne vaut cette douceur pamée:
Dormir dans l'herbe au bord de l'eau.

CATULLE MENDÈS.

Monsieur et Madame Jumelin

Dans une petite maison isolée, située entre Duclair et le château du Taillis, un homme s'est pendu. Il laissait ce manuscrit:

*
* *

Je me tue. Il y a des souvenirs qu'on ne peut supporter. Ils vous hantent. Ils vous forcent à mourir. On voudrait les écraser, ils se redressent, plus impérieux. C'est le centre de notre vie, la pivot autour duquel tourne la danse de nos idées, le motif permanent de notre conduite. La fonction du cerveau n'est plus de penser, mais de se rappeler. Nous ne sommes plus des êtres doués de volonté et de jugement; nous sommes une mémoire.

Ainsi moi, *je me souviens*. Un seul souvenir met en jeu toutes mes facultés intellectuelles et physiques. Mes yeux ne voient que *cela*, mes oreilles n'entendent que *leurs* paroles, l'*acte* se consomme devant moi. Mon Dieu, comme ce serait bon d'oublier! Mais l'eau bienfaisante n'existe pas qui effacerait le passé et me laverait l'âme des odieuses visions dont elle est flétrie. Donc il me faut mourir.

Quand vous aurez lu mon histoire, vous m'approuverez.

Il y a une trentaine d'années, habitaient ici, dans cette maison même, deux vieux garçons, les frères Auguste et Joseph Jumelin, que l'on désignait sous la dénomination bizarre de M. et Mme Jumelin. Auguste, maigre et sec, avait un grand corps efflanqué aux jambes et aux bras noueux, la figure coupante et sans lèvres, la peau du front crevée d'os. Joseph, que tous appelaient Joséphine, était gros, gras, glabre, toujours vêtu d'une redingote serrée à la taille et ballante sur les jambes comme une jupe.

Auguste, très actif, se levait à sept heures, se rendait au bourg où le sollicitaient un commerce de fruits et des fonctions d'adjoint, et présidait une ligue fondée par lui, la « Ligue pour le développement des idées libre-penseuses du canton de Duclair ». C'était un homme sombre. On le disait atteint d'une maladie noire.

Son frère Joseph, ou plutôt Joséphine, d'un naturel plus joyeux, se distinguait par ses aptitudes de ménagère. En bonne épouse, il gardait la maison. Dès le matin, il s'affublait d'un tablier, trottinait à travers les chambres, un trousseau de clefs à la main, et jusqu'au soir donnait l'exemple à la servante, frottait, cirait, astiquait, époussetait. Il fallait que la batterie de cuisine étincelât et que les parquets fussent irréprochables. Auguste « qui avait la répartie » — tout Duclair le lui accordait — appelait son frère: « Maman Pot-au-feu ». De ce surnom Mme Jumelin s'enorgueillissait.

A onze heures exactement on se mettait à table. Les repas étaient empreints de solennité. Joséphine, qui en avait surveillé la confection, épiait avec inquiétude le visage de monsieur. Monsieur d'ailleurs parlait peu. Il approuvait ou blâmait en quelques mots. Madame rayonnait ou courbait la tête, selon la sentence. En dehors de cela, leurs entretiens se bornaient à de courtes réflexions qu'Auguste émettait parcimonieusement sur les choses et sur les gens. Joséphine les accueillait comme des oracles.

Le ménage s'entendait assez bien. L'un dominait l'autre, cause d'harmonie. Madame craignait monsieur. De fait, il se montrait dur pour elle.

A cinq heures, Auguste quittait définitivement son bureau. Souvent madame Jumelin le rejoignait à Duclair et ils rendaient ensemble des visites ou se promenaient le long du quai en regardant glisser les grands bateaux.

Tous les dimanches Joséphine, que les opinions avancées de son frère scandalisaient, allait à la grand'messe, un paroissien sous le bras. Auguste, planté ostensiblement devant la porte de sortie, l'attendait hors de l'église. Au retour on achetait une brioche. Parfois madame rapportait un morceau de pain bénit, mais monsieur refusait d'en manger.

Une fois par semaine, le jeudi, on recevait quelques amis. Le repas achevé, Auguste retenait ces messieurs et leur offrait des cigares. Joséphine passait au salon avec ces dames. Le soir, on touchait du piano et M. Jumelin, accompagné par Joséphine, chantait quelques couplets comiques d'une voix lugubre.

Et cela dura des années, sans incident plus notable. Le commerce prospérait. Les invitations aux soirées du jeudi étaient fort recherchées. Rien ne troublait la surface de cette vie stagnante. M. Jumelin accentuait son rôle d'homme, de maître, de mari. Le bruit courut qu'il battait son frère. Madame Jumelin ne sortait pas de ses attributions subalternes de ménagère et d'épouse. Vraiment elle semblait dominée par ce surnom que lui avait imposé la bêtise d'une petite ville, et qui, de plus en plus, influait sur ses habitudes, sur ses manières d'être, de penser et de se vêtir.

Un événement bouleversa cette existence tranquille et honorable. Une petite bonne qui servait chez eux, une campagnarde des environs de Rouen, se trouva enceinte. Les Jumelin lui offrirent de l'argent, mais elle proclama sa grossesse et prétendit que les deux frères l'avaient violée tour à tour.

Auguste prit une résolution énergique: il disparut avec la bonne et revint plusieurs mois après, portant enveloppé sous son bras un enfant, un garçon.

C'était moi. Lequel des deux fut mon père? Je l'ignore. Ma mère, je ne l'ai jamais vue.

C'est dans cette maison, entre ces vieux célibataires, que je grandis. Je n'y manquai pas de soins. Dès le début, les instincts maternels de madame Jumelin se révélèrent. La gardienne du foyer se doubla d'une mère incomparable. Elle me tenait mon biberon, me changeait ma layette, me dorlotait, m'endormait le soir en chantant des refrains de nourrice. Ma première dent la ravit. Mes coliques l'effrayaient.

M. Jumelin la baptisa « nounou ». Mais, moi, je la vengeai de cette moquerie en balbutiant un jour « maman ». Elle me dévora de baisers. On courut au devant de monsieur pour lui annoncer l'heureuse nouvelle Auguste fit:

— Il a de l'esprit, le gaillard, nous nous entendrons.

Depuis j'ai toujours appelé M. Jumelin papa et son frère maman. Aujourd'hui encore, quand je remonte vers mes premières années, vers la lointaine époque où ne m'importaient point le mystère de ma naissance, ni l'horrible secret que j'ai appris plus tard et qui me fait maudire mes parents, quand je songe à l'être qui m'a élevé, qui m'a entouré de câlineries et d'affection, qui a réchauffé mon corps avec ses lèvres de mère, c'est du doux nom de maman que je l'appelle, car c'est la seule maman que j'ai connue.

Et je voudrais lui pardonner à elle!

A six ans, je dus aller à l'école. Un menu fait me la rendit un lieu de supplice pour les cinq années que j'y restai. Une fois, après la classe, un de mes camarades, qui demeurait du même côté que moi, m'apostropha:

— Hier, j'ai entendu papa qui disait qu't'avais pas d'mère, c'est-i vrai?

Sur le seuil, madame Jumelin m'attendait:

— Si, j'ai une mère, tiens, la voilà.

— Ça, une mère? C'est un monsieur, une mère ça a des jupes.

Cette révélation me foudroya. Je ne dormis point.

Le lendemain, à l'école, un grand me jeta en pleine figure:

— Comment va-t-elle, m'man Joséphine?

Dès lors, je fus la risée de mes compagnons. Je devins timide; ma sensibilité s'affina jusqu'à l'excès. A tout instant, autour de moi, l'on parlait de madame Jumelin avec des intonations railleuses. Pourquoi ce sobriquet inoffensif me cinglait-il comme une injure? Par quelle bizarre prescience ne pouvais-je l'entendre sans un frisson?

Ces moqueries, cependant, m'attachaient de plus en plus à ma mère. Sa nature dévouée convenait à mon caractère ombrageux. Elle se confiait à moi, en des crises d'expansion qui me renseignaient sur les méchancetés de son frère, sur sa mauvaise humeur, sur les violentes querelles dont elle sortait épuisée, les membres rompus de coups.

La conduite de M. Jumelin m'indignait. J'en vins à le détester, et je l'évitais, guidé par cet instinct de l'enfant qui s'éloigne des personnes sèches et dures. D'ailleurs, il s'assombrissait chaque jour davantage. Toute société l'importunait. On supprima les réunions du jeudi. Il donna sa démission d'adjoint et de président de la Ligue libre-penseuse. Aux reproches de ma mère, il répliqua:

— Que m'importent les honneurs!

Tous les matins, avant de partir, j'allais embrasser mes parents. Or, un jour, en entrant chez lui, je vis, pendu à un clou du plafond, mon père.

C'est une des affreuses visions qui me hantent, la première. Et elle ne me hante pas seulement comme un souvenir imprimé dans mon cerveau, mais comme une réalité présente, actuelle, que je revis à toute minute. Il est là, devant moi, la tête ployée, les yeux grands ouverts. Et il me tire la langue, une langue bleuie et gonflée. Puis-je espérer quelque bonheur, avec ce cadavre dont la silhouette danse sur les murs, sur les journaux, sur tout objet où se pose mon regard?

Je ne retournai plus à l'école. Madame Jumelin loua un appartement à Rouen et je suivis les cours du lycée Corneille.

Ma mère ne manquait pas de venir m'y rechercher. Je me la représente encore, debout sur le trottoir, vêtue de son éternelle redingote. Elle s'emparait de mes livres. Nous marchions en causant, je lui racontais tous les incidents de la classe. Aussitôt arrivés, nous nous installions auprès de la fenêtre, devant une petite table. J'écrivais mes devoirs sous sa surveillance et je lui récitais mes leçons.

Avec l'âge cependant se développaient mes tendances à l'inquiétude. Je cherchais tout ce qui pouvait me chagriner. Inévitablement je ne tardai pas à réclamer la vérité sur ma naissance.

— Qui suis-je? Un enfant trouvé? Le fils de l'un de vous?

Après de longues hésitations, madame Jumelin me révéla ce qu'elle savait. J'insistai:

— Soit, ma mère est une bonne quelconque que vous avez eue à votre service. Mais de vous deux, qui est mon père?

Elle répondit en rougissant:

— Je ne sais pas.

Elle ne savait pas, source intarissable de douleurs, elle ne savait pas! Peut-être le sang qui coulait en mes veines ne provenait-il point du vieux garçon que j'exécrais, mais de celui qui me chérissait et que

…ppelais toujours ma maman! Peut-être, hélas! …is-je le fils du pendu, et ma maman ne m'était… rien, rien qu'un parent dont la chair n'avait …nt engendré ma chair, dont la vie n'avait point …é ma vie? Devais-je l'aimer d'amour filial ou …ffection reconnaissante?

…e lui disais mon supplice. Elle affectait d'en rire:

— Qu'importe qui est ton père! Je ne veux même …s l'être, je suis ta mère avant tout.

…Et sa voix tendre et son bon regard anxieux me …onfortaient.

…Ainsi nous vécûmes là quelques années paisibles, … moins mauvaises certes de mon existence. Je n'y …nus aucune de ces joies déterminées qui s'impo…t à la mémoire, ce fut plutôt une succession de …rs simples et bien remplis, dont la monotonie …dormait ma souffrance.

… Au lycée je nouai quelques relations assez in…es avec des camarades de classe. Un, surtout — … je me rappelle cela maintenant, — un, surtout, … grand, m'attira par sa force, par son aspect solide, …l'aisance de son geste. Je me sentais chétif à côté … lui, j'aurais voulu qu'il me battît, qu'il me brisât … membres de ses bras puissants. Je l'aimais de tout …n cœur qui s'éveillait. Et puis il partit. Je ne l'ai …s revu. Mais ses yeux m'obsèdent encore, ses grands …ux bleus très purs.

… Un dimanche, des amis m'entraînèrent à l'es…minet. Il y avait plusieurs femmes. On but, on rit. …e petite blonde, figure agréable, s'assit sur mes …noux et m'embrassa. Je la repoussai violemment, …nme écœuré de ce contact. Elle se fâcha, mes …npagnons me plaisantèrent, et je m'en allai, …eant moi-même ma conduite absurde…

Mon Dieu! comme tout cela m'apparaît clairement …jourd'hui, aujourd'hui que je vais mourir! Comme …tes ces choses auxquelles je n'avais jamais réfléchi …précisent, s'expliquent, se coordonnent, acquièrent … sens particulier, une importance spéciale! Comme … comprends bien tout, tout!

Une fois par mois, madame Jumelin accomplissait …eusement un pèlerinage à Duclair. Malgré mes …pplications, elle avait conservé la maison du …ndu, comme la désignent encore les paysans d'a…tour.

— J'ai eu là de bons moments, disait-elle, ce serait …al de la vendre.

Moi, je refusais d'y aller. Cette maison m'inspirait …e sorte de terreur. Le fantôme du mort l'habitait. … outre, je l'ai su depuis, le pressentiment m'y …saillait des choses innommables que ces murs …aient dissimulées.

Ma mère revenait le lendemain. Je l'attendais à …rrivée de la diligence. Or, un mardi — j'en célèbre …aque semaine l'anniversaire par des imprécations … les quatre chevaux de l'omnibus débouchèrent au …and trot sur la place du Vieux-Palais, et le con…cteur, m'interpellant du haut de son siège entre …ux coups de fouet, me cria:

— Vite, la m'man Jumelin vous attend, elle est …lade.

Je choisis un fiacre et je partis.

Je trouvai ma mère couchée. Elle m'embrassa avec … sourire triste en balbutiant:

— Mon pauvre petit… mon pauvre petit…

Je sanglotais. J'interrogai le docteur. Il me …pondit:

— C'est la fin… un transport au cerveau…

Le prêtre entra. Je m'éloignai, et me tins dans le …on. Je ne pleurais plus. Des idées se succédaient … moi que je ne comprenais pas. Je me sentais très …ul simplement, seul déjà, et j'avais peur.

Rompant le chuchotement de la confession, la voix … prêtre s'éleva, indignée, me sembla-t-il. La cloison …ait mince, j'entendis:

— Mon fils, vous êtes un grand pécheur.

Quelque chose comme un rire crispa ma bouche. …ette pauvre maman Jumelin, un grand pécheur! … murmure recommença, j'écoutai, mais il était …op faible.

Puis soudain, une voix haute accentua cette phrase …range:

— Il n'en faut pas douter, mon fils, c'est là qu'on …it chercher la cause de la maladie noire qui a dé…dé votre frère à se tuer. Vous auriez dû vous …parer, ne plus vivre ensemble, vous fuir l'un …utre, comme deux ennemis mortels.

Je me levai épouvanté. J'entrouvris la porte et j'a…rçus ma mère. Ses yeux étaient fermés, les lèvres …anches s'agitaient, mais je ne distinguais qu'un …ng gémissement, des plaintes… Autour d'elle, les …deaux du lit presque fermés étouffaient encore …vantage la confession. Sur les draps, plus bas que … menton, un Christ gisait.

Enfin le prêtre saisit les mains de l'agonisante et …nclut:

— Mon fils, il n'est point de crime si monstrueux …quel Dieu ne pardonne. Sa miséricorde est infinie. …spérez.

Je m'enfuis, je gagnai la route, je me cachai dans un fourré. Quand je revins, ma mère était morte.

Comprenez-vous maintenant? Ai-je le droit de me tuer? Voilà dix ans que je vis, sachant *cela*. Combien d'hommes auraient pu lutter aussi vaillamment? J'ai voyagé, j'ai joué, rien ne me distrait de *cela*. Je n'ai pas un ami, pas une connaissance. J'ai tenté d'aimer, l'hérédité pèse sur moi… Donc je suis bien seul au monde… seul avec un souvenir, et ce souvenir me tue. N'est-ce point d'ailleurs la destinée qui m'a reconduit ici, malgré moi, dans cette maison maudite, à l'endroit même du crime? Je ne peux plus vivre, je ne peux plus vivre!

Un jour, j'espérai devenir fou. Ce ne me fut même pas accordé. Je n'ai qu'une demi-folie, celle du jaloux ou de l'avare, l'idée fixe. Toutes mes pensées, tous mes rêves se concentrent sur une vision… elle ne me quitte jamais, elle marche devant moi, elle couche auprès de moi. Mon cerveau est à nu, tout saignant, et à chaque minute, à chaque seconde, implacablement, comme un fer rouge, s'y incruste cette hideuse image: un clou, et pendu à ce clou, un couple, M. et madame Jumelin… et ce clou m'attire… il me veut… allons… il le faut.

MAURICE LEBLANC.

UNE SOURCE VITALE

LES POÈTES DE L'AMOUR

ÉGLOGUE

Sous le feuillage clair de pins et d'oliviers,
dans l'ombre lumineuse, où triste, vous rêviez
mon âme! à des parfums de fruits mûrs et de ruches
qui gardent la fraîcheur de l'eau claire des cruches
que les femmes, le soir, du geste accoutumé
posent sur leur beau front frivole et parfumé,
laissant une eau vermeille égoutter sur l'épaule,

Nulle palombe allant planer au fond des saules
ou des haut pins chantant comme chante la mer
ne passe dans le vent monotone et amer.

Vous étiez triste ainsi qu'une belle captive
et disiez de long chants d'exil aux eaux plaintives
que le soir pâle avait effleurées d'une haleine
odoreuse des chairs et des fruits de la plaine,
où dans le crépuscule attardé des clairières,
(lumières des midis féconds, chaudes lumières)
sur une ruche en fleur murmurante d'abeilles
des roses balançaient leur volupté vermeille.

Et j'ai suivi le fil des eaux de rêveries
qui coulaient, comme en moi, des feux de pierreries
et des frissons légers comme des baisers d'ailes.

J'ai vu rentrer sous bois les grands troupeaux fidèles
avec leurs chiens hardis et forts comme des loups.
Puis j'ai songé longtemps, loin de tes yeux jaloux
O Toi, qui rêves dans mon âme — et me parlais
tout bas, des soirs éteints où ta voix m'appelait,
pour égrener l'or roux des longs épis qui virent
entre les doigts, en fuseaux clairs, parmi les rires.
Boirons-nous le vin d'or et d'ambre de nos treilles
où bourdonne l'été dans un essaim d'abeilles —
et les chansons en joie heureuse de l'été —

Et le rire amoureux par ta lèvre abrité
comme une guêpe d'or dans une rose ouverte!

Non, car je serai seul! et mon âme couverte
de l'amertume de l'adieu, pour un exil,
ne saura plus redire une chanson d'avril.
Non! ce sera l'hiver plus triste que l'automne!
La brume montera des landes monotones
et les abeilles dormiront dans les ruchers.
Les grands feux allumés sembleront des bûchers
épars dans le soir des campagnes désolées
où le vent bercera ma tristesse isolée…

(L'effort).

EMMANUEL DELBOUSQUET.

RUPTURE

— C'est comme je te le dis, mon chien, ces pauvres petits qui vous faisaient envie à tous, qui avaient l'air d'un couple de pigeons dont les becs se cherchent, s'emmêlent, se mignottent, qui en devenaient ridicules, ne pensent plus qu'à s'inventer des misères, se détestent autant qu'ils s'adoraient. La casse complète, quoi! et de celles qu'on n'arrive pas à raccommoder comme de vieilles assiettes! Et pour une bêtise, une chose si drôle que cela aurait dû les agrafer plus fort l'un à l'autre, les faire rigoler à en être malades. Mais le moyen de s'expliquer quand on crève de jalousie, qu'on répète à sa maîtresse ahurie: « Tu mens, tu mens! », qu'on la secoue, qu'on lui coupe la parole, qu'on lui en vomit de si dures qu'au bout du compte elle se redresse, en a assez, devient mauvaise, ne pense plus qu'à rendre coup pour coup, rosserie pour rosserie, se fiche de démolir son bonheur, envoie tout dinguer au diable, raconte des blagues que certes elle ne pense pas. Ensuite parce qu'il n'y a rien de si bête, de si entêté au monde que des amoureux; aucun, ni l'homme, ni la femme, ne veut tenter le premier pas, paraître convenir qu'il a eu tort, qu'il regrette d'avoir été trop loin; on attend, l'arme au pied, on se guette, on ne s'écrit même pas quatre méchantes petites lignes de rien du tout qui amèneraient la paix, on laisse les jours succéder aux jours, les nuits de fièvre et d'insomnie où le lit paraît si froid, si morne, si grand, s'ajouter aux nuits, les habitudes s'émoussent, le feu d'amour qui couvait encore au fond du cœur comme un triste feu de veuve s'éteint, s'en va en fumée, l'on se fait peu à peu une raison, l'on se trouve idiot de perdre ainsi un temps qui ne reviendra pas, et bonsoir la compagnie, ça y est! Voilà comment Josine Cadenette et ce grand imbécile de Servance se sont lâchés.

Lalie Spring avait allumé une cigarette, et la fumée bleuâtre voletait autour de ses fins cheveux blonds, en atténuait l'éclat métallique, faisait penser à ces suprêmes lueurs d'or qui transparaissent dans la cendre vaporisée du crépuscule…

Elle s'accouda sur ses genoux, le menton dans ses mains, en une pose de songerie, murmura:

— Triste, pas?

— Bah! répondis-je, à leur âge, on se console et tout se recommence, même l'amour!…

— Pour sûr, Josine s'est déjà rechaussée…

— Et elle t'a raconté son histoire?

— Evidemment, et c'est d'un farce!… Figure-toi que Servance est un de ces gars comme on en souhaiterait quand on a le temps de s'amuser, si d'aplomb qu'il eût été capable de mettre à mal toutes les grandes d'un lycée de jeunes filles et porté comme pas un sur la bagatelle, tant et tant que Josine l'avait appelé le « mouvement perpétuel ». Il en eût voulu, comme disait l'autre, jusqu'au jugement dernier, paraissait ne pas croire que le lit avait été inventé pour un autre but que celui de faire l'amour, à ce point, mon cher, qu'en cinq mois de collage ils ont eu pour cent quarante francs de réparations de sommier; la gosse m'a montré la note…

Elle ne s'en plaignait pas, bien au contraire, lui donnait la réplique de tout son cœur, ne se marchandait pas, mais elle se désespérait de ne plus avoir que des bribes de sommeil, et, demeurée la gamine qui se réveille au creux où elle s'est couchée, qui dort presque sans rêves avec des airs de ravissement, ne parvenait pas à s'accoutumer à cette privation de repos, en éprouvait de croissantes souffrances… Alors, comme elle tenait à tout concilier, à aimer et à être aimée aussi frénétiquement que par le passé, et aussi à cuver ces excès de bonheur en d'interminables et paisibles sommes, elle se loua dans un quartier lointain, comme provincial, aux rues de silence et d'ombre, un petit appartement qu'elle ne meubla guère que d'un excellent lit et d'une table de toilette… Et, s'étant inventé une vieille tante bougonne et malade qui avait une maladie de cœur et habitait quelque chimérique banlieue, plusieurs fois par semaine Josine se réfugia dans son « dormoir », s'y attarda ainsi qu'en un séjour de délices où l'on oublie le monde entier… Des fois, l'on négligeait de la réveiller à l'heure convenue, et elle arrivait en retard, tout éberluée, toute lasse, les paupières gonflées, rougissantes, s'embarrassant dans ses mensonges, se coupant, avait si bien l'apparence de sortir des bras d'un autre, d'être encore toute chaude de derniers baisers, d'accourir de quelque pretentaine, que Servance, à la fin, s'en tourmenta, se [illegible] comme les camarades, enragea, résolut de tirer la

chose au clair, de découvrir cette tante qui était tout à coup tombée comme du ciel à sa maîtresse...

Il s'adressa nécessairement à une complaisante agence qui excita sa jalousie, la mit pendant des jours et des jours en coupe réglée, le tint en haleine, l'exaspéra, lui fit croire que Josine Cadenette se moquait absolument de lui, n'avait pas plus de tante malade que de vertu, continuait le jour ses petites débauches de la nuit, fréquentait sans vergogne quelque discrète garçonnière où plus que probablement l'un de ses meilleurs amis s'amusait à ses dépens, prenait sa part du gâteau... Est-ce bien la suite?

— Oui, mon cher, et il a eu la sottise de s'en rapporter à ces aigrefins, de ne pas aller lui-même épier Josine, mettre le nez dans son aventure, cogner à la porte de l'appartement; il n'a rien voulu savoir de plus, rien entendre, et pour un peu, malgré ses larmes, aurait jeté la malheureuse dans la rue comme un paquet de linge sale... Aussi, tu penses si elle s'est cabrée, lui en a dit de toutes les couleurs, si elle a pris plaisir à le piquer comme de banderilles, à lui laisser croire qu'il ne se trompait pas, qu'elle en avait plein le dos de sa tendresse, qu'elle en aimait un autre, et à la folie encore comme on dit en effeuillant les marguerites. Il en était tout pâle, la regardait avec de mauvais yeux, crispait les poings, criait d'une voix rauque: « Dis-moi son nom, dis-mois son nom! » Elle gouaillait énervée: « Oh! tu le connais bien! » et si je n'étais pas arrivée chez elle en ce moment je crois bien qu'il y aurait eu du vrai mélo.. Faut-y être bête, hein, des petits qui s'aimaient tant, qui avaient l'air si heureux!... Et maintenant, Josine est avec ce gros Schweinshon, un vieux ioutre ignoble qu'elle raclera jusqu'à l'os, et Servance s'affiche avec Sophie Labisque qui pourrait être sa mère largement, tu sais bien ce paquet de rouge et de jaune qui date des « dix-huit ans de corruption » et que Laglandée a baptisée: « *Sæcula sæculorum!* ».

— Parbleu!

RENÉ MAIZEROY

Antithèse ou Nuance

Sur certaines âmes, non les moindres, — âmes de poètes, ou âmes d'amants, parfaite ressemblance, — aucune chose, dès qu'elle a été possédée par l'accomplissement du désir, ou seulement constatée par une vision certaine, ne saurait exercer un charme comparable à celui de l'émotion première qu'à la condition de différer d'elle-même.

Tout recommencement pareil au commencement est un ennui, à moins qu'un long intervalle entre celui-ci et celui-là n'ait permis que se formât de l'oubli, par où l'inattendu est possible; la joie du retour se mesure à la durée de l'exil; on bâille à rentrer, le soir, dans le chez soi quitté le matin; Ithaque n'est belle qu'après les longues aventures, séparatrices du port espéré. Et c'est parce qu'il s'est englouti dans l'ombre, c'est parce que la nuit fut noire et persistante que le surgissant soleil nous éblouit de miraculeuses délices; sous la perpétuité de midi, l'homme, l'âme et l'œil stupidement écarquillés, ne connaîtrait plus que l'imbécile immobilité du reptile.

Oui, sans nouveauté, nulle joie.

Mais, d'autre part, — par une de ces contradictions si fréquentes dans le monde de l'intellectualité, — l'âme est casanière de ses bonheurs accoutumés; elle se plait où elle se plut; elle aime à revenir, elle aime à retrouver, elle se sent de douces attaches aux aîtres confortables des quotidiens contentements; et elle redoute le déménagement de ses plaisirs.

Alors, comment — en vue de la félicité qui est, certainement, le but auquel, ses obligations envers les autres remplies, l'homme a le droit, et même le devoir, de tendre, — comment concilier cette appétence du neuf avec ce besoin de l'habituel, cet amour de l'inconnu avec cette tendresse pour le connu? Comment pourra se produire l'extasiante rencontre, en un seul point, d'ailleurs toujours changeant, de l'inéprouvé encore et du déjà éprouvé? Rencontre extasiante en effet, et seule possibilité du parfait enchantement.

Je crois l'avoir indiqué au haut de cette page, et je m'explique.

Pour l'homme, il y a la Femme, — la Femme seule. Toute autre source d'ivresse, tout autre mobile de vertu, de génie, de méritoire torture, toute autre ex-[illegible] crime n'est que chimère ou mensonge. Comme nous venons de la Femme, nous retournons à Elle. Pour l'éternité, il en est ainsi; et la colère de Samson n'y fera rien. C'est pour elle que nous sommes héroïques, sublimes, martyrs, c'est pour elle que nous sommes infâmes. Les enfants l'espèrent, les hommes la possèdent, les vieillards la regrettent. Partout où on la cherche, on la trouve; et si on ne la cherchait pas, on la trouverait tout de même. Instinctive boulimie de la sexualité virile — âme, cœur, corps, — vers la sexualité féminine, dont elle se complète et se parfait. Réadaptation, trop furtive hélas! (il faut bien que le paradis nous réserve quelque chose!) de l'immémorial androgynat. Mais, pour furtive et médiocrement totale qu'elle soit, on s'en peut satisfaire en rêvant mieux; vraiment, elle a des délices qui ne rendent point trop pénible l'attente.



C'est donc en la femme que doit s'effectuer la rencontre du neuf et de l'habituel, de l'inconnu et du connu, de l'inéprouvé encore et du déjà éprouvé; et il faut, pour la réalisation d'un ravissement auquel elle participera d'ailleurs dans une large mesure, que sans jamais cesser d'être celle que nous aimons elle soit celle que nous aimerions. Il y a peut-être — du moins je l'entends dire — des amants infidèles. Allons, oui, je l'accorde, il y en a. Mais, de cette infidélité, qui donc est coupable? l'homme? non; la femme, qui, à l'heure même, que dis-je? à la minute où elle devait devenir celle, elle toujours mais diverse, qu'allait désirer son ami, continua de lui offrir les lèvres qu'il baisait encore, n'a pas su être une autre bouche! Car, sachez-le, jeunes femmes insuffisamment douées pour l'auguste fonction d'amour, ou qui fûtes mal disciplinées en l'art divin du baiser par de médiocres amoureux — des mondains, aimables dilettantes sans doute, mais enfin, quoi! des amateurs; seul, le Poète est Amant! — tout homme vraiment digne de ce nom a l'horreur de l'imbécile change, et sa perpétuelle chimère, son imperturbable désir, — en le dégoût des peaux changées en même temps que les draps, — c'est:

LA MÊME FEMME JAMAIS LA MÊME!

Au surplus, que voilà des paroles inutiles! Il y a beau temps que ces choses-là ont été dites en couplets de vaudevilles; les proverbes de Théodore Leclerc, antique ancêtre qui, revenant des châteaux modernes, a pour pans de linceuls les feuilles de paravent des comédies de salon, sont pleines de ces conseils, à de petites bourgeoises, de n'être pas bourgeoises; et il n'y a que les sottes qui continuent à accommoder le pâté d'anguille.

La plus ingénue des jeunes femmes qui me font l'honneur de me lire — ma page s'éclaire de l'espoir de leurs yeux — n'ignore point que la perpétuelle diversité de l'amante peut seule maintenir fixe la passion papillonnante de l'amant; et se sentant capable d'être, tour à tour, toutes les différences de la féminilité, elle peut dire comme une poétesse à grand tort oubliée:

> Va! cours encor de femme en femme!
> Je crains peu l'infidélité.

Elle ne la craint pas, en effet, puisque c'est en elle-même qu'elle se perpètre délicieusement, et, récompense d'avoir su être autre, ce doit être exquis d'être aimée autrement.

Mais, ceci incontestablement affirmé que la femme doit se faire, à chaque baiser, nouvelle, un problème se dresse, redoutable, qui est, à vrai dire, le seul sujet de cette grave étude: de quelle façon, et jusqu'à quel point se fera-t-elle diverse, celle qui ne doit jamais cesser pourtant, — car nous l'adorons! — d'être pareille à soi?

Je demeure perplexe.

L'amante peut se transformer, tout à coup, en un étonnant sursaut de change!

Oui, elle le peut.

Et nul ne s'aviserait de jurer qu'il ne trouverait pas un violent renouveau de désir, un rare triomphe de possession, en la brutalité de ce revirement.

Une toute jeune personne, pas même demoiselle, fillette, avec des blancheurs et des odeurs de lys à l'autel de Marie, au mois de mai, avec des yeux où meurent des oraisons pâmées, avec des roideurs de longs cierges en ses bras un peu maigres, avec le rien d'églantine qu'est sa bouche, par le baiser à peine mi-ouverte, vous a, si étroitement chaste en sa persistante résistance de virginité, donné l'illusion de la pure nuit nuptiale, et vous êtes l'époux, triomphalement vaincu, d'une petite épouse qui, peut-être, ne sait pas encore qu'on l'épousa. Triomphal, mais las. Et vous constatez avec plaisir que le lit a deux oreillers. Mais elle ne s'avise point de s'endormir en sa fraîcheur de branche fleurie qui reprend sa place après le frôlement du vent. Elle se dresse, elle rit! elle ne ressemble plus du tout à celle qui rougissait, se plaignait, ne voulait pas, et ne savait pas ce qu'elle ne voulait point. Le bouton a éclaté! Elle parle, elle crie! Elle vous prend, vous qui l'avez prise! Elle ait teut, elle à qui vous n'avez presque rien enseigné, elle fait des gestes étranges, elle lance des mots violents, elle vous rend des caresses que vous n'avez pas tout à fait osé lui faire, elle se hasarde à tout, et elle n'a plus sa chemise, que vous lui aviez modestement laissée, et c'est une fillette qui est une fille, et elle pouffe avec des mots de café-concert, la petite nonne; c'est un ange qui parle argot. Vous, vous le lui avalez aux lèvres, cet argot; c'est comme si vous buviez du punch de barrière dans le lis d'argent d'un ciboire,

Antithèse.

L'effet en est considérable sur les ruts les plus



alentis. Voir, tout à coup, sans transition du refus à l'exigence, du balbutiement qui supplie au cri qui ordonne, de la chemise serrée sur la gorge par deux bras grelottants en croix à la batiste mâchée entre des rages de baisers goulus, tandis que se noue derrière vous la chaleur gonflée de beaux bras plieurs de reins, voir, entendre, — car elle vous met dans la

bouche, avec sa langue, des mots où pantèle un assoiffement de luxure, — voir, entendre, sentir la peur devenir l'audace, la pudeur éclater en frénétique désir, la résignation se ruer en viol, ce n'est point là une dédaignable émotion ! Et la contrariété peut-être, un instant, — car la lassitude endormie



eût été douce, — de l'inévitable effort, est éperdument pardonnée, bientôt par les gratitudes de sa réalisation ! Notez d'ailleurs que, selon le caprice d'une amante adroite, l'antithèse se peut offrir à l'envers. Il se peut que, pour le réveil de votre désir assoupi, votre amie affecte au contraire, après la furie initiale d'un forcené libertinage, la modestie fuyarde d'une petite communiante que l'on veut mettre à mal à côté de l'autel, ou dans la sacristie, et qui, renversée, en pleurs, se lamente longtemps de la douleur qu'on lui fait en mordant sa petite langue qu'elle a entre les lèvres, pareille à une hostie rose.

Joie ? certes.

Mais, outre que, par sa précision, elle n'offre que peu de variété dans le changement, et que le retour inévitable, dans un sens ou dans l'autre, d'un revirement total, n'irait pas, enfin, sans quelque monotonie, l'antithèse a quelque chose de trop violent, de trop net, de peu digne d'un temps où rien ne s'affirme avec une robuste netteté, où l'Art Poétique de Verlaine a conseillé le recours à de glissantes insinuations; en un mot, elle est romantique.



Et dans le nécessaire change de l'amante sous l'exigence changeante du désir de l'amant, la femme des jours actuels fera bien, sans doute, de recourir à l'art subtil, et lent, et délicat, et infini, des nuances...

Il conviendra (c'est l'avis du moins des plus experts d'entre les savants ayant voué leur vie à la résolution de tels problèmes) que les femmes civilisées s'adonnent seulement en certains cas, presque désespérés, — ainsi les remèdes brutaux, dits héroïques, ne sont de mise que lorsque tous les autres ont échoué, — à l'emploi des bouleversantes et rudoyantes antithèses; celles-ci sont, à proprement parler, les sinapismes de l'amour en léthargie. Mais nos amies recourront, avec cette science du lent peu à peu, avec ce méthodique soin dont elles usent pour se maquiller le visage, à l'art de ne différer d'elles-mêmes que selon la dégradation ou l'augmentation continue des plus insensibles nuances. Elles ne bondiront pas de la vierge à la prostituée ! Elles se transmueront, comme à peine, avec des arrêts à chaque point de la transformation ; elles mettront beaucoup de ressemblances diverses, — la coquette, la consentante à demi, la consentante tout à fait, la rétracteuse de l'aveu, la rétracteuse des rétractations, l'ignorante presque, la savante entièrement, qui, baissant les yeux, ne sait plus rien, la soumise, la triomphante, et le déni des chuchotements, et l'aveu des soupirs petit à petit exagérés jusqu'à l'unisson du sanglot de joie qu'elles guettèrent, — entre l'ingénue fiancée et la forcenée amoureuse ; et elles ne seront jamais qu'à demi tout ce qu'elles sembleront être, — se détaillant jusqu'à la minutie d'un seul cheveu dans toute une chevelure — afin que le regret de l'éternel inachèvement fasse toujours renaître le désir de l'achèvement, peut-être !

Au reste, si en l'antithèse ou en la nuance, les femmes faillaient à leur tâche, — car, en réalité, elles n'ont point, j'imagine, la complexité que leur a prêtée la malice ou la stupéfaction naïve des amants, — il n'y aurait pas lieu, pour les augustes Divinités qui président à la réalisation des amoureuses délices, de s'en préoccuper autrement. Car, je vous le dis, les âmes des poètes (les seules qui vaillent la peine qu'on en tienne compte) ont en elles-mêmes de quoi suppléer à l'insuffisance de l'initiative féminine; et, pour la gloire des constances, pour éviter la stupide ignominie des infidélités, elles gardent, éternellement créatrice et transformatrice, l'infinie illusion qui groupe l'enchantement de tous leurs multiples rêves en une seule réalité, toutes les femmes en un seul amour.

CATULLE MENDÈS



DEUX COUPS D'UNE PIERRE

Mon ami Tourte a fait un enfant à sa bonne...

Et ça l'embête incommensurablement !

D'abord parce qu'il est marié.

Et aussi parce que ces accidents-là jettent toujours une certaine perturbation dans le service.

La petite n'est encore enceinte que de six semaines.

Mais déjà Tourte se préoccupe de l'inévitable échéance.

La morale et son épouse l'obligeront évidemment à flanquer la coupable à la porte.

Car les gens honnêtes ont accoutumé de ne pas conserver les filles-mères dans leur domesticité.

A moins que ce ne soit pour allaiter leur progéniture.

Tiens ! mais, au fait...

Tourte a trouvé le joint.

Il fait incontinent un enfant aussi à sa femme.

Si bien que ça lui permet de conserver sa bonne...

Comme nourrice.

LÉON VALBERT

Les Confidences d'une Aïeule

(Suite)

L'Egypte est une région étrange et lointaine. C'est là que se font les grandes choses et les singulières, les seules qui aient du prix à nos yeux. On veut que la gloire de Bonaparte s'y soit ternie, on ne voit pas qu'elle s'y est consacrée. — Mais il a souhaité les défaites de la patrie, il ne s'est éclipsé que pour compromettre les affaires de la République ? — C'était une bonne leçon, et moi je n'ai pas trop de peine à lui pardonner. Et puis, quand il aurait eu des faiblesses ? C'est qu'il n'est pas Dieu, il est homme, nous pouvons donc l'aimer. Il est homme, à la merci d'une défaillance, d'une passion. Ce maître si volontaire ne s'est-il pas laissé prendre aux filets de Joséphine ? La nonchalance créole a eu raison du despotisme corse. Comme je lui sais gré d'avoir prouvé une fois qu'il n'avait pas trente ans ! Cette femme le tient. Elle le manie à son gré. Elle l'aime ou ne l'aime pas; à coup sûr elle lui montre plus de tendresse que d'amour... plus d'amour que de fidélité.

Lui est en proie à la passion, et il a des façons d'aimer passionnément qui ne me paraissent point avoir été trop répandues jusqu'à ce jour. C'est une passion à la Saint-Preux, mais plus concentrée, plus concise si je puis dire et plus militaire, et qui ressemble à une passion de roman comme une proclamation à une lettre de la Nouvelle Héloïse. Il semble que son amour ait emprunté les allures de son ambition, qu'il soit insolent et fiévreux comme elle, que, comme elle, il lui brûle le sang et soit cause de sa maigreur effrayante.

Avec cela — ah ! ces contradictions m'enchantent, — cette femme qu'il adore, Bonaparte l'a trompée. Il n'est bruit que de son aventure avec la femme d'un officier d'Egypte, une Mme Fourès. On prétend que le Général l'aimait, qu'il l'aime encore. Cela ne l'a point empêché d'entrer dans une belle colère, quand il a su que Mme Bonaparte avait peut-être aussi bien employé que lui-même le temps de leur séparation Il a oublié les intérêts de son ambition, les affaires de sa patrie; et comme s'il ne revenait en France que pour traiter celles de son cœur, il a couru d'abord chez lui, sans escorte. Arnault pourtant s'y trouvait, bien entendu. « Jamais, m'a-t-il dit, jamais je n'oublierai le regard dont Bonaparte a foudroyé son épouse coupable! »

Mais qu'elle est habile ! Quelques instants après, tout était pardonné, oublié dans les larmes et dans les embrassements. Je l'envie d'être la femme de cet homme. J'envie celle qui fut sa maîtresse quelques mois. Si ma fortune... Je l'avoue, j'y ai pensé. Et je n'étais pas encore reçue chez lui !

Il faut convenir que l'accès de l'hôtel ne me fut pas malaisé. Le Général accueillait tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté. On ne faisait d'exception que pour Barras, et c'était tant mieux pour moi, chacun sait que je le déteste. Le Général n'était point défavorable aux ci-devant : sans doute qu'il voulait faire oublier fructidor et vendémiaire. Vous pensez que le nom que j'ai gardé n'est pas celui de Sainte-Foy ni de M. Nicolas. Le Général enfin se plaisait à rassembler autour de lui le grand parti des mécontents : c'est le moyen, en France, d'avoir pour soi tous les Français. Je n'avais plus besoin que d'un introducteur: Arnault me présenta. Qu'il prenne garde à lui : il n'est plus Dangeau, mais un maître des cérémonies.

Malheureusement, j'arrivai un peu tard, avec le gros de la foule. L'étrange maison que cette maison de la rue de la Victoire ! Les ministres y apportaient leurs portefeuilles.

Le gouvernement s'y faisait dans une pièce, et dans une autre un complot pour le renverser. Tous ces déjeuners, tous ces soupers, toutes ces journées, toutes ces nuits furent historiques. Parmi ce chaos, j'eus la joie d'être distinguée par Mme Bonaparte. Je la flattai, je lui plus, et tous ceux qui lui voulurent plaire aussi me firent des avances : si bien que je fus priée par le directeur Gohier de ce fameux dîner où Bonaparte s'invita chez lui pour le 18 brumaire, afin de détourner les soupçons.

Les Français, qui sont les plus respectueux des frondeurs, sont aussi les plus ponctuels des révolutionnaires. Chez eux, l'orage n'éclate jamais à l'improviste : à commencer par celui de 1789, que l'on pressentait plus d'un demi-siècle à l'avance. Il y avait un grand mois que le coup d'Etat de brumaire faisait l'unique sujet des conversations. Aussi, le matin du 18, quand je vis par les rues des officiers en grand uniforme, des troupes de cavalerie et des badauds échauffés, je n'eus point de surprise. Je pensai tout uniment : il paraît que c'est pour aujourd'hui.

Pouvais-je me dispenser de courir rue Chantereine? Tout Paris s'y rendait, m'y eût emportée. J'arrive, Bonaparte venait de haranguer, l'enthousiasme était au comble, on poussait des acclamations, on se pressait les mains, une émotion qui ne s'expliquait point se communiquait pourtant de proche en proche, on se félicitait sans savoir ce qui était exécuté déjà, ce qui se tramait encore, enfin chacun était assuré que son voisin ou lui-même avait sauvé la République. Mais vous n'attendez pas que je vous raconte le 18 brumaire : cela ne me regarde point ; moi, je n'ai à [illegible] que l'envers sentimental des événements.

La fin de la journée n'en valut point, à mon sens, le début. Le Général s'embourbait un peu. Il s'était mis en tête de prouver son respect des lois par le soin qu'il apporterait à les tourner. Le peuple n'y comprenait rien : il n'a que faire de la légalité, et les femmes ne connaissent que leur caprice. Or, notre caprice et la volonté du peuple était que Bonaparte fût placé à la tête du gouvernement. Fallait-il tant de formes? Enfin on y employa le reste du jour, et il ne se passa plus rien dans la rue.

En revanche, le lendemain, c'était double plaisir : la scène du drame étant transportée à Saint-Cloud, il y avait la partie de promenade, outre celle de jeter le gouvernement à bas. Je fis mettre les chevaux dès le matin ; je ne partis pas encore des premières ; la route était encombrée déjà de voitures comme un jour de Longchamps.

On avait fait toilette. Le froid était piquant, le temps gris, mais doux, et un soleil pâle souriait parfois entre deux larmes de pluie. J'en fus charmée. J'ai le goût des foules. Depuis mon aventure du 14 juillet, j'aime être coudoyée par le peuple, un peu froissée — un peu chiffonnée par lui. Je ferme les yeux, je m'abandonne, et je sens ce qu'on doit sentir quand un courant vous emporte et que l'on sait très peu nager, juste assez pour ne pas se noyer tout à fait.

Le 14 juillet ! Cher et ancien souvenir ! Retour de mon cœur vers le passé, de mon cœur toujours aussi ardent, toujours aussi jeune ! J'eus mon premier amant le 14 juillet. Il sortait des rangs du peuple, il était le peuple lui-même, le peuple victorieux. Pourquoi n'aurais-je pas le dernier un jour d'effervescence pareil, et quel autre pourrait-il être que le triomphateur de la journée ? Ce bon raisonnement fondé sur l'analogie me tourna la tête et me coupa l'appétit. Je restai court au milieu de mon dîner, que je prenais au cabaret. Je m'égarais dans les jardins. Après deux heures d'attente, j'assistai à l'enfoncement des portes. Les grenadiers pénétrèrent dans le temple de la loi, baïonnette en avant. Ils en ressortirent presque aussitôt entraînant leur général, dont les vêtements déchirés témoignaient (on l'a nié, mais je l'ai vu) témoignaient, dis-je, que des poignards parricides s'étaient levés contre lui. Je me crus à dix ans de là et dans la salle Saint-Jean. Je tendis les bras vers lui, je poussai un cri d'amour et d'enthousiasme. Hélas! mon cri se perdit parmi cent mille autres, et je compris enfin que les temps n'étaient plus les mêmes.

Combien mon départ fut triste ! Le jour tombait, chacun se hâtait de regagner la capitale ; déjà le Bois de Boulogne dépouillé s'enveloppait de brouillard et de ténèbres. Les cochers ne faisaient plus claquer leurs fouets, le roulement même des voitures semblait plus étouffé, et glacés par l'air froid du soir, les gais promeneurs de tantôt ne risquaient plus de propos joyeux. Moi, j'avais hâte de m'enfermer dans mon petit boudoir en rotonde. Je n'y ramenais pas Henri. Hélas! entendrai-je plus jamais rouler sur mon tapis, avec un bruit sourd, le fusil noir de poudre qui échappe à des mains impatientes, chaudes encore d'avoir combattu ?

Mais je suis une femme raisonnable. Je n'ai jamais souhaité l'impossible, et il ne faudrait pas s'exagérer mes facultés de mélancolie. Je ne perdis donc point des jours et des semaines à me désoler parce que je n'avais point la destinée de Joséphine ou de Mme Fourès

Au contraire, je me résignai vite. Non que mon cœur fût infidèle ; j'aimais toujours, mon amour avait seulement réduit de beaucoup ses prétentions.

Quand la gloire d'un homme est cause qu'on l'aime, le cœur, qui n'a point coutume de céder à de telles considérations, se rattrape en prenant à tâche de réduire le grand homme aux proportions ordinaires de l'humanité. Mon affection pour le Général, qui était bien platonique, ne me suggérait plus maintenant d'autres désirs. Il me semblait que je l'eusse en quelque sorte possédé, si je fusse entrée dans son intimité, je dis dans la plus vulgaire et la plus basse : j'en devenais curieuse jusqu'à la folie.

La faveur de Mme Bonaparte me fut précieuse. Ma vivacité lui agréait : elle aime fort le bruit qu'elle ne fait pas. Elle m'attira à Malmaison. J'y eus même, à plusieurs reprises, un appartement. Je n'en voyais guère plus le premier Consul. Il ne m'apparaissait que parmi sa cour. Si je le guettais dans le parc, c'était pour l'apercevoir à cent pas, et aussi militairement habillé, sanglé et boutonné que l'a peint Isabey. Jamais il ne m'avait adressé la parole. Arnault était plus heureux que moi : on lui tirait toujours les oreilles.

Mais Arnault était en passe de me rendre un petit service, il me le rendit : il me fit connaître Roustan, ce mameluk que le premier consul a ramené d'Égypte. J'en fus bien joyeuse. Il n'y a point, pensais-je, de grand homme pour son valet de chambre ; je vais donc approcher quelqu'un pour qui Bonaparte n'est qu'un homme.

Roustan n'est pas à la lettre un valet de chambre, et on peut lui faire sa cour sans se rabaisser trop. Il est mameluk, c'est-à-dire qu'il n'est point d'origine servile, mais les Turcs en ont fait un de ces esclaves destinés à gouverner en Égypte : il n'y a point que la constitution de l'an III qui ait des beautés.

J'invitai Roustan à dîner. Il est charmant. Accoutumé à des gâteries, il a gardé je ne sais quelles façons un peu puériles, qui font contraste avec sa force et son air mâle. On est obligé de le cajoler, de lui parler comme un enfant ou à une bête favorite, et il vous répond d'un zézaiement plus aigu que celui de nos ci-devant incroyables. Il m'a fait pâmer : moi je suis du siècle où les Parisiens ne comprenaient pas que l'on pût être Persan.

« Monsieur Roustan, lui dis-je au dessert, j'ai un service à vous demander. » Il prit un air d'importance. « Vous couchez dans une petite chambre à côté de celle du premier Consul ? »

Il me répondit qu'il couchait en travers de la porte. « Eh bien ! il faut que vous me fournissiez le moyen de passer dans votre chambre comme par hasard, très peu d'instants avant que le premier Consul sorte de la sienne, Je veux lui parler en secret, il faut que je le rencontre sans témoin, et dans un moment où il n'a point encore d'occupation. » Roustan prit plusieurs minutes de réflexion. Il pesa sans doute bien lentement tous les motifs pour ou contre. Puis il décida qu'il pouvait faire ce que je demandais, et il me fixa une heure pour le lendemain matin.

J'y fus une bonne demi-heure trop tôt. Le cœur me battait. Roustan m'accueillit assez mal, à cause de ma précipitation. Je crois même qu'il m'allait mettre à la porte, lorsque le premier Consul l'appela. Il entra dans la chambre, dont il laissa la porte entr'ouverte. Je ne pus rien voir, n'osant approcher ; mais j'entendis. Bonaparte était au lit avec Joséphine ; je crus distinguer que celle-ci faisait quelques agaceries au mameluk, qu'elle aime beaucoup. Brusquement, Bonaparte dit : « Roustan, combien touches-tu par mois pour mon service? — Rien, fit Roustan. — Il paraît, dit Joséphine, qu'il n'est pas inscrit sur les listes. » Alors le Consul se met à invectiver les gens qui avaient affaire de cela et à déclarer impérieusement qu'il entendait qu'on y mît ordre.

Puis, tandis que Roustan lui passait sans doute des vêtements : « Mais, lui dit-il, pourquoi ne portes-tu pas le beau sabre que je t'ai donné ? — C'est Berthier qui me l'a pris. — Comment ? — Oui, en débarquant, il a voulu que je lui prête, et il a dit qu'il le rendrait à Paris, et quand je lui demande il veut pas. » Là-dessus, Bonaparte eut un transport si violent que Roustan saisit la première occasion pour passer dans la chambre où j'étais. « Partez vite, me dit-il tout bas, il faut rien lui demander, c'est aujourd'hui un matin qu'il est en colère. » Je ne le lui fis pas dire deux fois, enchantée du prétexte qui me permettait de revenir le lendemain.

Je revins, en effet, un peu plus tard. Roustan me reçut encore plus mal. « Ah ! me dit-il, vous ne pouvez pas rester. Il est dans son bain, et il traverse toujours ma chambre pour que je vas l'habiller dans la sienne. » Il arriva là-dessus ce qui était arrivé la veille, c'est que Bonaparte appela son mameluk. Roustan me laissa seule, toute déconfite et si troublée que je ne trouvais plus par où sortir.

Tout d'un coup, juste vis à vis de moi, la porte s'ouvrit, le premier consul parut, toujours majestueux malgré sa petite taille, mais demi-nu et drapé à la Talma dans un linge de bain. Il me jeta un regard furieux et disparut sans daigner me dire quoi que ce soit.

J'avais failli tomber à la renverse. J'ai cherché bien des fois plus tard à démêler ce que j'avais dû sentir dans ce moment-là. Il me semble à tout prendre que l'aventure n'est pas si ridicule et de si minime importance. Elle fait de moi une privilégiée parmi toutes celles qui ont aimé cet homme en secret : car qui donc se pourrait vanter comme moi de l'avoir vu en un tel costume, autrement que sur la colonne de la Grande-Armée ?

XV

LA DERNIÈRE NUIT DE NOCE

1806.

J'avais bien raison de dire que mon amour pour Bonaparte n'était pas un amour ordinaire. Je commence de comprendre ce qu'il signifiait : mon cœur souhaitait un maître. Les sentiments ont suivi les vicissitudes de la politique. La Terreur a enfanté des passions, le Directoire y a jeté l'anarchie. Nous désirions toutes un César pour rétablir l'ordre.

Il nous le fallait despotique, il nous le fallait glorieux, il nous le fallait militaire. Nous n'avions pas attendu jusqu'à présent pour chérir les défenseurs de la patrie. Mais, naguère, ils étaient d'héroïques enfants, et nous de folles amoureuses. Leur prestige nous éblouissait, et nous préférions leurs caresses qui avaient plus d'emportement.

Aujourd'hui, c'est leur force et leur autorité qui nous plaisaient davantage. On ne se souciait plus d'être séduites, mais subjuguées. On ne prétendait plus aimer d'égale à égal et de pair à compagnon. Enfin on voulait des époux qui ne fussent pas à prendre et à laisser, et qui nous assurassent du lendemain.

Il faut bien faire une fin. Quand je vis cette vérité, c'était en 1806 : j'avais trente-quatre ans. J'étais dame d'honneur de l'Impératrice. Sa Majesté me dit un jour, à brûle-pourpoint : « Milie (elle me donnait ce petit nom d'amitié), Napoléon a songé à votre établissement. Je vous félicite. Il vous destine à l'un de ses compagnons d'armes qu'il aime le plus. Devinez qui ? — Madame, je n'en ai aucune idée. — Eh bien ! c'est le maréchal***, qui vient d'être créé duc de Spalato. »

N'ayant de ma vie aperçu le mréchal, je ne pouvais en vérité sauter de joie à cette nouvelle. J'en fus pourtant bien aise, puisque les intentions de l'Empereur répondaient à mon secret désir ; puis j'étais fort touchée que sa Majesté eût daigné s'intéresser à moi. J'avais lieu de m'en étonner. Bien que les devoirs de ma charge me missent à tout propos en la présence du souverain, jamais il n'avait paru m'accorder la moindre attention. Il ne m'adressait la parole ni ne me regardait. Cela changea le soir même.

J'étais de service, et dans la chambre de ma maîtresse : l'Empereur y entra brusquement et, comme il fait, sans frapper. Il s'arrêta vis-à-vis de moi et me dit avec une concision toute militaire : « L'Impératrice a dû vous faire connaître les projets que j'ai sur vous ?

— Oui, Sire, fis-je en m'inclinant très bas. Je suis profondément reconnaissante à Votre Majesté. »

Il me tourna le dos et se promena par la chambre.

(A suivre). ABEL HERMANT.

ERRATA

Lire dans notre dernier numéro, sous le titre *Apparition*, la signature de Henri Barbusse, au lieu de Sarbusse; notre nouvelle *l'Inconsciente* était de M. Paul Brulat.

Bulletin vélocipédique

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 45 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

FIBRE CHAMOIS

Soutien idéal pour Costumes

Nous sommes heureux de reproduire ci-dessous quelques-unes des nombreuses attestations reçues de nos meilleures artistes :

Maison Lafenrière

Monsieur,

La dernière toilette que vous m'avez faite pour jouer dans la "**Figurante**" *et que vous m'avez dit être doublée de véritable* "**Fibre Chamois**" *m'a montré la supériorité vraiment incontestable de ce soutien, que je veux adopter à l'avenir pour tous mes costumes.*

Je suis heureuse, par cette lettre, de vous témoigner ma vive satisfaction.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

MARIA LEGAULT.



A MM. Worth

Messieurs,

Je vous serai très obligée de veiller à ce que toutes mes robes soient désormais doublées de "**Fibre Chamois**".

J'ai pu constater par mon dernier costume, où vous l'avez placée, que la jupe ainsi doublée est d'une élégance parfaite sans rien perdre de sa souplesse, et le corsage y gagne d'être plus gracieux tout en conservant sa précieuse légèreté.

D'avance tous mes remerciements et mes sentiments distingués.

JANE HADING.



Clichés Reutlinger

Fibre Chamois Cie New-York.

J'exige toujours pour mes costumes et manteaux l'emploi de votre produit "**Fibre Chamois**".
Il donne de l'ampleur aux vêtements et leur communique beaucoup d'élégance.
Recevez tous mes compliments. SARAH BERNHARDT.

Exiger toujours sur chaque mètre la petite **ÉTIQUETTE ROUGE** avec les mots "**FIBRE CHAMOIS**" en lettres blanches

GIL BLAS ILLUSTRÉ publie les annonces au prix de **5** francs la ligne. (S'adresser aux bureaux du Journal, 8, rue Glück.)

Le Gérant : G. CLÉMENT

Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (en formation) BRUAUX, 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polych. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, ppre.)

Berceuse

Poésie de P.-P. PLAN. Musique de Henry GHYS.

Molto moderato

dolce Oh! sur mon front brûlant pose tes mains câlines Dis-moi des mots très doux,
Car je suis un enfant Qui, devant la douleur, regimbe et se défend Mais est soudain calmé quand
sur lui tu t'incli_nes. Ou bien ne par_le pas; Laisse vibrer l'é_moi Sans rien di_re
Écou_tons tous les deux le si_len_ce, Et laissons-nous bercer par l'al_me som_no_
_len_ce: Je veux ou_ïr ton cœur palpi_ter près de moi.___ Et puis, pour apaiser
le volcan de nos fiè_vres Sur ma bou_che de feu
Qui brûle et qui me cuit Tu po_se_ras la tienne aus_
_si fraîche qu'un fruit,___ Et je boi_rai ton âme au
bord___ de tes deux lè_vres.

Oh! sur mon front brûlant pose tes mains câlines,
Dis-moi des mots très doux, car je suis un enfant
Qui, devant la douleur, regimbe et se défend,
Mais est soudain calmé quand sur lui tu t'inclines.
Ou bien ne parle pas; laisse vibrer l'émoi
Sans rien dire. Écoutons tous les deux le silence,
Et laissons nous bercer par l'alme somnolence :
Je veux ouïr ton cœur palpiter près de moi.
Et puis, pour apaiser le volcan de nos fièvres,
Sur ma bouche de feu qui brûle et qui me cuit
Tu poseras la tienne aussi fraîche qu'un fruit,
Et je boirai ton âme au bord de tes deux lèvres.



(Dessin de Balluriau)

7e ANNÉE. — N° 11e Édition de Paris : 5 Centimes 12 MARS 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS
GIL BLAS Quotidien
mois { Paris.......... 13 fr. 50 / Département.. 16 »
Prix du Numéro
Paris et Province....... 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré

	France	Étrang.
Trois mois.....	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois......	3 fr. »	5 fr. »
Un an.......	6 fr. »	10 fr. »

JOUJOU, par RENÉ MAIZEROY



(Dessin de Steinlen)

JOUJOU

Sous ce titre, René Maizeroy vient de publier un nouveau roman d'une note émouvante et sentimentale qui plaira aux femmes comme ses autres livres.

Nous en détachons ce fragment :

Liette s'était appuyée sur le rebord de la loge.

Comme une néophyte qui écoute à travers la psalmodie des voix de promesse et de bénédiction, elle avait dans le regard brumeux, fixe, que filtraient ses cils bouclés, dans la pâleur de son visage à peine teinté de rose aux pommettes, quelque chose d'extasié, souriait, silencieuse, immobile, à la douceur du rêve secret qui depuis tant de jours lui emplissait l'être de tendresse et d'angoisse.

Cette musique violente, passionnée, l'enveloppait, la ramenait ainsi qu'une fragile épave que roulent, que poussent à la côte de grandes vagues sonores vers l'amour qu'elle osait enfin s'avouer, à soi-même, qui l'épouvantait et la ravissait, qu'elle sentait croître au fond de son âme vibrante et candide et qu'elle n'aurait eu ni le courage, ni la force d'en arracher.

Assise à côté d'elle, madame de Trèbes l'examinait à la dérobée de sa face à main, avec un peu de moquerie au coin de la bouche.

L'émotion qui métamorphosait ce masque rieur et insoucieux, l'air grave, pensif, qu'avait celle qu'en un besoin de s'illusionner, d'oublier son âge, elle ne voyait pas ou ne voulait pas voir devenir tout à fait jeune fille, l'intriguaient, lui semblaient presque ridicule.

Pouvait-on s'intéresser à ce point aux mythes symboliques, aux scènes mystérieuses qu'elle admirait de confiance et surtout parce qu'il était de mode d'applaudir aujourd'hui, d'admirer dévotement ce qu'il avait été de bon ton d'ignorer et de siffler? Ne prenait-elle pas cette pose de recueillement dans l'arrière-pensée que Raymond, inattentif à un spectacle dix fois vu, s'amusait aussi à l'observer, à épier ses impressions, la supposait peut-être en retard et imbue des idées surannées que lui avait jadis inculquées sur Wagner et sur bien d'autres questions madame Rameyls?

Et à mi-voix, en un désir de taquinerie, elle la complimenta comme une pensionnaire qu'on a menée au théâtre, un lendemain de distribution de prix, et qui se tient à souhait :

— Tu es plutôt sage, ce soir, Joujou!

— Je suis si heureuse, répondit Liette d'un élan irréfléchi, et comme si l'aveu eût jailli à la fois de son cœur et de sa bouche.

Et rougissante, confuse d'avoir révélé le trouble et le bonheur qu'elle éprouvait auprès de Raymond, à se répéter mentalement, accompagnés par les rythmes de détresse, de colère, d'orgueil, d'amour, qui se heurtaient et se mêlaient dans l'orchestre, à se dire encore et encore qu'elle l'aimait et qu'il l'aimait aussi, l'imprudente s'arrêta, se voila de l'éventail ancien qu'elle avait pris dans l'armoire de sa grand'-mère.

Mais madame de Trèbes était loin de s'imaginer la tendre complicité d'espoirs qui unissait déjà son fils et sa petite Liette.

Elle haussa les épaules et, sans se préoccuper davantage de cette exaltation qui ne lui paraissait pas sincère, échangea un sourire d'intelligence avec madame d'Aurigny qui venait de se pencher hors de sa loge, parcourut la salle d'un regard ennuyé d'abonnée qui cherche en vain n'importe quoi d'imprévu ou d'amusant, se demanda brusquement pourquoi le baron Le Houssel ne plastronnait pas ainsi que chaque mercredi derrière la nuque blonde de madame Jackson, crut à une rupture.

Et en son égoïsme de poupée honnête et réfractaire aux essais passionnels, que les après-midi de chiffonnage, de coquetterie, les longues conférences soit avec Carlier, soit avec les sœurs Darcy, où elle élaborait quelque chapeau inimitable, quelque mode compliquée et charmante, séduisaient plus que le flirt et les douteuses prétentaines d'adultère, elle se délecta à songer aux mensonges, aux larmes, aux scènes pénibles, aux chocs cruels qui avaient dû précéder l'irréparable brisement.

Cependant, sur la scène, la sombre tanière du chasseur de loups s'était illuminée d'une clarté d'apothéose, les brises conquérantes d'avril avaient jeté bas les portes; la forêt en fleurs, la divine forêt remplie de murmures, de gazouillis, de parfums, apparaissait là-bas tentatrice, frissonnante, virginale. Et le héros prédestiné à souffrir annonçait en un chant allègre, triomphal, comme venu du ciel, le délice d'aimer, la victoire du printemps sur le ténébreux et lugubre hiver, serrait contre sa poitrine gonflée de jeune sève la douloureuse et pâle Sieglinde, la ressuscitait, l'enivrait de ses âpres baisers, de ses appels éperdus.

Et, avec des larmes dans les yeux, Liette se remémorait des heures lointaines, le prélude incertain de l'initiation sentimentale, l'aurore de cet amour qui la possédait, qu'elle avait voué à Raymond, et comme naguère, inconsciemment, elle exultait lorsque, jeune bachelier, il lui témoignait quelque tendresse, comme elle était malheureuse, jalouse s'il paraissait la dédaigner, s'il s'attardait auprès d'autres fillettes, comme elle rougissait, honteuse de mentir, de leurrer le cœur sensitif de Guillaume quand l'infortuné soupirait en la voyant courir joyeuse, impatiente, à la rencontre du préféré :

— Toi aussi, tu l'aimes donc mieux que moi?

Et les dimanches où il arrivait, en coup de vent, dans son uniforme de saint-cyrien, où elle l'admirait, intimidée, respectueuse, où il la querellait, se moquait de son air godiche, l'obligeait à fumer des cigarettes, la faisait valser tandis que miss Burnsby jouait du piano, de mémoire, quelques mesures de Strauss; où, accoudé sur le fauteuil roulant de l'infirme, il leur apprenait l'argot de l'Ecole; où, un jour, devant la grand'mère, qui en était devenue toute pâle d'émotion, il lui avait dit :

— Tâche de faire honneur au nom que tu portes, petite Liette; il est gravé sur le marbre au Bahut, et je ne saurais avoir de meilleur modèle que le brave commandant Rameyls.

Qu'elle avait passé de mauvaises nuits, la figure enfoncée dans l'oreiller, y étouffant ses sanglots, se relevant pour tamponner ses paupières meurtries d'une serviette mouillée! Qu'elle avait eu de peine à éviter les questions de ceux qui l'aimaient, à leur dérober son cher secret, à dissimuler la tristesse qui l'oppressait lorsqu'il s'était embarqué, presque du jour au lendemain, pour le Sénégal, qu'il avait permuté avec un camarade, on ne savait par quel dépit, par quelle soif d'aventures et de dangers, par quel rêve amer d'évasion et d'oubli, qu'il avait comme fui en déroute, désenchanté, morne, anxieux, sans retourner la tête!

Les folles pensées qui assaillaient alors son cerveau, le pressentiment obscur, instinctif, cruel, que Raymond souffrait, s'en allait dans ce pays malsain à cause d'une femme; les colères qui la secouaient parce qu'on changeait de conversation dès qu'elle se rapprochait, parce que tous ses efforts, toutes ses ruses n'aboutissaient à rien!

Et durant une promenade matinale au Bois, cette jaseuse de miss Burnsby lui désignait, du bout de l'ombrelle, une femme au masque altier, étrange, d'une matité d'hostie, au long cou de cygne, aux tempes et aux oreilles cachées par des bandeaux noirs qui, suivie de deux colleys et d'un petit griffon enrubanné de faveurs roses, était descendue de son coupé, s'avançait avec un léger et gracieux balancement de hanches vers des jeunes gens appuyés à leurs bicyclettes, en face du tir aux pigeons, leur criait moqueusement : « Vous n'avez rien à dire, je ne suis en retard que d'une heure. »

— Vilaine peste, diablesse de malheur, grommelait la vieille institutrice, la voici déjà consolée... Si ça ne fait pas pitié de l'entendre plaisanter pendant que notre pauvre monsieur Raymond est peut-être en train de mourir!

Et cette phrase révélatrice, cette explication de l'énigme qu'elle avait inutilement cherché à résoudre la féminisaient. Elle apprenait ce que c'est que d'aimer, découvrait la Vie comme avec d'autres yeux que ses yeux d'enfant éblouis, confiants, naïfs, méditait de s'ensevelir dès quelle serait majeure en quelque Carmel, de lasser sa douleur dans la monotonie des prières, dans l'hébétude du silence.

Raymond n'avait-il pas été chercher la mort dans l'exil? Le reverrait-elle jamais? Et s'il revenait par miracle, si les ardentes oraisons où elle s'offrait au ciel en holocauste étaient exaucées, n'irait-il pas se mettre passivement sous le joug, s'agenouiller aux pieds de cette femme dont l'impeccable beauté avait quelque chose de fatal, de magique? La petite Liette parviendrait-elle à le retenir, à se faire prendre au sérieux? Ne rirait-il pas de ses aveux comme d'une incartade sans conséquence de pensionnaire aventureuse?

Et des lettres qu'il adressait au bout de cinq mois par chaque courrier à Guillaume, de ces lettres qui vous donnent la sensation d'un ciel d'orage peu à peu éclairci et où, entre les déchirures des nuées, s'élargissent des flaques bleues, l'apaisaient, la ramenaient vers les mirages inoubliés.

Elle les prenait des mains de l'infirme, les décachetait, avait malgré soi un tremblement dans la voix lorsqu'elle arrivait aux passages où affectueusement il s'inquiétait de « mademoiselle Joujou », lui envoyait des baisers de grand frère aîné, lui demandait d'augmenter de bonnes pages bien tendres, bien bourrées de nouvelles, les billets trops brefs de madame de Trèbes. Elle les emportait comme par mégarde, les relisait avant de s'endormir, les frôlait de ses lèvres, les cachait sous son oreiller afin de les lire à nouveau dès qu'elle s'éveillait.

Et tout heureuse que Raymond en eût manifesté le désir, qu'il souhaitât d'être en contact avec son âme, elle s'ingéniait à lui montrer en de longues et tendres réponses une autre Liette que celle dont il se souvenait, cherchait ce qui devait l'intéresser, l'amuser, le faire rêver, se laissait aller à des épanchements de cœur qui commence à vibrer, à songer aux lendemains, la consultait malicieusement, lui exposait ses chimères et comme elle comprendrait son rôle d'amoureuse, si elle se mariait selon ses goûts.

« Je vous prie, Monsieur, écrivait-elle, de bien vous mettre dans la tête que depuis tantôt deux années je porte des robes longues, que j'aurai à la fin d'août un âge absolument respectable, dix-huit ans, qu'on me permet de lire des romans vertueux, d'entendre certaines pièces à l'Opéra et à la Comédie-Française, et de ne pas me renvoyer à des poupées qui ne sont plus. »

Et dans une lettre, qu'elle avait tant hésité à lui envoyer, elle s'était avancée de plus en plus loin :

« Pensez-vous comme moi que l'on puisse s'aimer sans qu'il se mêle de la jalousie à l'amour, une jalousie que l'on doit cacher au plus profond de son cœur? Je me garderai de retourner la tête vers le passé de mon mari, mais je préférerais mille fois mourir que de voir celui qui sera toute ma vie se détacher de moi, me reprendre lâchement le cœur qu'il m'avait donné pour toujours; j'aurais honte pour lui autant que pour moi de sa trahison, de ses mensonges. »

Raymond s'était penché sur l'épaule de l'orpheline comme pour respirer de plus près les roses de France qui y exhalaient leur parfum subtil dans un flot léger de tulle, et chuchota :

— Lisette, je jurerais que vous pensez *à nous!*

Et avec un clair sourire et entre ses longs cils de palpitantes lueurs, elle lui fit signe de la tête qu'il ne se trompait pas, rougit de ce nouvel aveu plus encore que lorsque la comtesse l'avait ironiquement complimentée.

O ces confidences inattendues de la petite Liette; ces parcelles d'une âme délicieuse qu'elle lui avait envoyées par delà les mers comme d'autres glissent en une enveloppe des fleurs symboliques, un lambeau de ruban, une bouclette de cheveux, ces phrases que comme elle il savait par cœur tant il se les était répétées de fois ainsi qu'une prière de bon secours qui conjure le danger, qui l'avaient guidé hors des ténèbres où il désespérait de tout, où son intelligence, ses forces sombraient dans l'incurable dégoût de vivre! ô ces appels émus d'un cœur virginal qui souffrait de le savoir malheureux et abandonné, qui aspirait à le sauver, qui le poussait doucement vers des routes blanches et paisibles, cette salutation angélique qui lui avait annoncé des jours meilleurs, cette clarté de phare dans la brume, lui aussi les avait présents à l'esprit!

Et il se rappelait en même temps la tombe où la

ort qu'il désirait, qu'il appelait, qu'il provoquait, ait eu pitié de sa jeunesse, le paysage de désolation ui encadrait les murailles grises du blockaus, l'immensité morne des plaines de sable, de la brousse, l'incendiait le soleil et les berges limoneuses du euve où vaguaient à pas lourds de noirs troupeaux hippopotames, le poste perdu, malsain, qu'il avait olontairement choisi. et le fou qu'il était, qui buait de pleins verres d'absinthe jusqu'à ce qu'il s'effondrât comme une masse inerte sur le sable, qui eurait lâchement comme une femme névrosée devant la photographie de son ancienne maîtresse, devant la bouche insatiable de volupté qui lui avait ersé l'ivresse du Néant, devant la gorge rayonnante ù, dans les accalmies, il avait posé son front comme ne jonchée de fleurs, devant les sombres cheveux u'il avait si souvent caressés, lustrés de ses doigts insi qu'une chape de velours devant les yeux de émone, pâles émeraudes, hantés de sortilèges où luiaient des paillettes d'or, qui l'avaient envoûté, détaché de toute amitié, de toute tendresse, et, comme elle eût pu l'entendre l'accablait de reproches, l'insultait de mots grossiers de caserne, — ces reproches, ces insultes qu'il n'avait pas osé lui jeter à la ace, quand il n'avait plus été à son caprice, quand lle lui avait dit tranquille, froide, un soir de preière, dans une avant-scène en faisant craquer sous es petites dents de nacre des grains glacés de cassis t de muscat :

« Il me semble, mon cher, que nous pourrions ommencer à nous tromper... notre caprice devient ne vilaine habitude.... J'ai fait mon choix depuis ier, le seul homme de tout Paris qui puisse me laire après vous avoir connu... Et je pense que ous aurez aussi le tact de ne pas me donner pour emplaçante le premier trottin venu », quand elle vait repris comme étonnée de son silence, de sa igure décomposée : « Vous ne supposiez pas que ous marcherions ensemble jusqu'au jour où il vous onviendra de faire une fin, de vous marier, et vous 'allez pas prendre au tragique ce bonsoir... D'ailleurs, mon amie Francine a un béguin sérieux pour vous et je lui ai promis ma succession »; le possédé l'amour qui trop longtemps avait espéré qu'elle ne l'oubliait pas, qu'elle s'apitoierait enfin à le sentir si malheureux, répondrait, fût-ce par des mensonges, aux journaux de dix, de vingt pages où il lui criait son irrémédiable désir, sa damnation, qui retombait plus écrasé sous sa pesante croix de déboire en déboire, qui eût voulu puisque parmi les lettres de service, d'amis, de parents que bouleversaient ses doigts fiévreux, il ne trouvait jamais rien de l'ingrate, qu'on les oubliât dans leur bauge pestilente, qu'aucune canonnière ne les ravitaillât, ne s'amarrât désormais aux palissades du fortin.

Sieglinde se raidissait pâmée dans les bras robustes de Siegmund, contemplait avec des yeux d'extase et de résurrection le ciel où neigeaient des pétales de fleurs, les halliers profonds qu'illuminait le clair de lune, murmurait d'un accent fatidique :

— C'est toi que j'attendais dans les tristesses de l'hiver. Je suis celle vers qui tu devais venir, ô cher printemps, pour que fleurisse à jamais mon âme !

Et sur les voix alternées des amants, voletait, revenait, se prolongeait, berceuse, ineffable, plus tendre que toutes les tendresses, la phrase divine qui avait accompagné leur premier regard.

Et Raymond aurait donné n'importe quoi pour être seul, lui aussi, pendant quelques instants dans un chemin creux de forêt ou dans une chambre blanche qu'embaument des bouquets de violettes, qu'égaye un grand feu clair, tout près de Liette, pour lui dire d'un trait des choses qu'il n'avait plus la force de céler, de garder au fond de son cœur :

— Sans vous, j'eusse succombé à ma peine, à ma folie, je vous dois de vivre ; si je me suis évadé de l'Afrique, si j'ai accepté le congé bienfaisant que l'on m'offrait, c'est parce qu'il me tardait de vous revoir, de vous remercier, de vous embrasser, parce que j'avais comme un pressentiment confus que ma destinée allait s'accomplir, que le bonheur m'attendait au gîte, que vous le teniez peut-être dans vos chères petites mains. Et, vous en souvenez-vous, ma jolie, je ne vous ai pas reconnue d'abord, je me suis troublé comme un collégien devant l'adorable jeune fille qui était éclose en vous, qui ressemblait si peu à la petite amie de Guillaume, à l'enfant que j'avais laissée derrière moi, à notre Joujou. Et comme je n'osais plus vous tutoyer ainsi qu'auparavant, comme nous rougissions autant l'un que l'autre, que nous avions dans les yeux de ces brusques larmes de joie qui jaillissent certainement du cœur, mon pauvre frère et cette peu clairvoyante miss Arabella se moquèrent de vous et de moi, éclatèrent de rire à nos dépens. Et au son grave, pénétrant de votre voix, lorsque vous me dites simplement ces mots : « Quel bonheur, Raymond, que vous soyez revenu ! » je devinai que vous l'aviez souhaité de toute votre âme ce retour, que vous teniez à moi, que vous m'aimiez...

Hélas ! ne me suis-je pas illusionné et ce triste cœur tourmenté aux blessures si fraîches ne vous épouvante-t-il pas, n'est-il pas indigne de vos belles tendresses immaculées, d'être le tabernacle d'or où s'abritera votre premier amour ? Et je vous aime, Liette, avec une joie démente de naufragé qui a touché au port, qu'un frôlement de robe dans la rue, des cris d'enfant, un oiseau qui chante, une fleur qui s'entr'ouvre, emparadisent et enivrent, Et mon âme est fiancée pour toujours à la vôtre !

Liette, comme si quelque aimant l'eût attirée, s'était redressée, avait reculé dans l'ombre le fauteuil où elle était assise.

Des jets de lumière pailletaient son corsage de soie d'un bleu indécis où se fondaient des calices d'orchidées, doraient les bouclettes légères qui diadémaient ses tempes et son front.

Et la jeune fille sentit que la main de Raymond cherchait sa main, l'emprisonnait, la brûlait d'une étreinte croissante et passionnée.

Il s'approchait de plus en plus. Il lui répétait à l'oreille, si bas qu'elle devinait plus qu'elle n'entendait ses paroles :

— Je vous adore, je vous adore !

Et tout à coup, les lèvres ferventes se turent, l'effleurèrent d'un baiser timide parmi les cheveux follets qui moussaient sur sa nuque.

Liette ferma les yeux, tressaillit de la tête aux pieds, eut la sensation qu'un voile l'enveloppait, l'étouffait, que les battements de son cœur s'arrêtaient, qu'elle enfonçait en d'épaisses nuées, que tout le sang de ses veines refluait vers ses joues et les empourprait.

Ses doigts n'avaient pas lâché les doigts de Raymond, s'y crispaient comme en l'effroi de défaillir, les meurtrisaient, les retenaient.

Et, enhardi, il se pencha de nouveau contre l'oreille qui semblait une coquille rose propice aux aveux.

— Et vous, Liette, m'aimez-vous ?

Et elle se tourna lentement de son côté, lui répondit : Oui, d'un regard éperdu où elle avait mis toute sa joie, tout son amour, tout son être.

Le Héros avait bondi impétueusement vers le frêne sacré où étincelait la poignée du glaive fatal, promis par Wotan, l'arrachait de l'écorce, le brandissait d'un geste de menace et de conquête. Et les amants enlacés fuyaient dans un suprême cri d'amour vers les mystères de la forêt nuptiale.

Madame de Trèbes se leva.

— Est-ce que tu es souffrante ? Joujou, dit-elle, en voyant que Liette était lasse et brisée, ces actes de Wagner n'en finissent plus ?

Liette s'écria :

— Pas le moins du monde, Madame, la musique, vous le savez bien, me met toujours dans cet état !

— Petite poseuse, je t'abandonne alors cinq minutes à ton émotion. Raymond va me conduire dans la loge de Madame d'Aurigny... J'ai hâte de savoir si sa comédie est toujours pour après-demain.

Et lorsqu'ils furent partis, qu'elle se vit seule dans ce salon de loge, Liette ne put retenir ses larmes, soupira :

— Oh ! c'est trop beau, mon rêve se réalise trop vite, et cela m'épouvante !

RENÉ MAIZEROY.

SIMPLE DRAME

J'adore les petites bonnes ; je les aime blondes, un peu grassouillettes, avec de grands yeux autant que passible.

Comme j'habite au rez-de-chaussée, à cause de mon commerce, elles sont très heureuses chez moi : l'eau est dans la cour, aucun étage à monter.

Le service est très peu chargé ; elles font la chambre et la cuisine.

Le frotteur vient tous les matins ; tous les samedis je prends un homme de peine pour les carreaux et les gros nettoyages ; quant à la vaisselle, c'est l'apprenti qui la lave, car je n'aime pas que mes bonnes aient les mains rouges. En un mot, je tiens à ce qu'elles soient coquettes et pas bégueules, connaissant un peu la vie, propres comme des bonnes de bouillon Duval, avec un peu de fantaisie en plus et moins de sévérité dans la coiffure.

Sous le rapport de la probité, je suis très coulant, car j'estime qu'une bonne doit être un peu voleuse.

Généralement, au bout de huit jours je leur donne vingt francs d'augmentation, avec quelques petites prérogatives, car le cabinet où elles logent est un peu humide...

Lorsqu'elles font leur poire, je les fiche à la porte — et je retourne au bureau de placement.

Vous voyez que mon mécanisme est très simple.

L'année dernière, j'en avais une qui était très gentille. Elle était familière comme tout. Et avec ça des yeux *épatants*. Elle n'avait qu'un défaut, elle aimait un peu trop le bœuf à l'huile.

Oh ! quelle passion ! elle en mangeait presque tous les jours. J'avais beau lui dire que c'était mauvais pour l'estomac, chaque matin voyait naître une nouvelle salade.

Elle s'appelait Suzanne ; c'est un joli nom pour une bonne, n'est-ce pas ? Et d'une discrétion, si vous aviez vu ça ! Quand elle venait au magasin : Monsieur par-ci, monsieur par-là ! Personne n'aurait jamais deviné que le soir elle m'appelait Ernest et qu'elle buvait dans mon verre.

Mais non, sans rire, le cabinet était trop humide, il y poussait des champignons ; elle aurait attrapé la mort, là-dedans, cette pauvre fille.

Et un cœur ! un vrai cœur d'or ! Elle ne pouvait voir un mendiant sans lui donner un sou.

A cette époque-là, justement, il en venait un dans notre cour, pour lequel elle se montrait particulièrement charitable.

C'était une sorte de vieux singe, tout chauve.

Il avait une grande houppelande verte, un pantalon jaune et un chapeau haut de forme indescriptibles.

Il disait : « Ayez pitié d'un pauvre vieillard sans famille » avec une voix vraiment touchante.

Lorsqu'il s'était présenté, il s'approchait de la fenêtre de ma cuisine ; Suzanne lui donnait deux sous en échange d'une bonne aventure violette et il se mettait à chanter.

J'ai retenu un couplet de sa chanson ; c'est une espèce de chanson à boire patriotique assez pittoresque :

Pour prendr' l'Alsace et la Lorraine,
Point n'est besoin de ces canons ;
Celui qui sème cette graine
Aurait mieux fait de dire : Non !
A la pointe des baïonnettes,
Inscrivez ce mot : Liberté !
Et quand la place sera nette,
Nous pourrons de nouveau chanter.

Buvons le vermouth-grenadine,
Espoir de nos vieux bataillons...
Celui qui dort, celui-là dîne !
Buvons ! Buvons ! Buvons !

Chaque matin, vers onze heures il arrivait, et chaque matin, sur un rythme guerrier, il invitait ainsi le peuple à absorber le vermouth-grenadine.

Pauvre vieux !

Un matin, en mangeant son éternel bœuf à l'huile, Suzanne me raconta que le vieux lui avait lu dans la main et qu'il lui avait dit : « Allez tous les soirs à cinq heures dire cinq *Pater* devant la Chapelle Saint-Eugène, à Saint-Augustin, et il vous arrivera bonheur. »

Comme elle est très superstitieuse, elle y est allée le soir même. Seulement elle n'est pas revenue.

J'ai cru à un accident ; j'ai fait des recherches ; je suis allé à la Préfecture, au bureau de placement. Je n'ai pu obtenir aucun renseignement.

J'étais affolé.

Oui, pendant un mois, j'ai été vraiment désolé. Elle était si dévouée...

Et puis, peu à peu, la plaie s'est fermée, et j'ai tout doucement oublié Suzanne avec une autre bonne qui s'appelle Léontine.

Elle n'est pas mal non plus, mais elle ne vaut pas Suzanne. Et puis elle a un défaut, elle aime trop l'absinthe. Mais à part ça, je n'en suis pas mécontent.

Elle a une poitrine... *épatante* !

Samedi, je lui ai dit : « Je ne déjeunerai pas ici, je vais à la fête des Fleurs. »

Vous croyez peut-être que c'était une blague !

Pas du tout, je suis réellement allé à la fête des Fleurs, et savez-vous qui j'ai vu ou Bois de Boulogne, dans une calèche tout enguirlandée ? — Suzanne, flanquée du vieux mendiant !

Oui, ce mendiant était un faux pauvre, un millionnaire qui, possédé de la même passion que moi pour les bonnes, trouve plus piquant sans doute d'aller les chercher en chantant dans les cours !

Malédiction !

J'ai voulu crier, m'avancer, courir ; mais la voiture était déjà loin et la foule me barrait le passage.

Alors, ne sachant que faire, je suis entré dans le premier café qui m'est tombé sous la main, et me rappelant les strophes si souvent entendues, pour endormir ma douleur j'ai bu le vermouth-grenadine, « espoir de nos vieux bataillons ».

GEORGES AURIOL.

Nouveau Printemps

LA MARQUISE DE BEAUCHAMP
A MADAME D'ASCQ



Ma chère Noémi, j'ai aujourd'hui quarante - deux ans; un peu plus que toi qui a à peine dépassé la quarantaine. J'ai quarante - deux ans; je suis deux fois mère et une fois grand'mère; me voici, comme toi-même, à cette étape de la vie où chaque mot qu'on lit ou qu'on entend, chaque regard jeté sur les êtres ou les objets qui nous entourent semblent nous avertir que c'est fini des heures illusionnantes, qu'il faut faire résolument retraite dans la charité et dans la dévotion.

Cependant, je ne suis ni triste ni chagrine; cependant, je salue le premier soleil de mars avec la même joie qu'il y a trente ans, lorsque, les mains enlaçant les tailles, nous allions ensemble guetter les bourgeons dans le parc du couvent. C'est que j'ai vraiment trente années de moins, vois-tu, c'est que je viens de redevenir jeune, plus jeune même qu'en ce temps-là. C'est que j'aime.

Oui, j'aime. Oh ! je t'en supplie, ne me raille pas de cette confidence, toi la seule à qui j'ose la faire, à qui j'ai besoin de la faire; toi la chère amie qui, si longtemps, as rêvé, souffert, aimé cœur à cœur avec moi! J'aime sérieusement et follement, j'aime avec la chaleur de tendresse et la fougue de désir que peuvent apporter le cœur et les sens les plus neufs à la première passion de jeunesse. Faut-il le dire? Je m'aperçois que je n'ai jamais aimé qu'aujourd'hui.

Cela s'est fait insensiblement et brusquement; il me semble que cela date de jours très anciens et qu'en même temps cela a éclaté comme un orage, tout d'un coup. Certes, la première fois que j'ai vu ce jeune homme — c'était l'an dernier, au commencement des vacances, il arrivait à Beauchamp pour préparer mon fils à son examen de Saint-Cyr, — l'on m'eût bien étonnée en me disant qu'un jour l'adolescent délicat, timide et grave que j'avais sous les yeux, me bouleverserait l'âme rien qu'en me regardant ou en me frôlant la main.

Et, cependant, dès cette minute de la présentation, j'ai senti qu'il existait entre l'étranger et moi une affinité secrète, un besoin de se connaître l'un et l'autre et de se pénétrer l'âme, pour ainsi dire ; j'ai eu la certitude que nous serions amis, tendrement amis. Jamais alors je n'aurais pensé: amants. Car j'étais encore ce qu'on est convenu d'appeler une honnête femme; tu le sais bien, toi !

Oh ! Noémi ! ces journées de vacances de juillet à septembre brillent dans mon passé comme des lumières. Nous avions vite fait connaissance, Robert et moi: j'avais désarmé sa timidité par les menues paroles douces dont nous savons le secret, nous autres femmes, comme aussi nous connaissons les mots brefs qui glacent le courage des plus hardis et brisent les tentatives au premier effort. Dix ans plus tôt, j'aurais sans doute joué la coquetterie avec cet enfant inexpérimenté : j'aurais cherché à allumer son désir, puis à le surexciter par de brusques froideurs et des refus savants, à l'amener à cet état de folie et d'exaspération qui nous donne à nous-mêmes la preuve de notre pouvoir. Je ne fis rien de tout cela, ma chère.



Il me paraissait que le temps m'était mesuré, trop court pour en perdre les précieuses minutes à des feintes inutiles. Je manifestai avec abandon au précepteur de mon fils, que je me plaisais auprès de lui, je ne lui dissimulai point que son visage, son esprit et le son même de sa voix m'étaient aimables; je l'engageai à me consacrer les instants que lui laissaient libres les leçons qu'il donnait à mon fils et les études qu'il poursuivait lui-même. S'il eût eu moins d'inexpérience ou plus de perversité, vingt fois en ces trois mois il eût pu me prendre, et je me serais abandonnée avec reconnaissance. Il se contenta de se laisser aimer, indécis, pensif, heureux en somme. Alors je l'adorai.

Je l'adorai, et ce fut moi qui devins inquiète presque timide. M'aimait-il, lui? Certainement, il se plaisait à mes côtés, il avait de la reconnaissance pour l'affection que je lui témoignais. Mais, est-ce qu'il m'aimait comme doit aimer un amant; me désirait-il, enfin? J'interrogeais, quand je me trouvais seule, tous les miroirs du château. J'essayais de juger mon visage avec indifférence et sincérité, comme on juge un visage étranger. Hélas ! je me rendais compte que j'étais belle encore, mais d'une beauté meurtrie par les années, par la maternité, par les chagrins et les désillusions. Pourquoi ces meurtrissures nous marquent-elles d'abord au visage, ma chère? Pourquoi vieillissons-nous d'abord par cette portion de notre corps que les yeux des autres voient sans voile, tandis que nous sommes contraintes de cacher tout le reste, tout ce qui demeure parfois désirable, jeune, jusqu'au seuil de la vieillesse?

Ces mots t'étonnent, dits par moi, par une femme demeurée rigoureusement honnête jusqu'à quarante ans passés, et qui, jusque-là, s'est jalousement voilée, même aux yeux de son mari? Eh bien! telle était ma peur de ne point sembler jeune à Robert, tel était mon *désir d'être désirée* que je souhaitais un hasard lui découvrant ce que cache le mystère des robes et des corsages, ce corps qui, lui, n'avait pas vieilli, j'en étais sûre! qui, de la gorge aux chevilles, était plus souhaitable, plus fait pour l'amour que le corps incertain d'une vierge!

Oui, moi, moi honnête femme, moi mère et grand'mère, j'ai usé d'artifices de courtisane pour dévoiler à Robert mes épaules, mes bras, ma poitrine... Je me suis laissée voir, sortant de l'eau, la flanelle claire du vêtement de bain collée sur ma chair et devenue transparente... Que m'importe d'avouer cela! Je l'aimais!

Cependant, ces jours de vacances coulaient avec une rapidité effrayante; déjà septembre s'achevait. Mon fils venait d'être reçu à Saint-Cyr : Robert ne restait plus à Beauchamp que comme invité, — comme ami; il allait nous quitter, et aucun aveu n'avait été échangé entre lui et moi. Quand je pensais que bientôt je ne le verrais plus, que cette vie un instant vécue près de la mienne allait se continuer ailleurs, que bientôt d'autres femmes tiendraient cet enfant adoré dans leurs bras, auraient ses confidences et ses baisers, il me semblait que ma propre vie était près de finir, que je voyais mon cercueil ouvert devant moi. Je me consumais à chercher un moyen de le garder ou du moins de le revoir. Mais je ne trouvais rien...

Et bien! ce moyen existait; il était simple entre tous; mais ce fut mon mari qui le trouva.

Le 22 septembre, le marquis, qui se présentait à la députation dans notre arrondissement, par pur dévouement monarchique et par nécessité de situation fut élu,

contre toute attente. Le premier contentement du succès amorti, quand nous en vînmes aux projets de vie à Paris, il me prit à part et me dit :

— Ma chère amie, me voilà nommé, c'est fort bien. Je ne compte pas faire de bruit à la Chambre, ni rivaliser avec nos amis Mun et Freppel. Mais, tout en se tenant à l'écart, le mandataire d'un arrondissement est forcé d'accomplir une certaine besogne : ne fût-ce que les travaux de commission et les relations avec ses électeurs. Or, je veux bien être député; mais je ne veux point, à mon âge, commencer à travailler dans des paperasses. Il me faut un secrétaire. Que diriez-vous du jeune Robert? Il est intelligent, laborieux; il n'a point encore de position; celle que je lui offre peut lui être utile, en lui créant des relations, et je suis sûr qu'il s'en tirera parfaitement.

Il est des grâces d'état. Je fis bonne contenance. J'opposai même quelques objections. Le marquis les leva toutes et finit par me dire en me quittant :

— Vous connaissez ce garçon mieux que moi. Parlez-lui la première de ce projet, et tâchez qu'il accepte.

Il était alors dix heures et demie du soir. J'avais le cœur si plein et si bouleversé que je ne pus tenir au château. Je jetai un châle sur mes épaules, je descendis dans le parc, tout obscur, tout silencieux. Dès que je fus dehors, je levai les yeux : une lumière brillait derrière les vitres de la chambre habitée par Robert; il ne dormait pas encore. Brusquement une idée me vint, et, tout de suite, elle me posséda : monter jusqu'à cette chambre, voir le cher enfant sans retard, lui soumettre le projet du marquis, obtenir son assentiment. Toutes les objections de convenance, toutes les révoltes de pudeur, je les repoussai.

L'instant d'après je frappais à sa porte; il dit : « Entrez ! » d'une voix distraite, croyant sans doute que c'était quelque domestique... Et j'entrai... Mais à peine le seuil franchi, quand j'aperçus Robert assis devant sa table de travail, vêtu seulement d'une chemise de nuit mal fermée et d'un pantalon, son adorable visage éclairé par la lampe, mon courage m'abandonna : l'étrangeté, l'impudeur de ma démarche m'apparurent. Je sentis que le plancher fuyait sous mes pieds : mes doigts se crispèrent au chambranle, et je serais tombée si Robert ne s'était élancé vers moi et ne m'avait reçue dans ses bras.

Oh ! le réveil après cet évanouissement ? Robert agenouillé près de moi, meurtrissant ses doigts aux agrafes de mon corset, ses cheveux dorés tout près de mes lèvres ! Je demeurai quelques secondes ainsi, sans bouger, me laissant faire; puis je saisis la tête blonde, je la relevai doucement, je baisai les yeux frémissants, la bouche entr'ouverte... Et comme il me rendait mes baisers, je murmurai à son oreille : « Que pensez-vous de moi, maintenant ? » Il me répondit : « Je vous adore... Ne me repoussez pas !... Je vous en supplie ! »

Va ! je n'ai guère résisté. Tout ce qu'il a imploré de moi, je le lui ai donné sans lutte dans cette divine nuit de tendresse. Celles qui dosent leur abandon, qui cèdent par étapes, celles-là n'aiment pas véritablement. Savais-je seulement en de telles minutes où regardaient ses yeux, — où ses lèvres se posaient ? J'oubliais tout, sinon que mon rêve le plus ardent était exaucé; que Robert me désirait, m'aimait, me possédait... Et ce ne fut qu'à l'heure où il fallut nous séparer que je songeai à lui transmettre la proposition du marquis.

Il l'a acceptée, par tendresse pour moi. Il nous a suivis à Paris...

Et voilà. Ce rêve dure depuis plus de quatre mois, et mon bonheur n'a pas diminué, et il me semble que je suis toujours autant aimée. Robert et moi, nous vivons

sous le même toit, comme vivraient des amants libres ou des époux.

Je t'entends protester, crier à l'immoralité ; tu te demandes si c'est bien moi, moi qui n'ai jamais eu d'amant à l'heure où j'étais le plus courtisée, moi qui me livre ainsi, dans ma maison, à un enfant à peine majeur? Oui, c'est moi ; je le fais et n'en ai point de remords. J'aimerais assez Robert pour affronter, à cause de lui, le mépris et le scandale du monde! Mais, grâce à Dieu, je ne fais tort ni honte à personne; mes enfants sont loin de moi. Au temps où je les avais à mes côtés, je ne leur ai jamais donné que de chastes exemples. Mon mari, depuis dix ans, ne m'est qu'un ami discret et dévoué; — je ne lui vole donc rien de ce qui lui est dû.

Quant à l'adolescent dont je suis la maîtresse, je lui donne le bien le plus désirable : le souvenir d'un amour sincère, désintéressé, absolu, — c'est-à-dire de quoi tremper son cœur pour la vie, de quoi lui préparer un refuge pour toutes les mauvaises heures de l'avenir...

Non, je n'ai point de remords... Et je m'en veux d'avoir, tout à l'heure, cherché des excuses.

Je l'adore, te dis-je!

MARCEL PREVOST



LES POÈTES DE L'AMOUR

SOIRS

Parfois, quand le soleil baissait dans les grands chênes,
Et que l'azur léger à travers les rameaux
Pâlissait, et qu'au fond du val, dans les hameaux,
Les cloches s'envolaient des églises prochaines,

Nous écoutions tous deux, retenant nos haleines,
Grincer sur les pavés l'essieu des chariots
Qui s'en venaient, avec des heurts et des cahots,
Des champs brumeux sur tous les longs chemins des plaines.

Et nous sentant soudain captifs dans la Maison,
Tandis qu'autour de nous montaient de l'horizon
Les cloches et ces bruits de grands chars sur les routes,

Nous pleurions seuls, perdus dans l'ombre des feuillées,
Et nos pleurs sur nos mains tombaient à tièdes gouttes,
Et nous nous caressions avec nos mains mouillées.

ÉVEIL D'AMOUR

Quelquefois mes cheveux frôlaient sa joue en fleurs,
Et nos mains se prenaient lentes, comme peureuses,
Et nous sentions soudain nos deux âmes heureuses
D'un grand bonheur étrange où tremblaient des pleurs.

Nos doux rires charmés faisaient un long silence,
Et nous n'entendions plus que le bourdonnement
Des guêpes sur les fleurs des sureaux, vaguement,
Bruit d'or parmi la verte et chaude somnolence.

Et nos lèvres s'ouvraient pour murmurer des mots
Infinis, que semblait chanter à bouches closes
La chanson de la brise au loin sous les rameaux ;

Et s'élevant en nous comme un écho des choses,
Ils montaient de nos cœurs et nous allions les dire...
Et puis nous ne trouvions plus rien, que nous sourire.

FERNAND GREGH.

Les Confidences d'une Aïeule

(Suite)

Puis il s'arrêta de nouveau sous mon nez; il me demanda sèchement : « Combien y a-t-il de temps que vous appartenez à l'Impératrice? — Sire, j'ai ce bonheur depuis les débuts du règne. — Mais je vous ai vue auparavant à Malmaison, je crois? — Oui, Sire », balbutiai-je, confondue et dans l'admiration de cette mémoire véritablement princière, mais que j'eusse désirée moins fidèle. Il fut pour sortir, puis il s'arrêta, et d'un ton bourru, mais qui n'était point malveillant : « J'espère, dit-il, madame la maréchale, que vous perdrez cette mauvaise habitude que vous avez d'écouter aux portes. »

Je faillis me trouver mal. Restée seule avec l'Impératrice, celle-ci voulut des explications. Je lui en fournis par à peu près. Elle fut prise d'un fou rire qui me gagna.

Cela mit de la familiarité dans l'entretien et m'enhardit à lui poser quelques interrogations touchant mon futur mariage. J'osai d'abord lui demander si l'Empereur en avait fixé la date. « Mais, répondit-elle, ce sera, j'imagine, pour la semaine prochaine. » Je tombai de mon haut. « Si vite, madame? Mais Votre Majesté ignore-t-elle que je ne connais pas du tout le duc de Spalato, et même que je ne l'ai jamais vu? — Bah! qu'est-ce que cela fait? Il vous plaira. C'est un homme un peu brusque, tout jeune, il a votre âge, et qui a fait toutes les campagnes avec Napoléon. Il était marié à une espèce qui était de son rang d'autrefois, mais plus de son rang d'aujourd'hui. Il a même d'elle un enfant qui n'est âgé que de trois ans. On a trouvé des prétextes pour faire prononcer le divorce, et il brûle de contracter une nouvelle union mieux assortie. — Et en quoi sait-il si je lui conviendrai? — Vous lui conviendrez de tout point. Au reste, vous savez bien que l'Empereur se plaît souvent à fondre par des mariages l'ancienne noblesse avec celle qu'il a instituée. Mais, ajouta-t-elle de ce ton plus bref que savent prendre les souverains quand ils estiment qu'on leur réplique trop, vous êtes de mauvaise humeur ce soir, Milie, et vous ne semblez pas apprécier la haute faveur que Sa Majesté vous fait. — Ah! madame, m'écriai-je, croyez que je l'apprécie! »

J'eus la permission de me retirer dans mon appartement. J'y répandis des larmes bien amères. Ah! c'est qu'en vérité je jouais de malheur. Eh! quoi? A l'instant même où je me faisais du mariage une idée si raisonnable, la fantaisie de l'Empereur m'en imposait un aussi sot à peu près que les trois autres, et qui sans doute n'aurait point de meilleurs effets. Il y avait là de quoi décourager une bonne volonté plus décidée que la mienne.

Je n'étais pas au bout de mes peines. Je n'eus point l'heur de voir mon futur époux avant la surveille de la noce. Il débarqua chez moi (rue de Grenelle-Saint-Germain), tout poudreux et botté. Je le trouvai bien de visage, avec un large front, un grand nez, les yeux durs mais étincelants, de fortes lèvres et des petits favoris ébouriffés en coup de vent, — comme au reste ses cheveux, déjà rares au sommet de la tête, mais épais sur les côtés, — et comme son manteau, dont le pan était jeté sur son épaule, ne laissait voir que le haut collet brodé de son habit.

— Madame, dit-il d'une voix tonnante qui devait enlever les escadrons, je suis ravi de faire votre connaissance. Tout cela est bien un peu précipité; mais à la guerre comme à la guerre, et nous ne sommes plus des enfants.

Ces paroles ne signifiaient pas grand'chose, mais je ne me montrai point plus difficile que la cavalerie : je fus enlevée. Il avait l'air d'un bon.... Ah! Dieu! j'allais écrire comme il parle. Enfin, le sans-gêne de ses dehors ne me désagréa point. J'ajoute qu'il s'était fait précéder par un envoi de présents somptueux : j'y comprends le jeune Hippolyte, son fils, que j'avais dû installer chez moi dès le matin. Je lui avais meublé une chambre avec mille souvenirs de mon petit Charles.

Hélas! me dis-je, tandis qu'il se couchait dans un fauteuil, il s'en faut de peu que je le trouve à mon goût. Quel dommage que je n'aie point le temps de la réflexion! Je poursuivis tout haut : « Oui, monsieur, nous ne sommes plus des enfants, nous savons le sérieux des choses, et il est regrettable que nous ne puissions ni l'un ni l'autre inventer un prétexte qui nous permette de traîner un peu notre mariage, et de ne le point faire, si j'ose dire, par-dessous cuisse.

— Ah! ah! par-dessous cuisse! Vous êtes plaisante. Mais, madame, il n'y a rien à traîner, vu que je demeure trois jours à Paris. Demain le contrat, après-demain la noce ; je pars vingt-quatre heures après.

— Vous partez?

— Certes. Vous n'imaginez point que je vais faire le pékin davantage.

— Mais pensez-vous m'emmener? »

Je me fusse révoltée s'il m'eût répondu oui; mais je fus outrée qu'il répondît non, et surtout qu'il ajoutât : « Je ne suis pas dans l'habitude de m'embarrasser d'une femme en campagne.

— Voilà donc la destinée que m'a réservée l'Empereur! m'écriai-je toute en larmes.

— Ah çà! dit-il, seriez-vous plus novice qu'on ne prétend? Là, ne vous effarouchez point. Je n'aurais pas le loisir de vous donner des encouragements : je tombe de sommeil. Bonsoir. »

Il m'embrassa.

Cette familiarité me rendit la confiance. « Ah! monsieur, lui dis-je, je ne demande pas mieux que d'être une épouse dévouée, mais il faudrait se connaître. Au moins ne me laissez pas perdre une minute du peu de temps que vous passerez à Paris. Consacrez-moi votre journée de demain.

— La journée, non; mais vous me verrez le soir au contrat, où Leurs Majestés signeront.

— Mais, monsieur, nous ne pourrons rien nous dire.

— Eh! madame, nous causerons la nuit d'après. Et d'abord qu'aurions-nous à nous débiter, ne nous connaissant guère?

Vous n'espérez pas que je vous conte fleurette? Je suis bon pour le reste; mais, morbleu! attendons le sacrement. Et, pour ce soir, bonsoir!

— Bonsoir, monsieur! »

Je demeurai tout ébaubie, et encore plus de ma façon d'être que des événements. En retour de la douceur incroyable que je lui avais témoignée, j'eus un véritable accès de fureur quand il fut dehors. J'aurais bien voulu prendre ma revanche ; mais, comme il m'avait prévenue, il ne daigna pas, le lendemain, me visiter, dans l'après-midi. Le soir, je n'avais garde de lui faire avanie. Notre contrat était une fête de cour, et je me voyais en représentation. Puis j'étais d'humeur engageante. Je portais un diadème de brillants. Mon corsage, fort décolleté, laissait admirer la beauté mûre de ma gorge, que deux festons de perles contournaient, avec une pendeloque en poire dans l'entre-deux. La jupe était de soie blanche unie, et le manteau de cour, de même étoffe, était brodé d'une grecque mi-partie argent et or.

Le maréchal vint à moi assez galamment et me fit un compliment mal tourné, mais dont l'évidente sincérité me toucha. C'était une sorte de juron admiratif. « J'avoue qu'elle est belle, dit l'Empereur s'approchant; mais elle écoute aux portes. » Le maréchal ne pouvait comprendre l'allusion : il crut que c'était un mot dont la finesse lui échappait, et il fit par convenance un grand éclat de rire. Puis il se retira dans une embrasure de fenêtre avec des officiers et n'en démarra plus que pour boire. Je crois même qu'il but beaucoup plus que de raison.

(A suivre). ABEL HERMANT.

Bulletin vélocipédique

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

FIBRE CHAMOIS

Soutien idéal pour Costumes

Nous sommes heureux de reproduire ci-dessous quelques-unes des nombreuses attestations reçues de nos meilleures artistes :

Maison Lafennière

Monsieur,

La dernière toilette que vous m'avez faite pour jouer dans la " **Figurante** *" et que vous m'avez dit être doublée de véritable "* **Fibre Chamois** *" m'a montré la supériorité vraiment incontestable de ce soutien, que je veux adopter à l'avenir pour tous mes costumes.*

Je suis heureuse, par cette lettre, de vous témoigner ma vive satisfaction.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

MARIA LEGAULT



A MM. Worth

Messieurs,

Je vous serai très obligée de veiller à ce que toutes mes robes soient désormais doublées de " **Fibre Chamois** *".*

J'ai pu constater par mon dernier costume, où vous l'avez placée, que la jupe ainsi doublée est d'une élégance parfaite sans rien perdre de sa souplesse, et le corsage y gagne d'être plus gracieux tout en conservant sa précieuse légèreté.

D'avance tous mes remerciements et mes sentiments distingués.

JANE HADING.



Clichés Reutlinger

Fibre Chamois Cie New-York.

J'exige toujours pour mes costumes et manteaux l'emploi de votre produit " **Fibre Chamois** *".*
Il donne de l'ampleur aux vêtements et leur communique beaucoup d'élégance.
Recevez tous mes compliments.

SARAH BERNHARDT.

Exiger toujours sur chaque mètre la petite **ÉTIQUETTE ROUGE** avec les mots " **FIBRE CHAMOIS** " en lettres blanches
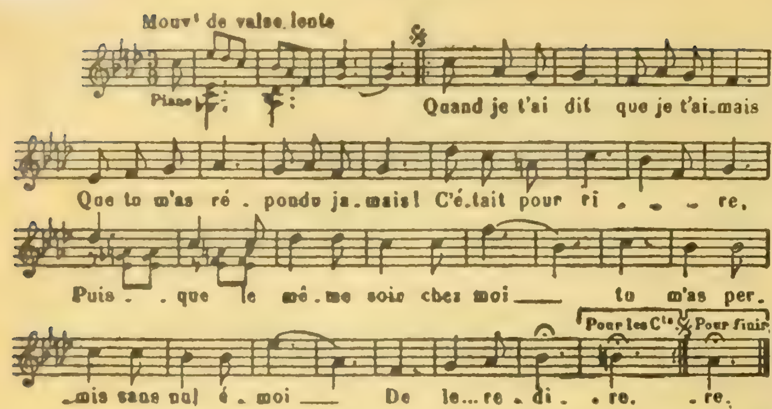
Le Gérant : G. CLÉMENT

Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (en formation) BRUAUX, 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polych. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, pprs.)

C'était pour rire

Paroles de Maurice de Marsan.

Musique d'Emile Doloire



I

Quand je t'ai dit que je t'aimais,
Que tu m'as répondu : jamais !
C'était pour rire,
Puisque le même soir chez moi
Tu m'as permis sans nul émoi
De le... redire.

II

Tu m'as menacé bien souvent
De me punir, en te sauvant,
C'était pour rire.
Car ce fut surtout ces soirs-là,
Que mon savoir te révéla
Toute la lyre.

III

Tu m'as juré fidélité,
Mais dans ta versatilité,
C'était pour rire,
Puisqu'avec mes meilleurs amis
Tu... riais tant qu'on s'est permis
De me l'écrire.

IV

Je t'ai dit que je me tuerais,
Mais tout ce que je te jurais
C'était pour rire.
Toi-même m'en as dit autant ;
Et tu n'en as rien fait pourtant,
Ça doit suffire.

V

Veux-tu ? quittons-nous à présent.
Notre amourette d'un instant
C'était pour rire.
Ne pleure pas, je t'en voudrais,
Et, si l'on t'en parle jamais,
Il faut sourire.

(Dessin de Balluriau)

7e ANNÉE. — N° 12 | Édition de Paris : 5 Centimes | 19 MARS 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS
GIL BLAS Quotidien

mois { PARIS.......... 13 fr. 50
DÉPARTEMENT.. 16 »

Prix du Numéro
ARIS ET PROVINCE...... 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
9, rue Glück, Paris

Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré

	France	Étranz.
Trois mois.....	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois.......	3 fr. »	5 fr. »
Un an.........	6 fr. »	10 fr. »

Le P'TIOT, par MAURICE GUILLEMOT



(Dessin de Steinlen)

En présence du grand succès obtenu par notre prime du " Gil Blas " quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnifique prime, a l'honneur d'aviser ses *abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *facsimile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian**.

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux; pour la recevoir par poste, envoyer 50 centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

LE P'TIOT

A Raffaelli.

Boulevard Ornano, avant-hier soir.

Par-dessous son paletot écourté, on voyait passer son pantalon bouffant aux bigarrures d'arlequin, et ses jambes grêles, couvertes d'un maillot couleur chair; aux pieds aplatis, flasques, claquaient des savates sans quartiers. La tête, coiffée de travers d'un béret bleu à glands rouges, était d'une bizarrerie étrange et souffreteuse, des yeux noirs enfoncés dans l'orbite, les temporaux accusés et saillants, les cheveux avançant sur le front, le nez maigre un peu retroussé, les joues caves et osseuses, la bouche mince aux lèvres serrées par un rictus de misère. Il portait en rouleau un tapis usé.

— Voulez-vous, monsieur ? Pas au milieu des tables, mais là, sur le trottoir.

Le pauvre petit saltimbanque disait cela au patron du café, un gros ventripotent, la mine glabre épanouie, la serviette sous le bras.

*
**

Il y avait une accalmie dans la mauvaise saison, l'hiver adouci prenait des allures presque printanières; la Camarde, satisfaite de l'influenza, sa pourvoyeuse, avait congédié les frimas, aides complaisants, et, dans l'air tiède de la soirée, des bourgeois du quartier s'attablaient aux cafés, les garçons circulaient affairés, les soucoupes s'entassaient, tandis qu'au long de la chaussée les derniers camelots du Jour de l'An clamaient leurs boniments.

L'enfant, ayant essuyé le refus du cafetier, restait là, debout, son tapis sous le bras; dans les yeux, des larmes perlaient qu'un revers de manche essuyait vite; pauvre petit Tantale, il regardait ces gens heureux, au gousset garni, et songeait sans doute à ce qui lui était réservé, à son retour à la baraque, là-bas, au bout du faubourg, dans la banlieue, et, les autres cafetiers lui refusant comme celui-là, à la fureur du « père », s'il rentrait sans la recette attendue.

Quand il partit et, longeant les maisons du boulevard strié par endroits des lueurs des magasins ouverts, s'en fut à la recherche d'un patron plus accommodant, sa frimousse de paria était si navrante que je me mis à le suivre, flâneur curieux de connaître l'odyssée de ce bambin jeté ainsi dans la grande ville pour grapiller quelques sous au hasard; il marchait lentement, la tête basse, donnant par instants un coup de hanche pour rattraper son rouleau de tapis qui glissait. Tout au plus une douzaine d'années, et pas un éclair dans ses yeux, des pleurs seulement qu'il essayait de retenir en se mordillant les lèvres, des pleurs qui faisaient des traînées dans le fard qu'on lui avait étalé sur les joues.

Après un quart d'heure de marche, un maître de café lui ayant permis d'étendre son tapis, un vieux carré de tapisserie fanée montrant la corde, l'enfant retira son paletot; il apparut alors, le torse maigre dessiné par un corselet pailleté d'or; aux poignets, des bracelets scintillaient, attachés aux manches; autour du col découvert et laissant voir les clavicules perçant la peau, une double rangée de verroteries faisait ressortir la pâleur fade de la chair au sang appauvri. Sans préambule, sans parade, le petit, le masque maintenant égayé d'un sourire forcé et grimaçant, commença son métier: ce corps gracile se contourna en des poses effrayantes; on eût dit par moment une bête, les jambes s'entortillant l'une autour de l'autre en un fouillis inextricable, le corps se repliant en plusieurs parties, la tête venant apparaître entre les genoux par derrière, toute cette créature les membres retournés, sans haut ni bas; on entendait craquer des os, on voyait des tensions de nerfs, des courbures de muscles, des étirements pénibles, toute une dislocation extraordinaire.

Ses tours finis, le petit saltimbanque, en sueur, la peau rougie par l'exercice, le sang à fleur de chair, quémanda à travers les tables, une sébile de cuivre à la main; puis, ne disant aucune parole, mais sa figure ayant repris son air triste, il secouait son faible pécule, implorant de son doux regard d'enfant malheureux.

La recette terminée, il roula son tapis, rendossa son paletot étriqué et pas à sa taille et, ayant salué ses spectateurs d'un instant, reprit sa course sur le boulevard.

Dans la soirée, il donna ainsi deux représentations seulement: le plus souvent, en le voyant venir, les garçons qui le connaissaient se faisaient signe et le chassaient; lui, résigné, n'en voulant pas de cette sourde inimitié qu'il sentait toujours contre lui, s'en allait chercher plus loin le carré d'asphalte où il pourrait faire ses tours; et si on le laissait, alors, sur le dur trottoir où parfois l'on entendait d'un coup sec cogner sa tête pâlotte, il recommençait les exercices que je lui avais vu faire.

*
**

Il avait peu gagné, ce jour-là, le petit saltimbanque; aussi, lorsque, vers minuit, il monta sur le tramway qui allait remiser, il ne parla pas beaucoup à son ami le cocher. Assis sur l'impériale, à côté du siège, il faisait peu attention aux chevaux galopant, pressés de rentrer à l'écurie, le naseau comme reniflant des senteurs d'avoine. Non, il songeait à la baraque, à la route toute noire pour y arriver, où il avait grand'peur...

Des coups de fouet claquent dans l'air, l'attelage ralentit; voilà les fortifications avec, se silhouettant dans le ciel, leurs bastions épais; voilà sur le boulevard de ronde la remise des tramways. Le cocher et l'enfant se disent bonsoir, et tandis qu'on dételle les chevaux tout fumants de leur course, qu'on les mène en leur écurie bien chaude, lui, le petit, s'en va sur la route déserte, grelottant sous son mince paletot, les jambes fouettées par l'air de la nuit.

On entend bruire des envolements d'oiseaux au cri sinistre; les troncs des arbres prennent des formes bizarres; l'enfant a peur, très peur; aussi il marche vite, et bientôt il distingue la lueur du campement.

Il approche, les chiens aboient, mais se taisent aussitôt en le reconnaissant.

Assis sur les marches de la roulotte, le brûle-gueule à la bouche, le « père » guette l'enfant, l'air rude et de méchante humeur.

La sébile est vidée; à la clarté de son culot, l'homme a compté. « Vaurien! » grommelle-t-il entre ses dents.

Il trouve qu'il n'a pas assez, il grogne, et sa main calleuse s'abat lourdement sur la tête du petit, qui se baisse déjà, attendant le coup. « Va te coucher où tu voudras, sale teigne! » A l'enfant qui s'éloigne il lance une pierre qui était là, à sa portée, et rentre en maugréant dans la voiture qu'il ferme derrière lui.

Cependant, le bambin a gagné sa place accoutumée, près du gros chien de garde et de la chèvre savante; il se blottit dans le poil de la bique pour avoir plus chaud, et, rompu de fatigue, abruti de la tape reçue, les idées nageant au hasard dans sa pauvre petite cervelle, il s'endort avec des sanglots au fond de la gorge, sous le grand ciel clément où brillent les étoiles d'or.

MAURICE GUILLEMOT.

LES

Nonpareilles de la Marquise

Que de linge, mademoiselle, que de linge, quand vous dansez, apparaît aux yeux éblouis! et comme j'approuve vos sages discours, un soir, dans cette brasserie littéraire où le hasard, au sortir du bal, vous avait placée près de la table des poètes!

Car, parlant de je ne sais quel prince dont la richesse, énorme certes! ne l'est cependant pas assez pour qu'il espère votre conquête, on vous entendit vous écrier de cette voix rauque un peu et canaille avec grâce qui plaît si fort aux raffinés:

— « Non, zut! a-t-on idée de ce gros mufle qui ose vous offrir cinq louis pour se payer de tels dessous? »

Et vous montrâtes vos dessous, professionnellement indignée.

Je dois le dire en conscience: jamais ni moi ni mes amis, plus experts que moi cependant, n'eussions osé rêver des dessous aussi considérables.

J'en avais bien parfois entrevu quelque chose pour ma part, tandis que, sous les irradiations électriques, au milieu d'un cercle d'admirateurs émus et de rivales tout ensemble impressionnées et jalouses, relevant des deux mains, avec une savante eurythmie, l'amas des tissus précieux et plissés menu qui semblaient à chaque mouvement caresser les chairs tentatrices et cachées d'une préventive caresse, vous daigniez, le torse rejeté, Fanfreluche! montrer un bout de bottine et de jambe dans un bouillonnement d'ineffables blancheurs.

Mais ainsi, au repos, ces dessous dont l'obligatoire virginité représente pour le moins, chaque soir, la dot d'une paysanne cossue, m'ont mieux que jamais fait comprendre l'éternelle malice des femmes qui toujours se rendirent plus désirables en voilant, ne fût-ce que comme Eve et Lilith, d'une feuille verte cueillie sur l'arbre, le mystère de leur beauté.

Ce voile primordial ne resta pas longtemps à devenir parure; et Lilith un matin tentée agrémenta innocemment sa feuille verte de quelques fleurs.

Dès lors on ne s'arrêta plus.

Dans leur frénésie d'être belles, aussi belles qu'elles se rêvent, plus belles que Dieu ne les fit, les femmes décrétèrent qu'à l'avenir les éléments et leurs secrètes alchimies ne travailleraient que pour elles.

Et pour elles, pendant des siècles et des siècles, l'or vierge, avant de se transformer en bijoux, dut mûrir au creux des cavernes, que connaissent seuls les dieux cabires; la perle sous la grotte où dorment les sirènes aggloméra sa dure nacre teinte du reflet des flots clairs; le lapis refléta le ciel; le diamant emprisonna la vive clarté des étoiles; la topaze fut jaune, l'émeraude verte; le rubis s'ensanglanta aux braises des feux souterrains; et l'opale, qui parfois meurt, emprunta la douce pâleur des légères peaux féminines.

Puis, sur les mûriers, le ver de Chine fila la soie, et l'homme, qui lui aussi s'ingénie à parer les femmes, inventa les velours, inventa les brocarts.

Pendant ce temps nous avions quelque peu oublié le point de départ de la mère Ève. Le sens ornemental se dispersait et s'égarait, ne s'attachant plus qu'aux dehors et négligeant les trésors intimes, ceux dont, par une irrespectueuse parodie, certain sacripant de mes amis osa dire qu'on y pense toujours sans en parler jamais.

Une réaction devenait nécessaire.

Alors la Montmartroise apparut, la Montmartroise votre sœur, ô mademoiselle Fanfreluche!

Laissant pierres et pierreries aux épaules millionnaires, tandis que le lin dans les champs ouvrait ses fleurs pareilles à des yeux d'amoureuse, tandis que le chanvre semait, espoir d'innombrables chenevières, sa graine dont l'odeur rend fou, la Montmartroise bravement ouvrit un compte chez sa blanchisseuse, et les dessous furent inventés.

Chacun, n'est-ce pas? place son amour-propre et son luxe à l'endroit qui lui fait plaisir.

Soyez fière de vos dessous blancs comme des lys hypocrites, ô mademoiselle Fanfreluche! et que leurs deux frissons neigeux ne craignent pas la concurrence des serpentines d'outre-Manche, salamandres faites d'artifice, Vénus qu'Edison retoucha.

Soyez fière de vos dessous. Pas trop, cependant, Fanfreluche! de peur que le démon d'orgueil, un de ces soirs, ne vous emporte pour mettre à vos pieds Paris vaincu, en haut de la butte qu'un moulin décore et d'où votre gloire descendit.

Le culte des dessous et de leurs dépendances n'est pas précisément aussi nouveau que votre ingénuité pourrait le croire.

Autrefois, au pays français, de très nobles et honnêtes dames en eurent même souci que vous.

Il court là-dessus des histoires qui pourraient vous intéresser.

Mais vous ne savez peut-être pas lire, ô mademoiselle Fanfreluche? Hier, du moins, on me l'affirmait. Et c'est, en vérité, grand dommage, car l'amour trouve bénéfice à un peu de bibliophilie bien entendue, et rien ne sied mieux, dans le retrait d'une jeune personne, qu'un vieux livre alors qu'il est galamment relié.

J'en ai, l'autre jour, découvert un tout à fait joli, joli comme un bijou ancien et qui dut appartenir pour le moins à une princesse, car les gardes en sont de satin et les plats ornés de lacs d'amour et de fleurs de lys d'or, par le temps un peu effacés.

Je vous l'enverrai en marquant d'un signet la page et si, en effet, vous ne lisez point, par quelque ami, par quelque amie, vous vous ferez lire ceci:

Que la marquise d'Estrées, née Françoise Babou de la Bourdaisière, sœur, bon sang ne peut mentir, de l'abbesse de Maubuisson et mère de la belle Gabrielle, fut tuée dans une sédition à Issoire, ville d'Auvergne.

« Apparemment, ajoute le naïf rédacteur, que son corps resta dans la rue, très indécemment exposé, puisqu'on s'aperçut d'une mode qui s'était introduite depuis quelque temps parmi les femmes du grand monde; ce n'étaient pas seulement leurs cheveux qu'elles tressaient avec de la nonpareille de diverses couleurs. »

Pas seulement leurs cheveux... Tâchez de comprendre, ô Fanfreluche, et sachez subsidiairement que la nonpareille dont Molière, d'ailleurs, a parlé :

Ton beau galant de neige avec la nonpareille

était un ruban or étroit que d'habiles ouvrières fabriquaient à Lille, et qu'il y avait, selon les besoins du teint et des goûts, des nonpareilles unies, des nonpareilles à fleurs, d'autres rayées et bigarrées.

Mon vieux petit livre ne dit pas de quelle sorte était la nonpareille de la belle marquise d'Estrées.

Parions pourtant, ô Fanfreluche, qu'en fait de dessous, malgré vos coquetteries raffinées, vous n'aviez pas encore songé à celui-là.

PAUL ARÈNE.

DE LA VIGUEUR

PIÈCES A DIRE

LES GRANDS CRUS

Estelle, une brune à l'œil noir,
Jusqu'alors très inaccessible,
Accepte un souper, l'autre soir,
Tout en raillant mon cœur sensible.
Je me dis tout bas : « Mon mignon,
« J'aurai la victoire complète...
« Nous verrons bien, quand, dans ta tête,
« Valsera le jus bourguignon. »

Avec les Cancale
Je fis apporter le chablis;
Nous trinquâmes, verres emplis,
D'une façon tout amicale.
Moi, d'amour féru...
Elle, déjà bien moins sévère,
Gazouillait, en vidant son verre :
« Ah! cher monsieur, quel joli cru ! »

Elle dit, quand vint le homard :
« Plus de vin blanc... je m'en méfie ! »
Je fis venir un vieux pomard,
Vrai trésor de philosophie !
Sur son bras blanc, au premier coup,
Je dérobe un baiser avide,
Et, quand la bouteille fut vide,
J'en pris deux autres sur son cou !

« — Ah ! quelle impudence !
— Fit-elle — éloignez-vous de moi !... »
Mais son œil était en émoi...
Mais son corsage entrait en danse...
Du flacon ventru,
Contemplant l'antique poussière,
Elle fit, baissant la paupière :
« Ah! mon ami... quel joyeux cru ! »

Avec le fin perdreau truffé
Le chambertin parut à table;
Un flacon vite décoiffé
Nous versa son vin délectable.
Alors, sa bouche s'avança
D'elle-même reconnaissante...
Ma main courut... vive... pressante...
« — Non — fit-elle — tout... mais pas ça ! »

Sur sa joue en flamme,
Je me vengeai par cent larcins!
Ses grands yeux, moqueurs, assassins,
Me mettaient la furie en l'âme !
Elle buvait dru
Et se versant, de la bouteille,
La dernière goutte vermeille :
« Ah!... cher ami!... quel fameux cru ! »

« Tout... mais pas ça... » m'ennuyait fort,
Et je n'avançais pas d'un pouce
Dans le suprême assaut du fort.
Grand Clos-Vougeot, à la rescousse !
Alors, grise, les yeux riants,
Elle laissa livrer passage
Aux jumeaux qui, dans son corsage,
Se révoltaient, impatients.

« O roi de Bourgogne! »
Me dis-je alors, en remplissant
Nos coupes du nectar puissant,
« Finis promptement ta besogne! »
Alors apparut,
Dans son regard une caresse...
Et d'une voix enchanteresse :
« Gaston... quel cru brûlant!... quel cru ! »

Elle se rendit à merci.
Le Bourgogne avait fait son œuvre.
Quelle était adorable ainsi,
Moitié chatte, moitié couleuvre!
Et mes chansons pour le dessert
Plurent tellement à la belle,
Que c'est moi qui devins rebelle
Et qui ralentis le concert.

La tête en déroute,
Elle criait : « Il est divin! »
Voulait-elle parler du vin?
Je le suppose... mais j'en doute.
De désir accru,
Son sein gonflé disait ses fièvres...
J'entendis glisser sur ses lèvres :
« Ah! mon amour!... quel rude cru ! »

OCTAVE PRADELS.

CONFIDENCE

Le matin. Jolie erreur du printemps entré en scène avant son tour et pressé d'en sortir. Le Bois est tout moite et tiède; l'herbe s'est verdie, les arbres ont des tons violets que le soleil égratigne d'orange. Des buées grises et bleues reculent les fonds d'allées; une senteur envahissante et forte, un parfum de sèves en mouvement monte du sol et tombe des branches. Et il y a des frissons de vies invisibles dans les taillis.

Des ailes font des rayures brusques dans l'air blond; des cris pointus d'oiseaux en gaieté partent, tout près ou lointains. Une oppressante douceur émane de ce coin de coquette nature fausse si bien ajusté à la taille des songeries qui viennent s'y promener; on se sentirait presque triste si l'on n'avait un tel besoin de vivre...

Un duc débouche à l'angle de l'allée des Acacias, mené par une mince, élégante femme — cheveux au henné — en costume tailleur, dont le cheviot gros gris s'égaie des chromes du gilet en foulard; une aile du même jaune aigu à sa toque grise, très crâne.

A côté d'elle, une amie, autre exemplaire du même type un rien transposé : même costume tailleur, bleu seulement, même toque, même crânerie gentille — tout cela atténué, moins sûr de soi, un brin de mélancolie candide dans les yeux, une nuance d'hésitation dans le geste. Les cheveux noirs, souples et jeunes.

On empierre l'allée des Acacias; au loin s'aperçoivent les barrières qui interdisent l'avenue.

La dame rousse passe la mèche du fouet sur le rein de ses cobs qui accélèrent leur trot, et la voiture file très vite jusqu'à la jolie allée longeant le saut-de-loup qui mène à Saint-James.

La dame rousse met alors ses chevaux au pas et la brune dit doucement :

— C'est gentil à toi d'avoir pensé à venir me prendre... Il fait si beau, ce matin!

— Oui. Aussi ça ne durera pas.

— Pour moi, c'est sûr... puisqu'il va falloir que je retourne là-bas.

— En effet, ta mère n'a plus besoin de toi ici. Elle est complètement rétablie?

— Voilà longtemps. Je serais déjà partie si je n'avais pas des tas de courses à faire.

— Pas de ressources à Amiens?

— Pas d'autres que Paris.

— Je te dirai, au fait, que rien ne m'a plus étonnée que cette idée de te marier à Amiens... Amiens, où est-ce? Est-ce que ça existe?... Je t'aurais joliment déconseillé ça si j'avais été à Paris au moment de cette affaire-là. Mais tu avais complètement cessé de m'écrire depuis mon mariage à moi, et moi-même j'étais tellement occupée... Comme c'est loin déjà toutes ces choses!

La dame rousse songe un moment, soupire d'une façon très légère — comme si un des boutons de son corsage tendait un peu, cingle une branche du bout de sa mèche de fouet, et reprend :

— Oui vraiment : une drôle d'idée... épouser M. Pornichet, directeur de la Société des Phosphates de la Somme!... Ce sont des choses dégoûtantes, ces phosphates!... un peu comme du guano, n'est-ce pas?... On ne peut pas aimer un homme qui s'appelle Pornichet et qui tripote dans des engrais!... Il est riche, je sais bien; mais vraiment tu pouvais trouver mieux. Explique-moi pourquoi ton Pornichet... Il faudra que je le connaisse quelque jour ce Pornichet, car nous allons nous voir maintenant que nous nous sommes retrouvées... Allons, explique-moi Pornichet.

La dame brune a un peu rosi. Elle dit d'une voix très basse, tout en désignant d'un mouvement de tête le groom assis, en une attitude figée, sur le siège, derrière le duc :

— Inutile qu'on nous entende... je te conterai cela tout à l'heure, en marchant.

— A cause de Joë? Il ne comprend pas un mot de français... C'est pour cela que je le fais toujours suivre avec le duc... Vas-y sans crainte.

Mme Pornichet hésite un peu, puis, dans un élan courageux :

— Eh bien!... après la preuve de confiance que tu m'as donnée en m'emmenant l'autre vendredi à l'exposition de l'Épatant... et en me présentant M. d'Archevalle...

— Il est gentil, n'est-ce pas?

— Charmant!... Et puis j'ai été très touchée de la franchise dont tu as fait preuve vis-à-vis de moi, aussi...

La dame brune se recueille et, les yeux très loin glissant parmi les arbres en une contemplation distraite, commence ainsi son récit :

— M. Pornichet n'est pas beau, a un caractère parfois difficile, sa fortune sera jolie un jour mais pour l'instant est assez ordinaire. Je n'ai jamais eu le moindre entraînement vers lui, il m'a toujours mortellement ennuyée... Seulement... M. Pornichet habite Amiens!...

La dame rousse donne des marques d'inquiétude et regarde son amie avec un arrondissement de ses yeux railleurs qui indique surabondamment qu'elle a complètement cessé de comprendre.

Madame Pornichet, toujours le regard au loin et la voix très douce et rêveuse, continue sans se troubler :

— Il faut te dire une chose que tu n'as jamais sue, même quand nous nous voyions tous les jours à l'atelier de peinture de la place Malesherbes et que tu me racontais toutes tes petites histoires... Étais-tu assez flirt!... Moi au contraire, tu sais, j'ai toujours été sentimentale, la coquetterie ce n'est pas mon affaire... J'avais quinze ans quand j'ai aimé pour la première fois... et... cela dure encore... Oh! je me rappelle comme si c'était hier... Je l'avais rencontré dans une sauterie blanche, il était à Saint-Cyr, pauvre Armand!... J'aime beaucoup ce nom : Armand... c'est un nom d'homme loyal... Eh bien, il était très timide à cette époque-là... il n'avait même pas osé m'inviter, c'est moi qui ai dû l'envoyer chercher par Jacques Fichel, mon cousin... Tu sais bien, cette espèce de toqué que tu voyais quelquefois à la maison... Pour que cela n'eût pas l'air trop drôle, je lui avais dit :

» — Comment se nomme le Saint-Cyrien, là-bas, dans la porte?

» — Armand de Neillac.

» — C'est bien cela. Il doit être le frère d'une de mes camarades du cours. Présente-le-moi donc.

» Si tu avais vu comme il était empêtré, le pauvre Armand! ne comprenant rien à mon invention de la camarade de cours, et barbotant pour m'expliquer qu'il n'avait jamais eu de sœur, et ne sachant s'il devait s'en aller ou rester... Il a fini par rester cependant... Nous nous sommes revus très souvent après cela. Je lui avais expliqué ce qu'il fallait faire pour être présenté à la maison. Ça a duré un an... Je voyais bien qu'il m'aimait et qu'il n'osait pas le dire... Enfin, c'est moi qui le lui ai dit un soir que nous nous promenions au jardin. Il a avoué qu'il m'adorait, et moi aussi je l'adorais. Alors, tout de suite, nous avons parlé mariage... Ça n'a plus été du tout... Ces Neillac sont de très ancienne noblesse et tout à fait ruinés. Pour permettre à leur fils d'épouser une bourgeoise comme j'en étais une, il aurait fallu qu'elle eût une fortune colossale... Or, tu sais que ce n'était pas le cas : trois cent mille francs de dot, le double dans l'avenir... un point, c'est tout. Donc s'il m'épou-

sait, il se brouillerait avec sa famille. Mais il était tout prêt à le faire ; il hésitait seulement à m'associer à sa vie qui devait être tellement médiocre toujours.

— Tu as dû avoir de rudes moments !

— Oh ! oui... j'ai pleuré pendant des nuits et des nuits... J'étais désolée, mais aussi tout à fait décidée à ne pas l'épouser. Tu comprends, on aime les gens pour eux et pas pour soi. Vois-tu quelle existence ? Traîner dans des garnisons avec douze mille livres de rente !... et encore, car à présent l'argent ne rapporte plus rien.. Non, j'étais désolée, mais aussi j'étais décidée à trouver un moyen de ne pas me séparer de lui pour la vie... J'avais dix-sept ans lorsque M. Pornichet se présenta... Il habitait Amiens... Amiens ! où le régiment d'Armand venait d'être envoyé, où il resterait sans doute très longtemps !... Ah ! ça n'a pas été long à décider, ce mariage, je te le promets. Et j'étais heureuse !.., Je ne sais pas si tu me comprendras : ce n'était pas M. Pornichet que j'épousais, c'était Armand. Et, c'est bien drôle, cela continue à me faire le même effet : mon vrai mari, c'est Armand ; l'autre, je ne sais pas, ça n'existe pas... Tu me demanderais des détails sur notre vie intime que, vraiment, en toute sincérité, il me serait impossible de t'en donner... j'oublie à mesure... Mais je reprends mon histoire. D'abord, Armand n'a pas compris les choses comme moi. En apprenant mon prochain mariage, il était au désespoir. C'est encore moi qui ai dû lui expliquer comment il devait agir : il fallait tout de suite se lier intimement avec M. Pornichet, afin que je le trouve installé comme ami de la maison lorsque j'arriverais à Amiens.

Je l'ai décidé !... et il s'en est tiré avec un esprit, avec un tact !... Ça nous a beaucoup facilité les choses, quoique dans ces villes de province tout soit tellement compliqué... Mais enfin cela va assez bien tout de même, voilà quatre ans que cela dure et je suis heureuse. Nous nous aimons tant, si tu savais !... Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie, c'est quand je viens à Paris, voir ma mère... Tous les jours, il part d'Amiens par l'express du soir, arrive ici vers minuit... Il y a une petite porte au jardin de maman, ma chambre est au rez-de-chaussée... Tout cela est bien. Mais le terrible, c'est qu'il faut chaque matin qu'il retourne à Amiens par le train de quatre heures, et c'est une telle fatigue pour lui !... tu comprends !

La dame rousse, que cette narration a plongée dans une très profonde rêverie, demande d'une voix distraite :

— Pourquoi faut-il qu'il rentre aussi tôt et chaque jour ? Pourquoi ne se fait-il pas donner des permissions ? Ce n'est pas difficile pourtant. . Est-ce que son colonel est désagréable ?

— Oh ! non, il est tout à fait charmant au contraire. Armand aurait toutes les permissions qu'il voudrait... Ce n'est pas le colonel... Mais il faut toujours qu'il soit à Amiens à onze heures précises... pour déjeuner à la maison avec mon mari.

Et la pensive brune soupire doucement.

J. RICARD.

Le Chercheur d'oubli

Le docteur Sorbier, qui se sentait écouté, reprit d'une voix onctueuse:

« Vous avez certainement remarqué, par la ville, ce long corps, tout en angles, courbé comme sous quelque lourde charge, cette face d'ennui ridée, blafarde, qui donne l'illusion d'un masque de cire qu'un enfant se serait amusé à rayer de coups d'ongle et où avec on ne sait quoi de maladif, d'inquiet, palpitent les larges narines flaireuses et jouisseuses, où les yeux à peine visibles dans le gonflement des paupières semblent pleins d'eau croupie, l'eau d'une mare diffamée qu'éveille parfois l'éphémère lueur d'un feu follet, où sur les lèvres usées, flétries, comme blettes, se perpétue le sourire maquillé des gymnastes, et ces mains simiesques que secouent de brusques frissons, ces mains avec leurs quatre bagues pareilles, des anneaux d'or où agonisent des turquoises.

Le marquis est toujours en chasse et connaît les bons endroits. Il sait à quelles heures telle barrière s'anime d'une réjouissante passée de jeunes filles, tel square s'emplit de frais trottins qui émiettent le reste de leur pain aux moineaux, de petites bonnes aux joues roses, aux tabliers blancs, qui ne demandent qu'à être désennuyées ; tel bureau d'omnibus déborde d'aventureuses qui piétinent sur place, s'énervent à trop attendre l'appel de leur numéro et acceptent le fiacre, le retour à deux qu'on leur offre.

Il guette la sortie des ateliers, les cartons des modistes et les corbeilles des blanchisseuses.

Et je m'attends toujours à lire un matin dans les journaux un fait divers sensationnel dont il fera les frais, à apprendre que le malheureux est tombé dans une de ces toiles d'araignée dont les libertins ne s'évadent pas plus que les mouche



Il suit aux Champs-Elysées la voiture aux chèvres et les représentations du Guignol. On le voit rue de la Paix, rue du Helder et dans le passage du Saumon. On le retrouve aux aguets devant les vitrines éclairées de ces magasins où d'aucunes font le métier d'enseignes vivantes, épient l'au-dehors, le va et vient du boulevard d'un nostalgique regard, en ayant l'air de pianoter sur une machine à écrire, de continuer la tapisserie de Pénélope, d'empaqueter d'illusoires paquets de biscuits ou de cigarettes. Et les éclats de rire gouailleurs qui le narguent, les gestes de colère qui le repoussent, les insultes qui le menacent, paraissent, au lieu de le calmer, aviver cette soif de plaisir hasardeux, cette étrange folie.

D'autres gardent précieusement, comme des reliques insignes, des lettres d'éperdues tendresses, un soulier de bal, des fleurs fanées, des rubans, des mouchoirs où survit l'odeur adorable du passé. Le marquis entasse dans son hôtel silencieux et lugubre toute une pacotille d'objets disparates : corsets neufs, bouquets artificiels, chapeaux de femmes et chapeaux de lampes, boîtes de papier à lettres et gâteaux secs, coupons de soie, machines de toute sorte, correspondances d'omnibus, ombrelles, que sais-je encore !

Il aurait de quoi monter un bazar dans quelque Tananarive ou quelque Johannesburg, si le caprice lui en venait.

rons, qu'il a été assassiné au seuil d'une man sarde équivoque ou qu'il s'est logé soi-même une balle dans la tête pendant que le commissaire fouillait ses tiroirs, ou à être appelé à son chevet de solitaire, à le retrouver métamorphosé en loque humaine, inerte, démoli, fini, le cerveau éteint, la langue pendante, les reins cassés. »

Madame de Stallanches referma son éventail et s'écria :

« Il a été marié, n'est-ce pas ? »

Madame Le Houssel répondit :

« Oui, avec une délicieuse créature que j'ai rencontrée, il y a des années, à Beaulieu, une blonde éthérée qui avait l'air d'un modèle pour préraphaélite, et que l'archiduc Stany suivait comme un caniche docile. »

Le docteur continua :

« Cette blonde éthérée, comme vous dites, n'épargna au marquis, bien qu'il l'eût épousée dans un élan d'amour, aucune désillusion, aucune amertume, le désespéra, le trompa presque au lendemain de leur mariage. Il la jeta furieusement hors de sa vie et essaya de se consoler dans les bras d'une maîtresse. La maîtresse joua mieux la comédie que la femme, puis accabla sa dupe des pires cruautés.

Il tenta la chance d'être aimé une troisième une quatrième, une cinquième fois, comme un naufragé qui essaie de lutter contre les vagues

qui le roulent, qui l'emportent, qui le déchirent aux pointes aiguës des écueils, qui cherche avec des yeux de folie quelque épave, qui se sent peu à peu faiblir et mourir. Et ces efforts vers l'Impossible l'annihilèrent, l'achevèrent. Il eut conscience — avec quels sanglots de douleur, quelle montée de fiel du cœur aux lèvres, quelles malédictions contre la destinée marâtre — de l'épouvante insurmontable, du dégoût qu'il inspirait aux femmes, et que nulle ne s'attacherait jamais à lui, ne le désirerait, ne se réjouirait de ses baisers, ne le traiterait en amant et en ami.

Il songea, en montrant le poing aux glaces qui reflétaient sa hideur, à l'affreuse phrase dont l'avait cinglé sur l'oreiller une de ces bourrelles : « Va-t-en, j'ai trop peur que tu me fasses un enfant! » Et comme il est possédé d'un démon de luxure, qu'il ne peut mater les révoltes impétueuses, ardentes de sa chair, qu'il n'oublie sa souffrance qu'en l'anéantissement du stupre, il brûle sa vie dans la chasse aux jupes, il quête n'importe où, à n'importe quel prix, des complaisances passagères, l'opium endormeur que lui versent les caresses.

Et, en hochant la tête, le vieux médecin conclut :

« Croyez-vous que les forçats, les crève-la-faim ne sont pas plus heureux que ce débauché, ce faux satisfait, qui change de maîtresse presque chaque jour, presque chaque soir? »

FRANCILLAC



Un soir qu'il neigeait

Nous étions entrés entendre le Père Monsabré à Notre-Dame.

Le sermon venait de finir dans un bruit sec de petits bancs et de chaises renversées, les auditeurs se levaient ; c'était maintenant, dans une rumeur confuse de chuchotements et d'apartés déjà moins contenus, un traînassement de pieds vers les portes, un brouhaha d'armée en marche.

Dehors, la voix des camelots s'enrouant à crier le sermon de la soirée s'était tu ; leurs boniments féroces (achetez la Chasteté, achetez le Célibat, la dernière conférence du R. P. Monsabré !), leur parade éhontée de marchands de contremarques vendant le paradis s'étaient brusquement apaisés dans la tiédeur ouatée de la neige floconnant devant la cathédrale.

Dans la nef maintenant presque vide, sous la virgule d'or de la lampe de chœur, de hautes ombres noires s'écoulaient lentement, archiprêtres ou chanoines tout à l'heure encore affaissés dans quelque méditation solitaire et regagnant tranquillement leur logis; comme une marée montante de ténèbres semblait baigner la pâleur des piliers, mystérieux envahissement de l'ombre encore aggravée par un subit resplendissement d'améthystes et d'opales brasillant très haut, dans un coin, sous les voûtes, court reflet de vitrail brusquement allumé par un rayon de lune tombé dans cette nuit ; dehors c'était le froid, la tombée de la neige, la Seine charriant des glaçons limoneux le long des quais déserts et la place Notre-Dame saupoudrée de grésil.

Que pouvait donc bien faire à cette heure et dans cette église, dans ce grand silence et ce grand apaisement toujours un peu terrifiants des lieux sacrés abandonnés la nuit, la forme indécise, prêtre ou femme qui se tenait affalée juste devant le chœur, contre la grille ornementée de lys? Une même curiosité nous avait retenus; au bruit des pas du sacristain trottinant par les bas-côtés et fermant déjà les portes, la forme agenouillée se levait : c'était une femme, et quelle femme !

Rassemblant d'une main ses jupons élimés et tout tachés de boue, les yeux droits fixés devant elle, je ne sais quelle prière entre ses lèvres tremblées, elle passait près de nous sans nous voir; une même pitié nous étreignait au cœur.

Jeune encore, mais combien flétrie ! cette femme sentait le vice et la misère, et pourtant, sous sa robe de soie mince, prétentieuse et fanée, sa pelisse en petit-gris dépoilé de pierreuse et son lamentable chapeau à fleurs, une si suprême détresse, une résignation si désespérée transfiguraient ces pauvres yeux capotés et tout ce mince visage, qu'instinctivement nous nous touchions du coude, décidés à suivre cette fille, désireux de savoir.

Elle s'était déjà glissée par le tambour entrebâillé de la porte et maintenant, la fourrure jaune de son manchon appuyée contre sa bouche, elle filait, filait sous les flocons de neige, toute noire dans le blanc craquant et velouté de la place, prenait le pont Notre-Dame et là, sous la bataille éternelle des nuées, éclairée par cette lune d'hiver, s'arrêtait un moment, penchée au parapet, et regardait couler l'eau; puis elle repartait d'un trait, silhouette démantibulée et folle, pour s'évaporer, s'évanouir à l'entrée de la rue de la Huchette, cette rue chaude de la prostitution et du crime, vraie Cour des Miracles de la moderne truanderie de l'amour.

— Quelque fille de la place Maubert, me chuchotait Alexis Sternef, le compagnon ordinaire de mes pérégrinations nocturnes; nous la retrouverons sûrement au Château-Rouge ou chez le père Lunette : mais crois-moi, prenons la rue du Pavé. La rue de la Huchette est mauvaise à cette heure avec son long couloir de grands murs, qui l'étranglent entre Saint-Jacques-le-Pauvre et l'Asile de nuit.

— Tu as peur? Nous sommes deux pourtant, et puis ça me connaît, la place Maub. J'ai beaucoup frayé jadis avec la grande pègre du quartier et parle argot comme un souteneur.

— Et si on nous assassine... le coup de couteau reçu, tu seras bien avancé !...

— Pas d'autre moyen de la retrouver, pourtant. Viens donc, cette fille m'intrigue, je crois avoir vu sa figure quelque part.

Et nous nous engagions dans la rue soupçonnée. Obscure et déserte pendant des centaines de pas, d'une solitude sinistre de coupe-gorge, elle grouillait

par places d'une vermine de filles et de casquettes pontées tassées à la devanture de louches marchands de vin; çà et là des « pstt, pstt, j'ai un bon feu chez moi! » vous sollicitaient à la barrière en bois de garnis équivoques; des blancheurs de chemise et de camisoles vous frôlaient au passage, et puis la ruelle s'éteignait, retombait dans la nuit, suspecte, solitaire, fuyante sous la lueur d'une lanterne falote pendue à une poulie, et là-dessus la molle, légère et silencieuse tombée de la neige, de la neige floconnant toujours.

De la fille entrevue tout à l'heure et suivie, nulle trace; tout à coup un bruit de pas craquait dans le grésil et nous étions au même instant dépassés par deux hommes courant à toutes jambes. — « Mince, j'crois qu'all' a son compte. » — « Oh! j' l'ai matée... Madame en pince pour les ratichons maintenant, et renacle à la besogne..., deux sigues qu'elle m'a fait perdre ce soir! Aussi je l'ai salée! j' t'en donnerai, moi, de la messe! Le client est au Château, qu' tu dis! pourvu qu'i ne soit point décanillé! Bonne nuit, Dodolphe. » Et les deux hommes se séparaient.

— Nous allons au Château-Rouge, me disait Sternef. Nous nous étions compris: aux quelques mots échapés à ces hommes, nous avions deviné qu'il s'agissait de la dévote de Notre-Dame.

En arrivant rue Galande, devant le fameux cabaret, nous nous heurtions à un fiacre où montait enveloppé de fourrures, le melon-cape rabattu sur les yeux, un richissime excentrique de la colonie américaine, figure très connue des premières et du boulevard; à la vue de deux chapeaux hauts-de-forme, les nôtres, M. X... se rejetait vivement dans le fond de la voiture. Un grand voyou, cotte de velours et veste bleue, la Desfoux plaquée sur les tempes, lui parlait accoudé à la glace baissée de la portière.

— Monsieur peut y aller, traînassait-il d'une voix canaille, all' vous attend hôtel Colbert, numéro dix, au premier; y a un bon feu et all' ne rechignera pas, all' est dressée. D'abord, si a fesait des manières, mon prince n'a qu'à le dire, Drien s'en charge. Ah! j'en ai eu du mal à la décider, all' s'était carrée, madame f'sait du renaud, une taffeuse, quoi! et ça a peur de quoi, j' vous le demande? Mon prince n' lui veut pas de mal; n'importe, j'en ai fait du chemin pour mettre la main dessus! Ça vaut bien deux thunes, monseigneur!

La main pâle de l'Américain allongeait une pièce d'or dans la patte de Drien, et le fiacre détalait en cahotant.

Adrien, lui, glissait le demi-louis dans son gousset et, d'un coup de pouce préalablement mouillé ramenant ses cheveux en avant sur ses joues, montrait enfin sa face effrontée de marlou.

— Tiens, Adrien! faisais-je en le reconnaissant.

— Tiens, monsieur Jean, ripostait la fripouille en se mettant au port d'armes avec une vague esquisse de salut militaire, nous vadrouillons donc ce soir? Puis clignant de l'œil du côté du fiacre: Un client, et un vrai et un chouette, vous le connaissez?

— Parbleu!

— Oui, c'est un de la haute, hein? et de la galette? Y s'appelle...?

— Tu plaisantes, mon garçon, pour que tu lui fasses un bon chantage!...

— Et qu'est-ce qu'il vient faire ici, ton client?

— C'qu'y vient faire, pardi! on a ses petites passions dans la haute comme dans la basse, dans la haute surtout, et j'vous présente le fournisseur en titre de monsieur.

— Ah! ah! eh bien, entre avec nous boire un verre, tu nous raconteras ça.

— Oui, de la bonne copie pour monsieur! Monsieur écrit dans les feuilles, monsieur est peut-être bien de la police aussi? et monsieur?

Et devant l'oblique regard dont il enveloppait Sternef:

— Mais vas-y donc! faisais-je en lui mettant une pièce de cent sous dans la main; monsieur est un copain, et d'abord prends cette thune. Qu'est-ce que tu lui fournis, à ton client?

— Quoi que j'lui fournis? ricanait Adrien une fois installé vis-à-vis nous deux dans l'arrière-boutique du Château-Rouge, entre un carafon d'eau-de-vie de cidre et un saladier de vin. Quoi que j'lui fournis? Mais, pardi, j'lui fournis des femmes. (Et devant la mine désappointée de Sternef). Vous voudriez pas que j'lui fournisse des archevêques! Je lui fournis la mienne, de femme, et ça me rapporte bon, et c'est de l'argent bien gagné, car y a que ma femme qui consente à faire sa besogne, à mon client. (Et clignant de l'œil et ricanant devant l'effarement de Sternef). — Car vous croyez peut-être que c'est facile à lui trouver des gonzesses à m'sieu André (c'est le nom qu'y se donne à la Maubert)? Eh bien, non! Ah! quand alles savaient pas le turbin qu'y voulait, ah oui, ça allait bien, on en trouvait; mais quand ça s'est su, va te coucher, rien n'y a fait, ni les boniments, ni le gnons.

Pas plus tard que l'autre jeudi, le Rouquin défonçait presque la Frisée par rapport à ça, qu'all'refusait de monter avec lui, car c'est des deux sigues et même jusqu'à des trois qui donne, Monsieur André! mais all'se serait plutôt fait tuer que d'y aller, la carne... alles sont si rosses.

Maintenant il est *noblé* dans le quartier: dès qu'il est signalé: *pihouïtt, pihouitt*, toutes de décaniller, les poules en ont une peur; y s'amène, plus personne. Y a que la mienne (aussi je l'ai dressée) qui veuille bien encore... et encore v'là-t-y pas que ce soir, quand all l'a vu s'amener et causer avec Bibi, qu'à s'est tirée des pieds et *pstt pstt* qu'all'a passé les ponts et s'est allée carapater à Notre-Dame, dedans l'église ous qu'elle font jamais son gniasse, et que si le bedeau l'avait pas mise dehors, all' y serait encore avec les ratichons et les vieux birbes, à Notre-Dame. Et le client qui se faisait vieux à l'attendre et que j'étais forcé d'endormir pendant ce temps-là. Aussi ce que je l'ai salée en rentrant. Enfin all' y est, et mince qu'all ne doit pas claquer des dents pour la minute, c'te pauvre Mélie, pour peu qui y passe son rasoir sur le kiki, car, c'est vrai, je vous l'ai pas dit, sa passion au client. Une drôle d'idée, allez, une vraie idée de rupin. Une fois dans la carrée avec la môme, lui, bien convenable, il lui passe et repasse bien gentiment une lame de rasoir bien affilée sur le cou un quart de plombe, une demi-plombe, quelquefois plus, jusqu'à ce que la gonzesse prenne peur. Alors plus all' grelotte claquant des dents, toute transie, plus y rigole et prend son marc, mais en dedans et tout à fait en dedans, car y reste tout le temps sérieux comme un juge, avec des yeux extraordinaires qui tournent les sangs aux plus marlouses, même qu'il y en a qui prennent des crises et qui flanchent et tombent du haut mal. Alors quand la femme est toute roide, et qu'all' râle quasi refroidie, alors il referme son outil, le carre dans sa profonde, se lève, aboule la galette et s'en va... Et les v'là, les passions des rupins, faire des frayeurs aux filles de l'ouvrier, à la compagne du prolétaire, victimer le pôvre peuple; aussi, quand notre tour viendra, gare aux proprios.

— Mais c'est un sadiste, un monomane, un fou, éclatait Sternef, un de ces jours il appuiera le rasoir et lui coupera la gorge à votre femme, votre client à trois louis, et ce sera pour vous une sale affaire.

— Nom d'un nom, supprimer Mélie et me faire envoyer à lostau, moi, Drien de la Maub', ça ne serait pas à faire. J'y cours, messieurs, d'autant plus qu'il y met le temps, ce soir, le vieux client, Mélie ne rapplique pas. Pourvu qu'il ne lui ait pas pris de sales lubies, ce soir, à mon rupin. Vous m'avez gelé le sang, parole! avec vos histoires; excuse à la soce. j'y vais, j'y cours, moi, c'est mon pain ».

Là-dessus, Drien un peu ému se faufilait entre les tables et gagnait la porte. Nous nous levions et Sternef soldait le saladier sur cette boutade. « Quel beau conte à dédier à Brunetière qui te reproche de fréquenter les assommoirs. »

JEAN LORRAIN.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Un jour que tu chantais

Or, tu chantais un jour d'été dans une ville,
et ce matin j'avais passé le long des bois...
J'ai voulu te conter les choses de ma vie,
mes voyages, les bergeries et les nuits d'or.

Je t'ai dit la clarté des fontaines à l'aube,
la douceur des chemins lorsque les prés sont blonds,
que tu récolterais des astres dans ta robe,
et que tu charmerais les colombes des monts...

Mais tes doigts agaçaient le soir d'un feu de bagues,
et ton fragile cœur battait de l'aile en vain.
Le paysage de lauriers et de terrasses
se reflétait au fond de tes grands yeux lointains.

Alors je t'ai sentie la calme prisonnière
de ce décor, de ce salon où le jour meurt,
des lourds rideaux, des porcelaines et des fleurs,
de la fête des rues où riaient les toilettes.

Petite âme ironique et douce, je m'en vais...
Tu mourrais de ne pas te mirer dans ces glaces
et tu ne pourrais plus saisir la vie éparse
parmi les lourds parfums des bouquets familiers.

Et pourtant, tu seras quand même mon amie...
tu chanteras avec les flûtes des roseaux,
et je t'appellerai la fille des oiseaux
la sœur des blonds maïs, des lacs et des prairies.

Ton souvenir vers moi montera de la terre,
les plantes sentiront les parfums de ta chair,
et je célébrerai des fêtes solitaires
pour honorer parmi les bois ton corps sacré.

Et là-bas, quand les soirs sur ta robe mourront,
si l'ennui de ton cœur à tes yeux met des larmes,
songe, en cueillant les mièvres fleurs de ton balcon,
au poète qui marche seul dans la montagne...

MAURICE MAGRE.

Les Confidences d'une Aïeule

(Suite)

A l'heure où il est habituel qu'on se retire, je crus apercevoir qu'il faisait des projets avec les autres pour passer joyeusement la nuit. Je voulais au moins lui adresser la parole avant qu'il me quittât. Comme je m'approchais, je le surpris qui disait: «.... Il faut bien, puisque je n'ai pas à Paris d'autre appartement que celui de la future duchesse, et il n'est pas convenable que je lui demande un asile avant demain. »

J'y pensai tout d'un coup. Il me prit une peur bien ridicule. Je fus supplier l'impératrice qu'elle me gardât auprès d'elle cette nuit-là dans la chambre où je couchais, quand mon service me retenait aux Tuileries. Mais ma curiosité était en éveil. Au fait, me disais-je, où a-t-il passé la dernière nuit? Ses interlocuteurs lui posaient justement la question. Il rit à gorge déployée. « Eh! parbleu! au... » Je n'entendis pas le mot, mais le devinai facilement à l'hilarité générale.

L'Empereur se vint encore mêler au groupe et exigea qu'on lui fît confidence de ce qui égayait tout le monde si fort. On la lui fit, avec les circonlocutions qu'exige l'étiquette, lorsqu'on traite d'un pareil sujet en présence d'un souverain. Il daigna sourire. Il tira l'oreille du maréchal. Mais mon malheur voulut qu'il s'aperçût que je guettais. Il prit son expression la plus malicieuse. Sauf le respect que je lui dois, l'Empereur des Français ressembla pour une minute au polichinelle napolitain. « Ah! ah! fit-il, je vous y prends encore. Maréchal, méfie-toi de ta femme: elle a une très mauvaise habitude, elle écoute aux portes. »

Je ne pense pas que jamais mariée fût si troublée ni si désespérée la veille de sa noce. Le lendemain, il y avait bel et bien cérémonie nuptiale à Notre-Dame. Quel arrangement avait-on pris avec l'Eglise? Je n'en sais rien. Le fait est que l'on m'établit, par pièces authentiques, que mon premier époux était mort (ce que je n'ai jamais ouï dire et ne crois point du tout). Chrétiennement parlant, les deux autres ne comptaient pas. Le duc, ne s'étant point marié à l'autel la première fois, se trouvait libre, et comme il se remariait pour le monde, il n'était pas homme à se contenter d'une noce à petit bruit.

La magnificence de cette cérémonie me toucha fort. Cette foule dans l'immense vaisseau de Notre-Dame, un archevêque pour nous unir, des pages de Leurs Majestés nous tenant le poêle, la présence de Leurs Majestés elles-mêmes et de tous les grands dignitaires de l'Empire, qui pouvaient, en levant les yeux vers la voûte, y voir suspendus les étendards qu'ils avaient conquis, tout cela me disposa bien. Sans compter que le maréchal avait grand air: « Mon Dieu! me disais-je, qu'il est puéril de ne point passer condamnation sur les petits ridicules de ce mariage, quand je sens qu'il s'en faut de rien... » Mais les diacres venaient à peine de poser sur l'autel le livre de l'Evangile, que mon mari donna des signes d'impatience fort incongrus. Il agitait ses jambes. Il se donnait de petites tapes sur les genoux. Je crois bien, Dieu me pardonne! qu'il cligna des yeux à l'archevêque pour le prier de faire vite. Je l'entendis qui jurait entre ses dents. Il va, pensai-je, commettre encore quelque sottise, et j'en avais la sueur sur le front.

Je poussai un soupir de soulagement quand on se leva pour sortir. Mais aussitôt les félicitations reçues, comme on ouvrait les portes et que je voyais avec ravissement sur le parvis une multitude assemblée là pour nous et pour les équipages de la cour, il se mit à hâter le pas, de sorte que le cortège en fut rompu. Je ne pus suivre, retenue par les deux pages qui por-

taient la traîne de mon manteau. Dès la porte, il se mit à regarder dans tous les sens comme un oiseau effarouché ; et enfin il cria de cette voix retentissante qui n'est convenable que sur les champs de bataille : « Mais où diable pourrais-je donc?... » Ah ! non, je ne puis écrire en vérité ce qu'il cria. M'entend-on? Eh! oui, c'est cela. Il est incroyable, mais c'est cela (1).

Toute l'assistance rit de bon cœur. Je vous jure que moi je ne riais pas. A la fin, me dis-je, c'en est trop, je lui riverai son clou. Il se fallait tenir encore assez longtemps, à cause d'un souper que nous donnions. Mais le duc mit assez brutalement son monde à la porte sur le coup de minuit. On en chuchota. Le dernier invité parti, je m'arrêtai debout au milieu du salon et je dis :

— Vous avez bien de la hâte, monsieur.

— Sans doute.

— C'est peut-être comme après la messe ?

— Ah! ah! (Il rit très fort. Puis nous gardâmes un peu le silence.) Eh bien! reprit-il, montons-nous dans la chambre nuptiale?

— Nous y montons, dis-je.

Je l'y laissai pénétrer, et je m'assis dans une causeuse près du feu. Il se mit à tourner autour de moi. Il dit à la fin :

— Je ne suis pas fâché d'enlever mes décorations.

Je laissai tomber l'allusion

— Vous m'entendez ? fit-il.

— A merveille, mais il m'importe peu que vous les enleviez ou non.

— Ah! ah! (Il rit plus fort.) Vous prétendez donc que je les garde pour... En grande tenue, alors?... En armes?...

— C'est vous qui ne m'entendez pas. Je ne plaisante point. Je vous parle sérieusement et vous invite à faire de même. Asseyez-vous là et ne tournez pas ainsi.

— Mais, ma petite chatte, nous serons bien mieux, pour nous entretenir, dans notre lit.

— Nous serons bien mieux sur des chaises.

— Cela signifie que vous n'êtes pas autrement pressée de vous coucher.

— Pas autant que vous, ce matin, de...

— Ah!... oui, vous avez de l'esprit et j'en suis dépourvu. Vous me battrez à ce jeu-là. Je vous attends à l'autre.

— Vous m'y attendrez longtemps.

— Ah! ça, qu'est-ce que vous voulez bien dire avec vos insinuations?

— Je n'insinue pas, je déclare que vous vous trompez joliment, si vous vous imaginez passer une nuit aussi agréable que la dernière et la précédente.

(1) On conte la même chose d'un autre maréchal, dont le nom est plus historique que celui du duc de Spalato. Il se peut que le fait se soit présenté deux fois. Ce sont les petites misères de l'humanité.

— Plaît-il ?

— Je dis que l'Empereur nous a mariés sans que nous en eussions l'un ni l'autre aucune envie, et qu'il a bien fallu céder ; mais que sa volonté n'a plus d'effet après le seuil de cette chambre ; que je suis libre, et que si vous avez des bêtises en tête, vous ferez bien de vous en aller passer vos fantaisies au même endroit qu'hier et avant-hier.

— Vous êtes folle, je crois, et depuis quand est-ce qu'on se marie pour aller après où vous dites ?

— Et depuis quand, monsieur, est-ce qu'on se marie comme nous avons fait ? Pensez-vous qu'il soit agréable d'épouser un butor mal élevé qui ne sait faire figure ni dans une fête ni dans une cérémonie, et qui beugle des saletés sous le porche de Notre-Dame ?

— N.. d. D...! je vous apprendrai la politesse, moi aussi, et qu'on ne parle pas à son mari sur ce ton-là.

— Ah! tant pis, je vous déviderai mon rouleau jusqu'au bout. Pensez-vous qu'il soit agréable, quand on est ce que je suis, d'épouser un homme de votre sorte ?

— De ma sorte? Un maréchal de France! Un duc de l'Empire!

— Oui, dites-moi vos origines et nommez-moi vos parents. Vous vous êtes marié une première fois : avec qui? Avec une petite grisette, disent les uns; les autres prétendent que c'est avec une ancienne fille du Palais-Egalité. Au surplus, tous s'accordent à dire que vous n'eûtes pas le moindre grief contre elle, et que c'est une indignité de plus de l'avoir abandonnée. Voilà l'homme que vous êtes, et vous devez vous estimer bien heureux que j'aie consenti à vous donner ma main devant un archevêque, dans la cathédrale de Paris!

Il étouffait de colère.

— Quel homme je suis! cria-t-il, quel homme je suis!...

Une bordée de jurons lui débarrassa la langue et il repartit tout d'un coup :

— Quel homme je suis? Je suis un enfant du peuple, il est vrai. Engagé à seize ans, j'en avais vingt-quatre quand j'ai fait la campagne d'Italie, et j'étais chef de brigade! En Egypte, je fus nommé général! Je suis maréchal de France!

— Je ne vous demande pas vos états de service.

— Six campagnes! onze blessures!

— Ne me les montrez pas.

— Vous les verrez, pourtant.

— Croyez-vous ?

— Je vous le jure, et c'est bien de l'honneur que je vous fais.

— Merci donc... Ah! bien de l'honneur? Et comment cela?

— Parce que je suis une des gloires de ma patrie, et que je vous ai fait, je le répète, bien de l'honneur en vous épousant, vous qui n'êtes...

— Ne le dites pas. Vous ne m'étonneriez même plus. Je m'attends à tous les gros mots.

(A suivre). ABEL HERMANT.

Bulletin vélocipédique

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48 rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion Saint Cyr, près de la Porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Le Gérant: G. CLÉMENT — Paris. — Typ. S. N. Imp. Schiller (en formation) BRUAUX, 10, fg Montmartre. — Tir. sp. — Machine polych. syst. Godchaux. — (G. SABATIER, ppr.)

Le Baiser

Paroles et musique de P. Brunescœur



I

Un baiser..., c'est bien peu de chose!
A peine un frôlement de rose,
Un souffle venant effleurer.
Pourtant quand ta bouche, en caresse,
Mit sur mes lèvres cette ivresse,
Mon cœur se prit à t'adorer.

II

Ce baiser, cependant si mièvre,
Brûle mon âme d'une fièvre
Que toi seule peux apaiser.
Ah! prends en pitié mon martyre,
Rends-moi le bien auquel j'aspire:
De ta bouche un second baiser.

III

Fais-le doux, ô ma bien-aimée,
Que ton haleine parfumée
Me fasse vivre, refleurir.
Que ce soit ma dernière aurore,
Si je puis m'enivrer encore
De ton baiser, jusqu'à mourir.

(Dessin de Balluriau)

7e ANNÉE. — N° 13e

Édition de Paris : 5 Centimes

26 MARS 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris .... 13 fr. 50
3 mois { Départements.. 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

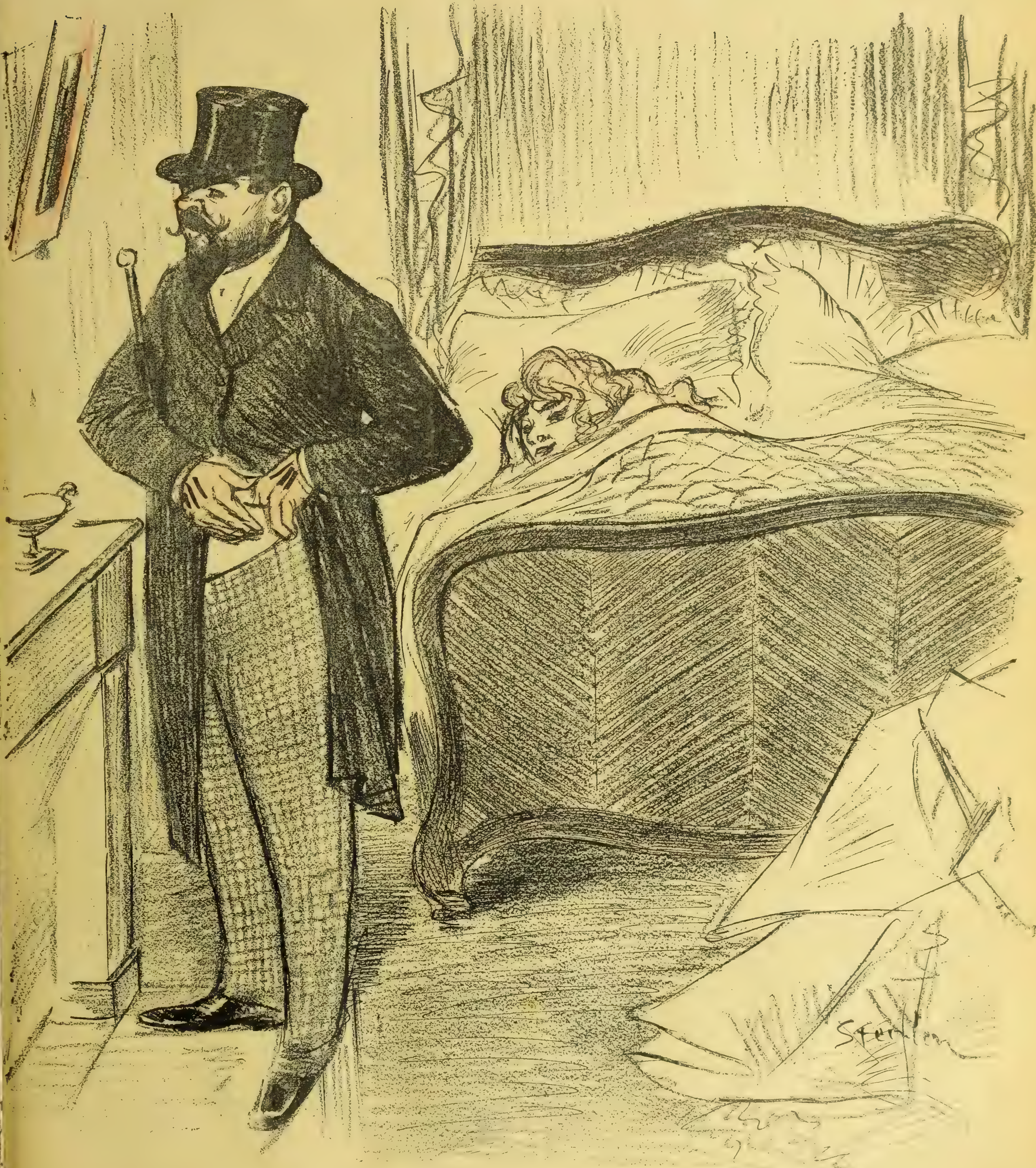
RÉDACTION & ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris.

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS illustré

Trois mois...	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois.....	3 — »	5 — »
Un an.......	6 — »	10 — »

LENDEMAIN DE NOCES, par GEORGES AURIOL



En présence du succès obtenu par notre prime du *Gil Blas* quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnique prime, a l'honneur d'aviser ses *abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *facsimile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian**.

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux ; pour la recevoir par poste, envoyer 50 centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

Lendemain de Noces

La scène se passe au troisième étage d'une maison de la rue Gérando, dans une chambre récemment aménagée.

Les murs et le plafond sont tendus de satinette bleu ciel, grande largeur à 1 fr. 75 le mètre. Le parquet est masqué par un tapis vaguement turc.

Sur la cheminée, ornée d'une garniture égalcment turque, ou à peu près, une petite pendule en marbre noir avec chiffres dorés. De chaque côté, des vases en barbotine — puis différents objets, un porte-montre en nickel, figurant un jeune nègre, une coupe de cristal contenant des bijoux, un éventail à monture de nacre ajourée, des clefs, etc.

Au milieu de la chambre, un lit en palissandre : oreillers garnis de dentelles, couvre-pieds satin bleu ciel piqué — 12 fr. 95, article de réclame. Sièges en palissandre, garnis de broché bleu de ciel ; dans un coin, un chiffonnier et une table vide-poche en acajou, agrémentée d'appliques et de chaînettes en cuivre doré.

Au plafond, une veilleuse en cuivre doré, verre dépoli en forme d'œuf.

Aux murs, quelques héliogravures richement encadrées : *Enfin seuls* ! Le *Duel de femmes* de Bayard, et diverses scènes moyen-âgeuses de Garnier.

Près de la cheminée, est accroché un élégant calendrier représentant trois petits caniches noirs mangeant des rubans roses sur lesquels sont indiqués le mois, le quantième et le jour de la semaine.

Les rideaux en broché bleu de ciel sont a demi ouverts.

Sur une petite table près du lit, deux tasses ayant contenu du chocolat, et quelques débris de croissant.

Une robe de soie blanche est étalée sur un fauteuil ; un voile de gaze encore enguirlandé de fleurs d'oranger est accroché à la porte de l'armoire à glace.

Il est dix heures et demie du matin.

PERSONNAGES :

Eugène Chavillé, 35 ans, chef de rayon au *Printemps*.

Léonie Perbolat, 23 ans, ci-devant modiste passage du Saumon. (*Les jeunes mariés sont encore couchés.*)

Léonie, *s'accoudant sur l'oreiller*. — Tiens, du soleil...

Eugène. — Oui, nous allons avoir une belle journée... ça n'est pas malheureux, après ce sale temps...

(*Ils se taisent. Léonie reste accoudée parmi les dentelles. Ses cheveux blonds descendent sur ses épaules. Sa chemise qui a glissé, laisse entrevoir sa gorge blanche. Quoique rares, les cheveux de son mari font une tache noire à sa gauche.*)

Eugène, *se rapprochant*. — A quoi penses-tu ?

Léonie. — A rien... J'écoutais le robinet d'à côté; il fait une vie, on dirait un orgue...

Eugène. — C'est drôle, je n'entends rien... (*Se rapprochant encore,*) Léonie...

Léonie. — Quoi ?

Eugène. — Tu m'aimes ?

Léonie. — Mais oui, je t'aime, tu me l'as déjà demandé tout à l'heure.

Eugène, *doucement*. — Ah ! je ne me rappelais pas... (*Il l'embrasse derrière l'oreille.*) Comme tu as la peau douce...

Léonie. — Tu trouves ?

Eugène, *l'embrassant de nouveau*). — Oh ! oui !... embrasse-moi, toi. (*Elle l'embrasse*).

Eugène, *la prenant dans ses bras*. — Je voudrais rester là toute la vie. (*A ce moment, la petite pendule noire sonne onze heures*).

Eugène, *sursautant*. — Déjà onze heures ! Quelle scie !... Ah ! il n'y a pas à dire, il faut absolument que j'aille faire un tour là-bas, je l'ai promis ; justement, cet imbécile de second qui s'amuse à être malade... Enfin !... Mais je ne ferai qu'un saut, tu sais ; je vais prendre une voiture, je serai là pour midi.

Léonie. — Où allons-nous déjeuner ?

Eugène. — Où tu voudras ; chez Maire, veux-tu ? et après nous irons faire un tour au Bois.

Léonie. — Je veux bien.

Eugène, *descendant du lit*. — Tu ne vas pas t'ennuyer, au moins ?

Léonie, *vivement*. — Oh ! non...je vais m'amuser à lire les journaux... (*Eugène enfile rapidement ses pantoufles et passe dans le cabinet de toilette. Pendant ce temps-là Léonie feuillette distraitement le* Gil-Blas *et le* Figaro, *en fredonnant un air en vogue*).

Léonie, *à demi-voix*.

Qu'il pleuve ou vente.
Toujours il chan-te,
Soir et matin, sur son chemin ;
Fuir la tristes-se,
Blaguer sans ces-se,
C'est le bonheur
Du commis-voyageur !

Eugène, *dans le cabinet*.

C'est le bonheur
Du commis-voyageur
Vrai blagueur !

Léonie. — Tiens ! tu la sais donc aussi ?

Eugène. — Bien sûr; qui est-ce qui ne sait pas ça ? Je l'ai entendue pour la première fois à la Cigale, à Montmartre.

Léonie. — Ah ! tu m'y mèneras ?

Eugène. — Quand tu voudras. (*Eugène, qui vient de se verser de l'eau, se débarbouille en faisant un bruit terrible : Brououou rrrouaaa broouoou ououa ! oua aua oua !...*)

Léonie, *riant*. — Tiens ! tu imites le robinet de tout à l'heure...

Eugène. — Ah ! ah ! ah ! (*Au bout d'une minute, Eugène rentre dans la chambre en bras de chemise ; il ajuste devant la glace son nœud marin crème, puis s'approche du lit et embrasse sa femme.*)

Eugène. — Alors, tu m'aimes bien ?...

Léonie. — Puisque je te le dis, voyons; est-tu drôle !

Eugène, *lui caressant les cheveux* — Vrai, tu sais, je suis content d'être à aujourd'hui.

Léonie. — Pourquoi ?

Eugène. — Je ne sais pas, ça m'ennuyait... Comme tu n'as plus ta mère, je pensais à certaines révélations... que... certaines choses... que les mamans disent ordinairement aux jeunes filles... et comme tu n'as plus de mère... enfin, ça m'embêtait, quoi ! (*Léonie tousse légèrement.*)

Eugène. — Enfin, c'est fini ! tu es ma petite femme... Embrasse-moi. (*Il l'embrasse. Il lui rend son baiser et rentre dans le cabinet de toilette. Presque aussitôt il revient, vêtu d'une redingote noir et coiffé d'un tube. Sa figure prend un air plus grave. Il pense au magasin et redevient chef de rayon tout à fait.*)

Eugène, *regardant sa montre*. — Fichtre ! Onze heures et demie, je file. (*Embrassant rapidement sa femme.*) Au revoir, mon chien, à tout à l'heure... (*Il est préoccupé. Avant de sortir, il fouille dans son gousset et prend une pièce de dix francs, qu'il dépose discrètement dans la coupe de cristal. Cela fait un petit bruit.*)

Léonie, *qui l'a vu*. — Quest-ce que tu fais donc ?

Eugène, *se frappant le front*. — Ah ! que je suis bête !

Léonie. — Qu'est-ce que..

Eugène. — Oh ! rien, une vieille habitude, une habitude de garçon... Tu comprends... je ne suis pas arrivé à trente-cinq ans sans... Enfin, de temps en temps, quand on est jeune homme, il faut bien...

Léonie, *avec candeur*. — Eh bien ! tu connaissais des femmes chic, toi, quand tu étais garçon ! Dix francs, merci ! Moi, on ne m'a jamais donné plus de cent sous !

GEORGE AURIOL.

LES POETES DE L'AMOUR

Nocturne pour être Chanté

(Musique de F. Mailhol.)

La brise du printemps qui, ce soir, vient d'éclore,
Endort sous ses baisers les chastes fleurs des eaux
Par l'azur attendri qu'un feu vague colore,
Le crépuscule étend d'impalpables réseaux.

Blanche comme les lis et, comme eux, embaumée,
La lune lentement monte dans les parfums.
Ah! viens parmi les lis, Dame si bien aimée ;
La lune veut, ce soir, baiser tes cheveux bruns.

Viens! En ses chaînes d'or, l'Ombre a surpris la terre,
Une source d'argent palpite au creux des bois.
Aux calices en pleurs la Nuit se désaltère
Et des hymnes d'amour chantent à pleine voix.

Viens à travers les lis ! Le fleuve, sur la grève,
Gémit comme l'Echo d'un Paradis lointain.
Partons, afin de voir, en plein ciel, en plein rêve,
Surgir à l'horizon l'étoile du matin.

LAURENT TAILHADE.

(*L'Effort*)

SIMONE (1)

Madame DOISIÈRE, 45 ans.
M. FORNETTE, 60 ans.

Chez madame Doisière, 9 heures du soir. Madame Doisière lit au coin du feu. Un domestique introduit M. Fornette.

Madame Doisière. — Comment, c'est vous, Fornette ? Ah ! bien ! si je m'attendais !... à cette heure-ci !... Voilà une bonne surprise.

M. Fornette. — Bonsoir, chère amie. J'ai vu de la lumière aux fenêtres du salon, alors j'ai supposé...

Madame Doisière. — Vous avez joliment bien fait !... Je suis enchantée... Asseyez-vous donc.

M. Fornette. — Si vous le permettez, je me chaufferai d'abord les pieds un instant ; je suis glacé.

Madame Doisière. — Il fait froid ?

M. Fornette. — Humide... pénétrant...

Madame Doisière. — Oui, les pavés sont visqueux, gluants comme certaines mains, n'est-ce pas ? C'est horrible !... Voulez-vous une tasse de thé ?

M. Fornette. — Merci bien !

Madame Doisière. — Une boule, alors, une bonne boule d'eau chaude pour vos pieds ?

M. Fornette. — Oh ! le feu me réchauffe suffisamment, merci !

Madame Doisière. — Enfin, ne vous gênez pas, je sais ce que c'est. Quand j'étais jeune, je souffrais atrocement du froid aux pieds ; depuis que je porte des bas de laine c'est fini.

M. Fornette. — Ah ? vous portez des bas...

Madame Doisière. — De laine, oui, mon ami. Ça grossit la cheville; mais je ne pose plus pour la jambe, à présent.

M. Fornette ne répond pas; il regarde devant lui d'un air songeur.

Madame Doisière. — Fornette !

M. Fornette. — Chère amie ?

Madame Doisière. — A quoi pensez-vous ?

M. Fornette. — Je pensais que vous aviez tort de parler de vous au passé, alors que votre présent est encore si savoureux.

Madame Doisière. — Ah ! oui ! *encore !* Le triste mot que « Encore ! » si proche parent du sombre « Plus ! » Voyez-vous, Fornette, dire à une femme qu'elle est encore jeune, c'est la prévenir qu'elle sera vieille dans un instant. Vous savez, lorsque l'on dit : « Il fait encore jour... » la nuit arrive tout de suite. Enfin, laissons cela. Qu'avez-vous ? Vous paraissez préoccupé.

M. Fornette. — Je suis, en effet, très ennuyé...

(1) *Comment elles nous lâchent.* 1 vol., Ollendorff.

Je dirai même un chagrin. (*Il réfléchit.*) Oui, un chagrin !

MADAME DOISIÈRE. — A propos ?

M. FORNETTE. — A propos... Mais vous allez me blaguer !

MADAME DOISIÈRE. — Non !

M. FORNETTE. — Si ! Je vous connais ! Vous avez beau être une excellente femme, vous ne résisterez pas au petit plaisir de vous fiche de moi. Du reste, je le mérite. Quand on est amoureux, à mon âge, c'est pour la joie de la galerie.

MADAME DOISIÈRE. — Ah ! il s'agit donc de...

M. FORNETTE. — De Simone, de cette petite Simone dont je vous ai parlé. Vous vous souvenez ?

MADAME DOISIÈRE. — Pas très bien. Attendez ! Une blonde ?

M. FORNETTE. — Non ! Une petite brune, mince, toute jeune, vingt-deux ans !

MADAME DOISIÈRE. — Alors je ne sais pas.

M. FORNETTE. — Mais si, souvenez-vous : une petite fille, employée chez un libraire de la rue d'Astorg; misère profonde, jupon de tricot rouge, figure angélique, famille honorable, frère officier d'académie...

MADAME DOISIÈRE. — Ah ! j'y suis ! La papetière que vous avez ramenée chez vous, un soir, en passant par le Printemps pour lui acheter une chemise. J'y suis ! Mais ne lui installez-vous pas un appartement au-dessus du vôtre ?

M. FORNETTE. — Il est installé ! Il me coûte en tant que meubles, bibelots, etc., une cinquantaine de mille francs, sans compter les robes, fourrures, linge, chapeaux, est-ce que je sais !

MADAME DOISIÈRE. — Mazette ! vous allez bien ! Mais elle devrait être ravie, votre petite amie.

M. FORNETTE. — Je vous en prie, ne donnez pas le nom d'amie à ce serpent que j'ai réchauffé dans mon sein !

MADAME DOISIÈRE. — Dites donc, Fornette, il me semble que c'était plutôt le serpent qui vous réchauffait, hein ! avec ses vingt-deux ans tout neufs ! Alors, elle se conduit mal ?

M. FORNETTE. — Elle se conduit comme une imbécile, comme une idiote.

MADAME DOISIÈRE. — Elle vous trompe ?

M. FORNETTE. — Pis ! Elle me lâche !

MADAME DOISIÈRE. — Elle vous lâche ! Pourquoi !

M. FORNETTE. — A cause d'un tuyau.

MADAME DOISIÈRE. — D'un tuyau ?

M. FORNETTE. — Oui, d'un tuyau acoustique que je voulais faire mettre dans mon alcôve pour correspondre avec elle. Elle l'a absolument refusé, alléguant que c'était une dépense inutile ! Notez que je viens de payez six mille francs de serrurerie chez elle, ce qui n'est pas une plaisanterie, et que cinq louis de plus ou de moins dans un mémoire de six mille francs ?... Et puis, cette dépense-là, au moins, m'était personnellement agréable.

MADAME DOISIÈRE. — C'est sans doute pour cela qu'elle la trouve inutile.

M. FORNETTE — Enfin, nous avons eu une altercation assez violente, cet après-midi, au sujet de ce malheureux tuyau, et, ce soir, au lieu de descendre dîner comme d'habitude, elle m'a envoyé cette lettre, que je vous apporte.

(*Il tend une lettre à madame Doisière, qui commence à la parcourir des yeux*).

M. FORNETTE. — Non ! non ! lisez-la tout haut, je vous en prie !

MADAME DOISIÈRE, *lisant*. — « Mon cher Nono... » (*Elle s'arrête.*) Nono ?

M. FORNETTE. — Oui ! Je m'appelle Joséphin, n'est-ce pas ? Eh bien ! Joséphin — Phino ! Phino — Nono ! C'est elle qui a trouvé ce diminutif... Il est assez ridicule..,

MADAME DOISIÈRE. — Mais non ! c'est très gentil... (*Continuant*).

« Mon cher Nono,

« J'ai bien hésité avant de t'écrire cette lettre : mais il me semble que j'agirais comme une ingrate si je te quittais sans t'exqliquer les raisons qui me forcent à m'en aller. D'abord, crois bien que l'on ne vit pas huit mois et onze jours près d'un homme comme toi sans éprouver un déchirement quand on disparaît de sa vie. Toujours je me souviendrai de tes gentillesses et de nos bonnes parties de bésigue, le soir...

« Mais tu sais à quelle famille j'appartiens : mon père n'a pas eu un seul reproche de ses chefs depuis vingt-sept ans qu'il est employé dans l'Administration des Postes; mon frère est décoré des palmes académiques. Eh bien ! chaque fois que j'allais les voir, c'était des scènes à n'en plus finir. Ils me reprochaient ma situation, me demandaient si je ne rougissais pas d'être une femme entretenue; enfin ils me menaçaient de ne plus me recevoir à leur table, si je continuais cette existence irrégulière. D'un autre côté, lorsque j'étais chez M. Frison, rue d'Astorg, où tu m'as connue, je rencontrais souvent un jeune commis pharmacien, notre voisin. Je l'ai revu ces jours-ci.

« Quand il a appris ma liaison avec toi, il a fait comme mon père et comme mon frère; il a été indigné. Et tout de suite, pour me relever aux yeux du monde, il m'a donné la plus grande preuve d'estime qu'un homme puisse donner à une femme : il m'a offert de m'épouser... Que pouvais-je lui répondre ? Je n'ai pas le droit de continuer à déshonorer les miens, surtout maintenant que, grâce à tes bontés, je puis apporter à un mari ma part de confort et de bien être ! J'ai donc accepté, et, cet après-midi, j'ai saisi le prétexte du tuyau acoustique pour provoquer une discussion. Tu es bien en colère, mon Nono ! Pourtant, reconnais que je n'avais pas tort, et que c'était bien gentil de ma part de t'éviter cette dépense là après tout ce que tu as fait pour moi !

« Je compte partir jeudi; demain, j'enverrais prendre les meubles. Je suis bien certaine que tu ne t'y opposeras pas ; tu es trop délicat pour cela ! D'ailleurs, tout est à mon nom. Adieu, mon cher Nono ! Je garderai un éternel et reconnaissant souvenir des huit mois et onze jours passés avec toi.

« Ta petite

« SIMONE. »

M. FORNETTE. — Eh bien ?

MADAME DOISIÈRE. — Eh bien ? si sa phrase n'est pas élégante, elle a le mérite d'être limpide. Vous êtes roulé, mon ami.

M. FORNETTE, *rageur*. — Oh ! elle n'est pas encore partie ! Le loyer est payé par moi. Nous allons rire !

MADAME DOISIÈRE. — Fornette, c'est vous qui ferez rire si vous vous empêchez quoi que ce soit ! Laissez-la épouser son potard, allez ! C'est lui qui vous vengera.

M. FORNETTE. — En attendant, ces deux polissons se paient ma tête et se gondolent, ce soir, en parlant de moi.

MADAME DOISIÈRE. — Ecoutez ! Il faut être juste : c'est de l'ouvrage *bien faite*; mais soyez patient : un jour ou l'autre, ils seront forcés de se remettre au travail, et alors... Mais, dites-moi, ne l'aviez-vous pas couchée... sur votre testament, cette petite ?

M. FORNETTE. — Oui, pour une assez jolie somme, même.,. Suis-je assez complet !

MADAME DOISIÈRE. — Et elle le savait ?

M. FORNETTE — Elle le savait !

MADAME DOISIÈRE. — Eh bien ! réjouissez-vous. Relativement, elle a été très honnête ! Songez ! Elle pouvait ne pas vous quitter, vous tromper avec son pharmacien, et qui sait ? un jour, une petite pilule dans votre potage !... Il doit ignorer le détail du testament, le réhabiliteur ! Sans quoi, il n'aurait pas épousé, il aurait attendu.

M. FORNETTE, *pâle*. — Ah ! mon Dieu ? Vous avez raison ! Je l'ai échappé belle !

MADAME DOISIÈRE. — Là ! vous voyez ! Mon père disait : « Rien, dans la vie, n'arrive aussi mal, ni aussi bien qu'on ne le suppose. » Après tout, dans cette aventure, vous avez eu une chance de...

M. FORNETTE. — Cocu ?

MADAME DOISIÈRE, *souriant*. — Je n'osais pas le dire ! Allons, voulez-vous faire votre partie de bésigue avec moi ?

M. FORNETTE. — Ah ! chère amie ! Très volontiers.

J. MARIN.

Suite de Rupture (1)

« Quelle est donc la femme qui n'a pas son petit crime sur la conscience, rosserie voulue, préméditée, ou coup de tête, caprice douleux qui tournent mal, qui finissent en mélo bêtement, tristement, et que malgré soi aux heures soucieuses, on se rappelle avec un peu de remords ? »

Et cette étrange Delphine Mirage dont le regard a des langueurs de flamme mourante, les divines mains blanches, dédaigneuses de toutes bagues, sont comme un symbole de paresse, attirent le Baiser autant que des lèvres, ont quelque chose de dominateur, d'impérial, reprit avec sur les genoux un large bouquet de violettes russes où par instants elle enfonçait tout son visage :

« Moi-même qui suis la meilleure fille du monde, qui n'aurais pas le courage d'écraser une araignée et dont le cœur saigne, s'émeut pour des misères de rien du tout, j'ai mérité une fois dans ma vie d'amour d'être maudite par une vieille maman en deuil.

« C'était au lendemain de ma rupture avec Robert de Choisy. Une rup ure absurde, brutale, après des années d'éperdue tendresse, de ce bonheur sans secousses, sans inquiétudes, auquel on s'accoutume si complètement et qui semble devoir durer jusqu'à la mort. Des jours et surtout des nuits où l'on a froid, où l'on a peur, où l'on sent agoniser son cœur, où l'on sanglote et l'on s'emporte en de vaines colères. Les lettres toquées qui restent sans réponses. Les mornes attentes jusqu'à ce que l'espoir suprême qui illusionnait l'âme s'en soit allé avec le reste. De tels dégoûts que l'on se vendrait comme une loque pour dix sous, que l'on voudrait enfouir sa tête et son corps au fond d'un grand trou pour ne plus voir, pour ne plus penser. L'abattement que l'on aurait auprès des ruines fumantes de sa maison.

« J'aimais, en effet, ce garçon à la folie. Je ne vivais que par lui et pour lui, j'eusse accepté, s'il s'était trouvé dans la gêne, de loger au cinquième sur une cour, de faire notre ménage, d'abîmer mes mains — et Dieu sait cependant si j'ai besoin de luxe, si je suis prodigue, si je m'effraie de la plus légère fatigue, du plus passager labeur.

« Des amants calés, des benêts qui souhaitent qu'une jolie maîtresse les allège prestement de leurs millions, qui n'épluchent pas nos comptes fantastiques, cela se trouve du jour au lendemain quand on est une des cinq ou six qui tiennent la corde. Mais avoir quelqu'un que son argent ne rend pas odieux, que l'on peut adorer, qui vous plaît, n'est-ce point un avant-goût du Paradis ?

« Je l'aimais donc de tout mon être avec des élans de petite pensionnaire romanesque. J'étais comme agenouillée devant ses robustes épaules, cette tête spirituelle et charmante qui me faisait penser à certaines figures de Watteau, qu'embellissait le Désir. Je défaillais de joie lorsqu'il m'étreignait dans ses bras, qu'il me soulevait jusqu'à ce que ma bouche fût à la hauteur de son baiser, qu'il me disait d'une voix tout à coup sombrée quelque phrase tendre d'oreiller. Je l'aimais tellement que j'en radote encore, que je suis toute émue, vous le voyez, en vous parlant de lui, que s'il entrait maintenant, s'il me demandait de le suivre, de *recommencer*, je ne réfléchirais pas un quart de seconde aux souffrances anciennes, je lui obéirais comme une bête qui a retrouvé son maître.

— Premier prix d'amour, mademoiselle Mirage, interrompit la petite Lucy Latreille d'un ton grave d'institutrice qui lit un palmarès.

Et tandis que les autres riaient, Delphine se renversa au milieu des coussins somptueux qui jonchaient le divan, éparpilla autour d'elle des poignées de violettes, continua, indifférente à leurs moqueries :

« J'étais écœurée de l'existence, à demi folle de chagrin, je fuyais cet intérieur où j'avais été si heureuse, je me mêlais aux bandes de camarades qui vadrouillent, qui soupent jusqu'à l'aube, je ne savais comment échapper à la hantise du souvenir, à l'horreur de la solitude, je devenais mauvaise.

« Et un jour, au Bois, je remarquai par hasard qu'un monsieur s'ingéniait à faire passer et repasser son phaeton à côté de ma victoria, me regardait comme on regarde une femme qui vous tente et vous détraque. Il avait l'air d'une caricature de Forain avec ses joues boursouflée et poupines, ses yeux incolores, son long nez osseux et sa poitrine creuse. Et cela me parut si ridicule, si extravagant qu'avec une silhouette pareille il songeât à l'amour, il osât dévisager les jolies filles, que j'éclatai de rire, de ce rire insolent, gouailleur, qui est notre meilleure arme contre les imbéciles.

« Puis en ce besoin que l'on a, aux heures de dépit amoureux, de s'avilir, d'envenimer sa plaie, de tomber dans la bouffonnerie qui nargue les vraies tendresses, je pensai qu'il serait vraiment drôle de ne pas repousser ce vilain bonhomme, de lui donner

(1) *Sur l'Amour et le Baiser*, Lemerre, éditeur.



la place presque toute chaude du beau garçon dont l'adieu immérité me torturait ; je m'imaginai qu'il devait être comibue, qu'il m'amuserait, qu'il m'arracherait, ne fût-ce que l'espace d'une nuit, à ces ténèbres de tristesse où se débattait mon cœur.

« Je le retrouvai bien vite, — ces gosses tournent toujours dans le même cercle, — et il dut croire certainement à une bonne fortnne, à un coup decœur irrésistible qui me jetait sans force dans ses bras.

« Il avait une âme ingénue et tendre, un cerveau plein d'idées imprévues, de gamineries, de curiosités.

« J'essayai de l'écouter, de m'intéresser à sa joie, de trouver quelque gaieté dans ses confidences ; je me donnai entièremant, à lui avec des défis, avec l'arrière-pensée qu'il goûtât les mêmes ivresses que l'autre ; je le grisai de volupté et quand il s'en alla heureux, reconnaissant, dérisoire, traînant les jambes comme un malade et sa laideur accentuée par la fatigue, je me cachai la tête dans mes mains, je rougis de honte, je pleurai, plus désenchantée, plus navrée qu'avant ce lamentable essai...

« Hélas ! alors que je me jetais dans un bain comme pour me purifier de cette souillure, que je me reprochais cette déchéance, que je donnais l'ordre à mes gens de ne jamais plus recevoir le fantoche qui avais profité d'un instant d'aberration mentale et de rage, le pauvre petit Vernis, comme chante Yvette, en tenait et aux mauvais endroits, dans la tête, le cœur et le reste.

« Il s'était cru aimé. Il espérait une suite. Il se consumait, s'idiotisait, ne savait plus que devenir. J'étais partie pour Florence en hâte, sans laisser man adresse, comme on se sauve. Je ne voyais personne. Je m'engourdissais en une torpeur bestiale, égoïste, je ne cherchais pas à savoir ce qui se passait loin de mon jardin de roses et de ma villa tranquille, ensoleillée.

« Le soir où je rentrai au gîte, presque guérie, ma femme de chambre me dit avec un équivoque sourire :

— « Madame sait-elle que son béguin, ce p'tit monsieur si laid qu'elle avait ramené une nuit, est devenu fou et ça en a fait un train parce qu'il réclamait tout le temps Madame, qu'il donnait des détails d'amour !

— « Je le savais, répondis-je pour couper court à ce verbiage de servante qui m'obsédait et me glaçait.

— « Y a toutes ses lettres dans le salon, reprit-elle, un vrai paquet qu'on aurait payé cher dans les journaux, car il devait en écrire à Madame, des déclarations et des prières... »

« Il y en avait, en effet, sur une table, plus de cent de ces billets et de ces lettres du malheureux petit Vernis, et comme des souvenirs de mort qu'on ne doit pas profaner, je les jetai pêle-mêle au feu sans les lire,,. »

RENÉ MAIZEROY

LES DEUX FEMMES

DU BOURGEOIS DE BRUGES (1)

Au temps de la Renaissance, il y eut, à Bruges, un riche bourgeois qui ne distrayaient pas les grands festins où ses compatriotes s'amusent à beaucoup à manger et à bouffonner. Il se fût plu au tir de l'arc, car sa vanité était flattée qu'on l'y proclamât roi, mais il ne sentait pas de plaisir réel à être admiré par les commères brugeoises. Et il était aussi un peu dégoûté de sa femme, quoiqu'elle lui fût fidèle et fraîche, mais j'ai vu son portrait, et c'était une petite Memling, scrupuleuse de tout ce qui gît au modeste enclos d'une vie régulière et nullement avertie des frivolités et des emportements qui seuls eussent contenté ce mélancolique désœuvré.

Dans ces sentiments, il forma le vœu de voyager en Terre-Sainte. C'était tout à la fois pour accomplir des choses sublimes et pour se distraire.

Il faut toujours rabattre de nos rêves ; le Flamand ne dépassa pas l'Italie, car une femme qui avait une beauté de ce pays et qui par là lui parut incomparable, retint sur ses seins nus la tête carrée de cet étranger. Elle avait été la maîtresse de Laurent de Médicis et, durant une nuit, du jeune Pic de La Mirandole. J'ai vu leurs portraits qu'avec elle, dans la suite, elle transporta en Flandre, et qui sont à Anvers, dans la maison Plantin. Laurent de Médicis est gros et sale comme un professeur de dessin, et La Mirandole a la figure pure et glacée d'un jeune juif élégant, gauche et cérébral.

Parfumée et vêtue de soie, cette Clorinde lisait à son amant l'Arioste, dont la magnificence aisée ajoutait encore à sa grâce voluptueuse, et la mélancolie du jeune homme, qui jusqu'alors tendait à la bouderie, devint une tristesse enivrée.

Quand ils eurent dissipé leurs ressources et jusqu'à leurs bijoux, le Flamand, pour qui c'était insupportable d'imaginer qu'un jour elle serait, loin de lui, vieille et pitoyable, la pria de l'accompagner dans les Flandres, où ils trouveraient l'abondance.

Clorinde, en même temps qu'elle enseignait son cher barbare à goûter toutes les belles choses, avait désappris de les aimer, et c'est de lui seul qu'il lui eût coûté de se séparer ; aussi accepta-t-elle ce pénible exil. Mais à mesure que leur voyage s'avançait, ils étaient bien tristes, car la nature devenait plus pauvre et ils allaient du côté de l'hiver.

Quand ils arrivèrent en vue de Bruges, ils comprirent l'un et l'autre qu'en franchissant ce dernier espace, ils terminaient une partie de leur vie qui avaient été leur jeunesse. La campagne était comme glacée de soleil, un faible soleil de midi qui tombait du ciel le plus gris. Le cœur de l'étrangère se serrait, car elle craignait qu'il l'aimât moins que sa vraie femme et qu'il la renvoyât. Et lui, d'autre part, à revoir les premières images dont s'étaient remplis

(1) *Du sand de la volupté et de la mort.* Fallesque éditeur.

ses yeux de petit garçon, s'apitoyait de l'idée qu'il mourrait un jour.

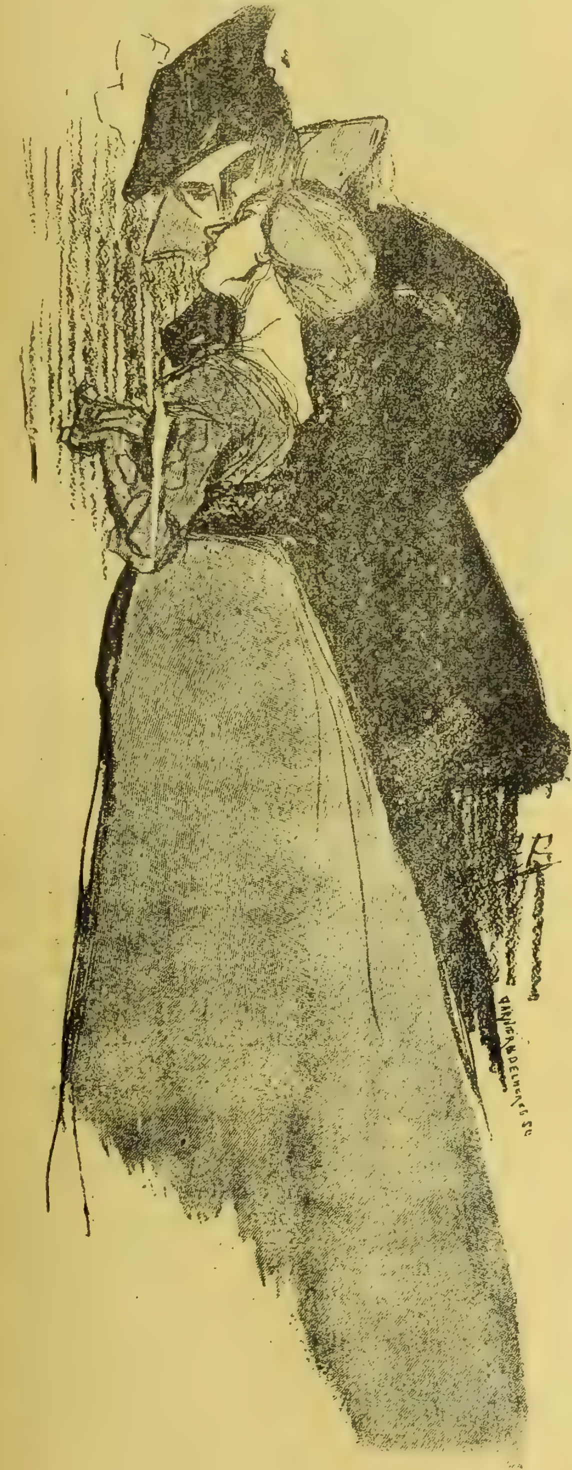
Ils atteignirent ainsi jusqu'au quai du Rosaire et s'accoudèrent au-dessus du petit étang qui baigne les basses maisons de briques çà et là teintées d'ocre. Son odeur fiévreuse leur rappelait le paradis de Venise. Ils regardaient ce miroir mélancolique encadré de l'herbe des béguines qui croît sur les vieilles pierres, et leur pensée allait avec cette eau froide se perdre sous les voûtes obscures. Le ciel était si près de tous ces petits toits bizarrement découpés, que le clocher de Notre-Dame semblait le toucher. Alors, sans doute, comme aujourd'hui, l'estaminet de la Vache avançait sur l'eau sa délicate et modeste terrasse, supportée par des colonnettes. Et peut-être aussi, comme je l'entendis, jouait-on de la musique triste sur le petit marché aux poissons. Il se tourna vers elle qui était tremblante et lui dit :

« En revenant avec vous à cet endroit d'où je suis parti avant que je vous connusse, je veux vous dire du profond de mon âme, mon amie, combien je vous dois de choses. Vous avez été bien bonne pour moi qui étais un vrais sauvage, et je me sens envers vous très reconnaissant. »

Elle fut si émue qu'elle, qui percevait toujours très finement les choses qui prêtent un peu au ridicule, elle eut les yeux pleins de larmes, et elle lui répondit :

« Je ne sais pas comment cela se fait, mon ami, mais vous qui êtes parfois si dur et, je peux bien vous le dire, un peu grossier, vous trouvez parfois aussi des choses tellement délicates que personne ne vous vaut. Et soyez bien sûr que personne au monde ne compte pour moi, sinon vous. »

Et ils s'embrassèrent, moins comme deux amoureux que comme un frère et une sœur qui se sentent de même race, à ce point qu'ils mourraient sans effort l'un pour l'autre, convaincu chacun que sa vraie vie n'est pas en soi, mais dans l'autre.





Cependant ils arrivèrent à la maison du Flamand, où sa femme fut sincèrement contente de son retour, et quoique à voir cette confiance il fût apitoyé sur le tort qu'il lui avait fait, il ressentait cruellement ce que devait souffrir sa belle amie qui les regardait à quelques pas. Il les présenta l'une à l'autre : « Ma chère femme, embrassez cette étrangère, car c'est le plus grand bonheur de ma vie. C'est une infidèle que j'ai convertie durant ma croisade et que je ramène pour qu'elle ne retourne pas derrière moi à ses idoles. »

Alors le bruit se répandit dans Burges que le noble pèlerin avait converti une infidèle et qu'il la ramenait, et tout le peuple lui offrit un banquet où il eut la place d'honneur, ayant à sa droite l'étrangère et à sa gauche sa femme. Il jouit beaucoup de voir comme on admirait la beauté brillante de son amante, mais l'un et l'autre pourtant étaient pensifs, ce qui les fit considérer par tout le monde comme deux saints.

Quand fut sonnée l'heure de prendre le repos, sa femme qui avait perdu beaucoup de sa gaîté à le pleurer durant sa croisade, lui dit avec gravité : « Je suis bien fanée et bien déshabituée du plaisir, mon seigneur, il ne faut pas que vous veniez dans mon lit, mais je veux être la servante de celle à qui vous avez donné le Paradis, et je la prendrai avec moi pour la nuit. »

Clorinde était épouvantée à l'idée de reposer seule, tandis que celui qu'elle adorait serait dans les bras de sa femme; aussi accueillit-elle cette solution avec un extrême bonheur. Il les aida l'une et l'autre à se déshabiller, puis prit place lui-même dans le second lit de la même pièce.

Aussi vécurent-ils tous trois, et souvent, dans le long hiver des Flandres, comme le froid était rigoureux, l'une ou l'autre de ses femmes venait lui tenir compagnie.

Bruges est une ville voilée d'arbres et mirée dans des canaux, sur laquelle sans trêve fraîchit le vent du nord et sonne le carillon. Mais quand ils regardaient les cygnes frôler sans bruit les quais, ils se souvenaient que si Burges a mis sur ses canaux ces cygnes glacés, Venise y met les femmes passionnées.

L'un et l'autre aimaient que la nuit emplit d'ombre les trop minutieuses élégances de l'art flamand et ne laissât subsister que l'élan impérieux des masses architecturales. Sur la grande place des Halles, quand le soir faisait du beffroi simplifié une noble citadelle florentine, elle se rappelait les hommes hardis qui habitaient là-bas de durs palais analogues et qui les premiers l'avaient serrée dans leurs jeunes bras, et lui se souvenait aussi que sur les larges dalles des rues toscanes, des choses confuses avaient passionné son âme.

Aussi ne pouvaient-ils, sans une douloureuse ivresse, se rappeler leurs jours d'Italie. Non point que ce temps, à tout prendre, eût été préférable aux lentes promenades qu'ils faisaient maintenant dans la brume de la mer du Nord et aux soirées qu'ils passaient derrière les vitres à reflets métalliques de la rue des Oies ! Mais leur caractère était de repousser la médiocrité, tandis que la Flamande se contentait, si elle leur avait préparé un bon repas ou bien chauffé la maison.

Philippe mourut d'une maladie de cœur, et ses deux femmes, comme on disait à Bruges, firent de la peine à tous; mais, quoique son épouse lui donnât de grands témoignages, sa douleur n'approcha pas du sentiment de l'infidèle. Elle perdait celui qui lui avait fait connaître la vérité.

Cette belle personne entra aux Rédemptoristines, que le peuple nomme les Sœurs rouges, parce qu'elles sont vêtues de chemises et de bas en soie rouge. Encore qu'elle voulût faire pénitence, elle se condamnait à n'envelopper que de soie son beau corps, précisément pour expier les voluptés que jadis elle avait connues, hors des bras de son mort. A chacun de ses pas le froissement de la soie lui rappelait ses affreux péchés.

On dit qu'elle voulut mourir la première, pour être quelques instants encore couchée seule avec lui dans la tombe.

L'autre femme vécut fort longtemps dans le béguinage où elle s'était retirée. J'y suis allé chercher leur mémoire. Rien ne saurait que la douceur mouillée de ce mot « béguinage », évoquer ces eaux qui entraînent des algues, ces saules déchevelés, ce tiède soleil adoucissant la teinte des briques, le souffle léger de la mer, le carillon argentin et la tristesse de cet enclos où elle continua sa pauvre vie qui n'avait jamais été qu'une demi-vie. Par-dessus les maisons basses, rien ne pénètre cet endroit désert, ni les appels de la volupté, ni les bruits de l'opinion. Mais de l'amour et de la vanité emplissant le monde, qu'avait-elle jamais su ? Rien ne fleurissait en son âme qui fût plus compliqué qu'en la cour du béguinage, carré irrégulier tendu d'une prairie que coupent d'étroits sentiers et d'où montent, comme des palmes de Pâques, de longs peupliers frêles.

Ses derniers vœux de petite vieille furent qu'on l'ensevelît aux pieds des deux siens, et cela ne surprit personne, car on les tenait pour des bienheureux. Elle voulait aussi qu'on la figurât en bronze sur leur tombe, à leurs pieds et en place du chien de fidélité qu'on y place pour l'ordinaire. Mais cette modestie parut excessive et contraire au sentiment de famille; aussi dans l'église les voit-on installés tous trois comme des pairs, côte à côte, et tenant chacun la banderole sur laquelle sont inscrites les pieuses paroles qu'elle avait choisies : « Marthe, Marthe, pourquoi vous agitez-vous? Marie a choisi la meilleure part. »

Pour moi, je proteste contre cette négligence où l'on tint sa juste volonté, je m'oppose à cette injurieuse égalité où la voilà haussée malgré elle! Et quand tout le monde loue les misérables primitifs, tous les Memling et toutes les vertus assoupies, je magnifie la splendeur italienne, la passion qui ne sommeille pas et qui a les gestes de la passion : la passion active.

Ah! s'il eut dépendu de moi, celle qui naquit pour être servie serait dans l'éternité couchée aux pieds de ses maîtres. Dieu n'eût pas fait naître en Flandre une âme dont il eût pu faire une Vénitienne! Que la petite Flamande se contente d'être estimée! nous n'aimons et n'honorons que la chère rédemptoriste, et si je m'émeus dans un béguinage, c'est que, du fond de la médiocrité, je me retourne plus ardemment encore vers les magnificences de la passion tendre et décorative.

MAURICE BARRÈS.

PERPLEXITÉ (1)

— M. Landinet ?

— Maître Landinet est occupé en ce moment. Si vous voulez parler au principal...

Et, en répondant cela, le vieil expéditionnaire, au visage encadré d'un bourrelet de barbe blanche, désignait par-dessus son bureau de sapin noirci la porte ouverte d'un cabinet où paraissait le coin d'une table d'acajou tout encombrée de dossiers. Le client — un homme très élégant, d'une quarantaine d'années — entra avec une légère inclinaison de tête dans la pièce qui lui était indiquée. Et là il reprit :

— On me dit que M. Landinet est occupé... Pourtant je désirerais beaucoup lui parler, à lui-même, le plus tôt possible.

Le principal clerc, ayant levé la tête, se mit debout avec un certain empressement.

— Monsieur le comte, fit-il, je vais prévenir maître Landinet... Du reste, il ne doit plus en avoir pour longtemps.

Et il disparut par une porte à tambour de moleskine — qui se rouvrait presque immédiatement après pour sa rentrée. Il dit alors, avec un sourire aimable :

— Dans quelques minutes ça va être fini... Asseyez-vous donc, monsieur le comte.

D'un mouvement assez nerveux, le comte d'Aiguebelle s'assit dans un fauteuil de crin noir aux bras coudés en col de cygne.

Vague, son regard allait de la pendule de marbre rouge à la pointe de ses souliers vernis qui laissaient voir, sous le pantalon à carreaux larges d'un ton sourd, le bleu vif des chaussettes de soie. Puis, au bout d'un instant, M. d'Aiguebelle se leva comme si quelque préoccupation violente l'agitait, fit quelques pas de long en large, puis se dirigea vers la cheminée, et enfin se mit à lire avec un inexplicable intérêt la grande affiche blanche portant la liste des avoués près le Tribunal de première instance de la Seine. Et encore il revint s'asseoir sur le fauteuil de crin noir, où il s'absorba dans la contemplation abstruse de ses ongles.

— Tenez, voici que c'est fini ; fit le maître-clerc mettant un terme au grésillement régulier de sa plume.

On entendait, en effet, un bruit de sièges remués, de voix qui se faisaient plus distinctes, et presque aussitôt le grincement de la porte à tambour qui s'ouvrait.

Du cabinet sortirent une grosse dame en deuil, le visage très congestionné, les yeux luisants et humides, et un homme en cravate blanche, à mine chafouine d'agent d'affaires, qui, en se retirant à reculons, saluait l'avoué avec une allure d'obséquieuse familiarité.

— Voulez-vous entrer, monsieur? dit maître Landinet au comte d'Aiguebelle.

Et, après avoir refermé soigneusement la porte, il demanda, tout en reclassant les pièces d'un dossier qui venait d'être feuilleté.

— Est-ce que vous avez pris la peine de vous déranger pour l'acte d'adjudication de l'hôtel?... Tout n'est pas encore complètement prêt, il faut que j'aille aux Dépôts et Consignations...

M. D'Aiguebelle l'interrompit brusquement en frappant sa canne sur le tapis.

— Eh! je me fiche bien de l'hôtel et de son adjudication!... je viens vous parler de quelque chose de très grave.

— Voyons?...

— Et accoudé sur la table, serrant son menton dans sa main, en une attitude à la fois méditante et attentive, l'avoué se mit — en toute innocence — à ressembler à un portrait d'Holbein.

— Je veux divorcer, articula d'une voix sèche M. d'Aiguebelle.

— Divorcer!...

Le portrait perdit son attitude recueillie, ses yeux tournèrent convulsivement dans son crâne, il redit d'une voix basse comme s'il eût craint d'éveiller un écho :

— Divorcer!

Puis se reprenant avec une énergie soudaine, il articula tranquillement :

— Mais quelles raisons? je dois vous le demander.

— Mes raisons sont graves... on ne peut plus graves...

— Vous savez que la loi a prévu les cas où...

— Mon cas est prévu : Mme d'Aiguebelle... me trompe.

En disant cela le comte se leva ; et, tout en marchant avec agitation, continua :

— Oui! hier... en rentrant du cercle plus tôt qu'à l'ordinaire... il était à peine six heures... j'ai vu, à travers une glace sans tain qui sépare le fumoir du petit salon... j'ai vu madame d'Aiguebelle et ce bellâtre de Longval... du reste, je lui ménage son affaire, à celui-là... Enfin : j'ai vu!...

— Mais cependant... êtes-vous certain?

— Quand je vous dis qu'il n'y avait pas à douter!... Du reste, voici la preuve pour vos juges.

Les doigts frémissants, il tira de sa poche un paquet de lettres oblongues. Et les agitant — quel doux parfum d'ambre léger s'en envolait!

— Voilà toute une correspondance, fit-il. J'ai forcé le secrétaire de madame d'Aiguebelle. Tenez, lisez...

L'avoué parcourut quelques lettres, le sourcil un peu froncé par l'attention.

Après un moment de silence :

— Il est certain, dit-lentement, que cette correspondance est de nature à faire naître quelques doutes sur la conduite de madame d'Aiguebelle... Oui, oui, vous avez raison, rectifia-t-il plus précipitamment à un geste furieux de son client, vous avez bien raison, il y a évidence...

Il s'arrêta, puis réfléchissant :

— Je ne vais plus presser les actes pour l'achat de votre hôtel... On le mettra au nom de celui auquel il sera attribué dans la liquidation.

M. d'Aiguebelle, qui avait repris sa déambulation, s'arrêta brusquement et se rapprocha de la table où, toujours méditatif, maître Landinet continuait à se frotter le menton :

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda-t-il. Quelle liquidation?

— Mais le mariage une fois dissous, chacun des époux reprend ses apports. Vous étiez marié, n'est-ce pas, sous le régime de la communauté réduite aux acquets?

Et d'une voix assourdie, moins nerveuse, comme glacé par une sorte de stupeur, M. d'Aiguebelle répondit :

— Oui... c'est vrai... je... n'y avais pas songé.

Un sourire interne pinça les commissures des lèvres de l'avoué qui reprit :

— C'est la conséquence forcée du divorce. Naturellement la violence de votre émotion ne vous a pas permis de l'envisager. Réfléchissez avant de prendre un parti... D'ailleurs, êtes-vous tellement certain?...

Après être resté longtemps silencieux, M. d'Aiguebelle s'exclama :

— Mais c'est ma ruine!... Toute la fortune est du côté de Madame d'Aiguebelle. Moi, ce qui me restait... j'en avais tant mangé avant... et puis il a fallu s'installer : chevaux, voitures, l'ameublement de l'hôtel que nous venons d'acheter... Et les notes de couturières!... Vous ne vous imaginez pas ce qu'a dépensé ma femme!

— Vous n'en devez pas moins restituer toutes les sommes reçues en avancement d'oirie, par héritage, et cætera...

— Alors je me mets sur la paille!

Et accablé, le comte de d'Aiguebelle tomba sur un fauteuil.

— Il y aurait un moyen... peut-être, insinua maître Landinet au bout de quelques instants.

— Lequel?

— Ce serait de ne rien dire... de patienter... de pardonner. Il y a des sages fameux qui ont fait ainsi. Quelquefois une erreur unique... D'ailleurs un homme d'esprit se met au-dessus...

— Vous croyez?... Ma dignité cependant...

— Moi, fit l'avoué avec candeur, je n'ai jamais pu comprendre ce que la dignité venait faire là-dedans.

— Oui... oui, je sais bien. C'est ce que je me disais... depuis que vous m'avez parlé de cette maudite liquidation... Mais...

— Mais quoi?

Le comte ne répondit pas à cette question. Il infligeait avec sa canne une correction sévère et injuste à un fauteuil qui, résigné — les fauteuils d'avoués sont revenus de tant de choses — laissait les nuages de sa poussière s'échapper abondamment de lui-même.

Et, tout en battant le fauteuil, M d'Aiguebelle proféra :

— La misérable! elle aura détraqué toute ma vie! elle me ruine! me déshonore! Jolie combinaison que le mariage! Voilà le pétrin dans lequel ça vous met!

(1) *Comte d'après-midi* (J. RIGARD).

Et comme, d'une voix onctueuse de confesseur mondain, l'avoué reprenait :

— Le pardon ! monsieur le comte, croyez-moi, le pardon ! Il n'y a que cela. C'est chrétien et philosophique en même temps...

M. d'Aiguebelle l'interrompit avec un mouvement de brutalité inattendu :

— Mais, sacrédié ! Vous ne pensez donc à rien?... Vous ne comprenez donc pas ce qui m'embête... Eux aussi, ils m'ont vu !

J. RICARD.

LES CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite)

— Non, je ne lâcherai pas de gros mots, mais je vous dirai tout ce que je sais et tout ce que je pense de vous. Vous vous êtes mariée une première fois en 1788, avec un marquis. Vous lui avez fait porter plus de cornes qu'il n'est d'usage aux animaux de nos climats.

— C'est peut-être son exemple qui vous a tenté?

— On verra.

— Vous avez divorcé après vous être enfuie. Vous vous êtes mariée une seconde fois, en 1793, avec un paysan; oui, un paysan que moi je vaux bien, j'imagine.

— Qu'importe le paysan, si je l'ai traité comme le grand seigneur?

— Vous n'y avez point failli. Ensuite vous êtes partie à la suite des armées. On perd votre trace, mais je sais par expérience à quoi s'occupent les femmes qui font campagne.

— Bien. Ensuite?

— Ensuite, vous êtes revenue à Paris après thermidor, et vous avez fait un troisième mariage avec un muscadin, que vous avez abandonné au bout de six mois. N'est-ce pas là un abus du divorce véritablement scandaleux?

— Je vous conseille de juger ainsi. Ensuite?

— Ensuite, n'est-ce pas tout!

— Non, monsieur, ce n'est pas tout, et vous avez oublié le plus beau.

— Je me levai. Je devais être imposante.

— Savez-vous, dis-je, savez-vous où je me suis cachée après le 18 fructidor?

— Non, ma foi, cela, je ne le sais pas.

— Eh bien, connaissez-moi donc : je me suis cachée... (Je me croyaais plus d'audace. Le mot ne voulut pas sortir.)

Je repris, en riant très fort :

— Je me suis cachée, monsieur le maréchal, précisément, où vous avez passé la nuit hier et avant-hier. Nos informations à présent ne laissent plus rien à désirer.

Je pensais l'avoir écrasé. Il se leva. Ah ! qu'il est grand ! Le plus beau des deux, c'était lui. Il marcha sur moi. J'étais comme fascinée et le regardais dans les yeux. Il leva sa large main. Je vis venir le coup et ne fis pas un geste pour l'éviter. Puis je retombai sur ma chaise, muette, sans larmes...

Il m'a battue. Je l'aime.

XVI

SINGULIER SOUPER DE CARNAVAL A VENISE

1809.

Le maréchal, mon époux, souhaitait depuis longtemps visiter la ville de Spalato dont il porte le nom. Il n'eut de liberté qu'en 1809. Nous devions nous embarquer à Trieste. Nous en profitâmes pour faire un séjour en Italie, où le vice-roi nous avait maintes fois invités : Eugène portait au duc une affection toute particulière. Je n'étais pas à mon premier voyage, mais je me réjouissais de celui-ci comme un enfant qui n'a jamais rien vu. Il est vrai que les précédents ne furent point des parties de plaisir sans mélange. Mon début fut l'émigration, ensuite le retour de l'émigration, et puis ma tournée militaire. J'y connus l'amour, qui vaut toutes les commodités. Mais qui vous dit que l'amour ne m'accompagnait pas cette fois encore, et qu'il ne me manquait donc rien?

Je l'avoue, j'étais amoureuse à trente-sept comme à vingt ans, et amoureuse de mon époux. Ah ! c'est trop peu dire, j'avais un culte pour lui. Je lui appartenais depuis trois ans et j'étais encore sans reproche. J'étais la plus vertueuse des femmes comme la plus soumise. Il n'avait plus sujet de me battre ; et néanmoins, il ne s'en privait pas à l'occasion, je crois que c'était par habitude et par tempérament. Au reste les coups arrivaient toujours à propos, lorsque la monotonie de mon bonheur était sur le point d'en atténuer la vive impression. La violence est le ressort de l'amour. Mais au fait cela ne regarde personne. Et s'il me plaît à moi d'être battue?

Ce fut donc un vrai voyage de tourtereaux ; et il n'y eut point de nuage, sauf une querelle que me fit le maréchal depuis Milan jusqu'à Venise. Ah ! cela n'était point justifié, il n'avait rien à me reprocher qu'un peu d'humeur, qui se comprend : son caprice de quitter Milan lui était venu si soudain, il m'avait si précipitamment jetée dans ma calèche, que mes femmes n'avaient pas eu le temps de me chausser. J'avais dû faire toute la route pieds nus, jusqu'à Vérone, où il me permit enfin d'acheter des souliers.

Mais j'allais voir Venise, et cela me consolait. Nous y arrivions en plein carnaval, et y devions loger à l'auberge comme des gens de rien du tout, au lieu d'être reçus en des palais, dont j'avais assez. Une barque nous prit à Mestre ; elle nous laissa au quai des Esclavons.

(A suivre.)

Bulletin Vélocipédique

Nous avons eu le Salon du Cycle du Palais de l'Industrie, qui a obtenu en décembre dernier un succès colossal. La province a donc voulu avoir aussi ses salons : celui de Roubaix, qui vient de fermer ses portes, a démontré victorieusement que la bicyclette était aussi populaire dans le Nord qu'à Paris. Le même triomphe l'attend certainement à Nancy, qui ouvre son salon actuellement.

Il est probable qu'en 1898, le nombre de ces expositions départementales augmentera et que, de décembre à avril, ce sera une succession ininterrompue de « shows », exactement comme en Amérique, où il n'est pas une grande ville qui n'ait le sien.

Ces expositions seront fort utiles au cycliste de province, qui, le plus souvent, n'achète sa machine que sur le conseil d'un agent intéressé et qui, ne pouvant comparer entre les produits des diverses marques, ne peut pas fixer son choix en connaissance de cause.

C'est en effet une question assez délicate que celle d'acheter une machine. Tant qu'on n'a pratiqué que les bicyclettes d'une même marque, on a une tendance à les trouver parfaites; ce n'est que par la comparaison que l'on peut s'apercevoir qu'il y a mieux. Et il faut avoir l'occasion de comparer... Les clichés contenus dans les catalogues que produisent les maisons ne donnent jamais qu'une idée bien vague d'une machine, et ce n'est qu'en l'examinant soigneusement *de visu* que l'on peut se rendre compte des détails de sa construction, de son fini, des qualités et aussi des défauts qu'elle peut avoir. Sur le papier, une bicyclette de douze à quinze louis peut ressembler, à s'y méprendre, à une machine de vingt-cinq à trente louis. Il n'en est pas de même, soyez-en sûr, quand on a les deux bicyclettes côte à côte sous les yeux. Et les expositions ont cela de bon qu'elles mettent en relief la supériorité des produits intéressants, en même temps qu'elles développent l'éducation de l'acheteur en matière de bicyclettes.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Paris. — Imprimerie J. Blanchet, 21, Avenue du Maine.

Nos Bons Concierges

Paroles de Maurice de Marsan.

I

Ils prennent des airs imposants
Car ils se savent tout puissants
Dans leur loge,
Quand ils vous donn't un rensei-
|gnement,
Ils sont persuadés intim'ment,
Qu'ils dérogent,
L'locataire est leur obligé,
Puisqu'ils peuv'nt lui donner congé,
A leur guise,
Ils ne l'font pas, simplement par
Excès d'urbanité d' leur part,
Y a pas moyen qu'on s'formalise.

II

Ils observ't c' qu'on fait et c' qu'on
[dit,
D'leur espionnage ils tir't profit
Sans mystère,
Ils racont'nt à tout vot' quartier
Quels sont vos mœurs et vot' métier,
La fruitière,
L'épicier, l'boucher, l'marchand
[d'vin
Tout l'mond' sait qu'avec vot' cousin
Votre femme,
Vous tromp' pendant qu'vous êtes
| sorti,
Il faut en prendre son parti,
C'qu'ils en font c'est par bonté
| d'âme.

III

Si par malheur vous rentrez tard,
Ils vous laiss'nt sans aucun égard,
A la porte,
Quand enfin, ils tir'nt le cordon,
Et qu'en passant vous dit' vot'nom,
Ils s'emportent.
« Est-ce qu'on rentre à des heures
| comme ça !
« Qu'est-c' que c'est que ces loca-
| tair'là !
Quel scandale ! »
Et si vous l'envoyez au bain,
Dans la matinée du lend'main,
Il port' plainte au nom d'la morale.

IV

Quelquefois ils ont des enfants
Car ils aim'nt après tout, ces gens!
Et leur fille,
S'ils en ont une ordinairement,
Ell' cultive un art d'agrément
En famille;
Elle apprend l'piano, la diction
Pour s'fair' plus tard un' position
A la scène.
A moins qu'ell' ne devienn' tout
| bonn'ment
Pipelett' comm' Madam' sa maman
Ou bien un' grand' demi-mondaine.



7e ANNÉE. — N° 14. Édition de Paris : 5 Centimes 2 AVRIL 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris .... 13 fr. 50
Départements.. 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

REDACTION & ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris.

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS illustré
Trois mois... 1 fr. 50 2 fr. 50
Six mois .... 3 » 5 — »
Un an....... 6 » 10 — »

RETRAITÉS, PAR RENÉ MAIZEROY



En présence du succès obtenu par notre prime du *Gil Blas* quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnique prime, a l'honneur d'aviser ses *abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *fac-simile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian**.

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux ; pour la recevoir par poste, envoyer 50 centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

RETRAITES (1)

A les voir toujours ensemble brinqueballer aux heures de soleil, tantôt le long du port, tantôt sur le cours, tantôt dans le fossé poussiéreux où dans l'ombre odorante des eucalyptus, les joueurs de boules s'attardent jusqu'à la tombée du soir en de querelleuses parties, on les eût pris pour deux du même sang, des frères ou de proches cousins.

Ils avaient un son de voix pareil, rude, cassant, rauque, comme accoutumé à dominer des batteries de tambours, des crépitements de fusillade, à ranimer les conscrits qui flanchent, qui regrettent la glèbe natale et la liberté perdue et aussi de pareils chevrotements, de brusques quintes qui en éraillaient les vibrations, qui les imprégnaient de quelque chose de comique et d'enfantin.

L'un et l'autre portaient l'impériale et ciraient soigneusement les pointes de leurs moustaches. Ils étaient colorés d'identique façon aux pommettes et aux méplats des joues comme ceux qui ont vagué misère contre misère par les routes, des années et des années, recuit leur peau aux coups de soleil, aux cinglées de pluie, aux fumées épaisses de la poudre.

Cependant le capitaine Louiset paraissait mieux conservé, plus d'aplomb, traînait moins de ventre que le capitaine Mousserolle bien qu'il n'y eût entre eux qu'une différence de quelques mois, et en leurs promenades désœuvrées, il avait dû prendre l'habitude de marcher à petits pas, comme lorsqu'on suit la procession ou un enterrement, parce que le camarade boitaillait de la jambe gauche, peignait, le torse penché sur une grosse canne à bec-de-corbin, surtout les jours de pluie.

Et dans la petite ville qui se pelotonne avec une si indolente quiétude en sa ceinture rose et verte de vieux remparts, qui mire ses hautes tours romaines, ses jardins d'orangers, ses toits de tuiles en les gouffres de la mer bleue, jolie, attirante comme un lac de paradis, chacun connaissait ce couple de retraités, les saluait, les traitait ainsi que des notables.

Chacun et les pêcheurs qui étendent leurs longs filets rougeâtres sur le pré des prudhommes et les matelots qui déchargent les tartanes emplies jusqu'au borbage de poteries émaillées, de jarres ventrues, et les marchandes d'oranges et de poissons qui étalent leurs couffins devant soi en une alignée sous les arbres du cours et les soldats qui vont et viennent entre la citadelle plantée au haut d'une colline et le quartier des casernes. Et parce qu'ils étaient tous deux les doyens de la corporation, parce qu'ils avaient servi dans la Garde. possédaient de ces états de services qui valent des papiers de famille, les si nombreux qui coulaient en paix leurs derniers jours à Antibes avec pour unique avoir la maigre aumône de la retraite marquaient à Mousserolle et à Louiset une apparente déférence.

Le capitaine Mousserolle était le troisième fils d'un tonnelier d'Antibes et de sa part d'héritage, il lui restait encore quelques sous et du côté de la Garoupe, une petite bastide avec deux arpents de vigne et des oliviers.

Le capitaine Louiset était Tourangeau et ne se souvenait pas en l'évocation de sa vie militaire d'avoir jamais eu seulement un liard dans sa poche et ses tiroirs, dès qu'apparaissait au calendrier le vingt-cinquième jour du mois.

Comme il s'entendait admirablement avec Mousserolle, comme la Provence lui apparaissait de loin telle qu'un Éden de paresse où l'on n'a pas besoin de bois pour se chauffer, où l'on mange bien et où les femmes avec leurs grands yeux noirs et leurs lèvres rouges sont appétissantes autant que des fruits estivaux, il avait déserté le pays natal et accroché sa vieille guenille usée à celle de son ami.

Ils demeuraient porte à porte dans la rue Sade et quand arrivait la belle saison, gîtaient de compagnie en la bastide, fumant leur pipe à l'ombre des pampres, buvant sec et frais car on ne manquait jamais de descendre les bouteilles dans la citerne et parfois pêchant au boulentin dans les calanques poissonneuses où le flot dort à peine ridé d'ondulations vagues.

C'était le bonheur absolu, d'autant que Louiset courait encore de ci, de là dans les jupes des petites filles, se dégourdissait le cœur à leurs rires, à leur haleine, au frôlement de leur peau fraîche, retrouvait par instants sa vigueur ancienne de beau troupier galant.

Et ce fut une stupeur d'un bout à l'autre de la ville, le soir de juin où l'on apprit par des chuchotements émus de vieux que les deux capitaines s'étaient gravement insultés devant plusieurs témoins, durant une partie de trictrac et qu'ils allaient le lendemain se battre à vingt pas au pistolet.

Oui, à travers cette amitié si ancienne, si profonde, si franche et que scellaient comme d'infrangibles crochets d'acier était passé follement une jalousie d'invalides qui convoitent le même tendron, qui reniflent le même corsage, qui ont perdu la tête devant les dents blanches, devant une taille souple et fine et une nuque qui sent bon la fleur de jeunesse.

Mousserolle avait engagé, pour faire le service à la bastide, une gamine de dix-huit ans qui venait de Nice et était rouée, délurée, coquette comme pas une. Bientôt, Vivette était devenue maîtresse du logis bien plus que servante. Les vieux lui obéissaient, la gardaient presque à table, eussent essuyé sa vaisselle si elle l'avait exigé. Ils se pliaient à ses caprices. Ils ne s'irritaient pas de son indolence, des plats manqués, de leurs habitudes dérangées. Et Mousserolle ayant cru deviner que Nivette lui préférait Louiset, se laissait embrasser par lui dans les coins d'ombre, pelotter la croupe, les hanches et la gorge avec des rires aigüs et prometteurs, — puis certain que quelquefois elle le rejoignait au lit, s'abandonnait jouisseusement à des caresses savantes, — eut presque un coup de haine contre son camarade. Et cela s'accumulait, couvait au fond de son être enfiellé comme un levain pernicieux. Il se taisait. Il ne se dévoilait ni par d'imprudentes paroles, ni par des froncements de visage. Il en jaunissait, et un soir, n'en pouvant plus, au café avec autour d'eux plusieurs retraités, il s'était tout à coup emporté sur un coup douteux, lui avait craché en pleine figure les gros mots qu'un homme d'honneur ne peut accepter.

Le lendemain, suivis d'un docteur et des quatre témoins, les deux capitaines arrivèrent ponctuellement à l'heure convenue dans le procès-verbal, en une ande pierreuse, coupée de buissons, que la mer entoure ainsi qu'une immense draperie bleue.

Ils étaient sanglés dans leurs redingotes des grands jours avec à la boutonnière le ruban des légionnaires. Très pâles comme s'ils avaient mal dormi et l'air d'avoir en quelques heures vieilli de vingt années.

Mousserolle boitait plus bas que de coutume. Louiset s'incurvait ainsi que sous une lourde charge.

Dans le ciel planait des mouettes.

Ils se placèrent en face l'un de l'autre. Et, avec de l'incertitude dans la voix, comme malgré lui, le commandant Riboulet commanda le feu. Et tandis que Mousserolle le manquait, les doigts tremblants, retenant mal la crosse du pistolet, Louiset tira en l'air.

Alors, l'honneur satisfait, comme affolés, ils roulèrent l'un vers l'autre, s'étreignirent en une accolade convulsive. Des sanglots gonflaient leurs poitrines haletantes. Ils riaient et ils pleuraient. Et Mousserolle répétait d'une voix heureuse : « Ah ! vieux cochon ! Si c'est permis à ton âge ! » tandis que Louiset grommelait dans ses moustaches trempées de larmes : « Nom de Dieu d'idiot ! nom de Dieu ! »

Maintenant, ils ont repris leurs habitudes comme si rien d'anormal ne s'était écoulé dans leur jumelle et placide fin d'existence et sentant qu'ils ne pouvaient plus s'en passer ni l'un ni l'autre, les vieux ont gardé la petite bonne à leur service.

Mais quand il descend vers la cuisine ou la lingerie, se méfiant de tomber sur quelque enlacement douteux, de surprendre quelque baiser fourrageur, Mousserolle tousse bruyamment, tape de la canne à grands coups les briques sonores qui dallent l'escalier.

Et parfois, tandis qu'ils sirotent leur mazagran à lentes gorgées, le capitaine bougonne :

— Ah ! sacré Louiset, quelle chance tu as de ne pas boiter !

RENÉ MAIZEROY.

(1) *Pourquoi aimer*, 1 vol. Ollendorff.

LES POETES DE L'AMOUR

AU CRÉPUSCULE

Allons, ô ma sœur, vers les calmes bergeries
Où les brebis grises bêlent leur appel agneaux
Sous ce crépuscule d'orage qui soudain s'irradie
De la forêt couveuse de ruisseaux et d'oiseaux.

Le sentier nous mène parmi les pâquerettes
Au bord de la rivière dont le fuyant silence
N'est troublé que du saut subit des ablettes
Et du rythme des rames qu'on balance en cadence.

Dans la pluie sanglotante de toute cette journée
Nous nous sommes consolés par l'espoir du soleil
Victoire ! Le soir venu et les cloches sonnées,
Le vent secoue les gouttes qui tremblent encore aux treilles

Notre maison est lointaine où tu pleurais d'ennui
Et je lisais les livres qu'ont laissés tant de morts ;
Morts nous-mêmes, semblait-il, nous ne sûmes aujourd'hui
Nous dire que des mots d'oubli et de remords.

Mais puisque ce crépuscule est propice à l'amour
Qui pleure l'heure ravie aux baisers et au rêve,
Donne-moi tes clairs yeux où meurt déjà le jour
Comme dans un double miroir s'éteint l'éclair d'un glaive.

Sois douce comme une qui se souvient du bonheur,
Je serai lent comme un qui s'attarde à l'église,
Et nous sentirons des astres éclore dans nos cœurs
Aux tintements de l'Angelus qui agonise.

La rivière fuit plus vite sous de légères brumes,
L'on n'entend plus l'eau battre qui dégoutte des rames.
Et déjà le rossignol s'égosille sous la lune
A chanter le règne du mystère et des âmes.

Les brebis grises, là-bas, ont cessé de bêler
A cette heure équivoque de la mort et de la vie,
Et si nous sommes si tristes, c'est d'avoir peur d'aimer,
En allant, ô ma sœur, vers les calmes bergeries.

STUART MERRILL

(*Mercure de France*)

Colloque sentimental (1)

Du coin de la fenêtre, où elle s'alanguissait si pâle dans la tiédeur embaumée des coussins, elle le suivait obstinément des yeux, de ses yeux aux paupières flétries et dont la profonde éraillure, tels des coups de griffes aux coins des tempes, proclamait ce jour-là plus cruellement que jamais l'indéniable différence d'âge qui les séparait tous deux, elle usée, moribonde et vieillie, lui, encore jeune, robuste et carrant dans une jaquette irréprochable un torse vigoureux de mâle encore avide de vivre et de jouir.

Jeune encore, certes, mais touché par la vie, l'homme dont la promenade silencieuse, le front buté vers le tapis de haute laine, les mains fébriles croisées derrière le dos, emplissait cette chambre de malade d'un inquiet va-et-vient de fauve en cage ;

(1) *Baveurs d'âmes*, 1 vol., Fasquelle, éditeur.

certes, oui, déjà touché par la vie, car les cheveux châtains et drus s'éclaircissaient déjà vers les tempes, striés par places de minces fils d'argent, et sous la moustache d'un blond roux, embroussaillée et triomphante, la bouche aux coins tirés trahissait, elle aussi, l'amertume d'exister. Visiblement obsédé, il arpentait à grands pas rageurs cette haute et claire chambre aux aspects de boudoir avec ses panneaux de moires blémissantes, encadrées de délicates boiseries que coupaient çà et là savemment alternées, d'étroites glaces oblongues enguirlandées de fleurs et de fins attributs de style Pompadour ; et c'est cette visible obsession, ce réel chagrin trahi par la crispation du sourire et l'inquiétude de ces allées et venues, que surveillaient avec des yeux de fièvre, deux yeux agrandis où semblait s'être réfugiée toute la vie de son corps souffrant, la malade étendue auprès de la fenêtre, au fond d'nn grand fauteuil encombré de coussins et de peaux d'ours blancs.

Du dehors, dans les glaces sans tain des croisées, le jardin du petit hôtel s'encadrait, tout jaune de la rouille des marronniers et de la floraison des helléniums, d'une mélancolie d'adieu, malgré la pourpre vive des dahlias simples et des bégonias doubles, sous la morne jonchée des feuilles de platanes pleuvant sur les pelouses.

Oh ! la tristesse de ce jardin parisien d'octobre se délabrant lentement vis-à-vis de l'agonie de cette femme au visage passionné et crispé, au regard dévorant, à la pâleur de morte ! Mais combien plus triste encore le silence hostile gardé par ces deux êtres de luxe et d'élégance en cette somptueuse chambre de poitrinaire, où la nuance adoucie des tentures le contournement raffiné des meubles et jusqu'au parfum musqué du lilas blanc s'entassant là pour étouffer de tenaces relents d'éther et de phénol, semblaient vouloir faire une apothéose à la mort.

Une liaison pourtant célèbre dans le monde des lettres et du théâtre et dont le retentissement avait pendant quinze années, amusé la badauderie de Paris, cet homme et cette femme aujourd'hui muets et refermés sur eux-mêmes dans ce quasi menaçant tête-à-tête ; elle, tragédienne acclamée, aujourd'hui brûlée aux flammes de toutes les passions et de toutes les fantaisies comme aux feux de toutes les rampes, s'était, il y a quinze ans; en pleine maturité de beauté et de succès, toquée du beau poète à longue chevelure souple, au contralto vibrant qu'il était alors, lui, grand homme inconnu frais débarqué de sa province et de la veille échoué à Paris pour y tenter fortune, riche de vingt-cinq ans et de ses jeunes illusions. Sur la foi de ses larges épaules et de l'eau profonde de ses yeux bleus frangés de cils noirs, elle avait aimé à la fois en lui, l homme et le poète, s'était enthousiasmée dans sa loge sur la rondeur massive de son cou et dans l'alcove sur le lyrisme de ses vers. De Morfels arrivait à Paris avec un drame en vers en trois actes qu'il destinait à Duquesnel. Dinah avait lu la pièce, ou l'avait plutôt écouté lire, s'était emballée sur le rôle, l'avait imposée à son directeur et, se donnant cette fois toute comme jamais elle ne l'avait fait encore, jouant avec sa chair, ses nerfs et son cœur, avait consacré le drame et fait, du jour au lendemain, dans Paris, quelqu'un de ce passant apprécié dans son lit la veille.

Comment ce caprice de Dinah Monteuil, la fantasque des fantasques, était-il dégénéré chez l'actrice en passion ulcérée et profonde ? Lors de cette rencontre, dont elle devait mourir, Dinah entrait dans sa quarantième année, l'âge où la femme avertie par les regards moins désirants des hommes sent flamber en elle une d'autant plus inapaisable ardeur qu'elle en connaît la durée éphémère. Comme la phtisique dont les instants sont comptés, elle apporte dans tout, en amour surtout, une fébrile hâte de sentir et de jouir, et puis c'est un châtiment de courtisanes de ne connaître la tendresse amoureuse que tard dans la vie et d'adorer à quarante ans, avec des dévouements et des délicatesses presque maternelles, de beaux gars indifférents, qui les trompent avec leurs filles de chambre et renouvellent ainsi l'éternelle et sanglante trahison des sexes vis-à-vis l'un de l'autre, l'éternelle agonie d'une âme par une âme qu'on appelle l'amour.

Telle qu'elle était oujourd'hui, étendue dans son long peignoir de peluche blanche et roulée dans ses peaux d'ours blancs, sa tête d'une pâleur d'ivoire appuyée sur le satin mauve des coussins, telle qu'elle était, mourante et de la tuberculose et d'une affection cancéreuse dans le ventre, la gloire et la fortune de son amant si préoccupé d'on ne sait de quoi auprès d'elle n'en était pas moins son œuvre et son chef-d'œuvre : œuvre de quinze ans de luttes et d'intrigues à laquelle elle s'était attelée corps et âme, mettant en jeu toutes les influences, courant les journaux et les théâtres, tour à tour implorante et coquette auprès de leurs directeurs, réveillant chez ceux-ci d'anciens souvenirs d'alcôve, faisant miroiter chez les autres, d'illusoires affaires de réclames et d'argent, et cela pour imposer, pendant quinze années, sur toutes les scènes du boulevard ses drames à lui, le bien-aimé, le favori. Drames exaltés d'ailleurs, et débordant d'âme et de vie intense, et dont la malignité parisienne accusait l'actrice de répéter les personnages dans l'intimité d'orageux tête-à-tête avant de les vivre, et Dieu sait avec quelle frénésie de nerfs et de passion ! devant le public amusé des premières et la grosse foule des centièmes intéressée aux racontars.

Car il la trompait, et c'était de cela qu'elle mourait bien plus encore que de sa santé de cabotine compromise presque dès l'enfance et depuis usée dans tant d'aventures et irréparablement surmenée et détruite. Il la trompait et cela, presque à dater des premiers jours, avec la première venue, des figurantes prises derrière un portant de théâtre, dans l'empuantissement des coulisses; puis, la réputation venant à Morfels, avec des camarades à elles, des petites acteuses sans grâce et sans talent, mais ayant pour elles leur jeunesse, toutes ravies, la figurante comme l'acteuse, de chiper l'amant à Madame, à la grande qui touchait des feux de cinquante louis par soir, quand elles avaient à payer, elles, des cinquante francs d'amende sur des mensualités de cent cinquante. Enfin, avec les succès consacrés de ses pièces, des intrigues mondaines et même de haute galanterie s'étaient nouées dans la vie de Morfels ; pour la plupart, des folles, des vicieuses et des oisives, curieuses de savoir quel goût avait le bonheur de la Monteuil et pas fâchées, les malfaisantes créatures, de troubler un peu de ce bonheur; et lui, enchanté dans sa vanité d'homme et d'auteur de ce bruissement autour de lui de noms cotés et d'étoffes rares, avait accepté tous les rendez-vous, toutes les provocations, impertinentes ou galantes, s'était rendu à tous les appels, trompant effrontément sa maîtresse pour des femmes qui, certes, ne la valaient pas, la copiaient à la ville comme au théâtre, maladroitement, bêtement, plus fanées, plus fardées qu'elle encore et qui n'offraient même pas l'attrait de la jeunesse à ses sens fatigués de viveur.

Alors, elle l'avait marié de sa main à une fiancée par elle choisie dans le milieu le plus cossu, le plus rangé, le plus bourgeois, le plus offrant de garanties elle espérait le garder par là, mais de Morfels, maintenant lancé dans le tourbillon des bonnes fortunes, classé homme à aventures, avait trompé tout simplement sa femme, comme il trompait son vieux collage, piétinant maintenant, deux âmes au lieu d'une, brisant tranquillement deux existences avec ses coups de tête, de sens ou de cœur.

« De cœur, cœur de fille, et plus fille que moi encore, à croire que c'est moi l'honnête homme et la courtisane, comme il arrivait parfois de dire à la Monteuil dans les moments de lassitude et de rancœur ; et elle pardonnait toujours, la vieille maîtresse endolorie, acceptant tout plutôt que de se passer de ses visites, ne pouvant même en admettre l'idée, attachée à cet homme comme par une sorte d'envoûtement, résignée à toutes les souffrances qui lui venaient de lui, et paraissant l'en aimer davantage, l'aimant au point d'être heureuse d'en souffrir. Cependant, ce jour-là, comme une fièvre de joie, de secrète revanche, flambait dans le regard attristé de l'actrice, il y avait un sourire dans les yeux dont elle suivait la promenade inquiète de son amant, silencieux et sombre, le front buté vers le tapis ; tout à coup elle s'étirait sous ses fourrures blanches, ses longues mains de cire, portaient à son visage une gerbe d'anémones du Japon, posées sur ses genoux. « Vous souffrez, mon ami », sa voix rauque, un peu lasse, venait de rompre le silence.

— « Mais non, je vous assure, répondait l'homme sans interrompre sa rageuse promenade, c'est vous qui rêvez, comme toujours. » A quoi la malade étouffant un bâillement : « Il y a longtemps que je ne rêve plus », et à un haussement d'épaules de son amant : « Savez-vous qu'il y a des jours où je crois qu'il y a un Dieu ? Et comme il s'était arrêté brusquement : « Venez ici, Raoul », commandait la malade, et de Morfels ayant obéi : « Savez-vous pourquoi je crois aujourd'hui en Dieu ? insistait-elle en le regardant ardemment jusqu'à l'âme, à cause de ceci. » Et son index à l'ongle déjà bleuâtre touchait le poète à la place du cœur. « Elle t'a lâché hein ? et tu souffres à ton tour pouvre ami ? Et comme l'homme, le visage empourpré, balbutiait une défaite : « A quoi bon t'excuser ? reprenait la voix rauque, ne suis-je pas au courant de toutes tes folies ? Ah ! j'ai beau ne pas sortir, n'ai-je point de bonnes amies pour venir me voir et me faire expier un peu mon succès... mes anciens succès... en m'épinglant des nouvelles sur le cœur ? Bah ! j'y suis faite. Alors elle t'a lâché, cette petite Roncerolle pour qui depuis trois mois, tu hypothèques ton hôtel, et cela pour un cabot, un horrible cabot du théâtre Montparnasse, presqu'un figurant... un beau garçon comme toi lâché, elle t'a lâche après t'avoir trompé deux mois, et c'est pour cela que tu rôdes ici et là avec ces mains nerveuses et ce visage d'assassin, sans pouvoir tenir en place. Encore un peu, tu pleurerais. Avoue que cela fait mal ? As-tu songé parfois au mal que tu m'as fait ? Pour un cabot de Montparnasse ! et elle appuyait savamment sur les mots. Et pas même bien de sa personne, m'a-t-on dit, mais il a vingt-trois ans et tu en as quarante. Comme le présent venge le passé, mon pauvre ami, voilà que tu vieillis à ton tour ».

Et à son tour il frissonnait tout pâle, avec l'humidité montante de deux larmes prêtes à jaillir de ses yeux ; à cette vue, le regard de la Monteuil se brouillait, sa voix s'altérait et, avec un geste de pitié suprême, s'emparant des mains de Morfels : « Pauvre garçon, murmurait-elle d'une voix caressante, cela va commencer aussi pour toi et tu vas le connaître, l'atroce et long supplice d'aimer sans être aimé. Encore cinq ans, dix ans, et il faudra bien que tu te rendes à l'évidence. Oh ! vieillir, quelle cruauté, lire dans les yeux d'autrui la pitié, le dévouement, plus jamais le désir... » Instinctivement, l'homme avait ployé le genou, et, le cœur tout à coup fondu dans un attendrissement bête, il sanglotait comme un enfant, la tête enfouie entre les genoux de cette agonisante, et elle, comme en rêve, continuait son soliloque, tout en promenant ses mains pales dans les cheveux de son ami. « N'être plus aimée, dire que c'est de cela que je meurs et que c'est de cela que tu mourras aussi ! Car je te connais, mon pauvre enfant, toi l'adoré, le fêté des foules et des femmes, toi non plus tu ne pourras pas t'y faire. On se résigne à mourir, mais à cela non pas. Car cela c'est n'exister plus. » Et tout à coup avec des inflexions de théâtre dans la voix : « Comme ces beaux cheveux, que j'ai connus si souples et si bruns, sont devenus raides au toucher ! n'est-ce pas qu'ils blanchissent, et malgré ta moustache j'ai bien vu tout-à-l'heure, à droite, une dent qui bleuit. Ça, c'est le commencement; mais tu portes encore beau et tu en as encore pour dix ans, je t'assure, ne pleures pas, mon chéri ! » Et comme l'homme prostré dans la peluche et les fourrures étouffait toujours de sourds sanglots martelés on eût dit sur l'enclume du cœur : « D'autres t'aimeront encore, toi, tu en aimeras d'autres aussi ; moi, il y a longtemps que je suis une morte. C'est sur moi que je pleure en pleurant sur vous autres, pardonne-moi cela, pardonne-moi d'attrister tes quarante ans, Raoul, il y a si longtemps que je souffre. J'ai voulu vivre mon chagrin en toi, faire un peu passer en toi de ma vieille âme. J'ai eu tort, je le sais, Raoul, ne sois plus triste. C'était moi-même que je regrettais ; ton chagrin, c'est le mien, c'était pour rire, console-toi, m'ami. »

JEAN LORRAIN

L'EXEMPLE (1)

Il alla vers elle, s'inclina et dit :

— Voilà plusieurs jours, madame, que mon garçon joue avec mademoiselle votre fille, dans ce square; les parents n'auraient-ils pas le droit de causer ensemble ?

L'heureuse tournure de cette phrase impressionna Berthe. Elle répliqua :

— Je n'y vois pas d'inconvénient, monsieur.

Edouard s'assit. Quelques groupes peuplaient le jardin. Des passants le traversaient. Autour d'une pelouse, les deux enfants se mirent à courir. Le père et la mère les suivaient des yeux. Ils cherchaient par quels mots entamer la conversation, mais ils ne trouvaient rien, et ils étaient fort embarrassés.

Enfin il articula :

(1) *Les Heures de mystère*. Ollendorff, éditeur.



— Votre fille est bien charmante. Comment s'appelle-t-elle?

Berthe répondit :

— Juliette.

— Et mon garçon, Paul, reprit-il.

Ils applaudirent à ces noms, puis gardèrent un long silence. Cela devint si gênant qu'Edouard éprouva soudain le besoin impérieux de parler. Et il expliqua sa vie :

— Je suis professeur...

— Ah! fit-elle, je m'en doutais !

— ... professeur d'écriture, continua-t-il, ma femme est couturière, je donne mes leçons le matin, et l'après-midi je me charge de l'enfant.

Elle riposta par une même expansion :

— Moi, mon mari est comptable. Nous ne sommes pas riches, je n'ai pas de bonne, et il faut encore que je sorte la petite.

Ils se regardèrent. Ils avaient tous deux une figure triste et un aspect convenable. Se connaissant, ils n'eurent plus rien à se dire.

Le lendemain les ramena, et les jours suivants également. Ils s'asseyaient l'un près de l'autre, et comme ils étaient timides et peu loquaces, ils prononçaient de rares paroles.

D'ailleurs, les deux enfants les occupaient beaucoup. Les petits s'entendaient à merveille. Très vite las des jeux bruyants, ils se promenaient dans les allées les plus désertes. La séparation quotidienne les affectait vivement. Chez eux ils ne pensaient qu'au plaisir de se revoir. Et dès l'arrivée au jardin, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

Cette sympathie influa sur le père et la mère. Eux aussi se retrouvaient avec satisfaction. Ils n'en causaient pas davantage, mais ces heures de rapprochement leur paraissaient douces et bien remplies.

Paul et Juliette cependant fuyaient les camarades de leur âge. Les bras enlacés, ils marchaient à pas menus, comme des grandes personnes qui s'entretiennent de choses graves. Et en effet ils se confiaient leur existence, leurs punitions, leurs études, les aventures de leur passé, les joies qu'ils attendaient de l'avenir. Chacun prenait sa part des peines de l'autre et l'exhortait à la résignation.

— Sont-ils adorables! s'écriait Edouard.

— Oui, délicieux, mais que diable peuvent-ils avoir à se raconter ?

Curieux de le savoir, ils défendirent à leurs enfants, sous un prétexte quelconque, de s'éloigner d'eux, Les enfants obéirent. Que leur importait! A voix plus basse, ils continuèrent de chuchoter leurs confidences. Edouard et Berthe surprirent quelques mots. Ils en furent tout troublés. Le spectacle de cette intimité resserra la leur. Alors l'âme rechauffée, le ton ému, ils se communiquèrent, à leur tour, les secrets de leur vie.

Secrets bien simples! l'un déplora l'humeur querelleuse de sa femme, l'autre exposa ses désillusions sur la valeur de son mari. Les aveux lâchés, ils les recommencèrent et les compliquèrent de détails, d'anecdotes, de preuves, sans se prêter d'ailleurs la moindre attention. Et les deux groupes, l'un en face de l'autre, indifférents à toute chose étrangère, mystérieux et affairés, le visage alternativement craintif, sombre, illuminé, rêveur, semblaient ourdir d'interminables complots.

Chez Paul et chez Juliette, l'entente ne tarda pas à se manifester par des attitudes abandonnées. Les mains se cherchaient. Les yeux se mêlaient aux yeux, débordants d'une affection naïve. Si l'un manquait au rendez-vous, l'autre pleurait.

— Ne croirait-on pas qu'ils s'aiment ? dit un jour Machy.

— Oh! l'amour!... soupira Berthe.

Ces deux syllabes les bouleversèrent. Elles représentaient tout un monde inconnu, un monde de sensations et de voluptés incomparables, un monde dont l'accès jusqu'ici leur était interdit. Ils eurent l'espoir inconscient d'y pénétrer. Mais comment ? Quel charme ouvre les portes du temple ?

Instinctivement ils imitèrent leurs enfants. Edouard prit les poses galantes de son fils. Comme lui il se penchait sur sa voisine, il mendiait son regard, il lui parlait à l'oreille et la caressait de son souffle. Berthe, comme sa fille, se renversait en des postures coquettes, se détirait, faisait à son compagnon l'aumône d'une œillade, et ricanait d'un

rire pervers et irritant. Leurs mains aussi se frôlaient. Et ils tâchaient de donner à leurs yeux des expressions tendres.

Seulement, ils ignoraient les mots qu'il faut prononcer en ces circonstances. Leur cœur n'aurait pu les leur dicter. Et tout en mimant les gestes de ceux qui s'aiment, ils s'entretenaient de leurs querelles de ménage, ils discutaient sur la cuisine, sur le prix du charbon, du beurre et de la viande.

Un jour s'étant approchés de Paul et de Juliette, ils les entendirent causer. Et Paul disait :

— Vois-tu, Juliette, tu es ma femme, tu es ma femme comme papa et maman pour toute notre vie, tu habiteras avec moi et je travaillerai beaucoup.

Et Juliette répondait :

— Oui, je te le promets, Paul, on aurait beau me forcer, c'est toi que j'épouserai, j'ai une cousine comme ça qui a attendu à partir de huit ans.

Edouard et Berthe se regardèrent. Un trouble infini les envahissait comme s'ils eussent eux-mêmes échangés ces serments. Ce fut leur déclaration d'amour que les petits avaient murmurés pour eux. Ils baissèrent la tête et se turent.

Les journées suivantes, leur liaison se fortifia. Maintenant Paul et Juliette, enfreignant la consigne, se réfugiaient dans les allées solitaires. Et les parents se croyaient seuls, eux aussi, séparés du monde, libres de tout devoir et de toute entrave.

Et très naturellement, sans émotion presque, une après-midi, ils chargèrent le gardien de surveiller les enfants et ils coururent vers un hôtel meublé.

L'étreinte fut monotone. Ils éprouvèrent une grande déception.

On se retrouva le lendemain. Berthe, la voix brisée, les joues pâles, gémit :

— Ce que nous avons fait est abominable. Il ne faut plus nous voir.

Edouard accepta l'arrêt sans protester. Il paraissait horriblement triste. A la fin il balbutia ;

— Ce n'est pas notre faute... nous sommes d'honnêtes gens... nous ne pensions pas à mal... mais l'exemple des enfants nous a détraqués... c'est leur faute à eux. Ils nous ont appris ce que leur instinct leur apprenait, et que nous ne savions pas, nous... Et puis, nous avons voulu tout savoir... C'est bien leur faute, voyez-vous... c'est bien leur faute.

MAURICE LEBLANC

PEPITA

— Mademoiselle Combet, demanda le régisseur général au moment ou la jeune artiste arrivait au théâtre, avez-vous consulté le tableau de service ?

— Non... J'arrive.

— On n'a pas eu le temps de vous prévenir plus tôt. Mais c'est vous, ce soir, qui chantez, au 2e acte de la Revue, le rondeau de Pepita.

— Eh bien ? Et Pepita ?

— Elle a résilié, ce soir, à six heures.

— Comment, résilié ? Mais hier soir encore, elle a joué, et elle ne m'a parlé de rien.

— C'est que, sans doute, depuis hier soir, il s'est passé beaucoup de choses, fit le régisseur en souriant.

Louise Combet monta dans sa loge en maugréant contre cette corvée inattendue.

— Ah ! zut ! C'est assommant. Mais qu'est-ce qui l'a prise, de plaquer comme ça la Revue, brusquement et sans avertir.

Sur sa table de toilette, elle trouva un billet qu'elle

« Ma chère Louise,

« Je suis bien fâchée de te causer l'ennui de reprendre mon rôle, mais si tu savais ce qui m'arrive... tu comprendrais que je ne puis continuer à jouer... Tu as fini à dix heures trois quarts ; je t'attends, à onze heures, au café du théâtre. Je te raconterai tout.

« Je t'embrasse et te remercie.

« PEPITA. »

— Diable ! ça doit être grave ? pensa Louise Combet ; nous verrons cela.

Elle s'habilla rapidement, se fit donner, au piano, une répétition par le chef d'orchestre, entre le un et le deux, s'acquitta bravement de sa tâche et, à onze heures, elle était au rendez-vous.

— Eh bien ! ça a marché ? demanda Pepita.

— Oui, aussi bien que possible... Mais alors, tu n'es plus de la maison ?

— Non, ma fille, te je quitte complètement le théâtre. J'ai mieux à faire. Je deviens pot-au-feu.

— Tiens ! Mais c'est vrai... observa Louise Combet, tu n'es pas habillée comme d'habitude... Te voilà en petite bourgeoise... Et puis, tu as encore les yeux rouges... tu as pleuré ?

— Dame ! On ne perd pas toutes ses illusions en un jour, sans en éprouver du chagrin... Mais moi, je ne me frappe pas... ni je ne m'endors pas... Je me suis mangé les sangs depuis hier, Mais c'est fini maintenant et on va voir !

— Mais, enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, fit enfin Pepita, dont la voix s'étrangla, il y a que Paul me trompe... qu'il me trompe depuis plus d'un an et que je ne m'en doutais pas !

Louise Combet réprima un sourire discret.

— C'est ça ! c'est bien ça ! Tu le savais. Tout le monde le savait et rigolait de ma bêtise ! Il n'y avait que moi qui ne me doutais de rien ! C'est toujours comme ça ! Ah ! c'est du propre...

— Enfin, explique-moi...

— Oui, je vais tout te dire, depuis le commencement... Tu sais comment j'ai épousé Paul, n'est-ce pas ? Moi, je débutais... lui, il jouait déjà les premiers comiques ? Et tu sais avec quel succès !... Mon Paul, dans ce temps-là, passait déjà pour un paillasson et toutes les bonnes femmes raffolaient de lui ! Il n'y avait que moi qui ne lui faisais pas d'avances... Ça l'a piqué, c'est lui qui m'a fait la cour... Je n'attendais que ça, mais je lui ai tenu la dragée haute... Je n'ai cédé que le jour où il a consenti à me conduire devant le maire !... Et pourtant, Dieu sait si je l'aimais !... Et alors, j'ai fait mes conditions... Epouser... bien... mais ce que je voulais avant tout, c'était de la fidélité !, Il m'a juré ce que j'ai voulu ! Et moi, bête que je suis je l'ai cru sur parole ! J'aurais pourtant dû me méfier !... Les cabots, ça a tellement l'habitude de mentir sur scène que ça ne leur coûte rien de mentir à la ville... Pourtant, je lui dois cette justice, dans les commencements, il a été parfait... Il était sûr de moi et par conséquent pas jaloux... Je continuais pourtant à rigoler, à faire la folle, mais sans jamais dépasser les bornes permises... Je croyais bonnement que, lui, jouant de son côté à un autre théâtre, c'était la même chose... Tous les soirs, je lui revenais gaie, et bonne enfant... et amoureuse !... S'il me disait qu'il était fatigué, je pensais :

— C'est son rôle qui est écrasant ! et je n'insistais pas ! Je t'en fiche !.., Ah ! il faut l'avouer, j'étais bien tourte !... De temps en temps, il rentrait à des cinq heures du matin, il me racontait qu'il avait soupé avec un auteur, avec des amis....., Je gobais tout ça ! jamais je n'ai pensé à mal... pas une minute !... Et quand on pense que j'ai la réputation d'être une roublarde...

Pepita s'interrompit un instant, suffoquée par l'indignation.



— Remarque bien qu'un queue par-ci, par-là... je la lui aurais pardonnée... mais c'est bien plus grave... Voilà un an, ma chère, qu'il a un collage !.. Un collage, entends-tu ? Et je ne m'en doutais ! C'est trop bête !

— Vrai ? demanda Louise, tu n'as su cela que ce matin ?

— Ce matin seulement... Tu sais avec qui, alors?... Avec Annette, une petite fille à qui tu donnerais le bon Dieu sans confession !.., Seize ans, un air de Sainte-Nitouche... Et, ma foi, je ne vois guère ce qu'elle peut avoir de plaisant... C'était la sœur d'une amie à moi. Chez nous, elle était chez elle... Une camarade, une copine !... quoi !... Non ! jamais, jamais de la vie, je ne me serais douté de ça !... Ah ! la petite peste !... Mais elle l'a payé, tu vas voir... Je me souviens pourtant, qu'une fois, j'avais eu des soupçons, et j'avais filé mon Paul, à la sortie du théâtre... Je l'avais vu, entrre dans une brasserie et s'asseoir à la table d'une dame, dont je ne pouvais pas distinguer les traits à travers le vitrage.

— J'étais entrée... C'était Annette!... J'avais eu un soupir de soulagement, car Paul, voyant mon effarement, m'avait dit d'un ton très naturel :

– C'est bien fait pour toi ! Fallait pas avoir de mauvaises pensées... Tu vois bien... Y a pas de danger... Je suis avec Annette !

C'est moi qui lui ai fait des excuses. Comment trouves-tu ça?...

— Mais enfin, demanda Louise, comment as-tu appris?...

— Voilà ! Tu sais, Lantérac, le petit jeune premier ?... Voilà un tas de temps qu'il tourne autour de moi... Il peut se fouiller, naturellement, mais, moi, ça m'amusait de le faire poser... Hier, il me dit :

— Enfin ! venez toujours prendre un bock avec moi, chez Zimmer, avant de rentrer...

J'accepte... Nous causons, il devient pressant, et je suis obligée de lui dire :

— Mais, mon cher, je suis mariée, et j'aime mon mari.

— Oh ! lui ! réplique-t-il, il se fiche pas mal de vous. Je l'ai vu à l'apéritif... Il n'était pas seul... et j'ai compris, à sa conversation, qu'il ne rentrerait pas cette nuit... Alors, venez, vous ne risquez rien !

J'ai vu le moment, ma chère, où je lui flanquais mon bock à la figure.

— Paul ! me tromper ! Et avec qui?

— Oh ! vous le savez bien ! V'là assez longtemps que ça dure ! Faites donc pas l'innocente !

— Avec qui ?

— Avec Annette, pardi !

Ma chère, je n'en ai pas entendu plus long ! Je suis rentrée chez moi, en coup de vent !... Paul n'était pas là !... Deux heures ! trois heures ! quatre heures ! cinq heures ! Personne ! Je ne vivais plus. A sept heures du matin, j'étais levée, habillée... Il pleuvait... Je prends mon parapluie, et je cavale chez Annette... Je sonne,.. C'est Paul qui vient m'ouvrir, en pantalon... Ma pauvre vieille, ça été une tuerie !... Mon parapluie ?... en mille morceaux, sur la tête de cette petite saloperie, qui était encore couchée... Et j'ai ramené Paul par l'oreille... Ah ! il n'en menait pas large ! Aujourd'hui, je l'ai conduit à sa répétition... puis, je suis venue ici... j'ai expliqué tout à mon directeur... A l'avenir, j'aurai assez à faire à surveiller Paul, je ne peux plus jouer.. Il a compris, car il est intelligent et il m'a résiliée... Ma fille, conclut Pepita, si jamais tu deviens amoureuse, tâche que ce ne soit pas d'un cabot... et surtout d'un comique... Les cabots, c'est une sale race... Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en se levant.

— Oui, mais où vas-tu ?

— Minuit va sonner ! fit Pepita, en consultant la pendule, je vais chercher Paul à la sortie ; je ne le lâche que pendant qu'il joue... Et, à partir de ce soir, faudra qu'il répare tout... et je te jure que je vais, à l'avenir, lui ôter l'envie... et le moyen de recommencer...

– Il ne va pas s'embêter ? fit Louise Combet, en éclatant de rire.

– L'aile cassée tous les matins.,. Puisqu'il n'y a que comme ça qu'on peut le tenir !... je suis sa femme... tant pis pour lui !

OSCAR METENIER

Pièce à dire

Litanies Printanières

Le Printemps, ce gai parfumeur
Qui ressuscite, vit et meurt,
Et reparaît et recommence,
Jaloux de l'approchant Eté,
Pour te plaire s'est apprêté,
Viens lui siffler notre romance.

Il a sorti ses sauvageons,
Ses fleurs d'amandier, ses bourgeons,
Ses magnolias, ses cytises,
Son veston bleu, son chapeau clair,
Soyons heureux, ayons-en l'air,
Disons et faisons des bêtises !

Car tous les bosquets qu'il a mis
Ne sont que des chambres d'amis
Avec un lit de mousse verte;
En ton honneur et mon honneur,
Allons nous coucher, quel bonheur !
Nous laisserons la porte ouverte.

Ma perle, mon serment d'amour,
Ma belle nuit, mon plus beau jour,
Mon oiseaux rare, ma sirène
Mon loup, mon chien, mon chat, mon rat,
Ma poule d'or, et cætera,
Ma reine, ma reine, ma reine.

J'ai peur de toi, je te le dis,
Ma madone, mon paradis,
Mon hirondelle, ma rosée,
Ma maîtresse aux jolis bras blancs
Tes yeux sont tellement troublants
Que je ne t'ai pas épousée.

Mais j'en dépends quand même, hélas !
Ma rose rouge, mon lilas,
Ma dame de cœur,... je t'invite
A passer un jour de printemps
A Ville-d'Avray-les-Etangs,
Viens vite, viens vite, viens vite !

MAURICE VAUCAIRE

LE SYSTÈME DE BOULE (1)

L'homme que nous venions voir juger n'était pas de la première fraîcheur.

Ses cheveux jaunâtres tombaient en mèches flasques sur son front bas, ses pommettes saillaient comme les épaules d'un vieux cheval d'omnibus et ses oreilles étaient si minces qu'elles semblaient avoir été dessséchées au four.

Il était vêtu sans recherche : chemise de flanelle bleue, cravate rouge, veste de zingueur. Son pantalon à carreaux affectait la forme dite « à pied d'éléphant » — et l'on apercevait, entre ledit pantalon et la frontière de sa veste, la pourpre un peu terne d'une ceinture de terrassier.

Pourtant, cet homme, ou, si vous aimez mieux, cet individu n'appartenait ni à l'une ni à l'autre de ces corporations. Il n'était ni plombier, ni chemineau, et encore moins cornac — en dépit de ses jambes coniques.

C'était ce qu'on est convenu d'appeler, en style judiciaire, « un simple rôdeur de barrières ».

(1) *Le Chapeau sur l'oreille*. Flammarion, éditeur.

Si vous me demandez pourquoi il était là, je vous dirai qu'il était accusé d'avoir occis une dame d'un certain âge (quatre-vingt-douze ans). — Pas par jalousie ! Non, non, ce n'était pas un crime passionnel...

Cette dame âgée, il l'avait tout bonnement tuée pour la dépouiller de ses petites économies.

Nuitamment, il s'était introduit chez elle sous prétexte de lui procurer la Liste officielle et complète des numéros gagnants des Bons de l'Exposition — et v'lan ! il l'avait estourbie avec un os de gigot.

Il lui avait ensuite enlevé dix francs — les dix seuls qu'elle possédât.

Cet homme, si j'ai bonne mémoire, s'appelait Boule. Mais cela n'a qu'une importance secondaire. Qu'il s'appelât Boule ou Cube, il n'en avait pas moins tué une vieille personne.

Le président ne le lui envoya pas dire.

— Boule, lui dit-il, vous avez tué une femme, vous êtes un chenapan, un triple et quadruple chenapan, car vous n'avez pas tué la première femme venue, mais une vieille dame aux trois quarts paralysée. Et cette pauvre infirme, vous l'avez tuée pour combien? Pour combien l'avez-vous tuée, Boule ? Pas pour cent mille, pas pour dix mille, pas pour mille, pas même pour cent francs ! Vous l'avez assommée pour la misérable somme de dix francs soixante-quinze centimes !

Ici, il donna un grand coup de poing sur la table et reprit :

— En aucun cas, l'homme qui tue n'est excusable ; mais celui qui tue pour si peu et qui s'attaque à des vieillards, celui-là est digne de tous les supplices.

Après ce petit speech, plusieurs dames de l'auditoire durent avoir recours à leurs mouchoirs et chacun pensait que Boule allait également fondre en larmes : – mais il n'en fut rien. Il se leva aussi tranquillement que vous, lorsque vous êtes chez le coiffeur et que le coiffeur vous appelle. Il se leva et dit :

— Vous permettez?

— Parlez, dit le président.

— Monsieur le président, fit Boule, je serais désolé de vous contrarier... Pourtant, je suis forcé d'avouer que je ne partage pas votre manière de voir. J'estime qu'il est dix fois plus raisonnable de tuer une vieille dame que d'en supprimer une jeune. A vingt ans, une demoiselle a encore le temps de rire, tandis qu'à quatre-vingt-douze ans, c'est fini, et lorsque la vieille est paralysée comme celle dont il est question aujourd'hui, je crois qu'on lui rend plutôt service en lui ôtant la vie.

Quant à la somme dérobée, elle a beau être minime, qu'est-ce que ça peut faire ? Cela n'augmente en rien la gravité du crime... et je suis persuadé que, lorsque je vous aurai exposé mon système, vous serez absolument de mon avis...

Mon système est simple, reprit Boule après avoir légèrement relevé son pantalon sur ses hanches — si simple qu'un enfant le comprendrait :

Je ne tue jamais sans savoir ce que possède ma victime et quel âge elle a.

Partant de ce principe que, plus la personne est jeune, plus sa vie vaut cher, je n'ai, pour savoir si je dois l'occire, qu'un simple petit calcul à faire.

Prenons par exemple cette vieille dame de quatre-vingt-douze ans, que j'ai assommée comme vous dites « pour la misérable somme de dix francs. »

D'autre part, prenons une personne devant être assommée, une personne de trente-huit ans, par exemple. Pour savoir si je dois « l'expédier », voici comment je m'y prends :

Quand une personne a 92 ans (me dis-je), je la tue pour 10 francs. Si elle a un an, je la tue pour 92 fois plus, et quand elle a 38 ans, je la tue pour 38 fois moins.

Ainsi, selon mon système, une personne de 38 ans doit posséder, au minimum, 214 fr. 14 cent., — sans quoi je ne la tue pas.

***

Je ne sais pas trop où l'on était allé recruter le jury, ce soir-là, mais ce que j'ai le regret de pouvoir dire, c'est que, malgré l'ingéniosité de son système, l'admirable Boule fut condamné à la peine de mort.

GEORGES AURIOL.

LES CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite)

Les merveilles de l'architecture me touchent peu, je ne fais attention qu'aux choses vivantes ; je ne poussai donc pas trop de cris à la vue du palais des Doges, mais je fus enchantée dans foule des dominos que je vis s'ébattre sur la Piazetta et sur la place de Saint-Marc, et des pigeons qui se posaient familièrement sur l'épaule ou sur la tête de tous ces gens-là, qui venaient intriguer les masques de près, enfin qui faisaient aussi leur carnaval. Nous fûmes à l'auberge dans une gondole, et je trouvai du charme à cette embarcation bizarre, toute de noir tendue et peinte comme un cercueil : je ne sais pourquoi l'on goûte toujours ce contraste lorsqu'on a le cœur joyeux.

Aussitôt débarqués, nous revêtîmes masques et dominos, et revînmes nous mêler dans la foule. Je n'en ferais point le tableau. Sauf que l'on se trouve en plein air et sous un beau ciel, avec une décoration magnifique, cela ressemble à la cohue des bals de l'Opéra que tout le monde connaît. Je veux dire ceux de l'ancien régime, car ceux d'aujourd'hui sont fort en décadence. Je me promenais parmi ce monde, bien curieuse, bien réveillée, un peu fâchée pourtant de n'y connaître âme qui vive et de rester toujours pendue au bras de mon mari. Je n'aime guère qu'on me puisse prendre pour une provinciale, même chez les étrangers, et j'aurais donné cent louis pour trouver à intriguer quelqu'un.

Je n'avais pas besoin d'en faire la dépense. Car il m'arriva ce jour-là, sans débourser, une vraie aventure de carnaval. Ce ne fut point en ville, mais à l'auberge, quand nous y rentrâmes pour le souper.

On menait dans la salle commune un tel bruit, que le maréchal nous voulut faire servir dans notre chambre. Je le suppliai de ne vouloir plus, et si plaisamment, si adroitement qu'il n'y avait pas moyen de me résister. Il se hâta donc de mettre les mains sur deux chaises, à un bout de table ; et moi j'allais me découvrir le visage, quand je vis soudain, tout juste à côté des places qu'il marquait pour nous... Non, je n'en crus pas d'abord mes yeux ; mais j'ai une mémoire excellente, je ne me trompe jamais. Et puis, à vrai dire, le personnage n'avait point changé, sauf l'habit approchant de la dernière mode, non sans quelque chose de suranné qui sied aux hommes déjà mûrs. Je pense que les cheveux grisonnaient, mais la poudre, dont quelques entêtés gardent l'usage, dissimulait cela, et elle donnait au visage un air aussi jeune, aussi animé que voilà vingt ans. Mais je parle par énigme, je n'ai pas encore lâché le nom. Eh bien ! j'avais, assis tout contre moi, le marquis, eh oui ! le marquis de B..., mon premier époux.

Je n'avais pas eu le loisir encore de décider si j'en devais être fâchée ou contente, quand j'aperçus qui faisait vis-à-vis au marquis de B..., et qui allait en conséquence être assis à côté du maréchal. C'était M. Nicolas, le second. Celui-ci était bien changé, au contraire, non de visage, mais de façons. L'hercule n'était point dégrossi, mais il avait cette importance des gens puissamment riches, un costume très propre, et l'élégance qui s'achète chez le tailleur, qui est la seule où l'on puisse prétendre quand on n'est pas né. « Ah ! me dis-je, voilà qui est impayable : il me manque plus que Sainte-Foy. » Mais une chaise demeurait libre à côté de Nicolas, et renversée contre la table. J'eus un pressentiment qui ne fut pas trompé. L'instant d'après, mon Sainte-Foy faisait son entrée. Il avait dû se mettre en retard à sa toilette, qui était du meilleur ton. Il me parut qu'il était le plus reconnaissable des trois, toujours svelte, grand et fort, avec ce je ne sais quoi que j'avais *gobé* naguère, et que j'enrage de ne pouvoir désigner plus clairement. — On se récriera : cette rencontre est impossible. Je jure qu'elle est vraie. Je ne sais pas s'il est, comme on affirme, une providence pour les ivrognes. Il en est une, à coup sûr, pour les farces du carnaval, et voilà une preuve irréfutable de l'existence de Dieu.

Je ne démêlai d'abord que le comique de la chose et j'en voulus tirer tout le parti. Je gardai le masque, ce qui me fit dire par le maréchal : « Voulez-vous souper avec cela sur le visage ? Otez-le. — Non, monsieur, je ne me démasquerai pas. — Quelle fantaisie ! — Nous sommes en carnaval, et je prétends intriguer : je ne l'ai pas encore fait de la journée entière. » Il rit un peu trop bruyamment. J'en fus humiliée à cause des trois autres, et surtout de Sainte-Foy qui a les façons anglaises.

« Et qui donc, reprit le duc, intrigueriez-vous ici, où vous ne connaissez personne ? — Les premiers venus... tenez : nos trois voisins. » Le maréchal, qui n'a pas le genre de Sainte-Foy, pensa que je badinais pour engager une conversation, à quoi il ne voyait aucun inconvénient. Il donna dans mon badinage et me dit : « Présentez-les-moi donc : cela est convenable, puisque je suis votre mari. — Cela est plus convenable que vous ne pouvez dire, et je n'y manquerai pas. Mais, d'abord, je leur vais poser une question. Messieurs, vous les connaissez ? »

Le marquis, d'éducation française, n'affecta pas une politesse si compassée. Il mit de l'empressement à me répondre : « Eh ! non, madame, je n'ai pas l'honneur de connaître ces messieurs. — Ni moi », dit Nicolas, fort gêné, mais fort heureux de jouer un rôle dans une aventure de ce goût. J'interrogeai des yeux Sainte-Foy, qui répondit un peu sèchement : « Ni moi, Madame. »

« Ce n'est point, reprit le marquis, la première fois que le hasard nous réunit à cette table ; mais je viens seulement d'observer que ces messieurs et moi sommes compatriotes. — Vous êtes bien mieux, dis-je, et vous avez une sorte de parenté par alliance, dont vous ne vous doutez pas. — J'en suis fort honoré, madame, » répliqua le marquis de B..., qui en devait être le moins honoré des trois. Les deux autres s'inclinèrent simplement.

« Maintenant, dis-je, il faut que je vous présente à mon mari, qui est maréchal de France et de la première noblesse impériale. Je ne vous dis pas son nom, sans quoi il n'y aurait plus d'intrigue, et vous allez me jurer d'abord que les vôtres ne seront pas prononcés. » Ils jurèrent en riant. C'était une bonne précaution, car je pense que le maréchal devait au moins connaître le nom du marquis.

(A suivre.)

Bulletin Vélocipédique

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48 rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion Saint-Cyr, près de la porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eudie*.

Le Gerant : G. CLÉMENT.

Paris. — Imprimerie J. BLANCHET, 21, Avenue du Maine

Les Municipaux

Paroles et Musique de Xanrof.



I

Quand Eve eut dit l'premier mot leste,
Devant l'Paradis, Dieu fourra
Un ang' municipal céleste,
Et jamais personn' n'y rentra.
Du paradis dans chaqu' théâtre
Un ange aussi garde le pas;
Mais comm' son f· re aux ail's d'albâtre,
Le municipal n'entr pas.

II

Qu'ce soit un d'ram', un'facétie,
Un grand procès, de beaux discours,
Le municipal s'en soucie
Comme un étudiant d'ses cours :
En vain le spectacle se corse,
Il reste les pieds en compas
Et les bras croisés sur le torse :
Le municipal n'entre pas.

III

Mais si l'brigadier fait un signe,
Rapide comme un ouragan,
Il prend l'monsieur qu'on lui désigne
Et vous l'retourne comme un gant.
Et ni menace, ni supplique
Ne lui font vous lâcher le bras;
Dans les blagues de la logique,
Le municipal n'entre pas.

IV

Comme un'lettre il emmène au poste
La danseus' qu'a pas d'pantalon,
Ou qui, trop prompte à la riposte,
Dans l'œil d'une autre a mis l'talon;
En vain pour corrompre son zèle
Elle offre à son œil ses appas,
Dans les vu's de la demoiselle
Le municipal n'entre pas.

V

Quéqu'fois avec les sergents de ville,
Les jours de manifestation,
Il doit dans la foule indocile
Rétablir la circulation ;
Mais si son pied parfois se pose
Sous un pal'tot — un peu plus bas, —
C'est bien rar' qu'il défonc' quéqu' chose.
Le municipal n'entre pas.

Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 15. Édition de Paris : 5 centimes. 9 AVRIL 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . : 13 fr. 50 / Départements . : 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois........	3 — »	5 — »
Un an........	6 — »	10 — »

SAVOIR ÊTRE LE GRAND DUC, par Alexandre HEPP



Dessin de Steinlen.

En présence du succès obtenu par notre prime du *Gil Blas* quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnifique prime, a l'honneur d'aviser ses *Abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *fac simile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian.**

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux ; pour la recevoir par poste, envoyer **50** centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

Dans son nouveau volume, les *Cœurs Pharisiens*, Alexandre Hepp décrit le dessous de nos tendresses, la seule chose qu'on cache entre amant et maîtresse, l'éternelle comédie de l'amour et de la vanité. Nous empruntons à ce livre exquis, où les femmes seront heureuses de rencontrer un écrivain qui les connaît, la nouvelle suivante :

SAVOIR ÊTRE LE GRAND DUC

Vers sept heures du soir, sur le boulevard, mon camarade Ringué me dit :

— Je ne dîne pas avec toi, j'ai une invitée. Et tu la connais bien : Sophie Malcombe ! Oui, mon ancienne Sophie, l'unique femme que j'ai cru aimer. Elle n'est rentrée que d'hier, après une notable campagne en Russie, au théâtre Michel et auprès d'un grand duc, couverte de hurrahs, plus belle que jamais, riche, en or comme les icones, et tout de suite elle m'a fait un petit signe !

Et je dînai seul au cabaret, laissant mon ami Ringué à l'imprévu d'une pareille reprise.

Vers dix heures, rôdant, j'allais tourner l'Opéra, quand dans le grand village de Paris où l'on se heurte toujours, j'aperçus un couple qui, lentement, venait. C'était Ringué, marchant d'un talon solide, le bras arrondi contre une femme qu'il remorquait.

Mais cette femme, ce n'était pas Sophie Malcombe, et quand Ringué de loin m'entrevit, il chercha un peu d'ombre.

— Ringué !

— Eh bien, oui Ringué, tu es étonné ?

— Sophie ?

— Je la quitte à l'instant.

Et comme nous passions devant le café de la Paix, il dit :

— Entrons, et écoute-moi.

Tous trois nous prîmes place, dans un angle, presque intime. La femme, en chapeau à plumes, les yeux ternes, avec un bon sourire de femme de somme, demanda une cerise et les illustrés ; et tandis qu'elle suivait les images du bout de ces gros doigts, la poitrine projetée, de la lumière plein son front où du fard se pelait, soumise à compter moins que rien, Ringué ajusta son monocle, distraitement but, plutôt par une habitude de geste, approcha le porte-allumette et, tout d'un coup sur sa bouche si fine, une ironie intéressante apparut.

— Certes, fit-il, j'étais tout en fête à l'idée de revoir ma chère Sophie. Tu sais comme nous avons vécu jadis, et c'est bon, la jeunesse ! Sophie n'a point changé de figure, et ce qu'il y a de curieux, elle n'a pas changé de cœur pour moi. Dès les premières huîtres, je l'ai retrouvé son cœur, plein de petits noms de volière, d'élans vers moi, de tendresses chaudes et rondes.

Elle tenait à me déclarer que jamais le souvenir de son petit Ringué ne l'avait abandonnée. Le meilleur de sa vie, ma légèreté, mon obscurité, ma fringale d'elle le lui avait donné, et je t'assure que c'est très gentil de s'entendre débiter de ces choses-là.

Moi, pendant qu'elle évoquait ainsi notre lointain roman, avec un ronron ému de femme qui se pelotonne dans l'approche de la quarantaine, je la regardais, elle était très distinguée maintenant, même dans le petit salon de ce restaurant, avec sa robe d'un sobre cossu, ses cheveux bruns à bandeaux lisses, trois perles noires seulement à son cou, et à son index une chevalière en turquoise ; surtout elle, il y avait je ne sais quel cachet grand-ducal, et, tranquille et sûre d'elle même, elle attendait.

— Alors, lui dis je, te voilà une grande dame, très pensionnée, et que vas-tu faire maintenant ?

— Ne le sais tu pas, tu n'as donc plus d'esprit ? Ce que je vais faire, c'est t'aimer, tiens ! Tu ne t'occuperas plus que de moi, tu m'appartiens, j'enlève mon petit Ringué et il sera heureux, va !

— Tu me connais, reprit Ringué, après un silence, je ne suis pas de ceux qui découragent le bonheur qui veut venir. Et déjà me pénétrait le charme renoué d'une exquise vie à deux. Au seuil de l'hiver, par avance, je savourais les soirées paresseuses du coin de feu, la caresse des bras qui vous cherchent, celle des baisers qui vous trouvent. Oui, ce serait charmant de rétablir les joies coupées, et cette fois avec la certitude de beaux lendemains, avec plus d'ampleur et d'insouciance encore, et pour commencer, là, tout de suite, je rapprochai ma chaise, mes genoux, mes mains, mes lèvres.

— On vient ! murmura Sophie.

On vient ! C'était le garçon, Félix, le garçon Félix. Ah ! lui, il en avait vu, et Sophie en avait fait d'autres ! N'importe, elle me glissa à l'oreille qu'il faut respecter « ses gens » pour en être respecté. Peu après, elle mordait dans une pomme d'api et j'allais lui chiper sur son assiette, du bout des doigts, la petite moitié si blanche et si rose qui restait — cela me rappelait même le bon temps où nous ne faisions qu'une bouche d'amoureux pour une grappe de raisins, quand, en souriant, elle sonna et réclama pour moi un couvert à fruits.

— Tiens, lui dis-je tout d'un coup, partons, j'en ai assez, allons à pied jusque chez toi, ce sera délicieux de flâner ensemble, en s'appuyant bien l'un sur l'autre.

Et elle répondit : « Tout à l'heure, la voiture viendra nous prendre, avec Ivan Michaïlowitch, l'isvotchik du grand-duc que j'ai rapporté. »

Alors, mon cher, crois m'en, je me suis senti soudain une impertinente envie de railler. Ma bonne Sophie, née rue aux Ours, de qui la mère était brodeuse, m'apparut dans une apothéose de cérémonial, dans une griserie de protocole et je ne sais comment, mais il se fit en moi une cassure par où tout le charme de tantôt coula, et à l'entrée du paradis promis j'eus la vision d'un enfer.

Et mon ami Ringué tirait sur sa moustache, nerveusement.

— Le Grand-Duc, le Grand-Duc, son Grand-Duc ! T'imagines-tu l'existence d'un amateur indépendant fantaisiste, d'un sceptique sincère comme moi, avec sur elle, toujours, le poids glorieux d'une pareille grandeur ! Je me la suis imaginée sur l'heure, cette existence, et la voici, telle qu'il m'a semblé la vivre en une minute.

Je sors, et Sophie dit : Oh ! lui, le Grand-Duc, il aurait voulu ne pas me quitter ; je rentre et tombe naturellement dans le meilleur fauteuil ; lui, il restait à ses pieds ; je m'enrhume, j'éternue, je me mouche : oh ! lui, il ne faisait pas tant de bruit, c'était un homme bien élevé ; j'ai envie d'une cigarette, j'allume, c'est simple, ce n'est pas lui qui aurait osé se permettre cela ! La nuit, je veux me lever ; lui, il ne connaissait pas ces faiblesses, il avait de la race ; j'ai le malheur de ne pas aimer le bœuf nature : lui, parbleu, il n'était pas si difficile, ce sont toujours ceux qui n'ont rien qu'on voit le moins contents ; je ne m'extasie pas devant l'omelette, qui est un de ses triomphes : lui, il venait à la cuisine, derrière elle, sa grandeur ne l'attachait pas au rivage ! Le domestique oublie de rapporter mes chemises, je le secoue ; lui dont la famille possédait des millions de serfs, il était plus endurant ; elle a ses nerfs, je demande grâce pour les miens : lui, il savait ce qu'on doit à une femme. Elle adore un affreux petit chien qu'elle frise le matin et qui me déplaît ; lui, ce n'était pas un sans cœur !

Sans cœur, hein, qu'en penses-tu ? Je l'aurai été en effet, en acceptant ce martyre, mais brusquement j'ai sentit de quel prix il fallait payer du bonheur maintenant avec Sophie, j'ai saisi le ridicule prodigieux qui me guettait, l'incurable infériorité à laquelle j'allais me trouver voué.

Etre sans merci déprécié, écrasé, tenu en laisse par ses souvenirs ? Non, non, mon cher, le sourire de Sophie me parut une prison, les antécédents superbes de sa main gauche me gâtèrent la douceur potelée de sa droite, et tu ne sais pas ce que j'ai fait ? Comme elle sortait de sa poche un petit miroir à couronne, je me suis levé, et j'ai fui, vite, très vite...

En bas, sur le trottoir, une pauvre créature traînait, pourchassée par la rafle. Oh ! quel long regard vers le sauveur que d'aventure je pourrais lui être, quel regard à suppliques, plein d'humilité et de détresse ! Elle parla, et la voix était curieusement enfantine et craintive dans ce corps aguerri ; elle marcha d'abord devant, puis à mi côté, puis contre moi, et quand je lui pris le bras, elle murmura :

Oh ! tu es gentil, tu es bon, tu es beau !

Tiens, regarde-la, elle n'est point fine, elle n'est point décorative, mais elle m'appartient, elle attend que je dispose d'elle, elle croit en moi. En ce moment, au moins, le patron c'est moi, c'est moi qui suis son Grand-Duc ! Et si tu veux le savoir, je me sens puissant, je me sens jeune, je me sens chic, et c'est délicieux.

... Soudain transformé, mon ami Ringué sourit à celle qui l'admirait et en cet instant lui dédiait tout ce qui lui restait d'âme. Ils partirent ensemble hardiment, très heureux. Et comme je demeurais là, sur la banquette, devant leurs verres vides, je ne pus m'empêcher de constater que mon ami Ringué avait raison, et que le vrai secret du bonheur — c'est de se faire le Grand-Duc de n'importe quoi et de n'importe qui !

Alexandre HEPP.

LES POÈTES DE L'AMOUR

La Chanson de Néos

I

Sur ma bouche ta bouche jamais ne s'est posée,
Mais de mon cœur ton cœur a su l'affolement,
Car un soir de douleur l'étreinte fut osée
Par moi qui te voulais, ô toi qui vainement
Me repoussais.
Et maintenant c'est tellement
Autour de moi la noire nuit,
C'est tellement tout près de moi le noir amour,
C'est tellement mon triste cœur qui dans la nuit,
Tout seul, et sans écho gémit
Son triste amour.

Ma chambre s'est emplie de nuit,
Ainsi mon cœur s'emplit d'amour.

Immobile sur mon lit funèbre,
Seul avec la nuit muette

J'écoute les battements lourds
De mon cœur qui me rhytme son inutile amour.
Mes yeux sont grands ouverts et fixes dans la nuit,
Devant mes yeux l'étoile de mes larmes luit.

J'attends ta bouche sur ma bouche,
J'attends ton cœur contre mon cœur,
Comme un mort sur ma couche,
O mon amour, je veux t'étendre,

Et devant toi, pour toi répandre
Tant de pleurs que dans l'étrange douceur
De mes caresses, tu ne sauras si je meurs
De bonheur avec toi, ou si c'est de douleur.

Robert SCHEFFER.

PREMIER RENDEZ-VOUS (1)

A J.-L. Forain.

Rue de Prony, une garçonnière : c'est l'heure où tombe la nuit, et dans la chambre très tendue d'étoffes claires pourtant, le crépuscule attriste les choses. Aux lueurs d'un grand feu de bois qui flambe dans la cheminée, on distingue un lit très bas, un grand lit pâle et défait, et dans ce lit deux personnes enlacées, avec quel abandon ! causent, lasses sans doute d'avoir trop ri.

C'est Mme Thérèse Autain, la femme de l'agent de change bien connu, et son amant Jacques Gardène.

Mme Autain. — C'est égal... Si l'on m'avait dit, il y a deux mois, que je serais un jour dans ce lit avec toi, on m'aurait bien étonnée... et toi ?

Gardène. — Moi pas du tout.

Mme Autain. — Insolent ! et fat par-dessus le marché !

Gardène. — Tu ne me comprends pas, je veux dire

(1) *Chères Madames*, Ollendorff, éditeur

qu'aussitôt que je t'ai vue, j'ai senti qu'il y aurait quelque chose entre nous, que tu serais quelque chose dans ma vie.

Mme AUTAIN. — C'est bien vrai? *(Câline.)* Ce n'est pas parce que je suis là que tu me dis çà?

GARDÈNE. — Non je t'assure; quoique si tu n'étais pas là, je ne te le dirais pas, c'est certain. Mais c'est vrai, sitôt que je t'ai aperçue, j'ai eu comme un pressentiment, un jour je ne sais quoi qui me disait : Ce sera celle-là,

Mme AUTAIN, *rêveuse.* — Oui, c'était au bal de Mme Santerelle, tu arrivais en même temps que moi : nous nous sommes rencontrés dans le vestibule.

GARDÈNE. — Tu avais une grande pelisse en velours saphir doublée d'hermine...

Mme AUTAIN. — C'est vrai je me souviens, nos regards se sont croisés, et il y a eu entre nous comme une prise de possession.

GARDÈNE. — C'est comme ça que ça a commencé entre René Vincy et Mme Moraines.

Mme AUTAIN. — Mais mois je ne te ferais pas souffrir *(Fièrement.)* : je ne suis pas une Mme Moraines, moi. Oui, ce soir-là, tu t'es fait présenté et tu es resté presque toute la soirée auprès de moi.

GARDÈNE. — Je te poursuivais de mes assiduités et tu étais très sceptique.

Mme AUTAIN. — Tu avais une si mauvaise réputation, on m'avait tant dit que tu étais un coureur de filles, incapable d'une passion sérieuse.

GARDÈNE. — Oui, mais tu arrivais justement au moment où j'étais las de cette sale noce, désabusé de la fête sinistre... je cherchais la femme qui occuperait ma vie et c'est toi que je cherchais.

Mme AUTAIN. — Oh! mon amour!

GARDÈNE. — Car on a beau dire, vois-tu, les femmes du monde, les *dumonde*, comme dit mon ami Bouchon, le cynique Bouchon, les femmes du monde, lorsqu'elles n'ont pas un amant pour se faire payer leurs notes de couturière, ou quand elle ne changent pas d'hommes comme de chemises, ou quand elles n'aiment pas les femmes.

Mme AUTAIN, *l'interrompant.* — Quelle horreur! elles ne sont pas toutes comme ça.

GARDÈNE. — C'est ce que j'allais te dire; mais quand par hasard elles ne sont pas comme ça, c'est exquis, c'est autre chose que ces demoiselles, c'est incontestable.

Mme AUTAIN. — Alors, du jour où tu m'as vue, tu t'es dit que je serais ta maîtresse... Voye-vous ça.

GARDÈNE. — Oh non! je n'espérais pas... je l'ai dit tout à l'heure, je sentais qu'il y aurait quelque chose entre nous. Quoi? je n'en savais rien. Je ne précisais pas. *(Souriant.)* Et d'alleurs, il m'aurait fallu une rude imagination préciser.

Mme AUTAIN, *rougissant.* — C'est un reproche?... *(Petit silence.)* C'est vrai, quand je suis entrée ici tout à l'heure pour la première fois, tu as dû avoir une mauvaise opinion de moi, car je me suis donnée à toi sans aucune espèce de pudeur, je le reconnais. *(Elle se cache la tête dans ses mains, tout le reste étant d'ailleurs parfaitement découvert.)*

GARDÈNE, *la ramenant.* — Mais non, voyons, tu es folle! Qu'elle mauvaise opinion veux-tu que j'aie de toi?

Mme AUTAIN. — Si, si, vois-tu, je me suis donnée trop vite.

GARDÈNE. — Mais pas du tout! Trop vite? Tu avais résisté assez longtemps : songe que je t'ai fait la cour, combien? un mois.

Mme AUTAIN. — Oui, un mois.

GARDÈNE. — C'est effrayant! Une telle résistance te donnait droit à tous les débordements, et plus une femme a mis de temps à se décider, plus sa décison doit être définitive.

Mme AUTAIN. *sérieuse.* — Oui, et tant pis si j'ai à ce sujet, des idées qui ne sont pas celles des autres femmes, mais j'estime que la première conquête est celle de l'âme.

GARDÈNE. — Parbleu!

Mme AUTAIN. — Et ce qu'il m'importait de connaître d'abord, c'était ton âme et ton cœur.

GARDÈNE. — Je ne te les ai pas cachés.

Mme AUTAIN. — Qaunt à la femme, c'est aussi son âme et son cœur qu'elle doit s'attacher à ne pas prostituer. Aussi, comme tant d'autre défendent, sous prétexte de pudeur, le déshabillage de leur corps agrafe par par agrafe et bouton par bouton, moi, j'ai défendu le déshabillage de mon âme, nuance par nuance et sentiment par sentiment, et lorsque tu en as été le maître, le reste est venu tout seul, ça n'avait aucune importance.

GARDÈNE, *avec une pointe de galanterie* — Je ne suis pas de cet avis-là.

Mme AUTAIN, *continuant sa théorie.* — Aussi, voilà pourquoi je me suis donnée, d'aucuns diraient : impudemment, cyniquement, mais mois je dis : royalement..,

GARDÈNE. — Divinement!

Mme AUTAIN. — Alors tu ne m'as pas mal jugée.

GARDÈNE. — Non, après tou, ce que tu viens de me dire, je comprend comment tu as agi. J'avoue pourtant que lorsque tu es arrivée ici, ton manque de trouble, tes allures décidées m'ont un peu surpris, et j'ai même cru, mais c'est une pensée horrible et dont je te demande pardon à genoux, j'ai cru que l'habitude peut-être...

Mme AUTAIN. — Que veux-tu dire? tu n'achèves jamais?

GARDÈNE. — Ingrate.

Mme AUTAIN. — Ainsi tu as cru que j'étais une de ces femmes qui se déshabillent couramment de cinq à sept, dans les petits entresols ou les petits rez-de-chaussée. Ah mon dieu, c'est infâme! c'est affreux! *(Elle pleure.)*

GARDÈNE, *avec désespoir.* — Je t'ai fait de la peine... mais c'est absurde! Tu sais bien que je t'adore... j'ai dit ça sans y penser... J'ai dit ça en l'air.

Mme AUTAIN. — *à travers ses larmes.* — On ne dit pas de ces choses-là en l'air.

GARDÈNE. — C'est vrai, j'ai eu tort, je te demande pardon.

Mme AUTAIN. — Vous m'avez fait beaucoup de peine... parce que, voyez-vous, je ne voudrais pas que vous puissiez croire... Oh! non, je ne veux pas. Je vous le disais bien, si j'avais été hypocrite comme les autres, si j'avais fait un tas de grimaces, si j'étais d'abord venue ici, deux ou trois fois sans rien vous accorder, vous seriez dit : « C'est une femme admirable! » Mais moi j'ai été logique, car une femme qui vient chez un garçon et qui s'en va comme elle est venue a joué une odieuse comédie, entendez-vous? Si je vous avais dit : « Jacques laissez moi; je suis venue chez vous en toute confiance, vous êtes un galant homme, ne me demandez rien, Je vous en serai reconnaissante. J'aurais menti. »

GARDÈNE. — Oui, vous m'en auriez été amèrement reconnaissante.

Mme AUTAIN. — Absolument. Et parce que j'ai été une brave et loyale créature, que je vous ai épargné le grotesque du déshabillage, morceaux par morceaux, et l'odieux des mains passées sous les jupes, vous avez les pires soupçons et vous me considérez comme la dernière des misérables.

Elle repleure, il la console, et cela les mène jusqu'à sept heures; mais quand la pendule sonne, Mme Autain se lève en hâte et en vingt minutes elle est prête, ce qui indique une non moins grande habitude des rhabillages que des déshabillages.

Les adieux :

Mme AUTAIN. — Quand se revoit-on?

GARDÈNE. — Eh bien, demain, à la même heure, si tu veux.

Mme AUTAIN. — C'est entendu. Au revoir mon trésor.

Baisers.

GARDÈNE. — Je t'adore, Crois-tu que tu m'aimeras?

Mme AUTAIN, *très grave.* — Je ne sais pas, je ne veux pas vous dire ça, comme ça, tout de suite.

Elle s'en va.

Un quart d'heure après, deux jeunes gens descendent le boulevard Malesherbes : c'est l'heureux Gardène et Bouchon, le cynique Bouchon.

BOUCHON. — Eh bien, comment ça s'est-il passé avec ta dumonde?

GARDÈNE. — Exquise, mon chère. Elle a eu un mot admirable.

BOUCHON. — Dis-le.

GARDÈNE. — Faut t'expliquer, d'abord, qu'elle a un rude tempérament, la dame. Il ne faut pas lui en promettre.

BOUCHON. — Tu as été à la hauteur?

GARDÈNE. — Encore plus haut.

BOUCHON. — Peste, mon cher, comme te voilà mis.

GARDÈNE. — Et tu ne sais pas ce qu'elle m'a dit en partant?

BOUCHON. — Non, comme je vais le savoir dans une minute.

GARDÈNE. — Eh bien, mais je lui disais la phrase banale, la phrase du premier rendez-vous : « Crois-tu que tu m'aimeras? » Elle m'a répondu : *Je ne sais pas, je ne peux pas vous dire ça, comme ça, tout de suite.*

BOUCHON. — Oui, c'est coquet. Oh! après tout, est-ce que tu l'aimes, toi?

GARDÈNE. — Voyons, tu ne m'as pas regardé.

BOUCHON. — Eh, bien alors!

Maurice D[illegible]Y.

TRAITEMENT DE L'ANÉMIE

Nous lisons dans la *Revue internationale de Thérapeutique* : « Un point sur lequel a insisté le professeur [illegible], c'est que dans le traitement de l'anémie et de la chlorose, on néglige trop souvent une indication de première importance, celle qui se rapporte à l'anémie cardiaque. Le médecin que nous venons de citer a préconisé contre cet élément morbide l'association du fer et du camphre. L'admnistration prolongée de ce dernier médicament n'est pas sans offrir des inconvénients. Au contraire, le Vin Mariani un des meilleurs cardio-sthéniques dont dispose la matière médicale, a l'avantage de tonifier le système nervo-musculaire, en même temps qu'il calme les manifestations gastralgiques si fréquentes chez les anémiques et les chlorotiques. »

L'HOMME AIMÉ (1)

I

Paquet de lettres trouvées, le 12 juin dernier, dans le parc de Versailles, dans l'avenue conduisant aux Jambettes.

Mercredi, 20 Mai 1892.

En effet, je suis rentré fort triste dimanche soir à Passy, mon pauvre ami, j'ai attendu jusqu'à sept heures et demie et j'ai dit : « Bah! une déception de plus à celles déjà éprouvées, souffertes et subies et voilà.

Ta lettre d'aujourd'hui m'apprend qu'il n'y a pas de ta faute, un bal la veille dans le quartier Saint-Louis, le matin la manœuvre... soit, mais elle arrive bien, ta lettre... car ton Sosie existe!... Enfin, il est de par le monde un autre Maurice, traits pour traits; cette ressemblance que je cherche depuis des mois pour essayer d'en terminer enfin..., je l'ai trouvé, je la tiens. Il habite à ma porte ou presque, a ton âge, mais n'est pas normand comme toi, c'est un italien, lui, mais d'origine parisienne; il est installé avec une véritable mère dans un petit hôtel au Ranelagh, depuis près d'un mois, c'est presque un rastaquouère, mais qu'importe! il a tes yeux, ta moustache et tes lèvres, il embrasse même beaucoup mieux que toi,

Tu lui pardonneras donc la nuit que je lui ai donnée hier, comme toutes celles que je lui donnerai sans doute, car il est là sous ma main, lui, et n'en est pas encore à l'ère des prétextes et des faux fuyants; tu garderas l'âme et lui prendra le corps jusqu'à ce que l'âme suive.... tu n'y vois, n'est-ce pas, aucune opposition?

Nous nous verrons d'ailleurs dimanche à Saint-Cloud, si tu le désires, à cinq heures et demie, comme toujours, dans l'avenue du bord de l'eau.

Seulement, tâche cette fois de ne pas t'endormir dans le train, lutte contre le sommeil, si tu peux, la veille ne te fatigue pas trop. Tu sais que le 15 juin le baron m'emmène avec lui à Évian, tu ne me reverras donc que le 12 juillet : je reviendrai exprès pour cette date. Le 11 juillet expirera la fin du fameux bail d'un an. Les trois derniers mois auront été bien tourmentés bien tiraillés et douloureux et, selon la décision et ton humeur d'alors, nous verrons à en signer un autre, mais moins traversé d'épreuves et d'angoisses que le premier, n'est-ce pas? et s'il y a lieu, ton Sosie sera alors congédié, car si j'aime ta ressemblence, mauvaise bête., n'est-ce pas la meilleure preuve.,. bref, passons.

Ci-joint la loge que tu me demandes pour l'Odéon, C'est Réjane elle même qui me l'envoie. *Amoureuse,* voilà un rôle que j'aurais joué au naturel, moi! Écris-moi vite et surtout dis-moi *oui* pour dimanche,

Mes lèvres sur les tiennes, MARTHE.

Vendredi soir, 22 mai 1892 — Décidément tu ne m'aime plus, tu n'es même plus jaloux! Je m'attendais à des récriminations, à des violences; je t'aurais écrit, il y a trois mois : « ton Sosie existe, il est à ma porte » que mon Maurice serait accouru ici le mors aux dents,

(1) *Baisers [illegible]* — FASQUELLE, [illegible]



et qui sait s'il n'y aurait pas eu, rue de Longchamp, des potiches en l'air et des coups de cravache ! Mais non, tu m'écris froidement : « Courage et continue, peut-être te guériras-tu de moi comme tu m'as guéri d'une autre ! » Tu en es à me reprocher la pitié que jai eue pour toi, car c'est par la pitié que tu m'as prise, tu le sais bien, à Aix, l'été dernier, vers cette époque même, que je t'ai rencontré si désemparé, si triste, t'isolant de tout comme un sauvage et avec, dans tes grands yeux sombres, un regard à la fois si étrange et si tendre, un regard à la fois effaré, navré et suppliant, un regard d'enfant égaré ou de malade sans maison (*le regard de malade sans maison* n'est pas de moi, j'ai lu cela quelque part). Alors comme un gros sanglot m'a remué toute entière et j'ai cru que mon sang se caillait à l'entour de mon cœur, et je t'ai aimé et avec toute ma chair et avec toute mon âme... et tu semblais m'aimer alors. Il y avait plus que de la reconnaissance dans tes étreintes d'abord emportées, si fougueuses (tu m'en faisais du mal presque) et puis si longuement pâmées, si fraternellement caressantes.

Tu ne m'as pas répondu pour Saint-Cloud. Seras-tu libre demain pour écrire, envoie-moi dimanche un télégramme, que je l'ai avant quatre heures ; la victoria sera attelée, je n'ai qu'à traverser le Bois, Boulogne et le pont.

Je te pardonne et je t'aime, Marthe.

Jeudi, 28 mai 1892 — Pourquoi je suis venue à Versailles ! Pourquoi n'étais-tu pas à Saint-Cloud dimanche ? Ni lettre ni télégramme, toute la journée j'étais comme une folle : à quatre heures je suis partie quand même.

Oh ! ces trois heures et demie d'attente dans ce parc, ces trois heures de piétinement sur place et d'allées et venues de bête fauve en cage : à chaque silhouette d'homme un peu élégant qui paraissait dans l'avenue, tout le cœur me tressautait dans la poitrine et j'avais comme un grand froid partout et comme un besoin d'air, j'étouffais et je grelottais. Le parc était plein de monde, on a dû me prendre pour une toquée ; au Pavillon-Bleu, il y avait des *Lautars* qui jouaient des valses... Un homme, un ouvrier endimanché, je crois, a passé qui te ressemblait, j'ai vu le moment où j'allais le suivre, mais j'étais alors pas loin de la voiture et le valet de pied regardait... Et tu me demandes pourquoi j'étais à Versaillet lundi dans la journée, mais c'est parce que je n'en pouvais plus d'inquiétude. Devant ce silence, cette absence j'ai imaginé tout et toutes les bêtises, un accident de cheval, un duel et pis encore, que sais-je ? Sait-on jamais avec vous dans la cavalerie ! et je suis accourue... Monsieur n'y était pas, permission de deux jours, parti dans sa famille... Etait-ce bien sa famille ?

Et comme cela me serait égal, mon ami, que tu en aimes une autre, s'il y avait encore une petite place pour moi dans cet amour, La chambre de bonne, oui, je m'en contenterai dans ta vie ; quand on aime, on n'est pas fier et je consentirais bien à monter par l'escalier de service, si c'était toi qui m'en ouvrais la porte et si, à la dernière marche, j'étais sûre de m'abattre sur ta poitrine et de sentir tes lèvres s'appuyer sur les miennes, ton cœur comme autrefois battre à grands coups contre mon cœur.

Tu me grondes de ma fugue à Versailles comme d'une équipée et me pries de ne plus y mettre les pieds à l'avenir ; tu m'allègues tes chefs, le mauvais effet vis-à-vis de tes camarades, des réflextions qui auraient été faites, que sais-je enfin mon élégance trop particulière et trop voyante de... fillle, il fallait être franc et écrire le mot : ton ordonnance en a été estomaqué, me dis-tu, ton ordonnance...! Quand j'allais coucher chez toi, cet hiver, et tenir compagnie à monsieur qui s'était fait f... aux arrêts, on avait beau braver la consigne, il ne s'estomaquait pas alors si facilement, ton ordonnance... Je t'embête et je t'assomme, n'est-ce pas, il faut mieux le dire. C'est bien, je ferai mes paquets ; une chose m'étonne c'est que tu ne m'aies pas reprocher le baron qui m'entretient et le théâtre où je joue : tu étais assez fier pourtant, cet hiver, d'avoir pour maîtresse une commédienne, et les officiers de ton régiment, quand tu les amenais déjeuner et dîner chez moi, ne s'offusquaien ni de la vaisselle de ma table, ni des menus de mon maître d'hôtel.

D'ailleurs, j'en ai assez. Si çà t'embête tant que ça et si je suis devenue une corvée d'écurie, renvoie-moi mes lettres, je te retournerai immédiatement les tiennes, je ne m'en servirai pas moi pour entraver un *beau mariage* ; d'ailleurs ta famille ne casquera pas, elle n'a pas le sou ta famille. Si le cœur t'en dit, rompons donc et bonsoir.

Marthe D.

P.-S. — Je dîne ce soir avec ton Sosie.

Lundi soir, 1er Juin.

Pourquoi nous obstiner, ma chère,
A vouloir dans un vain effort
Rallumer la flamme ephemère,
Au foyer desormais bien mort.

Quand la source claire est tarie,
Les pleurs de nos yeux arrachés
Feront-ils, ô ma douce amie,
Refleurir les roseaux séchés ?

Vous m'avez pris saignant encore,
Le cœur meurtri d'un autre amour
Vous avez cru voir une aurore
Dans l'adieu d'un dernier beau jour.

Et je jouissais en égoïste
De votre touchant abandon'
Lisant dans votre regard triste
L'espoir assuré du pardon

Je fus le chien indifférent
Qui rôde affamé de caresse,
Apitoyant sur sa détresse,
Le long des grands chemins errant.

Je n'eus point la reconnaissance
Mais j'aurais la sincérité
Et je vous livre la vengeance,
Le mépris de ma lâcheté.

Et tu crois tout expliquer et tout excuser en m'envoyant ces vers. Il y a beau temps que je les connais ces vers : ils sont le fait d'une âme lâche et égoïste, apitoyée sur ses propres maux, dure à ceux d'autrui, prenant un mauvais plaisir à ressasser son chagrin, en tirant même de la bonne copie et se souciant, il faut voir, de la douleur née par lui et pour lui, le doux et bon poète.

Les autres bons poètes, ses confrères ne peuvent le renier, celui-là ; il est bien de la race ingrate des rimeurs.

Tu as, je ne sais par quel hasard (car tu ne lis guère) découvert cette apologie de l'ingratitude et tu me l'envoie tranquillement, recopiée de ta main sur vélin nuance mauve et pas signée (une délicatesse), de façon que je puisse au besoin croire à une inspiration personnelle.

Malheureusement, j'ai de la lecture (dans notre métier, nous filles de théâtre, nous sommes bien forcés de lire) et je les ai reconnus et salués au passage, tes vers, comme on salue ici un financier véreux ou une vieille femme encore galante. Tu aurais pu les signer, va, ces vers, ils n'en auraient pas moins déshonoré leur auteur.

Tu me fais vraiment pitié, mon pauvre ami.

Je joue mardi prochain, l'autre, dans un bénéfice ; j'y remplis un rôle d'homme, que j'ai demandé rien que pour une tirade autrement humaine et intéressante que les râles d'impuissant que tu m'adresses là ; en veux-tu un échantillon ?

Soit ! donc, j'évoquerai, ma chère, pour vous plaire,
Ce morne amour, hélas ? qui fut notre chimère,
Regretâ sans fin, ennuis profonds, poignants remords.
Et toute la tristesse atroce des jours morts ;
Je dirai nos plus beaux espoirs déçus sans cesse,
Ces deux cœurs dévoués jusqu'à la bassesse
Et soumis l'un à l'autre et puis, finalement
Pour toute récompense et tout remerciement,
Navrés, martyrisés, bafoués l'un par l'autre,
Ma folle jalousie étreinte par la vôtre,
Vos soupçons complétant l'humeur de mes soupçons,
Toutes vos trahisons, toutes mes trahisons,
Et puisque ce passevous flatte et vous agrée ;
Etc., etc ,

Ce sont des vrais vers, au moins, ceux-là.

Je t'enverrai une loge où tu pourras les entendre et les savourer tout à ton aise ; tu pourras même amener tes chefs et tes petits camarades, la loge est de six places.

J'ai congédié ton Sosie, il te ressemblait trop, il me dégoûtait.

M. D.

Lundi soir, 8 juin. — Comment, grand enfant, c'est pour des ennuis d'argent que tu étais devenu si triste, si maussade, c'est pour cent cinquante misérables louis perdus à ton cercle que tu me boudes depuis trois mois! Les marchands d'argent t'ont tenu la dragée haute, pauvre petit, et tu as signé pour six mille francs de billets! Mais il fallait me le dire. Pourquoi ne t'es-tu pas confié à moi! Je t'aurais mis entre bonnes mains. Et puis, j'ai toujours, moi, dans mon secrétaire, quelques centaines de louis à la disposition des amies et des amis dévcinards! je ne suis pas un père de famille, moi.

Va, ne pleure pas, m'ami; nous arrangerons tout ça. Tu es aussi par trop délicat, sais-tu? Tu serais riche à millions comme le baron.... tu me donnerais tout l'argent que je te demanderais, n'est-ce pas! Eh bien! alors...? Tu as reçu ta loge? Viens me chercher après la représentation dans la mienne.

Quelle nuit nout allons passer, grand lion! Je t'embrasse dans le cou, là où tes cheveux sentent si bon.

Ta petite sale, MARTHE.

P.-S. — Viens en uniforme.

II

— Alors, c'est bien fini, Marthon?

A quoi, l'interpellée se soulevant à demi du roking-chair, où elle s'alanguissait toute blanche de la tête aux pieds, blanche de chair et blanche de vêtements avec à la ceinture un bouquet de roses blanches, avec un joli geste d'insouciance et de vatout, mais, comme néanmoins elle se taisait, les lèvres entr'ouvertes dans la moue d'un sourire vague, celle qui l'interrogeait assise en face d'elle, les genoux presque dans ses genoux, examinait longuement ses yeux d'un violet sombre, restés comme agrandis dans la pâleur de la face, et devant cette physionomie de langueur, cette attitude de convalescente gardait un doute, pas convaincue.

L'interrogée, elle, continuait de sourire indolemment d'un sourire sans force dans le décor estival et léger de cette véranda de bois peint de bleu tendre, au toit enguirlandé de clématites aux fleurs violâtres; et sur les grands ombrages dormants du parc et le coin de Seine qui le bordait au loin, la frêle jeune femme se détachait, dans sa batiste blanche, si irréelle et délicate, que l'autre avait un élan de curiosité tendre et, s'emparant des deux pâles mains inertes : « Guérie, tu es bien guérie! la vraie vérité, je te trouve un drôle d'air, tu sais ma petite Marthe, et avec une sollicitude passionnée d'amant elle pétrissait et caressait entre ses doigts les deux petites mains prisonnières! »

« — Guérie. Si, oui, je t'assure. » Et avec un souple redressement du buste la robe blanche se rapprochait de la robe rose assise devant elle et, tout en lui serrant les mains, tendait à ses regards le miroir de ses yeux.

— Ça t'a fait mal?

— Un peu, sur le moment, mais il fallait en finir..., il y a trois mois que cet amour-là était à l'agonie..., j'ai tout fait pour prolonger le malade, mais il était condamné. Alors j'ai brusqué le dénouement, j'ai tenté une dernière épreuve et...

— Et...

— Et ma foi, l'amour est bien mort cette fois, la dent qui faisait mal n'y est plus.

Et se levant toute droite, elle appuyait sur son corsage à la place du cœur, un peu au-dessus du bouquet de roses blanches, la main de son amie.

— Tu vois, il est bien tranquille.

— Comme l'eau qui dort, hasardait l'autre.

— Non, ma chérie, mon amour est bien mort et rien, j'en ai peur, ne le réveillera plus.

— Et tu le regrettes!

— Dame, c'est si bon d'aimer!

— Même qui ne vous aime plus.

Alors elle, avec un léger tremblement dans la voix.

— Même qui ne vous aime plus!

— Folle reprenait l'autre.

— Non, pas folle, mais sage, ce qui est bien plus triste. Car la sagesse, c'est l'expérience, c'est-à-dire le désenchantement de la vie!

— Tu l'aimes encore.

— Non pas, hélas, puisque je le méprise...

— Tu le méprises.

— Oh! cela de toutes mes forces... et c'est là mon seul chagrin, vois-tu, d'avoir aimé qui ne le méritait pas. Il n'y a pas de pire mésalliance que celle du cœur, est-il écrit quelque part; on se console de tout, même de perdre qui l'on aimait, mais la honte reste de ces erreurs-là comme d'une faute.... c'est là vois-tu, la plus cruelle méprise!

— Cela s'était remis pourtant entre vous deux, en juin!

— Oui, quand le pauvre garçon m'avait avoué ses ennuis, ses pertes au jeu, ses emprunts, ses sottises et ses six mille francs de dettes; ah! j'avais tout payé et de grand de cœur, vois-tu, on ne compte pas quand on aime, et le bonheur de l'aimé n'a pas de prix. Je l'avais vu sauvage, taciturne, cherchant à m'éviter, à s'isoler, lui que j'avais connu si plein de belle humeur, si vivant et si tendre... et puis, cette belle humeur était un peu mon œuvre, il était si malheureux quand je l'avais connu, le pauvre cher; je pouvais être fière de de cette liaison-là comme d'une bonne action; c'est par la pitié qu'il m'avait prise et c'est par amour que je l'avais guéri... D'ailleurs, à quoi bon revenir là-dessus. Tu sais par moi et mieux que moi peut-être tous les détails de notre première rencontre, toutes les émotions de cette année d'épreuves et de passion... Les dettes payées, il m'était donc revenu; la nuit de son retour avait été délirante, mais le baron m'enmenait le lendemain à Spa; il me fallait partir en plein bonheur recommençant..., mais que m'importait, puisque je l'avais reconquis.

Je le quittai défaillante à la fois de joie et de reconnaissance, devenue même meilleure pour le baron et les autres dans l'excès de mon bonheur, déjà toute à l'ivresse de la prochaine entrevue arrêtée et fixée d'avance avec lui.., car le 11 de ce mois tombait l'anniversaire de notre fameuse première rencontre, à Aix, l'année précédente, Le 11 de ce mois expirait notre bail d'un an, que nous voulions renouveler maintenant l'un et l'autre d'un commun accord, tous deux plus ardemment épris, pris et repris.

J'avais prévenu le baron qu'il me faudrait, le 11, revenir passer un jour pour affaires à Paris...

Le 10 au soir Maurice avait sa dépêche... Je t'avoue que je m'attendais un peu à le trouver à la [illegible] avait douze jours que nous ne nous n'étions vus..., et ce que le cœur me battait, pauvre sotte, en débarquant de mon coupé-lit.

Sur le quai, personne..., mais j'en prenais mon parti. Jacques et le coupé m'attendaient dehors. A l'hôtel je trouvai un petit bleu de Maurice : il n'avait pu venir, retenu par son service à Versailles, mais il serait à six heures à Passy... j'avais cinq heures devant moi.

Je les employai à faire une de ces toilettes... intimes et soignées, toutes dans la science et le raffinement de dessous que tu sais, les dessous de la femme amoureuse qui s'attend à être aimée à outrance; j'avais mis le parfum qu'il aime et qui n'est pas le mien cependant, mais qui l'est devenu et... (ce que c'est que de nous), je m'ingéniais à retrouver dans ma garde-robe une toilette de nuance et de forme analogues à celle que je portais à Aix, l'année dernière, à pareille époque, le soir de ce fameux 11 juillet, que nous allions faire revivre entre nous.

A six heures et demie, avec trente minutes de retard, mon Maurice entre dans ma chambre, et devine, de quelle paroles il accueille mon retour : « Vous avez fait un bon voyage... » Vous, il me disait *vous*, maintenant. « Le baron va bien? » Puis me toisant des pieds à la tête, comme pour un examen : « Quelle singulière



robe vous avez là, ma chère, est-ce que vous comptez dîner dehors dans cette accoutrement... nous allons faire une émeute au restaurant savez-vous? »

Au restaurant !... moi qui avais fait dresser dans le petit salon attenant à ma chambre un dîner de deux couverts, dont j'avais patiemment médité et élaboré le menu.

— Au restaurant ! ne pouvais-je m'empêcher de dire.

— Mais oui, au restaurant. Je vous emmène aux Ambassadeurs, nous verrons ce Kam-Hill dont on conte merveille.

Et, comme suffoquée, je hasardai mon projet de dîner chez moi, en tête-à-tête :

— Dans ce petit salon, s'écria-t-il, dans cet hôtel démeublé et désert, nous deux, tous seuls, non merci, c'est trop triste!

Et, durant cet échange de mots blessants et bêtes, pas un serrement de main, par un baiser sur le front ou sur la joue, par un de ces regards caressants qui reprennent possesion d'une femme et qui demande pardon de la phrase brutale et désirent et rachètent : le cœur figé dans la poitrine, je me sentais devenue comme inerte, toute froide devant lui.

— Si cette robe vous déplait, je vais la défaire et en mettre une autre, mon ami,

— Que non, ma chère amie; ce serait trop long. Trouvez un joli manteau, voilà tout : et puis vous êtes très bien ainsi!

Et, tranquillement, monsieur, assis dans une causeuse, allumait une cigarette.

Je dînais ce soir-là en musique, et le soir, à l'heure des liqueurs, j'entendais le chanteur Kam-Hill.

— « Et tu l'enmenais coucher après cela, toi, mon amie Marthon ? interrogeait la robe rose.

A quoi, la robe blanche :

— Que veux-tu, j'étais revenue de Spa exprès pour ça, et puis le désir rend si bête, car je le désirais encore et follement et avec toute mon âme et avec toute ma peau, ardemment, à me sentir défaillir, rien qu'à frôler mon bras nu sur le drap de son pardessus mastic, rien qu'à regarder un peu l'ombre portée de ses cils noirs sur le hâle de ses pommettes... et puis parée comme je l'étais, je m'attendais à tout..., c'est-à-dire à cette étreinte impérieuse et violente, un peu brutale même, dans laquelle un homme aimé se fait tout pardonner, parce que cette étreinte vous livre, toute et toute et par tout à lui.

Nous rentrons à l'hôtel..., silencieux, un peu gênés. Il se repent, il a des regrets, je pensais en moi même, je le connais, il se décidera sur l'oreiller, le premier baiser va être délicieux.

En effet, nous nous couchons sans échanger un mot, il était même au lit avant moi : moi qui le guettais du coin de l'œil, j'avais envie d'éclater de rire sous cape, comme une envie de femme énervée qu'on chatouille, maladive, presque douloureuse, comme un spasme..., je passe de l'autre côté du lit et, frisonnante, toute parfumée, je me glisse auprès de lui.

Que fait alors monsieur? Il me tourne le dos, prend un livre, un roman pris à la portée de sa main sur une table de laque, allume à la bougie une cigarette turque et...

— Il lit...

— Oui, ma chère, il se met à lire, à mon nez, contre moi, la peau contre ma peau, dans la tiédeur de ma chair désirante et pâmée, dans les draps de mon propre lit. Alors, ma chère, une lueur s'est faite dans ma pensée. « Il a encore joué, me suis-je dit, il a encore perdu, il a besoin d'argent et n'ose plus me le dire, il attend que je le devine... et de là son manège : il veut que je l'interroge, que je le force à m'avouer encore, prêt à se confesser, mais trop lâche pour aller au devant d'une explication franche... et il joue de ruse, il feint de lire, il lit. »

Alors, je le trouvais si femme, pis, si fille, si courtisane, si nous autres et si moi-même dans cette petite comédie combien de fois jouée par nous dans l'alcôve, auprès des entreteneurs sérieux de notre luxe, que je le méprisais, cet homme-fille, mais si fort, si fort, que la nausée me prit et de sa personne et de sa chair et de son odeur : je me levais d'un bond, enfilais un peignoir, courais à mon secrétaire l'ouvrais et, prenant au hasard une liasse de billets de banque : « Combien as-tu perdu, m'écriai-je? Combien te faut-il encore?... Tiens, paie-toi, prends à même... je te tiens quitte... Mais fais vite, hors d'ici. » Et je lui jetai les billets au travers du lit.

Il s'était levé, très pâle, venait vers moi tout nu : mais, comme une folle, je le frappais étourdiment à la face, et, le repoussant avec une vigueur que je ne me connaissais pas, je sonnais éperdument ma femme de chambre, et, cette fille étant presque aussitôt apparue : « Faites atteler, suffoquai-je, donnez les ordres à Jacques, Monsieur Maurice repart de suite il doit être à Versailles cette nuit ».

Et lui, qu'a-t-il fait?

— Lui, il s'est rhabillé, en silence, a ramassé les papiers bleus, et, détachant délicatement deux billets de mille, entre huit ou dix autres dont se composait la liasse, il a remis le paquet sur mon secrétaire et me saluant jusqu'à terre : « C'est donc huit mille francs, dix mille avec les intérêts au bout d'un an, dont je suis votre débiteur, madame. Merci. » Et il est parti...

— Et tu ne l'as pas revu? demandait la robe rose.

— Je ne le reverrai jamais,

— Et tu pleures?

— De ne plus pouvoir l'aimer : c'est le pire malheur, vois-tu, qui nous puisse arriver à nous autres créatures d'amour, de ne plus y croire, de ne pouvoir plus.

Jean LORRAIN.

Avant l'heure ! (1)

Depuis des jours, Lucile Ayrelle avait de ces longs regards fixes, brumeux, qui semblent chercher anxieusement une lueur de phare en d'insondables ténèbres, suivre on ne sait quel cortège de tristesse, quelle lente procession de beaux souvenirs défunts, s'isolait de la vie extérieure, demeurait silencieuse, inerte, les lèvres pâlies, gercées, closes comme par un secret farouche.

Elle paraissait se réveiller en sursaut d'un sommeil léthargique, revenir d'un lointain pays de mystère, recevoir comme un choc lorsque son amant la questionnait, lui répétait malgré lui — avec de l'obsession et cette sorte d'étrange double vue que l'on a quand on aime — les mêmes phrases monotones, inquiètes, énervantes, auxquelles une femme qui souffre et se débat ne répond que par des gestes de détresse, ces gestes douloureux, découragés, qui font penser au soldat vaincu qui jette ses armes. Elle évitait de le regarder. Elle ne parvenait même plus à mettre un peu de mensonge dans son vague sourire comme épuisé. Elle avait, s'il la frôlait, s'il lui prenait les mains dans les siennes, s'il s'efforçait de l'égayer, de la ranimer, s'il lui parlait de choses prochaines, de lendemains, des tressaillements, des chaleurs de fièvre dans la peau, des larmes dans les prunelles.

Et on aurait dit d'une voyageuse qui va émigrer vers l'inconnu et qui, au moment de sauter dans le train, défaille, hésite, se sent le cœur gros, n'ose plus retourner la tête pour envoyer un dernier baiser à ceux qui agitent leurs mouchoirs, qui sanglotent en lui disant adieu.

Mais André Jorys, comme s'il avait eu peur lui aussi d'une de ces explications décisives où l'on se hâte d'en finir, comme s'il devinait que quelque chose d'irrémédiable, de fatal se préparait, couvait ainsi qu'un orage, allait saccager, balayer leur bonheur, se contenait, évitait de pousser sa maîtresse à bout, affectait autant que possible de ne rien remarquer, de ne rien voir, de croire à une crise passagère de spleen, à une saute d'humeur, telle qu'en ont par instants toutes les femmes.

Ne l'aimait-elle donc plus après tant d'années d'immuable attachement, de douces tendresses? Pensait-elle à le tromper? Etait-ce le crépuscule où l'Amour agonise, exhale sa plainte suprême, comme un goéland blessé à mort que roulent les vagues?

Et il consumait ses forces en cette attente, n'avait plus aucun désir dans sa chair morte, s'attachait aux pas de Lucile comme un pauvre vieux chien fidèle qui sent qu'on a assez de lui, qu'on veut le perdre, ne dormait plus, passait les nuits à se creuser le cerveau, à enfanter des projets de folie, à épier le souffle de sa maîtresse, les mots inintelligibles, hoquetés, qu'elle vagissait en ses cauchemars, à se rappeler jusqu'aux plus petits, aux plus lointains détails de cette liaison où, jusque-là, il n'avait eu que du bonheur.

Il se faisait l'illusion qu'il n'avait jamais aimé d'autre femme que Lucile. Il se rappelait comme ils s'étaient rencontrés, les premières coquetteries, les premiers aveux, le charme ensorceleur qui émanait de toute sa personne, le trouble qu'elle lui mettait en tout l'être avec ses rires, sa voix de caresse, son arome de fleur.

Un peu plus âgée que lui, elle s'amusait de son inexpérience, de ses candeurs enthousiastes, de ses jalousies folles, l'enveloppait de tant d'adoration, le fondait si complètement en elle, que bientôt il n'avait plus voulu qu'elle le quittât, même le laps d'une semaine.

Années clémentes, années bienheureuses, années extasiées, années si pareilles en leur quiétude, en leurs joies renouvelées, qu'il ne serait parvenu ni à y souligner quelque date d'un signet plus rose, ni à en noter le nombre, qu'en dépit du temps écoulé, le temps qui empâte les plus impeccables lignes, qui griffe les fronts radieux, qui ne respecte pas plus le marbre que la beauté, Lucile lui semblait encore la même, l'idolâtrée de ses vingt-cinq ans, la blonde tentatrice dont les cheveux de soleil, les larges yeux bleus, la bouche luxurieuse, le corps tout de blancheur, d'éblouissantes clartés, de divines souplesses, suggéraient le rêve d'un féerique verger où vient d'éclore le printemps?

Elle ne l'avait pas trahi, elle ne lui était pas infidèle, elle ne songeait pas à reprendre son cœur pour le donner à un nouvel amant, à rompre comme tant d'autres une chaîne qui tout à coup semble plus lourde. Elle aimait André autant et peut-être plus qu'au jour où leurs bouches s'étaient unies en un baiser de délices et d'espérances. Elle eût sacrifié son être pour lui épargner la plus légère peine.

Mais ce qu'il ne voyait pas, lui, cette autre femme qu'elle devenait peu à peu comme si d'invisibles et implacables doigts l'eussent pétrie ainsi que de l'argile, cette vieille maîtresse qui sentirait bientôt le déclin, qui aurait son âge marqué et dans les petites rides qui s'élargissent en éventail aux coins des paupières, et dans les cernures bistreuses des yeux, et dans les bourrelets des hanches, et dans la lassitude des lèvres, qui serait forcée de recourir à des artifices de toilette, d'accentuer sa blondeur, de se sangler en un corset étroit, de se maquiller, la malheureuse l'avait, avec de l'épouvante, de la tristesse plein le cœur, de lamentables suggestions, découverte en les miroirs, surprise en les réflexions désenchantées, ironiques de certaines camarades, en l'étonnement mélancolieux de ceux auxquels on se heurte brusquement après les avoir depuis longtemps perdus de vue et qui hésitent quelques instants à vous reconnaître.

Elle touchait au terme de sa beauté. Il était temps de faire la retraite, de disparaître, de s'enfuir avant qu'il ne s'aperçût, lui aussi, de cette métamorphose, de cette déchéance, qu'il reculât instinctivement au moment de la ceinturer de ses bras, qu'il se dérobât devant les étreintes accoutumées, les divines caresses, que le charme fût rompu, qu'il n'y eût plus en ce cœur qui avait été possédé d'elle qu'une douloureuse et nostalgique pitié.

Elle lui laisserait le souvenir inoubliable de l'amoureuse vers qui les désirs volaient comme des abeilles, le regret éternel de sa beauté, de ses câlineries, des nuits d'amour autant que des journées d'intimité.

Elle n'attendrait pas qu'il étouffât d'ennui et de rancœur en la vie à deux comme dans une étroite geôle, qu'il l'abreuvât, qui sait? de honte, de tristesse, que quelque scène creusât entre elle et lui comme un fossé de boue qu'on ne veut plus franchir, qu'il eût assez d'elle. Elle ne serait pas le boulet de galérien qui meurtrit, qui annihile un homme et dont il se débarrasse enfin avec une rage meurtrière.

Il souffrirait, il la maudirait, il en serait à demi fou. Mais la blessure cicatrisée, plus tard, ne comprendrait-il pas combien elle avait eu raison, combien elle l'aimait? ne la couvrirait-il pas de bénédictions comme une bienfaitrice?

Et un soir qu'André Jorys l'attendait, Lucile ne vint pas, lui envoya une lettre de douze pages où elle lui annonçait sa résolution infrangible de ne plus le revoir, son départ loin, très loin, *pour toujours*, où elle mettait tout son cœur débordant de vraies tendresses, d'éperdue passion, où il y avait des phrases de maman, de délicate amie autant que de maîtresse qui laisse à celui qu'elle abandonne tout ce qu'il y avait de tendre, de bon, de dévoué dans son âme, qui jure de ne jamais l'oublier, où par place des larmes jaillies brusment des yeux avaient délayé l'encre, strié le papier de larges taches.

Il pensa en mourir, il fut injuste, il eut de la folie, de la colère, de la haine, maudit, voua aux pires infortunes celle qui l'abandonnait en plein bonheur.

Et maintenant que son cœur est calmé, que vieilli, saturé de sagesse, il a enfin approfondi cette énigme

(1) *Sur l'Amour et sur le Baiser* — LEMERRE, éditeur.

cruelle qui le hanta, André Jorys a des larmes dans les yeux quand il parle de son ancienne maîtresse, quand il raconte leur rupture...

René MAIZEROY.

LES

CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite)

C'est par lui que je commençai. « Monsieur dis-je au duc de Spalato, monsieur que je vous présente est de la plus antique noblesse. C'est un homme délicat, un peu perverti, fort blasé. Il est déjà presque vieux dans sa première jeunesse, mais il m'a tout l'air d'être resté incroyablement jeune dans son âge mûr, dont je le félicite. Il n'a point approuvé la Révolution française, non qu'il eût des principes contraires bien arrêtés, mais cela n'était pas dans ses goûts et dans la couleur de son esprit. Paris n'avait plus d'attraits à ses yeux. Il est parti, j'imagine, pour l'émigration, où il a trouvé plus de privations que de divertissements. Je le plains, mais cela n'a pas nui à sa santé. Je n'en puis dire davantage et je le prie de continuer lui-même, car à partir de ce point-là, ma clairvoyance est en défaut.

— Madame, dit le marquis, j'obéirai. Sachez donc que vous n'avez pas dit un mot qui ne fût exact. J'ai pu reparaître en France au début de l'Empire, et, grâce à la bonté du souverain, je suis rentré en possession d'une partie de mes biens. L'on ne m'a point rendu de terres, mais des rentes ; cela est plus facile à emporter, et il me convenait. J'étais un peu dégoûté du mariage, après certains ennuis que j'avais eus, et un peu de la Société de Paris où je ne retrouvais plus mes habitudes. Je préférais pour l'avenir le célibat et la liberté de courir. Je vais au-devant du plaisir en tous lieux du monde où il se trouve ; il vaut bien que l'on se dérange. Je suis accommodant et point d'humeur sombre, comme sont les jeunes gens d'aujourd'hui. Mon cœur se contente de peu, comme mon estomac. On dit que j'ai aussi peu de cervelle qu'un oiseau : je ne le nie point. Je suis en joie, comme les oiseaux du ciel, pour un peu soleil et un peu de musique. C'est pourquoi l'Italie est mon pays de prédilection, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

— Monsieur, dis-je, je vous remercie bien. Passons à votre vis-à-vis. (Maître Nicolas, qui est naturellement timide, rougit fort). Eh bien, dis-je, monsieur a ses origines dans le peuple. Mais il est né au moment où les distinctions de castes s'abolissaient, où l'égalité était triomphante, où nous venions de sacrifier nos privilèges sur l'autel de la patrie. Les plus humbles en ce temps-là levaient les yeux bien haut. Gageons qu'il a fait comme les autres. Il avait une intelligence peu commune et une volonté résolue : puisqu'on ne devait plus parvenir que par son mérite, il était en droit de prétendre à tout. Mais je soupçonne qu'il est passionné. Gageons encore que s'il fut ambitieux, ce ne fut pas de la fortune seulement. Peut-être son cœur eut aussi des visées un peu téméraires. Ah ! je me risque trop et je vais compromettre ma réputation par un douteux horoscope. Tant pis, je n'en démords pas. Je suppose donc que l'amour ne vous a pas souri, mais que la fortune a fait mieux. Je juge ainsi à vous voir nippé de la sorte. N'est-il pas vrai ?

Plus vrai que vous ne pensez. J'avais quelque génie pour le commerce, et après avoir tenté mais en vain, de l'agriculture, je fis des spéculations sur les biens nationaux, qui réussirent. Lorsque j'eus des fonds suffisants, je devins fournisseur des armées. S'il n'y avait une grossièreté insupportable à se targuer de son argent, je vous dirais que j'en ai ramassé beaucoup. J'en jouis du mieux qu'il est possible : je voyage, comme notre noble convive, à la recherche du plaisir et de la dépense. Et pour tout dire, je suis venu passer le carnaval à Venise.

— Monsieur, lui dis-je, je vous fais compliment. Vous êtes l'un des triomphateurs du tiers état, et vous représentez, si je puis dire, l'esprit conquérant de la Révolution. Monsieur (et je désignai Sainte-Foy) en représente le goût, le luxe et les élégances. Oui, il fut un temps où lasse de sa rudesse lacédémonienne, la République prétendit aux grâces et aux raffinements. Quelques maladroits s'avisèrent tout uniment de copier l'ancien régime. On peut dire néamoins que le nouveau eut son genre particulier, que personne n'a su attraper comme monsieur. Né de petite bourgeoisie, j'imagine, et sans biens héréditaires, il dut sa fortune aux hasards du jeu, qui lui sont le plus souvent favorables. En dépit du proverbe, il eut aussi des chances d'une autre sorte : il plaisait, par cette allure dégagée que vous lui voyez encore ; mais il ne plaisait qu'un temps. Qu'importe, s'il n'aimait qu'un temps lui-même, et s'il était sûr, en perdant ses avantages de la veille, d'enlever une autre position le lendemain ? Je n'ai pas besoin de l'interroger sur la suite de sa vie. Sa destinée n'a point changé, non plus que lui-même. Il n'a pas vieilli, et ne vieillira jamais : il ne saurait point. Il joue, il gagne encore, il brille, il plaît toujours, il se divertit soi-même et les autres, il a couru d'abord Paris, il court à présent le monde, à la recherche du plaisir, et, pour conclure ainsi qu'ont fini les deux autres, il est venu passer le carnaval à Venise. »

Sainte-Foy daigna sourire à ce portrait, qui était pour le flatter. « Madame, fit-il, cela est merveilleux, et j'affirmerais que vous êtes sorcière si je pensais qu'il y en eût. Je crois seulement que vous êtes physionomiste, et j'avoue sans détour que vos jugements sont d'une sûreté extraordinaire. » J'avais bu du vin de Champagne, je perdis toute mesure ; « Physionomiste ! m'écriai-je, nous allons voir si vous l'êtes, vous, messieurs, et ce que vous penserez de moi. » Aussitôt je me démasquai. Je n'ai pas changé de visage, ni vieilli, j'espère bien, plus que Sainte-Foy, et l'on ne m'oublie pas si aisément. Tous me reconnurent à l'instant même, et, de plus, Nicolas reconnut le marquis, son ci-devant maître, dont le visage ne l'avait point jusqu'alors frappé. Il en parut un peu déconfit. Sainte-Foy était incertain de la mine qu'il fallait faire. Pour le marquis, il jeta un regard tout pétillant au duc, mon nouvel époux.

Il fut le premier aussi qui sut que dire : « Ah ! fit-il, madame, il n'est pas besoin d'être physionomiste, il ne faut qu'avoir des yeux pour apercevoir que vous êtes la plus agréable femme qu'on puisse rencontrer. Je plains ceux qui ne vous ont vue qu'une fois. Ils ne doivent pas souhaiter d'autre bonheur que celui de vous revoir. Aussi ne comptez point que ce soit nous nous résignerons volontiers à quitter votre compagnie si vite et pour jamais. Le carnaval autorise bien des libertés. M. le maréchal voudra bien que nous passions toute cette nuit ensemble et que nous mettions en commun les ressources de divertissement que Venise peut nous offrir. — Parbleu ! oui, s'écria le maréchal, et ce n'est pas moi qui contredirai jamais à ces brusques amitiés qui se nouent sur le champ de bataille. » Il a des mots heureux.

Abel HERMANT

(A suivre).

Bulletin Vélocipédique

Les magasins de C. COMIOT, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la porte Maillot. C. COMIOT, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Tirage sur rotative J. Derriey. Cie Fournier, imprimerie, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris

GITANILLA

Chantée par Lyse BERTY à la Roulotte.

Musique de Charton.



I

J'etais une enfant gaie et franche
Au chant d'oiselle, au pas dansant,
Et j'avais une âme si blanche
Que je souris en y pensant.

II

Mais enfin l'esprit vient aux filles,
La cruche s'emplit au ruisseau,
Et gentille entre les gentilles,
Je fus l'amour d'un jouvenceau.

III

Ah les belles nuits de tendresse
Sur le foin des prés andalous !
De l'amant et de la maîtresse
L'azur splendide était jaloux.

IV

Ma ceinture tomba dans l'herbe
Où nous avions fait notre lit.
Il m'embrassait las et superbe
A l'heure où le ciel frais pâlit.

V

Puis il partit pour Salamanque,
Là, il lui plut de m'oublier :
Ici, je languis, l'air me manque;
Il vit là-bas libre écolier.

VI

Depuis ma vie est un poème,
D'ardents plaisirs de lents chagrins.
A tous les vents de la Bohême
S'en vont mon âme et mes refrains.

VII

J'ai bu sans trève à pleines lèvres
Le poison d'amour pour guérir.
Ma chair pâle brûle de fièvres,
Je me meurs de n'en pas mourir.

VIII

L'enfer allume un feu de forge
Dans cet œil naguère ingénu,
Et plus d'un pâmé sur ma gorge
Défailie à baiser mon sein nu.

IX

Vous plaît-elle ainsi la gitane,
Blanche démon au regard noir?
Qui de vous me veut pour sultane?
Allons, qui va m'aimer ce soir.

Maxime FORMONT.

Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — Nº 15. Édition de Paris : 5 centimes. 11 AVRIL 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50
{ Départements. . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue [illegible], Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois...........	3 — »	5 — »
Un an..............	6 — »	10 — »

PETITE FILLE, par Henry BAUER



Dessin de Steinlen

PETITE FILLE

La sortie des théâtres est achevée ; les voitures deviennent rares sur la chaussée, les trottoirs se vident ; tout le long des boulevards les rumeurs s'éteignent.

A droite et à gauche du boulevard Montmartre les devantures des cafés ouvrent encore leurs larges baies lumineuses dont l'éclat inonde un morceau de la chaussée demi-obscure ; plus loin, tout retombe dans la pénombre.

Passé la rue Drouot est un coin plus sombre où l'amour sans emploi se vend à la criée ; là campent jusqu'à trois heures une douzaine de filles ; elles s'offrent brutalement au passant qui, lourd de bière, sort des cafés voisins, elles le harcèlent, elles le poursuivent, elles s'attachent à ses vêtements et, sans se rebuter, vingt fois repoussées, elles reprennent vingt fois leur chasse à l'homme.

Sur la terrasse du café Riche, les garçons rentraient hâtivement les tables et les chaises et fermaient les becs de gaz de la devanture. Trois petites filles regardaient de près cette besogne et lorsqu'un garçon de café passait à leur côté, l'une ou l'autre lui lançait une plaisanterie sur un ton provocant.

« Voulez-vous bien vous sauver, cria le gérant, en accourant sur elles la serviette levée. Si ce n'est pas une honte, monsieur, dit-il à un consommateur attardé, que la police tolère ces choses-là ; voici de petites *raccrocheuses* dont la plus âgée n'a pas quatorze ans. »

Les petites, ainsi chassées, s'étaient éloignées d'une trentaine de mètres. La tête nue, les cheveux mal retenus, tombant à demi sur l'épaule, vêtues de lambeaux criards mal rafistolés à leur taille, ces trois enfants, que la débauche effroyablement précoce avait faites femmes, offraient un spectacle horrible.

— Aussi, c'est d'ta faute, Zélia, dit l'une d'elles ; t'es bête comme une grue ; tu nous fais *engueuler* partout avec tes *boniments à la manque*.

— Quoi que t'as donc, empotée ? tu restes là comme une bûche sans *allumer les pantes*.

— Allons ! Zélia et Gustine, reprit la plus petite des trois, vous allez encore vous disputer et vous battre et gâter notre *turbin* ; vous savez bien qu'y faut rapporter au moins dix *balles* à Mimile, autrement rien à *boulotter*.

— T'as raison, Pauline, t'as raison.

Et les trois enfants se remirent à l'affût.

Cependant, dans l'encoignure de la rue Le Peletier, deux gardiens de la paix de service, adossés à une porte cochère, fumaient paisiblement leurs pipes en se contant des histoires de régiment.

L'homme sortit d'un cabaret à la mode, la tête lourde, la chair allumée, et d'un pas incertain remonta le boulevard vers la Madeleine. Il faisait froid et l'air l'avait saisi. Maintenant il regrettait d'avoir quitté l'atmosphère chaude de la salle joyeuse où il festoyait en agréable compagnie. Pourquoi ? il n'avait plus du tout sommeil, il ne sentait plus la moindre envie de repos. Bah ! il s'arrêterait plus haut dans un restaurant de nuit où il ne pouvait manquer de retrouver de la société.

A chaque instant, des filles, flairant l'homme gris, l'accostaient et lui barraient le chemin ; mais lui les rudoyant passait outre : il avait mieux que ça chez lui.

Soudain, la petite Pauline, se détachant du groupe de ses compagnes, l'aborda :

« Monsieur, mon beau monsieur, écoutez donc une p'tite amie. »

L'homme détourna la tête. Une enfant, tiens ! il n'avait pas encore vu ça : ce devait être drôle.

— Mais tu es trop petite, fillette, dit-il, que veux-tu que je fasse de toi ?

Elle, hardie : « Venez donc faire un tour en fiacre. » En fiacre, il n'y songeait pas. Si gris qu'il fût, toute sa prudence de bourgeois le reprit. Pas si bête de se mettre une mauvaise affaire sur le dos, qui sait peut-être, un chantage monté.

La petite, comme si elle eût deviné ce qui se passait en lui, continuant à marcher sur ses pas, le rassura peu à peu : « N'ayez pas peur, monsieur, finit-elle par dire, vous ne serez pas le premier. »

L'homme traversa le boulevard et suivit l'enfant dans une rue adjacente.

Là, elle sonna à la porte d'un hôtel meublé. On ouvrit aussitôt et elle entra avec assurance dans la loge du concierge où elle prit un bougeoir et une clef.

— C'est vous, mademoiselle Pauline ? fit le garçon d'hôtel couché dans un coin.

— Oui, Robert.

— Eh bien, il faut payer la chambre, vous savez.

— C'est cent sous, dit-elle à l'oreille de l'homme resté dans le couloir.

Lui était préparé à cette comédie et donna l'argent. Ils montèrent à la chambre. C'était un réduit sordide meublé d'un fauteuil, d'une chaise longue, d'une table de nuit et d'un lit qui trahissait les fréquents passages de la soirée.

L'homme se laissa tomber sur le fauteuil. Elle posa la lumière sur la table de nuit, ôta son caraco, défit sa robe et s'approcha de lui, câline.

« Tu vas me faire ton petit cadeau, n'est-ce pas, mon chéri ? »

Il la regardait, encadrée dans ses cheveux dénoués. Il voyait ses yeux bleus cernés d'un cercle de bistre, ces traits sans expression, ce visage flétri avant d'avoir été dessiné par le temps. La chemisette entr'ouverte lui permettait d'apercevoir le buste, les pauvres petites épaules maigres et saillantes et au-dessous des trous dans la chair, et les seins mâchés avant d'être formés, et la poitrine étroite comme celle d'une poupée.

Il l'écarta de lui et se recula avec un sentiment d'horreur.

— Voyons ! tiens-toi tranquille et causons ; voilà de l'argent.

Elle prit la pièce d'or qu'il lui tendait et la glissa dans sa chaussure.

— Comment t'appelles-tu ?

— Pauline !

Comme il changeait de visage, elle ajouta :

— Est-ce que mon nom vous déplait ?

— Depuis combien de temps mènes-tu cette vie-là ?

— Y a bientôt deux ans que *j'fais le truc*.

— Tu n'as donc plus ni père ni mère ?

— J'ai pas connu ma mère ; paraît que c'était une chouette roulure ; quant à mon p'pa, il aimait trop les bons coups, ça fait qu'il est à l'hôpital des fous.

— Mais enfin, comment vis-tu, où loges-tu ?

— Chez mon bon ami.

— Qui ça, ton bon ami ?

— Mon bon ami Mimile. C'était un copain à p'pa qui m'a prise chez lui avec plusieurs petites *gosselines* comme moi. Oh ! je l'aime bien Mimile, il m'a empêchée d'aller à la prison des enfants trouvés ; il m'a montré à travailler et j'y rapporte toute ma *galette*.

— Quel âge as-tu ?

— *Douze ans.*

Douze ans ! C'est trop fort. Et lui aussi il avait une petite Pauline du même âge ! A cette heure, l'enfant dormait son doux sommeil dans le dortoir d'un couvent choisi. Ignorante de toutes les hontes, elle rêvait sans doute et riait aux anges. Lui, cependant, le père, n'avait pas craint de pénétrer dans un bouge pour y abuser d'une fillette, semblable à sa Pauline !

Ah ! l'horrible cauchemar ! D'un bond il fut à la porte et s'enfuit comme un fou.

Cinq minutes après, Pauline rejoignait ses amies sur le boulevard et leur contait en riant l'histoire du *miché* au louis qui, après la lui avoir faite à la conversation, s'était sauvé sans l'avoir touchée.

— Ça doit être de la saloperie pour s'esbigner ainsi, opina la petite Zélia.

— Tout d'même, Mimile va être rien content ; ça fait trente francs que j'apporte.

— Veinarde, va !

Et elles recommencèrent leur promenade :

— Monsieur, écoutez donc une p'tite amie.

Henri BAUER.

LES POÈTES DE L'AMOUR

LE REFUGE

J'ai fait un long voyage et je reviens blessé
Il faut que vous m'aimiez un peu comme une mère
Ne me demandez pas quelle était ma chimère
Ni quels sont les pays cruels où j'ai passé.

Peut être n'ai-je au cœur qu'une peine éphémère,
N'en parlons plus. Taisons les rancœurs du passé
J'oublierai près de vous ceux qui m'ont offensé
Et j'aurai mon refuge après ma route amère.

Venez. Fermons la porte aux bruits vains et pervers.
L'espoir est si léger après les mots soufferts
Qu'en le nommant tout bas on craint qu'il ne s'envole.

Mais vous qui souriez grave et douce à ma voix
Vous qui parlez d'aimer pour la première fois,
Ne faites pas de mal avec ce qui console.

ANDRÉ ESCOURBOU.

LA

DEMOISELLE AU CHAT D'OR (1)

Oui, fit notre vieil ami Tribourdeaux, un lettré et un philosophe, ce qui est rare parmi les médecins militaires, — oui, le surnaturel est partout ; il nous enveloppe, nous étreint, nous pénètre... La science le poursuit ; il se dérobe, et elle ne l'atteint pas. Notre esprit est dans la condition de ces ancêtres qui avaient défriché quelques arpents de forêt : dès qu'ils approchaient des bornes de leur domaine, ils entendaient des rugissements et voyaient luire des yeux de fauves... J'ai eu cette sensation de heurter les limites de l'inconnaissable plusieurs fois dans ma vie... une fois surtout. »

Une jeune femme dit :

« Docteur, vous avez envie de conter une histoire. Allez ! »

Le médecin secoua la tête.

« Non,., je n'en ai pas envie. Je la raconte le moins possible, celle-là : elle trouble ceux qui l'écoutent et me trouble moi-même... Enfin, si vous y tenez, la voilà.

« En 1863, j'étais médecin de seconde classe à Orléans. Dans cette ville de noblesse, pleine de vieux hôtels aristocratiques, les logis de garçons sont rares. J'aime l'air et l'espace : je m'étais installé au premier étage d'une grande bâtisse située tout au bout de la ville, près de Saint-Euverte. Elle avait été construite pour servir à la fois d'entrepôt et d'habitation à un fabricant de couvertures. Puis, le fabricant avait fait faillite ; la grande baraque neuve, décrépite faute d'entretien, avait été vendue pour un morceau de pain, avec les meubles. L'acquéreur espérait en tirer parti plus tard ; car la ville s'allongeait de ce côté. Et de fait, je crois qu'il y a tout un nouveau quartier par là, aujourd'hui.

« Quand je m'y installai, ma maison était posée seule en sentinelle vers la campagne, à l'extrémité d'une rue de terrains vagues et de bicoques qui avait l'air d'une mâchoire où il manque des dents.

« Je louai la moitié du premier étage : quatre pièces ; je fis ma chambre et mon cabinet de travail des deux qui donnaient sur la rue ; je mis des planches et des fleurets dans la troisième ; l'autre resta vide. Je me trouvai fort bien de mon logement. J'avais pour me promener un grand balcon courant tout le long de la façade, — ou plutôt la moitié de ce balcon, car il était coupé en deux (vous me suivez bien ?) par une frise de fer facile à enjamber.

« Il y avait deux mois environ que j'habitais là, quand un soir de juillet, en entrant chez moi, je vis avec surprise une lumière briller derrière les vitres de l'appartement inhabité. L'effet de cette lumière était

(1) *Notre Compagne*. [illegible], éditeur.

extraordinaire : elle illuminait d'un reflet pâle et distinct un morceau du balcon, la rue et tout un secteur de la campagne.

« Je pensai : « Tiens ! j'ai un voisin. » Ça m'ennuyait un peu. Arrivé dans ma chambre, je me glissai sans bruit sur le balcon. Mais, déjà, la lumière était éteinte. Je rentrai dans ma chambre. Je lus pendant une heure ou deux. De temps en temps, il me semblait entendre autour de moi, comme dans les murs, des pas légers. Je me couchai, je m'endormis.

« Vers le milieu de la nuit, je me réveillai brusquement, avec la sensation nette qu'on avait marché à mes côtés.

« Je me levai, j'allumai ma bougie : voici ce que je vis :

« Au milieu de ma chambre, un grand chat fixait sur moi ses prunelles de phosphore, debout sur ses quatre pattes, le dos légèrement arqué. C'était un superbe angora, poil long, queue en panache, mais d'un pelage extraordinaire, couleur de la soie jaune des cocons. La lumière se reflétait sur cette robe, et l'animal semblait tout en or.

« Il s'approcha de moi, le pas de velours, roula doucement son corps flexible contre mes jambes. Je me baissai pour le caresser, il se laissa faire, ronronna, sauta sur mes genoux. Je vis alors que j'avais affaire à une chatte très jeune ; les petites boules roses de ses tétines soulevaient à peine le poil de son ventre. Elle paraissait disposée à se laisser caresser encore longtemps. Je la reposai à terre et je voulus la faire sortir. Mais elle m'échappa et se blottit sous mes meubles.

« Dès que j'eus soufflé ma bougie, elle sauta sur mon lit... Je m'endormis tout de même. Le matin, je me réveillai au grand jour : il me fut impossible de la retrouver.

« Véritablement, le cerveau humain est un instrument facilement dérangeable. Associez en faisceau les faits que je viens de vous conter : une lumière vue, puis éteinte, dans un appartement inhabité ; un angora d'une couleur singulière qui apparaît et disparaît avec des allures un peu mystérieuses ; il n'y a rien là de fort émouvant, n'est-ce pas ? Bien... Imaginez maintenant que ces menus faits se répètent quotidiennement et dans des conditions identiques pendant une semaine : en voilà assez, croyez-moi, pour affecter le cerveau d'un homme qui vit seul, et lui donner ce petit frémissement, dont je parlais en commençant, que cause l'approche de l'inconnaissable. L'âme humaine est ainsi faite, qu'elle applique inconsciemment le principe de la raison suffisante ; à toute série de faits identiques, elle veut une cause, une loi, et l'inquiétude la prend si elle ne devine pas cette cause, cette loi.

« Je ne suis pas un poltron. Mais j'ai beaucoup étudié la peur chez les autres, depuis sa forme naïve, chez les enfants, jusqu'à sa forme tragique, chez les fous. Je sais qu'elle s'alimente et s'accroît d'incertitudes, tandis que l'application à découvrir les causes la transforme simplement en curiosité.

« Je me résolus donc à rechercher la vérité. Je questionnai mon ordonnance. Il ne connaissait pas mes voisins. Tous les matins, une vieille femme venait faire le ménage de l'autre appartement ; il avait voulu l'interroger, mais, ou bien elle était complètement sourde, ou bien elle n'avait pas voulu répondre.

« Néanmoins, je m'expliquais aisément le premier fait bizarre : l'extinction de la lumière quand je rentrais. J'avais remarqué que les fenêtres voisines des miennes étaient masquées par de grands rideaux de dentelle ; d'ailleurs, les deux balcons communiquaient ; mon voisin ou ma voisine avait donc lieu de redouter les regards indiscrets, et éteignait sa lumière en m'entendant rentrer. Pour vérifier mon hypothèse, j'employai un moyen fort simple, qui réussit.

« Je me fis porter du mess, par mon ordonnance, un souper froid vers le milieu de la journée, et le soir, je ne sortis pas.

« Quand l'ombre tomba, je me mis à l'affût près de ma fenêtre. Bientôt je vis le balcon s'éclairer devant les fenêtres de l'appartement voisin. Je me glissai doucement sur le mien, je franchis la frise. Maintenant, sachant que je m'exposais à un danger positif, comme de me rompre le cou, ou de me prendre corps à corps avec un homme, je n'avais aucune émotion. J'atteignis la fenêtre éclairée sans avoir fait le moindre bruit : cette fenêtre était entr'ouverte ; les rideaux, transparents pour moi qui étais du côté de l'ombre, me rendaient invisible pour un observateur placé à l'intérieur de l'appartement.

« Je vis une chambre très vaste, meublée d'assez beaux meubles en très mauvais état, éclairée par la lampe d'une suspension. Au fond, un lit Henri II fort bas. Sur ce lit, une femme, qui parut jolie et jeune, complètement nue. Ses cheveux dénoués enveloppaient sa tête et ses épaules d'un foisonnement d'or. Elle se regardait, se caressait, passait ses bras sous ses lèvres, tordait son corps souple sur le lit avec des mouvements de grand félin. Et tous ses gestes dévoilaient de l'or.

Oh ! docteur ! fit quelqu'un.

Pardon, reprit Tribordeaux, ce n'est pas pour le plaisir de corser mon histoire que je vous donne ces détails. Vous allez voir qu'ils sont nécessaires...

« Je regardais toujours, un peu troublé, je l'avoue, quand tout à coup les yeux de la jeune femme se fixèrent sur moi : des yeux étranges, des yeux de phosphore vert, qui éclairaient comme la lampe. J'étais sûr que j'étais invisible, étant du côté obscur d'une vitre drapée ; c'est là une observation élémentaire. Pourtant *je sentis que j'étais vu*... Elle laissa échapper un cri, puis se cacha le corps dans le couvre-pieds et la figure dans les oreillers.

« Je poussai la fenêtre et je m'élançai dans la chambre vers le lit. Je me penchai vers ce visage qu'elle dérobait, et là, très ému, je m'excusai et je m'accusai, et je me traitai d'indiscret et de lâche ; je demandai à être frappé et chassé, mais avec un mot de pardon. Longtemps je m'efforçai ainsi sans succès. A la fin elle se retourna : je vis son visage jeune, extraordinaire et charmant, qui me souriait... Elle murmura ces mots, dont je ne compris pas bien le sens : — « C'est vous... « c'est vous... » Elle avait un peu laissé tomber le drap dont elle s'enveloppait ; je voyais sa gorge menue de jeune fille, les bouts de corail tendre appelant le baiser... Je la regardais, ne trouvant plus de parole, bouleversé par cette pensée : « Où donc ai-je déjà vu ce visage, ce regard, ce geste ? » Peu à peu le vent du désir balaya toutes mes idées. Je voulus prendre l'inconnue dans mes bras ; elle s'échappa avec une agilité de clownesse, courut à la lampe qu'elle éteignit. Puis elle revint, et ce fut elle qui, à son tour, me prit la tête dans ses bras et me couvrit de caresses... »

On murmura :

« Glissez, Tribourdeaux !

— N'ayez pas peur, poursuivit le médecin, je ne raconterai que l'indispensable. Je sortis de cette chambre par le balcon, comme j'étais entré ; j'en sortis vers quatre heures, charmé et inquiet. Cette femme, si belle et si facile, logée là, qui me disait : « C'est vous ! » comme si elle me connaissait, qui parlait peu, qui répondait évasivement à toutes mes questions, me faisait peur. Elle m'avait dit son nom, — Linda, c'était tout. Je ne pouvais chasser le souvenir des prunelles vertes qui, dans l'obscurité, se voyaient par moments, et des reflets d'électricité qui jaillissaient de sa chevelure quand on la caressait avec la main. A peine étendu dans mon lit, je sentis un poids me tomber sur les jambes : c'était la chatte d'or. Je voulus la chasser, elle revint ; je finis par m'y résigner, et je m'endormis comme les autres nuits avec cette étrange compagne de couche, mais le sommeil troublé, traversé de cauchemars.

« ... Connaissez-vous cette espèce de chancre cérébral qui est la conquête du cerveau par une idée absurde, une idée folle, que la raison et la volonté repoussent, comme les globules du sang refusent de s'assimiler un virus, mais qui s'infiltre néanmoins dans la pensée, s'y fixe, s'y développe ? J'éprouvai cela cruellement, les jours qui suivirent mon étrange aventure. Aucun fait nouveau ne se produisait : ce qui s'était passé la première fois recommençait, à cela près seulement que j'étais attendu chez ma voisine au lieu d'y entrer à l'improviste. Je quittais Linda au petit jour. A peine rentré chez moi, la chatte d'or apparaissait, sautait sur mon lit, s'y installait et y demeurait jusqu'au matin. Je savais maintenant à qui appartenait cette bête. Linda m'avait dit, une fois que j'en parlais, « Ah ! oui ! *ma* « chatte... n'est-ce pas qu'elle a l'air d'être toute en or ? » Non ; rien de nouveau se passait, et pourtant une terreur obscure faisait peu à peu ma conquête, et le chancre de l'idée folle s'élargissait, d'abord un point minuscule, maintenant une tache, une lèpre de mon esprit *que je ne pouvais pas ne pas voir*...

— C'est bien simple, interrompit la jeune femme qui avait parlé au début de l'histoire ; Linda et la chatte étaient la même chose. »

Tribourdeaux sourit.

« Je n'aurais pas été, même alors, aussi affirmatif... mais je ne puis pas nier que cette imagination insensée ne m'ait hanté aux heures troubles où j'essayai de disputer un peu de repos à l'insomnie. Oui, il y avait des moments où ces deux êtres, aux yeux verts, aux gestes souples, aux toisons dorées, aux allures mystérieuses, se confondaient pour moi et ne semblaient n'être que la forme double d'une âme unique. Notez que malgré mes demandes à Linda et mes efforts pour la surprendre, jamais je n'avais pu *les* voir en même temps. J'essayais de me raisonner, de me convaincre qu'en somme il n'y avait rien d'absolument inexplicable à ce qui m'arrivait ; je me raillais d'avoir peur d'une femme, et peur d'une bête caressante. . Et puis, au bout de mes raisonnements, je trouvais qu'en réalité je n'avais peur ni de la bête, ni de la femme, mais d'une dualité symbolique qui était dans mon rêve, peur de quelque chose qui n'avait pas de corps, peur d'une forme de mon esprit... peur d'une idée, la pire des peurs.

« Je souffrais. Après des nuits enivrées, j'avais des journées de tortures secrètes comme les fous doivent en avoir. Peu à peu une résolution germa, grandit et mûrit dans mon esprit. La femme me tenait par la chair ; je résolus de tuer la bête.

« Un soir, avant de me rendre chez Linda par le balcon, je pris dans ma pharmacie un pot de glycérine, un flacon d'acide cyanhydrique et un de ces petits bâtons de verre que les chimistes appellent un agitateur. Nous eûmes cette nuit-là, Linda et moi, des caresses plus fougueuses que de coutume ; je la pressais dans mes bras, et toute sa chevelure dégageait sous mes doigts de vives étincelles... Quand je regagnai ma chambre, comme d'ordinaire, la chatte d'or vint m'y rejoindre. Je l'appelai : elle se frotta à moi, le dos en arcade, la queue tendue, ronronnante. Je pris l'agitateur, j'en trempai la pointe dans la glycérine et je le présentai à la bête, qui le nettoya de sa langue rose. Je recommençai ce manège trois fois. La quatrième fois, je trempai le bâton de verre dans l'acide. La chatte l'effleura sans méfiance : aussitôt elle devint immobile, comme raidie ; puis un effroyable accès tétanique la fit sauter trois fois en l'air sur elle-même ; puis enfin elle retomba sur le plancher, avec un cri effrayant, — oh ! un vrai cri *humain* ; — elle était morte.

« Les tempes mouillées, les mains tremblantes, je me penchai sur le cadavre chaud... Ses yeux désorbités avaient un regard qui me glaça ; la langue toute noire sortait entre les dents ; les membres avaient des contractures extraordinaires. Je bandai ma volonté à l'extrême ; je pris la bête par les pattes et je sortis de la maison ; je courus par la rue déserte, droit devant moi, vers les quais de la Loire. Là je jetai mon fardeau dans le fleuve.

« Jusqu'au jour, j'errai par la ville, je ne sais où. Quand le ciel pâlit, je me décidai à regagner ma maison. En posant la main sur le bouton de ma porte, je frissonnai : j'avais peur de retrouver vivante, comme dans le conte célèbre de Poë, la bête que je venais de tuer. Mais non, ma chambre était vide. Je tombai anéanti sur mon lit : pour la première fois, je dormis, sûr d'être seul, je dormis d'un sommeil de brute et d'assassin, jusqu'au soir, jusqu'à six heures..., »

Quelqu'un dit, parmi le silence de tous :

« Je devine la fin... Linda disparut du même coup que le chat d'or.

— Vous voyez bien, répondit Tribourdeaux, qu'il y a entre les faits de cette histoire un rapport mystérieux, puisque vous devinez leur enchaînement... Oui, Linda disparut... On retrouva chez elle ses robes, son linge, tout ce qu'elle avait, jusqu'à la chemise qu'elle portait cette nuit là ; mais rien qui pût faire connaître son identité. Le propriétaire avait loué à « Mademoiselle Linda, artiste lyrique » : il n'en savait pas plus. Je fus appelé chez le juge d'instruction. On m'avait vu la nuit de la disparition, errer, l'air égaré, dans les environs du fleuve... Ce juge, heureusement, je le connaissais ; heureusement, ce n'était pas un esprit ordinaire. Je lui dis l'histoire tout entière, comme je viens de vous la dire : il me renvoya. Peu de gens ont échappé de si peu à la cour d'assises. »

On se taisait autour du conteur. Un monsieur s'écria, voulant être drôle :

« Voyons, docteur, tout cela est une plaisanterie, n'est-ce pas ? vous désirez seulement empêcher ces dames de dormir ? »

Tribourdeaux s'inclina, sans sourire, et dit :

« Comme il vous plaira, monsieur. »

Marcel PRÉVOST.



Le Reflet, l'Odeur

LA FLAMME ET L'IMAGE (1)

Un soir qu'il était très pauvre, plus pauvre encore que le jour d'hier où il fut si pauvre, Albe Cyrille, faiseur de vers par vocation et meurt-de-faim par habitude, commença de trouver le temps long. N'ayant pu se distraire de son ennui, même par une application fervente à l'achèvement d'un sonnet, il prit le parti d'aller faire un tour sur le boulevard : on y entend du bruit et l'on y voit des choses.

Comme il tournait, vers le boulevard, l'angle d'une rue, il aperçut, par les quatre fenêtres ouvertes d'un premier étage, tout le somptueux appartement, où, sous les cristaux éblouissants des lustres, frissonnaient les moires rouges des tentures et des meubles, et pétillait l'or des panneaux : salons préparés pour quelque fête. Et plus loin, par l'ouverture moins claire d'une autre croisée, on voyait des soies pâles et des dentelles : chambre mystérieuse d'un lit. Albe Cyrille, expulsé trois jours auparavant d'un petit hôtel de la rue d'Allemagne, où il occupait un cabinet à quatre francs la semaine, pensa avec chagrin que la médiocre, bien que bourgeoise, le luxe de ces salons et l'énervant mystère de cette chambre. Et il suivait son chemin lorsqu'il vit, sur la flaque boueuse que laissait la pluie, le reflet de tout l'appartement. Il le trouva joli, se baissa, le ramassa comme on ferait d'une étoffe, l'étendit, le plia soigneusement, et le mit dans la poche droite de son veston, pour en faire usage, en cas de besoin.

Une odeur le charma. Guidé par l'instinct de ses narines, il ne tarda pas à se trouver devant un magasin de comestibles où, derrière la vitrine, des dindes trop blanches et trop grasses, mamelonnées çà et là de rondeurs noires de truffes, développaient leurs énormes bouffissures entre deux plats de turbots que du persil auréole, sous une espèce de tonnelle où s'entremêlaient des ramilles cerisières, et d'où pendaient des grappes mousseuses et des ananas à l'écorce bavant du sucre, et, tenu en l'air par des faveurs roses ou vertes, l'or léger des petites mandarines. Après que la crèmerie, qui fait le coin de la rue d'Allemagne et du passage de l'Epargne, eût refusé de lui faire crédit d'un ordinaire à douze, Albe Cyrille mangea, deux ou trois matins, — il ne mangeait jamais le soir, — dans un petit restaurant vendant, pour six sous, une tranche de bœuf, parce que c'était du cheval, et pour trois sous, une côtelette de mouton, parce que c'était du chien. Cyrille méprisa les dindes, volailles simples et comme familières, et les turbots, poissons chers aux repas de noces et aux banquets maçonniques et les fruits mûris, quoique exotiques, sous des soleils trop proches, si loin encore des merveilleux par-delà ensoleillés. Seules, les toutes menues orangines, tremblantes en l'air, qui semblaient de tout petits seins envolés de poitrines d'enfants dorés, trouvèrent grâce devant lui ; et il y aurait mordu. Une seule chose lui plaisait tout à fait, c'était la bonne odeur des victuailles, le frais parfum traiteur qui lui venait de toute la boutique. Entre ses deux mains, vite closes pour qu'elle ne s'échappât point, il saisit cette odeur, et la mit dans la poche gauche de son veston : une occasion, peut-être, se présenterait de s'en servir.

Un enthousiasme badaud, où s'avançaient, entre les coudes d'hommes, des têtes de filles aux yeux éblouis, où se crispaient, d'un instinct d'appropriement, des poings de voyous, bons outils d'effraction, se groupait, se tassait, s'acharnait, vers un étalage d'orfèvre qui, dans un écrin de velours bleu pâle, exposait, colliers à triples rangs de diamants du Brésil, bracelets de rubis du Cap, boucles épanouies en pétales de saphirs, pareilles à des roses faites de splendeurs bleues, la parure de noces de l'archiduchesse de Thessalie ! Albe Cyrille, quand il vint de province, en emporta une petite croix d'or creux, — une de ces croix qu'on appelait des jeannettes, et que sa grand'maman, vieille femme barbue de gris sous un foulard rouge, toujours fourrée, ses vieilles mains vers les braises du sarment, sous l'auvent de la grande cheminée, lui avait confiée pour qu'elle lui portât bonheur. Au Mont-de-Piété, on lui en avait donné trois francs, et le boni lui de quatre-vingt-cinq centimes. Il s'expliquait mal qu'on pût prendre plaisir à de vulgaires joailleries modernes, faites de pierres fines que l'on trouve partout. Ce qu'il aurait voulu voir, c'était le diadème dont la Colombe-au-bec-de-fer, Chamiram, reine d'Assyrie, veuve de Menonès et veuve de Ninus, se para pour épouser dans le sépulcre royal le cadavre d'Ara le Beau. Pourtant, épandue par-dessus les têtes badaudes, la splendeur de la vitrine rayonnait, très belle. D'une main levée, Albe Cyrille prit cette flamme comme on ferait d'un papillon lumineux, et la fourra dans un des goussets de son gilet ; les moindres choses, en certaines circonstances, peuvent être utiles.

Sur la place de l'Opéra, devant l'escalier aux brèves marches montantes, il s'arrêta pour voir de belles jeunes femmes descendre des voitures. D'abord parurent beaucoup de vieilles et beaucoup de laides ; car, le plus souvent, ce sont les pauvresses qui, en compensation de tant de choses qu'elles n'ont pas, possèdent cette gloire, plus glorieuse en les sales robes et en les haillons, d'avoir vingt ans et d'être jolies. Cependant, voici que sortit d'un coupé capitonné de satin mauve, et, çà et là, lumineux de miroirs, la parfaite Princesse en qui triomphe le plus miraculeux éblouissement que puisse donner une femme, et qui a, dans son corsage ouvert, sous un brouillard de dentelles, les seins d'Aphrodite, faits d'écume marine arrondie et solidifiée sous la première caresse de la paume d'un dieu ! Albe Cyrille demeura froid. Ce n'était point qu'il eût quelque amie dont, de tout autre amour, l'écartât l'amour ; sa dernière maîtresse fut une femme de ménage de cocotte qui faisait la fenêtre, une femme de ménage presque vieille, presque sale, rencontrée chez le crémier au coin de la rue d'Allemagne et du passage de l'Epargne ; mais peu païen, — depuis que le Parnasse n'est plus on a renoncé à l'Olympe, — il était surtout enclin aux pâles et longues et mélancoliques gorges des vierges, déjà maigries par le prochain martyre : le fervent apitoiement de son rêve caressait ces seins qui pleurent. Il s'éloignait. Il vit, dans l'un des miroirs du coupé, l'image de la Princesse retournée pour prendre son éventail oublié. Et cette image, plus belle que la femme dont elle était l'image, l'enthousiasma à tel point qu'il se précipita dans le coupé, pour la voler. Des gens se jetèrent sur lui, on l'injuria, on le menaça de le conduire au poste, on faillit le battre. Il laissa dire et s'esquiva, content, car il avait pris l'image en sa prompte main. Il la mit en une poche de son veston, pas une des poches d'en bas, en celle sous qui bat le cœur. Cette image, il saurait bien l'employer ; quand donc ? tout à l'heure, peut-être.

Il suivit le boulevard, la rue Royale, traversa la place de la Concorde, longea la Seine. Sur le trottoir du quai, il marchait très vite, parmi les passants plus rares. Las, n'ayant pas, depuis longtemps, dormi dans un lit ; le ventre douloureux, à cause des rares repas, sombre à cause des ténèbres que faisait en lui l'espoir éteint, et désolé aussi, de ne plus être aimé, même par la femme de ménage de la cocotte qui fait la fenêtre, il cherchait quelque refuge où il pourrait être triste, tout seul. Il savait qu'il y a un pont dont la première arche enjambe un large trottoir pavé. Il avait dormi là quelquefois. Il reconnut l'escalier qui descend ; il se trouva, tout seul, sous l'ogive de l'arche ; et le silence bruyant de l'eau coulait le long des pierres.

Il rêva longtemps.

Et il sourit.

De la poche droite de son veston, il tira le reflet de l'appartement et de la chambre, plus beau que l'appartement et la chambre : il en tapissa les pierres grises du pont et tout le crépuscule ; il fut dans une fête. Comme il avait grand'faim, il prit dans sa poche gauche l'odeur de victuailles et de fruits, et, sur une table offerte par le reflet du salon, en fit un beau festin. Mais, quoi, manger dans l'ombre que cela est lugubre ! Il se souvint de la flamme qu'il avait dans son gousset : il en alluma, partout, des diamants, des saphirs plus bleus que les saphirs, et toutes les merveilles rayonnantes d'une idéale

(1) *L'Homme-orchestre*, 1 vol., Ollendorff, éditeur.

joaillerie: non, ils n'étaient pas plus clairs, les éclairs de pierreries au diadème de la Colombe-au-bec-de-fer! Et dans l'incomparable lumière, parmi la pompe souveraine des étoffes et des meubles d'or, il se mit à manger, ayant dans les mains un couteau de vermeil et une fourchette d'argent, des gibiers fabuleux, et des fruits qui ne mûrissent que par delà le verger des Hespérides. Il mangeait furieusement, il mangeait encore, s'empiffrant. Si, par instants, il était obligé de clore ses yeux à cause de trop de lumière autour de lui, il ne pouvait s'empêcher d'ouvrir encore, encore et toujours, la bouche à cause de son appétit renouvelé par des mets imprévus, miraculeux. Mais, à souper tout seul on s'ennuie! Et, sous la poche de son veston, sous laquelle bat le cœur, il tira l'image, l'image plus belle que la princesse, l'image ressemblant à une frêle martyre grêle, aux pâles bouts de seins, dressés d'un désir de paradis. Et ils soupèrent ensemble, l'image et lui, dans le rêve de l'appartement, dans le rêve des pierreries. Mais, parce qu'on est homme, et que le songe, à son extrême, exige d'être réel, il l'emporta, reflet elle-même, vers le reflet du lit, plus mystérieux en l'idéal tremblant des soies et des dentelles. De même qu'il avait trop mangé dans le mensonge des clartés trop ardentes, il aima trop sur l'illusion de la couche. Et il tenait des seins et il baisait une bouche, et, sans repos, sans fin, il étreignait, en criant toutes les joies de l'amour et du ciel, un cher petit corps souple et frémissant de déesse exquisement atténuée en petite sainte, près de se rompre en un inespéré martyre! Tant qu'enfin la force et le souffle lui manquèrent, et il défaillit, extasié.

Quelques heures après le jour levé, le tondeur de chiens, coupeur de chats, qui joint à son métier ordinaire la fonction de raser en plein air les mariniers des bateaux marchands, vit quelqu'un qui était mort, sur le pavé, sous l'arche. On alla prévenir le commissaire de police, qui se hâta d'accourir avec un médecin. Un attroupement de gens, autour du défunt, voyant les pauvres habits : « C'est quelqu'un qui s'est tué, à cause de la misère. — C'est quelqu'un qui est mort de privations, de faim. » Le docteur, un genou sur le pavé, constata la mort d'Albe Cyrille. Mais on fut très étonné lorsque, après un examen attentif du cadavre il déclara que contrairement à toutes les vraisemblances, cet inconnu avait dû mourir d'un excès de table, d'indigestion en un mot, et de quelque autre excès, d'excès d'amour. Et les yeux d'Albe Cyrille, pas fermés encore, étaient secs et calcinés, comme ceux d'un homme qui aurait trop longtemps tenu sa tête avancée vers un four de verrier, ou, trop longtemps, regardé de trop près le soleil.

Catulle MENDÈS.

UNE NOUVELLE
QUI CONFONDRA TOUT LE MONDE

c'est la nouvelle de mon divorce. « Comment, dira-t-on, il la quitte! une si gentille petite femme, si douce, si gaie, si comme il faut!... »

Bien des femmes insinueront que je suis une brute et un ivrogne — un débauché, même! On découvrira que je la battais, que je la nourrissais de mes reliefs et que je la faisais pleurer tout le temps.

Les voisins diront qu'ils entendaient, la nuit, des bruits étrangers : que je lui cognais la tête contre le plancher, que je la traînais par les cheveux, et qu'après lui avoir fait prendre contre son gré des chopines entières d'huile de ricin, j'étouffais ses cris sous l'incarnat de votre andrinople, ô édredons!

Le concierge se rappellera avoir remarqué, « dans les derniers temps », combien elle avait l'air triste, le visage pâle et les yeux rouges.

Peut-être ajoutera-t-il (approximativement) qu'elle avait maigri de vingt-quatre livres en moins de quinze jours. Et les locataires d'en face déclareront qu'ils ont, de leurs fenêtres, fréquemment assisté à des scènes qu'il leur répugnerait de narrer, — laissant ainsi supposer que, possédé de la manie sadique de me déguiser en Turc, je me servais des entrailles de ma femme pour me confectionner un turban.

Mais je ne voudrai rien entendre, ni rien savoir. J'aurai les « pieds plats » et les « cheveux creux ». Et, tout en fumant ma pipe, je conserverai l'impassibilité, bien connue, de ces monstres de granit qui furent jadis l'orgueil de la vieille Chaldée.

* *
*

Je n'ai rien à me reprocher. Ma femme a toujours joui de la plus grande liberté.

Quand elle voulait sortir, elle sortait. Quand elle sortait, elle allait où elle voulait. Lorsqu'il lui plaisait d'aller coucher chez sa tante, à Passy, ou chez sa sœur de Montrouge, je n'y trouvais pas à redire. Sous le rapport de la toilette, je lui laissais également toute latitude...

Intelligente, bien élevée, excellente musicienne, elle me plaisait beaucoup. Et si, au lieu d'en user raisonnablement, elle n'avait pas abusé de certaines choses, il est plus que probable que je n'aurais jamais songé à me séparer d'elle.

Voici comment c'est venu :

Un matin, pendant qu'elle prenait son bain, j'ai eu besoin d'une lime à ongles qu'elle a coutume de serrer dans son chiffonnier. Or, en ouvrant ce meuble, j'ai trouvé dans un coin de tiroir — mauve, crème, vieux rose et vert pâle — une dizaine de lettres non cachetées : son courrier du jour.

Ces lettres étaient adressées à des officiers, à des avocats, à des artistes. « Tiens, pensai-je, elle écrit aux amis de ses frères... »

En effet, son frère aîné est sculpteur, le second capitaine d'artillerie, et le cadet, étudiant en droit.

Je pris donc la lime en question, et j'allais regagner

paisiblement mon cabinet, lorsque le démon de la curiosité intervint :

Pourquoi tant de discrétion ? me chuchota cet invisible personnage. C'est ta femme, tu peux lire sa correspondance, il n'y a pas de mal à ça !

J'hésitai un instant, puis (après tout, quoi?) je rouvris le tiroir.

Ces missives, — bavardage féminin, — n'avaient rien de bien particulier, à part toutefois les formules de politesse qui les terminaient. En voici quelques-unes :

« A demain ; mille gros bécots de ta petite louloute bleue... »

« Adieu, petit choufleur en sucre ; je t'embrasse mille et mille fois. Ton petit crocodile doré... »

« Je te quitte, vilain monstre chéri ; ta choucroute qui t'aime et qui t'envoie cent bons baisers tout chauds... »

« Cent mille baisers pour toi, mon Zozo, et surtout n'oublie pas que c'est demain samedi. Ta petite souris... »

« Mille, mille et encore mille baisers, mon cher Guy, voilà ce que vous envoie votre petite praline sucrée qui vous adore... »

... Cette petite inspection terminée, je remis chaque chose à sa place et je descendis prendre une tasse de thé !

Le lendemain, le tiroir du chiffonnier contenait douze lettres ornées de formules analogues. Le surlendemain, il en contenait quinze...

Pendant sept jours consécutifs, je me suis livré à ce lâche petit espionnage et chaque jour j'ai pris des notes.

Le huitième jour, j'ai clos l'enquête et j'ai consulté mon carnet.

J'ai alors constaté *qu'en une semaine*, ma femme avait envoyé à des étrangers SIX MILLIONS SEPT CENT VINGT-TROIS MILLE SIX CENT CINQUANTE-CINQ BAISERS.

Et en somme, voilà pourquoi je divorce...

Je n'aime pas les femmes prodigues !

George AURIOL.

Georgine Lapuce[1]

Georgine Lapuce.

Un nom qui n'a l'air ni engageant, ni sérieux, qui fait songer à un sobriquet de gigolette, à des rafles estivales dans les taillis obscurs du Bois, à des saladiers de vin que bousculent des coudes de danseurs, à des fuites guetteuses de jupes, le long d'une avenue lointaine et diffamée où frissonnent comme à regret de pâles lueurs de réverbères, aux préaux silencieux de Saint-Lazare, et qui cependant figure sur le registre des naissances, à la mairie d'Aubervilliers, avec la mention : « Fille d'*Auguste-Arsène Lapuce*, horticulteur, et de *Léocadie Angèle Aronda*, son épouse.

Pourquoi, d'ailleurs, Georgine l'eût-elle maquillé, troqué pour un titre dérisoire, comme par exemple Hortense Pournot et Jeanne Chapon qui s'improvisèrent, du soir au lendemain, comtesse d'Argenteuil et baronne de Colombes?

Ne lui allait-il pas comme un maillot de féerie qui rend une femme plus désirable et plus impudique que si elle apparaissait en scène toute nue?

Ne caractérisait-il pas à miracle sa gracilité sautillante d'insecte, son effronterie de fausse Agnès qui aurait la laïque pour courir le guilledou, qu'on s'étonne de voir si petite, si menue, si frêle en robe longue et avec des mains qui sentent bon, qui ne sont pas tachées d'encre, la teinte étrange de cigare qu'avaient ses bandeaux ondés et ses yeux, l'insaisissable charme de sa tête gouilleuse, plate, peut-être laide, mais où la bouche épaisse, large, carminée, dévoratrice, semblait le seuil d'un musée secret?

Georgine traversa au Conservatoire la classe de monsieur Delaunay, moins soucieuse d'apparaître un jour, sur les affiches de l'Odéon, de devenir une comédienne de marque, d'incarner les tragiques désirs de Phèdre où l'impertinence exquise de Célimène que d'aguicher ses camarades, de tramer de romanesques intrigues qui s'arrêtent au premier baiser dans l'obscurité d'un corridor, qui se bornent à de vaines promesses, à des billets de folie, à de furtives étreintes, à ces longs regards où l'on met comme tout son cœur.

Indifférente, n'ayant pas plus de sens qu'une poupée de cire, assagie par les conseils de sa mère qui, de bonne heure l'avait déniaisée, mise en garde contre les sottes aventures, les liaisons dangereuses, sachant ce qu'il en coûte de se laisser tenter, un soir tiède de mai, de perdre la tête, de se verrouiller à deux dans une chambre d'hôtel meublé, et comme l'on regrette ensuite amèrement d'avoir été trop loin, l'on se désole de traîner dans ses jupes un enfant qui complique et entrave l'existence, que nul n'a consenti à reconnaître et à protéger, elle décommandait chaque fois le souper final, se dérobait en coup de vent dès que l'inviteur ne se contentait pas du jeu de la petite oie, la poussait trop près de l'alcove.

L'année finie, elle parvint à déserter ces leçons monotones qui l'ennuyaient et apte à dire avec les vibrations et les gestes d'usage un bout de rôle quelconque, à se mouvoir sans gaucherie sur des scènes improvisées, suivit la filière accoutumée, cabotina en incomprise dans les troupes d'amateurs, figura complaisante et ne manquant pas une répétition dans d'incohérentes pièces que Sarcey venait parfois écouter, les paupières lourdes derrière ses lunettes, les lèvres gonflées de baillements, comme aux approches du sommeil, puis fut engagée (cent francs par mois et douze mille francs de dédit), aux Délassements-Comiques pour y parader comme clownesse dans une fantaisiste féerie.

Georgine entrait alors dans sa dix-septième année, et madame Angèle Lapuce, qui ne songeait pas à abdiquer, bien qu'elle dérivât vers la quarantaine, s'écriait volontiers, quand une amie la complimentait :

« Ma chère, on nous prend partout, Ginette et moi, pour les deux sœurs ! »

Elles s'entendaient et se comprenaient l'une et l'autre, comme des complices qui se seraient associés pour exploiter le même bien, pour tenter une lucrative mais hasardeuse entreprise.

En dépit de ce masque de vice dont elle s'ingéniait à corriger l'aspect de suggestive enseigne, Georgine avait su acquérir une réputation d'ingénuité, d'innocence candide qui déconcertait et troublait même ceux qui ne reculent devant aucune audace, qui ne croient à rien, qui connaissent par cœur le répertoire des roueries féminines.

Au premier choc, au moindre frôlement, à l'attaque d'une phrase équivoque, d'une prière libertine, elle avait une façon de dévisager les gens de ses prunelles calmes, emplies comme de l'eau morte et limoneuse d'une mare, de sourire comme si on lui eût murmuré de l'hébreu, de retirer doucement ses mains des doigts qui essayaient de les emprisonner, de parler aussitôt de n'importe quelle turlutaine qui retournait les plus téméraires, qui les rendait soudainement respectueux.

Et si l'on ne se décourageait pas, si l'on revenait par d'autres chemins à la charge, si l'on se risquait à faire le siège de cette imprenable virginité, l'actrice vous bernait de ses gamineries farouches, vous présentait bientôt à sa mère, vous permettait avec quelques réticences et quelles inquiètes rougeurs, de venir les voir toutes deux, dans leur modeste appartement de la rue Descombas.

« Vous n'aurez jamais ce courage, tout là-bas, sur les fortifs ! »

Un intérieur émouvant de veuve qui lutte pour ne pas sombrer dans la misère, qui dissimule sa pauvreté, qui défend ses souvenirs de famille, de vieux meubles dont les housses propres cachent l'usure croissante, des rideaux de tapisserie, des portraits, des pendules couvertes d'un globe.

Et l'on s'attendrissait malgré soi de cette courageuse honnêteté, l'on se prenait à aimer cette petite Ginette qui affrontait avec son âme angélique de si cruelles disgrâces, qui ne cédait pas à la tentation d'être heureuse d'avoir une vie de luxe et de plaisir, l'on repartait avec des nostalgies, des chimères, du rêve dans le cœur.

C'étaient alors de nouvelles, de plus longues visites, des heures délicieuses de causerie dans la paix d'une rue solitaire d'où ne monte aucune rumeur, dans le parfum des bouquets de violettes ou de roses que l'on avait apportés avec un sac de bonbons.

Ginette paraissait s'apprivoiser, s'égayait, bavardait, vous recevait en de simples et charmants déshabillés de batiste, vous tendait en amie sa joue et son front, vous délectait de ses moqueries espiègles, vous fermait brusquement la bouche de sa main si l'on essayait à nouveau de dire les choses défendues, d'évoquer l'amour.

Madame Lapuce quelquefois se retirait, comme avec une entière confiance, accordait au couple un instant de tête à tête. Et un jour, on trouvait le logis bouleversé, la veuve en larmes.

« Des créanciers qui ne voulaient plus rien entendre, les dernières épaves au Mont-de-Piété, tous les bijoux, même les deux bracelets et la médaille de première communion de Ginette, et voilà ce que l'on gagnait à être vertueuse ! La pauvre chère petiote, si douce, si affectueuse et qui commençait à se réjouir d'être aimée, qui sentait son cœur s'éveiller, battre pour la première fois, qui depuis une semaine ne cessait de me parler de vous avec tant de gentillesse... »

Et l'on obligeait la malheureuse femme à accepter un billet de mille...

« Vous n'en direz rien au moins à Ginette, vous me le jurez, elle quitterait la maison, j'en suis certaine. Elle m'avait défendu de vous avouer nos ennuis, s'était sauvée pour que vous ne voyez pas ses yeux rouges... »

Et cette comédie recommençait décevante, fastidieuse, aboutissait invariablement à une scène décisive, où Ginette vous déclarait d'un ton glacial qu'elle n'appartiendrait qu'à l'homme dont elle porterait le nom, qu'elle prétendait qu'on la respectât autant qu'une jeune fille du monde, vous tournait enfin le dos comme à un fâcheux qu'on a, comme dit l'autre, assez vu...

Malheureusement, — et alors que madame Lapuce touchait au but, que le vieux comte de Sylvabelle, incendié jusqu'aux moelles par ce jeu de candeur, s'apprêtait à se rendre, à épouser Ginette, — la clownesse se toqua d'un officier de hussards, oublia pour le suivre à Pontivy son engagement, sa mère et ses robes.

Elle devint ensuite une cocotte de prix courant et mourut de la poitrine toute jeune, disparut sans laisser de traces, comme une cigale qui s'abat aux premières neiges, parmi les tourbillons de feuilles sèches.

Et Madame Lapuce, qui l'avait reniée et ne voulut jamais l'absoudre, grommelait dédaigneusement, quand elle la rencontrait, au retour des courses, dans une victoria de louage :

« Ma fille a donc fait mettre des roues à son trottoir ! »

René MAIZEROY.

(1) *Le Reflet*. Flammarion, éditeur.

LES

CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite)

Je ne sais pourquoi ma gaieté était tombée tout d'un coup dès que j'avais retiré mon masque, dès que je m'étais sentie reconnue par tous ces hommes à la fois. J'en fus même si étrangement troublée que je désirais d'être seule. Je pris prétexte de quelques arrangements à faire à ma toilette pour remonter dans ma chambre, tandis que le maréchal continuait à boire avec ses frères d'armes.

Voilà, pensais-je, quatre hommes qui sont autour de la même table, et qui savent tout les quatre jusque dans les moindres détails, comment je suis faite. Cela me paraisait effroyable. Il est bien étrange que des sentiments de cet ordre ne vous viennent qu'à trente-sept ans. Mais je me laisse toujours emporter par le courant, je suis à la merci des évènements, je ne sais pas m'élever au-dessus pour les juger de plus haut. Il faut que j'aie les choses sous mon nez pour les voir : c'était bien le cas ce soir là, où mes quatre maris faisait le carnaval ensemble.

Mais, j'y songe, aventure pareille m'était arrivée déjà (sauf pour le nombre). Mais oui, j'avais bien vu — ah ! Dieu, cela m'avait paru si ordinaire que je n'en ai pas fait mention en ces confidences, — j'avais vu réunis, dans le même cercle, deux hommes ou même trois, naguère comblés de mes faveurs, et je ne m'en étais point choquée. Comment ! à de certaines heures où le cœur qui déborde ne se soucie point de ce qui est convenable, j'avais bien fait ce rêve de vivre dans l'union parfaite avec deux de mes plus tendres favoris comme Henri et Charles. J'eusse aimé qu'ils fussent bons amis. Je me sentais capable de me partager entre eux : l'un ni l'autre n'y eût rien perdu.

Pour quelle raison à présent m'effarouchais-je ? Est-ce parce que ceux-ci avaient été tous les quatre mes maris légitimes, et un mari légitime est donc un animal particulier ? Mais cela n'irait pas à moins qu'à condamner le divorce, qui est une si belle invention. J'ai déjà dit que je ne prends pas la peine de raisonner tous les jours, mais que je vois juste quand il me plaît. J'en arrivai à ces conclusions : que le divorce est assurément d'un usage indispensable ; qu'il est une correction nécessaire aux inconvénients qu'aurait l'indissolubilité du mariage ; mais qu'il n'est pas si louable quand il ne sert que de moyen pour tourner les lois de

la société et pour nous ramener à celles de la nature : que même à s'en tenir aux lois de la nature, non pas brute, mais civilisée, on tolère qu'un homme soit polygame, mais que la délicatesse des femmes ne s'accommode point de ces facilités : qu'il se pourrait bien, contre toute apparence, que la femme fût destinée à ne connaître qu'un seul homme, et surtout à n'être connue que d'un seul ; que le mariage, dans ce cas, ne serait pas un tyranie arbitraire, mais une institution naturelle ; que les maris, enfin, seraient bien des animaux particuliers ; et qu'en un mot, il est toujours gênant d'en avoir quatre qui soupent ensemble.

Moi qui me pique d'être femme de la tête aux pieds, ne l'avais-je été jusqu'alors qu'à demi, n'éprouvant pas cet instinct de réserve qui me semble un des attributs de mon sexe ? Bah ! qu'importe le passé, puisque cet instinct s'éveillait à la fin en moi ? Et j'étais fière qu'il s'y éveillât. Lorsque nous devenons meilleurs, une joie secrète nous en avertit. Je la sentait bien. Elle s'assaisonnait d'un trouble pareil à celui qui agit l'âme des criminels impunis ; c'est en effet, je pouvais goûter sans inquiétude mes scrupules, mes remords mêmes, et mon tardif amendement : si mes trois premiers maris savaient tout, le quatrième ne savait rien.

Je descendis dans les meilleures dispositions de m'amuser, et je n'y faillis point. Nous prîmes une gondole et nous fîmes débarquer à la Piazzetta. Le marquis m'offrit son bras. Le maréchal marchait derrière, en grande intimité avec maître Nicolas. Sainte-Foy se tenait à l'écart. Le marquis me pressa doucement : « Eh bien ! dit-il, Emilie, je vous ai reconnue. — Ah ! monsieur... — Je vous ferais bien des reproches, mais je n'ai pas le loisir. Et puis vous avez parlé de moi si avantageusement ! Vous avez jugé avec plus de vérité que vous ne pensez vous-même. Je n'étais guère jeune quand vous m'avez connu, mais je ne le suis guère moins à présent. J'ai conservé, comme vous dites, les façons de l'ancien régime, et nul, à l'heure qu'il est, ne se trouve encore plus capable que moi de faire une politesse. »

Singulier effet des souvenirs ! Jadis il ne m'avait guère émue, même le jour de ce premier baiser sur les lèvres... Je fus toute hors de moi de penser qu'après vingt ans, j'allais tâter du même plat. Je lui dis que je saurais toujours bien m'arranger pour passer dans sa chambre, quand nous rentrerions à l'auberge. Puis je le quittai bien vite, pour n'exciter point les soupçons, et je m'emparai de Nicolas.

« Ah ! me dit-il, je ne couche plus dans une grange, mais vous me faites regretter que l'on ne passe point dans ma chambre par une lucarne de la vôtre. » Je fus un peu déconcertée ; mais je m'avisai que je ne m'étais pas vraisemblablement engagée à grand'chose avec le marquis, vu son âge et les aptitudes que je lui connaissais. Je ne me fis prier que par décence, puis j'ordonnai à Nicolas de nous quitter sous un prétexte, de courir à l'auberge et de m'y attendre.

Mais aussitôt, je fus piquée que Sainte-Foy tout seul ne m'eût rien proposé de déshonnête. J'avais eu toujours une faiblesse pour lui. Je pris son bras. Comme d'ordinaire, il se trouvait tout bête en ma présence et ne sachant point ce qu'il était de bon ton de risquer. « Voyons, lui dis-je, Sainte-Foy, ne sentiras-tu jamais la différence des occasions ? Il n'eût pas été de bon goût que, le soir de notre divorce, nous fissions des enfantillages ; mais nous serions bien sots aujourd'hui, après dix ans, et par une nuit de carnaval... » Son visage s'illumina : « Est-il possible ?... balbutia-t-il. Ah ! femme adorable, excuse ma fatuité : j'ai toujours pensé que tu m'aimais un peu. — Je n'en sais rien, lui répondis-je, mais tu me plais infiniment, ce qui vaut bien mieux. Esquive-toi et va m'attendre ; mais ne t'impatiente point, je ne pourrai guère me rendre libre avant deux heures d'ici. »

J'étais quand même un peu étourdie. « Au fait, me dis je, on prétend que dans les grands périls et dans les accidents, par exemple quand on fait une chute mortelle, on voit dans une seule minute toute son existence en raccourci. Ainsi verrai-je la mienne ce soir. Et où est le mal de refaire en une nuit ce que j'ai pu légitimement faire en vingt années ? La moralité ne saurait consister dans la durée ni dans les intervalles. »

Je me payai, ou ne me payai pas, de ces belles raisons. En attendant, je demeurai seule avec le marquis et le maréchal, qu'il s'agissait d'égarer. Cela ne fut point difficile : il avait toujours le nez en l'air. Tandis qu'il admirait de magnifiques verreries de Murano, nous disparûmes. Il ne sait pas un mot d'italien, pas même pour s'expliquer avec un gondolier. Puis il devait commencer par nous chercher de toutes parts, et se perdre sans doute dans les ruelles avoisinant la place. J'avais bien la moitié de la nuit.

Je ne me trompais point. Je ne rentrai cependant que bien juste à temps dans ma chambre. Je n'étais pas plus tôt dans mon lit qu'il arriva tout en colère. J'eusse dû prendre les devants et l'accabler de reproches de nous avoir abandonnés. J'étais si distraite que je n'y songeai plus. Ce fut moi qui essuyai l'orage, et pis encore.

Ma conscience commençait de me tourmenter. Il se radoucit, quand il me vit si rêveuse : « A quoi penses-tu ? me dit-il. — Je pense... » Mais en vérité, je ne pouvais pas lui dire à quoi.

Je pensais, — il faudrait un père jésuite pour résoudre ce problème délicat, — je pensais : « Avec lequel des quatre peut-on dire que j'ai trompé les trois autres ? »

XVII

HIPPOLYTE, OU LE ROMANTISME

Le plus grand malheur de ma vie m'arriva en 1812. Le maréchal fut tué pendant la campagne de Russie. C'est la seule fois que j'ai été veuve, bien que j'aie eu quatre maris. Je trouve cela piquant. Du moins je fus plus veuve que pas une femme. Il ne me souvient pas d'avoir jamais pleuré si abondamment. Je tombai ensuite dans un accablement incroyable, qui faillit devenir fatal à deux personnes : car je portais dans le sein un gage de mon époux. J'accouchai d'une fille dans les premières semaines de l'année suivante. J'avais un fils âgé de trois ans révolus. Mais la maternité ne me consolait point. J'y trouvais même, en ces conjonctures, une amertume qui me la rendit haïssable pour plusieurs mois.

Abel HERMANT

(A suivre).

Bulletin Vélocipédique

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Tirage sur rotative J. Derriey, CH. TOURNIER, imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

BOUDEUSE.....

Paroles de Léon PRIEUR

Musique de Jacques COHEN



I

Nous cheminions sous la feuillée,
Au bras l'un de l'autre, et l'allée
S'endormait dans le soir si doux...
Une main soudain pressa l'autre...
Était-ce la mienne où la vôtre,
Ma chère? Vous souvenez-vous?

II

La lune, amante du mystère,
Semblait faire éclore de terre
Des diamants autour de vous...
Une bouche s'offrit à l'autre...
Était-ce la mienne où la vôtre.
Ma chère? Vous en souvenez-vous?

III

Nous rentrâmes grisés d'ivresses,
Nous jurant de longues tendresses,
Mais un mois après, ô les fous,
Nous nous séparions l'un de l'autre...
Était-ce ma faute ou la vôtre,
Ma chère? Vous en souvenez-vous?

IV

Sur le bois et sur la charmille,
Puisque ce soir la lune brille
Du même éclat limpide et doux,
En y retournant l'un et l'autre,
Si ce fut ma faute ou la vôtre,
Nous l'oublierons..., le voulez-vous?

Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 17. Édition de Paris : 5 centimes. 23 AVRIL 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . 13 fr. 50 / Départements. . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré
Trois mois........ 1 fr. 50 2 fr. 50
Six mois.......... 3 — » 5 — »
Un an............. 6 — » 10 — »

FACHEUSE VISION, par J. MARNI



En présence du succès obtenu par notre prime du *Gil Blas* quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnifique prime, a l'honneur d'aviser ses *Abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *fac simile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian.**

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux : pour la recevoir par poste, envoyer **50** centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

Fâcheuse Vision (1)

Au parc Monceau, à dix heures du matin, dans une des allées avoisinant les ruines.

M. du LAURE, quarante-huit ans, encore très beau et très élégant, aspect officier de cavalerie.

Madame PORTE, trente-cinq ans, petite femme maigre aux yeux étincelants et rusés, l'air d'une marchande qui serait manicure, masseuse, et autre chose encore. Elle s'avance à petits pas pressés vers M. du Laure, qui paraît l'attendre impatiemment.

M. du Laure. Eh bien! Madame Porte?

Madame Porte. — Eh bien! monsieur, je lui ai parlé. Mais, avant tout, voulez-vous me permettre de m'asseoir?... J'ai ma douleur au côté.

M. du Laure, *lui donnant sa chaise.* — Asseyez-vous!

Madame Porte. — Merci! C'est une douleur névralgique, je pense.

M. du Laure. — Sans doute. Et qu'est-ce qu'elle a dit?

Madame Porte. — A moins que ce ne soit un rhumatisme... Ce ne serait pas étonnant, ma pauvre mère en était cousue.

M. du Laure. — Je vous demande ce qu'a dit mademoiselle Odette. Pourquoi n'est-elle pas venue, hier, au rendez-vous?

Madame Porte. — Elle n'a pas pu; elle est malade.

M. du Laure. — Qu'est-ce qu'elle a?

Madame Porte. — Elle a que, comme elle est très faible, et qu'elle a été contrariée, les nerfs ont *pris le dessus*; et ça lui a donné une crise.

M. du Laure. — Une crise de nerfs? A quelle heure?

Madame Porte. — Toute la journée.

M. du Laure. — Ce n'est pas vrai!

Madame Porte. — Oh! monsieur!

M. du Laure, *violent.* — Je vous dis que ce n'est pas vrai! Je l'ai rencontrée hier, avant dîner, rue de la Paix. Elle semblait très bien portante.

Madame Porte. — Rue de la Paix? Vous devez vous tromper. Pauvre petite demoiselle! pour sûr qu'elle n'a pas bougé de son lit, car sans ça elle ne vous aurait pas fait poser trois heures.

M. du Laure. — Je suis certain que c'était elle. Elle sortait du numéro 12; elle avait un chapeau neuf en paille verte; là, vous voyez bien que je suis sûr.

Madame Porte. — Alors... c'est moi qui se trompe, qui aura mal compris. Et puis, ça ne prouve rien qu'elle ait été chez sa modiste; nous avons des dames qui ne sont pas entrain pour l'amusement de l'amour et qui se distraient avec la chose de la coquetterie.

M. du Laure. — Ainsi elle a préféré s'acheter un chapeau que de venir me voir! Madame Porte, elle ne m'aime plus!

Madame Porte. — Monsieur! ne blasphémez pas!

M. du Laure. — Madame Porte, elle ne m'aime plus! Écoutez! parlez-moi franchement! Répétez-moi exactement ce qu'elle vous a dit; je veux savoir la vérité aussi cruelle qu'elle puisse être. Elle a un autre amant, n'est-ce pas?

Madame Porte. — Monsieur, je vous jure sur la tombe de mon père, ce respectable vieillard qui est mort à quatre-vingt-neuf ans, sans avoir jamais fait tort d'un centime à personne, que mademoiselle Odette n'a pas d'autre amant que vous, et que s'il y a du frais...

M. du Laure. — Ah! Il y a du frais? Vous en convenez! Et pourquoi y a-t-il du frais?

Madame Porte. — S'il y a du frais, c'est de votre faute.

M. du Laure. — Ma faute?

Madame Porte. — Oui!

M. du Laure. — Qu'est-ce qu'elle a à me reprocher? Depuis qu'elle est à moi, ne lui ai-je pas donné tout ce qu'elle a voulu?

Madame Porte. — Oh! elle n'est pas exigeante; d'ailleurs, dans sa position de jeune fille honnête vivant dans sa famille, elle ne peut pas l'être, il faut être juste!

M. du Laure. — N'empêche que, lorsqu'elle m'a demandé un collier de perles, elle l'a eu.

Madame Porte. — Oh! des petites perles, des perles d'enfant. Quatre rangs pour trois mille, ce n'est pas grand'chose!

M. du Laure. — Et un crédit chez Virot?

Madame Porte. — Trois chapeaux par saison! Elle ne vous ruinera pas.

M. du Laure. — Et vous, madame Porte, vous, une des meilleures lingères de Paris, est-ce une note de trois chemises que je vous ai payée le mois dernier pour elle?

Madame Porte. — Monsieur, vous aviez commandé du beau; je vous ai livré du beau. Vous auriez commandé du modeste, je vous aurais fait du modeste. Quand on veut de la batiste brodée avec de la valenciennes fine, on ne doit pas être surpris que ça chiffre; et j'ai été consciencieuse!

M. du Laure. — Je le reconnais. Seulement, je voulais dire que, ne négligeant rien pour faire plaisir à mademoiselle Odette, j'ai le droit d'être surpris, blessé, chagriné, de sa tenue envers moi. M'avoir fait attendre trois heures, hier, sans un mot d'excuses, sans une explication! En somme, que me reproche-t-elle?

Madame Porte. — C'est que... c'est un peu scabreux à expliquer.

M. du Laure. — Allez, allez, je vous écoute :

Madame Porte. — J'ai peur de vous contrarier!

M. du Laure. — Ça ne fait rien, j'aime mieux savoir.

Madame Porte, *hésitant.* — Vous ne vous fâcherez pas?

M. du Laure. — Non! je vous dis que non! Parlez! nom d'un chien! parlez donc!

Madame Porte. — Eh bien... Mais vous savez que, moi, je trouve ça stupide, et que, tout à l'heure, en lui essayant son pantalon-jupon, — qu'est même un peu court du derrière, rapport aux hanches qu'elle a dodues, — je lui ai démontré : « On ne quitte pas un homme, que je lui ai dit, un homme chic qui vous adore et qu'on aime, pour une bricole comme celle-là. »

M. du Laure *pâle.* — Elle me quitte?

Madame Porte. — A son cœur défendant; mais elle dit que, si ça continuait, votre intrigue à tous les deux, elle ne pourrait plus vous voir, dans de certains moments, qu'au travers d'une autre personne, et que cette personne-là la dégoûte épouvantablement.

M. du Laure. — Quelle personne?

Madame Porte. — Ah! voilà! voilà où ça devient vétilleux.

M. du Laure. — Madame Porte, je vous ordonne, entendez-vous! je vous ordonne d'être claire et brève. De qui s'agit-il?

Madame Porte. — Eh bien, monsieur... il s'agit... de... de votre dame! Là!

M. du Laure. — De ma femme?

Madame Porte. — De votre dame, de madame du Laure. Mademoiselle Odette l'a vue avec vous, au Salon des Champs-Élysées, le jour du Vernissage, et elle dit que c'est une... une vieille horreur!

M. du Laure. — Une vieille horreur?

Madame Porte, *se reprenant.* — Qu'elle a une sale fiole. Enfin la pensée que c'est votre femme, que vous avez le même lit, que vous la caressez — ce qui est pourtant naturel — lui soulève le cœur. Comprenez-vous!

M. du Laure. — Mais je ne caresse plus ma femme!

Madame Porte. — Pour sûr! Seulement, la jeunesse, ça ne raisonne pas. Ça suit son instinct. « Madame Porte, qu'elle me disait tout à l'heure, depuis que j'ai j'ai aperçu cette femme-là, avec sa bouche flétrie, son sourire gris perle, sa peau verte et ses cheveux jaunes, et que je me représente mon Daniel lui faisant les mêmes choses qu'il me fait à moi, j'en suis malade de dégoût. »

M. du Laure, *vexé.* — Madame du Laure n'est pas si laide que ça.

Madame Porte. — C'est ce que je lui ai [illegible]. Et puis, [illegible] naturellement.

vous ne pouviez pas être avec votre dame, qui est légitime, ce que vous êtes avec une petite maîtresse dont vous êtes fou, une jeune fille toute fraîche, vivant dans sa famille. Mais rien n'y a fait. Elle est butée. A tout ce que j'y disais, elle ne faisait que répéter : « Taisez-vous, madame Porte! Quand je ferme les yeux, c'est pas Daniel que je vois, c'est elle au travers de lui. C'est sa vilaine vieille femme aux dents noires. Jamais, jamais, je ne pourrai plus me laisser embrasser par lui. » Et elle pleurait, pauvre enfant! que ses larmes dégoulinaient sur ses petits seins mignons.

M. du Laure, *violent.* — C'est une sotte, une imbécile. Vous lui direz de ma part, madame Porte.

Madame Porte. — Bien, monsieur!

M. du Laure. — Me lâcher pour une raison aussi saugrenue! Ça m'apprendra à m'emballer sur une bécasse de dix neuf ans! Quant à madame du Laure, vous direz à Odette que je lui défends de parler d'elle en pareils termes. Si ma femme n'a pas une très jolie figure, elle a, du moins, des qualités morales de premier ordre, que je ne permets à personne de contester.

Madame Porte. — Pour sûr!

M. du Laure. — Ceci dit, arrêtez le compte de mademoiselle Odette, n'est-ce pas? Je ne suis pas disposé à payer des dessous roses et bleus pour un autre.

Madame Porte. — J'ai la commande d'un jupon vert-nil. Faut-il le faire?

M. du Laure. — Non! Au revoir, madame Porte.

Madame Porte. — Je vous salue, monsieur.

J. MARNI.

LES POÈTES DE L'AMOUR

RÊVE

Ces beaux jours de printemps subtil où, dans l'air frais,
La brise joue autour de nos jeunes visages,
Et berce le soleil sur les clairs paysages,
Et le ciel bleu parmi les branches des forêts,

On rêve de baisers, de maisons dans les bois,
D'ailes, de clairs ruisseaux, de soleil sur les mousses,
De choses de mystère enfantines et douces,
De princesses dormant aux châteaux d'autrefois.

On rêve de beaux jours sans soirs, de pays doux
Où ce serait matin toujours, Avril sans trêve;
Et voici, mon enfant rêveuse, le beau rêve
Qu'en ce jour de printemps si clair j'ai fait de nous.

Nous serions seuls, tous deux, au fond d'un vieux château,
Dans un parc murmurant de fontaines et d'arbres;
Le soleil sous les bois feraient vivre des marbres,
Des gazons ondoieraient aux pentes d'un coteau.

Ce serait un jour doux comme celui-ci,
Un jour de Mars ailé de nuages rapides;
La lumière rirait aux horizons limpides,
Sur les gazons fleuris de sauge et de souci.

Nous voudrions, lassés des grands feux de l'hiver,
Qui jour et nuit auraient flambé dès les Novembres,
Nous échapper enfin de la tiédeur des chambres
Pour sentir sur nos fronts la nouveauté de l'air,

Alors nous sortirions nu-tête du château
Où nous aurions, riant au dernier feu des âtres,
Bu d'un vin rose et doux qui nous feraient folâtres
En mangeant du pain bis, des noix et du gâteau.

Et vaguement grisés, trébuchants, un peu fous,
Nous serions éblouis par la grande lumière,
L'air profond n'aurait plus sa pâleur coutumière
Et tiédirait, plein d'un grand frisson vague et doux.

Et nous descendrions les degrés des perrons,
Les vieux degrés tremblants sous notre jeune course,
Et nous irions tremper dans les eaux de la source
Nos mains élargissant le reflet de nos fronts;

(1) *Comment* [illegible] auteur.

Nous nous étonnerions de ses bords de roseau,
Des noirs bassins taisant leur onde léthargique,
Et, comme le héros dans la forêt magique,
Le front levé, nous écouterions un oiseau.

Et ce serait soudain que nous aurions vingt ans,
Et nous enlacerions nos doigts tremblants de fièvres,
La bouche sèche, un goût de baisers sur les lèvres,
Et nous défaillirions dans nos bras haletants.

Et ce serait aussi que le tiède printemps,
Pendant que nous rêvions frileux près des feux roses,
Serait venu secrètement changer les choses,
Et ce serait que le parfum lointain des roses

Emplirait le silence et les cieux éclatants.

FERNAND GREGH.

UN MARIAGE

HORTENSE LADIPÈNE, 35 ans.
ROBERT DAUMONT, 28 ans.

Sauteries dans un riche appartement d'une maison locative et cossue. Des jeunes filles extrêmement modernes, tournoient enlacées par des jeunes hommes qui murmurent à leur oreille des choses dont elles ne rougissent même plus, et cependant que le pianiste, ancien élève de cette École centrale qui mène à tout, tape la valse des *Cent Demi-Vierges*, dans un petit salon, isolés, Mme Ladipène et Robert causent à voix basse.

Mme LADIPÈNE. — Alors, c'est vrai, vous vous mariez?

ROBERT. — J'en ai, en effet, l'intention.

Mme LADIPÈNE. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? Il a fallu que ce soit des étrangers qui m'apprennent la nouvelle de votre mariage. Ah! voyez-vous, ce manque de confiance m'a fait plus de mal que la nouvelle elle-même. Pourquoi vous êtes-vous caché de moi? Oh! c'est mal, c'est très mal! Mais répondez donc.

ROBERT. — Je ne me suis pas caché de vous : vous ne me demandiez rien et je ne vous ai rien dit, voilà tout.

Mme LADIPÈNE. — Mais d'où vient cette résolution? Pourquoi vous marier?

ROBERT. — Parce que j'ai assez de la vie que je mène, et des intrigues et des aventures; parce que j'ai assez de prendre les femmes des autres et d'être l'éternel gigolo. En somme, je ne suis qu'un employé : je suis toujours chez les autres, je veux être chez moi.

Mme LADIPÈNE. — Vous ne savez pas ce que vous dites. Alors, vous voulez avoir tous les ennuis d'une maison, toutes les responsabilités; la question grave et mensuelle, sinon quotidienne, des échéances, et peut-être au bout de tout cela, la faillite... si votre femme vous trompe. Ah! oui, je sais bien... Ça ne vous arrivera pas, à vous, parce que vous connaissez les femmes; mais, mon cher, on connaît les femmes mais on ne connaît jamais *sa* femme, entendez-vous, parce que c'est votre femme qui vous connaîtra la première et qui jouera de vous comme d'un pauvre pantin; en un mot, vous deviendrez un mari, le mari, et celui qui a frappé par l'épée périra par l'épée.

ROBERT. — Naturellement, vous ne pouvez pas me tenir un autre langage.

Mme LADIPÈNE. — Vous croyez que je veux vous dissuader de vous marier? Oh! non... Si tu m'avais consultée, si nous en avions parlé ensemble, peut-être t'aurais-je supplié d'attendre, de m'accorder encore quelques mois de bonheur, quoique c'eût été reculer pour mieux souffrir. Mais enfin, je ne m'attendais pas à ce que ce fût si tôt. Je ne m'attendais pas surtout à ce que ce fût une étrangère qui me l'apprit.

Aussi je ne te fais pas de scènes, pas de tableaux, comme tu dis; tu vois, je suis calme, je suis résignée, j'ai un profond chagrin, mais je savais bien que notre amour n'était pas éternel, que j'étais plus âgée que toi. Du moins, laisse-moi bénéficier de ce triste privilège de l'âge qui me permet d'être un peu maternelle pour toi. Je comprends que tu veuilles te marier, que tu aies envie de changer d'existence : mais laisse-moi te choisir moi-même ta femme... Que je sois pour quelque chose dans ce mariage, que je puisse me donner l'illusion de l'avoir voulu.

ROBERT. — Je vous vois venir : vous allez me proposer Gilberte.

Mme LADIPÈNE, *indignée.* — Ma fille! Oh! non, ce n'est pas bien ce que tu dis là; tu as une vilaine pensée.

ROBERT. — Je vous demande pardon, je plaisantais.

Mme LADIPÈNE. — Taisez-vous. Je vous assure que vous n'êtes pas drôle; si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous êtes un imbécile et une brute; mais je comprends que vous êtes gêné vis-à-vis de moi, et alors vous prenez une attitude. Soyez donc vous-même et parlons sérieusement de votre avenir, de votre bonheur.

ROBERT. — Vous avez raison, je suis absurde. Mais je vous préviens qu'il ne faut pas me parler de ces petites jeunes filles comme il y en a cinquante ici même, et qui sont vierges à peu près comme les forêts des Amériques : la main de l'homme n'y a jamais mis le pied, d'accord; mais elles n'en abritent pas moins, sous l'enchevêtrement de leurs lianes, des amours monstrueuses de fleurs perfides et des accouplements de bêtes fauves, et la virginité de ces demoiselles-ci ressemble furieusement à la virginité de ces forêts-là.

Mme LADIPÈNE. — Et vous avez bien raison. Aussi, n'est-ce pas de celles-là que je veux vous parler.

ROBERT. — Vous avez trouvé quelque chose?

Mme LADIPÈNE. — Je crois... Après tout, ça dépend de ce que vous voulez. Vous faut-il un sac ou une femme?... J'ai les deux, mais séparés. Ah! c'est bien difficile par le temps qui court de les avoir ensemble.

ROBERT. — Le sac, non... Ça m'est égal. Vous connaissez mes opinions à ce sujet : je ne tiens pas à l'argent, mais je tiens à une femme.

Mme LADIPÈNE. — En ce cas, j'ai votre affaire.

ROBERT. — Je la connais?

Mme LADIPÈNE. — Non.

ROBERT. — Allons vite, énumérez-moi ses mérites, car elle doit en être comblée.

Mme LADIPÈNE. — Elle n'en a qu'un, mais qui, pour moi, les résume tous : C'est une vraie jeune fille.

ROBERT. — Si elle n'a que celui-là, quand elle sera mariée elle ne l'aura plus... et alors, que lui restera-t-il?

Mme LADIPÈNE. — Je vous affirme qu'elle est exquise, et blonde ravissamment.

ROBERT. — Je n'en crois pas un mot : c'est une petite blonde insignifiante qui sent les épinards; c'est ce que, depuis Ibsen, nous appelons une claire petite âme de neige; mais elle doit être bête comme une oie et froide comme un fjord.

Mme LADIPÈNE. — Pas du tout, pas du tout. Elle n'a pas un esprit fou, mais elle a beaucoup de bon sens.

ROBERT. — En ce cas, il faut l'envoyer à Sarcey qui en fera ses choux gras. Comment s'appelle-t-elle?

Mme LADIPÈNE. — Elle a un nom un peu étrange.

ROBERT. — Parbleu!

Mme LADIPÈNE. — Elle s'appelle Lutgarde.

ROBERT. — Voilà ce que je craignais.

Mme LADIPÈNE. — Ses parents m'en ont dit la raison, je ne me la rapelle plus; mais ils vous la diront eux-mêmes, parce que lorsque l'on donne à ses enfants de ces noms-là, on doit aux gens des explications.

ROBERT. — Vous pouvez même dire des excuses. Alors, elle s'appelle, Lutgarde. C'est tout?

Mme LADIPÈNE. — Je dois vous avertir qu'elle a un petit défaut de langue : elle zozotte un peu.

ROBERT. — Ce n'est pas un défaut; lorsque c'est discret, c'est charmant. Tenez, c'est comme de loucher très légèrement : ça donne à la physionomie un air spécial, pas banal, malin même, enfin quelque chose.

Mme LADIPÈNE. — Lutgarde ne louche pas. Que voulez-vous? On n'est pas parfait.

ROBERT. — Si vous voulez, nous laisserons cette merveille où elle est.

Mme LADIPÈNE. — Ses parents donnent un bal la semaine prochaine, pour ses dix-sept ans. Je vous ferai inviter; vous pourrez toujours la voir. Ça n'engage à rien.

ROBERT. — Non, écoutez, vous êtes bien gentille; mais c'est inutile de vous déranger, mon choix est fait.

Mme LADIPÈNE, — On m'a dit que vous deviez épouser Mlle Pervenche de Bruges... J'ai bien ri.

ROBERT. — Il ne fallait pas rire, c'est vrai.

Mme LADIPÈNE, *bondissant.* — Mais tu ne peux pas l'épouser. Voyons, Robert! Pervenche de Bruges, c'est une fille : elle a fait une noce épouvantable, elle a eu un tas d'amants, et, si tu l'épousais, tu serais le dernier des hommes.

ROBERT. — C'est justement ce que j'espère, être le dernier de ses hommes tout au moins, et, voyez-vous, c'est la seule chose importante. Être le premier amant d'une femme ne signifie rien; il faut être son dernier amant : tout est là. Or, j'ai beaucoup de chance d'être heureux avec une femme comme Pervenche, belle, allurale, intelligente, qui n'a plus de curiosités, qui possède la philosophie de la vie; et j'aurais la femme idéale, c'est-à-dire la courtisane épouse. Si je prenais une femme dans notre monde, comme la petite bourgeoise sotte me dégoûte et qu'il nous faut des *cérébrales*, j'épouserais inévitablement une jeune personne troublante mais pleine de dangers; il faudrait être toujours en éveil pour défendre mon bien, et comme elle ne connaîtrait pas les hommes, je devrais les craindre tous, parce que ma femme chercherait son idéal, son type, et même si elle l'avait trouvé, elle chercherait encore pour voir si elle ne s'est pas trompée et se confirmer dans sa sélection. En un mot, je ne serais pas tranquille, le rêve de ma femme étant de se comporter comme une courtisane. Tandis qu'avec Pervenche, toutes ces curiosités-là sont satisfaites et son rêve, au contraire, à elle, est d'honnêteté et de vie saine. C'est pour cela que je l'épouse. Mais voici votre mari qui vient : parlons de choses insignifiantes.

Maurice DONNAY.

ÉPITHALAME

Richard Gidel sentit au cerveau comme la décharge d'une pile électrique et s'éveilla. Il était six heures du matin et peu de Parisiens aiment à voir lever l'aurore. Mais celui-ci avait fait médianoche en société de deux petites utilités d'un théâtricule d'opérette. A quatre heures du matin, il s'était endormi d'un sommeil fiévreux, d'où il fut tiré deux heures plus tard par le brutal réveil.

Richard se tourna et se retourna, cherchant à se perdre dans cette délicieuse torpeur du demi-somme matineux, pareille à l'engourdissement des morphinomanes; mais ses nerfs sursautant lui rendirent le lit insupportable. Il se leva, la tête vide, les jambes molles, le corps endolori et tout plein d'ennui, se mit au piano. Du clavier sortirent des sons confus, une sourde et funèbre mélopée qui chantait aux oreilles de l'artiste : « Ami Richard, tu n'as pas été sage, tu as mené un train de polissonnerie et te voici bien empêché, ne pouvant ni dormir, ni songer, éprouvant en ton être tout ce qu'il y a d'écœurant dans un lendemain de fête. »

Pour vaincre cette sensation détestable, il s'habilla et sortit, alla devant lui à l'aventure, à travers la ville endormie, dont les douches en pluie fine des arroseurs, les longs plumeaux des balayeurs faisaient la toilette. Sans penser ni voir, il marcha longtemps, bercé par le renouveau de bien-être et de calme que donne le mouvement aux végétatifs, étranger au monde où il rentrait parfois en heurtant un passant. Après quatre heures de déambulation, il se trouva éreinté et désira se reposer. Il s'assit sur un banc et y dormit longtemps, rêva qu'il était musicien ambulant, adoré d'une princesse charmante; mais soudain il s'avisa que l'adorée avait le masque épais et lippu d'une divette, sa tourmenteuse ordinaire. Là-dessus il s'éveilla dans une longue avenue, au sol poussiéreux, bordés d'arbres rabougris. A sa droite, des maisons basses en caillasses blanchies à la chaux; plus loin, à gauche, une douzaine de voitures de place et trois landaus stationnaient devant la bâtisse à tourelles et le jardin vert peint d'un grand restaurant de banlieue : *Aux joies du mariage :* Le singulier aspect de l'endroit et des landaus immobiles donnait l'impression d'un chemin de cimetière. Richard fit cette remarque, que rien n'est plus semblable aux voitures d'enterrement que les corbillards de noce. Sur les sièges, même cochers aux trognes enluminées et mornes. Certainement les entrepreneurs de pompes funèbres et



charrois conjugaux se prêtent réciproquement leurs gens et leurs bêtes.

Il entra dans le restaurant et s'assit à une table du jardin. Il y avait trois mariages ce jour-là. Deux des mariées attirèrent l'attention de l'artiste. L'une, grande et grosse commère, aux traits durs, marquant la cinquantaine, sanglée dans une robe de satin bleu, attendait le dîner, amoureusement appuyée sur l'épaule de son mari, un jeune homme de vingt-cinq ans, les cheveux pommadés, la moustache cirée, l'œil brillant, tête d'ouvrier faraud et satisfait. Mais l'autre mariée, un régal des yeux, était une jeune fille de vingt ans, grande, mince, à la tournure gracieuse, qu'habillait délicieusement sa robe de mousseline blanche. Le visage, d'un ovale allongé, était éclairé par les grands yeux noirs d'une douceur charmante; le front, assez haut, était encadré en deux bandeaux plats de cheveux bruns. — « Où ces filles du peuple de Paris, pensa-t-il, prennent elles le charme et la finesse? Celle-ci ne serait point déplacée en duchesse, et naturellement elle convole avec un manœuvre ou quelque lourdaud de boutique, tout au plus. » A ce moment, de la jolie créature s'approcha le mari, gros homme trapu, figure rougeaude et commune.

Depuis quelques minutes, tout près de lui, Gidel entendait de gros sanglots. A une table voisine, un grand garçon barbu, endimanché de tenue, gémissait sur un verre d'absinthe.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? interrogea l'artiste.

— Si c'est pas... déplorable... Monsieur. Ma m'man... qui a cinquante ans, épouse Julot, mon compagnon... poêlier-fumiste. Julot, le mari de la grosse femme, sortit de la salle et s'approcha du pleureur. — « Voyons, Paul, ne pleure pas, tu sais bien que c'est toi qu'as voulu me marier. Et pi j'serai pas un père pour toi, mais un frère. Allons, n'fais pas l'daim et viens boire un verre. Vous, monsieur, si l'cœur vous dit, vous n'êtes pas de trop. Plus on est de fous, plus on rit. »

Richard trouva drôle d'accepter. Il entra avec eux dans la grande salle où les trois noces mangeaient de la charcuterie arrosée de bière en attendant le dîner. Les hôtes péroraient, discutaient, criaient. Il se mêla aux conversations et put s'approcher de la mariée dont la beauté l'avait touché.

— Quel dommage, dit-elle, que le musicien ne vienne pas avant le dîner! on aurait pu danser. — Oh! oui, Hélène, c'est bien embêtant, j'aime tant la danse. Alors Richard : — « Monsieur... » — « Boulon. » — « Eh bien! monsieur Boulon, si vous voulez me le permettre, j'essaierai de tenir le piano. » — « Comment donc camarade, vous êtes très gentil, et il lui tendit la main. Mesdames et messieurs, un peu de silence, voici un amateur qui va faire danser la société. » Des cris de joie, des applaudissements unanimes accueillirent l'annonce et Richard se mit au piano. Il avait de la virtuosité et s'amusait à son rôle. Il débuta par les valses d'Olivier Métra, puis il passa par Offenbach et Hervé aux mélodies cadencées des Viennois.

Quand il eut lassé danseurs et danseuses, tous firent cercle autour de lui. Il leur joua tout ce qu'il voulurent, puis tout à coup de sa voix chaude et vibrante lança la plainte d'amour des *Noces : Mon cœur soupire;* enfin il enthousiasma les assistants, et les trois noces se disputèrent l'honneur d'avoir l'artiste au dîner.

Richard les remerciait en riant. — Non, non, vous êtes trop gentil pour refuser, criait Boulon : vous gueuletonnez avec nous : votre couvert est mis à côté de la mariée : n'est-ce pas, ma femme?

Hélène joignit ses prières à celles de son mari. Un quart d'heure plus tard, Gidel était assis auprès de la jeune femme, et le dîner commença : un de ces Lucullus à sept francs par tête, aux sauces rances, aux mets bizarres, chauffés par les vinasses aux étiquettes de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne. Les invités souriant à la mangeaille, au défilé des bouteilles, ne s'occupaient point d'Hélène et de son hôte. Boulon ne prenait point garde à sa femme : il ne s'interrompait de manger et de boire que pour conter d'une voix grasse ses achats de moutons et de bœufs, les bons tours joués aux vendeur. Il était boucher très vain de sa position.

Cependant, Hélène, après avoir félicité l'artiste avouait d'une voix émue et tremblante l'impression de plaisir qu'elle avait resssentie, et lui s'enhardissait à lui dire comme il l'avait vu au dehors, était entré au salon pour se rapprocher d'elle, avait joué et chanté pour *elle seule*. Elle, grisée par la douceur de cette causerie : — « Que vous êtes aimable; que je suis heureuse de connaître un homme de talent comme vous! — » Il l'interrogea sur le mariage et sur son mari. Elle ne se défendit point de lui confier que Boulon lui était indifférent, et même lui répugnait un peu; mais pauvre orpheline, elle vivait presque dans la domesticité chez un marchand de vin, son oncle, et ç'avait été une fortune inespérée pour elle que d'épouser un homme établi.

Le dîner achevé, comme le pianiste était arrivé, les danses reprirent.

— Camarade, faites donc danser ma femme, dit Boulon. Enfin Richard fut content; il tenait dans ses bras, il serrait contre son cœur la charmante jeune femme. Les couples passaient du salon au jardin, sous un dôme de verdure, dans la pénombre. Au tournoiement d'une valse, s'arrêtant brusquement, il joignit ses lèvres à celles d'Hélène. Elle résista un peu, mais comme il avait recommencé au tour suivant : « Ah! soupira-t-elle, pâmée, que n'êtes-vous mon mari! »

— La mariée, où est donc la mariée? clamaient à tous les échos du jardin M. Boulon et ses invités.

— Mais nous voici, répondirent au bout d'un moment les deux jeunes gens. Nous étions allés regarder danser la noce d'en haut.

— Dites donc, camarade, faudrait pas jouer à cache-cache avec ma femme, reprit Boulon avec un gros rire. Bonsoir la compagnie; nous rentrons.

Au vestiaire, et pendant que ces messieurs et ces dames se revêtissaient, Hélène d'un geste plein de grâce et de crânerie, détacha son bouquet de fleurs d'oranger et le tendit à l'artiste.

Une muette étreinte, c'est fini; sur le seuil de la porte, il la regarde disparaître au bras de son mari, sentant encore la douceur de sa peau et le contact de ses lèvres; c'est fini, elle s'est évanouie dans la nuit. Mais sur la chaussée, retentit le bruit d'une querelle dominée par la voie de Boulon.

Au milieu d'un cercle de cocher, criant et gesticulant, le marié, en bras de chemise, tenait sous son genou un



cocher terrassé. Durant le jour, un invité avait cassé la glace d'un fiacre et, sommé de la payer, Boulon s'y

était refusé. Le cocher ayant injurié et menacé, le boucher avait oté sa redingote et s'était mis à cogner.

Richard Gidel intervint, sépara les combattants et paya le carreau cassé.

— Vous avez tort, mille fois de payer, vociférait Boulon. Il fallait me laisser faire ; je lui aurais *mangé* le nez à ce *propre à rien*.

— Calmez-vous, monsieur Boulon, une nuit de noces.

— Montez dans notre voiture, nous vous déposerons chez vous.

— Mais montez donc, ajouta doucement la mariée,..

Henry BAUER.



Le Sauveteur (1)

... Le chiffon de lettre froissée comme par des doigts fiévreux que M. de Rocreuse avait ramassé — certes sans savoir pourquoi — sur le tapis de l'antichambre, qu'aussitôt par quelle fatale et absurde curiosité, lui qui se moquait des maris jaloux, il avait déplié et avidement lu, contenait cette seule phrase :

« Aime-moi toujours autant que je t'adore, tu trouveras une longue lettre *très tendre* au bureau de la rue Lamennais et aux initiales A. R., 12. Baisers. »

Et tout pâle, la mort dans l'âme, les yeux d'un fou que poussent en avant de secrètes influences, qui n'a plus conscience ni de ce qu'il dit, ni de ce qu'il fait, sans raisonner, le malheureux s'était précipité dans le cabinet de toilette tendu de soie mauve, embaumé d'une subtile odeur de violettes russes, où Liette, sa bien-aimée Liette, regardait une à une, essayait en se souriant dans la glace d'adorables petites capotes que venait de lui envoyer la modiste.

Mme de Rocreuse ne remarqua pas d'abord son trouble, ses traits bouleversés, se retourna à demi pour lui dire :

« Trouvez-vous qu'elles me vont bien ? »

Il ne lui répondit pas et la dominant, l'écrasant de ses larges épaules que secouait un frisson d'angoisse, la dévisageant de ses prunelles fixes, avec des inflexions de sanglot, une épeurante voix d'agonie, s'écria :

« Connaissez-vous cette écriture ? »

Hors de lui, il l'avait presque souffletée de la lettre, la tenait étalée des deux mains, répétait :

« Parlez donc, je le veux, c'est de votre amant, hein ? »

Liette immobile, glacée, les forces décuplées par le péril, maîtrisait son émoi, et mettant une immense pitié dans son regard, dressant le front comme quelque innocent que fouette, qu'attriste une misérable accusation, les mains jetées en un geste de détresse, elle murmura sourdement :

« Est-ce que vous perdez la tête Jean ?... Me soupçonner, moi qui t'aime tant, qui t'ai toujours aimé, m'insulter ainsi... »

Il l'interrompit et haussant les épaules :

« Vous ne me répondez pas... Cette lettre, cette lettre d'amour que j'ai trouvée presque à la porte de votre chambre, que vous aurez perdue par mégarde...

— C'est un mensonge, un infâme, un ignoble mensonge... N'y a-t-il donc pas d'autres femmes que moi dans la maison, la gouvernante anglaise de Georgie, ma femme de chambre, et que sais-je ? Avant de calomnier, d'outrager ainsi celle qui porte votre nom, on se munit au moins de preuves, on ne se contente pas d'un billet banal, d'un rébus...

— Ne raillez pas... Des preuves, parbleu, j'en aurai plein les mains dans quelques instants ; je les trouverai à ce guichet de poste restante, je les arracherai des lettres qui sont adressées aux initiales A. R. 12 ; A. R. 12, vous entendez bien, ma chère... On ne peut me les refuser, et vraiment, je vous le conseille, profitez de ce que je ne serai plus là pour embrasser une dernière fois votre fils, pour disparaître sans scandale de cette maison où je ne saurais plus supporter votre présence, pour ne pas attendre que je vous chasse...

— Faites comme il vous plaira ! »

... Maintenant, tandis que s'éloigne, s'éteint au dehors le bruit de la voiture où M. de Rocreuse s'est jeté d'un élan comme s'il courait à un rendez-vous d'où dépend tout le bonheur de sa vie, Liette qu'abandonnent ses nerfs jusque-là tendus à se rompre, qui se sent irrémédiablement perdue, s'est écroulée comme une masse inerte parmi les nombreux coussins qui jonchent le divan. Elle a froid au cœur. Elle défaille d'épouvante. Ses oreilles bourdonnent. Ses prunelles se voilent d'une humide buée et il lui semble que des poings farouchement crispés lui martellent les tempes à grands coups...

Que tenter, hélas ! qu'imaginer pour que Jean ne sache pas l'affreuse, l'implacable vérité, n'entre pas en possession de ces maudites lettres de tendresse qui sont là-bas avec tant d'autres au fond d'un casier dans ce bureau de la rue Lamennais, n'ait pas ce témoignage palpable qu'il convoite, qu'il cherche, qui lui dessilera les yeux, lui dévoilera l'adultère où elle s'est enlizée follement sans songer aux lendemains ?

Où sont les quiétudes anciennes, les heures de délices, les doux rêves, ce bonheur qu'elle avait si bien arrangé à son caprice ? En son imprudence accoutumée, *l'autre* lui aura encore écrit sur du papier à son chiffre, se sera comme par bravade amusé à signer ses ardentes déclarations, ses aveux délirants.

Et c'est alors un duel certain, une de ces rencontres farouches où l'un des deux est de trop, doit succomber, où l'on ne s'épargne pas, — du sang sur cette passionnette de désœuvrés où elle avait mis si peu de son cœur...

Et comme elle se désespère, demeure immobile, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, ses grands yeux glauques soudainement se fixent sur le téléphone dont la plaque luit au fond du cabinet de toilette. Et ses joues se colorent, son masque blanc d'agonisante s'illumine d'une clarté d'espérance.

Elle s'est ruée vers l'appareil, heurte impatiemment le bouton...

« Allô, allô, vite, le plus vite possible, je vous en supplie, la communication avec le bureau de la rue Lamennais... »

Son cœur bat si fort qu'elle en est comme étourdie, ses jambes vacillent, ses lèvres tremblent.

A quel homme va-t-elle confier son secret, en quelles mains va-t-elle se mettre et consentira-t-on à l'épargner, à éconduire M. de Rocreuse, à lui mentir ?

Cet employé est-il jeune ou vieux ? qui sait ? Marié, malheureux, dupé lui aussi, ne sera-t-il pas inflexible, ne se plaira-t-il pas à se venger sur elle de la haine qui s'est accumulée en son être contre la femme, du dégoût qu'il a de l'adultère ?

Ne l'aura-t-elle pas prévenu trop tard, et Jean n'est-il pas déjà arrivé au but, n'a-t-il pas obtenu les lettres ?

Le timbre grince...

« Je voudrais parler à l'employé de la poste restante...

— Attendez un peu, je vais le prévenir... Allô, allô, l'employé de la poste restante...

— C'est moi, avec qui suis-je en communication...

— Monsieur, avec une malheureuse femme que vous pouvez sauver ou condamner à mort. »

Elle balbutie cette longue phrase en sanglotant, tremble de la tête aux pieds comme un arbrisseau tordu par le vent.

« Allô, allô, je n'entends rien, madame ; parlez donc plus distinctement... »

Liette répète son appel éperdu, s'efforce d'articuler chaque syllabe et l'employé éclate de rire, bougonne :

« Si vous avez l'intention de me faire poser, ma petite dame, faudrait le dire »

Et Mme de Rocreuse reprend de toute son âme

« Je vous jure, monsieur, sur ce que j'ai de plus sacré que ce que je vais vous dire est l'absolue vérité... Écoutez-moi bien, je vous le demande au nom de ce que vous aimez le plus au monde et je me fie à votre cœur... Je suis la dame blonde qui vient depuis deux semaines chercher des lettres à votre guichet, des lettres qui sont adressées : A. R., 12... Vous vous rappelez, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Je ne sais par quel oubli j'ai gardé et perdu le billet où mon, mon... amant m'avertissait qu'il m'adresserait désormais ainsi ses lettres... Mon mari a trouvé ce papier et, tout à l'heure, comme un fou, a sauté dans un fiacre, s'est fait conduire rue Lamennais... Et si j'ai pu vous avertir à temps, si vous n'avez pas encore donné les lettres qui m'attendent, je vous supplie de ne pas les livrer, de ne pas briser du même coup trois existences, de donner ; si, dépité de ne rien trouver, mon mari vous interrogeait, le signalement de ma femme de chambre, une petite boulotte, aux cheveux très noirs, à l'accent berrichon... Il vous croira, je suis sûre qu'il ne demande que cela et je vous en aurai une reconnaissance de tous les instants... »

L'employé l'interrompt :

« Il suffit, madame, vous pouvez absolument compter sur ma discrétion, c'est toujours si amusant d'être de moitié dans une histoire où l'on berne un mari jaloux, et cela ne nous arrive pas souvent dans notre métier... Au revoir, madame... »

... Une heure après, embarrassé, penaud, se demandant comment il allait être reçu, M. de Rocreuse s'agenouillait aux pieds de sa femme, l'implorait, lui demandait humblement pardon de l'avoir injustement soupçonnée, et il ne s'aperçut pas de la moue dédaigneuse qui plissa alors la jolie bouche de Liette, des moqueries qui palpitaient sous ses longs cils bouclés ainsi que quelque suprême éclair dans un ciel d'où s'est enfui l'orage...

René MAIZEROY.

(1). *Sur l'Amour et sur le Baiser*, LEMERRE, éditeur.

L'Épitre du Vieillard

L'argent que contient ma lettre, celle-ci, Viviane, est de pur don, n'est-ce pas ?

Laisse-moi croire qu'à l'heure où tu feras étendre devant toi les belles étoffes des marchands et luire les chefs-d'œuvre des joailleries, tu ne penseras pas avec amertume aux minutes de ma félicité conquise sur ta lèvre.

Hier, si ton sanglot m'a menti, permets du moins au mensonge d'enguirlander ma mémoire, comme ces cordons de feu qui parent les édifices en fête.

Je me rappelle tout !

Tu arrivas, et, dès les premiers pas dans la serre, déjà tu suppliais. En vain tu évoquas notre amitié familiale, les jours où je t'avais bercée, toute petite, sur mes bras adultes... Je fus inexorable. Cet argent, qui sauverait ton mari et garderait intact le nom de ton jeune fils, l'offre seule de ton corps le pouvait obtenir.

Tu joignais tes mains, tordues par l'angoisse. Ta face pâlie fut une œuvre rare retrouvée dans les ruines fabuleuses. Le désir bondissait en moi comme un chevreau.

Souvenons-nous. Tu portais autour du cou une guirlande touffue en plumes de coq, et, sur ta chevelure mahométane, un petit bonnet de fil d'or que culminait une vipère d'émail, dressée, presque sifflante.

Je m'avançai ; tu t'effrayas. Une glace réfléchit l'ardeur de mon regard ensanglanté et le déroulement de ma barbe blanche... Les feux des lustres se concentrèrent dans les gemmes historiques qui étincelaient aux vingt bagues de mes doigts tendus sur ma simarre écarlate ; et j'avais, pour ressusciter les temps des débauches anciennes et savantes, j'avais ceint les rides de mon front avec un bandeau de pourpre violette. Ainsi je me sentais pareil aux prêtres des cultes morts.

Les coussins d'hyacinthe s'accumulaient sur le lit d'ivoire, si bas... Au-dessus, parmi les flammes des bâtons de santal, celles des cires vertes et rouges, brillait la statue hindoue de l'éternelle Kali, double déesse de l'amour et de la mort, dont les dents aiguës déchirent la peau des coulœuvres.

Cela t'épouvantait aussi, car, entre les genoux croisés de la déesse, l'or de ton suprême espoir s'étageait en plusieurs piles. Tu pouvais dès lors le compter pièce à pièce. Même j'avais doublé la somme promise.

Moi, je m'assis sur la couche. Pour atteindre l'idole

dressée au faîte d'un piédestal plus haut que ta taille, il te fallait gravir l'ivoire du lit où ma passion sanglotait d'attendre.

Tu compris. Tu prévis que je te laisserais seulement saisir l'or quand mes bras, las enfin de t'étreindre contre mes os, retomberaient, alourdis par la fatigue amoureuse et le poids riche de mes bracelets.

Et ton âme éperdue tenta de me fléchir encore. La rage colorait tes joues plates d'impératrice. Tu murmuras des imprécations : j'étais immonde de vouloir inscrire mon baiser hideux sur ta chair jeune, de profiter de ta détresse afin de te flétrir... Tu ne me haïssais même pas, disais-tu. Je te répugnais, bête visqueuse, bonne à écraser contre le sable du chemin, en fermant les yeux.

« Vieillard, vieillard, les membres décharnés, les rides qui plissent tes yeux lubriques, le poil rude et gris de ton torse, et cet air de pourceau gouailleur que tu affectes, et l'éclat artificiel de ton air de bouc, et tes fards à tes babines, et les parfums de ta barbe froide, cela n'est rien près de l'abjection de ton cœur... N'as-tu pas horreur d'employer mes mains maternelles à susciter l'émoi de ton corps? Ne trembleras-tu point en dénudant l'épouse de ton ami, en sachant le dégoût que tu inspires? Quels plaisirs attends-tu, d'ailleurs? Ma forme restera glacée, entre tes bras maigres et féroces. Sous ton haleine, mes lèvres se gerceront; et je cacherai ma face parmi ma chevelure lorsque le plaisir dansera dans tes flancs. Uniquement alors je concentrerai ma pensée en mon époux très cher, et je supplierai qu'il me pardonne ce martyre. Lui seul me possédera. Tu n'auras rien de moi. Au premier attouchement, je me déroberai dans l'Impassible, comme le courant du fleuve dans l'impétuosité des eaux... L'illusion de ton désir croulera. »

Enfant! Tu disais ces choses; et chacune de tes invectives était comme le doigt d'un virtuose qui frôle la harpe; mes nerfs tendus sonnaient une belle harmonie.

Tu t'agitais. Tu levais tes bras admirables. Tu découvrais les astres de ta gorge ronde, les courbes remplie de tes hanches; et tes jambes marmoréennes allaient raidissant les flots de ta robe.

Oh! ta douleur me présentait un stimulant magnifique. L'espoir de te posséder bien *malgré toi*, certainement et définitivement *malgré toi*, cet espoir tendait l'arc de mon vieux corps.

Sais-tu qu'alors, outre le délire d'amour couvé pour toi pendant deux hivers, je ressentais surtout l'orgueil du soldat ivre forçant la ville, courbant sur les bornes les vierges échevelées dont les ongles fous lacèrent son armure?

Les trente années de ma vie, les labeurs de la science, l'absolue chasteté que je m'étais prescrite pour régir un jour la pensée du monde, tout cela se payait enfin de triomphe. Te donner à moi, malgré toi... t'avilir devant l'or valu à mon âge par l'effort de mon esprit! Pense à cette conquête.

Tes larmes m'éclairèrent ainsi que des girandoles. Tes prières et tes injures étaient comme les trompettes de ma gloire...

Quant tu retiras le petit bonnet de fil d'or où la vipère siffla, je suppose; quand tu arrachas de ton col la guirlande touffue en plumes de coq, je poussai le cri de mon sacre, enfin!

T'arriva-t-il de lire cela dans mon regard?... Rappelle-toi. Tu t'apaisais... Tu rampais contre les fourrures du sol. Vers moi, tu t'inclinais, oiselle que fascine le cobra, levé au pied du roc... Ta voix s'attendrit... Tu me priais doucement. « Peut-être, insinuais-tu, si la générosité me pouvait convaincre de ne pas exiger ce tribut charnel, peut-être la reconnaissance et le temps... » Et tu te troublas.

Une pudeur exquise resplendit sur tes pommettes. Ne t'avais-je pas, repris-tu, conquise par la splendeur de mon intelligence? La renommée de ma science avait rendu mon amitié flatteuse à ton ambition... Non, je n'étais pas un vieillard hideux. Les lignes égales de ma face celtibère, la splendeur de ma barbe, semblable à celle des fleuves sculptés, mes fines attaches, mes mains patriciennes, les soleils flambant au double fanal de mon regard... et ce décor étrange de fleurs bestiales, de céramiques somptueuses, ce costume de prêtre de mystères... le parfum miraculeux de ma passion enfin... tout cela te séduirait à la longue, sans doute. Voudrais-je gâter la joie de cet avenir consenti? « Non. » Et tu me pris les mains.

Tu te baissas pour les étreindre dans ton geste de supplication. Alors tu fus saisie, pauvre chère proie, entre mes griffes... Je te crucifiai sur l'hyacinthe des coussins. De tes baumes charnels des odeurs adorables émanèrent, pendant que tu te débattais.

Ma barbe d'argent coula autour de ta face, et devint la sertissure du joyau. Ton souffle sifflait.

J'appliquai ma bouche à ton oreille.

Avec les stances du poème qui te plaît, je t'insufflai toute ma passion. Les larmes commencèrent à poindre sous tes cils. Tu pleuras, pleuras...

Nos corps, peu à peu, se moulaient l'un à l'autre. J'étais la médaille et tu étais la cire. Mon empreinte s'affirmait en toi.

Sans doute, tu pensais à cette ballade allemande que tu avais mise en musique; tu songeais à tel soir où nos esprits se contemplèrent mutuellement. Ma main s'appuya sur le bouton d'un signal; et des orgues cachées exaltèrent soudain la musique de ton cœur effeuillèrent radieusement le bouquet de ton art.

Souviens-toi, Viviane... Tes bras se détendirent, ton œil s'émut. Il monta de ta gorge un sanglot, un grand sanglot de peuple en désastre... Tu pleurais ta vertu qui céda...

Tu détournas ta face dans les coussins. Tu laissas mes lèvres cueillir l'eau de tes cils. Mes bras enveloppèrent tes formes... Nos poitrines furent deux harpes vibrantes...

... Tes cheveux débordèrent tes tempes. D'elle-même, et malgré ta plainte infantile, ta chair tendue comme un tympanon de bacchante, rompit l'écorce soyeuse du corsage. Les fines arabesques des batistes descendirent la pentes des épaules mates. Ton haleine épousa mon haleine. Nos lèvres ventouses se happèrent. Ce fut un temps.

Ton visage sanglota dans ma barbe.., A ton oreille, dans la conque rosée, je soufflai un chant de triton... les soies et les dentelles n'entouraient plus la taille que comme un drapeau roulé...

Après, tu te levas. Ce fut la nouvelle naissance de Vénus. Ta chevelure, tu la pris à deux mains et cela te fit un étendard de nuit derrière la tête où fleurirent tes yeux heureux du bonheur accordé...

A ce moment la déesse Kali t'intéressa. Tu voulus t'approcher de l'or amoncelé entre ses genoux : ta récompense... Mais voilà que ta voix piteuse se mit à dire :

— Honnêtement, je ne puis prendre ces pièces d'or, je ne les mérite point, n'ayant eu aucune peine, mais du plaisir seul... à l'œuvre...

Et voilà, Viviane, pourquoi l'argent de cette lettre n'est pas un salaire, mais un don...

Paul ADAM.

LES

CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite)

J'avais pourtant bien des dispositions à ce sentiment. Il s'était fait jour en mon cœur à plusieurs reprises, au cours de ma carrière si brève encore, mais si fournie de passions et d'aventures; et je ne saurais oublier le délire maternel qui me transporta, lorsque le duc de Spalato m'envoya, parmi ses présents de noces, son fils du premier lit, Hippolyte, né en 1803. Au reste, ce délire ne dura qu'un jour, interrompu par le coup de foudre de mon amour conjugal. Je ne fus pas une marâtre pour le jeune Hippolyte, mais je l'oubliai. On le livra aux gouvernantes, qui l'élevèrent dans un château de la Touraine appartenant au duc.

C'est dans cet asile que je me réfugiai, une fois relevée de mes couches, qui furent laborieuses. J'avais préféré les faire à Paris, dans mon hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain; mais, dès que je me sentis renaître à la vie, elle me fut odieuse. Je ne pouvais plus supporter la capitale, où le poids de mes bonheurs passés m'étouffait. Il fallait changer d'air, comme au temps de la Terreur, quand j'avais emmené dans la Beauce mon cher petit Charles. Hélas! il n'y avait plus maintenant de Charles, et j'étais peut-être bien une vieille femme.

J'ai trop bonne santé pour que mon humeur même résiste à l'influence d'un heureux climat, et, si mal en train que je fusse pour goûter des paysages, ceux de ma nouvelle retraite me séduisirent. Le manoir, placé au sommet d'une colline, était de construction fort ancienne, et d'une architecture bizarre qui, naguère, eût blessé mon goût, qui le flattait aujourd'hui, je ne sais pourquoi. D'une blancheur encore éclatante, en dépit de sa vétusté, il était ouvragé coquettement, surmonté de toits trop aigus, qu'écrasaient des lucarnes trop élevées pour la juste proportion. Mais ces salles excessives ne m'offensaient point, et j'aimais jusqu'aux bouquets de plomb ou de pierre qui leur servaient de grossiers ornements. Le jardin, par successives terrasses descendait jusqu'au fond de la vallée où l'Indre coule; et cette rivière, bien que séparée de ma propriété par une clôture basse et un étroit chemin, en semblait de loin faire partie. L'humidité qui s'en exhale n'altère point la transparence de l'atmosphère. Elle donne aux fleurs et aux feuilles la moiteur de la vie. Elle avive les couleurs, les décompose et les multiplie. Enfin je sais que nos écrivains habiles se moqueront de moi si je dis, pour le faire court, que c'est là un « riant » paysage, car cette épithète, à leur avis, ne signifie rien : tant pis, je trouve, moi, qu'elle signifie bien ma pensée, et je n'ai jamais vu un paysage rire aussi franchement que celui-là.

Cette gaieté de la nature atténua ma douleur, mais sans se communiquer à moi. Je m'en tins à une sorte de mélancolie poétique. Je songeai qu'avec mes grands voiles de veuve j'étais l'ombre de ce clair tableau. Je descendis pourtant vers la rivière d'un pas plus allègre et plus léger. Un de mes incorrigibles enfantillages, dès que je vois couler une eau limpide, est de m'approcher tout au bord, jusqu'à m'y mouiller, et de me pencher ensuite afin d'y tremper et d'y rafraîchir mes doigts. Un peu honteuse de ma niaiserie, je m'avançais sur la pointe du pied, l'œil au guet, lorsque je surpris, au détour du dernier sentier, un champêtre et ravissant tableau.

Un vieux bateau tout vermoulu était amarré à un tronc d'arbre. La nourrice, paresseusement, s'y était installée. Elle présentait un sein digne de la Melpomène antique, à ma fille, qui, déjà repue, abîmée dans sa digestion, repoussait les séductions de la gourmandise, avec le geste d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès. Sur la rive, mon fils, annonçant déjà qu'il me ressemblait par les moindres détails du goût et du caractère, voulait à toute force se pencher pour plonger sa main dans l'eau. Et complaisant, grave, impassible, mon beau-fils le retenait fermement de l'autre main, pour qu'il pût s'amuser à sa fantaisie sans courir aucun danger.

La taille et le visage d'Hippolyte me frappèrent alors pour la première fois. Seul vêtu de noir (les deux petits portaient le deuil en blanc), il était extrêmement cambré, comme sont les garçons de cet âge, et il se tenait fort droit, mais sans raideur, sans ridicule vanité d'enfant précocement grandi. Non, c'était une majesté native et tempérée par la grâce. L'éclat des yeux n'empêchait point la timidité du regard, et l'allure un peu contrainte n'accusait pas un cœur qui se réserve, mais un cœur en suspens dont nul encore n'a su provoquer la tendresse, et qui souffre de contenir ses enthousiasmes.

Abel HERMANT.

(A suivre).

Bulletin Vélocipédique

Les magasins de C. COMIOT, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la porte Maillot. C. COMIOT, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

FIBRE CHAMOIS

Son Inventeur et Propriétaire

FABRIQUES

FRANCE

Château de Villetaneuse
VILLETANEUSE

ANGLETERRE

6, 7, 8, 9, Whitfield St.
LONDON E. C.

ALLEMAGNE

DUSSELDORF

FABRIQUES

ÉTATS-UNIS

York-Haven (Pa.)
et
Times Building
NEW-YORK

CANADA

Wellington St.
MONTRÉAL

BELGIQUE

32, rue d'Argent
BRUXELLES

Yours truly

On voit, par les fabriques importantes mentionnées ci-dessus, le succès qu'a obtenu cette doublure-soutien, dont la vogue continue et augmente.

Cette Doublure-Soutien est la meilleure au monde

pour **ROBES**

pour **MANCHES BALLONNÉES**
pour **JUPES**
pour **REVERS**
pour **JAQUETTES**
pour **COLLETS**

pour **REDINGOTES**
pour **MANTEAUX**
pour **COLS DROITS**
pour **MANCHETTES**
pour **COLS MÉDICIS**

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Tirage sur rotative J. Derriey, Ch. Tournier, imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

LUNATIQUE

Poésie de Jean LORRAIN.

Musique de Marie KRYSINSKA.

La de meure hu mide et noire . Est

close,un re.flet de moire Baigne le per . ron dé . sert

Et du som . met des grands hè tres. Des

paons tout blancs, es. saim clair, Cal.mes s'a.battant dans

l'air Tombent au bord des fe . nè . tres..

Mineur

Et le vieux parc en.chan . té Est plein de fris.sons de

soie Et de sa . tin qu'on dé . ploie.

La demeure humide et noire
Est close, un reflet de moire
Baigne le perron désert,
Et du sommet des grands hêtres,
Des paons tout blancs, essaim clair,
Calmes s'abattant dans l'air,
Retombent au bord des fenêtres...

Et le vieux parc enchanté,
Est plein de frisson de soie,
Et de satin qu'on déploie.



Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 18. Édition de Paris : 5 centimes. 30 AVRIL 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50
Départements . . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

TABLEAU DE CARNAVAL, par Lucien DESCAVES



Dessin de Steinlen.

En présence du succès obtenu par notre prime du *Gil Blas* quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés proportionnellement de cette magnifique prime, a l'honneur d'[illegible] *d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *fac-simile* à choisir entre quatre reproductions de fusains des maîtres Allongé et Appian.

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux : pour la recevoir par poste, envoyer 50 centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

Tableau de Carnaval

> Jovial et mélancolique
> Ah ! vieux thème de carnaval,
> Où le rire aux larmes réplique...
>
> [illegible]

D'où venait-elle, où allait-elle, toute seule, avec son petit sac de confetti dans les bras? Cherchait-elle fortune? On l'eût dit, à voir, dans la mêlée, son ardeur provocante. Mais elle n'était pas belle, elle n'était plus jeune, sa toilette claire, son chapeau à fleurs semblaient même quelque peu prétentieux et ridicules, comme du gazon en caisse, aux fenêtres d'un cinquième sur la cour. Aussi lui faisait-on sentir cruellement l'inanité de ses avances.

Elle m'intéressait. Je la suivis. De quels yeux jaloux elle enveloppait les femmes qui servaient de cibles aux passants! Elle implorait leur attention, leur brutalité, et ne récoltait que leur indifférence... Pas un d'entre eux ne l'admettait aux escarmouches et ne se souciait de gaspiller des munitions pour elle. C'est à peine si des enfants la remarquaient, — pour la tourner en dérision et la dédaigner eux aussi, à la fin.

Cependant elle continuait de promener, à travers la bataille, le désespoir du vaincu dont les balles ne veulent pas. De temps en temps, elle jetait à la tête d'un homme une pincée de confetti, ainsi qu'on envoie des baisers. L'homme se détournait, se secouait et ne répondait pas ou bien l'assassinait lâchement, par derrière, d'une remarque injurieuse.

Une fois, je crus qu'elle allait être comblée. Un beau garçon la menaçait d'une poignée de confetti, et déjà elle se pelotonnait et gloussait comme une poule pondant des serpentins. Mais la main pleine ne s'ouvrit pas et la malheureuse repartit, si lasse, si triste et si respectée, que je la plaignis sincèrement et qu'il me parut charitable d'exaucer son désir en prenant, dans le sac même qu'elle tenait, des confetti, dont je la saupoudrai...

Ah! son regard de remerciement, son regard de blessé à qui l'on donne à boire! Je ne l'oublierai pas plus que son air de gloire ensuite quand elle rentra dans la cohue, où les victimes, pensai-je alors, sont celles qu'on épargne...

L. DESCAVES.

LES POÈTES DE L'AMOUR

AMOUR

Les heures ont sonné dans les clochers des villes;
il a fait très longtemps soleil sur les chemins,
mais l'ombre va parer les robes des idylles :
L'heure est venue, je veux t'aimer, donne tes mains....

Nos blancs rêves [illegible]
mais ils ont éployé leurs ailes vers le soir.
Aux [illegible]
[illegible]

Aux grilles des jardins nous couperons des roses
et des pavots dont les parfums nous griseront
et nous les jetterons vers le ciel comme un don
à nos cœurs, à la vie, à la beauté des choses...

Ivresse de l'amour dans l'ivresse de Mai!
Vois, la nature immense avec nous se marie :
Les oiseaux ont chanté les gaîtés de la vie
et pour nous l'âme de la terre a palpité.

Nous sommes les amants rêveurs des nuits divines,
nos lèvres ont trouvé des baisers éternels;
nous avons écouté, recueillis, le grand rythme
qui meut les cœurs humains et les astres du ciel...

M'aimes-tu? Ah! Savoir sur la bouche de femme
trouver ton être vrai sous le masque des mots,
et puis pencher un peu mon âme sur ton âme
et savoir ce que tu rêvas, ce que tu crois.

Dis moi ta vie ancienne avec ta vie future
ce qui fut tes amours et ce qui fut ton cœur,
parle-moi d'autres souvenirs et d'autres fleurs
des choses qui te furent chères et moururent...

Peut-être habitais-tu quelque ville fleurie
où ton enfance d'or riait dans les jardins...
C'étaient des jours d'été de fête et de folie,
et peut-être que tu souffris d'aimer trop bien.

Dis-moi tes vieux chagrins pour que je te console,
pour mieux chérir après ces choses d'autrefois
les paysages clairs de ruisseaux et de saules
et cette nuit et ces étoiles et ces bois.

La nature est clémente aux âmes qui se livrent!
Souris au soir, aie confiance et nous pourrons
plus doucement aimer et plus largement vivre
et marcher plus joyeux sur les sentiers profonds.

Et si nous oublions les heures et les rêves,
si ta bouche frôle la mienne en parlant bas
et si ton cœur d'enfant a battu dans mes bras
nous aurons deviné les arbres et la terre.

MAURICE MAGRE.

PETIT ROUGET

Mon Dieu! oui, me dit le capitaine, Antibes à la fin m'assommait, et me voici pour un mois ou deux en villégiature à Paris. L'air y est bon, avec des arbres; on flâne, on a des aventures...

Ainsi, l'autre matin, j'étais allé tranquillement faire un tour au Jardin des Plantes. Pourquoi pas? C'est un des endroits les plus délicieux de la capitale. Et puis, à force de vivre dans la société des gens d'esprit, fréquenter un peu les bêtes, ça vous repose.

Je me trouvais sur les onze heures dans le petit kiosque en bronze dont se couronne la butte du Labyrinthe, regardant l'océan de toits qui s'en vont ininterrompus jusqu'au lointain brumeux des collines, et constatant avec une satisfaction infinie qu'en outre de ces trois dômes classiques : le Panthéon, la Salpêtrière, et je ne sais plus lequel encore au bout de la rue Saint-Antoine, l'horizon parisien va bientôt, grâce au Sacré-Cœur, s'agrémenter d'un quatrième dôme dont les grêles échafaudages se profilent déjà là-haut en plein-ciel.

Un orage s'annonçait, je le sentais venir, mais le kiosque me rassurait.

Où peut-on être mieux que sous un kiosque et un kiosque en bronze, pour voir à ses pieds gronder la foudre et pour dominer, impassible, le désordre des [illegible]

Mais je m'aperçus, lorsque la pluie arriva, que le toit du kiosque était à jour. Les architectes ont de ces idées bizarres!

Au même moment une jeune personne trempée comme moi se précipitait vers le kiosque avec l'intention évidente d'y chercher refuge.

Mignonne et frisée en or roux, portant au bras un grand diable de carton plus haut qu'elle et comparable [illegible], car ces choses-là se devinent, de s'appeler Hortense et d'être [illegible]

— Tiens! on dirait que le plafond goutte! s'écria-t-elle d'abord en levant vers la calotte ajourée du kiosque un petit nez qui était mutin; et comme elle vit que je riais, aussitôt elle se mit à rire.

Séparés du reste des humains, cachés à tous les yeux par le réseau serré de l'averse cinglant en obliques hachures, nous aurions pu passer là, Hortense et moi, quelques minutes agréablement sentimentales. L'idée m'en vint, idée criminelle! Je songeais à Didon à Énée dans leur grotte. L'averse, malheureusement, tout en drapant le tour du kiosque de ses cristallines tentures, s'égrenait aussi sur nos têtes, Ah! sans l'architecte et ses inventions biscornues, sans ce plafond inhospitalier! Mais déjà Hortense ruisselait, je lui offris mon parapluie.

— Volontiers, me dit-elle, ça ne sera pas malheureux pour mes fleurs.

Décidément elle était fleuriste.

— Et où nous sauver, mademoiselle?

— Tiens donc! à deux pas, sous le cèdre.

En effet, à deux pas de nous, si près qu'on aurait cru pouvoir le toucher de la main, le cèdre étalait largement son feuillage opaque et feutré, noir-bleu pardessous à cause de l'ombre, et par-dessus d'un beau vert éclaboussé de lumière. Le diabolique embrouillamini des sentiers tordus en dédale augmenta toutefois considérablement la distance.

Nous fîmes halte sous le cèdre, aux aiguilles duquel, diamants piqués à une dentelle, des gouttes claires frissonnaient. Mais Hortense eut peur du tonnerre; et, profitant d'une éclaircie, nous gagnâmes, abri plus sûr, le passage qui traverse, tapissé de deux plants de vigne vierge, la rustique maisonnette de Cuvier.

Entre temps, pareille aux moineaux qu'excite à gazouiller le bruit de l'eau du ciel crépitant sur les feuilles, Hortense me racontait son histoire. Histoire décousue, toute en détails, où se mêlaient, selon le caprice d'une cervelle un peu falote, des ragots d'atelier, de comiques imprécations contre cette grande shabraque de « première », avec le récit douloureux d'un amour suivi d'abandon.

J'écoutais vaguement sans essayer de comprendre, pris par le charme d'une voix dont le timbre resté enfantin avait, si j'ose m'exprimer ainsi, des sonorités innocentes.

Dans le musical verbiage d'Hortense, un nom revenait à tout propos : Petit-Rouget! et quand elle prononçait ce nom, c'était avec un redoublement d'amour, des notes caressantes et perlées.

— Et qu'est-ce que c'est que ce Petit-Rouget?

— Mon petit garçon, s'il vous plaît! Je l'appelle ainsi parce qu'il a les cheveux de ma nuance, plus fins et plus dorés encore.

Hortense, disant cela, était presque irritée. Elle s'apaisa néanmoins lorsque j'eus feint de m'intéresser comme il convient au Petit-Rouget, et que je me fus extasié, un peu de confiance il est vrai, sur son incomparable gentillesse.

Au bout d'un instant, nous étions, Hortense et moi, les meilleurs amis du monde, et, dans mon for intérieur, je bénissais le Petit-Rouget.

Sous prétexte de parler encore de Petit-Rouget, Hortense, bien que la pluie eût cessé et que l'heure de son magasin pressât, voulut bien accepter de faire à mon bras dans les allées et les parterres un léger tour de promenade.

L'heure était charmante. Peu de passants. Rien, çà et là, que des jardiniers, balayant les feuilles tombées, ou tondant les pelouses avec leurs tondeuses à roulettes dont l'actif acier faisait jaillir, au milieu d'un nuage de gazon haché menu, des milliers de marguerites décapitées.

Les alignements sévères du jardin du Roy, non plus que ses richesses botaniques, touchèrent peu l'âme ingénue d'Hortense.

Malgré mes savantes explications, les deux palmiers-éventails donnés à Louis XIV par le margrave Charles III, avec leur tronc mince et galeux, leur tignasse de feuilles rêches, ne lui arrachèrent que cette déclaration de principes : « Merci alors, j'aimerais mieux pour deux sous d'œillets dans un pot. »

Et, lorsqu'en désespoir de cause, je voulus lui conter la légende du cèdre et du chapeau de M. de Jussieu, elle répondit gravement : « Tout ça, voyez-vous, c'est des blagues. »

Puis elle se remit à me parler de Petit-Rouget.

Quelques détails pourtant parurent l'intéresser : l'âne, nostalgique captif, qui, spontanément, rêvant peut-être de chardons et de liberté, se mit à braire, (car, de peur que la race ne s'en perde, il y a au Jardin des Plantes un âne que l'Etat entretient à grands frais); et sur la Seine voisine, le rauque sifflet d'un bateau toueur qu'Hortense impressionnée m'assura être le rugissement des lions et des tigres.

Devant la rocaille du grand bassin abandonné où étaient naguère les otaries, comme nous regardions une statue de Néréide domptant un dauphin :

— « Pourquoi, me dit encore Hortense, cette blanchisseuse toute nue bat-elle à grands coups de battoir ce gros poisson qui crache de l'eau? »

J'admirais sa naïve esthétique, et, de plus en plus, nous parlions de Petit-Rouget.

Cependant, continua Saint-Aygous, le moment était venu pour moi de prendre une décision.

Que faire? rester, déjeuner ensemble, pousser jusqu'au bout l'aventure...

Hortense, à vue de nez, ne demandait pas mieux; ces innocences un peu rouées ont un faible pour les barbes grises.

Un je ne sais quoi m'en détourna : l'image de Petit-Rouget peut-être, Hortense m'avait trop parlé de lui, avec trop de cœur. Il me semblait que je le connaissais tout frisé, tout petit, et que j'étais un peu son grand-père.

— Au revoir, dis-je brusquement à Hortense; et, tirant une piécette de ma poche :

— Tenez, mignonne, vous achèterez quelque chose au Petit-Rouget de ma part.

Hortense était toute surprise.

— Pour mon petit-Rouget! Mais elle est en or et vous me la donnez... comme ça?...

Que de choses dans ce « comme ça »!

Hortense garda quelque temps le silence; puis une idée subite lui étant venue, elle se mit à rire, et, doucement :

— Vous êtes gentil tout de même; j'accepte pour Petit-Rouget! Mais à une condition, c'est que vous m'accompagnerez jusqu'à la gare.

— Pourquoi faire?

— Ceci me regarde; il n'y a d'ailleurs que le boulevard à traverser.

Nous étions, en effet, hors du jardin, devant la grille qui regarde la gare d'Orléans.

Vaguement intrigué, afin d'en finir, je me résignai à ce caprice.

Et quand nous fûmes dans la gare, tout près du guichet des départs, Hortense, se jetant à mon cou, brave fille :

— Ici, du moins, on peut s'embrasser à l'aise; les gens croient qu'on se fait ses adieux.

Et la voilà qui m'embrasse et m'embrasse encore, mêlant bien entendu, le nom du Petit-Rouget à ses interminables embrassades.

Je crois qu'elle pleurait un peu... Non, c'était peut-être moi qui pleurais, quoique je ne le connusse pas du tout, à la fin du compte, ce Petit-Rouget. Enfin il y avait quelque chose de mouillé sur ma barbiche et mes moustaches tandis qu'autour de moi, j'entendais dire : « Flûte! encore un vieux colonel qui va s'embarquer pour le Tonkin. »

Et le capitaine conclut :

— Sacré Petit-Rouget, sacrée petite Hortense!... Surtout qu'on n'en sache rien à Antibes! S'ils apprenaient mon aventure, dans leur cabanon de l'Ilette, tout en faisant la bouillabaisse, les camarades me blagueraient.

Paul ARÈNE.

L'AGENCE

Jamais il ne faut refuser ces papiers multicolores que sur les boulevards, tendent aux passants d'humbles et loqueteux entrepreneurs de réclame. Jamais, quant à moi, je n'hésite à extraire mes doigts enfouis au fond de mes poches, dans l'espoir d'éviter la fâcheuse onglée, pour recevoir ces feuilles de rêve, où les « riches complets doublés soie, à quarante-neuf francs » sont conviés à venir s'attabler devant le « dîner exquis, cinq plats au choix, café et liqueur, pour un franc trente-cinq ».

On continue son chemin, tout en roulant en boule le prospectus sur lequel l'œil a passé distraitement. Et si l'on ne croit pas absolument à la richesse du complet de quarante-neuf francs ou à l'exquisité du dîner à vingt-sept sous, il n'en reste pas moins dans l'esprit cette impression vague que le confort est à la portée de bien des gens — ce qui calme un peu les angoisses de l'altruisme inquiété par l'affligeante statistique des suicides, des morts par la faim, le froid et autres inconvénients.

Il arrive aussi parfois — et c'est là toute la portée géniale de la réclame — que la hantise d'un nom, d'une enseigne, s'installe dans l'esprit, tenant la curiosité en éveil, suscitant des suppositions où notre cerveau intrigué s'amuse. Et voici comment, quelques jours après avoir reçu, certain après-midi, au coin de la Chaussée-d'Antin et du Boulevard, une carte portant cette mention :

AGENCE DE FLIRTATION

Docteur LE QUEUR

Officier de la Légion d'Honneur

en l'une de ces heures de sourde lassitude cérébrale où l'on commettrait n'importe quoi pour se faire rire, je me présentai à l'adresse indiquée sur le petit carton.

Ce n'est pas loin : au commencement du boulevard Haussmann. Je me trouvai en quelques minutes devant un petit hôtel, à la façade très simple, presque austère, tellement étouffé entre les hautes maisons qui l'enserrent, qu'il me sembla ne l'avoir jamais vu en passant par là.

Je fus très rapidement introduit dans le cabinet du docteur : une pièce au rez-de-chaussée, très assombrie par les verres anglais des fenêtres, tendue de cuir fauve presque entièrement envahie par une large table couverte de papiers, parmi lesquels le scintillement d'un cristal vénitien où la lueur sèche de l'argent d'un porte-bouquets jetait un éclair joyeux.

D'un immense fauteuil le docteur se leva, sortant de la pénombre où je l'avais à peine aperçu au moment de mon entrée. C'était un grand et gros homme d'une cinquantaine d'années, à l'aspect souriant et bonasse, au crâne poli et tout autour duquel se hérissait une envolée de cheveux roux. Il était en noir : sa redingote de clergyman s'égayait pourtant d'une boutonnière d'orchidée. A ses mains, potelées et très blanches, beaucoup de bagues — trop de bagues.

— Monsieur, commençai-je, je suis très intrigué... Je désirerais avoir de vous quelques explications sur cette agence, l'agence de flirtation, dont vous êtes le directeur.

— Je n'en suis pas seulement le directeur, j'en suis l'inventeur, et je m'en vante, car je crois avoir répondu à un des principaux besoins de la société contemporaine... Ce sera un plaisir pour moi de vous faire visiter mon établissement... Mais est-ce à titre de simple curieux?

J'indiquai mon métier, d'un mot.

— Ah!... homme de lettres?... Vraiment!... Très réfractaires à ma maison, en général... Déplorables gens, mon cher monsieur... J'espère que je ne vous froisse pas... Gens pressés, positifs, complètement dénués de la faculté de rêve... Que dire enfin?... Gens qui croient qu'il y a dans la vie des choses utiles et d'autres qui ne le sont pas... Mais suivez-moi, je vous prie.

Il ouvrit la porte, traversa des corridors, ouvrit d'autres portes, et enfin :

— Nous voici d'abord dans le salon de la *Première vue*, dit-il... Ce que nous nommons familièrement le salon du Coup de foudre...

Nous nous trouvions dans un vaste hall, encombré de hautes plantes vertes, de sièges et de meubles divers, très semblable aux salons communs de tous les grands hôtels. Seule singularité : tout le fond de cette pièce était occupé par une large tendue de toile blanche, pareille à un panneau pour ombres chinoises.

— Je puis d'autant plus facilement vous expliquer toute l'organisation de mon établissement, recommença le docteur, qu'en ce moment de la journée nous n'avons jamais personne. On éprouve aucun besoin de flirt avant trois heures de l'après-midi. Cette observation vous semblera peut être bizarre, mais elle est indiscutable. Dans cette salle, voyez-vous, nous avons toutes les ressources du club le mieux organisé : jeux de toute sorte, journaux, revues, romans, chaque quart d'heure on affiche les dernières dépêches et les résultats des courses, chacun peut se livrer à son goût favori... consommations variées et de premier choix. Et pendant ce temps, sur la toile placée là bas et que l'on aperçoit de tous les coins du salon, se succèdent les apparitions de toutes les femmes en ce moment à Paris... de toutes! vous m'entendez bien... petites bourgeoises, grandes comédiennes, duchesses, demoiselles de magasin... toutes défilent sur ce mur. Et il ne s'agit pas d'agrandissements photographiques retouchés banalement; ce sont *elles, elles-mêmes*, que l'on voit dans leur toilette et leur occupation de la minute même... grâce à mon système de projection trans-murale... dont vous m'excuserez de garder le secret.

Tout en ce disant, le docteur m'avait fait monter un escalier.

— Cet étage, me dit-il, est consacré aux *Premières rencontres*... Selon l'état d'âme, la fantaisie, la condition sociale, les habitudes de la vie de mes flirteurs, je leur ménage une fortuite entrevue, soit dans un salon animé par les conversations du cinq à sept... si l'on désire un pianiste et une chanteuse, cela se paie en supplément... soit dans une exposition de tableaux : voici la salle... d'excellentes signatures, vous voyez... il y a là, en même temps, un nouveau débouché pour nos peintres... Maintenant, venez par ici... Voilà pour les âmes qu'influencent les beautés de la nature : le pavillon qui domine la cascade du Rhin, avec la vue des deux rives... l'eau est véritable, j'utilise la chute pour l'alimentation de mes appareils électriques... Ainsi, vous vous en rendez compte, toutes les aspirations les plus délicates du cœur sont prévues et j'ai réuni, au même étage, tous les cadres ordinaires du flirt moderne : le monde, le milieu artiste, et les spectacles imposants de la nature.

— Mais, comment les personnes qui viennent ici... et il faut qu'elles soient nombreuses pour que vous fassiez vos frais...

— Je gagne même beaucoup d'argent. Ma liste d'abonnés est complètement remplie... Il y a plus de mille inscrits qui attendent, comme pour une loge au Conservatoire.

— Eh bien, comment évitez-vous, dans cet hôtel, des heurts entre gens qui ne désirent pas se voir, des indiscrétions, des rencontres à la porte?...

— Aucun danger! tout est prévu... Le rez-de-chaussée est un véritable club; les hommes qui se rencontrent là, tous soigneusement triés et du même monde, jouent tranquillement au baccara ou au bridge... et c'est seulement en sortant qu'ils passent à mon cabinet me signaler le numéro d'ordre de la personne dont ils ont distingué l'image et avec laquelle ils désirent entrer en flirt.

— Et puis?...

— Et puis, quand la dame est prévenue... par des moyens rapides, à moi personnels, et très convenables, je vous prie de le croire... elle n'a, si elle accepte... et elle accepte toujours, car elle sait qu'il s'agit d'une distraction sans gravité... elle n'a qu'à désigner le cadre qu'elle préfère : *five o'clock* — exposition — nature... et elle se trouve au jour dit, au premier.

— Mais on peut la voir entrer dans votre maison?

— Elle n'en connait même pas la porte!... Il y a des souterrains avec wagon pneumatique, qui conduisent instantanément ici de chez les couturiers de la rue de la Paix, d'une chapelle de la Madeleine et du vestibule de la Sorbonne... Cela m'a coûté assez cher à faire établir! les ouvriers discrets sont hors de prix. Mais enfin, rien n'a transpiré dans le public... En voyant, ces temps derniers tous les travaux qui coupaient les boulevards et les rues, vous avez cru, n'est-ce pas, à des tranchées pour le service de l'électricité ou des égouts?

— Ma foi, oui.

— Eh bien, mon cher monsieur, je vous le confie : c'était les lignes souterraines du flirtage que je faisais établir... Comme on est gobeur à Paris!

Et les petits cheveux roux du docteur se secouèrent dans un silencieux accès d'hilarité.

— Mais enfin, objectai-je, si deux hommes choisissent la même femme?

— Cela arrive souvent, répondit le docteur avec sérénité. Alors c'est très simple; chacun a une heure différente.

— Oh! exclamai-je saisi d'une pudique horreur.

— Mais vous n'avez donc pas compris du tout? fit le gros homme avec une nuance de mépris assez précise. Vous ne sentez donc pas la subtilité philanthropique de mon invention? Il s'agit de rendre commode, confortable, le flirt : ce besoin de l'âme et des nerfs... Que voyez-vous dans le monde? Un homme et une femme se plaisent, goûtent ensemble à causer, à se regarder, à se respirer, une petite ivresse nerveuse exquise qui leur fait pour un moment, oublier la vie... Lorsqu'ils cherchent à se donner souvent cet opium innocent, tout le clan de leurs amis dévoués proclame que « la

---

petite X... est la maitresse du grand Y... » et bientôt ils sont forcés d'en venir à cette extrémité, les malheureux! car leur gentil rêve est menacé, et s'ils ne s'engagent pas sérieusement il faut cesser de se voir. Le grand Y... devient, en effet, l'amant de la petite X... Et puis quoi?... Après la possession, il n'y a plus d'amour, vous le savez aussi bien que moi... Ne protestez pas, allez, ce n'est pas la peine... Et voilà des gens dont le rêve est détraqué!... Ici, rien de semblable ne peut arriver; personne ne sait, personne ne parle, rien ne gêne, on ne se compromet ni ne se lie... Voilà pourquoi une femme peut flirter avec quatre hommes dans le même après-midi : cela fait cinq heureux, voilà tout... et sans regrets, sans écœurements...

J'étais devenu très songeur.

— Et ensuite... qu'avez-vous au second étage? fis-je un peu distraitement.

— Ce sont les appartements particuliers des membres du cercle... Je n'ai pas à m'occuper de ce qui s'y passe. La discrétion et ma dignité me l'interdisent... Du reste, il est à peine fréquenté, ce second étage. Je le supprimerai sans doute avec le temps et lorque je serai plus profondément compris encore par mes clients... mais, en débutant, j'ai été obligé pour obéir à la loi du confort, tout en fermant les yeux, de ménager à mes abonnés toutes les... conclusions... J'ai même un boudoir pour suicide.

— Comment cela?

— Tenez, redescendons au rez-de-chaussée... par ici, à côté de l'escalier de service.

Et il ouvrit la porte d'un petit salon tendu de soie rose : quelques fauteuils, une chaise longue; sur un guéridon, une large vasque emplie de tubéreuses et de violettes.



— Voyez-vous, dit le docteur Le Queur, il arrive parfois qu'un de mes clients vient me demander le salon rose... je sais ce que cela veut dire. De toutes ces excitations cérébrales trop répétées, résulte fréquemment une telle lassitude... un tel vide. La vie a passé, un détachement de tout s'est fait autour de ces hatschichins du sentiment... Leurs raisons après tout ne me regardent pas! ma mission se borne au confortable que je garantis. On me prévient seulement si je dois faire ramener ensuite à domicile : embolie dans un fiacre... ou faire disparaître radicalement : un fait divers dans les journaux... Et puis, la porte du salon rose refermée, le client n'a qu'à tourner ce mignon robinet que chevauche un amour en saxe... c'est tout de suite fait. La pièce se rempli d'oxyde de carbone... pas de souffrances ni d'altération des traits... tout ce qu'il y a de mieux pour finir... Du reste, c'est le système que j'ai eu l'honneur de faire adopter à la Fourrière pour les chiens... car, monsieur, conclut le docteur en me reconduisant, je suis aussi membre de la Société protectrice des animaux.

J. RICARD.

LES

Tablettes de Cythère

Vers le milieu de la neuvième journée, nous vîmes monter, sur la mer, de petites barques aux voiles gonflées, et Myrrha agita aussitôt ses mains, et leva ses bras nus qui s'éclairent, au jour, d'un peu de duvet d'or.

— Myrrha! dis-je en ensserrant son corps chéri, il convient en effet de recevoir avec des marques de gaieté la nouvelle qu'il y a encore des hommes, et qui vont à leur négoce et à leurs entreprises de gloire, depuis que nous nous aimons sur cette île solitaire. Ces petites voiles pleines de vent sont puériles, n'est-ce pas? comme des joues de nouveau-nés? Si tu veux, nous allons danser et rire, et nous tresserons, à l'heure du crépuscule, des guirlandes agréables à Aphrodite, avec la tige des églantiers mêlée de myrtes et de violettes?

Myrrha ne refusa pas de balancer sa jambe pure en cadence et s'échauffa même à secouer le tambourin au-dessus de sa chevelure. Elle chanta, et je me baissai pour aspirer, sur sa bouche, le souffle sonore et l'allégresse de ma chère amante.

Cependant les petites barques furent bientôt assez près de nous pour que le bruit des voix nous en parvînt, et nous pûmes même distinguer la cacophonie des dialectes divers et la grossièreté des propos. Il y avait des gens de toutes les contrées de la Grèce, et jusques à des Barbares; et c'était un ramassis d'hommes de peu de valeur et allant à l'aventure.

— Myrrha! dis-je, c'est assez d'ironie, et tu as fait suffisamment d'honneur à ces étrangers qui ne le méritent pas. Retirons-nous de l'autre côté des rochers et gagnons nos endroits fleuris. Si tout ce monde tient à aborder ici, nous lui offrirons du lait, du miel et des grenades. Allons-nous en!

Mais, tout au contraire, Myrrha se mit à courir sur la grève de sable fin, jusqu'à mouiller ses pieds dans la mer; et elle commença de ramener ses cheveux en touffe au sommet de la tête, à la manière thébaine, et elle les retint par une agrafe d'or à la tête de Silène, qu'elle tira avec d'autres bijoux d'une petite boîte de cornaline. Elle passa à son cou son joli collier de bronze contourné en spirale, et à son doigt des anneaux ornés de grenats syriaques et de prase qui est une pierre nouvelle.

Je jure que je crus mourir en voyant cela et que j'accomplis quelques prières extravagantes de Myrrha — comme d'agrafer moi-même sa ceinture — de la façon dont les machines dociles, au théâtre, portent et supportent les dieux. Ma bouche serrée fut quelque temps muette; puis, j'eus une envie de pleurer, que je retins, à cause de la présence de ces Barbares. Enfin quand je pus parler :

— Myrrha! ma petite Myrrha! lui dis-je, quelle fantaisie ou quelle folie t'a prise tout à coup en face de ces vilains hommes mal épilés et beaucoup plus vulgaires que ceux que nous avons fuis pour venir nous aimer ici, Myrrha, il y a de cela neuf jours à peine révolus?

— Oh! je t'aime! dit-elle, en nouant ses beaux bras à mon cou dans une pose à charmer jusqu'aux lents coquillages ou aux écueils de la mer.

Elle reçut mon baiser, puis elle tourna la tête et m'échappa des mains.

— Je t'aime, dit-elle encore, je n'aime que toi, mon amour!

Et elle était toute penchée déjà vers les hommes des



petites barques, qui levaient de son côté de lourds yeux chargés d'étonnement et de désirs,

Je me suspendis au tissu léger de sa tunique et fis céder la petite fibule d'or qui la retenait à la gorge. Je vis la peau blonde de son épaule, durant que des hommes aux mauvais accents, qui étaient pour le moins des îles tributaires, s'écriaient dans les barques : « Evohé! c'est Aphrodite elle-même! ce que ceux qui étaient des Barbares traduisaient en leur langue.

— Je t'aime! jetai-je à Myrrha, alors qu'elle était déjà loin et que des mains froissaient ses vêtements; car en cet instant je ne me souvins plus que de l'aimer. Elle répondit ;

— Je n'aime que toi!

On voyait qu'elle était partagée entre la joie et la tristesse, Je lui criai :

— Tu ne sais donc pas ce que tu fais?

— Je ne le sais pas! répondit-elle.

Il se passa quelque chose de bien étrange. J'étais agenouillé sur le rivage, près de quelques objets qu'elle avait laissés. Il y avait son miroir que je baisai à l'endroit où fut son image. Je ramassai aussi un fruit qu'elle avait mordu et dont la chair humide gardait la marque de ses dents; je me mis à baiser la morsure de ce fruit, et à ce moment je n'eus plus honte de pleurer même en face des étrangers et des Barbares. Je distinguai, dans ma confusion, que Myrrha avait sur le visage les traces d'un chagrin égal. Je crus qu'elle me tendait les bras et je vis son pied cambré dans un effort pour revenir; mais son regard ayant rencontré tous ces yeux qui l'admiraient de façons diverses, elle ne put se retenir

d'éprouver le bonheur d'être belle *autant de fois qu'il y avait d'hommes alentour*.

— Mais ! fis-je, à eux tous, ils ne t'accordent pas tant de beauté que je fais, tout seul !

Elle rit. Elle se laissait alors transporter de barque en barque pour que d'autres hommes éprouvassent d'elle un étonnement nouveau, et qu'elle fût ravie d'être *nouvellement belle, toujours*.

La brise souffla, et je vis s'en aller les barques avec ma petite Myrrha bien-aimée. Tout cela fut presque aussitôt lointain et puéril, avec cette apparence de joues gonflées de nouveau-nés. Cependant quand le geste doré des bras de Myrrha s'éteignit, je tombai, comme un hoplite blessé, sur le rivage.

Alors, j'ai brisé le petit miroir qui ne sut rendre qu'une beauté, ce qui est trop peu pour Myrrha qui les a toutes, assurément. Et je vais clore à jamais mes yeux, parce qu'ils furent inhabiles à feindre les mille artifices qu'il fallait, et n'exprimèrent que l'unique aveu du grand amour de mon cœur. Mais auparavant, j'ai écrit ceci, et je l'enferme dans le vase funéraire que nous avions apporté là pour contenir nos cendres quand le jour eût été venu.

Puisse l'amant qui le découvrira, orner et aviver son amour, de la mélancolie que j'enclos en cette terre légère. »

René BOYLESVE.

LA

COMMUNE DOULEUR

I

Quant Marthe se trouva dehors, elle frissonna. Au sortir du petit appartement tiède où, du moins, elle pouvait pleurer à son aise, elle trembla de se sentir seule dans la rue déserte, dans la rue qui est à tout le monde.

Un besoin lui venait de s'abandonner, de laisser couler au fil de son chagrin son cœur désemparé. Elle regretta presque d'être sortie, mais en levant les yeux, elle vit éclairées les fenêtres du salon où, hier encore, tenait tout son bonheur, et que brusquement elle venait de quitter. Elle comprit qu'il fallait partir, elle partit.

Elle s'arrêta sous un bec de gaz. Ah ! cette lettre, elle l'avait tout le jour portée contre sa poitrine, collée à sa peau, et maintenant encore, elle en sentait, au bout des doigts, la brûlure. C'était un méchant papier par lequel Jeanne, l'ancienne maîtresse de Robert, sollicitait un dernier rendez-vous. Les mots, lus et relus tant de fois, depuis le matin, étaient vidés de leur sens, mais ils gardaient encore, ternis, le mystère de la pensée qui les avait écrits. Banals, usés pour avoir tant servi, déformés par une main de fièvre, ils l'effrayaient pour ce qu'ils ne disaient pas, pour l'inconnu qui restait entre les lignes, et Marthe s'exaspérait contre leur âme obscure qu'elle voulait deviner.

C'était d'eux pourtant que venait tout son chagrin. La liaison, elle la connaissait. Elle savait que, durant quatre années, Robert avait vécu dans un profond amour, et, au début, elle avait longtemps hésité avant de se donner. Mais comment, être de chair aimante, résister à l'attrait des paroles, aux mains qui prennent, à cette affolante et cruelle attraction des corps qui se cherchent et se repoussent. Et puis, les mauvais sujets sont toujours les plus follement aimés. C'est à eux que se prend le cœur des femmes, car le vieil instinct de la lutte se réveille entre les sexes et il est des conquêtes que volontiers on paie de son sang.

La douce et difficile tâche de fixer le jeune homme au sillage de ses jupes, l'avait tout d'abord absorbée. Patiemment, avec le génie que donne la passion quand elle est sincère, elle s'efforça de tuer en lui les vestiges du passé, afin qu'il ne regardât plus en arrière, et qu'il ne vécût plus, après les délices du matin, que dans l'attente de pareilles délices, le soir. Comme on élague un arbre touffu pour que la sève ne se répande pas inutilement dans les branches, elle abattit autour de lui les fils par quoi il tenait à la vie universelle. Elle prit ses yeux, sa bouche, scella du baiser qu'on ne brise pas, elle mura les portes ouvertes de ses sens par où le monde extérieur nous pénètre et nous tente. Et après avoir dompté son corps délicat, elle voulut régner, par l'admiration qu'elle lui témoigna, sur son âme indolente. Alors confiante, elle s'était endormie, comme un soldat sur ses positions.

Mais quel réveil ! Cette lettre brutalement lui révélait la fausseté de son bonheur ; la femme qu'elle croyait morte à jamais se dressait encore devant elle... Ah ! pourquoi ne pouvons-nous oublier : pourquoi ne pouvons-nous à un amour nouveau nous faire un cœur nouveau ? C'est que si nos désirs sont illimités, nos sens sont bornés. Les rencontres et les ruptures, les arrivées et les départs, ces petites combinaisons si grandes, en qui s'épuise chaque jour un peu de notre activité, les vains espoirs, les ambitions déçues, les inutiles remords, tous ces drames intimes dont est faite la vie — si courte



parce que notre orgueil la veut si longue — et où nous nous émiettons, tout cela s'efface mais ne meurt pas tout à fait en nous. Et le cœur est trop étroit, et à mesure que nous vieillissons, la cendre des souvenirs s'accumule, pèse plus lourdement à nos épaules affaiblies, et c'est un fardeau sans cesse aggravé que nous portons à travers les choses éternellement jeunes. Les yeux des enfants sont purs parce que le monde directement s'y reflète, la joie étonnée de leur regard vient de ce que tout leur est nouveau. Ils ne comparent pas, ils n'ont pas en eux le vieil homme morose qui ne croit plus.

Elle aussi, avait dit « toujours » ! Mais la violence de son amour présent effaçait tout ; elle ne se rappelait plus d'avoir pleuré pour un autre. Aussi, quand elle sut que Robert n'avait pas cessé de voir son ancienne maîtresse, elle n'avait pas hésité ; abandonnant la chambre où il l'attendait sans défiance, elle avait sauté dans la rue, et maintenant, malgré la pluie qui lui fouettait le visage, elle s'acheminait vers la place déserte où elle allait jouer son bonheur.

Le long du quai, les grands arbres silencieux se balançaient ; sur le pavé, des flaques, par endroits, brillaient et la flamme courte des becs de gaz se doublait de reflets troubles. Son âme était trouble aussi, comme l'eau du fleuve, et les clartés qui jadis illuminaient sa vie heureuse n'étaient plus que des reflets ternis tombés dans le ruisseau. Avec cette mobilité d'esprit qu'ont les femmes, cette ardeur à ne vivre que le présent, elle oubliait les joies de la veille pour ne songer qu'à l'angoisse du moment, et une consolation lui venait de ce que la nature, si indifférente d'ordinaire à nos petits chagrins, fût ce soir-là si en rapport avec l'état de son cœur. Cependant, un ressort la précipitait en avant, une force la poussait, tremblante, vers cette femme, une force aussi, qu'elle briserait.

A mesure qu'elle approchait du terme de sa course, son pas se faisait plus lent. Comme les timides qui cèdent à une impulsion irréfléchie, il lui sembla que le ressort de son énergie subitement se cassait. Elle s'accouda, rêveuse, au parapet. L'eau coulait toujours, d'une coulée puissante et sans remous, et contre sa poitrine haletante, sa montre dévidait les minutes et le tic tac aussi de son cœur vibrait à petits coups pressés. Et les flots culbutaient les flots, il en venait de partout, encore, sans cesse, passés et disparus déjà, et les minutes couraient en cercle sur le cadran, précipitaient le saut des aiguilles, et son cœur battait la charge, sonnait le rappel de la jeunesse qui fuit, du temps qui se consume. Et tout lui criait de marcher, que la vie est brève, que rien ne se recommence, que le présent, né à peine, est du passé tout de suite, qu'il faut aller, courir, sans trêve vers un but qui s'éloigne, sur la route longue, jusqu'à la mort avant l'étape, avant l'auberge et ses draps rudes, jusqu'à la mort au bord des chemins, sur les pierres, la mort solitaire et sans toit qui est celle des vieux vagabonds, pauvres pour n'avoir rien eu, et des jeunes amantes pauvres pour avoir tout donné.

Elle se retourna surprise d'être arrivée. Les lumières d'un café brillaient. Sur le trottoir une petite silhouette noire se tenait, immobile. Marthe approcha. Au croisement de plusieurs avenues, à deux pas de la gare une place déserte entourée de maigres arbres ; elle avait l'air triste des endroits qu'on traverse sans y rien laisser de soi. C'était bien le dernier lieu de rendez-vous de ceux dont les routes, un jour, s'étaient rencontrées et qui s'y étaient arrêtés, en passant. L'ombre se précisa frêle, de taille délicate, les épaules basses ; une voilette relevée sans coquetterie sur le front laissant voir un visage pâle et des yeux rouges.

Elle était laide, vraiment. L'horloge qui sonna dix heures la fit tressaillir ; d'autres au loin, lui répondirent, et ce fut, de partout, des sons légers et graves qui roulaient, s'appelaient dans l'air frémissant. Elle écouta la voix régulière des cloches qui veillent sur le repos des hommes, indifférentes à la joie comme au chagrin qu'elles répandent. Cette fois c'était sur l'enclume de son propre cœur que frappaient les lourds marteaux, et pourtant, ce n'était qu'une heure, comme les autres... Marthe s'attendrit ; elle la voyait enfin la maîtresse qu'il avait juré d'aimer toujours, l'ancienne dont on n'oublie pas les caresses, cette Jeanne qui triomphait naguère par son sourire et qui n'était maintenant qu'une défroque lamentable sous la pluie. Une grande pitié lui serra le cœur. N'était-elle pas assez vengée ? De quel droit troubler une douleur qu'elle sentait sacrée ? et que lui dirait-elle à cette femme qui, déjà, souffrait trop ? Elle ne savait plus, elle avait oublié ; sa tête, si pleine tantôt qu'elle en éclatait, était vide maintenant, n'offrait plus qu'un tumulte où des idées ivres se choquaient, et elle recula, comme devant le seuil d'un temple où elle ne pouvait pénétrer.

Mais tout à coup, elle se mit à trembler ; elle venait de reconnaître à sa main le mouchoir. Robert lui en avait donné de pareils, de fine batiste et si petits qu'ils ne semblaient pas devoir sécher des larmes. Et de retrouver, en possession de l'Ennemie, ce fragile et discret confident des plus intimes pensées, le drapeau d'adieu qu'on agite lors des départs qui déchirent, ce fut comme si, dans sa propre chair on l'eût profanée.

II

Elle cria très fort d'une voix raffermie :

— Madame, c'est moi... Vous attendiez Robert, il ne viendra pas... Il vit maintenant avec moi, il est à moi, il m'aime... Je vous défends de troubler notre bonheur.

Ce fut dit si vite qu'elle dut s'arrêter, épuisée par la violence de ses paroles. Craintive, la jeune femme s'était écartée. Elle leva les yeux. Marthe vit tant de détresse dans son regard qu'elle suffoqua, ne trouvant plus rien. Elle poursuivit après un temps :

— Je suis à bout de patience... je ne peux plus, je ne veux plus supporter ce partage... Tenez-vous tranquille !

Le silence qui suivit l'effraya. Il pesait sur elle de tout le poids des mots qu'elle ne disait pas, qu'on ne dit pas parce qu'ils traînent partout, parce qu'ils sont trop vieux, trop usés pour exprimer certains sentiments qu'on éprouve pour la première fois. Elle acheva sa phrase par un geste, puis avec impatience :

— Eh bien! voyons, répondez.

Mais l'autre pleurait toujours, le nez dans son mouchoir; c'était un flot continu comme si toute son âme se fut exhalée, doucement. Alors sous ces larmes la colère de Marthe se fondit en pitié.

— Je vous ai fait de la peine, pardon... Je l'aime tant, si vous saviez.

Jeanne découvrit sa figure, et avec un pâle sourire d'amertume :

Autant que moi?

Ce ne fut qu'un souffle, mais la jeune femme frissonna, comme sous une brise légère, l'eau dormante d'un lac. Echo affaibli, déchiré aux angles durs de la vie, cette voix lointaine, si pénétrante encore, toute chargée du parfum des souvenirs, gardait, à évoquer la foi ancienne, le charme des choses mortes à jamais. Du coup, la silhouette noire en fut grandie. Placée dans ce square désert comme la borne inutile qui ne dit plus le chemin à ceux qui passent, déformée par le jeu des lumières et souillée par la pluie, elle était comme la statue vivante du Passé; ombre elle-même déjà reprise par l'ombre. La nuit inexorable s'était abattue sur elle, avait pâli sur ses joues l'éclat des petits matins, terni les grands soleils qui s'étaient pris, jadis, à la glu de ses jupes.

Elle murmura :

— Si vous saviez comme je l'aimais j'étais sa première liaison, il était tout pour moi... Je vivais dans sa lumière... L'idée de lui déplaire m'était insupportable... L'amour des hommes se lasse vite, c'est le nôtre qui dure...

Ses yeux maintenant étaient secs. La pitié qu'elle lisait dans le regard de Marthe la blessa. Femme elle eut la coquetterie de ne pas pleurer devant une autre femme, et une envie lui vint de paraître forte, de reprendre l'attitude qu'elles s'imposent toutes et que bravement elles conservent à travers la vie.

Elle poursuivit d'une voix plus calme :

— Allez, le bonheur est fugitif; malgré nos efforts pour le fixer, il coule, comme de l'eau, entre nos doigts fermés, et quand nous l'avons perdu, le souvenir nous en reste, comme au bout des doigts l'aile brisée d'un papillon... Aujourd'hui vous êtes aimée; savourez bien cet amour, vivez-le ardemment, en détail, et dites-vous chaque matin : « Ce soir je serai peut-être abandonnée. » Alors vous attacherez plus de prix à la minute présente, en songeant à celles qui suivront. Un jour viendra qui n'est pas loin, — sait-on, — où vous attendrez comme moi celui qui n'arrive pas; matin de printemps ou soir d'hiver, sous le soleil ou sous la neige, les larmes sont, pour toutes, aussi amères. Vous connaîtrez l'angoisse d'être un fantôme de soi-même, et la rage de ne pouvoir revivre les heures écoulées; vous envierez la démarche légère des femmes qui vont en souriant, vers l'homme de leur choix, et vous serez plus indulgente pour celles qui souffrent, parce que vous souffrirez à votre tour. Robert me répétait souvent cette phrase d'un grand écrivain : « Il faut tout aimer pour tout comprendre, car tout comprendre c'est tout pardonner. »

Et comme, interdite, Marthe ne disait rien, elle continua :

— Ah! pourquoi l'amour n'est il pas éternel; pourquoi passants inquiets, poussés sur la route par un désir sans cesse renaissant, avons-nous l'idée de ce qui ne passe pas? Toujours, n'est qu'un mot inventé par notre orgueil, toujours, qu'elle présomption dans une bouche humaine! On se rencontre, on s'aime, on se prend; pourquoi, parmi tant d'hommes, celui-là plutôt qu'un autre; pourquoi, ce soir, avait-on une robe claire et des yeux de fête?... On résiste d'abord, on a peur, on se donne, en détail, on n'écoute pas les mots, dits à d'autres déjà, puis on en goûte la musique, parce qu'on est des enfants, parce qu'on a là quelque chose qui bat plus fort... On se trouve pris, sans savoir. Il est si doux de s'abandonner à une voix charmante, de croire à ce qu'on veut croire, il est si doux de se tromper, de dire des bêtises, d'en faire, et d'en souffrir... Ah! pourquoi donc êtres d'un jour faits pour mourir, avons-nous conscience de ce qui ne meurt pas; comment après tant de leçons, nous laissons-nous prendre à ces décevants mirages!

Marthe répondit :

— L'illusion, c'est ce qu'il y a de meillleur au monde, c'est la seule réalité. Il ne faut pas chercher à savoir : ce qui est vrai n'existe pas, seuls nos rêves existent, parce que nous les créons en nous, le reste n'est qu'un décor... Quel homme accepterait la vie, s'il connaissait le jour exact de sa mort? Nous la savons inévitable, et nous vivons pourtant, sous sa main levée. C'est l'illusion de la bonne mère qui, pendant que gronde l'orage ferme les rideaux de la chambre des rêves, et nous berce et nous endort avec des chansons très vieilles.

Et, comme nous ne savons rien de ce qui se pratique au dehors, — puisque les fenêtres sont fermées, — nous espérons... Mais si la mort nous guette, si le temps passe, si l'amour trompe, la minute, du moins, est sûre. Elle nous appartient, vivons-la. Je n'essaie pas de fixer un bonheur que je sais passager, mais je veux le savourer, puisqu'un jour je devrai mourir d'avoir été trop heureuse. Je ne songe pas à demain, je songe à ce soir, à ce présent qui m'est si cher... Vous, c'est le passé que je hais, que je veux ignorer.

— Le passé, — murmura Jeanne, et douloureusement elle appuyait sur la fuite des syllabes, — je suis le passé. Mais vous n'empêcherez pas ce qui fut d'avoir été. L'éclat de cette minute, si vif qu'il soit, ne ternira pas la splendeur d'autres minutes qui l'ont précédée, toutes pareilles et si différentes. Plongez-vous dans l'ivresse neuve, fixez sur le chemin des yeux d'attention, sans cesse vous sentirez, derrière vous, la présence des choses abolies que vous n'avez pas connues. Prenez Robert dans vos bras, serrez contre la sienne votre poitrine en feu, tentez de déchiffrer le secret de son front, le mystère de son regard... C'est le passé qui est là, tapi derrière le mur impénétrable du crâne, c'est lui qui dort dans ses yeux, dans l'eau morte de ses yeux. Nulle vrille ne percera ce mur, nulle sonde ne remuera cette eau dormante. C'est de lui qu'est faite la gravité de ce front dont chaque pli contient un souvenir, et la beauté de ces yeux vient de tant de bonheurs reflétés. Dans l'extase des fièvres, vous y lirez comme dans un livre ouvert, vous y verrez votre image: mais l'autre, la mienne, reparaîtra toujours, car le lac dans lequel se mire le visage qui se penche, réfléchit aussi les nuages du ciel, qui sont si loin... Moi, je disparaîtrai, je ne suis qu'une femme; le passé subsistera, et c'est lui que vous trouverez, dressé devant vous, au tournant des routes.

Le coup de sifflet d'un train déchira l'air. Jeanne ajouta :

— Ne me haïssez pas, plaignez-moi. Nous ne sommes pas deux ennemies, nous sommes deux moments d'une seule et même forme. Nous nous serions aimées, peut-être... Vous arrivez, je pars, une autre à son tour viendra, pour qui vous serez le passé... La vie s'écoule, rien ne demeure, la nature fait et défait sans cesse, elle ne refait pas... Vous êtes surprise du sens de mes paroles : c'est la souffrance qui me les dicte, la divine souffrance qui apprend le fond des choses. Heureuse, je n'avais qu'à vivre; veuve, j'ai rêvé d'abord, mais le rêve est énervant. Aujourd'hui, je pense. J'ai regardé autour de moi, et j'ai compris. Enfermée dans le sûr asile de mon égoïsme, j'ai cru que rien — hormis mon bonheur — n'existait; abandonnée, j'ai cru mon chagrin sans pareil... Or la douleur est commune à tous, chaque être en a sa part. Souffrir, c'est une façon de sentir, la plus noble parce qu'elle est désintéressée... Nous croyons être quelque chose, nous ne sommes rien... A quoi bon consumer en efforts inutiles le temps si court qui nous est accordé, puisque tout doit finir par la mort, qui, elle au moins, délivre. La vie, autour de nous, palpite; l'humanité poursuit, avec ou sans nous, sa marche; que lui importent nos petites combinaisons?... Tant de femmes ont passé sur la terre, ont aimé, sont mortes; mais elles ont revécu dans leurs filles, avec le même sang dans les veines et les mêmes yeux qui brillent. Nous sommes les formes passagères où fermente la matière éternelle, et le moule n'est pas perdu des jeunes poitrines... Vous êtes le printemps, je suis l'automne: tendons-nous la main!

La lune montait dans le ciel lavé. Toutes deux restèrent silencieuses dans la nuit, Marthe déclara tout à coup :

— Madame, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Mais Jeanne secoua la tête avec un soupir. A quoi bon, puisqu'elles ne devaient, ne pouvaient plus se revoir? La commune [illegible] les réunissait en cet instant, dans un même attendrissement; mais l'écho des dernières paroles une fois dissipé, elles allaient se reprendre, poursuivre leurs routes de lumière et d'ombre un moment confondues. Lentement le silence les séparant, ravivait leurs personnalités, et quand [illegible] nouveau, elles se regardèrent, ce fut comme au sortir d'un rêve. A quoi bon?... [illegible] elles [illegible] fermèrent leurs lourds manteaux sur leur poitrine, d'un même geste, qui chez l'une voulait garder contre soi la chaleur de l'amour présent, et, chez l'autre, protéger contre le vent mauvais ce passé dont la cendre encore chaude était si [illegible]

[illegible]

PIÈCES A DIRE

L'AUTOMNE A DÉNUDÉ LES GLÈBES

L'automne a dénudé les glèbes et le soir,
Un soir d'adieu, d'exil et de mains désunies,
S'approche à l'horizon des plaines infinies,
Roi dévêtu de pourpre et spolié d'espoir.

O marcheur aux pieds nus et las qui viens t'asseoir
Sans compagnon, parmi les landes défleuries
Près des eaux mornes, quelles mêmes agonies
Alourdissent ton front vers ce triste miroir?

Je le sais; tout se meurt dans ton âme d'automne,
Laisse prendre à la nuit les fleurs qu'elle moissonne
Et l'amour défaillant d'un cœur ensanglanté,

Pour qu'après le sommeil et les ombres fidèles,
Les clairons triomphaux de l'aube et de l'été
Fassent surgir enfin les roses immortelles.

PIERRE QUILLARD.

LES

CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite)

Il nous faut de lentes analyses pour pénétrer même une âme si neuve quand c'est notre raison qui va à la découverte; mais la révélation est soudaine quand c'est notre sympathie qui devine. La complaisance de cet enfant pour un autre qui était le mien suffit à me le rendre cher dans un instant, et je connus du même coup les secrètes blessures de cette âme délicate, de ce cœur orphelin. N'étais-je pas doublement cause de son infortune, et par mon mariage, et par l'abandon coupable où je l'avais laissé? Je fis le ferme propos de réparer ma faute, et j'aurais voulu tout aussitôt emmener Hippolyte avec moi, lui faire l'aveu de mon affection, éclairer enfin et réchauffer cette sombre enfance. Mais je me sentis toute gênée comme s'il se fût agi d'un personnage. Il y eut peut-être aussi un peu d'égoïsme maternel, la pensée de ne point retirer si vite à mon fils l'aimable compagnon de ses jeux, ou la crainte de déranger ce joli tableau. Je me contentai d'adresser un sourire à Hippolyte quand il se retourna. Il me répondit d'un sourire également aimable, avec une mesure parfaite, mais il ne se livra point davantage.

J'en fus un peu mortifiée. Cependant je me sentis plus légère encore pour remonter la colline que pour la descendre, et mon imagination prêta encore à la nature des plus irrésistibles attraits. C'est que des horizons nouveaux paraissaient s'ouvrir devant moi.

Certes, ma douleur de veuve avait été bien sincère et dépourvue d'arrière-pensée. J'avais pleuré mon mari que j'aimais. Mais j'avais bien aussi pleuré sur moi-même. Trop jeune pour me complaire dans le renoncement des femmes qui sont mères uniquement, mais avec cela trop lasse et trop obsédée de souvenirs pour espérer que jamais plus mon cœur pût recouvrer sa verve due à l'inexpérience d'autrefois, je souhaitais de me dépenser à quelque autre sentiment que je ne savais pas. Je ne pouvais pas définir ce que je désirais, je croyais désirer l'impossible.

Et voici que cette chimère semblait prendre corps tout à coup. Car cette amitié soudaine conçue pour un enfant à qui, depuis sept années, je n'avais pas pris garde une fois, cette amitié protectrice bien concevable à mon âge, à mes désenchantements et à mon deuil, ne présentait qu'une imperceptible différence avec le sentiment maternel, mais une différence qui suffisait. Hippolyte ne m'était de rien. Il était le fils de l'autre, de l'étrangère, de cette inavouable première épouse que le maréchal avait sacrifiée aux exigences de sa condition nouvelle, et qui peut-être même vivait encore, misérable, dans quelque coin. Hippolyte, qui n'était point mon fils, était pourtant l'aîné, le chef de la famille; et à ce titre, quand il [illegible] vis-à-vis de mes enfants le rôle d'un père, il [illegible] pour ainsi dire un droit égal, peut-être supérieur au mien. Il était dans la

maison une puissance opposée à ma puissance. Enfin, quel que fût son âge, il ne pouvait pas avoir dix ans à mes yeux.

Jusqu'alors, je n'avais point remarqué sa ressemblance avec le duc. Elle me parut saisissante, non pas à la première vue, mais à l'étude, et malgré une physionomie tout opposée. J'eus de la joie à retrouver en lui l'homme que j'avais chéri si follement. N'était-il pas le fils de son père plus absolument que les deux autres, qui me faisaient dès lors l'effet d'appartenir plus exclusivement à moi?

Aussi, je ne songeai pas un instant à les traiter tous trois de la même façon, comme si mon cœur, à la fin, adoptait celui qu'il avait trop longtemps négligé. Au contraire, je mis entre lui et les miens plus de différence que jamais. Je n'osai point revendiquer comme une dette la réciprocité de son affection. Je fis de savantes manœuvres pour me la concilier, comme si j'eusse entrepris une conquête véritablement très difficile.

Cela ne fut pas si commode. Hippolyte, que j'ai connu plus tard expansif, montra d'abord de la méfiance et presque de l'éloignement pour moi. Je débutai par des maladresses. Si persuadée que je fusse qu'il avait des idées fort au-dessus de son âge, je le traitai comme un enfant que l'on cajole. Il répondit à ces agaceries innocentes par des expressions de tristesse ou d'ironie. Il semblait dire qu'il eût fallu l'accoutumer plus tôt à ces douceurs, si l'on voulait qu'elles eussent de l'empire sur lui.

Je craignis qu'il n'eût gardé quelque souvenir de sa véritable mère, et je sentis perler sur mon front les sueurs froides de la jalousie. Je l'interrogeai habilement. Mes craintes furent dissipées. Je saisis l'occasion qui se présentait pour lui parler de son père. « C'était un héros, n'est-ce pas? » me dit-il. Ses yeux étincelèrent. « Tu lui ressembleras », dis-je. Il leva en l'air et laissa retomber ses bras. Je vis dans ses regards une profondeur vertigineuse, et tout le mystère de je ne sais quel trouble et lugubre avenir.

C'est grâce au mort que la glace fut rompue entre nous. Il parla toujours volontiers de la gloire paternelle, et plus tard, quand il eut douze ou treize ans, quand sa langue fut déliée, il sut trouver à ce sujet des accents d'une véritable éloquence.

« Hélas! disait-il, je me souviens de lui. Et pourtant combien de fois m'a-t-il été donné de le voir? Il venait entre deux campagnes. Il m'enlevait dans ses bras puissants pour élever mon front à la hauteur de ses lèvres. Un jour je m'écorchais aux broderies de son uniforme. Je regardai sans faiblesse couler mon sang. Il me sembla que je le répandais pour la patrie. Je portais ses armes (et Hippolyte m'indiquait du doigt sur la muraille un tableau qui le représente dans l'attitude d'un enfant nu brandissant le sabre de son père). Je parcourais déjà par la pensée la carrière où je comptais m'engager tout jeune. Je me voyais soldat enfant comme Bara, courant le monde, ivre de combats et de victoires. Madame, mon père m'a légué une ambition insatiable, une activité dévorante. Qui donc dévorera-t-elle sinon moi-même, puisqu'elle n'a plus d'objet, puisque l'Europe est lasse de la guerre et s'adonne aux travaux serviles?

Je ne m'avisai point d'abord que de telles paroles pussent avoir un sens prophétique. Je me les rappelai, je les compris plus tard, lorsque je sortis de cette torpeur prolongée où j'étais depuis la mort du maréchal, et où mon amitié pour ce cher enfant n'avait jeté que quelques clartés molles comme celles de l'aurore à travers un brouillard. Je vis en effet que je me réveillais, comme la Belle au bois dormant, dans un monde changé du tout au tout. Je dus faire une ou deux courses à Paris. J'y trouvais quelques visages de l'ancien régime, qui me rappelèrent Coblentz à faire frémir, et aussi des façons d'être toutes nouvelles chez les jeune gens, mais presque rien qui subsistât de l'époque intermédiaire. On commençait à déplacer la taille des femmes, ce qui a plus d'importance qu'on ne croit; car il est bien impossible de sentir et de penser de même quand on la porte aux hanches ou quand on la porte sous les bras. Tous les hommes entre vingt et trente ans que je rencontrai dans la rue me parurent en route pour quelque enterrement.

Je fis observation que moi-même j'avais aussi bien changé. Sans y mettre de malice et sans sortir de ma province, j'avais acquis tout comme un autre ce je ne sais quoi d'éthéré qui semblait aujourd'hui le suprême du bon ton. Je jouissais bien toujours de cette forte santé dont je crois que je ne pourrai jamais me défaire; mais ne la maudissons point : sans elle qui m'a conservé jeune jusque dans la maturité, eussé-je pu prendre une fois de plus la face nouvelle qui convenait, pour être encore, comme à chacune des révolutions que j'ai vues, l'idéal d'une génération nouvelle.

A mon retour je trouvai un peu d'hypocrisie dans l'excès de mon deuil, et je me remis aux couleurs du jour au lendemain. J'adoptais un coiffure à coques, qui me faisait la tête fort lourde et le visage tout mignon. Hyppolyte, sans rien dire, me témoigna son admiration par un de ces sourires qui nous récompensent, nous autres femmes, de toute la peine que nous prenons pour nous habiller comme il faut.

Je m'aperçus qu'il attachait à ces futilités une véritable importance. Il se soignait fort. Je lui avais rapporté de Paris des costumes du dernier genre. J'éprouvai du plaisir à l'en parer moi-même. C'était la première fois que je prenais pour lui des soins aussi matériels. Aussi laissa-t-il percer comme une pudeur attendrie, infiniment gracieuse. Cette grâce, qui rehaussait jusque ses moindres actions, apparut plus visible encore quand sa taille fut prise dans une élégante redingote de velours noir serrée par une ceinture de cuir, et quand je lui eus noué autour du cou une collerette que j'avais brodée. Il s'étendit à mes pieds sans rien dire, sur un coussin. J'étais assise dans un grand fauteuil à dossier gothique. Il paraissait fort occupé à manier le bas de ma robe. Je détournais les yeux vers la fenêtre ouverte, où je les reposais sur lui, et mes regards erraient de sa tête charmante à notre chère vallée.

Ah! combien j'en aimais la solitude! Combien j'eusse détesté maintenant les tracas, les fêtes et même toute compagnie! Si j'avais reçu au château, Hyppolyte aurait eu des amis de son âge dont j'eusse été bien jalouse, car tous mes sentiments se doublent de jalousie. Je le voulais tout à moi. Tout à moi? Je me reprochais cette pensée d'égoïsme. Son cœur différent pouvait-il se contenter de la même nourriture que le mien? Le voir, l'entendre, et le traiter comme si j'eusse été sa mère en sachant que je ne l'étais point, il ne m'en fallait pas davantage. Mais lui, qu'avait-il affaire de ces tendresses discrètes et d'où toute volupté est bannie? N'était-il pas justement à l'âge où les fils doivent échapper à leur mère? A qui s'ouvrait-il de ses secrètes pensées? Comment pouvait-il s'endormir le soir, sans s'être confié à un ami?

Chose incroyable, jamais je n'étais allée le voir dans sa chambre. Elle était un peu loin, isolée. Je le fis rapprocher de moi. Il occupa la chambre voisine. Et le soir même j'y entrai. Je me posai au bord de son lit. Le cœur se livre mieux dans ces attitudes abandonnées. Tout d'un coup le sien déborda. Sans que je l'eusse provoqué par un seul mot, il se mit à me raconter, avec une confiance qui ne lui était pas habituelle, ses tristesses, ses susceptibilités qu'un rien froissait, ses vains enthousiasmes, et aussi des troubles qui l'épouvantaient et dont il ignorait la cause, car en cette campagne nul souffle corrupteur n'avait pu ternir encore la pureté de son innocence.

Abel HERMANT

(A suivre).

Bulletin Vélocipédique

Les magasins de C. COMIOT, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. C. COMIOT, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Pour la PUBLICITÉ : S'adresser aux bureaux du Journal, 8, rue Glück).

Le Gérant G. CLÉMENT

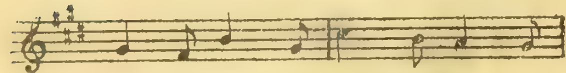
Tirage sur rotative J. Derri — CH. TOURNIER, imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris

LES GRANDS MAGASINS

Paroles et Musique de XANROF (1).













I

Prenant son air le plus mutin,
Jeann'me dit avant hier matin :
Accompagne'moi donc au Printemps,
Y a des gants bien tentants.
Elle ajoute avec conviction
Tu m'trouv'ras économ' j'espère :
Ils ne coût'nt que 3 francs la paire.
C'est un' véritable occasion.

II

Comme on devait se dépêcher,
A l'heur' nous prenons un cocher,
Et nous arrivons au Printemps
Voir les gants tant tentants.
Mais voilà, fâcheus' diversion,
Que Jeanne en voyant une voilette
A dix-neuf sous, me dit : je l'achète
« C'est une véritable occasion ! »

III

J'en prends douze, et qu'en j'ai payé,
J'pri'poliment un employé,
— Un jeune homme'des plus élégants —
De m'dire où sont les gants,
Mais passant, dans notr'excursion,
Devant d'la soie à dix francs le mètre,
Jeann'me dit : J'ai plus d'robe à m'mettre,
« C'est une véritable occasion ! »

IV

J'en prends vingt mètres que j'ai payés,
Et d'mand'à l'un des employés,
— Des p'tits jeunes gens très élégants —
Où l'on vendait les gants.
Mais devant une exposition
De meubl's, e'm'dit : « Veux-tu que j'taime?
« Pai'moi ce petit boudoir crème.
« C'est une véritable occasion. »

V

Je l'achète, et quand j'ai payé,
J'pri' poliment un employé,
— Un jeun'homme des plus élégants —
De m'dire où sont les gants.
Avant d'être à destination,
Jeann' prit des bas, d'la parfum'rie,
Deux portièr's et d'la papet'rie;
Chaque fois c'était une occasion.

VI

Quand tous ces objets sont payés,
Nous demandons aux employés
— Des p'tits jeun's gens très élégants —
Où l'on vendait les gants.
Mais j'dis : « N'fais plus d'acquisition,
« J'pourrais pas solder la facture,
« D'autant qu'nous avons un'voiture
« Qui d'puis trois heures est en faction. »

VII

Alors Jeanne, avec un soupir,
M'dit : « Eh bien, nous allons sortir,
« J'frai pas d'achats extravagants,
« J'me pai'rai pas les gants ! »

(1) Chanson à rire. Ed. Flammarion, éditeur

Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 19. Édition de Paris : 5 centimes. 7 MAI 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { PARIS . . . . . . 13 fr. 50
{ DÉPARTEMENTS. . 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Gluck, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

ARMELLE ET CLAUDE, par Maurice LEBLANC



Dessin de Steinlen.

En présence du succès obtenu par notre prime du *Gil Blas* quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnifique prime, a l'honneur d'aviser ses *Abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *fac simile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian**.

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux : pour la recevoir par poste, envoyer **50** centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

Du délicieux roman d'amour que vient de publier M. Leblanc, chez Ollendorff.

Armelle et Claude

Un matin de neige, Armelle ouvrit sa croisée et elle avisa Claude à la fenêtre de la tour. De sa bouche, jaillirent des baisers irréfléchis que ses deux mains lançaient en gestes passionnés à travers la chute blanche des flocons, et Claude en percevait la caresse chaude. Il l'appela d'un signe. Elle disparut, et il la vit aussitôt qui courait sous la neige et sur la neige, comme si elle était résolue, pour le rejoindre, à franchir tous les obstacles.

Elle monta. Du haut des marches, il cria, malgré lui :

— Armelle, Armelle.

— Me voici, Claude.

Elle arrivait. Ils se contemplèrent un moment, et elle se jeta dans ses bras. Il murmura :

— Oh ! ma jolie fée, ma fée Souriante...

Elle avait de la neige à ses cheveux blonds. Il la but, et entre ses dents il mordait les mèches humides. Puis il la conduisit à l'une des fenêtres de la façade, en l'embrasure garnie de bancs en bois et profonde comme une chapelle, l'assit et, se mettant à genoux, obtint l'asile de l'épaule accueillante.

Dehors un grand voile blanc descendait interminablement. Ils le suivaient et ils étaient heureux. Ils ne se croyaient plus dignes d'un tel bonheur, et ils lui faisaient place en eux, comme à un ami qu'on attendait plus et qui va s'en aller si la demeure ne lui plaît pas. Aussi se tenaient-ils immobiles et silencieux par crainte de l'effaroucher. Mais les bêtes sournoises de l'instinct s'agitaient et il fallut relâcher un peu l'étreinte trop intime.

Alors, se souvenant de leur misère, ils furent tristes. C'était une tristesse adoucie. Les paroles qu'elle inspira n'auraient pu être amères ni prononcées d'une voix rebelle, car cet instant de félicité les avait disposés à la résignation. Et Claude dit :

— Armelle, nous sommes vaincus.

— Oui, Claude, nous sommes vaincus, nous nous aimons comme tout le monde.

— Oh ! notre rêve chéri, fit-il, combien la vie l'a déformé !

Ils ne s'en voulaient pas. Ni elle ni lui ne songeaient à établir les responsabilités. Ils avaient succombé sous des forces inconnues, et ce n'était point leur faute, ni surtout la faute de l'un plutôt que celle de l'autre.

Claude reprit :

— Oui, comme tout le monde, avec les mêmes étroitesses, les mêmes rancunes, les mêmes exigences, les mêmes jalousies. Moi, jaloux de vous !

Oh ! si vous saviez ce que j'ai fait... je vous ai surveillée, je me suis dissimulé dans l'ombre comme un espion.

Elle lui ferma la bouche avec sa main.

— Taisez-vous, Claude, ce sont de vilains mots... parlons de moi... j'ai eu mes torts aussi...

— Des torts, Armelle?... un peu de coquetterie peut-être...

Elle réfléchit, et lentement, avoua :

— C'est vrai tout de même, je m'en rends compte, j'ai été coquette, et je n'en saurais dire la raison... je m'imaginais que vous m'aimiez moins.

— Il y a peut-être des moments où je ne vous aime plus, il n'y en a jamais où je vous aime moins Armelle.

Ainsi donc ils avaient échoué. Pourquoi? ils ne se le demandaient point, ne pensant qu'aux preuves et aux circonstances de leur défaite et non à ses causes. Et Claude se désola :

— Comme cela s'est effectué rapidement ! Depuis notre retour, c'est une descente ininterrompue. Nous tombons, nous tombons, ainsi que cette neige, et notre vie s'obscurcit comme l'espace. Oh ! tout s'accomplissait alors dans un ciel si bleu ! Vous souvenez-vous, Armelle?... qui sait si nous n'aurions pas dû nous quitter pour toujours après une félicité aussi surhumaine,

Elle frémit à cette idée.

— Est-ce possible que vous parliez d'une telle chose ?

— C'est que vous ne soupçonnez pas où j'en suis, répondit-il, à quel degré d'avilissement ! Je vous aime de l'amour le plus jaloux, le plus autoritaire, le plus despotique. Toutes les exigences sont en moi. Elles ne se manifestent pas toutes encore, mais bientôt une à une, elles se jetteront à l'assaut de votre liberté... Oh ! Armelle, il faut que vous le sachiez : si je le pouvais, je vous enfermerais... je souffre quand on vous touche, quand on vous voit, quand on entend le bruit de vos pas... je voudrais même que personne ne pensât à vous, que votre existence cessât pour tous, sauf pour moi !... et encore cela m'irrite que vous soyez un être en face de moi, c'est-à-dire opposé à moi, qui peut avoir d'autre distraction et d'autre ambition que moi, qui peut pleurer pour des motifs autres que moi... Je voudrais vous absorber... Armelle, je ne suis pas sûr de ne pas désirer votre mort !

Elle avait renversé la tête et, les yeux clos, les paupières entr'ouvertes, elle écoutait voluptueusement.

— Parlez, Claude, votre voix me pénètre comme un poison exquis, elle coule dans mes veines, elle gonfle mon cœur... Parlez, les mots que vous venez de me dire sont adorables à entendre... Moi aussi je suis bien basse puisque vos mauvaises paroles m'enchantent. Mais qu'importe notre rêve... Qu'importe de s'aimer de telle ou telle façon pourvu que l'on s'aime. Nous n'avons pu conquérir l'autre amour, jouissons de celui-ci... Il est bon... il est meilleur peut-être... je vous aime.

Il s'assit à côté d'elle et lui dit ardemment :

— Oui, c'est cela que notre amour s'épanouisse comme il voudra et comme il pourra... Prenons ce qu'il nous donne... Aimons-nous puisque nous nous aimons.

Ils furent délassés. Quel soulagement de rejeter le fardeau des résolutions, des plans, des phrases et de combinaisons incommodes ! A quoi bon s'éterniser dans une atmosphère moisie où l'on ne respire point ? On a l'amour que l'on mérite et le premier devoir est d'y obéir.

— Je ne suis plus rien devant votre volonté, Claude.

— Je ne suis plus rien devant votre caprice, Armelle !... demandez-moi ce qui vous plaît, humiliez-moi, j'accepte tout, je vous sacrifie tout.

Ils éprouvaient une satisfaction perverse à traduire leurs sentiments dégénérés, maintenant qu'ils se décidaient à en suivre l'impulsion. Les moindres choses qui supposaient la toute-puissance de leur amour les ravissaient, fussent-elles des preuves irrécusables de [illegible].

— J'ai compris ces jours-ci, dit Claude, qu'il ne m'est point possible de vivre sans vous, même pour une semaine.

— Je l'ai compris également, dit Armelle, il faut que je vous voie et que vous me voyiez, sinon je ne sais que faire.

La neige ne tombait plus. Elle recouvrait l'immensité de sa blancheur monotone. Après la tourmente un grand calme planait. La nature s'était unifiée. Les champs, les marais, les routes, tout se confondait comme une ébauche à lignes indécises. Là-bas, sous le vêtement de flocons, étaient-ce des tas de sel ou des huttes d'hommes ou des meules de foin ?

Ainsi ils avaient enseveli leurs rêves. Comme sous les plis d'un linceul, ils gisaient, ces rêves, indistincts les uns des autres. Les formes qui soulevaient le linge immaculé étaient-ce des tombes, des cadavres ?...

Ils ne se souvenaient plus de rien. Ivres d'espace, grisés de sensations neuves, ils courraient sur les plaines vierges où nul chemin ne les importunait. Ils courraient en un besoin irrésistible d'action. Leurs paroles chantaient comme des cris de victoire, et leurs gestes se libéraient.

— Oui, Armelle, je vous aime exclusivement, méchamment, avec ruse et colère... Je cherche par où vous attaquer. L'idée de vous faire du mal ne m'effraye pas, vous êtes presque mon ennemie... mais, je vous adore...

— Détestez-moi, Claude, si c'est une condition de l'amour.

Et il lui disait aussi :

— Il y a en vous et en dehors de vous, rien. Je crois maintenant que je resterais indifférent à toute la nature, aux nuits d'été, aux lacs et aux forêts, car je ne les verrais pas... je ne vois que votre image... vraiment, Armelle, je sens que vous vivez moins en vous qu'en moi, et vous devez sentir que c'est ma vie dont vous vivez.

Elle lui saisit les bras et dans un effort haletant vers quelque mot qui exprimât l'affolement de son amour, elle balbutia :

— Claude, Claude... je t'aime... je t'aime plus que que je t'aime...

Il la serra contre lui. Leurs regards avides se pénétrèrent. Alors ils se virent anxieux et troublés, ainsi qu'à l'approche d'un événement formidable.

Ils frissonnèrent. Claude épia les lèvres d'Armelle. De petits mouvements nerveux les convulsaient. Celle du bas s'avançait, humide et sensuelle, et se creusait comme sous le poids d'un baiser. De tout son désir il imagina sa bouche, à lui, là, sur ce nid de chair délicate.

Les lèvres se firent coquettes, et douces, et boudeuses, et souriantes. Claude en suivait, affolé, le manège provocant. Et il les vit qui balbutiaient d'incohérentes syllabes. En même temps Armelle s'abandonnait, et elle murmura :

— Prenez-les donc, Claude, prenez-les.

Il les prit. Ce fut un âcre et féroce baiser, une sorte de choc brutal. Les dents se heurtèrent et mordirent. Les gencives furent meurtries.

Ils s'embrassèrent éperdument, au delà des bouches, très loin, jusqu'au fond de leur être. La caresse était sans limites. Partout elle les brûlait. Il leur sembla qu'ils se baisaient le cœur.

Maurice LEBLANC.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Baillement de Blonde

O la plus exquise des choses !
La blonde au sourire moqueur
Vient d'entrouvrir ses lèvres roses,
Pour s'étirer avec langueur ;

Trente quenottes acérées,
Faites du plus neigeux émail,
Scintillent, courtes et serrées,
Sur deux arcs moites de corail ;

Tandis que la gorge ivoirine
Découvre à demi son trésor
Et que l'aile de la narine
Tremble comme pour un essor,

La main svelte élégante et ferme
Se crispe dans l'or des cheveux ;
L'œil humide, alangui se ferme
Avec des mouvements nerveux ;

Un soupir voilé, rempli d'aise,
S'exhale au nez de son amant
Qui s'interrompt, dans sa fadaise,
Pour bâiller sympathiquement ;

Le chat lui-même se réveille
Et bâille, à son tour, laissant voir
L'éclat d'une langue vermeille
Sur deux lèvres en velours noir.

Raoul GINESTE

LAIDE (1)

La disgrâce de la laideur chez les femmes du peuple, l'inévitable série de souffrances et d'abandons qu'elle entraîne, toute la somme de déboires, de cruautés et d'affronts résumée dans cette seule épithète « laide », un drame banal de la rue, comme Paris artisan en voit éclore dix à vingt par jour, m'en faisait hier encore toucher du doigt la tristesse navrante.

Dans la lointaine et paisible banlieue que j'habite, presque à ma porte, s'étale et ment le luxe d'une maigre devanture de pauvre petit coiffeur. Par paresse, par insouciance, les jours où je ne descends pas à Paris, les soirs où je ne me décide à y aller que fort tard, j'entre me faire raser dans la modeste boutique; tenue avec une propreté méticuleuse d'ailleurs et presque déserte en semaine, elle s'emplit les samedis d'une bruyante et familière clientèle de gens de quartier; ce sont le boucher du coin, les garçons épiciers d'en face, l'aide pharmacien de la rue voisine, le marchand de vins de la petite place, le médecin du troisième, les employés de la mairie, les sergents de ville même, toutes les petites rentes et tous les petits appointements de Passy.

Ces jours-là, — devant l'eau peut-être un peu jaunie de deux grandes glaces de Saint-Gobain, inclinées en miroir, le patron de l'établissement, *un beau blond* pour les femmes, s'y activait autour du client avec des ronds de bras et des cambrures de torse d'homme sûr de son physique, entre le va-et-vient affairé de deux garçons, et c'était, sur l'épaule du monsieur qu'on savonne ou qu'on peigne, de savantes inclinations de buste mettant bien en valeur le renflement des hanches, d'obséquieuses politesses de merlan trop aimable, vous commentant le dernier fait divers et, plaisantin, blaguant le Panama entre deux mots sur vos affaires et votre état de santé.

Trop parfumé, la moustache en croc soigneusement roulée au petit fer, le verbe haut, les mains toujours volantes et les jambes moulées dans des pantalons trop collants d'un gris tendre, il ne me disait rien de bon, à moi, ce bellâtre, et plus d'une fois l'envie m'avait pris d'aller porter mes rasoirs ailleurs, tant sa hâbleuse fatuité de Gaudissart arrivait par minute à m'exaspérer; mais, les jours de semaine, il roulait par la boutique deux si beaux bébés blonds, joufflus, bouclés, avec de grands yeux vides et bleus de jeunes animaux, que je revenais là amusé et séduit par cette exubérance de santé, désarmé par la joie de vivre et le bel aplomb de cette enfance. L'animalité joyeuse de ces deux petits merlans en herbe effaçait presque à mes yeux la prétention paonnante du père; et puis, dans le fond de la boutique, à toute heure de la journée, si matin qu'on y entrât, à toute heure de la soirée aussi, il se tenait au comptoir une petite femme maigre, pas jolie, oh non, plutôt laide même avec son profil indécis et sa tenue de bonne, mais attelée à sa tâche avec une telle ferveur résignée et, de son humble place de caissière, suivant le va-et-vient de son bel homme avec des yeux brûlants d'une telle adoration!

> La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
> Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Ces vers exquis de Paul Verlaine, jamais je n'en ai compris la touchante et profonde humanité comme devant cette pauvre petite coiffeuse de banlieue au buste plat, aux cheveux rares, alignant le long des jours d'insipides chiffres aux « Doit et Avoir. » Moitié caissière, à demi-bonne, elle faisait entre temps la cuisine, et ses grosses mains noueuses piquées au bout des doigts, attestaient les longs travaux de couture le soir, à la chandelle, et les durs savonnages les matins, avant l'aube, pour économiser la femme de ménage et, coûte que coûte, faire face aux échéances, équilibrer le budget.

Elle était bien l'âme de la maison, le rouage et l'intelligence de leur petit commerce, si lui en était l'entregent obséquieux, le luxe de parade à l'instar des deux bustes de cire enguirlandés et poudrés de sa montre, l'attraction de la rue, le boniment souple et complimenteur. Oui, elle en était bien l'âme (cette volonté aimante), le cœur et l'intelligence, la pauvre petite femme amoureuse, du bellâtre coiffeur.

Or, hier, étant entré me faire raser, je trouvais à leur boutique comme un air inaccoutumé.

Malgré l'ordre apparent des flacons, des brosses et des peignes à leurs places, malgré la belle ordonnance des fioles à la devanture, l'aspect général n'en était plus le même; un événement avait dû survenir en ces lieux, qui en changeait l'atmosphère et, je ne sais pourquoi, je flairais un malheur : les deux garçons étaient cependant à leur poste, occupés chacun autour d'un client : à son poste aussi la petite caissière, immuablement assise, les coudes au comptoir, devant son grand livre, mais elle n'y était plus seule. Une autre femme était installée auprès d'elle, plus âgée, de mise cossue avec des visées à l'élégance, les cheveux étagés en boucles et les doigts luisants de bijoux, l'air d'une parente arrivée dans la coiffure et retirée des affaires. Penchée sur la petite perruquière, elle lui chuchotait d'une voix grasse comme des encouragements, vagues bruits imperceptibles qu'elle appuyait de gestes autorisés, consultait le livre de caisse, prononçait souvent le mot d'échéance en griffonnant des chiffres et donnait des avis! L'autre, dont je n'avais pas jusqu'ici remarqué les paupières saccagées et le bout du nez rougi, l'écoutait, la lèvre crispée, avec une telle pâleur répandue sur toute sa face que la conseillère à l'élégante coiffure personnifiait tout à coup à mes yeux la faillite. Instinctivement, je me pris à la haïr, cette dame aux gros bijoux dont les affreux conseils donnaient à la pauvre coiffeuse une si navrante face de suppliciée, ces tristes yeux vaincus par l'envie de pleurer.

Dernier symptôme alarmant, d'effarées voisines venaient à chaque instant du dehors, avançaient le cou dans l'embrasure de la porte et, sans entrer, fouillaient la boutique du regard, lançant un muet appel de l'œil et, sur un signe de tête de l'un des deux garçons, se retiraient sans mot dire, la mine consternée, et derrière elles bruissaient de vagues chuchotements; à la fin je n'y tins plus et, à peine installé sur le premier siège vacant. — Qu'y a-t-il donc, murmurai-je au garçon qui me savonnait les joues, il se passe quelque chose dans le quartier » — A quoi lui se penchant à mon oreille — « Monsieur ne sait pas, le patron est parti, — Parti? — Oui, depuis lundi. Ça fait quatre jours et cinq nuits, et avec une femme? et baissant le ton. « Et une belle fille, une bonne du quartier. Monsieur la connaît peut-être, la bonne de Madame R... » J'étais abasourdi, je comprenais maintenant la face endolorie, les pauvres yeux martyrs de la petite coiffure. « Et sa femme et ses enfants? haussai-je la voix indigné. — « Il a tout planté là. Oh! c'était une rosse, il y a longtemps qu'il méditait le coup, il avait tout déménagé d'avance, ses effets, ses papiers; lundi il n'a eu qu'à lever le pied, il est sorti comme si rien n'était, et n'est pas revenu et emportant l'argent. C'est bien là le pis, s'il n'avait pris que les deux cents francs en caisse, mais il emporte huit cents francs empruntés à un commerçant de la rue Poissonnière et dont l'échéance tombe demain ici, et la patronne n'a pas le premier sou. En voilà une rosse, mais chut, voilà justement le monsieur des huit cents francs, celui qu'a floué le patron! » Deux hommes venaient d'entrer dans la boutique et très polis, avec des saluts apitoyés à la coiffeuse, s'accoudaient maintenant sur le comptoir; et, dirigée par la dame aux frissons, la conversation roulait entre les quatre intéressés à voix précipitée, mal contenue, nerveuse, fébrile, ardente. Des lambeaux s'en saisissaient, tels ceux-là : « Avez-vous fait la déclaration à la préfecture? a-t-on son signalement? — il est parti dites-vous par la gare Montparnasse? Quoi, il a emporté votre contrat de mariage, cela va entraver les démarches; et les extraits de naissance de vos enfants... » et là-dessus reprenait l'alto de la grosse dame. « Escroquerie, il y a escroquerie, on peut demander l'extradition », et le plus âgé des deux derniers venu, l'homme aux huit cents francs sans doute, de dire avec bonhomie : « Ne vous tourmentez pas demain pour l'échéance, vous me le rendrez quand vous pourrez, cet argent, mais vous m'autorisez à porter plainte, il le faut, je l'exige, je le veux », et l'amie cossue aux mains à lourdes bagues de renchérir : « Oui il le faut, ma chère, pour vous et vos enfants », et le regard ailleurs, fixant je ne sais quel rêve, la supplication muette de ce pauvre visage de femme tortures, d'épouse trahie, de mère abandonnée, pendant ce dur débat d'affaires et d'argent. Ah! qu'il leur est facile à ces indifférents d'accuser et de condamner et vouer aux tribunaux, à leur lente justice toujours inexorable celui qui emporte avec lui plus que sa vie et sa pauvre fortune, puisqu'elle l'aime encore et qu'il est tout son cœur, toute sa chair et tout son sang.

Laide, elle se sait laide, elle sait que, sans ses pauvres économies aujourd'hui dissipées au vent, il ne l'aurait jamais épousée, mais elle a dormi dans ses bras si heureuse, elle a connu pour lui et par lui de si inoubliables minutes, de si rares instants. S'il savait combien, au fond du cœur, elle lui pardonne!

La disgrâce de la laideur chez les femmes du peuple, l'inévitable série de souffrances et d'abandons qu'elle entraîne, toute la somme de déboires, de cruautés et d'affronts résumés dans cette seule épithète — laide — un drame banal de la rue, comme Paris artisan en voit éclore dix à vingt chaque jour, m'en faisait hier encore toucher du doigt la tristesse navrante.

Jean LORRAIN.

(1) *Buveurs d'âmes.* — Fasquelle, éditeur.

LA CAISSE DES BAISERS

A Londres, dans Somerset-House, où sont conservées les archives anglaises, on montre aux curieux, pour la modeste somme d'un shilling, le tableau complet des nuits d'amour conjugal de la reine Victoria avec le prix de revient de chaque baiser. Les souverains n'ont pas d'alcôve; ils aiment en vertu de la Constitution et selon l'étiquette. Leur intimité appartient à l'histoire. Les feuilles annoncent la grossesse des reines, qui accouchent devant témoins, ambassadeurs et hauts fonctionnaires désignés par le protocole.

Quand le prince Albert devait passer la nuit chez la reine son épouse, la décision en était signifiée avant le dîner à la grande-maîtresse des robes pour la reine et à un chambellan de service par l'époux.

Des ordres étaient donnés au personnel des appartements. Vers huit heures, le chambellan se présentait chez la souveraine et remettait à la grande-maîtresse une petite valise contenant le linge de nuit, chemise, bonnet de soie, caleçon, mouchoirs, plus un bon représentant la valeur d'un citron, d'une bouteille de soda et de quelques morceaux de sucre pour la limonade que le prince consort avait coutume de boire la nuit. Au matin la grande-maîtresse faisait retourner la valise et présenter le bon au trésorier du mari qu l'acquittait.

Ce sont ces comptes de limonade que l'Etat conserve à Somerset-House.

L'histoire y relèvera quelque jour qu'en 1840, première année du mariage, il n'en coûta que cinquante-deux citrons, un par semaine, pour perpétuer en Angleterre la dynastie de la maison de Hanovre. Cette lésinerie aboutit à la naissance d'une fille qui devait plus tard épouser le prince royal de Prusse et ne régner que cinq mois sur l'Empire allemand. L'année suivante voit doubler le nombre des limonades; résultat : le prince de Galles. Le chambellan avait délivré plusieurs fois des bons de deux citrons pour une seule nuit.

Le prince d'Edimbourg a nécessité une dépense de trente-deux francs de limonade. Douze citrons ont suffi pour le duc d'Albany qui naquit avec une seule peau et mourut de froid à Cannes, au printemps. A partir de 1853, les chiffres diminuent; il y a des années de six limonades. Il est vrai que le prince-consort eut toujours un petit ménage en ville.

* * *

Mme Rose Duchemin n'entendait rien aux usages des cours quand elle imagina une sorte de comptabilité analogue. Ce fut qu'après trois mois de mariage qu'elle eut la hardiesse de communiquer son idée à M. Duchemin. Désormais elle ne recevrait plus un seul baiser sans recevoir un gage. Le total devait, du reste, entrer dans la communauté. Duchemin, tout en protestant contre le principe, se vit obligé de laisser tomber au fond d'un coffret une pièce d'or. Mme Duchemin portait, rivée à son bracelet la clé de la tirelire. Elle s'engagea à gérer ce trésor d'amour jusqu'à la vingt-cinquième année de leur union, et le produit serait affecté à la célébration des noces d'argent. La caisse fut placée dans l'armoire à glace.

— Il y a trois mois que nous sommes mariés, soupira Rose; je crains d'avoir perdu nos plus belles recettes.

— Tout peut se réparer, répondit hardiment Duchemin.

Il paya régulièrement ses impositions sans songer à l'économie. Au bout de quelques mois, il fut impossible au jeune ménage de fixer même approximativement le total de la somme amassée. Monsieur exagérait. Madame croyait au minimum.

Elle ne résista pas longtemps à satisfaire sa curiosité. Un matin après le départ de son mari, elle glissa la clef dans la serrure et ouvrit la tirelire. Le total dépassait ses prévisions. Elle garda le secret. Lui faisait du

résultat une question d'amour-propre; parfois même il trichait. Rose entendait tomber deux pièces dans la cassette quand elle n'avait droit qu'à une. Après deux ans, la tirelire fut pleine. Le mari s'en aperçut à la difficulté qu'il éprouva à y faire entrer un louis. Il prévint Rose. Le lendemain, la tirelire était vide et un coffret en fer prit place sur l'étagère inférieure de l'armoire à glace.

Les recettes diminuèrent. Rose, absorbée par les soins à donner à un enfant, songeait moins aux noces d'argent. Duchemin, de son côté, mettait moins d'amour-propre à emplir la caisse. Il fallut près de trois ans pour y arriver. Duchemin rentrait plus tard, se montrait froid et discret. Un soir, Rose feignit de dormir pour n'avoir aucune question à adresser ni reproche à faire. Elle l'entendit qui marchait timidement dans la chambre. Duchemin ouvrit l'armoire avec des précautions infinies : deux pièces tombèrent dans la tirelire, après quoi il se glissa doucement dans le lit.

En s'éveillant, Rose trouva dans la cassette deux pièces de quarante francs. Elle retira ces pièces et les cacha. Bientôt d'ailleurs, les jours heureux revinrent et le remords de Duchemin se traduisirent par des moyennes avouables.

*
* *

Un soir, Duchemin rentra tout pâle, nerveux, l'air désolé. Un krach l'avait frappé, coup terrible, inattendu. Il lui fallait trouver deux cent mille francs dans les vingt-quatre heures. Comment? Vendre une maison de campagne, réduire le train de la maison.

Rose lui frappa doucement sur l'épaule :

— Et la tirelire? lui dit-elle.

— Nous sommes loin de compte, répondit-il.

Rose lui prit les mains et lui dit en souriant :

— Il y a deux cent vingt mille francs dans la tirelire!

— C'est impossible! tu es folle!

Elle apporta la cassette et le coffret de fer et en répandit le contenu sur la table.

— Compte! fit-elle.

Il lui vint alors une idée sinistre. Chaque fois qu'il avait trompé sa femme, il avait payé une amende qui grossissait le trésor. Est-ce que de son côté, elle en aurait fait autant?

Il compta, éperdu, les billets et les titres.

— Nos deux premières années, lui dit-elle avec douceur, se sont écoulées comme un rêve. La première fois que la tirelire fut pleine, je chargeai le notaire de ma famille de me faire acheter des obligations dont les intérêts s'ajoutaient à nos recettes. J'avais des valeurs à lots et deux fois par an je détachai les petits coupons pour en toucher les intérêts. La deuxième tirelire a été changée en papier comme la première. Un jour, en lisant dans le journal le compte rendu du dernier tirage, je bondis de surprise et de joie. Nous avions gagné un lot de cent mille francs, cent mille francs de baisers! Alors tu penses que j'en ai acheté tant et plus de ces petits papiers. Un autre lot, moins important, nous est venu. Le notaire faisait valoir mes fonds; il vendait, il rachetait. Je n'y ai pas compris grand'chose, sinon que le trésor enflait à vue d'œil. Voici le résultat. Prends! nous sommes sauvés.

Puis, tout à coup, elle jeta les deux pièces de quarante francs sur la table.

— Reprends cela aussi! ajouta-t-elle. Je les ai mises à part, ces pièces maudites... et il y a longtemps que j'ai pardonné.

*
* *

Duchemin prit sa femme dans ses bras et la couvrit de baisers sur les cheveux, sur la bouche.

Il liquida la situation, et la lune de miel se reprit à battre son plein, si bien que les noces d'argent purent être célébrées avec éclat.

MORALITÉ. — Même en ménage ne posez jamais de lapins.

Aurélien SCHOLL.

FILLE DE LA MER (1)

J'avais cru qu'elle m'aimait, cette grande fille qui, si vite, était tombée dans mes bras, que je retrouvais chaque soir impatiente du stupre, consumée de désirs, que le lit semblait attirer comme la nappe immobile de quelque lente rivière d'où monte un souffle frais au déclin d'une journée d'été.

Je m'attachais insensiblement à ce cœur ingénu qui se donnait avec une telle passion, à ce corps jeune et souple où revivait le charme ondoyant de la mer et qui tressaillait sous les caresses comme une barque qu'emporte un coup de vent.

J'étais épris plus que je n'eusse osé me l'avouer de ses apparences de fleur sauvage ainsi qu'il en frissonne dans les brèches béantes des falaises, de l'éclat superbe de son teint et de toute sa chair imprégnés de soleil, de la crinière épaisse qui débordait comme une coulée de ténèbres d'un petit bonnet de toile empesée et où elle enfonçait, par instants, ses mains en des poses de langueur.

Je ne me souvenais pas d'avoir vu des yeux plus étranges, plus attirants que ses larges yeux, semblables à deux miroirs où se fussent reflétées des transparences d'eau nacrée, des pâleurs de ciel brumeux et ces chardons bleuâtres qui pointent dans le sable mouvant des dunes, d'avoir baisé une bouche plus savoureuse.

Et je ne songeais pas à regagner le gîte déserté depuis des mois, à fuir la mélancolie de novembre, les colères tumultueuses de l'Océan, les mornes horizons que la pluie faufile comme de soie grise, qu'emplit la déroute des dernières feuilles, les soirs si prompts à tomber et cette voix humaine qu'ont les bises d'hiver, ces sanglots qui heurtent, tout le long de la nuit, les volets, je m'attardais, avec l'obsession de n'en plus repartir, auprès de ces pêcheurs qui m'avaient loué leurs deux meilleures chambres.

J'eusse fini — qui sait — par épouser Angéline, par imiter les sages qui ramassent le bonheur où ils le trouvent.

Des épouvantes me glaçaient à la pensée du péril qu'elle bravait sans le moindre émoi, de cette montée d'escalier dans le noir en retenant son souffle, en s'arrêtant, anxieuse, attentive aux rumeurs de l'habitacle endormi, quand sous ses pieds déchaussés craquait quelque vieille marche de bois, d'une surprise tragique où il lui eût été impossible de mentir, de nier son péché.

Je savais que son père la vantait comme un modèle de candeur, qu'il n'aurait supporté aucune moquerie, qu'il l'eût mise en lambeaux de ses poings noueux.

J'admirais cette audace tranquille d'amoureuse, cette impudeur magnifique, cette aveugle folie, ces élans éperdus de tendresse.

Ils m'enorgueillissaient. Ils me troublaient. Ils avivaient la joie de la possession.

Et il me semblait que je n'avais jamais connu l'amour, le véritable amour qui dompte et qui donne l'oubli absolu, l'amour qui accouple, qui emparadise; qui vide le cerveau, qui ébranle tout l'être, qui lui arrache, comme à une cloche, de divines vibrations, avant que j'eusse rencontré cette fille de la mer vigoureuse et belle, dont la peau était si fraîche et si douce, dont l'étreinte avait des enveloppements brusques de vague qui se rue sur un écueil, dont les jupes de futaine, le linge rude exhalaient comme une odeur de goemon.

(1) [illegible], éditeur

J'avais cru qu'Angéline m'aimait, qu'elle m'appartenait avec toute son âme et toute sa chair.

Cependant, une nuit qu'elle paraissait plus insatiable, que des éclairs d'orage striaient l'eau comme troublée de ses pâles prunelles, qu'elle vagissait entre ses dents serrées d'inintelligibles mots, je l'interrogeai avec une secrète inquiétude, tendrement, doucement, ainsi qu'un enfant malade, je la suppliai de me répondre.

Alors, se dressant au milieu des oreillers, les cheveux épars, le torse raidi, elle s'écria :

« Ah ! c'est qu'aujourd'hui ce misérable Dominique m'a rendue folle avec sa lettre !... Je voudrais que mon père m'arrête au passage tout à l'heure, quand je sortirai de ta chambre, qu'il m'étouffe de ses dix doigts... J'en ai assez de cette chienne de vie... »

Je murmurai avec une sorte d'hébétude :

« Quelle lettre ? Explique-moi... »

Et Angélique reprit d'une voix hoquetée

« Tu ne le connais pas... Un de ceux qui sont partis pour leur service l'an passé. Il me courtisait comme les autres ; mais je n'en ai jamais voulu, même pour danser à la Saint-Michel... Et, parce qu'il le déteste, parce qu'il me savait jalouse à en mourir, parce qu'il me désire, je lui ai fait un tas de promesses, de menteries, à ce chafouin, pour qu'à Lorient, où ils tiennent garnison tous les deux, il surveillât mon prétendu, le petit Blaise, qui est si faraud qu'on le servirait à genoux, qui m'a appris l'amour, lui, et que j'ai tant pleuré !... S'il avait tenu son serment, s'il ne m'avait pas trompée avec toutes celles qui lui plaisent, qui l'écoutent, je te jure que j'eusse été aussi sage que celles de la Persévérance, qui portent la bannière blanche aux processions, que je lui serais restée fidèle, qu'aucun homme ne m'aurait possédée...

Mais Dominique m'avertissait, m'envoyait des lettres de gotons qu'il lui volait une à une dans sa paillasse, me donnait leurs noms, leurs adresses... Et tu pourrais témoigner, n'est-ce pas ? que la dette a été payée chaque fois, qu'il n'a pas eu plus de plaisir que nous, que nous avons ensemble fait l'amour aussi souvent qu'il le faisait avec ses gadoues de caserne... »

Elle riait d'un mauvais rire gouailleur et haineux.

« Vrai, si quelqu'un en redoit à l'autre, ça doit être ce pauvre Blaise ! »

Puis, fronçant à nouveau les sourcils, blême comme si tout son sang se fût égoutté par une invisible blessure, les mains tremblantes, la gorge pleine de larmes, elle ajouta :

« Mais, cette fois, c'est la fin : je suis battue... Dominique me raconte que Blaise en tient pour tout de bon et dans le cœur, qu'il aime la servante d'un officier, qu'il lui a acheté une bague et promis le mariage... »

Elle s'était écroulée contre ma poitrine. Je sentais battre douloureusement son cœur.

La maison dormait dans le bruit monotone du ressac et les aboiements lointains des chiens. Des sonneries chevrotantes de vieille horloge se répondaient, frôlaient l'assoupissement des choses de leur grêle et éphémère rumeur.

Et, en accalmie, comme si cette confession nocturne l'eût un peu soulagée, Angéline m'entoura le cou de ses deux bras, dit :

« Peut-être bien qu'il lui aura menti, à cette servante, pour lui montrer le tour, qu'il me reviendra ! »

Et, désillusionné, j'alléguai, le lendemain, un prétexte pour dire adieu à la belle fille qui m'avait donné le mirage de l'amour, je quittai la paisible maison où le Destin m'avait accordé d'être un instant heureux, de croire à la douceur des baisers.

René MAIZEROY.

INGÉNUITÉS

I

— Tiens ! c'est toi Gaston. Est-ce que tu es malade !... Un peu pâle peut-être... Tu viens pour blaguer ou pour me consulter ?

— Te consulter, mon cher. Je ne suis pas malade, mais... fatigué, là, à fond. J'ai beau dévorer des beefsteacks saignants et boire du Pomard à flots, je ne peux pas me le dissimuler...

— L'amour ? interrogea le jeune médecin auquel s'adressait cette confidence.

— Justement.

— Qui est-ce... ou qui sont-ce ?

— Une seule, et c'est assez... Adrienne Martory... Tu sais bien : l'ingénue du Vaudeville...

— Ah ! fichtre !... Délicieuse ! Elle est parfaite dans la pièce de chose ! la manière dont elle dit : « Oh ! monsieur il faut d'abord demander à mon père... Sachez seulement que je suis une fille obéissante... et qu'il est même des cas où j'obéis très volontiers... » Elle a un petit coup de paupière !... Mais vraiment il n'y a qu'elle, et tu es si fatigué que ça ?... C'est étonnant avec son air de candeur virginale de blonde très froide...

— Ah ! oui surtout ! D'abord mon cher, les cheveux blonds c'est bon pour la scène, cette histoire-là. En réalité elle a une petite tignasse brune, drôlette, toute courte, frisottée comme une toison de caniche noir. Et l'air de candeur virginale ! C'est la même chose : ça s'ôte après la chute du rideau, et alors... Tu n'as pas idée, mon cher, de ce que c'est qu'un tempérament et des caprices d'ingénue... J'avoue même que c'est assez excitant de la voir en scène quand on la connait dans l'intimité. Et puis elle a un passé... terrible... Autrefois, au Conservatoire, un troisième accessit de tragédie : il en reste toujours quelque chose dans la circulation, même quand pendant l'éternité on répéterait avec une voix d'ange : « Demandez à mon père. »

— Revenons à notre sujet. Tu dis donc que tu es...

— Miné, strangulé... Une fois la perrruque blonde remise à Ernest... Ernest, c'est le coiffeur... Une fois la candeur réintégrée dans le fourreau à jupes, quand Adrienne est rentrée dans son appartement du boulevard Malesherbes... un délicieux entresol que j'ai fait arranger avec un goût... Mon portefeuille l'a senti passer, mais n'importe... donc une fois rendue à sa vraie nature, à la tignasse noire frisée, au troisième accessit, « c'est Vénus tout entière... » Je te garantis qu'elle n'envoie pas demander la permission à papa ! Joins à cela un caractère !.., scènes de jalousie, avec toutes les épices : larmes, malédictions, sanglots, crises de nerfs... c'est l'accessit de tragédie qui remonte... Et pour la ramener à la raison... ah ! mon ami, ce que c'est échinant !... Enfin quand j'ai réussi, et au prix de quels épuisants exercices, moi seul le sens, elle me dit volontiers avec sa voix de blonde, la voix de cristal des dénouements : « L'amour c'est comme le chocolat : c'est bien meilleur quand on l'a fait mousser... » Mais tu comprends, à ce régime-là, je marche à l'horrible sclérose.

— C'est bien simple : quitte-la.

— Quitter une femme que je viens d'installer ainsi ? ce serait trop bête. Et puis, je l'aime... Il faut que ça marche jusqu'au Grand Prix... Bref, mon ami, voilà ce que je venais te demander : on me dit qu'il y a des stimulants qui, sans nuire à la santé...

— Diable ! mais mon devoir de médecin...

— Blagueur ?

Le docteur, en riant, se mit à écrire une ordonnance.

— Une cuillerée à café un quart d'heure avant de te coucher... et n'en abuse pas tu sais... Mais commence par te reposer absolument et prendre des toniques pendant une semaine.

Gaston de Montenay partit déjà réconforté.

II

— Vous voilà ! je pensais ne plus vous revoir. D'où venez-vous ? Qu'avez-vous fait ? Pourquoi ce départ si brusque ? Répondez-moi ! Dites-moi la vérité ! Non, n'expliquez rien, je sens que vous allez mentir ! Gaston, vous ne m'aimez plus !

C'est par cette grêle d'apostrophes que M. de Montenay était accueilli en arrivant chez Adrienne Martory, huit jours après sa visite au docteur. — Il était une heure du matin, la comédienne commençait à souper.

— Mais je te l'ai écrit. J'ai dû partir précipitamment : mes vignes de l'Hérault inondées.

— Vous avez un truc pour arrêter les inondations ? J'ai toujours dit que vous étiez plus malin que vous n'en aviez l'air.

— Je n'ai pas cette prétention. Mais il y a des dégâts à constater... à faire réparer... l'œil du maître...

— Non, vous savez, avec moi celle-là est inutile.

— J'avais besoin de voir aussi mon notaire, là-bas...

— Gaston ? vous allez vous marier !

— Quelle folie ! Il me fallait de l'argent, car...

— C'est ça ! reprochez-moi de vous ruiner !... six mille francs de loyer et un mobilier en bourre de soie !

— Je ne vous reproche rien. Je sais et j'apprécie la modestie de vos goûts... bien que votre tapissier ait la facture moins modeste, fit Gaston un peu vexé.

— De l'ironie? si vous saviez comme ça vous va mal! Du reste, si vous aviez l'ombre de loyauté, vous me diriez simplement : je ne vous aime plus. Croyez bien que je peux vivre sans vous; et l'existence que vous me faites est devenue tellement intolérable!... Oh! c'est inutile de gesticuler comme ça, je dirai ce que j'ai sur le cœur, ce que je garde depuis si longtemps. Je vous ai sacrifié des positions magnifiques, quel gré m'en savez-vous! Aucun. Vous me trompez... ne dites pas non, est-ce que vous croyez que je ne m'en aperçois pas!... Comment? Qu'est-ce que vous dites? Vous allez me reprocher maintenant vos... effusions? Eh bien, il y a de quoi! Ah! je vous conseille d'en parler! Mon Dieu, qu'ai-je fait pour que la vie me soit si cruelle!

Brusquement, elle se lève, abandonne le perdreau auquel elle faisait subir un affreux supplice en le hachant tragiquement de son couteau — de son glaive, et palpitante, chancelante, ivre de rage, elle sort de la pièce en claquant les portes.

Gaston court après elle et la rejoint dans sa chambre où elle se tord sur une chaise longue avec des exclamations vagues, où « infâme, traître » et autres épithètes nobles reviennent fréquemment...

— Voyons, ma chérie, je t'assure...

Gaston essaye en vain tous les fragments de phrases conciliatrices avec lesquelles on entre dans des voies pacifiques. La rage de l'ingénue s'en augmente. Elle sanglote :

— C'est fini! Retirez-vous de ma présence!

— Allons, dit Gaston, je vois que rien ne peut vous fléchir: vous me poussez aux dernières extrémités!

A cette phrase Adrienne a eu un mouvement d'attention.

M. de Montenay s'est éloigné un peu de sa chaise longue, il tire de sa poche un flacon — une simple gorgée de ce liquide suffit, lui a dit le docteur, pour rendre un honnête homme capable de dompter une ingénue.

D'un bond Adrienne est près de lui, lui arrache la fiole :

— Je voyais bien que tu me cachais quelque sinistre projet! Tu veux mourir malheureux, eh bien je te précéderai dans la tombe!

En une seconde elle a vidé le flacon.

. . . .

— Non, ce n'est pas du poison... Une potion pour le rhume, un gros rhume que j'ai attrapé dans mes vignes inondées...

— Pour le rhume?... Gaston... je ne sais pas ce que j'éprouve...

A ce moment on frappe à la porte. C'est la femme de chambre :

— Madame n'a pas soupé. Madame ne veut-elle pas au moins prendre son chocolat?

— Si, dans mon lit... tout de suite! s'écria l'ingénue en regardant Gaston avec une tendresse décuplée.

Ce que Gaston de Montenay était pâle, le lendemain, en me racontant cette histoire!...

J. RICARD.

LES

CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite)

Je fus bouleversé. Je vis qu'une tâche formidable m'incombait, que j'avais la responsabilité de son éducation morale, et que je ne connaissais pas le premier mot du métier d'éducatrice. Je découvris pour la première fois qu'il y a des problèmes que je n'avais jamais soupçonnés. Avec la meilleure volonté du monde, je laissai tout bonnement aller les choses. Je crus faire tout mon devoir en couvrant le pauvre petit à la façon inintelligente des animaux. Je vivais dans une angoisse continuelle. J'avais peur pour lui, et j'avais peur de lui, ce qui me rendait également douloureuses son absence et sa présence. Mais je ne voulais le quitter qu'endormi. Encore laissais-je la porte ouverte entre nos deux chambres. Nous prîmes la douce habitude de ne pouvoir plus nous passer l'un de l'autre. Nous étions pourtant devenus preque muets. Après deux ou trois explosions d'Hippolyte auxquelles j'avais répondu par des confidences aussi enfantines que possible, il semblait que nous fussions tout livrés. Nous ne nous rappelions plus l'un l'autre nos secrets que par des allusions détournées, un mot, un geste même en une caresse. Nous rêvions ensemble surtout, et nous passions des journées entières dans cette attitude que j'ai décrite, lui accoudé par serre, au pied du fauteuil gothique où j'étais assise.

Mais vers le printemps de 1818, ses allures changèrent brusquement. Il parut mettre à me fuir la même obstination que naguère à me rechercher. Il s'en allait par les prairies. Je le suivais d'un peu loin, comme une biche qui suit son faon. J'étais attristée de son abandon ; j'en souriais quelque fois aussi, car je devinais les motifs de cette sauvagerie inaccoutumée. Il n'était besoin que de le regarder pour comprendre. Sa taille s'était élancée. Ses traits se fixaient. L'expression en paraissait plus mâle. Sa grâce n'était pas altérée par ces changements. Je ne trouvai en lui qu'une chose un peu déplaisante, sa voix qui s'enrouait; mais il en paraissait honteux d'une façon si exagérée que son embarras à ce sujet devenait tout ensemble touchant et comique. J'avoue que j'assistais à cette crise prévue avec une sorte de plaisir sain. Moi, j'ai reçu le jour à une époque où l'on attachait aux manifestations de la nature un religieux respect, et j'étais bien aise que cet enfant devînt un homme.

Mais je l'aimais trop: je ne pouvais prendre sur moi de le laisser en paix comme j'aurais dû. « Ai-je perdu ta confiance? lui disais-je, Pourquoi t'égares-tu ainsi dans les bosquets afin de m'éviter et d'être seul? Crois-tu que j'ignore les troubles où ton jeune cœur est en proie? Tes lèvres veulent laisser échapper leur secret. Ah! ne les scelle pas plus longtemps. Plus heureux que bien d'autres, tu peux révéler ton mystère intérieur à une femme dont l'affection n'est point suspecte, et qui, cependant, est une femme. Mon sang ne coule pas dans tes veines, et je suis assez jeune pour te paraître une sœur aînée : cependant les lois de la société ont fait de moi ta mère. Tu peux reposer ta tête sur mon épaule. Songe que j'ai l'expérience et l'autorité, avec une tendresse inépuisable. » Il ne me répondait que par des larmes.

Bientôt il consentit à reprendre les habitudes anciennes de notre intimité, mais il parut se faire violence et n'agir ainsi que par l'effet d'une sombre détermination. Je n'avais plus besoin de réclamer ses confidences. Il parlait abondamment, avec une éloquence farouche, une étrange amertume, et toujours de lui-même. Il découvrait des abîmes dans son âme. Je subissais la contagion, je scrutais comme lui ma conscience. Je revivais toute ma vie passée, je ne la jugeais plus avec l'indulgence d'autrefois. J'y voyais je ne sais quoi de dantesque et une succession de cercles infernaux, les bolges infâmes et sanglantes des débauches et des révolutions! Je reconnaissais pourtant que mon âme actuelle, enfin lavée dans le purgatoire moral de la mélancolie, était mystiquement nette et blanche, blanche comme celle de ce Daphnis désespéré.

Une nuit, j'entendis Hippolyte sortir de sa chambre. Je fus inquiète. Je le suivis sans qu'il s'en aperçût. Je le vis à peine vêtu, la chemise entr'ouverte comme s'il étouffait. Il s'en allait par le jardin. De terrasse en terrasse, il s'acheminait vers la rivière. Il s'arrêta au bord de l'eau. Il s'y rafraîchit les mains, s'y baigna le front, puis il s'allongea sur l'herbe et se mit à gémir pitoyablement. « Pauvre petit, pensai-je, quelle barbarie de le confiner dans cette retraite! Il n'y a qu'un remède. » Sans réfléchir que j'étais tout habillée de blanc et que la lune m'enveloppait de sa clarté fantastique, je me dressai devant lui tout à coup. Il poussa un cri terrible. « Vous, dit-il, vous!... Ah! laissez-moi. — Mon enfant, » dis-je avec douceur. Il sanglota. Je lui défendis de se lever, je m'agenouillai près de lui, J'appuyai sa tête contre mes genoux.

« Ecoute, lui dis-je, je connais le mal dont tu souffres, et tu n'as rien à m'avouer. Que mes paroles ne t'étonnent point et ne te scandalisent point. Tu dois quitter cette solitude. A ton âge, il est des périls qu'il ne faut pas fuir. Mieux vaut s'exposer, mieux vaut se perdre parfois. Ma tendresse fut jusqu'ici trop jalouse... » Il se dressa : « Est-ce bien vous, s'écria-t-il, est-ce bien vous qui me parlez? Moi aussi je connais le mal dont je souffre... Moi aussi je le connais, répéta-t-il avec une force et une ironie extraordinaires. Mais, sachez-le, madame, je triompherai. Toute pensée de souillure m'est abominable, et cette pureté, cette pureté qui m'est lourde, je ne veux pas en secouer le fardeau : je prétends l'offrir et la consacrer à Dieu! »

Je fus un peu déconcertée; je n'ai pas encore haussé mon âme jusqu'à ces sublimités-là. Je calmai l'enfant de mon mieux, par des discours un peu incohérents et sans doute fort mal appropriés. J'obtins quand même qu'il regagnât son lit. Je voulus lui donner sur le front un baiser, auquel il tenta de se dérober, et qui glissa sur ses cheveux. Puis je me couchai moi même, alarmée, mais si lasse que je m'endormis d'un profond sommeil.

Quand je m'éveillai, assez tard, Hippolyte avait disparu du château. Il me laissait une lettre brève, et même sèche, où il m'annonçait son départ pour Paris, sa résolution d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Il me conjurait de n'y point apporter d'obstacles, et promettait d'ailleurs de m'écrire fréquemment. Je passai mon temps désormais à me consumer dans l'attente de ses lettres, qui furent exactes, mais toujours brèves, et sans autres nouvelles que celles d'un retard à entrer au séminaire. Il ne cessait point, disait-il, d'errer autour des hautes murailles, comme une bête affolée qui ne trouverait plus l'entrée de sa tanière. Je reçus enfin un dernier billet qui portait des traces de larmes : « Je ne suis plus digne de vous, m'écrivait Hippolyte. Ne cherchez pas à savoir ce que je suis devenu. Vous n'entendrez plus parler de moi, Adieu. » Bon! pensai-je, à force de chercher l'entrée de Saint-Sulpice, l'innocent se sera tout bonnement égaré dans le Palais-Royal.

Mais, à partir de ce jour funeste, ne recevant plus d'autre lettre, je retombai dans cette langueur qui, au lendemain de mon veuvage, m'avait fait entrevoir le tombeau. Quelques officieux de Paris me mandèrent qu'Hippolyte ne s'était point du tout égaré dans le Palais-Royal, mais qu'il avait inspiré une passion terrible à certaine aventurière de l'étranger, fort riche et fort connue. Par une contradiction inexplicable, cette nouvelle ne me causa aucun chagrin, et avec cela mon mal en fut si fort aggravé sur-le-champ que je n'ai plus aucun souvenir de ce qui s'ensuivit jusqu'à la scène finale.

Je repris connaissance tout d'un coup, un soir, en entendant sous ma fenêtre le galop précipité d'un cheval. « Hippolyte! », m'écriai-je. C'était bien lui. Il venait sans doute recueillir mon dernier soupir! Il se jeta dans mes bras. Nous pleurâmes. J'eus ensuite une syncope, après quoi le fièvre me reprit, et le délire. Je revins encore à moi dans le milieu de la nuit. J'entendis un bruit dans sa chambre. Il sortait. Malgré ma faiblesse, je me levai, je le suivis comme autrefois. Il s'avançait avec précaution, Je compris que cette misérable femme n'avait pu supporter son absence, qu'elle l'avait accompagné jusque chez moi, qu'ils avaient ensemble un rendez-vous nocturne dans mon jardin.

Quand elle apparut au bord de l'Indre, ainsi que moi naguère, vêtue de blanc et baignée de lune, je ne pus retenir un cri. Je tombai la face contre terre. Je sentis que l'on m'emportait, et de nouveau je fus dévorée par la fièvre.

Combien de jours, combien de semaines ai-je vécu sans vivre, privée de la pensée et du sentiment? Au moindre rayon de lumière qui se glissait à travers les persiennes closes, je tombais dans des crises de nerfs et dans des convulsions. On dut calfeutrer les issues, et, durant tout ce temps, aucun être humain ne put contempler mon visage.

Mon premier mot, quand je recouvrai la raison, fut pour ordonner que l'on ouvrît. Un jeune abbé était en prière au pied de mon lit : « Ma mère », dit-il en baisant ma main, et en la mouillant de ses larmes. Puis il leva les yeux et fit un geste de douloureux étonnement. « Un miroir, » dis-je. On me le refusa longtemps, mais il fallut bien m'obéir, et je regardai d'un œil sec la femme aux cheveux blancs que j'étais devenue, — l'aïeule, qui ne changera plus, jusqu'au dernier jour.

XVIII

TESTAMENT

1863.

J'ai quatre-vingt-dix ans. Il y en a quarante et plus que j'ai resté sans écrire sur ces cahiers. C'est que les gens hors d'âge n'ont point d'histoire. Et puis surtout c'est que je boudais de vieillir; pour mieux dire : j'enrageais. Mais, depuis quelques jours, me voilà résignée (Il est temps). J'ai recouvré ma belle humeur, je souris à la mort prochaine. C'est le dernier épisode de ma vie sentimentale : il faut donc que je le raconte, et aussi que je fasse une conclusion à ce journal avant d'y mettre des scellés à mes armes, pour n'être rompus qu'après trente ans que je serai descendue de la scène : car tel est mon bon plaisir et ma suprême volonté.

Le monde n'a pas chômé depuis 1820, malgré que j'en aie. Il s'est fait de grands changements dans ma famille. J'en dois informer mes lecteurs, Qu'ils y prêtent leur attention : rien n'est embrouillé comme généalogie moi-même je m'y perds.

Mais pour déblayer le terrain, et pour éclaircir, vous souffrirez d'abord que je ne vous dise pas quatre mots de mon fils. Est-il de moi? j'en suis honteuse. Il a cinquante-quatre ans et il n'a déjà plus de jeunessse. J'ai eu beau le connaître depuis qu'il est né, je ne me fais pas à son physique. Ai-je pu mettre au monde cette caricature de Louis-Philippe? Il en conserve fidèlement le toupet et les favoris. Il s'est arrêté de vivre en quarante-huit, et comme c'était, j'imagine. un jour de mauvais temps, il n'a pas lâché depuis lors le parapluie qui est l'emblème des Orléans. Ses redingotes m'endorment, rien que la vue de ses faux-cols me donne le torticolis. Il est incapable d'une saillie. Il tient ses comptes. Il ferait croire que notre sang n'est plus bleu, et que j'ai acheté mes titres comme tant d'autres.

Je l'ai marié à l'un des plus beaux partis du faubourg. Il m'a gâté sa femme dans les six mois. Je ne me donnerai même pas la peine de crayonner cette espèce, qui porte encore les bandeaux ondulés. Il n'est pas jusqu'à son nez qui ne soit prude, elle ne met pas trois jupons empesés sous ses jupes, et la façon de ses toilettes a je ne sais quoi d'étriqué. Ces gens-là vivent dans un entresol de la rue Saint-Florentin, où il ne fait point de jour. Leurs meubles sont sous les housses toute l'année. Je ne mets jamais les pieds chez eux, crainte de choir, les parquets sont si bien cirés.

Je les renierais s'ils ne m'avaient pas fait un petit-fils, qui n'est pas plus d'eux qu'ils ne sont de moi. Gaston a vingt-quatre ans, et c'est un drôle qui a déjà vécu. Le père a coupé les vivres, mais je suis là. Je ne goûte pas fort les modes d'à présent, je conviens que Gaston les porte à ravir, L'habit noir lui sied : il est si mince! La redingote l'étoffe et lui pince bien la taille. Ses gilets à cœur donnent des illusions sur le développement de sa poitrine. Ses devants de chemises sont de vraies nappes d'autel, et je ne l'ai jamais vu sans le camélia blanc à la boutonnière. Le chapeau même, cet affreux chapeau, très haut de forme, avec de petits bords plats, se plante bien sur ses cheveux bouffants, qu'on lui frise au fer tous les matins. Enfin, il a le visage poupin, un rien de moustache et des yeux d'enfant de chœur, qui sont bien cernés les lendemains de culotte au cercle, mais qui reprennent tout leur éclat quand je paie — dans les vingt-quatre heures. Il faut bien : son père l'expédierait en Amérique ou le réduirait de sang-froid à se faire sauter.

Je relis avec un peu d'étonnement mes dernières phrases : voilà qui ne ressemble guère à mon style romantique d'il y a quarante ans, ni à mon style Pompadoure ou Empire d'il y a soixante! C'est Gaston qui m'a enseigné le beau langage. On apprend à tout âge, et d'ailleurs les argots se valent. Il n'y a de différence que la façon d'en user. Moi, je soutiens qu'une bouche du monde peut dire : « C'est épatant », avec autant de grâce que : « C'est inc-oyable. »

Gaston devrait pourtant garder rancune à l'argot d'aujourd'hui, qui lui a joué un vilain tour. Quand il fut à la veille de passer son baccalauréat, il me vint trouver, et me prétendit qu'il ne se pouvait tirer d'affaire qu'avec un bon coup de piston. Mon fils a des relations parmi les cuistres, mais il n'en voulait point user, par scrupule. Persuadée que, pour nous autres, la recommandation la meilleure est le grand nom que nous portons, j'engageai Gaston à poser sa carte avec un mot chez le plus notable de ses examinateurs. Il tourna bien sa phrase, mais il eut l'étourdie d'y écrire bachot pour baccalauréat, et il se vit recalé le lendemain, après une admonestation scandaleuse. Je crois bien que ce blackboulage était fatal, car mon petit-fils, entre nous, n'est rien qu'un cancre, un crevé. Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi qui suis sa grand'mère?

Abel HERMANT

(A suivre).

Bulletin Vélocipédique

Les magasins de C. COMIOT, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la porte Maillot. C. COMIOT, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Le Gérant : G. CLEMENT.

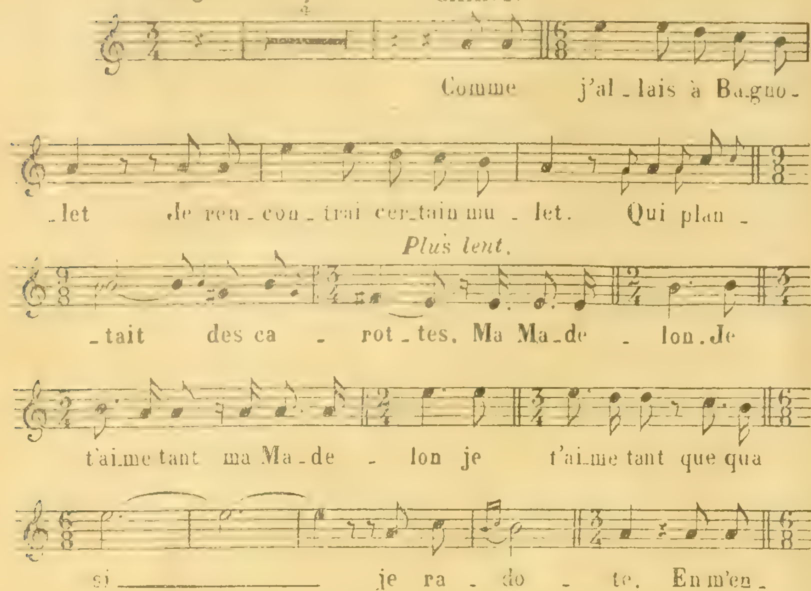
Tirage sur rotative J. Dorriey, Ch. Fourmier, imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

LA FOLLE CHANSON

Imitée du XVIIe siècle, d'après Gaulthier GARGUILLE

Paroles de E.-P. LAFARGUE. **Musique de Madeleine GUITTY.**

Allegro moderato. *CHANT.*



I

Comme j'allais à Bagnolet,
Je rencontrai certain mulet
Qui plantait des carottes,
Ma Madelon, je t'aime tant, } (bis)
Que quasi je radote.

II

En m'en allant un peu plus loin
Je vis une botte ae foin,
Qui dansait la gavotte,
Ma Madelon, je t'aime tant, } (bis)
Que quasi, je radote.

III

Lors je revins à la maison,
Et, là je trouve un gros oison
Qui portait la calotte,
Ma Madelon, je t'aime tant, } (bis)
Que quasi, je radote.

IV

Enfin, je vis dans le jardin,
Un vilain chat incarnadin
Qui décrottait ses bottes,
Ma Madelon, je t'aime tant, } (bis)
Que quasi, je radotte.

V

Ah! Madelon, rends-moi l'esprit,
Privé du peu que tu m'as pris,
Je semble un esquif sans pilote:
Car Madelon, je t'aime tant, } (bis)
Que quasi, je radotte.

7e ANNÉE. — N° 20. Édition de Paris : 5 centimes. 14 MAI 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS .
GIL BLAS Quotidien
3 mois { PARIS . . . . . . 13 fr. 50
{ DÉPARTEMENTS . 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

REDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Gluck, Paris.

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois...........	3 — »	5 — »
Un an..............	6 — »	10 — »

LA BELLOTTE, par René MAIZEROY



Dessin de Steinlen.

En présence du succès obtenu par notre prime du *Gil Blas* quotidien, l'Administration du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement, de cette magnifique prime, a l'honneur d'aviser ses *Abonnés d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *fac simile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian.**

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux ; pour la recevoir par poste, envoyer 50 centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

LA BELLOTTE (1)

Je voulais oublier l'amour dans la [illegible] des choses où vibre déjà le frisson délicieux de l'automne, ne plus songer devant les reflets [illegible] qui se prolongent dans le sillage des cygnes sur les étangs de sommeil et de silence, qui donnent des apparences de roses aux calices des nénuphars, de pierreries aux ailes des libellules que des cœurs meurtris [illegible] de mirage et se désespèrent, que les pieds [illegible] hauts des séductrices écrasent la vendange d'illusions, de croyances, de tendresses.

Rien au milieu de cette solitude, de ces [illegible] moissonnés où apparaissent des touffes violettes de marjolaines et de thyms, de ces bois où les feuilles semblent des prunelles mystérieuses, où traînent des odeurs si dolentes qu'on en a l'âme [illegible] chanson d'oiseau est comme une parcelle volante de joie, de ces landes qu'irradie l'or magnifique des fleurs d'ajoncs, rien ne me rappelait la prison d'où je me suis évadé, l'éternelle idole dont je baisai les pieds blancs avec ferveur, la Femme qui m'apparaissait comme le but unique de la vie.

Mais comme, le long de la route poussiéreuse que les peupliers barrent de leur ombre grêle, je regardais les bandes bruyantes d'oies, les grands bœufs roux si calmes, si songeurs, les troupeaux de moutons, les chiens de bergerie, les ânes, les chevaux qui attendaient en ce jour de la Saint-Roch, la bénédiction du curé, comme j'écoutai dans cet air de cristal les chevrotantes voix de l'officiant et des deux enfants de chœur, les douces paroles protectrices et solennelles se mêler à cette croissante rumeur d'étable, le métayer Pradoux me montra une bonne petite vieille qui [illegible] les olives de son chapelet, avec, autour de ses jupes, de noirs dindons qui gloussaient et faisaient la roue.

Elle avait la courbure des bâtons sur lesquels s'appuya longtemps la [illegible] larges ailes de son chapeau de paille [illegible] de velours, un masque couturé de rides, anguleux, informes, où survivaient [illegible] inoubliable, la grâce du sourire et ces vagues indices qui évoquent, comme dans les [illegible] pastel, la beauté abolie.

« Comment s'appelle cette vieille fée? demandai-je. »

Et le métayer me répondit, avec dans la voix comme de sourds murmures :

« La Bellotte!... Ah! monsieur, elle peut en réciter des rosaires et des rosaires pour avoir son coin de paradis, pour obtenir la rémission de ses péchés!

— Qu'a-t-elle donc pu faire de si grave avec ces tendres yeux bleus de [illegible]

— Des yeux [illegible] des yeux qui ont allumé plus de violentes querelles que le vin nouveau, des yeux qui détraquèrent les plus honnêtes, les plus sages, les plus forts, qui reflétèrent les brusques étincelles des couteaux, les rouges flambées des incendies, et qui se moquaient de tout, qui avaient toujours l'air de rire, d'annoncer une fête, des yeux que l'on aurait [illegible] de proie qui sont crucifiés aux portes des granges! »

Nous nous assîmes sous une treille que baignaient de blonde lumière les [illegible] et tandis que la blanquette moussait dans les verres, que tournoyaient des vols de moucherons, dans le déclin des clartés, Cyprien Pradoux, qui aura soixante à la Chandeleur, reprit gravement :

« Non, monsieur, vous ne pouvez pas vous imaginer tout le mal que cette Bellotte a fait naguère à ceux d'Antérizac et à ceux de Saint-Rome, les deux villages qui se surveillent au faîte de leurs collines comme des soldats ennemis. Avant qu'elle les excitât l'un contre l'autre, qu'elle nous mît en haine et en jalousie, l'on vivait en paix, l'on s'entendait pour les fêtes, pour les mariages. Elle était si jolie dès l'enfance que ses parents l'admiraient, la couvaient comme une poule rare, l'élevaient comme une demoiselle de ville. Et lorsqu'elle fut grandelette, que ses yeux rayonnèrent comme un ciel de fin de jour, que sa bouche sourit avec des petites dents blanches et de rouges lèvres dont la vision vous poursuivait, vous faisait chaud au cœur, que se révéla son corps d'amoureuse aux hanches rondes, à la taille souple et fine, que se gonfla son corsage comme deux fruits jumeaux et tentateurs, vous pensez que chacun en voulût, rôda dans ses jupes, l'assaillit d'oraisons suppliantes. Mais elle était trop coquette, trop fière, savait trop le prix de sa beauté pour subir la loi commune, pour se laisser prendre par quelque faraud dans les gerbières, un soir de férétra. Et le jour où cela lui plut, elle se fit mettre la bague au doigt par un d'Antérizac, Césaire Grimal, qui avait dix couples de bœufs, et en vignes et en champs plus de cent arpents de terre, un brave garçon de bonne figure et de solides épaules mais ingénu autant que sont les petits à la veille de leur première communion. Il déraisonna d'orgueil et de bonheur quand la Bellotte pénétra sous son toit, lui noua dans l'alcôve ses bras au cou, lui accorda le trésor inviolé de sa virginité. Et d'être femme, elle eut comme des charmes nouveaux.

Des villages, de la ville même, les dimanches, l'on venait pour la voir s'agenouiller pendant la messe, sortir de l'église, s'en aller vers sa maison d'un pas glissant et léger, toute rose d'être admirée, toute prête à répondre de son sourire aux saluts et aux bonjours qui l'accueillaient.

Or, s'ennuyant, aiguillonnée peut-être par un de ces désirs qui secouent toute la chair, elle écouta complaisamment un beau sabotier de Saint-Rome qui l'incitait au péché, se sauva avec lui, un après-midi où le malheureux Grimal liait ses sarments dans les vignes. Les amants se cachèrent, jusqu'aux premières neiges, dans la chaumine qu'avait au milieu du bois le sabotier. Et ceux de Saint-Rome se firent leurs complices, protégèrent leurs amours, raillèrent de quolibets, de chansons, la détresse du pauvre mari abandonné, la colère des gens d'Antérizac! Ils portaient haut la tête, se réjouissaient de cette proie inespérée, attendaient leurs tour, bénissaient l'humiliation de leurs rivaux, oubliaient les longues années de bon accueil, d'amitié sincère, d'alliance dans l'enchantement dont les enveloppait la Bellotte. Et l'on se battit pour la reprendre et pour barrer le chemin : l'on se cogna si bien, qu'il y a des petites croix dans les ravins et les ruines du vieux château de [illegible] emmenés à la ville par les gendarmes et que l'on envoya aux galères. Cyprien Grimal mourut d'un coup de [illegible] clairs, la Bellotte continua son œuvre de scandale et de corruption, aviva par ses baisers le courage, la colère [illegible] Saint-Rome jusqu'à ce qu'elle fut plus désirable. Et peu à peu, elle s'est laissé oublier, terrée dans la vieille masure [illegible] Mais [illegible] à Antérizac, [illegible] les pelletées de fumier et les cailloux que les enfants lui jetteraient au visage comme à quelque bête mauvaise et redoutée... »

Il but d'une lampée son verre et je songeai, devant les nuées de pourpre et d'or qui flottaient dans le ciel comme des drapeaux de sacre, à la divine Hélène, qui, sur les murs d'Ilion, respirait de ses voluptueuses narines la symbolique fleur d'oubli, et vers qui, comme pour en emporter l'adorable image dans l'éternel sommeil, les guerriers levaient leurs yeux vitreux, exhalaient leur suprême soupir...

René MAIZEROY.

(1) *Le [illegible]*, Flammarion, éditeur.

LES POÈTES DE L'AMOUR

LIED

L'idole pâle de ce cœur
S'est glacée un beau soir moqueur
D'un printemps d'or et de parure.

Dans un jardin si solitaire
Et fané, au bord de la mer
Le rêveur avive sa blessure.

De blanches mouettes folles
Se posent à la grève sans parole
Et s'enfuient à tire d'aile.

Blanches oscillations de pensées
Que le cœur pourpre ne sait fixer
Saignant des flèches que barbèle
La mémoire âpre des jours d'été.

GUSTAVE KAHN.

La Captation

I

La vieille Marthe est venue m'éveiller :

— Votre oncle va mourir!

Je suis descendu. Me voilà de nouveau devant cet entre-bâillement de portière d'où j'épie depuis deux jours l'agonie de celui qui m'éleva, qui fut si tendrement mon tuteur. Il m'a banni de sa présence. Il a exigé que je ne sois pas admis au château, sans motif, sans offense, simplement *parce qu'il m'a déshérité pour Elle!*

Elle! Je la vois circuler, dans la chambre du moribond, à cinq pas de moi. Elle règne en souveraine. Elle se *dévoue* au malade! Elle obéit à chacune des demandes du docteur qui veille en même temps qu'elle. Je ne perds pas un seul de ses mouvements. Une haine effroyable me brûle les veines, mêlée d'angoisse, d'humiliation, de dégoût. Puis, une douleur affreuse, un immense accablement :

— Ah ! la canaille! Ah! l'ordure!

Elle est belle et profonde dans la lueur incertaine, son visage resplendit comme les nymphéas pâles parmi les feuilles assombries. Mais je l'exècre en raison de sa grâce même, pour l'usage infâme qu'elle en a fait, pour s'en être servie comme l'assassin de son couteau, comme le voleur de ses crochets.

Et les souvenirs se lèvent dans mon âme, telles des nuées dans le vent d'ouest.

II

Je la revois, installée chez le vieillard, à mon retour d'Allemagne. J'entends encore mon oncle me dire :

— C'est la fille de mon vieux Sénart... Mort ruiné, le pauvre bougre... J'espère que tu me permettras de lui constituer une petite dot... Tu n'en seras pas moins millionnaire!...

D'humeur altière et taciturne, le regard mystérieux comme les étangs d'automne, avec son teint merveilleux sous le sombre feu de la chevelure, elle n'était pas accueillante, la réfugiée. Elle me reçut fièrement. Malgré cela, elle m'alla droit au cœur. Son pas me faisait tressaillir ; sa silhouette fine, sous la féerie des poiriers argentés par les nuages, m'accablait de délice.

Au bout d'un mois, j'aurais donné pour elle le ciel et la terre. J'osai le lui dire, lui demander sa main. Elle refusa sans hésitation :

— Jamais!

Ah! ce « jamais »! C'était un cri de fin du monde; les peupliers vacillaient sur les eaux merveilleuses du ciel : la sombre et délicate fille m'apparaissait comme un de ces mystères cruels que symbolisent les légendes. Elle me brisa le cœur, mais je la crus nette, haute, impeccable. Je lui dis avec douceur :

— Vous auriez pu me ménager...

— Ç'aurait été moins efficace!

Je ne sais quelle grandeur barbare émanait de cette franchise que j'admirais, comme un sentimental imbécile de vingt-deux ans!

III

Je sais aujourd'hui ce que cachait la fille aux yeux profonds! Je comprends son silence, son froid accueil, son refus insultant, — déjà elle était sûre de son affaire, déjà elle savait qu'elle me spolierait de ma fortune. Et dire que, durant ces deux jours, je ne lui ai pas même crié mon mépris; — dire que je me suis contenté de l'éviter de ne lui pas parler! Elle doit bien rire du jeune crétin!

A cette pensée la rage me domine, je suis sur le point de franchir la portière. Mais les paroles du docteur bourdonnent dans mon souvenir :

— Voulez-vous tuer notre malade?... C'est l'affaire d'une minute... Une émotion vive, une surprise, et crac!

Ainsi, la nature même se déclare en faveur de la spoliatrice!... De nouveau je la regarde. Elle est penchée vers le lit, elle garde son attitude de vierge hautaine, cette expression mystérieuse qui m'avait pris le cœur, cette beauté dont elle est armée pour l'ignominie!...

En ce moment, le vieillard s'agite, gémit comme un petit enfant. Mon cœur s'émeut, j'ai pitié. Mais sa voix s'élève :

— Laure!

Je le méprise alors, j'exècre sa stupidité, son lâche et vil amour pour l'étrangère. Je sens que j'ai le droit de le haïr parce que rien de noble, rien de généreux ne justifie son abandon.

Le docteur fait un geste, j'entends un chuchotement confus, puis un cri :

— J'étouffe!... Ah!... Je...

Un atroce silence, — je ne sais quel souffle d'épouvante, — puis un râle et de nouveau le silence.

Puis le docteur qui se penche, écoute, ausculte. Enfin, une voix basse :

— Il est mort!...

Elle cache son visage entre ses mains; je m'avance, je veux crier quelque chose. Un puéril sentiment de respect me tient en silence, et c'est elle qui dit la première :

— Je désire vous parler...

Ses yeux sont pleins de larmes; mais sa voix est ferme. Il me semble qu'elle me brave.

IV

Pourtant je consens, je la conduis dans la chambre voisine. Et nous demeurons une minute à nous observer, taciturnes. C'est encore elle qui reprend :

— J'ai à m'excuser de ne pas vous avoir fait appeler plus tôt.. Votre oncle refusait absolument de vous voir, et, dans son état, je n'avais qu'à obéir... C'était du reste, l'avis catégorique du docteur... Croyez que je le regrette!

— Je le *crois!* dis-je avec un rire injurieux.

Elle me regarda bien en face, — ses yeux étincelèrent, — elle cessa de pleurer :

— Vous vous repentirez de ce rire! fit-elle avec hauteur... Il est lâche... Votre devoir de galant homme est de m'écouter tout d'abord...

Je fus frappé de son attitude, bien que je crusse y voir une duplicité de plus; je répondis avec gravité :

— Soit!... Je vous écoute...

Elle reprit avec véhémence :

— Je sais que vous croyez que j'ai intrigué auprès de votre oncle... je sais que vous me croyez coupable d'avoir détourné son esprit de vous... et d'avoir capté son héritage... Je sais que vous me croyez avide, mensongère, intrigante, infâme!... Et tout cela est pourtant faux!

Alors, vous n'êtes pas héritière? demandai-je avec une ironie triste.

— Si, monsieur, je suis héritière! Mais je n'ai rien fait que la plus scrupuleuse délicatesse réprouve!... Tant que j'ai pu demander, sans danger, que votre oncle vous rappelle, je l'ai demandé... C'est seulement quand le docteur m'a prié de cesser mes instances que je me suis tue... Votre oncle était mon bienfaiteur, — il m'avait sauvée de la misère, — je ne pouvais agir que selon les devoirs de la reconnaissance, et lorsqu'il a été pris de l'étrange folie de me préférer à vous, je n'avais plus qu'à m'incliner : il était trop malade pour qu'on le contrarie...

— Mais vous héritez! repris-je avec la même ironie mélancolique.

— J'hérite... et puis?

Son regard, son ardent et sombre regard ne se détournait pas un instant de mon visage. Je m'écriai.

— A ma place, que croiriez-vous?

— Ce que vous allez croire!

Elle retira un petit portefeuille de son corsage et me le tendit :

— Pardonnez au vieillard... et anéantissez cette preuve de son délire!

Je demeurai immobile. Mes mains tremblaient. J'entrevoyais confusément l'horreur de ma méprise :

— Que voulez-vous dire? balbutiai-je enfin.

— Le testament est là... je vous le remets, comme au seul héritier de votre oncle...

Le cœur me défaillit. Je m'appuyai au mur, couvert de sueur, étouffant de honte et de navrement, n'osant plus regarder celle que j'avais ignominieusement accusée.

V

Après une minute, la force me revint, je sentis ma tête se remplir de sang, je m'écriai d'une voix suppliante :

— Pardonnez-moi... reprenez ce portefeuille... j'aimerais mieux mourir que d'accepter l'héritage dans ces conditions...

— Et moi, s'écria-t-elle avec véhémence et dédain, croyez-vous donc que je veuille y toucher... croyez-vous que je veuille me souiller d'un vol?...

— Je vous ai méconnue! m'écriai-je avec égarement... Je me suis conduit comme une brute... je suis un misérable imbécile!

— Qu'importe! Nous ne nous verrons probablement jamais plus!

Elle parlait avec douceur, d'un air de détachement et de lointain, ses beaux yeux fixés sur le vide, et à présent je savais *réellement* qu'elle était « nette, haute et impeccable. » Une épouvante affreuse me saisit, pleine d'adoration et d'humilité.

— Misère! murmurai-je... Que me fait cet argent!... Le recevoir de vos mains, ce m'est le pire des supplices... Je n'en veux pas! Le recevoir de vous, qui m'avez si durement rejeté... de vous, qui me dédaignez avec cette humiliante douceur... je me sentirais avili pour toute la vie!

— Que dites-vous! Avili parce que je vous rends votre bien? Parce que je refuse de tirer profit de l'égarement d'un malade...

Elle avait fait un pas en arrière, et le seul mouvement de sa robe, et le jeu des lueurs sur sa chevelure nocturne, et la grâce de sa bouche sérieuse m'accablèrent :

— Mon Dieu! pourquoi n'avez vous pu accepter mon amour... pourquoi m'avez-vous repoussé de votre vie?

— J'étais une pauvre fille... recueillie avec bonté et cette confiance en vous écoutant...

— M'auriez-vous donc écouté, fis-je avec exaltation, si vous aviez été riche?

Elle baissa les paupières. Elle demeura une minute dans l'indécision. Puis les longs cils se relevèrent :

— Je crois que oui dit-elle...

Mon exaltation redoubla, les paroles me manquèrent, je ne pus que balbutier :

— Mais alors... vous pourriez... encore...

Elle me fit signe de garder le silence :

— Laissez-moi réfléchir.

Nous nous tûmes. Je la regardai comme jadis je regardais les saintes images dans la chapelle. Je retenais mon souffle, il me semblait être à la limite du monde, dans un endroit sacré où allait s'accomplir un miracle.

— Aujourd'hui, dit-elle, je crois que j'aurais le droit de vous écouter : mon refus ni mon acceptation ne dépendraient plus que de mon penchant...

Je me rapprochai d'elle. Je grelottais comme par un grand froid :

— Prenez donc ma vie ou refusez-la!

— Je ne la refuse pas! fit elle avec douceur...

Et soudain, souriant avec une bonté délicate, et aussi la subtile ironie féminine :

— Et je ne l'aurais jamais refusée... *si!*... Car si vous m'avez aimée vite, je n'ai pas été lente à vous aimer non plus!

Je n'avais plus conscience que d'une merveilleuse suavité. Je pris les mains de Laure, je les baisai humblement. Elle me tenait à distance; elle me fit souvenir de la gravité de la Mort présente, que j'oubliais trop en vérité. Le ton de notre causerie s'abaissa. Mais il y avait en moi l'oubli du sépulcre, l'ardente jeunesse qui prend sa part de vie et de bonheur au milieu des cataclysmes!...

C'est ainsi que fut capté mon héritage.

J.-H. ROSNY.

MÈRE JOACHIM (1)

Ce fut par un jour de carême, tout humide et gris, que Suzanne Laurier, le cœur gros d'une dispute avec son ami, entra dans une église de Savigny où l'on prêchait, et, là, sentit à l'âme cette brusque déchirure par où se glisse le désir de la conversion.

Le prêtre — un jeune abbé brun, fort joli — parla de l'enfer, particulièrement des peines qui attendent les impudiques. Le feu, les ténèbres, la séparation d'avec Dieu, l'oscillation d'une éternité de supplices entre ces deux bornes formidables : Jamais, — Toujours, — toutes ces images s'imprimèrent cruellement dans la cervelle d'oiseau de Suzanne. Elles étaient bien pour elle, les tortures dont parlait l'abbé. Suzanne ne travaillait point; elle vivait d'amour, entretenue par son petit Jacques, — Jacques Mireur le clerc d'avoué, — qu'elle trompait un peu avec d'autres. Oh! par nécessité, point par goût : il fallait bien manger, s'habiller, se loger, et Jacques n'avait pas énormément d'argent. Enfin, c'était une vie affreuse, la vraie vie d'impudicité décrite par le prédicateur. Le sermon achevé, Suzanne se précipita à la sacristie, et, avant même que le prêtre eût ôté son surplis, se jeta à ses pieds. L'abbé Chadourne pêcha avec dextérité cette âme repentie et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, en homme qui sait ce que peut une nuit pour dissiper les velléités de conversion, il conduisit sa néophyte, le soir même, à quelques kilomètres de Savigny, dans la maison de Saint-François-Régis, dont il était aumônier.

Cette maison était un hospice fondé par la charité privée pour les enfants du premier âge moralement abandonnés.

Quelques vieilles dames, aidées par des infirmières, l'administraient, au moyen des revenus qu'avait légués le fondateur et des quêtes qu'on faisait dans les environs. Mais la maison n'était point riche. Les charges s'alourdissaient de jour en jour, et les aumônes n'augmentaient pas.

Suzanne Laurier fut remise entre les mains de la directrice, Mme Zyte. Pendant deux mois, on ne la mêla pas à la communauté. Elle vivait à la chapelle, dans le cabinet de l'abbé Chadourne qui la catéchisait, ou bien encore dans la chambre d'une vieille dame infirme qu'on lui avait donnée pour monitrice, et à laquelle elle ânonnait des livres pieux. Elle se trouvait heureuse. Certes, elle avait pleuré quand on lui avait coupé ses beaux cheveux châtains, quand on l'avait habillée d'une petite robe noire, coiffée d'un bonnet blanc d'infirmière. Mais, très vite, la douce paresse mystique la conquit. Les génuflexions, les poses méditatives, les stations d'adoration dans la chapelle aux odeurs cireuses, au jour violet, l'enchantèrent. Elle connut la saveur de la confession, ce chuchotement discret avec un homme invisible. Elle s'accoutuma à la nourriture de la maison, frugale et régulière, elle qui avait l'habitude de vivre de salades, de pommes vertes et de gâteaux : elle engraissa. Le souci de sa beauté, peu à peu, s'affaiblit dans son cœur léger : elle se négligea, délaissa un à un les soins qu'elle avait naguère de son corps. Quant à ce qu'elle appelait autrefois gentiment « la bagatelle », — véritablement, elle n'y pensa plus.

Cette paisible existence ne dura pas, malheureusement. Au bout de quelques semaines, l'abbé Chadourne et Mme Zyte jugèrent la nouvelle recrue suffisamment purifiée pour vivre de la vie commune. On décida qu'elle ferait son apprentissage d'infirmière, et on l'adjoignit à celle qu'on appelait dans la maison : « Mère Joachim ».

Mère Joachim cumulait les fonctions d'économe, d'inspectrice générale des cuisines et directrice de l'hospice des tous petits. Ancienne servante de ferme, elle avait gardé de son premier métier les façons et le langage. Courte, le ventre gros, la taille informe, les mains masculines, les pieds chaussés de chaussons et de sabots, c'était bien une Maritorne en cornette. Elle

(1) *Notre Campagne.* — Lemerre, éditeur.

[illegible] avec une avarice sordide : autrement, [illegible] fallu renvoyer la moitié des enfants assistés. Son [illegible] de bienvenue, quand on lui livra Suzanne, fut celui-ci :

« Allons ! c'est pas trop tôt qu'on vous fasse travailler. Si vous croyez qu'nous pouvons nourrir des d'moiselles !... C'est pas une maison de Repenties, ici, ma belle... »

Suzanne, la gorge bourrée de sanglots que la peur y retenait, suivit la vieille dans les salles de l'hospice. Là, parmi ces couchettes pareilles où dormaient des malades de vingt mois, Mère Joachim se transfigurait. Sa vraie vocation était de tripoter ces petits animaux vagissants, qui ont de la bave aux gencives et des croûtes au front, mais qui sourient divinement, et dont les gestes menus, débiles, captent les cœurs. Les gros doigts de l'ancienne servante les maniaient avec les délicatesses infinies, et [illegible] qui pouvait se loger de sourire entre les plis et les bosses de son vulgaire visage s'épanouissait à les contempler. Pour eux, elle avait une appellation tendre : « Mes mignons ». Pour eux, pour eux seuls, elle n'était point avare. Elle eût rêvé, au contraire, des installations grandi[illegible] table d'enfants bourgeois, avec des barcelonnettes en fil de fer peint et des rideaux de tarlatane. Ils étaient son vice, son vice coûteux et secret : c'étaient ces petites bouches édentées qui suçaient tout l'argent de la maison.

Le métier d'infirmi[illegible] médiocrement à Suzanne ; mais la Mère Joachim lui [illegible] une telle terreur, qu'elle surmonta ses dégoûts [illegible] elle mérita quelques approbations. La vieille l'avait [illegible] dès le lendemain, elle lui parlait volontiers, la questionnait sur son passé. Et Suzanne, naïve et bavarde, contait en détail sa vie de trottin de province, vite versée dans la galanterie. Elle parlait de son « petit Jacques », toute heureuse de pouvoir prononcer ce nom sans commettre de péché.

Mère Joachim écoutait avec intérêt. Elle demandait :

« Il était riche, ton Jacques ?

— Son père, assez... Pas lui encore... Mais il était tout de même bien gentil avec moi. »

L'infirmière réfléchissait, les mains à plat sur son gros ventre, partagée entre le désir de poser une question et la crainte d'effaroucher Suzanne. Enfin, elle se décidait :

« Qu'est-ce qu'y t'donnait par mois ?

— Deux cents francs.

— Et quand... quand il en v'nait un aut'te voir, combien qu'y t'laissait, ç'ui-là !

— Mais ça dépendait. Vingt francs... Certains me donnaient davantage. »

La vieille hochait la tête et, tout en changeant les langes d'un de ses petits malades, elle grommelait :

« Saletés de gens ! Dire qu'y r'chignent à donner dix sous pour nos mignons, et qu'y crachent des vingt francs et des cent francs sans r'garder, quand y s'agit d'leur ordure ! »

Brusquement, après ces confidences, elle devint dure pour Suzanne. Elle lui reprochait continuellement le pain qu'elle mangeait sans le gagner, l'abri fourni par la communauté, sans paiement. La petite devint larmoyante, prolongea ses confessions, mais ne se plaignit pas. Son âme insensiblement affinée, goûtait déjà l'orgueil idéal de la souffrance.

A la fin, la Mère Joachim lui dit :

« Si tu avais un peu d'cœur, ma p'tite, tu tâcherais d'rapporter quéqu'chose à la maison... c'que tu nous coûtes, au moins. »

Suzanne balbutia, les yeux gonflés :

« Mais je ferai ce qu'on voudra... Voulez-vous que j'aille faire des quêtes ?

— Y s'agit pas d'quête... T'as donc personne qui s'intéresse à toi, voyons ? »

Elle n'en dit pas davantage. Suzanne avait compris. Le lendemain elle vint trouver la Mère Joachim, et, avec des hésitations entre chaque mot :

« Si vous croyez, fit-elle, que çà puisse réussir... j'écrirai à M. Jacques,,. pour lui demander... quelque chose. »

La figure de la vieille s'illumina :

« Hé ! v'là une bonne idée... C'est toi qui l'as eue, ma pt'tite, tu peux l'dire... Faut lui écrire tout d'suite à c'monsieur. Demande-lui... pas trop d'argent, d'abord... Dis qu'ten as besoin pour t'habiller... La vérité, quoi ! »

Trois jours après, Jacques répondit. Mère Joachim qui, sans doute, ne se souciait pas de mettre l'aumônier ni la directrice dans le secret, s'était chargée de jeter à la poste la lettre de Suzanne et d'y retirer la réponse. Jacques envoya cinquante francs, avec quelques mots affectueux où il exprimait le désir de revoir l'absente.

L'ancienne fille de ferme prit l'argent et embrassa Suzanne.

« Tu vois... v'la d'quoi d'nourrir un d'nos mignons pendant un an. Crois-tu pas qu'ça rachète mieux tes péchés que d'ormir à la chapelle ? »

Les semaines qui suivirent furent douces pour la néophyte. Elle était bien traitée par la Mère Joachim ; on lui permettait, pendant la récréation de se promener dans le parc avec les plus jeunes infirmières. Ce parc était vaste, très bien soigné, et le printemps y fleurissait les massifs. De plus en plus Suzanne oubliait. Sa vie d'entretenue lui paraissait reculée dans le passé, très loin, — aussi loin que le temps où elle était gamine et jouait dans les ruisseaux de Savigny.

Un matin, Mère Joachim la prit à part :

« Voilà longtemps qu't'as pas écrit à c'monsieur, ma fille. Faudrait s'y mettre. »

Elle s'exécuta, si honteuse de mendier ainsi que sa lettre fut plus tendre et plus humble que la première. Jacques envoya encore cinquante francs, mais il déclara que cet envoi serait le dernier. « Si tu as besoin de quelque argent, écrivait-il, viens me voir rue Neuve et me le demander toi-même. Je ne répondrai plus à des lettres qui sont évidemment inspirées par des gens qui t'exploitent. »

La vieille empocha l'argent, et, pendant un mois environ, il ne fut plus question de Jacques. Mais aux premiers jours de juin, elle dit à Suzanne, un lundi :

« T'aurais pas envie d'te promener, par c'beau temps ?

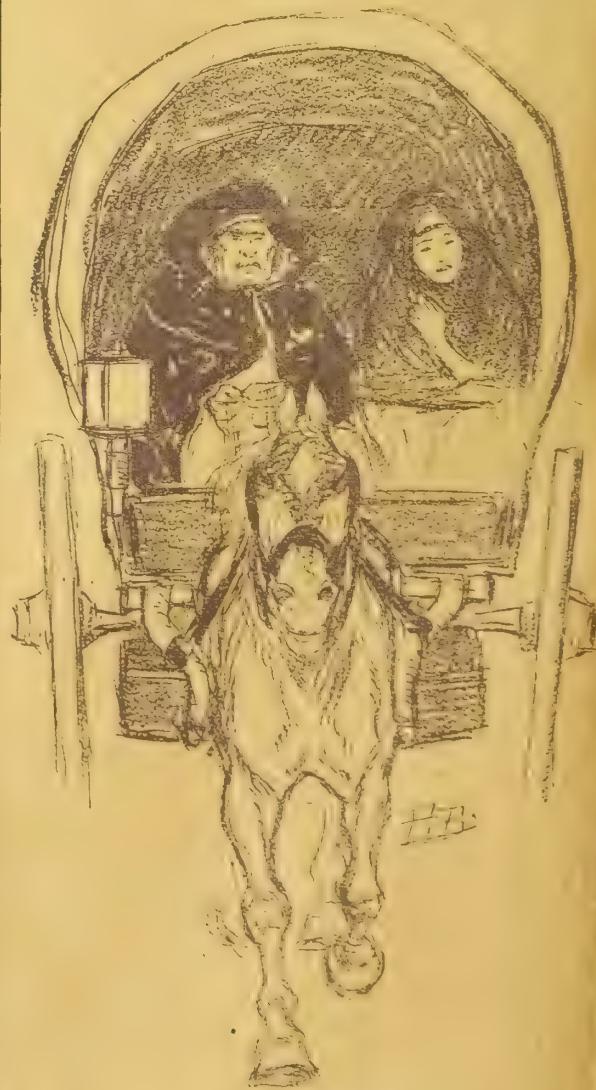
— Me promener ?... Dans le parc ?...

— Non, pas dans l'parc. T'es pas cloîtrée, voyons ! Tu peux v'nir dehors avec moi, qu'ai la permission.

— Et où irons-nous ? demanda Suzanne qui ne pouvait se faire à l'idée que vraiment les portes de sa prison allaient s'ouvrir.

— Nous irons à Savigny. J'ai des coupons à toucher pour la maison. Personne ne t'verra ; nous serons toutes les deux dans la carriole couverte, et au moins tu prendras l'air pendant la route. Allons, monte changer d'bonnet. Mme Zyte permet. »

... Quand, sur la grand'route, la carriole roula, emportant la vieille femme qui tenait les rênes du cheval et Suzanne assise à son côté, celle-ci eut une étrange sensation. Elle avait perdu l'habitude des horizons découverts ; et il lui semblait maintenant que



cette grande plaine caillouteuse, tachée de rares bouquets d'arbres, venait à elle, la pénétrait, lui élargis-

sait les yeux et la poitrine... Elle se sentit un peu grise, tout de suite. Des idées de s'échapper, de ne plus revenir à Saint-François, lui traversèrent le cerveau. Mais non. Se sauver n'était pas possible. Ce capuchon noir, à côté d'elle, ces deux mains de charretier qui sortaient des manches grises et tiraient sur les rênes, — c'était sa prison qui la suivait.

Savigny apparut à un tournant du chemin, — des toits, des cheminées, des clochers qui se haussaient au-dessus d'un pli de la plaine. Puis les maisons des faubourgs défilèrent à droite et à gauche de la carriole, — puis les platanes de la Promenade montrèrent leur verdure poudrée de poussière.

A ce moment, Mère Joachim toucha le coude de la novice :

« Qué qu'tu vas faire, ma fille, pendant que j'vas aller chez l'banquier? Tu vas t'ennuyer dans la voiture. »

Suzanne, l'esprit ailleurs, fit signe que non.

« Si, si, j'te dis, tu vas t'ennuyer. Eh ben! tu n'sais pas? J'vas t'faire un plaisir... J'vas t'arrêter rue Neuve, chez c'monsieur... Tu lui diras un p'tit bonjour, le temps que j'fasse mes affaires. »

Aux mots : « rue Neuve », Suzanne avait senti son cœur sauter sous son corset. Quelques pensées confuses tournoyèrent un instant dans sa tête. Celle qui s'y fixa fut qu'elle était trop mal habillée pour se montrer à Jacques.

Elle murmura :

« Oh! non, madame... J'aime mieux pas. J'irai avec vous jusqu'à la banque. »

Mère Joachim répondit :

« Si, si, laisse faire. J'te dis que j'veux t'faire un plaisir. »

Déjà la carriole enfilait la rue Neuve. La vieille arrêta devant la maison de Jacques. Comme Suzanne hésitait, sa compagne la poussa, et lui dit presque durement :

« Descends, que j'te dis. J'viendrai te r'prendre dans une demi-heure. »

La petite se décida, sauta à terre, et, tandis que la carriole repartait, elle monta lentement l'escalier tant de fois monté aux jours de liberté.

« Entrez! »

Elle tourna le bouton de la porte... Jacques était étendu sur son canapé, en caleçon et en chemise et lisait un roman. Il bondit sur pieds en la voyant.

« Comment! c'est toi, Suzanne... Tu reviens? »

Il l'attirait contre lui, puis la regardait, si changée, l'air si misérable dans sa robe noire, avec ses cheveux courts sous son bonnet blanc. Et il répétait :

« C'est toi, petite Suzon! Mais d'où viens-tu donc?

Elle répondait des phrases brèves, disant qu'elle était sortie par hasard, qu'il allait falloir rentrer tout à l'heure. Puis elle se tut tout à fait. Elle se sentait, dans cette chambre où elle avait jadis sauté et chanté comme une bergeronnette, plus amoindrie, plus déchue de sa grâce de femme.

Dans la glace, au-dessus de la cheminée, elle aperçut sa propre image, et cette image lui parut si laide qu'elle pleura.

Alors Jacques lui-même n'eut plus envie de parler. Il assit son ancienne maîtresse sur le canapé et se mit à la caresser, à l'embrasser, aiguillonné par la tenace mémoire de la chair. Suzanne se laissait faire et sanglottait doucement. Quand il devint plus pressant, elle eut pour se défendre quelques gestes débiles qui ne défendaient rien. Et Jacques la posséda ainsi en quelques secondes, sans qu'elle s'arrêtât de pleurer.

Après, il la regarda. Ses yeux ne la voyaient plus à travers le brouillard du désir, mais telle qu'elle était. Décidément ce n'était plus la petite Suzon d'autrefois; iren ne demeurait du délicat instrument d'amour qu'elle avait été. Il comprit cela et, saisi de cette pitié profonde qui s'empare des plus médiocres âmes quand un éclair de sensibilité illumine pour eux les abîmes de la conscience humaine, il se pencha vers son front et l'effleura, fraternellement.

Une carriole roula sur le pavé de la rue : elle s'arrêta devant la maison. Suzanne se leva, rajusta ses vêtements, et dit :

« On vient me chercher. »

Jacques fouilla dans un tiroir, puis tendit un papier plié à la novice.

« Tiens, fit-il... Mais c'est pour toi... Ne le donne pas. »

Elle prit le billet en détournant les yeux. Ils se serrèrent la main.

« Adieu!...

— Adieu!... »

... De nouveau, la grande plaine stérile, clairsemée



de boqueteaux, fuyait des deux côtés de la route, où roulait la carriole. Depuis leur départ de Savigny, Mère Joachim et sa compagne ne se disaient rien. A peine montée, Suzanne avait remis à l'infirmière le billet de banque qui lui brûlait les doigts, et celle-ci l'avait glissé dans sa sacoche. Maintenant la petite regardait, sans les voir, les masses d'arbres de Saint-François-Régis monter et grossir à l'horizon. L'âme dévastée par une immense tristesse, elle avait, de temps en temps, des retours de sanglots sans larmes; et alors, l'ancienne servante lui jetait des regards de côté.

Quand la porte de l'hospice se fut refermée sur la carriole, Mère Joachim, la main sur le filet du cheval qu'elle allait conduire à la remise, fit signe à Suzanne d'approcher :

« Faudrait aller voir l'aumônier, ma p'tite, dit-elle à mi-voix, et t'confesser... »

Et comme Suzanne fondait en larmes à la pensée d'avouer sa faute, elle lui prit le menton :

« Pleure pas, va, ma fille. Si chaque fois que t'as fait ça, ça avait servi à donner des langes à nos mignons, t'aurais point besoin de l'abbé Chiourne pour entrer paradis! »

Marcel PRÉVOST.

LE LAISSER-PASSER

J'aime les bois : qui ne les aime point! Mais néanmoins je leur préfère les vieux parcs, les parcs, les parcs à demi abandonnés.

Est-ce l'impression des premières lectures, le souvenir lointain d'enfantines songeries? La chose me semble probable, car je retrouve, en ces vieux parcs, tels qu'autrefois je l'ai rêvé, le décor des contes de fées.

Toujours à l'ombre des vieux parcs, je m'étonne de ne pas rencontrer quelque [illegible] quelque chose menée grand train dans un [illegible] ment de soie, de velours, de franges d'or et de p[illegible]

naches; et malgré moi j'y cherche toujours — avec son pont-levis aux bras moisis, aux chaînes dévorées de rouille, que garde un hallebardier pétrifié — le château à quatre tourelles entouré de fossés verdis où la Belle attend qu'on l'éveille.

Les bois ne parlent à nos cœurs que des éternelles joies de la nature. Les parcs aux vertes pelouses semées de débris nous disent, par les milles voix familières des canaux coulants invisibles et des ombrages émus au vent, la mélancolie non sans grandeur de notre brève destinée.

D'ailleurs, toute philosophie mise de côté, rien ne me semble, plus qu'un parc, charmant et varié en surprises.

Dans l'enceinte de ses murs broussailleux et de loin en loin s'écroulant, brèches par où les hérissons se glissent au dehors les nuits de lune, sous les masses demeurées noblement architecturales des hautes avenues et des charmilles, on peut faire à chaque pas d'intéressantes découvertes.

C'est un tumulus, glacière jadis, et qui, sous l'envahissement des lianes, a pris peu à peu des airs de montagne; un banc adandonné, tout brodé de lichens et capitonné d'herbes folles; un petit temple dont un châtaignier sauvageon a disjoint les dalles de marbres; une bacchante toujours rieuse et fière de ses seins aigus, bien que les ans, hélas! aient mis sur son corsage comme un voile d'épaisse mousse; puis, au centre du bassin terni que les joncs obstruent et que ride parfois le bâillement silencieux d'une carpe centenaire, le jet d'eau jadis dansant et vif, entouré d'une pluie de perles, mais qui, bloc de tuf limoneux, n'a plus maintenant à sa cime que le timide suintement, l'agonisante palpitation d'une source presque tarie.

Il faut croire que mademoiselle Frison, ainsi surnommée, j'imagine, à cause des ors crespelés de sa nuque et de son front délicat mais étroit un peu, n'aimait pas les parcs mais préférait les bois, car, depuis leur arrivée à Saint-Cloud, elle ne cessait, oh! gentiment, de quereller son ami Jacques.

— Là! voyons, si c'est raisonnable, lorsqu'on n'a qu'une petite malheureuse après-midi à soi, lorsqu'on pourrait courrir les vrais sentiers, sous les vrais arbres, de venir ainsi s'enfermer pour tout le dimanche dans une manière de jardin, spacieux certes, mais clos de murs, dont les sentiers sont sablés avec du gravier de rivière et dont les arbres sont taillés.

Vainement le malheureux Jacques, sentant sa journée compromise et décidément évanouies les joies amoureuses qu'il s'en promettait, essaya de démontrer à Frison, personne têtue, que, par suite des révolutions et des guerres, le parc de Saint-Cloud, comme tant d'autres parcs, est redevenu presque un bois, et que, sans parler de l'incomparable perspective qui, du haut des terrasses, se déroule sur la vallée de la Seine et sur Paris, blanche Babylone piquée de points d'or dans une vision de mirage, on y trouve encore, loin des endroits connus du public et trop frayés, des sentiers discrets, de vieux arbres... Mademoiselle Frison n'en voulait point démordre.

— Et en fait de fleurs? disait-elle.

— Mais, ma Frison, il y a des fleurs, plus belles même que dans les bois, fleurs riches et rares, fleurs royales, survivantes d'anciens parterres qui, paradoxalement, çà et là, fleurissent au milieu des ronces.

— Oui, parlons-en : des fleurs qu'on ne peut pas seulement cueillir sans risquer un procès-verbal ou sans que le garde tout au moins vous les fasse jeter à la sortie. Tel est le règlement. Tu devrais savoir ça, Jacques, toi qui prétends n'ignorer rien. Et voilà pourquoi, tout à l'heure, en entrant, nous marchions sur une jonchée de bouquets foulés, comme au village dans les rues, après les processions de la Fête-Dieu.

Jacques s'était tu, comprenant son crime: et jusqu'à la porte opposée, celle qui mène aux bois de Garches et de Ville-d'Avray, bien que la promenade, trois petits quarts d'heure, soit déjà pas mal longue, on bouda.

Frison continuait sa plainte :

— Et moi qui comptais, bonne bête, nous faire ce soir à tous les deux une surprise en décorant de fleurs notre chambre, mais de fleurs comme tu les aimes, sauvages et qui n'entêtent point!

A vrai dire Frison, et de là sa colère, s'inquiétait moins des fleurs que de la façon de les cueillir.

Depuis ce satané printemps, elle avait dans la tête un rêve, dans le cœur un vague caprice de muguets ou de violettes cherchés à deux, les mains se rencontrant, parmi la fraîcheur des brins d'herbe. Et certes, à la plus amoureuse alcôve du monde, la plus exquise et la mieux close, elle eût, cette après-midi là, préféré tel retrait ombreux où [illegible] quelque chose encore au bouquet jamais assez gros, hypocritement on s'attarde, avec des noisetiers pour courtines et le ciel bleu pour ciel de lit.

Or Jacques, qui la devinait :

— Mais tu pourras, Frison, nous faire ta surprise. Puisque le parc est traversé, puisque nous voici devant l'autre grille, rien n'empêche d'aller dans les bois de Garches par exemple, à Ville-d'Avray, aux Fausses-Reposes et jusqu'aux étangs de Saint-Cucufa, chercher un bouquet, dix bouquets qui ne doivent rien à personne.

— Et au retour, pour traverser de nouveau le parc?... interrogea Frison tentée.

— Au retour, c'est bien simple, nous demanderons une carte au gardien.

Alors, fraternellement, Jacques expliqua qu'en faveur des honnêtes gens qui, porteurs de bouquets moissonnés hors des zones interdites, ont besoin néanmoins de prendre le chemin du parc, l'administration conciliante a institué un système de laissez-passer que les gardiens des grilles, superbes sous leurs gilets rouges, contresignent avec une gravité de vrais douaniers :

« Laissez passer un bouquet de lilas, un bouquet de géraniums, de roses ou de marguerites. »

— Mais c'est charmant et tout à fait commode! s'écriait en pinçant l'ami Jacques au coude, Frison, réconciliée avec Saint-Cloud.

Et ils en cueillirent des fleurs, et ils en firent des stations sur l'herbe, à l'ombre complice des fourrés! Car enfin, une fois les fleurs cueillies, il faut pourtant bien qu'on les noue. Muguets et station à Garches; à Ville-d'Avray, station et violettes; aux Fausses-Reposes, station encore sous prétexte de jacinthes tardives; et à Saint-Cucufa, au bord des étangs où le chèvrefeuille se mire, station sous prétexte de lys d'eau.

A la grille de Ville-d'Avray, quand ils revinrent, lassés un peu, au soir tombant, le bouquet était une gerbe.

Et, sans saus trop se faire prier, assis au seuil de sa logette, le gardien, pour son confrère qui veille à la grille de Saint-Cloud, inscrivit gravement sur une carte timbrée du timbre des domaines : « Laissez passer pris dans les bois, un paquet de mauvaises herbes ». Ce qui amusa Jacques et humilia un tantinet Frison.

Sous l'oblique rayon du soleil à demi voilé, le parc s'empourprait, solitaire. Les derniers promeneurs disparaissaient au loin, inquiets de l'heure du train. Dans les massifs, dans les clairières, des fleurs brillaient, fleurs riches et rares, fleurs royales, ainsi que Jacques avait dit, et ces fleurs, à cause de l'heure, exaspéraient encore l'éclat de leurs couleurs, comme si elles en eussent emprunté la flamme aux adieux de l'astre mourant.

— Oh! Jacques, soupirait Frison, si on cueillait une de ces roses?

Jacques consentit, grave imprudence!

Car à la grille de Saint-Cloud, lorsque Frison montra le laissez-passer et le paquet de mauvaises herbes :

— Mais, nom de nom! mademoiselle, grommela le gardien, ancien militaire, jovial et facétieux, ce n'est pas au bois, je suppose, que fleurit « Triomphe d'amour? »

Ainsi se nommait, paraît-il, de son nom de rose, une magnifique rose piquée au milieu du bouquet.

Et Frison entendant cela, Frison, sans doute par crainte du procès-verbal, devint rose comme la rose.

Paul ARÈNE.

LES

CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite)

Il monte bien, mène supérieurement, il a un chic incomparable... Chic! ah! que voilà bien le mot que j'ai tant cherché pour signifier ce que je ne sais quoi que je gobais si fort en mon troisième époux! Au fait, quand je devins grosse, il n'y avait pas si long temps de mon souper de carnaval à Venise, et il se pourrait que Gaston fût un petit Sainte-Foy. Cette idée ne me déplait point. Quand il était tout enfant, je m'amusai un jour à l'accoutrer moi-même en muscadin pour un bal costumé.

Je passe à la seconde branche de ma maison. Ma fille a cinquante ans. Je l'ai mariée fort jeune, à un vicomte de la Tour des Vignes. Elle a eu de lui une fille qui a trente-trois ans, qu'ils ont mariée fort jeune aussi à un baron Potain, qui était baron comme je suis princesse du Saint-Empire. Enfin, j'ai de ce côté une arrière-petite-fille qui s'appelle Léonie, et qui a près de quinze ans. J'eus la chance de perdre, dans la même année, mon gendre qui était un joueur, et mon petit-gendre qui était un parlementaire, un doctrinaire, enfin un sot. Ma fille et ma petite-fille n'en parurent guère plus affectées que moi, et elles vinrent s'installer dans mon hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Je ne suis point de ces vieilles que le dérangement épouvante, et qui tiennent à leurs manies comme à la Légitimité. « Eh! me dis-je, voilà donc, pour mes derniers jours, de la jeunesse autour de moi. On va se donner du plaisir, et il faudra bien que j'en ai ma part. Je ne mourrai pas loin du bruit. » Nous passâmes toute l'année du deuil à bouleverser l'hôtel pour les réceptions qui devaient suivre. Je donnais le branle, je ne trouvais rien d'assez nouveau. Je ne voulais pas laisser le moindre vestige des temps révolus. Je sacrifiais l'intimité de mes petits salons, et j'inspirai l'idée d'abattre les cloisons pour faire du rez-de-chaussée tout entier une salle de fête unique avec une scène au fond. Ne fallait-il pas se mettre au ton du jour, jouer la comédie, donner des tableaux vivants?

Pour les meubles, ah! foin de mes rocailleux Louis XV, foin de mes Louis XVI fins et raides! Foin de mes acajous à bronzes et à cuivreries! Une tête de sphinx et une griffe de lion étaient des choses dont je ne pouvais plus supporter la vue. Nous rangeâmes le long des murs les lourds canapés de bois doré, recouverts de satins éclatants, les fauteuils carrés, et aussi les chaises légères, les chaises frivoles. Il y eut de gros poufs capitonnés, il y eut des tables aux pieds torses. Foin de mes tentures claires et encore pâlies par les années! Foin de mes tapisseries dont les personnages passés me semblaient des âmes du purgatoire, que je n'ai point si grande hâte de fréquenter! Chiffonnez les soies jaunes ou bleu vif, drapez les velours écarlates, enrichissez de crépines d'or ce décor violent et somptueux!

Aussi longtemps que dura le travail de ces améliorations, mon entrain me sauva de réfléchir. Dès qu'il fut achevé, je rentrai en moi-même et fus stupéfaite de me sentir dépaysée. Je n'avais plus de foyer. Il me paraissait que j'avais divisé par avance mon bien entre mes enfants, et que j'étais maintenant recueillie chez eux, à leur merci et à leurs crochets.

J'ai conservé le droit d'être capricieuse, j'entrai dans une grande colère que l'on mit sur le compte de ma sénilité. Je défendis expressément que l'on touchât à rien dans le boudoir en rotonde où j'avais eu de si bonnes heures. Et je retirai moi-même de ce sanctuaire un tas de bibelots trop modernes, et de ces monstruosités japonaises que je ne puis me résoudre à trouver plaisantes. On me pouvait bien laisser un asile à mon goût. J'affectais dès lors de ne me plus tenir ailleurs. J'y avais une bonne chaise longue à trois pièces, des estampes en couleur que je préfère à tout, et quelques reliques, ainsi la carafe ou Cagliostro nous montra le monde comme il sera... dans trente ans d'ici: il disait alors : dans un siècle. J'y gardais aussi une cassette particulière, toujours bien garnie, pour les occasions où mon petit-fils me vient, comme il appelle cela, tirer des carottes.

C'est là que mes amies me durent visiter. Mes amies! Quelques douairières. Elles m'assomment. Je suis bien obligée de les recevoir. Heureusement que les rangs s'éclaircissent; et puis les vieilles nobles sont fort valétudinaires, Il est rare qu'en hiver elles puissent sortir, grâce aux rhumes et aux épidémies *d'influence*. La seule visite qui fût fréquente, presque quotidienne, était celle de mon beau-fils Hippolyte.

Un vieillard, lui aussi. Soixante ans! Mais quel vieillard! Et comme sa destinée fut singulière! Je ne me trompais point en ne le jugeant point comme un esprit du commun. J'avais bien dit qu'il irait loin. J'eusse préféré pour lui une autre carrière que celle d'église; du moins il l'a fort poussée. Le voici évêque, et un évêque comme il n'y en a pas deux. J'avais pensé qu'il entrât dans les ordres pour se dérober à l'agitation du monde. Mais, dès qu'il fut prêtre, il témoigna d'une ambition effrénée et d'une indocilité terrible. Je ne serais pas surprise qu'il ne crût ni à Dieu ni au diable. Au moins ses idées philosophiques sont-elles peu chrétiennes. Je n'y entends souvent pas grand'chose, quoi qu'il me semble assez approchant d'un certain naturalisme que mon bon tuteur préconisait. Il fit, voilà plusieurs années, des conférences à Notre-Dame qui eurent un succès écrasant, d'abord pour l'éloquence qu'il y

déploya, et aussi parce qu'il s'attaque toujours aux questions où il n'est pas d'habitude qu'un prêtre touche. On se disputait les chaises. On présentait à ces réunions les modes nouvelles. Gaston prétend y avoir lancé un nouveau genre de châle pour les gilets. Enfin, c'était de vraies premières, où se donnait rendez-vous le Tout-Paris. Hippolyte eut la bonne fortune d'être réduit au silence par l'autorité épiscopale, et cela mit le comble à sa vogue,

Il partit, comme simple aumônier, pour l'Italie. Il fit à cette campagne des prodiges de valeur. Je vous dis que ce curé-là est un dragon; je me rappelle ses goûts belliqueux, ses discours touchant la gloire du maréchal, et ce petit portrait de l'enfant nu brandissant le sabre de son père. Tu ne m'as pas trompé, jeune et mélancolique héros, Hippolyte... Ciel! j'oublie le respect dû à la dignité nouvelle. Car, dans nos entretiens, je le qualifie de monseigneur, et il me qualifie de madame. Il revient, décoré à Solférino, on le fait évêque; mais voilà où ses excentricités commencent. Il s'est, dit-il, accoutumé à la vie des camps et, tout clerc qu'il est, il continue à vivre en soudard. On le voit à cheval au Bois, le matin, avec sa croix et le ruban rouge sur une redingote en forme de tunique, plus militaire qu'épiscopale. Il court les salons et les plus mauvais lieux. Mais il est l'idole du jour, et on lui passe tout, même de conduire un dog-cart et de protéger une fille d'Opéra.

Il ne manqua point notre soirée de crémaillière, et je n'avais garde d'y manquer non plus. Ce fut un beau spectacle. On médite de la crinoline, Je reconnais que nos paniers avaient plus de genre; quand même, cette cage donne à la masse gonflée des jupes un balancement tout d'une pièce qui n'est point sans grâce. Et le buste en jaillit si svelte, si cambré! J'aime aussi tout particulièrement ces larges ceintures que l'on noue derrière et dont les bouts descendent jusqu'à la traîne, tandis que les coques remontent jusqu'aux épaules. Que de fantaisie dans la composition des costumes! Mme de V... m'a paru un vrai Rubens, en sa robe jaune toute bouillonnée de dentelle. Mme de R... était décolletée en carré, comme au temps de Henri IV, jupe de velours rouge et dentelles, colliers noirs au cou. Mme de P..., en tulle blanc, avec tunique de taffetas blanc tigrée de plume de paon, coiffure de plumes de paon avec brillants, collier en plumes de paon avec agrafe de brillants.

Le programme fut un peu chargé. On débuta par une comédie qui ne m'amusa guère, sauf par les costumes qui étaient Henri III. Cela me parut, comme sujet et comme style, d'un suranné, d'un mil huit cent trente! Ensuite, il y eut deux tableaux qui reproduisaient des toiles de David et de M. Ingres. Ce furent des prétextes à déshabillage. Mais si j'ai défendu la crinoline tout à l'heure, j'avoue que, sous la tunique grecque, elle est d'un singulier effet.

Il y eut des entr'actes en musique, qui me coûtèrent un peu d'effort. Il fallut bien jouer du Beethoven, puisque c'est le chic. J'y souscris, mais ma pauvre tête est rebelle. J'adore Méhul, je vais jusqu'aux italiens d'aujourd'hui, malgré l'affreux tapage de Rossini, et je déclare que la Frezzolini a du talent. Nous l'eûmes aussi, bien entendu.

J'attendais avec impatience le bal par où l'on devait conclure. Dire que j'ai assisté aux débuts de la valse! Oui, je suis, au *Bal des victimes*, une des premières qui aient valsé, — nous disions *walsé!* — La valse a changé comme le reste. Ce n'est plus une danse, mais un tournoiement. On termina fort tard, par un cotillon où je m'amusai. Je ne sais rien de plus plaisant que la sotte mine des hommes qui sautent dans les cerceaux de papier ou qui s'affublent de masques d'animaux. C'était mon petit-fils Gaston qui conduisait ce divertissement, avec mon arrière-petite-fille Léonie.

Je crois que vers la fin la fatigue me gagna, car il me vint des idées moroses. Je m'aperçus que si j'aime la jeunesse, c'est la mienne que j'aime et point celle des autres. Je me regardai dans une glace. Certes, je ne suis point de ces vieilles ridées, branlantes et dégoûtantes. Il y a une beauté pour tous les âges et j'ai la prétention d'être un exemplaire de la beauté du mien. Mais ce n'est plus comme autrefois la beauté du diable, c'est une majesté, un port de reine, c'est l'éclat des cheveux blancs, c'est ce teint de lys et de roses qui font valoir, et que j'ai vu conserver à toutes les femmes de ma génération. Au reste, j'y aide, car de mon temps on savait jouer du blanc, du rouge et des mouches. Enfin, c'est une sorte de raideur et en même temps de fragilité. Mais rien ne me pouvait plus déplaire que les remarques chuchotées autour de moi. « Étonnante, hein! disait-on. — Superbe! — Quatre-vingt-dix ans, cher. — Un beau spectre... » Je m'en fus coucher à cinq heures du matin, aussi naïvement fière qu'un enfant à son premier bal, que l'on m'eût permis de veiller si tard.

J'eus un lendemain de vapeurs. Je m'enfermai dans mon boudoir, où j'abusai du café. Je reçus dans l'après-midi la visite de Monseigneur, et j'éprouvais le besoin de me confesser à lui, — je ne dis pas de lui confesser mes fautes canoniquement pour en obtenir l'absolution, mais de lui vider mon âme comme je fais souvent. De notre tendresse ancienne, qui ne serait plus de mise à nos âges, il n'est demeuré entre nous qu'une habitude de confidences. Nous y cédons presque en dépit de nous-mêmes et sans plaisir; c'est plutôt une de ces obligations que l'on doit avoir entre complices : je ne me suis jamais bien expliqué pourquoi, le fait est que depuis des années nous sommes ensemble comme des gens qui auraient un cadavre entre eux.

Je lui avouai donc mes regrets cuisants d'en avoir fini avec tout ce qui vaut qu'on vive. Je lui présentai une âme assez pareille à celle de Mazarin agonisant, qui maniait tristement ses belles tapisseries et disait : « Il faudra donc quitter tout cela! »

Je retrouvai en Hippolyte le philosophe de la nature, en même temps que le véhément orateur de Notre-Dame. Il ne manqua point de tact jusqu'à me prêcher dans mon salon. Il me fit pourtant une leçon appropriée, qui est à ses sermons de la chaire ce que la comédie de salon est aux véritables comédies. Sa thèse fut qu'à un certain âge il faut faire abdication de soi-même et vivre pour autrui,

Je m'écriai. « Ah! dis-je, Monseigneur, ne voyez-vous donc pas que sous cette vieille enveloppe il me reste encore une vigueur étonnante? Je ne vis plus assez par moi-même à mon goût, mais j'ai encore, si je puis dire, trop de réalité personnelle pour me résigner à vivre par autrui. Ma mémoire est trop exacte. Je me souviens trop du passé, et le présent que j'y compare m'est pitoyable. J'ai l'air d'une reine, dit-on, mais je ne suis plus une femme, et la seule coquetterie que je me puisse encore permettre est d'avancer sur un coussin mon pied long et mince, plus joli cent fois que celui d'aucune jeune fille. Je me suis tenue toute ma vie en avant du progrès et de la mode, et voici maintenant que les moindres nouveautés m'étourdissent. Croiriez-vous que j'ai peur comme une bête en chemin de fer? Je passe un quart d'heure à improviser une lettre que Mme de Sévigné signerait, mais je ne sais pas rédiger une dépêche pour le télégraphe. Je voudrais m'intéresser à toutes les choses dont on parle : je n'y suis plus. Les questions qui passionnent tout le monde me laissent froide. L'autre jour, comme on parlait de la croix refusée à Samson, j'ai pu, sans m'emporter, discuter un quart d'heure sur la décoration des comédiens. J'ai presque renoncé au théâtre. J'ai voulu voir *le Fils de Giboyer*, parce que l'on compare M. Augier à Beaumarchais, et je préfère encore *le Mariage de Figaro*. On m'a donné à lire des histoires de ce M. About, et je continue à préférer Voltaire. Feuillet, qui fait les délices de Sa Majesté, m'endort. J'ai voulu lire et n'ai pu achever ce roman carthaginois qui est à la vogue depuis que la comtesse de... a emprunté le costume de Salammbô pour s'exhiber à peu près nue à une mascarade des Tuilleries. Ah! pas plus nue, je gage, que la Tallien quand elle vint chez moi. Enfin, que vous dirai-je? Les femmes de mon temps faisaient partie d'aller dans les lieux un peu suspects, et je sais bien que celles d'aujourd'hui font de même. J'en aurais encore le goût et et la curiosité, mais il me faudra mourir sans avoir vu Mabille, sans avoir vu, au Casino de la rue Cadet, Mariette la Toulousaine lever la jambe à la hauteur de son menton. Est-il vrai qu'elle a de si jolis mollets sous le bas blanc, et qu'elle porte de merveilleux caleçons tout garnis de dentelles? Je vous demande cela, Monseigneur, parce que les méchantes langues prétendent que vous ne vous faites pas faute d'y aller regarder. »

Il sourit. Mais il me reprit après cela sa thèse fort sérieusement, soutenant que le renoncement n'est pas si pénible quand on a des enfants qu'on aime, et en qui on a l'illusion de revivre avec l'avenir devant soi.

— Aimer? répliquai-je, ah! voilà un mot bien élastique, et à qui l'on donne des acceptions différentes. Moi, je n'ai jamais connu qu'une façon d'aimer, qui consiste à éprouver de l'amour pour une personne d'un sexe différent du mien. Pardon pour la crudité de mes paroles; elles ont du moins le mérite de définir, et avec précision. Or, depuis que mon cœur trop vieux ne se trouve plus en état d'aimer ainsi, il s'est fermé, il s'est séché, c'est un organe mort. Je n'éprouve plus aucune sorte de sentiment ni d'émotion, Je crois même que cette insensibilité absolue est la cause de ma bonne santé.

Abel HERMANT

(A suivre).

Bulletin Vélocipédique

Les magasins de C. COMIOT, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la Porte Maillot. C. COMIOT, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

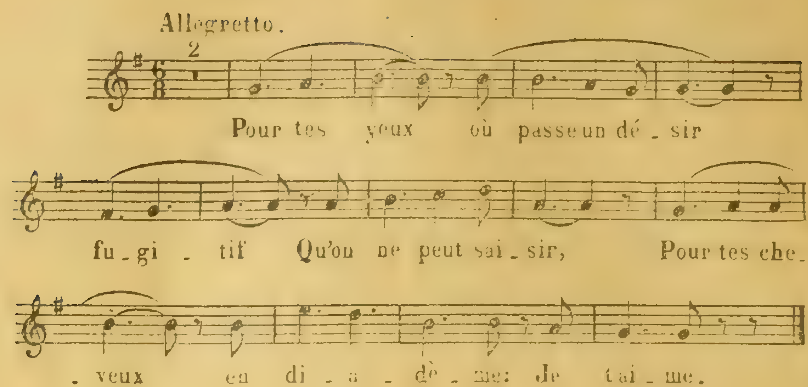
Le Gérant : G. CLÉMENT.

Tirage sur rotative J. [illegible], imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

AVEU

Poésie de Edmond PRAT

Musique de Marcel LEGAY



I

Pour tes yeux où passe un désir,
Fugitif, qu'on ne peut saisir,
Pour tes cheveux en diadème
Je t'aime.

II

Pour tes cheveux, tes yeux aimés
Que pas un baiser n'a fermés,
Ta bouche, divin chrysanthème :
Je t'aime.

III

Pour ton âme qui m'a déçu,
Ton âme dont je n'ai pas su
Résoudre l'enfantin problème :
Je t'aime.

IV

Jusqu'ici tu m'as rebuté
Et, malgré ta méchanceté,
Ou pour ta méchanceté même :
Je t'aime.

V

Reine de dédain, tu ne veux
De mes présents ni de mes vœux ;
Tu n'aimeras pas ce poème :
Je t'aime.

IV

Tes mépris ne me feront pas
Hésiter ou rompre d'un pas,
Ou broder, sur un autre thème :
Je t'aime.

Edmond PRAT

Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 21. Édition de Paris : 5 centimes. 21 MAI 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50
{ Départements. . 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois. . .	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois . . .	3 — »	5 — »
Un an.	6 — »	10 —

JOURNÉE DE NOCES, par Auguste GERMAIN



Dessin de Steinlen.

Journée de Noces

Un matin du mois de novembre, entrant chacun par une grand'porte différente, ils se rencontrèrent nez à nez, dans une cour de la rue Lafayette. Depuis trois mois, ils ne s'étaient vus : Charlot, dit le Rat, racleur de violon, et Nathalie, dite Trompette, tous deux sans domicile connu.

Glabre et pâle, les cheveux frisés sous un chapeau à bords plats, Charlot roule sur le pavé parisien, ignorant la famille et vivant aux crochets du hasard. Si le violon ne rapporte rien, Charlot allège les poches de ses concitoyens. L'art a ses martyrs.

Quant à Mlle Nathalie, dite Trompette, elle est la fille d'un musicien d'infanterie mort entre deux absinthes. Elle connut six semaines Madame sa mère. Puis celle-ci disparut, et Lilli fut élevée à la diable, avec des jurons et des taloches, par de complaisantes voisines. A douze ans, séduite à la foire au pain d'épices par la vue des uniformes polonais que portaient les musiciens d'un cirque ambulant, elle pénétra dans la baraque, fit comprendre qu'elle aussi voudrait bien porter d'aussi beaux effets. Les saltimbanques la gardèrent.

Elle devint ce jour là Mlle Trompette.

En maillot couleur chair, vêtue d'un corsage de velours noir à boutons jaunes et à crevés rouges, elle souffla pendant quatre années dans une grande trompette pareille à celle des hérauts du moyen âge, ornée d'une bande de pourpre et de glands d'or. De loin, l'originalité du costume et de l'instrument, la sveltesse de Nathalie attiraient la foule. Ce fut la principale curiosité de la baraque.

Par malheur, un Jocrisse, compagnon de bohème, lui ayant montré la façon de manœuvrer un accordéon, elle disparut soudain. Elle avait assez travaillé pour les autres, elle entendait diriger toute seule ses affaires.

Et elle vint jouer de l'accordéon dans les cours à Paris.

— Tu es toujours avec « La Biche » ? demanda Nathalie.

— Et toi avec le « Veau-Marin ? » fit Charlot.

— Non.

— Non.

Les deux [illegible]

Charlot et Lili se regardèrent étonnés. Pas possible ! Libres tous les deux ? C'était épatant ça, hein ?

Ils restaient muets, sans parler, tellement cette nouvelle les surprenait. Charlot tourmentait son archet, Trompette [illegible]

— Alors, fit-elle, en arrachant les mots de son gosier, c'est toi qui l'as plaquée ?

— Oh ! on s'est lâché tous les deux. Et toi ?

— Moi aussi.

En les voyant, des bourgeois avaient mis le nez aux fenêtres ; des bonnes secouant des tapis s'étaient arrêtées, attendant une polka. Le portier ne balayait plus.

— Si nous jouions ensemble ? demanda Charlot.

Violon et accordéon attaquèrent une valse. Quelques sous, enveloppés de papier, tombèrent des fenêtres entr'ouvertes.

— Où vas-tu travailler ? dit Charlot.

— J'sais pas, répondit Trompette.

— Veux-tu venir à Saint-Ouen ? C'est dimanche, on ramassera peut-être de [illegible]

— Chouette [illegible] !

Et ils remontèrent lentement la rue Lafayette.

Ils ne parlaient pas, eux si bavards, si gouailleurs d'ordinaire. Lili jetait à la dérobée des regards vers son compagnon. Celui-ci, les mains dans les poches, sifflait, mais sifflait mal.

Le froid de Novembre rougissait le menton et les oreilles de Lili. Le Rat serrait les épaules.

Boulevard Barbès, celui-ci proposa deux « mêlés » pour se remettre. Elle ne refusa pas l'offre ; l'alcool ramena la gaieté.

Oh ! vrai, elle était rudement contente de voir le Rat ! Trois mois sans se rencontrer ! Mais, n'est-ce pas ? « son type » à elle était jaloux. Il la faisait travailler avec lui. Et Charlot aussi était surveillé : il filait droit avec « La Biche », une femme à poigne, celle-là.

Mais maintenant, ils sont libres. Ta main, la mienne ; tope-là et vive la rigolade !

Avec sa mine de faubourienne aux yeux cernés, aux cheveux noirs ondulés sur le front, elle est presque jolie et sauf les dents jaunies par le tartre, tout en elle est encore jeune. Et lui, si le dos se voûte un peu par l'habitude d'une marche dégingandée il possède la maigreur nerveuse qui plaît aux filles ; il a les joues creuses et les yeux caves des lutteurs d'amour. Il sait les phrases d'argot, qui font crever de rigolade et il connaît, pour défendre les femmes, les coups de couteau adroits qui mettent en une seconde un homme à terre.

Qu'il fasse des avances, ce n'est pas elle qui lui résistera.

Mais c'est drôle, il ne parle pas comme il voudrait. Il essaye de dire des « boniments », d'amuser Lili : impossible. Il répond : « oui, non », barbote dans ses phrases, comme un vieux atteint de gâtisme. De la timidité ?

Enfin, voici les fortifications, et déjà les cabarets en planches remplis d'ouvriers, de femmes en cheveux, de petits bourgeois. Après le déjeuner, composé de pommes de terre, de poissons frits et de fromage, on lampe du vin, accoudé sur la table. On chante, on crie, tandis que les verres se heurtent, que des bouteilles se cassent et que des gens s'appellent et se répondent de loin.

Ah ! la bonne journée pour Charlot et Nathalie ! Jamais ils n'ont joué avec une telle verve. Les chansons de Trompette, que le Rat accompagne, ont une mélancolie ou une bouffonnerie qui poigne ou fait s'esclaffer les auditeurs. On leur lance des sous, et chaque fois qu'elle les lui donne à lui, qu'elle regarde avec des yeux fous d'amour, chaque fois que leurs mains se touchent, elle éprouve une adorable défaillance, et Charlot sent des frissons lui courir dans les reins.

A la longue, la tentation était trop forte. A quoi bon souffrir ainsi ? Pourquoi rester si longtemps sans se dire qu'on s'aime ?

Tant pis, en face des gens qui les regardaient, blaguant lui-même sa timidité, le Rat s'est penché vers Lili, l'a prise et l'a baisée en plein sur la bouche. Sang dieu ! elle n'a pas eu peur non plus, elle le lui a vite rendu son baiser.

Un ouvrier dit :

— Gironde, la petite ! Ça doit être plus doux que ce vin-là !

Aussitôt elle attaque avec sa voix chaude de bohémienne l'air connu : *Un baiser c'est bien douce chose.* Et depuis ce baiser, un délire, une frénésie de passion l'a empoignée.

Ce qu'elle a joué ou chanté s'adressait à Charlot seul, et, se mettant à l'unisson, celui-ci a riposté, en faisant preuve dans ses morceaux d'une furia de tzigane.

Comme les sous, les baisers pleuvaient.

Vers quatre heures, enfin, quand le soleil jetait dans le ciel ses dernières lueurs rouges, ils se sont assis à une table de cabaret et ils ont bu, silencieux.

Ils avaient chaud déjà, le vin les grisait un peu.

Il est rien chouette, le dardant, fit Charlot en désignant le soleil.

Nathalie regarda. Dans le ciel, que l'ombre commençait à envahir, apparaissait encore un globe, rouge comme une [illegible].

— On dirait la tête de « Veau-Marin » dit-elle.

— En plein, répondit Charlot.

Et il se rapprocha d'elle.

Les buveurs, que le froid piquait, s'en allaient. Trompette et le Rat restaient seuls. Charlot passa le bras autour du cou de Nathalie, et ils demeurèrent ainsi longtemps, longtemps...

Cependant la nuit tombait, les becs de gaz s'allumaient. Dans les poêles, la friture chantait pour le dîner.

— Si nous rentrions à Paris ? demanda Trompette.

Charlot ne répondit pas, mais il se leva, prit le bras de la fille. Tous deux partirent.

Aux fortifications, Charlot tourna à droite, vers les talus...

Seuls, dans le ciel sombre, quelques rares étoiles les regardaient. Ils oubliaient la bise aiguë, la dureté du sol caillouteux. Il lui demanda, avec une tendresse si profonde et si sincère qu'on n'entendit plus son accent de rogomme :

— Veux-tu ?

Elle répondit simplement :

— Ne t'asseois pas sur mon accordéon.

Auguste GERMAIN

LES POÈTES DE L'AMOUR

MUSIQUE LOINTAINE

Il fait sombre et froid, et la pluie,
Sans bruit comme un chagrin sans cris,
Bruine sur les arbres gris
Qu'une brise fiévreuse essuie...

Là-bas, dans le soir pluvieux,
Au fond du grand parc, sous le porche,
Un instrument lointain écorche
De vieux airs qui furent joyeux.

Pauvre instrument plaintif et triste
Qui chante et pleure dans le vent,
Naïf comme une âme d'enfant,
Comme l'âme d'un vieil artiste...

Des fausses notes plein la voix,
Sous la pluie et le crépuscule,
Chante — ô le doux nom ridicule ! —
Un accordéon d'autrefois.

Un accordéon vague, vague,
Pleure comme un enfant puni,
Et dans le mystère infini
Je rêve à sa voix qui divague.

Son chant est pauvre, je le sais,
Mais je pleure presque d'entendre
Cette musique fausse et tendre
Que cahotent les doigts lassés.

L'une grave, l'autre plus claire
Se mêle au cor.
[illegible]
Dans le soir d'or ;
Puis toutes deux croisent parfois
Leurs jeux légers,
Comme sur leurs trous les bergers
Croisent les doigts.
Elles chantent ainsi longtemps,
Au fond du soir,
Leur doux chant double de printemps,
D'aube et d'espoir ;
Puis confondant leur chanson sœur
Qui tremble encore,
Meurent dans l'immense douceur
Du cor sonore...
Et ces deux chants, l'un plus ardent,
L'autre plus doux,
C'est nos âmes se répondant
Du fond de nous ;
C'est d'abord ton âme et la mienne
Chantant à peine,
[illegible] latte
[illegible] flûte ;
C'est ton âme douce de femme,
[illegible]
Plus sonore et plus triste d'homme
S'unissant comme
S'unissent parmi la rumeur
[illegible]
Ces flûtes tendres dont se meurt
L'accord lointain.

FERNAND GREGH.

Petits Contes (1)

I

L'AMOUR PAUVRE

Pour acheter ce bouquet, lui, pauvre diable amoureux de la belle comédienne, il avait supprimé pendant tout un mois le petit pain de son déjeuner au bureau, vendu son habit noir, vendu ses quelques livres, engagé au Mont-de-Piété le seul matelas de son lit de fer, emprunté à tous les camarades, absolument renoncé au potage et au dessert de ses dîners au Quatre-Marmites de la rue Lamartine. Si maigre déjà, il en était arrivé, — à cause des nuits sans sommeil et des repas amoindris, — à être plus maigre encore. N'importe! il avait pu acheter le bouquet, — un bouquet de cent cinquante francs! « On en fait pas de plus beau », avait dit la marchande, — et le faire porter, — dix francs de plus! — dans la loge de l'actrice par la concierge du théâtre. A présent, les magnifiques roses, largement épanouies, pareilles à des bouches de belles géantes, fleurissaient près de l'adorée. Tous les soirs, depuis trois jours, il venait au théâtre, demandait s'il n'y avait pas une réponse. Ah! c'est qu'il ne s'était pas borné à envoyer des fleurs; il avait mis sous les roses une lettre, folle, éperdue, sincère, où s'exaspéraient tous ces désirs, où sanglotaient tous ses désespoirs. Le premier soir, quand le concierge lui répondit : « Pas de réponse », il ne fut pas étonné. La belle jeune femme n'avait pas eu le temps d'écrire, même un mot. Le second soir, rien encore! Rien encore, le troisième! Il s'éloigna la tête basse, avec une envie de pleurer. Quoi! elle n'avait pas eu pitié de lui? Elle n'avait pas été émue par le récit de tant de souffrances, par tant de dévotieuses prières? Il demandait si peu, cependant! Quelques paroles : « Je vous plains », ou : « Ne mourez pas ». Comme elle était cruelle pour lui, misérable. Il songeait, — en remontant la rue des Martyrs, — à sa chambre froide, au lit si dur maintenant, sans matelas, au lit toujours solitaire. Mais non, non, elle devait être aussi bonne qu'elle était belle. Elle n'avait pas répondu aujourd'hui, elle répondrait demain. Certainement, elle lui écrirait. Deux ou trois lignes peut-être, miséricordieuses. Avec quelle reconnaissante tendresse il couvrirait de baisers la chère lettre parfumée. Oui, oui, demain. Il ne fallait pas désespérer. Oh! il ne regrettait pas du tout d'avoir vendu ses hardes, d'avoir emprunté, d'avoir eu faim, d'être si pauvre, d'être si maigre, puisqu'il aurait, grâce aux roses achetées, l'incomparable joie d'être consolé par elle! Comme il allait traverser le boulevard extérieur, une bouquetière sortit d'une brasserie, une de ces femmes qui offrent aux tables des cafés, aux portières des fiacres, des fleurs revendues à bas prix par les concierges ou les habilleuses des petits théâtres. Il poussa un cri! Fané, fripé, triste, son bouquet, il le reconnaissait et il l'acheta, — le dernier franc! — et sous un réverbère, les mains tremblantes et les yeux pleins de larmes, il retrouva la lettre qu'elle n'avait pas lue dans les roses qu'elle n'avait pas respirées!

II

LES BALCONS ROSES

Il y a à Paris, dans les quartiers neufs, pour le passant qui regarde, un moment furtif et exquis. L'ombre a gagné d'abord le rez-de-chaussée des hautes maisons blanches, elle a éteint l'or brutal des enseignes, et, d'étage en étage, une insensible escalade envahit presque entièrement les façades qui, à présent, semblent voilées d'une gaze noirâtre, bien tendue. On voit transparaître distinctement tous les détails de l'architecture; mais ce qui avait la blancheur crue de la pierre est devenu sombre comme une feuille de papier où l'on a renversé un encrier. Seuls, les longs balcons supérieurs se dérobent encore à l'ascension du crépuscule. Illuminés par le couchant, qui les regarde par-dessus l'épaule des maisons, ils sont roses, tout roses, d'un rose tendre pareil à celui d'un jeune visage qui rougit. C'est comme un baiser d'adieu que le jour pose au front de la ville déjà ténébreuse, ou plutôt comme un diadème lumineux, les ferrailles compliquées des balcons imitant les ciselures. De loin en loin, des arbustres malingres qui se dressent hors de leurs cadres verts, paraissent des arbres féeriques, grâce à la clarté rose qui les baigne, et les serins, dont on ne démêle pas les cages parmi l'enchevêtrement des branches, semblent, pendant un instant, des colibris merveilleux. Alors les fenêtres s'ouvrent et les jeunes filles apparaissent. Pourquoi? qui les attire? Savent-elles qu'à ce moment les balcons de Paris sont semblables à des édens suspendus, et, pour le ravissement d'un passant rêveur, veulent-elles, par une présence d'ange, compléter ce paradis? Elles vont et viennent sur les balcons roses, ou s'inclinent languissamment. Il y a parmi elles des enfants qui sont des chérubins plus petits. L'éloignement et la rougeur attendrie du crépuscule confondent les couleurs diverses de leurs toilettes dans une teinte uniforme délicieusement rose. Leurs manches sont des ailes, et des nimbes pareils à ceux que l'on voit quand on ferme ses yeux éblouis par une lumière trop vive, planent sur leurs chevelures lointaines.

Hâte-toi, passant, hâte-toi de fuir, car le soir jaloux, qui monte sans relâche, commence à border d'ombre leurs jupes immatérielles; bientôt, au lieu de ces précieuses apparitions, tu ne verrais plus que de jeunes personnes à marier, belles ou laides, qui viennent prendre le frais entre un rosier nain mort l'hiver dernier et un serin qui chante faux. Va-t'en! afin de garder intact le souvenir du moment furtif où les jeunes filles de Paris sont des anges.

III

LA JOLIE GAGEURE

Elle déshabillée, lui en habit noir (car il faut être décent!), ils firent un pari, le plus joli du monde. Et lequel? Il s'agissait de savoir si, du bout de son pied nu, — en imitant les danseuses dont s'honore le galop final des quadrilles frivoles, — elle atteindrait jusqu'au cœur de son amant.

Il gagea que non, elle gagea que oui.

Mais il fut convenu qu'il lui serait permis de se préparer par deux épreuves, — quelque chose comme des répétitions; — à l'expérience définitive.

Les épreuves commencèrent.

Elle leva la jambe.

Pas trop haut! juste assez pour renverser la petite figurine de Saxe qui riait, de toutes les couleurs, sur la première planchette de l'étagère, et qui s'éparpilla sur le tapis d'ours blanc en vingt brisures amusantes à l'œil.

— Hein? dit-elle; vous voyez bien que je le gagnerai, le pari!

— Ce n'est pas mal, dit-il, continuez, je vous prie.

De nouveau elle leva la jambe.

Un peu plus haut cette fois! assez haut pour faire sauter en l'air un gardénia posé, entre les deux vases du Japon, sur le bord d'une coupe en vieil émail; le gardénia en tombant effleura la crinière de cuivre du landier à tête de lion.

— Eh bien! dit-elle, qu'objecterez-vous à cela? N'ai-je pas eu raison d'accepter la gageure?

— Il est certain, dit-il, que jamais, autant que ce soir, je ne vous vis preste et prompte! Mais attendons la fin, s'il vous plaît; tentez maintenant l'expérience définitive.

Elle rassembla tout l'élan qui lui était possible; puis, tandis que, complaisamment, sans malice (car il est beau joueur), il offrait — l'habit écarté — la place où devrait battre le cœur, elle leva pour la troisième fois la jambe.

Le plus haut, le plus haut qu'elle put! Mais, soit qu'elle fût troublée par la proximité de la victoire (comme il arrive à de grands capitaines), soit qu'un peu de lassitude, à cause des deux épreuves préparatoires, alourdit le svelte jet de son pied nu, elle n'atteignit pas jusqu'à la place menacée, — elle qui avait fait s'envoler le gardénia de la coupe, elle qui avait brisé la figurine sur la planchette de l'étagère! Ce fut audessous, bien au-dessous du but, que se posa, un instant, son orteil; et l'on eût dit d'un papillon jaune et rose effleurant une tige rebelle qui s'irrite et s'érige.

— Aïe! dit-elle, plus humiliée qu'on ne saurait l'exprimer, j'ai perdu le pari.

Mais l'amant l'étreignit avec une vigueur soudaine!

— Non, non, tu l'as gagné! dit-il; car, depuis les progrès de la science moderne, le cœur ne bat plus où il palpita naguère, et nous avons changé tout cela!

Catulle MENDÈS.

(1) *Pour dire devant le monde*, Ollendorff, éditeur.

LES GANTS (1)

(NOTES D'UN EMPLOYÉ)

On ne fait pas sa vie comme on voudrait, bien sûr. Je ne sais guère, quant à moi, pourquoi je me trouve, à trente-six ans, commis de deuxième classe au ministère des finances. Je suis entré dans les contributions, il y a seize ans, à cause de mon parrain, qui était sous-directeur en retraite. Voilà un de nos futurs directeurs! disait ce vieil ami de ma famille, quand je lui apportais un bon bulletin du collège, le samedi. Alors, mes parents et moi, nous avons fini par croire que nous désirions aussi cette chose-là.

Et j'ai été surnuméraire, commis de quatrième classe, commis de troisième, commis de seconde. Je ne peux pas dire que je me sois ennuyé dans ma carrière; je ne me suis pas beaucoup amusé non plus. Je n'ai pas trop à travailler; outre mon traitement, je jouis des petites rentes que m'ont laissées mes parents; je me porte bien; j'ai épousé une femme jolie qui m'a arrangé un intérieur agréable : et cependant il me manque quelque chose, je ne sais quoi, pour me sentir tout à fait heureux. Peut-être, ce qui me manque, c'est tout simplement la faculté de vivre résolument dans le présent : malgré moi, j'ai le sentiment qu'aujourd'hui ne compte pas, n'est qu'une sorte de vestibule indispensable de *demain*, le lendemain où je serai heureux. Je remets tout, inconsciemment, à ce demain-là : efforts pour l'avancement, les démarches, tout, jusqu'au changement d'un vieux tapis sur ma table, la commande d'une redingote neuve... Seulement, quand je me prends à réfléchir, comme aujourd'hui, je comprends bien que le « demain » extraordinaire n'arrivera jamais, qu'il n'a aucune raison d'arriver, et que je vivrai jusqu'au bout comme à présent, demi-paisible, demi-inquiet, occupé de besognes dont je me désintéresse, incapable de commencer celles qui me plairaient.

Mes parents sont un peu coupables de cette inertie; ma jeunesse fut trop facile, trop capitonnée, pour ainsi dire, et en même temps trop soumise. Tous mes caprises étaient satisfaits à la minute : mais il ne me serait pas venu à l'esprit de prendre une décision de quelque importance. Comme on avait fait de moi un employé sans me consulter, on me maria, et je crus aussi de bonne foi que je désirais épouser cette petite Lucie, qui était fraîche, douce, et qui avait vingt mille francs net de dot. Jamais je n'eusse été capable de me marier tout seul. Et puis Lucie a la décision, le don de prévoir et d'organiser, que je n'ai pas. Elle aussi m'a capitonné la vie : je lui dois d'avoir été nommé à Paris, d'avoir une bonne table, un appartement bien arrangé qui fait l'admiration de mes collègues, et de petites économies qui nous permettent, chaque année, un mois de repos à la mer. Avec cela elle est jolie; on la remarque dans la rue. Son humeur est fort égale; nous nous querellons bien rarement.

J'ai toujours eu beaucoup de confiance en elle; jamais je n'aurais imaginé, à moi tout seul, qu'elle pût me tromper. La première fois que cette idée, je ne dirai pas « m'est venue », mais m'a été suggérée malgré moi, c'est voilà trois ans. Nous avions renvoyé une bonne dont nous n'étions pas contents, parce qu'elle était insolente avec nous. Le lendemain, je reçus une carte postale à mon nom, m'informant : « que ma femme avait des amants qui la payaient; que j'étais un imbécile ou un... » Tout de suite je reconnus l'écriture de la bonne; je jetai la carte au feu sans même en parler à Lucie. Je puis me rendre ce témoignage que ma confiance et mon repos ne furent pas troublés une minute.

Je ne sais pas si c'est le souvenir de cette infâme carte postale qui m'a repassé par l'esprit pour me tourmenter le mois dernier, et m'a donné une sorte de crise d'inquiétude et de jalousie, que j'ai eu bien de la peine à dissimuler à Lucie. Et pour rien vraiment, pour une sottise. Nous étions au Théâtre-Français, elle et moi; on jouait une pièce d'un célèbre auteur où il est question de femmes du monde qui montent leur ménage sur un grand pied avec l'argent de leurs amants. Pourquoi, ce soir-là, une angoisse m'a-t-elle serré le cœur brusquement? Pourquoi ai-je cessé d'écouter ce que disaient les acteurs pour me mettre à calculer mentalement les recettes et les dépenses de notre budget? Pourquoi cette préoccupation m'a-t-elle poursuivi ensuite toute la nuit, puis tous les jours d'après, jusqu'à ce que je sois parvenu, à force de calculs, à me prouver que notre train de maison n'était

(1) [illegible]

pas en désaccord avec nos revenus?.. Ah! certes, c'est juste, très juste; seulement c'est possible, et cette possibilité suffit, il me semble, pour rassurer mon honnêteté. C'est égal, j'ai enduré là une mauvaise semaine.

Mais tout cela n'est rien à côté de ce que j'ai ressenti hier, dans l'après-midi. J'avais quitté mon bureau bien avant cinq heures (l'heure habituelle), chargé de porter un dossier confidentiel au ministère des Travaux publics. La commission faite, je rentrai directement chez moi.

La bonne me fit attendre un instant avant de m'ouvrir. En y songeant après coup, il me semble qu'elle ne paraissait pas à son aise lorsqu'elle me vit; mais ce n'est peut-être qu'une imagination. Ce qui est certain, c'est que Lucie, lorsque j'allai un instant après la trouver dans sa chambre, m'inquiéta par sa pâleur. Je m'assis en face d'elle — elle travaillait à une broderie près de la fenêtre — et je la questionnai affectueusement sur sa santé. Elle me répondait par petites phrases courtes, avec des sourires: « Je vais bien, chéri, je t'assure que je vais bien... » Et de fait, ses joues peu à peu redevenaient roses.

Tout à coup, c'est moi qui me suis senti devenir pâle à mon tour. Sur le coin de la cheminée, je voyais posée une paire gants d'homme, de gants qui n'étaient certainement pas à moi. Je n'en porte que des noirs, ce que je trouve plus distingué; ceux là étaient couleur paille, presque blancs, avec des raies noires sur le dos, comme en portent les gens excentriques, les gommeux. Donc, un homme était venu dans la chambre de ma femme et y avait laissé ses gants.

Lucie m'a vu comme hypnotisé: elle a regardé, elle aussi; elle a vu; elle a de nouveau pâli jusqu'à devenir presque verte: elle n'a pas dit un mot. Je n'en trouvais pas un seul à dire, moi non plus. Vraiment, ces deux minutes ont été horribles. A la fin, n'y tenant plus, je suis sorti de la chambre et j'ai gagné mon cabinet de travail.

Là, effondré dans mon fauteuil, je me suis repris un peu: « Vais-je la questionner? me disais-je, ou, sans demander de vaines explications, vais-je faire un éclat?... » L'idée de ce cataclysme qui allait tout à l'heure bouleverser ma vie m'épouvantait. Mais, brusquement, je revoyais les gants, les deux mains vides posées sur l'angle du marbre, et j'avais envie de crier, de frapper quelqu'un.

Cependant le temps passait. Je ne sais trop pourquoi, je me levai, je rentrai dans la chambre de ma femme. Elle était toujours assise au coin de la fenêtre, elle faisait semblant de travailler. Je regardai le coin de la cheminée: les gants avaient disparu: j'en éprouvrai du soulagement.

Une seconde fois, je m'assis en face de Lucie. Je me sentais las, hébété, comme si je venais en même temps de subir une lourde fatigue et d'échapper à un gros danger. Les mots que je cherchais me fuyaient: je ne disais rien, rien du tout. Lucie, toujours muette, ne levait pas les yeux. Le jour tomba. La bonne entra et dit: « Le dîner est servi. »

Comme je ne bougeais pas, Lucie demanda, bien doucement:

« Venez-vous dîner, mon ami? »

Je ne répondis pas, mais je la suivis dans la salle à manger. Le dîner fut morne. Lucie me fit deux ou trois questions sur ma journée. Je répliquai par des « oui » et des « non » tout secs. Elle ne parut pas s'en apercevoir: elle était maintenant tout à fait à l'aise, tellement à l'aise que je me surprenais à douter de la réalité de ce que j'avais vu!

... Je me suis couché de bonne heure, sans avoir rien dit; la nuit a passé; j'ai eu de la peine à m'endormir, mais j'ai dormi tard. Ce matin je me sens mieux. Parlerai-je? Il me semble que j'ai la langue et et les bras liés, comme par un sort qu'on m'aurait jeté. Et puis, si je devais parler, il fallait parler tout de suite. Depuis hier, elle aura trouvé des explications, si vraiment elle est coupable, ce qui n'est pas sûr!..

Alors, à quoi bon?

Marcel PRÉVOST.



LÉGENDE

(Dite par M. GÉMIER, de l'Odéon)

C'était un petit roi d'Écosse
De très honorable tournure,
Mais qui dansait dans son armure,
A l'instar d'un pois dans sa cosse.

Ce petit roi fut amoureux
D'une fille écossaise
Mais, il n'en eut vraiment pas d'aise
Et n'en fut pas du tout heureux:
Car la fille adorant un gas
Un gas tout simplement fou d'elle
Ne voulut pas, mais pas,
Pour des tas de ducats,
Lui devenir infidèle.

Aussi ce petit roi d'Ecosse
De très honorable tournure,
Tout en dansant dans son armure
A l'instar d'un pois dans sa cosse,
Disait le cœur bombé de bosses:
« Qu'on mette aux oubliettes
Les vilains Roméos
Féaux
Des tendres Juliettes! »

Ce petit roi on ne peut plus d'Écosse,
Encor qu'il fut des plus précoces,
Ignorait tout l'essentiel.
C'étaient mots artificiels
Et se servir là d'un truc;
Disons caduc,
Sinon très superficiel

Il eût pu mettre aux oubliettes
Le Roméo par trop aimé.
S'en fut-il plus ou mieux pâmé
Sur le sein de la Joliette
Juliette?
L'eût-il davantage enjôlée
Et meurtrie de divers dégats
Secrets, au détriment du gas
Engeôlé?

Non! Il eût pu geindre, hennir
Et se coulper, et se honnir,
Et lamenter de façon mâle
Selon la formule normale,
Il n'eût eu qu'un piètre avenir.
Car les oubliettes, c'est bien;
C'est un efficace remède
Qui vaut d'ailleurs comme intermède
Pour conquérir les Andromèdes;
C'est même un moyen très chétien
D'en finir
Avec quelqu'un qui vous est chien;
Mais ça ne sert plutôt de rien
Contre ce rien,
Le souvenir.

Hélas! il n'est pas d'oubliettes.
Vous diront tous les Homais, oh!

Pour enfouir les Roméos
Dans l'âme de leurs Juliettes!
Eux morts, plus d'espoir de layettes!
Elles sont fidèles, ah! mais! aux
Troubadours vraiment idéaux
Que le ciel leur dépêche.....
Et quand elles n'en meurent point, elles en
[sèchent!]

Aussi ce petit roi d'Écosse
De très honorable tournure
Et qui dansait dans son armure
A l'instar d'un pois dans sa cosse,
Prit Messieurs, comme vous et moi,
Gens peu prospères
Et qui jamais ne seront rois,
Du moins j'espère
Le seul parti qui vint s'offrir :
A savoir celui d'en souffrir
Tout bêtement, en attendant
D'en
Mourir!

Romain COOLUS.

LE PARFUM

Après tout, se dit Marius, à défaut de nymphe et puisque les sources n'en ont plus, cette petite lavandière ne messied point posée ainsi sous l'ombre des saules, avec ses cheveux dénoués et ses beaux bras fermes et ronds qui se réfléchissent dans l'eau, dorés comme un raisin de treille.

Et puis, est-ce bien une lavandière?

Les lavandières, d'ordinaire, n'ont pas coutume de venir laver aux champs.

Elles préfèrent, qui l'ignore? blanchir par d'alchimiques procédés les chemises qu'on leur confie, soit à Vanves, soit à Issy, et dans tous les pays généralement quelconques où il n'y a ni source, ni ruisseau.

Mais une lavandière dont le battoir fait jaillir les perles d'une eau véritable sortant de la roche moussue et courant parmi les cailloux, voilà qui ne semble pas naturel; et, malgré que son petit nez retroussé, son gentil menton à fossette n'aient rien de précisément grec, pourquoi ne serait-ce pas la nymphe elle-mêmes qui, dépossédée et déguisée, se voit par le malheur, de temps réduite à exercer cet humble état?

L'idée enchanta Marius, qui avait une âme de poète; il se promit de la mettre en vers.

Cependant, l'eau du ruisseau coulait maintenant toute bleue; et quand ce fut fini, quand chaque pièce eut été à son tour trempée, savonnée, battue et tordue, la lavandière, ô sacrilège! jeta le tout dans le miroir même de la source, dans le clair bassin bouillonnant d'où tombait en cascade le ruisseau.

La source ne se fâcha point, étalant plutôt comme avec plaisir son frissonnant cristal sur les batistes, les dentelles, les fins tissus brodés à jour : de sorte que, un instant couleur d'opale, bientôt le bassin redevint limpide, et l'on eût dit un tas de neige sur le fond de sable étoilé de grains de mica que l'eau qui sourd faisait danser.

Puis, comme le soleil baissait, Marius dit à la lavandière :

— Pourriez-vous, mademoiselle, m'indiquer le chemin qui mène au Mesnil?

— Le Mesnil! mais c'est notre village. Vous irez tout droit en suivant l'eau, jusqu'à rencontrer le grand peuplier. Après vous prendrez sur la gauche et apercevrez les maisons.

Marius dormit mal au Mesnil, si toutefois c'est mal dormir que d'avoir un sommeil léger, traversé d'agréables songes.

La chambre d'auberge était claire et blanche, très confortable, et rustique suffisamment. Un soupçon de lune nouvelle éclairait, riant par les vitres. Au dehors, doux mais perceptible, passait à intervalles réguliers le bruit monotole et berceur de la brise dans les feuillages.

Pourtant, Marius dormit mal.

Un arome indéfinissable, évocateur de souvenirs, ramenait malgré lui, vers Paris, le demi-sommeil de ses pensées, vers Paris et vers l'Infidèle!

Cela fleurait délicieusement l'air des champs et l'herbe sauvage.

Vingt fois, il ouvrit la fenêtre, mais l'obsession persistait.

Et toute la nuit, Marius rêva de celle qu'il prétendait ne plus aimer, et de nymphes lavandières qui, pour embaumer son boudoir, lavaient d'idéales lessives dans des eaux vierges promenées à travers vallons et prairies, parmi les touffes mouvantes des joncs, les masses immobiles des iris, sous les cressons, sous les plantains, les hautes menthes odorantes, et s'imprégnant des philtres subtils qu'exhalent les plantes et les fleurs.

Marius s'éveilla maussade :

« C'était bien la peine d'avoir fui Lucinde et d'être venu à trois bonnes lieues de Montmartre chercher l'oubli avec la paix du cœur pour que, la première nuit, dans la première chambre d'auberge où je couche, tout, jusqu'au parfum des draps, ne me parle que



d'elle... Il y a là-dessous un sortilège!... Pourquoi ces rudes draps d'auberge m'ont-ils, toute la nuit, enivré de la même troublante ivresse que ceux infiniment

plus doux où s'attardent, chaque matin, les savantes paresses de Lucinde et dont ma sottise jalouse, pas plus tard qu'hier, s'exila? »

Marius, philosophant ainsi, était redescendu jusqu'à la source, avec le vague espoir que peut-être la petite lavandière y serait et lui donnerait le mot de l'énigme.

La lavandière était encore là, mais elle ne lavait plus.

Sur le gazon, sur les buissons, la lessive séchait étendue; et commodément assise au revers d'un talus, la nymphe campagnarde tricotait des bas en regardant fumer au soleil peignoirs brodés et chemisettes.

Marius alors seulement remarqua combien elle ressemblait à Lucinde.

— Avez-vous bien dormi? dit-elle. Parce que, sans vous en douter, vous avez couché justement chez nous, mon père faisant double métier de blanchisseur et d'aubergiste.

— Très bien dormi!... Et, à ce propos, pourrais-je savoir pour quelle raison, avec le grand lavoir que j'ai vu sur la place du village, vous venez laver le linge si loin?

— Oh! pas celui de tout le monde. Il y aurait pour sûr trop de peine. Rien que celui de la cousine, et le nôtre aussi quelquefois.

— La cousine... Quelle cousine?

— Oui dà! une proche cousine qui est grande dame à Paris. Elle joue dans les comédies... Regardez-moi moi voir sur la haie, avec ces ajours, ces fleurs à l'aiguille, si on ne dirait pas livrée de reine?... Bonne personne, la cousine! Oui bonne personne et pas fière, quoique originale un tantinet... Figurez-vous que de tout temps elle nous garda sa pratique. Seulement, elle a mis pour condition que ses atours seraient lavés non pas au lavoir du village, mais ici, où l'eau est toujours belle et neuve, puis étendus sécher à même l'herbe et les buissons, de manière que, suivant le mois, ils fleurent le thym ou l'aubépine... C'est-y drôle, les idées des gens! Elle m'a conté comme ça que ces odeurs-là sur son corps la faisaient aimer de qui elle aime.

Marius se sentit ému. La lavandière bavardait toujours.

— C'est même moi qui, toutes les semaines rapporte, une fois repassé, le paquet de linge à la ville, avec Brusquette et Freluquet.

— Freluquet, Brusquette?

— Eh oui! la bourrique et le chien. Brusquette tire la charrette; et pendant que je monte les paquets, Freluquet guette. Il y a tant de voleurs, dans Paris!

A ce moment, entendant leurs noms, le petit chien se mit à aboyer sous le charreton dételé, tandis que la bourrique, une bourriquette à poils gris, si gris qu'elle en semblait poudreuse, relevait la tête et secouait son grelot, une feuille de chardon aux lèvres.

Marius, alors, se rappela avoir vu un matin Freluquet, Brusquette et le charreton rue Gérando, devant la porte de Lucinde.

Il se rappela aussi, aux premiers temps de leurs amours, une journée passée, seuls tous deux, près d'une source quasiment pareille, et comment Lucinde avait eu le caprice d'y puiser au creux de ses mains, pour le faire boire; et comment, s'étant fourré dans le corsage toute une moisson de fleurettes, elle disait : « Ce serait gentil, n'est-ce pas? au lieu des parfums comme tout le monde en a, de sentir, pour quelqu'un qui vous aimerait, tantôt le printemps, tantôt l'automne?... »

Il se rappela surtout, certain soir, une larme de corail perlant, au défaut de l'épaule, sous la piqûre d'une épine emmêlée dans les dentelles du peignoir...

Et, le cœur étreint, à ce souvenir, d'une sorte de doux remords nuancé de quelque espérance :

— Alors, quand rapporterez-vous son linge à madame Lucinde?

— Demain, dès le petit matin, aussitôt que pointera l'aube.

— Et vous pourriez me prendre avec vous?

— Pourquoi pas? Brusquette est solide, et sur le charreton il y a place pour deux. Mais vous êtes donc de Paris et vous connaissiez la cousine pour avoir ainsi, tout de suite, et si bien, deviné son nom?

Paul ARÈNE.

Le Veilleur

Moi, dit tout à coup madame C... en jetant un coup d'œil furtif du côté de M. C... placidement absorbé dans la lecture du « Journal », je ne comprends pas qu'une femme attachée à son mari lui permette d'aller seul aux eaux. Aussi accompagnerai-je le mien, le mois prochain, à Plombières : de cette façon, s'il m'arrive malheur, n'aurai-je rien à me reprocher.

— Mon Dieu, reprit Georges Vertout, il ne faut rien exagérer et surtout ne pas se monter la tête inutilement. Tenez, je suis garçon, n'est-ce pas? libre de mes actions et désireux de m'ennuyer le moins possible; eh bien! à Bains-les-Monts dont j'arrive, sauf une petite aventure...

— Ah! vous voyez bien!

— Sauf une petite aventure qui s'est terminée le plus chastement du monde, je n'ai rien trouvé, mais rien de vraiment intéressant et qui valût la peine qu'on s'en occupât.

— Et cette aventure?

— Ma foi, je vais vous la dire, d'autant qu'elle n'est pas à ma gloire et qu'après l'avoir entendue, vous ne m'accuserez pas de fatuité.

Donc, il y a six semaines environ, j'étais très sérieusement occupé à soigner mes bronches à « Bains-les-Monts » lorsqu'un lundi soir (je précise), en entrant dans la salle à manger de l'hôtel pour dîner comme de coutume à table d'hôte, j'aperçus, à la place du voisin que j'avais eu jusqu'alors, une femme blonde vêtue de noir, arrivée le matin même, à ce que m'apprit le maître d'hôtel que j'interrogeai dans la soirée.

Nous fîmes assez rapidement connaissance et, en peu de jours, nous fûmes bons amis.

C'était une veuve plus gracieuse que réellement jolie, point sotte ni bégueule, parlant librement avec une pointe de raillerie philosophique. Elle me conta bien des choses, et il me fut aisé de deviner son histoire et de combler les lacunes qu'elle laissait volontairement dans ses récits.

De bonne famille, d'excellente éducation, d'allures fines, ma veuve se trouvait être une déraillée du train honnête, dans lequel vous êtes sagement emwagonnée, madame, et pourtant ce n'était point une pêche à quinze sous ni un demi castor, comme on dit dans un certain monde. On devrait trouver un terme pour désigner cette catégorie de femmes, auxquelles il ne manque qu'un mari pour être admises et acceptées partout.

Elle me plut fort. Et, quoique le traitement des eaux de « Bains-les-Monts » soit assez débilitant, je retrouvai une sorte d'ardeur pour lui faire la cour.

Je la suivis partout. Dès le matin, afin de l'entrevoir, encapuchonnée de laine blanche, sortir à pas pressés des Thermes où elle venait de recevoir sa douche; dans l'après midi, le long des ruisseaux qui sillonnent le parc; enfin le soir au Casino, où assis, derrière son fauteuil, je me délectais à la vue de sa nuque blonde, couverte de petits frisons légers et doux comme des plumes.

Cela dura cinq jours... et puis, ce chapitre sentimental et platonique une fois lu, nous eûmes hâte de tourner la page... Ah! vous souriez, madame; attendez un peu la fin de mon histoire et vous verrez s'il nous fut commode de réaliser notre désir.

Vous ne connaissez pas Bains? C'est une station confortable, élégante, raffinée même, où tout a été prévu pour l'agrément ou le bien-être des malades; oui, tout... excepté pourtant le côté amoureux. Mangez, promenez-vous, lisez, écoutez de bonne musique; mais n'aimez pas, c'est immoral, c'est inconvenant, c'est défendu!

Voilà ce dont nous dûmes nous convaincre, la dame et moi, lorsque nous nous mîmes en quête de trouver l'abri sûr et discret que nos cœurs assoiffés de solitude, réclamaient éperdument!

— Permettez-moi de vous faire une visite dans votre chambre, dis-je, lorsque, convaincu de l'inutilité de nos recherches, je m'aperçus que notre intimité, toute pure qu'elle fût, commençait à être remarquée.

— Y songez-vous? et les vieilles demoiselles du n° 7, et le capitaine qui est au n° 5! S'ils vous voyaient entrer! Je serais perdue de réputation. Le capitaine surtout est à craindre : il me fait la cour.

— Eh bien, allons à L...?

(L... est une petite ville distante d'une demi-journée de Bains.)

— C'est impossible. Nous ne pourrions pas revenir le soir même.

— Que nous importe? n'êtes-vous pas libre comme je le suis moi-même?

— Une femme n'est jamais libre, mon cher monsieur, de se conduire de façon à scandaliser...

— Que faire, alors?

— Attendre! Je retourne à Paris dans dix jours.

— Mais mon traitement à moi est terminé; et vous voulez que, pendant dix jours, je reste à faire le beau inutilement devant vous?

— Je ne veux rien du tout, reprit sèchement madame*** et, puisqu'il en est ainsi, je crois, je suis même certaine, qu'il vaudrait mieux vous décider à partir immédiatement. De cette façon tout s'arrangerait le mieux du monde.

Je la calmai difficilement.

Pendant trois jours elle me bouda, m'évitant de si ostensible façon que le capitaine du n° 5, très abattu jusqu'alors par son indifférence, prit des airs triomphants insupportables à voir.

Cependant, vers le quatrième jour, comme un peu las et ennuyé en somme de mon rôle d'amoureux transi j'allais me décider à faire ma valise, je vis en sortant du Casino ma veuve qui, tout en baissant les yeux, mais d'une voix distincte, me dit :

— Vous savez où se trouve ma chambre? tout au bout du couloir où est également la vôtre, le n° 9. Ce soir, après la ronde du veilleur, c'est-à-dire vers onze heures, venez... la porte sera seulement poussée. Je vous attendrai.

J'étais si surpris que je ne trouvai pas un mot de remerciement. Eh quoi! à l'hôtel! dans sa chambre, malgré les voisines, deux redoutables vieilles filles; malgré le capitaine, et surtout malgré le veilleur qui, toute la nuit, allait et venait, une lanterne à la main, l'œil ouvert, l'oreille aux écoutes, gardien vigilant des mœurs et de la morale!

Stupéfait, et trop honnête homme pour laisser la dame s'embarquer dans une aventure dont elle n'envisageait peut-être pas toutes les conséquences, je l'avertis que, le veilleur stationnant de préférence dans notre couloir, il me serait difficile de me diriger vers le n° 9 sans être aperçu par lui.

— En effet, répondit-elle; mais depuis trois jours je l'observe : vers onze heures, il monte au second, au troisième, et ne redescend au premier qu'à minuit passé.

— Cela nous donne à peine une heure de sécurité. C'est peu!

— C'est assez!

Sur ce mot, nous nous séparâmes; et chacun chez soi attendit l'heure du berger.

Je n'étais pas sans inquiétudes; outre la crainte de compromettre cette charmante femme qui méritait mieux qu'un caprice banal et passager, j'étais mal à l'aise. Oh! rien de grave, un peu de fatigue seulement, résultant des douches d'eau chaude et de bains répétés.

Je me fis apporter du kirsch... Bientôt réconforté physiquement, je dois avouer que mes remords s'envolèrent. La situation m'apparut ce qu'elle était en réalité ; agréable, et, afin de tuer l'heure qu'il me restait à attendre, je me remémorai les charmes de ma « conquête ». Je revis ses yeux bleus; sa bouche ronde, charnue, prometteuse de baisers; ses mains à fossettes et son pied un peu court, mais délicieusement cambré. Lorsqu'onze heures sonnèrent, vous me croirez si vous voulez, madame, mais mon cœur battait très fort, et quand j'entrouvris ma porte afin de vérifier si le couloir était désert, mon émotion redoubla.

Par malheur, au moment où je mettais le pied dans le corridor, j'aperçus assise près de la chambre du capitaine, une forme immobile qui semblait attendre et guetter...

Je rentrai chez moi précipitamment. Caché derrière ma porte, j'observai le veilleur qui, contrairement à son habitude, s'était déjà ainsi installé pour la nuit. Il devait être enveloppé de son manteau : je ne voyais pas sa tête, mais je distinguais ses bottes allongées et l'attitude lassée de sa pose.

J'étais perplexe. Que devait penser « l'autre? » Le voyait-elle ainsi que moi, ce maudit veilleur? J'en doutais, sa chambre était à l'extrémité du couloir. Les femmes sont si bizarres que je la devinais furieuse de mon inexactitude : car près d'une demi-heure s'était écoulée et le veilleur ne bougeait pas. L'idée me vint de corrompre cet homme, de lui donner un louis et de l'envoyer sommeiller au second étage, mais je me souvins, tout à coup, de sa figure. Il avait l'air abruti, idiot. Comprendrait-il? C'était douteux! Et si, par hasard, il ne comprenait pas! Quel bruit, quel scandale! Le capitaine sortirait de sa chambre, les vieilles demoiselles de la leur, et alors, comme on était tout

collet monté dans l'hôtel, la pauvre femme risquait d'être mise à la porte honteusement le lendemain matin.

Non! Il valait mieux attendre, attendre encore une heure au besoin. Il finirait bien par se décider à faire sa ronde, ce sacré veilleur. Enfin, madame, pour abréger, j'attendis, non pas une heure, ni deux, ni trois, mais bien toute la nuit. Vers l'aube pâlissante, je renonçai à l'aventure et me jetai, grelottant, éreinté, exaspéré, sur mon lit. Le veilleur n'avait pas quitté son poste un seul instant.

Au déjeuner, je ne m'étonnai point de ne pas voir la dame; elle devait évidemment être irritée contre moi. Je lui écrivis un mot très tendre où j'expliquais comment, afin de ne pas la compromettre, j'avais attendu jusqu'au jour le départ du veilleur.

On me rapporta la réponse presqu'aussitôt. Voici ce qu'elle disait :

« Pour effrayer certaines bêtes un épouvantail suffit. Ce que vous avez pris pour le veilleur était le chapeau, la veste et le pantalon du n° 5 posés sur une chaise, afin d'être brossés par le garçon. Adieu. »

Et le plus agaçant, continua Georges Vertout, c'est qu'aussitôt après le départ de ma veuve, qui eut lieu quelques heures plus tard en compagnie du capitaine, j'appris que le veilleur, congédié depuis trois jours, n'avait pas été remplacé.

J. MARNI.

LES

CONFIDENCES D'UNE AIEULE

(Suite et fin.)

— Aimer, comme vous dites? Mai qui donc aimerais-je? Mon fils? Raisonnablement vous ne l'exigeriez point. Ma fille? mais à quoi pense-t-elle, sinon qu'à elle-même, et pourquoi ferais-je autrement?

Elle est dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, comme je le fus de l'impératrice Joséphine, et je ne puis la voir sans me rappeler qu'il y a entre nous quatre règnes et deux révolutions. Tenez, Monseigneur, en toute franchise, il n'est que deux êtres au monde pour qui je suis capable de m'oublier, qui sont Gaston et Léonie; mais je connais ce que valent mes sentiments et je sais bien que celui-là n'est pas de la tendresse : c'est ce que j'appellerais *un faible*.

Quand il sortit, la nuit tombait : mais, avant les yeux fatigués je ne demandai point de lumière. Je rangeai même ma chaise longue dans un coin, et je l'abritai complètement derrière un paravent. Au bout de cinq minutes, je dormais comme une bonne vieille.

Je fus éveillée par une entrée inopinée de Gaston. Il entrebâilla la porte en faisant mille singeries : « Pst!... Grand'mère... c'est moi... Je t'apporte une surprise : ma tête par Nadar! » Il me vint une fantaisie de marivauder avec mon petit-fils. J'étais toute ragaillardie par mon somme. Je ne me montrai point.

— Tiens, dit-il, la bonne maman n'est pas là. Parie qu'elle est au dodo, et qu'elle pionce. Claquée sans doute par sa nuit!... Pauvre vieille!... Aussi on n'a pas idée... A quatre-vingt-dix!... Se coucher sur le coup de cinq!.... Je la gobe tout de même, moi... Je l'adore, et je la gobe.

Il s'installa dans un fauteuil, les pieds sur une chaise, alluma une cigarette, et comme il était sans doute, lui aussi, *claqué* par sa nuit, — pauvre jeune! — il s'endormit tout d'un coup.

J'allais me soulever pour le regarder dormir pardessus mon paravent, quand la porte s'ouvrit discrètement, Léonie parut, Gaston s'éveilla en sursaut : « Tiens, dit-elle, tu es seul? — Tu vois. — Je t'ai vu entrer... et je suis venue... mais je n'espérais pas vous *avoir* seul, monsieur, » Il salua. « Comment as-tu trouvé, hier?... reprit-elle. — Crevant. — N'est-ce pas? »

Il ralluma sa cigarette, puis attirant Léonie : « Eh bien? dit-il, voilà tout ce qu'on fait à c't oncle, c't oncle à la mode de Bretagne? » Elle lui tendit le front. « Et qu'est-ce qu'on fait à son cousin, à son petit cousin? » Elle le baisa sur les deux joues. « Qu'est-ce qu'on fait à son amoureux fidèle?... » Juste Dieu! Est-ce que mon petit-fils et mon arrière petite-fille polissonneraient ensemble?

Léonie répliqua sur un ton de mutinerie charmante : « Amoureux fidèle! oui, parlons-en. Expliquez-moi donc, je vous prie, ce que c'est que cette affreuse cocotte à chignon jaune que vous traîniez aux courses, l'autre dimanche. — D'abord, Mariette la Toulousaine n'est pas une cocotte, et encore moins une affreuse cocotte. C'est une célébrité de Paris... » Bonté divine! Mon petit-fils est l'amant de Mariette la Toulousaine! Quelle veine que le père n'en sache rien! il pourvoirait son rejeton d'un conseil judiciaire.

Ma petite-fille poursuivit : « Vous avez une maîtresse, et vous me l'avouez! — Tu voudrais pourtant pas épouser Joseph... Voyons, petite, c'est déjà suffisamment ridicule d'être amoureux de sa cousine... que dis-je? de sa nièce à la mode de Bretagne... Bartholo, quoi?... Non, si on savait ça au club, on se tordrait. C'est dit, n'est-ce pas, c'est dit : on n'a qu'une parole. A l'échéance, on sera là. Mais, jusqu'à ce jour béni, permets-moi au moins de soigner ma réputation. — Je vous attends bien, moi, patiemment. — C'est pas la même chose, et puis, tu as quinze ans. — Une femme peut très bien se marier à quinze ans. — Mais un homme ne peut pas se marier à vingt-quatre. — Tu ne m'aime pas. — Menteuse! — Eh bien! prouve-le. Tiens, prends-en une autre, n'importe laquelle, je ne sais pas, moi, puisqu'il t'en faut une absolument : mais lâche celle-là pour me faire plaisir; je suis jalouse de celle-là. »

Ils s'embrassèrent là-dessus plusieurs fois, après quoi Gaston reprit : « Tu en parles à ton aise, mais en admettant même que j'ai l'intention de lâcher Mariette, crois-tu que ces femmes-là se lâchent sans monnaie? — Grand'mère est là. — Grand'mère, grand'mère... elle ne se laissera jamais arracher une dent de cette taille-là, grand'mère. — Que tu es niais, Gaston! Écoute, moi, si je voulais demander à grand'mère un si gros service, je viendrais la trouver ici toute seule, un peu tard, et quand il ne fait presque plus clair, comme en ce moment. Je viendrais la trouver dans ce boudoir où depuis si longtemps on n'a pas changé un meuble de place, et où les tentures gardent encore dans leurs plis un peu des parfums qu'elle devait aimer autrefois. Crois-tu qu'elle n'ait pas vécu, ou qu'elle soit trop vieille pour se souvenir? Moi, j'imagine au contraire qu'elle avait le cœur bien sensible, et que si elle s'enferme si souvent dans cette pièce, c'est pour y passer de grandes heures à causer avec le souvenir de ses amoureux d'autrefois. Ah! elle a dû en avoir beaucoup, on prétend qu'elle fut si jolie! Je voudrais voir leur portrait. C'étaient apparemment de ces gens très élégants et très soignés, un peu bavards, mais pleins d'esprit comme elle, qui avaient de jolies façons de s'agenouiller devant les femmes ou de les agacer, et qui savaient vous remuer le cœur profondément, tout en n'ayant l'air que de vous débiter des galanteries sans conséquence et des politesses de convention. Pas comme vous, méchant garçon, dont il faut deviner l'amour sous la blague, et la délicatesse de sentiment sous un jargon d'écurie!... Je viendrais donc et je lui parlerais tout doucement, elle croirait reconnaître une de ces voix qui jadis l'ont charmée. Comme on n'y verrait goutte, l'illusion serait complète, et je gage qu'elle ne me refuserait rien du tout. »

Qu'elle disait vrai! Voilà que mes chers souvenirs ressuscitaient en foule. Les plus vifs me donnaient un peu de honte, les plus tendres transportaient mon cœur, ce pauvre cœur soi-disant desséché. Je pensais aux joies que je n'aurais plus et j'y pensais sans amertume, et je comprenais dans un éclair ce que m'avait voulu démontrer Hippolyte ; lorsque l'on est morte à soi-même, il est doux encore de revivre en ceux que l'on chérit,

Je toussai. Ils se troublèrent, mais Léonie se ressaisit bien vite. Elle me dit d'un petit air décidé : « Nous arrivions grand'mère, nous voulions te surprendre. — Oui, dis-je, et c'est moi qui vous ai surpris. Vous êtes deux fourbes. Gaston a raison, ma petite ; un homme ne se marie pas si jeune. Ferme les yeux s'il se dissipe. Plus vite il jettera sa gourme, et plus tôt il te reviendra. Toi mon fils, souviens-toi d'obéir toujours aux femmes. Lâche Mariette, puisque c'est le caprice de ta fiancée. Tu te conduiras en galant homme : on y pourvoiera. »

Cela finira, comme dans les comédies, par une noce; mais c'est dommage, je ne la verrai point.

Abel HERMANT

FIN

Bulletin Vélocipédique

Les magasins de **C. COMIOT**, précédemment 46 et 48, rue Brunel, sont transférés 87, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, près de la porte Maillot. **C. COMIOT**, seul dépositaire des cadres et pièces détachées marque *Eadie*.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. D... Encres de Lale ... imprimeur, 6 et 8, rue D...-Trouin, Paris.

Chanson de tous les temps

Poésie de Maurice de SONNIER. Musique de Eugène SUTTER.

I

Si vous étiez quelque bergère,
Je vous dirais : Fuyons bien loin
De la grand' ville mensongère
Aimons dans les senteurs du foin..
Je vous dirais : Fuyons bien loin, ⎫ bis
Si vous étiez quelque bergère. ⎭

II

Si vous étiez quelque cousine,
Je tournerais un compliment
Pour baiser la bouche mutine
Qui s'offrirait ingénuement ;
Je tournerais un compliment ⎫ bis
Si vous étiez quelque cousine. ⎭

III

Si vous étiez quelque marquise,
En chiffonnant vos falbalas,
Je mettrais la mouche requise
Et vous poudrerais à frimas.
En chiffonnant vos falbalas ⎫ bis
Si vous étiez quelque marquise. ⎭

IV

Mais vous êtes la cabotine
Qui jouez des airs sur mon cœur
L'air qu'il jouera s'il se mutine
Ma belle vous en aurez peur...
Vous jouez des airs sur mon cœur ⎫ bis
Vous n'êtes que la cabotine ! ⎭

Andante.

7

Si vous é_tiez quel_que ber_gè_re, Je vous di_rais : Fuy_ons bien loin De la grand' vil_le men_son_gè_re Ai_mons dans les sen_teurs du foin... Je vous di_rais : Fuyons bien loin, Si vous é_tiez quel_que ber_gè_re ; Je vous di_rais : Fuy_ons bien loin, si vous é_tiez quel_que ber_gè_re ;

mf *poco rit.* *p* a tempo. *poco rit.* *dim. rall.*

Paul Balluriau

7e ANNÉE. — N° 22. Édition de Paris : 5 centimes. 28 MAI 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50
{ Départements. . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glock, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an.............	6 — »	10 — »

LA BAGNOLE AUX CERISES, par René MAIZEROY



Dessin de Steinlen.

[illegible] du *Gil Blas illustré*, désirant faire profiter ses abonnés, proportionnellement de cette magnifique [illegible] *d'un an*, du 1er janvier 1897, qu'elle tient à leur disposition un *fac simile* à choisir entre quatre reproductions de **fusains** des maîtres **Allongé** et **Appian**.

Cette prime est absolument gratuite, prise dans nos bureaux : pour la recevoir par poste, envoyer **50** centimes, prix du port et du rouleau d'emballage.

Les abonnés de 3 mois et de 6 mois devront, pour avoir droit à cette prime, compléter leur année d'abonnement.

LA BAGNOLE AUX CERISES

Avec des [illegible] récréation, les midinettes ont envahi le trottoir, s'attardent curieuses et moqueuses aux devantures des magasins, se donnent le bras, se poussent du coude, animent, fleurissent la rue comme d'une jonchée de jeunesse, marchent sans but, du soleil dans les cheveux, des bouts de fil dans les jupes, retournent la tête, narguent d'un regard effronté quelque suiveur qui les talonne et les obsède. Et, tels des moineaux en éveil qui aperçoivent tout à coup sur une pelouse de jardin le goûter qu'émiette sournoisement un enfant capricieux, elles s'empressent vers une bagnole chargée de cerises pâlottes, à peine mûres, et qu'une vieille à madras attache une à une sur des bâtonnets, arrange en bouquets de deux sous, annonce de sa voix éraillée :

— *A la belle cerise nouvelle, à la belle cerise!*

La face bourgeonnante, plissée d'innombrables rides, couperosée de la marchande s'est éclairée, s'épanouit, sourit aux trottins. Elles hésitent. Elles font la moue. Des lueurs de désir traversent leurs yeux clairs. Puis l'une, puis l'autre se laisse tenter, se décide à lâcher les sous qu'elle tortillait entre ses doigts piquetés de coups d'aiguille.

Et elles s'en vont savourant ce dessert inattendu, murmurant tout bas le vœu qu'il faut faire quand on mange une friandise pour la première fois dans l'année, se délectant du parfum aigrelet et frais du fruit printanier qui s'épand entre leurs lèvres.

Les ingénues songent à des choses sentimentales, douces autant qu'un couplet de romance, à des dimanches d'amour dans les guinguettes du bord de l'eau, dans les bois de Saint-Cloud avec un qui vous éveillerait le cœur, qui vous dirait des phrases tendres, qui vous accrocherait aux oreilles des pendeloques de cerises doubles, qui vous embrasserait si câlinement, si impérieusement que l'on n'aurait pas la force de le repousser, de lui résister, d'être sage et raisonnable, se rappellent des horizons d'enfance, les vergers au sortir de la ville où les branches semblaient éclaboussées de gouttelettes brillantes de sang, où un mannequin bouffon épeurait les oiseaux pillards.

Les petites précoces qu'attendent, le soir, sous les porches des maisons, de vieux messieurs, qui n'en sont plus aux incertitudes des premiers essayages, qui bâillent à l'atelier, qui ont des figures blanches, tirées, de lendemain de fête, des paupières meurtries, du sommeil en retard, pensent à la salle enfumée du Moulin-de-la-Galette où après le long corps à corps des danses l'on s'assoit dans un coin d'ombre, l'on offre à son valseur du bout des dents une cerise à l'eau-de-vie, qui brûle la bouche et qui grise. Elles envient les poupées de luxe et de caprice à qui elles apportent parfois des cartons emplis d'élégantes toilettes, rêvent un coup de chance, une rencontre heureuse qui les délivrera peut-être du labeur quotidien, qui leur donnera des dessous de dentelles, des meubles blancs, des bagues.

Et au milieu de la sourde rumeur des voitures, des fanfares narquoises des fontainiers, des appels obsédants qui traînent dans l'air léger, se prolonge, se disperse le cri chevroté de l'annonciatrice des beaux jours :

— *A la belle cerise nouvelle, à la belle cerise!*

[illegible]

LES POÈTES DE L'AMOUR

NOCTURNE

[illegible]

Les villages dormaient dans les plaines heureuses;
Sous le silence de la lune on croyait voir
Glisser des robes d'impalpables voyageuses,
Dont les mains effeuillaient les derniers lys du soir.

Une caresse immense enveloppait la vie:
On eut dit que la nuit en un temple d'amour
Berçait languissamment la nature assouvie,
Et que rien n'était vrai des misères du jour.

On entendait errer des ailes dans la brise,
Des lueurs d'infini nimbaient les horizons,
Et mon front qu'effleurait une extase indécise
S'abandonnait au vol des nocturnes frissons.

Et tandis qu'enlaçant ma jeunesse amollie
Le rêve chuchotait la douceur de mourir,
J'écoutais dans mon cœur des ruisseaux d'harmonie
Chanter, en rythmes lents, des gloires à venir.

J[illegible] CARRÈRE.

L'AVEU

CANDIDE BOURGEOIS, 30 ans.
[illegible]

[illegible]

M[illegible] — Ah! Henry, Henry, c'est affreux ce que nous avons fait là... tu vas me mépriser!

Henry, *poli*. — En voilà une idée, par exemple. [illegible]

Mme Bourgeois. — Je sens que tu as une mauvaise opinion de moi, que tu vas me juger comme les autres. Pourtant, je te jure que jamais avant toi, tu entends, jamais un homme... si ce n'est mon mari : tu es mon premier amant. Oh! j'ai lutté tant que j'ai pu, mais je t'aimais, je t'adorais. Pourquoi donc m'as-tu fait tienne ainsi, et maintenant tu m'en veux?

Henry, *plutôt ennuyé*. — Un homme ne peut jamais en vouloir à une femme de s'être donnée à lui : il ne peut qu'en être flatté... Seulement, il peut s'en vouloir de l'avoir prise, le regretter tout au moins.

Mme Bourgeois. — Ainsi, toi, tu regrette ces instants pour moi inoubliables : tu n'as donc pas été heureux?

Henry. — Tu ne me comprends pas : je ne regrette pas la chose en elle-même, qui était tout à fait de premier ordre, je l'avoue; mais j'ai des remords à cause d'Alice, voilà la vérité. Pardonne-moi la comparaison : le déjeuner était exquis, mais la digestion est pénible.

Mme Bourgeois. — Alors, chez toi, c'est une affaire de conscience.

Henry. — Après... oui. La conscience est un estomac moral, et j'ai cet estomac-là très délicat. Pas toi?

Mme Bourgeois. — Si... évidemment... enfin.

Henry. — Parbleu, vous autres, vous avez des consciences d'autruche; vous digéreriez des cailloux.

[illegible] exagérer l'importance des choses. Après tout, ça arrive tous les jours, nous ne sommes pas une exception, Dieu merci! Où est notre crime?

Henry. — Notre crime est d'avoir trompé une maîtresse que j'adore et à qui je n'ai rien à reprocher, qui a une absolue confiance en moi et en toi qui es sa meilleure amie. Tu trouves que ce n'est rien, toi? Enfin, quand elle va venir, tout à l'heure, car elle doit venir, crois-tu donc que je pourrai être son amant, [illegible]

Mme Bourgeois. — Pour une malheureuse fois... Je te plains, mon pauvre ami, si tu en es là.

Henry. — Il est bien question de ça : non, non, ce n'est pas ça le plus difficile. Mais il faudra lui jurer [illegible] jamais trompée. Ça ne te fait donc rien de penser à ces choses-là?

Mme Bourgeois. — Ah! ne m'en parle pas, c'est une torture... Je souffre à en mourir.

Henry. — Encore, toi, tu retrouveras ton mari, et si, même ce soir, il veut être ton mari, ça te semblera tout simple : tu n'auras pas une révolte, par une arrière-pensée; vous êtes ainsi faites.

Mme Bourgeois. — Parce que l'on peut nous prendre sans que nous nous donnions.

Henry. — Oui, tandis que nous il faut que nous soyons sincères. Et vois-tu, j'ai le mensonge et la trahison tellement en horreur, qu'il me semble que je serai trop sincère et que j'aurai l'envie folle, irrésistible de tout avouer... je me connais.

Mme Bourgeois, *bondissant*. — Ne fais pas ça. Ah! surtout, ne fais pas ça. Eh bien! ce serait complet! D'abord, tu n'en as pas le droit... ce n'est pas ton secret, c'est le mien aussi... Alors, ça serait trop commode! Mais le mensonge est un devoir, du moment que l'honneur d'une femme est en jeu. En tout cas, si elle ne te demande rien, ce n'est pas à toi à venir au-devant.

Henry. — Mais, si elle me demande quelque chose... si elle se doute?

Mme Bourgeois. — Il faut toujours dire non, tu entends? ne jamais avouer. Jure sur tout ce que tu as de plus sacré au monde, jure sur ta vie, sur la sienne, que sais-je? Jure sur une tombe chère si tu en as une dans ta famille... C'est comme ça que nous faisons toutes... et ça réussit toujours. Et même, j'y pense; si elle te dit qu'elle sait tout, que je lui ai tout avoué, car elle est maligne et peut prêcher le faux pour savoir le vrai, nie toujours, tu entends? Quant à moi, tu es bien certain que je ne dirai jamais rien, n'est-ce pas? J'aimerais mieux me faire hacher. Par conséquent, tu peux toujours nier carrément. A quelle heure vient-elle?

Henry. — A quatre heures.

Mme Bourgeois. — Il est trois heures et demie. Je me sauve. M'aimes-tu un peu?

Henry. — Oui, mais tu ne seras plus ma maîtresse : nous resterons de bons amis. Oh! non, non, il ne faut pas. Songe à toutes ces infamies dans lesquelles nous nagerions... ce n'est pas possible. Et puis, ça serait des mensonges continuels et des détails répugnants. Je te verrais le matin et puis elle le soir, quelquefois peut-être à une heure d'intervalle. Je me ferais l'effet d'une cocotte, je ne veux pas. Et puis tu ne peux m'en vouloir; je te respecte trop pour un tel partage. Ça t'ennuie que je me reprenne?

Mme Bourgeois. — J'aimerais mieux évidemment que tu me reprennes, mais tu as raison. C'est entendu, c'est entendu, je ferai ce que tu voudras; mais donne-moi ta parole d'honneur que tu ne lui diras jamais rien, *quoi qu'il arrive*.

Henry. — Je t'en donne ma parole d'honneur. Es-tu contente?

Mme Bourgeois. — Je suis tranquille. Au revoir, vous que j'adore.

Deux jours après; même décor, mêmes personnages.

Henry. — Je vous ai fait venir, ma chère amie, pour vous demander un conseil. Tenez, voici la lettre que je reçois d'Alice. (*Il lit.*)

« Je sais maintenant tout ce qui s'est passé entre vous et Candide. Il est inutile de tâcher à me revoir. D'ailleurs, je n'irai plus chez vous, et vous n'avez plus à vous présenter chez moi. Comme vous étiez très familier dans la maison et pour expliquer que vous cessiez brusquement vos visites, j'ai dit à mon mari qui s'amusait de ce que vous me faisiez un peu la cour, j'ai dit que vous aviez été trop loin. Par conséquent, si vous aviez l'audace de venir rue de Prony, ce serait Edouard qui vous mettrait à la porte. Je compte sur votre courtoisie pour me rendre mes lettres et mes portraits. Je les enverrai prendre demain matin par Philomène, ma femme de chambre. »

Voilà. Qu'est-ce que vous pensez de ça?

M[illegible] — Et vous?

Henry. — Je pense qu'elle se doute de quelque chose, qu'elle veut savoir et qu'elle me tend ce piège.

Mme Bourgeois. — Vous devenez très malin. Alors, vous croyez qu'elle se doute de quelque chose?

Henry. — Certainement... Figurez-vous que l'autre jour, avant-hier, enfin, elle a trouvé votre mouchoir sous un coussin : elle a reconnu votre chiffre, votre odeur... (*Fièrement.*) Mais moi, j'ai juré mes grands dieux que vous n'aviez pas mis les pieds chez moi.

Mme Bourgeois. — Vous avez eu tort : il fallait recon-

naître que j'étais venue, puisque mon mouchoir en faisait foi.

Henry. — Ah! je ne sais plus, moi! Vous me dites qu'il faut toujours dire non.

Mme Bourgeois. — Il ne faut jamais dire l'essentiel, mais on peut avouer les choses à côté, les choses qui ne sont pas définitives : c'est en ne mentant pas pour celles-là qu'on obtient du crédit pour le reste. Or, vous pouviez très bien avouer que j'étais venue : il ne s'ensuivait pas que j'eusse été votre maîtresse.

Henry. — C'est très juste, mais enfin j'ai dit que je ne vous avais pas vue. Mais ses soupçons étaient éveillés, d'autant plus qu'après mes moustaches, mes vêtements, j'avais votre odeur, qui est très caractéristique... Elle m'a interrogé, posé mille questions traîtresses; mais je n'ai pas bronché. Enfin, il n'était plus question de rien quand, ce matin, je reçois cette lettre.

Mme Bourgeois. — Et qu'est-ce que vous comptez faire?

Henry. — Ce que vous feriez : aller la trouver, lui dire que c'est une infamie, que je l'adore, que je vais me tuer, enfin, aller jusqu'au bout.

Mme Bourgeois. — Ne faites pas ça... ce serait inutile.

Henry. — Pourquoi?

Mme Bourgeois. — Parce que je lui ai tout avoué.

Henry. — Vous?

Mme Bourgeois. — Moi.

Henry. — Vous parlez sérieusement?

Mme Bourgeois. — Très sérieusement.

Henry. — Mais alors, quelle drôle de femme vous faites! Comment, pour vous sauver, pour garder sauf ce que vous appelez votre honneur, je me conduis comme un misérable, je mens comme une fille, car j'ai menti comme une fille, je me dégoûtais, j'ai juré sur ma vie, sur la sienne, sur une tombe chère que j'ai dans ma famille ..

Mme Bourgeois. — Celui ou celle qui est dedans n'en mourra pas, en tout cas.

Henry. — C'est vrai. (*Continuant.*) Je vous donne ma parole d'honneur, je m'engage vis-à-vis de vous et c'est vous qui me vendez! Je perds une maîtresse que j'adore...

Mme Bourgeois. — Vous êtes injuste, mon ami; d'abord, il faut savoir comment ça s'est passé, avant de crier comme un puma. Eh bien! Alice est venue me trouver, elle m'a demandé si j'étais allée chez vous... je lui ai dit que non.

Henry. — Il fallait répondre oui; on ne doit jamais dire l'essentiel, mais on peut avouer les choses à côté, les choses définitives : c'est en ne mentant pas pour celles-là que l'on obtient du crédit pour le reste.

Mme Bourgeois. — C'est de la fine ironie; mais attendez. Elle m'a alors demandé comment il se faisait que mon mouchoir fût chez vous, sous un des coussins du divan. Je ne pouvais plus nier et alors j'ai raconté tout ce qui s'était passé.

Henry. — C'est très maladroit... enfin, c'est fait, c'est fait. Mais pourquoi m'avez-vous fait jurer de me taire, voilà ce que je ne comprendrai jamais?

Mme Bourgeois, *simplement et pas vite.* — C'est bien facile à comprendre, pourtant; *c'est parce que je voulais avoir le plaisir de le lui dire moi-même.*

Henry. — En ce cas, c'est différent; je me suis trompé : ce n'est pas maladroit, c'est très adroit, au contraire, et odieux par-dessus le marché.

Mme Bourgeois. — Enfin, mon cher, mettez-vous à ma place. Je me donne à vous : au lieu de tomber à mes pieds, en me jurant une reconnaissance éternelle, vous avez des remords, vous me parlez de vos maux d'estomac moral. Quand une femme fait ce que j'ai fait, elle n'a qu'une excuse, c'est que l'homme pour lequel elle s'est ainsi compromise l'adore exclusivement et ne regrette rien. En un mot, ça doit être le coup de foudre. Comme ça n'a pas été le cas, et que vous faisiez assez bon marché de moi, j'ai fait bon marché de vous, et me suis retirée, du moins, avec les honneurs de la guerre.

Henry. — Vous n'avez que ces honneurs-là, soyez-en certaine. Et maintenant, nous n'avons plus rien à nous dire, séparons-nous.

Mme Bourgeois. — Comme des amis.

Henry. — Vous ne le voudriez pas.

Mme Bourgeois. — Comme des complices, alors.

Henry. — Non plus... comme des étrangers.

Mme Bourgeois. — Adieu, cher Monsieur.

Henry. — Adieu, chère Madame.

Maurice DONNAY.

LES BIJOUX PERDUS

Je n'ai pour couvrir ce feuillet qu'une idée, un souvenir très bref, mais qui me remplit d'une sensualité triste, aussi large et abondante que la senteur mise dans un alcarazas par trois gouttes d'essence de la rose des califes.

Ce souvenir, c'est un quart d'heure que je passai à la manufacture des tabacs de Séville. Et le troupeau de filles que j'y traversai par cette accablante journée m'a laissé une impression qui ne s'évaporera pas plus que le parfum laissé dans mon flacon par les œillets, les basilics et les jasmins pressés aux jardins de l'Andalousie.

A l'heure de midi, après avoir franchi des rues et des cours que dévorait le soleil, dans un énorme bâtiment mi-soldatesque, mi-religieux, j'ai visité, le long de salles immenses, cinq mille femmes environ, les fameuses *cigarreras* sévillanes qui, avec un vacarme inouï de chants et de bavardages, roulent en cigares et en cigarettes les feuilles de tabac.

Cinq mille Sévillanes! qui, dans ces ateliers perpétuellement rafraîchis d'eau et semés d'une excitante poussière de tabac, sont mi-dévêtues et font voir, sans plus de gêne que leurs yeux incomparables, leurs beaux cheveux ou leurs petites mains brunes, des bras ronds, des seins dorés, toute leur gorge, leurs mollets, et par-ci par-là ces jolis bijoux de noms trop peu gracieux pour que je veuille en dégrader ce tableau.

De ces filles, les unes balançaient du pied le berceau de leur enfant, les autres à leurs côtés maintenaient un chien, quelques-unes avaient interrompu leur travail pour se tapoter de poudre de riz ou relever leur teint de rouge, presque toutes avaient un miroir sous la main, toutes enfin portaient dans leur cheveux une fleur éclatante et bavardaient.

Il y avait des petites de douze à treize ans, mais la grande majorité faisait voir des corps en âge d'être aimés; et quelques vieilles femmes éparses contribuaient à rendre plus excitantes encore la jeunesse et la vivacité qui les enveloppaient et semblaient les avoir asphyxiées comme un parfum trop fort.

Pourquoi donc, si joyeuses, ces *cigarreras*, ne me laissent-elles que de la tristesse? Pourquoi de ces jolies bêtes entassées, de ces vraies étables d'amour, n'ai-je pas emporté, comme il semblerait, une note joyeuse de vie éclatante et facile?

Je le perçois maintenant : c'était mélancolie de tant de joyaux gaspillés.

Ces yeux noirs auraient pu donner des pleurs incomparables à ceux qui savent goûter les larmes des femmes; ces seins fleuris auraient pu palpiter, ils ne frissonneront jamais que de plaisirs sensuels; ces petits pieds mériteraient de souiller et de détruire les plus admirables broderies, ils ne courront jamais qu'au faubourg du Triana. Eh! je le sais bien, qu'au faubourg de Triana comme d'ailleurs, on répète la chanson d'amour, la chanson avec les gestes. Mais, si belles, elles méritaient d'inspirer des airs nouveaux.

A la sortie des cigarières, j'ai vu, ce que j'eusse deviné, quelles mains indignes allaient manier ces chers bijoux. Ces créatures, si joliment faites pour collaborer à des sensibilités raffinées, ne satisferont que de simples sensualités. C'est jeter des perles. Tant de beauté gaspillée, c'est la coupe du roi de Thulé, dont s'attristent toutes les personnes délicates.

A Séville sont quatre mille femmes dont l'exquise beauté peut être dite inemployée, puisqu'on ne leur demande que le plaisir des sens, et cette beauté, outre qu'elle est ainsi gaspillée, ne dure pas plus de quelques années.

Qu'une merveille soit méconnue, un trésor enfoui, ce n'est point cela qui est mélancolique. Mais une merveille qui est en train de disparaître! Voilà le trait qui complique de fièvre toute volupté! Être périssable, c'est la qualité exquise. Voir dans nos bras notre maîtresse chaque jour se détruire, cela parfait d'une incomparable mélancolie le plaisir qu'elle nous procure. Il n'est point d'intensité suffisante où ne se mêle pas l'idée de la mort.

Le jour où quelqu'un de nous voudra écrire une histoire de la volupté cérébrale, il devra consacrer une place importante au roi Xerxès, de qui les historiens nous rapportent cinq ou six traits qui vont profondément dans notre cœur, et tels qu'on n'en trouve pas chez nos plus raffinés modernes. Ce mélancolique qui avait le pouvoir suprême, les plus belles maîtresses et l'incomparable climat d'Asie, promit un prix à qui lui trouverait une volupté nouvelle. Et cette volupté, c'est lui-même qui l'inventa : « Il se donna le plaisir de pleurer en contemplant son immense armée et en songeant que de tant d'hommes, pas un ne vivrait dans cent ans. »

C'est un sentiment de même qualité qu'éprouve un passant devant ces belles créatures qui, depuis des siècles, se succèdent et disparaissent sans que leur beauté jamais ait été pleinement respirée.

Dans cette manufacture, à Séville, travaillent aussi quelques centaines de mules. On les emploi à tourner des machines qui hachent le tabac. C'est en ce sens que la cigarerie est bien un résumé de cette Andalousie qui vaut par ses fruits, ses fleurs, ses mules et ses femmes. Et quand les filles que je décris ne se sont parées que de fleurs et ne se nourrissent guère que de fruits, j'aime qu'elles collaborent aussi avec des mules.

Si j'avais rapporté de là-bas quelque témoignage, ce n'eût été ni des fleurs, ni des fruits, car leur éclat toujours éphémère s'assombrit en quittant la fureur du ciel andalou. Ce n'eût pas été davantage une de ces enfants, car, dans notre Paris, elle deviendrait aussitôt une créature déplacée, une curiosité. Mais j'eusse voulu choisir une mule aux longs yeux sur laquelle j'aurais fait monter durant quelques jours les plus belles filles de Séville : je l'aurais envoyée aussi dans les vignes avec les vendangeurs; puis encore elle aurait librement brouté les plus belles fleurs du Guadalquivir. Alors seulement je l'aurais emmenée à Paris, et parfois au matin allant la flatter dans son écurie et baisant ses grands yeux dont la douceur et la gravité passent les plus beaux regards d'amour, je me serais plu à respirer et caresser sur son poil tant de chers souvenirs.

Maurice BARRÈS.

AMOUR

I

C'est un soir, après une mélancolique promenade à travers ces rues de province qui puent la tristesse, que le commandant Bugué et le capitaine Lepic, son ami, décidèrent qu'ils prendraient une commune maîtresse, Mlle Albertine, une Parisienne, vendeuse experte de sourires et autres bagatelles.

En bons camarades, incapables d'une jalousie, estimant l'amour comme une simple nécessité, ils écrivirent à Mlle Albertine, 246, rue de La Rochefoucauld (Paris), que, si elle voulait venir à Josti-sur-Cher, ils lui offriraient, pendant tout le temps que le régiment tiendrait garnison en cette ville, le logement, la table, l'éclairage et trente louis par mois.

Albertine était justement dans une de ces périodes que les psychologues ont qualifiée : « la dèche noire. » Elle accepta l'offre des deux officiers.

Et c'est pourquoi, huit jours après, elle débarquait à Josti-sur-Cher, où l'attendait un excellent dîner, servi chez le commandant. Si remarquable, ce dîner! qu'à minuit, les trois convives étaient gris; qu'à une heure du matin, Albertine dansait un pas où elle s'efforçait de rappeler l'élégance et la fantaisie de Mlle Grille-d'Egout, et qu'à quatre heures du matin, tout le monde dormait sous la table.

Cette petite fête dura quarante-huit heures. Puis on se régla : le commandant, qui était gros et gras, avec

un ventre énormément bedonnant, fut baptisé par Albertine du surnom de *la Boule*, et obtint les jours pairs. Les jours impairs revinrent au capitaine, maigre, pareil à un Don Quichotte, et baptisé par sa divine amie du sobriquet de *la Quille*.

Le dimanche, jour de repos, appartenait à Albertine, et le trio courait alors les environs.

II

Les premières semaines, Albertine s'amusa beaucoup. Les provinciaux, « ces croquants », comme elle les appelait, lui paraissaient très comiques. Le costume des bourgeoises la stupéfiait. Non ! on n'avait pas idée de ça à Montmartre.

Mais, peu à peu, la vie réelle de province la désenchanta. Elle commença à regretter le boulevard, les cafés de nuit, les bals publics... Encore si elle avait pu parler de Paris ! Mais la Boule et la Quille ne connaissaient que l'École Militaire, la place de l'Opéra, la Bastille. Ils ignoraient le Café Américain et le Moulin-Rouge...

Aussi quelle joie lorsqu'elle apprit un matin que le capitaine venait de prendre comme brosseur un Parisien !

— Tu me l'enverras, que je le voie !

Et elle faillit embrasser le capitaine une fois de plus que ne l'exigeaient les termes du contrat.

Le lendemain, elle fit fête au brosseur quand il arriva :

— Aimez-vous l'eau-de-vie, le cassis, le rhum ? Un peu de tout, n'est-ce pas ?

Et tandis que l'ordonnance goûtait aux diverses liqueurs :

— Ah ! vous êtes de Paris ? reprit-elle... De quel quartier ?

— De la rue de Flandre, 141. Jules Pigeonneau, ouvrier ébéniste.



On m'appelle la Villette à la caserne... Si quelquefois vous aviez de petits raccommodages à faire, vous pouvez me prendre... j'ai le coup de main.

Il parlait avec un léger grasseyement qui traînait les syllabes. Et ses yeux noirs riaient, tandis qu'il cognait la visière de son képi sur son genou droit. Il avait dix-neuf ans, venant de s'engager. Il était frais, un peu poupin. En civil, il devait être joli garçon.

— Enfin, dit Albertine, je pourrai causer de Paris avec vous... Vous connaissez l'Élysée-Montmartre ?

— Oh ! oui, m'dame.

— Tant mieux ! on en taillera des bavettes.

Puis, tout en lançant une bouffée de cigarette à la figure du pioupiou, elle ajouta :

— Vous avez une tête qui me revient !

La tête de la Villette lui « revint » si bien qu'elle amena un jour le troupier à une violence qu'elle ne regretta pas. Il la saisit à pleins bras, l'embrassa.

Elle dit ensuite, simplement :

— Nom d'un chien, quel pétard si le capitaine était entré pendant ce temps-là :

En voyant Pigeonneau, s'était réveillé en elle le besoin des caresses d'autrefois. Elle en avait tellement aimé d'ouvriers parisiens !

Et Pigeonneau lui rappelait son deuxième amant, celui dont les cheveux noirs retombaient sur le front à la Capoul.

— Vrai ! affirmait-elle, si tu portais les cheveux longs, c'est étonnant comme tu lui ressemblerais.

De nature septique, la Villette ne s'étonnait pas beaucoup. Il accepta la situation en homme qui sait se conduire avec les femmes. Il chanta la romance, commit des calembours, conta drôlement les épisodes comiques de la chambrée, et fit preuve, quand il le fallut, d'une vigueur de bonne compagnie.

En échange, Albertine lui conservait les bons morceaux du déjeûner, l'entretenait de pipes et de tabac, et savait lui faire accepter, d'une manière délicate (il ne faut jamais froisser les âmes bien nées), ce qui est nécessaire à un troupier pour offrir de temps à autre des petits verres aux camarades. Lui, très malin ne laissait rien transpirer de cette passion à la caserne. S'il n'aimait pas follement Albertine (à dix-neuf ans, n'est-ce pas ? quand on a un peu roulé, le cœur se bronze), il se trouvait quand même très heureux. Pourvu seulement que le capitaine ne le surprît pas !

III

Un matin, au moment où il rentre dans la chambrée :

— On te demande chez le sergent-major, lui disent ses camarades.

— Vous ne savez pas ce qu'il me veut ?

— Non. Et, tout en répondant, les troupiers sont très affairés. Ils ont l'air tout drôle.

Quand il arrive chez le « double », il aperçoit l'officier de semaine, un lieutenant à parole vive, aux gestes brusques.

— Venez ici, commande l'officier. Retirez-moi ce que vous avez dans vos poches.

Voici ce qui s'est passé : Un soldat de la chambrée de Pigeonneau a été volé dans la nuit. Une somme ronde : quarante francs. Or, on sait que la Villette a toujours de l'argent dont on s'explique mal la provenance. Il s'est relevé la nuit du vol : le matin même, il a payé un litre d'eau-de-vie à des « pays ». Indices vagues, assez graves, toutefois, pour éveiller les soupçons.

Le lieutenant visite soigneusement les poches de Pigeonneau, palpe la doublure de ses effets.

— Votre porte-monnaie !

La Villette tend sa bourse : l'officier l'ouvre, compte lentement le contenu, posant les pièces l'une après l'autre, sur la table. Il y a trente-neuf francs !

Étonnés de voir un homme posséder tant d'argent, le lieutenant, le major, le sergent de semaine fixent Pigeonneau :

— Où a-t-il eu cet argent, s'il ne l'a pas volé ? dit le lieutenant.

Pigeonneau n'a pas prévu la question ; il voit soudain l'impasse où il se trouve... C'est une générosité d'Albertine, deux louis qu'elle lui a donnés pour sa fête. Impossible de dire de qui il les tient.

En trahissant sa liaison avec Albertine, n'est-ce pas en effet s'exposer à la colère du capitaine ? Et si sa maîtresse niait cette liaison ? Il n'a aucune preuve, ni une lettre, ni un billet... Si elle prétend, au contraire, qu'il lui a pris ces deux louis ?

La Villette se sentit perdu. Il vit le conseil de guerre, les cinq années de biribi. Sa langue s'embarrassa :

— C'est... c'est en ville que j'ai eu ce poignon-là.

Ces hésitations, ces explications pénibles, ce tremblement de la voix changèrent en certitude les soupçons du lieutenant :

— C'est bien, dit celui-ci ; sergent f...-moi cet homme en cellule.

Pigeonneau, ahuri, remonta dans la chambrée. Tout à coup, tandis qu'il se mettait en tenue de prisonnier, une inspiration lui vint :

— Ecoute, dit-il à un camarade, va chez la femme du capitaine... Conte-lui l'histoire... Dis-lui qu'on a cru que j'avais volé l'argent qu'elle m'a donné hier, et que l'on me flanque en cellule. File vite !

IV

Albertine resta stupéfaite en apprenant l'emprisonnement de Pigeonneau. Ils étaient donc fous, dans l'armée ! Et lui, ce pauvre chéri, qui n'avait pas voulu parler, qui préférait la cellule et le conseil de guerre à un acte de trahison, qui, au lieu de tout dire, aimait mieux s'en aller casser des cailloux en Afrique ! Mais c'était un brave cœur, ce la Villette, un amant comme on en voit dans les livres, presque un héros !

Elle se le représentait enfermé dans un endroit sale, puant, où des rats viendraient le grignoter... Mais elle ne le laisserait pas là, elle ne l'abandonnerait pas, ce serait une action dégoûtante, un crime. Advienne que pourra ! Elle dirait tout.

Elle mit son chapeau, enfila un vêtement et courut chez la Boule.

Le commandant était dans son cabinet de travail, les pieds au feu, occupé à culotter une pipe. Affalé dans un fauteuil, ayant sur le dos une vieille tunique déboutonnée qui laissait voir la chemise débordant du pantalon, il gardait sur ses lèvres son éternel sourire. Ses yeux clignotèrent de joie à l'entrée d'Albertine.

— Quelle surprise ! fit-il en se levant. Ce n'était pourtant pas mon jour...

— Ecoute, chéri, dit Albertine qui reculait devant le baiser de l'officier, je ne viens pas pour ce que tu crois, je n'ai pas envie de rire, va. J'ai à te parler sérieusement et à te supplier de ne pas te fâcher. Après, je retourne à Paris.

Elle avait dit cela d'un ton grave, en femme qui a vu jouer des mélos et a retenu les intonations nécessaires dans les circonstances critiques.

La Boule, surpris, regarda Albertine. Qu'avait-elle ? Son devoir, ce départ ! Que lui avait-on fait ? Avait-elle perdu un de ses parents ? Le capitaine se serait-il mal conduit envers elle ?

— Oh ! je le connais, dit-elle, c'est pour ça que je suis venu te trouver... Toi, tu m'écoutes, tu sais me juger... Ça te chagrinera peut-être... Promets-moi de ne pas te fâcher.

Le commandant promit tout ce qu'elle voulait.

Albertine continua : Le capitaine et lui avaient été très chics pour elle. Il lui avaient donné une bonne, des robes, des dîners excellents,.. Mais enfin, il lui manquait quelque chose. Ils étaient — comment dirait-elle ?... un peu fanés, n'est-ce pas ? lui et le capitaine. Au lieu qu'elle, malgré la noce qu'elle avait faite, elle était encore jeune. A vingt-six ans !...

Le commandant, les yeux fixés sur le tapis, écoutait, les mains jointes sur son ventre, remuant ses bajoues. Il ne voyait pas bien où en voulait arriver Albertine.

Celle-ci reprit :

— Ici, je pensais à Paris, je me rappelais mes blagues, mes béguins d'autrefois. Dame ! j'avais une rude envie d'en goûter encore, quand, crac ! comme un fait exprès, le capitaine prend pour ordonnance Pigeonneau.

— Et tu as couché avec ? fit le commandant qui comprenait maintenant.

— Je te jure, mon chéri, que c'est le seul.

Le commandant eu un rire bon enfant, et tout essoufflé :

— Tu as bien fait de venir me trouver, dit-il ; Lepic t'aurait flanqué des coups de cravache. Au fond, il se moque autant que moi de tes infidélités ; mais il est pour les principes, lui. Et, c'est là toute ta confession ? Pourquoi cette histoire ?

Albertine, rassurée, arriva au fait. Elle raconta ses générosités, son cadeau de deux louis, l'emprisonnement de la Villette.

L'officier avait pris son menton entre les mains, il hochait la tête, mi-grave, mi-souriant. Quand Albertine eut fini de parler, il approuva sa démarche. En effet, si ce garçon n'avait pas avoué, l'affaire eût été grave. Il aurait passé devant un conseil de guerre, et il n'y avait pas de doute possible sur sa condamnation.

Mais on étoufferait l'affaire : Pigeonneau sortirait de cellule.

— Quant au capitaine, ajouta-t-il, je le verrai ; mais ce qu'il hurlera !

— C'est pour cela que je veux m'en aller, murmura Albertine ; après ma bêtise...

Mais le commandant lui avait pris paternellement les mains ; il les tapotait, l'œil un peu allumé, à demi-souriant :

— Va, ma fille, ne te crois pas déshonorée pour si peu... Ta faiblesse est excusable... Il n'est pas mal, en effet, ce la Villette... des yeux et des dents superbes... Et des cheveux !



— Ah! oui, soupira Albertine.

— Tandis que Lepic et moi, tu as raison de le dire, nous ne sommes plus de la première fraîcheur... Nous aussi, à vingt ans, nous avons trompé des femmes entretenues par d'autres... On ne s'en douterait pas, hein? Aussi, sans me réjouir, ta frasque ne m'indigne pas... Qui n'est pas volé en amour? Ne t'en va donc pas... J'apaiserai Lepic... Un bon souper, quelques bécots, et tout s'oubliera... Seulement, une dernière recommandation : Si tu prends un amant, choisis-le parmi les officiers... cela blessera moins notre amour-propre.

Auguste GERMAIN.

LE PREMIER PAS

I

Le jeune homme se promenait sur le pont du paquebot. Il avait seize ans à peine, il était mince, pâle et mélancolique. Pour la première fois, il voyageait seul, son père l'ayant envoyé passer un mois en Angleterre, chez des amis, et il revenait à Dieppe où il devait rester jusqu'à la fin des vacances.

C'était le matin; la mer était calme; le steamer glissait au milieu d'une brume qui peu à peu se levait. On n'apercevait pas une voile à l'horizon. Toutefois, l'air était frais et il y avait peu de monde sur le pont. Quelques Anglais seulement, enveloppés de longs macferlanes, la tête couverte de casquettes à double visière, fumaient leurs pipes en silence.

Le jeune homme regardait la mer; son cœur débordait de tendresses et de désirs; il pensait à l'amour; la Femme était pour lui une obsession de tous les instants, car il ne la connaissait pas encore, si timide qu'il avait peur des baisers faciles, si délicat qu'il répugnait au contact des prostituées vulgaires.

Cependant, il enviait ses camarades, plus hardis et moins raffinés, qui s'étaient jetés sur la première chair offerte à leurs jeunes appétits. Il souffrait presque de sa virginité à l'instar d'un défaut physique; il en avait une sorte de honte secrète, il se blâmait de ne jamais avoir osé, et pour rien au monde il n'eût consenti à avouer cet excès d'innocence.

Il pensait donc à l'Amour, à une femme, qu'il avait rencontrée la veille en chemin de fer, à une jeune fille dont il avait pressé les doigts en dansant, à sa maîtresse de piano, dont il avait par hasard effleuré le coin des lèvres, le jour où il lui avait dit adieu.

Une crampe d'estomac le tira de cette rêverie, il songea qu'il était encore à jeun et il s'apprêta à descendre au buffet.

Comme il arrivait près de l'escalier, une jeune fille en émergea brusquement. Ce fut une surprenante émotion, un cri lui échappa :

— Liette!

Elle leva la tête.

— Comment, Jacques, s'écria-t-elle, c'est vous?

... Il y avait deux ans qu'ils ne s'étaient vus. Amis d'enfance — elle un peu plus âgée que lui. — Ils se rencontraient tous les étés aux bains de mer. Ils avaient joué ensemble, sur la plage d'abord, où ils construisaient des châteaux de sable, puis dans les rochers où, jambes nues, ils allaient barboter sous prétexte de pêcher la crevette; plus tard ils avaient dansé au Casino : leur amitié s'était faite plus tendre, mélange de bonne camaraderie et de flirt, entremêlée de brouilles et de raccommodages, de baisers dans les cabines, et de conversations, où chacun instruisait l'autre. Elle était fort mal élevée d'ailleurs, si peu surveillée qu'un jour, — la dernière année précisément où il l'avait vue, — pendant un bal au Casino, elle avait suivi au buffet un jeune homme et n'était pas rentrée dans la salle de danse, enlevée par l'étranger, sans que ses parents aient jamais pu savoir dans la suite ce qu'elle était devenue. Cela avait fait un scandale énorme qui n'était pas oublié un an après, et il se souvint qu'à cette époque il avait eu quelque chagrin, comme la première piqûre d'une jalousie naissante...

Ce fut elle qui, la première rompit le silence :

— Vous avez grandi, lui-dit-elle, vous voilà un homme à présent.

— Oui, répliqua-t-il, je ne suis pas tout à fait le petit garçon d'autrefois.

Cet « autrefois » évoqua des souvenirs. Ils en remuèrent quelques-uns. Entre eux, une émotion douce peu à peu s'insinuait.

— Je ne suis pas rentrée en France depuis... depuis... vous savez de quoi je veux parler, dit-elle. Figurez-vous que j'avais une envie folle d'y revenir. Alors j'ai profité d'un moment de liberté, et je me suis embarquée. J'ai huit grands jours devant moi.

— Vous n'êtes donc pas libre? demanda-t-il naïvement.

Elle le regarda en riant :

— Bêta! tu es bien curieux.

Ce tutoiement, réminiscence de jadis, le mit à l'aise. Liette avait pris son bras.

Tout à coup, la côte apparut, des ombres bleuâtres qui semblaient toutes déchiquetées, on eût dit de gros nuages bas, chargés d'eau, qui barraient l'horizon. Elle poussa un cri de joie et se blottit contre lui.

— Oh! mon petit ami, si tu savais comme je suis heureuse de t'avoir rencontré. Tu me rappelles tant et de si bonnes choses!

II

Ils se sont retrouvés le soir de ce même jour sur la terrasse du Casino. La nuit était admirable, le ciel, si bleu, sans une étoile, sans un nuage, aucun vent; on ne voyait pas la mer, mais on l'entendait, on la respirait, et l'air était d'une incomparable pureté.

Il lui avait pris doucement la main. Il lui racontait sa vie, ses études, ses espérances. Son cerveau s'exaltait. Il lui ouvrit son cœur — qu'une joie folle, qu'une émotion intense bouleversaient.

— Et vous? reprit-il en s'interrompant soudain, êtes-vous heureuse?

— Ni heureuse ni malheureuse, répondit-elle.

Il lui serra la main de nouveau à la broyer; il lui pétrissait les doigts, il pensait que son âme venait vers la sienne par leurs mains unies, il se sentait devenir fou.

— Liette, fit-il, il faut être heureuse.

Elle se leva soudain.

— Marchons, il fait froid.

Il glissa son bras sous le sien. Elle le regardait en souriant. Arrivés à l'extrémité de la terrasse, à l'endroit où l'on range les cabines, les jours de fortes marées :

— Liette, te rappelles-tu les cabines? fit-il.

Il la vit qui rougissait.

— Dieu! qu'on est bête quand on est petit répondit-elle.

Il se pencha sur son visage, plein d'une audace qui l'étonnait lui-même.

— Pas si bêtes que ça, dit-il; donne-les-moi comme autrefois, veux-tu?

Elle le regarda avec stupeur.

— Mais tu es fou!

— Non! non! reprit-il en trépignant du pied comme un enfant; je ne suis pas fou, tu vois bien qu'il n'y a personne, je t'en supplie; cela me ferait tant de peine si tu refusais.

Et des larmes lui vinrent aux yeux. Alors, simplement, elle lui tendit ses lèvres;

— Les voilà! fit-elle.

Il l'accompagna jusqu'à l'hôtel. Devant la porte, ils s'arrêtèrent. Il ne disait rien, mais il ne pouvait se résoudre à s'en aller. Liette le regardait, se pinçant les lèvres pour ne pas rire. « Oh! je t'en prie, supplia-t-il, ne te moque pas de moi. » C'était idiot, mais pour un rien, il aurait sangloté. « Allons! dit-elle, ne me quitte pas, puisque cela te fait du chagrin... » Il se jeta sur sa main, qu'il couvrit de baisers. Elle se dégagea et lui donna une petite tape sur la joue...

Là-haut, dans sa chambre, il ne savait que lui dire. Il se demandait : Faut-il lui avouer? Il craignait qu'elle ne le tournât en dérision. Il souffrait horriblement, et une envie brusque le prit de se sauver, de fuir, de courir, longtemps, toujours, le long de la mer en poussant des cris.

Liette s'était assise près de lui, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine; elle lui parut aussi très émue. Alors il approcha ses lèvres de son oreille, et tout bas, bien bas, lui dit son secret...

A mesure qu'il parlait, elle l'attirait contre son cœur; doucement elle le berçait : « Vrai? mon petit Jacques, vrai? c'est bien vrai?... » Et quand il eut le courage de lever les yeux vers elle, il s'aperçut que le sourire charmant qui le regardait était mouillé de larmes.

III

Cinq jours plus tard, Jacques accompagnait son amie au paquebot. Elle repartait seule pour l'Angleterre.

Tous deux étaient tristes; Jacques feignait une douleur plus vive même que celle ressentie... Au fond ils ne s'aimaient pas; cependant ils avaient été heureux l'un par l'autre.

Ce que Liette avait aimé dans Jacques, c'était elle-même, elle-même dans le passé, la jeune fille, l'enfant qu'elle n'était plus, le milieu où elle avait vécu; c'était un souvenir très doux qu'elle serrait contre son cœur en pressant Jacques entre ses bras... Et Jacques, ce n'était pas Liette qu'il aimait, mais c'était la Femme le rêve et le désir de sa très grande jeunesse, dont il avait étreint la forme réelle et tangible.

Vaguement ils sentaient ces choses, et, émus, n'osant formuler les pensées qui les agitaient, ils se taisaient.

— Vois-tu, mon petit Jacques, dit Liette en le quittant, il vaut peut-être mieux que cela finisse ainsi...

— Ne dis pas cela! répondit-il. Tu sais bien que je t'aime.

Elle eut un sourire de doute. — Bast! Tu auras des maîtresses, tu t'amuseras, la vie passera...

— Crois-tu donc que je puisse t'oublier?

— Non, fit-elle. Mais tu es un homme, à présent.

Il fut forcé de la quitter. L'heure du départ approchait. Un coup de sifflet rauque déchira l'air. Il remonta sur le quai. Le steamer s'ébranla, il l'accompagna jusqu'à l'extrémité de la jetée. Liette agita son mouchoir. Bientôt, elle disparut à l'horizon.

Le jeune homme retourna à pied, le long de la mer En arrivant près du Casino, il rencontra une femme qui lui parut jeune et qui avait un grand chapeau avec des fleurs. Il la regarda fixement. Elle lui rendit son œillade.

Alors, il se rappela le dernier mot de Liette : « Tu es un homme, à présent! » Et il suivit la femme.

Marcel LHEUREUX.

LA RÉSURRECTION

I

Je revenais de loin, après des années, rappelé par la mort de mon frère. L'âme de la nature vibrait profonde en moi, un soir d'août, triste et merveilleux soir, si cruel au fond du ciel mort, dans son vêtement de nues pendantes. Pas de pluie, pas de vent ni d'éclairs, mais un orage latent, une lourde et écrasante électricité.

Le jardin m'émouvait gravement, les groseilliers, l'impérissable abricotier du fond, les feuilles aussi immobiles que le ciel, deux grandes chauves-souris qui semblaient les mêmes chauves-souris qui m'attendrissaient le soir jadis. Et le gravier cendreux, la porte à claire-voie moisie, les fleurs sans parfum, — car mon frère exécrait les fleurs qui embaument, — le pavé de la cour et la chaîne du puits m'émurent aussi, chacun ayant une image rouillée dans mon âme.

Je restai longtemps. Ce qui se passa était l'univers pour moi, rien pour nul autre être. Je rentrai ému et tremblant, je pris un faible dîner suivi d'un déluge de thé. Et, dans le soir sans pluie, ni éclairs, ni vent, et si orageux, les volets bien rabattus, la lumière douce, je lus enfin les papiers qu'il m'avait été recommandé de lire à cette heure et à cette date.

C'était une narration de mon frère, accompagnée de pièces justificatives, de notes, de lettres. La narration était claire et faible, — Robert n'eut jamais beaucoup d'imagination ni de sensibilité — et très banale, sauf quelques lignes. Vous devinez que c'était quelque histoire d'amour, car quelle autre un homme, aussi plein d'honneur que dénué de romanesque, eût-il pu se donner la peine de laisser en testament? Si peu de relief qu'ait une vie, elle aura du moins connu l'universel miracle : ah! je savais bien d'avance que j'allais ouvrir un petit cimetière passionnel.

Une préface d'abord; mon frère s'excuse, s'attend à ma surprise. Puis l'histoire. La jeune fille pauvre, — revers de famille — et distinguée, l'idylle, l'aveu, la promesse de mariage. Au reste, pas de séduction, pas de surprise des sens : rien qu'un profond amour mutuel. Puis l'intervention d'un oncle, l'offre d'une héritière, une séparation, mon frère qui faiblit, qui oublie sa promesse, qui... Le voilà marié, un peu clandestinement, *étouffant ses remords*. A son

retour du voyage, un paquet de lettres qui *raniment* ses remords. Puis, la naissance d'un fils qui les étouffe de nouveau. Puis la maladie de Robert, sa mort qu'il sent approcher, les lettres qu'il relit, qui lui déchirent le cœur, qu'il *comprend tout à coup*, et la réparation qu'il me charge de faire : un gros legs dont il me supplie de remettre la moitié à la jeune fille.

Malgré ma tristesse et la présence du frère en ce récit de sa main, tout était si froid, sans un cri naturel, que je ne pouvais m'arrêter de sourire : pourtant Robert était profondément intelligent.

A la réflexion, je m'émus un peu ; je cessai de sourire, je songeai à la réelle mélancolie de cette chose :

— Mais, me dis-je... elle a oublié... elle a trouvé ailleurs... alors !...

Je me remis à compulsier le dossier. Quelques notes m'attirèrent, récentes : *elle n'était pas mariée...*

— Ce qui ne prouve rien !

Je pris le paquet de lettres, l'autre moitié du cimetière ! Ah ! pour le coup, dès les premières pages, j'ai tremblé, j'ai palpité. Elle est là, la nature, elle gronde, elle trouve les inexprimables tons qui vont droit aux âmes. Elle pleure, elle saigne, elle a les battements d'un sang généreux, les chocs éperdus du cœur. Tout mon être se contracte d'angoisse, d'intérêt et de pitié infinies ! Ah ! la pauvre ! Ah ! la belle amoureuse, profonde, douce, humble et grande ! Écrivit-on jamais de plus belles lettres d'amour ? Trouva-t-on des accents plus vécus ?

Et le roman m'embrase, je le suis vers ce dénouement que je connais trop, mais que j'espère encore un autre. J'étouffe, je crie, de grandes larmes tombent au hasard :

— Pauvre enfant ! pauvre enfant !

Quand j'eus fini, longtemps, longtemps dans la chambre close, où pénétrait l'orage latent du dehors, je demeurai sous la désolation et la détresse, la frénésie de pitié, la colère de cet admirable amour, gaspillé, perdu salement par un être de ma race !

Et je ne pus dormir de la nuit.

II

Mon trouble persista les jours qui suivirent. Continuellement, je relisais les lettres ; quelque chose de délicieux se mêlait à ma douleur et à mon indignation. Je revivais l'histoire amoureuse, je me l'incorporais. Je devenais l'*autre*, Robert, mais avec une adoration profonde pour l'amante, le sentiment d'un éternel amour. Oh ! la joie de la presser sur mon cœur, d'arrêter son angoisse, de cueillir sa souffrance comme un miel divin, la joie d'arriver soudain, — dans l'endroit perdu, vague, où croupissait son désespoir — et de m'écrier :

— Me voici !

Quel cri d'allégresse et de soulagement !

Et je voyais se lever un regard pur et fin, un pâle et beau visage de désolation, encore dans le doute, tandis que je poursuivais, avec une suavité passionnée :

— Je ne te quitterai jamais plus, *Marthe !*

Cette folie allait et continuait, me suivait sur les collines, au bord de la petite mare, à travers mes lectures, dans mes rêveries du soir, je ne faisais pas d'effort pour l'écarter : elle m'était si douce !

Dans les moments de calme, ironique alors, je ricanais :

— Donc, tu veux *réparer !*

Une voix répliquait au fond de mon cœur :

— Pourquoi pas ? N'est-il point de plus folles aventures ?

Le fait est que le calme même ne faisait que donner figure à ces sensations singulières, cherchait à les définir, à les transformer en éléments raisonnables. Le mot « réparer » avait toujours exercé sur moi une influence considérable. J'eus dès l'enfance la manie de la réparation, et Dieu sait que de fois je suis allé dévoiler l'injure à qui ne l'avait pas soupçonnée, sous prétexte de l'effacer !... Dieu sait que de wagons de pavés !...

Quoi qu'il en soit, la tentation s'enflait, résistait aux objurgations contraires, aux meilleures objections :

— Que coûte-t-il d'essayer ? murmurait la voix.

Et j'avais mauvais jeu de répondre :

— Tu n'arriverais qu'à réveiller des douleurs assoupies...

La voix triomphait insidieusement, me berçait d'un mélancolique et solennel psaume d'amour d'une fantastique et ineffable ferveur.

III

De toute façon, il me fallait, pour accomplir le vœu de mon frère, aller vers la jeune fille. Quand j'eus pris date, achevé mes préparatifs, — car c'était loin — je sortis du rêve. J'eus l'impression nette que rien ne se répare en amour, — surtout volontairement — que le temps seul a charge, avec quelques circonstances imprévues, de toutes les affaires intimes des âmes. Je décidai de ne pas usurper les fonctions du vieillard, et je partis comme un être raisonnable.

A mesure que j'approchais du terme de mon voyage, ces excellentes dispositions prirent plus de corps. Lorsqu'enfin j'arrivai, l'eau froide du réel se chargea de me porter le dernier coup.

Mlle Marthe Clave habitait, avec sa tante, un faubourg de la ville de L... C'était en une caduque maison à jardinet, non loin de la rivière. Tout y était régulier, propre et un peu moisi. La tante ressemblait à toutes ces bonnes vieilles canes qui tanguent dans les marchés et sur le seuil des églises. Pour Marthe Clave, elle ne frappait pas autrement que par un air de grande tristesse. De proportions élégantes, — un peu raide au moment où je la vis, — elle avait le visage patiné, empoussiéré par le chagrin, par une trop longue résignation et par un commencement d'expression vieille fille. D'ailleurs, sous cette rouille de destinée boiteuse, un homme de bon vouloir pouvait remarquer la régularité des traits, la finesse de la bouche, et que la jeunesse et le bonheur eussent fait, de deux grands yeux las, deux grands yeux resplendissants. On apercevait bien aussi que le sang de la jeune fille était pur, sa constitution saine et même vigoureuse, que sa peau grise et délicate aurait pu être blanche. Mais qu'importe ! La voilà sans séduction, flétrie, au seuil d'une vieillesse hâtive. On ne saurait l'aimer que d'amitié. Et quelle chose terrible de l'éveiller du calme où elle est assoupie ! Le temps a bien fait son œuvre, cette organisation est maintenant tournée vers la résignation, vers la vie sans ressaut ; elle ne peut plus s'épanouir. Toute tentative d'y rappeler le beau sang de jeunesse échouerait, ou pire, n'affecterait que le côté sombre, le côté torture, sans profit pour l'être. Oui, le temps a bien réussi !

IV

Lorsque Marthe Clave me vit apparaître, elle pâlit et grelotta. Les yeux se dilatèrent dans l'étonnement. Elle resta dans le doute, analysant mes traits avec ferveur. Elle reconnaissait mon frère, — de quelques années plus jeune — plus blond, plus élancé. Quand elle fut persuadée de son erreur, sa contenance redevint morte et résignée. Je lui expliquai alors le sujet de ma visite avec les détours nécessaires. Elle m'écouta patiemment, honnêtement, puis, sans dramatisation féminine, avec une entière et douce fermeté :

— C'est impossible, monsieur. Je ne veux point de salaire pour mes souffrances.

— Ce n'est point un salaire, dis-je, c'est une réparation.

— Il n'y a pas de réparation matérielle pour une douleur toute morale...

— Cependant...

J'étais extrêmement embarrassé, et, dans le fond, bien de son avis. Pourtant, il m'eût été aimable de penser qu'elle aurait au minimum une compensation du bonheur perdu, l'aisance dans la résignation. Sa tante vint à mon secours :

— C'est un legs, ma chère Marthe... On peut toujours accepter un legs... parce que ça vient des morts.

Dans les yeux devenus vifs de la pauvre vieille, j'aperçus l'immense désir de finir sa vie confortablement. J'y pris un peu de force pour plaider. On m'écouta avec la même honnête patience, la même douceur volontaire :

— Vous n'ajoutez rien, monsieur reprit-elle... C'est toujours la réparation que vous faites valoir... et moi, je ne veux pas de réparation d'argent pour avoir aimé votre frère.

Je n'avais plus rien à dire. J'épiai sournoisement la grise figure de Marthe, ses vêtements trop strictement ajustés, son air de morne sainte aux regards exténués, sa chevelure aplatie comme pour en déguiser la blonde et abondante magnificence. Je pensais aux lettres extraordinaires, aux accents miraculeux d'amour qui étaient jadis sortis de cette personne *déteinte*. Elle était ainsi immensément plus loin de moi que les soirs et les jours où je parcourais, éperdu d'angoisse, ivre d'un désir de réparation, le cimetière de son amour.

Je me levai :

— Je n'abandonne pas ma mission : il faut, mademoiselle, que je revienne vous voir pour essayer de vous convaincre. C'est mon devoir, et vous ne voudriez pas que j'y manque...

J.-H. ROSNY.

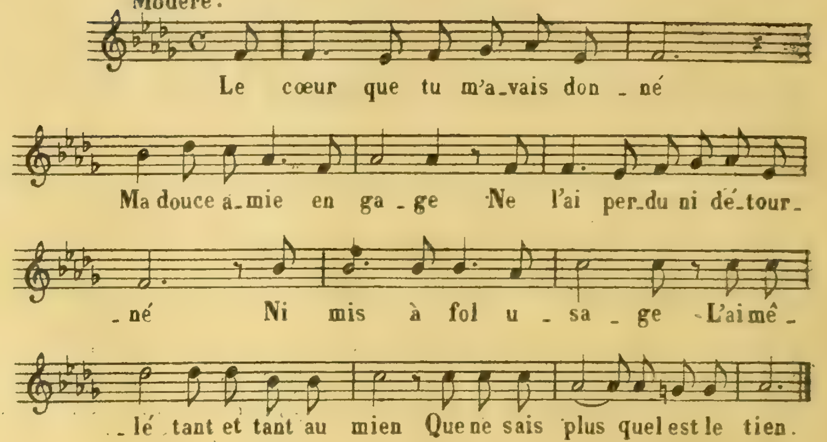
(A suivre).

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Encres de Lafleche-Bréham. Tirage sur rotative J. Derriey, Ch. Toussaint, imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

LES DEUX CŒURS

Chanson bretonne. **Musique de Jeanne RIVET.**



I

Le cœur que tu m'avais donné,
Ma douce amie, en gage,
Ne l'ai perdu ni détourné,
Ni mis à fol usage.
L'ai mêlé tant et tant au mien.
Que ne sais plus quel est le tien.

II

Pourquoi vouloir les diviser?
A ce penser, je tremble :
Sans effort, pourrait-on briser
Le nœud qui les rassemble ?
Il faudrait déchirer le mien,
Hélas! peut-être aussi le tien!

III

A les séparer désormais
Nous souffririons l'un et l'autre;
Laissons-les unis pour jamais,
Ce destin est le nôtre.
Ne cherchons plus quel est le tien.
Ne cherchons plus quel est le mien.

Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 23. Édition de Paris : 5 centimes. 4 JUIN 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris...... 13 fr. 50 / Départements.. 16 fr. »
Prix du Numero :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an..........	6 — »	10 — »

LE SYSTÈME DES COMPENSATIONS, par Maurice MONTÉGUT



LE

SYSTÈME DES COMPENSATIONS

I

Pour être heureux en France, la première condition est d'être étranger.

Je ne cherche point le paradoxe à plaisir, c'est jeu d'enfants; je constate simplement une vérité qui devient banale.

Nous avons la manie de l'hospitalité, poussée jusqu'à l'admiration continuelle et sans contrôle de tout ce qui n'est pas nous-mêmes ou de nous-mêmes.

Les artistes exotiques, dont leur patrie se soucie comme un poisson d'une pomme, trouvent à Paris la rapide fortune et toutes les jouissances de la vanité caressée à chaque heure... Voyez plutôt les peintres.

Quant à la littérature, c'est encore pis; — pour rénover la langue nationale, nous avons recours aux Belges. O ironie! voire aux Grecs, ô kaka! et ces braves gens nous apparaissent prestigieux parce qu'ils ont découvert Rabelais ou Ronsard qu'ils tripatouillent.

Enfin, c'est comme ça... Il y a des folies douces... heureusement qu'elles sont passagères.

Continuons à être gai.

Quand James Arthur Gordon Exter, de Folkestown, un Anglais celui-là, débarqua au boulevard des Capucines, il s'acquit tout de suite, *primo motu*, la réputation de l'homme le plus chic de son siècle; à son intention, les vieux du cercle rappelaient Lord Seymour; un professeur d'histoire universelle risqua le nom de Brummel. Montgratin, qui n'aime point l'Angleterre, répondit en haussant les épaules :

— A Caen la fin...

Personne n'avait compris. Qui donc suit ses admirations jusqu'au tombeau?

N'importe, James Arthur Gordon Exter triomphait. Disons pour excuse qu'il était royalement riche, dépensait sans compter. Ajoutons qu'il était réellement beau, d'une distinction rare, et nullement un imbécile... Pour cette fois, l'engouement ne s'égarait point tout à fait, et l'Idole était digne au moins d'une partie des hommages. Cependant, on eût trouvé, sans chercher, trois cents Parisiens tout aussi remarquables, oui... mais voilà...

L'Anglais fut de toutes les fêtes : il serait même juste d'affirmer qu'il n'y eut point de vraies fêtes sans lui.

On se disait :

— Venez dîner mardi, j'aurai Gordon.

Il était en vedette sur le programme des invitations mondaines; et partout l'on allait, criant :

— *Gordon for ever!*

— Gordon, s'il vous plaît! ronchonnait encore Montgratin.

Il fut aimé. Du moins on le lui dit, on le lui prouva même par des actes significatifs : il n'en crut pas un mot, mais laissa faire; chaque fois, il reconnut qu'il n'en avait point pour son argent, — et il devint mélancolique.

Peu à peu, une excentrique pensée, bien anglaise, germa dans son cerveau. Il désira être aimé pour lui-même. Voilà bien ce à quoi un Français de nos jours n'eût un instant songé... Jadis passe encore... et, même dans l'ancien temps, ces tentatives amoureuso-expérimentales finissaient de lugubre manière : témoin le *Roi s'amuse*, n'est-ce pas? mais Gordon n'avait peut-être jamais lu Victor Hugo, — est-ce que vous avez lu Byron, vous?

Et subitement, l'Anglais disparut de la scène du monde; et de cette éclipse inattendue, il fut parlé trois jours, en demi-lieu.

II

Il s'était coupé la barbe, ce qui dénaturait son habituelle physionomie; revêtu d'habits simples, pauvres presque, qui le déguisaient encore, il avait entrepris, au travers de notre immense ville, un voyage de découvertes, à la recherche d'un amour sincère; un indigène y eût consumé sa vie sans résultat; mais la Providence du département de la Seine, elle aussi, a un faible pour les étrangers. Gordon trouva.

Oh! ce ne fut point sans peine, ni du premier coup. Il explora d'abord loin des centres connus, Montmartre, Batignolles, et fut surpris de la facilité des intrigues, mais aussi de leur fragilité; Ménilmontant ne lui procura rien que des déboires : d'un saut, il s'en échappa et retourna de l'autre côté de Paris à Montrouge, à Vaugirard, à Plaisance. Là encore, sa haute mine, sa jeunesse, lui valurent de belles aventures, mais assaisonnées de quelques amertumes. Il fut heureux de connaître la boxe, car bien des rivaux incorrects troublèrent ses idylles, éphémères toujours.

De ci, de là, il apprit l'argot, et murmurait, les soirs de récapitulation mélancolique :

— On me gobe, mais on ne m'aime point.

Ce fut au Marais, après trois ans de mauvaises expériences, que sa destinée se fixa. Il était temps. Un peu plus, il renonçait et retournait à son ancienne vie.

Un matin de soleil, après un coup de pluie, dans la fraîcheur des vieilles rues lavées, rajeunies, Gordon rencontra une jeune fille merveilleusement jolie, mais dont l'état social lui parut difficile à définir. Ouvrière, sans doute; mais ouvrière en quoi? Il la suivit tout le long de la rue de Turenne, l'observant, la détaillant : bien chaussée, linge net, robe de bonne coupe, — et cependant rien de riche, pas un bijou, et, sur des cheveux blonds, un chapeau très simple, fait par elle-même, assurément.

Pendant des jours il l'étudia, la connut mieux, pénétra sa vie. Elle s'appelait Rose, était demoiselle de magasin, d'un très grand magasin... où elle avait le titre et la fonction enviée, enviable, de mannequin. Admirablement faite, c'était sur elle qu'on essayait les modèles aux yeux des belles dames tentées. Sur elle, tout paraissait joli; sur les autres, la chanson changeait, mais trop tard, le tour joué. A ce métier séducteur, elle gagnait dix francs par jour, avait le droit d'être fière et d'aimer qui bon lui semblerait. Elle aima Gordon, parce qu'il était pâle, vaporeux, triste, avait l'air malheureux, pauvre.

III

Elle était seule au monde, libre par conséquent. Elle installa son amant chez elle, à son cinquième étage, avec ordre de ne rien faire, de soigner sa chère santé...

Elle gagnait assez pour deux. Ravi, Gordon Exter retrouva la foi dans la femme et les dévouements sublimes. Il devint meilleur... il se laissait aimer, dorloter, tournant ses pouces au soleil.

Et, parfois, il souriait d'un étrange sourire; il se disait alors qu'après une année d'épreuves expirée, ce serait un joli coup de théâtre quand il dirait brusquement, un beau soir, à sa divine amante :

— Rose, je t'ai trompée, je voulais être aimé, je le suis; j'ai menti, je ne suis pas pauvre, je suis riche, archi-riche, mon père a des vaisseaux qui sillonnent les mers, dans les vents dédaignés, crachant leur vapeur au ciel, sous le pavillon britannique. Et tout cela, c'est à toi — car tu m'as recueilli tout nu sur ton chemin!

Quels yeux elle ouvrirait alors, quelle joie, quel délire!

Hélas!

Un jour, Gordon qui, à présent, allait chercher ses lettres aux postes restantes, trouva un envoi d'Angleterre. Et, dès les premières lignes, il pâlit, devenant fou : son père, ruiné, s'était tué; plus un sou... une faillite colossale emportant des fortunes. Les orgueilleux vaisseaux coulés en mer dans un coup de tempête; maisons vendues, terres vendues; actif, zéro, passif énorme. Désastre.

James-Arthur Gordon Exter, de Folkestown, s'en fut à travers rues, le papier dans les mains, l'air ivre, murmurant d'une voix machinale :

— Que faire? Que devenir?

Son père mort, il le regrettait certes : mais il l'avait si peu connu, cet homme occupé à d'éternels voyages... Sa mère était morte il y avait longtemps; à son tour, il était seul au monde, comme Rose...

A ce nom, il s'arrêta.

— Je l'oubliais! dit-il.

Et, tout de suite, il se rasséréna. Il lui restait, enfouis au fond d'un portefeuille, cent mille francs à peu près de banknotes et de titres au porteur... Ce qu'il appelait jadis son argent de poche, sa caisse de jeu. Il calcula.

— Je vais placer cet argent, pour plus tard, lorsque je ne serai plus aimé. Quant au reste, pourquoi m'inquiéter? Jamais je n'ai été si heureux que depuis quelques mois, depuis que je suis... l'hôte de Rose. Je n'ai qu'à continuer. C'est bien simple. Elle n'aura pas sa surprise, voilà tout. Cela ne lui fera pas de peine, puisqu'elle ne se doutait de rien. Allons, les malheurs sont relatifs... rentrons chez Rose, — chez moi!

Il y revint; continua sa vie, toujours aimé. Les cent mille francs placés garantissaient l'avenir; puis l'amour de la jeune fille paraissait devoir être éternel. L'Idéal était atteint : James-Arthur Gordon Exter était aimé pour lui-même. Mais, comme il avait des scrupules encore, et qu'il était grand patriote, pour éviter un scandale possible à l'Angleterre, il se fit naturaliser français.

Maurice MONTÈGUT.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Pendant l'Attente

C'était entre les deux allées,
L'une de houx, l'autre d'ormeaux
Je l'attendais sous les rameaux
Tout pleins de querelles ailées.

Pour charmer l'attente craintive,
Je m'étais avisé d'un jeu :
« Je croirai qu'elle m'aime un peu,
« Si le long des houx elle arrive;

« Mais si, toute rose d'aurore
« Comme la nue où le jour naît,
« Sous les ormeaux elle venait,
« Oh! ce serait qu'elle m'adore!

« Aucun sort ne vaudrait le nôtre :
« S'adorer, c'est être divins. »
Hélas! mignonne, tu ne vins
Ni par un chemin, ni par l'autre.

CATULLE MENDÈS.

La robe mauve [1]

Une souple et mince étoffe de soie mauve ajustée aux rondeurs des hanches, plaquée aux fermetés des seins, la nuque émergeant, telle une fleur de chair, de l'échancrure du corsage, elle va et vient tranquille, avec de hautaines lenteurs, du grand salon Empire au petit salon Louis XVI, svelte et lumineuse dans la haute enfilade des appartements vastes.

Par les portes-fenêtres grandes ouvertes, et dont un laquais poudré vient de déclore les persiennes, le perron du château donnant sur la terrasse, les cimes bruissantes du parc, et plus bas, tout au bout des pelouses, la vraie campagne : des blés.

Une odeur de jasmins, fine, entêtante et forte pénètre du dehors et flotte, un peu musquée, dans les hautes pièces fraîches; des étoiles de cire tremblent sur le ciel bleu, à l'entour des fenêtres, et sur la terrasse des grands pavots mauve et rose passé, de nuances exquises et comme défaillantes, se dressent.

Il est près de six heures. Comme tout respire ici le bien-être et le luxe!

Oh! les siestes de l'après-midi, derrière les volets clos, dans la fraîcheur voulue de ce haut rez-de-chaussée obscur; les courses du matin dans le sainfoin et les clochettes mouvantes des pelouses, les pelouses moins soignées de la lisière du parc! Et, le soir, au clair de lune, les promenades un peu gourmandes le long des espaliers où l'on mord à pleines dents la chair juteuse, chaude et sucrée des prunes!

Joies délicates et inconscientes presque d'une vie de paresse et d'opulence, d'une existence aux champs d'oisive millionnaire!

D'où ce teint reposé, cet uni de la peau d'un grain soyeux et frais, ces yeux limpidement clairs et leurs prunelles violettes, des regards de fleur d'ombre, le ton de coquillage de ces petites oreilles et, à l'extrémité des mains, douces et fuselées, les mains, comme des mains d'ivoire, l'éclat nacré des ongles, des perles sur la peau.

De ces fines mains-là, la robe de foulard mauve dispose et fait bouffer des iris dans des vases, des iris d'un bleu rare et d'un marron pourpré, tigrés, les bleus, de loutre; les marrons, d'étoiles jaunes; des fleurs de col-

(1) [illegible]

lection moins gracieuses que bizarres, baignant sur le perron dans un seau d'acajou avec des roses jaunes et des œillets jaspés.

Assise sur un pliant, une femme de chambre les trie dans le seau, les prend et les essuie ; très grave, la robe mauve les reçoit et va les arranger en gerbes dans les Delft et les Sèvres pâte tendre de l'immense salon blanc.

Huit cent mille francs de dot ! une héritière, la robe de foulard au teint de rose blanche, uni et reposé !

Orpheline et dotée par un oncle Meyrand, le riche banquier Meyrand, oui, Meyrand, Robber et Cie de la rue Le Peletier.

Le premier train de Paris va l'amener à la gare où le landeau l'ira chercher ; Meyrand, le gros banquier, face à bajoues, énormes, bouffi de rhumatismes et de graisse malsaine et si monstrueusement développé de partout qu'il lui faut un wagon pour lui seul, de Paris à Chaville, et, de Chaville ici, le landeau tout entier.

Mais il adore la petite : c'est son luxe et son vice, cette gamine, la seule affection de sa vie de forçat des affaires et de damné de la finance ; et mademoiselle, qui le sait bien, tous les jours, à la même heure, se met sous les armes pour lui tendre son front pur à baiser.

Oh ! des robes de foulard ou de batiste écrue de la simplicité la plus touchante, jamais la même d'ailleurs, pas un soupçon de poudre sur ses joues roses et fermes, pas l'ombre d'un parfum dans ses cheveux d'un beau châtain doré… Meyrand déteste çà : rien qui puisse rappeler au vieux banquier primé au foyer de la danse, la femme entretenue, la loge des étoiles, Paris et les coulisses où il est adoré.

Mademoiselle Marthe, elle, sent la fraîcheur du tub, la jeunesse et la santé : sa chair de fille vierge ne connaît ni les fards, ni les subtiles essences, mais laisse aux lèvres comme un goût de framboises, et le frais du feuillage est dans ses doigts légers.

Et ce gros libertin de Meyrand donnera ses millions, son château de Chaville dans l'Oise, de Vaudreuil en Anjou, son chalet de Cabourg et sa villa de Nice et même la galerie de son hôtel de l'avenue Friedland pour une étreinte consentie de ces petits doigts froids, pour le don de ces lèvres acceptant de l'aimer.

Aussi, malgré son presque million de dot, la main de Mlle Marthe Hérard, la nièce du gros Meyrand, Robber et Cie, n'est-elle pas encore, sinon demandée, accordée.

Mais là-bas, au fond du parc monte comme une ardente effluve : une odeur d'amour et de terre échauffée. Ce sont, dépoitraillés, la chemise trempée sur la chair suante, une troupe de faucheurs qui traversent le parc. Harassés et joyeux, ils passent juste au pied de la terrasse, et leurs cheveux poussiérieux, leurs moustaches trop blondes se détachent en clair sur leurs faces hâlées.

Au bois chante un oiseau
Son chant vous arrête
Et vous fait rougir !

Au bois est un cadran, fillette,
Qui sonne l'heure du désir !
Il est au bois des fondrières
Et des chevreuils dans les clairières !

Il est une chapelle au bois
Où le prêtre va quelquefois
Mais c'est plus rare !

Il est au bois dans le hallier
Des saltimbanques en costume
Qui font des gestes dans la brume
Et qui s'en vont avec des voix,
Ohé, adieu ! au fond des bois !

Au bois, au fond des bois enfin,
Il est quand on a soif et faim,
Et que l'âme triste est bien lasse,
Il est quelqu'un de méchant qui vous chasse.

Et la voix un peu rauque, mais prenante pourtant, s'éteint dans le lointain ; les faucheurs ont passé.

Au bois est un cadran, fillette,
Qui sonne l'heure du désir !

La robe mauve s'est inconsciemment arrêtée ; les bras ballants, elle a lâché le pan de sa jupe mince et molle et les iris rares, les roses jaunes, les œillets jaspés, toute l'odorante et merveilleuse gerbe jonche maintenant le clair parquet.

— Est-ce que Pierre a attelé ? demande-t-elle enfin à la femme de chambre.

— Attelé ! mais mademoiselle n'y songe pas, il est parti depuis une heure ; monsieur sera là dans vingt minutes.

— Ah !

Et silencieusement, avec ses mêmes lenteurs et ses mêmes gestes calmes, la robe mauve ramasse les précieux iris, les fastueuses roses jaunes, les beaux œillets de luxe.

Par les portes-fenêtres grandes ouvertes, l'odeur du jasmin pénétrait et entêtait, plus forte ; c'était le soir ; des étoiles de cire tremblaient sur le ciel bleu, fleurettes fanées au cadre des fenêtres, et sur la terrasse les grands pavots mauve et rose passé, pétales de soie sur de longues tiges glauques, se dressaient immobiles…, fleurs mortes.

Jean LORRAIN.

Coup de Cloche (1)

… Les yeux fixes, voilés de brume, comme s'il eût écouté d'intérieures voix qui lui racontaient de lointaines choses, qui réveillaient en son cœur des regrets assoupis, de l'amour que rien ne pût éteindre, ni les larmes, ni le temps, — et les violons sous les arbres émiettaient des lambeaux monotones de valses viennoises, d'airs de guinguettes, et des rires aigus de femmes stridaient dans la lourdeur de la nuit chaude, ainsi qu'une chanson de mensonge, et les voitures roulaient au loin dans les allées ténébreuses avec un bruit vague qui berce, qui ferait pleurer, si l'on était tout seul, si l'on attendait, les mains crispées au menton, une amie qui tarde à venir, qui oublia ses promesses, qui a le caprice de devenir la bourrelle après avoir été la douce fée, la donneuse de joie et de rêve, — Mauvigneux, que chacun pour cette phrase coléreusement exhalée : « J'aimerais mieux les pires corvées que d'aller au Grand Prix » avait aiguillonné de questions, reprit :

— J'étais jeune, je débutais dans l'amour avec l'ingénuité fervente d'un enfant de chœur qui sert pour la première fois une messe pontificale, que les psalmodies des orgues, l'odeur éparse des gerbes florales, des cierges, de l'encens grisent, accablent sur les marches de l'autel où se prolonge son agenouillement, j'avais l'idolâtrie de la Femme, j'eusse affronté tous les supplices, j'eusse été capable de tous les héroïsmes, de toutes les démences, afin que la plus légère meurtrissure fût épargnée au cœur délicieux qui possédait mon cœur, afin qu'aucune mélancolie ne ternît les pâles et attirantes étoiles qu'étaient les yeux de ma maîtresse, n'altérât la joliesse infinie de son sourire, ne détournât, fût-ce seulement un instant, ses lèvres, ses divines, ses ensorceleuses, ses musiciennes lèvres de ma bouche captive, éprise du Baiser.

Et ces compromissions honteuses et viles qu'acceptent la plupart, ces comédies bouffonnes de l'adultère où l'amant se déprime en de perpétuelles déceptions, ne repousse pas le coudoiement bénévole du mari, se ravale on ne sait à quel rôle équivoque, redoute les conséquences de ses actes, n'est qu'un mangeur de restes, doit se contenter de passer en second, ces partages qui paraissent et paraîtront au commun tout à fait naturels, m'indignaient, m'écœuraient, m'eussent rendu chaste autant qu'une carmélite dont l'âme blanche ne convoite que les béatitudes célestes.

Aussi, lorsque je me heurtai dans le monde à l'idéale blonde qui incarnait tous mes désirs, tous mes rêves, qui me semblaient avoir été créée pour mes tendresses, qui me tenta éperdument, comme si quelque force surhumaine m'eût soudain jeté sous un joug, avant même qu'elle ne me regardât, qu'elle ne m'adressât la parole, qu'elle ne consentît à valser avec moi, à celle qui fut ensuite mon unique passion, qui me mania ainsi qu'une cire molle, qui m'absorba, et dont le souvenir étend encore sur ma vie, après des années et des années de solitude, l'ombre d'une nuée d'orage, — et quand elle fut enfin mienne, son âme à mon âme, sa chair à ma chair, ses pensées à mes pensées, tout moi possédé, ravi, extasié, fondu en tout elle, parmi les angoisses, les ivresses du Péché, — je l'adjurai, je la suppliai de se donner plus encore, de braver le scandale, de rompre les liens si fragiles qui l'entravaient, qui l'attachaient à l'homme dont elle portait le nom, je la décidai à fuir Paris, à me suivre dans l'inconnu, vers le mirage de l'absolu bonheur.

Aveuglé, affolé, je ne mesurai pas l'étendue du sacrifice que j'avais presque imposé à une jeune femme habituée aux futiles plaisirs, à certains contacts, à certains décors, au tumulte, aux métamorphoses multiples et amusantes de la grande ville, qui, au fond de l'être, l'épeurait, l'affligeait, et qui me coûtait si peu, je me précipitai tête baissée droit devant nous, je ne réfléchis pas à ce que seraient les réveils, les lendemains de griserie, les retours de raison.

Les semaines initiales furent comme une halte paradisiaque. C'était au printemps, déclin d'avril, aube de mai, les roses après les fleurs d'amandier et de cytise.

Nous avions élu pour retraite la ville du silence et du souvenir, cette Venise où l'amour est plus doux à savourer que partout ailleurs, où les gestes, les regards, les paroles, les caresses ont quelque chose de surnaturel, s'avivent d'une volupté particulière et subtile, s'apothéosent, sont comme saturés de lumière.

Notre palais aux moroses et somptueuses salles que décoraient des fresques de Tiepolo, des lustres de verre tels que des jonchées d'étranges corolles, aux balcons ajourés comme de la dentelle, au porche de marche que verdit la buée de l'eau, qu'entourent des pallis armoriés, était à l'autre bout de la vieille cité, à l'écart des hôtels où l'on donne des sérénades, où l'on s'expose aux rencontres importunes, près de l'église de Santa-Maria Assunta.

Et des fenêtres nous découvrions les jardins de Murano, les îlots qui avaient l'apparence de bouquets flottants dans l'eau morte et moirée de la lagune, les montagnes bleues que cachaient des tourbillonnements d'ailes blanches, des vols épais de mouettes et de courlis.

La Bien-Aimée était-elle sincère alors en ses effusions joyeuses, en ses baisers rieurs, en son aspect d'insouciance ?

S'efforçait-elle de ne pas retourner la tête vers l'autrefois, de ne songer qu'au présent ? Avait-elle, autant que moi et comme moi, le vertige de l'amour ?

Ces langueurs sans fin, ces baisers renaissant des baisers, cette inaction voluptueuse dans les coussins des gondoles, dans la mollesse d'un air épaissi de trop de parfums, dans le mystère d'alcôves comme hantées, ces fièvres ne l'épuisaient-ils pas, ne la brisaient-ils pas, son âme frêle de jolie jouet ?

N'avait-elle pas regret de s'être aventurée si loin, d'avoir si vite tout jeté par-dessus bord ? N'avait-elle pas pitié de mon bonheur, de mon amour ? Ne se serait-elle pas évadée aussitôt, si la crainte de me faire trop souffrir ne l'eût retenue ?

Je ne sais, mais je ne m'aperçus de rien d'abord. Je m'imaginais qu'elle partageait ma joie, je m'applaudissais de plus en plus de cet enlèvement romanesque, de l'avoir arrachée au monde et à son mari.

Et un jour de juin, un dimanche, comme j'entrais à l'improviste dans la chambre, je la surpris accoudée sur la fenêtre, les joues apâlies, les prunelles mornes, humides encore de larmes.

— Tu pleures, ma chérie, lui criai-je, tu pleures… T'aurais-je fait quelque peine sans le vouloir ?

Et languissante, comme à bout de courage et de forces, elle balbutia :

— Comment pourrais-tu me faire de la peine, toi qui es si bon, si tendre, qui m'aimes tant ?… Non, ce n'est rien qu'un nuage, un tout petit nuage qui passe… Je songeais que c'est aujourd'hui le Grand Prix, je me rappelais une toilette rose de l'an passé et comme j'avais ri, comme Paris était en fête…

Et quelques jours après, nous nous dîmes adieu ; le mari acceptait de la reprendre, d'oublier son équipée, tout allait au mieux… Ce fut fini… Et je crus en mourir de douleur et d'amertume.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je fuis le Grand Prix, je broie du noir, comme en un anniversaire funèbre, à cette date où tant de gens s'amusent ?

René MAIZEROY.

(1) *Le Reflet*, Flammarion, éditeur.

L'EXEMPLE

Mme ALEUIL, 30 ans, brune piquante.
Fernand DACIER, 25 ans.

Une grande chambre où règne un demi-jour mystérieux. L'amant couché regarde l'amante se dévêtir ; les derniers voiles sont d'ailleurs près de tomber.

Fernand. — Dépêche-toi, dépêche-toi, Germaine.

Mme Aleuil. — Oh ! oui, tu vas me réchauffer, Pristoloche ? il fait un froid. Tiens, je t'ai apporté un petit bouquet de violettes… Je l'ai mis dans ma jarretière… Sens comme il sent bon.

FERNAND. — Oui, l'odeur des fleurs s'est exaspérée dans la serre de soie de tes dessous ; c'est exquis.

Mme ALEUIL. — Tu le garderas mon petit bouquet?

FERNAND. — Il est probable que je le conserverai toute ma vie. Vite, vite, mets-le dans le dernier des Mohicans.

Mme ALEUIL. — Tu deviens fou.

FERNAND. — Mais non, c'est le petit vase rouge qui est sur la cheminée; j'en avais rapporté une douzaine de Londres, et c'est le seul qui me reste, alors, je l'appelle le dernier des Mohicans, parce que c'est mon dernier pot rouge... c'est idiot.

Mme ALEUIL, *allant rejoindre Fernand.* — Y a-t-il une petite place pour moi?

FERNAND. — M'aimez-vous bien aujourd'hui?

Mme ALEUIL. — Je n'en sais absolument rien ; réchauffez-moi d'abord : et ensuite nous verrons. Pour le moment je suis comme un petit bouquet de violettes gelées : je ne sens rien, je suis bête comme tout.

FERNAND. — Tu vois comme tu as un amant qui pense à tout. Je me suis dit : elle va m'arriver grelottant comme un pauvre petit pierrot, avec ses chères petites pattes froides comme celles d'un serpent, mais moi je serai là : je me coucherai une heure avant elle et elle trouvera un lit bien chaud. Est-ce bon?

Mme ALEUIL. — Oh! oui, c'est bon ; ça fait une grosse douce chaleur de bête... c'est comme quand mon grand chien Sadi se couche sur ma couverture. Laisse-moi me serrer contre toi... tu es mon choubersky...

FERNAND. — Superbe et généreux! Ça va mieux maintenant?

Mme ALEUIL. — Ah! si tu savais comme je suis bien, comme j'oublie tout dans tes bras... comme je suis loin du monde! Il n'y a que là, vois-tu, que je ne joue pas de comédie, que je me sente maîtresse, que je sois moi... Enfin je suis bien Et toi!

FERNAND, *répondant par un baiser profond.* — Ah!

Mme ALEUIL. — Sois-sage. Si tu savais ce qu'il faut de mensonges, de ruses, pour te donner de temps en temps deux ou trois heures. Je t'assure que c'est nous les femmes honnêtes qui savons aimer. Et dire, qu'après ces rendez-vous périlleux, ces déshabillages, ces rhabillages clownesques, qu'est-ce qui nous attend? Le lâchage, le scandale ou la mort.



FERNAND. — Voyons il ne faut pas penser à ces choses-là.

Mme ALEUIL. — J'y pense tout le temps, au contraire. As-tu lu dans les journaux, ce qui s'est passé rue de la Fidélité?

FERNAND. — Non, qu'est-ce que c'est?

Mme ALEUIL. — Eh bien, c'est une femme mariée, Mme Dunouvo, qui avait un amant très jaloux.

FERNAND. — C'est qu'il l'aimait.

Mme ALEUIL. — Figure-toi, mon chéri, que cette madame Dunouvo avait dit à son amant que son mari la négligeait, que d'ailleurs il lui faisait horreur, qu'elle avait sa chambre à elle et que jamais, entends-tu-bien, jamais...

FERNAND. — Enfin ce que vous dites toutes en pareil cas. Et il l'avait crue!

Mme ALEUIL. — C'est qu'il l'amait. Oui, mais tu vas voir. Avant-hier l'amant part en voyage,

FERNAND. — Le mari, tu veux dire.

Mme ALEUIL. — Non, non, je dis bien, l'amant... attends, tu vas voir : l'amant part donc en voyage ou du moins fait semblant : il annonce qu'il sera probablement absent huit jours. Le lendemain, sans prévenir, il rentre à Paris, et il se présente à neuf heures du soir rue de la Fidélité, chez sa maîtresse. Il va sans dire que l'amant était très bien reçu dans la maison, qu'il était devenu l'ami intime du mari ; il pouvait venir à n'importe quelle heure. Bref il arrive à neuf heures ; la femme de chambre lui dit que Monsieur et Madame sont déjà couchés et elle ajoute avec un clignement d'yeux significatif : « Comme de jeunes mariés. »

FERNAND. — C'était leur droit.

Mme ALEUIL. — Alors, furieux, il se précipite dans la chambre de Mme Dunouvo, il la trouve à côté de son mari, et pan! pan! il lui colle deux balles dans la tête. Qu'est-ce que tu dis de ça?

FERNAND. — Et elle?

Mme ALEUIL — Elle n'a eu le temps de rien dire : elle est morte.

FERNAND. — En somme, c'est un amant qui a surpris sa maîtresse en flagrant délit avec son mari. En effet, c'est un drame passionnel et bien parisien. Et le mari, qu'est-ce qu'il est devenu dans tout ça!

Mme ALEUIL. — Il n'a rien eu... il en a été quitte pour la peur ; L'autre lui a dit : « Mon cher, j'ai tué ta femme parce qu'elle nous trompait ; elle était ma maîtresse et m'avait juré qu'elle n'avait pas de relations avec toi. »

FERNAND. — C'était un noble langage. Et alors?

Mme ALEUIL. — Les deux hommes se sont serré la main et l'amant est allé se constituer prisonnier. Mais tu m'avoueras que s'il nous faut compter non seulement avec la jalousie et les exigences de nos maris, mais encore avec la jalousie et les nerfs de nos amants...

FERNAND. — Le métier de femme adultère n'est plus possible.

Mme ALEUIL. — Tu plaisantes, mais c'est vrai, ce que je dis là.

FERNAND. — Le fait est que si vous ne pouvez plus mentir impunément à tous les deux, amant et mari, vous ne faites plus vos frais : vous y êtes de votre poche.

Mme ALEUIL. — Eh bien, mon mari n'a pas cessé de me parler de cette histoire-là pendant tout le temps du déjeuner.

FERNAND. — Qu'est-ce qu'il disait?

Mme ALEUIL. — Il flétrissait Mme Dunouvo ; il exaltait la conduite de l'amant atteint dans son honneur, et à un moment il m'a regardée dans les yeux, en disant : si seulement ça pouvait leur servir d'exemple à toutes ces... Je ne te répéterai pas le mot qu'il a prononcé : ça commence par un p...

FERNAND, — Pimbêches! (*Mme Aleuil fait signe que non.*) Péronnelles ?

Mme ALEUIL. — Ce n'est pas un nom comme ça.

FERNAND, *rêveur.* — L'exemple! Le soir du jour, où l'on apprit que Prado avait tranché la carotide de Marie Aguétant, les dix mille filles qui logent à la nuit n'en ont pas moins introduit chez elles l'*inconnu*.

Mme ALEUIL. — Tu as de jolis rapprochements.

FERNAND. — Et si ton mari croit que l'accident

arrivé à Mme Dunouvo arrêtera une seule des dix mille femmes mariées qui à Paris entre cinq et sept ôtent un corset quotidien... Car, as-tu remarqué que c'est toujours entre cinq et sept!...

Mme Aleuil. — Oui, c'est pour cela qu'on dîne maintenant si tard dans les familles.

Fernand. — Et toi-même, toi qui es une sensitive et une pressentimentale, n'es-tu pas venue cette après-midi toute frissonnante d'émotion et glacée d'effroi.

Mme Aleuil. — Oh! mon amant, c'est pour moi une volupté douloureuse de venir te trouver avec le cœur qui bat à la pensée du danger. Car, je te le répète, en disant ces mots ; si ça pouvait leur servir d'exemple, Alfred ma regardée d'une singulière façon.

Fernand, — Oh! il n'est pas bien terrible, Alfred.

Mme Aleuil. — Il ne faudrait pas trop s'y fier.

Fernand. — S'il savait, est-ce qu'il te tuerait?

Mme Aleuil. — Comme une pomme, mon trésor, mais ça ne fait rien.

Fernand. — Ah! Germaine, c'est sublime ce que tu viens de dire là. Je t'adore, tu entends, je t'adore...

. . . .

Mme Aleuil, *d'une voix alanguie.* — Est-ce que tu pourras m'avoir des places pour le procès. Je voudrais bien y aller, ça sera amusant.

Fernand. — L'exemple!

Maurice DONNAY.

PÉRIPÉTIES

Mon oncle Guêpier achetait à bas prix de vieilles descentes de lit, peaux d'ours ou peaux de loups. Il en doublait des pardessus, qu'il revendait comme de riches pelisses au monde élégant de Francfort-sur le-Mein.

Il revint en France avec deux millions qui n'avaient pas d'odeur et qui fleuraient pourtant aussi bon, pour nos nez avides, que toutes les roses du Bengale.

Mes frères et moi, nous avions à cette époque, rue Layette, au quatrième étage, un bureau de banque et d'affaires qui s'appelait le « Comptoir de la navigation lacustre. »

Il n'y venait d'ailleurs pas plus de navigateurs ni de personnes ayant un rapport quelconque avec la navigation que si c'eût été un comptoir spécialement consacré aux aéronautes.

Nous y passions scrupuleusement trois heures le matin et trois heures l'après-midi. Et l'on ne s'ennuyait pas trop. Car nous avions tous les jours à deviner, dans les quotidiens, un bon nombre de mots carrés, de mots en étoile et de problèmes chiffrés. Le temps de chercher les solutions, qu'il fallait envoyer par la poste, l'heure du dîner arrivait assez vite.

Je vois encore au mur un portrait de steamer de la ligne Cunard et un tableau des pièces de monnaie à refuser, qui ne fut jamais consulté que par désœuvrement.

Notre oncle Guêpier, par un mot rapide, nous annonçait son arrivée et nous priait de venir le voir, au plus tôt, dans un appartement meublé qu'il occupait provisoirement rue d'Amsterdam.

Nous nous décidâmes à y aller tous les trois, et nous



laissâmes fermé pour un jour le Comptoir de la navigation lacustre. « C'est justement parce que nous serons sortis qu'il viendra du monde aujourd'hui, » disait mon frère Adrien. Personne d'ailleurs ne vint non plus ce jour-là.

Nous embrassâmes le frère de notre mère sur sa rude barbe blanche. Il était gros, bon vivant et affable. Son cou apoplectique rayonnait comme l'aurore de notre fortune prochaine. Mais nous fûmes fort désappointés quand notre oncle Guêpier nous présenta une jeune Allemande, sèche et rousse, que, sans dire gare, il avait épousée huit jours auparavant. Nous fîmes pourtant bonne figure à cette personne.

L'oncle nous paya un bon dîner dans un restaurant voisin. Et, les bons vins aidant, nous nous consolâmes peu à peu de son mariage. L'héritage, sans doute, risquait fort de nous échapper. L'oncle cependant, jusqu'au jour de sa mort, avait le temps de nous rendre différents services. Car, bien qu'il n'eût jamais rien demandé à personne (et pour cause), le Comptoir de la navigation lacustre se fût accommodé d'une subvention.

Le lendemain, nous apprîmes à notre réveil que l'oncle Guêpier était mort dans la nuit.

Nous nous empressâmes de nous rendre rue d'Amsterdam où notre tante, le visage gonflé de larmes, gémissait en allemand. Sans avoir l'air de rien, nous eûmes tôt fait d'apprendre que l'oncle était mort sans testament. Nous étions ses héritiers directs. Nous décidâmes sur l'heure que le Comptoir s'appellerait prochainement « Comptoir général » et qu'il s'occuperait de la navigation lacustre, fluviale et maritime.

L'excellent oncle laissait près de deux millions (des actions mines, un fonds de chapellerie à Strasbourg et une maison publique à Francfort).

La petite femme n'avait rien de tout cela. Mais nous ferions certainement quelque chose pour elle. On lui paierait son voyage pour retourner dans sa famille et on lui laisserait prendre avec elle un certain nombre d'objets mobiliers.

Faites bien attention! nous dit un jurisconsulte.

[illegible] n'est pas fini et vous n'avez pas encore l'héritage. [illegible] naissait un enfant posthume?

Le bonhomme était bien vieux, objectai je.

— Mais la petite femme est jeune. Elle a dix mois devant elle pour s'adjoindre un petit héritier qui, sous l'œil ironique de la loi s'appropriera les deux millions de Monsieur votre oncle.

Dès le lendemain, du matin jusqu'au soir, nous entourâmes de prévenances et d'une surveillance habile la tante Guêpier. De huit heures à minuit il y avait toujours quelqu'un de nous trois chez elle, en permanence. On lui offrait son bras, si elle voulait faire un tour de promenade. Et régulièrement, chaque nuit, nous faisions le guet à sa porte.

Aucun symptôme, heureux pour elle, alarmant pour nous, ne se révéla pendant les premières semaines. Aussi, au bout d'un mois et demi, nous relâchâmes-nous de notre surveillance. La tante allemande ne paraissait pas disposée à mal faire et, d'ailleurs, il était désormais difficile que l'enfant usurpateur arrivât dans les délais.

Nous n'allâmes plus rue d'Amsterdam qu'une ou deux fois par semaine. Nous étions très préoccupés par certaines difficultés de la succession. Quant au Comptoir de la navigation, il commençait à prospérer. Nous fîmes une affaire de soixante-quinze francs avec un monsieur qui s'était trompé de porte. Et, pour ouvrir une comptabilité spéciale, nous achetâmes à cette occasion pour cent cinquante francs de fournitures de bureau.

Il y avait cinq mois que l'oncle était mort, et les formalités de la succession étaient loin d'être terminées. La maison publique de Francfort compliquait la situation d'une façon terrible. Elle appartenait pour un tiers au défunt, pour un autre tiers à une principauté d'Allemagne, et pour le reste, à des héritiers mineurs.

A ce moment, il vint de la rue d'Amsterdam des bruits alarmants. Depuis quelques semaines, la petite Allemande était sujette à des malaises fréquents. Elle portait des peignoirs lâches et évitait de sortir en taille. Mais nos calculs nous rassuraient : *il* n'arriverait pas à temps.

Neuf mois et demi se sont écoulés depuis la mort de l'oncle Guêpier, et les affaires de la succession se régularisent peu à peu. Nous allons, d'ici peu de temps, entrer en possession, et le Comptoir de la navigation s'installera en plein boulevard.

La tante allemande nous inquiète un peu. Elle est évidemment mal conseillée. Malgré sa grossesse, elle fait toutes sortes d'excentricités; on a été jusqu'à dire qu'elle montait à bicyclette. Voudrait-elle, au péril de sa vie, hâter la venue de notre pseudo-cousin?

Une vieille bonne à nous, que nous avons placée chez elle, nous envoie un jour un télégramme : « Madame Guêpier a été prise des douleurs ce matin. »

On arrive tous les trois rue d'Amsterdam. C'est par une lourde après-midi d'août. Dans la salle à manger de vieux chêne, un Allemand, maigre et barbu, est assis près de la table. Est-ce le frère, est-ce le cousin de notre tante? Serait-ce l'ami complaisant qui est intervenu pour nous déposséder? Nous nous saluons poliment. Chacun de nous s'assied dans son coin, et l'on attend.

A intervalles réguliers, de grands cris s'élèvent dans la chambre voisine.

Nous attendons deux grandes heures. Parfois, la porte s'entr'ouvre et nous apercevons le médecin en bras de chemise, les manches retroussées. Les cris sont plus rapprochés et plus violents.

La vieille bonne ouvre enfin la porte.

— Un garçon dit-elle. Et elle ajoute :

— Il est mort.

Je suis à la cuisine :

— Il est mort, mais est-il né viable? S'il n'est pas né viable... c'est important pour nous.

— Il ne pouvait pas vivre, dit la vieille femme qui faisait chauffer de l'eau; il avait le gosier bouché et un nez de cochon.

Je rentre gravement dans la salle à manger et, parlant dans mes dents, je dis à mon frère Adrien : « Il avait le gosier bouché et un nez de cochon. »

Puis je dis de même à mon frère Lambert :

« Pas né viable. Gosier bouché. Nez de cochon. »

Tous deux comprennent, maîtrisent leur joie et inclinent la tête d'un ton grave.

Les gémissements continuent. Même après la délivrance, elle souffre encore, la petite Allemande, pour qui nous avons maintenant une pitié attendrie, et à qui, malgré ses mauvaises intentions, nous ferons certainement une petite rente, pour la récompenser d'avoir mis au monde un enfant aux narines bouchées, avec un groin de cochon.

Les cris redoublent. Ils sont effroyables. « Ah! la pauvre femme! » disent ensemble les trois directeurs du Comptoir de la navigation.

Mais quelle est cette autre voix aigre? Pourquoi la porte s'ouvre-t-elle brusquement? Nous nous précipitons vers la vieille bonne.

— Il vient d'en arriver un autre! souffle-t-elle. Entendez-le qui piaille! Il est bien vivant, celui-là!

Tristan BERNARD.

Le petit Guignol (1)

I

CORSETS D'ACTRICES

A DIX-HUIT ANS

Vous me demandez, monsieur, mon opinion sur le corset? Elle est bien simple. C'est une barbarie et une inutilité. Le corset ne corrige rien et risque d'abîmer tout. Vous exprimez le désir de venir me voir pour compléter votre interview? Quand vous voudrez.

A VINGT ANS

Un corset, cher monsieur? Et pour quoi faire, je vous le demande? Pensez-vous qu'on puisse tricher avec la vérité? Non, jamais une vraie jolie femme n'adoptera le corset.., Tout au plus une petite brassière de soie retenue aux épaules par de mignons rubans. Et encore, c'est par coquetterie...

Vous désirez me rendre visite? Bien volontiers! Venez un de ces mardis, l'après-midi.

A VINGT-CINQ ANS

Vous m'embarrassez beaucoup, en vérité, cher monsieur. Le corset a ses défauts, que nous connaissons bien, et ses qualités que nous connaissons mieux encore. Je crois que le plus sage est de s'en servir sans en abuser et ne pas tricher avec la taille. Le corset ne doit pas être une prison, mais un petit logement commode.

Tout à fait au regret de ne vous avoir pas reçu l'autre jour, mais j'étais avec ma couturière.

A TRENTE ANS

Mais certainement monsieur, le corset nous est indispensable. On peut le porter tout simplement ou l'atténuer, le diminuer; en un mot, on peut l'avouer avec franchise, ou le dissimuler avec habileté, mais s'en passer, quelle folie!

Ne portez-vous pas de bretelles?

Excusez-moi de ne pas vous donner rendez-vous, je suis très souffrante ces temps-ci.

A QUARANTE ANS

Votre question est presque cruelle, monsieur, et j'avais bien envie de ne pas vous répondre; mais il faut ménager la presse. Je m'exécute donc.

Oui, j'ai toujours porté un corset. Seulement, à dix-huit ans, je m'inquiétais peu de leur marque, tandis qu'aujourd'hui, je m'enquiers des bonnes faiseuses.

Avez-vous une adresse à m'indiquer?

En hâte, cher monsieur, car je pars pour la campagne.

A CINQUANTE ANS

Je ne reçois pas, monsieur, et je n'écris guère.

Ce que vous me demandez ne me regarde plus, à vrai dire. Pourtant, vous permettez une anecdote?

Un jour, il y a très longtemps, avant que fut inventée l'interview, on s'occupa beaucoup dans Paris de l'histoire d'une jeune femme du meilleur monde, qui oublia son corset chez un ténor célèbre à cette époque.

Le mari qui s'en empara, doit être resté partisan de l'utilité des corsets. Vous pourriez le consulter, il vit encore.

II

L'INGÉNIEUX POIVROT

— Dis donc, mon ieux.

— C'qu'y a, mon ieux?

— Tu lis pas les journaux, toi mon ieux?

— Non mon ieux, pas le temps.

— C'que tu fous?

— J'bois.

— Eh ben, mon ieux, t'as raté une occasion épatante de t'instruire.

— C'que tu vas me raconter?

— En ai lu une bien bonne. Paraît qu'y a pas besoin d'être poivrot pour marcher de travers.

— T'es d'jà ivre, à c't heure-ci. Eh ben, mon ieux...

— Suis pas ivre, te dis. Ai lu. Regarde tes guibolles, tu ne remarques rien?

— Non.

— Quel stupide idiot tu fais. Regarde-les bien.

— Les regarde tant que j'peux.

— Eh ben.

— Eh ben, tu m'scies le dos.

— Tu vois donc pas qu'tas une patte plus longue que l'autre.

— T'es loufoc, oyons. Quelle donc guibolle qu'j'ai pus longue?

— L'autre.

— Comment l'autre?

— Faitement. On a toujours une guibolle pus courte, tu penches. Alors t'as l'air d'avoir bu.

— C'tordant.

— C'tordant, Alors, t'sais pas c'que j'me suis dit? Pisque ceux qu'ont pas bu ont l'air d'avoir bu, j'm'en vais leur faire une blague épatante.

— Dis voir.

— Moi qu'ai bu, j'vais avoir l'air d'avoir pas bu...

— Comment donc qu'tu vas faire?

— S'pas, j'ai la guibolle qu'est plus courte à droite?

— Bon.

— Eh ben, j'vas boire en penchant tout l'temps la gueule à gauche, parbleu!

— Et pis, après, ça rétablit l'équilibre, parbleu!

— Quel sacré nom d'andouille tu fais tout d'même.

Paul GAVAULT.

(1) Simonis-Empis, éditeur

LA RÉSURRECTION

(Suite)

— Oh! comme vous voudrez...

Et elle eut un si doux geste de renoncement, une telle acceptation de destinée finie, que je sentis mon cœur grossir, se taire, puis battre à coups lourds. Je convins de revenir le lendemain. Mlle Clave m'accompagna jusqu'à la porte, et là, sur le seuil, je cherchai encore une fois la jeunesse, le mouvement, la vie, dans cette morne personne. Mais il n'y avait que la vieille fille de demain, à la chair durcissante. Une vieille exquisement, saintement pétrifiée, mais envers qui l'amour n'avait plus le pouvoir de rien réparer.

V

Je restai morose, l'âme vide. Selon la règle, mon projet avait rencontré la réalité et n'avait pas coïncidé avec elle. Certes, dès le départ, plus encore dans le train, mon imagination avait désarmé. Elle avait accepté les sages conclusions de la table des probabilités, que nous emportons dans notre instinct plus encore que dans notre raison. Et, toutefois, je fus mécontent; je dus m'avouer que, dans le fond fou de l'être, le projet avait été plus sérieux que d'habitude.

Peut-être aussi cette ville de L... aux populations blafardes, aux têtes pensives et métaphysiques, aux quais pénibles, y fut-elle pour sa part. La forte réalité à la fin me calma. J'eus un sursaut de gaieté, le soir, aux lumières, dans une foule compacte où s'apercevait moins la pâleur têtue des jeunes et l'espèce de graisse de prison ou de cloître des quadragénaires. Ce fut la vibration du voyage, la sensation d'être là, circulant, mouvant mon petit microcosme sans remords, sans responsabilité, sans encore avoir connu une de ces âpres défaites qui jaunissent les destinées.

Jusqu'à minuit, je me chauffai de spectacles, de mouvement, de café, et je rentrai en « bonne forme » dans ce grand hôtel d'Angleterre où les escaliers de vieille pierre, ébréchés et luisants, ont la vastitude d'escaliers archiépiscopaux. Ma chambre, excessivement haute et longue, avait cette propreté sentant le moisi qui est d'essence à L... En face, une caserne, l'assoupissement d'une façade à l'ordonnance, une vétuste écurie d'hommes.

En voyage, je suis mauvais coucheur, — je veux dire que je dors mal. — les premiers jours. Cette nuit-là, particulièrement. Je ne sais quelle multitude de vétilles allèrent en moi, comme ces paillons qui tournent autour des glaces dans les foires. Ma glace cérébrale était fort claire, trop claire · l'insomnie la polissait impitoyablement. Je m'entrevis dans mon passé avec des cerfs-volants, des noix, des chiens, des pupitres, des hannetons, une pie que j'avais aimée passionnément à l'âge où l'on commence à apprendre l'histoire des Mérovingiens.

Par tous ces circuits, je finis par revenir à Marthe Clave, et c'est là que je m'attendais. Car depuis mon entrée dans la chambre, je savais bien que j'y repenserais, et j'étais curieux de savoir sous quel aspect. Ce fut d'abord une précise récapitulation de la matinée, les paroles, les mouvements du visage, les regards exténués de la jeune fille, les interruptions de la bonne vieille. Et, tandis que cela repassait, chaque détail résumait la conclusion, donnait sa physionomie nette à l'entrevue :

— Évidemment! me disais-je. . il *faut* qu'elle accepte le legs... elle a vraiment trop souffert...

Plein de compassion, je considérais attentivement cette pauvre fille dont la peau était devenue grise, et qui tout entière avait vieilli par amour ;

— Il faut... il faut qu'elle accepte le legs...

Puis, comme je m'appuyais sur cette idée, le souvenir de quelques-unes des phrases des lettres me revint, avec beaucoup de douceur et d'incohérence. Elles en amenèrent d'autres, puis d'autres encore, se tenant en une ronde, sautant à travers ma mémoire, ainsi que des moucherons dans un peuplier. Peu à peu, elles s'ordonnèrent, elles s'agglomérèrent dans une belle unité.

Et dans la nuit, dans l'obsession, dans la lassitude et l'exaspération nerveuse, voilà que je me trouvai repris par mon émotion des premiers jours. De nouveau c'est l'angoisse, la pitié embrasée, l'étouffement ; de nouveau c'est la rancune de ce bel amour perdu lâchement par un être de ma race, le trouble délicieux, l'adoration pour l'amante trahie, ce fou désir de *réparer*, de *la* prendre sur mon cœur, de m'identifier tendrement avec sa douleur, d'arriver *dans l'endroit vague et lointain* où elle vivait son désespoir, en lui criant :

— Me voici!... Je ne te quitterai jamais plus *Marthe*.

Et toute cette folie n'allait pourtant pas à la Marthe du matin, mais à une Marthe *aussi vague et lointaine* que l'endroit où elle vivait. Ma raison ne s'en étonnait pas, ne s'en effrayait pas. Tout en subissant l'émotion, je la tenais sous une lueur singulièrement claire, je la regardais avec intelligence, comme le dompteur regarde bondir ses fauves dans un feu d'artifice.

Vers trois heures du matin, — (un clocher me renseignait), — la nuque brûlée, le dos triste et moite, les reins presque douloureux de fatigue, je me tournai d'un bond en m'écriant :

— Pour l'amour de Dieu! donne-toi donc un peu de sommeil!

Faisant de force passer une fable de Lachambaudie, un fragment de valse, un calcul sur les derniers records de la vélocipédie, je réussis à renverser la vapeur, à courir sur d'autres routes — pas longtemps. L'obsession revint, de biais, avec un tac insidieux de télégraphiste :

— *Elle* n'est pas dans le vague! me dis-je ironiquement... elle est dans la petite maison au bord de la rivière... C'est une *vieille fille*... UNE VIEILLE FILLE!...

Avec une brutalité qui était loin de mon cœur (ému, au fond, d'une pitié douce pour Marthe), je répétai trois ou quatre fois ces mots dénigreurs. Tout en les répétant, je les développais, je leur cherchais des faces neuves :

— Vieille fille, oui! Et pourtant? Sous la peau grise, derrière les yeux exténués, la démarche raidie, qui mesurera la vitalité latente, la possibilité de ramener la jeunesse par le bonheur — par la *promesse* du bonheur? — Les traits fins... les courbes des joues et du menton, charmantes... les yeux, une vraie douceur de forme... et grands, profonds. Certes, c'est une vieille fille... Mais elle n'a que vingt-cinq ans, son sang est pur.

Je redis à mi-voix, dans un recueillement chantant de litanie :

— Son sang est sain! Son sang est pur!

La Marthe des lettres ne fut plus dans une contrée vague et lointaine. Elle fut dans la petite maison, sous la peau triste qui lui était comme un déguisement, derrière les yeux ternes. Mon âme la reconstrui[illegible], distinctement. A l'appel du bonheur, elle surgissait comme le bel insecte dans sa coque, elle redevenait fraîche et brillante, ses cheveux roulaient avec magnificence, une lumière accourait dans ses prunelles mélancoliques, la joie satinait son visage, ornait sa démarche de la superbe langueur des belles...

Quatre heures! Ma nuque est toujours ardente, mes reins las, mais une frénésie secoue ma fatigue, une voix éternelle ressuscite mes forces, le grand appel des âges qui vainquit la destruction depuis le commencement où les êtres se mirent à vivre :

— Dormiras-tu! m'écriai-je, quoique avec moins de véhémence que naguère.

Et il me vient un sourire. J'essaye de me figurer la réalité, la silhouette morne de la jeune vieille, la pétrification de sa face dans la résignation :

— Bah! on peut rêver,.. S'il n'était pas si tard seulement!...

Une teinte de cendre erre sur la fenêtre ; j'ai soif de la mouillure des herbes. Comme la plaine va fleurer bon dans une heure, comme les petits héliotropes vont encenser la lumière !... Et le sommeil vient, quelque chose bourdonne en moi, je vois une cloche qui plane, puis un enfant qui emporte un taureau, sur une muraille, au bord de la mer, parmi de fins coquillages... et je m'évanouis dans le repos.

VI

Les jours suivants coulèrent avec bonhomie. J'allai revoir Mlle Clave ; je la trouvai telle que le premier matin et aussi décidée à refuser le legs de Robert. Je discutai plus vivement, je fis valoir l'intérêt de la tante à défaut de l'intérêt de la nièce. Rien n'y fit, Marthe demeura opiniâtrement retranchée dans son refus,

— Vous réfléchirez, dis-je en me retirant,.. Quant à moi, je prétends revenir plaider obstinément une cause que je juge sacrée,

De son même ton de renoncement :

— Comme vous voudrez...

Une semaine passa. Je n'eus plus d'insomnie, partant plus de sotte obsession. Ma petite aventure à L... rentra dans la catégorie des affaires, sinon quotidiennes, du moins raisonnables. Je retournai régulièrement chez ces dames, accueilli avec une cordialité presque enthousiaste par la tante, avec une douceur tranquille par la jeune fille. Plus je m'accoutumais à la dernière, plus aussi le souvenir des lettres s'éteignait, pâlissait. A ce sujet, aucune relation *vivante* ne semblait subsister de Marthe à moi, dès que je me trouvais en sa présence. Loin d'elle, parfois, un léger trouble m saisissait, un furtif battement d'âme.

En revanche, le désir d'atténuer matériellement le mal fait par mon frère s'accroissait. Mon instinct de *réparateur* se jeta sur cette faible proie ; je me faisais un crime de ne pas réussir. Chaque jour, disputant plus éloquemment, je m'emparais davantage de l'esprit de la tante. Marthe demeurait dans cette terrible douceur, cent fois plus inaccessible que les indignations ou les colères.

Le résultat le plus clair de ces visites, c'est que je devenais familier dans la petite maison, c'est qu'une confuse amitié se nouait entre Marthe Clave et moi. Frappée de ma ressemblance avec mon frère, elle était partagée entre la défiance et la tristesse dès que je paraissais. A la longue, je sentis que je gagnais dans son estime ; elle prenait confiance, et comme elle avait renoncé à toutes choses, elle ne dut pas songer à se défendre de cette confiance. Il vint entre nous une familiarité tranquille, qui me permit de proposer quelques promenades à ces dames. Elles me montrèrent des coins de L..., et d'habitude nous terminions par un petit voiturage hors ville, vers une vallée enfouie dans un cirque de roches et de collines.

Là, nous reprenions notre thème, jusqu'à la splendeur mél[illegible] du crépuscule.

J.-H. ROSNY.

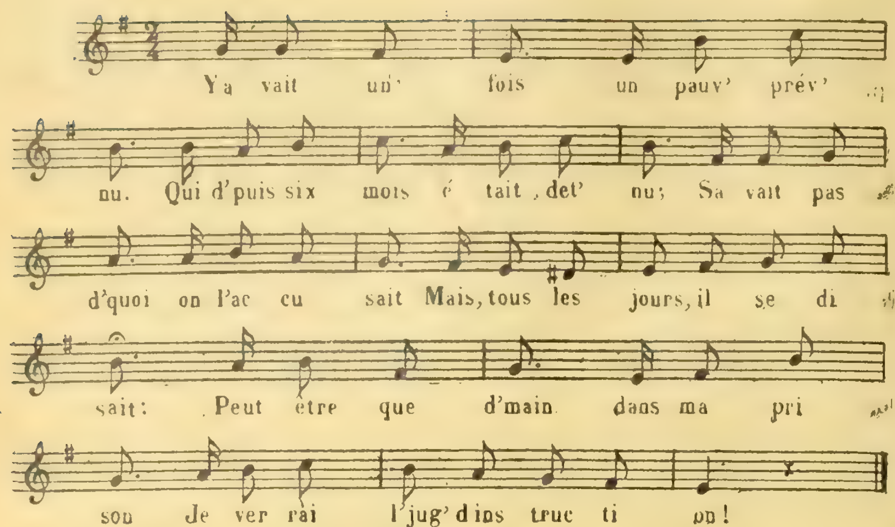
(A suivre.)

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Tirage sur rotative J. Derriey, Encres de Lafleche-Bréham, Ch. Tournier, imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

LE JUGE D'INSTRUCTION[1]

Paroles et Musique de XANROF



Y avait un'fois un pauv'prév'nu
Qui d'puis six mois était dét'nu;
Savait pas de quoi on l'accusait,
Mais, tous les jours, il se disait :
Peut-êtr'que d'main dans ma prison
Je verrai l'jug'd'instruction!

Or, le juge était aux bains d'mer;
I' s'retrempait dans l'flot amer.
Mais septembre allait commencer,
I' r'vint dans son pays, chasser...
— Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction!

Comm' c'était p'l'être un innocent,
En octobr' le jug' se pressant,
Quitta la chasse, ses amours,
Pour aller... fair' ses vingt-huit jours.
— Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction!

Au mois d'novembr' quand l'jug' rentra,
Un' joli' femme' qu'il rencontra
L'absorba pendant tout le mois;
Pour être juge, on n'est pas d'bois...
— Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction!

L'juge ensuit', jusqu'en février,
Eut tant de cart's à envoyer,
D'visit's, de dîners suivis d'bal,
Qu'il dut s'soigner, étant très mal.
— Et le prévenu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction!

Puis l'jug, trouvant un beau parti
Et s'étant marié, partit;
Car tout l'mond' sait que notre ciel
N'est pas bon pour la lun' de miel...
— Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction!

Et tant de temps s'est écoulé
Qu'du prév'nu l'on n's'est plus rapp'lé;
Il était p'l'être innocent, — mais
Personn' ne le saura jamais
Car il est mort dans sa prison,
Sans voir le jug' d'instruction!

(1) *Chansons à rire*, FLAMMARION, éditeur.

7e ANNÉE. — N° 24. Édition de Paris : 5 centimes. 11 JUIN 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
mois { Paris. . . . . . 13 fr. 50
{ Départements. . 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Gluck, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 —
Un an.............	6 — »	10 —

UNE CURIOSITÉ, par Alexandre HEPP



Dessin de Steinlen.

Une Curiosité (1)

Derrière le jardin d'Acclimatation près du petit bois de sapins, sur un banc, au bord du chemin. J'étais arrivé là, après une longue flânerie, à pied, sans but, dans un besoin d'air libre et de marche.

Six heures venaient de sonner, quand brusquement, sur le boulevard, le dégoût des terrasses de café et des visages amis m'avait saisi, dans la chaleur fade de cette journée d'été, et à présent seul en ce coin choisi, je savourais le bienfait de ma fuite.

Personne; à peine, par instants, le passage d'une bicyclette qui filait comme dans un bruit d'aile: un aboiement, grondant des chenils du jardin, un cri rauque de perroquet blanc parti des serres. Le soleil adouci tombait des arbres sur l'allée claire qui zigzaguait en dessins corrects, avec des pelouses d'herbe fine de chaque côté, retenues par des arceaux, comme des cheveux par des peignes.

Combien je restai là, inerte, dans la joliesse des choses, je ne sais; à quoi je pensai? je n'ose avouer que je ne pensais point, mais c'était une minute précieuse de dépossession de soi et d'inintelligence, une de ces minutes qu'on rêve de prolonger, et qui brusquement cependant vous font peur.

Oui, soudain, pour finir, j'eus là comme un effroi de tout ce que j'avais entrevu de néant en moi, sans hier et sans demain, et je fus soulagé de percevoir le bruit d'une voiture qui lentement venait.

Un coupé de cercle.

Qu'il avait dû être difficile à dénicher, dans cette fin de juillet, et quelle course de « chasseur » il représentait? chercher, demander de cercles en tripots un coupé, le coupé propice, la boîte où l'on étouffe, quand les honnêtes gens ne trouvent pas les voitures assez découvertes! et je m'imaginai les commentaires échangés entre cochers et valetaille à la porte des clubs, les clignements d'œil et le ton de complice duquel le chasseur revenant avait dû dire : J'en ramène un tout de même. »

Si cependant je m'étais trompé? Si ce coupé qui s'avançait au pas, au pas classique, allait offrir simplement à mes yeux le spectacle d'un vieux monsieur somnolent sous la garde distraite de son domestique? Mais au moment où je crus le voir défiler devant moi, le coupé s'arrêta sans secousse et se rangea, à quelques mètres, contre la chaussée, sous des arbres.

Le cocher, son chapeau de travers, croisa les jambes et les bras; le cheval, rênes lâches, baissa la tête. Et échoué, avec sur sa caisse vernie l'ombre un peu tremblante des feuillages, avec ses stores très-bas, le coupé maintenant était là, occupant la route comme une énigme...

Toute nécessaire que m'avait paru cette intrusion d'un élément nouveau dans mon paysage d'égoïsme, elle commença d'abord par m'horripiler.

Sur mon banc, je tournai le dos de trois quarts à la voiture, en sifflotant. Parbleu on m'entendrait! Ces gens-là peut-être n'allaient pas se figurer qu'ils avaient la chance d'être seuls? Qu'il n'y a qu'à venir au Bois pour tout de suite être heureux?

Et une malignité stupide, faite d'envie et de triste condiment humain, me poussait.

Mais je dois déclarer à mon honneur que cette disposition inférieure dura peu et bientôt même, je me surpris à rêver doucement à tout ce qu'évoquait cette voiture amenée là, close au sein de la verdure, immobile et silencieuse dans le vol des mouches, et aussi à ses voisins invisibles.

Qu'étaient-ils? Lui sans doute pour obtenir ceci avait dû emprunter à l'arsenal ordinaire des habiletés d'homme, des sophismes, des supplications; elle, elle n'avait consenti à cette imprudence qu'avec des frissons de pressentiment, de conscience, d'adorable faiblesse.

Un roman qui en était aux premières pages, défendu peut-être, difficultueux seulement, qui sait? Et maintenant, ensemble, abstraits du monde, ils étaient là; que cela finit comme dans les bons livres par un mariage ou par autre chose comme dans les moins bons, ils y étaient, l'un pour l'autre et la main dans la main.

Et dans la solitude où ballottait mon cœur, j'avais la vision de ce tableau.

Les têtes qui se rapprochent, même chastement! les yeux qui veulent voir jusqu'à l'âme, les expansions, les joies, les sourires, et, sur les visages, la radieuse lumière des paradis promis! et tout ce qu'on murmure dans l'espoir, dans l'enthousiasme, la gratitude ou le désir, dans sa sincérité de l'heure! Lui était-il digne de ce qu'elle ferait pour lui? Elle, méritait-elle cette éloquence? Etait-ce là le métier de Don Juan clubman, ou le jeu de Célimène repris par quelque petite bourgeoise? Peu m'importait : ce qu'il y avait ainsi tout près de moi, que ce fût l'image vraie ou le simulacre, c'était l'amour...

Et ici je dois faire une confession.

Je professe une horreur d'instinct pour tout ce qui est vulgaire: je me flatte d'envelopper obstinément certaines choses de respect et de pudeur. D'où vient, cependant, que sur ce banc, tout d'un coup, à force d'appuyer mon esprit sur la voiture mystérieuse et sur ses hôtes, une idée me traversa, un besoin me saisit, dont je m'accuse, avec la plus réelle confusion?

Oui, sans que je pusse lutter, je me sentis rouler vers la plus parfaite goujaterie, et j'ose à peine avouer la curiosité dont tout mon être brusquement fut hanté.

Parfois, en wagon, longuement j'ai considéré cette sonnette d'alarme dont il est interdit de se servir en vain, sous peine de condamnation; elle est là, sous sa vitre protectrice, qui vous nargue, attire, sollicite, et plus il est expressément interdit d'y toucher, plus elle vous tente, jusqu'à l'obsession, jusqu'au malaise.

Il en était ainsi pour ce coupé maudit. Oh! se repaître le regard de tout ce qu'il prétendait précisément cacher, s'emplir la vue de cette intimité d'êtres heureux, de cette apothéose d'aimer, qu'assurément il recélait! toucher le tableau que je me dessinais dans l'imagination, être sûr, et sans amour, là, surprendre l'amour!

Quoi donc? Rien ne serait plus facile. Interpeller le cocher, créer un incident, ou soulever même, simplement un des stores qui flottaient, en passant, en courant comme un voleur.

Aussi bien, la route n'appartenait-elle pas à tout le monde? N'avais-je pas le droit de me déclarer scandalisé, de me réclamer même, tel un scrupuleux douanier à la porte Maillot, de la morale et des lois? Et plus je découvrais en moi de motifs à me réprouver, à me juger sévèrement, plus les arguments abondaient et les excuses.

Vraiment j'oserais cela? je commettrais ce viol? je me lèverais et j'irais, là, tranquillement perpétrer cette traîtrise!... Eh bien, je ne sais comment, mais je me trouvai debout, je me mis à marcher, je me dirigeai vers l'endroit fatal, j'y étais.

Et m'étant approché lâchement, en l'assouvissement d'une hallucination, d'un grand coup de canne comme appliqué par mégarde, j'éraflai le store, qui se tordit dans l'encadrement où la glace était baissée, s'écarta de toute sa mollesse usée, et me laissa plonger jusqu'au fond.

Ainsi que je l'avais prévu, un homme était-là. Et auprès de lui une femme fragile. Et telle que je la supposais, dans le frou d'une robe gaie, vaporeuse, embellissante. Elle se blottissait contre son épaule, de toute sa force de pauvre âme elle tendait vers lui, — mais elle pleurait.

Des larmes, oui des vraies et des chaudes, lui perlaient aux cils, lui coulaient aux joues. Et dans ses frêles mains, que la main puissante de l'homme abandonnait et dédaignait, se crispait la batiste humide d'un mouchoir d'enfant.

Elle pleurait, — oh sur quelle illusion perdue, quelle tendresse finie, quelles fleurs fanées? et des soupirs lourds convulsaient sa petite figure, et il y avait sur tout elle de l'immense chagrin.

C'était donc cela cette fête d'aimer dont la perspective et le voisinage m'avaient enfiévré l'esprit? cette fameuse représentation d'amour? Au lieu de la joie ardente de vivre, des sanglots: en place de l'ivresse, l'amertume; non point le soleil qu'on croit, mais toutes les angoisses de la nuit.

Et sans attendre, sans un mot, au loin je m'enfuis, en songeant que si ce n'était pas là l'Amour tel que je l'avais conçu avec cette apparition de douleur, c'était encore bien plus l'Amour...

Alexandre HEPP.

(1) [illegible]

LES POÈTES DE L'AMOUR

LA CHANSON BÉNIE

Je me suis grisé, j'ai perdu mon âme!
Je chante et je cours, ne sachant plus où;
Dans le ciel je crois qu'un ange m'acclame;
Je vais, je reviens, je ris comme un fou!

J'ai perdu mon âme, ou mon cœur; qu'importe?
Une joie immense est entrée en moi;
Le printemps m'appelle et m'a pris pour roi;
Un souffle léger m'enlève et m'emporte!

C'est depuis hier et depuis longtemps!
Je renais ou meurs au monde, il me semble;
Je monte au milieu d'encensoirs flottants;
J'ai perdu mon âme et mon cœur ensemble!

Je n'ai pourtant bu ni vin ni liqueur;
Je vole et je plane, étonné de vivre;
Je ne suis pas fou, je ne suis pas ivre;
J'ai donné mon âme et donné mon cœur!

J'ai bu l'espérance en un doux sourire!
J'ai puisé l'amour en un regard clair!
Mon cœur a fondu comme fond la cire!
Mon âme est partie ainsi qu'un éclair!

Léon DIERX.

LA SIRÈNE

Il était tard, nous restions peu nombreux et assez intimes à chercher au fond du souvenir de cruelles sensations de cœur, vécues ou étudiées.

Chacun s'essayait à dire ces indéfinissables riens, inanalysables, dont le souvenir se diffuse et s'évapore lorsqu'on veut lui donner une vie objective en le parlant, ces riens qui, agrafés les uns aux autres, forment l'imbrisable chaîne des possessions sensuelles qui, d'un homme libre et sain d'esprit, font la chose, le chien, la poussière des souliers d'une créature — de quelle! souvent.

Comme on en était venu à spécialiser les réflexions dans l'examen du « cas » d'un ami abruti plus qu'aux trois quarts par une inracontable drôlesse, et que chacun disait la phrase bête, mais si difficilement évitable: « Qu'est ce qu'elle a pu lui faire pour le tenir ainsi! » une voix tout à coup s'éleva sèche et triste :

— Aimer!... parbleu, sait-on pourquoi l'on aime?

Depuis quelque temps il se taisait, celui qui venait de jeter ces mots bien imbus de banalité et qui cependant accrochèrent toutes les attentions tant l'accent en avait distillé d'amertume.

Au surplus, Louis Darsay est un assez singulier personnage: dans la rue, le croisant, on ne voit qu'un homme correct, élégant, sans marque particulière. Vu de plus près, c'est une sorte de maniaque de la distraction: jamais il n'écoute ou n'entend ce qu'on lui dit, reconnaît difficilement même ses amis, lorsqu'il les rencontre hors de la place précise où il sait depuis longtemps qu'ils doivent être, jamais il ne retrouve l'adresse de rien, jamais ne vient à un rendez-vous pris, jamais ne se doute de l'heure, sans cesse se perd par les rues. Toutes les connaissances précises dont l'expérience nous leste pour mener notre train-train sans accroc, lui font défaut : il semble perdu dans quelque recherche à but indéterminé, toutes les forces de la pensée prises par une lutte contre une absorption intérieure.

Aussi nous étions tous surpris qu'il eût entendu ce que nous venions d'échanger sur les envoûtements d'amour.

Presque tout de suite il reprit:

— Non! on ne comprend pas pourquoi, on ne le sait pas pendant, ni après... et le souvenir est là, toujours, qui fait passer un frisson au milieu du dos, là, dans le corridor du gâtisme... Aimer! c'est non pas posséder, c'est être possédé, c'est sentir toute sa vitalité si absolument orientée vers une femme que les simples gestes qu'elle fait produisent en nos nerfs des [illegible] grand vent

courbe la cime des blés, c'est éprouver qu'elle peut nous tuer avec un simple petit effort de volonté, oh!. . très petit!...

Quelqu'un interrogea :

— Tu as aimé comme ça, toi?... allons donc!

Et Louis répondit avec une lueur bizarre, un peu inquiétante, qui dansait dans ses yeux :

— Oui... une foi... il y a dix ans.

Il se tut un moment, le regard immobilisé au mur, sa moustache remuant un peu à l'angle de ses lèvres. Puis il reprit d'une voix qui saccadait les mots, d'une voix excitée que nous ne lui connaissions pas :

— Dix ans!... Il y a précisément aujourd'hui dix ans que... Mais je vais vous raconter... sans doute ça ne vous amusera pas, mais vous pourrez encore chercher pourquoi on aime ainsi...

» J'étais sous-lieutenant de réserve et dus aller faire mes vingt-huit jours à Charleval... une petite ville de province banale comme toutes ces petites villes de l'Est, une existence comme celle que vous avez tous menée. Certain jour, en me promenant sur le cours fastidieux et vide qui se traîne autour de la ville, j'aperçois à la fenêtre d'une petite maison basse, toute verte de colloquintes et de viormes, une tête de femme!... une très petite tête toute blanche et noire... la peau très mate... ses cheveux faisaient de larges bandeaux de soie autour de ses tempes... oui, c'était une impression blanche et noire... les yeux noirs aussi... quels yeux! trop grands un peu pour le masque, des yeux qui donnaient l'hallucination de parfums lourds, de chants de violoncelle... et des brûlures exquises d'épices fortes au palais... Jamais je n'ai retrouvé d'autres yeux attaquant ainsi tous les sens en même temps ni d'une aussi précise évocation de délires charnels!... Elle avait une bouche mince et droite, non une de ces bouches qui s'offrent, mais une qu'il faut chercher... lèvres tout contre les dents où elles se tendent en un arc mystérieux, bouche dont le baiser est près de la morsure... La femme s'appuyait à un large coussin rouge posé sur le bord de la fenêtre et, dans ce moment, le bras se dégageait d'une manche large... sa peau brillait comme mouillée... Elle me parut sourire! Il n'y avait personne sur le boulevard; un monsieur à silhouette de magistrat qui venait en sens inverse avait brusquement retourné sur ses pas en me voyant arrêté devant la maison. Et tout à coup le sourire s'accentua, et la main fine et longue me fit un geste!

» Je poussai la porte entre-baillée; je pris rapidement l'escalier qui était en face. A mi-chemin je m'arrêtai : il me semblait entendre dans la chambre au-dessus un pas d'enfant courant pesamment avec des sabots cloués... Ma surprise ne m'immobilisa pas longtemps. Qu'importait? elle m'avait fait signe, j'étais bien sûr de ne pas m'être trompé. En une minute je fus devant une porte qui me semblait être celle de la chambre où m'avait souri l'apparition. La porte s'entr'ouvrit avec un léger grincement, j'entendis encore une fois, mais plus fort, ce bruit de sabots ferrés tapant le plancher... J'étais sur le seuil... immobilisé... Dans un coin de la chambre, sur une sorte de table à modèle à laquelle accédaient des marches, devant moi, toujours avec son sourire affolant, la belle tête aux yeux bruns, la poitrine pâle entr'aperçue dans l'échancrure du corsage lâche, mais... Mais, comprenez-vous, mais... elle était cul-de-jatte!

Personne ne rit, tant devenait inquiétante la figure de Louis Darsay. Il avait la sueur aux tempes et la flamme dansante de ses yeux vibrait, vibrait terriblement.

Il continua :

— C'est burlesque, n'est-ce pas!.., Vous n'y comprenez rien... Eh bien, je vous le dis, devant cette femme sans jambes me regardant de son regard terrible qui me faisait chaud dans les os, devant cet être dont la vue devait arrêter net la plus furieuse poussée de désir, j'ai eu l'*émotion* de ma vie... L'*émotion*, vous comprenez, celle que rien ne dépassera quoi qu'on doive éprouver dans la suite... Ce regard m'avait fait approcher, ses mains avaient pris mes mains... Oh! la sensation de cette peau qui semblait aspirer la mienne comme une ventouse!...

» Le soir, au café, devant les officiers, je parlai de la femme... Je ne pouvais pas n'en pas parler; c'était en moi un tel trouble après la violence des sensations qu'elle m'avait données. Des sensations de crime pour ainsi dire... oui... de crime,..

Louis Darsay se tut encore, regardant ce même endroit du mur où sans doute il voyait autre chose que la brocatelle abricot de la tenture.

Quand il parla de nouveau, sa voix était comme détimbrée, une voix blanche et froide d'hypnotisé, Et il dit ainsi le reste de son histoire.

— Au café, je racontai seulement que je l'avais entrevue en passant sur le cours... Il y eut un silence un peu embarrassé, une sorte d'oppression... Le capitaine d'habillement, un vieux fini, et qui n'avait plus d'autre passion que son rubicon, me dit : « Ah! méfiez-vous!... Ce n'est qu'un torse... Et c'est une fille qui fait la fenêtre... pour son amusement, c'est vrai. Ils en sont tous fous ici, on se massacre à cause d'elle, on passe en conseil. Oui, oui... elle affole toute la ville. » Je me souvins alors de la silhouette du bourgeois qui se retournait brusquement... Et toutes les fois... car j'y suis revenu chaque jour, mes jambes m'y portaient malgré moi... Je voyais se défiler de vagues formes, avec des allures sournoises et énervées de chiens rôdant autour de la niche d'une chienne en folie.

« Une nuit, en sortant, je reçus des coups de bâton sur la tête. Les gens que je croisais dans la rue me jetaient des regards de haine. Car elle ne voyait plus que moi... Au moins, je le croyais... et peut-être, après tout, cela a-t-il été vrai pour quelques jours du moins... Mon service fini, j'ai trouvé des prétextes pour ne pas quitter Charleval. Je voulais l'emmener à Paris. Je l'aurais fait... elle était presque décidée à me suivre. Hein? vous auriez bien ri de voir l'ami Darsay avec une cul-de-jatte!... Oui, oui, vous auriez bien ri... jusqu'au jour où elle aurait mis ses yeux dans vos yeux, posé sa main froide sur la vôtre, jusqu'au jour où vous auriez cherché le baiser de cette bouche qui se retirait... Allons, bonsoir, je vais me coucher, fit Darsay en se levant.

Une série d'exclamations interrogatives partit :

— La fin?

— Pourquoi ne l'as-tu pas ramenée?

Louis était à la porte. Il se retourna d'une saccade. Nous nous rappelons parfois les uns aux autres l'extraordinaire pâleur de sa face quand il répondit de sa voix lente et détimbrée :

— Elle est morte... on l'a tuée... Il y a dix ans aujourd'hui.

— Mais qui? Pourquoi? demanda-t-on encore, car, en vérité, ce diable de garçon avait donné à l'absurdité de son histoire quelque chose de presque terrible par la bizarrerie de son attitude.

— Qui?... Pourquoi?... répéta-t-il en promenant sur nous tous, lentement, ses yeux étranges, Qui?... Pourquoi?...

Il eut un rire bref, un sourire sinistre :

— Je ne sais pas, fit-il enfin.

Et il sortit très vite.

Alors tous nous avons échangé ce regard qui interroge, un regard de malaise anxieux et, après un silence, d'un commun accord nous nous sommes mis à parler d'autre chose.

J. RICARD.

TRAITEMENT DE LA NEURASTHÉNIE

Début au Barreau

J'ai été, tout comme un autre avocat stagiaire, et, tout comme un autre, vêtu de la robe noire et coiffé de la toque hexagonale, j'ai perdu mes pas dans la grande salle du Palais.

La grande affaire, pour mes jeunes confrères et pour moi, était d'arriver à conquérir l'oreille du tribunal. Des anciens, consultés, préconisèrent plusieurs moyens, plus ou moins efficaces.

« Il fallait, disaient-ils, commencer son plaidoyer d'une voix lente et monotone, puis, tout à coup, au moment où personne ne s'y attendait, pousser un long cri guttural. Mais ce truc est fort usé et ne réussit guère.

On peut agiter violemment les bras comme les ailes d'un oiseau énorme. Mais ça ne les amuse plus et c'est à peine s'ils y font attention.

On a vu des confrères qui imitaient à ravir des acteurs notoires : José Dupuis dans l'exposé des faits de la cause; Albert Lambert fils dans les passages de force; Madame Pasca au moment pathétique. J'ai connu un avocat qui, pendant trois quarts d'heure, tint ainsi sous le charme le juge et les assesseurs, au cours d'une assez morne affaire de succession. Et, dans une évocation majestueuse, il fit parler le *de cujus* avec la voix de Raymond. Le tribunal lui donna gain de cause.

Pour moi, depuis un an que j'étais au Palais, je n'avais pas encore réussi à capter l'oreille du tribunal. Il faut dire aussi que je n'avais jamais eu l'occasion de plaider.

J'avais bien pour cliente une dame qui voulait divorcer et qui venait me demander chaque semaine des conseils, des caresses et une pièce de dix francs. Mais, en examinant de près son dossier, je vis que, n'ayant jamais été mariée à qui que ce soit, elle ne pouvait raisonnablement demander le divorce.

Enfin, un jour, comme je m'étais fait inscrire sur la liste des avocats d'office, le bâtonnier me désigna pour défendre un vieux vagabond qui avait volé un canari dans une cage pour en faire sa nourriture

Ce vieux vagabond avait été condamné vingt-six fois déjà pour bris de clôture, rébellion aux agents et vols de divers objets étranges. D'ailleurs, loin d'être endurci, il prétendait avoir été victime de vingt-six injustices, au cours de sa longue carrière.

C'était en somme un de ces vieillards modestes qui, sans autre rétribution, se chargent d'aller récolter le plus de vermine possible dans la banlieue pour le repeuplement des bancs du boulevard.

Ses cheveux étaient plus touffus et plus enchevêtrés que les hautes herbes de la prairie. Il ne lui manquait cependant qu'un peu d'argent, un peu d'éducation et de la propreté pour être un vieux gentleman respectable.

Il était fils de ses œuvres et avait mis quarante-deux ans à apprendre à lire. Et encore n'arrivait-il qu'à épeler. Les seuls mots qu'il lut jamais couramment furent : *Tabac, vins, liqueurs*, et : *Poste de Police*.

La veille à l'audience, quand je vins le voir pour la dernière fois, il me tendit un petit livre qu'il avait sur lui. Cela s'appelait : les *Variétés amusantes*. Il me pria de lui lire l'histoire de Phryné devant ses juges, qu'il n'avait pas très bien comprise, et qu'il écouta avec la plus scrupuleuse attention.

— Alors ils l'ont acquittée? me demanda-t-il.

— Ils l'ont acquittée.

— Bon à savoir, reprit-il. Je vas faire comme elle. Demain, à l'audience, j'vas me mettre nu.

J'eus toutes les peines à l'en dissuader. Il tenait à son idée.

Je rentrai chez moi pour achever ma plaidoirie. Quelque chose me disait que j'allais obtenir un grand succès, et que, dès le début, j'allais me révéler comme un orateur vraiment éloquent et un dialecticien émérite. Et je me voyais, à vingt-deux ans, l'honneur du barreau parisien.

C'est ainsi que dix-huit mois auparavant, au régiment, lorsque j'étais chargé de faire une reconnaissance quelconque, j'espérais déployer dans cette humble mission des qualités intellectuelles d'un tel ordre que tous mes chefs, du sous-officier au commandant de corps, salueraient en moi un tacticien d'avenir.

De même je n'hésitais pas à croire, s'il m'arrivait de me réciter à moi-même une scène de Molière, que, pour peu je voulusse me donner la peine de monter sur un théâtre, la foule m'acclamerait de ses cris enthousiastes et me porterait en triomphe jusqu'à ma maison.

Mais le jour de l'audience, quand j'entrai dans la sèche et claire petite chambre correctionnelle, j'avais déjà rabattu les neuf dixièmes de mes prétentions et je ne visais plus qu'à éviter le ridicule. Il me sembla que mon coup d'éclat était ajourné à plus tard.

Je m'assis à mon banc et déposai sur un pupitre des notes volumineuses. A propos du vieux vagabond et du canari volé, je m'apprêtais à soutenir la thèse générale de l'irresponsabilité.

Mon client fut introduit au banc des accusés. Il était vêtu d'une houppelande sous laquelle il s'agitait mystérieusement.

— Vous savez, me dit-il à voix basse, je vas me mettre nu.

Je le conjurai de n'en rien faire. Et j'adressai une recommandation au garde, en le priant de veiller sur son prisonnier. Puis, le président, l'interrogatoire de mon client terminé, me donna la parole.

Qui donc a prétendu que les magistrats ne sont pas capables d'attention ! Pendant les vingt bonnes minutes que dura ma plaidoirie, le président, les juges et le substitut, absolument médusés, ne quittèrent pas des yeux un ouvrier maçon qui, de l'autre côté de la fenêtre, travaillait à recrépir la façade. Je soutins des opinions assez subversives, qui passèrent sans que personne criât gare. Quand j'eus terminé mon plaidoyer, le maçon n'avait pas encore fini son travail. Pourtant, après une demi-minute, le président, remarquant tout à coup que je ne parlais plus, retourna la tête et s'apprêta à prononcer son jugement.

Je regardai à ce moment le vagabond, et je le vis prêt à faire un geste inquiétant comme pour retirer sa houppelande. Je lui lançai un tel regard qu'il renonça définitivement à son idée fixe.

Le président marmotta quelques paroles, sortit quelques numéros du Code comme on sort des numéros de loto, et condamna mon client à six mois de prison

J'hésitai à l'aller voir dans la petite salle d'attente où stationnent les prévenus et les condamnés. Mais il me reçut sans colère, avec une hautaine expression de regret,

— Pourquoi qu'vous m'avez pas laissé mettre tout nu? Ils ont acquitté la garce. Bien sûr qu'ils m'auraient acquitté aussi, moi!

Un autre détenu, qui se trouvait à côté, me toisa avec mépris.

— C'est jeune, dit-il. Ça se met des robes noires. Ça veut tout savoir et ça ne sait rien de rien!

Tels furent les incidents de ma première et de ma dernière cause.

Tristan BERNARD.

ZUT! (1)

Elle disait si joliment le vilain petit mot! Toute mignonne et mignarde avec sa mine gamine et ses yeux de chatte qui clignent, les poings aux hanches, la gorge en avant et le cou qui se renfle, pareil à celui d'un oiseau qui va chanter, elle le lançait si vite et si preste, ce mot, — oh! l'arc rose de ses lèvres! — qu'il partait comme une flèche d'or empennée, dans un fin sifflement d'air, et piquait. Cette syllabe, jeune chasseur Amour! était le plus sûr trait de votre carquois. Et parce qu'elle n'ignorait pas qu'elle disait « Zut! » très bien, elle disait « Zut » très souvent. A tout propos, à tout le monde, sans raison appréciable, à voix basse, à voix haute, avec la soudaineté d'un diable qui sort de sa boîte, et dans l'impertinence d'un petit rire qui défie, « Zut! » disait-elle en montrant toutes ses dents, heureuse d'être jolie! Mais celui à qui elle disait « Zut! » plus fréquemment qu'à tous les autres, c'était le pauvre homme de qui elle était adorée et qu'elle feignait de ne pas aimer. Quand il s'agenouillait devant elle, tremblant, soumis, avec les bras levés d'un suppliant qui pleure, c'était le méchant mot, toujours, qu'elle lui riait à la face, en se penchant un peu, en lui mettant son souffle aux lèvres. Ah! l'exquise et exécrable coquette! Je défaille de tendresse et je meurs de désir! — Zut! répondait-elle. — Je donnerais ma vie pour baiser l'ongle de votre petit doigt! — Zut! disait-elle. — Je me ferai sauter la cervelle si vous ne consentez pas à m'aimer! « — Zut! » disait-elle encore en se penchant un peu plus, et le frôlant presque de sa jolie face rose toute remuée de rires, où les lèvres étaient un baiser en fleur, où voletaient comme de petites flammes les frissons des frisons.

Il perdit patience, à cause de cette malignité détestable!

Une fois l'ayant surprise dans le boudoir de dentelle et de soie, à l'heure du crépuscule complice, il la prit entre ses bras, violemment, et l'enlaça, résistante, et la couvrit de caresses qui se vengent, toute, les cheveux, le front, les yeux, le cou, les lèvres. Elle se débattait, se tordait, criait sous la bouche victorieuse; il ne prenait pas garde à ces colères d'oiseau qu'on tient dans la main et qui veut mordre; il la serrait plus étroitement, plus ardemment. Alors, se voyant près d'être vaincue, elle renonça aux efforts d'une lutte vaine; elle eut des plaintes et des pleurs; elle suppliait, demandait grâce. [illegible] lui, triomphant [illegible] : « Zut! » dans un redoublement éperdu de bai[illegible]

Catulle MENDÈS.

(1) [illegible]

LOUTE (1)

Oui, reprit Melchior, au lieu de bourrer vos romans d'histoires d'adultères vieilles comme les chemins, au lieu d'analyser les consciences de vos cocottes du monde, que la vie de Paris a toutes formées et déformées de la même façon, donnez-nous donc une fois ce qu'on ne nous a jamais donné que par fragments : le roman de



l'enfant, — le roman de la petite fille surtout! On dirait que vous ne soupçonnez pas, psychologues aveugles, le mystère de ces fragiles poupées qui seront un jour des femmes... Croyez-moi, presque toutes ont leur secret. Presque toutes ont de grandes tendresses, dont elles font rarement l'aveu...

« Pour ma part, l'être qui m'a donné la sensation la plus complète de l'amour vrai, profond exalté, est une certaine petite fille de onze ans... »

On l'interrompit. On se récria. Melchior poursuivit :

« Oh! rassurez-vous. Ce n'est pas une histoire de cour d'assises, ni même de correctionnelle. J'ai respecté les lois de mon pays... Je ne dis pas que je n'ai point été tenté, par exemple... Enfin, voici l'aventure.

« Il y a quinze ans de cela. J'avais vingt-six ans. Par un hasard qui a décidé de toute ma vie politique, je venais d'être choisi comme avocat par un groupe d'ouvriers à la suite d'une grève sanglante.

« Nous étions au mois de juin : l'affaire ne venait qu'à la rentrée... Je m'étais retiré à la campagne pour étudier mon dossier à loisir.

(1) [illegible] *campagne*, LEMERRE, éditeur

« J'habitais non loin de Versailles, un pavillon isolé dans un assez grand jardin. Le bâtiment principal, en bordure sur une route, était occupé par mes propriétaires : la famille d'un conducteur des ponts et chaussées, père, mère, et deux filles. L'aînée avait dix-neuf ans et s'appelait Juliette; l'autre, Louise, n'avait que onze ans et demi. On l'appelait Loute.

« Le père Lointier — le conducteur — était un géomètre honnête et borné; je m'amusais à le terroriser par d'effroyables doctrines révolutionnaires, que je lui servais au dessert; car je prenais le plus souvent mes repas avec la famille. Mme Lointier était une ménagère incolore et soumise, parlant peu, ne pensant guère, économisant de son mieux. Juliette était une robuste fille, pétrie en belle chair rose, dont les yeux, les joues, les lèvres, le corsage et le reste semblaient dire : Je suis tout à fait à point pour qu'on « m'épouse. Qui me veut? » Je ne devais pas être cet heureux mari : Juliette le devina ; et il fut tout de suite admis dans la famille que celle qui était amoureuse de moi, c'était Loute.

« Loute, effectivement, semblait très troublée par mon voisinage. Son front, d'une blancheur d'ivoire transparent sous les cheveux châtains trop lourds, s'inondait de rougeur dès qu'elle m'apercevait... Elle me regardait à la dérobée, de ses prunelles noires comme des mûres, et dès qu'il rencontrait mes yeux, son regard fuyait. Jamais elle ne parlait, à table, en ma présence; jamais elle ne consentait à m'embrasser devant ses parents; si je m'amusais à la poursuivre, elle se sauvait, ne se laissait atteindre que quand personne ne pouvait plus nous apercevoir : et je sentais, en la pressant un instant contre moi, tout son petit corps se tendre nerveusement, puis défaillir... La passion de Loute fut donc un fait reconnu de ses parents et de moi-même, et devint pour le père Lointier et pour Juliette une inépuisable source de plaisanteries, auxquelles j'eus parfois la faiblesse de m'associer.

« Au bout de trois mois de cette fructueuse solitude, j'avais établi solidement les bases de ma plaidoirie. La date de la rentrée approchait. Je crus nécessaire de résider une ou deux semaines au siège de la cour d'assises, avant l'ouverture des débats, et je donnai congé à mes hôtes.

« Or, la dernière nuit que je passai dans le pavillon, — il était près de minuit, et je m'attardais encore, à demi dévêtu, près de mon lit, à feuilleter les pièces du dossier, que je classais à mesure dans ma serviette, quand un bruit faible me fit retourner... La porte de ma chambre venait de s'ouvrir, et Loute était là... Elle avait dû s'échapper à la hâte de la chambre qu'elle partageait avec sa sœur aînée, car ses pieds étaient nus dans des pantoufles, et, sous un châle pris à sa mère, qui l'enveloppait, elle n'était couverte que d'une chemise et d'un jupon.

« Je crus d'abord à un accès de somnambulisme, à un désordre cérébral, à tout, sauf à ce qui était la vérité : Loute venait s'offrir à moi, parce qu'elle m'aimait. Entendez-moi bien... Il est clair que cette enfant ne savait rien de l'amour, ignorait ce qu'elle pouvait me donner et ce qu'elle pouvait me demander. Mais une obscure prescience lui révélait que, dans l'amour, la femme livre sa volonté et son corps à l'homme qu'elle aime, et, impudemment et innocemment, elle venait, dans le sens rigoureux du mot, *s'abandonner* à moi.

« Elle tomba dans mes bras, et comme je la prenais sur mes genoux, la croyant souffrante, elle me saisit la tête dans ses deux mains, et se mit à me couvrir de baisers le front, les yeux, les joues... Oh! l'inhabileté, la fougue de ces baisers! Je suis sûr de n'avoir que les passions de tout le monde... Il y a eu pourtant un instant très court dans ma vie où je me suis vu sur le point de commettre un acte abominable.

« Le coup de volonté par lequel je secouai la tentation fut si violent que l'enfant, repoussée, perdit l'équilibre et pensa tomber.

« Elle crut que j'allais la frapper. Elle leva vers moi ses beaux yeux soumis, où pointaient des larmes. J'eus le sentiment d'être si profondément, si aveuglément adoré par cette petite, que je m'en voulus de ma brutalité; je rassurai Loute avec des caresses et des baisers. J'essayai de lui persuader de s'en retourner, bien vite, de rejoindre sa sœur avant qu'on ne s'aperçut de sa disparition.

— « Oh! fit-elle, il n'y a pas danger. Juliette a le sommeil très dur. Souvent, la nuit, quand je ne dors pas, je me lève, je me promène dans la chambre, je fais du bruit sans me gêner... Elle ne se réveille jamais.

— « Mais tu ne peux pas rester ici, voyons, Loute!

Maintenant que nous nous sommes dit adieu, il faut être raisonnable... Il faut me laisser!... »

« Elle baissa la tête et dit, obstinément...

— « Je veux rester.

— « Rester... combien de temps?

— « Toute la nuit... Quand il fera petit jour, je m'en retournerai. Personne n'aura rien vu.

— « Mais je vais me coucher, moi! Je vais dormir! »

« Elle cacha sa tête contre mon épaule et balbutia, comme un aveu de fiancée :

— « Je veux rester... Je veux dormir... comme maman auprès de papa... à côté de toi. »

« Ah! je vous prie de croire que j'ai tout essayé pour la décider à partir... Elle se butait à sa résolution : « Je veux rester!... Je veux rester! » Que faire? La saisir par le bras et la ramener à ses parent? Outre que la situation eût été louche, malgré tout, j'éprouvais une répugnance singulière à trahir l'amour de cette petite, une vraie révolte d'honneur, celle qui défend, sur nos lèvres, le secret d'une femme qui s'est livrée à nous.

« A la fin, je pris mon parti.

— « Soit, lui dis-je. Viens, nous allons dormir. ».

« Je roulai l'enfant dans le châle qu'elle avait apporté. Je l'étendis sur mon lit; je m'y jetai à côté d'elle, à demi vêtu comme je l'étais. Les lumières éteintes, elle noua ses bras autour de mon cou, ne bougea plus; bientôt j'entendis la houle de son cœur s'apaiser; son souffle, devenu régulier, m'apprit qu'elle dormait...

« Moi, les pensées malsaines qui m'avaient un instant enfumé la cerveau, s'étaient dissipées. Je serrai contre moi, d'une vraie étreinte paternelle, cette tendre petite chose inanimée qui était venue, si confiante, se livrer à moi. Et je m'endormis à mon tour... Quand on vint me réveiller, le lendemain matin, vers huit heures, Loute n'était plus là.

« Une heure après, je quittais la maison. Le père Lointier, sa femme et Juliette me saluèrent au départ. Loute ne vint pas; on me dit qu'elle pleurait dans sa chambre, qu'elle ne voulait pas descendre...

— Vous ne l'avez jamais revue? demanda quelqu'un, comme Melchior se taisait.

— Non... jamais.

— Tant pis pour vous... Ç'aurait été probablement une affaire amusante.

— Vous vous trompez, répliqua le conteur. Je n'ai pas revu Loute, mais je sais ce qu'elle est devenue. Elle est entrée aux Ursulines de Versailles, à dix-sept ans. »

Marcel PRÉVOST.

LE CORPS DÉDAIGNÉ

Mon désir alla vers elle comme l'unique source de volupté.

Il y avait beaucoup de soleil au bord du lac, ce pour quoi sans doute elle s'était caché le visage sous une gaze si impénétrable qu'on ne le pouvait apercevoir. Mais sa robe très souple et très fidèle baisait les courbes de son corps. Et je ne pensai plus qu'il y eût d'autre demeure souhaitable que ce corps, ni d'autre nourriture, ni d'autre breuvage.

Elle passa plusieurs fois parmi les groupes d'étrangers que baignait l'ombre de quelques arbres. L'orchestre jouait une musique lente dont elle suivait le rythme avec l'ondulation de ses hanches. La mousseline rose de sa tunique semblait plutôt un reflet de chair. La brise, en moulant l'étoffe, révélait de mystérieuses choses. Elle était nue. Le désir de tous les hommes allait vers elle.

Je la revis quotidiennement, à la même heure, toujours masquée de son voile épais, toujours drapée en d'impalpables tissus de crêpe ou de soie. Elle offrait à la foule le spectacle charmant de son corps, comme d'autres exhibent des toilettes ou des formes de chapeau. On devinait que par gestes et attitudes elle s'ingéniait à donner aux regards le plus possible de sa personne secrète, et que c'était délice pour elle de fendre le flot des admirations et des concupiscences. Mais pourquoi se dissimuler au point que l'on doutait de sa jeunesse et de sa beauté?

Je m'enquis. Elle habitait une villa solitaire. De vieux domestiques la servaient. Nul ne pénétrait en son logis et nul, dehors ne l'avait contemplée.



Nous fûmes quelques-uns dont le désir la cerna d'embûches et de suppliques. Inconnus les uns aux

autres, nous nous retrouvions comme des rôdeurs à l'affût d'une proie, secoués par l'instinct, méfiants, avides et tenaces. L'escorte de nos convoitises l'accueillait à sa sortie et l'accompagnait en sa promenade. Mes yeux sentaient, où qu'ils s'aventurassent sur elle, d'autres yeux pareils à des insectes frémissants qui dévoraient ardemment la gerbe blanche des bras ou le bouquet épanoui de la poitrine. Et tous voletaient aussi, inquiets et curieux, à l'entour du butin ignoré que défendait le casque de gaze.

Aucune femme ne me tenta de la sorte, rien que par l'appât de la chair devinée.

Or, un soir de poursuite haletante, comme j'étais seul et qu'elle allait disparaître, je l'étreignis rudement à la taille et l'emportai vers ma demeure ainsi qu'une victime. Elle ne résistait pas. Nous courions presque sans un mot, à travers l'ombre chaude. Ma main folle se crispait aux luxurieux trésors, et de grandes forces déchaînées exaspéraient ma hâte de vainqueur. Il me semblait que si je ne la dévêtais pas avant telle minute précise, si mon regard ni mes lèvres ne la conquéraient, l'ordre de l'univers en serait bouleversé.

Et dans la chambre close, j'immolai la robe délicate et les linges frêles, comme j'eusse fait d'ennemis implacables. Et le corps surgit. Et mes regards et mes lèvres en jouirent. Et la divine chose m'appartint.

Alors seulement j'eus conscience qu'elle n'avait point voulu découvrir son visage, et c'était un étrange spectacle que ce corps nu et cette tête enveloppée d'une mantille noire. J'en souffris et j'avançai la main. Mais elle colla ses poings contre la dentelle en criant :

— Non, non, pas cela...

Je murmurai :

— Pourquoi ? ne dois-je pas vous connaître?

— Je vous en supplie, dit-elle, je suis si heureuse! je rêvais tant d'inspirer le coup de folie brutale où je serais violentée et soumise... J'attendais que l'un de vous se ruât sur moi. C'est vous... Ne gâtez pas mon bonheur.

Elle avait une voix jeune et douce. Je faiblis. Elle ajouta tendrement :

— D'ailleurs regardez ce que je vous donne... Êtes-vous à plaindre?

Non, je ne me plaignis pas, et quand elle revint chaque soir, je ne songeais qu'au jardin magnifique dont elle me conviait à cueillir les fleurs de chair et les fleurs d'amour. Il fut à moi le merveilleux bouquet des seins, et je l'effeuillais selon ma fantaisie, et j'en respirais l'arôme profond. Ils furent à moi les bras blancs qui m'entouraient le cou d'une guirlande de fraîcheur. A moi aussi, les hanches, grand calice où les désirs bourdonnent.

— Je t'aime, disais-je au corps, je t'aime, être vivant qui reçois ma vie et qui me rends la tienne.

Je l'aimais infiniment et rageusement. Je ne concevais pas d'autre joie. Et, néanmoins, il me parut à la longue qu'il n'avait point d'âme et que c'était simplement de la vie, de la vie accumulée devant moi en un bloc superbe. Ainsi, peu à peu j'aspirai au secret du visage qui se dérobait toujours derrière le mur de ses voiles. Et je la suppliais.

— Aime mon corps, gémissait-elle, je t'aime tant d'aimer mon corps... Le reste, n'en aie pas souci...

Je retournais au festin de volupté. Ma faim s'y délectait, inassouvie. Mais, à tout instant je m'inclinais vers l'énigme indéchiffrable, et je demandais :

— Qui donc es-tu? Jeune ou vieille, belle ou laide? Ne comprends-tu pas le supplice de croire que tu es peut-être horrible, lépreuse, repoussante? Je m'imagine parfois que c'est une tête de mort que tu enfouis dans le sépulcre de cette dentelle.

— Aime mon corps... il est beau et tu le vois... que t'importe le reste!

— L'aimer, criais-je éperdu, ce n'est pas t'aimer, et ne veux-tu pas que je t'aime, toi?

— Je n'ai besoin d'amour que pour lui.

Mais, une nuit, elle dut saisir au fond de mon regard quelque idée de révolte provoquée par l'excès de ma souffrance, car elle me dit :

— Tu l'auras voulu... Sache bien cependant que c'est jouer ton bonheur.

— Tout, proférai-je tout plutôt que ma torture actuelle.

Alors elle défit son voile. Elle était belle, surhumainement belle.

Je tombai à genoux, les mains jointes.

— Comme tu es belle! Oh! je t'aime!

Elle sourit avec une tristesse navrante :

— Voilà, tu m'aimes maintenant, c'est-à-dire que tu aimes ma figure. Or, de cet amour-là, je suis lasse jusqu'au dégoût. Que m'apportes-tu de nouveau? Je le sais bien, que je suis belle, plus belle que toutes, incomparablement belle. Je sais bien que nul ne peut me voir sans m'aimer et que ma figure est une idole instantanément adorée? Quel plaisir, quel orgueil, puis-je trouver en cela, puisqu'il ne se peut pas qu'il en soit autrement?

Elle continua d'une voix plus sourde :

— Mais mon corps... écoute bien... mon corps, qui s'en occupe? qui l'aime? Ne comprends-tu pas qu'il n'a jamais été qu'un accessoire, qu'un instrument? Comment l'aimerait-on, lui, quand on voit mon visage? Il est beau, mais sans doute moins parfait, puisqu'il fut toujours dédaigné. Oh! j'en ai souffert pour lui! Je le sentais jaloux de ma figure. Et je la haïssais de tout l'amour qu'elle lui dérobait. Je le voulais heureux, aimé, comme on l'aime, elle. Je voulais ne plus douter de son charme et me persuader qu'il était digne de tous les hommages. C'est pour cela que je l'offre aux désirs des passants, c'est pour qu'ils connaisse l'adoration des foules que je le promène presque nu, c'est pour qu'il sache la joie d'être aimé que je le livre à ton extase et à tes baisers, et que je voile mon visage, rival trop redoutable.

Je la regardais infiniment et je lui dis :

— Tu te trompes... ce que l'on cherche dans la figure, c'est l'âme, l'âme qui jaillit par les yeux...

— Non! non! s'écria-t-elle, l'âme est là où est la beauté... Je serais laide que mon âme serait en mon corps... Va, ne tente pas de m'abuser... Toi-même, tu le renieras, celui que tu aimais tant.

Je la regardais, je la regardais. C'était une vision idéale où me semblait concentrée toute la beauté du monde. C'était le rêve et la réalité. C'était une image de Dieu. Et tandis que je contemplais les yeux adorables, les lèvres précieuses, les joues délicates, il me vint le souvenir d'épaules un peu lourdes, de jambes un peu grêles. Et machinalement je ramenai les draps sur le corps nu, pour que ne fût pas altérée ma vision d'idéal.

Maurice LEBLANC.

LA RÉSURRECTION

(Suite)

VII

Un soir, nous dépassâmes l'heure rouge, nous laissâmes venir l'heure de cendre. Les noires collines étaient dévorées, avaient perdu leurs contours de silhouettes. Une eau grondaillait, une force charmante croissait dans le tremblement et l'indécis de l'heure. Mars et Jupiter luisaient ensemble, dans le grand vivier étoilé. Par minute, comme des chuchotements dans un tendre silence, une brise buttait contre les collines, s'éteignait dans une petite rumeur d'herbes. Quelques arbres balbutiaient dans leur grave élégance nocturne, vêtus de la gloire pâle du ciel. Une chauve-souris flottait dans son pâturage aérien, une courtilière appelait quelqu'un dans l'ombre.

Marthe et moi, nous parlions avec vivacité; et comme elle répétait :

— Non, non... une réparation d'argent, c'est une lâcheté...

— Et une réparation morale? dis-je.

Je parlais d'un ton que je sentis singulier. Marthe se dressa, garda le silence. Dans cette demi-ténèbre, impossible d'expier l'expression de sa physionomie. Mais en la contemplant ainsi, CELA ne me parut pas si impossible : elle se parait de la grâce du soir, de jolies lignes confuses, — et ses yeux profonds semblaient prendre un rayon à la voie lactée. Je repris avec une véhémence qui me surprit, — hélas! on ne sait jamais comment les choses montent en nous, — je repris :

— Ah! j'ai ardemment souhaité cette réparation morale!

Elle garda son silence et sa raideur. Nous atteignîmes l'auberge où nous avions convenu de dîner à trois. Dès que nous fûmes dans la lumière, ma sottise m'apparut en voyant la pauvre fille lasse et morne. Elle ne parut rien avoir conclu en ma défaveur; elle fut comme d'habitude. J'en ressentis une manière de dépit qui me fit dire, tandis que nous retournions à L... en voiture :

— Vous ne me croyez pas sincère?

— Mais si, fit-elle avec douceur... Je n'ai pas eu la force de vous remercier tantôt de la générosité de votre désir... Cela m'a fait mal dans le moment... comme un retour, plus vif que le reste, au passé.

— Vous m'avez inspiré un grand respect pour votre caractère...

— Vous ne me connaissez pas mon caractère...

— Mieux que vous le pensez...

— Quel intérêt peut avoir mon caractère... le caractère de quelqu'un qui n'a plus part à la vie... qui a été assez faible.... assez peu courageuse pour renoncer à tout ce qu'il faut faire pour être parmi les vivants?

— Par la vigueur, — rare et précieuse? Qu'est-ce que cela signifie? Dites plutôt : par manque d'énergie, par une folie qui lui a ôté son libre arbitre. Admirerez-vous une personne sans volonté?

— La fidélité à un grand sentiment n'est pas manque de volonté.

— Vous le dites, mais je pense le contraire. Je me suis amèrement, et souvent, repentie de n'avoir pu me dominer... Je crois qu'il n'existe pas de sentiment assez valable pour qu'on y sacrifie sa jeunesse, sans profit pour personne!... A qui cela a-t-il servi que j'aie trop aimé un homme? Pas même à lui! Non, non, l'amour pour ceux qui n'ont pas répondu à notre amour n'est pas un *beau* sentiment, c'est un *faible* sentiment! Croyez que je le réprouve de toutes mes forces...

— Je ne puis y voir que la preuve d'une nature constante... dont la destinée a mal accuilli la constance... et, selon moi, c'est une des grandes vertus humaines lorsque, comme chez vous, il ne s'y mêle aucune perversité!

— Je serais heureuse de vous croire! Mais la perversité est dans la constance même, quand la constance est sans avenir!

Nous rentrions en ville, et la nuit suivante je connus encore l'insomnie. Un sentiment neuf venait d'entrer en moi, une autre forme de la manie de la réparation. J'en vins à me demander pourquoi, après tout, je n'essayerais pas de donner un bonheur relatif à cette pauvre fille, un bonheur où l'amour pourrait se reléguer au deuxième plan. N'avais-je pas près de trente-cinq ans, — n'avais-je pas ma part d'amour en ce monde, — et sans qu'il en eût coûté le malheur de personne! Qu'y aurait-il d'absurde à vivre d'amitié dans le mariage? Ne serait il pas préférable même de vivre d'amitié?

J'agitai ce grelot à travers de lourdes heures, avec une ardeur dont je ne laissais pas de me moquer moi-même. J'évoquais la silhouette de Marthe dans l'ombre de la vallée, et sa grâce incertaine :

— Certainement! m'écriai-je en ricanant... si nous pouvions vivre dans un éternel demi-soir!...

Tout ricanant, j'avais le cœur tendre et gonflé. Une vive affection y naissait pour la jeune fille, une amitié dérivée à la fois de cette fréquentation de quinze jours et de ces dévorantes lettres que l'insomnie ramenait de nouveau avec une netteté accablante... Ajoutez l'isolement dans une ville inconnue, et les crises du célibat, périodiques comme les marées d'équinoxe.

VIII

Nous étions au fond du jardinet. De petites fleurs de némophyllia, si délicieusement bleues, tremblotaient devant nous. Nous jouissions de l'ombre d'un monstrueux poirier. Un bupreste resplendissait dans l'herbe. un nid de poliste développait ses compartiments ingénieux, tandis qu'une guêpe carnivore enlevait une araignée pour approvisionner son nid, ses futures larves de viande.

Et je disais :

— Avez-vous donc renoncé volontairement... ma folie y a renoncé pour moi, en me privant de force et de jeunesse...

— Si quelqu'un venait à vous, refuseriez-vous de tenter le sort?

Elle regarda les feuilles mortes; elle avait légèrement frémi :

— Sait-on ce qu'on fera? Les circonstances diversifient tous les choses...

— Quelqu'un qui ne vous apporterait pas l'amour, la passion... mais...

Je m'arrêtai. Elle fixait les yeux sur moi avec un orgueilleux reproche. J'aurais voulu me taire. arrêter cette conversation. Une force indéfinissable me poussa à la continuer :

— Mon Dieu!... le plus souvent, l'amour n'est-il pas le contraire du bonheur!

— Oui, si j'en dois juger par moi-même!... Mais ni les chagrins des uns... ni les leçons de tous les Héraclyte de l'univers...

— Vous n'avez jamais aimé que *lui*? fis-je sottement.

Son œil brilla, le mécontentement ondula sur son visage et sa bouche. En même temps elle se revêtit d'un furtif attrait :

— Jamais vous ne m'auriez demandé cela si...

— Je vous en demande pardon! Je n'ignore pas l'absurdité de ma question. Je *sais* très bien que vous n'avez aimé que *lui*!

— Ah! s'écria-t-elle... et comment pouvez-vous le savoir?

— Et pourquoi suis-je ici?

— Ce n'est pas une raison!

— Si je suis intimement renseigné?

Elle secoua la tête d'un air tranquille, mais plein de dédain :

— Vous n'êtes pas renseigné sur mon caractère.

— Oh! infiniment mieux que vous ne croyez!

Je ne sais quelle contradiction s'allumait en moi; m'ôtait mon sang froid. Je voulais animer cette morne créature, dût-elle souffrir, dût-elle pleurer. S'en aperçut-elle? Ses sourcils se contractèrent, son attitude s'aviva, s'assouplit; elle dit, avec un tremblement :

— Vous croyez donc au paroles des tiers pour juger les êtres?

— Je ne crois qu'à la fréquentation directe!

— Nous nous sommes vus à peine!

— *Vous* m'avez vu à peine... *moi*, je vous ai vue de très près!

Elle ne put contenir son trouble. Une curiosité aiguë, craintive, indignée, transforma son visage, que le sang envahit et quitta alternativement. Elle me plut ainsi. C'était non pas la jeunesse, mais la vie, le tumulte. Les jolies lignes mornes de son visage prirent de l'expression.

— Eh bien, oui! m'écrai-je âprement, emporté comme un tireur par le bruit argentin des épées, je vous connais, je vous ai vu de près...

Comme elle se levait, comme ses yeux approfondis regardaient les miens avec une pathétique détresse, je criai tout haut, pour m'étourdir :

— J'ai lu vos lettres!... J'ai vécu plusieurs jours dans une intimité qui vaut des années... J'ai souffert... J'ai pleuré de vos souffrances... J'ai eu le remords de la conduite de mon frère comme si moi-même je vous avais abandonnée...

La pauvre fille! elle était pleine d'épouvante et de colère. Son sein haletait, ses mains étaient pâles et fébriles, sa bouche suppliante. Dans un flux de sensations antagonistes, ses vingt-cinq ans passèrent sur elle, brillèrent sur son visage, sur la courbe de son menton, embrasèrent ses grandes prunelles. Ce fut comme si le rêve de l'autre nuit commençait à se réaliser, comme si le vêtement de désespérance se levait d'elle et découvrait sa jeunesse et sa vénusté.

— Je n'aurais pas imaginé tant d'indélicatesse! s'écria-t-elle. Si vous avez lu mes lettres, la pitié aurait dû vous arrêter. Les vôtres ne m'approcheront donc que pour le supplice et le désespoir!

Mes fibres criaient de honte et de remords. Dans l'excitation de la minute, je crus impossible de réparer ma féroce faiblesse qu'en poussant les choses à l'extrême. Je dis avec violence :

— Je n'ai jamais eu la pensée de vous faire souffrir... et si je me suis conduit avec maladresse, du moins est-ce sans lâche intention... Laissez-moi vous répéter que j'ai souffert de vos souffrances... pleuré de vos larmes..., que, s'il ne dépend que de moi, le mal que vous a fait mon frère sera réparé.

— Et comment sera-t-il réparé? fit-elle avec véhémence.

— *S'il ne dépend que de moi...*

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle plaintive... est-ce là ce que vous vouliez dire quand vous m'avez questionné sur...?

Son indignation était tombée dans l'étonnement et la mélancolie. Mais une grâce persistait en elle.

— Je vous demande pardon! murmura-t-elle... je vous ai mal jugé... Mais votre bonté me rend plus chagrine... Je pourrais peut-être me marier sans amour... avec tout autre... mais *avec son frère*, non!

— Pourquoi l'amour ne vous viendrait-il pas?

— Vous le savez! dit-elle... Souvenez-vous de vos questions...

Elle marchait vers la maison ; je dus la suivre.

IX

Je rôdai plusieurs heures le long des quais. Ma bouche goûtait la fièvre. Je souffrais dans ma vanité de ce que Marthe Clave eût si simplement, si naturellement et, à ce que je pressentais, si *définitivement* refusé toute perspective de réparation morale. Je lui en voulais, je trouvais étrange qu'elle n'eût pas une hésitation qu'elle jugeât normal de m'écarter ainsi. Avec la stupidité qu'on retrouve chez les plus sagaces, je fis le procès et de son défaut de séduction physique et de sa pauvreté : il passa dans moi la même indignation lâche qui eût passé dans le premier bourgeois venu.

Comme je ne suis tout de même pas un imbécile, je finis à l'encontre de mon amour-propre, par admirer cette conduite. Mon humiliation changea de caractère : elle ne porta plus sur le refus, mais sur ce qu'on pût me croire capable d'avoir parlé à la légère. Je résolus de n'en pas avoir le démenti, de persévérer dans une ligne de conduite conforme à mes paroles, d'aller jusqu'à persuader Marthe que je l'aimais d'amour :

« Mettons les choses au pire... je n'aboutis à rien et je jette le trouble en elle! Eh! le premier coup n'est-il pas porté? Qu'importe qu'on y ajoute?... Si je lui reste indifférent, le mal est médiocre... Si elle s'anime, si elle se prend de tendresse...? »

Dans la solitude, sans distractions d'aucune sorte, sans présence d'amis ni de parents, cela ne me parut pas déjà si absurde. Je m'amusai de la thèse, j'en fis une chose intéressante, touchante, qu'embellissait encore la manie de la réparation.

Puis, à travers ces divagations, je me représentai Marthe ranimée, avec cet éclair de jeunesse qui avait paru dans ses yeux comme un ver luisant dans l'herbe.

X

Je me tins parole, sans difficulté, car l'instinct et l'amour-propre m'y poussaient de concert. Je fis une cour discrète à Marthe Clave. Elle ne parut pas s'en apercevoir d'abord, soit qu'elle crût ainsi mieux m'écarter, soit qu'elle se repentit de m'avoir parlé durement. Mais bientôt elle se montra troublée : son attitude exprima du mécontentement et de la hauteur.

Je ne me décourageai point. Je redoublai d'assiduité. D'abord un peu feinte, bientôt ma conduite répondit à un sentiment sincère : c'est qu'en effet montait un désir étrange d'avoir cet amour qui se refusait, et quoique je fusse bien loin d'aimer Mlle Clave, cependant la contrariété tenait presque la place d'une inclination passionnelle.

Elle essaya alors de limiter le nombre de mes visites : grâce à la tante, elle n'y put réussir.

Trop fière pour chercher des excuses compliquées, une fois que nous causions auprès d'une fenêtre, elle me dit d'une voix tremblante :

— Vous devriez cesser de venir nous voir.

— Pourquoi cela? m'écriai-je d'un air de reproche.

— Je ne veux pas vous le dire... A quoi bon, d'ailleurs, des explications inutiles!

— Les explications ne sont jamais inutiles quand les événements sont graves.

— Graves!... murmura-t-elle avec ironie.

Puis, se reprenant avec une lente douceur :

— Graves!... Eh bien, je vous suis reconnaissante de votre grande bonté... mais, je vous en supplie, ne venez plus!... Votre conduite me rappelle trop de souvenirs abominables...

— Et si pourtant... commençai-je.

— Epargnez-moi! interrompit-elle. Epargnez-moi un mensonge charitable!... mais qui serait une offense tout de même!

— Un mensonge!... Êtes-vous donc si sûre que ce soit un mensonge?

J.-B. ROSNY.

(*A suivre*).

Le Gérant : G. CLEMENT. Encres de Laflèche-Bréham. Tirage sur rotative J. Derriey, CH. TOURNIER, imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

POURQUOI?

A Mademoiselle E. MATET.

Paroles de J. CHATENET. Musique de G. MALÉZIEUX

I

Pourquoi donc tout dans la nature
Semble prononcer votre nom?
Le zéphir en son doux murmure,
Le rossignol en sa chanson.

II

Dès que l'aurore aux doigts de roses
Colore le bleu firmament,
Les papillons avec les roses
Causent de vous bien tendrement.

III

Chaque libellule azurée
Semble demander au ruisseau :
Connais-tu la voix adorée
Qui gazouille comme un oiseau.

IV

Parmi le vert de la prairie
Les marguerites, les bluets,
Demandent quelle est la chérie
Qui les prend de ses doigts fluets

V

O! toi, gentille marguerite,
Qu'elle interroge, cœur tremblant
Sois-moi propice, réponds vite :
Un peu..... Beaucoup..... Passionnément...

Andantino

Pourquoi donc tout
Cha - que li-
dans la na - tu - re
bellule a - zu - ré - e
Sem - ble pro - noncer vo - tre nom? Le zé - phir en
Sem - ble de - mander au ruis - seau: Con - nais - tu la
son doux mur - mure Le ros - si - gnol en sa chan - son?
voix a - do - ré - e Qui ga - zouil - le comme un oi - seau.
Dès que l'au - rore aux doigts de roses Co - lo -
Par - mi le vert de la prai - ri - e Les margue -
- re le bleu fir - ma - ment, Les pa - pil - lons a - vec les
- ri - tes, les blu - ets, De - man - dent quelle est la ché -
ro - ses Causent de vous bien ten - dre - ment.
ri - e Qui les prend de ses doigts flu - ets.
Oh! toi gen - tille margue - ri - te Qu'elle inter - ro - ge,
cœur trem - blant Sois moi pro - pi - ce, ré - ponds
vi - te: Un peu... beau - coup... pas - sion - né - ment...



Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 25. Édition de Paris : 5 centimes. 18 JUIN 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { PARIS . . . . . . 13 fr. 50
{ DÉPARTEMENTS. . 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois . . .	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois . . .	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

AU CHOSE..., par G. COURTELINE



AU CHOSE

I

Parvenu au grade d'adjudant à la force de l'ancienneté, il avait pris une telle habitude d'[illegible] les hommes au « chose », que ce malheureux mot d' « au chose » avait fini par ne plus le quitter, était devenu pour lui un tic et un surnom. Il disait : « Au chose... l'homme là-bas... vous coucherez au chose ce soir » ou bien « au chose, vos éperons sont [illegible], vous êtes sale comme un... au chose... peigne : vous aurez huit jours de... au chose. » Il ne prononçait pas quatre mots à la suite sans intercaler [illegible] et le troisième, les soldats ne l'appelaient qu' « au chose. »

C'était une brute dans toute l'acception et toute l'étendue du mot, une brute lâche, [illegible] et féroce, ne poursuivant qu'un but au [illegible] : faire coucher hors de leur lit les pauvres diables éreintés ; mettant ses joies et ses ambitions de chaque jour à compter plus d'hommes punis qu'il n'en avait compté la veille. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait voir, le soir, à l'appel des consignés, s'allonger devant le corps de garde une ribambelle interminable de prisonniers, en blouse blanche, les sabots aux pieds, la toque d'écurie sur l'oreille. Alors il se [illegible], faisait des blagues, ricanait : Eh ! [illegible], il y a du bon pour le chose, ce soir ! Attendez un peu, tas de vermine, je m'en vais vous montrer comment on fait des hommes. Il aimait de demander leurs noms aux « bleus » nouvellement arrivés, à seule fin de leur dire ensuite :

— Ah ! vous vous appelez comme ça ? Eh bien ! moi, je m'appelle Flick, et au bout de mon nom, il y a toujours huit jours.

Quelquefois, il en appelait un, d'un bout à l'autre du quartier.

— Eh ! là-bas... au chose... Lantibout !.

L'autre accourait.

— Mon lieutenant?

Sur quoi, Flick, sans s'émouvoir :

— Vous aurez huit jours de... au chose, pour m'avoir appelé « mon lieutenant ». Je suis *adjudant*, mon garçon.

Le « contr'appel » était son fort. Il ne se passait guère de semaine sans qu'il entrât, à deux heures du matin, dans la chambrée silencieuse, la tête sous le capuchon, suivi d'un homme de garde portant une lanterne. Il s'avançait sourdement, à pas de loup, enlevait sans bruit les musettes de pansage accrochées sous les charges, à la tête des lits, en retirait successivement l'époussette, l'étrille, l'éponge et la grosse brosse, et, quand au dos de celle-ci, il découvrait ce qu'il cherchait, la tache graisseuse d'une chandelle, il secouait l'homme dans son lit :

— Eh !... au chose !

L'homme ouvrait les yeux, se dressait, regardant de ses yeux effarés, l'adjudant qui criait en se croisant les bras :

— Dites donc, l'homme, est-ce que vous pensez comme ça qu'on vous donne des brosses à pansage pour en faire des chandeliers ? Allons, levez-vous, et rapidement. Vous allez descendre au chose.

Alors, le malheureux, encore abruti de sommeil, sortait ses jambes de ses draps, passait silencieusement son pantalon de treillis, enfilait sa blouse et ses bottes et s'en allait finir son rêve au lazaro.

Une de ses blagues favorites consistait à s'aller mettre de planton à la porte du quartier et à y faire exécuter une série de « demi-tours » aux pauvres diables qui se présentaient pour sortir, en raison d'un soi-disant vice de tenue, sur lequel, d'ailleurs, il ne s'expliquait aucunement. Cette facétie se prolongeait parfois pendant deux heures ou deux heures et demie, au bout desquelles le malheureux qui en avait été l'objet, trouvant qu'il en avait assez, finissait par y renoncer, enlevait son shako et son sabre et faisait son deuil de sa permission.

Flick compliquait les punitions réglementaires. C'était un artiste en son genre, qui faisait des arpèges et des fioritures. C'est ainsi que pendant l'hiver il prodiguait les jours de boîte avec plus d'abondance et d'entrain que jamais, à cause de la rigueur du froid, qui naturellement, venait s'ajouter à la peine et embellir le sort du prisonnier passant toute sa nuit sur la planche.

Nul, d'ailleurs, n'entrait à la « malle » sans avoir passé par ses mains. Flick tenant à bien se convaincre qu'aucun de ses [illegible] ne leur [illegible] de carotte, venait se placer au [illegible] de la salle de police, et là, à mesure qu'ils [illegible] le palper de ses [illegible] mains, s'assurait que sous leur longue blouse, ils n'avaient point leur dolman ou leur veste, et que le pantalon de treillis ne recouvrait pas habilement le lourd pantalon de cheval, qui les eût un peu préservés contre la température. Quand il en pinçait un, il riait lourdement.

— Ah ! ah ! vous êtes un tricheur, mon garçon. Vous en aurez huit jours de plus pour vous apprendre.

C'est ce qu'il appelait faire des hommes.

L'été, c'était une autre histoire.

Deux, trois ou quatre fois par jour, le trompette de garde sonnait au peloton de chasse, sur quoi, les hommes punis, sachant à qui ils avaient affaire, se hâtaient de se mettre en tenue, pantalon de cheval et dolman, et de prendre leur mousqueton au râtelier. Flick, dans la cour, les [illegible], il les [illegible] en file, le nez au mur, sous le coup de soleil de midi, et leur faisait exécuter une heure et demie de maniement d'armes en décomposant chaque mouvement. Il commandait :

— Portez !... armes ! Un temps, trois mouvements ! Un !

Puis il s'allait promener tranquillement à l'ombre, roulait une cigarette, l'allumait, la fumait et attendait d'en avoir craché le bout, pour lancer le commandement : « Deux ! » que suivait le commandement : « Trois ! » à un quart d'heure d'intervalle, [illegible] que les consignés restaient immobiles, au temps, sous le soleil qui leur rôtissait les épaules à travers l'étoffe du dolman, et dont la réverbération sur le plâtre de la muraille les aveuglait de plus en plus.

De ceux-là, quelques-uns moururent ou devinrent fous, frappés d'insolation subite.

Tout cela est scrupuleusement exact.

J'ai d'autres chats à peigner que d'inventer à plaisir des histoires de croquemitaines. Aussi ne dis-je que ce que j'ai vu, et, partant, ce qui est vrai.

II

Flick n'était drôle que dans un cas seulement ; dans ce cas-là, il le devenait très franchement : c'était dans ses luttes journalières avec le nommé Fricot, flanqué du nommé Laplote, deux pratiques invraisemblables dont le 51e chasseurs a gardé à jamais l'impérissable souvenir.

C'étaient deux grands diables de Bellevillois, tous deux longs, minces, dégingandés, sales comme des peignes et voyous jusqu'à l'âme. Soldats de la même fournée, ils s'étaient flairés tout de suite, et, dans la poignée de mains qu'ils avaient échangée sans même se connaître, sur le simple aperçu de leurs physionomies, ils avaient conclu le pacte d'une éternelle amitié et d'une confiance illimitée en leur mutuelle crapulerie.

La première preuve qu'ils s'en donnèrent fut de tomber tous les deux à la fois sur un copain qui les avait traités de « *bleus* », et de lui administrer une commune raclée qui le fit entrer d'emblée à l'infirmerie régimentaire, tandis qu'eux-mêmes entraient à la salle de police comme ayant célébré de façon trop brutale leur arrivée à l'escadron.

L'avenir répondit à ce brillant début. On le comprendra quand j'aurai dit qu'ils quittèrent le régiment *sans avoir [illegible]*.

Condamnés aux durs travaux par leur situation de prisonniers perpétuels, ils passaient leur [illegible] dans les cours du quartier, poussant éternellement devant eux une brouette qu'ils avaient soin de laisser éternellement vide, s'arrêtant tous les trois pas pour contempler, de leur air [illegible], les [illegible] qui [illegible], et cela jusqu'au moment où l'adjudant Flick leur tombait sur le poil, rouge de rage, les poings serrés, hurlant : « Qu'est-ce que vous faites là à bâiller comme des huîtres ? Voilà huit jours que je vous dis d'aller enlever ce tas de cailloux qui est devant la salle du rapport ! Vous ne voulez pas en fiche un coup, espèce de [illegible] ! Vous vous prenez pour des artistes. Allons, [illegible] et plus vite que ça ! »

Ils repartaient alors tranquillement, sans se presser, en sifflotant un petit air, toujours poussant leur brouette et suivis de l'adjudant Flick, qu'on entendait d'un bout à l'autre des baraquements crier jusqu'à [illegible] :

— Vous avez beau être de la classe, allez ; vous n'y couperez pas de cinq ans de biribi !

Et de fait, il eût bien donné la moitié de son traitement pour les prendre en flagrant délit d'outrages à un supérieur ou de refus d'obéissance devant témoins, ce qui lui eût procuré la douce joie de les voir partir côte à côte aux compagnies de discipline. Malheureusement ce n'était pas chose facile, avec ces drôles roués comme des [illegible], et que, d'ailleurs, les officiers protégeaient, sournoisement, amusés de cette comédie.

De temps en temps, l'adjudant Flick, en cherchant ses deux « pierrots », constatait leur disparition. Les deux « pierrots », las de pousser des brouettes vides, avaient purement et simplement fourré leurs toques dans leur poche, rabattu sur leurs bottes le bas de leur pantalon et s'étaient donnés un peu d'air. Ces bordées duraient six jours, au bout desquels ils revenaient fiers comme des paons, frisant la désertion de cinq minutes. On leur flanquait quinze nouveaux jours de prison, qui venaient s'ajouter aux autres.

Mais ce qui jetait l'adjudant Flick au comble de l'exaspération, c'était la scène du tabac, du tabac que les deux soldats, en dépit de toutes les mesures, trouvaient moyen d'entrer dans leur cachot, par quel procédé, on n'en sut rien. Invariablement, chaque soir, un instant avant le boute-selle, Flick les faisait entrer au poste, les faisait se déshabiller et mettre nus comme des vers, fouillait leurs poches, leurs souliers, leurs [illegible], et ne les mettait enfin sous clé qu'après avoir scrupuleusement inspecté les coins et recoins de leur prison, où, non moins invariablement, il les retrouvait cinq minutes après, fumant chacun leur cigarette. Alors, il devenait comme fou, et piétinant, l'écume aux lèvres :

— Cré nom de Dieu de nom de Dieu, beuglait-il, voilà encore que vous fumez !...

Mais eux, sans se troubler le moins du monde et sans même se donner la peine de cracher leurs bouts de cigarettes :

— Nous ne fumons pas, mon lieutenant.

— Comment ! tas de rosses, vous ne fumez pas ! Vous osez soutenir que vous ne fumez pas quand vous me foutez toute votre fumée en plein nez. Donnez-moi votre tabac tout de suite ou je vous fais passer au conseil.

Très tranquilles, Laplote et Fricot se regardaient :

— T'as du tabac, toi ?

— Pas du tout.

Et en chœur :

— Nous n'avons pas de tabac, mon lieutenant.

Ils ne sortirent jamais de là, même le jour où le malheureux Flick, définitivement anéanti et renonçant à prolonger la lutte, leur proposa de lui dévoiler leur cachette contre la levée des innombrables années de prison qui leur restaient sur la planche.

« Au chose », qui s'était juré de les faire crever à la peine, n'épargnait rien pour arriver à ce dénouement.

Une nuit, il se leva à trois heures du matin, alla prendre les clés de la boîte au corps de garde, entra, le falot à la main, dans la prison, où ils ronflaient, collés l'un contre l'autre pour donner moins de prise au froid, et brutalement :

— Allons, les deux rosses, debout !

Laplote et Fricot ouvrirent chacun un œil, puis sans se déranger :

— Qu'est-ce qu'y dit, celui-là ?

— Je vous dis de vous lever, et plus vite que ça !

— Pourquoi donc faire faut-y qu'on se lève ?

— Pour aller, reprit l'adjudant, casser la glace des abreuvoirs. Là-dessus, assez causé. Debout !

Les prisonniers se mirent à rire :

— Debout à trois heures du matin ? Ah ! macache

— Vous ne voulez pas vous lever ? fit le sous-officier, que la rage commençait à prendre.

Fricot leva dédaigneusement les épaules :

— Flanque-le donc à la porte, Laplote, il nous embête, celui-là !

Flick, aveuglé par la colère, allait tomber dessus à coup de poings quand brusquement il se calma. Le cas du conseil, ce rêve de ses nuits et de ses jours, venait de se produire tout à coup sous la forme d'un refus formel d'obéissance. Alors doucement, scandant ses mots :

— Laplote, Fricot, reprit-il, faites bien attention : vous refusez absolument de vous lever ?

— Absolument répondirent les deux hommes.

— Vous refusez formellement, c'est bien entendu !

— Formellement ! Fiche-nous la paix.

Flick comprima les battements de son cœur ; les deux

« pierrots » étaient pincés, et il ne restait qu'à faire constater le refus par témoin.

— Brigadier de garde! cria-t-il.

Le brigadier accourut, et, en sa présence :

— Pour la dernière fois, reprit Flick, Laplote et Fricot, vous refusez de vous lever?

Alors, Fricot et Laplote se dressèrent et avec une grande douceur, tandis qu'un étonnement profond se peignait sur leurs visages :

— Non, mon lieutenant! Mais pas du tout: nous nous levons avec empressement, au contraire; le brigadier peut le constater. Cristi, il n'a pas l'air de faire chaud ce matin.

Six mois après, ayant achevé leur congé, ils quittaient le quartier, et pour tout de bon cette fois, poursuivis jusque dans la rue des « *Tas de rosses* » du sous-officier.

Cela est le vaudeville, voici le drame :

III.

Un jour, les hommes, poussés à bout, résolurent de tuer l'adjudant. Le complot fut organisé avec une spontanéité qui était l'indice terrible du summum d'exaspération où la férocité stupide du sous-officier avait jeté ces malheureux. Il suffit que l'un d'eux — je le vois encore, ma foi; c'était un grand garçon, très blond, nommé Vachette; assez mauvaise tête d'ailleurs — il suffit, dis-je, que cet homme, revenant du peloton de punition, dit, en jetant son sabre sur son lit : « Nom de Dieu! en voilà assez avec Au Chose, il faut lui crever la paillasse; qui est-ce qu'en est? » pour qu'aussitôt tout le monde en fût.

Il n'y eut pas une désertion, ni parmi les tout jeunes soldats, ni parmi ceux de la classe, pour qui « ça se tirait, » et quand on demanda son avis au brigadier de la chambrée, il se borna à dire d'un air embarrassé :

— Oh! moi, je ne me mêle pas de ça. Vous feriez mieux de vous tenir tranquilles; mais, après tout, c'est votre affaire.

Et le meurtre fut arrêté pour le jour même.

Il y avait alors, au quartier, des travaux de construction. Le soir, après l'extinction des feux, Vachette et trois de nos camarades descendirent sans bruit dans la cour, saisirent par les angles, sur un tas de moellons, une énorme pierre de taille, la montèrent jusqu'à la chambre, la posèrent en équilibre sur la fenêtre et attendirent.

Vers minuit, l'adjudant, qui logeait au quartier, se leva, selon son habitude, pour aller faire sa ronde de nuit. Il entra au poste de police, où il alluma un falot, prit avec lui un homme de garde et commença son inspection, à travers les immenses cours silencieuses et vides, dans les écuries, toujours pleines d'un bruit de coups de sabots et de chaînes secouées, le long des murs, percés de hautes croisées où la lumière de la lune s'écrasait :

Tout à coup, il tendit l'oreille, et, pour mieux entendre, s'arrêta. Et aussitôt il ressentit une commotion effroyable; une chose énorme venait de s'abattre à ses pieds, après lui avoir passé à deux pouces du nez et des yeux.

Il se baissa :

— Tiens! une pierre!

Et, brusquement, comprenant tout :

— Oh! nom de Dieu, dit-il d'une voix sourde, ces cochons-là ont voulu me tuer!

Cependant, appuyé au bord de la fenêtre, Vachette contemplait son œuvre.

— Pas de veine, dit-il, je l'ai raté. C'était pourtant bien son tour. Ah! attention! le voilà qui monte!

L'adjudant, en effet, fou de rage, venait se jeter, tête basse, dans la cage de l'escalier. En un instant, il fut à la porte de la chambre, la poussa devant lui, et...

— Qui est-ce... fit-il.

Mais il n'en put dire plus long. Une clameur venait de s'élever :

— Tuez-le! nom de Dieu! Tuez-le!

Entièrement nus, crainte que leur matricule saisi ne les trahît, les hommes se ruaient sur lui, hurlant, brandissant au-dessus de leur têtes des crosses de mousquetons et des lames de sabres dont Flick entrevit les éclairs à la lueur de son falot.

Précipitamment, il s'enfuit.

Que se passa-t-il ensuite, c'est ce que l'on ignore.

On sait seulement qu'il regagna son logement, répondit à sa femme qui le questionnait : « Rien de nouveau », se coucha auprès d'elle et parut s'endormir.

Le lendemain, Vachette et ses complices tendirent le dos à une enquête; mais cette fois encore il n'y eut « rien de nouveau », pas plus que les journées qui suivirent.

Seulement, à partir de ce jour, le peloton de chasse fut plus rare, les consignés eurent le droit d'y venir en blouse d'écurie et pantalon de treillis et ils manœuvrèrent à l'ombre. Ceci sans qu'on ait pu savoir laquelle avait parlé le plus haut en l'âme de l'adjudant Flick, de sa conscience ou de sa lâcheté.

J. COURTELINE.

GENS DE MER

I

LETTRE D'UNE PAIMPOLAISE

J' commenc' ma lettr', mon Pierr', l'âm' bien chagrine,
Pour te conter ma peine à ton départ,
Lorsque j'ai vu ta bell' Léopoldine
A l'horizon, vers les cinq heur' un quart.
Oui, quand j' l'ai vue avec tout' sa voilure,
Là-bas, au loin dev'nir un p'tit point noir,
J'ai r'senti d' suite au cœur comme un' blessure,
A la pensé', qu' j'allais p'têt' plus te r'voir.

Tu l' comprendras, maint'nant qu'tu sais que j' t'aime
Plus qu' tout's les femm's qui t'aimèr'nt avant moi,
Et en pensant qu' c'est dans trois mois l' baptême
Du p'tit goëland, qui, pour sûr, est bien d'toi.
C'est un p'tit êtr' qui, déjà, tourne et vire,
Comm' s'il avait envi' d'aller prendr' l'air;
On dirait presqu' qu'il devin' que j' soupire
Pour son papa, qui maint'nant trime en mer.

Ton pèr', ta mèr', les sœurs et ton p'tit frère
Sont bien portants, et nous parlons d' toi, l' soir,
Quand j' m'en vas coudr' mes hard' à leur lumière,
Jusqu'au moment où ton vieux dit : « Bonsoir! »
Pauv'vieux! J' l'ador' car c'est un bien brave homme,
Qui travaill' dur, malgré ses soixante ans,
Tout en sachant s'contenter d' la p'tit' somme
Qu' rapport' sa pêch' pour él'ver ses enfants.

On n' gagne pas gros à pêcher sur la côte!
Mais, comm' tu l' sais avec un morceau d' lard,
Not' soup' vaut cell' des Crésus de la haute
Qui n'ont pas faim, quoiqu' possédant l' milliard,
Et v'là pourquoi j'aim' comm' ton pèr', not' vie,
Qu'est un' vi' d' pein' mais dont on n' se plaint pas;
Car nos bonn's jou's et not' teint font envie
A plus d'un rich' qui peut s' payer d' bons r'pas.

Au lieu d' vins fins, on n'a qu' du cidre à boire
Près d'un bon feu, l'hiver; c'est l'essentiel,
Quand d' pauv's mendiants grelott'nt dans la nuit noire,
Encor moins qu' nous favorisés du ciel.
Vois-tu, mon Pierr', pour être heureux sur terre,
Il faut toujours regarder plus bas qu' nous;
C'est l' moyen d' prendr' comme elle est not' misère,
Et d'arriver à trouver not sort doux.

Par le prochain courrier, écris-moi vite,
En m' racontant tout c' que tu fais là-bas.
Tu peux êtr' sûr que j' te répondrai d' suite
Pour te parler d' ta fille ou d' ton p'tit gas.
Mais, Pierr' j' t'en pri', si la pêche est mauvaise,
N' jur' pas pour ça tout l'temps l' nom du bon Dieu,
Car j' te promets que j' s'rai toujours à l'aise
En t'aimant fort et en m'contentant d' peu.

II

RÉPONSE D'UN ISLANDAIS

Pauv' p'tit' bougresse! Alors, tu t'fais d' la bile,
Comm' çà tout d' suit' sitôt que j' suis au loin?
J' te remerci' bien, mais, tu peux être tranquille,
J' m'en fais autant quand j' suis seul dans mon coin.
J'ai beau chanter en pêchant la morue,
Ça n'empêch' pas que j' pense à toi toujours,
Et que j'nous r'vois à Paimpol, dans not' rue,
Au premier jour de nos premièr's amours!

Pau' p'tit' mignonn'! C'est bon, l'amour, tout d' même,
Y a pas à dir', j'y pense à bord souvent.
Tu peux t' vanter, va, qu' t'as un homme qui t'aime
Et qui t'aim'ra tout' sa vi' bougrement.
J' te r'merci' bien d' me parler d' la famille:
De mes p'tit's sœurs, d' mon p'tit frèr', d' mon bon vieux
Et d' ma brav' mèr' qui t'ador' comm' sa fille,
Car, en fait d' bru, j' pouvais pas trouver mieux.

Merci d' ta lettre, p'tit' Jeanne, ell' m'encourage
A n' pas gueuler comm' je l' fais plus d'un' fois,
Quand l' maudit vent qui hurl' nous fout en rage,
Et qu'y a pas plus d' moru' qu' su' mes dix doigts.
A propos d' vent, dans la dernièr' tempête
Qu'a soufflé dur du côté d' Reikiavik,
Pendant qu' les lam's nous passaient su' la tête,
Nous avons vu balayer c' pauv' Yannik.

Tâch' d'apprend' ça, tout douc'ment, à sa vieille
Qu'est grabataire, à c't' heur', dans son lit clos.
Prépar'-la bien, ma p'tit' mignonne, et veille
A la calmer au moment d' ses sanglots.
Étant donné qu' la pauv' femm, qui la soigne
S'ra bien forcé' d' chercher sa vie ailleurs.
Dis à maman qu'à sa place ell' témoigne
A la malad' l' plus qu'ell' pourra d' douceurs.

Comm' sa maison est à toucher la sienne,
C'est pas grand'chose à fair'; tiens, tu vas voir:
Au point du jour, faut ouvrir sa persienne,
Puis la fermer aussitôt qu'il fait noir;
Pour ses deux r'pas, lui porter un peu d' soupe,
Un morceau d' pain, du lard ou du maquereau.
Puis, vers sept heur's, la laisser pour qu'ell' loupe,
Car faut pas trop lui fatiguer l' cerveau.

J' suis bien content d'apprendre que je vais êtr' père;
J' m'y attendais, v'là pourquoi j' m'en plains pas.
Tâch' d'écouter les conseils de ma mère,
Qui sait c' qu'un' femm' doit faire en pareil cas.
Puis, si tu veux, tu prendras comm' marraine
Ma sœur Pauline, et mon vieux comm' parrain.
J' finis ma lettr', p'tit' Jeann', car v'là l' cap'taine
Qui m' cri' d' monter pour nous garer d'un grain.

YANN NIBOR.

LES

TROIS MARIS DE Mme Z***

Deux maris de Mme Z*** furent suicidés.

Le Premier, un homme grave, pondéré, agent de change, du moins j'aime à le croire. Il avait le choix entre plusieurs mousselines roses. Il prit plutôt celle-ci, parce qu'elle était sans fortune (garantie de reconnaissance, par conséquent), et puis parce que c'était sa destinée, après tout.

Donc, Elle fut Mme X***. Elle aima son mari, comme il sied, pas plus qu'il ne sied. Les folles passions font prime, à cette heure. Les jeunes mariés virent la Suisse, le Tyrol, l'Oberland danois, y exibèrent les rapprochements poétiques de rigueur; sentiment de la nature et tout ce qui s'ensuit. Puis ils rentrèrent à Paris, chacun à ses projets de derrière la tête, five o'clock, 2 o/o Ancien et Nouveau. Ils s'installèrent une estimable cordialité, avec les chambres à part, et les effusions hebdomadaires pour perpétuer la race. Bien, bien, cela va de soi. On les classa : l'un, paiements irréprochables, maison sûre, pas un mot à dire sur la probité; l'autre, chasteté de confiance, vertu à vue, qualités de ménage éprouvées. Pas de petites histoires à se chuchoter? non; alors on les laissa vivoter, recevoir tous les quinze jours. Ils eurent l'Empereur du Brésil et des diplomates. Peu nous chault.

Or, écoutez. Environ un au après ce mariage, M. X*** [illegible] chez son armurier, acheta un revolver, rentra chez lui, s'enferma et se tua. Oh! sans bruit; il conserva jusqu'au bout ses habi[illegible] homme bien élevé, n'afficha pas ses désespérances. Mais la femme de chambre bavarda; on sut que l'abbé Chose avait fait des difficultés, alléguant que tout homme perforé d'un trou sanglant à la tempe n'est évidemment pas mort des suites d'une péritonite. Le docteur Machin, qui avait constaté le décès, laissa échapper des onomatopées évasives, telles que : « Hého! Humm! » On sut la vérité: X*** s'était tué. C'était son droit, comme pour les Forgerons qui, nous confie Coppée, se mirent tous en grève; il s'était mis en grève.

Là-dessus, les Uns hochèrent le chef, simulèrent les entendus : « X*** ne laisse pas une succession très nette; les reports étaient durs, ces derniers temps. Il tenait à éviter un gros scandale. Si la chambre syndicale voulait, on en apprendrait de belles!... »

Les Autres eurent des phrases apitoyées : « Pauvre homme! Hein, les mariages mal assortis tout de même? Mme X*** était trop jolie, on sait ce que l'on sait, a dit Hamlet! X*** s'en est tiré galamment; Dieu ait son âme, si tant est qu'il eut une âme et qu'il y ait un Dieu. »

Les Troisièmes « ne surent que dire ! » et eux seuls trouvèrent la solution juste. En effet, on payait à bureau ouvert, et Mme X**, n'ayant rien à se reprocher, fit preuve d'une affliction modérée, convenable. Elle prit le deuil, ferma sa porte, livra des couronnes de perles, régulièrement, au cimetière, s'exalta de sa douleur, regretta certains jeux coutumiers, lut des livres de piété, espéra retrouver le défunt dans le sein du Seigneur, ainsi que son culte le lui promettait.

Elle rentra dans le monde, le tourbillon du monde, puisque les penseurs aiment à se figurer l'existence moderne animée d'un mouvement giratoire. Vingt-trois ans, pas d'enfant, un beau douaire légué par le préopinant, et des avantages naturels qui ne devaient rien à personne. Elle changea la couleur de ses cheveux, joua la comédie de société, et se connut en musique (Schumann, bien entendu, pour son personnage).

A cette époque, des attachés d'ambassade l'ont entreprise : aux Affaires Etrangères, il fut discuté de sa plastique.

De nouveau, elle se maria; cette fois elle fit choix



d'un homme jovial, garanti bon teint, de gaieté, de ceux dont on dit « qu'ils ont beaucoup vécu ». Même il était Intrépide Quelque Chose dans les échos d'un journal mondain. Il avait la réputation de distraire; excellent placement pour une veuve. Mme X*** devint Mme Y***. Retour des mêmes cérémonies. Le Maire eut un discours délicatement voilé de tristesse; à la péroraison, il écarta le voile pour montrer l'Avenir souriant aux époux, du fond du Foyer.

Mme Y*** vit le Midi, l'Algérie, la Tunisie, l'Egypte et la Palestine; deuxième mission. Retour à Paris, chambre commune, vie désordonnée, dont on attribue l'invention aux bâtons de chaise; panoplie d'accessoires de cotillon. Ce ne dura pas longtemps. M. Y*** perdit son précieux talisman de gaieté: Mme Y*** fit tous ses efforts pour le regaillardir; peine perdue. Environ un an après son mariage, M. Y***, sans prévenir personne, alla chez son armurier, acheta un revolver, rentra chez lui, s'enferma et se tua. Préoccupé de la situation que ce nouveau sinistre allait créer à sa veuve, il laissait une lettre d'abdication, par laquelle il rendait pleine justice à Mme Y***, la remerciait des soins qu'elle avait eus pour lui, évoquait le souvenir des joies partagées, — on n'est pas de bois, — et terminait en déclarant qu'en vérité *il ne pouvait dire* pourquoi il s'oblitérait.

L'abbé Chose refusa nettement son gracieux concours; le Dr Machin avança qu'il y avait là un retour singulier, tout à fait singulier. Les Uns, les Autres et les Troisièmes partagèrent cette manière de voir.

On fit queue à l'enterrement (pas de cérémonie à l'église). Au cimetière, l'insistance des spectateurs devint gênante pour la pauvre bi-veuve. Dans tous les yeux se dessinait une question unique, une de ces questions de foule qui rapprochent les gens et les forcent à fraterniser : « Allons, voyons, pas de cachotteries! Soyez gentille, dites-nous POURQUOI! » On fit cercle autour d'elle, des condoléances la cernèrent; on débuta par des périphrases: « Ç'avait été bien soudain?... Rien ne donnait à prévoir, n'est-ce pas? Avait-elle pu recueillir ses dernières paroles? » Des têtes anxieuses surgissaient par les échappées des coudes. « Hein? qu'est-ce qu'elle dit? On entend mal? Allons, bon! voilà qu'elle pleure, on ne saura rien aujourd'hui... Bonsoir, laissez-la à ses larmes. »

On ne sut rien. Mme veuve X*** condamna sa porte. Pendant trois ans, elle se retira du monde, se dévoua aux œuvres charitables, porta des couronnes de perles à un autre cimetière; tous les soirs, après lumière soufflée, elle se posa

la même question : « Qu'est-ce qu'ils ont? ou qu'est-ce que j'ai? » Puis elle pense à autre chose. Au bout du compte, les morts sont morts, pas vrai. Alors!

Au bout de trois ans, elle se montra; on l'avait oubliée : comme le temps passe, mon Dieu! Petit à petit, elle prit son existence d'antan. Elle commença par les ventes de bienfaisance, continua par les concerts au bénéfice d'œuvres; la nature, toujours prévoyante, l'avait gratifiée d'une jolie voix, juste ce qu'il en faut pour la romance de magazine. On la voyait aux messes solennelles. Elle était dame patronesse d'une quantité de sinécures, quêtait à tout bout de champ pour des vieillards, des enfants ou des indigents entre deux âges. Je crois même qu'elle fonda une œuvre; pourtant c'est à vérifier.

Elle se déterra une jeune parente pauvre dont elle eut à surveiller les débuts dans le monde; dès lors elle effectua sa réouverture. N'était-ce pas très naturel? on se doit aux siens. Et puis mauve clair sur rose, tout à fait aquarelle.

Au bout de dix mois, Mme Y*** avait reconquis le droit d'entrée. Elle lâcha successivement les ventes de charités, les concerts de bienfaisance, les messes solennelles, les quêtes et la jeune parente pauvre, qui, du coup, tourna mal; mais ne nous égarons pas. Mme Y*** retour de deuil, eut un certain succès. Même au plus fort des bostons, elle conserva une allure attristée qui écartait toute idée de licences dans les coins sombres. Avec elle, le flirt se couronnait de cyprès.

Elle n'avait, en somme, que vingt-sept ans; les prédécesseurs n'avaient pas eu le temps de la dégrader, elle était encore très, très acceptable; joignez à cela qu'elle avait de petits talents accessoires, peignait des fleurs sur des écrans, tapissait à ravir, interprétait le Grieg lilacé et commentait fort agréablement les petits derniers de M. Marcel Prévost.

Oui, mais toujours ce mauve, comme un faire-part sur une devanture close... Elle ne cacha pas son intention de faire *sur de nouveaux frais*, l'essais de cette aventure, encore qu'une secrète appréhension l'avertit de se tenir tranquille. On l'entretenait « pour causer », pas pour autre chose. Beau parti, sans doute, à cause des sinistres ci-dessus. Mais autour d'elle il régnait cette atmosphère de défiance qui cerne les banques véreuses. Évidemment, elle n'offrait aucune garantie. On se citait ses deux concessions à perpétuité, en deux cimetières différents : par discrétion, elle avait tenu à ne pas mélanger les défunts. Il courait sur elle des légendes de maison hantée. Quand elle entrait, toujours mauve Doucet, le brouhaha s'apaisait, silence. Puis une br[illegible] de chuchotements parcourait les groupes. Et [illegible] soudain intéressés affichaient la question : « *Pourqu*[illegible] Dites-le une bonne fois, que l'équivoque finisse! » Et quelque sadisme funèbre scintillait aux creux d[illegible] regards...

Enfin Mme Y*** trouva son troisième mari; celui-là, elle le requit simple à souhait, robuste; bonne digestion, musculature éprouvée, joie de vivre, pas de lecture, pas de dyspepsie inquiétante. Elle l'essaya préalablement, le questionna sur le mal du siècle, sur le dégoût de la vie, le *symbolisme*, le désir de l'au-delà, et toutes ces fadaises qui vous mènent un homme aux dernières extrémités. Elle lui demanda l'énumération de ses poètes favoris et fut rassurée : Jean Rameau, E. Manuel, et des succédanés d'iceux. Rien à craindre des mauvaises influences. En peinture, les confiseurs, excellents pour la santé morale, comme on sait. Pour la musique, pas d'opinion : les airs qu'on retient. Il gérait ses terres, signait trimestriellement des quittances. Il s'accompagnait des chansonnettes au piano et savait des monologues honnêtes. Elle parvint à lui arracher l'aveu d'un vice secret : Armand Silvestre l'égayait. Dès ce moment, elle fut rassurée, jamais ce garçon-là ne « ferait des sottises ».

Donc, elle le persuada qu'il était passionnément désireux d'elle, et qu'il l'épouserait à toute force. Il se crut capable de passion, s'entraîna au sentiment, piocha les spécialistes. Elle fit mine d'hésiter, de ne céder qu'à la



force d'une impulsion cardiaque [illegible] nom de « fadaise de fillette qui veut mais n'ose ». On procéda aux fiançailles : tout allait à merveille.

Mais vous comptez sans l'Ami Intime, que Z*** n'avait pas vu depuis des mois, et qu'il rencontra par hasard, sur un [illegible] et plein de bonnes intentions. Fût-ce l'ordinaire cordialité, ou le désir de briller? Z*** lui dit comme ça, d'un ton interrogateur : « Tu sais, je me marie. » Est-ce qu'il n'aurait pas dû garder le secret de ses fredaines? L'autre, afin d'être poli, répondit, comme ça, d'un ton enchanté :

« Ah!... félicitations... faire une fin.., et avec qui?

— Avec une veuve!

— Quelle veuve? »

Est-ce que ça le regarde?

« Mme Y***.

— Mme Y***, veuve de Y***?

— Oui, la veuve de Y***.

— Je ne me trompe pas : teint mat sur cheveux acajou, toujours en mauve, n'est-ce pas?

— C'est bien elle. Tu la connais? »

Un silence : l'ami intime dessine un sourire amer et regarde au loin, comme si l'Ordre des Choses lui clignait de l'œil. Enfin, il se décide à parler, il fait effort sur lui-même, son rôle d'ami l'exige. Ce n'est pas lui qui hésiterait devant un devoir, surtout s'il est pénible. Il prononce :

« Et tu es au courant de sa vie, tu sais son histoire? Elle est deux fois veuve.

Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire? Elle m'a tout raconté, elle-même. Son premier mari, M. X***, s'est tué; son second mari, M. Y***, est mort de mort violente, il y a trois ans. Le sort a été très dur envers cette pauvre femme... Musicienne accomplie, tous les talents, et douce et aimante...

— Es-tu bien sûr de ne pas te tromper? deux maris mourant de la même mort, ce n'est pas naturel.

— Une pénible coïncidence, voilà tout. Dieu merci, je ne suis pas superstitieux.

— Pourquoi croire aux coïncidences plutôt qu'aux superstitions? tu penses que cette femme a quelque chose de particulier qui pousse les maris hors du monde! jamais on a expliqué clairement les deux suicides; elle a gardé le secret professionnel. A ta place je ne prendrais pas la suite. Réfléchis, voyons... »

Pendant une heure, il s'efforça de prouver à Z*** qu'il allait droit à un sinistre; et il le maintenait sous la douche de sa logique à l'aide d'un bouton solidement pincé entre le pouce et l'index. Il faisait une affaire personnelle de ce mariage.

Z*** se sentit très ébranlé; *jamais il n'avait pensé à ça*; non, jamais il ne lui était venu à l'esprit que ses deux anciens se fussent tués pour la même raison, et qu'il pût être amené, à son tour... Allons donc, il était trop sûr de lui! Son éducation répondait de sa sagesse; quand on est meublé de principes : « Le duel est une lâcheté, le suicide une plus grande lâcheté : celui qui se tue manque de courage à supporter l'adversité, c'est un soldat qui se rend », et autres comparaisons militaires!

Vraiment, il était entamé. Si on lui avait dit ça plus tôt, peut-être se fût-il retiré. Mais tous ces préparatifs! et le scandale! et, d'ailleurs, il l'aimait n'est-ce pas? Après tout, c'était sa destinée, à lui aussi.

Elle avait cédé à regret... hein, oui!... elle s'était fait prier, longtemps. L'avait-elle assez interrogé! sur ses goûts, sa vie antérieure, son tempérament, et tant de sujets divers.

Ce fut un bref instant d'inquiétude, une association à peine liée. Il se dépêcha de songer à autre chose, à quelque chose de gai, par exemple. Tra la la, la la la. Mais, tout de même, c'était pris. Il quitta soudain l'Ami Intime, ne l'invita pas à son mariage, par représailles du regard de pitié dont il suivait sa retraite. Il partit brusquement, pas assez vite pour échapper au sourire navré; en outre, l'Ami Intime le gratifia d'une poignée de main de condoléance.

Z*** arriva vite à faire diversion. Il n'y pensa plus; mais à son insu cela se pensait au fond de ses circonvolutions. Il se maria. Que de monde! et tous munis de curiosité, et la continuelle condoléance dans les poignées de main. A l'Église, durant l'élévation, Z*** résuma : « Ils sont venus, au complet, pour voir si je suis solide et si je résisterai... Tiens, comme elle prie! Pourquoi prie-t-elle si fort? Elle doit avoir une certaine habitude de ce sacrement. » Le mot : habitude lui bourdonna quelque temps dans l'esprit : habitude... une, deux... et trois. La journée lui parut longue, il fit tous ses efforts pour ne pas songer à ça. Bonne constitution, des muscles, pas d'hérédité inquiétante, pas de soucis! Alors, quoi!

Ils supprimèrent le [illegible] et les visites. Ils eurent une vie très régulière et [illegible] de fonder leur foyer. Les premiers jours, Z*** subit un sentiment d'appréhension. Eh bien! Sa femme n'avait *rien* d'extraordinaire; elle était comme les autres, une bonne moyenne d'aspirations mais pas d'excès. Maintenant, peut-être cachait-elle son jeu; il est si difficile de savoir à quoi s'en tenir!

Mme Z*** ne devinait pas l'inquiétude de son mari; pouvait-elle prévoir que l'inquiétude le prendrait aussi celui-là? Z*** fut, pour ainsi dire déçu; voyons il devait y avoir quelque chose, pour sûr. L'inconnu effraie un peu; il n'osait pas demander à sa femme : « Indiquez-moi donc ce que vous avez d'étrange; je n'aperçois pas. » Mme Z*** commença de s'émouvoir; elle connaissait ces symptômes. Elle s'efforça de détourner son mari de cette fâcheuse route. On alla dans les théâtres, puis au café concert. Faut se distraire, que diable! secouons ça...

Et puis après? ça vous avance bien? Z*** gardait au front un pli de réflexion insolite. *Ça* cheminait dans les lobes; voici qu'il se déclara chez ce robuste garçon une activité cérébrale inattendue.

Pour la première fois de sa vie, il lia deux pensées, rapprocha des faits, se fixa des expériences, conquit presque des lois; jusqu'ici, il avait vécu loin des gens de méditation; il les regardait faire avec un peu de dédain, et les humiliait en leur montrant l'évidence de ses biceps. Maintenant, il aiguillait dans leur direction; comment en un or vif le plomb pur s'était-il changé!

Deux faits suffisent-ils pour établir une loi? Soit A et B, différents, mais placés dans les mêmes conditions; s'ils effectuent le même acte, c'est qu'il y a nécessité. A moins que la coïncidence... mais cela n'explique rien. A cette époque, on croit qu'il entrevit confusément la loi du déterminisme universel. Il eut le tort de se restreindre au cas qui l'intéressait; tant l'inquiétude le talonnait; il était pressé d'arriver au dénouement, son temps lui était mesuré.

Déjà il admettait que Mme Z*** ne fût pas la cause principale des deux événements déplorables. Décidément non, elle ne possédait aucune tare, physique ou morale, et d'ailleurs les défunts lui avaient laissé d'excellents certificats. Alors, il chercha désormais dans l'existence des prédécesseurs. Abîme de perplexité, précipice de doute : les deux inculpés différaient de caractère, de tempérament et de conduite. L'un était à droite l'autre à gauche; au cours de ces recherches, Z*** reconnut qu'il se trouvait juste entre les deux. Pourquoi cette fin qui leur supposait un mobile identique?

Il s'abandonna, eut un moment de faiblesse; il manqua de tact et se décida enfin à questionner sa femme. Il choisit la nuit, pour éviter tout embarras de contenance; la nuit, on ne se voit pas rougir : avoir l'air bête, dans l'ombre, est indifférent. Il usa donc sa réserve de circonlocutions pour amener l'entretien sur ce sujet. Mme Z*** l'arrêta net par une fin de non recevoir. Le lendemain, il recommença; cette fois, elle dut abandonner quelques indiscrétions. Dès lors, ce furent, toutes les nuits, de minutieux interrogatoires sur les faits et gestes des *autres*.

« Et que vous importe? Les morts sont morts...

— Sans doute, vous avez raison, mais c'est pour savoir... pour savoir, voilà tout. »

Un soir, impatientée, elle lui dit :

« D'où vous vient cette inquiétude? »

Allons, bon, encore un mot malheureux!... Pourquoi a-t-elle dit ça?

Lui, se fâcha; de *quoi* serait-il inquiet! quelle *inquiétude*? Comment supposait-elle qu'il fût *inquiet*?

Il découvrit, à la suite de cet incident, qu'en effet il était inquiet. Ce n'était pas par simple curiosité comme il se l'affirmait, qu'il avait mené l'enquête. Un instinct de conservation la lui avait suggérée : le démon de la perversité l'avait encouragé! Le sort des deux maris précédents lui paraît. . tiens! *précédent!* créer un *précédent*... il y avait des précédents. Songeons à autre chose.

Impossible, il faut qu'il y revienne, quand même. Il ne cesse d'importuner sa femme.

Pourquoi les autres ont-ils fait ça? Rien dans leur vie intime, rien dans leur vie publique ne les y autorisait. Z*** s'attacha particulièrement à scruter le passé de X***, le premier : celui-là seul importait, car, en se tuant, il avait créé une habitude, une coutume, que Y*** avait suivie, peut-être malgré lui. X*** avait créé le *précédent*.

Z*** comprenait qu'il aurait le repos seulement quand il aurait élucidé ce point. Les derniers mois annonçaient une préoccupation évidente. Or, à cette époque, les affaires étaient plus florissantes que jamais. [illegible] les inconnues de ce problème, pour la commodité de la démonstration. Mme X*** [illegible] n'avoir pas eu de souvenirs plus [illegible]; il paraît néanmoins que X*** s'assombrissait de jour en jour : maladie d'estomac, hein? Non, santé superbe. Il se promenait à grands pas, durant des nuits, arpentant des kilomètres d'amères réflexions sur l'implacable diagramme du point de Hongrie. Interrogé à plusieurs reprises, il répondit qu'il ne... savait pas... pouvait pas expliquer.

Il l'avait répété dans son ultime mandement, il ne « pouvait pas dire pourquoi ». Donc Z*** élargit le champ de ses recherches et [illegible] en dehors de la vie. A coup sûr, X*** n'avait pas agi librement; car la liberté de X*** eût commandé la liberté de Y***. Il ne s'était pas tué, en dilettante, pour le plaisir, mais parce qu'il le *fallait*; il avait obéi, à contre-cœur, à une force qui le tirait hors de la vie; il avait obéi pour avoir la paix.

A la suite de cette découverte, Z*** ressentit une certaine allégresse, redevint joyeux, et mena sa femme en partie fine. De temps à autre, il avait des gaîtés soudaines, inspirées par la presque certitude; ça se dessinait...

Mme Z*** renonçait à comprendre : elle avait pris ombrage de la subite tristesse; la joie inattendue la rassura : tout compte fait, au bout de dix mois de mariage, aucun incident sérieux ne troublait son bonheur. Son mari n'affectait pas comme les autres des attitudes navrées. Tout au plus un peu de préoccupation : il devait lui ménager une surprise, un cadeau, au jour de l'anniversaire. Elle pensa : « Enfin, celui-là tiendra! »

Et Z*** était de plus en plus joyeux : « Je touche au but; hourrah pour la certitude! il y a une loi supérieure qui règle les unions. Ma chère épouse a transgressé cette loi; par conséquent, lorsque X*** s'est tué, il remettait simplement les choses dans l'ordre naturel. X*** n'était pas libre, Y*** non plus et... *moi non plus*, je ne suis pas libre. D'où il résulte que je dois, à mon tour... » Ici, Z*** fit une pause, regarda circulairement le bonheur qui l'entourait, et soupira un point d'orgue de regrets. Il se reprit vite : « Tant pis, il le faut. Je ne me trompe pas aux symptômes; [illegible] de long en large sur ce parquet : pauvre petite, elle ignore ces choses; les lui révéler? lui expliquer son erreur? à quoi bon troubler sa vie, et susciter des cris, des larmes, des prières, et puisque, en fin de compte, il faut que force reste à la Loi? Taisons-nous, comme les autres. »

Et Z*** continua de ressentir l'allégresse du roseau qui se sait pensant. L'inquiétude avait cessé de le poursuivre, dès qu'il s'était soumis. Une ample sérénité l'élevait au-dessus des vaines récriminations, des tristesses mesquines : il se jugeait fier d'avoir compris l'ordre de l'univers, et d'avoir fait acte de volonté et de liberté, en s'y conformant. Il se regardait comme un exemple curieux, un cas intéressant; il tirerait parti de son extraordinaire lucidité pour l'instruction de ses concitoyens. Il leur enseignerait à ne se point hâter, à consulter mieux que leurs intérêts passionnels. Tout au plus demanda-t-il un court répit à la nécessité.

Il redoubla d'attentions pour sa femme, se plia à tous ses caprices, en vint, à force de sacrifices, à l'aimer vraiment. Il fit preuve d'excellente éducation en évitant les phrases d'un romantique mauvais goût : jamais il ne lui arriva de dire d'un ton contenu : « Qui sait? Nous sommes si peu de chose... le moindre vent qui d'aventure... » ou : « Tel qui rit vendredi... » ou : « Si je venais à te quitter, que penserais-tu? » Il était trop délicat.

Et quand le délai fut écoulé, il accepta, sans résistance; il le fallait. Donc, il alla tout naturellement, et sans affecter des airs mystérieux, chez son armurier; il acheta un revolver qui n'eût encore jamais servi, le fit charger devant lui; il rentra, fut dans sa chambre, laissa la clef en dehors pour montrer qu'il ne se délait pas. Il écrivit :

« Ma chère amie,

» Je viens de vous causer un grave chagrin : vous avez tout à l'heure constaté que je m'étais tué. Il serait trop long de vous expliquer pourquoi, et je ne présenterais aucune raison valable à vos yeux. X*** et Y*** durent passer par les mêmes états d'âme. Je ne les plains pas, s'ils ont agi, comme moi, sans révolte. Ils eurent le tort, pourtant, de ne pas vous léguer quelques conseils. Ils vous auraient évité l'actuel chagrin. Permettez que je répare leur oubli, et suivez l'avis que je vous donne : vous ne deviez pas vous marier une première fois, ma chère amie; votre union n'entrait pas dans les vues de ce que nous nommons communément : la Providence. Prolongée au delà du délai d'essai, elle eût amené des catastrophes : la sage Providence remit

les choses en place et vous enleva votre premier mari.

» Vous n'avez pas compris l'avertissement, vous avez convolé. Votre second mari vous fut confisqué. Avec l'obstination particulière au caractère des brunes, vous avez suivi votre idée : vous m'avez choisi ; je ne me plains pas : grâce à vous je fus très heureux et j'atteste ici que je n'ai que des remerciements à vous adresser. J'éprouve quelque peine à abandonner l'existence que vous m'aviez capitonnée de soins et de caresses. Une volonté supérieure (je suis fier de l'avoir entrevue) m'entraîne loin de vous. Croyez-moi, l'expérience est concluante : ne vous mariez plus : instrument inconscient, vous avez suivi les décrets de la Force des choses. Aujourd'hui que vous êtes prévenue, si vous persistiez, vous deviendriez complice, que dis-je, responsable du décès à échoir... Encore une fois, je vous quitte à regret, *Titus Berenicien*... ne me blâmez donc pas : voyagez, instruisez-vous ; d'ailleurs, vous avez maintenant assez de souvenirs pour occuper le reste de vos jours ; pensez un peu à moi, sans colère. Je suis bien qui finis bien.

» Veuillez accepter, ma chère femme, avec l'expression de ma reconnaissance, l'éternelle assurance de mes meilleurs sentiments.

» Votre dévoué,

» Feu Z*** »

Il relut attentivement, corrigea un participe égaré ; puis, ayant choisi sa place de manière à causer le moins de dégâts tout en conservant une posture élégante, il se tira un coup de revolver dans la tempe.

La mort vint instantanément, à ce qu'affirmèrent les journaux de l'époque. Qu'est-ce qu'ils en savaient ?

... Donc, les trois maris de Mme Z*** furent suicidés.

Pierre VEBER.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la fin de l'intéressante nouvelle " La Résurrection " de notre collaborateur J. Rosny.

LA

FOIRE AUX PAINS D'ÉPICES

Quand nous eûmes quitté mon oncle, chez qui nous avions dîné, Le Blafard [illegible] le café à la [illegible] voisine ; puis nous nous di[illegible] mes vers la Foire aux pains d'épices (c'est moi qui payai le tramway).

Le Blafard me fit les honneurs du [illegible]. Moi, je lui offris le rat de douze kilos. En revanche, ce fut aux frais de mon ami que je touchai le gros mollet de la dame colosse.

Nous faisions montre, l'un et l'autre, d'un détachement de grand seigneur dans ce [illegible] de politesses. Mais c'était entre nous un accord tacite pour mépriser tous les spectacles qui coûtaient plus de dix sous.

Comme c'était mon tour de régler, j'avisai avec empressement une modeste petite baraque, et je parus très alléché (entrée : *vingt-cinq centimes*) par cette mirifique enseigne : *Venez voir la huitième merveille du monde.*

La foule estimait probablement que c'était assez de sept merveilles pour un vieux monde tel que le nôtre, car nous nous trouvâmes seuls, Le Blafard et moi, à l'intérieur de la baraque, devant un rideau d'andrinople usé.

Soudain, sortant d'on ne sut jamais où, un monsieur mal vêtu apparut à nos côtés. Il avait une voix fort éraillée (sans doute à cause d'un sabre avalé de travers).

Il écarta le rideau d'andrinople, et qu'aperçûmes-nous dans une solide cage de fer ?

Un paisible vieillard, en habits de ville, assis sur une chaise de paille, les deux mains croisées sur un parapluie vénérable.

— Habitants des villes et des campagnes, s'écria l'humble barnum, riverains des fleuves et des marais, fonctionnaires maladifs, bourgeois casaniers et joyeux loups de mer, nous ne venons pas vous exhiber ici des hommes sauvages, car vous en avez assez vus.

[illegible] ... de [illegible] mourir de [illegible] de la viande [illegible], par [illegible] de notre ennemi [illegible] les cardiaques, les [illegible] ne [illegible] point.

» Honorable [illegible] phénomène que nous [illegible] l'honneur de [illegible] un vrai phénomène unique, [illegible] le *huitième merveille du monde*, [illegible]

Tristan BERNARD.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Tirage sur rotative J. Derriey, Encres de Lafleche-Breham, Ch. Toulouse, imprimeur, 6 et 8, rue [illegible], Paris.

LUNAIRE

Poésie de JEAN LORRAIN. — Musique de MARIE KRYSINSKA.



Les cy_gnes du clair de lu - ne ——
Vont glis_sant dans la nuit bru - ne Sur le ciel é_tang d'ar - gent —
Sur le flot gi_vré des nu - es ——
Les cygnes vont sur_na - geant —— Et leur plu_ma_ge chan_geant ——
Mi - roite aux ci_mes con - nu - es Sur la chaîne à l'ho_ri - zon ——
[illegible] sommets de Thes_sa - li - e —— Leur du_vet nei_ge pâ - li - e
[illegible] le ga - zon Et dans l'ombre aux bleus fris_sons ——
L[illegible] la Grè_ce Voit fuir un char de dé - es - se.

Dans notre numéro du [illegible] le nom de l'auteur des paroles de la chanson bretonne « Les deux cœurs » a été omis, ainsi que nous le fait remarquer M. Léo Lucas. Cette chanson, qui a obtenu un si grand succès, est de M. HIPPOLYTE LUCAS, son père.

7e ANNÉE. — N° 26. Édition de Paris : 5 centimes. 25 JUIN 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
6 mois { PARIS. . . . . . 13 fr. 50
DÉPARTEMENTS. . 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
3, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

SUR LE PONT CAULAINCOURT, par Oscar MÉTÉNIER



Dessin de Steinlen.

SUR LE PONT CAULAINCOURT

L'orchestre du Moulin-Rouge venait de jouer les dernières mesures d'un quadrille, quand, à l'un des angles de la salle une rumeur s'éleva, et je me sentis entraîné par la poussée des curieux...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien! Deux femmes qui se chiquent!

— C'est Nini qui a raison...

— Pas vrai! C'est Clair-de-Lune! Et si j'étais que d'elle... ce que je lui en boucherais un coin à Nini!

— Xist! xist!

Je m'approchai, mais à ce moment un inspecteur fendit la foule...

Comme par enchantement, le calme renaquit.

— J'en ai assez, dit rapidement Clair-de-Lune, y a trop longtemps que tu m'asticotes, faut que ça finisse...

— Quand tu voudras! répliqua Nini.

— Pas ici, j'ai pas envie d'être déportée...

— Moi non plus!

— A tout à l'heure... Tu sais où?

— J'y serai.

— Moi aussi.

Et les deux adversaires se tournèrent le dos.

— Tu étais là? dit Clair-de-Lune en m'apercevant. Tu as entendu? On n'a pas idée d'un toupet comme ça! Elle croit me faire peur parce qu'elle est grande; mais ce que je vais lui en tremper une soupe!... Oh! mes amis, ce qu'elle va prendre, la gonzesse!

Mais je ne sais rien... raconte-moi... à quel propos...

— J'ai pas le temps... mais si tu veux voir quelque chose de bien, trouve-toi à la sortie... au rendez-vous...

— Où ça?

— Comment, où ça? Mais au pont Caulaincourt!

— C'est bon, j'irai.

— A tout à l'heure!

Et Clair-de-Lune, encore toute frémissante de son algarade, se perdit dans la foule.

J'essayai de la suivre. De loin, je la reconnaissais, aux grandes ailes de son chapeau, tantôt tourbillonnant aux bras d'un danseur, tantôt pérorant au milieu des groupes, racontant à qui voulait l'entendre l'injure qu'elle avait reçue et la vengeance qu'elle comptait en tirer...

Et dans cette petite femme nerveuse, au parler bref, au visage enflammé, dont les yeux vifs pétillaient de haine, je ne retrouvais plus la jolie Clair-de-Lune, la danseuse aux gestes élégants, que sa [illegible] et sa grâce mignarde avaient fait surnommer la Perle du Moulin-Rouge.

Puis, comme après les trois coups de timbre réglementaires, l'orchestre jouait la retraite, la salle se vida lentement et très curieux d'assister au spectacle que l'on m'avait promis, je m'acheminai vers le pont Caulaincourt.

Déjà, plusieurs personnes m'y avaient précédé, deux hommes et trois femmes, qui attendaient, appuyés à l'un des pilastres, et parmi lesquelles je reconnus Nini une forte gaillarde aux hanches accusées et à la poitrine proéminente.

A mon approche, tous se rapprochèrent, et quelques mots à voix basse furent échangés.

Evidemment on se défiait de moi.

Au loin, la rue était déserte; pas une voiture, pas un piéton. A droite et à gauche le calme absolu des tombes. Seule une brise légère faisait frissonner le feuillage des arbres du cimetière.

Tout à coup, des ombres surgirent à l'extrémité du pont.

— La voilà! dit Nini

C'était, en effet, Clair-de-Lune, suivie de ses témoins.

Les deux groupes se joignirent au milieu de la chaussée.

Tandis que l'un des assistants se détachait pour explorer les environs et s'assurer qu'aucun [illegible] n'interviendrait, les deux adversaires, sans échanger un mot, ôtèrent leurs chapeaux qu'elles remirent à leurs témoins, ainsi que leurs bagues et leurs boucles d'oreilles.

On forma le cercle.

— Nous y sommes, demanda Clair-de-Lune.

— Je t'attends, répondit Nini.

— Allez! dit l'un des témoins.

Les deux femmes se jetèrent l'une sur l'autre... Clair-de-Lune s'était accrochée d'une main à la chevelure de Nini, de l'autre elle essayait de lui labourer le visage avec ses ongles...

— Ah! je t'aurai, sale bête! grondait-elle.

— Pas si vite que ça! riposta l'autre, qui profitant de l'avantage de sa grande taille, avait saisi la danseuse à pleins bras.

Pendant un instant, on ne put rien distinguer dans cet enchevêtrement des deux corps... Tout d'un coup, on vit les deux bras de Clair-de-Lune se détendre et sa tête retomber en arrière.

— Ça y est! cria-t-elle, je suis fadée!

— Halte! fit l'un des témoins.

On sépara les combattants.

Nini, déchirée, dépeignée, essuya avec son mouchoir son visage sillonné de coups de griffe. Clair-de-Lune tendit son poignet, d'où coulait un filet de sang.

— Je ne sens plus ma main! dit-elle. J'ai cru que j'allais m'évanouir... La charogne m'a sûr, coupé une veine avec ses dents!

— Le combat a été loyal! fit observer l'un des témoins sur un doux reproche.

— Je lui en veux pas! reprit Clair-de-Lune: moi aussi, j'ai fait ce que j'ai pu. Seulement quand ça sera guéri, si elle veut recommencer, je suis à sa disposition.

Nini se contenta de hausser les épaules.

— Mais il faut conduire la blessée chez un pharmacien, hasardai-je.

— Occupez-vous donc de ce qui vous regarde, répartit le témoin [illegible].

— Va, t'inquiète pas! dit Clair-de-Lune en souriant. Ne crains rien, je vais me faire soigner. Viens me voir demain... je te raconterai ce qui est arrivé.

Et ayant entouré son poignet à l'aide d'un foulard, elle s'éloigna avec ses amis.

* * *

Le lendemain, je n'eus garde de manquer au rendez-vous.

Clair-de-Lune était rayonnante.

Ah! Je suis contente de moi! Jamais je ne m'étais chiqué... maintenant, je sais ce que c'est... je ne crains plus personne... j'avais affaire à une rude adversaire... une femme plus grande que moi... et plus forte... et qui sait se battre...

— Comment vas-tu, aujourd'hui?

Elle me montra son poignet enveloppé de linges.

— Ça ne va pas mal... J'ai une morsure large comme [illegible] et profonde! Comme le pharmacien m'a dit : « Deux millimètres de plus, et vous aviez l'artère coupée! » Tu sais, je suis arrivée à temps chez lui!... J'en ai pour quinze jours.

— Mais pourquoi cette bataille?

— Voilà : Nini connaît mon homme, un gentil garçon... qui est graveur sur tombes.

— Comment? graveur sur tombes?

— Oui, c'est lui qui grave les inscriptions au cimetière, pour un marbrier... Alors, elle a voulu m'acheter... à propos de lui... Moi, j'aime pas ces manières-là, parce que j'ai de l'amour-propre... et nous avons réglé ça au pont Caulaincourt.

— C'est à cause de la profession de ton amant que vous avez choisi ce lieu de rendez-vous?

— Mais pas du tout!... Comment! tu ne sais pas ça?... Mais c'est là que, toutes les nuits, les femmes qui ont quelque chose à démêler se donnent rendez-vous! On ne peut pas se chiquer au Moulin, on se ferait déporter... Dans la rue, on se ferait emballer... Dans les temps, on allait aux fortifs; mais c'était vraiment trop loin... Tandis que le pont Caulaincourt c'est tout près... Ah! là, on est bien... A une heure du matin, il ne passe plus personne... et on ne dérange que les morts... Ah! c'est un bon coin et bien commode... Mais on vient de l'autre bout de Paris pour régler là ses petites affaires! [illegible] qui l'a trouvé... Ah! sa chiquerie avec Kaendja a été épatante : C'était à propos d'[illegible] et c'est la Goulue qui a écopé. [illegible] Kaendja voulait lui couper le nez avec ses dents! La Goulue criait :

— Ma pauvre gueule! ma pauvre gueule!

Ce que c'était rigolo! Heureusement qu'on les a séparées à temps. [illegible] tout loyalement, pas de couteau, [illegible] que des griffes, les pieds et les dents. [illegible] je suis contente de moi... [illegible] et je suis prête à recommencer quand on voudra!... [illegible] à la première qui m'embêtera!

— [illegible] il faut que tu l'aimes [illegible] ton graveur sur tombes, pour risquer de te faire arranger comme ça.

— Moi, fit Clair-de-Lune, non! C'est pas que je l'aime... Il ne me déplaît pas, simplement... Mais puisqu'il est avec moi, je veux pas qu'on y touche... Je défends mon amour-propre... voilà tout!... Un client mon petit, ça serait la même chose.

Oscar MÉTÉNIER.

DIALOGUE DES COURTISANES

DIALOGUE II

Rue de Varennes, chez Louise Bourgeois. Un appartement sévère [illegible] de la Cour [illegible], rares meubles [illegible] un exquis petit bureau. Louise Bourgeois, jolie blonde rousse de vingt-deux ans, en peignoir de laine blanche sans garnitures, vérifie le livre de son cuisinier.

Louise, *fermant le livre.* — Il y a quatre-vingt-sept francs de plus que le mois dernier : pourquoi ?

Julien. — Je ferai observer à madame que madame a beaucoup reçu ce mois-ci.

Louise, [illegible]. — Pas plus que d'habitude.

Julien. — Je prie madame de m'excuser; mais madame oublie qu'elle a eu M. le ministre à déjeuner.

Louise. — Un déjeuner sans cérémonie... ça ne doit pas faire une différence de quatre-vingt-sept francs, ou alors c'est trop cher.

Julien, *d'un ton de respectueux reproche.* — Pourtant, madame, un ministre !

Louise. — C'est bon, c'est bon. A l'avenir, faites attention, n'est-ce pas ?

Julien s'incline et sort. [illegible] dans l'antichambre; le [illegible] [illegible] invraisemblablement [illegible] pâles [illegible] de mêmes [illegible].

Louise. — Te voilà ?... Bonjour, ça va ?

Nini. — Oui, et toi ?

Louise. — Pas mal... un peu enrhumée : j'ai dû attraper ça l'autre soir à l'Horloge.

Nini. — Eh bien, comment la trouves-tu ?

Louise. — Yvette ?... Oui !

Nini. — N'est-ce pas ? *(Petit silence)* Tu sais que je pars jeudi...

Louise. — Non... savais pas. Où vas-tu ? Évian ?

Nini. — Aix.

Louise. — Avec Pontefort ?

Nini. — Non... avec Robert.

Louise. — Ce n'est donc pas encore fini, ce béguin-là ?

Nini. — Pourquoi ? Il n'y a pas de motif... Et puis, qu'est-ce que tu veux, je l'adore, ce garçon.

Louise. — Voyons, ne te fâche pas. Justement je voulais te parler de tout ça. Sais-tu ce que Bernarde Altier me disait l'autre jour à propos de vous ?

Nini. — Je ne sais pas... une rosserie, probablement; d'ailleurs, je m'en fiche, il y a encore ça.

Louise. — Pas du tout : elle me disait que tu étais en train de gâcher une des plus jolies situations de Paris, et elle a raison. Si tu crois qu'à ton âge tu retrouveras ça facilement...

Nini. — A mon âge ! On dirait, ma parole... j'ai trente-trois ans, tu sais, ma chère.

Louise, *riant.* — Moi, je veux bien : mais alors tu m'aurais eue à onze ans, attendu que j'en ai vingt-deux et que je suis ta fille. Du reste, je suis juste : tu es épatante, plus fraîche que moi, là... es-tu contente ! Mais enfin n'empêche qu'avec toutes tes folies, tes imprudences, tu finiras par perdre M. de Pontefort, et alors [illegible]... merci !

Nini. — Ne t'attendris pas..., je n'en suis pas là, et si [illegible] me quitte, Robert me restera.

Louise. — Il te restera quelque chose de chic. Ah oui, parlons-en ! Robert ! mais il n'a pas le sou, il est [illegible]...

Nini. — Il n'a pas le sou... il n'a pas le sou pour le moment... mais il a de l'avenir.

Louise. — [illegible] qu'as-tu dis ça ?

Nini. — Il a de l'avenir.

Louise. — Lequel ?

Nini. — [illegible] dont il héritera... grosse galette... et puis enfin il peut arriver.

Louise. — Comment donc ? mais il arrive !

Nini, [illegible]. — Comme c'est malin ! ça n'est pas nouveau d'abord. En tout cas il est très intelligent, très apprécié; c'est le bras droit de Leveau.

Louise. — Oui.

Nini. — Quoi... oui ?

Louise. — C'est possible, mais il n'a pas l'air d'un bras droit. Veux-tu que je te dise de quoi il a l'air ? D'un gigolo... voilà. C'est un gi-go-lo, joli garçon, amusant, tant que tu voudras, mais honnête tout juste... en somme c'est pour lui que tu as engagé ton collier de perles. Ah ! il nage bien... si tu trouves ça propre.

Nini, *gaiement.* — D'abord je ne l'ai pas engagé, je l'ai vendu.

Louise, *suffoquée.* — Tu l'as vendue ! Voyons, j'étais là, maman !

Nini. — Non, ma mignonne, tu es bien gentille; mais j'aurais craint de te gêner...

Louise. — Je te l'aurais acheté, ton collier. Tu savais bien que j'en avais envie.

Nini. — Tu me l'aurais trop marchandé.

Louise. — Avec ça que tu as dû te laisser voler !... *(Très sérieuse)* — Non, vois-tu, maman, les petits jeunes gens, faut les semer, et encore non, parce ça repousse, il faut les ignorer.

Nini. — Alors tu voudrais que je vive en tête-à-tête avec Pontefort, comme toi avec Ratenel ? Eh bien, moi, je ne peux pas, et je t'admire de pouvoir le faire... Non, vivre avec Ratenel, ce subtil bouilleur de crû, comme l'appelle Pontefort... il est laid, il est bête, et commun... enfin il est odieux, et quand je pense que tu peux le voir, l'écouter, le... *(Geste de dégoût.)* Eeeeùh! moi, je ne pourrais pas, et s'il le fallait absolument, je le tromperais pour me relever à mes propres yeux, tandis que toi tu n'y penses même pas. Ah ! va, tu n'es pas ma fille !

Louise. — Tais-toi donc... tu ne sais pas ce qu'elle me rapporte, ma fidélité.

Nini. — C'est possible, mais tu ne vis pas. Cristi ! si tu m'avais vue à ton âge... j'avais un amant qui me mettait sous clef, mais je sautais par la fenêtre pour aller rejoindre mes amoureux ; j'ai passé ma vie à mourir d'amour, avalant du laudanum comme s'il en pleuvait, la première fois pour un marin, la deuxième pour un Italien, Crois-tu que c'est bête, moi qui n'ai jamais pu les sentir ?... la troisième fois pour un marin encore...

Louise. -- Le même ?

Nini. — Non, un autre... Enfin j'ai fait toutes les folies, toutes... Moi, ta mère, j'ai fait l'amour dans la neige avec un poète décadent métallique... c'est idiot, mais on pige des sensations !

Louise. — Et des rhumatismes !

Louise. — Ça viendra.

Nini. — Pas encore.

Nini. — Tu es trop bonne... Et quand j'avais de l'argent, je te prie de croire que ça roulait, et si j'étais grise, les autres étaient ivres, c'est le cas de le dire. Ah ! mes enfants, quelles parties !

Louise. — Oui, la grande fête. *(Elle chante.)* Trou la la ï tou.

Nini. — Tu chantes la tyrolienne, tu me trouves second Empire : d'abord ça n'est pas vrai, je suis jeune République.

Louise. — Première présidence.

Nini. — Tu l'as dit; seulement je reconnais que je suis une exception : toutes mes contemporaines ont fait leurs affaires, je le sais bien, tandis que moi, je ne suis pas calée, loin de là... Seulement je suis arrivée à trente trois ans...

Louise. — Tu y tiens.

Nini. — A quoi ?

Louise. — Au trente-trois ans.

Nini. — Comment donc ! je m'y cramponne. Enfin n'empêche que je suis arrivée à l'âge que j'ai, en n'ayant jamais couché qu'avec des gens qui me plaisaient.

Louise. — Mes compliments, mais qu'est-ce que tu veux ? à présent l'homme qui paye exige de la tenue.

Nini. — Parbleu, il exige parce qu'il est le maître; mais moi, même avec ceux qui me payent, je reste la maîtresse : on m'obéit au doigt et à l'œil, et toi tu obéis au doit et avoir... toi et les autres, celles de maintenant, quatrième présidence.

Louise. — Les affaires sont les affaires.

Nini. — Je veux bien : soyez pratiques, mais n'exagérez pas. *(S'emballant.)* Comment, voilà une Madeleine Bléchardе avec sa vieille garde de mère, qui a un hôtel, quatre chevaux, six domestiques, et qui cède à son fruitier le gibier que lui envoient ses amis, en échange de [illegible] met à son amant d'avoir une autre maîtresse, à condition qu'il lui donne cinquante louis à chaque fois qu'il va voir sa rivale... Enfin on voit cette fleur exquise de jeunesse et d'ingénuité, la délicieuse Aimée Gazel, pour ses débuts au théâtre, discutant *elle même* le prix de sa virginité et ne la lâchant que pour un million...

Louise. — Autrefois, c'étaient les mamans qui traitaient ces petites affaires là.

Nini. — Ne blague donc pas : tu aurais bien voulu que je m'en charge, puisque tu as été jusqu'à me reprocher un jour de ne pas l'avoir fait.

Louise, *sans colère.* — Allons donc ! je t'ai seulement dit que tu aurais dû exiger que la famille de mon premier amant me fît une pension.

Nini. — Oui, comme une compagnie de chemins de fer, quand il y a un déraillement.

Louise. — Et puis, au fait, je ne sais pas pourquoi tu viens me parler de Madeleine Bléchardе et de Mariette Pastour... je ne fais pas comme elles, après tout.

Nini. — Mais si.

Louise. — Mais non.

Nini. — Mais si, absolument... regarde-toi donc, dans ta robe de flanelle blanche, tu as l'air d'une femme de sous-chef... Je sais bien que lorsque ton bouilleur de crû arrivera, il te trouvera sous les armes, en déshabillé capiteux; mais pour toi, ça ne t'amuse donc pas d'être jolie pour toi toute seule, inutilement

Ah ! boutiquière, va ! tout pour le client : le gaz éteint on recouvre la marchandise avec une mousseline de quatre sous. Et c'est pour tout la même chose : quand le Monsieur n'est pas là, tu économises sur la bougie, sur le feu, tu manges dans du ruolz... est-ce vrai ? Toi, toi et les autres. Après tout, ce n'est pas votre faute, c'est encore celle des hommes : les mufles ont succédé aux gens chic. Dans le temps, les femmes galantes avaient pour amants des grands seigneurs qui leur montraient comment on dépense l'argent; maintenant les filles sont collées à des industriels enrichis qui leur apprennent comment on le conserve ; des *fils à papa* qui ont plus de ventre que d'estomac et qui justifient le proverbe : « Bon chien chasse de crasse. » C'est forcé ! dans le temps c'était les la Cour Pavée, les la Tour du Lac, les Châteaurazé; à présent c'est Chose le Tapioca, Untel des Papiers Peints, Godefroy des Bouillons.

Louise. — C'est très joli tout ça, mais tu ne parviendras pas à me convaincre. D'ailleurs, l'avenir te prouvera que j'ai raison... *(Avec quelque orgueil.)* Et quand tu verras tes petit-fils à l'École centrale ! !

Nini. — Pauvres petits !... j'espère bien mourir avant, sur le champ de bataille, entre deux baisers.

Louise. — C'est de la poésie, ça, petite mère ; la prose la voici : lâchage de Pontefort, lâchage de Robert, vente salle Drouot, petit appartement Batignolles, marché le matin filet au bras, en peignoir fripé, et enfin, maison de retraite, quelque part par là, du côté de Levallois-Perret.

Nini, *riant.* — Écoute, ne vas pas jusqu'au cimetière, ça te fatiguerait. Je me sauve, j'ai encore un tas de courses à faire. Au revoir, ma mignonne; je compte rester six semaines là-bas. *(Baisers.)* Dès mon arrivée je te télégraphierai.

Louise, *d'un ton de reproche.* — Inutile ! une simple carte-lettre...

LUCIENNE

LES POÈTES DE L'AMOUR

APAISEMENT

Toute ma peine a fui comme un pas sur la mousse,
Mon Dieu, vous avez fait la vie étrange et douce.

Autrefois j'ai souffert, autrefois j'ai pleuré,
Je ne me souviens plus que d'avoir adoré.

Seul à minuit parmi la chambre solitaire
Et froide. O lassitude, ô tristesse, ô douceur !

L'ombre pose à mon front ses mains fraîches de sœur,
L'horloge bat sans fin, cœur qui ne peut se taire.

J'aimais jadis ; jadis j'ai souffert, j'ai pleuré :
Je ne me souviens plus que d'avoir adoré.

Les passions d'antan s'effeuillent jour à jour,
C'est l'Automne en mon cœur après les tristes Mais.

[illegible]
[illegible]

Toute ma peine a fui comme un pas sur la mousse.
J'ai tu mes cris d'angoisse et le nom que j'aimais.

Mes pleurs s'en sont allés de mes yeux à jamais.
Mon Dieu vous avez fait la vie étrange et douce.

On vit ! on avait cru qu'on mourrait... Et l'on vit !
C'est l'éternel miracle et l'infini mystère.

On est calme et l'on prie en la nuit solitaire,
Et le monde est lointain, pacifique et ravi.

Mon Dieu, vous avez fait la vie étrange et douce.
Toute ma peine a fui comme un pas sur la mousse.

Autrefois j'ai souffert, autrefois j'ai pleuré,
Je ne me souviens plus que d'avoir adoré.

FERNAND GREGH.

LA DANSEUSE DE TANAGRE

J'ai été séduit par une statuette de Tanagre au point d'éprouver à sa vue cette sorte de joie tremblante et cette anxiété qui sont les compagnes ordinaires de la passion amoureuse.

C'est une danseuse. Un voile d'étoffe légère embrasse ses formes accomplies ; son attitude semble prise dans l'instant où le torse et la jambe, animés par les mouvements rythmiques qui s'achèvent, et pour ainsi dire sublimisés par la vie abondante que répand l'entraînement musical dans un corps jeune et pur, atteignent, en une seconde de repos, l'insaisissable beauté.

« O petite danseuse ! pris-je la liberté de dire un jour à cette gracieuse effigie de terre, je te supplie de m'apprendre le secret du charme que tu répands et qui dépasse celui de tes sœurs, car tu vois que je le subis aussi vivement que s'il me venait d'une jeune fille plus jeune que moi de dix ans, et cependant des gens avisés prétendent que de nombreux siècles nous séparent. Pour moi je t'avouerai que je crois sentir la moiteur de ta chair parfumée qui vient de s'émouvoir et je ne suis pas sûr que l'air qu'a déplacé ta jambe agile n'est pas celui qui m'a tout à l'heure rafraîchi le visage. Dis que je suis fou ! mais j'ai cru que ta poitrine se soulevait par suite de la douce fatigue, et que tes lèvres un moment desserrées, exhalaient ce soufle imprégné de l'odeur des olives et des lauriers roses, tel que je le respirai dans les pays du soleil et sur les pentes inclinées du côté de la mer.

« Je te supplie de me dire qui tu es, ou bien quel dieu habite la fine pâte de ton argile, parce que je n'ai pas devant toi le calme que donne ordinairement la vue du chef-d'œuvre, et que l'intime familiarité de ta grâce me ravit à mon temps, m'arrache à l'heure que le destin m'attribua, pour m'emporter en arrière, dans le passé ancien, jusqu'à l'heure bienheureuse où ta paupière a battu..., ce qui est contraire à l'ordre des choses et me déchire le cœur. »

Alors, j'entendis une voix agréable, et je crus que la petite danseuse Tanagréenne parlait.

* *

« Tu connais, me fut-il dit, le bourg boétien dont le nom est demeuré aux figures de terre, la blanche Tanagre : c'est ma patrie. Mon père avait des champs et de la vigne sur le penchant du Céricius où la ville étageait ses maisons de brique argileuse. Rien ne manqua à mon enfance, et je connus le bonheur. A l'âge où toutes les jeunes filles chez nous étaient belles, je le [illegible]

---

rue pour aller aux Temples ou aux Jeux, les hommes et les femmes me regardaient en souriant.

« Ce fut vers ce temps-là que, me trouvant à l'endroit où se tiennent les coroplastes ou modeleurs de poupées, pour vendre les petites images qu'ils pétrissent de leurs mains, l'un d'eux nommé Douris me fit signe qu'il m'aimait. Je baissai les yeux et n'osai plus de longtemps revenir au même lieu, parce que son visage avait fait une grande impression sur moi.



Mais je pensai beaucoup à lui sans le voir. Bientôt il prit l'habitude de passer devant la maison de mon père et je l'aperçus. Je sentis, ce jour-là, que je n'avais aimé personne comme lui, et j'eus un grand regret qu'il ne fut qu'un pauvre coroplaste dont les statuettes, si prisées qu'elles fussent au-dessus de celles des autres, étaient vendues pour une obole.

« Un jour que je n'étais pas là, par extraordinaire, dans le moment où il vint, je trouvai sur la stèle de marbre consacrée à Hermès, qui était près du portique de la maison, un petit Eros en terre, parfaitement modelé et peint. Je ne pus me tenir de le montrer à mon père, homme prudent et habile. Mon père tourna et retourna dans sa main le petit Eros. A la fin, il dit : Qui a fait cela?

« Je rougis et répondis que je n'en savais rien.

« — En tous cas, dit-il, celui qui a fait cela est un fort bon artiste et de qui le renom ira loin.

Je sautai, à ces mots, si joyeusement et en battant des mains, que mon père me regarda avec étonnement. Je tombai à ses genoux que j'embrassai, et je lui dis, toute confuse :

— Mon père, ce petit Eros est de Douris, le modeleur de poupées : et le cœur qu'il a percé de cette flèche est le mien.

— Que Douris vienne donc ici, dit mon père en me relevant, et je pense qu'il honorera ma maison.

Je pense avec attendrissement aux jours trop brefs qui suivirent mon mariage avec le modeleur de poupées. Nous nous aimions; il m'admirait et il me prenait pour modèle. De cette époque datent ses meilleures figurines de terre; non parce que je valais mieux que les filles qu'il faisait poser avant de me connaître; mais parce que l'amour échauffait son talent.

C'était une âme ardente et éprise de la beauté; aussi lui arrivait-il souvent d'avoir de l'inquiétude sur la valeur de ce qu'il avait fait, malgré que sa fortune commença à être brillante et que l'on ne cessât de lui prodiguer des éloges. Je l'emmenais alors, à la tombée du jour, du côté des prairies qui s'étendent aux bords de l'Asope, au-delà de la ville. Nous nous baignions les pieds dans la rivière; je me penchais au-dessus de son front, et ma voix mêlée au doux bruit du vent dans le feuillage des tamaris, endormait sa pensée.

Cependant, une fois, il se redressa sous mes caresses. C'était à la fin d'une journée particulièrement agitée, où l'argile s'était montrée plus que jamais rebelle à ses doigts : même il avait détruit plusieurs ébauches sur lesquelles nous fondions de grandes espérances. Il me repoussa tout à coup et me dit d'une voix à la fois impérieuse et suppliante :

— Danse!... danse!

Je me levai aussitôt, car, l'aimant comme je faisais, j'étais sa servante; et j'imitai de mon mieux la danse qu'exécutaient les jeunes filles en l'honneur d'Artémis. Mon vêtement était léger et le sol favorable. J'essayai de suppléer de la voix à l'accompagnement de la flûte qui nous manquait. D'ailleurs, entraîné bientôt par mon pas, Douris chanta lui-même. Son organe était ample et varié, et l'on eût juré qu'un berger était là et soutenait mes mouvements par le son de la syrinx.

Il se baissa tout à coup pour saisir une poignée de la terre humide qui se trouvait en abondance au bord de l'eau; il se mit à la pétrir avec vivacité, et je vis naître promptement sous sa main mon image.

C'est celle que tu vois. Il n'en avait jusqu'alors réussi aucune avec autant de bonheur. A mesure qu'elle venait sous ses doigts mouvants, je voyais s'agiter le visage de Douris; et j'atteste les dieux qu'il fut plus beau dans ce moment-là que le jour même où il m'aperçut et sentit dans son cœur qu'il m'aimait. Dirai-je que j'en conçus une peine secrète et que je fus un peu jalouse de cette jolie image de terre qui captivait mon époux?

Douris emporta son ouvrage, et il mouilla pour le couvrir, une partie de mon vêtement qui était tombé à terre pendant la danse, sans prendre garde que mon épaule était nue. Les paroles que je lui adressai durant le retour à la maison furent vaines; et même, ayant tenté d'attirer son esprit vers la beauté du soir qui transfigurait Tanagre et les collines, ce spectacle d'ordinaire si puissant sur son esprit, ne le détourna pas de la pensée du chef-d'œuvre qu'il avait fait.

Les jours s'écoulèrent; il retouchait l'admirable figure et la poussait à la perfection. Jamais il ne s'aperçut que j'errais, moi vivante, autour de cette poignée de terre humide et glacée qui le retenait. Mon chagrin s'accrut. Je fus tentée de détruire la petite danseuse d'argile pendant le sommeil de Douris.

Je me levai, une nuit; je pris la lampe et me dirigeai soigneusement vers l'endroit où la statuette reposait sous le linge frais. La colère m'animait et je goûtais une ivresse inconnue. Je pris l'amer plaisir de découvrir l'ennemie qui me ressemblait avant de l'anéantir. Je gardais le linge dans la main et j'embrassais de ma haine l'image inanimée de mon corps devenue ma rivale par suite d'un sortilège ou d'une folie que je ne pouvais m'expliquer.

« Te voilà donc! dis-je, misérable parcelle de limon qui ne couvriras pas la plante de mon pied quand je t'aurais écrasée! Je t'ai foulée déjà maintes fois à l'état de fange, au bord du ruisseau, quand les yeux des pâtres et ceux de mon bien-aimé, jaloux de la pureté de ma jambe, regrettaient que je la salisse au contact de ta boue... Et maintenant tu t'es élevée sur ce piédestal, tu as emprunté la forme de ma jambe, et de mon joli ventre poli! Perfide! jusqu'à ce mouvement des épaules et de la tête, que l'on m'a dit qu'aucune autre créature n'eut pareil et qui faisait frissonner des hommes forts, tu me l'as pris! par quelle astuce? Moi-même je l'ignorais; je n'avais pu le saisir en un miroir, et tu me vois toute tremblante à la révélation de ce qu'Amour met en nous de mystérieux attraits... Tout ce que tu es tu me le dois; tu me l'as volé pièce à pièce; sans moi tu ne serais pas; tu n'es pas autre chose que moi!... »

Je fus épouvantée tout à coup du son de mes paroles dans la pièce obscure et vis-à-vis de l'image qui recevait toute seule la lumière de la lampe. La danseuse semblait sourire et me regarder avec indulgence du haut de son chevalet de bois. Je me tus. Mes derniers mots retentissaient dans le silence de la nuit : « Tu n'es pas autre chose que moi!... »

Mon premier mouvement avait été de bondir vers la statue aussitôt après l'avoir invectivée. Mais j'étais maintenue à ma place par une volonté imprévue. Mes yeux ne quittaient pas l'objet de ma colère; et je m'étonnais de mon attitude et de mon inaction. Je me pris la tête entre les deux mains ainsi que l'on fait lorsqu'on veut voir clair avec ténacité; je me souviens que mes doigts s'enfouirent très avant dans ma chevelure, et lorsque les extrémités s'en rejoignirent derrière ma tête, je sentis un si vif mouvement de dépit à cause de ma faiblesse et de la puissance inconnue qui me paralysait, que je sortis brusquement en renversant la lampe dont l'huile se répandit.

Je me trouvais sur la terrasse où j'avais passé des nuits si belles et si heureuses entre les bras de Douris. Sous le ciel voilé, une incertaine lueur bleue et légère commençait d'entourer le front des temples sur la hauteur; la ville était plongée encore dans l'ombre et le silence m'effrayait.

Je me souvins tout à coup d'un certain vieillard nommé Simonide qui était redouté pour sa connai-

sance des choses secrètes. Je savais où était sa maison, car il passait souvent devant l'étalage des coroplastes, qu'il critiquait ou encourageait par des paroles rares et justes; et je l'avais regardé s'éloigner jusque chez lui, à cause de ce qu'on disait de merveilleux sur sa science. J'y courus. Je le trouvai courbé sous sa lampe et au-dessus d'ouvrages anciens par l'apparence et d'une écriture inconnue.

— Tu es la femme de Douris, dit-il. Et avant que je lui aie adressé la parole :

— Il faut que tu sois folle pour avoir épousé cet homme!...

J'eus un mouvement de révolte, à cause de mon amour.

— Tu l'aimes, dit-il, en cessant de sourire; et il te préfère ses ouvrages de terre?

Je fis signe que oui.

— J'ai voulu briser la danseuse, ajoutai-je en tremblant; je n'ai pas pu; et je viens savoir...

Il m'interrompit avec violence :

— J'ai vu, dit-il, la danseuse de Douris! Autant vaudrait s'attaquer à Jupiter qui gouverne le monde! Pauvre enfant! C'est toi qui a posé pour ce corps admirable, et t'étonnes de voir soudain ces formes d'argile te dépasser dans l'esprit de celui qui les a pétries de ses doigts; parce que ces mêmes doigts, n'est-ce pas? avaient coutume de défaillir de volupté à seulement toucher la jeune fleur de ta chair!

Mon enfant, écoute. Un dieu est caché et dors sous la mer mobile des formes comme sous l'eau profonde des regards humains. Nul ne sait comment ni pourquoi il s'éveille, s'agite et est présent tout à coup. Cependant nous nous inclinons devant un geste ou une attitude dont la secrète vertu nous a ébranlés jusqu'au fond de l'âme. Ceci n'eut peut-être que la durée d'un instant aussitôt évanoui, et il est possible qu'un grand nombre de témoins ne s'en soient pas aperçus. Mais nous déclarons divin l'homme habile qui, l'ayant vu, a su lui fournir l'expression durable, et souvent sans doute a provoqué le prodige, par sa prière ou son désir ardent.

« C'est ainsi que par l'évocation de Douris et par l'effet de ton beau corps ému, s'est réalisé dans de la terre et a pris forme pour l'immortalité cet instant d'entrevue sublime. Et le petit objet d'argile que tu n'as pu briser est supérieur à Douris lui-même et à toi : il ne serait pas injuste de l'établir au rang des dieux. »

J'écoutais le vieillard avec une grande crainte. A mesure qu'il parlait, j'avais plus vif le sentiment de ma perte, car je comprenais que Douris avait tiré de moi tout ce que je valais. Quand Simonide eut fini, je lui dis simplement :

— Je veux mourir.

Au lieu de lever les bras et de me faire mille discours



ordinaires, ce vieux sage s'étant recueilli un moment, comme pour peser diverses alternatives, me répondit que j'avais raison. Je l'admirai de si bien pénétrer les raisons du cœur et de l'esprit, et je baisai sa robe en signe de reconnaissance



L'aube descendait gaiement les pentes de nos collines quand je regagnai la terrasse où l'idée m'était venue de recourir au vieillard Simonide. Je m'y arrêtai de nouveau et résolus d'y accomplir sur le champ mon dessein. C'était le lieu qui m'avait été le plus complaisant, puisque l'amour m'y avait souri; et sur quelque point du pays que se portassent de là mes regards, j'y retrouvais le souvenir brûlant des caresses de Douris.

Vers le haut de la ville, les temples des dieux recevaient les premiers rayons du jour, et au-delà des murs, les champs d'orge et de blé, les prairies et le long serpent du fleuve baignaient confusément dans la mer de lait que le matin répand. Mon cœur se souleva; les larmes emplirent mes paupières et je ne vis plus distinctement tels endroits de la campagne où mon époux m'avait pressée plus tendrement de son bras. Je dis adieu au jour qui s'élevait et que je ne verrais pas en son midi. Puis j'accomplis quelques rites prescrits par le vieillard et tirai de mon sein la petite fiole qu'il m'avait remise. J'en bus d'un trait le contenu avant d'aller embrasser dans son sommeil celui pour qui je voulais mourir, et de peur de faiblir à sa vue. Il dormait profondément et ne sentit pas mon baiser. Ma lèvre, d'ailleurs, était déjà refroidie et je ne pus qu'avec peine regagner le dehors où le premier chant des oiseaux et le réveil alerte de la ville furent les dernières choses du monde qui me parvinrent, dans la grande confusion que donne la présence de la mort.

* * *

— O âme passionnée qui te défis un matin, sur une terrasse de Tanagre, de la chair dont s'inspira le modeleur de poupées, m'écriai-je, je t'aime!

— Non! me dit sur un ton désespéré, la voix qui m'avait attendri par le récit d'une vie si simple et si belle, non! ce n'est pas moi que tu aimes : comme Douris, comme les hommes et comme les dieux, c'est ma rivale que tu aimes! Je ne suis que la statuette; moi, qui t'ai parlé, je suis la sacrifiée, l'éternelle jalouse. Je suis la créature de chair, le modèle, l'amante, l'héroïne, l'inspiratrice de l'œuvre d'art : à jamais inférieure au morceau de terre que le pouce d'un homme a touché. »

René BOYLESVE.

CHÉRUBIN

I

Pierre l'embrassait goulûment, avec une hardiesse candide de jeune faune qui apprend l'amour dans l'ombre protectrice des halliers; et Mme de Navarreinx, les yeux mouillés d'une langueur heureuse, presque nue sous le peignoir de tulle qu'il déchirait de ses mains maladroites, se raidissait, s'abandonnait comme une proie conquise, étouffant de ses baisers les mots d'amour qui coupaient le silence de la maison endormie. La nuit s'avançait. Des raies blanchâtres frisonnaient entre les persiennes et par instants, comme des trilles lointains de flûte se mourant parmi les bruits berceurs du parc désert, l'on entendait les grives se répondre dans les treilles. C'était la première fois — depuis quatre semaines qu'elle s'amusait, par ennui ou par une perverse curiosité de femme lasse, à déniaiser ce grand collégien de dix-sept ans, à l'attirer dans ses bras avec des apparences maternelles, à [illegible]

[illegible] instinctifs, — qu'ils se heurtaient ainsi dans la chambre close où flottait comme l'odeur d'un corset de blonde. Elle l'y avait amené peu à peu, par surprise, comme un caniche peureux auquel on tend un morceau de sucre, sans l'effarer, sans se compromettre, ne paraissant d'abord qu'une camarade patiente et douce qui câline, qui écoute des confidences, qui conseille, et, valsant avec le même danseur, s'en allant vers les allées profondes et obscures ou au salon, derrière quelque paravent, dit aux autres d'un air qui déconcerte et qui trompe les plus clairvoyants : « Voilà mon petit amoureux ! » puis, lui soufflant son rôle de Chérubin, jouant à l'amour avec lui comme une pensionnaire avec un cousin en vacances, et par des feintes mélancolies, d'inquiètes questions qu'on n'achève pas, le rendant moins timide, le forçant à dire ce qui fait battre son cœur, à implorer en rougissant ce qu'il ignore, ce qu'on lui a laissé deviner et souhaiter de meilleur dans les leçons savantes. A quarante ans, en effet, à cette heure brève de la vie où la beauté de la femme décline, s'évanouit, se fond comme dans la brume vague d'un crépuscule automnal, ses sens s'étaient réveillés brusquement, avaient flambé ainsi qu'un feu qui a longtemps couvé sous la cendre.

Et elle, la comtesse Marthe de Navareinx que tant de maris enviaient, qu'on citait comme l'une des plus honnêtes femmes du Faubourg, qui possédait deux filles adorables dont l'aînée avait déjà été demandée en mariage, saccageait son passé en un coup de folie, s'était éprise à en perdre la tête, à tout oublier, d'un gamin pâlot et maigre dont elle aurait pu être la mère, du fils d'une amie nouvelle, la baronne Moutier (du Var), invitée au château dans la série de septembre. Il n'était ni beau, ni laid. Des épaules chétives qui se formaient, des mains assez fines, une figure exsangue où les yeux glauques luisaient comme des veilleuses voilées et de tout petits pieds, des pieds qui eussent chaussé des mules de femme. Marthe l'adorait, le pomponnait, se délectait à le féminiser, lui mettait ses déshabillés de dentelles, ses bas de soie, ses bagues, le coiffait, le mirait dans la psyché et, à genoux devant lui, lui frôlant la taille, s'écriait dans un ravissement passionné :

— Mon Dieu ! que tu es joli, mon mignon.

Et pour lui parler, pour lui exprimer cet amour maladif qui la terrassait, elle employait des mots cajoleurs, des diminutifs bébêtes, des épithètes enfantines comme une petite fille qui cause à sa poupée dans un coin. Lui la tutoyait, l'appelait « Bébé » docilement, parce qu'elle le voulait. Ils ne s'apercevaient ni l'un ni l'autre du ridicule de cette mise en scène, de cet artificiel mêlé à leur enlacement éperdu.

Elle ne songeait qu'à se rajeunir, qu'à sembler belle et désirable à l'enfant engainé dans ses jupes. Elle étudiait ses toilettes, sa coiffure, ses parfums. M. de Navarreinx s'émerveillait de cette lente métamorphose, la complimentait, et en regardant ses lignes amincies par le corset, ses lèvres rosées d'un peu de carmin, ses frisons qui ombraient d'une teinte douce les paupières élargies, sa peau veloutée où la poudre de riz semait comme un fin duvet, se rappelait le mot galant de Dumas :

— Quarante ans ! vingt ans le matin ! vingt ans le soir !

Dès lors, ils se retrouvèrent chaque nuit dans la chambre de Marthe. Il attendait que les dernières bougies fussent éteintes, que tout reposât dans le château, et pieds nus, retenant son souffle, s'arrêtant quand une marche craquait, descendait au milieu de l'obscurité. Ils refermaient aussitôt la porte entre-bâillée et c'étaient alors les délices sans trêve qu'interrompaient ces peurs soudaines où l'on frisonne, où l'on se dresse sur les oreillers ravinés pour écouter avec des battements de cœur quelque rumeur imaginaire, où l'on rit ensuite de soi-même :

— Sommes-nous bêtes, dis?

Le mari couchait au-dessus de leur chambre et Mme de Navarreinx tremblait toujours de le réveiller. A la longue, ils s'accoutumèrent à cette pensée, indifférents au danger, l'appelant presque par leurs imprudences comme s'ils avaient eu l'espoir secret d'une mort tragique qui les emporterait en plein amour dans les bras l'un de l'autre. Ils ne se quittaient qu'à pointe d'aube, et une nuit, épuisés de fatigue, ils s'endormirent d'un sommeil si profond que le plein jour les surprit dans l'alcôve. [illegible] Personne ne remarqua son trouble, ses regards distraites, pas plus M. de Navarreinx, qui vint lui baiser les mains selon son habitude de mari correct, que la femme de chambre qui l'habilla. Qui se serait permis de soupçonner cette impeccable, de supposer seulement qu'elle pouvait avoir un amant, et que cet amant était ce petit collégien gauche qu'on ne comptait pas dans les parties.

II

Marthe n'avait pas réfléchi au lendemain et qu'au bout de quelques semaines Pierre qui se présentait au baccalauréat, s'en irait avec sa mère, retournerait au lycée. Elle mesura la profondeur du gouffre où elle s'était enlisée quand la baronne lui annonça son départ. Partir. Ne plus le voir. Redevenir l'honnête femme d'avant quand toute sa chair brûlée, affamée de sensations, pantelait, vibrait comme une musique détraquée. Renoncer à tout ce qui était désormais la vie et le bonheur. Ne plus entendre le timbre drôle de sa voix. Abandonner son jouet. En aurait-elle jamais le courage? Elle était à lui tout entière. Il était sa chose, son bien et elle le défendrait de ses mains crispées même contre la mère. Qui l'aimerait avec une telle idolâtrie, un tel emportement? Qui la noierait en de telles extases? Qui donc consentirait à être l'amant d'une femme de son âge, de sa réputation, à braver les jalousies de M. de Narvarreinx? Au point où elle en était, coupable, viciée, perdue, ne devait-elle pas aller jusqu'au bout, démolir les entraves qui s'opposaient à leur amour? Ses filles, son mari, le scandale d'un nom déshonoré, le monde fermé, la vieillesse déclassée et malheureuse, des turlutaines à côté de la solitude, de l'oubli, du mal inapaisé qu'il fallait arracher de son corps. Elle l'aurait, elle l'enlèverait, elle le volerait aux autres, l'adoré qui lui avait révélé le meilleur de la vie. Et certaine qu'il lui obéirait, qu'il ne la repousserait pas, qu'il la suivrait au fin fond du monde comme une bête apprivoisée, très tendrement, faisant miroiter devant ses regards éblouis des horizons de joie et de paresse, elle l'interrogea, elle lui avoua le projet qui la hantait. Elle réaliserait une partie de sa fortune sous un prétexte quelconque. Ils s'enfuiraient ensemble et l'on entendrait plus parler d'eux, comme s'ils étaient morts, disparus dans une tourmente. Là-bàs, ce ne serait plus l'amour qui se cache, qu'on n'arbore pas, qui s'épeure du moindre choc, du moindre bruit, mais une suite ininterrompue de tendresses, de folies exaucées. Il commanderait en maître. Il n'aurait qu'à conter ses caprices. L'enfant grisé battit des mains et la harcela de jour en jour, la força à avancer la date du départ. Et un matin, sans emporter une seule malle comme des gens qui font un mauvais coup, ils disparurent avec le premier train qui passait. M. de Navarreinx apprit l'irréparable malheur par une lettre laconique épinglée aux rideaux du lit et il eut le cruel et humiliant devoir de prévenir la mère, qui ignorait tout, de supporter ses reproches, ses larmes indignées. En une semaine, il devint pareil à un octogénaire que la mort a marqué de son ongle. Toutes ses forces vitales et pensantes se perdaient comme le sang qui coule goutte à goutte d'une blessure mortelle. Il ne quittait plus sa chambre et ochait perpétuellement la tête d'un mouvement machinal, comme s'il eût entendu des voix l'interroger, comme s'il eût nié cette lamentable aventure où sombrait l'honneur de sa maison. La baronne prit le deuil et se cloîtra dans son hôtel.

On raconta que la comtesse de Navarreinx s'était noyée dans une partie de bateau.

III

C'est dans la banlieue de Gênes qu'ils ont caché leur amour. Une petite maison dans l'ombre d'un grand jardin, où les rosiers en fleurs envahissent les allées et les bancs. A peine sortent-ils de temps en temps en voiture. Ils ne voient et ne reçoivent qu'une vieille paysanne et son mari qui s'occupent du ménage. Marthe tient jalousement l'enfant en cage comme un oiseau familier. Il s'étiole. Il se consume. Il n'a plus dans son corps épuisé par les insatiables veillées amoureuses, dans sa tête vidée, le moindre retour vers le passé, la moindre volonté, la moindre lueur d'intelligence. Elle en a fait une machine à plaisir qu'elle use maladroitement dans sa rage de réparer le temps perdu, dans son effroi des jours qui s'écoulent ; et cela craquera, une nuit, contre son corps enfiévré, comme un violon fêlé qui se brise au milieu de la symphonie. Il [illegible] Et Mme de Navarreinx ne consulte aucun médecin, ne tente aucun traitement pour le guérir. Quelle joie s'il devenait enfin aveugle, s'il ne pouvait pas la voir veillir, se rider, grisonner en dépit des fards et des teintures savantes, s'il ne gardait dans ses prunelles à jamais éteintes que la radieuse vision de la femme encore belle dont les bras roses et blancs l'emprisonnaient, dont la chair avait une saveur de fruit mûr !

Cependant, elle adore son amant avec tout son être, et elle ne lui survivra pas. *René MAIZEROY.*

UNE FAUTE DE MARI

... Et six semaines après son mariage un matin d'expansion, Mme de Ludre écrivit à sa mère en province :

« Je dois vous déclarer, chère maman, que toutes vos préventions contre Julien sont injustes. Non seulement il a fait de la jeune fille que j'étais une femme charmante, dit-on, et déjà enviable je suppose, mais il n'est que délicatesse, et de soins délicieux qu'il n'invente.

« Vous avez, certes, bien fait les choses pour moi, et je ne me rappelle pas sans émotion tout ce que je tiens de vous ; c'est votre goût même, chère mère, qui a présidé aux moindres détails de mon trousseau, et je vous vois encore occupée soucieusement à choisir les batistes cossues et les broderies et le point dont on marquerait ma fameuse couronne de comtesse : mais Julien vous a dépassée en une seule fois, ma pauvre maman, et voici la surprise qu'il m'a réservée, hier.

« Il venait à peine de me quitter, pour le club, qu'on m'annonça la visite d'une Mme Poisson.

« Comme je refusai de recevoir, cette dame me fit connaître qu'elle se présentait de la part de M. de Ludre, mon mari, avec mission de me laisser tout ce qui, dans ses offres, pouvait me séduire.

« Vous pensez si, du coup, j'ai eu hâte, et Mme Poisson exécuta son entrée, en compagnie de très mystérieux cartons qu'elle déposa sur le tapis et décapita lentement, sans un mot, de leur couvercle noir.

« Puis, elle eut un bon sourire de grosse personne, et dans ses petits yeux, oh ! tout petits en son visage rond, et qui avaient juste le clignotement d'un bec de gaz baissé, ce fut comme une provocation.

« Alors, tandis qu'elle restait plantée là, sûre de l'effet, un peu protectrice, je me penchai, et dans la première boîte je vis... oh ! ma mère, vous ne savez pas combien c'était exquis !

« Il y avait là des chemises légères comme des pétales de fleurs, fragiles comme de la rosée, transparentes comme des ailes de papillon, d'une couleur que seul connaît le ciel d'été, des bleues, des mauves, des roses, avec un coupe dont je n'avais jamais eu l'idée, avec des cascades de dentelle qui font flou-floc, et des friandises de ruban.

« Est-ce possible que l'on porte cela? les merveilles! et quel rêve, quelle autre idée de soi et de tout, on doit avoir là-dedans !

« Pardonnez-moi, chère maman, j'ai bien senti confusément que ce qui était là sous mes yeux ne valait pas le fond solide et honnête de ce que vous m'avez donné, mais soudain, malgré moi, en cet instant, un peu de pitié, une vague honte m'est venue, en pensant à mes chemises à moi, si ingénues, si simples, avec leurs festons, et façonnées dans un couvent. Comment ai-je pu plaire ainsi à mon mari et s'est-il contenté? lui, qui dit-on... enfin, on a tant dit que j'ai failli n'être pas sa femme ! »

« Mme Poisson me regardait d'un air engageant et fière de son commerce. Elle a l'expérience des tentations ; ce qu'elle doit en avoir vu vivre et mourir de ces linons !

« Mais puisqu'on m'autorisait le choix, je pris tout et elle découvrit alors d'autres boîtes miraculeuses, d'où sortirent des déshabillés vaporeux et flottants, des dessous où se prendraient les mouches comme dans les toiles d'araignées, des peignoirs qui caressent la main, mille riens qui sont des révélations, une invite, une ivresse.

« Hélas ! mon pauvre peignoir en cachemire bleu, à parements blancs, et à cordelière, que je trouvais si joli et dans lequel Julien me vit venir à lui, le premier matin !

« Et tout d'un coup, je compris que sans doute j'étais inférieure, qu'il y avait des secrets encore obscurs, ou indignes de moi, et qui, pour devenir exquis, avaient besoin d'aide, d'encouragement, d'un je ne sais quoi, qui pouvait bien se cacher dans ces choses-là.

« ... Vous soupçonnez donc, chère maman, que Mme Poisson réalisa une belle journée : je fis une rafle nouvelle dont je suis encore étourdie en vous écrivant, [illegible] frissonnaient, volaient, moussaient sur les tables et les sièges.

« Il avait l'air radieux, comme en conquête, et en m'embrassant, — j'ignore pourquoi son baiser brûlait autrement déjà, il s'écria :

— « N'est-ce pas que j'ai eu là une crâne idée? Tu es contente de maman Poisson et de moi? A la bonne heure! elle s'entend à vous faire une femme! Il ne sera pas dit que je me serai donné une Mme de Ludre pour n'avoir à posséder qu'une petite pensionnaire,... Que veux-tu, cela me change trop, me déconcerte, me désoriente... Il faut être dans le mouvement et le ton, élargir son horizon, marcher... marcher, que diable! Tu verras!

« Il était charmant, et je vous assure, mère, que moi-même je me sentais déjà métamorphosée, cent fois mieux, et un peu folle, je le crois bien, auprès de lui tout à fait grand fou,

« Le soir, nous étions priés à dîner chez nos cousins de Saint-Bardol. Mais, brusquement, Julien décida qu'on n'irait point, et si vous voulez le savoir, chère maman, ce dîner... Non, vous ne le saurez point. Soyez persuadée seulement, que je suis très jolie et très heureuse, comme je n'avais pas deviné jusqu'ici qu'on pût l'être, et faites bien vite une petite prière pour que ce soit ainsi à jamais... »

Quelques jours après, M. de Ludre reçut une lettre de sa belle-mère. Un billet plutôt, d'une haute et ferme écriture, dont il ne parla pas à sa femme, mais qu'il relut, avec un pli sur le front.

Et le billet disait simplement ceci :

« J'ai appris vos largesses, mon cher Julien. Je vous félicite pour les minutes présentes, mais faut il que vous soyez bête de ne pas voir, ni garder dans votre femme, autre chose que ce que vous avez déjà connu! »

Alexandre HEPP.

LA RÉSURRECTION

(Suite et fin.)

J'avais la voix colère, indignée. Elle reprit, et comme si elle parlait à un enfant :

— Ce n'est peut-être pas un mensonge!... Mais vous vous leurrez vous-même!...

— Et si je ne me trompais pas... si vraiment l'amour m'était venu pour vous... si mon plus cher désir était de vous avoir à moi?

— Taisez-vous! s'écria-t-elle. Taisez-vous!... taisez-vous!...

Et voilà que la jeunesse tumultueuse passa sur elle comme un rai de soleil à travers un nuage; voilà qu'elle m'apparut violente, charmante, avec ses yeux de vie. Le désespoir me prit, la rage du triomphe, sinon de l'amour, et je criai :

— Eh bien, oui, je vous veux! Je vous demande à vous-même!

Elle joignit les mains. Sa bouche implora, exprima la misère de sa destinée, puis elle se dressa dans une désolation orgueilleuse :

— Je ne vous verrai plus! dit-elle. Vous reviendrez ici tant que vous voudrez, mais moi je ne vous parlerai plus, je ne vous recevrai plus.

— Mademoiselle! m'écriai-je.

Elle était sortie; elle me laissait seul, en proie à un désappointement qui allait au désespoir, à une ardeur de revanche qui atteignait la passion.

XI

Le lendemain, toute cette semaine, je ne pus voir Marthe. La tante me recevait avec cordialité, sachant ou devinant l'aventure, et s'y montrant favorable. Mais la jeune fille se tint enfermée dans sa chambre, et je rôdais par les rues de L..., dans un désespoir d'amoureux; j'en ressentais tous les symptômes, jusqu'à la suavité, jusqu'au délice sombre qui n'accompagne guère les autres accablements de l'homme.

Marthe s'était transfigurée. Mon imagination refusait désormais de se dépeindre la fille pétrifiée et roide. Il ne demeurait que la suppliante, la troublée, les grands yeux de magnifique détresse : la Marthe des lettres, vers laquelle tout mon être avait bondi, se confondait presque à la Marthe de la réalité.

Que devenait-elle pendant ce temps? Et il-elle émue, pensait-elle à moi? Ou, indifférente, cloîtrée dans sa résignation, me fuyait-elle naturellement, sans contrainte? Cette dernière idée m'était intolérable. [illegible] orgueil saignait et ma tendresse aussi cette tendresse si voisine de l'amour!

Pendant mes ardentes pérégrinations solitaires, l'attente finit par m'exaspérer. Je fus disposé à des actions extrêmes, à des tentatives violentes. A tout prix je voulais la revoir, lui parler, l'attendrir, la persuader, me soumettre.

Une circonstance fortuite me vint en aide. Un matin que j'allais comme à l'ordinaire sonner chez elle, j'observai que la porte de la rue était entre-baillée. Je ne tirai pas la sonnette, je poussai doucement la porte, j'entrai. Personne? Je traversai le corridor jusqu'au fond, et, par la porte vitrée du jardin, j'aperçus la tante qui s'occupait à quelque menu ouvrage auprès de la vigne. Mon cœur bondit, comme doit battre celui du criminel à l'instant décisif. Je m'appuyai contre la rampe de l'escalier, avec un tel rémous d'artères, une telle tension nerveuse, qu'il était absolument chimérique de tenter de me reprendre.

Tout était en désordre, prédominance de l'émoi sur la réflexion, tourbillon fantasque des images, et je montai ainsi l'escalier, je me trouvai sur un palier, j'ouvris au hasard une porte, je parus devant elle.

Elle fut hypnotisée par mon arrivée; son bras se leva contre son front, et le regard monta, de son visage incliné, avec une expression merveilleuse de mystère, de profondeur, d'appréhension.

Dès que je fus en sa présence, mon excitation se régularisa. Je sentis un repos, une sécurité extraordinaires. Je refermai tranquillement la porte derrière moi. Il me semblait que nul être et nul événement ne pourraient prévaloir contre ma volonté. Je contemplai Marthe fixement, sans bouger, avec une âpre résolution.

Une joie divine, incommensurable, me parcourut. Le rêve était là. La transformation de la chenille. La jeune fille était pâle, faible, souffrante, mais ce n'était ni la pâleur, ni la faiblesse, ni la souffrance d'antan. Tout était neuf, miraculeux, jeunesse subtile, vie belle et souple d'une créature exquise. C'était la résurrection!

Nous nous tînmes longtemps en silence.

— Que venez vous faire? demanda-t-elle enfin d'une voix toute basse.

— Je viens vous aimer! m'écriai-je.

Elle restait dans sa pose craintive, son élégance gracile, comme une biche surprise :

— On ne m'aime pas! fit-elle avec douceur.

Je marchai sur elle, je l'attirai devant sa glace.

— Ne savez-vous pas ce qui vient de se passer en vous? demandai-je.

Elle ne résista pas. Elle parut sans force et vaincue. Son regard montait toujours vers moi de la même façon mystérieuse et profonde. Elle chuchota :

— J'ai souffert!

— Mais non de vos souffrances mortelles... non des souffrances du renoncement...

— Non... pas de mes souffrances habituelles...

— Marthe, dis-je avec animation, et en l'attirant... est-ce que vous avez souffert en songeant à moi?

Elle se débattit. Elle serra les lèvres. Son regard recula devant le mien, puis m'évita, presque sauvage. Et j'étais dans une impatience et un doute délicieux :

— Parlez, Marthe.

Elle dit, comme un songe :

— J'ai souffert en songeant à vous!

— Marthe, est-ce que je puis vous aimer?

— Non, car je ne vous aime pas!

Elle parlait, contre tête ténébreuse et farouche. Ses yeux fuyaient toujours. Une grâce guerrière succéda à sa grâce douloureuse :

— Marthe! [illegible]... oseriez vous jurer que vous ne m'aimiez pas?

L'angoisse [illegible] présent, l'épouvante. Elle [illegible] tout entière.

— Je ne vous aime pas!

— Jurez-le...

Nous [illegible] tremblants, la face aussi vide de sang l'un que l'autre.

Elle prit un ton de défi :

— Oui, je le...

Elle s'arrêta, elle chancela. Je la tins sur mon bras, je l'amenai contre mon cœur :

— Marthe!

Et tout à coup, un flot de larmes jaillit de ses yeux.

— Pourquoi jurer? sanglota-t-elle.

Ses bras se levèrent; elle m'attira avec force, elle cria d'une voix perdue :

— Que j'agonise une fois de plus, s'il le faut... mais je ne puis pas jurer.

Je la tenais, la douce, la charmante vaincue, je l'étreignais plein de respect et d'amour, en murmurant :

— Tu n'agoniseras pas, chère âme... Si tu m'aimes...

— Mais pourquoi m'avez-vous aimée?

— Je vous aimais avant de venir ici... puis, je vous ai aimée d'amitié... puis... M'aimez-vous, maintenant?

— Je vous aime de toutes mes forces...

— Comme dans vos lettres

— Mieux... avec plus de confiance!

Et à travers ma tendresse, à chaque instant revenait, l'étonnement charmé de la métamorphose, et je ne pus m'empêcher de dire :

— Je vous ai ressuscitée!

Il vint une minute de solennel silence, où nous entendions nos souffles et nos cœurs, puis je cherchai lentement ses lèvres pour un grand baiser de fiançailles ;

Elle dit, avec une voix lente et soumise ;

— Vous m'avez ressuscitée!

XII

Je suis heureux : j'ai donné la vie et la jeunesse à un être, il me l'a rendu au centuple, en amour infini, en joies délicieuses. Marthe a véritablement ressuscité par l'esprit et par le corps. En la regardant dans sa grâce, dans sa beauté que tous admirent, à l'heure où le soir va descendre, il me vient un tendre et grave orgueil, le contentement que le chef-d'œuvre peut donner à l'artiste. Car j'ai été un créateur, et non point [illegible] chose morte, devant le mystère de l'être, je puis me demander si je n'ai pas réalisé une œuvre aussi valable qu'un grand poème.

J. H. ROSNY.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Encres de Laflèche-Bréham. Tirage sur rotative J. Derriey, CH. TOURNIER, imprimeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

CHANSON DU VIEUX TEMPS

Poésie de André ESCOURROU. Musique de Jules LEGUAY.

Un poco All^tto

Di_tes-moi blon_de mar_qui_set_te N'i_rons nous ja_mais plus ja_mais au bois, Des frai_ses de Mai fai_re la cueillet_te Com_me nous al_lions cueil_lir au_tre_fois *rall.* A_vez-vous per_du tou_te sou_ve_nan_ce Du ta_pis de mousse Ou je m'en_dor_mais? *con espress.* Marqui_se pour_quoi.. garder le si_len_ce Les lauriers sont_ils coupés à ja_mais?

I

Dites-moi, blonde marquisette,
N'irons-nous jamais plus au bois,
Des fraises de mai faire la cueillette
Comme nous allions cueillir autrefois?
Avez-vous perdu toute souvenance
Du tapis de mousse où je m'endormais?
Marquise, pourquoi garder le silence,
Les lauriers sont-ils coupés à jamais?

II

En ce temps, vous aimiez, ma chère,
A mener la ronde au son des pipeaux
Où, vous déguisant, marquise, en bergère,
Comme une Chloris garder vos troupeaux.
Pareil au berger du tendre Virgile,
Je vous murmurais de brûlants discours;
Ne rougissez pas. C'était une Idylle...
Les lauriers sont-ils coupés pour toujours?

III

Où sont-ils les airs de gavotte,
Que vous m'appreniez sur le clavecin;
Et les bonbons fins à la bergamote,
Que vous apportait un abbé voisin.
Souvent, aux accents du violoncelle,
Pour moi vous dansiez un pas que j'aimais,
Ou bien, vous chantiez une villanelle,
Les lauriers sont-ils coupés à jamais?

IV

Riez-donc, friponne, en cachette,
S'il ne reste plus de fraises des bois,
Mangeons des baisers, c'est une dinette
Que vous adoriez, marquise, autrefois...
Au son des pipeaux, du violoncelle
Vous pouvez encore chanter et danser...
Et si les lauriers sont coupés, la belle,
Nous irons tous deux pour les ramasser.



— Le comte se dirigea vers son fauteuil, s'assit. Il était en habit, très correct, avec une légère fatigue du visage qui prenait aux lumières une seyante pâleur mate. Sous la moustache noire, ébouriffée « en chat », se dessinait la bouche, moqueuse, aux dents petites et bien rangées. Les cheveux coupés ras s'argentaient sur les tempes, de quelques fils blancs. Après une rapide inspection de la salle, le comte bâilla, puis, renversé dans son fauteuil, il attendit la fin de l'entr'acte et l'entrée en scène de Mlle Hermance Destailly, pour laquelle il venait chaque soir. Au vrai, l'apparition d'Hermance ne le tracassait pas outre mesure. C'était une demi-mondaine dont les attitudes verticales et horizontales ne manquaient pas de charmes, mais elle n'appartenait pas à la classe de celles qui font faire les grandes folies. Elle était douée d'une bêtise solide, indestructible, qu'elle tenait de son père, un ancien gendarme digne d'être décoré pour son invalidité cérébrale. M. d'Aligres s'en était amouraché un soir, il y avait juste deux mois, au Cirque. Marié depuis un an, il était, durant cette période, resté fidèle à la comtesse. Le besoin de rompre ce bail de fidélité conjugale ne se faisait peut-être pas impérieusemnt sentir, mais le besoin de changement qui est en l'homme poussa le comte vers Hermance, et, dans le chœur des amis de la demi-mondaine, il fit sa partie.

... Le rideau se leva sur un décor représentant les Halles, la nuit.

— Eh bien ! demandait la commère, une jolie fille grasse, très en peau, dont le milieu de la personne était à peine couvert d'une légère étoffe, que voit-on ici ?

Le compère boutonna son habit bleu à boutons d'or, mit son chapeau sur l'oreille droite, « en casseur », et, élevant sa canne :

— Nous avons ici tout ce que tu voudras... Poissons, légumes, fruits, etc.

Le chef d'orchestre frappa sur son pupitre un coup sec. Les musiciens reprirent un des motifs de l'entr'acte et, sur un rythme sautillant, entrèrent une demi-douzaine de femmes, en maillot, roulant les reins, tendant la gorge, les mains plaquées sur les hanches. Le comte s'était redressé. Sa lorgnette fouillait curieusement la scène : au bout de quelques instants, il essuya les verres de la lorgnette, regarda de nouveau curieusement. Qu'est-ce que cela signifiait ?...

« *Je suis le petit homard.* » disait une grosse personne costumée de rouge vif. — « *Et moi, le petit radis,* » reprenait une autre habillée en rose. Mais sur un signe du chef d'orchestre, une troisième vêtue d'un costume vert, s'avançait jusqu'au trou du souffleur, et, tandis que sa vue faisait courir dans la salle un élogieux murmure, elle chantait : « *Je suis la petite salade.* »

Le comte resta stupéfait; il laissa retomber la main qui retenait la lorgnette. Il n'avait pas devant lui Hermance, mais sa femme, Mme d'Aligres ! Il avait cru un instant à une ressemblance fortuite, une figurante qui, remplaçant Hermance, avait même taille et même tournure que la comtesse. Impossible de s'y tromper. Sa femme incarnait la Petite Salade ! Et voici qu'aux lumières, sous le gaz qui l'éclaire crûment, avec ses cheveux fous, sa spirituelle bouche rouge, toute la gaminerie de sa nerveuse personne, elle apparaît, si jolie, que toute la salle s'enthousiasme. On crie : « Bravo ! bravo ! » Elle jette son couplet avec une crânerie de gavroche, creusant les reins, faisant saillir la gorge, les yeux moqueurs, ouverte dans un rire heureux, et, avec un geste arrondi du bras, elle lance le dernier mot, en cabotine experte qui conquiert le public à la force du poignet.

Le comte, remis de son étonnement, la regardait, établissant dans son esprit une comparaison entre sa femme et sa maîtresse. Toutes les deux de même grandeur et peut-être aussi jolies ! Mais, à la première, un entrain, un piment, une verve que n'avait pas Hermance. En ce corps bouillonnant la vie ! en ce cerveau éclatait une gaminerie, pétillante comme une mousse de champagne. Après le premier mouvement de colère ressenti en voyant la comtesse sur les planches, venant le narguer, semblant lui dire : « Est-ce que je ne vaux pas ta maîtresse ? » le comte sentait décroître son irritation. La drôlerie du procédé le désarma. Il applaudit avec le public.

III

A la sortie du théâtre, la comtesse trouva Paul qui l'attendait. Il avait pris un air froid, très grave. En l'apercevant, elle se mit à rire :

— Tiens ! vous êtes là ?

Il sentit qu'il faisait fausse route en tournant la chose au tragique. Il demanda :

— Vous rêvez de devenir étoile !

— Non ; j'ai tenté une expérience. Quand un mari trompe sa femme, celle-ci a le choix entre deux partis : ou pleurer, ce qui n'avance à rien ; ou rire, ce qui est mon cas. Mais, avant tout, elle doit comparer sa valeur à celle de sa rivale.

— Or, cette expérience... ?

— Je viens de la faire, et elle a tourné à mon avantage... Mlle Hermance a-t-elle jamais eu autant de succès que moi ? Non, Non, n'est-ce pas ? Vous reconnaissez que ses charmes laissent froid le public, et qu'on a bien fait de lui confier le rôle de la Petite Salade, car elle a un filet de vinaigre qui l'assaisonne joliment !

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci. Si vous aviez pris une femme qui m'eût été supérieure, je n'aurais pas excusé votre tromperie, mais je l'aurais comprise. Malheureusement, c'est le contraire. Comme esprit et comme... montant, j'enfonce votre maîtresse... Vous m'avez trop humiliée... je divorce, adieu !...

Elle avait dit tout cela vivement, délibérément.

Ils restèrent tous deux, un instant, debout sur le trottoir, l'un en face de l'autre ; elle lui tendit la main en répétant :

— Adieu !

Dans le grand manteau qui l'enveloppait, le menton enfoui dans son boa, sous le chapeau — si petit — qui la coiffait, le visage à peine éclairé, les yeux brillants comme deux diamants, elle était jolie, infiniment.

— Mon coupé est là : vous me permettez de vous reconduire jusqu'à l'hôtel ? demanda le comte, qui n'avait jamais trouvé sa femme aussi capiteuse que ce soir.

— Soit !

Elle monta dans le coupé, se blottit dans un coin et ne bougea plus, muette désormais.

Lui, songeait, morose. Il eût volontiers, maintenant, étranglé Hermance, s'il l'eût tenue. Tout en regardant du coin de l'œil la comtesse, il la revoyait dans ce costume vert qui la déshabillait si merveilleusement ! Il entendait la salle crouler en applaudissements. Combien, parmi ceux qui l'applaudissaient, l'eussent souhaitée, cette femme qu'il avait là, maintenant près de lui, et dont il sentait le parfum ? Ces réflexions l'agitaient, lui donnaient des démangeaisons dans les mains et dans les jambes. Il se rapprocha. Elle semblait endormie. Il toussa... Elle ne sortit point de son sommeil.

Il attendit, toussa de nouveau, remua. Elle dormait toujours. Il lui prit la main ; comme elle ne la retirait pas, il l'embrassa. Alors, elle s'éveilla :

— Eh bien ! vous confondez ?

— Je ne confonds pas.

Elle résista, tira son manteau vers elle, comme pour établir une ligne de démarcation entre eux deux. Mais il lui avait repris la main. La comtesse sentit une bouche effleurer sa joue : — « Non, non, dit-elle, laissez-moi... je ne vous aime plus. » Il ne répondait pas et agissait quand même. Elle se récria ; — « Oh ! que vous êtes ennuyeux... Paul, mon chapeau, prenez garde ! Vous voyez bien que vous ne pouvez pas m'embrasser... Ma voilette empêche... »

Et, tout en se récriant, elle jouissait de la réussite de sa ruse. Qu'avait-il fallu ? Etablir une simple comparaison, et elle avait triomphé, elle triomphait... Sa feinte résistance n'était qu'un charme de plus : elle s'amusait énormément des yeux brillants de Paul, de son air enragé. Vraiment, quand les femmes le voulaient, elles rendaient bien souples les hommes !

— Vous savez, dit-elle, quand le coupé arriva à la porte de l'hôtel, voici une soirée qui me coûte cinquante louis. Ne me trompez pas tous les jours... Ma dot n'y suffirait pas.

Auguste GERMAIN.

LA PRÉSENCE RÉELLE

Délicieusement lasse, après qu'ils se furent aimés, d'une étreinte, toute cette après-midi d'été, dans la chambre aux rideaux épinglés contre le grand jour ennemi, et comme cinq heures sonnaient, Mme de Cathenoy, les yeux dans ses frêles bras nus, s'était endormie chez Portelac.

Le matin, il avait reçu d'elle un billet, de sa haute écriture anglaise, déformée dans la hâte : Cathenoy venait de partir pour Lyon, appelé par les nécessités d'une invention à lui, dont il attendait un prodigieux coup de fortune, et c'était la liberté.

Enfin, à celui qui disait l'aimer elle pourrait appartenir autrement que par saccades, sans combinaisons ni stratégie ; à lui toute ! et ils connaîtraient aussi cette volupté interdite, cette épreuve, — la longue douceur des Nuits. Pour la première fois, ils auraient avec la réalité de se posséder l'illusion d'en avoir le droit, ils seraient l'un à l'autre ainsi que des mariés, la main dans la main, et, pour lui faire plaisir, plutôt que par une pudeur qui ne la touchait guère, elle avait ôté son alliance.

Elle pénétra chez Portelac vers midi, rayonnante, et d'un pied délibéré, en femme qui transporte sa vie pour quelques jours.

Tout de suite maîtresse de l'appartement empli de roses, en s'asseyant, tandis que Portelac debout la voulait attirer, elle avait murmuré :

— Oh ! cher amour, ne nous pressons point, déjeunons gentiment, ne brûlons pas notre bonheur, il est bien à nous...

Et voici qu'à cinq heures déjà, doucement, elle était tombée de l'amour au fond d'un sommeil oppressé. Avec le visage ainsi dans ses bras, comme pour retenir le souffle et le parfum des demi-baisers, on ne voyait d'elle que la torsade des cheveux, d'un noir lourd sur la nuque, qu'une courbe de liane couchée.

Au dehors, pas un roulement de voitures ; au-dedans, sur le lit, le bruit d'une respiration chercheuse, et, parfois, à travers l'air comprimé entre les tentures à hortensias et à grands soleils jaunes, un vol de mouches.

Et Portelac qui, avec des précautions infinies de triomphateur, envers cette fragilité, s'était relevé mi-revêtu, maintenant à califourchon sur une chaise, observait Mme de Cathenoy.

Dans la nuit factice de la chambre, chaude nuit peuplée de fantômes, qui étaient le chapeau à coques énormes, la jupe dégonflée en rond, le corset rose à petites fleurs, — comme de chez Boissier, il restait le maître de ces choses éparses et de cette flatteuse fatigue de femme, et en fumant, oh ! cette odeur de sa cigarette blonde qui s'en allait compliquer les odeurs flottantes ! il songeait.

Il avait désiré Mme de Cathenoy, avec conviction, ce qui pour lui était aimer, et depuis deux mois s'entretenait cette liaison, fort avantageusement connue déjà.

Cathenoy, Mme de Cathenoy, Portelac, c'était une de ces trinités auxquelles Portelac excellait. Son plaisir se puisait à une dépense permanente de diplomatie et de doigté ; il affirmait vivement qu'il n'y a pas à être jaloux d'un mari, et qu'au contraire, la participation d'un tel personnage est propice au développement du bonheur.

Certes, à la nouvelle que Mme de Cathenoy allait être indépendante pour une semaine, il avait éprouvé la satisfaction d'un homme dont vient le tour de tenir quelque chose de complet ; il s'était promis qu'à la sortie de cette possession, il aurait ce succès de sexe d'être aimé plus encore, dût-il, lui, aimer moins. Mais, tout d'un coup, tandis que Mme de Cathenoy reposait là, et à l'instant où il avait pour la suite les meilleures dispositions, ce fut en lui comme quelque chose qui cassait.

Sans se rendre compte, mais positivement, dès la première ardeur consumée, il se sentait dans un étrange recul, comme frappé de désintérêt et de gêne.

Il regarda Mme de Cathenoy, qui avait bougé un peu et maintenant entr'ouvrait des lèvres vivaces, et avec satisfaction, soudain, Portelac s'avisa qu'elle était moins jolie. Pourtant c'était le même nez, si subtil aux ailes, et ces yeux étaient toujours ses yeux, et sa peau de brune n'avait diminuée rien de ses chaudes attirances.

Alors que lui manquait-il ? Portelac ne savait au juste, mais il éprouvait la sensation qu'elle perdait de son prix, et que du charme s'évaporait.

Et puis, elle dormait. Pourquoi dormait-elle ? Elle ne dormait pas les autres fois ! Ah ! les ramages des « après », et la fièvre et l'inquiétude de l'heure ! Cette pendule, comme on l'interrogeait, lui disputant les minutes jusqu'à la suprême ! Comme on était vibrant, impatient, aux aguets, et fou en la peur que demain ne serait pas demain ! Et, aujourd'hui, elle dormait dans une sécurité malfaisante, bourgeoisement, comme elle devait faire dans le lit prosaïque du mariage, et Portelac ne reconnaissait plus l'aimée !

Vraiment, elle était si tranquille que cela, si acclimatée ? Alors, adieu aussi la joie qu'il avait de la fêter exceptionnellement, de lui arranger des surprises pour quand elle entrerait, de tout disposer de façon à témoigner, dans l'imprévu, de son goût, de ses moyens, de sa supériorité, et pour l'amener à comparer ce qu'il valait lui et ce qu'était l'autre ! petites joies, mais dont étaient composés le plus certainement sa volupté et son orgueil d'amant.

Rapides, confuses, ces idées passèrent devant lui, et il se leva, dans un malaise, un besoin d'approfondir.

Il vint auprès du lit, saisit la main inerte de Mme de Cathenoy, — et cette main qui, d'ordinaire, par l'enchevêtrement des bagues, contenait un obstacle à sa plus tendre pression, à présent se livrait, s'abandonnait plus lisse et plus molle...

Il regarda, sourit, et devina comme au reçu d'un trait de lumière. Son opinion sur l'importance du mari venait de trouver sa consécration définitive : ce qui manquait à cette main, c'est ce qui manquait à toute la femme, — l'alliance.

Et Portelac, maintenant, marchait à grands pas assourdis.

Oui, certes, tout résidait là. L'éloignement de Cathenoy, quelle erreur et quel préjudice !

Il était bien le rouage indispensable à ce bonheur, pris dans sa propriété ; il était le stimulateur, il était le metteur en scène, en valeur et en œuvre ; il donnait la réplique d'où tout rebondit ; il n'y avait, en réalité, de beauté, de prestige, de tentation, que dans les limites de son ombre.

Qu'allait-il faire à Lyon ? Sa place, son utilité restaient ici ; il fallait qu'il fut présent, effectivement, réellement, sans quoi Portelac ne pouvait aimer.

Et une colère, en même temps qu'un chagrin, lui venaient d'avoir laissé se commettre pareille faute, d'avoir permis qu'on le dépouillât du mari nécessaire.

Après plusieurs tours et des arrêts méditatifs, Portelac se trouva près de la cheminée. Contre le socle d'une haute terre cuite qui l'occupait au milieu, s'accrochait, en nuage, la voilette de Mme de Cathenoy ; un peu plus loin sa montre minuscule, sa trousse vieil argent, ses gants aux doigts retournés, son calepin marqué au coin.

D'abord, dans la pénombre, il ne distingua rien : mais, peu à peu, les contours se définirent, et, près du calepin étalé, Portelac aperçut la tache blanche d'un bristol froissé et comme vivement fourré en poche ; c'était la carte de Cathenoy, donnée à l'instant du départ, sur le quai sans doute où elle l'accompagnait, et sur cette carte, au crayon, il avait écrit, pour les lettres, son adresse à Lyon, Grand-Hôtel.

Ainsi, c'est là qu'il était, lui dont tout dépendait ! et penser qu'un mot suffirait poua ramener Cathenoy, et avec lui toutes les joies compromises ! Une dépêche de rappel immédiat, sous un prétexte pressant, présenté avec l'autorité d'un ami sûr, comme lui Portelac, par exemple, et Cathenoy serait là !

L'idée, pour commencer, divertit Portelac ; rappeler ce mari en plein soi-disant bonheur, n'était pas d'un amant vulgaire ; la confiance de Cathenoy y gagnerait aussi. Puis, tandis que le nom magique, admirablement gravé, ressortait toujours là, l'idée prit corps, s'anima, devint impérieuse, et doucement Portelac s'habillait...

Enfin, en s'examinant dans la glace, il se vit, sans savoir comment, son chapeau sur la tête, et après un dernier regard vers celle qu'il allait à son insu rendre doublement désirable et précieuse, sur la pointe des pieds, il disparut...

Lorsque, après un moment, Portelac rentra, en se glissant, il était radieux. Mme de Cathenoy s'était éveillée juste pour le trouver à son chevet ; elle l'appela des des yeux, des lèvres, des bras, et rassuré, métamorphosé par l'espoir seulement, et enthousiaste, il vint à elle comme si, tantôt, il n'y avait rien eu encore, et comme si leur bonheur ne faisait vraiment que s'ouvrir...

Alexandre HEPP.

LES JUMELLES (1)

Vous les connaissez, ces petites villes de province, qu'on aperçoit un instant par les portières des express, et dont l'apparition fugitive apporte et emporte quelque chose de déjà vu, on ne sait où en France, — Languedoc ou Touraine, Flandre ou Beauce... De molles lignes de coteaux dessinent l'horizon ; une route suit la voie du chemin de fer, une autre s'en détache perpendiculairement, conduit à un amas de maisons modestes et propres, groupées en rues désertes autour d'un clocher... On entrevoit la bâtisse claire de la municipalité, le drapeau de la gendarmerie. Une carriole cahote sur la route. Un peu à l'écart, les toitures d'un château percent les verdures d'un parc. La gare est une boîte blanche et rouge posée au bord de la voie, avec un nom obscur écrit dessus... Le train passe, et la vision de la gare, du clocher, du château et des maisons disparaît dans le grésillonnement d'un carillon



Je ne puis la voir, moi, cette bourgade française, si pareille à elle-même sur tout le territoire, sans rêver au mensonge de ses tranquilles apparences. Car, de ma vie de fonctionnaire, j'ai gardé l'expérience de la petite ville, et je sais les drames intimes, le déchaînement d'appétits et de haines, que masquent son silence hypocrite, sa simplicité dormante.

... Lorsque je fus nommé à Givry, dans la Sarthe, au commencement de ma carrière, j'avais vingt-deux ans. C'est l'incomparable privilège de cette toute première jeunesse de rendre désirables et vraiment aimables les pires besognes et les pires séjours. J'aimai mon affreux métier de contrôleur, les tournées en cabriolet, les logis d'auberge, la paperasserie imbécile des procès-verbaux. Mon logement de garçon, — trente francs par mois, un rez-de-chaussée de trois pièces avec la jouissance d'un grand jardin, — mes copieux repas de l'*Hôtel de l'Aigle d'Or*, surtout la sensation de posséder mon temps, de n'être plus chez mes parents, une sorte de collégien émancipé, et au bureau un surnuméraire, tout cela me parut très supérieur à ma vie médiocre de pauvre employé parisien. Givry, chef-lieu de canton m'offrait une petite société de fonctionnaires, — recette principale, justice de paix, régies financières, — où l'on se visitait, où l'on s'invitait ; les mères de filles mariables m'accueillirent avec bienveillance. Je me laissai choyer ; je n'avais, du reste, aucune envie de prendre femme. A Givry, Sarthe (trois mille habitants agglomérés), je me proposais de rencontrer, non pas le mariage, mais l'aventure. Et, comme j'avais vingt-deux ans, je la rencontrai en effet.

Mon grand jardin n'était séparé de celui de la maison voisine que par une haie trouée en vingt endroits ; et cette maison, une dame de Givry l'habitait avec ses deux filles. J'avais fait la connaissance des trois femmes quelques jours après mon arrivée, dans une soirée donnée par le conseiller général du canton, M. de Sizoles, qui possédait un joli château à une portée de fusil de la ville. Mme Rabot était veuve d'un capitaine de gendarmerie ; ses filles, Rose et Marguerite, avaient dix-neuf ans l'une et l'autre, étant jumelles. La première fois que je vis ensemble ces deux belles blondes au teint mat, elles me parurent, bien que pareilles de taille, de visage et de vêtement, aussi impossibles à

confondre que les fleurs dont elles portaient le nom. L'une se donnait des airs de langueur, parlait peu, posait évidemment pour l'incomprise de province; l'autre s'annonçait vive, aguichante, amusée par les amabilités que je risquais déjà. Celle-ci, je lui demandai son nom. Elle regarda sa sœur en souriant. « C'est moi Rose, » répondit-elle.

« Mlle Rose Rabot est tout à fait charmante, » disais-je l'instant d'après à mon nouvel ami Labatut, juge de paix, garçon comme moi, qui prenait avec moi ses repas à l'*Aigle d'Or*.

Il répliqua :

« Mlle Rose ? Vous savez laquelle des deux est Rose, vous : Vous êtes un malin.

— Mais Rose, c'est celle qui parle, qui rit, qui vibre... Marguerite est poseuse et endormie : elle me déplaît.



Ah ! elles vous ont fait « le coup de l'étranger ». Eh bien, mon cher, elles se sont moquées de vous. Les deux ont la même gaieté ou la même mélancolie, à volonté... Tout à l'heure, dans ce bal, vous retrouverez votre jeune fille si rieuse et si vibrante, et quand vous l'appellerez « mademoiselle Rose », elle vous répondra ingénument : « Mais je suis Marguerite ! » Lorsqu'elles sont côte à côte, elles s'amusent à être différentes; l'une se tait quand l'autre bavarde, l'une s'attendrit quand l'autre éclate de rire... Mais personne ne sait s'il parle à Marguerite ou à Rose, personne, cntendez-vous, pas même leur mère, qui depuis longtemps a renoncé à s'y reconnaître et qui dit « Marguerite » ou «Rose » au petit bonheur; pas même ceux qui ont approché ces jeunes filles de près, *de tout près*. »

Je ne compris que plus tard le sens des derniers mots de mon ami Labatut, qui ne fut pas plus explicite ce jour-là : mais je constatai vite qu'au point de vue de ce qu'il appelait assez précieusement « l'indistinguibilité » des jumelles, il ne m'avait pas trompé. Les longs et purs soirs de juin aidant, j'étais devenue l'ami de Mme Rabot et de ses filles : — la mère les laissait même souvent seules avec moi, quand la beauté de la nuit ou l'entrain de la conversation leur ôtait l'envie de se coucher tôt, Mieux je les connaissais, plus Rose et Marguerite me devenaient indistinctes, se confondaient pour moi en une seule femme double. Leur mère m'avait avoué qu'elle ne les séparait plus dans sa pensée; il lui semblait posséder deux exemplaires d'une fille unique; les relations domestiques n'en étaient d'ailleurs point embarrassées, car ce qu'entendait l'une, l'autre le savait aussitôt, intuition ou communication secrète, personne n'eût pu le dire. Et du reste, logiquement, le cas ne se présentait *jamais* de dire à l'une quelque chose sans qu'on eût les mêmes raisons de dire la même chose à l'autre, puisque l'une et l'autre étaient identiques.

Ce cas illogique m'échut pourtant. Après trois mois de Givry, ma continence de célibataire commençait à me peser; et le voisinage, presque l'intimité de deux belles filles, avec qui je passais maintenant toutes mes heures de liberté, n'était pas pour me refroidir. A de certains indices, je ne les jugeais pas inaccessibles... Un soir, un soir très obscur où nous étions assis tous trois sous les figuiers de leur jardin, j'osai porter à ma bouche la main de l'une d'elles... Elle se laissa faire; je m'enhardis et j'effleurai ses lèvres sans qu'elle resistât.

Je me couchai, cette nuit-là, fort satisfait de mon audace, mais non sans anxiété. « Laquelle des deux m'a livré sa main et sa bouche ? pensais-je. Ou bien mon aventure est mort-née, ou bien je risque de la continuer avec celle des deux sœurs qui ne l'a pas commencée... » On devine la solution avec laquelle je m'arrêtai; elle n'était pas très morale; ma jeunesse en fut l'excuse, outre l'impossibilité de faire autrement.

Le lendemain soir, je renouvelai donc ma tentative au hasard, sur ma plus proche voisine. La main que je cherchais se retira brusquement, Je n'insistai pas. J'allai m'asseoir prè de l'autre sœur qui, elle, ne fut pas plus farouche que la veille, au contraire. Pour ne plus me tromper de la soirée, je ne quittai point le bras de celle-ci, et, en la reconduisant à sa porte, par le jardin, je lui glissai dans l'oreille : « Venez me voir, je vous en prie. »

Elle ne répondit pas. Mais, quelques minutes plus tard, comme je venais de rentrer chez moi, le sang aux tempes, la bouche sèche, on frappa légèrement aux vitres de mon rez-de-chaussée. C'était elle. Elle ne résista guère, et, bien qu'assez inexpérimenté moi-même, je vis bien qu'elle ne manquait pas d'expérience.

Cinq mois plus tard, cette liaison durait encore et, pas plus qu'au premier jour, je ne savais laquelle des deux sœurs était ma maitresse. Je lui avais déclaré que, dans nos tête-à-tête, je l'appellerais Rose, et qu'elle serait Rose pour moi, le voulût-elle ou non. Mais ce

n'était là qu'une fiction de verbe; elle ne contenterait pas l'anxiété secrète où, peu à peu je sentais se dissoudre mon désir, et sourdre quelque chose qui ressemblait à de la peur. L'antinomie dont j'étais hanté, maintenant, avec une persistance de maniaque, pouvait se formuler ainsi : « Dans la vie habituelle, pour leur mère, pour moi, pour tout le monde, Rose et Marguerite ne sont *qu'un seul être*, à forme double, mais unique pourtant; lorsqu'on pense à l'une, on ne sait si ce n'est pas à l'autre qu'on pense, elles sont donc bien logiquement un même être. Pourtant ma maîtresse est l'une ou l'autre, exclusivement. Elles se distinguent donc dans ce cas isolé... A moins que ?... »

Oui; à moins que !... A moins que ma maîtresse ne fût Marguerite et Rose alternativement, suivant qu'une impulsion irréfléchie jetait chaque soir dans mes bras l'une ou l'autre des deux figures sensibles de cette âme unique. Un sentiment puissant m'inclinait à cette croyance; mais comment la justifier, la vérifier? Quand je m'y appliquais, je perdais pied dans la réalité; j'éprouvais cette première angoise de la folie qui vient : la défiance de l'instrument infaillible, de la raison. Peu à peu l'obsession fut intolérable. Je résolus de tenter une épreuve, dangereuse mais décisive.

Je profitai d'une après-midi où je savais Rose et Marguerite seules; je me rendis chez elles. Je les trouvai, travaillant côte à côte à une même broderie, près de la fenêtre de leur salle à manger. Je m'approchai de l'une d'elles et, sans choix, sans préparation, je lui pris la tête dans mes mains et je la baisai sur les lèvres, devant sa sœur.

Le même cri d'indignation sortit de leurs deux bouches, si sincère qu'il me paralysa; je les vis se lever et, le visage inondé de larmes, quitter la salle en se serrant l'une contre l'autre, comme pour mieux se défendre contre une nouvelle injure... Et j'eus peur; et, épouvanté de ne plus rien comprendre à ces deux âmes, je m'enfuis chez moi, où je m'enfermai.

Le lendemain, je reçus la visite de l'inspecteur d'arrondissement, mon chef direct, venu tout exprès pour faire une enquête sur ma conduite, Mme Rabot lui avait adressé par télégramme une plainte contre moi. J'étais injustifiable, évidemment. Je ne me défendis pas; il n'y eut point de scandale; on m'envoya en disgrâce dans un canton de la Lozère. Je n'ai plus jamais revu ni Rose, ni Marguerite.

Bien des années après, je rencontrai dans le monde, à Paris, mon ancien ami le juge de paix Labatut. Il venait d'être nommé dans le département de la Seine. Naturellement, nous parlâmes du passé.

Je demandai :

« Et les jumelles, que sont-elles devenues ?

— Comment, vous ne l'avez pas su ? Vous ne lisez donc pas les journaux ?... D'ailleurs, reprit-il, nous avons fait tout ce qu'il fallait pour étouffer le bruit de l'affaire.

— Mais quelle affaire ?

— Eh bien, voilà. Environ deux ans après votre départ (dont j'ai connu la cause, vous vous en doutez), on a découvert, enfoui dans votre jardin, le cadavre d'un nouveau-né. L'enfouissement était ancien, datait de six mois au moins, davantage peut-être; l'enfant, né vivant, avait été étranglé avant d'être enterré. Des rapports de domestiques orientèrent les soupçons sur les petites Rabot.., Le parquet fit une enquête à Givry.

— Et qu'a-t-on trouvé ?

— On a trouvé tout ce qu'il fallait pour démontrer que l'enfant était bien de l'une des deux filles... Mais de laquelle ? L'examen médical établit que toutes les deux avaient été mères. Mais quand ? Mme Rabot qu'on questionna de mille façons, avait certainement tout ignoré; elle avait ignoré aussi, la pauvre femme, que ses filles avaient été les maîtresses, ou plus exactement *la* maîtresse de presque tous les mâles du canton.

— Alors ?...

— Alors, que voulez-vous ? Comme l'instruction ne put tirer aucun aveu des jumelles, comme un seul crime était établi et que l'auteur ne pouvait en être désigné, on conclut par une ordonnance de non-lieu. Du reste, je vous l'ai dit, il fallait étouffer l'affaire. Toutes les familles de Givry y avaient un homme de mêlé... »

Il me détailla la fin de l'histoire; comment la mère Rabot était morte de honte et de chagrin; comment Rose et Marguerite continuaient à habiter le pays, tête haute, fortes de tant de secrets qu'elles connaissaient sur tout le monde.

Moi, je ne l'écoutais plus. Je réfléchissais à l'irréductible énigme que sont les femmes; je me disais qu'il ne manque souvent à la duplicité de leur âme — pour vivre en honnêtes courtisanes, en sereines criminelles comme les jumelles de Givry — que cet auxiliaire magique : un corps double.

Marcel PRÉVOST.

NEUF HEURES SONNANT !

— Vous avez singulièrement tort de vous moquer de choses que vous ne voulez pas ou que vous ne pouvez pas comprendre, nous dit Fernand Desroys d'un ton d'impatience, presque d'indignation. Vous prétendez ne croire à rien, et l'incrédulité serait, selon vous, la marque d'un esprit fort et ferme en ses desseins. Raillez donc, mais souvenez-vous de l'axiome : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène! » Quant à ces phénomènes particuliers de sympathie physique entre deux êtres humains, éloignés l'un de l'autre, aux avertissements et pressentiments qui sont la conséquence de cette sympathie, j'ai dans mon sac aux histoires une histoire dont je puis certifier l'authenticité, car elle est arrivée, et j'en fus un des témoins.

Sur quoi Fernand Desroy se renversa dans son fauteuil vert, croisa les jambes sur une pile de coussins, ferma les yeux pour mieux se recueillir, et nous fit le récit que voici, dépouillé du charme étrange que lui prêtait sa voix sèche, monotone et métallique.

* * *

Il y avait, en ce temps-là, à Garocelle, petite ville située au fond d'une de ces vallées des Alpes, qui ressemblent aux *glens* d'Écosse, un commandant de place du nom de Aléran, homme d'un certain âge, et moins ignorant que la plupart de ses collègues. Ce fut, en effet, un commandant de place qui, demandant à Chateaubriand quels étaient ses titres et profession, et en ayant reçu cette réponse : « Pair de France », lui répondit aigrement ;

— Pair de France! mais ce n'est pas un état, çà! moi aussi, je suis père..., mais pas en France!... Avec quoi gagnez-vous de l'argent, — de quoi manger!

Le bon M. Aléran n'était vraiment pas de cette force. Brave homme, bien heureux qu'on eut inventé la poudre avant lui, très bourgeois de race, d'intelligence et de façons, il n'avait rien d'extraordinaire, et ne semblait pas destiné à ces coups de la fatalité que la Providence tient en réserve pour ses privilégiés.

La femme du commandant, amie de ma mère, se recommandait par ses qualités de ménagère. Elle ne lisait que ses *Heures*, le dimanche, à la messe, quand le soleil, tamisant une lumière violette à travers les vitraux, mettait un peu de jour dans la vaste cathédrale gothique, où les fidèles se pressaient sur les pierres tombales. On l'eût considérablement étonnée en lui apprenant qu'il existait d'autres livres au monde que le *Recueil* de Mme de Feynoll, et la *Journée du chrétien*, et que des femmes se livraient à des lectures profanes.

Elle n'imaginait rien hors du cercle borné de son existence, traitait ses grands garçons de dix-huit ans comme des bébés à la culotte fendue, et végétait doucement, égayée par les trilles de son chardonneret, honteuse d'une crème tournée, triste d'un nuage gris chevauchant dans le ciel, inquiète du moindre souci, distribuant beaucoup d'aumônes, encore qu'elle ne fut pas riche, inventant force remèdes contre toutes les maladies connues en l'un et l'autre hémisphère, à l'instar des vénérables commères et matrones de son âge, qui la reconnaissaient pour présidente de toutes les œuvres de charité.

Les deux fils aînés suivaient les cours du collège royal, fort protégés par le réformateur des études, le respectable avocat Mollot — ces divers titres vous indiquent, n'est-ce pas, que mon récit remonte aux heureux temps du *buon governo* dans les États Sardes.

Le cadet, Hippolyte venait avec moi chez les Frères, dénichait des merles au Clapey, grappolait dans les vignes, maraudait aux vergers, vaguait au Pré de l'Évêque les jours de foire, et faisait d'interminables parties de « vieuva » et de « cuite à marmolue », qui sont des jeux d'un extrême intérêt, dont je n'ai malheureusement pas le loisir de vous déduire la théorie.

Les demoiselles Aléran au nombre de cinq, échelonnées de neuf a vingt ans, demeuraient attachées aux cotillons de leur mère, hormis les jours de procession à Bonne-Nouvelle, ès-quels, vêtues d'azur et voilées de blanc, elles escortaient la statue de la Vierge balancée sous un baldaquin de fleurs, par quatre des plus sages « servantes de Marie ».

Et cette maisonnée si nombreuse avait pour servante un bout de paysanne, grande comme çà, laide à miracle, baptisée Emérentiane, qui se plaignait de n'avoir que douze heures de travail par jour, filait sa quenouille au profit des maîtres, le reste du temps, dormait d'un œil, rognait sa ration pour économiser, se battait au marché pour deux liards, et recevait sept écus de gages pour chacun an, — avec une paire de souliers à Notre-Dame de septembre.

* * *

Voilà donc la famille modeste, simple, honnête, bien éloignée de toute aventure, menant une existence uniforme, correcte, sans éclat, sans tapage, où chaque jour s'écoulait semblable à la veille en attendant le lendemain, — où soudain se produisit, avec une catastrophe inattendue, un de ces phénomènes dont nous parlions tout à l'heure, poursuivit Fernand Desroys.

Un jour d'hiver, l'année même de la guerre d'Italie, et sans doute en vue du passage de la frontière par l'armée française, le commandant Aléran fut appelé au chef-lieu de la province par l'intendant général.

Il faisait froid, mais le vieil officier en avait vu bien d'autres au retour de la campagne de Russie. Il se portait comme un charme : haut de six pieds, il ne perdait pas un pouce de sa taille, et son uniforme noir, chamarré d'or, semblait sur ses membres herculéens une de ces cuirasses damasquinées qu'endossaient si galamment les chevaliers des anciens âges.

Il partit donc fort gaiement après avoir embrassé femme, filles et garçons. En douze heures la « concurrence » le devait mener au chef-lieu. On l'encombra de manteaux et de couvertures, d'écharpes, de plaids et de toques fourrées, tout comme s'il eut entrepris un voyage aux antipodes.

Les notables de la localité lui remirent chacun sa petite liste de commissions. On le chargea de paquets. On lui fit cortège jusqu'à la voiture, et quand le véhicule eut disparu au « décontour » de l'avenue de peupliers, les paisibles citoyens de Garocelle rentrèrent chez eux, car l'Angelus de midi tintait, et la soupe refroidissait dans les assiettes.

Mme Aléran et ses enfants vinrent dîner chez ma mère, et il fut convenu que, le lendemain jeudi, jour de congé, nous irions chez elle manger des châtaignes et boire du vin blanc. Des bonnes châtaignes bouillies, bien chaudes, et du vin blanc mousseux et clairet, vous n'imaginez pas quel régal!... Et la seule espérance de ce bienheureux goûter nous rendit sages à surprendre maman, qui pâtissait bien souvent de nos étourderies.

Il convient d'ajouter que mon père remplissait alors les fonctions d'officier du télégraphe, titre équivalant à celui de directeur. J'insiste sur ce point, vous saurez pourquoi tout à l'heure.

Donc, le lendemain du départ du commandant Aléran, le jeudi 14 novembre. — je n'ai pas oublié cette date, — ma mère, mes frères et moi, en compagnie de toute la famille Aléran, nous fîmes une promenade sur la grande route, chauffée doucement par un pâle soleil qui dorait les nappes de neige glacée, irisait les pendeloques de givre suspendues aux arbres secs, et jetait sur les montagnes des reflets bleus et roses.

Nous étions tous joyeux de cette belle journée, et notre bande s'égrenait sur le talus, au bruit d'éclats de rire et de chansons allègres. Les mamans nous suivaient, à pas comptés, devisant de choses et d'autres. Enfin Emérentiane elle-même fermait la marche, un panier au bras, et tricotant un bas de laine bise, à seule fin de n'être pas oisive.

On rencontra les internes du collège, coiffés de lamentables bolivars, puis les demoiselles du couvent décorées de rubans bleus, puis d'honorables bourgeois fumant leur pipe, en prenant un bain de soleil.

Et quand les « coups de chanoines » retentirent au grand vieux clocher, on reprit le chemin du logis, car il s'agissait maintenant d'écosser les châtaignes.

* * *

L'opération fut menée à bonne fin, et sur le tard on s'assevait autour de la table carrée, dans la vaste cuisine tapissée de casseroles et de chaudrons bien reluisants, qu'éclairait la flamme, des « grobes » de noyer entassées dans la cheminée. Nous étions quinze ou seize; de vielles dames étaient venues, en cornette plissée et en fichu, suivant l'usage de cette époque reculée, où les filles d'auberge ne portaient pas de crinoline.

Si le repas fut animé, je vous le laisse à penser. Chacun dut chanter sa complainte, et ma mère nous ravit avec la langoureuse mélodie de *Fleuve du Tage*.

Après le souper, et tandis qu'Emérantiane lavait les assiettes, on s'assit en rond autour de l'âtre. Les gar-

[illegible] organisèrent des jeux, les fillettes se groupèrent dans les coins.

Mme Aléran, petite, replète, très brune, était au coin du foyer, près de ma mère, et les vieilles dames en file. Il se fit dans la boite de l'horloge, étroite et renflée comme un cercueil de momie, ce craquement de rouages qui annonce que l'heure va sonner.

— Quelle heure est-il? demanda quelqu'un.

Une voix répondit :

— Neuf heures!

En effet, les neuf coups tintèrent.

Au même instant, sans transition, Mme Aléran devint livide, puis poussa un grand cri; puis se leva, renversant sa chaise et, les bras levés, avec une indescriptible expression d'horreur, d'épouvante, d'angoisse, elle cria parmi des sanglots :

— Oh! mon Dieu!... mon mari est mort!...

Ce fut une scène d'affreuse confusion. Tout le monde parlait à la fois. On s'empressait autour de la pauvre femme, on la délaçait, on lui faisait respirer des flacons. Elle ne se débattait pas. Elle demeurait abattue, pantelante, prostrée, et répétait sans cesse, d'une voix machinale, avec l'accent d'un amer désespoir :

— Mon mari est mort!... Mon mari est mort!...

On lui demanda si elle avait vu ou entendu quelque chose. Elle dit :

— Non! Rien vu!..... Rien entendu!..... Mon mari est mort!

Cela dura plus d'une heure, bien longue, bien cruelle.

Nous étions tous effarés, ne sachant plus que faire, ni que dire, lorsque mon père entra. Il revenait du télégraphe. Il était très pâle aussi et ne parut nullement surpris de notre émoi. Mais tirant de sa poche une dépêche, il la tendit à Mme Aléran qui la lut, à voix haute, en pleurant :

« *Le commandant Aléran, frappé de mort subite, a rendu le dernier soupir à neuf heures sonnant.* »

« *Signé : Le général* Colli. »

Ce télégramme était adressé à mon père.

Charles BUET.

LA PETITE NÈFLE

I

J'avais fait, en arrivant à Paris, mon meilleur ami de Léopold Fariel, jeune écrivain de grand talent qui n'admet que la vérité dans l'art.

La passion de la vérité éclatait aussi violemment chez moi que chez Léopold. Je confesse cependant que la beauté de son œuvre échappait à ma compréhension et que je l'appréciais uniquement pour sa précision merveilleuse. Ah! pourquoi nous méconnaissons-nous aussi grossièrement? Si l'analyste Fariel s'était analysé lui-même, il eût reconnu qu'il était né pour être horloger ou chef d'orchestre.

Je ne reprochais à mon ami qu'un léger travers, celui de vouloir me convertir à sa doctrine littéraire; Ce fut ainsi qu'il m'entraîna à acheter tous les livres et les recueils publiés par les auteurs de son groupe. Je lui opposais néanmoins les raisons les plus solides pour le détourner d'un apostolat irréalisable.

— Mon cher Léopold, lui objectais-je toutes les fois qu'il m'apportait la bonne parole, sachez que je suis le contraire d'un artiste; et si j'en étais un, croyez que je n'irais pas à l'exactitude. Je serais romantique, parnassien, symbolique, instrumentiste au besoin et magnifique peut-être? mais je ne serais pas naturaliste... Je ne comprends pas l'art sans une fièvre, sans un frisson, et vous n'avez pas de frisson, vous avez encore moins de fièvre : vous n'avez qu'une loupe, des pinces et des bistouris?

Au contraire, dès que nous sortions de ce domaine troublant de la littérature, auquel je me déclare totalement étranger, mon ami Fariel exerçait sur moi une influence omnipotente en sa qualité de docteur ès-sciences morales et psychiques. Et, si j'adoptais volontiers les lectures, les spectacles qu'il me conseillait, je ne considérais nullement le mérite de ces ouvrages, désireux simplement d'en tirer des conséquences utiles à la direction de ma vie.

A la suite de ce pèlerinage à travers tant d'œuvres réellement vécues, je tirais tout d'abord cette conclusion générale que les écrivains du groupe de Léopold Fariel s'accordent à proclamer la supériorité des courtisanes sur les femmes du monde, qui ne sont communément que des écervelées ou des gourgandines.

Comme j'avais formé le projet de me marier très jeune, je résolus de profiter de l'expérience de ces écrivains qui arrivent par l'observation à la connaissance de notre âme : et je pris la détermination de choisir pour femme une fille publique.

— Mon cher, dis-je un jour à Léopold, je ne vous ai point caché mon intention formelle de me marier bientôt. Or, si je me rapporte aux peintres de nos mœurs, les femmes du monde font de déplorables épouses.

— Cela n'est que trop vrai, approuva l'exact écrivain.

— Par contre, repris-je, les filles qui ont mal vécu arrivent à comprendre le néant du plaisir, l'abjection de leur état, et sont très disposées à se dévouer au bonheur du galant homme assez brave pour leur offrir un nom honoré.

— Evidemment, mais ce n'est qu'une thèse d'écrivain parce qu'un galant homme n'épousera jamais...

— Eh bien! votre galant homme aurait tort, interrompis-je indigné de ce sophisme. Il vaut mieux épouser une grue qui deviendra une honnête femme que d'épouser une jeune fille honnête qui deviendra une affreuse grue.

— Sans aucun doute.

— Alors, décidais-je victorieusement, j'aurais raison d'épouser la « Petite Nèfle »?

— C'est peut-être pousser la sagesse jusqu'à la folie, soupira mon ami Fariel.

II

Quelques semaines après cet entretien, j'épousais la Petite Nèfle que Léopold m'avait présentée au café du Rat Mort, un soir où nous y avions pris un bock, après nous être documentés au Moulin-Rouge sur le dernier quadrille de la Môme Fromage et de Nini-Patte-en-l'Air.

J'avais arrêté mon choix sur cette Petite Nèfle parce qu'elle me sembla plus malheureuse et plus crottée qu'un chien battu. Ecœurée, rassasiée de son métier, toujours en quête d'un problématique repas, toujours à la recherche d'un nouvel amant pour être sûre de coucher dans un lit, la Petite Nèfle résumait toutes les souffrances de la fille. Si l'amour et la reconnaissance peuvent fleurir plus magnifiquement qu'ailleurs au fond du cœur d'une prostituée, jamais créature n'y fut mieux préparée par son lamentable passé que cette épave d'humanité.

Quand j'eus l'honneur de lui demander sa main, la Petite Nèfle crut d'abord à une énorme fumisterie et elle consentit à grand'peine à se procurer ses papiers. Elle reconnut cependant mon évidente bonne foi quand je lui eu offert un trousseau complet.

Je ne pense pas qu'il se puisse concevoir de fiançailles plus délicieuses que les nôtres. La pauvre enfant renaissait à la vie, à la jeunesse, au bonheur. Frêle, blonde, gauche en tous ses mouvements, elle avait besoin de confi[illegible] bien-être. Je vis le sang aviver ses lèvres [illegible] regard morne s'allumer, ses joues se col[illegible]. Souvent, elle me regardait [illegible], pour descendre au fond de mon cœur [illegible] le secret de ma conduite.

Il n'y [illegible] qu'un [illegible] au tableau. La veille de notre mariage, [illegible] inviter quelques amis à un dîner d'adieux, [illegible] d'usage entre garçons, et elle se grisa [illegible] qu'elle eut encore mal aux cheveux [illegible] quand je la menai à la mairie.

Au sortir d[illegible] mes mesures pour me débarrasser [illegible] ma femme, qui ne se composait [illegible] son père, qui était cocher de [illegible] et [illegible] de viande à l'Abattoir. J'avouai [illegible] chez un traiteur de la Villette, sous [illegible] que nous partions pour l'Italie ; et avant de [illegible] de mes nouveaux parents, je ne pus me dispenser [illegible] un verre chez le marchand de vin.

Après avoir bu le chablis, [illegible] grand coquin de comptoir de zinc, je [illegible] et je conduisais ma chère petite femme dans l'appartement fraîchement meublé par mes soins à son intention.

J'avais cru que cette première entrevue serait charmante, mais — hélas! — à peine arrivée dans le nid préparé pour elle, la P[illegible] s'écria, en voyant le couvert mis :

— Eh ben? où as-tu été élevé, toi, pour planter là toute ma famille? Est-ce que tu crois que nous n'avions pas avoir tout le temps de nous regarder dans le blanc des « œils » et de déjeuner tous les jours en tête-à-tête, maintenant que nous sommes mariés?

— Ma chère enfant, interrompis-je...

— Oh! la la! oh! la la! soupira-t-elle douloureusement, si c'est ça le mariage, c'est vraiment du propre!

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. Derriey, Rotatives de la Société [illegible], Imprimeur. Société Anonyme de l'Imprimerie [illegible], 3 et 5, rue Duguay-Trouin, Paris.

SERMENTS

Poésie de Edmond CHAR

Musique de André COLOMB.

I

Je fis un jour, quand... le sais-tu?
Un serment contre ta vertu,
Mais, ô femme!
Ce serment, je l'ai tant tenu,
Que mon cœur en est devenu
Comme infâme!

II
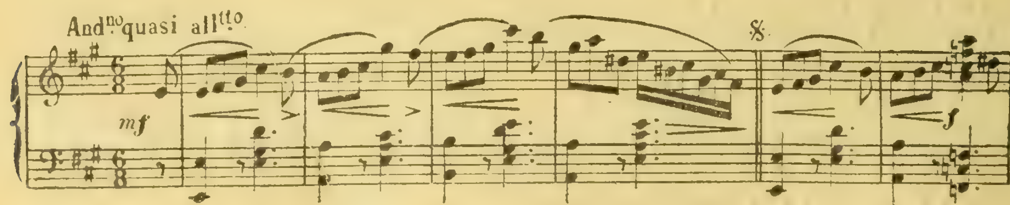
Serments d'amour, peines du cœur,
Avec l'ivresse, la rancœur,
Le délire,
J'ai tout aimé, j'ai tout souffert,
Dès le jour où tu m'as offert
De t'élire!

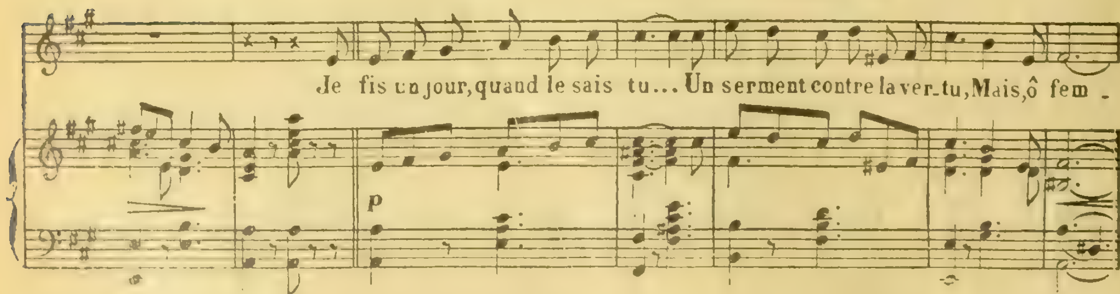
III

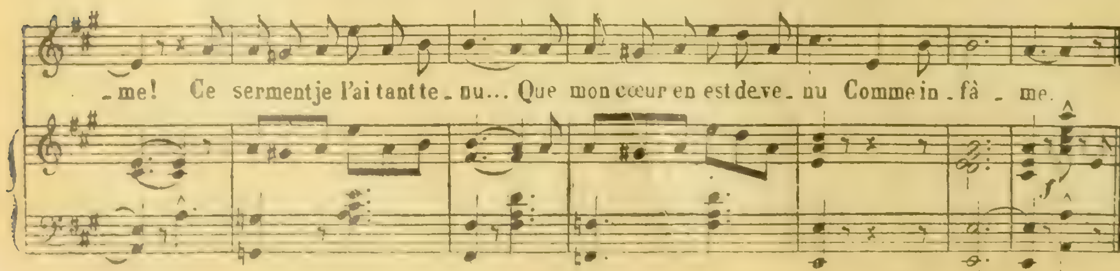
Et quand plus tard — trop tard, hélas!
Désabusé, songeur et las
De tes charmes,
J'ai fait, de te quitter, serment,
Il ne me vint, au dénouement,
Point de larmes!

IV

Plus rien ne m'émeut, c'est fini,
Ni souvenir décevant, ni
Solitude;
C'est à mon tour d'être inhumain,
Ma douleur s'appelle demain
L'habitude!







Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 28. Édition de Paris : 5 centimes. 9 JUILLET 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . 13 fr. 50
{ Départements. . 16 fr.
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

REDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois ...	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois ...	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LA SIRÈNE, par Yann NIBOR



La Sirène

Enfant trouvé', je n'sais pas où.
Él'vé' tant bien qu'mal à l'hospice,
Puis j'té' sur la rout' sans un sou,
Parc' qu'on apprit qu'j'avais du vice,

J'suis v'nu' mendiant', m'échouer un jour,
Comme un' pauvre épave au rivage.
V'là pourquoi j'ai l'cœur plein d'amour
Pour cett' côte où j' vis en sauvage.

Y en a qu'aim' à courir les champs
Et les bois, par les chauds dimanches,
Quand c'est l'époqu' d'entendr' les chants
Des gais oiseaux peuplant les branches;

Mais moi, c' que j'aim', c'est à rêver,
La nuit, par les beaux clairs de lune,
Jusqu'au moment où j' vois se l'ver
Le p'tit jour qui color' la dune.

Car je suis un' foll' de la mer:
La mer qui hurl'! La mer qui chante!
La mer qui, par les nuits d'hiver,
Tu' parfois, mais souvent enchante.

Quittant ma p'tit' grott', j'm'en vais l' soir,
A l'heur' où l' phar' du cap s'allume,
Sur un rocher gluant m'asseoir,
Et là, délicieus'ment j' la hume.

Puis, quand j' vois dans les environs
S'éclairer aussi chaque fenêtre,
Je guett' le bruit des avirons
D'un pêcheur qui tient à m' connaître.

Par temps calme, il arriv' souvent
Qu'mon cœur bat vite à son approche.
Et, comm' c'est toujours en chantant
Qu'il jett' son grappin sur ma roche,

Ma voix chaude accompagn' sa voix
Pour lui prouver qu' j' suis pas peureuse,
Puis c'est sur mon goëmon qu' je r'çois
Celui qui veut bien m' rendre heureuse.

V'là pourquoi qu' les fill's du pays
Et les p'tits gamins m' jett'nt des pierres.
Les pêcheurs sont mes seuls amis!
Dans ma pauvr' grotte, au bout des terres,

Je n'vis que d' leurs restants d' mat'lots.
Leurs femm's me trait'nt de gueuse et d' folle,
Mais, pour eux qui trim'nt sur les flots,
J' suis la bonn' sirèn' qui console!

Yann Nibor.

DIALOGUE DES COURTISANES

DIALOGUE - III

En Bretagne, sur une petite plage [illegible]. Assise sur un pliant, Raphaële [illegible] dans un [illegible], tandis que [illegible] Paule, Julia, [illegible] et Serena [illegible] causent.

Paule, *s'étirant*. — Ça avance, le chef-d'œuvre?

Raphaële — Mais oui... assez.

Julia. — Ce qui est agréable avec Raphaële, c'est que [illegible] elle ne fait pas de poussière... elle est là, tranquillement sur son pliant... elle est bien sage. Ce n'est pas comme le père Fortin, quand il a fait mon portrait: après chaque séance, j'étais littéralement [illegible].

Serena. — Il vous faisait trop longtemps garder la pose.

Julia. — Non, ce n'est pas ça: mais à chaque coup de pinceau [illegible] il clignait de l'œil, il penchait la tête, il s'accablait de sarcasmes ou de louanges, il reculait de dix pas, quelquefois de quinze, pour mieux juger de l'effet, si bien qu'en fin de compte, j'imagine qu'il a usé plus de chaussures que de couleurs.

Serena. — Vous a-t-il réussi au moins?

Julia. — Me réussir? Plutôt la mort!... j'ai l'air d'un vieux tragédien.

Raphaële. — Vous exagérez.

Julia. — Pas du tout... je ressemble à Taillade dans *la Passion*... parfaitement... le rôle de Judas...

Paule. — Petite fenêtre qui a trahi Notre-Seigneur... Écoutez, Raphaële, je vous admire de pouvoir travailler d'un temps pareil. Quant à moi, pour rien au monde, je n'écrirais une ligne aujourd'hui... je n'ai même pas la force de fumer.

Julia. — Vous êtes très paresseuse.

Paule. — Oui, et pourtant je dois livrer mon roman à mon éditeur pour la rentrée d'octobre.

Julia. — Vous êtes très paresseuse, c'est comme moi... je devrais apprendre mon rôle; mon auteur me l'a envoyé il y a plus de quinze jours et je ne l'ai encore lu que deux fois, et c'est un rôle de deux mille lignes au moins.

Serena. — C'est quelque chose.

Julia. — Je crois bien... c'est-à-dire que je porterai toute la pièce sur mes épaules.

Raphaële. — Elle ne s'embêtera pas, la pièce.

Paule. — Que voulez-vous? au bord de la mer, des femmes comme nous ne peuvent être que végétatives et contemplatives. Voyons, n'est-ce pas exquis d'être là, étalées, avec un bon soleil dans le dos, comme des Turcs, et de penser vaguement, en regardant la mer très grande, au bercement des petites vagues? Et ce soleil qui laisse dans l'eau, en s'en allant, une traînée toute scintillante... on dirait une grosse pièce d'or dont la mer ferait la monnaie. Comment voulez-vous qu'on travaille devant ces choses merveilleuses? Je ne sais pas [illegible] moi: un beau spectacle m'évoque toujours les vers d'un poète qui l'a chanté. Par exemple, un coucher de soleil comme celui-ci m'évoque ce vers:

> Les couchants sont couleur de topaze et de cuivre.

Vous comprenez!

[illegible] — [illegible] parfaitement.

Julia. — C'est très curieux ce que vous dites-là, ma chère: j'ai absolument la même sensation. Ainsi, tenez, pour rentrer chez vous, Serena, on passe devant un gros arbre tordu... au bord d'une route... et par des soirs comme aujourd'hui, après une journée accablante, quand je passe auprès de mon arbre, je me récite les vers de Victor Hugo:

> ... Et l'arbre de la route
> Secoue au vent du soir la poussière du jour.

C'est comme lorsque j'étais en Savoie, l'année dernière, chaque fois que je voyais au détour d'un bois, à mi-flanc d'une montagne, une de ces cabanes comme il y en a tant, avec des toits à pentes très raides, vous savez, à cause de la neige, je me récitais un vers du *Petit Savoyard*:

> Pourtant [illegible] un peu de fumée.

Paule. — C'est curieux.

Serena. — Pas du tout: nous avons le culte du Beau; c'est notre religion en somme et devant un coucher de soleil, un arbre tordu ou une masure pittoresque, nous récitons notre vers comme les dévotes se signent ou disent une prière en passant devant une chapelle ou une croix.

Raphaële. — Dites donc, Paule, est-ce que votre amie, la comtesse d'Ugine, n'est pas justement en Savoie, en ce moment... du côté de Saint-Gervais, je crois.

Paule. — Oui [illegible].

Raphaële. — Est-elle enthousiaste?... car c'est un pays des dieux.

Paule. — Elle? allons donc! Elle voyage comme une malle; elle monte dans un wagon, elle en descend, elle s'enferme dans des chambres d'hôtel. Quant aux lacs, aux forêts, aux montagnes, elle en ignore.

Serena. — Quelle brute!

Paule, *indulgemment*. — Non, c'est une femme du monde, voilà tout. Et puis, la pauvre, elle n'est plus toute jeune. Songez que c'est en 1865 qu'elle a battu son plein...

Serena. — Elle l'a battu, oui, aussi il se venge rudement. Je l'ai vue dernièrement à Paris, le soir du Grand Prix, à un bal chez Kirscher. Elle avait une robe de satin paille avec des glycines.

Raphaële. — Oh! [illegible]

Serena. — Et elle était entourée d'une douzaine de petits jeunes gens qui se fichaient d'elle, naturellement; mais elle ne s'en apercevait pas. Elle avait l'air d'une [illegible] qui ferait une quête d'hommages et de polissonneries: Mme d'Ugine qui vous sera reconnaissante de la moindre offense... C'était à pleurer.

Paule. — Le fait est que je ne sais rien de plus navrant que le spectacle de notre décrépitude. Il faut savoir abdiquer, et l'on a beau se teindre les cheveux, remplacer les quenottes, combler les petits creux qu'on a dans la peau, personne n'est dupe... pas même nous.

Raphaële. — C'est ce qui vous trompe: croyez-vous que la mère d'Ugine se voit comme elle est? Les vieux poètes prétendent que le cœur est toujours jeune, et les vieilles coquettes se disent que les cuisses sont toujours blanches... car ça ne se ride pas par là. Est-ce vrai? Et d'ailleurs, qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse!

Grand silence. A l'horizon, le soleil va disparaître; une fraîcheur monte de la mer.

Paule. — Est-ce calme, hein? Est-on assez loin de Paris, loin de tout!

Julia. — Oh! pas tant qu'on le croit. C'est étonnant comme le monde est petit. Nous nous croyons bien seules dans ce village perdu où Serena a découvert par hasard une maison, et où il n'y a ni hôtel ni casino, Dieu merci! Nous nous croyons bien seules, n'est-ce pas?

Paule. — Oui... eh bien?

Julia. — Eh bien, devinez qui j'ai rencontré ce matin?

Paule. — Je ne sais pas, moi... M. Carnot?

Raphaële. — Coquelin cadet?

Julia. — J'ai rencontré Montnoch.

Paule. — Pas possible.

Julia. — Mais oui. Figurez-vous que ce matin, en allant prendre mon bain, je vois venir au-devant de moi un monsieur en complet de flanelle blanche, cravate rouge à pois, ceinture large de dix doigts au moins; je me dis: « Fichtre! voilà un personnage rudement envoyé pour Trou-sur-Mer. » et, à quelques pas, je reconnais Montnoch.

Serena. — Quelle vieille bête!... il est toujours habillé d'une façon aussi grotesque.

Paule. — Mais qu'est-ce qu'il venait faire ici?

Julia. — Ah! voilà: il est à côté, à Snob-les-Bains, et il venait me demander mon gracieux concours pour un grand concert qu'il organise au profit des veuves de matelots qui ont été noyés, je crois... et après il y aura un bal très vlan.

Raphaële. — Vous irez?

Julia. — Je ne peux guère faire autrement... une œuvre de bienfaisance.

Serena. — Ça me navre, cette charité à flonflons. J'ai connu une vieille dame très charitable et très puritaine en même temps, et qui ne menait ses filles qu'aux bals donnés à l'occasion d'une catastrophe, de sorte que, lorsque [illegible] une grande inondation importante ou une rencontre de trains suivie de [illegible], elles battaient des mains en disant: « Quelle veine! on va danser. »

Paule. — [illegible] si c'est Montnoch qui organise ce concert [illegible].

Raphaële. — Pourquoi?

Paule. — Parce que c'est sa maîtresse.

Julia. — On le dit.

Paule. — En tout cas, je les ai vus souvent ensemble, [illegible].

Raphaële. — Il fait la cour à toutes les femmes... [illegible] à Serena aussi...

[illegible] — Il fait la cour à tout le monde, il [illegible].

[illegible]

Paule. — Marie Caviarjina, est-elle vraiment Russe?

[illegible] depuis quelque temps, c'est très chic d'être Slave, et il va y avoir d'ici peu un tas de gens qui se diront Russes et qui ne seront que des Russetaquouères. Savez-vous qui chantera à ce concert?

Julia. — Je n'ai pas bien compris ce qu'il m'a raconté [illegible].

Paule. — Le fait est que, quand il parle, il a toujours l'air de sucer du caramel.

Julia. — J'ai pourtant cru comprendre qu'il y aurait Mme de Surledo.

[illegible] — elle chante toujours! Elle me fait l'effet de ces pinsons à qui on a crevé les yeux et qui chantent jusqu'à ce qu'ils claquent. Elle ferait bien mieux de s'occuper de ses filles.

Raphaele. — Oui, à ce qui paraît qu'elles sont remarquablement mal élevées.

Serena. — Mais à un point que vous ne sauriez croire : elles connaissent les amants de leur mère.

Raphaele. — Elles ferment les yeux ?

Serena. — Elles les ouvrent au contraire, le plus grands qu'elles peuvent; je vous assure qu'elles savent très bien de quoi il retourne. Et roublardes, et vicieuses ! Elles ont une amie qui s'est mariée dernièrement, et le fiancé était surtout en extase devant la candeur de la petite; alors elles s'amusaient à chercher ensemble des naïvetés que l'autre répétait au pauvre garçon dans leur tête-à-tête, en sorte qu'il était ravi. Et comme un jour, la petite racontait que son fiancé avait voulu l'embrasser, ses amies lui ont dit : « S'il te redemande ça, il faudra lui répondre : « Oh ! non, il ne nous resterait plus rien pour quand nous serons mariés ! »

Paule. — Elle est bonne... Si j'avais été une jeune fille dans ce goût-là, ce que maman m'aurait enfermée souvent dans ma chambre avec un nommé Pain sec.

Petit silence.

Raphaele. — Qu'est-ce que vous allez leur dire à ce concert, Julia ?

Julia. — *L'Épave*, naturellement, et, si on me redemande quelque chose, *les Elfes*, de Leconte de Lisle.

Paule. — Oui... c'est bien... pas très neuf seulement.

Julia. — Certainement que j'aimerais mieux dire *les Lamentations de Diane;* mais Serena ne veut pas me les donner.

Serena. — Mais, ma chère, ça n'est pas terminé.

Paule. — Quelle blagueuse ! vous me les avez dites l'autre soir.

Serena. — Les vers... oui; mais la musique n'est pas faite, et ça *doit* être dit en mélopée, avec accompagnement de harpes.

Julia. — C'est dommage.

Raphaele. — Il n'y a que moi qui ne les connaisse pas, *les Lamentations*... Serena, voulez-vous être un ange ?... Vous allez me les dire.

Serena. — Je veux bien, mais vous me croirez si vous voulez, j'ai le trac.

Julia. — Je vous comprends : je connais ça... c'est idiot, mais ça vous serre le cœur de dire quelque chose pour la première fois devant des artistes.

Paule. — Voyons, Serena, allez donc.., vous n'avez pas à avoir peur, puisque c'est admirable.

Serena *se lève, très blonde, un peu pâle, harmonieuse dans sa longue robe de laine blanche, et les yeux perdus, le geste large vers la mer elle dit :*

Chaste, je me baignais dans l'onde aux clairs frissons,
Lorsqu'un homme, caché derrière les buissons
Dont les feuillages roux encadrent la fontaine,
A surpris les secrets de ma splendeur hautaine
Les chiens hurlants et vils ont dévoré le cœur
Du chasseur Actéon, l'audacieux Voyeur;
Mais la déesse, dans sa pudeur outragée,
Par cette mort, hélas ! ne peut être vengée.
J'ai beau courir, courir, nuit et jour, dans les bois,
Rien ne peut me distraire et toujours je le vois
Avec l'aigre rictus d'un faune, sous les branches,
Polir de ses regards la rondeur de mes hanches.
Il a vu. . . . .
. . . . !!
Il a vu . . . .
. . . . !!!
Et quand ces souvenirs m'étreignent dans leur vol,
Je sens sur ma chair la brûlure d'un viol,
Et je jette aux échos des forêts, dans les brises,
Le cri, le cri aigu des Virginités prises !

Raphaele *se lève et va embrasser Serena.* — Ecoutez, Serena, vous avez un talent !

Paule. — Non, ma chère, Serena a du génie !

Serena, *protestant faiblement.* — Oh !

Paule. — Vous savez, votre *Orgie chez les dieux*, c'est tout à fait de premier ordre.

Serena. — Ah ! j'ai bien souffert, allez, avec cette grosse Murelle qui faisait Iris... il m'aurait fallu une femme comme vous, Julia, avec votre allure et votre charme exquis.

Julia, *protestant faiblement.* — Oh !... si vous étiez bien gentille, vous vous dépêcheriez de finir la musique, et vous m'accompagneriez vous-même à ce concert.

Serena. — C'est impossible... je n'ai pas le temps.

Julia. — Vous avez quinze grands jours.

Serena. — Ce n'est pas assez... et puis de toute façon je n'irais pas; je suis au plus mal avec Montnoch.

Raphaele. — Vous ?... pourquoi ?

Serena. — Parce que j'ai refusé formellement de donner des leçons de chant à Maria Caviarjina.

Raphaele. — Elle n'est pas intelligente ?

Serena. — Ce n'est pas ça... mais c'est une infecte grue ? et j'ai pour elle le plus profond mépris. Non, mais me voyez-vous, moi, Mademoiselle Clarens, donnant des leçons à cette petite qui, jolie à ravir, délicieuse comme elle est, se colle le vieux Montnoch, cette ruine, cette lèpre ! C'est écœurant, ma parole d'honneur ! J'en connais des histoires sur le monsieur.., vous verrez qu'il se fera pincer comme l'homme qui pique... ça me fait horreur, ces affaires-là. Ce n'est pas de la vertu, je n'ai pas le cœur solide, voilà tout. Et puis je trouve que c'est bien assez de donner des leçons à des femmes honnêtes aussi vides que leurs corsets, sans s'embarasser de ces donzelles.

Raphaele. — Parbleu.

Julia. — Vous avez raison.

Paule. — Il ne manquerait plus que ça.

Serena. — Et là-dessus, je vais aller voir à la maison si la douce Caroline a bien compris ce que je lui ai dit pour les soles.

Paule. — Il y a des soles ? Dieu soit loué !

Serena. — Au revoir, à tout à l'heure.

On la laisse s'éloigner.

Paule. — Elle est un peu sévère, hein, Serena ? *(Silence.)* Voyons, entre nous ? Moi je l'ai vue cette petite Caviarjina, elle n'a pas du tout l'air grue. Elle a très bonne tenue au contraire. Maintenant elle est la maîtresse d'un vieux pas beau, ce n'est peut-être pas sa faute. Après tout, la vie n'est pas facile pour les artistes qui débutent; n'est-ce pas, Julia ?

Julia, *fraîche.* — Je ne sais pas, moi. Qu'est-ce que vous voulez, qu'elle fasse comme les autres... qu'elle travaille.

Paule. — Et la misère, la dèche au front verdâtre, qu'est-ce que vous en faites ?... Non, je trouve Serena très dure; et vous, Raphaële ?

Raphaele. — C'est-à-dire qu'elle ne comprend pas certaines choses, elle ne se rend pas compte, elle plane.

Paule. — Laissez-moi donc tranquille : c'est une charmante femme, bonne camarade, extrêmement talentueuse, géniale même, mais elle n'a pas toujours plané. Quand elle est venue à Paris, il lui a fallu conquérir des journalistes, des éditeurs, des directeurs, et on sait ce qu'ils demandent ces gens-là, heureuses encore quand ils le demandent poliment.

Raphaele. — Donnant donnant.

Paule. — Roulant donnant plutôt, car on est roulé la plupart du temps.

Julia, *pontifiant.* — Oui, mais vous comprenez que Serena n'a rien à se reprocher... elle a fait ça dans un but noble et presque sacré, elle a fait ça pour son art ! Dans ce cas, la femme a servi l'artiste : mais de ce qu'a fait la femme, l'artiste s'en lave les mains.

Paule, *avec un sourire.* — Les mains ? Enfin, du moment qu'une dame se donne à un monsieur sans amour, que ce soit pour de l'argent, pour se faire jouer, pour avoir un rôle ou pour placer sa copie quelque part, elle fait acte de courtisanerie. Une femme mariée même qui se donne à son mari par devoir est une courtisane, et je dis courtisane pour ne pas dire un autre mot.

Julia, *se levant.* — Allons ! voilà Paule en veine de paradoxes... marchons-nous un peu, avant le dîner ?

Raphaele. — Non... moi je profite de ce qu'il y a encore un peu de jour pour finir ce petit coin-là.

Julia. — Et vous, Paule ?

Paule. — Je tiens compagnie à Raphaële.

Julia. — Alors je vais faire un petit tour, toute seule... j'ai besoin de me réchauffer... il commence à faire frisquet.

On la laisse s'éloigner.

Paule. — Dites donc, cette bonne Julia, elle a dû se laver les mains souvent ?

Raphaele. — Comme artiste ou comme femme ?

Paule. — Les deux... C'est épatant tout de même ce qu'elles ont de l'aplomb, ces sacrées femmes. Dire qu'entre nous nous ne pouvons pas être franches, même en sachant que nous savons. Enfin, Julia sait bien que nous n'ignorons pas ce qu'elle fait : alors, qu'est-ce qu'elle vient nous chanter avec l'art et les besoins de l'art. Ce n'est pas son directeur qui lui a offert son coupé et ses chevaux : c'est comme son fameux collier de diamants, dans Valentine de l'*Apôtre*, ce n'est pas l'auteur qui le lui a donné, attendu que si elle a été charmante avec l'auteur pour avoir le rôle, elle a été exquise avec le gros Choc pour avoir le collier. Elle fait ce qu'elle veut, mais qu'elle soit indulgente pour les autres. Et puis, tout ça n'a pas d'importance : le corps n'est rien, l'âme est tout, et c'est sa seule éducation qui doit nous occuper.

Raphaele. — C'est la doctrine des mages.

Paule. — Tenez, moi, par exemple, j'ai toujours considéré l'amour, l'acte du moins, comme une chose grotesque, une véritable corvée...

Raphaele. — Vous n'avez pas de sens.

Paule. — Pas les moindres... et nous sommes comme ça... !

Raphaele. — Beaucoup ?

Paule. — Pas mal. Et vous ?

Raphaele. — Moi j'en ai.

Paule. — Compliments... mais, dans ces conditions-là, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse à moi de donner, de vendre ou de prêter mon corps... je tâche seulement à ne pas prostituer mon âme.

Raphaele, *rangeant ses affaires.* — Et pourtant, avec cette théorie-là, vous avez dit à des hommes que vous les aimiez, alors que votre âme était passive, révoltée même... Alors ?

Paule. — Oui, c'est vrai.

Raphaele. — Il résulte de tout ça que c'est moi la moins... courtisane (puisqu'on dit courtisane) de nous quatre... parce que j'ai eu énormément d'amants, pour le plaisir d'en avoir... je leur ai dit à tous que je les adorais et, à l'heure qu'il est, je ne sais pas encore lequel j'ai le plus aimé... ce qui prouve ma sincérité.

La lune monte à l'Orient, les deux femmes se lèvent et rentrent à l[illegible]

LUCIENNE

LES POÈTES DE L'AMOUR

L'ILLUSOIRE AVENTURE

Je t'apportais des fleurs, des roses, de la vie;
Comme en rêvant, je semais au long des chemins
Des fleurs, des roses, de la vie, — à pleines mains,
Et je trouvais insignifiante, — la Vie!

Sous mes doigts prestigieux et d'un geste altier,
J'effeuillais mon cœur au détour du sentier.

Les hypocrites trouvaient ma constance vaine,
Et j'épuisais le sang anémie de mes veines
A paraître celui que je n'étais pas,
A semer toutes mes roses sous tous les pas.

Mais je t'ai rencontrée, un soir de lilas tendre
Et j'ai rassemblé, sur ma poitrine, la gerbe
Éparse des fleurs, des roses et de l'herbe
Mauvaise qu'est la vie, — odeur de lilas tendre!

Et, pour complaire à ton subtil enchantement,
O ma très bonne, ô ma très belle au Bois Charmant.
Par le parc idéal où pleurent les fontaines,
En l'égrènement doux de musiques lointaines, —

Loin de les effeuiller, au détour du sentier,
J'ai rangé les fleurs de mon cœur, en ton herbier.

Albert BOISSIÈRE.

INVITATION

... reviens !
le doux parfum mystérieux t'invite.
Henri de Régnier.

La bruyante cigale a déserté depuis longtemps les oliviers de mon clos; les premières gelées dessèchent sur le cep noirci la dernière grappe du blond raisin et au pied de l'antique figuier dont l'ombre en été nous est chère, tombent une à une les dernières figues.

Mon âme est triste comme les figues du jardin...

Il me semble que le gai soleil de notre Toscane, lui aussi, s'en est allé vers les Iles Fortunées, avec les hirondelles et les cigales. Les jeunes filles du village ne s'attardent plus à la fontaine, le soir, et leurs propos harmonieux ne charment plus la solitude du dieu familier de la source. Déjà les pâtres regagnent la plaine. Au ciel gris tournoient les vols criards des oiseaux de mauvais augure. L'hiver est là...

Viens ami ! Arrache-toi aux plaisirs de la ville, aux faciles triomphes des lectures publiques, au commerce des courtisanes et des mimes.

V[illegible] d'automne[illegible] des champs nous réserve d'inconnues voluptés. A la splendeur des juillet succède une tristesse résignée qui nous sera douce. Du chemin, t'apparaîtra comme un asile de rêve, ma petite maison blanche et isolée dans le recueillement des arbres.

Par les nuits claires, ô Lucius, nous irons, sous les étoiles; tu me nommeras les astres, tu me raconteras les légendes merveilleuses qui naquirent il y a bien longtemps, par delà la mer Tyrrhenienne, en le lointain pays de Khaldée.

Et puis, durant les longs soirs paisibles, souvent nous causerons de choses très anciennes. La servante apportera le précieux Falerne et souvent l'aube violette nous surprendra penchés sur Aulu-Gelle ou évoquant des petites courtisanes qui vécurent autrefois à Alexandrie.

O Lucius! mon âme est triste comme les choses du jardin...

Frantz TOUSSAINT.

Rita Vanucci

Lorsque Rita Vanucci eut assez d'argent, malgré qu'elle fût encore belle et fêtée, elle quitta le théâtre et planta là tout net ses nombreux admirateurs. Ma foi! elle en avait assez de la boutique! Il était grand temps de vivre un peu pour soi, tranquille enfin, avec les belles rentes amassées par vingt années de rudes labeurs. D'ailleurs, l'embonpoint la gagnait visiblement; elle avait beau lutter, ne manger que de la viande grillée, se priver d'une gorgée d'eau fraiche, l'appesantissement était venu, et les contours si purs de son admirable visage avaient déjà perdu leurs lignes délicates. C'en était fait... la légère, l'aérienne danseuse n'existait plus, et il était bon de s'en apercevoir avant le public et de faire baisser le rideau sur un triomphe. En cela, la Vanucci eut de l'esprit. Les journaux déplorèrent sa retraite prématurée à grand renfort de copie et le comte de X..., qui la protégeait depuis longtemps, ne put se consoler de son départ qu'en quittant Paris pour le pays où dansent les almées: pas besoin d'ajouter qu'il était du reste complètement ruiné.

La Vanucci en rit de toutes ses dents demeurées belles. Ah! merci! Il y avait assez longtemps qu'elle aspirait au repos! Elle allait enfin respirer à son aise, manger des farineux, vider des carafes d'eau glacée, rester en pantoufles et ne plus porter de corset. Dame! sa fortune le lui permettait. Elle avait à elle près d'un bon million, sans compter ses pierreries, et pour la vie qu'elle voulait mener désormais c'était une richesse quasi fabuleuse. Sur ce joli magot, elle prit cent mille francs qu'elle envoya à son fils, un parfait gentleman correct et sérieux qu'elle avait fait élever en Angleterre, loin d'elle, les exigences de sa vie nomade ne lui permettant guère de l'avoir en sa compagnie. « Avec cette somme-là, lui écrivit-elle, tire-toi d'affaire comme tu voudras, marie-toi ou colle-toi à ton gré. Moi, je vais vivre près de Nice, dans une villa que j'ai achetée, moitié villa, moitié château, et j'espère bien que ce n'est pas de sitôt que tu hériteras du reste de ma fortune... Je suis sobre et j'ai une santé de fer. »

Quelque temps après ce partage inégal, mais juste, Rita Vanucci reçut la nouvelle que son fils allait se marier et qu'aussitôt la cérémonie terminée, il viendrait à Nice lui présenter sa femme. Ce fut un événement dans la vie bourgeoise de la vieille danseuse; depuis qu'elle avait quitté le théâtre, elle était revenue aux habitudes de sa première jeunesse, se nourrissant de stufato, de rizzoto, de pastafrolla; elle avait considérablement engraissé, mais la chair demeurée ferme éblouissait par son éclatante maturité, et l'impassible visage de Rita n'avait pas une ride. Elle était encore superbe. Constamment vêtue d'un large peignoir de soie rouge, ses lourds cheveux noirs glissant de son chignon sur ses épaules et sur sa taille, elle conservait l'orgueil d'une beauté qui n'avait besoin d'aucun artifice; du reste, elle n'en faisait nul usage; excepté ses voisins, petits propriétaires, le notaire et le curé, la Vanucci ne voyait âme qui vive. Son corps était entré dans le repos définitif; c'est à peine si l'hiver elle allait deux ou trois jours à Monaco, où son air tragique, son chapeau à plumes et sa robe trainante causaient quelque sensation; si, d'aventure, un étranger s'arrêtait et hasardait devant son automne une exclamation enthousiaste, Rita y répondait par un dédaigneux: *Cosa mi fa!* qui décourageait l'audacieux.

Néanmoins en recevant la lettre de son fils, la nonchalante danseuse sentit s'éveiller en elle une vive curiosité. *Corpo di Bacco!*... Sa belle-fille avait apporté une dot de trois cent mille francs, elle avait dix-sept ans, et on la disait jolie! Voilà qui déroutait toutes les idées de la Vanucci. Avec trois cent mille francs, être jeune, être belle et donner sa fortune à un homme pour... non... fallait-il qu'elle fût dinde!... Et elle en riait à se tordre en songeant combien les danseuses comme elle l'emportent en intelligence sur les femmes du monde! Tout en avalant sur le coin d'une table sa pleine assiettée de bouillie de farine de maïs, elle se remémorait, non sans un grand contentement de vanité, tous les présents qui lui avaient été faits, les billets de banque en tas, les rentes assurées, les diamants gros comme des noisettes, les perles merveilleuses, les pièces massives d'argenterie et tout ce que peut inventer la folie des hommes amoureux... Ah! elle avait su en tirer gros de ses hanches voluptueuses et de sa peau ambrée... Elle ne se souvenait pas, non elle ne se souvenait pas d'avoir, depuis qu'elle était femme, fait à un homme l'aumône de son amour. Ils avaient tous payé, tous, depuis le premier jusqu'au dernier, elle en était fière. Sa conscience n'avait à se reprocher aucune faute de ce genre; un caprice gratuit l'eût,



à cette heure où elle s'examinait avec sévérité, couverte de honte. Mais pas ça... pas ça, disait-elle en faisant claquer sous ses dents l'ongle de son pouce... elle n'avait pas à rougir une seconde de son laborieux passé.

Pour faire honneur à sa belle-fille (trois cent mille francs apportés dans un pan de sa robe virginale, oh! la niaise!), Rita tira de ses armoires tous les restes de son luxe de jadis. Elle se para. Il fallait montrer à la jeune mariée de quel bois elle s'était chauffée; sur son peignoir de soie pourpre elle attacha une broche de diamants invraisemblable de beauté, et pendit à ses oreilles des perles merveilleuses, don royal d'un prince héritier, cercla ses bras blancs de rubis, de saphyrs, d'émeraudes. — c'était un éblouissement dont se réjouissait encore ses yeux... Les bijoux étaient superbes, c'est vrai, elle en convenait, mais *per Venere!* elle aussi avait été belle, et après tout c'étaient encore ses amants qui lui redevaient.

Aussi ce fut avec la majesté d'une reine qui a abdi-

qué de par sa propre volonté, que la Vanucci reçut son fils et sa femme; debout sur le perron de marbre de sa villa, où fleurissent les orangers et les roses, d'où s'élancent les palmiers et les flèches énormes des agaves, elle était si naturellement imposante que la jeune mariée fut saisie, en la voyant, du plus profond respect. C'était une petite Parisienne délicate et mince, toute blonde, à l'air timide; elle s'inclina devant sa belle-mère et (comme elle eut fait au Saint-Père) elle baisa de ses lèvres pures les nombreuses bagues dont sa main était chargée... ces bagues diverses qui-marquaient toutes un triomphe dans son amoureuse carrière. C'est qu'on ne lui en posait pas des lapins, à elle!

La longue traîne du peignoir de soie pourpre précéda les nouveaux époux dans la maison et les amena jusqu'à l'appartement confortable qui leur avait été assigné; ce devoir accompli, la traîne se retira : cependant, tandis que la jeune femme faisait sa toilette pour le dîner, la Vanucci fut prise d'un bon mouvement... Si elle allait aider sa belle-fille, dont la femme de chambre n'était pas encore arrivée? Elle ne pouvait lui offrir la sienne, celle-ci étant occupée à aider la cuisinière dans ses préparatifs de repas; elle lui avait paru peu débrouillarde, la petite mariée aux yeux couleur de noisette, et son grand benêt de mari toujours correct, — oh! comme il ressemblait à son père, un lord anglais qu'elle avait tant détesté! — l'ayant laissée seule, fumait tranquillement son cigare en se promenant à pas comptés sur la terrasse, d'où il regardait s'allumer au pied de la montagne les lumières de Saint-Jean et pâlir à l'horizon les teintes vives du ciel. Peut-être ne savait-elle pas se coiffer, ni passer sa robe, ni nouer ses rubans? Et la curiosité de la cabotine s'éveillait aussi... elle lui avait paru bien grêle sous son grand manteau de voyage tout uni... mais les fausses maigres ne sont pas rares... si elle allait voir? C'était intéressant, après tout... n'était-ce pas la femme de son fils?

Elle frappa à la porte en se nommant : la petite Parisienne vint ouvrir... Non, non... merci, elle n'avait besoin de rien, elle remerciait la *signora madre*, mais elle savait s'habiller seule. La Vanucci ne voulut rien entendre et, repoussant la douce main qui retenait la portière soulevée, elle entra, traversa la chambre et s'installa royalement dans un fauteuil, le dos tourné à la grande baie : là, pas moyen de lui échapper, elle ne perdrait aucun détail de la toilette de la jeune femme... Ah! ce n'est pas à elle qu'on eût fait prendre des vessies pour des lanternes (ni le contraire, assurément!) et tandis que la petite mariée, très honteuse, retenant ses jupes blanches de son genou avancé, essayait de mettre son corset, l'ancienne danseuse, la superbe Milanaise renommée pour la beauté de sa plastique, jeta sur sa belle-fille un regard scrutateur qui la déshabilla du coup.

Sangue di Diana! que l'enfant était maigre! Maigre,



oui, elle l'était, de cette jolie maigreur des adolescentes qui n'a rien de désagréable à voir, mais que la Vanucci, dans son ampleur de statue antique, jugea avec mépris... Ça une poitrine? ça une gorge? ça des bras? ça un dos? oh? la la!... et les jambes? des flûtes!.. le reste à l'avenant... Bien du plaisir!...

Et la Vanucci éclata de rire... d'un rire sonore, puissant, qui soulevait sa gorge et mouillait ses yeux de larmes...

La jeune femme confuse, les paupières baissées, cachant maintenant sous ses bras repliés sa poitrine indécise, se tenait toute droite au milieu de la chambre, prête à pleurer de cette gaieté dont elle se sentait l'objet... Elle n'était pourtant ni bossue, ni boiteuse, ni ridicule... Alors quoi?

— Non, dit la Vanucci, en redressant de toute sa hauteur sa belle taille... non, ni boiteuse ni bossue, c'est vrai... mais,. ajouta-t-elle avec le sourire féminin qui accentue les phrases et leur donne tant de valeur, si j'avais été bâtie comme toi, je n'aurais pas aujourd'hui ni un million au soleil ni cinq cent mille francs de pierreries à l'ombre... Le czar ne m'eût pas donné ce bracelet qui vaut soixante mille francs, ni le grand-duc, son neveu, celui-là qui en a coûté cinquante

mille... Et mes perles... regarde mes oreilles (elle lui montra ses oreilles), sais-tu ce qu'elles valent, ces deux perles?... quatre-vingt mille francs ma petite... C'est le prince de Crémone qui me les a offertes, et ça ne m'a coûté que la peine de quitter ma robe et de dénouer mes cheveux... Oh! on m'en a donné, à moi, de l'argent... et des bijoux... et des merveilles... mais j'étais belle, vois-tu... et intelligente... et je savais les prendre, les amoureux, et en faire ce que je voulais!...

Excitée par l'orgueil de son fructueux passé, la Rita Vanucci en fut comme transfigurée : ses beaux yeux sombres brillaient sous les arcs fins de ses sourcils, ses lèvres souriantes, grasses, rouges, s'ouvraient voluptueusement sur ses dents blanches, et il y eut sur son visage un tel éclat qu'elle redevint en un instant la superbe créature de jadis, si bien que la petite mariée d'hier, que cette fougue méridionale avait entraînée, subjuguée, conquise, sans s'attarder aux principes vertueux légués par son honnête famille, s'écria avec enthousiasme en joignant les mains :

— Ah? comme vous êtes heureuse, et quelle belle existence vous avez eue!

Touchée de ces paroles sincères, la Vanucci s'approcha de la jeune femme et la baisant au front ;

— Ce n'est pas moi, tu le vois, qui aurait donné trois cent mille francs pour coucher avec un homme.

Et elle ajouta comme en aparté :

— Et s'il ressemble à son père, tu as vraiment fait là, *figlia mia*, une fichue affaire!

MARION.

LA GIRAFE, LE PERROQUET, LA SARIGUE

ET LES

DEUX EMPLOYÉS DE LA COMPAGNIE DES OMNIBUS

Deux employés, « ayant un O sur leur casquettes »,
Un jeudi de l'Ascension,
De la place de la Roquette,
S'en vinrent au Jardin d'Acclimatation.
C'étaient deux plaisantins de dangereuse espèce ;
Leur raillerie était épaisse.
Ils accablaient les batraciens
Avec des jeux de mots un peu trop anciens,
Daubaient sur l'éléphant et sur le dromadaire.
Nul animal n'était soustrait
A ces lazzis sans intérêt
Qu'eût récusés le plus stupide hebdomadaire.
Du vrai, quelque rustaud, natif de Barbizon,
Son esprit fût-il mort et sa verve tarie,
Eut moins vulgairement plaisanté l'Otarie
Ou nargué le morne bison.
Ils vinrent jusqu'au parc ou Girafe, ma mie,
Hausse son chef pensif et plein de bonhomie.
« Oh! le sot animal! Mais à quoi donc sert-il?
Clamèrent d'une voix ces esprits terre-à-terre.
Argument vraiment peu subtil
Et bassement utilitaire,
La girafe au long col ne leur répondit rien.
Poursuivant leur chemin, les deux grossiers compères
S'égayèrent encore aux dépens d'un saurien
Et de trois paisibles vipères.
Un perroquet ensuite excita leur humour.
Puis, à la fin ce fut le tour
De sir Jack Kanguroo et de dame Sarique.
Ce flot d'absurdités sans digue,
Même pour un indifférent,
Etait tellement écœurant
Que dame Autruche, oyant cette racaille,
Vomit le déméloir d'écaille
Et le trousseau de clefs qu'elle allait digérant.

Le soir amène enfin la trêve,
Pour rentrer au logis, le couple s'en alla.

Or, il advint, qu'à quelque temps de là,
Le syndicat vota la grève.
Cocher et conducteur, contrôleur et côtier,
Chacun se souleva. Descendant de son coche.
Le cocher dignement rendit son fouet altier
Et le conducteur sa sacoche.
Les contrôleurs, d'un air grave de sénateurs
Rendirent leur sifflet d'ébène
Et le petit machin que, d'un geste de haine,
Ils enfoncent dans le papier des conducteurs.

Or, à la préfecture, on n'en mène pas large.
Monsieur Lépine est aux abois.
De ce service urbain va-t-il prendre la charge
Avec le Sergent Hoff et les gardes du bois?
Déjà, les voyageurs farouches
Envahissent les bateaux-mouches.
Mais ces bateaux, malgré leur bonne volonté
Ne peuvent atterrir devant la Trinité.
Et ne desservent maintes rues
Que dans les cas de fortes crues.

Donc, nos deux compagnons, renommés tapageurs,
S'en vinrent un matin, au parvis Saint-Eustache.
Riant d'avance en leur moustache
De l'émoi des sergots et des bons voyageurs.
Mais leur surprise fut extrême.
L'un des deux cria : « M... » et l'autre : « Caramba ».
Un spectacle imprévu les rendit plus baba
Que feu Ali-Baba lui-même.

Un très vénérable éléphant
Gonflait ses formes idéales
Entre deux brancards, à l'avant
De l'omnibus Ivry-Les-Halles,
Venus de Belleville et du quartier Gaillon
Des curieux faisaient une affluence énorme
Tout autour de la plate-forme.
Là, madame Sarigue, à l'oreille un crayon,
Agitait de sa patte frêle
Une sacoche naturelle
Où tintait un joyeux billon.
La stupéfaction fut soudain générale,
Quand la Girafe avec lenteur
Promena le long de la haute impériale,
Au bout de son grand col un museau quémandeur.
Cependant que, joignant sa parole à ce geste,
Un perroquet de Bilbao,
Criait d'en bas de sa voix preste :
« Pas d'correspondances, là-haut? »

Cette aventure prouve, entre mille aventures,
Que le Seigneur est très intelligent
Et que, par conséquent,
Faut pas chiner ses créatures.
C'est-il lui, ou bien vous, l'Eternel, jeune sot?
Alors c'est toujours lui qu'aura le dernier mot.

Tristan BERNARD.

LES PETITS MARIAGES

Un peu trop de monde partout!

En forêt, où je croyais trouver la solitude, les touristes se sont répandus, au grand effroi des biches et des lézards, parmi les bruyères fleuries encore sur les pentes, les hautes fougères des futaies, et les entassements de roches moussues au velours vert desquelles fait broderie le feuillage découpé du lycopode.

Dans la bourgade voisine, si plaisante d'ordinaire avec son moulin toujours battant, sa passerelle à jours, et les poissons d'argent qu'on voit sous l'eau, sous six pieds d'eau, tant la rivière coule profonde et transparente, glisser entre les herbes du fond, dans la bourgade voisine, des étudiants, ô nature! jetaient du sucre à ces poissons.

Le long de la mer, la situation est pire. Les baigneuses y barbottent innombrables, et de Bayonne à Dunkerque, de Port-Vendres à Vintimille, thons et dauphins ont gagné le large, ouvrant des yeux ronds et s'effarant devant les croupes sans écailles de toutes ces étranges sirènes.

La campagne m'aura plus tard, quand les nomades seront rentrés. Je comprends enfin la sagesse teintée d'ironie du paradoxal entrefilet extrait d'un journal de province à la rubrique : *Déplacements.* — « Monsieur le sous-préfet avec sa dame partent en villégiature à Paris » ; et c'est à travers le Paris d'à-présent enfin habitable et suffisamment désencombré, que de nouveau je promène mes flâneries.

Samedi, j'ai fait ainsi une découverte. Oui! samedi dernier, Shopenhauer et les pessimistes me pardonnent! j'ai découvert que malgré nos corruptions, nos névroses nos décadences, il se rencontrait encore, par ci par là, de braves cœurs.

Le samedi est, comme chacun sait, le jour des joies populaires. le vestibule heureux du dimanche, l'allée par avance illuminée au bout de laquelle reluit une perspective de plaisirs en projet et d'espérances. Les soirs de dimanche s'attristent parfois à l'idée de la chaîne qu'au réveil il faudra reprendre ; rien n'attriste le samedi.

C'est le samedi que les pauvres gens se marient. Avec le dimanche qui constitue un légitime lendemain de fête, plus une légère tranche prise sur le lundi, on a ainsi pour soi-même et ses invités, sans trop de remords, sans que le travail en souffre trop, la liberté de près de trois fois vingt-quatre heures.

Et vite, dans leur empressement à dépenser ces vacances qui paraissent ne plus devoir finir, les noces s'éparpillent autour de l'enceinte de Paris : à Vincennes, où il y a de vrais gazons et de vrais arbres; à Saint-Fargeau, dont le lac est célèbre; à Romainville, aux Lilas, qui, s'ils n'ont plus d'ombrages, gardent au moins quelques guinguettes égayées par le souvenir de Paul de Kock; et surtout à la Porte-Maillot, un peu éloignée des quartiers ouvriers, mais que font rechercher les aristocratiques séductions du Bois de Boulogne.

Je m'étais donc installé l'autre après-midi sur la porte d'un petit café, près de la grille, attendant l'heure où le ciel s'embrase, car. de cet endroit, les couchants sont particulièrement superbes, vus à travers les lignes élégantes des arbres, dans la vague de la poussière d'or que soulèvent les équipages.

Deux hommes buvaient à la table voisine, et comme n'ayant rien à cacher. ils parlaient très haut, j'appris tout de suite, sans y mettre malice, que le plus jeune était un marié, et le plus âgé son patron.

La noce se promenait pour le quart d'heure. Selon le programme immuable de toutes les noces, elle avait pris le chemin de fer minuscule qui, par mille tours et détours, courant au ras du sol et frôlant les branches des arbres, mène au Jardin d'Acclimatation où les mariées des faubourgs se prélassent à dos d'éléphant comme des princesses indiennes. Puis on était allé autour du lac admirer le défilé des toilettes, pour revenir par les fortifications en cueillant des marguerites dans l'herbe roussie.

Eux, les interlocuteurs, eux philosophes, avaient préféré attendre à l'ombre; et, en attendant, ils causaient.

— A la tienne, Martial! tu as bien agi tout de même.

— Dame, patron, Thérèse est honnête fille, franche comme l'or, et vaillante!... Malgré ça, voyez-vous, je n'avais pas grand goût au mariage, et quand elle est venue en pleurant, il y a de ça six mois, m'annoncer qu'un petit Martial ou une petite Thérèse était en route: « Console-toi lui ai-je répondu, on le reconnaîtra, fille ou garçon, et on paiera les mois de nourrice... » Pour ce qui est de se marier à cause de l'accident, Thérèse n'y pensait pas plus que moi.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un matin je rencontre le père à Thérèse... Vous savez bien, patron, ce petit vieux pas bien riche qui est si cocasse avec son castor à longs poils datant de l'entrée des alliés?... Donc je le rencontre, je le tope : « Eh bien, l'ancien, il paraît que Thérèse va vous établir grand-père? Faudra tâcher de se dégourdir pour nous faire honneur à la noce. » On avait bu quelques tournées, et je disais ça sans trop savoir, comme j'aurais dit autre chose.

Mais voilà que le vieux se met à s'attendrir, qu'il m'embrasse, et qu'il me parle de sa défunte, de Thérèse, de famille, d'honneur, un tas de bêtises... C'est terrible les vieux quand ça s'y met. Je songeais: « Pincé, mon bonhomme! » Et j'avais envie de pleurer aussi, ma parole! comme une bête.

Pour en finir, j'offris encore une tournée, et le mariage fut conclu.

Au fond, j'en étais content pour Thérèse. Tiens! après tout, pourquoi ne l'aurais-je pas épousée? Qu'y trouvera-t-on à redire? Je lui conviens, elle me va; si sa fleur d'oranger est chiffonnée, c'est de ma faute, et l'affaire ne regarde que moi.

Seulement, histoire de faire causer les camarades, j'ai voulu que la noce eût lieu en même temps que le baptême... Ça a l'air simple, et ce n'est pas si simple à cause des publications. Enfin, en calculant, les choses se sont arrangées, et nous nous sommes trouvés bons à marier, juste le jour des relevailles.

J'avais mon idée, vous allez voir! Et même qu'elle a eu un fier succès à la mairie comme à l'église.

Martial s'interrompit, la noce arrivait.

Thérèse marchait à la tête, en simple robe de soie prune, mais fière, point gênée, et tenant au bras le poupon, une fille sans doute, qui, tout de blanc vêtue, portait par-dessus sa pelisse et son voile le bouquet virginal et la couronne d'oranger des mariées.

— Sacré farceur, la voilà donc ton idée?... dit le

patron en frappant sur l'épaule de Martial. Et Martial répondit :

— Que voulez-vous, patron, faut jamais rougir de ce qu'on aime ; et puis, un jour de noce, il n'est pas défendu de rire un brin.

Paul ARÈNE.

LA PETITE NÈFLE

(Suite)

J'essayais inutilement de conjurer ce premier orage. La Nèfle ne se radoucit que lorsque j'eus donné l'ordre d'envoyer chercher une voiture, qui nous conduisit au *Triomphe de Bacchus*, établissement qui possède un salon de cent converts pour noces et festins, des balançoires et des tonnelles. (C'était là que ripaillaient mes nouveaux parents.)

Notre arrivée fut saluée par des ovations dont ma modestie se serait parfaitement passée ; mais, le vin étant tiré, je le bus.

Mon beau-père... était déjà rouge comme une tomate : et mon beau-frère, le livreur aux Abattoirs, s'était mis en manche de chemise parce qu'on ne peut pas bien *bouffer* quand on est enquiquiné dans une pelure de casimir.

Ma famille hurla avec ensemble à notre entrée : « Vive la mariée ! » La Petite Nèfle répondit cérémonieusement : « Salut aux *aminches*. »

Après cet échange de politesses, ma femme embrassa son père — « son *dab* » — et son frère — « son vieux *frangin* ». Puis tout le monde se tassa pour nous laisser de chaque côté de la table, la place d'honneur, au beau milieu.

Je me trouvais assis à côté d'une grosse blonde, qui tenait, rue de la Nation, une brasserie servie par des « dames », et d'une marchande au panier qui vendait, suivant l'occasion, des crevettes, des grenouilles, du hareng qui glace, de prétendus pigeonneaux ou des cervelles de mouton. En m'asseyant, j'aperçus au bout de la table mon ami Fariel.

Il avait fort bien choisi ses voisines : deux très belles filles... L'une était blanchisseuse rue Monsieur-le-Prince et l'autre bonne dans une crèmerie de la place d'Anvers.

Les garçons passaient des plats très copieux et pleins de sauce. Un sommelier à grosse moustache, en tablier vert bouteille, ne cessait d'apporter des litres pleins et d'emporter des litres vides. J'aurais voulu être autre part...

Ma femme était assise entre son père et un grand gaillard en veston, cravaté de rose et coiffé de bandeaux à la Capoul, plaqués sur un front volontaire et bas. La marchande au panier m'apprit, avec un sourire humide, que ce monsieur s'appelait La Pompe — parce qu'il avait toujours soif — et qu'il était déménageur.

Il se penchait très fréquemment vers ma femme pour lui causer et j'eus la douleur de constater qu'elle l'écoutait en lui faisant des yeux de carpe. Fariel, qui versait très copieusement à boire à ses voisines, me lançait de temps en temps un sourire gouailleur. Je lui aurais cassé les reins !

Vers huit heures du soir, cet interminable déjeuner s'acheva enfin. On servit le café, on alluma les pipes. La Nèfle voulut en fumer une.

— Pauvre gosse ! soupira son père. Ça lui rappellera son jeune temps... Ah ! ma vieille, me dit-il en se tournant de mon côté, t'es chouette, toi ! c'est beau ce que tu as fait là... Oui, c'est beau ! Si tous les *borgeois* te ressemblaient, on sérait tous frères... Un mariage comme ça, nom d'un canard ! on devrait l'raconter dans le journal — pour servir d'exemple.

Là-dessus, mon beau-père se servit un verre de kirch et continua :

— Oui, mon gendre, c'est d'un homme de cœur d'avoir épousé ma fille et de l'avoir remise dans le chemin de la vertu. Maintenant que N-I-NI, c'est fini, on peut causer... Pas vrai ! Un père doit toujours la vérité... Eh ben ! ma fille, c'est pas grand'chose... C'était rien du tout. Ça valait ce que valait sa mère !

— Oh ! monsieur Clignon ! monsieur Clignon ! soupira la marchande au panier.

— Laissez-moi, madame Grovant, riposta mon beau-père. Sa mère était une gueuse... Une vraie gueuse ! C'est bien le moins que je le dise dans un jour solennel comme celui-ci... On marie sa fille plus souvent qu'on ne veut ; mais on ne la marie pas tous les jours à la *mairerie* et à l'église. Pour l'église, je m'en serais bien passé. Seulement, il a fallu céder à mon gendre qui est un homme riche.

Fariel se tordait. Moi, pas !

— « Pour lorsse », reprit le cocher dont la langue marchait comme si je l'avait prise à la course, il faut que mon gendre ait chat en poche...

— Oh ! papa, papa, tais-toi, implora ma femme. Tu sais bien que tu causes toujours trop quand tu as bu.

— *In vino veritas !* s'écria ce père de famille. Je dois à monsieur qui t'a conduite aujourd'hui à l'autel de la Vierge, après tant d'autres qui t'ont conduite à l'hôtel garni, de proclamer que tu étais à quatorze ans une rosse, une traînée toujours fourrée avec les polissons du quartier. Je ne dis pas que c'était ta faute. Oh non ! Tu avais ça dans le sang... Tu tenais ça de ta mère. Mais, vrai ! elle avait trop le cœur sur la main, ta mère ! Elle t'a faite ce qu'elle était...

Mon cocher de beau-père s'exaspérait. Il apostropha ce gredin de Fariel.

— Vous savez ce que c'est, vous monsieur, parce que vous êtes un savant, un avocat, un journalisse... Et vous vous *expliquereriez* bien mieux que moi... Quand les parents ont fauté, pas vrai, faut que les enfants fautent à leur tour ; et c'est pas leur faute tout de même. C'est M. Pasteur qui a fait cette découverte-là... M. Pasteur ou un autre. — Je ne sais plus. — On raconte tant de choses dans vos sacrés journaux, qu'à la fin on s'y perd un peu. Ça s'embrouille. Quand on a trop lu, c'est comme si on avait trop bu ! Enfin, ce que j'avais à dire est dit : mon enfant, que j'avais élevée comme un bijou, s'est mal conduite... Te voilà averti, mon gendre. Si elle recommence — et elle recommencera — (les femmes vicieuses, c'est pareil aux animaux vicieux !) tape dessus, mon fiston ! tu peux cogner : la bête est dure... Quand tu cogneras, écris-moi. Je serai de la fête. Son père lui offrira sa tournée.

— Monsieur Clignon ! monsieur Clignon ! gémit de rechef la marchande au panier.

— Madame Grovant, riposta sévèrement mon beau-père, vous êtes une femme sentimentale, et c'est le sentiment qui perd la France ! Le citoyen Clémenceau a parlé du bloc... J'ai été au bloc, moi qui vous parle, parce que les *sergots* donnent toujours tort aux cochers. Je sais ce que c'est, par conséquent. Mais, la Révolution, c'est Robespierre ! Un lapin, un zigue, qui ne connaissait que la Déesse Raison ! Eh bien ! la Déesse Raison, c'est tout, tandis que votre Bérenger... Savez-vous où je le mets, votre Bérenger ?

— Monsieur Clignon ! Monsieur Clignon !

— J'le mets sous la queue à Cocote... Et encore, il a fait une bonne loi sur les *récidivisses*... Pas vrai, La Pompe ?

— C'est pas le même, objecta le déménageur.

— Tant pirre ! conclut philosophiquement cet homme vraiment trop verbeux. La dynamite, c'est de la saleté. Moi, je suis pour l'égalité. N'est-ce pas, mon gendre ?

Mon beau-père était plus éméché que son fouet. Je hochai affirmativement la tête.

Il me cria :

— Est-ce qu'un homme n'est pas un homme ?

Tout le monde répondit en chœur :

— Si !

— Est-ce qu'une femme n'est pas une femme ?

— Oui ! brailla la société mise en belle humeur.

— Est-ce qu'un Auvergnat n'est pas un Auvergnat ? demanda M. La Pompe à son tour.

Le père Clignon lança un coup d'œil indigne à l'interrupteur qui venait de couper son plus bel effet.

— Laisse causer papa, fit ma femme au déménageur à cravate rose. Il est rigolo comme tout.

— Tu vois ! clama mon beau-père. Voilà le fruit de mon mariage avec sa coquine de mère ! Ça joue avec mes cheveux blancs !

— Monsieur Clignon, insinua cette canaille de Fariel qui aurait payé cher sa place, on vous écoute avec respect. Continuez, je vous en prie. Vous parlez d'or ! Vous nous disiez que vous étiez pour l'égalité.

— C'est ça que je disais... Merci, monsieur l'avocat. Vous avez retrouvé mon idée et vous me l'avez rapportée. Merci ! C'est comme ça que j'agis, moi, quand une pauvre petite dame a oublié son corset dans ma voiture... Oui, je suis pour l'égalité. Ainsi, — une supposition, — il y a des gens qui montent toute la journée dans mon *sapin*, et faut que je reste tout le temps sur le siège. Est-ce que c'est juste ?

— Non, cria la partie masculine de la société.

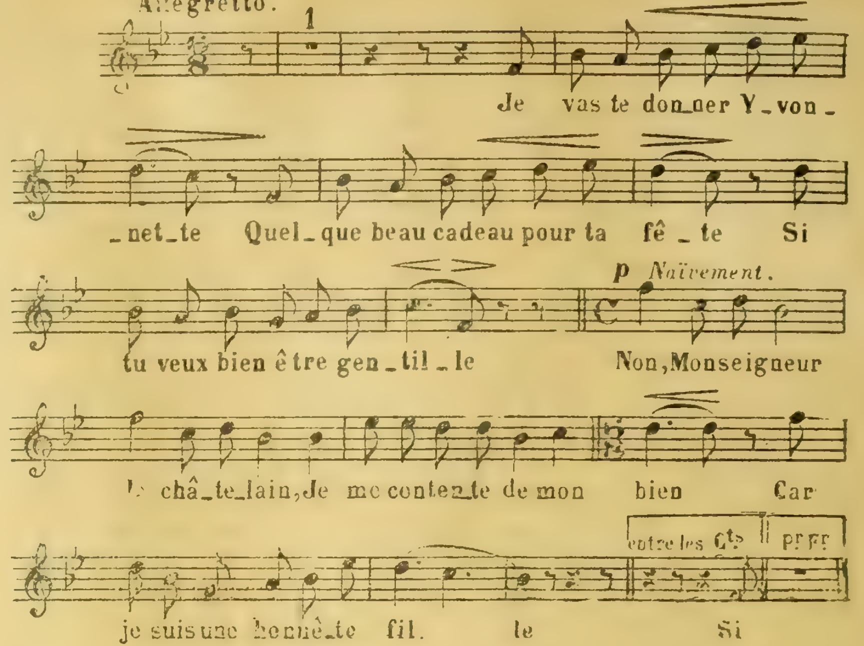
(A suivre.)

Le Gérant : G. CLÉMENT. Encres de Laflèche-Bréham. Tirage sur rotative J. Derriey, Imprimeur ; Société Anonyme de l'Imprimerie Chromotypographique, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris

L'HONNÊTE FILLE

CHANSON NAÏVE

Paroles de Hugues DELORME. Musique de Raoul LESENS.



I

— *Je vas te donner Yvonnette*
Quelque beau cadeau pour ta fête
Si tu veux bien être gentille.
— *Non, monseigneur le châtelain,*
Je me contente de mon bien
Je suis une honnête fille.

II

— *Si tu voulais être ma joie,*
Une longue robe de soie
Remplacerait cette guenille.
— *Ça me gênerait pour marcher,*
J'aurais trop peur de l'arracher!...
Puis, je suis une honnête fille!

III

— *Ton père est vieux; ta mère est morte;*
La misère frappe à ta porte.
Je peux secourir ta famille!
— *Papa ne demande pas mieux.*
Mais je peux travailler pour deux...
Et je suis une honnête fille!

IV

— *Mais quand tu réponds, il me semble,*
Yvonnette que ta voix tremble
Et que dans tes yeux l'amour brille!...
— *Oui, seigneur, je vous aime bien*
Mais je veux vous aimer pour rien...
Car je suis une honnête fille...

Dessin de Balluriau.

mère cantatrice à l'Opéra de Vienne, mais réellement mariée, et puis... des millions et encore des millions !

Des amants ! on ne citait jusqu'ici aucun nom, mais qui l'avait approchée pouvait la juger capable, à un moment donné, de tous les coups de tête et de toutes les audaces, tant sa nature à la fois fantasque et réfléchie et son existence oisive semblaient la prédisposer à tous les genres de folie.

Et ces messieurs y comptaient bien, nourrissant, chacun avec la fatuité inhérente à leur sexe, l'intime certitude d'être l'heureux seigneur avec lequel *fauterait* la belle marquise d'Osborne, dévorante fatuité dont l'excuse toute trouvée était d'ailleurs marquise elle-même.

Un Tanagra ! le sculpteur Herbeau l'avait définie ainsi, et cet imbécile avait par hasard trouvé le mot juste. Avec sa petite tête au front étroit et bas, sous les cheveux crespelés d'un brun roux, son nez droit aux narines mobiles et le renflement du menton un peu lourd, avec son cou légèrement fort sur des épaules délicates et tombantes, sa taille droite et souple, ses bras menus à la chair froide et comme infiltrée d'azur pâle par les réseaux des veines apparentes, le regard aigu de ses yeux gris à longs cils noirs et la tache de rouille de sa nuque violente, cette Slave élevée dans les brouillards de Londres était bien, de forme et d'aspect, une Pallas Athénée de l'école d'Egine, une statue énigmatique d'une beauté froide et mauvaise, captivante et quelque peu effrayante à la fois, à la manière des idoles radieuses et fatalement cruelles de la théogonie grecque.

« Elle attire comme un danger » Dumas l'avait résumée de ce mot un soir, chez lord Palmers, à l'ambassade anglaise; et le journaliste Hariett prétendait que le véritable talent de Morland, à ses yeux de femme indifférente et coquette, était l'aspect bénin du poète, victime désignée pour l'autel des dieux, avec sa face lourde et ses gros yeux aqueux de ruminant.

Dans les parfums, dans l'ambroisie,
Le front ceint d'éblouissements,
Les jeunes dieux fils de l'Asie
Apparaissent fiers et charmants,
Cruels, ils ont la fantaisie
Du meurtre et de l'écrasement;
La puissance a sa frénésie
Dont le crime est l'apaisement.

Ces quatrains, Morland les avait envoyés à la villa Tourette le lendemain de sa présentation chez la marquise, et toute la faiblesse de la dame pour le chantre des yeux venait, prétendait le journaliste, d'avoir été *piédestalisée* en vers néo-grecs des Batignolles par ce bœuf en chambre de poète trop gras.

Néo-grecs les vers, néo-grecque aussi la femme. Consciente de sa beauté, elle en avait ce soir-là aggravé le caractère inquiétant par un décolletage ingénieux de statue; drapée, moins que drapée, dans un pongée de Chine d'un rose soufre qui pâlissait encore aux lumières, comme nue dans l'étoffe molle et souple adhérente à un corps, sur lequel il semblait n'avoir rien, ni dessous, ni chemise, c'est dans le modelé rythmique et chastement osé d'un antique qu'elle promenait ce soir-là la nudité de ses épaules et de ses bras fuselés. Outrageusement offerte, les épaules jaillissaient toutes blanches d'une blouse flottante, comme prête à glisser.

Une coiffure à l'Alma-Tadéma, les cheveux courts et frisotés sur la nuque et tassés sur le front sous d'étroites bandelettes, un large cercle d'or mouvant autour du buste et, en place de manches, deux énormes camées en faisaient ce soir-là une très incitante et moderne Romaine, déesse ou courtisane un peu impératrice, Césarée ou Poppée !

Le dîner venait de finir et, laissant la salle à manger éclairée, à la dernière mode anglaise, par cinq hautes lampes d'argent niellé, posées l'une au milieu et les autres aux quatre coins de la table et reliées toutes entre elles par des hamacs de soie de couleur tendre, produits de chez *Liberty* et remplis jusqu'au bord, ces esthétiques hamacs de gardénias et de roses-thé, la marquise et ses quatre convives venaient de passer au salon, et là, comme les hommes prenaient le café et allumaient la cigarette que venait d'autoriser un geste, elle, l'oreille aux écoutes et comme préoccupée depuis le commencement du dîner, entendant que la pluie venait de cesser de tomber, s'était levée toute droite, avait ouvert la porte-fenêtre donnant sur le balcon et venait s'y accouder vis à vis la mer.

Les quatre hommes rôdant autour de la table à liqueurs s'étaient d'un même coup instinctivement retournés, la bourrasque s'engouffrant à travers les rideaux les tordait et soulevait jusqu'au plafond de chêne; elle avait failli éteindre les lumières et tous avaient dressé la tête, l'œil ébloui dans cette seconde d'obscurité.

Toute blanche dans le noir, toute nue dans l'ouragan, la jeune femme, les coudes à la rampe, faisait face à la mer, tout entière à la bataille des vagues se ruant forcenées à l'assaut des falaises et hurlant en tempête.

Encore une nouvelle fantaisie. Lacroix-Larive, avec un haussement d'épaules, avait sonné, demandé une fourrure, et, la pelisse de loutre apportée, en avait silencieusement enveloppé les frissonnantes épaules de la jeune femme.

Elle l'avait laissé faire sans un mot, sans un regard, l'âme et les yeux ailleurs, et, maintenant que les quatre hommes rapprochés du balcon, le collet de leur smoking relevé, l'entouraient en causant avec le point de feu dans la nuit de leur quatre cigarettes, elle, sans tourner la tête et avec un geste frileux qui ramenait la pelisse autour de son cou, détachait simplement de sa voix blanche et nette :

— Oui, c'est vraiment superbe, n'est-ce pas ?

En effet, la lune, qui venait d'apparaître derrière un écroulement de nuées, baignait d'une lueur de rêve la lutte exaspérée des rafales et des lames; mêlée pleine de sanglots et de râles, c'était un véritable champ de bataille, où les salves d'artillerie lointaine se retrouvaient dans le vaste bruit d'enclume des falaises ébranlées à chaque paquet de mer; comme des flocons de neige, baves d'écume emportées par le vent, voletaient autour de la jeune femme. Dans le ciel, des nuages balayés par la tempête fuyaient; de larges déchirures, béantes entre leurs flancs, mettaient à l'horizon trempé de clair de lune comme une déroute effarée de chimères...

— Oui, voyez-donc, reprenait d'une voix de somnambule la rêverie enveloppée de la marquise, c'est comme une bataille qui se livrerait dans le ciel. C'est dans l'Edda, n'est-ce pas, que les héros et les Walkures combattent éternellement dans l'au-delà de la vie, à travers le palais de nuées de Wottan et de Thor.

— Monsieur Morland vous mettrait cela en vers. Que n'est-il là ? souriait ironiquement la bouche amère d'Hariett.

— En effet, c'est un assez beau décor d'opéra de Wagner, essayait de résumer le dilettantisme appris de Fernandez.

— Et vous faites à merveille dans ce déchaînement des éléments. Quelle belle tempête nocturne on sculpterait d'après vous, à ce balcon! concluait fatalement la bêtise banalement élogieuse d'Herbeau.

Ah ! le regard haineux et méprisant de la jeune femme pour ses smokings fleuris de gros œillets ! s'ils l'avaient pu deviner, tel qu'il brillait en dedans aigu et glacial sous les cils rabattus des tombantes paupières, comme ils l'auraient vite saluée pour aller prendre à l'antichambre leur mac-farlane, leur chapeau et leur canne.

— Une vraie nuit de légende marine et terrifiante, une vraie nuit d'apparition fantastique et maudite, nuit de sinistre en mer avec cris de détresse, bris de mâts, etc...

— Le *Hollandais Volant*, interrompit Hariett, toujours du Wagner.

— En effet, marquise, vous qui chantez comme la Malibran et dites émue comme l'Alboni, si vous nous chantiez un peu du *Vaisseau fantôme*, implorait avec une inclinaison en avant le plastron plissé et étoilé d'or mat du beau Lacroix-Larive, des quatre smokings ce soir-là présents le plus mat et le plus correct.

A quoi la jeune femme fixant enfin le jeune homme dans les yeux :

— Mes compliments pour la rencontre, mon cher ami. Le *Vaisseau Fantôme*, en effet, j'y avais songé, c'est bien la nuit qu'il faut à cette musique... Seulement il y a un mais ! je ne sais rien par cœur et je ne possède pas ici la partition, mais nous l'aurons d'ici une heure à moins que...

— Comment, à moins que...

— Oui, à moins que Morland, qui est parti me la chercher à Dieppe, n'ait pu passer...

Et de sa main endiamantée de bagues elle désignait la plage envahie par la mer démontée.

— Comment, Morland !

Et les questions précipitées des quatre hommes parlant tous à la fois mouraient dans un balbutiement effaré.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? reprenait froidement la marquise; Morland est venu tantôt vers les six heures, avant vous, messieurs, un peu en avance sur le dîner. Comme vous, monsieur Lacroix-Larive, cette mer de drame lyrique l'avait inspiré, il a eu, comme vous et comme moi d'ailleurs, l'idée du *Vaisseau Fantôme* et, comme je ne possédais pas la partition ici, il est parti me la chercher de son pied de poète... léger.

— Sans dîner, à pied, par la grève !

— Par ce temps !

— Cette bourrasque !

— Cette pluie !...

— Sans dîner, il aura dîné là-bas, ou il dînera ici en rentrant, souriait la jeune femme.

— Et il est parti depuis.., ?

— Depuis sept heures, répondait la marquise, il sortait, vous entriez. Il est quelle heure maintenant ?

— Dix heures et demie, déclarait Fernandez.

— Alors il ne peut tarder ? Pour revenir, il aura pris par la falaise, c'est bien plus long, mais...

— En admettant qu'il ait pu arriver jusqu'à Dieppe, scandait soudain la voix glacée du journaliste.

— Oh ! la mer était basse, risquait la jeune femme avec une insouciance affectée.

— Pardon, elle montait, objectait Hariett, et par un temps pareil, il n'y a plus à compter avec les marées. Un pêcheur de la côte, un vieux loup de mer ne risquerait pas, ce soir la traversée. Il y a toutes les chances, madame, qu'à l'heure qu'il est, vous ne receviez pas la partition attendue et que M. Henry Morland soit noyé.

Il s'inclinait très bas, ironique et féroce avec un visible mépris dans les yeux pour l'indifférente et futile jeune femme !

A quoi la marquise d'Osborne, du ton le plus naturel : « Voilà pourquoi, messieurs, je me suis opposée à cette imprudence, disons même à cette folie. Si mauvaise que je sois, je n'ai jamais noyé personne.

« Aussi ai-je fait atteler, et Morland, que mon coupé a conduit à Dieppe, ne peut plus tarder beaucoup à rentrer. Seulement je n'étais pas fâchée de connaître votre opinion sur cette équipée.

Et devant un mouvement des quatre hommes.

« Il n'y a plus de doute là-dessus. Vous l'avez tous trouvée stupide et folle, n'est-ce pas, et tous m'avez blâmée.

« Et lui, quel imbécile, hein ?

« Risquer sa vie pour le caprice d'une coquette comme moi ! Je suis enchantée, messieurs, du petit renseignement. Dans le monde, on a toujours besoin de s'éclairer.

« Aussi, vous ne vous étonnerez pas trop, n'est-il pas vrai ? et vous m'en voudrez encore moins, quand Monsieur Morland rentrera avec la partition, si je vous congédie et si je le retiens pour la lui chanter, à lui seul. Avouez qu'il l'aura bien gagné !»

Et, devant un sourire sceptique des quatre hommes sérieusement inclinés :

— Je vous comprends, mes amis, vous vous dites. Ce voyage périlleux de Pourville à Dieppe, cet acte du *Roi d'Ys*, comme le définirait Hariett, Morland pris au mot, l'aurait-il effectué ! Le sait-on ? Mais au moins l'avait-il proposé ! L'homme propose et la femme dispose !

— Et vous étiez disposée, ce soir !

Ce fut le mot de la fin; les quatre hommes sortirent à reculons, faisant face à la draperie de pongée rose soufre, courbés en deux, le front très bas.

Jean LORRAIN.

AYGUENOIRE [1]

I

Ce château d'Ayguenoire, où Blaise de Montluc écrivit une partie de ses *Commentaires*, où il mourut, où il est enterré, étonne le passant par sa farouche apparence, dans la vallée de sourires qui ondule, en faibles ressauts, en combes molles, d'Agen à Nérac, de la Garonne à la Baïse. Ses tours carrées se dressent sur la plus haute des collines voisines de Roquefort-d'Agen; et, de la grand'route, on voit encore, scellées dans la pierre, les anneaux de fer où le terrible capitaine pendait ses captifs huguenots. L'autre face du château est plus sinistre. Elle regarde un bois de pins de petite étendue, mais extraordinairement obscur, tant on a laissé les branches pousser au hasard et s'enchevêtrer. Une mousse demi-moisie vêt le sol toujours humide, traversé par des filets d'eau chuchotante; ils s'unissent plus loin, forment cette mare noirâtre qui a dénommé l'endroit. Dans le redan dessiné, de ce côté, par la façade du château, le tombeau de Montluc s'érige, simple rectangle de pierre, avec l'image du capitaine couché sur le dos, les bras croisés sur la croix de l'épée, son chien allongé à ses pieds. Le socle et la figure de pierre sont voilés de vertes moisissures.

Peu de curieux visitent Ayguenoire : cet admirable pays de Garonne est ignoré des touristes. Les rares voyageurs emportent le souvenir d'une vision du passé étrangement nette : depuis les guerres héroïques, la vieille demeure n'a pas changé. Rêve-t-on quelque temps devant ces pierres immobiles, que le temps épargne par miracle, on s'étonne qu'elles abritent des êtres vivants, vêtus à la moderne. Pourtant Ayguenoire est habité. Vers l'heure de midi, on peut apercevoir les habitants réunis autour de la table, dans l'ancienne salle des gardes, qui, précisément, borde le tombeau de Montluc. Ces habitants sont : une dame âgée, tordue par la goutte sur un fauteuil à haut dossier; une jeune femme brune, encore belle, d'une pâleur attristée, comme épuisée et fanée dans cette solitude, dans cette ombre; et un grand gaillard imberbe à cheveux noirs, à teint d'Espagnol. Ils mangent lentement, sans se parler.

Et les murs d'Ayguenoire, témoins de bien des drames au temps où Montluc luttait de férocité contre le légendaire baron des Adrets, n'en ont point vu peut-être d'aussi tragique que le drame intime qui se joue ainsi chaque jour, depuis cinq années, entre ces trois convives silencieux.

La vieille dame s'appelle ; marquise douairière de Seyssac. Elle fut une des plus jeunes, naguère, parmi les frivoles compagnes que Mlle de Montijo amena à sa suite aux Tuileries. Elle y rencontra et y épousa le marquis, de bonne noblesse Languedocienne : les Seyssac prétendent descendre de Blaise de Montluc, et de fait, Ayguenoire leur est venu en héritage direct. Le couple, admis à la familiarité impériale, eut les mœurs de ce temps et de cette cour. On compta la marquise parmi celles qui, aux fins de soupers de Compiègne, jouaient demi-nues des charades sur des vocables impurs. Un fils lui naquit cependant, qu'elle appela Victor. Il l'embarrassait: on l'envoya nourrir en Agenais, par quelque robuste fille à jupon rouge, à foulard noué sur les lisses cheveux noirs. Il n'avait pas vu ses parents trois fois en six ans quand l'Empire croula; la guerre tua le marquis, et rejeta dans l'exil d'Ayguenoire la marquise affolée, stupide de cet écroulement comme elles le furent toutes, les gaies joueuses des charades de Compiègne !

Elle se raccrocha à la maternité comme au dernier prétexte à vivre qui lui demeurât, dans sa déchéance; et il faut reconnaître qu'elle fut une mère passionnée, avec le détraquement de ses anciennes passions. On n'éleva pas le petit marquis : il poussa à sa fantaisie sous les caresses, servi aveuglément par sa mère et par les domestiques de la maison. A vingt ans, Seyssac était le cadet de Gascogne, point rare encore aujourd'hui, qui ne sait d'autre usage de sa liberté que jouer aux cartes, monter des chevaux et trousser des filles. Paris, où sa mère l'envoya, recommandé à tous les débris du parti bonapartiste, déconcerta son esprit court; forcé d'y vivre médiocrement, il s'y ennuya. Au bout d'un an, il revenait à Ayguenoire, demandant à la marquise de le marier.

Elle y avait songé. Quelques jours après le retour de Seyssac, elle reçut au château un de leurs voisins, M. de Buch. C'était un homme de cinquante ans à peine, robuste et jeune d'allures. D'assez noble maison, mais à demi ruiné comme presque toute l'aristocratie terrienne de la région, il s'était expatrié de bonne heure; il avait cherché la fortune, avec un tout petit capital, dans les pâturages de l'Amérique du Sud. Il en revenait, quinze ans plus tard, riche de trois millions, gagnés dans l'élevage. Là-bas il s'était marié; sa femme était morte. Il ramenait une fillette d'une douzaine d'années, qu'il mit au couvent de l'Assomption, à Bordeaux. Lui s'installa dans l'ancienne maison de sa famille, à Roquefort-d'Agen, qu'il fit reconstruire et aménager luxueusement. La légende de sa fortune s'était vite répandue, et on se montrait curieusement quand ils passaient dans les villages, « moussu de Buch » et son domestique José, — un jeune *gaucho* américain qui avait tenu à suivre son maître en Europe.



Longtemps à l'avance, la marquise douairière de Seyssac rêva de marier son fils à la petite de Buch. Ainsi elle le garderait près d'elle; puis, un million de dot est rare en Gascogne. Victor, à son retour de Paris, s'était pris d'un désir subit d'être riche; il approuva le choix de sa mère. Marguerite de Buch sortait du couvent; elle était jolie, un peu grave de visage et de façons. Elle vit le marquis deux ou trois fois au cours de sa dernière année de couvent, s'habitua à l'aimer, et, dès qu'elle eut quitté l'Assomption, le mariage eut l'eu.

II

Les deux premières années d'union furent assez heureuses, bien qu'attristées par la mort subite de M. de Buch; une congestion pulmonaire l'emporta six mois après le mariage de sa fille. Le marquis était épris de Marguerite, la plus souhaitable femme, certes, qu'il eût jamais tenue entre ses bras, dans sa vie de don Juan campagnard. Mais le temps usa son désir : de nouveau les jupes des servantes et des paysannes le tentèrent; il fit, comme autrefois, des voyages à Agen, à Bordeaux, à Toulouse. Marguerite, délaissée et trompée, demanda à sa belle-mère de la défendre contre la trahison de son mari. La marquise répondit en riant « que les hommes étaient les hommes; qu'elle-même avait été bien autrement coiffée, jadis, par son mari, et n'en était point morte ». De ce jour, les relations, qui n'avaient jamais été tendres, se rompirent entre les deux femmes. Marguerite s'isola le plus qu'elle put, nourrit en de mornes rêveries sa rancune contre la mère et le fils. Dans cette triste maison d'Ayguenoire, pleine de souvenirs sanglants, elle sentait tout le monde hostile, rangé au parti du marquis. Son goût des basses compagnies flattait ses gens et les paysans: la Gascogne depuis Henri IV, aime les maîtres qui la chevauchent. Marguerite était l'étrangère, fille de cette race espagnole détestée là bas. Comme exilée à Ayguenoire, la pauvre épousée n'y sentait qu'un appui : José, le domestique argentin qu'elle avait voulu près d'elle, après la mort de M. de Buch. Il lui rappelait les prairies natales, aux herbes hautes, l'estancia de Peisandu, où elle avait été élevée, le père qu'elle pleurait. Avec lui, elle pouvait parler sa langue, la première qu'elle eût balbutiée. Et elle le savait dévoué comme un chien qui défend son

(1) [illegible] éditeur

maître, capable, pour elle, de tuer ou de mourir.

... Une nuit de février, — Marguerite de Seyssac était mariée depuis près de cinq années, — le marquis, comme à l'ordinaire, était absent. Les domestiques, affolés, se précipitèrent dans la grande salle où se tenaient les deux marquises, la vieille endormie dans son fauteuil, la jeune rêvant, un ouvrage aux doigts.

« Madame ! madame la marquise !

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

— Monsieur le marquis qu'on ramène !... Il est blessé ! Il n'a pas sa connaissance. On craint qu'il n'ait passé en route !... »

C'était vrai, on ramenait Victor de Seyssac blessé à la tempe, mourant. Marguerite questionna, tâcha de savoir les circonstances de l'accident. On ne voulait pas lui répondre : on parlait d'une chute de cheval à Bordeaux. Mais l'enquête de la justice dénonça la vérité. C'était bien à Bordeaux que le marquis avait reçu un coup mortel; seulement, il l'avait reçu dans une des plus basses maisons publiques du port, au cours d'une rixe avec des matelots. Cette aventure traina deux semaines dans les journaux de la région; ceux de Paris en parlèrent à leur tour : la veuve but la coupe de honte jusqu'à la lie. Un instant, elle songea à quitter la France, à retourner en Amérique sous la garde de José. Mais non : elle voulait une revanche pour sa jeunesse flétrie, pour son honneur de femme souillé; et, puisqu'elle ne pouvait plus atteindre Victor de Seyssac, elle résolut de se venger sur la mère, sur la vieille marquise dont les larmes ne tarissaient pas depuis la mort de son fils.

Le soir même du jour où elle apprit que la triste affaire était classée, — on n'avait pu retrouver le meurtrier; l'enquête n'avait révélée que les mœurs honteuses de la victime, — Marguerite de Seyssac remonta dans sa chambre, sonna José.

« Écoute, Pepito, lui dit-elle, tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Oh! oui, senora. Je vous aime comme Dieu.

— Non, tu ne m'aimes pas comme Dieu, tu m'aimes comme un homme aime une femme. Ne réponds pas, ajouta-t-elle sur un geste de défense du *gaucho*. Je le sais. Tu t'es épris de moi quand j'étais toute petite, quand tu m'apprenais à monter à cheval le long des palissades de l'estancia. Après, quand papa est revenu en France, c'est pour moi que tu as voulu le suivre. Est-ce vrai, cela ?... Quand j'étais au couvent, je t'ai vu rôder bien des fois, le dimanche, autour des murs de l'Assomption, cherchant à me voir par les fenêtres. Et quand je me suis mariée, tu pleurais comme une femme, à l'église... »

L'homme s'était jeté à ses pieds :



« Pardonnez-moi ! pardonnez-moi !... disait-il. Je n'ai rien dit jamais, senora; je n'ai rien fait...

— C'est vrai. Tu n'as jamais oublié qui je suis et qui tu es. Eh bien ! écoute, José. Tu me vois ? Je suis encore belle, malgré tout le chagrin que j'ai eu... Regarde... »

Elle rejeta le fichu qu'elle portait toujours à la mode de son pays, croisé sur le corsage largement ouvert. Elle dénuda sa gorge, le haut de ses seins.

« Belle... belle comme la mère du Christ, balbutia Pepito, les yeux flambants.

— Eh bien, je vais être ta maîtresse, entends-tu ? ta *maîtresse*.. Tu vas coucher dans mon lit ce soir, et tu y coucheras toutes les nuits, maintenant, jusqu'à ce qu'un de nous deux meure. Tu ne peux pas croire que ce soit vrai ? Si, c'est vrai, tu vas me posséder; tu vas être mon amant, tout à l'heure... Entends-tu ? »

Elle arracha les dernières agrafes de son corsage, et, penchant sa poitrine nue vers Pepito agenouillé, elle lui répéta, les yeux dans les yeux :

« Ta maîtresse ! entends-tu ? »

L'homme, affolé, se releva d'un bond, voulut la saisir. Elle recula, et l'arrêta d'un geste.

« Attends ! pas encore. Il faut me gagner... Il faut me jurer quelque chose...

— Quoi ? » balbutia José, qui râlait de désir ..

Et il ajouta simplement :

« Qui est-ce qu'il faut tuer ? »

Marguerite répliqua :

« Personne... personne maintenant, du moins. Il faudra seulement m'obéir, absolument, faire ce que je voudrai, comme je voudrai. Demain, quand on sonnera la cloche du déjeuner, tu descendras de ma chambre avec moi, tu viendras t'asseoir à notre table, entre la marquise et moi...

— Oui, fit José.

— Et de même, tu dîneras avec nous; et tu resteras avec nous, le soir dans la salle... Et quand tu auras envie de me baiser sur la bouche, tu le feras devant *elle*; tu me prendras sur tes genoux devant *elle*, dis !

— Oui...

— Et si quelqu'un ici ose te manquer, je le chasserai; et si quelqu'un me manque, tu le tueras, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est juré ?

— Sur la tête du Christ.

— C'est bon. Je suis à toi. Prends-moi. »

Le *gaucho* se rua sur elle. Elle se laissa emporter dans son étreinte enragée, et jeter sur le lit, où les armes de Seyssac blasonnaient les oreillers et les draps.

Les années se sont succédées depuis cette nuit: Marguerite n'a pas désarmé. La mère a voulu protester d'abord. Pepito a traîné de force, à côté du sien, le fauteuil d'infirme où la clouait la goutte. Elle a affecté de ne point manger, on l'a laissé faire; la faim a eu raison de sa résistance. Maintenant, elle est vaincue. Elle souffre, résignée, ce supplice de chaque heure de voir le *gaucho*, fort de l'appui de Marguerite et de la terreur qu'il inspire, prendre la place de son fils mort dans la

demeure historique, à la table commune, dans le lit même de sa belle-fille... Parfois, pourtant, des révoltes d'orgueil blessé soulèvent son cœur de patricienne. Elle appelle la mort qui la délivrera de cette honte. Mais la mort, complice de l'atroce vengeance, épargne l'infirme.

Et longtemps encore, l'ancien valet de ferme argentin s'assoiera, à chaque repas, entre les deux marquises de Seyssac, dans la salle des gardes du château d'Ayguenoire.

Marcel PRÉVOST

La Pénitence

L'abbé Bourry tourna deux fois dans la serrure l'énorme clef de la vieille église; mais, ceci fait, il demeura, le front brusquement rembruni, les doigts restés sur le loquet, dans un mouvement de surprise et d'attente. Le bas légèrement troussé de sa soutane découvrait le deuil de sa cheville et la boucle de son soulier déjà posé sar le pavé de la place.

— Eh? là, m'sieu l' curé, c'est-y-donc que j'pouvions pu m'confesser?

Devant lui, débouchée comme une bourrasque d'une ruelle avoisinante, la Claudine, une femme du pays, élevait des bras déscspérés. Ses tempes battaient la charge tant elle avait couru, et sur l'extrême bord de sa classique marmotte quadrillée de blanc et de mauve, — un mauve passé, filé lentement sous le chiendent de la brosse, dans l'eau courante du lavoir municipal, — la sueur de son front mettait un liseré brun.

Le vieux prêtre eut un geste d'impatience.

— Le bon Dieu vous bénisse! dit-il, est-ce là une heure pour se présenter à confesse?

— J'on pu v'ni pus tôt, dit la femme.

Il s'emporta :

— J'en suis fâché! Vous reviendrez une autre fois.

Puis devant le regard éploré de la Claudine

— Eh? aussi, c'est toujours la même comédie; les vaches et les cochons d'abord, et le bon Dieu ensuite, si le temps le permet! Allez, ma bonne, ce sera pour la semaine prochaine. Je dîne au château: j'y suis attendu à six heures, et je n'ai point loisir de vous entendre. Bonsoir.

La Claudine éclata en sanglots simulés.

— Eh! là, mon Dieu, eh! là, mon Dieu! Moi qui voulions faire mes Pâques.

— Vos Pâques!

Le bonhomme se tut. Une seconde il hésita, partagé entre le sentiment du devoir et la crainte d'arriver en retard chez ses hôtes, où l'attendait, comme tous les ans, un fin maigre de Samedi Saint.

Ce fut le sentiment du devoir qui l'emporta.

La bouche pincée, rageant à froid, il fit refaire à la grosse clef deux nouveaux tours en sens contraire. L'une suivant l'autre, la paysanne et le curé franchirent le seuil de l'église. Devant un humble maître-autel, que paraient, protégés par des globes de pendules, des bouquets montés de calicot, l'ecclésiastique cala une chaise, une chaise de paille enlevée au passage, cueillie au vol, tandis qu'il filait rapidement entre les rangs de sièges de la nef.

S'étant assis, il dit :

— Mettez-vous à genoux.

La Claudnie obéit.

— Faites le signe de la croix. Dites votre *Confiteor*.

La Claudine partit comme un cheval échappé, éperdument lancée dans sa prière comme une écolière zélée, dans la leçon apprise pour la circonstance et possédée sur le bout du doigt. Elle ne s'arrêtait plus. Il dut intervenir.

— C'est bien. Dites-moi vos péchés.

La Claudine garda le silence.

— Ma fille, je vous en prie, faites-vite, dit l'abbé impatienté; je suis à la dernière minute. Voyons, vous n'avez, n'est-ce pas, ni tué, ni volé personne? Alors, quoi? Vous fûtes menteuse, gourmande! Vous avez négligé de dire vos prièrss et tenu des propos contre l'honnêteté? Eh bien? c'est bon, allez en paix et ne péchez plus. Je vous donne l'absolution, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Déjà il se levait, La pénitente, toujours agenouillée, murmura

— J'ons fait ben pis qu'tout ça, mon père.

— Oui? Dites-le alors! je vous écoute.

— Eh ben! mon père, dit la Claudine baissant le nez, j'ons... j'ons... fait des traits à mon homme!

— Ouf! fit l'abbé. Ah! saperlipopette, ma fille, que venez-vous m'apprendre là?

Les bras lui en tombaient. L'excès de sa stupeur fut tel, que le secret de la confession y passa

— Vous aussi!... vous aussi... ça manquait!... Y en avait tout juste deux de propres dans le pays, la Jeanne à Maréchal et vous... Et maintenant, voilà que vous-même...! Le bon Dieu vous bénisse, allez!

Les paroles lui manquaient.

Il demanda pourtant :

— Quand ça vous est-il donc arrivé, ce malheur-là?

— Y a z'un mois, mon père, jus comme l'or. A la mi-mars, autant dire.

— Avec qui?

Elle nomma le coupable.

— Chenapan! murmura l'abbé.

Puis :

— Et combien de fois, depuis un mois, avez-vous... ce que vous savez?

— Mon père, j'lons fait onze fois.

— Onze fois?

Le chiffre lui parut énorme. Il éleva des mains maudissantes et déjà il ouvrait la bouche pour flétrir, quand les trois quarts après cinq heures sonnèrent, trois coups qui traînèrent longuement dans l'écho sonore de l'église, avec ce timbre de chaudron fêlé propre aux horloges de village. Rappelé à la réalité, il bredouilla, pressé d'en finir :

— Vous repentez-vous, au moins?

L'autre s'exclama :

— Si j'me r'pens. Et j' l'cré ben que j'me r'pens? Ce cochon-là m'a engrossée!

— Eh bien! rentrez chez vous, dit l'abbé qui fit le sourd, vous y direz quatre *Pater* et quatre *Ave* et vous viendrez communier demain. Allons, ma fille, vite, pressons-nous.

Il ramassa son tricorne qu'il avait déposé à terre, au pied de sa chaise. La pénitente s'était relevée. A ce moment, dans le carré de lumière vive que découpait la porte ouverte de l'église sur la place ensoleillée du village, une nouvelle silhouette parut. La Jeanne, cette fois, c'était la Jeanne, la Jeanne à l'heureux Maréchal, toute blonde et réjouie, et si grasse, que ses seins tremblotaient en sa camisole flottante, comme deux paquets de raisins murs.

L'abbé protesta :

— Non! ah non! cette fois, en voilà assez.

Mais la Jeanne, très calme, s'avançait. Elle aussi voulait se confesser; elle aussi voulait faire ses Pâques.

Et elle s'étonna, goguenarde, demandant si c'était maintenant le curé qui empêcherait ses paroissiennes d'accomplir des devoirs sacrés. Convaincu et exaspéré, le bonhomme retomba d'un bloc sur sa chaise; il empoigna la Jeanne au bras et, presque, il la jeta à genoux devant lui. Il répétait :

— Eh bien, quoi? quoi? Qu'est-ce que vous avez à me dire? Peut-être bien que vous avez trompé votre homme, vous aussi?

La Jeanne demeura lèvres closes, simplement, de haut en bas, elle hocha trois fois la tête.

Le curé sursauta.

— Eh! allons donc, parbleu! à cette heure la fête est complète! Ah! scélérat de pays! scélérat de pays!

Puis :

— Depuis quand le trompez-vous, ce pauvre diable?

— Depuis un mois.

— J'en étais sûr! Ah! scélérat de printemps! scélérat de printemps! Tous les ans la même comédie! — Et combien de fois, s'il vous plaît, avez-vous péché depuis un mois?

— Sept fois, mon père, dit la Jeanne.

Le vieux prêtre parut tout décontenancé.

Il dit :

— Sept fois; vous dites: sept fois!

Les yeux au ciel, il calculait, tâchant à établir une proportion équitable entre la pénitence qu'il avait imposée à Claudine et celle qu'il imposerait à Jeanne.

— Voyons! onze est à sept, comme quatre est à X. La moitié d'onze,.. — le bon Dieu vous bénisse, avec vos comptes impairs! — la moitié d'onze est de cinq et demi, et la moitié de sept est de...

Mais l'horloge sonna six heures.

Alors il bondit, mis debout comme sous la surprise d'un coup de fouet.

— Ah! et puis, ma bonne, vous savez, si vous croyez que j'ai le temps de faire de l'algèbre et des règles de proportion, vous vous trompez! Allez! allez! rentrez chez vous! vous y direz quatre *Pater* et quatre *Ave*, et vous tromperez votre homme quatre fois de plus. Ça fera le compte.

G. COURTELINE.

Les Chaufferettes [1]

Nous soupions après cette amusante pièce de Donnay, las d'avoir trop ri et trop applaudi, les oreilles encore pleines, ainsi qu'à la fin d'un feu d'artifice, de toute l'ironie joyeuse qui pétille dans ces quatre actes, de tout l'amour qu'exhalent ces belles marionnettes de ville d'hiver, et l'on parla des femmes du monde qui ne craignent pas de jouer un rôle équivoque, qui s'intéressent aux intrigues des autres, qui, pour rien, pour le plaisir, consentent, s'offrent même à servir de paravent, à s'entremettre, à protéger les foucades d'une amie, imitent l'indulgente complice de madame Assand, l'énigmatique Germaine de Teilleul qui, dédaigneuse pour soi des tentations, le cœur et la chair en repos, ne trouve pas de plus grand plaisir que d'être une façon d'ange gardien des adultères amis, de s'y mêler, de s'en éclabousser, de sauver la partie lorsqu'elle devient difficile et tragique...

— Certes non, fit George Darmont, qui a étudié l'âme féminine jusqu'en ses replis les plus mystérieux, dans la longue aventure qu'est le mariage, dans cette vie à deux où, quand on semble tenir le bonheur, ne plus rien avoir à souhaiter, tout oublier comme en les délices d'un port de lumière et de paix, tant de jalousies vous guettent, tant de pièges vous menacent, nous n'avons pas seulement à défendre notre seuil tranquille contre les complaisantes en quelque sorte professionnelles qui sont à l'affût des occasions, des premières lézardes, qui vivent de ces marchés louches, qui apparient les amants.

Qui n'a eu recours à leur adresse? Qui ne les a conviées à ces petites fêtes où elles sont si peu gênantes? Qui ne connaît leur manière d'agir, le prix courant de leurs collaborations?

Naufragées qui s'accrochèrent désespérément à la première épave venue, qui ne veulent pas disparaître, qui aiment mieux s'avilir que de renoncer aux coquetteries et aux jouissances anciennes, que de végéter sans le sou, cousines pauvres qui s'évertuent à devenir indispensables, qui se préparent une calme vieillesse, qui ont des avidités sournoises de faméliques, qui tendent la main dans l'ombre comme des bonnes de proxénète.

Celles-là, avec leur aspect écœurant de femmes d'affaires, leur habitude de pêcher en eau trouble, ne sauraient avoir une influence désastreuse que sur les ingénues faisandées, des amoureuses aux abois, des malades aux perpétuels caprices, aux tristes inassouvissements.

Et je les redouterais moins, soit que les corruptrices qui montrent la mauvaise route à leurs amies, qui ouvrent des horizons nouveaux à un cœur inquiet et curieux comme le sont la plupart des cœurs de jeune femme, qui les imprègnent de mensonge, qui les accoutument à la hantise de l'adultère, qui ne sont contentes, qui ne s'arrêtent qu'au jour où elles ont atteint leur lamentable but, préparé de prochaines déchéances, soit que les essayeuses de sensation qui s'absolvent plus facilement en se sentant imitées, qui rêvent d'épandre autour d'elles la contagion du péché, de faire partager à d'autres leurs angoisses, leurs épouvantes, leurs remords, soit que ces charitables, ces dilettantes qui s'appliquent à démolir les meilleurs ménages, à créer d'éphémères et périlleuses liaisons, qui ont toute une comptabilité pour leurs pauvres d'amour, leur ménagent des rendez-vous, les hospitalisent, les invitent, par couples, à la campagne ou à la ville, les couvrent de leur inattaquable respectabilité comme d'un chaperon...

Serge de Floriel l'interrompit :

— J'ai connu, comme disait feu Brantôme, une adorable veuve qui, avec ses cheveux irradiés de vagues reflets de cuivre, ses yeux songeurs, profonds, pareils aux citernes attirantes où des lueurs mystérieuses frissonnent sur le noir velours d'une eau morte, sa bouche trop rouge dans les pâleurs d'un visage triste et noble, sa nuque superbe, son cou fuselé ainsi qu'une colonnette de marbre, évoquait ces patriciennes dominatrices dont l'existence fut une longue volupté.

Elle s'ennuyait de pleurer chaque soir dans la solitude d'un lit glacé, d'être inutilement jeune et belle, de perdre en de décevants mirages les plus douces années de la vie. Mais elle avait trop le souci de son honneur, l'orgueil de son impeccable vertu pour s'adonner à de vulgaires plaisirs, pour prendre au hasard ou

(1) *Le Reflet*, Flammarion, éditeur.

selon son cœur un amant. Enfin, à bout de forces, elle désira le mari d'une de ses meilleures amies.

C'était un ménage charmant que l'on enviait, qui parraissait voué aux éternelles béatitudes, que l'on ne pouvait contempler, frôler sans mélancolie, sans songer que la mort n'épargne pas, hélas! les plus heureux.

Cependant, usant de toutes les perfidies, de toutes les ruses, subtile, attelée à sa tâche destructive, gagnant du terrain pas à pas en ce siège difficile, — hypocrite qui évite de donner des conseils, qui feint de vouloir réparer le mal dont elle est l'ouvrière, — elle arriva à métamorphoser ce cœur de femme sentimental et tendre, à le détacher de tout ce qu'il aimait, à l'orienter vers les folies passionnelles, vers les paradis chimériques, à le faire succomber aux suggestions qui l'assaillaient.

Après avoir trouvé l'amant, prêté le logis, machiné la prétentaine, mis les choses au point, sans que nul ne s'en doutât parmi les personnages de la comédie, elle avertit par une brève lettre anonyme le malheureux qui croyait aveuglément en la tendresse de sa femme.

Il l'avait trop idolâtrée pour avoir le courage de la frapper, de la punir. Ils divorcèrent.

Et la jolie veuve sut si bien se retrouver sur le chemin de croix où il errait, inconsolable, désenchanté, lui rappeler le bonheur perdu, l'apaiser, lui ouvrir ses bras, avoir une apparence de sœur dévouée que, quelques mois après le jugement, il la supplia de prendre la place presque encore chaude de l'infidèle...

Et Tomy Hastings, qui a toujours trois maîtresses et trois chevaux, conclut :

— Je sais aussi une vieille douairière qui, jusqu'à l'heure néfaste où son miroir lui prêcha la retraite, lui enleva ses illusions suprêmes, n'avait vécu que pour aimer et pour être aimée, — une des dernières femmes qui surent leur rôle de charmeresses, qui eurent la vocation de l'amour comme d'autres ont la vocation du cloître et qui aurait pu s'écrier avec le poète : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. »

Elle ne croit pas, d'ailleurs, avoir été le moins du monde coupable en prodiguant sa beauté, en exauçant les prières ardentes des si nombreux qui l'imploraient, qui rêvaient de se griser à ses lèvres. Elle espère renaître plus jeune, plus désirable en une étoile lointaine, en une Vénus de rêve.

Et, en attendant le jour où ses grands yeux bleuâtres s'éteindront, alors que la plupart ruminent leur salut, s'attardent à des dévotions angoissées, s'entourent de chapelets et de soutanes, elle invite, accueille, réunit dans son château de Touraine les flirts qu'elle a surpris, qu'elle devine tout près de pousser plus loin leur doux roman, leur ménage des rencontres soudaines, des promenades nocturnes, des occasions d'amour où il faudrait vraiment être de glace pour ne pas se décider à tenter le dernier pas.

Et, ravie quand le tour est joué, quand des rougeurs embarrassées, des yeux brumeux et meurtris lui révèlent un péché de plus, se délectant contre un bon feu, ranimant sa soixantaine à ces contacts d'amoureux, elle appelle les petites femmes qui mènent autour d'elle leur guilledou : « *mes chaufferettes* ».

René MAIZEROY.

LA PETITE NÈFLE

(Suite)

— Voyons, papa, si tout le monde était sur le siège, murmura doucement ma femme, il n'y aurait plus que des cochers de fiacre.

— Il y aurait tout de même des rosses, riposta sévèrement mon beau-père.

La voix de la marchande au panier gémit de nouveau :

— Monsieur Clignon ! Monsieur Clignon !

Mais ma seconde voisine, la belle blonde qui tenait rue de la Nation une brasserie servie par des dames, s'éleva contre l'orateur. On ne devait pas parler politique à un repas de noces. Il valait mieux demander un piano et danser.

Cette proposition eut un succès fou. Chacun tapa des pieds en hurlant : « Un piano ! un piano ! » et les garçons s'empressèrent d'en rouler un qui semblait, au premier coup d'œil, avoir vu beaucoup de noces aussi tumultueuses que la mienne.

Fariel invita la blanchisseuse de la rue Monsieur-le-Prince, les couples s'enlacèrent, un pianiste sorti je ne sais d'où tira de ce chaudron pitoyable des sons discordants et coupés de fréquentes intermittences.

Quand j'ai réglé la note du restaurateur, ce pianiste m'a été compté comme Prix de Rome, et j'aurais tenu la chose pour vraie si on ne m'avait point passé de la morue fraîche pour du turbot — bien qu'il soit beaucoup plus facile de se procurer un vieux Prix de Rome à Paris qu'un turbot frais à la Halle.

Quand la valse fut en train, je dis à ma femme, à qui j'avais offert le bras : « Ma chérie, il est déjà tard. Nous ferions mieux de nous en aller. »

L'aimable enfant se dégagea, me répondit zut, et courut retrouver son ami La Pompe.

Le déménageur prit une serviette et la passa autour de la taille de ma femme pour ne pas tacher sa robe. Alors, cette Nèfle impudique jeta ses bras autour du cou du robuste La Pompe, et je les vis tourner tous deux parmi les danseurs, les yeux dans les yeux, enlacés si étroitement que ça en était révoltant.

III

Le perfide Fariel faisait valser la blanchisseuse de la rue Monsieur-le-Prince : une petite rousse au teint rose, aux légers frisons frémissant sur la nuque et sur le front, avec un sacré nez en trompette qui semblait appeler l'amateur. En vérité, cette gosseline devait être très suggestive, le buste moulé dans sa camisole blanche, quand elle promenait son *gendarme* sur des plastrons de chemises d'hommes.

... Mais, pour le moment, je pensais à toute autre chose, ne trouvant pas drôle le moins du monde de voir cette jolie rousse dans les bras de mon ami Fariel et l'épaisse Mme Grovant dans ceux du papa Clignon, tandis que ma douce épousée se pendait voluptueusement au cou de son beau déménageur, aux pectoraux développés.

La patronne de la brasserie de la rue de la Nation, prise de pitié pour mon tourment, essaya de persuader à la « petite Nèfle » de s'en aller. Ce fut un solide coup d'épée dans l'eau.

La Pompe répondit sèchement à cette empêcheuse de danser en rond : « Allez voir si vos pensionnaires sont couchées, Madame Plotard ! »

A ces parles, je compris qu'il était inutile d'espérer réussir moi-même là où cette ingénieuse matronne avait si piteusement échoué.

Vers minuit, Friel s'éclipsa, emmenant la petite blanchisseuse suggestive ; et j'objectai à ma femme que c'était l'heure de départ consacrée par la tradition pour les jeunes mariés. La gueuse me répondit qu'elle savait ce qu'étaient les hommes. Tous des malpropres ! Et elle me déclara dans un langage que le sapeur le moins élégiaque ne tiendrait pas à une fille-mère, qu'elle en avait assez vu dans sa vie pour avoir perdu toute curiosité à cet égard. Si elle s'était mariée, c'était pour devenir honnête et non recommencer à faire la fille.

Mes explications les plus claires ne dissipèrent pas son erreur. Elle resta sourde à mes prières et y coupa court en me répondant qu'elle voulait danser encore avec La Pompe.

Comme je n'étais pas d'humeur à me mêler à ces débauches chorégraphiques, je me résignai à passer la nuit sur une chaise, entre Mme Plotard et Mme Grovant qui me compta ses petits ennuis dans une minute d'expansion :

— C'est embêtant, m'avoua l'excellente créature, voilà le temps qui tourne à l'orage et j'ai des harengs frais à la maison... Il y a trois jours que je ne peux pas m'en débarrasser. Dans notre quartier, les dames préfèrent le maquereau !

Je songeais à tous les événements de cette fatale journée et je repris un peu confiance. Mon ami Fariel était un analyste trop habile et un observateur trop exact pour m'avoir induit en erreur. Il était certain que la Nèfle avait bu beaucoup — même trop — pendant ces deux jours, et qu'elle était très énervée ; mais quand le calme l'aurait reprise dans la paix de l'intérieur charmant où elle allait vivre, ce serait une autre femme que le bien-être métamorphoserait.

Je laissai la nuit s'écouler et ce fut au petit jour que nous rentrâmes dans notre appartement de la rue Frochot. En arrivant, j'aidai ma femme à se déshabiller. Quand elle fut en chemise, elle se coucha et me somma de ne pas essayer d'entrer dans le lit.

Mon vieux, me dit-elle, ce que tu me dégoûtes, ce n'est pas croyable. Ce serait trop joli, parce qu'on est riche, de pouvoir épouser une pauvre fille qui n'a que son cœur... Quand mon beau La Pompe m'aimait, au moins ce n'était pas pour son argent. Il ne m'offensait pas, lui ! Il ne voulait pas m'acheter...

— Dors, lui répondis-je, comprenant qu'il valait mieux ne pas la contrarier. Si tu veux du thé, je vais t'en faire.

— Maman ! maman ! gémit-elle pitoyablement sa tête dans ses mains, il n'y a pas deux jours qu'il est marié, et il dit déjà que sa femme est saoule !

Je pris le bon parti pour avoir la paix. Je me déshabillai sans discuter et m'étendis sur la chaise-longue. Bien que je fusse accablé de tristesse, la fatigue fut plus forte et je m'endormis.

Au bout de deux heures, je fus tiré de mon sommeil par des sanglots et des soupirs.

— Qu'est-ce que tu as ? demandai-je.

— Je suis malade, malade, malade! gémit ma femme. Fais-moi du thé, mon homme chéri !

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLEMENT

Encres de Lafleche-Breham. Tirage sur rotative J. Derriey, Imprimeur ; Société Anonyme de l'Imprimerie Chromotypographique, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

LA MONTMARTROISE

Poésie de Léon DU ROCHER. — Musique de Marcel LEGAY.

I

Fille des sommets radieux
Qu'habitaient naguère les dieux
Et qu'un drapeau d'azur pavoise,
Elle a le cœur très haut placé
Et cependant jamais glacé,
La Montmartroise !

II

Les billets bleus, l'or du richard
Ne troublent point son clair regard,
Ses yeux d'opale ou de turquoise :
Car on l'achète avec des vers
Portant la marque des prés verts,
La Montmartroise !

III

Son rire ailé, qui sonne frais,
Vole à travers les cabarets
Sur des flots de brune cervoise :
Comme l'oiseau dans les buissons,
Elle babille en nos chansons,
La Montmartroise !

IV

Belle-de jour, belle-de-nuit,
Sur sa peau vermeille ne luit
Ni collier ni bague bourgeoise :
Elle se penche au bord du toit
Et fixe une étoile à son doigt,
La Montmartroise !

V

Au peintre épris d'un pur contour
Elle dévoile avec amour
Son sein où brille une framboise :
Elle est la prêtresse du Beau,
Dont elle agite le flambeau,
La Montmartroise !

VI

Son nez mutin son nez pointu
Nargue les marchands de vertu
Qui prétendent lui chercher noise :
Elle veut lancer librement
Son bonnet vers le firmament,
La Montmartroise !



All^tto

Fil_le des sommets ra_di _ eux Qu'ha_bitaient
naguè_re les dieux Et qu'un dra_peau d'azur pa _ voi _
dolce.
_ se, Elle a le cœur très-haut pla _ cé Et ce_pen_
rall.
_dant ja_mais gla _ cé **La Montmar_ troi _ se!**

7e ANNÉE. — N° 30. Édition de Paris : 5 centimes. 23 JUILLET 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
mois { Paris. . . . . . 13 fr. 50
{ Départements. . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois......	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

LOIN, LA-BAS..., par Fernand GREGH



LES POÈTES DE L'AMOUR

Loin, Là-bas...

La mer! elle était bleue et grise et verte encore,
Et nous avons couru follement vers les vagues,
En trébuchant parmi les galets, sur les algues,
Dans les trous où l'eau froide et claire au soir se dore...

Tête nue et riant à la brise salée
Qui fouettait nos cheveux et qui mordait nos lèvres,
Nous avons déployé notre âme au vent des rêves,
Comme on largue au suroît la voile déroulée.

Au souffle des désirs fougueux, au vent arrière
Elle est partie, elle a fui blanche vers le large;
Petite voile au loin traînant un long sillage,
Elle a fui dans le soir, notre âme aventurière.

Elle a cinglé vers vous, lointaines Amériques,
Cités d'or, vastes ports vermeils sous des cieux jaunes,
Où le vent du matin brise aux marches des môles
Des flots bleus irisés de nuances féeriques;

Loin, là-bas, par delà le million de lieues,
Aux pays où le ciel est plein d'autres étoiles,
Où les lames des mers douces comme des soies
Bercent sur leur azur des rives aussi bleues;

Où comme des héros des histoires magiques,
On vit pieds nus, heureux à jamais sous les palmes;
— Où l'on peut regarder la mer, sans que des larmes,
Hélas! montent bientôt dans les yeux nostalgiques...

FERNAND GREGH.

(Revue de Paris.)

DIALOGUE DES COURTISANES

DIALOGUE IV

Une heure du matin, rue Montchanin, devant le petit hôtel de Micheline d'Azur.

Micheline, trente ans, très grande, très racée, de fortes hanches, une poitrine célèbre, sur des épaules merveilleuses, une petite tête de camée, volontaire et spirituelle. Enveloppée d'une large mante en velours orange doublée de damas bleu mourant, elle s'appuie contre la porte qu'essaye d'ouvrir Pierre Sorlain. Celui-ci, vingt-huit ans, extrêmement frais et solide, blond avec une forte moustache rousse, physionomie bon enfant, blagueuse cependant.

PIERRE. — Il doit y avoir quelque chose dans la serrure... à moins que ça ne soit dans ma clef... de la poussière, un grain de tabac. (*Secouant la porte.* Elle ne s'ouvrira pas la garce!... Ah! et puis c'est assommant, les clefs creuses... Tu es sûre de ne pas avoir la tienne?

MICHELINE. — Quoi donc!

PIERRE. — Ta clef... ta clef, tu n'as pas ta clef? Non... habituellement, tu l'as toujours. Voyons, cherche-bien; Mélanie t'a pourtant remis ta bourse en sortant.

MICHELINE, *de mauvaise foi.* — Avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas ouvrir une porte avec une bourse.

PIERRE, *patient.* — Oui, mais comme la clef est attachée à ta bourse avec tes bibelots d'or, je pensais... [illegible] elle s'ouvre. Enfin! Il doit y avoir un rat dans la serrure. (*Micheline hausse les épaules. Elle entre, suivie de Pierre qui l'examine avec les yeux inquiets d'un monsieur qui sent que tout n'est pas pour le mieux dans le plus irascible des cerveaux féminins.*) Veux-tu que je t'aide à te déshabiller? Mélanie est couchée, n'est-ce pas?

MICHELINE. — Je n'ai besoin de personne. (*Elle retire son manteau, arrache son corsage, rudoie son corset.*) Aïe! je me suis retourné un ongle! (*Furieuse*) C'est ta faute aussi, tu es là à me regarder comme un idiot, à me gêner. Dire que je ne peux [illegible] seule quand je me déshabille!

PIERRE. — Bien, bien... je m'en vais. Ne sois pas trop longue, dis. (*Micheline, une fois seule, termine sa toilette de nuit, se drape dans un peignoir de crêpe blanc et entre dans sa chambre où Pierre l'attend étendu sur la chaise longue. Il se lève en la voyant.*) Ce que tu as l'air fatal, ce soir.

MICHELINE. [illegible] — Tout le monde ne peut pas avoir une tête à [illegible]

PIERRE. — Non... mais tu [illegible] à Lady Macbeth.

MICHELINE, [illegible] — Et puis tâche d'être poli.

PIERRE. — Je suis poli... je n'ai pas dit Macbeth comme [illegible].

MICHELINE. — C'est heureux.

PIERRE. — J'aurais pu: ça serait mon droit... car enfin, tu es plutôt désagréable ce soir. Tu me fais une scène, là, je ne sais pas pourquoi.

MICHELINE. — Je fais une scène, moi?

PIERRE. — Probable! Oui, tu fais la tête en coin de rue... Depuis le Gymnase, tu n'as pas dit un mot dans la bagnole.

MICHELINE. — Ah! je t'en prie, ne parle pas argot; ça me porte sur les nerfs.

PIERRE. — Eh bien, dans la roulante (*Se reprenant*), dans la voiture (*D'un ton prétentieux*), dans la voiture.

MICHELINE. — Tu as fini de te ficher de moi?

PIERRE. — Loin de moi cette pensée! Réfléchis un peu, ma Mich.., à l'heure, au moment, et tu verras qu'à moins d'être un simple crétin, insoucieux de mes intérêts les plus chers...

MICHELINE. — Oh! si ce n'est que pour ça, tu n'as pas besoin de te gêner... J'ai la migraine, ce soir, et je compte dormir seule.

PIERRE, *navré, mais imitant le clown néanmoins.* — Vous ne voulez pas jouer avec moi, ce soir?

MICHELINE. — Ni [illegible] soir, ni [illegible] soir, bonsoir! C'est bouclé... il y a un rat.

[illegible]

[illegible]

PIERRE. — [illegible] bon chat bon rat.

MICHELINE. — Tu comprends qu'il ne me convient pas de calmer la fièvre que tu as attrapée ailleurs.

[illegible] — Ailleurs. Où ça, ailleurs. Je ne t'ai pas quittée de [illegible] soirée.

MICHELINE. — [illegible] entr'actes?

PIERRE. — Les entr'actes? je les ai passés près de toi, dans la bonne odeur de ta nuque exquise; je suis resté comme un bon kiki près de ma maîtresse aux yeux clairs.

MICHELINE. — Tu as un rude toupet, par exemple... Tu n'es pas sorti après le premier acte?

PIERRE. — Après le premier acte? Ah! oui, pour aller te chercher des bonbons... j'oubliais.

MICHELINE. — Et tu ne te souviens pas non plus des [illegible]

PIERRE. — Ma foi, je t'avoue que je ne les ai pas inscrits... J'ai salué des gens, mais je n'ai parlé à personne.

MICHELINE, *très pâle, les yeux étincelants.* — Et... dans la baignoire, oui, dans la baignoire, à gauche, près de la sortie... tu ne t'es pas arrêté pour parler à quelqu'un? Cherche bien, ne te trouble pas.

PIERRE. — Ah! oui... oui... c'est vrai, tu as raison. (*Avec un bon sourire.*) Je me rappelle parfaitement maintenant: une dame, une dame blonde, très blonde, en blanc...

MICHELINE. — Une dame, ça, une dame!... Une cocotte ignoble, pas même chic, car je les connais les grandes, toutes, tu entends?... Une dame! avec un chapeau immense comme une fille de café-concert... Je ne suis pas fâchée de savoir ce que tu appelles une dame. Tu sais, au Moulin-Rouge, il y en a des tapées dans ce goût-là. Tu es sûr que c'est une dame?

PIERRE. — Parfaitement... c'est la vicomtesse de Ferles.

MICHELINE. — Ta sœur? Tu veux me faire croire que c'est ta sœur?

PIERRE. — Oui, c'est ma sœur.

MICHELINE, *furieuse.* — Eh bien, elle a l'air d'une grue, ta sœur... tu entends?

PIERRE, *calme.* — Micheline, la passion t'égare.

MICHELINE. La passion! Tu ne t'imagines pas, par hasard, que je te fais l'honneur d'être jalouse de toi; seulement je n'aime pas qu'on me colle des blagues... Certainement, elle a l'air d'une grue, avec son maquillage.

PIERRE. — Qu'est-ce que tu veux... je me tue à le lui dire.

MICHELINE. — Et ses cheveux... où a-t-elle été pêcher cette couleur-là?

PIERRE. — C'est naturel.

MICHELINE. — Et mon œil?

PIERRE. — [illegible]

MICHELINE. — Les voilà bien, les cheveux couleur filasse...

PIERRE. — [illegible]

MICHELINE. Fillasse.

PIERRE. — Filasse.

MICHELINE. — Fillasse... Je l'ai bien regardée, va... elle ne te ressemble pas du tout... elle n'a pas ton grand nez de cocu.

PIERRE. — Heureusement pour elle.

MICHELINE. — Elle n'a pas tes sales yeux faux.

PIERRE. — Elle a les siens propres.

MICHELINE. — Ni ta bouche, ni rien de rien. Mon petit, quand on veut faire passer une femme pour sa sœur, on tâche de lui ressembler... Et puis, comment se fait-il qu'elle soit à Paris en ce moment: elle n'a donc pas le moyen d'aller à la campagne? alors c'est une purée, ton beau-frère? Vrai, là, tu me crois trop bête... Va donc la retrouver, ta peinture.

PIERRE, *essayant d'embrasser Micheline.* — C'est l'inceste... tu me conseilles l'inceste... As-tu donc perdu toute raison et tout sens moral? (*il rit.*)

MICHELINE, *l'imitant.* — Hi! hi! hi! Ce rire bête... cette tête à claques, tiens... (*Elle lui en donne une.*)

PIERRE, *se tordant.* — Oh! la lâche qui bat le bonhomme!

MICHELINE. — Va-t'en, va-t'en... je t'ai assez vu!

PIERRE. — Certainement je m'en irai... Tu m'ennuies, à la fin... Ça n'est pas une existence, ma parole. Bonsoir! (*il prend son chapeau et se dirige vers la porte; d'un bond, Micheline y est avant lui.*)

MICHELINE. — Tu ne sortiras pas! Alors ça serait trop commode... de provoquer des scènes pour pouvoir s'en aller. Elle se passera de toi ce soir, tant pis!

PIERRE, *allant s'étendre sur la chaise longue et très fataliste.* — C'est comme tu voudras... Tu comprends que je ne vais pas faire le coup de poing avec toi... Tu peux te recoucher, tu vas attraper froid... C'est ma faute, je ne sais pas prendre les femmes ou plutôt je ne sais pas te prendre: il est évident qu'Alfred est dans le vrai et je commence à envier sa psychologie à ce grand imbécile qui fait l'acrobate sur des chevaux, au cirque Molier.

MICHELINE. — Tu n'as pas besoin de chiner, va; c'est un garçon très chic, très envoyé, très dans le train.

PIERRE. — Je crois bien... dans le train de ceinture. Alfred de Courcelles, vieille noblesse de la ligne d'Auteuil; il descend des croisés par la gare Saint-Lazare. C'est l'homme qu'il te faut; avec lui tu ne bronches pas,.., il te fait travailler en cercle, changer de main dans la largeur, volter, au pas, au galop... avec lui tu es une bonne petite femme de manège, et quand tu veux truquer dans les coins, quelques bonnes torgnoles...

MICHELINE. — Jamais!

PIERRE. — Tu me l'as dit... et puis j'ai vu les marques.

MICHELINE. — Il n'y a pas que les coups qui marquent.

PIERRE. — Mais sois tranquille, ça va changer. A partir d'à présent, je ne veux plus passer pour un imbécile.

MICHELINE. — Tu as tort.

PIERRE. — Pourquoi?

MICHELINE. — Parce que ça te serait plus facile.

PIERRE. — C'est comme Kamé, ton banquier... tu crois qu'il t'es fidèle. Mais, ma pauvre amie, à chaque instant il te met dedans... seulement comme il est en faute, il a toujours une explication ou une excuse à lui. Et puis, comme c'est un gros, ventru, tu ne te méfies pas... tu ne penses pas qu'il puisse... Il est gros, ça ne l'empêche pas de courir: il prend des voitures, voilà tout.

MICHELINE. — Naturellement, tu dois débiner mes amis; mais va toujours, je sais mieux que toi ce qu'il peut faire, le gros Kamé, et quant à Courcelles, c'est un rude gars... et si généreux!

PIERRE. — Si généreux... pas plus que moi. Il donne tout ce qu'il a, moi aussi... seulement j'ai moins que lui. Et puis, ce n'est pas tout ça... ce que je veux dire, c'est que tu as trois amants, et que c'est avec celui qui ne te bat pas, qui ne te trompe pas que tu es le plus insupportable... [illegible] C'est la triple alliance, d'accord, mais moi je suis la nation sacrifiée, je suis l'Italie.

MICHELINE. — Mais toi, ce n'est pas la même chose... toi, je t'aime, misérable!... Si tu crois que ça m'amuse de t'aimer. Cristi! je m'en veux assez... seulement c'est plus fort que moi et tu le sais bien. Par [illegible] tout le temps et que Kamé couraille à droite et à gauche.

PIERRE. — [illegible]

MICHELINE. — [illegible] de l'un ne m[illegible]

fait pas de scènes et celui de l'autre reste dans mes tiroirs. Alors?

Pierre. — Tu me dis ça crûment, c'est charmant! Ah! les rôles ne sont pas égaux! moi, il faut que je prenne tes jours, tes heures... Tu reçois qui tu veux, tu causes avec tout le monde; dans ta partie, tu connais un tas de gens, des cabots, des juifs, des hommes, des femmes, et il faut que je les supporte. Mais si j'ai le malheur de causer avec une femme... ça serait... je ne sais pas, moi... tu en as pour deux heures à grogner. Il faut bien te dire une chose pourtant, c'est que je ne tombe pas toutes les femmes, elles se moquent pas mal de moi.

Micheline. — Oui, elles s'en moquent; mais comme elles savent que tu es mon amant, elles s'en moqueraient encore vingt fois plus, qu'elles te feraient la cour pour m'embêter; c'est parce que je les connais que je suis sous l'œil. Quant à de Courcelles et à Kamé, tu le savais quand tu m'as eue... je ne t'ai rien caché... et puis tu es sûr que je les trompe avec toi, tandis que si tu connaissais une autre femme, c'est moi que tu tromperais avec elle... tout est là.

Pierre. — En tout cas, ce n'est pas une raison pour couvrir ma pauvre sœur d'opprobre et traîner mon malheureux beau-frère dans la boue. Justement, ma sœur te trouve très bien, très distinguée: — elle ne t'a pas vue en colère... Elle m'a dit encore ce soir que tu avais une poitrine épatante et un bien joli départ de hanches...

Micheline. — Si elle voyait l'arrivée!

Pierre. — C'est ce que je lui ai fait comprendre.

Micheline, *riant.* — Écoute, écoute, écoute... viens près de moi, j'ai quelque chose à te dire. (*Pierre s'approche et s'assied sur le lit.*) C'était vraiment ta sœur?

Pierre. — Grande bête... je te le jure.

Micheline. — Sur quoi?

Pierre. — Sur tes yeux.

Micheline. — Ce n'est pas assez.

Pierre. — Hé bien, sur... (*il dit un mot tout bas.*)

Micheline. — Alors je te crois... tu ne voudrais pas qu'il lui arrive du mal.

Pierre. — A Dieu ne plaise! Et, maintenant, demande-moi humblement pardon d'avoir été odieuse. Allons!

Micheline. — Je ne veux pas.

Pierre. — Rapport à ta dignité?

Micheline. — Rapport à ma dignité. Tout ce que je peux faire pour toi, c'est de te laisser une toute petite place.

Pierre. — Et le rat!

Micheline. — Il est parti.

Pierre, *se glissant près de Micheline.* — Chacun son tour!

LUCIENNE.

Petits Contes (1)

I

NOCES BOHÉMIENNES

Les personnes les moins bégueules ne cachent pas que la conduite de Lila Biscuit leur semble tout à fait répréhensible. Eh! sans doute, il y aurait quelque exagération d'austérité à demander à une petite folle comme elle des fidélités très prolongées; étant si jolie, il serait fâcheux qu'elle fût économe d'elle-même outre mesure. Mais il faut des bornes à tout, même à l'inconstance. Lila Biscuit, véritablement, va trop loin. On tient pour avéré que, depuis deux ans, elle n'a jamais aimé le même homme plus d'un jour. Un jour, avec la nuit, naturellement; n'importe, c'est peu; et l'on concevra sans peine qu'Anatoline Meyer, des Bouffes, qui raffola d'un ténor d'opérette pendant six semaines au moins, ait cru devoir faire des remontrances à la petite Lila Biscuit. « Hélas! oui, c'est vrai, ils ne durent pas longtemps, mes amours! répondit l'enfant, en baissant le front, toute rose de honte. Mais ce n'est pas de ma faute. C'est la fatalité qui veut cela. — La fatalité? dit Anatoline. — Mon Dieu, oui. Une fois j'ai vu un ballet, qui est très joli. Au dénouement, quand le bohémien épouse la bohémienne, on apporte une cruche de grès on la laisse tomber, elle se casse, et les époux doivent rester ensemble autant d'années qu'il y a de morceaux de cruche sur les planches. »

Moi, j'ai trouvé cette idée ingénieuse, je me suis promis de l'appliquer, — les morceaux, par exemple, ce ne serait pas des années, non, des jours seulement, — et je fais comme je me suis promis. Chaque fois que je ne rentre pas seule, le soir, je passe, — avant, — dans mon cabinet de toilette, je prends une coupe à champagne, qui ne sert que pour cela, — dame! je n'ai pas de cruche en grès, — et, après avoir renouvelé mon serment d'obéir au destin, je la jette contre le parquet, cette coupe. Je te le jure, si elle éclatait en dix, en vingt, en cent morceaux, je ne manquerais pas d'adorer la même personne pendant dix ou vingt, ou cent jours! Mais jamais, jamais, entends-tu bien, elle n'a voulu se briser. Non, jamais! Et comme il n'y a qu'un seul morceau par terre, je suis bien obligée de n'aimer qu'un seul jour. Oh! cela me fait beaucoup de chagrin. Je sais que ce n'est pas joli de ma part. J'éprouve beaucoup de remords, parce que j'ai des sentiments honnêtes, au fond. Mais, que veux-tu? il faut que je tienne mon serment, et tant que la coupe...

C'est extraordinaire, tout de même, s'écria Anatoline Meyer, qu'elle ne se brise pas! — C'est affreux, dit Lila, plus rougissante encore, et tu n'imagines pas combien je me désole. Mais ce n'est pas aussi extraordinaire que tu crois. — Tiens! pourquoi donc? — Je vais te dire, s'il n'y a jamais qu'un morceau, c'est que la coupe dont je me sers... tu comprends, une précaution... cette maudite coupe... — Eh bien? — ... est en verre incassable! » dit la petite Biscuit en éclatant de rire.

II

CONCILIABULE

Jo et Lo, et leur amie Zo, parlent entre elles, très sérieusement, avec la mine réfléchie que pourraient avoir trois petits ouistitis, sénateurs de la république des singes, qui, assis sur leurs queues et les pattes sous le menton, agiteraient les plus graves questions, pour le bien de l'État.

Et, en effet, la question est grave!

Il s'agit de décider quel serait pour une jeune femme le plus sage parti à prendre, si un inconnu, d'ailleurs bien fait de sa personne, entrait tout à coup dans le cabinet de toilette, au moment où elle a laissé tomber le dernier des plus intimes voiles.

— Moi, dit Jo, qui se pique parfois d'une pudeur farouche, je n'hésiterais pas le moins du monde! Je m'envelopperais, le plus vite possible, d'un peignoir, d'un jupon, d'un tapis, d'un rideau, n'importe, puis, fièrement, d'un geste digne, — pareille à une impératrice offensée, — je montrerais la porte à l'impudent intrus!

— Moi, dit Lo, qui pour rien au monde, ne voudrait paraître moins terriblement vertueuse que son amie, je n'hésiterais pas davantage! Ce que tu viens de dire, je le ferais. Seulement, avant que l'inconnu s'éloignât, je lui jetterais à la tête ma boîte de veloutine ou mon lavabo de bohême, pour lui apprendre à respecter le plus doux et le plus sacré des mystères.

Zo n'avait pas encore parlé

— Et toi? dit Jo.

— Et toi? dit Lo.

— Moi, dit Zo, j'hésiterais au contraire: certainement, j'hésiterais!

— Et puis?

— Et puis?

— Et puis, je m'en tiendrais là. Car enfin, pendant l'hésitation, il se passerait évidemment des choses qui m'éviteraient la peine de prendre un parti quelconque!

III

L'IMPERTINENTE

Il est midi. Zo a sonné. Rosette, la femme de chambre, entre vivement, va et vient avec le petit bruit d'un rat qui furette, ramasse les jupes, les jette sur le sopha, écarte les rideaux, et se tourne vers sa maîtresse pour lui demander s'il faut apporter le chocolat. Mais, au lieu de parler, elle pousse un cri d'étonnement et, la bouche grand ouverte, lève les bras au plafond. Qu'est-ce qui la surprend de la sorte? Est-ce de voir sur l'un des oreillers, à côté de Zo qui bâille de toute sa petite bouche et se frotte les yeux dans ses frisons défaits, un jeune homme encore endormi de ce sommeil profond et doux qui suit les laborieuses nuitées? Hypothèse invraisemblable. Rosette est une camériste qui sait son monde, subtile et futée, experte en toutes choses, n'entrant jamais dans le boudoir sans avoir regardé par le trou de la serrure, assez longtemps quelquefois, et s'entendant mieux qu'aucune autre à répondre: « Impossible de voir Madame, elle s'habille, » lorsque Madame, précisément, est en train de faire tout le contraire.

Une perle! et, pour tout dire, Jo l'a cédée à Lo qui l'a donnée à Zo.

On pense bien qu'une telle personne n'est pas pour s'étonner d'une moustache blonde ou brune qui ronfle un peu dans les dentelles de l'oreiller. Cependant Rosette ne cesse pas de donner les signes de la plus parfaite stupéfaction! Si bien que Zo, tout à fait réveillée, s'impatiente déjà.

« Eh bien! Mademoiselle, que vous prend-il? Avez-vous fini de me regarder avec ces yeux effarés? Je n'ai pas l'habitude de dormir seule, je pense, et vous avez déjà vu hier et avant-hier ce jeune homme qui est là.

Eh! justement, Madame, dit enfin Rosette dans un fou rire, ce qui m'étonne, c'est que ce soit le même! »

Catulle MENDÈS.

(1) *Pour [illegible] le monde*, [illegible], éditeur.

Vierge étrangère (1)

Miss Ethel Briggs (*villa Belle Rose, Saint Enogat*) à Monsieur Robert d'Yriac (*villa Chateaubriand, Dinard*).

Vous m'avez quittée, hier soir, mon cher Robert, après notre dernière valse dans le Casino, sur une phrase impatiente et sur un air de *bad spirits.* « Quelle femme êtes-vous donc? » vous êtes-vous écrié, en oubliant une fois de nouveau que je ne suis pas une femme, ni surtout *votre* femme, mais que je suis une jeune fille, libre de faire avec son cœur tout ce qui lui plaira. Et, après cette question un peu choquante en vérité, vous êtes parti sans attendre de réponse, en me lançant un regard méchant de vos beaux yeux noirs. J'aime les hommes qui ont les yeux noirs et les sourcils bien fournis.

J'ai été un peu ennuyée de ne plus vous avoir le reste du temps au bal, bien que votre place ait été prise aussitôt auprès de moi, dans le *flirtin groom,* par M. Derwent, vous savez? ce jeune Anglais nouvellement arrivé, qui est si bien quand il se baigne. Mais il a deux gros yeux bleus de bébé qui me donnent envie de rire. Je n'ai plaisir à le regarder qu'à l'heure du bain. Aussi, je me suis bien vite ennuyée et j'ai dit à papa qui flirtait de son côté avec mistress Wilkinson, de me ramener à la villa.

***

Rentrée dans ma chambre, je suis restée un assez long temps sur la terrasse à regarder la mer, qui était haute justement maintenant. Du côté de Dinard, je voyais au clair de la lune les toits en pointe de votre villa qui se dessinaient sur le ciel; et je pensais que vous étiez là, que vous pensiez à moi, que vous étiez irrité contre moi. Cela me fâchait; cela me semblait injuste. « Ce jeune Français, me disais-je, a beau avoir de jolis yeux noirs et un peu d'esprit, il n'en est pas moins insupportable. »

Parce que ce soir, il ne m'a pas plu d'aller sur la terrasse du Casino me faire... comment dites-vous!... me faire tripoter les bras par lui, il me boude, il me demande avec insolence quelle sorte de femme je suis, et il s'en va... Me suis-je donc comportée vis-à-vis de lui avec disconvenance? Suis-je vraiment une sorte de femme à part, particulièrement pénible pour les flirts?... »

Je vous assure, mon cher Robert, que je m'examinais la conscience avec beaucoup d'humilité, et que je recherchais le plus soigneusement et curieusement « quelle femme je suis donc? » Et je veux vous faire part, ce matin, de mes réflexions, afin que nous soyons plus franchement amis quand nous allons nous retrouver ce soir et flirter de nouveau ensemble. Car je ne veux pas, vous pensez bien, perdre *a splendid flirt* comme vous pour un malentendu. Est-ce gentil, ce que je vous dis là? Avec vous, je suis gentille comme une Française.

***

Vous êtes fâché contre moi, cher, parce que j'ai l'air amoureuse de vous et que cependant je ne profite pas de la première occasion où nous sommes seuls pour tomber dans vos bras. Ces deux choses-là à la fois vous me

(1) *Dernières Lettres de Femmes,* Lemerre, éditeur.

reprochez, je le comprends très bien : et c'est pour cela que vous me demandez quelle espèce de femme je puis bien être. Puisque je ne veux pas me laisser chatouiller les bras sur la terrasse du Casino, je n'ai pas le droit de trouver vos yeux jolis. Et puisque je trouve vos yeux jolis, il faut que je me laisse chatouiller les bras. Ah ! que vous êtes bien un jeune Français !

Ecoutez-moi et tâchez de comprendre ce que je vais essayer de vous expliquer, après que je me le suis expliqué à moi-même, cette nuit, en regardant la mer. Je n'ai aucune envie du tout, Robert, de tomber dans les bras d'un jeune homme, dans les vôtres même. Ces choses ne m'intéressent pas, au moins à faire, et quand je m'amuse à en parler, c'est toujours sous-entendu que de moi, il ne s'agit pas. J'en parle par *joke* comme d'un autre sujet de plaisanterie, et après, je n'y pense même plus. Et cela m'agace et me rend mauvaise. Que vous autres, Français, qui êtes des flirts tellement *delightful*, vous vouliez toujours ramener le flirt à cela, de chatouiller les bras et autres choses choquantes. Moi, mes bras et tout mon corps sont quelque chose de réservé, qui veut bien assister au flirt, mais qui ne s'en mêle pas. Je vous ai laissé embrasser mes lèvres, parce que cela se fait, mais cela ne m'a pas été très agréable, et vous vous en êtes bien aperçu. Cela vous fâche que je vous dise cela ? Eh bien ! écoutez en revanche quelque chose qui vous fera plaisir, et vous rendra très *conceited*. L'autre lundi, quand nous avons été en pique-nique au Mont Saint-Michel, je vous ai vu, de n fenêtre, faire votre toilette, le soir, dan votre chambre, et je vous ai trouvé très bien, au moins aussi bien que M. Derwent et je me suis beaucoup plu à vous regarder ainsi. Mais je vous regardais comme une statue ou comme un tableau. Si je vous avais regardé autrement, il me semble que je serais une vilaine jeune fille.

Je sais très bien ce que vous allez me répondre : « Alors, où ça nous mènera-t-il ? » Vous me l'avez dite assez souvent cette phrase-là ! Elle est bien d'un Français et elle prouve que vous ne comprenez rien au flirt. Le vrai *flirt* mène au *flirt*, et à aucune autre chose de plus. S'il menait à autre chose, vous comprenez bien que cela m'arriverait trop vite de vous l'avoir défendu ! Vous faites semblant de croire que c'est un moyen de soustraire une jeune fille aux lois de convenance : pas du tout ! C'est un moyen de se divertir sans choquer les convenances. Le flirt de cette saison de Dinard nous conduira au flirt de cet hiver sur la Riviera, puis au flirt de la saison de Paris et de celle de Londres, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un de nous en ait assez. Mais ni à Londres, ni à Paris, ni au bord de la Riviera, je ne vous laisserai chatouiller mes bras... A moins que, dans un de ces endroits, je ne vous épouse.

* *

Et nous voici sur la grosse affaire qui vous occupe, quoique vous ne m'en ayez jamais parlé : est-ce que nous allons nous marier ? Je vous dis d'abord que celà n'est pas une question pour moi d'être plus riche que vous : pour avoir un mari à mon goût, je jetterais volontiers à la mer tout l'argent que mon père a gagné à Chicago, en gardant seulement de quoi être bien habillée. Mais le mariage, ce sera justement, n'est-ce pas ? vous permettre toutes les choses qui ne me font pas envie en ce moment. Donc, je n'aurai pas envie de me marier avec vous tant qu'il me déplaira de me laisser embrasser la bouche et chatouiller les bras : mais, dès que ces choses me feront plaisir, il faudra absolument que je vous épouse. N'allez pas croire maintenant qu'il soit utile de m'en parler et me le proposer toujours pour me le faire désirer ; au contraire, je vous l'ai dit, cela m'irriterait, et je prendrais en horreur vous et le mariage. Alors ?... Alors, voici ce que je vous propose, après y avoir sérieusement réfléchi sur ma terrasse.

D'abord, vous serez tout à fait raisonnable et gentil flirt avec moi, dorénavant ; vous ne me demanderez plus de m'embrasser sur la bouche, vous n'essaierez plus de me toucher les genoux quand nous dînerons l'un près de l'autre, vous ne bouderez plus parce que je ne veux plus me laisser chatouiller les bras sur la terrasse du Casino. En récompense, moi, je serai toujours avec vous, j'aurai l'air de vous aimer beaucoup devant le monde ; je ne serai flirt avec personne autre, même avec M. Derwent, qui est si beau au bain. Puis, en moi-même, je ferai tout ce que je pourrai pour désirer devenir votre femme. J'ai déjà essayé, l'autre jour, quand je vous regardais, au Mont Saint-Michel... Je vous trouvais très bien, très en forme, et je crois que j'étais sur le point d'avoir envie de vous épouser, quand tout à coup ma femme de chambre est entrée pour me coiffer. Mais, une autre fois, j'arriverai peut-être à ce que je veux. Il doit y avoir là une affaire d'entraînement et de *practice*, comme pour tous les autres sports.

Allons, très cher ami, reprenez vos *high spirits* et venez ce soir au Casino me tendre la main. Personne, déjà, ne me plaît plus que vous : ne voulez-vous pas que vous me plaisiez tout à fait ? Cela dépend de vous, et pour cela, il vous suffit de faire, par sagesse, ce que les hommes de notre pays font par paresse : ne pas tant vous offrir, et vous laisser un peu désirer. Ce serait pourtant un joli mariage que le nôtre, cher Robert ?... Pensez-y un peu pour vous donner de la patience, et croyez-moi,

Votre sincèrement.

ETHEL.

Marcel PRÉVOST.



PIÈGE D'AMOUR

C'est une demeure de l'autre siècle, avec de hautes porte-fenêtres où transparaissent des thyrses violets de lilas, de neigeuses branches de cerisiers qui se reflètent en des eaux assoupies d'étangs, qui se déflorent au plus léger souffle de vent et parsèment l'air comme d'un essor fugace de papillons blancs, des pelouses d'un vert velouté, délicieux, qu'étreignent d'allégoriques entrelacs de buis, des arbres de Judée d'un aspect féérique et étrange où de magnifiques paons font la roue, éploient dans un ruissellement de clartés les changeantes pierreries de leur queue ocellée, des jets d'eau plaintifs qu'irisent d'incessants arcs-en-ciel et où viennent boire et se quereller de petits oiseaux.

Une de ces maisons de jadis, comme on en rêve pour ses rêves les meilleurs, où des soies aux nuances fanées couvrent les murs, alternent avec de délicates boiseries, où des pastels évoquent de lointaines fêtes galantes, un passé d'orgueil et d'éphémères tendresses, où les moindres meubles ont d'harmonieux contours, une grâce impeccable, où des scènes d'églogues tendres, suggestives, se déroulent sur les trumeaux.

J'y découvris, hier, au-dessus d'une glace, — avec le mirage, en me grisant de l'odeur des premières roses, en écoutant les premiers trilles des rossignols qui enchantaient, là-bas, le parc ressuscité, que les personnages du panneau s'animaient, la jouaient, en gestes incertains, dans leurs délicieux costumes de pastorale, — cette frêle pantomime qui sent le printemps.

* *

Le fond du tableau représente une lisière de bois tout illuminée de clair soleil, telle qu'un bouquet nuptial, et par delà les haies, les prairies où frissonnent de folles avoines, des marjolaines et de roses fleurs de trèfle, les toits de tuile et le clocher d'un village où il semble que l'on doit être heureux de vivre.

Triste, dépitée, Colombine, une bergère au grand chapeau enrubanné, aux alliciantes fossettes, dont les ouailles paissent on ne sait où, essuie ses yeux du revers

de sa main, comme si quelque lourde peine pesait sur son âme puérile et fantasque, se lamente tandis que Gilles s'enfuit, comme le chien de la chanson, vers les



halliers en fête qui sont de la même teinte que sa souquenille et ses chausses.

L'innocent ne veut donc pas comprendre qu'elle l'aime à en perdre la tête. Il ne se décidera donc jamais à s'apercevoir qu'ils ne sont plus le petit garçon et la petite fille qui riaient et jouaient ensemble par les venelles, qu'ils ont vingt ans depuis la Chandeleur, qu'elle le trouve à son caprice et qu'il n'y aurait pas de plus joli couple au monde qu'elle et lui.

Il paraît en vérité avoir changé de sexe.

Dès qu'elle s'appuie un peu plus tendrement qu'il ne conviendrait sur son bras qu'elle lui frôle le visage de ses cheveux follets, qu'elle a dans la voix comme des roucoulements de désir, qu'elle le contemple avec trop de gourmandise ainsi qu'un gâteau que l'on nous refuse, qu'elle décrit avec des phrases nostalgiques la joie d'être fiancée, d'appartenir à celui que l'on aime, il rougit comme pris en faute, se déconcerte, devient penaud, farouche, ridicule.

Mais elle est à bout de patience et de forces, elle n'attendra certes pas que le sot se décide, quand elle touchera au crépuscule de la beauté; qu'elle aura des bandeaux de vieille et la patte d'oie; qu'elle ne sera plus bonne qu'à s'asseoir sur un banc, à filer la quenouille devant sa porte, au soleil. Dans le pays de France, y en a d'autres que lui, comme dit la ronde. Elle choisira La Ramée, qui revient de la guerre avec un bel habit de dragons, des moustaches en croc et des manières hardies, ou le gros Babin qui possède un bas de laine sérieux et la courtise en tapinois, ou le joyeux ménétrier Sarpejeu, qui a toujours le rire aux lèvres.

Mais non, ni celui-ci, ni celui-là ne vaudraient le beau Gilles, avec sa face appétissante, sa jolie bouche charnue, ses bouclettes brunes, n'allumeraient ainsi dans son cœur ingénu une flambée de tentations et de rêves !

Tout à coup, elle entend le pas des jeunes bergers qui se rapproche. Il revient. Il a repris courage. Et la friponne créature, comme si la chaleur ardente de cette après-midi d'avril l'avait accablée de lassitude, assoupie malgré elle, se couche dans les hautes herbes sur le talus du fossé, clôt à demi les paupières, feint de sommeiller en une pose de suprême abandon.

Son chapeau de paille légère a roulé à côté d'elle, ses fins cheveux se sont dénoués, la nimbent comme d'une radieuse auréole, ses lèvres sourient doucement, éperdument à quelque vision mystérieuse et les obliques rayons du soleil dorent la blancheur liliale de son cou et de sa gorge dont les pointes roses surgissent hors du corsage pareilles à de savoureuses fraises mûres.

Elle est comme l'incarnation inéluctable du Péché, et le bon Saint Antoine, qui triompha, comme l'on sait, de tout un cortège de Daimons, de courtisanes et de la belle reine de Saba aux pieds fourchus de faunesse, n'eut pas résisté à cette petite bergère épanouie comme quelque fleur idéale dans la germination radieuse du printemps, et qui guette l'amour, sa bouche prête aux baisers.

Cependant, Gilles a écarté les branches, jaillit du bois avec, dans les bras, une jonchée de grappes immaculées, s'arrête comme s'il venait de découvrir l'entrée du Paradis, s'émerveille, frissonne de la nuque au talon.

Il hésite, il écarquille les yeux comme lorsqu'une clarté trop violente vous éblouit au sortir de l'ombre, s'avance enfin lentement, troublé au delà de tout, sur la pointe des pieds vers Colombine.

Et il la contemple comme un dévot contemplerait l'hostie dans l'ostensoir, un jour d'Adoration Perpétuelle, ainsi qu'en un aventureux voyage, ce visage délicieux de femme, ce corps pétri de grâce et de jeunesse, porte la main à son cœur, avec l'apparence de ne plus pouvoir en supporter les battements, exhale de gros soupirs, tombe à deux genoux, marmonne tout bas de ferventes oraisons, fait l'aveu des tendresses qui le hantent, qui le consument, qui l'annihilent, et, en hardi par ce sommeil qui se prolonge, allonge le cou, effleure d'une caresse timide les cheveux de Colombine.

Elle n'a pas tressailli, elle semble continuer son rêve heureux, elle se maîtrise pour qu'il ne s'arrête pas en aussi bonne route, elle murmure vaguement comme en songe le nom de Gilles. Et son audace s'accroît alors, sa bouche tremblante fourrage le front, les paupières, les fossettes des joues, se pose avidement sur les lèvres de la bergère.

Et Colombine, languissante, pâmée, ouvre les yeux, le ceinture, l'emprisonne des deux bras comme quelque proie prise au piège, victorieuse, ravie, le menace moqueusement de sa colère, le presse de réparer cette grave faute. Il a commencé le voyage, terminé la première étape, connaît le chemin du bon gîte. Il l'atteindra quand les cloches auront sonné aux épousailles, quand elle aura la bague au doigt.



Et Gilles lui jure que ce sera bientôt, lui répète qu'il meurt d'amour pour elle, l'alanguit d'un flot nouveau de baisers.

Puis, comme le soir tombe du ciel couleur de perle, que les oiseaux ne chantent plus, que des fumées bleues montent des toits du village, annoncent les ténèbres prochains, se déroulent à l'horizon ainsi que de pâles rubans, les promis s'en retournent la main dans la main, en joie, semant derrière eux un sillage de blanches fleurs.

⁂

Tel est à peu près l'épisode galant qui se déroule, au-dessus d'une glace dans la claire demeure où je souhaiterais que le temps passât moins vite qu'ailleurs, où je savoure selon le vers du poète, « dans le présent, le passé restauré ».

Et si ce jeu d'amour vous agrée, mimez-le à votre plaisir, vous qui êtes blonde et qui êtes jolie !

René MAIZEROY.

LES JEUNES

LA PÊCHE A LA SEINE

MAURICE TRUFFIEUX. — *Vingt ans. — Très, mais très joli garçon.*

JACQUES BERTHEVIN. — *Vingt-cinq ans. Râblé.*

Chez Truffieux, en mars, l'après-midi. Le soleil se montre à la suite d'une bonne giboulée.

BERTHEVIN. — Promets que tu vas me répondre franchement?

TRUFFIEUX. — Je promets.

BERTHEVIN. — Eh bien, depuis un bout de temps, il y a dans ton existence du nouveau que tu ne m'as pas dit. Tu me caches quelque chose?

TRUFFIEUX. — Tu crois, mon petit Jacquot?

BERTHEVIN. — Sûr, mon petit Truffe!

TRUFFIEUX. — A quoi as-tu vu ça?

BERTHEVIN. — A des signes. D'ordinaire, tu es grincheux et rossard comme pas un. Voilà que tu deviens gai, gentil et doux! Y a une histoire, une bricole, Qu'est-ce qu'il y a?

TRUFFIEUX. — Oh! c'est pas bien malin à deviner!

BERTHEVIN. — Une femme?

TRUFFIEUX. — Une.

BERTHEVIN. — Femme, mauvais motif?

TRUFFIEUX. — Bien entendu!

BERTHEVIN. — Bravo!

TRUFFIEUX. — Oui. Mais...

BERTHEVIN. — Quoi?

TRUFFIEUX. — Pas ce que tu pourrais supposer. Une femme à part.

BERTHEVIN. — Comment ça?

TRUFFIEUX. — Oh! c'est tout un feuilleton. Et puis, je ne sais pas si je dois...

BERTHEVIN. — Des scrupules? Décidément, oui, t'es changé. Allons, conte-moi ta bonne fortune, et plus vite que ça, et avec les détails. Ou bien je t'envoie un coup de poing.

TRUFFIEUX. — Y a pas moyen de te refuser. Et puis, d'un autre côté, je sens que vraiment je n'ai pas le droit de garder ça pour moi tout seul, parce que c'est trop beau.

BERTHEVIN. — Tu m'allèches.

TRUFFIEUX. — Eh bien! voilà! J'allais depuis six mois dans une maison où j'étais reçu en intime, chez les... Non, il vaut mieux tout de même que je ne te dise pas le nom.

BERTHEVIN. — Pourquoi? Est-ce que je les connais?

TRUFFIEUX. — Pas l'ombre. Je ne t'en ai jamais soufflé mot.

BERTHEVIN. — Eh bien alors? Raison de plus pour me les nommer.

TRUFFIEUX. — N'insiste pas. En tout cas, pas aujourd'hui. Nous verrons plus tard, si tu le mérites.

BERTHEVIN, *avec un soupir.* — J'attendrai. Continue.

TRUFFIEUX. — Voilà l'effectif de la maison. un papa, une maman, deux grandes filles.

BERTHEVIN. — Dans quoi, le papa?

TRUFFIEUX. — Les affaires, les sales affaires.

BERTHEVIN. — Bien, les filles?

TRUFFIEUX. — Jolies.

BERTHEVIN. — Laquelle la plus?

TRUFFIEUX. — La cadette.

BERTHEVIN. — Et quel âge, cette fleur?

TRUFFIEUX. — Seize ans.

BERTHEVIN. — Oh! oh!

TRUFFIEUX. — Qu'est-ce que tu as? Tu es souffrant?

BERTHEVIN. — Je fais oh! oh!

Truffieux. — Parce que?

Berthevin. — Parce que je te vois, petit polisson, et que, dame, seize ans, je trouve ça jeune, et bien dangereux!

Truffieux. — Tu es un serin. Il ne s'agit pas de Blanche.

Berthevin. — Ah! elle s'appelle?

Truffieux. — Blanche. Oui, là, puisque ça m'a échappé. Il n'est pas du tout question d'elle.

Berthevin. — Je respire pour toi. Une mineure! Tu sais? Faut jamais descendre dans la mine! Mais alors, dis-moi, c'est l'aînée?

Truffieux. — Pas davantage.

Berthevin. — Non? Mais en ce cas... sacrelotte! nom d'une perle!... C'est pas la maman?

Truffieux. — C'est elle.

Berthevin. — Mater.

Truffieux. — Familias.

Berthevin. — Attends un peu. La maman, deux minutes d'arrêt. Repos. Le temps de m'y faire. Là. Ça y est. Tu peux repiquer.

Truffieux. — Je repique. Cette maman n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Berthevin. — Elle a des restes:

Truffieux. — Mieux que ça. Elle n'est pas entamée.

Berthevin. — Quel âge?

Truffieux. — Mystère. Je ne sais pas celui qu'elle a. Je ne vois que celui qu'elle paraît.

Berthevin. — Et c'est?

Truffieux. — Quarante au plus. Un quarante étonnant, plein, ferme, doré.

Berthevin. — Et alors... c'est de l'amour

Truffieux. — Elle. Parce que moi...

Berthevin. — Tu ne rends pas?

Truffieux. — Oh! moi! Je vois ça de l'œil du philosophe. Je suis à l'orchestre. Tu me connais? Rien d'un effervescent.

Berthevin. — En effet. Mais pourtant... tu dois bien lui témoigner un peu?...

Truffieux. — Rien du tout.

Berthevin. — Je n'y suis plus. Comment ça a-t-il commencé? Conte-moi ça par le menu, parce que je flaire des choses pas ordinaires.

Truffieux. — Ça a commencé qu'elle me regardait d'une certaine façon... Alors, je l'ai regardée, moi aussi, avec des yeux pailletés de vice, et j'ai vu que ça la troublait bien la pauvre enfant!

Berthevin. — Son mari?

Truffieux. — Le daim. Le daim des ménages. Et puis, pense donc? Une mère? Deux grandes filles! Il ne la surveille plus.

Berthevin. — Il a peut-être tort. Et alors?

Truffieux. — Et alors, c'est tout.

Berthevin. — Il n'y a pas autre chose?

Truffieux. — Jusqu'à présent. Si Platon nous voit, il est content. Mais ça ne durera pas. Elle est folle de moi. Folle à lier. Elle dépérit, mon vieux, et elle trouve pourtant un regain de beauté. Il y a des moments où elle voudrait se déclarer, je le vois, je le sens... Elle s'approche. Nous sommes seuls. Elle va s'épancher. Moi je l'attends, un petit homme d'airain... je ne bronche pas. Et puis elle hésite, elle a peur, elle est empêtrée par ses devoirs d'épouse, de mère... tout le bataclan... Elle pâlit, rougit, verdit. Il y a de quoi rire, je t'assure. D'autres jours, quand j'arrive, elle n'est pas là... Les petites me disent: Maman est à l'église... Je comprends que c'est la lutte. D'un côté le ciel, Truffieux de l'autre. Je ne suis pas peu fier, tu penses? Mon idée de devant la tête, c'est que le ciel aura le dessous dans ce conflit-là! Je n'en voudrais pas à vingt contre un du ciel. Enfin, on verra. Prenez vos billets.

Berthevin. — Mais faudra bien que ça ait une fin, ce petit jeu?

Truffieux. — Oh! évidemment! je veux dire, hélas!

Berthevin. — Pourquoi, hélas?

Truffieux. — Parce que, une fois le pas sauté, ça n'aura plus de sel. Ce qui est intéressant, c'est ça, c'est la beauté de mon travail, ses espoirs, ses angoisses, tout ce qu'elle ravale, la malheureuse! Elle m'adore et elle me hait. Je me sens dans la même minute béni et détesté. Enfin il n'y a pas d'erreur, je lui mouvemente sa vie; en même temps, je distrais la mienne: pas de temps de perdu.

Berthevin. — Dis-moi, ami. Tout à l'heure j'ai blagué. Mais sais-tu une chose?

Truffieux. — Vas-y.

Berthevin. — C'est qu'à la réflexion je te trouve dégoûtant!

Truffieux. — Bah! [illegible]

C'est le lapin qui a commencé. C'est elle qui me court après.

Berthevin. — Mais tu la troubles, tu l'encourages...

Truffieux. — Moi? je fais plutôt tout ce que je peux pour la décourager! Si tu voyais comme je la traite? Et mes airs, mes paroles, mes regards!... tout ce que j'y mets de dureté, de glace et de mépris... Car tu penses bien qu'elle ne baigne pas dans mon estime?

Berthevin. — Oh!

Truffieux. — Quoi? Oh? Mais certainement je la méprise. Une femme de son âge... dans sa situation .., des filles..., qui pourrait être ma mère, et qui part sur moi au bout de quarante-huit heures qu'elle me connaît!... tout ça parce que je suis joli, parbleu! je le sais bien, et que j'ai une petite gueule de page! Tu veux encore que je la plaigne et que je m'attendrisse? Ah! non! non! Je me paye sa tête, tranquillement, en attendant la suite. Et elle ne l'a pas volé. Tu n'as pas idée de son manque de sens moral? Elle est jalouse avec ça! Elle ne me laisserait pas jouer au furet avec ses filles.

Berthevin. — Je la comprends. Mais c'est égal, je ne m'explique pas le plaisir féroce que tu peux trouver à regarder souffrir cette infortunée, si tu n'éprouves rien pour elle? Ah! si tu l'aimais, je t'excuserais de lui faire du mal:

Truffieux. — Quel plaisir? Mais un inouï! un gigantesque! Es-tu bouché depuis un quart d'heure? Qu'est-ce que tu as mangé à ton déjeuner? Écoute-moi. Es-tu pêcheur? As-tu jamais pêché dans la Seine?

Berthevin. — Non. Qu'est-ce que c'est que cette pêche-là?

Truffieux. — C'est charmant. C'est une pêche au filet... Je te l'expliquerai en détail un autre jour. Sache seulement qu'elle a ceci de particulier, qu'à une certaine minute, le poisson est cerné, bloqué dans la rivière. Il va, il vient, il circule, il fait le baladeur, il croit toujours qu'il est libre, puisqu'il est dans l'eau et qu'il a du jeu... Erreur! Il est déjà moralement dans la poêle; ça n'est plus qu'une friture imminente! M'as-tu saisi?

Berthevin. — Abrège. Où veux-tu en venir?

Truffieux. — Attends. Et ce qu'il y a d'attachant dans cette pêche, c'est précisément cette sensation double qu'on a du poisson vif encore, et pourtant pris, condamné. Au fur et à mesure qu'on tire à soi le filet qui de plus en plus se resserre, la proie s'agite, on la sent qui s'épouvante. On tire encore, elle se débat. On tire toujours, l'espace lui manque, bientôt l'eau, puis l'air... Les mailles du filet l'étreignent... Tout ça c'est caché, bien entendu, ça se passe sous l'eau... dans la bonne eau. Mais on le voit avec les yeux de l'esprit. Et c'est magnétique, ça vient du filet, ça vous passe par les doigts, le bras et l'épaule pour aller jusqu'au cœur... C'est le plaisir de la pêche, enfin!

Berthevin. — Quel rapport?...

Truffieux. — Je vais te le dire. Mon histoire avec la dame, c'est la même chose. Je pêche à la Seine. A cette heure, elle se trémousse. Trop tard. Elle y est. Et elle y sera.

Berthevin. — Quand?

Truffieux. — Ça, je ne sais pas. Demain ou dans un mois. Pas plus. Mais peu importe. Au fond, elle se rend compte que je ne tiens guère au point final; aussi, elle n'a pas envie de me faire attendre. Il n'y a qu'une chose qui la retient.

Berthevin. — Ah!

Truffieux. — Une seule. C'est qu'elle se sent déjà mûre... Nous grisonnons. Alors, elle a un trac fou, si elle se donne, que je ne la quitte tout de suite après. Elle me l'a avoué. Elle a eu ce toupet.

Berthevin. — Comment?

Truffieux. — L'autre jour, je la serrais de près... Je jouais avec. Elle m'a dit avec un œil de chat mourant; — « Au moins ce sera pour toujours? — « Mais oui, toujours!... — « Ah! ah! Compte dessus. Pas quarante-huit heures. »

Berthevin. — Non?... Tu es ignoble! Tu ne feras pas ça?...

Truffieux. — Dès le lendemain.

Berthevin. — Tu la lâcheras?

Truffieux. — Comme du lest.

Henri LAVEDAN.

LA PETITE NÈFLE

(Suite)

Je me levai et la soignai, espérant que ma sollicitude la toucherait. Ah! quelle nuit de noce!

— Mon Loulou, mon Loulou, répétait la malheureuse, je suis malade. Je suis malade comme une bête!

Toute la journée se passa ainsi. La Nèfle ne se réveillait que pour se plaindre, ou pour se faire donner à boire, car elle avait le feu aux entrailles, et il me fallut toute une semaine pour la remettre à peu près sur pied.

Le lit et les bons soins l'avait apaisée. Je pensais que tout allait marcher maintenant et qu'elle allait devenir plus sage. En effet, elle prit plaisir à examiner tous les meubles, les bibelots de l'appartement; et elle fut envahie soudainement d'un besoin immense de propreté, d'astiquage, de récurage.

« Brave petite Nèfle! pensai-je en la voyant ceinte d'un tablier de grosse toile bleue, voilà une vraie femme d'intérieur! Je vais avoir une maison tenue comme un bijou et me régaler d'un tas de bons petits plats. » Je m'en léchais les doigts d'avance.

Oh! ce fut très beau, magnifique, inespéré! Suivie de la femme de ménage, la Nèfle astiquait, récurait, frottait. Toutes les fenêtres étaient ouvertes et je ne savais où me fourrer sous ce perpétuel courant d'air. J'étais heureux tout de même, surtout quand j'entendais ma femme crier: « Mère Sagobin, allez chercher de l'eau de cuivre, du tripoli, de l'encaustique... Ah! surtout, n'oubliez pas le brou de noix. Nous brunirons le buffet cet après-midi. » Non, en vérité, ce n'est pas une pimbêche élevée aux Oiseaux qui aurait eu des idées pareilles!

Les deux femmes avaient travaillé tellement le matin qu'elles ne purent s'occuper du déjeuner. On le remplaça par une assiettée de charcuterie avalée sur le coin de la table. La mère Sagobin versa le café. On le sirota jusqu'à trois heures.

Ma femme remarqua très justement: « on ne peut pas se tuer à turbiner. »

Et elle invita la maman Sagobin à s'attabler avec nous.

Après cette licherie, la Nèfle et son acolyte étaient veules, oh! veules, si veules! « qu'elles ne fichèrent pas un clou! » et que ma femme envoya chercher de l'absinthe avant dîner, pour se remettre. On dîna d'une omelette et d'une boîte de sardines; il fallut se coucher après dans un vrai capharnaüm, avec des chaises sur toutes les tables. Le lendemain, nous nous levions à dix heures, ma femme étant courbaturée, et ce fut la mère Sagobin qui prépara le déjeuner. Le café nous mena, comme la veille, jusqu'à trois heures. La Nèfle prise de flemme, pas coiffée, pas débarbouillée, en peignoir et en savates, joua des parties de besigue avec sa ménagère, en vidant des canettes de bière jusqu'à l'heure de l'absinthe.

La vie continua ainsi plusieurs jours, sur le même mode, jusqu'au moment où ma femme trouva obscurs les comptes de la mère Sagobin. Celle-ci se rebiffa, jura ses grands dieux qu'elle était une honnête femme et que c'était bien malheureux pour une personne comme il faut de servir une personne qui ne l'était pas.

Alors, la petite Nèfle entra dans une colère effroyable et jeta une demi-douzaine d'assiettes à la tête de la mère Sagobin qui se sauva en déclarant que ça ne se passerait pas comme ça.

— Non, répondit cette Nèfle transformée en lionne, non, vieille voleuse, ça ne se passera pas comme ça. Je me plaindrai. Je me plaindrai! Tu recevras de mes nouvelles par le commissaire.

— Ah! fit-elle ensuite, quand l'autre eut dégringolé l'escalier en nous accablant d'injures, quelle clique que cette vieille! quelle clique! Ça venait à la maison avec un panier vide et ça le remportait plein tous les soirs. Faut voir comme le vin, l'eau-de-vie et le sucre ont marché... Hier, elle nous a acheté un gigot de six livres qui en pesait quatre. Ce matin, il n'en reste pas une bouchée, et, encore, tu n'avais pas faim. Moi non plus! C'est à peine si nous y avons touché... Ah! si ta femme n'ouvrait pas l'œil, tu serais rudement volé, mon chéri!

— Balaye la vaisselle que tu as cassée, fis-je sévèrement — pour donner le change.

— Ah! c'est bien ça, les hommes du monde? rugit ma Nèfle en se tordant les bras. Tu n'as donc pas une goutte de sang dans les veines? On insulte ta femme qui soutient tes intérêts; qui veut sauver ton bien, et

tu lui dis : « Balaye la vaisselle ! » Balaye-la toi-même, refroidi.

Je haussai les épaules et je rentrai dans mon cabinet. La Nèfle s'habilla en jurant, puis elle sortit.

— Tant mieux ! pensai-je, l'air la calmera.

Elle ne revint pas pour dîner. Comme elle avait une clef de l'appartement, j'allai au restaurant voisin et je rentrai vers neuf heures. Je ne revis ma femme qu'à minuit. Elle était très gaie.

— J'ai dîné chez la maman Grovant, me dit-elle. Dieu, la brave femme ! Elle nous a fait des harengs sauce moutarde. C'était à se lécher les doigts... Et puis, tu ne sais pas ? mon pauvre La Pompe est au Dépôt... Il s'est attrapé avec les *flics*... Tu iras le voir. Je veux qu'il ne manque ni d'argent, ni de tabac.

Elle se coucha. Quand je la sentis près de moi, je voulus l'embrasser. Elle me repoussa rudement.

— Fiche-moi la paix, entends-tu. Ce n'est pas le jour où La Pompe est en prison que je vais avoir le cœur à m'amuser avec un autre.

Et elle pleura comme une Madeleine...

Le lendemain, j'allai voir Fariel. J'avais besoin d'une consultatio

IV

Fariel habitait un appartement au premier étage d'une vieille maison très solennelle, située dans une des rues les plus aristocratiques du faubourg Saint-Germain.

Une femme de chambre bien stylée m'introduisit dans un salon assez grand, dont le mobilier, légèrement fané, était cossu et bourgeois. Tout y respirait la respectabilité scélérate d'une caste hypocrite et repue.

Au bout de quelques minutes d'attente, une porte s'ouvrit : Fariel, l'air soucieux et grave, m'invita à passer dans son cabinet.

Un antiphonaire ouvrait ses pages jaunies dans un angle de cette pièce, auprès de la fenêtre garnie de vitraux. Aux murs s'étalaient des esquisses de Wisthler et de Van Gogh, à côté des grandes affiches du maître Chéret. Sous un presse-papier, plusieurs autographes de M. de Brinngaubast, d'Anatole Baju, de Maurice Du Plessis et de Saint-Pol Roux se mêlaient à des mandements de Sâr Joséphin. Sur le divan, des chasubles aux ors éteints servaient de housses.

— Vous travaillez. Je vous dérange peut-être, demandai-je en me laissant tomber sur un siège...

Fariel répliqua simplement :

— Je notais quelques observations prises dans une fabrique de bougies et je vais aujourd'hui visiter l'usine Macquard, où l'on abat les chevaux de Paris... Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Mon cher ami, répondis-je, mon mariage a mal tourné.

— Je vous avais conseillé d'y renoncer.

— J'avais cru m'entourer des précautions les plus sages.

Ce n'est pas tout à fait mon avis.

— Ne m'étais-je pas mis cependant d'accord avec tous les jeunes maîtres du théâtre contemporain qui connaissent la femme sur le bout du doigt ?

— On ne connaît jamais la femme.

— Alors, est-ce la peine de l'étudier ?...

— Dans un intérêt d'art, oui, dans un intérêt pratique, non.

— Mais si vous posez de justes principes, pourquoi le lecteur ou le spectateur ne pourraient-ils pas en tirer des conclusions justes ?

— Je n'en sais rien, moi, répartit Fariel d'un ton bourru. Vous êtes encore une bonne tête ! L'écrivain est libre, je suppose... Si vous comprenez de travers ce qu'il vous raconte, c'est votre faute et non la sienne. Vous demande-t-il de croire que c'est arrivé.

— Souvent, répliquai-je, puisqu'il accompagne son œuvre de préface, de commentaires, d'explications, et puisque les plus gros critiques prennent la peine de la discuter.

— Ah ! mon ami, je vous plains si vous en êtes encore là !

— Je ne suis pas précisément à plaindre, repris-je, il faut aussi que je sois guidé. J'ai chez moi une femme qui se grise comme la Pologne entière, qui a flanqué une douzaine d'assiettes au nez de ma femme de ménage, et qui veut m'envoyer porter de l'argent et du tabac à son ami La Pompe, qui est au Dépôt.

Fariel se tordit sur les chasubles aux ors éteints de son divan.

— Vous riez, fis-je mélancoliquement. Je voudrais bien vous voir à ma place...

L'homme de lettres prit un air capable.

— Si j'étais, à votre place, déclara-t-il, la Petite Nèfle deviendrait plus souple que le plus fin des gants de Suède.

— Et comment ?

Elle prend — m'avez-vous affirmé — le plus grand soin de votre mobilier. Elle a donc, sans aucun doute, une baguette à battre les meubles. En rentrant chez vous, prenez la douce enfant par le bras, puis vous vous armerez...

— Oh ! Fariel !

— Oui, oui, je sais... Encore un préjugé littéraire ! Les livres vous abrutissent, mon vieux. Le poète a dit qu'il ne fallait pas frapper une femme avec une fleur — parce que cela ne vaut pas une cravache... Une bonne cravache de manège...

— Vous m'épouvantez.

— N'ayez pas peur. Cette fois, nous sortons de la blague pour entrer dans la réalité. D'ailleurs, je ne vous ai dit tout cela que par amitié pure et simple. J'ai rempli mon devoir. A vous de faire le reste, si vous avez un peu de poil.

Sur ces mots, Fariel, qui était pressé, me poussa doucement vers la porte de son cabinet.

Je rentrai chez moi, à pied, très lentement, faisant des détours et me creusant la tête. A la porte d'un marchand de vins, sur le boulevard de Clichy, je frôlai un homme et une femme qui se disputaient.

— J'veux pas, répétait la femme, J'te dis que j'veux pas.

L'homme lui envoya une gifle et la poussa dans le cabaret. Elle se taisait, maintenant, calmée, domptée, tandis que le patron, debout derrière son comptoir, lui servait une prune à l'eau-de-vie dans un verre épais.

L'expérience était concluante. Ce Fariel si froid, si flegmatique, était un sage. A ce moment, je n'hésitai plus ; ma résolution était inébranlablement prise.

Quand je rentrai chez moi, il était cinq heures. Ma femme était couchée, vêtue d'une simple chemise, le drap rejeté sur la descente de lit. Elle fumait une cigarette en lisant son journal, un verre d'absinthe à demi-plein posé sur la table de nuit.

— Encore couchée ! fis-je d'une voix irritée. Pas de ménage fait ! A quelle heure dînerons-nous, ce soir ?

La douce enfant répliqua, après avoir rendu par le nez la fumée de sa cigarette.

— Je suis ta femme légitime. Est-ce que tu vas me prendre pour ta bonne ?

— Non, la Nèfle, repris-je sérieusement, je ne te prends pas pour ma bonne. Autrement, je te flanquerais à la porte. Mais je ne veux pas, non plus, que tu me prennes pour un serin et j'entends avoir une maison convenable, des repas à heure fixe : en un mot, des habitudes d'honnêtes gens.

— Tu veux ce que tu veux, fit-elle, et ça te fait du bien de vouloir quelque chose ; mais je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

— La Nèfle ? m'écriai-je en commençant à monter malgré moi.

Oh ! la ! la ! railla-t-elle de sa voix la plus montmartroise, voila Monsieur qui se fâche ! Et pourquoi te plains-tu, ma vieille ? Ne sais-tu pas qui tu as pris ? Je suit une rosse. Une sale petite rosse ! J'ai horreur des gens qui m'aiment, et ceux que j'aime ne sont pas assez bêtes pour vouloir de moi.

— Mais je ne t'aime pas, ripostai-je, et jamais je ne t'ai aimée ! Je t'ai prise uniquement parce que tu étais malheureuse et parce que tu avais souffert, pensant que tu avais assez mangé de vache enragée pour devenir honnête, sage et tranquille.

— Tu es un peu loufoque, mon bonhomme, interrompit mon épouse qui huma une forte gorgée d'absinthe.

— Loufoque ou non, intimai-je, je veux dîner ce soir chez moi.

— Je ne t'en empêche pas.

— Tu vas aller chercher des huîtres. Tu nous feras une soupe au fromage, un poulet rôti, une salade...

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tiré sur ... J. Dumey, ... Imprimeur : Société Anonyme de l'Imprimerie ... 3 et 5, rue ..., Paris.

CHANSON D'AOUT

Poésie de Edmond PRAD.

Musique de Eugène SUTTER.

Andantino

(1er Couplet.) *mf* C'est l'heure de bat_tre les routes, C'est l'E_
(3e Couplet.) Maitresse aux câ_li_nes pru_nel_le Jou_is_

_té! Les fil_les m'ap_pa_raissent tou_tes En beau_
_sons. De l'E_té plein de ri_tour_nel_les, De fris_

_té! Mais la plus belle en_tre les bel_les
_sons. Garde en tes yeux les a_mé_thys_tes

f Est en_cor Toi pe_tite a_mie,
De la mer Pour en so_leiller

Dim. Rall Petites notes Pr finir. FIN.

aux re_bel_les Bou_cles d'or!
nos jours tris_tes, Un hi_ver!

1 a tempo.

(2e Couplet.) *mf* Fuy_ant le bon lit, les bons rê_ves, Dès le

jour, Nous i_rons courir par les grè_ves
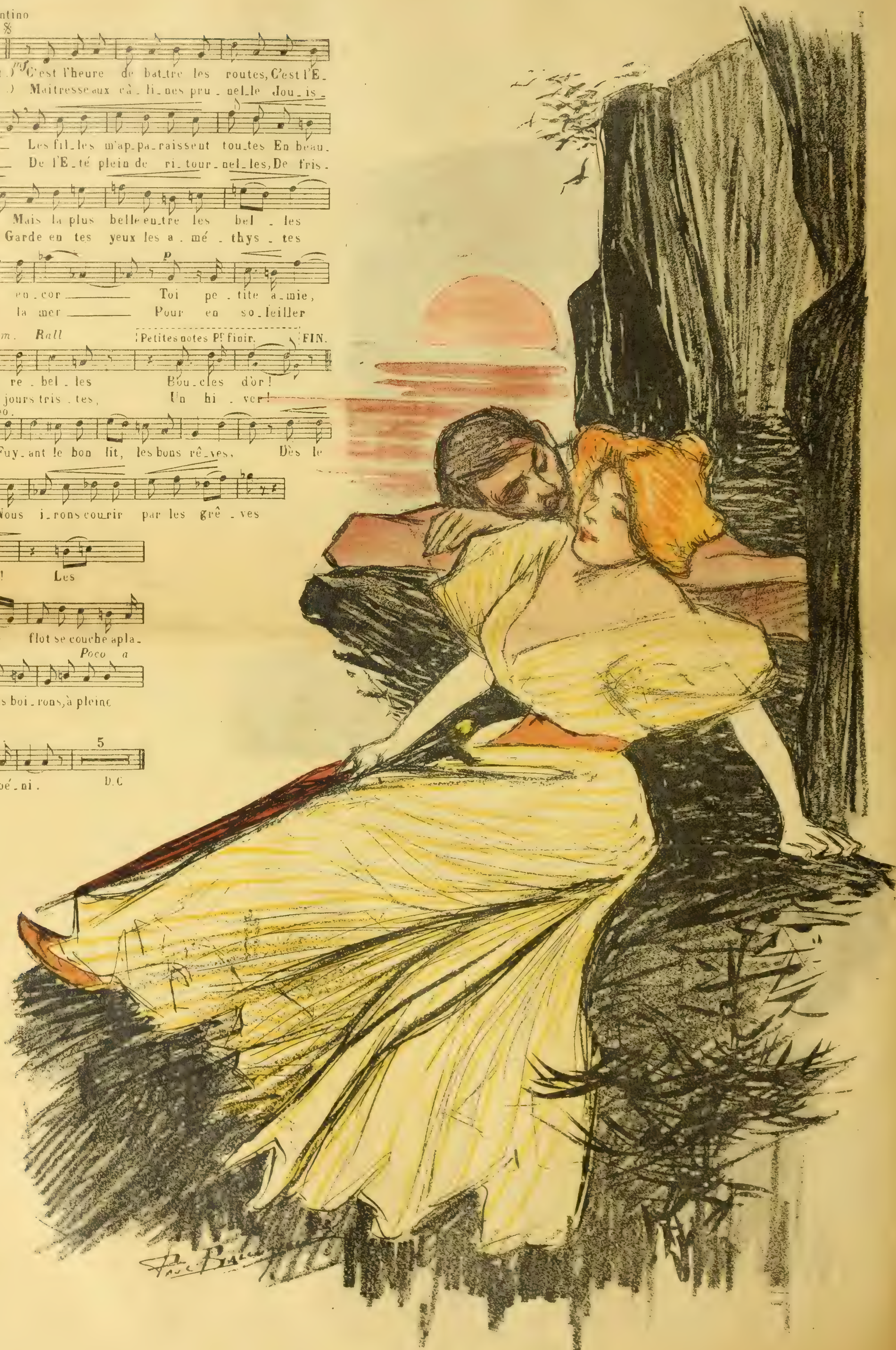
Mon amour! Les

grèves où le flot se couche apla_

p _ni; Et nous boi_rons, à pleine *Poco a*

poco rall. 5

bouche L'air bé_ni. D.C



testée. Et les étrennes qu'il faudra donner demain au concierge. et les cadeaux à faire, et puis nous avons de la famille à dîner, mes beaux-frères, mes sœurs. Il faut bien leur donner à manger, à tout ce monde-là!

ERNEST MACHIN. — C'est juste.

RÉSÉDA. — Si vous croyez que c'est pour mon plaisir que je suis ici. Alors voilà, n'est-ce pas? Je connais Madame Garantic; je sais que des nuits comme celle-ci, où elle a beaucoup de monde, elle n'est pas fâchée de me trouver pour un coup de main, car nous restons ouvertes toute la nuit. J'ai déjà perdu la nuit de Noël; c'est comme un fait exprès, je me suis aperçue que j'étais indisposée juste au moment où je m'habillais pour venir ici. Ce n'est pas de chance.

ERNEST MACHIN. — Les affaires sont les affaires. Mais vous allez être éreintée demain matin.

RÉSÉDA. — Pour sûr, je suis arrivée ici il y a deux heures: croyez vous que je n'ai pas encore pu écrire à ma tante qui habite Amiens pour lui souhaiter la bonne année, tellement j'ai été dérangée.

ERNEST MACHIN. — Mais madame votre mère... elle sait ce que vous faites?

RÉSÉDA. — Elle ferme les yeux... il le faut bien.

ERNEST MACHIN. — Enfin, voyons, vous n'avez donc pas un ami qui puisse vous aider!

RÉSÉDA. — J'en ai un, (*Simplement.*) Il est à Mazas... (*Elle se hâte d'ajouter,*) Comme journaliste, (*De sorte qu'elle peut encore relever la tête.*)

ERNEST MACHIN. — Mais quelle drôle d'idée de venir ici. En supposant, j'aimerais encore mieux... tenez, j'aimerais mieux descendre dans la rue. Au moins vous pouvez choisir qui vous plaît. Tandis qu'ici, il vous faut subir le premier venu, n'importe qui, des brutes et des mufles.

RÉSÉDA, *dans une révolte.* — Le trottoir! jamais; j'aime encore mieux venir ici: il y a plus de dignité à attendre les hommes qu'à courir après.

ERNEST MACHIN, *désarmé.* — C'est extraordinaire!

RÉSÉDA. — Et puis, il n'y a pas que des brutes et des mufles; il y en a qui sont comme vous, très gentils, très doux, très polis... car vous êtes très gentil! vous, il y a longtemps que nous vous avions distingué, maman et moi; chaque matin, quand vous venez prendre votre journal, maman disait: « nous allons voir le joli brun. » Vous n'êtes pas peintre?

ERNEST MACHIN. — Non, je suis dans un ministère.

RÉSÉDA. — C'est donc çà que vous venez si tard et que vous ne venez pas le dimanche. Eh bien! quand vous ne venez pas, il me manque quelque chose, la journée me semble plus longue.

ERNEST MACHIN. —Vrai? Moi aussi... car vous comprenez, si j'allais prendre mon journal, c'était le prétexte pour vous voir et échanger quelques mots avec vous.

RÉSÉDA. — Je le voyais bien, mais vous n'osiez pas parler. Pourtant, le jour où vous avez acheté de la sandaraque, vous étiez tout drôle; vous répétiez tout le temps: « Ils achètent des gommes, des grattoirs, de la sandaraque. »

ERNEST MACHIN. — Oui, oui, c'est une phrase de *Bouvard et Pécuchet.*

RÉSÉDA. — Et vous leviez le doigt en l'air en disant: « De la sandaraque! » Ce jour-là j'ai bien cru que que vous alliez me dire quelque chose de spécial; mais non, rien.

ERNEST MACHIN. — Je n'ai pas osé... Je suis timide, très timide avec les femmes.

RÉSÉDA, — Un joli garçon comme vous! Eh bien! merci, c'est à croire que c'est les plus vilains qui sont les plus hardis?.

ERNEST MACHIN. — Oui, moi. je suis d'une timidité excessive, absurde: c'est pour ça que je suis ici. Je ne suis pourtant pas plus bête ni plus laid qu'un autre, je le sais bien. mais je ne peux pas faire la cour à une femme; en aborder une dans la rue me semble d'une difficulté insurmontable, une tentative monstrueuse: alors je viens ici et je vous dirai comme tout à l'heure: « Il faut moins d'applomb pour attendre les femmes que pour courir après. »

RÉSÉDA. — Je n'aurai pas cru que ça put arriver.

(*Petit silence.*)

ERNEST MACHIN. — Ecoutez; voulez-vous être ma maîtresse? (*Réséda veut enlever son corsage.*) Oh! non, pas ici. Vous ne me comprenez pas, mais chez vous, chez moi... dans la vie civile, enfin. (*Il bafouille.*)

RÉSÉDA — Comment, vous voudriez tout de même! Ah? mon Dieu, vous êtes trop gentil!

ERNEST MACHIN. — Ecoutez, je vais m'en aller, et vous aussi. Vous allez rentrer chez vous. Répondez-moi franchement, sans fausse honte, c'est un ami qui vous parle: combien vous faut-il pour demain?

RÉSÉDA. — J'espérais gagner cinq ou six louis cette nuit.

ERNEST MACHIN. — Tenez, en voilà dix, Je viendrai vous voir après-demain. Mais vous êtes prévenue, je suis très timide, il vous faudra faire les avances.

RÉSÉDA. — Je n'oserai jamais.

ERNEST MACHIN. — Voyons, puisque c'est convenu, puisque vous devez être ma maîtresse.

RÉSÉDA, *très rouge.* — Voulez-vous bien vous taire. (*Et elle est très sincère dans sa pudeur.*)

ERNEST MACHIN. — Pourtant, tout à l'heure, si j'avais voulu...

RÉSÉDA, *très grave.* — Ce n'est pas la même chose.

ERNEST MACHIN. — Vous avez raison. Allons, au revoir, à après-demain.

RÉSÉDA. — C'est bien long. Tâchez de venir demain... (*Gentiment..*) Je vous donnerai un almanach. C'est entendu, au revoir; restez là un instant; je vais appeler Madame.

Maurice DONNAY.

Petits Contes

I

LE BOUQUET

La seule femme qui vaille d'être chérie venait de s'accouder à la croisée et regardait le jardin. Elle n'avait pas même eu le temps de mettre un peignoir, tant le désir de voir le parterre humide d'aurore et les pelouses blanches de rosée l'avait hâtée vers la fenêtre; ce qui tremblait autour d'elle. c'était une transparence de batiste. pâle, vague, vaine, envolée; une chemise? oui, peut-être; ou bien la vaporisation en diaphane brune de tous les parfums de son corps.

Où était l'amant? sous la fenêtre, comme il convient; ce qui ne veut pas dire que, tout à l'heure, dans la chambre close, il n'eût pas été admis à une proximité plus intime.

— Si vous étiez, dit-il, aussi miséricordieuse que vous êtes exquise et que vous fûtes tendre, savez-vous ce que vous feriez, Cœlie?

— Que ferais-je? demanda-t-elle.

— Vous viendriez avec moi dans le jardin et dans les champs; je vous cueillerais des fleurs qui formeraient, assemblées et liées, le plus beau des bouquets,

— Vous ai-je jamais refusé quelque chose, même le matin? dit-elle.

Un instant après, appuyée au bras de l'ami, et lui, penché vers elle, respirant près de la nuque la douce odeur fauve des profonds cheveux, ils cheminaient le long d'une allée; mais elle avait mis un peignoir, à peu près sérieux, presque un vêtement. Ce qu'il serait impossible d'exprimer, c'est la joie des oiseaux et l'ivresse des rayons et l'extase épanouie des roses, à cause de ces amoureux qui passaient.

Quand, au delà de la petite porte, ils furent sur le point d'entrer dans le bois:

— Ma chère âme, dit-il, qu'il me serait délicieux de baiser le joli œillet pâle et rose, à peine éclos, compliqué, de votre oreille gauche!

— Suis-je une tigresse? baisez-le, dit-elle.

Il le baisa.

A peine avaient-ils dépassé l'orée du bois d'acacias que l'amant reprit:

— Le crime le plus grand que vous pourriez commettre ce serait de détourner de mes lèvres la rose de votre bouche.

— Eh! Monsieur, suis-je une criminelle? Cette rose, voyez, je ne la détourne point.

Il la cueillit.

Un peu plus loin (l'ombre déjà des jeunes feuilles étant sur eux comme une caresse protectrice), il osa dire:

— Si je voulais effleurer du souffle le lys de votre sein, gageons, cruelle, que vous fermeriez avec indignation votre corsage entr'ouvert par le vent?

— Que vous avez tort de me juger si barbare! je ne vois pas du tout pourquoi votre haleine n'achèverait point ce qu'a commencé la brise.

Il ne se borna pas à effleurer du souffle le lys qu'on lui offrait.

Cependant elle dit, assez grave:

— Il faut avouer, Monsieur, que vous vous montrez fidèle à vos engagements. Vous aviez promis de cueillir des fleurs pour m'en faire un bouquet.

— J'ai tenu ma parole! N'ai-je pas baisé l'œillet.

— De mon oreille?

— ...Et la rose..

— De ma bouche?

— ...Et le lys...

— De mon sein?

Elle pouffait de rire.

— Trois baisers ne sont pas un bouquet. dit Cœlie: il faudrait lier ensemble les fleurs.

— C'est à quoi je songeais précisément; j'allais vous demander un des chers et parfumés cheveux dont s'auréole votre front.

— Ils sont trop longs! A quoi vous servirait un tel fil d'or pour trois fleurettes seulement?

— En effet, vous avez raison; mais je pense, dit-il...

Il la regardait, elle rougissait.

— Je pense, dit-il...

— Vous pensez?

— Qu'il en est de plus courts, chère âme!

— Ah! c'est possible, dit-elle en détournant la tête.

Et ils entrèrent plus profondément dans la solitude mystérieuse du bois d'acacias.

II

LA MOUSSE D'OR

Dans le couvent dont Mazet de Lamporechio fut le bon jardinier, mais avant qu'il eût jardiné, — je veux dire au temps des innocences premières, — le bruit se répandit un jour, sans qu'on pût savoir d'où, qu'un homme se cachait sous l'habit de l'un des nonnains. L'un de ces anges était un diable! l'une de ces brebis était un loup! Je vous laisse à penser l'effroi. On ne parlait plus d'autre chose au réfectoire, à la chapelle, dans les allées du verger. C'étaient des rougeurs, des tremblements; on ne marchait qu'avec des envies de reculer, de s'enfuir, comme dans un bois où l'on saurait qu'il y a une grosse bête. Un homme, c'est épouvantable. Même les plus intimes amies se regardaient l'une l'autre avec un air soupçonneux. « Qui sait? l'homme, c'est peut-être elle! » La sœur tourière devint l'objet de l'horreur générale, parce qu'elle avait des moustaches.

Mais celle qui se trouvait le plus tourmentée, c'était une toute petite novice, treize ans à peine, qu'on appelait sœur Ninetta. Les yeux rouges comme d'avoir pleuré se frappant à tout moment la poitrine comme dans le remords de quelque gros péché, elle ne pouvait tenir en place et poussait de grands soupirs. Si on lui demandait: « Qu'avez-vous donc, sœur Ninetta? » elle s'enfuyait très vite, sans une parole, avec l'air d'emporter quelque affreux secret. Enfin, un jour, après être restée enfermée toute la matinée dans sa cellule, elle s'en alla trouver la supérieure et lui dit, tête basse, tremblante, des pivoines aux joues:

— Vous savez, ma mère, qu'il y a un homme dans le couvent?

— Je sais qu'on le raconte, mais je n'en crois rien, ma fille.

— Ah! ma mère, vous avez bien tort de ne pas le croire! Il est trop vrai que l'une de nous n'est pas ce qu'elle paraît être.

— Quoi! est-ce que vous avez acquis la preuve...

— Hélas! oui, dit sœur Ninetta, le front dans les mains.

La bonne abbesse, inquiète, fut étonnée aussi, sœur Ninetta était la plus nice pucelle qui fût; entrée toute petite au couvent, elle avait à peine l'âge où les fillettes seront filles tout à l'heure, et l'on pouvait dire qu'elle n'avait jamais considéré d'autres hommes que le saint Joseph à longue barbe et les Evangélistes, barbus aussi,

peints aux vitraux de la chapelle. Comment s'imaginer que, tout innocente, elle eût découvert ce qui avait échappé à des regards plus subtils et mieux au fait des choses ?

— Expliquez-vous, Ninetta. Celle d'entre vous que vous pensez être un homme, c'est...

— C'est moi, ma mère ! s'écria la novice en fondant en larmes.

A ces mots, la supérieure, comme on pense, sentit bien rassurée.

— En vérité ? c'est vous ? dit-elle.

— Moi-même, hélas !

— Eh ! sœur Ninetta, comment vous êtes-vous aperçue de cela ?

Je n'oserai jamais le dire tout haut !

— Il faut donc le dire tout bas.

Alors, sœur Ninetta, s'étant rapprochée, lui parla à l'oreille, toujours plus rougissante, longtemps, longtemps, et disant des choses telles que l'abbesse, enfin, n'y tint plus, et pouffa de rire en se prenant les côtes.

Puis, avec une tape sur la joue :

— Allez, allez, mignonne, quittez votre souci, et croyez que vous ne serez pas un homme tant que vous n'aurez pas au menton une petite mousse d'or qui frise !

Catulle MENDÈS



SUR UNE ÉPITAPHE

Elle s'appelait Claudia Martiola. Elle ne se souvenait point d'avoir connu sa mère qui vendait des herbes, sur le port. Jusqu'à l'âge de quinze ans, elle joua, seule, avec les galets et les coquilles nacrées qui fleurissaient le sable de la plage. Lorsque tombait le soir, elle allait dormir dans les tavernes de la ville haute, parmi les matelots ivres; parfois, l'un d'eux la violait dans une mare de vin et son corps frêle se marbrait de bleu, par endroits, sous les brutales étreintes de l'homme. Elle savait des danses très lascives et des chansons étranges que les matelots de tous les pays se plaisaient à lui apprendre, aux soirs de mélancolie.

Mais elle était cependant pleine d'innocence. Elle disait ses peines aux étoiles; elle parlait aux oiseaux avec des paroles simples. Au temps de l'été, Claudia montait, avant le lever du soleil, sur la colline où dormaient les jardins tranquilles. Les bruits confus qui précèdent le matin venaient mourir à ses pieds. Alors elle dominait la ville et la mer immense. Elle attendait le soleil qui allait surgir dans l'hyacinthe pâle de l'horizon; et, pieusement, Claudia saluait le retour de l'astre magnifique qui avait rayonné durant la nuit paisible sur les Iles lointaines dont elle rêvait. — Or, une esclave vieille la chérissait comme son enfant. Elle lui donna une lyre à trois cordes qu'elle possédait et elle initia la jeune fille à l'art d'accompagner ses chants sur cet instrument ancien. Claudia devint bientôt une habile musicienne. On ne tarda pas à la rechercher dans les fêtes publiques, à cause de sa beauté rare et de son talent. Couronnée de violettes, elle avait aussi coutume de paraître vers la fin des festins que donnaient les riches seigneurs de la ville; tour à tour, elle disait des chansons obscènes, des contes merveilleux, et son âme chantait dans les légendes tristes où il y avait des princesses qui souffraient et qui pleuraient...

Un soir, aux bains d'Apollon, Claudia se reposait sous les lauriers-roses, dans la fraîcheur parfumée du jardin. Elle était très lasse car elle avait dansé ses danses les plus voluptueuses. Un vent léger vers elle inclinait des pavots démesurés et des mauves frêles, agonisantes. Elle accueillait avec des gestes lents les colombes familières qui venaient dormir contre ses seins. En l'infinie douceur de ce crépuscule, Claudia songea à sa vie morne, si vide, malgré ses triomphes; elle méprisait ces jeunes hommes riches qui désiraient sa beauté. Elle se trouva seule et elle pleura.

Cependant, Fabio Tuldo, orfèvre florentin, aima Claudia. Ils recherchèrent la solitude. Ils vécurent tous deux d'inoubliables nuits dans les jardins abandonnés des villas anciennes. Vers le matin, ils regardaient partir les navires, du haut des blanches terrasses, sur ces mêmes collines d'où, autrefois, Claudia épiait la mort des dernières étoiles. Mais ils voulaient s'aimer loin, très loin.

Claudia tenait aussi à visiter Florence. Comme Tuldo était pauvre, elle vendit ses robes les plus belles et les lourds colliers d'or qui heurtaient sa gorge, lorsqu'elle dansait. Et ils s'en allèrent vers les paisibles

cités d'amour... Claudia Martiola mourut, un soir, durant le voyage. Ils n'apercevaient plus la mer depuis des jours, Claudia fut ensevelie à Luna de Pise, sur le fleuve Macra. Il ne lui fut pas donnné, cependant, de reposer, là-bas, sur la petite colline qu'elle aimait.

Et s'obstinent en ma mémoire, ce soir recueilli de septembre, les quelques distiques gravés sur un tombeau ancien, qui me racontèrent la vie de Claudia Maria, danseuse et musicienne.

Frantz TOUSSAINT.



La Femme-Sérail

— Pour moi, dit d'Arcelles, je me suis toujours garé de la comédienne comme du poison, et c'est en vain que je chercherais dans les mémoires de mon cœur une page où soit écrit le nom d'une femme de théâtre : toutes, tant qu'elles sont, éplorées ou rieuses, je les tiens pour les meurtrières de l'amour. Aussi bien ont-elles été cause, entre ma femme et moi, de l'unique explication dont notre tendresse ait eu à souffrir. J'ai senti gravement par elles le rôle inférieur de l'homme dans ce duo de l'amour, où, de bonne foi, les deux épris réclament, chacun pour soi, les notes sublimes.

Je vous ai parlé déjà d'un séjour que j'avais fait, en garçon, à Copenhague. Lola vint m'y rejoindre au début de l'hiver. Sa beauté exotique attirait tous les regards, et, à cette occasion, mon amour-propre fut rassasié des joies de vanité dont Téramont nous entretenait tout à l'heure; mais, vraiment, la vanité ajoute bien peu de force à l'amour quand il est sincère. J'en fis à mes dépens l'épreuve cruelle.

Nous avions, l'an dernier, à Copenhague une chanteuse qui, du jour au lendemain, devint célèbre. Elle s'était révélée dans un opéra d'Enna, l'*Aînée*, où elle tenait l'emploi d'une jeune fille des temps chevaleresques, qui se prend à aimer le fiancé de sa sœur. Peut-être avez-vous eu dans nos journaux un écho des succès de cette Mlle Halvorsen ? Et sans doute elle méritait l'enthousiasme dont tout le monde scandinave s'éprit pour son talent. Elle donna à ces gens du Nord l'exacte représentation de la vierge, tout ensemble passionnée et pure, que les légendes locales destinent aux guerriers. A peine les détracteurs de toute gloire levante osèrent-ils insinuer, parmi beaucoup d'éloges, qu'un pareil triomphe épuisait probablement la nature de Mlle Halvorsen et que sous des masques différents, elle jouerait toute sa vie le rôle d'Almuth.

L'événement leur donna tort; et le succès persistant de la chanteuse fit pousser de vrais cris de triomphe à ceux qui avaient prédit l'issue de l'aventure. J'étais de ceux-là et l'origine de mon émotion me semblait tout intellectuelle. J'étais stupéfait du caractère brusque, radical de ses transformations. Il semblait qu'avec une perruque et un costume nouveau, Mlle Halvorsen revêtit une personnalité nouvelle. Sa souplesse d'âme s'accommodait des contrastes les plus violents. A quelques semaines de distance, elle nous donna une merveilleuse Carmen et une fiancée du Nord. Bien entendu, je ne m'étais pas fait présenter à cette chanteuse et je m'en tenais à mes impressions de spectateur. Je m'imaginais goûter par elle un plaisir purement philosophique. Mais comme je suis toujours sincère avec moi-même, je dus m'avouer assez vite qu'il en fallait rabattre. Ce don des multiples transformations n'amusait pas seulement mon esprit, il remuait mon désir. Et je me surpris à songer :

— Voici, peut-être, l'idéale maîtresse, la femme-protée qui jamais n'engourdirait les sens dans la monotonie. Un amant lui serait aussi aisément fidèle qu'un sultan l'est à son sérail.

Pas une minute, je ne songeai à devenir cet amant-là : je n'étais pas amoureux de Mlle Halvorsen, de l'unité personnelle qui servait de lien à ses métamorphoses. C'était le don merveilleux, non la comédienne elle-même qui m'avait conquis. Je songeai donc à loger ailleurs le rêve qu'elle avait fait naître, et — nous sommes ici pour tout avouer, — j'apportai ce regain d'amour dans ma maison.

— Pourquoi, pensais-je, une femme honnête et amoureuse n'essaierait-elle point de cet artifice qui donne tant de puissance à une menteuse d'estrade ? Il n'y faut qu'un peu de bon vouloir et la collaboration d'un couturier habile. Et le résultat espéré vaut qu'on tente l'épreuve : il s'agit, ni plus ni moins, de fixer le désir. Il ne demande, j'en suis sûr, qu'à vivre en bonne amitié avec l'amour, même avec l'amour conjugal. Il donne à entendre qu'il se laissera volontiers duper. Il est prêt à se faire complice de toutes les illusions que l'on accordera pour lui plaire. Il veut seulement qu'on lui fasse sa part et qu'on ne l'expulse pas du logis sous prétexte que l'amour y habite.

J'étais intimement convaincu de l'excellence de mon raisonnement, et pourtant je ne savais en quels termes le présenter à ma femme pour ne point effaroucher sa délicatesse. Je jugeai qu'on ne pouvait la convaincre directement, et je me promis d'user d'un innocent subterfuge. On avait annoncé un grand bal au profit d'une œuvre de charité. Je l'avertis que les dames patronnesses y viendraient costumées et qu'on lui demandait d'en faire autant. Le secret devait être jusqu'à la dernière minute exactement gardé.

Lola sourit avec une joie d'enfant, et elle me demanda :

— En quoi voulez-vous que je me déguise ?

Je dis, comme si l'inspiration m'en venait sur la place :

— Prenez le costume de Mlle Halvorsen dans son rôle d'Almuth.

Mais Lola fronça les sourcils :

— Quoi ? dit-elle, moi, une Andalouse, vous voulez que je m'habille en fiancée danoise ? Avez-vous honte de mes cheveux noirs et de ma figure couleur d'orange?

On persuade aisément ce qu'on aime. Je triomphai de ses superficielles résistances. J'obtins qu'elle se coifferait d'une perruque blonde et légère comme les brouillards du Sund. Je m'efforçai de mettre son âme au point comme sa beauté.

Bien qu'elle ne me découvre jamais ses regrets intimes, Lola souffre, je le sais, de toutes les soirées perdues pour nos tête-à-tête, que je dépense sottement au club avec des hommes. Pendant dix jours, je lui fis la joie de la perpétuelle présence. J'avais imaginé que l'effort qu'elle ferait derrière mon épaule pour chanter le rôle d'Almuth la préparerait mieux que tout le reste à endosser le personnage. Je l'accompagnai moi-même au piano. Et, vraiment, je demeurai émerveillé de cette flexibilité qui est dans toute femme. Celle-ci étouffait son ardeur de race, elle noyait sa tendresse dans la mélancolie, et, presque sans effort, fondait son sourire dans les larmes. Il semblait, d'ailleurs, qu'elle fut maîtresse de son corps comme de son âme. Ses hanches d'Espagne, que la danse a développées, s'effacèrent sous la robe de satin blanc qui émacie Almuth comme une sainte de vitrail. Cette gorge qu'une pensée soulève se fit virginale dans le corsage sans plis; ses yeux mêmes, que j'ai toujours vus de velours, pâlirent au rapprochement des cheveux longs. Ils n'étaient plus noirs, mais seulement sombres, comme la mer aux plages d'abîmes.

Je jouissais tant de la trouver si souple entre mes mains, que j'oubliais tout à fait mon mensonge. Ma conscience ne se réveilla qu'au dernier moment, à la seconde du départ. Lola était assise au pied de sa chaise longue. Et heureuse de se sentir si belle, elle s'éventait à grands coups, pour chasser de son teint la chaleur du plaisir. Moi, je savais qu'il n'y avait point de voiture devant la porte, que nous n'allions point au bal.

Je me jetai à l'eau, c'est-à-dire aux genoux de ma femme :

— Lola ! lui dis-je, jai menti : vous ne pouvez aller à cette réunion dans la toilette où vous êtes. Personne n'y viendra costumé.

Elle ne comprenait pas. J'appuyai mon front sur ses mains, et, sans lever les yeux, je confessai ma supercherie.

Elle m'écouta gravement. Certainement, elle ne regrettait ni la peine qu'elle avait prise, ni les hommages qu'elle avait espérés. Mais, à travers mes explications balbutiées, elle n'apercevait pas clairement le motif de cette fantaisie.

Je vous en prie, dit-elle, parlez-moi sincèrement. Je puis tout entendre, puisque je vous aime.

Alors, toujours sans lever les yeux, je lui contai ma fantaisie d'homme. Je confessai les motifs de mon subterfuge. Je lui baisai les mains avec ardeur.

Soudain, elle soupira :

— Lola ! lui dis-je. Aurais-je eu le malheur de vous blesser ?

Je relevai les yeux vers elle, et je m'aperçus qu'elle me contemplait avec beaucoup de mélancolie.

— Je ne sais, répondit-elle; mais, sûrement, vous me faites souffrir, car je viens de toucher du doigt le malentendu de notre amour, de tous les amours qui départagent les femmes et les hommes : dans la tendresse, vous aimez ce qui change; nous, ce qui dure...

Hugues LE ROUX.

Le Jugement de Dieu

L'attitude de Trip devant le jury fut des plus correctes et des plus dignes. Il répondit poliment aux questions que lui posa M. le président, et quand, après une longue diatribe, M. le président lui jeta :

— C'est vous qui avez égorgé la veuve Borniche, il n'y a pas d'erreur !

— Non, Monsieur le président, répondit il d'une voix ferme, non, ce n'est pas moi. Je ne suis pas coupable.

— Allons, Trip, reprit le président, vous savez bien que nous avons des preuves. Vraiment, vous avez tort de vous entêter ! A quoi cela vous sert-il ?

— Je ne m'entête pas, Monsieur le président, dit Trip, mais je ne suis pas un menteur. Si j'avais tué cette dame, j'aimerais mieux le dire franchement tout de suite A quoi serviraient mes dénégations si j'étais l'auteur de ce meurtre ? A rien du tout. Tôt ou tard, je serais confondu. D'un autre côté, j'agirais contre ma conscience en avouant — puisque je ne suis pas coupable !

Mais il eut beau s'exprimer avec la plus grande modération, se montrer aimable envers tout le monde et répéter cent fois : « Je ne suis pas coupable », il fut tout de même condamné à mort.

Il écouta tranquillement la sentence ; puis, s'adressast aux jurés :

— Vous condamnez un innocent, dit-il ; c'est votre affaire. Moi, ça ne me regarde pas ; je m'en lave les mains.

(Il me semble que ça le regardait bougrement, au contraire. Mais, que voulez-vous ? il y a des gens comme ça, qui voient les choses de plus haut que le commun des mortels !)

***

Lorsqu'on vint le trouver dans sa cellule pour lui annoncer (avec mille précautions) que le terrible moment était venu :

— C'est bien, fit-il, je suis prêt.

Et, bon garçon, il ajouta :

— Excellente idée d'être venus me réveiller ! Jamais je n'aurais eu le courage de me secouer assez tôt pour voir le lever du soleil.

Pendant qu'on le passait à la tondeuse, on lui demanda s'il désirait prendre quelque chos.

— Non, répondit-il, mais comme j'ai beaucoup de pellicules, je ne serais pas fâché de subir une petite friction au portugal.

Une telle fantaisie parut étrange à tous ces messieurs. Cependant, on y accéda.

Enfin, l'heure sonna. On le conduisit au supplice.

S'affranchissant des vieilles traditions, Trip parut sur la place de la Roquette avec un visage vermeil. Il embrassa le crucifix et le prêtre aussi. Et, comme cela se passait le 31 décembre, il eut, en outre, la présence d'esprit de dire :

— Je vous la souhaite bonne et heureuse, Monsieur l'abbé !

On le coucha sur la fatale bascule et le bourreau fit jouer le fatal déclic.

Mais, chose étrange, le couteau n'entama pas le cou du condamné.

Un aide, qui s'attendait à un tout autre résultat, l'ayant tiré par l'oreille, Trip lui cria :

— Dites-donc ! vous me faites mal, vous, espèce d'idiot ! — mais il ne fit aucune allusion au choc qu'il venait d'essuyer.

On recommença.

Même insuccès. — Pas la plus petite tâche rouge sur le col du supplicié.

Une troisième fois, on remonta le couteau.

Une troisième fois, il s'abattit lourdement.

Mais sur le cou de Trip, pour la troisième fois, on ne vit rien.

Le terrible couperet qui, une heure auparavant, avait tranché net un énorme morceau de bois, n'avait pas d'action sur ce col extrordinaire.

M. de Paris n'en revenait pas.

Cependant, pour ne pas indisposer la foule, on releva la bascule, et le public put contempler à son aise la bonne figure réjouie du condamné.

Ce qu'on entendit alors, restera longtemps dans la mémoire de tous, car après avoir promené un regard jovial sur l'assistance, voici ce que dit simplement Trip — voici ce qu'il dit en poussant un grand éclat de rire :

— Allons !... vous le voyez bien... que je ne suis pas *coupable !*

Georges AURIOL.

FLIRT DE CAMPAGNE

En feuilletant, l'autre jour, les cahiers de défunt mon ami Larcher, j'ai retrouvé plusieurs fragments qu'il a négligé d'employer dans ce livre sur l'Amour, publié autrefois par mes soins. Parmi ces pages, pour la plupart trop subtiles, j'en ai trouvé quelques-unes si différentes de la manière habituelle du physiologiste que j'ai eu l'idée de les transcrire, pour la curiosité de ceux qui n'ont pas absolument oublié ce pauvre garçon. Elles étaient dans une liasse étiquetée de vélin, rouge de nuances, et assez brutales, avec ce titre particulier, en dessous, que je leur ai gardé : *Flirt de campagne.*

Pourquoi donc, méditant sur cette délicatesse si douloureuse qui est le *flirt* du monde et même du demi-monde, me suis-je rappelé, pour la première fois peut-être depuis dix ans, la marchande de homards et de lubines qui me louait mon petit appartement meublé du Croisic, dans l'été de 1877 ? Râblée comme un homme, ayant au bout de ses deux bras des mains toutes pareilles aux crabes qu'elle soupesait le long du *traict*, au retour des bateaux de pêche, et vaillante et gaie, l'avons-nous fait souvent bavarder, le soir, André Mareuil et moi ? Nous arrivions de la jetée ou de la côte, le visage brûlé par le vent du large, et, dans l'étroite salle d'en bas, nous nous accagnardions des heures entières. André commençait de préparer son *Art de rompre*, qu'il n'achèvera jamais, aujourd'hui qu'il est préfet de la Creuse. — O étrangetés des destinées !... — Et je me livrais, de mon côté, à la manie de la notule. Je viens de chercher dans le tiroir de mon bureau un carnet couvert de griffonnages, parmi lesquels des centaines de croquis d'après nos causeries du Croisic dorment depuis des années. La fantaisie me vient de transcrire un de ces croquis, tellement quellement, et sans trop arranger le style de notre joviale hôtesse. Si je pouvais reproduire l'accent de la rude travailleuse, alors cette histoire d'une *flirtation* de village vaudrait la peine d'être transcrite pour des artistes, au lieu que j'ose tout juste la dédier aux psychologues indifférents au style, qui s'intéressent à suivre les dégradations des nuances de sentiments, à travers les classes sociales...

***

L'hôtesse contait : « Tenez, il y avait la Marie-Louise, la fille à la mère Aimée. Elle avait un galant depuis cinq ans, un beau gars bien bâti et riche, et s'il l'avait demandée en mariage, sûrement la mère Aimée aurait dit oui de tout cœur. Mais il ne se déclarait pas. Le soir, il entrait : « Viens-tu promener ? » qu'il disait à la fille. Et la mère de répondre : « Oui, » Car elle se taisait, elle, le connaissant pour ce qu'il valait : « Il ne m'épousera jamais, qu'elle disait à sa mère, mais il m'attirera dans quelque coin un soir, et il m'arrivera malheur. — Va donc, ma fille, disait la mère, tu es folle avec tes idées. » Il nous faut savoir que c'est la coutume ici que chaque fille ait son galant pour la faire sauter les jours de fête, et la promener à la nuit tombante, quand l'ouvrage est fini et que le vent est doux. Et prudemment celle-là refusait de quitter le bord du quai où l'on est si bien en vue de tous, et où les plus sages passent et repassent, Et lui la suppliait de venir un peu dans la campagne. Ce que voyant, Marie-Louise comprenait bien qu'il n'avait pas bonne conscience, et pourtant sa mère la forçait toujours. « Tu ne veux-donc pas qu'il te demande ? » qu'elle lui disait, et Marie-Louise obéissait. Puis elle venait chez nous, elle s'asseyait sur la chaise où vous êtes, et elle pleurait : « Ah ! si seulement mon frère revenait !... » qu'elle disait à travers ses larmes...

« Bref, le frère, qui était au service, revint : un fier matelot, je vous en réponds, et qu'il n'aurait pas fallu taquiner quand il avait bu, dans la soirée, quatre ou cinq grogs au vin, bien réconciliés et coiffés avec quatre ou cinq verres d'eau-de-vie. Il arrive le matin. « Et quand se marie-t-elle ? » dit-il à la mère, après les embrassades. — Patience ! patience, que fait la mère, elle a son galant comme une autre, tu le connais bien : c'est le *Rata*. » On l'appelait toujours comme ça, par rapport à sa goinfrerie. « Il tarde bien, que dit le frère, voilà trois ans que ça commençait. Trois ans à espérer, c'est dur à lever, la mère... » C'est Marie-Louise qui était heureuse d'entendre celà, et quand le jour commença de s'abrundir et que ce fut tout près de l'heure où le Rata venait la chercher, elle prend son frère à part : « J'ai à te parler, qu'elle lui dit, avant que mon galant ne m'appelle ; mais prends garde que ma mère ne se doute de rien... » — Le frère dit tout haut : « Je vais l'accompagner dans une boutique, ma mère. » Et la mère Aimée : « Ne soyez pas trop longtemps, qu'elle dit ; son galant va venir. » Elle en tenait pour le Muguet, la vieille. Bref, une fois dehors, Marie-Louise dit comme ça : « Mon frère, j'ai à te confier quelque chose de grave. Ma mère me force à sortir chaque soir avec mon galant, et je te jure qu'un jour il me faudra y passer, avant la noce ; et tu sais, après, plus de mariage... — Il en viendrait à ça avec toi, que dit le frère ; il ne t'aime donc pas ? — Je ne suis pas assez riche pour lui, que dit la sœur. Voici des mois qu'il me demande de venir au Saint-Esprit. » C'est la promenade plantée d'arbres que vous voyez de la jetée, et il s'y donne, dans la saison, plus de baisers d'amour qu'il n'y a de feuilles aux arbres, je vous jure. Le frère réfléchit : « Eh bien ! attends, ma fille, tu lui accorderas ce qu'il voudra demain ; tu me diras la place, j'y serai, et, si ce grand abateleux te manque de respect, je lui donnerai une dégelée de coups de bâton, qu'il en aura pour ses cinq ans... »

« Ce qui fut dit fut fait. Le galant arrive, et elle lui promet la promenade pour le lendemain. « Ce sera au Saint-Esprit, qu'elle dit à son frère, dans l'allée qui mène au pont. Mais pour sûr, sois là, sans quoi je suis perdue. » Et elle tremblait, et elle pleurait, car on n'a pas galantisé trois ans durant avec un gars, — et il était si joli, ce mauvais rouge, avec ses cheveux frisés tout court, sa peau blanche et son rire qui montrait ses dents — sans que le cœur s'englue aux paroles de miel. Seulement, Marie-Louise était une honnête fille ; « Sois tranquille, que lui dit son frère en l'embrassant ; mais, comme j'ai oublié le chemin, depuis si longtemps, il faut que tu m'y mènes d'abord en personne. » Et elle l'y mena. C'était en été. Le Saint-Esprit était tout vert. Les oiseaux chantaient. Ça lui fendait l'âme à la petite : Ah ! s'il m'aimait d'amour, qu'elle dit... — Il t'aurait déjà épousée, que dit le frère. Ça, ne pleure pas, la Marie ou je croirais que tu as envie de fauter avec lui, et c'est sur toi que je cogne... » Il avait un nerf de bœuf dans sa main, qui sifflait dur. « Tu es mon vrai frère, qu'elle lui dit en l'embrassant. — Va, le rendez-vous est pour huit heures et demie... J'y serai pour huit », qu'il dit encore, et il lui marqua une place au pied d'un arbre pour qu'elle y vint avec son galant. « De derrière, j'entendrai et je verrai tout, et malheur à lui, s'il te prend la taille !... »

« Bref, à huit heures, il était derrière le gros arbre. Il avait passé une petite chemise de laine bien souple, et il tenait sa badine. Voilà que Marie-Louise arrive avec le Rata. Il y avait un clair de lune qui tapait sur l'allée en travers, et le galant et sa bonne amie marchaient dans cette lumière. « J'ai honte, qu'elle dit ; asseyons-nous au pied de l'arbre » , et ils s'assirent. Le Rata ne soufflait mot, et ce silence épouvantait Marie-Louise, d'autant plus qu'elle ne voyait pas son frère. « Pourvu qu'il soit arrivé ! » qu'elle pensait, et, comme elle se taisait aussi, et que leurs deux cœurs battaient, le galant la saisit par la taille et lui campa sur la bouche un baiser à étouffer son cri, si elle eût la force d'en pousser un ; alors, elle se dégagea d'un coup et, avant même qu'elle eût appelé, le frère paraît qui empoigne le galant par la nuque et il le frappait de toute la force de son bras avec sa badine. « Ah ! mon gaillard ! qu'il s'écriait, tu vas en avoir pour tes trois ans !... » Et il frappait toujours, jusqu'à ce qu'il le laissât comme mort sur la place...

« Quand il l'eut ainsi à moitié tué, il prit sa sœur par l'épaule, qui pleurait à chaudes larmes de ce que son galant ne l'eût pas aimée après cinq ans. « Et tu le pleures ! dit le frère, qui ne se connaissait plus. Et il lui allongea un terrible soufflet. Le père Gillioury, qui passait à côté d'eux à ce moment, m'a souvent conté comme elle était restée docile sur le coup, et qu'il avait songé : « Il faut qu'elle est chuté avec le Rata, pour que son frère la batte et qu'elle ne regimbe pas... » Arrivés au logis ; « Venez, ma mère, venez avec moi, que dit le frère. — Et où ça, mon fils ? — Vous le verrez donc, l'ancienne. » Et il la mène, elle, avec sa lanterne de nuit, dans le coin du Saint-Esprit où le galant gisait encore par terre, pâle comme un linge, et tout bleu des marques de la badine. « Ah ! mon pauvre Rata, que dit la mère, qui t'a arrangé comme ça ? — Et vous le plaignez encore ? » que fit l'autre. Et la colère le prenant, il le cingle de nouveau : il l'aurait assommé, sans sa mère... Et puis, je vous jure que de quelque temps les filles n'allèrent plus se promener au Saint-Esprit avec les galants, le soir. Mais

les chefs de famille comme celui-là, cherchez-en donc! Il est mort à la mer — (elle prononçait *mé*,) — l'autre année, comme mon homme, ajouta-t-elle. Ceux qui meurent en mer, c'est qu'ils sont pour mourir là. Il y a bien trop de monde sur la terre, mais du monde comme le frère à Marie-Louise, il ne s'en fait pas beaucoup au jour d'aujourd'hui... »

* * *

— Et l'amoureux ne s'est pas vengé? demanda Mareuil qui se retourna vers moi pour me dire : « Voilà un nouveau moyen pour *l'Art de rompre:* se faire donner des coups de bâton par un frère ! »

— Hé! que non pas! répondit la vieille marchande de poisson; sitôt guéri, il l'a épousé, la Marie-Louise... Il avait bien compris que de ce sang-là, il aurait une brave femme et de solides petits gars... Et il les a eus. Ils sont tout leur oncle... et déjà tous à la mer.

Et l'hôtesse tomba dans la seule sorte de rêverie où elle put tomber, celle qui la prenait chaque fois qu'elle pensait à son mari mort. On voyait alors qu'en ces moments-là, elle *entendait* l'immense rumeur de l'Océan qui grondait au dehors, mais qu'en temps habituel, elle ne percevait à cause de l'accoutumance, pas plus que nous autres. Nous respectâmes sa mélancolie soudaine, André et moi, et nous montâmes dans notre petit salon commun pour y disserter à perte de vue sur cette singulière entrée en ménage. C'était notre grand plaisir, par les nuits de ce bel été, de bavarder indéfiniment, fenêtres ouvertes. Et les braves gens qui nous entendaient causer esthétique et philosophie, s'imaginaient que nous nous exercions à débiter des sermons, si bien qu'un jour un des pêcheurs me demanda si nous avions l'idée de nous faire prêtres.

CLAUDE LARCHER.

Pour copie conforme :

Paul BOURGET.

LA PETITE NÈFLE

(Suite)

Balai de crin, mon vieux gastronome.

— Tu dis?

— Balai de crin!

A ce moment, j'aperçus, sur un fauteuil, la baguette la bonne baguette dont mon ami Fariel m'avait indiqué l'usage. Je la saisis, et m'approchant du lit de la bien-aimée, je murmurai à son oreille:

— Ah? tu ne marches pas et tu veux faire la mauvaise tête! Eh! bien ! on va rire un peu!

Et, retournant vivement ma méchante petite femme, je lui appliquais sur les reins et sur les fesses une volée de coups de baguettes.

Je n'obtins nullement, je l'avoue, le résultat prévu par Fariel.

La Nèfle hurla comme une brûlée, se débattit si violemment qu'elle m'échappa et courut ouvrir la fenêtre avec une telle violence qu'elle brisa une vitre et s'ensanglanta le poignet.

Elle se serait jetée dans la rue et m'aurait débarrassé d'elle à tout jamais, si, par malheur pour moi, il n'y avait eu un balcon.

Une fois sur ce maudit balcon, la Nèfle sentit qu'elle était sauvée. Elle agita désespérément son bras d'où le sang coulait et cria de toute la force de ses poumons : « A l'assassin ! à l'assassin ! »

V

A ce cri vraiment effroyable, les passants levèrent le nez et s'arrêtèrent, les boutiquiers sortirent de leurs magasins, les voisins se mirent aux croisées; des bandes de gamins accoururent.

J'avais suivi l'abominable Nèfle et je voulais la faire rentrer; mais la scélérate créature arc-boutée à la grille du balcon, se défendait en hurlant de plus belle et en m'inondant de son sang.

De courageux citoyens grimpèrent l'escalier, cassèrent ma sonnette et enfoncèrent ma porte. Ils se ruèrent sur moi, me terrassèrent, me traitant d'assassin et de lâche, sans me laisser le temps de m'expliquer. Ils m'auraient assommé, si deux gardiens de la paix et un brigadier n'étaient venus, sans se presser, s'informer de ce qui se passait.

— De quoi? De quoi? Interrogea le brigadier. Qu'il y a du chambard ici?

Un des courageux citoyens déposa :

— Je passais dans la rue, quand une voix de femme s'est mise à crier : « Au secours! A l'assassin! » Elle était en chemise sur le balcon et cet homme-là voulait la tuer.

— Eh bien, au poste! conclut le brigadier.

— Brigadier, implorai-je, écoutez-moi. Je suis un honnête homme. Je suis le mari de cette femme. Je vous en supplie : écoutez-moi.

— Vous vous expliquerez au poste.

Il y tenait! Je vis de suite que je n'obtiendrais rien de cet entêté.

A ce moment, la rue Frochot s'emplit d'un galop furieux de lourdes voitures, de sauvages coups de trompe, de lugubres tintements de cloche, Un passant, ayant cru à un incendie, avait précipitemment donné l'alarme au poste des pompiers de la rue Blanche, qui accouraient à fond de train,

Il y eut un malentendu entre les pompiers et la foule qui désignait mon balcon. En un clin d'œil, l'échelle de grand secours fut dressée contre la façade; des pompiers se hissèrent sur le toit.

Le boulanger, qui habite ma maison, venait d'allumer son four. Sa cheminée vomissait une fumée épaisse semée de rouges étincelles. Des pompiers bouchèrent la cheminée, tandis qu'une seconde équipe envahissait les sous-sols.

Le brigadier des gardiens de la paix eut très grande peine à faire comprendre à ces braves sauveteurs que l'alerte était fausse. Je descendis alors dans la rue entre les deux sergents de ville. La foule se mit à vociférer et faillit me faire un mauvais parti. Elle m'accompagna jusqu'au poste.

J'entendais derrière moi des gens qui disaient:

— C'est un homme qui a voulu tuer une dame et mettre le feu à une maison de la rue Frochot.

Quand j'arrivai au commissariat, j'appris avec douleur que le commissaire et son secrétaire étaient absents.

Le brigadier s'assit à une table et m'interrogea.

— Votre nom?

— Lourdilier.

— Vos prénoms?

— Ludovic-Alexandre-Esprit.

— Votre profession?

— Licencié en droit et rentier.

— On examinera... Vous avez une drôle de touche pour un rentier... Votre domicile?

— 100 *ter*, rue Frochot.

— Vous demeurez dans la maison du crime?

— Mais, brigadier, il n'y a pas de crime! C'est ma femme...

— Taisez-vous. Je n'ai pas d'explication à recevoir de vous. Le délit est flagrant. n'est-ce pas? Allez, mon garçon, votre affaire est claire... Burdot, fourrez-moi cet homme-là au n° 5.

— Brigadier, protestai-je, je ne suis pas un assassin. Laissez-moi me justifier.

— Vous vous justifierez devant M. le commissaire. Je me fâchai.

— Ah! repris-je avec colère, nous verrons si vous avez le droit de coffrer un homme sans seulement savoir pourquoi, et vous me paierez ça dans les grands prix.

— Des menaces! goguenarda le brigadier. C'est bon. Vaucresson, Burdot, passez-moi ce particulier à tabac pour lui permettre de discuter avec la police!

Vaucresson et Burdot me jetèrent à coups de pied, à coups de poing dans le violon et mirent en loques mes vêtements.

Je restai dans cette infecte cellule jusqu'à minuit. A ce moment, on m'en tira pour me mettre en présence d'un commissaire de police en habit noir et cravate blanche, qui avait l'air très guilleret et qui fumait un gros cigare.

— Vous êtes bien M. Lourdilier, licencié ès-lettres, demeurant 100 *ter*, rue Frochot? me demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— S'il n'était pas aussi tard, j'enverrais un inspecteur vérifier votre identité. Que voulez-vous, cher monsieur? Une mauvaise nuit est vite passée.

— Cependant...,

— Votre cas est très mauvais. Vingt témoins ont déposé que vous avez voulu tuer cette dame.

— Oh! monsieur!

— Leur témoignage est formel. Il y a de plus une tentative d'incendie qui rend votre situation déplorable.

— Une tentative d'incendie!

— Dame! la pompe à vapeur de la rue Blanche a été réclamée par un avertisseur.

— Vous m'en voyez tout ébahi.

— Mais, cette dame, pourquoi avez vous tenté de l'assassiner?

— C'est la faute à Fariel.

— Il est votre complice, ce Fariel?

— Moralement, oui.

— Dites la vérité.

— La voici.

Edmond DESCHAUMES.

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLÉMENT. Encres de Lafleche-Bréham. Tirage sur rotative J. Derriey. — Société Anonyme de l'Imp. Chromotyp. (E. [illegible], directeur), 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

LES ÉTUDIANTS

Paroles et musique de XANROF

I

On habitait une chambre malsaine
Qu'on décorait du nom d'appartement
Et quand il fallait traverser la Seine,
On avait soin de faire un testament.

II

Le champagne pour nous était un mythe
Et dans de très étranges restaurants,
On se payait des déjeuners d'ermite,
Pleins d'imprévus très abracadabrants.

III

On voyait sortir de ces offices
Les fameux lapins à tête de chat;
Et les salades faites de racines
Que jamais le garçon n'éplucha.

IV

Mais on était gai d'une gaieté franche;
On aurait mis le Code en vers français.
Quand on dépensait trois francs le dimanche
On avait peur d'avoir fait un excès.

V

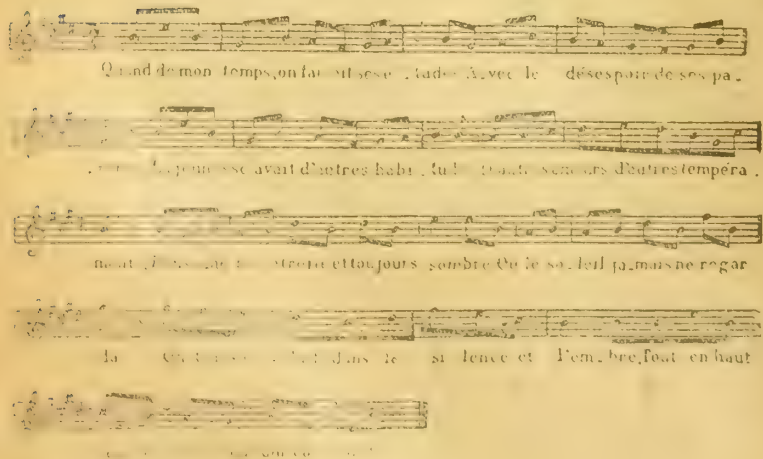
On se reposait dans des amourettes
Nous mettant des bras frais autour du cou :
Ça s'allumait avec nos cigarettes
Et s'éteignait comme elles tout d'un coup.

VI

Nos grisettes avaient de tailles fines,
Et leur poitrine, liss' comme l'émail,
Les avait fait surnommer mandarines,
Car elle avait le bouton de corail.

VII

On oubliait le travail et le jeûne
Pour les aimer dès qu'on avait le temps;
On était amoureux, on était jeune,
Et l'on avait vingt ans, jusqu'à trente ans!



7e ANNÉE. — N° 32. Édition de Paris : 5 centimes. 6 AOUT 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50 / Départements . . 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Gluck, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an.............	6 — »	10 — »

LE CULTE DES YEUX, par Charles VELLAY



Dessin de Steinlen.

CONTES AU BORD DE LA MER

LE CULTE DES YEUX

— « Savez-vous, me dit-il, quel sens nouveau un geste ou un regard peuvent donner à notre vie ? Nous sommes semblables à des enfants qui tracent sur le sable des figures inconsistantes et fragiles, mais un seul mouvement de notre âme peut donner à ces figures la vie éternelle que nous rêvons. »

Nous marchions dans l'allée, où l'ombre du soir semblait nous accompagner avec un petit rire de vieille femme, et dans le jour tombant il faisait de grands gestes comme pour évoquer des choses inconnues, tandis que ses doigts s'agitaient fiévreusement et cherchaient sur des cordes imaginaires le rythme de ses paroles.

— « Avez-vous jamais lu au fond des yeux qui vous ont regardé ? Les soirs savent dire bien des choses mystérieuses, mais c'est dans les yeux qu'il faut chercher la philosophie et l'harmonie du monde. Un regard en dit plus long que toutes les méditations des poètes, et vous ne saurez vivre que lorsque vous aurez appris à chercher cette révélation que les yeux extérieurs peuvent vous donner, mais seulement si votre âme est attentive aux paroles qui seront prononcées.

« Moi qui vous parle, j'ai vu maintes fois dans des yeux de femme le reflet de toute ma pensée et de toute ma douleur, j'ai vu un infini où passaient mes rêves en caravane, et à chaque fois je suis revenu de cet au-delà plus pensif et plus épouvanté des choses que nous ne savons pas. Les yeux de femme sont comme des lumières qui se teintent des couleurs de notre vie de demain, et nous pouvons voir en eux tous nos deuils et toutes nos joies.

« Vous pensez peut-être que je suis fou, et que mon imagination dessine en moi des formes semblables à celles que les enfants tracent sur le sable et dont je vous parlais tout à l'heure. Mais vous-même, n'êtes-vous donc jamais allé plus loin que cette existence superficielle et vulgaire de votre corps, pour n'avoir pas quelquefois senti tout ce qui se cache d'irrévélé mystérieux dans chaque sensation de votre chair ? Avez-vous compris toutes les subtilités du silence, avez-vous vu votre visage, et savez-vous quelle forme chacun de vos gestes donne à votre âme ? Ne riez pas des choses supérieures que vous ne comprenez qu'à moitié, mais regardez en vous pour y découvrir l'humble pensée qui vous révèlera peut-être votre vie. Il faut chercher avec douleur la parole suprême d'où sortira la vérité immuable. Elle est là, cette parole, dans l'intimité de nous-mêmes : elle est comme une mendiante qui n'ose pas se montrer, et il faut que quelque chose d'extérieur nous prenne par la main pour nous conduire vers elle. Notre ignorance et notre faiblesse entravent nos pas ; il faut qu'une force d'en haut nous pousse à travers les ténèbres. Et les yeux sont là pour nous guider, et nous ne les voyons pas. Nous nous lamentons comme des enfants perdus, tandis qu'au fond du ciel brille l'étoile divine de l'espoir et de l'amour. Un seul regard pourrait illuminer notre Destin, mais nous baissons la tête vers la poussière de la route où rampe l'ombre de nos péchés. »

Nous nous assîmes sur un vieux banc, tandis que la nuit flottait devant nous comme un nuage très noir autour de la clarté spirituelle de notre rêve.

Il reprit, plus bas :

— « Je conserve avec passion, comme un amoureux, tous les regards que j'ai pu surprendre et qui avaient en eux quelque chose de ces pays surnaturels où nous voudrions tous, à certaines heures, mener nos désirs et nos amours, pour les abreuver de soleil. Je les conserve, je les garde soigneusement, tout au fond de moi, et, aux moments de lassitude, je les consulte, et ils me répètent les paroles qu'ils m'ont déjà dites, les bonnes paroles de recueillement et de paix.

« Il ne faut pas enchâsser les yeux comme des joyaux, il faut les aimer comme des femmes auxquelles on confierait toutes ses angoisses. Il faut les aimer, car eux seuls peuvent nous conduire à travers la nuit, et, lorsque nous nous arrêtons aux carrefours de nos doutes, et que nous nous demandons avec des larmes par quel chemin nous arriverons à la lumière, c'est en eux seuls que nous pouvons lire notre avenir et la certitude de nos voies.

« Les yeux ! Que de fois j'ai pleuré en pensant à toute leur pitié méconnue, à leur immensité de tristesse devant notre fragilité et notre inquiétude ! Ils nous encouragent, ils nous fortifient. Ils nous apprennent tous les mystères de l'amour. Car l'amour n'est ni dans la chair, ni dans l'âme, l'amour est dans les yeux, dans les yeux qui frôlent, qui caressent, qui ressentent toutes les nuances des sensations et des extases, dans les yeux où les désirs se magnifient et s'idéalisent. Oh ! vivre la vie des yeux, où toutes les formes terrestres s'effacent et s'annulent, rire, chanter, pleurer avec les yeux, se mirer dans les yeux, s'y noyer, comme Narcisse à la fontaine ! »

Il pleurait maintenant de toute la souffrance de ses désirs éthérisés, il pleurait doucement, avec un air de résignation douloureuse, et sa figure maigre se divinisait de passion.

— « Ah ! reprit-il, je suis vieux et je n'ai jamais connu l'amour, tel que l'entendent les hommes. Et je sens bien, aujourd'hui, qu'il me manque quelque chose ; et, si je pleure, c'est que toute la misère de ma vie me remonte au cœur, c'est que je me sens incomplet et mort, et déjà au delà de la vie ! Je n'ai pas connu l'amour, je n'ai pas voulu, pas osé. J'ai gardé fidèlement le culte des yeux, et cela m'a suffi tout le long de ma jeunesse. J'ai connu tout l'amour des yeux, mais je n'ai rien su de l'amour de la chair : et c'est ma gloire et mon martyre. Dans la spiritualité suprême où j'ai vécu, j'ai peu à peu abandonné, oublié toutes les tendances de la nature, toutes les volontés de la chair. C'est pour cela que je pleure parfois, mais c'est pour cela aussi que j'ai pu voir plus loin et plus haut que beaucoup d'autres, que j'ai connu dans toutes leurs nuances les tendresses et les mystérieuses beautés de la vie intérieure. Cette vie intérieure, je l'ai observée, je l'ai contemplée, je l'ai cueillie dans les yeux, et maintenant je revis par le souvenir de ces regards et de ces amours très purs qui ont sanctifié tous mes désirs.

« J'ai passé mes années à chercher dans les yeux tout ce que les autres hommes ne peuvent y voir. Lentement, douloureusement, j'ai découvert un à un tous les frissonnements infinis qui s'éternisent dans les prunelles. J'ai vieilli, j'ai usé mon âme à la poursuite du mystère, et, maintenant, mes yeux eux-mêmes se sont éteints ; ils ont ravi peu à peu tous les regards des autres yeux, ils ne sont plus aujourd'hui qu'un miroir qui réfléchit tous ces regards volés, qui s'anime seulement d'une vie multiple et agitée de sensations inconnues. Et c'est là mon immortalité. Car je ne mourrai pas, et mes yeux vivront, parce qu'ils ne sont pas miens, parce que je les ai formés de tous les yeux, avec toutes leurs larmes et tous leurs rires, parce que chacune de leurs paroles, c'est la parole d'un autre œil, d'une autre âme. Je sais bien des choses : j'ai toutes les âmes dans mes yeux. Et je survivrai à la dépouille de mon corps, car je m'absorberai, je m'évanouirai dans mes yeux, qui sont immortels. »

Je regardai ces yeux, où en effet, semblaient se heurter des désirs, se combiner des âmes. Ils paraissaient vivre d'une vie extraordinaire, dans ce visage pâle et marqué de l'attente de la mort. On eût dit un jeu de lumières, une féerie de couleurs diverses et mêlées dans un rayonnement unique, et je compris, à voir l'immortalité qui débordait d'eux, qu'ils étaient vraiment l'asile suprême de la Vie, où sommeillaient toute douleur et toute joie.

Charles VELLAY.

(Mercure de France)

LES POÈTES DE L'AMOUR

Paroles à la Fiancée

A ARMAND SILVESTRE.

J'ai rêvé d'un primptemps somptueux et discret,
Seul avec toi, là-bas dans l'antique forêt
Où m'attendent, errants par l'éternel silence
Les souvenirs profonds de ma défunte enfance.
Ils sont là, tous. Voici, fantôme bienveillant,
Le visage d'une heure morte m'épiant
D'entre les arbres, et je boirai son haleine
Enivrante avec l'eau pure de la fontaine
Où je verrai se refléter en me penchant
Mon sourire, et mes yeux, et mon âme d'enfant.
Peut-être que mes pleurs troubleront l'eau tranquille,
Peut-être que mon cœur, misérable et fragile,
Sombrera dans l'angoisse immense du regret...
J'ai rêvé d'un printemps somptueux et discret.

Nous irons, n'est-ce pas, vers la maison lointaine,
Au seuil bas et poli, fleuri de marjolaine,
Et dont le mur, qu'égaie un rayon printanier,
Rit sous l'étrange ombre mobile d'un figuier.
L'herbe envahit le puits dont la chaîne est absente.
Nous pousserons doucement la porte grinçante,
De peur de réveiller quelqu'ombre là rêvant,
Et nous irons, muets, pas à pas, soulevant
Malgré nous, sous nos pieds, la poussière sacrée,
Vestige inconsistant de la vie écoulée.
La pendule a fini de mesurer le temps,
Et nulle main ne viendra clore les auvents
Par les midis poudreux de la saison prochaine.
Nous irons, n'est-ce pas, vers la maison lointaine ?

Dans les maisons en deuil plus doux sont les aveux.
Tu m'ouvriras ton cœur, ton cœur d'enfant. Je veux
Enlacer, comme la verte vigne au noir chêne,
Mon amour d'à présent à ma vie ancienne.
J'ai fait ce rêve noble et peut-être insensé
D'exhausser l'avenir des ruines du passé.
Je veux que, retournant dans ma maison, tu portes
En toi tout le trésor des affections mortes,
Afin que je retrouve en ton charme secret
La demeure de mon enfance et la forêt,
Que tu sois à la fois la sœur et la maîtresse,
Que tes baisers d'amour soient parés de tristesse,
Que d'anciens regards scintillent dans tes yeux...
Dans les maisons en deuil plus doux sont les aveux.

RICHARD CANTINELLI.

Le verre de sang

Debout dans une pose un peu théâtrale, le visage en avant, le bras droit pendant, comme affaissée le long d'elle-même, tandis que de l'autre elle s'appuie à la lourde draperie de la fenêtre, un craquant satin mauve tout bossué d'héraldiques chardons d'argent, du regard elle scrute et fouille la cour de l'hôtel et, derrière la grille, l'avenue encore déserte dans l'air bleu du matin, entre ses marronniers en retard cette année, au feuillage à peine vert.

Derrière elle, le haut et vaste hall aux murs tendus de blêmissantes soieries, le parquet clair, inquiétant avec ses luisants de miroir et, seule note un peu vivante de cet intérieur somptueux et glacial, presque sans meubles, sans un bibelot, posée au beau milieu d'une grande table carrée aux pieds tors, une immense conque en vieux verre de Venise, dit or fumé, en argot de connaisseur, et dans cette conque une gerbe de fleurs grêles.

Des iris blancs, des tulipes blanches et des narcisses, des fleurs de nacre et de givre aux pétales de neige, aux corolles de translucide porcelaine, fleurs d'une candeur chimérique et glacée où l'or pâle du cœur des narcisses est le seul éveil de nuance et de couleur, étrange bouquet factice, immatériel et cependant d'une dureté cruelle et suggestive avec les arrêtes coupantes de ces fleurs, fers de hallebarde des iris, ciboires dentelés des tulipes et les narcisses en étoiles, mettant là une mystérieuse floraison d'astres comme tombés d'un ciel de nuit d'hiver.

Et la femme, dont la fine silhouette se détache là-bas, au fond de la pièce, sur le ciel clair de la haute fenêtre, possède bien, elle aussi, la cruauté froide et la candeur hostile de ces fleurs. Tout, et sa traînante robe de velours blanc, traînante et ouvertes sur d'écumantes dentelles, et la lourde ceinture de métal d'orfèvrerie glissée presque de ses hanches, et la cire de ses bras frêles et nus dans le satin ouaté des manches lâches, le blanc de soie de la nuque et, sous la rouille des cheveux blondis, ce profil volontaire et aigu, ces yeux d'un gris d'acier et ce demi-sourire aux lèvres minces et roses dans cette exsangue pâleur, tout enfin jusqu'à la savante harmonie du costume approprié au personnage et au décor décèle une femme du Nord, la femme raffinée et froide de race blonde, une passionnée pourtant, mais de la passion méditée et voulue et parfois un peu férocement voulue des blondes et des blonds.

Un peu nerveuse, elle vient de se retourner et voilà que machinalement ses yeux rencontrent son image reflétée là-bas, à l'autre bout de la pièce, dans le plan

incliné d'un miroir ; elle sourit. Juliette attendant Roméo, c'est presque le costume et c'est certes la pose,

Quinze ans, ô Roméo, l'âge de Juliette !
L'âge de vos désirs, quand le vent du matin
Sur l'échelle de soie au chant de l'alouette
Berçait vos longs adieux et vos baisers sans fin !

Et elle se revoit dans la longue robe blanche de la fille des Capulet, appuyant dans le même geste d'abandon sa tête et ses bras nus, non plus aux soieries bruissantes d'un intérieur princier, mais aux portants de carton d'une coulisse de théâtre et là, sous un jet aveuglant de lumière électrique, devant une Vérone en toile peinte, roucoulant avec des gémissements de tourterelle blessée :

Non ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette !
C'est le doux rossignol, messager des amours.

Et le duo était toujours bissé au milieu des hourras enfiévrés de la salle.

Et après le triomphe de Juliette, ça avait été le triomphe de Marguerite, puis le triomphe d'Ophélie, ce rôle d'Ophélie qu'elle avait crée et dans lequel elle était restée classique, inoubliable,

Hamlet est mon époux et je suis Ophélie

toute blanche et déjà enlinceulée de fleurs au milieu de ce joli décor de la forêt de bouleaux, puis elle avait été la Reine de la Nuit de la *Flûte enchantée*, et la *Martha* de l'œuvre de Flotow, la fiancée du *Tannhauser*, Elsa dans *Lohengrin*, toutes les héroïnes blondes qu'elle avait personnifiées, évoquées et fait vivre avec le cristal de sa voix de soprano et la candeur de son profil de vierge, comme nimbé d'or par des cheveux d'une nuance de blond telle qu'elle avait créé une Juliette, une Rosine, une Desdémona blondes, et que Paris, Pétersbourg, Vienne et Londres, non seulement les avaient acceptées blondes, mais les avaient applaudies blondes et les avaient rappelées, réclamées toujours blondes, blondes quand même et blondes encore, et cela à cause d'elle, la Barnarina, qui, petite fille, avait couru jambes nues dans la steppe, mendiante ni plus ni moins que les autres gamines de son âge, et guettant avec elles les traîneaux et les troïkas un peu avant l'entrée du hameau, un pauvre petit village de cent âmes, trente moujiks et un pope !

Fille de moujiks ! et elle était aujourd'hui marquise, marquise authentique, quatre fois millionnaire, femme légitime d'attaché d'ambassade, inscrite au livre d'or des nobles de Venise et à la quatrième page de l'almanach de Gotha..

C'est que la fille de la steppe était demeurée comme la steppe, indomptée et sauvage ; pas plus que la neige des joues, la neige de l'âme n'avait fondu chez la Barnarina : on n'avait jamais pu citer le nom d'un amant au milieu de tant de fortunes et de couronnes princières prosternées autour d'elle : le cœur était comme la voix, sans fêlure : et tout chez cette femme, réputation, talent, avait le froid éclat, la dure transparence et d'un glaçon et du cristal.

Elle s'était mariée cependant, mais sans amour ; par ambition peut-être ? Et encore avait-elle enrichi son mari, un ex-beau des Tuileries sous l'empire, un cité des battues de Compiègne et des saisons de Biarritz, retombé depuis à la cour d'Italie après les désastres et Sedan.

Alors pourquoi plutôt celui-là qu'un autre ? Oh ! tout simplement parce qu'elle aimait passionnément sa fille, oui la fille du marquis ; car cet homme était veuf, veuf avec une enfant charmante, de quatorze ans à peine, une Italienne de Madrid (car la mère était Espagnole), une tête ronde d'archange de Murillo aux grands yeux noirs humides et rayonnants, une grenade ouverte sur la bouche, et dans le regard et dans le sourire toute la gaieté amoureuse, enfantine, instinctive des pays du soleil.

Mal élevée, à la diable, par ce veuf qui l'adorait et la gâtait avec cette pointe de galanterie, qu'ont même pour leurs filles les anciens viveurs, l'enfant s'était toquée d'une belle passion pour la diva qu'elle avait tant de fois applaudie au théâtre. Douée d'une assez jolie voix, la fantaisie lui était venue, à cette petite, de prendre des leçons de la Barnarina : cette fantaisie d'abord contrariée était devenue un désir tyrannique, une obsession, une idée fixe, le marquis avait cédé, il avait un beau jour conduit sa fille chez la cantatrice : la pureté de ses mœurs autorisait la démarche. La Barnarina était reçue partout d'égale à égale et dans l'aristocratie russe et dans l'aristocratie viennoise, les premières aristocraties d'Europe. Le père s'attendait à un refus, mais voilà que l'enfant avec ses gentillesses de gamine, mi-grands airs de petite infante, mi-câlineries de menin amoureux, avait amusé, séduit et conquis la diva.

Rosario était devenue son élève.

Elle était sa belle-fille maintenant.

Dix mois après cette présentation, le marquis rappelé par son gouvernement à Milan, pour être de là envoyé à un poste lointain, Smyrne ou Constantinople, avait voulu emmener sa fille ; la Barnarina n'avait point prévu cela. Au moment du départ, elle avait senti, au froid subit lui tombant sur le cœur, que cette séparation était chose impossible ; cette enfant était devenue sienne, son bien, son âme et sa chose, La Barnarina, la froide et l'impassible, avait trouvé son chemin de Damas, les amants méprisés d'aujourd'hui et d'hier tenaient leur vengeance.

La Barnarina était mère sans être épouse : vierge immaculée, comme les mères divines des religions d'Orient, elle gardait scellé le ciboire inviolé de ses flancs avec, dans sa chair, une ardente passion allumée pour l'enfant des entrailles d'une autre.

Rosario, elle aussi, était tout en larmes et le marquis, très ennuyé entre ces deux femmes sanglotant au bras l'une de l'autre, perdait patience et contenance, ne trouvant pas de remède à la situation, ou plutôt hésitait, ne sachant comment en formuler l'ordonnance.

— Ah ! papa, comment faire ? étouffait Rosario.

— Oui, marquis, comment faire ! dites, marquis, comment faire ? répondait la cantatrice en étreignant le front de la jeune fille.

Et alors le marquis, les deux paumes ouvertes avec un geste bonhomme de Cassandre arrangeur de dénouements.

— Ma foi, mes chers enfants, il y a bien un moyen...

Et tout à coup avec un grand salut un vrai salut de cour à l'actrice interdite :

« Quittez la scène, épousez-moi ! »

Et elle l'avait épousé, l'ardente et passionnée créature, toute millionnaire et toute belle qu'elle fût. En pleine gloire de son talent et de sa jeunesse épanouie, elle avait quitté l'Opéra, le public, ses triomphes, ses succès, et l'étoile était devenue marquise et tout cela pour l'amour de Rosario — cette Rosario qu'elle attend, toute frissonnante d'impatience à l'angle de cette haute fenêtre, toute blanche dans ses dentelles et ce doux velours blanc, dans l'attitude un peu théâtrale et comme ressouvenue de Juliette attendant Roméo ?

Roméo ! elle avait murmuré le nom de Roméo et la Barnarina est devenue toute pâle.

Dans le drame shakespearien Roméo meurt et Juliette ne survit pas à son amant : ils rendent l'âme sur le corps l'un de l'autre dans l'ombre nuptiale du même tombeau ; or la Barnarina, russe et fille de moujiks, est superstitieuse et s'en veut de sa pensée involontaire ; elle a songé à Roméo !

C'est que Rosario est, hélas ! fort souffrante. Depuis le départ de son père elle change, elle est changée et même fort changée, la pauvre petite ; les traits se sont altérés, les lèvres si rouges ont pris un ton violâtre, la cernure des yeux, comme gouachés de kolh par l'ombre des cils, s'est creusée davantage : elle a perdu jusqu'à cette saine odeur de framboise qu'exhale la santé chez les adolescents. Seulement, toujours plus caressante, plus câline elle est plus que jamais la mendiante de baisers. Devant ce teint de cire tout à coup allumé de rougeurs aux pommettes, devant ces yeux de fièvre et cette bouche violacée la Barnarina s'est enfin alarmée : « Mais ce n'est rien, chérie ! » avait beau dire l'enfant ; la Barnarina a consulté.

La consultation a été expresse, ç'a été un arrêt de mort pour la mère, une énigme pour Rosario : « Vous aimez trop cet enfant, madame, et cette enfant a trop appris à vous aimer ; vous la tuez de vos caresses. »

La Barnarina a compris. Du jour au lendemain, elle a sevré l'enfant de baisers et d'étreintes ; courageuse, elle est allée de médecins en médecins, chez les obscurs et chez les célèbres, les empiriques et les homéopathes. Tous ont secoué la tête ; l'un d'eux pourtant a bien voulu signaler un remède : le verre de sang tiède de sang de veau tué à la minute même, que les phtisiques vont boire, avant l'aurore, là-bas aux abattoirs.

Les premiers jours la marquise avait tenu à y conduire l'enfant elle-même... Mais l'odeur fade du sang, le relent des échaudoirs, les beuglements des bêtes que l'on assomme, ces senteurs de carnage et d'égorgement, tout cela l'angoissait, lui retournait le cœur... Elle se serait trouvée mal.

Rosario moins nerveuse avait bravement avalé le verre de sang tiède ; « Du lait rouge un peu épais, » disait la petite Espagnole. C'était la gouvernante qui maintenant la conduisait dans le coupé, de cinq à six heures du matin, tous les jours, là-bas, aux diables Vauvert, tout au haut de la rue de Flandre, aux abattoirs même ; échaudoir numéro 6.

Et tandis qu'un feu de résine flambe clair dans la chambre de la jeune fille, que l'eau du bain tiédit dans la baignoire de porcelaine, la Barnarina, tragique dans ses velours et ses dentelles, vient appuyer son front aux vitres du grand hall, où se meurt la candeur des narcisses de neige, des tulipes de givre et des grands iris blancs ; et là, dans une pose quelque peu théâtrale, elle scrute, elle fouille du regard et la cour de l'hôtel et, derrière la grille, l'avenue encore déserte, tout angoissée dans le fond de son être à la pensée que le premier baiser de son enfant chérie, quand elle va rentrer tout à l'heure, aura comme une odeur, un vague relent de sang... cette fade odeur qui la faisait défaillir rue de Flandre et que, chose étrange, elle ne déteste pas, au contraire..., sur les lèvres chaudes de Rosario.

Jean LORRAIN.

UN SOIR AVEC HERMANCE

Maintenant que je suis heureux, — au fond l'est-on jamais ? — je me rappelle les soirées mélancoliques. Et l'une surtout. Oh ! mélancolique soirée ? Il était dix heures ; j'allais sur le boulevard, poussant aussi des pointes vers les rues d'à côté, pleines de nuit. Première soirée de l'année qui commençait, sous un ciel d'acier, aux étoiles engourdies.

J'allais droit devant, n'importe où, suiveur de foule, et tous ceux qui étaient dehors, en un semblabe jour, à cette heure, avaient la même tristesse que moi. Oui, il fallait vraiment être seul, ne rester qu'avec des choses mortes, pour vaguer là, ainsi, au sortir du cabaret, tandis que partout, aux étalages du nouvel an, derrière les fenêtres illuminées, s'agitaient des ombres en joie, se devinaient un foyer, des intimités et des tendresses.

Et mon cœur était dans un immense chagrin, chagrin de naïf, comme si l'on ne savait pas que c'est cela la Vie.

Rue Taitbout, au coin, brusquement une voix me dit :

— Tu n'as pas l'air en train, mon mignon.

Qui me parlait ? Je ne voulais voir, entendre personne, dans une pudeur de n'être point surpris en ce flagrant délit d'abandon et de solitude. Mon mignon ? Est-ce bête d'être appelé ainsi ? Est-ce cruel aussi ? Et je marchais vite, le front bas. Mais des pas s'attachaient aux miens : un peu plus loin, la même voix chanta :

— Tu es méchant. Viens chez moi, chez Hermance : tu ne le regretteras pas... Brrr... quel froid !

Et des mains rouges à ma manche s'accrochèrent.

Alors, suivi, d'instinct je tournai rue du Helder. A la devanture close de chez Blanc, sous le réverbère nous étions réunis, de très près, elle, battant des talons, avançant la chaleur molle de sa poitrine, et toute ronde, large et courte dans sa confection noire, d'hiver ; moi, la dominant, les yeux sur son chapeau mousquetaire, et parfois sur ses yeux bruns, peinturlurés jusqu'aux cils. Elle me saisit le bras hardiment, — en un pareil jour l'agent des mœurs devait être en famille, — et elle me sourit dans une plainte contre son métier de chien encore, pendant ces fêtes honnêtes.

Mais on rirait tout de même, elle saurait bien m'amuser — avec sa figure blindée de graisse et ses talents, si je voulais ?

Devant nous, le trottoir se déroulait dans l'obscurité et le désert. Vouloir ? Pourquoi pas ? Il n'y avait pas de raison pour que, si l'âme en moi souffrait, la bête pâtit aussi, et après tout, qui ma nostalgie et ma dignité pouvaient-elles intéresser ? Alors, soit, en route, rentrons.

Ce n'étais pas loin, rue Saint-Georges, une haute façade, hôtel de Beauvais. Dans le bureau, la propriétaire pelait des quartiers d'orange pour son petit, à cheval sur ses genoux, et pensait sans doute qu'un homme qui faisait cela, un tel jour, avec Hermance, ne devait pas être grand chose ; le garçon, au pied de l'escalier, disposait les bougeoirs, et lourdement, silencieusement, nous fîmes l'ascension.

— Il y a du feu, dit-elle en ouvrant sa porte, au troisième, et il fait bon.

Bien tassé, également pris, du coke crépitait dans la coquille; Et cette lueur répandue, à elle seule, eût éclairé la chambre, petite, au papier rose, très rangée, avec les serviettes étendues, encore humides, sur la largeur du lavabo, le canapé de reps vert, la table contre la fenêtre, et dessus, du linge à repriser près d'une boîte d'ex-chocolats emplie de fil, tortillé sous le dé et les ciseaux. Dans l'angle, le lit étroit et bombé d'édredons, sous des rideaux grenat; au bord de la cheminée, une lampe à essence brûlait très bas; à terre, dans la chaleur du foyer, des pantoufles brodées, et un flacon de lait aux parois crémeuses. Et quand Hermance se retrouva là, elle eut un soupir de soulagement.

Son chapeau déposé dans l'armoire à glace, le manteau et la robe dans sa malle qui était là à demeure, sous une portière elle décrocha quelque peignoir, puis elle vint, en face de moi, s'assit près du feu qui rayonnait, et maintenant dans son chez soi, ainsi devenue quelqu'un, elle ne semblait plus la même femme.

Oh! plus informe encore, plus significativement de son espèce, mais avec une douceur vague en son regard, et soudain une paix, une sécurité sur son front, où s'applatissaient deux bandeaux.

Ecrasant sa chaise, les reins pliés, les paumes sur es cuisses, elle attendait. N'aurai-je pas un coup d'œil pour lui dire qu'il fallait un peu défaire ce lit. Et tout d'un coup n'allai-je pas la secouer avec quelque vile plaisanterie? Non, non, mais dans moi, avec stupeur j'éprouvais une sensation aiguë, navrante. Celle d'être à présent très bien là, dans cette chambre de fille, qui m'apparaissait délicieuse en son air de ménage bien tenu, intime et soulageante.

Qu'est-ce qu'on est donc pour que l'âme se satisfasse à si bon compte? Oui, un instant, dans ces choses odieuses j'ai trouvé assez pour me donner l'illusion et, dans la vie de cette pauvre créature, assez pour consoler la mienne; oui, entre ces quatre murs, qui en out tant vu, insensiblement, je me suis senti à l'aise plus que dans le plus merveilleux ou le plus cher recoin; un moment, ils m'ont paru amis, protecteurs, charmants, et, comme si je les connaissais, je leur ai souri....

— Ah! fit-elle, tu as meilleure figure. Et, tiens! veux-tu savoir? moi aussi ça va mieux... Tu n'as rien remarqué tout à l'heure, dehors? Je n'en menai pas large. Dieu de Dieu! qu'on est malheureux et qu'on a du noir, des fois! On a beau avoir perdu le droit d'être gai ou triste, ça remue tout de même de penser que v'là encore une année qui s'amène, hein? et qu'y a rien pour vous dire un mot... Va, je te comprends...

Et, dans cette chambre presque publique, quand, à la pendule sous globe minuit sonna, quelque opinion qu'on prenne d'un tel tête-à-tête, il y eut, entre ces deux êtres bien dissemblables, l'un ridicule, l'autre déchue, il y eut, ô solidarité! une communion mystérieuse.

Elle avait rapproché sa chaise; lentement, sur ma main, sa main épaisse se posa. Et je lui dis:

— Je te remervie de m'avoir conduit chez toi.

— Eh bien, alors, il faut rester; restons comme cela, encore un peu. Tu t'en iras tantôt comme tu es venu... sans rien... si cela te plait... Mais prends quelque chose; si tu avais soif, cela me ferait plaisir, ce serait bien gentil, je voudrais tant!... Tu vois, j'ai là du lait. Préfères-tu de la bière? j'irai t'en chercher en bas... Rien qu'un fichu à mettre... du thé? il m'en reste de ces jours-ci... quand je toussais... D'abord tu tousses aussi; il faut te soigner... oui, tu veux, ce ne sera pas long...

Et, avant que j'eusse répondu, elle avait ouvert son armoire à glace, le tiroir du rez-de-chaussée, occupé par un peu de singulière vaisselle, et elle en avait sorti deux tasses blanches à filets d'or... Puis elle prit une petite casserole tordue, roussie, la même qui servait à chauffer l'eau de sa toilette, la remplit y jeta une pincée et la cala avec précaution sur le coke.

Je ne disais mot, et maintenant elle ne parlait plus, accroupie, surveillant cette eau qui bouillait, maternelle, tendre, comme avec une joie d'être bonne, un orgueil d'être agréable.

Et tandis qu'elle était dans cette basse posture, je songeais qu'en réalité il n'y avait ni indignités ni distances, et que si ce n'est pas par la Joie, c'est par la Tristesse de vivre que toujours tous se valent. Et quand enfin elle se redressa, l'air radieux, me tendit la tasse fumante, en tournant la petite cuillère bien au fond, et prête à goûter, il me parut qu'aucune autre tasse de thé, nulle part, ce soir-là, n'avait pu avoir la signification et la douceur de celle-ci, fût-elle en japon ou en vieux Sèvres, fût-elle présentée au bout des doigts d'une vierge.

Alexandre HEPP.



La Remplaçante

— Oh! s'écria Hélène de Courtisoles avec cette jolie rougeur soudaine dont elle n'a jamais su perdre entièrement l'habitude.

Elle eut l'air d'une rose blanche qui se changerait en pivoine.

— Qu'y a-t-il donc, mignonne? et qu'est-ce qui vous prend? demanda la comtesse de Ruremonde.

— C'est la liste de vos invités, là, sur cette feuille?

— Oui, des invités au château. La première série. Tout de suite après le Grand Prix.

— La liste... définitive?

— J'y ajouterai sans doute quelques noms.

— Et vous n'en effacerez aucun?

— Je ne crois pas. Pourquoi me faites-vous cette question?

— Parce qu'il est impossible que vous ayez songé sérieusement à inviter Mme de Florac!

— Pardonnez-moi. J'y ai songé et j'y songe. J'y suis même tout à fait résolue. Ah! oui, je vous entends. Elle est compromise, un peu?

— Dites qu'elle est perdue de réputation! Mon Dieu, je sais bien qu'il ne faut pas se montrer trop sévère; il serait assez difficile de donner des fêtes, si l'on ne voulait recevoir que des personnes irréprochables. Les mœurs du temps sont singulièrement relâchées. Beaucoup de flirtations aboutissent à des intimités moins innocentes. Pour ma part, je connais peu de femmes, parmi nos amies les mieux nées et les mieux mariées, qui n'aient, dans leur vie, des heures mystérieuses dont l'emploi ne laisse pas d'inquiéter la morale. Je ne vois guère que vous et moi...

— A la bonne heure! dit la comtesse en pouffant de rire.

— Mais, enfin, les plus imprudentes savent ce qu'elles doivent au monde, et comme il n'est pas besoin d'aller au fond des choses, ce qu'elles ont d'hypocrisie supplée à ce qu'il leur manque de vertu. Tandis que Mme de Florac est une petite effrénée dont les débordements sautent aux yeux! Elle a — cela est avéré — des complaisances si rapides, qu'elles étonnent ceux-là même qui les ont implorées; elle est si peu maîtresse d'elle-même qu'elle est tout de suite la maîtresse des autres. C'est une calamité, vraiment, quand on a une nature prompte à ce point, de ne pas savoir s'en défendre, ni la cacher. Gageons que, parmi tous les noms d'hommes de votre liste d'invités, il n'y en a pas quatre qu'elle

n'ait le droit d'écrire sur une liste plus intime. Et les propos qu'elle tient ! Mon mari m'a conté d'elle une chose épouvantable : une fois, au buffet d'un bal, toute chaude d'une valse, trop décolletée et les manches ne tenant pas, l'air d'être grise au milieu d'un tas de jeunes gens qui riaient, elle s'est écriée, les frissons dans les yeux : « Moi, d'abord, dès que j'ai bu un verre de champagne, il me semble que je suis en chemise ! »

— Oui, oui, je sais cela, dit la comtesse de Ruremonde ; je sais même beaucoup d'autres choses que vous ignorez.

— Et vous invitez Mme de Florac ?

— Je l'invite.

— Malgré les mauvais bruits qui courent, malgré sa détestable habitude de ne jamais dire non ?

— Eh ! mignonne, à cause de cela, précisément !

Comme Hélène de Courtisols la regardait avec ses jolis yeux étonnés, la comtesse poursuivit, d'un air grave :

— Vous n'ignorez pas que les hommes ont aujourd'hui des exigences étrangement brutales et soudaines, et qu'à moins de se résoudre à des extrémités dont on ne saurait seulement supporter l'idée, il est bien difficile de conserver autour de soi un groupe quelque peu nombreux d'admirateurs assidus. Ah ! le temps est passé où les marquis épris de Célimène se contentaient d'une parole, d'un sourire. Ils n'existent plus les sigisbés et les patitos, à l'adoration fidèle, jamais récompensée. Les abandons mêmes des flirtations excessives, les mains qui s'oublient dans les mains, les lèvres qui, se trompant de verre, laissent au bord du cristal un baiser qu'il n'est pas défendu d'y prendre, les causeries à voix basse, dans l'embrasure des fenêtres, derrière les rideaux tombés, ne suffisent pas à retenir les amoureux d'à présent. Est-ce dans le boudoir des cocottes, — aussi jolies que nous, ma chère ! — ou dans celui de quelques mondaines trop peu attachées à leurs devoirs, qu'ils prennent le goût des solutions immédiates ? Le fait est qu'ils ont horreur de toute perte de temps ; qu'ils vont droit au but avec une précipitation où ce qu'elle a de flatteur ne compense pas ce qu'elle a de déconcertant ; qu'ils ont un air de mauvaise humeur étonnée s'il n'y a point de chaise longue dans le salon où on leur accorde pour la première fois la faveur d'une visite intime, et qu'enfin l'on est placée à chaque instant dans la cruelle alternative de perdre un serviteur auquel on tient peut-être ou de s'abandonner aux plus regrettables faiblesses.

— A qui le dites-vous, hélas !

A Paris, l'hiver, la situation n'est pas toujours aussi fâcheusement tendue. Justement à cause de tant de boudoirs faciles, les plus pressés nous offrent des vœux moins fervents qu'il ne semble, pour avoir été naguère exaucés ; et leur passion, à part soi, sait bien qu'elle n'a point tant de hâte d'être prise au mot. D'ailleurs, grâce à la foule des habits noirs, il est possible de remplacer ceux que notre vertu force au renoncement, pas d'autres qui ne l'ont pas encore éprouvée. Mais à la campagne,



où le nombre des adolescents est réduit, forcément, au strict nécessaire, celle qui les découragerait, ne tarderait pas à se voir réduite à l'odieuse solitude ; et, loin de Paris, loin des coulisses et des cabinets particuliers,



eux, ils deviennent terribles. Nous n'avons plus de rivales, hélas ! Ne comptez pas sur l'exemple innocent des mœurs champêtres pour leur conseiller des candeurs et des retenues. Ils nous font clairement entendre par leurs regards et leurs paroles, par leurs gestes quelquefois ! qu'ils prétendent exagérer d'une façon tout à fait inconvenante les droits de l'hospitalité. Naturellement, nous résistons. Nous résistons... presque toutes. Mais, alors, il se passe des choses horribles : les plus joyeux prennent des mines compassées, bâillent au dessert, commencent à parler d'affaires qui les rappellent à Paris, et bientôt, au lieu de la foule rieuse et bruyante des hôtes, il n'y aurait plus au château que des voisins joueurs de whist, — ni comédies, ni tableaux vivants, ni ces rallye-paper dont on parle dans les journaux, — en un mot, tout serait perdu... si l'on ne se hâtait d'inviter Mme de Florac !

— Eh ! bon Dieu, à quoi peut-elle servir, cette folle ? demanda Hélène de Courtisols.

— C'est ce que je ne me chargerai pas de vous expliquer, innocente : Mais, deux ou trois jours après son arrivée, — beaucoup plus tôt quelquefois, — tout change, s'égaie, s'illumine. Plus de visages renfrognés ! plus de dîners moroses ! On n'entend parler que de promenades à cheval, de bals sur la pelouse, d'opérettes dans la serre. Et la châtelaine qui, sans avoir recours à de fâcheuses concessions, n'a perdu aucun de ses courtisans devenus tout à coup respectueux, — cette bonne petite Mme de Florac ! je l'adore, moi, vous savez ! — la châtelaine triomphe dans des fêtes et dans des chasses dont meurent de jalousie tous les châteaux d'alentour.

Cette fois, non sans rougir de plus belle, Hélène de Courtisols laissa s'envoler un éclat de rire.

— Alors, si je vous entends bien, Mme de Florac est ce qu'on pourrait appeler... une remplaçante ?

— Vous l'avez dit, mignonne ! et elle s'acquitte de son devoir avec un zèle si minutieux, avec une ponctualité si parfaite, que, le voulût-on, elle ne vous laisserait rien à faire. En vérité, une vertu même un peu fragile, ne saurait, dans son voisinage, courir aucun péril, à moins d'y mettre beaucoup de bonne volonté.

— Mais c'est une personne tout à fait précieuse pour les maris !

— Précieuse... au delà de ce qu'on peut imaginer. L'an dernier, au temps des grandes manœuvres, il y eut pendant huit jours, au château de Ruremonde, des lieutenants, des capitaines, des colonels, fracas de sabres, sonneries de trompettes, enfin toute une armée. Le moyen de divertir des hôtes aussi nombreux qui ne savaient que faire de leurs soirées et de leurs nuits, après les batailles ? Mais Mme de Florac était là ; et les officiers furent si satisfaits de leur séjour au château, que, la semaine suivante, on nous envoyait un autre régiment ! N'est-ce pas admirable, et n'ai-je pas raison d'inviter une amie qui peut rendre de si grands services ?

— Sans doute, sans doute, je l'accorde, dit Hélène de Courtisols.

Mais elle ajouta, après un silence, ayant réfléchi :

— Il serait pourtant fâcheux que Mme de Florac poussât les choses à l'extrême ? car, enfin ; il y a certaines circonstances où l'on n'est pas fâché de faire les choses par soi-même.

Catulle MENDÈS.

DIALOGUE DES COURTISANES

DIALOGUE V

Chez l'encore jeune, et célèbre déjà, docteur Ramil, à l'heure de la consultation. Dans le salon d'attente, une dizaine de femmes sont assises en des attitudes résignées.

Debout contre la fenêtre, Bernarde Altier, trente-cinq à quarante ans, tête de Junon casquée de cheveux roux comme du cuivre, supérieurement habillée, capotée, parfumée un peu trop, attend en tapotant contre les vitres d'une manière impatiente. Une porte s'ouvre ; dans l'entrebâillement on voit apparaître le docteur qui s'efface pour laisser passer Bernarde Altier dont c'est enfin le tour.

Bernarde. — Eh ! bien ! vous êtes gentil... votre domestique ne vous a donc pas fait passer ma carte ?

Ramil. — Si... mais...

Bernarde. — Il y a plus de deux heures que j'attends.

Ramil. — Vous savez, chez moi... chacun passe à son tour.

Bernarde. — Allons donc... si vous aviez voulu vous pouviez me faire passer avant toutes ces bourgeoises... qu'est-ce que c'est que cette espèce de femme de chambre qui passait avant moi ?

Ramil. — C'était la comtesse d'Euphorbe.

Bernarde. — Tiens, tiens... C'est égal, vous n'avez pas été complaisant.

Ramil. — Je vous le répète : ici, c'est chacun son tour. J'ai donné la consigne à mon domestique et elle est inviolable.

Bernarde. — Même pour moi.

Ramil, *souriant*. — Même pour vous.

Bernarde. — Vous n'êtes plus reconnaissable depuis que vous êtes célèbre.

Ramil. — Voyons, voyons... ce n'est pas pour ça que vous êtes venue. Ne perdons pas de temps, il y a quinze personnes qui attendent.

Bernarde. — Oui, elles ont l'air d'un jeu de massacre.

Ramil. — Évidemment... chez un médecin... sérieusement, à quoi puis-je vous être bon ?

Bernarde. — Eh bien, voilà... c'est que c'est très difficile à dire, j'ai... je voudrais bien... enfin aidez-moi un peu.

Ramil. — Je ne demande pas mieux, ma chère amie, mais ne vous troublez pas comme ça... laissez-moi vous interroger.

Bernarde. — Je crois que ça vaut mieux.

Ramil. — D'abord êtes-vous malade ? Souffrez-vous ?

Bernarde. — Oui... c'est-à-dire non... enfin, c'est une chose très délicate. Je me suis dit : Je vais aller voir Ramil, qui est un camarade, un ami qui me connaît depuis longtemps. Je serai moins gênée avec lui... et voilà que c'est tout le contraire... est-ce curieux ?

Ramil. — Très curieux... c'est de l'enfantillage, et puis dépêchez-vous, je suis horriblement pressé.

Bernarde. Enfin, mon petit Paul, il n'y a que toi...

Ramil, *la reprenant*. — Il n'y a que vous.

Bernarde. — Il n'y a que vous qui puissiez me tirer

d'embarras. Je m'adresse au docteur, au confesseur, à l'ami et à l'amoureux aussi.

Ramil. — C'est bien des choses tout ça.

Bernarde, *baissant les yeux.* — Il faut vous dire que je suis allée consulter une sage-femme.

Ramil. — Très mauvais.

Bernarde. — La concurrence ?

Ramil. — Non... ce n'est pas ça, mais vous avez eu tort. Enfin, qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

Bernarde. — Des tas de choses, mais je ne peux pas les faire, d'abord parce que c'est assommant, ensuite parce que ça prend trop de temps. Figurez-vous qu'il faut aller chez elle l'après midi à deux heures, y retourner à quatre heures et puis encore à six... autant dire toute la journée. D'ailleurs, toutes les clientes apportent leur ouvrage... mais je ne peux vraiment pas apporter le mien.

Ramil. — Pourquoi ?

Bernarde. — Parce que mon ouvrage, c'est mon amant, et me vois-tu...

Ramil, *doucement.* — Me voyez-vous.

Bernarde. — C'est juste... me voyez-vous trimballant M. de Riberolès chez Mme Léglise ?

Ramil. — Comment ? c'est chez la mère Léglise que vous êtes allée ? Mais c'est une très honnête et digne femme... vous m'étonnez.

Bernarde. — Vous êtes encore poli. Pourquoi donc n'irais-je pas consulter une brave femme ? Ma parole, vous êtes épatant !

Ramil. — En tout cas, vous n'avez rien fait de ce qu'elle vous a dit, heureusement...

Bernarde. — Non, j'ai préféré m'adresser à vous.

Ramil. — Après Léglise... Je suis la sacristie. Préféré est admirable.

Bernarde. — En somme, vous ne pouvez pas refuser de me soigner quand ça ne serait que par reconnaissance... car tu m'as rudement...

Ramil. — Vous m'avez.

Bernarde. — Tu m'embêtes, à la fin... tu m'as rudement aimée... tu te souviens, à Nogent, la petite bicoque au milieu des arbres que tu avais louée, un été où il a fait si chaud, quand je prenais ma douche toute nue sur la pelouse ; c'était toi qui me lançait de l'eau avec le tuyau d'arrosage... et tu te souviens, quand c'était fini tu buvais l'eau qui dégouttait de mes seins, de mes hanches, *fermant les yeux,* de partout, partout, partout.

Ramil. — Oui... Et le dimanche, quand les amis arrivaient par le train de dix heures... l'après-midi nous nous drapions dans des draps, et nous fumions de longues pipes, accroupis sous les arbres... comme des Arabes. Nous appelions ça jouer à l'oasis... la tribu des oasifs.

Bernarde. — Et quand nous faisions le tour de Marne, dans ton as, moi à la barre... je voyais tes biceps qui remontaient à chaque coup d'avirons... c'était très troublant.

Ramil. — Vraiment ?

Bernarde. — Et chez Bécus, le jour où tu étais gris et où tu as flanqué un soufflet à un monsieur qui me regardait...

Ramil. — Non ? pas possible.

Bernarde. — Mais si.

Ramil. — Est-ce drôle !... je ne me rappelle plus. Dieu ! est-ce bête ! et qu'est-ce qu'il a dit le monsieur ?

Bernarde, *riant.* — Ah ! ah ! ah ! Il est parti et puis il a dit à un petit gamin qui riait : « Est-ce que tu veux recevoir une gifle, toi aussi ? » *(Elle rit trop fort).*

Ramil. — Tais-toi donc... il y a du monde qui attend.

Bernarde. — Et notre rentrée à Paris, le jour où il pleuvait à torrents, que vous m'avez portée dans vos bras « en fauteuil », tes amis et toi, depuis la gare de Vincennes jusqu'à la rue Racine.. Oui, vous m'aimiez bien tous.

Ramil. — Tu nous le rendais.

Bernarde. — En tout cas, c'était toi le préféré. Ça, c'est certain ; aussi, tu vas me soigner, homme célèbre... car tu es célèbre, je lis ton nom dans les journaux à chaque instant.

Ramil. — Je lis aussi le tien.

Bernarde, *gentiment.* — Nous sommes arrivés en même temps.

Ramil. — C'est juste.

Bernarde. — Mais tu as l'air de rire, c'est vrai ce que je te dis là. Tu as l'appartement de neuf mille au moins ?

Ramil. — Huit mille cinq cents.

Bernarde. — Je ne me trompais pas de beaucoup... Tu as commencé rue Rodier, pourtant, dans un petit appartement au fond d'une cour... tu sais, quand tes amis montaient ton escalier avec des bandeaux sur l'œil, des bras en écharpe, des béquilles... Ils passaient devant la loge avec une mine lamentable et grelottant la fièvre, et, quand ils repassaient en descendant, ils avaient laissé chez toi les bandeaux, les écharpes et les béquilles... ils sautaient comme des clowns et criaient comme des sourds, et les vieux concierges, Eugène et Clémence disaient dans le quartier que tu faisais des guérisons miraculeuses... A propos, j'ai bien envie d'aller là-bas, à Lourdes, essayer... Si ça ne peut pas faire de bien, ça ne peut pas faire de mal.

Ramil. — Tu lui ferais jouer un joli rôle à la madone.

Bernarde. — Je ne serais pas la première... Écoute, si tu ne veux pas me soigner, je ferai un pèlerinage... Il ne me restera plus que ça.

Ramil. — Oh ! moi, ma bonne petite, c'est impossible. Un médecin dans ma situation ne fait pas de ces choses-là.

Bernarde. — Pourquoi ?

Ramil. — Je ne veux pas te faire de morale, mais un professeur à la Faculté, officier de la Légion d'honneur, ne risque pas la cour d'assises !...

Bernarde. — Mais tu crois donc que je te demande...

Ramil. — Dame ! dans le temps, c'était ton trac habituel. Tous les mois tu prenais un bain...

Bernarde. — Dis donc, j'en prenais plusieurs.

Ramil. — Laisse-moi finir. Un bain brûlant, tu buvais de l'absinthe et tu montais à cheval...

Bernarde. — Dans le temps, oui... parce que je n'avais pas d'amant sérieux... et que lorsqu'une femme dans la position où j'étais alors, ne paye pas les fins de mois dont nous parlons, elle fait faillite... Mais aujourd'hui, je suis riche, je suis avec un des hommes les plus calés de Paris.

Ramil. — Alors, qu'est-ce que tu veux ?

Bernarde. — Je veux un enfant.

Ramil. — En voilà une idée ! Pourquoi faire ?

Bernarde. — Pour devenir Mme de Riberolès... Tu comprends, il m'adore, mais d'un moment à l'autre, il peut me lâcher... on ne sait pas... tandis que s'il a un héritier, je le connais, c'est un très honnête homme, il se croira obligé de m'épouser...

Ramil. — Vous êtes donc toutes enragées de mariage ? A quoi cela t'avancera-t-il ?

Bernarde. — A être reçue partout.

Ramil. — A l'Élysée ?

Bernarde. — Mais non, je suis royaliste... je me moque bien de ces gens-là, mais à être reçue... je ne sais pas... chez toi par exemple.

Ramil. — Hum ?

Bernarde. — Tu peux tousser. Tiens, Mme Follo qui a chanté chez vous l'autre soir, on connaît ses cabrioles à Pétersbourg, son scandale à Anvers avec la marchande de bois, toutes ses farces, enfin... Seulement, comme elle est la femme légitime de Durand, Durand-la-Semoule, elle va dans les maisons les plus sévères... Et puis, ce n'est pas tout ça, si j'ai un enfant, mon cher, Riberolès me reconnais deux millions en m'épousant. Avoue que ça en vaut la peine.

Ramil. — Je crois fichtre bien.

Bernarde. — C'est pourquoi il faut que tu t'arranges pour que je devienne maman... Tu dois avoir des trucs pour ça ?

Ramil. — Alors, Riberolès ? Non ?

Bernarde. — Ces « pays chauds » ça commence si tôt à faire la fête ! Et puis, ça ne serait pas à souhaiter, ils ont tous plus ou moins la... Enfin, de ce côté-là, il n'y a rien à espérer.

Ramil. — Eh bien, et les autres ?

Bernarde, *simplement et sans lenteur.* — J'ai essayé... rien n'a réussi, même avec Gaston.

Ramil. — Ah ! il y a un Gaston... et en dehors de ça, qu'est-ce qu'il fait, Gaston ?

Bernarde. — Il est gentleman rider... Gaston de Sceautaukrach, tout le monde le connaît... il a eu un flot de rubans au dernier hippique.

Ramil. — Tous mes compliments... et ça ne réussit pas non plus avec Gaston ?

Bernarde. — Non... et Dieu sait pourtant si je serais heureuse que l'enfant de Riberolès fût de lui !

Ramil. — Je comprends ça... fatigué aussi Gaston ?

Bernarde, *attendrie.* — Oh non ! mais il paraît que nous nous aimons trop.

Ramil. — Il ne s'embête pas le rider.

Bernarde. — Il n'y a plus que toi...

Ramil. — Comment ! moi ?

Bernarde. — Oui, je me suis souvenue de mes craintes d'autrefois, du tour de Marne, de tes bras nus... et alors.

Ramil. — Oh, mon enfant, moi je suis trop arrivé, je suis trop vieux.

Bernarde. — A quarante-six ans, trop vieux ! *(Elle le contemple.)* Tu n'as pas un cheveu blanc, une mine superbe des épaules de débardeur.

Ramil. — Peuh ! j'ai plus de ventre que d'épaules, vois-tu, ma chère petite Bernarde... Et puis, quand même, je n'ai vraiment pas le temps de te faire devenir Mme de Riberolès.

Bernarde, *gentiment.* — Alors tu me laisses m'en aller comme ça ?... ce n'était pas la peine d'attendre si longtemps.

Ramil. — Non, il ne sera pas dit que tu es venue chez un médecin sans emporter une ordonnance. *(Il écrit à haute voix.)*

« Retourner à Nogent... choisir dans une équipe le tireur qui paraîtra le plus vigoureux... le prendre de préférence brun avec les yeux clairs... lui accorder une heure, *pas plus... ne le revoir jamais...* marcher peu, et pendant un mois se priver complètement de Gaston. »

Bernarde. — C'est ça qui sera le plus dur.

Ramil. — Il faut ce qu'il faut... sans quoi je ne réponds de rien.

Bernarde *plie l'ordonnance et la met dans son carnet.* — Tu seras obéi. Et qu'est-ce que je te dois ?

Ramil. — Des dragées..., tu m'enverras des dragées.

Bernarde, *dans l'antichambre, pendant que le domestique ouvre la porte.* — Merci mille fois, docteur, je reviendrai dans un mois. Au revoir, docteur.

Ramil. — Madame, je vous salue.

LUCIENNE.

LA PETITE NÈFLE

(Suite)

Je racontai au commissaire l'influence de Fariel sur moi, la conviction qu'il m'avait imposée de la supériorité écrasante de la fille publique sur la jeune fille honnête, mon mariage avec la Nèfle, mes déboires, la visite à Fariel, ses conseils et leur mise à exécution.

— Vous êtes très fort, me répondit le magistrat en me regardant dans le blanc des yeux, ou bien vous êtes timbré. Vous coucherez à l'Infirmerie ou au Dépôt.

Monsieur, répliquai-je d'un ton ferme, il est certain que les apparences sont contre moi ; mais, heureusement, je n'ai rien à redouter de la justice. Quand vous aurez fait votre enquête, vous saurez que j'ai battu ma femme qui est la créature la plus agaçante que l'on puisse imaginer.

— Voilà, dit le commissaire, des paroles un peu plus sages que les premières. Elles me donnent une meilleure opinion de votre cas, bien que je désire au fond du cœur que vous mentiez. Je crois tenir un crime passionnel et vous savez qu'il n'y a pas d'affaires plus honorable pour un commissaire de police.

— Vous êtes loin de compte, en ce cas, Monsieur, répartis-je. La chose est la plus simple du monde et vous serez obligé, dès que vous aurez terminé votre enquête, de me relaxer en m'adressant des excuses plates.

Le commissaire me regarda une dernière fois.

— Votre chemise est couverte de sang, insinua-t-il et vos habits sont en lambeaux.

— J'ai du sang sur ma chemise, ripostais-je, parce que ma femme s'est coupée le poignet en cassant une vitre ; et j'ai mes habits en lambeaux parce que vos agents les ont déchirés.

— Quand mes agents font du zèle, riposta sévèrement le commissaire, personne n'a le droit de les blâmer.

Il sonna. Un gardien de la paix parut à la porte de son cabinet.

— Vaucresson, demanda-t-il d'une voix froide et méprisante, ramenez le prévenu au n° 5.

V

Je passai une nuit atroce. Les puces des violons sont extrêmement laborieuses et la tournure de mes affaires me disposait mal au sommeil.

Le matin, je fus tiré du profond abattement dans

lequel j'étais plongé par un inspecteur qui me ramena dans le cabinet du commissaire.

— Monsieur, me dit ce magistrat, je viens de faire mon enquête. Elle confirme une partie de vos déclarations. Il est vrai que vous nous nommez Lourdilier, que vous êtes rentier et licencié en droit, que vous êtes domicilié 100 *ter*, rue Frochot; mais votre femme, Mme Lourdilier, née Clignon, qui s'est retirée chez Mme Grovant, marchande au panier, demeurant rue Berthe, 69, vous accuse d'avoir voulu l'assassiner. En conséquence, dans votre intérêt comme dans celui de la justice, qui doit être rapide, il ne me reste qu'à laisser suivre l'affaire et à vous déférer au parquet.

— Mais, Monsieur m'écriai-je, vous accablez un innocent !

— Je veux croire à votre innocence, me déclara le magistrat d'un ton de politesse ineffable. Malheureusement, l'accusation de votre femme est formelle, et, je vous le répète, vingt témoignages la confirment.

D'un geste, le commissaire m'indiqua que notre entretien était terminé.

On ne se contenta pas du vulgaire panier à salade pour me transporter, je fus conduit en fiacre, sous la garde de deux inspecteurs, comme il convient pour les criminels dangereux et les prévenus de grande marque.

Tout ce qui arrivait me confondait. Je sentais que j'étais pris dans un cercle vicieux et que, victime des apparences, je passerais en cour d'assises.

Je demeurai deux ou trois jours au Dépôt, quand je reçus enfin la visite de Léopold Fariel.

— Mon cher, me dit-il, vous avez une vraie chance de vous en tirer à si bon compte. Vous le devez à la médecine.

— Et comment ?

— Le médecin légiste qui vous a examiné et qui a été chargé des constatations, a reconnu la sincérité de vos affirmations. D'ailleurs, votre femme a retiré sa plainte en déclarant qu'elle ne voulait pas votre tête, et le substitut auquel votre dossier était confié conclut simplement que vous avez la cervelle un peu détraquée. J'ai été appelé au parquet pour donner des renseignements sur vous — puisque vous avez eu la muflerie de me mêler à cette affaire — et j'ai le regret de vous annoncer que vous allez bénéficier d'un non-lieu, car vous auriez fait un très drôle d'assassin et un guillotiné extraordinaire.

Dans la joie de ma délivrance, je ne prêtai aucune attention aux détestables propos de Léopold.

Peu de temps après sa visite, je fus mis en liberté. Avec quelle allégresse je me retrouvai dans la rue, mêlé à la foule des passants !

Mon premier soin fut de rentrer dans mon appartement. J'y trouvai toutes mes affaires et tous mes meubles bouleversés. La police avait commencé. La Nèfle avait achevé. Elle avait fait main basse sur tout ce qui était prenable et avait enlevé jusqu'à mes chaussettes et mes chemises.

Sans perdre de temps à déplorer ces conséquences inattendues de mon aventure, j'allai dîner au restaurant le plus proche. J'y fus à peine installé que j'y remarquai la curiosité extraordinaire avec laquelle les garçons me dévisageaient. Pour me donner une contenance, je me fis apporter les journaux illustrés.

Quelle ne fut ma stupeur ! Je trouvai dans *l'Illustration* et les autres feuilles mon portrait, avec cette légende au bas : « LUDOVIC LOURDILIER. — *L'assassin de la rue Frochot.* » On ne s'était pas contenté de publier mon portrait : de grandes illustrations représentaient les scènes capitales de mon histoire, accompagnées de ce tragique commentaire : « *Le meurtre et l'incendie de la rue Frochot. — Crime passionnel.* »

Les périodiques les moins malveillants se contentaient de me désigner sous cette rubrique : « *Un mari qui veut tuer sa femme !* »

J'avalai mon potage à la hâte et m'enfuis du restaurant comme un voleur, très fermement résolu à ne plus sortir de chez moi.

Au bout de quelques jours, la solitude me calma. Je respirais. Je renaissais. Je retrouvais mes livres, mes bibelots : des choses qui sont nos amies et les témoins silencieux et doux de notre existence.

Je m'attelai alors à quelque travaux, ne me risquant dehors que la nuit, pour fumer un cigare en plein air, tremblant toujours d'être reconnu.

Par surcroît de précaution, je fis venir un coiffeur qui me rasa toute la barbe. C'était un luxe bien inutile.

Dès que l'ordonnance de non-lieu eut été rendue, les journaux, après l'avoir enregistrée sèchement, ne s'étaient plus occupés de moi. Assassin, j'étais l'être le plus intéressant de la terre. Innocent, je n'excitais plus la moindre curiosité. A Paris, la popularité du crime n'est qu'un feu de paille. Je le constate sans amertume, n'ayant pas l'ombre de vanité. Mais, mon Dieu, que la gloire d'un assassin est vite passée !

Je croyais avoir enfin trouvé le repos, quand une feuille de papier timbré me rappela que j'avais une femme.

Cette gueuse, renonçant à m'accuser de meurtre, se contentait de se baser sur les moyens que lui fournissait la loi pour demander le divorce à son profit.

Je fus indigné et repoussai toute conciliation. Si j'avais été jusqu'aux coups, n'avait-elle pas été, tout d'abord, jusqujaux injures les plus graves !

— Monsieur, me répondit le juge qui nous entendit successivement, vous avez peut-être les meilleures raisons du monde, mais Madame a des preuves et vous n'en fournissez pas une.

— Nous plaiderons, fis-je.

— Comme vous voudrez, mais vous perdrez.

Je reconnus trop tard l'excellence du conseil. Mon affaire attira beaucoup de gens qui se souvenaient du « crime de la rue Frochot », et ce fut devant une chambre pleine que mon sort se décida.

L'avocat de la Nèfle me couvrit de boue et d'injures. Le mien bafouilla. Les avocats n'ont de talent que lorsqu'ils sentent leur cause perdue d'avance. Je fus condamné à payer à ma femme une pension de 3,000 fr.

Si les suites de mon mariage me coûtaient un peu cher, j'avais la satisfaction d'être débarrassé à jamais de la compagne de ma vie. Quelle belle invention que le divorce ! Je voterai toujours pour M. Naquet.

Je servis avec joie la pension que le tribunal avait fixée, et je fus tôt récompensé de l'allégresse avec laquelle j'accomplis ce sacrifice.

Dès qu'elle eut touché sa pension, mon ancienne femme se remit avec son cher La Pompe, qui venait, comme moi, de sortir de prison. Ils firent si bien la fête, le jour où le beau déménageur reparut sur les trottoirs, que la Nèfle, après avoir dansé dans les bastringues et bu toute la nuit, attrapa une pleurésie qui l'emporta en quelques heures.

Léopold Fariel apprit cet heureux accident par la petite blanchisseuse de la rue Monsieur-le-Prince, qui le tenait elle-même de la respectable maman Grovant.

— Admirez, me dit-il, en m'apportant cette bonne nouvelle, l'instabilité des choses d'ici-bas. Vous avez fait les frais du festin, le beau La Pompe allait se mettre à table : voilà la marmite renversée !

— O Fariel, répondis-je, votre sagesse est plus funeste que l'ignorance et la bêtise. Je n'irai plus au théâtre quand les acteurs y mangeront de la soupe et y boiront du vrai vin. Je ne lirai plus de romans, tant qu'ils nous conteront des choses qui arrivent. A présent, je retourne à mes chères mathématiques que je n'aurais jamais dû abandonner.

— Surtout pour des nèfles ! conclut rigoureusement Léopold en sa haute et sereine sagesse de psychologue.

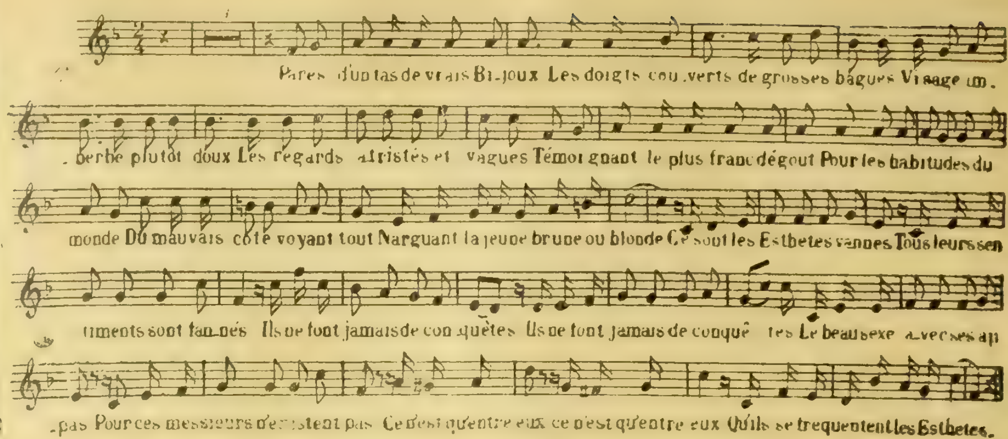
Edmond DESCHAUMES.

FIN

Le Gérant : G. CLEMENT. Tirage sur rotative J. Derriey, Encres de Lafleche-Bréham. — Société Anonyme de l'Imp. Chromotyp. (E. NORBERG, directeur), 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

LES ESTHÈTES

Paroles et musique de JEAN MEUDROT



I

Parés d'un tas de vrais bijoux
Les doigts couverts de grosses bagues,
Visage imberbe, plutôt doux,
Les regards attristés et vagues
Témoignant le plus franc dégoût
Pour les habitudes du monde
Du mauvais côté voyant tout,
Narguant la femme brune ou blonde.

REFRAIN

Ce sont les esthètes vannés
Tous leurs sentiments sont fanés
Ils ne font jamais de conquêtes (bis)
Le beau sexe avec ses appas
Pour ces Messieurs n'existe pas
Ce n'est qu'entre eux, ce n'est qu'entre eux
Que se fréquentent les esthètes.

II

Portant souvent les cheveux longs
Beaucoup sont d'origine anglaise
Certains exposant aux Salons
Sculptent très bien la terre glaise
Quand ils s'écrivent, entre auteurs
Pour échanger leur orthographe
Ils prennent, au lieu des facteurs,
Les p'tits garçons du télégraphe.

III

S'ils sont seuls, près d'une beauté
Ils vident prestement la place
Car remplis de timidité
Ils détestent le face à face.
Aussi que lssoldats ça fera
Dépourvus de vertus guerrières
A l'armée, on les trouvera
Au premier rang... sur les derrières.

MENDROT

7e ANNÉE. — N° 33 Édition de Paris : 5 centimes. 13 AOUT 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS.
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50
{ Départements . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois.........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

ENTRE SOI, par LUCIENNE



ENTRE SOI

A Montmartre, rue Pigalle. Petit appartement, au second, sur la rue. Une chambre tendue d'étoffe Louis XV couleur [illegible], à petits bouquets mauves; les meubles en noyer ciré; tout cela battant neuf. Devant l'armoire à glace, une gamine de dix-sept ans, Anna Desgaffes, dite Nana, se fait brosser les cheveux par « sa bonne. »

NANA. — Ce que j'ai les yeux renfoncés, croyez-vous?... Aïe! faites donc attention, vous me tirez encore les cheveux.

LA BONNE, *trente-cinq ans; l'air vicieux.* — Je ne les tire pas; seulement, vous avez les cheveux très sensibles, ce matin.

NANA. — Fait est qu'après la noce d'hier soir!... A propos, avez-vous essuyé le fromage à la crème que cet imbécile a collé contre la glace du salon?

LA BONNE. — Oui, je l'ai essuyé. C'est égal, vous savez, madame, je n'ai pas de conseils à vous donner; mais, si ça continue, cette vie-là, vous vous ferez donner congé.

NANA. — Pour sûr... D'abord les crémaillières, c'est toujours comme ça : à partir d'aujourd'hui, je me range des voitures... On a sonné?

LA BONNE. — Oui, j'y vais (*Elle sort et revient.*) C'est Mlle Amélie.

NANA, *criant comme si Amélie était au bout de la rue.* — C'est toi, Lili, entre vite... Ce que tu vas étrenner, grande lâcheuse!

LILI, *dix-huit ans, l'air effronté et modiste tout à la fois.* — Bonjour, chérie... Tu ne m'embrasse pas?

NANA. — Non... Pourquoi n'est-tu pas venue, hier?

LILI. — Impossible!... Figure-toi, Pierre devait dîner dans sa famille, et il est rentré juste au moment où je m'apprêtais.

NANA. — Quelle blague!

LILI. — Parole!... je te jure. J'étais habillée en dessous... Crois-tu que je n'ai pas de chance, de tout de même?

NANA. — Oui, car on a rudement rigolé... Pas, Andrée?

LA BONNE. — Ah! pour ça, mademoiselle a perdu de ne pas être là.

LILI. — Enfin, que veux-tu? C'est comme ça, c'est comme ça. Alors on a rigolé?

NANA. — Comme des zèbres.

LILI. — Qui y avait-il?

NANA. — Attends donc! je ne m'en rappelle déjà plus... Ah! oui, il y avait le président Renaud.

LILI. — Je le connais : un vieux, avec des favoris, décoré; il ne doit pas être bien amusant.

NANA. — Lui! A se tordre, ma chère : il a flanqué le fromage à la crème sur la glace du salon.

LILI, *faisant amende favorable.* — Vraiment? Je ne le croyais pas si drôle.

LA BONNE, *appuyant.* — Un homme charmant!

NANA. — Je crois bien! Il fait la cour à ma bonne.

LILI. — Et puis?

NANA. — Et puis, il y avait le gros Marcel, tu sais? le peintre qui doit faire mon portrait. Il était gris!! Dame, tu comprends, nous étions douze, et on a bu seize bouteilles de champagne... Il a fait tellement de potin sur le balcon, que tout le monde était à la fenêtre... Les sergots sont montés... On les a forcés de boire à la santé de Lozé, on leur a chipé leurs képis, on a dansé avec eux, c'était crevant!

LILI. — Ils n'étaient pas farouches.

NANA. — Ils en pinçaient aussi pour la bonne; moi, ils me trouvaient trop maigre. Ah! ah! ah! (*Elle rit bryamment.*) Il y avait aussi mon Paul, et puis Thezer, un journaliste qui écrit au *Ruy-Blas*, je crois.

LILI. — Loulou Thezer?

NANA. — Oui, tu y es, ma fille.

LILI. — Je le connais.

NANA. — Je le sais bien que tu le connais... Et puis le petit Alvin, le cabot du Théâtre-Idéaliste, qui nous a déclamé des vers... d'un raide!! Tu sais, je ne suis pas bégueule. Eh bien! je n'étais pas à mon aise.

LA BONNE. — Vous aviez trop bu.

LILI. — Comment que c'est intitulé?

NANA. — Je ne sais pas.

LILI. — De qui est-ce?

NANA. — De Xanrof... ou de Théophile Gautier... un nom comme ça... D'ailleurs, il doit me les copier.

LILI. — Théophile Gautier?

NANA. — Non, le petit Alvin... L'autre, je ne le connais pas.

LA BONNE. — Il est mort.

NANA. — Et puis, il y avait encore deux ou trois types que je ne connais pas, des amis de Paul, des jeunes gens très bien.

LILI. — Et comme femmes?

NANA. — Il n'y avait qué ma sœur Henriette... Ah! non, les femmes, il n'en faut pas : elles vous font vos amants ou bien elles vous débinent... J'en ai soupé.

LILI. — Tu as joliment raison.

NANA. — Je n'avais invité que toi, parce tu es ma meilleure amie. (*Elles s'embrassent comme des pauvres... On sonne.*) Dites-donc, Andrée, si c'est M. Paul, vous le ferez entrer : autrement je dors. (*Andrée sort.*) Ici, ma chère, c'est une véritable procession toute la journée! (*D'un air important.*) Je suis obligée de défendre ma porte... Il vient au moins une quinzaine de personnes... sans exagérer.

LILI. — Te voilà lancée, maintenant!

NANA, *gonflée de modestie.* — Oh? ça commence!

LA BONNE, *rentrant.* — C'est M. Thezer qui apporte le *Ruy-Blas*; il a dit qu'il ferait mettre aussi quelque chose dans *l'Égout de Paris.*

NANA, *dépliant le journal.* — Où est-ce? où est-ce?

LILI. — C'est sans doute ce qui est entouré en bleu.

NANA. — Ah oui! (*Elle lit.*)

« C'est hier qu'on pendait la crémaillère chez la « blonde Anna Desgaffes, une de nos plus exquises « étalées, nouvellement montée dans le funiculaire de « Cythère. Diner des plus plantureux : le château « Saint-Cholles n'a cessé de couler. Est-ce aux fumées « de ce vin généreux que le passant attardé a dû de « voir le joyeux peintre Marzel danser à minuit sur le « balcon, dans le costume de notre mère Ève, le pas « suggestif du Yacht ataxique? »

Tu vois, Lili, que je ne me suis pas vantée.

LA BONNE. — Vous devez être contente... vous voilà dans les journaux.

LILI. — En première page!

LA BONNE, *prenant le journal.* — Et avant le voyage de l'empereur d'Allemagne!!

NANA, *devenant toute rouge.* — Mais j'y pense... que va dire Tortillard?

LILI. — Qui ça, Tortillard?

LA BONNE. — C'est monsieur.

NANA. — Je l'appelle Tortillard, parce qu'il boîte un peu.

LILA, *avec une moue.* — Je n'aimerais pas ça, moi.

NANA. — Mais, tu sais, il est très distingué... Pas, Andrée?

LA BONNE, *avec autorité.* — Pour la chose d'être distingué, monsieur n'en crains pas un. Vous pensez un homme qui fait courir!

LILI. — Oh! ce n'est pas toujours une raison.

NANA. — Je suis rudement embêtée... S'il lit le journal, il va me faire une scène...

LILI. — Pourquoi veux-tu qu'il te fasse une scène? Il le sait bien, et, du moment qu'on ne le nomme pas...

NANA. — Mais non, il n'y était pas, puisque je lui ai dit que je n'invitais que ma famille et que ça ne serait pas convenable qu'il y soit.

LILI, *émerveillée.* — Tu en a de l'aplomb! Et il l'a gobé!

LA BONNE. — Comme un zèbre.

NANA. — Il l'a tellement gobé qu'il était touché et qu'il a fait venir de ce coup-là le dîner de chez Parvin, pour que ça soit mieux et que je n'aie rien à m'occuper.

LILI. — Il a rien bonne tête! Moi je croyais qu'il y était... Comme tu avais dit : « Mon Paul »...

NANA. — Mais non, Paul, c'est mon béguin.

LILI. — Et René?

NANA, *fermant les yeux.* — Ah! René... lui, c'est le cœur, c'est le... Enfin, c'est tout autre chose.

LILI. — Il ne se doute de rien.

NANA. — Il me croit toujours chez maman.

LILI. — Pourtant, quand il te voit arriver avec des robes et des dessous épatants... Car, enfin, il n'y a pas bien longtemps que tu es nippée...

NANA. — Aussi je ne m'habille jamais pour aller chez lui : je mets toujours la même petite robe simple, ma moire à pois; mes chapeaux, je lui dis que je les fais moi-même. Il ne sait pas que je m'appelle maintenant Anna Desgaffes; pour lui, je suis toujours Louise Médoux... Et puis, nous ne sortons jamais; nous déjeunons dans sa chambre avec des choses qu'il apporte, comme dans le temps.

LILI. — Toujours la dèche?

NANA. — Ne m'en parle pas... et il se prive, le pauvre garçon, pour me donner un peu d'argent; toutes les semaines, il me donne vingt francs, pour mes omnibus... C'est touchant...

LILI. — C'est touché, tu veux dire... car tu les prends.

NANA. — Je suis bien forcée, pour qu'il ne se doute de rien; mais, tu comprends, c'est moi qui, au contraire, voudrais lui en refiler.

LILI. — Il n'accepterait pas.

NANA, *avec indignation.* — Ah! jamais!

LILI, *fredonnant :*

T'as trop d' fierté pour ramasser
Des bouts d' cigare.

(*Parlé.*) Pourtant, ça ne peut pas durer; et quand il saura...

NANA. — Je n'ose pas y penser... il me tuerait... Pas, Andrée?

LA BONNE, *sinistre.* — Pour de sûr, madame, vous n'y couperiez pas.

NANA. — Mais ma chère, il m'adore; il est à cent lieues d'imaginer que je fais la noce... il trouve qu'il n'y a rien au-dessus de moi.

LILI. — Ça ne te gêne pas.

NANA. — Si... des fois.

LILI. — Pauvre chérie!

NANA. — S'il apprenait quelque chose, tout de même! Tu sais? il veut m'épouser : il attend de gagner cinq cents francs par mois. Tiens, encore ce matin, il m'a écrit une lettre. (*Elle tire une lettre de sa poche.*) « Ma chère enfant... » Ah non, ça c'est de Tortillard. (*Elle en tire une autre.*) « Sale petit voyou... » Ça, c'est de Paul. (*Elle en tire une troisième.*) « Mon oiseau adoré... » La voilà, la sienne... Tu peux lire.

Silence.

LILI, *lui rendant la lettre.* — Oui.

NANA. — Crois-tu qu'il m'aime, hein?

LILI. — C'est épatant... Le mien m'écrit absolument les mêmes choses.

NANA, *s'attendrissant.* — Et tu le trompes avec n'importe qui, comme moi! Ils nous aiment bien...

LILI, *avec un soupir.* — Ah! oui...

NANA. — Nous ne sommes vraiment pas chic.

LILI, *pleurant.* — Ah non!

NANA, *sanglotant.* — Mais c'est qu'il me croit une sainte!

LILI, *de même.* — C'est comme le mien!

LA BONNE, *les yeux humides.* — C'est comme le mien! (*Elle tire une lettre de sa poche.*)

NANA et LILI. — La bonne aussi! Ah zut! (*Elles éclatent de rire au milieu de leurs larmes.*)

LUCIENNE.

LES POÈTES DE L'AMOUR

MÉDITATION

POUR UNE BLONDE QUI NE VOULAIT PLUS AIMER

La musique jouait un air mélancolique
Et l'azur clair riait dans vos yeux ingénus.
La douceur des jardins vous était nostalgique
Songeant aux vieux amours que vous aviez connus.

Et vous les regardiez passer au crépuscule...
Ils portaient vos espoirs et vos rêves enfuis,
— C'était au temps où vous aviez un cœur crédule;
Hélas! où vous saviez mieux aimer qu'aujourd'hui.

Sous le même ciel bleu c'était la même fête,
Le même sable où tant de valses ont traîné,
Et le même soleil riait sur les toilettes
Et seuls les mots d'amour, peut-être, avaient changé.

Pourtant je suis venu vers vous malgré ces choses
Et je vous dis : « Pourquoi bercer cette douleur?
Le soir met un ennui tragique au cœur des roses :
Il faut que vous soyez plus forte que ces fleurs.

Vous parliez de regrets et de mélancolies
Et sous les branches le passé flottait encor.
Laissez la joie parer votre âme rajeunie
Comme ces clairs rayons parent vos cheveux d'or.

Il faut bien oublier la douleur méchante
Et que l'on a souffert d'aimer, de trop aimer!

Et peut-être si vous savez être confiante
Le rêve, près de vous, viendra s'agenouiller.

Il aura cheminé très longtemps sur la route,
Il faudra l'accueillir, ce lointain voyageur,
Et ce sera l'espoir promis, la fin du doute
Et la joie de retour dans l'enfance du cœur.

— Je sais bien que je viens trop tard dans votre vie,
Qu'en vain mes mains vers vous jetteraient des rameaux.
Mais si mon chant, ce soir, monte comme un oiseau,
Ce n'est pas pour que vous m'aimiez, o blonde amie !

Quand vous irez là-bas, aux fêtes des dimanches,
Sous votre robe bleue et votre chapeau clair,
Que des baisers sur vous s'égrèneront des branches
Je voudrais que vous oubliiez les jours amers.

Pour bien garder, sincère et pure d'ironie,
La petite âme vraie et simple que je sais,
Pour qu'un jour, pas bien tard, un jour, sur ces prairies
Il vous vienne tout simplement l'idée d'aimer.

Maurice MAYRE.

PIERRE ET PIERRETTE (1)

Les mains pleines de touffes parfumées, — églantines et pimprenelles, — les deux enfants s'en revenaient du bois. Elle seize ans et lui quinze, ils étaient si ingénus, les petits amoureux, — Pierre surtout, Pierrette aussi, malgré les seize ans où s'éveillent des curiosités, où s'inquiètent d'instinctives attentes, — qu'ils avaient cueilli, ce matin-là, toutes les fleurs, et pas un seul baiser, Et ils s'en revenaient ravis, elle troublée un peu; pourquoi? elle ne savait ; peut-être s'étonnait-elle qu'il n'arrivât pas autre chose que de faire des bouquets et de guetter des fauvettes, quand on va au bois avec son bon ami. Tout à coup, Pierre eut un geste d'épouvante. Ah! mon Dieu! plus moyen de passer l'eau. Le vent, d'un coup d'aile, ou quelque mauvais plaisant, d'un coup de pied, avait poussé la planche de sapin qui franchissait la petite rivière, et le frêle pont sans doute avait fui dans le courant; il y avait bien une barque, mais attachée à l'un des saules de l'autre bord. Situation très grave! Les parents de Pierre et ceux de Pierrette, qui habitaient cette maison blanche et verte, là-bas, leur avaient rigoureusement défendu de s'aller promener seuls ensemble, et ce serait une terrible gronderie si les enfants ne rentraient pas, inaperçus, par la porte sur les champs, avant l'heure du déjeuner. Faire un détour et regagner le village en suivant la grande route? il n'y fallait pas songer à cause du temps qui presse. Traverser, en marchant, la rivière peu profonde? Oui, mais comment expliquer, à l'arrivée, les vêtements mouillés? Pierrette se désolait avec des larmes dans ses mains pleines de fleurs; Pierre allait et venait au bord de l'eau avec une colère qui tape du pied. Mais soudain ;

— J'ai une idée! s'écria-t-il.

— Quelle idée? demanda-t-elle.

— Je vais me mettre tout nu, je ferai un paquet de mes habits, j'atteindrai à travers le courant la barque de l'autre bord, je me rhabillerai, et je viendrai vous chercher en bateau.

— Oh! dit-elle, rouge jusqu'aux cheveux, est-ce que vous oseriez vous mettre tout nu devant moi?

L'objection n'était pas sérieuse.

— Vous fermerez les yeux, ou vous vous tiendrez derrière ce gros arbre.

— Il est vrai que je pourrai ne pas vous voir, dit-elle.

Aussitôt convenu, aussitôt fait. Pierre, en quelques secondes, eut retiré veste, gilet, culotte et chemise, et levant au-dessus de sa tête les habits en tas roulés, il entra courageusement dans le ruisseau, tandis que Pierrette, — elle avait jugé inutile d'aller derrière le gros arbre, — tenait ses yeux clos très hermétiquement. Le dos tourné, il marchait lentement, à cause du courant, dans la direction de la barque. A travers l'onde transparente, toute verte et ensoleillée, qui lui montait jusqu'au haut des reins, il apparaissait, très svelte quoique déjà robuste, et blanc, tout potelé quoiqu'un peu grêle. Mais croyez que Pierrette se gardait bien de considérer ce spectacle peu convenable pour une jeune fille!

Loin de tricher, ainsi qu'on fait lorsqu'on joue à colin-maillard, elle joignait les paupières avec une telle force que sa jolie face rose en était toute ridée comme une petite pomme; et elle était si sûre d'elle-même, si certaine de n'être tentée par aucune curiosité coupable, qu'elle ne trouva aucun inconvénient à dire au moment où il atteignait le milieu de la rivière :

— Vous savez, Pierre, puisque je ne regarde pas, vous pouvez marcher à reculons, si cela vous est plus commode!

Catulle MENDÈS.

(1) *Pour dire devant le monde*, OLLENDORF, éditeur.

AU-DELA (1)

« Ici, parmi les chênes, l'ombre est un miroir étrange de rêveries, et toutes les fleurs sont telles, qu'elles vivent de vieilles vies, pensives ; et quand je songe en regardant les plaines, qui roulent, par delà les branches, il passe des cortèges d'heures oubliées. »

Ces vers (sont-ce des vers ?), je les relisais pour la deuxième fois avec une surprise charmée et inquiète, emporté bien loin du petit chemin de banlieue, où je les feuilletais, vers je ne sais quelle solitude ombragée et profonde ; et à cent lieues vraiment de la porte d'Auteuil et du frêle et frileux décor de ces dessous de Bois, grisailles éclaboussées de vert et gouachées de violet par l'éclosion des pousses, je me prenais à rêver d'une sauvage et calme lisière de forêt, pénétrée d'ombre et baignée de silence, d'un coin de bois obscur, où luiraient, çà et là, pareils à des regards, des calices d'iris et de pervenches humides.

« *Ici, parmi les chênes, l'ombre est un miroir étrange de rêveries, et toutes les fleurs sont telles qu'elles vivent de vieilles vies, pensives* » : quant au tournant du chemin de ronde, dominant de toute sa haute taille les glacis des fortifications et les broussailles rajeunies, la silhouette efflanquée de Saintis s'effilait à quelque pas de moi, dessinée d'un trait net sur le ciel léger.

Cette bleue matinée d'avril l'avait, lui aussi, invité à sortir, et, leste et désinvolte, il rentrait de Passy à Auteuil par le Bois. Son fils, un bambin de quatre ans, demi-nu dans un jersey, gambadait au travers de ses jambes avec des rires heureux de vivre et des *Papa* par ci, des *dis, petit père*, par là !

Saintis est un vague confrère : un vif et un intelligent, remuant, débrouillard, brassant, bâclant et cumulant des affaires et des articles dans plus de vingt périodiques et quotidiens, un de ces infatigables pondeurs de copie qui tirent à la ligne et chroniquent au mètre, grand suiveur d'enterrements, de fêtes et de banquets littéraires, grand ponteur de cercle et manifestant de premières, un de ces garçons qu'on voit partout.,. Voilà dix ans que, sans plus nous connaître, nous échangions de hâtives poignées de main dans les couloirs de théâtres et les escaliers de journaux, dix ans que nous mimions à grand tour de bras de rapides « Bonjour, cher », d'un bout à l'autre du boulevard ; mais, en bonne conscience, je ne l'estimais guère.

Je le savais marié à une délicate et maladive jeune femme, rarement entrevue dans le clair-obscur d'une baignoire aux répétitions générales ; et cette douloureuse créature, condamnée par la Faculté à la suite de couches et depuis trois ans clouée sur une chaise longue dans l'isolement et l'immobilité. Saintis la trompait effrontément, cyniquement, sans vergogne, menant ouvertement la vie des filles et des tripots, affichant ses caprices d'un soir et ses liaisons d'un mois dans les endroits publics où notre ennui s'abuse, ramassant ses maîtresses des coulisses des petits théâtres, aux Halles de plaisir, comme les Folies ou le Moulin-Rouge ; et la pauvre isolée, paraît-il, l'adorait : elle avait voué, disait-on, à ce viveur un culte exalté et fervent de pensionnaire amoureuse, un culte dont la dévotion s'exaspérait encore dans la chasteté désormais imposée à son jeune amour ; atteinte et meurtrie par le mariage aux sources même de la vie, cette estropiée de la maternité en chérissait d'autant plus l'auteur de sa souffrance, le mâle inconscient et maladroit peut-être par la faute duquel elle devait mourir.

Saintis avait cela pour lui, et il fallait bien lui rendre cette justice, qu'il entourait cette adorante agonie d'un grand confort et même de luxe. Madame Saintis s'éteignait lentement dans un cadre élégant de meubles choisis, de plantes rares et de ser[illegible]. [illegible] me réfugier à Auteuil, chassé, moi aussi, de Paris par l'ordonnance des médecins, j'avais trouvé les Saintis installés dans un coquet petit hôtel de la rue Michel-Ange, isolé de la chaussée par les massifs arrosés et fleuris d'un véritable parc.

Et les après matinées de soleil, d'une heure à deux, il m'arrivait de rencontrer au Bois Madame Saintis étendue dans le fond d'une victoria de louage, les pieds posés sur la banquette de devant, mais sous les couvertures amoncelées autour d'elle si fluette, si pâle et son visage si désespérément las !

La pauvre femme connaissait-elle la vie menée par son beau Georges! l'existence des gens de Presse a de telles exigences qu'il pouvait en somme payer de défaites ! mais daignait-il sauver les apparences ? se donnait-il seulement cette peine ? ne découchait-il pas des quatre et cinq fois par semaine ! Combien souvent ne nous étions-nous pas rencontrés déjà cet hiver, à la gare Saint-Lazare, au triste et lamentable train de six heures du matin, le train des cottes et des blouses, compartiments de seconde, celui des habits noirs et des pelisses fourrées, compartiments de première, départ d'ouvriers et retour de noceurs.

Bref, je m'étais mis en tête cette légende que ma pâle voisine de la rue Michel-Ange mourait beaucoup moins de son mal que des infidélités de ce mari viveur, et mon antipathie pour Saintis (antipathie dans laquelle entrait certainement un peu de haine méprisante pour l'insoucieux bâcleur de copie, indifférent aux lettres et à tout effort d'art) mon antipathie grandissante pour Saintis s'aggravait de toute la sympathie (la sympathie, de tous les sentiments le plus impitoyable, comme a écrit Swinburne) qui m'attachait à sa frêle jeune femme et me faisait m'attendrir sur son sort.

Saintis est maintenant auprès de moi. Tout en échangeant les banalités d'usage sur la santé de sa femme et le temps enfin meilleur, il s'était assis sur le banc, à mes côtés, et tout en caressant les cheveux bouclés de son bambin, machinalement il avait pris dans le tas de journaux apportés là par moi la jeune revue que je venais d'y poser, tout ouverte. « *Les Entretiens*, ah! une revue de jeunes, » gouaillait-il impertinemment, puis tombant justement sur le récent passage ; « C'est cela qui vous plaît, n'est-ce pas? et d'une voix caressante et grave que je ne lui soupçonnais pas, il rythmait les verts blancs de Griffin,

« *Ici, parmi les chênes, l'ombre est un miroir étrange de rêveries, et toutes les fleurs sont telles qu'elles vivent de vieilles vies, pensives.., de vieilles vies pensives*, répétait-il comme rêvant, *et quand je songe en regardant les plaines là-bas qui se déroulent par delà les branches, il passe des cortèges d'heures oubliées*... poète, va... et il s'interrompait pour reprendre d'une voix altérée. *des cortèges d'heures oubliées — ou presque... car voici que je suis vieux, elles passent vers les collines ensoleillées comme des filles et des jouvenceaux, en chantant, et je ferme les yeux... et je souris en songeant que je fus un autre en l'autrefois.*

« Oui, les préexistences, *la vie antérieure* de Baudelaire.

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques.

« Les poètes ne sont peut-être, après tout, que des âmes qui se souviennent, des âmes douées de mémoire, lesquelles à travers les réalités présentes évoquent et surtout savent évoquer et les vieux maux soufferts et les splendeurs vécues au-delà, dans l'Autrefois.

« Ils sont dans le mouvement, ces jeunes, concluait-il en fermant la Revue, sincères ou habiles, ils ont flairé et senti le vent : il est certain que le naturalisme agonise ; on est las de photographies de basses mœurs et la nausée prend enfin le public d'une littérature d'évier et d'excréments...

« Le romantisme, qui eut des envolées sublimes s'est démodé par les oripeaux et le paillon, et pourtant il y a certainement autre chose..., peut-être l'étude du mystère, de l'insaisissable et du pressenti qui nous entoure et toujours nous échappe...! mais ces frissons d'âme, ces frôlements du monde invisible, quelle littérature nous les rendra tangibles.,. Oh! savoir ce qu'il y avait avant, ce qu'il y a au-delà. »

« Ça vous étonne, ce que je vous dis là... Ah ! oui, parce que je suis un qui fait la noce et qui traîne, la nuit, les bastringues, vous vous êtes imaginé... Écoutez, vous, je sais que vous ne m'aimez guère (et à un mouvement de protestation) et c'est tout naturel.

« Avec la littérature que vous faites et le tempérament que je vous crois, vous devez trouver odieux le gâcheur de copie et le loupeur de restaurants de filles qu'on voit surtout en moi... Et puis je trompe ma femme publiquement avec des drôlesses, et quelles espèces hein! Et une petite femme intéressante, na-

(1) *Buveurs d'âme*, FASQUELLE, éditeur.

vrante, malade, qui m'adore et que vous devez aimer, vous, car Madame Saintis est bien un modèle de femme à vous captiver, vous, l'homme à la fois sensible et froid... Mais moi aussi, j'adore ma femme, je l'adore, vous m'entendez, et la preuve, c'est que je l'ai épousée par amour, sans un sou de dot, malgré l'opposition de tous les miens et que je sue des trois et quatre articles par jour pour lui donner le bien-être qu'elle a. Mais j'ai eu cette chance, moi, que marié par passion, et sensuel et sanguin, ma femme n'est plus une femme... Vous me comprenez; depuis ses couches, depuis quatre ans, depuis la naissance de ce gamin (et poussant doucement devant lui l'enfaut qu'il avait secoué un peu brutalement : « Va jouer, mon petit, » ajoutait-il dans un léger tremblement dans la voix) depuis la naissance de cet enfant, j'ai chez moi une sœur, si vous le voulez, une amie, une camarade, et quelle camarade! une malheureuse et douloureuse créature condamnée à mourir, un boulet quoi!... (et le mot lui échappait dans un rire cruel), mais entre nous plus rien..., sinon pour elle la mort, et à bref délai encore, et ma femme m'aime et me désire, hélas, la pauvre enfant, ah oui, elle m'aime, et après un silence, or j'ai des sens, j'ai trente deux-ans, moi, je ne suis pas un rêveur et un névrosé comme vous, je suis un sanguin qui hussarde... et puis c'est triste chez nous, cette misérable jeune femme qui souffre et n'ose se plaindre, toujours immobile sur un lit, cette martyre silencieuse que tenaille et torture cette blessure incurable... et c'est si injuste surtout. Alors je prends mon chapeau, je sors, je vais à Paris, n'importe où, dans le premier mauvais lieu, et j'oublie...

« J'oublie... j'essaie d'oublier.

« Ces filles, ce sont des matelas de chair assez commodes en somme, et quand on peut dormir auprès, c'est autant de gagné sur la vieillesse et les mornes chagrins quotidiens. Or, comme j'ai chez moi une malade affinée et amaigrie, je prends de préférence des belles filles robustes et rebondies à la croupe ferme, aux seins crêtés et droits. Or, il y a un mois, j'étais chez l'une d'elles, vous la connaissez d'ailleurs, Lucy Margat. Vers deux heures du matin, mes sens enfin calmés et la corvée finie, je me trouvais soudain dressé sur mon séant, le cœur soulevé à la hauteur des lèvres par un immense dégoût, un dégoût de cette fille et de moi : comme une odeur de pourriture humaine montait de cette alcove luxueuse et banale de coucheuse à cinq louis.

« Penché sur elle, je la regardais dormir : étalée au travers du lit, le visage enfoui dans l'oreiller et comme écrasé dans le désordre de sa lourde chevelure, elle ronflait, les cuisses écartées, sur le ventre, et la rondeur de sa croupe énorme ballonnait cyniquement sous les draps.

« Je l'avoue, cette chair que je venais de posséder et brutalement, deux ou trois fois depuis minuit, me fit horreur ; elle dégageait, ainsi vautrée, dans l'air raréfié de la chambre un si terrible relent de bête humaine et un tel fumet surchauffé de femelle, que je sautai au bas du lit, et, défaillant d'une abominable détresse, le cœur flottant dans la poitrine, un goût de viande morte dans la bouche, j'enfilais vite mes vêtements, vidais un de mes goussets sur la cheminée et partais.

« Quand je respirai l'air plus vif du dehors, il était deux heures et demie. Pas de voiture... En désespoir de cause j'allai terminer aux Halles cette affreuse nuit, essayer de noyer l'écœurante saveur demeurée dans ma bouche dans l'eau salée d'une douzaine d'huîtres et l'effervescence des sodas... L'odeur animale de cette fille me semblait imprégner ma peau et mes vêtements. Oh! cette odeur! si j'allais la rapporter à ma malade, à ma douce et dolente abandonnée de là-bas.

« Les maraîchers commençaient à arriver et les fleuristes s'installaient dans l'aube bruissante, au beau milieu de la travée comprise entre le beurre et les fruits; instinctivement j'achetai des bottelées de narcisses, de giroflées blanches à senteur de vanille et de poivre, et à six heures moins le quart j'étais à la gare Saint-Lazare, dans le train ouvrier, les bras chargés de fleurs.

« J'étais à six heures et demie chez moi à Auteuil. Marthe dormait. Elle ne m'entendit pas rentrer et je pus avec des précautions me déshabiller et me coucher dans la chambre que j'occupe auprès de la sienne, sans troubler son sommeil, le sommeil du matin, le sommeil si précieux où se refont le sang et les forces épuisées des malades..., et vers dix heures c'était sa voix qui m'éveillait en me demandant d'un appartement à l'autre : « Comment as-tu dormi ? Tu as rêvé tout haut cette nuit, tu m'as appelé par mon nom deux fois.

— « Moi, c'est toi qui as rêvé, ma chérie.

— « Pas du tout, je ne dormais pas, je venais de me verser une cuillère de chloral, tu as appelé deux fois, mais assez fort, Marthe, Marthe..., alors je t'ai demandé ce que tu avais, mais tu n'as pas répondu... alors j'ai pensé que tu rêvais et je t'ai laissé dormir.

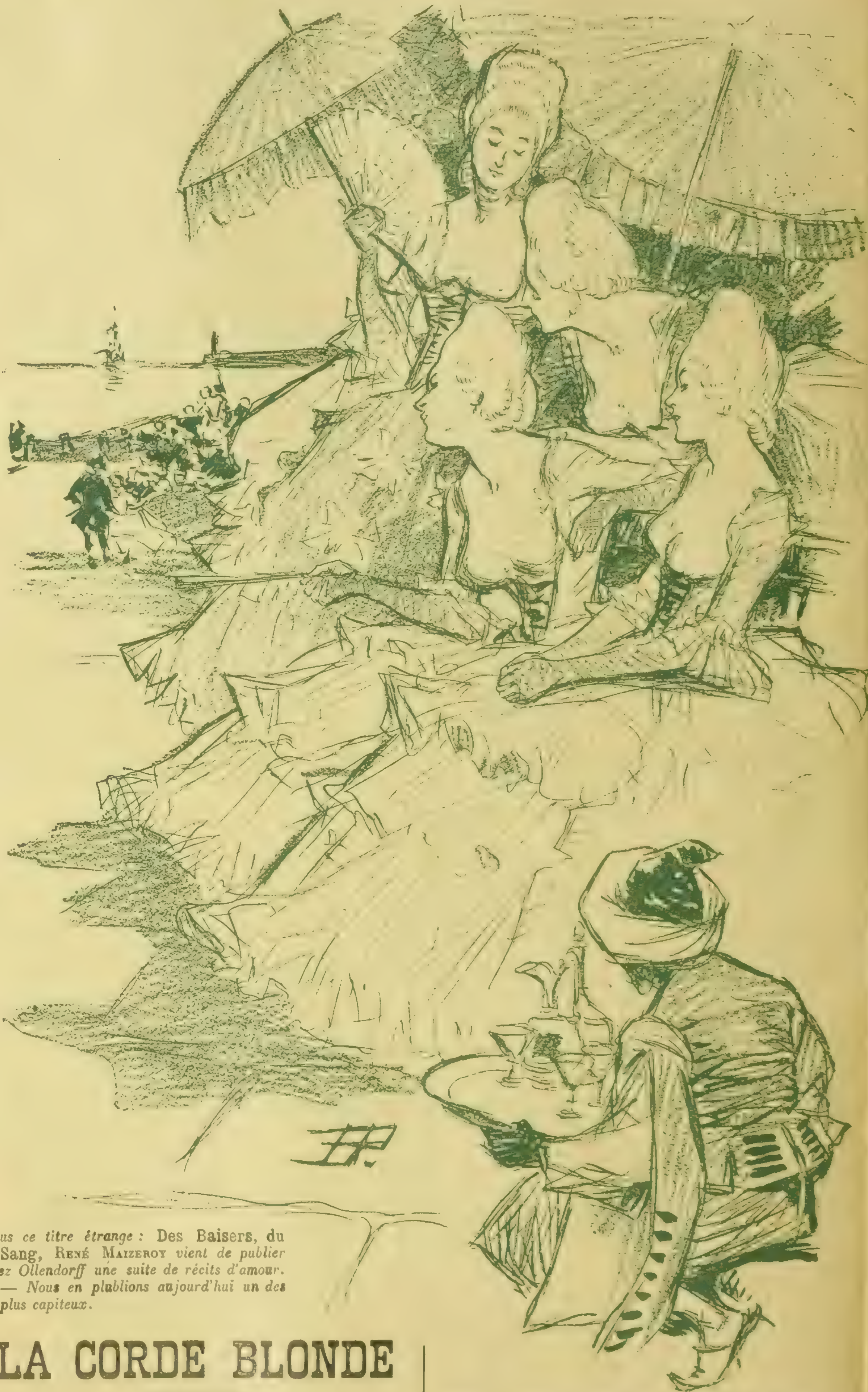
« J'ai même regardé l'heure à ma montre et au cartel de ma chambre, ma montre marquait deux heures, le cartel deux heures dix, tu vois que je ne dormais pas. »

— « C'est donc moi qui rêvais, concluai-je ne voulant pas, de peur de l'effrayer, qu'elle sut que j'avais découché cette nuit-là.

« Deux heures du matin, avouez que la coïncidence est au moins etrange. A l'heure même où je défaillais pris d'une abominable angoisse morale, dans une chambre de fille, au cœur de Paris, dans le quartier de l'Europe, ma femme couchée à Auteuil entendait distinctement ma voix l'appeler par son nom par deux fois « Marthe, Marthe. » Y aurait-il donc à travers l'espace de secrètes affinités ou simplement correspondance d'âmes?

« Oui, je vous le disais, faisait-il en se levant et en posant son index sur la petite Revue, ces jeunes ont henni dans le vent et flairé quelque chose,., Il y a certainement une filière inexplorée dans l'inconnu, dans le frisson du monde de l'Au-delà. »

Jean LORRAIN.



Sous ce titre étrange : Des Baisers, du Sang, René Maizeroy *vient de publier chez Ollendorff une suite de récits d'amour. — Nous en publions aujourd'hui un des plus capiteux.*

LA CORDE BLONDE

Les cloches lentes et lasses ont sonné l'invitation au sommeil, les tambours et les fifres battent et sifflent la retraite à travers la ville, sans mesure, sans entrain, comme en un retour de fête où l'on a les lèvres sèches, les mains gourdes et les jambes molles. C'est l'heure des lourds silences torpides que bercent la plainte lointaine de la mer et le grésillement rauque des cigales. Il coule du ciel de l'or en fusion qui éclabousse et brûle les tuiles des toits, les terrasses de marbre, les larges dalles des rues. Les fenêtres sont closes dans toutes les maisons, comme après des funérailles ou des exils. Les jardins agonisent, exhalent une inquiétante odeur de bûcher magique.

Cependant les belles dames aux blanches mains annelées et gantées de mitaines se sont fait porter, dans leurs chaises, jusqu'au môle délabré qui domine le port. Elles bravent insoucieusement les ardeurs meurtrières du soleil. Elles jouent de l'éventail, rient, caquettent, s'énervent, — bouquets délicieux de chair rose et blonde qui se révèlent dans les transparences légères des linons et des mousselines, — accourues comme vers une aventure où la lutte sera chaude, s'étant donné le mot pour un assaut d'impudeur, provocantes, les places propices aux meilleures caresses indiquées par des mouches, la gorge jaillissant radieuse, nacrée, hors des rubans qui la retiennent et l'emprisonnent si peu, si à regret, les paupières cernées par le supplice de l'attente, la flamme du regard alanguie par un désir qui s'accroît d'instant en instant. De petits

nègres qui sont vêtus comme des singes savants de bateleurs, les abritent tant bien que mal sous des parasols de soie jaune, dorment éveillés derrière elles. Un marchand avisé qui vend sur une voiturette à sonnailles de cuivre des grappes de muscat fondant et parfumé, de l'eau fraîche où l'on exprima du jus de citron, des sorbets à la vanille et à la bergamote, ne sait à qui répondre. Et plus loin le long des quais ou sur les antiques canons qui servent à amarrer les navires, dansent les reflets de l'eau pailletée, au milieu des futailles, des agrès, des ballots, des amas de planches, les poissardes, les dentellières, les bourgeoises, les filles d'auberge, tumultueuses, refoulées péniblement par les soldats, prêtes aux révoltes qui hurlent des quolibets, qui lapident les privilégiés, qui démolissent les barrières, épient aussi l'arrivée de l'audacieux pirate que les gens du Roi ont enfin capturé, ramené prisonnier.

« Vous avez l'air de ne pas me croire, soupire la marquise de Cavalaire, je vous affirme pourtant que je n'invente rien de tout cela, que ce prétendu barbaresque, qui a reçu, comme vous et moi, l'eau sainte du baptême, est de bonne naissance, un patricien de Venise qui tient par sa mère aux Mocenigo et se nommait Bartholomée Fiorelli. Il prit la mer et arbora le pavillon noir pour échapper aux croquants de la police qui le recherchaient et avaient mis sa tête à prix.

— Et la cause ? s'écrie madame de Véranges, qui a la grâce frêle d'une rose d'automne.

— Une liste de crimes dont le moindre eût suffi pour le faire écarteler entre les deux colonnes de la Piazetta, des maris gênants jetés par quelque nuit sombre dans les canaux, un couvent d'augustines réduit en cendres avec tout ce qu'il renfermait, y compris les nonnes, tandis qu'il s'enfuyait dans sa gondole avec l'une des plus jolies novices, et une habileté dans l'art de préparer les poisons que lui aurait enviée madame de Brinvilliers.

— Quelle âme noire ! fait la comtesse de Pierrelugue.

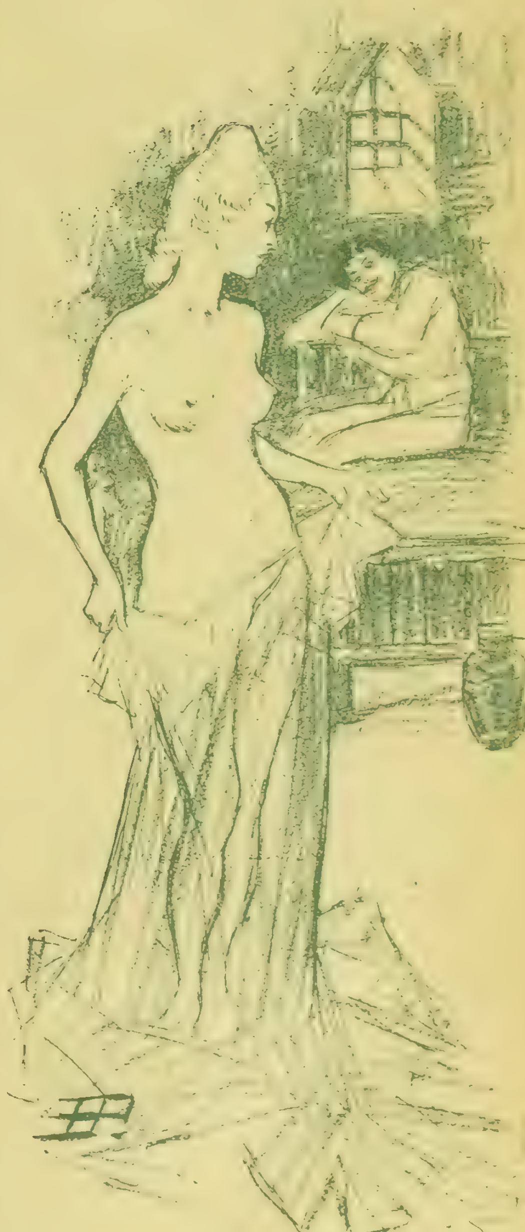
— Mais dans un corps d'une telle beauté qu'il donne l'illusion d'une statue d'Apollon qui se serait animée au fond d'un parc, un soir mystérieux de clair de lune.

— Oui, s'exclame étourdiment la princesse de Grimaud, je me suis laissée dire que ce démon avait des yeux si grands, si lumineux, une bouche si voluptueuse qu'on ne pouvait les oublier et qu'il accomplissait en se jouant des travaux d'amour dignes du demi-dieu qui filait la quenouille aux pieds d'Omphale.

— Et, chose étrange, quand il écumait la côte sur sa felouque, qu'il abordait au crépuscule dans les calanques propices et se ruait avec ses matelots vers les fontaines, les lavandières et les puiseuses d'eau ne prenaient pas la fuite, lui tendaient leurs bras tremblants comme à un enchanteur, déchiraient leurs jupes et leur corsage de futaine pour lui plaire et le tenter. Et s'il exauçait leur désir, elles ne se plaignaient pas ensuite d'être traînées sur les marchés d'Alger et de Tunis, vendues au plus offrant comme du bétail. »

Et les bavardages des caillettes s'interrompant, la corvette où le pirate est lié solidement à un mât, est entrée dans le port, les voiles presque pendantes, telle qu'un oiseau aux ailes brisées. Chacun se tait comme lorsque les processions des reliques se déroulent sur les remparts et que le Saint-Sacrement étincelle dans les mains du cardinal-évêque.

Les mains enchaînées derrière le dos, la tête haute comme s'il se moquait de tout cet appareil de justice et se résignait à sa destinée, le front caché par d'indociles bouclettes brunes, le torse nu dans les lambeaux d'une chemise de toile fine, les reins ceinturés d'une écharpe de soie verte, le pirate descendit de la passerelle, s'avança entre une double haie de baïonnettes. Il riait joyeusement de voir toutes ces femmes anxieuses et émues, paraissait les compter comme des proies opimes qui ne lui échapperaient pas, dévisageait les plus jolies de ses prunelles aiguës où tremblait comme une flamme verdâtre de feu-follet, fredonnait une chanson libertine de gondolier sur les maris cocus. Et celles de la noblesse, celles de la bourgeoisie, celles du peuple et les filles de rien tressaillirent autant que si quelque fer rouge de bourreau les eût marquées sou-



dainement sur l'épaule, les eût brûlées jusqu'au cœur, se sentir toutes dolentes, toutes troublées, suivirent sans savoir pourquoi, comme poussées par un indivi-

[illegible] …illon, le lugubre cortège jusqu'à la porte [illegible] la prison.

Durant les calmes nuits d'étoiles et les accablantes journées de soleil, ce furent autour de cette porte muette et noire, de ces murs inaccessibles, des querelles haineuses, des batteries farouches de femmes qui rôdaient, qui griffaient les pierres de leurs ongles saignants, des sanglots éperdus, des appels de folie qui tentaient les sentinelles placées aux échauguettes. D'autres furent plus heureuses. Comme elles étaient en faveur à la cour et que le gouverneur de la province n'avait rien à leur refuser, la princesse de Grimaud, la marquise de Cavalaire et la comtesse de Pierrelugue qui, toutes trois, étaient blondes, la première comme le chanvre qui s'effile aux rouets, la seconde comme les fleurs de cassis, la troisième comme les feuilles mortes des platanes que le mistral balaie sur les routes en octobre, obtinrent à tour de rôle d'apporter des friandises au prisonnier, d'égayer de leurs longues visites la solitude sinistre de son cachot. Grâce à leurs prières, à leurs ruses, le procès traîna en longueur, dura jusqu'à la fête des Saints-Anges et le soir où, près de la porte marine, devant la mer grande, comme l'avaient ordonné les sept juges, le gibet eût été dressé, le bourreau reçut dans un coffre de santal une bourse pleine de louis et une corde souple, fine, éblouissante, qui semblait avoir été tressée avec des floches de drap orfévré et de la soie merveilleuse. Et c'étaient leurs chevelures magnifiques dont, reconnaissantes et navrées, les trois belles dames avaient fait le sacrifice, et qu'un cordier habile avait tressées en une nuit.

Et le pirate baisa cette cette corde étrange et douce qui lui apportait la mort dans une suprême caresse, se balança au gré du vent de mer avec au cou comme un collier d'orgueil et de seigneurie, une Toison d'Or qu'eussent envié des Infants.

René MAIZEROY.

CROISSANCE RAPIDE

Chose, ouvrier serrurerier. — Tiens, c'est toi, Machin? Tu parais tout chose!

Machin, tourneur en roues de bicyclettes. — Ah! n'm'en parle pas, mon vieux Chose... Il vient de m'arriver un machin!

Chose. — T'as crevé ton pneu?

Machin. — Hélas! non, l'mien est increvable, j'me sers que du pneu Conjugal!

Chose. — Alors quoi?

Machin. — Alors voilà. Figure-toi que j'avais fait l'autre dimanche, à la fête des Loges, la connaissance d'une petite brunisseuse (une brunisseuse blonde: tu vois l'originalité du type), qui ne fit aucune difficulté de m'avouer qu'elle demeurait rue Poussin et encore moins de me proposer d'aller la voir le matin de bonne heure, vu qu'elle travaillait dehors dans la journée et que son amant venait chez elle tous les soirs.

Chose. — Pardon, excuse de t'interrompre frangin, mais où c'est-il que tu prends la rue Poussin?

Machin. — Ah! ça, c'est le chiendent de l'histoire. J'en savais pas plus long que toi là-dessus. Mais, comme la petite m'avait tapé dans l'œil, je m'informe auprès d'un sergot qui consulte son indicateur et m'apprend que ça perche au fin fond d'Auteuil, tout près d'la station d'Ceinture...

Chose. — Ah! m...ince!

Machin. — Comme tu dis, surtout que j'demeure à *Charogne!* Mais y avait pas à rouspéter : j'en pinçais pour de bon et, lundi dernier, certain qu'j'en ficherais pas un coup d'la journée, vu que j'me sentais les côtes en long, j'prends mon billet pour la Ceinture et je m'dispose à partir pour Auteuil, par l'premier train.

Chose. — A 5 heures! t'en as une santé!

Machin. — Pas mal et toi... Mais tout d'même, j'avais rien tortillé d'puis la veille et j'éprouvais comme qui dirait l'besoin de m'passer un coup d'rincette dans l'œsophage. Avant d'monter en wagon, j'entre donc chez un zinc de la rue de Bagnolet et j'menfile un trois-six.

Chose. — A la tienne, Étienne.

Machin. — Y a pas d'quoi, Benoît. Juste au moment qu'j'allais m'en ingurgiter un second, qui qu'c'est que j'vois? Bouju... tu sais bien... Bouju.

Chose. — Bouju, l'ébéniste?

Machin. — Juste! « Où qu'tu vas, si bien frusqué qu'ça? qu'il m'dit. — A Auteuil, que j'lui dis. Et toi? — Oh! moi, j'vais qu'à Bel-Air, qu'il m'dit. — On f'ra toujours route ensemble jusque-là que j'lui dis. » Et j'y offre un mêlé-cass. Il veut m'rendre ma politesse quand v'là qu'nous nous apercevons qu'nous avions raté l'premier train.

Bon! j'accepte un litre pour passer l'temps, et nous entamons un écarté pour savoir qui paierait le second. Mais, comme fallait absolument qu'Bouju soye à Bel-Air avant dix heures, nous avons été forcés de nous arrêter au cintième. Enfin, nous montons dans l'train, et v'la qu'en récapitulant nos consommations respectives, Bouju s'aperçoit que j'lui redois un litre. Qué qu't'aurais fait, à ma place?

Chose. — Dame, j'sais pas... J'y aurais r'valu ça, un autre jour.

Machin. — Rester sous l'coup d'un pareil affront! Jamais d'la vie... J'suis descendu avec Bouju à Bel-Air et j'y ai payé son litre. Il a été tellement touché d'mon honnêteté qu'il m'a offert l'absinthe, si bien qu'à midi c'était mon tour de faire verser le vermouth, après qu'on s'était fait des gràcieusetés réciproques avec du picon, du bitter, du picotin, du byrrh et quelques autres saloperies dont j'ai oublié le nom. « Ecoute, que m'dit Bouju, j'ai raté l'atelier, autant finir la journée ensemble. J'connais un petit caboulot, à la Maison-Blanche, oùs'qu'on sert au déjeuner un petit vin blanc de derrière les fayots. »

Chose. — ... Fagots.

Machin. — Mais non, fayots, puisque nous avons mangé des z'haricots avec... Comme de juste, pour aller à la Maison-Blanche, nous avons r'pris la Ceinture. Après tout, que j'me disais, ça m'rapproche toujours d'Auteuil. « Et puis, t'inquiète pas, m'affirma Bouju, j'la connais moi, la rue où qu'tu vas : j't'y conduirais les yeux fermés. » Y n'croyait pas si bien dire. Car v'là qu'après avoir dîné près d'la porte de Vanves, chez un troquet qu'a un petit bleu que j'te r'commande, nous r'prenons un billet et l'train pour Auteuil.

« Seulement, à peine dans l'wagon, c't'animal de Bouju s'endort et je n'tarde pas à en faire autant. Tout d'un coup, je m'sens s'coué par le bras comme un prunier en bas âge, et j'entends Bouju qui m'criait : « Nous v'là arrivés ma vieille, descends vite. » J'saute sur le quai, nous arrivons à la sortie, nous donnons nos billets... On nous prétend qu'ils ne valent rien,.. Nous protestons... L'employé nous envoie promener en nous traitant de fumistes et en nous déclarant que ça n'a jamais été le même prix pour Clignancourt que pour Auteuil. Nous n'y comprenions rien, mais Bouju paye tout d'même, en m'disant, pour me consoler :

« — J'connais la rue où qu'tu vas, que j'te répète! » D'vant la gare, il enfile l'boul'vard Ornano, puis l'boul'vard Barbès... On fait encore deux ou trois stations pour se rafraîchir... On tourne une rue. Il s'arrête et il m'dit : « C'est là! » Je r'garde... Ah! là, là, mon pauv' vieux... Tu m'croiras si tu voudras, mais comm' j'avais mis tout un' journée à trouver cett' sacrée rue Poussin, elle avait eu le temps d'vieillir, si bien qu'tout naturellement, l'soir, j'étais arrivé rue Poulet!

Léon VALBERT.

LES

Lauriers sont coupés

I

Un soir de soleil couchant, d'air lointain, de cieux profonds; et des foules confuses; des bruits, des ombres, des multitudes; des espaces infiniment étendus; un vague soir...

Voici l'heure, le lieu, un soir d'avril, Paris, un soir clair de soleil couchant, les monotones bruits, les maisons blanches, les feuillages d'ombres; le soir plus doux, et une joie d'être quelqu'un, d'aller; les rues et les multitudes, et dans l'air très lointainement étendu, le ciel; Paris à l'entour chante, et, dans la brume des formes aperçues, mollement il encadre l'idée.

... L'heure a sonné; six heures, l'heure attendue. Voici la maison où je dois entrer, où je trouverai quelqu'un; la maison; le vestibule; entrons. Le soir tombe; l'air est bon; il y a une gaîté en l'air. L'escalier; les premières marches. Ce garçon sera encore chez lui; si, par hasard, il était sorti avant l'heure? cela lui arrive quelquefois; je veux pourtant lui conter ma journée d'aujourd'hui. Le palier du premier étage; l'escalier large et clair; les fenêtres. Je lui ai confié, à ce brave ami, mon histoire amoureuse. Quelle bonne soirée encore j'aurai! Enfin il ne se moquera plus de moi. Quelle délicieuse soirée ce va être! Pourquoi le tapis de l'escalier est-il retourné en ce coin? cela fait sur le rouge montant une tache grise, sur le rouge qui de marche en marche monte. Le second étage; la porte à gauche; « Etude ». Pourvu qu'il ne soit pas sorti; où courir le trouver? tant pis, j'irais au boulevard. Vivement entrons. La salle de l'Etude. Où est Lucien Chavainne? La vaste salle et la rangée circulaire des chaises. Le voilà, près de la table, penché; il a son pardessus et son chapeau; il dispose des papiers, hâtivement, avec un autre clerc. La bibliothèque de cahiers bleus, au fond, avec les ficelles nouées. Je m'arrête sur le seuil. Quel plaisir de conter cette histoire! Lucien Chavainne lève la tête; il me voit; bonjour.

— « C'est vous? Vous arrivez à propos; vous savez qu'à six heures nous partons. Voulez-vous m'attendre? nous descendrons ensemble.

— « Très bien. »

La fenêtre est ouverte; derrière, une cour grise, pleine de lumières; les hauts murs gris, clairs de beau temps; l'heureuse journée. Si gentille a été Léa quand elle m'a dit :

— A ce soir... Elle avait son joli malin sourire, comme il y a deux mois. En face, à une fenêtre, une servante; elle regarde; voilà qu'elle rougit; pourquoi? elle se retire,

— « Me voici. »

C'est Lucien Chavainne; il a pris sa canne; il ouvre la porte; nous sortons; tous deux, nous descendons l'escalier. Lui :

— « Vous avez votre chapeau rond...

— « Oui. »

Il me parle d'un ton de blâme. Pourquoi ne mettrais-je pas un chapeau rond? Ce garçon croit que l'élégance consiste en ces futilités. La loge du concierge; vide constamment; bizarre maison. Chavainne va-t-il au moins m'accompagner un peu? Il ne veut jamais allonger sa route; il est si ennuyeux. Nous arrivons dans la rue; une voiture à la porte; le soleil fait flamboyer les façades; la tour Saint-Jacques, devant nous; nous allons vers la place du Châtelet.

— « Eh bien, et votre passion? »

Me demande-t-il; je vais lui dire.

— « Toujours à peu près de même. »

Nous marchons côte à côte.

— « Vous venez de chez elle?

— « Oui, j'ai été la voir. Nous avons, deux heures durant, causé, chanté, joué du piano. Elle m'a donné rendez-vous pour ce soir, après son théâtre.

— « Ah! »

Et avec quelle grâce!

— « Et vous, qu'faites-vous de bon?

— « Moi? Rien. »

Un silence. La charmante fille! elle s'est fâchée de ne pouvoir achever ses couplets; moi, je n'allais pas en mesure, et je n'ai pas avoué la faute; j'y mettrai plus d'attention ce soir, quand nous recommencerons.

— « Vous savez qu'elle ne paraît plus maintenant qu'au lever de rideau? J'irai l'attendre vers neuf heures, aux Nouveautés; nous nous promènerons ensemble en voiture; au Bois, sans doute; le temps est si agréable. Puis, je la ramènerai chez elle.

— « Et vous tâcherez de rester?

— « Non. »

Dieu m'en garde! Chavainne ne comprendra-t-il jamais mes sentiments?

— « Vous êtes étonnant, me dit-il, avec ce platonisme. »

Etonnant... du platonisme...

— « Oui, mon cher, c'est ainsi que j'entends les choses; j'ai plus de plaisir à agir autrement que d'autres agiraient.

— « Mais, mon cher ami, vous ne réfléchissez pas à ce qu'est la femme avec qui vous avez à faire.

— « Une demoiselle de petit théâtre; certes et c'est pour cela même que j'ai plaisir à agir comme j'agis.

— « Vous espérez la toucher? »

Il ricane; il est insupportable. Eh bien, non, elle n'est pas la fille qu'on soupçonnerait. Et quand même... La rue de Rivoli; traversons; gare aux voitures; quelle foule ce soir! six heures, c'est l'heure de la cohue, en ce quartier surtout; la trompe du tramway, garons-nous.

— « Il y a un peu moins de monde sur le côté droit, dis-je. »

Nous suivons le trottoir, l'un près de l'autre. Chavainne :

— « Eh bien, un tel plaisir ne vaut pas ce qu'il coûte. Depuis trois mois que vous connaissez cette jeune femme...

— « Je vais chez elle depuis trois mois ; mais vous savez bien qu'il y a plus de quatre mois que je la connais.

— « Soit. Depuis quatre mois, vous vous ruinez vainement.

— « Vous vous moquez de moi, mon cher Lucien.

— « Avant de lui avoir jamais dit une parole, vous lui donnez, par l'entremise de sa femme de chambre, cinq cents francs. »

Cinq cents francs? non; trois cents. Mais, en effet, j'ai dit à Chavainne cinq cents.

— « Si vous croyez, continue-t-il, que ces sortes de munificences incitent une femme de théâtre à de réciproques générosités... Changez votre système, mon ami, ou vous n'obtiendrez rien. »

L'agaçant raisonnement. Croit-il, lui, que si je n'obtiens rien, ce n'est pas parce que je ne veux, moi, rien obtenir? J'ai grand tort de lui parler de ces choses. Brisons.

— « Et j'aime mieux ces folies, mon cher, que de bêtement faire la noce avec d'absurdes filles d'une nuit. »

Cela soit dit pour toi. Le voilà muet. Certes, un excellent ami, Lucien Chavainne, mais si rétif aux affaires de sentiment. Aimer et honorer son amour, respecter son amour, aimer son amour. En marchant, le temps est lourd ; je déboutonne mon pardessus : je ne garderai pas ma jaquette, ce soir, pour sortir avec Léa ; ma redingote sera mieux; je pourrai prendre mon chapeau de soie; Chavainne a un peu raison ; d'ailleurs suis-je simple? avec une redingote je ne puis avoir un chapeau rond. Léa ne me parle presque pas de ma toilette ; elle doit cependant y regarder. Chavainne :

— « Je vais au *Français*, ce soir.

— « Que joue-t-on ?

— « *Ruy-Blas*.

— « Vous allez voir cela?

— « Pourquoi non ? »

Je ne répondrai pas. Est-ce qu'on va voir *Ruy-Blas* en mil huit cent quatre-vingt-sept?

Lui :

— « Je n'ai jamais vu cette pièce, et, ma foi, j'en ai la curiosité.

— « Quel vieux romantique vous êtes!

— « C'est vous qui m'appelez romantique?

— « Eh bien ?

— « Vous êtes un romantique pire qu'aucun. Et l'histoire de votre passion ?... Pour être allé une fois aux Nouveautés entendre je ne sais quoi... Une belle idée que nous eûmes... Nous avons remarqué un page... »

Était-elle jolie!

— « Mon ami, vous avez passé tout l'hiver à vous chauffer la cervelle; et maintenant, vous commettez mille folies. Sérieusement... Et rappelez-vous que c'est moi qui, en sortant du théâtre, ai cherché sur l'affiche et vous ai dit le nom de Léa d'Arsay... Aussitôt a commencé votre enthousiasme ; aujourd'hui c'est un amour platonique. »

Passe un monsieur élégant, avec une rose à sa boutonnière ; il faudra ainsi que j'aie une fleur ce soir; je pourrais bien encore porter quelque chose à Léa. Chavainne se tait ; ce garçon est sot. Eh oui, originale est l'histoire de mon amour ; eh bien, tant mieux. Une rue ; la rue de Marengo ; les magasins du Louvre ; la file serrée des voitures.

Chavainne :

— « Vous savez que je vous quitte au Palais-Royal. »

Bon ! est-il désagréable ! toujours quitter les gens en route. Nous voici sous les arcades ; près des magasins; dans la foule. Si nous marchions sur la chaussée? Trop de voitures. Ici on se pousse; tant pis. Une femme devant nous ; grande, svelte ; oh ! cette taille cambrée, ce parfum violent et ces cheveux roux luisants; je voudrais voir son visage ; elle doit être jolie.

— « Venez avec moi ce soir au théâtre... C'est Chavainne qui me parle... Nous irons ensuite flâner une heure n'importe où.

— « Je vous ai dit que j'avais un rendez-vous. »

La femme rousse s'arrête devant la vitrine ; un fort profil de rousse, oui : une mine très éveillée; des yeux peints de noir ; à son cou, un gros nœud blanc; elle m'a regardé ; quels yeux provoquants ! Nous sommes près d'elle. La superbe fille.

— « N'allons pas si vite.

— « Votre rendez-vous n'empêche rien ; puisque vous êtes décidé à ne pas rester chez Mademoiselle d'Arsay, vous viendrez pour le dernier acte, ou à la sortie, ou dans un lieu quelconque, et nous ferons une promenade nocturne. »

Est-ce qu'il se moque de moi?

— « Vous me raconterez ce que vous aurez dit à Mademoiselle d'Arsay. »

Au fait, pourquoi pas, ce soir, en sortant de chez elle ?

Édouard DUJARDIN.

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLEMENT. Tirage sur rotative J. Derriey. Encres de Laflèche-Bréham. Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Norberg, directeur), 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.
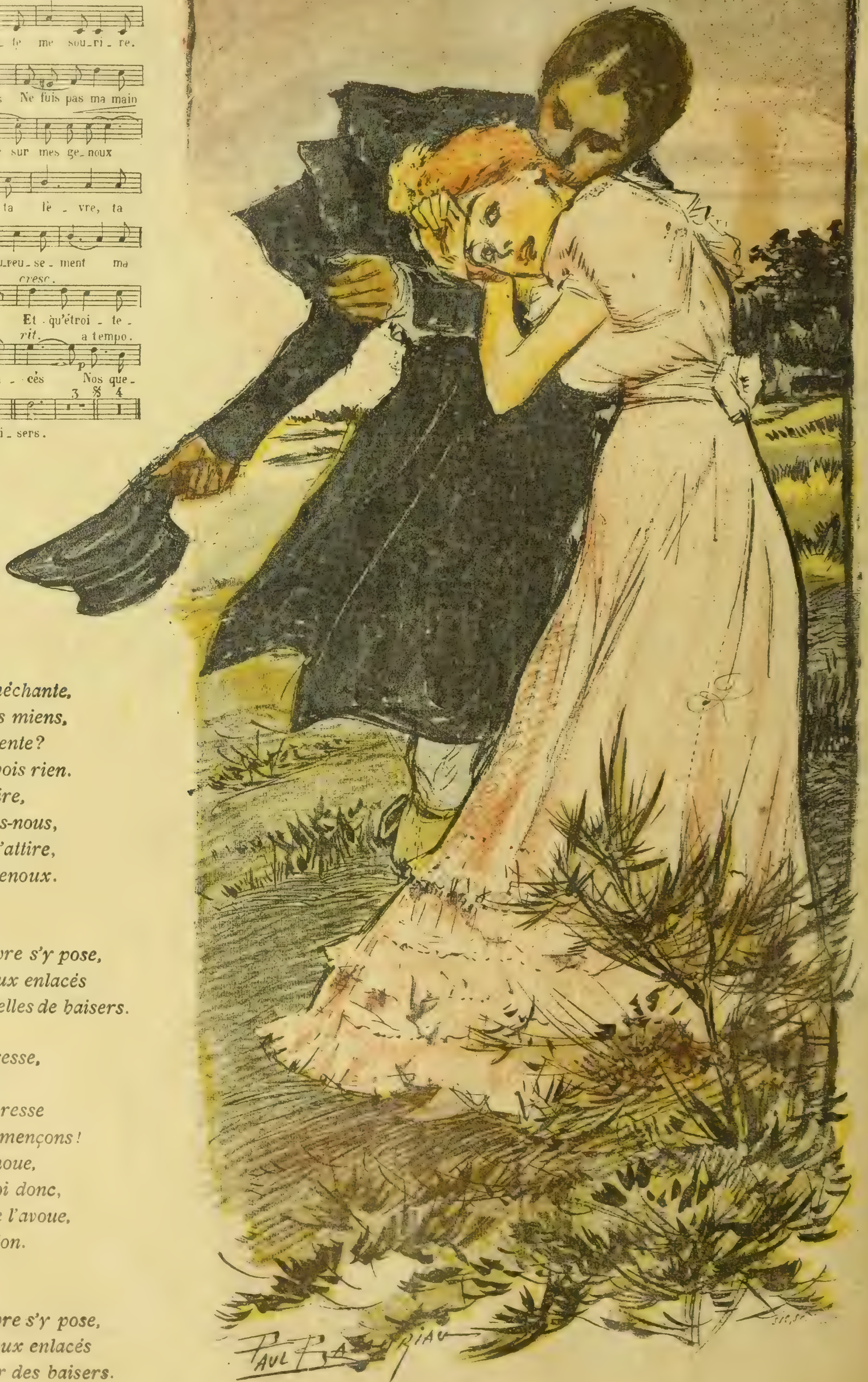
Poésie de Fabrice LÉMON

BOUDEUSE

Musique de Ch. ZELLER.

Andante, Lent, expressif.

mf Pourquoi bouder ain-
-si méchan-te, Et dé-tourner tes yeux des miens,
Qu'ai-je fait qui te mé-conten-te? J'ai beau chercher, je
ne vois rien. Veux-tu bien vi-te me sou-ri-re.
Mignonne, rac-com-mo-dons-nous Ne fuis pas ma main
qui t'at-ti-re, Viens te blot-tir sur mes ge-noux
p Don-ne-moi ta lè-vre, ta
lè-vre ro-se Qu'amou-reu-se-ment ma
lè-vre s'y po-se, *cresc.* Et qu'étroi-te-
-ment tous deux en-la-cés *rit.* *a tempo.* Nos que-
-rel-les, soient que-rel-les de bai-sers.



Pourquoi bouder ainsi méchante,
Et détourner tes yeux des miens,
Qu'ai-je fait qui te mécontente?
J'ai beau chercher, je ne vois rien.
Veux-tu bien vite me sourire,
Mignonne, raccommodons-nous,
Ne fuis pas ma main qui t'attire,
Viens te blottir sur mes genoux.

Donne moi ta lèvre rose,
Qu'amoureusement ma lèvre s'y pose,
Et qu'étroitement tous deux enlacés
Nos querelles, soient querelles de baisers.

Tu tressailles sous ma caresse,
De si voluptueux frissons
Que pour avoir pareille ivresse
Rebrouillons-nous, recommençons!
Mignonne, fais encor la moue,
Encore un peu, boude-moi donc,
Car c'est grand plaisir, je l'avoue,
Qu'après obtenir son pardon.

Donne-moi ta lèvre rose,
Qu'amoureusement ma lèvre s'y pose,
Et qu'éperdument tous deux enlacés
Nos querelles finissent par des baisers.

7e ANNÉE. — N° 34. Édition de Paris : 5 centimes. 20 AOUT 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50
Départements . . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Gluck, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

L'ANCIENNE, par YANN NIBOR



Dessin de Steinlen.

GENS DE MER

L'ANCIENNE

La bonn' vieille, au chef branlant,
L'été s'en vient à la grève
S'asseoir su' l' sabl' sec brûlant,
Qu'un' bouffé' d' vent pur soulève,
Pendant qu' chez un couturier
Sa bru, laborieus', travaille,
Et n' quitt', chaque soir, l'atelier
Qu' pour soigner tout' sa marmaille.

Vieill' maman d'un rud' marin
Pêchant, là-bas, la morue,
Elle a laissé son chagrin
Dans la pauvr' maison d' sa rue,
Qu'est aussi trist' que l'hiver
En juillet, août et septembre,
Pour s' griser d' soleil et d'air
Devant la houl' bleu' qui s' cambre.

L' gilet d' son gas sur ses g'noux,
Continuell'ment ell' tricote
En r'gardant d' ses bons yeux doux
L' canot des baigneurs qui flotte,
Et en veillant ses tout p' tiots,
Dont l'un, pas pus haut qu' ma botte,
Creuse un grand trou près des flots,
Tandis qu' l'autre dans l'eau barbotte.

Puis ell' s'amus' des bourgeois
Débarquant des trains, en masse,
Pour venir prendr' des bains froids
Qui leur font fair' la grimace.
Car souvent ces fameux bains
Commenc'ent par des p'tits cris d' femmes
Et par des pleurs de bambins
Qu' mouill'nt, tête et tout, les haut's lames.

Ell' rit d' les voir si frileux
Dans cett' mer tièd', qui miroite
Sous l' soleil dont les mill' feux
Font un' longu' nap' d'or tout' droite...
Ris, va, bonn' vieille, et n' rêv' pas,
Comm' la nuit, qu'au banc d' Terr'-Neuve
Un vapeur te noi' ton gas,
Et d' ta bell' fill' fait un' veuve !

Yann NIBOR.

UN COUPLE

Tous les Parisiens qui ont fréquenté Nice et Monte-Carlo, pendant la saison dernière, se rappellent pour l'avoir aperçu au Cercle, à la promenade des Anglais, au théâtre ou aux courses, ce couple étrange que Paul B... avait baptisé les *Amants d'outre-tombe.* Ils faisaient penser, en effet, à des revenants d'une surnaturelle patrie de l'amour : elle, encore jeune et très belle, par la maigreur de ses membres, la pâleur de son visage, l'indifférence extatique de ses splendides yeux bleus ; lui, par je ne sais quoi de juvénile et d'irrémédiablement usé que trahissait sa démarche accablée et nerveuse, le port de sa tête, à la fois exténué et fier. Déjà grisonnant, il eût été beau sans le large bandeau noir qui couvrait l'œil droit et le haut de la joue droite, masquant insuffisamment une moitié de visage corrodée de brûlures.

Ces deux êtres contemplaient, écoutaient et respiraient l'adorable féerie des parfums, des musiques et des horizons enchantés, la main dans la main, ne se mêlant pas aux foules mouvantes et bruissantes qui les entouraient. On ne leur voyait pas d'amis et ils semblaient n'en pas souhaiter, heureux sans doute dans cet étroit univers qu'ils étaient l'un pour l'autre. La nuit venue, ils disparaissaient ; peu de gens connurent leur retraite. Ils habitaient une villa élégante, au bord du golfe, à Villefranche-sur-Mer, tout près de la modeste maison où je m'étais installé moi-même. On les appelait M. et Mme Le Thierrey.

C'est le hasard de ce voisinage qui me valut de les connaître. La jeune femme, dont la poitrine était délicate, quittait de bonne heure la terrasse où ils dînaient en tête-à-tête. Bien des fois, son mari et moi, nous nous attardâmes ensemble, la cigarette aux doigts, dans ces contemplations muettes ou dans ces conversations lentes, coupées de silences, que suggère l'immensité sereine des paysages de là-bas. Et il arriva qu'il me conta leur histoire, — sans que j'en eusse sollicité la confidence, — certain soir où l'air plus tiède, chargé de l'odeur des fleurs africaines, où la mer plus calme, de cuivre liquide sous la grande clarté de la lune, nous donnaient à tous deux le désir de parler bas, de raconter ou d'entendre des histoires de tendresse.

« Vous l'avez deviné assurément, me dit Le Thierrey, il y a un drame dans le passé de Lucy et dans le mien : un drame banal si l'on ne considère que l'action même ; rare, unique peut être par ses causes et par ses conséquences...

« J'ai trente-deux ans ; ma femme en a vingt-six : elle en avait dix-sept quand je l'ai connue. Elle vint à cette époque s'installer à Paris avec sa mère et sa sœur aînée, au cinquième étage d'une maison dont mes parents occupaient le premier. L'histoire de ces trois femmes était celle de bien des ménages bourgeois de province brusquement dépaysés par le caprice d'un enfant gâté : Lucy s'était découvert une vocation irrésistible pour le théâtre, et comme elle menait à sa guise sa mère et sa sœur Clémence, étant jolie, spirituelle, égoïste et volontaire, elle les avait décidées à habiter Paris, où elle allait, lui semblait-il, éclore artiste et célèbre par le seul effet de la chaleur d'art et de gloire que dégage la Ville.

« A ce moment, je sortais de l'Ecole des Chartes ; ma vie jusque là s'était partagée entre l'étude et les affections de ma famille ; j'étais une espèce de savant précoce, timide, au cœur neuf. Je m'épris de Lucy le jour où je la vis ; de ce jour, tout ce que les autres femmes pouvaient offrir de désirable disparut pour moi ; et positivement, maintenant encore, je suis si indifférent à la beauté féminine que je ne sais même plus la reconnaître.

« La jeune fille aperçut bien mon émotion : et déjà elle commença de me faire souffrir. Dans nos furtives rencontres d'escalier que je ménageais au prix de mille efforts, guettant ses retours du Conservatoire ; dans ces rencontres où je passais près d'elle le cœur défaillant, trouvant à peine la force de la saluer, elle affecta de me croiser sans me voir, ou bientôt, ce qui fut plus cruel, elle inventa de se faire reconduire chez elle par des camarades de classe, des cabots glabres, blêmes et bleus, dont elle serrait le bras avec des mines de tendresse dès qu'elle m'apercevait. Elle demeurait d'ailleurs honnête, rétive à l'amour, méchante aux autres comme à moi.

« Heureusement ma passion avait deux alliées : la mère et la sœur de Lucy. Ces deux femmes, dont l'unique but dans la vie était la gloire et le bonheur de leur idole, révèrent tout de suite un mariage qui faisait Lucy riche et lui donnait pour mari un homme de bonne maison, qui l'adorait. Vous devinez quelles luttes je dus soutenir contre ma famille pour ce mariage. Quant à la jeune fille, elle n'y eût jamais consenti, si des échecs réitérés, d'abord au Conservatoire, puis dans quelques petites scènes d'application où elle débuta, ne l'avaient dégoûtée du théâtre et ne lui avaient inspiré le désir d'effacer toutes ces humiliations par un mariage brillant, qui humiliât à son tour les camarades.

« Je me brouillai avec ma famille. J'épousai Lucy. La mère et la sœur aînée habitèrent avec nous.

« Jusque-là, je n'avais enduré que les peines ordinaires à tous ceux qui poursuivent à travers mille obstacles une femme adorée et cruelle. Mais c'est au lendemain de cette possession que je devins réellement misérable. Lucy ne se refusa pas à moi : elle inventa pis que cela. Elle se livra en me déclarant hautement que mes caresses lui étaient odieuses, qu'elle les souffrait parce qu'elle s'y jugeait forcée, s'étant vendue à moi pour ma fortune et pour mon nom. Elle me dit ces choses ; et je fus bien obligé de m'avouer qu'elle ne mentait pas. Je représentais aux yeux de ma femme sa vie manquée, sa gloire artistique évanouie ; j'étais la preuve vivante, permanente, de l'écroulement de ses rêves.

« Le poids des déceptions qu'elle faisait peser sur tous ceux qui l'entouraient, pesa plus lourdement sur moi, qu'elle savait mieux meurtrir, parce que j'étais celui qui l'aimais le plus. Lâcheté du désir ! Je subis tout, les froideurs, les dédains, les insultes, pourvu qu'elle me livrât son corps chéri, plus cher à mesure que sa possession s'achetait au prix de plus d'abaissement. J'avais acquis la conviction que ma vie était unie à une âme exceptionnelle, d'une perversité pathologique pour ainsi dire, empoisonnée d'égoïsme, de rancune, d'envie de nuire ; et cette âme, je l'adorais encore et j'espérais encore follement m'en faire adorer.

« Je ne vous retracerai pas les étapes de mon calvaire... Tout ce qu'un mari peut souffrir dans son orgueil et dans sa tendresse, je l'ai souffert. Je suis un homme, monsieur, auquel sa femme a dit un jour : — « Je vais vous tromper, non pas parce que j'en « aime un autre, mais parce que je vous hais et que je « veux vous déshonorer. » Et elle l'a fait. Elle m'a trompé avec un individu digne de tous les mépris. Et moi, je ne me suis pas séparé d'elle ; j'ai continué à l'adorer... »

Le Thierry cessa de parler... La nuit était tout à fait venue, à présent. On n'entendait dans le grand silence que le clapotis des petites vagues et les notes assourdies d'un piano, au delà des fenêtres closes de la villa. Un instant mon compagnon écouta cette musique. Il murmura avec une expression d'ineffable tendresse :

« La Symphonie pastorale... C'est *elle* qui joue...! »

Après un silence encore, il poursuivit :

« Ma belle-mère était morte l'année qui suivit celle de mon mariage, mais ma belle-sœur Clémence demeurait toujours avec nous. Elle fut ma consolatrice. Nul ne pouvait mieux comprendre ma misère et mieux y compatir que cette pauvre fille dont toute la vie avait été volontairement sacrifiée à la compagne que j'avais choisie. Nos deux cœurs souffraient à la même place, de la même blessure : nous n'avions pas besoin de confidences pour connaître le triste secret l'un de l'autre. Le jour où Lucy franchit la dernière barrière et me quitta pour vivre avec un amant, Clémence fut seule capable de m'empêcher de me tuer.

« Je vécus... Nous restâmes, la sœur aînée et moi, gardiens du foyer vide, comme deux vieillards dont l'enfant unique est mort... Le monde déclara aussitôt que nous étions amants. C'était faux, c'était insensé, ai-je besoin de vous le dire ? Nos âmes endolories étaient irrémédiablement inaptes à l'amour. Mais le monde ne comprend pas qu'un homme jeune et une jeune femme s'associent pour pleurer. Des avis officieux nous furent transmis ; on nous conseilla de faire cesser une situation équivoque. Nous continuâmes notre vie sans en tenir compte. Ensemble, au moins, nous pouvions parler de Lucy... Et puis, que nous importaient les propos ? N'étions-nous pas deux absents du monde ?

« Ici se place le drame dont je vous ai parlé. Ce drame, je vous l'ai dit, est banal en soi-même, aussi, vais-je vous le rapporter en peu de mots. Lucy entendit dire que j'étais l'amant de sa sœur. Pourquoi cette femme, qui ne m'aimait pas, qui me trahissait, conçut-elle aussitôt une jalousie aiguë jusqu'à lui suggérer un crime ? J'imagine qu'elle fut exaspérée par cette pensée que les deux êtres qu'elle avait torturés pouvaient se donner l'un à l'autre la suprême consolation... C'était l'époque où quelques procès sensationnels avaient mis le vitriol à la mode. Un soir, comme nous rentrions chez nous, nous donnant le bras, Clémence et moi, après une promenade mélancolique, une femme cachée derrière l'angle de la maison se démasqua soudain et nous lança le contenu d'un bol rempli d'acide. Clémence fut atteinte au visage et à la poitrine ; elle mourut le lendemain dans d'horribles convulsions ; moi, je fus seulement aspergé à la tempe droite : mais je perdis l'œil, et je restai marqué pour la vie.

« ... Avez-vous entendu parler, Monsieur, de ces cas de folie ou d'imbécilité guéris par une chute, par un choc violent à la tête ?

« Il se passa dans l'âme de Lucy un phénomène comparable, aussi brusque, aussi prodigieux. Cette âme, comme celle du Lorenzaccio de Musset, était grosse d'un crime, mais d'un seul crime. Le crime commis, elle redevint subitement une âme humaine ordinaire, pitoyable et souffrante. Ce fut soudain et définitif comme un exorcisme. En nous voyant tomber, elle s'était précipitée sur nos corps, pleurant, se dénonçant, appelant au secours en un terrible accès de désespoir... Dans sa prison, on dut la surveiller cons-

(1) *Notre Compagne*, Lemerre, éditeur.

ımment pour l'empêcher de se tuer. Et quand, en ı'accusant moi-même, en accusant la mémoire innoınte de sa sœur (qui m'a pardonné, j'en suis sûr), eus réussi à la faire acquitter par le jury. — ce fut lle qui me soigna avec un incomparable dévouement, t qui me sauva la vie au péril de sa santé.

« ... Ces événements sont vieux de plusieurs années; ıais depuis, la tendresse reconquise de ma femme ne est pas démentie. En même temps que son cœur ouvrait à la pitié, à l'amour, son corps s'est animé our les caresses... Que vous dirai-je de plus, mon ıœur? J'ai volontairement oublié le passé; j'aime et je ıis aimé: ces mots contiennent tout. Je suis défiguré t infirme pour la vie; la plupart de mes relations se ont brisées autour de moi; ceux qui, parmi mes amis 'autrefois, ne m'ont pas ouvertement abandonné, me laignent ou me méprisent; les médecins me disent ue ma vie sera brève et je ressens parfois à ma blesure des réveils d'atroce douleur. Mais Lucy est à moi; lle m'appartient enfin tout entière, cœur et corps, je ıe regrette rien, et je n'ai pas trop payé mon bonıeur... »

Mon compagnon cessa de me parler... Dans le village, les rumeurs et les feux s'étaient éteints: le piano e la villa ne résonnait plus. Seule, la voix mystérieuse e la mer animait le silence. Et, sans rien dire, perdus ans nos réflexions, nous ne nous lassions pas de la ontempler, cette mer immobile et frissonnante, tant e fois comparée à l'âme des femmes...

Marcel PRÉVOST.

LA BAGUE OTÉE

Marcelle, que depuis six semaines j'aimais toujours egardait mes mains.

Dans le murmure à voix éteintes, ou bien dans le ilence du coupé, qui souvent, nous conduisait l'un ontre l'autre, derrière Longchamps et aux petits hemins de Sèvres; qu'elle fût allongée, s'attendant à evenir bientôt lasse, ou debout en l'impeccable roieur de sa jupe; attentive ou rieuse, coquette ou endre, amusante ou sotte, oui toujours, sur le même oint, de ses yeux un regard fixe et lourd venait omber.

Comment ne pas supposer qu'elle trouvait ma main elle, ou que, peut-être, elle lui gardait une reconıaissance? Mais à peine avais-je surpris ce regard, u'aussitôt il prenait un air ingénu, distrait et allait illeurs, se poser au hasard.

Et pour un peu, à ce moment, Marcelle eût sifloté.

Parfois aussi, à l'improviste, dans les circonstances es plus ordinaires, sans mot dire, elle glissait, installait a main sur la mienne; un instant, c'était une délicieuse douceur, une évidente possession de tout moi ar cette petite chose: ainsi elle voulait me tenir aptif, bien à elle, et me tenait...

Puis, brusquement, sans rien qui annonçât une si rande méchanceté, une pointe d'ongle me rayait la eau et me griffait aux veines; cette main enfantine inçait, malaxait, broyait ma main comme sous l'imulsion de quelque mystérieux dépit, me tordait le etit doigt ainsi qu'un bout de roseau, et puis enfin, ans explication, tranquillement, se retirait dans les lis vagues de la robe ou du corsage.

— Eh bien! demandai-je un jour, que t'a-t-elle ait, cette pauvre main?... Ne t'a-t-elle pas écrit que e veux être à toi désormais?... Ne sait-elle pas te resser comme tu aimes?... Qu'as-tu lu de mal dans es lignes? T'ai-je déplu?... Parle, parle-moi...

Elle ne répondit rien, elle croyait habile ou disingué de se garder d'un élan, elle se défendait orgueileusement de toute franchise, en femme quelconque.

Mais ses yeux, malgré elle, avaient repris la direction abituelle, et, en les suivant, tout d'un coup, je vis et econnus bien à mon petit doigt, entre deux anneaux, ans le clair soleil, quelque chose qui miroitait: un ercle d'or mince et frêle, un cheveu d'orfèvrerie, et, laqué dessus, avec deux turquoises, une turquoise — h! si pâle et si triste!

Bague de femme, ou mieux, de jeune fille. Elle emblait là comme un myosotis égaré. Et c'était une urieuse apparition, que ce petit bijou évidemment entimental sur un doigt d'homme; à lui seul, il me onstituait un brevet de cœur, et tout de suite une éritable référence.

Mais j y tenais comme au plus cher souvenir et au émoin d'un sublime amour perdu; de Celle qui avait empli tant d'années, de l'unique joie, du seul noble frisson de mon passé, c'était l'évocation, le débris plutôt; j'y tenais doucement, j'y tenais gravement, de toute la force des tendresses reçues et des douleurs traversées.

Depuis le soir où, tandis que son mari était au piano, la cigarette aux dents, elle m'avait glissé cette bague, retrouvée pour moi dans une boîte d'avant son mariage — elle souhaitait que j'eusse au moins quelque chose de ses belles heures virginales, la bague ne m'avait pas quitté; parfois même, un peu de mon savon vert restait à la monture; elle faisait un avec ma chair, avec ma vie, et positivement quand l'Aimée était partie à jamais, la turquoise à mon doigt était morte aussi.

Quelques amis, des indifférents, çà et là, avaient surpris ce secret; par je ne sais qui, Marcelle était amplement renseignée: elle savait que je sortais d'aimer jusqu'aux larmes, elle savait tout, et peut-être est-ce pour cela juste qu'elle m'en voulait tant. Son feu s'allumait de mes cendres.

Jamais entre nous une allusion, un heurt de souvenir; elle, par une singulière rancune qui avait son genre de dignité; moi, par un respect d'âme, et dans le culte de ce qui est fini...

Mais la bague était là, sans trêve, en tiers avec nous; elle lui raclait les tempes quand je passais ma main sur son front qui est charmant, elle la ramenait malgré elle, malgré moi, à ce que nous voulions écarter, elle lui faisait mal à voir et elle l'attirait... Et brusquement je compris pourquoi Marcelle toujours regardait mes mains.

Enfin, un jour, le fond des choses éclata, et comme n'y résistant plus, Marcelle dit:

— Non, tu ne m'aimes pas... ce n'est pas moi que tu aimes... tu ne m'aimeras jamais.

Je la pris dans les bras, et mes yeux sur l'obscurité de ses cheveux bruns, je la berçais, cherchant des mots. Et soudain, toute petite et pourtant enveloppante, avec une voix qui implorait, qui caressait, qui promettait le vrai ciel en échange de ce que j'accorderais, de tout son être dont elle prenait la peine de vouloir me tenter, elle murmura:

— Oh! si tu m'aimais... Si tu voulais que je sois une heureuse femme... eh! bien, je t'en prie, je t'en supplie... tu l'ôterais... Tu me ferais ce sacrifice!

Quelques jours après, en allant chez Marcelle, je ne portais plus la bague.

Hélas, quelle fragilité! les belles pensées en nous ont la plus courte vie.

Comment avais-je réussi à m'enlever du doigt cette chose sacrée? Oh! besoin de l'éternel recommencement, fièvre de vaguer toujours, aveugle et cruelle poussée vers l'espoir, vers l'inconnu et le « quand même », qui nous fait parjures, ingrats, vulgaires, avec au fond du cœur un inutile remords!

Un instant, j'eus la sensation de l'immense tare humaine, celle d'avoir trahi, celle, plus rare, d'être laid à mes propres yeux: mais les raisonnements ont une subtile agilité, de secourables ressorts, — et le baiser d'adieu de Marcelle brûlait encore mes lèvres.

Quand j'entrai chez elle, cette après-midi-là, avec l'émotion, l'impatience d'un homme qui va faire un cadeau, qui apporte la preuve de sa délicatesse, de sa capacité de folie, elle était assise, à lire sur une chaise-longue, dans le mauve des coussins flous.

Je vins auprès d'elle, je sentis où s'abattait son premier coup d'œil, et j'attendis. J'attendis un mot, un merci, fût-il dans un sourire, la joie promise fût-elle dans un éclair.

— Marcelle... Marcelle... n'ai-je donc pas fait ce que tu me demandais?

Mais maintenant elle ne regardait plus mes mains; elle n'avait plus sur le visage ni sa flamme de passion, ni son enchanteresse prière; on eût dit qu'il ne s'était agi de rien, c'était une autre femme: la femme qui a triomphé de ce que vous aviez de meilleur, qui a eu sa revanche, et aussitôt le donne à sentir. Je n'avais plus rien à immoler à sa vanité, et cela ne l'intéressait plus.

— Oh! lui dis-je, tâchons au moins qu'on ne nous dérange point... restons là comme la dernière fois, veux-tu?... tu te rappelles bien, quand tu étais si mienne, si bonne, si folle aussi!...

Et déjà despotique, tout d'un coup, froidement, elle eut la fantaisie de sortir seule et sonna sa voiture.

Alexandre HEPP.

DIALOGUE DES COURTISANES

DIALOGUE VI

Chez le peintre Sinus, en son atelier du boulevard de Courcelles. Aux murs, par terre, un peu partout, des toiles du jeune maître: portraits de femmes en chemise, en corset, en peignoir, en robe de bal, en pelisses, en toilettes de ville... plus rarement, des portraits d'hommes, des boursiers surtout (hélas!), dans la même [illegible] pantalons clairs et jaquettes [illegible].

Debout devant son chevalet, Simus, très blond, très élégant, très peintre de sa peinture, fait poser, pour une étude, en juponet en corset, une de ses nombreuses petites amies, Germaine Dulaé, qu est venue avec sa sœur Suzanne.

En un fauteuil, affalé, Paul Exquy fume des cigarettes

EXQUY, *tirant sa montre.* — Deux heures... mon vieux, je vais m'en aller. (*Il se lève.*)

SINUS. — Reste donc... tu as bien le temps.

EXQUY. — C'est que j'ai tant à travailler!!! (*Il se rassied.*)

SUZANNE. — Vous vous ennuyez avec nous... mais tout à l'heure il va venir un tas de petites femmes.

GERMAINE. — Ah! oui, le lundi, ici, c'est une véritable procession, et vous savez, de la grenouille de choix.

SINUS. — A propos de grenouille, qu'est-ce que tu fais de Blanche?

GERMAINE. — Je ne la vois plus...

SINUS. — Pourquoi?

GERMAINE. — Oh! maintenant, elle a pris un genre... Figure-toi qu'elle était l'autre jour au bal de l'Opéra... déguisée, mon cher... Pas, Suzanne?

SINUS. — En quoi?

GERMAINE. — En p'tit ferrari.

EXQUY. — Elle vendait des nouilles?

GERMAINE. — Mais non... vous savez bien, c'est un costume italien.

SINUS. — Pifferari, tu veux dire.

GERMAINE. — Oui, c'est ça... Pifferari... c'est comme ça qu'on dit?

EXQUY. — Non, on dit pifferaro.

GERMAINE. — Ah! zut! En tout cas, elle fait la noce, à présent, et tu sais, la sale noce...

EXQUY. — C'est dommage... elle va se faner... et elle est jolie... elle a un type, cette femme-là.

SUZANNE, *sachant ce qu'elle dit.* — Un type! elle en a plusieurs.

SINUS. — Ne remue donc pas comme ça, Germaine... plus tu remueras, plus ça sera long... cré nom d'un chien! va.

GERMAINE. — Ne te fâche pas, mon p'tit coco... je vais être bien sage.

EXQUY. — Et Louise, qu'est-ce qu'elle devient?

SINUS. — Louise, elle est rangée des voitures... elle est avec le duc de Septmonts, maintenant.

GERMAINE. — Oui, tu sais où il l'a levée?

SINUS. — Chez Antoinette.

EXQUY. — Antoinette de la rue Saint-Lazare.

SINUS. — Oui... elle a eu même un bien joli mot, l'autre jour... je lui disais...

SUZANNE. — Ah! ah! tu étais donc chez elle?

SINUS. — Naturellement; je lui demande: « Et Louise, qu'est-ce qu'elle devient? » Alors, elle me dit: « Louise, depuis qu'elle est avec le duc, je ne peux plus l'avoir... c'est embêtant parce qu'on me la demande beaucoup... mais il n'y a pas moyen... je lui ai écrit, je suis allée la voir, *j'ai parlé à sa mère*, enfin tout... rien n'y a fait. »

EXQUY. — Oui, c'est coquet. Comment donc est-il, ce duc...

SINUS. — Tu ne connais que lui.. un grand maigre, très brun de peau, avec la figure tirée.

SUZANNE. — Il a l'air d'un raisin sucé.

Coup de timbre dans l'antichambre. Une jeune femme brune, élancée, avec, sous des bandeaux à la vierge, de longs yeux noirs, entre en coup de vent, toute rouge de colère.

SINUS. — Ah! voilà la Pouliche. Qu'est-ce qu'il y a encore?

LA POULICHE. — Mon cher, je suis furieuse...

GERMAINE. — Tu pourrais bien nous dire: Bonjour.

LA POULICHE. — Bonjour, Germaine; bonjour, Suzanne... (*A Sinus*). Tu sais, Georgette, ton ancienne maîtresse...

SINUS. — Oui, eh bien?

LA POULICHE. — Si tu la rencontres ou si elle vient te voir, tu lui diras que moi... moi, la Pouliche, parfaitement, je lui flanquerai mon pied dans le...

EXQUY. — Arrêtez, au nom du ciel!

LA POULICHE. — Qu'est-ce qu'il a, cet idiot-là? On ne vous parle pas à vous.

Sinus, *présentant.* — M. Paul Exquy, un de mes bons amis.

La Pouliche. — Il l'a rien en rupture, ton ami... il en a une santé, non, c'est un rêve.

Sinus. — Mais tu lui en veux donc bien, à Georgette ?

La Pouliche. — Pour sûr que je suis à cran... elle a voulu me faire mon amant, tu sais bien, mon Georges, elle l'a fait venir chez elle pour prendre le thé, soi-disant, et elle s'est déshabillée, elle s'est mise sur ses genoux comme ça... elle en a une santé, non, c'est un rêve... mais lui n'a pas marché... il m'a tout raconté... oh ! il m'aime, mon Georges... il me gobe, celui-là. En tout cas, elle ne l'emportera pas en paradis, la poupée... D'abord je lui ai écrit une lettre... qu'elle ne mettra pas à sa glace, je t'en réponds ! *(Elle tire une lettre de sa poche.)* Tiens, je vais te lire ce que je lui dis. *(Elle lit.)*

« Il y avait une fois une femme toute petite, toute mignonne, toute gentille, mais qui avait une grande spécialité, elle voulait enlever les amoureux bien épris, ainsi qu'une grande opinion de son petit corps auquel (elle croyait), lorsqu'il était nu, quiconque ne pourrait résister !... »

Sinus. — Le commencement n'est pas mal.

Exquy. — C'est de la bonne ironie.

La Pouliche. — Attends, ce n'est pas fini.

Exquy. — Je l'espère bien.

La Pouliche, *continuant de lire.* — « Ce petit corps s'est aperçu un jour, ou un soir, du contraire !!! Jugez de sa stupéfaction (sans parler de son courroux) ! qui se changea en une haine féroce à l'endroit de celui qui lui avait infligé pareil affront !!! affront, entendez-vous ? » *(Parlé.)* Hein ?

Exquy. — C'est épatant, vous savez. Continuez donc, je vous en prie.

La Pouliche, *reprenant la lecture.* — « Ce qu'il fait qu'elle ne décolèrera plus. » *(Parlé.)* A la ligne.

(Lisant.) « Vous devez penser, madame, qui vous écrit ? Ce qui c'est passé là et que mon Georges adoré m'a raconté depuis quelques jours, — et que je me doutais depuis longtemps, — m'a rendue très fière et très heureuse, au moins je puis être sûre de son amour très grand, me dit-il à chaque instant ; il a fait une comparaison ; il n'est pas besoin de vous dire qu'à côté de votre corps que quelques centaines de gens ont foulé, le mien est ressorti plus jeune et plus beau que jamais, — à son avis, — du reste, il ne s'est pas caché pour le dire à beaucoup de personnes qui vous connaissent. » *(Parlé.)* A la ligne.

(Lisant.) « Donc, en voulant nous désunir, vous n'avez fait que resserrer nos liens. Ne vous étonnez pas si je vous en reste reconnaissante toute ma vie. *(Soulignant.)* *Sic.* Signé : Une Victorieuse.

Germaine. — Tu lui as envoyée.

La Pouliche. — Oui... seulement je l'ai copiée et je la montre à tout le monde.

Sinus. — Tiens... moi qui croyais que c'était une faveur que tu nous faisais... une marque d'amitié, de confiance que tu nous donnais.

La Pouliche. — Non, t'en as une santé... c'est un rêve ! *(Elle va contre le mur et dresse sa jambe toute droite, comme les danseuses du Moulin-Rouge.)*

Sinus. — Finis donc... tu vas décrocher mes tableaux.

Cependant Suzanne essaie de lever la jambe aussi haut que La Pouliche et ne réussit pas.

Suzanne. — Je ne peux pas... mais aussi je suis plus petite que toi.

La Pouliche. — Et puis, tu n'es pas assouplie. Colle-toi par terre, je vais t'assouplir.

Suzanne s'étend sur le tapis, et La Pouliche penchée sur elle, lui plie la jambe en équerre avec le corps.

Suzanne. — Aïe, tu me fais mal !

La Pouliche. — Faut rester cinq minutes comme ça, sans ça, tu ne sauras jamais.

Exquy. — Et qu'est-ce que nous voulons nous autres ? Savoir lever la jambe.

Sinus. — Parbleu. Dis-donc, Suzanne, est-ce que tu te trouves bien dans ton nouvel appartement.

Suzanne, *toujours par terre, la jambe en l'air.* — Oui... c'est-à-dire non, la concierge me fait des misères parce que, quand il se ballade sur le balcon, mon chien fait pipi sur les passants... les sergots m'ont déjà dressé deux contraventions... oui, mais si on m'embête, j'irai me plaindre à l'*Intransigeant.*



Sinus et Exquy. — A l'*Intransigeant !!! ???* je ne vois pas le rapport.

Suzanne. — Mais si... il y a un ministre qui a un... aimoir juste en face de mes fenêtres.

La Pouliche. — Un ministre ! il en a une santé, non, c'est un rêve ! il a l'sourire !!

Exquy. — Voyons, Suzanne, je t'en prie, ne fais pas tomber le ministère... le pays est à peu près tranquille en ce moment, ne réveille pas les passions politiques.

Suzanne, *se relevant.* — Alors, qu'on ne m'embête pas !

La Pouliche, *à Suzanne.* — Tu vois, si tu faisais ça tous les jours, tu arriverais à danser comme Jeanne la Folle... Dis donc, Sinus, j'ai faim... t'as rien à manger ?

Sinus. — Mon pauvre loup, il n'y a absolument rien... tu n'as donc pas déjeuné ?

La Pouliche. — Si, j'ai mangé de l'anguille, mais ça ne tient pas, et puis elle était si maigre !

Sinus. — C'était peut-être une anguille à tricoter.

La Pouliche, *comprenant.* — Ah ! ah ! ah ! non, tu sais, t'en as de bonnes, je le replacerai, t'as l'sourire !!

Alors, comme ça, il n'y a rien à frire ici... je calte. Bonsoir, messieurs et dames.

SUZANNE. — Au revoir, ma chérie, et merci.

LA POULICHE, *dans l'escalier*. — Il n'y a pas de quoi.

SINUS. — Germaine, ma vieille, nous allons nous reposer un peu.

GERMAINE. — Il n'est que temps. (*Elle vient regarder l'étude.*) Comme tu m'as fait la peau verte... Je n'ai pas la peau verte comme ça.

SINUS. — Mais attends donc, ce n'est pas fini.

GERMAINE, *grognant*. — Tu m'a fait des nichons tout verts, c'est comme des prunes.

SUZANNE. — Mais puisqu'on te dit que ce n'est pas fini. Non, tu en as une santé.

TOUS EN CHOEUR. — C'est un rêve!

SINUS. — D'abord, c'est ta faute; c'est à cause du corset, les reflets... enfin, je ne peux pas t'expliquer, mais si tu avais mis un corset mauve comme je te l'avais demandé, ça ne te ferait pas cet effet-là.

GERMAINE. — Et puis, j'en ai assez de poser toujours en corset ou en jupon ou en pantalon... Quand me feras-tu toute habillée, comme une femme du monde? (*Montrant un pastel sur le divan.*) Tiens, comme cette bonne femme là, avec une petite capote et une jaquette bordée de fourrures, ça serait très chic... Oui, je voudrais que tu me fasses comme ça, avec des arbres, au bord d'un bassin. Tu aurais dû faire un cygne sur le bassin.

SUZANNE, *qui n'a entendu que la fin*. — Tiens, elle n'en a peut-être pas; moi, j'ai un signe sur le bassin, là, à gauche.

EXQUY. — Voyons.

SUZANNE. — Comment donc! tu ne t'embêtes plutôt pas.

SINUS. — Allons, Germaine, reprends la pose.

GERMAINE. — Oh? bien, attends un peu.

SINUS. — Non, parce qu'à quatre heures, il faut que ça soit fini.

SUZANNE. — Il fait encore jour à quatre heures.

SINUS, *accent faubourien*. — C'est pas pour la chose du jour, c'est pour la chose qu'il vient une dame de la haute, une gonzesse de marque et que ça serait pas pas convenable qu'elle vous rencontre ici. (*Ton naturel*). Non, sans blague, je dois terminer un portrait à quatre heures et il faut qu'on me laisse tranquille. Vous comprenez... une grande dame polonaise.

Coup de timbre dans l'antichambre.

VOIX, *dans l'escalier*. — Est-ce qu'on peut monter?

SINUS. — Ah! ah! c'est la comtesse. Oui, montez!

GERMAINE. — C'est la femme du monde?

SINUS. — Non, c'en est une autre. (*Entre une jeune femme blonde, longue, mince, l'air « comme il faut »; elle tient un parchemin roulé à la main.*) Je vous présente Mme Marthe Ruggioli (*Avec emphase*), la comtesse Marthe Ruggioli.

MARTHE. — Vous n'avez pas besoin de chiner, vous savez, monsieur Sinus... Certainement, je suis comtesse... pas comtesse, vicomtesse. (*Aux autres.*) C'est vrai, il ne veut pas croire que je suis une fille naturelle du comte Ruggioli... Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant? Il me monte une scie avec ça... Mais j'ai soupé d'aller en bateau... et je vous ai apporté mon arbre généalogique; ça vous la coupe, mon vieux lapin.

SINUS. — Oui, comtesse.

MARTHE, *dépliant le parchemin*. — Tenez, vous allez voir si je vous colle des mensonges... Vous voyez là, la grosse branche à gauche avec un grand rond rouge où il y a écrit Sosthène-Bonaparte ; c'est mon grand-père paternel... Vous voyez comme elle est grosse la branche.

EXQUY. — Pour une grosse branche, c'est une grosse branche.

MARTHE. — C'est la plus ancienne.

SINUS. — Ma vieille branche.

MARTHE, *haussant les épaules*. — Imbécile. (*Continuant.*) Et puis, l'autre branche plus petite avec un rond vert où il y a écrit Constant-Bonaparte, c'est papa... Vous voyez, Bonaparte toujours... Je suis une Bonaparte Ruggioli, vous entendez, mon cochon?

SINUS. — Oui, comtesse.

MARTHE. — Et alors vous voyez là une toute petite branche qui se trotte dans le haut avec des petits ronds jaunes.

EXQUY. — Oui, eh bien?

MARTHE. — Eh bien, les petits ronds c'est mes frères et mes sœurs; le troisième petit rond c'est moi, Marthe-Amélie.

EXQUY. — C'est tout de même beau, la famille!

MARTHE. — Papa, lui, a épousé une femme qui n'a jamais voulu me voir et qui l'a ruiné... Mais ça ne lui a pas porté bonheur... Vous savez qu'elle vient de perdre son procès. (*Sautant de joie.*) C'est bien fait, c'est bien fait! J'ai lu ça ce matin dans le journal... Je crois même que l'ai encore dans ma poche; oui... (*Elle prend le journal et lit.*) « La comtesse Sabine-Amélie Rugioli vient d'être condamnée, etc., etc. » Tiens, ils ne lui ont mis qu'un *g*, cette rosse! (*Esquy et Sinus se tordent.*) Oh! vous pouvez vous payer ma tête.. n'empêche que je suis une Ruggioli. (*Avec autorité.*) J'ai le regard franc et droit. Je m'en vais.



SINUS. — Restez donc, vous avez bien le temps.

MARTHE. — Non... mon amant m'attend.

EXQUY. — Il attendra.

MARTHE. — Si vous saviez, quand je suis seulement cinq minutes en retard, il se fait un mauvais sang. . il est là à me guetter... C'est le cas de le dire, il m'attend comme le Mexique.

EXQUY. — Il est Mexicain... ah! ah! très drôle.

SINUS. — Non, il n'est pas Mexicain. Elle ne l'a pas fait exprès... N'est-ce pas, que vous ne l'avez pas fait exprès?... C'est bien plus drôle

MARTHE. — Quoi? Pourquoi rit-on? J'ai encore fait une gaffe.

SINUS. — Mais non, mais non.

MARTHE. — Décidément, je m'en vais... Ah! je savais bien que j'avais quelque chose à demander... vous allez vous moquer de moi... je voudrais une devise pour mon papier à lettres. Monsieur Esquy, vous qui écrivez et qui avez de la facilité, trouvez-moi un jolie devise.

EXQUY. — Dans quel genre?

MARTHE. — Je voudrais que ça rappelle que ma mère était Algérienne.

SINUS. — Vous pouvez prendre : *Et puis... barca?* ça veux tout.

EXQUY. — Ou bien : *On ne me le mahomet pas*. Je vous recommande celle-la elle est de bon goût.

MARTHE. — Vous n'êtes pas sérieux... je m'en vais.

SINUS. — Allons, Germaine, habille-toi aussi... Peux-tu revenir jeudi?

GERMAINE, *s'habillant*. — Si tu veux... à la même heure?

SINUS. — Entendu... allons, dépêchez-vous. (*Coup de timbre.*) Du coup, c'est elle. Ne blaguez pas, c'est une vraie princesse!

SUZANNE, *qui était dans l'escalier, revient précipitamment*. — La grande dame polonaise,.. je la connais très bien... elle a marché avec Blanche.

GERMAINE. — Pour sûr que ça ne serait pas convenable que nous restions avec elle.

SUZANNE. — Pas convenable pour nous... tu en as une santé... non, c'est un rêve!

LUCIENNE.

A quarante ans

Nous avions passé cette après-midi, le romancier Julien Dorsenne et moi, chez un de nos amis communs que j'aurai assez désigné aux connaisseurs du Paris intellectuel, quand j'aurai dit que son cabinet de

travail, une vaste pièce revêtue de livres, avec de [illegible] fenêtres sur des jardins, se transforme chaque dimanche en un salon, où ne viennent d'ailleurs que des hommes. C'est le dernier endroit, je crois bien, où l'on *cause idées*. Depuis plus de quatorze ans que j'y fréquente, j'ai entendu, dans ce décor presque abstrait, Tourgueniew parler de l'art du roman, avec sa belle figure large de bon géant russe; Ernest Renan expliquer l'art de l'histoire en secouant son énorme visage éclairé par deux yeux bleus si fins; notre cher maître Taine esquisser le plan de son livre sur la Volonté; tandis que d'autres fois, un général, fameux par sa bravoure, analysait le mécanisme de la guerre moderne; ou que notre premier historien diplomatique résumait, en quelques phrases, la crise actuelle de l'Europe. Si la démocratie continue de monter, comme il est trop probable, — ou mieux, de nous abaisser, — ce coin d'un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain d'où l'on voit luire au soleil le dôme des Invalides, aura été un des derniers asiles de la dernière aristocratie : celle de la culture. Mais le maître du lieu n'offre-t-il pas un exemplaire accompli de la noblesse intellectuelle, lui qui est tout ensemble un grand érudit et un grand lettré, après avoir été, à ses heures, un voyageur et un mondain? Le Monde qui détruit les hommes de pensée quand il les absorbe, leur donne en revanche, lorsqu'ils ont su y passer, puis s'en passer, une liberté supérieure de jugement, et comme une élégance aisée de leurs facultés. C'est pour cela, sans doute, que la conversation, dans le rare cénacle dont je parle, déborde sans cesse la spécialité professionnelle. Les questions de sentiment y alternent de la manière la plus naturelle avec les questions d'esthétique et de science, de philosophie et de politique, surtout quand une santé trop délicate permet à l'exquis artiste, qui est le poète de ce groupe, d'assister à quelqu'une de ces réunions. Il était justement venu ce dimanche-là, un des premiers du mois de mai 1887, et il nous avait enchantés en parlant, comme il parle, de sa voix où tremble comme un écho de la musique étouffée de ses vers. Une théorie, en apparence étrangère à toute application sentimentale, celle d'une école nouvelle sur l'emploi de la comparaison dans la poésie, lui avait servi de prétexte à vanter la divination merveilleuse des vieux Aèdes. Il avait soutenu cette thèse, que les plus subtiles nuances de l'Ame moderne peuvent s'exprimer avec les mêmes images qui ont servi à ces poètes antiques à traduire l'Ame primitive, tant ils ont su saisir et fixer les rapports éternellement vrais du cœur humain et de la nature.

— « ...N'y a-t-il pas, » disait-il, « bien autre chose, par exemple, qu'une analogie arbitraire et littéraire dans cette intuition par laquelle ces premiers poètes ont tout de suite associé les âges de l'année aux saisons de la vie? Ne semblent-ils pas avoir deviné d'instinct le mot subtil : le paysage est un état de l'âme?... Encore aujourd'hui, imaginez-vous d'autres harmonies que celles qu'ils ont célébrées? Celui qui aime une jeune fille rêve-t-il, autour de ce frais visage, un autre horizon que cet horizon de printemps évoqué par Virgile autour de ses Lycoris et de ses Amaryllis. — *Nunc formosissimus annus... C'est maintenant que l'année est en beauté...* Et celui qui sent vieillir un être qui lui fut cher, l'homme qui éprouve auprès d'une femme de quarante ans un de ces attendrissements douloureux où la pitié se mélange à la volupté, celui-là n'évoque-t-il pas nécessairement autour de cette beauté finissante, les mélancolies de l'année finissante aussi : les ramures jaunies, le vaste silence des bois touchés par l'automne, les agonies du soleil derrière des taillis à demi-dénudés? Pourquoi, sinon pour le même motif qui faisait dire à Simonide après Homère, que les générations humaines ressemblent au feuillage des arbres?... Vous ne changerez pas plus cela que vous ne changerez le mystérieux rapport qui unit à l'été la trentième année avec ses maturités épanouies, au froid hiver la sérénité glacée de la vieillesse. Si vous avez eu le bonheur, petit enfant, d'avoir une aïeule sous la main de laquelle poser votre tête bouclée, n'est-ce pas dans un jour clair de janvier que vous l'évoquez toujours, et la maîtresse de trente ans qui vous a paru la plus belle, par une après-midi du mois de juin ou de juillet lumineuse comme le plein et chaud souvenir que vous gardez d'elle?... »

— « Je l'ai laissé parler, » me dit Dorsenne, lorsque nous nous retrouvâmes seuls sur le trottoir de la rue, quelques minutes après avoir écouté ce couplet dont j'ai très imparfaitement rendu la grâce et la tendresse. « Oui, je l'ai laissé parler, » répéta-t-il, « et en l'entendant, je me récitais tout bas ce vers peu poétique, mais singulièrement vrai, d'un de ses prédécesseurs :

« Le cœur humain, de qui? Le cœur humain de quoi? »

« Mon cœur, à moi, est-il fait à rebours de celui des autres? Ce que je sais bien, c'est que j'ai précisément éprouvé, depuis que je me connais, des impressions contraires à celles que notre ami nous a développées sur ce qu'il appelle les âges de l'année et les saisons de la nature. »

— « Pourquoi ne t'es-tu pas amusé à sortir ton objection tout à l'heure!... Ça l'aurait fait te répondre... » lui demandai-je. Ce silence de Julien était assez étonnant, en effet. Il aimait à paradoxer en ces temps-là, avec délices. Il n'avait pas encore traversé le drame cruel que j'ai raconté ailleurs (voir *Cosmopolis*), et qui semble avoir à jamais éteint chez lui le feu follet de la fantaisie, cette flamme de fièvre légère dont il se grisait. Mon Dieu! est-elle loin déjà, quoiqu'elle soit tout près, cette fin d'une tiède après-midi parisienne! Sont-elles loin nos paroles d'alors, et mes questions, juste assez pour faire causer mon camarade, et ses réponses m'évoquaient, ligne à ligne un gracieux fantôme de femme, comme il en avait beaucoup dans son souvenir, cet étrange garçon, ce frôleur d'âmes qui aura tant aimé à sentir sentir. Et nous allions, gagnant un hôtel moderne de la plaine Monceau, où nous étions priés à un thé, parmi des bibelots, des fanfreluches anglaises et des propos de cinq heures. Dorsenne raffolait de ces sautes subites. N'est-ce pas lui qui m'enmena un jour rendre visite au philosophe Adrien Sixte dans le *hansome* de Casal?

— « Non, » répliqua-t-il, « je ne pouvais pas citer mon texte, comme on dit volontiers dans la maison d'où nous sortons, Il y avait une anecdote derrière la théorie et une anecdote trop récente... Mais sans anecdote, pense à un seul de ces âges et à une seule de ces saisons : la quarantième année est l'automne. Il est possible que certains déclins d'amour et de jeunesse s'accordent mieux à la langueur de toutes choses. Mais pour d'autres?... Est-ce qu'une femme de quarante ans, qui peut encore éprouver et inspirer l'amour, n'aura pas d'instinct l'horreur d'un décor de mélancolie? Ne tremblera-t-elle pas qu'il ne fasse trop bien ressortir ce qu'il y a d'automnal justement en elle, de trop pareil aux feuilles qui tombent, au ciel qui se voile, au soleil qui se glace? Ce qu'il lui faut, ce que lui souhaitera celui qui l'aime, n'est-ce pas au contraire la fête du printemps autour d'elle, — d'un de ces printemps qui leur sont comptés, à elle parce que dans deux, dans trois, dans quatre, dans cinq, elle aura perdu ce reste magique de son charme, à lui parce qu'il ne pourra plus alors l'aimer que dans la douleur, s'il est romanesque, ou, s'il ne l'est pas, dans l'habitude, misère pire! Et, dans cette grâce enivrante d'avril, tous deux sentent trop bien la fuite de la vie, — mais ils la sentent en se grisant de cette vie qui passe C'est un renouveau de beauté pour elle et d'amour pour lui, avec un effort pour ne pas perdre une goutte de cette coupe de jeunesse qui leur est tendue une fois encore... »

— « Tu peux avoir raison, » lui répondis-je, « j'ai connu une charmante femme de cet âge que je rencontrai un jour, marchant par une radieuse journée de début d'avril dans une des allées du Bois. Je la saluai et nous causâmes, Elle avait près de quarante-deux ou trois ans, et elle avait été divinement jolie. Elle l'était redevenue ce jour-là, et elle me disait avec un sourire où sa grâce d'antan lui souriait sur les lèvres et dans les yeux : « Je voudrais courir, courir, et nouer d'un « lien toutes les feuilles de tous les arbres pour les « empêcher de pousser si vite... »

— « Tu vois. Elle pensait comme moi, » reprit Dorsenne, « et si tu l'avais aimée, tu aurais pensé de même. — Mais j'arrive à mon anecdote. — T'ai-je parlé autrefois d'une Italienne dont j'ai été si passionnément amoureux à vingt-quatre ans? Cela date déjà... Une comtesse Andryana...? Jamais. Alors, je ne dirai pas comment elle s'appelait de son autre nom, celui de son mari et de ses deux enfants, quoique la confidence que j'ai à te faire ne soit pas de celles qui compromettent beaucoup une famille... Mais est-il admirable, ce prénom Vénitien? Ma comtesse — je l'appelle *ma*, quoiqu'elle n'ait jamais rien été pour moi qu'une amie — n'était cependant pas Vénitienne. Sa mère l'était, je crois, ou sa grand'mère. Elle était, elle, d'une petite ville du nord de la Lombardie, Bergame ou Brescia, je ne sais plus. Son mari était un Pisan, dont le nom figure dans la *Divine Comédie*, s'il te plait, Mais le descendant de ce contemporain de Dante exerçait la fonction peu tragique de secrétaire à l'ambassade près la République française. J'ai quelque idée qu'il se souciait de sa femme à peu près autant que de ses ancêtres Dantesques. C'était le joueur de baccarat le plus infatigable et le plus intrépide que j'aie connu, moi qui a tant fréquenté Lautrec et Casal, et la comtesse, elle, était le plus délicieux des Luinis vivants que j'aie vus aller et venir, parler et sourire. Tu les connais, ces têtes comme on en voit encore dans le Milanais : le front un peu large sous des cheveux un peu ondés, des paupières un peu renflées, le nez coupé droit, une bouche sinueuse avec un sourire qui flotte dans le pli des joues un peu creuses, un ovale fin qu'achève un menton volontaire, et des yeux bruns dans un teint de blonde, des yeux où il y a du velours et du mystère, une caresse presque physique de regard sur votre regard, et un sortilège d'énigme pour votre pensée?... Tu comprends qu'une telle créature acoquinée à un tel mari — était-il commun, l'animal! — avait dû faire rêver bien des jeunes gens. On m'avait dit qu'elle était honnête. Je ne le crus pas, et je m'abandonnai au goût qu'elle m'inspira dès que je la connus, avec toutes les espérances de succès. Ces espérances se changèrent en quasi-certitude et ce goût en une véritable passion, quand, cette année-là, un hasard nous fit rencontrer dans le château d'une commune et complaisante amie, en Touraine... Bref, j'aventurai auprès d'elle la déclaration la plus en règle dont je me sois rendu coupable, pour échouer devant l'offre d'amitié la plus finement opposée à ma fougue, la plus sincèrement aussi. Je sais aujourd'hui que je lui ai beaucoup plu alors. Elle s'était laissé courtiser parce qu'elle était coquette. Elle ne voulait pas se donner parce qu'elle était pieuse, voire dévote. La réunion de ces deux contrastes est moins rare qu'on ne croit, même ailleurs que chez nos légères Françaises. Ai-je besoin d'ajouter qu'avec l'amour-propre de mes vingt-cinq ans, je me fâchai tout rouge? Nous nous quittâmes tout à fait brouillés.., Jusqu'ici mon histoire n'a rien de très original, et rien d'original non plus les événements qui suivirent, presque aussitôt, ce séjour en Touraine. Son mari fut envoyé comme ministre dans un autre poste, et six mois après il mourut. Leur fortune était probablement très hypothéquée, car sa veuve dut se retirer à Pise avec ses deux filles, aussi bourgeoisement que si elle n'eût pas été une des reines de l'élégance à Londres, à Vienne et à Pétersbourg... Entre parenthèses, en pleine splendeur de beauté, une abdication pareille, quand elle est acceptée, ressemble de bien près à un héroïsme, ne penses-tu pas?... »

— « C'est une question, » interrompis-je. « Quand une femme à la mode n'a pas quelque intrigue d'amour qui étoffe d'émotion les corvées de la vanité, sa vie me paraît valoir en agrément celle des officiers de la Grande-Armée. L'une d'elles — que tu serais étonné si je te la nommais! — me disait un jour : « Je n'ai « qu'un bon moment. C'est quand je vais me coucher « et dormir. Il m'arrive alors de regarder mon lit et « de lui dire : Ah! mon seul, mon seul ami!... »

— « Ma comtesse Andryana n'était pas de cette race, » reprit Dorsenne; « elle avait, sous des formes frêles, une des physiologies athlétiques sur qui les dîners en ville quotidiens, les parties de théâtre, les bals, les soupers glissent comme de l'eau sur du marbre, sans en altérer une seconde la puissante vitalité... Mais je reprends mon récit. Nous nous étions donc quittés brouillés, et ce qui ne te plaira pas trop, c'est la manière dont nous rentrâmes en relations. Par lettres et à propos d'un de mes livres! Elle m'envoya à cette occasion une dizaine de pages si joliment pensées, si profondément empreintes de ce doux et subtil esprit féminin qui repose tant des critiques professionnelles et de leur brutalité; je lui répondis, et une correspondance s'installa entre nous, échelonnée de livre en livre et de jour de l'an en jour de l'an, sans qu'il s'y glissât jamais une allusion à ce qui avait été ma plus folle crise de passion peut-être, une de ces passions de jeunesse aussi ardentes que courtes. Elles font tout de même le vrai trésor de notre mémoire sentimentale, et c'est pour ne pas toucher à ce trésor que j'avais, malgré cette correspondance, reculé d'année en année de la revoir. Pour un vagabond de mon espèce, un voyage à Pise, c'est à peu près comme pour toi une visite à Versailles. Je n'y suis pas allé cependant jusqu'au mois dernier. Tu vois comme c'est récent? J'avais cette idée pour me barrer la route : qui sait comment je la retrouverai?... »

— « Je comprends, tu as choisi le mois d'avril pour tenter ton expérience et vérifier ta théorie sur la qua-

rantième année et le printemps?... » dis-je, non sans ironie.

« Que l'on est heureux de traiter ainsi son cœur, comme une cornue devant laquelle on se met en observation! »

— « Tu te trompes, » répondit-il sérieusement. « L'idée n'est pas de moi. J'avais si peu ma théorie à cette époque, qu'en novembre dernier, partant pour un tour d'Italie, je lui écrivis pour lui annoncer enfin ma visite avec l'intention de demander à ce séjour d'une après-midi dans la morne Pise, précisément le petit frisson de mélancolie automnale, cher à notre poète de tout à l'heure. Je me préparais à un de ces gratuits pèlerinages d'horrible tristesse que l'on devrait fuir et que l'on recherche, comme si notre âme avait besoin de souffrir pour sentir. Cette beauté que j'avais connue, idolâtrée, magnifique, j'allais la revoir ruinée dans cette ville, elle-même un fantôme de ville, le spectre de sa gloire d'autrefois et dans la saison la plus faite pour accroître encore cette navrante impression... Automne de femme, automne de ville, automne d'année, automne de cœur, — la gamme entière y était, comme tu vois... Et ce fut elle qui me répondit, courrier par courrier, pour me prier de ne pas venir en novembre, mais seulement à mon retour, quand je rentrerais en France, vers le printemps. Elle ajoutait qu'elle avait pour m'imposer cette petite interversion de ma visite *une raison qu'elle me dirait*. J'eus un mouvement de mauvaise humeur, pourquoi te le cacher? en recevant cette réponse. Je me croyais plus désiré, d'une part, et de l'autre je ne pouvais guère expliquer ce contre-ordre que par la présence à Pise, en ce moment, de quelque personnage qu'elle voulait me cacher, un rustre d'amant, sans doute, pris par ennui, par lassitude, et dont elle avait honte!... Mais j'ai un principe : toujours obéir au désir que m'exprime une femme. Je pars de cette idée que si elle veut me duper sur un point quelconque, elle y réussira toujours. Qu'elle me dupe donc de la façon qui lui est le plus agréable, c'est la plus sûre chance que cette duperie me soit agréable à moi aussi. Tant et si bien que j'exécutai mon voyage à rebours. Je commençai par Palerme et la Sicile, pour continuer par la Grande-Grèce, Naples, Rome, enfin par Pise; et le 5 avril dernier, par une jolie journée de printemps toscan, si fraîchement bleue et grisante, j'arrivai devant le palais de la comtesse Andryana, sur le quai de l'Arno, à côté de celui qui montre une chaîne au-dessus de son porche avec cette inscription : *alla giornata...*, orgueilleux témoignage qu'un de ses maîtres fut esclave de Barbarie. Le cœur me battait, le croirais-tu? et je regardais l'eau du fleuve toute jaune sous ce jour si clair, en songeant que mon délicieux Luini d'il y a dix ans avait vieilli à regarder couler ce flot lent, muet, comme lassé, et que la beauté de ce jour serait la plus cruelle des ironies pour ce qui lui restait de sa grâce... Enfin je me décide à frapper. Je donne mon nom, et l'on m'introduit, pas dans la maison, dans un jardin. Non, pas un jardin, mais une fête, une féerie de divines fleurs : des bordures d'iris blancs et violets, des touffes de narcisses dans le gazon, des arbres de mai déjà mauves, des roses épanouies autour des cyprès... Et là, sous les tendres feuillages nouveaux et parmi cet enchantement de couleurs, de parfums, de chants d'oiseaux, dans ce magique jardin Pisan un peu rococo, avec les colonnes d'un *tempietto*, au fond, des vases de terre cuite et des statues, j'aperçois Andryana aussi belle que je l'avais quittée. Elle marchait vers moi dans le soleil, qui lui faisait une auréole. Les lassitudes de l'âge étaient comme noyées par le sortilège de cette lumière. Le renouveau de la nature semblait affluer et sourire aussi dans ses beaux yeux, toujours aussi veloutés, toujours aussi mystérieux. Et elle était vraiment si pareille à elle-même qu'après une demi-heure je me sentis devenir aussi fou qu'il y a dix ans, et j'ai voulu recommencer ma déclaration, qu'elle interrompit avec un sourire teinté d'un rien de regret : « Vous ne savez pas que depuis deux mois je suis « grand'mère?... »

— « Et quelle cause t'a-t-elle donnée pour avoir déplacé votre rendez-vous? » lui demandai-je comme il se taisait :

— « Mais celle que je te disais tout à l'heure. Quand je la questionnai, elle me répondit en hochant la tête : « Une dernière coquetterie : je ne suis plus jeune qu'au « printemps.., »

Paul BOURGET.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

— « Ça ne vous va pas? Qu'est-ce que vous faites donc quand vous quittez votre amie? »

— « Vous êtes stupide vraiment, mon cher. »

Nous nous taisons; je crois qu'il sourit; quelle niaiserie! La place du Palais-Royal. Et la jeune femme rousse, où est-elle? disparue; quel ennui! je ne la ...is. Chavainne :

— « Qu'est-ce que vous cherchez? »

— « Rien. »

Disparue. Tout cela par la faute de ce monsieur. Lui :

— « Je vais jusqu'au Théâtre-Français; je veux voir l'heure du spectacle. »

Toujours son spectacle. Allons. Je voudrais pourtant, avant qu'il me quittât, lui conter ma journée d'aujourd'hui; le petit salon un peu assombri par les rideaux jaunes; Léa si gentille; elle avait son peignoir de satin clair; sous les larges plis soyeux sa fine taille serrée; en s'approchant de moi, elle souriait; et sur ses épaules, de sa tête pâlotte et blonde, les cheveux dénoués en mèches dorées, tombaient: elle n'est point vieille, la chère, et si mignonne; dix-neuf ans, vingt peut-être; elle déclare dix-huit; exquise fille. Le long du Palais-Royal, le long du Palais nous allons. Elle m'a tendu sa main; moi, j'ai baisé son front, très chastement; sur mon épaule elle s'est penchée, et un instant nous sommes restés sans bouger; au travers des mous satins, dans mes mains, j'avais la douillette chaleur. Comme je l'aime, la très pauvre! Et tous ces gens qui passent, ici, là, qui passent, ah! ignorants de ces joies, tous ces gens indifférents, quelconques, qui marchent auprès de moi!

— « Voici une affiche... C'est Chavainne qui parle... On commence à huit heures. Décidément, vous ne viendrez pas? »

— « Mais non. »

— « Au revoir alors; il faut que je rentre à la maison. »

— « Au revoir. Amusez-vous. »

L'excellent ami... Bon appétit messieurs... De plaire à cette femme et d'être son amant... Dieu, j'étais avec l'ange... Lui :

— « Vous aussi, amusez-vous, et surtout pas de sottises. »

— « Soyez tranquille. »

— « Vous me direz ce que vous aurez fait. »

— « Oui. Au revoir. »

Poignée de main. Il se retourne. Au revoir! Je vais monter l'avenue de l'Opéra; je dînerai au café du coin de l'avenue et de la rue des Petits-Champs; j'aurai le temps d'arriver chez moi avant neuf heures. Le bureau de poste. Je devrais bien écrire à ma famille; je suis en retard; j'écrirai demain; demain j'ai le cours de l'Ecole de droit; pour les trois cours où je ferais bien de n'y pas manquer. Lucien Chavainne va ce soir au Français. Oui, un brave garçon; pas assez simple, mais on peut avoir commerce avec lui, lui parler; il comprend; il est de bon goût et élégant; et véritable ami; on a du plaisir à se rencontrer avec lui; la prochaine fois, je lui dirai toutes les raisons de ma conduite; c'est dommage que je ne lui aie pas davantage expliqué mon après-midi; peut-être eût-il deviné tout le charme inclus en mon amour; mais il est si fermé à ces choses! Un amour qui se contente avec de l'amitié; une femme si aimée et vénérée! Deux mois de passés depuis notre premier, notre unique embrassement; non, c'était à la fin, eh non, à la moitié de février. On allume les candélabres de gaz dans l'avenue; c'est que le soir croît. Comment sera-t-elle, au retour? Dans le long cachemire bleu, sans doute, avec la longue tresse pendante de ses cheveux; ainsi, elle a l'air d'une ingénue, d'une fillette; il y a des soirs où elle est si rieuse, si gaie; un jour, elle était vêtue de noir et drôlement majestueuse; un autre jour, fraîche et les cheveux plats, rosée, elle sortait du bain. Je devrais l'aider davantage; ma mère me donnera bien à Pâques quelque argent; tout s'arrangera. Le coin de la rue des Petits-Champs; le café, éclairé déjà; mais toutes les boutiques sont éclairées dans l'avenue; comme le soir arrive vite! « Café Oriental, « restau- « rant. » De l'autre côté, le bouillon Duval; pour économiser, si j'allais là? économiser me serait utile; le café est vraiment mieux, et la différence des prix n'est pas grande; on est aussi bien au bouillon, moins à l'aise, mais aussi bien; tant pis, je m'offre le luxe du café. A l'intérieur, les lumières, le reflet des rouges et des dorées; la rue plus sombre; sur les glaces une buée. « Dîners à trois francs... bock, trente centimes. » Jamais Léa ne voudrait dîner là. Entrons. Il faut relever un peu les pointes de mes moustaches, ainsi.

II

Illuminé, rouge, doré, le café; les glaces étincelantes; un garçon au tablier blanc; les colonnes chargées de chapeaux et de pardessus. Y a-t-il ici quelqu'un de connaissance? Ces gens me regardent entrer; un monsieur maigre, aux favoris longs, quelle gravité! Les tables sont pleines; où m'installerai-je? là-bas un vide; justement ma place habituelle; on peut avoir une place habituelle; Léa n'aurait pas de quoi se moquer.

— « Si monsieur... »

Édouard DUJARDIN.

(A suivre).

Le Gérant G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. Dernier — Encres de Lalleçue-Bréham. — Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Norbert, directeur), 6 et 8, rue D...., Paris.

CHANSON DE ROUTE

Poésie de Maurice de SONNIER.

Musique de Eugène SUTTER.

Allegretto. (1er et 4e Couplet.)

1er et 4e COUPLET.

1er C! C'est la nuit___ des lunes rousses Qui fait plus dur le che_min; C'est l'au_be des pâ_les

4e C! Hé! l'homme à___ la poigne ru_de _Reste a_vec nous, mon bon fieu! Mes gars, j'ai trop l'ha_bi_

Vivace. REFRAIN.

1er frousses, Les chiens de garde à mes trousses A_boie_ront jusqu'au ma_tin....... La paix! la paix!___ Ecou_tez donc......

4e _tu_de En sui_vant ma so_li_tude De mar_cher sans but... a_dieu! En route! En rou_te! Ecou_tez donc......

Lent.

Ma chanson fol_le siffle et s'en_vo_le Aux mouli_nets de mon bâton! Aux mouli_nets de mon bâ_ton! D.C.

Allto (2e et 3e Couplet.)

2e et 3e COUPLET

2e C'est le jour qui se dé_bar_bouille Dans le baquet vert de l'é_tang O_hé! la fe_mel_le qui mouille

3e Gais moissonneurs couchés dans l'herbe Mettez-moi la faux dans la main De_bout pour le ges_te su_per_be

(REFRAIN Au 2e et 3e Couplet.)

2e Ses nu_dités O_hé! je t'em_brouille Et s'il ve_nait quelque galant..... La paix! la Paix!___ Ecoutez donc......

3e Les fillettes li_e_ront la ger_be Nous faucherons jusqu'a demain.... En marche! En Marche!

Lent.

2e Ma chanson fol_le siffle et s'en_vo_le___ Aux mouli_nets de mon

3e En ca_den_ce dans la

Lent

2e bâton!___ Aux mouli_nets de mon bâ_ton! D.C.

3e moisson!___ En ca_den_ce dans la mois_son!



7° ANNÉE. — N° 35. **Édition de Paris : 5 centimes.** 27 AOUT 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { PARIS. . . . 13 fr. 50 / DÉPARTEMENTS. . 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré
Trois mois. . . . 1 fr. 50
Six mois. . . . 3 — »
Un an. . . . 6 — »

LE RÉCIT DE MYRRHA, par E. TARDIEU



Le Récit de Myrrha

Depuis le commencement du déjeuner, Myrrha n'avait répondu que par monosyllabes aux avances de ses voisins. Un nuage semblait peser sur ses yeux gris d'une singulière dureté d'expression. Ses lèvres charnues et serrées, d'un rouge trop vif dans la pâleur du visage aux méplats nettements dessinés, la courbure de son petit nez aux ailes très ouvertes, ses cheveux courts, frisés à la Titus, visiblement teints d'un ton d'acajou à reflets sombres, une nonchalance de toute l'attitude, accentuaient son caractère énigmatique. Elle était vêtue avec une simplicité recherchée ; jupe de piqué blanc retenue à la taille par un ruban de moire à boucle d'or et passée par dessus le corsage de fine toile blanche affectant la forme d'une chemise d'homme boutonnée de riches opales, au plastron empesé et aux manchettes rigides. Les pieds et les mains révélaient une origine aristocratique, de la distinction et de la volupté émanaient d'elle. Étendue dans un rocking chair, elle fumait à petits coups une cigarette d'Orient et portait fréquemment à ses narines un flacon de cristal taillé à couvercle d'or. Une forte odeur d'éther s'en échappait que la galanterie nous obligeait à supporter en dépit qu'elle commençât à envahir la vaste pièce et ne laissât pas de devenir incommodante.

L'étrange créature n'avait rien écouté de nos conversations, de temps en temps une flamme avait allumé son regard, une légère roseur coloré ses joues blafardes. Evidemment elle poursuivait quelque songe intérieur, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, grisée peu à peu par le poison coutumier.

Le comte de Rupembert avait deviné notre curiosité ; il s'en amusa quelques secondes, ne se pressant point de rompre le silence devenu pesant et promenant dans l'or de sa longue barbe la blancheur et les fulgurances de sa main fine aux doigts endiamantés. Il attendit quelques instants encore et lorsqu'il vit tous nos regards convergents vers la moderne sphynge et notre attention unanime, il déclara ;

— Mon amie Myrrha, affranchie de tous les préjugés de son sexe, et qui a fait le tour du monde, consentira peut-être à raviver pour nous quelqu'un de ses souvenirs. Je suis certain, messieurs, qu'elle vous intéressera vivement. N'est-il point vrai, ma chère ?

Elle eut un léger tressaillement à s'entendre directement interpellée ; elle sembla se réveiller pour esquisser un geste vague de refus, puis ayant remarqué notre vif désir, elle sourit, s'avouant vaincue.

— Vous l'exigez ?

En chœur, nous in..stâmes.

Alors elle parla, d'une voix blanche, les yeux perdus au plafond, aspirant plus fort et sans s'interrompre les émanations du flacon qu'elle tenait d'une main crispée.

— Je me souviens d'une étrange nuit au Tonkin, dans les montagnes, chez des pirates nouvellement soumis... Oui, ce fut une nuit vraiment sauvage... J'accompagnais en leur tournée des officiers qui m'avaient offert une hospitalité courtoise... Nous devions arriver au jour et camper au milieu de la nuit dans un poste abandonné. Il y avait avec nous un grand gaillard à mine farouche, presque nu, beau comme un hercule de bronze. C'était un javanais retour d'Amérique où il avait inventé une guillotine simplifiée. Il voulait l'expérimenter ; elle était enfermée dans un des fourgons de la caravane, un autre fourgon transportait un condamné à mort dont l'exécution en place publique était le but et la cause de notre voyage... Le javanais avait obtenu de remplacer le bourreau indigène pour essayer sa machine... Je ne sais quel singulier mélange d'intelligence et de cruauté féline illuminait sa face bestiale et me le rendait sympathique en dépit du rôle odieux qu'il allait jouer. Il marchait devant nous avec la sérénité d'un demi-dieu, sa silhouette aux muscles saillants se découpait sur le ciel ensanglanté du couchant, nous ne parlions pas, écrasés par la tragédie du paysage, des rizières bordant la route à l'infini... un infini de désespérance et de mortel ennui. Au-dessus de nous les étoiles commençaient à scintiller dans un azur profond qui se salissait vers l'horizon de teintes cadavériques frangées sur la ligne lointaine où la terre joignait le ciel de longues traînées de pourpre intense... Des souffles chauds montaient des rizières qui énervaient nos volontés et glissaient en nos veines des poussées de désirs, réveil d'ataviques instincts de bêtes fauves, soif de sang et de carnage, bouffées de volupté apportées par la nuit tropicale... Mes compagnons me regardaient avec des yeux plus brillants que de coutume et malgré moi je songeais à la cérémonie cruelle que l'aube prochaine nous réservait comme une précieuse et rare distraction dans la monotonie de l'existence coloniale. Cette suppression solennelle d'une vie humaine devenait une fête que nul n'eût voulu manquer... Nous nous regardions silencieusement et nous nous sentions devenir féroces, sanguinaires, effrénés de mauvais désirs...

Myrrha s'interrompit un instant pour plonger ses lèvres dans le cocktail au champagne disposé près d'elle. Puis elle continua son récit d'une voix glacée qui donnait un singulier relief aux mots de passion violente qu'elle proférait.

— Le beau javanais, reprit-elle, ne me quittait pas des yeux, ayant ralenti sa marche pour se trouver près de moi. Au lieu de me sentir intimidée par cet œil de tigre, un impérieux besoin de connaître l'âme qui vivait derrière lui, de dompter ce fauve, d'en faire ma chose, de voir l'hercule à mes pieds, s'empara de moi, et je lui rendis ses œillades.

Nous étions arrivés au poste où nous devions camper pour la nuit, le bourreau passa près de moi et me dit en anglais ;

— A la porte de ma case, lorsqu'ils seront couchés, je vous attendrai !...

Frissonnante de la tête aux pieds, j'acquiesçai d'un signe et rentrais dans la paillotte qui m'était réservée, heureusement voisine de celle du javanais. Une heure se passa, occupée par chacun à des préparatifs nocturnes. Des feux furent allumés autour du poste pour éloigner les bêtes malfaisantes, et bientôt on n'entendit plus dans la nuit devenue toute noire, que le chant plaintif et lointain des sentinelles... Je sortis furtivement, à peine vêtue. Je n'avais fait que quelques pas en tâtonnant, lorsque je sentis autour de moi l'étreinte de deux bras puissants et sur ma bouche deux lèvres écrasant les miennes. Le bourreau m'entraîna vivement dans sa case et me jeta sur son lit.

Myrrha s'arrêta encore, mais cette fois, sans faire un mouvement, le nez collé à l'orifice du flacon d'éther, les sourcils froncés, comme si une stupeur soudaine lui eût fait perdre la mémoire.

Vivement intéressés, presque haletants à ce récit brutal, nous n'osions rompre le silence qui se prolongea presque la durée d'une interminable minute.

Elle reprit de sa voix glacée, sur le même ton de cynisme tranquille ;

Je crois bien que je dormis une demi-heure dans les bras de l'homme tigre. Lorsque je m'éveillai, il était à genoux près du lit et couvrait mes mains et mes épaules de baisers lents en une adoration passionnée. La brute était domptée, le bourreau devenu doux comme un agneau : je jouissais de mon triomphe. Un immense orgueil gonflait mon cœur, une frénésie flambait dans mes veines. Il me sembla que toute la férocité, toute la sauvagerie du javanais avaient passé en moi. Je me dressai sur le lit, sous un rayon de lune qui éclairait maintenant la case. Je désignai du doigt le fourgon contenant sa machine, abrité sous l'auvent de la paillotte, et je lui dis :

— « Montre moi, je veux la voir !... »

Sans dire un mot, avec des gestes félins et silencieux, il ouvrit la voiture, en sortit un long cadre fait d'énormes bambous qu'il dressa au milieu de la case sous la lumière de la lune. Une lame triangulaire qui me parut gigantesque, reluisait au sommet. Je ricanai toute joyeuse, de l'obéissance passive de mon hercule. Je l'attirai à moi, l'embrassai à pleine bouche, et lui dit à l'oreille :

— L'homme, maintenant !... Je veux voir l'homme !...

Il objecta :

— Mais il dort ! je le veux, va le chercher !...

— Il sortit et rentra presque aussitôt, portant dans ses bras formidables un corps gracile d'anamite, encore jeune, aux yeux fermés, à la face camarde, aux longs cheveux noirs savamment enroulés sur sa tête et tressés de fleurs pâles.

Je me levai frémissante, les dents serrées, les yeux allumés d'un désir fou, au paroxysme du délire sanguinaire. Le bourreau me regarda et me comprit. Incapable désormais de résister à ma volonté exacerbée, il m'aida à disposer le pauvre corps chétif sur la machine, m'indiqua du doigt la corde qui pendait le long du cadre... Doucement, lentement, je tirai la corde, le couteau descendit, un coup sourd ébranla le silence, la tête roula à mes pieds dans un flot de sang.

Alors, je saisis la tête par les cheveux et la portai dans le lit où le javanais redevenu tigre, me rejoignit en rugissant, pour m'étreindre.

De nouveau, la déconcertante amie du comte de Rupembert interrompit son récit pour boire un peu de son cocktail, mais cette fois, elle accomplit ce geste simple avec une si particulière maladresse, d'une main si tremblante, que nous la crûmes prêt de défaillir ou tout au moins, en proie à quelque hallucination qui l'arrachait au monde extérieur. Elle parvint cependant à se maîtriser :

— Avant l'aube, continua-t-elle, nous avions fait disparaître les traces de notre abominable action. Dans leurs fourgons respectifs avaient été réintégrés et la machine funèbre et le corps avec la tête du malheureux anamite. Personne n'avait rien entendu, et la caravane se remit tranquillement en marche pour atteindre le village où un immense populaire était déjà rassemblé afin d'assister à l'exécution.

Alors, sous le prétexte d'avoir des détails sur la cérémonie et comme aucun de mes compagnons ne comprenait l'anglais, je marchai à côté du bourreau en causant avec lui.

« Comment ferons-nous ? Lui dis-je.

— Nous avons commis un assassinat, répondit-il, dégrisé et tremblant, que dira le chef du poste, qui devait lire au condamné sa sentence ?.... Le voici justement qui vient au devant de nous, tâchez de lui expliquer... Peut-être qu'à vous, il pardonnera...

Expliquer cela n'était point facile. Cependant, je reconnus dans le chef du poste un ancien ami de Paris, homme aimable et sceptique, qui jouait volontiers à l'esprit fort. Il m'accabla de politesses, je le flattai de mon mieux et lui contai simplement ma nuit, attribuant mon coup de folie à la saoulerie des nuits tropicales, à la fièvre énervante des rizières.

— Mais pourquoi tuer ce malheureux à l'avance ? dit-il, je vous aurais réservé la meilleure place à l'exécution publique.

Ah ! fis-je, c'était bien plus amusant de le guillotiner pour moi toute seule !

Il eut un sourire mauvais, comme s'il m'eut envié cette joie diabolique et demanda seulement si le javanais ne pourrait recoller la tête par un moyen quelconque, afin que l'exécution publique fût [illegible] us simulée.

Le javanais était fort adroit, avec les [illegible] acier de mon ombrelle, il confectionna un[illegible] mature qui maintint la tête coupée sur le [illegible] de l'annamite, et quand devant la multitude, il porta le cadavre sur sa machine, chacun crut le pauvre diable évanoui de terreur ; la foule vociféra, le chef de poste lut gravement la sentence et le couteau trancha les baleines de mon parasol, tandis que mille pirates hurlaient de joie au spectacle et clamaient leur rage de n'avoir point vu couler le sang d'un frère.

Cette fois, Myrrha avait terminé son récit. Elle demeurait immobile dans son rocking chair, l'œil fixe, la lèvre légèrement distendue, les mains étreignant plus fort le flacon de cristal taillé à couvercle d'or. Nul n'osait apprécier d'un mot l'histoire fantastique qu'elle venait de nous compter, histoire pleine d'invraisemblances, ressemblant plutôt à l'hallucination d'une éthéromane qu'à une aventure authentique telle qu'aurait pu en rapporter même la plus intrépide des voyageuses. Nous nous regardions avec effarement, lorsque le domestique de notre hôte mit heureusement fin à l'embarras de tous en annonçant de nouveaux visiteurs.

On se leva, et les conversations reprirent.

Eugène TARDIEU.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Les Funérailles du soir

On voit luire des yeux d'extase et de lumière
En la plaine où pleure un rire de joie naïve,
Tandis qu'aux sommets bleus des collines pensives
Le soir chaste et plaintif s'alanguit en prière.

Des voix montent dans les chemins de crépuscule
A travers la mélancolie et le silence;
Et l'on dirait que se meuvent des apparences
Dans la lumière qui s'effare et qui recule.

Le fleuve roule du silence et de l'angoisse;
Et des parfums de tristesse montent des flots,
Et, sous la nuit morne qui tombe, au fil de l'eau,
Voici des ombres mélancoliques qui passent.

Le fleuve parle et dit des mots qu'on n'entend pas:
Sous la nuit le fleuve pleure si tristement
Qu'on dirait qu'on vêt d'un linceul un corps vivant,
Et que sur lui des voix de deuil chantent tout bas.

La nuit fait les funérailles de la lumière,
Et des cercueils d'ombre glissent dans les ténèbres,
Portés comme des morts avec des chants funèbres,
Et des soupirs et des sanglots et des prières.

Et la colline a revêtu son manteau noir:
Les étoiles au ciel brillent comme des cierges;
La Nuit lugubre et froide ouvre ses yeux de vierge,
Et regarde, avec des larmes, la mort du soir.

Le soir est mort et la Nuit regarde, pensive,
Le convoi funéraire en marche à l'horizon,
Et les pleureurs suivant le cercueil du Soir blond,
Et le fleuve qui se lamente sur la rive.

Toujours, par la plaine déserte une voix crie.
Mais le Soir est bien mort et l'horizon s'est clos
Sur le dernier soupir et le dernier sanglot
Des pleureurs qui portaient le cercueil de la Vie.

Le Soir est mort après les heures révolues...
Et la Nuit songe à tous les soirs déjà défunts
Ensevelis au ciel d'aurore et de parfum,
Où luisent les soleils qui ne reviendront plus.

CHARLES VELLAY.

Au Vin Mariani

Odeur de grappe et goût de thé,
Coca! Coca! plante bénie!
Restauratrice du génie,
De l'amour et de la beauté.

Naquis-tu, pour que la fierté
Des hommes aux dieux fasse envie,
D'une goutte du Feu de vie
Par Prométhée au ciel ôté?

Victorieuse du Cocyte,
La Force par toi ressuscite
En nous avec l'espoir divin.

Nul t'aspirant, qui ne sourie;
Et, s'il te boit mêlée au vin,
Mathusalem se remarie!

CATULLE MENDÈS.

DIALOGUE DES COURTISANES

Bois, vers cinq heures. Dans une victoria très large, très basse, capitonnée de maroquin vieux bleu, Blanche Caresse et Laure Rosée sont assises. La première vingt-deux ans, pâle, brune, serpentine, emmitouflée sans corset dans une redingote Watteau de peau de cygne prune; immense et presque ridicule capeline noire, et, sous un voile à pois serrés, des yeux clairs aux paupières meurtries.
…re, trente ans, blonde au henné, teint éclatant de fraîcheur, gorge opulente, taille mince, costume Redfern premier cri 92; a pris dans sa voiture une attitude souriante, étonnée et mélancolique un peu, qu'elle ne quittera pas de toute la promenade.

BLANCHE, *bâillant*, — Aâââââh.....: je te demande …rdon.

LAURE. — Tu t'ennuies?

BLANCHE. — D'abord... les Accacias me produisent …jours cet effet-là; je suis comme les perroquets, le …rsil me fait crever. Ce sont toujours les mêmes …es... tu viens tous les jours, toi... moi je ne pour…is pas: il y a bien six mois, sans exagérer, que ne …is venue ici; les personnes ne changent pas plus que …arbres... (*Passent Léontine Lenoir avec Miss Betzy*), …es vieillissent, voilà tout... Et puis j'ai une mi…aîne!!!

LAURE. — Tu as soupé?

BLANCHE. — Oui... c'est-à-dire non...

LAURE. — Décide-toi.

BLANCHE. — Enfin, nous sommes allés vadrouiller cette nuit à Montmartre, avec Choc et Marcel.

LAURE. — Quelle drôle d'idée!

BLANCHE. — C'était pour montrer au jeune Marcel ce que c'était... tu sais comme il est timide, bien élevé... jamais quitté les jupes de sa mère.

LAURE. — Qui les a quittées un peu partout, en revanche.

BLANCHE. — Vraiment?

LAURE. — C'est connu, voyons... elle a eu la cuisse écossaise. Alors?

BLANCHE. — Alors, le jeune Marcel fut épaté: nous l'avons emmené au *Mirliton*... il a demandé du café avec de la glace pilée et une paille, ma chère... Ce que Bruant l'a engueulé!!! il ne savait plus où se fourrer. (*Elle fredonne*).

Vivent les mich'tons,
C'est leur bonn'galette, etc.

LAURE. — C'est gentil, ça... Tiens, voilà justement Choc qui passe à cheval... il te salue: allons! fais lui ton plus gracieux sourire.

BLANCHE. — Je ne peux pas..... je n'ai pas la force.

LAURE. — Si... voyons, fais une belle risette au monsieur.

BLANCHE. — Oh là là! je l'ai vu. Sais-tu à quelle heure il est parti ce matin? A neuf heures... Ah! ma chère, si tu savais quelle tête il a le matin, pas rasé, en chemise fripée. . enfin!!!

LAURE. — Je croyais qu'il ne passait jamais toute la nuit dehors.

BLANCHE. — Oui; mais il a fait une exception pour moi, il a voulu rester, naturellement, je l'ai gardé... Aussi, tu vois ma mine!

LAURE. — Comment! c'est ça?

BLANCHE. — Mais oui, c'est ça.

LAURE. — Avec Choc?

BLANCHE. — Avec Choc.

LAURE, *ouvrant d'immenses yeux*. — Alors, avec n'importe qui, comme ça, tu voyages?

BLANCHE. — Aller et retour... Et toi?

LAURE. — Moi je reste sur le quai. Dis donc, ça ne doit pas toujours être drôle.

BLANCHE. — Oh! ne m'en parle pas! c'est une question de tempérament, c'est nerveux. Tu te rappelles mon chien Bracelet, qui hurlait chaque fois qu'il entendait de la musique. Que ce fût du piano, du violon, de l'orgue de Barbarie, *les Huguenots* ou *la Dame Blanche*, n'importe quel air, n'importe quel instrument, il hurlait. Eh bien, moi, en amour, c'est la même chose, dans l'autre sens...

LAURE. — Ecoute, je n'en reviens pas. Je me disais aussi: cette horreur du corset, ces yeux battus, cette fatigue perpétuelle... mais j'étais à cent lieues de croire, ou du moins, je croyais que c'était pour Jean...

BLANCHE, *très embêtée*. — Oh! ne me dis pas ça: tu comprends combien je suis humiliée... mon Jean que j'adore... C'est dur, va! Je n'ai même pas la consolation de lui donner plus qu'aux autres.

LAURE. — Mais ta beauté, ta santé, ta réputation, malheureuse, tu n'y penses donc pas?

BLANCHE. — Comment, ma réputation? Elle ne peut qu'y gagner, au contraire: avec ça que ça leur arrive souvent aux hommes de voir leur émotion partagée... il y a tant de femmes qui singent le plaisir.

LAURE. — Voilà une erreur, par exemple! la sincérité est la chose la plus fâcheuse dans ces cas là. Tiens, regarde les hommes, qui sont forcément sincères...

BLANCHE. — Physiquement, tu veux dire.

LAURE. — Ma chère, il faut te dire que lorsque nous sommes emballées, nous sommes au moins ridicules: ça n'a pas d'inconvénient avec un homme qui vous aime, quand il y a autre chose que les sens, quand il y a le cerveau, le cœur même... naturellement, avec un amant, on ne se gêne pas, on est soi même; tant pis si la mise en scène laisse à désirer, on y va bon jeu sans argent; mais avec les autres, ceux qui payent un peu et qui méprisent beaucoup; les bêcheurs, les éplucheurs qui prennent des notes pour ainsi dire au club, le soir, après la partie: « La petite chose... pas assez de gorge... le genou gros... et maladroite! et gaffeuse! Mauvaise affaire. » Oh! alors, alors, avec ceux-là, songe comme il faut faire attention, comme il faut être comédienne, prendre de jolies poses toujours, montrer ce que l'on a de bien et atténuer, sinon dissimuler, ce qui est défectueux.

BLANCHE. — Ce n'est pas facile.

LAURE. — Mais si. Crois-tu que les actrices ne soient pas maîtresses d'elles-mêmes dans leurs plus grandes scènes de passion? Vois tu qu'elles s'évanouissent pour de bon, il n'y aurait plus de pièce. On baisserait le rideau et on rendrait l'argent, ce qu'il faut éviter à tout prix.

BLANCHE. — Ce sont des actrices.

LAURE. — Nous aussi, et nous jouons des rôles rudement plus difficiles que les leurs, car les trois quarts du temps, il nous faut improviser, et nous n'avons pas trop de tout notre sang froid pour être à la réplique d'une phrase inattendue. (*Elles croisent un monsieur qui les salue*). Tu le connais?

LAURE. — C'est Pleinair, un peintre. Je l'ai connu il y a deux ans... il m'a fait la cour; il est riche; il n'est pas mal, je n'avais donc aucune raison de le faire attendre.

BLANCHE. — Tu ne l'as pas fait languir?

LAURE. — Non.

BLANCHE. — Combien de temps t'a-t-il fait la cour?

LAURE. — Deux heures.

BLANCHE. — C'est très suffisant.

LAURE. — N'est-ce pas?... En voilà un type!... Je te parlai tout à l'heure d'être à la réplique... tu vas voir, il est tout jeune, ce garçon là, ça n'empêche pas qu'il avait une singulière manie. (*Elle rit*). Je ne ne sais pas s'il l'a encore, mais c'était bien amusant. (*Elle rerit*).

BLANCHE. — Dis ce que c'est... Tu es agaçante à rire comme ça!

LAURE. — Figure-toi que lui, pour qu'il puisse... Comment te dire ça!

BLANCHE. — Ne dis pas... Je comprends.

LAURE. — Il fallait qu'il s'imaginât qu'il me possédait dans une église, la nuit.

BLANCHE. — Tu étaignais tout.

LAURE. — Tout! Attends, ce n'est pas fini... et puis, à un certain moment, il rêvait que le suisse s'approchait... Tu me suis.

BLANCHE. — Parfaitement..... que le suisse s'approchait.

LAURE. — Avec sa canne... Pan! Pan!

BLANCHE. — Pan! Pan! oh! aïe! aïe! que c'est compliqué! Alors?

LAURE. — Alors j'étais chargée de faire le bruit de la canne du Suisse.

BLANCHE. — Comment faisais-tu?

LAURE. — Je cognais avec ma main sur le bois du lit.

BLANCHE. — Et tu disais: « Pour l'entretien de l'église. »

LAURE. — Ah non, pas ça. Mais tu comprends, si j'avais perdu la tête... pas de canne.

BLANCHE. — Et pas de canne, pas de suisse.

LAURE. — Et alors, qu'est-ce qu'il serait arrivé?

BLANCHE. — Rien.

LAURE. — Justement, c'est ce qu'il ne fallait pas.

BLANCHE. — Je l'aurais envoyé dinguer.

LAURE. — Mais non... Il faut bien te dire que les hommes sont égoïstes... nous sommes là pour leur plaisir et non pour le nôtre. Il faut donc servir soigneusement leur égoïsme, si nous ne voulons pas nous faire chambrer. As-tu vu, au cirque, quand deux gymnasiarques font du trapèze volant tout là-haut?

BLANCHE. — Oui.., rien que d'y penser, ça me fait froid dans le creux de la main.

LAURE. — Il y en a toujours un des deux chargé de lancer le trapèze à l'autre. Songe qu'un quart de seconde de plus ou de moins, l'autre rate le bâton et, crac... dans le filet.

BLANCHE. — Et toute la salle fait: « Ah!!! »

LAURE. — Il faut donc une précision absolue, ni trop tôt, ni trop tard... juste au moment et l'effet est obtenu. Mais imagine-toi le bonhomme s'amusant pour son compte, et jetant le trapèze à la va comme je te pousse, selon sa fantaisie... t'imagines-tu le drame? C'est pourtant ce que tu fais; et tu as tort, car notre rôle, en amour, c'est de jeter le trapèze au bon moment... tu as grandement tort.

BLANCHE. — Ça m'est égal: je n'entre pas dans ces considérations-là. D'abord, je te l'ai dit, ce n'est pas ma faute: c'est nerveux.

LAURE. — Nerveux, nerveux, tant que tu voudras:

mais enfin il y a des limites ; je comprends encore avec ces gens amusants et pas trop toc, car il y en a tout de même dans le tas.,. mais avec certains types ! *(Passent au fond d'un cab Arthur Théière et Victor Shocking)* Enfin avec un de ces deux-là, comment ferais-tu ?

Blanche. — Je ne sais pas, moi ; je ferme les yeux ; je m'isole... et puis j'ai énormément d'imagination. Ainsi, tiens, souvent je rêve que je galope sur un cheval fougueux dans une forêt, l'hiver, sur des routes blanches et dures de neige... ou bien je vois des choses très compliquées, des machines de Rops, tu sais, des bêtes grimaçantes, des horreurs ! D'autres fois, au contraire, je pense à des choses qui n'ont aucun rapport avec ça, à des choses très chastes, très sentimentales, à des mariages, à des premières communions, ou bien à un beau jeune homme comme Albert Lambert fils, qui chanterait avec une voix grave de la belle musique, *Faust* ou *le Domino Noir*... ou bien encore je pense à des fins de journées comme aujourd'hui, en automne, pas au Bois par exemple, mais à la campagne, tu sais, quand il va faire nuit, qu'on est triste, triste, triste, triste, et qu'on serait heureuse d'être malheureuse pour pleurer, pleurer, pleurer !...

Laure. — C'est étonnant... Quelle drôle de fille tu fais ! Si tu peux, tu as raison ; au fond, je t'envie.

Blanche. — Et toi, tu ne penses jamais à des choses comme ça.

Laure. — Moi ! je pense toujours que je voudrais bien que ça fût fini. *(Au cocher)*. Rodolphe, nous rentrons !

Dans les allées brunes, sous un ciel mauve, la victoria emmène les deux femmes au grand trot, tandis que, parallèlement au ciel et dans Paris, s'allument les étoiles et les lanternes des voitures.

LUCIENNE.

LE PARTAGE

... Il eût été impossible de rêver une soirée plus délicieuse pour s'attarder à table dans les genoux d'un joli tendron, pour baiser avec mille serments dont on n'est dupe ni l'un ni l'autre une bouche fraîche d'où émane un parfum de framboise, pour dégrafer un corsage d'organdi, où les seins qui palpitent, qui se gonflent, vous émeuvent comme des tourterelles qui seraient prisonnières.

Des thyrses de lilas embaumaient l'air léger. Le ciel semblait illuminé par les fusées de quelque somptueux feu d'artifice. La lune commençait à poindre derrière les collines bleues.

Des violons avaient l'air de rire, jouaient une symphonie bouffonne de bergamasques sur la terrasse du cabaret, égayaient le souper qu'un traitant prodigue offrait à des filles d'opéra.

Et monsieur de Pompertuzac ne regrettait pas d'avoir engagé chez un prêteur de la rue des Juifs la tabatière d'or et l'épée de cour que lui avaient léguées naguère l'oncle le plus ladre qui fût au monde, d'avoir dépensé ses dernières pistoles dans cette pretentaine de joie, songeait à l'alcôve où un lit blanc les attendait, Claudine et lui, se disait qu'il n'avait jamais eu de meilleure fortune, entendu une voix aussi douce, caressé des cheveux aussi fins, miré son désir et son caprice en des yeux aussi limpides, aussi attirants.

Il s'échauffait.

Il oubliait que la petite n'était qu'une humble dentelière, qu'elle habitait une mansarde, qu'elle ne possédait pour se faire belle et s'endimancher que ce bonnet d'Alençon et cette robe à fleurs, lui parlait avec des façons galantes de marquis agenouillé dévotement aux pieds d'une favorite, lui racontait qu'elle l'initiait à l'amour.

Et plutôt que de renoncer à la nuit promise il eût accepté, tout Pompertuzac qu'il était, d'épouser Claudine devant un de ces prestolets qui ont le latin facile et qu'amusent les folies amoureuses.

Comme des cloches sonnaient l'heure du côté de Suresnes, se répondaient d'un ton traînant, ainsi que des vieilles qui se séparent au détour du chemin, qui presque endormies déjà se disent bonsoir, la dentelière appuya sa tête décoiffée à l'épaule de son amant, soupira .

« Ne vous paraît-il pas, mon cœur, que nous perdons un temps bien précieux à achever ce flacon de Vouvray, et qu'il serait plus doux, derrière les volets clos, de nous aimer de toute notre âme et de toutes nos forces, d'ouïr la musique que feront nos lèvres plutôt que les rossignols de ces bosquets et que les violons de moquerie ?

— Je n'attendais que vos ordres, ma déesse, répondit-il, et les minutes m'étaient devenues lourdes autant qu'à vous... Le dessert est servi dans notre chambre et j'ai hâte de m'en régaler. Cerise de votre bouche vermeille, fraises pareilles de votre gorge, friandises divines qui auront, en guise de nappe, votre chair rayonnante



et fleurie... La sottise de dire qu'il n'est de paradis que dans le ciel, et aurions-nous là-haut de telles béatitudes ?

— Quelle impie ! Voulez-vous donc qu'il nous arrive malheur ?

— Est-ce de l'impiété que de croire aveuglément à celle qu'on aime, que de la prendre pour autel et pour idole ?

— Je vous défends, monsieur, de dire ces choses vilaines, n'ajoutez pas un péché de plus à nos péchés...

— O la nonnain adorable et qu'il me sourit d'aller faire mon salut dans vos bras... Il n'est pas de chaire plus propice aux sermons qu'un oreiller, ma mie, et je brûle de m'édifier à loisir... »

Elle lui fermait la bouche de ses petites mains pot lées et ils s'apprêtaient à demander leur chandelier patron de la guinguette, à regagner la chambre qu'a sa faconde gasconne monsieur de Pompertuzac av comparée à l'éden qu'espèrent les élus, lorsque le f mier général qui, obsédé par les histoires libertines les bêtises de ses convives, la tête pesante, les jam incertaines, s'était réfugié dans le jardin, les heur s'exclama :

« Ventre-Mahon ! Souffrez, monsieur que je vo complimente et que je vous envie... La divine piquante beauté !... Où, diable, en niche-t-il encore pareilles ?... Je ne sais pas de caillettes à la ville et a théâtre qui soient dignes de déchausser ce pied m gnon...

Et elle est encore en bonnet et en tablier. n'en crois pas mes yeux... »

La fâcheux répéta, éberlué :

« En bonnet, en tablier ! »

Monsieur de Pompertuzac n'était rien moins q patient. Il grommela avec son accent béarnais :

Veuillez nous faire place, nous n'avons ni le tem ni le désir d'écouter vos sornettes, pâquedioux !... »

Le financier éclata de rire et imitant les inflexio

(1) *Des baisers*, [illegible] 1 vol., OLLENDORFF, éditeur

fanfaronnes de ce pauvre cadet qui le prenait de si haut avec lui :

« J'entends, gouilla-t-il et je m'explique parfaitement que vous avez, comme on dit, les fourmis aux jambes... Le gâteau vaut la peine qu'on ne le laisse pas refroidir... Mais vous me permettrez bien, monsieur, d'apprendre à votre conquête que je me nomme Perdrigon de Valognes, que je serai trop heureux quand elle ne vous aimera plus, tout lasse, tout casse, selon le proverbe...»

Monsieur de Pompertuzac avait lâché le bras de Claudine, s'était rué sur l'insolent.

« Si vous vous nommez Perdrigon de Valognes, noblesse de gros sous probablement, je m'appelle le baron de Pompertuzac, cornette au régiment de Joigny, et j'aime à croire que nous n'en resterons pas là, que vous ne m'obligerez pas à vous bâtonner comme un drôle ! »

Complètement dégrisé, maître de soi-même, en homme qui se sent étayé par ses millions et par la faveur du roi, monsieur de Valognes l'interrompit :

« Vertudieu ! monsieur le cornette, vous n'y allez pas de main morte... Nous battre ?... mais vous n'avez pas réfléchi que vous n'avez rien à perdre, vous, tandis que moi je risque gros... »

Le gascon haussa les épaules.

« Qu'à cela ne tienne, cria-t-il, vous m'avez insulté sans le moindre motif et je vous ai rendu largement la monnaie de votre pièce. Si vous êtes gentilhomme autrement que de nom, vous ne pouvez vous dispenser de me rendre raison... Et je pense bien que chacun le saurait à la cour, que les quolibets et les libelles pleuvraient alors sur votre précieuse personne comme grêle en mars... Perdrigon rimerait à merveille avec poltron, songez-y... Et les femmes se gausseraient de vous plus que les gens de qualité... »

Le traitant était devenu blême.

Il vous reste un moyen facile d'équilibrer les plateaux de la balance où votre fortune pèse si lourdement...

Faites dresser un acte en bonne et due forme qui m'en assure la moitié... Et, de mon côté, je m'engage à laisser un testament qui, dans le cas où je serai tué, vous remettra en possessson de votre argent... Est-ce clair ? »

Les danseuses et les parasites attirés par cette rumeur de dispute se montraient aux fenêtres, interrogeaient anxieusement monsieur de Valognes. Il se vit pris comme au piège et affectant une indifférence qui était loin de son cœur, paonnant, saluant Claudine :



« Soit, monsieur, nous nous rencontrerons demain dans ce même enclos et donation contre donation, j'aime à penser que vous ne me refuserez plus de me léguer mademoiselle !... »

Le lendemain, cependant que le soleil déclinait, et que sur les branches empourprées les moineaux pépiaient et se querellaient, monsieur de Pompertuzac et



monsieur de Valognes jetèrent bas leurs habits de soie brodée et mirent l'épée à la main. Bien qu'il tirât avec une certaine virtuosité, qu'il eût appris avec un maître napolitain des coups dangereux, des parades subtiles, le traitant se déconcerta devant la fougue furieuse du cornette, perdit pied à pied du terrain, chancela et s'effondra enfin, la poitrine trouée.

Et, avant de rendre l'âme, comme s'il eût voulu prouver qu'il avait vraiment du sang bleu dans les veines et de la race, le moribond s'écria d'un ton persifleur :

« J'avais plus de temps que vous à faire fortune, monsieur, et je souhaite que vous changiez désormais en coiffe de dentelles le vilain bonnet de votre belle amie ! »

René MAIZEROY.

L'INITIATEUR

Sous ce titre suggestif, vient de paraître chez Ollendorff un roman d'une modernité aiguë où le talent de M. Charpentier s'affirme une fois de plus. Voici l'un des meilleurs chapitres du livre.

Au fond de la voiture qui les roulait vers leur demeure, Stéphane tenait Jeanne tout contre lui, dans une étreinte douce, uniquement amicale. Des gerbes de fleurs, entrecroisées avec art, décoraient les glaces en vis-à-vis; et leurs mains s'amusaient à les déchiqueter. Volontairement, le jeune homme incitait sa compagne à parler, non point de choses intimes ou graves, mais des incidents de la journée; car il voulait, dès à à présent, banir toute gêne en créant une atmosphère de camaraderie rieuse. Mais, s'il soutenait et dirigeait le dialogue, c'était machinalement, et son esprit suivait des pensées différentes.

Il songeait que dans quelques instants son rôle d'époux commencerait et, bien qu'il en eût dès longtemps envisagé les diverses étapes, il n'était pas sans éprouver une certaine émotion devant l'imminence du dénouement. Émotion délicieuse qu'il avait connue jadis, trop rarement à son gré, émotion du désir qui s'est exalté sur des images dont la matérialisation va devenir une réalité ! Car cette fois, il avait la certitude que la bien-aimée serait au rendez-vous, puisqu'il l'y conduisait. Son esprit pouvait spéculer sur les bonheurs prochains, en savourer par avance les ivresses espérées, sans craindre que la fatalité ne vînt décevoir son attente, ce qui lui était arrivé parfois lors de ses aventures de garçon. Et il se rappelait les mauvaises heures qu'il avait ainsi connues, les heures d'anxiété et de fièvre, alors que, penché sur la fenêtre, il guettait au loin la venue de sa maîtresse, ou que, l'oreille derrière la porte, il épiait les pas qui montaient l'escalier. L'évocation de ces souvenirs éveilla dans son cœur d'anciennes tendresses, remua les cendres des années mortes...

Le coupé s'arrêta ; ils étaient devant leur porte. Stéphane descendit, puis tendit la main à sa jeune femme. Ces humbles corvées lui paraissaient charmantes, entraient pour leur faible part dans l'ensemble de son bonheur. Jeanne goûtait délicieusement ces sensations nouvelles qui marquaient le premier stage de sa métamorphose, l'initiaient à sa vie d'épouse. Ce fut avec fierté qu'elle s'appuya sur le bras de son mari pour pénétrer dans leur cher nid d'amour, dans ce nid confortable qu'ils avaient meublé pendant leurs fiançailles d'un commun accord. Là, ils étaient chez eux, ils devenaient mari et femme; en franchissant ce seuil leur existence conjugale commençait réellement. Plus tard, sans doute, leurs âmes se mêleraient davantage, leurs corps s'uniraient plus étroitement, mais dès maintenant leurs intérêts s'identifiaient : ils formaient le couple légal. Et tous deux les sentirent confusément.

Une servante les attendait; Delsériès lui commanda de porter le thé dans leur chambre, puis il la congédia. Toute présence étrangère eût rompu le charme du tête-à-tête. Quand le service fut terminé, quand la domestique les eût quittés, il fut sur le point de prendre sa femme entre ses bras et de lui murmurer dans un baiser : « Enfin seuls ! » Mais il se rappela la lithographie célèbre qui avait popularisé cette scène et cette parole et... la crainte du ridicule paralysa son geste. Déjà, en s'en allant, la chambrière leur avait souhaité une bonne nuit, et cela simplement, naïvement, en fille de la campagne toute disposée à bien servir ses nouveaux maîtres. Ce minuscule détail dont Jeanne n'entrevit certes pas le côté légèrement comique, avait quelque peu contrarié Stéphane.

— Mon Dieu, pensa-t-il, qu'elle est donc délicate cette initiation de la vierge au mystère de l'amour et combien difficile la réalisation du rêve tel qu'on le conçoit !... Encore, les circonstances me sont particulièrement favorables, puisqu'il y a entre nous la passion, c'est-à-dire ce merveilleux prisme au travers duquel la matière s'idéalise. De plus, je possède une certaine science et le décor n'est pas hostile...

Il sourit en songeant aux groupes innombrables dont les noces sont forcément grotesques soit par la misère de la situation, soit par la grossièreté des tempéraments, soit encore par le manque d'amour. Et il alla vers sa femme, l'aida à quitter son mantelet et son chapeau. Puis, l'entraînant vers le guéridon ;

— Maintenant, ma chérie, nous allons faire la dînette... Je suis sûr qu'après toutes ces boissons compliquées une simple tasse de thé vous paraîtra délicieuse...

— Oh ! je n'ai pas bu de tous les vins, j'aurais eu peur d'être grise... Je n'ai goûté qu'au champagne.

Delsériès le savait, car il avait surveillé ses verres, prêt à la conseiller dans le cas d'une imprudence. Lui-même s'était montré fort sobre. Il répondit en plaisantant :

— Oui, je l'ai remarqué, vous avez regardé nos invités boire... Beaucoup de sucre ou pas beaucoup ?

— Pas beaucoup.

— Ça signifie un morceau. Et surtout ne vous brûlez pas, car l'eau est bouillante.

La recommandation arriva trop tard; Jeanne reposait vivement sa tasse en faisant la grimace.

— Allons, bon ! je suis un prophète de malheur.

— Il n'y a pas grand mal; c'était un peu chaud, voilà tout.

— Heureusement que je connais le remède, laissez-vous guérir.

Enlaçant sa femme d'un bras, il l'attira vers lui et imprima longuement ses lèvres sur les lèvres vierges. C'était leur premier baiser sensuel, un baiser sous lequel leurs êtres tressaillirent et s'appelèrent. Mais lui, demeurait maître de ses sensations, se bornant au rôle d'observateur, suivant chez sa compagne les phases du désir. Il la sentit heureuse et palpitante. Bénissant le hasard qui le servait si merveilleusement, il prolongea l'étreinte, renouvela la caresse avec lenteur. Puis, jugeant la minute opportune pour faire intervenir le tutoiement, il demanda :

M'aimes-tu ?

D'une voix partie du fond de son âme, de cette voix [illegible] dès que nous voulons l'analyser, Jeanne répondit :

— Si je vous aime ? oh ! chéri, comment pouvez-vous le demander ?

Ils se fixèrent, les yeux dans les yeux, et se devinèrent en communion de bonheur. Des ondes voluptueuses fluaient sous leur derme dont ils goûtèrent en silence les frissons vivifiants. Ils étaient dans une de ces secondes si brèves où l'essence humaine atteint les joies supérieures, où la chair et l'esprit, dans un accord parfait, donnent leur vibration totale. Que de fois déjà Stéphane avait connu de telles extases !... Elles n'avaient rien d'inédit, et toujours, pourtant, il en savourait les délices avec une ardeur rajeunie. Né pour l'amour, l'amour, jusqu'en ses préludes les plus infimes, demeurait pour lui la volupté par excellence dont il gardait une soif inapaisable. Tenant dans sa main la main de sa femme, il la contemplait à la dérobée d'un œil lumineux et charmeur. Elle serait à lui, tout à l'heure ou demain, ou plus tard, selon sa volonté. Lentement, ils vidèrent leurs tasses.

Leurs lèvres se rejoignirent ; ils goûtèrent à nouveau l'ivresse du baiser. Mais à présent, il n'y avait plus pour Jeanne la surprise de l'inconnu, et, dans la naïveté de son innocence, elle allait au-devant des caresses. Elle avait hâte de connaître le mystère et son cœur palpitait dans l'attente. Sa raison lui disait que d'autres joies viendraient à leur tour, plus complètes, plus définitives. Sa confiance dans l'époux était absolue ; il devenait le maître que l'on aime à servir. La pudeur seule paralysait son élan ; sinon elle se fût prosternée à ses genoux, improvisant le cantique de la passion, le véritable Cantique des Cantiques.

Stéphane se leva, entraînant sa femme vers le divan. La courbe de son bras devint l'appui où elle voulut se blottir. Malgré l'épaisseur des vêtements, leurs corps se frôlèrent, où plutôt se perçurent. Les moindres attouchements les énervaient et exacerbaient leurs désirs. Longtemps, jusqu'à la souffrance — combien exquise, cette souffrance !

Delsériès prolongea le thème des caresses. Puis, il en gradua les variantes. Ses doigts luttèrent contre l'inertie des boutons, la ruse des agrafes, le croisement des lacets, les replis des doublures. Corsage et robe glissèrent ; la vierge apparut plus sacrée. Les mains jointes sur ses yeux, elle ne voulait point voir, et surtout ne pas être vue. Alors, brusquement, elle s'échappa, s'enfuit derrière les rideaux du lit avec des phrases incohérentes.

— Laissez-moi... Je vous en prie... Je n'oserai jamais... Cachez-vous... Je me coucherai seule... Ne regardez pas...

Phrases charmantes, balbutiées sur un ton de prières effarées devant l'apparition du Dieu révélateur !... Stéphane se prêta volontiers à la comédie, la trouvant si naturelle, si juste. Il se cacha dans l'embrasure d'une fenêtre tout en rassurant sa jeune femme par des mots gentiments paternels. Bientôt le bruissement des draps l'avertit qu'il pouvait reprendre son rôle. Il éteignit les lumières, laissant la chambre dans la pénombre d'une veilleuse. Jeanne, les yeux mi-clos, feignait la somnolence. Avec hâte, il profita de l'instant propice et la rejoignit. Sous l'immédiat contact, elle eut un repliement sur elle-même, à la façon des sensitives. L'émotion l'étreignit jusqu'à l'étouffement, émotion double, physique ainsi que celle du baigneur sous le choc des premières vagues, morale comme lorsque va s'accomplir un événement violent, attendu et redouté. Mais la curiosité et l'affection triomphèrent de l'instinctif émoi de la vierge. Elle ne repoussa point les bras de l'aimé qui l'enlacèrent, non plus que ses lèvres qui tracèrent leurs doux sillages.

Ce ne fut pas la capture totale, mais seulement de délicates ébauches, une moisson légère et partielle. Le consentement succédait au refus, la confiance remplaçait l'effroi. Ils recommençaient la genèse de l'Humanité. Toutefois, l'homme n'était plus le novice de la légende biblique ; il possédait l'hérédité des ancêtres et possédait l'expérience personnelle ; le rôle d'Ève se simplifiait à celui d'une élève docile et curieuse.

De courtes haltes coupaient le divin poème ; repos exquis, durant lesquels leurs esprits s'abandonnaient aux premières somnolences, presque allégés dans une immatérialité de rêve. Ils n'avaient plus alors qu'une perception lointaine de frôlement, une sensation affaiblie de membres entrelacés. Des heures tintèrent dans le silence ; insensiblement ils s'endormirent. Puis, dans l'inconscience du sommeil, le grand égoïsme animal triompha, l'instinctif besoin de se terrer dans son trou, de s'étendre dans sa couche, sans souci du compagnon. Et leurs bras se désunirent, leurs corps se tournèrent, s'éloignèrent...

Quand ils s'éveillèrent, la clarté solaire blanchissait depuis longtemps, à travers les rideaux disjoints, les meubles et les murs. La rumeur des rues montait vers eux. Jeanne n'avait plus sa timidité de la veille. L'aimé était devenu l'ami, le confident, l'éducateur. Elle lui parlait sans frayeur. Après les premières caresses du bonjour, comme ils se disposaient à s'habiller, elle n'hésita plus à l'interroger :

— Alors, maintenant, je suis ta femme ?

Non, ma chérie, pas encore.

— Ah !...

Armand CHARPENTIER.

PETITE CHATTE

— Eh bien, mignonne, êtes-vous moins morose ?

Petite Chatte, avec un sourire forcé, murmura : « Mais je ne l'ai jamais été. »

Ces dames, Mme d'Argilès, la comtesse Waniska, Mme Martineau, femme du grand banquier de la rue du 4-Septembre, se récrièrent : « Oh ? Petite-Chatte, ne mentez pas, vous avez quelque chose... Si vous voyiez comme depuis quelque temps vous êtes changée ! »

En son doux parler de Russe, la comtese Waniska rappela les mines heureuses de la Petite-Chatte, il n'y avait pas un mois encore. Quelle jolie frimousse éveillée quand ces dames arrivaient ! Comme ils brillaient, ses yeux bleus où s'allongeait la prunelle noire en forme d'I des félins ? comme elle justifiait bien son surnom, si carressante, si souple, si ronronnante ! Un plaisir de voir sur les épaules de cette mignonne un vêtement, tant elle savait par sa grâce, le faire valoir. Une jouissance, lorsqu'elle drapait une jupe ou quand, ajustant un corsage, elle faisait glisser, le long des reins de la cliente, ses mains fines aux ongles lancéolés. Puis, quel babil ! Les mots prononcés par elle prenaient d'infinies tendresses ; les phrases semblaient modulées comme des chansons. Et sa gaieté, sa gaieté de nonne qui se serait évadée du couvent !

Maintenant plus rien. Pour complaire à ces dames, elle essayait bien de rire, mais ce rire sonnait faux ; ses beaux yeux semblaient voilés d'un léger nuage. Peut-être pas triste, mais en proie à des réflexions profondes, Petite-Chatte était méconnaissable.

— Tenez, j'ai pensé à vous, je sais que vous ne détestez pas les bonbons à la violette. Ils vous rendront peut-être, lorsque vous les croquerez, quelque gaité.

Et Mme d'Argilès tendit un sac de bonbons.

— J'avais eu la même idée, dit la comtesse Waniska.

— Et moi aussi, fit Mme Martineau,

Devant les sacs que chacune de ces dames lui offrait, Petite-Chatte hésitait, ne sachant lequel prendre et murmurant : — Vous êtes trop bonnes, non... vraiment, vous êtes trop bonnes.

— Et maintenant, confiez-nous la cause de votre chagrin ?

Mais Petite-Chatte hocha la tête et eut un triste battement de paupières et soupira : « Je ne peux rien dire. »

II

— Mes respects, mesdames, mes respects !

M. John, *tailor for ladies*, s'incline devant ses clientes. Très correct, très cosmétiqué, il porte un complet, nuance « Illusion » qui est un ravissement. En hâte, comme un ministre qui, pendant une audience, devrait recevoir un millier de personnes, il s'adresse à Mme Martineau : « Nous allons essayer la robe de bal ? » Et se tournant vers Petite-Chatte : « Mademoiselle Blanche, voulez-vous venir ? »

Mais Mme d'Argilès :

— Non, non, nous gardons Petite-Chatte, nous avons une confession à obtenir d'elle.

Et M. John, tout en pinçant les lèvres, de s'incliner, tandis qu'il faisait passer devant lui Mme Martineau dans le grand salon d'essayage.

Cette fois, c'était décidé, Mme d'Argilès et la comtesse se l'étaient bien promis : elles arracheraient à Petite-Chatte son secret.

Simultanément, elles se levèrent ; elles étaient seules dans le salon : Mme d'Argilès prit Petite-Chatte par le cou, Mme Waniska par la taille, et toutes deux penchées vers la préférée, murmurèrent : « Voyons, parlez. » Elles la regardaient bien en face, dans les yeux, avec des moues suppliantes. Et les prunelles de de Petite-Chatte se dilataient, tandis qu'elle frissonnait sous les caresses qui l'enveloppaient. Elle ouvrit la bouche, la referma, l'ouvrit encore, puis, dans un soupir : « Eh bien ! voici ! »

Ces dames ne respiraient plus.

A voix basse, très basse, elle commença sa confession. Dès qu'elle était entrée dans la maison, M. John lui avait fait la cour, discrètement d'abord, plus ouvertement ensuite.

— Ne pas respecter une enfant de quinze ans ! C'est abominable ; s'écria Mme d'Argilès.

Mais d'un air triomphant, Petite-Chatte déclara d'abord qu'elle avait seize ans, ensuite, qu'elle n'avait jamais répondu aux propositions de M. John. Une fois, il avait voulu, dans son cabinet, l'embrasser ; elle l'avait griffé de la belle façon.

— Vous avez joliment bien fait, approuva de sa voix très douce, la comtesse.

Mais, M. John ne s'était pas rebuté. Il avait cherché par tous les moyens à vaincre ses résistances. Oh ! elle en avait supporté, des luttes ! Sans la crainte de perdre ces dames, elle aurait depuis longtemps quitté la maison.

Mme d'Argilès, attendrie, se pencha vers la jeune fille et ses lèvres, après avoir effleurer les frisons de la mignonne, se posèrent délicatement sur la tempe. Les paupières de Petite-Chatte battirent, et sa bouche, tandis qu'elle parlait, — eut l'air de rendre un baiser.

Mais elle continuait : « Toujours, ses camarades que M. John distinguait, cédaient avec un empressement qui confinait au délire. Pensez donc : c'était un moyen de passer sur le dos des autres. Or, justement parce qu'elle différait de ses collaboratrices, M. John l'aimait avec plus d'ardeur. Le refus irrite de désir et depuis deux ans, le couturier la désirait. Pour arriver à la vaincre, il lui avait doublé ses appointements ; il lui permettait d'agir à sa guise dans les magasins, de sortir à sa fantaisie, ce qui expliquait comment elle pouvait si souvent aller surprendre Mme d'Argilès, le matin ; Mme Martineau, après le déjeuner ; la Comtesse, entre cinq et six heures, au moment où dans la nuit qui tombe et estompe en grisailles le salon, il fait si bon, étendues sur la chaise longue, rêvasser à d'exquises et voluptueuses chimères.

— Si bien, conclut Petite-Chatte, qu'affolé par ma résistance, il m'a demandée, très rouge, — lui que vous connaissez si pâle, très nerveux, — lui que vous connaissez si froid...

— Il vous a demandée ?

— En mariage...

Mme d'Argilès donna sur le parquet un furieux coup d'ombrelle ; la Comtesse respira un flacon de sels. Elles étaient stupéfaites. Puis la stupéfaction passée, ce fut en elles de la colère, de l'ironie, et, les dents serrées :

— Vous avez refusé, j'espère ?

— Moi, oui ; mais maman veut que j'épouse.

III

Ni Mme d'Argilès, ni la comtesse Waniska n'essayèrent de robes ce jour-là. Quand Mme Martineau sortit du salon où — sur sa poitrine honnêtement rebondie, comme il sied à une femme de banquier, — M. John avait moulé le corsage, elles la saisirent, l'entraînèrent, l'emportèrent, et ce ne fut que chez le pâtissier, — après une pareille nouvelle, des gâteaux et du Porto étaient nécessaires — qu'elle lui révélèrent la cause des tristesses de Petite-Chatte.

Le visage de Mme Martineau, plus sanguine que ses amies, s'empourpra : elle aussi eut un mouvement très vif d'indignation : Il fallait empêcher ce mariage à tout prix !

On l'approuva, mais comment faire ?

Et pendant une heure, tout en mangeant des sandwiches au foie gras, arrosées de Porto, elles délibérèrent. Mais elles se quittèrent sans avoir rien trouvé.

Et pendant un jour, pendant deux jours, pendant huit jours, les délibérations furent aussi vaines. Les souffrances de Petite-Chatte, elles les éprouvaient, plus aiguës peut-être. Et c'était pitié de voir ces dames, si heureuses toujours, moroses maintenant, avec des sourcils froncés et des lèvres plissées par l'inquiétude

« Douce et perfide dame, adorable ennemie,
Ces lys en sont témoins, je voulais t'épargner,
Mais ton sauvage orgueil n'a pas su se résigner
Et j'ai dû t'endormir, ô dame périlleuse !

Le breuvage a fermé ta bouche astucieuse
Et le charme endormeur aux souples rythmes d'or,
Le charme que ta bouche en rêve implore encor,
Va t'enclore à jamais, invisible et vivante,
Dans le cercle mouvant de sa danse savante.
O doigts blancs et légers, qui frôliez mes genoux,
Lents baisers, bras errants et frais, longs cheveux roux
Qui méditiez ma perte, un léger sortilège
De Myrdhinn vous déjoue, et les cheveux de neige
Et la barbe argentée ont pris les cheveux d'or.
Ni corbeau croassant ni fanfare de cor,
Quand j'aurai prononcé les trois phrases magiques,
Ne pourront éveiller tes beaux yeux léthargiques
Et tu vas dans la ronce et les lys à jamais
T'engloutir invisible, et pourtant je t'aimais ! »
Il dit, et, dans ses mains ayant pris les mains froides
De la dame et baisé longuement ses yeux roides,
Il lui croisa les bras sur sa robe aux longs plis
Et puis, ayant posé dans les touffes de lys
Cette adorable tête, ardente et douloureuse,
« Adieu, murmura-t-il, adieu ; pâle amoureuse ! »
Et le mage, en cadance élevant les deux bras,
Se mit au clair de lune à tracer pas à pas
Un grand cercle, et sa bouche égrenait des paroles
Magiques.
Et les lys, entr'ouvrant leurs corolles,
Embaumaient ; les iris, emplis d'une lueur,
Resplendissaient dans l'ombre et, le front en sueur,
Myrdhinn dansait toujours la danse ensorcelée.

Myrdhinn dansait, l'œil fixe et la barbe emmêlée ;
Et des lieux éloignés, du fond des antres frais
Des rires et des voix, vains échos des forêts
Nocturnes, bruissaient ; musique bourdonnante ;
Et la sueur coulait sur la peau frissonnante
Du vieux myre, et c'était au fond des bois perdus
Des appels et des pas vaguement entendus...
Puis rien, rien que le bruit des deux pieds sur la mousse
Retombant en mesure, et de l'herbe qui pousse
Rapide, épaisse et noire, humide et froid linceul
De la dame endormie au pied du chêne aïeul.

La lune entre des pins était alors cachée.

Myrdhinn alors fit trêve et, la tête penchée,
Ayant neuf fois tourné sur lui-même, écouta,

Et dans la forêt brune un fou rire éclata,
Un rire jeune et frais, suivi d'un grand silence

Effilant les lys bleus en pâles fers de lance,
La lune à ce moment surgit entre les pins
Et la clairière obscure et le creux des ravins
Apparurent, peuplés de blanches silhouettes

Et Myrdhinn murmura : « C'est quelque cri de chouettes,
Et, comme un clair défi, le rire étrange et frais
Éclata de nouveau, mais cette fois, plus près.
« C'est quelqu'esprit des bois qui dans l'ombre erre et [rôde,
Dit le mage, et cherchant à son doigt l'émeraude
Qui le rend invisible et chasse les esprits,
Myrdhinn, vieux loup royal au piège enfin surpris,
Sentit fondre son âme et tomber sa superbe.
D'entre ses mains glissée et de ses mains dans l'herbe,
L'émeraude à son doigt n'était plus.
Jeune et fou
Le rire à son oreille éclata. « Le hibou
N'a pas ce rire ailé, dit une voix connue,
Et férocement rousse et férocement nue,
Les seins droits et pourprés, rouge tentation,
Le heaume de Myrdhinn sur l'or en fusion
De ses fauves cheveux bondissant sur ses hanches,
Viviane apparut, farouche entre les branches.
L'émeraude à son doigt scintillait dans l'or roux.
Myrdhinn, lui, sanglotait, tombé sur ses genoux :

« Puisque Myrdhinn a fait la folle rêverie
D'endormir à jamais ma tunique fleurie
Et d'enchanter ma robe et mon hennin doré,
J'ai dû ceindre le heaume aux guerriers consacré,
Le heaume, où, te fiant aux vertus des tarasques,
Tu verses aux félons des breuvages fantasques.
Se venger d'une dame en tenant endormis
Sa robe et son hennin, Arthus a-t-il permis,
Myrdhinn, cette traîtrise aux preux de son cortège ?
Hennin de Viviane on vous a pris au piège.
O doigts blancs et légers qui frôliez ses genoux,
Lents baisers, bras errants et frais, longs cheveux roux
Qui méditiez sa perte, un léger sortilège
De Myrdhinn vous a déjoué et, les cheveux de neige
Et la barbe argentée ont pris les cheveux d'or.
Ni corbeau croassant ni fanfare de cor
Quand j'aurai prononcé les trois phrases magiques,
Ne pourront éveiller tes beaux yeux léthargiques,
Et tu vas dans la ronce et les lys à jamais
T'engloutir invisible, et pourtant je t'aimais ! »

Et, riant à Myrdhinn, qui pleurait en silence,
La dame au clair de lune exécuta la danse.

JEAN LORRAIN.

DIALOGUES DES COURTISANES

Chez Renée Vazih : cabinet de toilette tendu de crêpe de Chine vert Nil semé de roses ibis. Aux murs des gravures polissonnes du XVIIIe siècle ; sur un éventail une vingtaine de portraits représentant Renée Vazih en travesti, en amazone, en chemise, en femme du monde, en bacchante, en arlequine fin de siècle et en « petit trou pas cher », sa dernière création. Toilette, baignoire, bibelots en cristal chiffré d'or. Il est onze heures : Renée Vazih sort du bain ; Louise, sa femme de chambre, la frotte avec un gant de crin puis la saupoudre d'amidon parfumé cependant que le dos tourné, les yeux contre la muraille, Gilberte Vazih attend que « p'tite mère » lui permette de regarder.

RENÉE, *passant son peignoir.* — Ça y est, bichette, tu peux te retourner.

GILBERTE, *sept ans, mince, blondinette avec, sous des sourcils noirs, des yeux malins.* — Comment qu'ça s'fait, dis, p'tite mère, qu'on t'voie sans r'garder.

RENÉE. — Comment sans regarder !

LOUISE. C'est à cause des glaces... Mademoiselle aura vu Madame dans les glaces.

RENÉE. — C'est vrai, je n'y avais plus pensé... ; (*Furieuse, à Louise* ;) les glaces, les glaces... dirait-on pas qu'il y en a cinquante !

LOUISE. — Il y en a sept.

GILBERTE. — C'est joli on s'voit renversé.

LOUISE. — Taisez-vous donc, Mademoiselle, c'est très vilain pour une petite fille de regarder tout comme ça.

GILBERTE. — J'ai pas pu r'garder, pisqu' j'étais cont'le mur ; et pis p'tite mère n'est pas vilaine... elle a des gros estomacs.

RENÉE. — Oh ! des estomacs ! C'est comme ça que ces bonnes dames disent au couvent, mon trésor.

GILBERTE. — C'est pas ces dames, c'est les grandes... nous, dans ma classe, on n'en a pas.

RENÉE. — Pas encore, mais j'espère bien... (*A Louise*). Elle sera faite comme moi tout à fait, cette petite.

LOUISE, *flatteuse.* — C'est à souhaiter.

RENÉE. — Je n'y serai pour personne aujourd'hui, vous entendez, Louise ? (*A Gilberte*) : Bébé a congé, maman aussi... (*A Louise*) ; Vous direz à Joseph que je ne recevrai pas.

LOUISE, — Pas même Monsieur... il vient déjeuner. (*A Gilberte*) : Tu seras contente de déjeuner avec « bon ami » ?

GILBERTE. — Lequel ?

RENÉE. — Ne fais donc pas la sotte : tu sais bien, bon ami qui a un grand bateau qui fait tchu, tchu, tchu.

GILBERTE, *répétant.* — Tchu ! tchu ! tchu !

RENÉE. — Tu seras contente de déjeuner avec lui.

GILBERTE. — Est-c'qu'il m'apport'ra quéqu'chose.

RENÉE. — Certainement.

GILBERTE. — Alors, oui... Et toi, est c'qu'il t'apport'ra aussi quéqu'chose,

RENÉE. — Je ne sais pas, tu le verras bien.

GILBERTE. — Écout' que j'te dis' tout bas (*Criant*). S'il t'apporte quéqu'chose, tu m'envoieras chez l'marchand d'mander combien qu'ça coûte.

RENÉE. — Tu ne sais pas ce que tu dis... qui est-ce qui t'a appris ça, encore ?

GILBERTE. — C'est Marguerite.

RENÉE. — Qui ça Marguerite ?... la fille de Mademoiselle Blécharde ?

GILBERTE. — Oui.

LOUISE. — Oui, qui ?

GILBDRTE. — Oui, p'tite mère.

RENÉE, *curieuse.* — Eh bien comment t'a-t-elle dit ça, Marguerite ?

GILBERTE, *se dandinant.* — Eh bien, c'est un Monsieur qui avait donné une bague à sa maman, aloooors elle a envoyé Marguerite avec sa bonne chez l'marchand pour savoir combien qu'ca coûtait, aloooors l'marchand a dit combien qu'ça coûtait, même que Marguerite a dit qu'sa maman avait dit que l'Monsieur y s'était pas fendu... horos'ment pas qu'y s'aurait fait du bobo, pas, p'tite mère.

RENÉE, *riant.* — Oui, ma cocotte.

GILBERTE, *voyant qu'elle tient un succès et le compromettant immédiatement par une ineptie.* — Il s'aurait fait du bobo à son chapeau.

RENÉE. — Allons, tais-toi, bichette, tu dis des bêtises,

LOUISE. — Si c'est possible de donner des commissions comme ça à une enfant ! Faut-il qu'une m[illegible] sait dénaturée !

RENÉE. — Intéressée, surtout. Ah dame ! vous savez, de Blécharde ça ne m'étonne pas : c'est une fille très pratique.

LOUISE. — C'est égal... elle devrait respecter sa demoiselle plus que ça.

RENÉE. — Elle lui apprend la vie : à seize ans Marguerite ne se laissera pas voler... elle saura estimer tout.

LOUISE, *digne.* — Sauf sa mère.

RENÉE. — Oh ! oh ! Louise, vous croyez que c'est arrivé, ma fille. Moi je trouve que d'un sens elle a raison, Mademoiselle Blécharde ; à huit ans sa fille sait calculer comme un professeur... elle est toujours la première en arithmétique. Elle la connait déjà... jusqu'à vendre aux grandes, en cachette, le portrait de sa mère... plus cher qu'aux boulevards.

LOUISE. — Oh !

RENÉE. — Enfin, Gilberte me l'a raconté l'autre jour, et elle n'invente pas. C'est comme ma sœur Suzanne qui est tout le temps à répéter à sa fille qu'il faut se méfier des hommes, que ce sont des *ci* des [illegible] des brutes qui vous exploitent. Elle a raison... Quand la petite aura l'âge, elle sera prévenue... elle ne se laissera pas rouler comme sa mère et comme moi. Croyez-vous que j'en voudrais à maman et que je l'[illegible] estimerais moins si elle m'avait donné quelques conseils ; seulement maman n'y connaissait rien... [illegible] nous aimait bien, mais elle n'était pas galante pour un sou.

LOUISE. — On n'est pas parfait.

RENÉE. — Allez, allez, c'est une rude femme que Mlle Blécharde.

GILBERTE, — Pas, p'tite mère, que t'es aussi une actrice comme la maman à Marguerite.

RENÉE. — Oui, mon chéri, pourquoi ?

GILBERTE. — Parc'qu'elle dit comme ça qu't'es qu'une plancheuse.

RENÉE. — Une quoi ?

GILBERTE, *répétant avec sérénité.* — Une plancheuse.

RENÉE. — Eh bien, tu diras à Marguerite que sa maman est une planche... et puis je te défends de jouer avec cette petite... c'est dégoûtant ce couvent-là, il n'y a que des filles de grues, ma parole !... et puis tu lui diras aussi que sa mère ferait bien mieux...

Louise fait signe à Renée qu'il y a un enfant.

GILBERTE. — Est-c'que M. Félix vient déjeuner ici.

RENÉE. — Non.

GILBERTE. — Pourquoi, dis, qu'il n'vient pas déjeuner.

RENÉE. Parce qu'il ne peut pas.

GILBERTE. — Ah !... c'est ennuyeux. J' l'aime mieux qu'bon ami, et toi, p'tite mère ?

LOUISE, — Taisez-vous donc, mademoiselle, les petites filles bavardes sont insupportables.

Petit silence.

GILBERTE. — Pourquoi qu't'es pas v'nue m'voir dimanche, dis ?

RENÉE. — Je jouais en matinée, je n'ai pu.

GILBERTE. — Tu peux jamais. Les autres, leurs mamans viennent tout l'temps avec des gâteaux et tout plein des affaires dans leur manchon.

RENÉE. — Je t'ai envoyé Louise.

GILBERTE. *avec une moue.* — C'est pas la même chose.

Louise, *vexée*. — Merci bien, mademoiselle... moi qui me suis promenée une heure dans le parc avec vous et qui vous ai apporté des bonbons glacés de chez Boissier.

Gilberte. — Oh! Ils étaient fondus... ils coulaient, mêm'que Cécile Lansermain s'est moquée d'moi, ta mère s'a couchée d'ssus, qu'elle a dit.

Renée. — Cécile Lansermain est une sotte, je te défends aussi de jouer avec celle-là.

Louise, *très bas*. — Pauvre petite, elle ne jouera plus avec personne.

Renée. — On leur en payera des boîtes de huit francs à ces petites oies.

Gilberte. — La mèr' Sainte-Sophie l'a punie.

Renée. — Toujours bonne pour toi, la mère Sainte-Sophie? Louise, vous me ferez penser à lui envoyer un bouquet de lilas blanc pour la chapelle.

Louise. — Si Mademoiselle rentre aujourd'hui au couvent, Madame pourrait donner la gerbe de ce matin.

Renée. — Celle du prince Casquaforti... et s'il vient cette après-midi?

Louise. — Puisque Madame ne reçoit pas, qu'elle sort avec Mademoiselle.

Renée. — C'est juste.,. et puis Monsieur n'aurait qu'à demander d'où viennent ces fleurs?... c'est plus prudent, vous avez raison. En reconduisant la petite à cinq heures, vous l'emporterez... (*A Gilberte.*) Eh bien, bébé, tu pleures.

Gilberte. — J'veux pas rentrer ce soir, p'tite mère, les autres elles ne rentrent que d'main.

Renée, *doucement*. — Mais ma petite chérie, je ne peux pas te garder ce soir, c'est impossible,

Gilberte. — Pourquoi?

Renée. — Je dîne en ville... à dix heures « j'ai mon théâtre », enfin c'est impossible. Tu vois que je te garde toute la journée, c'est déjà bien gentil.

Gilberte, *pleurant*. — Aussi ce soir, dis, aussi ce soir. (*Résolument.*) Je le d'mand'rai à bon ami, il voudra bien, lui.

Renée. — Je te défends de parler de tout ça à bon ami, tu entends, je te le défends, et si tu fais des scènes, tu seras fouettée.

Gilberte. — Je serai sage, p'tite mère, j'y dirai rien à bon ami, d'abord j'y dis jamais rien. Tu sais pour le beau Monsieur, à Versailles, avec son grand sabre et son joli corsage bleu, que tu m'avais dit de rien dire, eh bien, j'ai rien dit... (*Avec intention.*) pourtant il m'a d'mandé, bon ami.

Renée. — Il t'a questionnée, c'est trop fort, c'est ignoble! Qu'est-ce qu'il t'a demandé?

Gilberte. — Rappelle plus. (*Triomphalement*). Mais j'ai rien dit.

Renée. — Bien vrai?

Gilberte. — Pour sûr... embrasse-moi, p'tite mère... je rest'rai ce soir, dis!

Renée. — Oui, là, ne pleure pas... Louise!

Louise. — Madame.

Renée, *timidement*. — Je vous avais donné votre soirée, je crois.

Louise, *prévoyant le coup, très sèche*. — Oui, Madame, je dîne chez ma sœur... mais Madame peut reprendre sa parole... Madame est la maîtresse.

Renée. — Voyons, Louise, ne me faites pas la tête; vous savez bien que je ne fais pas toujours ce que je veux. Il faut m'aider un peu aussi... D'ailleurs, c'est vous qui m'avez conseillé de dîner avec le prince.

Louise. — C'était pour le bien de Madame.

Renée, *impatientée*. — Et puis parce qu'il vous a collé cinq louis. Allons, soyez gentille. Si vous alliez au théâtre avec bébé... vous pourriez emmener votre famille; je vous paierai une loge où vous voudrez.

Louise. — On ne peut pas aller partout avec un enfant.

Renée. — Oh! elle est si petite! Où veux-tu aller, Gilberte?

Gilberte. — J'veux aller où qu'y a beaucoup de décors et de bêtes.

Renée. — D'ailleurs nous en reparlerons cet après-midi.

Gilberte. — Tu m'emmènes au Bois dans ta voiture, dis, p'tite mère.

Renée. — Oui, c'est entendu... au fait, non; et mon costume que je vais essayer à trois heures!

Louise. — Madame pourrait peut-être y aller demain matin.

Renée. — Vous n'y pensez pas, c'est mon costume pour cette représentation... vous savez bien : *L'œuvre des petites filles moralement abandonnées.*

Gilberte. — Alors je sortirai pas avec toi?

Renée. — Non, mais je te rapporterai quelque chose.

Gilberte. — Quoi?

Renée. — Un petit porte-monnaie avec ton nom et une petite pièce d'or.

Gilberte, *consolée*. — Comment qu'il est ton costume?

Renée. — Tu ne comprendrais pas... je serai en Rarahu... Voyons, maintenant, ne perdons plus de temps: bon ami va arriver... il faut que je me dépêche.

Gilberte. — Après déjeuner, je viendrai avec vous dans la serre?

Renée. — Non, tu sais bien que c'est l'heure où bon ami veut être tranquille avec moi. (*Très bas*) parce qu'il dort, et tu comprends, il ne veut pas dormir devant une petite fille. Tu iras dans la lingerie et tu regarderas les images. Allons, embrasse-moi, parce qu'avec tout ce que j'ai à faire, je ne sais pas si je te reverrai de la journée. Tu l'aimes bien, ta petite maman?

Gilberte. — Oh oui, je t'aime bien! mais quand donc que j'pourrai t'voir pendant longtemps?

Renée. — Bientôt, mon trésor, mon petit amour adoré, ma petite Béberte à moi... (*La quittant brusquement*) On sonne... voilà bon ami. Tu vas être mignonne.

Gilberte. — Je m'lais'rai embrasser.



Renée, *très vite*. — Ne parle pas du théâtre ce soir.

Entre bon ami, gros, court, mais l'air bon, il a les mains encombrées de paquets.

Gilberte, *sautant de joie*. — Il apporte quéqu'chose! il apporte quéqu'chose.

Renée. — Veux-tu te taire?

Gilberte, *s'élançant au cou du gros monsieur*. — Bonjour, bon ami.

Renée, *très distinguée*. — Bonjour Auguste.

Baisers, effusions, déficelage des paquets, remerciements.

LUCIENNE.

REQUÊTE AU MINISTRE

Vêtu d'une longue redingote noire, cravaté de blanc, coiffé d'un chapeau haut de forme démodé, dont la soie, grâce à un récent coup de fer, brillait comme si elle eut été éclaboussée de soleil, M. Manginet se retourna vers sa fille :



— Suis-je présentable ?

Il mit les petits doigts sur les coutures du pantalon et resta fixe, dans la position du soldat sans armes.

— Mais oui, p'pa, mais oui.

Sans le regarder, devant la glace, Mlle Jeanne Manginet, par abréviation, Janot, du théâtre du Gymnase, donnait, avec l'aide de sa femme de chambre, un dernier coup à sa toilette.

Une légère tape sur les hanches pour faire tomber la jupe toute droite, un coup de doigt sur un frison du front, et une fois la voilette baissée — là, c'était bien ! elle fut prête.

— Ah ! j'oubliais... mes gants... ? Vraiment, p'pa, tu me rends folle... Tu sais, ce serait pour moi, jamais je ne me serais donné autant de mal... Franchement, me faire lever à huit heures du matin pour aller voir un ministre !

La femme de chambre murmura, tout en donnant les gants :

— Eh bien ! j'affirme à madame que ça n'y paraît pas ; Madame est aussi fraîche que si elle s'était levée à midi...

— Ta... ta... ta !... Enfin, ça y est... Viens-tu, p'pa ?

Elle descendit dans un froufroutant bruit d'étoffes légères : une fois dans la rue, elle héla un fiacre :

— Tu comprends p'pa... le ministre m'a dit de venir sans faire d'épates... c'est pour ça que je n'ai pas pris ma voiture.

M. Manginet, toujours raide dans sa redingote noire, hocha simplement la tête d'un air approbateur, et tenant à la main son beau chapeau de soie — un accident est si vite arrivé ! — il pénétra derrière sa fille, dans le fiacre.

Une fois installés, ils ne parlèrent plus.

M. Manginet était tout entier à ce qui allait se passer.

Il avait servi pendant vingt-cinq ans le gouvernement comme facteur des postes, à Paris, scrupuleusement, honnêtement avec le dévouement qu'inspire la conscience du devoir. Le gouvernement l'avait récompensé en lui accordant une pension.

Mais bien faible, cette pension ! Si faible, que M. Manginet, qui rêvait de se retirer à la campagne, n'avait pu réaliser son rêve.

Il s'en était ouvert à Jeanne, il lui avait démontré que si elle ne l'aidait pas à avoir un subside plus considérable, il serait obligé d'avoir recours à elle, de lui emprunter quelque argent, et c'est dur pour un père, de vivre aux crochets de sa fille !

Elle, aussitôt avait répliqué :

— Te garder à Paris ? En voilà une perspective ! Non... non ! je veux que tu ailles à la campagne... Ce serait vraiment gai de t'avoir toujours sur le dos ! Comment faut-il s'y prendre pour faire augmenter ta pension ?

Il lui avait parlé du ministre des postes.

Aussitôt elle battit des mains... Le ministre ! Comme cela tombait ! Elle devait réciter un monologue chez lui, bientôt dans une soirée. C'était un ministre qui avait lu *Numa Roumestan*, et qui était « dans le train ». On verrait.

Aussi, elle ne manqua pas d'y aller à cette soirée officielle ; elle débita un et même plusieurs monologues ; et quand le représentant suprême des Télégraphes et du Téléphone s'approcha d'elle pour la complimenter, elle lui dit tout de go : « Monsieur le ministre, j'ai une requête à vous adresser. »

— Demandez, mademoiselle Janot, demandez, je vous accorderai tout ce que je pourrai, répondit le ministre, rouge de plaisir.

Et il lui tapotait la main, en ami, en ami très dévoué.

Elle exposa aussitôt sa requête.

Il lui fixa un rendez-vous.

Et voilà ! On allait débattre le sort du père Manginet.

II

Quand Janot demanda à l'huissier si M. le ministre pouvait la recevoir, il répondit affirmativement. Il était prévenu de l'arrivée de Mlle Janot et il allait la faire entrer de suite dans le cabinet.

Mais comme M. Manginet se disposait à suivre sa fille, celle-ci se retourna :

— Non p'pa... n'entre pas maintenant... on n'attend que moi... Si le ministre a besoin de toi il te fera appeler.

Et elle disparut, précédée de l'huissier, qui la conduisait solennellement à travers un couloir.

M. Manginet resta seul.

Les mains croisées derrière le dos, il inspecta l'antichambre. Il eut une déception. Pour une antichambre de ministre, ce n'était guère « cossu ».

Il bâilla n'ayant rien à regarder.

Mais un pas se fit entendre : C'était l'huissier qui revenait.

Grand, fort, la chevelure poivre et sel, le visage d'une pâleur mate, la lèvre dédaigneuse, cet huissier avait, avec son habit bien coupé et sa cravate blanche un air que M. Manginet trouva distingué. Il marchait avec un léger dandinement, comme les grands seigneurs du XVIII[e] siècle. « On croirait un diplomate », pensa M. Manginet. Et lui, qui n'était pas facile à intimider, — on voit tant de gens dans le métier de facteur, — se sentit cependant un peu gêné.

L'huissier s'assit et resta immobile, songeur.

M. Manginet toussa.

L'huissier ne bougea pas, toujour plongé dans ses rêves.

M. Manginet toussa de nouveau. L'attente, sans pouvoir parler, lui semblait cruelle.

Après un nouvel accès de toux, il dit .

— Il fait beau temps aujourd'hui.

L'huissier leva la tête, regarda M. Manginet, prit un temps :

— Un peu chaud au soleil... mais le fond de l'air est froid.

La glace était rompue. M. Manginet osa continuer :

— Je ne sais pas, je suis venu en voiture.

Cette arrivée en voiture, influa-t-elle sur l'esprit de son auditeur? Probablement, car il se fit un peu moins sévère, et sa condescendance alla jusqu'à un demi-sourire. Il perdit son air rêveur et il demanda :

— C'est une de vos parentes, la dame qui vient d'entrer chez M. le ministre ?

M. Manginet se rengorgea :

— C'est ma fille.

A cette réponse, l'huissier devint plus amical.

Il fit claquer la langue :

— Mes compliments !... Une jolie personne !

III

Le moment des confidences était venu. M. Manginet aussitôt révéla tout.

Il dit sa vie de facteur, il conta ses travaux et ses aspirations; il avait été vingt-cinq ans, oui, monsieur, vingt-cinq ans au service du gouvernement! Et qu'est-ce que le gouvernement faisait pour lui ? il lui donnait une misérable pension de mille francs. Avec cette rente, pouvait-on se retirer à la campagne ?

— C'est bien difficile, en effet, approuva l'huissier. Oh ! le gouvernement n'est pas large... Et c'est à cause de cette pension que vous venez ? Mademoiselle votre fille a l'intention de la faire augmenter ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! c'est une jolie personne !

— Oui, bien jolie et si dévouée !

L'huissier eut de nouveau son regard sévère. Puis, au bout de quelques instants, il parla :

— Si dans dix minutes, elle n'est pas sortie du cabinet du ministre, votre requête aura chance de succès.

— Dix minutes ?

— C'est le compte... avec ce ministre-ci. Quand il a l'intention de ne rien accorder, il renvoie toujours ses solliciteuses avant la dixième minute...

Et il y a déjà combien de temps que Jeannot est chez lui ?

L'huissier regarda sa montre.

— Sept minutes environ.

M. Manginet ne respirait plus. Trois minutes encore à attendre ! Comme c'était long !

Néanmoins, il écouta l'huissier qui lui disait que, lui aussi, il adorait la campagne; il avait même acheté, il y avait quatre ans, juste à la chute d'un ministère, une bicoque du côté de Joinville-le-Pont.

Ces confidences firent passer quelque temps.

Avec angoisse, M. Manginet demanda :

— Quelle heure avez-vous ?

L'huissier consulta de nouveau sa montre.

— Ah ! votre affaire est en bonne voie... Ça fait un quart d'heure que votre fille est chez le ministre.

— Et vous croyez que maintenant... ?

— On examine votre requête, oui, sûrement, fit l'huissier avec son demi-sourire, — un sourire à la Talleyrand.

M. Manginet respira. Décidément Janot était une enfant précieuse. Jusqu'aux ministres, elle savait charmer tout le monde !

Il reprit la conversation, moins impatient et plus maître de ses pensées. Et de nouveau la conversation roula sur les plaisirs de la campagne.

Tout à coup, M. Manginet, qui venait de se livrer à une très longue digression sur l'élevage des poules, eut un sursaut :

— Mais nous causons... nous causons... Il y a combien de temps que ma fille est chez le ministre ?

— Trois quarts d'heure... Tranquilisez-vous... L'audience ne dure jamais plus... Elle va sortir.

De nouveau la conversation reprit.

M. Manginet parlait abondamment.

L'huissier répliquait.

Mais tout à coup ce dernier eut un cri de stupéfaction :

— Savez-vous depuis combien de temps votre fille est chez le ministre... ? Depuis une heure et demie !

— Ah !

— C'est la première personne que je vois rester aussi longtemps !

M. Manginet allait manifester aussi son étonnement, quand on entendit un pas dans le corridor, un petit pas sec et décidé, suivi d'un froufrou d'étoffes légères.

Et, très rose, Mlle Janot apparut :

— Viens-tu, p'pa ?

Lorsqu'ils furent dans la cour du ministère :

— Eh bien ! demanda anxieusement M. Manginet, tu as réussi ?

— Parbleu !

— Il t'a gardée bien longtemps, le ministre ?

— Bah ! fit avec un rire Mlle Janot, pendant que j'y étais... j'ai voulu avoir pour toi, outre l'augmentation de la pension, une petite maisonnette...

— Une maisonnette !

— Et j'ai même obtenu un grand jardin... ajouta la petite artiste, en arrangeant une mèche de cheveux qui dépassait, derrière l'oreille.

Auguste GERMAIN.

LES POÈTES DE L'AMOUR

I

LE CRI

Pour l'avoir entendu, ce cri
De ta pudeur enfin brisée,
J'ai triomphé comme Thésée
Sur Antiope au flanc meurtri !

Vous avez, en pleurant, souri
Et rougi, petite épousée,
Pour l'avoir entendu, ce cri
De ta pudeur enfin brisée.

Et le bois qui fut notre abri
A plus de fleurs sous la rosée,
Plus d'oiseaux, de brise embrasée
Autour du buisson refleuri,
Pour l'avoir entendu, ce cri !

II

INFÉRIORITÉ DES FLEURS

Puisque les fleurs n'ont qu'un calice
Tu ne ressembles pas aux fleurs.
Elles ont en vain les couleurs
De ta peau blanche et rose, et lisse;

En vain la gourmande mélisse
Pour tes parfums prendrait les leurs;
Puisque les fleurs n'ont qu'un calice
Tu ne ressembles pas aux fleurs.

Et moi, fou d'un double délice,
Je prends en pitié ces voleurs
De baisers, les vents enjôleurs
Dont sur les lys le souffle glisse,
Puisque les fleurs n'ont qu'un calice !

Catulle MENDÈS.

LE BOUTON DE BOTTINE

— Tu as l'air ému, Sylvius?

— Certes ! Figure-toi qu'une fois de plus, ce matin, j'ai du rompre définitivement avec Lucile. Ah ! la chose ne traîna pas : une rupture à la section nette. Rien qu'un petit coup sec, clic ! comme un bâton de craie qu'on casserait. « Adieu donc, Lucile ! — Adieu, Sylvius ! » Et nous voilà tous deux séparés pour toujours.

— Mais quel motif ?

— Ecoute l'histoire, et tu me diras si les femmes ne possèdent pas, en naissant, un infernal et spécial génie qui leur permet, au sujet de n'importe quoi et surtout au sujet de rien, d'improviser, alors que le caprice leur en prend, une scène de jalousie.

Chacun sait combien j'aime Lucile.

Jamais, tu m'entends bien? jamais... ou presque jamais, depuis vingt ans, je ne commis une imprudence pouvant chez elle autoriser l'ombre d'un soupçon.

Ceci m'oblige même à des précautions infinies.

Tel est mon système, la tranquillité avant tout ! Mais ces précautions sont comme si je ne les prenais pas ; et un nouveau déluge survenant, demeurés tous deux seuls dans l'arche, Lucile trouverait moyen de me soupçonner encore.

Arrivons au fait, maintenant.

Tu ne connais pas mon ermitage? Non ! Je t'y mènerai au premier jour. Un nid de fleurs dans le feuillage, à quinze minutes de Paris.

La retraite qu'il faut au sage. Assez près de la grande ville pour ne pas en avoir le désir, assez loin cependant pour ne pas en respirer les fumées.

Quelques groseilliers, une source, artificielle il est vrai, mais pleurant quand même en musique parmi des mousses qui sont réelles ; et tout au fond, précédé du perron classique et de la treille obligatoire, un pavillon portant deux pièces sans plus (je ne compte pas la cuisine), l'une avec tout ce qu'il faut pour écrire, l'autre avec tout ce qu'il faut pour aimer.

Un vieux garçon épris d'égoïsme avait organisé, pour y être heureux, ce paradis d'ailleurs modeste.

Aussitôt la maison bâtie, aussitôt les vignes poussées, providentiellement il mourut. Je me substituai à lui ; et pareil au bernard-l'ermite tapi dans le fond d'un bigorneau, j'habite avec délices sa coquille.

Des amis parfois me font visite. Le pavillon est bâti sur cave, ce qui nous permet les bons vins. On dîne dans le jardinet, on oublie Paris et la vie, et naïvement on s'imagine avoir l'âme heureuse des bourgeois.

En principe, jamais de femmes.

Jamais de femmes, sauf Lucile qui, détentrice privilégiée de la seconde clef du pavillon, vient en dehors de mes heures de bureau, une fois ou deux par semaine, me surprendre.

C'est un bonheur toujours nouveau.

Pour commencer, invariablement, une scène, ou, pour être exact, un essai de scène.

L'œil dur, la narine froncée, avec des airs de jeune ogresse flairant sous son toit la chair fraîche, Lucile dit : « Ça sent la cocotte ; il est entré quelqu'un ici ». Elle ajoute : « Ces monstres d'hommes ! »

Puis, désarmée par l'innocence qui doit briller dans mon regard, elle m'embrasse, soupçonneuse encore et ravie de pouvoir quand même supposer que je suis un peu, pour ma part, un tout petit peu « monstre d'homme ».

Sur quoi, la laissant se mettre à l'aise et revêtir le peignoir ample avec le coquet chapeau paillasson des toilettes pseudo-campagnardes, assuré d'une journée calme, je descends faire mon tour dans le jardin.

On t'en fichera, des journées calmes !

Ce matin, Lucile arrivée, après l'inévitable essai de scène et tandis que je contemplais, près de ma source, le va-et-vient au fil de l'eau d'une verdurette fontinale, — car dans mon ruisseau, parmi mes mousses, poussent comme à plaisir, sans doute apportées par la brise, des plantes que je ne semai point, — il me sembla que, pour passer un simple peignoir et coiffer un chapeau de paille, Lucile s'attardait un peu.

J'appelle Lucile, pas de réponse. Je cogne, silence de tombe. J'entre : la vraie scène m'attendait.

Tassée tout au fond d'un fauteuil, languissante, les yeux en larmes, digne pourtant dans sa colère, Lucile, d'abord, m'accueillit d'un sourire désabusé. « Pas un mot ! dit-elle ; j'ai la preuve ! »

En effet, entre son index et le pouce, elle tenait *la preuve*, objet minuscule, qui luisait comme un diamant noir. « Regarde ce que j'ai trouvé, oh ! sans chercher, bien au hasard !... — Mais c'est un bouton de bottine. En quoi ce bouton ?... »

Ah ! mon ami, jamais neiges alpestres ou apennines, fondant subitement sous l'influence des vents chauds d'Afrique, n'ont roulé plus d'eaux torrentueuses dans les combes et les vallées que Lucile, se dégelant, ne laissa soudain ruer sur moi de phrases bondissantes et indignées.

Je l'avais trompée, c'était fini ; d'ailleurs elle savait tout depuis longtemps. — « Mais, ma Lucile, je te jure !... — C'est cela, jurez maintenant ! — Je te jure que jamais femme... »

Une fois Lucile partie, impossible de l'arrêter.

Alors ce fut ma glace à moi qui se fondit et déborda.

Et tout en niant, ce qui était vrai, que, malgré la présence inexpliquée du bouton de bottine, aucune femme fut entrée dans mon ermitage, féroce, avec l'idée d'exaspérer Lucile, j'éprouvai un amer plaisir à m'accuser d'horribles crimes. « Oui ! je te trompais et te trompais toujours... Tu me croyais apprenti préfet, tu t'imaginais que chaque jour j'allais bêtement, après déjeuner, au ministère ?... Non ! Mon occupation, ma seule, consiste, Lucile, à te tromper. C'est uniquement à ces travaux que mes après-midi se consument... Quelquefois, néanmoins, car en été surtout les heures sont longues, je me repose un peu la nuit. »

Lucile écoutait, haletante, le bouton de bottines aux doigts. — « Adieu donc Sylvius ! — Adieu Lucile !... Tu es chez toi, prépare ton départ à loisir, je ne reviendrai pas ce soir. »

Sur la porte, Lucile me rappela. — « Méchant ! Partir sans m'embrasser après les douleurs que tu me causes !... — Pourtant.. — Puisque je te pardonne tout. — Même le bouton de bottines ? — Ah ! fit-elle en riant, le bouton de bottines !... Comme tu vas me trouver folle dans mes jalousies... le bouton de bottines... je viens tout juste de m'apercevoir de la chose, c'est moi-même, moi en personne, qui, me baissant pour regarder sous la commode, l'avais fait craquer et l'avais perdu !... Il faut même que je le recouse. »

Son pied gauche déchaussé, que moulait un bas rose à fleurs, posant sur un barreau de chaise, Lucile maintenant recousait le bouton, tranquille, déjà réinstallée.

Moi, quelque peu ému au fond, je regardais faire Lucile.

— Et puis ?

— Et puis, conclut bravement Sylvius, et puis nous nous raccommodâmes. Mais ne te l'avais-je pas dit ?

Paul ARÈNE.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

A deux heures. Il faut un assez long délai ; au moins depuis deux heures jusqu'à trois ; c'est cela : je change « à » en « depuis » et je vais ajouter « jusqu'à trois. » Ensuite « je... je vous attendrai... » non, « j'attendrai » ; soit ; voyons. « Demain depuis « deux heures, au salon de lecture du magasin du « Louvre, jusqu'à trois heures j'att... » Çà ne va pas du tout ; comment mettre ? Je ne sais. Si ; « à deux « heures, au salon... » et cetera... « jusqu'à trois « heures j'attendrai... » Mettons jusqu'à quatre heures ; oui ; j'emporterai un livre ; justement le roman de chose, le journaliste ; je ne sais pourquoi je l'ai acheté l'autre soir ; mais, puisque je l'ai acheté, je verrai ce que c'est ; je m'installerai et j'attendrai tranquillement ; il y a quelquefois des courants d'air ; rarement ; non, il n'y a pas de courants d'air. Et cette carte que je n'écris pas ; continuons. « J'attendrai jusqu'à... » mais il faut remettre « à » au lieu de « depuis » ; bien ; « demain, « à deux heures... » Ma carte va être chargée de rature, dégoûtante, illisible ; c'est absurde ; je vais m'enrhumer dans cet odieux cabinet de lecture plein de courants d'air ; et, d'abord, cette femme ne prendra pas mon billet. Je le déchire ; en deux, la carte ; encore en deux ; cela fait quatre morceaux ; encore en deux, cela fait huit ; encore en deux ; là, encore ; plus moyen. Eh bien, je ne puis pas jeter ces morceaux à terre ; on les trouverait ; il faut un peu les mâcher. Pouah ! C'est dégoûtant. A terre ; ainsi, certes, on ne lira pas. Cette femme rit ; elle n'a cependant pas, tout à l'heure, regardé une seule fois ; elle regarde maintenant ; elle rit ; elle parle au monsieur ; la jolie, jolie, jolie fille ! Ce papier mâché est horrible ; buvons un peu ; l'affreux goût diminue. Voyons le menu ; petits pois, asperges ; non ; glace, glace au café ; soit ! j'ai si peu d'appétit. Desserts, fromages, meringues, pommes. Le garçon sert le poulet ; bonne mine, le poulet.

« Vous me donnerez, garçon, une glace au café ; ensuite, vous avez du fromage, du camembert ?

— « Oui, monsieur.

— « Du camembert alors. »

Au poulet ; c'est une aile ; pas trop dure aujourd'hui ; du pain ; ce poulet est mangeable ; on peut dîner ici ; la prochaine fois qu'avec Léa je dînerai chez elle, je commanderai le dîner rue Favart ; c'est moins cher que dans les bons restaurants, et c'est meilleur. Ici, seulement, le vin n'est pas remarquable ; il faut aller dans les grands restaurants pour avoir du vin. Le vin, le jeu, — le vin, le jeu, les belles, — voilà, voilà... Quel rapport y a-t-il entre le vin et le jeu, entre le jeu et les belles ? je veux bien que des gens aient besoin de se monter pour faire l'amour ; mais le jeu ? Ce poulet était remarquable, le cresson admirable. Ah ! la tranquillité du dîner presque achevé. Mais le jeu... le vin, le jeu, — le vin, le jeu, les belles... Les belles, chères à Scribe. Ce n'est pas du Châlet, mais de Robert-le-Diable. Allons, c'est de Scribe encore. Et toujours la même triple passion... Vive le vin, l'amour et le tabac... Il y a encore le tabac ; ça, j'admets... Voilà, voilà, le refrain du bivouac... Faut-il prononcer taba-c et bivoua-c, ou taba et bivoua ? Mendès, boulevard des Capucines, disait dom-p-ter ; il faut dire dom-ter. L'amour et le taba-c... le refrain du bivoua-c..... L'avoué et sa femme s'en vont. C'est insensé, ridicule, grotesque ! les laisser partir !...

— « Garçon ! »

Le garçon n'est pas là ; c'est écœurant ; je suis stupide ; une occasion pareille : je n'en fais jamais d'autres ; une femme miraculeuse. Elle n'a pas regardé par ici en se levant ; parbleu, c'est naturel. Ils partent. Ç'aurait été magnifique ; je l'aurais suivie ; j'aurai su où elle allait ; je serai bien arrivé à quelque chose. Quelle rue a-t-elle pu prendre ; ils ont tourné à droite ; elle a monté l'avenue de l'Opéra. Est-ce qu'il y a opéra ? certes, aujourd'hui lundi. Il sera utile que j'y conduise ma petite Léa ; elle en sera contente.

— « Monsieur a appelé ? »

Le garçon ; qu'est-ce qu'il veut ? j'ai appelé ? Assurément.

— « Je suis un peu pressé... n'est-ce pas..

— « Très bien, monsieur. »

Ce garçon a l'air de se moquer de moi. Je suis en effet bien sot. Et pourquoi m'occuper d'autres femmes ? n'ai-je pas ma part ? à quoi bon une autre ? chercher, se fatiguer ? Encore des gens qui sortent. Je resterai toute la soirée à dîner. La glace ; bravo : goûtons ; lentement ; cela se déguste ; cette fraîcheur ; le parfum de café sur la langue et le palais, la fraîcheur parfumée ; on ne peut guère avoir ces choses-là chez soi. Comme il doit être las, le bonhomme qui menait son fils voir manger des glaces chez Tortoni. Tortoni ; je n'y ai jamais mis les pieds ; n'être jamais entré chez Tortoni ; ça vous manque... sur l'air de la Dame Blanche ; ça vous manque, — ça vous manque. Cette glace est finie ; tant pis. Le garçon a apporté le fromage sans que je le voie. Il faut d'abord boire un peu d'eau. Dans douze ou quinze jours j'irai en province ; s'il fait beau, toute la famille sera installée au Queville ; en ... le temps n'est pas assez chaud pour qu'on aille à la campagne. Je laisse ce fromage ; je n'ai plus faim. Que c'est agaçant, toujours dîner au restaurant ! personne ici à qui parler ; personne à voir ; pas une femme à regarder ; depuis huit jours, pas une femme ; un tas de messieurs quarts de chic ; ils viennent ici par gueuserie ; des députés ; puis, des avoués de province qui se ... chez Bignon. Trois francs et dix sous de pourboire ; et bonsoir. Je me lève ; je remets mon pardessus, le garçon fait semblant de m'y aider, merci ; mon chapeau ; mes gants, là, dans ma poche ; je pars. Voici une table où j'eusse été mieux, à droite, près de la colonne ; des gens qui boivent des bocks ; les grandes portes, massives, en glaces ; un garçon m'ouvre la porte ; bonsoir ; il fait froid ; boutonnons mon pardessus ; c'est le contraste avec la chaleur du dedans ; le garçon referme la porte ; « bock, trente centimes... « dîners à trois francs. »

Édouard DUJARDIN.

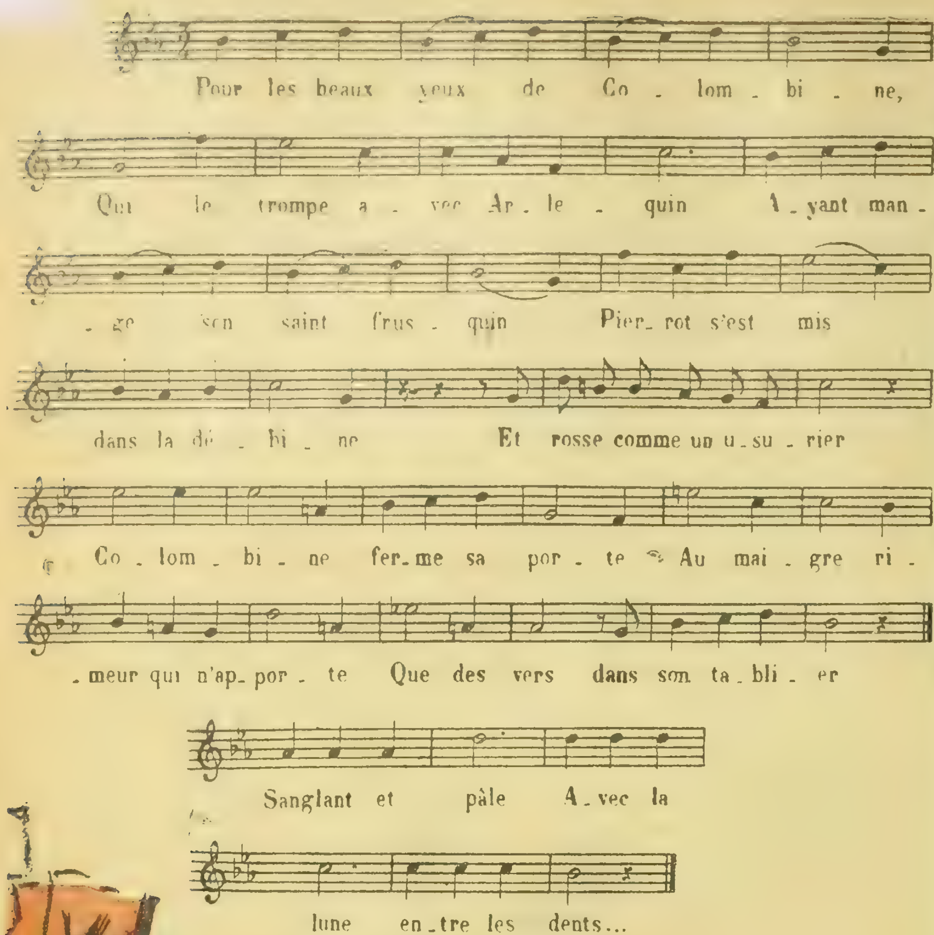
(A suivre.)

Le Gérant G. CLÉMENT — Tirage sur rotative J. Derriey — Encres de Lefranc-Bréham — Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. ..., directeur), 6 et 8, rue Dugué-Trouin ...

PIERROT A LA LUNE

Poésie de ARMAND MASSON

Musique de MARIE KRYSINSKI.







I

Pour les beaux yeux de Colombine,
Qui le trompe avec Arlequin
Ayant mangé son saint frusquin,
Pierrot s'est mis dans la débine.
Et rosse comme un usurier,
Colombine ferme sa porte,
Au maigre rimeur qui n'apporte
Que des vers dans son tablier.

II

Ah! friponne! serpent! tigresse.
Ma colombe ouvre moi, faut-il
Tous les diamants du Brésil
Pour reconquérir ta caresse?
Veux-tu des robes, un bijou
A rendre une reine jalouse
Je mettrai ma dernière blouse
Avec ma collerette au clou!

III

Dis! Des meubles en palissandre
Un attelage à la Daumont
Je vendrai mon âme au démon
Et je tuerai le vieux Cassandre
Mais avec un rire mauvais
Colombine qu'il importune
Lui dit: — Va me chercher la lune
Et Pierrot répondit: — J'y vais.

IV

Nul ne sait en quelle onde amère
Au fond de quel puits inconnu
Le pauvre rêveur ingénu
S'en alla cueillir sa chimère
Mais dans ses rêves obsédants
Colombine le voit paraître
Toutes les nuits à sa fenêtre.
Sanglant et pâle avec la lune entre [les dents..

7e ANNÉE. — N° 37. Édition de Paris : 5 centimes. 10 SEPTEMBRE 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . 13 fr. 50
3 mois { Départements . . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an.............	6 — »	10 — »

LA MOURÈNE, par Auguste MARIN



LA MOURÈNE

Les moissonneurs, depuis l'aube chantante, sont dans le champ de blé qui frissonne et gémit. Le soleil monte : le vent du matin, dans toute la plaine, couche les blés orgueilleux, fait craquer les épis gonflés, et claironne à travers la campagne l'arrivée des coupeurs de tiges.

Au lointain, les blés onduleux s'allongent en vagues blondes ; mais dans les champs où court la lueur des faucilles, ils se soulèvent, tumultueux ; ils semblent fuir à la débandade ; ils roulent, puis s'élancent, pareils aux flots que pousse à la côte un grand vent.

Les moissonneurs, silencieux, coupent le blé sans lassitude, car la Mourène, derrière eux — la brune lieuse de gerbes — chante avec les oiseaux pour exciter les hommes au travail.

Cette fille, si brune qu'on l'a surnommée la Mourène, si belle et si ardente qu'elle laisse sur sa trace comme une odeur d'amour, est arrivée un jour, on ne sait d'où, dans la ferme qui commande aux champs les mieux cultivés de la contrée. Elle a demandé du service — mais du service à l'air, loin des cuisines où vivent en mesquines querelles les valets et les servantes, loin des salles où s'aigrit et se fane, comme les fruits qu'elle surveille, la vieille fille, fleur de congrégation, qui sert de ménagère. La devinant robuste et hardie, le nouveau maître, un jeune bourgeois de la ville, l'a volontiers engagée pour les travaux de la campagne.

Lorsqu'elle a suivi les paysans aux champs pour la première fois, au moment de la fenaison, un vent de folie a tourné toutes les têtes ; les jeunes et les vieux, tous ont voulu devant elle étaler leur vaillance, de l'aube au crépuscule, la prairie qui valait trois journées de labeur a eu son foin coupé. Un ouragan fauchait les herbes.

La Mourène, tout le jour, avait soufflé l'ardeur, rien qu'en aidant les hommes, en les frôlant, sans leur parler...

Le soir, pour écouter les grillons et voir éclater, de-ci, de-là, les lucioles, elle s'est couchée sur un tas de foin, la jupe un peu relevée, le corsage ouvert, les bras allongés, tout offerte à l'amour. Un parfum de jeunesse et de force montait d'elle, un parfum de moût qui la grisait, pesait sur sa poitrine, et la faisait par moments frissonner, comme dans une étreinte...

Un jeune paysan l'a vue ainsi, s'est assis près d'elle, l'a caressée, puis, sans lui dire un mot, l'a prise et s'est enfui... Un muletier, qui ramenait ses bêtes au village, s'est arrêté tout ému, l'a suppliée, puis s'apercevant qu'elle souriait à son trouble, l'a pressée dans ses bras en étouffant sous des baisers les douces plaintes... Jusqu'à la fraîcheur de la nuit, ceux qui l'ont vue l'ont eue... Et la Mourène, ce soir-là, est rentrée à la ferme en essuyant des baisers sur ses lèvres.

Alors elle a compris qu'elle était la femme de ces rudes travailleurs, qu'elle n'éveillerait pas la tendresse d'un seul, ni sa jalousie, ni ses songeries, mais le désir de tous, qu'elle leur appartenait, sans préférence, les gens de la terre ignorant l'hypocrisie de l'amour et baisant les lèvres ardentes comme ils mordent aux fruits savoureux, avec fringale et plaisir.

Elle n'a pas cherché à leur plaire, mais ne s'est pas fait désirer ; aussi, disent-ils d'elle : « La bonne fille ! » sans malice, sans fatuité.

Dans la salle commune où les gens de la ferme jouent aux cartes et boivent, le soir ; sur la terrasse où d'autres fument la pipe en causant, elle va, vient, les sert tous, leur sourit et les amuse ; pas un ne la touche du doigt, quand elle passe en plaisantant.

Pourtant, chacun l'a possédée, dans les champs, sur l'aire déserte, l'ayant rencontrée par hasard, et l'ayant regardée avec un rire humide aux yeux...

Mais, une fois, le maître, d'un air sceptique l'a toisée. La trouvant belle et saine, avec sa peau moite, ses seins droits gonflant la camisole, il a voulu qu'elle le suivît dans sa maison. Elle a pâli...

— Maître, vous me prenez pour une gueuse...

Et s'en est allée, honteuse, humiliée, avec un sentiment nouveau dans l'âme, un sentiment de haine !

Les moissonneurs, à l'heure de la sieste, sont sortis du champ de blé dont les ondes harmonieuses se balancent au souffle léger de midi. Couchés maintenant sous les mûriers, à l'ombre douce et fraîche, ils font la « méridienne ».

Les blés s'endorment aussi ; l'air est lourd, des branchettes craquent à la cime des arbres, des insectes bourdonnent dans la poussière lumineuse qui monte en tourbillons : l'alouette seule s'élance par moments, avec un cri d'enthousiasme.

Pour jouir à son gré de l'heure du repos, la Mourène s'est assise au bord d'un ruisseau perdu sous les peupliers et les saules ; elle s'est déchaussée, elle a relevé ses jupes, et les jambes dans l'eau, elle frissonne toute à la fraîcheur qui la tient à peine éveillée.

Dans l'ombre qui descend des frondaisons argentées — une ombre grise, légère, enveloppante — elle est plus belle encore qu'au soleil : son visage est luisant et roux comme une orange d'avant-saison ; son buste souple s'efface, ne laissant jaillir que les seins ; et ses cheveux défaits, tombant sur les épaules, la coiffent de lierre et de mousse.

Le maître vient à passer... Il la cherchait, sans doute ; il s'arrête, émerveillé, les yeux brillants.

Elle l'a vu... Honteuse d'être ainsi surprise, elle veut fuir ; mais ses jambes sont nues... Pudique maintenant, la fille de plaisir des hommes de la terre rougit pour la première fois, sous le regard du maître. Elle se cramponne aux herbes de la rive et, battant l'eau de ses pieds, elle cache sa nudité — offerte si souvent en pleine lumière — dans le tourbillon qui enveloppe ses jambes d'un rideau bleu frangé d'écume.

— Eh bien ! la Mourène, as-tu peur d'un homme, aujourd'hui ?

— J'ai peur de vous, dit-elle en détournant son visage des yeux de faune qui la blessent, en essayant de fuir les mains tremblantes qui vont la saisir... J'ai peur du maître !

Il ne la touche pas. Il veut pour son plaisir, la séduire, être désiré d'elle, la posséder. Il songe aux valets de sa ferme.

Mais la Mourène n'écoute pas les belles paroles du maître ; rien ne la tente, ses flatteries ni ses promesses, rien ! car elle sent en lui l'ennemi, le riche, celui qui commande, qui paie et ne croit plus rien devoir, une fois l'or jeté, au pauvre dont il prend toute la vie... La vie, soit ! le travail de toutes les heures, l'obéissance, l'esclavage, les humiliations même, le maître peut tout exiger !... Le plaisir d'amour, non ! la Mourène ne le donne qu'aux siens.

Le baiser d'un rustre l'a toujours émue, car elle est en pleine sève ; mais le regard amoureux du maître l'offense, et le désir de ses bras tendus la révolte ! Croit-il donc qu'elle est à vendre, comme les filles de la ville, qu'on pare et qu'on étale avec orgueil ?

Il s'est avancé menaçant. Le refus hautain de sa servante l'exaspère ; et il se précipite sur elle, la prend au col...

Mais la Mourène avait à la ceinture sa faucille de lieuse. Elle bondit ! un éclair d'acier fait reculer le maître ; il chancelle, frappé au bras, ensanglanté ; puis, doucement, il s'affaisse, et tombe aux pieds de la fille exaltée, qui le menace encore.

Pourtant elle se penche sur le corps qu'elle a fauché comme un épi.

Elle s'apaise alors, elle fait lentement un grand signe de croix ; et des souvenirs de prière lui montant du cœur aux lèvres, elle murmure, pieusement :

« Vierge Marie..... pleine de grâce..... priez pour nous..... »

Auguste MARIN.

LES POÈTES DE L'AMOUR

LIEDS

I

La mienne est belle ainsi que des vols de parfums
l'autre jour c'était comme fleur qui s'ouvre
La mienne est belle comme chairs d'anges en printemps
C'était l'autre soir tout le soleil sur mon cœur

les lèvres de la mienne sont la seule caresse
les parcs spirituels se parent sous ses lèvres
Dans la clameur elle est le temple et dans la foule l'horizon
l'accueil de la mienne, la bonne saison

C'était l'autre matin dans sa tristesse la nuit d'hiver
la voix de la mienne, la féerie des sons
C'est pour la vie tout comme fleur qui s'ouvre
la mienne est belle ainsi que la résurrection.

II

J'héberge en mon âme, ô mon âme, un hôte
aux délices de sourires et de baisers.
sur l'été de ma vie penché
pour que mes [illegible] et mes yeux [illegible] gîter
un clair frisson de joie des étés.
Je t'ai prise et conquise et te garderai.

J'ai mis à ton cortège les mages,
les pèlerins et l'Hécate des nuits d'été.
De pâles chevaliers muets au bord des routes
tenaient les hampes des drapeaux vers le passage adoré,
j'ai fait chanter les lieds de pauvres filles, près de ta [route,
pour que ton sourire puisse consoler leurs doutes.
Je t'ai prise et conquise et te garderai.

Et ne pouvant t'offrir qu'un maigre Occident
mal paré de chansons, un Occident somnolent,
je t'ai sacrée reine de l'Orient
que je possède, large et pur et haut,
crucifié de martyrs riants,
joyaux de la Sulamite que j'ai.
Je t'ai prise et conquise et te garderai.

GUSTAVE KAHN.

INVITE MONSIEUR A DINER

LE PÈRE, son chapeau sur la tête.

Hé bien, je file. Si on vient pour le gaz, tu diras que j'irai payer... Ah ! il est également à craindre que l'on vienne de chez Crépin : tu diras qu'on repasse demain... ou samedi... dans quelques jours, quoi ? Cré saleté de purée ! quand est-ce donc que ça finira ?... J'ai écrit à Ferdinand pour lui emprunter dix louis, mais je doute que ça prenne. Enfin !... Au revoir.

(A l'enfant, un crapaud de quatre ans, qui s'amuse dans un coin avec un bouchon.)

Tu seras bien sage, hein, Doudou, pendant que je serai sorti ?

LE GOSSE

Oui, j's'rai sage.

LE PÈRE

T'auras du bonbon.

LE GOSSE

Pour combien ?

LE PÈRE

Pour 100,000 francs. — Cré saleté de purée. *(il sort.)*

(Madame et Doudou restent seuls. Soudain : coup de sonnette. Apparition de l'homme qui vient pour le gaz.)

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ

Madame, je viens pour le gaz.

MADAME, faussement désolée.

Mon Dieu ! que c'est contrariant. Juste mon mari sort d'ici et il a emporté les clefs. On passera payer.

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ.

On passera payer ! V'la huit fois q'vous me la faites. celle-là, je commence à la connaître.

MADAME

Mais...

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ.

Il n'y a pas de mais ! Je vous dis que vous devez 60 mètres et que la compagnie en a plein le dos. Qu'est-ce qui m'a fichu des bohêmes comme ça, qui ne veulent pas payer ce qu'ils doivent et qui disent tout le temps : « On passera payer ». Quand on n'a pas le moyen d'avoir le gaz chez soi, on fait comme moi : on brûle de la chandelle. En voilà encore des crasseux.

MADAME, suffoquée

Des crasseux !... Vous êtes un...

(A l'enfant qui ne cesse de répéter : « Maman ! » en la tirant par sa jupe.)

Quoi ?

LE GOSSE

Invite monsieur à dîner.

MADAME

Tu m'ennuies !... Quant à vous, vous êtes un malotru.

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ

Ah ! c'est comme ça ? Des gros mots et pas de galette ? Eh bien ! je vous ferai couper la conduite ?

MADAME, ironique.

Vous me ferez couper la conduite, vous?

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ

Oui, moi! je vous la ferai couper, la conduite.

MADAME

Ah! la la!

(Discussion violente. On entend: Malappris! — Vous êtes une idiote! —... le dirai à mon mari. — Votre mari, je l'ai quelque part, etc., etc. Le tout dominé par la voix aiguë de l'affreux môme qui braille à tue-tête: « Invite donc monsieur à dîner! Invite donc monsieur à dîner! » A la fin, mot énorme, suivi de la disparition de l'homme venu pour le gaz.)

MADAME

A nous deux, maintenant. Ah çà, est-ce que tu perds la tête, d'inviter ce voyou à dîner. Et puis d'abord de quoi te mêles-tu? Est-ce que je t'ai chargé de faire mes invitations?

LE GOSSE

Non.

MADAME

Eh bien alors?

LE GOSSE

J'aime bien quand on invite du monde. Quand y a q'toi et papa à dîner, je m'embête.

MADAME

Tais-toi! Vas jouer avec ton bouchon, ça vaudra mieux.

(Courte scène muette, puis nouveau coup de sonnette. Apparition de l'homme qui vient pour Crépin.)

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN

Madame, je viens pour Crépin.

MADAME

Mon mari est sorti, monsieur. Revenez dans quelques jours.

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN

Encore!

MADAME

Mais...

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN.

Vous vous foutez de moi, à la fin! Quatorze fois que vous me faites revenir, pour un misérable versement de 40 sous! Croyez-vous que j'achète des chaussures pour en user les semelles à grimper vos sales escaliers!

MADAME

Mes sales escaliers!

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN

Oui, vos sales escaliers.

MADAME

Brute!

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN

Rosse!

MADAME

Insolent!

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN

Chameau!

LE GOSSE

Maman!... Invite donc monsieur à dîner.

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN.

On n'a pas idée d'un sale monde pareil!

MADAME

C'est vous qui êtes un sale monde.

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN.

Ah c'est moi qui suis un sale monde? Hé bien je vais vous faire flanquer les huissiers au derrière.

LE GOSSE

Maman; Invite-le donc à dîner, le monsieur.

(La dispute dégénère en semi-pugilat. Echange d'injures formidables; vague poussée de part et d'autre. Doudou insiste et hurle pour qu'on garde à dîner l'homme de chez Crépin, qui enfin disparaît.)

MADAME, hors d'elle.

Toi! la prochaine fois que tu te permettras d'inviter les gens a dîner, je te flanquerai une fessée que le derrière t'en saignera!!!

(Seconde scène muette, puis: troisième coup de sonnette. Apparition de Ferdinand.)

MADAME

Ferdinand!

FERDINAND

Eh oui, c'est moi! J'ai reçu la lettre d'Émile et je me hâte d'apporter la petite somme.

MADAME, éblouie.

Ferdinand!... Ah! Ferdinand! vous êtes un véritable ami... Vous allez dîner avec nous.

LE GOSSE, terrifié.

Ne dîne pas, monsieur! ne dîne pas!... Maman a dit que si tu restais à dîner, elle me ficherait une fessée jusqu'à ce que le derrière m'en saigne!

COURTELINE.

Petits Contes

I

LA SAINTE

Longue et délicate, et son jeune front nimbé d'or pâle, Cœlie a beaucoup de l'air d'une sainte de vitrail! et il lui arrive d'en enrager, car trop de respect est inopportun souvent.

Une fois qu'ils avaient visité — dans l'un de leurs voyages — une très vieille ville espagnole aux masures tout armoriées de blasons, aux murs çà et là troués de niches où s'érigent des saintes ou des saints, ils rentrèrent dans la posada et, quoique las, ne s'endormirent point. Cependant, pensif, silencieux, il ne lui baisait ni les mains ni lèvres. Au bout d'un long temps, elle demanda, jalouse :

— A quoi songes-tu, mon amour?

— Cœlie, hélas! Cœlie, un homme nouveau est né en moi! Tout en haut de la ruelle, n'as-tu point vu une vierge de marbre, si blanche, si belle, si chaste, qui te ressemble? Elle avait, en sa tunique blême, la sveltesse des pudeurs intactes et les longs bras levés de la prière. Rien qu'à la considérer j'ai senti s'évanouir les chimères perverses, les coupables désirs. Un regard de ses yeux de pierre m'a nettoyé le cœur de tous les mauvais rêves. Quel grand artiste l'a sculptée si pure, pour la sanctification des âmes? Ah! ma chère, nous avons mené jusqu'à ce jour une vie très digne de reproches; il faut nous amender. Je suis plein, à cause de cette sainte, d'une dévotion infinie.

Que ce discours eût de quoi plaire à la marquise Cœlie, c'est ce que je n'oserais affirmer.

— Oui, oui, dit-elle, je l'ai vue, la statue. Tiens, regarde.

En sa chemise longue, qui l'enveloppait d'une vraisemblance de marbre ou de plâtre, Cœlie s'effilait immobile, les mains jointes, vers le ciel! et, véritablement elle était pareille à une immaculée, que le religieux poète s'agenouilla devant elle, extasié.

— Pleine de pudeur! Pleine de grâce! vous ressemblez, enfant sacrée, à l'apparition consolatrice d'une étoile dans les nuits d'orage. Intercédez pour moi, jeune sainte! Je suis un très grand pécheur; j'ai voulu et obtenu les coupables délices des trop subtils baisers, et vous avez devant vous un étrange criminel. Mais il m'a suffi de vous voir pour que le désir du salut pénétrât en moi! Dites-moi, lys du ciel, vierge élue, ce qu'il faut accomplir pour mériter le sourire de votre miséricorde?

— Ce qu'il faut accomplir?

Elle se dressait toujours blanche, comme en oraison, si pure et si sacrée.

— Oui, sainte, que dois-je faire? que dois-je être? parlez!

— Eh! soyez sortilège! dit-elle.

II

LA BONNE AMIE

Toc! toc!

— Qu'est-ce?

— Ouvrez!

— A pareille heure? Vous n'y pensez pas, Monsieur. Je me couche, je viens de jeter sur le fauteuil mon corset bordé de peluche rose, et j'ai déjà retiré l'un de mes bas de soie noire.

— Laissez-moi retirer l'autre.

— Impertinent! Passez votre chemin.

— Je vous aime.

— Je voudrais bien voir qu'on ne m'aimât point.

— Je suis prêt à mourir pour vous.

— Vivez, mourez, que m'importe!

— Je suis jeune.

— Et naïf. Allez vous-en.

— Je suis beau.

— Et fat. Allez vous-en, vous dis-je.

— Je suis riche.

— Et bête. Allez-vous en donc, ou j'appelle.

— Je suis l'amant de votre amie Clémentine.

— Eh! que ne le disiez-vous plus tôt! dit la jeune femme en ouvrant sa porte.

III

IDYLLE

Ce fut votre faute, rose de la venelle, qui faites songer aux jeunes bouches écloses, mousses des bois qui donnez la pensée du sommeil à deux, sous la fraîcheur des branches, après les douces fatigues; ce fut ta faute, printemps!

Avec l'irrésistible fureur d'un faune qui emporte une dryade, le beau gars, vingt ans, buste d'Hercule adolescent, et les muscles qui saillent, entraîna la pauvre petite qui criait à peine, et ne résistait guère, ne savait ce qu'il voulait, simplette. Le pis c'est que l'aventure ne demeura pas ignorée. Il s'en vanta, le dimanche, après boire, avec les camarades, accoudé entre les brocs de vin.

Oh! comme on la plaignit, tout le monde, dans le village, les femmes surtout, les vieilles, en hochant la tête d'un air attendri, les jeunes avec un geste d'effroi, et des rougeurs aussi : vous auriez cru que la chose leur était arrivée à elles-mêmes! Ce n'était pas seulement à cause de l'honneur perdu qu'on se sentait plein de pitié. On songeait à la peur qu'elle avait dû avoir, au mal qu'on lui avait fait.

Oh! quel monstre, ce beau garçon! Elle était si belle, si mignonne, pas plus de quinze ans, en vérité. Quand on racontait l'histoire, les filles les plus aguerries avaient un frisson dans le dos. C'était comme si un ogre avait mangé le petit Poucet, comme si le loup avait mangé le petit Chaperon-Rouge. La chose fit tant de bruit qu'enfin elle arriva aux oreilles de M. le curé; et, plein de colère contre le malfaiteur, il voulut consoler l'ingénue victime.

Il la fit venir. Elle entra. Elle était rouge de honte pleurait un peu, s'essuyait les yeux en détournant la tête, avec le coin de son tablier. « Approchez, mon enfant; voyons; n'ayez pas de crainte, vous n'êtes pas coupable. C'est donc vrai que ce rustre vous a maltraitée? » Elle se taisait, comme ne comprenant pas, et poussait de grands soupirs.

Le curé reprit : « Je vous demande, mon enfant, s'il est vrai que ce méchant homme vous a fait subir les derniers outrages?

Les derniers? oh! monsieur le curé, j'espère bien que non, « dit-elle en baissant ses longs cils où une petite larme avait l'air de sourire.

Catulle MENDÈS.

Le Mauvais Conseil

I

Jacques, en entrant dans sa chambre, trouva, étalés sur son lit, ses vêtements de soirée. Il sourit de leur air piteux, des manches vides de l'habit, du pli droit du pantalon, et la chemise lui parut absurde avec son plastron glacé, ses manchettes qui bâillaient. Il se tourna vers Simone

— Alors, c'est dit ; tu y tiens?

Elle répliqua :

— Sans doute, tu dois retourner dans le monde. Quand je t'ai connu, il y a trois ans, tu courais les bals ; depuis que tu vis avec moi, tu négliges toutes relations.

Il haussa les épaules :

— Mes relations !... Je n'aime que mon art.

— Et puis tu t'amuseras, ce sera du nouveau...

Elle mettait à le convaincre une insistance puérile, sachant combien, en amour, il importe de renouveler les aspects. Leur bonheur, trop uni, tournait à l'habitude, il lui fallait le contact du dehors. Elle était forte, d'ailleurs, sûre de lui, rattachée par les mille liens que noue autour des êtres la vie en commun ; et c'était là une façon d'éprouver son pouvoir dont la hardiesse la tentait.

Il secoua la tête, ennuyé.

— On est si bien ici.

— Voyons, Jacques, écoute-moi. Je t'ai toujours donné de bons conseils. Fais cet effort. Tu trouveras des gens qui pourront t'être utiles. Il faut sortir, on ne viendra pas te chercher.

Il fut touché du soin qu'elle prenait de le diriger. Enfant gâté, dédaigneux de la lutte dont il ignorait la beauté, il reconnaissait aux femmes un sens très fin des choses, la vision aiguë qui manquait à son indolence, et Simone, heureuse de jouer à la maman, exultait à l'idée de peser sur la destinée de ce grand garçon, qu'elle aimait.

Il dit encore :

— Alors, tu veux te débarrasser de moi ?

— Mais non, j'aimerais mieux te garder... Tiens, j'ai repassé moi-même une cravate blanche... Je te laisse, tu m'appelleras quand tu seras prêt.

Et elle disparut en claquant la porte.

Il s'habilla lentement, jeta dans un coin les vêtements de chaque jour, assouplis à ses gestes et qui gardaient un peu de lui. Il frissonna sous la caresse de la fine chemise, se complut à l'étoffe légère du pantalon, aux manches glissantes de l'habit. Des souvenirs d'élégances anciennes lui revenaient à l'esprit, toute une époque insouciante de plaisir, l'âme si heureuse de ses dix-huit ans, morte, avec ses désirs de plaire, ses prétentions dont, maintenant, il riait ; il se retrouva tel qu'il était autrefois, avant la brouille avec sa famille, de maintien aisé, de jolie prestance. Et, peu à peu, à mesure que s'achevait sa toilette, il revêtait un autre personnage. Mais sa cravate l'arrêta, l'étroite bande de batiste effrayait ses doigts maladroits. Le moindre mouvement est si difficile à faire quand il n'est pas habituel !

Il appela Simone. Elle leva les bras :

— Mon Dieu, que tu es beau ! Tu vas faire des conquêtes !... Tu ne sais plus faire un nœud, attends !

Comme il était grand, elle dut monter sur une chaise ; il tendait le cou, impatient, avec sa bouche près de sa bouche. Elle riait.

— Voyons, laisse-moi.

De ses doigts agiles, elle tordit la souple étoffe, la noua négligemment, aplatit les coins, puis sautant à terre et tapant des mains :

— Regarde ça... Maintenant tu vas partir. Sois sage surtout et ne tourne pas la tête à ces demoiselles. Je te permets de m'embrasser.

Et avec des mines elle lui tendit la joue.

II

Jeté hors du fiacre sombre devant la porte violemment illuminée du petit hôtel, Jacques perdit toute assurance. Il passa rapidement devant les coupés luisants, croisa le regard insolent des valets, pénétra dans l'antichambre. Un luxe de haut goût l'étonna, de rares fleurs, de délicats tableaux. Il suffoqua dès l'entrée dans le salon. Les hommes, massés près de la porte, le dévisagèrent ; il chercha vainement parmi eux une figure amie, avec cette peur qu'on a d'être seul au milieu de la foule. Ils lui parurent communs sous la livrée du frac, ne prêtant au spectacle que des gestes d'habitude avec des traits fatigués qu'éclairaient rudement les lustres. Un grand blond aux fines moustaches disait :

— Avez-vous lu le dernier livre de Saverny? Roman à clef, lisez, mon cher. Nous y sommes tous, vous et moi, et le petit Luzerches, et Mme de Piennes, naturellement.

Son voisin, un gros homme replet, à l'œil crispé par le monocle, répondait :

— Vrai?... Ces romanciers, comme ils nous arrangent !... Mais ils ne connaissent pas le monde, ils n'y sont pas reçus... Alors, Mme de Piennes ?...

— Et le baron, et les autres, tous, mon cher !

Ils parlaient lentement, lâchant, comme à regret, les mots, puis la conversation dévia, se perdit dans des pronostics de courses, des histoires de club. Jacques n'écoutait plus. Ces propos qui, la veille, auraient choqué son orgueil d'artiste, il les comprenait aujourd'hui. C'étaient bien les paroles futiles, nées d'elles-mêmes dans cette atmosphère faite d'odeurs de chair humaine et de parfums trop lourds. Et qu'était l'art, après tout, sinon le reflet de la vie, le miroir où chacun, en se penchant, retrouve un peu de soi? Échappé à l'influence de la camaraderie, au combat sans merci qu'on se livre autour de la renommée, il admirait la



perfection d'attitude, la retenue de bon ton qui cachait ici les vrais sentiments. La lutte est partout, ici aussi acharnée que là-bas, sans doute, mais elle se faisait discrète, sournoise, armée de ruses terribles et charmantes, de fine et profonde diplomatie. Il y avait des masques aux visages et sur les mains des gants. Et n'était-ce pas un art subtil que ces phrases à double détente, ces gestes qu'on n'achève pas, ce style qui est, suivant le mot de Balzac, l'argot du grand monde?

Alors, la fièvre peu à peu le gagna. La gloire, il la voyait devant lui, ce n'était pas l'argent, ni le nom que répètent les foules, c'était l'Amour. Il regarda les jeunes filles. Assises le long du mur sur leurs chaises rapprochées, sparées des hommes par la perfide surface du parquet, elles lui parurent toutes faciles à prendre, offertes, comme en un marché, à son indolent caprice. Les musiques s'étaient tues, un murmure de voix passionnées courait, percé par instants de rires en fusée. Il y en avait des blanches et des roses, des bleues et des jaunes, et sur les savantes chevelures brillaient des aigrettes de diamant, et les poitrines flamboyaient, et des corsages en calice émergeaient d'éclatantes chairs, vivantes, sur qui dormaient de froides pierreries mortes. Ah ! qu'elles étaient donc à leur place, sous la caresse des lumières, dans ce somptueux décor qui rehaussait leurs grâces mobiles de bibelots ! Élevées loin des réalités magnifiques et sans pouvoir sur le sort qu'on leur préparait, c'était ce salon, le champ clos où elles pouvaient jouer à la raquette avec les mots, parfois avec les sentiments. Car, sous la soie tendre des corsages, battaient de sensibles cœurs, des vrais corps de volupté frémissaient sous l'armure rigide des robes. Et ces heures rapides précédant le coucher dans le petit lit blanc, c'était avec rage qu'elles les voulaient vivre, cherchant entre les bras des hommes un peu de la victorieuse étreinte qui un soir, les livrerait, chancelantes. Et Jacques restait troublé de les voir, sous l'artifice des toilettes, si vivantes, si prêtes à aimer, à souffrir.

L'orchestre préludait. Le premier coup d'archet déchaina un vent de folie, chacun se leva. C'était une énervante musique, pleine de sanglots et d'appels berceurs, qui tantôt se traînait sur un rythme lent, tantôt bondissait, secouait dans l'air de furieux cris : et dans le salon clos pénétra le frisson des libres routes, toute une nature brutale et voluptueuse. La valse, il en comprit alors le sens profond, et pourquoi les femmes s'y adonnent avec une si impatiente langueur. C'était le premier contact avec l'homme, l'abandon délicieux qu'on n'achève pas et qui ne laisse pas de regrets ; c'était, pour ces filles civilisées, le retour au premier jeu de l'humanité, à la danse, qui répond au besoin inné d'exprimer les sentiments par des gestes, et qui est la source de tout art. Mais quelles transformations avaient subies à travers les âges, ces rondes grossières entrecoupées de cantilènes alternées, pour arriver à ce délicat et léger corps à corps, à ces mains nouées à peine aux tailles fines, à cette fuite tournoyante ! Et il songeait à la jolie revanche que l'homme a prise sur Dieu, en parant de sa poésie la rencontre des êtres, en créant, à côté de l'auguste fonction, ce divertissement qui en est l'image charmante.

Il voulut goûter le plaisir de conduire parmi les groupes une belle créature, il sut évoluer avec aisance. Il ne voyait, ne sentait rien, ni les yeux levés, ni la poitrine en émoi. Le rythme coulait en lui, l'animait d'une légèreté qui se posait à peine, et la jeune fille liée à son bras sûr le suivait, tournait, comme s'ils n'eussent été, à deux, qu'un seul être. Ah ! parcourir la vie sur une cadence, tenir toujours cette petite main crispée, voir son image dans ses yeux purs !

Il se sentait repris par cette existence oisive et affairée. Une grande soif de bien-être lui venait, une envie de jouir à son tour, largement, de ce qu'il avait méconnu. Il imaginait un intérieur de choix, avec une claire toilette de femme, une tendresse de bon ton, et de beaux enfants délicats qui ressembleraient à leur mère, et de jolies occupations futiles et graves. Il partit le dernier en promettant de revenir.

III

Il résolut de rentrer à pied, pour calmer, par la marche, sa fièvre. Son pas sonnait clair sur le trottoir sec ; les larges avenues dormaient, plus sonores d'être vides. Tout sentait ici un luxe tranquille et bien établi. La vie lui parut une promenade facile, en ligne droite, plantée d'arbres bien taillés, avec une bordure de somptueuses maisons, jolies à voir. Aucune ne se ressemblait ; il y en avait d'immenses, pareilles à des palais, où des familles entières vivaient ; d'autres, plus modestes, avaient la grâce enfantine de jouets oubliés le long du chemin. Là le bonheur, si grave pourtant, prenait l'allure d'un bibelot fragile, qui redoute le grand air ; rien de triste ne pouvait tenir entre ces murs. Il voyait derrière les grilles basses, des portes qu'ouvrirait tantôt la main d'une femme en tablier blanc : là-haut, dans la chambre tiède, brûlait derrière des tentures l'âme pâle d'une veilleuse ; à travers les persiennes closes, une joie discrète se répandait. Jacques se sentait triomphant comme au sortir d'une victoire, et n'était-ce pas une victoire, en effet, qu'il venait de remporter sur lui même et sur les autres qu'il avait du premier coup séduits ? Il se réconcilierait avec les siens, rentrerait dans le mond. Sans doute, derrière les jeunes filles étaient les mères ; il les savait d'avance hostiles, éprises de situations, ennemies de toute fantaisie. Il travaillerait, voilà tout, se ferait un nom

Peu à peu cependant surgirent les hautes maisons, flambèrent les matinales boutiques. De Paris, une rumeur s'éleva, confuse d'abord, grandissante à mesure qu'il approchait des faubourgs. Par les rues tortueuses les ouvriers descendaient au travail, sans une pas hâte, dans un piétinement de troupeau. Arraché à son rêve, le jeune homme sentait la vie qui reprenait, implacable, après la courte trêve du sommeil, ce pain quotidien qu'il faut gagner pour ne pas mourir. Il frissonna, honteux de ses habits de fête parmi les bourgerons, et cette foule dont hier encore il admirait la bonne humeur lui parut commune avec ses joies grossières, son activité mécanique de bête. Il frôla, en passant, un ivrogne, aperçut un vagabond couché sur un banc. Il pressa le pas, se trouva devant chez lui.

L'allumette qui flambait à ses doigts lui découvrit une rampe sordide, usée par les mains, des jaspures de faux marbre lépreuses et éraillées. Il lut, sur une pan-

arte de cuivre : « Mme Duret, stoppeuse » et, plus haut : « On pique à la machine. » Il se mit à courir, affolé, escaladant les marches, arriva devant sa porte, qu'il ouvrit sans bruit. Sur la table de la salle à manger, traînaient, dans des assiettes en terre de pipe, les reliefs du dîner : l'odeur fade du poisson lui souleva le cœur, il ouvrit la fenêtre, aperçut des toits qui moutonnaient en désordre. Dans l'atelier, la lampe réveilla la paix des choses, cette paix accablée qui est celle des endroits où l'homme a travaillé. Jacques sentit une hostilité dans l'accueil des objets familiers arrachés à leur sommeil, il en vit la détresse, l'andrinople déteint, le crin échappé des fauteuils, les toiles tournées contre le mur en pénitence. Un morceau de tapisserie, des bouts de ruban traînaient à terre. Du coup, la misère lui apparut du logis où il se complaisait, il songea au somptueux décor qu'il venait d'entrevoir, et où, si vite son cœur s'était installé.

Il entra dans la chambre. Simone dormait. Il se pencha, contempla ses traits flétris, les paupières fermées sur ses yeux muets; il détesta ce front bas qu'il chérissait hier pour ses bonnes pensées, ces lèvres dont il adorait la sensualité gourmande, et cette poitrine aussi que l'abandon du sommeil montrait toute et si follement baisée naguère qu'elle en était pâle. Une aiguille à tricoter servait de signet à un livre, ouvert sur la table de nuit; un paquet de cheveux flottait sur l'eau de la cuvette. Alors, il maudit sa vie présente, le sot orgueil qui l'éloignait des siens, et cette chère créature qui l'avait pris, et il pensa aux vierges qu'on désire et dont on rêve.

La jeune femme, pourtant, sourit, se détourna, tendit les bras, l'attira contre sa poitrine. Il en sentit la chaleur moite, se détourna; mais elle, avec cette langueur du demi-sommeil, l'enserra plus fort. Alors, brutalement, il s'arracha. Elle murmura :

— Vilain ! Pourquoi ne m'embrasses-tu pas ?

Elle s'était assise et le regardait de ses yeux grands ouverts maintenant. Elle ajouta :

— Eh bien ! et cette soirée, et ces demoiselles ?

Ce mot, en qui il sentait une secrète envie, le choqua Elle poursuivit :

— Voyons, as-tu laissé ta langue là-bas ?

Mais, au dur regard qu'il lui lança, elle devina sa pensée. Le monde l'avait repris, et c'était elle-même qui l'y avait poussé; ce monde fermé qu'elle jugeait, d'après les livres, égoïstes et faux, et dont elle ne connaissait que les côtés d'ivresse mauvaise. il était donc bien fort, puisqu'il triomphait en un jour d'une liaison de trois ans ! Elle ne l'avait aimé que pour le perdre. Jacques n'était plus à elle. Il était à l'éclat des fêtes, aux musiques qui grisent, aux énervantes étreintes, à ces femmes dont la vertu était pour elle un perpétuel objet de mépris; il était à une autre dont il ne rougirait pas et qui porterait son nom. Elle n'était que la banale aventure, la halte, un peu plus longue peut-être, où l'on s'oublie. Ils se sépareraient, redeviendraient des étrangers l'un pour l'autre.

Et, dressée sur son lit, accoudée à l'oreiller dans une pose que ne rectifiait nulle coquetterie, elle se mit à pleurer silencieusement en pensant à la vie méchante qui émiettait son cœur, et qui, après avoir fait d'elle un instrument de plaisir quitté quand il a cessé de plaire,



la jetterait, de rencontre en rencontre et de rupture en rupture, brisée, vieillie, n'ayant pour toute richesse que des souvenirs, dans les draps d'un lit d'hôpital.

Henry SPONT.

MAMAN

I

C'était dimanche dernier, un peu avant midi. Nous remontions l'avenue du Bois.

— Tiens, fis-je, en prenant le bras de Paul Brémond des revenantes, Mme Réville et sa mère, Mme Berthet.

Il tressaillit légèrement, porta d'instinct la main à son chapeau et dit : « Elles n'ont pas changé. »

— Non, répliquai-je, mais c'est toi qui viens de changer... Qu'est-ce que tu as ? Tu es tout pâle.

Il ne fit pas attention à ma remarque, et continua : « Elles se ressemblent toujours comme deux sœurs. » Puis il se tut. Je le regardais et je vis bien à son air qu'il était très loin du présent : je me rappelai des bruits qui couraient, il y a quatre ou cinq ans : on disait alors que Jacques était l'amant de Mme Réville.

Lorsque nous fûmes dans l'avenue Friedland, il passa son bras sous le mien. « Hein ? fit-il tout à coup, tu as cru, comme tout le monde, que j'avais été *son amant.*

Et il ajouta aussitôt :

Eh bien ! non, mon cher, je n'ai jamais été *son amant*, mais c'est toute une étape de la vie de mon cœur que je viens de parcourir à nouveau en une minute. La vérité, c'est que je l'ai adorée follement, que je lui ai dit, et que, pendant quatre mois, nous avons vécu le plus exquis roman d'amour, sans avoir été l'un à l'autre cependant...

Je revenais du régiment lorsque je l'ai rencontrée. J'avais eu des maîtresses à droite et à gauche, mais je n'avais jamais aimé, et je désirais tant chérir une femme, une vraie femme. J'ai fait la cour à Mme Réville ; je la voyais chez des amis, en soirée, je courais les expositions pour la rencontrer, je quêtais les invitations où je savais la retrouver. Mal mariée avec un homme plus vieux qu'elle et que ses occupations retenaient toujours loin de son intérieur elle était, lorsque je me présentai, mûre pour l'exploitation sentimentale. Je n'étais pas un séducteur habile : mais je me montrais si sincère, si prévenant, si passionné, que je m'emparai peu à peu de son cœur, et que je sus me faire aimer d'elle.

Nous nous sommes écrit alors des lettres [illegible]

'es de passion, et dont chaque ligne eût suffi pour prouver que nous étions amant et maîtresse. Nous nous donnions rendez-vous dans les églises, à Notre-Dame, au jardin des Plantes, sur les quais de l'île Saint-Louis; nous remontions la Seine sur les petits bateaux, nous nous égarions dans les faubourgs excentriques. Et là, loin du monde, loin de tout, nous avons goûté des émotions incomparables, nous avons conçu mille projets fous, nous nous sommes bercés des plus douces illusions, nous avons rêvé une vie éternelle, à deux, dans des paysages où nous serions seuls. Et elle n'a jamais été à moi! Que de fois je l'ai sentie à bout de forces, lasse de lutter contre la vie, prête à s'abandonner à cette fatalité, qui pèse sur toutes.

Eh bien! soit qu'elle possédât une faculté de résistance dont peu de femmes sont capables, soit que j'aie manqué pour la prendre de hardiesse (il me semble qu'aujourd'hui, avec quelques années de plus, une expérience acquise, un cœur plus maître de lui, j'eusse infailliblement triomphé de ses scrupules), Mme Réville ne fut pas ma maîtresse. Jamais, en dépit de mes prières, de mes supplications, elle ne consentit à venir chez moi, et je dus me contenter des promenades sentimentales à travers les rues du vieux Paris. Je l'avais pourtant compromise; des amis me faisaient discrètement entendre que notre flirt était commenté dans le monde, et des maîtresses de maison poussaient la complaisance jusqu'à nous mettre à table l'un à côté de l'autre. Le mari, lui-même, n'avait pas été sans remarquer mes assiduités; il finit par en prendre ombrage et fit des observations à sa femme. Ce fut alors que notre amour fut troublé; les contrariétés, les menaces nous exaltaient. Je rêvais de la faire divorcer, je la suppliais de fuir avec moi, et je crois que si elle n'avait pas eu son enfant, une petite fille de quatre ans, elle n'eût pas hésité à me suivre. Nous en étions arrivés à cet état aigu, où l'on ne vit plus que par le cœur, où le cœur semble avoir résorbé toutes les autres facultés de notre être, et où l'on n'agit plus que d'après les imaginations qu'il suggère.

La vie devenait impossible pour Mme Réville: c'était du matin au soir dans son intérieur des luttes et des discussions continuelles, la guerre ouverte avec son mari, et chaque fois que nous nous trouvions seuls en face l'un de l'autre, je voyais tout de suite à son air qu'il *s'était passé quelque chose*. Un jour elle me dit; « C'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons ». Affolé, je me précipitais à ses genoux, je me roulais à ses pieds. « Ne dis pas cela, ne dis pas cela, lui criai-je. Je veux, tu entends, je veux te voir demain ». Et je lui arrachai enfin la promesse de venir *chez moi* le lendemain.

... Le lendemain, à l'heure où je l'attendais, on sonna à ma porte. Fou d'émotion contenue, je courus ouvrir. Aussitôt je reculai. Ce n'était pas Marthe, mais une autre femme qui lui ressemblait comme une sœur aînée, et qui me dit simplement; « Je suis *sa* mère? »

Je me sentis irrité, J'ai peu de goût pour le mélodrame, et l'idée que Marthe m'envoyait sa mère me choqua à un point que je ne saurais dire. Cela me paraissait à la fois inconvenant et un peu ridicule, et ce fut d'un ton glacé que j'invitai Mme Berthet à s'asseoir. D'abord, nous nous sommes regardés en silence, comme deux ennemis qui cherchent à étudier leurs forces respectives. Elle me parut très émue. J'avais au contraire recouvré tout mon sang-froid.

Mais elle se mit à parler. Elle avait la même voix que Marthe, les mêmes intonations, la même façon de dire les choses et le même sourire triste. Elle m'appelait « son enfant, son cher enfant ». Je sentais qu'elle adorait sa fille et je sentais qu'elle m'aimait, moi aussi, parce que sa fille m'aimait. Peu à peu, la glace fondait, qui m'avait enveloppé le cœur; tous mes nerfs vibraient, des larmes me venaient aux yeux, et soudain, je m'écriais: « Alors c'est fini, il faut renoncer à *elle*, il ne faut plus *la* voir. » Elle ne répondit pas, mais elle se leva, vint vers moi et me dit: « Je vous aime bien, mon pauvre petit. »

Alors, je lui pris les mains, je les baignai de mes larmes, je les couvris de baisers: « Comme c'est cruel, ce que vous faites! » Elle me répondit: « Je ne suis pas si cruelle, nous viendrons vous voir *toutes les deux* demain, à la même heure. »

II

Elles vinrent, en effet, toutes les deux, le lendemain à la même heure. Que dire de cette dernière entrevue avec Marthe? Nous étions désespérés, mais notre sacrifice nous exaltait. Je me sentais, en effet, grandi à mes propres yeux et je pensais: « Comme c'est beau ce que je fais là. Que d'autres à ma place agiraient autrement! » A un moment, Mme Berthet nous jeta dans les bras l'un de l'autre. Marthe partait le soir même en voyage avec son mari. Nous ne devions plus nous voir. C'était l'adieu définitif, le mot « fin » mis au bas du premier chapitre de notre roman.

Alors Mme Berthet s'approcha de moi et dit: « Vous êtes très bon, mon cher enfant. Laissez-moi vous embrasser... Ne suis-je pas un peu votre *maman* aussi? »

Et quand il fallut nous séparer tout à fait, elle me vit si malheureux, si terrifié de cette solitude, de ce vide, qui se creusait dans ma vie, qu'une pitié la prit, et, se penchant vers mon oreille, elle ajouta: « Je viendrai vous voir, ce sera un peu d'*elle* que je vous apporterai, n'est-ce pas? et nous parlerons d'*elle*. »

III

Je sais bien qu'il ne manquerait pas d'imbéciles pour critiquer la conduite de Mme Berthet. Pour moi, j'adore le sentiment qui la poussa à me faire cette proposition, et sa délicatesse m'enchante. Elle agissait en vraie femme, avec son cœur, son cœur à qui rien de ce qu'aimait une fille tendrement chérie ne pouvait rester étranger.

Elle vint me voir en effet deux fois par semaine. Je m'habituai à ses visites: elles me parurent infiniment douces.

Je l'appelais « maman ». Elle s'asseyait dans un grand fauteuil qui est près de la cheminée, elle me parlait de Marthe; elle me lisait les lettres que sa fille lui écrivait: elle me racontait mille détails de sa vie. Alors je fermais les yeux et je croyais que c'était Marthe, que j'avais en face de moi, dont j'entendais la voix, Marthe qui vivait avec moi, auprès de moi, comme je l'avais si souvent rêvé! Puissance de l'illusion! J'ouvrais les yeux, et je m'imaginais encore que des années et des années s'étaient écoulées, et c'était bien Marthe en effet qui était là, Marthe avec qui j'avais vieilli. Alors, je m'approchais de Mme Berthet, je prenais sa main, je la couvrais de baisers. Elle la retirait doucement et me caressait le front. Puis un silence se faisait autour de nous. Cette concentration de ma pensée vers un même objet, créait en moi et autour de moi, une force d'amour prodigieuse dont l'atmosphère même semblait enfiévrée. Et plusieurs fois, je sentis que Mme Berthet était toute impressionnée par mon contact, comme si un fluide s'était dégagé de ma personne pour l'envahir toute. Bientôt nous eûmes des torpeurs effrayantes auxquelles succédaient des états nerveux indescriptibles. Nos mains se serraient et se tordaient l'une dans l'autre. Un jour je levai mon regard vers elle, et je vis ses yeux, qui me regardaient, ses yeux, *qui étaient ceux de Marthe*, et brutalement, un même désir nous poussa l'un vers l'autre: je rencontrai ses lèvres. Elle poussa un cri: « Ah! c'est mal! c'est affreux! » Et elle se sauva, sans que j'ai pu la retenir.

Il y a de cela cinq ans, reprit Paul Brémond après un silence... C'est la première fois que je *les* revois depuis ce jour-là. Ceci t'explique mon émotion de tout à l'heure. *Elles* se sont d'ailleurs si bien confondues, si bien mêlées dans mon souvenir, qu'il m'a fallu faire un violent effort pour me rappeler laquelle des deux j'ai aimée... Et encore: ajouta t-il au bout d'une minute de réflexion, suis-je bien sûr de ne pas les avoir aimées *toutes les deux*.

Marcel LHEUREUX.

L'APAISEMENT

Une pudeur invincible contraignait Fernande à prendre son bain plus tôt que les autres invités. Le regard d'inconnus lui importait moins. Mais tous ces gens que le caprice d'un riche banquier avait réunis sur cette plage déserte, il lui déplaisait de se retrouver une heure après, en leur compagnie. Leurs yeux, qui avaient vu, la gênaient. Ne se souvenaient-ils pas? Elle n'osait bouger.

Elle sortit de l'eau, ce matin-là, au moment où trois de ces messieurs débouchaient de la valleuse. L'un d'eux, Morège, se hâta vers le peignoir. Mais elle s'en enveloppa rapidement, salua d'un coup de tête et courut à sa cabine.

Une bassine d'eau chaude l'attendait. S'étant dévêtue, elle y trempa ses pieds et s'assit, nonchalante et engourdie de bien-être.

Des pas grincèrent sur le galet. Une voix d'homme cria:

— Tu pourrais nous attendre!

La voix de Morège répondit:

— Non; je vais me déshabiller.

Il approchait. Vivement, Fernande se dressa pour boucher le petit carré de la lucarne avec son peignoir. Mais la porte, non fermée, s'ouvrit, et Morège la vit debout, nue.

En rentrant, elle se coucha. L'insistance de son mari ne put la décider à venir à table. La châtelaine et quelques amies tâchant de la distraire, cela l'importuna au point qu'elle les pria de se retirer. Le grand jour aussi l'agaçait. Elle fit baisser les stores. Et, toute l'après-midi, elle se blottit sous ses draps, frissonnante de fièvre.

Il fallait bien cependant descendre au dîner. Son apparition en corsage montant, parmi les robes décolletées, surprit les convives, et elle avait un air si défait qu'on la crut très malade. Un à un, les hommes lui présentèrent leurs hommages. Morège s'avança. Elle défaillit, prête à lui refuser la main. Il s'inclina simplement. Durant le repas, elle ne sentit pas une fois sur elle l'inquisition de son regard. Mais, au cours de la soirée, il n'affecta point une réserve blessante et lui dit à haute voix quelques phrases banales, comme si rien ne se fut passé entre eux.

La nuit, elle eut des cauchemars où elle se promenait nue devant une foule hurlante. Et ainsi, toute une semaine, quoique l'amertume de sa plaie se calmât, vécut en une sorte d'abattement douloureux.

Loin de Morège, elle recouvrait un peu de gaieté. Lui présent, elle tremblait de honte. Elle avait froid. Il lui semblait que ses vêtements ne la cachaient pas assez fidèlement, et elle s'emmaillotait de châles et de fichus.

A la longue, elle crut s'apercevoir que la conduite de Morège se transformait. Il ne devint pas plus empressé, mais il rôdait toujours autour d'elle, amusé sans doute par le spectacle de son trouble. Elle l'observa furtivement. Il avait un visage dur, l'attitude hautaine, la phrase rare et des mots ironiques qui s'accordaient avec l'expression générale de sa physionomie.

Leurs yeux, une fois, se rencontrèrent. Elle rougit. Lui, son ironie se précisa en un sourire vague. Elle ne l'imagina plus que de la sorte, la moquerie aux lèvres. Il la hantait. Pourquoi raillait-il? Son orgueil, autant que sa pudeur, la soulevait contre cet homme. Personne avant lui n'avait contemplé le mystère de sa chair, personne, ni son mari ni elle-même. Elle était vierge de tout regard, comme de la neige au coin de quelque roche inaccessible. Et le viol de cette blancheur l'avait déchirée plus que, jadis, la ruine de sa chasteté.

L'heure du lever surtout lui était odieuse. Il fallait s'occuper de cette chair polluée, qu'elle prenait en horreur. Des coins de peau luisaient. Elle répugnait à y toucher.

Epouvantable supplice! Elle avait la sensation étrange d'être enfermée dans un vêtement de regard, dans l'enveloppe impalpable que les yeux de Morège avaient instantanément tissée autour de son corps. L'épiant, elle pensait: « Entre ces paupières d'homme est ma prison. Je suis l'esclave enchaînée. Il n'a qu'à fermer les yeux, et son souvenir a le droit de m'évoquer telle que je suis. C'est plus qu'un droit, peut-être aussi une nécessité. Qui sait si je ne le hante point? Je ne suis pas seulement nue sous mes vêtements, mais dans son cerveau, de façon ininterrompue, nue toujours, nue absolument. »

En dépit de son honnêteté, elle eût préféré qu'un regard d'amant eût pris possession de son corps. Librement s'offrir à qui l'on aime, soit. Mais Morège l'avait volée. Elle le haïssait. Souvent elle était prête à lui crier:

— Allez vous-en! Allez vous-en! Vous ne comprenez donc pas que je vous déteste? Voleur! voleur!

Un jour, pour qu'il ne fut pas seul à la connaître, elle se planta devant sa glace, nue. Une grande joie la saisit, car elle apprit la magnificence de son corps. Elle s'oublia en une langueur rêveuse et elle se demandait: « Comment me trouve-t-il? La vision a été si brusque que l'image doit être bien confuse. De quoi se souvient-il spécialement? De ma poitrine, de mes hanches, de mes jambes? »

Le soir, elle le surprit les yeux fixés à son corsage.

Ce fut comme une plaque de feu qui s'appliqua sur sa poitrine. Elle ne bougea pas. Son attitude marquait de l'orgueil, car elle savait la splendeur de sa gorge. Il la considérait toujours. Et, peu à peu, elle sentit que ses seins se dressaient et qu'une sève brûlante les gonflait.

Cette minute lui laissa une sorte d'inassouvissement. Il y en eût d'autres où Morège imposa cette impression à ses bras, à son cou, partout où se dirigeait son regard. Ainsi se précisa la gêne inexplicable dont elle souffrait. Il lui manquait quelque chose. La logique de sa vie se trouvait contrariée. Au moral comme au physique, elle jugeait que l'aventure était inachevée, bête. Le mal fait à son orgueil et à sa pudeur serait, lui semblait-il, moins irritant s'il était plus complet, plus absolu. Mais comment ? Cela devenait une obsession torturante.

Et une nuit d'insomnie, il fallut que cette gêne cessât, il le fallut. Et, vraiment, c'est en inconscience, comme on cherche un remède, qu'elle alla vers la chambre de Morège. Et, se penchant sur lui, elle disait avec une voix de haine :

— Regardez-moi : j'ai besoin que vous me regardiez mieux que cela... Vous ne comprenez donc pas que votre regard était incomplet, et que j'en souffre, et que je le veux tout entier, pour qu'il m'apaise ?...

Elle se dévêtit.

— Tenez, voici ma gorge. Votre regard est dessus, il l'emprisonne. Mais il faut qu'il entre en moi, qu'il y reste bien...

Et elle lui offrit son corps nu :

— Prends toute ma chair... Puisque tu l'as vue, elle t'appartient... Prends-la : il est naturel, il est logique que tu la prennes... et puis je ne souffrirai plus...

Maurice LEBLANC.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

III

La rue est sombre ; il n'est pourtant que sept heures et demie ; je vais rentrer chez moi ; je serai aisément dès neuf heures aux Nouveautés. L'avenue est moins sombre que d'abord elle ne le semblait ; le ciel est clair ; sur le trottoir une limpidité, la lumière des becs de gaz, des triples becs de gaz ; peu de monde dehors ; là-bas l'Opéra, le foyer tout enflammé de l'Opéra ; je marche au côté droit de l'avenue, vers l'Opéra. J'oubliais mes gants ; bah ! je serai tout à l'heure à la maison ; et maintenant on ne voit personne. Bientôt je serai à la maison ; dans... d'ici l'Opéra, cinq minutes ; la rue Auber, cinq minutes ; autant, le boulevard Hausmann ; encore cinq minutes, cela fait dix, quinze, vingt minutes ; je m'habillerai ; je pourrai partir à huit heures et demie, huit heures trente-cinq. Le temps est sec ; il est agréable de marcher après dîner ; à ce moment du soir jamais beaucoup de gens dans l'avenue. Léa sort du théâtre à neuf heures, entre neuf heures et neuf heures un quart. Que ferons-nous ? un tour en voiture ; nous irons par le boulevard aux Champs-Elysées, jusqu'au Rond-Point ; plutôt jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, pour revenir chez elle par les boulevards extérieurs ; le temps est si doux ; elle me laissera bien prendre sa main ; elle aura sans doute sa toilette de cachemire noir ; j'aurai soin que nous ne rentrions pas trop tard ; certainement elle me priera de rester un peu ; je verrai son fin sourire de frais démon ; lente elle fera sa toilette du soir. — Asseyez-vous dans le fauteuil et soyez sage ! Elle me parlera, dans un beau geste cérémonieux ; je répondrai, semblablement : — Oui, mademoiselle ! Je m'assoierai dans le fauteuil, le bas fauteuil en velours bleu, à la bande large brodée ; là elle s'est posée sur mes genoux, il y a quinze jours ; et je m'assoirai dans le bas fauteuil, auprès d'elle, en face de l'armoire à glace ; elle sera debout et mettra son chapeau sur la table de peluche ; ajustant ses cheveux par de petits coups, à droite, à gauche, avec des pauses, se considérant, derrière, par de petits coups, me regardant, riant, faisant des grimaces, gamine ; quelle joie ! dans sa robe noire et son corsage noir de cachemire ; point grande ; petite non plus, malgré qu'elle paraisse petite ; non, ce n'est pas petite qu'elle paraît, mais jeune, toute jeune ; et si potelée ; ses larges hanches sous sa mince taille, bombées, mollement descendantes ; sa fiérote poitrine, qui palpite si bien dans les grands moments ; et son visage d'enfant maligne ; ses tous blonds cheveux et ses grands yeux ; l'adorable Léa. Ah ! la chère pauvre, je veux l'aimer, et d'un dévot amour, comme il faut aimer, non comme les autres aiment. Quand nous rentrerons, il sera dix heures au moins. Sept heures trente-cinq à l'horloge pneumatique. L'Opéra. La terrasse du café de la Paix est pleine ; personne que je connaisse ; l'Opéra ; la rue Auber ; la maison où demeure monsieur Vaudier ; deux mois déjà que je n'ai dîné chez lui ; peut-être voyage-t-il ; est-il riche ! ah ! posséder pareille fortune ; combien peut-il avoir ? on m'a dit un million de rentes ; cela fait, en minimum, un capital d'une vingtaine de millions ; presque cent mille francs par mois ; non ; un million divisé par douze, soit cent divisé par douze... zéro, reste... supposons quatre-vingt-seize, neuf cent soixante mille francs ; quatre-vingt-seize divisé par douze donne huit, quatre-vingt ; quatre-vingt mille francs par mois.

Je voudrais que Léa eût un extraordinaire hôtel ; la tendre fillette ; si j'avais cette fortune ; ce soir ; supposons ; subitement j'aurais hérité ; c'est si amusant d'arranger ainsi les choses ; donc le notaire m'aurait remis les titres ; j'aurais d'argent, or et billets, tout de suite, une centaine de mille francs ; comme d'usage j'irais chez Léa ; comme si rien n'était ; je lui dirais tout à coup : — Voulez-vous nous en aller, Léa ? partons tous deux ; je vous emmène ; je t'enlève, tu m'enlèves... Non, soyons sérieux ; je lui dirais quelque comme : — Voulez-vous venir ?... Certainement elle serait étonnée ; elle me dirait qu'elle ne peut pas ; — Pourquoi ?... Elle me ferait comprendre qu'elle ne saurait tout quitter ; très simplement, très naturellement, je lui répondrais : — Oh ! ne vous en préoccupez plus, j'ai eu quelque chance : je puis vous aider ; si vous avez quelques dettes, quelques engagements, voulez-vous me permettre de vous faciliter votre départ ?... Cela est bien... Voulez-vous me permettre de vous faciliter votre départ ? Sur un meuble je mettrais dix mille francs ; et ; — Si davantage vous est nécessaire, vous me le direz... Dix mille francs ; ou cinq mille seulement ; non, pour commencer, vaut mieux dix mille ; et puis, ce me serait si facile. Vingt mille ? ce serait absurde ; mais dix mille, c'est cela. Qu'elle serait stupéfaite et contente ! — Voulez-vous que nous partions ? lui dirais-je. — Comment ? partir ? — Oui, laissez, abandonnez ceci ; au centuple vous le retrouverez ; tous deux, sauvons-nous, partons, venons-nous en ! Et je la prendrais dans mes bras, je baiserais ses cheveux ; je l'emporterais : et tout bas, tout bas, elle voudrait bien ; ce serait ainsi que dans le Fortunio de Gauthier ; mais Fortunio met le feu aux rideaux, et parmi les flammes enlève son amante toute nue ; ayant un million de rentes, je pourrais risquer le luxe d'être un peu fou.

L'Eden-Théâtre ; les rampes de gaz ; les lampes électriques ; des marchands de programmes ; un gamin ouvre la portière d'un fiacre ; quel besoin a-t-on qu'un gamin ouvre la portière de votre fiacre ? Là-bas les magasins du Printemps ; sur le trottoir pas un chat ; d'ordinaire il y a ici des filles, insupportables à arrêter les gens ; pas une ce soir ; la rue est triste. Revenons à la question ; je veux m'amuser à songer comment j'arrangerais les choses, si je devenais riche ; oui, arrangeons cela, tout en marchant. Donc, je serais devenu riche ; mais comment ? à quoi bon chercher ? simplement, la chose serait. Je disais donc que je serais devenu riche ; j'aurais ce soir ma fortune, et beaucoup d'argent dans ma poche. Je ne souhaite pas le grand train de maison ; j'aurais un appartement de garçon et installerais dans un hôtel Léa ; volontiers je garderais mon quatrième de la rue du Général Foy ; quelque chose dans ce genre, mais mieux ; avoir le train chez soi d'un garçon d'une trentaine de mille francs de rentes et chez sa maîtresse dépenser son million annuel ; je me voudrais un petit rez-de-chaussée ; dans une maison, quartier Monceau nécessairement ; cinq ou six chambres ; entrée par une porte cochère ; puis deux marches ; la porte ; un vestibule ; sur le devant, un petit salon, une salle à manger, un fumoir ; derrière, la cuisine, les privés, un grand cabinet de toilette et la chambre à coucher ; la chambre à coucher ouvrant sur une cour-jardin. Il faudrait que le vestibule ne fût pas minuscule ; j'en ferais une sorte de serre ; de la longueur de l'appartement ? ce serait incommode ; il vaudrait mieux qu'il s'arrêtât à la hauteur de la salle à manger ; ainsi, entre le salon et la chambre un cond vestibule séparé du premier par une porte, plutôt par une portière ; et les demoiselles qui bien cachées fileraient derrière la portière !...

Edouard DUJARDIN.

(A suivre).

Le Gérant G. CLEMENT. Tirage sur rotative J. Derriey. Encres de Lorilleux. ... Société de l'Imprimerie Catomotypographique (E. ...), 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

LES ILES D'OR

Poésie de Léon DUROCHER. Musique de Eugène SUTTER.

Allegretto. Largo

Viens! L'au_be claire a_mis son cor_set de sa_tin; A ses doigts em_pourprés res_plen_dissent des ba_gues. Et là_bas, décou_pant les vapeurs du ma_tin, De fée_ri_ques pa_lais semblent sur_gir des va_gues.....

Dim. rall.

Allegretto. (REFRAIN.)
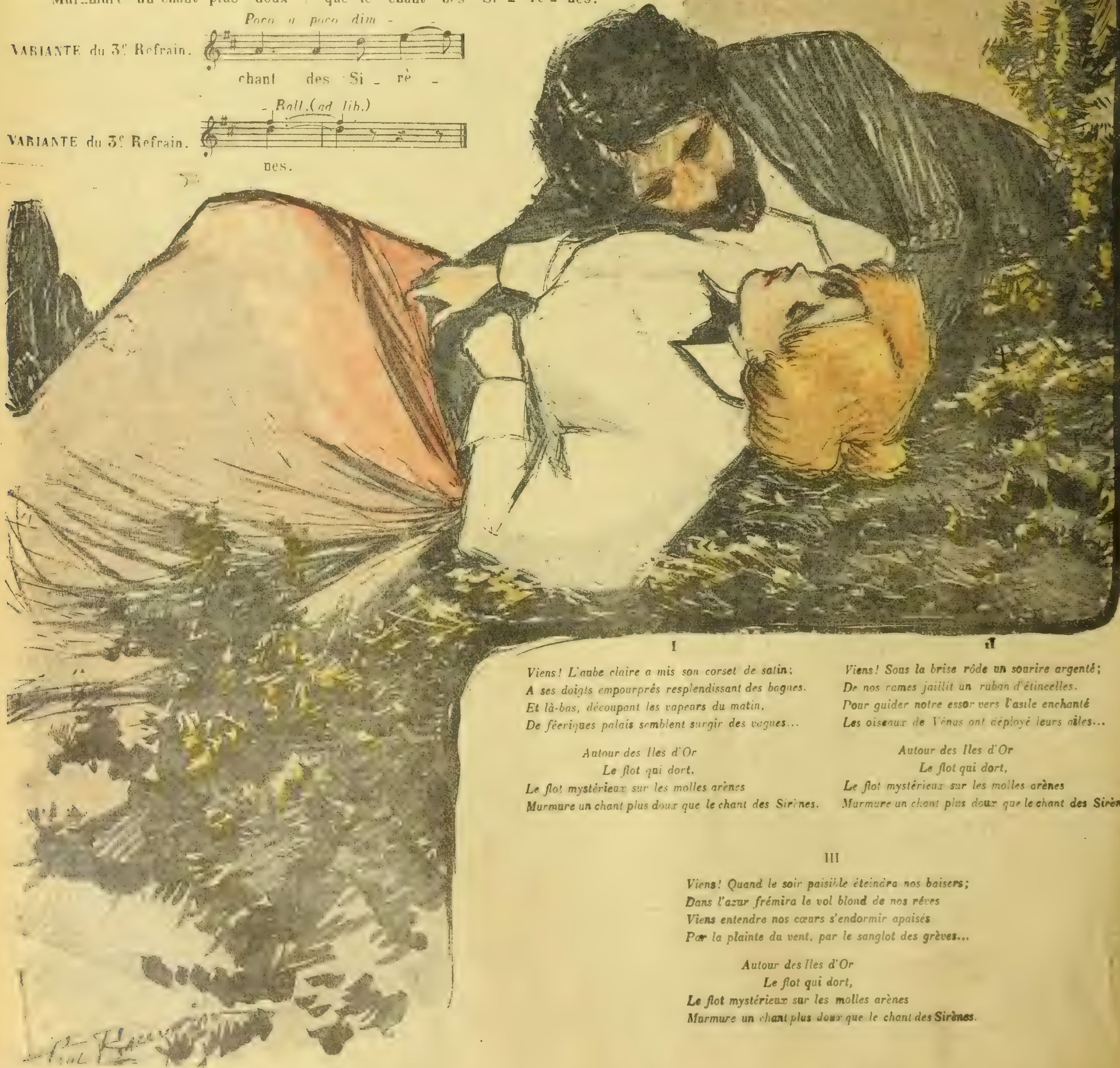
Au tour des I_les d'Or Le flot qui dort, Le flot mys_té_ri_eux sur les mol_les a_rè_nes Mur_mure un chant plus doux que le chant des Si_rè_nes.

FINAL du 1er et 2e Couplet.

Poco a poco dim. rall. D.C.

VARIANTE du 3e Refrain. Poco a poco dim. chant des Si_rè_

VARIANTE du 3e Refrain. Rall. (ad lib.) nes.



I

Viens! L'aube claire a mis son corset de satin;
A ses doigts empourprés resplendissant des bagues.
Et là-bas, découpant les vapeurs du matin,
De féeriques palais semblent surgir des vagues...

Autour des Iles d'Or
Le flot qui dort,
Le flot mystérieux sur les molles arènes
Murmure un chant plus doux que le chant des Sirènes.

II

Viens! Sous la brise rôde un sourire argenté;
De nos rames jaillit un ruban d'étincelles.
Pour guider notre essor vers l'asile enchanté
Les oiseaux de Vénus ont déployé leurs ailes...

Autour des Iles d'Or
Le flot qui dort,
Le flot mystérieux sur les molles arènes
Murmure un chant plus doux que le chant des Sirènes.

III

Viens! Quand le soir paisible éteindra nos baisers;
Dans l'azur frémira le vol blond de nos rêves
Viens entendre nos cœurs s'endormir apaisés
Par la plainte du vent, par le sanglot des grèves...

Autour des Iles d'Or
Le flot qui dort,
Le flot mystérieux sur les molles arènes
Murmure un chant plus doux que le chant des Sirènes.

7e ANNÉE. — N° 38. Édition de Paris : 5 centimes. 17 SEPTEMBRE 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { PARIS . . . . . 13 fr. 50
{ DÉPARTEMENTS. 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Gluck, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois ...	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LES TROIS MERLES, par Paul ARÈNE



Les Trois Merles

Un coin du Luxembourg que j'aime par-dessus les autres est le morceau de jardin qui s'en va de la rue Bonaparte à la nouvelle pépinière où M. Jolibois, sécateur en main, émonde et dirige ses arbres avec les soins attendris d'Alcinoüs, et où défunt M. Hamet, roi dans son rucher, m'enseigna les mœurs des abeilles.

Peut-être cette prédilection me vient-elle au souvenir des jours heureux de la jeunesse, quand j'habitais — un peu plus haut, par exemple, et plus près des toits squammés de fine ardoise que du pavé moussu de la cour d'honneur — l'hôtel seigneurial de Clermont-Tonnerre en compagnie de Francis Enne, mort en Algérie presque ignoré, et qui fut pourtant, par quelques nouvelles de si pénétrante réalité, l'ingénu précurseur du naturalisme,

L'ancienne pépinière des Chartreux existait alors et l'infâme Empire, par haine du pays Latin — ainsi le croyions-nous du moins — n'avait pas encore prolongé la rue Bonaparte à travers ses bosquets de lilas et ses sentiers tournants dont la solitude, jadis monastique, se faisait maintenant complice de maint juvénil roman d'amour. De sorte que, m'accoudant à ma fenêtre, le matin je voyais passer, enlacés, les Cosettes et les Marius, les Rodolphes et les Musettes; et que, le soir, les grilles du jardin fermées, j'avais pour moi seul, ou à peu près, toute la fraîcheur des feuillages et toute la chanson des rossignols.

Dans le coin du Luxembourg que j'aime, quelque chose — malgré les arbres abattus, les plates-bandes saccagées et le grand massacre d'il y a trente ans — quelque chose néanmoins persiste de ce passé évanoui.

En effet, rien ici ne rappelle la monumentale ordonnance dont plus loin, au voisinage du Palais, s'enorgueillit le royal jardin ; lac de marbre où le plumage argenté des cygnes s'emperle sous la flottante averse d'un jet d'eau ; fontaine mythologique et noblement moussue; effigies de poétesses et de reines s'alignant blanches sur leur piédestal le long des terrasses à balustres; parterres brodés, orangers centenaires; majestueuses perspectives que décorent des colonnes légères, et au bout desquelles s'aperçoivent, vagues dans la brume ou le soleil, le Panthéon, l'Observatoire...

Tout ici, au contraire, marque un doux effort, chez les plantes et chez les arbres, pour redevenir, comme jadis, agreste, accueillant, familier. C'est un régal particulièrement délicat pour les gourmets de solitude et de nature, que de flâner ainsi une heure ou deux, quelque clocher tintant au loin, mais tranquille mieux qu'en plein bois, au moment où Paris s'éveille.

Quand le temps le permet, je n'y manque point ; et mille menues observations, mille découvertes délicieusement inutiles viennent chaque fois me récompenser de la violence faite à ma paresse.

Il y a là, dans le gazon rare — car à cause de l'ombre des arbres, ce gazon n'a rien de l'aspect gras et cultivé des ordinaires pelouses, et la terre se voit entre ses brins — un beau hêtre à feuilles luisantes, quelques saules marsault finement argentés, des cytises, des chèvrefeuilles ; toute une végétation bocagère de grands buis au parfum amer, où se nouent, à la saison, ces graines bizarres, joie de notre enfance ! qui rappellent en minuscule les marmites à trois pieds qu'emploient les bohémiens pour cuire leur soupe le long des routes; de jeunes chênes maigres, comme ceux des taillis, et le tronc doré de lichens avec des crevasses où les oiseaux nichent, un groupe de marronniers géants dont les branches basses, s'étalant horizontales, jettent sur le sol, poétiquement, un mystère d'antique châtaigneraie.

L'œil y est encore réjoui et l'imagination ramenée à la vie des champs par un papillon qui passe, une brindille qui se relève en fouettant l'air au départ brusque d'un moineau, et par les lignes d'herbe fauchée, menue comme du tabac d'Orient, qui strient autour des endroits ombragés le gazon plus dru des pelouses.

Mais le poète ou l'amoureux trouvera un retrait tout à fait charmant sur les rives du petit lac, centre de la verte oasis qui, entre une maison de garde enfouie sous l'assaut des lierres et l'orangerie transformée en Musée, occupe l'angle nord-ouest du Jardin.

On ne rencontre là jamais personne, sauf un planton mélancolique, en grande tenue de planton, avec la giberne astiquée, le bidon couvert de drap bleu, le gobelet de fer en bandoulière, qui, surveillant je ne sais quoi, et songeant peut-être à son village contemple tout le long du jour le décor doucement rustique, où, comme trace de civilisation, n'apparaît qu'une Vénus Anadyomène, très vieille d'ailleurs et pareille, sur son fut de colonne, à ces déesses qui verdissent au fond des parcs abandonnés. C'est, au milieu de l'île, un antique saule pleureur qui, depuis longtemps, n'a plus la force de pleurer, ébranché, foudroyé, en train de mourir, et dont les rameaux noirs, tourmentés de mutilations innombrables, se détachent en silhouette, dans un nuage de vague verdure ; c'est un aubépin, riche parent, mais proche parent du modeste aubépin des haies ; un tilleul, végétal phénomène dont le tronc, d'abord lisse et droit, se renfle soudain à un mètre, ainsi qu'un vase monstrueux, d'où jaillissent en bouquet régulier une douzaine de maîtresses branches ; un catalpa étoilant le gazon du semis de ses fleurs violettes ; et le rocher au bord du lac enveloppé de chèvrefeuilles, et le filet d'eau jaillissante qui, menant dans l'ombre son doux bruit, anime le frais paysage d'un murmure de source au fond des bois, d'une chanson de nymphe oubliée.

Parallèlement au planton, l'autre jour, je suivais donc ma rêverie, fort intéressé par les jeux bruyants des moineaux, la descente silencieuse des ramiers et les exercices des canards, les uns boitillant dans l'herbe qu'ils broutent, les autres devant leur cabane, se battant les flancs des deux ailes, comme font des deux bras les cochers parisiens quand le froid les gagne, et d'autres plus sages pourchassant sur le lac les femelles, ou plongeant, leur derrière pointu hors de l'eau, ce qui les fait ressembler, vision falote, à des pains de sucre qui flotteraient.

Trois merles surtout s'amusaient. Extraordinaires, ces merles ! Dans une corbeille, fraîchement remuée, de rosiers d'amour en bouton, ils étaient là, amis tous les trois, en train de fouiller du bec — un bec jaune d'or — le terreau humide, se régalant de menues bestioles et de lombrics prestement happés.

Deux avaient le plumage d'un noir superbe ; celui du troisième tirait sur le gris, et ce devait être une femelle. Ravi de voir un ménage à trois si d'accord, je je les observais, peut-être avec l'espoir jaloux qu'à la fin l'ydille se changerait en drame. Eux, d'ailleurs, ne se gênaient pas, habitués à ma présence ; de temps en temps même, un des beaux messieurs noirs s'approchait de la dame grise, fouillant la terre devant elle, lui laissant les morceaux de choix et doucement la caressant.

Un bruit soudain vint nous troubler ; et vite, me laissant seul, le trio galant s'envola.

Je me retournai, furieux ; mais ma fureur ne dura guère.

Sus la rive opposée, du côté où le bruit était venu, fuyait, sa coiffe blanche au vent, une jeune servante bretonne, tandis qu'heureux pour tout un jour, giberne au dos, bidon et gobelet en bandoulière, l'inutile planton, comme si rien ne se fût passé, reprenait autour du lac sa promenade solitaire.

Et je m'étonnai que des merles, et surtout des merles parisiens, se fussent effarés ainsi par le bruit d'un simple baiser.

Paul ARÈNE.

LES POÈTES DE L'AMOUR

SUR DES OISEAUX, UN SOIR D'AUTOMNE

Sur l'eau pâle et plate où luit le ciel gris,
Tournent lentement avec de longs cris
Les oiseaux de deuil qui portent mon cœur
Sur leurs grandes ailes
Vols bleus de ramiers, vols noirs d'hirondelles
Qui vont le berçant parmi la langueur.

Parmi la langueur des choses d'automne
Et le soleil pâle et la brume atone,
Et l'odeur de l'eau que le vent balance
Avec leurs longs cris,
Dans le crépuscule et dans le silence,
Sur l'eau pâle et plate où luit le ciel gris.

O vols des ramiers et des hirondelles !
Qu'ils sont doux, vos lents balancements d'ailes.
Dans le soir d'octobre où meurent les roses
Comme des désirs.
Dans l'air plein de brume où meurent les choses.
Dans les vents pareils à de grands soupirs

Parfois, tombe, au gré du vent qui la cueille
Comme un oiseau mort, une pâle feuille...
Je crois voir dans l'air mes espoirs défunts
Ivres de langueur,
Tournoyer parmi les derniers parfums
Avec les oiseaux qui portent mon cœur...

Octobre 1896.

FERNAND GREGH.

Le Regret du Calvaire

... Comme d'une terrasse babétique, entre les globes de jaune lumière éclatante qui se détachaient brutalement sur les teintes douces, mystérieuses, tristes du ciel où l'on eût dit que d'invisibles mains semaient des poignées de cendre bleuâtre, éteignaient les dernières braises du couchant, — l'on apercevait la ville immense, informe, pareille à quelque lac assoupi dans la brume du soir et que ceinturent de hautes digues inégales. Des clochers dressés en un geste de prière, des dômes, des masses blanches émergeaient de cette houle figée de maisons, trouaient les plis du voile léger où elle semblait s'être enveloppée.

La nuit venait pas à pas, à regret, la chaleur était moins lourde, et, tout à coup, dans les vagues ténèbres, s'épanouirent de féeriques floraisons, des remous de clarté, surgirent de lointaines étoiles.

La rivière charriait des reflets changeants, multicolores, s'embrasait du sillage rouge des bateaux-mouches ; les Champs-Elysées avaient l'apparence d'un champ de tulipes merveilleuses et d'innombrables petits points lumineux palpitèrent, tracèrent en ce gouffre d'ombre des signes de grimoire, des figures de constellations, un plan de cité monstrueuse et géante.

Des musiques bruyantes coupées de longs rires et d'applaudissements dominèrent la sourde rumeur de Paris, des sanglots rauques de sirènes se répondirent, parurent pleurer la fin du jour...

Et dans la fumée des cigares, cette causerie d'après dîner qu'avait interrompue comme une sorte de malaise, comme un besoin de se recueillir, de rêver, de contempler en silence l'inoubliable décor qui se déroulait entre les rouges ferrures de la Tour, qui vous attirait et vous mélancolisait, continua gouailleuse, sentimentale, hantée de souvenirs cruels, joyeux, bouffons.

« Vous avez cent fois, mille fois raison, reprit Guillaume Montreux que l'on venait de prendre à partie pour les idées étranges qu'il émettait sur la femme et sur l'amour, j'ai mérité par mon aveuglement volontaire — et quand le bandeau glissait de mes yeux ou que quelque fâcheux charitable essayait de me l'enlever, combien je me hâtais de le ramasser, de le renouer solidement — d'être conidéré par les gens qui ne jugent pas leur prochain que d'après leurs propres goûts qui ne veulent rien approfondir, comme un jocrisse ou un aliéné. Me l'a-t-on assez reprochée, cette maîtresse que j'ai tant adorée et qui ne m'aima peut-être vraiment que huit jours en cinq années, la semaine des premiers désirs, des premiers baisers, des premières promesses ? A-t-on assez envenimé la plaie saignante de mon cœur, en ayant l'air de me prodiguer les soins les plus maternels ? S'est-on assez acharné à me mettre en face de mon ignominie, de ma honte ; à me montrer, à me crier la vérité, à jeter bas une à une les illusions qui tenaient à si peu de chose, que je m'entêtais à défendre comme les dernières parcelles d'un trésor ?

« Oui, je fus le jouet qui amusa l'ennui d'une âme de caprice et de joie, et je doute que les esclaves dont on clouait les paumes à une croix, que les serfs qui pantelaient sous les lannières du knout que les soldats qui agonisaient entre les mains des pirates chinois aient plus souffert qu'elle ne me fit souffrir. Je me suis laissé calomnier, tourner en dérision ; j'ai rendu malheureuses à en mourir de bonnes vieilles gens qui me chérissaient, qui n'auraient pas hésité à se sacrifier pour que j'eusse quelques instants de bonheur ; j'ai tourné le dos à des amis d'enfance et de jeunesse ; j'ai accepté, en rongeant mon frein, en crispant contre les meubles mes doigts prêts à commettre un crime, des partages lamentables, écœurants ; j'ai attendu, moi, qui avais le droit de commander en maître, qui dépensais pour elle tout ce que je gagnais, tout ce que je possédais, tout ce que j'empruntais, piétiné, râlé

devant ses fenêtres éclairées, les fenêtres de notre maison, durant des nuits entières de pluie, de neige, de gel, jusqu'à ce qu'elle voulut bien me rappeler, me permettre d'ouvrir la porte. J'ai cédé, des fois et des fois, ma place toute chaude à un autre, évité les querelles, les rencontres, comme quelqu'un qui marchanderait sa peau, qui aurait peur, alors que j'eusse donné volontiers ma vie pour me trouver enfin fer contre fer en face d'un rival. Tout cela, saurais-je dire pourquoi, instinctivement, fatalement, bêtement, ou parce que Delphine avait une voix de séduction, de caresse, une voix de musicienne qui vous enchantait, qui vous soumettait, qui vous agenouillait, qui ajoutait au moindre mot d'amour comme un charme despotique et divin. Pour sa voix et pour le regard qui glissait entre les longs cils bouclés de ses yeux, ce regard aux reflets d'émeraude et d'eau mystérieuse qui sommeille, ou pour ses mains impérialement fines et blanches, ou pour ses cheveux qui étaient de la soie et de l'or, qui embaumaient comme une allée bordée de lys fleuris et brûlés de soleil, ou pour sa bouche de mirage, ou seulement parce qu'elle me torturait, parce qu'elle ne m'aimait pas.

Depuis lors, je suis arrivé à me reprendre, à briser ce joug, à m'évader de ce mauvais amour ; j'ai trouvé un cœur à l'unisson du mien, un cœur fidèle, tendre, doux, qui est tout entier et pour toujours à moi. Je m'étais juré de péleriner, de revenir dans tous les endroits qui furent comme les stations de mon calvaire, et d'y arborer, d'y savourer de toutes mes forces, de toute mon âme, le bonheur que je possède enfin, d'y reparaître guéri, souriant, triomphant, allégé des soucis, d'y baiser éperdument les lèvres de celle qui m'a sauvé, qui m'a montré le bon chemin. Et dès la première étape, je battis en retraite, navré, anxieux, dérouté, j'abandonnai ce projet téméraire et absurde. C'était à Etretat, au creux d'une valleuse solitaire, envahie par les hautes herbes où si souvent, naguère, j'avais maudit ma destinée, sangloté dans mes doigts fiévreux, hurlé des phrases incohérentes de tendresse et de haine, répété le nom de l'infidèle aux nuées errantes, aux vagues grises, aux blancs oiseaux de mer, songé à en finir, à demander à la mort l'oubli de tous mes maux. Et quand je me retrouvai là, par une magnifique journée d'automne, avec tout près de mon cœur le cœur, tout près de ma bouche la bouche de la douce aimée, de l'ange qui me garde, qui me défend, j'eus la sensation que l'autre, que la bourrelle détestée rôdait, planait autour de nous, se moquait de notre bonheur placide, et que malgré moi je regrettais les élans de colère, les plaintes de détresse, les clameurs passionnées de jadis, les heures noires où tout mon être vibrait et souffrait, où mes tempes étaient secouées, meurtries comme de grands coups sonores de maillet, où avec des regards avides, fixes de naufragé qui cherche une voile sur l'immensité des flots, j'épiai l'apparition au loin sur la falaise d'une robe claire, d'une ombrelle rose, la venue de la tourmenteuse qui allait encore m'humilier, me narguer, me supplier...

René MAIZEROY.

JONES AÏSSÉ

Monsieur Aïssé, tu ne connais pas Monsieur Aïssé ? Quel Parisien de province tu fais ! Jones Invernesteers, le marchand de chevaux du boulevard Haussmann, le fameux bookmaker du procès des paris mutuels que l'ordonnance Constans a failli ruiner, tu ne connais pas Invernesteers ? Mais c'est une physionomie parisienne qu'il est impardonnable d'ignorer. »

C'était dans l'avenue du Bois : nous remontions tranquillement vers l'Arc-de-Triomphe, mon ami de Guery et moi, quand, à la hauteur de l'ancien hôtel d'Aquila, un mail de courses, un attelage superbe d'ailleurs et conduit haut la main par un fort beau garçon, nous avait cinglés d'un nuage de poussière. Ultra-chic, ce mail, les chevaux fleuris de roses rouges à la têtière, des gourmettes étincelantes, les mors nickelés et sur l'impériale, toute une envolée d'ombrelles de gaze rouge et de toilettes claires, jabotantes et haut perchées : le conducteur nous avait fait un grand salut, le chapeau gris levé très en l'air, comme détaché au dessus de la tête.

Invernesteers ?

Certes, oui, je connaissais ce nom d'Invernesteers pour l'avoir cent fois lu imprimé dans le *Sport* et les comptes rendus des courses ; je connaissais aussi cette jolie figure de spadassin roux, un spadassin s'empâtant déjà, pour l'avoir autant de fois croisé et rencontré soit à Auteuil, soit à l'Omnium et au retour du Bois, mais j'en avais fait un clubman quelconque. La mise correcte, la grande tournure et l'air un peu hautain du personnage me l'avaient fait ranger au nombre des fils de bonne famille qui, selon les mœurs acceptées d'aujourd'hui, partagent leur fort honorable existence entre les paris de courses et les chances du baccarat.

— Oui, en effet, ricanait de Guery, l'apparence y est ; il a tout d'un pur de l'austère faubourg, le joli Invernesteers, la froideur voulue, le coup de chapeau haut, enlevé (tu l'as vu me saluer tout à l'heure), le teint clair et lavé de l'homme qu'un valet stylé douche et rase deux fois par jour, tout en vérité, les mains souples et soignées, la moustache frisée au petit fer, la cravate discrète et jusqu'au complet ardoisé du tailleur de Londres, fleuri jusqu'à midi seulement d'une rose jaune, l'été, de violettes russes, l'hiver.

N'empêche qu'il ne sorte, lui, du fumier, de l'ordure, du ruisseau et de la pire des boues, de la boue de Londres et de Tunis amalgamées, le jeune Invernesteers. C'est de la boue qu'il a sous la peau, sa peau d'Irlandais roux fraîche et rosée comme celle d'une blonde ; de la boue qu'il a dans les veines, les veines bleues de ces beaux bras d'anglo-saxon charnu, dont l'été dernier les mondaines de Trouville convoitaient la blancheur ; de la boue qui s'épanouit dans la fleur de sa boutonnière ; de la boue qui suint dans l'or de ses bijoux ; de la boue, le saphir monstrueux qui larmoie à son annulaire ; de la boue, les trois perles roses de ses boutons des grands soirs, un légendaire cadeau du bey ; de la boue, la rouille de ses cheveux et de sa bouche floconneuse ; de la boue et toujours et partout de la boue, fleur de boue lui-même. D'ailleurs, tu n'as qu'à le regarder, la nature l'avait prédestiné : il est roux, il a la nuance de poil de la prostituée des Ecritures et des courtisanes de l'histoire : il est roux comme les filles, dont après avoir été jadis le trop heureux rival, il est aujourd'hui l'associé ; aussi ont-elles pour lui des complaisances de collègue à collègue : leurs métiers se valent. Tout cela, c'est la grande confrérie du vice, l'éternelle franc-maçonnerie de la fripouille en quête de turpitudes à découvrir, de sottises à exploiter : l'entretenu vaut l'entretenue, deux chenilles à même la même branche d'arbre... Une âme de laquais dans un corps de bel horse-guard, voilà l'homme. D'ailleurs un ancien groom et groom de cocotte, c'est assez t'en dire, et groom à tout faire est encore son métier.

— Peste, quel dithyrambe !

— Veux-tu des faits à l'appui ? Tiens, la voici en deux mots, son histoire à l'honorable Invernesteers. Né du ruisseau, d'une ivrognesse irlandaise et d'un matelot de la Cité, à quatorze ans il est rencontré par hasard haillonneux et pieds nus, sur la grande route de Windsor, par Milla Sichel, Milla la tragédienne venue avec sa troupe faire la saison à Gaity-Theater. Tu connais Milla, le caprice, la fantaisie même ! De sang irlandais, Invernesteers avait la fraîcheur, les yeux bleu flore et les cheveux de lumière des enfants de là-bas. Milla se toque de ce boy, le fait asseoir dans sa voiture, débarbouiller dans sa cuvette et l'installe dans son antichambre groom décoratif, de go, sans même le consulter. L'actrice une fois revenue à Paris, voilà mon Jones passé bibelot du grand hall artistique de la rue de Charny, statuette d'atelier. Chez Milla, il reste dix-huit mois : chassé pour vol, il rentre chez la baronne d'A..., la fameuse baronne elle-même, qui croit l'enlever à la tragédienne et se faire là une bonne réclame. Jones accompagne tous les jours sa maîtresse aux Acacias, et, plus dodu, plus rose que jamais, y fait une certaine sensation à côté du teint bis et des yeux capotés de la dame ! De là datent ses premiers succès ; sa fraîcheur a su plaire et l'on affirme que la baronne le sert parfois, dans les fêtes à la Tour, à une clientèle blasée ; cela coûte bon, mais à Paris à qui paie tout est possible. Jusqu'ici ce n'est pas mal comme tu vois. Jones a des bagues à tous les doigts, du linge de duchesse et, les jours de sortie, des cravates impressionnantes et des cannes de chez Verdier, mais il porte encore la livrée, il est le valet d'une fille ; c'est une chaîne, quoique dorée, mais patience, elle approche, l'époque de la délivrance.

Comment le retrouvait-on en dix-huit-cent-quatre-vingt-sept, installé à Tunis, à la villa Ibrahim, à deux cent mètres du Bardo, avec charge à la cour et titre de chef des écuries du bey. Autre histoire. Il y a neuf ans, Liline Oysette, une des habituées de la rue Saint-Georges, petite actrice blonde aux jolies épaules alors un peu maigres (elles se sont rembourrées depuis), Liline Oysette, lasse un beau soir de jouer des pannes aux Folies-Esthétiques et de gagner à la rougeur de son front trente misérables louis par mois dans l'astiquage des vieux marévaudis, s'engageait dans une troupe en partance pour Tunis et du train P.-L.-M., s'embarquait à Marseille pour débarquer à la Goulette, décidée, dans sa petite cervelle de cabotine, à faire le Bey, le vieux Bey de Tunis en personne, Ali-Bey.

Et elle le faisait, comme elle l'avait dit, Liline Oysette. Toute maigrichonne qu'elle fût, elle devint la maîtresse de ce vieux barbaresque ; mais avec son flair de Parisienne elle ne fut pas longtemps à se rendre compte qu'elle n'était qu'un hors-d'œuvre dans les amours coutumières du pays : ce qui avait alléché le vieux bonze, c'était le satin de sa chair blonde, la gracilité presque éphébique de son corps de fillette ; et le vieux bey, rebuté d'épidermes cireux et de tons olivâtres, s'était laissé prendre à la fausse monnaie d'un amour à peau blanche ; mais pour Liline Oysette c'était un coup manqué, sinon un four. C'est alors qu'elle eût une inspiration du ciel, ou plutôt de ciel de lit : Jones Invernesteers, le petit Jones, le joli groom rose et dodu de la baronne ! Le soir même, Liline écrivait rue Saint-Georges, expliquait et proposait l'affaire en femme de Bourse, donnant une commission de tant pour cent, les frais de déplacement payés par la baronne : Invernesteers, lingé, nippé, pourvu d'argent d'avance, passerait pour son frère ou pour son cousin.

Invernesteers est demeuré cinq années à Tunis et, s'il n'a pas été ministre, c'est qu'il n'a pas daigné.

Il y a quatre ans, Jones est rentré ici, ramenant de là-bas douze paires de chevaux arabes, dont trois étalons uniques : grâce aux connaissances et de la baronne d'A... et de Liline Oysette, elle aussi revenue, connue et parvenue, il entrait vite en relations avec les plus riches maquignons et les plus sérieux amateurs de Paris : huit mois après son retour, il achetait le fonds de Stulbacher, le grand marchand de chevaux du boulevard Haussmann. Aujourd'hui c'est un des premiers fournisseurs de la place, il est sans rival pour les chevaux arabes ; les haras du bey lui expédient tous les ans vingt sujets de premier ordre, vingt élèves incomparables, nés et dressés à Tunis. Très correct d'ailleurs, sa tenue est irréprochable, ses allures plutôt hautaines et sa raideur proverbiale à la moindre allusion effleurant son passé. L'autre hiver, le vieux prince Ydroisk, ce sadique ou plutôt ce maniaque archi-millionnaire expulsé de Russie par ordre secret du czar, ayant cru pouvoir, au cours d'un souper, plaisanter cet ancien favori du sérail, c'est par un cartel que répondait le bel Invernesteers ; et le vieux prince étant aussi poltron que podagre, c'est son secrétaire le comte Volski qui dut aller sur le terrain et qui, pour son maître, reçut en pleine poitrine de la main du beau Jones un joli coup d'épée, lequel lui fit garder le lit durant six mois ! Invernesteers a donc eu son duel.

D'ailleurs, il adore les femmes et en est fort goûté ; je ne te dirai pas qu'il les couvre d'or. D'abord, s'il les payait, en serait-il aimé ! Mais il leur vend ses chevaux moins cher qu'à leurs amants et, dans ce cas, ne refuse pas d'accepter de leurs mignonnes mains un souvenir, un bijou ; entre maquignons, cela s'appelle une épingle. Mais, en revanche, quelles délicates attentions, quelles utiles complaisances n'a-t-il pas pour elles ! Est-il informé de l'arrivée d'un riche étranger dans nos murs, prévoit-il la visite d'un client sérieux dans ses écuries, vite un petit bleu à miss Kimayfleur, à Thérèse Avril ou Nini Pigetout et à l'heure dite, à l'entrée du gros client chez ce bon Jones, Nini Pigetout, Thérèse Avril ou miss Kimayfleur se trouvent là comme par hasard, toutes délicieuses dans leur robe de laine de jolie sportswomen, l'œil brillant, les joues éblouissantes sous l'ombrelle de gaze rouge à manche d'or ; elles sont venues elles aussi, pour le fameux attelage, la jolie paire de chevaux, et si le client sérieux tenté par l'occasion se décide à l'acheter, l'attelage, sois sûr qu'avant la fin du mois il est offert à l'une de ces trois dames par le très épris amateur : une vraie Providence pour le femmes, M. Aïssé, et c'est justice, elles ont tant fait pour lui.

Il leur facilite les rencontres, les entrevues, leur évite les ennuis, les renseigne sur leurs clients, sur la solidité de leurs fortunes, les exigences de leurs goûts et leurs petites manies : un tel est à la hausse, un tel est à la baisse, il dit les gains du jeu et les pertes aux courses, il sait, il connaît tout. Les croupiers de cercle.

les cochers, les valets d'écurie, les bookmakers, le monde du turf, jockeys et entraîneurs, le monde des bars, des souteneurs et des filles sont à sa disposition, prêts à lui rendre service ; c'est sa police à lui. La première maison cotée de rendez-vous, tu l'as deviné, ce sont ses écuries : mais halte-là, ce n'est pas une succursale de la baronne d'A..., on s'y rencontre et voilà tout. Invernesteers ne tolérerait pas autre chose : tout ce qu'il peut faire pour ces dames c'est de les conduire aux courses d'Auteuil et les promener le matin dans son mail jusqu'au parc de Saint-Cloud.

Les femmes font valoir les chevaux : les splendeurs du harnais mettent en valeur les toilettes des femmes, et M. Aïssé a commission sur le tout.

— M. Aïssé, pourquoi M. Aïssé ?

Et les mémoires du dix-huitième siècle, qu'en faistu ? Mlle Aïssé, la petite esclave circassienne achetée tout enfant par l'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de... (l'érudition me fait ici défaut), emmenée par lui à Paris, où il la fit élever et instruire pour en faire à dix-huit ans sa maîtresse.

— Parfaitement, j'ai compris ; seulement lui, c'est le contraire.

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

Lui, on l'élevait à Paris pour le palais du Bardo, charmant, charmant. Mais mademoiselle Aïssé, si j'ai bon souvenir, n'appartint pas à son vieux bienfaiteur, il mourut avant le temps, le brave homme ; le ciel ne lui laissa pas celui de broûter cette jeune fleur et mademoiselle Aïssé, née et vouée courtisane, n'aima qu'une seule fois dans sa vie et d'un amour passionné, héroïque, son chevalier, le chevalier d'Aydie. Monsieur Aïssé a-t-il une chevalière, lui ?

— Une chevalière ! des chevalières, plus qu'il n'en veux et qu'il n'en peut avoir, mais les chevalières d'*aide immorale et dissolue*.

Nous arrivions à l'Arc-de-Triomphe, de Guery me quittait sur cet affreux jeu de mots.

Jean LORRAIN.



LE RAT

Dans le salon camaïeu où la fenêtre ouverte laisse entrer l'odeur des roses, parmi les chiffons épars, rubans, tresses, aigrettes, elles sont groupées, faisant des nœuds toutes les [illegible] d'ambre et secouent, à chaque mouvement de tête, un nuage de poudre.

Madame de Choiseul, un peu mélancolique encore de la « passionnette » qu'elle a eue pour ce mignon, le musicien Louis ; Madame d'Arty, qui soupe chez la Guimard et raconte volontiers les « jolies horreurs » des petites maisons ; et cette extravagante Madame de Stainville, toujours éprise de Clairville qui la ruine et la bat ; et lady Sarah Lenox, sœur du duc de Richmond, qui avait, à en croire Lauzun, la plus belle gorge du monde ; et Madame d'Epinay, qui n'oublia jamais cette parole entendue un soir de champagne : « La pudeur ! belle vertu ! qu'on attache sur soi avec des épingles. » et Madame la marquise de Lignolles, qui s'est battue en duel, la semaine d'avant, avec la comtesse de Gèvres, pour Michu, de la Comédie-Italienne, et d'autres, et d'autres encore, bavardant et riant parmi les soies et les mousselines, tandis que le petit abbé, dans un coin, feuillette la brochure nouvelle que vient d'apporter le colporteur, et fredonne : « *Pour un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris !*

Mais soudain, ce cri : « Un rat ! » Oui, un rat, grimpé du jardin, ou venu de l'office. On l'a vu, il a traversé la chambre, pas très gros, n'importe, effrayant.

Où est-il ?

Elles se lèvent, elles veulent fuir.

C'est un pêle-mêle de robes effrayées, un envolement de petits cris. Un rat est très capable de glisser sous les jupes et de vous grimper aux jambes!

Madame de Stainville affirme qu'elle l'a senti passer entre ses talons. « Je crois qu'il a sauté sur ma chaise! » s'écrie la comtesse de Gèvres à demi pâmée.

Madame de Choiseul conseille d'appeler le chat. « Aïe ! il me mord ! » dit Madame d'Arty. — Où donc ? » demande l'abbé. Et lady Sarah Lenox, toute tremblante, a perdu la tête au point d'ouvrir son corsage pour voir si le rat ne s'y était pas caché entre les deux seins de neige et de roses.

Et la peur s'accroît toujours, c'est un brouhaha de déroute, un tumulte de panique. « Croyez-vous qu'il soit venimeux, l'abbé ? »

Seule la marquise de Lignolles est restée assise, imperturbable. C'est une personne courageuse, qui, avant d'adorer Michu, n'a pas craint, à ce que l'on raconte, d'affronter la tendresse brutale de deux grands valets, l'un Allemand, l'autre Champenois. Elle se baisse sans hâte et, tirant de dessous sa jupe, par la queue, le rat qui s'était pris dans une souricière de dentelles : « Voilà bien du bruit pour une si petite bestiole, et il me semble, dit-elle, que nous en avons vu bien d'autres. »

Catulle MENDÈS.

LA PAROLE IMPOSSIBLE

Quand Portelac entra au cercle, quelques jours après sa réussite presque officielle auprès de Mme de S***, on l'interrogea sur la validité d'un tel succès. Et il dit simplement :

— C'est fini.

Personne n'y voulut croire. Une femme comme Mme de S***, et un homme d'espèce choisie comme Portelac, étaient faits pour mener quelque belle carrière ; si ceux-là, en qui se rencontraient la vocation d'une part et de l'autre l'expérience la plus active n'avaient pas abouti, c'était à désespérer du métier d'amant.

— Vous êtes peut-être trop exigeant, fit quelqu'un.

— J'ai des idées à moi, répondit Portelac.

Il eut un sourire où s'annonçait une confidence et commença :

« — Oui, Mme de S*** a la réputation d'une femme capable et digne d'aimer. Et sa figure aux traits marqués d'un ardent tourment, sa figure blanche où éclate l'enfer des yeux, tandis qu'une lassitude molle et mouillée traîne sur ses lèvres, sied à cette réputation.

« Grande, mince, on regarde sa démarche comme une promesse, et lorsqu'elle vous donne la main, une main effilée, veinée de bleu limpide, c'est comme une prise de possession ; d'ailleurs, il suffit de voir ce bon de S*** à côté d'elle, très prospère, lui, et très rose, pour comprendre son destin.

» Quand je fus présenté à Mme de S*** je devinai tout de suite, en ses façons, la pensée d'une femme favorablement prévenue.

» C'était un soir quelconque, de théâtre, dans une loge amie. Elle se trouvait avec des gens d'apparence doucement bourgeoise, et que je jugeai pour ma part fort imprudents : car la physionomie de Mme de S*** est de celles qui par leur voisinage seul semblent compromettre, engager, les visages les plus honorables.

» Le lendemain, je luis rendis visite ; quelques jours après, nous marchions dans une allée du Bois, et la suite s'offrit dans les conditions les plus normales.

» J'avoue mon empressement, ma curiosité : Mme de S*** est un fruit à la fois défendu et permis ; tout ce qui se colporte d'elle m'était une invite, une assurance savoureuse ; eh bien...

— Eh bien ?

— Les apparences sont trompeuses. Mme de S*** ne sait pas aimer.

Et, en allumant sa cigarette, Portelac semblait vouloir dissiper dans l'air la réputation de Mme de S***, comme une fumée légère.

Portelac reprit :

« — Je l'emmenai aux environs de Paris. C'est un procédé qui m'a toujours avantagé : là, il y a un peu de nature, juste assez pour que le charme s'augmente d'un grain de sentiment.

» Nos deux chambres d'auberge donnaient sur un



jardin planté de marronniers, qui montaient à ras des fenêtres et, serrés, taillés, faisaient ainsi comme un

chemin vert sur lequel on aurait voulu marcher, comme Jésus sur les eaux; du dessous, entre les branches, filtrait un parfum de giroflées en massifs, et par instants nous arrivait un bruit de bouteille qu'on débouche; au loin, un blanc ruban de la Seine; au fond, tout un dessin de coteaux riants. Croisées ouvertes, devant le soleil qui allait tourner, sans rien ni personne pour nous appeler hors de nous, c'était exquis.

» Certes, je serais mal venu de me plaindre. On n'est pas de la sorte dans une chambre d'auberge, sous la présidence d'un grand lit d'acajou, et avec Mme de S***, sans qu'il en résulte quelque aubaine.

» Aussi bien je n'ai constaté dans les préludes, ni « pendant » : nous nous sommes bellement aimés et mordus ; mais cette manifestation, si brillante qu'elle puisse être, ne renferme pas selon moi, et pour moi, l'essence même du bonheur. En réalité, le bonheur, sa preuve et sa dégustation, sont dans la qualité « des après ».

»... Nous nous retrouvions assis l'un près de l'autre, avec, en face, l'échappée du paysage. La chambre ne nous était plus une étrangère; il y avait quelque chose de nous dans l'air tiède; comme par miracle, la vulgarité ambiante se rehaussait aux délices que nous venions de prendre.

» Au milieu de la table ronde, le chapeau fleuri de Mme de S*** gisait; elle s'était, avec un art de vitesse merveilleux, remis en son élégance, mais elle demeurait nu-tête, ses cheveux sombres en broussailles voletantes; sur ma chaise, le dos bombé, les coudes aux genoux, je l'examinai d'un long regard oblique, et je vis à son sourire, — un sourire qui rendait hommage, et à la pâleur plus animée qui descendait sur tout elle, qu'elle ne regrettait rien.

» Je lui pris la main, je la conservai, la fis petite dans la mienne, comme pour renouer la chaîne interrompue, et nous restâmes ainsi.

» C'était le bon moment, c'est le meilleur.

» Tout est consommé, mais on se sent comme au sortir d'un palais enchanté; les yeux conservent la vision évanouie, les mains, semblent-t-il, la forme de ce qu'elles ont touché : admirable fusion qui ne s'obtient que lorsque le feu a étincelé, tassement mystérieux, duquel ressort la valeur, la leçon, et comme la cime de ce qui fut votre bonheur... Il n'y a qu'à se laisser aller, sans résistance, sans autre recherche, et alors c'est l'absorption mutuelle, avec pour l'homme cependant, la sensation d'être le patron incomparable de cette heure qui passe... Et tandis que nous sommes là, appesantis, perdus, peu à peu, une lucidité se lève sur notre lassitude, comme le soleil sur des champs fauchés, et l'on voit loin, très loin devant soi, et l'on part pour des rêves dont on ne se connaissait pas l'étoffe, des projets dont on ne se serait pas cru la vaillance. Il y a dans cette délectation morose, un ferment de gratitude, d'entreprise, de bravoure romanesque, et qui suprêmement grise... Mais sous une condition, — le silence.

» Et tout d'un coup, Mme de S*** murmura ;

-- Dis-moi quelque chose!

» Je n'entendis point, je me refusai à entendre.

» Elle recommença d'une voix de prière, très mélodieuse :

» — Oh! dis-moi quelque chose!

» Et cette voix douce tombait sur moi lourdement.

» Lui dire? que lui dire? Sans doute, elle désirait quelque banalité sentimentale, le bercement d'un lieu commun fort stupide. Si brusquement je l'avais saisie dans mes bras, si je m'étais écrié : Comme on est heureux! ou bien : Tu es ma vie! ou bien : On s'aimera devant Dieu! elle eût été satisfaite.

» Elle les avait pourtant entendues déjà, peut-être trop, ces paroles-là! Vraiment, elles lui manquaient? Elle avait besoin de cette rhétorique pour éprouver, pour « être sûre », pour sceller? Elle croyait donc qu'on parle ainsi sur commande? Elle ne savait pas qu'il suffit d'être sollicité pour qu'on ne trouve rien, et surtout elle ne comprenait pas?

» Non, elle ne comprenait pas que dans ces moments-là, être incapable d'une phrase c'est l'éloquence même, et que les lèvres closes disent tout, et que sur elles, un mot seul peut chasser la magie du baiser. Non, elle n'était pas accessible à la pratique d'élite des longs mutismes, à cette magnifique et puissante volupté; elle ne voyait point ce que pouvait contenir et lui procurer son silence, et de mon silence à moi, elle n'était ni émue comme elle devait, ni fière.

» Enfin, comme je me taisais obstinément, tâchant contre l'impossible, de retenir le dernier souffle de ce bonheur, Mme de S*** soupira :

» — Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé!

» Alors, forcé dans mon retranchement, d'un ton charmant, je lui dis quelque chose.

» — Il fait une chaleur, ici!... Vous devez être altérée, chère amie... Irez-vous à l'Opéra, ce soir?... J'irai vous rejoindre.

» Et Mme de S*** était radieuse.

» Moi, je ne suis pas allé rejoindre Mme de S*** à l'Opéra, Je lui en veux. Elle n'est pas digne de l'amour bien compris : c'est une gâcheuse, c'est une écolière... »

Et avec un peu de mélancolie, mais l'œil comme à l'affût de ce que lui apporterait lendemain, Portelac ajouta :

« Et! je n'ai plus hélas le temps de faire des élèves!»

Alexandre HEPP.

L'Arrestation

Après déjeuner, chez Symrock, le richissime brasseur d'affaires, dans son cabinet de travail où l'on a servi le café et les liqueurs. La bien odorante fumée de cigares très chers enveloppe les convives. Il y a là plusieurs représentants de la bourgeoisie trop aisée, satisfaite et décorée; Kamé, le banquier, Ratinel, le grand industriel, le cynique Touchon, et puis le docteur Mondain, le poète Jacques Transe et Alfred Vaufroy, bon garçon. La conversation est ce qu'elle doit être.

KAMÉ, *affalé dans un fauteuil, ses trois mentons retombant sur ses genoux, parle socialisme avec Jacques Transe.* — Eh bien, mon cher ami, à l'heure qu'il est, il leur faut de la viande à tous les repas. Ainsi, tenez, rue Corbeau, une fabrique d'œillets de corsets, que j'ai eue pour un morceau de pain et qui me rapporte cent mille francs par an, sans même que je m'en occupe : si j'y vais deux ou trois fois par mois, c'est tout le bout du monde. Eh bien! quand j'y vais, je remarque une chose, c'est qu'à la porte de tous les marchands de vins maintenant, il y a des paniers d'huîtres. Qui les mange ces huîtres? Ce sont les ouvriers. Vous me direz que ce sont des Portugaises, naturellement, ils n'en sont pas encore aux Côtes rouges, mais ils y arriveront.

JACQUES TRANSE. — Je le leur souhaite de tout mon cœur.

KAMÉ. — Ah! vous le leur souhaitez. De mon temps, jeune homme, les ouvriers ne mangeaient pas d'huîtres. Et c'est pour tout la même chose.

LE DOCTEUR MONDAIN. — Dites-donc Kamé, voilà que vous recommencez à devenir très rouge après vos repas, mon cher. Il faut faire attention, votre figure se remet à fleurir.

JACQUES TRANSE. — Ce sont des fleurs de pléthorique.

KAMÉ. — Comment faire?

LE DOCTEUR MONDAIN. — Je vous l'ai déjà dit : pas de poisson, pas de chasse, pas d'huîtres surtout, pas de vins fins, ou alors tous les petits inconvénients reparaîtront.

KAMÉ. — Ah! docteur, je n'ai jamais pu me passer de ce que vous dites; ce n'est pas à mon âge que je commencerai. *(Il reprend la conversation.)* Tous ces gens-là ont deux ménages, ils vivent dans une promiscuité écœurante, le père avec la fille, le frère avec la sœur. Non, ils ne sont pas intéressants. *(Il se lève péniblement et va rejoindre le groupe près de la cheminée.)*

VAUFROY, *s'approchant de Jacques Transe.* — Eh! bien, poète, vous vous amusez

JACQUES TRANSE. — Enormément : c'est la première fois que je viens ici.

VAUFROY. — Le gros Kamé vous exposait ses théories. Il est très beau quand il parle de la pourriture ouvrière. C'est lui qui s'est fait pincer, il y a trois semaines, chez une jeune dame complaisante, avec des jeunes personnes qui n'avaient pas tout à fait treize ans. Mme Kamé est non moins extraordinaire. Un jour qu'il s'était permis quelques remontrances, à cause qu'elle était trop bien avec la femme de Ratinel, son associé, il s'est attiré cette fière réponse : « Dites-donc, mon cher, pour qui me prenez-vous? Avec la femme d'un ami jamais! »

JACQUES TRANSE. — C'est exquis.

VAUFROY. — Ah! vous ne connaissez pas ce milieu-là. Ce sont des gens charmants. Vous savez l'histoire de Ratinel, quand il a marié sa fille!

JACQUES TRANSE. — Non.

VAUFROY. — Un chef-d'œuvre, mon cher : Ratinel marie sa fille au petit de la Rochepurée; on convient qu'on achètera le mobilier à frais communs. Ils vont chez le tapissier, le beau-père et le gendre : ils discutent, choisissent ce qu'il y a de mieux, se font faire un prix approximatif; ils s'en vont, et dix minutes après leur départ, le tapissier voit arriver le beau-père qui lui dit : « Ce n'est pas tout ça, je vous ai amené mon gendre » et il demande une commission vingt mille francs. L'autre est épaté, lorsque dix minutes après le beau-père, il voit rappliquer le gendre, qui lui dit : « Ce n'est pas tout ça, je vous ai amené mon beau-père » il réclame une commission de trente mille francs.

JACQUES TRANSE. — C'est admirable.

VAUFROY. — Je vous le dis, ce sont des gens charmants. Mais ils sont en train de causer politique. Approchons-nous, ça doit être plein de révélations.

Ils s'approchent du groupe près de la cheminée, et entendent :

RATINEL. — Oui, et il paraît que ce n'est pas fini : Camille Dreyfus a remis un dossier formidable, plein de noms, de révélations.

LE DOCTEUR MONDAIN. — Cette affaire Allez prend vraiment des proportions inquiétantes.

VAUFROY. — C'est la parole des Ecritures : Allez et multipliez.

RATINEL. — Je trouve même que l'on va beaucoup trop loin, on devrait étouffer l'affaire. Ce n'est pas votre avis, Kamé?

DAMÉ. — Absolument.

RATINEL. — Voyons, entre nous, nous ne faisons pas de sentiment et il y a des vérités qu'on peut se dire entre honnêtes gens. Eh bien! si l'on allait bien au fond des choses, il n'y a pas un homme à Paris, j'entends de ceux qui s'occupent un peu d'affaires, il n'y en a pas un qui ne soit écrouable.

KAMÉ. — Vous allez un petit peu loin.

RATINEL. — Mais non. La définition de Dumas : « Les affaires, c'est l'argent des autres », cette définition, qui paraissait hardie et même cynique, il y a cinquante ans, est devenue coco, raplapla. Car, il ne faut pas nous le dissimuler, aujourd'hui, les affaires, ce n'est plus seulement l'argent, mais c'est le nom, l'honneur et la vie même des autres. C'est admis, c'est reconnu. Alors, pourquoi tout ce bruit, tout ce scandale.

SYMROCH. — Permettez, permettez, il y a des vérités qu'il faut dire.

RATINEL. — Mais vous vous faites un tas d'enemis. Ainsi, mon cher Symrock, vous avez eu le plus grand tort, dans votre journal le *Devoir futur* dont vous êtes le principal administrateur, de laisser faire cette campagne contre le chantage.

SYMROCK. — Nous avons eu parfaitement raison, au contraire, et si je me fait des ennemis, tant mieux. Je trouve que le silence dans ce cas-là est de la complicité.

RATINEL. — Allons donc, c'est votre vieille haine opportuniste et non votre conscience qui vous a fait marcher.

SYMROCK, *gravement.* — Le pays a l'opportunisme comme un individu a certaines maladies que je ne veux pas nommer; et notez bien que depuis quinze ans, tous ces scandales, les décorations, le Panama, et plus récemment l'anarchie, ne sont que les accidents secondaires ou tertiaires de la même maladie honteuse, l'opportunisme! *(Il déclame.)* Eh bien! messieurs, il importe de soigner le pays, et au besoin de le guérir du mal dont il souffre. Or, pour guérir le mal, il faut d'abord le connaître, et c'est pour cela que nous n'hésiterons jamais devant aucun moyen de faire la lumière.

(Silence pénible.)

JACQUES TRANSE, *à Vaufroy.* — A la bonne heure, c'est un honnête homme, celui-là.

A ce moment précis et non à un autre, M. Clément, l'homme de toutes les fêtes, apparaît, et courtoisement prie Symrock de l'accompagner chez M. Dopller. Il ajoute qu'il a une voiture en bas.

Tumulte, consternation et, quand il est parti :

ROUCHON, *qui n'a rien dit jusque-là.* — Je le savais depuis ce matin à dix heures et j'ai tenu à venir malgré une migraine atroce; je me serais plutôt fait porter : vous comprenez, je ne voulais pas rater ça.

(On l'approuve.)

Maurice DONNAY

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

Comment meubler tout cela ? nul luxe banal ; à ma manière ; j'ai toujours rêvé une chambre à coucher en blanc et sans meubles ; au milieu, un lit carré ; en cuivre, plutôt qu'en étoffe, le cuivre convenant au blanc ; les murs tendus d'étoffes, satins, cachemires, soieries blanches ; aussi le plafond ; à terre, des peaux blanches ; d'ours blanc, parbleu ; et, surtout, pas de meubles ; les armoires dans le cabinet de toilette ; ici rien que des divans... Voilà que je ne sais plus maintenant où je suis ni ce que je fais ; ah ! bientôt le boulevard Hausmann. A gauche, la porte du salon ; à droite, la fenêtre ; en avant, la porte du cabinet de toilette ; en face, le lit ; la cheminée ? en avant, au lieu de la porte du cabinet de toilette ; et cette porte ? poussée vers le coin ; ou, pas de cheminée ; ou, la cheminée dans le coin ; et là, dans le coin, ou bien au milieu du plafond, une veilleuse en albâtre, un peu comme dans la chambre de Léa, Le cabinet évidemment en marbre. Faudrait-il que le vestibule fût en marbre ? Tout au long du mur, des arbustes. Comment éclairer ce vestibule ? un vasistas n'est pas propre. Et puis, je voudrais la maison devant une rue tranquille. Ce serait parfait, devant la maison, un ou deux mètres de jardin, sur la rue ; un petit mur avec une grille nue ; le jardinet ; quelques lilas seulement ; quelques feuillages, je ne sais quoi ; quelle largeur ? un mètre ou un mètre et demi ; je suis fou ; deux ou trois mètres. Cela dépend si de l'appartement une porte ouvrira sur le jardin. Voyons ; trois mètres, donc trois grands pas ; un, deux, trois ; oui, c'est cela.

Quand je voudrais dîner à la maison, mon domestique l'organiserait avec quelque Chevet ; vivre d'une manière simple est précieuse ; d'ailleurs, je demeurerais ordinairement avec Léa : de temps en temps je l'emmènerais dans mon petit rez-de-chaussée ; une escapade ; si gentiment, là, nous nous aimerions, dans notre chambre blanche, parmi les peaux d'ours blancs. Ce soir, nous nous serions enfuis ensemble ; dans deux heures j'arriverais chez elle ; j'aurais en poche mes vingt-cinq mille francs ; comme d'usage j'arriverais. Mais ce n'est pas chez elle, c'est à son théâtre que je vais ; ça ne fait rien...

— « Bonsoir, monsieur. »

Quoi ? Une fille. Si je fais semblant de la regarder, elle va m'arrêter...

— « Monsieur... »

Une averse de patchouli ; Dieu ! passons vite. Ah ! Léa, Léa, ma belle, bonne, belle petite Léa ; comme tu serais heureuse et comme ce serait fini, les jours mauvais, et comme nous nous aimerions ! lorsque je te dirais que pour toi je suis devenu riche, et quand ensemble nous nous enfuirions, ce soir. Où irions-nous ? chez moi d'abord, et demain nous partirions en voyage ; la journée de demain à nous équiper ; le départ peut-être après-demain seulement ; jusque là, chez moi, ensemble ; et ainsi, donc, ce soir, vers neuf heures, tout comme d'habitude, au théâtre j'arriverais ; je l'attends ; elle sort ; je la salue ; elle s'approche ; je lui dis : — Bonsoir, mademoiselle... A gauche, dans la rue latérale, ce jeune homme, grand, maigre, au court pardessus noir, au chapeau haut ? C'est Paul Hénart. Il vient par ici. Ah ! Paul Hénart ; toujours correct ; et toujours sa canne de fin jonc ; il m'aperçoit, me fait signe...

— « Bonjour.

— « Bonjour, vous rentrez chez vous ?

— « Oui, vous vous portez bien ?... Vous allez de ce côté ?

— « Oui, je vous accompagnerai jusqu'à Saint-Augustin.

— « Très bien. Et quoi de nouveau ?

— « Rien, rien encore. »

Je me réjouis de le revoir ; un très ancien, très honnête, très cordial ami ; très convenable ; gentlemen ; j'aurais en lui de la confiance ; très honnête, très cordial. Nous marchons au long du boulevard. Il est bien de sa personne, sans affectation. Où allait-il ? Je le lui demande.

— « Vous n'allez pas par ce chemin chez vous ?

— « Non ; je vais rue de Courcelles. »

Mais, c'est sa vieille histoire de mariage ; cela dure encore ?

— « Rue de Courcelles ? Vous allez chez cette dame dont la demoiselle...

— « Justement.

— « Vous m'en avez vaguement parlé ; il y a un temps indéfini ; où en êtes-vous ?

— « Je vais bientôt me marier.

— « Vraiment ?

— « Vraiment. Cela vous étonne ?

— « Non. »

Se marier ; épouser une femme aimée ; pouvoir épouser une femme qu'on aime ; l'avoir. On trouverait donc ces choses, se marier, être ensemble, avoir sa femme.

— « Non, dis-je, cela ne m'étonne pas... Mais comment la chose s'est-elle faite si vite ?... »

Il va se marier. Quel garçon avec son amour, son mariage, ces histoires qui n'arrivent qu'à lui !

— « Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit-il. J'aime une jeune fille qui m'aime et je vais l'épouser.

— « Et vous êtes heureux.

— « Heureux.

— « Vous avez de la chance.

— « J'ai trouvé une femme digne et capable d'amour. »

Il semble se croire seul aimé et qui aime. Je me rappelle pourtant...

— « Mon cher Hénart, si je me rappelle bien deux ou trois mots que vous m'en avez dits, c'est tout à fait par hasard que vous l'avez connue, cette jeune fille.

— « Tout à fait par hasard, certes ; je l'ai vue pour la première fois, un jour, dans un jardin public, avec deux autres jeunes filles ; je passais un peu en flânant ; elle était là, si fraîche, si simple ; il y a plus de six mois dejà ; j'ai su où elle demeurait, puis son nom, ce qu'elle était... Voilà. »

Voilà ; il l'avoue ; dans un jardin public, trois jeunes filles ; je me suis assis en face d'elles ; j'ai tiré mon lorgnon ; je l'ai suivie ; voilà.

— « Et quand un mathématicien se sent une fois amoureux, tout est perdu. Vous lui avez parlé ?

— « Pas tout de suite. Elle m'avait remarqué ; elle me l'a dit plus tard. Je sus qu'elle demeurait avec sa mère. Vous devinez le reste.

— « Oui, vous lui avez remis des billets.

— « Non. L'ami d'un ami m'a mis en relation avec ces dames. »

Du proxénétisme.

— « Et vous êtes content ?

— « J'ai connu une fille au cœur profond ; non enfantine, non folle ; une sérieuse fille, à l'âme sûre, de peu de paroles, aux regards constants, une véridique femme. J'allai chez sa mère ; sa mère, ah ! si bonne ; elle comprit, et elle eut confiance, la chère, brave et admirable maman. Une histoire, n'est-ce pas, de Madame de Ségur. La maman passe ses soirées à tricoter, comme au vieil âge ; elle joue aussi du piano ; Elise et moi, nous bavardons... »

Quelle candeur.

— « Et cela dure depuis six mois ?

— « Depuis cinq à six mois. Un soir, nous nous sommes promis que nous nous marierions ; elle était tout en blanc, assise dans un fauteuil ; moi, près d'elle, sur une petite chaise ; c'était dans un coin de leur salon ; la maman souvent s'obstine à déchiffrer des morceaux difficiles ; du Jansen par exemple ; Elise me dit, absolument immobile, très bas, avec l'air de ne pas remuer les lèvres, et comme si quelque vision divine et qui eût été en elle, eût parlé, elle me dit : — Le premier soir où vous êtes venu ici, si j'avais osé, j'aurais dit oui... Et elle me dit : — Mon ami, je serai votre femme... Elle m'a dit ces mots... Vous voyez la scène ?... Alors la maman s'est retournée, elle nous regarda ; et elle s'écria : — Eh bien, mes enfants, nous vous marierons ; ne vous gênez pas... Ah ! ah ! ah !... et elle se mit à rire, d'un rire si gai, si franc ; et... et cetera, et cetera. »

C'est la moralité de l'histoire.

— « Très bien, très bien, mon cher Hénart, c'est très gentil à vous, de me conter ces choses. Et vous allez vous marier ?

— « Cet été, je l'espère.

— « A-t-elle un peu de fortune ?

— « La maman a de quoi vivre décemment ; moi, depuis que je suis à la Compagnie, je gagne quelque argent.

— « Très bien, très bien. Elle a vingt ans, ne disiez-vous pas, vous vingt-sept ?

— « J'ai en elle l'honneur et la raison de ma vie ; je vais être son mari, et je ressens une joie infinie. »

Une joie infinie, son mari, une joie infinie. Nous marchons, Paul et moi, dans les rues. En face de nous, le boulevard Malesherbes, les arbres, les lumières, les rues désertes, une pâle brise. Je voudrais être là-bas, à la campagne, chez mon père, dans les champs nocturnes seul, seul, oh ! seul à marcher ; il fait si bon, la nuit, parmi les campagnes, à aller, un bâton à la main, tout droit, rêvant des choses possibles, en le silence, dans les grandes seules campagnes, sur les profondes routes, si bon il fait, si bon ! Nous marchons Paul et moi, à côté l'un de l'autre.

— « Vous êtes heureux, mon cher Hénart.

— « Je vous souhaite quelque chose de tel ; je vais, tout à l'heure, revoir ma bonne future femme : elle m'attend ; sans en avoir l'air ; sa maman se moquerait d'elle. Mais nous voici à Saint-Augustin. Vous remontez l'avenue Portalis ?

Édauard DUJARDIN.

(A suivre.)

Le Gérant G CLÉMENT. Tirage sur rotative J Derriey — Encres de Laflèche-Bréham — Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Noizette, directeur), 6 et 8 rue Duguay-Trouin, Paris

AMOURS DÉFUNTES

BOTREL.

Musique de GASTON PERDUCET.

Andte

Lors_que tu ne m'ai_me_ras plus Tu me ren_ver_ras sans rien di_re Mes pauvres vers lus et re_lus Lors_que tu ne m'ai_me_ras plus Et sans re_pro_ches su_per_flus Je su_bi_rai mon dur mar_ty_re En rêvant aux beaux jours per_dus Lors_que tu ne

Rall.

m'ai_me_ras plus.



I

Lorsque tu ne m'aimeras plus,
Tu me renverras sans rien dire
Mes pauvres vers lus et relus,
Lorsque tu ne m'aimeras plus
Et sans reproches superflus
Je subirai mon dur martyre,
En rêvant aux beaux jours perdus
Lorsque tu ne m'aimeras plus!

II

Lorsque je ne t'aimerai plus,
Je te rendrai ta boucle blonde
Tout ainsi que tu le voulus,
Lorsque je ne t'aimerai plus!
Puis, sans pleurs, sans adieux émus,
Je fuirai jusqu'au bout du monde
L'âme vide et le cœur perclus
Lorsque je ne t'aimerai plus!

III

Quand nous ne nous aimerons plus,
C'est que dans cinq planches de hêtre
Nous serons tous deux étendus
Quand nous ne nous aimerons plus!
Mais dans nos cercueils vermoulus
Nos cœurs se parleront peut-être:
Qui sait — l'Amour a ses élus —
Si nous ne nous aimerons plus?

7e ANNÉE. — N° 39. **Édition de Paris : 5 centimes.** 24 SEPTEMBRE 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . 13 fr. 50
{ Départements . . 16 fr. »

Prix du Numero :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

UNE MENAGERIE, par Henri BAUER



Une Ménagerie

Au fond d'une baraque, derrière les barreaux rouillés de la cage, se prélassent tranquillement, dans un va-et-vient monotone, quatre grands lions roux à l'allure sommolente, tendant leurs reins amaigris aux caresses du soleil de midi qui filtre à travers les interstices des planches.

Pourtant, ils doivent être satisfaits, les fauves : huit jours plus tôt, devant la cohue affolée de terreur d'un public forain, ils ont dévoré le dompteur.

Il y avait si longtemps qu'ils n'avaient mangé de la chair fraîche !

Quelle lippée ! C'est bon, l'homme !

Grande frayeur dans tout Saint-Cloud : les commères montent de porte en porte, affirmant qu'il faut se barricader chez soi contre les quatre lions enragés qui se précipitent sur la ville. Le maire, requis de les faire abattre, hésite ; — ça vaut quarante mille francs au moins ce quator en crinière, quarante mille francs, certes, plus que la vie d'un homme. — Il en réfère à la sous-préfecture où il est décidé que les dévorants seront vendus aux enchères dans la huitaine, ici même.

Sur la baraque est collée une affiche en gros caractères :

MÉNAGERIE A VENDRE POUR CAUSE DE DÉCÈS

Et dans leurs cages, paisibles et redevenues soumises, les bêtes rugissent seulement à l'aspect des quartiers de charogne que leur jette en tremblant le domestique du belluaire.

La fête est terminée, les marchands forains plient bagage, et Pataras, le propriétaire du plus beau tourniquet de la foire, à cinq sous les cinq numéros, où l'on gagne au choix porcelaine, verrerie, pots à tabac, nonnettes glacées ou sucre de pomme, Pataras, le maître de deux maisons roulantes à quatre chevaux, travaille lui-même à démonter son bazar.

C'est un gaillard de six pieds, à la physionomie douce, un peu bêtasse, qui ne boude pas à la besogne. Tandis qu'il porte sur l'épaule les longues planches pour les déposer en tas symétriques, sur la plate-forme de l'une des voitures, un couple assis côte à côte approuve du bonnet ses efforts. C'est madame Pataras, une grande et grosse femme, haute en couleur, et le commis Loupette, un petit brun maigrelet aux cheveux plats, à la frimousse fûtée et canaille.

Ainsi le mari trime, la femme regarde, l'amant contemple.

Depuis six mois qu'à la foire de Beaucaire, Pataras a recueilli Loupette, celui-ci s'est si bien implanté dans la maison qu'il semble en être devenu le propriétaire. Il ordonne, il commande, il morigène ; il se carre à bouche que veux-tu à table, et il dort de narquois sommeils dans le lit du maître.

Pataras est le plus outragé des cocus ; il le sait, il le voit, car l'on ne se gêne pas pour se moquer de lui à son nez et à sa barbe. Cependant, d'un revers de main, il abattrait la mégère, d'un coup de poing il écraserait le polisson. Mais le malheureux n'ose souffler mot, et tremble devant madame Pataras que Loupette à son tour, mène au doigt et à l'œil.

A la vente aux enchères de la ménagerie, un seul acquéreur se présente : Pataras, et elle lui fut adjugée au prix de deux mille francs, ce qui ne représentait même pas la valeur de la baraque.

Loupette avait rôdé toute une journée autour des planches, après l'accident, regardant les lions à travers les fentes ; puis, rempli d'un beau courage, il était entré. La vue de ces fauves en cage le réjouissait ; ce spectacle éveillait en lui le souvenir des récits de chasse, d'aventures de voyage qu'il avait lues autrefois. Il lui semblait qu'il y avait quelque chose d'aussi héroïque, d'aussi extraordinaire à posséder des lions en cage qu'à les combattre en plaine. Pourquoi les Pataras ne se rendraient-ils pas acquéreurs de la ménagerie ? En vingt-quatre heures la patronne fut convertie à cette idée.

Mauvaise affaire, ces quatre lions, même gratis. Il fallut entretenir la maisonnée et ces gaillards-là demandaient quarante kilos de carne par jour. Et combien maigres les bénéfices de l'exibition comparés aux frais de route et d'entretien ! On avait beau faire annoncer à son de caisse par ville et par bourg que la fameuse ménagerie Pataras venait de s'établir sur la grande place, convoquer les habitants à venir admirer les quatre lions qui avaient dévoré le célèbre dompteur Colmann : peines perdues ! Les dompteurs passés auparavant avaient brûlé la place aux montreurs d'animaux : c'était Bidel et ses lions dressés à faire politesse aux dames visiteuses ; Pezon qui avait appris aux siens à tirer la révérence ou à jouer du violon.

La ménagerie Pataras en était pour ses frais, car l'attrait n'est pas dans la cage des fauves, mais dans les risques du dompteur de leur servir de pâtée.

Or, en dépit des exhortations de Madame et des railleries de Loupette, Pataras n'avait pas voulu pousser jusque là sa complaisance de cocu.

Les affaires des Pataras allaient de mal en pis : la ménagerie laissait sur chaque champ de foire les pièces blanches que le tourniquet avait encaissées les années précédentes. Pour peu que la guigne durât trois mois encore, il viendrait un jour où bêtes et gens n'auraient plus un beafsteak à se mettre sous la dent.

Quand il n'y a plus de foin dans le râtelier, les chevaux se battent ; là ce fut le cheval de travail, la bête de somme qui fut battue par les deux rosses.

Madame Pataras, fille d'un hercule forain retiré du commerce, qui avait apporté en dot le matériel et le fond, voyait avec fureur son bel argent s'en aller en charogne. Elle fit des scènes à Pataras, l'accusant de l'achat de la ménagerie ; bientôt elle en vint à lancer à tout propos sur la face du géant inoffensif de solides calottes que Loupette agrémentait de plaisanteries.

L'homme prenait le tout en patience ; il avait une peur bleue de cette maritorne ; et parce qu'elle avait eu une dot, il la jugeait d'une essence supérieure à la sienne, pauvre diable de roulier.

Loupette était bon prince ; avec l'argent de la caisse, il invitait le patron à des tournées répétées au café ou chez le marchand de vins.

C'était l'avant-dernière soirée de la foire de Reims. Installés face à face devant une table couverte d'une demi douzaine de litres vides, Loupette et Pataras en étaient à cette torpeur qui, à un certain degré d'ivresse, envahit les buveurs.

Alors le marchand de vins, pour dégourdir ses clients :

— Comment vont les affaires, monsieur Loupette ; la recette a-t-elle été bonne cette semaine ?

Loupette releva la tête, et désignant Pataras :

— Comment voulez-vous qu'on marche avec une brute pareille ? Ça achète des lions et ça n'ose pas les regarder ; ca a froid dans le dos pour leur donner à manger ; couillon comme la lune, quoi ; aussi, mince de ménacos à la cambuse.

— Qu'est-ce qui te prend, mon p'tit ? fit Pataras.

— C' qui me prend, je vais te le dire, grand fainéant, grand propre-à-rien : c'est que tu nous ruines ; voyez-moi c'cocu-là, qui n'a pas une goutte de sang dans les veines. Allons ! j' t'ai assez vu, dit-il en le secouant rudement, rentre à la baraque.

Tous les marchands, présents dans le débit, se mirent à rire du géant maltraité par un Aztèque ; mais lui, sombre, les larmes aux yeux, se leva et sortit.

Leurs éclats de rire le poursuivirent jusqu'à la ménagerie.

Il pénétra dans l'atmosphère âcre et chaude, et s'appuya contre les barreaux de la cage. Un grondement sonore troublait seul le silence de la baraque plongée dans l'obscurité ; c'était un lion qui ronflait.

Soudain, Pataras gagna à tâtons la porte de la cage, fit jouer la serrure et pénétra au milieu des lions.

Les quatre fauves dormaient.

Il alla jusqu'au fond de la cage et s'assit sur une petite sellette en fer, attendant il ne savait quoi : idée d'ivrogne ou de malheureux.

Soudain, un rugissement retentit : Moloch, le plus féroce des quatre lions, se réveille et a senti l'homme.

Pataras, terrifié, ferme les yeux brûlés par la lueur de deux prunelles fixées sur lui.

Moloch se lève lentement et s'avance sur Pataras.

C'en est fait : il est perdu ; demain, la patronne pourra s'appeler madame Loupette.

Moloch, en arrivant près de l'homme, pousse un grognement joyeux, et... câlin il se frotte la croupe contre les cuisses de son maître et le caresse comme un chien.

Au petit jour, Pataras qui s'était endormi sur le sol de la cage, fut reveillé par ses compagnons de lit, qui lui léchaient la figure et les mains.

Le lendemain, dernier jour de la foire de Reims, il y eut foule dans la ménagerie.

Madame Pataras trônait dans la caisse, à la porte, contrôlant les entrées.

Loupette, avec un aplomb superbe, faisait le boniment aux spectateurs en attendant que Pataras distribuât, sous leurs yeux, la nourriture aux lions.

Voici Pataras.

— Eh bien ! fit Loupette renouvelant sa plaisanterie quotidienne, tu vas entrer dans la cage, la coterie.

— Certainement ! nous allons même y entrer de compagnie.

Et saisissant Loupette par le bras, il l'entraîne vers la porte.

Le camelot a d'abord cru à une plaisanterie ; mais la porte est refermée, c'est bien sérieux : alors il est pris d'une indicible terreur, il crie, il demande grâce avec une voix gémissante.

Pataras le lâche, et d'une poussée l'envoie rouler à terre au milieu de la salle, sous les huées du public.

Puis, le nouveau dompteur entre dans la cage, fait sauter, travailler les lions, se couche sur eux aux applaudissements unanimes.

Et comme le soir, Loupette s'approchait de madame Pataras pour cueillir un baiser :

— Assez joué comme ça, Loupette, dit la grosse dame en le repoussant ; t'es trop lâche et trop fainéant ! J'aime mieux mon mari.

Et comme l'autre le prenait de haut sur un ton grossier et menaçant :

— Mon homme, cria-t-elle à Pataras qui fumait sa pipe au dehors, viens donc ficher au dehors monsieur Loupette, qui manque de respect à ta femme.

D'un bond le géant fut sur le camelot ; il le porta dehors et commença à cogner, tandis que le drôle poussait des appels désespérés.

— Allons, ne l'abîme pas trop, supplia madame Pataras.

On entendit le bruit d'une fuite précipitée et Pataras calme et souriant, rentra :

— Maintenant, allons dîner. Il y a tout de même longtemps que nous ne nous sommes trouvés comme ça tous les deux.

Et il embrassa tendrement sa femme.

Henry BAUER.

LES POÈTES DE L'AMOUR

LES MÉFAITS DU GESTE

Les regards disent mieux les amours que les lèvres
Où meurent les baisers et mentent les serments.
Tourne, vers moi, tes yeux très adorablement
Car tes yeux chantent haut l'espoir dont je me sèvre.

Mets dans mes mains, tes mains ; calmes, lentes ou mièvres,
Tes mains aux doigts savants en fervents frôlements,
Peuvent, sans se troubler, plaider éloquemment
Pour le but inatteint des amoureuses fièvres.

Ames et fées, filles et fleurs qui, tant et plus,
Parée que vous gardez le miel de vos paroles,
Croyez vierges vos corps et qui en êtes folles !

Dans l'ombre de vos cils, vos regards retenus,
Voilez éperdûment vos mains qu'il faut proscrire,
Et ce regard aussi des lèvres, le sourire.

PAUL REDONNEL.

CETTE GRUE !

A Armand Silvestre.

A la sortie des Ambassadeurs, ces jours derniers, Madame Martial Duron, la « Belle Charbonnière », comme on appelle Hermine Duron, la femme de l'inventeur des « Boulets Duron », les seuls boulets qui tiennent onze heures sans brûler, attend sa voiture au bras du très jeune et très élégant Raphaël Gelas. Martial Duron est à quelques pas devant eux.

HERMINE DURON, *bas à Raphaël.* — Tu viendras tout à l'heure, Rapha.

RAPHAEL, *de même.* — Oui, quand je l'aurai mis au cercle.

HERMINE DURON. — C'est ça ! Viens ! Ne serait ce qu'un quart d'heure, j'ai à te parler.

RAPHAEL. — Entendu !

HERMINE DURON, *à son mari.* — Eh bien ! Martial ?

MARTIAL DURON. — Eh bien ! qu'est-ce que tu veux que je te dise ? C'est toujours la même chose : Baptiste

ne revient pas ; si tu avais pris un sapin, tu serais déjà à la maison.

HERMINE DURON, *sèchement*. — Oui, et ma robe serait perdue ! Ah ! voilà Baptiste ! *(Un coupé correctement attelé s'approche du trottoir ; le valet de pied ouvre la portière, madame Duron monte en voiture. Elle laisse entrevoir un bas de jambe fin, joliment présenté dans un fouillis de dentelles claires.)*

HERMINE DURON. — Veux-tu que je te dépose au cercle, Martial ?

MARTIAL DURON. — Je préfère marcher. Tu peux bien rentrer toute seule.

HERMINE DURON. — C'est que... je ne me sens pas très à mon aise.

MARTIAL DURON. Tu es trop serrée. Avec ta manie d'avoir une taille fine... à ton âge !

HERMINE DURON, *entre ses dents*. — Quelle brute ! *(Haut.)* Je t'assure que j'ai peur de me trouver mal.

MARTIAL DURON. — En voilà des giries ! Enfin, Gabès va se sacrifier. N'est-ce pas, Gabès ? *(Raphael Gabès qui s'était discrètement un peu éloigné, s'approche.)*

RAPHAEL. — Qu'est-ce que c'est ?

MARTIAL DURON. — Voulez-vous accompagner ma femme ? Elle est malade... Elle étouffe.

RAPHAEL, *aimable*. — Mais, très volontiers... *(Il monte dans la voiture. Echange de bonsoirs cordiaux entre les deux hommes. Le coupé part rapidement.)*

HERMINE DURON. — Oh ! mon Rapha ! *(Elle se jette contre lui.)* Tu l'aimes, ta Mine ?

RAPHAEL. — J'en suis toqué.

HERMINE DURON. — Embrasse-la ! Vite, vite, un baiser à ta Mine ! Un grand, un profond, un éternel, un jusqu'à l'âme ! Dis ! *(Raphaël lui baise les lèvres de façon telle que, pendant une seconde, tous deux perdent leur respiration.)*

HERMINE DURON, *revenant à elle*. — Oh ! oui, tu l'aimes !

RAPHAEL. — Je te dis que j'en suis fou ! Ça va mieux, chérie ?

HERMINE DURON. — J'étouffe toujours !

RAPHAEL. Si tu retirais ton corset.

HERMINE DURON. — Alors, tu es comme Martial ? Tu crois que je suis serrée ! Mais je danse dans ma robe, Tiens ! tâte ! tu sens ? Non, va ! ça vient de l'âme. J'ai eu une émotion, ce soir.

RAPHAEL. — Quelle émotion ?

HERMINE DURON. — A propos de Paul. Tu n'as pas vu Paul ?

RAPHAEL. — Paul était aux Ambassadeurs !

HERMINE DURON. — A deux pas de nous, sur la même ligne.

RAPHAEL. — C'est curieux, je ne l'ai pas vu.

HERMINE DURON. — Allons donc !

RAPHAEL. — Je t'assure !

HERMINE DURON. — Pourtant, tu as regardé de son côté. Même, à un moment, tu as souri. J'aurais juré que tu avais vu Paul.

RAPHAEL. — Puisque je te dis que non ! Si je l'avais vu, je lui aurais dit bonjour. Je n'ai pas de raisons pour ne pas dire bonjour à ton fils, quand je le rencontre.

HERMINE DURON. — Ce soir, tu aurais eu une raison. Il était avec sa maîtresse.

RAPHAEL. — Paul a une maîtresse ? Depuis quand ?

HERMINE DURON. — Depuis quinze jours. Et il la trimbale partout, cette grue.

RAPHAEL. — Est-elle jolie ?

HERMINE DURON. — Elle est assez fraîche.

RAPHAEL. — Alors, qu'est-ce ca te fiche qu'il la trimbale ?

HERMINE DURON. — Comment, qu'est-ce que ça me fiche ? Si tu crois que ça me flatte de rencontrer mon fils continuellement, donnant le bras à une fille moins élégante que ma femme de chambre, une fille qu'il a retirée de je ne sais quel théâtre où elle figurait, tu te trompes ! Comment ose-t-il la montrer ?...

RAPHAEL. — Ecoute ! il est si jeune, Paulot !

HERMINE DURON. — Il a ton âge. Vois comme tu es plus sérieux, toi !

RAPHAEL. — C'est-à-dire que j'ai eu plus de chance que lui. Si tu ne m'avais pas aimé, qui sait ce que je serais devenu...

HERMINE DURON. — Oh ! quand même je ne t'aurais pas aimé, tu aurais choisi une femme chic. Mais Paul a des goûts canailles ; il tient de son père. Il est « Boulets Duron » jusqu'aux moelles. Et la preuve, c'est qu'il a refusé une de mes amies, Madeleine Etang, qui avait un caprice pour lui. Tu connais Madeleine ? Elle a des dessous merveilleux. C'est elle qui a inventé de mettre des diamants à sa chemise. Elle retire sa robe, n'est-ce pas ? Une robe toute simplette, genre tailleur, et pif, paf, des éclairs de tous les côtés. On est ébloui ! C'est sa chemise qui étincelle ! Quelle jolie idée, n'est-ce pas ? Eh bien, Paul trouve ça ridicule, et il préfère cette grue à Madeleine. Il aime les femmes nature : charbonnier, va !

RAPHAEL. — Tu es sévère, ma Mine !

HERMINE DURON. — Non, mon amour. Seulement, Paul est si différent de moi, que j'en souffre, tu comprends. C'est même étrange qu'un enfant ait des goûts tellement opposés à ceux de sa mère. Tiens, à propos de cette grue : quand il l'a vue pour la première fois, elle figurait à côté de je ne sais plus quelle étoile, Granier, je crois. N'aurait-il pas été plus naturel qu'il se toquât de Granier, voyons ? Quand je lui ai dit cela, tu ne sais pas ce qu'il m'a répondu ? « Seule m'intéresse la créature modeste et sacrifiée à laquelle personne ne songe à offrir une fleur. »

RAPHAEL. — Et elle lui coûte combien par mois ?

HERMINE DURON. — Rien du tout. Elle ne veut pas accepter un sou. Depuis qu'il l'a retirée du théâtre, elle court le cachet, de vagues leçons de piano dans des quartiers impossibles. Paul va la conduire ou la chercher, on ne voit que lui dans les bureaux d'omnibus. Je te dis que c'est une honte. Je compte, tout à l'heure en rentrant, avoir une explication à ce sujet. Il faut qu'il rompe. Absolument.

RAPHAEL. — Tout à l'heure ? Eh, bien, et moi alors ? Tu ne me garderas donc pas ? Tu ne veux donc plus de ton rapha, ce soir ?

HERMINE DURON. — C'est vrai ! Pauvre chou ! je t'oubliais.

RAPHAEL. — C'est comme ça que tu m'aimes ?

HERMINE DURON. — Je t'adore ! Mais, mets-toi une seconde à ma place. Reconnais que la conduite de Paul...

RAPHAEL. — Ne parlons plus de ton fils. Parlons de nous. Tu sais, la glace ancienne dont tu as envie pour ton cabinet de toilette ?

HERMINE DURON. — Oui.

RAPHAEL. — Eh bien ! le marchand l'a laissée à deux mille. J'ai tapé maman, et je te l'ai achetée.

HERMINE DURON. — Deux mille ! Ce n'est pas cher. Quelle craque as-tu racontée à ta mère pour avoir cette somme-là ?

RAPHAEL. — Oh ! un boniment extraordinaire. Le coup du déshonneur, suicide, etc. Si elle vient te voir demain, tu auras une séance de larmes qui ne sera pas dans un sac. Sois bien étonnée surtout, et compatis, compatis fortement.

HERMINE DURON. — Tu peux être tranquille.

RAPHAEL, — Elle te fait plaisir, ta glace ?

HERMINE DURON. — Très, très plaisir.

RAPHAEL. — Alors, veux-tu être gentille ?

HERMINE DURON. — Oui.

RAPHAEL. — N'attrape pas ton fils, ne lui parle de rien ; laisse-le être heureux à sa façon ; fais ça pour moi, ma Mine.

HERMINE DURON. — Tu es bon, toi ! Si tu savais ce que c'est pénible pour une mère d'avoir un fils si commun !

RAPHAEL. — Oh ! il changera... tu verras... Allons, c'est dit ! tu ne l'attraperas pas, ce soir ?

HERMINE DURON. — Soit ! mais je ne promets rien pour l'avenir... et, si je le rencontre encore avec cette grue... *(A ce moment, Baptiste demande la porte d'une voix tonnante. Le coupé s'engouffre sous la voûte de l'hôtel, et madame Duron descend de voiture, aidée par Raphaël qui la suit jusque dans sa chambre, sous les regards railleurs des domestiques.)*

J. MARNI.

L'INNOCENTE COMPLICE

... Dans le restaurant où j'avais inutilement cherché quelque figure amie, où je mettais les bouchées doubles sans même songer à ce que l'on me servait et avec une impatience croissante de ne plus voir ces garçons glabres qui bâillaient et chuchotaient devant les tables désertes, de me retrouver au milieu du va-et-vient des passants, du tumulte des voitures, des appels obsesseurs des camelots, une dame et un monsieur qui semblaient de la province et qu'accompagnait une grande fillette de douze ans, entrèrent comme après de longues hésitations, s'assirent aussitôt en face de moi.

Cette solitude qui me mélancolisait parut les réjouir et les rassurer et leurs visages anxieux, troublés, se transformèrent, se sourirent.

La femme était encore jeune et d'une beauté un peu vulgaire. Ses larges yeux meurtris, cernés d'une teinte verdâtre d'algue que viennent de rejeter les flots, son petit nez retroussé et vibrant, sa bouche charnue aux gerçures de fièvre maquillées d'un peu de rouge, la langueur des gestes révélaient une âme plus voluptueuse, plus éprise, de ce qu'elle ignore et de ce qu'on lui défend, que sentimentale et tendre.

L'homme avait l'air de la tenir sous sa domination, d'en faire ce qu'il lui plaisait, de la manier comme de la cire molle. Et sa face énergique, colorée, ses prunelles de félin tachetées de paillettes d'or, ses moustaches brunes, courtes, drues, relevées au-dessus des lèvres, son front barré de rides profondes, ses épaules carrées, sentaient le séducteur que rien n'arrête, l'aventureux qui se joue des obstacles, qu'attend quelque mort violente, qui ne redoute que la société.

L'enfant, toute maigriotte dans son costume de pensionnaire, toute intimidée, demeurait silencieuse, pensive, s'étonnait de la grande salle blanche et vide, si dissemblable du réfectoire de son couvent, des hautes glaces où se reflétaient ses joues pâles et sa natte blonde, nouée d'un ruban.

Couple d'adultère qui avait profité d'une occasion longtemps souhaitée pour se retrouver dans la ville où l'on passe inaperçus, où abondent les hôtels discrets, où l'on peut enfin se donner entièrement l'un à l'autre, allégés par l'effroi du scandale, d'une surprise qui vous déclasse et vous jette à la rue, du souci de l'heure qui passe, de la lettre anonyme qui éveille les soupçons, la jalousie d'un mari jusque là confiant, d'une infidélité de domestique dont il faut patiemment supporter l'insolente ironie, acheter le silence, subir le joug ignominieux, amants qui abritaient leur péché derrière cette robe courte et ce mantelet de gamine en vacances, que sauvegardait la présence de l'enfant.

D'abord à cause de ces petites oreilles qui les écoutaient, de ce regard d'innocence qui les épiait, ils jouèrent une façon de comédie, mesurèrent leurs paroles, évitèrent les frôlements, les mines équivoques, qui eussent peut-être étonné la pensionnaire. La femme avec des inflexions de politesse banale, murmurait :

« Que c'est donc gentil à vous, cher ami, de nous avoir invitées, et quelle chance de vous avoir rencontré ainsi au Louvre... Nous étions si seules, si désamées dans ce grand Paris où je ne connais personne... Mon mari sera tout heureux, quand il saura que je vous ai vu ! »

Lui donnait la réplique sur le même ton indifférent et respectueux, affectait de s'occuper surtout de « gentille petite amie », l'apprivoisait, lui demandait ce qu'elle préférait, l'amusait, la questionnait sur les camarades qu'elle avait au Sacré-Cœur, sur les distractions que la Supérieure leur offrait à certaines fêtes, se mettait adroitement à ce diapason puéril et sa mère l'enhardissait de son côté, la cajolait, s'écriait :

« Répond donc à Monsieur Paul, petite sotte, on dirait vraiment que tu le vois pour la première fois de ta vie ! »

Et bientôt, la gamine bavarda à tort et à travers, égayée, ravie, coupant ses phrases de brusques éclats de rire aigus, familière, puis grisée par le champagne qu'ils lui avaient fait boire, glissa dans une sorte d'hébétude, les contempla de ses yeux fixes, rapetissés, brumeux, les coudes sur la nappe, le menton dans les mains.

Ils l'avaient oubliée. Ils ne s'observaient plus, se tutoyaient, s'aguichaient, se fouettaient de propos libertins, de tendres mots d'oreiller, s'étaient rappro-

chés comme en une impatience de l'éminente [illegible].

Et par instant, en un élan passionné, la femme pre nait la main de son amant, la portait vers ses lèvres, la brûlait de longs baisers.

... Je m'imaginais avec une sourde amertume, l'intérieur paisible où, dans quelques jours, toute chaude encore, toute enfiévrée des caresses coupables qui l'avaient rivée à jamais au Péché, elle reparaîtrait riante, sachant son rôle, où elle aurait le courage de s'abattre sur la poitrine de celui qui croyait aveuglément en son honnêteté, en son amour qui aurait des larmes de bonheur au bord des paupières en se voyant entouré de tout ce qui lui donnait le courage de vivre, de travailler, de lutter, la femme adorée, l'enfant qui vous rappelle les premiers aveux, les premières tendresses, les premiers espoirs.

Je me la figurais cette maison de famille avec de vieux portraits songeurs, des meubles de jadis, des roses qui montent jusqu'aux fenêtres en une ville de clochers sonores, de beaux ombrages, de rues étroites, de terrasses qui se reflètent dans une eau comme assoupie.

Je me disais que cette pauvre dupe écrirait au larron de son honneur, à l'ami infidèle des pages cordiales, le remercierait à plein cœur, l'inviterait à son tour sans admettre le moindre prétexte à refus, que l'innocente complice, la frêle petite pensionnaire, en avait peut-être trop vu, trop entendu, que ces gestes, ces paroles s'étaient incrustés dans son cerveau naïf et blanc, qu'ells se les rappellerait un jour, plus tard, qu'ils l'imprégneraient d'un dégoût instinctif ou qu'ils l'attireraient, hélas ! elle aussi, vers le Mensonge, vers le Péché...

Et je me hâtai vers la cohue du boulevard en un besoin d'oublier ce couple odieux, désenchantant ; je m'en allai, droit devant moi, l'âme en détresse...

René MAIZEROY.

Les Pensées

Madame de Villebon à la Marquise d'Aulny.

Ce 23 mai.

Hélas ! ma Laurence, à qui viens-tu conter ta peine ! mal mariée, trop tôt et trop vite, par des parents soucieux de se débarrasser ? Eh bien ! et moi ? Moi qu'on a jetée presque de force dans les bras de M. de Villebon, alors que j'étais amoureuse ailleurs, et qu'on le savait ! Au moins, tu n'aimais personne, toi ; on ne t'a point volé ton rêve, on n'a pas mis ton rêve au pillage. Quand tu appartins pour la première fois au marquis, tu ignorais même ce qu'il t'allait prendre, et si la prise valait qu'on en pleurât. L'esprit t'est venu sur le tard, avec les sens, éveillés par l'outrage même qu'on leur infligea, Oh ! petite !... Tu te plais, à présent, tu pleures à sanglots d'être le divertissement d'un vieux mari, trop vieux et trop mal fait pour te divertir... Tu pleures et tu t'irrites, et tu te veux venger, et tu cherches des yeux le beau compagnon qui veuille s'allier à ta vengeance. Prends garde ! Crains les partis trop brusques. N'est-ce pas assez d'un mari reçu à l'aveuglette ? Ne vas-tu pas apporter plus de lenteur et de discrétion à choisir l'amant ? Et puis, sais-tu les ennuis et les périls d'être à deux hommes en même temps, dont l'un ne se doit point aviser du partage ? Je ne dis rien de la morale, qui ne t'occupe guère; je le crains. Pourtant, ne serait-il pas enviable de trouver un moyen pour satisfaire du même coup et la morale, et la prudence et les impérieux désirs de mon amie ? Je t'entends crier : « Quoi ! cela est possible ! » Oui, mon amour. Ma propre aventure, que je vais te conter, en est la preuve et l'exemple.

Lorsqu'on me maria à M. de Villebon, j'aimais, d'un amour aussi pur que passionné, le chevalier de Saint-Remy. Je l'aimais depuis longtemps, je l'avais aimé toute petite fille, il me parait, à le rencontrer de temps en temps chez mon père. Que d'insomnies, au couvent, furent visitées par son image ! Que de larmes je versais en rêvant à lui, sans bien savoir pourquoi, je pleurais. Hélas ! le mariage qu'on m'imposât bientôt me donna lieu de pleurer sur des réalités. Non que M. de Villebon fût vieux ou fait pour inspirer l'éloignement ; il eût conquis peut-être aisément un cœur plus libre ; le mien appartenait sans retour au chevalier. Nous avions échangé les plus [illegible] promesses, scellées par quelques baisers innocents. La volonté d'un père rompit ces serments. Le chevalier fut envoyé aux armées avec le régiment de M. de Chastellux ; et moi, veuve avant d'être fiancée, on me contraignit d'épouser M. de Villebon.

Faut-il te dire que je haïssais celui-ci par cela seul qu'il devenait mon époux ? Je dus pourtant lui reconnaître les façons d'un galant homme. Il me supplia d'abord de lui pardonner l'insistance qu'il avait mise à m'épouser ; je devais, disait-il, en accuser des charmes auxquels il n'avait pas su mieux résister que M. le chevalier lui-même. Ses caresses empruntèrent la même douceur que ses paroles ; mais elles ne m'en furent pas moins odieuses. Je m'y dérobai le plus longtemps que je pus ; je n'y cédai qu'avec horreur, irritée de donner à un être détesté des joies dont j'eusse voulu combler l'absent adoré. Je devins femme par une sorte de surprise, et, longtemps après notre mariage, M. de Villebon dut encore demander à mon sommeil les faveurs que je m'obstinais à lui refuser.

Or, certaine nuit, comme il profitait ainsi — avec une lâcheté dont je ne saurais, malgré tout, le blâmer — de l'impuissance où me réduisait une pesante fatigue, il me parut qu'il ne réussissait point à m'éveiller tout à fait. Le rêve qui m'enveloppait, avant son entreprise, ne souffrait point d'être interrompu, rêve délicieux qui me visitait chaque nuit et qui faisait revivre pour moi les serments, les baisers échangés naguère avec M. le chevalier. Même ce rêve se précisa ; il se fixa en des réalités jusqu'où ma pensée n'avait jamais osé s'égarer. Ce n'était plus un mari détesté qui me serrait dans ses bras : c'était un amant bien cher, c'était M. le chevalier lui-même. « O mon ami ! m'écriai-je (ou, du moins, j'imaginais ces cris), de quelles félicités je me sens aujourd'hui comblée, grâce à vous ! Prenez de moi tout ce qu'il vous plaira : je vous appartiens... » Des caresses passionnées répondirent à ces transports, et l'excès de mon bonheur fut si vif qu'il chassa définitivement le sommeil. Je m'éveillai... dans un désordre qui fit monter le rouge à mon front ; à la lueur de la veilleuse, j'aperçus mon époux agenouillé près de la couche : il couvrait mes mains de baisers. Je compris tout. « Fi, monsieur, c'est ainsi que vous abusez du sommeil d'une femme ! » Il répliqua : « Pardonnez-moi !... J'avais cru, madame, cette fois, du moins, ne pas vous déplaire... »

A quoi bon le détromper, lui expliquer la vérité ? Je ne lui retirai point ma main qu'il avait prise : malgré moi, je lui savais gré de l'erreur où il m'avait plongée ; je la jugeais même trop tôt dissipée, cette douce erreur ; j'aurais souhaité qu'elle recommençât ! M. de Villebon se méprit sur mes véritables sentiments : il se crut l'auteur de cette amoureuse langueur ; il redevint luimême amoureux et pressant. Mes yeux s'étaient fermés de nouveau, dans l'espoir secret de retrouver l'illusion évanouie...

— « De grâce, murmurai-je, éteignez cette lampe !... »

Il s'écria :

— « Divine pudeur, que tu ajoutes de charmes à la beauté ! » et m'obéit.

Que te dirai-je, ma Laurence? L'erreur ou la nature m'avait engagée la première, j'eus le coupable désir de la provoquer à mon tour. Cette fois encore, j'oubliais quels bras me pressaient, quelle bouche couvrait mes lèvres de baisers. Ce fut encore au chevalier absent que j'offris le tendre sacrifice de mes soupirs ; ce fut son nom qui expira sur mes lèvres au moment où M. de Villebon s'estima le plus justement fier d'être mon mari.

Combien il est plus aisé, ma chérie, d'ignorer toute sa vie les joies de l'amour et de s'y dérober, lorsqu'on les a goûtées ! Je ne me sentis plus la force d'écarter de si tendres souvenirs ; il me fallut les revivre. Le stratagème enseigné par le hasard me devint familier. Si nos pensées, comme nous-mêmes, appartiennent entièrement à nos époux, M. de Villebon eut grandement à se plaindre de mes infidélités. Heureusement, il ne s'en doutait guère : la façon que j'avais trouvée de le tromper le ravissait ; et, comme il arrive parfois, dit-on, pour un amant présent, l'amant absent rétablit l'accord dans notre ménage.

Il y avait déjà plusieurs mois que je trompais mon époux avec un songe, quand un matin d'automne (M. de Villebon étant, pour la semaine, en chasse aux environs), un pli me fut remis, assez mystérieusement, par un exprès.

« Mon ange, disait le billet (qui était du chevalier de Saint-Remy), je suis envoyé en Touraine pour le service de M. le Prince. Je m'arrangerai de façon à gagner quelques heures sur mon voyage, que je pourrai passer près de vous, s'il vous plait de m'en donner les moyens... »

J'avoue que je n'hésitai pas une seconde. Je remis aussitôt à l'envoyé une réponse telle que le chevalier la pouvait souhaiter ; elle lui disait l'heure de la prochaine nuit où il serait reçu au château, dans ma propre chambre. J'avais été si souvent coupable par les pensées que l'action ne m'effrayait guère.

Pourtant, quand vint l'instant souhaité où M. de Saint-Remy, secrètement introduit par une chambrière, se trouva seul avec moi, je dus m'avouer que nos rêves sont une bien imparfaite image de la réalité. Je n'entends point parler du chevalier lui-même : un hiver aux armées l'avait fortement éprouvé ; je le retrouvai vieilli de dix ans, et, certes, je respectais, j'admirais même cette vieillesse précoce d'un héros. Mais, croirais-tu, Laurence, qu'une pudeur singulière s'emparait de moi, en présence de cet homme à qui mon imagination m'avait cent fois livrée? Il me fallut un véritable effort pour céder à ses instances, pour l'admettre à cette couche hantée par son image... Hélas ! de nouvelles surprises m'y attendaient. Comment t'expliquer une aventure aussi singulière ? Par quel sortilège le chevalier se trouva-t-il le rival malheureux de son fantôme? La certitude d'être aimé lui fit-elle négliger les intentions délicates, familières à M. de Villebon ?... Malgré tout mon amour, je dus le juger brutal et maladroit. Il n'eût même obtenu de moi, je crois, qu'une sorte de passive résignation, si l'idée ne m'était venue de lui dire, comme à M. de Villebon : « De grâce, mon ami, éteignez cette lampe... » La nuit aidant, je parvins encore à évoquer le fantôme... Et cette fois, ce fut le chevalier que je trompai — avec lui-même.

Cette nuit étrange n'a pas eu de lendemain : je ne le regrette pas. L'épreuve que j'avais faite m'éloigna définitivement de la réalité. Je revins au rêve qui, lui, ne change pas au gré du temps et des événements... Mon mari peut chasser en paix : de ma vie je ne chercherai à revoir le chevalier. Je continuai d'être une fidèle épouse, en même temps qu'une fidèle amante, ce qui est assez rare, il me semble. Il est vrai que M. de Villebon et M. de Saint-Remy, s'ils savaient tout, s'accorderaient peut-être pour me juger doublement infidèle...

Mais qu'importe? Mon secret est bien à moi : il est celui de mes pensées, que nul contrat et nulle contrainte ne sauraient enchaîner. Je te le livre, ce secret, belle Laurence, pour que tu en uses à ton tour, — sans risquer les déceptions, les douleurs et les remords dont une honnête femme ne saurait s'affranchir.

Marcel PRÉVOST.

SUR UN DIEU MORT (1)

C'était une singulière descente de croix, en effet et, bien que sa facture à la fois précieuse et naïve décelât un primitif, un sentiment de paganisme affiné imprégnait toute la pieuse peinture de je ne sais quel charme délicatement sensuel, qui dans cette église étonnait.



C'était pourtant bien là le corps exangue et de souffrance exténué du Sauveur, glissant avec des mollesses d'étoffe entre le bras du bien-aimé disciple et des saintes femmes attentives : c'était bien là sa nudité divine au flanc béant ourlé de sang rosâtre avec les plaies de ses pieds tuméfiés, ses tristes mains trouées aux paumes et son lourd ruissellement de gouttelettes rouges aux tempes. Le gibet, au pied duquel les deux femmes affaissées recueillaient ce pauvre corps martyr, était bien la croix du Golgotha, et c'était bien l'extase de la Passion qui noyait à la fois leurs grands yeux d'amertume et détendait leurs lèvres en sourire attendri : mais, chose étrange, malgré les glorieux stigmates des clous et du fer de lance, malgré même la meurtrière couronne d'épines, je ne reconnaissais point le

(1) [illegible]

corps du Christ. Cette nudité saignante gardait à travers les sanies du supplice des transparences de chair, des souplesses de contours et des grâces fuyantes qui n'étaient pas d'un homme de trente ans : il avait, ce crucifié, des rondeurs et des gracilités d'éphèbe, et jusque dans son doux visage d'Asiatique imberbe aux lourdes paupières de bistre et aux lèvres sinueuses d'un dessin à la fois méprisant et cruel, il avait, ce Jésus, comme un charme équivoque, une attraction perverse qui m'intriguait ; et m'étant curieusement approché de la toile, je vis, détail tout au moins inquiétant, que deux tronçons d'ailes coupées au ras du torse vibraient à ses épaules, deux pauvres petits moignons lamentables et sanglants.

Suprême et déconcertant caprice de l'artiste, il avait enfin, ce Christ ailé comme un Eros, des anneaux d'émail aux chevilles et très haut, autour de ses bras frêles, des bracelets bossués d'amétystes et de rubis brasillants.

Et, m'étant enquis alors du paysage, je vis que ces plans d'oliviers bornés à l'horizon par des bois de sapins et des glaciers bleuâtres n'étaient point la Judée, mais de la plaine Lombarde, et je compris quelle mystérieuse allégorie avait voulu fixer le peintre.

C'était la descente de croix, non plus du Christ, mais de l'Amour que représentait un pastiche sacrilège.

Et cependant les figures en prières autour de ce Jésus aux grâces efféminées d'Adonis étaient bien celles du Nouveau Testament. Cette femme déjà vieille, au profil amer et ravagé dans une capuce de drap sombre, avait bien pour le douloureux cadavre les gestes enveloppants et le sourire en larmes d'une Pieta au cœur sept fois cruellement transpercé ; le lourd manteau bleu qui la drapait et sa robe d'un ton rougeâtre étaient bien ceux que tous les peintres religieux prêtent à la mère du Sauveur.

De même pour l'autre figure de femme comme tombée, elle, sur les genoux sous le poids d'une surhumaine douleur, le visage enfoui sous une torrentielle chevelure couleur de rouille, incendiée çà et là de tous les ors d'une automnale forêt. Ces adorations délirantes et ces frénésies de caresses aux lèvres promenées sur des trous de plaies, ces appuiements de front contre ces chairs déjà froides et ces prosternements éperdus d'amoureuse vautrée, les mains tâtonnantes, sur un idolâtre cadavre, tout cela était d'une Marie de Magdala, d'une courtisane divine, folle de l'amour d'un Dieu.

De la Vierge et de la Magdeleine, l'artiste avait respecté et le costume et l'attitude : la beauté de la courtisane baignée d'essences rares et nourrie de mets délicats éclatait, selon la tradition, dans la fraîcheur des chairs frottées d'ombres vermeilles et fleuries, telles des roses, entre de longs voiles noirs ; et depuis la foisonnante crinière, griffée çà et là d'escarboucles, jusqu'aux tendres orteils de ses pieds nus d'un rose humide de fleur, tout criait la volupté, l'opulence et je ne sais quelle sensuelle mollesse dans cette belle fille rousse, hurlante de douleur ; et pourtant le souple et blanc cadavre, qu'elles et une hautaine silhouette de saint Jean attristé détachaient du gibet, comme on cueille un fruit mûr, n'était point le pur et sublime rédempteur des hommes, mais je ne sais quelle équivoque et troublante divinité d'Asie, presque androgyne avec son torse mince et ses bras graciles cerclés de lourds joyaux, ses paupières fardées et son cou blanc comme celui d'une femme.

Suprême impiété, derrière ce front languide, une auréole de plumes de paon s'irradiait, comme autour d'un petit miroir de flabellum ; et c'était comme une mitre à ses tempes déchirées d'épines, une mitre ondoyante et nuancée qui, corrompant et travestissant le caractère du dieu, en faisait je n'ose dire quelle délicieuse et condamnable idole.

Oui, c'était bien l'Amour avec toutes ses ambiguïtés, ses perversions coupables, ses trahisons, ses mortelles langueurs, ses divines faiblesses et son charme adorable et faux de dieu de meurtre et de caresses, subtilement et voluptueusement cruel...

Mais l'Amour enfin mort, supplicié, crucifié par les hommes cette fois révoltés contre leur tyran et devenus les bourreaux justiciers de l'infatigable artisan de leurs peines.

Et j'admirais l'ingéniosité du peintre en même temps que j'aimais sa hardiesse pour avoir osé clouer sur la sublime croix le féroce et joli tourmenteur de notre race, et j'approuvais en moi que celui qui a perdu le monde fût sacrifié par lui.

Mais alors pourquoi ces dolentes et miséricordieuses figures au pied du bois de justice ? et quand tout l'univers gronde encore, le cœur gros de rancunes et mal guéri des anciens maux soufferts, pourquoi la pitié de ces deux femmes en larmes et la présence attristée de ce disciple auprès de ce cadavre criminel.

Et comme je cherchais à deviner le symbole de ces trois personnages absolument respectés, eux, par l'indépendance du peintre et demeurés ceux de l'Evangile, l'amie, qui ce jour là m'accompagnait, par hasard entrée dans cette petite église et qui, elle aussi, avait vite démêlé dans ce jeune Christ ailé le supplice de l'Amour, se penchait curieusement par dessus mon épaule et d'une voix presque de reproche : « Comment vous ne devinez pas, vous n'avez donc jamais aimé ! » Et comme je la regardais un peu surpris, elle balbutiait tout à coup rougissante : « Je veux dire, vous n'avez donc pas eu dans votre vie une aventure digne d'un souvenir ! » Et tout aussitôt avertie par une ombre de tristesse descendue sur mon front. « Eh bien, puisque vous aussi, balbutiait-elle avec d'enfantines réticences, vous devriez savoir, ne fût-ce que par vous même, mon ami, quels sentiments peuvent survivre et s'attacher à un amour mort ».

La liste n'en est pas bien longue et vous n'aurez pas à chercher longtemps.

- Comment, vous n'y êtes pas encore ? Et me désignant du doigt la Pieta encapuchonnée de sombre : « Voyons, cette figure âgée aux yeux de compassion et d'attitude si douloureusement poignante, cette mère au désespoir et cependant attendrie, mais c'est la Résignation et, si le peintre l'a faite déjà vieille, c'est que la jeunesse ne sait point endurer la souffrance et que l'expérience seule apprend à accepter la vie. Voyez plutôt si la figure de la Magdeleine se résigne ! elle est jeune, elle, et comme elle adore avec toute la fougue de sa jeunesse, elle ne veut pas croire à la mort de l'Amour. C'est comme une bête qu'elle s'est jetée sur ce cadavre, buvant ses plaies, essayant de réchauffer sous ses baisers cette chair inerte, presque certaine en sa folie de ressusciter ce corps supplicié, de ranimer à sa châleur ces lèvres froides et le vitreux de ces yeux éteints ? Elle se sait une telle ardeur, un si beau sang !

« Cette insatiable amoureuse acharnée après ce cadavre et convaincue de sa puissance, faut-il vous la nommer ? Cette veuve au cœur embrasé de confiance et qui, devant l'Amour tué, ne veut pas croire à la mort de l'Amour, mais c'est la Fidélité et la Foi !

« L'Amour n'est plus, que lui importe !... Elle se sait assez forte pour desceller les tombes et en faire surgir les dieux et les serments défunts !

« Quant au Saint-Jean, d'allure si recueillie et si triste, solide d'épaules et qui aurait l'air d'un paysan sans la douceur angélique du regard, vous ne le connaissez pas, cet homme au buste de portefaix demeuré seul debout au pied de la croix et dominant de sa haute stature l'écroulement de cheveux et d'étoffes des deux saintes femmes affaissées ! Ses grosses mains noueuses qui soutiennent et retiennent la descente du doux cadavre ailé, vous ne les bénissez pas au passage, c'est le Dévouement ! »

Et sans un mot je serrai lentement la main de mon amie : c'était assurément une singulière Descente de Croix.

Jean LORRAIN.

Le Dégât amoureux

I

Mes pérégrinations m'avaient mené dans un village à moitié perdu entre deux collines. L'endroit était, comme disent les descripteurs louis-quatorziens, « fait à souhait pour le plaisir des yeux ». Douces sinuosités de rivière, étang de cristal parmi les peupliers, clair bois de hètres sur les collines, vergers centenaires où la torsion des poiriers atteint à l'art le plus exquis, chaumes tout fleuris étagés autour d'une église littéralement mangée de mousse et de lichen : c'était vraiment une halte de rêve, un abri de bonheur et d'attendrissement sur le sein de notre vieille mère la Terre.

Je trouvai à loger chez le maire, vieux bonhomme rabâcheur, mais cordial, et propriétaire d'un jardin merveilleux. Oh ! les divines passeroses, si frêlement penchantes à la brise, les grands noyers frappés par la foudre, les roses de la vieille France, les pièces d'eau délicieusement ombragées !

Je ne pus me résoudre à quitter tout de suite ce séjour, et, moyennant une pension dérisoire, j'obtins d'y passer le temps qu'il me plairait. Les premiers jours furent employés en promenades sur les collines et dans la vallée, où chaque pas était récompensé par de jolies découvertes. Mais, à la fin de la semaine, un péril vint à naître qui me rendit inquiet.

II

Mon hôte avait une fille, et cette fille était charmante. Yeux d'ombre bleue, visage mat de brune, grands cheveux noirs annelés, elle me faisait rêver à quelque jeune sorcière dangereuse pour les passants. Je n'ai pas du tout la nature des séducteurs : la trahison me fait horreur, la lâcheté d'abuser un hôte me dégoûte profondément. Quand je vis que je pensais trop à cette jeune personne, je pris la résolution de repartir bientôt. Mais il arriva, hélas ! tandis que je m'efforçais de me détourner d'elle, qu'elle s'occupait très visiblement de moi, et plus j'essayais de la fuir, plus aussi je la retrouvais sur mon passage. Dès lors, ou il fallait partir tout de suite ou succomber à la tentation, puisqu'en somme la vertu est l'art de fuir les circonstances et non point de leur résister. Je crus cependant pouvoir tenir quatre ou cinq jours encore, et peut-être bien que j'y fusse parvenu si je n'avais eu l'imprudence d'annoncer officiellement mon départ : j'imaginais ainsi brûler mes vaisseaux.

III

Dès que la jeune sorcière eut entendu ma déclaration, une tristesse trop visible se répandit sur son visage. Profitant d'un moment où son père était appelé dans la cour, elle me dit, d'un ton de prière :

— Je veux vous parler tantôt... près de l'étang des aunes...

L'étang des aunes était l'endroit le mieux choisi pour un rendez-vous : plein d'ombrage, à l'écart, entouré d'une sorte de mur d'arbres et d'arbrisseaux.

C'est bien, lui dis-je avec froideur.

Et je me sentais résolu, si elle parlait d'amour à lui répondre si net qu'elle n'y revînt plus jusqu'à mon départ. Oui, en vérité, ma résolution était entière ; je sens encore aujourd'hui l'ardeur loyale dont j'étais pénétré.

IV

Une demi-heure plus tard, je me trouvais près de l'étang aux aunes, toujours aussi résolu, et même ayant toutes prêtes les paroles qu'il fallait dire. Elle arriva, dans la magnifique émotion des belles, les yeux brillants, les cheveux tressés frais, la bouche émue et rouge — MAIS ELLE NE PARLA PAS. — D'un seul geste farouche, elle me prit dans ses bras et attira ma bouche : d'un seul geste, elle m'anéantit à sa volonté. Je sentis d'ailleurs que, devant tant de décision amoureuse, l'homme devient vraiment irresponsable et qu'il ne saurait plus être question de lâcheté ni de trahison. Je rendis furieusement son baiser à la sorcière. Quel temps se passa ?... Je n'en sais rien. Un grand cri de rage nous interrompit dans l'extase, et je vis paraître entre les broussailles la silhouette d'un jeune homme.

V

— C'est mon promis ! murmura-t-elle avec effroi.

L'homme se mit à vomir l'injure tout en avançant :

— J'aurai ta peau... je te crèverai le ventre... Ah ! saligaud !...

La peur n'est pas mon faible : quoique ému, j'attendais de pied ferme, lorsque soudain, ma séductrice reprit, à voix basse :

— Dites que vous payerez les dégâts !

Je ne comprenais pas. Je dis cependant, machinal :

— Je payerai les dégâts !

L'homme, beau rustre de vingt-cinq ans, la face contractée de fureur, n'était plus qu'à deux pas. Mes paroles produisirent un effet magique. Sa physionomie se détendit comme un nuage troué par le soleil :

— Vous payerez, dit-il... Ah ! ben...

Et il me regarda comme un marchand supputant la valeur d'une marchandise :

— Tout de même ! reprit-il... Et qu'est-ce que vous donnerez ?...

Un rire me secouait en dessous, mêlé de mélancolie :

— Ce que vous voudrez !

L'indécision demeura sur sa face. Il garda un instant le silence, puis :

— Donneriez-vous bien vingt francs ?

Vingt francs ! Je regardai mon adorable sorcière, je pensai à la joie immense de ses lèvres sur les miennes... Vingt francs !

— Sûrement ! répondis-je.

— Tout de suite ? fit-il avec méfiance.

— Les voilà !

Il prit la pièce d'or que je lui tendais, la retourna, la palpa, et un long sourire parut sur sa face, de cupidité et de joie si enfantine qu'elle n'en était que plus ignoble.

— Serviteur ! dit-il en portant la main à sa casquette... C'est-il que vous payerez chaque fois ?

Je me sentis rougir tandis que je murmurais :

— Oui, chaque jour que je resterai.

Il en demeura béant, ravi, presque incrédule ; puis, sa pièce réexaminée, il me salua et nous laissa seuls. Dès qu'il fut parti, elle me sauta au cou, dans un élan de passion sauvage :

— T'es un bon garçon !

Je suis resté six mois dans ce village, et peut être y ai-je goûté le plus grand bonheur de ma vie, dans un ardent amour sans remords. Mon aventure était connue, et les autres fiancés enviaient le sort de celui de mon amante ; plusieurs, qui avaient de jolies promises, les envoyaient sur mon passage quand je me promenais solitairement.

O. H. ROSNY.

LES
Lauriers sont coupés

(Suite)

— « Oui ; il faut que je rentre.

— « Vous n'avez rien dans le cœur ? je parie, au contraire...

— « Oh ! des bêtises. Bonsoir, Paul.

— « Bonsoir.

— « Vous viendrez me voir ?

— « Un matin, j'irai vous éveiller, si ce n'est indiscret.

— « Ne le craignez pas, mon ami.

— « Bonsoir.

— « Bonsoir. »

Nous nous quittons. Il va là-bas. Oh ! n'est-ce pas un heureux ? il connaît un entier amour un mutuel amour. Il s'imagine que je cours les filles. Un mutuel amour ! Ah ! il le croit, donc il est heureux ; heureux comme nul ne le fut peut être ; serait il le seul qui eût connu ce qu'est l'amour ? Certes, il le croit. Et pourtant ! c'est extraordinaire de croire de telles choses ; et sur quelles raisons ! Rue de Courcelles ; Elise ; la maman ; et qui, mon Dieu ? une demoiselle avec qui, un beau jour, il s'est rencontré par hasard ; qui fréquente avec deux amies dans un jardin public ; qu'il a suivie ; qui a reçu ses billets ; chez qui, pendant six mois, il s'est fait bien candide ; et qui tout de suite lui aurait dit oui, s'il avait osé. Et la maman ; une petite rentière ; une veuve assurément ; une veuve d'officier ; la maman qui feint de déchiffrer du Jansen ; la romance de l'éternel amour ; je serai votre femme ; pourquoi pas tout de suite dans la chambre ? qu'est-ce alors qu'il eût dit, notre ingénieur ? Ah ! ah ! ah ! elles ont joué serré. Et lui qui va s'imaginer, qui s'imagine, qui peut s'imaginer qu'il aime ; qui ne s'aperçoit pas qu'il est sa propre dupe ; qui ne devinerait pas qu'en deux mois ce caprice lui sera passé ; et qui épouse. Les vrais amours ne vont pas ainsi, ainsi ne s'instituent-elles pas, ainsi ne naissent-elles pas, et quand un cœur se prend, ce n'est pas au parc Monceau, un jour qu'on flâne et qu'on suit les petites modistes et les filles de veuve, pour jouer, devant trois beautés, les Pâris... La porte de ma maison ; me voici arrivé... L'amour pour de bon ? moi, moi, moi, sacrebleu.

IV

— « Monsieur. »

On m'appelle, le concierge ; il tient une lettre.

— « La femme de chambre qui est déjà venue plusieurs fois, a apporté cette lettre pour monsieur, il y a un quart d'heure. Elle a dit que c'était pressé. »

Sans doute une lettre de Léa.

— « Donnez... Merci. »

Oui, une lettre de Léa ; vite.

« Mon cher ami, n'allez pas ce soir me chercher au « théâtre. Venez directement à la maison vers dix « heures. Je vous attendrai. Léa. »

Insupportable ; toujours des changements ; on ne sait jamais ce que l'on fera ; on s'arrange pour ceci et c'est cela ; la même comédie éternellement ; pourquoi ne veut-elle pas que j'aille la chercher au théâtre ? Pour qu'on ne la voie pas avec moi ? Quelque nouveau venu sans doute ? Peut être aussi qu'elle eût été en retard ; peut-être a-t elle un motif. Le troisième étage ou seulement le second ? Le bec de gaz ; c'est le second étage. Cette fille est désespérante ; heureux encore que j'ai été averti ; envoyer sa femme de chambre à sept heures ; je pouvais ne plus rentrer ; c'est absurde ; si je n'avais pas eu son billet et si elle m'avait vu au théâtre ; elle m'aurait fait une scène effroyable ; non, elle va craindre ma présence et elle sortira par une autre porte ; il y a vingt-cinq portes à ces théâtres ; et quelle figure aurai-je jouée là-bas ? elle savait, certes, qu'auparavant je devais passer chez moi ; enfin... Ma porte ; ouvrons ; l'obscurité ; les allumettes sont à leur place ; je frotte... attention... la porte du salon ; j'entre ; la cheminée ; le bougeoir y est ; j'allume la bougie ; au cendrier l'allumette ; tout est à sa place ; la table ; pas de lettre ; si ; une carte de visite ; cornée ; qui est venu ?... Jules de Rivare... Ah ! quel dommage ; ce vieil ami ; nous étions à côté l'un de l'autre dans l'étude de philosophie ; était-il sage ! Il est venu aujourd'hui ; le concierge ne me dit rien ; ce cher Rivare est donc à Paris ; avec sa moustache noire et son air d'officier de cavalerie ; un aussi qui a de la tenue ; il reviendra ; est-il étourdi de ne pas me dire où il loge ! ah ! derrière sa carte, je ne pensais pas à regarder, il y a un mot... « Je t'attends pour déjeuner demain ; « rendez-vous, onze heures, hôtel Byron, rue Laffitte. » J'irai, j'irai. Et mon cours de droit à deux heures ? si je n'ai pas le temps d'y aller, je n'irai pas. Il doit être riche, ce vieux de Rivare ; ces noblesses de province ; hum ! qui sait ? Demain, à onze heures, rue Laffitte. En ce moment, il faut que je m'habille pour aller chez Léa ; j'ai plus d'une heure et demie, tout le temps de me disposer. Sur une chaise, mon pardessus et mon chapeau. J'entre dans ma chambre ; les deux bougeoirs en cigognes à doubles branches ; allumons ; voilà. La chambre ; le blanc du lit dans le bambou, à gauche, là, à gauche de moi ; et la tenture d'ancienne tapisserie au-dessus du lit, les dessins rouges, vagues, estompés, bleus violacés, atténués, un nuancement noirâtre de rouge noir et de bleu noir, une usure de tons ; un paillasson neuf est nécessaire dans le cabinet de toilette ; j'en choisirai un au Bon Marché ; avenue de l'Opéra ce vaut autant et ça m'accommode mieux. Je vais faire ma toilette. A quoi bon ? je ne dois pas rester chez Léa, je dois revenir ici ; qui sait pourtant ce qui peut arriver ? qui sait comment se peuvent tourner les choses, ce que peut amener l'occasion ? Ah ! quand viendra le jour de notre amour ? N'importe ; je ferai ma toilette ; j'ai le temps et plus que de nécessaire, en vingt minutes je serai chez elle ; inutile que je me hâte ; la température est très belle ce soir, tiède, douce ; toute une joie qui s'annonce ; dans la voiture nous causerons ; pendant qu'en la voiture, tous deux, par les rues ombrées, nous roulerons, sous le ciel clair, l'air tiède et doux, l'atmosphère joyeuse ; le beau soir. Si j'ouvrais la fenêtre ? Oui ; grande je l'ouvre ; la nuit mi-obscure ; nuit blanchie des premières étoiles ; demies ombres indistinctes ; nuit claire ; derrière moi est la chambre, le reflet des bougies, l'air plus lourd des chambres, l'air moiteux des intérieurs pesants ; je suis appuyé au balcon, incliné sur l'espace ; je respire largement le soir ; vaguement je regarde le beau dehors ; le beau, l'ombré, le mélancolique, le gracieux lointain de l'air ; la beauté de la nuit ; le ciel gris et noir en très confus bleutements ; et les points des étoiles, comme des gouttes, qui trépident, les aquatiques étoiles ; la blancheur, en tout l'alentour, des grands cieux ; là, les masses des arbres, et, plus loin, les maisons noires, avec des fenêtres illuminées ; les toits, les toits noircis ; en bas, mêlé, le jardin, et, mêlés, des murs, des choses ; et les maisons noires aux fenêtres de lumière et aux fenêtres noires, et le ciel immensément, bleuté, blanc des premières étoiles ; l'air tiède ; nul vent ; l'air chaud ; les haleines de mai naissant ; un bien-être chaudement, dans l'atmosphère caressante et nocturne ; les masses des arbres en tas, là-bas, et la sphère du gris bleu ciel pointé de feux trépédants ; l'ombre indistincte du jardin nocturne ; l'air doux ; oh ! bon souffle printanier, bon souffle estival et nocturne ! Léa, ma tendre chère, ma petite Léa, mon aimée, ma Léa ! les ténèbres de la nuit enmêlent toutes les choses ; ô mon amie au sourire et au rire léger, aux yeux qui rient, aux grands yeux, petite rieuse bouche, oui, souriantes lèvres ! dans l'ombre gisent les confus jardins, sous le ciel clair, et c'est sa jolie tête blonde, moqueuse et petitement juvénile, fin nez, mignonne face, fins blonds cheveux, blanche fine peau, enfant qui sourit et me moque et nous nous chérissons ; dans cette nuit, sur le balcon fuyant, sur l'indistinct des murs lointains, dans l'air tiède et nocturne, parmi l'alentour qui s'efface, tu es belle et tu es gracieuse ; gracieuse divinement, tu marches, en le bercement de tes hanches, et tu marches mollement, sur les tapis, auprès de la table où sont des fleurs, en ton exquis jaune salon, au long des fleurs sur le tapis moiré tu marches mollement, inclinant ta tête à droite lentement et à gauche lentement, avec des sourires blancs, face éburine aux foux cheveux, souriante, lentement, ondulante, tu passes, tu marches ; ta mince robe flotte, le crêpe crémeux, l'ondoiement du crêpe où tombe un ruban de soie, le crêpe aux plis ceignant tes seins et les hanches et le puéril corps, et tu meus doucement tes lèvres, mon amie.

Édouard DUJARDIN.

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. Derriey. Encres de Lefranc-Bréham. Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Norberg, directeur), 5 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

CONFITEOR DAMOUR

Poésie de Edmond CHAR. Musique de André COLOMB.



II

Quand avec toi je bois,
A profond cristal, à franches lampées,
C'est qu'alors, aux abois,
La soif du plaisir chez moi sest campée
Avec l'ardent espoir,
Au moins jusques au soir
Et ton impérissable gorge
Est l'enclume où mon chaud désir se forge.

III

Quand avec toi je vis
A chair pantelante, à lèvres brûlantes,
C'est qu'en baisers ravis,
En spasmes fougueux, en morsures lentes,
Mon être livre au tien
L'amour qui t'appartient.
Et tes bras nerveux et despotes
Sont les chers liens dont tu me garrottes.

IV

Quand avec toi je dors,
A membres lassés, à lourdes paupières.
C'est que nos fiers efforts
Pour la gloire qu'il faut que tu conquières
Par tes sens aiguisés
Nous ont tous épuisés.
Et le flanc de ton corps farouche
Est le lit où ma fatigue se couche.

Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — No 40. Édition de Paris : 5 centimes. 1er OCTOBRE 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
mois { Paris. . . . . . 13 fr. 50
Départements. . 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois...........	3 — »	5 — »
Un an..............	6 — »	10 — »

LES YEUX, par Marcel PRÉVOST



LES YEUX (1)

Je me doute bien, monsieur Hervé, en vous écrivant, que mon nom au bas de cette lettre ne vous dira rien, ne vous rappellera rien... Il doit vous arriver tant d'aventures ! Même j'ai tort d'appeler une aventure ce qui s'est passé entre nous... Pour vous, ce n'est rien du tout; vous avez oublié, la minute d'après, cette petite jeune fille en noir, que vous avez suivie, un soir... le 18 mai dernier, depuis le coin de la rue Boissy-d'Anglas jusqu'à la place des Pyramides... Vous ne vous souvenez pas? Là, vous m'avez parlé et nous avons fait route ensemble, jusqu'à la rue Montorgueil, tout près de chez moi... Vous étiez en habit et en cravate blanche, avec des souliers vernis et un macferlane noir doublé de satin. Oh! Je me rappelle tout, moi! Ça me semblait si drôle, si joli, d'être avec vous dans la rue, causant comme si nous nous connaissions ! J'avais honte et j'étais contente. Je pensais : « Puisqu'il marche à côté de moi devant tout le monde, quand il fait encore un peu jour, c'est que vraiment il ne me trouve pas laide, ni trop mal habillée... » Et quand vous m'avez eu quittée, après m'avoir si fort embrassée sous cette grande porte (nous étions fous, vraiment !), j'ai bien compris que malgré ce que j'avais dit, j'irais quand même au rendez-vous que vous me donniez pour le surlendemain soir, dans l'appartement de la rue de la Terrasse. Oh ! vous ne pouvez pas vous imaginer tout ce que j'ai remué dans ma tête et dans mon cœur, le temps qui a suivi... Quand je vous disais, pendant notre bout de promenade, que je n'avais pas de *connaissance*, que je n'avais jamais fauté ni eu envie de fauter, vous riiez gentiment sous votre moustache, vous vous arrêtiez pour me regarder dans les yeux, vous disiez : « Sage ? tout à fait ? Une petite Parisienne comme vous? Avec ces yeux, et cette bouche-là?... Sage à dix-neuf ans ?... » Et je voyais que vous ne me croyiez qu'à moitié. Eh bien ! c'était la vérité vraie : je vous le jure encore, et vous me croiriez, pour sûr, si vous étiez près de moi en ce moment : un moment où on n'a pas envie de plaisanter, ni de mentir, allez ! Ah ! monsieur Hervé, je suis bien mal. Moi, qui m'était si bien portée, tout le printemps et tout l'été! Je me croyais tout à fait guérie. Voilà qu'aux premiers froids, la bronchite m'a reprise... Il faut vous dire que je n'ai jamais été très forte... Et puis, dans notre métier, c'est terrible pour les poitrines délicates... On essaye coup sur coup une fourrure et un corsage décolleté, avec des chaleurs terribles de calorifère et des portes qu'on vous ouvre brusquement, dans le dos... Et tout le temps debout, à tourner et retourner comme un vrai mannequin — qu'on nous appelle, du reste!... Mais je ne veux pas vous écrire des choses tristes. Je ne suis pas fâchée contre vous, du tout, du tout... J'ai seulement quelque chose à vous demander qui me ferait bien plaisir ; vous ne me refuserez pas quand vous aurez lu toute ma lettre.

Donc, le soir qui avait été convenu (j'avais dit : Non ! Non !... mais vous aviez bien compris que cela voulait dire oui tout de même), j'ai quitté l'atelier une heure plus tôt que d'habitude, et vite j'ai couru à la maison faire ma toilette. J'ai dit à ma sœur aînée que j'allais au théâtre avec des amies. Elle me sait si sérieuse, qu'elle n'a pas eu d'idées. Je vous assure que j'étais mignonne, quand je suis arrivée au coin de la rue de la Terrasse, où je devais vous attendre, sur les neuf heures. Je n'avais plus ma petite robe noire; j'avais un joli costume tailleur en alpaga bleu, copié sur un modèle qu'on a fait à la maison pour une princesse anglaise, s'il vous plaît! Et j'arrivais si contente de vous revoir, que je ne me sentais presque pas de remords... Je vous assure... (j'y ai réfléchi depuis, et de sang-froid), vous auriez fait de moi tout ce que vous auriez voulu. Nous autres, n'est-ce-pas? on sait bien qu'on ne peut pas être sage toute sa vie ; c'est une grande chance si on arrive à se marier avec celui qui vous a fait fauter. Vous comprenez, monsieur Hervé, que je ne pensais pas que vous m'épousiez après : je savais que vous vous lasseriez de moi et que vous me quitteriez dans pas bien longtemps pour vous marier avec une demoiselle riche; cela ne faisait rien, j'étais contente tout de même de penser que vous m'aimeriez un petit bout de temps et que je serais à vous sans avoir jamais été à personne, comme si vous étiez mon mari. Vous me plaisiez tant! Vous ne vous imaginiez pas l'impression que vous m'aviez faite. Et nous en voyons pourtant, chez nous, des messieurs élégants, qui viennent accompagner leur dame ou leur amie à l'essayage ! Mais il n'y en a pas un qui ait vos moustaches, vos jolies dents et vos yeux... surtout vos yeux. Tandis que j'attendais au coin de la rue de la Terrasse, je pensais à vos yeux, tenez, et je me disais que tout à l'heure, quand nous serions seuls dans la chambre, si j'osais, je les embrasserais fort, fort, vos yeux ?...

J'ai attendu une heure, deux heures... j'ai attendu jusqu'à plus de minuit, guettant le coin de l'avenue de Villiers et du boulevard, si bien que les gens me prenaient sans doute pour ce que je ne suis pas. Il y avait des messieurs qui s'approchaient de moi et me disaient de vilaines choses, et je ne savais pas comment faire pour les éviter, parce que je n'osais pas m'éloigner de peur de vous manquer. Enfin, quand il a été minuit et demi sonné, que le bureau des omnibus a fermé, je me suis décidée à rentrer, pour ne pas inquiéter ma sœur.

J'avais le cœur gros, monsieur Hervé, et je vous assure que, dans mon lit, je n'ai guère dormi et que j'ai beaucoup pleuré. j'avais beau me raisonner, me dire : « il a été empêché, par sa famille, ou par des affaires... et il ne pouvait pas me prévenir, puisqu'il ne sait pas mon adresse... » — j'étais honteuse tout de même d'avoir été toute seule à ce rendez-vous... Je pensais : « S'il avait eu fort envie de moi, il aurait trouvé tout de même le moyen de s'échapper et de me rejoindre. » On a beau être sage, on voit bien comment sont les hommes quand ils ont une femme en tête... Enfin, j'avais du chagrin surtout parce que je ne savais plus comment nous nous retrouverions. Je ne vous avais pas dit mon adresse ; moi je connaissais votre nom et votre cercle, mais je n'aurais jamais osé vous écrire. Après des réflexions, j'ai pensé que si vous teniez un peu à moi, vous arriveriez à me retrouver, puisque vous saviez où est mon travail et à quelle heure je sors...

Et pendant des semaines, monsieur Guy, j'ai traîné tous les soirs devant la porte de la maison, guettant si je ne vous voyais pas venir, et tout doucement j'ai remonté la rue de Rivoli, j'ai pris soigneusement le chemin que nous avions fait ensemble... Jamais je ne vous ai rencontré. C'était clair, vous ne pensiez plus à moi, — je n'avais qu'à vous oublier, n'est-ce pas? C'est ce que je me disais; — mais je ne pouvais pas! Plus le temps passait, plus je pensais à vous, plus j'avais de chagrin, Le premier soir, je vous avais trouvé gentil, j'avais eu un fort plaisir quand vous m'aviez embrassée sous la porte cochère. Maintenant, à force de vous désirer sans y parvenir, j'avais un tel besoin de vous que je comprenais bien que je vous aimais. Ce serait mal de rire de ce que je vous dis là, monsieur Hervé. Dans votre monde, on est distrait par tant d'amusements que peut être on a pas trop le temps d'écouter son cœur. Nous autres, nous n'avons que l'atelier et un chez-nous qui n'est jamais bien amusant; quand on va au théâtre, le soir, c'est une grande affaire... Alors, dans le jour, pendant qu'on essaye des chemisettes et des manteaux, ou la nuit dans son lit, quand on ne dort pas, on a le temps de se faire du mauvais sang en pensant à un homme. J'ai tellement pensé à vous, moi, que j'ai perdu le goût de tout. Avant, j'étais gaie, je me contentais de ma vie, j'avais confiance dans l'avenir sans trop savoir pourquoi. A présent, je ne désire plus rien, je ne mange plus, je n'ai plus de sommeil. Croiriez-vous que pendant toute la dernière quinzaine du mois de juin, j'ai été vous guetter tous les soirs sur le trottoir, en face de votre cercle? Je vous ai vu huit fois, monsieur Hervé : mais jamais je n'ai pu vous parler ; vous ne sortiez guère seul, ou alors vous montiez tout de suite dans votre voiture... Puis, je tremblais si fort que je n'aurais pas pu, je crois, marcher ni parler.

A la fin de juin, vous êtes parti pour la campagne. Je l'ai vu dans le *Gaulois*, qu'on reçoit chez mon patron : « M. le vicomte Hervé de Laverrière, au château d'Estussan (Vendée). » Pendant votre absence, j'ai été plus tranquille, figurez-vous! Je savais que vous n'étiez pas dans Paris, qu'il n'y avait pas moyen de vous voir. Je me disais : « Il reviendra à l'automne ; nous ne sommes pas bien vieux ni l'un ni l'autre : ce serait vraiment étonnant si on ne se rencontrait plus jamais. » Et j'avais raison, car je vous ai rencontré le lendemain de votre retour à Paris. Je vais vous raconter comment ; il ne faudra pas m'en vouloir, monsieur Hervé, car j'ai eu beaucoup de chagrin.

Voilà. Le journal m'avait encore appris que vous rentriez à Paris, avec quantité d'autres personnes qui ont des châteaux. Moi, j'ai recommencé ma faction en face de votre cercle, sur le coup de neuf heures et demie. Il y avait un sort sur nous deux, pour sûr ; à peine j'étais là depuis trois minutes, qu'une voiture de maître s'est arrêtée devant le cercle : dans la voiture, j'ai vu une dame. Un petit chasseur est venu lui parler à la portière et tout de suite est rentré dans le cercle en courant. Cela ne vous fera pas de peine, monsieur Hervé, si je vous dis que je ne trouve pas cette dame bien jolie ni bien jeune, et que sa toilette n'est pas de celles que nous faisons pour les femmes comme il faut? Enfin, vous êtes vite venu la rejoindre ; avant de monter dans son coupé, vous avez dit au cocher : « Rue de la Terrasse ! » Ça m'a donné un coup dans le cœur. Dame ! vous m'aviez dit : « J'ai là un appartement qui ne sert qu'à ça !... » Alors, je savais bien ce qui allait se passer...

Est-ce bête ? jusqu'à ce soir-là, je n'avais pas été jalouse. Je ne sais pas pourquoi, par exemple ! J'aurais dû me douter que vous ne viviez pas comme un petit saint... Mais d'avoir vu la personne, de connaître l'endroit... Oh ! cela m'a fait si mal, si mal ! Je ne sais plus comment j'ai regardé la maison... Je me suis mise au lit tout de suite... Est-ce que j'avais eu froid ou bien est-ce l'émotion que j'avais eue ? J'ai été saisie par la fièvre au milieu de la nuit, et je me suis senti la gorge prise, et j'ai toussé... tant et tant que voilà un mois passé au lit et que je ne me suis pas relevée, et que j'ai peur de ne plus me relever du tout.

Vous comprendrez bien, monsieur Hervé, que je ne vous accuse pas de ma maladie... Je n'ai jamais été très forte de la poitrine ; tous les hivers, je tousse, et ce qui m'arrive à présent me serait probablement arrivé un jour ou l'autre. Enfin, ça a peut-être tout de même marché un peu plus vite à cause de vous, sans qu'il y ait eu mauvaise volonté de votre part. Alors, comme ça n'est pas gai, n'est-ce pas, de s'en aller à vingt ans, sans jamais avoir eu beaucoup de bonheur, je voudrais vous demander une chose qui me ferait grand, grand plaisir et qui ne vous coûtera qu'une petite peine. Ce serait de venir me dire adieu chez moi, puisque je ne puis plus aller chez vous, moi. Oh ! vous n'aurez pas d'ennuis : vous n'aurez à parler à personne qu'à moi. Trois étages à monter au 15 de la rue Montorgueil ; sonner, et demander Mlle Antoinette Legrand à ma sœur, qui vous ouvrira. On nous laissera seuls... Je suis devenue bien maigre, de corps : mais vous ne verrez que ma figure, qui est encore mignonne, presque comme autrefois, il me semble. Vous me parlerez : je vous regarderai, j'entendrai votre voix... Et il me semble que je m'en irai plus contente si vous me permettez d'embrasser vos yeux.

Marcel PRÉVOST.

(1) [illegible] éditeur.

LES POÈTES DE L'AMOUR

PREMIER ADIEU

Nous nous étions quittés sur le seuil de la gare,
Ma lèvre frémissait de ses derniers baisers,
Et vers l'or du couchant, sous les cieux apaisés,
J'emportais le doux songe où mon âme s'égare.

Soir d'été, quais lointains, fleuve d'un vert si rare,
Vieux palais par la mort du soleil embrasés.
L'heure où mes souvenirs sur vous se sont posés
Fut profonde à ce point que mon cœur s'en effare.

Votre mélancolie, ainsi qu'un âpre vin,
Ajouta son ivresse à cet amour divin
Dont un adieu récent aggravait le vertige.

Et comme vous me disiez qu'il me faudra souffrir,
O mourantes beautés, j'ai cru votre prodige :
Mon bonheur m'est d'autant plus cher qu'il doit périr.

LES ANNÉES

Vois-tu parfois passer au fond d'or de tes rêves
Des formes de douceur au visage incertain,
Dont les yeux ont l'éclat d'un éternel matin,
Mais dont les viles mains tiennent des choses brèves?

Oh! vois... leurs pâles mains, le long d'étranges grèves,
Sèment nos baisers morts, notre bonheur lointain,

Et nos premiers regards tout chargés de destin.
Et nos enchantements et leurs brûlantes trêves.

Regarde encore flotter en leurs voiles épars
L'émoi de nos aveux, le deuil de nos départs,
Et sur leur bouche, ami, nos extases fanées...

Qui sont-elles? Où va leur fuite sans retour?
Hélas! baisons leurs pas... Elles sont les années
Qui ne nous rendront point leur part de notre amour.

DANIEL LESUEUR.

LE MARI MÉDIUM

Ce n'est pas au plaisir frivole des danses ni aux émotions malsaines de la bouillotte ou de l'écarté que se livrent les invités de M. Duruflet. Non, ce bon M. Duruflet, quoique fabricant de bronzes, est un « spiritualiste » un médium même; il a lu les livres de Hume et les livres d'Allan Kardec; il a eu l'honneur de connaître M. Jobard, de Bruxelles, et la mort de ce dernier n'a pas interrompu leurs relations amicales; on peut même dire qu'elle les a resserrées. Donc depuis toute une heure, les amis de M. Duruflet, graves bourgeois et dignes bourgeoises, sont assis autour d'une lourde table à manger, immobiles, les tempes ridées par la projection de la volonté, et la main bien équarquillée sur le chêne, — une seule main, car M. Duruflet a dû reconnaître après une longue suite d'expériences, que les manifestations des Evoqués sont beaucoup plus saisissantes si chaque Evocateur n'applique sur la table que les cinq doigts de la main gauche. C'est Mme Duruflet et M. Achille Bernard, un jeune spirite très fervent, qui, les premiers, ont fait cette observation d'où le médium a déduit une loi. Cependant, ce soir, les Esprits tardent à révéler leur présence. Vainement M. Achille Bernard, assis à côté de Mme Duruflet, se penche vers la table et parle bas, d'un air sévère, comme donnant des ordres à d'invisibles esclaves : le bois n'a pas encore craqué ni seulement tressailli. Quelques personnes, déjà, dissimulent mal leur lassitude; les unes baillent, d'autres s'abandonnent peu à peu à un ensommeillement qui va ronfler, lorsque enfin M. Duruflet s'écrie:

— J'ai senti quelque chose!

— Moi aussi, dit M. Achille Bernard.

— Moi aussi, dit Mme Duruflet.

Alors, le médium, debout, en secouant sa chevelure :

— Mes amis, vous allez assister à des manifestations tout à fait surprenantes, et qui, permettez-moi de m'en glorifier, n'avaient jamais été obtenues avant mes expériences. Les Esprits qui m'obéissent ne se bornent pas à se signaler par des coups frappés ou par le soulèvement des pieds d'une table; non, ils se matérialisent, — et ils se prouvent en touchant non seulement des objets inanimés mais des êtres intelligents. Au surplus, les paroles sont vaines: les faits vous convaincront.

Cela dit, M. Duruflet se tourne vers sa femme, une petite créature, fraîche, bien en point, très rose, qui a tout à coup, dans les yeux, je ne sais quel trouble de prophétesse visitée par le dieu.

— Qu'éprouves-tu? demande-t-il.

L'œil plus hagard encore et s'allumant, elle répond:

— Une main se pose sur mon pied.

M. Duruflet considère l'assistance, circulairement, avec un air de triomphe.

Puis à sa femme:

— Et maintenant?

— La main monte le long de ma jambe.

— Bien.

— Elle s'arrête, elle me serre le mollet.

— Bien.

— Elle me prend le genou. Il me semble que des doigts dégrafent ma jarretière.

— Très bien.

Mme Duruflet, des fusées dans les yeux et rouge jusqu'aux oreilles, ne dit plus rien.

Le médium, un instant, respecte ce silence; mais il ne tarde pas à demander:

— Et maintenant?

— Je ne sens plus rien.

— C'est étrange, dit le bon M. Duruflet, un peu décontenancé par l'interruption du prodige. Mais, ajoute-t-il en promenant son regard sur ses invités, je vous assure que, la dernière fois, — demandez plutôt à Mme Duruflet, — l'Esprit ne s'en était pas tenu là!

Catulle MENDÈS.

LE PRIX D'UNE GIFFLE

LA XIIe CHAMBRE CORRECTIONNELLE

LE PRÉSIDENT, à La Brige qui fait sa déposition

Oui enfin, vous avez reçu une calotte. Où cela?

LA BRIGE

Mais... en pleine figure.

LE PRÉSIDENT, hausse les épaules.

Tâchez donc de comprendre ce qu'on vous dit. Je vous demande en quel lieu et non en quel endroit.

LA BRIGE

Ah pardon!... Au café de Suède. C'était mardi soir. M. Bout, avec qui j'avais lié connaissance quelques jours auparavant en lui passant les allumettes, me proposa de faire un piquet. J'acceptai, nous tirâmes les places...

LE PRÉSIDENT

Faites-nous grâce de tous ces détails, le tribunal a autre chose à faire qu'à écouter des niaiseries.

LA BRIGE

C'est juste. Nous nous mîmes donc à jouer au piquet et je gagnai six parties de suite. Comme au début de la septième, j'annonçais un quatre vingt-dix : « Vous avez une chance insolente, me dit froidement M. Bout: or je n'ai jamais supporté les insolences de qui que ce soit. Voici une claque ». Et là-dessus cette brute m'envoya un soufflet...

L'AVOCAT DE M. BOUT

Le témoin vient d'user d'un terme que je ne saurais laisser passer; il a dit « brute? » (*Avec dégoût.*) : J'ignore dans quel milieu a été élevé M. La Brige et je préfère ne pas le savoir. Mais mon client vient d'être injurié publiquement; s'il n'obtient à l'instant même la rétractation à laquelle il a droit, je dépose en son nom, contre M. La Brige, une plainte reconventionnelle et je demande 500 francs de dommages et intérêts.

LA BRIGE, effaré.

500 francs!... Je retire « brute ». Ce galant homme m'envoya un soufflet qu'on dut entendre de Vaugirard.

LE PRÉSIDENT

Et c'est tout?

LA BRIGE

Mon Dieu, oui, c'est tout.

LE PRÉSIDENT, à mi-voix

Ce n'est pas bien grave. — Monsieur le substitut!

LE SUBSTITUT

Je m'en rapporte à la sagesse du tribunal.

LE PRÉSIDENT

Maître, vous avez la parole.

(L'avocat de M. Bout se lève. Il prouve comme deux et deux font quatre que son client est l'homme le plus doux et le plus inoffensif du monde, que non seulement il n'a pas donné le soufflet, mais que même, c'est lui qui l'a reçu. En revanche, il fournit sur La Brige de déplorables renseignements. La Brige passe sa vie au café, joue continuellement aux cartes, et, chose étrange, *gagne toujours!!!* L'orateur croit se rappeler, d'ailleurs, qu'en 1877, La Brige a passé devant la cour d'assises pour détournement de mineure. Indignation de l'auditoire, qui murmure contre La Brige; stupeur de La Brige, qui se lève et qui crie : « C'est une infamie! »

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous. Si vous interrompez la plaidoirie, je vous ferai mettre à la porte.

L'avocat termine. Il conclut à l'acquittement pur et simple de M. Bout, lequel est condamné à 16 francs d'amende).

LA BRIGE

Combien?

LE PRESIDENT

16 francs.

LA BRIGE

16 francs! 16 francs!... Voilà un drôle qui m'a frappé sans motif, déshonoré devant tout le monde, et il en est quitte pour 16 francs.

LE PRESIDENT

Ah! vous allez vous taire, n'est ce pas?

LA BRIGE, qui se [illegible].

En Angleterre...

LE PRESIDENT

L'Angleterre n'a rien à voir là-dedans; laissez-nous tranquilles, c'est jugé.

LA BRIGE, qui s'emballe.

Il est joli, le jugement.

LE PRÉSIDENT

Plait-il?

LA BRIGE, entre ses dents

Des mufles, tous ces gens-là: des mufles! Oui des mufles, c'est mon opinion.

(Il prend son chapeau et se dispose à sortir).

LE PRESIDENT

Gardes! emparez-vous de cet homme.

(La Brige est saisi au collet et amené au banc des prévenus.)

LE PRÉSIDENT

Maintenez-vous vos paroles;

LA BRIGE

Oui, certes! Comme un gros mot, au prorata d'une calotte, ne doit guère coûter plus de 2 fr. 75, je serais bien bête de faire des platitudes. Je préfère y aller de mes 55 sous.

LE SUBSTITUT, avec une douceur souriante.

Je requiers l'application de la peine.

LE PRESIDENT

Parfaitement.

(Il consulte ses deux assesseurs puis prononce):

Le Tribunal après en avoir délibéré conformément à la loi,

Attendu que, le présent jour, La Brige a qualifié de « mufles » les magistrats siégeant en audience publique, à la 12e chambre correctionnelle, près le tribunal de première instance, à Paris;

Attendu que ce propos, tenu sciemment, à haute et intelligible voix, puis maintenu, constitue un grave attentat au caractère et à la dignité de ces personnages;

Qu'il constitue le délit, prévu et puni par la loi, d'outrages à des magistrats dans l'exercice de leurs fonctions;

Par ce motif :

Faisant application de l'article 222 du Code pénal ainsi conçu: « Lorsque des magistrats de l'ordre judiciaire auront reçu dans l'exercice de leurs fonctions quelque outrage par parole, celui qui les aura outragés sera puni d'un emprisonnement d'un mois à deux ans. Si l'outrage a eu lieu à l'audience, l'emprisonnement sera de deux à cinq ans »;

(D'une voix éclatante) :

Condamne La Brige à deux ans de prison.

LA BRIGE, ahuri.

Si j'eusse supposé qu'une gifle coutât si cher à recevoir et si bon marché à donner, je sais bien ce que j'aurais fait!

G. COURTELINE.

L'OPALE

Hugues de Moncontour tira précieusement d'un tiroir le petit étui de galuchat. Une seconde, avec une sorte de tremblement religieux, il roula entre ses doigts la peau lisse de l'écrin, striée de grains glauques, d'une teinte perse d'eau de mer.

Et, rêveusement, il murmura :

— Oui, l'histoire de ce bijou est singulière, absurde et singulière. J'ose à peine la dire, j'ose à peine avouer surtout que l'influence fatale qu'il exerça autrefois sur un de mes ancêtres, je l'ai retrouvée, je l'ai reconnue aussi semblable dans une des rares circonstances tragiques de ma vie. Il faut ce paysage et ce décor pour que je me laisse aller à un pareil récit.

De fait, une lune pâle dans la nuit d'un ciel voilé d'écharpes grises versait une lumière de songe sur les tours massives du château; l'eau des douves figée sur les arbres proches se creusait parfois d'une virgule d'argent, fuite vive d'un poisson réveillé : des vols fous de chauves-souris brusquaient l'ombre.

Et l'on n'entendait d'autre bruit que les lents bruits épars de la campagne nocturne, les bruits épars et vagues qui traînent dans l'espace comme des nues.

Hugues ouvrit l'écrin; les rayons blêmes de la lune se concentrèrent sur une bague montée avec un goût ancien au chaton serti d'une pierre laiteuse qui d'abord parut terne. Mais les rais lunaires l'animaient peu à peu d'une vie de lumière; il sembla que de ses profondeurs une flamme froide jaillit. Des fluidités jouaient dans ses veines, couraient sous les transparences de son orient; elle éclaira l'obscurité comme une étoile lointaine. Nous nous taisions, gênés, avertis de quelque chose qui venait de se passer et nos yeux évitèrent, avec une perverse envie de s'y fixer, l'opale maintenant étincelante et pure.

Hugues parla :

— Vous avez lu peut-être des extraits que j'ai publiés des mémoires de ma quatrisaïeule, la maréchale de Moncontour. Cette maréchale eut plusieurs enfants, entre autres un fils, dit le chevalier d'Arques, plus tard comte de Moncontour-Revesc, qui vécut sous le règne de Louis XV et fut fait brigadier après la bataille de Creveld. C'était un homme qui donnait dans les idées nouvelles et que, vingt ans plus tard, on eût appelé un philosophe. Naturellement, ce libertin — comme on disait alors dans le sens que nous donnons au mot libre-penseur — croyait au diable de toutes ses forces, et je le soupçonne d'après certains passages de ses lettres, d'avoir assisté aux fameuses messes rouges qui furent célébrées durant la Régence, dans le bois de Vincennes.

Or, un soir — sans doute un soir semblable à celui-ci, — qu'il méditait accoudé à cette même fenêtre, il vit sur cette route des ombres se mouvoir, non comme des choses qui passent dans la nuit, mais comme si la nuit elle-même se massait, se modelait et prenait corps. En regardant plus attentivement, il reconnut un carrosse assez magnifique, drapé de noir et traîné par deux mules qu'un cocher maure conduisait. Tout cet équipage s'arrêta devant la porte, et comme M. de Revesc était accouru avec sa courtoisie habituelle au-devant de ses hôtes, il arriva assez temps pour donner la main à une femme qui descendait de voiture et qui lui parut la plus belle qu'il eût encore rencontrée. Elle était vêtue d'une robe de velours noir taillée selon une mode étrangère et surannée, mais qui seyait à merveille à la grâce et à la noblesse de son maintien. Mon grand-oncle, en s'inclinant devant elle pour lui souhaiter la bienvenue, vit à ses doigts, qu'elle avait nus, briller la belle et fatale pierre que je viens de vous montrer.



• •

Hugues de Moncontour ouvrit de nouveau l'écrin; les feux blanchâtres du joyau s'animèrent. Nos regards s'y portaient avec une répugnance et s'en détournaient à regret.

Il continua :

— Le comte de Revesc conduisit la dame mystérieuse dans le salon d'honneur où, tout à l'heure, nous avons pris le thé, l'assurant de la joie qu'il avait de sa visite et la remerciant de l'honneur qu'elle lui faisait en choisissant sa gentilhommière pour y demander l'hospitalité; tout cela avec cette grâce de paroles, de sentiment et de manières qui était alors la courtoisie des « honnêtes gens » et dont nous ne pouvons pas même nous faire une idée aujourd'hui.

Mais quand, debout et découvert, — lui qui gardait son chapeau chez le roi d'Espagne — il eut prié l'inconnue qu'elle lui donnât des ordres, sa surprise fut extrême de ne pouvoir point du tout comprendre ce qu'elle disait. Il hâblait un peu de castillan et savait passablement chanter une ariette italienne, mais ce n'était pas ces langues-là que l'étrangère parlait; il avait sabré assez d'Anglais et d'Allemands pour distinguer quelques mots de ce qu'il appelait des patois bons pour les chevaux, mais la jolie bouche aux dents de perles ne remuait pas des vocables si grossiers. C'était

un parler doux et zézayant, aux flexions câlines, aux molles désinences, qui donnaient l'idée d'un bois plein d'oiseaux, d'un verger aux bourdonnantes abeilles ou de ce bruit léger et frais des petites vagues bleues qui s'étirent au bord des Méditerranées sur la nacre argentée des coquillages.

Comme la dame témoignait de l'impatience de ne pas se faire entendre, mon grand-oncle s'excusa très humblement, mais elle, faisant un geste impérieux à un petit négrillon qui l'avait suivie et ne la quittait pas plus que son ombre, l'envoya quérir dans le carosse un objet qu'il rapporta aussitôt et qui se trouva être une mandoline d'une forme un peu bizarre et sarrasine.

Dès qu'elle eut posé ses doigts sur les cordes, mon oncle comprit le sens de son langage ou plutôt elle n'eut plus besoin de parler. Les sons qu'elle tirait de l'instrument racontaient eux-mêmes des histoires merveilleuses de pays dorés, peignaient des contrées pâmées de parfums, des terres nuées de lumières célestes, des cieux chauffés par la sève prodigieuse des sylves; ils disaient des voyages et des peuples divers, toute une piste tracée sur le sable du globe par le fer des mules noires. Des mesures évoquèrent des amours lointaines, chantèrent des mémoires de tendresses passées...

Et quand il eut conduit son hôtesse dans la salle où un souper avait été dressé, leurs propos se continuèrent de la sorte, tellement que la dame n'avait plus qu'à toucher d'un doigt léger le bois de la mandore pour que M. de Revesc, en extase, eut les plus belles visions du monde et tînt les propos les plus galants. — L'opale allait, venait, virait aux doigts menus de l'infante; le comte ne pouvait en détacher les yeux, et peut-être, vous-mêmes, messieurs, avez-vous éprouvé tout à l'heure la mystérieuse fascination de son éclat. Tantôt elle était un lac de pâleurs, un abîme aux profondeurs mornes dans lequel son esprit plongeait en frissonnant, tantôt elle étincelait en feux vifs et brusques qu'aujourd'hui on comparerait à ceux de l'électricité ; quelquefois aussi elle était laiteuse et blanchâtre, d'une douceur vénéneuse de plante...

*
* *

Il se tut et nous demandâmes :

— La fin de l'histoire ?

— Messieurs, je n'en puis parler que par conjectures et d'après les récits qu'en firent à l'époque les domestiques, récits recueillis sous une forme plus que naïve par le bailli du village. Il semble que M. de Revesc se soit, malgré son âge, laissé enflammer d'une vraie passion pour cette aventurière qui demeura quelques semaines au château. Les gens assurèrent que leurs entretiens se poursuivaient fort avant dans la nuit et que l'on entendait au sommet de la tour ronde qui surplombe cette terrasse la musique étrange de l'instrument vibrer parfois jusqu'à l'aurore.

Enfin, ce qui est très certain, c'est qu'un matin on trouva mon pauvre oncle étendu mort au pied de la tour; tous ses membres étaient fracassés par la chute. Le carrosse, les mules, le négrillon, le cocher maure, la dame, tout avait disparu; à la main gauche de M. de Revesc l'opale luisait.

*
* *

— Et vous, Moncontour, quelle aventure vous vint de la bague ?

— Mon histoire est moins romanesque; je peux la dire en deux mots. Il y a quelques années, j'étais à Naples, où je voyais presque chaque jour une jeune fille anglaise dont j'étais radieusement épris. Elle me demanda, elle exigea cette bague, et moi, comme un meurtrier ou comme un fou, je la lui glissai au doigt le soir du baiser de nos fiançailles. La nuit du lendemain fut belle et limpide; nous voulûmes la passer en mer, dans une barque, entre Ischia et Procida. Flory, ma douce Flory, se tenait à l'avant, debout, balancée dans la blancheur de sa robe par le mouvement souple des vagues. Elle chantait un air écossais qui semblait avoir été fait pour être accompagné par le bruit des rames. J'étais étendu à l'arrière, l'âme charmée, ne quittant pas des yeux ma très chère; parfois, elle levait la main dans l'ombre, et l'opale allait allumer ses feux à ceux des étoiles; alors des traînées blanches couraient sur notre sillage noir. Soudain, mon attention fut détournée par le vol silencieux d'une tartane passant tout près de nous, toutes voiles dehors; — quand je les reportai sur l'avant du bateau, je jetai un cri : la proue était vide, la forme blanche avait disparu.

Pendant des heures, ne prenant que les secondes nécessaires pour respirer, j'ai plongé sous les flots sombres les bras tendus pour saisir le corps, la chevelure de la disparue; jusqu'au matin, ma voix a crié dans le tumulte des flots pour appeler ma bien-aimée... Mes doigts n'ont rien saisi, aucune voix n'a répondu à mon oreille. Elle s'était évanouie comme aspirée dans un rayon de cette lune qui luisait au fond du ciel, mystérieuse opale...

Deux jours plus tard, des pêcheurs jetant leurs filets la nuit, autour de Procida, aperçurent une lumière blanchâtre qui semblait venir du fond de la mer : ils plongèrent, ramenèrent un cadavre et c'est ainsi que j'ai pu revoir la fiancée d'un soir que toute ma vie regrette et pleure. Elle avait encore au doigt l'anneau de mort que moi-même je lui avait donné...

Hugues de Moncontour tira la bague de l'écrin; nous le vîmes porter à ses lèvres l'opale blanche et meurtrière. Il murmura :

— Je l'aime maintenant, puisque je sais qu'un jour, bientôt, quand je voudrai, elle me fiancera, la chère bague, à l'éternelle mort, cette impérissable amante des hommes.

François de NION.

En Inconscience

S'étant rencontrés, ils s'aimèrent.

Après plusieurs liaisons insipides s'imaginant incapable d'aimer, il avait renoncé à toute grande passion. Elle, honnête et jusqu'ici froide, évitait les aventures. Mais les causes qui réduisent en amour les âmes les plus réfractaires sont obscures. Et, dès la première minute, ils allèrent l'un vers l'autre.

Leur désir naquit bientôt, sans timidité, il avoua son rêve, en phrases précises, qu'elle ne rougit point d'entendre. Sans honte, à son tour, elle confessa le vœu de son corps.

Ils s'appartinrent.

Le lendemain, les nécessités de sa carrière le contraignirent à un départ subit. Ils se quittèrent, désespérés.

Elle en pensa mourir, et même y fut un moment résolue, tant la nuit était noire où retombait son âme extasiée. Des devoirs étrangers l'en empêchèrent. Elle les maudit, car la vie l'importunait.

Lui, la fièvre du voyage apaisée, son installation définitive, il sentit l'horreur de l'exil. Il s'en épouvanta. Le pourrait-il supporter, ainsi que de ne plu baiser les molles lèvres de sa maitresse et de ne pas boire jusqu'à la dernière goutte de cette coupe d'amour tardif que lui offrait le hasard?

Comme elle, la mort l'attira. A temps, il reçut une longue lettre, poème de sanglots et d'égarement. Cette douleur apaisa la sienne en la lui rendant plus chère et comme sacrée. D'ailleurs, l'absence serait brève, et quelques mois, une année, deux au plus, ne prévaudraient pas contre une telle affection.

Ils s'écrivirent régulièrement. Chaque jour, ils rédigeaient un journal minutieux de leurs actions et de leurs pensées, et ils l'expédiaient aux époques du courrier.

Ils notèrent que ces lettres présentaient de curieuses analogies. Elles trahissaient les mêmes ardeurs et les mêmes angoisses. Et une même progression, également lente et sans à-coup, les amena doucement à de vagues paroles d'espoir, puis à des remontranecs mutuelles sur leur découragement, puis à une superbe sérénité faite de douleur consciente et orgueilleuse.

Ces similitudes leur causèrent une grande joie. Comme ils aimaient pour que pareille identification se fût produite en quelques jours entre leurs tempéraments dissemblables et leurs aspirations contraires! Quelle floraison de peines délicieuses et d'ivresses incomparables jaillissaient soudain parmi l'indifférence de leurs habitudes et la torpeur de leur cerveau! Comme ils aimaient! comme ils aimaient!

Leur correspondance prit un tour d'exaltation singulière. Ils célébraient leur tendresse comme une chose unique, d'essence divine. Ils glorifiaient leur aptitude à inspirer un sentiment si particulier et à l'éprouver d'aussi merveilleuse façon.

Ils eurent des lettres où se répétaient dix fois, vingt fois de suite : « Je t'aime... je t'aime... »

Et en vérité, ils s'aimaient infiniment.

Au bout de dix-huit mois, il obtint un congé. Il revint.

Jusqu'au rendez-vous, ils vécurent en une sorte de folie. Le jour arriva, elle se traîna le long des rues, les jambes défaillantes, sans force pour arrêter une voiture. Lui, debout derrière sa porte, attendait très pâle.

Elle frappa. Ils se revirent.

D'un bond, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Pourtant le geste fut gauche, accompli parce qu'il était indispensable, plus volontaire qu'irréfléchi. Ils ne cherchèrent pas à se l'expliquer, mais en prirent conscience.

Assis, maintenant, ils se regardaient. Énigme étrange ! Il leur sembla qu'ils se connaissaient à peine. Elle eut envie de retirer sa main de la sienne, comme si ce contact alarmait sa pudeur. Embarrassés, ils voulurent parler. Les mots, les mots si simples qu'ils s'écrivaient indéfiniment s'offrirent à eux ; « Je t'aime... je t'aime. » Leurs lèvres s'efforcèrent de les prononcer. Ils ne le purent, ils ne le purent. Pourquoi !

Il dit, en se plaquant la main sur la poitrine ;

— L'émotion m'étouffe...

Cela sonnna faux, l'attitude, la voix, la physionomie, si faux qu'ils n'osèrent plus rompre le silence. Et ils pensaient à leur première, leur unique entrevue d'autrefois, ardente et voluptueuse. Quel changement s'était donc produit ?

Par contenance, il s'approcha d'elle et la saisit dans ses bras. Instantanément l'étreinte se dénoua ? Et ils s'observèrent encore, le regard éperdu. La même impression les heurta. Ils ne se connaissaient pas. Ce n'étaient ni les yeux, ni la bouche, ni le visage de l'être qu'ils aimaient. Ce n'était point là l'idole devant laquelle, depuis plus d'un an, ils se courbaient, l'âme en adoration.

Ils furent prêts à sangloter, tellement l'épouvantable désillusion les abattait. Et ils se seraient demandé :

— Est-ce toi ? est-ce toi que j'ai tant aimé ! est-ce toi que j'aime tant ? Est-ce pour toi que tant de larmes ont coulé de mes yeux ?

Mais ils sentirent que toute entente leur était interdite. Ils ne pouvaient même pas pleurer ensemble. Pas plus que leur amour, leur détresse commune ne se manifesta.

Se levant, elle dit :

— Pardonnez-mo. J'ai des courses qui m'obligent à vous quitter.

Il ne la retint pas. Quand elle fut auprès de la porte, il murmura :

— Adieu.

Elle répondit :

— Adieu.

Il retourna là-bas.

Et ils souffrirent. Ils souffrirent de leur amour, d'être loin de l'autre, de ne savoir l'époque où ils se reverraient. Ils souffrirent comme ils avaient souffert avant leur dernier rendez-vous.

Ils ne l'avouaient pas. Cependant, un jour, il écrivit une lettre pareille à celles qu'il écrivait jadis.

« Oh mon amie, je vis en toi, et c'est ton soufle qui m'anime. Il me semble n'être qu'un objet et n'avoir pas d'autre vie que celle que tu me donnes par ton existence... »

Et il reçut d'elle une lettre où elle se lamentait :

« Ma tristesse est si grande qu'elle s'impose partout, et tout ce qui m'entoure en est saturé, gens, bêtes et choses... »

Alors ils comprirent qu'ils s'aimaient toujours. Et ils continuèrent leur correspondance. Mais ils n'y parlaient jamais de leur entrevue. Pourquoi leur passion s'était-elle dissipée durant les minutes impatiemment attendues, qui les avaient réunis ? Pourquoi, dans l'affolement continu et sincère de leur amour, cette heure de défaillance, à l'instant précis où le destin leur permettait l'absolu bonheur ? Pourquoi ne s'étaient-ils plus aimés, en présence l'un de l'autre ? et pourquoi s'aimaient-ils maintenant qu'ils ne se voyaient plus ?

Cela, ils ne le comprenaient pas. Et ils n'essayaient pas de le comprendre. Ils restaient tremblants devant l'horrible souvenir. Ils sentaient qu'ils avaient été la proie de forces inconnues, de tout ce qui est obscur, ténébreux, complexe, illogique, déconcertant, surnaturel, de tout ce qui peut s'expliquer ni par des causes visibles ni par des motifs irréfutables.

Oh ! le mystère des âmes, des âmes éternellement inconscientes.

Maurice LEBLANC.

Reprise Conjugale

— On s'aime n'est-ce pas, murmurait volontiers Mme Desfontaines, et on est heureux... Quand je pense qu'il s'en est fallu d'un hasard, que j'aurais pu ne point te rencontrer, ignorer à jamais ce que tu m'as appris de si délicieux !...

Et moi, je revoyais alors ce dîner d'hiver chez Mme de R***, où elle était venue, brune et mate, en corsage de tulle noir, aux manches boursouflées, où je fus mis à côté d'elle, et tout de suite attaché par ses malheurs — des malheurs captivants et qui n'exigent aucune fatigue de pitié.

Elle était séparée depuis peu et dans la confection chicanière d'un divorce qui serait, naturellement, à sa gloire ; un mari violent sans l'excuse de savoir se faire pardonner, dédaigneux de la comprendre, tout voué à son industrie ; un intérieur terne et surchargé d'ennui dans son luxe, humiliant pour les aspirations variées et la sensibilité d'une créature de son prix. Et elle était partie, un matin, après une scène, intéressant les siens et ses relations à de si terribles griefs, à ce triste sort d'une femme jolie.

Entre ce qu'elle appelait, avec des soupirs et des battements de cils, les amertumes du passé, et les difficultés, les solitudes, les tentations de l'heure présente, il y avait une place désignée : celle de l'amant. Je la pris.

Pourquoi ? Comment ? on ne sait jamais.

Peut-être parce que ce premier soir, tandis que je l'aidais à passer sa redingote, elle vit que je m'entends à enfourcher les manches ; pour un mot dit à point ou pour un silence, pour un coup d'œil ou pour rien, pour un peu de réputation immorale bien plus, assurément, que pour un peu de bonne.

Je dus subir le délai convenable, et puis ce furent des jours charmants.

Une jeune fille non dépensée dans la femme ; je devins le véritable preneur ; je m'ingéniais à lui ouvrir la Vie, celle dont voulait frissonner sa peau très blanche et celle que réclamait ce quelque chose qu'elle nommait son âme. Quelle saveur et quel stimulant dans cette idée oblique de triompher par la comparaison !

Mme Desfontaines était dans l'immense ravissement ; elle exaltait l'existence, qui, pour elle, ne datait que de moi : elle en faisait la déclaration, à mon cou, avec des gestes, des sourires, des envolées de joie. Et dans ses yeux, qui sans nul doute étaient à moi, passaient une griserie de jeunesse, et sur ses lèvres une impatience de tout happer de la vie, autour d'elle, à la fois.

Depuis deux mois cela durait ainsi, sans un ralentissement, sans une ombre, lorsque brusquement, au lendemain même d'une belle après-midi où l'on avait soupiré que jamais on ne s'ôterait l'un à l'autre, je reçus de son écriture.

C'était un billet, enthousiaste entre les lignes, brûlant, exquis à mon cerveau, mais où elle m'annonçait qu'elle ne pourrait me revoir de quatre longs jours, et que le cinquième elle serait là, chez moi, à trois heures.

Je mis le billet en poche, et j'éprouvai que ces remises du bonheur peuvent contenir un bonheur déjà.

Le deuxième jour, je rendais visite à Mme de R*** ; nous étions seuls dans le fouillis de son grand salon, et soudain elle me demanda, avec une expression de figure exceptionnelle :

— Avez-vous des nouvelles de Mme Desfontaines ?

Et comme je répondais évasivement, près de laisser soupçonner pourtant un vague secret professionnel :

— Non... non... pourquoi en aurais-je ?

— Eh bien ! moi, j'en ai, dit-elle... Mme Desfontaines vient de se réconcilier avec son mari, elle a repris la vie commune !

Et Mme de R*** qui est restée vertueuse jusqu'au bout des ongles, — aussi ils ne sont pas très bien faits, était enchantée. Elle ne tarit point, et dans la sincérité de son approbation il y avait aussi contre moi, un peu de malice souriante.

— Voilà au moins qui est méritant, dit-elle, digne, sage ; j'ai toujours auguré bien de cette jeune femme... Elle a compris que ces situations-là sont fausses, et qu'on a beau se sentir une honnête femme comme elle, périlleuses peut-être, tant qu'il y aura des hommes comme vous... Elle a fait les premiers pas, elle est revenue, elle a pardonné les torts : savez-vous, mon cher, que c'est exemplaire et que c'est charmant ? Quand je la reverrai, je l'embrasserai tout plein... Mais, qu'avez-vous donc ?... Vous n'approuvez pas Mme Desfontaines ?... Vous ne trouvez pas sa conduite un honneur pour nous toutes ?

Et à mon tour, je chantai Mme Desfontaines.

On n'est pas très inspiré quand il s'agit de louer une femme à cause de ses vertus ; pour son chapeau, ses dents, son pied, soit. Je réussis néanmoins à célébrer suffisamment un si noble trait, et Mme de R*** fut satisfaite de moi au point de me vouloir marier.

Peu d'instants après, dehors, j'allumai un cigare et, marchant très vite, en l'air sec, les mains et ma canne dans mon paletot, je murmurai ainsi qu'il convenait ; « oh ! les femmes ! »

Alors, elle viendrait pas et c'était fini ! Mais pourquoi ce billet à double effet, pourquoi ne pas m'avoir écrit simplement la vérité, et prendre ces façons de me traîner, de me ménager ? Les femmes croient volontiers à l'affreuse cruauté des coups qu'elles vont porter, et cela les flatte : mon dieu ! j'aurais bien préféré être coupé de suite... et puis, la place nette, regarder devant moi.

L'attendrais-je, le cinquième jour, à trois heures ? Oui, certes, c'est un devoir, il faut toujours attendre, s'attendre surtout au plus surprenant...

Je fis renouveler les fleurs, j'utilisai toutes les idées d'arrangement ambiant que suggère l'attente, puis m'assis au coin de mon feu.

Trois heures, et personne. Une demi-heure encore et le silence.

Allons, je ne la verrai plus !

Et je m'annoblissais déjà à mes propres yeux, pour avoir collaboré de la sorte, une fois, au lustre du mariage quand un petit coup de sonnatte traversa l'antichambre : j'ouvris, Mme Desfontaines s'engouffra, et aussitôt avec un halettement que je ne lui connaissais point, mais qui était adorable, elle s'écria :

— Je suis en retard... ce n'est pas ma faute... on ne fait pas comme on veut...

—Ah ! oui, je sais...

— Que sais-tu ?

Elle avait jeté son manteau sur une chaise, et là il pendait comme un manteau royal ; devant la glace, elle défit son voile et les bras levés désépingla sa capote de jais vert, une petite capote telle que je lui en voyais pour la première fois, et qui lui donnait un air de délicieuse bourgeoisie, comme il faut ; elle assura ses cheveux brûlés par l'ondulation, d'une main vive et qui semblait gaie ; puis soudain se retournant avec un effet impressionnant des hanches, les yeux illuminés, la bouche radieuse, elle me prit, m'entraîna dans un fauteuil où nous tinmes tous deux, et très vite, un peu bas, d'une voix qui ensorcelait :

— Tu es fâché ? dit-elle. Mais n'est-ce pas bien meilleur... et pour nous-mêmes ?... Cela me fait un intérieur sans souci où je pourrai me faire belle pour toi ; respectée, où je ne rêverai qu'au bonheur que tu me donnes... Vois-tu, cette vie avec mon mari me paraissait odieuse, insupportable... avant ; mais maintenant, ce n'est plus la même chose... j'ai tout ce qu'il faut pour l'endurer : je t'ai, toi... On s'aime, n'est-ce pas ? et on est heureux.,,

Elle passa son bras ; puis, inconsciente, légère, mousseuse, elle murmura :

— Dépêchons-nous... viens... Nous n'avons que deux heures aujourd'hui...

Et, à quelque temps de là, je fus prié à dîner par M. Stanislas Desfontaines.

Alexandre HEPP.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

Moi je t'aime ; l'ombre des grands feuillages monte au ciel, très haut ; mienne, tu transparais dans l'ombre claire ; souriante, ingénue, bonne et charmante, je te veux ; moi je t'aime purement ; je ne veux d'elle que son amour, et, son baiser, je le veux de son amour ; à genoux je suis, et j'adore ; oh ! la triste des mauvais baisers, sois rassurée en moi, en moi sois heureuse, aie ta sécurité ; mon amour est un amour pieux ; on est aimé (et semblablement l'on aime) une fois en la vie et par moi maintenant elle est aimée ; alors que feras-tu, mon amour ? ceci, j'espérerai ; et quand l'auras-tu ? quand l'aurai-je ? quand elle se donnera, tard, oh ! tard, quand elle aura éprouvé mon cœur dévoué, et quand j'aurai refusé le

marchandage de sa chair, le sacrifice de sa chair, et quand longtemps, absolument, je l'aurai respectée, oui, quand apparaîtra la différence de mon amour (je ne l'aurai pas touchée, je ne l'aurai pas demandée, pas voulue, pas souhaitée), et quand de ma vénération je l'aurai exhaussée, quand je l'aurai aimée, et quand dans mon cœur elle règnera, — je l'aurai... Ah! je l'ai eue, je l'ai prise, je l'aie eue qui ne m'aimait pas... La nuit; l'obscurité des arbres; le rayonnement des étoiles croissantes; la bonne nuit; être ainsi, en l'atmosphère bonne, en la nuit, la nuit montante. Il va pourtant falloir partir; oui; partir, n'être plus à ce balcon; derrière moi est la chambre; je ne la vois pas, je sais qu'elle est là; derrière, l'air plus lourd de la chambre; ici, le très frais et le tiède du dehors; quitter la fenêtre, ah! peine! rentrer, s'occuper à des choses, faire des choses, vouloir, s'efforcer, rompre cet apaisement. Je le dois. La nuit est calme; encore un instant ici: on serait si bien à demeurer; si belle à voir, la nuit si douce à contempler, l'ombre; si caressante à caresser de ses regards, l'ombre des formes d'arbres et des jardins en la nuit; ce serait si bon de rêver dans le farniente d'un soir, à une fenêtre; de songer à son amour, à son aimée, et de considérer un très calme soir, et rêver. Songer à l'amour qu'on aurait pur, à l'aimée qu'on aurait, inviolée dans un soir chaste; ce serait bon de rêver dans le confort calme du soir. Ici la nuit fraîche, noire; la nuit plus fraîche, plus noire; derrière la chambre plus chaude, plus moite, avec les bougies limpides; le dehors est frais, l'intérieur est plus tiède, plus doux; le dehors est frais, presque froid; ces noirs à la fin sont tristes; il y a une angoisse à fouiller tant d'immobilités; ce ciel blafard, ces masses d'arbres; ces lueurs sont glaciales; presque lugubre, ce silence; j'ai une peur de cette grande nuit muette; le dedans est doux, tiède, moite, chaud, avec les tapis, les étoffes, les murs bien clos; le confort des choses molles; rentrons... je me redresse, je me retourne... les bougies sont allumées sur la cheminée; voici le lit blanc, mœlleux, les tapis; je m'appuie sur la croisée ouverte; dehors, derrière moi, je sens la nuit; la nuit noire, froide, triste, lugubre; l'ombre où des apparences bougent; le silence où bruissent des sables; les longs arbres tassés en noir; les murs vides; et les fenêtres obscures d'inconnu et les fenêtre éclairées, inconnues; dans la pâleur du ciel, ce trépidement des yeux pleurards des étoiles; le secret des ombres opaques, ténébreuses, mêlées en quelque chose de formidable; ah! là, quelque chose d'ignoré, de formidable... J'ai un frisson; précipitamment, je me retourne, je saisis les croisées, je les pousse, je les ferme, précipitamment...

Rien... La fenêtre est fermée... Et les rideaux? je les tire, voilà... La nuit est supprimée. Dans la clarté amie, voici ma chambre; dans son chez-soi comme l'on est à l'aise! La chambre molle; loin de la terreur des nuits désertes; le confort; la lumière. Je m'appuie au mur. On se sent tout assuré, tout content, tout dispos; la clarte blanche des bougies, blanchement dorée; le moelleux des tapis et des tentures; c'est un bien-être, un charme, un bonheur; je vais être heureusement pour m'arranger, ici, dans cet apaisement de la chambre étroite. Brillant aux clartés, blanc luisant, couleur d'eau courante et de marbre, le cabinet de toilette; il faut que je m'habille; j'ai sur moi mon pantalon gris et ma jaquette noir; je puis aller ainsi chez Léa; certes, elle m'a vu souvent en ce costume; mais en tous mes costumes elle m'a vu souvent; cet habillement est convenable; une redingote? inutile; je ne verrai que Léa; je garde aussi ces bottines; aucun bouton ne manque? aucun; elles ne sont point salies; un coup de brosse suffira; mais il faut que je change de chemise; celle-ci, mise de hier soir, est propre encore; les manches et le col sont blancs; c'est ennuyeux de changer; n'importe, il le faut: si, par hasard, ce soir, chez Léa, qui sait?... ah! belle chère femme, si ce soir... Sacrebleu, sacrebleu, est-ce que je suis fou? habillons-nous, et prenons une autre chemise. Ma jaquette, là, sur le lit; mon gilet, aussi, sur le lit; maintenant, dans le cabinet de toilette; mon cabinet de toilette est vraiment très en ordre; le domestique est soigneux du ménage; dans la grande glace, au-dessus de la toilette, se reflètent les bougies; les murs au ton de paille; la large cuvette blanche, pleine d'eau; l'eau transparente, perlée; quelques gouttes de musc, très peu; au porte-manteau la chemise; je suis bien heureux de n'avoir point de chemise en flanelle; cela est si ridicule; mon père voulait que j'en eusse; l'éponge; l'eau froide sur ma main! ah! la tête dans l'eau; quel saisissement! c'est un charme, la tête dans la limpide eau qui ruisselle, bruit, qui roule et glisse et fuit, qui coule; les oreilles trempées d'eau et bourdonnantes, les yeux clos puis ouverts dans le vert de l'eau, la peau agacée et frémissante, une caresse, comme une volupté; oh! cet été quelle joie d'aller à la mer; sans doute irons-nous à Yport; ma mère aime ce pays; la forêt, la falaise; ah! dans la cuvette se plonger; sur mon cou l'éponge jaillissante, sur ma poitrine la fraîcheur, un très peu parfumée, de la bonne eau; ma serviette; ouf! je me suis fait raser à midi; cela suffit pour aujourd'hui; si je pouvais me raser; on se rase jamais bien; garder ma barbe ne me conviendrait pas. Me voilà présentable; on doit toujours être sur ses gardes; je vais chez Léa ce soir; eh! eh! si j'y trouvais asile? ce serait amusant... Allons, allons... Où est ma brosse à cheveux? C'est étrange comme les demoiselles sans vertu peuvent supporter tant de gens; bah! et nous qui les admettons toutes. Mais je suis minutieusement net; bravo! vite, faut s'habiller; j'aurais froid; une chemise blanche; hâtons-nous; les boutons des manches, du col; ah! le linge frais; que je suis bête! dépêchons-nous; dans ma chambre; ma cravate; mes bretelles sont laides, je les ai affreusement choisies; mon gilet; dans la poche, ma montre; ma jaquette; j'oubliais de brosser un peu mes bottines; tant pis! non, un simple coup de brosse; ma brosse à habits; ce n'est qu'un peu de poussière: une, deux; maintenant, ma jaquette; la cravate est à sa place; parfait; je suis prêt; je puis partir; mon mouchoir; mon porte-cartes; très bien; quelle heure est-il? huit heures et demie; je ne vais pas partir si tôt; alors essayons-nous, là, dans le fauteuil, j'ai une heure à attendre; qu'on est tranquille ici! tout à fait tranquille et enviablement; rien ne vaut, mon cher garçon, une bonne sieste, dans un bon fauteuil, après un quart d'heure de toilette et de bon barbotage dans l'eau fraîche.

V

Puisque je n'ai rien à faire, examinons un peu, mais sérieusement, comment je dois agir ce soir chez Léa; évidemment, demeurer avec elle jusqu'à minuit ou une heure, puis m'en aller; ce qui est nécessaire, c'est qu'elle comprenne la raison de ma conduite; ah! que c'est difficile à expliquer! En cette chambre je suis mal; allons dans le salon; debout; les bougies sur le bureau; je n'ai qu'à me promener de long en large dans le salon, devant la cheminée, les deux fenêtres; tirons les rideaux; dans le salon, nonchalamment, de long en large. A quoi songé-je? C'est très ennuyeux, quand je veux réfléchir à quelque chose, je pars aussitôt en des divagations. Il faut pourtant que je sache ce que je ferai ce soir; je ne puis laisser tout au hasard; mon devoir est d'exposer à Léa... D'abord il faut que j'aie l'occasion de partir spontanément; déjà, plusieurs fois, comme elle ne me disait pas de rester, j'avais l'air, en m'en allant, d'être mis gentiment à la porte. Ce soir, elle consentira peut-être à ce que je reste; admettons qu'elle consente; alors je lui dirai que sans doute il vaut mieux que je la quitte; pourquoi resterais-je, si elle ne m'aime pas assez pour me retenir de son plein gré? Ainsi lui répondrai-je. C'est difficile; je ne sais comment je réussirai; elle sera stupéfaite; elle me regardera de ses grands yeux exagérément ébahis et railleusement à demi; comme le jour où j'ai voulu la gronder; avec ses façons alertes d'aller, de venir, ses petits gestes tour à tour rapides et paresseux; le jour aussi où elle a jeté son chapeau dans la jardinière; son chapeau gris perle; elle s'est mise à rire, à rire, la folle!... Suis-je distrait! je n'arriverai jamais à fixer mon esprit sur un point; c'est à en désespérer. Si j'écrivais? L'inspiration est bonne; je vais faire un petit plan écrit de ce que je dois lui dire; cela sert au moins à déterminer les idées. Je m'assieds, le buvard, du papier, l'encrier, le porte-plume; la plume paraît suffisante; très bien. En face de moi, la tenture de soie chinoise; les fleurs vagues, blanches, des soieries chinoises, où surnage la lente cigogne au bec monté; la soie noire très lisse, avec le blanc des broderies; sur le buvard, du papier; c'est cela, écrivons... Que me disait-elle en sa récente lettre? je devrais d'abord relire cette lettre; j'ai là ses lettres; voyons. Dans le tiroir, le paquet de lettres; voici toute la correspondance, ses lettres et le brouillon des miennes. Voici son premier billet, il y a quatre mois.

« Monsieur,

« Il m'est complètement impossible d'accepter ce « soir votre aimable invitation. Si vous voulez la « remettre à demain, je serai libre.

« Je vous salue. »

Cela est du soir où je pensais l'emmener souper; j'avais été la voir la veille pour la première fois; c'est à minuit, quand j'ai été la demander chez le concierge du théâtre, qu'on m'a remis ce billet. Et le jour suivant? c'est le jour suivant que chez ce concierge elle m'a envoyé promener. Voici son second billet, de quinze jours plus tard.

« Monsieur,

« Je vous suis bien reconnaissante du service que « vous avez eu la gracieuseté... »

J'étais retourné rue Stévens. Quand on a entrepris quelque chose, on répugne si fort à y renoncer brusquement! j'avais fait des démarches, donné des pourboires, écrit; je ne pouvais vraiment pas en demeurer là, tout abannonner, n'y plus penser.

Édouard DUJARDIN

(A suivre).

Le Gérant ...

LE CONCERT DES PANNÉS

Poésie de HÉROS-CELLARIUS. | Musique de H. FRAGSON.



I

Chaque soir aux Champs-Élysées,
Auprès des concerts chic,
Tout à l'entour des allées,
Se groupe un autr' public,
Ce sont des gens qu'ont pas d'galette
Pour s'payer un fauteuil;
Et très friands d'la chansonnette
Veulent l'entendre à l'œil.

C'est l'concert des pannés,
Amateurs passionnés;
L'un aime la gommeuse,
L'autr' préfère la diseuse,
L'un le chanteur à voix,
L'autr' le comiqu' grivois,
Mais c'qu'ils aiment surtout,
C'est n'pas payer un sou.

II

Dès que l'orchestr' jou' l'ouverture,
Ils arrivent les premiers;
Et s'installent sous la verdure,
Au pied des marronniers.
En famille ils sont dilettantes
Et viennen't bras d'ssus, bras d'ssous;
Y'a des sœurs, des cousins, des tantes,
Y'en a pour tous les goûts.

Au moment du printemps,
L'soir quand il fait beau temps,
A l'abri des feuillages,
Il s'y fait des mariages;
C'est un endroit charmant,
Ayant c'double agrément:
Qu'on y entend chanter,
Tout en pouvant p'loter!

III

Rien qu'à la voix ils peuvent dire
Si c'est le gros Raiter,
Si c'est Maurel qui vient fair' rire,
Fleuron ou bien Duclerc
Tiens voici Clovis! ô [illegible]
Tiens Mathias! Tiens [illegible]
Am'let, Perrier, voilà [illegible]
Puis c'est Fragson! [illegible]

Au Concert des Pannés,
Des bravos forcenés,
Accueill'nt la grande Yvette,
Sulbac et sa trompette;
Pour le troupier Polin,
Ils ont un vrai pépin;
On applaudit très bien
Lorsque ça n'coute rien.

IV

Mais il est aussi d'la critique,
L'monsieur qui sait c'que c'est,
Qui discute sur la musique;
On l'nomm' le p'tit Sarcey.
Il trouv' tout's les chansons mauvaises
C'est dit-il, enrageant;
Et puis ça cout' deux ronds les chaises,
Je regrett' mon argent!

Au café, le lend'main,
Il dit à son voisin:
J'connais tout's les actrices,
J'vais mêm' dans les coulisses,
Aux auteurs j'donn' des l'çons
Et des idé's d'chansons:
Quant à Ducarr', ma foi!
Il ne fait rien sans moi!

Cha_que soir aux Champs E_ly_sé_es, Auprès des concerts chic,
Tout à l'en_tour dans les al_le_és, Se groupe un autr' public, Ce sont des
gens qu'ont pas d'galet_te Pour s'payer un fauteuil; Et très fri-
_ands d'la chan_sonnette Veulent l'entendre à l'œil. C'est l'concert des pannés,
A_mateurs passion_nés; L'un ai_me la gommeu_se, L'autr' préfer la di-
_seu_se, L'un le chanteur à voix, L'autr' le co_miqu' gri-
_vois, Mais c'qu'ils aiment sur_tout, C'est n'pas pa_yer un sou.

7e ANNÉE. — N° 41. Édition de Paris : 5 centimes. 8 OCTOBRE 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
mois { Paris . . . . . : 13 fr. 50
mois { Départements . . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LES BOTTINES, par J. SAINT-CÈRE



Dessin de Steinlen

M. Jacques Saint-Cère vient de p[illegible] un volume des plus amusants, [illegible] Paris — côté amour — y est spirituellement et [illegible] photographiée.

Voici une des nouvelles les mieux trouvées de ce livre que toutes les femmes voudront lire.

LES BOTTINES

Vers le 1er juillet, à l'entrée de la saison des pluies que l'on continue à appeler été, par habitude et pour ne pas déranger les marchands de calendriers, Henri Brulard déclara à ses amis qu' « il n'en pouvait plus ». Cette déclaration très inattendue produisit un certain effet dans le monde de la paume, de l'escrime, du polo ; on en parla beaucoup à la terrasse des Feuillants, tout en faisant quelques effets de torse à l'adresse des veuves incandescentes qui viennent tous les jours surveiller la sortie des biceps les plus club de Paris ; les misses américaines qui font le plus bel ornement des lawn-tennis de la petite île de Puteaux soupirèrent même très fort le jour où Brulard leur déclara qu'il suspendait sa raquette pour quelques mois à un clou très solide, — mais rien n'y fit, Brulard répéta qu' « il n'en pouvait plus ».

Un beau soir, chez l'Antique, il alla même plus loin : il annonça qu'il allait se mettre au vert et, chose unique dans les fastes de l'établissement aux hautes chaises de paille, ont entendit trois habitués parler à la fois. Le *Barman* n'en revint pas. Et pourtant, ce que dirent les trois habitués n'était pas très compliqué ; ils dirent simplement :

— Pas possible !

Brulard ôta son monocle, son immuable monocle, souffla dessus, l'essuya et dit :

— Parfaitement.

Puis il se leva et dit :

— Je pars demain : *Good bye, old boys.*

Et il sortit. C'est de cette façon qu'on se quitte chez l'Antique ! Il y eut un moment de silence plus complet encore que d'habitude ; puis le garçon eut un nouvel étonnement : Meurlepin, celui qui avait élevé le silence à la hauteur d'un axiome, s'écria, — absolument, il y a des moments où tout arrive — :

— Vous savez, vous autres, Brulard a quelque chose, il ne nous dit pas la vérité.

— La culotte, dit le petit prince albanais qui attend, depuis vingt ans, la révolution qui doit lui rendre le trône de ses pères, en fumant cent cigarettes par soirée.

— No, reprit lord Doncaster, il y a autre chose ; je regarde Brulard, je m'y connais — c'est un antiphysique.

— *Non sens*, répondit Cazal, comme si les femmes ne suffisaient pas.

Et le silence reprit. Le garçon se mit, silencieusement bien entendu, à ranger les tables ; les grands verres de sherry-brandy furent silencieusement vidés et on s'en alla. Et quand les quatre silencieux montèrent chacun dans un hansome, ils réfléchissaient toujours aux raisons qui faisaient qu'Henri Brulard était obligé de quitter Paris pour une autre destination que Londres.

Ceux de chez l'Antique avaient raison, Henri Brulard avait quelque chose, ou plutôt il lui manquait quelque chose. Et il y a des moments dans la vie où l'on souffre beaucoup plus de ce que l'on n'a plus que de ce que l'on a encore. Un psychologue trouverait cette explication insuffisante et ajouterait : Ce que l'on a en moins se fait beaucoup plus sentir que ce que l'on a en trop. Ces explications seraient très justes, mais elles sont un peu embrouillées. Henri Brulard, qui n'était pas psychologue pour *ten pence*, puisqu'il était paumier, lawn-tennisier, poloyer, criketteur et musclé, résumait la situation, sa situation, beaucoup plus clairement et beaucoup plus brièvement quand il [illegible] seul. Il disait aux autres à haute voix, « qu'il n'en pouvait plus ». A lui-même, à voix basse, il avouait qu' « il ne pouvait plus », Il n'y avait qu'une différence minuscule : une seule lettre, une toute petite lettre en moins : *ne* au lieu de *n'en*. Et pourtant, quelle différence ! quel abime ! quel prétexte à psychologie ! N'en plus pouvoir, c'est presque gai. Ne plus pouvoir, c'est très triste.

Comment cela lui était-il venu ? ou plutôt comment cela lui était-il parti ? Oh ! mon Dieu, très simplement. Un beau jour ou plutôt un beau soir, — bonsoir ; Brulard avait brûlé la chandelle par les deux bouts, — il n'y avait plus de mèche. Il lui fallut une rude philosophie pour résister à ce coup-là. Il ne voulut pas d'abord se rendre à l'évidence. Il crut que la petite La [illegible] ne lui plaisait plus. Il se mit à courir le monde. Il flirta avec Mme Mesgrigny. Il lui plut ; un effort, et il aurait pu la souffler à Des Frasses : au dernier moment il se déroba. Il découvrit que Mme Mesgrigny était trop forte et qu'elle avait l'air trop bon. Il se mit à aller dans la banquerie. Il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre. Il s'emballa sur Mme Paltanoff, la juive circassienne qui, pour ses débuts, enleva le jeune prince d'Irlande à l'immuable marquise. Mme Paltanoff y mit toute la bonne volonté possible, elle résista pour la forme, et Brulard renâcla sur l'obstacle au dernier moment. Il commençait à désespérer. Un soir, après une banque très heureuse, des amis l'emmenèrent souper à l'Américain ; il eut bientôt dix femmes autour de lui : il s'en alla dégoûté, écœuré, furieux ! C'était bien fini. Quand ce blasé vigoureux vit que l'ignoble le laissait aussi froid qu'un gardien de la Corne-d'Or, il comprit qu'il fallait agir. Il se mit à courir les médecins de quatrième page : ils eurent aussi peu de succès que les remèdes qu'on lui vendit très cher dans les mauvais lieux, avec un sourire de pitié et des phrases dans le genre de celle-ci : « Mon chéri, j'ai connu un magistrat qui m'en a acheté vingt pots ! » Il parait qu'il faut être dans la magistrature pour que ces choses-là servent à quelque chose. Et Brulard annonça son départ.

Où allait-il ? il n'en savait rien. Il voulait se reposer dans la bonne nature ; éviter aussi soigneusement les pays à voiles blancs que les pays à souliers jaunes : fuir les explorations lointaines et les plages à la mode. Il y avait de la marge, et pourtant le pays idéal n'était pas facile à trouver. L'Ecosse ? On y rencontre trop d'amoureux et trop de *Cooks* ; à chaque tournant de lac le braiement d'une trompe de cuivre, cela manque de charme. La Norvège ? on y voit trop d'Allemands et trop de pasteurs protestants ; à chaque fjord tomber sur un *polizist* berlinois chargé de veiller sur son souverain, cela gâte la nature. ? « La Suisse ? ah ! mais non ! s'écria Brulard quand cette idée lui vint au moment où son domestique étalait devant lui tous les complets de flanelle compliqués qui avaient fait les beaux jours des *tennis* à la mode. La Suisse ? je n'aurais qu'à y rencontrer une de mes passions malheureuses. Je me connais, j'aurais envie de faire un essai loyal... Pas d'Helvétie. » Il y avait bien le fameux tour des plages américaines, le déplacement extra-chic, celui qui nécessite quarante-cinq *suits* pour un mois ; mais pour un homme qui veut le repos, ce n'est pas absolument le rêve. Et Brulard se perdit dans l'étude de différents indicateurs qui se trouvaient sur sa table, jaunes ou vert pâle, et ornés de gravures menteuses, bien entendu. La Reine des Alpes n'eut plus de secrets pour lui, la Perle de l'Océan lui ouvrit ses coquilles, le Bijou des Pyrénées lui fut connu presque dans ses moindres détails. Et quand il eut bien lu toutes les réclames, quand il eut bien compris qu'il fallait changer de train à X, prendre une voiture à Z, télégraphier pour une chambre à W, et être sûr, malgré tous ces ennuis préparatoires, de s'ennuyer là où l'on irait s'échouer, il se décida pour un pays inexploré, pour un pays où les chemins de fer sont rares et les Anglais presque inconnus. Il partit pour le Tyrol.

Dire qu'il s'y trouva bien, ce serait exagérer d'une façon fâcheuse. La différence avec son Paris était un peu trop forte. Passer du balcon du cercle au balcon de sapin d'une maison de paysan, c'était un peu beaucoup. Mais il n'y avait pas eu à hésiter. Les médecins le lui avaient dit : « Allez vous retremper dans la nature. » Et il était en train de se tremper, de se retremper. Oh ! il avait été consciencieux. Il s'était à peine arrêté à Inspruck. Il y avait bien des montagnes autour de la ville, mais il y avait des maisons dans la ville : ce n'était pas là qu'il trouverait le bain de nature complet qui lui était ordonné. Il arpenta une seule fois la grande rue ornée de sa statue de saint qui donne à la ville un caractère si singulier, mélange d'Autriche et d'Italie, « dernier souvenir du Nord, premier sourire du Midi » : il y a un poète qui l'a dit ou s'il ne l'a pas dit, il a eu tort. Il alla voir l'admirable tombeau de l'empereur Max, chef-d'œuvre que l'on n'admire pas assez et qui n'est gâté, comme toutes les œuvres d'art de ce monde, que par le sacristain [illegible] qui l'explique ! Et il repartit. On lui avait dit : « Il n'y a que la nature. » Et les femmes d'Inspruck étaient encore trop artificielles pour lui. On voyait qu'elles essayaient de copier les étrangères de passage. Il y en avait qui essayaient de se donner le chic anglais ! C'était horrible. Sans compter que, dans l'hôtel, il y avait une volée d'Anglaises voyageuses, des vraies, de celles qui restent à faire des effets de corset toute la journée durant, devant une toupie hollandaise, ou vautrées sur un *rocking-chair*. Ce sont là des spectacles qui ne sont pas faits pour un homme qui doit se tremper dans la nature.

Seulement le bon Brulard était un peu embarrassé, il voyait bien la nature, mais il ne voyait pas les moyens de s'y tremper, il ne comprenait pas l'utilité de cette trempade. Il se disait que, puisque les miniatures les plus fines le laissaient froid, les enluminures les plus grossières le laisseraient de glace. Il faisait des comparaisons entre les verres de Venise à pieds travaillés et les verres d'auberge à fond plat. Il devenait rêveur. Il se sentait des effluves vagues (c'est lui qui se le disait !). Qu'est-ce qu'on aurait dit chez l'Antique si l'on avait su cela ?

Il se remit en route... oh ! pas de chemin de fer, ce n'était pas assez nature. La bonne carriole dans laquelle on est bien secoué comme au bon vieux temps, mais qui vous permet de tout voir, de tout entendre. C'est là la nature ! Et Brulard était content. Il faisait des découvertes de villes inconnues que l'on ne trouve dans aucun guide : il se prenait tout simplement pour un petit Stanley. Un soir, il eut une grande joie : il arriva dans une petite ville qui s'appelait Hall. Un bibelot que cette ville : des vieilles rues tortueuses avec des vieilles maisons aux pignons travaillés, des fenêtres à petits carreaux, des volets à armoiries singulières ; un rêve, le XVIe siècle dans toute sa beauté. Pas un bruit moderne, rien que le forgeron qui au loin tapait en rythmes réguliers sur une enclume. Pas même le bruit des enfants qui reviennent de l'école. Ils ne connaissaient pas encore les joies de la laïque dans ce pays-là. Brulard fit dételer : c'était peut-être là qu'il pourrait se tremper dans la nature. Il s'installa à l'auberge, endossa le plus clair de ses complets de flanelle et passa ses journées à regarder une rue où il n'y avait rien à voir. Dans le pays on le prenait pour un Anglais, car tout homme qui ne vit pas comme les autres est un Anglais, aux yeux du monde. Le soir, en fumant son *bull dog pipe*, il se disait : « Si une jeune fille en costume débouchait là, par la rue, comme je lui offrirais volontiers mon bras pour commencer ! » Et à ce moment-là le lawn-tennis et ses jeunes filles hygiéniques, le *five-o'clock* avec ses femmes nerveuses, la petite fête avec ses demoiselles maquillées étaient très loin ! Cette ville morte le faisait revivre. Ils n'étaient plus vagues les effluves qu'il se sentait, ils avaient pris une forme.

Seulement, à force d'attendre une jeune fille en costume du XVIe siècle, on finit par perdre patience. Brulard comprit au bout de huit jours que son attente serait vaine : il aurait bien pu écrire à une des petites de l'Opéra de venir, en apportant son costume de *Françoise de Rimini*, — il devait être encore en bon état ; — mais ce n'était pas suivre l'ordonnance du médecin. On lui avait dit d'aller se retremper dans la nature, il allait s'y tremper. Il refit atteler et s'enfonça dans la montagne. Il coucha dans des mauvais lits, il but des mauvais vins, il mangea de la mauvaise viande, il fut piqué par des mauvaises mouches : il était dans la nature. Il le comprit le jour où s'ennuyant très ferme, il se dit : « Sapristi ! je voudrais bien causer un peu ! » Seulement, avec qui causer à quarante lieues d'Inspruck, qui est à deux cents lieues de Paris ? Il se faisait cette réflexion un matin en se promenant le long d'un champ. Devant lui s'en allait une fille superbe, forte, puissante, qui portait un paquet plein de linge sur la tête. Oh ! c'était bien la nature : elle n'avait qu'une chemise de grosse toile et un jupon rouge qui flottait au vent.

Elle marchait vite, posant ses pieds nus sur les pierres du chemin avec autant de calme que si elle eut marché sur un tapis de Kabark. Brulard reçut un coup : il fallait causer, causer tout de suite. Il pressa le pas, dépassa la fille, se retourna et la regarda. Elle n'était pas belle ! oh ! mais non, mais enfin c'était la nature. Il n'hésita pas, il lui sourit et, sortant de sa poche quelques pièces d'or... il vit la fille sourire ! C'était le langage de la nature, elle comprenait ! Enfin il allait pouvoir se retremper. Elle lui fit signe de la suivre. Oh ! nature.

Et voilà Brulard qui suit. Son cœur bat. Il se souvient des raffinements de Paris, — ce n'était pas la nature. Les bas de soie ? ce n'est rien. Parlez-moi de ces jambes fortes et brunies par le soleil. Les petits

pieds ! Allons donc ; des pieds nus qui ne craignent rien, voilà la nature ! Il eut des joies de pédicure pendant la bonne heure qu'elle le fit trotter en plein soleil, lui qui aimait ses aises et la paresse en matière de femme. Enfin ! on arriva à une ferme. La fille lui fit signe d'entrer dans une grange et d'attendre. Il était dans la joie, il était guéri. La nature, oh ! la nature. Il attendit cinq minutes, dix minutes, vingt minutes ; enfin elle revient, et qu'est-ce qu'il voit ? Elle avait été mettre des bas blancs et des bottines à élastiques ! elle avait mis son costume des dimanches ! Pauvre Brulard ! la désillusion fut trop forte et ce ne fut pas ce jour-là qu'il put se tremper dans la nature !

Il est rentré à Paris, il est maintenant avec une comtesse en *eff* quelconque. Il est très brillant, c'est lui qui le dit. Il paraît que les cures de nature ne font leur effet qu'après !

Jacques SAINT-CÈRE.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Laisse les Nuages...

Laisse les nuages blancs passer au soleil.
Il n'y a ici que toi, la terre et le ciel.
Ne pense à presque rien. Douces comme du miel,

auprès des cressons bleus les brebis viendront boire.
La fille chantera dans la métairie noire,
et sur la terre tiède il tombera des poires.

La vieille tremblera sur le rouet tremblant,
le bélier bêlera dans le troupeau bêlant
— et la fille aimera l'amour de son amant.

Les ânes passeront en frissonnant de mouches.
La mère chantera sur l'enfant qu'elle couche,
et je t'embrasserai la bouche sur la bouche.

Puis le ciel sera bleu, puis le ciel sera gris.
Les oiseaux chanteront et pousseront des cris
et auprès du vieux puits il poussera des buis.

Écoute mon amie : il y a sous la grange
un nid d'hirondelles petites et criardes
et qui ont la douceur de la vie calme et sage.

Les grands chars sont passés. Sur leurs cornes luisantes,
les bœufs avaient les longues fougères ombrageantes
des bois glacés d'Été qui ont des sources lentes.

On a coupé les blés qui dormaient au soleil ;
Puis la pluie est venue, elle est venue du ciel ;
elle a noyé le blé et a mangé le miel.

On a coupé mon cœur qui dormait au soleil...
Une fille est venue, elle est venue du ciel :
elle a noyé mon cœur et a mangé le miel :

mais la douleur est douce et ton amour est doux.
Tu m'as donné ton cœur, ta tête et tes genoux :
nous ne faisons plus qu'un et ton cœur est à nous.

FRANCIS JAMMES.

Dans la Montagne

I

Je montais solitaire à la Croix de Javernaz. Ce n'est point, à vrai dire, une ascension ; la plus grande partie du chemin se pourrait faire en cycle. Mais la route est bien charmante, une des plus fleuries qui soient. Vers la fin de juillet, il y flotte l'encens de tous les temples végétaux, une gloire éclatante jaillit aux rocs et aux forêts, quelque joli chamois goûte le bonheur parmi les pâtures odoriférantes.

J'atteignis la halte du torrent, où c'est la coutume de déjeuner, où je fus mêlé à tant de rieuses filles, tant de jolies vierges dont mon cœur s'attendrit un moment, comme l'eau s'émeut d'un furtif et frais nuage. Ah ! qu'elles couraient délicieusement autour du petit val, qu'elles jouaient subtilement le drame de la vie, l'authentique poème, dans l'agitation claire des robes, la lueur des cheveux, herbes étranges où niche l'amour, la vive langueur des yeux, le renversement troublant des gorges où reluisent toutes les douceurs de la volupté !

Tandis que j'approchais, écoutant rabâcher l'éternel torrent, j'eus la petite ombre de mort, la vision d'anéantissement qui vient à l'appel des souvenirs enchantés.

II

Comme j'allais m'installer, je vis un peu en retrait une silhouette de jeune fille ou de jeune femme. Elle leva les paupières : je connus qu'elle avait tout ce qu'il faut pour dompter les âmes. Ses yeux montraient la teinte et la forme particulière aux belles Irlandaises : le bleu y prend un reflet mauve ; j'estime que ce sont les plus beaux yeux du monde. Son teint, d'une blancheur franche, sans transparence, s'harmonisait aux cheveux noirs et presque imperceptiblement crespelés. Et l'attitude de son corps, hardie, prête au mouvement, décelait une grâce digne du visage.

Je n'osai la regarder plus de quelques secondes ; je m'assis à dix pas d'elle, derrière quelques arbrisseaux. Je mangeai peu, absorbé par l'éternel rêve, pensant à quelle distance j'étais de cette jolie créature, dans la solitude où pourtant nous n'étions que deux, où nous entendions, mutuellement, le petit cliquetis de nos couteaux et de nos gobelets.

Après une dizaine de minutes, elle se leva et partit. Je regardai avec mélancolie disparaître sa forme et je finis mon repas.

III

Je repartis peu après. Je voyais mal le monde resplendissant des fleurs, les montagnes étagées au fond du firmament pur. L'émotion douce de la rencontre persistait, le grand regret que nos races eussent mis tant de distance entre les êtres. Soudain, je frémis. Au détour d'un sentier, je venais de la revoir, gravissant d'un petit pas énergique et ne s'appuyant guère sur son piolet. Sans être bien rude, c'est tout de même la partie la plus ardue de la Croix de Javernaz. Je me gardai de devancer ma compagne ; je pris à la suivre ce chagrin plaisir qui est mêlé aux idylles platoniques autant qu'aux amours violentes. Tantôt j'admirais sa grâce fière sur une plate-forme, tantôt j'éprouvais un petit battement à la voir disparaître et reparaître, tantôt, n'apercevant qu'un pli de sa robe pâle, une impression de mystère sacré me pénétrait.

IV

Lorsque je vins à la cime, je l'aperçus immobile, plongée dans un recueillement profond, les mains jointes. Il me parut qu'elle priait. Elle était ainsi plus charmante encore, d'autant que le vent balayait sa robe et secouait ses cheveux sur les tempes.

Bientôt, craignant d'être indiscret, je me détournai vers le Valais, qui s'étageait tout en bas, avec de petits arbres pareils à des herbes ; puis les cimes pâles du mont Blanc, des Diablerets, la lueur fine du glacier du Trient, les dents de Morcle, le Grand Muveran m'absorbèrent quelque quart d'heure.

Dans ce rêve, j'entendis un pas, puis une voix timide, cependant bien nette, avec un joli petit accent anglais :

— Pensez-vous à *Lui* ?

— A lui ! m'écriai-je, à la fois abasourdi et charmé.

— Oui, à Notre Seigneur Jésus-Christ ?

Du coup, je compris la charmante aventure que je me pouvais offrir, et je n'hésitai pas à m'engager dans la voie d'une inoffensive hypocrisie :

— Hélas ! fis-je d'un ton plaintif... j'y pense souvent et je voudrais croire... Je suis si las de mon incrédulité !

Les yeux ravisseurs me jetèrent un doux regard de pitié, et nous voilà engagés dans une aimable causerie mystique.

Elle y allait de tout son cœur ; ses paroles argentées sonnaient délicieusement dans le vent et le parfum des plantes aromatiques. Je défendais mal mon agnosticisme : nous échangions des arguments dont la candeur aurait touché un serpent à sonnettes. Et, de minute en minute, la gorge de colombe blanche devenait plus suave, les yeux plus dignes de refléter la joie du monde.

Il passa un grand nuage dont l'ombre vola sur les cimes voisines, et ma compagne, étendant le bras :

— Le doute se lèvera de votre âme comme ce nuage va se lever des montagnes.

— Ah ! m'écriai-je... si vous pouviez dire vrai !

Cependant, je lui offris le bras pour descendre ; j'eus contre moi le bruissement délicieux de sa robe et l'odeur de violette de sa chevelure.

V

Nous discutâmes encore, puis nous en vînmes à causer de cent choses, avec tant de haltes que le crépuscule nous surprit avant que d'arriver au gîte. Cependant nous en approchions.

Les grands sapins, les hêtres glacés d'acier tremblaient avec de grandes voix douces. Je dis à ma compagne :

— Vous reverrai-je ?

— Non. Je pars au matin pour Belfast, où m'attend mon fiancé !

Ces mots me remplirent de mélancolie. Je vis, sans lendemain, le joli prodige de notre rencontre, et ma poitrine battit du profond désir qu'au moins cette bouche pure, un moment, se posât sur la mienne.

D'un ton d'amertume :

— Votre départ va encore me faire nier Dieu !

Le visage charmant se leva plein de reproche.

— Oui, repris-je avec force... je trouverai injuste de vous avoir rencontrée et de vous avoir perdue si vite... et je ne pourrai vraiment avoir aucune espérance qu'il existe... Si du moins...

— Si du moins ? dit-elle, voyant que je m'arrêtais.

— Eh bien ! oui, si du moins vous m'accordiez un baiser, ma chère petite sœur humaine... un baiser d'amie... le souvenir en garderait la douceur et me ferait penser à vos paroles !

Elle demeura pensive une minute ; mes artères roulaient si fort qu'à peine entendais-je bruire la robe légère et les plantules qu'elle courbait. Enfin, un murmure bien bas :

— Prenez donc le baiser, et que le Seigneur en fasse la semence de votre salut !

Déjà j'avais saisi ma sœur en Jésus-Christ : je goûtai la fraîcheur des lèvres fines. Elle prit passivement le baiser, puis je sentis trembler le buste souple, et la bouche divine appuyer d'un grand élan sur la mienne. Enfin, fuyante au bord de la forêt :

— Pensez à Lui !

Et, dans le chant des ramures, à la lueur d'une lune encore dorée par le crépuscule, je demeurai à savourer cette douceur si douce, que depuis elle n'a plus jamais quitté ma chair.

J.-H. ROSNY.

JOJO

Il se nommait Jean Dufour, mais on l'appelait Jojo, ou bien Tuyau, ou bien Kif-Kif, ou bien encore Poupouille. De tous ces sobriquets, Jojo était le plus ancien et le plus usité. On le lui avait donné au collège. Pourquoi ? Nul ne le sut jamais et lui-même se perdait en conjectures sur son origine.

Ce fut à Louis-le-Grand que je connus Jojo. Il venait de province avec une bourse d'internat. Sa mère était veuve et vivait, seule, humble, dans la sous-préfecture natale. L'arrivée de Jojo passa inaperçue. Il eut, les premiers jours, l'attitude languissante des nouveaux.

[illegible] Il [illegible] était [illegible] laissait [illegible] Il avait tout ce qu'il fallait pour [illegible]



commenter la scène cinq du deuxième acte de [illegible]

Ce fut une révélation. La salle fut secouée par un [illegible] maître, gagné par l'hilarité générale, ne songea pas à réprimer. Il était inepte, ce fou rire. Évidemment la voix de Jojo ne convenait pas aux déclarations de l'épouse de Thésée. Elle clai[illegible] avec un grasseye[illegible] le plus souvent en fausset,

comme la voix d'un ventriloque. Mais Jojo lisait fort bien et expliquait son texte avec bon sens et ingéniosité. C'était un assez beau garçon, exempt de ces petites infirmités physiques que les écoliers impitoyables découvrent vite et tournent en charge avec bonheur.

Jojo n'avait rien de ridicule ni de risible. Mais il faisait rire.

— Vous êtes très amusant, lui dit le professeur. Vous auriez dû songer au théâtre.

Pendant la récréation, je m'approchai de Jojo qui se promenait seul sous le préau. Il ne pleurait pas, mais ses yeux étaient gros de larmes. Il comprit que je m'intéressais à lui, et tout de suite, il me conta son histoire, dans un grand besoin de confier sa peine :

— Vous avez ri aussi, vous, comme les autres. Pourquoi? Qu'est-ce que j'ai donc de si drôle? Est-ce que j'ai lâché une bêtise? Non, n'est-ce pas? Seulement, voilà, c'est toujours la même chose... Étant tout petit, je n'avais qu'à lever le doigt, qu'à ouvrir la bouche pour que l'on rie aux larmes. Au collège, en province, c'est moi qui amusais les camarades, pendant les heures de repos. Les professeurs me donnaient à apprendre des monologues idiots, des chansons de café-concert... Je me prêtais gaîment à la plaisanterie. Je ne comprenais pas... Ils s'amusaient, je m'amusais. C'était naturel. Cependant je voyais bien qu'on ne m'interrogeait jamais quand on désirait une explication, qu'on haussait les épaules quand je demandais à répondre, et qu'à la fin des trimestres, sur le bulletin de notes, le proviseur répétait la même appréciation : « *Intelligent, mais pas sérieux; caractère léger.* »

Un jour, j'entendis un de mes amis, fils de magistrat, dire à son voisin : « J'ai prié mon père d'inviter Jojo à dîner. Mon père ne voulait pas, à cause de ses parents qui sortent on ne sait d'où, mais je lui ai promis que Jojo amuserait toute la table. Mon père s'est décidé. » Cette fois, j'avais compris... J'étais un pitre. Je ne sais plus ce que j'éprouvai alors. J'étais trop bouleversé par cette révélation pour avoir des impressions nettes. Cependant, je ne songeais pas à dire à mon ami que j'avais tout entendu, que je ne me prêterais pas à cette malpropre comédie. Ma fierté ne se révolta pas. J'allai au dîner. Ce fut ma première lâcheté. Je vécus ainsi en province avec la réputation d'un garçon léger, pas très bien élevé, mais si drôle, si drôle!... Mon père était mort. Ma mère trouvait tout simple que l'on invitât partout son fils. Sa candeur et sa bonté étaient infinies. Moi, je haïssais mes amis, tous les habitants, la ville elle-même. Je ne sais pas ce que je serais devenu dans ce milieu où, quoi que je fisse, on me considérerait toujours comme un cabotin, comme un clown, lorsque le hasard d'un concours m'envoya ici comme boursier. Vous comprenez ma joie en sortant de cette ornière. Vous avez vu combien je m'appliquais à m'effacer, à détourner l'attention, à être laborieux et à le paraître. Je reprenais courage. Vous avez assisté à la scène de tantôt... C'est fini... Vous verrez... Cela va recommencer comme là-bas... Je suis fichu.

Le tambour roula, annonçant la fin de la récréation. Nous gagnâmes notre salle d'études.

∴

Soit qu'il regrettât ses confidences, soit qu'il se résignât, Jojo ne me parla plus. Pourtant, chaque fois qu'un éclat de rire un peu prolongé saluait une de ses réponses, il se tournait vers mon banc et me disait du coin de l'œil, d'un demi-regard à peine ouvert :

— Hein, vous voyez... Je ne me trompais pas...

La renommée de Jojo grandissait. Tout le lycée le connaissait. Le proviseur l'invitait à ses soirées. Il était boursier. Il obéissait. Peu à peu, je le vis s'enlizer. Il ne travaillait plus. C'était un des bons élèves de la classe. Mais les professeurs semblaient ne pas faire attention à lui. Devant l'inutilité de ses efforts, il se décourageait. Il lutta quelque temps, essaya de se relever et retomba plus bas. Alors, il douta :

— Après tout, ils peuvent bien avoir raison. Je ne suis peut-être bon qu'à cela!

Il changeait d'attitude. Il s'efforçait de rire de tout, avant tous. Sa réserve, son mutisme disparaissaient. Il donnait son avis bruyamment, sans qu'on l'en priât. Mais comme ses incartades étaient toujours plaisantes, on lui pardonnait leur hardiesse ou leur inconvenance. Il acceptait son rôle maintenant. Il s'attachait à le mieux jouer. Il s'y perfectionnait. Il nous abordait avec un mot drôle, parodiant les acteurs en vogue, faussant sa voix, la grimace au coin de la bouche. Il clignait de l'œil d'une façon si malicieuse, si spirituelle, que l'on riait avant qu'il eût parlé. Il avait « l'anecdote dans l'œil » selon l'expression d'un de nos camarades.

Il avait ensorcelé son voisin, le vicomte de Lagrevette. Parfois, dans le silence lourd de l'étude, un rire bête, inattendu, soudain, irrésistible, jaillissait et montait en fusée. C'était le petit Lagrevette qui, en contemplation depuis un moment devant son ami Jojo, n'avait pu retenir l'expression de sa joie profonde en le voyant adapter une plume à un porte-plume.

L'effet n'était pas en rapport avec la cause, mais il suffisait à Jojo de remuer la jambe, d'ouvrir un livre ou de se moucher, pour que Lagrevette fût aussitôt transporté au septième ciel des bienheureux. Jojo communiquait à Lagrevette ses versions et ses thèmes

que celui-ci copiait sans aucun scrupule et sans aucune intelligence. En revanche, Lagrevette, riche, libre, conduisait Jojo, les jours de sortie, dans les maisons où l'on s'amuse, chez Nunuche sa maîtresse, et aussi



chez les amies de ses amis. Jojo et Lagrevette étaient inséparables.

Nous n'aimions ni ne détestions Jojo, mais nous regrettions qu'il fréquentât ce petit de Lagrevette, ce cancre fat, niais, stupide. On lui demandait souvent la raison de cette intimité. Jojo nous regardait longuement, haussait les épaules, glissait les mains dans ses poches et tournait le dos en sifflotant.

Je quittai le lycée à la fin de l'année, et je dis adieu à l'infortuné Jojo.

⁂

Je restai longtemps sans le revoir. J'avais appris par d'anciens camarades qu'on le rencontrait parfois dans les restaurants de nuit avec une bande de viveurs. Puis je n'entendis plus parler de lui. Je l'avais oublié, lorsqu'un soir, après dîner, des amis m'entraînèrent chez la belle Mercédès, que ses succès d'alcôve avaient conduite au café-concert, et qui, ce soir-là, fêtait le triomphe de ses débuts dans *Hanches et Piscine*, pantomime en deux tableaux. Dans le hall où nous entrâmes, des femmes aux corsages descendant très bas et des hommes aux faux-cols montant très haut, dansaient, accompagnés par un orchestre de vagues Hongrois. Dans un coin, Mercédès racontait en sanglotant à un académicien, à un astronome et à un vieux général russe, les aventures de son canari, un canari qu'on lui avait envoyé de Buenos-Ayres, qui avait souffert du mal de mer pendant la traversée et qui était mort, le pauvre chéri en la regardant d'un œil mélancolique... Le vieux général, silencieux, pleurait. L'astronome et l'académicien s'attachaient à apaiser la douleur de Mercédès, douleur qu'ils partageaient, eux aussi, de toute leur âme...

Des éclats de rire et des bravos interrompirent leurs expansions. Un cercle se formait au milieu du hall On se levait sur la pointe du pied pour mieux voir. Je m'approchai. Un homme, par terre, se tenait à quatre pattes. Une petite actrice, soutenue par des mains empressées, essayait de grimper sur son dos. Elle y parvint en saisissant une bougie qu'elle leva au-dessus de sa tête, elle lança joyeusement, d'une voix blagueuse :

— La liberté éclairant le monde! Tableau bien vivant...

On complimenta la gracieuse artiste et on félicita son partenaire pour la dignité et la solidité avec lesquelles il avait joué le rôle de piédestal. On me présenta à la statue et on me présenta au piédestal.

C'était Jojo, le piédestal. Nous nous reconnûmes en même temps. Il avait maigri, pâli. Sa physionomie s'était modifiée, avait pris « le pli amer », accentué, profond, comme si chaque sarcasme, sorti des lèvres, s'était gravé sur la joue.

— Partons-nous ensemble? me demanda Jojo. Je suis content de vous revoir, nous causerons des camarades, voulez-vous?

Je compris que c'était surtout de lui qu'il voulait me parler. J'acceptai. Nous gagnâmes le boulevard et tout de suite les cigares allumés, tandis que nous descendions le long des Champs-Elysées, sous la nuit claire, il me dit :

— J'ai confiance en vous. Au collège vous m'avez témoigné de la sympathie. Je ne l'ai pas oublié.

— Et maintenant, que faites-vous? questionnai-je.

— D'abord, reprit-il lentement, j'ai servi de socle, tout à l'heure. C'est une position. Hier, chez Nunuche, on jouait la comédie; j'étais souffleur et régisseur parlant au public. Avant-hier, chez Maxim's, j'ai quêté toute la soirée pour les malheureuses sauterelles qu'on écrase en Algérie... Et tous les soirs, je recommence. Tantôt invité par l'un, tantôt invité par l'autre, je suis le parasite et le bouffon fin de siècle. Je suis celui qui verse le champagne dans les boîtes de cigares et qui crie : « Ohé, ohé, la grande vie! » quand les convives s'éloignent... C'est moi que l'on consulte dans les cas graves, et lorsque mes amis se demandent avec angoisse s'ils doivent aller au *Cabaret du Néant* ou au *Casinot des Concierges*, c'est moi qui tranche, qui décide en maître. Je suis arbitre, à mes heures, oui, mon cher...

Je ne fus pas dupe de sa gaîté factice, et j'insistai :

— Alors, elle vous plaît, cette vie-là?

Il me prit le bras et continua :

— Vous savez bien que je la subis et que j'en ai le dégoût. Mais quoi? C'est l'engrenage. J'ai essayé cent fois d'en sortir, personne ne m'a tendu la main. J'étais marqué. Et puis, il y a la seconde nature. Je m'incarnais, malgré moi, dans mon rôle d'emprunt, mais je m'y incarnais tout de même, et quand j'ai voulu jeter le masque, il adhérait si bien à la peau que je ne pouvais plus arracher l'un sans arracher l'autre... Quand on me dit que je suis « impayable », je commence à le croire... J'en suis là. Vous me demandez si cette vie me plaît? Vous n'en voyez que le côté chatoyant, théâtral... Mais l'autre côté, mon ami, quelle misère! J'ai dîné ce soir chez Mercédès, entre la fille la plus chère et le banquier le plus riche de Paris... Ce matin, j'ai déjeuné dans ma chambre, une chambre à vingt-cinq francs par mois, à Ménilmontant, avec du fromage et des cerises... Ah, c'est du propre!... Que voulez-vous! Je suis tout en façade. Je dépense chez le tailleur le peu d'argent que j'ai. Beaucoup de personnes croient que je mène une vie louche. Cela se comprend, n'est-ce pas? Je ne peux pas raconter à tout le monde mon histoire. Il faut que l'on me croie heureux. Sans cela, on ne m'accueillerait plus de la même façon. Je n'ai même plus à choisir entre ma vanité et ma dignité. Il ne me reste plus qu'une chose dans ce naufrage, ma vanité. Je m'y raccroche.

— C'est tout?

— Non, ce n'est pas tout, répliqua Jojo à voix plus basse...

Et alors, il me conta une idylle d'amour, touchante, sentimentale, pure, avec des petits oiseaux et des fleurs. Tout là-haut, à Ménilmontant, il avait connu une jeune fille. Le père était employé dans une administration, vivait modestement, bourgeoisement, avec, comme idéal, la maisonnette aux environs de Paris quand il aurait sa retraite. Jean (on ne connaissait pas son surnom de Jojo) s'était fait passer pour étudiant. Les amoureux ne se voyaient pas souvent, mais ils s'écrivaient grâce à la complicité d'une vieille bonne. Dès



le premier jour, ils s'étaient aimés. Elle n'avait jamais ri de lui! Bien plus, elle le trouvait trop grave, trop soucieux pour son âge. C'était elle qui s'efforçait de le dérider! Jojo était heureux...

Les confidences de l'amoureux m'intéressaient moins que celles du « bouffon », comme il s'appelait lui-

même. Le jour commençait à poindre. Je lui serrai la main et le quittai.

*
* *

Quelques jours après, voici ce que j'appris :

Un jeudi soir, Jojo et toute sa bande. Nunuche, Mercédès, Lagrevette et les autres, après avoir passé la soirée dans un café-concert du boulevard de Strasbourg échouèrent chez Prévost, où ils demandèrent des chocolats.

— Est-ce que c'est vraiment « parisien »? interrogea Lagrevette, inquiet.

— Je t'affirme que c'est très parisien, au moins jusqu'à la fin de la semaine, décréta Jojo.

C'était l'heure où le public sortait des théâtres. Le café, peu à peu, s'emplissait.

Jojo, plus en verve que d'habitude, imitait un boniment de forain. Les amis riaient aux éclats. Les autres consommateurs faisaient chorus. Nunuche, après avoir décoiffé Jojo, lui mettait son chapeau sur la tête, en travers. Lagrevette se pâmait.

Tout à coup, au milieu d'une phrase, Jojo s'arrêta, les yeux fixes, très pâle...

— Eh bien, qu'as-tu? dit Nunuche. Ça ne te va pas du tout, tu sais, ces airs-là... Allons, faites vite une petite risette à la dame...

En face de Jojo, assise à côté de son père, elle le regardait, Elle, la chère aimée. Elle était entrée là en sortant du Gymnase où son père l'avait conduite, avec des billets de faveur. Elle regardait son Jean, elle l'écoutait depuis un moment, elle avait d'abord cru qu'elle s'était trompée, que c'était une ressemblance... Mais non, c'était bien lui, le pauvre étudiant si grave, si triste... Oh! avoir ainsi joué la comédie, l'avoir à ce point trompée! elle se raidissait, craignant que son père ne vit son trouble ; mais dans ses yeux qui brûlaient, se reflétaient la douleur, le dégoût, la stupeur, le mépris...

Elle sortit au bras de son père sans tourner la tête.

— C'est cette petite demi-vierge qui te donne cette figure d'idiot? interrogea Nunuche.

Jojo voulut rire, trouver un mot drôle, mais il ne ne trouva rien.

— Alors, allons nous coucher, puisque monsieur Jojo n'est pas dans ses bons jours. Nous ne le sortirons plus, voilà tout.

Jojo ne répondit pas et rentra chez lui. Il écrivit une longue, longue lettre à sa mère, à sa chère petite maman, restée là-bas.

Puis, il m'envoya ces quelques lignes ;

« Quand vous recevrez cette lettre, comme on dit dans les livrets d'opéra-comique, je ne serai plus. Croyez bien que je me suicide sans pose, sans littérature. La mort me semble la seule solution admissible, raisonnable, logique. Je ne me crois pas une exception. C'est peut-être la seule fatuité que je n'aie pas. Nous sommes à Paris plus de quatre dans mon cas. Les forts se font anarchistes. Les sceptiques acceptent leur destinée. Je ne suis ni croyant ni sceptique. Pardonnez-moi d'employer de si grands mots pour un sujet, au fond, si banal. Les sages me conseilleraient de me résigner, les virils, de réagir. Mais je n'ai plus ni foi, ni virilité. A la vérité, je suis las. J'ai perdu la notion du bien et du mal, du faux et du vrai, j'ai eu tort de sortir de ma condition. J'ai trop longtemps joué la comédie. Je fais relâche. Ma seule peur est que vous pensiez en lisant cette lettre : « Allons, encore un que Werther, que René, que Sorel ont détraqué! » et que vous preniez de plus cette protestation pour une confirmation de votre hypothèse. Je vous supplie de croire qu'à cette heure, je suis sincère et que je quitte ce monde de phénomènes — ça, c'est de la littérature — sans regret, sans plaisir, machinalement. »

Et comme Jojo voulait, jusqu'au bout, jouer son rôle, tomber en beau joueur, il écrivit à cet imbécile de Lagrevette, par coquetterie posthume :

« Mon vieux Lagrevette,

« Je vais t'apprendre une nouvelle assez drôle. Je me tue. Crois bien que sur le point de trépasser, je songe à toi. C'est avec le joyeux revolver que tu me donnas que je vais me creuser dans la tempe le petit trou pas cher.

« Je te défends de songer à moi plus d'une matinée et j'exige que tu prononces ainsi mon oraison funèbre :

— « Il est parti. C'était le seul qu'il lui restait à prendre.

« Ce calembour manquait à ta collection. Je te le lègue.

« Mains ensemble.

« JOJO. »

. . . .

Jojo se mit devant une glace, et, crânement, se fit sauter la cervelle.

Le commissaire, après les constatations d'usage, fut stupéfait en parcourant les papiers qui trainaient dans la chambre d'y découvrir des lettres signées par des noms de la vieille noblesse, de la haute finance et du meilleur demi-monde. « C'est un espion, pensa le commissaire, ou un escroc. »

Le lendemain de l'enterrement de Jojo, je revis Lagrevette qui me dit :

— C'est égal! cet animal en avait parfois de bien bonnes!

Puis il ajouta :

— Est-ce que vous allez aux Variétés, ce soir?

Xavier ROUX.

PIÈCES A DIRE

ÉVOCATION

C'est le rêve de chair qui vient un soir d'ennui,
le remords veille où la pensée est endormie,
et je veux apaiser la fièvre de la nuit
à l'œil sûr de la chaste et seule et triste amie.

Je me souviens de son sourire et de sa main ;
le jour avait trahi ce qui me venait d'elle,
au moins ce soir que son amour soit bien le mien,
je ne veux pas, ô mon amie, t'être infidèle.

Je vivrai près de toi, si tu veux, pour t'aimer,
la lampe ce sera ton âme qui m'éclaire,
et tes baisers le feu prompt à désespérer ;
je meublerai de toi ma chambre solitaire.

Tout ce soir pour toi seule : Et sur mes faux désirs
que ton front étonné de mon trouble se penche.
Je m'abrite à ton pur et fixe souvenir
et je deviendrai blanc à te faire si blanche.

Petite amie au geste en fleur, aux yeux trop clairs,
ton âme est une enfant près de mon âme usée.
Tes deux bras ingénus à mon amour offerts
pourraient-ils la caresse unique et désirée?

Je souffre à regarder loin de moi si souvent,
Il faut que je m'accroche au présent que je trouve,
Ne pas croire où je vais ne fût-ce qu'un moment ;
mais la fièvre est funeste et l'ivresse trop lourde.

J'ai fui l'appel preneur de leurs mauvais conseils,
je ne veux plus de vive et subtile aventure
et je suis fatigué de la mort du sommeil,
où si longtemps j'ai cru calmer ma chair trop sure.

Aussi, ma seule amie, c'est vers toi que j'irai,
ô toi dont la pensée est fraîche comme l'ombre,
et tu refleuriras mon cœur décoloré
loin du soleil trop compliqué où ma joie sombre.

Oh! Pourquoi m'être fait ce cœur artificiel?
Je désire être simple en face de la vie,
que ta grâce me donne un sourire éternel
pour que j'en vive à tout jamais et que j'oublie.

ANDRÉ MAGRE.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

Louise était alors sa femme de chambre ; que de louis j'ai dû lui donner, à cette grosse fille! Pendant ces deux semaines d'absence de Léa, je n'ai plus vu, rue Stévens, qu'elle, l'excellente Louise. Et puis, cette histoire : mademoiselle d'Arsay échouée en Champagne, je ne sais plus où, sans argent ; le matin j'avais reçu de mon père mes six cents francs : ce fut instinctif ; un désir d'étonner, d'éblouir, d'être admirable : une folie pourtant ; donner ainsi trois cents francs ; pour une femme deux fois aperçue et qui m'avait mis à la porte ; un beau mouvement, certes, mais qui me liait C'est alors qu'elle m'a écrit son second billet.

« ... Je vous suis bien reconnaissante du service que « vous avez eu la gracieuseté de me rendre. Si j'avais « su plutôt que vous étiez l'auteur de cette complai- « sance, je vous aurais remercié de suite. . . . . »

Elle avait écrit « plus tôt » et a surchargé « de suite ».

« ..... Mais je n'ai été informée de votre bonté que « depuis peu de temps. Je m'empresse de vous dire « que je serai de retour à Paris mercredi soir et que si « vous voulez me faire l'amabilité de venir me voir « jeudi dans l'après-midi vers les quatre heures, vous « serez le bien venu. En attendant le plaisir de vous « voir, je vous serre amicalement la main.

« LÉA D'ARSAY. »

J'avais eu l'idée d'écrire dans un carnet, jour par jour, en résumé, la suite de mes relations avec cette femme ; j'ai eu tort de ne pas persévérer ; ce serait devenu intéressant ; c'est déjà curieux, ce memento de trois semaines ; les semaines précisément d'après la rentrée de Léa à Paris, les trois premières semaines de notre liaison ; en effet cela commence le lendemain de son retour.

« *Jeudi 27 Janvier* : — Quatre heures ; je vais rue « Stévens ; Léa me reçoit ; toilette blanche ; elle me « parle de ses ennuis, le terme non encore payé ; j'offre « de lui apporter, à minuit, deux cents francs ; con- « venu.

« Minuit ; elle revient du théâtre avec sa mère ; me « reçoit dans sa chambre ; d'abord peu aimable ; je « donne les deux cents francs ; elle ne veut pas me « garder ; indisposée : devient plus aimable. . . . »

Véritablement, puisque j'avais commencé, je devais continuer ; j'avais d'ailleurs sujet de croire que ce nouveau, ce dernier don triompherait de toutes difficultés ; je ne pouvais guère agir autrement, ni perdre, par un refus, l'effet de mes munificences premières.

« *Vendredi 28 Janvier* : — J'envoie des lilas blancs.

« *Samedi 29 Janvier* : — Je crois l'apercevoir dans « une voiture rue des Martyrs : j'arrive rue Stévens : « Louise me dit qu'elle est allée dîner en ville ; je « promets de venir le lendemain à une heure.

« *Dimanche 30 Janvier* : — Une heure, rue Stévens. » Louise me dit qu'elle est allée à la campagne pour « plusieurs jours ; sa mère l'y a forcée ; elle est tenue « très durement ; je me montre mécontent ; j'annonce « que je quitte Paris pour une semaine ; je m'informe « de la rente que faisait précédemment le consul ; « cinq cents francs par mois, plus la toilette et les « cadeaux.

« *31 Janvier au 12 Février* : — Mon voyage en « Belgique.

« *5 Février* : — J'écris.

« *9* : — Réponse.

« *10* : — Seconde lettre de moi. . . . . . . »

J'ai les brouillons de mes deux lettres et sa réponse. Voici la première de mes deux lettres :

« J'espérais ne pas m'en aller lundi sans avoir serré « votre main. . . . . »

Et cetera ; ce n'est pas intéressant. Ah! sa réponse.

« J'ai été très touchée de vos tendres paroles. Je les « crois sincères!... Je vous ai semblé triste lors de « votre dernière visite ; en effet je le suis. Vous avez « dû remarquer en moi un certain trouble. Je n'ai « pas osé vous dire que je traverse en ce moment une « crise des plus pénibles qui ne me laisse de trêve ni « jour ni nuit. J'ai des obligations sérieuses à remplir « et il me faudrait me sentir allégée de ce côté pour « me retrouver moi-même et être à vous. Je n'ai « malheureusement aucune indépendance personnelle « et de lourdes charges à soutenir ; alors même que « mon cœur m'entraînerait vers le vôtre, je suis trop « honnête femme pour vous dissimuler plus longtemps « ma situation, ne connaissant pas la vôtre et ne « sachant quels seraient les sacrifices que vous pour- « riez faire faire pour me tirer de l'impasse si écra- « sante dans laquelle je me trouve. Après cet exposé, « voyez si vous pouvez être l'ami sur lequel je puisse « absolument compter ; ou considérez cet aveu comme « non avenu en m'oubliant à toujours.

« LÉA D'ARSAY. »

Ma seconde lettre :

« 10 février 1887.

« Ma chère amie,

« Je vous assure que je vous sai gré de votre franchise. . . . . »

Je lui ai répondu que je pouvais l'aider mais qu'j'étais un peu effrayé de ces embarras énormes... Ces deux premières lettres étaient assez convenables, et proprement écrites.

Continuons.

« *Dimanche 13 Février :* — Je vais rue Stévens : « Louise me dit que Léa est souffrante et couchée : « histoire de la purgation refusée ; à demain.

« *Lundi 14 Février :* — Une heure et demie, rue « Stévens ; Léa me reçoit ; toilette bleu clair ; je reste « une heure ; je l'interroge sur les embarras ; j'offre « dix louis pour le soir, si elle veut que je les lui « apporte ; elle accepte pour onze heures, sous la con- « dition que je partirai à une heure, à cause de sa « mère.

« Le soir, onze heures ; elle me reçoit dans la salle « à manger ; sa mère a invité des amies sans l'avertir : « elle ne peut me garder ; elle me supplie de ne pas « croire qu'il y ait de sa faute, de ne pas lui en vou- « loir : une autre fois, elle le jure ; elle est plus gen- « tille qu'elle n'ait encore été : je l'embrasse longue- « ment ; je la quitte au bout de dix minutes ; je lui « laisse les dix louis promis ; rendez-vous pour mer- « credi.

« *Mercredi 16 Février :* — Rue Stévens, deux « heures ; elle allait sortir ; elle me retient une demi- « heure ; dans sa chambre ; elle met son chapeau et « son manteau : projet d'aller le lendemain ou l'après- « lendemain dîner ensemble quelque part.

« *Jeudi 17 :* — Une heure, rue Stévens ; Je reste « une heure et demie ; je bois du café avec elle ; le « chanteur de la rue ; nous dansons ; ses jupons se « démettent ; elle sort pour les remettre ; coup de « sonnette ; elle revient ; elle me dit que c'est le char- « bonnier qui réclame de l'argent ; petite explication ; « rendez-vous demain soir à neuf heures ; elle me « dit que si elle ne peut être sûre de moi, rien à « faire.

« *Vendredi 18 :* — Neuf heures du soir ; Louise est « seule ; Léa a dû dîner en ville ; elle reviendra très « tard ; lettre pour moi. »

« Voyons cette lettre.

« 18 février.

« Je regrette de ne pas me trouver chez moi ce soir. « La situation dans laquelle je suis et que vous con- « naissez ne me laisse aucune indépendance ; si j'avais « pu compter sur ce que vous m'aviez promis, je serais « restée ; mais il me faut absolument sortir de ce mau- « vais pas tout de suite. Dois-je compter oui ou non « sur votre bon vouloir ? Si, comme je le pense, vous « m'auriez tenu parole, remettez à Louise ce que vous « m'auriez remis à moi-même et dimanche à une « heure je vous en remercierai. »

Cette incompréhensible fille me manque parce qu'elle croit que je ne lui donnerai rien, et elle veut que je donne quelque chose à sa femme de chambre. Rangeons bien à leur place ces lettres.

« *Vendredi 18 :* — Neuf heures... Léa a dû dîner « en ville... lettre pour moi... »

C'est celle-là.

« ... Je refuse tout argent ; supplications de Louise ; « Louise me prie de penser au moins à elle ; elle a sa « fille en nourrice à Auteuil et elle attend ses gages « pour payer la pension en retard ; elle me conte que « Léa est malheureuse. Je déclare nettement que Léa « se moque de moi, que je ne donnerai plus un sou « avant qu'elle n'ait tenu sa parole. Je pars en laissant « vingt francs à Louise. »

Et là s'arrêtent mes procès-verbaux ; quel dommage ! je n'ai que le commencement de l'histoire. Le lendemain samedi ? le lendemain samedi Léa s'est décidée à m'accorder ses faveurs ; un après-midi, je me rappelle, une belle journée de soleil ; je lui ai donné les deux cents francs dont elle avait besoin ; cela faisait une somme assez ronde pour un baiser ; c'est le diable aussi, quand une fois on est pris dans la chaîne, de couper court ; et puis, recommencer avec une autre femme la même série, éternellement ; il fallait que celle-là aboutît ; on s'obstine ; j'ai bien fait. Elle avait pris soin de fermer à clé la porte du salon ; j'avais juste deux cent cinq francs ; le soir je lui ai envoyé des roses : j'ai été alors pour la première fois chez Hanser-Harduin ; ils ont une vendeuse bien jolie, à l'air exquisement de se moquer du monde ; j'irai bientôt y acheter des fleurs ; étonnante jeune fille, cette petite fleuriste.

« Cher ami,

« Il faut absolument que vous veniez... » Un rendez-vous.

« Je suis au regret de ne pouvoir me trouver chez « moi demain. . . . .
« Je dois passer une audition. . . . .
« venez lundi à quatre heures. . . . .
« quelques instants ensemble. . . . .

Une autre :

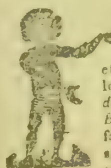
« Toujours par suite de la situation dans laquelle « je suis, je ne puis être libre comme je le vou- « drais. . . . .
« j'ai mille ennuis. . . . .
« il faut que je sorte de cette impasse. . . . . . »

Sacrédié ; ma lettre de mise en demeure :

Édouard DUJARDIN.

(A suivre).







Le Gérant : G. CLEMENT. Tirage sur rotative J. Derriey. Encres de Laflèche-Bréham. Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Norberg, directeur), 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

RIN DIN DI DIOU !

Poésie de Léon DUROCHER.

(Ballade Morvandelle)

Musique de F. JACOTOT.



I

Rin din di diou ! . Cueillez la noisette,
Rin din di diou ! , le long du chemin;
Et puis là-bas chante la musette.
Les gais amoureux ! pressez-vous la main ..

Le jour où Madeleine
Me quitta sans remords.
En roulant vers la plaine,
Mon pauvre cœur est mort.

II

Rin din di di diou !. Fille brune ou blonde,
Rin din di di diou !.. gas fier et joyeux,
Lorsque l'on s'invite à danser à la ronde.
L'on doit se parler les yeux dans les yeux ..

Dans un cercueil tout rose
Je mis mon cœur broyé.
Sur lui, pour qu'il repose,
Moi-même j'ai prié

III

Rin din di di diou !... Parmi les broussailles.
Rin din di di diou !.. pendant le retour,
La lune qui veille à ces fiançailles,
Écoute sonner des serments d'amour ..

Auprès de la chapelle,
Sous le gazon doré,
Sans un pleur de ma belle
Mon cœur est enterré

IV

Rin din di di diou !... L'on m'a tant fait boire,
Rin din di di diou ! d'ardente liqueur.
Que, pris de sommeil, j'ai dans la nuit noire,
Dormi sur la tombe où rêve mon cœur

Ah ! sur mon cœur qui rêve,
J'irai dormir encor:
Car l'aube qui se lève
Sème des larmes d'or.

Dessin de Balluriau.

7e ANNÉE. — N° 42. Édition de Paris : 5 centimes 15 OCTOBRE 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
mois { Paris . . . . 13 fr. 50 / Départements . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Gluck, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

GITANES, par René MAIZEROY



Dessin de Steinlen

GITANES

Au creux d'une ravine solitaire où dans la douceur du clair-de-lune luisent, telles qu'un semis de larmes symboliques sur quelque sombre drap de funérailles, des flaques d'eau morte, — vaincus inquiets qui battent en retraite, qui sont à bout de forces, que hantent de tragiques visions, — loin de la ville secouée de colères, affamée de représailles qui les chassa, loi des bourgs inhospitaliers qui leur barrèrent la fuite, qui leur refusèrent l'aumône, du pain et de l'eau, de faméliques Gitanes ont dételé la roulotte, allumé un maigre feu de branches vertes dont l'épaisse fumée s'érige en colonnette mouvante vers le ciel.

Les hommes, silencieux, abattus, mornes, avec des stigmates de lassitude sur leurs faces jaunâtres et farouches, des crispations de poings, frissonnent dans leurs loques brodées, rôdent autour du campement, interrogent d'un regard aigu l'horizon mystérieux et, parmi les murmures de la nuit sereine, le grésillement monotone des courtilières, les appels rythmiques, cristallins des crapauds, le bruit sourd que font les deux ânes et la vieille mule poussive en broyant de leurs grosses mâchoires les ramilles des ronciers, les touffes d'herbe sèche, écoutent les abois éperdus des chiens de métairie qui se répondent de tous côtés, comme s'ils avaient flairé dans l'air humide l'âcre odeur d'une bande de loups.

Les femmes, aux noirs bandeaux huileux pèlent les légumes qu'elles volèrent le long de la route, tendent leurs cous cerclés de colliers de cuivre et d'amulettes vers les tarots qu'a étalés un à un sur ses genoux l'aïeule de la tribu, semblent attendre devant les Signes annonciateurs l'inéluctable arrêt du Destin.

Plus loin, inconsciente, heureuse, jolie, souple comme un jeune chevreau, une petite fille à demi nue rit aux éclats, agite les grelots d'un large tambour de basque, fait pirouetter, grimacer, maugréer, pour son plaisir, deux babouins pelés.

Et la lune, radieuse, illumine à chaque gambade les croupes rouges des singes, pareilles à d'impudiques masques.

René MAIZEROY.

(Route de Teillet. — Septembre.)

Les Bateaux-Fleurs

Oh ! les cousins enseignes de vaisseau, les camarades attachés d'ambassade ; oh ! les gens qui, sortant d'une baraque, affirment qu'on en a pour l'argent ; oh ! les maris qui disent du bien du mariage ; oh ! les voyageurs revenus de Chine qui veulent à toute force vous persuader d'aller en Chine ; oh ! l'Orient, la couleur locale, les craquelés, les cloisonnés, les porcelaines de la famille rose, les laques, les bronzes, les écrans et les paravents ; oh ! les petits albums menteurs représentant des Chinoises plus fines que nature, empressées autour de gras Chinois qui sourient avec béatitude ; oh ! la Chine et les chinoisants !

Nous en racontait-il, Adhémar, avec ses bateaux-fleurs, le soir où notre cercle offrit à cet intrépide explorateur le grand souper du retour ?

— Les bateaux-fleurs, voilà ce qu'il faut voir ! s'écriait-il. Puis, l'œil au plafond, il soupirait :

— Douce ville de Canton, je t'aime avec tes grands jardins, tes bananiers, tes palmiers, tes petites chinoises, et cette belle *Feitsoué*, que les roués Chinois ont surnommée la perle brune ! je respire encore le parfum embaumé de sa couronne de jasmin ; je presse encore entre mes doigts ses fins poignets ornés de bracelets de jade ; je vois encore ses petits pieds dans leurs pantoufles fleuries, et sa robe de gaze rose si transparente !... Comme la mélodie de ta voix et de ta guitare se mêlait harmonieusement à la chanson du fleuve et des roseaux, ô précieuse *Feitsoué*, à bord de notre bateau-fleur !

Il m'ennuyait, Adhémar ! Cet explorateur vous avait une manière de prononcer bateau-fleur, en me regardant les yeux clignés, qui semblait vouloir dire : Ce n'est pas à toi, avec ton col cassé, tes pantalons à l'éléphant et ta houppelande pareille à celle des fous de Bicêtre, qu'il arrivera jamais de goûter aux délices d'un bateau-fleur !

— Il est donc bien loin le bateau-fleur où se cache la merveille *Feitsoué* ?

— Canton, quai des eaux dormantes, le quatrième bateau à gauche en descendant le fleuve. Très facile à reconnaître : il est tout bleu avec des vitres roses.

— Et Canton, est-ce loin ?

— Pas bien loin, en Chine ! Une heure de fiacre d'ici à la gare de Lyon, seize heures de wagon par le rapide pour arriver à Marseille, trente-cinq jours de mer, et, une fois à Canton, cinq minutes de chaise ou de *sanpan* (1) pour te rendre à l'adresse indiquée.

Le fait est que le champagne commençait à me donner des idées chinoises. Je me trouvais d'ailleurs dans une disposition d'esprit toute particulière ; une *Feitsoué* parisienne venait de me trahir pour un Japonais d'importance, je n'aurais pas été fâché de rendre guerre pour guerre à la race jaune.

— Un verre à la santé de M. *Feitsoué ?* dans trente-six jours je lui donnerai de tes nouvelles.

— Il part pour Canton ?

— Comme dans le *Tour du Monde*.

— Bravo !

— Rapporte-moi un coffret en peau de serpent !

— Un chien à poil ras !

— Des pantoufles !

— Un petit chinois !

Ce fut un délire. On m'embrassa, Adhémar pleura, les dames m'accompagnèrent à la gare, et le lendemain, la tête encore un peu lourde et les idées troubles, je me réveillais, sans trop savoir comment, en qualité de passager de première classe, à bord du *Sindh* (capitaine Rapatel), qui filait de toute la force de son hélice dans la direction de Canton et du bateau-fleur aux vitres roses.

Deux jours de Mistral pour me mettre en goût, début pittoresque, mais bouleversant. Puis Naples avec son golfe bleu, son ciel bleu et son amphithéâtre de coteaux couronné de blanches villas ! seulement, ce jour-là, comme toujours, il pleuvait à Naples et le soleil faisait relâche. Aussi, je l'avoue entre nous, n'ai-je pas aperçu grand'chose.

Très jolie, Messine, mais on n'y descend pas.

Ce tas de rochers noirs, là-bas à notre gauche, c'est la Crète : ô mythologie !

Voici Port-Saïd, la terre des Pharaons : des maisons en carton, une enseigne de photographe, et quelques arbres, déportés sans doute pour cause politique, en train de faire leur temps sur une langue de sable jaune.

Onze heures de canal, affreux soleil, poussière aveuglante. Quand sortira-t-on ? Un bateau remonte de la mer Rouge et force le nôtre à se garer ; nous voilà immobiles au fond d'une crique artificielle que dominent des tas de sable incandescents. Sensation du poulet dans sa rôtissoire !

On repart : la mer Rouge ! ah ! bien oui, la chaleur augmente et le soleil me semble plus gros. D'ailleurs superbe de désolation, tout est cuit. La côte d'Arabie avec sa succession de rochers roux et de sables mamelonnés, fait l'effet d'un interminable chapelet de brioches fumantes.

Aden, village anglais, noir comme un plum-pudding oublié au four.

Puis, l'Océan ! c'est plus large, on respire.

Je signale un cachalot, je constate l'existence des poissons volants.

Pointe de Galles, Singapore, Saïgon : ici c'est le contraire de la mer Rouge. Trop de végétation ; des forêts vierges poussent dans les rues pour peu qu'on oublie un jour de les balayer.

Hong-Kong, ville anglaise avec un nom chinois. Je ne m'y arrêterai pas, je ne veux débarquer que dans la vraie Chine. On transborde mes bagages sur un steamer américain qui va remonter le fleuve. Encore six heures, ô *Feitsoué* ! et je serai à Canton, le paradis de mes rêves, la ville sacrée des bateaux-fleurs.

Nous stoppons, enfin !

— Les bateaux-fleurs ? Qu'on m'y porte en chaise tout de suite.

Le maître d'hôtel sourit et me répond :

— Monsieur, il faut voir les bateaux-fleurs la nuit, le jour ce sont des bateaux comme tous les autres.

J'attends donc patiemment, à côté du soda-water obligatoire, sous le *pankah* dont un coolie endormi tire la ficelle pour rafraîchir l'air et mettre en fuite les moustiques, et je tue le temps à rêver bateaux-fleurs, petites chinoises aux poignets fins et voluptés orientales.

Dix heures !...

Un boy chinois me dit en français : « Quand monsieur désirera... »

L'escalier de l'hôtel trempe dans l'eau comme à Venise ; un canot est au bas qui nous attend, un canot européen ! J'eusse préféré, pour la couleur locale, me rendre au bateau-fleur en *sanpan* ou en chaise.

Mon gondolier à longue queue me montre là-bas, sur l'autre rive, des myriades de lumières qui se réfléchissent dans l'eau. J'entends un bruit confus d'instruments et de voix, quelque chose comme l'écho lointain d'une fête foraine.

Le bruit augmente, les lumières se rapprochent :

— Les bateaux-fleurs ! les bateaux-fleurs !

Les récits d'Adhémar, mon imagination naturellement poétique, m'avaient fait rêver des bateaux-fleurs plus beaux que nature : des bateaux en bois précieux, incrustés de nacre, perdus dans un nuage de soie et de pavillons, montés par un équipage de rameurs féminins et promenant sur le fleuve aux eaux claires le bruit confondu des baisers, de la musique et des rames.

Hélas ! le fleuve est limoneux et les bateaux-fleurs de Canton, amarrés à perpétuité, ne descendent pas plus le fil de l'eau que la frégate-école ou la Samaritaine.

Cependant, ma première mauvaise humeur passée, je suis obligé de convenir que le spectacle est, en somme, curieux. Ces bateaux, une trentaine environ, rangés côte à côte sur plusieurs lignes, réunis par des passerelles, et formant sur l'eau une petite ville de plaisir, ces fenêtres illuminées aux vitres bleues, oranges ou rouges, ces portes bizarrement découpées s'ouvrant toutes larges sur l'avant et décorées de fleurs en guirlandes, de lanternes peintes et de lustres en verroterie, tout cela me pénètre d'une joie chinoise.

Je compte les bateaux : un, deux, trois... le quatrième a des vitres roses, c'est bien celui d'Adhémar.

Quelle émotion quand je pose le pied sur son avant fleuri ! Quel triomphe en passant sous son arcade éblouissante qui me rappelle en petit l'entrée de Mabille ! Quelles palpitations de cœur pour descendre les trois marches qui conduisent au premier des deux salons dont se compose tout bateau-fleur !

On me sert du thé, on me fait asseoir dans un fauteuil à dossier de marbre, excellent pour la fraîcheur.

Deux autres degrés conduisent de la première à la seconde pièce. Rien, pas même une tenture, ne les sépare.

Quelques Chinois vénérables et gras y sont assis autour d'une table ronde et se laissent gravement servir à manger et verser à boire par des demoiselles de quatorze à quinze ans, debout derrière eux.

Très jolies les petites *kounéang*, quoique un peu trop fardées pour leur âge ! Elles ont des fleurs naturelles piquées avec goût dans leurs cheveux noirs, des bracelets d'or massif ou de jade vert. Leurs yeux sont brillants, leurs mains fines, et je remarque avec plaisir que leurs pieds, naturellement petits n'ont pas eu besoin d'être déformés pour tenir dans d'imperceptibles pantoufles.

Au bruit que je fais en m'asseyant, quelques-unes se retournent et me regardent, puis elles se remettent à rire, à s'éventer et à picorer dans les assiettes.

Les Chinois, eux, mangent toujours ; ma présence ne paraît pas les gêner.

Au dessert, ils trouvent bon de prendre leurs aises. Je les vois mettre leur torse à l'air et m'étaler une collection de bedaines de poussahs, d'épaules trop grasses et de bras sans muscles. C'est d'ailleurs sérieusement et le plus ingénument du monde que ces marchands de gingembre, de riz, d'opium ou de nids d'hirondelle, se font éventer, nus jusqu'au nombril, par les jeunes filles et jouent avec elles au jeu de la *morra*, à qui devra absorber le plus de tasses de vin chaud.

— Et Mlle *Feitsoué* ?

— Mlle *Feitsoué*, me répond le propriétaire du bateau, vient quelquefois quand d'honorables négociants l'amènent ; elle n'est pas venue aujourd'hui.

— Elle n'habite donc pas ici ?

— Eh ! par les dix mille sages, où dormirait-elle ? il n'y a pas de lits sur les bateaux-fleurs.

Pas de lits sur les bateaux-fleurs ! ceci dérange mes idées. Que me contait donc Adhémar ?

— Cependant, ces messieurs du fond ?...

— Ce sont des messieurs qui ont loué le bateau pour ce soir et s'offrent une fête intime.

— Intime !... mais alors, moi, que fais-je ici ?

— Ce que fait tout le monde. Voici d'autres visi-

(1) Littéralement *trois planches* ; le *sanpan* est une toute petite embarcation qui se manœuvre à la godille.

teurs qui viennent comme vous réjouir leurs yeux et leurs oreilles, car tout à l'heure on va chanter.

— Et si je voulais emmener souper la petite ?

— *Feitsoué kounéang* ? Une demoiselle à la mode ? souper avec un étranger, un diable à cheveux rouges ! jamais ! cela la perdrait de réputation. Pourtant, si vous vouliez vous raser la tête, mettre une fausse queue, vous frotter de safran, endosser le costume chinois et apprendre quelques mots de notre langue, peut-être l'enfant consentirait-elle. Il ne vous resterait plus alors qu'à me louer mon bateau pour un soir, deux cents taëls, une bagatelle ! qu'à payer les fleurs, l'éclairage, qu'à commander un souper à vingt-quatre services pour *Feitsoué*, les amies qu'il lui plairait d'inviter et les amis que vous inviteriez vous-mêmes, plus le thé qu'il est d'usage d'offrir aux visiteurs.

— Comment ! je serais obligé d'admettre ?...

— Tous ceux qui vous feront l'honneur de venir, *ta lao yè*, la politesse chinoise l'exige.

Drôle de manière qu'ont ces Chinois de comprendre le cabinet particulier !

Mes négociants ont fini de dîner. Tous, Chinois et Chinoises, viennent dans la première salle. Je veux me retirer, on me retient avec mille façons cérémonieuses : il me faut rasseoir. On verse du thé, on fait circuler les pipes à eau, un vieillard très poli retire la sienne de sa bouche et insiste pour que je me l'introduise entre les dents ; refuser, serait manquer aux convenances.

Cachant sa figure derrière un éventail, une des demoiselles se met à chanter. Mes hôtes écoutent en croquant des pépins de pastèques torréfiés, exercice masticatoire souverain, paraît-il, pour la digestion. Et du thé ! encore du thé ! et des pipes ! encore des pipes ! des chansons ! encore des chansons ! et toutes sur le même air criard et monotone.

On va fumer l'opium ; je me retire, d'autant plus volontiers que la chaleur est étouffante et que la migraine commence à me gagner.

— Salut, nobles mandarins !

— *Ming tien houé, ta lao yè* ; à demain, grand vieux monsieur !

Hélas ! le grand vieux monsieur ne reviendra pas demain. C'est donc cela les bateaux-fleurs ? Oh ? la Chine et les chinoisants !

Jules ARÈNE.

LA SAUVEUSE

C'est vrai que, depuis dix-huit mois, je suis presque un modèle de vertu, et la cause ne laisse pas que d'être curieuse. Dans l'été de l'an dernier, je rencontrai à la mer une jeune femme qui me parut passer la fameuse *crise de trentaine*, et qui la passait en effet. De tennis en tennis, nous nous parlâmes, et, le mari absent, il fut bientôt clair, que nous tendions à commettre le méchant délit qui ravage la société. Un soir d'été, l'affaire ne tenait plus qu'à un fil, et un rendez-vous donné pour minuit (nous voisinions, nos jardins se prêtaient à toutes les tactiques) ne laissa plus de doute sur l'épilogue.

Je m'y préparais, vers onze heures, pâle d'ardeur et de crainte — car rien n'est plus redoutable que ce finale qui se peut encore rompre, et dont la rupture apparaît comme la chute du monde.

Au moment où j'essayais la dixième cravate, j'entends la porte de la chambre qui grince, et je vois dans l'entre-bâillement une hilhouette gracile et un charmant visage de fillette que je connaissais déjà. Mon premier mouvement fut d'inquiétude. Inquiétude qui ne faisait que s'accroître à la réflexion. La fillette, en effet, n'était autre que la belle-sœur de mon amie et que, dans les derniers jours, on avait éloignée, sous cent prétextes, avec quelque servante ou quelque compagne. Elle était observatrice et soupçonneuse, malgré ses quatorze ans, et nous avait beaucoup contrecarrés. Il était de toute évidence qu'elle venait en *empêcheuse*, et je ressentis contre elle une colère des plus vives, tandis qu'elle me regardait d'un air timide avec ses beaux yeux d'enfant, qui semblaient jeter une lueur dans les pénombres.

— Qu'y a-t-il ? dis-je d'un ton bref et presque brutal.

Elle répondit d'une voix très bassse et pourtant très distincte :

— Je viens vous supplier d'être honnête homme !

Les bras m'en tombèrent. Je restai à la regarder. Elle fit un pas, entra dans la pleine lumière. Son regard était d'une douceur extraordinaire ; sa figure, sur la limite fine où la jeune fille va succéder à l'enfant, avait un petit sourire vague, qui, à tout autre moment, m'aurait paru délicieux. Ses grands cheveux pendaient sur ses épaules, comme une végétation brillante. Elle tremblait. Malgré tout, ma colère tomba un peu, mais mon angoisse grossit d'autant.

— Comment dites-vous ? fis-je enfin.

Elle répéta sa phrase et ajouta :

— Si vous connaissiez mon frère, il est bien sûr que vous ne voudriez pas le trahir... Il est si bon, si loyal, si digne qu'on lui soit fidèle !...

Ses cils se mouillèrent ; elle baissa le front. Et moi, je ne savais plus du tout que lui répondre, tellement se mélangeaient la surprise, la hâte de la voir partir, la terreur de manquer mon rendez-vous !

— C'est absurde ! grommelai-je.

Mais elle, d'un air innocent :

— Oh ! non, ce n'est pas absurde. Je sais tout, allez !... Et je sais ce que vous ne savez pas... Je sais que ma belle-sœur se repentira amèrement quand sa folie sera passée... Je sais qu'elle cède à quelque chose qui est contre son caractère... à un mal passager dont elle peut guérir tout à fait si elle pouvait n'avoir rien d'irréparable à se reprocher !

— Ah ça ! m'écriai-je avec stupéfaction... à quelle école avez-vous appris ces choses-là ?... Comment ont-elles pu entrer dans votre tête ?

Elle rougit vivement et murmura :

— Oh ! d'abord, nous sommes beaucoup, beaucoup plus instruites qu'on ne le croit, et puis moi, j'ai le malheur d'être si observatrice, même quand je ne regarde pas, que je ne puis m'empêcher de comprendre les choses !

Ma surprise augmentait, compliquée par le soupçon de vices précoces, et tout cela se mêlait à la crispation frénétique, au retour de la rage, — une rage, cette fois, presque féroce.

— En vérité ! repris-je âprement. Eh bien ! vous avez une jolie âme, ma petite ! Vous devriez être dans une maison spéciale.

Elle leva sur moi un grand regard éperdu et gémit :

— Oh ! monsieur, si vous pouviez voir votre injustice.

Puis elle éclata en sanglots. Désorienté, je me mis à marcher de long en large. Elle était appuyée contre un meuble, la poitrine frémissante : elle se cachait la la figure. Tout son être, sur le point de devenir femme, avait une grâce fine, une élégance de fleur non éclose. Et, tout d'un coup, mon cœur se retourna. J'eus le sentiment que j'étais devant une créature exquise autant que subtile, pure autant que précieuse. Je perçus combien sa démarche marquait de bonté et que sa précocité n'était que de finesse et de dévouement. Mes yeux se mouillèrent ; je cédai à un ascendant mystérieux et trouble.

— Ne pleurez pas, pardonnez-moi... Je regrette mes paroles.

Elle demeura un moment encore, le visage caché, refoulant ses sanglots ; puis ses beaux yeux se relevèrent. Ils étaient pleins de douceur triste. — Ils avaient cette extrême beauté que les pleurs donnent à certaines physionomies, cette beauté *trempée*, tendre, prenante, que la joie ne saurait égaler. Vous savez comme les sentiments contrariés mettent parfois de force à se convertir en d'autres : je me trouvai tout d'un coup captif d'une émotion singulière, de quelque chose d'extraordinaire qui *naissait* en moi et que je compris devoir durer :

— Eh bien ! m'écriai-je, qu'il en soit comme vous le désirez... Je renonce !...

Je lui avais pris la main, je la regardai fixement, de plus en plus frappé de la belle loyauté de sa charmante figure.

— Oh ! fit-elle... que je vous bénis ! que je suis heureuse de cette bonne action !

— Eh ! fis-je avec un mouvement d'ironie chagrine... demain, vous aurez oublié et la bonne action et moi-même.

— Je n'oublie jamais, fit-elle — et, de toute ma vie, c'est ceci que j'oublierai le moins !

Instinctivement, mon étreinte s'était resserrée, et, soudain, je voulus du moins une fugitive récompense, le rapide souvenir d'un baiser. Elle n'eut pas le temps de se défendre que mes lèvres s'étaient posées sur ses paupières humides. Elle demeura une demi-minute surprise, puis, à voix basse :

— Je vous aimerai bien... dans deux ans !

La petite main me repoussa vivement ; elle glissa légère hors de mes bras, et la chambre était vide ? Mais l'image était demeurée ; la tigelle verte ne devait plus cesser de grandir !

Les jours suivants, je gardai la chambre, faisant courir le bruit que j'étais malade, je ménageai ainsi l'amour-propre de Mme B... jusqu'à l'arrivée de son mari. Non seulement la jeune femme traversa indemne la crise, mais elle s'en trouva si heureuse qu'elle me pardonna et me permit de me lier avec M. B... Dès lors, je vécus dans l'adoration de la fillette ; je la regardai grandir, dans un ravissement continu. Et voilà que le temps approche où je pourrai lier sa vie à la mienne, où je pourrai échanger avec elle les paroles divines !

J.-H. ROSNY.

CHANSONS DE BILITIS [1]

DE LA PREMIÈRE PARTIE

BUCOLIQUES EN PAMPHYLIE

I

Nos mères étaient grosses en même temps, et cependant elle s'est mariée, Melissa, ma plus chère amie. Les roses sont encore sur la route. Les torches n'ont pas fini de brûler.

Et je reviens par le même chemin, toute seule, et je songe. Ainsi, ce qu'elle est aujourd'hui, moi aussi j'aurais pu l'être. Suis-je déjà si grande fille ?

Le cortège, les flûtes, le chant nuptial et le char fleuri de l'époux, toutes ces fêtes, un autre soir, se dérouleront autour de moi, parmi les parfums bleus et les branches d'olivier.

Comme à cette heure même Melissa, je me dévoilerai devant un homme, je connaitrai l'amour dans la nuit, et plus tard des petits enfants se nourriront à mes seins gonflés...

II

L'orage a duré toute la nuit. Sélénis aux beaux cheveux était venue filer avec moi. Elle est restée de peur de la boue. Nous avons entendu les prières et elle a couché dans mon lit.

Quand les filles couchent à deux, le sommeil reste à la porte. « Bilitis, dis-moi, dis-moi qui tu aimes. » Elle faisait glisser sa jambe sur la mienne pour me caresser doucement.

Et elle a dit, devant ma bouche : « Je sais, Bilitis, qui tu aimes. Ferme tes yeux : je suis Lykôpas. » Je répondis en la touchant : « Ne vois-je pas bien que tu est fille ? Tu plaisantes mal à propos.

Mais elle reprit : « En vérité, je suis Lykôpas si tu fermes tes paupières. Voilà ses bras, voilà ses lèvres... » Et son haleine sur ma joue enchanta ma rêverie d'une illusion prodigieuse.

III

Il m'a dit : « Cette nuit, j'ai rêvé. J'avais ta chevelure autour de mon cou. J'avais tes cheveux comme un collier noir autour de ma nuque et sur ma poitrine.

« Je les caressais, et c'étaient *les miens*, et nous étions liés pour toujours ainsi, par une profonde chevelure unique ainsi que deux lauriers n'ont souvent qu'une racine.

« Et peu à peu il m'a semblé, tant nos membres étaient confondus, que je devenais toi-même, ou que tu entrais en moi comme mon songe. »

Quand il eut achevé, il mit doucement ses mains sur ma poitrine, et il me regarda d'un regard si tendre que je baissai les yeux avec un frisson.

IV

La petite maison où est son lit est la plus belle de la terre. Elle est faite avec des branches d'arbres, quatre murs de roches grises et une chevelure de chaume.

Je l'aime, car nous y couchons, depuis que les nuits sont fraîches, et plus les nuits sont fraîches plus

(1) *Mercure de France*

[illegible] aussi. Au jour levant je me sens engourdie.

[illegible] sur le sol : deux couvertures de laine noire enferment nos corps qui se réchauffent. Sa poitrine refoule mes seins. Mon cœur bat...

Il m'étreint si fort qu'il me brisera, pauvre petite fille que je suis ; mais dès qu'il est en moi je ne sais plus rien du monde, et on me couperait les quatre membres sans me réveiller de ma joie.

DE LA TROISIÈME PARTIE

ÉPIGRAMMES DANS L'ILE DE CHYPRE

I

[illegible] Plango, chez les courtisanes égyptiennes, tout en haut de la vieille ville. Elles ont des amphores de terre, des plateaux de cuivre et des nattes jaunes où elles s'accroupissent sans effort.

Leurs chambres sont silencieuses, sans angles et sans encoignures, tant les couches successives de chaux bleue ont émoussé les chapiteaux et arrondi le pied des murs.

Elles se tiennent immobiles, les mains posées sur les genoux. Quand elles offrent la bouillie, elles murmurent : « Bonheur. » Et quand on les remercie, elles disent : « Grâce à toi. »

Elles comprennent le hellène et feignent de le parler mal pour se rire de nous dans leur langue. Mais, nous, dent pour dent, nous parlons syrien, et elles s'inquiètent tout à coup.

II

Chairs en fleurs, ô mes seins ! que vous êtes riches de volupté ! Mes seins dans mes mains que vous avez de mollesses et moelleuses chaleurs et de jeunes parfums !

Jadis vous étiez glacés comme une poitrine de statue et durs comme d'insensibles marbres. Depuis que vous fléchissez, je vous chéris davantage, vous qui fûtes aimés.

Votre forme lisse et renflée est l'honneur de mon torse brun. Soit que je vous emprisonne sous la résille d'or, soit que je vous délivre tout nus, vous me précédez de votre splendeur.

Soyez donc heureux cette nuit. Si mes doigts enfantent des caresses, vous seuls le saurez jusqu'à demain matin, car, cette nuit, Bilitis a payé Bilitis.

III

Si tu veux être aimé d'une femme, ô jeune ami, quelle qu'elle soit, ne lui dis pas que tu la veuilles, mais fais qu'elle te voie tous les jours ; puis disparais, pour revenir.

Si elle t'adresse la parole, sois amoureux sans empressement. Elle viendra d'elle-même à toi. Sache alors la prendre de force, le jour où elle entend se donner.

Quand tu la recevras dans ton lit, néglige ton propre plaisir. Les mains d'une femme amoureuse sont tremblantes et sans caresses. Dispense-les d'être zélées.

Mais toi, ne prends pas de repos. Prolonge tes baisers à perte d'haleine. Ne la laisse pas dormir même si elle t'en prie. Baise toujours la partie de son corps vers laquelle elle tourne les yeux.

IV

Je frissonne. La nuit est fraiche et la forêt toute mouillée. Pourquoi m'as-tu conduite ici ? Mon grand lit n'est-il pas plus doux que cette mousse semée de pierres ?

Ma robe à fleurs aura des taches de verdure ; mes cheveux seront mêlés de brindilles ; mon coude, regarde mon coude, comme il est déjà souillé de terre humide.

Autrefois pourtant, je suivais dans les bois..... Ah ! laisse-moi quelque temps. Je suis triste, ce soir. Laisse-moi sans parler, la main sur les yeux...

En vérité, ne peux-tu attendre ! sommes-nous des bêtes brutes pour nous prendre ainsi ! Laisse-moi. Tu n'ouvriras ni mes genoux ni mes lèvres. Mes yeux mêmes de peur de pleurer, se ferment.

Pierre LOUYS.



LES POÈTES DE L'AMOUR

La Méditation des soirs d'ivresse

Qu'il est profond le verre où j'ai jeté mon cœur
et que mon rêve est triste aux clartés des lanternes.
L'on danse au loin dans la musique et dans les fleurs...
Mais la fumée du vin monte au fond des tavernes.

J'ai marché tout le jour sur les pierres des rues
où des fêtes se célébraient pour quels adieux ?...
J'ai pleuré sur les bancs déserts des avenues
et la pluie qui passait a mouillé mes cheveux.

O vin, je suis venu vers toi pour que tu verses
l'oubli puissant et la chimère à mon esprit.
C'est ici la fin de la vie, l'ombre m'y berce
et l'humaine gaieté n'y saurait pas venir.

Ici, je ne sais plus les soirées enivrantes,
le jardin, d'un parfum de robe pénétré
nos chairs qui s'attiraient près des fleurs frémissantes
et mon orgueil cruellement agenouillé.

Sa lampe ne brillera plus aux vitres closes...
Chante, chante, cité, pour bercer mes ennuis ;
ici, je ne vois plus s'étaler sous la nuit
les voluptés, le sang, les rêves et les roses.

C'est ici le refuge où l'on pose la croix,
o vaincus, qu'a courbés la vie impitoyable

Venez les affligés, venez les misérables,
C'est ici qu'on ne pense plus et qu'on déchoit!

— Dis-moi, ma bien aimée, pourquoi m'as-tu menti?
Pour avoir trop rêvé le front contre ta jupe
j'ai voulu croire aux mots d'amour que tu m'as dit,
et c'était si facile, hélas! d'en être dupe.

A t'aimer, j'ai connu l'amertume des soirs,
fleurs jetées, vains adieux et faussetés de femme,
et c'est pour toi qu'infortuné je vins m'asseoir
A la table de doute où je salis mon âme.

— Les dimanches d'été sont si beaux, ô pauvre homme,
lorsque l'on rêve aux mauvais lieux des vieux faubourgs...
Laisse ton idéal mendier devant la porte
Pour qu'ensuite il fasse sonner les sous d'amour...

— Mais, là-bas, des vents purs dans les vallées circulent
et des voitures bleues flottent sur les chemins;
Là-bas, de grands vaisseaux voguent au crépuscule
dans le chant des oiseaux et le chant des marins.

Des joueurs d'instruments passent dans les bourgades;
les pâles exilés rêvent sous les maisons.
Les yeux des voyageurs sont pleins de paysages
et des femmes sont attristées par la saison...



— J'ai rêvé sous vos blancs rosiers de m'endormir,
Pour avoir sur mon front le baiser des rosées.
Bien aimée, j'ai rêvé de m'en aller mourir
dans le lit inconnu d'une prostituée.

Le silence est venu comme un triste étranger;
les places ont vibré du vertige des danses;
avec l'aube, le long des murs, je marcherai
Afin qu'un peu de vie remonte vers mes tempes.

De graves ouvriers iront vers les travaux
Et le soleil enfin luira contre ma porte
et ce rêve s'élèvera dans mon cerveau
d'avoir l'âme comme un outil, brillante et forte.

MAURICE MAGRE.



LA FORÊT DE MYRTES

J'avais été un enfant très intelligent, mais vers dix-sept ans, je devins stupide. Ma timidité était telle alors, que je ne pouvais ni saluer ni m'asseoir en compagnie, sans que la sueur me mouillât le front. La présence des femmes me jetait dans une sorte d'effarement. J'observais à la lettre ce précepte de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'on m'avait appris dans je ne sais quelle basse classe et que j'avais retenu parce que les vers, qui sont de Corneille, m'en avaient semblé bizarres :

Fuis avec un grand soin la pratique des femmes;
Ton ennemi par là peut savoir ton défaut.
Recommande en commun aux bontés du Très-Haut
Celles dont les vertus embellissent les âmes,
Et, sans en voir jamais qu'avec un prompt adieu,
Aime-les toutes, mais en Dieu.

Je suivais le conseil du vieux moine mystique; mais, si je le suivais, c'était bien malgré moi. J'aurais voulu voir les femmes avec un adieu moins prompt.

Parmi les amies de ma mère, il en était une auprès de laquelle j'aurais particulièrement aimé me tenir et causer longtemps. C'était la veuve d'un pianiste mort jeune et célèbre, Adolphe Gance. Elle se nommait Alice. Je n'avais jamais bien vu ses cheveux, ni ses yeux, ni ses dents... Comment bien voir ce qui flotte, brille, étincelle, éblouit? mais elle me semblait plus belle que le rêve et d'un éclat surnaturel. Ma mère avait coutume de dire qu'à les détailler, les traits de Mme Gance n'avaient rien d'extraordinaire. Chaque fois que ma mère exprimait ce sentiment, mon père secouait la tête avec incrédulité. C'est qu'il faisait sans doute comme moi, cet excellent père : il ne détaillait pas les traits de Mme Gance. Et, quel qu'en fut le détail, l'ensemble en était charmant. N'en croyez pas maman : je vous assure que Mme Gance était belle. Mme Gance m'attirait : la beauté est une douce chose ; Mme Gance me faisait peur : la beauté est une chose terrible.

Un soir que mon père recevait quelques personnes, Mme Gance entra dans le salon avec un air de bonté qui m'encouragea un peu. Elle prenait quelquefois, au milieu des hommes, l'air d'une reine qui jette à manger aux petits oiseaux. Puis, tout à coup, elle affectait une attitude hautaine : son visage se glaçait et elle agitait son mouchoir parfumé, comme pour chasser au loin le dégoût qui l'enveloppait. Je ne m'expliquais pas cela. Je me l'explique aujourd'hui parfaitement : Mme Gance était coquette, voilà tout.

Je vous disais donc qu'en entrant dans le salon ce soir-là, elle jeta à tout le monde et même au plus humble, qui était moi, quelque miette de son sourire. Je ne la quittai pas du regard et je crus surprendre dans ses beaux yeux une expression de tristesse; j'en

fus bouleversé. C'est que, voyez-vous, j'étais une bonne créature. On la pria de jouer au piano. Elle joua une nocturne de Chopin ; Je n'ai jamais rien entendu de si beau. Je croyais sentir les doigts même d'Alice, ses doigts longs et blancs, dont elle venait d'ôter les bagues, effleurer mes oreilles d'une céleste caresse.

Quand elle eut fini, j'allais d'instinct et sans y penser la ramener à sa place et m'asseoir auprès d'elle. En sentant les parfums de son sein, je fermai les yeux. Elle me demanda si j'aimais la musique ; sa voix me donna le frisson. Je rouvris les yeux et je vis qu'elle me regardait : ce regard me perdit.

— Oui, monsieur, répondis-je dans mon trouble...

Puisque la terre ne s'entr'ouvrit pas à ce moment pour m'engloutir, c'est que la nature est indifférente aux vœux les plus ardents des hommes.

Je passai la nuit dans ma chambre à m'appeler idiot et brute et à me donner des coups de poing par le visage. Le matin, après avoir longuement réfléchi, je ne me réconciliai pas avec moi même. Je me disais : « Vouloir exprimer à une femme qu'elle est belle, qu'elle est plus que belle et qu'elle sait tirer du piano des soupirs, des sanglots et des larmes véritables, et ne pouvoir lui dire que ces deux mots : *Oui, monsieur*, c'est être dénué plus que de raison du don d'exprimer sa pensée. Pierre Nozière, tu es un infirme, va te cacher ! »

Hélas ! je ne pouvais pas même me cacher tout à fait. Il me fallait paraître en classe, à table, en promenade. Je cachais mes bras, mes jambes, mon cou, comme je pouvais. On me voyait encore et j'étais bien malheureux. Avec mes camarades, j'avais au moins la ressource de donner et de recevoir des coups de poing ; c'est une attitude, cela. Mais avec les amies de ma mère, j'étais pitoyable. J'approuvais la bonté de ce précepte de l'*Imitation*.

Fuis avec un grand soin la pratique des femmes.

« — Quel conseil salutaire ! me disais-je. Si j'avais fui Mme Gance dans cette soirée funeste où, jouant une nocturne avec tant de poésie, elle fit passer dans l'air je ne sais quels frissons ; si je l'avais fuie alors, elle ne m'aurait pas dit : « Aimez-vous la musique ? » et je ne lui aurais pas répondu : « Oui, monsieur. »

Ces deux mots : « Oui, monsieur, » me tintaient sans cesse aux oreilles. Le souvenir m'en était toujours présent, ou plutôt, par un horrible phénomène de conscience, il me semblait que, le temps s'étant subitement arrêté, je restais indéfiniment à l'instant où venait d'être articulée cette parole irréprochable : « Oui, monsieur. » Ce n'était pas un remords qui me torturait. Le remords est doux auprès de ce que je ressentais. Je demeurai dans une sombre mélancolie pendant six semaines, au bout desquelles mes parents eux-mêmes s'aperçurent que j'étais imbécile.

Ce qui complétait mon imbécilité, c'est que j'avais autant d'audace dans l'esprit que de timidité dans les manières. D'ordinaire, l'intelligence des jeunes gens est rude. La mienne était inflexible. Je croyais posséder la vérité. J'étais violent et révolutionnaire, quand j'étais seul.

Seul, quel gaillard, quel luron je faisais ! J'ai bien changé depuis lors. Maintenant, je n'ai pas trop peur de mes contemporains. Je me mets autant que possible à ma place entre ceux qui ont plus d'esprit que moi et ceux qui en ont moins, et je compte sur l'indulgence des premiers. Par contre, je ne suis pas trop rassuré en face de moi-même... Mais je vous conte une histoire de ma dix-septième année. Vous concevez qu'alors cette timidité et cette audace mêlées faisaient de moi un être tout à fait absurde.

Six mois après l'affreuse aventure que je vous ai dite, et ma rhétorique étant terminée avec quelque honneur, mon père m'envoya passer les vacances au grand air. Il me recommanda à un de ses plus humbles et de ses plus dignes confrères, à un vieux médecin de campagne, lequel pratiquait à Saint-Patrice.

C'est là que j'allai. Saint-Patrice est un petit village de la côte normande qui s'adosse à une forêt et descend doucement vers une plage de sable, resserrée entre deux falaises. Cette plage était alors sauvage et déserte. La mer, que je voyais pour la première fois, et les bois, dont le calme était si doux, me causèrent d'abord une sorte de ravissement. Le vague des eaux et des feuillages était en harmonie avec le vague de mon âme. Je courais à cheval dans la forêt ; je me roulais à demi-nu sur la grève, plein du désir de quelque chose d'inconnu que je devinais partout et que je ne trouvais nulle part.

Seul tout le jour, je pleurais sans cause ; il m'arrivait quelquefois de sentir mon cœur se gonfler si fort, que je croyais mourir. Enfin, j'éprouvais un grand trouble ; mais est-il en ce monde un calme qui vaille l'inquiétude que je sentais ? Non. J'en atteste les bois dont les branches cinglaient mon visage ; j'en atteste la falaise où j'allais voir le soleil descendre dans la mer, rien ne vaut le mal dont j'étais alors tourmenté, rien ne vaut les premiers rêves des hommes ! Si le désir embellit toutes les choses sur lesquelles il se pose, le désir de l'inconnu embellit l'univers.

J'ai toujours eu, avec beaucoup de finesse, d'étranges naïvetés. J'aurais peut être ignoré pendant bien des jours encore la cause de mon trouble et de mes vagues désirs. Mais un poète me la révéla.

J'avais pris aux poètes, dès le collège, un goût que j'ai heureusement gardé. A dix-sept ans, j'adorais Virgile et je le comprenais presque aussi bien que si mes professeurs ne me l'avaient pas expliqué. En vacances, j'avais toujours un Virgile dans ma poche. C'était un méchant petit Virgile anglais de Bliss ; je l'ai encore. Je le garde aussi précieusement qu'il m'est possible de garder quelque chose ; des fleurs desséchées s'en échappent à chaque fois que je l'ouvre. Les plus anciennes de ces fleurs viennent de ce bois de Saint-Patrice où j'étais si heureux et si malheureux à dix-sept ans.

Or, un jour que je passais seul à l'orée de ce bois, respirant avec délices l'odeur des foins coupés tandis que le vent qui soufflait de la mer mettait du sel sur mes lèvres, j'éprouvais un invincible sentiment de lassitude, je m'assis à terre et regardai longtemps les nuages du ciel.

Puis, par habitude, j'ouvris mon Virgile et je lus : *Hic, quos durus amor...*

« Là, ceux qu'un impitoyable amour a fait périr en une langueur cruelle vont, cachés dans des allées mystérieuses, et la forêt de myrtes étend son ombrage alentour... »

« Et la forêt de myrtes étend son ombrage... » Oh ! je la connaissais, cette forêt de myrtes : je l'avais en moi tout entière. Mais je ne savais pas son nom. Virgile venait de me révéler la cause de mon mal. Grâce à lui, je savais que j'aimais.

Mais je ne savais pas encore qui j'aimais. Cela me fut révélé l'hiver suivant, quand je revis Mme Gance. Vous êtes sans doute plus perspicace que je ne fus. Vous l'avez deviné, c'est Alice que j'aimais. Admirez cette fatalité ! J'aimais précisément la femme devant laquelle je m'étais couvert de ridicule et qui devait penser de moi pis que du mal. Il y avait de quoi se désespérer. Mais alors le désespoir était hors d'usage ; pour s'en être trop servi, nos pères l'avaient usé. Je ne fis rien de terrible ni de grand. Je ne m'allai point cacher sous les arceaux ruinés d'un vieux cloître, je ne promenai point ma mélancolie dans les déserts, je n'appelai point les aquilons. Je fus seulement très malheureux et passai mon baccalauréat.

Mon bonheur était cruel : c'était de voir et d'entendre Alice et de penser : « Elle était la seule femme au monde que je puisse aimer : je suis le seul homme qu'elle ne puisse souffrir. » Quand elle déchiffrait au piano, je tournais les pages en regardant les cheveux légers qui se jouaient sur son cou blanc. Mais, pour ne pas m'exposer à lui dire encore une fois : « Oui, monsieur, » je fis le vœu de ne lui plus adresser la parole. Des changements survinrent bientôt dans ma vie et je perdis Alice de vue sans avoir violé mon serment.

J'ai retrouvé Mme Gance aux eaux, dans la montagne, cet été. Un demi-siècle pèse aujourd'hui sur la beauté qui me donna mes premiers troubles, et les plus séditieux. Mais cette beauté ruinée a de la grâce encore. Je me relevai moi-même en cheveux gris du vœu de mon adolescence :

— Bonjour, madame, dis-je à Mme Gance.

Et, cette fois, hélas ! l'émotion des jeunes années ne troubla ni mon regard ni ma voix.

Elle me reconnut sans trop de peine. Nos souvenirs nous unirent et nous nous aidâmes l'un l'autre à charmer par des causeries la vie banale de l'hôtel.

Bientôt des liens nouveaux se formèrent d'eux-mêmes entre nous, et ces liens ne seront que trop solides : c'est la communauté des fatigues et des peines qui les forme. Nous causions tous les matins, sur un banc vert, au soleil, de nos rhumatismes et de nos deuils. C'était matière à longs propos. Pour nous divertir, nous mélangions le passé au présent.

— Que vous fûtes belle, lui dis-je un jour, madame, et combien admirée !

— Il est vrai, me répondit-elle en souriant. Je puis le dire, maintenant que je suis une vieille femme ; je plaisais. Cela me console. J'ai été l'hommage d'objets assez flatteurs. Mais je vous surprendrais bien si je vous disais quel est, de tous les hommages, celui qui m'a le plus touchée.

— Je suis curieux de le savoir.

— Eh bien, je vais vous le dire. Un soir (il y a bien longtemps), un petit collégien éprouva en me regardant un tel trouble qu'il me répondit : *Oui, monsieur !* à une question que je lui faisais. Il n'y a pas de marque d'admiration qui m'ait autant flattée et mieux contentée que ce « Oui, monsieur ! » et l'air dont il était dit. Je ne sais ce qui m'a retenue d'embrasser ce gamin-là sur les deux joues.

Anatole FRANCE.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

« *28 Février*. . . . . »

C'est cela ; Ah ! la terrible lettre !.., C'est cette lettre qui a fait tout le mal ; comment ai-je pu l'écrire ? toute ma conduite, hélas ! depuis un mois y concordait ; pourquoi ai-je écrit cette lettre ?...

« Ma chère amie,

« Je vous ai expliqué que si vous pouviez compter « sur moi, c'était seulement dans une mesure un peu « restreinte. Si je disposais de grandes ressources, je « vous demanderais d'accepter ce qui vous est néces- « saire pour votre train de maison. Pardonnez d'ail- « leurs que je sois surpris par vos expressions de — « sacrifice pécuniaire un peu sérieux. Ce que j'ai fait « n'est rien auprès de ce que je voudrais faire ; mais « jugez-vous que ce soit une plaisanterie ? Et vous, « depuis deux mois, qu'avez-vous fait pour votre « part ? Vos promesses m'annonçaient autre chose « qu'une heure accordée une après-midi. Je ne pourrai « être chez vous après-demain qu'à cinq heures ; « veuillez me laisser un mot si je puis revenir le « soir. En ce cas comptez sur moi. Au revoir, et « croyez... »

— « Mardi matin.

« Bien touchée de vos bonnes paroles ! regrette que « vous ne puissiez venir demain à une heure ; je vous « attendrai jusqu'à deux heures. Vous savez que j'ai « des ménagements à conserver ; eh bien j'ai à mon « service une personne que je ne puis garder. Il me « faut cent cinquante francs demain soir pour la con- « gédier ; et une fois débarrassée de la sus-dite je serai « plus libre de mes actions. C'est tout vous dire. « Tâchez de me faire parvenir cette modique somme « demain et vous apprécierez et jugerez par vous- « même de l'urgence de cette exécution. A demain « donc, vous ou un mot me tirant d'embarras ; et à « vous de cœur.

— « Mardi deux heures.

« Ma chère amie.

« Je reçois votre mot en rentrant chez moi. Vous « n'avez pas été bien contente de ce que je vous ai « écrit hier ? Moi, j'avais la mort dans l'âme en vous « l'écrivant. Mais convenez que vous m'avez traité très « mal ; ne m'avez-vous pas vous-même forcé à faire le « méchant ? Je vous jure que cela m'afflige au déses- « poir. J'avais rêvé que vous m'aimeriez un peu ; j'ai « vu que le rêve était fou et je me suis dit : tant pis, « faisons comme les autres !... Tenez ; oubliez, et « pardonnez-moi. Je vais venir dès ce soir ; soyez « bonne, ne me renvoyez pas ; moi, de mon côté, je « vous apporterai ce dont vous avez besoin. Laissons « là ces vilains ennuis ; vous verrez que je vous « adore. . . . . »

Le soir, à neuf heures, elle n'était pas chez elle ; elle avait reçu ma lettre ; elle ne m'avait pas laissé de réponse. Elle pouvait tout faire maintenant. La menacer, se fâcher, et lui demander pardon !... Elle me tenait. Ce n'est pas ainsi que je devais agir ; vaines, impuissantes violences, qui n'ont rien fait que l'écarter à jamais de moi ! je ne l'ai plus eue depuis ; jamais plus je ne l'ai eue ; et je n'ai pas su être son amant, pas su être son ami, je n'ai même pas su être celui qui l'achète... Hélas ! et elle aurait pu m'aimer si les circonstances avaient été autres, si j'avais agi autrement ; j'ai laissé passer l'instant où elle aurait pu me donner

7e ANNÉE. — N° 43. **Paris : 5 centimes .** .. OCTOBRE 18..

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidion
3 mois { Paris. . . . . . 13 fr. 50
Départements. . 16 fr »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

REDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

GIL BLAS Illustré
Un an. . . . . . . 6 — » 10 — »

UN DIMANCHE, par Jean LORRAIN



UN DIMANCHE

Comme il avait touché sa quinzaine la veille au soir, il avait eu cette lumineuse idée d'emmener sa femme, le gosse et la vieille, la vieille mère à lui, ordinairement reléguée, les jours de sortie à la maison, passer toute la journée du dimanche à la campagne.

Il faisait de bonnes semaines, lui, à l'atelier de bronzage, sa femme, couturière à façon, ne gagnait pas mal, surtout aux changements de saison ; elle avait bien cousu moins de drapeaux et de loques aux trois couleurs pour le 14 que les autres années, mais, malgré tout, il voulut s'offrir une bonne rigolade.

— On le pouvait, n'est-ce pas, la mé? avait-il dit à la vieille, en plaquant un baiser sonore sur le cou de [illegible]

[illegible] fois, on [illegible] la vieille ; et dans un accès de joie bon enfant, il avait empoigné par la taille et fait pirouetter, en un tour de valse, la vieille aïeule [illegible] et ravie, aux paupières toutes plissées.

Et le matin, dès patron-minette, lingée, nippée, astiquée, toute la smalah, encombrée de paniers, s'en est allée, place de la Bastille, prendre le tramway Vincennes-Louvre et s'embarquer, vis-à-vis l'Institut, sur le bateau de Suresnes. La femme avait bien proposé le bois de Vincennes :

— Tu veux rire, avait objecté l'homme.

Il fallait à Monsieur le bord de l'eau, l'illusion d'une traversée, d'un voyage au long cours, et l'on avait opté pour Saint-Cloud.

D'abord, ça ferait voir Paris au petit et puis ça rajeunirait les souvenirs de la vieille, alors qu'on habitait Grenelle, et que le vieux, le père, depuis longtemps enterré à Ivry, était contremaître chez M. Caïl, au quai de Javel. Et debout à l'avant, en veston d'alpaga gris, pantalonné de blanc, il avait bonimenté les stations du parcours aux deux femmes ahuries, soulevant à chaque instant l'enfant sur ses épaules pour lui faire voir la Cour des Comptes, brûlée par les amis, et la Chambre aux « feignants » (le Palais-Bourbon), et le Trocadéro, et la Tour Eiffel ! Le pont de Grenelle, maman, avec sa statue de la Liberté ! et le Point-du-Jour, et les rigolades d'antan, alors que, pas encore marié, loupeur et bon vivant, il descendait avec les aminches, les lundis, au bal Bonelli ; et l'île de Robinson, et Billancourt, « ousqu'ils » allaient passer les dimanches d'été, sa bourgeoise et lui, les premiers mois de leur mariage ; le Bas-Meudon, Sèvres, Boulogne...

[illegible] la mère, le panier aux provisions ; nous des [illegible], voilà Saint-Cloud !

Comment étaient-ils échoués, le soir, la femme en cheveux, la vieille mère son bonnet tuyauté de travers, et l'homme en bras de chemise, avec le moutard installé entre eux deux, à une table de dîners sur la terrasse du Pavillon-Bleu ? Une idée têtue d'homme saoûl, saoul de grand air et de litres absorbés à tous les bouchons du parc ! Malgré les effarements des deux femmes épeurées, il avait voulu s'offrir à dîner dans un grand restaurant, il le pouvait ; et, en dépit des mains essayant en vain de le retenir, il était crânement monté sur la terrasse, attiré là par la musique des Lautars, et s'était installé là, tout près de l'orchestre, au milieu des chuchotements dédaigneux des complets gris et des robes claires de femmes, sous le regard goguenard des garçons.

[illegible]Allons, place-toi là, ma femme, et pas de gênes, tu m'entends ! Ici, maman... Avec notre [illegible] nous avons le droit d'aller partout, on n'est pas rapin, mais on a de quoi !

Et, pendant que les deux femmes [illegible], se faisaient toutes petites, s'asseyaient craintivement, oh ! le regard de défi, de provocation de l'homme resté debout et dominant la table et, pour mieux affirmer son indépendance, ôtant son alpaga gris et s'[illegible] en manches de chemise, imposant à tous ces [illegible] [illegible] de soie couleur tendre, et à toutes ces [illegible] le fumet de sa sueur prolétaire et de ses dessous de bras de travailleur !

Coût : trente-neuf francs cinquante... presque dix francs par tête, pour du melon, une langouste et du rôti de veau. Malheur... Ça coûte cher de dîner en musique ! Et y a pas à dire, faut payer ! Oh ! le regard sournois et gouailleur du garçon, le pauvre visage crispé de la femme refoulant une envie de pleurer, la mine douloureuse et ahurie de la vieille mère, comme en dévotion, les mains jointes et l'air assommé, abruti de l'homme, enfin dompté, dégrisé du coup.

— Trente-neuf francs cinquante ! Allons, c'est bon, l'on paiera !

Jean LORRAIN.

LES POÈTES DE L'AMOUR

LA PRISON

Comme les fûts nombreux des hautes cathédrales,
O rêves de mon cœur, vous montez ! Et je vois
L'ancien encens encore endormir ses spirales
A l'ombre de vos nefs, ô rêves d'autrefois !

Comme un orgue dompté par des mains magistrales,
O ma longue douleur ! je t'écoute ; et ta voix
Murmure encor l'écho des plaintes et des râles
Que j'ai depuis longtemps étouffés sous mes doigts !

— Allons ! prêtre enfermé qui saignas sous l'insulte,
N'as-tu pas renié ton église et ton culte,
Et brisé l'encensoir aux murs de ta prison ?

Debout ! Étends les bras sans fermer les paupières !
Qu'ils croulent, ces arceaux dont tu sculptas les pierres,
Dût leur poids t'écraser du coup, comme Samson !

Léon DIERX.

Le Rendez-vous blanc

Madame Dutheil à Madame de Trans.

Tu as ouvert cette lettre, ma Clo, en te disant joyeusement : « Tiens, c'est fait... » car j'avais promis de t'écrire dès que... ce serait fait — et je croyais bien, et toi aussi, que cela ne tarderait guère, quand nous nous sommes quittées, voilà dix jours. Tu partais pour Dieppe, moi, je restais à Paris, où me retenait l'espoir de connaître prochainement les « joies de l'aventure »... La saison me paraissait excellemment choisie, ce commencement d'août où Paris est vide. Julien, qui n'est pas toujours sot, — tu verras par la suite qu'il l'est quelquefois, — m'avait fort adroitement démontré que je ne pourrais choisir meilleur moment pour nos injustes noces.

— D'abord, me disait-il, nul danger d'être rencontrée ou suivie. Il n'y a plus que des provinciaux ou des Anglais dans les rues... Puis, le cyclone de la vie mondaine — (il parle comme cela, Julien, dans les quart-d'heure de passion) — ne vous entraîne plus... On peut se donner l'un à l'autre de longues après midi, et après, on a des soirées de vraie solitude pour rêver !...

Pour rêver ! Il me voyait déjà rêvant aux délices des après-midi passées dans ses bras ! C'était se presser beaucoup. Je n'étais rien moins que décidée à goûter ces délices, ou plutôt, je n'étais pas trop certaine de les goûter dans ses bras ; car, tant qu'à prendre un amant, j'entendais trouver, cette fois, mieux que mon mari. Hélas ! et combien peu d'hommes me font envie ! J'aurais souhaité l'élu assez beau garçon, mondain élégant, fêteur, sportsman, et tout de même un peu intellectuel... Tandis que la plupart des hommes qui, physiquement, ne me répugnent pas, sont bêtes comme leur frac. Consultée par moi, sage Clo, tu m'as répondu : « Transige... prends celui qui te « goûte » le plus... » c'était Julien, décidément... Il me « goûtait », comme tu dis : mais enfin, c'était faute de mieux. Il me paraissait un amant convenable pour n'importe laquelle de nos amies ; pour moi, j'eusse rêvé quelque chose de spécial, d'unique : j'eusse rêvé l'Amant.

L'Amant une fois choisi, restait le choix du lieu, des [illegible] où la rencontre s'accomplirait. Ne faudrait-il pas et que l'amant fût supérieur au mari, et que le décor de l'adultère éclipsât celui du mariage ?... Or, que nous offrent-ils, les prétendants à nos mains gauches ? Des fiacres, des hôtels meublés, des garçonnières inconfortables... Je fis à Julien cette objection...

— Ma foi, répliqua-t-il, je suis tout prêt, si cela doit [illegible], à louer un palais à Venise ; mais, croyez-[illegible] [illegible] [illegible] Paris. [illegible] cierges sûrs... Vous ne voulez pas une réédition de votre mariage, n'est-ce pas ? Eh bien ! justement, vous trouverez-là, au lieu de l'appareil éclatant et indécent dont se pare la cérémonie officielle, — le mystère, le demi-jour, le silence qui conviennent à l'amour vrai.

Ce qui me fit plus d'effet que toutes les phrases sur le mystère qui convient à l'amour, ce furent les assurances de discrétion et de sécurité que Julien me prodigua.

— Rue Nollet, me dit-il, c'est rue Nollet, aux Batignolles. Avez-vous jamais passé rue Nollet, seulement? Non, parce que vous ne bibelotez pas,.. Il y a, rue Nollet, deux ou trois antiquaires aussi vieux que leurs antiquailles... C'est dans la maison de l'un d'eux. Une porte cochère tout encombrée de bois de fauteuils... Vous entrez là tranquillement comme qui cherche son petit Louis XV authentique, — vous vous assurez qu'on ne vous observe pas de la rue, et prestement vous traversez la cour... Concierge au fond, la discrétion même ; il en a vu bien d'autres ! Une seule porte au rez-de-chaussée, c'est chez moi... Vous n'aurez même pas besoin de sonner : le plus dévoué de vos serviteurs sera derrière la porte, guettant vos pas, et il vous ouvrira lui-même, à genoux...

Déjà, je ne disais plus non avec autant de fermeté qu'autrefois ; j'étais décidée au fond, et, si je ne l'avouais pas à Julien, je te l'avouais déjà, ma Clo chérie. Ce qui me retenait encore, c'était, mon Dieu ! la timidité, le trac des débutantes. — J'avais peur des approches du rendez-vous, peur d'être espionnée, suivie, aperçue par hasard, peur du commissaire, peur de toutes sortes de choses qui n'arrivent guère, je crois, que dans les romans et dans les drames, au moins parmi les gens qui savent vivre... Et puis, j'avais peur de la cérémonie elle-même. C'est niais, je sais bien, je ne me donne pas pour une Agnès ; mais cela me gênait beaucoup plus que mon mariage. J'étais venue au mariage si parfaitement innocente ! Maintenant, hélas ! je savais !...

Une inspiration soudaine me suggéra de diviser les émotions. « C'est convenu, dis-je à Julien, j'irai rue Nollet... » Il voulut aussitôt se jeter sur moi, toucher des arrhes... « Tout beau, repris-je en l'écartant. J'irai rue Nollet ; j'irai chez vous, j'y resterai même un peu de temps ; mais vous me ferez le plaisir, vous, de ne pas y être. »

Il répéta, tout penaud :

— De ne pas y être ?.. Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. Je veux faire une répétition à blanc... Je veux me rendre compte par moi-même de votre installation, voir la rue, la maison, les concierges, l'appartement... Si tout cela me convient, eh bien... je reviendrai une autre fois et je vous permettrai de me rejoindre... Pas d'objections ! Vous savez que je suis têtue !..

Il le savait. Il se résigna. Nous convînmes que, le lendemain, il préparerait son « aimoir », comme s'il s'agissait de la grande fête ; qu'il s'en irait faire un tour à la campagne (je ne le voulais même pas dans Paris) — et que, moi, je me rendrais rue Nollet ; je pénétrerais dans le sanctuaire, j'y demeurerais tant qu'il me plairait, prenant l'air de la maison, inspectant le théâtre de ma chute prochaine.

Je te vois rire d'ici, petite Clo ! Tu te dis : « Cette pauvre Fanny a été bien naïve ; elle est venue au gîte, pensant le trouver vide, et elle s'y est fait prendre par le déloyal chasseur... » N'est-ce pas que voilà la première idée qui t'est venue ? Eh bien ! [illegible], tu te trompes. Le chasseur fut peut-être un imbécile, mais il fut un imbécile loyal. Quand j'entrai au gîte, ce gîte était vide : il l'était encore quand je sortis. Mais je vais trop vite à te conter cette importante équipée.

Il était environ cinq heures du soir quand, voilée d'une voilette tellement épaisse qu'elle faisait retourner les passants, je descendis d'un fiacre devant le numéro 5 de la rue Nollet. J'avais choisi ce numéro au hasard, tu penses bien. Il se trouva précisément que je débarquai devant quatre ou cinq commères, assises sur leur porte à tricoter et à bavarder, et qui me dévisagèrent... L'une d'elles même, pendant que je descendais vivement la rue, s'approcha de mon cocher et lui parla... Vois-tu, ma Clo, quels dangers l'on court ? Dire que des femmes font ces choses sans inquiétude, plusieurs fois la semaine,.. Moi, j'étais déjà loin ; je commençais à respirer... Il s'agissait maintenant d'entrer au 95 sans se faire remarquer... Je marchai plus doucement : de loin j'aperçus les fauteuils de l'antiquaire. Et il me prit aussitôt une envie folle de m'en retourner. Seule, la pensée du ridicule dont je me couvrirais aux yeux de Julien [illegible] d'avan[illegible].

La [illegible] La

façade pauvre et assez malpropre; une boutique de vieilleries poudreuses occupant le rez-de-chaussée; ce que Julien avait pompeusement appelé la « porte cochère » était un misérable couloir à peine assez large pour y glisser une voiture à bras. Je ne m'arrêtai pas à examiner les bois de fauteuil, je t'en réponds, d'autant qui l'antiquaire, flairant une cliente, sortait déjà de son échope. Je traversai lestement la cour, je me précipitai dans le bâtiment du fond, et je touchais la porte du sanctuaire quand une voix appela derrière moi.

— Madame ?

Je me retournai, prête à m'évanouir. Une grosse femme à cheveux gris et à lunettes me rejoignit et me dit, sur un ton, d'ailleurs des plus gracieux :

— C'est Madame qui devait venir ?...

— Oui, balbutiai-je... je devais...

— Bon ! bon ! madame... C'est que M. Julien nous a dit de laisser entrer Madame... Si Madame a besoin de quelque chose, la sonnette est à côté de la cheminée de la chambre à coucher...

Et elle me regardait en disant cela; elle m'inspectait! Sans doute, elle voulait voir la tête de « la nouvelle ». Enfin, elle me laissa tranquille; je fermai au verrou la porte d'entrée. J'étais dans la place.

Trois pièces, ou plutôt une antichambre assez obscure et deux pièces qui y accédaient directement et communiquaient aussi entre elles. L'une était le salon, destinée aux « premiers baisers à travers la voilette »; l'autre était la chambre des voluptés promises. Toutes deux, au premier coup d'œil, me parurent assez bien meublées, — du meuble ancien vulgaire (l'antiquaire d'à côté, pensais-je), mais, au moins, pas de turquerie ni de chinoiserie de pacotille, rien qui sentît l'hôtel, le logement garni. Puis, ce qui me plut, ce fut un jardinet de curé, devant les deux fenêtres, un peu de feuilles et d'herbe, inattendues dans ce coin de Paris... Sur un guéridon, dans le salon, un gros bouquet de roses, un bouquet du quartier, mal fichu, acheté par la grosse concierge, sans doute à un éventaire roulant... « Tout de même, c'est gentil... » Et maintenant, bien certaine que Julien n'était pas là, je regrettais presque son absence.

— Pauvre garçon... comme je l'ai tourmenté. Je crois qu'il m'aime assez... S'il était ici ?...

Je me forçai à imaginer la scène. Je m'hallucinai à plaisir. J'entendis tous les mots qu'il m'aurait dits, je sentis aussi toutes les caresses qu'il m'aurait faites. Et cette suggestion suffit à me rendre hargneuse, comme je le suis toujours avec lui, lorsqu'il essaye d'être entreprenant. Pourquoi cela ? Ah ! Clo ! je ne le sais pas!... Je crois que je suis un peu détraquée, — comme nous toutes, capable de désirer des choses folles, et froide avec cela, hostile devant les réalités. N'importe ! je voulais répéter la scène jusqu'au bout. Je quittai le salon, j'entrai dans la chambre à coucher... Là, je lui aurais dit, certainement : « Laissez-moi... laissez-moi seule, je vous appellerai... » Et je me serais dévêtue, la porte fermée...

Debout, dans cette chambre humide malgré la saison, comme tous les rez-de-chaussée inhabités, et qui sentait la poussière, comme toutes les chambres qui jamais ne sont faites à fond, je compris quelle horreur m'eût pénétrée à me déshabiller là... Tu la connais, n'est-ce pas, cette répugnance à ôter ses vêtements devant des murs et des meubles qui ne sont pas à soi, qui n'ont pas l'habitude de vous voir nue ? J'allai vers le lit, un faux Louis XVI horriblement truqué; je l'ouvris hardiment... Les draps empestaient la lessive parisienne, toute crue, la lessive au chlore, exécutée sans doute par quelque blanchisseuse des Batignolles, amie de la concierge... Et soudain j'évoquai toutes les femmes qui déjà s'étaient glissées dans ces draps-là, et qui avaient donné leur corps à Julien... Combien de femmes ? et quelles femmes ? Des filles; des petites bourgeoises « levées » au hasard d'une flânerie (il m'a raconté quelques histoires de ce genre)... des femmes du monde, aussi... la baronne Spargan, par exemple, qu'il appelle galamment aujourd'hui : la plus vieille grue d'Israël. Toutes, elles étaient montées sur ce chevalet d'amour, pour de l'argent ou pour du plaisir, afin de procurer une secousse agréable au jeune Julien Corambret, attaché aux Affaires Etrangères. Maintenant, c'était mon tour... Je ne me déshabillai pas; mais je voulus pousser l'épreuve aussi loin que possible, et, toute vêtue, je m'étendis sur le lit. Il me sembla aussitôt que j'étais une fille et que j'attendais le maître, mon maître et celui de toutes mes pareilles qui avaient passé là avant moi. Je n'ai pas un tempérament bien impérieux, certes... mais je te le jure, ma Clo, tout ce que j'ai de tempérament fut anéanti du coup. Je sautai de ce lit avec une sorte d'horreur; je le refermai, pour ne plus voir l'entrebâillement cynique des draps...

Et je vis clairement, alors, toutes les tares de cette retraite, destinée seulement à ce que l'amour a de moins noble, où l'on entrait pour cela seulement, que l'on quittait après, comme une sorte de chalet de nécessité amoureuse. Ceux qui y passaient une heure de hâtives caresses n'avaient pas le temps d'apercevoir que les tentures se rongeaient aux plis, que la poussière s'accumulait dans les angles, que jamais une main soigneuse ne rangeait les bibelots sur les guéridons et la cheminée. Des épingles à cheveux traînaient dans une coupe. J'ouvris au hasard un tiroir de commode: je trouvai pis. Non, il n'avait pas d'âme, ce petit rez-de chaussée; il n'était à personne; il était le domicile du désir passager, l'abri des deux sexes en émoi pour quelques minutes...

... Je me suis sauvée de là me jurant de n'y jamais remettre les pieds. Car, si j'appartenais là à Julien, je sens que je souffrirais, décuplées, les mêmes brûlures morales que j'y ai souffertes, seule... J'en ai conclu cette désolante vérité, ma Clo chérie, que je ne suis pas faite pour l'adultère... Et je me disais le soir même, en dînant, tête-à-tête avec mon mari : « A-t-il de la chance tout de même, cet animal-là ! »

Et Julien ?

Je m'en suis débarrassée bien simplement. Je lui ai écrit un petit billet parfumé qui disait :

« *Mon cher ami, je vous ai attendu, hier, chez vous, pendant trois heures. Si vous avez cru qu'il ne fallait pas venir, vous êtes bien naïf. Sinon, vous êtes bien impoli. Dans les deux cas, j'aime mieux laisser notre amitié où elle en est. Bonjour !* »

Marcel PRÉVOST.

LA GRIPPE

LA VOLEUSE

J'étais fiancé, et très content de l'être, avec une jeune personne fort énigmatique.

Elle parlait rarement et d'une façon toujours un peu mystérieuse, faisait volontiers des secrets des cent menus actes de la vie, aimait la solitude d'une manière presque inquiétante. Tout cela était rattrapé par des yeux si beaux, un teint si merveilleux, une telle grâce d'expression que je n'avais pas le courage de réfléchir à la singularité de son caractère. Je l'aimais à la poignarder plutôt que de ne l'avoir point, et j'ai passé des nuits entières, assis devant la porte de sa chambre, simplement à rêver « qu'elle vivait là », à méditer sur sa Présence comme le croyant sur la Transsubstantiation.

Je ne savais pas d'ailleurs si elle m'aimait : elle s'était toujours refusée à me répondre sur ce point, s'en référant à la volonté de ses parents et à sa confiance de leur sagesse. Si j'insistais beaucoup, elle finissait généralement par me répondre « qu'elle n'en savait rien, mais qu'elle n'éprouvait contre moi aucune antipathie, et qu'à son avis cela suffisait pour décider une jeune fille au mariage ». En vain je suppliais, en vain j'essayais d'animer l'énigmatique personne: elle demeurait aussi lointaine qu'aimée, aussi inconnue que dominatrice.

Un soir que je rêvais un peu tristement à ces choses, solitaire sur la terrasse des Syrtes, une rumeur se fit dans l'habitation. Je rentrai au salon, tout le monde s'agitait en grand désordre, mes hôtes consternés, les amis gênés et troublés, et la vieille Mme Desparcs horriblement pâle et tremblante.

— Qu'est-il donc arrivé ? demandai-je.

On m'expliqua par lambeaux qu'on avait volé les diamants de Mme Desparcs, des diamants de famille de la plus grande valeur, qu'on venait de consigner les domestiques dans la chambre voisine, enfin qu'on allait procéder à une perquisition en règle. Un vieillard, M. de la Hestre, avait été unanimement désigné pour diriger l'enquête, au moment même où je rentrais, et sa proposition fut que tout le monde se soumettrait ou, plutôt, s'offrît [illegible]. Quoi que la chose eût de choquant, nul ne protesta, et l'on convint que, sitôt après les domestiques, toutes les personnes présentes subiraient l'examen.

A vrai dire, cela m'apparut de maigre importance au prix de mes soucis personnels, et j'attendis avec quelques personnes, la fin de l'aventure, pendant que M. de la Hestre, accompagné de deux témoins et de notre hôte, commençait la visite des domestiques. Bientôt, je retombai dans ma méditation, les yeux fixés sur la cheminée, comme s'il y eût brillé du feu, lorsque je me sentis toucher le coude. Je levai la tête en sursaut et je vis ma fiancée qui me regardait d'une façon suppliante. Nous étions isolés près du feu et pouvions nous parler à voix basse sans qu'on nous entendît, ou guère. Elle murmura très bas :

— Si vous m'aimez, faites qu'on vous fouille des premiers... Arrangez-vous pour être auprès de moi et pour saisir adroitement, par derrière, l'objet que je vous tendrai.

Mon sang se glaça. L'incident fâcheux devenait un incident terrible, m'emplissait du trouble le plus passionné. Je regardai la jeune fille avec angoisse, mais en me forçant de sourire, et je chuchotai :

— Il sera fait à votre volonté !

Mes jarrets tremblaient, ma bouche devint sèche et ardente. Le sentiment qui m'envahit était des plus inexprimables. C'était [illegible] et comme une volupté de ce que ma dominatrice eût été à ce point faillible. Je m'efforçais à une sorte de pitié dédaigneuse, et, en réalité, l'amour battait violent, puissant, farouche dans ma poitrine. Je compris en un éclair combien la beauté peut devenir divine au-dessus de la bassesse d'âme, combien on la peut *respecter* dans le déshonneur, et cent autres choses où se mêlaient la ferveur amoureuse, le dévouement sans limites, un désir noble et pervers...

Jeanne m'avait remercié d'un mouvement à peine perceptible de la lèvre; elle se tenait à la muraille d'un air indifférent et orgueilleux :

— Ils sont bien longs ! fit-elle tout à coup.

— M. de la Hestre est un homme de méthode! répondit quelqu'un.

Et le silence reprit, un peu plus nerveux de minute en minute, car l'attente la plus paisible finit par agiter et *vider* les cerveaux comme une pompe. Le moment arriva pourtant où, la fouille des domestiques terminée, la porte se rouvrit devant notre hôte, les deux témoins et le vieillard.

Mon cœur ruait avec une force inexprimable; je me sentis pâlir affreusement. Mais dominant mon trouble, raffermissant ma voix, je demandai à être fouillé d'abord.

M. de la Hestre sourit de ce qu'il considéra comme une fougue de jeune homme et procéda très méthodiquement à mon examen. Je rougissais, je pâlissais, sans que nul s'avisât de trouver cela singulier. Quand ce fut fini, je fis deux ou trois pas en arrière, je me trouvai côte à côte avec Jeanne. Elle abaissa son éventail et me tendis quelque chose avec une adresse nonchalante qui fut égalée par ma propre adresse à saisir l'objet et à le faire disparaître dans une poche de mon habit. Après quoi, je m'appuyai à la cheminée, tranquille désormais et à l'abri de toute suspicion. D'ailleurs, la fouille de M. de la Hestre ne donna aucun résultat. Il ne restait plus qu'à visiter les chambres et à prévenir la justice...

Cependant, mon agitation ne faisait que croître. Toujours à la cheminée, j'étais dans le vertige, je sentais peser la *chose*, je *portais* le crime. Jeanne vint à moi, de son pas onduleux, et me donna un grand regard de gratitude qui me brûla. Puis, d'une voix basse, mais impérative :

— M'aimez-vous encore ?

Je n'hésitai pas, je répondis avec fermeté :

— Oui.

— Malgré ce que j'ai fait ?

— Malgré ce que vous avez fait !

— M'épouserez-vous ?

— Je vous épouserai.

Elle m'enveloppa du même regard, plus chaud, encore, plus appuyé. Je connus la force de la femme, au-dessus de toute loi humaine ou naturelle, puisée aux sources de genèse contre lesquelles rien ne doit prévaloir. Je me sentis bizarrement heureux de l'équi-

une aventure, et je ne pouvais chasser ce bonheur que je me reprochais, dont j'avais une honte amère.

Comme je luttais contre moi-même, des exclamations s'entendirent, et je vis apparaître M. de la Hestre, porteur d'une petite boîte :

— Nous tenons les bijoux et le coupable ! dit-il d'une voix calme.

Je n'eus que le temps d'entendre, de voir la face livide d'un valet — le coupable — et déjà Jeanne m'entraînait sur la terrasse, dans la pénombre. Là, ma tête saisie à deux mains, deux lèvres pures et souples sur mes lèvres et Jeanne qui murmure :

— La *voleuse* t'adore !

O chère voleuse, mystérieux cœur de femme qui, depuis, as si souvent dormi contre le mien, délicieuse chair de ma chair, ces minutes de l'angoisse, du soupçon, de mon esclavage devant ta faute sont demeurées dans ma fibre, ont toujours singulièrement reparu aux heures orageuses de la caresse, aux grands baisers de l'amour.

J.-H. ROSNY.

PIÈCES A DIRE

LES PÉDICURES (1)

On rencontre souvent dans l'air frais du matin
Des messieurs portant des serviettes de maroquin;
Leur mise est sévère et correcte,
Des chapeaux noirs sont sur leurs têtes,
Ils ont une canne, des gants,
Et un regard intelligent :

Ce sont les pédicures habiles
Qui se rendent à domicile,

Vers quels pieds, vers quels pieds vont-ils ?

Pieds de Parisiennes exquises,
De Japonaises, de marquises,
En des mules de cygne blanc,
Veines de bleu, nacrés et roses,
Petits pieds, adorables choses,
Orteils troublants !...



Pieds de clubmen pleins d'élégance,
Pieds de Sagans et de Bragances,
Assouplis en des cuirs anglais,
Pieds vernis pour les pas de quatre,
Pieds réservés de diplomates,
Pieds nickelés !...

Et pieds aussi de dames d'un certain âge,
Pieds de vieux généraux qui furent en Afrique,
Pieds de financiers juifs, — que Drumont ne mange,
Pieds d'ecclésiastiques !...
Voici venir les pédicures
Qui de vos maux, ô Pieds, ont cure :

Œils de perdrix,
Pas de merci;
Oignons, oignons,
Et durillons,
Sautez, sautez,
Callosités !
Cornes et cors,
Voici la mort !

Avec des gestes délicats et distingués,
Ainsi les pédicures font leur petite besogne,
Qu'ils entremêlent de propos graves ou gais,
Et taillent, et découpent, et rognent,
En nous entretenant de Cléo de Mérode,
Ou de l'article d'Émile Faguet.

Mais ne parlez pas politique,
Ne leur vantez la République,
Ou vous verrez trembler leurs mains :
« Le Régime républicain,
Monsieur, où tant de ministres, et leurs épouses,
Laissent aller leurs pieds à la va-comme-je-te-pousse,
Où tant de pieds de députés
Ne sont que ruine et deuil, et calamité ! »

Et les pédicures soupirent :
« — Le pied s'en va depuis l'Empire ! »

(1) *Le Rire.*

E·· ils s'en vont aussi, au Bois, prendre un peu l'air,
ou bien fumer un cigare chez Arthur Meyer.

FRANC-NOHAIN.



LA PLACE VIDE

D'abord, continua Réalmont en jetant son cigare, ce palais peuplé de souvenirs comme un Escurial, le passage brusque d'une vie cabriolante de cotillons menés jusqu'à l'heure où d'indécises clartés frissonnent dans les rideaux de guipure, de flirtages où l'on apprend tout l'ignoré, de parades en les mêmes décors, de surprises qui surexcitent l'être, de confidences interrompues qui font rêver et donnent la fièvre ainsi que les livres d'amour lus en cachette, à la paix monotone des châtelaines qui filaient leurs quenouilles, répondaient aux psalmodies pieuses de leur diseur de prières et s'engourdissaient dans les musiques alternées des rebecs et des violes, l'étrange sensation de frôler avec ses cheveux rougis de henné, ses toilettes chiffonnées à la mode de demain, les armures bosselées des grands conquistadores, les reliquaires gothiques qu'avaient illuminés de reflets aveuglants les flammes des autodafés, les portraits altiers de Velasquez, d'éveiller d'un couplet d'opérette, d'un éclat de rire moqueur les vastes salons aux murs tapissés de drapeaux en loques, — tout ce « nouveau » avait amusé la petite duchesse de Bienvenida.

Mais lorsqu'elle sort des Oiseaux, qu'elle a la folie de vivre, que le mariage lui apparaît comme une partie de plaisir sans trêve, et qu'elle a emporté dans son cœur, dans ses oreilles, dans sa tête, le tumulte de Paris et ses tentations, est-il étonnant qu'une gamine se lasse bien vite de feuilleter des bouquins de généalogies, d'écouter des récits épiques, d'errer dans la solitude de pièces désertes et d'un parc ténébreux et cela, à côté d'un mari qui a fait une fin, qui a passé le temps où l'on se rue sur les rouges lèvres parfumées de jeunesse, où l'on se grise à apprendre la gamme des caresses à celles qu'on aime, d'un homme qui les trois quarts des nuits, comme un cheval claqué, parvient à peine à terminer le parcours.

Oh! c'eût été si délicieux — elle le devinait en son instinct de femme — de cacher ses premiers baisers en une pareille retraite avec un autre qui l'aurait adorée, désirée ardemment et durant de très longues semaines, d'être conquise dans ce majestueux lit armorié, dans ces profonds silences nocturnes, de s'en aller en mules de satin dans ces allées obscures au bout desquelles apparaissait tout à coup quelque féerique kiosque de ···, emplissant le ciel bleu d'un épanouissement de pétales et d'ailes frémissantes, d'une pénétrante nuée de parfums qui alanguissaient les forces comme de la musique tendre jouée en sourdine, et plus loin aussi des pièces d'eau figées sous l'éclatant soleil et que de beaux cygnes blancs rayaient d'un sillage d'argent.

La belle affaire d'être duchesse, de dénombrer parmi ses ancêtres les audacieux qui mirent le cap sur les constellations inconnues, de ne pas savoir le comp. de ses châteaux et de ses millions, s'il faut avoir soif et faim de ce qui est le meilleur de la vie, de se dire devant sa psyché qu'inutilement on est blanche, souple et fine, l'on a des yeux qui flambent, des dents qui semblent des moitiés d'aveline, des seins qui pointent avec une rayonnante impudeur, une peau veloutée qui attire comme dans la nuit la vision d'un amandier en fleurs!

... De bonnes âmes eussent attendu les décrets de la Providence, — comme disent les prêtolets dans leurs homélies de carême, — accepté patiemment leur cruelle déception ou entamé un de ces procès qui durent plus longtemps qu'un gouvernement dans ce pays de Brid'oisons.

La duchesse avait trop de parisine dans le sang pour commettre une telle bévue, et le troisième mois, — quatre-vingt-dix jours de mariage, pas un de plus, pas un de moins, — sans même laisser une lettre banale d'adieu, disparut aussi prestement qu'un conscrit qui déserte.

Vous connaissez le duc avec sa figure en lame de couteau, sa longue royale blanche qui s'effile et son front chauve aux méplats démesurés. On dirait d'un grand seigneur du seizième siècle et on le voit avec une épée au côté, un pourpoint de velours et une fraise godronnée que cercle la Toison-d'Or, plutôt qu'en redingote et en pantalons étriqués de « masher ».

Vous savez avec quelle morgue hautaine il traite les petites gens qui n'ont pas au moins quelques quartiers. Il souffrit dans son orgueil comme s'il avait été frappé au visage en plein club et se hâta de cacher sa disgrâce, de voyager au diable afin d'étouffer les brocards.

Pendant des années nul ne s'est douté que madame de Bienvenida courait la prétentaine et avait semé en route cette façon de vieux héron. On les croyait dans leurs terres, en Estramadure ou aux Antilles, où le duc possède des plantations.

Un millionnaire de moins à Paris, est-ce que cela fait plus de bruit qu'un galet tombé à la mer?

Je ne vous en parlerais donc pas si Combelouve ne l'avait point rencontré, l'autre mois, à Venise où il se morfond tout seul et cuve placidement ses rancœurs.

Il paraît qu'il n'a pas encore convenu de ses conjugales infortunes, qu'il donne gravement des nouvelles de la duchesse comme s'ils ne s'étaient jamais quittés. La chambre est prête.

Le lit avec ses oreillers de dentelles, les caméristes, remplacées soigneusement de mois en mois, attendent l'arrivée chimérique de la fugitive.

Et voici le plus fort : ce pauvre imbécile, chaque jours, avec un flegme impertubable dîne et soupe en face du fauteuil vide et du couvert intact de la duchesse. Il se condamne volontairement à ce supplice de Tantale, à cette amertume de remuer le mauvais souvenir, de songer à l'infidèle qui l'a tourné en dérision, d'évoquer sa jolie face railleuse, ses rires décevants, pour sauver du ridicule le nom des Bienvenida, — le grand nom sonore qui montait jadis comme un appel de trompettes vers les voiles éployées des caravelles, — pour donner le change à la valetaille inclémente et aux chercheurs de noises.

Et, en vérité, ne vous semble-t-il pas que ce cocu a une rude allure et qu'il mériterait de ne plus l'être?

R··· MAIZEROY.

LA HAINE EMPORTE TOUT

Sur les bancs de la Chambre, on peut comprendre la haine. Bien peu la manifestaient durant les longs mois où elle eût été impuissante, mais en décembre 1892, par éclairs, je l'aperçus qui défigurait des visages... J'ai vu tel causeur s'arrêter, étranglé d'un spasme de bonheur, quand passait un adversaire, le regard inquiet,

[illegible] La haine comme [illegible] n'est apparue dans les yeux, entre les dents des vaincus d'hier.

Et je me suis rappelé une des histoires [illegible] des guerres civiles [illegible].

Il y avait à Séville, en 1869, une veuve riche et de bonne naissance, de ces femmes qui passent leur temps chez les fournisseurs, excellent à s'habiller et avivent encore leur charme d'un gentil air de camarade. Les jolis plis de sa robe étaient d'une Parisienne, mais là-dessous à ses moindres mouvements, se révélait le *salero* national, cette sorte de souplesse violente, bien nécessaire pour relever le désir sous ces torpeurs d'Andalousie et qui trahit une âme tendue comme un ressort.

Son père siégeait dans les assemblées au groupe carliste; ce qui doit être entendu, non pas au sens de monarchiste, mais de patriote. D'une race qui, par l'Inquisition, s'est délivrée des juifs et des protestants, il n'admettait pas sur le trône un étranger. En 69, il échoua dans les élections où les pires insultes lui furent prodiguées, car il avait de la valeur. Sa fille connut l'angoisse du journal attendu, qu'on déploie et où s'enchevêtrent d'invraisemblables potins, dont il reste toujours quelque salissure. Un de ses frères fut estropié en duel. Puis, en 70, Don Carlos ouvrant la campagne dans le Nord et le parti s'agitant en Andalousie, la police impliqua le vieux politicien dans une affreuse histoire de mœurs. En plein midi, à travers Séville, il fut traîné en prison, où il mourut, étouffé par son désir de vengeance.

La jeune femme, sans délai, traversa toute l'Espagne pour rejoindre en Navarre, Don Carlos. Voilà le vengeur et celui seul par qui elle ferait pleurer ses exécrés ennemis ! Devant son imagination, ce jeune prince était beau comme le jour, — comme le jour où elle pourrait cracher à la figure de ses ennemis. Vers lui, elle courait, ses petits poings serrés, avec la fièvre qu'elle aurait eue à courir à la pendaison des insulteurs et des assassins de son père.

Elle eut beaucoup à craindre et à souffrir dans ces étroits sentiers de Navarre, car les carlistes qui les tenaient avaient l'humeur pillarde et ils vexaient même les femmes. Ainsi ils portaient à leur ceinture d'énormes paires de ciseaux qui servent à tondre les mules et dont ils coupaient les longs cheveux des Basques soupçonnés de « libéralisme ».

Enfin la diligence, avec son escorte de brigands, à travers les hauts rochers et le long du torrent étroit, débusqua dans la sombre petite ville d'Estella, forteresse du carlisme.

— Don Carlos est à confesse, il communiera demain matin, lui dirent, avec mille plaisanteries de soldats, tous ces volontaires qui encombraient les noires arcades de la place, et dont les regards hardis, à ces tristes heures du soleil couchant, étaient plus effrayants encore que les propos.

Réfugiée, après bien des recherches, dans une misérable « fonda », d'où elle écrivit à Don Carlos, elle pensa attendre le jour sans autres complications. C'était compter sans les inconvénients d'une ville où il y a plus d'hommes que de femmes. Une douzaine de chefs s'étaient réunis au rez-de-chaussée et, après avoir beaucoup bu et tapagé, ils se lassèrent même d'outrager la fille de l'auberge, comme ils avaient coutume depuis quinze nuits, et commandèrent qu'on leur amenât l'étrangère, — qualité qu'il plaisait à ces ivrognes de confondre avec celle d'adversaire.

Elle dut descendre. Ses longs cheveux, épars sur sa toilette de nuit, établissaient assez qu'elle avait su justifier de son loyalisme devant les ciseaux des volontaires mais ces débauchés n'y voulurent voir qu'une séduction de plus. Après des jeux qu'il serait peu généreux de mentionner, presque tous violèrent cette élégante jeune femme, dont les cris n'attirèrent personne, car à cette heure, dans Estella, de telles protestations étaient ordinaires.

A l'aube demeurée seule, l'âme et le corps défaits, mais plus touchante encore de tant d'affronts, elle pénétra jusqu'au roi.

Ce prince de vingt ans, et fort sensible aux femmes, s'émut sincèrement d'une telle vexation. Il essuya les cheveux souillés de vin de sa jeune partisane; à défaut de femmes qui pussent l'aider, il voulut lui-même la dévêtir et, toute rompue, la porter dans le seul lit de cette pauvre maison, dans son lit royal encore tiède.

Incapable, dans une telle détresse, de suivre plusieurs sentiments à la fois, elle ne savait que lui répéter : « De tels traitements, à moi qui suis l'une des vôtres ! » Blottie contre l'énergique poitrine de son roi, cette personne de vingt [illegible] ans s'engourdissait avec confiance. Fille privée de son père, jeune femme sans amour, [illegible] maltraitée par les libéraux, elle avait tant souhaité ce protecteur ! Et par une pudeur bien naturelle, elle s'étendait sur ses griefs de Séville plus volontiers que sur les outrages récents.

L'enquête ouverte établit en moins d'une heure que les coupables étaient les plus populaires et les plus énergiques chefs de bande de Don Carlos. Soldats obscurs, ils eussent été fusillés sans délai. Mais on rapporte que la jeune femme dit au prétendant, qui peut-être hésitait : « Vingt bons soldats peuvent me rendre plus d'honneur qu'ils ne m'en ont ôté. » Et voilà une admirable réponse.

Le certain est que Don Carlos convoqua les hommes, et six, sur son interrogatoire, s'étant déclarés célibataires, il invita la jeune femme à désigner celui qu'elle acceptait pour mari.

— Sire, interrogea-t-elle, à qui d'eux Votre Majesté donnerait-elle le commandement de la province de Séville ?

Et comme elle entrevoyait une interrogation : « C'est qu'ayant deux vengeances à poursuivre, je ne veux en abandonner une que pour mieux satisfaire l'autre. »

Sur l'assurance que le mari de son choix recevrait en cadeau de noce de pleins pouvoirs sur la province de Séville, elle réclama celui qui, le premier, avait porté la main sur elle. Ils furent mariés, ce matin même, à la messe où le roi communia. Mais celui-ci, au sortir de l'office, commanda au nouveau marié une mission extrêmement périlleuse. Galanterie de jeune homme qui désirait qu'une femme aussi agréable demeurât libre, et il semble qu'elle-même n'aurait pas dû s'attacher beaucoup à son brusque mari.

C'est mal calculer l'énergie d'un être passionné. Au bout de deux jours quand le carliste revint, harassé, de ses étapes, sa baïonnette faussée et ses habits déchirés de coups de sabre sur sa poitrine intacte, elle l'accompagna sous sa tente pour le laver de la poussière dont il était couvert. De ses mains, il avait étranglé des libéraux ! Et dans l'ivresse qu'elle eut de respirer sur lui le sang des ennemis morts, elle oubliait l'odeur du vin et ces haleines par quoi, à leur première rencontre, elle avait été souillée; elle se donnait toute à l'image de Séville bientôt terrifiée.

Dans la suite, le drôle fut pendu à Pampelune. Il avait toutes les vulgarités et aucune vertu. Mais c'est moins par les qualités et par les services rendus que par les haines communes qu'on se lie.

Exécrer un même homme ! Ah ! la raison puissante pour s'aimer ! C'est par là que la haine n'est point un bas sentiment. Elle dote de certaines beautés les êtres. Comme elle nous amène à fournir notre maximum d'énergie dans une direction unique, elle nous donne forcément sur d'autres points d'admirables désintéressements. Pris tout entiers par une grande haine, nous sommes capables de pardonner de petits froissements, comme il ressort de l'histoire de cette jeune femme qui en pardonna douze.

Une vraie haine emporte tout; c'est dans l'âme une reine absolue, devant qui disparaissent tous autres sentiments. Et entre toutes les haines, la plus intense, la plus belle, la reine des reines enfin, c'est celle qu'exhalent les guerres civiles et que j'entrevis, en décembre 1892, aux couloirs du Palais-Bourbon.

Maurice BARRÈS.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

VI

La rue, noire, et la double ligne montante, décroissante, du gaz; la rue sans passants; le pavé sonore, blanc sous la blancheur du ciel clair et de la lune; au fond, la lune, dans le ciel; le quartier allongé de la lune blanche, blanc; et de chaque côté, les éternelles maisons; muettes, grandes, en hautes fenêtres noircies, en portes fermées de fer, les maisons; dans ces maisons, des gens? non, le silence; je vais seul, le long des maisons, silencieusement : je marche; je vais; à gauche, la rue de Naples; des murs de jardin; le sombre des feuilles sur le gris des murs; là-bas, tout au là-bas, une plus grande clarté, le boulevard Malesherbes, des feux rouges et jaunes, des voitures, des voitures et de fiers chevaux; immobilement, au travers des rues, dans un calme immobile, des voitures entre les trottoirs [illegible] les bâtisses d'une maison neuve, ces échafaudages ternes, plâtreux; on aperçoit mal les pierres nouvellement posées, qui s'échafaudent; parmi ces mats je voudrais monter, vers ce toit si lointain; de là lointainement doit s'étendre Paris et ses bruits; un homme descend la rue; un ouvrier; le voici; quelle solitude, quelle triste solitude, loin des mouvements et de la vie; et la rue se termine; maintenant la rue Monceau; encore ces hautes maisons majestueuses, et le gaz y jetant sa lumière jaune; qu'y a-t-il dans cette porte ?... ah ! un homme; le concierge de cette maison; il fume sa pipe, il regarde les passants; personne ne passe; moi seul; ce gros vieux concierge, que fait-il à regarder la solitude? me voici dans l'autre rue; brusquement elle se rapetisse, elle devient tout étroite; de vieilles maisons, des murs en chaux; sur le trottoir, des enfants, des gamin, assis par terre, taciturnes; et la rue du Rocher, et, ainsi, les boulevards; là des clartés, des bruits; là, des mouvements; les rangées de gaz, à droite, à gauche; et obliquement, à gauche, une voiture parmi les arbres; un groupe d'ouvriers; la corne du tramway chargé de gens, deux chiens derrière; dans les maisons, des fenêtres éclairées; ce café en face, ces rideaux blancs lumineux; le tapage, auprès de moi, d'un omnibus; une jeune fille avec un vêtement bleu sombre, un visage rose; la foule; le boulevard; je vais traverser cet espace, aller là; parmi ces gens je vais être; alors je vais être là-bas, moi le même, le même encore, là et non plus ici, et moi toujours; en haut et en devant, la Butte; des clartés sous le ciel clair; à droite, le long du mur, le mur du réservoir; je ne connaissais aucun de ces gens; me voient-ils? qui me croient-ils? des cris d'enfanss qui jouent; des roues lourdes sur le pavé; des chevaux lents; des marches; dans les arbres plus denses le ciel obscurci; mes pas sur l'asphalte monotonement; un chant d'orgue de Barbarie, un air à danser, une sorte de valse lente... où est l'orgue de Barbarie? derrière. quelque part, j'entends sa voix voix criarde et douce... « j't'aim' mieux qu'mes dindons »... un chant qui va et recommence... le calme d'une voix qui naît, sous un paysage calme, dans un calme cœur amoureux, et le désir très contenu d'une naissante voix; et la voix répondante, équivalente et plus haute, ascendante, calme et ténue, ascendante en le désir; et encore celle qui s'élève; la croissance du désir; sous le site toujours naïf et dans ces naïfs cœurs, l'ascendance monotone, alternée, calme, d'une très douce angoisse; le simple doux chant qui s'enfle, et le simple rythme; entre les feuillages frais, parmi la sourdine des bruits quelconques, voix grêle, s'enfle le chant criard et doux, la monotone litanie, le fixe rythme des lentes danses; et surgit l'amour... Dans les champs purs, mieux que je ne les aime, les champs, je t'aime, amie; voici les beaux champs pâles et les errants troupeaux diisséminés; mieux je t'aime; ils sont beaux, les troupeaux, dans les feuillages frais, quand ils bêlent, les troupeaux et les troupes des bêtes chères; mieux je t'aime; ils sont chers, mes chants rêvés; mais mieux je t'aime, mon amie, en tes yeux clairs... Les lignes des lumières vont s'allongeant, les troncs des arbres; mieux je t'aime en tes chansons; des rivières coulent avec des ombres, un ciel de soir, des bruits lointains; et la voix pleurante est plus lointaine, la voix simple et le rythme s'éloignent; le chant religieux s'efface; des chants pourtant, des chants encore, et mieux je t'aime... Des paysages frais et nocturnes, les arbres successivement rangés, et les pas des passants; à l'entour, des roulements; des paroles, des teintes énombrées, un air tiède, plus frais; dans le bois qui longe les monts j'irai, près des prairies, sous les sapins; ce sera la très précieuse chaleur des nuits aimées; nous serons tous en cet pays; oh! l'admirable temps, loin de Paris, durant ces semaines nombreuses? mais quand ces jours?... Les bruits se font plus forts; c'est la place Clichy; dépêchons; sans cesse, de longs murs tristes; sur l'asphalte une ombre plus épaisse; à présent des filles, trois filles qui parlent entre elles; elles ne me remarquent pas; une très jeune, frêle, aux yeux éhontés, et quelles lèvres! ... la voici, cette fille; elle cause; toutes trois, sur le trottoir, oublieuses des promeneurs: moi, demain, j'ai le cours, l'ennuyeuse école, et dans trois mois l'examen; je serai reçu; adieu alors la franchise de tous les jours, mais la charge d'un emploi; allons; maintenant partout des filles.

Le café; des jeunes gens entrent; un monsieur

qui ressemble à mon tailleur; si je rencontrais quelque ami; mieux vaut certes être seul, marcher par un bon soir très librement, sans but, le long des rues; l'ombre des feuillages ondoie sur l'asphalte, un air frais court, les trottoirs très secs et blancs luisent; une bande de jeunes filles là-bas, droites, très hautes, minces et de façons séduisantes; là, des enfants; les façades scintillent; la lune a disparu; c'est tout autour, un bruissement; quoi! des sons confus, épars, unis, un bruissement... bravo l'avril! oh! le beau, le beau soir, ainsi très libre, sans pensée, ainsi très seul.

VII

Mais je suis arrivé rue Stevens, devant la maison de Léa; c'est bien le vestibule, l'escalier; l'escalier tournant; enfin, le second étage; est-ce là? oui certes là; sonnons: mes bottines sont propres, ma cravate droite, mes moustaches convenablement relevées; j'ai beaucoup de choses à lui dire, beaucoup de choses qu'il faut que je lui dise; elle vient évidemment de rentrer; elle aura sa robe de cachemire noir; je suis sot de ne pas sonner; si elle me voyait; je sonne, des pas à l'intérieur; la porte s'ouvre; c'est Marie.

« Mademoiselle d'Arsay est chez elle?

— « Oui, monsieur, entrez. »

J'entre.

— « Je vais dire à mademoiselle que vous êtes ici. »

Elle est gentille, Marie. Ah! ce petit salon, ce cher petit salon de ma chère Léa; mettons-nous dans ce fauteuil, près de la fenêtre; que l'agencement de ces fleurs est joli! voilà le bouquet de lilas que je lui ai envoyé; la glace; tout est en règle dans ma toilette; je suis assez présentable; pas trop mal, ma foi; Léa aime pour les hommes les cheveux courts, comme je les ai, et qu'ils soient bruns... Léa...

— « Bonjour, » de sa fine voix.

Et son sourire savamment féminin, ses yeux gentiment moqueurs, son sourire de fée; bonjour, de sa fine délicieuse voix; et ses cheveux voltigeant sur son front; c'est elle, la jolie Léa; non, je ne dois pas baiser sa main; je serais ridicule; saluons-là simplement.

— « Mon amie, comment allez-vous? »

— « Très bien. »

Elle a sa robe de satin noir. Nous nous asseyons sur le divan, elle à gauche; elle s'est renversée sur les coussins, elle me regarde; elle est aimable ce soir.

— « Eh bien, me demande-t-elle, que me direz-vous? »

Je n'ai rien à lui dire; si; pourquoi m'a-t-elle écrit de ne pas aller au théâtre?

— « C'est bien dommage que je n'aie pu aller vous chercher au théâtre.

— « Il n'y avait pas moyen; après la pièce je devais parler au directeur, et des fois on le voit tout de suite, d'autres on l'attend toute la soirée; il ne se gêne pas pour venir à des neuf, dix heures. »

N'insistons pas; certainement elle invente cette histoire.

— « Vous avez attendu longtemps aujourd'hui?

« Assez longtemps; je ne suis rentrée que depuis dix minutes; à ma sortie de scène j'ai été à la direction; il y avait Blanche Fannie; elle voulait voir le directeur avant d'aller s'habiller; vous savez qu'elle ne paraît qu'au second acte; ce que nous nous sommes ennuyées dans ce trou? il y a juste la place de deux chaises; Blanche à elle seule emplissait toute la place; c'est effrayant combien elle est grosse.

— « Je ne comprends pas qu'on lui fasse encore jouer les travestis; elle n'est plus jeune.

« Elle n'est pas vieille; quel âge croyez-vous qu'elle ait?

— « Hou...

— « Il ne faut pas croire qu'elle soit bien vieille; voyons; combien a-t-elle? quarante ans? »

Qu'elle est drôle, Léa, avec ses vingt ans, ses airs enfantinement sérieux de petite demoiselle coquette!

— « Nous allons, lui dis-je, faire une promenade, n'est-ce pas?

— « Ah! je suis fatiguée; je n'en puis plus; j'ai envie de dormir.

— « Qu'est-ce donc que vous avez?

— « Je suis fatiguée.

— « Vous vous êtes énervée à attendre au théâtre.

— « Oh! ce n'est pas cela.

— « Vous êtes restée là, sur une chaise, vous qui êtes toujours en l'air; vous ne pouvez vous fixer un moment en place.

— « Très bien; moquez-vous de moi; quand voilà un quart d'heure que je n'ai pas bougé d'ici. »

Je la taquine.

— « Immobile ou non, vous êtes toujours adorable.

— « Ah!... charmant!... »

Elle n'apprécie jamais mes traits d'esprit; pas moyen de plaisanter avec les femmes; que dire alors? Elle se lève; lentement elle va à la fenêtre; et son frêle corps bien potelé ondoie; dans son cou, les brins blonds de ses cheveux; elle écarte les rideaux; elle regarde dehors. Que mollement on est sur ce divan! et, tout à l'entour, la clarté apâlie des murs blancs et des glaces. Elle:

— « Il fait beau ce soir; cela me remettrait peut-être, de sortir un peu...

— « Voulez-vous? »

La voilà maintenant qui consent; n'ayons pourtant pas l'air de triompher; elle s'assied sur le bord du piano; nous nous taisons. Au restaurant, ce soir, l'étrange homme, cette espèce d'avoué. Léa feuillette un paquet de musique, d'une main, sur le piano; il faut que je parle; elle va s'ennuyer, tellement elle a peur qu'on demeure bouches closes; il faut que je parle, absolument. Nous voilà l'un en face de l'autre; cela ne peut durer; je serais ridicule. Ah! ses histoires avec son horrible mère...

— « Vous êtes-vous un peu arrangée avec votre mère?

— « Pas du tout. »

Elle semble ne vouloir pas parler de ces choses; j'ai eu tort de les amener; alors que lui dire?

— « Il est impossible, reprend-elle, qu'on s'arrange avec elle; elle voudrait que je suive tous ses caprices; vous comprenez que c'est une vie insupportable.

— « Pourquoi la supportez-vous?

— « Parce que je ne puis pas faire autrement.

— « Comment? si votre mère vous ennuie, dites-lui...

— « Oui! elle ferait un beau tapage.

« Enfin, vous êtes chez vous.

Eh non, je ne suis pas chez moi; voilà le malheur; l'appartement est loué à son nom; les meubles, tout est à elle... Et c'est moi qui paie tout. »

Elle se penche contre le piano. Je ne doutais que l'appartement était à sa mère; qu'y faire? Rien. En une nonchalante marche, la voici vers ce divan; sur le divan elle se met; ses robes s'étendent; sur les coussins sa jolie tête attristée; elle lève les bras au-dessus de sa tête.

— « Ah! quelle existence, quelle existence! des envies me prennent de tout lâcher.

— « Que dites-vous, mon amie?

— « Je serais plus heureuse à garder des dindons en Bretagne. Si mon père savait que je suis au théâtre?

— « Vous voulez aller en Bretagne garder des dindons?

— « Je n'aurais plus à me tourmenter; je retrouverais la famille de mon père; vous ne vous doutez pas quelle vie je mène. »

[illegible] prends sa main.

— « Ma pauvre chérie, voulez-vous ne pas parler ainsi; en voilà des idées; vous savez bien que je vous aime pour de bon; pourquoi n'acceptez-vous pas que je vous emmène, que nous restions ensemble; dites.

« Allons, [illegible] elle, allons, êtes-vous fou?

— « Et en quoi, mon amie? »

Dans ses yeux je la regarde; elle est appuyée sur les coussins; les lumières des bougies éclairent nos visages; gentiment, tristement, elle est étendue, pâle; je la regarde; je tiens ses mains. Elle, souriante:

— « C'est extraordinaire comme vous avez les cils longs. »

Souriante toujours, elle me regarde.

[illegible]

Elle [illegible]

— « Ah! comme je voudrais être débarrassée de tout! s'il y avait un moyen d'en finir, d'un seul coup, sans souffrir, [illegible] tout à fait, puisqu'il n'y a qu'en dormant qu'on soit heureux. »

Que lui dire? Je ne puis pas rire ni la prendre trop au sérieux; c'est embarrassant. Près de moi elle est mi-étendue, immobile [illegible]

— « Eh bien, mademoiselle, faites dodo. »

Édouard DUJARDIN.

(A suivre.)
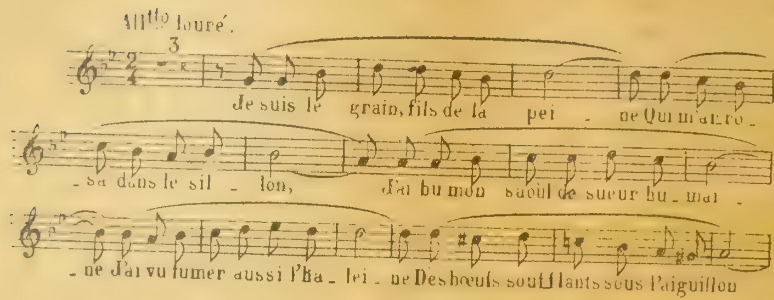
Les Livres

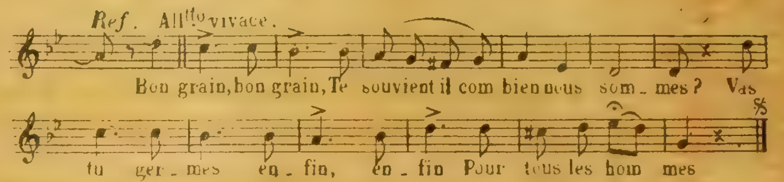
Anglais, Allem., Ital., Espagn., Russe, Portug., Brésil., vraiment appris *seul* en 4 mois, mieux qu'un professeur. *Pur accent.* Nouvelle Méthode *Naturelle-[illegible]*, tout à la facile, pratique, [illegible], *basée sur* [illegible] *vraie conversation* [illegible], la vraie prononciation. [illegible] pur.; la grammaire: on sait vite parler, écrire, lire, traduire. Preuve-essai, 1 langue *fco*, envoyer 90 c. (hors France 1.10) *mandat* ou *timbre-poste* français à **Maître Populaire**, 13-B, rue Montholon, Paris.

LE MAUVAIS GRAIN

Poésie de Maurice de SONNIER.

Musique de Marcel LEGAY.





I

Je suis le Grain, fils de la Peine
Qui m'arrosa dans le sillon.
J'ai bu mon saoûl de sueur humaine
J'ai vu fumer aussi l'haleine
Des bœufs soufflant sous l'aiguillon.

REFRAIN

Bon Grain, bon Grain
Te souvient-il combien nous sommes ?
Vas-tu germer enfin, enfin
Pour tous les hommes ?

II

Je suis le Blé, droit sur sa tige
Ne craignant rien que le grêlon.
En vain, le fouet des Vents fustige
Ma chevelure qui voltige
Et se dore dans un rayon...

REFRAIN

Bon Grain, bon Grain
As-tu compté combien nous sommes ?
Vas-tu mûrir enfin, enfin
Pour tous les hommes ?

III

Je suis l'Épi d'or qui fleuronne,
Mûr pour la Gloire et pour la Mort.
L'éclair des faux me découronne
Et ma farine qu'on moissonne
Nourrira l'Éternel effort !

REFRAIN

Bon Grain, bon Grain,
— Epis sans nombre — ainsi nous sommes
Vas-tu mourir enfin, enfin
Pour tous les hommes ?

IV

Je suis le Pain, la miche blonde
Dont les miettes ont leur prix
Pour la misère vagabonde
Et, d'un bout à l'autre du Monde,
La Faim me réclame à grands cris !

REFRAIN

Va, mauvais Grain
Sois maudit, [illegible] des hommes
Si tu n'as pas [illegible] devoir
Combien nous sommes !

Paul Fau

serait devenue dans tout cela ? Grâce à Dieu, Léonie a eu un bon mouvement... De se voir seule, elle a compris où était son vrai appui... Elle t'a écrit pour te demander grâce, elle a essayé de te voir et de te ramener. Je te connais; je sais qu'on ne te fait pas aisément changer de résolution... Tu as refusé de la recevoir. Maintenant, quand elle t'écrit, tu n'ouvres même plus ses lettres. Tu veux quitter Paris, oublier que tu as une femme et une petite fille, et venir te réfugier chez ta vieille mère. Et tu me dis : « Tu ne peux pas me blâmer d'agir ainsi, toi qui as été une parfaite honnête femme, une sainte... »

Une sainte, c'est trop dire, mon chéri. J'ai tâché, c'est vrai, de ne te donner que de bons exemples, afin que ta mère représentât pour toi une femme comme tu souhaiterais la tienne. Mieux vaut qu'un fils juge sa mère trop parfaite. Mais tout en vivant le plus dignement qu'elle peut, une femme apprend à connaître les difficultés de la vie : elle voit bien des misères autour d'elle, dans les ménages qui semblent les plus heureux; elle reçoit bien des confidences; elle a un cœur, après tout, et, ne fût-ce que les chutes et les tentations d'autrui, même si elle est assez heureuse pour ne faillir jamais (mon Dieu ! oui... il y faut du bonheur, en même temps que de la bonne volonté), elle apprend l'indulgence, la compassion... Qu'une femme ait une faiblesse, évidemment, c'est très condamnable. Mais tu as tort de penser, comme la plupart des hommes, que la femme coupable est nécessairement une dévergondée... Souvent, crois-moi, elle aime son mari et son enfant, elle leur sacrifierait tout au monde ... l'amant a été dans sa vie un affreux accident et les rechutes se succèdent comme les accès d'une maladie chronique, parmi des remords et de vaines bonnes résolutions. Tiens, moi qui te parle, j'ai eu une amie... Mais je te raconterai cela plus tard, de vive voix... Je reviens à Léonie.

Voyons ! Jean. Tu as beau être justement indigné contre elle, tu es obligé de m'avouer que celles de ses lettres que tu as lues (les premières) t'ont remué, parce qu'elles « jouaient trop bien le remords et la sincérité ». Eh ! cher enfant, elles ne les jouaient point. Sois certain qu'à l'heure qu'il est, Léonie exècre son amant; sa faute lui fait horreur autant qu'à toi. Les grandes dames, peut-être, peuvent prendre les aventures à la légère; cela les distrait. Mais, nous autres, petites bourgeoises, élevées sagement dans le dégoût des vilaines femmes », c'est une chose terrible pour nous que de ne plus avoir le droit de nous appeler nous-mêmes « une honnête femme » ! La pauvre amie dont je te parlais tout à l'heure (tu ne l'as pas connue, ou, du moins, tu ne te la rappelles pas, tu étais trop petit), quand elle s'est, un jour, surprise à marcher dans la rue avec cette pensée dans la tête : « J'ai un amant... je viens d'avoir un amant, » il ne s'en est pas fallu de beaucoup qu'elle n'osât plus rentrer chez elle, qu'elle retournât d'où elle venait, rompant tout à fait avec la vie régulière, ou qu'elle se tuât...

Elle avait un enfant... Alors... elle a fini par rentrer chez elle et reprendre la vie de tous les jours, en tâchant de ne rien laisser paraître... Et pourtant, c'était une honnête femme, je t'assure. Ne t'irrite pas de l'entendre appeler comme cela !... C'était assurément une âme d'honnête femme, puisqu'elle souffrit cruellement d'un péché qui n'était connu que d'elle, que personne ne soupçonnait, qui ne lui enlevait rien de l'estime de son mari et de son enfant...

Comment cela arrive dans l'honnête existence d'une bourgeoise sage, vois-tu, mon chéri, c'est presque incompréhensible... Il advient, je crois, que notre modeste petite existence, qui nous paraît si pleine, si amusante, si charmante durant les premières années de mariage, insensiblement n'occupe plus assez notre temps et notre esprit; le ménage, bien réglé, va tout seul; l'enfant a grandi et n'exige plus des soins incessants; le mari vous aime toujours bien, assurément, mais enfin, il n'est plus, comme aux premiers jours, perpétuellement occupé de vous... enfin, il y a *du vide*, et une certaine tristesse se glisse dans ce vide des journées. On s'en veut, d'abord, à soi-même, on se gronde, on se démontre qu'on possède tout ce qu'on désirait, qu'on est heureuse... Mais les raisonnements ne valent guère contre le sentiment. On finit par se prendre en pitié, par se plaindre soi-même. Quoi ! à vingt-huit, à trente ans, la vie douce serait finie ? On n'aurait plus rien à espérer ? Ces chères années de tendresse qui vous ont réchauffé le cœur, après le mariage, elles sont finies, finies, jamais elles ne recommenceront ? On est encore bien jeune, pourtant, et on les goûterait bien mieux que quand on était une petite jeune fille ignorante et à demi formée... Alors, on essaye de recommencer ces bonnes années, de les ressusciter de force. On se pare davantage pour son mari, on le cajole. Le pauvre homme, qui pense à bien autre chose, et qui ne demande que la tranquillité chez soi, ne vous comprends pas : vous vous apercevez que vous le fatiguez ; il vous en vient un peu de rancune...

Cependant, comme tous les hommes essayent toujours de gagner les jeunes femmes qu'ils approchent, il est bien rare qu'une jeune femme mûre pour la chute n'en trouve pas un à sa portée, qui l'aide à tomber... Oui, c'est toujours ainsi que j'ai vu, autour de moi, ces malheureuses devenir coupables, par un désir sincère de recommencer les joies des fiançailles et du mariage : il y a de l'honnêteté même dans leur défaillance... Il me semble qu'il ne faut pas trop les condamner, d'autant qu'elles sont bien déçues par l'adultère, je t'assure !... Si tu avais connu la pauvre amie dont je te parlais tout à l'heure, si tu avais vu comme elle souffrit... comme elle désira parfois ce qui vient d'arriver à Léonie, — afin d'en finir d'un coup avec le mensonge et la vie louche...

Vois-tu, Jean, je suis bien sûre que ta femme n'a pas un mauvais cœur et qu'elle n'est pas une dévergondée. On ne trompe pas les mamans, sur ce point-là, quand il s'agit du bonheur de leur fils. Je l'ai regardée à l'œuvre, je l'ai bien observée : elle t'aime... Enfin, je me décide à te le dire, à présent que j'ai un peu causé avec toi : Léonie m'a écrit, elle aussi, depuis ce malheur; elle m'a conté sa faute sans chercher à l'atténuer; elle m'a suppliée d'intercéder pour elle auprès de toi. Ne crois pas qu'elle aimât ce Letixier... Non... il y a eu un jour de printemps trop brillant, trop gai, où ta femme est sortie de chez elle toute palpitante du désir d'être caressée, embrassée, ressaisie par toi, oui, par toi... un jour où, décidément, sa vie calme, son bonheur tempéré ne lui suffisaient plus... Et l'homme qui la guettait en a profité. Il t'a volé un désir, un émoi qui allaient à toi... Reprends-lui ta femme : c'est ta meilleure revanche, va ! et le péché de Léonie ne vaut pas que tu brises sa vie, la tienne et celle de ta petite Suzanne. Me croiras-tu ? Me respecteras-tu moins parce que je te dis : Léonie a fait une faute, mais je t'assure qu'elle est encore une honnête femme? Certes, rien ne me rend plus heureuse que de t'entendre me dire : « Mère, toi qui es une sainte... » L'amie dont je te contais les misères ne détrompait pas la vénération de son mari, de son enfant, bien que son remords en fût quelquefois doublé... Pourtant, si je croyais que cela pût agir sur ton sentiment, sur ta pitié, je te dirais : « Je ne sais pas, moi, ta mère, si j'ai le droit de condamner Léonie, car je ne sais pas si, à sa place, j'eusse été plus forte qu'elle. Et si j'avais failli comme elle, il me semble que je ne serais pas devenue du coup tout à fait indigne de compassion, ni indigne de ton affection et de ton respect... »

Allons, mon enfant, du courage et de la générosité. Pardonne à ta femme et reprends-la près de toi. Elle ne faillira plus, va ! Quand l'adultère a brûlé une fois une vraie honnête femme, le mal qu'elle en a souffert lui cautérise pour jamais le cœur... C'est chez les grandes dames, peut-être, qu'il est moins aisé de n'avoir pas de second amant que de n'en pas avoir du tout. Nous autres, nous tombons parce que nous nous trompons, parce que nous croyons que l'amant sera, de nouveau, pour nous, le jeune mari... et l'épreuve faite, — la réalité de l'adultère nous navre. Je me porte garante de l'avenir. Je te promets que Léonie te sera fidèle, et que tu seras associé à une honnête femme, si tu consens à oublier, à une femme digne de ta tendresse, digne de ton respect. Oui, de ton respect ! Du respect que tu me donnes à moi, à ta mère ? Me croiras-tu ?

Viens, Léonie et ta fille sont ici, chez moi. Suzanne pleure et te réclame. Nous lui avons dit que tu arriverais demain. Nous feras-tu mentir ?...

. . . .

Marcel PRÉVOST.

LE CENTAURE (1)

« ... Pour se rendre à Ochria, dit M. d'Amercœur, il fallait prendre l'une des deux routes. Celle de mer, la plus courte, m'agréait un peu. Par l'autre, c'était six jours de cheval : je m'y décidai. On m'assura de la bonté des auberges, et le lendemain, à l'aube, je cheminais à travers la plaine. De hautes montagnes ocreuses s'élevaient à l'horizon; je les atteignis rapidement. Mon cheval allait d'un bon pas et je le laissais aller. La plus grande partie du voyage se passa sans incident. Aucune rencontre, ni dans les hôtelleries vides, ni sur les chemins déserts. J'approchais, et au matin du sixième jour, il ne me restait plus à traverser qu'un versant de forêt. Le lieu m'apparut singulièrement sauvage. Un éboulement de [illegible] monstrueuses [illegible] ébréchées cabrait des poitrails velus et allongeait des pattes difformes. Les taches de la pierre imitaient la marbrure des chairs, des flaques d'eau luisaient comme des yeux et le velours des mousses ressemblait au poil des pelages. Le sol jaune se creusait d'ornières et se bossuait par endroits d'échines pierreuses. Parfois une source chantait, rauque et douce. Les aiguilles des pins rougeâtres feutraient la terre d'une rousseur de toisons.

« Au sortir de la forêt on dominait une plaine, un paysage de broussailles et de monticules. Je m'arrêtai un instant pour contempler son étendue monotone que bornait une crête rocheuse derrière laquelle se trouvait Ochria. J'allais me remettre en marche, quand j'entendis un galop derrière moi, et un cavalier monté sur un cheval alezan m'accosta en me saluant. Un costume de chasse en cuir roux le vêtait et amplifiait sa corpulence moyenne comme sa stature. Sa chevelure brune s'éclaircissait par places d'un reflet fauve et sa barbe en pointe roussoyait un peu. Le soleil, déjà sur son déclin, le mordorait tout entier et la couleur de sa personne s'accordait avec l'ocre de l'horizon et l'or des feuillages d'alentour. Il paraissait harassé d'une longue course. Nous descendîmes côte à côte le chemin, assez abrupt.

« Ayant su que j'allais à Ochria, il me proposa, comme il s'y rendait aussi, de m'y mener par le plus court; la journée s'achevait. Nous longions maintenant des haies décharnées enclosant l'aridité de champs pierreux. A un carrefour, nous rencontrâmes un troupeau de chèvres; elles broutaient une herbe sèche. Leurs barbiches pointaient, le trot de leurs petits sabots dandinait leurs pis flasques; au milieu d'elles, un bouc à cornes tordues, paradait, obcène, prétentieux et puant.

« — Il a vraiment une mine de vieux satyre? me dit mon compagnon, avec un bref rire chevrotant.

« Il s'était arrêté pour considérer la bête qui le regardait curieusement.

« Le soleil baissait. Une lumière d'or pâle teignait les objets; la terre que nous foulions était rance et bilieuse et derrière nous l'âcre montagne étageait ses masses d'ocre cariée. Mon interlocuteur reprit :

« — Oui, cette terre est mystérieuse et il s'y passe des choses surprenantes; les races disparues s'y refont; j'en tiens presque la preuve et j'en guette la certitude.

« Il tira avec précaution de son portemanteau une mote de glaise jaunâtre et me la tendit. L'argile s'effrita un peu de ma main.

« — Voyez-vous l'empreinte (et il me désignait une marque presque effacée), c'est celle d'un faune. On m'a signalé aussi la présence d'un centaure. Je me suis embusqué plusieurs nuits pour le surprendre. On ne le voit pas, mais on l'entend hennir. Il doit être jeune, le poitrail maigre et la croupe encore bourrue. Au clair de lune, il vient se regarder aux fontaines, où il ne se reconnaît plus. Il reste le seul de sa race, ou plutôt, il la recommence. Elle a été détruite et pourchassée comme celle des Nymphes et des Satyres, car ils existaient. On raconte que, jadis, des bergers qui le surprirent endormi en amenèrent un au proconsul Sylla. Des interprètes l'interrogèrent dans toutes les langues connues. Il ne répondit que par un cri qui tenait du chevrotement et du hennissement. On le relâcha ; les hommes de ce temps savaient encore un peu des vérités obscurcies depuis. Mais tout ce qui exista peut renaître. Cette terre est propice à l'œuvre fabuleuse, l'herbe sèche a la couleur des toisons; la voix des sources murmure ambiguë; ces rochers ressemblent à des bêtes inachevées. L'homme et l'animal vivent assez proches pour que se fassent entre eux des échanges consanguins. Le temps a dispersé des formes jadis conjointes. L'homme s'isola de ce qui l'environne et se retira dans son infir-

(1) *Revue de Paris.*

mité solitaire. Il a rétrogradé, croyant se parfaire. Les dieux se muaient jadis aux apparences de leur choix; ils prenaient le corps de leur désir, aigles ou taureaux! Des êtres intermédiaires participèrent à cette faculté divine. Elle dort en nous; notre passion en crée un satyre intermittent. Que ne sommes-nous incorporés aux désirs qui nous cabrent! Il faut devenir ce que l'on est; il faut que la nature se complète et retrouve les degrés qu'elle a perdus.

« Arrivés au bout du pont dont le cailloutis sonnait fort sous les sabots, il s'arrêta brusquement devant une lanterne qui pendait à un poteau. En le regardant, je me demandais si l'homme qui me tendait la main était bien l'étrange discoureur de tout à l'heure. Son visage me semblait différent; sa chevelure et sa barbe sombres ne rutilaient plus. Il se dessinait svelte et élégant et ce fut d'un sourire plein de politesse qu'en me quittant il me dit son nom et son adresse au cas



« Mon compagnon ne cessait de me parler fébrilement. Je suivais avec peine son discours, qu'il paraissait continuer sans prendre garde à ma présence.

Cependant le soleil s'était couché et, à mesure que le crépuscule augmentait, le singulier personnage semblait s'éteindre peu à peu; il perdait l'éclat roux dont la lumière de cette fin de journée avait imprégné son vêtement de cuir tanné, sa barbe et ses cheveux. Son aspect entier se fonçait; puis son exaltation s'apaisa en même temps que le paysage changeait.

« Bientôt nous vîmes miroiter l'eau d'un fleuve. L'humidité qu'il répandait lui faisait des bords verdoyants. Un pont l'enjambait de ses arches. La nuit venait vite. Mon compagnon ne parlait plus et je voyais à mon côté sa forme noire se sculpter sur l'ombre environnante.

où il me plairait, durant mon séjour à Ochria, d'y retrouver Adalbert de Nouâtre. »

⁂

La première personne que visita à Ochria M. d'Amercœur ne fut point M. de Nouâtre. Le souvenir même de ce singulier personnage s'effaça quelque peu de son esprit. Il ne s'occupa guère de le relancer et prit fort bien son parti de ne le point rencontrer. Il ne le vit ni à la promenade, ni dans les tavernes, ni chez les courtisanes, qu'il fréquenta, car leur accès s'ouvrit vite à un jeune homme de son nom, bien monté en chevaux, linge et bijoux. Deux des plus galantes se le disputèrent même avec acharnement. L'une était brune et l'enleva à l'autre qui était blonde et qui le lui reprit, bien qu'il se fut mieux accommodé de les satisfaire tour à tour que de choisir entre elles.

Son goût de la débauche et du jeu le lia vite avec quelques-uns des jeunes gens les plus élégants de la ville. On le pria bientôt à toutes les parties. Il y plut, et, comme les barbons aiment à se mêler aux désordres de la jeunesse, il connut là, par l'entremise des plaisirs que tous recherchent, maints personnages dont l'abord lui eût été sans cela difficile. Ce commerce le mit de plain-pied dans la meilleure société d'Ochria.

A le rencontrer si souvent chez leurs maîtresses, ces messieurs en vinrent à le produire auprès de leurs femmes, et M. d'Amercœur connut bientôt les grands hôtels silencieux, au fond de leurs cours pavées. Il s'assit aux tables somptueuses, goûta les mets des cuisines savantes, huma le vin des caves séculaires et vit, sous les lustres de cristal, parader en gala les importances et les beautés du lieu.

Parmi toutes, une le séduisit particulièrement. On la nommait Madame de Ferlinde. Elle était svelte et rousse. Son corps longuement souple supportait une tête païenne couronnée d'une chevelure dont le jaillissement ondé s'achevait en volute. La masse incandescente de cette coiffure semblait à la fois fluide et ciselée, avec la hardiesse d'un casque et la grâce d'une fontaine. Cela allait avec l'air et le port d'une nymphe guerrière. Elle vivait, veuve, dans un vieil hôtel, au milieu de beaux jardins. M. d'Amercœur s'y rendit vite assidu, y venant à toute heure sans que celle du berger sonnât pour lui. Cette chaste Diane aimait à parer sa beauté de tuniques plissées et du croissant lunaire, et ce nom qu'elle portait, elle l'eût bien mérité. Elle aimait les musiques invisibles, l'ombre de l'amour et le murmure des eaux. Trois fontaines en répandaient d'harmonieusement claires au milieu d'une salle de verdure. Le jardin contenait aussi une petite grotte où Madame de Ferlinde venait souvent se reposer. Des lierres retombants y voilaient la lumière. Il faisait un jour verdâtre et transparent.

Ce fut là qu'elle entretint pour la première fois M. d'Amercœur au sujet de M. de Nouâtre. Elle le dépeignit comme un homme à manies, mais érudit et charmant, d'une science prodigieuse et d'un goût raffiné. D'ailleurs vivant fort solitaire; absent pour de fréquents voyages, grand amateur de livres, de médailles et de pierres gravées.

M. d'Amercœur, sans s'expliquer sur le détail de sa rencontre avec M. de Nouâtre, en parla comme d'une occasion où celui-ci s'était montré fort serviable; il accepta de madame de Ferlinde l'offre qu'elle lui fit d'aller ensemble, lui, remercier son compagnon de route, elle, revoir un ami qui la négligeait depuis quelque temps. Au jour dit, ils se rendirent donc chez M. de Nouâtre.

Dès l'entrée, au centre du vestibule, on remarquait un bronze antique qui représentait un centaure. Le large poitrail bombait ses muscles, la croupe ronde luisait, les flancs semblaient palpiter; le sabot levé attendait, et le monstre équestre d'un bras agile élevait au-dessus de sa tête pamprée une pomme de pin en onyx. Partout où les mena leur hôte, M. d'Amercœur admira un choix exclusif d'objets concernant l'histoire des demi-dieux terrestres ou marins et la mythologie magique des anciens. Des terres cuites en modelaient les effigies, des bas-reliefs en évoquaient les légendes, des médailles en remémoraient le culte. Harpies aux griffes aiguës, sirènes poissonneuses ou ailées, empuses à pied bot, tritons ou centaures, chacun avait là sa figurine ou sa statue. Les bibliothèques renfermaient les textes relatant leur origine, leur existence, leur nature. Des traités dissertaient de leurs espèces ou de leurs formes, énumérant toutes les sortes de satyres, de sylvains ou de faunes, et l'un d'eux, le plus rare, et que M. de Nouâtre montrait non sans orgueil, contenait la description du Papposilène qui est un monstre horrible et entièrement velu. Des cahiers en d'admirables reliures gardaient les recettes des mystérieux philtres thessaliens par lesquels les sorcières de Lucien et d'Apulée changeaient un homme en hibou ou le transformaient en âne.

M. de Nouâtre faisait à merveille les honneurs de son cabinet. Parfois un léger sourire distendait sa bouche. Dans ses yeux très noirs, des paillettes de cuivre scintillaient par instant, et, parmi sa barbe brune, trois fils d'or s'entrecroisaient. Au départ, il serra les mains de madame de Ferlinde entre ses doigts aux ongles aigus, et, pendant qu'il la regardait, M. d'Amercœur vit ces parcelles métalliques se multiplier dans ses yeux, qui jaunirent d'une sorte d'éclair furtif, passionné, violent et presque aussitôt évanoui.

Cette première visite ne resta pas sans suite; M. d'Amercœur revit fréquemment le vestibule de stuc

où passait, le sabot levé sur son socle de marbre, le centaure de bronze. La pomme d'onyx luisait dans sa main. M. de Nouâtre ne s'expliqua jamais sur l'origine et l'objet des collections singulières qui se trouvaient rassemblées dans son hôtel. Il n'en parlait pas autrement que pour faire remarquer la rareté d'un livre ou la beauté d'un bibelot. Rien de plus et aucune allusion aux circonstances de leur première rencontre. Sa réserve causa celle de M. d'Amercœur. Ces rapports de cérémonieuse amitié préservèrent le secret de l'un en n'autorisant pas la curiosité de l'autre ; et tous deux semblaient d'accord à feindre un réciproque oubli.

*
* *

« Madame de Ferlinde était inquiète depuis quelques jours quand elle me fit prier de la venir voir. Je me rendis à son appel et je la trouvai nerveuse et préoccupée. A mes instances pour savoir la cause de son trouble, elle répondit d'abord évasivement, puis finit par m'avouer la transe singulière où elle vivait. Elle me raconta que chaque nuit les chiens hurlaient longuement, plus de peur que de colère. Ses jardiniers avaient découvert sur le sable des allées des traces de pas. Le gazon piétiné çà et là accusait une présence nocturne, et, à mon grand étonnement, elle me montra une motte de glaise où se voyait une empreinte bizarre. C'était une foulée assez nette. En examinant de plus près la marque durcie j'aperçus, pris dans l'argile, quelques poils jaunes. Un maraudeur invisible semblait hanter le jardin et épier la maison. En vain on posait des pièges et on essayait des rondes nocturnes. Malgré tout, madame de Ferlinde ne pouvait se défendre d'une appréhension insurmontable. Je raisonnai de mon mieux la belle peureuse, et, en la quittant, je lui promis de revenir le lendemain.

« C'était un jour de fin d'automne ; il avait plu ; les rues restaient boueuses, les arbres s'effeuillaient, jaunes et rouges, au crépuscule. La grande grille de l'hôtel se trouvait ouverte, le suisse sommeillait dans sa loge. J'entrai dans le vestibule et j'attendis un valet qui put m'annoncer à madame de Ferlinde. Sa chambre, qui donnait sur le jardin, était au bout d'une galerie. Rien ne bougeait dans la vaste demeure. Personne ne vint. Du temps passa. Un faible bruit arriva à mon oreille ; j'écoutai plus attentivement : il me semblait entendre des soupirs étouffés, puis la chute d'un meuble renversé. J'hésitai : tout se tut. Tout à coup un cri déchirant partit de la chambre de madame de Ferlinde. Je traversai en courant la galerie et je heurtai la porte qui s'ouvrit toute grande.

Il faisait déjà sombre et voici ce que j'entrevis : Madame de Ferlinde gisait à demi nue sur le parquet : ses cheveux se répandaient en une longue flaque d'or et, accroupie sur sa poitrine, une sorte de bête velue, informe et hargneuse, l'étreignait et lui dévorait les lèvres. A mon approche, le bloc de poil jaune bondit en arrière. J'entendis grincer ses dents et ses ongles racler le parquet. Une odeur de cuir et de corne se mêlait au doux parfum de la chambre. L'épée à la main, je me ruai sur le monstre ; il tournait en rond, culbutant les meubles, griffant les tentures, évitant ma poursuite avec une agilité incroyable. Je cherchais à l'acculer dans un angle. Enfin, je l'atteignis au ventre, du sang jaillit sur ma main. La brute s'effondra dans le coin obscur et tout à coup, en sursaut, me renversa d'une bousculade, enjamba la fenêtre ouverte et dans un bruit de vitres brisées, sauta dans le jardin. Je m'approchai de madame de Ferlinde : un sang tiède coulait de sa gorge déchirée ; je soulevai sa main, qui retomba ; j'écoutai son cœur, qui ne battait plus. Alors je me sentis saisi d'une épouvante panique : je m'enfuis. Le vestibule restait vide, la maison semblait mystérieusement abandonnée. Je repassai devant le suisse endormi. Il ronflait la bouche ouverte, inerte, d'une léthargie qui me parut plus tard suspecte, de même que l'absence de tout domestique en cet hôtel isolé, où madame de Ferlinde paraissait pressentir quelque chose du bestial guet-apens qui rôdait autour de sa beauté.

» Il faisait nuit : j'errai par les rues en un désordre inexprimable. La pluie commença à tomber. Cela dura longtemps. J'allais toujours sans savoir où je me trouvais quand, levant les yeux, je reconnus la maison de M. de Nouâtre. Je le savais ami du chef de la police et l'idée me vint de le consulter en même temps que de lui apprendre le tragique événement de cette affreuse soirée. D'ailleurs, cet hôtel si inopinément désert, ma présence sur le lieu du crime, tout cela constituait contre moi, par une suite de faits inexplicables, une prévention monstrueuse dont il était urgent de devancer le soupçon.

» Je sonnai. Le domestique me dit que M. de Nouâtre était à la chambre, qu'il gardait depuis plusieurs semaines. Je montai précipitamment l'escalier. Une horloge tinta onze heures. Je frappai ; j'ouvris sans attendre, et je m'arrêtai au seuil. L'obscurité emplissait la vaste pièce. La fenêtre devait être ouverte, car j'entendais pleuvoir au dehors sur le pavé de la rue déserte où donnait l'arrière de la maison. J'appelai M. de Nouâtre : pas de réponse. Je m'avançai à tâtons dans l'ombre. Un peu de braise rougeoyait dans l'âtre : j'y allumai un flambeau pris sur une console où ma main l'avait heurté. La flamme grésilla et je regardai. Un corps, étendu sur le parquet, gisait la face contre terre. Je le retournai à demi et reconnus M. de Nouâtre. Ses yeux grands ouverts me regardèrent vitreux de leurs onyx éraillés. Aux coins de ses lèvres moussait une écume rousse. Sa main, que je tâtai, remplit la mienne de sang. J'écartai le manteau noir qui enveloppait le cadavre. Il portait au ventre une profonde blessure faite d'un coup d'épée. Je n'éprouvai nulle terreur ; une violente curiosité me saisit, je regardai avec attention autour de moi. Tout était en ordre dans la chambre. Le lit ouvrait ses draps blancs.



Sur le parquet à losanges de bois clair se dessinaient des traces de pas boueux ; ils partaient de la fenêtre et se dirigeaient vers l'endroit où gisait M. de Nouâtre. Une bizarre odeur de cuir et de corne empestait l'air. Le feu crépita, deux tisons rapprochés se rallumèrent ; et je m'aperçus alors que le misérable était tombé les pieds dans l'âtre et que la flamme en avait brûlé les chaussures et carbonisé la chair.

» Cette double mort passionna Ochria. Je fus appelé en haut lieu et sur les déclarations que je fis, on ne m'inquiéta pas.

» La connexité de ces faits tragiques resta à jamais douteuse et en suspens. Madame de Ferlinde ne laissant pas d'héritiers, son bien revint aux pauvres avec ceux que M. de Nouâtre, sans hoirs non plus, lui avait légués par un testament où il me réservait, en souvenir de lui, le centaure de bronze qui ornait son vestibule et tenait dans sa main une pomme d'onyx. »

Henri de RÉGNIER.

FILÉE!

ALFRED RAVIER, 40 ans.
ERNEST LANAIS, 38 ans.
LEDUC, 45 ans

Rue d'Anjou, non loin du Palais de nos Présidents, un café blanc et or, à divans de velours rouge et ayant pour enseigne : *Au Vieux Républicain.* Çà et là, sur les murs, des écriteaux mentionnant : LES JOURS DE BAL A L'ÉLYSÉE, L'ÉTABLISSEMENT RESTE OUVERT TOUTE LA NUIT.

Dans un coin, seuls consommateurs, M. Ravier et son ami Lanais sont assis.

LANAIS. — Tu t'impatientes?

RAVIER. — Je trouve le temps long.

LANAIS. — A quelle heure ton bonhomme t'a-t-il dit qu'il serait là?

RAVIER. — A sept heures.

LANAIS, *tirant sa montre.* — Il est sept heures.

RAVIER. — Il ne va pas tarder.

LANAIS. — Tu es nerveux?

RAVIER. — Moi? pas du tout... te dire que je suis calme, calme, non; d'abord, tu ne me croirais pas. Enfin, je vais être bientôt fixé sur mon sort : je vais savoir, savoir!

LANAIS. — Veux-tu jouer aux cartes, aux dominos... ça te distraira.

RAVIER. — Je te remercie, je n'ai pas besoin d'être distrait; je t'assure que ça va très bien. Tu comprends, ça m'est égal d'être trompé, seulement je veux le savoir.

LANAIS. — Moi, il me semble que ça me serait égal, si je ne le savais pas.

RAVIER. — Oui, à la condition que tu ne te doutes de rien; mais quand on doute, vois-tu, c'est horrible : c'est un supplice, un enfer. Ah! mieux vaut cent fois la certitude, connaître la vérité, oui, oui, la vérité. (*Il donne un grand coup sur la table*).

LE GARÇON, *accourant.* — Voilà! Qu'est-ce que ces messieurs désirent?

LANAIS, *au garçon.* — Rien, rien, mon ami, on ne vous a pas appelé. (*A Ravier.*) Calme toi.

RAVIER. — Je suis très calme.

LANAIS. — Et quand tu connaîtras la vérité, si c'est la navrante, la déplorable vérité, qu'est-ce que tu feras?

RAVIER. — Je quitterai Henriette... Ça ne sera pas long. Pas de tableaux, pas de scènes, pas de drames. Je lui dirai : « Ma petite, tu as assez de moi, tu aimes François, ou Paul, ou Jacques... va le retrouver. » Et, je ferai ça d'une façon très simple, très tranquille, sans me mettre en colère...

Cependant il a dit tout cela très pâle et les dents serrées.

LANAIS. — Mais si tu l'aimes, tu seras le premier puni... tu souffriras.

RAVIER, *stoïque.* — Je souffrirai, mais je souffrirai encore moins qu'avec cet affreux doute.

LANAIS. — On dit ça, et on ne le fait pas.

RAVIER. — Mon vieux, tu ne me connais pas. Avant de me marier, j'ai eu une maîtresse que j'adorais. Un beau jour, j'ai appris par un ami qu'elle faisait la noce : tous les huit jours, elle avait un nouvel amant... Elle me trompait à la petite semaine. Quand j'ai su ça, je n'ai fait ni une ni deux, je lui ai écrit séance tenante une lettre, dans laquelle je lui disais adieu. Et je n'ai jamais voulu la revoir, malgré ses prières et les gens qu'elle m'a envoyés pour que je la reprenne. J'ai souffert... J'ai été très malheureux pendant deux mois; mais, mon cher, du moment qu'on n'en meurt pas, on se console. Ah! voici Leduc.

Un homme d'aspect commun, mais de figure assez expressive, vient auprès d'eux : il est vêtu d'un pantalon noir et d'un paletot noisette, cependant qu'un chapeau de haute forme achève de ne pouvoir lui donner l'air comme il faut.

LEDUC. — Bonjour, monsieur Ravier.

RAVIER. — Bonjour, mon ami. (*Désignant Lanais*). Vous pouvez parler devant Monsieur : il est au courant. (*Petit silence*). Eh bien?

LEDUC. — Cette fois-ci, il y a du nouveau.

RAVIER. — Ah! ah!

LEDUC. — Mon collègue Painchaud et moi, nous avons filé votre dame toute la journée. Elle peut se vanter de nous avoir fait courir : ce n'est pas pour dire, mais elle doit être rudement fatiguée, le soir, quand elle rentre chez vous.

RAVIER. — C'est bon, c'est bon; racontez-moi simplement ce que vous avez vu.

LEDUC. — Voilà : nous étions postés, Painchaud et moi, rue de La Rochefoucauld, de chaque côté de votre maison; nous avons vu sortir Madame à deux heures et demie.

RAVIER. — C'est bien exact, elle est en effet sortie de la maison à cette heure-là.

LEDUC. — Elle a descendu la rue de La Rochefoucauld, elle est allée Chaussée-d'Antin (*Consultant son carnet.*) N° 26.

RAVIER, *respirant.* — Chez sa couturière.

LEDUC. — Elle en est sortie à trois heures un quart avec une vieille dame.

RAVIER, *reprenant confiance.* — Sa mère, c'est sa mère... (*A Lanais.*) Elle m'avait dit, en effet, qu'elle avait rendez-vous avec sa mère chez la couturière.

LANAIS. — Ça va très bien, jusqu'à présent.

LEDUC. — Attendez. Elles se sont quittées à la porte, la vieille dame se dirigeant du côté de la Trinité, et votre dame du côté des boulevards. Après avoir fait quelques pas, elle s'est aperçue qu'elle était filée : elle a tiqué sur Painchaud, moi elle ne m'avait pas vu. Alors elle a sauté dans une voiture, une Urbaine. (*Consultant son carnet.*) N° 1326. J'ai dit à Painchaud, d'aller rue Fortuny, vous comprenez, pour ne pas les rater, et moi j'ai couru derrière la bagnole... (*Se reprenant*) derrière la voiture.

RAVIER, *la gorge sèche.* — Alors?

LEDUC. — Alors, j'ai donc couru derrière la voiture, qui s'est arrêtée au Louvre; elle a payé son cocher, est entrée par une porte, sortie par une autre, a repris une voiture, une Coopérative. (*Consultant son carnet.*) N° 627; et elle s'est arrêtée devant Saint-Germain-l'Auxerrois. Là, elle a attendu cinq minutes, et un monsieur est monté dans la voiture, un monsieur blond, toute sa barbe, grand bel homme.

RAVIER, *s'essuyant le front.* — Après?

LEDUC. — Ils ont baissé les stores, et la voiture a pris par les quais, et a remonté le Cours-la-Reine... (*Il prend un temps.*) Au pas.

RAVIER. — Au pas?

LEDUC. — Presque au pas. Le monsieur est descendu au pont de l'Alma, et la voiture est allée au Champ-de-Mars. Là, votre dame est descendue et a payé le cocher. Je l'ai suivie, elle est entrée au Salon, c'est-à-dire qu'elle n'est pas montée, mais elle s'est dirigée vers le jardin où elle a rencontré une grande femme assez jolie, très mince, les cheveux roux, mais teints, et qui semblait l'attendre. Elles ont causé ensemble et j'ai entendu votre dame qui disait à l'autre : « Explique-moi vite quelques tableaux pour que j'aie l'air d'y avoir été, s'il me le demande. »

RAVIER. — C'est cette dinde de Germaine.

LEDUC. — Germaine Hardan?

RAVIER. — Oui, ma femme m'avait dit qu'elle allait au Salon du Champ-de-Mars avec elle. (*A Leduc.*) Et puis?

LEDUC. — Et puis, elles sont sorties ensemble. Votre femme a dit à son amie : « Mes amitiés à Fernand, puisque tu vas le voir. » — « Et toi à Raymond », que l'autre lui a fait.

LANAIS, *à Ravier.* — Bois un peu, ça te fera du bien.

RAVIER, *avalant à peine.* — Et puis?

LEDUC. — Alors elle est montée en voiture...

RAVIER. — Qui ça? Ma femme ou l'amie de ma femme?

LEDUC. — Votre femme, donc : Mme Ravier, quoi.

RAVIER, *regardant autour de lui.* — Ne parlez pas si haut.

LEDUC. — Elle a repris une voiture, une Gauloise... (*Consultant son carnet,*) N° 2060, et elle s'est fait conduire rue Fortuny. Là, j'ai retrouvé Painchaud qui posait depuis une heure; il n'avait rien vu d'anormal. Votre dame est bien entrée dans la maison que signalait la lettre anonyme. Elle y est entrée à cinq heures et elle en est sortie à sept heures... (*Il prend un temps.*) Avec un monsieur.

RAVIER. — Le même qui était descendu au pont de l'Alma, sans doute?

LEDUC. — Non un autre.

RAVIER. — Êtes-vous sûr?

LEDUC. — Parfaitement sûr : l'autre, je vous l'ai dit était grand et blond; celui-là que je vous parle était petit et brun.

RAVIER, *congédiant l'agent.* — C'est bien, vous recommencerez demain... ou plutôt non, vous direz à votre patron que je lui écrirai si j'ai besoin de lui.

LEDUC. — Bien monsieur, à votre service. Comme il vous plaira. (*Il s'en va; quand il est parti :*)

RAVIER. — Eh bien! qu'est-ce que tu en penses?

LANAIS. — Dame! ça me paraît malheureusement assez clair. (*Ravier ne dit rien.*) Et à toi?

RAVIER. — Oh! moi tu sais, mon vieux, je ne sais pas : il ne faut pas juger, comme ça, en l'air; en somme, tout ça, ce n'est pas des preuves. Ces bonshommes-là, ils vont se promener toute la journée, la plupart du temps ils vont aux courses et puis ils viennent raconter ce qu'ils veulent. Justement aujourd'hui il y avait des courses à Auteuil...

LANAIS, *abondant dans son sens.* — Certainement, certainement. (*Au fond de lui-même :*) Pauvre Alfred!

Maurice DONNAY.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

Dans mes mains je serre ses bras; elle a toujours ses yeux fermés; j'attire doucement ses bras; elle se laisse; en arrière penche sa fine tête; ah! sa méchante traîtresse tête qui se joue si effrontément de moi; doucement sur les coussins je me renverse; et contre moi j'attire sa poitrine; sa poitrine est contre ma poitrine; sa tête est sur mon épaule; de mes deux mains j'entoure sa taille; elle repose contre moi; ainsi entre mes bras elle repose; sur ma joue, sur mon cou; quelque chose, oui, ses cheveux, qui voltigent; elle est immobile; tout le long de mon corps, son corps; je la sens; mollement je sers les molles hanches très soyeuses de sa poitrine.

— « Dodo, mademoiselle. »

Et elle, très bas, les yeux clos et d'un léger souffle, très bas :

— « Oui. ».

La très pauvre, très charmante, très tendre, elle se laisse en l'enlacement de mes bras; elle repose contre moi son cher corps; elle est étendue, en sa robe, d'où frêle monte sa tête; et voilà cette poitrine, ses seins, voilà ses bras, et fluettes, les mains; voilà ce cou, et dans le blanc du cou les fins cheveux dorés épars; la mince taille, et les larges hanches, en l'étreinte du noir satin; là, le bout mignon de son pied; et lentement le corsage se soulève, en longs gonflements réguliers; du corsage, les boutons tremblotent; faiblement sur la gorge ondoie le flot des dentelles noires; un reflet plus brillant, venant des bougies, se meut sur le sein gauche; et la féminine vie marche et marche en cet incessant mouvement des deux mamelles; son corps, tout immobile a comme des ondoiements, imperceptiblement; les bras arrondis, la poitrine mouvante, et le cou, la mince taille, les hautes hanches, s'arrondisssent en des contours estompés, suprême grâce des chairs délicatement amollies et des formes fuyantes et effacées; cependant repose la juvénile face, et des lèvres entr'ouvertes monte un souffle... Véritablement dort-elle, la douce fille? elle dort, certes, l'enfant; elle s'est endormie, et d'un amical sommeil, oh! voilà qu'elle dort; voilà qu'elle repose, oublieuse, mon amie, et qu'elle dort, entre mes bras fidèles. Les bougies sur la cheminée brûlent; leurs flammes montent, blondes en pâlissant, bleuâtres, plus claires; autour, le vague ombreux des feuillages sombres, et le vague confus des porcelaines peintes, et, derrière, le clair vague de la glace et des reflets pacifiés. Le délicieux bal où je fus cet hiver, le salon plein de fleurs et de feuillages, discrètement illuminé, quand passèrent ces deux jeunes filles, blanches Anglaises! Ici le tiède énombrement des choses, et mon amie; une chaleur, peu à peu, de son corps immobile; au long de son corps, en mon corps qu'elle effleure, une chaleur croît; pourquoi ne veut-elle point, si elle est malheureuse, changer sa vie? Que doucement tiède est cette chaleur, et de son corps quel parfum monte! ce parfum, quel est-il? Un mélange de parfums subtil et qui pénètre; elle-même a

mélangé ces essences ; et ce parfum monte de toute sa chair, il monte de ses vêtements ; de ses cheveux noués ensemble, l'haleine se répand ; aussi de ses lèvres ; elle dort, la pauvre, entre mes bras amis ; et je me grise de ses parfums ; ce parfum mêlé, subtil, intime, dont elle a parfumé son corps, c'est qu'il se mêle au parfum de son corps, et c'est lui, son corporel parfum, que je reconnais parmi l'intensité des essences des fleurs conjointes ; oui, sa féminité ; et le profond mystère de son sexe dans l'amour ; luxurieusement, oh ! démonialement, quand sous la maîtrise virile les puissances de la chair se délivrent dans le baiser, ainsi l'âcre et terrible et pâlissante ivresse monte... ah ! jouir de cette joie !... Elle remue la tête, se tourne un peu ; l'ai-je serrée trop fortement ? Quelle excitation avais-je ? Elle me parle, mi-dormante :

— « Qu'avez-vous ? Ah ! je suis lasse... quelle heure est-il ?

— « Pas tard encore, demeurez... »

La voilà immobile, si finement jolie, si jeunement coquette ; oh ! la triste existence qu'est la sienne ; à celui qui l'aime, quel amour il faut, pour lui adoucir les amertumes ; pauvre qui va, à vingt ans, livrée aux mauvaises heures... ensemble, au contraire, ainsi dormir, en l'oubli... tous deux, ensemble ; elle en la sûreté de ma foi, moi dans son charme ; et parmi les choses qui sont, communément, tous deux, joyeusement... nous irons ce soir, ainsi au dehors, sous des ombrages, pendant de lointaines musiques... « tu m'aimes »... oui, ne disons plus « je t'aime » mais « tu m'aimes » et « tu m'aimes » et baisons-nous... elle dort ; moi je sens que je m'endors ; j'entreferme mes yeux... voilà son corps ; sa poitrine qui monte et monte ; et le très doux parfum mêlé... la belle nuit d'avril... tout à l'heure nous nous promènerons... l'air frais... nous allons partir... tout à l'heure... les deux ; bougies... là... au cours des boulevards... « j' t'aim' mieux qu' mes moutons »... j' t'aim' mieux... cette fille, yeux éhontés, frêle, aux lèvres rouges... la chambre, la cheminée haute... la salle... mon père... tous trois assis, mon père, ma mère... moi-même... pourquoi ma mère est-elle pâle ?... elle me regarde... nous allons dîner, oui, sous le bosquet... la bonne... apportez la table... Léa... elle dresse la table... mon père... le concierge... une lettre d'elle ?... merci... un ondoiement, une rumeur, un lever des cieux... et vous, à jamais l'unique, l'uniquement aimée, Antonia !... tout scintille... vous riez vous ?... les becs de gaz s'alignant infiniment... oh !... la nuit... froide et glacée, la nuit... Ah !!! mille épouvantements !!! quoi ? on me pousse, on m'arrache, on me tue... Rien... un rire... la chambre... Léa... Sapristi... m'étais-je endormi ?

— « Félicitations, mon cher... C'est Léa... Eh bien, comment avez-vous dormi !... C'est Léa, debout, et qui rit... Vous sentez-vous un peu mieux ?

— « Et vous, ma chère amie ? »

Elle se tourne en riant ; je ris ; elle marche dans le salon... Evidemment, elle s'est éveillée tout à l'heure, elle m'a vu assoupi, elle s'est brusquement retirée d'auprès de moi... Ne suis-je pas bien ridicule ? que faire ? que pense-t-elle ? Je me lève et vais m'asseoir sur le tabouret du piano ; elle regarde, en face de moi, dans la glace ; gaie, elle parle.

— « Vous ne vous êtes donc pas couché hier ?

— « Il me semble que si, mademoiselle, et encore que j'ai convenablement dormi. Votre charme, il y a un instant, m'avait hypnotisé...

— « Nous allons sortir, voulez-vous ? il fait un temps superbe, nous irons une heure en voiture aux Champs-Elysées ; cela vous va ?

— « Cela me remplit de joie,

— « Et j'espère que vous ne dormirez pas.

— « Non ; vous me conterez des histoires.

— « Parfaitement ; je vous amuserai ; vous me direz le programme.

— « Ne soyez pas méchante. »

Dieu sait si certains jours elle a besoin qu'on la prie pour parler.

— « Je vais mettre mon chapeau. »

Elle s'avance de mon côté ; elle sourit et je vois ses dents blanches ; ses yeux brillent, un peu moites ; ses lèvres sont toutes roses, entr'ouvertes ; toutes roses avec un très petit triangle, où apparaissent les blanches dents ; oh ! le bel air mélancolique que vous avez, mademoiselle ; les blanches et rosées fossettes de vos joues ; votre front en une mélancolie gracieuse incliné ; et, là, vos grands yeux qui me regardent.

— « Ma pauvre chère amie, comme je voudrais que vous soyez contente ! »

J'amène ses bras à moi, sur mon cou sa tête, sa chevelure ; autour de sa taille mes bras ; sans qu'elle l'aperçoive, je baise ses cheveux, sans qu'elle l'aperçoive ; et ainsi l'on est heureux ; elle est douce, mon amie, elle est belle et elle est tendre ; elle est bonne, mon amoureuse, et l'aimer est enchanteur !... Elle relève sa tête ; l'air étonné, elle me considère, l'air attentif ; elle lève sa main ; signe que je me taise ; quoi ? elle écoute ; gentiment elle me demande :

— « Qu'est-ce que vous avez ?

— « Quoi donc ?

— « Êtes-vous souffrant ?

— « Mais non...

— « Vous avez des palpitations de cœur ? »

Elle met sa main sur ma poitrine, à gauche, elle écoute ; en effet, le cœur me bat plus fortement.

— « Bien sûr ? demande-t-elle encore.

— « Non : ce n'est rien ; je vous jure ; je vous ai là ; alors... »

Et elle, doucement :

— « Vous êtes un enfant. »

Si doucement elle me dit cela, « vous êtes « un enfant » ; d'une voix si apaisée elle me dit cela et d'une voix si vraie ; ses yeux souriants se font sérieux, tandis qu'elle me dit cela, « vous êtes un enfant » ; et d'un cœur si profond, si féminine et si profonde, elle me dit cela que je suis un enfant, et s'éloigne, et s'éloigne, belle et charmante.

— « Attendez-moi un peu, mon ami. »

La voilà sur le pas de la porte ; je réponds oui ; elle passe la porte.

— « Je mets mon chapeau et je reviens. »

La porte est laissée à demi entr'ouverte ; je m'assieds ; j'attends ; je m'occupe à attendre, à l'attendre.

— « Je vais dire à Marie d'aller nous chercher une voiture... Marie !

— « Voulez-vous que j'y aille moi-même ?

— « Non ; Marie ira. »

Dans la chambre elle parle à Marie ; que lui dit-elle ? je n'entends pas ; et ici je ne fais rien ; je n'ai rien à faire ; demain je déjeune avec de Rivare, à onze heures ; dans un café des boulevards sans doute ; quand on s'est couché tard, c'est parfois assez difficile d'être à onze heures ou dix heures et demie à un rendez-vous ; le meilleur moyen de se lever sûrement de bonne heure serait de ne pas coucher chez soi, ici, par exemple ; car en somme, pourquoi suis-je ici ?...

— « Me voilà. »

Léa, sur la porte, coiffée de son chapeau à velours rouge ; gravement, pour rire ; aussi, je m'incline ; elle me répond en une révérence ; dehors, le roulement d'une voiture.

— « La voiture, dit-elle ; descendons.

— « Vous n'oubliez rien, Léa ?

— « Non ; voici mon manteau.

— « Donnez... Merci.

— « Allons. »

Nous sortons ; sur mon bras le manteau fourré, moelleux, chaud.

— « Et vos gants ? vous n'en avez qu'un.

— « Ah ! j'oubliais le second ; il est sur le piano ; prenez-le. »

J'étais bien sûr qu'elle oublierait quelque chose, je le lui avais dit.

— « Voici. »

Marie qui rentre.

— « La voiture est en bas, mademoiselle.

— « Je rentrerai dans une heure ; faites un peu de feu dans la chambre.

— « Bonsoir, Marie. »

Il faut soigneusement dire bonsoir à Marie ; Léa descend : en touffes le satin noir de sa robe est relevé ; elle descend ; je la suis ; à chacun de ses pas ses épaules ont un rejet en arrière ; sur sa tête la rouge plume du chapeau se penche, se relève, se penche ; très droite descend la jeune femme ; lentement elle boutonne le long gant noir de sa main gauche ; à chaque marche, d'un pas égal, elle descend, droite également ; et c'est la rue, une clarté pâle et rougeâtre ; et la voiture, une masse noire obstruant la lumière.

— « Ne craignez-vous pas, dis-je, le froid d'une voiture découverte ?

— « Non ; le temps est beau.

— « Vous montez ?... »

Elle monte ; je monte.

— « Prenez garde de vous asseoir sur ma robe. »

Ça me vaudrait une rancune durable.

— « Nous allons du côté de l'Arc-de-l'Étoile ?

— « Oui.

— « Cocher, suivez les boulevards jusqu'à l'Arc-de-l'Étoile. »

Je m'assieds ; la voiture se meut ; voilà Léa sérieuse et grave comme une actrice du Théâtre-Français.

Édouard DUJARDIN.

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLEMENT. Tirage sur rotative J. Derriey. — Encres de Laflèche-Bréham. — Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Norberg, directeur), 20, rue Félicien-David, Paris.

DE PROFUNDIS D'AMOUR !

Poésie de Paul BRU

Musique de Eugène SUTTER

Andante Andante douloureux.

p Je suis triste, hélas, et je pleure, cha_que jour, lors-
_que sonne l'heure où nous nous re_trouvions, tous deux, Dans no_tre
poco a poco
chè_re so_li_tu_de, sans sou_ci sans inquié_tude. Contents de
dim. rall. a tempo.
vivre et d'être heu_reux Plus ne te verrai bien ai-
poco a poco
_mé_e, Plus ne se_ra par toi char_mé_e, Mon â_me qui perd tout es_
dim. rall. a tempo.
_poir, tout es_poir mf Plus ne re_ce_vrai ton sou_ri_re, Plus n'i-



_rai, mes vers, Plus n'i_rai, mes vers, te les lire aussi_tôt aus_si_tôt
plus lent. a tempo.
que viendra le soir! ppp Le soir! p Il est donc termi-
_née Ce rê_ve! mf Dans les pleurs, faut-
plus vite.
-il qu'il s'a_chè_ve, Lui, si beau, si riant ja_dis, a-
f a tempo. mf
-près notre a_mou_reuse i_vres_se Le dé_ses_pé_ran_te tris-
poco a poco dim. rall. Lento. Var. morendo.
_tes_se Viens nous cri_er: « De profun_dis! »

7e ANNÉE. — N° 45. Édition de Paris : 5 centimes. 5 NOVEMBRE 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50
{ Départements . . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois......	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois........	3 — »	5 — »
Un an...........	6 — »	10 — »

CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈGE, par Michel CORDAY



Dessin de Steinlen.

CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈGE

Nous extrayons les lignes qui suivent de la *Confession d'un enfant du siège*, le nouveau livre de notre collaborateur Michel Corday, qui vient de paraître :

Et ce fut par un jour délicieux, au mois d'août de mes dix-sept ans, que j'apaisai enfin, hors de celles que j'avais convoitées, mon impatience de la femme.

Je n'attache point à cette initiation cette grave importance d'avenir que certains veulent y voir. La surprise physique en est si mince, pour le collégien...

Mais, pourtant, c'est un souvenir qui reste vivace. Et si je m'y arrête avec complaisance, c'est que, par un bienfait de la destinée, il fut pour moi plein de soleil et de joie, tandis que la plupart des jeunes hommes des villes ne sont poursuivis par cette ressouvenance gênante qu'à la vue de quelque maison close ou dans l'haleine puante d'un couloir d'hôtel borgne.

Franchement, je n'ai jamais su exactement comment vivait à cette époque cette petite Lisette Bertal, qui fut mon initiatrice. Elle habitait un rez-de-chaussée de notre quartier, avec deux amies. Elle se prétendait modiste, et j'ai vraiment vu des chapeaux de femme exposés sur de hauts supports, derrière les fenêtres aux rideaux relevés. Puis ils disparaissaient pour reparaître plus tard. Profitant de ma liberté, je passais dix fois par jour devant cet attirant rez-de-chaussée, et j'y jetais des regards éloquents comme des prières.

Un sourire de la plus jeune des trois femmes décida de ma préférence. Un soir, je la suivis, par nos rues calmes. L'abord fut facile ; nous échangeâmes, les yeux droits devant nous, de ces brefs propos de début en qui se condense d'abord l'ardeur, glacée de timidité. Puis, toujours me fouettant, toujours m'éperonnant, je risquai quelques galanteries — que je m'étonnais de prononcer — et qui furent accueillies par des rires rassurants. Et j'eus, dès ce moment, la certitude d'un consentement tacite. Dans une seconde promenade, toujours à pied, toujours dans notre faubourg, elle si petite, moi si grand, sous la tombée tardive de la nuit, nous convînmes d'un rendez vous. Notre embarras fut très vif : Lisette ne voulait pas que ses deux amies connussent son caprice ; nous ne pouvions donc pas choisir leur logis commun. Moi-même, j'habitais sous le toit paternel. Et l'idée même de me présenter avec une femme dans quelque hôtel louche me pénétrait d'une terreur honteuse. Alors, inspiré par le ciel de soie lumineuse, je proposai à Lisette notre chère banlieue, ces bois qui prolongeaient encore, vers Garches, le mystérieux parc de Saint-Cloud. Elle accepta.

Un sort heureux semble avoir été jeté sur cette aventure.

Malgré l'enseignement de livres tristes et cruels, je ne m'étonnai pas qu'une femme consentît à me rendre heureux ; je ne fus pas effleuré par la crainte d'un piège, le soupçon d'une aventure d'argent, par l'appréhension de ces maux terribles qui défendent les abords du plaisir.

Je baignais dans de la joie impatiente, dans l'espoir de tenir un rêve vivant dans mes mains.

Que l'on songe à ces imaginations, ces fièvres, ces insomnies, ces exaltations de toute nature qui appelaient cette heure depuis plus d'une année !...

Quelle nuit je passai ! Quelle veillée d'armes ! Je sombrais dans de courts sommeils où des rêves décevants et lassants m'offraient l'image de la réalité proche. J'employai des subterfuges impuissants pour tromper l'attente : lire, compter, réciter, songer. Par instants, j'eus peur de mourir avant l'heure.

Ah ! comme on l'a raillé, ce naïf premier rendez-vous ! Et pourtant, la plupart de ces mêmes écrivains qui ont plaisanté l'adolescent, ont rendu inconsciemment hommage à sa fougue, à son ardeur sans secondes : car, presque tous, lorsqu'ils veulent décrire la fièvre amoureuse d'un homme *d'âge mûr*, le comparent « à un collégien à son premier rendez-vous ! »

Je vis l'aube au-dessus des toits. Puis je comptai les minutes sur le cadran : est-ce possible que l'aiguille impassible mette toujours le même temps à franchir l'espace d'une minute qui peut nous sembler si rapide, instantanée ou si longue ?...

Je trouvai Lisette à la gare. Il me sembla que j'allongeais la main vers la certitude, que j'allais pouvoir l'abattre dessus. Cœur, poumons, se donnaient de grands coups sourds dans ma poitrine. Nous montâmes, après une pâle et timide poignée de main, sur l'impériale d'un wagon. Presque au sortir de la halle, la voie s'engage sous un tunnel. Et là, dans la fumée chaude et moite, la nuit, l'odeur du charbon, le tonnerre du train, je goûtai pour la première fois cette saveur mystérieuse des lèvres de femmes, chair vivante au goût de poivre, un peu de l'être intérieur qui déborde et se livre...

Le jour aveuglant revint. Zone pelée, villas, jardins, j'entrevis tout, je ne vis rien. Aussitôt dans le bois, désert en ce jour de semaine, Lisette cueillit des fleurs. Nous cherchions la sûre solitude des hautes herbes et le silence ami. Nous nous assîmes tremblants au pied d'un groupe d'arbres. Et... je pris un livre que Lisette avait apporté : la *Dame aux Camélias*. Je ne sais quelle orgueilleuse pudeur de mon trouble ardent me dicta ce geste. Cet instant que j'appelais depuis des années, les nerfs tordus, les yeux en pleurs, la peau en fièvre, je le reculais volontairement au moment d'y toucher. Tandis que mon cœur tremblait d'angoisse, je lus, oui vraiment, je lus des lignes de la *Dame aux Camélias*. Explique qui voudra cette attitude. Je ne puis que la confesser.

Mais Lisette frappa les pages avec sa petite main et me reprocha mon peu d'amabilité. Je fermai le livre avec un grand tressaillement et je me penchai vers elle...

Ah ! pourquoi ne peut-on pas compter ses souvenirs tout au long, simplement ? Rien ne me fut sujet de répugnance, de honte, ni de désillusion. Malgré les livres sombres, qui m'avaient dépeint si souvent les déboires écœurés des novices, je n'éprouvai qu'une douceur et qu'une extase ravies.

Lisette m'enchanta par sa bonne grâce. Elle lança des réflexions gamines sur la rusticité du lieu sans sources et l'ironie de nos repos fatigants, sauta des fossés avec une ardeur de faunesse, et cueillit un bouquet certes plus gros que sa taille.

Attendri, je la contemplais au retour. Chère et jolie petite créature ! Vraiment elles existent donc encore, quoi qu'on en ait dit, ces grisettes petits chiens fous et blonds, aux bouches saines, aux yeux bougeurs et caressants ?

Quelques jours après, je partis en villégiature sans revoir Lisette. Quand je revins deux mois après, les trois amies avaient déménagé sans laisser d'adresse.

Et je ne retrouvai Lisette que des années plus tard.

Michel CORDAY.

LES POÈTES DE L'AMOUR

I

NUPTIÆ

Pareils aux grands Amants des légendes antiques,
Nous avions fiancé nos âmes près des vagues,
Et ses yeux agrandis et l'éclair de ses bagues
Luisaient dans l'ombre avec des clartés magnétiques.

Et nos baisers, parmi les choses éternelles,
Se changeaient en serments sur nos lèvres unies...
Et le vent et la mer, profondes harmonies,
Faisaient tonner pour nous leurs orgues solennelles...

Parfois, à nos serments attendris et pieux
Nous montrions du doigt l'éternité des cieux,
Dont les flots noirs berçaient le lumineux prestige ;

Quand soudain une étoile aux voûtes de l'éther,
Ivre d'espace et d'ombre, et prise de vertige,
Se détacha du ciel et tomba dans la mer...

II

PORTRAIT DE FEMME

Parmi l'humide éclat de larmes toujours proches
Que sa fierté sereine arrête à ses grands cils,
Elle regarde fuir vers les lointains subtils
Le vent qui fait chanter les pins parmi les roches.

Dans l'air sombre a passé la tristesse des cloches
Mêlée à l'odeur douce-amère des myrtils ;
Elle a ces yeux voilés que font les longs cils
Où luit parfois l'éclair douloureux des reproches.

Et le vent doux, l'odeur triste, le lointain bleu
Tout lui paraît entrer en elle peu à peu
Et devenir son rêve et sa mélancolie,

Tandis que l'horizon brumeux et las de fièvres
Imite la langueur de son âme, et se plie
Selon la ligne altière et tendre de ses lèvres.

Novembre 1893.

III

LES MIROIRS

Dans la chambre où les murs tressaillent et s'animent
Sous l'angoisse qui monte avec l'ombre des soirs,
Le ciel et le regard aveugle des miroirs
L'un dans l'autre, au long bruit du silence, s'abîment...

L'ombre, ainsi qu'une haleine invincible, a terni
Le ciel plus sombre au tain des glaces profondes ;
Toujours cieux et miroirs, comme deux vastes mondes,
S'interrogent du fond de leur double infini.

Debout ! Il faut traîner ailleurs notre âme lasse !
Ah ! ne voir qu'un reflet lointain de ce qui passe,
Et contempler sans trêve à la pâleur des soirs.

Dans l'immobilité que seul parfois dérange
Un sursaut de terreur devant la vie étrange,
Le mystère du ciel que sondent les miroirs !

Mai 1894.

FERNAND GREGH.

LA VIE BOURGEOISE (1)

LE PETIT MALADE

LE MÉDECIN, *le chapeau à la main.* — C'est ici, madame qu'il y a un petit malade?

LA MÈRE DU PETIT MALADE. — C'est ici, docteur; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon (je ne sais pas comment ça se fait), depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Il tombe!

LA MÈRE. — Tout le temps; oui, docteur.

LE MÉDECIN. — Par terre?

LA MÈRE. — Par terre,

LE MÉDECIN. — C'est étrange... Quel âge a-t-il?

LA MÈRE. — Quatre ans et demi.

LE MÉDECIN. — Le diable y serait. on tient sur ses jambes, à cet âge-là!... Et comment ça lui a-t-il pris ?

LA MÈRE. — Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire: je lui enfile ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses petits pieds. Pouf! Il tombe!

LE MÉDECIN. — Un faux pas, peut-être.

LA MÈRE. — Attendez!... Je me précipite; je le relève... Pouf! Il tombe une seconde fois. Étonnée, je le relève encore... Pouf! par terre! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur (je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait), depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Voilà qui tient du merveilleux... Je puis voir le malade?

LA MÈRE. — Sans doute. (*Elle sort, puis reparaît tenant dans ses bras le gamin. Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empesée de confitures séchées.*)

LE MÉDECIN. — Il est superbe, cet enfant-là!... Mettez-le à terre, je vous prie.

(*La mère obéit. L'enfant tombe.*)

LE MÉDECIN. — Encore une fois. s'il vous plait.

(*Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.*)

LE MÉDECIN. — Encore.

(*Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute du petit malade, qui tombe tout le temps.*)

LE MÉDECIN, *rêveur.* — C'est inouï... (*Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras.*) Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part?

(1) *Joyeuse vie.* FLAMMARION, éditeur.

LE PETIT MALADE. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Tu n'as pas mal à la tête!

LE PETIT MALADE. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Cette nuit, tu as bien dormi?

LE PETIT MALADE. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Et as-tu appétit, ce matin? mangerais-tu volontiers une petite sousoupe?

LE PETIT MALADE. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Parfaitement. (*Compétent.*) C'est de la paralysie.

LA MÈRE. — De la para...! Ah Dieu! (*Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.*)

LE MÉDECIN. — Hélas oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue. (*Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup:*) Ah çà, mais... ah çà mais... ah çà mais... (*Puis éclatant:*) Eh sacredié, madame, qu'est-ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie?

LA MÈRE, *stupéfaite*, — Mais, docteur,..

LE MÉDECIN. — Je le crois tonnerre de Dieu bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon!

G. COURTELINE.

UNE DES TUILERIES

On a tellement bouleversé, troué ou agrandi mon Paris d'il y a trente ans, que mes souvenirs tendres, ou, si l'on veut, mes remords, peuvent se promener sans émoi dans le Paris d'aujourd'hui: ils ne trouveront plus la maison, ils ne reconnaîtront plus le jardinet à grille de fer; à peine un nom de rue les réveillera, brillant tout blanc sur une plaque bleue; et encore, il y a de beaux jours qu'on a démoli, puis renouvelé la plaque, et le mur qui la soutenait. Une ville change plus vite que le cœur d'une femme: le mien garde l'image de tous les arbres du jardin, de tous les meubles de la maison.

J'ai souffert là, j'ai goûté violemment, aussi, la joie du péché, malgré ma conscience en révolte. Est-ce que les jeunes femmes d'à présent connaissent ces ardeurs et ces angoisses? Aiment-elles autant que nous avons aimé? Si les romans et les spectacles racontent fidèlement l'amour contemporain, vive notre temps à nous, au prix de celui-ci! Nous étions, je crois, un peu plus sottes que les petites personnes raffinées qui fréquentent les fiacres et les rez-de-chaussée, à la veille de 1900. Mais nous avions, il me semble, plus de tempérament: tromper notre mari n'était pas une aventure sans importance, prélude ou prétexte à un divorce commode: on était pieuse; on pleurait sincèrement à l'église, pour les douces minutes de bonheur interdit qu'on avait eues... On croyait à la fidélité de l'ami et à la sienne propre; surtout, surtout, on n'aigrissait pas l'amour, tout le temps, avec des gouttes d'ironie. Décidément, malgré la renommée de « corruption » que l'histoire nous a faite, nous fûmes seulement d'honnêtes nigaudes, vers 1868.

... Ces réflexions me viennent parce qu'à la minute présente, ma petite nièce Aline de Mougin, dont je suis la marraine et la confidente, est en train de faire son mari... ce que tous les mauvais maris comme lui sont voués à devenir. Je n'ai pas grand'pitié de cet efflanqué de Mougin, qui perd bêtement l'argent d'Aline dans les tripots et chez les filles cotées; mais, tout de même, il m'a un peu estomaquée, le mot d'Aline, hier, en me quittant:

— Tu sais, marraine? C'est pour demain.

— Qu'est-ce qui est pour demain, chérie?

— Eh bien! mais... Maurice. J'ai l'intention de choir dans ses bras, et ma vertu avec, sur le coup de quatre heures et demie. J'essaye chez Blanchet à six heures, mais si je puis m'échapper à temps, je viendrai te raconter comment la chose s'est passée. Ça me fera un alibi.

Et elle partit en coup de vent, sans me laisser le temps de me remettre. Moi, qui l'aime depuis l'enfance, cette confidence rieuse m'a laissée toute mélancolique. Aline me dit souvent: « Marraine, tu es bien mignonne; mais tu n'es vraiment pas assez intellectuelle. » Ce qui veut dire (j'entends bien): « Marraine, tu es une grosse bête qui crois à un tas de balançoires. » Faute d'intellectualité, sans doute, j'ai eu mes nerfs toute la journée; je pense à cette petite qui déchire sa robe d'honnête femme avec tant de désinvolture, entre une visite et un essayage.

« De la morale, marraine? » dirait Aline. — Non. Je n'ai pas le droit de faire de la morale à autrui. J'ai connu, moi aussi, ces épousailles secrètes auxquelles si peu de femmes, jolies et mondaines, ont l'héroïsme de renoncer. Mais je ne riais pas la veille, petite Aline, je te le jure; le programme de ma faute n'était pas, d'avance, inscrit sur mon carnet, et jusqu'à la minute où je passai la grille, où la porte se ferma sur nous, où je fus emprisonnée dans *ses* bras, — jusqu'à la faute même, je ne crus pas à ma faute... En évoquant, après un si long espace de temps, ce que fut, alors, mon cœur, j'y vois une telle honte et, en même temps, une telle abnégation, tant de remords et tant d'ardeur, que je ne saurais mépriser la pauvre petite femme, si amoureuse, si affolée, si peu « intellectuelle », hélas! qui commit un matin, l'inévitable péché! Et lui! J'entends encore ses paroles, après: « Je suis un misérable, je vous demande pardon... » Comme je pleurais sans répondre, il ajouta: « Voulez-vous que je parte, que je quitte Paris?... » Etait-il sincère? A coup sûr, il avait l'apparence et l'accent de la sincérité; et moi, du moins, je ne doutais pas de lui, et je ne jouais pas la comédie! Dans ce temps-là, la mode n'était pas de blaguer l'amour, entre amants. On ne se moquait que de l'amour marié.

Toutes les folies, toutes les puérilités de la franche amoureuse, je les ai commises. J'en demande pardon au bon Dieu: s'il fallait recommencer ma vie, je voudrais des puérilités et des folies pareilles au cours de ma vie recommencée. Certes, j'ai péché, j'ai souffert dans ma conscience, dans mon cœur aussi, car l'adultère ne saurait rendre parfaitement heureuse la femme qui aime véritablement: mais au moins j'ai été une femme, une amoureuse: il y a des instants de ce passé auxquels j'aurais pu dire, comme le *Faust* de Gœthe: « Arrête... tu es si beau?... »

Cela ne se paye trop cher d'aucune souffrance.

* * *

... Aline sort d'ici. Elle a tenu sa parole et observé son programme jusqu'au bout. En quittant son premier amant, elle a couru essayer une chemisette chez Blanchet, puis elle est venue chez moi. Elle gardait encore dans ses cheveux, mêlée à ses parfums ordinaires, une vague odeur de tabac.

— Vite, m'a-t-elle dit en s'asseyant près de moi, que je te raconte... C'est fait. Je crois que je ne pourrai pas m'empêcher de rire en revoyant mon mari, ce soir... Ce que je suis contente, tu n'as pas une idée, marraine!... Alors, n'est-ce pas, je suis arrivée chez Maurice à quatre heures tapant. C'est au rez-de-chaussée, rue Boccador. Mme de Brière demeure en face? J'avais un trac d'être vue!... Enfin, je sonne, Maurice ouvre, embrassades, tableau, tu vois ça d'ici. Il voulait tout de suite attaquer les bêtises; mais moi, tu comprends, j'ai tenu d'abord à m'assurer que tout était comme je l'entendais... J'ai fait l'inventaire du mobilier; rien ne manquait, parfait! Alors, j'ai eu faim; nous avons mangé un gâteau et bu une tasse de thé. Je crois, au fond, que Maurice était bien content de ce petit prologue; ça le mettait à l'aise; rien ne doit embarrasser un monsieur comme la dame qui se met à faire les yeux blancs dès que le verrou est poussé; pas?... (*Elle m'embrasse.*) Tout de même, comme je n'avais pas des masses de temps, il a fallu se décider. J'ai dit à Maurice: « Eh bien! voulez-vous nous débarrasser de la petite formalité? — Je ne demande pas mieux, a-t-il répondu. Nous passons dans la chambre, n'est-ce pas? — Oh! est-ce la peine?... Vous concevez bien que je n'ai pas le temps de défaire et de refaire une toilette... » Il est très gentil, ce garçon, il n'a pas insisté. C'est à peine si j'ai été obligée de me recoiffer un peu... Nous avons pris rendez-vous pour jeudi; j'ai essayé ma chemisette... Et me voilà... Eh bien! qu'est-ce que tu as, marraine?

Ce que j'avais? j'avais envie de pleurer, tout simplement. Ma petite Aline que j'ai connue enfant, jouant à la poupée, et qui a été pure et pieuse comme une autre petite fille!... Voilà ce qu'elle est devenue, rien qu'à respirer l'air de son temps et de son milieu. Un mauvais respect humain m'a empêchée de « faire la bête » devant ce dévergondage. Je n'ai osé que cette question.

— Est-ce que tu as été heureuse, au moins?

Elle m'a répondu paisiblement:

— C'est toujours moins ennuyeux que si ce n'était pas défendu. Mais vrai, je ne conçois pas qu'il y ait des femmes qui risquent leur tranquillité pour si peu... Enfin, j'ai un amant, comme tout le monde, maintenant. Et tu sais, Maurice est très apprécié. Il a lâché Mme Rigaud-Desplanques pour moi, et toutes les cocottes de la bonne société lui font la cour. Et puis, la tête de mon mari, s'il savait!...

Décidément, Aline a raison. Je ne suis pas suffisamment intellectuelle; je ne comprends plus...

Oh! mon cher nid d'il y a trente ans, dans la verdure, en plein Paris! ma petite maison où j'ai crié d'amour et pleuré!... Tant mieux qu'on ait démoli vos murs, arraché vos arbres! Vous ne servirez pas d'abri aux froides saletés de pareilles marionnettes!

. . . .

Marcel PREVOST.

(1) *Notre Compagne*, LEMERRE, éditeur

CONTE DU DIMANCHE

LA NEIGE

Les violoneux font rage dans la cour de la ferme et les accortes morvandelles s'en donnent à danser sous les tilleuls où l'air s'embaume!

Les granges, où boivent et devisent les vieux sont tendues de draps blancs, décorées de festons et de couronnes de sapin et de chêne.

C'est qu'après la moisson, le paysan marie sa fille avec un brave garçon, un enfant du village. Les petits s'aimaient dès la prime jeunesse et, gamins, s'étaient fiancés. Ça avait été un jeu d'abord, et c'était devenu une réalité. Et maintenant que Pierre et la fillette étaient en âge, les parents donnaient suite aux projets formés depuis longtemps.

Ah! qu'elle est jolie la Rosette! fraîche comme la fleur dont elle porte le nom, sa taille s'est élancée svelte et droite comme la branche de coudrier vert, sa chevelure s'est dorée comme les épis murs; sa bouche, un coquelicot, ses yeux, des bleuets. C'est un bouquet de fleurs des champs, cette petite.

Mais voilà que les violons se taisent, que les contredanses s'arrêtent, on murmure:

— « Le fils Simonnot... »

Et sur le visage de tous les jeunes gars paraît une expression d'étonnement naïf et d'envie.

Le « fils Simonnot » vient du chef-lieu du département et joue au gentilhomme dans les propriétés immenses de sa famille. Il passe en seigneur au milieu des groupes. Ce niais dédaigne ces simples; les jeunes le regardent avec admiration, ne sachant pas qu'ils portent bien mieux, et avec plus de crânerie, de gentillesse, la simple blouse et le chapeau de feutre que lui son costume gauche de faux citadin; et les vieux, eux, ont un petit coup d'œil narquois et au coin de la bouche un pli qui signifie:

Si ton père, le bon M. Simonnot, qui nous traitait en camarades, était encore de ce monde, le pauvre cher homme, tu ne ferais pas le faraud, garnement!

Le fils Simonnot entre au bal et tout le monde lui fait place. Les jolies paysannes, par gloriole, voudraient toutes danser avec lui. Mais le bellâtre veut faire un choix et danse avec la mariée. C'est son droit, au « fils Simonnot ». N'a-t-il pas dans le pays comme un fief féodal?

L'épousée est rouge de plaisir et Pierre qui ne voit là — le pauvre? — qu'une distinction flatteuse, est tout enorgueilli.

* *

Des mois se sont écoulés.

La saison a changé, et avec elle le lieu de notre scène.

On est en plein hiver, au château Simonnot.

Pierre et Rosette s'y sont installés, car « le fils » a pris le premier en qualité d'homme de confiance, et la femme a suivi son mari, qui est devenu « monsieur l'intendant ».

Au village, on n'aime pas la brusque élévation de Pierre à de si hautes fonctions. Les camarades sont-ils jaloux de voir un des leurs arriver ainsi à l'aisance, quitter le hoyau et la charrue pour faire des chiffres sur des registres quadrillés ? Ceux-là — s'il y en a — sont peu nombreux. Le grand nombre aime Pierre, et c'est le « fils Simonnot » qu'on regarde de mauvais œil. Car elle est de plus en plus jolie, la Rosette ; ses coiffes maintenant, sont de dentelle, ses bas de filoselle, ses sabots de noyer. C'est une paysanne d'opéra-comique.

Un des curieux prend le beau parti d'avertir Pierre et d'ouvrir les yeux au pauvre aveugle !...

Pierre ne veut pas croire.

La Rose infidèle ? Allons donc ! Pourtant, comme on lui a désigné le lieu des rendez-vous coupables, il ira... quand ce ne serait que pour convaincre les méchants ! C'est là-bas, dans les sapins, derrière la saulaie. Ce soir-là, il neige ; le soleil s'est couché dans un ciel incendié. La terre est toute blanche et Pierre chemine lentement. Il observe les moindres vestiges, les pas indicateurs, il se réjouit, car le voilà déjà tout près du lieu désigné et la neige reste blanche et vierge. Personne n'a donc marché là ?

Mais quoi donc ? Le grand gars se penche, il chancelle, on dirait qu'il vient de recevoir un coup. Il regarde. Devant lui s'imprime sur la croûte glacée, et conservée très nette par le verglas, l'empreinte d'un mignon sabot ! Oh ! il le reconnaît bien ce sabot-là ! c'est celui de Rosette ; mais, qu'est-ce que cela prouve ? Elle a dû passer là, mais elle était seule.

Seule ? non pas, et, à côté de la gracieuse empreinte, voici celle d'un pied plus grand, un soulier talonné et pointu, comme on en porte à la ville. C'est donc vrai ce que l'on dit de sa femme et du fils Simonnot.

Pierre n'est qu'un paysan, mais il porte haut son honneur, et, d'ailleurs, son cœur se brise à cette révélation. Les marques sont fraîches... les misérables ne sont pas loin, il va les rejoindre, et malheur à eux.

Il va, mais à mesure qu'il approche le courage lui manque. Son grand couteau de paysan qu'il tient à la main il n'ose pas le plonger au sein de Rosette et c'est dans sa poitrine qu'il l'enfonce.

* * *

La neige lui a appris sa honte, la neige la dérobera.

Elle tombe, tombe toujours, et lui s'étend à terre pour râler son agonie..... il s'endort à jamais sur le duvet glacé ; les flocons le recouvrent d'un blanc de linceul.

Paul COSSERET.

LES

VINGT-CINQ FRANCS

DE LA SUPÉRIEURE

Ah ! certes, il était drôle, le père Pavilly, avec ses grandes jambes d'araignée et son petit corps, et ses longs bras, et sa tête en pointe surmontée d'une flamme de cheveux rouges sur le sommet du crâne.

C'était un clown, un clown paysan, naturel, né pour faire des farces, pour faire rire, pour jouer des rôles, des rôles simples puisqu'il était fils de paysan, paysan lui-même, sachant à peine lire. Ah ! oui, le bon Dieu l'avait créé pour amuser les autres, les pauvres diables de la campagne qui n'ont pas de théâtres et de fêtes ; et il les amusait en conscience. Au café, on lui payait des tournées pour le garder, et il buvait intrépidemment, riant et plaisantant, blaguant tout le monde sans fâcher personne, pendant qu'on se tordait autour de lui.

Il est si drôle que les filles elles-mêmes ne lui résistaient pas, tant elles riaient, bien qu'il fût très laid. Il les entraînait, en blaguant, derrière un mur, dans un fossé, dans une étable, puis il les chatouillait et les pressait, avec des propos si comiques qu'elles se tenaient les côtes en le repoussant. Alors il gambadait, faisait mine de se vouloir pendre, et elles se tordaient, les larmes aux yeux ; il choisissait un moment et les culbutait avec tant d'à-propos qu'elles y passaient toutes, même celles qui l'avaient bravé, histoire de s'amuser.

Donc, vers la fin de juin il s'engagea, pour faire la moisson, chez maître Le Harivau près de Rouville.



Pendant trois semaines entières il réjouit les moissonneurs, hommes et femmes par ses farces, tant le jour que la nuit. Le jour on le voyait dans la plaine, au milieu des épis fauchés, on le voyait coiffé d'un vieux chapeau de paille qui cachait son toupet roussâtre, ramassant avec ses longs bras maigres et li n. en gerbes le blé jaune ; puis s'arrêtant pour esquisser un geste drôle qui faisait rire à travers la campagne le peuple des travailleurs qui ne le quittait point de l'œil. La nuit il se glissait comme une bête rampante, dans la paille des greniers où dormaient les femmes, et ses mains rôdaient, éveillaient des cris, soulevaient des

tumultes. On le chassait à coups de sabots et il fuyait à quatre pattes, pareil à un singe fantastique au milieu des fusées de gaicté de la chambrée tout entière.

Le dernier jour, comme le char des moissonneurs, enrubanné et cornemusant, plein de cris, de chants, de joie et d'ivresse, allait sur la grande route toute blanche, au pas lent de six chevaux pommelés, conduit par un gars en blouse portant cocarde à sa casquette, Pavilly, au milieu des femmes vautrées, dansait un pas de satyre ivre qui tenait, bouche bée, sur les talus des fermes les petits garçons morveux et les paysans stupéfaits de sa structure invraisemblable.

Tout à coup, en arrivant à la barrière de la ferme de maître Le Harivau, il fit un bond en élevant les bras, mais par malheur il heurta, en retombant, le bord de la longue charrette, culbuta par dessus, tomba sur la roue et retomba sur le chemin.

Ses camarades s'élancèrent. Il ne bougeait plus, un œil fermé, l'autre ouvert, blême de peur, ses grands membres allongés dans la poussière.



Quand on toucha sa jambe droite, il se mit à pousser des cris et, quand on voulut le mettre debout, il s'abattit.

— Je crais ben qu'il a une patte cassée, dit un homme.

Il avait, en effet, une jambe cassée.

Maître Le Harivau le fit étendre sur une table, et un cavalier courut à Rouville pour chercher le médecin, qui arriva une heure après.

Le fermier fut très généreux et annonça qu'il payerait le traitement de l'homme à l'hôpital.

Le docteur emporta donc Pavilly dans sa voiture et le déposa dans un dortoir peint à la chaux où sa fracture fut réduite.

Dès qu'il comprit qu'il n'en mourrait pas et qu'il allait être soigné, guéri, dorloté, nourri à rien faire, sur le dos, entre deux draps, Pavilly fut saisi d'une joie débordante, et il se mit à rire d'un rire silencieux et continu qui montrait ses dents gâtées.

Dès qu'une sœur approchait de son lit, il lui faisait des grimaces de contentement, clignait de l'œil, tordait sa bouche, remuait son nez qu'il avait très long et mobile à volonté. Ses voisins de dortoir, tout malades qu'ils étaient, ne pouvaient se tenir de rire, et la sœur supérieure venait souvent à son lit pour passer un quart d'heure d'amusement. Il trouvait pour elle des farces plus drôles, des plaisanteries inédites et comme il portait en lui le germe de tous les cabotinages, il se faisait dévot pour lui plaire, parlait du bon Dieu avec des airs sérieux d'homme qui sait les moments où il ne faut plus badiner.

Un jour, il imagina de lui chanter des chansons. Elle fut ravie et revint plus souvent ; puis, pour utiliser sa voix, elle lui apporta un livre de cantiques. On le vit alors assis dans son lit, car il commençait à se remuer, entonnant d'une voix de fausset les louanges de l'Eternel, de Marie et du Saint-Esprit, tandis que la grosse bonne sœur, debout à ses pieds, battait la mesure avec un doigt en lui donnant l'intonation. Dès qu'il put marcher, la supérieure lui offrit de le garder quelque temps de plus pour chanter les offices dans la chapelle, tout en servant la messe et remplissant aussi

les fonctions de sacristain. Il accepta. Et pendant un mois entier on le vit, vêtu d'un surplis blanc et boitillant, entonner les répons et les psaumes avec des ports de tête si plaisants que le nombre des fidèles augmenta, et qu'on désertait la paroisse pour venir à vêpres à l'hôpital.

Mais comme tout finit en ce monde, il fallut bien le congédier quand il fut tout à fait guéri. La supérieure, pour le remercier, lui fit cadeau de vingt-cinq francs.

Dès que Pavilly se vit dans la rue avec cet argent dans sa poche, il se demanda ce qu'il allait faire. Retournerait-il au village ? Pas avant d'avoir bu un coup certainement, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, et il rentra dans un café. Il ne venait pas à la ville plus d'une fois ou deux par an, et il lui était resté, d'une de ces visites en particulier, un souvenir confus et enivrant d'orgie.

Donc il demanda un verre de fine qu'il avala d'un trait pour graisser le passage, puis il s'en fit verser un second afin d'en prendre le goût.

Dès que l'eau-de-vie, forte et poivrée, lui eut touché le palais et la langue, réveillant plus vive, après cette longue sobriété, la sensation aimée et désirée de l'alcool qui caresse, et pique, et aromatise, et brûle la bouche, il comprit qu'il boirait la bouteille et demanda tout de suite ce qu'elle valait, afin d'économiser sur le détail. On la lui compta trois francs, qu'il paya ; puis il commença à se griser avec tranquillité.

Il y mettait pourtant de la méthode voulant garder assez de conscience pour d'autres plaisirs. Donc aussitôt qu'il se sentit sur le point de voir saluer les cheminées il se leva, et s'en alla, d'un pas hésitant, sa bouteille sous le bras, en quête d'une maison de filles.

Il la trouva, non sans peine, après l'avoir demandée à un charretier qui ne la connaissait pas, à un facteur qui le renseigna mal, à un boulanger qui se mit à jurer en le traitant de vieux porc, et, enfin, à un militaire qui l'y conduisit obligeamment, en l'engageant à choisir la Reine.

Pavilly, bien qu'il fût à peine midi, entra dans ce lieu de délices où il fut reçu par une bonne qui voulait le mettre à la porte. Mais il la fit rire par une grimace, montra trois francs, prix normal des consommations spéciales du lieu, et la suivit avec peine le long d'un escalier fort sombre qui menait au premier étage.

Quand il fut entré dans une chambre, il réclama la venue de la Reine et l'attendit en buvant un nouveau coup au goulot même de sa bouteille.

La porte s'ouvrit, une fille parut. Elle était grande, grasse, rouge, énorme. D'un coup d'œil sûr, d'un coup d'œil de connaisseur, elle toisa l'ivrogne écroulé sur un siège et lui dit :

— T'as pas honte à c't'heure-ci !

Il balbutia ;

— De quoi, princesse ?

— Mais de déranger une dame avant qu'elle ait seulement mangé la soupe.

Il voulut rire.

— Y a pas d'heure pour les braves.

— Y a pas d'heure non plus pour se saouler, vieux pot.

Pavilly se fâcha.

— Je sieus pas un pot, d'abord, et puis je sieus pas saoul.

— Pas saoul ?

— Non, je sieus pas saoul.

— Pas saoul, tu pourrais pas seulement te tenir debout.

Elle le regardait avec une colère rageuse de femme dont les compagnes dînent.

Il se dressa.

— Mé, mé, que je danserais une polka,

Et, pour prouver sa solidité, il monta sur la chaise, fit une pirouette et sauta sur le lit où ses gros souliers vaseux plaquèrent deux taches épouvantables.

— Ah ! salop ! cria la fille,

S'élançant, elle lui jeta un coup de poing dans le ventre, un tel coup de poing que Pavilly perdit l'équilibre, bascula sur les pieds de la couche, fit une complète cabriole, retomba sur la commode entraînant avec lui la cuvette et le pot à l'eau, puis s'écroula par terre en poussant des hurlements.

Le bruit fut si violent et ses cris si perçants que toute la maison accourut, monsieur, madame, la servante et le personnel.

Monsieur, d'abord, voulut ramasser l'homme, mais, dès qu'il l'eût mis debout, le paysan perdit de nouveau l'équilibre, puis se mit à crier qu'il avait la jambe cassée, l'autre, la bonne, la bonne !

C'était vrai. On courut chercher un médecin. Ce fut justement celui qui avait soigné Pavilly chez maître Le Harivau.

— Comment, c'est encore vous ? dit-il.

— Oui, m'sieu.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— L'autre qu'on m'a cassé itou, m'sieu l'docteur,

— Qu'est-ce qui vous a fait çà, mon vieux ?

— Une femelle donc.

Tout le monde écoutait. Les filles en peignoir, en cheveux, la bouche encore grasse du dîner interrompu, madame furieuse, monsieur inquiet.

Ça va faire une vilaine histoire, dit le médecin. Vous savez que la municipalité vous voit d'un mauvais œil. Il faudrait tâcher qu'on ne parlât point de cette affaire-là.

— Comment faire ? demanda monsieur.

— Mais, le mieux, serait d'envoyer cet homme à l'hôpital, d'où il sort, d'ailleurs, et de payer son traitement.

Monsieur répondit :

— J'aime encore mieux ça que d'avoir des histoires.

Donc Pavilly, une demi-heure après, rentrait ivre et geignant dans le dortoir d'où il était sorti une heure plus tôt.

La supérieure leva les bras, affligée, car elle l'aimait, et souriante, car il ne lui déplaisait pas de le revoir.

— Eh bien ! mon brave, qu'est-ce que vous avez ?

— L'autre jambe cassée, madame la bonne sœur.

— Ah ! vous êtes donc encore monté sur une voiture de paille, vieux farceur ?

Et Pavilly, confus et sournois, balbutia :

— Non... non... Pas cette fois... pas cette fois... Non... non... C'est point d'ma faute, point d'ma faute... C'est une paillasse qu'en est la cause.

Elle ne put en tirer d'autre explication et ne sut jamais que cette rechute était due à ses vingt-cinq francs.

Georges AURIOL.

L'homme au Carrick

Orphelin quelques mois après sa naissance, il ne se souvenait pas d'avoir souffert ; jamais non plus il n'avait ri. Il ne pouvait évoquer, comme parfois les hommes, de ces joies soudaines qui naissent à la vue d'un bonbon, ou de ces pleurs que provoquent un jouet cassé.

Une main charitable l'avait mis en pension chez des sœurs. L'enfant n'avait appris ni à aimer, ni à haïr ses protectrices ; on ne le battait pas, on ne lui adressait jamais de ces paroles d'amitié qui sont parfois si douces au cœur.

Lorsqu'il fut grand, les sœurs le poussèrent doucement dehors, vers un métier quelconque.

« Tu es un homme, il faut travailler », lui avaient-elles dit. Il s'en était allé, sans un adieu, sans un regret, l'âme indifférente, et il était devenu, conduit par la fatalité qui guide toutes les choses, maître de cérémonies funèbres.

Vêtu d'un habit noir aux culottes courtes et d'un carrick, coiffé d'un tricorne, chaussé de souliers à boucles, il suivait les morts, la canne à la main. Aux familles en deuil, il jetait son appel : « Nous partons, messieurs. » Entre le corbillard et la foule, entouré des croque-morts, il marchait de son pas égal, la tête droite, sans un pli d'amertume aux lèvres, au spectacle de la douleur humaine, sans un sourire lorsque quittant les âmes attristées il rencontrait dans la rue de fraîches jeunes filles qui chantaient.

Un jour, un ami, un voisin simplement sans doute, lui dit : « Je vous emmène demain au bal costumé, voulez-vous ? »

Il fut étonné.

« Au bal, moi ?... » interrogea-t-il ; et puis après un silence, il se mit à rire lentement, dans son cœur mélancolique pourtant.

« Ah ! ah ! ah ! au bal moi ?... Cela est si drôle que j'accepte. »

Il n'avait envie de rien, ni de plaisirs, ni de chansons. Le bal... on y danse... c'est étrange... Et il se reprit à rire en trois fois sans que son âme en tressaillit.

Ces marques de plaisir, pour d'autres, n'étaient pour lui que des paroles d'étonnement. Un bal costumé. Ses culottes courtes, son carrick et son tricorne. La vie était pour lui un carnaval perpétuel ; il suivait tous les jours des pantins dont les fils s'étaient rompus et lui, le commissaire, les conduisait au poste.

Un bal costumé. Ah ! ah ! ah ! On rirait là-bas, en le voyant. Il y alla.

Il y avait des Pierrots et des Pierrettes, des Arlequins et des Colombines, des soldats et des orientaux.

Son entrée fit sensation. Il était grand et dominait la foule ; il marcha dans le salon comme s'il eût suivi un char funèbre, sans sourire.

Le chef d'orchestre le regarda, il entendit murmurer : « Un seigneur espagnol. »

L'orchestre joua un air quelconque de l'autre côté des Pyrénées et la foule applaudit.

On riait là, on n'avait pas reconnu le personnage funèbre, mais un grand d'Espagne. La mort est loin des heureux.

A son tour, l'homme au carrick allait s'amuser.

« On danse et l'on chante à la cour d'Espagne, mieux qu'aux enterrements, et puisqu'ils m'ont dépouillé de mes habits de deuil, comme eux, soyons gais. »

On lui présenta une Pierrette blonde et jolie qui riait. Noir et blanc, cela faisait contraste. Joie et tristesse, l'alliance est heureuse.

Il dansa un instant, puis fatigués tous deux s'arrêtèrent ; elle parlait beaucoup, fière qu'on la regardât au bras de cet homme de haute taille, dont le costume était si beau. Il répondait à ses questions de sa voix toujours grave admirant cette enfant si jolie et il songeait que sa vie lui semblerait moins noire s'il pouvait l'éclairer de cette brillante Pierrette en en faisant sa femme.

Ils s'engagèrent dans un jardin.

Alors, tout à coup, tandis que l'homme au carrick continuait de rêver au bonheur, des visions atroces hantèrent son esprit.

Il regarda autour de lui. C'étaient des tombes surmontées de croix noires qui bordaient le jardin. Il marcha et du pied fit rouler une grosse pierre. En baissant le regard, il aperçut un crâne dont les orbites vides le fixèrent.

Il se tourna.

Une porte lui montra la salle de bal où l'on dansait toujours.

Mais, chose horrible ! ce n'étaient plus des Pierrots aux visages enfarinés, des Arlequins masqués, des Marquises poudrées ou des Colombines rieuses qui tournaient aux sons d'une jolie valse sous l'étincelante lumière des lustres, mais il vit des squelettes coiffés de chapeaux blancs et pointus, vêtus de robes claires et d'étoffes multicolores qui passaient en rondes folles, puis en farandoles monstrueuses et sinistres, dans des claquements d'os à la lumière de cierges ou de torches voilés de crêpe, aux sons d'une marche funèbre tels on en entend aux grands enterrements.

Il fut arraché de cette contemplation par une voix qui murmurait :

« Tenez, je vous permets de m'embrasser. »

Il regarda à ses côtés.

C'était sa blonde Pierrette ? Non, mais un squelette vêtu de blanc, coiffé d'un chapeau pointu qui penchait sa tête vers ses lèvres.

Il se recula, le visage contracté, la bouche haineuse, rêvant de donner à la jeune fille une part de sa tristesse.

« Quitte mon bras, Pierrette, dit-il ; plus tard, lorsque tu auras cessé de rire, celui que l'on appelle l'homme au carrick noir t'accompagnera. N'as-tu pas senti dans mes vêtements l'odeur de la mort ? Je me suis trompé. On rit ici, je dois être où l'on pleure. Va-t'en ! Les colombes fuient les corbeaux ; les oiseaux noirs ne s'approchent que de leur cadavre. »

La Pierrette s'était enfuie, tandis qu'il parlait.

Et l'homme au carrick s'en alla reprendre sa place, derrière les chars funèbres.

Camarade de la mort avec laquelle il chemine, il ne rira sans doute que le jour où son vieux compagnon viendra l'inviter à conduire le cotillon au bal de l'éternité.

Francis CAMPBELL.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

VIII

Dans les rues la voiture en marche...

... Et bourdonnent les rues, le boulevard, les bruits assoupis, la voiture qui marche, le cahotement, les roues sur les pavés, le soir clair, nous assis dans la voiture, le bruit et le cahotement qui roulent, les choses qui passent en défilés, la nuit délicieuse...

— « N'est-ce pas, Léa parle, que cette nuit est vraiment presque et tout à fait délicieuse ? »

En sortant, elle disait Léa, elle disait à sa femme

de chambre qu'elle rentrerait dans une heure et qu'elle voulait avoir du feu ; je la ramènerai et nous remonterons ensemble ; les feuillages sont plus épais sur ce boulevard ; je remonterai avec elle, je resterai un quart d'heure et je la quitterai, puisque je le dois ; combien jolie, là, mi-renversée, dans la voiture ! tour à tour son visage s'est éclairé puis obscurci, tour à tour dans l'ombre indécise et dans le blanc des lumières, tandis que s'avance la voiture ; près des becs de gaz, en effet, est une grande clarté, puis, après les becs, un obscurcissement ; encore ; le gaz de droite brille davantage ; oh ! sa belle blanche face, blanche mat, blanche d'ivoire, blanche de neige obscure, dans le noir qui l'enserre, et tour à tour plus blanche, plus lumineuse dans des lumières, et dans l'ombre s'atténuant, et puis resurgissant ; cependant sur le bois uni du pavé roule la voiture où nous sommes ; doucement, entre sa robe, je prends ses doigts ; elle les retire un peu ; et je lui dis :

— « Votre visage dans cette ombre et ces clartés s'harmonise exquisement...

— « Vraiment ? Vous trouvez ? »

D'un ton persifleur, d'un ton ennuyé, méchante, elle répond ; pourquoi est-elle ainsi ? doucement je reprends :

— « Oui, Léa, vous ne voulez pas que je vous le dise ?

— « Si, j'aime fort les compliments. »

Il faut lui reprocher ce mot.

— « Ah ! Léa ! des compliments ! »

Nous nous taisons ; des gens passent ; longuement le cocher secoue le fouet au long fil qui voltige en zig-zags ; j'ai laissé les doigts de Léa ; elle est souvent désagréable lorsque nous sommes dehors ; sans doute qu'elle a peur de manquer de tenue ; pas moyen alors de lui parler, sinon avec toutes les formes de la dignité ; voici le mur du réservoir ; là tout à l'heure je passais seul ; maintenant avec Léa ; elle va devenir maussade ; pourtant je ne puis rien lui dire qui ne la fâche ; en une masse noire percée d'un couple de feux vient un tramway ; Léa ;

— « Vous irez samedi à la fête de la Presse ?

— « La fête de l'hôtel Continental ?

— « Oui.

— « Je ne sais pas ; peut-être ; et vous ?

— « J'ai été invitée pour être vendeuse.

— « Ah !

— « Lucie Harel organise une boutique ; à la façon des magasins de nouveautés ; on vendra de tout.

— « J'ai entendu parler de cela ; ce sera parfait. Et vous aurez un comptoir ?

— « Oui.

— « J'irai donc. »

Je ne m'en tirerai pas à moins de cent francs. Trouverai-je un prétexte pour rester chez moi ? Léa ne me pardonnerait pas ; si pourtant le prétexte était suffisant ? je ne pourrai pas dire que j'étais malade ; il faudrait que j'allègue quelque chose de sérieux ; c'est si ennuyeux, ces soirées ; bah ! j'emmènerai Chavainne.

— « Serez-vous costumée ?

— « Oui, en soubrette.

— « Bravo.

— « Je vais faire retoucher mon costume de la revue ; je remplacerai les plissés du corsage qui n'allaient du reste pas... »

Oui, son costume de soubrette, satin rose, le tablier en dentelles, jupe courte...

— « Je mettrai une ceinture de satin pareil et ferai poser des rubans aux manches ; tout cela changera le costume ; d'ailleurs, je tâcherai d'avoir un autre tablier, un tablier qui sera très réussi, vous verrez.

— « Un autre tablier ?

— « J'ai utilisé les dentelles de l'ancien ; elles n'allaient pas ; ne croyez-vous pas que ce serait bien, tout simplement de la Valenciennes ? »

— « Certainement. »

Elle sourit de son idée ; est-ce que, par hasard, elle voudrait me demander ?...

— « Et puis, continue-t-elle, cela ne coûte pas très cher ; on trouve de la Valenciennes à quinze francs le mètre et trois mètres d'entre-deux suffiront largement. »

C'est fait ; je lui paierai sa dentelle ; mais je n'irai pas à la fête.

— « Vous avez une bonne idée, Léa ; s'il ne vous faut que ce peu de dentelle, et que je puisse vous y être utile, je vous en prie...

— « Je vous remercie ; cela me fera plaisir. »

Encore quatre ou cinq louis ; ces quinze francs le mètre deviendront au moins vingt ou trente ; mais le diable m'emporte si samedi je mets les pieds là-bas ; parlons-lui d'autre chose ; et n'ayons pas l'air contrarié.

— « Votre costume de la revue était très joli ; il fera toujours beaucoup d'effet.

— « N'est-ce pas ?

— « D'ailleurs ces fêtes sont bien fréquentées.

— « Oui.

— « Savez-vous s'il y aura beaucoup de monde ?

— « Je n'en sais rien.

— « Ah !

— « Comment voulez-vous que je sache ?

— « On aurait pu vous dire... Il n'y aura pas d'autre boutique que celle de Lucie Harel ?

— « Vous savez qu'elle sera très grande, cette boutique.

— « C'est amusant cette idée d'installer pour rire un magasin de nouveautés ; vous aurez un vrai succès... »

Elle répond à peine ; de nouveau son air indifférent ; que lui dire ?

— « On n'a pas encore fait cela, ce me semble. »

Elle se tait ; elle a même entrefermé les yeux.

— « Vous serez exquise avec ce costume ; seulement il ne faudra pas vendre vos objets à des prix inabordables. Que diable vendrez-vous ? Faudra pas non plus être trop aimable, vous savez que je serai jaloux. »

Elle sourit moqueusement, et à peine. C'est glacial, ces plaisanteries que je fais. Ne rentrerons-nous pas bientôt ?

— « Il commence à faire froid », dit Léa.

Elle fait semblant de n'avoir pas entendu ce que je lui dis.

— « Vous avez froid, Léa ! voulez-vous que nous rentrions ?

— « Non ; pas encore. »

Des arbres noirs, des grilles, des lueurs bleues ; c'est le parc Monceau ; derrière la grille, sous les arbres, les allées ; il serait bien agréable de se promener ; par hasard, Léa voudrait-elle ?

— « Léa, voulez-vous que nous descendions et marchions un peu ? si vous avez froid...

— « Non ; je n'ai pas froid ; restons. »

Tant pis ; décidément elle ne veut rien dire ni rien faire ; le soir est frais ; elle va s'enrhumer.

— « Léa, je vous en prie, mettez votre manteau. »

Elle se soulève ; elle tend un bras ; je lui mets son manteau ; elle a l'air de se résigner et comme si je la violentais. Eh bien, n'est-elle pas mieux maintenant ? et si jolie dans les fourrures ! les fourrures emmitouflent son cou ; des fourrures sortent ses mains gantées de noir ; si elle voulait être gentille, combien elle serait gentille ! elle est charmante, immobile, comme enlizée sous les étoffes, sa blanche face comme émergeant des velours, des soieries et des fourrures ; si les Desrieux la voyaient ! ce serait drôle que quelque ami passât par là ; rien ne vaudrait mieux pour moi chez les Desrieux que d'être aperçu avec elle ; ils sont vraiment très à la mode, mais pourquoi se sont-ils tellement obstinés aux souliers à bouts carrés ? et de Rivare, s'il me rencontrait, quel émerveillement ! demain en déjeunant et se versant force bon vin, il me plaisanterait ; il serait si jaloux et tant il admirerait ; il faudra que je l'invite un de ces soirs à dîner ; nous irons au Cirque ; non, je le conduirai aux Nouveautés ; ainsi lui conterai-je plus à propos mon histoire de Léa. Faut cependant que je parle un peu à Léa ; quand elle ne dit rien, je ne sais quoi lui dire ; les mêmes choses un jour l'intéressent, l'ennuient un autre ; elle est capricieuse pis qu'aucune femme ; de quoi lui parler ? de son théâtre ? c'est assommant ; c'est un sujet...

— « Savez-vous si vos répétitions commencent bientôt ?

— « Je ne crois pas.

— « Pourquoi donc ?

— « La pièce fait tous les soirs de l'argent.

— « Vous savez ce que c'est la nouvelle pièce ?

— « Pas du tout.

— « Vous ne paraîtrez qu'au troisième acte, m'avez-vous dit.

— « J'aime beaucoup mieux ne paraître qu'à un seul acte.

— « Ah !

Edouard DUJARDIN

(A suivre).

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. DERRIEY. Encres de LAFLÈCHE-BRÉHAM. Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. NORBERG, directeur), 20, rue Félicien-David, Paris.

AU PAYS DU TENDRE

Paroles de Marc LEGRAND.

Musique de M. HUTIN

I

Et je dois aussi des baisers
A tes seins pâles et rosés,
Vierges d'enfantines gencives,
J'en dois à ta bouche surtout,
Bonne et dont le velours m'est doux,
J'en dois à tes lèvres lascives.

II

Pour les plaisirs que tu m'offris,
Pour les peines dont tu souffris,
Pour ta douceur et ta colère,
Je t'en dois, mon amour chéri,
Nuit et jour, joyeux ou marri,
Pour te punir ou pour te plaire.

III

J'en dois cent, mille, et plus encor
A tout ton périssable corps
Las ! promis à la terre sombre,
Et comme des flots de la mer
Des baisers donnés à ta chair
Nul ne pourra savoir le nombre !





Dessin de Balluriau.

Moderato

mf

Tous les baisers que je te dois Je les compte en vain sur mes doigts: Je n'en puis pas sa_voir le nom_bre. Je t'en dois deux sur tes chers yeux Ma_li_ci_eux ou sou_ci_eux Qui, la nuit me cher_chent dans l'om_bre. Et je t'en

rall. *p*

dois deux sur tes mains Qui chaque jour sur mon che_min Me sou_tien_nent de leurs ca_res_ses. I_ci, puis là, de tou_tes parts, J'en dois à

f

tes che_veux é_pars Dont [illegible] en rê_vant les tres_ses. J'en dois à

rall.

tes bras ar_ron_dis, A ta han_che sur qui bon_dit Et re_bon_dit mon dé_sir fau_ve, A ta jam_be, mar_bre po_li Qui semble, quand tu sors du lit, D'u_ne dé_es_se qui se sau_ve.

rall.

7e ANNÉE. — N° 46. Édition de Paris : 5 centimes. 12 NOVEMBRE 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50
{ Départements . . 16 fr »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de* GIL BLAS.

REDACTION ET ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois...........	3 — »	5 — »
Un an.............	6 — »	10 — »

LES ROULIERS, par Auguste MARIN



Dessin de Steinlen.

LES ROULIERS

Sur la route blanche, qui vient de la colline où sont les plâtrières — la longue route qui semble aller aux nues, car elle monte et s'allonge, toute droite jusqu'à l'horizon — le roulier passe en sifflant, sans souci de son attelage, et, devant lui, laisse traîner les brides.

Il a dévalé, ce matin, dans les sentiers creusés par des torrents, pour gagner le chemin sonore où le soleil d'automne allume la poussière, mais son chargement de pierres à plâtre est intact, les mulets ayant eu bon pied sur les roches, et la charrette bon timon.

Ah! nos mulets de montagne, les mulets aux jarrets fins, aux croupes larges, plus beaux que des chevaux de luxe, plus résistants que des normands de brancards, et légers comme des cabris, — il faut les voir dans la broussaille, le long des précipices, descendre d'un pas assuré, en soutenant la charrette dont les hautes roues n'ont plus de prise, et qui roule de hue à dià, secouée comme un caisson vide!

Le roulier, fier de ses bêtes, les a enjolivées au toupet de branchettes d'arbousier; puis, il a traversé le village, qui se trouve au pied de la colline, en faisant un détour, pour passer devant la maison d'une qui l'attend, le matin, derrière la vitre de sa fenêtre, et pour la saluer d'un joyeux claquement de fouet.

Maintenant, l'amoureux rêvasse en sifflant sur cette route qui, pour lui, en effet, monte aux nues, car il ne se souvient plus qu'il conduit un chargement à la ville, et il suit, où elle veut sa belle vision...

Elle a souri, ce matin, en écartant le rideau de cretonne...

Par moments, les bêtes, comme abandonnées, s'arrêtent net, et bercé qu'il était par le bruit endormeur des roues et des colliers, le muletier s'éveille alors en criant: « Hue, là, hue! » puis, la charrette reprenant son train, il retrouve, au pas des mulets, sa songerie délicieuse, et marche de nouveau, à côté d'eux, en sommeillant.

Mais le village est proche où les rouliers s'arrêtent pour laisser souffler leurs bêtes.

Déjà quelques maisons de campagne se dressent dans les champs, blanches et rouges, et des paysans, sur le sol dur, vont à pas lourds, coupant de-ci de-là les branches mortes.

Le muletier a repris les brides; il surveille son attelage et joue du fouet à sa manière; si bien que les fermiers reconnaissent de loin son claquement et disent, pour se distraire: « C'est le Tonin qui passe, avec son chargement de plâtre. »

Il arrive au cabaret où les rouliers de la contrée attendent, sans dételer, mais en déjeunant près de la porte, les amis du voisinage avec qui, pour aller à la ville, ils ont coutume de faire route en équipage.

— Holà! le Tonin! tes colliers ne font pas aujourd'hui grand tapage! La fenêtre était donc fermée?

Et chacun le taquine, avec un peu de jalousie, car la belle est renommée dans le pays. Mais le Tonin en a trop dit, d'autres fois, pendant les longues marches; il ne veut plus parler de sa maîtresse, et, son flasquet de vin à peine vidé, il est le premier à démarrer en criant:

— Y sommes-nous?

— Nous y sommes. En route!

Les charrettes s'ébranlent dans un bruit de brancards secoués par les longes... Dià... hue!... les rouliers placent leurs mulets à la file; et les voilà partis en équipage régulier, les attelages se suivant, les hommes fumant leur pipe, sur la route lumineuse.

Un vieux charretier, cependant, a quitté les brancards pour causer avec le Tonin des choses du village. Ils ont tous deux leur fouet en collier, les bras ballants, et vont, la pipe éteinte, disant de l'une et de l'autre ce qu'on sait dans le pays.

— La tienne, vient enfin le vieux, celle dont tu te vantes, la tienne même, crois tu qu'elle t'attende, deux, trois jours quelquefois, pour le plaisir d'amour? Demande à Jacques, ton ami, s'il ne l'a jamais rencontrée dans le grenier de son patron, et s'il ne l'a pas prise aussi, sur la litière ou dans le foin.

— La Madeline?... Vous narguez?

— Elle est assez belle pour deux, reprend le vieux avec malice; et je l'ai vue, dimanche, au bal, au bras de Jacques tout le soir... Ah! mon petit, quand on a pour maîtresse une fille comme elle, ardente et fraîche, un fruit d'amour aigrelet qui excite l'envie, il faut bien garder son verger... La Madeline aime l'amour...

— Vous riez... vous voulez savoir...

— Non, je sais, dit le vieux qu'elle est facile à prendre, Quand elle montre, aux champs, un bout de jambe si quelque garçon la regarde avec plaisir, elle lui rit et l'encourage. Baste! la peau fine appelle les caresses, et, quand tu n'es pas là, d'autres le savent, fils.

— Malan de Dieu! crie le Tonin, en se précipitant vers Jacques, tu l'as touchée, toi, Madeline! Tu l'as touchée de tes doigts sales, toi, le valet d'écurie?

Jacques s'est planté, ferme, devant la menace du Tonin. Il laisse filer ses mulets et, sans répondre, il attend que l'autre reprenne.

« Holà, hop! » dit alors le premier conducteur.

Toutes les bêtes, à ce commandement, s'arrêtent dans un lent grincement d'essieux; les rouliers s'approchent des rivaux; et, les voyant campés comme deux coqs prêts à l'attaque, ils attendent, silencieux...

— Tu l'as touchée, toi?

— Quand il m'a plu: comme les autres.

Le Tonin, d'un coup de fouet, cingle les reins de Jacques; mais celui-ci bondit, et il riposte en criant: « A toi! »

Les deux amoureux se dressent alors, magnifiques, dans le cercle formé par les rouliers qui seront juges du combat. Ils se tiennent d'abord à distance et font claquer avec rage leurs fouets; ils se cherchent, s'évitent, l'œil dans l'œil, tels, en effet, deux coqs. Les lanières sifflent seules; les adversaires n'ont plus un mot à prononcer. Les témoins du combat, sur la route, élargissent le cercle au moment de l'attaque, car les jeunes rouliers se battent au fouet en sautant; et ils doivent, selon la règle, n'être arrêtés qu'à l'appel de grâce du combattant qui faiblit.

— A toi, menteur!

— A toi, cocu!

Le Tonin a eu la figure cinglée, d'une oreille à l'autre, et la tresse de chanvre l'a marqué d'un fil de sang qui semble élargir des deux côtés sa bouche; il a bondi en arrière... alors deux claquements l'ont souffleté, et une voix étranglée a dit: « C'est le coup que je donne aux chiens! »

Il fond sur Jacques en hurlant de douleur et de honte; il ne pare même plus les cinglés qui l'atteignent aux mains, à la poitrine et au visage; des aiguillettes de feu, sur tout le corps, le piquent et l'excitent; il porte à son ennemi un coup à la tempe, un formidable coup de lanière que celui-ci, dans sa rage, n'évite pas; mais un cri pitoyable arrête le duel...

Jacques a lâché son fouet; ses mains, dans le vide, cherchent un appui; il chancelle; ses pieds veulent se cramponner au sol; mais il ne peut se ressaisir, tout son sang monte à la tête et bat la charge, un nuage rouge l'aveugle; il s'affaisse, puis s'allonge dans la poussière, sans avoir été secouru.

— Il n'a pas dit grâce, remarque un roulier, mais il est tombé; l'affaire est réglée. Couchons-le sur la charrette à Tonin, pour que la paix soit faite, quand il reprendra connaissance.

Jacques est prestement placé sur des sacs, la tête un peu relevée; on le couvre avec soin; Tonin jette sur lui sa limousine; et le vieux charretier ayant crié: « Hubau, dià, hue! » les mulets reprennent leur train, l'équipage s'en va sur la route qui monte et s'allonge, toute droite jusqu'à l'horison, — la longue route blanche qui semble aller aux nues.

Auguste MARIN.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Tableaux Vénitiens

C'est au déclin de la journée,
Le concert, piazza San Marco,
Finit, laissant une traînée
Mélodieuse dans l'écho;

Et la commotion physique
Survit et plane encor un temps
Sur les pupitres à musique
Où manquent les exécutants.

Un vol de blancs ramiers effleure
Les dômes neigeux dans l'azur.
Solennelle, la voix de l'heure
Tinte sur un ton grave et pur.

Le couple noir qu'un ancien doge,
Voici bien longtemps, installa
Sur la vieille Tour de l'Horloge,
Est toujours en faction là:

Sous le marteau qui fait encore
Choir tour à tour leur bras d'airain,
De grands cercles d'onde sonore
S'élargissent dans l'air serein...

Rythmant au loin sa voix plaintive,
Devant la piazzetta, la mer
Ouvre une large perspective
De pourpre, d'or et d'outremer.

La gamme des couleurs, pareille
Aux notes sublimes d'un chant,
Traduit en concert pour l'oreille
Ces gloires vives du couchant;

Et toute la splendeur des nues,
Emiette aux prismes de l'eau,
Tremble sur les vagues menues
Comme ferait un tremolo.

Soustraite au poids du jour de flamme,
Venise sort de sa langueur
Le sein gonflé comme une femme
Dont l'amour fait battre le cœur.

Un flot de douceur singulière
Emane du large unisson
Où tout, voix, parfums et lumière,
Palpite du même frisson.

Tout se dilate, s'émeut, vibre...
La caresse de l'air léger
Insinuée en chaque fibre,
Séduit les sens de l'étranger.

Au point que son âme éblouie
Perd le sentiment du réel
Dans ces surprises de l'ouïe
Entre la lagune et le ciel:

Sous ses pas, qu'à peine rassure
Le vieux dallage ferme et plein,
Semble rebondir en mesure
La planche mince d'un tremplin;

Le marbre s'est fait élastique;
Et, du même trouble saisi
Qu'à lire un conte fantastique,
Rêve d'Hoffmann ou de Gozzi,

Il sent la large place unie
Vibrer toute sous son talon
Comme la table d'harmonie
D'un gigantesque violon.

LÉON VALADE.

MÉTEMPSYCOSE (1)

La pyramide était enfin ouverte. Un trou noir à son flanc, du côté du Nil et du soleil levant, béait, formidable, et derrière, un couloir se devinait, soufflant des exhalaisons de cave, un couloir subitement retrouvé après soixante siècles. C'était le chemin des tombeaux et des trésors peut-être.

Par ordre, les ouvriers s'arrêtaient à ce seuil sacré; insouciants, contents du gain de leur journée, laissant les pioches, les leviers épars, ils reposaient à l'ombre du géant de pierre, ombre violette et froide, longuement projetée, géométrique, sur la nappe jaune du désert morne, en sable très fin.

Le directeur des fouilles, prévenu en hâte, arrivait bientôt, suivi de quelques invités des diverses ambassades. En homme courtois, habitué d'ailleurs à ces sortes d'aventures, il laissa la virginité, la primeur de l'exploration à deux jeunes gens et une jeune femme

(1) *Les Détraqués*, OLLENDORFF, éditeur.

intrépides. M. et madame Claret, Anglais, et Jean Mombur, un Français.

Devant le trou noir, la jeune femme hésita une minute.

— Allons, Regina ! dit Claret, du cœur donc ; ceci est très *select*.

Et il passa le premier. Regina, puis Jean pénétraient à leur tour ; devant eux, derrière eux, des ouvriers portaient des torches de résine, qui flambaient rouges, teignant d'écarlate la muraille micacée.

— En avant !

Le couloir était large de quatre mètres. Après trente pas, Mombur avait repris la tête de l'avant-garde avec un porte-lumière.

Brusquement, il frissonna, comme pris d'une angoisse subite, et murmura :

— Il me semble que j'ai déjà passé par ici.

Claret, qui l'entendit, se mit à rire et prononça :

— Très drôle, en vérité ! Les Français sont toujours drôles !

Mombur ne répondit pas : il regardait de tous ses yeux, où pointait une lueur d'épouvante, et continuait tout bas :

— Je connais ça... je connais ça...

Un carrefour s'offrit en voûte où le chemin bifurquait.

— A droite ou à gauche ? interrogea Regina.

— A droite, clama Mombur : je m'y reconnais ! A droite.... vers le trésor...

Du coup, porteurs de torches et explorateurs furent ébahis.

Un ouvrier lâcha :

— Le monsieur devient fou !

— Fou ! cria Mombur... C'est vous qui l'êtes tous... Oui, pensez ce que vous voudrez, je suis venu déjà ici... Quand ? Enigme... Il y a six mille ans peut-être... qui sait les destinées des hommes ? Et, tenez, vous allez voir. Halte là !

Tous s'arrêtaient, impressionnés ; la voix du jeune homme sonnait par les murailles et prenait une autorité fantastique dans ce silence et ce mystère. Il reprenait :

— Halte là ! Voici des pas marqués sur le sable fin, des empreintes laissées par des morts archimorts. Nous avons piétiné les premiers sans les voir... Contemplez celles-ci... un pied large, qu'un plus petit suit... à distance : je me rappelle.... oui, je me rappelle. Et, à présent, comparez !

Ce disant, le Français plaçait sa bottine jaune dans la trace marquée par l'antique sandale égyptienne. C'était vrai, elle adhérait, en tous points était semblable. Et lui criait encore :

— C'est mon pied !

Un léger frisson secoua l'Anglais et l'Anglaise... les porteurs de lumière, hommes peu sensibles, commençaient à se troubler.

A l'un d'eux Mombur arracha sa torche et, d'un pas rapide, se précipita vers la profondeur d'ombre. Il n'hésitait pas, semblait suivre une route cent fois parcourue, ainsi qu'un paysan, la route du marché !

Jean Mombur allait toujours.

— Par ici ! par ici ! Vous allez voir ! Nous allons trouver *son* cadavre ! Je me souviens !

Et tous, haletants, suivaient son allure folle. A l'entrée d'une chambre obscure, il s'arrêta, comme pris d'horreur, avec le recul d'un assassin à l'heure des confrontations.

Le bras levé, sous la torche haute, qui le teignait en rouge de haut en bas, les yeux hagards, il expliquait :

— Claret, madame... voyez-vous, nos âmes ont des destinées successives... Si, moi, Français, par un caprice, ai-je cru, je suis *revenu* en Égypte, c'est qu'une fatalité antérieure m'y appelait, impérieuse, souveraine. Les pays que nous désirons connaître sont les pays où nous avons déjà vécu d'autres existences, et ce désir n'est qu'une nostalgie d'âme errante et métamorphosée... Tenez, voici la chambre... la chambre du crime, et je vous dis qu'il y a là quelque chose d'épouvantable.

Il entra : d'un grand geste de sa torche dissipa les ténèbres, puis hurla sur-le-champ d'horreur et de triomphe.

Tous regardaient, très pâles. Et tous virent, écroulé contre le mur, un cadavre sec, jauni, mais pourtant conservé, préservé de la pourriture par la sécheresse du sol et des parois de pierre dure, un cadavre abattu, le crâne ouvert.

Un vieil Egyptien, en robe bariolée, pantin funèbre, pantin cassé ; autour de lui, des vases d'or s'offraient intacts, des statuettes se dressaient, respectées... L'ensemble avait six mille ans de sommeil, et la preuve d'un crime quasi préhistorique pourtant vivait encore.

Mombur divaguait :

— C'est moi qui l'ai tué... c'est moi !

Puis il éclata de rire...

— Doutez-vous encore ? Voyez, sur le blanc de la muraille, cette tache sanglante, étoilée, pareille à quelque grosse araignée noire ouvrant ses pattes ! C'est l'empreinte de la main rouge de l'assassin... le temps l'a mise en deuil... Et regardez... voyez ma main... elle s'adapte absolument... c'est ma main, ce sont mes doigts. Qui n'est pas convaincu ?

— Alors, dit Claret, halluciné à son tour, pourquoi l'avez-vous tué ?

— Pourquoi ? pourquoi ? balbutia Mombur, semblant chercher, à grand effort de mémoire... pourquoi ? Pas pour voler... tout est intact : je n'ai rien pris ! Pourquoi ? Attendez donc... j'y suis ! Parce que j'aimais sa femme ! Tout est toujours semblable dans notre pauvre monde... Oui, parce que j'aimais sa femme, comme j'aime...

— Monsieur Mombur, interrompit vivement Regina, plus pâle, prise d'une seconde épouvante, vous nous terrifiez à plaisir. Renoncez à ce jeu... je deviens folle !...

Et, tout bas, elle ajoutait :

— Il allait tout dire.

Claret se penchait vers le cadavre et l'examinait.

— Ne trouvez-vous pas qu'il vous ressemble ? observa Mombur en ricanant.

— En plus laid, en tous cas, répondit l'Anglais, flegmatique... Mais, tenez, voici un papyrus... c'est peut-être un document précieux.

— Dans ce rouleau jauni, riposta le Français d'une voix assurée, vous verrez, les savants liront qu'IL s'appelait Gambys, sa femme Thaïa, et qu'il avait un ami du nom de Zéchotès. Or Zéchotès, c'est moi !

— Sortons ! partons ! cria Regina. C'est assez pour aujourd'hui !

Ils reculèrent vers le seuil, vers la lumière. Au soleil, Mombur grelottait, livide.

— Je suis un assassin, répétait-il.

Claret, réconforté par la grande lumière haussa les épaules et répliqua :

— En tout cas, il y a prescription !

Huit jours après, le fameux document, déchiffré à grand'peine, affirmait que le cadavre trouvé dans la pyramide était un certain Gambis, qui avait pour femme une certaine Thaïa et un ami fidèle du nom de Zéchotès ; tous trois vivaient au temps de Ramsès XXXVII, quatre mille ans avant l'ère chrétienne.

Jean Mombur, hanté de visions incessantes, s'embarquait en hâte pour la France.

— Bon débarras, dit Claret, en regardant sa femme... N'importe, c'est tout de même gênant d'avoir autant de mémoire... et les Français sont bien comiques, en vérité !

Maurice MONTÉGUT.

LES CHEMISES

— Qu'en dis-tu ?

— Je te répète que je ne crois pas.

Les deux jeunes femmes ont pris leur air le plus sérieux, car elles agitent une question bien sérieuse. Elles balancent l'une et l'autre, le grand fauteuil d'osier où elles sont assises sous les grands cèdres du jardin fleuri de Mme de Haulne, à Cannes. C'est Laure de Haulne qui vient de déclarer « qu'elle ne croyait pas ». Mais Julie Chavériac secoue la tête parce que, elle, elle est sûre. Et elle défile ses preuves :

— Quand Serval est mort, s'il a laissé trois cent mille francs, c'est le bout du monde !

— Mais Manette vit très simplement.

— Ma chérie, compte sur tes doigts, s'il te plaît. A Paris, Manette Serval a déjà cinq mille francs de loyer. Ici, à Cannes...

Laure de Haulne l'interrompit.

— Ici, la villa qu'elle habite, elle l'a louée pour la saison.

— Soit, mais tu sais les prix qu'on en demande, cette année.

— Ajoute trois domestiques...

— Elle n'a pas de voiture.

— Mais elle a toujours des toilettes charmantes. Manette vit sur le pied de soixante mille. Je ne me trompe pas de vingt-cinq louis !

— Et sa dot ?

— Rien du tout, sa dot ! Serval l'a épousée pour ses beaux yeux. On m'a raconté qu'avant son mariage, elle donnait des leçons. . et personne n'a pu me dire de quoi ! Quant à sa famille, la connais-tu seulement, toi ? Si elle en a une, elle ne la produit guère !

— Elle est charmante !

— Oh !... parfaitement ! je l'adore. Mais elle a une liaison, c'est impossible autrement.

— Nous en aurions vu quelque chose, chère petite entêtée.

— Ne dis donc pas de bêtises ! As-tu vu quelque chose quand j'ai trompé mon mari ?

Mme de Haulne poussa un cri d'effroi.

— Veux-tu bien te taire, Julie ! Tu cries cela au risque qu'on nous entende !

— Enfin, tu n'as rien deviné, n'est-ce pas ?

— Ça a duré si peu de temps !

— Encore trop longtemps pour mon plaisir, va ! Mon Dieu, que j'étais mal tombée !

Et Julie, sous ses cheveux blonds ébouriffés, fit une mine d'amusante contrition ; mais son œil s'alluma de malice, aussitôt, et elle ajouta en grand mystère :

— Pour Manette Serval, je crois même que je sais qui c'est.

— Qui ?

— Botenaux.

— Tu es folle ! C'est une outre vide, ce malheureux !

— Très riche, chère amie... dans les sept millions.

— Il ne quitte pas Mme de Grisolles.

— Pardon ! Il l'a quittée cet hiver puisqu'il est venu s'installer à Cannes dans la semaine où Manette est arrivée.

— Ils ne sont jamais ensemble seuls.

— Voudrais-tu que Manette s'affichât !

Mme de Haulne dit avec fermeté :

— Je ne le croirai que si j'ai une preuve.

Alors Mme Chavériac s'impatienta :

— Tu es vraiment extraordinaire ! Ainsi tu peux penser qu'une femme jeune, aussi délicieuse que Manette, libre et pas sotte, va passer sa vie sans une affection ? Tu comprendrais qu'on n'ait qu'à se laisser aimer et qu'on n'en profite pas ? Alors, qu'est-ce qu'elle ferait, Mme Serval, toute la journée et toute la nuit ? De la vertu ? Pour qui ? Qui lui en saurait gré ? Et d'abord, qui le croirait ? Personne ! Ça serait trop bête ! Moi, vois-tu, les femmes qui vivent tout à fait seules, je n'y crois pas et si on m'en montrait une, je la considérerais comme un monstre. J'admets qu'il y ait quelques femmes mariées qui ne trompent pas leur mari...

— C'est bien heureux !

— Des paresseuses comme toi, oui. Encore je te jure bien qu'il n'y en a guère... Mais des femmes libres, des veuves charmantes comme Manette, qui laisseraient s'écouler leur belle jeunesse sans se faire embrasser ?... Jamais !... pas une !... tu entends, pas une ! Donc Manette a un amant, et je vais plus loin, sans lui en faire le moindre crime, Manette a un amant qui l'aide.

Pendant que les deux jeunes femmes discutaient ainsi, un domestique vint leur annoncer que Marie, la femme de chambre de Mme Serval, arrivait à l'instant de Paris. Laure et Julie se levèrent précipitamment ; elles attendaient Marie avec impatience, car Mme Serval ayant envoyé sa femme de chambre à Paris pour lui rapporter différents objets dont elle avait besoin, Mme Chavériac et Mme de Haulne avaient profité de l'occasion et l'avaient chargée de mille commissions chez les fournisseurs. Déjà le salon était encombré de cartons, et les domestiques en apportaient encore de l'informe berline de louage qui stationnait à la porte. Marie avait dû s'asseoir auprès du cocher !

— Vous arrivez seulement, n'est-ce pas, Marie ? Vous n'êtes pas encore allée chez vous ?

— Je descends du train, madame ; j'ai mieux aimé déposer les affaires de ces dames en passant, d'autant plus que madame ne m'attend même pas aujourd'hui. J'avais envoyé une dépêche à cause de la lingère qui m'avait demandé un jour de plus et qui, en fin de compte, a été prête à l'heure. Alors je suis partie. Paris n'est pas bien gai, il pleut et il y fait très froid !

— Qu'est-ce que Mme Servaal se faisait faire chez la lingère ? demanda distraitement Mme de Haulne.

— Des chemises, madame, de jour et de nuit et les pantalons pour aller avec... avec celles de jour, naturellement, ajouta en riant la jeune bonne qui était futée.

— Jolies, les chemises ?

— Oh ! oui, madame.

— Comment sont elles ?

— Je ne saurais pas bien dire à madame.

Mais Mme Chavériac, qui venait de déballer toute une caisse de parfumerie, intervint d'un ton décidé.

— Elles sont dans la voiture, ces chemises, n'est-ce pas, Marie? Montrez-les nous donc!

Laure de Haulne eut un sursaut de stupéfaction devant tant d'audace et Marie déclara que les chemises étaient serrées dans deux grands cartons et que, jamais, elle n'oserait les défaire. Madame n'aurait qu'à ne pas être contente!



Mais Julie tenait à son idée et elle insista.

— Mme Serval ne saura rien, ma fille. Du reste, nous sommes assez intimes avec votre maîtresse, pour qu'elle ne vous fasse aucun reproche. Voyons, dépêchez-vous.

La femme de chambre ne se dépêchait pas; elle reculait devant la responsabilité de cette indiscrétion. Il fallut, pour la décider, que Julie lui glissât un billet de cinquante francs dans la main.

— Au moins, madame ne développera pas les chemises... nous ne pourrions plus les replier comme elles sont!...

— Mais soyez donc tranquille, puisque je vous dis que je prends tout sur moi. Apportez-nous le carton des chemises de nuit... C'est celui-là seulement que nous voulons voir. Dès que Marie eut disparu, Mme de Haulne se précipita sur son amie.

— As-tu perdu la raison? Qu'est-ce encore que cette invention? Si Manette Serval apprend jamais ce que tu vas faire, elle se brouillera avec nous! C'est même indélicat, ce que tu médites! Je te laisserai ouvrir le carton toute seule; jamais je ne m'associerai à une pareille action!

Julie Chavériac souriait, très tranquille, sans se démonter le moins du monde devant les objurgations de Laure et quand elle ouvrit l'immense carton des chemises de Manette, Laure, décidément très intéressée, se pencha, curieuse et ne parla plus ni de s'en aller, ni d'échapper à la responsabilité d'une indiscrétion qu'elle semblait maintenant elle-même désirer conduire jusqu'au bout.

***

En fine batiste, blanches ou de nuances très douces, sans rien de tapageur, sans intention trop soulignée, elles étaient là, les chemises de Manette avec leur neige de légères dentelles, leurs flots de rubans pâles, arachnéennes, mousseuses, embaumées, très osées et très réservées à la fois. Elles parlaient, ces petites chemises; chacune avait son langage: il y en avait de très amoureuses, il y en avait de très tendres. L'une disait un amour malicieux, rempli de rires; l'autre, par la fantaisie d'une attache d'épaulette, racontait les mille folies qu'on murmurerait en la défaisant; celle-ci, très simple, attachée du haut en bas par des nœuds de soie blanche, évoquait des abandons délicieux, absolus, presque graves; celle-là était serrée sous la poitrine par un ruban qui faisait tout le tour du corps, pendant qu'au-dessus, absolument ouverte, elle semblait offrir la mignonne beauté des seins comme un bouquet épanoui.

Julie Chavériac s'extasiait devant un chef-d'œuvre tout entier composé d'entre-deux de malines, et Mme de Haulne rêvait en regardant une longue gaine d'un bleu mourant, qu'un large ruban paille relevait d'un seul côté jusque sur la hanche. Et c'était un véritable bonheur pour elles, de toucher à ces tissus légers, qu'elles voyaient, non plus désertés et vides, mais, au contraire, gonflés et vivants, voiles un peu dérisoires de splendeurs de neige et de roses, nids tièdes et délicats où se blottissait, en une caresse indiciblement câline, la beauté ensorcelante et complète du divin corps d'une femme. Même la raisonnable et sage Mme de Haulne se sentait toute gênée, parce que ces chemises parlaient trop haut de tendresse rayonnante et d'intime bonheur, tandis que Julie Chavériac, triomphante maintenant, repliait avec soin chaque merveille et la couchait sur ses sachets de soie, au fond des grands cartons.

Lorsque la lourde berline de louage eût emporté Marie et ses paquets vers la villa de Manette Serval, Julie vint prendre les mains de Laure consternée et lui dit, en la regardant bien en face:

— Qui avait raison? Oseras-tu me soutenir que ces adorables et spirituelles chemises-là sont chastes, et que Manette les met pour coucher seule? Coucher!... que dis-je? Mais les fourrer entre deux draps, ce serait un vrai crime! Elles disent plutôt les doux alanguissements aux coussins de larges divans d'Orient ou simplement la station si aimable sur les genoux de l'heureux mortel...

— Oh!... te tairas-tu? te tairas-tu? cria enfin Mme de Haulne.

***

Ce fut le lendemain que le yacht de Georges Montfavet, « La Sauterelle », entra dans le petit port de Cannes. L'événement intéressait Mme de Haulne et Julie Chavériac en ceci que ce yacht ramenait leurs deux maris. De Haulne, Chavériac et Montfavet, ce dernier célibataire et richissime, étaient inséparables. Ils arrivaient d'un assez long tour dans les eaux anglaises et venaient chercher ces dames pour une petite croisière dans la Méditerranée. Mme de Haulne se montra ravie de retrouver un mari qu'elle adorait; Julie, moins emballée sur le sien, dont l'esprit balourd et borné l'exaspérait trop souvent, fut enchantée d'une combinaison où la présence auprès d'elle de Chavériac serait compensée par le plaisir de changer de place. Au reste, Chavériac devenait supportable dès qu'on lui permettait de fumer des pipes en buvant des choses très fortes avec des pailles. A bord, il n'avait que cela à faire. Enfin Montfavet passait pour un gai compagnon, ne parlait jamais de la raffinerie d'où il tirait ses prodigieux revenus, et ne faisait jamais, par principe de grand confortable, la cour à une femme du monde, ce dont aucune ne lui en voulait au bout de quelque temps. On se prépara donc un très gentil voyage, entre camarades, sans contrainte d'aucune sorte, une bonne sieste, en de souples vêtements de flanelle, après les fatigantes représentations de la vie mondaine.

Pendant les quelques jours que ces dames mirent à s'apprêter, Laure dit à Julie:

— Il y a une cabine libre dans le yacht. Si nous invitions Manette? Montfavet serait enchanté.

— Y penses-tu? Mais tu embarrasserais beaucoup la pauvre petite qui est censée vivre seule, qui ne saurait comment te refuser et que tu pourrais gêner considérablement.

— Manette vit toute solitaire, entêtée que tu es! Cette promenade en mer lui ferait grand plaisir et la distrairait.

— Et l'opulent Boternaux, qu'est-ce qu'il fera, pendant ce temps-là? On le dit très exigeant, Boternaux, et désireux que tout le monde soit à ses ordres.

— Mais encore une fois, je ne peux pas aller voir Manette sans la trouver seule.

— Le jour, soit. As-tu risqué une visite la nuit? Voilà une chose que je n'oserai jamais faire sans prévenir. Je n'aime pas surprendre les secrets si bien gardés.

— Eh bien, je l'inviterai et nous verrons bien si elle refuse.

— Elle ne refusera peut-être pas, déclara Julie; mais tu lui seras fort désagréable. Puisqu'elle affecte tant de vivre toute seule, elle n'aura aucun prétexte pour nous refuser; mais si tu l'obliges à partir avec nous, si Boternaux, qui est venu s'installer ici pour elle, désire la garder tout le temps, et si tu les brouilles!

— Mais enfin, tu ne sais rien! Tout cela, ce sont de vilaines suppositions. Personne n'a rien vu! Boternaux peut bien être venu s'installer à Cannes, tout simplement parce que Cannes lui plaît et, pour

une fois, tu peux bien admettre qu'une femme soit honnête...

— Et les chemises ? As-tu oublié les chemises ? En



as-tu toi, des chemises pareilles ? En ai-je moi-même ? Et pourtant, moi, il fut une époque dans ma vie où j'avais à les employer !

Ne te rappelle pas ça, Julie, puisque tu m'as juré que tu ne recommencerais plus.

— Tiens !... dit Julie en éclatant de rire, le seul moyen d'échapper à une tentation nouvelle, c'est de tout me rappeler, au contraire. C'est ça qui me sauve ! Ah !... si toutes les femmes, la première fois qu'elles veulent tromper leur mari avaient ma déveine !... Quant à Manette, crois-moi. Prouvons-lui notre vraie amitié en la laissant tranquille... et souviens-toi des chemises !

On partit sans inviter Mme Serval.

La croisière de « La Sauterelle » se prolongea à peu près un mois. Lorsque les voyageurs revinrent, ils trouvèrent Cannes plus animé encore qu'à leur départ. C'était une foule bariolée et luxueuse, un encombrement de personnages très chics ; c'était aussi une nuée de gens de maison, car chacun avait plusieurs domestiques pour son service personnel sans compter le service des chevaux et des équipages. La petite ville se montrait en pleine gloire de sa vogue. Le lendemain, on attendait un Archiduc !

Même on ne parlait plus que de lui : non que cet archiduc fut un très séduisant archiduc, mais c'était l'hôte de marque, le grand ténor des voyageurs de cette saison.

On le connaissait bien, l'archiduc Gustave, il venait en France deux fois chaque année ; l'hiver à Paris et à Nice, l'été à Biarritz ou à Dieppe. Cette fois, il avait choisi Cannes, et on lui avait princièrement installé la « villa des Lentisques », tout là-haut, audessus de la villa qu'occupait justement la petite Mme Serval.

L'archiduc Gustave était un gros homme à l'aspect débonnaire, lourd, déjà grisonnant et sans aucune élégance. On ne lui prêtait guère de talents personnels, mais il affichait un goût caractérisé pour nos jolies femmes de France. Il ne s'en tenait pas aux demoiselles du corps de ballet ; on parlait à mots couverts, de certaines petites bourgeoises qu'il avait daigné remarquer et il traînait partout avec lui un secrétaire, joli garçon et pas mal débrouillard, qui s'entendait à faciliter d'opportunes et discrètes rencontres... Ce fut une grande distraction pour Mme de Haulne et Julie Chavériac qui se mirent au courant des moindres actes de Son Altesse. Elles se montrèrent très curieuses de savoir qui était la favorite du moment ; mais personne ne put les renseigner, on soutenait même qu'il n'y avait pas de favorite, ce qui sembla monstrueux à Julie qui ne croyait jamais aux choses raisonnables.

— Allons demander à Manette : elle doit être au courant !

— Et, reprit Laure de Haulne, nous lui devons une visite tout de suite, à cette pauvre Manette, qui se serait tant amusée avec nous !

— Imprudence ! Imprudence ! Nous l'aurions fâchée avec Boternaux !

— Au diable ton Boternaux qui ne lui est rien, j'en suis certaine ! Car elle est bien trop fine et délicate, la chère petite !

Et elles s'en furent voir Mme Serval. Mais elle était sortie et elle ne devait pas rentrer dîner.

* *

Le lendemain matin, vers onze heures, Mme Chavériac, dans une robe de toile écrue toute couverte de broderies à jour, descendait de son « tonneau » devant la porte de Manette. Laure n'avait pas pu l'accompagner.

— Madame est encore couchée, dit la femme de chambre, mais madame a été si fâchée d'avoir manqué ces dames hier que sûrement elle recevra Madame. Je vais aller la prévenir.

Elle revint presque aussitôt, pour prier Julie de monter. En ouvrant la porte de la chambre de Mme Serval c'était, après la pénombre de l'escalier, l'impression toute gaie de la vive lumière. Le jour, un peu adouci par les stores de coutil blanc et rouge qui déjà s'inclinaient aux deux fenêtres grandes ouvertes et battaient doucement à la brise du matin, entrait librement dans la pièce claire, tendue de toile de Jouy, très simple, très « campagne » mais d'un confortable raffiné. Et cela sentait très bon. Au grand air venu du large, se mêlait un parfum d'œillets, le parfum bien connu de Manette. C'était un coin heureux, calme, où n'arrivaient que les lointaines et douces rumeurs confondues de la petite ville qui, déjà, s'agitait.

Manette jeta sur le couvre-pieds le journal qu'elle lisait et tendit les bras à son amie.

— Comme j'ai été fâchée, chérie, de ne pas avoir été chez moi hier ! Comment vas-tu ? Et Laure ? Et vos maris ? Et « La Sauterelle ». Vous êtes-vous bien amusées ?

Et le gentil papotage commença entre les deux jeunes femmes. Mme Chavériac regardait Manette tout en lui parlant. En pleine lumière, dans son grand lit de cuivre, appuyée sur ses oreillers de dentelles, elle lui parut vraiment ravissante, avec ses cheveux blonds un peu défaits, ses grands yeux où flottait une tendresse rêveuse et sa petite bouche fraîche comme une bouche d'enfant. Surtout la grâce de ses gestes était exquise ; chacun de ses mouvements devait se rythmer à une harmonie intérieure et dégageait un charme indéfinissable. Du reste, au milieu de sa vie assez brillante et mondaine, Manette conservait des délicatesses, des ingénuités de toute petite fille, et aussi des exaltations assez romanesques qui faisaient pouffer de rire cette gamine mal élevée de Julie, mais qui la faisaient adorer de Mme de Haulne. Laure aimait cette nature de sensitive qui se refermait au moindre contact un peu brutal, et cette sensitivité extrême était son grand argument lorsqu'elle défendait la vertu de Mme Serval.

Néanmoins, Julie restait fort étonnée. Dès qu'elle avait su que Manette la recevrait couchée, Mme Chavériac s'était amusée à deviner quelle serait, (parmi celles qu'elle avait indiscrètement examinées un mois auparavant), la coquette et intentionnelle chemise dans laquelle elle trouverait son amie. Et voilà que Mme Serval portait une longue chemise toute blanche fermée au col d'un grand plissé qu'on retrouvait, cachant à demi ses mains, au bout d'une manche impénétrable. C'était une vêture de nuit austère, d'une indiscutable chasteté, excluant toute idée d'intime tendresse, soulignant au contraire, la volonté qu'aurait eue Manette d'y cacher tout ce qu'il était possible de cacher de son joli corps, dans une pudeur qui refuserait, même, de rien laisser deviner.

Manette était-elle subitement devenue laide ? Ah ! que non ! Tout à l'heure, en l'embrassant, Julie avait bien senti contre elle, à travers la fine batiste, le petit corps ferme et jeune de son amie et, à l'instant même, la longue manche n'avait-elle pas glissé, découvrant un bras rond et plein, d'une chair nacrée et appétissante. Et alors, quoi ? Julie s'était trompée ! Ses hypothèses tombaient une à une devant ce spectacle d'une chemise aussi sévère ! Chemise d'une femme vertueuse, chemise d'une femme qui couchait toute seule, qui savait bien que personne ne viendrait la retrouver !

Mme Chavériac ressentit un vif dépit de son flair ainsi mis en défaut. Comme Laure allait cruellement se moquer d'elle. Et puis son indulgence, voir sa secrète sympathie pour les aventures qu'elle avait imaginées, se trouvaient maintenant sans emploi. Elle résolut d'en avoir le cœur net. Après avoir longuement répondu à Mme de Serval sur la croisière de « la Sauterelle », elle lui demanda à son tour ;

— Et toi, chérie, qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps-là ?

— Mais rien... mon bon petit ; rien du tout ! je me suis même beaucoup ennuyée.

— C'est vrai ? Tu n'as pas fait d'excursions ?

— Pas la moindre ! Je n'ai pas bougé. Laure et toi, vous m'avez beaucoup manqué.

— Mais enfin, insista Mme Chavériac, tu as eu les autres amis... les Foulanoux, Davecey, Mme Courville...

— Assommants, potiniers... Ah !... pauvre chère !...

— Et Boternaux, insinua Juliette en regardant Manette du coin de l'œil.

Manette répondit le plus naturellement du monde :



— Boternaux est venu me voir une fois ou deux...

— Pas plus ?

— Ma foi, non... et ça suffit ! Il est bien gentil, mais il ne parle que de son argent. C'est un égoïste et, ce qui est un comble chez un égoïte, il n'est pas intelligent !

— Tu m'étonnes, dit Mme Chavériac. Je vous croyais très bien ensemble.

— Nous sommes très bien.

— Hé ! pas tant que ça, à ce que je vois !

— Mon Dieu, s'écria Manette en riant, mais crois-tu par hasard que [illegible] me faisait la cour ?

— [illegible]...

— Mais c'est de la folie ?... Il n'y a jamais songé, le pauvre ! Non, non... je me suis fort ennuyée pendant votre petit voyage et je suis bien contente de vous savoir revenues.

— De sorte que, dit Julie en hésitant un peu, tu serais volontiers venue avec nous ?

— Certes !...

— Alors, je suis impardonnable !...

Julie éprouvait un gros et réel chagrin ; elle avait presque envie de pleurer. Elle ne résista pas au désir de se confesser.

— C'est ma faute si tu n'es pas venue. Laure voulait t'emmener... j'ai soutenu que tu n'accepterais pas... ou que si tu acceptais, cela pourrait te gêner beaucoup. C'est ma faute !... c'est ma faute !...

— Mais pourquoi ? pourquoi pensais-tu que ça me gênerait ?

— Pourquoi ?... Ah !... si tu crois que c'est facile à te dire...

Mme Chavériac s'était levée ; elle arpentait la chambre, très agitée, tortillant son gant, faisant une moue fâchée, très amusante. Puis elle revint vers le lit de Manette et elle lui cria presque en colère !

— Aussi, c'est incroyable ! Comment ! toi ! si jolie, si adorable ! tout à fait libre, sans un horrible mari près de toi... tu t'ennuies !... tu trouves le moyen de t'ennuyer ! Tiens, je t'en veux ! Je comprends que ça ne se crie pas sur les toits... mais comment supposer qu'il n'y ait rien, rien, aucune petite... affection dans ta vie ?... comment supposer ?

— Tu as cru cela ?

— Oui.

— Et Laure ?

— Laure, non ! ou mieux elle ne voulait pas le croire ; c'est moi qui l'ai convaincue et je serais maintenant dévorée par les remords si je ne trouvais pas, au fond, ta conduite ridicule...

— Tu ne m'en voudrais pas, bien vrai ?

— Ma pauvre chérie, pourquoi t'en voudrais-je ? Mais comprends donc que j'étais sûre, sûre, sure !... Et tu vois bien que je t'aimais autant. Avant d'avoir vu tes chemises, j'hésitais encore un peu, mais ensuite...

— Mes chemises ?... quelles chemises ? interrogea Manette.

Mme Chavériac en avait trop dit, il lui fallut en dire plus encore et tout raconter.

— Ah !... parbleu !... dit-elle en terminant, si j'avais vu la chemise que tu as aujourd'hui, je n'aurais pas supposé les choses si vite, certes !

Alors, Manette éclata d'un joli rire.

— Eh bien ! vous pouvez vous vanter, Laure et toi, d'avoir manqué de pénétration. Laure en me donnant plus de vertu que je n'en ai, hélas ! toi, en ne comprenant rien à ma lingerie. La vérité est que je ne vis pas toujours seule... La vie est la vie !... A mon âge, ayant un certain rang à soutenir et sans fortune suffisante...

— Chère petite, dit avec compassion Mme Chavériac...

— Alors, oui... j'ai eu la faiblesse d'écouter la prière d'un homme qui m'adorait... que je vois très peu, du reste ; que sa situation particulière oblige à une grande prudence...

— Qui est-ce ? implora Julie...

— Jure-moi que c'est entre nous ! C'est l'archiduc Gustave.

— L'archiduc !

— Chut !... chut !... Voilà pourquoi je suis ici. Je l'attendais. Mais je pouvais justement vous accompagner sur « la Sauterelle » puisqu'en somme Gustave ne devait arriver qu'après votre retour. Aujourd'hui, je ne pourrais plus partir.

Un long silence suivit cet aveu.

— Tu m'en veux, depuis que je t'ai tout confessé ? interrogea Mme Serval.

— Ah !... que non ! cria Julie. Seulement, je n'y comprends plus rien. Tant que tu étais seule, tu portais des chemises d'une coquetterie folle... et, dès que tu n'es plus seule, tu te caches dans des sacs !

— Eh !... justement ! expliqua Manette. Comment ne comprends-tu pas cela ? Ah ? si j'étais très amoureuse de Son Altesse ! mais ce n'est pas tout à fait le cas, n'est-ce pas ? Alors, quand il est là, je ne sais quelle pudeur m'envahit ; j'ai des besoins de me cacher, de dissimuler le plus que je peux de moi-même ; quelque chose de très intime en moi s'effarouche ; je laisse prendre, mais je ne donne pas et il me semble que je suis bien moins coupable, parce que je me suis enfermée toute. Seulement je pense aussi que c'est dommage, tout de même ! Il y a des femmes beaucoup plus jolies que moi, mais je sais bien que je ne suis pas déplaisante. De temps en temps, j'ai des besoins de coquetteries, des désirs de délicates parures ; c'est bon de se savoir gentille et de le constater ; c'est bon de s'entourer d'une atmosphère très amoureuse, si on est bien sûr que personne ne viendra apporter une vulgarité, une brutalité. Et je me paye cela quand je suis seule, toute seule. Alors, j'ose beaucoup, j'invente des arrangements spirituels, tout à fait charmants. C'est très innocent, trop innocent même, mais c'est très doux. Je me sens très désirable et il m'en monte au cerveau une petite griserie qui me rend gaie pendant des journées entières. Mais quand Gustave est là... Que veux-tu ?... c'est plus fort que moi, c'est comme certaines fleurs, si on les touche... elles se ferment vite ! Quand je mets mes petites chemises drôles, j'ai l'impression d'une chose délicate, d'une sensualité plutôt cérébrale ; cela reste joli, subtil. Mais si Son Altesse me voyait ainsi, je le connais, hélas ! les yeux lui sortiraient tout de suite de la tête !... Et ce ne serait plus ça, avoue-le. Alors... en avant les sacs-comme tu dis.

— Et parions, ajouta Julie Chavériac, qu'il est enchanté, Gustave, d'avoir une amie si réservée et si pudique !

— Oh !... ma chérie, il a pour moi une considération !

Pierre VALDAGNE.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

— « Je ne comprends pas qu'on veuille paraître à tous les actes quand on n'a pas les premiers rôles. L'année dernière, la petite Manuela a réussi avec ses couplets du dernier acte ; voyez au contraire Darvilly qui a beaucoup plus de talent et est beaucoup plus jolie que Manuela ; car enfin elle n'a rien de bien extraordinaire, Manuela ; la façon dont elle joue cette année le prouve ; il est vrai que la pièce est si bête ! eh bien, Darvilly qui est en scène pendant la moitié de la pièce, passe inaperçue.

— « Un peu par sa faute ; elle n'est pas excellente.

— « Elle joue très bien, elle a une très jolie voix, et elle est bien mieux que toutes vos petites figurantes ; elles sont trop ridicules à la fin, ces demoiselles ; vous êtes toujours à parler d'artistes, de chant, d'art, et quand vous voyez quelqu'un qui sait jouer, vous n'y faites même pas attention. »

Il faut l'arrêter par un compliment :

— « Mais, ma chère amie, il me semble que le succès que vous obtenez tous les soirs prouve le contraire. »

Elle se tait ; elle ne s'offense pas ; voilà les compliments qui touchent la corde sensible et sont toujours admis.

— « Voyez donc, montre Léa, cette femme en robe claire, de l'autre côté du boulevard ; quelle idée, sortir ainsi en cette saison ! »

De l'autre côté du boulevard une dame élégamment vêtue, d'une toilette claire.

— « C'est drôle, en effet ; elle n'est pas mal d'ailleurs, la toilette.

— « Mais en cette saison ! »

Elle me regarde, avec un demi-sourire, un air étonné.

— « Il est vrai que ce n'est pas dans l'usage.

— « N'est-ce pas ? »

Elle n'entend pas, ma pauvre Léa, que je me moque d'elle et qu'elle est ridicule ; elle a des étonnements et des indignations si peu motivés ; elle n'en revenait pas, cet après-midi, de l'histoire de Jacques.

— « Il n'y a presque personne, dit-elle, ce soir dans les rues.

— « C'est pourtant une belle soirée.

— « Oui, mais un peu fraîche.

— « Je suis sûr que vous avez froid ; pourquoi ne voulez-vous pas rentrer ?

— « Mais, non, je n'ai pas froid. »

Elle s'entête ; elle a froid ; elle ne veut pas l'avouer ; que les femmes sont étranges ! il est certain que l'air fraîchit ; dans les arbres court une brise plus forte ; voici déjà la place des Ternes ; jamais nous n'irons jusqu'aux Champs-Elysées ; il n'y a personne sur le boulevard ; les rues sont affreusement tristes ; si nous allons jusqu'aux Champs-Elysées, nous ne rentrerons pas avant minuit ou une heure.

— « Il fait froid, dit Léa ; si vous voulez, rentrons. »

Ah ! enfin.

— « Cocher, nous retournons ; rue Stévens, quatorze. »

Le cocher arrête ; la voiture tourne ; le cheval, maintenu, se raidit ; nous partons ; le trot recommence ; également, le trot du cheval, et la trépidation dans la voiture ; encore le roulement monotone ; le fouet claque longuement ; une voiture auprès de nous, elle nous dépasse ; pourquoi allons-nous si lentement ? sur le trottoir deux très vieilles gens ; le bruit des roues ; le léger cahotement ; de nouveau, le parc Monceau, la rotonde ; dans un quart d'heure, nous serons arrivés ; que va me dire Léa ? je monterai avec elle ; il faut que je monte avec elle ; avec elle, j'entrerai dans sa chambre ; me laissera-t-elle ? l'autre jour elle a voulu que je partisse tout de suite ; oui, mais habituellement j'attends jusqu'à ce qu'elle commence à se déshabiller ; quand nous arriverons avec la voiture devant sa porte, il faudra, par prudence, que je lui demande à l'accompagner ; elle descendra de voiture la première ; puisqu'elle est à droite, elle sera du côté du trottoir ; elle consentira au moins à ce que je la ramène dans sa chambre ; alors que me dira-t-elle ? me laissera-t-elle enfin rester ? non, cela est invraisemblable ; je ne voudrais pas non plus ; un quart d'heure dans sa chambre, pendant qu'elle ôtera son manteau et son chapeau ; ce sera parfait ; si pourtant elle voulait me garder ! elle doit penser que ce lui est nécessaire un jour ou l'autre, une fois à la fin ; ce soir elle paraît s'être arrangée pour être libre ; si c'était ce soir ! si ce n'était pas encore ce soir ! il faut pourtant qu'elle se décide ; elle ne peut s'imaginer que je veuille être toujours un amant platonique ; je ne lui ai jamais déclaré, en somme, pareille intention ; elle ne doit pas s'imaginer non plus qu'elle m'ait réduit à tout endurer sans en rien obtenir ; oh ! que de trouble ! La file longue des lumières se rapproche ; d'autres voitures ; c'est le boulevard Malesherbes ; notre voiture s'avance, Léa, et moi ; pourquoi m'accepterait-elle aujourd'hui plutôt qu'hier ? depuis si longtemps, elle réussit à me congédier gentiment ; mais je ne lui demandais jamais rien, je n'avais l'air de rien lui demander ; alors comment d'elle-même m'aurait-elle prié ? voilà ce qui serait admirable, qu'un jour, elle, elle voulût ! et près de moi la voici, immobile ; hélas ! combien lointain l'espoir ! immobile, indifférente et quelconque la voici ; vaguement elle regarde devant elle ; elle cache ses mains dans son manteau ; elle a ses yeux négligemment ouverts devant elle ; nous allons en cette nuit calme, sans fatigue ; les maisons hautes et mi-sombres ont des fenêtres rouges claires ; à gauche, les arbres ; le trot égal, sur la chaussée, du cheval ; le cheval gris blanc qui régulièrement trotte ; ici, elle silencieuse et immobile, qui rêvasse sans doute, elle, indifférente, quelconque, immobile, immobile et sans amour ; oh ! quand viendra-t-il le jour où elle se donnera, si la voici encore sans amour, blanche silhouette féminine ! mais tout au fond de cette âme n'y aurait-il, humble, ignoré, un peu de naissante simple amitié ? ma constante dévotion n'a pas pu ne point la toucher ; l'amour filtre en le cœur aimé ; le désir sollicite et attire ; c'est un aimant, aimer ; pourquoi au fond de son être une affection ne serait-elle pas née, apte à grandir, à devenir amour ? Aujourd'hui, si ses paroles comme ses yeux se taisent, c'est que l'amitié germerait loin des lèvres et des regards, mais au fond de son cœur ; berçons-nous en mon souhait le plus chimérique ; quelque jour elle aimerait, l'enfant qui est assise là et dont le corps longe mon corps ; si frêle, l'enfant insoucieuse qui près de moi s'abandonne, dans la nuit fraîche, au songe du ne-pas-penser, sous le ciel clair d'étoiles. Par les confuses routes, les routes indistinctes des horizons, en l'ondoiement de notre marche de rêve, et sous le bas ronflement harmonique des roues dans les rues, le continu roulement de l'heureuse voiture où tous deux nous allons... à ma Léa amoureusement je parle, afin

uniquement que des paroles dans le soir montent, et je parle :

— « Mon amie, à quoi rêvez-vous ? »

Vers moi elle tourne un regard, pâlement, comme sans pensée ; elle se tait ; sur les pavés rudement roule la voiture ; Léa, de nouveau, regarde en face d'elle, muette ; elle ne rêve pas, elle ne songe pas ; à quoi rêvez-vous ? à rien ; à quoi rêvez-vous ? je ne sais ; à quoi rêvez-vous ? je ne puis ; à quoi et à quoi rêvez-vous ? à rien, je ne puis, je ne sais, je ne rêve et je ne pense ; hélas ! hélas ! je ne te donnerai pas le rêve, et éternellement tu seras l'immobile et sans amour... vaguement elle regarde devant elle ; le ciel clair, moins clair déjà, brille encore ; entre les masses des arbres vogue la voiture ; et la grise silhouette du vieux cocher au dos courbé se dresse hautement ; et voici que la voix de Léa s'entend :

— « Pourvu que Marie n'oublie pas le feu !

— « Vous avez froid, Léa.

— « Un peu.

— « Serrez-vous contre moi. »

Légèrement, elle se serre contre moi, et elle sourit, penchant la tête.

— « Bien, dis-je ; ainsi vous vous réchaufferez.

— « D'un côté, oui.

— « Alors approchez-vous davantage,

— « Voulez-vous rester tranquille ! »

Doucement, elle me gronde ; nous sommes dehors ; faut de la tenue ; oui, des gens nous regardent ; quel est ce monsieur élégant qui vient à l'encontre de nous, les yeux sur nous ? pourquoi ce monsieur nous regarde-t-il ? il continue ; c'est ennuyeux, enfin ; il passe auprès de la voiture ; voyons s'il se tourne ; non, il ne se tourne pas ; que nous voulait-il ? est-ce que Léa l'a vu ? elle n'a pas fait semblant ; voilà un monsieur qui connaît Léa ; je suis sûr qu'il est vexé ; il m'envie, le bonhomme ; dame, tout le monde ne se promène pas en voiture à minuit avec Léa d'Arsay ; le voit-on encore, ce monsieur ? oui, là-bas ; ah ! il se tourne, il se tourne ; va, mon ami, tu peux attendre sous l'orme.

— « Voici la place Blanche, Léa ; nous serons bientôt chez vous. »

Claquement de fouet dans l'air ; la voiture roule sur les pavés.

— « Voyez donc, Léa ; on dirait qu'on démolit cette maison.

— « Qu'est-ce que cette maison ? un café ? »

Mais nous approchons... chez vous, disais-je ; chez elle ; l'instant décisif alors ?... c'est absurde de se troubler de la sorte, subitement, sans raison ; j'ai auprès de moi la plus jolie jeune femme ; je viens de me promener avec elle ; je vais rentrer chez elle ; que voudrais-je de mieux ? le monsieur de tout à l'heure devait enrager ; je suis le plus fortuné des hommes... Ah ! mortel, mortel ennui ! je deviens fou ; ne suis-je pas certain d'être heureux, ne dois-je pas l'être ?... Déjà la place Pigalle ; et ce cocher qui va à toute vitesse ; le passage Stévens ; dans une minute, sa porte ; mon Dieu, mon Dieu, que va-t-elle me dire ? que va-t-elle faire ? que vais-je faire ? le cocher ralentit, tourne ; elle va me renvoyer encore ; ah ! sa maison, sa chambre... la voiture s'arrête ; Léa se lève, elle descend ; c'est épouvantable, cette angoisse ; ma pauvre amie, enfin voudrait-elle ? Léa ! elle est descendue... quoi ?...

— « Eh bien, vous ne payez pas le cocher ? »

Je ne paie pas le cocher ; c'est vrai ; pardon ; deux francs cinquante ; voilà... Léa sonne à la porte... je suis perdu ; oh ! je vous en supplie...

— « Vous me permettez de vous accompagner ?

— « Si vous voulez. »

Sacrebleu ! pas dommage... la voiture s'en va... parbleu, montons... quelle heure est il ? il n'est pas minuit ; nous avons le temps ; quand je rentre tard chez moi, mon concierge me fait attendre des quarts d'heure à la porte ; c'est insupportable.

Édouard DUJARDIN

(*A suivre*).

LA

LÉGENDE DES TROIS CAVALIERS

Paroles de Eugène HÉROS. Musique de G t n MAQ IS.

Y avait un' fois trois cavaliers
Qui passaient droit sur leurs coursiers.

Cherchant quelqu'un qui les héberge,
Ils s'arrêtèr'nt devant l'auberge,
Où depuis quel'qu' temps je servais
Tous les clients bons ou mauvais.
Tous trois d'abord, comme on peut croire,
Ne songèr'nt qu'à manger et boire.
Puis après qu'ils fur'nt bien remplis
Ils demandèrent de bons lits.
J'les conduisis à leur étage
Et tous trois dir'nt : Minc'de corsage!

Y avait un' fois trois cavaliers
Qui descendir'nt de leurs coursiers.

Le premier était un vieil homme,
Quoique très vert encore en somme
C'était au moins le gouverneur
Tant il avait de croix d'honneur.
Très habitué à la bataille,
Il me prit de suite la taille;
Puis me saluant comme un drapeau,
Il tira l'épée du fourreau.
Mais je m'mis à rir', car l'épée
Était vraiment trop éclopée!

Y avait un' fois trois cavaliers
Qui n'étaient plus sur leurs coursiers.

Le second en homme plus vulgaire
Avait fait fortune à la guerre.
Son bagage était rempli d'or,
De diamants et d'autr's chos's encor.
A son goût me trouvant bell' fille,
Il voulut m'prendr' par ce qui brille;
Et m'offrit, c'était engageant,
Son épée à poignée d'argent,
Mais, j'ris encore à la pensée,
La pointe en était émoussée!

Y avait un' fois trois cavaliers
Qui n'pensaient plus à leurs coursiers.

L'troisième était un simple page
Qui n'avait pas grand équipage.
Pas de galon à son chapeau,
Et pour tout' fortun' que sa peau
Mais son épée avait un' lame
Pure et nett' comme un corps de femme.
Bien droite avec un air vainqueur
Qui jusqu'au lend'main prit mon cœur,
Et j'vous assur' que son épée
Était solidement trempée!

Y avait un' fois trois cavaliers
Qui repartir'nt sur leurs coursiers.

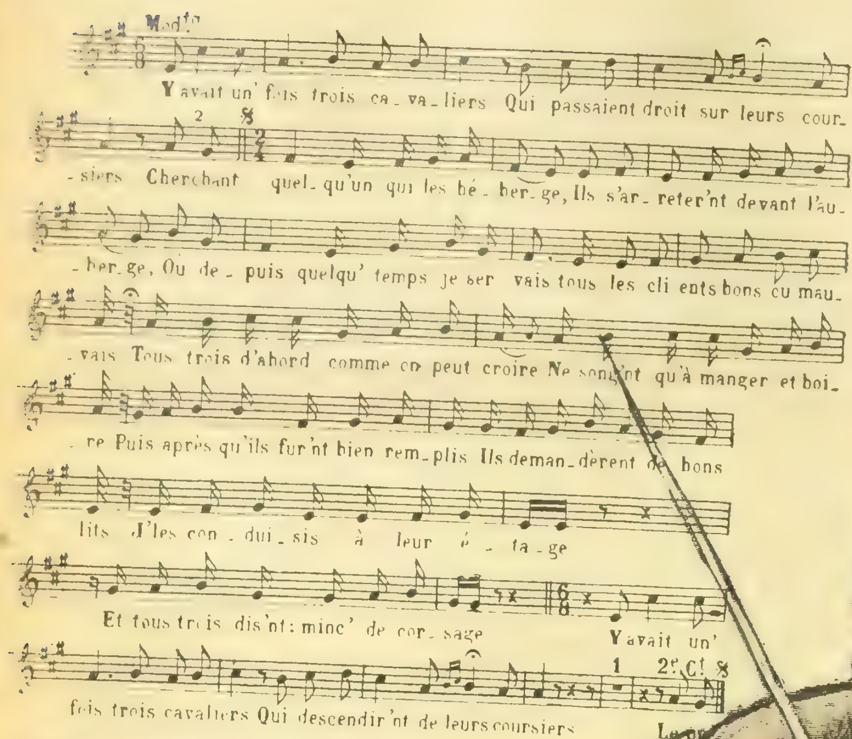
EUGÈNE HÉROS.

Le Gérant : G. CLEMENT. Tirage sur rotative J. DERRIEY. — Encres de LAFLÈCHE-BRÉHAM. — Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. NORBERG, directeur), 20, rue Félicien-David, Paris.

LA LÉGENDE DES TROIS CAVALIERS (1)

Paroles de Eugène HÉROS.

Musique de Gaston MAQUIS.



(1) Voir les paroles à la page 7.

Paul Balluriau

Dessin de Bal...

Lui. — Je voudrais voir ça.

Elle. — C'est tout vu.

Lui. — Imbécile !

Elle. — Sale type !

Lui. — Idiote !

Elle. — Cocu ?

Lui. — Tu sais, quand tu auras fini ? *(Profitant lâchement de sa position, il allonge un léger coup de poing dans la direction du dos de la jeune personne qui est devant lui.)* Tiens ! en attendant, voilà ma signature !

Elle. — Sale mufle, va !

Elle arrête le tandem. Ils n'ont tous les deux que le temps de sauter pour ne pas aller piquer une tête dans une mare qui se trouve sur un côté de la route. La machine s'abat avec un bruit épouvantable.

Lui, se précipite aussitôt sur le bouquet d'acacias, l'arrache et court le jeter dans la mare. Elle reste un instant interdite, ne comprenant pas. Mais, soudain, elle se ressaisit et elle arrive vers lui en lançant des coups de pied et des coups de poing, en cherchant, de ses ongles pointus, à lui griffer le visage.

Lui. — Kss ! Kss ! A toi... mords-le !...

Elle, *s'essayant toujours à lui faire du mal sans y parvenir.* — Mufle !... petit mufle !...

Au bout de cinq minutes, toute lasse, elle va s'asseoir au bord du fossé. La nuit tombe.

Lui, *regardant la machine.* — Zut !... Le pneu de devant est crevé.

Elle. — Tu dis ?

Lui. — Le pneu est crevé... Nous sommes propres !... C'est de ta faute... Avec tes bêtises !

Elle. — Je suis encore moins bête que toi, mon cher.

Lui. — Tu ne le montres guère, en tout cas. Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de ramener un arbre sur notre machine...

Elle. — Si tu me payais plus souvent des fleurs, je ne serais pas obligée d'en rapporter de la campagne.

Lui. — Tu m'as dit que tu préférais des bijoux aux fleurs... Je t'offre des bijoux et tu grognes encore !

Elle. — Avec ça que tu m'en donnes tant !... La petite broche qu'on a vue l'autre jour, rue de la Paix, hein ? la petite broche...

Lui. — Oui... Après ?

Elle. — Je te l'ai demandée... Tu me l'as promise... Et qu'est-ce que j'ai eu ?... Le nommé Peau-de-Balle qui est venu me rendre visite.

Lui. — Dis à Charley de te l'offrir.

Elle. — Je m'en fiche un peu de c't'imbécile... *(Changeant de ton :)* Ça colle toujours ? On veut la donner, la broche, à sa petite gosse ?

Lui. — Tu t'en ferais mourir, maintenant.

Elle. — Tu as changé d'avis, sale youpin ?

Lui. — Je te l'aurais envoyée demain, si tu avais été gentille. Mais à présent...

Elle. — Tu n'avais qu'à ne pas commencer.

Lui. — C'est moi qui ai commencé ?

Elle. — Tu n'as pas voulu pédaler.

Lui. — Oh !

Elle, *s'adoucissant.* — Ou je ne sais pas, tu ne t'en rendais pas compte... mais je ne te sentais pas...

Lui. — J'allais comme à l'ordinaire.

Elle. — Eh bien ! je ne grognerai plus... Mais on ira rue de la Paix *voir* la broche, hein ?

Lui. — Nous en reparlerons.

Elle. — Dis oui.

Lui. — On verra. En attendant, comment revenir ?... Allons-nous pousser le tandem jusqu'au prochain village ?

Elle. — Non ; tu sais qu'il passe par ici des voitures de paysans... Faut en attendre une... On montera dedans.

Ils s'assoient tous deux sur le rebord du fossé.

La nuit est tout à fait venue. Des étoiles commencent à clignoter dans le bleu nocturne. Derrière un nuage, la lune, qui paraît cravatée de gaze noire, découpe un mince croissant d'or.

Elle. — Il ne fait plus de vent.

Lui. — Non ; quel joli temps !

Elle. — On respire, hein ?

Lui. — Et de la bonne odeur... de la bonne odeur fraîche et douce... Les bois sont rudement beaux le soir...

Elle, *se rapprochant de lui, parlant en enfant.* — La tite fille a un peu peur, pasce que les arbres sont noirs, tout noirs... Et on dit qu'i y a des loups, des vilains loups qui manzent les tites filles... Prends-là dans tes bras... *(Il l'asseoit sur ses genoux.)* Aussi, pour que ta tite fille n'ait plus peur, il faut qu'il lui dise : « A n'aura une broze, une zolie broze ?... »

Lui. — Oui, tu l'auras, ta broche !

Elle. — Alors, c'est un beau mignon... Lui en veux plus... Et, pour la peine, il recevra un tit bécot, beau coup de tits bécots...

Elle l'embrasse à plusieurs reprises.

Lui. — Oh ? Oh ! Attention ! tu m'énerves...

Elle. — Elle énerve le tit homme, le tit homme zéri ?... Oh ! oui... ses yeux brillent... Voulez-vous pas regarder comme ça ?... Si le loup arrivait ?...

Lui. — Il arrive... Il arrive...

Et la Lune, se débarassant de sa cravate de gaze noire, se met, ronde et silencieuse, à rire entre deux arbres, de son rire énorme, tandis que le cœur des étoiles l'accompagne en sourdine, comme autant d'yeux curieux, indiscrets et un peu pervers.

Elle. — Oh ! chéri !... si une voiture passait ?

Auguste GERMAIN.

POUR UN BAISER

— Je me demande, hélas ! reprit gouailleusement Fontanelles, de quelle bonne âme charitable je pourrais hériter le petit million qui suffirait à mes goûts simples et modestes : mais s'il m'était arrivé — et tout ne peut-il pas nous arriver dans la partie hasardeuse qu'est la vie ? — de recevoir, un matin, comme notre ami Septaines, une lettre de notaire qui m'annonce, sans aucune préparation, qu'une vieille demoiselle suisse dont, jusque-là, je n'avais jamais entendu parler, m'a légué tout ce qu'elle possédait, j'avoue que j'eusse, comme lui, été persuadé qu'un camarade essayait de se payer ma tête, de me lancer dans un voyage qui aurait amusé tout le club ou de se débarrasser ingénieusement de moi pour prendre ma place toute chaude dans un lit où l'on ne s'ennuie pas et qu'également comme lui, je me fusse empressé d'allumer mon cigare avec ce précieux et douteux papier. D'autant qu'il traversait pour la première fois une heureuse passe, qu'il avait, après quelles longues et décevantes recherches, enfin trouvé l'Amie fidèle, tendre, qui vous rend meilleur, qui vous fait oublier les anciennes souffrances, les âpres luttes de jadis, et qui vous concilie avec l'amour, qu'il redoutait sans cesse de la perdre, qu'il sentait des regards envieux s'alourdir sur leur joie, qu'il la défendait comme on garde quelque chasse royale hantée de braconniers.

Mais le notaire le relança, tout surpris d'avoir rencontré un homme qui se hâtât aussi peu lorsque la Fortune lui tendait les bras, qui accueillit avec un semblable dédain une nouvelle dont la plupart se seraient réjouis. Et devant ces affirmations précises, quoiqu'il se creusât vainement la tête pour déchiffrer cette énigme obscure, incompréhensible, le légataire universel de Mlle Dorothéa Kuntzler — ainsi s'appelait la respectable et mûre personne qui s'était préoccupée de lui assurer une honnête aisance — se décida à prendre le train et à risquer l'aventure.

Il trouva à Lausanne un testament en bonne et due forme, que les chicaneurs les plus retors auraient pu éplucher paragraphe par paragraphe, mot par mot, durant une année, sans y découvrir le moindre point attaquable, le plus léger prétexte à un de ces procès interminables, embrouillés, où l'on finit par ne plus savoir qui a tort ou qui a raison, par accepter de guerre lasse un compromis de dupe, un partage dérisoire.

Cependant, de suprêmes scrupules de conscience l'arrêtèrent encore. Devait-il accepter ces neuf cent mille francs auxquels il ne se reconnaissait aucun droit, frustrer de leur bien les parents probablement pauvres de cette demoiselle rancie, qui avait jugé à propos, il ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi, de l'enrichir ? S'agissait-il vraiment de lui ? Quels étaient les dessous de ce mystère étrange ?

Le notaire lui affirma à nouveau que Mlle Dorothéa Kuntzler avait toujours été saine de corps et d'esprit, l'édification de sa paroisse, le modèle de toutes les vertus, ce qui ne lui coûtait guère au reste, car la pauvre fille était d'une navrante laideur, que de pareils testaments étaient assez fréquents, qu'elle avait dû être poussée par quelque souvenir de famille, quelque lointaine histoire qui datait de la Révolution, qu'il devait considérer cet héritage providentiel comme un cadeau de Dieu, comme quelque gain inespéré à la loterie.

Et Septaines, à demi convaincu, entra en possession des nombreux titres de rente, des quatre maisons qui appartenaient à sa bienfaitrice, s'installa même aussitôt, avec l'amie qu'il aimait, — cela se passait au déclin de l'été, — dans le cottage tapissé de treilles, de roses et de rouges jasmins de Virginie qui se mirait dans les transparentes eaux du lac et où Dorothéa avait vécu des années tranquilles et monotones. Et un jour, par un de ces hasards avec lesquels d'aucuns commettent des pièces et des romans, il eut le mot de l'énigme.

En fouillant dans les tiroirs d'un délicieux bureau de l'autre siècle, qui était dans l'ancienne chambre de Dorothéa, l'Amie trouva au milieu de brins jaunis d'edelweiss, de miniatures, de ces petites choses de rien du tout qui évoquent des heures douces, des rêves, une carte de Septaines avec, au-dessus de son adresse, une date : 18 octobre 1882, et ce seul mot douloureux, nostalgique : *Nevermore,* griffonné d'une écriture tremblante.

Et Septaines se remémora une aventure bizarre de sa prime jeunesse :

Il traversait la Suisse pour aller occuper un poste quelconque de consul, je ne sais plus où, et dans son compartiment de première, entre Bâle et Berne, il avait eu pour voisine une femme assez grande, assez bien faite, et dont le visage était enveloppé d'un épais voile noir. Des cheveux d'un blond cendré merveilleux, rayonnaient entre les sombres plis de la gaze. Et entreprenant, espérant quelque minute d'intrigue et de plaisir avec cette inconnue, il avait essayé de flirter. Et la conversation, ébauchée par des questions insignifiantes, des plaisanteries frêles, des rires et des sourires, des frôlements d'esprit, était devenue peu à peu sentimentale, charmante, presque affectueuse. L'inconnue avait une de ces voix de cristal qui vous pénètrent et vous délectent comme de la musique en sourdine, des idées d'une ingénuosité puérile sur la vie et sur l'amour, et, par instants, cette voix claire, vibrante, se troublait, se mélancolisait. Septaines, complètement emballé, s'était assis à côté d'elle, lui avait pris les mains, de belles mains longues et fines, lui chuchotait les déclarations les plus passionnées. Et elle frissonnait d'émoi, perdait la tête, s'abandonnait comme s'il lui eût versé à plusieurs reprises des coupes pleines de champagne. A la fin, cherchant, voulant cette bouche, ces yeux cachés sous cette façon de linceul ténébreux, il lui avait, malgré sa résistance, arraché son voile. Et la pauvre fille lui était apparue alors en laideur, une laideur vulgaire, déconcertante, lamentable, avec un nez camard, des yeux bridés, des joues trop roses, des lèvres trop épaisses. Beaucoup eussent du coup battu en retraite, mais Septaines fut tout remué par l'anxiété de ce regard, par les supplications muettes, humbles, qui en émanaient, qui faisaient songer à la dernière oraison d'un condamné qui attend sa grâce. Et il joua héroïquement la comédie, il ne s'arrêta pas en chemin, il meurtrit de baisers et de baisers la bouche extasiée qui les buvait comme un céleste dictame. Il y a tant de façons de faire la charité ! Ils se jurèrent en se quittant de ne jamais s'oublier, et comme elle souhaitait de pouvoir lui écrire, il donna généreusement à Dorothéa sa carte et son adresse.

Et la vieille fille n'oublia jamais le péché qu'elle ne regrettait pas d'avoir commis, le baiser initial, désintéressé, qui avait brûlé ses lèvres, réchauffa toute sa vie solitaire, pensive, à ce brûlant souvenir, et n'ayant jamais osé — et combien eut-elle raison — revoir celui qu'elle adorait de loin, lui laissa tout ce qu'elle possédait, simplement, tendrement, comme à un mari...

René MAIZEROY.

VOYAGEUSE

C'est de la nouvelle ci-dessous que les auteurs applaudis du « Théâtre Bref », MM. Georges Docquois et Emile Codey, avaient tiré la pièce dont la représentation a été, comme on le sait, interdite au Grand Guignol par dame Anastasie. Après lecture, il est certain que l'on se demandera quelle truffe gâtée MM. les censeurs ont bien pu trouver là-dedans.

... Tout de même, ça devenait rasant de garder si longuement la chambre, et, pour un stupide bobo, qui s'éternisait de se voir ainsi condamné à des habitudes podagre, alors que, par ce beau printemps battant neuf,

les camarades, insolemment bien portants, s'en vont, sabre traînant, cigare au bec, l'œil vif, moustache en croc, par les rues ensoleillées, et les promenades ombreuses !... Il en avait assez tâté du lit où, dans la blancheur déclinante des draps fripés, les membres les plus vigoureux s'alanguissent !... Il en avait soupé de la chaise longue où l'on s'accagnarde en des rêveries blêmes d'invalide ! Est-ce que ça n'allait pas bientôt finir, cette stupide histoire de dent gâtée ? Était-ce assez ridicule cette fluxion tenace, qui le défigurait depuis bientôt deux mois, et lui donnait, — à lui, le ci-devant beau sous-lieutenant, — avec son visage emmitouflé de linges, l'aspect d'une portière névralgique !

Ah ! non, vous savez, ce n'était plus possible, une vie de cet acabit ! et le major, bien gentil — qui lui avait pratiqué à la joue cette jolie incision — avait beau venir, chaque matin, lui faire sa partie de cartes et le mettre au courant des petits scandales du quartier, il ne décolérait plus, rageait perpétuellement, sacrant dur à chaque minute.

Ah ! tonnerre de sort !...

⁂

Soliloquant de la sorte, Danar, assis à la fenêtre — jetait sur la place, déserte à cette heure mijotante de midi — un regard assombri d'hypocondriaque. Au troisième de cette maison bondée d'officiers, sa chambre avait une jolie gaieté de lumière, et elle était amusante aux yeux par l'éclat de diverses panoplies sur la légèreté des tentures algériennes qui la tapissaient.

— Encore, si je pouvais fumer, ronchonna le débilité.

Et il appela son ordonnance qui, au moyen de quelques coups de poing savants, mettait un ordre relatif dans le lit de son supérieur.

— Lafiole ! viens ici ! .. Place-moi.

Le soldat s'approcha, et, avec des précautions attendries de bon serviteur, il prit les jambes de Danar et les allongea proprement sur une chaise qu'il venait d'avancer à cet effet.

— Ces jambes ! on dirait deux chiffes ! soupira le sous-lieutenant.

Et il se trouva tout à coup plus malheureux que jamais.

— Allons, va-t-en ! cria-t-il à Lafiole. Pourquoi n'es-tu pas malade, toi ?... Tu m'ennuies ! Va-t-en !... Fais-moi monter à déjeuner, et ne reviens pas avant quatre heures.

Sans mot dire, le bleu détala, fermant très doucement la porte derrière lui : et Danar, de plus en plus navré, demeura seul, se laissa bêtement hypnotiser par les plaques rutilantes de quatre coins-de-rue qui formaient un groupe marmiteux devant la gare, au fond de la place.

Mais il se secoua un peu, disant :

— Bon sang ! qu'est-ce que je vais inventer, moi ?...

⁂

Comme il commençait à ruminer, dans un désir de trouver quelque chose à quoi se distraire, trois coups rapides furent frappés à l'huis, et avant qu'il eût crié « entrez ! » ou « n'entrez pas ! » quelqu'un de très menu se faufila dans l'appartement.

C'était une petite femme, bien nippée, très falbaleuse, qui emplit soudain toute la chambre d'une grosse odeur de patchouli.

Sous ses bandeaux blonds à la vierge, elle avait un regard étonnant, — candide et canaille à la fois.

Elle fit une révérence et dit :

— Bonjour, monsieur l'officier !

Lui, ahuri, bredouilla :

— Mais, mademoiselle, je ne reçois pas, et...

Il resta en panne :

Qu'est-ce que c'était que cette particulière-là ? D'où cela sortait-il ?... Dans tous les cas, ça n'était pas déplaisant à considérer... Alors, il pensa qu'il fallait être aimable, qu'on ne savait pas... Mais, quand il se vit en pantalon de treillis et en vareuse du matin, il redevint grincheux, subitement.

— Mademoiselle, je vous répète...

Tout de suite, elle défila son boniment :

— J'ai su que vous êtes malade, monsieur, et je viens vous apporter de la distraction.

Alors, étalant un gros portefeuille bourré d'échantillons de librairie, elle poursuivit, gracieuse et très affairée :

— Je voyage pour la maison Caïn-Mortier, si avantageusement connue des amateurs et des bibliophiles, par le luxe de ses éditions qui défie toute concurrence et par les facilités spéciales de paiement qu'elle offre à ses nombreux souscripteurs. Je...

Il l'arrêta net dans son débit volubile :

— Merci, je n'ai besoin de rien : j'ai tout ce qu'il me faut en fait de lecture. Ainsi, mademoiselle...

Cependant, elle poursuivit :

— Nous avons les plus grandes nouveautés, les actualités les plus palpitantes sur les mœurs militaires, et de très importants ouvrages de statistique, de balistique, de...

⁂

La porte s'ouvrant avec un bruit de vaisselle l'interrompit. On apportait le déjeuner du sous-lieutenant. Le garçon, apercevant la petite femme, se hâta de déposer le panier dans un coin, et s'esquiva avec une indiscrétion qui, véritablement, l'honorait.

Danar, très ennuyé, esquissa un geste gauche pour dire que le moment était mal choisi des affaires; mais sa stupéfaction fut énorme quand il vit le représentant de la maison Caïn-Mortier qui, après s'être débarrassé de son chapeau, roulait délibérément une table près de lui, tirait une nappe du panier, la mettait et dressait le couvert avec toute la dextérité d'une employée de bouillon Duval.

— Ah ! ça, voyons ! bégaya-t-il, elle est mauvaise, celle-là !

Pourtant, au fond, il commençait à la trouver « bien bonne », et s'amusait un peu plus de seconde en seconde.

— Laissez-moi faire, monsieur, fit la singulière fille qui, déjà, versait à boire et coupait du pain; vous verrez que je ne vous gênerai pas. Vous allez manger, et nous causerons seulement de la petite commission au dessert.

Là-dessus, avec un sans-gêne effrayant, elle lui passa une serviette autour du cou, et elle fit, derrière, un nœud qui s'épanouit en deux coques tout à fait drôles.

— Ah ! que ces coques sont donc cocasses ! s'écria-



t-elle en éclatant d'un rire très frais dont le timbre enchanta l'officier.

— De quels diables de coques entend-elle parler ? se demanda-t-il en riant lui-même, sans savoir pourquoi.

En somme, l'aventure n'avait rien de tragique, et n'était ce parfum trop épais de patchouli, elle promettait certains agréments qu'il ne se définissait pas bien encore, mais que, vaguement, il attendait.

D'ailleurs, depuis deux mois, il n'avait pas vu de femme...

⁂

Et, ma foi ! comme le service fait, elle avait pris un siège, il se mit à manger. Entre temps, ne sachant que dire, car elle se taisait, il fit le gracieux :

— Part à deux, voulez-vous ?

— Non, merci. J'ai déjeuné tout à l'heure.

— Ah ! Tant pis !...

Et il se remit à manger, de grand appétit.

Elle le contemplait en souriant, et il remarqua que, sensiblement, son regard se faisait de moins en moins candide et de plus en plus canaille.

— A quoi pensez-vous, mademoiselle ? dit-il.

Le regard fripon s'éteignit, et d'un air grave, qui était très comique, elle répondit :

— Je pense, monsieur, à la statique et à la balistique.

— Oh ! vous savez, ma bibliothèque est farcie de ces choses-là, objecta Danar, qui s'égayait de plus en plus. Vous avez bien quelque chose de moins... de plus... comment dirais-je ?...

— Certainement. Le catalogue de Caïn-Mortier est très varié !

— Ah ! le catalogue est très...

— Sans aucun doute. Nous pouvons satisfaire tous les goûts.

— Tous les goûts ?... Approchez donc un peu... vous êtes à un kilomètre...

Sans se faire prier, elle vint tout près le lui, et ses yeux reprirent leur affriolante expression.

— Croyez-vous pouvoir satisfaire les miens ? questionna-t-il avec une intention risquée qu'elle parut saisir sans s'en offenser.

— Je l'espère, affirma-t-elle simplement.

Il sentait lui revenir ses forces, si bien que, l'attirant à lui, il l'assit sur ses genoux.

Elle ne protesta d'aucune façon.

⁂

Elle voulut bien boire un peu de café.

Comme il s'échauffait, elle reprit le terrain des affaires et elle montra des échantillons.

Les échantillons lui plurent ; mais il était très embarrassé quant au choix. Et puis, ça l'ennuyait. Ce catalogue était long, ça n'en finissait pas.

Néanmoins, comme elle insistait, menaçait de quitter ses genoux, il se décida pour huit volumes de saynètes et monologues. L'été, il monterait des petites machines chez sa tante, qui avait la manie distinguée des comédies de salon.

— Oh ! c'est une bien légère commission, ça ! dit en boudant la petite femme. Vingt-huit francs, c'est dérisoire ?... Vous allez me prendre autre chose, dites mon lieutenant ?

— Vous prendrez autre chose, oh ! oui ! balbutia Danar, qui s'attendrissait visiblement.

Très câline, elle insinua :

— Quand on prend une commission de cinquante francs, je suis tout à fait gentille...

A ce *tout-à-fait* là un chartreux se fut troublé. Danar n'y résista pas, et, très pressé pour en finir, il désigna un traité de statique tarifé vingt-deux francs sur le catalogue.

— Ah ! tu es mignon ! fit-elle.

Et, le quittant, elle courut chercher l'encrier, et s'empara de son carnet à souches.

Agacé, Danar lui cria :

— Laisse donc ça ! tu rédigeras ton histoire plus tard !

— Ah ! non, mon gros, vois-tu les affaires avant tout !

Elle griffonna des remplissages sur un imprimé et le présenta au sous-lieutenant qui signa nerveusement.

⁂

Il la reprit sur ses genoux.

Satisfaite, elle le baisa sur la pointe gauche de sa moustache, et très expansive, elle répéta :



— Tu es mignon tout plein !

Lui ne perdait pas son temps : sous prétexte qu'elle devait étouffer, il se mit en devoir de lui faire quitter son corsage.

Pendant qu'il effectuait cette opération avec plus d'entrain que d'habileté, elle se mit à babiller, à lui dire des tendresses. Mais la main de Danar fit halte au dernier bouton, près du cou, quand elle se mit à dire :

— Dis donc ? c'est ton commandant qui demeure au rez-de-chaussée ?

— Oui ; pourquoi ?

Il est très mignon, lui aussi, et encore très vert, tu sais ! Oh ! ses cheveux blancs, ça ne veut rien dire !... Il m'a pris une commission de quatre-vingt francs... J'étais heureuse, tu penses ! Il est rigolo, ton commandant !... J'ai passé toute la matinée avec lui !... Qu'est-ce que tu as ? te voilà tout drôle !

Quatre heures sonnaient. L'ordonnance entra en coup de vent. A la vue de la fille sur les genoux de son chef, il battit en retraite. Mais Danar cria d'une voix de commandement :

— Lafiole ! tire-moi cette femme de là et fiche-la sur le palier avec ses paperasses !

Interdite, la voyageuse pour la maison Caïn-Mortier se laissa saisir, comme un paquet, par le docile Lafiole,

tandis que Danar, rageusement, déchirait en petits morceaux la commission qu'il avait signée.

Mais, quand elle fut derrière la porte où, pêle-mêle, par les soins rapides de l'ordonnance, son portefeuille et son chapeau l'avaient suivie, elle articula :

— Lieutenant, vous avez tort ! Je vous assure que le commandant a été très content !...

Georges DOCQUOIS.

ROBE NOIRE (1)

L'un derrière l'autre, les trois ensoutanés suivaient un sentier dans la forêt de Tronçais, un sentier qui ondulait entre les taillis, sous la chênaie vêtue de sa robe de juin. C'étaient trois jeunes gens du séminaire d'Ursiers, en promenade du mercredi ; il y en avait un grand et deux petits. Le grand, très mince, très pâle, s'appelait Chabert. Il était fils d'un buraliste de Saint-Amand. Les deux petits étaient des enfants de fermiers ; leur race se marquait à leur grosse face vulgaire, à leur démarche de bœufs charroyeurs, à leurs mains et à leurs pieds de valets. Ils s'appelaient Orillard et Vergier.

Le sentier s'élargit, se noya dans une clairière où convergeaient cinq routes. Vergier cria :

« Halte ! »

Tous trois s'arrêtèrent. Orillard et Vergier s'épongèrent la figure avec de grands foulards rouges, au milieu desquels on voyait le portrait de Léon XIII. Chabert, dont la peau mate, tendue sur les os, n'avait pas une goutte de sueur, regardait droit devant lui, par l'une des brèches entaillées dans la forêt.

Orillard soupira :

« Il fait rudement chaud. »

Vergier répondit :

« Oui. Mais as pas peur. On va se choisir une bonne place à l'ombre, sur la mousse. On s'étendra sur le dos, et... plus personne.

— Tu sais que c'est défendu, fit observer Chabert.

— Voilà quelque chose dont je me fiche, répartit Vergier. Qui veux-tu qui nous trouve, d'abord ? Y a pas un abbé dehors, par c'te chaleur. A c't' heure, y font un somme dans leur chambre, et en voilà jusqu'au souper. Allons, venez-vous ? »

Orillard seul le suivit. Tous deux s'allongèrent par terre sur la mousse drue. Le monticule aggloméré autour des racines d'un chêne leur servait d'oreiller. Ils posèrent leur tricorne en couvercle sur leur front pour se garer des rayons du soleil qui filtraient entre les branches. Vergier interpella Chabert :

« Tu sais, Alfred, y a encore de la place sur le matelas ! »

Mais lui, tirant son bréviaire de sa soutane, répliqua :

« Non. Pas tout de suite. Tout à l'heure. Le temps de dire *laudes*. »

Il s'écarta un peu, alla s'adosser au tronc d'un arbre ouvrit le bouquin et se mit à marmotter des prières latines. Autour de lui, la forêt, sous la pesante chaleur d'après-midi, éteignait toutes ses voix, tous ses mouvements. Parfois l'abbé relevait la tête ; alors il voyait ses deux compagnons qui dormaient, rouges, suants et ronflants, le chapeau sur le nez, alignant leurs quatre jambes noires, leurs quatre pieds énormes chaussés de godillots de prêtre.

Brusquement il ferma son livre, et d'un pas décidé enfila une des cinq routes. Il marcha vite pendant quelques minutes, puis ralentit... A cent mètres environ, une barrière de chemin de fer coupait l'horizon. La maison du garde était à côté ; on apercevait entre les arbres son pignon blanc harpé de briques rouges, ses petites baies ouvertes, sa coiffe de tuiles et sa cheminée qui fumait paresseusement. Devant la fenêtre du rez-de-chaussée, une camisole claire apparut. Une jeune fille passa le seuil, portant un seau qu'elle alla emplir à la pompe. Puis elle rentra.

Chabert s'était arrêté, hésitant à continuer son chemin. Pourtant il savait bien que Mariette était seule dans la maison. Entre deux et cinq heures, il n'y avait pas de train ; le garde en profitait pour faire son tour de forêt, lever ses collets, tirer quelques coups de fusil, confiant à sa fille la barrière et le logis. Chabert savait cela, car il venait là, presque chaque mercredi, depuis deux mois, — depuis le jour où, séparé de ses compagnons comme aujourd'hui, mal orienté dans la forêt, il avait frappé à cette porte pour demander son chemin. Mariette l'avait renseigné, en souriant, en le regardant bien en face de ses yeux gris. Le mercredi d'après, il s'était arrangé à repasser par là ; il avait causé avec la jeune fille. Et c'était vite devenu une habitude, à chaque sortie, de s'isoler des deux autres soutanes, de gagner la barrière, de s'accouder à la petite fenêtre ouverte, et là, parlant ou se taisant, de regarder Mariette coudre, laver, soigner le pot-au-feu devant l'âtre... Insensiblement à ce jeu d'entrevues, son cœur s'était pris. Et aujourd'hui, il ne pouvait plus se cacher à lui-même qu'il aimait.

Alors, comme il avait un cœur droit, point pareil à ceux qui vont au séminaire pour se garer de la charrue ou de la caserne, il s'était dit :

« Il vaut mieux n'être pas prêtre du tout que d'être un mauvais prêtre. »

Et il avait pris, le matin même, un grand parti. Mais voilà qu'au moment d'agir, il avait peur, il hésitait, il n'osait plus.

« Mon Dieu ! murmura-t-il, aidez-moi. »

Il se remit en marche. La tête penchée, il rêvait. Il rêvait à l'avenir possible, la soutane laissée au séminaire, le retour au pays avec une femme à soi, et les petits enfants rangés au rond de la table...

« Bonjour, m'sieu l'abbé ! »

Il leva les yeux : la maison du garde était devant lui. Tête nue, les mains appuyées à la barre de la fenêtre, les bras à l'air, sa camisole blanche mal close, Mariette lui souriait.

« Bonjour, mon enfant, fit l'abbé. Votre père n'est pas là ?

C'était son invariable et maladroite ruse de prêtre, cette question qu'il posait chaque fois. Mariette cligna de l'œil et répliqua ;

« Non, m'sieu l'abbé. Faut-il qu' j'aille le quérir ? »

Il rougit, et, sans rien répondre, s'approcha de la fenêtre. Alors elle retourna à sa planche à repasser, à ses fers qui chauffaient devant les chenets. Elle s'amusait de la timidité de l'abbé, toujours embarrassé au début de l'entretien.

Il s'accota sur l'appui de pierre et, quelque temps, la regarda sans rien dire. Elle promenait son fer sur la toile d'une chemise, d'un geste régulier. Par moments elle pesait dessus de ses deux bras tendus. Elle était jolie, toute blonde, toute grasse, toute rose.

Enfin l'abbé trouva ces mots :

« Et vous travaillez toujours, alors ?

— Comme vous voyez, m'sieu l'abbé. Je n'ai pas le loisir de me promener comme vous autres, moi. Et puis, — elle approcha de sa joue un fer retiré de l'âtre, — il me semble que, toute seule, si je ne travaillais pas, je m'ennuierais. »

De nouveau, le silence se tendit entre eux comme un voile. Tout près de la maisonnette, un lapin sortit du fourré ses longues oreilles inquiètes, son museau mobile. Et brusquement, apercevant des gens, il détala épouvanté, montrant son cul blanc et sa queue courte, franchit la voie en deux bonds et disparut.

« Vous serez une bonne ménagère, Mariette, fit l'abbé, et celui qui vous épousera sera heureux.

— Ça dépendra, dit Mariette.

— Comment, ça dépendra ?

— Ça dépendra, oui. Y sera heureux si je l'aime bien. Si je l'aime point, y sera pas heureux. »

L'abbé se mit à rire avec affectation. Il demanda :

« Est-ce que vous aimez quelqu'un, maintenant ? »

Elle répliqua, l'air content de parler de cela :

« Pour le moment ?... Je ne sais pas. N'y a personne qui vienne ici. »

Chabert ramassa tout son courage ;

« Et moi, balbutia-t-il d'une voix fêlée par l'émotion, et moi... est-ce que vous m'aimez un peu ? »

Elle s'approcha avec un sourire de malice ; elle leva sur lui ses prunelles grises, où le vert de la forêt se reflétait :

« Vous, m'sieu l'abbé ? Mais oui. Je vous aime bien. »

Elle était tout contre la fenêtre, à présent. L'abbé, à qui ces mots : « Je vous aime bien !... » avait caressé la poitrine, saisit le poignet de l'enfant, n'osant la regarder en face, les yeux rivés à la chère petite main, rouge et courte. Il se mit à parler très vite :

« Moi, je vous aime beaucoup aussi... Je vous aime trop. Je vous aime plus que je ne devrais... Je vous aime à en oublier les promesses que j'ai faites. Du jour où je vous ai rencontrée ici, ç'a été fini, voyez-vous. A la chapelle, au réfectoire... et surtout la nuit, au dortoir, je ne pense qu'à vous. Je n'ai plus de ferveur. Il vaut mieux être un simple chrétien, avec la chasteté de son état, qu'un prêtre indigne. Saint-Paul l'a dit : « *Melius est nubere quam uri*, — il vaut mieux prendre « femme que de brûler. » Voulez-vous me suivre, mon enfant ? »

Mariette souriait d'un sourire contraint. Les paroles qu'elle venait d'entendre, moitié amour, moitié sermon, lui avaient donné une sensation louche, comme d'écouter de la musique fausse ou de toucher certaines étoffes qui accrochent les ongles... Tout de même, elle trouvait que l'abbé était beau garçon et parlait d'une façon distinguée. Il répéta, tout pâle, tout tremblant :

« Eh bien ?... Dites !... Voulez-vous me suivre ? »

Elle dégagea doucement son poignet et recula un peu.

« Vous suivre, m'sieu l'abbé ? Mais je ne peux pas. Mon père, qu'est-ce qu'y dirait ? »

Et avec un regard en-dessous, elle ajouta :

« On peut bien continuer à se voir ici, — pendant qu'y n'est pas là. Personne ne le saura ! »

L'abbé ne comprit pas bien ce qu'elle voulait dire. Il insista :

« Mariette... Je vous en prie... Puisque vous m'aimez un peu, venez avec moi. Je veux que vous soyez à moi. Vous quitterez votre père, et nous nous marierons dans mon pays. »

A ces mots ; « nous nous marierons », la jeune fille qui regardait le plancher, redressa la tête. Elle crut avoir mal entendu.

« Nous nous marierons, vous dites ?

— Mais... oui... Vous ne voulez pas être ma femme ? »

Mariette se mit à rire.

« Oh ! m'sieu l'abbé ! vous vous moquez. On ne peut pas être la femme d'un curé, voyons ! »

Le cri d'une pie grinça dans les arbres ; un peu de vent chaud joua avec les feuilles. L'abbé s'écria :

« Mais je ne suis pas un curé... Je ne suis pas prêtre. Je suis minoré ; je suis lecteur... *lector*... c'est-à-dire que je n'ai prononcé aucun vœu, — que je suis absolument libre, — que je puis me marier demain, si cela me plaît. »

Mariette, voyant qu'il parlait sérieusement, était devenue sérieuse aussi. Elle hocha le front :

« Oh ! tout ça, c'est des choses que je ne comprends pas. Vous êtes habillé en prêtre ; vous avez une tonsure ; vous avez un chapeau de curé, un bréviaire de curé ; vous restez dans une maison de curés ; vous êtes un curé comme les autres... Bien sûr que je ne peux pas me marier avec un curé. »

Elle disait cela aigrement, les traits mécontents, presque durs... Chabert devina que ce cœur frivole se fermait pour lui. Tout son rêve creva comme une bulle. Il sentit des perles de sueur lui geler les tempes.

« Alors, balbutia-t-il, vous ne voulez pas ?

— Être la femme d'un curé ?... Ah ? ben non ! par exemple. Et puis mon père ne voudrait pas non plus. J'en suis pas encore là, tout de même. Si je veux me marier demain, je le pourrai, allez, et pas avec un curé. »

Elle avait repris ses fers et les promenait rageusement sur le linge, comme si on lui eût fait un affront. Soudain elle entendit le bruit d'un sanglot. L'abbé, la tête dans ses mains, les coudes appuyés à la barre de la fenêtre, pleurait.

Elle fut touchée, n'étant point méchante. Elle vint à lui, posa la main sur la manche de sa soutane :

« Voyons, m'sieu l'abbé... Faut être raisonnable... Y a rien de changé. Vous viendrez me voir le mercredi comme avant... Faut pas pleurer. »

Quelque temps, elle lui dit des paroles douces. Il pleurait silencieusement. Enfin, il releva son front, se tamponna les yeux sans regarder Mariette... De gros soupirs soulevaient, sur sa poitrine, la ligne des boutons de crin.

Il reprit son tricorne qui avait glissé à terre, et dit :

« Allons... Je m'en vais... Au revoir ! »

Il fit quelques pas dans le chemin qui menait à la clairière. Mariette le rejoignit et lui prit le bras, gentiment.

« Vous êtes fâché, m'sieu l'abbé... Dites-moi au revoir avec votre figure ordinaire. »

Chabert s'arrêta, face à face avec elle. Il l'enveloppa de son regard, si jeune, si souhaitable avec ses yeux gris, sa bouche de fruit, ses cheveux blonds, la chair pâle de son cou et de sa gorge. Tout cela, toute cette jeunesse, toute cette grâce de femme étaient perdus pour lui. La robe noire qui lui enserrait la poitrine et

(1) [illegible]

les reins l'en séparait pour la vie, car Mariette ne voulait pas être sa femme, et lui ne voulait pas de fornication.

Alors il eut un brusque élan de tendresse triste, sans désir, presque fraternelle, où se mêlaient la pitié pour soi-même et le chagrin de la séparation. Il saisit Mariette à pleins bras, la souleva de terre, la serra contre son cœur en posant sa joue contre la joue de la jeune fille.

...Des appels de voix connue résonnèrent dans la forêt.

« Pi... ou... itt !

— Cha... bert ! »

C'étaient Vergier et Orillard, réveillés de leur somme, qui cherchaient leur compagnon. L'abbé reposa doucement Mariette sur le sol.

« Adieu, mon enfant, » dit-il.

Elle pleurait à son tour. Elle dit :

« Adieu !... »

Il s'éloigna à grands pas, se jeta dans les fourrés. Pour qu'on ne vît pas d'où il venait, il fit un détour en regagnant la clairière.

. . . .

Côte à côte, vers le paysage creux où se tassaient des arbres, des maisons et des clochers, les trois séminaristes descendaient la route blanche qui mène de la forêt de Tronçais au bourg d'Ursier. Leurs trois ombres, coiffées de tricornes, se projetaient droit devant eux, oscillant à la marche. Vergier et Orillard se disputaient, avec des mots de bouviers, pour dix sous que l'un avait prêtés à l'autre, et que celui-ci ne rendait pas.

Chabert marchait sans rien dire, se laissant pousser par la descente. Le soleil de cinq heures, encore ardent, tapait sur sa soutane. Et aux omoplates, la robe noire lui brûlait le dos.

Marcel PRÉVOST.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

IX

Léa monte devant moi ; nous montons ; le long des murs pâles, nos ombres ; combien ai-je sur moi d'argent ? j'avais dans mon porte-carte cinquante francs, dans ma poche quatre louis ; cela fait cinquante et quatre-vingt, cent trente francs ; j'ai d'autre argent chez moi ; n'importe, la fin du mois sera pénible ; faudra que Léa soit raisonnable ; en attendant, montons ; nous sommes arrivés ; la porte ouverte ; Marie.

— « Bonsoir, Marie.

— « Bonsoir, monsieur. »

Léa :

— « Vous n'avez pas oublié le feu, Marie ?

— « Non, mademoiselle ; si mademoiselle veut entrer dans sa chambre... »

Au fond du corridor, la porte du cabinet de toilette ; derrière est la chambre ; nonchalamment s'avance Léa, avec sa gentille nonchalance ; là suivrais-je ? attendre qu'elle me le dise ? elle l'oublierait ; mais si elle me renvoie ? tant pis, ce serait trop bête de rester dans le corridor ; j'entre ; elle me grondera, si elle veut ; et je traverse le cabinet de toilette, la porte de la chambre ; dans la chambre luit le feu de bois ; la veilleuse au plafond éclaire aussi ; aussi sur la petite table deux bougies ; Léa est assise, auprès du feu ; la clarté blanche d'albâtre de la veilleuse, et le feu clairement rouge sur les bûches incessamment courant, frétillant ; dans un fauteuil, tout près, la jeune femme ; elle se chauffe, coiffée encore et gantée, immobile, dans une ombre ; et luit la flamme montante des deux pareilles bougies sur sa robe le feu a des reflets dorés, sombres ; oh ! la bonne et molle température.

— « Vous aviez froid, n'est-ce pas, Léa ? »

Elle ne voulait pas rentrer, l'entêtée.

— « Vous devriez retirer votre manteau et votre chapeau. »

Elle reste devant le feu, parmi l'ombre éclairée par le feu, dans le fauteuil ; maintenant s'entête-t-elle à avoir trop chaud ? mais elle se lève, vive, vivement debout ; et d'une voix rapide :

— « Oui, il fait trop chaud ici. »

Elle enlève son chapeau, le jette sur le lit ; elle réajuste ses cheveux ; elle retire ses gants, les lance sur le lit ; je m'adosse à la cheminée ; elle déboutonne son manteau ; je vais l'aider.

— « Merci, Marie va m'aider. »

Marie l'aide ; je reviens à la cheminée ; Marie emporte le manteau ; le feu me chauffe les mollets ; Léa se tourne ; elle sourit.

— « Eh bien, que faites-vous là avec votre chapeau à la main et votre pardessus boutonné ? »

Que veut-elle ? elle veut que je quitte mon pardessus ? pourquoi ? rester ? ce serait possible... Je lui ai répondu quelques mots... toujours souriante la voilà...

— « Si vous me le permettez... » disais-je.

Et lentement elle se tourne, lentement, avec des hanchements, vers l'armoire à glace, en face de la cheminée ; près de la croisée, sur une chaise, je mets mon chapeau, mon pardessus ; sur mon pardessus mon chapeau ; Léa, devant l'armoire à glace, ordonne les bouillonnés de son corsage sur sa poitrine et le ruban noir de son cou ; je suis debout contre le mur, contre le rideau fermé de la fenêtre ; dans la glace je vois sa mignonne figure et ses mines jolies, ce corps manifesté et dissimulé successivement par les vêtements ; c'est la mode admirable de notre temps, qui sait cacher et montrer tour à tour les formes féminines ; en des mouvements d'un charme très félin, tandis que ses cheveux tressautent sur son front mat, elle s'approche de moi ; y pensé-je ! voudrait-elle ce soir ? elle m'a dit de poser mon pardessus ; quoi alors ? vers elle je fais un pas ; nous nous arrêtons ; oh ! dans son regard, la vraie tendresse ! victoire donc ? est-ce le jour, enfin ? câlinement elle murmure :

— « Si vous étiez gentil, vous iriez, là, cinq minutes seulement, dans le salon.

— « Oui, très bien, comme vous voudrez. »

Sur la cheminée elle prend un bougeoir, allume les bougies. Ainsi, elle consent ; elle veut que je l'attende.

— « Vous allez attendre ici ; cinq minutes ; surtout ne jouez pas de piano. »

Et refermant la porte :

— « A tout à l'heure. »

De nouveau me voici dans le salon ; combien autre qu'il y a une heure ! évidemment Léa veut que je reste, évidemment ; sans cela elle ne me ferait pas attendre qu'elle ait achevé sa toilette ; et elle est si aimable ce soir ! je n'ai pas à en douter, elle veut que je reste ; mais pourquoi ce soir-ci plutôt qu'un autre ? et pourquoi pas ce soir-ci ? je n'en dois pas douter, elle me garde ; quelle émotion cette idée me donne ! dire que tout à l'heure elle m'appellera, et que dans sa chambre je rentrerai, et qu'entre mes bras je la tiendrai, que je déferai ses soyeux, longs, parfumés vêtements, et qu'en son lit tout à l'heure !... Ne nous grisons pas ; voyons ; faut faire attention à ce que je vais faire ; d'abord il serait bon que je prisse toutes mes précautions, pendant que je suis seul ; depuis l'urinoir du boulevard Sébastopol, voilà presque six heures... le cabinet est à gauche dans l'antichambre ; dans une conversation tendre il faut de la tranquillité ; mais gare à sortir d'ici sans bruit, sans qu'on m'entende ; il y a sans doute de la lumière dans l'antichambre ; d'ailleurs j'ai des allumettes ; ouvrons la porte ; attention ! sans bruit ; sur la pointe des pieds... quelle chance ! il y a de la lumière ; justement la porte est entrebâillée ; allons... gare aussi à ne pas me salir... ouf ! la précaution n'était pas inutile ; je laisse la porte entrebâillée, comme elle était ; la porte du salon ; bien doucement ; là ; bravo ! personne ne m'aura entendu ; et maintenant mettons-nous dans ce fauteuil, bien commodément. Léa se déshabille ; elle va se couvrir d'une robe de chambre ; c'est extraordinaire que jamais elle n'ait voulu retirer ou mettre une bottine devant moi ; quelle heure est-il ;... minuit moins un quart ; Léa n'est habituellement pas longue à s'habiller ; dans un instant elle m'appellera. Je suis tout à fait ridicule ; j'ai préparé, il n'y a pas deux heures, ce que je voulais faire, des choses que j'ai résolues depuis un mois, et je n'y pense même point ; cela est pourtant simple.
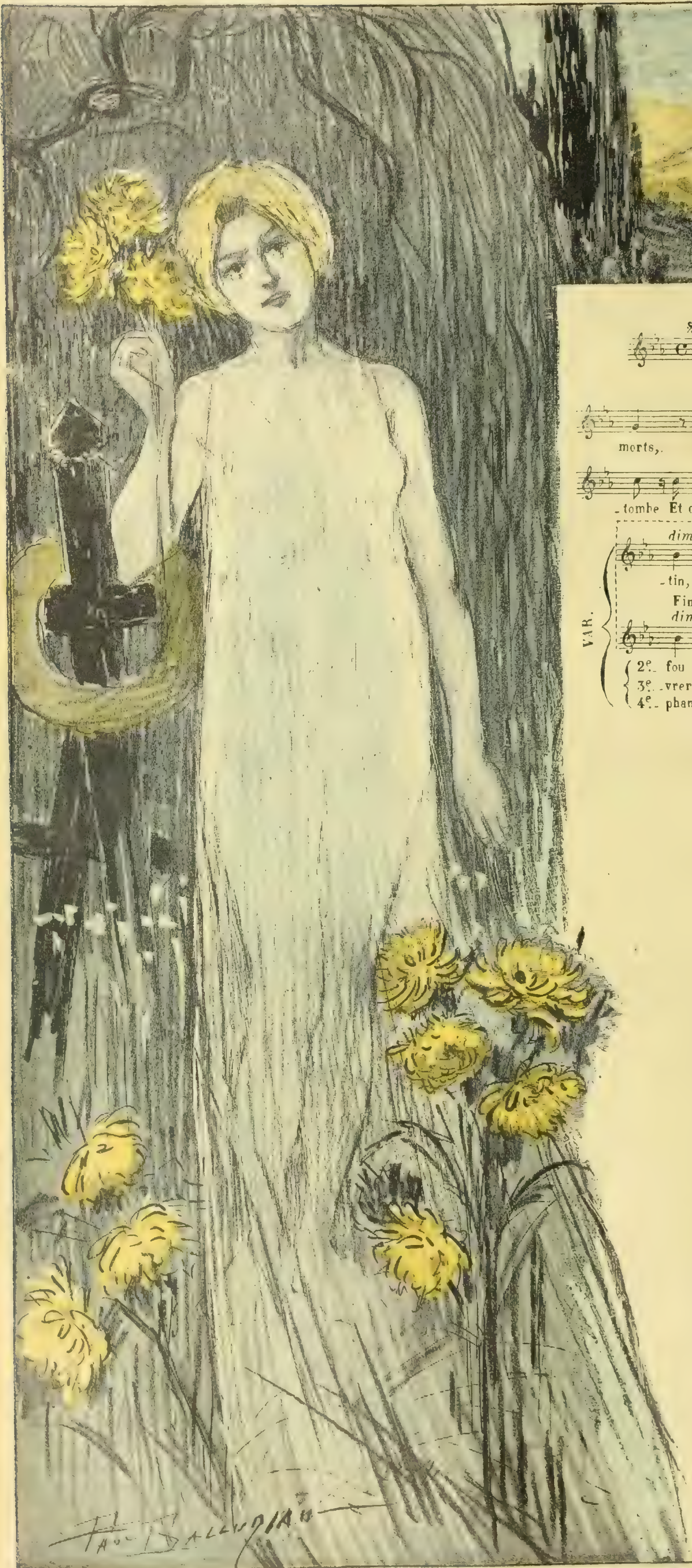
Édouard DUJARDIN.

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. DERRIEY. Encres de LAFLÈCHE-BRÉHAM. Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. N[illegible], directeur), 20, rue Félicien-David, Paris.

CHANSON DE TOUSSAINT

Poésie de ANDRÉ THIRIET. Musique de EUGÈNE SUTTER.



Largo. (avec tristesse.)

mf J'ai voulu qu'en ce jour où l'on fê_te les morts, Le pauvre a_mour dé_funt sur qui l'ou_bli re_tombe Et dont j'avais par_fois un é_tran_ge re_mords Eut aussi, ce ma_tin, quel_ques fleurs sur sa tom_be. D.C.

Var. poco a poco_ dim_ _ _ rall_

Final du 2e 3e et 4e Couplet.

dim. rall_

VAR.

2e_ fou les lè_vres soient ren_dues.
3e_ _vrer à l'a_mour de de_main.
4e_ phant du tom_beau de mon cœur! _ Fin _

I

J'ai voulu qu'en ce jour où l'on fête les morts,
Le pauvre amour défunt sur qui l'oubli retombe
Et dont j'avais parfois un étrange remords
Eut aussi, ce matin, quelques fleurs sur sa tombe.

II

Au jardin de mon cœur où je m'en suis allé,
J'ai fait l'ample moisson des caresses perdues
Dont le parfum subtil vers toi s'est exhalé,
Sans qu'à mon baiser fou tes lèvres soient rendues.

III

L'amour d'antan est mort, qu'il repose sous terre,
Mais parmi les cyprès qui bordent le chemin,
Mon rêve trépassé qui languit, solitaire,
Déjà veut s'enivrer à l'amour de demain.

IV

Car la nuit est trop sombre où j'ai voulu descendre
Et l'immortel Phénix qui renaît de sa cendre
Sans garder du passé ni chagrin, ni rancœur,
Prend son vol triomphant du tombeau de mon cœur.

7e ANNÉE. — N° 48. Édition de Paris : 5 centimes. 26 NOVEMBRE 1897

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . . . . . 13 fr. 50 / Départements . . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

DERNIER CRI, par Auguste GERMAIN



Dessin de Steinlen.

DERNIER CRI

UN CAMELOT. Chapeau rond. Jaquette graisseuse. Cravate rouge. Pantalon clair. Souliers éculés.

JUJULES, 15 ans. [illegible] déchiré aux coudes et d'un pantalon qui dépasse de deux centimètres les talons de souliers. Pas de gilet.

TOTOR, 11 ans. Un gros petit bonhomme, au visage rond et rouge comme un fromage de Hollande. De grosses pattes maladroites. L'air tout à fait gobe-la-lune.

Sur le boulevard Bonne-Nouvelle. A gauche du [illegible]

LE CAMELOT, *dessinant du bout de sa canne des arabesques sur le macadam du trottoir.* — Ah! ah! ah! *(Reprenant après un arrêt :)* Ah! ah! ah!

TOTOR. — Qu'est-ce qu'i cherche, dis?

JUJULES. — Attends, qu'on voie.

LE CAMELOT, *posant son chapeau à terre et faisant au-dessus, avec sa canne, des passes magiques.* — Ah! ah! ah!... Attention... Le voilà, le voici, le voilà... Bamboula!

TOTOR, *à Jujules.* — Qu'est-ce qu'y a dans son chapeau, hein?

JUJULES. — J'sais pas... Peut-être une souris...

TOTOR. — Oh ben! non, alors, n'restons pas là; j'ai peur.

JUJULES. — Caneur! Qu'est-ce que ça peut faire?... A te mangera pas, la souris!..,

LE CAMELOT. — Attention! Attention!

Devant les exercices du camelot, peu à peu un groupe se forme, composé de filles en cheveux, de bonnes en rupture de fourneau, de placiers, leur boîte noire sous le bras, de vagues loupeurs en costumes plus vagues encore, d'un soldat d'infanterie de marine, d'un petit télégraphiste, de trottins qui musardent, de deux bourgeoises curieuses et d'un monsieur décoré.

LE CAMELOT. — Attention! Mesdames et messieurs!... Vous voyez ce chapeau... Il y a dessous un lapin vivant... Je vais l'escamoter... Comment faut-il s'y prendre pour ça?.,, Rien de plus simple... Ouvrez bien les yeux... Je commence.., Une... deux... trois... *(Il prend le chapeau dont il retourne le fond vers lui, il le porte jusqu'à sa bouche et fait le simulacre d'avaler quelque chose.)* Une... deux... trois... le lapin est maintenant dans mon estomac... Vous voyez qu'il n'y a rien de plus facile que de manger une gibelotte sur le boulevard...

TOTOR. — Y a pas de lapin, hein?

JUJULES. — Parbleu!.,. T'es encore rien bête!...

LE CAMELOT, *faisant former le rond et repoussant Totor.* — Reculez-vous, jeune homme... Laissez approcher les grandes personnes... Je vous délègue le soin de me prévenir quand vous verrez des agents.

TOTOR. — Moi, m'sieu?

LE CAMELOT. — Oui, jeune homme, quand vous verrez les flics, les honorables flics qui aiment tant à m'emballer, vous sifflerez... Vous savez siffler?

TOTOR. — Oh! oui.

LE CAMELOT. — Je compte sur votre bienveillant concours. Ouvrez l'œil et le bon.

TOTOR. — J'ouvrirai les deux.

JUJULES. — J'y dirai, moi, m'sieu, quand i faudra siffler.

LE CAMELOT. — Parfaitement; deux aides valent mieux qu'un... *(Au public :)* Approchez-vous, mesdames et messieurs, approchez!

Il se place au milieu du cercle, met son chapeau en arrière et enfonce les mains dans ses poches.

LE CAMELOT. — Si je viens ainsi, mesdames et messieurs, sur la voie publique, ce n'est pas pour vous vendre des fils à couper le beurre ou des rasoirs pour la tour Eiffel. Je ne viens pas non plus vous débiter des yeux pour le potage ou des trous pour le fromage de Gruyère. Vous me diriez que d'autres marchands ont passé bien avant moi et que vous en avez déjà un assortiment. Non, messieurs, non mesdames, si mes honorables confrères vous ont vendu tout cela, ils ont bien fait. Mais, moi, je vous dis : — Trêve aux plaisanteries, » *(A Totor.)* Vous ne voyez pas de képi à l'horizon?

TOTOR. — Non, m'sieu.

LE CAMELOT. — En venant ici, mesdames et messieurs, j'ai l'intention de faire votre bonheur. *(D'une voix de tonnerre)*, parce que je veux vous faire profiter d'une occasion unique, exceptionnelle!... Une occasion qui ne s'est jamais présentée et ne se présentera plus, une occasion comme vous n'en rencontrerez jamais dans les fabriques ou dans les magasins!!!... Mais vous allez me dire; « Oui, on nous l'a déjà faite... Ce que vous allez nous montrer n'a rien d'épatant. » Eh bien, mesdames et messieurs, je vais avoir l'honneur de mettre l'article sous vos yeux... *(Nouveau coup de tonnerre.)* Et si quelqu'un parmi la société peut vendre mon article au prix auquel je le donne, eh bien! je lui compte tout de suite mille francs, cent mille francs, et je lui paie autant de litres qu'il voudra. *(A Totor.)* Vous ne voyez toujours rien, jeune homme?

TOTOR. — Non, m'sieu.

LE CAMELOT. — « Mais, me direz-vous encore, vous avez donc volé votre marchandise pour qu'étant si belle elle soit si bon marché? Non, mesdames et messieurs. Mais vous avez tous entendu parler de la maison Jérôme, la célèbre maison Jérôme, du boulevard d'Italie. Cette maison, unique dans le monde par la beauté de ses produits, vient de liquider. Et mon article est en solde! Voilà pourquoi je peux vous donner, à un prix insignifiant, un objet qui vaut cent fois plus. *(A Totor qui fait un mouvement.)* Vous voyez quelque chose, jeune marquis?

TOTOR. — On dirait un képi...

JUJULES. — Y a pas de pétard, m'sieu... C'est un gosse qui revient du lycée.

LE CAMELOT. — Et qu'est-ce que cet article? Le voici, mesdames et messieurs. *(Sortant une boîte de sa poche.)* Une superbe chaîne composée de cinquante-trois maillons; vous pouvez tirer dessus, elle ne cassera jamais; ensuite, attachés à la chaîne, un superbe crayon, qui vous servira pour écrire vos dépenses ou envoyer des rendez-vous, un médaillon inoxydable qui s'ouvre et se referme, dans lequel vous pourrez mettre les cheveux de votre bien-aimée; enfin, mesdames et messieurs, une merveille de fini et de précision, une montre, une vraie montre... Une montre qui se remonte et dont les aiguilles marchent.

JUJULES, *les yeux écarquillés.* — C'est rien chouette.

LE CAMELOT. — Et à quel prix vais-je vous vendre tous ces objets? Un bijoutier du boulevard ne vous les donnerait pas à moins de vingt francs. Moi, messieurs, je fais un sacrifice. Ça ne sera pas vingt francs, ni dix francs, ni cent sous. Ce ne sera pas même trois francs, ni quarante sous, ni vingt sous. Je vous les donne, empaquetés, ficelés dans une boîte superbe, à combien? A combien? Au prix incroyable de cinquante centimes, dix sous, pour tout le monde!

JUJULES, *complètement hypnotisé.* — Mince!

LE CAMELOT. — Allons, mesdames, allons, messieurs, dépêchons-nous... Dans cinq minutes, il n'y en aura plus.

Deux bonnes et le soldat d'infanterie de marine achètent des boîtes.

JUJULES, *à Totor.* — C'est bath, ça, hein?

TOTOR. — Oh! oui... C'est du vrai, dis?

JUJULES, — Parbleu!

TOTOR. — C'est des montres comme celle qu'a mon oncle?

JUJULES. — Elles sont plus belles... C'que je voudrais en avoir une...!

TOTOR. — Oui, mais dix sous!... Y a pas moyen, c'est trop cher.

JUJULES, *au camelot.* — M'sieu;

LE CAMELOT. — Quoi? Les flics?

JUJULES. — Non, j'ai quatre sous.,. Voulez-vous m'donner une montre?

LE CAMELOT. — Impossible, jeune homme; quand votre mère aura complété la somme de cinquante centimes, revenez me voir.

JUJULES, *à Totor.* — En v'là un mufle! I nous fait faire le poireau pour lui et i m'envoie dinguer...

LE CAMELOT. — Allons, messieurs et mesdames, à qui les dernières? Dépêchons-nous, dépêchons-nous!

Il dispose par terre une douzaine de boîtes. Sur un signe du monsieur décoré, le camelot en donne une à [illegible]

JUJULES. — Elle à de la veine, la gonzesse! *(Au camelot ;)* M'sieu, passez m'en une pour quatre sous.

LE CAMELOT. — Je vous ai déjà dit non, jeune homme... Reculez-vous... Vous me gênez.

JUJULES, *à Totor.* — Ah ben! mon ieux! ah ben! mon ieux! En v'là un marchand qu'est n'une rosse.

TOTOR. — Quatre sous,.. aussi... c'est pas beaucoup.

JUJULES. — Tu crois ça, toi?... Avec quatre ronds, on a quatre glaces... Et c'est cher, la glace... *(Montrant le poing au camelot qui ne le voit pas.)* Sale type, va!

LE CAMELOT. — Allons, messieurs, allons, mesdames:... Dépêchons-nous.

JUJULES, *au camelot.* — M'sieu, voulez-vous me vendre seulement la montre?...

LE CAMELOT. — Je ne peux pas vendre séparément ma marchandise... Vous repasserez citoyen.

JUJULES, *complètement suffoqué.* — Ah ben, mon ieux! Tu me la paieras.. Oui, que je dis, que tu me la paieras. *(Il maugrée pendant quelques instants, poussant le coude à son ami :)* Totor! Totor!

TOTOR. — Hein?

JUJULES. — Tiens-toi prêt.

TOTOR. — A quoi?

JUJULES. — A siffler.

TOTOR. — Tu vois des agents?

JUJULES. — Siffle, que je te dis!

TOTOR. — Mais y a pas de flics.

JUJULES. — Siffle, bon ieu de bon ieu!

Totor exécute l'ordre. Il met deux doigts dans sa bouche; un coup de sifflet retentit aussitôt, aigu, perçant comme celui d'une machine de steamer sortant d'un port.

JUJULES, *criant.* — Paix! paix! Les flics!

Aussitôt le camelot, qui était en train de rendre de la monnaie, court à sa marchandise.

JUJULES, *se précipitant et tombant sur les boîtes,* — Voulez-vous que je vous aide?

LE CAMELOT. — Vite, vite!... Donne!,..

Le camelot empoche ses boîtes et file sans regarder derrière lui.

Cinq minutes après.

JUJULES, *abrité avec Totor sous une porte cochère.* — Eh bien, oui, mon ieux, j'y ai chopé une boîte... tandis que je l'aidais à les ramasser... Pisqu'il a pas voulu de mes quatre ronds, tant pis pour lui!.., *(Défaisant la boîte et regardant les richesses qu'elle contient :)* C'est chouette, tout de même!

TOTOR. — Donne-moi quéqu'chose?

JUJULES. — Ah! non, mon ieux, je peux pas... Tu comprends, le médaillon et le crayon, c'est pour moi...

TOTOR. — Et la montre?

JUJULES. — Pour ma femme. *(Se rengorgeant :)* On ira dimanche tous les deux s'ballader au Père-Lachaise. *(Mettant la chaîne :)* Et tu comprends qu'avec ça on ne sera pas purée!

Auguste GERMAIN.

LES POÈTES DE L'AMOUR

La Chanson du jeune hiver

Musette a quitté Marlotte,
Tata revient de Luchon;
Le jeune hiver qui grelotte
Dit, les mains dans son manchon :

« Grâce à moi, le muguet gèle
Dans les prés où jasait l'eau;
Mais je fais fleurir Angèle
Et se rouvrir Piccolo!

Les fleurs sous mon ciel morose
Sont plus belles qu'à Tiflis;
Car j'ai pour lys et pour rose
Jeanne Rose et Marthe Lys.

Sur les galets durs des plages
Couraient depuis floréal
Les chers petits pieds volages
De Réjane et de Rhéal.

Encore que l'on se dévête
Pour ces jeux désapprouvés,
Berthe pêchait la crevette,
Hélas! avec des crevés.

Près des alpestres auberges,
Sous le pin qui comme un jonc
Ploie, Hortense, aux neiges vierges,
Disait, rêveuse : « Et moi donc! »

Georgina, pour faire pièce
Au vieux général mandchou
Qui lui dit tout haut : Ma nièce,
Et, plus bas, lui dit : Mon chou,

Présentait d'un air honnête
A ce héros avachi
Un vicomte, clarinette
De l'orchestre de Vichy !

Et celles qu'à trois cents lieues
N'emportaient pas les express
Vers les pics ou les eaux bleues
De Bagnère ou d'Inverness,

Narguant les amours anciennes,
Dans leurs boudoirs camaïeux
Souriaient, Parisiennes,
A d'exotiques Mayeux !

Pour d'affreux Mexicains maigres
S'ouvraient des bras potelés ;
Oh ! ces blanches à ces nègres,
Le soir et l'aube accouplés !

Adèle au teint polychrome
Sous le fard n'eût pas rougi
De lever à l'Hippodrome
Le roi des îles Fidji.

Avant que je reparusse,
Bréda s'offrait à Siam ;
Cora s'écriait : « O Russe,
Quando te aspiciam ! »

Et n'importe quel bancroche.
Pourvu qu'il vînt de Moscou,
Put obtenir que Ninoche
Lui mît les deux bras au cou !

Mais loin de nos Rosalindes,
Après quelque dernier don,
Le Rajah part pour les Indes,
Le boïard fuit vers le Don ;

Du cirque de Gavarnie
Aux gigantesques gradins,
Nina, Ninette et Ninie
Retournent vers vous, gandins !

Laissant la cime et les nues,
La grève et les galets nus,
Elles songent, revenues,
Messieurs, à vos revenus.

Et, tandis que dans l'alcôve
Où la blancheur des nénés
Près du bras est un peu fauve,
Indulgents, vous pardonnez

Aux Nanas Iscariotes,
On entend, sous le drap fin,
Les sommiers, ces patriotes,
Soupirer dans l'ombre : « Enfin ! »

CATULLE MENDÈS.

L'INTACTE BEAUTÉ

Mme de Rêves se tenait sur le perron aux marches frustes ; le doux jardin s'arrondissait autour d'elle et le balancement vert des arbres caressa son front d'ombre et de lumière. Dès le seuil, à travers les pelouses, sa beauté m'arriva, m'accueillit, comme envoyée, comme détachée de son être. Et cette impression fut si forte qu'au moment où je m'approchai d'elle, quand elle me tendit la main par dessus les balustres de marbre, il me sembla qu'elle était distincte de l'autre, celle qui avait couru vers moi sous les branches et qu'un moment après seulement *elles* s'identifièrent.

Je lui dis :

— Puis-je croire l'affreuse nouvelle ?... Olivier aveugle, et pour jamais ?

Ses mains s'abaissèrent ; ses doigts, d'une crispe légère, froncèrent les tulles de sa robe ; ses lèvres détendues murmurèrent :

— Trop vrai...

Elle me précéda par le salon clair, le long de vastes couloirs vibrants de jour fluide ; encore en la suivant je ressentis, tel qu'en songe, cet avertissement léger de quelque dédoublement dans sa forme, de quelque reflet envolé qui la dépersonnalisait.

J'osai la rejoindre et l'arrêter.

— Avant de le voir, je voudrais... Ne puis-je savoir comment Olivier ?...

Ses phrases de réponse me parurent martelées d'irritation émue.

— Que voulez-vous que je vous dise ? L'autre soir, il se plaignit de douleurs aux yeux ; tout le jour il avait travaillé à mon portrait, ce portrait qu'il n'a jamais voulu finir et qui maintenant ne le sera plus. Je fis venir un médecin qui ordonna des collyres, défendit toute fatigue et toute imprudence : surtout nulle sensation violente irritant la vision, nulle traîtrise de température. Olivier cependant s'obstina à peindre, refusa tout remède... et j'ai su qu'il avait dormi toute une nuit dans son atelier avec les fenêtres ouvertes.

Elle ajouta, avec un frissonné de rancœur dans le timbre si pur de sa voix :

— Pour moi, il a *voulu* devenir aveugle.

⁂

Olivier était assis dans un grand fauteuil Louis XIII au fond de l'atelier, sous des draperies rouges aux couleurs majestueux et lourds. La vaste pièce avec ses verrières transmuant les rayons, les dispersant en prismes ou les rassemblant en fuseaux ; la sombre pièce avec ses armes brillantes, ses étains amatis, l'or jeté, les cristaux groupés de ses cadres ou de ses lustres ; la pièce noble et mélancolique, plutôt salon qu'atelier, — il travaillait dans une autre partie du château, sous de la clarté nue et franche, — la haute pièce était une fête de lumière. A travers les artérioles de l'air, le jour fluait comme une onde d'éther, comme un sang subtil et léger, battait d'une fièvre fine aux murs chauds de tentures, telles les ailes d'un papillon cloué, s'éparsait en ruisselets à travers les plafonds caissonnés, fleuris de chrysanthes et niellés d'émaux. L'art de cette salle avait été de saisir la lumière en concentration telle qu'elle s'y révélait tangible et sonore : il semblait que l'on entendit le bruit de ses vagues balancer leur flux et leur reflux, qu'on pût toucher et modeler le fluide intactile, peser dans une paume de main son impondérabilité.

Et cette somptuosité des yeux, cette luxure de la vue me frappèrent de tristesse d'autant plus navrée que soudain les prunelles mortes de mon ami m'apparurent dans l'ombre vermeille, des prunelles mates, aux iris durcis, des yeux mornes et pâles, comme deux lunes.

J'avançai plein de tristesse horrifiée et je remarquai bien qu'il ne fut pas averti de mon arrivée, qu'il me reconnaissait au pas : dès l'entrée, il tournait vers moi des oreilles *voyantes*, comme les aveugles habitués à leur infirmité.

⁂

Après les phrases d'échange, les mots d'ordre par lesquels les hommes s'abordent comme pour se reconnaître, nos propos s'interrompirent, incertains... puis il demanda doucement :

— Ma femme a dû te dire :

Ma voix s'imprégna de cette bonhomie fausse par laquelle en parlant aux malades ou aux infirmes nous exprimons inconsciemment notre mépris bienveillant.

— Mme de Rêves m'a dit que tu souffrais un peu des yeux.

Un sourire joua sur ses lèvres.

— Non, je n'en souffre pas, seulement je n'ai plus d'yeux. Je suis aveugle, mon cher, absolument aveugle.

Je me récriais, mais sa voix avait un accent de triomphe, de satisfaction qui me confondit :

— On croirait que cela te fait plaisir. Ta femme assure que tu as fait toutes sortes d'imprudences.

— Elle t'a dit cela ?

— Certainement. Comment ! tu t'avises de travailler quand on t'ordonne le repos et de dormir au grand air quand tu sais que le froid te fait mal !

Il leva sa main pâle.

— Ne me gronde pas.

Sa tête d'un mouvement tournant écouta :

— Nous sommes seuls, n'est-ce pas ?

— Tout seuls.

— Alors, je vais t'expliquer, à toi, Louis. Tu sais combien j'ai aimé *voir* ; la vue a été ma passion, une passion à la fois sensuelle et morale d'une telle intensité que j'en suis fier, car elle prouve que mon âme vau quelque chose. La pureté chaste d'un ciel bleu, la tendresse verte des paysages, la délicate douceur mauve de la mer, toutes les manifestations, enfin, de la lumière, manièrent, dès mon enfance, les moindres impressions de mon cœur. Plus tard, j'ai voulu la posséder mieux, la toucher : j'ai peint. J'ai fait quelquefois de bonnes choses.

— Comment ! Mais tu as un grand talent ! m'écriai-je.

— Plus tard, enfin, assez tard, j'ai voulu aimer, j'ai voulu saisir le jour sur la chair lumineuse des femmes, boire l'azur dans leurs yeux, palper l'or du soleil dans des chevelures dénouées ; mes amours ne s'appelèrent pas Marthe, Hélène ou Marie ; ils ne furent que les nuances diverses de l'éternelle lumière, que la flexion de ses incidences sur un visage. Tu m'as connu, toi qui reçus toutes mes confidences, redoutant la mort d'une terreur éperdue... Louis, c'est que la mort c'est ne plus *voir*. Je suis un croyant, j'ai confiance en mon âme, je la sais immortelle ; mais de quelque lumière éblouissante que soit entouré le trône du Dieu que j'espère, certes ce ne sera pas celle que j'aime, celle qui mollement joue et rayonne dans notre atmosphère, se glisse et se balance à travers les couches d'air qui entourent notre globe comme un anneau bleu. Souvent cette pensée m'a glacé d'effroi : à quelques lieues en l'air, au-dessus de nos têtes, la lumière, — ce que nous appelons la lumière, celle que j aime, — la lumière n'existe plus. Des points brillants d'astres virent au fond d'un abîme noir...

Il s'interrompit, la main sur ses yeux.

— Oh ! qu'il n'y ait pas d'autres mondes, qu'il n'y ait pas d'autre vie, qu'il n'y ait plus rien, mais que le ciel bleu ne soit pas un mensonge !

J'eus la cruauté de lui dire :

— Mais alors, mon cher, je comprends d'autant moins...

— Que j'aie voulu devenir aveugle ?... Non, je ne l'ai pas voulu, *j'y ai consenti*, ce n'est pas la même chose... D'ailleurs je savais ma vue perdue ; j'aurais pu lutter, prolonger l'agonie, c'était une affaire de temps, voilà tout. Et pendant ce temps...

— Eh bien ! pendant ce temps ? demandai-je anxieux, car je sentais que nous touchions au point vivant de cette confession étrange.

Tu connais Odette, ma femme ; tu sais dans quelle éblouissante puissance de beauté elle était quand j'eus la joie et l'orgueil de l'épouser : en elle, ma passion, éparse aux mille modifications de la lumière, se concentra ; je n'ai vécu depuis dix ans que pour le bonheur silencieux de la *voir*. Or, l'autre jour, comme elle me pressait d'achever son portrait, cette toile qu'avec une peur sacrée je n'ai jamais osé finir ; l'autre jour, comme elle s'était assise dans la pose connue, une révélation terrible me frappa : Mme de Rêves allait vieillir. C'était une ombre, pas même ; un reflet léger de fatigue, l'empâtement à peine indiqué d'une ligne, un terne insensible des yeux... c'était la vieillesse, c'était pis que cela : la fanure... C'était pour moi dix années d'amour abolies, souillées ; ma vie changée, ma dignité renoncée, l'aventure nouvelle fatale, la descente dans le vice peut-être... — Cela dura une seconde ; elle sourit, l'ovale de ses traits émana de la clarté ; elle fut, telle qu'avant, radieusement belle. Mais mon cœur et mes sens tremblaient, comme si je m'étais arrêté, soudain, au bord d'un abîme... et quand je sentis la douleur aiguë, fulgurante, qui traversait mes prunelles, je compris, je remerciai Dieu.

Il murmura d'une voix basse et passionnée :

— Et maintenant, je la verrai toujours telle qu'elle *est*.

⁂

Ses doigts se tendirent vers un des angles de la pièce.

— Va là-bas, tu verras le portrait.

Je relevai la draperie tombant sur le cadre et je jetai un cri.

Le portrait que j'avais connu, que j'avais admiré quoique inachevé, le portrait intense et vivant, l'admirable toile, chef-d'œuvre d'Olivier de Rêves, n'existait plus. A peine quelques contours, quelques teintes effacées, quelques mouvements d'étoffes le révélaient ; il semblait usé comme par le frottement d'une pierre ponce, tellement que la trame apparaissait sous la peinture évaporée.

Je regardai Louis. Il baissait le front dans une contemplation intérieure profonde et souriante.

— N'est-ce pas qu'il est beau ? murmurait-il. Si tu savais comme je le vois bien au fond de mon cœur ! Pendant les dernières heures, mes yeux l'ont râpé à le regarder.

Et je compris alors où était allé aussi le reflet envolé de Mme de Rêves.

François DE NION.

Peut-être le suicide de demain

J'étais dans la salle commune de rédaction ; le garçon de bureau vint à moi :

— Une dame demande monsieur !



— Qui est-ce ?

— Elle dit que monsieur ne la connaît pas ; mais elle insiste cependant pour parler à monsieur.

— Faites entrer chez moi, alors, et dites à cette dame que je vais aller la rejoindre.

Quelques instants après, en effet, j'allai dans mon cabinet. Une femme voilée était assise dans un fauteuil, à contre-jour, comme si elle eût craint qu'une autre personne que moi, entrant par hasard, pût la voir et la reconnaître.

Elle se leva quand je parus, et me dit :

— Monsieur Jacques Lefèvre ?

— C'est moi, madame.

— J'ai pris, monsieur, la liberté de vous déranger, et je vous en demande pardon. Mais je dois m'excuser, d'autant plus que j'ai à vous parler assez longuement. Pouvez-vous disposer d'une demi-heure ?

— Je suis à vos ordres, madame.

Et, en disant ces derniers mots, je lui avançai un fauteuil mieux placé pour que je pusse la voir à mon aise, et je la priai de s'asseoir.

Pendant qu'elle était restée debout, j'avais pu juger que cette dame était jeune encore ; elle était de taille élégante et bien prise ; une toilette sombre, mais une toilette de femme du monde. Lorsqu'elle fut assise, elle releva son voile.

Cette femme était-elle belle ? me suis-je demandé depuis. Oui et non. Bien qu'elle ne fût pas âgée de plus de vingt-cinq ans, on voyait sur son visage les traces d'une fatigue morale qui avait certainement exercé une action hâtive sur ses traits. Les lignes étaient pures, sans contredit, mais le teint était d'une pâleur maladive ; les yeux, beaux et expressifs, étaient renfoncés sous un bourrelet que les larmes soulèvent plus sûrement encore que les excès ; les dents, splendides sous des lèvres amincies : tout le disait, en un mot, cela avait



dû être une vraie créature de Dieu, achevée comme par un sculpteur jaloux de son œuvre ; mais la douleur avait dû passer par là, et sinon détruire, altérer du moins la perfection première.

En y réfléchissant maintenant, je songe que cette femme était plus belle peut-être que si elle n'eût été que belle ; la douleur, en lui donnant sa marque de fabrique, la rendait plus humaine.

∴

Après un moment d'hésitation, qu'elle ne tarda pas à vaincre, et avec une voix d'un timbre métallique, elle prit ainsi la parole :

— Monsieur, me dit-elle, mon nom ne vous rappellera rien peut-être ; le voici cependant, car je n'ai rien, malheureusement, à cacher : le scandale s'est fait sur moi et autour de moi sans que je l'aie cherché ; tant pis pour ceux qui l'ont voulu ! Je me nomme madame de Mercier.

Je fis un signe indiquant qu'en effet ce nom ne réveillait en moi aucun souvenir.

— Il n'y a pas six mois pourtant, ajouta-t-elle, qu'il a été traîné devant un tribunal. Peut-être, en écoutant ce que je vais vous dire, la mémoire vous reviendra-t-elle. En tous cas, si je viens vous trouver aujourd'hui, c'est que le hasard a fait tomber entre mes mains un de vos derniers articles — je n'ai pas le loisir ni le cœur de lire les journaux en ce moment — et il m'a

semblé que ce hasard me dictait la démarche que je tente auprès de vous pour vous demander un conseil.

Je m'inclinai en disant seulement : Parlez, madame.

* * *

— « Je me suis mariée il y a cinq ans, dit-elle. L'homme que j'épousais me déplaisait. Pourquoi ? je je ne saurais vous le dire : car il n'était de sa personne ni bien ni mal ; ses manières, sa façon de s'exprimer, de se mettre, de marcher, rien en lui ne me satisfaisait, sans qu'il me soit possible, pourtant, de vous en dire la cause. Il me semblait peut-être trop *tout le monde*.

D'indifférent qu'il m'était d'abord, chacun de ses gestes, chacune de ses paroles me choqua dès que je sus qu'il avait demandé ma main.

Il ne me parut pas possible cependant de repousser absolument le parti qui se présentait à moi, embarras et charge que j'étais pour une parente qui m'avait recueillie après la mort de mon père et de ma mère. La vie d'isolement où me condamnait mon peu de fortune me faisait comprendre qu'une occasion perdue serait difficilement remplacée par une autre. Seulement, j'agis avec loyauté et je prévins M. de Mercier des sentiments qu'il m'inspirait. Certes, ces choses-là ne sont pas agréables à dire et encore moins à entendre. Il les écouta cependant avec une bonhomie dont je fus un peu touchée. Il me dit qu'il espérait bien me forcer à le souffrir d'abord, et peut-être à l'aimer ensuite. Il parla de son ardent désir de me satisfaire en toutes choses. Il me fit valoir enfin cette raison qu'étant riche, il pourrait me procurer des distractions, et que, dans le mouvement et le bruit du monde, mes préventions de jeune fille s'évanouiraient peut-être.

Oui, c'était là le langage d'un homme bon, n'est-ce pas ! mais c'était un langage imprudent, car il me décida à l'épouser en basant notre bonheur sur de bien vagues espérances.

Une fois mariée, je ne tardai pas à reconnaître que nous avions commis une faute irréparable. Le sentiment que je vous développe ici n'est ni excusable ni explicable, je le veux bien ; mais toujours est-il que, quoi que fît mon mari, l'antipathie se prononça plus vive chez moi tous les jours. Pardonnez-moi la vulgarité du mot, mais il est vrai ; *je l'avais en grippe*. Tout, jusqu'à ses intentions et jusqu'à ses efforts pour me plaire, me crispait et me le rendait presque odieux.

Et cependant — voyez si je cherche peu à me créer des circonstances atténuantes — il avait des délicatesses dont j'aurais dû lui savoir gré. Ainsi, après deux ou trois mois où il avait vu la répulsion que me faisait éprouver l'accomplissement de mes devoirs d'épouse, il m'avait dit : Je ne veux pas vous condamner à un martyre ; vous êtes ma femme de nom, cela me suffira pour le moment ; quand votre cœur voudra se livrer vous ferez de moi le plus heureux des hommes, mais j'attendrai ce moment pour vous reparler de mon amour. — Vous le voyez, je ne vous cache rien et je lui laisse sa part belle, ainsi qu'elle mérite de l'être.

Quoi que je puisse vous dire tout à l'heure, l'aveu qu'il me faut vous faire à présent est le plus pénible de tous. Comprenez-moi donc à demi mot, je vous prie.

Pour repousser la tendresse conjugale, comme je viens de vous dire que je le faisais, je n'en étais pas moins la proie d'aspirations ardentes. J'avais des folies d'amour que rien ne pouvait apaiser ; je me consumais en des désirs étranges ; je passais mes nuits à pleurer silencieusement, étouffant mes sanglots en mordant mon mouchoir ; et lorsque je me retrouvais seule, je m'abandonnais à des révoltes furieuses contre celui qui me paraissait être la cause du mal dont je me sentais mourir. Que m'importaient ses souffrances à lui, ses délicatesses mêmes et ses réserves ? Pourquoi m'avait-il forcé, moi qui ignorais tout de la vie, à l'épouser, lui qui en savais toutes les exigences et toutes les passions ? Je lui en voulais de m'avoir aimée, de m'avoir achetée, en quelque sorte, par des promesses illusoires ; il m'avait menti en disant : Cela viendra ! Je saurai bien vous forcer à ne pas me haïr ! Oui, il m'avait menti, car l'abîme qui nous séparait se creusait chaque jour davantage.

Quoi qu'il en soit, un jour, pour rendre cet abîme à tout jamais infranchissable, pour donner surtout un aliment à toute cette fureur des sentiments et des sens qui me brisait, pour m'arracher enfin à moi même, un jour, monsieur, un jour, j'ai pris un amant.

C'est hideux, c'est indigne, c'est misérable ; vous direz cela et vous aurez raison de le dire. Mais je n'y tenais plus et je l'ai fait. Voilà la vérité.

L'homme pour qui je trahissais ainsi mes serments et mon devoir ne valait peut-être pas mieux que mon mari. Mais il avait sur lui un avantage immense : il n'était pas mon mari. Et puis, il faut le dire, qu'importe ce qu'il était réellement ? ce qui pouvait lui manquer de tendresse de cœur, de hauteur d'intelligence, mes instincts refoulés le compensaient amplement. Il fallait que cet homme fût doué des qualités les plus généreuses pour que je me trouvasse à moi-même une apparence d'excuse, et je lui prêtais sans m'en rendre



bien compte toutes celles qui pouvaient lui manquer. En l'entourant ainsi d'une sorte de religion, je me plaisais à en faire plus qu'un homme ordinaire : vraie ou fausse, la supériorité que je trouvais ou que j'inventais en lui, faisait de ma faute, à mes propres yeux, presque un acte de vertu.

C'était là comme une folie ; mais à l'époque dont je vous parle, je ne me l'expliquais pas, comme je le fais en ce moment : j'analyse aujourd'hui des sentiments qui s'imposaient alors à moi et qui me dominaient.

...Un jour, *je fus prise*. Mon mari, me rencontrant par hasard dans une rue écartée, étonné de me voir marcher d'un pas rapide, me suivit sans que je m'en aperçusse.

Vous vous souvenez du drame dont les journaux parlèrent il y a deux ans bientôt et qui fit tant de bruit dans Paris : l'affaire Dubourg ? Il se passa alors une scène analogue à celle qui s'était terminé par la mort tragique de Mme Dubourg.

Mon mari, quand j'étais entrée dans la maison où nos rendez-vous avaient lieu, mon mari attendit d'abord quelques instants pour voir si je ne ressortirais pas après avoir fait visite à un pauvre. Puis, le temps s'écoulant, il entra chez le concierge, acheta cet homme et acquit la preuve que je le trahissais depuis plus d'un an déjà.

Il monta. — Nous entendîmes sonner, puis frapper à la porte. Mon mari cria même, m'ordonnant d'ouvrir.

Comme Mme Dubourg, dont l'histoire me revint aussitôt à l'esprit, je forçai mon amant à fuir, certaine que j'étais d'éviter un malheur. Je savais que mon mari ne me tuerait pas, parce qu'à l'époque de ce procès célèbre, il s'était nettement exprimé à cet égard, disant que le meurtre de la femme adultère n'était pas une vengeance assez grande. Mais je savais qu'il tuerait mon complice, et, celui-là, je voulais le sauver.

L'*autre* s'enfuit donc, et j'ouvris.

D'un regard, mon mari comprit ce qui s'était passé :

la vengeance lui échappait. Il voulut savoir le nom du coupable ; je refusai de le lui donner. Une scène épouvantable eut lieu, à ce point que le bruit attira l'attention de tous les gens de la maison. La faute était publique ; le flagrant délit était établi. Je n'essayais pas de nier, d'ailleurs. Mais, tout en me félicitant du parti auquel je m'étais arrêtée—car j'avais sauvé sa vie à *lui*, — je me demandais avec anxiété quel serait le dénouement de ce drame, où je n'avais reçu jusque-là ni un coup ni une insulte, mon mari ayant, après la première explosion de colère, retrouvé tout son sang-froid.

Quelques instants après, arrivèrent un commissaire de police et des agents, que mon mari avait envoyé chercher.

Mon mari fit une dernière tentative : « Nommez-moi votre amant, me dit-il, et je vous laisserai partir seule. » Je répondis seulement : « Jamais ! » — « Alors, monsieur, fit-il en s'adressant au commissaire de police, faites votre devoir, emmenez cette femme. »

... Moins de huit jours après, j'étais menée devant la police correctionnelle. Moi ! moi, si fière ! moi si hautaine ! je passais comme une voleuse devant un tribunal, et j'étais accueillie par les risées de la foule. Mais qu'est-ce que cela me faisait ? J'étais seule à supporter ces hontes ; j'en épargnais les angoisses à celui pour qui j'eusse été heureuse de mourir. J'en arrivais presque à me faire un titre de gloire de l'excès d'infamie où j'étais entraînée.

En présence des juges, mon mari m'offrit encore une fois ma grâce, si je voulais livrer le nom de mon complice. Le tribunal essaya d'attendrir la rigueur de mon silence ; il me rappela mes devoirs méconnus, me montra le trésor d'indulgence où mon mari puisait sa promesse de pardon. Je fus inflexible ; je ne prononçai pas un mot et demeurai muette à toutes les questions.

Je fus condamnée à six mois de prison, aux applaudissements du public, dont le président ne put retenir l'explosion. J'étais pour tous ces gens-là un sujet de dégoût. Des inconnus me lancèrent des insultes qui m'atteignirent jusqu'à mon banc d'infamie. Mais qu'est-ce que cela me faisait, encore une fois ? j'avais sauvé mon amant, j'avais sauvé sa vie et son honneur, j'étais fière de moi-même et je ne baissais pas les yeux. Je vous jure, monsieur, que je n'ai pas pleuré une larme ! Je vous jure que j'étais même heureuse : je me dévouais ! »

⁂

En me racontant tout cela, la femme que j'avais devant moi et qui me faisait cette étrange confession avait des intonations d'orgueil satisfait ; elle relevait la tête comme si elle m'eût raconté le récit d'une grande action. Son regard étincelait ; sa voix avait des vibrations superbes. Il y avait de la lionne dans tout son être, de la lionne vaincue, mais menaçante encore. Elle continua ;

⁂

— « Je fus conduite à Saint-Lazare, à la prison des voleuses et des filles publiques ; on me donna leur costume sinistre ; je fus soumise aux mêmes travaux et aux mêmes privations qu'elles. Avec de l'argent, et mon mari en mettait à ma disposition, j'aurais pu m'épargnais certaines obligations domestiques, qui certes me coûtaient beaucoup ; j'aurais pu me faire mettre dans une sorte de pistole, j'aurais pu m'assurer une nourriture meilleure,

Mais non, je ne voulus rien de tout cela. Je pourrais vous dire que je reconnaissais que j'avais mérité le châtiment, que je le trouvais juste et que je l'acceptais tout entier. Ce serait vous mentir. Je me moquais bien de tout cela, et des privations, et des souffrances, et de la honte, et de ce contact avec ce que Paris contient de plus immonde, J'acceptais ces douleurs de chaque minute, mais non pas comme la punition de mon crime ; je les appelais, au contraire, comme une sorte de jouissance amère ; je faisais d'elles une manifestation glorieuse de mon amour. Et à boire toutes ces hontes, je gagnais une ivresse qui me promettait un bonheur plus immense quand *mon temps* serait fini. Plus je m'abaissais aux yeux de tous, et plus je croyais me relever pour un seul.

Car je vivais dans l'attente du jour où je sortirais de cette maison maudite ; je comptais les heures. Dans trois mois, dans un mois, dans huit jours, demain, je le reverrai, me criais-je à moi-même ! Et alors je me disais qu'un siècle de son amour ne suffirait pas à me payer ces tortures. Je n'avais ni remords ni regrets ; je n'avais qu'une espérance, qu'un rêve, qu'une pensée : le revoir, me jeter dans ses bras, me sauver avec lui, n'importe où, aux extrémités du monde. Ah ! c'est que j'avais bien acheté, n'est-ce pas, quelques années d'un bonheur à nous deux ? Je m'étais fait de mon ignominie une dot assez belle pour la lui apporter et me l'attacher à jamais !

Mais le dernier jour de ma prison arriva ; on leva mon écrou et l'on me dit ; Vous êtes libre.

Libre ! enfin ! Ah ! ce mot ! vous ne savez pas tout ce qu'il me promettait de joies et de bonheurs !

Je repris mes vêtements, laissant l'ignoble livrée que je venais de porter six mois, et je sortis. Mes jambes me soutenaient à peine. Les passants me regardaient avec curiosité. Je restais devant la porte comme l'oiseau à qui l'on ouvre sa cage et qui ne sait l'usage qu'il doit faire du grand espace. Il me semblait que *quelqu'un* aurait dû se trouver là, à l'heure dite, pour me recevoir, m'enlever à toutes les horreurs de ce départ, plus cruelles que celles de l'entrée : car, si l'entrée est secrète, le départ est public.

Personne cependant ! — Je réfléchis : je me dis qu'*il* ne pouvait savoir, sinon le jour, du moins l'heure juste. Et puis il eût été imprudent qu'il vînt, car mon mari aurait pu être là, lui aussi. Mais non, personne ! ni mon mari ni mon amant.

Une voiture vide passait. Je fis signe au cocher et lui jetai une adresse.

Un quart d'heure après, je demandais à une concierge : « Monsier X... est-il chez lui ? » Si vous saviez comme je tremblais et quelle émotion me tenait en disant cela ?...

— Monsieur X..., répondit cette femme. Oh ! voilà déjà du temps qu'il ne demeure plus ici.

— Sa nouvelle adresse ?

— Telle rue, tel numéro,

Je remontai en voiture et me fis conduire où l'on m'avait dit que je le retrouverais enfin, Et pendant que la voiture me portait où j'allais chercher un bonheur si chèrement acheté, je me disais qu'il avait eu raison de déménager, qu'il avait bien fait de se dépayser ; que sais-je ? je me disais surtout que j'allais peut-être mourir de joie en le retrouvant.

La voiture s'arrêta de nouveau. J'étais arrivée.

— Monsieur X... ? demandai-je encore.

— Au second.

— Il est chez lui ?

— Oui, madame.

Je montai comme une folle ; je sonnai. On m'ouvrit. Je demandai à lui parler en particulier ; mais je ne me nommai point pour jouir de sa surprise. On me fit entrer dans un cabinet de travail élégant. Je lui en voulais presque à lui de s'être fait la vie facile pendant que je l'avais eue si dure. Mais que faisait cela ? Il allait venir. Tout serait bien vite oublié. Il entra enfin.

⁂

J'étais debout près de la cheminée. Quand il parut, je fis un pas vers lui. — « Henri ! m'écriai-je, Henri ! C'est moi ! me voilà ! » Je pouvais à peine me soutenir de bonheur ; je sentais que j'allais tomber, mais ses bras n'étaient-ils pas là pour me retenir ?

Il demeurait cependant sur le pas de la porte, n'avançant pas et comme frappé d'épouvante : — « Vous ! murmura-t-il, vous, ici ! »

— Oui, moi ! moi pour toujours ! moi qui t'aime, qui ai acheté et payé ma liberté et qui te l'apporte ! moi qui suis à toi, à toi seul, entends-tu ? »

Il demeurait toujours immobile. Je crus qu'il devenait fou et que la joie à laquelle il n'était pas préparé l'accablait. Cependant il répétait machinalement ce seul mot : Vous ! vous !

Je n'y tenais plus. Je me précipitai vers lui, pensant qu'il allait me presser sur son cœur. Il fit un geste et m'arrêta. — « Non, murmura-t-il, c'est impossible. »

Cependant la porte était restée ouverte derrière lui. Attirée par l'éclat de ma voix, une jeune femme apparut tout à coup à mes regards, et, d'un mouvement étonné, sembla demander ce que je faisais là, et qui j'étais.

Lui, alors, la prenant par la main, dit lentement et d'une voix mal assurée : « Madame, je vous présente ma femme !... »

Le malheureux ! Pendant que je le sauvais aux dépens de mon propre honneur et de ma propre liberté, pendant que j'expiais ma faute dans la plus immonde des prisons, lui, il se mariait ! Oh ! le misérable ! le lâche ! l'infâme !

Je tombai net.

Combien de temps restai-je évanouie ? Je l'ignore. Mais quand je revins à moi, je me trouvai dans une chambre d'hôtel garni, où l'on m'avait apportée en me recommandant aux soins du maître de la maison.

Ah ! si je ne suis pas devenue folle, allez, c'est que j'avais appris à supporter la souffrance pendant mes six mois de Saint-Lazare !

Huit jours cependant s'écoulèrent, pendant lesquels le médecin inconnu qu'on était allé chercher ne sut s'il pouvait répondre de ma vie. Puis j'allai mieux et je me levai. Un jour la garde qui me soignait m'offrit un journal pour me distraire. C'était le vôtre. Je lus machinalement d'abord. Puis l'article signé de vous, monsieur, que je lisais, attira mon attention. Cela s'appelait les *Drames parisiens*. Je me suis dit que le jour où je pourrais sortir pour la première fois, je viendrais vous voir, vous conter mon drame à moi, étrangement parisien, n'est-ce pas ? et vous demander conseil.

Me voilà, monsieur ! je ne sais que faire ni que devenir. Je meurs à la peine. Conseillez-moi, aidez-moi ! Vous savez mon histoire ; que faut-il que je fasse ?

⁂

— Madame, dis-je à cette malheureuse femme, vous êtes de celles à qui le repentir humain ne saurait suffire. Si vous êtes chrétienne, jetez-vous en Dieu ; si vous êtes incrédule, jetez-vous à l'eau.

Elle se leva et me tendit la main.

— Merci ! dit-elle : ce que vous me dites, je me l'étais dit déjà ; demain j'aurai pris l'un des deux partis que vous m'indiquez.

Edmond TARBÉ.

JEUNES MARIÉS (1)

Au Terminus-Hôtel de Marseille. Onze heures du soir, en hiver.
Dans une chambre du premier étage.

ÉMILIEN DE REDOUT, 27 ans.
ARLETTE DE REDOUT, 19 ans.

ÉMILIEN, *se déshabillant.* — Si tu veux, Lelette, on va se fourrer au dodo sans perdre une seconde ? Je tombe de fatigue !

ARLETTE, *sur un fauteuil.* — Et moi, je suis tombée ! Je n'en puis plus ! Quel voyage ! *(Elle lui tend les bras.)* Déshabille ton petit Arlon, petit mari chéri ; il est mort, il n'a pas la force de retirer son corsage tout cheul.

ÉMILIEN, *bêtifiant.* — Pourquoi qui n'a pas la force de retirer son corsage tout cheul, le petit Arlon ?

ARLETTE, *de même.* — Parce qu'il est trop fafatte.

ÉMILIEN, *la prenant sur ses genoux.* — Alors, venez.., on va vous déshabibille comme si vous n'étiez qu'une petite poupée... Et, après tout, tu n'es qu'une petite poupée, avec tes pattoches fines, tes menottes délicates et ta migure adorée de quatre sous !

ARLETTE. — Tu l'aimes, la migure de ta femme ?

ÉMILIEN. — Je l'adore !

ARLETTE. — Je ne suis pas jolie, pourtant.

ÉMILIEN. — Tu es incorrecte... amusante, intéressante, prenante... Ah ! tes yeux ! tes yeux d'écureuil pensif... comme ils me plaisent ! *(Il embrasse ses yeux.)*

ARLETTE. — Et puis mon corps ?... Tu l'aimes le corps de ton Arlon ?... Dis, Mimile ?

ÉMILIEN. — J'en suis fou. Tu es faite comme une Vénus que j'ai vue à Florence au Palais Pitti, une Vénus qui m'a rappelé les vers d'Emile Goudeau. *(Il récite à voix basse.)*

Vénus aux seins dorés, Vénus aux larges flancs,
Vénus au ventre fier, Vénus aux tresses blondes,
Vénus aux vastes yeux qui dominent les mondes,
Vénus, mère d'amour, ô Vénus aux reins blancs !

ARLETTE. — Aux reins blancs ! Oui, je suis blanche. *(Elle regarde ses bras nus.)* On ne peut pas me retirer ça... Je suis blanche !

ÉMILIEN. — Comme un rayon de lune !... Si on se couchait, Lelette ? on éteindrait la lumière, et, dans la nuit noire, ta chair découverte ferait des éclairs blancs.

ARLETTE. — Oui, mon amour !... *(Ils se couchent.)*

ARLETTE, *se blottissant contre lui.* — Et tu sais, ce soir, on dort ! On dort, comme si on était des vieux, vieux mariés... Après tout, on a quinze jours de mariage, et en Italie, sous le ciel mauve de Florence, dans les fleurs, ça compte double, ces jours-là ; d'autant !... *(Elle s'arrête un peu confuse...)* Enfin, ce n'est pas tout ça, il y a quinze jours, trésor adoré, que je m'appelle madame Émilien de Redout.

ÉMILIEN. — Devant Dieu et devant les hommes ! A

---

(1) [illegible], [illegible], éditeur.

propos d'hommes, ce que ça a dû embêter ta mère de montrer ses deux cuirassiers, le jour de notre mariage...

Arlette. — Un peu! D'autant que, je ne sais pas si tu as remarqué, mais mes frères sont vraiment très grands et très forts : ils paraissent plus que leur âge. Pierre surtout, avec ses grosses moustaches brunes. Il a l'air d'avoir trente ans!

Émilien. — Et ta mère qui se donne trente-sept ans... Ça ne l'a pas empêchée, du reste, de s'habiller en robe de mousseline rose le soir du contrat et, malgré tes prières, de nous chanter *(Il fredonne.)* Trala la la la la la la...

Arlette, *d'un ton de reproche.* — Oh! Mimile! Tu as tort de me faire souvenir de ça! Tu lui as éclaté de rire au nez, à maman, c'est mal!

Émilien. — Écoute, ma Lelette adorée, je n'ai pas pu me retenir. Quand je l'ai vue s'approcher du piano, dans sa robe de mousseline rose brodée de violettes pâles, avec ses bras énormes tout nus, son cou puissant, cerclé de quatre rangs de grosses perles et que, d'une voix flûtée, elle s'est mise à chanter : *Demandez mon aile à papa,* j'ai failli perdre la respiration. D'ailleurs, je n'étais pas le seul à rire; tout le monde se tordait autour de moi.

Arlette, *tristement.* — Je l'ai bien vu. Mes frères aussi se sont aperçus que l'on se moquait de maman. Nous devrions y être habitués... depuis le temps... Ça nous fait toujours de la peine. Crois-tu, cher aimé... Mais il n'y a rien à faire... Nous avons essayé toutes sortes de moyens pour l'empêcher de se rendre ridicule... Aucun n'a réussi. Si je te disais que, cette année, elle a eu la fantaisie d'aller à Chartres voir mon frère aîné, Fernand, à son régiment. Et sais-tu comment elle y est allée? en bicyclette! Oui, mon chéri, en bicyclette! maman! avec son ventre, ses mollets et son... de quoi s'asseoir! Et elle lui a fait attraper huit jours d'arrêts, à Fernand.

Émilien. — Pourquoi donc?

Arlette. — Parce qu'il a un colonel très sévère. Quand ce colonel a su que Fernand se promenait par la ville avec une grosse dame, à cheveux jaunes, en culotte courte, en boléro blanc, il l'a fait appeler et lui a dit : « Je ne veux pas que mes officiers s'affichent avec des cocottes ; vous me ferez huit jours d'arrêts. »

Émilien. — Et ton frère a fait ses huit jours, n'est-ce pas? Plutôt que d'avouer que la dame en culotte était sa mère... Je le comprends... à sa place, j'aurais agi comme lui.

Arlette. — Et Pierre? Oh! Pierre a souffert à cause de maman. Il s'est battu au lycée, au régiment... pour elle! De nous trois, c'est lui qui a le plus souffert. Je te raconterai un jour... plus tard... des choses... des choses affreuses... Il a voulu se brûler la cervelle, tant les inconséquences de maman le rendaient malheureux!

Émilien. — Pauvre garçon! Et toi, mon Arlette? Toi, ma fleur? Mon lys chéri, tu as souffert aussi, je le sais. Lorsque ma cousine Jeanne d'Agay m'a vu amoureux de toi, elle m'a prévenu : « Si tu tiens à épouser la fille de la comtesse de Freinloy, ne lui fais jamais un compliment devant sa mère. Ce vieux soleil couchant est jaloux de cette aurore. »

Arlette. — Oh! jaloux! C'est beaucoup dire... Enfin, ça agace maman qu'on me trouve mince, voilà tout. Et puis, elle n'aime pas non plus qu'on parle de mes cheveux, ni de mes dents. Mais elle est contente que je sois raisonnable, que je n'aime ni le bal, ni le monde, ni le théâtre; elle apprécie mon moral et, quand tu lui as dit que je n'étais pas moderne, pas dans le train, tu lui as fait le plus grand plaisir.

Émilien, *attendri et rebêtifiant.* — Sais-tu ce que c'est qu'une petite mougna-mougna céleste?

Arlette. — Non!

Émilien. — Qu'une petite colombe bleue, avec des ailes transparentes à peine rosées?

Arlette. — Non, mon trésor. Mais je sais ce que c'est qu'un petit mougni-mougni adoré!

Émilien, *la serrant contre son cœur.* — O ma femme! que je t'aime et que je suis heureux!

Arlette, *simplement et grave.* — Je t'aime, et je suis heureuse, Émilien!

J. MARNI.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite)

Léa veut que je reste cette nuit avec elle; eh bien, je dois refuser; je lui donnerai la meilleure preuve de mon amour, en respectant mon amour, en n'acceptant pas le don de son corps auquel elle se juge obligée, en n'imitant pas les autres épris seulement d'une vaine passion, mais en l'aimant profondément et voulant être aimé; c'est cela; au lieu de recevoir son sacrifice, je lui offrirai le mien; et si elle s'offensait? non; je lui dirai pourquoi je pars, et elle sera émue. Ah! je suis lâche et imbécile; j'hésite à présent; l'occasion si longtemps espérée est venue, et j'hésite. Eh non; je n'hésite pas; que diable, ce n'est pas si fort; il faut choisir, d'avoir cette fille comme les autres pour une une nuit, ou d'aimer et peut-être se faire une amie; pas besoin de préparer de grandes phrases ni de se battre les flancs; tout à l'heure, simplement, je lui dirai bonsoir... elle croira que je suis un timide et un niais, ou, mieux, que je souffre de quelque accès d'une syphilis gagnée au cours de mon platonisme. Mon Dieu, qu'elle est longue à faire sa toilette! quelle heure?... minuit moins dix; elle n'en finira pas; plusieurs fois déjà elle m'a attardé ici pour me congédier après un quart d'heure de chatteries; c'est exaspérant d'attendre et ne savoir à quoi s'en tenir; Léa se rirait de moi à la fin; pense-t-elle que je m'amuse, dans ce salon, à espérer qu'il lui plaise d'ouvrir la porte? et je vais faire le généreux, le magnanime, poser au pur amour, plutôt que de profiter de la bonne aubaine d'une bonne nuit; simagrées et plaisanteries: Léa me renvoie parce que je ne sais pas la forcer à me garder; je la laisse se jouer de moi et je m'invente ce divin prétexte de la vouloir conquérir par le respect; je suis plus absurdement faible qu'un gamin; il faut que ça finisse; donc, ce soir, tant pis, je couche avec elle; ce serait trop de sottise; une affaire depuis si longtemps entreprise et à tant de frais continuée, et qui n'aboutirait à rien; tant d'argent et tant d'ennuis pour contempler les beaux yeux d'une demoiselle; une demoiselle qui joue les travestis aux Nouveautés; quelle bêtise! ça vaut deux cents francs et c'est tout; poser aux sentiments dans ce monde-là! une fille qui tous les soirs fait l'invite sur les planches et les jours de dèche fréquente dans les maisons de rendez-vous; oui, elle y fréquenterait, ça ne m'étonnerait aucunement; et la femme de chambre qui sert à consoler les messieurs mal partagés; parbleu, je pourrais mieux employer mon argent qu'à lui payer des dentelles pour ses costumes; ce sera joli samedi au Continental; je jouerai un beau personnage au milieu de ces gens qu'elle allumera et qui le lendemain apporteront leurs cartes; et c'est une chaleur, une cohue, comme au bal des Artistes où mon chapeau a été défoncé; et ces boutiques dont on sort sans avoir de quoi prendre un fiacre pour rentrer chez soi... Mais, sacredié, qu'elle est longue ce soir! c'est impatientant. Je vais frapper à la porte. Non, je ne peux pas. Oh! quelle patience il faut! Je crois que je l'entends. D'ici on ne peut rien entendre dans la chambre. Si; elle ouvre la porte; enfin!...

— « Eh bien, mon cher, que faites-vous-là? vous vous ennuyez beaucoup? »

Dans un long peignoir flottant, blanc de crème, légèrement serré à la taille, toute blanche dans les blancs crémeux plis flottants.

— « Je puis entrer?

— « Entrez. »

Auprès de la cheminée, dans le fauteuil bas elle va s'étendre; sur une chaise, des jupons blancs; à côté, pendante, la robe noire; le feu de la cheminée est presque éteint; une chaleur égale, tiède; contre la fenêtre voilà mon chapeau et mon pardessus; je prends une chaise basse, et près de Léa je vais m'asseoir; elle est étendue dans le fauteuil, les mains allongées; dans le fauteuil bleu à la bande large brodée, elle, blanche, aux joues rosées. Appuyée à l'armoire à glace est une petite table en peluche, et, dessus, vingt menues choses, boîtes, objets d'ivoire, ciseaux, vagues choses, dans la lumière très blanche de la chambre. Nous sommes assis, parmi le calme tiède et silencieux de la chambre...

— « Vous ne m'avez pas conté ce que vous avez fait tantôt, quand vous m'avez quittée. »

Elle me parle; je lui réponds :

— « Oh! rien, absolument. »

Qu'elle est jolie ce soir!

— « Vous avez au moins dîné et vous êtes allé chez vous? »

Édouard DUJARDIN

(A suivre).
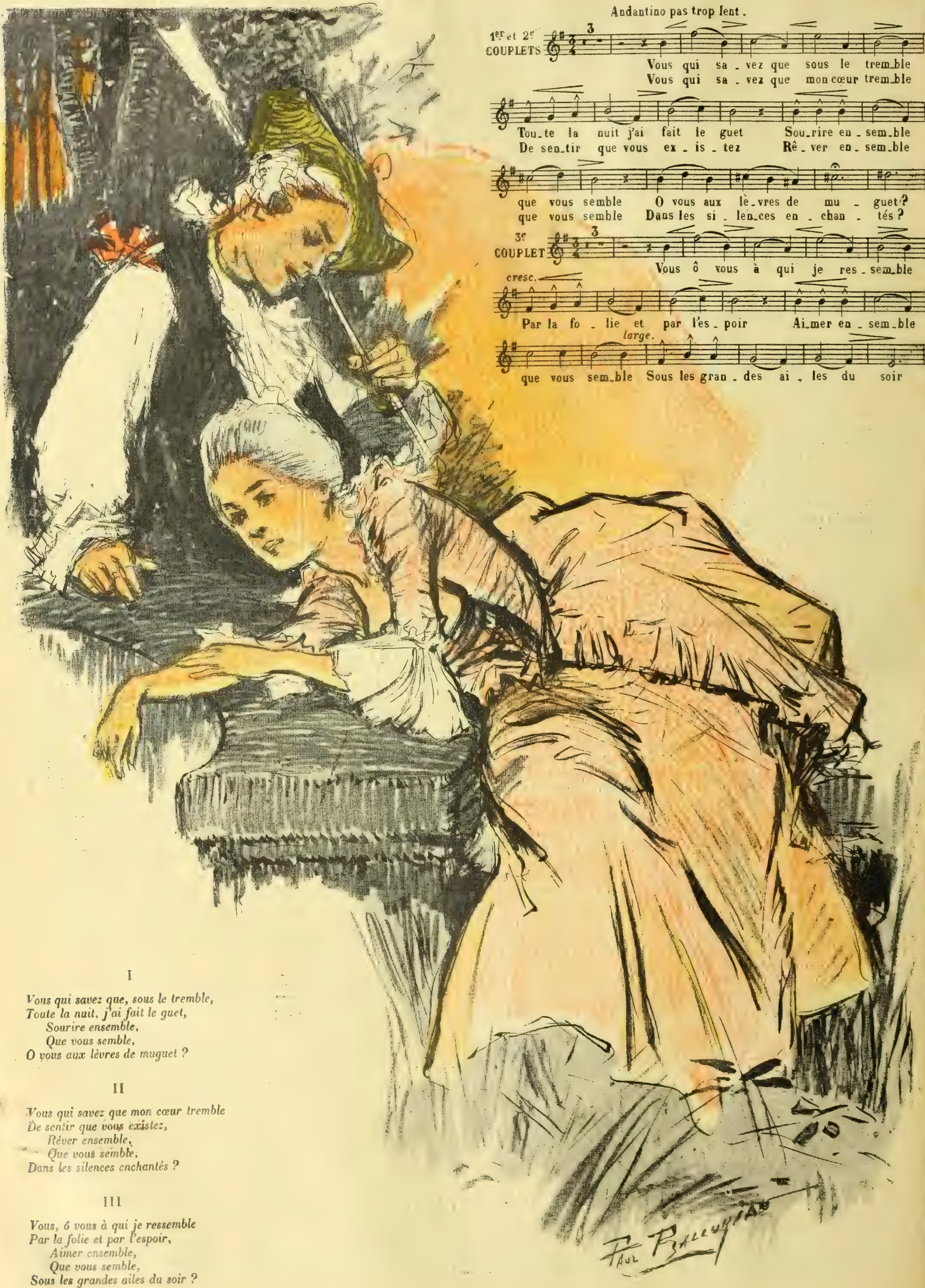
Les Livres

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. Derriey. Encres de Laflèche-Bréham. Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Norberg, directeur), 20, rue Félicien-David, Paris.

CHANSON DE SYLVAÏS

Paroles de Fernand MAZADE.

Musique de Raoul MICHOTTE.



I

Vous qui savez que, sous le tremble,
Toute la nuit, j'ai fait le guet,
Sourire ensemble,
Que vous semble,
O vous aux lèvres de muguet ?

II

Vous qui savez que mon cœur tremble
De sentir que vous existez,
Rêver ensemble,
Que vous semble,
Dans les silences enchantés ?

III

Vous, ô vous à qui je ressemble
Par la folie et par l'espoir,
Aimer ensemble,
Que vous semble,
Sous les grandes ailes du soir ?

7e ANNÉE. — N° 49. Édition de Paris : 5 centimes. 3 DÉCEMBRE 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
3 mois { Paris . . 13 fr. 50
{ Départements . . 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
33 rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

TRISTAN ET YSEULT, par Armand SILVESTRE



TRISTAN ET YSEULT

O mal divin d'aimer d'un cœur désespéré !
O délices d'aimer cruelles et profondes !
J'ai dans un regard adoré
Pris le mépris des cieux et bu l'oubli des mondes.
O délices d'amour cruelles et profondes !

Pouvoir de la beauté qui dompte notre cœur !
Gloire de la servir dépassant toute gloire !
J'ai, sous l'éclat d'un front vainqueur,
Senti mourir, en moi, l'amour de la victoire.
Gloire de la servir dépassant toute gloire !

Penchant sur moi l'éclat de ton front surhumain,
De mon corps seulement tu guéris la blessure,
Yseult, et ta cruelle main
Creusa dans ma poitrine une entaille plus sûre.
De mon corps seulement tu guéris la blessure !

Et je reste vaincu sans désirs et sans vœux,
Jetant, sous tes pieds blancs, ma gloire humiliée.
Par l'or clair de tes blonds cheveux,
Je sens bien que ma vie est à jamais liée,
Jetant, sous tes pieds blancs, ma gloire humiliée,
— Yseult au doux regard ! Yseult aux blonds cheveux ! (1)

ARMAND SILVESTRE.

CATHOLIQUE !

ALINE SEPTEUIL, 24 ans.
ANDRÉ SEPTEUIL, 26 ans.

Crépuscule d'automne. Sur la déserte falaise normande, ils se promènent en marchant vers l'agonie du soleil ; la grande mélancolie de cette heure les a fait soudain silencieux et plus tendrement s'animant ; un *Angelus* lointain s'égrène dans l'air du soir.

ANDRÉ. — Tu es triste ?

ALINE. — Non, et pourtant j'ai envie de pleurer... je suis attendrie ; d'abord, dans la solitude et quand il y a beaucoup d'espace devant moi, ça me fait une impression presque douloureuse et que j'adore pourtant : c'est comme si j'entendais de la musique religieuse. Tu ne me trouves pas ridicule ?

ANDRÉ. — Oh ! non, pas du tout. C'est un signe d'aristocratie sentimentale que d'être ému par la nature ; il y a si peu de femmes qui comprennent ces choses-là... c'est parce que tu les comprends que je t'aime.

ALINE. — Plus que toutes les femmes que tu as connues avant moi ?

ANDRÉ. — Naturellement.

ALINE. — Tu entends l'*Angelus* ? Le son de ces cloches me fait un peu mal.

ANDRÉ. — Pourquoi ? C'est très doux au contraire.

ALINE. — Oui, mais tout ce qui est église, religion, me rappelle que nous nous sommes mariés hors de l'Église et, c'est absurde, car nous sommes bien mariés, n'est-ce pas ? Et pourtant il y a des fois où il me manque quelque chose : il me semble que nous ne le sommes pas tout à fait.

ANDRÉ. — Mais, ma chérie, quand tu répèteras toujours les mêmes choses. Et pourquoi être plus royaliste que le Roi ? l'Église n'a pas voulu de toi parce que tu étais une femme divorcée ; moi, à ta place, j'aurais plus de fierté et je ne regretterais rien.

ALINE. — Ça n'est pas de la fierté ; mais tu ne comprends pas ces choses-là, toi, tu n'es pas religieux.

ANDRÉ. — Moi ! j'ai été mystique, ma chérie. Je me rappelle quand j'ai fait ma première communion au lycée, nous avions comme aumônier un Auvergnat de foi robuste et terrible, un Torquemada pour jeunes bourgeois, et il était tellement convaincu qu'il avait fait passer sa conviction dans le cœur de la plupart d'entre nous ; tous les soirs, dans mon lit, je disais mon chapelet jusqu'à ce que je tombe de fatigue ; je le disais pour me faire une foi comme on fait des haltères pour se faire des bras, et le lendemain, je le retrouvais mon pauvre chapelet, Dieu sait en quels endroits !

ALINE. — C'est vrai, mon chéri ! Comme ça devait être gentil !

ANDRÉ. — Et je me privais de dessert pour faire plaisir au bon Dieu ! Parfaitement. Cette année-là, j'ai eu le premier prix de catéchisme ; je n'ai eu que ce prix-là, d'ailleurs, avec un accessit de gymnastique : mes parents se sont tellement moqués de moi que ça m'a rendu irreligieux.

ALINE. — Ils ont eu tort.

ANDRÉ. — Oui, ils ont eu tort ! mais il m'est resté de tous ces souvenirs-là une vague croyance et, en tout cas, un respect très sincère pour la foi des autres ; seulement, ça ne va pas jusqu'à la duperie, et du moment que l'Église n'a pas voulu de toi, de nous, je ne m'en soucie pas plus que d'un salon où l'on ne nous inviterait pas.

ALINE. — Nous ne devons pourtant pas condamner l'Église.

ANDRÉ. — Je ne la condamne pas, je ne lui en veux même pas, et je comprends même très bien qu'elle n'admette pas le divorce, toute la religion catholique étant basée sur la complaisance de Saint-Joseph.

ALINE. — Tu diras ce que tu voudras, mais le mariage à l'Église est une très belle chose.

ANDRÉ. — Au point de vue décoratif certainement ; [illegible] qu'il n'y a que ça que tu regrettes.

[illegible] horriblement, c'est d'avoir été mariée rien que parce qu'un maire nous a unis ; je ne peux pas oublier qu'il s'appelait Robinot et qu'il avait le nez rouge. Et ce qui prouve que c'est absurde, c'est que je n'ai pas eu la moindre émotion ; [illegible] pour la première [illegible] musique, de l'encens, des prêtres avec de riches habits et je comprenais qu'il se passait quelque chose de très grave.

ANDRÉ. — Sans doute, sans doute, mais enfin il y a bien des choses à dire encore sur cette cérémonie-là. Je me souviens qu'à un lunch après une messe de mariage, je félicitais comme il convient la mère de la mariée, femme d'esprit et de grande allure et qui semblait plutôt être la sœur de sa fille :

« Vous n'avez pas été émue, lui demandai-je, lorsque le curé a prononcé son petit speech ? »

Elle me répondit : « Pas le moins du monde ; mais comment voulez-vous que je prenne ça au sérieux ? Le curé et l'abbé qui étaient là me font chacun la cour.

ALINE. — Le maire qui nous a unis s'appelait Robinot et avait le nez rouge.

ANDRÉ. — Qu'est-ce que ça prouve, sinon que la cérémonie à la mairie est aussi inutile que la messe à de l'église.

ALINE. — Et elle est ridicule par-dessus le marché ! Et puis, quels que soient les prêtres, peu importe ; ils représentent quelque chose de supérieur et de vraiment beau ; ils représentent la Divinité et nos troubles et nos espérances, enfin tout ce qui fait que nous pouvons croire à notre âme.

ANDRÉ. — Oui, tandis que le maire ne représente rien de tout cela : il représente tout simplement la loi, c'est-à-dire un ramassis de formules, des préjugés bourgeois, des conventions sociales qui ne sont évidemment pas plus fondées que les conventions religieuses et qui ont la beauté et l'idéal en moins.

ALINE. — Tu comprends que, dans ces conditions-là, j'aurais mieux aimé encore me passer de la mairie que de l'Église.

ANDRÉ. — C'est évident, moi aussi ; mais le jour où nous avons été vraiment mari et femme, vois-tu, c'est le jour où nous nous sommes avoué que nous nous aimions et où j'ai décidé par-devant *toi* et par-devant *moi-même* que je serais ton ami et que tu serais ma compagne. Quand une pareille décision a été loyalement prise de part et d'autre, le reste a bien peu d'importance.

Et tout en causant, ils sont arrivés près d'une petite chapelle qu'entoure un vieux cimetière.

ALINE. — Oh ! mon amour, c'est exquis ce cimetière.

ANDRÉ. — Nous pouvons entrer si tu veux, la grille est ouverte.

ALINE. — Oh ! oui, entrons.

ANDRÉ. — C'est joli parce qu'il n'y a pas de monuments ni de caveaux de famille. Te rappelles-tu au Père-Lachaise, ce bonhomme qui a fait mettre sur ta tombe un chien en perles, à cause qu'il en vendait ? Quelle ignominie et comme ça serait piteux de dormir pour éternellement dans le voisinage d'un tel mufle. Ici, rien de pareil ; des croix vermoulues, des tombes couvertes de mousses, des inscriptions effacées, en un mot, l'égalité, l'oubli et l'anonymat que doit être la mort.

ALINE. — Il vaut mieux qu'une tombe soit abandonnée.

ANDRÉ. — Oui, mais malheureusement, il faut toujours qu'elle soit neuve pour commencer, à moins qu'on ne la fasse abandonner d'avance par le même dandysme que les compagnons de Brummell, qui faisaient râper leurs habits, ne voulant pas porter d'habits neufs.

Cependant, ils sont arrivés à la porte de la chapelle.

ALINE. — Si c'était ouvert, j'entrerais faire une prière.

La porte, effectivement, n'est pas fermée à clef ; ils entrent tous les deux ; Aline s'agenouille. La chapelle est pleine d'ombre, et, quand Aline a fini sa prière, elle ne s'en va pas, car un bras très fort et très doux la retient... Quand ils sortent, le violet crépuscule a fait place à la nuit noire.

ALINE. — Comment ! nous sommes restés si longtemps que ça ?

ANDRÉ. — Tu m'aimes, Aline ?

ALINE. — Je t'aime plus que jamais, je t'adore.

ANDRÉ. — Oui, mais si tu allais avoir des remords ?

ALINE. — Des remords ? Pourquoi ?

ANDRÉ. — Mais tes sentiments religieux. C'est un sacrilège.

ALINE. — C'est vrai, et pourtant je me sens plus tranquille et je me sens aussi davantage ta femme... Il me semble que nous sommes unis maintenant devant Dieu. (*Exaltée.*) Oui, oui, c'est bien ça qui me manquait... l'Église !

Et elle est sincère. Et ils rentrent à la maison en s'embrassant le long des obscurs chemins.

Maurice DONNAY.

LES OISEAUX (1)

Depuis trois jours, Madeleine était partie. Nous avions rompu sur des mots, sans savoir au juste pourquoi, entêtés d'orgueil stupide, mais tout restait bien brisé. Et je me retrouvais seul, dans ce petit appartement dont elle était exquisement la chaleur et la vie.

L'effroyable chose que le bonheur ! On ne se doute de lui que lorsqu'il est loin ! Et il n'est point de femme pour vous donner la sensation qu'on est heureux dans la minute précise où on l'est.

A peine Madeleine perdue, tout ce qu'elle avait été s'embellissait dans mon regret et de mon chagrin. Et la pensée même que, de son côté, pour elle, il devait en être ainsi, ne m'était point une revanche.

Que faire ? la rappeler, la prier ? Certes, la perspective d'être lâche n'effraie pas un homme ; pour voir Madeleine franchir tout d'un coup la porte, j'aurais donné toute ma dignité, — et pourtant je ne fis rien, je ne bougeais point, je préférais, étrangement, demeurer là, irrité, douloureux, et creuser ma mélancolie dans un coin.

Pour être de la sorte « voulue », elle n'en était pas moins profonde, et le déchirement de cette rupture s'augmentait de tout ce que disaient les meubles autour de moi : ce rocking empli encore de son parfum, le Kilia-Lys, et où elle balançait l'ampleur de son déshabillé de soie jaune ; ce petit bureau anglais qu'elle affectionnait, et là-bas le grand lit mystérieux où elle était si femme, et cette cage d'oiseaux rares qu'elle avait souhaitée. Oui, elle avait un matin désiré des oiseaux, poétiquement, bourgeoisement aussi, comme pour un complément d'intimité tranquille et un symbole, et maintenant les oiseaux étaient là, chanteurs de ma solitude, délicieux et ironiques.

Quel rappel permanent ! à quelle hantise de l'absente poussaient ces témoins de tout ! C'est là une souffrance vieille comme le monde, toujours identique, mais ce qu'elle a de très connu et de catalogué, n'ôte rien à son action.

Je ne rentrais pas chez moi, dans cette atmosphère, après quelques entreprises et diversions au dehors, sans retrouver fidèlement mon ennui, et une après-midi, c'était le cinquième jour du départ de Madeleine, voici pourquoi il alla jusqu'aux larmes.

J'étais assis, à lire, tout auprès de la cage. Sur son pied, avec son bombage doré, elle resplendissait au soleil qui frappait de la fenêtre, et dans cette joie, c'était un bruit de pattes sautillantes, d'ailes secouées, de becs piailleurs.

Il y avait là, en un incessant mouvement, des Hol-

(1) Extrait de [illegible] la nouvelle [illegible] Armand SILVESTRE, qui vient d'avoir un si grand succès à la Comédie-Française.

(1) [illegible] — FASQUELLE, éditeur.

landais à houppette, des Travailleurs, des « joues orangées », des « becs rouges » au type Juif, — les Blum et les Lévy des oiseaux, un couple d'hirondelles du Portugal, en robe demi-deuil, et un autre de moineaux du Japon, tout blanc de neige, qui, à le regarder, conduisait l'imagination vers ce ciel de turquoise, le ciel de Yamamoto, auquel il avait été ravi.

Et tout cela était vivant comme d'une folie printanière de vivre, avec des stations à deux dans la mangeoire fournie de millet, des coquetteries sur le rebord de la petite vasque où tremblote l'eau claire, des provocations, des colères, puis soudain, des côte-à-côte, dans le plus doux de la plume. Et plusieurs fois le livre m'était tombé des mains à contempler ce manège d'êtres heureux et affranchis de pensée.

Je me trouvais bien un peu ridicule en face de cette cage, et la vision du pot de fleur de Jenny l'ouvrière me traversa ; réellement, il ne manquait plus que lui pour que les accessoires du sentimentalisme fussent au complet chez moi. Mais je ne sais pourquoi, invinciblement, je revenais toujours à ces oiseaux qui, eux, s'aimaient.

Ils avaient beau avoir connu l'espace, dans l'étroite limite de leur domaine actuel ils étaient radieux ; un bâton de bois blanchi, passé entre les barreaux, tout aussi bien que la branche d'un arbre en fleurs, supportait leurs passions, et c'était cruellement charmant, ce tableau d'amour égoïste, d'amour quand même, dans la maison vide. Et c'est à cause de lui que, comme un imbécile, j'ai pleuré.

Singulières larmes, nerveuses, cahotées, incapables de me détendre. Sans doute, elles ne provenaient pas de la source pure de douleur, car loin d'en ressentir quelque apaisement, je me surpris à être mauvais ; une irritation aiguë perçait en moi, et maintenant ces oiseaux, ces beaux oiseaux rares, je les détestais.

En vérité, pourquoi ce ramage, cette ivresse ? Pourquoi, en cette minute, eux avaient-ils tout, moi rien ? c'était insolent, cette façon de s'aimer et d'avoir la vie adorable à la face d'un homme qui a laissé partir sa maîtresse, — et plus encore, l'aimée ; c'était injuste, intolérable, cela ne serait point...

Et une idée me poussa.

Ah ! ils restaient ensemble ? Ils osaient se faire et se trouver heureux ? Ils narguaient ? Eh bien ! ils verraient !

Alors je me levai, j'allai chercher dans un recoin une des cages de transport dans lesquelles ce petit peuple était venu chez moi, et l'ayant disposée, et confortablement pourvue elle aussi, je m'approchai de la grande sur laquelle j'étendis comme une ombre, j'ouvris la porte qui grinça ainsi que celle d'une vraie prison, et dans la volière j'introduisis la main.

Cette main, ma main, elle semblait énorme là-dedans. Devant une si monstrueuse apparition, les oiseaux épouvantés battirent l'air, donnèrent éperdûment contre le dôme pour dégringoler ensuite à fond de cage, aplatis, pêle-mêle, les yeux fous et plaintifs. Et comme une gorge de vierge, je voyais frissonner leurs petits ventres lisses.

La main étendue sur eux menaçante, brusquement s'agita, fouilla en tous sens, et, insensible aux griffades qui la rayaient, commença une chasse que j'ose à peine avouer. Enfin, après de longues poursuites, des tâtonnements, toute une lutte contre l'insaisissable, elle se retira : une moitié de la grande cage se trouvait transportée dans la petite, — j'avais séparé les couples.

A présent, au moins, ils ne continueraient plus. Ma jalousie ayant réalisé ces représailles, cette triste victoire, était satisfaite, et j'éprouvais une volupté, de victime à la fois et de bourreau, à me dire que, pour ceux-là aussi, c'était fini.

Cette chose accomplie, il y eut dans les deux cages un grand abattement ; ici, les mâles que j'avais déménagés, là les veuves. mais sur tous pesait la même torpeur d'abandon. Et en vain, inconséquence de la barbarie humaine, j'essayais maintenant de les consoler, de les raviver, avec des petits mots, et presque des baisers en imitation de gazouillis, du bout des lèvres.

Mais peu à peu, il me sembla pourtant que, de part et d'autre, on acceptait son mal ; à quelques mouvements, à des poses, à des prises de grains, je devinais que les amants exilés se soumettaient à leur destin.

Et l'heure ayant fui, comme je devais aller dîner et passer la soirée chez Mme de F***, un peu remis et bizarrement réconforté par les émotions de cette vengeance, je m'habillai et sortis.

Je ne resongeai à mes oiseaux que le lendemain matin, à l'ouverture des yeux. D'ordinaire, à travers la cloison, mon réveil brumeux était salué par un tintamarre de roulades, et cette fois, je n'entendis rien.

Je sautai du lit, je courus aux cages, — et dans la petite, devant les provisions à peine entamées, il n'y avait plus que des morts, de pauvres morts, raidis et froids.

Morts de la séparation, frappés dans le chaud du cœur et de l'habitude si douce, inconsolables du bonheur et de l'amour perdus, tous ils étaient là couchés, les amants exilés, et c'était comme une Morgue d'oiseaux.

Un moment, en face de ce spectacle, je demeurai affligé, honteux, m'accusant. Si je n'étais pas tout à fait responsable en cette catastrophe, si par un point j'avais une plausible excuse, elle était pourtant mon œuvre, et je ressentis, en superstitieux, quelque chose d'indéfinissable à me dire que je n'étais qu'un assassin d'oiseaux.

Mais insensiblement, comme si dans les pires hasards il y avait toujours quelque compensation, en ce fait attristant, plus loin que lui, je distinguai un motif de me réjouir, de m'apaiser au moins, et presque une lueur de la Vérité.

La veille, à la même heure, en me retrouvant debout, j'avais autour de moi cherché Madeleine, je l'avais regrettée, — combien ! D'où venait qu'aujourd'hui, ainsi que par miracle, là, tout d'un coup, j'étais plus résigné, tandis que je contemplais les oiseaux morts ? Une étrange mais impérieuse raison, un rapprochement fugitif, une de ces idées brèves qui traversant l'esprit suffisent à y déposer un germe qui peut être le salut...

Oui, les oiseaux, eux, en étaient morts, et maintenant je me persuadais, me réconfortais, en me disant qu'au fond je ne devais pas aimer Madeleine autant, que je ne l'aimais plus, qu'il ne fallait pas souffrir, et que ce n'était pas vrai, puisque je n'avais pas fait comme eux !

Alexandre HEPP.

LES POÈTES DE L'AMOUR

SONNET (1)

Encore un peu ta bouche en pleurs, encore un peu
Tes mains contre mon cœur et ta voix triste et basse ;
Demeure ainsi longtemps, délicieuse et lasse,
Auprès de moi, petite sœur d'un soir d'adieu.

Les formes au jardin se fondent dans l'air bleu,
Le vent propage en l'étouffant l'aveu qui passe ,
L'heure semble éternelle au couple qui s'enlace,
Et l'ivresse de vivre unit les chairs en feu .

Nul n'est seul, en ce soir, que nous, ma bien-aimée !
Doigt par doigt, jeu pensif, j'ouvre ta main fermée,
Nous mourons de songer à l'approche du jour.

Tu sanglotes, ta calme étreinte se dénoue ;
Et sur la pauvre humilité de notre amour,
Le ciel, nocturne paon étoilé, fait la roue.

CHARLES GUÉRIN.

L'ÉPHÉMÈRE MARIAGE

I

Mon premier mariage a duré quelques heures, sans interrompre mes fiançailles avec celle qui devait être ma vraie femme. Ce fut cependant un mariage officiel, et sans contredit la meilleure action de ma vie. Je me pardonne bien des fautes en faveur du bonheur que je donnai à mon éphémère petite femme !...

A cette époque, je dictais parfois des notes philosophiques à un vieux copiste qui habitait rue de l'Estrapade. C'était le plus honnête homme du monde, réduit à ce mode de vie par une rare série d'infortunes, qu'il avait la faiblesse de raconter à tous venants. Je l'écoutais volontiers, car il avait de l'accent et de la couleur, et tandis qu'il bavardait, sa fille, une timide silhouette blonde, copiait des papiers d'affaires Je la trouvai seule deux ou trois fois : et je ne pus m'empêcher de remarquer que ma présence la troublait extraordinairement. Comme elle était assez jolie, surtout son beau regard de tendresse soumise, j'eus quelque vague inclination, que je chassai vite : il eût été affreux d'en faire ma maîtresse. Toutefois, je lui parlai avec douceur ; je dus lui laisser voir que je ne la trouvais pas déplaisante. Ma douceur tomba dans une âme profonde ; si profonde que j'eusse été effrayé, si j'avais pu l'entrevoir.

Sur ces entrefaites, je fis un petit voyage, je tombai amoureux, je me fiançai, puis je revins terminer quelques recherches à Paris. Le matin même de mon arrivée, on frappe à ma porte — je vois encore entrer mon pauvre copiste tout hagard. Il avait maigri, les yeux enflammés de larmes et les tempes caves :

— Monsieur, dit-il, vous m'excuserez de venir ainsi... mais vous avez toujours été si bon... ma fille se... se meurt !...

— En vérité ! répondis-je avec plus de politesse que d'émotion.

— Elle est à l'hôpital, monsieur... je viens vous demander... vous dire...

Il s'interrompit, balbutiant, incohérent, les yeux pleins de prière, — et soudain, lâchant tout exorde ;

— Ma fille vous aime !... Devant la mort prochaine, j'ai cru pouvoir...

Et, sans me laisser le temps de me remettre de cette déclaration étrange, il commença une extraordinaire, prolixe et touchante histoire d'amour, tellement que je finissais par en avoir les larmes aux yeux :

— Voulez-vous la voir ? Elle serait si heureuse !...

Elle n'a que quelques semaines à vivre !

Trois quarts d'heure après, j'étais auprès de la jeune fille. Qu'elle était touchante ! Un charme de mort était sur elle — de mort jeune et pleine de grâce. Ses yeux d'angoisse s'illuminèrent à ma vue, sa joie me fit palpiter. Et presque tout de suite, elle devina que son père avait parlé, elle m'entretint de son amour — elle me raconta son triste et doux roman. Oh ! le pauvre roman de petite résignée, le roman des tendresses infinies ! Oh ! tous les parfums d'une âme — l'éveil des tendresses, la peur de n'être pas aimée, l'envie de mourir...

Toute une heure ainsi, la tête blonde sur l'oreiller clair, les jolis yeux, la bouche fine m'émurent et me poignirent. A la fin, une voix tremblante demandait :

— Et vous... est-ce que jamais... *jamais* ?

Que dire ? Que faire ? Bourreau par la vérité, consolateur par le mensonge... La pitié me conduisit :

— Moi ! mais je vous aime depuis longtemps !

— Est-ce vrai ?

— Si c'est vrai !

Je vis la joie que je ne verrai plus en ce monde — la joie des désespérés ! Et dans ce moment-là, si je ne l'aimais de passion, il y avait quelque chose de bien doux dans mon âme, — un atome de cette bonté qui conduisit les grands mystiques à la mort.

II

Malheureusement, je ne sais quel instinct la poussa, les jours suivants, au doute. Elle me disait :

— Mais iras-tu jamais jusqu'à m'épouser ?

Je le lui jurais. Elle souriait avec adoration. Elle priait Dieu. Un jour sa prière fut telle, mon émotion si profonde, que je voulus lui donner le bonheur : il m'en coûterait si peu, hélas ! — n'était-elle pas irrémédiablement condamnée ?

— Je vais faire publier les bans, m'écriai-je.

Sa joie fut terrible. Sa face étincela d'une splendeur merveilleuse, et tandis qu'elle me serrait contre sa frêle poitrine, tandis qu'elle riait et pleurait et me récitait l'oraison funèbre entrecoupée de son amour, tandis qu'elle me parlait comme les mystiques parlent au Christ, je sentis que je venais de donner à une créature humaine l'équivalent de toute une vie d'allégresse.

Je ne vous dirai pas comment je m'arrangeai pour obtenir le consentement de mon tuteur. Pour celui de ma fiancée, je m'en passai ; — je savais qu'elle me pardonnerait après Les bans furent publiés ; je fis tous les préparatifs d'un mariage en ordre.

Elle, durant les semaines qui suivirent, vécut dans l'extase. Son mal se ralentit. Une beauté profonde, une beauté de miracle s'épandit sur elle comme une auréole. Elle m'éblouissait, elle m'emplissait d'une tendresse de

(1) *L'Effort.*

sépulcre, la tendresse des mères pour les beaux enfants qui ne doivent pas vivre. Je l'avais fait transporter dans une chambre spéciale, où elle recevait les soins des premiers médecins, où une sœur de charité veillait sur elle nuit et jour. Je passais avec elle la plus grande partie de mon temps. Je ne pouvais me rassasier de ce regard adorant, de cette béatitude que dispensait chacun de mes gestes, chacune de mes paroles. Oh ! certains crépuscules ! La face pâle s'enfonçait harmonieusement dans l'ombre, l'être frêle murmurait ses tendresses comme des versets de cantique :

— Mieux que Dieu !... Mieux que la Vierge !... Mieux que ma vie et la vie de l'univers !

Ainsi s'écoula le temps. Le jour vint. Après le mariage civil, on dressa un autel dans sa chambre. On la vêtit de la grande robe des épousées. Elle s'enveloppa de sa grâce et de son bonheur, elle resplendit comme un jour de mai à son déclin, quand une humide gloire s'élève sur les collines et sur les étangs, quand l'hymne des fleurs s'assoupit dans la grande agonie des lueurs pâles. Elle vécut vingt ans en une heure... Je n'ai qu'à fermer les yeux, je la revois. Ses yeux ont tout dévoré, si beaux qu'ils effacent le pâle visage. Un sourire de sainte exaucée erre sur sa lèvre. Ses petites mains sont jointes — elle écoute la voix du prêtre, la langue grave des lithurgies. Nos doigts s'unissent — elle tremble de tous ses membres en prononçant enfin le grand « oui », elle y met toute sa religion, toutes les solennités de son être... Puis elle s'affaisse, sa force est finie — mais quel épuisement délicieux ! quelle faiblesse suave ! Tendrement elle chuchote, elle rêve, elle m'attire auprès de sa bouche. L'ombre meurtrière descend rapide. Elle s'éparpille dans l'au-delà : sa joue se plombe ; sa tempe se creuse. Mais elle ne sent pas le trépas venir. Elle continue à aimer, à être heureuse, à s'oublier dans le songe divin. Et moi, d'abord pris d'épouvante, je me rassure, je me résigne à cette agonie radieuse, je tiens la tête de lumière, la tête aux yeux encore grandis, toujours grandis. Les cheveux brillent sur la dentelle pâle. La robe de mariée, la luxueuse robe de moire l'enveloppe comme une nuée et magnifie la mort.

Vers le soir, elle balbutie :

— Tu m'aimes, Jacques ?... Tu aimes la pauvre fille ?... Mon Dieu !... Nous vivrons longtemps... Je sens que je ne puis mourir.. . Je ne puis plus mourir...

La voix arrive des lointains du mystère — comme les cloches sur la mer, comme le frisson des forêts dans l'abîme. La petite tête s'immobilise sans souffrance — le corps déjà froidit dans son suaire luxueux. Elle répète :

— Je ne puis pas mourir !

Un vague sourire, un regard infini... et toujours ce vaste bonheur, cette béatitude sans ombre. Mon cœur se gonfle, puis s'apaise. En ce moment, je suis « tout ce qui aime » en ce monde : je suis une mère, je suis un père, un amoureux... Encore un bégayement :

— Je t'aime... Nous vivrons à la... campagne... les violettes...

Et elle passa, dans la joie.

Alors, c'est le soir. La ténèbre est venue. Je contemple la silhouette frêle dans son vêtement d'épousailles. Ma mélancolie est profonde autant que douce — et je sens qu'il me sera beaucoup pardonné pour avoir donné l'Illusion à la pauvre amoureuse, pour avoir mêlé le Bonheur à la Mort.

J. H. ROSNY.

L'ENLÈVEMENT

— Comment, c'est encore vous lieutenant ?

— Oui, mon commandant.

— Vous ne venez pas, je suppose, me demander une seconde fois la main de ma fille ? Je vous l'ai refusée hier, je vous la refuserai aujourd'hui, je vous la refuserai toujours. C'est bien entendu ?

— Alors, mon commandant, vous voulez que Mlle Hermance meure vieille fille

— Une vieille fille, Hermance, qui n'a pas encore dix-sept ans.

— Non, mon commandant ; je veux dire que si vous refusez toujours de la marier, il arrivera un moment où Mlle Hermance aura des cheveux gris...

— Et alors ? Alors quand on a des cheveux gris, on n'est bon qu'à prendre sa retraite ? Eh bien, monsieur, moi qui vous parle, j'en ai des cheveux gris ; je me sens néanmoins solide et vigoureux comme à vingt ans et prêt à toutes les audaces, à tous les courages.



Qu'est-ce que vous me flanquez avec vos cheveux gris ?

— Il ne s'agit pas de cela, mon commandant. Qui donc oserait mettre en doute votre valeur ? Elle est

universellement connue et ceux qui, comme moi, ont l'honneur de servir sous vos ordres, sont justement fiers d'obéir à un pareil chef.

— Enfin ne parlons plus de cheveux gris ; qu'est-ce que vous voulez ?

— Mon commandant, je viens vous demander un conseil.

— Il faut donc que vous demandiez toujours quelque chose ? Enfin, allez, je vous écoute.

— Voici, mon commandant. Je suis amoureux fou d'une jeune fille.

— Encore ? Vous êtes donc amoureux fou de toutes les jeunes filles ? C'est insensé ; n'importe, continuez.

— J'ai demandé sa main ; ses parents me l'ont refusée.

— Et pourquoi vous l'ont-ils refusée !

— Ils ne me l'ont pas dit.

— Ils ont eu tort, ils devaient vous le dire, parce que s'ils n'ont pas une raison majeure, ce sont des idiots. N'essayez pas de prendre leur défense, ce sont des idiots.

« Comment, un officier distingué, jeune, bien tourné, riche et portant un beau nom, comme vous, fait à ces pécores l'honneur de vouloir entrer dans leur famille et ils refusent sans raison valable ? Ils sont un peu trop difficiles en vérité.

— N'est-ce pas, mon commandant ?

— Voulez-vous que j'aille leur dire leur fait à ces gens-là ! Ce sont des pékins probablement qui n'aiment pas l'armée ? C'est dégoûtant ! Ah ! si j'étais à votre place !

⁂

— Que feriez-vous, mon commandant, si vous étiez à ma place ?

— Eh ! parbleu, je ferais ce que j'ai déjà fait.



« Écoutez, d'ailleurs, cette petite histoire et profitez-en, si vous en êtes capable. J'avais alors vingt-cinq ans ; j'étais lieutenant comme vous. Un soir, au bal de la préfecture, je remarque une jeune fille tout simplement exquise. Nous faisons un tour de valse. Je lui dis que je l'adore et que je vais demander sa main. Elle y consent. C'était la fille du receveur de l'enregistrement, un grand sec avec des favoris jaunes et un pince-nez bleu. Qu'il était laid, cet animal-là ! Et sa fille était adorable. Il y a comme ça dans la vie des non-sens qu'on ne s'explique pas.

» Après la valse, je reconduis ma jeune fille à sa place et vais trouver le père, qui causait, devant la cheminée, avec un petit gros qui soufflait comme un phoque.

» J'entraîne le receveur dans l'angle d'une porte, et à brûle-pourpoint :

» — Monsieur, lui dis-je, j'aime votre fille et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

» Le receveur, étonné, ajuste son pince-nez et me répond :

» — Mais, monsieur, je n'ai pas l'honneur, moi, de vous connaître. Qui êtes-vous ?

» — Edgard Bauperthois, lieutenant au 229ᵉ de ligne, vingt-cinq ans, seize mille livres de rente, fils du défunt colonel Bauperthois, et j'ajouterai, dis-je en m'inclinant, que j'espère bien mourir avec les cinq galons, comme feu mon père.

» — Je suis très flatté, réplique le receveur en s'inclinant ; mais je n'ai pas encore songé à marier ma fille et vous me prenez au dépourvu. J'ai besoin de réfléchir.

» — Combien de temps ?

» — Quelques jours.

» — Je vous donne dix minutes.

» — Dix minutes ? Vous êtes fou.

» — En toute autre circonstance, je vous ferais payer de vos oreilles cette impertinente réflexion ; mais je veux être calme. Dans dix minutes, monsieur, j'aurai l'honneur de venir chercher votre réponse.

» Et je m'éloignai sans lui laisser le temps de formuler une nouvelle sottise, que cette fois je n'aurais pas acceptée froidement.

» Dix minutes plus tard, je le rejoins et lui renouvelle ma demande.

» — Monsieur, me dit-il, votre insistance me flatte, et, si vous voulez me faire l'honneur de venir chez moi dans huit jours, je vous ferai connaître ma réponse.

» — Huit jours, vous me donnez huit jours comme à un domestique ? C'est charmant ! Bref, vous ne voulez pas me répondre avant huit jours ?

» — C'est impossible.

» — Vous ne me feriez pas la grâce de sept jours ?

» — Non, monsieur.

» — C'est très bien.

» Deux heures plus tard, j'avais enlevé la jeune fille et, le lendemain même, son père, informé, consentait à m'appeler son gendre.

» Voilà, mon cher lieutenant, comme on agit quand on a l'honneur de porter l'épaulette. Allons ! ne restez pas là à me regarder comme une tourte, et allez m'enlever votre jeune fille.

— Mais...

— Prenez votre képi et... par le flanc droit, arche !

⁂

— Alors vous me conseillez, mon commandant...

— Tout de suite.

— Et si, malgré l'enlèvement, le père s'obstinait ?...

— Vous dites des bêtises. La jeune fille sera compromise et le père ne pourra plus rien vous refuser.

— Ma cause serait donc gagnée ?

— Parbleu !

— J'aurais tort de différer d'une seconde ?

— Évidemment.

— Vous m'y engagez sincèrement, mon commandant ?

Sans nul doute.

— Alors, mon commandant, c'est fait.

— Qu'est-ce qui est fait ?

— J'ai enlevé Mlle Hermance.

— Ma fille ? Vous avez enlevé ma fille ?

— Mais, mon commandant, vous m'avez dit...

— D'enlever une jeune fille, oui, mais pas la mienne.

— Cependant, mon commandant, vous vous êtes marié dans les mêmes conditions.

— C'est possible, monsieur, mais je n'étais pas allé demander des conseils à mon futur beau-père.

— Je vous ferai remarquer, mon commandant, que j'ai enlevé Mlle Hermance avant de venir vous consulter.

— Enfin, monsieur, où est ma fille ?

— Elle est chez ma mère, mon commandant.

— Vous vous êtes conduit en honnête homme ?

— O mon commandant !

— C'est bien, je vous donne dix minutes pour me ramener ma fille, et huit jours pour publier vos bans.

— O mon commandant !

— C'est inutile de m'embrasser les mains ; j'ai des joues pour cela. Et puis, et puis, ce n'est pas la peine de pleurer. Allons, allons, en route, et ramène-moi tout de suite ta femme, mon gendre.

Ferdinand BLOCH.



Les Pratiques (1)

I

Madame de Raimbourg à Madame Lespanié.

Ma petite Julie, deux mots seulement ; mais très, très importants.

Primo, où trouve-t-on ces petits fours en forme de tuiles que nous avons mangés chez toi mercredi ? Ni mon mari, ni moi, ne les avions remarqués, mais G..., qui est d'une gourmandise révoltante, me tourmente pour que j'en fasse servir à la maison.

Secondement, voici le Carême, temps de grande lessive pour les consciences. Je ne sais à qui m'adresser. Mon pauvre vieux directeur de Saint-Philippe, l'abbé Lapioche, qui était si paternel et si sourd, est mort en janvier dernier. Toi, la femme avisée et renseignée, tu dois évidemment connaître ce qu'il y a de mieux à Paris comme confesseur... Il me faudrait un prêtre intelligent, « au courant », homme du monde, s'abstenant de questions ridicules, enfin, qui eût l'habitude de pénitentes comme nous. Ne m'envoie pas trente-six noms, je ne saurais lequel choisir. Dis-moi tout simplement à qui tu t'adresses, j'irai au même. Nous devons avoir à peu près les mêmes péchés, n'est-ce pas ? ou du moins les plus gênants sont du même genre.

A bientôt, chérie, et mille remerciements à l'avance.

ROBERTE.

P.-S. — Dis-moi le nom exact des petits fours.

II

Madame Lespanié à Madame de Raimbourg.

Chérie, voici l'adresse : Riboullet, 340, faubourg Saint-Honoré. (Les petits fours, bien entendu). Cela s'appelle des « feuilles d'artichaut ». Garde-moi le

(1) *Dernières lettres de Femmes*, LEMERRE, éditeur.

secret. Tu sais combien il est difficile de donner à ses convives quelque chose d'un peu neuf, et mes feuilles d'artichaut ont eu du succès. Croirais-tu que c'est H... qui les a découvertes ? Il est étonnant.

Pour le confesseur, malheureusement H... n'est pas en état de me renseigner. Aussi, quand l'abbé Leplâtre, de Saint-Sulpice, a été nommé, il y a dix-huit mois, vicaire général à Langres, je me suis trouvée dans le même embarras que toi. L'abbé Leplâtre t'aurait convenu en perfection. C'était un saint, très sévère pour lui-même, mais d'une indulgence infinie pour ses pénitentes mondaines. Tout un petit clan de femmes très lancées avait pris l'habitude de s'adresser à lui. Il dirigeait Mme de Formeuil, ma chère ! et Laure, sa belle-sœur !... Alors tu comprends, il était blindé, on ne l'étonnait plus. Maintenant, peut-être aussi que c'était un trop saint homme, et qu'il n'y voyait goutte. J'inclinais à le penser, quand il me répondait, après mes confidences les plus... accidentées : « Très bien, ma chère enfant... », d'un ton d'encouragement paternel. Enfin, n'est-ce pas ? ce n'est pas à nous de faire un cours aux directeurs. J'étais quitte avec ma conscience ; tout marchait à souhait.

Quand ce brave abbé fut nommé vicaire général, j'allai lui faire une visite pour le féliciter et, du même coup, pour lui demander qui prenait sa succession, qui se chargerait désormais de nettoyer les vilaines petites consciences de Laure, de Mme de Formeuil — et la mienne.

— J'adresse toutes ces dames, me répondit-il, à l'abbé Prudhon, qui va me remplacer à Saint-Sulpice.

— Est-ce quelqu'un dans votre genre, au moins ? questionnai-je.

— Mon Dieu ! je ne sais pas trop quel est mon genre, répliqua, en souriant, le brave abbé ; mais celui de l'abbé Prudhon est d'être très vénérable et très savant. De plus, il est d'excellente famille ; il a longtemps vécu dans le monde avant d'être touché par la grâce... Il sera parfaitement à sa place ici.

Sur la foi de ces propos, voilà Laure, Mme de Formeuil, Jojotte, moi, nous toutes enfin, qui apportons notre clientèle à l'abbé Prudhon. Celui-ci, par exemple, comprenait tout ! On voyait bien qu'il avait été « touché de la grâce », comme disait ce pauvre Père Leplâtre, après quinze ans de fête ! J'imagine que la grâce s'était manifestée à lui sous la forme de quelque bonne rosserie féminine, et qu'il en rendait tout le sexe responsable. Ah ! ma petite Roberte ! On sortait de ses mains rudement confessée, je t'en réponds, mais moulue d'âme comme on est moulue de corps après un massage un peu trop vigoureux. Les biches de l'abbé Leplâtre, tu devines qu'on ne les y a plus repincées : elles courent encore. Moi, au fond (tu sais que dans ce fond il y a un grain, un tout petit grain de sérieux), j'étais pleine d'estime pour l'abbé Prudhon et je me rendais compte qu'il confessait bien. J'aime assez les massages rudes : le sang circule délicieusement, après. Et je serais volontiers retournée à Saint-Sulpice, n'eût été H... L'abbé Prudhon m'avait fait prendre des engagements formels qui n'étaient pas du tout du goût de H... ; et j'imagine que G... ne s'en accommoderait pas davantage, si on te les imposait. Alors, comme H... m'avait fait jurer sur sa propre tête (le grand serment qu'il emploie pour s'assurer que je ne le trompe pas) que je ne retournerais pas à Saint-Sulpice, je n'y suis pas retournée... Et j'ai vécu comme une mécréante jusqu'à la dernière fête de Pâques.

A Pâques, par exemple, ma conscience s'est réveillée. « Il ne sera pas dit, pensai-je, que je laisserai passer les fêtes sans faire acte de bonne catholique... » Le difficile, comme pour toi maintenant, était de trouver le confesseur. Je réfléchis de mon mieux, et mes réflexions me démontrèrent que ce qui me gênerait encore le moins, ce serait d'aller dans une église très loin, très loin, au bout de Paris, d'entrer dans le premier confessionnal venu, de raconter ma petite affaire à un prêtre que je ne connaîtrais pas, dont je ne verrais même pas la figure, qui ne verrait pas la mienne et qui ne saurait jamais mon nom.

Donc, le samedi d'après, je m'habillai tout à fait simplement — (ma robe tailleur de chez Lancrey, et ma toque de voyage) ; je pris un fiacre qui me conduisit à l'Esplanade des Invalides ; là, je descendis, et je marchais droit devant moi, par des quartiers où jamais je n'avais mis les pieds, laissant à la Providence le soin de me conduire.

La Providence me promena d'abord une demi-heure à travers des rues assez amusantes, très *peuple*, pleines de femmes en cheveux et de marmots. Enfin, j'arrivai à une petite place tout à fait provinciale, où il y avait une église blanche sans clocher, la cloche sur le toit, simplement, et une douzaine de marronniers anémiques en quinconce, devant la façade. « Voilà mon affaire, me dis-je : la Providence me sert à souhait... »

J'entre : comme je l'avais prévu, on confessait. Trois ou quatre bonnes vieilles en noir, deux jeunes filles et un petit garçon étaient groupés devant l'unique confessionnal. Je m'agenouillai derrière eux, et j'attendis à mon tour. Ce fut long ; mais j'eus tout le loisir d'examiner ma conscience. Était-ce la nouveauté et l'humilité de l'endroit qui m'influençaient ? Je me sentis une âme inusitée, excessivement pénitente. J'avais vu tant de pauvres gens, en venant, et une odeur si pauvre se mêlait au vieil air d'encens de la chapelle, que ma richesse à moi, mon confortable, ma sécurité me semblaient presque, ici, le plus gros de mes péchés. Ou plutôt, d'être pécheresse comme je le suis malgré toutes les bonnes choses de vie matérielle que j'ai, avec tant de luxe, de distractions, d'argent dépensé, cela me paraissait plus mal ici, et je me serais sentie plus à l'aise, vraiment, pour débiter mes confidences si j'avais été indigente et « peuple » comme mes voisines... Mon tour arriva ; je me confessai dans ces dispositions.

Ah ! ma chérie ! ne t'adresse jamais à un directeur de pauvres si tu tiens à ton repos ! Il paraît que les pauvres n'ont pas les mêmes manières de s'aimer que nous autres... ou bien peut-être que ceux qui s'aiment à notre façon ne se confessent guère. Positivement, mon confesseur ne me comprenait pas : il lui fallait des explications, des détails, et toute une arithmétique de « combien de fois », où je perdais la tête. Quand ce fut fini, un sermon, oh ! mais un sermon terrible, où il me compara successivement à toutes les dames mal famées de l'Ancien et du Nouveau Testament : Raab, Bethsabée, la Samaritaine, etc... Le pis, c'est que, tandis qu'il énumérait toutes ces gourgandines bibliques, je me disais : « Évidemment, il a raison, je suis la dernière des dernières ; je suis une abominable pécheresse... » Il finit son sermon en me demandant la promesse formelle de ne plus revoir H... Ni plus ni moins : comme il m'aurait demandé de dire un *Pater* et un *Ave*, ou de faire une petite aumône. J'eus beau protester que je ne pouvais pas promettre une pareille chose, que, même si je voulais ne plus revoir H..., je ne le pourrais pas ; que dans notre monde cela ne se passait pas ainsi... « Notre Seigneur ne va pas dans le monde, répliquait l'abbé (non sans apparence de bon sens). Si vous voulez le trouver, il faut sortir de ce que vous appelez votre monde. » Il n'en démordit pas ; moi, j'eus trop de loyauté pour prendre un engagement que je savais pertinemment intenable. En sorte qu'après tant de tracas, je dus m'en retourner chez moi, fort contrite, mais point absoute.

L'aventure, cependant, ne m'avait pas été inutile. Elle m'avait remplie d'humilité. Une fois rentrée dans mon quartier, remise au milieu de mes bibelots, de mes domestiques, *chez moi*, évidemment la contrition ressentie dans la pauvre église de Javel s'atténua : il en resta cependant l'idée très nette que j'étais une pécheresse, quelque chose dans le genre de Mmes Raab ou Bethsabée, avec les bonnes façons et le luxe moderne en plus. J'examinai sérieusement, toute la soirée et toute la nuit qui suivirent, la question de ce que le terrible abbé avait appelé tout crûment « ma conversion ». Le lendemain matin, j'étais presque convertie ; malheureusement, je reçus dans mon lit un billet de H..., et ce billet demandait si joliment un rendez-vous pour l'après-midi que les bonnes résolutions fléchirent... Et ce fut leur déroute définitive.

Alors ?

Alors, que veux-tu, petite Roberte, ayant bien constaté mon inguérissable débilité, j'ai renoncé à ce compromis où beaucoup d'entre nous se plaisent : je ne me plus de front les petites folies et les pratiques religieuses. Ne le dis pas ! (cela me ferait trop de tort auprès de Laure et de sa belle-sœur) : — je ne me confesse plus... Oh ! cela ne m'empêche pas d'aller de temps en temps à l'église, surtout dans les paroisses vouées à des saints qui ne furent point parfaits toute leur vie, comme sainte Madeleine ou saint Augustin. J'y vais prier pour ma conversion, avec, hélas ! un secret désir de n'être pas exaucée trop tôt, car la jeunesse est courte et j'aime passionnément mon péché. Le Carême venu, je ne risque plus le pèlerinage de Javel : seulement j'ai un petit entretien particulier avec le bon Dieu, pour expliquer mon abstention. Et voici à peu près ce que je dis :

« Mon Dieu, vous avez devant vous une pauvre petite Parisienne du monde où l'on s'amuse, c'est-à-dire une âme sans importance, nichée dans un corps que vous avez daigné façonner assez séduisant. Permettez-moi de vous faire respectueusement observer que, depuis mes parents jusqu'à mon mari, tous ceux qui ont eu charge de me gouverner n'ont pris aucun souci de cette âme ; tandis que la périssable enveloppe était soignée et parée à souhait, et que toutes sortes d'hommages lui étaient attribués... Hélas ! Seigneur, que vous m'avez mal élevée, et que vous m'avez jetée dans un triste monde ! Si vous m'aviez fait naître à Langres, par exemple, chez de modestes et honorables bourgeois, il est probable que ma seule envie à l'heure présente serait de broder des pantoufles à l'abbé Leplâtre ! Tandis qu'ici je n'ai que de mauvais exemples sous les yeux ; tout ce que vous défendez est pratiqué allègrement par tous les gens de mon monde et même de ma famille. Et vous prétendez que moi, la plus chétive, je sois seule une sainte ?... Et, pour comble de difficulté, vous disposez sur mon chemin H..., c'est-à-dire un homme à qui nulle femme n'a jamais résisté et qui se met à m'adorer, ou du moins à me le dire ? Que voulez-vous ? je ne suis pas de force. Prenez-moi en pitié, ne me condamnez pas encore... Dans quelque temps je ne serai plus ni jeune, ni jolie. H... ne m'aimera plus, et alors, je vous le promets, mon Dieu, je reviendrai toute à vous, et je ne négligerai aucune pratique. Jusqu'à ce moment-là, il faut bien que je me contente des vertus qui ne sont pas trop difficiles, comme d'être charitable pour les pauvres, de ne pas dire du mal du prochain, de pardonner les injures... Il me semble qu'un bon père comprendrait ce que je dis là... et vous êtes un bon père... »

Voilà, chérie, la profession de foi par laquelle jusqu'à nouvel ordre, j'ai remplacé mes Pâques. Je t'en fais part généreusement, comme de l'adresse des petits fours, mais toujours à la condition que tu ne la divulgueras pas à nos petites rosses d'amies. Elles se moqueraient de moi, et publieraient partout que je n'ai pas de religion.

Je t'embrasse. Amitiés à ton mari et à G...

Marcel PRÉVOST.

LES

Lauriers sont coupés

(Suite et fin)

— « Vous voulez savoir exactement ce que j'ai fait ?

— « Oui, contez-le moi.

— « Eh bien, en sortant d'ici j'ai été voir un jeune gentleman, mon ami, avec lequel je me suis promené durant un quart d'heure. »

Elle sourit.

— « Et avec cet ami vous avez parlé de moi.

— « Nécessairement.

— « Et votre ami vous a beaucoup jalousé. Alors où avez-vous été ? »

— Où ?

— « Où j'ai été ?... »

... Ce soir... la foule affairée et pressée, dans Paris, le soir à six heures ; les rues pleines ; les voitures hâtées et ralenties ; le Palais-Royal...

— « J'étais au Palais-Royal. »

La blonde femme rencontrée aux vitres du Louvre, si provocante et mince, haute fière, hélas ! perdue dans les passants.

— « Mon ami a dû aller aujourd'hui au Théâtre-Français entendre Ruy-Blas ; j'ai refusé de l'y accompagner.

— « Pour moi ; cela est héroïque. »

C'eût été intéressant de revoir Ruy-Blas ; mais j'ai refusé ; ensuite j'ai dîné.

— « Ensuite j'ai dîné ; où ? dans un café de l'avenue de l'Opéra : vous ne connaissez point ces lieux modestes. Désirez-vous savoir quel a été mon menu ?

— « Vous me le direz la prochaine fois que nous dinerons ensemble. Et là, aussi vous avez vu de vos amis ?

— « Aucun. »

Mais la très jolie femme qui était assise en face de moi, avec le vieux monsieur si chauve, huissier ou consul ; la très jolie femme que j'aurais voulu revoir et qui riait.

— « Près de moi seulement il y avait une belle dame qu'escortait un vieux monsieur sans doute consul ou notaire.

— « Félicitations. »

Dans le café vif d'éclatantes colorations et lumineux, le confort du dîner lent et des inconnus observés... Le vin, le jeu, les belles... Et tout-à-coup, très brillante en la rue nocturne, et sur des ombres, la façade de l'Eden-Théâtre, « Excelsior » vu jadis, les cortèges des danseuses; et mon ami, celui qui va se marier, l'excellemment heureux, l'aimé, lui, de l'aimée.

— « Je suis rentré chez moi, sans incidents, ayant seulement vu un homme aimé d'une femme qu'il aime; permettez que je note le cas.

— « Cas rare certes, un homme qui aime.

— « Vous croyez ?

— « Il y a si peu de femmes qu'un homme puisse aimer; une femme à qui plusieurs hommes disent qu'ils l'aiment, m'est aimée par aucun. »

C'est mal, ce que dit Léa; que lui répondrai-je qui ne la froisse point? pourquoi ne sont-elles pas aimées, toutes et toutes les femmes, sinon qu'elles ne veulent pas être aimées.

— « Si une femme, dis-je, n'est pas aimée, c'est souvent, qu'elle ne veut pas l'être. »

Car, en cela coupable ou méritoire, toute femme est complice du non-amour de qui l'a vue. Léa sourit, un peu moqueuse; elle considère le feu qui s'éteint; elle est telle à peu près qu'en sa photographie.

— « On vous a remis tout de suite ma carte chez vous? demande-t-elle.

— « Oui; mais si je n'étais pas rentré chez moi?

— « Vous deviez rentrer.

— « J'avais une heure à perdre avant de venir; je suis resté à la maison.

— « A quoi faire ?

— « Pas grand'chose; j'ai écrit. »

Et puis, la belle nuit à la croisée, sur le jardin et les arbres, les grands arbres devant ma croisée, le jardin toujours désert et sans fleurs, grandiose, et ce parfum de nuit qui me vient des croisées ouvertes; et puis, traversant les rues vides et les boulevards bruyants, la même nuit, avec l'orgue de Barbarie et les refrains connus, si doux dans l'ombre... le dirai-je à Léa ?

— « En venant chez vous ce soir, j'ai été poursuivi par un orgue de Barbarie qui remplissait mon chemin de gémissements.

— « Vous aimez pourtant la musique.

— « Plus que jamais, moins que vous. »

Et ses lettres... « Léa d'Arsay prie monsieur Daniel Prince... » Pourquoi Léa saurait-elle que j'ai relu ses lettres ? pour le moins elle se moquerait; et que lui dire de ses tristes lettres ? et mes projets, encore renouvelés, de lui sacrifier mon désir ! peut-être qu'elle avait raison, et qu'il est rare, l'homme qui aime, et que jamais elle ne fut aimée; moi non plus ne l'aimerai-je donc pas ? hélas ! que je l'aime peu, que peu je l'aime, moi qui m'efforce à l'amour !

— « Vous avez eu, reprend-elle, une très belle journée.

— « Une plus belle soirée, malgré l'horrible inconvenance d'un assoupissement... »

Elle rit.

— « Et, pour finir, une délicieuse promenade en voiture, avec une jeune femme très charmante, mais si mauvaise. »

Etait-elle, en effet, mauvaise ! et le monsieur qui nous suivait sur le boulevard; la butte Montmartre visible dans la brume; la ligne des maisons aux fenêtres claire et des arbres foncés dans la nuit; oui, combien charmante en sa feinte dignité, grave et drôle ! maintenant charmante sans feintises; elle a redressé sa tête, blonde et blanche, hors de la blancheur blonde des étoffes flottantes; et un fin corps d'enfant féminin, gracile, fluet et potelé; un invitant sourire, une promesse aux caresses, une mollesse inclinée à s'abandonner en des bras; car en cette heure où la journée fuit et n'est plus, après la journée quelconque éteinte, c'est la nuit, l'heure de l'amour.

— « ...O mon amie... vos lèvres sont frivoles et aux vents d'ici elles s'envolent... »

Et ses mains; et, de ses mains, par mes mains et mes bras et mon cœur, une vapeur, un frémissement, une chaleur, une poignance monte jusqu'à mes yeux; vais-je chanceler ? tant pis pour les longs respects, pour les amours humbles, les beaux projets, les tardives amours préparées si longuement, les départs, les renoncements, tant pis pour les renoncements, je la veux ! et je la regarde, en sa pâleur charnelle annonciatrice de joies folles, celle à qui pour un songe je ne renoncerai pas. Cependant de mes mains elle retire ses mains; je me recule de deux pas; elle vient vers moi; sur mes épaules elle met ses mains; et comme d'elle je me grise et déraisonne, elle me parle...

— « Vous viendrez samedi à la fête de l'hôtel Continental; vous verrez que je serai jolie... »

Oui, certes...

— « Je serais si attristée de ne pas vous trouver; et puis, je vous ferai honneur... »

Vraiment...

— « ...Vous m'apporterez, n'est-ce pas, ce tablier pour mon costume... »

Son costume ?... oui, ce tablier, cet argent que je lui ai promis... je n'y songeais plus... elle le désire tout de suite; je le lui ai promis; d'ailleurs, c'est bien le moins; bah ! débarrassons-nous-en dès maintenant...

— « Si vous vouliez me dire à peu près ce qu'il vous faut, Léa, et me pardonner de vous en laisser le soin...

— « Je ne sais pas... cela ferait... tout au plus... une centaine de francs.

— « Permettez que je vous les remette. »

J'ai un billet de cinquante francs dans mon porte-cartes; plusieurs louis dans mon porte-monnaie; rien que des pièces de vingt-francs; cela fera cent-dix francs; soit; trois louis et cinquante francs, là, sur la cheminée.

— « Vous êtes gentil, » dit Léa.

Elle revient vers moi; je lui ai fait plaisir; ça me coûte encore un peu cher; mais elle sera contente de moi et sera aimable; et puis, j'ai ainsi moins de scrupules à rester cette nuit, plus de droits; d'ailleurs ne puis-je donc lui prouver mon amour sans la refuser ? si tendrement, si doucement, si bonnement je l'aimerai cette nuit, que cela vaudra tous les discours et tous les renoncements; certes, si je sais me conduire, je réussirai mieux, en restant avec elle, à lui prouver mon vrai amour; voilà ce qu'il faut faire; et entre ses cheveux, je lui dis :

— « Ainsi, vous me gardez ? »

Ses grands yeux, ses grands yeux étonnés, on dirait apitoyés... que veulent-ils ?

— « Oh ! pas ce soir; je vous en prie; je ne peux pas... »

Comment ? pas ce soir ? elle ne veut pas ?

— « La prochaine fois, je vous promets... je ne peux pas. »

Encore, encore, elle ne veut pas ?... je ne puis la forcer... vraiment, elle ne veut pas ?

— « Léa, vous ne voulez pas ?

— « Je vous jure... »

Et pourquoi insister ?

— « Bonsoir donc. »

Pourquoi lui ai-je demandé ? comment n'ai-je pas tenu ma résolution, ne suis-je pas parti comme je le devais, à mon honneur ?

— « Bonsoir, mon amie. »

Et j'embrasse son front; délices en allées et impossibles, mortelles et désespérées délices !

— « Venez mercredi à trois heures, dit-elle.

— « Volontiers, je vous remercie. »

Pourquoi ai-je encore voulu l'avoir ? hélas ! celle qu'encore je ne vais pas avoir. Il faut partir; voilà mon pardessus, mon chapeau.

— « Au revoir, dit-elle, à mercredi, trois heures. »

Elle a pris le bougeoir et ouvre la porte du salon; Marie est là; nous traversons le vestibule.

— « A mercredi trois heures, » dis-je.

Non, je ne la reverrai plus; je ne la dois plus revoir; à jamais elles ont péri, les possibilités d'aimer entre elle et moi; et rien n'existe plus que l'infinie tristesse des indéniables inutilités; je ne devrais plus la revoir... Blanche et jolie inoubliablement, mon amie me tend sa main.

— « Au revoir.

— « Au revoir. »

Amicale elle sourit; sur sa poitrine voltigent les lueurs blondes et nocturnes.

FIN

Les Livres

Anglais, Allemand, Italien, Espagnol, Russe, Portugais, vraiment appris *seul* en 4 mois, mieux qu'un professeur. *Pur accent.* Nouvelle Méthode *Naturelle-Rationnelle*, tout à fait facile, pratique-rapide-attrayante-progressive, *basée sur la vraie conversation usuelle*, donne la prononciation exacte, l'accent pur, la grammaire: on sait vite parler, écrire, lire, traduire, passer tout examen. Preuve-essai, 1 langue *fco*, envoyer 90 c. (hors France 1.10) *mandat* ou *timbre-poste* français à Maître Populaire, 13-B, rue Montholon, Paris.

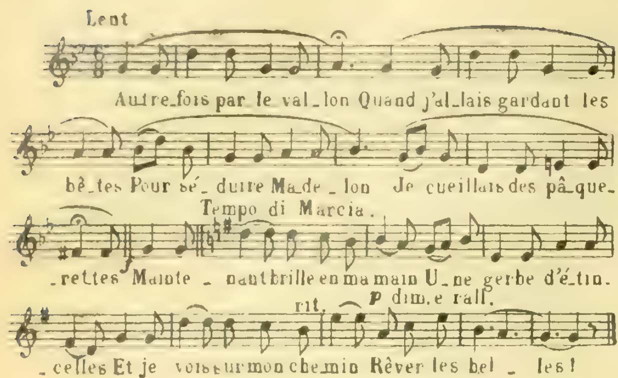
Album du Nu. *60 poses plastiques inédites* (d'après photogr.) tirées sur papier de luxe... Le NU dans ses plus belles études. PRIME à tout acheteur : *un magnifique album* de 44 dessins comiques de GRÉVIN. Le tout d'une très grande valeur, est livré pour 3 fr. 50 *franco*. — Adresser les commandes avec mandat à la *Librairie du Perron*, 7, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Le Gérant: G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. DERRIEY. — Encres de LAFLÈCHE-BRÉHAM. — Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. NORBERG, directeur), 20, rue Félicien-David, Paris.

SOLDAT LOUIS XV

Poésie de Léon DUROCHER

Musique de Gaston PERDUCET.



I

Autrefois par le vallon
Quand, j'allais, gardant les bêtes,
Pour séduire Madelon
Je cueillais des pâquerettes...
Maintenant brille en ma main
Une gerbe d'étincelles :
Et je vois sur mon chemin
Rêver les belles !

II

Autrefois je soupirais
Lorsqu'au bord de la fontaine,
Lorsqu'à l'ombre des forêts
Madelon passait hautaine...
Maintenant sonne mon pas
Sur le seuil des citadelles :
Et je vois entre mes bras
Tomber les belles !

III

De sanglots désespérés
Mon cœur emplit le village
Quand naguère loin des prés
Madelon s'enfuit, volage...
A présent je ris des fous
Qu'un bel œil retient fidèles :
Et je vois à mes genoux
Pleurer les belles !

7e ANNÉE. — N° 50. **Édition de Paris : 5 centimes.** 10 DÉCEMBRE 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
mois { PARIS . . . . . . 13 fr. 50
DÉPARTEMENTS. . 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré
Trois mois. . . . 1 fr. 50 2 fr. 50
Six mois . . . . . 3 — » 5 — »
Un an. . . . . 6 — » 10 — »

LES FERRO, par René MAIZEROY



(1) Des Baisers, du Sang, tel est le titre du nouveau livre que vient de publier chez Ollendorff, René Maizeroy. Il charme et il épouvante par son ardeur passionnelle. En voici un fragment :

LES FERRO

Selon le vœu d'épouvante qu'ils avaient fait à genoux, les lèvres purifiées par l'hostie, devant les reliques de l'Évangéliste Marc, en un automne lamentable, où les ailes de la Mort enveloppaient la cité d'orgueil et de joie, où l'on aurait marqué une à une, d'un Signe, les portes des palais et des masures, corrompu l'eau des citernes, semé la peste dans la vase pestilente des lagunes, Bartholomeo et Gian Ferro, patriciens et membres du Conseil, s'étaient unis pour offrir au trésor de Santa-Croce un tryptique qui les représentait vêtus de deuil, le chapelet aux doigts, priant avec une humble contrition, aux côtés de la Madone, dont les bras balancent comme un ostensoir protecteur le corps délicieux de l'enfant Jésus.

Le rayonnant visage de beauté, de douceur, de quiétude, de jeunesse qu'avait cette mère, ses yeux tendres et purs ainsi que l'eau claire d'une source où se reflète un ciel d'étoiles, sa bouche riante, ses roseurs nacrées de coquillage, contrastaient avec les faces des deux frères, ridées, bilieuses, laides, hantées de mauvaises songeries et que semblaient avoir modelées les doigts inhabitués de quelque misérable potier, masques funèbres d'un carnaval triste aux boursouflures blanchâtres, aux verrues piquées de poils roux, aux prunelles bigles, troubles, comme emplies des incertaines lueurs que filtrent avarement les grilles de geôle.

Bien qu'ils ne fussent pas jumeaux, Gian et Bartholomeo étaient tellement pareils l'un à l'autre, louchant de la même façon, boîtant de la même jambe, s'exprimant avec la même voix sourde, éraillée, scandant leurs longs discours, leurs implacables arrêts des mêmes gestes, qu'on en demeurait halluciné, qu'on eût pris le cadet pour le Double de l'aîné.

Mais cependant que l'âme cupide et luxurieuse de Gian se ruait en folie vers les ivresses de la Chair, les débauches perverses; les coffres où les pierres précieuses, les ducats, les médailles magnifiques, les chaînes d'or luisent, vibrent au moindre contact, attirent impérieusement les mains qu'agitent, que crispent de voluptueux frissons, le cœur et l'esprit de Bartholomeo n'étaient possédés que d'un besoin d'ourdir des intrigues, de décimer hypocritement les familles nobles, de nuire à ses semblables, de les jeter sur les routes de l'exil ou dans les immuables ténèbres des prisons ou sous la hache du bourreau, du rêve despotique de la toute-puissance qui divinise, qu'acclament les foules aveugles, qu'encensent les prêtres, que saluent les cloches et les trompettes.

Et ils eurent une fin tragique et étrange où le peuple reconnut la colère de Dieu.

Celui qui se plaisait à attirer les haines, qui reniflait puissamment comme un loup affamé l'odeur du sang, qui se montrait implacable aux grands et aux petits, qui jetait des faux poids dans les balances de la Justice, qui aurait voulu devenir le maître suprême, l'époux de la mer Adriatique; gravir, par un matin d'apothéose, au milieu des bannières et des têtes courbées, avec, au front, le bonnet dogal, les degrés de marbre de l'escalier des Géants, disparut pendant une sombre nuit de janvier.

Et quoiqu'ils eussent jeté des coups de filet au hasard parmi les imprudents qui s'étaient réjouis de cette occulte vengeance, qui avaient maudit trop téméraireinent, dans les auberges de la Giudecca et dans les carrefours ténébreux, la mémoire du persécuteur et du mauvais juge, fouillé les canaux: torturé des vieillards, des femmes, des enfants; promis de fabuleux salaires et même la vie sauve aux dénonciateurs qui éclairciraient ce mystère, les sbires durent abandonner leurs recherches, se contenter d'un billet qu'une inconnue avait jeté dans la gueule du Lion et où elle affirmait que Bartholomeo avait été muré, condamné à mourir de faim et de soif dans un caveau que nul ne parviendrait à découvrir.

Gian, qui remplissait la charge de procurateur à Sebenico de Dalmatie, ne s'affligea pas du crime qui l'endeuillait, parut être aussi peu prodigue de ses larmes qu'il l'était de son bien, négligea même de commander à l'évêque des messes et des oraisons pour le repos de l'âme du défunt, simula une impassibilité de philosophe stoïque qui sait se maîtriser, qui nargue les brutales secousses du Destin, en couvrit la joie violente que lui causait cet héritage inespéré, cet accroissement de richesses comme miraculeux.

Il vécut encore cinq années dans l'hébétude perpétuelle du stupre, dans le vertige de l'or.

Et voici comme il expia toutes ses fautes, le jour de la Nativité de la Très Sainte-Vierge :

Parce que la famine sévissait sur la province et qu'il redoutait que les Morlaques embauchés dans les îles pour vendanger ses vignobles et piétiner les grappes n'eussent la hardiesse de se repaître à chaque souche, d'amoindrir la récolte dont il avait déjà supputé les bénéfices prochains, le procurateur avait imposé aux hommes et aux femmes qui travaillaient à sa solde une sorte de baillon léger, scellé derrière la nuque et où la bouche était comme muselée. Et ces paysans si fiers, si farouches, si prompts à empoigner leurs couteaux, à se rebeller contre les collecteurs des dîmes, à allumer de colline en colline les bûchers qui annoncent la guerre, ces barbares qui ne supportaient qu'à regret le joug; qui célébraient dans leurs guzlas les chevauchées inoubliées des grands ancêtres, des Huns dévastateurs, pour avoir à manger et à boire durant deux semaines, avaient accepté, la mort dans l'âme, les humiliantes conditions du marché, subi l'affront qui les faisait tressaillir et rougir de honte.

Le deuxième jour, Gian Ferro vint avec ses familiers au milieu des vignes, éclata de rire devant les visages muets, comme masqués, des vendangeurs et des vendangeuses, s'exclama tout haut :

« N'ai-je pas été prudent : les chiens sont si friands de raisins mûrs? »

Et il dit aussi plus loin :

« Je pense que ces faquins n'ont pas à se plaindre de moi... Je leur fais faire une seconde fois le mardi-gras ! »

Puis, ayant remarqué, dans la troupe, une fille qui avait l'apparence triomphante de quelque statue d'Aphrodite avec son torse souple, ses hanches rondes, telles que les flancs d'une amphore grecque, ses bras nus aux teintes de laurier rose, les cheveux épais, sombres, enroulés autour de ses tempes ainsi qu'un turban de crêpe, ses yeux d'émeraude, félins, attirants, voilés de longs cils, le procurateur l'appela comme s'il eût été piqué de coups d'aiguillon, lui enleva soi-même la déshonorante muselière qui la meurtrissait, qui cachait ses radieuses lèvres charnues.

« Tu es trop belle pour travailler ainsi, tu me plais, balbutia-t-il, et ta place est dans mon palais! »

La vendangeuse se retourna vers ses compagnons, les interrogea d'un long regard inquiet, prometteur, haineux, et leurs yeux ardents lui répondirent, lui ordonnèrent de se sacrifier, de suivre le maître d'occasion qui la convoitait.

Alors, elle murmura avec des inflexions alliciantes ;

« Je n'ai qu'à vous obéir, seigneur! »

Et, comme si elle eût été une magicienne qui sait composer d'inéluctables philtres, évoquer les esprits de l'Abyme, la belle fille que Gian avait appelé Impéria, ainsi que quelques courtisanes, mania aussitôt à son caprice ce corps avili et faible, cette âme lâche et corrompue.

Et un soir que, dans les corps de garde, les soldats vénitiens gisaient ivres autour des cruches où avait pétillé le vin nouveau; que le procurateur sommeillait inerte, épuisé, en le désordre du vaste lit qu'ornaient de vastes trophées, la vendangeuse musela à son tour, avec une brutalité de tortionnaire, le visage hébété du procurateur, ouvrit la porte aux Morlaques qui s'étaient glissés un à un dans le palais par les soupiraux des caves, leur livra la proie promise.

Et, furieuse, démente, à demi nue, pareille avec ses mèches éparses, à une Erynnie nimbée de serpents ténébreux, elle s'élança sur son amant, le lacéra de ses ongles, le mordit à la gorge, lui cria, en lui arrachant des lambeaux de chair saignante :

« Nous sommes des chiens, nous nous régalons de toi, seigneur; le porc vaut mieux que les raisins! »

Et les autres l'imitèrent, se jetèrent pêle-mêle, ainsi qu'une meute à la curée, sur Gian Ferro, le déchirèrent, l'éventrèrent de leurs mains, de leurs dents, de leurs couteaux, férocement, rageusement, se saoulèrent de sang avec, aux lèvres, des clapements de plaisir comme s'ils eussent savouré une liqueur merveilleuse qui brûle et qui délecte, et titubants, satisfaits, s'enfuirent ensuite dans la nuit vers leurs barques.

Ainsi finirent l'un après l'autre, Bartholomeo et Gian Ferro, patriciens de la Sérénissime République.

René MAIZEROY.

Mon frère Guy (1)

Madame veuve Laroche-Thiébault à Madame d'Eprun.

Que dit-on à Bourges, ma Colette ? Qu'y fait-on depuis huit jours qne j'en suis partie ? Notre petit groupe d'écervelés et de toqués s'emploie-t-il toujours à scandaliser la province moisie, où le hasard des garnisons et des mariages de convenance l'a réuni ? La brune comtesse de Preuilly vous a-t-elle déniché quelque nouvelle chanson dix-huitième siècle, bien libertine, et vous l'a-t-elle détaillée de sa bouche pure ? La colonelle a-t-elle réussi à mettre à mal le sous-lieutenant Saint-Remi, décent élève de Vaugirard ? Nos amis ont-ils toujours avec vous des façons de hussards, et vous, avec eux, des façons de lorette ? Follè province ! On a beau s'y monter la tête, faire les plus dignes efforts pour se persuader qu'on y mène la vie, c'est toujours Bourges la mélancolique, endormie dans l'ombre de sa cathédrale... J'en avais tellement assez, tellement trop de notre bonne ville, l'autre soir, que j'ai pris le dernier train pour Paris, sans prévenir personne. Vive la liberté du veuvage ! Soyons franche : je n'étais pas chassée seulement par l'ennui. N'avais-je pas commis l'imprudence de promettre, pour le lendemain, un rendez-vous chez moi au capitaine d'Exiles; — mais un rendez-vous... définitif !... Et moi, ces choses-là, de loin, ça me paraît gentil et amusant comme tout; mais le moment venu de s'exécuter : est-ce drôle ? plus personne... J'aimerais mieux aller au sermon. Nous sommes toutes un peu comme ça, je crois. Nous en parlons toujours et nous n'y pensons jamais — jamais sérieusement, du moins.

Donc, me voilà dans mon train, roulant vers Paris à travers la nuit, et riant comme une petite folle à la pensée que d'Exiles, après s'être parfumé, frisé et entraîné pour me conquérir, viendrait le lendemain se casser le nez contre la porte de mon hôtel, rue Coursalon. Je voyais d'ici la mine futée de ma femme de chambre Solange. « Madame m'a priée de dire à M. le capitaine qu'elle était désolée... Madame a été obligée de partir pour Paris, rapport à son frère... des affaires de famille... » Et j'entendais le : « Sacré nom d... » du capitaine, regagnant le quartier.

Il ne fera pas bon à la manœuvre, ces jours-ci, dans la compagnie de M. d'Exiles !...

Solange n'a pas menti tout à tait. C'est bien chez mon frère que je me fis conduire en arrivant à Paris. Guy habite un rez-de-chaussée merveilleux, rue des Écuries-d'Artois, et arrangé !... une femme de goût a passé par là, bien sûr, une ou plusieurs. En quittant Bourges, j'avais griffonné un télégramme : « Attends-moi, ce soir, vers onze heures. » La demie d'onze heures sonnait quand je pénétrai dans le délicieux rez-de-chaussée. Guy, dans son cabinet de toilette, nouait sa cravate blanche sous l'œil anxieux du valet de chambre.

— Que diable viens-tu faire à Paris, si brusquement ? me dit-il.

— Mon petit Guy, répliquai-je, ne me gronde pas. Je m'assommais à Bourges.

— Il est certain, reprit-il, que Bourges, douze mois par an... Mais tu n'as pas l'intention de descendre ici, je pense ?

— Cette nuit, si... Demain, je chercherai une installation.

Guy était fort embarrassé... Évidemment, mon arrivée dérangeait sa nuit. Mais, comme il est très gentil et qu'il aime bien sa petite cadette, il fit bonne figure.

— Soit; c'est entendu, on va te préparer ma chambre. Moi, je coucherai... ailleurs... chez un ami... Seulement, je te préviens, ce soir, pour souper, je te lâche.

— Oh ! Guy... moi qui étais si contente... A peine arrivée, tu me laisses toute seule ?...

— Je ne peux pas te garder. Je vais dans une société où les jeunes veuves ne sont pas admises.

Le valet de chambre, discrètement, s'était retiré. Je me rapprochai de Guy et je lui dis en souriant :

— Tu vas souper avec des demoiselles ?

— Pr[illegible]isément.

— Des demoiselles et des messieurs ?

— Un monsieur, seulement. Tu ne le connais pas. Un gentilhomme roumain que j'ai connu à Bucarest... le comte Ildescù.

— Et qui sont les demoiselles ?

— Lucienne d'Argenson, Fanny Love et la belle Cordoba. Tu peux croire que ce n'est pas pour moi

(1) Dernières lettres de Femmes, Lemerre, éditeur.

plaisir. Elles m'assomment. Mais Ildescù tenait absolument à les connaître. Je les lui sers toutes les trois d'un coup, pour qu'il me fiche la paix après.

— Eh bien... emmène-moi...

Je ne laissai pas à Guy le temps de protester; je m'assis sur ses genoux et, avec un tas de câlineries, je lui expliquai que j'étais tout à fait comme Ildescù, moi, que Bourges était encore bien plus navrant que Bucarest, que je mourais d'envie — comme Ildescù — de voir Fanny Love, Lucienne d'Argenson et la belle Cordoba.

— Mais c'est de la folie, voyons ! si on te reconnaît...

— Je mettrai une voilette épaisse jusqu'au cabinet particulier... Après, il n'y a pas de danger. Ni ton ami, ni ces demoiselles ne m'ont jamais vue.

— Mais on dira peut-être des choses énormes...

— Bah ! je ne suis pas une Agnès... Puis, si on va trop loin, tu m'emmèneras.

Bref, comme l'heure passait et que je ne cédais pas, Guy se laissa persuader. Il fut convenu que je jouerais le rôle d'une petite irrégulière de province, amie de Guy, et faisants ses débuts à Paris.

J'avais dans ma malle une toilette de soir assez élégante; je me parai de mon mieux : Guy me servait de femme de chambre. Mon idée commençait à l'amuser, lui aussi.

— Mâtin, me dit-il quand je fus prête, tu es joliment mieux que ces dindes-là, tout de même. Ildescù va perdre la tête. Méfie-toi. Il est dangereux !

On soupait chez Joseph; rendez-vous à une heure. — Fanny Love et la belle Cordoba n'étant libres qu'après le théâtre. Le comte Ildescù s'était chargé d'aller quérir chez elle Lucienne d'Argenson. Nous arrivâmes, mon frère Guy et moi, en retard d'un quart d'heure. — les derniers.

Oh ! ce coup d'œil, ma Colette ! ce triple coup d'œil des trois femmes me jaugeant, me jugeant à la minute où Guy me présenta : « Mademoiselle Renée... de Châtellerault... qui vient se fixer à Paris. » Jamais compliment d'homme ne me flatta davantage que la moue simultanée de ces trois visages (car elles sont ravissantes, ces créatures !) et l'agacement qu'elles ne surent pas cacher à me trouver aussi jolie qu'elles !... Elles se rattrapèrent sur ma toilette; je les entendais s'en moquer, tandis qu'Ildescù, déjà enflammé, me comblait de politesses. De vrai, elles étaient bien mieux mises que moi, et, le croirais-tu ? aussi correctement, d'une élégance fine et sobre, parfaite de ton... On se mit à table; je fus placée entre Ildescù et Mlle d'Argenson. Le souper commença. Je bus coup sur coup deux verres de champagne, et je me sentis aussitôt la conscience à l'aise, décidée à entendre des horreurs.

On parla d'abord de théâtre. Fanny Love et la belle Cordoba nous firent part de leurs impressions sur l'art dramatique contemporain; elles me parurent beaucoup plus renseignées et à peine plus niaises que les dames de notre aristocratie. Puis, Lucienne d'Argenson se lança dans des aperçus sur le monde, sur la vie des mondains, sur la réduction des revenus : dans vingt ans, déclara-t-elle, il n'y aura plus de gens riches à Paris. Je reconnus cette dernière phrase pour l'avoir entendue plusieurs fois de la femme de notre trésorier général. Guy écoutait tout cela gravement et répondait sur le même ton. Seul, Ildescù commençait à me glisser des bêtises dans l'oreille; et encore, de ces bêtises aux propos ordinaires de M. d'Exiles, du petit Saint-Remi et de tous nos amis, il y a loin ! Il se contentait de me parler de mon corsage avec une admiration obstinée; moi, je comparais le contenu de ce corsage à ce que montraient les trois autres, et j'étais assez fière de la préférence.

— C'est égal, pensais-je, jusqu'à présent, c'est joliment famille, la petite fête ! Évidemment, je les gêne. Elles me croient provinciale et sotte. Je m'en vais les mettre à l'aise.

Et, ayant bu un nouveau verre de champagne, je racontai la jolie petite aventure que tu nous a dite l'autre soir, au dîner du colonel, avec tant de succès : tu sais, l'histoire du *confetti révélateur*. Ah ! ma Colette ! si tu avais vu la tête des trois donzelles ! Et l'affectation de ne pas entendre ! Et les chuchotements dédaigneux quand j'eus fini ! Guy, très rouge, crut devoir m'excuser auprès de sa voisine, Fanny Love : « Vous savez, elle ne sait pas... Plus tard, elle se tiendra mieux... » Mais Ildescù, lui, riait de tout son cœur : « Ah ! très drôle !... très drôle ! Bien amusant ! Bien parisien !... Elle est adorable ! » Et, tout à coup, je sentis que son genou cherchait à entrer en conversation sous la table, avec mon genou. Cela me gênait un peu: je n'aime pas qu'un monsieur se permette de telles privautés sans autorisation; mais je me disais : « Évidemment, la situation veut cela. Si je regimbe, on va deviner que je ne fais pas partie de la corporation. » Ildescù poursuivait donc ses explorations sans trop de résistance, quand tout à coup nous entendîmes l'aigre voix de Fanny Love s'exclamer, en même temps que, de son éventail, elle frappait rudement la main de ce pauvre Guy :

— Dites-donc, mon cher ! avez-vous bientôt fini d'abîmer ma robe avec vos pieds ? Où croyez-vous donc être ici ? A Châtellerault ?

« A Châtellerault, » — c'était pour moi. Je compris, je battis en retraite prestement, au vif chagrin d'Ildescù qui roulait ses beaux yeux noirs avec surprise et désolation... Le souper s'acheva à peu près en silence : Lucienne et la belle Cordoba seules entretinrent la conversation; elles parlaient des Mines d'or. Vers deux heures et demie, on descendit. Les trois dames me firent des adieux pincés. On les mit en voiture : Ildescù voulait à toute force m'accompagner.

— Halte-là, mon cher, fit Guy. C'est moi qui emmène Madame.

Pauvre comte roumain ! Il avait l'air si mélancolique que je me laissai presser les doigts tant qu'il voulut, dans la poignée de main qu'il me donna.

Quand je fus seule avec Guy dans son coupé, je lui fis une scène.

— Tu ne me feras pas croire que c'est là un de vos soupers ordinaires, ce que vous appelez faire la noce ! Tu avais dit à ces trois grues qui j'étais, c'est idiot. Je me serais tant amusée !

Il se défendit vivement :

Je te donne ma parole que toutes nos petites fêtes ressemblent à celle-ci. De temps en temps, une dispute, une crise de nerfs, voilà ce qu'on y voit de plus divertissant... Autrement, faire la noce, c'est ça... Tu vois comme c'est drôle. Que veux-tu ? il faut bien passer ses soirées.

— Mais, enfin, elles ne sont pas toujours aussi... convenables, ces demoiselles... Je suppose que, dans l'intimité...

— Ah ! répliqua Guy en souriant, évidemment, dans l'intimité, c'est autre chose. Mais l'intimité, pour elles, c'est le travail, le travail payé; elles se gardent bien de travailler pour rien, aux heures de chômage... L'amour, vois-tu, pour ces femmes-là, *c'est leur bureau.*

Il m'a paru que ce mot de mon frère Guy n'était pas sans profondeur... Une fois couchée, je l'ai médité, et je t'assure que mes méditations, ma Colette, furent d'une extrême moralité. Ça ne doit pas être drôle, tu sais, l'amour obligé, avec un Ildescù quelconque à côté de qui l'on a soupé ! Pauvres femmes ! Dire que nous les envions quelquefois ! Comme je les comprends, à bien réfléchir, de jouer aux honnêtes femmes, quand elles se reposent, comme nous jouons aux cocottes, nous autres, dans nos loisirs de provinciales !

Je rentre à Bourges mardi prochain. Annonce-moi à M. d'Exiles. Il est décidément mieux que le Roumain. A propos du Roumain, tu ne sais pas ? En ouvrant le *Journal*, ce matin, figure-toi que j'ai cueilli ceci, dans la petite correspondance :

Jeune homme brun et riche, ayant dîné chez Joseph avec délicieuse personne de Châtellerault, meurt d'envie de la revoir. — I.

« I », c'est Ildescù !

Ainsi, de nous quatre, Fanny Love, Cordoba, d'Argenson et moi, c'est moi qui ai « tombé » le Roumain, moi, l'amateur !

Ah ! si nous voulions, ma Colette ! nous dont ce n'est pas le « bureau », — comme dit mon frère Guy !

Marcel PRÉVOST.

LA MAISON QU'ON FERME (1)

Quand M. de Grassant revint à Paris, avec Mme de Grassant, tout le monde s'étonna du choix qu'ils avaient fait une fois encore pour leur villégiature d'été. Grassant, propriétaire de gros immeubles flambant le cossu dans leurs imposantes pierres blanches, avec des portails à ses initiales et des globes électriques du dernier chic de la science, possédait aussi la terre des Espigneulles, un château dans un parc aux profondeurs immensément vertes avec des eaux vives.

Pourquoi n'allait-il plus à Espigneulles ? Tout l'été il l'avait vécu de nouveau à courir des plages et des champs de Normandie, de cottages en fermes, avec quelques fugues à l'île de Wight, en Suisse, dans le Tyrol.

Le singulier châtelain qu'il faisait ! et comme, sous cette allure voyageuse, devait se cacher une cause, une raison intéressante ! car de Grassant passait pour être d'une assez jolie complication psychologique malgré l'apparence très positive de sa personne.

— Mais enfin, mon cher, lui dit quelqu'un, le vieux marquis de D***, qui passait tous les beaux jours aux environs des Espigneulles, précisément, et aurait bien souhaité la compagnie de M. de Grassant, enfin pourquoi ne venez-vous plus dans ce coin charmant, qui je crois bien, pourtant, a vu l'aurore de votre bonheur conjugal ?

Et comme le pourquoi menaçait de devenir une interpellation, un soir, entre amis, M. de Grassant y répondit, par petites phrases, qu'il coupait et servait avec un vrai plaisir d'étonner.

— En effet, dit-il, vous ne pouvez comprendre pourquoi je délaisse ainsi cette terre d'Espigneulles, qui est une merveille dont d'autres feraient si glorieusement montre. Et si je vous avoue la vérité aujourd'hui, c'est que je ne veux pas passer pour craindre les hiboux qui peuplent cette admirable solitude, où les revenants qui la hantent.

Oui, d'Espigneulles est une ruine historique; les Croisés partant pour la Terre-Sainte y ont entendu la messe; Diane de Poitiers s'y est mirée dans un miroir garni de perles; Mme de Montespan y a veillé, à sa façon, avec le roi en voyage. Ces vieilles pierres ont vécu tout ce qui est vénérable et tout ce qui est charmant.

Mais à côté de ces témoins du passé, encore debout dans une ceinture d'arbres gigantesques comme des aïeux, j'ai fait, au moment de mon mariage, élever une demeure plus intime et comme sous leur protection.

Ni architectes, ni conseillers d'aucun genre : c'est moi-même qui ait réalisé mon rêve, un rêve d'homme qui connaît la vie, et qui a appris finalement que la vraie félicité est dans l'horizon le plus restreint.

Mais si cette maison n'a pas d'apparence, avec ses volets que j'ai voulu verts, et ses murs à chèvrefeuilles, et son entrée que la glycine doit obstruer maintenant, à l'intérieur c'est un bijou délicieux, et mieux, un nid. Je me suis efforcé de ramasser, de centraliser là tout ce qui peut être le collaborateur du bonheur; j'ai donné un sourire, une caresse à toutes choses, j'ai mis une pensée dans les étoffes.

Puis quand tout, selon mes souhaits et à mon idée a été terminé, je me suis marié.

C'est quelque chose, Messieurs, de se dire qu'on va emmener sa femme dans un recoin ignoré, que soi-même on a créé, dont aucune intervention banale n'a pu diminuer ni violer le charme. Oh ! les tristes foyers de bonheur dans ce qui a servi déjà à d'autres ! Oh ! la stupide méconnaissance de ce qu'il y a de plus doux; être chez soi, dans des choses dont l'unique histoire restera liée à la vôtre !

Après la cérémonie, nous nous sommes donc éclipsés, Mme de Grassant et moi, on nous croyait en route pour cette Italie, où nous n'aurions rejoint que les vieilles lunes de miel, pour ce ciel bleu affreusement obligatoire...

Et nous filions en toute hâte vers Espigneulles, vers la petite maison, l'un près de l'autre, libérés et exquisement silencieux...

J'ai épousé Mlle de Croix-Pradines parce que je l'aimais. Et vous nous rendrez cette justice à tous les deux que dans un temps où l'on ne s'intéresse qu'à l'argent, nous avons intéressé par cette rareté, un mariage d'amour, très tendre et très pur.

Ah ! les belles heures initiales que nous avons vécues dans notre lointain ermitage ! On a tort de médire de la vie; elle est généreuse, elle est magnifique envers tous ceux qui savent être vrais et simples. Le secret est plus facile qu'on ne le suppose, il s'agit seulement de croire et d'aimer. Mais je tremblais bien un peu, car je savais que toute notre perspective de joie se déciderait là; de la façon dont nous allions « partir » dépendait l'avenir même.

(1) *Cœurs pharisiens*, FASQUELLE, éditeur.

Quel départ ! l'enchantement, l'ivresse d'avoir enfin à soi celle qu'on a choisie, je n'en parle pas par respect pour celle-là même ; mais comme tout à la fois vibre dans cette prise de possession d'une femme? Toutes les facultés, les ressorts multiples d'un être au cœur intelligent, sont en éveil et à l'exercice dans cette conquête, et je ne sais rien de plus périlleusement délicieux.

Ma femme fut mienne de toute la force de son innocence, de sa foi, de son âme. Il y eut là, entre nous, dans ce village perdu, dans cette nature d'un suave printemps, quelque chose de scellé pour la vie. Nous sentions que, sous l'ardente extase de nos jeunesses, un fond se cimentait, d'estime et de respect.

D'autres ont connu ces griseries, mais je suis sûr que nous avons trouvé là des félicités bien à nous.

Par malheur, le jour vint où il fallut réintégrer le monde. On nous attendait comme une curiosité. Jusqu'au dernier moment, je retardai, ingénieux aux prétextes, et puis enfin l'heure impitoyable sonna.

Je fis, avec ma femme, un dernier tour dans le parc, au milieu des choses qui nous avaient accordé une si douce complicité; nos regards, nos mains, nos cœurs leur envoyèrent le suprême adieu, et quand le seul domestique que j'avais emmené vint nous dire que la voiture était prête, je vis une larme, oh! la divine larme ! dans les yeux que la fée des Pervenches a donné à ma femme.

Mais alors une idée singulière soudain m'envahit...

» Je fis attendre la voiture chargée, ma femme déjà montée, et au lieu d'abandonner à des étrangers le soin de tout ranger derrière nous, je fermai moi-même les volets, je fis la nuit dans la chère maison qui allait demeurer telle que nous l'avions laissée, je fermais les portes à double tour, et dévotement, et superstitieusement, avec une joie de mon inspiration, j'emportai la clef.

Et depuis nous ne sommes plus retournés dans la petite maison. »

— Charmant, fit le marquis de D***. Je comprends... C'est en effet par une sorte de superstition dans la gratitude. Vous avez voulu qu'un tel souvenir restât intact et ne jamais diminué son prestige par « une reprise » plus ou moins favorable?

— Ce serait effectivement un point de vue répartit Grassant : mais le mien est autre.

— On peut le connaître?

— Il pourra même servir.

Et dans le plus attentif silence M. de Grassant s'expliqua.

— Voilà quatre ans que nous nous sommes mariés. sans une demi-lassitude d'un quart d'instant, sans nuages. Plus nous allons, plus au contraire la fusion se révèle adorable.

Mais supposons qu'au lieu d'une faveur aussi providentielle, nous ayions rencontré et subi les menus incidents qui ne sont pas épargnés aux meilleurs: discussions qu'un mot inconscient envenime, incompatibilités qui deviennent vite l'éloignement réciproque, enfin les mille embûches et les traitrises de la vie à deux. Ah! l'enfer dans lequel on s'enfonce à mesure qu'on veut le fuir davantage!

Et bien, moi, je n'aurai rien eu à redouter de ces écueils, de ces revers de la médaille conjugale ; je possède un talisman.

Et vous l'avez déjà deviné,

Au premier mot grave, à la moindre lésion sérieuse à notre bonheur, je dirai simplement à ma femme : « Viens, allons-nous en » ! Et je la conduirai à la chère maison que j'ai fermée. Mieux que tous les discours, toutes les persuasions, tous les exemples, notre maison ne parle-t-elle point? Comme elle apaiserait vite, et quel préservatif! je l'ai gardée intacte comme une relique, mais aussi comme un moyen.

C'est là que nous avons aimé, que nous avons crut et c'est elle qui, s'il le fallait jamais, nous ramènera au point de départ. S'il y a malentendu, c'est elle, elle la réserve décisive et suprême, qui interviendra, et de toute la force de ce qu'elle a vu, abrité, béni naguère, remettra comme par miracle les choses en place.

Je l'ai fermée sur notre bonheur, je ne l'ouvrirai que si besoin est, — pour qu'elle nous le rende!

Il y a des gens qui, pour fêter leurs anniversaires, s'en vont revoir la table du restaurant où, pour la première fois, ils se sont ensemble assis, ou repasser devant les fenêtres de l'hôtel quelconque qui les a reçus : ils éprouvent donc le besoin de se consolider par la vue du passé.

... Moi, je perfectionne, j'innove une sorte de tabernacle, de refuge à retours miraculeux, et ce ne serait pas déjà si bête si tout le monde pouvait faire ce que je fais, s'assurer le bonheur présent avec le bonheur de jadis !...

L'explication de M. de Grassant eut un grand succès de surprise. Mais parmi ses auditeurs, il y en eut peu pour déguster la philosophie profonde que cachait cette fantaisie de millionnaire.

Et en le félicitant d'être si heureux, se croyant très spirituel, tout d'un coup quelqu'un, un parent des Rougon-Macquart, s'écria :

— Si tout le monde était Grassant, que de terrains perdus!

Alexandre HEPP.



LES POÈTES DE L'AMOUR

L'AVERSE CHANTE...

L'averse chante comme un grillon parmi les arbres
et un parfum subit de poussière mouillée
monte vers les volets de la maison ancienne
dont les auvents ont l'air de cornettes de femme.

Petite bien-aimée, assise dans la salle,
rayon de joie venu du Destin vers ma vie
vous mettez la clarté parmi les meubles froids
où s'endort la province et sa monotonie.

Le regard des étangs parmi les troncs des chênes
émouvait tout à l'heure un peu nos pas lassés
et nous avons souri quand nous avons pensé
que les bassins d'eau vive ont un œil de bonté.

Charmeuse endolorie, aux doigts frêles et bleus
petite bien-aimée, je baise avec douceur
vos yeux cernés qui sont plus larges et plus beaux
et je balance un peu de joie avec des mots.

*
* *

Je voudrais que tu sois le jeune pâtre errant
qui dort le soir sous la lumière des étoiles;
nos troupeaux iraient paître ensemble aux mêmes champs
et je serais la pauvre pastoure aux yeux pâles.

Moi je serais très naïve et très ignorante
car je ne saurais rien que t'aimer mon ami
mais tu m'enseignerais, le jour, le nom des plante
le nom des fleurs et celui des astres, la nuit.

Puis tu me chanterais les vieux airs d'autrefois
et je serais émerveillée de ta science
je me ferais toute petite entre tes bras
et tu me bercerais sur ton cœur en silence.

Mes cheveux seraient d'or comme les blonds maïs
dans la prairie où dormiraient les vaches rousses
sous la chaude clarté du soleil de midi
tu mélerais tes rudes mains à mes mains douces,

Dans l'immuable paix de la ferme et des champs
comme nos deux troupeaux nos vies seraient mêlées
alors, un soir en revenant d'une Assemblée,
tu mettrais à mon doigt une bague d'argent.

Je deviendrais ta bien-aimée et ta promise
et quand tu m'étreindrais d'un geste fort et doux
comme les grands roseaux secoués par la brise
nous sentirions le vent d'amour passer sur nous.

MARIE et JACQUES NERVAT.



LE

DANGER POUR TOUS (1)

Tout le monde a reçu ou va recevoir cette circulaire :

Agence Caribart Pestel et Cie
PLACE VENDOME, 26

Paris 20 mai 1895.

VENTE et LOCATION
DE
DANGERS
Abonnements à la semaine au mois ou à l'année.
(On reprend les dangers qui ont cessé d'effrayer.)

TÉLÉPHONE

M

Nous n'avons pas la prétention d'émettre une vérité nouvelle en disant que l'amour du péril fut, et n'a point tout à fait cessé d'être, le propre de notre race. Tout Français, vraiment digne de ce nom, tressaille encore de joie à l'idée d'exposer sa vie pour une bonne cause, ou même pour une mauvaise, comme un cheval au premier tarantatara du clairon, selon l'heureuse onomatopée du poète Ennius. Mais, en les temps actuels, où se raffine jusqu'à l'extrême la subtilité des âmes, ce sentiment se complique, sans nul doute, d'un autre sentiment, plus nouveau, qui tend peut-être à le remplacer et qu'on pourrait appeler : le Désir de la Peur. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que la faveur dont jouissent auprès des dames, et même auprès des messieurs, les écrivains qui, par l'étrangeté adroite, glissante, insinuante d'un récit, parviennent à leur causer le chatouillis d'un frisson : et les soirs, à la campagne, les pieds aux chenets, sous l'abat-jour de la lampe à demi baissée, il n'y a rien de plus plaisant qu'une histoire de revenant, tandis que, de l'autre côté du volet de la fenêtre close, le vent qui se plaint passe comme un glissement de linceul. Pour parler d'une façon plus générale, c'est la Peur seule qui peut énergiquement, et si agréablement à la fois, secouer l'inertie et l'ennui de nos existences qu'une trop longue habitude des joies et des douleurs communes — l'amour, la richesse, le bonheur familial, les trahisons, la misère, la mort des plus chers parents — désaccoutuma enfin de s'en émouvoir ; et les douleurs et les joies qui, par un caractère d'exceptionnalité ou d'excès, pourraient nous intéresser vraiment, sont si peu fréquentes dan

(1) *L'homme-orchestre.* OLLENDORFF, éditeur.

le trantran des choses qu'elles ne sauraient entrer en ligne de compte. Au contraire le Danger, naturellement celui qui nous menace nous-même — car celui que d'autres courent n'a droit qu'à notre indifférence, — le Danger, même s'il est médiocre, suffit à nous distraire de la banalité de vivre, et, s'il est formidable, nous fait aimer la vie par l'alarme de la perdre ! La Peur, en un mot, est le seul efficace moxa de l'universelle veulerie.

De là, sans doute, même en les âmes les moins téméraires, les plus bourgeoises, l'inavouée, mais très réelle espérance, de bouleversements sociaux et de tyranniques revanches ! De là, — pour ne point parler politique, — les mains sur les tables qui tourneront peut-être, qui écriront, qui parleront, d'où se lèveront d'autres mains, surnaturelles, effrayantes ! de là, ces voyages de jeunes hommes vers les contrées noires, incertaines, mystérieuses, vers le terrifiant surgissement, tout à coup, d'innombrables nègres agitant des zagaies. Et qui sait si la plupart des crimes n'ont pas pour inconscient mais principal mobile, le besoin de redouter de plus près l'échafaud ?

Mais les gens, même très crédules, ne tardent pas à ne plus trembler à cause de doigts phosphorescents dans l'ombre, qui sont les doigts du médium, ou de l'apport d'un bouquet de violettes, qui était dans la poche du médium ; tout le monde n'a pas le loisir et l'argent d'un voyage au centre de l'Afrique ; quelques personnes scrupuleuses répugnent à assassiner un proche parent, ou même un inconnu, fût-ce en vue de l'angoisse dans le livide matin de la place de la Roquette. Il est vrai qu'il y a les accidents de voiture, les rencontres de trains, les cheminées qui tombent sous le vent d'orage, les explosions de bombes, mais on ne peut raisonnablement compter sur la réitération nombreuse et sûre de ces événements ; et l'on est bien obligé de s'avouer qu'il ne peut pas y en avoir pour tout le monde.

Donc, les occasions de la Peur, de la Peur qui rompt la monotonie d'exister, de la Peur au frissonnant délice, de la Peur qu'il lui faut, de la Peur qu'il exige, manquent à l'homme moderne.

L'agence Caribert, Pestel et Cie (siège principal, 26, place Vendôme, à Paris, succursales à New-York, à Philadelphie, à Londres, à Berlin, à Bruxelles, et correspondants dans toutes les principales villes du monde) vient combler cette lacune.

A des prix modérés, à des prix qui, croyons-nous, ne peuvent effrayer qu'à peine les plus petites bourses, — d'ailleurs, ce petit effroi est déjà un avantage appréciable, et nous le donnons pour rien, — à des prix que nous espérons pouvoir baisser encore, nous offrons au public, soit en vente, soit en location, des Dangers de toutes sortes ; entendant par le mot : vente, que le Danger acquis par une personne sera réservé à elle seule, qu'elle seule en pourra désormais connaître la Peur, et, par le mot : location, qu'au contraire, nous reprenons, après un certain temps, la libre disposition du Danger, qui ne fut, pour ainsi dire, que prêté.

Comme il est deux sortes de périls, le péril surnaturel, l'agence se divise en deux grandes sections, tout à fait distinctes, qui ont à leur tête : l'une, M. Caribert ; l'autre, M. Pestel.

Nous ne croyons pas aller au delà de la vérité en proclamant que M. Caribert est le plus éminent des spécialistes en ce qui concerne les terreurs fantastiques. Tout le monde sait qu'il s'est préparé à la mission qu'il devait remplir, par les plus patientes lectures, et aussi par de longues études expérimentales. S'il a appris l'épouvante de l'inconnu dans les livres anciens des mages, et aussi dans les œuvres des Cazotte, des Hoffmann, des Edgar Poe, des Villiers de l'Isle-Adam, il a passé de longues heures attentives dans les carrefours décriés, — selon l'heureuse expression d'Éliphas Lévy, — dans les cimetières livides de mystérieuse lune, dans les ruines des maisons hantées, guettant, précédées de feux follets qui fuient, les sorcières qui vont au Sabbat, les hautes formes blanches qui se lèvent des tombes, et les conciliabules chuchotants des spectres entre les vieilles pierres. On peut dire que, désormais, s'aidant de petits décors funèbres, aisément transportables, et d'un personnel, choisi, pour la plus grande part, parmi des ensevelisseuses de morts et d'anciens employés des Pompes-Funèbres, — gens tout à fait propres à donner un caractère de naturalisme (car il faut être moderne) au surnaturel, — il est en état d'exécuter toutes les commandes d'une clientèle qui, nous le pensons, sera surtout faite de jeunes dames morphinées, de veuves ou de mères mélancoliques, en pleurs d'un époux ou d'un fils, et de cabalistiques à peine alcooliques. Il excelle aux apparitions qui, deux à deux, joignent à la terreur spectrale un peu de sadisme d'outre-tombe, aux lointaines résurrections des êtres aimés parmi un bruit de chaînes pour lequel il est sans rival, et aux posthumes gestes de l'Apollonius de Thyane, évoqué, à qui manque le pied gauche, selon l'opinion des plus célèbres auteurs. Ajoutons que M. Caribert demeure continuellement à la disposition des clientes et des clients ; fût-ce à minuit, fût-ce à deux heures du matin, il suffit d'une parole au téléphone pour que, pas plus de quarante minutes après, une personne, tout à coup réveillée, éprouve la délicieuse épouvante de quelque fantôme étendu dans le lit, le long d'elle, pendant que les quatre murs de la chambre grimacent des rires infernaux. Pour un petit supplément, on obtient de la musique d'un orchestre visible, qui, généralement, joue une valse mystérieuse de Chopin ; si l'on exige du Wagner, c'est plus cher, à cause des difficultés d'exécution.

Quant à M. Pestel, sa spécialité, nous l'avons dit, est celle des périls matériels. Il tient à la disposition des dames et des messieurs qui veulent bien avoir confiance en lui, des coups de sifflets lointains, puis rapprochés, à l'heure où après le théâtre, on rentre chez soi, par des rues désertes, des filles qui menacent si on ne leur fait pas l'aumône ou si on ne les suit pas, des attaques nocturnes, des bruits de monseigneurs, la nuit, dans la serrure de la porte d'entrée, des passages à travers la chambre de gens courbés, furtifs, qui emportent quelque chose sous le bras, ou, seulement, un remûment de quelqu'un caché sous le lit. Grâce à des ententes avec un grand nombre de camelots et avec la plupart des cochers de fiacre, il peut mettre en vente ou en location, les bousculades contre un mur avec des coups de pied dans le ventre, des roues de voitures qui frôlent, — ou renversent, selon le prix, — et généralement, tout ce qui peut faire frémir dans le quotidien de la vie. Aux familles bourgeoises qui, à la campagne, le dimanche, se promènent en barque, il offre le brusque effondrement des planches de la barque, et, à celles qui préfèrent les matinées dans un cirque ou un café-concert, le cri : « Au feu ! au feu ! » qui fait tout à coup se ruer aux portes closes et aux parois inenfonçables le troupeau affolé des spectateurs. M. Pestel sera prochainement en mesure de traiter avec les municipalités à qui plairaient que quelques cas de choléra asiatique, foudroyants, se produisissent dans leurs villes ; à cet effet, sous la direction d'un médecin spécialiste qui a séjourné à la Mecque, au temps des grands pèlerinages, des clowns s'exercent tous les jours, depuis trois mois, aux plus abominables dislocations ; avant peu, ils seront capables de donner la parfaite illusion des affres cholériques. En attendant nous pouvons signaler une très intéressante innovation de M. Pestel. Tout le monde sait, par expérience, combien sont languissants, vers le sixième mois, les rendez-vous dans les garçonnières ou dans les chambres d'hôtel garni : grâce à M. Pestel, plus d'ennuis en les baisers, enfin trop coutumiers, car il frappe à la porte, violemment, « au nom de la loi ! », et il apparaît, commissaire de police !

Tout ce que nous venons de dire ne saurait donner qu'une faible et incomplète idée des moyens que nous employons pour procurer à notre clientèle le Plaisir de la Peur. Nous affirmons qu'il n'est pas une occasion de craindre que nous ne puissions mettre en vente ou en location ; et notre assortiment correspond à tout ce qu'on peut désirer.

Nous prévoyons une objection. Comment, nous dira-t-on, peut-on éprouver véritablement l'inquiétude d'un péril que l'on sait fictif, artificiel, et dont on a soi-même, et en discutant le prix, réglé tous les détails ?

Ceux qui parlent ainsi ne savent pas ce qu'ils disent. Sans même faire allusion au contentement d'orgueil qu'on peut éprouver à sortir victorieusement, devant un certain nombre de personnes, d'une aventure dont elles ignorent le mensonge, nous répondrons que, chez la plupart de nos contemporains, la lâcheté est au moins égale au Désir de la Peur ; et cette lâcheté, tout à coup, s'affole à tel point, si les circonstances qui doivent causer la peur sont habilement ménagées, avec quelques variantes imprévues, — ceci, c'est le devoir de notre industrie, — qu'on oublie presque totalement le marché auquel on la doit. Les familles bourgeoises, quand on crie : « Au feu ! » dans la salle pleine, sont les premières à se ruer et à s'étouffer dans un angle de mur ; l'amant dit : « Si c'était le vrai commissaire, tout de même ! » ; le promeneur qui passe place de la Concorde, pense, en insultant le cocher : « Sacrebleu ! s'il m'avait écrasé pour de vrai ! » et nous avons l'exemple d'un très sérieux gentleman, qui, ayant désiré qu'on fît mine de le jeter à la Tamise du haut d'un pont, étrangla trois de nos hommes, de peur d'être jeté en effet.

Du reste, parmi l'innombrable correspondance qui, chaque jour, nous remercie d'avoir satisfait à l'un des plus urgents besoins de l'âme humaine, nous choisirons deux lettres de nature, pensons-nous, à convaincre les plus incrédules. Nous tenons à la disposition du public les originaux de ces lettres dout les signatures ont été légalisées par les maires et les commissaires de police.

Première lettre : elle se rapporte à la spécialité de M. Caribert.

Messieurs Caribert, Pestel et Cie,

***Directeurs** de l'agence de vente et de location de Dangers,*
26, place Vendôme, Paris.

Château de Blessival, par Fleuriot (Eure).
12 mai 1895

Messieurs,

Je suis heureuse de joindre mon témoignage à tant d'autres qui militent en faveur de l'entreprise que vous avez inaugurée. Ma grand'mère, la marquise de Blessival, âgée de soixante-cinq ans, et qui, depuis longtemps, s'adonnait aux pratiques du spiritisme, et n'en avait obtenu que des résultats à peu près négatifs, ayant entendu parler de votre Agence, vous écrivit afin que vous lui donniez le plaisir de voir se promener sur la terrasse de notre château, deux fantômes, l'un de marquis, l'autre de marquise, habillés comme au temps des vieilles cours. Vous consentîtes, avec un désintéressement presque complet auquel je me plais à rendre hommage, à lui donner ce divertissement. Mais telle fut la vraisemblance de vos spectres, suivis d'un petit page qui portait la queue de la marquise, que ma grand'mère tomba en syncope ; depuis, elle n'a pu quitter son fauteuil, paralysée, hagarde, et nous attendons sa mort d'un jour à l'autre. Je vous écris cette lettre pour que vous en fassiez l'usage qu'il vous plaira et je vous prie de croire à ma sincère admiration.

René de Blessival.

L'autre lettre concerne la spécialité de M. Pestel :

Messieurs Caribert, Pestel et Cie,

Directeurs de l'agence de vente et de location de Dangers,
26, place Vendôme, Paris.

Bordeaux, 14 mai 1895.

Messieurs,

Je suis heureuse de vous apporter mon témoignage.

La semaine dernière, mon mari et moi, nous dînions ensemble dans un cabinet particulier du restaurant de Bourgogne. Encore que mon mari fût très vieux, il se plaisait parfois à ces petites escapades. Tout en mangeant un plat de cèpes, — cette sorte de champignons, comme vous le savez, est une des gloires de notre pays, et, pour ma part, je regrette de ne pouvoir la souffrir, — mon mari m'apprit que pour m'épouvanter un peu et pour se faire peur à lui-même, il s'était adressé à l'agence Caribert, Pestel et Cie. Un médecin allait entrer tout à coup dans le cabinet et s'écrier avec des gestes de hâte et d'épouvante : « Malheureux monsieur ! ne mangez pas ces cèpes, ils sont empoisonnés ! On vient de me faire appeler, trop tard ! Trois personnes qui en ont déjà mangé, ce matin, sont mortes dans les plus affreuses convulsions ! » Mon mari riait de tout son cœur, je riais à me tordre. La porte s'ouvrit, un médecin se précipita en criant : « Malheureux monsieur ! ne mangez pas de ces cèpes ! Ils sont empoisonnés ! on vient de me faire appeler, trop tard ! Trois personnes qui en ont déjà mangé sont mortes ! » Mon mari glissa de sa chaise sous la table, les garçons le relevèrent, l'emportèrent, et trois heures après il succombait dans les plus affreuses convulsions.

Je vous écris cette lettre pour que vous en fassiez l'usage qu'il vous plaira.

Votre reconnaissante,

Veuve Gaillac.

Ainsi, personne ne saurait douter qu'en effet, nous donnons, capable d'atteindre aux effets les plus définitifs, la peur, la délicieuse peur, qui est devenue l'unique espoir des générations modernes ; nous tenons nos prix courants à la disposition du public.

Nous vous prions d'agréer, M   , l'assurance de notre considération et de notre parfait dévouement.

Catulle Mendès.

LE VRAI PÈRE

I

Quand la comtesse de Bréau entra dans le petit salon de ce rez-de-chaussée où elle n'avait plus rejoint son amant depuis des mois, elle était affreusement pâle. La lueur de l'après-midi de décembre, — une avant-veille de Noël, — blafarde et rendue presque glauque par les vitraux des fenêtres, fonçait cette pâleur en lividité. Elle était enveloppée d'un manteau de loutre qu'elle ne dépouilla point, quoiqu'un brasier brûlât dans la cheminée. Elle marcha droit vers un jeune homme qui ne l'avait pas entendue ouvrir la porte, car il demeurait assis au coin de ce feu qu'il regardait fixement, la tête dans ses mains. Il devait être arrivé dans l'appartement depuis longtemps, — à en juger par l'état des grosses bûches aux trois quarts consumées qui blanchissaient dans le foyer, — et son anxiété sans doute égalait celle de sa maîtresse, car il avait allumé, sans les finir, plus de vingt cigarettes de tabac russe. Les bouts de carton mâchonnés trahissaient l'impatience des dents et gisaient, jetés au hasard, contre les chenets et le garde-feu. L'arome de ce tabac, très doux et un peu fade, se mélangeait à l'odeur de poussière qu'exhalent les chambres rarement ouvertes, où il y a trop d'étoffes, trop de rideaux, un étouffement du bruit, de la lumière, de l'atmosphère. Les deux portes de celle-là disparaissaient sous de lourdes tapisseries. Sur la moquette du fond s'épaississaient des carpettes d'Orient, jetées au hasard. D'autres tapis drapaient le large divan, parmi les coussins. Cette pièce, une seconde à côté qui servait de chambre à coucher, une troisième, meublée en salle à manger, composaient tout le rez-de-chaussée. Ce n'était pas l'asile improvisé et momentané de l'adultère qui se sait une passade et ne redoute rien tant que les installations de rendez-vous, difficiles à détruire. Cet appartement, dans cette rue si calme de Chateaubriand, dénonçait le rêve d'un foyer caché à côté du foyer avoué, l'illusion du début d'une liaison qui a caressé la chimère d'une intimité éternelle, avant de finir, comme toutes les autres, sur la haine, le dégoût ou l'indifférence. Que de couples à Paris disposent ainsi chaque année, avec une tendresse enivrée, de ces nids de baisers, des champs de bataille plus tard pour les mortelles rancœurs d'une maîtresse délaissée ou d'un amant trahi ! On y est entré quand ces tapis étaient neufs, le cœur battant d'espérance, et on s'y retrouve comme Jeanne de Bréau se retrouvait là, auprès de Louis de Mégrignies, ayant senti couler entre soi et ce qu on a tant aimé tous les mépris de l'âme humaine !...

La comtesse s'était arrêtée derrière le fauteuil du jeune homme qui continuait de regarder le feu. Sa nervosité de tout à l'heure, celle qui la faisait trembler de tout son corps quand elle avait ouvert la porte, s'était transformée en une ironie douloureuse. Elle qui connaissait Mégrignies comme une femme connaît un homme quand elle l'a aimé huit ans, elle avait l'évidence que cette attitude d'absorption dans la rêverie était feinte, cette ignorance de sa présence simulée, et elle le lui dit, avec cette âcreté presque brutale où les anciennes maîtresses soulagent l'amertume d'inguérissables déceptions :

— « Pourquoi faites-vous semblant de ne pas m'avoir vue entrer ? » commença-t-elle. « Si c'est pour me prouver que j'ai été votre dupe une fois de plus en prenant votre lettre au sérieux, c'est bien inutile... Et si ce que vous m'avez écrit est vrai, si je peux réellement vous sauver d'un danger, c'est bien inutile d'essayer de me produire de l'effet... »

— « Pauvre Jeanne ! Vous regretterez tout à l'heure de m'avoir parlé durement... » dit le jeune homme qui s'était levé sous le coup de cette brusque apostrophe. Il la regardait maintenant avec des yeux où elle lisait la confirmation de sa défiance. C'était de ces larges yeux très bruns de charmeur, mais aussi d'aigrefin, comme en ont les hommes qui savent se faire aimer des femmes et les exploiter, de ces yeux dont la prunelle est humide, caressante, veloutée, avec un arrière-fond brutal et implacable. Tout son visage et toute sa personne avaient d'ailleurs un je ne sais quoi de plus gracieux et d'ambigu, de souple et de dangereux qui donnait l'idée d'un grand félin. La bouche sensuelle et mauvaise se fermait d'un pli dur sous la fine moustache dorée, presque rousse. Le profil, différent de la face jusqu'à ne lui pas ressembler, s'allongeait vaguement en un museau d'animal de proie. Les mouvements étaient efféminés, abandonnés, avec une haute taille et une ampleur de poitrine qui révélaient le demi-athlète, l'hygiériste de club entraîné au cheval, aux armes, à la paume. Enfin c'était un très joli homme avec une physionomie inquiétante et vile, malgré les plus aristocratiques délicatesses des lignes. La voix était douce, mais on sentait qu'il en jouait, comme on joue d'un instrument dont on manie le registre à volonté. Pour parler à cette maîtresse irritée à laquelle il avait demandé ce rendez-vous après de longues semaines d'une demi-rupture, il avait fait passer dans son accent une grâce enfantine, sûr que ce vague rappel de l'ancienne intimité joint au charme de la présence, dompterait aussitôt cet être qu'il avait connu si à lui, si troublé par son moindre désir. La comtesse avait un peu fermé les paupières en entendant ce son câlin de voix. C'était bien un signe que l'ancien pouvoir du jeune homme sur elle n'était pas aboli. Mais n'était-elle pas venue, et quelle marque plus certaine aurait-elle su lui donner d'une passion persistante ? Il le pensa, du moins, et que ce ton désarmé, découragé, vaincu, s'accordait le mieux avec la démarche désespérée qu'il se proposait de tenter. Il continua :

— « Oui, vous regretterez d'avoir été dure... » Et, sans autre préambule, comme un ami qui rencontre un ami dans une circonstance périlleuse, et qui supprime d'un geste une longue suite de malentendus pour aller droit à l'affection dont il est sûr : « Je suis dans un moment terrible de ma vie, Jeanne, et j'ai besoin de dévouements vrais. Ils ne sont pas nombreux, à Paris, les amis que l'on trouve dans ces crises-là. Mais je sais ce que vaut votre cœur... »

Elle eut aux lèvres la réponse : « Vous l'avez assez torturé pour cela... » Elle ne la dit pas. Il lui avait tendu la main. Elle lui abandonna la sienne. Il la serra d'une longue étreinte qui cherchait sans doute à réveiller en elle le frisson d'autrefois. Elle s'y prêta, sans que ses doigts bougeassent dans le petit gant sombre qu'elle n'avait pas plus ôté qu'elle n'avait levé son voile, et elle laissa tomber cette phrase d'une signification sinistre, prononcée après cette plainte, car elle supposait que déjà Mégrignies avait eu recours à sa bourse de femme élégante dans des circonstances difficiles :

— « Ne vous attardez pas à tant de détours. Vous avez joué de nouveau, vous avez perdu, et vous ne pouvez pas payer ?... »

— « Il s'agit d'une affaire de jeu, en effet », répondit-il, après avoir visiblement hésité quelques secondes, « mais ce n'est pas ce que vous croyez. C'est plus grave. C'est beaucoup plus grave... »

Elle crut qu'elle s'évanouissait, tant la hideur de ce qu'elle entrevit lui causa de souffrance. Ses jambes tremblaient sous elle, et elle dut s'asseoir, quoiqu'elle se fût juré à elle-même de ne rester dans cet appartement que dix minutes et debout, comme une passante qui ne veut même pas ouvrir son manteau. Cependant Mégrignies continuait :

— « En deux mots, voici la chose. Même si l'accusation infamante portée contre moi était vraie, j'aurais voulu que vous l'apprissiez par moi d'abord... Mais je suis victime de la plus abominable calomnie... Je suis accusé d'avoir volé, moi, Louis de Mégrignies, moi, le fils du colonel de Mégrignies, du héros de Reichshoffen, moi, le descendant de cette vieille famille qui n'a jamais eu une tache sur son blason !... Vous entendez, d'avoir volé !... » Et, avec la sauvage énergie dans la volubilité, de l'homme qui s'énerve à se défendre contre une honte qu'il sait trop méritée : « C'était avant-hier, au cercle... Je tenais la banque... J'avais deux associés, Casal et Salvaney. Ils étaient chacun pour deux cents louis dans mon jeu... J'avais devant moi un tas de plaques qui étaient à nous trois, par conséquent, si je gagnais.

Paul BOURGET.

(A suivre.)

Les Livres

Anglais, Allemand, Italien, Espagnol, Russe, Portugais vraiment appris seul en 4 mois, mieux qu'un professeur *Par accent.* Nouvelle Méthode *Naturelle-Rationnelle*, tout à fait facile, pratique-rapide-attrayante-progressive, *basée sur la vraie conversation usuelle*, donne la prononciation exacte, l'accent pur, la grammaire : on sait vite parler, écrire, lire traduire, passer tout examen. Preuve-essai, 1 langue *fco*, envoyer 90 c. (hors France 1.10) *mandat* ou *timbre-poste* français à Maître Populaire, [illegible], rue Montholon, Paris.

BON MARCHÉ EXTRAORDINAIRE

La Nuit d'une Courtisane, album de 29 dessins.

Le Coucher de la Mariée, et *Le Bain de la Parisienne*, grand album de 32 dessins coloriés.

Le Déshabillé aux Cafés-Concerts, 50 grands dessins coloriés. Le tout d'une très grande valeur est expédié franco-gare contre 4 fr. 50 en Mandat ou Timbres, adressé à la librairie du Gymnase, 7, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

PRIME ABSOLUMENT GRATUITE A TOUT ACHETEUR

L'Année en Image; 1 fort volume orné de 160 dessins comiques de Grand-Carteret, d'une valeur de 5 francs

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Prise et Remise des Bagages à domicile

La Compagnie a organisé, à Paris, un service permettant aux voyageurs de s'affranchir, au départ et à l'arrivée, des ennuis du transport de leurs bagages.

Au départ, les colis sont pris au domicile, transportés à la gare et enregistrés pour la destination indiquée.

A l'arrivée, le voyageur n'a qu'à remettre, à la descente du train, son bulletin au bureau spécial affecté à ce service, les bagages suivent au domicile à l'adresse donnée.

Dans les deux cas, le tarif comprend la descente ou la montée aux étages.

Prix : 0 fr. 30 par fraction de 10 kilogs, avec minimum de 1 franc à l'arrivée et de 2 fr. 50 au départ.

Les commandes sont reçues à Paris, 24 heures à l'avance, au bureau central du service, 20, rue de Grammont et aux bureaux-succursales de la Compagnie P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare et 6, rue Sainte-Anne.

Un service analogue fonctionne également à l'arrivée et au départ à Marseille, Cannes, Nice et Menton.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. Derriey. Encres de Lafléche-Bréham. Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Noirmont, directeur), 20, rue Félicien-David, Paris.

LA CHANSON DE ROSE

Poésie de Édouard NOEL.

Musique de Jules BOUVAL.

Andte mouvt de Pastorale

Pas_sant près du bois de Clau_de Qu'à mi
côte on voit là bas Où le ma_lin es_prit rôde La nuit
en grand branle bas ___ J'ai ren_contré Ni_co _ las Ce ber_
_ger galant et tendre Prenant sa plus douce voix M'a dit: ___
avec tendresse.
Ro _ se ___ Il faut m'en _ tendre Et je veux en_fin t'ap_
riten.
a tempo.
_prendre Que de ton cœur j'ai fait choix Bah! lui dit -
- je sans plus at _ ten _ dre ___ Ce sera pour une au_tre
un peu plus lent.
fois Et les mou _ tons dans la plaine S'en al_laient bèlant
Ah! ah! Le ber_ger mirant leur
lai _ ne Comptais dé _ jà son ar _ gent. ___

II

Lors le berger prenant flamme
Dans un amoureux transport.
Jura du fond de son âme
Qu'en mes mains j'avais son sort,
C'était sa vie ou sa mort.
Mais moi qui connais le sire
Pour en conter galamment
A Jeanne ainsi qu'à Palmyre,
Je m'empressai de lui dire
Vous êtes trop bon vraiment;
Si pour moi votre cœur soupire,
Pas d'amour sans le sacrement
Et les moutons dans la plaine
S'en allaient bêlant
Le berger mirant leur laine
Craignait gros pour son argent.

III

Je vis bien à la grimace
Qu'il fit alors à ce mot
Qu'amour tenait moins de place
En son cœur qu'en son sabot
Pour lui c'était vraiment de trop.
Il eut beau de ses promesses
Me faire un récit nouveau
Et me vanter ses richesses
Ses exploits et ses prouesses,
Les espoirs de son troupeau,
Non, lui dis-je, trop de finesse
Mon cœur n'est pas pour ton museau
Et les moutons dans la plaine
S'en allaient bêlant
Le berger tâtant leur laine
Ne comptait plus son argent.



[illegible] le ton [illegible] que je lui reprochais son laisser-aller, elle me répondit en riant :

— Qu'est-ce que cela fait ? Claude m'aime autant [illegible].

Claude, en effet, l'aimait n'importe comment elle était : du moins, il le lui laissait croire : car, en réalité, [illegible] bébés ! Oh ! pour ceux-là, il se serait fait hacher en morceaux ? Et quand il revenait du théâtre et qu'il donnait un bon baiser à Germaine avant de lui arracher les petits trésors des bras, c'était bien plus un remerciement qu'il faisait à la mère qu'une tendresse à la femme. Mais Germaine, qui voyait cela, n'en était pas jalouse : car elle avait de son côté, pour ces mignons [illegible] prenait bien qu'elles vinssent en première ligne dans le cœur de Claude. Peut-être même lui en eût-elle voulu s'il l'avait préférée elle-même aux bébés ! Les mères sentent les choses de façon à ce qu'il faut être mère pour les bien comprendre. Nous autres, nous regardons cela avec étonnement et nous sourions : nous sommes des profanes.

Quoiqu'il en soit, j'avais fait la connaissance de ce gentil ménage l'année d'avant la guerre, un soir de première représentation d'une grande pièce où Germaine avait eu un grand succès ; c'est au souper qui suivit le spectacle que nous fûmes présentés les uns aux autres. Ils me plurent beaucoup tous les deux, et nous restâmes en cours de visites assez fréquentes. La dernière fois que j'avais vu Germaine, c'était pendant la huitaine du 1er janvier de cette année-ci. J'étais allé porter [illegible] avaient reçus en me sautant au cou et en me criant : Merci, parrain. C'était leur habitude, aux chéris : ils appelaient *parrain* quiconque leur apportait un jouet, une [illegible] le monsieur qui donne.

Il y a de cela deux mois et demi. Le ménage était aussi heureux que jamais à cette époque. En descendant l'escalier, une fois la visite faite, j'avais rencontré Claude [illegible] quelques mots sous la porte cochère et je lui avais dit entre autres choses : « Je croyais que, pour son jour de l'an, vous deviez conduire Germaine à la mairie [illegible] faisais cette observation. « Du tout, lui répondis-je, votre chère femme ne m'en a pas touché mot. C'est une idée à moi ! » Il me serra la main en me disant assez négligemment : « Bientôt, bientôt ! » Et je m'en allai, moi, en me faisant cette réflexion, que j'avais tort de me mêler toujours de ce qui ne me regarde pas, mais en ne regrettant cependant pas de l'avoir fait. J'avais vraiment beaucoup d'amitié pour eux deux, et [illegible]

[illegible]

— [illegible] m'assis à coté d'elle et après qu'elle eut essuyé les larmes silencieuses qui avaient glissé jusqu'au bas de son pauvre menton amaigri, vous vous souvenez de la visite que vous m'avez faite au commencement de l'année ? Il [illegible] en allant ; il me l'a rapporté alors. Je me suis demandé depuis [illegible] qui l'ait contrarié : car j'ai remarqué en lui, ce jour-là pour la première fois, un air contraint auquel il ne m'avait pas habituée.

Je lui [illegible] répondit-il. Je n'insistai pas ; et cependant je suis convaincue que c'est de ce jour-là que tout a commencé. A partir de ce jour-là, en effet, il ne fut plus le même [illegible] jour il les dévorait des mêmes caresses ; et, si je remarquai [illegible] ment qu'il y avait quelque chose de nerveux dans la façon [illegible] moi qu'avec lui. Mais, pour ce qui était de moi particulièrement, [illegible]

Vous comprenez qu'on n'a pas joué longtemps la comédie comme je l'ai fait sans avoir appris à lire sur le visage et dans l'attitude des gens qu'ils ont quelque [illegible] : Claude aime ailleurs ! Ah ! voyez-vous, ce fut une [illegible] pût jamais arriver. Cependant je fus courageuse et je [illegible] et de laisser voir ma douleur. Deux jours me suffirent pour apprendre ce que je voulais savoir. Claude était passionnément épris de la petite Léa Lara, qui a repris mon répertoire au théâtre avec tant de succès. Vous savez que je n'ai pas le ridicule de certaines actrices : je ne nie pas le talent et la beauté de mes rivales. Eh bien, je reconnais comme vous que Léa Lara est une délicieuse enfant de vingt ans, à la voix timbrée et veloutée à la fois, à la grâce pudique et mutine en même temps ; elle a même un talent réel, si peu qu'elle ait joué déjà : c'est une nature exquise.

Une chose seulement me rassura ; je savais Léa Lara très sage, et les bruits du dehors m'avaient dit souvent qu'elle était résolue à ne céder à aucune des séductions ni à aucun des entraînements du théâtre. Elle voulait se marier. Si vous saviez comme je la bénis en moi-même, cette fille ! Je me dis que le caprice de Claude ne tarderait pas à s'éteindre faute d'aliment, et que le bonheur pourrait encore me revenir. Cependant, pour en avoir le cœur plus net, je résolus d'assister à la représentation d'une de mes anciennes pièces, où Léa avait repris mon rôle et où elle avait à peindre un amour ardent pour le personnage dont Claude était chargé. En les voyant jouer ensemble, j'étais bien sûre de connaître la vérité sur la situation de leur cœur à tous deux. Le soir venu, je laissai les enfants à leur bonne et courus au théâtre, où je me cachai aux quatrièmes galeries, pour ne pas être vue de ceux que je venais épier.

Voyez-vous ! On ne saura jamais ce que j'ai souffert pendant les quatre heures que dura cette pièce. Il n'y a pas de torture comparable à celle que je supportai. Comprenez-vous cela ? Les voir, les entendre, sous des noms d'emprunt, s'avouer devant deux mille personnes l'amour immense qui les remplissait ; sentir qu'ils ne jouaient que pour eux devant ce grand public, ou, pour mieux dire, sentir qu'ils empruntaient aux applaudissements qui éclataient de toutes parts une sorte d'excitation plus grande et une jouissance indicible : oh ! je savais bien ce qu'ils éprouvaient, allez ! je n'avais qu'à me reporter à quelques années en arrière et à me rappeler. Mais voir, entendre et sentir tout cela ! être là ! et ne pouvoir crier à ces deux mille bourreaux qui les applaudissaient ; « Misérables ! c'est mon désespoir, c'est ma mort que vous signez là ! » C'est épouvantable.

Je rentrai, en me soutenant à peine, un peu avant la fin du spectacle. Claude ne sut pas que j'étais sortie. J'eus le courage de ne rien lui dire : je voulais peser mûrement ma détermination.

Eh bien, le croiriez-vous ! ce fut Claude qui me parla le premier. Le malheureux ! faut-il qu'il aime cette femme pour avoir eu le courage de venir me dire ces choses-là, à moi ? Il s'agenouilla à mes pieds ; il pleura ; il sanglota : il se tordit sous mes yeux. Et ce n'était pas une comédie de sa part, allez ! il souffrait véritablement. C'est par l'exagération même de ses sensations qu'il est devenu le vrai et grand artiste que vous connaissez.

Donc il me peignit son amour pour Léa : il [illegible] il me dit, ce que j'avais bien deviné, que Léa, de son côté, l'aimait puissamment ; le mariage seul pouvait mettre un terme à cette situation ; cependant, il ne le ferait pas si je m'y opposais ; mais il faisait appel à la générosité de mon amour à moi pour que je me sacrifiasse. Que vous dire ? Il pleura tant, il me dit si sincèrement que mon refus serait son arrêt de mort, que j'eus pitié de lui.

[illegible] du ciel, que cela soit bientôt et que je ne vous revoie plus : car, si vous voulez que je vous empêche de mourir, au moins ne venez pas me tuer à petit feu. [illegible] vous-en donc. !

Certes, vous comprenez si j'avais hâte de me trouver seule ! Mais la plus grande douleur m'était réservée : [illegible] ne pus y tenir et m'enfuis dans ma chambre, où je [illegible]

La pauvre femme ! La voix lui manqua à ce [illegible] ner de ces consolations qu'on sent soi-même être [illegible] lation.

[illegible] un regard qui me terrifia. Puis elle partit d'un éclat de rire horrible, qui me fit mal, d'un rire nerveux et prolongé, d'un rire de folle, rauque et mille fois plus lamentable qu'un cri déchirant.

— Mes enfants ! dit-elle enfin ! mes bien-aimés ! mes enfants à moi ! Ah ! si j'avais mes enfants ! est-ce que je vous dirais tout cela ? est-ce que j'y penserais seulement, à lui ! Mes enfants ! mes adorés ! mes anges !

Je ne savais plus que devenir. Quelle maladresse avais-je involontairement commise ? Les avait-elle perdus, et comment ? Un même coup les avait-il frappés tous les deux, ces pauvres petits êtres, à qui ses soins de toute minute avaient donné une si belle apparence de santé après que ses entrailles leur avaient donné la vie ?

— Alors vous ne savez pas ? vous ne devinez pas ? me dit-elle. C'est vrai ! vous ne pouvez pas, on ne peut pas deviner ces choses-là !

Elle me tenait alors les main. en les brisant dans les siennes, crispées qu'elles étaient par le désespoir. Elle continua d'une voix saccadée, comme si chaque mot lui déchirait la gorge en la traversant.

* *

— Le mariage s'est fait il y a quinze jours. J'étais dans un coin de l'église ; je voulais tout voir. Mais je m'explique que vous n'ayez rien su de tout cela : car Claude a fait des démarches dans les journaux pour qu'on n'en parlât pas.

Mon Dieu ! qu'ils avaient l'air de s'aimer ! Je n'en pouvais plus, et je retournais chez moi pour serrer mes deux trésors sur mon sein. C'étaient eux maintenant toute ma consolation. Mais il n'y avait personne à la maison : la bonne était sortie avec eux pour les promener. Je n'avais pas songé à cela ! Enfin, j'attendis !

Une heure après, cette fille revint. Elle était seule. A sa figure troublée, je devinai un malheur. Je lui sautai à la gorge ;

— Malheureuse ! dis-je, les enfants ?

— Madame...

Elle n'osait pas me répondre. Je les crus morts. Je pensai à un accident, un cheval emporté..., que sais-je ? enfin, mille folies en une seconde. Un voile passa devant mes yeux.

— Mais, par pitié ! par pitié ! parlez-donc ! lui criai-je en tombant à genoux devant elle.

Cette fille m'avoua alors en tremblant qu'au moment où elle revenait elle avait rencontré *monsieur* près de la porte ; qu'il avait pris les enfants, les avait bien embrassés et lui avait dit : « Tenez, je vais les emmener un peu. Rentrez prévenir Germaine pour qu'elle ne s'inquiète pas. »

— Mais, madame, ajouta la bonne, je dois vous dire : je ne sais pas, j'ai peur de quelque chose : *monsieur* n'avait pas l'air naturel.

Ah ! pour le coup, c'était trop fort ! je me révoltai. Ainsi, m'emprunter *mes* enfants, le jour même où... oh ! cela me faisait horreur.

— Allez, dis-je à la bonne. Courez rue... — j'eus le courage de lui donner cette adresse ! — Ramenez-les tout de suite, je les veux. Allez, mais allez donc !

J'étais comme une lionne.

Elle partit, sauta dans une voiture qui passait à vide. Brave fille ! je la voyais pleurer, elle aussi. [illegible] J'attendais à la fenêtre. Vingt minutes après, [illegible] elle revenait : elle était seule !

[illegible] vous dire cela ? comment vous peindre [illegible] ma rage, ma haine et ma folie ?

Claude lui avait dit : « Eh bien, il vaut mieux en [illegible] de suite pour en finir. Dites-lui donc que les enfants à leur naissance ont été reconnus par moi et déclarés nés de mère inconnue. Dites-lui aussi que par mon mariage en [illegible] comme nés de Léa et de moi. Est-ce qu'elle croit que je lui aurais laissé les enfants, par hasard ! »

Puis il l'avait mise à la porte, non sans avoir jeté sous ses yeux l'acte de légitimation des nommés Pierre et Henri par le fait du mariage survenu entre les parents : Claude et Léa Lara.

Le misérable ! le lâche ! il m'a volé mes enfants, les enfants que j'ai faits, que j'ai nourris, que j'ai disputés vingt fois à la mort dans leurs maladies ! il me les a volés ! Et cette femme s'est faite complice de ce crime ! elle l'a aimé assez pour cela ! Cela était de la part de Claude la condition du mariage. Et du même coup on m'a tout pris ! on m'a pris le père ! on m'a

pris les enfants ! Que ne me prenait-on la vie alors ? [illegible] !

D'abord j'ai été folle deux jours ; puis la raison m'est revenue. Et maintenant, je n'ai plus qu'une occupation, qu'un rêve : j'attends dans la rue jusqu'à ce qu'ils sortent, mes bien-aimés ! Et de loin je les suis, sans leur parler : car on m'a dit qu'on me ferait enfermer si je faisais du scandale ! Ils viennent jouer ici, aux Champs-Élysées. Et pendant tout le temps, je les regarde en pleurant et je leur envoie dans mes baisers, aux pauvres êtres, le peu de vie qui me reste !...

*
* *

La nuit était venue pendant que Germaine me parlait ainsi. Heureusement : car son exaltation eût ramassé la foule autour de nous.

— Rassurez-vous, lui dis-je. Cela ne sera pas. Cela ne peut pas être. On vous les rendra. Faites un procès.

Elle secoua la tête.

— J'ai consulté, me dit-elle; ce serait un procès bien difficile à gagner, et si je le gagnais, ce qui est douteux, bien long et bien cher ! Or, il n'y a pas mille francs à la maison ! Non, je suis vaincue ; ma seule consolation ne peut plus être désormais que de les suivre et que de les regarder de loin, jusqu'à ce que mes larmes jettent un voile entre eux et mon amour. Et puis, à quoi bon ? Je sens que je suis frappée là !

Edmond TARBÉ.

LA GREFFE (1)

La triomphante viguenr des comtes de Flamarenque, l'effroi qu'inspiraient leurs muscles puissants, leurs poings noueux, capables d'assommer un bœuf ou d'enfoncer d'un seul coup une porte de grange bardée de ferrures; l'apparence qu'ils avaient avec leur large poitrine, leurs assises solides, leurs massives épaules d'une tour qui nargue les assauts; leur courage audacieux étaient légendaires d'un bout à l'autre du Rouergue et du Quercy.

En 1114, le Vendredi-Saint où un seigneur désigné par l'évêque, devait souffleter, après les offices, sur le parvis de la cathédrale de Rodez, quelque riche marchand juif, lui reprocher l'ignominie des bourreaux, qui crucifièrent le Rédempteur, Fulgence de Flamarenque, qui dépassait de cinq coudées les têtes chauves des moines et les bonnets des artisans, avait pris son rôle tellement au sérieux, heurté si rudement la face du pénitent, un argentier, nommé Zabulon David, que, du crâne défoncé comme un fruit blet, des débris de cervelle avaient jailli et éclaboussé la cohue.

Plus tard, en 1575, Urbain de Flamarenque, qui s'était refusé à écouter les conseils perfides des rebelles, à prier Dieu d'une autre façon que l'avaient prié ses ancêtres depuis des siècles, donnait la chasse aux bandes pillardes de parpaillots, bataillait pour le roi. Un jour, dans les ténébreuses et farouches solitudes de la forêt de Grésigne, s'étant aventuré à tenir tête à un parti de cavaliers, à leur barrer le chemin, quoiqu'ils fussent dix contre un, tailladé de blessures, rouge comme sont les pieds des vignerons qui écrasèrent la vendange, ses pistolets déchargés, son épée faussée, il avait jeté les inutiles armes, saisi des deux mains le corps pantelant d'un marmonneur de bible, assommé de cette vivante massue ceux qui pensaient déjà le tenir enfin à leur merci, qui complotaient de le brancher à un chêne, de le donner en pâture aux corbeaux

Scipion de Flamarenque les valait.

Deux oncles, d'une sordide avarice, dont l'unique joie avait été de compter leurs écus et de les défendre durant des années, l'avaient enrichi malgré eux. Et se sentant en état de faire figure à la cour, impatient de dépenser ses forces dans les bras caresseurs des femmes, voluptueux, fanfaron, ne craignant rien, sinon de perdre une minute de plaisir, spirituel et narquois autant qu'un petit abbé de caillette, il avait fui la province austère où l'ennui coulait goutte à goutte sur son cœur passionné, le sombre château perdu au milieu des montagnes, lugubre comme un gîte de hiboux, battu en retraite avec des chansons aux lèvres, sans le moindre émoi, sans retourner la tête pour dire un suprême adieu à tout ce qui allait dormir dans une housse de silence et de tristesse.

A Versailles, il reçut le meilleur accueil de la divine marquise, l'amusa par ses insolentes moqueries, l'enchanta par la façon dévote dont il lui baisait les ongles, par l'émerveillement qui apparaissait dans ses larges yeux clairs quand il la regardait s'éventer, sourire, se poser une mouche entre les seins, se mirer dans les glaces, se plier en d'admirables révérences, narguer les fâcheux. Et elle brava les disgrâces, ne put résister au



caprice de se donner au mâle superbe et violent qui la rêvait et la convoitait, de commettre le plus délicieux des péchés, crut mourir de joie dans l'étreinte éperdue qui la meurtrit, qui la brisa. C'était son plaisir de le faire bavarder, d'ouïr les épigrammes poivrées, les triolets ironiques qu'il troussait à la diable, avec sa faconde gasconne, qui bourdonnaient comme des guêpes, qui égratignaient les ridicules et les sots, de les colporter par la ville. Mais les rancunes amassées éclatèrent dès que la protectrice toute puissante ne fut plus là pour le couvrir et le défendre, et qu'une créature de rien, comme échappée d'une charrette de filles, eut accaparé le cœur las et la chair morte du Bien-Aimé. Vilipendé, calomnié, s'épuisant en de vaines colères, se battant presque chaque jour, Scipion de Flamarenque eut l'amertume de reconnaître que la fortune l'abandonnait, dut rendre la charge fructueuse qu'il avait dans la vénerie du roi, repartir pour ses terres.

Des bénédictions embaumées d'encens, des arcs de verdure et de fleurs, des sonneries de cloches et des clameurs d'allégresse l'y accueillirent. Et de douloureuses nostalgies le rongèrent: morose, il ne cessait de songer aux paradis perdus, aux petits levers pompeux, aux fêtes magnifiques, aux chasses émouvantes, aux intrigues d'amour, maudissait cette saute de chance qui l'avait jeté en exil, condamné à pratiquer toutes les vertus théologales: s'évertuait à lutter contre de funèbres tentations, à surmonter le dégoût de vivre qui l'avait envahi et l'empoisonnait. Il métamorphosa le parc sauvage qui environnait le château, le sillonna de larges allées régulières, de pièces d'eau, l'égaya de jardins délicieux. Il relégua dans les greniers les tapisseries solennelles, les meubles raides et noirs, les portraits jaunis, les remplaça par des boiseries pimpantes, des bonheurs du jour, des glaces à trumeaux libertins, des pastels galants, des fauteuils laqués recouverts de soie. Cela l'occupa pendant toute une année. Quelques tendrons de village qui avaient la gorge ferme et le minois fripon lui procurèrent l'occasion de les doter. Et il dépensait aussi ses forces en des travaux surhumains, soulevait

(1) [illegible]

les charrettes de foin embourbées dans les ornières, portait sur le dos d'énormes poutres, renversait dans les prairies les taureaux furieux.

Enfin, n'espérant plus qu'on le rappellerait à la cour, il se lassa d'habiter tout seul l'immense demeure familiale, de n'avoir pour convives que des parasites grossiers, des parents, des hôtes de hasard, s'épouvanta à l'idée fixe qu'une maladie le terrasserait, que nul ne se pencherait avec des larmes de chagrin sur son agonie, que le nom des Flamarenque s'éteindrait, sombrerait à jamais dans l'oubli. Et, en coup de vent, il doubla les étapes, demanda et épousa la fille d'un président à mortier qui habitait Toulouse, Mlle Pulchérie de Ranassac. D'aucuns eussent, avant de conclure un acte d'une pareille gravité, interrogé discrètement les donneuses de bons conseils, se fussent inquiétés de voir la satisfaction imprudente de ce père qui semblait, en mariant sa fille, se débarrasser d'une marchandise avariée. M. de Flamarenque se contenta de savoir qu'elle était de bonne maison, qu'elle possédait pour le moins trente mille écus d'argent et une pareille somme en vignes de coteaux, qu'elle sortait du couvent des Ursulines, et qu'elle avait la taille bien prise et une aussi charmante petite tête que Mme la Dauphine. Il l'aima suffisamment, comme l'ancien ami d'une favorite pouvait aimer une pensionnaire de province, et la rendit heureuse selon ses moyens. Au bout d'une année de mariage, elle accoucha d'un garçon chétif et pâle que M. de Flamarenque appela Fulgence, comme le robuste aïeul qui avait malmené l'argentier Zabulon David.

Et, tandis qu'elle nourrissait le nouveau-né, Pulchérie commença à divaguer, essaya de mettre le feu au château, se montra couverte de cendres et d'ordures, en robe déchirée, annonça qu'elle était la sainte Vierge, qu'elle venait expier les péchés des hommes, dansa la passecaille et psalmodia des hymnes autour du berceau, tomba dans une démence si profonde qu'il fallut lui arracher l'enfant, la tenir prisonnière. Scipion apprit alors que Mme de Ranassac et sa grand-tante, la marquise de Sainte-Puelle, avaient été folles à lier et, désespéré, il écrivit au président quatre pages de menaces et d'insultes qui le déterminèrent à passer en Espagne. L'âme torturée, soucieuse des lendemains obscurs, le malheureux traîna son boulet, attendit l'éclosion lente de ce cerveau où germait la mauvaise semence, entoura de tendresses craintives l'être débile en qui il avait souhaité de perpétuer sa race, épia les ressemblances épeurantes qui s'accusaient dans ses gestes, dans ses goûts, dans son visage. Et, dès qu'il eut quelque duvet au menton, l'adolescent déclina, se rabougrit, s'étiola, perdit peu à peu la mémoire et la raison. Il dansait comme avait dansé sa mère, avec des mouvements doux et souples. Il se cachait dans les trous de haie et sous des amas de feuilles. Il adressait d'inintelligibles et longs discours aux flammes qui pétillaient dans l'âtre. Et nul n'imitait mieux que lui le roucoulement des pigeons et les claironnées stridentes des coqs. Il aurait marché pieds nus sur des fagots d'épines pour obtenir des vêtements brodés ou une bouteille d'armagnac, répétait machinalement comme une perruche apprivoisée les mots que l'on prononçait devant lui. Et, par instants, M. de Flamarenque en souffrait à un tel point qu'il se sauvait à travers la campagne, qu'il se



cognait le front aux arbres, qu'il cassait de ses doigts crispés de grosses branches et sanglotait jusqu'à la tombée des ténèbres, comme s'il eût vu passer les funérailles lamentables de son triste orgueil.

Un soir qu'il était venu suivre à Toulouse la procession des Corps-Saints, il rencontra, près de la porte Matabian, dans une ruelle tortueuse et sinistre où les toits des masures cachaient le ciel, une pauvresse qui paraissait ne pas avoir le courage de rentrer au gîte. Sans savoir pourquoi, il la prit en pitié, l'arrêta, lui proposa de le suivre vers l'auberge la plus proche, de manger et de boire tant qu'elle aurait faim et soif. Elle y consentit aussitôt avec des rires dans la voix. Et lors qu'ils furent à table, dans la clarté fumeuse des chandelles, Scipion s'aperçut qu'elle était rose et fraîche comme une fleur de pommier qui vient de s'entr'ouvrir, qu'elle avait des cheveux et des yeux plus sombres qu'une robe de veuve, que son corps dévoilé par ces loques en lambeaux était digne d'inspirer quelque sculpteur. Il s'accouda sur la nappe et réfléchit long temps, le front creusé de rides. Puis, d'un ton grave d'homme qui se décide à risquer un coup suprême et téméraire, il s'écria :

— As-tu encore tes parents ?

Elle répondit ingénument :

— Ils n'ont pas fini de courir, car je ne les ai jamais retrouvés.

Il continua :

— C'est pour le mieux. Comment t'appelles-tu ?

— [illegible]

— Tiens-tu à quelqu'un dans ce monde ? As-tu accordé ton cœur ? Appartiens-tu à un bon ami ?

— Quelle fille n'en possède pas ? Mais je n'y tiens guère, parce qu'il boit et me roue de coups ?

— Le quitterais-tu pour moi, bien que j'aie dépassé la soixantaine ?

— Cette nuit même et aussi longtemps que je vous plairai !

— Comprends-moi bien, petite : si tu te prêtes aveuglément à toutes mes volontés, si tu t'engages à me servir comme je l'entendrai, à ne t'étonner de rien, à ne dévoiler [illegible] où je t'ai ramassée et que tu as été mienne, il n'y aura pas dans la ville de bourgeoise plus riche que toi...

Elle haussa les épaules et éclata de rire.

— Voilà des promesses trop belles pour être sincères. Faites de moi ce que vous voudrez... J'ai désir de vos baisers.

Quelques jours après que ce pacte eut été conclu entre deux bouteilles de blanquette de Limoux, le chapelain du château bénit à minuit, selon l'usage, les épousailles de l'innocent et d'une timide orpheline que M. de Flamarenque avait ramenée, disait-il, d'un couvent de dames nobles où elle s'apprêtait à prendre le voile, présentée comme la fille d'un cornette du régiment de Mauraguais qui avait succombé à ses blessures sur le champ de bataille de Rosbach. Jeannine joua cette comédie à miracle, baissa modestement les yeux, répondit d'une voix mélancolisée et incertaine aux oraisons nuptiales, aida Fulgence à lui mettre l'anneau d'or au doigt. L'idiot s'amusa surtout des flammes dansantes des cierges, des reflets qui luisaient sur les broderies de son habit de velours, imita les mouvements et les attitudes de sa compagne, soupira après elle les mots du rituel. La messe terminée, on les conduisit dans leur appartement [illegible] préparée ; mais, les verrous à peine poussés, l'épousée s'esquiva preste et leste, s'en fut rejoindre son beau-père.

Au bout de neuf mois, en présence de tous les gens de Flamarenque et de Mirandol, elle accoucha de vigoureux jumeaux qui ressemblaient à Scipion. Ils devinrent bientôt grands et forts, apprirent le latin, composèrent, à peine adolescents, de joyeuses chansons que les violonaires accompagnaient aux fêtes de noces et de baptême, lutinèrent les filles avant d'avoir l'âge d'amour. Fulgence était mort en avalant une arête de barbeau. Jeannine demeurait la fidèle et soumise servante du vieillard qui l'avait élue pour refleurir et ressusciter sa race. Et, droit comme un peuplier, heureux de vivre, souriant, celui-ci se montrait partout avec les deux beaux garçons, magnifiait leurs prouesses précoces, entonnait leurs fredons disait, à qui voulait l'entendre :

— Sont-ils assez bien charpentés et Flamarenque de la tête aux pieds ! Ah ! saints dieux ! l'arbre a encore de solides branches, et il en poussera d'autres dans les siècles des siècles !

Et il aima mieux mourir sans avoir reçu l'absolution, laisser croire que les philosophes l'avaient perverti et rendu athée, que d'avouer à un prestolet le mensonge et le péché mortel qui avaient sauvé du naufrage le nom des Flamarenque...

René MAIZEROY.

LES POÈTES DE L'AMOUR

APPAREILLAGE

Des profondeurs du rêve en lequel tu t'exiles,
ô mon âme pour fuir un peu la vérité
n'entends-tu pas, ce soir, comme un appel jeté
par delà l'horizon, en de magiques îles ?

Viens ! Je veux m'affranchir du souffle impur des
c[illegible]
Allons nous abreuver aux sources de clarté,
loin des désirs malsains hurlant en troupes viles.

[illegible]
peut-être qu'il fleurit sous de nouveaux [illegible],
[illegible]

[illegible]

LA SENTINELLE

Les événements politiques, la crainte peut-être d'un complot, avaient-ils exigé cette nuit-là, autour du [illegible] luxe inaccoutumé de précautions ? S'agissait-il seulement, comme cela parfois arrive, d'une réparation à la grille du Luxembourg ? Le [illegible] confesse.

Un fait subsiste cependant.

C'est que, certain soir du mois qui vient de finir, entre onze heures et minuit environ, quatre hommes et un caporal ayant traversé obliquement le grand jardin silencieux, vaste comme un parc, dont le sable craquait sous leurs chaussures d'ordonnance, s'arrêtèrent, groupe au fond duquel luisait un falot, pour relever la sentinelle, près de la porte d'angle qui s'ouvre sur les rues Auguste Comte et d'Assas, dans la nouvelle pépi[illegible]

En même temps que le caporal, « un homme » se détacha du groupe ; la sentinelle avança de trois pas suivant les prudentes prescriptions du cérémonial guerrier ; et, après les préliminaires obligés, l'homme et la sentinelle se parlèrent quelques instants à l'oreille, de sorte que, vus au clair de la lune, ils avaient l'air de se dire des choses confidentielles et tendres.

Puis la sentinelle enfin relevée fit volte-face, commandée par le caporal ; le groupe et le falot disparurent dans l'ombre ; et l'homme resta seul, devenu sentinelle à son tour, avec tout ce qui caractérise la sentinelle, savoir : outre le fusil, un fourreau de sabre au ceinturon, deux cartouchières sur la poitrine, plus, battant les reins, la giberne, un bidon vide vêtu de drap bleu et, reluisant comme argent fin, le quart de fer blanc destiné à contenir la réconfortante eau-de-vie des jours de manœuvre et de bataille.

[illegible] vrai nom Thomas Bernique. Né à la Fère-en-Nivernais, assez agréable village, il était avant son incorporation ouvrier de terre et bûcheron.

Depuis six mois au plus, sans enthousiasme comme sans ennui, Thomas Bernique exerçait l'état militaire. [illegible] Et, sauvageon mal déraciné, sentant encore la glèbe et [illegible] nouveau pour lui des regards à la fois étonnés et sym[illegible]

Le fusilier Bernique, cherchant à comprendre leur utilité, avait déjà monté bien des gardes ; par exemple devant les portes toujours fermées, faites d'un cœur de chêne si dur, et si solidement verrouillées, qu'elles se fussent de reste gardées toutes seules ; devant des mo[illegible] leurs forces unies, auraient eu peine à ébranler, et [illegible] vant rien de mieux, en avait conclu que probablement les sentinelles étaient placées où on les plaçait de peur que des voleurs ou des gens mal intentionnés ne subtilisassent les guérites.

N'importe ! l'idée de cette garde extraordinaire, montée la nuit, dans un jardin, impressionnait particulièrement l'âme paysanne de Bernique.

Avant tout, esclave de la discipline et du devoir, il commença, la crosse au pied, par se visser dans la mémoire les mots d'ordre et de ralliement ; puis, remâchant sa théorie, murmurant des « Qui va là ? » [illegible] si par hasard dans la nuit [illegible] une ronde [illegible] Thomas Bernique pouvait [illegible]

Ayant donc mis son fusil sur l'épaule, il commença, suivant la consigne, à se promener dans la petite allée qu'il avait mission de garder.

[illegible] la rue Auguste Comte, ainsi [illegible] lesquels depuis [illegible]

Tout en faisant son va-et-vient, le fusilier Bernique produit, à le traverser, une désagréable impression de [illegible]

Deux vagues formes blanches, là-bas, évoquaient même comme ces idées de fantômes. Bernique reconnut pourtant que c'étaient : l'une un abricotier imprudent et trop tôt fleuri, l'autre un arbre à fruits du haut en bas barbouillé de chaux suivant les sages prescriptions de l'agriculture nouvelle.

L'abricotier l'intéressa :

[illegible] une gelée, il se fera moucher, pour sûr ! »

Aguerri déjà, Bernique reprit bien vite le dessus. Maintenant il analysait, se rendant compte, les formes fantastiquement transfigurées par le mirage lunaire.

La nuit était douce. Un peu partout, du gazon, des arbres. Tout en montant sa garde, Bernique songea.

Réveillées à l'odeur de l'herbe nouvelle et de la bonne terre végétale remuée la veille par les jardiniers, ses pensées s'envolaient devers La Fère-en-Nivernais, loin de Paris, loin des casernes.

Il revoyait ses champs, sa forêt.

Sa forêt surtout, si belle en avril quand elle fait son métier de forêt qui est de reverdir aux premiers soleils.

Les chênes attendent encore que la poussée nouvelle fasse tomber leur feuillage d'antan qui a la couleur métallique et le bruissement du vieil or ; mais, plus bas, sur les noisetiers, les chatons pendent en pampilles ; dans l'écorce noire des épines éclatent les perlettes blanches qui deviendront les fleurs demain ; le pinson a chanté, devançant et annonçant le rossignol ; et sous les taillis clairs, parmi les genêts et les ronces au travers desquels les lapins détalent avec une allégresse particulière, des tapis semés de violettes simulent de petites mares vaguement bleues.

C'est là que, voici un an, à la même saison, Marguerite venait l'attendre.

Une larme perla dans les yeux de Bernique. Car on ne sait pas ce qu'il germe de larmes qui brillent ainsi, sans tomber, dans les gros yeux candides des senti[illegible]

Mais Bernique se secoua. L'air semblait vouloir fraîchir. Bernique recommença sa promenade d'un pas plus rapide.

En somme, tout cela lui avait pris du temps ; et, sur ses deux heures de faction, mentalement il calculait que trois quarts d'heure à peine restaient à faire.

— « Véritablement, se disait Bernique, le soldat ne serait pas à plaindre s'il avait toujours des factions pareilles. Un vrai plaisir que d'aller et venir, par cette nuit claire, dans cette allée bordée d'arbustes ! »

Il se rappelait, au château de La Fère, avoir remarqué une allée comme celle-là où un vieux Monsieur se promenait en douillette puce, regardant les bourgeons, [illegible]

Bernique, lui aussi, regardait les bourgeons, Bernique se figurait, pour un moment, être le vieux Mon[illegible]

Et distrait parfois par un bruit de cloche, un tintement de jet d'eau, le vol inopiné d'un ramier ou d'un merle, et, bien plus loin que le rucher, du côté du château, par les cris désespérés des canards qu'au milieu de leur petit étang, dans leur île, des légions de [illegible] s'arrondissent en forme de coupes et de vases, sur les branches desquels, durs encore, des bourgeons verts [illegible]

— « Avant deux semaines, [illegible] les [illegible]

[illegible] se demanda ce qu'il [illegible] pour lui commander cette [illegible]

[illegible] particulier de la météorologie [illegible] ainsi monter la garde avec un [illegible] de guérite, devant des [illegible]

tir les bourgeons hâtifs et mettre en fuite les nocturnes gelées !

Paul ARÈNE.

LE VRAI PÈRE

(Suite)

Et j'avais une chance, des huit et des neuf, à chaque coup !... Je devais donner les cartes et crouper en même temps. Il faisait très chaud et je n'étais pas très maître de moi... Je m'épongeais le front avec mon mouchoir, que je remettais, tantôt sur la table, tantôt dans mon gilet. A un moment, et comme je faisais ce dernier geste, une plaque de cinquante louis se prend dans les plis... Je ne la remarque pas, et je la glisse là, dans ce gilet, avec ce mouchoir. C'est mon valet de chambre qui l'a trouvée, le soir, en rangeant mes vêtements. Je me dis : « Bon, je la rapporterai au cercle « après déjeuner, et j'aviserai Casal et Salvaney. Ça « leur fera plaisir d'ajouter à leur magot ces trois cent « soixante francs... » Si j'avais suivi cette première idée, rien n'arrivait. La fatalité veut que je reçoive une visite, que j'en aie moi-même deux à faire, que je dîne en ville, que j'aille au théâtre ensuite. Un peu migraineux, je rentre me coucher sans avoir paru au club. Et ce matin, à dix heures, je reçois la visite du général de Jardes, le vieil ami de mon père, qui me dit que quatre personnes m'ont vu mettre des plaques dans ma poche, qu'elles en ont témoigné devant le comité, et que je suis rayé du cercle si je ne préfère pas donner de moi-même ma démission. »

— « Et vous l'avez donnée ?... » demanda la comtesse froidement, après une minute d'un horrible silence.

— « Et je l'ai donnée... » répondit Mégrignies.

Sous cette simplicité de ton, il avait senti gronder l'indignation de cette femme qu'il savait si violente. Mais l'aveu était fait. — Du moins l'aveu qu'il voulait faire. — Il n'ajoutait pas qu'il avait étouffé ainsi, non pas une plaque, mais trois, et qu'en outre il en était à sa vingtième opération de ce genre, sans compter des escroqueries pires. Il avait obtenu du général de Jardes la promesse que les quatre témoins et les membres du comité garderaient sur l'incident un absolu silence, et avec cette espèce d'étrange acharnement que déploient les déchus sociaux à ne pas abdiquer, il voulait croire que ce silence suffirait à sauver sa situation de monde pour peu qu'il tînt tête au soupçon durant les tous premiers jours. La révolte de sa maîtresse, en lui prouvant la folie de cette espérance, allait encore exaspérer sa furieuse résolution de ne point sombrer.

— « Et vous vous êtes laissé exécuter ainsi, » continua-t-elle, « sans vous défendre, sans vous justifier ?... »

— « Le pouvais-je ? » répliqua-t-il, « puisque j'avais contre moi cette fatalité indéniable, cette plaque ramassée sur le tapis sans m'en apercevoir ?... »

— « Et vous avez dit cela au général de Jardes, et cet ancien ami de votre père, son frère d'armes, ne s'est pas porté garant de votre honneur ? Il ne s'est pas porté votre garant contre ceux qui vous accusaient ?... Et ces accusateurs eux-mêmes, ils étaient plusieurs. Ils vous épiaient donc avec bien du soin qu'ils vous ont vu faire ce geste tous ensemble ? Et ils n'ont pas eu l'idée de vous avertir de cette distraction ?... Et ce comité, il est donc composé de gens qui vous haïssent d'une haine bien profonde pour vous avoir cru coupable, là, tout de suite, sans vous avoir appelé, sans avoir cherché à vous entendre ?... C'est un nom cependant que le vôtre, comme vous l'avez dit, celui d'un héros mort à l'ennemi. Et ces diplomates, ces vieux officiers, ces gentilshommes n'ont pas hésité une minute. Tout de suite ils ont admis que le fils de ce grand soldat volait au jeu comme un ignoble escroc ? Quelle opinion ce monde a-t-il donc de vous pour que vous ayez été condamné aussitôt qu'accusé ?... Répondez. Je ne suis qu'une femme, moi. Je ne connais de la vérité des cercles que ce que mon mari et mes frères m'en racontent. J'essaie de comprendre. Je ne comprends pas... »

Sa voix s'était saccadée à mesure qu'elle parlait. Un peu de rougeur colorait ses joues, — des joues trop minces, où, dans le masque de la femme de trente-cinq ans encore jeune, le masque de la vieille femme qu'elle serait bientôt se dessinait déjà. Quoique Mégrignies fût préparé à cet attaque, il sentit lui-même son sang-froid diminuer. Il n'avait pas prévu cette résistance à son mensonge, raisonnée et irréductible, et ce fut avec une irritation presque insultante qu'il répondit :

— « Vous le voyez bien que je ne pouvais pas me défendre, puisque vous-même, vous, ma maîtresse de huit ans, vous me jugez coupable ?... »

— « Malheureux !... » s'écria-t-elle, et cette fois toutes les amertumes de cette liaison qu'il rappelait, qu'il revendiquait si insolemment, débordaient dans ses gestes, dans son cœur, dans ses paroles : « Et où les aurais-je trouvées, les raisons de croire en vous ?... Ah ! quand il y a huit ans, — huit ans ! — j'ai commencé de vous aimer, quand je me suis laissé séduire à votre jeunesse, à la fausse douceur de votre caractère, à ce que j'acceptais pour de l'amour vrai, pour de la tendresse, pour du bonheur, avec quelle fièvre j'allais à vous, avec quelle foi ! Comme je vous plaçais au-dessus de toutes les bassesses de la vie ! Comme je croyais en vous, alors ! Comme je vous estimais ! Comme je vous admirais ! Comme je vous aimais ! J'avais été bien misérable dans mon mariage, mais j'avais trouvé enfin un cœur d'homme sur qui me reposer, à qui me fier, à qui me donner !... Dieu ! quelle misère !... Mais si je l'ai descendu marche par marche cet escalier de désillution, à qui la faute ? Comment ! Je vous aurai vu me mentir, comme vous m'avez menti, quand vous avez pris pour maîtresse ma cousine de Corcieux, là, sous mon toit, presque devant mes yeux ? Je vous aurai vu, après que j'ai eu la lâcheté de vous pardonner, me mentir encore, me mentir toujours, quand vous me trahissiez avec celle-ci, avec celle-là, et qu'on venait me le raconter ? J'aurai su qu'après m'avoir engagé votre parole que vous ne joueriez plus, la première fois que je vous ai empêché d'être affiché, vous êtes retourné au jeu le lendemain même ? J'aurai suivi, d'année en année, de semaine en semaine, votre chute dans ce que les tentations de Paris ont de plus bas et de plus dégradant ? J'aurai eu la preuve que vous vous grisiez, que vous viviez dans la plus abjecte compagnie, que vous y traîniez le secret de ma passion pour vous ? Et tout cela, je l'aurai supporté avec l'idée que mon dévouement vous arracherait à cet abîme où je vous regardais rouler ? Et ce dévouement, vous n'en aurez rien fait, que de l'exploiter comme un bien à vous, qui ne vous manquerait jamais ?... Hé bien ! il vous manque à la fin. Je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas de cette boue. Je ne veux pas... Mais avoue-là donc du moins, la vérité, » ajouta-t-elle en éclatant soudain en sanglots, « que j'aie vu en toi un mouvement sincère, quelque chose qui me permette de te plaindre, et pas seulement de te mépriser !... »

— « Je ne peux pas avouer ce que je n'ai pas commis, » répondit le jeune homme plus durement encore. « Je vous ai dit la vérité. J'ai pensé pouvoir compter sur vous dans une circonstance qui serait tragique, si je n'avais pas agi comme j'ai agi et donné la démission qui m'était demandée... Je l'ai fait, » insista-t-il, « beaucoup à cause de vous. Quoique notre liaison ne soit plus qu'un souvenir, puisque voilà trois mois que nous ne nous sommes vus ici, pour le monde elle subsiste toujours, et en épargnant à mon nom une publicité déshonorante dans son atroce injustice, je l'ai épargnée au vôtre. Je l'ai épargnée aussi à *notre fils*, du moins pour tous ceux qui ont pu soupçonner le secret de sa naissance... Mais vous-même, si je voulais remonter l'histoire de notre liaison, croyez-vous qu'avec les folies de vos jalousies, avec le despotisme de votre passion, vous ne m'avez pas fait beaucoup de mal ?... Je vous laisse la triste satisfaction des reproches et des injures. J'ai fait appel à votre amour et à votre justice. Vos rancunes ont été plus fortes... C'est dans l'ordre. N'en parlons plus... »

Il s'arrêta. Il avait prononcé le mot par lequel il pouvait arrêter net cette âme de femme, même dans cette trop juste explosion. Quand ces syllabes : « notre fils » furent tombées de cette bouche, si cruellement injurieuse, Jeanne sentit, malgré sa colère, une terreur la glacer jusqu'aux moëlles. Qu'allait lui demander, lui imposer le voleur, en se servant de cette arme contre laquelle la mère était sans défense ?

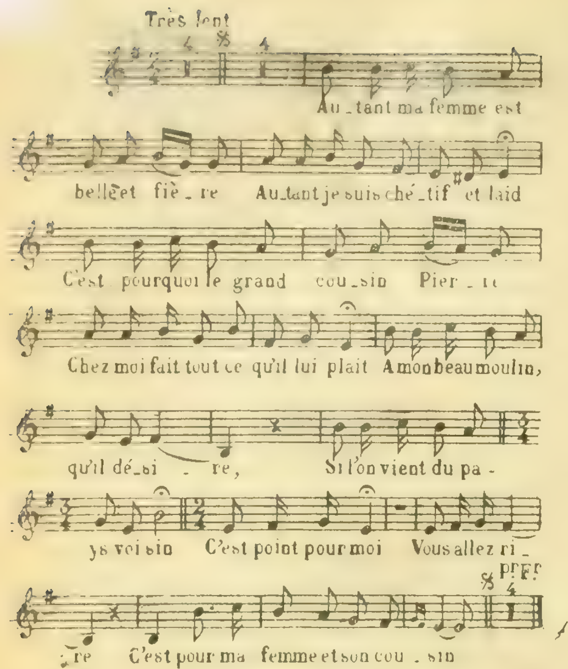
Paul BOURGET.

(A suivre.)

Le Gérant : G. CLÉMENT. Tirage sur rotative J. Derriey. — Encres de Laflèche-Bréham. — Société de l'Imprimerie Chromotypographique (E. Norberg, directeur), 20, rue Félicien-David, Paris.

LA FEMME DU BOSSU

Chanson inédite de Théodore BOTREL



1

Autant ma femme est belle et fière
Autant je suis chétif et laid...
C'est pourquoi le grand cousin Pierre
Chez moi fait tout ce qui lui plait
A mon beau moulin (qu'il désire)
Si l'on vient du pays voisin
C'est point pour moi .. Vous allez rire
C'est pour ma femme et son cousin !

2

J'ai la piquette de la cruche :
Ils ont le vin de mon pressoir
ils ont le pain blanc de ma huche
Et moi je n'ai que du pain noir !
Le bon lard frais, que je fais cuire,
Les galettes de sarrazin
C'est point pour moi. . Vous allez rire
C'est pour ma femme et son cousin !

3

Dans les magasins des grand' villes
J'ai — pour leur plaisir — acheté
Un tas d'affûtiaux inutiles
Des meubles de chêne sculpté .
Le grand lit clos où l'on soupire,
Les chemisettes de basin
C'est point pour moi.. Vous allez rire .
C'est pour ma femme et son cousin !

4

Mais j'ai consulté la Dormeuse
Hier, à minuit, dans la foret
La vieille sorcière fameuse
M'a vendu son petit secret
La drogue qui fait qu'on expire
A la barbe du médecin. .
C'est point pour moi... je vas ben rire
C'est pour ma femme... et son cousin !

7e ANNÉE. — N° 52. Édition de Paris : 5 centimes. 24 DÉCEMBRE 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois	Paris	13 fr. 50
	Départements	16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

[illegible]

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 [illegible] 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

GOLO, par Pol NEVEUX



GOLO

Sous ce titre, M. Pol Neveux vient de publier un livre des plus émouvants. Chaque page est imprégnée du plus grand souffle de la Nature, de la détresse profonde des Humbles. Ce roman d'amour qu'encadrent des paysages [illegible] d'une intense réalité, est la révélation [illegible] talent d'écrivain passionné.

Lorsqu'ils furent las du spectacle, ils réclamèrent les cartes, mais Golo refusa net de faire un quatrième à la manille : son ouvrage le réclamait.

— Ton ouvrage ? tu ne vas pas nous ennuyer avec ton ouvrage ! D'abord, nous ne faisons qu'un tour. Allons, reste donc ! sans cela, tu vas nous forcer à jouer au piquet voleur.

Farcette, lui aussi, insistait, — pour la forme seulement, car il le connaissait, l'ouvrage de Golo : « c'était de l'ouvrage pressé ; il y avait une particulière qui attendait sa commande ». Et comme Carrouge et Chandelle s'étonnaient, Farcette, tirant la langue de côté, clignait de l'œil et se répandait en gestes équivoques.

Le menuisier n'écoutait rien, plantait là les camarades. Farcette a dit vrai sans doute, Cendrine est seule aujourd'hui et il faut en profiter... En profiter, mais non comme le pense cet imbécile, en profiter pour s'arracher le cœur enfin, à jamais ! Tout à l'heure, sous ce même ciel funèbre et malade, Cendrine aura cessé d'exister pour lui. Et, devant cette solution si proche, il goûta un instant cette satisfaction étrange que procure l'irrémédiable, et cette espérance de repos qui adoucit leur défaite aux vaincus. Il se trouvait brave, très brave, au point de chasser, sans s'y attendrir, l'idée qu'il sentait poindre en lui, d'un événement mystérieux, d'un désastre surnaturel qui surviendrait peut-être, et lui livrerait Cendrine pour toujours.

Il remontait la rue. Autour des maisons, la vie avait cessé. Ni chiens sur les portes, ni poules sur les fumiers, ni pigeons sur les toits. Quant à ce qui se passait à l'intérieur, impossible de le deviner à travers les carreaux givrés, tout blancs comme des yeux d'aveugle. A gauche, le ruisseau descendait, grelottant entre deux franges de glaçons. Partout le silence ; seul, venant d'une ferme, le ronflement rythmé d'un tarare allait s'accélérant. Chez Albert, tout était clos aussi ; aucune fumée ne montait du toit, et la neige, dans la cour, était intacte : il n'y avait pas à en douter, Cendrine était chez son père, et, sans hésitation, Golo prit le chemin du Roc.

Lorsqu'il arriva au petit mur, il dut s'arrêter un peu, tellement l'émotion l'étreignait. La maison où il avait aimé était devant lui et il se rappelait l'avoir vue jadis, toute blanche comme aujourd'hui, par un même jour finissant. Bien qu'il essayât de se raidir, des souvenirs innocents d'affection enfantine lui revinrent d'un seul coup, évoquant la joie de leurs jeux d'hiver. Dans cette allée, un soir, en revenant de l'école, ils s'étaient lancé des boules de neige, jusqu'à la nuit ; une autre fois, il avait modelé près de la porte un bonhomme qui brandissait un sabre de bois : c'était Bismarck, et, à la brune, Cendrine en avait eu peur. Plus tard, l'année qui avait précédé son départ, il l'avait poursuivie à travers le jardin, la menaçant de lui fourrer de la neige dans le cou. Longtemps elle avait couru, suivie de Castillo qui jappait ; il l'avait prise enfin, mais la neige dans ses mains avait fondu, et c'étaient ses doigts fiévreux qu'il lui coulait dans la poitrine tiède et ferme... Et dire que c'était le même jardin, la même neige, et que ce n'était plus la même Cendrine !

Elle était là pourtant, en train de balayer l'allée devant la maison, les mains rouges sortant de ses mitaines, et la figure pâlie sous le capulet de laine brune qui, serré au menton, ne laissait voir que l'ovale du visage.

Golo avait franchi la grille. Comme un tapis sous ses pieds, la neige empêchait Cendrine de l'entendre. Il était près d'elle, à la frôler presque, lorsqu'elle l'aperçut.

— C'est encore toi ? fit-elle ; eh bien, vrai, tu n'as pas de toupet !

Et, décidée à ne pas s'occuper de lui davantage, elle [illegible] à balayer.

Golo restait un peu abasourdi de cet accueil. Bien qu'à cette heure il fût médiocrement possédé de soucis vaniteux, il lui était désagréable de constater que sa crânerie avec le charron, l'autre jour, n'avait servi de rien et que Cendrine, en femme pratique, n'hésitait pas à sacrifier son amour-propre à sa tranquillité. Il ne s'indigna point, eut simplement un sourire ironique et attristé.

— Alors, reprit-il doucement, c'est tout ce que tu trouves de gentil à me dire ? C'est comme ça que tu [illegible] anciens camarades ?

Et comme elle faisait semblant de ne pas l'entendre, lui, très calme, mettait la main sur le balai et l'obligeait à se tourner vers lui.

— Allons, ne fais pas ta méchante. Aujourd'hui je ne t'ennuierai pas longtemps ; mais, vois-tu, j'ai des choses à te dire...

— Dis-les vite alors, car il ne fait pas bon ici à ne pas bouger. Seulement, je te préviens ; si c'est pour me parler de la vieille histoire, tu peux t'en aller tout de suite. Ça t'amuse peut-être tout ça ; moi, ça ne m'amuse pas, mais là, pas du tout : tu m'en as fait avoir assez, des tracas, depuis un mois, avec tes manies de passer et de repasser tout le temps devant chez nous. C'est-il que tu deviens fou ? Comme si je ne la connaissais pas, ta figure !... Non, c'est trop bête, à la fin !

Plus doucement encore, il répondit :

— C'est justement parce que ça va finir que je suis venu encore ce soir. Seulement, il faut que tu m'aides un peu à te débarrasser de ma présence. Ah ! j'en ai assez, moi aussi, de cette vie d'abruti que je mène depuis ma rentrée du régiment, à me manger les sangs pour une qui se moque de moi !... Sois tranquille, si j'avais pu te mépriser comme tu me méprises, il y aurait beau temps que tu n'entendrais plus parler de Golo. Eh bien ! un moyen de t'oublier, il y en a un, mais il n'y en a qu'un, et je vais le prendre : demain, je quitte le pays ; nous ne nous reverrons plus.

Sa voix tremblait. Il répéta :

— Non, nous ne nous reverrons plus.

Devant cette douleur qu'elle ne comprenait pas, mais dont aujourd'hui, pour la première fois, elle devinait la violence, Cendrine resta un intant interdite, cherchant ses mots.

— Vraiment, fit-elle enfin, vraiment tu n'es pas raisonnable. Voyons, il n'y a pas de bon sens !... il ne faut pas te monter la tête comme cela. Et puis, t'en aller où ? Il paraît qu'on ne trouve pas de l'ouvrage partout comme on veut, par le temps qui court. Et le père Hénocque, qu'est-ce qu'il va dire, ce pauvre vieux ?

Golo ne répondit rien, Cendrine continua :

— Reste donc ici, et ne pense plus à l'ancien temps. Quand on se rencontrera, on se dira bonjour. Là, vrai, maintenant, qu'est-ce que tu veux de plus ? Et qu'est-ce qui nous arriverait, une supposition qu'on se revoie ? un tas de contrariétés, et ça serait tout.

Golo, silencieusement, approuvait de la tête.

— Je sais bien, dit-il enfin, et c'est justement pour cela qu'il faut que je m'en aille. Mais voilà, je n'aurais jamais voulu quitter Villebard sans me réconcilier avec toi, ni partir sans une parole d'amitié qui me donne du courage, car j'en ai besoin, va !

— De l'amitié, repartit Cendrine, de l'amitié, mais bien sûr que j'ai de l'amitié pour toi ! S'il ne fallait que ça pour te consoler !...

— Il y aurait bien encore autre chose, fit Golo, mais peut-être que tu ne voudras pas. Et pourtant...

Il n'acheva pas ; un silence se fit. A l'autre bout du jardin, le père Rutel, en gilet de tricot à manches, enlevait soigneusement, avec une pelle de bois, la neige qui recouvrait son carré de choux verts montés. Il savait qu'au coucher du soleil, durant ces soirs d'hiver où ta campagne est recouverte, les pigeons ramiers, pressés par la faim, s'abattent avidement sur cette verdure inespérée. Il méditait un affût et terminait ses préparatifs. En se retournant, il aperçut Golo, et lentement, l'air goguenard, sa petite tête enfouie dans une grosse casquette en poil de lapin, il marcha vers le couple.

— Qu'est-ce qu'il te veut encore, celui-là ? demanda-t-il à Cendrine.

— Oh ! rien... il vient me dire adieu avant de quitter Villebard.

— Tiens, il s'en va ! Quel idée, donc ? Et où ça, qu'il va ?

Golo ne répondit rien.

— Je ne sais pas, dit Cendrine au bout d'un moment.

— Ah ! reprit le vieux, et comme ça, il fait sa tournée d'au revoir. Eh bien, ça me remet un peu avec lui, ce brigand-là !... Nous étions camarades, dans les temps.

— C'est vrai, fit Golo, mais vous savez, père Rutel, moi, je ne vous en veux pas.

— Moi non plus, mon garçon ; seulement, à rester là, comme ça tous les deux, vous allez empêcher les pigeons de descendre : le moment approche...

En effet, le soir tombait. Décidément, il faisait plus doux ; le ciel s'était éclairci. Au couchant, de longues barres, couleur de soufre, s'étiraient à l'horizon. Une lumière mourante éclairait obliquement les pétales des roses de Noël qui pointaient de la neige.

— On s'en va, reprit Golo, on s'en va. Mais, comme je te le disais tout à l'heure, il y a encore une chose que je voudrais bien te demander. Voyons, Cendrine, puisque je vais partir et que nous ne nous reverrons jamais, laisse-moi t'embrasser une fois, une fois seulement : tu ne peux pas me refuser cela. Après, tu seras tranquille pour toujours, je te le promets.

— M'embrasser ? — répondit-elle avec un rire un peu forcé, — m'embrasser ? Eh bien, tu ne te gênes pas ! Tu as de jolies idées ! Non, mais tu n'es pas autrement malade ?... Et puis, si Albert vient à le savoir, il m'en fera, une vie !

— Ce n'est pas moi qui irai lui dire, puisque je pars demain matin, riposta Golo ; et à moins que ce ne soit toi, je ne vois pas comment... Allons, tu n'auras pas le cœur de me refuser.

Le père Rutel, de plus en plus inquiet du résultat de son affût, intervint brusquement :

— Comment, ce n'est pas encore fini, vos grimaces, depuis le temps ?... Il s'en va et il veut t'embrasser ? Eh bien, en voilà une affaire ! Embrasse-la, Golo, c'est moi qui te le permets... Ah ! merci, pour une fricassée de museaux, du diable si c'est la peine de s'enrhumer !

Alors, sans rien dire, Cendrine tendit la joue ; et lui saisit son ancienne à bras-le-corps. Ce baiser, désiré depuis si longtemps, il l'obtenait enfin, et, dans cette possession d'une minute, il s'efforçait de prendre la revanche de sa longue attente. Toutes les ardeurs d'autrefois, longtemps étouffées, flambaient d'une flamme dernière ; son être entier se ramassait dans cette étreinte rude et folle, se projetait hors de lui-même avec une sorte de fureur, comme s'il eût souhaité transmettre à la femme qu'il perdait le sort qui avait fait de lui un malheureux. Elle le repoussait, à la fin :

— Allons, c'est assez, sois raisonnable.

Il la regarda une dernière fois, résumant toute sa personne, puis, craignant sans doute d'affaiblir l'image qu'il allait emporter dans sa mémoire, sans dire un mot, sans tourner la tête, il s'enfuit sur le chemin, comme un voleur.

Cendrine regagnait la maison, le père Rutel retournait à ses ramiers, un peu de vent s'était levé, et, dans le jardin qu'envahissait la nuit, un petit moulin qui servait à épouvanter les moineaux grinçait au bout de sa perche.

POL NEVEUX.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Femmes damnées

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait, d'un œil troublé par la tempête,
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout parait sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents !

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle
Comme pour recueillir un doux remercîment ;

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
Le cantique muet que chante le plaisir
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir :

« Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?

« Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants;

« Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma sœur, tourne donc ton visage,
Toi mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié,

« Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles!
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :
« Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète
Comme après un nocturne et terrible repas.

« Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes
Et de noirs bataillons de fantômes épars
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

« Avons-nous donc commis une action étrange?
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :
Je frissonne de peur quand tu me dis : Mon ange!
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

« Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,
Quand même tu serais une embûche dressée,
Et le commencement de ma perdition! »

Delphine, secouant sa crinière tragique
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :
« Qui donc, devant l'amour, ose parler d'enfer?

« Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté!

« Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'Amour!

« Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide;
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers..
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés;

« On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître! »
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain : « Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant : cet abîme est mon cœur

« Brûlant comme un volcan, profond comme le vide;
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang...

« Que nos rideaux fermés nous séparent du monde
Et que la lassitude amène le repos!
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux! »

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel;
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage;
Ombres folles, courez au but de vos désirs;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs!

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes;
Par les fentes des murs, des miasmes fiévreux
Filent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux,

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et raidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts, courez comme des loups;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous!

CHARLES BAUDELAIRE.

JUSQU'A LA GAUCHE

I

Il est parfaitement évident que le capitaine Hurluret était l'homme le plus inoffensif qu'il y eût au monde, les jours où il n'avait pas bu. Le malheur, c'est qu'il était gris neuf jours sur dix, d'une ivresse bruyante, tapageuse, dont les éclats révolutionnaient le quartier, emplissaient les chambrées, les escaliers, les cours, et faisaient dire aux soldats : « Ah ! attention au mouvement; le capitaine a son bout de bois. »

A jeun il était doux et humble, parlait peu et à demi-voix, se montrait timide et presque craintif avec ses hommes. Quand il pénétrait dans la chambre, avant même que le brigadier eût lancé son commandement de « Fixe ! » il avait déjà dit : « Repos ! » avec un petit geste de la main indulgent et paternel. Puis il faisait sa tournée, à pas lents, questionnait les uns et les autres, rétablissait d'un coup de poing ou d'une secousse la régularité d'une « charge », la symétrie d'un pied de lit, en vieux soldat sorti des rangs et qui connaît le fourbi du métier. Parfois il lui arrivait de dire doucement et comme à regret : « Sacristi, mon pauvre garçon, voilà une charge qui est bien mal installée. Il faut faire attention, que diable, « vous feriez consigner votre brigadier de peloton. »

Ivre, c'était une autre histoire. Il entrait comme un coup de vent, repoussant brusquement les portes derrière lui, le feu aux joues, le képi de travers. Et tout de suite c'était un vacarme à ne plus s'entendre.

— Eh bien, en voilà une chambrée! Quelle bauge! C'est dégoûtant! Je n'ai que des cochons dans mon escadron! Nom de Dieu, en voilà assez, faut en finir; tout le peloton couchera à la malle ce soir!

Les hommes, pendant ce temps, tête nue, immobiles au pied de leur lit, attendaient un ordre de repos qui s'obstinait à ne pas venir. Le capitaine continuait :

— Qu'est-ce qui m'a foutu un brigadier comme ça! Vous n'avez pas de honte, nom de Dieu, de laisser votre peloton dans un état pareil? Ce n'est pas une chambre, ça, c'est un fumier; une truie n'y trouverait pas ses petits!

Puis, sans que le brigadier eût même ouvert la bouche :

— Pas d'explications, nom de Dieu! Je vous dis de me fiche la paix. Vous serez consigné jusqu'à la gauche! Vous entendez bien ce que je vous dis, n'est-ce pas; jusqu'à la gauche, jusqu'à la gauche!

Et il sortait rouge de fureur et avec des « jusqu'à la gauche » qu'on entendait longtemps encore dans les échos des corridors, à travers la porte fermée.

C'était son mot, ce « jusqu'à la gauche », une expression de caserne qui ne signifiait pas grand'chose, mais impliquait évidemment en lui une idée confuse d'éloignement, personnifiait l'éternité en son imagination vague de vieil ivrogne.

Il passait les trois quarts du temps au café de la Cathédrale où il avait sa table à lui, sa place marquée. Il restait là des heures entières le dos collé à la mousseline du rideau, ne parlant à personne, ne lisant pas et ne jouant à rien, buvant seulement de grandes verrées d'absinthe dans lesquelles il vidait des topettes de cognac, invention qu'il avait pêchée on ne sait où. Du reste, on n'a pas souvenir qu'il se soit jamais oublié, ivre à rouler; il restait digne, marchait droit et vite dans les rues, rendait le salut à ses hommes, conservait jusqu'au bout le respect de son métier, de son uniforme et de sa croix.

C'était un homme très malheureux, n'ayant ni amis ni famille. Il vivait séparé de sa femme, une créature assez malpropre, qu'il avait enlevée un jour de saoulerie, et stupidement épousée — honneur dont elle l'avait remercié en le trompant successivement avec chacun de ses collègues. Un jour, rentrant à l'improviste, il la trouva couchée avec son brosseur. Comme cette fois-là, il avait bu, il la poussa telle quelle dans la rue avec ses bas et sa chemise, et flanqua huit jours de salle de police à son brosseur, motivés [illegible] que cet homme [illegible] il pas de retour au quartier à [illegible] heure où il y devait [illegible]

A part ses lieutenants et ses sous-lieutenants qui, par déférence pour son grade, échangeaient trois mots avec lui quand l'occasion s'en présentait, les officiers le traitaient en paria, ricanaient sur son passage et ne lui adressaient la parole que pour les affaires du service.

II

Un jour, un pauvre diable de « bleu », nommé Lefourcher, s'entendit appeler du fond de l'écurie où il prenait la garde pour la première fois. Il accourut et vit le capitaine Hurluret qui l'attendait, calé sur ses jambes écartées, les deux mains enfouies dans les poches, l'œil sans regard, la peau enflammée. Immédiatement il sut à quoi s'en tenir : le capitaine avait « son bout de bois ».

Il demanda :

— C'est toi qu'es garde d'écurie?

— Oui, mon capitaine, dit l'autre.

— Eh bien, reprit le capitaine, je t'en fais bien mon compliment. Ah! elle est chouette, ton écurie!

C'était sa manie, quand il avait bu, de voir la malpropreté partout.

Le soldat, cependant, se taisait, interloqué, ne comprenant goutte aux reproches qui lui arrivaient. Hurluret, brusquement, enleva ses mains de ses poches, et se croisant les bras :

— Ah çà, demanda-t-il avec colère, est-ce que tu te fiches du monde, oui ou non? C'est un cordon de litière, ça?

Et du doigt il lui indiquait, derrière les chevaux, la bordure de litière qu'à l'heure de la corvée les hommes tordent entre leurs mains, et que le garde d'écurie a notamment la charge d'entretenir.

— Mais... dit Lefourcher hésitant.

— Quoi, mais? interrompit le capitaine Hurluret, tu vas me répliquer maintenant? Non, mais c'est inouï, ma parole d'honneur; ces bougres-là sont épatants, ils n'en foutraient pas une secousse si on avait le malheur de les laisser faire! Dis donc, espèce d'ahuri, est-ce que tu te figures que je vas faire le pansage, balayer l'écurie et rouler la litière pendant que tu [illegible] à la [illegible]sance?

L'homme crut à une plaisanterie et se mit à rire [illegible]ment.

— Ah! tu ris? fit le capitaine, voilà tout l'effet que ça te produit? Eh bien, attends un peu, mon vieux, je m'en vais t'apprendre à rire, moi.

Et remontant jusqu'à la porte, il cria de toutes ses forces, dans ses mains mises en cornet :

— Trompette! Trompette! Trompette.

Le trompette apparut aussitôt sur le seuil du corps de garde.

— Sonnez-moi au sous-officier de semaine, et au trot! lui lança de loin le capitaine.

Le malheureux garde d'écurie resta immobile, pétrifié, se demandant ce qui l'attendait. Dans leurs stalles, les chevaux, étonnés du bruit, tournaient la tête, secouant leurs chaînes, tandis que, du fond de la cour, le sous-officier de semaine arrivait au pas gymnastique.

— Mar'chal'logis, dit le capitaine, vous voyez bien cet homme-là, n'est-ce pas? Eh bien, c'est le plus grand cochon du régiment, vous pourrez le dire dans toute la ville, si vous le voulez. Alors, voilà, à partir d'aujourd'hui, il ne bougera plus de l'écurie. Vous tâcherez d'y faire attention, si c'est possible. Quand vous descendrez de semaine, vous le passerez en consigne à votre successeur en lui disant de le passer au sien, et comme ça jusqu'à la gauche. C'est bien compris, bien entendu. Là-dessus, rompez, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

Le sous-officier salua, et froidement :

— Garde d'écurie permanent? Parfaitement, mon capitaine.

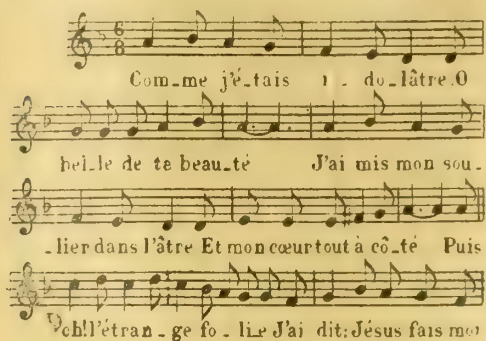
III

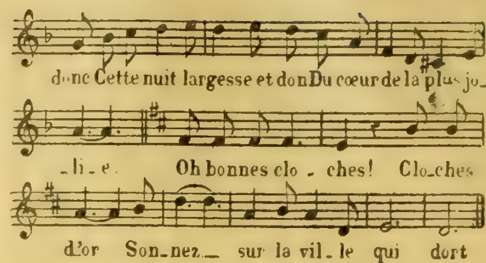
Pendant trente-cinq jours d'affilée, Lefourcher conserva la garde, ne mettant plus le pied à la chambre que pour s'y aller couper des tartines de pain, attrapant de-ci et de-là une heure de sommeil dans la paille, passant les trois quarts de ses nuits à se promener mélancoliquement d'un bout à l'autre de son écurie et à rétablir le bon ordre parmi les chevaux du peloton, à coups de bâton sur le nez et à coup de sabots dans le ventre.

Au surplus, aucune raison pour que cette situation eût une fin. Selon l'ordre du capitaine, les sous-officiers de semaine se le passaient l'un à l'autre en consigne et

CANTILÈNE DE NOËL

Par Claude MOSELLE.





Comme j'étais idolâtre.
O belle de la beauté.
J'ai mis mon soulier dans l'âtre
Et mon cœur tout à côté.
Puis, oh! l'étrange folie.
J'ai dit : « Jésus fais-moi donc
Cette nuit largesse et don
Du cœur de la plus jolie. »
Oh! bonnes cloches, cloches d'or,
Sonnez sur la ville qui dort!

II

Lors, toute la nuit sans trêve,
Comme un enfant obstiné,
J'ai rêvé ce divin rêve
Que son cœur m'était donné!
J'ai cru voir venir un ange
Tout nimbé d'or éclatant
En place du mien mettant
Un autre cœur en échange.
Oh! bonnes cloches, cloches d'or,
Sonnez sur la ville qui dort!

III

Mais ce fut la rêverie
Que le jour chasse et reprend;
A l'aube, de gel fleurie
J'ai trouvé mon cœur pleurant,
Et tout près, froid de froidure,
Dans mon soulier vide et gueux
Un caillou rugueux, rugueux,
Une pierre dure, dure.
Oh! tristes cloches, cloches d'or,
Pleurez sur la ville qui dort.

Claude Moselle.

quant à Hurluret lui-même, il prenait autant garde à lui que s'il n'eût même pas existé, en sorte que, comme Petit-Jean dans les *Plaideurs*, le pauvre diable, ne dormant plus, devenait maigre à faire pitié.

Finalement, le matin du trente-sixième jour, il sortit du coffre à avoine dont il avait fait sa chambre à coucher, avec l'idée bien arrêtée de ne pas y rentrer le soir. Il se posta, en conséquence, sur le seuil de son écurie, guetta le capitaine au passage, et, aussitôt qu'il l'aperçut, traversa bravement la cour et vint se placer devant lui.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda l'officier.

— Mon capitaine, dit Lefourcher, je viens vous demander si, des fois, c'était un effet de vot' bonté de me lever ma punition.

Hurluret demeura un instant sans répondre, ahuri, ne sachant même pas ce dont il était question.

— Quelle punition? fit-il.

Lefourcher reprit avec calme :

— Mon capitaine, il y a un mois, cinq semaines, vous m'avez mis de garde d'écurie jusqu'à la gauche, à cause de mon cordon de litière.

— Eh bien? demanda Hurluret, qui continuait à ne pas comprendre.

— Eh bien, mon capitaine, voilà trente-cinq jours que je n'ai pas couché dans mon lit, et dame...

Mais il ne put achever.

— Hein? Quoi? s'exclama Hurluret. Garde d'écurie... jusqu'à la gauche... trente-cinq jours... ce n'est pas possible, nom de Dieu! Trente-cinq jours!... jusqu'à la gauche!... garde d'écurie!

Et tous ces mots se battaient confusément dans sa tête faible de vieux pochard.

Brusquement, il fit demi-tour, et, les mains autour de la bouche :

— Trompette! hurla-t-il, trompette! Sonnez-moi immédiatement au sous-officier de semaine. Au trot! nom de Dieu! au trot!

Le sous-officier accourut :

— Ah çà! mar'chal'logis, demanda le capitaine, est-ce que vous vous foutez du monde? Comment, voilà un homme qui, depuis trente-cinq jours, n'a pas été relevé de la garde d'écurie! Et vous êtes porté au tableau d'avancement pour passer chef au départ de la classe!

— Mon capitaine... hasarda le maréchal des logis.

— Trente-cinq jours de garde d'écurie! reprit Hurluret devenu fou, je me demande comment il n'en est pas crevé! Rentrez à la chambre, mon ami, et foutez-vous dans votre pieu, vous vous ferez porter malade!... Eh ben! vrai... eh ben, nom de Dieu!... Vous vous ferez également porter pour une permission de huit jours... Trente-cinq jours de garde d'écurie!... Mar'chal'logis, allez vous mettre en tenue, vous allez descendre à la boîte.

— Mais...

— Je vous dis d'aller vous mettre en tenue. Vous resterez à la salle de police.

— Combien de jours? demanda timidement le maréchal des logis de semaine.

— Jusqu'à la gauche! hurla le capitaine Hurluret.

GEORGES COURTELINE.



BERGERIE

PROLOGUE

ELLE

Cher public! Nous sortons d'une tapisserie;
Nous sommes deux bergers Watteau très langoureux
Nous avions pour prison la tenture flétrie,
Purgatoire galant des pâles amoureux.

LUI

Après cent ans, voici que le sort nous délivre,
Et nous ressuscitons! Quelle extase du ciel!
Quelle étreinte sans nom! Puis l'effroi de revivre
Nous prend, au souvenir d'un amour trop cruel.

ELLE

Alors, nous regrettons ces paisibles royaumes
De la mort souriante, et notre rêve pur.
Un dieu clément nous fait redevenir fantômes :
Chacun reprend sa place ancienne sur le mur.

ELLE

J'ai cru rêver toujours. D'où vient que je m'éveille,
Et quel étrange appel m'arrive du lointain?

LUI

O belle, ma surprise à la tienne est pareille;
J'ai tressailli de même à la voix du destin.

ELLE

Le corsage fleuri, j'étais une bergère
Dans la tapisserie et clouée à ce mur.

LUI

Moi fantôme, à côté de toi, forme légère,
J'étais berger, vêtu de jonquille et d'azur.

ELLE

Ne sachant rien qu'aimer, en amoureux frivoles
Nous vécûmes tous deux aux beaux temps de jadis.

LUI

L'Amour ensorceleur a pris nos âmes folles.

ELLE

Et nous avons tous deux perdu le paradis.

LUI

Nous étions les captifs de la vieille tenture;
Muets, nous habitions ces limbes des amants.
Afin d'éterniser ici-bas la peinture
De nos jeux d'autrefois et de nos chers tourments.

ELLE

C'était un vague Éden, un peu mélancolique
Un désert d'opéra, précieux et mignon,
Où se perpétuait pour nous la bucolique,
En un galant exil aux rives du Lignon.

Sous la pâle saulée, au bord de l'eau courante,
Le printemps mariait le troène au glaïeul,
Et sur le paysage une lueur errante,
Faible et tendre, semblait un sourire d'aïeul.

Mes blancs agneaux, semés aux pentes des collines,
Faisaient bruire parfois leur clochette en marchant
Les flûtes alternaient avec les mandolines,
Sous le ciel d'or fané qui verdit au couchant.

Ma robe d'argent mat avait des manches grêles,
Des quilles de rubans et de grands falbalas :
Sous les feuillages clairs et doux des arbres frêles,
Rôdait comme un parfum d'invisibles lilas.

LUI

Je ne sais plus. Je songe à l'irritant supplice



D'attendre la chimère exquise du baiser,
Qu'un charme, tour à tour décevant et complice,
Toujours nous promettait pour nous le refuser.

ELLE

Mais voici que le siècle en ce moment s'achève :
Le vieux cartel, d'où l'heure en palpitant s'enfuit,
A tinté douze fois de son timbre de rêve,
Et l'on dirait des pleurs sonores de la nuit.

Le clair de lune glisse, en caresse fleurie,
Aux lieux où notre amour eut son tombeau coquet;
Nous descendons furtifs de la tapisserie;
Irréel, notre pas effleure le parquet.

La fidèle senteur de l'iris et de l'ambre
Pour les ressuscités chante un hymne muet,
Et sur le clavecin, dans un coin de la chambre,
Voltige le fantôme ailé d'un menuet.

LUI

Tout est bien comme aux jours des tendresses anciennes;
Ah! puisque tu renais, ô notre cher passé,
Je te le jure ici, mes mains tenant les siennes :
Pas un mot du poème encor n'est effacé.

C'est elle! tu la vois cette morte charmante
Qu'un dieu, — béni soit-il! — a voulu ranimer :
Elle est la reine, elle est la maîtresse, l'amante!
Et je suis son esclave à jamais pour l'aimer.

ELLE

Prends garde, ami! ma joue à peine se colore,
Même sous ton baiser, d'un rose languissant;
Dans mes yeux la clarté du songe nage encore;
Prends garde! le miracle est fragile et récent.

LUI

Va, les charmes cruels ont perdu leur puissance;
Les destins qui pesaient sur toi sont abolis.
Voici l'aube, qui vient fêter ta renaissance,
Voici l'apothéose et l'amour!... Tu pâlis?

ELLE

Aurais-je cru souffrir, en cette heure divine?
Hélas! un mal obscur se réveille en mon cœur.

LUI

L'angoisse dans ma chair enfonce son épine,
Lorsque je me dressais en mon orgueil vainqueur.

ELLE

O Dieu, l'étrange peine!

LUI

Elle monte sans doute
De ce passé frivole afin de nous punir.
Attends... au plus profond de moi-même, j'écoute
Se plaindre dans sa tombe ouverte un souvenir.

ELLE

Ah! nous avons subi la douleur l'un par l'autre,
Nous, exemples d'amour jusque parmi les morts!
Il est temps d'avouer quelle erreur fut la nôtre :
La première, je veux confesser mes remords.
Oui, je fus sans pitié; j'aimais, étant coquette,
De te voir par des soins ombrageux tourmenté.

LUI

Moi, je te torturais de tendresse inquiète,
Ma jalousie était faite de vanité.
Pourtant je t'adorais, ô ma chère maîtresse.

ELLE

Et, je le jure encor, je t'adorais aussi.
Qui donc m'avait rendue inconstante et traîtresse?

LUI

Pourquoi t'ai-je meurtrie à mon tour sans merci ?
Nos âmes se cherchaient d'une poursuite vaine,
Et dans l'âpre désir d'impossibles accords,
Sentant l'amour tout près de devenir la haine,
En baisers furieux se vengeaient sur nos corps.

Tels que des histrions contrefaisant la joie,
Portant comme un rameau de fleur nos chagrins lourds,
Mon cœur saignait, voilé, sous le pourpoint de soie,
Et tes sanglots mouraient sous l'orgueilleux velours.

L'univers épuisa ses fêtes les plus rares
Sans nous distraire un jour, maîtres sombres et froids,
Et malgré les chansons, les masques, les guitares,
Nous avions cet ennui formidable des rois.

Ainsi dans le grand parc luisant de girandoles,
Déguisé pour l'orgie en un galant tableau,
Quand des feux à leur proue ont passé les gondoles,
Dans leur sillage pâle on entend pleurer l'eau.

ELLE

Même après les douleurs éteintes et finies,
Notre âme de regrets lointains s'amollissait,
Et c'est le souvenir d'anciennes agonies
Qui dans cette tenture encor nous pâlissait.

LUI

Le monde est devant toi : te sens-tu ce courage,
Maîtresse, d'y rentrer l'ayant connu trompeur ?

ELLE

Pardonne, si ma crainte à cette heure t'outrage ;
Je n'ose plus. Pardonne, ô mon amour, j'ai peur.

LUI

Eh bien, puisque la vie hostile nous repousse,
Et que, désabusés du mirage impuissant,
Nous ne saurions revoir la minute si douce
Dont le vestige même ira s'affaiblissant,

Regagnons l'Arcadie intime et bienheureuse
Où, parmi les rayons, les parfums, les concerts,
L'amoureux à genoux et la frêle amoureuse
Ne seront plus qu'un rêve au sein des purs déserts.

ELLE

Et toi, Destin, reprends ce don qui nous effraie ;
Nous ne blasphémons pas ta suprême faveur,
Qui, nous rendant ensemble à l'existence vraie,
Éprouva notre amour encor dans sa ferveur ;

Mais nous ne sommes plus désormais que des ombres,
Et le réel nous blesse, il nous fait reculer :
Ne nous ramène pas dans ses chemins si sombres,
Laisse-nous, laisse-nous, Destin, nous envoler.

Une dernière fois, ami, donne tes lèvres,
Avant de nous enfuir vers l'exil chaste et bleu :
Voici l'apaisement des douleurs et des fièvres :
Ah ! je suis exaucée ; — ô mon amant... — adieu !

MAXIME FORMONT.

LE VRAI PÈRE

(Suite.)

Après tout, quoique le petit garçon portât le nom de Bréau, et que l'amour du comte le protégeât contre toute tentative de Mégrignies, ce dernier était le vrai père, et il conservait, malgré ses fautes, malgré son crime, une espèce de droit imprescriptible contre lequel la comtesse était incapable de lutter. Le jeune homme avait frappé à une place sûre, cette fois. Il s'en aperçut, et il continua, sans plus chercher à rien dissimuler du réel motif pour lequel il avait tenu à voir sa maîtresse ce jour même :

— Malgré les promesses que j'ai d'un entier silence sur l'incident d'avant-hier, je connais trop Paris pour ne pas savoir que des indiscrétions seront commises, qu'elles ont déjà dû être commises. De ma démission, je puis fournir un prétexte très plausible. Je n'ai plus de fortune et je réduis mon budget. Quant à la légende qui me représenterait comme ayant dû partir à la suite d'une indélicatesse, j'entends qu'elle ne se forme pas, — *et elle ne se formera pas*. Il suffit pour cela que j'aille dans le monde autant et plus qu'auparavant, et j'y suis décidé... Vous avez un arbre de Noël demain, dans l'après-midi. Je tenais à vous prévenir que je m'y présenterai, et il faut, comprenez-moi tout à fait, *il faut* que j'y sois bien reçu...

— Et voilà vos pensées en un pareil moment! dit la comtesse avec une profonde douleur. « Être reçu, même méprisé! Être du monde, même sans honneur!... » Mais vous oubliez, insista-t-elle avec une amertume infinie, que je ne suis pas seule à la maison. En admettant que j'eusse la faiblesse de vous recevoir maintenant, je ne peux rien sur la volonté de M. de Bréau. J'ignore ce qu'il sait et ce qu'il saura. S'il me dit : « Je ne veux plus que M. de Mégrignies paraisse ici, » je devrai obéir.

— *Il ne faut pas* que M. de Bréau vous dise cela, reprit le jeune homme en soulignant les mêmes mots qu'il avait soulignés tout à l'heure. Et il eut, pour formuler cet ultimatum, une expression implacable de tout son visage : Réfléchissez, ajouta-t-il, que si vous me jetez par-dessus bord, si vous me lâchez, pour parler français, je n'ai plus rien à perdre. Je ne sais ni ce que je dirai, ni ce que je ferai, mais je vous affirme que si, demain, je ne suis pas reçu chez vous comme j'ai le droit de l'être, je ne serai pas seul à sombrer dans ce scandale... Ne me répondez plus. Ce n'est pas la peine. Et adieu, ou plutôt, à demain, si vous le permettez. Nous n'avons plus rien à nous dire...

II

Devant certaines extrémités de bassesse morale, surtout lorsque nous en sommes les victimes, et que, sachant notre innocence, nous pouvons mieux en mesurer la vilenie, ce n'est pas toujours un sentiment de révolte qui se produit chez nous. La lassitude et le dégoût dominent quelquefois l'indignation. Nous cessons de voir l'individu qui nous a frappé d'un coup si déshonorant pour lui, et nous ne pouvons plus en vouloir. C'est la vie elle-même et sa hideur foncière qui se révèlent à nous à travers lui. Qu'une telle abjection soit seulement possible, nous ôte la force de résister à cette ignominie. Qui n'a connu cette sensation, la plus amère de ce monde? Qui n'a souhaité un jour, une heure, d'abdiquer toute action, de s'en aller, de s'endormir pour ne plus jamais rencontrer face à face l'infamie humaine? Cette impression d'un mortel, d'un irrémédiable écœurement, Mme de Bréau la subissait trop profonde, trop complète en quittant ce rez-de-chaussée où Mégrignies lui avait montré le fond abject d'une âme dégradée! Et elle avait aimé cet homme! Et elle s'était complu à cet amour! Cette femme dont ç'avait été la première et l'unique faute, éprouvait une telle nausée intime qu'elle aurait voulu pouvoir s'anéantir, et avec elle-même le souvenir des caresses données à ce drôle et reçues de lui, le souvenir de cet enfant surtout, innocente créature qui l'avait pourtant, par sa seule existence, contrainte à supporter si longtemps le poids de cette liaison. Elle ne s'était pas reconnu le droit d'empêcher son amant de voir leur fils. Maintenant, à l'idée qu'elle avait conçu par cet escroc, ce maître chanteur, elle se sentait comme gangrenée, comme empoisonnée d'une contagion de honte. Elle aussi connaissait trop le Paris du monde pour ne pas le comprendre : avant vingt-quatre heures, l'histoire du jeune homme serait publique. Elle vit en esprit ses amies affluer chez elle, leur regard d'insultante curiosité, leur sourire d'ironie. Elle les entendit lui parler de son amant, comme elles en parleraient : celle-ci avec une feinte indifférence, cette autre avec une féroce insistance, une troisième avec une abominable compassion. Elle aperçut le hall de son hôtel avec l'arbre de Noël dressé au centre, tous les visages qui le rempliraient le lendemain, l'entrée de Mégrignies — et l'inconnu du dénouement!... Il faut rendre à ce cœur de femme la justice que la vision de ce désastre social la fit moins souffrir que la mémoire des paroles qu'elle venait d'écouter et qui la déchiraient à nouveau chaque fois qu'elle se répétait intérieurement les phrases menaçantes du clubman aux abois. Puis ces phrases lui imposaient des images plus précises encore, et elle se voyait face à face avec son mari. Quoique ce dernier eût été de tout temps assez dur pour elle, qu'il l'eût même trompée peu de temps après leur mariage, et que ses faiblesses de femme eussent du moins cette excuse, avait-il mérité qu'elle lui infligeât l'affront d'un si effroyable scandale? Il avait été avec elle un mari meilleur encore que bien d'autres, et les griefs nourris contre lui en d'autres jours s'évanouissaient tous en ce moment pour céder la place au souvenir des côtés estimables de ce caractère. Un point surtout causait à la mère une douleur affreuse : le comte chérissait, il idolâtrait le petit garçon qu'il croyait son fils, cet enfant dont le vrai père se servait comme d'un instrument de chantage, et cette comparaison achevait de supplicier l'épouse coupable, mais si punie!

L'existence du monde, pour une femme du rang de Mme de Bréau, comporte une surcharge quotidienne de devoirs si stricts, que, même à travers les tragédies les plus torturantes, ces esclaves de la mort en accomplissent les rites avec un automatisme quasi machinal. Cette après-midi d'agonie intérieure s'était donc passée pour celle-ci à poser des cartes et à vaquer dans des boutiques aux préparatifs de sa fête du lendemain. Mais depuis le moment où elle avait pris sa voiture, commandée à la porte d'un grand magasin, jusqu'à celui où elle se retrouva sous la marquise de son hôtel de la rue de l'Université, chacune de ces corvées, si monotones d'ordinaire, s'accompagna pour elle d'un mortel abattement de cœur. Son appréhension de rencontrer un seul visage connu l'exaspérait jusqu'à l'angoisse. Que devint-elle, lorsqu'en descendant de son coupé elle vit dans l'antichambre le chapeau, la canne et les gants de son mari? Le valet de pied lui dit qu'en effet M. le comte était là. Cette présence à cette heure avait quelque chose de tellement insolite que la comtesse n'eut pas une seconde d'hésitation. Si son mari n'était pas au cercle, selon sa coutume de tant d'années, attablé à son whist d'avant le dîner, c'est qu'un motif grave l'avait décidé à causer avec elle, et elle ne fut pas plus tôt entrée dans le petit salon qu'elle savait qu'il lui parlerait de Mégrignies.

Hippolyte de Bréau était un homme d'un peu plus de quarante-cinq ans, de haute stature, et taillé en force, avec un teint coloré, qui paraissait plus rouge encore à cause des cheveux et des favoris, assez maladroitement teints.

(A suivre.)

PAUL BOURGET.

Les Livres

ALEXANDRE DUMAS

Je venais d'avoir vingt ans, lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, s'approcha de mon lit, m'embrassa en pleurant, et me dit :

— Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avions pour payer nos dettes.

— Eh bien, ma mère ?

— Eh bien ! mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste deux cent cinquante-trois francs.

— De rente ?

Ma mère sourit tristement.

— En tout ?... repris-je.

— En tout.

— Eh bien ! ma mère, je prendrai ce soir les cinquante-trois francs, et je partirai pour Paris.

— Qu'y feras-tu, mon pauvre ami ?...

. . . .

C'est ainsi qu'Alexandre Dumas père commence le récit de ses débuts littéraires.

A Paris, grâce à quelque protection, il obtient un emploi à 100 francs par mois ; c'était peu, pour lui c'était la fortune ! Il fit venir sa mère auprès de lui et alors commença pour cet homme extraordinaire, doué d'une santé de fer et d'une intelligence prodigieuse, une existence incroyable. — Travaillant à son bureau huit heures par jour, forcé d'y retourner le soir de sept heures à dix heures, il employait ses nuits à étudier. — « Cette vie dura trois ans, pendant lesquels, dit Alexandre Dumas, je pris les uns après les autres ces hommes de génie qui ont nom Shakespeare, Corneille, Molière, Calderon, Gœthe et Schiller, j'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main, pendant des nuits entières, j'allai jusqu'au cœur chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. — Je devinai par quel mécanisme admirable ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles, et je reconnus avec quel artifice ils modelaient ces chairs différentes, destinées à couvrir des ossements. »

. . . .

Un soir, tout le Paris élégant et littéraire de ce temps-là était rassemblé au Théâtre-Français. On donnait *Henri III et sa Cour*, la première pièce représentée d'Alexandre Dumas. — Le premier acte fut écouté avec bienveillance, le second acte fut couvert d'applaudissements. A partir du troisième acte jusqu'à la fin, ce ne fut plus un succès, ce fut du délire, toutes les mains applaudissaient.

Après le théâtre, il aborda le roman ; mais, s'écartant des voies suivies jusqu'à son époque, il créa un genre nouveau : le roman historique ; il puisa dans l'histoire les idées premières de ces pages adorables qui vont à l'âme et nous transportent. Les émotions de l'intrigue sont plus violentes et ce fond véridique ajoute un charme à son œuvre.

Ce fut pour Alexandre Dumas une longue suite de succès et d'honneurs. Il devint le romancier le plus fécond qui jamais exista ; on compte, paraît-il, de lui, plus de six cents ouvrages !

Aujourd'hui, sa statue monumentale orne la place Malesherbes, à Paris.

Qui de nous n'a lu quelque ouvrage de cet incomparable auteur ? Qui de nous ne se souvient des terreurs de Monte-Cristo ou des aventures fantastiques des Trois Mousquetaires ?

Alexandre Dumas père est l'auteur le plus en vogue de l'époque et, à ce sujet, nous extrayons les lignes suivantes d'un article du *Figaro* du 24 août 1891, article intitulé *Le Livre le plus lu :*

> S'il était permis d'assigner un premier rang, nous croyons qu'il appartiendrait à Alexandre Dumas père. Des mois seraient nécessaires pour relever le nombre des exemplaires vendus ; ils se chiffrent par plusieurs millions. . . . . Le célèbre romancier est l'auteur le plus demandé . . . . Les épopées plus ou moins historiques qu'Alexandre Dumas raconte ont le don de captiver la foule au plus haut degré. . . . .

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, nous venons de publier à votre intention une charmante édition des romans d'Alexandre Dumas. — 41 VOLUMES grand in-4° (29 cent. 1/2 sur 20 cent. 1/2), ornés de plus de 400 GRAVURES magnifiques gravées sur bois et dessinées par le grand peintre A. de Neuville, par G. Staal, par Andrieux, par Coppin et par J.-A. Beaugé. — Ces 41 volumes forment environ 7,000 grandes pages à deux colonnes et sont réunis en QUINZE tomes RELIES, sous le titre général de : ŒUVRES ILLUSTREES d'Alexandre Dumas. — Le prix de ces 41 volumes est de 120 francs, soit 8 francs par tome, à peine 2 fr. 95 par volume ! ! — De plus, nous accordons à chacun un

CRÉDIT DE 20 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement l'ouvrage complet **relié** au reçu de la souscription et que nous faisons encaisser par la poste, sans aucun frais pour l'acheteur, 6 francs chaque mois jusqu'à complet payement du prix total, soit 120 francs.

Enfin, nous donnons gratuitement à nos souscripteurs

UNE PRIME SUPERBE

dont vous saurez apprécier l'utilité et le luxe autant que le caractère artistique.

Il s'agit **D'UNE LAMPE** de grand style exécutée tout spécialement pour nos souscripteurs par une des premières maisons de bronze de Paris.

Cette lampe « Louis XV » est en bronze doré, ciselé et en marbre onyx aux couleurs chatoyantes ; elle mesure 60 centimètres de hauteur, et le dessin que nous donnons au bas de la présente donne une idée de son importance : le bec est en cuivre, le pied, la couronne et les bagues sont en bronze finement ouvragé, la colonne est en marbre onyx et la toupie destinée à contenir le pétrole est en cristal teinté. Un abat-jour gracieux, fait de soie magnifique et de dentelle, garni de nœuds élégants et supporté par une forte monture en métal, vient parfaire cet objet distingué que nous avons le bonheur d'offrir **gratuitement** à nos aimables Lectrices.

Nous avons la conviction que cette prime sera accueillie avec très grande faveur, étant donné son but pratique joint à sa valeur et à sa beauté.

Voici maintenant les titres des romans d'Alexandre Dumas compris dans ses **ŒUVRES ILLUSTREES**.

I. Les Trois Mousquetaires, 2 volumes.
II. Vingt ans après, 3 volumes.
III. Le Vicomte de Bragelonne, 3 volumes.
IV. La Reine Margot, 2 volumes.
V et VI. Le Comte de Monte-Cristo, 6 volumes.
VII. Le Chevalier de Maison-Rouge. — Une fille du Régent, 2 volumes.
VIII. La Dame de Monsoreau, 3 volumes.
IX. Les Quarante-Cinq, 3 volumes.
X. Le Chevalier d'Harmental. — Le Capitaine Paul. — Murat. — Kent. — Pierre le Cruel. — Don Bernardo de Zuniga, 3 volumes.
XI. Impressions de voyages en Suisse, 3 volumes.
XII. Le Trou de l'Enfer. — Quinze jours au Sinaï. — Blanche de Beaulieu. — Un bal masqué. — Le Cocher du cabriolet. — Bernard. — Chérubino et Celestini. — La main droite du sire de Giac. — Histoire d'un mort racontée par lui-même. — Une âme à naître. — Don Martin de Freytas, 3 volumes.
XIII. Les Mille et un fantômes. — Pascal Bruno, Pauline de Meulien. — Aventures de Lyderic, Jacques Ier et Jacques II. — Les Frères corses, Othon l'archer, 3 vol.
XIV. La Femme au collier de velours. — Le Capitaine Marion. — La Junon. — Les Mariages du Père Olifus. — Les Médicis. — Une vie d'artiste. — Chronique de Charlemagne. — Praxède, 3 volumes.
XV. Les Compagnons de Jéhu. — Le Gentilhomme de la montagne, 2 volumes.

Tous ces ouvrages palpitants, dont l'éloge n'est plus à faire, production d'un homme de génie dont la littérature française s'honore, sont rassemblés dans notre remarquable édition en quinze volumes, splendidement illustrés et reliés avec art.

Ces reliures sont pour nous un très lourd sacrifice ; chacun sait en effet le prix de ce genre de travail. Nos reliures sont en pleine toile chagrin, d'une grande solidité et d'une élégance irréprochable ; le nom de l'auteur, la tomaison et les titres des ouvrages se détachent en or sur le dos des volumes, les tranches sont jaspées, l'ensemble forme une majestueuse série de livres qui feront honneur à votre bibliothèque.

Tout le monde voudra posséder ces chefs-d'œuvre immortels ! Les conditions de vente sont impossibles à refuser ; les quinze volumes reliés et la Lampe prime sont fournis immédiatement contre un premier versement de **SIX FRANCS** ; ensuite on paye **SIX FRANCS** par mois, jusqu'à complète libération du prix total de **CENT VINGT FRANCS**.

En terminant, nous rappelons un bon conseil : il ne faut jamais remettre à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui, donc mettez votre adresse au bas de la présente et jetez à la poste.

N. B. — L'ouvrage et la prime sont garantis tels qu'ils sont annoncés ; ils seraient repris s'ils ne convenaient pas.

H. GIRARD et A. BOITTE, éditeurs,
42, rue de l'Echiquier, à Paris.

Lampe en bronze doré ciselé, et marbre onyx, complète, avec l'abat-jour en soie, offerte en prime à nos souscripteurs. — Hauteur : 60 centimètres.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, déclare acheter à la librairie E. GIRARD *et* A. BOITTE, *à Paris, un exemplaire des* Œuvres **illustrées d'ALEXANDRE DUMAS, 15** *volumes in-4°,* **reliés**, *avec prime consistant en une belle lampe en marbre onyx et bronze, avec verre et abat-jour en soie, aux conditions du prospectus ci-dessus, c'est-à-dire :* **6** francs *à la réception, et payements mensuels de* **6 francs** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **120** *francs, prix total.*

Fait à .... *le* 189

Nom et prénoms ....

Profession ou qualité ....

Domicile ....

Département ....

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Signature :

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de

MM. E. GIRARD & A. BOITTE, éditeurs, 42, rue de l'Echiquier, PARIS.

Prière de bien indiquer la profession ou qualité.

Pour la PUBLICITE : S'adresser aux bureaux du Journal, 33, rue de Provence. — Paris.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

7e ANNÉE. — N° 53. Edition de Paris : 5 centimes. 31 DECEMBRE 1897.

René MAIZEROY
DIRECTEUR

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
{ Departements . 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 » 50	2 fr 50
Six mois.........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LE SOUVENIR VICTORIEUX, par Jules BOIS



Nous extrayons la nouvelle suivante du livre nouveau de notre collaborateur Jules Bois, La Femme inquiète, *où il montre l'Ève moderne sous ses aspects d'indignation et de combat.*

Le Souvenir victorieux

— Donc, dit Lucie Torella, se parlant à soi-même à voix haute, me voilà frappée dans ma beauté. La deuxième — que dis-je? — la troisième ride est née. Mes yeux sont marqués de ce bistre qui accompagne les yeux de quarante ans. J'ai beau jouer à la scène des rôles d'amoureuse et même d'ingénue, je sens à la ville mon prestige diminuer. Ce matin, un article me raille d'avoir été l'enfantine et trop naïve Agnès. Ce goujat rappelle des scandales déjà anciens et que je croyais disparus dans l'oubli; mais cela n'est rien. Il a souligné cruellement mon âge. « L'étrange idée, écrit-il, d'associer au type de la jeune fille éternelle le visage fané de passion, sillonné par des nuits laborieuses, vitriolé par la luxure. » C'est infâme, je n'ai rien fait à cet homme. Je ne l'ai même pas repoussé. Il n'a voulu que faire un article qui « portât » dans notre monde. Le méchant et le sot!

D'une main impatiente, Lucie fripa le journal et le jeta loin d'elle : puis, épuisée, elle s'allongea sur des coussins.

Sa robe orientale moulait le corps agile maintenu par les douches et les soins secrets. Elle se vit dans la glace immense, étonnée de ne refléter qu'elle. Elle se plut. En effet, son visage gardait les traces dévastatrices du péché. Mais n'étaient-ils pas de nouvelles tentations, ces témoignages des baisers terribles? Non, décidément les hommes modernes n'étaient pas dignes, affaiblis et hésitants, de sa redoutable amitié. Ils préféraient la plus niaise des débutantes, Ninette Frima, parce qu'elle a des joues fraîches. « Et dire que ce lâche m'insulte, sachant bien que personne ne le relèvera... » Elle se dressa dans un sursaut, fit quelques pas en colère, puis alluma une cigarette : « Qui donc se battrait pour Lucie Torella? »

Parce qu'elle n'avait pas dormi de la nuit et que sa solitude l'avait obligée à des réflexions cruelles, elle se sentit lasse et vaincue, se comprenant délaissée. Elle remonta le fleuve du passé, en examina les rives où traînaient toute la défroque des restaurants de nuit, le fard des loges de théâtre, des matins ternes entr'aperçus par la portière du coupé au retour d'exercices de volupté. Elle eut la curiosité de se remémorer ses principaux amants, ceux qui laissèrent dans sa cervelle exaltée et vide un sillage moins vite effacé. Elle arracha le tiroir parfumé. Des lettres et des photographies jaillirent. Lucie les retint, puis les mêla sur ses genoux.

C'était une satisfaction nerveuse, une compensation amère que ces papiers, dont quelques-uns jaunis déjà, ces portraits d'à jamais absents. Elle revivait là, — avec ses doigts tremblants de regrets, ses yeux avides de souvenirs, ses jambes frémissantes sous le poids de toutes ces étreintes défuntes, — sa jeunesse tumultueuse, entrecoupée d'ivresses et de désespoirs, cette vie de courtisane peu vénale, mais endiablée, se ruant aux aventures, suscitant des désastres et des délires de joie. Ses yeux étincelèrent. Elle eut un moment de bonheur en s'étudiant de nouveau dans le miroir. Les flambeaux éteints se rallumaient entre ses cils foncés maintenant par les crayons. Elle imagina ses vingt-cinq ans fougueux. Sa poitrine palpita; Lucie défaillait sur son coude; ce passé tout entier se fondait en une douce et prolongée caresse... Le bonheur du matin l'envahit. Elle s'étira comme après une nuit d'amour.

Leurs visages cependant pour la plupart étaient fades. Elle négligeait les grands, un duc très correct et très fatigué, un ministre débraillé et violent, un roi de passage qui la récompensa avec munificence. Elle allait de préférence aux cabotins, pour qui elle avait toujours eu un faible, à quelques bohèmes qui lui avaient fait croire à leur génie, et à des clubmen élégants qui lui imposèrent par leur flegme et leur scepticisme. Se souvenant de l'article du matin, elle déchira les billets laconiques d'un journaliste qui l'avait autrefois beaucoup amusée par sa verve caustique, cachant une sentimentalité toute provinciale; car il n'y a rien de plus « fleur bleue » et « romance » qu'un Parisien endurci... Çà et là des phrases vibraient de l'un ou de l'autre; elle avait oublié, était obligée de deviner les quarts de signature pour retrouver la piste.

Les encres avaient pâli; ainsi s'effacent les mémoires. Elle entrecoupait sa lecture en parlant sa rêverie.

— Ah! ce paquet de lettres à l'écriture impétueuse. Je me rappelle cette passion violente comme des coups de tonnerre dans un été brûlant. Que disait-il? tâchons de déchiffrer : « ... Pourquoi me désespérer maintenant?... As-tu oublié la pénombre de cette salle de fête abandonnée où tu m'entraînas? Tu me disais : Vois-tu, c'est si nostalgique, c'est comme si l'on s'aimait dans une ville prise d'assaut? » Tiens, j'étais alors romantique. Autre écriture, autre missive, prosaïque et brève celle-là. « L'usurier sort de chez moi. Ouf! c'est fait. Les deux mille francs sont là... » Pourquoi ai-je gardé de telles insignifiances? Mais voilà encore des supplications et des désirs : « ... C'est bête d'adorer quelqu'un ainsi... Mais quand je songe seulement à ton bras nu, ton bras où tremble ce petit duvet d'or... » Ah! mon corps était une châsse où chacun adorait sa délicieuse relique... Toutes ces choses déclinent déjà et passeront.

Peu à peu ces billets pesèrent au cœur de l'actrice plus que le tiroir sur ses genoux. A combien s'était-elle donc donnée? Réellement elle ne s'appartenait plus d'avoir appartenu à tant d'hommes. Cette solitude si nouvelle où elle se lamentait lui permettait d'approfondir combien cette multitude d'autrefois lui infligea une positive et inaliénable profanation. Elle ne pouvait regarder son pied, sa hanche, ses seins, sans se rappeler tel visage, telle colère, telle supplication, telle grimace possédante. Elle ne pouvait songer à une de ses opinions, à une de ses idées, à un de ses frissons; elle ne pouvait décomposer son âme sans y retrouver aussi l'empreinte originelle de tel plus ou moins durable passant. Elle constata avec effroi qu'elle n'avait rien d'elle, que sa chair était prisonnière, comme son esprit, de tout un passé sans noblesse et sans conscience. Un dégoût léger encore, mais tenace, l'assaillit. Elle était faite de tous ces hommes qu'elle méprisait...

Louise entra. Sur le plateau, à côté du thé matinal, un billet cacheté : « Toutes les guignes aujourd'hui... voilà que je suis lâchée... » Elle reparcourut des yeux les lignes sèches. M. de Raynold prétextait un voyage. Il avait peut-être lu déjà l'article méchant, révélateur. Certes, elle savait combien il était esclave du qu'en-dira-t-on. Mais à ce point!

Alors le dégoût augmenta, les lettres passionnées, les portraits de ces compagnons matériels et vaniteux devinrent sur ses genoux et sur son âme plus lourds que des siècles. Elle avait donc cherché l'amour et elle avait cru le trouver, et elle avait cru s'y noyer! et maintenant elle sentait non pas l'onde transparente, où l'on se ranime, où l'on exulte, mais l'épaisse vase, d'où l'on ne s'extirpe plus. Et des bêtes gluantes l'entraînaient toujours plus au fond; jusqu'à ses lèvres, on eût dit, le flot montait. Elle ne résista plus. Disparaître, oui, disparaître à jamais dans ce marais mortel, lui échapper en s'y anéantissant. Elle espéra la mort comme une porte conduisant à quelque avenue de purification. Le vertige la terrassa, ses jambes plièrent, le fardeau des intérêts et des luxures avait croulé... Dans le paquet des papiers chu sur le parquet avec un son éteint, un bruit tinta : c'était un flacon mince qui roulait...

Les petits faits sont parfois des distractions puissantes. Lucie, comme un enfant, courut après la fiole brillante; elle l'agita entre ses doigts pareille à une pierre précieuse, à une émeraude liquéfiée. Et elle se rappela. — Elle n'était alors qu'une actrice médiocre, dont la beauté chiffonnée et aigre n'avait plu qu'à quelques vieillards. Devant cette montagne à gravir qui s'appelle la vie galante, — ronces secrètes, pentes rocheuses sous d'artificiels bosquets — elle avait scruté sa propre faiblesse, et la peur lui avait dicté de fuir cette vie, — et la vie, — déjà à dix-neuf ans!... Elle se rappela plus nettement ces minutes délicates, en quelque sorte effeuillées dans sa mémoire. Elle était allée sans chapeau, à travers les boulevards, la petite fiole à la main, voulant mourir seule, loin des villes, sous les arbres... Tout d'un coup, aveuglée par son exaltation, elle s'était réveillée dans les bras d'un doux jeune homme, à l'angle d'une rue solitaire. Ce fut son salut. Lui allait s'excuser de ce choc. Mais elle resta dans ses bras. Elle pleurait, elle était heureuse de cette poitrine offerte, saine et émue. Il comprit qu'une providence avait conduit par des voies extraordinaires et par des rues banales cette enfant à peine plus jeune que lui, pour qu'il la consolât. Il était beau, il était bon. Il la prit à son bras, lui parla, il anéantit par sa parole mélodieuse et nonchalante les maisons laides, les boutiques, les bourgeois vulgaires, l'existence morne. Il ressuscita l'idéal; il montra la joie réelle qu'il y a au fond des jours malgré leur apparence douloureuse quand on a sanctifié ces jours par la volonté et l'idéal; il décrivit la force toujours renaissante de la jeunesse, l'espoir qui reste dans les matins futurs que nous n'avons pas encore flétris. Puis, après une longue promenade, il la raccompagna jusque chez elle; et, en souriant, sur le seuil, — car il ne voulut pas entrer, la suivre, salir d'un plaisir égoïste le bonheur de sa bonne action, — sur le seuil, il lui dit : « Gardez, en souvenir de moi, le poison vert, et qu'il ne vous donne plus le goût de la mort, mais l'enthousiasme du courage, la foi qui fait que l'on affronte les pires ennemis et jusqu'à l'Adversaire habitant en nous-même. »

Lucie, cependant, agitait toujours la redoutable et mignonne fiole. Là, gisait la fin de tout. Dans ces gouttes jolies, le secret du sommeil sans réveil scintillait. Mais le calme et tendre et pur jeune homme (il n'avait, celui-là, laissé ni son portrait ni ses lettres, rien, sinon un souvenir immortel!) était plus fort, lui, — un fantôme du passé, — que la tentation toujours vivante de la liqueur mortelle. Il était plus fort, étant plus doux, étant l'Amour, le réel, l'irrésistible Amour, celui qui dompte les rébellions de la chair et travaille à l'ascension des âmes.

Enfin elle se leva, frémissante; la pureté de ce passant d'un soir à vingt ans de là vainquait l'énorme amas des caresses désolantes; elle ouvrit la fenêtre. Une bouffée de chaleur, de renaissance, de magnétismes régénérateurs entra. Elle n'était plus la courtisane vieillie, l'actrice en désuétude. Elle communiait avec les forces éternelles. Des mystères se déchirèrent. Elle compara les voluptés artificielles et courtes à des juments fougueuses qui se ruent au dégoût et au néant. La joie intarissable était plus près, plus simple. La nature tout entière en témoignait, comme une bacchante dont l'ivresse est naïve. Ah! que l'on cherche loin et vainement ce qui s'offre toujours! Ce jeune homme, qui n'avait pas voulu de récompense, fut réellement le prophète de la Consolation. Et il lui avait fallu à elle tant d'années d'erreurs pour se ressouvenir de la parole désintéressée. Elle avait marché dans le sentier impur et vil, pour ne récolter que la douleur; elle n'avait jamais participé à l'allégresse saine de l'univers, qui fend avec la sève l'écorce des arbres, fait éclater les rocs par des touffes de fleurs et dont pantèlent les bêtes innocentes et prolifiques. Oui, cette joie du monde ne s'en tenait pas aux bêtes et aux choses. Le flot fougueux de vie se soulevait jusqu'au cerveau de l'homme et jusqu'à son cœur. C'était alors la prière et l'enthousiasme, c'était la certitude lucide, le calme mélodieux. L'âme de l'actrice déborda d'une reconnaissance immense. Indigne, elle venait de goûter tout cela, à cause d'un souvenir pur.

JULES BOIS.

LES POÈTES DE L'AMOUR

DERNIÈRE VISITEUSE

Elle entrera chez moi, comme ma bien-aimée,
Sans frapper à la porte et familièrement,
Ne faisant ni de bruit, ni de dérangement,
Enfin comme entrerait la femme accoutumée.

D'ailleurs, comme déjà la chère le savait,
Elle n'aura pas peur en voyant mon visage
Si défait et si pâle, et bien douce et bien sage,
S'assoira sans parler à mon triste chevet.

Et moi, qui dès longtemps suis fait à la pensée
D'être un jour visité par elle, je serai
Sans émoi de la voir, et je la laisserai
Sans dégoût dans sa main prendre ma main glacée.

Lors elle parlera, doucement et très bas,
Des choses du passé, d'une province chère,
D'une maison bien close et pleine de mystère,
Et de tristes amours que je n'oublierai pas.

Et maternellement, comme l'eût fait ma mère,
Après m'avoir parlé quelque temps du bon Dieu,
La chère me dira : « Veux-tu dormir un peu? »
Et, content de rêver, je clorai ma paupière.

GRÉGOIRE LE ROY.

UN DRAME CONJUGAL

Les amateurs de scandales judiciaires ont suivi avec intérêt, il y a quelque temps, les débats de deux procès qui offrent tout l'attrait d'un roman.

Je veux parler des procès de Mme la duchesse de X... et de Mme Z... qui demandent à la justice de prononcer un jugement en séparation de corps, se basant sur les écarts conjugaux de leurs maris.

Il ne me convient pas de rappeler ici les raisons présentées par ces dames, non plus que les motifs sur lesquels elles appuient leur demande. Les contestations publiques de cette nature sont on ne peut plus douloureuses pour les familles, et j'estime qué moins l'on en parle et mieux cela vaut. Aussi ne cité-je ces deux procès que parce qu'ils me fournissent l'occasion de m'expliquer sur un des articles du Code qui réclame la plus prompte revision : je veux dire celui qui impose aux tribunaux l'obligation de repousser la demande de séparation de corps lorsqu'elle n'est pas légitimée par une des conditions étroitement réclamées par le législateur.

J'ai toujours été révolté par la froide impassibilité dont la loi fait preuve en cette circonstance, et je m'imagine que, pour l'avoir faite ainsi, les rédacteurs du Code Napoléon ne se sont pas assez préoccupés des conséquences de leur décision. Ils ont seulement recherché si les motifs de la séparation étaient suffisamment sérieux; mais ils n'ont pas réfléchi à la cruelle situation qu'ils créaient, en forçant une femme à rentrer sous le toit conjugal après avoir été déboutée de sa demande en séparation.

Car, en vérité, il est impossible, pour s'être décidés à rédiger ce code draconien, qu'ils se soient jamais posé cette question : Que se passera-t-il, une fois que la femme aura réintégré le domicile conjugal malgré sa volonté? quelle existence épouvantable attend les deux époux?

Je suis peut-être plus sensible qu'il ne convient en parlant ainsi, mais c'est que j'ai été témoin, une fois dans ma vie, d'un drame dont l'origine remontait justement à l'obligation faite à une femme de retourner vivre avec l'homme dont elle demandait à être séparée. Les moindres incidents en sont encore gravés dans ma mémoire, et je vais tâcher de les raconter simplement. Les détails en sont rigoureusement exacts; mais on comprendra sans peine le motif qui m'oblige à ne nommer les acteurs de cette douloureuse aventure que par des initiales de fantaisie.

***

Je connaissais un ménage charmant, qui paraissait réunir toutes les conditions du bonheur sans mélange : jeunesse, amour et fortune. Cette union existait depuis deux ou trois ans, et telle était la parfaite félicité de ces deux êtres que la loi avait unis, que la jeune femme me disait un jour : « Je suis trop heureuse; je crains qu'il ne m'arrive un malheur. »

Son pressentiment ne devait pas la tromper. Un hasard mit entre les mains de Mme de R... la preuve que son mari la trompait. Ce fut pour elle un déchirement. Elle pardonna cependant : elle pardonna une fois, puis deux fois, puis trois fois; elle pardonna généreusement, essayant de cacher jusqu'au mal qu'elle éprouvait et s'efforçant de ramener son mari en lui témoignant chaque jour une tendresse plus vive et plus intelligente.

M. de R..., en faisant à sa femme les injures dont son cœur saignait si fort, n'avait cependant pas pour elle une affection moins sincère; mais il était jeune, il avait vécu dans un monde où la morale est peu sévère, et, à condition qu'il ne s'affichât point, il croyait, en multipliant les coups de canif au contrat, user seulement de ses droits d'homme. Je le répète, il aimait sa femme et se désolait lui-même de l'affliger. Mais les tentations sont grandes à Paris; et lorsqu'il y succombait, il s'efforçait de racheter sa faute en redoublant pour elle d'attentions et de tendresse.

Un jour vint cependant où Mme de R..., épuisée par la lutte qu'elle soutenait, à bout de forces et de courage, se retira chez sa mère et demanda à la justice de prononcer entre elle et son mari une séparation de corps.

Quant M. de R... rentra chez lui ce jour-là, et qu'il vit sa maison vide, il fut pris d'un chagrin profond; aussi résolut-il de reprendre sa femme, bon gré mal gré, car il l'aimait, en somme, et il accepta la lutte judiciaire avec la certitude que le tribunal lui rendrait celle pour qui il avait un amour peut-être pas assez exclusif, je le veux bien, mais très grand cependant et très vrai.

Quelques mois après, les événements donnaient raison au mari. Le tribunal décidait qu'il n'y avait aucun motif suffisant pour prononcer la séparation; que M. de R... n'avait jamais exercé de sévices contre sa femme; qu'il ne s'était rendu coupable envers elle d'aucune injure grave et qu'il n'avait jamais entretenu de concubine au domicile conjugal. Le tribunal déclarait même qu'il n'existait aucune incompatibilité d'humeur entre les époux, les lettres si tendres, si passionnées même de Mme de R... ayant été produites à l'audience par l'avocat de son mari.

Une heure après le moment où le tribunal venait de rendre ce jugement, M. de R... vit entrer chez lui une femme à la figure froide, au maintien résolu, toute pâle. C'était sa femme : c'était Mme de R... qu'une décision judiciaire avait condamnée à rentrer dans cet appartement qui lui rappelait tant de douleurs, auprès de cet homme en qui elle avait placé tous ses espoirs d'amour et de jeunesse et par qui cependant elle avait été si indignement trahie.

Le premier mouvement de M. de R... fut de se jeter au-devant de sa femme pour la prendre dans ses bras et lui renouveler une fois de plus ses serments d'amoureux, plus frivoles que des serments de joueur eux-mêmes, par lesquels il l'avait si souvent endormie.

Mais l'implacable froideur qui était dans le regard de sa femme, l'immobilité de ce visage charmant qui disait trop la léthargie même où devait être son cœur l'arrêtèrent dans cet élan.

Ils se trouvaient en face l'un de l'autre, ces deux époux qui ne s'étaient plus revus depuis plusieurs mois et que la loi seule rapprochait alors : et aucun des deux ne prenait la parole. Ce fut un moment de cruel embarras.

— Monsieur, dit enfin Mme de R... je suis condamnée à revenir chez vous. Me voilà. La loi a pu exiger que matériellement j'habitasse votre maison; je lui obéis. Mais elle ne peut contraindre ni mon cœur ni mes pensées; j'en reste donc maîtresse. Maintenant dictez-moi vos volontés sur toutes choses qui ne toucheront point à mes sentiments; j'exécuterai vos ordres. Qu'il ne soit jamais question de rien d'autre entre nous.

M. de R... essaya vainement de dire à sa femme son regret sincère de tout ce qui s'était passé; il chercha à s'excuser de ses fautes; il parla avec une éloquence vraie d'un amour qui avait pu s'égarer, mais qui ne s'était jamais éteint; il dit qu'il entendait reconquérir à force de tendresse et de patience ce cœur qu'il s'était aliéné.

— Ne l'espérez pas! reprit sa femme; vous m'avez perdue pour toujours. Autant je vous ai aimé, autant maintenant je vous ai en dédain et en haine. Vous avez détruit chez moi toutes les sensibilités de la femme; je ne vous en sacrifierai pas du moins les délicatesses et les pudeurs. Sur mon salut, je vous jure que je ne serai jamais qu'une étrangère pour vous.

Le serment fait par Mme de R... et que son mari avait écouté avec une sorte d'incrédulité intime fut cependant rigoureusement tenu. Plus de deux mois se passèrent au milieu de souffrances quotidiennes, d'efforts sans cesse repoussés, de scènes où la violence du mari venait se briser contre l'implacable rigueur de la femme. Plus de deux mois de luttes, d'espérances sans cesse avortées et renaissant toujours, deux mois d'un martyre de chaque heure.

M. de R... usa tous les moyens pour réduire sa femme; tour à tour la tendresse, les larmes, les interventions amicales, la violence même furent mises en usage. Tout échoua.

Une chose surtout excitait en lui une colère sourde. Sa femme affectait à son égard, dans le monde, les termes d'une familiarité très franche; rien ne pouvait permettre à qui que ce fût de soupçonner les drames qui se passaient entre ces deux forçats du mariage dès que la porte de l'appartement conjugal était fermée sur eux. Aussi chacun de ceux qui avaient suivi le procès avorté et qui voyaient Mme de R... si affectueuse en apparence pour son mari félicitait-il ce dernier de l'heureux dénouement de son aventure. Et ces compliments, faits de bonne foi, étaient pour lui, qui en connaissait l'inanité, la plus cruelle souffrance qu'on pût lui faire endurer; il supportait ainsi mille coups d'épingles par jour qui, tous, le frappaient au cœur.

Car, au jeu qui se jouait, ce n'était pas l'amour-propre de M. de R... qui se trouvait maintenant en cause : c'était l'amour même, l'amour ulcéré, malsain si l'on veut, mais l'amour ardent, fiévreux, et résolu à tout pour se satisfaire.

A plusieurs reprises, M. de R... avait failli oublier qui il était et qui était sa femme; il avait dû faire des efforts surhumains pour se dominer, et il n'y était parvenu qu'au prix de cruelles tortures. Il pleurait parfois des larmes de rage de ne pas être *du peuple*, pour pouvoir frapper sa compagne et vaincre cette froideur que rien ne parvenait à émouvoir.

Un soir qu'ils revenaient d'un dîner d'apparat, M. de R... suivit sa femme dans ses appartements, et là, froidement à son tour, mais avec un air de résolution qui sentait la menace, il réclama les droits qu'un jugement lui avait rendus.

Comme toujours, Mme de R... lui intima l'ordre de quitter sa chambre; il refusa d'obéir. Elle sonna; personne ne vint : son mari avait éloigné tous les gens de service. Alors une bataille s'engagea, une bataille ignoble, une lutte odieuse, dans le silence et dans la haine du désespoir.

Tout à coup, Mme de R... interrompit sa résistance.

— Je vous méprise, lui dit-elle, et je me méprise moi-même de vous appartenir. Mais cette lutte me tue. Je ne peux plus. Faites donc de moi ce que la loi vous permet de faire. Mais la loi est criminelle, impie. Et puisqu'elle ne me protège pas, je me vengerai moi-même, je le jure.

Quand elle disait cela, il y avait dans sa voix quelque chose de heurté et comme de fou, mais alors M. de R... ne le comprit pas. Il était ivre, non de vin, mais de passion...

Le lendemain, Mme de R... faisait prier son mari de venir lui parler dans sa chambre. Il se rendit à cet appel, ne sachant trop quel accueil l'attendait et assez embarrassé de lui-même.

Elle était étendue sur un canapé, très pâle, d'une pâleur de linge, la voix faible.

— Monsieur, lui dit-elle avec une netteté de paroles qui faisait que chaque mot frappait son oreille comme un bruit sec, le jour où la loi m'a ramenée chez vous, je vous avais dit que je vous rapportais ma présence, mais ma présence seule; je vous avais prévenu que rien de vous me saurait m'attendrir ni me toucher; hier soir enfin, vaincue par une torture indigne, prise de force, violée par vous, je vous ai juré que je me vengerais... Je me suis vengée... Oh! continua-t-elle, ne m'interrompez pas, vous n'êtes pas au bout et j'ai payé assez cher le droit de tout vous dire... Donc je me suis vengée... Une heure après le moment où vous m'aviez enfin laissée brisée, évanouie presque, je sortais de chez vous. J'ai passé la nuit dehors...

— Malheureuse, s'écria M. de R..., malheureuse, qu'as-tu fait!

— Vous allez le savoir, dit-elle toujours aussi froidement, mais sa voix était un peu saccadée en disant cela. J'ai donc passé la nuit hors la maison. Voici ce que j'ai fait. En sortant de chez vous, à peine vêtue, m'appuyant contre les murs pour ne pas tomber, j'ai marché ainsi jusqu'à ce que j'arrivasse devant un homme qui s'est arrêté devant moi et qui m'a abordée. Je l'ai écouté : il m'offrait à ce que je voulais; j'ai fait signe que *oui*; il m'a pris le bras, m'a fait monter dans une voiture et m'a conduite chez lui...

M. de R... était atterré : il avait la gorge sèche, et n'aurait pas pu prononcer une parole; mais on sentait qu'une colère horrible grondait en lui.

Mme de R..., elle, parlait avec la même froideur, presque automatiquement; elle continua :

— ...J'ai passé toute la nuit chez cet homme. Il m'a payé, voilà l'argent.

Son mari se tenait debout devant elle : il était horrible à voir. On aurait dit qu'un crime allait se commettre. Évidemment cet homme allait tuer sa femme avec ses ongles, en l'étranglant. Elle vit ce qui se passait en lui, et sans que rien sur son visage trahît sa frayeur, elle prononça encore ces paroles :

— ...Ainsi je me suis donné le plaisir de souffleter la loi qui m'avait faite votre chose, votre esclave. Seulement cela coûte cher... Car, si je suis quitte envers vous par la plus cruelle offense, je m'estime assez pour m'être dit que je ne saurais être quitte envers moi-même qu'à une seule condition. Je me suis tuée. Je vais mourir. Voyez.

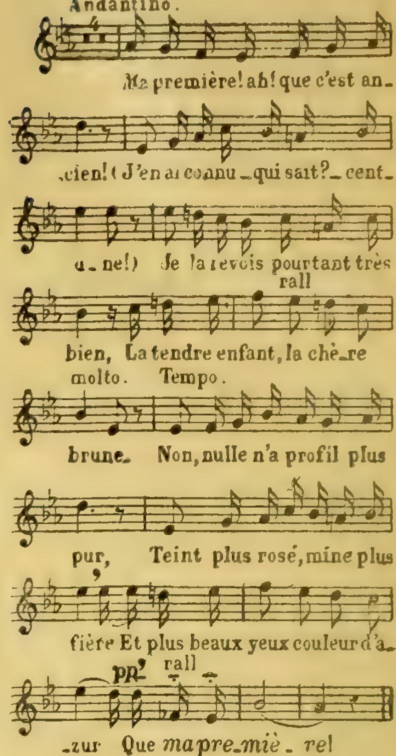
En effet, elle essaya de se soulever, mais ses forces la trahirent. Un poison qu'elle s'était procuré depuis longtemps, un poison qui engourdissait le corps sans rien altérer de la vigueur de l'esprit, avait pénétré dans ses veines. Ses jambes fléchirent. Elle tomba.

A cette vue, M. de R... oublia tout, et l'outrage et l'infamie. Il ne vit plus que cette femme qui se mourait par lui et de lui. Il se précipita sur elle, et, la soulevant, appuyant sa tête sur ses genoux, il la supplia de lutter contre le mal, de se laisser soigner; puis, voyant que tout secours serait inutile, des sanglots s'échappèrent de sa poitrine : il demanda sa grâce, il voulait être excusé de l'avoir ainsi amenée au suicide par trop d'amour.

Chanson de Jules BAUDOT.

LA PREMIÈRE

Musique de Émile BAUDOT.



II

Pauvre première, *où donc es-tu?*
T'es-tu rangée et transformée?
J'en doute fort, car ta vertu
Était, ma foi, bien entamée!
Peut-être es-tu, — c'est trop certain! —
A présent quelque aventurière
Dont on ne peut serrer la main!
Pauvre première!

III

Sur ton beau front intelligent
Qui provoquait jadis mes fièvres,
N'importe qui, pour de l'argent,
Maintenant vient poser ses lèvres!
Chaque passant peut la franchir,
Ta porte trop hospitalière,
Et rien ne te fait plus rougir,
Triste première!

IV

N'importe! car ton souvenir
Est toujours pur dans ma mémoire:
Le temps ne l'a pas su ternir;
Rien n'en pourra souiller la gloire!
Et c'est exquis, pour moi, ce soir,
D'évoquer tes yeux de lumière,
Tes yeux si doux, si frais à voir,
Chère première!

Mme de R... fut inflexible. Quelques instants après, elle mourait en répétant : « Vous êtes cause de ma mort, je vous hais et je vous maudis. »

Ajoutons, pour la vérité de l'histoire, que M. de R..., qui a failli être enlevé par une fièvre cérébrale à la suite de cet événement, se porte aujourd'hui mieux que vous et moi, qu'il est l'homme le plus heureux du monde, et qu'il est amoureux fou d'une des déesses qui paradent dans l'Olympe d'*Orphée aux Enfers*.

***

Quelle est la morale de tout cela ?

Il n'y en a qu'une : c'est qu'il faut refaire la loi sur la séparation de corps et qu'il doit suffire qu'elle soit demandée par l'un des deux époux pour qu'elle soit accordée de droit.

EDMOND TARBÉ.

L'HEUREUSE RENCONTRE

Mme FANNY LEBLOND (25 ans) vient de sonner quand M. ROBERT FARMAX (25 ans) arrive à son tour. Robert salue Fanny. Le salut poli, avec, cependant, ce petit air un peu familier des gens qui habitent la même maison et qui se sont déja remarqués.

Trois heures du matin.

Devant la porte cochère d'une maison de la rue de Châteaudun.



ROBERT. — Oh ! ces concierges !... Quel temps ils mettent à ouvrir !

FANNY. — Ce sont des justes ; ils dorment à poings fermés... Mais vous, monsieur, vous devez y être habitué.

ROBERT. — Pourquoi, madame ?

FANNY. — Parce que vous rentrez ordinairement très tard.

ROBERT. — Comment savez-vous ?

FANNY. — Ne me reconnaissez-vous pas ?

ROBERT. — Oh ! si, si... J'ai eu maintes fois le plaisir de vous saluer dans l'escalier...

FANNY. — Eh bien, notre chambre à coucher est située juste au-dessous de la vôtre... Il m'arrive souvent de vous entendre rentrer.

Elle sonne.

ROBERT. — Permettez-moi de sonner à mon tour... Vos mains sont trop petites... Vous ne pouvez pas carillonner convenablement.

FANNY. — Et je n'ai pas chaud !...

ROBERT. — Vous venez du bal ?

Coup de sonnette.

FANNY. — Oui, d'une soirée... Des amis m'ont mise en voiture et m'ont accompagnée jusqu'ici... Puis ils sont partis... Je ne croyais jamais que les concierges auraient le sommeil aussi robuste...

ROBERT. — Je n'ai justement pas sur moi ma trompette de Jéricho... Ce serait le seul moyen... (*Coup de sonnette terrible.*) Et M. votre mari ne vous accompagnait pas, madame ?

FANNY. — Non ; il avait sa migraine... Il est sujet à de fréquents maux de tête...

ROBERT. — Je ne connais rien d'aussi insupportable que les hommes qui ont des névralgies... Il ne prend pas d'antipyrine ?

FANNY. — Si... Mais à la longue...

ROBERT. — C'est lui qui endort l'antipyrine.

Nouveau coup de sonnette.

FANNY. — Ils n'ouvriront pas !

ROBERT. — Nous n'avons plus qu'à nous asseoir sur le trottoir et à attendre le lever de l'aurore.

FANNY. — Vous riez, vous... Mais moi je commence à ne plus la trouver drôle... Je suis gelée...

ROBERT. — Je le crois sans peine... Il y a un bon petit froid de quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro... Si je pouvais vous offrir ma pelisse ?

FANNY. — Je préférerais une bouillote d'eau chaude.

A ce moment, on entend le cordon qui [illegible] s'ouvre.

ROBERT. — Sauvés ! La patience mène à tout...

FANNY. — J'ai oublié de prendre des allumettes...

ROBERT. — Ne craignez rien ; tous les soirs, le concierge met pour moi une bougie devant la porte de sa loge.

FANNY. — Vous êtes un homme à précautions.

ROBERT. — C'est si ennuyeux de se casser le nez inutilement !

Il donne son nom, allume la bougie et regarde un instant Fanny qui, en la fourrure haut montant de sa sortie de bal, a une petite tête fine casquée de lourds cheveux bruns dans lesquels tremblote une aigrette en diamants. Ses yeux vifs, un peu cernés, brillent, très noirs, sous des cils extrêmement longs; à cause du froid, un peu de rose très clair, aux pommettes et au bout du nez, tranche sur la mateur de la peau.

ROBERT. — Vous avez toujours froid ?

FANNY, *se dégantant.* — Je ne sens plus mes mains.

ROBERT. — Pauvres menottes!... Elles sont toutes bleues...

FANNY. — Oh! ce sont mes veines!

ROBERT, *effleurant une des mains.* — C'est vrai... Et elles sont bien jolies, vos veines...

FANNY. — Oh! je n'aime pas les compliments... surtout à trois heures du matin.

ROBERT. — On les fait à l'heure qu'on peut... Voulez-vous que je vous précède dans l'escalier, afin que vous voyiez mieux ?

Ils montent tous deux l'escalier: tout en montant, ils causent.

ROBERT. — Au moins le feu est-il préparé chez vous ?

FANNY. — Certainement; mais je vais me déshabiller vite et me coucher encore plus rapidement.

ROBERT. — A côté d'un mari qui a la migraine... Vous ne vous réchaufferez jamais.

FANNY. — Oh !... Vous êtes d'une liberté.

ROBERT. — Je constate simplement une vérité. Nous savons tous que l'antipyrine refroidit.

FANNY. — On m'avait bien dit que vous riiez de tout.

ROBERT. — Qui, on ?

FANNY. — Une de mes amies... Mme de Rivière.

ROBERT, *s'arrêtant sur une marche et se retournant.* — Vous connaissez Mme de Rivière ?

FANNY. — Oui.

ROBERT, *arrêté.* — Quelle charmante femme!

FANNY. — N'est-ce pas?

ROBERT. — Elle a un mari insupportable... Mais Georges... (*Il est retourné sur la marche et dévisage Fanny.*) Vous connaissez Georges ?

FANNY. — Parfaitement.

ROBERT. — Elle en est folle !

FANNY. — C'est vrai... Mais elle se fera prendre un jour ou l'autre... (*Un temps.*) Voulez-vous continuer l'ascension ?

L'entresol. Arrêt.

FANNY. — Je suis un peu essoufflée.

ROBERT. — Quand on a beaucoup dansé...

FANNY. — Je n'ai pas énormément dansé... C'était une soirée très grave. . Des magistrats... des fonctionnaires...

ROBERT. — Le coup de rasoir allongé... Et le souper?

FANNY. — Je m'ennuyais tellement que je suis partie avant... Mais j'ai bu du champagne, beaucoup de champagne, au buffet.

ROBERT. — Vous aimez le champagne ?

FANNY. — C'est amusant... ça énerve. Mais qu'est-ce que nous faisons là?...

L'ascension continue. La conversation aussi.

ROBERT. — Vous grelottez toujours ?

FANNY. — Je suis entre les quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro.

ROBERT. — C'est de la folie... Vous allez être malade... Vous auriez dû souper... Quand on veille, il faut manger...

FANNY. — Vous avez raison... Je meurs de faim.

ROBERT, *s'arrêtant.* — Je vous proposerais bien quelque chose... (*Très vite.*) Mon valet de chambre me prépare tous les soirs un en-cas, un tout petit en-cas, avec du champagne... Si vous vouliez... une aile, une toute petite aile de poulet, avec un morceau de rosbif... Un gros morceau de rosbif?...

FANNY. — Oh! comment pouvez-vous supposer... Continuez de monter.

ROBERT. — Et il y a certainement un bon feu, des belles bûches qui flamberont bien...

FANNY. — Voulez-vous monter ?

Le premier étage. Arrêt.

FANNY, *saluant et tendant la main.* — Me voici arrivée... Merci, cher monsieur, de la galante façon dont vous avez bien voulu m'éclairer.

ROBERT, *ne quittant pas la main de Fanny.* — Vous n'allez pas rentrer tout de suite... Je ne veux pas, quand je vous rencontrerai, que vous me reprochiez d'avoir eu mal à l'estomac, par ma faute.

FANNY. — Voyons, n'insistez pas... C'est la première fois que je vous parle, ne me laissez pas emporter un mauvais souvenir de vous.

ROBERT. — Pourquoi ce souvenir serait-il mauvais parce que vous auriez mangé un peu de poulet en ma compagnie?

FANNY. — Est-ce que c'est possible!... Et mon mari?

ROBERT. — Il dort...

FANNY. — A poings fermés; quand il a ses migraines, ça l'abat comme s'il recevait un coup de massue...

ROBERT. — Alors?... Vous montez un instant... Vous vous chauffez bien... Nous soupons... Et au bout d'une demi-heure, vingt minutes, vous redescendez... Où est le mal ?

FANNY, *souriant.* — Oh! aucun... Mais je ne veux pas.

ROBERT, *déposant sa bougie et prenant les deux mains de Fanny.* — Vous êtes gelée!... Et vous allez rentrer?... Je suis sûr qu'il n'y aura pas de feu... Non, non, vous ne commettrez pas cette imprudence...

FANNY. — Mais vous êtes fou...

ROBERT. — Qui pourrait le savoir?

FANNY. — Mais... Mais... D'abord votre valet de chambre ?

ROBERT. — Il est couché.

FANNY. — Les concierges ?...

ROBERT. — A moins que nous ne les invitions, je ne vois pas comment ils se douteraient...

FANNY. — Non, non, ne me tentez pas...

ROBERT. — Mais puisque je vous dis que vous resterez un quart d'heure, dix minutes seulement, si vous le voulez ?

FANNY. — Non, vous ne me laisserez pas partir...

ROBERT. — Je vous l'affirme...

FANNY. — Vous dites cela...

ROBERT. — Je vous jure que c'est la vérité...

FANNY. — Non, non, ça n'est pas possible...

ROBERT. — Si, si...

FANNY, *les yeux noyés.* — C'est de la folie...

ROBERT. — Je vous jure que vous ferez ce que vous voudrez.

FANNY. — Tenez... vous êtes un monstre.

Elle relève à deux mains ses jupes et monte précipitamment l'escalier derrière Robert. Celui-ci galope et ouvre avec une rapidité extraordinaire la porte de l'appartement.

Dans l'antichambre.

FANNY. — Otez vos bottines... qu'on ne vous entende pas marcher...

Deux heures après.

FANNY. — Oui, je te le promets... Demain, dans l'après-midi, je viendrai te voir... A demain, Robert, mon petit Robert chéri!...

Baisers. Descente rapide.

ROBERT, *seul.* — Allons! maintenant, il va falloir que je déménage!

AUGUSTE GERMAIN.

DAI

Mon bien chéri Jacques aimé,

Lorsque tu rentreras, ce soir, pour dîner, tu trouveras l'atelier en ordre, la lampe allumée, ton vieux Sap étendu devant le feu, à côté de tes pantoufles et de ton veston à cheval sur le dos d'une chaise, pour qu'il soit bien tiède quand tu le mettras. Tout sera donc comme de coutume et, certainement, tu ne t'apercevras pas que je suis partie, avant un grand moment. Mais j'ai tellement la rage de tournailler autour de ton fauteuil que, malgré toi, cet agacement te manquera, et tu ne pourras pas t'empêcher de m'appeler. Tu crieras : Daï! Daï! — Mais Daï ne viendra pas! Contrairement à son habitude, elle ne se précipitera pas à ton cou, car elle sera déjà en wagon, la figure à la fenêtre, regardant les dernières lumières de Paris. Oui, mon chéri! Je serai partie! j'aurai quitté notre maison, j'aurai abandonné tout ce que j'aime, mon Jacques, mon mari! Est-ce possible? Je vais avoir le courage de me séparer de toi! Je vais me priver volontairement de la seule joie de vivre à tes côtés, dans ton air!

Je me demande où je trouve l'énergie qui me soutient. Je vais beaucoup pleurer sans doute, puisque je pleure déjà en t'écrivant et que je dois faire attention pour ne pas laisser tomber des larmes sur le papier; mais, quand même, je suis décidée, oui, décidée à partir! Il y a trop longtemps que tu souffres, que je te rends malheureux à force de trop t'aimer, de mal t'aimer, de t'aimer enfin comme tu ne veux pas! Pauvre chéri! Tu n'as rien à te reprocher, va! tu as été bon... patient! Oh! oui, patient! Ce doit être horrible de vivre près d'un être qui vous adore quand on ne l'aime plus.

Et lorsque je pense que, malgré ma bêtise, mon ignorance, ma... ma naissance, il y a cinq ans, tu as eu la bonté divine de m'épouser, il me semble que je serais bien ingrate de ne pas m'écraser le cœur pour toi. Je te dis cela très mal, mais tu le comprends tout de même n'est-ce pas? que ta Daï n'est pas méchante, qu'elle ne veut pas se cramponner à ta vie, sous prétexte qu'elle est mariée avec toi, et que, puisqu'elle t'adore, elle n'a qu'une chose à faire, c'est de s'en aller, de te délivrer de ses « niaiseries sentimentales », comme tu dis si justement, ses niaiseries qui te fatiguent, qui t'agacent, qui t'exaspèrent.

Tu sais, Jacques, je me serais bien tuée! Ça aurait été encore le moyen le plus simple; mais ce n'est pas à la veille du vernissage, alors que tu as déjà le tourment de savoir l'effet que produira ton tableau, que je voudrais te donner une telle émotion. Dieu merci! je sais ce que c'est que les artistes, et comme il en faut peu pour les bouleverser. Non, tu n'as pas mérité que je te cause un tel ennui. Aussi, voici ce que j'ai pensé : je vais aller chez maman. J'y resterai le temps que tu voudras. Toujours, si tu l'exiges. Tu sais que maman, à présent, est tout à fait convenable; depuis qu'elle vieillit et qu'elle est malade, *elle n'a plus personne*. D'ailleurs, crois-le bien, ce n'était pas son goût *d'avoir quelqu'un*, elle détestait la noce. Elle l'avait en horreur! Et, puisque je te parle de maman, laisse-moi, mon trésor chéri, te dire que, quelquefois, tu as été un peu sévère pour elle.

Dans son métier de modèle, avec un enfant, elle ne pouvait pourtant pas se tenir comme une duchesse, et il a bien fallu qu'elle acceptât des choses pas amusantes, vilaines et tristes, pour m'élever honnêtement. C'est vrai! C'est bien vite dit : Vieille c...! Il faudrait savoir avant de juger! Pauvre maman! Elle n'aurait pas demandé mieux que de faire comme moi, de ne pas bouger de son petit intérieur, de popoter tranquillement auprès de son mari. Mais elle n'a pas eu de chance, elle! Personne n'a voulu l'épouser... et, un amant filé, vite, vite, il lui fallait en retrouver un autre pour payer les mois de pension de sa petite Ida. Je m'appelais Ida, alors. Ida, un « nom de fille »! son nom! Quand tu m'as appelée Daï, ça m'a fait plaisir et peine. Daï, c'était plus honnête, plus distingué... mais j'avais l'air de renier maman. Voilà que je recommence à dire des niaiseries! Pardon! je continue...

Je vais donc demeurer avec maman, qui a loué aux environs de Nice, à Montborond, une chambre dans une bicoque de paysans. C'est à côté d'un fort. Il paraît que quelquefois on entend la musique militaire; je te dis cela, mon Jacques, pour que tu ne sois pas trop ennuyé de me savoir privée de distractions. Malgré tout, le temps me paraîtra long, j'en ai peur! J'ai tellement l'habitude de toi! Je ne pourrai m'empêcher de songer continuellement à mon cher ami, à l'atelier de Passy; sûrement, je te suivrai en pensée...

Dès le matin, en me réveillant, je te verrai aller et venir dans l'atelier, siffloter devant une toile blanche en cherchant dans ta tête un projet de tableau. Car tu siffleras quand je ne serai plus là. Tu siffleras gaiement, en homme libre qui a reconquis sa liberté!

Oh! comme je te souhaite d'être heureux! Mais si, par hasard, il t'arrivait un petit chagrin, un ennui, un souci, enfin quelque chose où la présence de ta Daï puisse être utile, voici mon adresse au bas de ma lettre. Écris-moi, je reviendrai, et je te promets, quand je te reverrai, d'être bien sage, bien raisonnable, de ne pas pleurer de bonheur, de ne pas me jeter dans tes bras « comme si j'arrivais de la Chine » (tu me dis toujours cela quand tu rentres). Je ne t'embrasserai qu'un petit peu, une fois derrière l'oreille, à la place que j'aime tant, qui sent si bon la branche verte! Suis-je assez stupide avec mes comparaisons! Ne te moque pas de moi, je t'assure que tout ton corps embaume comme un jeune arbre... au printemps. Allons! je m'en vais... D'ailleurs, je n'y vois plus clair... tant je sanglote. Adieu! adieu! mon cher mari, pardonne-moi cette longue lettre et permets-moi de me dire ta femme à toi, passsionnément à toi!

DAÏ.

P.-S. — Voici mon adresse : Mme Daï, chez Mme Ida Folley, route de Nice, 52, Montborond, près de Nice.

J'ai réglé avec Joséphine, je ne lui dois rien. Le lait de la semaine est payé. Ton déjeuner et ton dîner de demain sont commandés. Suis bien ton régime, n'oublie pas de prendre tes cachets exactement : la boîte est dans le tiroir de l'armoire Louis XV.

Encore adieu!... adieu!

D.

J. MARNI.

LA POISSONNIÈRE

De bon matin, pendant qu'à la Poissonnerie s'installent paisiblement les marchandes en place, la poissonnière ambulante accroche à l'attache de son tablier la balance romaine, charge ses deux paniers et, par tous les temps, pourvu que les bateaux aient débarqué la pêche, se met en route bravement.

— Que je suis belle aujourd'hui!... Venez voir! je suis si fraîche!

C'est de sa marchandise qu'elle veut parler; mais quelle gentille façon de l'annoncer! et comme ils ont beau jeu, les promeneurs désœuvrés qui dévisagent en riant la marchande, jeune, jolie, et l'approuvent de la tête!

— Ah! va, petit monsieur, elle n'est pas pour toi, la bonne pêche!

La poissonnière au regard moqueur se retourne à demi, puis elle passe, dans un balancement d'une lassitude charmante, en arrondissant sur les hanches, avec un galbe parfait, ses bras nus jusqu'au coude.

On dirait qu'elle a pris aux marins du Sud ce mouvement de roulis auquel le buste s'accoutume sur le pont du navire, cette démarche qui révèle la race et distingue la Marseillaise de Saint-Jean.

Elle va faire sa tournée matinale, en jupe courte, en souliers fins; elle monte et descend les rues de « son quartier », sachant bien par quel point il faut prendre la clientèle, connaissant son monde enfin, s'arrêtant avec complaisance devant telle maison, et passant dédaigneusement devant d'autres. Sur le seuil d'un magasin dont la porte est ouverte, elle dépose ses paniers.

— Bien le bonjour! Que me prenez-vous, ce matin? Ma belle, j'ai pour vous des rougets de roche. S'il vous fallait du poisson de palangre, je n'aurais pas pris la balance; mais je connais vos goûts, et ces rougets, je vous les réserve...

Gracieuse et tentante, elle tient par la queue son poisson qui fleure l'algue; elle le caresse des doigts; elle le mange des yeux! Quelle grillade! On sent, rien qu'à y songer, l'odeur du lit de fenouil grésillé par le feu... La marchande en parle précieusement, comme si elle vendait en même temps sa recette, et, ma foi! elle donne envie d'y goûter.

Quand il s'agit d'une « pratique », d'une cliente de tous les jours, et qu'elle n'a rien qui lui plaise, la poissonnière est avenante tout de même; elle reprend ses paniers en disant « à demain », et s'intéresse, avant de partir, aux petites affaires de la maison. Les enfants vont bien?... L'aînée va donc faire sa première communion?... elle sera jolie comme un sol, avec sa robe blanche à la nouvelle mode... La plus petite commence à bredouiller quelques mots... en français, madame! les enfants d'aujourd'hui vous parlent toutes les langues, et donnent tout de suite dans le grand!... Allons, bon salut, ma belle, et longuement!

Mais qu'une acheteuse de rencontre se hasarde à tourner et retourner le poisson, pour le marchander ensuite, pauvre d'elle!

— Il n'est pas assez frais, peut-être, pour votre face blême?

— Ne vous fâchez pas... je vous trouve chère, voilà tout.

— Allons, ma petite caille, je vous lèverai quelque chose. Je veux que vous me reconnaissiez à l'avenir. Mais regardez ce poisson; il est frais comme vous, dame!... il ne veut pas mourir, tenez! C'est la livre qu'il vous faut?

— Non, je ne prendrai pas de poisson aujourd'hui.

— Oh! *macaque!* tu pouvais le dire plus tôt, avant de tout remuer! Mademoiselle de la Bourse-Plate... nous ne sommes pas dans ses prix!

La ménagère, honteuse, s'en va rapidement, car elle connaît les litanies de la poissonnière, et, depuis longtemps, se garde d'y répondre l'*amen*. Mais celle-ci, avisant une amie qui traverse la rue :

— Dis, Finon, tu l'as vue, la dame? elle a la capote! il ne lui manque que le chien! *Buai!* ce petit monde vous porte malheur : je vais faire la croix sur mes paniers.

Elle s'est enfin arrêtée au coin d'une rue. Maintenant qu'elle a terminé sa tournée, il lui reste à vendre quelques rougets. Il s'agit de vider sans retard les paniers, car le coup de midi va frapper, et on l'espère à la maison, où rien n'est fait, les lits ni le dîner, où les petits frères pleurnichent en attendant celle qu'ils tiennent pour leur

mère, depuis qu'elle est morte, la pauvre vieille dont le portrait leur rit toujours, sur la cheminée de la chambre, avec son bonnet blanc à gros canons. Le père, lui, est à la mer, à bord d'une tartane, pour le compte d'un patron qui le paye en bonne part de pêche.

La petite poissonnière a placé ses paniers devant elle, sur le trottoir; et debout, les poings sur les hanches, jolie à baiser sous le soleil qu'elle reçoit en pleine figure, elle dit la fraîcheur de son poisson de roche :

— Dames, regardez-moi. J'ai des rougets que vous mangeriez crus...

Près d'elle vient à passer une « coureuse » du Port, une fainéante qui a jeté depuis longtemps ses paniers à la mer, et va, de guinguette en cabaret, soutirer leur [illegible]nt et voler leur jeunesse aux garçons, quand ils sont [illegible]ur un jour débarqués. Il en vient de la côte, la voir; il en vient même des Martigues, car elle a mauvais renom, et c'est l'appât faisandé qui attire le beau poisson.

Brune et mince, chaude à fleur de peau, petite, avec des yeux qui luisent et des lèvres humides, on dit en [illegible]nt d'elle, la *mouissalo!* et pour cette mouche dangereuse, de fiers pêcheurs ont levé la rame, sur le quai; un jouteur célèbre a gagné seul le prix, un jour, et le lui a donné publiquement, devant les filles du voisinage, devant ses sœurs! Pour elle, qui riait dans les salles de bal et dansait en provoquant des hanches tous ces hommes, on a pleuré dans les maisons désertes. Les piqûres de la *mouissalo*, c'est là qu'on les guérit...

La poissonnière la hait parmi toutes, car elle sait que son fiancé, le beau matelot de l'État, a parlé d'elle une fois... Ces filles perdues sont jalouses: par caprice ou méchanceté, elles prennent les amoureux qui ont donné la bague... Et voilà qu'en la voyant passer, elle a pâli, l'honnête fille!

L'autre a compris; elle a deviné qu'il y a un cœur à torturer; et se campant avec cynisme :

— Alors, tu travailles toujours, Louison? On dit que tu ne vas pas au bal, le dimanche, parce que ton « câlineur » t'a défendu de danser pendant son absence. S'il s'en privait, lui, quand il est ici!

Louison, toute tremblante, la regarde en face :

— Il n'est pas pour toi, celui-là! Tu peux aller avec d'autres... La sienne, il la veut seule à lui...

La gueuse rit en montrant ses dents serrées; et pour le seul plaisir de faire souffrir une femme, de verser goutte à goutte dans son esprit le doute que plus rien n'efface, elle rit sans répondre, elle rit comme avec pitié, elle rit en clouant ses yeux perfides dans les yeux de la pauvrette. Celle-ci, habituée pourtant à se défendre à bec et ongles, se tait cette fois. La fille hardie, rude à la riposte, qui ne craint rien, tient tête à tout, et d'un mot bien trouvé fait taire les plus crânes; la bonne Marseillaise, à qui personne n'a fermé la bouche, qui se dresse orgueilleusement quand on la provoque, et qu'on respecte parce qu'elle est en même temps cœur d'or et bouche d'or, pour la première fois se laisse insulter, comme si cette maigrelette lui faisait peur, avec son rire méchant.

Elle ramasse ses paniers; d'un pas lent et lourd, elle part tristement; elle s'enfonce dans les ruelles tortueuses, entre les hautes maisons aux fenêtres étroites, laissant là cette voleuse de cœurs faibles; puis elle disparaît. Mais on l'entend répéter avec un petit tremblement dans la voix :

— Que je suis fraîche! Venez, le monde! je suis la plus belle aujourd'hui.

AUGUSTE MARIN.

LE VRAI PÈRE

(Suite.)

C'était le petit ridicule de cet ancien officier chez lequel tout était solide et comme carré, depuis ses larges épaules jusqu'à l'ossature de sa tête, et depuis son nez jusqu'à son menton. Bréau offrait exactement le type d'animalité opposé à celui de ce souple et ondoyant Mégrignies. Ces personnages-là, en qui revit une hérédité de hobereaux de province, grands chasseurs, grands buveurs et grands ignorants, sont souvent très frustes, très rudes, brutaux même, dans la jeunesse. Leurs qualités réelles d'honneur et de franchise prennent leur pleine valeur plus tard, de même que l'âge, en enlevant aux autres leur fleur de grâce et de sensibilité sensuelle, met à nu leur radical égoïsme et leur dureté foncière. Jeanne avait cruellement souffert des défauts de son mari dix ans auparavant. Lui-même n'avait pas assez ménagé cette jeune femme épousée un peu au hasard après qu'il avait, par dégoût d'un passe-droit, quitté l'armée. Leur malentendu foncier, presque physiologique, avait eu ce résultat que ce gros garçon, de tempérament très sanguin, était retourné aux filles, tandis que sa femme, trop nerveuse et trop fine, ulcérée d'infidélités, pour elle injustifiables, avait été une proie marquée pour un séducteur adroit. Est-il besoin d'ajouter que jamais Bréau n'avait même soupçonné la liaison de Mégrignies et de la comtesse? Dans les derniers mois, c'était lui qui défendait le jeune homme et qui l'imposait dans son intérieur.

— J'ai tenu à vous communiquer tout de suite une assez triste aventure, ma chère Jeanne, dit-il aussitôt qu'ils furent seuls. — Le maître d'hôtel avait, comme d'habitude, apporté la table à thé. La comtesse, pour dissimuler la fièvre de son agitation, commençait d'allumer la lampe d'argent sous la bouilloire. Elle dosait les petites feuilles noires dans la cuiller en tendant toute sa volonté pour que ses mains ne tremblassent point.

« Oui, insista Bréau, une très triste nouvelle... Plus pour moi que pour vous, car vous avez prouvé une fois de plus que la perspicacité d'un homme ne vaut pas celle d'une femme. Il s'agit d'un ami qui m'était très cher, quoiqu'il ne parût plus en faveur auprès de vous : de Louis de Mégrignies.

— Que lui arrive-t-il donc? demanda la comtesse sans oser regarder son mari. L'humanité simple dont cet homme très loyal faisait preuve lui était affreusement pénible. Elle l'humiliait à une trop grande profondeur.

— Il lui arrive, reprit le comte, qu'il est forcé de quitter le cercle. Le malheureux garçon en est tombé à de tels besoins d'argent, qu'il a volé au jeu. Vous entendez bien, volé, lui le fils du colonel de Mégrignies; lui que nous avons connu si délicat, si plein de cœur! C'est inconcevable, mais cela est... Il tenait la banque pour le compte de deux ou trois associés, et il soutirait des plaques à même le tas posé devant lui, qu'il mettait dans sa poche en les enlevant sous son mouchoir. On l'a remarqué, dénoncé, surveillé, pris sur le fait. Bref, le comité lui a demandé sa démission qu'il a dû envoyer aujourd'hui. On s'est donné le mot pour que l'affaire ne s'ébruitât point, par respect pour la mémoire de son père. Mais, jalousé comme il était, à cause de ses succès, de son élégance, de son esprit, vous jugez si le secret sera gardé, — d'autant plus qu'il y a une autre affaire plus malpropre encore...

— Dieu! quelle honte! quelle honte! balbutia la jeune femme en se pressant les mains sur les yeux avec un égarement où son mari vit seulement la révolte épouvantée d'une âme très pure contre la révélation soudaine d'une hideuse infamie.

— C'est, en effet, une grande honte et une grande pitié, dit Bréau. Imaginez-vous que, dans cette chasse aux billets de banque où il était réduit ces derniers mois, il a fait un faux. Il a imité la signature de Machault et touché un chèque de douze mille francs.

— Mais alors, s'écria la comtesse, c'est l'arrestation, c'est la police correctionnelle, c'est le bagne?

— Si Machault dépose sa plainte, sans aucun doute. Nous avons tout fait pour qu'il ne la déposât point. Nous lui avons offert, le général de Jardes et moi, il y a deux heures, de le désintéresser. Il a refusé. Mais c'est un brave garçon. Il reculera, j'espère, devant ce déshonneur jeté publiquement sur un nom comme celui-là.

— Il y a deux heures!... répétait Mme de Bréau, comme hébétée.

— Toute la question, continuait le comte qui s'était mis à marcher dans le petit salon, est de savoir ce que fera le coupable lui-même. Jardes prétend qu'il va rester à Paris, payer d'audace et aller dans le monde. Je ne veux pas le croire, et la preuve, c'est qu'il ne nous a pas fait visite, à nous qui étions de ses meilleurs amis... Nous saurons d'ailleurs demain à quoi nous en tenir. Vous l'avez invité à votre arbre de Noël, n'est-ce pas?

— Naturellement... fit la comtesse.

— Nous verrons bien s'il osera paraître!...

— Et s'il l'ose? demanda-t-elle, haletante.

— Alors, fit Bréau, c'est qu'il est vraiment descendu plus bas que je ne peux même l'imaginer, et, dans ce cas-là, c'est moi qui me chargerai de l'exécution... Je devais à nos relations avec lui de le sauver d'un irréparable scandale. Je l'ai fait. A sa place, je serais déjà mort. Il peut vouloir vivre et essayer de se réhabiliter, quoique ce soit bien peu probable. Mais s'il n'a même pas cette dernière pudeur des déchus : cacher sa honte, alors, les honnêtes gens qui l'ont connu se doivent à eux-mêmes d'en nettoyer à jamais la société. Et, s'il m'en fournit l'occasion, je me chargerai de la besogne... Ai-je raison?...

La comtesse ne répondit pas. Elle avait lu sur la figure de son mari la résolution la plus virile. Elle l'avait toujours cru un très honnête homme. Elle n'avait jamais senti cette honnêteté comme aujourd'hui, et à quel moment! Et comme si la destinée avait voulu qu'elle vidât jusqu'au fond la coupe d'amertume, à la même seconde où Bréau prononçait cette phrase d'une si menaçante portée après ce qu'elle savait des projets de l'autre, la porte s'ouvrait pour laisser entrer une de ses meilleures amies, presque sa parente, la jeune et jolie Mme Ethorel, et cette dernière n'avait pas plutôt embrassé « sa chère Jeanne », serré la main à « son cher Hippolyte », qu'elle commençait, en dévorant de ses frais yeux noirs la physionomie de la comtesse :

— Vous savez la nouvelle?... L'histoire Mégrignies?... A qui se fier après cela?..

(A suivre.)

PAUL BOURGET.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 1. Edition de Paris : 5 centimes. 7 JANVIER 1898

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
{ Départements 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré
Trois mois ..... 1 fr. 50 2 fr. 50
Six mois ..... 3 5 »
Un an .... 6 10 »

INNOCENCE, par Paul ARÈNE



INNOCENCE

— Parfaitement! affirma Lucius, il y a quelque vingt-cinq ans, on rencontrait encore dans certains quartiers de Paris, je le jure, des ingénues.

Et, sans prêter attention au sourire d'incrédulité dont on accueillait ces paroles, comme il avait à caser son histoire, le bon Lucius continua :

— Un souvenir à ce propos. Il m'est revenu en mémoire l'autre jour, tandis qu'allant de Clamart à Villebon, je longeais l'étang de Trivaux, cruellement emprisonné sous une triple couche de glace, mais dont un clair soleil, qu'on eût dit printanier, égayait la froide blancheur.

« Oui! je me revoyais, pipe à la bouche et chapeau mou, au temps de la belle jeunesse, par un pareil soleil, sur la même chaussée, précédé d'une douce amie et suivi, à trois pas, d'un chien.

« L'amie s'appelait Rosalinde, tout au moins le prétendait-elle. Le chien, lui, n'avait pas de nom. Je vous expliquerai pourquoi.

« Alors comme aujourd'hui la neige et le gel de l'étang étincelaient à la lumière ; comme aujourd'hui, un clair rayon allumait mille pierreries dans les masses de joncs flétris qui s'échevelaient sur ses bords.

« Et Rosalinde était ravie, et le chien trottant, langue tirée, essayait sans conviction de partager les enthousiasmes de Rosalinde.

« Je ne savais rien de Rosalinde : Rosalinde n'en savait guère plus long à l'endroit de son chien.

« Pauvre toutou errant blotti sous une porte, Rosalinde l'avait adopté la veille, et moi je venais d'adopter Rosalinde le matin même. Les choses se passaient ainsi, autrefois, au quartier Latin.

« La rencontre eut lieu, avec Rosalinde, non loin du Panthéon et devant l'*Hôtel des Grands-Hommes* où, futur grand homme, naturellement, je logeais.

« A cette époque patriarcale, stationnait là un omnibus qui, toutes les heures ou deux, s'en allait, par la place Saint-Sulpice et l'interminable rue de Vaugirard, desservir Issy, Vanves...

« Plusieurs fois j'avais vu Rosalinde, haute comme une botte, avec des cheveux fous et certain air de gravité qui avançait en moue gamine des lèvres faites pour sourire, s'arrêter, parler aux deux chevaux en train d'attendre, tête basse, l'heure incertaine du départ, les caresser, les cajoler, et leur fourrer entre les dents, à chacun, un morceau de sucre.

« — Bonne fille! disaient les conducteurs. Elle doit économiser ce sucre-là sur son déjeuner de *trois-de-café*, le matin, à la crèmerie. »

« Tant de douceur d'âme dans ce gentil corps me toucha : et, prenant à deux mains mon courage après avoir moi-même partagé aux chevaux un morceau de sucre sournoisement tenu en réserve dans ma poche pour la circonstance que je prévoyais, je proposai à la jeune personne, les poètes inédits ne doutent de rien, et c'était en plein mois de janvier, une promenade à la campagne.

« Il faut croire que le soleil et la paradoxale odeur du printemps qui, ce jour-là, flottait dans l'air, plaidèrent pour moi, car la jeune personne répondit, malicieuse et gardant sa moue :

« — Volontiers, aussitôt qu'il y aura des fleurs.

« — Mais il y en a, mademoiselle, à Clamart, par exemple, où va l'omnibus.

« — Vous en jureriez ?

« — Je le jure! »

« Et, comme l'omnibus faisait mine de partir, nous n'en dîmes pas davantage.

« Au bout de deux heures d'un tête-à-tête agréablement cahoté à travers de tristes banlieues, à travers de tristes villages, nous débarquâmes à Clamart.

« — C'est ici les fleurs?

« — Non! mais c'est ici qu'on déjeune; nous trouverons nos fleurs plus haut.

« Puis, bravement, comme des camarades, malgré la [illegible] on déjeune sous la tonnelle.

« Le déjeuner dépêché, en route! et pédestrement, cette fois.

« Dix minutes plus tard, j'éprouvais la satisfaction triomphale de montrer à Rosalinde les fleurs promises. Car je ne lui avais pas menti; je connaissais depuis longtemps un coin sauvage, entre le haut Clamart et Châtillon, où s'obstinent à fleurir, même en plein janvier, sous le vent des plateaux et narguant les gelées, près de mares creusées pour l'extraction de la meulière, quelques [illegible] rabougris.

« Rosalinde cueillit la fleur d'or, non sans laisser un peu de son sang aux rameaux épineux tout emperlés de givre.

« Elle en fit un bouquet qu'elle s'épingla au corsage; et, comme le soleil était haut encore et que le beau temps se maintenait, nous résolûmes, pour le retour, d'aller joindre le chemin de fer à Meudon en passant par les Sablières, l'Allée-Verte et la Fontaine Sainte-Marie.

« Après-midi délicieuse!

« Exaltée par la découverte extraordinaire de ce champ d'ajoncs, Rosalinde n'était plus la même.

« On aurait cru que je venais de lui révéler la Nature, tant il y avait de joie naïve et de reconnaissance dans ses yeux.

« Autour de ses lèvres aussi, quoique les bois, en cette saison, avec leur clair treillis de branchages dépouillés où, parfois, noire et blanche sur le ciel nacré des beaux jours d'hiver, se perche une pie, n'offrent guère de retrait propice aux furtives stations d'amour.

« Et c'était pour elle une joie, mon bras fort soutenant sa taille, de dégringoler les sentiers pendants, bordés de talus sablonneux, que couronne un bourrelet de fraîche mousse, pendant que notre chien — il était déjà « notre chien » — s'essoufflait à suivre, s'arrêtant parfois inquiet et perdu jusqu'au cou dans un amas de feuilles mortes.

« Donc, arrivés au bord de l'étang, et comme le chien s'arrêtait encore, Rosalinde se mit à courir, me faisant signe de la suivre et contournant l'étang jusqu'à un lavoir vermoulu dont la toiture en planches s'écroulait parmi des roseaux et des ronces.

« De là, cachés à tous les yeux, nous apercevions en face, sur la rive, notre chien, assis sur sa queue, qui geignait, nous croyant perdus.

« Rosalinde, entre temps, s'inquiétait fort de savoir comment, sous la voûte de verre qui recouvrait leurs aquatiques domaines, les poissons avec les grenouilles pourraient vivre jusqu'au printemps.

« A la fin, le chien nous dépista, et, d'un subit élan, s'engagea sur la glace, jusqu'au beau milieu de l'étang.

« Là, par exemple, il s'arrêta, chien parisien mal au courant de l'hiver, de ses phénomènes, et ne comprenant pas ce que pouvait bien être ce sol transparent et nouveau dont le contact à chaque pas lui infligeait une sensation de brûlure.

« C'est en vain que nous le sifflions. Il piétinait sur place, sans avancer, levant alternativement, avec des cris d'appel douloureux, ses pattes tour à tour gelées.

« Je dus me résoudre à l'aller chercher.

« — Au péril de mes jours! » disais-je à Rosalinde.

« La glace, en effet, craquait un peu.

« Quand je l'eus ramené sain et sauf :

« — Si vous voulez, soupira Rosalinde émue, comme la pauvre bête n'a pas de nom, nous le baptiserons *Froid-aux-Pattes*.

« — Va pour Froid-aux-Pattes!

« — Oui! Froid-aux-Pattes, c'est gentil... Froid-aux-Pattes! Ici, Froid-aux-Pattes! »

« Puis, frappée d'une idée subite et subitement rougissante :

« — Moi, je m'appelle Rosalinde; vous, comment vous appelle-t-on?

« — Mais Lucius, mademoiselle. »

« Alors — son bouquet d'ajoncs me piqua — alors m'embrassant, Rosalinde, avec sa douce voix timide, qui, parfois, zézayait un peu :

« — C'est pas bien joli tout de même, non! pour sûr, c'est pas bien joli de tant aimer au bout d'une heure un monsieur qu'on ne connaît pas... »

Paul ARÈNE.

LA VACHE A LAIT

I

— Allons, ma fine, es-tu prête? dépêche-toi.

D'une voix attristée de reproche, elle répondit :

— Voilà, voilà... T'en as une peur, mon pauvre Vincent, que j'manque le train!

— Dame! ma fine, une si bonne place! faut prendre garde de mécontenter les maîtres.

— T'as raison, répondit-elle, tout en jetant sur ses épaules sa pelisse de nourrice. Mais c'est vraiment triste d'abandonner son mari, sa maison, son pays, pour aller donner son lait aux enfants des autres.

L'homme haussa les épaules, impatient :

— Tu trouverais peut-être plus drôle de courir ici les fermes pour pas seulement gagner ton pain ?... Là-bas, t'es bien nourrie, bien logée; moi, je ne me prive de rien et nous mettons encore de l'argent de côté.

Et, comme sa femme, prête maintenant, s'attardait à contempler d'un œil attendri la vaste pièce enfumée où elle était née, où elle avait vécu, il souffla la chandelle et la poussa dehors.

La nuit était épaisse, trouée seulement de loin en loin par des quinquets fumeux que le vent balançait avec de lugubres grincements. Tous deux, sans un mot, enfilèrent la grande rue et se dirigèrent vers la gare, un peu impressionnés, dans le silence du village endormi, par le claquement de leurs sabots, qui résonnait fort sur la terre durcie.

Le train prêt à partir, en se voyant enfermée dans le wagon de troisième classe qui devait la ramener chez ses maîtres, la paysanne sentit l'émotion, qui l'étranglait depuis le matin, crever, et, avec de lourds sanglots, coupés par des mots sans suite, elle pleura la peine énorme ressentie devant l'obligation d'abandonner, pour une grande année, ce village qui était tout son horizon, et dans lequel restait l'intérêt de sa vie.

Vincent, ennuyé de cette douleur venant troubler sa joie, bougonnait d'un ton lassé :

— Allons, ma fine, faut se faire une raison! allons, ma fine!...

Et debout sur le marchepied, pensant la calmer par des caresses, il lui empoigna la tête et l'embrassa goulûment jusqu'à ce que, le signal donné, le chef de gare rudement l'écartât. Alors, en dernier adieu, il lança :

— N'oublie pas de faire une provision de sucre, c'est toujours ça en plus.

Le bonhomme regarda le train s'enfuir, puis lorsqu'il n'aperçut plus qu'un petit point rouge semblable à un œil de fauve flambant dans l'ombre, un large sourire éclaira sa face. Et allumant son brûle-gueule à une lampe de la gare, de nouveau il s'enfonça dans les ruelles, maintenant affreusement noires, les lanternes éteintes.

Mais l'obscurité ne gênait point le paysan. Il allait de son pas sûr, très gai, sifflotant une romance, le cœur plein d'amour pour sa Marie-Jeanne qui, là-bas, allait gagner gros d'argent afin de lui permettre de vivre paisiblement dans leur maisonnette sans qu'il fût forcé d'aller travailler chez les autres, « chose toujours pénible pour un homme qu'a de l'amour-propre et de la fierté ».

II

Sur le banc adossé à la chaumière, Vincent et sa mère parlaient à peine, comme si la contemplation du coucher du soleil, qui embrasait de sanguinolentes lueurs tout le ciel, les eût absorbés entièrement. Pourtant une bouffée d'air fit frissonner la vieille et, se ratatinant sous sa pointe de laine noire, elle déclara de sa voix chevrotante :

— V'là le vent qui se lève... j'vas rentrer.

— Bah! la mère, répondit-il, tout en secouant sa pipe qu'il avait laissé éteindre, vous n'êtes point pressée.

— Y s'fait tard...

Toutefois, elle ne se leva pas, n'ayant sans doute encore tout dit et, de nouveau, tous deux s'engourdirent dans un mutisme sans pensée. Mais le souffle venu de la plaine devenant plus froid, décidée, la bonne femme murmura :

— V'là la Marie-Jeanne revenue...

— Dame! oui.

— Ça va t'faire joliment du changement, mon gas, va falloir te réduire... et moi aussi, soupira-t-elle, c'est dur à mon âge.

Et comme il hochait la tête d'un air ennuyé, enhardie, avec un petit rire aigre, elle insinua :

— Si t'es point un engourdi, m'est avis que tu devrais te dépêcher de lui coller un autre queniot.

Sans se presser, il ralluma sa pipe, huma une longue bouffée, et enfin laissa tomber :

— C'est ben sûr dans mes intentions.

— Alors c'est bon.

Et, satisfaite, levée cette fois, de la porte elle cria :

— A la revoyure, Marie-Jeanne, j'allons me coucher!

La vieille partie, Vincent, un instant encore, resta sur le banc, la tête levée, semblant interroger le ciel qui se maquillait d'étoiles, puis il rentra, fermant derrière lui la porte au verrou.

Éclairée par une longue chandelle dont la lueur faisait courir des ombres dans la grande pièce, Marie-Jeanne, assise près de la table, raccommodait des chausses, si attentive à son ouvrage que Vincent s'approcha sans qu'elle l'entendît.

Brusquement, il colla sa peau tannée, fraîchement rasée, au large visage coloré de sa femme et lui plaqua un gros baiser sur les yeux.

Son aiguille abandonnée, Marie-Jeanne saisit amoureusement la tête de son homme entre les mains et lui rendit ses caresses. Égayé, Vincent se mit à la chatouiller et, comme elle se dérobait, il la poursuivit, criant, très allumé :

— Ah! mâtine, j't'attraperai... t'y passeras, j'te le dis!

Acculée dans un coin, riant toujours, Marie-Jeanne se rendit, n'opposant plus aucune résistance aux baisers qui s'égarèrent. Seulement, elle murmura :

— Oh! tu sais, pas de bêtises, hein?

Et comme il ne répondait rien, se raidissant tout entière, elle le repoussa, répétant :

— Dis, Vincent, pas de bêtises?

Ahuri, arrêté court, il questionna :

— Qué qu'tu veux dire?

— Dame! que j'veux point d'autre enfant... Pour le perdre encore et repartir en condition, c'est pas la peine.

Les bras tendus de Vincent tombèrent raides, sa figure empourprée par le désir pâlit et, une colère dans la voix, il bégaya :

— J'crois ben que t'es folle!

Têtue, elle répéta :

— J'veux point d'queniot.

Lui, les mains croisées sur sa poitrine, le cou tendu, lança, rageur :

— Tu préfères que j'retourne en journées, que j'me fatigue à labourer la terre, au lieu de vivre ici tranquille?... Alors, t'es une feignante qu'aime point ton mari?...

— C'est possible, riposta-t-elle, s'emportant à son tour, mais j'en ai assez d'aller à la ville.

Il la menaça du poing.

— Eh! ben, t'auras un enfant quand même, c'est moi qui t'le dis, t'entends, Marie-Jeanne! — Et, pour accentuer ses paroles, il heurta la terre d'un coup de sabot. — Toi, nourrice, c'est l'bonheur de tout l'monde ici, d'la mère qu'est vieille et qu'a besoin de douceur, d'moi qui n'suis plus habitué à être commandé et de toi aussi, pardieu, qu'es, chez les maîtres, bien logée, bien vêtue, bien nourrie...

— Non, non, s'entêta-t-elle, nous travaillerons tous deux ici, et on ne sera pas plus malheureux.

— Marie-Jeanne! hurla-t-il.

— Non.

Alors, à tour de bras, il lui envoya deux gifles qui résonnèrent dans la grande salle, aussi fort que leurs rires passés.

Sans un geste, sans un cri de révolte, hébétifiée de cette attaque, elle resta debout, des larmes plein les yeux.

— Maintenant, va te coucher, ordonna-t-il, et vite... Et tâche de ne plus dire de sottises!

Dominée, passivement, elle obéit.

Et Vincent, grommelant toujours, alla s'asseoir sous le manteau de la haute cheminée, secouant du pied le feu qui se mourait.

III

De long en large, le paysan allait nerveusement, sans même faire attention à Marie-Jeanne qui, de son lit, gémissait : « A boire, à boire... », lorsque la vieille pénétra :

— Qué que m'dit la Thérèse, qu'la Marie-Jeanne est malade?

Vincent interrompit sa marche, lançant d'une voix furieuse :

— Ah! vous v'là, la mère, eh ben! c'est du propre à la maison!...

— Qué qu'y a, riposta-t-elle, t'as l'air tout chose.

— Y a de quoi, allez!... La Marie-Jeanne a laissé évanoui son p'tit.

La vieille s'arrêta net, suffoquée; puis, la figure durcie, allant droit au lit, elle interrogea :

— C'ti vrai, Marie-Jeanne?

De la tête, la malade fit « oui ». Alors, laissant retomber le rideau qu'elle avait soulevé, la bonne femme revint au milieu de la pièce, disant :

— Vrai, ma bru, c'est pas propre d'se conduire de la sorte!...

Se voyant soutenu, aussitôt Vincent reprit, furieux :

— Et dire qu'elle n'a pas seulement une miette de regrets, c'te feignante-là! C'est à croire qu'elle l'a fait exprès.

Sa mère ne releva pas cette dernière phrase, mais, d'un ton pincé, elle déclara :

— J'vas t'allumer ton feu, mon pauv' gas, puisque ta femme se dorlote.

Déjà, elle s'agenouillait devant l'âtre, cassant le menu bois, quand la voix de Marie-Jeanne monta de nouveau, implorant :

— A boire, à boire!

Sans s'interrompre, la vieille répondit :

— Hé! dites donc, ma bru, si vous avez si soif que ça, faut vous lever. Va-t-il falloir vous servir, maintenant?

— Ah! j'vous l'défends bien, hurla Vincent, une sans-cœur, une propre à rien, bonsoir de bonsoir!...

— Allons, filliot..., ne t'émotionne point, ça n'avance à rien... Une aut' fois, elle sera plus convenable.

Il haussa les épaules.

— Une aut'fois?... Le père Martin, le rebouteur, m'a dit que peut-être ben elle ne guérirait jamais.

Elle poussa une exclamation :

— Doux Jésus! faudra donc la supporter à rien faire toute la vie?...

— Ah! j'en sais rien... Puis, tenez, la mère, j'vas faire un tour, je m'sens trop en colère.

Sans même attendre l'acquiescement de la vieille, il s'en fut.

Toute la matinée il erra dans le village, entrant dans chaque maison où, tout en buvant un verre de vin blanc et fumant une pipe, il contait ses malheurs.

Comme l'angélus de midi sonnait, un peu gris il rentra, fredonnant une complainte.

Au pied du lit une chandelle brillait et, sur le drap blanc, les mains croisées de Marie-Jeanne ressortaient cireuses. Immédiatement il comprit et, à la bonne femme qui, au coin de l'âtre, égrenait son chapelet, il jeta :

— Elle est morte?...

— J'ai seulement pas eu l'temps d'envoyer querir m'sieu le curé.

Alors, énervé par sa saoulerie, il tomba agenouillé près de la couche, bégayant :

— Ma pauv' chère femme! ma pauv' chère femme!...

D'une voix tranquille, sa mère essaya de le calmer :

— Mon pauvr' filliot, pleure donc pas comme ça... tu vas te rendre malade.

Mais l'ivrogne sanglotant plus fort, troublée par ses lamentations, elle quitta son escabeau et se penchant vers lui, comme suprême consolation, elle murmura :

— Ne te désole donc pas..., t'en épouseras une autre, va!... Une plus brave, plus courageuse, qui boudera pas sur la besogne! »

Daniel RICHE.

L'Ordonnance du docteur

La marquise était soucieuse : Roger, son petit-fils adoré, l'unique amour de sa vieillesse en deuil, semblait triste et souffrant depuis deux mois.

Il n'avait jamais quitté le château, grandissant là tout enveloppé de tendresses inquiètes, comme perdu dans cette grande maison qu'entourait un parc immense.

Bachelier grâce à l'abbé, il savait aussi réduire un cheval vicieux et manier l'épée, mieux que Morin le garde, ancien prévôt aux hussards. Enfin, il tenait de la vénérable marquise des façons courtoises sous une modestie gracieuse, et du sang qui coulait dans ses veines le courage des ancêtres.

Mais personne ne lui avait fait connaître l'amour, et cette lacune dans l'éducation de Roger était cause des soucis de la douairière sans qu'elle s'en doutât.

— Docteur, dit-elle un jour au médecin du pays, brave homme peu savant et très ivrogne, qu'a donc mon petit-fils? Il est pris parfois de langueurs subites, de tristesses que rien n'explique. Est-il malade ou s'ennuie-t-il?

— Madame la marquise, répondit avec embarras le docteur, après examen du jeune homme et, fort perspicace en cette occasion, M. Roger a une constitution excellente; son malaise tient simplement à diverses causes mystérieuses dont l'explication semble délicate...

— Pensez-vous docteur, qu'une grand'mère ne puisse tout entendre, lorsqu'il s'agit de son petit-fils? Pas de périphrases et droit au fait!

D'un entretien fort sérieux, il résulta qu'il était absolument nécessaire que Roger eût le plus tôt possible une liaison amoureuse : sa santé en dépendait.

L'ordonnance du docteur ne laissa pas que d'embarrasser fort la marquise. Si peu collet monté qu'elle fût, il lui semblait bien difficile de conseiller elle-même son petit-fils. L'abbé, qui estimait complète l'éducation de son élève, eût reculé d'horreur à la proposition de la terminer par un tel office.

La douairière résolut d'attendre du hasard la guérison de Roger, en tâchant cependant de l'aider un peu si faire se pouvait.

Elle avait beau jeter les yeux autour d'elle, elle ne voyait aucune femme charitable qui [illegible] bel ignorant de son expérience.

La marquise ne recevait plus depuis ses deuils successifs; elle ne connaissait pas la bourgeoisie du bourg. Seule, la femme du notaire demandait parfois la permission de cueillir des bouquets dans le parc; elle lisait Musset et portait des entre-deux de dentelles et des bas de soie. La marquise y songea un moment, mais elle chassa bientôt cette idée de son esprit; la notairesse avait quarante ans, et la richesse de son corsage était absolument débordante!

— Une femme de chambre plutôt que cette [illegible]! s'écria la douairière.

Cette supposition indignée la fit réfléchir profondément. On employait depuis peu à divers travaux de couture une assez jolie fille d'une vingtaine d'années qui avait rapporté d'un séjour à la ville certaines habitudes de coquetterie inconnues des petites paysannes du bourg.

Elle se conduisait honnêtement, ne semblait pas avoir d'amant et il était même possible qu'elle ignorât encore la pratique de l'amour, bien que ses yeux brillants et son sourire mutin fissent supposer qu'elle en savait la théorie.

La douairière ne tarda pas à remarquer que la jolie Cécile suivait d'un regard fort langoureux le blond Roger quand celui-ci embarquait au galop de chasse son hack Good-Boy dans les allées du parc, et qu'elle rougissait beaucoup si elle se croisait avec le jeune homme dans les appartements du château.

La marquise crut que le hasard, qui se charge ordinairement d'arranger ces sortes d'affaires, terminerait celle-ci à la satisfaction des deux parties.

Elle se trompait.

Roger ne voyait ni les longs regards ni les fugitives rougeurs; on l'eût grandement étonné en lui disant que la conversation de cette jeune fille pouvait être fort instructive.

Cependant il devenait pâlot; chaque jour, ses yeux se cernaient davantage; la marquise voulut brusquer le dénouement.

— Cécile, dit-elle un soir, c'est vous qui me monterez tous les matins mon chocolat chez moi; par la même occasion, vous porterez d'abord celui de M. Roger dans sa chambre.

Cette manœuvre audacieuse n'eut aucun succès. Régulièrement Cécile disait, et de fort près, en déposant le chocolat :

— Bonjour, monsieur le marquis! — d'une voix très tremblante les premiers jours et très tendre les suivants; régulièrement Roger répondait poliment : — Merci! — en se jetant sur son déjeuner avec l'appétit de ses dix-sept ans, sans se douter que cette jolie fille qui le regardait en soupirant aurait été bien autrement agréable à croquer que les rôties beurrées.

Et la douairière anxieuse remarquait quelques instants après que le chocolat apporté par Cécile était encore bouillant; preuve certaine de l'indifférence étonnante de Roger, la petite montant les deux déjeuners sur le même plateau.

Elle résolut d'en finir et, une après-midi, écrivit le billet suivant :

« Mon cher Docteur,

« Vous m'avez donné pour mon petit-fils une ordonnance que je juge peu convenable de lui expliquer moi-même. Le marquis, pensez-vous, a besoin de connaître l'amour; seriez-vous assez bon, ayant trouvé le remède, d'indiquer catégoriquement au malade la façon de le prendre? Je vous en serai vivement reconnaissante. »

Ce petit mot cacheté avec l'adresse :

— Au docteur Renard, — confidentiel, — elle fit venir son petit-fils.

— Roger, lui dit-elle, vous allez porter cette lettre au docteur qui aura avec vous un entretien particulier.

Le jeune homme s'inclina en baisant respectueusement la main ridée et belle encore en sa sécheresse que lui tendait la douairière, et, dix minutes après, son cheval l'emportait rapidement par la grande avenue du château.

Mme Charlotte Renard, la femme du docteur, venait d'atteindre l'âge fameux où s'épanouit souvent la jolie fleur d'adultère.

De longs cheveux châtains, un nez incorrect entre deux grands yeux gris, la bouche fine, la main grasse, le pied petit, la gorge ronde et la taille courte, un sourire aimable, un regard rêveur, la rendaient très gracieuse en son naissant embonpoint. De quel côté du galant péché se trouvait Charlotte? Mystère! Ce qui est sûr, c'est que ce jour-là un soleil d'enfer brûlait le bourg. A peine couverte d'un coquet peignoir, les pieds nus dans ses babouches, elle s'était étendue sur une dormeuse : repos agité, songes pénibles! car une chaude moiteur se dégageait des rougeurs de son front. Peu à peu, le peignoir s'était ouvert, les babouches étaient tombées...

— M. le docteur Renard? demanda Roger à la grosse servante qui vint lui ouvrir.

— Le docteur ne reviendra que dans deux heures, mais Madame est chez elle.

— Veuillez donner ma carte à Mme Renard, je désirerais lui remettre moi-même ce dont je suis chargé.

— Je ne reçois pas! s'écria tout d'abord Charlotte.

Et, lisant la carte que lui tendait sa bonne :

— Le marquis! mais c'est un enfant; je puis le laisser monter!

Elle n'avait vu Roger que trois ou quatre fois en dix ans, passant dans une rue du bourg ou sur les côtés d'une route, au galop de son poney, coiffé d'une toque écossaise, vêtu d'un veston de velours, les jambes serrées dans des bas chinés; et c'est ce gentil garçon dont l'image lui était restée en tête qu'elle s'attendait à voir entrer dans sa chambre.

Elle recula stupéfaite, quand elle vit un jeune homme très correctement mis, la saluer fort gravement en lui disant :

— Madame, ma grand'mère m'a recommandé de remettre cette lettre à M. Renard et d'attendre son retour s'il était absent.

— Mon Dieu! comme il a grandi! murmurait la pauvre Charlotte, et elle essayait de réparer le désordre de sa toilette.

Vains efforts! le manteau dont elle s'était vêtue à la diable glissait par-ci, s'ouvrait par-là; les boutons fuyaient les boutonnières; les petits pieds, la jambe svelte ne parvenaient pas à cacher leur nudité rose.

Ce gracieux spectacle était fait pour surprendre; Roger, qui n'en avait jamais tant vu, regardait de tous ses yeux.

— Veuillez m'excuser, monsieur, de vous recevoir ainsi, murmura Charlotte d'une voix éteinte par la surprise, je suis victime d'un erreur fort ridicule; je m'imaginais, bien à tort, que vous étiez toujours un enfant. — Et elle levait timidement ses grands yeux sur Roger.

Celui-ci se troublait à son tour: très rouge maintenant, il n'osait plus regarder si haut.

Cet embarras permit à Charlotte d'examiner à son aise les détails de la métamorphose. Un dangereux silence s'ensuivit.

— Pardonnez-moi, monsieur, de ne pas vous avoir encore offert un siège! reprit-elle enfin, prenant son parti de la singularité d'une telle situation.

L'entretien s'établit; Roger expliqua le but de sa visite :

— Il était souffrant depuis quelque temps; il pensait que sa grand'mère l'envoyait chercher chez le docteur un remède à son malaise!

— Il faut se bien soigner! répondit Charlotte.

Puis s'enhardissant elle le questionna.

— Le château est triste, vous ne voyez personne; que faites-vous de votre temps?

— Je monte à cheval, je chasse, je fais des armes, je lis un peu.

— Quels romanciers préférez-vous? Flaubert ou Goncourt, Zola ou Daudet?

— Je n'ai jamais lu ces auteurs; mon précepteur m'a toujours dit que M. de Chateaubriand avait été le dernier homme de lettres qui se respectât!

— Les vieux écrivains ont du bon! Ainsi, tenez, moi je suis folle de Paul de Kock! Si vous saviez comme c'est drôle! *Gustave le mauvais sujet*, par exemple!

Et, déjà familière et rieuse, elle raconta les farces du mauvais sujet au très étonné Roger.

— Quatre heures bientôt! dit-elle tout à coup; et M. Renard qui doit rentrer dans une demi-heure!

La même pensée leur vint à tous deux :

— C'était grand dommage qu'il rentrât si tôt!

Cette communauté d'idées qu'ils lurent sur leur visage fit naître en eux une grande confusion : trouble inconnu chez Roger, sensation plus facile à expliquer chez Charlotte.

Les grands yeux de celle-ci se fermaient à demi, tout humides de langueurs pendant que les regards du jeune homme devenaient plus ardents, plus chercheurs, et que de chaudes vapeurs lui montaient au cerveau.

Cependant, tout enfiévrés qu'ils fussent d'amoureux frissons, peut-être seraient-ils restés à se contempler ainsi jusqu'au retour du mari, si le hasard malin qui veille aux conjugales infortunes n'avait fait des siennes :

Un camée, s'échappant du doigt potelé de Charlotte, glissa subitement à terre; Roger se précipita pour le ramasser; en le tendant à la jeune femme, leurs mains se rencontrèrent : ce simple contact valait mieux qu'un long discours et réunit leurs deux êtres en une étreinte aussi désirée d'une part que pressentie de l'autre.

— Que vous a dit le docteur? demanda la douairière à Roger dès son retour au château.

— Ah! grand'mère, j'ai appris chez lui bien des choses!... répondit-il avec un sourire qu'elle ne lui connaissait pas.

— Il suffit, marquis! interrompit pudiquement l'excellente femme, bien loin de se douter cependant de tout ce que savait déjà Roger.

Le lendemain matin, le chocolat que Cécile apporta à la douairière était très froid, et la petite était très rouge.

Jacques LOZÈRE.

LA BESACE DE TOILE BISE
OU
Le Pêcheur d'amour.

Comme il cheminait par un chaud jour d'automne sur une route poudreuse bordée de rizières et de champs de mil, Yozan le pauvre se sentit fatigué.

Il déposa, au pied d'un Bouddha qui se dressait à l'angle de deux chemins, le petit fardeau de thé qu'il portait dans un foulard à l'extrémité d'un bâton et alla





s'asseoir, non loin de là, au bord d'un étang sous un kaki aux fruits dorés.

L'étang était fleuri de lotus, traversé de vols de cigognes, rayé de fuites de poissons, en sorte qu'il paraissait, dans la verdure, un énorme plateau de laque semblable à ceux que Yozan avait vus à Yeddo.

C'était au moment le plus chaud du jour; le parfum des pruniers flottait dans l'air et Yozan, envahi par le sommeil, sentit que ses yeux se fermaient. Il allait s'étendre à l'ombre fraîche de l'arbuste quand sa main rencontra, en écartant l'herbe touffue, une façon de petite outre qu'attachait une mauvaise corde.

Ce que Yozan avait pris pour une outre était une besace de toile bise pleine de pierreries et de pièces si brillantes que les fruits d'or qui pendaient aux branches du kaki semblèrent tout à coup se ternir. Des rubis, clairs comme le sang d'un ibis blessé, mariaient leur éclat à de transparentes émeraudes, à des chrysolithes, à des topazes, à des saphirs et à d'autres gemmes de nuances inconnues.

Yozan le pauvre, habitué cependant à porter des fardeaux, peinait à soulever cette besace et, comme elle menaçait de craquer, il la plaça prudemment sous sa tête et s'étendit dans les fleurs.

Il ne put dormir.

Le moindre oiselet frôlant les feuilles, la plus légère libellule posée sur son chignon, la chute d'un pétale, le vol d'un bourdon le faisaient trembler; il lui semblait qu'une armée de dragons hideux, convoitant sa trouvaille, rampait vers lui dans les hautes herbes.

Or, le sage Yozan préférait à toutes les voluptés que procure la richesse, le plaisir d'un rêve à l'ombre d'un kaki; il lança donc à pleines poignées, dans l'étang, ce que contenait la besace.

Ce fut un étincellement inouï; l'or et les pierreries éclataient de sa main comme d'un fruit trop mûr, ruisselaient entre ses doigts, tombaient en gerbe à la surface de l'onde, glissaient dans les algues, éveillaient de lourdes dorades et mille poissons aux écailles merveilleuses qui, éperdus, filaient de tous côtés comme des flèches de joyaux.
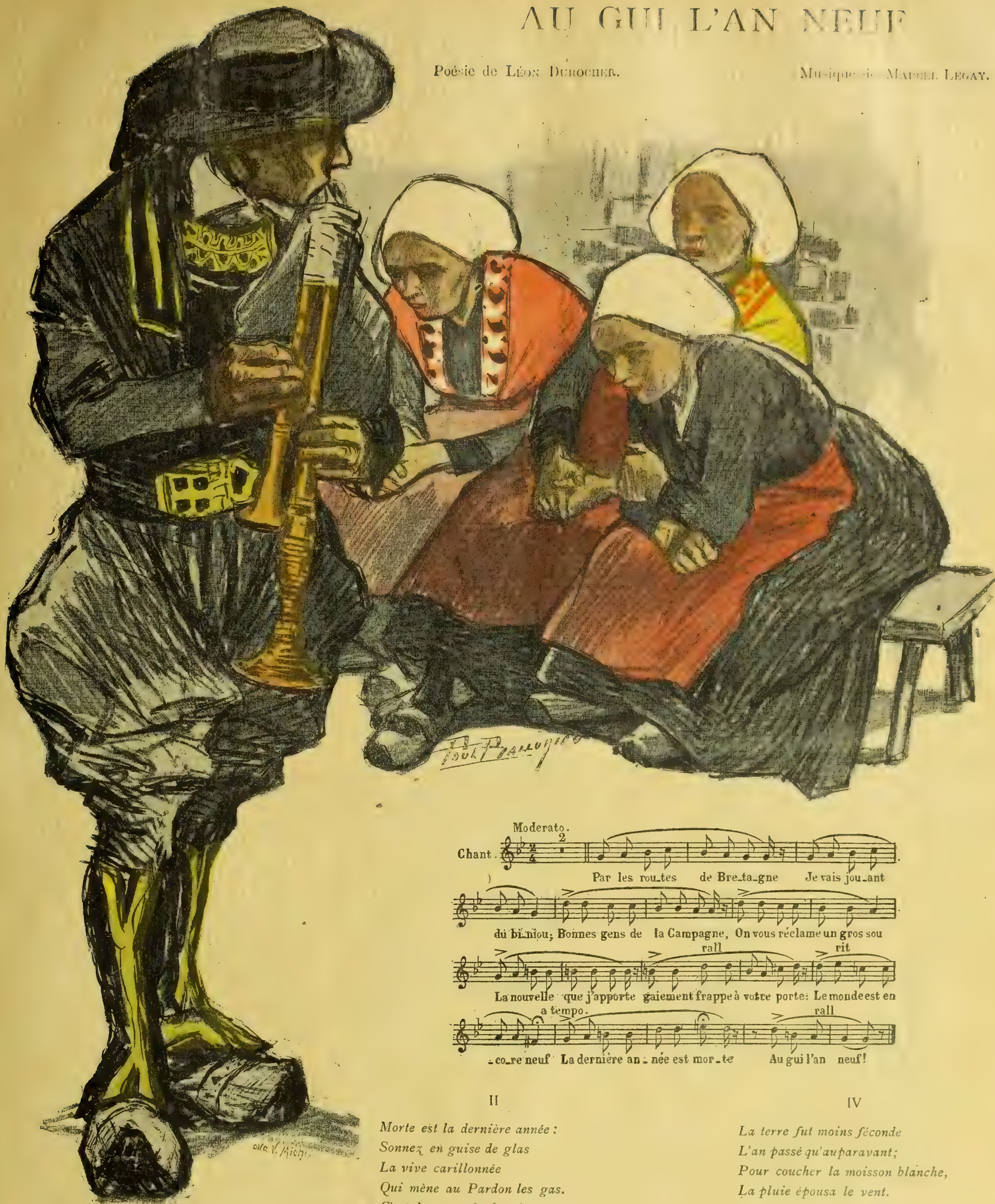
A la joie que lui causait cet éblouissement magnifique, se mêlait un malin plaisir à songer que ces poissons de chair délicate étrangleraient peut-être un jour quelque fastueux seigneur d'un petit morceau d'or; et c'est avec un sourire que Yozan le pauvre s'étendit dans les herbes et s'endormit à l'ombre du kaki sous la neige des fleurs.

La belle Yosmatchiva, encadrée de ses deux amies, Mouski aux blanches mains et la rieuse Sôjo, qu'elle tenait chacune par la taille tandis que Mouski et Sôjo marchaient en l'éventant, se promenait sous les arbres dorés.

Elles arrivèrent au bord de l'eau et — à la vue soudaine d'un chignon parmi les herbes — elles poussè-

AU GUI L'AN NEUF

Poésie de Léon Durocher. Musique de Marcel Legay.



I

Par les routes de Bretagne
Je vais jouant du biniou :
Bonnes gens de la campagne.
On vous réclame un gros sou
La nouvelle que j'apporte
Gaiement frappe à votre porte.
Le monde est encore veuf :
La dernière année est morte...
Au gui l'an neuf!

II

Morte est la dernière année :
Sonnez en guise de glas
La vive carillonnée
Qui mène au Pardon les gas.
C'est douze mois de misère,
Douze longs mois qu'on enterre :
Gas d'Arzon ou de Pléneuf,
Dansez au pied du calvaire...
Au gui l'an neuf!

III

La figure encore blême,
Le nouvel an au berceau
Vous invite à son baptême :
Mettez l'habit le plus beau.
Moi je suis un joyeux drille
Qui n'ayant point de famille
Se passe de drap d'Elbeuf :
Que le chaud soleil m'habille!..
Au gui l'an neuf!

IV

La terre fut moins féconde
L'an passé qu'auparavant;
Pour coucher la moisson blanche,
La pluie épousa le vent.
Doux rayons, tièdes haleines,
D'épis d'or couvrez les plaines
Où l'homme poussa le bœuf :
Et que les granges soient pleines !...
Au gui l'an neuf!

V

Le ciel brumeux se colore ;
L'Avenir est en chemin.
A l'horizon semble éclore
Le sourire de Demain.
Cœurs qu'opprime la souffrance,
Paysans, soldats de France,
Le Temps vient de pondre un œuf :
Cet œuf contient l'espérance...
Au gui l'an neuf!

rent trois cris auxquels succédèrent trois éclats de rire lorsqu'elles virent que Yozan dormait profondément.

Yozan avait ouvert les yeux ; mais, mal éveillé et parce qu'elles s'étaient assises sur la rive ombreuse et qu'une extraordinaire flore éclatait aux plis de leurs robes de soie, il crut tout d'abord que trois buissons avaient fleuri au bord de l'eau. Lorsqu'il entendit que des paroles s'en échappaient, il ouvrit complètement ses paupières et contempla, à travers les brins d'herbe, la belle Yosmatchiva et ses jolies amies.

Jamais Yozan n'avait vu, même pendant son sommeil, d'impératrice de songe dont la beauté fût comparable à celle d'Yosmatchiva ; jamais il n'avait rêvé de bouche plus gracieuse que la bouche de la rieuse Sôjo ; jamais il n'avait cueilli de fleurs à longs pétales qui lui parussent plus blanches que les mains de Mouski.

Yozan le pauvre aurait voulu les posséder toutes les trois. Il aurait voulu diadémer de baisers le front d'Yosmatchiva, clore du sceau d'amour la bouche de Sôjo, entourer de torsades de caresses les poignets charmants de la frêle Mouski.



Leur éventail jouait dans leurs doigts comme une aile, s'ouvrait, se refermait, et lorsque de quelque branche tombaient en gerbes des pétales, elles les faisaient voltiger autour d'elles et riaient. Si d'aventure passait un papillon elles lançaient, d'un geste gracieux, leurs éventails dans les herbes : ils s'échappaient, planaient comme trois oiseaux et se posaient loin d'elles tandis que le papillon butinait dans leurs cheveux des fleurs d'aubépine.

Yosan charmé épiait le moindre de leurs gestes.

Mouski, Yosmatchiva et la rieuse Sôjo causaient de parures et d'amour.

— Je me donnerais, disait Yosmatchiva en regardant passer un nuage, pour un collier qui ferait sept fois le tour de mon cou et dont chaque rubis ressemblerait à une goutte de sang.

— Et moi, Yosmatchiva, reprenait la frêle Mouski, pour un oiseau de pierreries que je poserais dans ma chevelure.

— Sôjo, pour une simple opale, dit en riant Sôjo.

Et tout à coup elles disparurent sous les arbres.

Or, depuis le jour d'automne qu'il se sentit fatigué sur une route poudreuse bordée de rizières et de champs de mil et déposa aux pieds d'un Bouddha, pour aller rêver sous un kaki aux fruits dorés, le petit fardeau de thé qu'il portait dans un foulard à l'extrémité d'un bâton, l'on aperçoit Yozan le pauvre qui, dans un étang fleuri de lotus, plonge tristement une ligne de bambou...

Paul LECLERCQ.

PREMIER REMORDS

Quelquefois, regardant le passé de ma vie, et songeant à ce qui l'a rempli, à ce qui en a fait un trésor de souvenirs passionnés au lieu de l'amas de mornes saisons, d'années grises, qu'il eût pu être, qu'il avait même commencé d'être, j'ai essayé de réveiller ma conscience, de me juger avec sévérité.

« Après tout, me disais-je, je n'ai pas le droit d'être heureuse parfaitement. J'ai volé mon bonheur à la société, à la loi, au devoir. Je n'ai pas été une femme honnête... Voilà quatorze ans que je trompe mon mari. »

Et je m'efforçais bien sincèrement de trouver en moi de l'indignation contre moi-même ; il me semblait que j'eusse été moins criminelle, si j'avais connu le remords. Je considérais mon mari, paisiblement assis dans un fauteuil, lisant son journal minutieusement, comme il fait tout, et je m'adressais des reproches : « Voilà un brave homme qui s'est confié à toi, qui t'a donné la garde de son nom et de son repos. Depuis quatorze ans, qu'en as-tu fait ? S'il le savait, ce pauvre homme d'employé, qui gagne tristement sa vie, la tienne, et celle de ta fille, crois-tu que les joies poignantes, dont tu es si glorieuse, pourraient être mises en balance avec la peine qu'il endurerait ?... »

Oui... mais, il ne sait pas ! il ne saura jamais. Il n'a *jamais vu* l'homme pour qui je le trahis ! C'est précisément, je crois, la certitude de sa tranquillité qui m'ôte le remords. Comme je ne l'aime pas avec ma chair et mon cœur, ce mari, comme je n'ai pour lui que l'affection d'habitude qui se crée par la longue existence à deux et la communion des intérêts, je ne lui dois pas plus que de lui faire cette vie tranquille et de m'associer sincèrement à ces intérêts. On aura beau multiplier autour de nous le réseau des lois et des convenances : une femme ne se sent pas obligée à la fidélité qu'envers l'homme qu'elle aime.

Voilà ce que je me disais, jusqu'à hier. Et pourtant, aujourd'hui, je connais la blessure du remords, si douloureusement que je ne sais plus comment je pourrai vivre, désormais, avec ce cancer au cœur... Une parole tombée des lèvres de ma fille, de ma grande Hélène de seize ans, y a suffi.

J'ai élevé cette enfant de mon mieux : si je suis une épouse condamnable, au moins n'encourrai-je pas le reproche d'avoir été mauvaise mère. Peu de fillettes, je crois, jouirent d'une enfance enveloppée de tant de sollicitude. Même au temps où, folle de Lucien, j'étais devenue une sorte de chose sans réflexion et sans résistance, le souci de la santé et du bonheur de ma fille m'a toujours restitué la raison et la tenue. Je dois à ce souci,

peut-être, de n'avoir pas consenti au scandale irréparable qu'il voulait, lui!... A mesure qu'Hélène a grandi, j'ai plus jalousement encore veillé sur elle et sur moi : et pour tromper la vigilance de ces clairs yeux d'enfants, j'ai, certes, employé plus de ruses et d'efforts que pour dérober la vérité à mon mari. Coupable, l'âme ternie, j'ai eu la joie de cultiver en pleine innocence la parfaite blancheur de cette âme toute neuve. Dès qu'elle approcha de ses dix ans, je ne m'en fiai même plus à moi; je la mis au couvent, dans une maison sûre, afin que l'œuvre d'éducation y fût continuée et achevée sans péril. Elle ne sortait qu'une fois par mois; nous la gardions quinze jours pendant les vacances avant qu'elle partît pour la maison de campagne de sa grand'mère, et, bien entendu, tout le temps qu'elle passait ici, les relations avec Lucien étaient interrompues... Et je triomphais de la voir grandir si délicieusement pure, ne connaissant rien des vilaines choses de la vie. Cela aussi, je crois, m'empêcha si longtemps de savoir ce qu'est un remords. Je prévoyais, pourtant, que le couvent ne me la garderait pas toujours; mais, outre que j'étais résolue à la marier très jeune, je me sentais la force de vivre chaste tant qu'Hélène demeurerait à la maison.

Hélène devait rentrer, hier matin, au couvent. Moi, l'après-midi, j'avais rendez-vous avec Lucien... Oui... c'est horrible, je le comprends à présent, ce mélange de maternité et de débauche, dans ma vie... Jusqu'à maintenant, je n'en souffrais pas. Je gardais jalousement Hélène et je lui aurais certainement sacrifié toute entrevue avec Lucien; mais, une fois Hélène en sûreté, je courais à l'amant avec une inconscience qui me confond... Il était convenu que Lucien m'attendrait, aujourd'hui, à trois heures, chez lui. Une dépêche du couvent m'arriva dès le matin : la mère supérieure nous informait que les murailles des dortoirs, repeintes à neuf, n'étant pas tout à fait sèches, on ne voulait pas y faire coucher les élèves, et qu'on prolongeait les vacances de deux jours. Hélène fut bien joyeuse et moi bien embarrassée... Envoyer un bleu à Lucien? J'y pensai tout de suite. mais, durant toute la matinée, ma fille ne me quitta pas. Je n'aurais pas eu le loisir d'écrire, à plus forte raison de porter la dépêche. Je me résignai à ne rien faire. « Lucien attendra. Il se doutera bien que j'ai été empêchée. »

Il attendit, en effet, une heure, une heure et demie, deux heures. Mais, connaissant mon exactitude habituelle, quand cinq heures sonnèrent, il se prit à être inquiet. Peut-être, aussi, huit jours d'abstinence avaient-ils aiguisé son envie de me revoir : il m'aime sincèrement. Il ne put tenir chez lui; il sortit, se jeta dans le premier fiacre qui passait et se fit conduire chez nous.

Ma bonne, *qui ne connaît pas* Lucien (je vous dis que le secret est impénétrable!), vint m'annoncer, à cinq heures un peu passées, « qu'un monsieur était là qui me demandait; qu'il était négociant en vins et voulait faire des offres de services ». Il insistait pour me voir, et la bonne ne parvenait pas à s'en débarrasser. Je passai dans le cabinet de mon mari, qui n'était pas encore revenu du ministère; Hélène m'attendit dans la pièce voisine.

Quand je vis Lucien, il me sembla que tout était perdu, la vérité découverte, ma faute connue.. Je poussai un cri... Lucien essaya de me calmer : « Je m'en vais tout de suite... Mais pourquoi n'êtes-vous pas venue tantôt?... » Je ne sais trop ce que je lui répondis; j'avais hâte de le voir partir; il n'insista pas pour rester, rassuré, puisqu'il me trouvait bien portante... Avant de rejoindre Hélène, je me réfugiai quelque temps dans ma chambre, et je m'efforçai de reprendre un peu de calme.

Hélène ne me dit pas un mot du négociant en vins. Je n'eus pas le courage d'en parler la première, de mentir en face de ces yeux bleus, si pénétrants. La journée s'acheva sans incident. Mon mari rentra, nous dînâmes : il était très gai, content de garder un soir de plus sa fille, qu'il adore. Au dessert, il demanda, en pelant une poire :

— Il n'est venu personne, cette après-midi, pendant que je n'étais pas là?

Je me sentis pâlir et défaillir... je voulais parler : ma bouche se tordait sans pouvoir articuler un son. Et voici que, stupéfaite, j'entendis Hélène répondre d'une voix très calme :

— Non, papa, il n'est venu personne.

Je la regardai... je rencontrai ses yeux. Ses yeux souriaient et me disaient clairement : « N'aie pas peur, je suis avec toi... »

De toute la nuit, je n'ai pu dormir. J'ai honte de moi. Ah! je suis durement punie, puisque cette enfant non seulement a deviné (et depuis longtemps sans doute) la honte de sa mère, mais encore a appris, par mon exemple, à tromper, à mentir pour moi... mieux que moi!

Marcel PRÉVOST.

LA FOIRE AUX JOIES

I

Et, dans toute sa journée de fatigue vaine à travers la forêt, n'ayant pu composer qu'un maigre fagot de brindilles, le pauvre bûcheron s'était affalé dans la clairière tout inondée d'une lune nouvelle. Car il n'avait pas osé encore rentrer chez lui, par peur de la femme, qui l'attendait au seuil du logis, les poings sur les hanches. Et, à force d'y songer, voici qu'il s'endormit, et, à peine les yeux clos, il vit une dame toute blanche comme de l'argent qui descendait du ciel, dans la clairière, et, après l'avoir bien aimablement regardé, s'approchait et se penchait sur lui. Et il eût dit que c'était la Lune elle-même qui, par miracle, lui faisait cette visitation sous un air de ressemblance avec sa femme, — qui n'était point sans l'étonner, car il ne se souvenait pas de l'avoir vue si amicale, depuis longtemps.

Et quand la femme se fut penchée sur lui, elle lui dit :

— N'es-tu pas las de trimer, pauvre homme! j'ai pitié de toi. Suis ma main et regarde!

Il obéit, et il aperçut un épais fourré qu'il n'avait jamais vu en cet endroit, et pourtant qui, mieux que lui, connaissait sa forêt?

— Lève-toi! dit la femme blanche d'argent, et va vers ce fourré. Quand tu en auras écarté les premières branches, tu auras devant toi un petit sentier, tu le suivras, et, bientôt, il te mènera à une grande route, qui monte, qui monte toujours, et ne s'arrête plus qu'au ciel.

— Aurai-je besoin d'aller si loin? questionna le bûcheron inquiet.

— Non! pauvre homme! Là, tu trouveras réunies toutes les joies du monde : prends-en à ton aise; et il y a là aussi des jeux de toutes sortes. Tu pourras tenter la fortune et rapporter de quoi apaiser la grondante lice qui t'attend au seuil du logis, le poil hérissé.

Et, ayant ainsi parlé, la femme blanche disparut, par miracle, comme elle était venue. Et laissant là son maigre fagot, le pauvre bûcheron se leva et s'avança lourdement vers le fourré que la bonne dame lui avait indiqué : et, comme elle le lui avait ordonné, il en écarta les branches...

Et, de fait, un chemin s'ouvrait devant lui qu'il n'avait jamais vu non plus que le fourré, étroit d'ailleurs, et très sombre à cause de l'épaisseur des frondaisons et aussi parce qu'il coudait aussi tout de suite à gauche, encaissé entre de hautes verdures touffues qui, de chaque côté, formaient comme des falaises.

Le bûcheron se gratta l'oreille :

— Ce chemin, m'est avis, est autant tort et bistort que la coquille d'un colimaçon, réfléchit-il; il se pourrait bien que je m'y perdisse.

Mais il se secoua vite, pensant qu'après tout la bonne dame en savait plus que lui, et, la preuve, c'est qu'elle connaissait, en sa forêt à lui, des endroits qu'il n'y avait pas encore découverts. Et tête cline, il se mit le chemin sous les pieds. Un chemin? C'était, à parler juste, une *sente* si resserrée qu'il dut, pour y entrer, se tourner de biais, et si capricieusement enroulée sur elle-même que les fils d'un écheveau mêlé ne sont pas plus embrouillés.

— Bougre!... marmonnait-il, tout en peinant; elle n'est guère franche, la route de la dame blanche; c'est bien une route de femme qui, jamais, ne va droit au but. A y piétiner de la sorte, je ne risque pas d'arriver tôt, si je ne me dépêche!

Et il se hâta, non sans continuer à songer. Mais, tout à coup, il s'arrêta net : il avait quitté, sans s'en apercevoir, l'étroite sente. Le jour, maintenant, était dans son plein : maintenant, devant lui, une longue route s'élevait, longue et large, celle-là, paraissant d'un rude monter, et comme appliquée, presque droite comme une échelle, au versant d'une montagne haute, si haute, qu'on n'en devinait pas le faîte. Et cette route était toute grouillante d'une *gent* si compacte et si affairée, qu'on eût dit une fourmilière en voyage.

— Diable! se dit le bûcheron, faisant la lippe et tout décontenancé; m'est avis que je ne fus pas seul averti!

II

Bien étrange, en vérité, cette route! Si étrange que, pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, il se frotta les yeux plusieurs fois, et, serrant son bâton à plein poing — car s'il avait laissé son fagot, il avait pris son bâton — il en fit des moulinets tout autour de sa tête. — C'était bien, en effet, une avenue de foire, comme la dame l'en avait averti!

De fait, de chaque côté de la route, des groupes de badauds stationnaient devant des étalages, des montres et des spectacles que le bûcheron ne distinguait pas encore, tout pavoisés d'un flottement de bannières et d'oriflammes de toutes couleurs — éclatant si bellement au soleil qu'il s'en sentit tout égayé.

— N'était, se dit-il, qu'il y a trop de grouillement de peuple, la route, à son commencer, ne paraît pas trop mal plaisante.

Pour y grouiller, le monde y grouillait sûrement, et avec de telles confusions que notre homme ne put s'expliquer, tout d'abord, si le courant de la foule montait ou descendait, tant il était coupé d'attroupements, qui y formaient comme des îlots, et traversé, à la précipitée, en tous sens, par des affolés qui s'y croisaient, s'y heurtaient, y fusaient, y viraient et reviraient, avec le même remuement d'un tourbillon de têtards dans un fossé, le lendemain d'un jour d'averse.

Des orateurs forains, gesticulant du haut de tables ou de tréteaux, quelques-uns même à califourchon sur les épaules de quelques niais, tout fiers, semblait-il, d'être ainsi chevauchés; — des charlatans, promenant de grandes affiches, d'immenses pancartes, et luttant d'extravagance tant pour la forme que pour le bariolage des couleurs, amassaient autour d'eux des badauds, qui s'y tassaient en stationnant, ou tout autour s'agitaient et pullulaient en remous; — et, sinuant à travers toutes ces embâcles, dans la foule, des files de curieux y creusaient des sillons derrière quelques personnages, suivis pour l'ovation ou pour la huée comme on fait à la suite d'un chienlit, au carnaval!

Avant de s'engager en cette presse, le bûcheron demeura une passée de temps, pensif, les deux mains croisées sur la tête de son bâton : il songeait que la marche ne devait pas être aisée parmi cet écrasement de gens, dont aucun, jugeait-il d'après ses plus proches, n'était disposé à s'amincir tant soit peu pour aider au passage de son voisin.

Cette pensée lui mit la rage au cœur : il avait été, étant soldat, en garnison en Bretagne : il s'en souvint, se plia le corps, ramassa toutes ses forces dans les épaules et dans la tête, et, le bâton levé, le crâne en avant, il fonça à la mode bretonne sur ses voisins, criant du plus fort qu'il put, pour les effrayer : « Holà! gare! gare! ou je vous assomme tous! »

Cet élan et l'épouvante des gens qui s'écartèrent pour le laisser passer le portèrent déjà à quelques bonnes brasses dans la foule. Mais, si roide qu'une balle soit projetée, il faut bien qu'à la fin elle s'amortisse et meure. — Notre bûcheron, tout en nage, et non sans avoir reçu quelques horions par derrière, — les injures et les cris, ne lui touchant pas la peau, ne l'inquiétaient guère, — dut se ralentir, et s'essuyer le front pour voir plus clair, car la sueur lui dégoulait dans les yeux. Mais, même au

repos, il s'était donné un air si terrible et son bâton était si énorme que les gens qui commençaient à s'amasser autour de lui, menaçants, se firent tout à coup silencieux; — mais voici qu'il s'aperçut qu'il avait, dans la bagarre, perdu son chapeau; d'une œillade circulaire, il inspecta tout son monde, et, allongeant la main avec un geste de souverain, il cueillit au hasard, sur une tête voisine, le premier chapeau qu'il rencontra. Or, c'était un très beau panama aux larges ailes : il s'en coiffa avec d'autant plus de satisfaction que ce *troc* lui parut de bon augure pour le reste de son chemin : pourtant, des murmures s'élevèrent : il dressa son bâton, puis : « Ouvrez les rangs ! » ordonna-t-il.

Les rangs s'ouvrirent, et il passa tout glorieux.

— Ça commence bien, mon brave ! se complimenta-t-il ; et il hâta le pas, car le soleil montait roide sur l'horizon. Comme il était déjà loin, il entendit une voix qui lui criait : « Voleur ! ».

Tout son sang lui flua à la tête, comme par un coup de piston, et il se retourna; un groupe le désignait et le regardait : « C'est de là que c'est parti : mais duquel de ceux-là? je n'ai pourtant pas le temps d'aller *casser* toutes ces figures ! » Cette réflexion le calma, et, haussant les épaules : « Quoi? voleur? leur cria-t-il ; à preuve que ce n'est pas moi le voleur, c'est que j'ai perdu mon chapeau. Quelqu'un, sans faute, l'a trouvé. Personne ne me l'a rendu ; — qui donc a commencé à voler ? »

A le voir ainsi viré, un *chut* s'était posé sur toutes les lèvres : nul ne bougeait ; — et lui, le bâton sous l'aisselle gauche, les deux mains dans les poches de son pantalon, il reprit son chemin, le menton collé à la poitrine. — Ah! bon Dieu de bon Dieu ! quel brouhaha tout à coup et de droite et de gauche, et devant et derrière !

(*A suivre.*)

Xavier de RICARD.

LE VRAI PÈRE

(*Suite.*)

III

A la question de Mme Ethorel, si cruellement et si directement lancée, Mme de Bréau avait opposé ce visage impassible que le souverain principe de la tenue ordonne aux femmes de sa caste, comme leur robe et leur coiffure. C'est leur héroïsme professionnel, cette domination d'elles-mêmes dans les plus tragiques circonstances, — un héroïsme presque absurde d'ironie, car il consiste, comme fit celle-ci, durant cette terrible fin d'une terrible après-midi, à offrir des tasses de thé et des tartines de caviar à de bonnes amies qui lui déchiraient gratuitement le cœur. Il n'en vint pas moins de quatorze, — quatorze qui n'eurent pas d'autre sujet de conversation que Mégrignies et que la catastrophe où sombrait son honneur. Et à ces quatorze bourreaux du monde, féroces par vaine curiosité plus que par préméditation, Jeanne répondit sur le même ton correct d'étonnement un peu attristé qu'elle avait adopté d'instinct dès la première de ces visites. Mais quand elle se retrouva seule, son énergie nerveuse était à bout, et elle s'évanouit sur la chaise longue de ce petit salon où elle venait de tant souffrir. Par bonheur son mari se rendait à un dîner d'hommes ce soir-là, et il était déjà parti, en sorte que cette défaillance n'eut pas ce redoutable témoin qu'elle eût peut-être éclairé. Rendue à la conscience de sa misère et libre — libre enfin — de s'abandonner à la tempête intérieure, la malheureuse se retira chez elle après avoir renvoyé sa femme de chambre et refusé de se mettre à table, sous le prétexte d'une migraine. Elle refusa même de voir son fils Jacques, le fils du voleur! — Le voisinage de cet enfant lui eût été physiquement intolérable ! — Et là, enfermée, toute lumière éteinte, couchée sur son lit et les yeux grands ouverts sur le vide, elle commença de pleurer avec des soupirs et des sanglots, de pleurer sa honte, son amour abîmé dans un tel gouffre de fange, de pleurer son passé, son présent, son avenir, — de se pleurer, indéfiniment, solitairement, désespérément...

« Perdue !... Je suis perdue !... » Elle répétait, à travers ses gémissements, ce cri d'une irréparable détresse où se résumaient tous les incidents de cette journée d'agonie. Oui, perdue dans son existence de cœur, dans cette estime de ses propres sentiments, dont une créature un peu fière a besoin, même dans la faute, surtout dans la faute. Quand elle regardait dans sa mémoire, qu'y rencontrait-elle qui ne fût souillure, ineffaçable souillure ? — Perdue dans son existence de foyer. Sa maison, c'était ce mari qu'elle jugeait aujourd'hui d'une façon trop différente de son jugement d'autrefois pour supporter désormais de l'avoir trompé comme elle l'avait trompé ! C'était lui et c'était son fils, ce petit garçon dont elle sentait avec épouvante que maintenant elle le haïssait dans son sang, le sang de Mégrignies ! — Perdue dans son existence de femme. Car cette curiosité qu'elle avait eu tant de peine à braver et dans un cercle si étroit, elle devrait y faire face sur le vrai théâtre du monde, et le cœur lui levait à la pensée de cette inquisition, implacable et frivole, qui la crucifierait de nouveau le lendemain, et pour aboutir à quel sinistre ? Car Mégrignies viendrait à la fête qu'elle donnait. Il y viendrait, avec cette volonté de la ruiner qu'elle avait lue dans ses yeux. Ce dernier scandale serait sa vengeance contre cette société dont il était proscrit pour toujours. Dans l'éclair d'une demi-hallucination, elle vit de nouveau la foule de ses invités, l'entrée du voleur, son mari chassant l'hôte indigne et ce dernier répondant... Que dirait-il ? Qu'elle avait été sa maîtresse ? Que l'enfant était de lui ? Ah ! Quel que fût l'outrage suprême auquel se préparait cette bouche infâme, mieux valait mourir que de l'entendre !...

« Mourir ?... » Jeanne s'écouta prononcer cette seconde parole à voix haute. Elle ferma les yeux, et une espèce de langueur inconnue s'insinua dans sa souffrance pour en adoucir l'acuité. Ce n'était pas la première fois, depuis le commencement de ses déceptions d'amour, qu'elle songeait à ce départ après lequel il n'y a plus de retour dans les misères d'ici-bas, à ce sommeil qui n'a plus de rentrée parmi les abominables hideurs de cette vie. Jamais elle n'avait éprouvé à ce degré l'attrait profond, irraisonné, irrésistible, du repos définitif. Ce fut une tentation si forte, si puissamment et si doucement forte à la fois, qu'elle sentit sa volonté s'en aller de ce côté-là, comme une pierre détachée de sa base et précipitée le long d'une pente. Elle répéta : « Mourir, mourir, mourir, » à plusieurs reprises et elle acheva de rouler dans le mystérieux vertige. Tous ceux qui ont essayé de se tuer vraiment et qui en ont réchappé disent qu'à une minute l'être intime goûte une volupté inexprimable même dans la crise de dernier désespoir. C'est à l'instant précis où la fatale résolution s'empare de notre âme que cette détente s'accomplit, presque analogue, dans l'ordre moral, à l'invasion du chloroforme dans l'ordre physique. Cette sorte d'anesthésie intérieure, à la seule idée de l'anéantissement, donne raison aux médecins qui voient dans chaque suicide un aliéné passager. Tant que cette anesthésie ne s'est pas produite, les motifs les plus sérieux de nous détruire n'arrivent pas à déterminer un acte si contraire au fondamental instinct de notre nature animale. Quand elle a une fois touché une âme, la désagrégation intérieure est immédiate, presque foudroyante. Ainsi s'expliquent ces rapidités dans la pensée et dans l'exécution qui distinguent certaines morts volontaires. Il y a comme du somnambulisme dans cette hâte et dans cette adresse aux préparatifs qui caractérisent ces suicides improvisés. Aussi bien sont-ils d'ordinaire précédés par quelqu'une de ces secousses morales dont l'ébranlement atteint le cerveau comme un coup et comme une chute, et qui provoquent en lui un transport momentané. Quand ces commotions de toute la personne rencontrent un organisme aussi usé par les chagrins qu'était celui de Mme de Bréau, il n'y a plus même d'allées et venues dans la pensée, de prises et de reprises du projet. C'est du premier coup que l'idée funeste s'installe, et les malades s'étonnent eux-mêmes du peu de temps qu'ils ont mis à se décider. Jeanne s'était jetée sur son lit à huit heures. Il n'en était pas neuf quand elle se leva pour exécuter sa résolution.

(*A suivre.*)

Paul BOURGET.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 2. Edition de Paris : 5 centimes. 14 JANVIER 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

MA FEMME M'ATTEND, par Auguste GERMAIN



MA FEMME M'ATTEND

JACQUES, 23 ans. Étudiant en droit.
[illegible]
[illegible] Papa [illegible] fera jamais rien.
[illegible] au bar.

TOTO. — Allons, mon vieux Jacques, la dernière [illegible]?

JACQUES. — Pas moyen... Ma femme m'attend.

TOTO. — Ta femme? T'es en possession d'une grenouille, maintenant?

JACQUES. — Oui; et chic encore; n'est-ce pas, Maxime?

MAXIME. — Elle a de la gorge.

TOTO. — Alors, arrosons-la sa gorge... Garçon... madère... trois...

JACQUES. — Non, faut que je file...

TOTO. — Où ça?

JACQUES. — Chez moi... J'ai dit au valet de chambre [illegible] à dîner...

TOTO. — Tableau! Paul et Virginie qui boulottent en tête à tête. Ensuite... à neuf heures, dodo, comme des gens mariés?...

MAXIME. — Puis, le lendemain matin, à huit heures, le chocolat dans le lit.

TOTO. — A grande allure pour le collage!... (*A Jacques.*) T'es pas fou de te prendre les pattes dans les jupes d'une femme?... Et qu'est ce qu'elle fait, ta marquise?... Le Casino ou le Jardin de Paris?

JACQUES. — Elle travaille dans un grand magasin de couture; elle est première.

TOTO. — Ah! le complet est servi... Doit raconter histoires sur le patron, la patronne, les camarades, les clientes, les rosses de clientes... Vois ça d'ici... Le grand rasoir ordinaire... Allons, bois pour faire passer ça...

JACQUES, *buvant.* — Le dernier verre et je pars.

MAXIME. — Et ma tournée à moi? Tu crois que je te laisserai te trotter sans que j'aie payé ma tournée?...

JACQUES. — Vous n'êtes pas chics; quand vos femmes vous attendent, je ne vous empêche pas d'y aller, moi.

TOTO. — Oh! là là! Dis donc, Maxime, quand nos femmes nous attendent!... Eh bien! elles peuvent poiroter, les divines... Pour les rejoindre, pas de danger qu'on se foule ses petites chevilles...

JACQUES. — Je suis amoureux, moi.

MAXIME. — Q'c't'as dit?... Qu'c't'as dit?... T'es amoureux... Vite, vite, mon appareil de photo... que je le tire.

TOTO. — Et on donnera gratis sa bobine dans les distributions des prix de jeunes filles. Amoureux...! C'est une maladie qui vous vient quand on porte allègrement ses huit ans et des culottes courtes... Jacquot, le train de Charenton chauffe pour toi... Allons, plante là ta marquise et viens dîner avec nous.

JACQUES. — Ça, non.

MAXIME. — Il a peur... Il craint la scène...

TOTO. — Les larmes et peut-être les gifles...

JACQUES. — Des gifles? Eh bien, je voudrais qu'elle ose... Je me connais... Elle ne serait pas longtemps à aller voir sur le pavé s'y j'y suis...

TOTO. — Voilà une déclaration intelligente. Remonte dans mon estime... Apporte avec nous ton estomac au restaurant, on le remplira...

JACQUES, *regardant sa montre.* — Diable! Est-ce que je vais bien? Ma montre qui marque huit heures et quart!...

MAXIME. — Évidemment; nous en sommes à notre sixième tournée... Quand le gosier pompe, le temps coule...

TOTO. — Faut venir maintenant avec nous.

JACQUES. — Mais ma femme?...

TOTO. — Elle dîne, parbleu!... Viens! tu rentreras sur le coup de dix heures; raconteras que tu as été pris dans un embarras de voitures... Aurez bien le temps de vous aimer ensuite... Une nuit!... c'est plus long que huit jours.

[illegible] la terrasse. — Ces [illegible] de liqueur.

TOTO. — [illegible], hein?... Oh! ce bœuf bouilli avec de la bonne sauce tomate! Ne peux manger le pot-au-feu qu'au restaurant.

[illegible] au gratin!

JACQUES. — Et le homard à l'américaine!... Ordinairement, je m'en méfie... Ce soir, il va, il passe, il saute les obstacles, au petit trot...

TOTO. — Les pattes basses... Bonne idée qu'on a eue, [illegible] venir... [illegible] pas embêté?

JACQUES, *pommettes rouges, yeux brillants.* — Pour ça, non... Donne-moi encore un peu de fine... Mais, vous ne m'en voudrez pas maintenant, si je vous quitte... (*Regardant sa montre.*) Nom d'un chien! il est onze heures!

MAXIME. — Tu ne croyais pas qu'il était une heure de l'après-midi?

JACQUES. — Oh! oh!... Il faut que je m'en aille...

TOTO. — T'as bien le temps.

JACQUES. — Non.

TOTO. — Si. Ta femme est au pieu depuis déjà deux heures au moins... Aura pris un livre... Ronfle maintenant comme les anges avec bougie allumée près d'elle... Te voit en rêve.

JACQUES. — Ça, je suis sûr qu'elle dort... Avec elle, il faut être au lit à neuf heures... Son magasin la fatigue.

TOTO. — Peux bien finir la soirée avec nous, alors... Quand tu rentreras, tu diras: « Il est la demie. » Ça fera la rue Michel.

MAXIME. — On poussera une pointe jusqu'au Jardin de Paris.

JACQUES. — Je vous connais... On y restera des heures.

TOTO. — Non, pas ce soir; n'est-ce pas, Maxime? A minuit, quand le beffroi de la tour Eiffel sonnera ses douze plombes, on dévisse...

MAXIME. — Oui, oui...

JACQUES. — C'est juré...?

TOTO. — Sur le chignon de la dame qui est en face de nous.

JACQUES. — Alors, paye l'addition et filons vite...

Au Jardin de Paris. — Ces messieurs, assis à la terrasse d'un café, font la causette avec trois dames.

PREMIÈRE DAME. — Dites donc, mes petits chéris, il y a une heure que nous bavardons... Qu'on irait souper maintenant?

LES DEUX AUTRES DAMES. — Oh! oui, emmenez-nous!

TOTO. — La proposition me convient.... Moi, je marche.

MAXIME. — Je trotte derrière...

PREMIÈRE DAME. — Et toi, mignon?

JACQUES. — Moi, je ne peux pas... Je vais rentrer... Ma femme m'attend...

TOTO. — Aïe! voilà sa crise qui lui reprend!

PREMIÈRE DAME. — Ta femme?... Tu as une femme?

JACQUES. — Oui.

LES DEUX AUTRES DAMES, *ensemble.* — Eh bien! plaque-la!

TOTO. — Il est minuit... Elle ne se réveillera pas avant deux heures... T'as bien le temps de rentrer...

PREMIÈRE DAME, *à Jacques.* — Viens donc, on rigolera... Puis tu es gentil, tu as une bobinette amusante... Tu me plais...

JACQUES. — Ah! si j'étais seul! Car tu me reviens aussi... Tu as de beaux yeux bleus... J'aime les beaux yeux bleus... Il y a déjà longtemps que je t'avais remarquée.

PREMIÈRE DAME. — Moi aussi; tu te rappelles, aux Chinois?... J'étais avec un Russe...

JACQUES. — Il n'avait pas une bobinette amusante, lui.

PREMIÈRE DAME. — Pour sûr... Alors tu viens souper?...

JACQUES. — Oui, mais après je file...

PREMIÈRE DAME. — Comme tu voudras... Fais demander le cocher Ernest, de la rue de la Trémoille.

Au souper, chez Maxim's.

TOTO. — Mes enfants, l'aube se lève... Soyons vertueux... Allons nous coucher.

JACQUES, *très ivre.* — Nous avons bien le temps!...

MAXIME. — Il est épatant, celui-là!... Il nous a rasés toute la soirée pour rentrer... Maintenant, c'est lui qui ne veut plus partir.

JACQUES. — Puisqu'on s'amuse!

MAXIME. — Et ta femme?

JACQUES. — Elle est bien... Elle a un grand lit pour elle toute seule... Peut se dorloter à l'aise!...

MAXIME. — Va la rejoindre maintenant.

JACQUES. — Ah! zut, non.

PREMIÈRE DAME, *à Jacques.* — Alors, chéri, tu viens?

JACQUES. — Chasseur, faites avancer le cocher Ernest, de la rue de la Trémoille.

Le lendemain matin. Dans un appartement de la rue de la Trémoille.

JACQUES, *s'éveillant.* — Quelle heure est-il?

PREMIÈRE DAME. — Onze heures, petit mignon.

JACQUES. — Ma femme ne m'attend plus. (*Se retournant.*) Peux dormir encore une heure...

Auguste GERMAIN.

EN CONCILIATION

Par cette claire matinée de printemps, le président Rambure avait trouvé l'audience extraordinairement chargée; aussi, après avoir réuni plusieurs affaires, harcelait-il, dans une hâte de liberté, les parties d'un référé dont les explications interminables et confuses exaspéraient son impatience. Brusquement, il leur retira la parole, trancha le différend d'une phrase brève qui laissa déconcertés les deux adversaires en les renvoyant dos à dos.

Penauds, ils sortirent. La porte refermée sur eux, Rambure se leva, se détira les jambes, se frotta les mains — des mains grassouillettes, papelardes, qui se trahissaient adroites cependant et expertes aux touchers délicats et qui admirablement s'harmonisaient avec la large face sensuelle dans l'encadrement grave des favoris professionnels, les lèvres fleuries sur les plis replets du menton. Le président réunit ses papiers, par liasses correctement nouées, les réintégra dans leurs casiers respectifs, avec ce besoin méthodique qui n'abandonne les gens de bureau et de procédure pas même au cours de leurs plus graves préoccupations.

Tout en vaquant à ces menus et minutieux détails, Rambure avait déposé sa physionomie gourmée de magistrat pour s'épanouir en une mine joyeuse. Il se pourléchait par avance les lèvres, du friand déjeuner qui le mettait en tête à tête avec la mignonne Bébé Minette, et voluptueusement ses narines se dilataient tandis que ses yeux émoustillés pétillaient de convoitise. Ah! ce n'était point sans peine que la blonde Bébé avait consenti à se risquer dans son intimité; la petite nigaude n'aimait pas les vieux... et cependant ne valent-ils pas les jeunes?... Le président se faisait fort de la convertir. Mais elle lui était rebelle jusqu'au jour où il l'avait vue envahir son cabinet, bouleversée, implorante, compromise dans une vilaine histoire.

Savoureusement, Rambure évoquait un à un les souvenirs de cette entrevue et semblait, par la mémoire, en siroter les détails.

Elle s'était échouée, là, dans ce fauteuil; de petits sanglots soulevaient sous l'étoffe la gorge ferme, affriolante, qu'il connaîtrait bientôt... Il s'était approché, indulgent, paternel, lui avait pris les mains, caressé la joue, essuyé les larmes, puis alors la confessait avec l'onction d'un prêtre. Peu à peu, les coudes de la mignonne s'étaient reposés sur les cuisses du magistrat, comme elle se prosternait à demi, et lui la relevait, la faisait rasseoir si habilement qu'elle se trouvait sur les genoux de l'amoureux, lui chuchotant dans le cou les derniers aveux que, très rouge, il écoutait, insistant sur les plus scabreux détails, à la fois séduit et intéressé.

Le président croyait sentir encore le souffle caressant frôler sa chair, et une chaleur lui montait à la peau. Certes, l'affaire était épineuse, mais comment ne pas l'émonder de tout piquant lorsque Bébé Minette avait pleuré. Tout était aplani, l'aventure définitivement classée; il en avait prévenu la pauvrette qui, tout heureuse, l'attendait pour lui faire toucher les honoraires.

Il coiffa son chapeau, se mira dans la glace avec satisfaction, il se vit correct, souriant, rasé de frais, la boutonnière fleurie de la rosette; il marcha vers la porte, l'ouvrit et se heurta à l'huissier qui entrait.

— Qu'est-ce encore, Hilaire? interrogea-t-il inquiet.

L'huissier marmotta, obséquieux:

— M. le Président oublie les époux Rabut, en instance de divorce, convoqués pour la tentative de conciliation.

— Que le diable les patafiole!

— Oh! insinua respectueusement Hilaire, que M. le Président se rassure; ce ne sera pas long, j'ose espérer; les Rabut sont venus ensemble de la campagne, dans la même carriole, et ils causent tranquillement entre eux, en bons amis.

— Bon. Introduisez-les.

Rambure s'était rassis, de nouveau confit dans sa dignité. Il vit entrer le couple, la femme en tête; la Rabut, plantureuse gaillarde, haute en couleurs, bâtie en force, et derrière elle, l'homme chétif, maigriot, les épaules rentrées, la tête basse.

Ils s'assirent sur l'invitation du magistrat, la femme, délibérément, d'une pression dont gémit le siège; le mari, d'un geste timide qui laissa son derrière de pauvre homme sur le bord de la chaise, les pieds repliés contre les barreaux.

Le président parla:

— Epoux Rabut, vous demandez le divorce.

— Pardine! s'exclama la commère, on est venu pour ça!

Rambure, d'un regard sévère, lui imposa silence et continua :

— La loi, dans sa bonté et sa sagesse, a voulu, avant de rompre les liens qu'elle a noués, tenter la réconciliation des conjoints. Quels que soient vos griefs, songez qu'une erreur peut se réparer, un malentendu se dissiper, une faute s'absoudre. Voyons, conjoint Rabut, pourquoi réclamez-vous le divorce ?

— C'est rapport à la Ludivine, m'sieu le Président...

— Rapport à moi ! récrimina la femme; elle est forte, celle-là ! Dis donc que c'est rapport à toi, bougre de feignant.

—Voyons, dépêchons.Que reprochez-vous à votre mari?

La Rabut haussa les bras vers le plafond et les abattit d'un grand geste.

— Ce que je lui reproche, mon Président, ce que je li reproche!... mais tout.

— Quoi encore ? précisez, dit Rambure agacé.

— Un prop'e à rin, un aztèque, et pour une femme comme moi à qui deux hommes ne feraient pas peur ! un feignant bon à lanterner le jour et ronfler la nuit. C'est pas pour ça que je me suis mariée.

— Au fait ! ordonna le magistrat.

— Le v'là le fait, mon Président; un bon à rin que je vous dis, un molasson, comme qui dirait un bœuf, sauf vot' respect; quoi ! c'est-y clair ?

— C'est tout?...

— C'est-y pas assez?

— Non. Il n'y a point là motif à divorce.

— Que si, insista la commère, l'avoué y a dit, le mariage est nul comme quoi l'homme ne peut pas.

Rambure inclina la tête.

— Ah ! oui! Nullité pour impuissance...

« Mais, s'interrompit-il en contemplant le ventre proéminant de la Rabut, vous êtes enceinte, la mère, votre mari n'est donc point impuissant.

La femme éclata de rire et se contint les côtes :

— Ah ! vous nous la bâillez bonne, m'sieu le juge!... Ce ch'tit-là? Mais reluquez-le donc!... Oh ! là là!... L'enfant n'est pas de lui, mais de Jean-Pierre, not' valet; un gars celui-là!

— Pour sûr qu'il est de Jean-Pierre, confirma Rabut.

— Qu'importe ! déclara Rambure stupéfait; d'ailleurs, *is pater est quem nuptiæ demonstrant*; à moins que ce ne soit vous, le mari, qui réclamiez le divorce pour adultère de votre femme ?

— Que nenni, dit l'homme. Je peux pas; faut ben que la femme en trouve un qui la serve ; encore qu'elle me tarabuste la nuit sans profit et j'aime à dormir tranquille. J'ai beau lui dire : « Tu perds ton temps. » Elle revient toujours me houspiller ; elle y gagne rin et j'y perds; moi, j'aime mon repos.

— Vous y entendez, m'sieu le juge, glapit la Rabut. Ah! le feignant ! peut-on supporter ça?...

La pendule tinta.

L'heure du rendez-vous. Le magistrat se vit en retard; il n'était pas comme Rabut, lui !... Alors il expédia les conjoints d'un mot.

— Allons ! il y a tout juste de quoi fouetter un chat. Mettez-y de la bonne volonté, Rabut.

— Je veux ben, moi, je veux ben tout de même, marmotta le paysan en roulant entre les doigts les ailes de son feutre, oui, je veux bien...

Le Rabut haussa les épaules et conclut :

— Mais tu peux pas.

Georges de LYS.

LE MASSACRE DES INNOCENTS

Ce vendredi, 26 du mois de décembre, vers l'heure du souper, un petit vacher vint à Nazareth en criant terriblement.

Des paysans qui buvaient de la cervoise en l'auberge du Lion-Bleu ouvrirent les volets pour regarder dans le verger du village, et virent l'enfant qui accourait sur la neige. Ils reconnurent que c'était le fils de Korneliz et lui crièrent par la fenêtre : « Qu'est-ce qu'il y a! Allez vous coucher ! »

Mais il répondit avec épouvante que les Espagnols étaient arrivés, qu'ils avaient incendié la ferme, pendu sa mère, dans les noyers, et lié ses neuf petites sœurs au tronc d'un grand arbre.

Les paysans sortirent brusquement de l'auberge, entourèrent l'enfant et l'interrogèrent. Il leur dit encore que les soldats étaient à cheval et vêtus de fer, qu'ils avaient enlevé les bêtes de son oncle Petrus Krayer et entreraient bientôt en forêt avec les moutons et les vaches.

Tous coururent au Soleil-d'Or, où Korneliz et son beau-frère buvaient aussi leur pot de cervoise, et l'aubergiste s'élança dans le village en criant que les Espagnols approchaient.

Alors il y eut une grande rumeur en Nazareth. Les femmes ouvrirent les fenêtres et les paysans sortirent de leurs maisons avec des lumières qu'ils éteignirent lorsqu'ils furent dans le verger, où il faisait clair comme à midi, à cause de la neige et de la pleine lune.

Il s'assemblèrent autour de Korneliz et de Krayer, sur la place, devant les auberges. Plusieurs avaient apporté leurs fourches et leurs râteaux, et se parlaient avec terreur sous les arbres.

Mais comme ils ne savaient que faire, l'un d'eux courut chercher le curé, à qui appartenait la ferme de Korneliz. Il sortit de sa maison avec le sacristain en apportant les clefs de l'église. Tous le suivirent dans le cimetière, et il leur cria du haut de la tour qu'il y avait des nuages rouges du côté de sa ferme, bien que le ciel fût bleu et plein d'étoiles sur tout le reste de la campagne.

Ayant délibéré longtemps dans le cimetière, ils décidèrent de se cacher dans le bois que les Espagnols devaient traverser et de les attaquer s'ils n'étaient pas très nombreux, afin de reprendre le bétail de Petrus Krayer et le butin qu'il avaient fait à la ferme.

Ils s'armèrent de fourches et de bêches, et les femmes restèrent autour de l'église avec le curé.

En cherchant un endroit favorable à leur embuscade, ils arrivèrent près d'un moulin, aux limites de la forêt, et virent brûler la ferme au milieu des étoiles. Ils s'établirent là, devant une mare couverte de glace, sous d'énormes chênes.

Un berger, que l'on appelait le Nain-Roux, monta la colline pour avertir le meunier, qui avait arrêté son moulin en voyant les flammes à l'horizon. Cependant il laissa entrer le paysan, et tous deux se mirent à une fenêtre pour regarder au loin.

La lune brillait devant eux sur l'incendie, et ils aperçurent une longue foule qui marchait sur la neige. Quand ils l'eurent contemplée, le Nain descendit vers ceux qui étaient dans la forêt, et ils distinguèrent lentement quatre cavaliers, au-dessus d'un troupeau qui semblait brouter la plaine.

Comme ils regardaient au bord de la mare, et sous les arbres éclairés de neige, avec leurs chausses bleues et leurs manteaux rouges, le sacristain leur montra une haie de buis, derrière laquelle ils se cachèrent.

Les bêtes et les Espagnols s'avancèrent sur la glace, et les moutons, en arrivant à la haie, broutaient déjà la verdure, lorsque Kornelis creva les buissons, et les autres le suivirent dans la clarté avec leurs fourches. Il y eut alors un grand massacre sur l'étang au milieu des brebis amoncelées et des vaches qui contemplaient la bataille et la lune.

Quand ils eurent tué les hommes et les chevaux, Korneliz s'élança dans la prairie vers les flammes et les autres dépouillèrent les morts. Puis ils retournèrent au village avec les troupeaux. Les femmes qui regardaient la lourde forêt, derrière les murs du cimetière, les virent s'avancer entre les arbres et coururent à leur rencontre avec le curé, et ils revinrent en dansant de grandes rondes, au milieu des enfants et des chiens.

En se réjouissant sous les poiriers du verger, où le Nain-Roux accrochait des lanternes en signe de kermesse, ils demandèrent au curé ce qu'il fallait faire.

Ils résolurent enfin d'atteler un chariot pour emmener au village le corps de la femme et ses neuf petites filles. Les sœurs et d'autres paysannes de la famille de la morte y montèrent, ainsi que le curé qui marchait avec peine, étant vieux déjà et fort gros.

Ils rentrèrent dans la forêt et arrivèrent en silence devant l'éblouissement des plaines, où ils virent les hommes nus et les chevaux renversés sur la glace lumineuse entre les arbres. Puis ils marchèrent vers la ferme qui brûlait au milieu du paysage.

En arrivant au verger et à la maison rouge de flammes, ils s'arrêtèrent devant la grille pour contempler le grand malheur du paysan, dans son jardin. Sa femme pendait toute nue aux branches d'un énorme noyer, et lui, montait une échelle pour grimper dans l'arbre, autour duquel les neuf petit[illegible] gazon. Il marchait déjà dans les vastes ramures, lorsqu'il vit tout à coup, sur la lumière de la neige, la foule qui le regardait. Il fit signe de l'aider, en pleurant, et ils entrèrent dans le jardin. Alors le sacristain, le Nain-Roux, l'aubergiste du Lion-Bleu et celui du Soleil-d'Or,



le curé avec une lanterne, et beaucoup d'autres paysans montèrent dans le noyer neigeux, au clair de lune, pour dépendre la morte, que les femmes du village reçurent dans leurs bras au pied de l'arbre, comme à la descente de croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le lendemain on l'enterra, et il n'y eut plus d'événements extraordinaires à Nazareth cette semaine-là. Mais, le dimanche suivant, des loups affamés parcoururent le village après la grand'messe, et il neigea jusqu'à midi; puis le soleil brilla soudainement dans le ciel, et les paysans rentrèrent dîner comme d'habitude et s'habillèrent pour le salut.

En ce moment il n'y avait personne sur la place, car il gelait cruellement. Seuls, les chiens et les poules vaguaient sous les arbres, où des moutons broutaient un triangle de gazon, et la servante du curé balayait la neige de son jardin.

Alors une troupe d'hommes armés traversa le pont de pierre au bout du village, et s'arrêta dans le verger. Des paysans sortirent de leurs demeures, mais rentrèrent terrifiés en reconnaissant les Espagnols, et se mirent aux fenêtres pour voir ce qui allait arriver.

Il y avait une trentaine de cavaliers, couverts d'armures, autour d'un vieillard à barbe blanche. Ils portaient en croupe des lansquenets jaunes ou rouges, qui mirent pied à terre, et coururent sur la neige pour se dégourdir, pendant que plusieurs soldats habillés de fer, descendaient aussi, et pissaient contre les arbres auxquels ils avaient attaché leurs chevaux.

Puis ils se dirigèrent vers l'auberge du Soleil-d'Or et frappèrent à la porte. On leur ouvrit en hésitant, et ils allèrent se chauffer près du feu en se faisant verser de la cervoise.

Ensuite ils sortirent de l'auberge, avec des pots, des cruches et des pains de froment pour leurs compagnons rangés autour de l'homme à barbe blanche, qui attendait au milieu des lances.

Comme la rue restait déserte, le chef envoya des cavaliers derrière les maisons, afin de garder le village du côté de la campagne, et ordonna aux lansquenets d'amener devant lui les enfants âgés de deux ans et au-dessous, pour les massacrer, selon qu'il est écrit en l'Évangile de saint Mathieu.

Ils allèrent d'abord à la petite auberge du Chou-Vert et à la chaumière du barbier, voisines au milieu de la rue.

L'un d'eux ouvrit l'étable, et une bande de porcs s'en échappa et se répandit dans le village. L'aubergiste et le barbier sortirent de leurs maisons et demandèrent humblement aux soldats ce qu'ils voulaient; mais ils n'entendaient pas le flamand et entrèrent pour chercher les enfants.



L'aubergiste en avait un qui pleurait, en chemise, sur la table où l'on venait de dîner. Un homme le prit dans ses bras, et l'emporta sous les pommiers, tandis que le père et la mère le suivaient en criant.

Les lansquenets ouvrirent encore l'étable du tonnelier, celle du forgeron, celle du sabotier, et les veaux, les vaches, les ânes, les cochons, les chèvres et les moutons se promenèrent sur la place. Lorsqu'ils enfoncèrent le vitrage du charpentier, plusieurs paysans, parmi les vieillards et les plus riches de la paroisse, s'assemblèrent dans la rue, et s'avancèrent vers les Espagnols. Ils ôtèrent respectueusement leurs chaperons et leurs feutres devant le chef au manteau de velours, en demandant ce qu'il allait faire; mais lui-même ignorait leur langue, et quelqu'un alla chercher le curé. Il s'apprêtait pour le salut, et revêtait une chasuble d'or dans la sacristie.

Le paysan cria :

— Les Espagnols sont dans le verger!

Épouvanté, il courut à la porte de l'église avec les enfants de chœur qui portaient les cierges et l'encensoir.

Alors il vit les animaux des étables circuler sur la neige et sur le gazon, les cavaliers dans le village, les soldats devant les portes, les chevaux liés aux arbres le long de la rue, les hommes et les femmes suppliant autour de celui qui tenait l'enfant en chemise.

Il s'élança dans le cimetière, et les paysans se tournèrent avec inquiétude vers leur prêtre qui arrivait comme un Dieu couvert d'or, entre les poiriers, et l'environnèrent devant l'homme à barbe blanche.

Il parla en flamand et en latin, mais le chef haussait lentement les épaules pour exprimer qu'il ne comprenait pas.

Ses paroissiens lui demandaient à voix basse :

— Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il va faire?

D'autres, en voyant le curé dans le verger, sortaient craintivement de leurs fermes, des femmes arrivaient en hâte et chuchotaient, dans les groupes, tandis que les soldats qui assiégeaient une auberge accouraient au grand rassemblement qui se formait sur la place.

Alors celui qui tenait par la jambe l'enfant de l'aubergiste du Chou-Vert, lui trancha la tête avec son épée.

Ils la virent tomber devant eux, et puis le reste du corps qui saignait dans le gazon. La mère le ramassa et l'emporta en oubliant la tête. Elle courut vers sa maison, mais se heurta contre un arbre et tomba à plat ventre sur la neige, où elle demeura évanouie, pendant que le père se débattait entre deux soldats.

De jeunes paysans jetèrent des pierres et des morceaux de bois sur les Espagnols, mais les cavaliers abaissèrent leurs lances tous ensemble, les femmes s'enfuirent et le curé se mit à hurler d'horreur avec ses paroissiens, au milieu des moutons, des oies et des chiens.

Cependant, comme les soldats s'éloignaient de nouveau dans la rue, ils se turent pour voir ce qu'ils allaient faire.

La bande entra dans la boutique des sœurs du sacristain, puis elle sortit tranquillement sans faire de mal aux sept femmes qui priaient à genoux sur le seuil.

Ensuite ils allèrent à l'auberge du Bossu de Saint-Nicolas. Là aussi on leur ouvrit immédiatement pour les apaiser, mais ils reparurent au milieu d'un grand tumulte, avec trois enfants sur les bras, entourés du Bossu, de sa femme et de ses filles, qui les suppliaient les mains jointes.

Arrivés devant le vieillard, ils déposèrent les enfants au pied d'un orme, où ils restèrent assis sur la neige en leurs habits de dimanche. Mais l'un d'eux, qui avait une robe jaune, se leva, et courut en vacillant vers les moutons. Un soldat le poursuivit, l'épée nue, et l'enfant mourut la face dans l'herbe, pendant que l'on tuait les autres autour de l'arbre.

Tous les paysans et les filles de l'aubergiste prirent la fuite en poussant de grands cris, et rentrèrent dans leurs fermes. Resté seul dans le verger, le curé suppliait les Espagnols avec des hurlements, allant, à genoux, d'un cheval à l'autre, les bras en croix, tandis que le père et la mère, assis sur la neige, pleuraient pitoyablement leurs enfants morts, étendus sur leurs jambes.

En parcourant la rue, les lansquenets remarquèrent la grande maison bleue d'un fermier. Ils voulurent enfoncer la porte, mais elle était de chêne et couverte de clous. Ils prirent alors des tonneaux gelés dans une mare devant le seuil, et s'en servirent pour monter à l'étage où ils pénétrèrent par la fenêtre.

Il y avait eu une kermesse en cette ferme, et des parents étaient venus manger des gaufres, du flan et du jambon avec leurs familles. Au bruit des vitres brisées, ils s'étaient rassemblés derrière la table couverte de cruches et de plats. Les soldats entrèrent dans la cuisine, et après une grande bataille, où plusieurs furent blessés, ils s'emparèrent des petits garçons, des petites filles et du valet qui avait mordu le pouce d'un lansquenet, et sortirent en fermant la porte derrière eux pour empêcher les habitants de les accompagner.
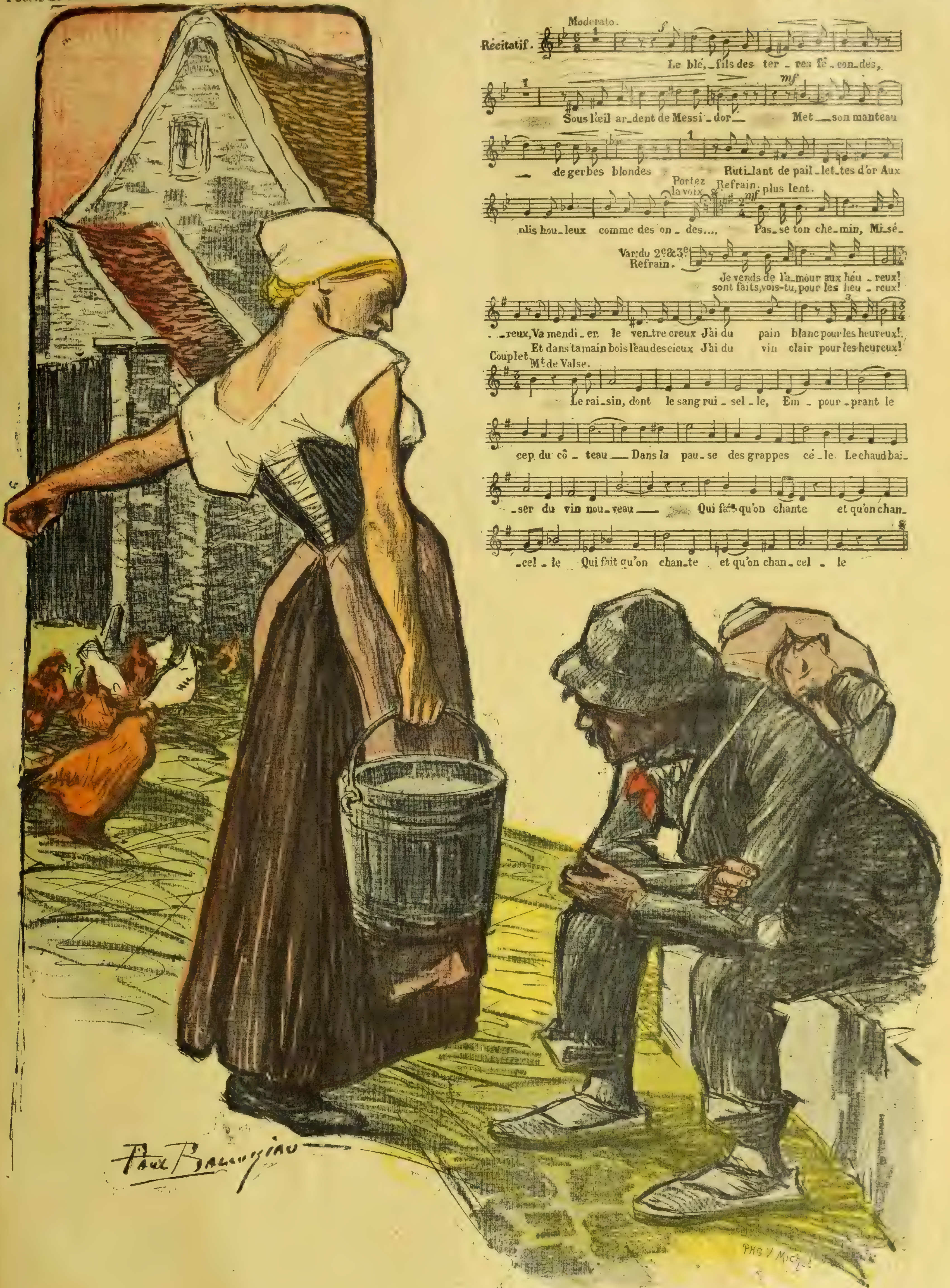
Ceux du village qui n'avaient pas d'enfants quittèrent lentement leurs maisons et les suivirent de loin. Quand ils vinrent devant le vieillard en portant leurs victimes, ils les jetèrent sur le gazon et les tuèrent paisiblement, avec leurs lances et leurs épées, pendant que sur toute la façade de la maison bleue, les femmes et les hommes penchés aux fenêtres de l'étage et du grenier, blasphémaient et s'agitaient éperdument au soleil, en voyant les robes rouges, roses ou blanches de leurs petits, immobiles sur l'herbe entre les arbres. Puis les soldats pendirent le valet de ferme à l'enseigne de la demi-lune, de l'autre côté de la rue, et il y eut un long silence dans le village.

Le massacre s'étendait maintenant. Les mères s'échap-

Poésie de Maurice de Sonnier.

LES VOIX DU CHEMIN

Musique de Eugène Sutte



II

Le raisin, dont le sang ruisselle,
Empourprant le cep du coteau
Dans la panse des grappes cèle
Le chaud baiser du vin nouveau
Qui fait qu'on chante et qu'on chancelle... (Bis.)

Passe ton chemin, Miséreux,
Et dans ta main bois l'eau des cieux.
J'ai du vin clair pour les heureux !

III

La fille à la lèvre écarlate,
A la fraîcheur de fruit tentant,
Dont la gorge de sève éclate,
Rit aux tendresses du Printemps
Et sa caresse berce et flatte... (Bis.)

Passe ton chemin, Miséreux,
Écrase ton cœur, si tu peux,
Je vends de l'amour aux heureux !

IV

L'ouragan, dans sa rage, asperge
Les chiens et les passants devant
L'enseigne de la bonne auberge
Qui crie aux sifflements du vent :
« Ici l'on gîte et l'on héberge ! » (Bis.)

Passe ton chemin, Miséreux,
Feux réchauffants et lits moelleux
Sont faits, vois-tu, pour les heureux !

paient des maisons, et à travers les jardins et les potagers, essayaient de fuir dans la campagne, mais les cavaliers les poursuivaient et les refoulaient dans la rue. Des paysans, le chaperon dans leurs mains jointes, suivaient à genoux ceux qui entraînaient leurs enfants, parmi les chiens qui aboyaient joyeusement dans le désordre. Le curé, les bras vers le ciel, courait le long des maisons et sous les arbres, en priant désespérément comme un martyr, et des soldats, tremblant de froid, soufflaient dans leurs doigts en circulant sur la route, ou les mains dans les poches de leurs hauts-de-chausses et l'épée sous le bras attendaient devant les fenêtres des maisons que l'on escaladait.

En voyant la douleur craintive des paysans, ils entraient par petites bandes dans les fermes, et dans toute la rue c'étaient les mêmes scènes. Une maraîchère, qui habitait la vieille chaumière de briques roses près de l'église, poursuivait avec une chaise deux hommes qui emportaient ses enfants dans une brouette. Elle devint malade en les voyant mourir, et on la fit asseoir sur le siège, contre un arbre de la route.

D'autres soldats grimpèrent dans les tilleuls, devant une ferme peinte en lilas, et enlevèrent des tuiles pour s'introduire dans la maison. Quand ils revinrent sur le toit, le père et la mère, les bras tendus, s'élevèrent aussi dans l'ouverture, et ils les enfoncèrent plusieurs fois, en leur donnant des coups d'épée sur la tête, avant de pouvoir descendre dans la rue.

Une famille, enfermée dans la cave d'une énorme chaumière, pleurait par le soupirail, où le père agitait furieusement une fourche. Un vieillard chauve sanglotait tout seul sur un tas de fumier, une femme en jaune s'était évanouie sur la place, et son mari la soutenait par les aisselles, en criant, à l'ombre d'un poirier; une autre, en rouge, embrassait sa petite fille qui n'avait plus de mains, et lui soulevait alternativement les deux bras pour voir si elle ne voulait pas remuer. Une autre s'échappa dans la campagne, et les soldats la poursuivaient entre les meules, à l'horizon des champs de neige.

Sous l'auberge des IV fils Aymon, se voyait le tumulte d'un siège. Les habitants s'étaient barricadés, et les soldats tournaient autour de la maison sans pouvoir y pénétrer. Ils essayaient de grimper jusqu'à l'enseigne par les espaliers de la façade, lorsqu'ils aperçurent une échelle derrière la porte du jardin. Ils l'appliquèrent contre le mur et montèrent à la file. Mais l'aubergiste et toute sa famille leur lancèrent alors par les fenêtres, des tables, des chaises, des assiettes et des berceaux. L'échelle se renversa et les soldats tombèrent.

Dans une cabane de planches, au bout du village, une autre bande trouva une paysanne qui lavait ses enfants dans une cuve devant le feu. Etant vieille et presque sourde, elle ne les entendit pas entrer. Deux hommes prirent la cuve et l'emportèrent, et la femme ahurie les suivit avec les vêtements des petits qu'elle voulait habiller. Mais quand elle vit tout à coup sur le seuil les taches de sang dans le village, les épées dans le verger, les berceaux renversés dans la rue, les femmes à genoux, et celles qui agitaient les bras autour des morts, elle se mit à crier formidablement, en frappant les soldats qui déposèrent la cuve pour se défendre. Le curé accourut aussi et, les mains jointes sur sa chasuble, implora les Espagnols devant les enfants nus qui se lamentaient dans l'eau. Des soldats arrivèrent qui l'écartèrent et lièrent la paysanne folle à un arbre.

Le boucher avait caché sa petite fille, et, appuyé contre sa maison, regardait avec indifférence. Un lansquenet, et un de ceux qui avaient une armure, entrèrent chez lui et découvrirent l'enfant dans un chaudron de cuivre. Alors le boucher, désespéré, prit un de ses couteaux et les poursuivit dans la rue, mais une bande qui passait le désarma et le pendit par les mains, aux crocs du mur, entre les bêtes écorchées, où il remua les jambes et la tête en blasphémant jusqu'au soir.

Du côté du cimetière, il y avait un grand rassemblement devant une longue ferme peinte en vert. L'homme pleurait à chaudes larmes sur le seuil; comme il était très gros et de joyeuse figure, des soldats assis au soleil, contre la muraille, l'écoutaient avec attendrissement en caressant le chien. Mais celui qui entraînait l'enfant par la main faisait de gestes pour dire : « Que voulez-vous? ce n'est pas ma faute! »

Un paysan pourchassé sauta dans une barque amarrée au pont de pierre, et s'éloigna sur l'étang avec sa femme et ses enfants. N'osant pas se risquer sur la glace, les soldats marchaient pleins de colère dans les roseaux. Ils montèrent sur les saules de la rive pour tâcher de les atteindre avec leurs lances, et n'y parvenant pas, ils menacèrent longtemps toute la famille épouvantée au milieu de l'eau.

Le verger cependant était toujours plein de monde, car c'est là que l'on tuait la plupart des enfants, devant l'homme à barbe blanche qui présidait au massacre. Les



petits garçons et les petites filles qui marchaient déjà seuls s'y réunissaient aussi et regardaient curieusement mourir les autres, en mangeant les tartines de leur goûter, ou se groupaient autour du fou de la paroisse qui jouait de la flûte sur l'herbe.

Alors il y eut tout à coup un long mouvement dans le village. Les paysans couraient vers le château qui se trouve sur une hauteur de terre jaune, au bout de la rue. Ils avaient aperçu le seigneur penché sur les créneaux de sa tour, d'où il contemplait le massacre. Et les hommes, les femmes, les vieillards, les mains tendues, le suppliaient comme un roi dans le ciel, avec son manteau de velours violet, et sa toque dorée. Mais lui, levait les bras, et haussait les épaules, pour marquer son impuissance, et comme ils l'imploraient de plus en plus terriblement, la tête nue, agenouillés sur la neige, en poussant de grandes clameurs, il rentra lentement dans la tour, et les paysans n'eurent plus d'espoir.

Lorsque tous les enfants furent tués, les soldats fatigués essuyèrent leurs épées dans l'herbe, et soupèrent sous les poiriers. Ensuite les lansquenets montèrent en croupe, et ils les quittèrent tous ensemble Nazareth par le pont de pierre, comme ils étaient venus.

Puis le soleil se coucha dans la forêt rouge qui changeait la couleur du village. Las de courir et de supplier, le curé s'étais assis sur la neige devant l'église, et sa servante regardait près de lui. Ils voyaient la rue et le verger couverts de paysans en habits de fête, qui circulaient sur la place et le long des maisons. Des familles, l'enfant mort sur les genoux ou dans les bras, racontaient leur malheur avec étonnement devant les portes. D'autres le pleuraient encore où il était tombé, près d'un tonneau, sous une brouette, au bord d'une mare, ou l'emportaient silencieusement. Plusieurs lavaient déjà les bancs, les chaises, les tables, les chemises tachés de sang, et relevaient les berceaux jetés dans la rue. Mais presque toutes les mères se lamentaient sous les arbres, devant les morts étendus sur le gazon, et qu'elles reconnaissaient à leurs robes de laine. Ceux qui n'avaient pas d'enfants se promenaient sur la place et s'arrêtaient autour des groupes désolés. Les hommes qui ne pleuraient plus, poursuivaient avec les chiens, leurs bêtes échappées, ou réparaient leurs fenêtres brisées et leurs toits entr'ouverts, tandis que le village devenait immobile aux clartés de la lune qui montait dans le ciel.

Mooris MAETERLINCK.

LA FOIRE AUX JOIES

(Suite et fin.)

III

Et notre bûcheron entendait des pitres clamer et nasiller leurs boniments, et, autour, la foule faisait tempête, riant, sifflant, applaudissant et huant. — Il devait y en avoir pour rigoler de tout ce qui se débitait là. — Des marchands de toutes sortes de choses hélaient à tue-tête les passants; — et le pauvre bûcheron devinait des étalages et des montres à régaler l'œil; des gens, en costumes du pays les plus étranges, avec, sans doute, de belles Mauresques aux grands yeux d'amande, luisants et langoureux, en pantalons de soie bouffante, — telles que, chaque fois qu'il en avait vu aux foires de son village ou du chef-lieu, il s'était senti de sacrés troubles dans toute la machine, et des saisissements au cœur comme si le grand pendule de la vie s'y fût arrêté net.

Il devinait aussi des lutteurs qui faisaient parade sur des tréteaux, les bras croisés contre leurs poitrines bouquetées de touffes de poils, avec de formidables gonflements de biceps, et, dans leurs caleçons de combats, des cuisses comme des gigots de bœuf. Il y avait aussi des loteries, des tourniquets, des jeux de boules et de quilles, où l'on gagnait des dragées de plâtre, des faïences et des porcelaines, et des lapins ou des pigeons vivants.

Il y avait des diseuses de bonne aventure, des prophétesses, des devineresses — des charmeuses de sort, quoi! — qui déchiffrent l'avenir dans le marc de café, dans les cartes, dans les mains, — d'aucunes même dans les étoiles! — des somnambules parlant d'une voix qui semblait venir péniblement de l'autre monde, et qu'on pouvait pincer aux endroits, d'ordinaire les plus sensibles, pour s'assurer que leur vie n'était plus là, dans leur corps, mais ailleurs — que sait-on? à la recherche des choses les plus mystérieuses.

Il fallait bien qu'il y eût aussi des femmes électriques, dont les longues chevelures pétillent sous la main comme le dos des chats la nuit, et qui, au toucher de leurs doigts, vous coupent l'haleine au creux de l'estomac, et vous font courir des étincelles de la tête aux pieds, avec de grands tremblements; — des bêtes savantes à qui rien ne manque que la parole pour dire autant de bêtises que les savants eux-mêmes; — des cirques, dans lesquels, sur des chevaux lancés au galop et encore excités de cris, de sifflements de cravaches et de claquements de fouet, passent, toutes roses de chairs nues, toutes clinquantes de dorures et d'étoffes — rapides et éblouissantes comme des flammes, d'incroyables charmeresses, debout sur la pointe d'un pied, et, sous une jambe levée, révélant, à chaque envol de leurs courtes jupettes, dans un blanc fouillis nuageux de gaze bouffante, des nudités aperçues, des demi-nudités devinées, qui, par toute cette sorcellerie, vous soulèvent de sacrés remue-menages dans le sang des plus pacifiques. Si bien que, chaque fois qu'il revenait de ces spectacles, comparant mélancoliquement en ses visions ce qu'était sa femme à ce que devaient être ces arlequines-fées, le bûcheron avait des colères et presque des révoltes.

— Ce n'est pas vrai! ruminait-il, non! ce n'est pas vrai ce que disent les gens, que toutes les femmes sont faites de même! — Encore une *blague*, cela, pour tromper le peuple!

Et il allait y trouver aussi, sans doute, à cette foire, de grands panoramas rudement bien coloriés où, parmi des bouleversements de cadavres entassés, de canons démontés, de chevaux étripaillés les quatre sabots en l'air, et de fascines éventrées, desquelles s'éboulaient des terres sanglantes, un héros, azur et groseille, tout enveloppé de fumées et d'incendies, plantait en haut d'une tour moins grande que lui le drapeau aux trois couleurs flottantes!

Et, tout proche de cette bataille terrible, on pouvait devoir contempler, dans des verres ronds, pour un sou! des têtes de généraux panachées de plumes; des caboches sales de criminels célèbres; de vieilles faces d'empereurs, toutes blanches de barbe, avec des airs de caniche grognon sous des casques pointus; et des profils de femmes aimables qui, sous des édifices de cheveux très compliqués, faisaient risette à des faux cols et à des cravates blanches de diplomates. — Ah! qu'il lui grillait de voir tout cela, au pauvre bûcheron.

Et, comme pour le tenter, voilà-t-il pas qu'il lui éclata soudainement, dans les oreilles, un ronflement de grosse caisse, dans lequel bourdonnaient des vibrations

de cymbale; et il vit — en imagination — une grande toile peinte, et, rangés au-devant, des acteurs en des poses magnifiques qui attendaient que le public entrât ; et des comédiennes, habillées en reines et en princesses, qui exhibaient, au-dessus de leurs corsages roses ou bleus, des tétons blancs et roses comme des fessiers de petits enfants.

Et, se surprenant à des idées qui l'émoustillaient, il inclina, de fait, sans s'en apercevoir, à gauche, vers le théâtre forain dont la musique se rapprochait.

Tout à coup, une poussée terrible le saisit par derrière à l'improviste, et l'enleva.

Il se trouva serré et encastré dans la foule, aussi étroitement qu'une sardine en sa boîte, sans pouvoir remuer bras ni jambe; — soulevé comme un ballot! Ses pieds ne touchaient plus le sol. Et d'un élan vertigineux — tant qu'il en ferma les yeux! — la foule l'emporta ainsi sans qu'il eût conscience ni du temps ni du chemin parcouru.

Puis, tout à coup, il éprouva un grand choc dans les reins : « Aïe ! aïe ! aïe ! » fit-il ; — et voulant, d'instinct, se les tâter, il se sentit les mains libres. Il rouvrit les yeux et se vit allongé, tout de son long, sur la lisière d'une grande forêt de chênes verts, toute buissonneuse, en dessous, de cistes, de genêts épineux, de ronces et de genévriers.

Il s'assit, non sans effort, car il avait l'échine fort endolorie. Où était-il, à présent?

Autour de lui, de droite et de gauche, des landes, rien que des landes! La route où se tenait la foire? au diable! rien de plus à cette heure que des petites drailles, d'étroites sentes qui filaient sous bois, entre des rochers! Et la musique foraine? dissipée!... Et la foule? il n'y en avait même pas trace sur le sol!... Et les arlequines oripelées, dont les tétons mamelonnaient comme des fessiers de petits enfants? évanouies aussi vite qu'un dernier rayon de soleil couchant au faîte d'une colline.

Ah! misère de misère! est-ce que, même, il n'avait pas perdu son bâton et son chapeau!

Aïe! aïe! que de peine à se mettre sur pied! Se redresser droit comme avant? impossible! Il était maintenant plus courbé qu'un vieux rustique qui, à force de fossoyer la terre, ne peut rien regarder qu'elle! Et si tel il était à l'extérieur, à l'intérieur combien pire, combien plus affalé encore! Il lui semblait qu'il se disjoignait et s'en allait comme une vieille comporte défoncée et desséchée au soleil.

Alors, une rage le prit : une rage presque féminine, qui pleuvait des larmes chaudes et grosses comme des gouttes d'une pluie d'orage; et se portant les dix doigts dans la tignasse, il se l'arrachait, à pleines poignées, criant à la perdue :

— Aïe! bon Dieu!... à l'aide!... aïe de moi! — Au secours! bon Dieu!... où suis-je? — Ah! nom de nom d'un sacré sort! que lui ai-je donc fait, à l'éternel capricieux de là-haut, pour n'avoir pas mon bout de joie et de chance tout comme un autre? Et, s'il est vrai que rien n'arrive que par sa permission, pourquoi cette malice de me mander cette femme blanche, et de m'affriander à ses promesses, à cette fin que je me retrouve maintenant plus pauvre bûcheron qu'avant? — Et pourtant, sacrédié! c'est bien vrai que j'y ai piétiné à travers cette grand'-route où la foire faisait rage... à preuve les deux chapeaux et le bâton qu'on m'a volés... Et qui donc m'en a chassé?... qui étaient-ils ces gens qui m'ont poussé par derrière et jeté ici? — où sont-ils, ces bandits?... Sacrée musique! bougresses d'arlequines! — Ah çà! on ne peut donc plus rêver, en ce méchant temps où nous sommes? Il faut rester toujours là *piqueté* devant son but, comme un chien en arrêt devant le gibier!... Eh bien! alors... zut pour la vie et celui qui l'a faite!

Et le grand geste qu'il fit pour accompagner cette véhémente malédiction réveilla le pauvre bûcheron. Il se retrouva étendu auprès de son fagot dans la clairière que la lune commençait à quitter; et à sa lueur déclinante, il vit un visage de femme penché sur le sien. Mais combien différent de celui de tout à l'heure, si aimable et souriant! Celui-ci était affreux de haine et de colère, et tandis que deux mains rageuses le secouaient comme un sac de vieilles quittances, une voix — qu'il reconnut bien, aïe! aïe! aïe! — lui criait :

— C'est ainsi qu'au lieu d'apporter du pain à la maison, tu cuves ici ton vin, ivrogne!... misérable!... Allons! hop! lève-toi! charge ton fagot sur les épaules, et marche devant, je te suis. Et si tu trouves quelque chose à manger à la maison, ce sera ce que le chien aura bien voulu te laisser sur le vernis de son écuelle.

Et le pauvre bûcheron, ahuri, se leva, ramassa son fagot, le chargea sur ses épaules, et lourdement, tête cline, reprit le chemin de sa maison, suivi de sa femme qui, de temps en temps, accompagnait de quelque poussée l'aiguillon de ses injures.

— Et voilà, se disait-il en lui-même, voilà donc comment finissent les rêves pour les pauvres bougres!

L. Xavier de RICARD.

LE VRAI PÈRE

(Suite et fin.)

Elle sonna sa femme de chambre afin d'avoir des lampes et aussi pour passer une toilette de nuit. Avec la vélocité de conception réellement prodigieuse de ces moments-là, elle avait aperçu dans le moindre détail les circonstances de son suicide. Elle voulait s'empoisonner de la manière la plus simple, en faisant croire qu'elle s'était trompée de drogue. Il lui suffisait de placer sa boîte à pharmacie sur la table de nuit et d'y prendre un flacon au lieu d'un autre. Elle avait une fiole de noix vomique destinée à traiter les faiblesses d'estomac. Elle la viderait à pleine cuiller au lieu d'une potion contre l'insomnie. On croirait à une erreur, — ou l'on ferait semblant d'y croire. Pour que la vraisemblance fût plus complète encore, elle eut le courage de se laisser déshabiller et coiffer avec autant de minutie lente que si elle se fût réellement disposée à dormir paisiblement dans son lit préparé comme à l'ordinaire. Les draps bordés de dentelles, le couvre-pieds havane, les petits oreillers noués de rubans se réfléchissaient dans la haute glace de l'armoire à triple panneau avec la soie bleuâtre des murs, avec les mille brimborions d'élégance partout dans cette chambre de femme à la mode qu'éclairait un globe d'un rose très doux. Il y avait dans un coin un bureau de forme plus ancienne devant lequel la jeune femme s'assit, dès qu'elle fut de nouveau seule. Elle fit jouer une petite porte, puis un panneau, et elle découvrit un tiroir secret d'où elle tira une liasse de papiers. C'étaient les quelques billets de Mégrignies qu'elle avait conservés. Lors d'une précédente rupture, suivie, hélas! d'une réconciliation, ils s'étaient rendu leur correspondance. Elle n'avait pu se décider à se séparer des toutes premières lettres, de celles d'avant la faute et d'aussitôt après. C'était, ces lettres d'un jeune homme, alors sensible et romanesque, — du moins elle l'avait tant cru, — le philtre dangereux où elle s'était ensorcelée. Elle commença d'en relire une, puis une autre, puis une troisième. D'habitude son esprit défaillait au contact de ce qui avait été son plus beau rêve avant de devenir sa plus amère rancœur. Cette fois le contraste était trop brutal entre ces phrases écrites et celles que son ancien amant avait prononcées aujourd'hui même. Elle froissa le papier un peu jauni déjà, et elle jeta le paquet au feu, sans même le regarder brûler, tant elle était absorbée à classer quelques autres objets qu'elle voulait détruire, des pages écrites pour elle seule, des petites reliques rangées pieusement, des feuilles et des fleurs séchées avec des dates, des portraits, jusqu'à des menus de soupers où ils s'étaient trouvés assis à la même table. Ces naïfs témoignages d'un sentiment qui avait duré des années rejoignirent les lettres, sans qu'elle y prît garde davantage, sinon pour retourner avec les pincettes les débris à demi consumés, afin qu'ils se confondissent avec la cendre des bûches.

Ensuite, elle revint à son bureau et elle minuta son testament, après avoir eu soin de l'antidater d'une année. Sa pensée était si lucide qu'elle entra dans le détail des moindres legs qu'elle voulait faire. Elle ferma l'enveloppe avec son cachet, aussi soigneusement que l'employé oisif clot un pli officiel. Elle mit tout en ordre sur son bureau, et elle regarda sa montre. Il était un peu moins de onze heures. Elle se donna un dernier quart d'heure pour passer la revue de sa chambre et se bien convaincre qu'elle ne laissait rien derrière elle qui pût déceler la manière dont elle partait. Jamais, depuis des jours, elle n'avait connu cette sérénité intime. Il lui semblait qu'elle était hors de la vie. Le battant de la pendule qui lui mesurait ses dernières minutes lui paraissait remplir cette chambre d'une musique solennelle et très douce, et quand elle passait devant la glace, elle souriait avec une espèce de pitié amie, — comme elle eût fait à une autre, — au fantôme blanc qu'elle y entrevoyait, si mince, si pâle, le fantôme en [illegible] celle qui avait été cette femme aimante et malheureuse, une créature de passion et d'anxiété et qui serait dans quelques instants une si heureuse, une si paisible morte.

« Le bon Dieu ne serait pas le bon Dieu, s'il ne pardonnait pas, » se disait-elle quand ses yeux rencontraient le crucifix pendu au-dessus de son lit, et tel était son délire qu'elle finit par s'agenouiller pour faire sa prière, comme autrefois, — à deux pas du flacon déjà préparé où elle allait boire la mort.

Ce fut à cette minute qu'un bruit la fit tressaillir, imperceptible, mais elle connaissait trop sa maison pour que la moindre rumeur insolite ne lui arrivât point, surtout dans le silence commençant de la nuit et avec son état de surexitation maladive. Elle avait ordonné aux domestiques de se coucher. Elle savait que dans ces circonstances, le valet de chambre de son mari veillait seul, et que le comte rentrait directement chez lui, par une porte qui ouvrait sur le palier, avant le hall. — Or c'était dans ce hall qu'elle venait d'entendre ce bruit, comme d'un meuble jeté à terre. Cette femme, décidée à mourir et qui organisait son suicide avec cette tranquillité singulière, frémit d'un frisson de terreur à l'idée folle, mais irrésistible, que quelqu'un était là, tout près, à deux pas d'elle, — sa porte donnait sur ce hall, — et que ce quelqu'un était Mégrignies! Dans des crises comme celle qu'elle traversait, la notion des impossibilités s'abolit en celle de l'étonnement. Il n'eût point paru extraordinaire à la malheureuse femme que son ancien amant fût là, en train de dévaliser l'hôtel... La tête penchée en avant et toujours à genoux, elle écoutait. Elle crut saisir un nouveau bruit. Elle se leva, marcha vers cette porte du hall, et tendit l'oreille encore. Plus de doute, une personne marchait dans l'autre pièce. Elle eut le courage de tourner le bouton avec assez de lenteur pour qu'aucun grincement ne se produisît. Elle ouvrit le battant et elle attendit. Cette fois, le bruit se fit plus distinct. Si l'individu qui était là n'accomplis-

sait pas une besogne de voleur. il en avait du moins pris toutes les précautions, car le long de l'épaisse portière qui retombait du côté du hall, il ne filtrait qu'un tout mince rayon de lumière, comme d'une lanterne placée à terre. Des froissements de feuillage prouvèrent à la comtesse que l'énigmatique visiteur passait auprès de l'arbre de Noël déjà debout au milieu du hall. En même temps elle reconnut que le personnage remuait une chaise. Ce qu'elle vit dans la pénombre l'immobilisa de surprise et d'épouvante, quoique ce fût une très simple scène et d'un ordre bien puéril par comparaison aux dramatiques événements du jour. Mais cette scène empruntait à ces événements mêmes une signification trop poignante pour la mère cachée dans l'ombre, et qui en suivait l'énorme détail.

La lumière qui éclairait les ténèbres de la pièce de son filet si grêle émanait non point d'une lanterne sourde, mais d'une bougie posée sur le tapis, tout auprès du gigantesque arbre de Noël. Sur une chaise, contre cet arbre, se haussait une forme blanche, celle d'un enfant vêtu de sa longue chemise de nuit. Cet enfant était Jacques, le fils du voleur. Dressé sur la pointe de ses pieds nus qui apparaissaient hors du fourreau de batiste souple, il était occupé à détacher de l'arbre, une par une, des calebasses dorées, de la grosseur d'un fruit de cocotier, qui pendaient aux rameaux. Ces noix tenaient par un anneau à un crochet attaché lui-même aux branches. Elles s'ouvraient comme une boîte, par un ressort, et elles renfermaient des bonbons ; l'enfant avait avec lui un sac de soie, où sa mère reconnut une de ses poches à ouvrages. Dans chacune des boîtes décrochées et ouvertes ainsi, il prenait de sa petite main une pincée de ces bonbons qu'il mettait dans ce sac, puis il rajustait la noix soigneusement, la suspendait de nouveau et passait à une autre. Il avait calculé avec beaucoup de justesse qu'en soustrayant une faible partie seulement du contenu de chaque fruit, son vol resterait inaperçu.

A un moment, il dut descendre de sa chaise pour la rapprocher d'autres branches auxquelles il n'avait pas encore touché. Dans le geste qu'il fit pour exécuter prudemment cette opération, la lumière de la bougie porta tout entière sur son visage. La ressemblance de sa physionomie et de celle de son vrai père fut si effrayante que Mme de Bréau jeta un cri. Le petit garçon lâcha la chaise en répondant à ce cri par un autre cri. Il reconnut sa mère qui arrivait à lui à travers la vaste chambre. Elle marchait sans parler, si pâle, les yeux si fixes et remplis d'une si profonde lumière de douleur, que l'enfant cessa de crier, dans son saisissement de cette apparition. Quand elle fut auprès de lui, elle saisit le sac des bonbons volés, elle montra l'arbre à son fils... Puis, comme à la seconde où elle s'était trouvée seule dans son salon, après les torturantes visites de ses fausses amies, elle s'évanouit à moitié. De prononcer même une parole lui fut impossible. Les jambes lui manquèrent, et elle se laissa tomber sur la chaise dont l'enfant s'était servi, la tête en allée et s'appuyant sur lui avec une telle force qu'elle lui fit mal. Fut-ce cette impression d'une douleur physique? Fut-ce l'appréhension de la gronderie et le remords de son vol? Fut-ce un soudain accès d'un amour passionné pour sa mère, comme en ont ces garçons précoces, chez lesquels il semble que le bien et le mal, les meilleurs instincts et les pires, devancent l'âge de la conscience? Celui-ci se prit soudain à s'étreindre à la comtesse évanouie avec des baisers comme il ne lui en avait jamais donné, avec des sanglots comme il n'en avait jamais prononcé :

— Oh! maman, maman, disait-il, pardonne-moi, regarde-moi, ne me déteste pas, je t'en prie, aime-moi... Embrasse-moi... Et il répétait : Pardonne-moi. Je te le promets, je ne volerai plus rien jamais, plus jamais... Mais parle-moi... Tu me fais peur. Maman, maman, n'aie pas tant de peine à cause de moi. Je t'aime tant... Tiens, regarde, regarde...

Et comme sa mère, rappelée à elle, ouvrait en effet les yeux, elle le vit qui déchirait le sac où il avait enfermé les bonbons volés, et il les jetait par terre sur le tapis, et il les piétinait furieusement, en disant :

— Tu vois bien que je ne serai plus gourmand, que je ne le suis plus. Mais dis-moi que tu me pardonnes, dis-le, oh! dis-le!... cria-t-il avec désespoir. Cela me fait trop de chagrin que tu sois fâchée ainsi contre moi...

Il enfouit sa tête en gémissant dans le peignoir de sa mère. Tandis qu'il pleurait, secoué par des spasmes convulsifs, il sentit, avec une émotion qui redoubla ses sanglots, les mains de la comtesse caresser ses cheveux, passionnément elle aussi, et silencieusement. — Mais ce qu'il ne sentait pas, ce qu'il ne pouvait pas sentir, c'était la profonde et soudaine révolution de cœur que son retour vers elle après sa vilaine action avait provoquée chez cette femme dans cette heure suprême de sa destinée. La mère en elle avait tressailli d'un de ces frissons qui remuent jusqu'à l'âme de notre âme. Elle avait, dans le court espace de ces quelques minutes, mesuré à la fois quels criminels instincts l'hérédité d'un père infâme avait déjà déposés dans ce garçon de sept ans, et aussi quelle tendresse pour elle, capable de le métamorphoser tout entier, dormait en lui. Ce qu'il y avait, dans cette caresse, passionnée et silencieuse, de ses mains tremblantes sur la masse bouclée de ces cheveux d'enfant, c'était un réveil miraculeux de la vie, par la pitié, par le remords, par le sentiment de l'expiation, dans ce cœur de femme tout à l'heure décidée à la mort. C'était une résolution de ne pas permettre que ces coupables instincts, dont elle était la cause, triomphassent de cette tendresse. C'était une volonté de tout supporter pour faire que cet enfant ne devînt jamais ce qu'était devenu le vrai père, — ce père qu'elle lui avait donné. Que son ancien amant se vengeât, que sa situation de monde lui fût ravie, que son mari la chassât, que lui importait maintenant? — Elle avait son fils à sauver.

IV

. . . .

Les échos de l'orchestre aux sons duquel dansaient cinquante enfants entourés d'un public de pères et de mères, de sœurs et de frères, remplissaient le grand escalier de l'hôtel Bréau tout paré de plantes et fleuri de roses, avec ses célèbres tapisseries du temps de Charles le Téméraire. Deux des plus jolies femmes de la société le descendaient par cette après-midi de Noël, Mme Ethorel et Mme la duchesse d'Arcole. Toutes deux étaient venues là, ainsi que tant d'autres, — ainsi que toutes les autres, — pour montrer leur sympathie à « cette pauvre Jeanne », comme on appelait déjà dans le Tout-Paris des élégances la maîtresse du clubman exécuté. Et, à voix basse, pour n'être pas entendues des valets de pied dont la foule se serrait dans le vestibule de marbre, elles échangeaient leurs impressions.

— Elle a tout de même une fière chance, disait l'une, que Machault ait porté plainte et que l'on ait arrêté Mégrignies ce matin. S'il avait eu l'audace de se présenter pourtant, cette après-midi ?...

— Bah! répondait l'autre, Jeanne n'aurait pas bronché plus qu'elle n'a fait quand nous lui avons annoncé la nouvelle. Car elle ne le savait pas quand je lui en ai parlé. Positivement, elle ne le savait pas. Elle est forte, va, notre belle amie, elle est très forte.

— Ce n'est pas difficile à ce prix, reprit la première, il suffit de n'avoir pas de cœur...

Et les deux charmantes poupées à la mode, qui ne doutaient pas de la délicatesse de leur cœur à elles, échangèrent un de ces sourires gracieusement désabusés où il entre juste ce que peuvent se permettre de misanthropie des Parisiennes, trop fines pour s'indigner, trop expérimentées pour s'étonner. Puis, comme leurs voitures étaient avancées, elles se séparèrent en s'embrassant pour courir chez d'autres amies raconter le manque de cœur de Mme de Bréau. Encore quelques jours, et on allait dire non plus : « Cette pauvre Jeanne, » mais : « Ce pauvre Mégrignies ! »

On le dit toujours. Telles sont les justices et les perspicacités du monde.

Paul BOURGET.

Paris, décembre 1894.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 3. Édition de Paris : 5 centimes. 21 JANVIER 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois	Paris........	13 fr. 50
	Départements .	16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

REDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois..	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois....	3 — »	5 — »
Un an......	6 — »	10 — »

LA CONVERSION D'ANGÈLE, par Claude BERTON



LA CONVERSION D'ANGÈLE

LE « CASINO » DE WARK

[illegible] Neuilly, boulevard de la Saussaye, chez la baronne Angèle. Onze heures du soir. Il [illegible] tiède, les fenêtres sont grandes ouvertes sur le jardin où la nuit est bleue. Dans le premier salon, on fume et on boit des [illegible], tentures [illegible], peu de gros meubles beaucoup de sièges. Dans le second salon, se tiennent les femmes [illegible] d'Angèle : meubles blancs, tentures blanches à grande fleurs bleu pâle et vert d'eau, de mols coussins partout attachés avec de longs rubans flottants. Dans le troisième salon on jouera : la table classique, meuble quelconque. Lumière intense partout. Éclairage électrique.

Angèle, enfoncée dans un fauteuil de forme bizarre, semble émerger d'un nid blanc et capitonné de frêles étoffes, onduleuses et douces au toucher. Elle est vêtue d'une robe de soie légère, de couleur paille, qui fait ressortir la teinte opaline de sa peau. Distraite, elle joue avec un petit flacon de verre irisé et laisse flotter au hasard ses yeux un peu troubles, et résorbant la lumière comme une onde.

Le baron Odon de Warck cause avec les hommes dans le fumoir. Trente-neuf ans. Un beau gaillard, irréprochable cal vitie, une large barbe rousse soyeuse s'étale majestueusement sur son plastron. Très vivant, voix forte, de beaux mouvements de corps superbement campé. Ancien officier, très sportif. Moralité... on ne sait pas. Malgré sa belle allure, il a dans le bout des doigts une petite agitation fébrile bien connue des manieurs de carton ; à son insu dans la conversation, il coupe, sert et... retourne.

Le duc Arthur de Renage, soixante ans. Une belle tête de vieillard... gâteux. Bourré de nicotine, d'alcool et de morphine. Fut un cocodès de la belle époque. Compagnon de Cadcrousse, de Demidoff, de Choiseul..., etc. Fait autorité chez les Warck dont il orne le salon.

Il y a aussi Lucienne Pimodan, la comtesse d'Albrac, la baronne Latude, Mme d'Ecouen, et beaucoup d'hommes de tous les mondes comme ces dames.

On entend la voix d'Odon de Warck qui crie :

— Oui, messieurs, à vingt-cinq pas, en tournant le dos, j'abattais la poupée...

Le duc, effondré dans un fauteuil, à un coin de fenêtre, contemple les étoiles d'un air abruti, en soufflant, un verre de kummel à la main.

Les femmes viennent de potiner et potinent encore. Maurice Abram est figé auprès du fauteuil d'Angèle.

Lucienne Pimodan. — ... Duc, c'est une histoire affreuse, tellement affreuse, qu'elle est à peine racontable.

Toutes les femmes. — ?...

Le Duc. — Alors, il faut la raconter tout de suite.

Lucienne. — C'est que... c'est d'un raide !...

Le Duc. — Raison de plus... Ne faites pas languir ces dames, car rien ne sera plus raide que ce qu'elles pourront supposer.

Comtesse d'Albrac. — Oh ! que vous êtes peu indulgent !

Le Duc. — Je suis juste, c'est un des privilèges de l'expérience... Allons, mademoiselle, nous vous écoutons ; ne laissez pas ces dames se dépraver l'imagination en vaines suppositions.

Lucienne. — Vous le voulez ?...

Angèle. — Je suis sûre que c'est d'un banal !...

Baronne Latude, *entre deux âges*. — Comme tout ce qui se fait aujourd'hui.

Le Duc. — Oh ! vous savez, dans cet ordre d'idées, on a tout fait, on n'invente plus rien... on recommence... Heureux ceux qui peuvent recommencer !...

Mme d'Écouen, *petite brune aux yeux luisants*. — Eh bien ! votre histoire ?...

Lucienne. — Voilà... Vous n'ignorez pas que Pàris, le beau Pàris de l'Esthétique-Théâtre, fait fureur depuis son retour d'Amérique où il a failli épouser la fille d'un sénateur nègre... Entre autres victimes, il avait inspiré une passion brûlante à Hedwige du Théâtre-Gaulois.

Angèle, *à Maurice Abram, figé derrière son fauteuil*. — Mais dites-moi, Abram, vous fûtes amoureux de cette soubrette.

Abram, *très froid*. — J'ai oublié.

Lucienne. — Elle aussi, probablement... Enfin, un beau soir, elle vint à bout de l'irrésistible Pàris en lui disant qu'il ressemblait au grand-duc Alexis...

Le Duc. — Ça c'est du snobisme... ça devient presque respectable.

Lucienne. — Or, le beau Pàris avait pour intime Paul Féculent, le revuiste, et les rendez-vous d'Hedwige et de Pàris avaient lieu dans le rez-de-chaussée de Féculent. Féculent, très pratique, voulut aussitôt tirer parti de la situation, et, comme il savait Hedwige pleine de... comment dirais-je ... d'imagination, grâce à un certain système de rideaux... à un certain éclairage de... circonstance, il transforma son appartement en une sorte de... panorama dont Hedwige et Pàris fournissaient à leur insu les vues variées. On paye avant d'entrer, c'est le dernier salon où l'on pose.

Le Duc. — Elles vont bien, vos camarades de la maison Voltaire !..

Lucienne. — Elles ne sont pas très candides.

Baronne Latude. — Mais Hedwige et Pàris ne sont pas au courant de la spéculation de Féculent ?

Lucienne. — Impossible. Le rez-de-chaussée a deux sorties, une pour les clients et l'autre pour eux.

Le Duc. — Il y a une entrée des artistes.

Mme d'Écouen, *qui a des souvenirs récents*. — Quelle horreur !... dire que comme ça... sans qu'on s'y attende, on pourrait...

Baronne Latude. — Pour qui donc parlez-vous ?... ce n'est pour aucune de nous. je suppose... car, Dieu merci... [illegible]

Le Duc. — Oui, baronne, on sait que vous habitez au premier.

Mme d'Écouen. — Je parlais en général... je me mettais à la place d'Hedwige.

Le Duc. — Serais pas fâché de voir ça.

Mme d'Écouen. — Vous me faites toujours dire des bêtises !...

Le Duc. — Rassurez-vous, j'ai passé l'âge de vous en faire commettre... Ouf ! que je suis vieux... mes enfants, que je suis vieux, je le constate un peu plus chaque jour, et ça me remplit de mélancolie, surtout quand il fait beau comme ce soir. Des nuits comme celle-ci me rappellent ma jeunesse, ma pauvre jeunesse... Voulez-vous me faire donner un autre verre de kummel ?...

Angèle. — Je vais vous servir moi-même. Ne bougez pas. (*Elle prend un verre, l'emplit, vient l'apporter au duc, et s'asseoit auprès de lui, dans la fenêtre.*)

Le Duc. — Merci, ma petite Angèle, vous êtes bonne... et puis, vous êtes jolie, et quoique je ne sois plus qu'une vieille ruine, j'aime beaucoup vous regarder... et je crois aussi que vous valez un peu mieux...

Angèle. — ... Que ma réputation...

Le Duc. — ... Que beaucoup de gens... qui ne sont pas loin de vous ; c'est pour cela que je n'aime pas vous voir contrariée... et... ce soir, je ne vous trouve pas votre figure ordinaire.

Angèle. — Je suis enlaidie ?

Le Duc. — Au contraire... mais vous semblez inquiète ; je n'aime pas vous voir cet air-là. Qu'est-ce que vous avez ?...

Angèle. — Rien... rien... je vous affirme.

Le Duc. — Rien... c'est quelque chose pour une femme. Enfin... puisque vous ne voulez pas me faire vos confidences. je n'insiste pas. Retournez auprès de vos amies, et laissez-moi dans mon coin. C'est mon heure. Vous savez, je vais m'endormir. Vous me ferez réveiller quand il vous plaira. Bonsoir.

Angèle. — Bonsoir, duc.

Elle retourne auprès des femmes, qui, très excitées, commentent l'incident Pàris-Hedwige-Féculent. Les hommes ont fini de fumer et reviennent, un à un, dans le salon blanc. Il y a là : le prince [illegible], Verin le caricaturiste, Desmarennes, la Hirelle, Hubert Lajaille et quelques illustres inconnus. Les uns viennent pour le jeu, les autres pour l'amour, et tous ont bien l'air d'être entrés dans ce salon par hasard

Angèle. — Eh bien, messieurs, avez-vous achevé vos cigares ?...

Le Prince de Tarascon, *gros, ridicule, accent méridional prononcé, prétend descendre d'une illustre lignée de troubadours de langue d'oc ; les méchants prétendent qu'il [illegible]*. — Nous ne demanderions pas mieux, pourtant, madame, que de brûler d'autre feux.

Angèle. — Grand merci, vos feux s'en iraient en fumée.

Le Prince de Tarascon. — Impossible d'être plus spirituelle que la baronne ; elle a réponse à tout.

Loriot, *qui vient d'entrer*. — C'est une personne qui ne manque pas d'atouts. Bonjour, baronne. Mesdames, je suis toujours le vôtre.

Angèle. — Bonjour, Loriot. Voyons, est-ce vous qui pourrez nous donner des nouvelles de Brutelle ? Je l'espérais presque ce soir, pour lui répéter tous les compliments que j'ai reçus de son tableau.

Loriot. — Je viens de le voir à l'instant au Jardin de Paris avec ce jeune homme qu'il promenait tantôt au vernissage.

Angèle. — M. de Garan-Simiane ?

Loriot. — Lui-même. Est-ce que vous y intéressez, Madame ?

Angèle. — A Brutelle ?...

Loriot. — Oui, à Brutelle et à son ami...

Angèle, *sur la réserve*. — Brutelle est un bon camarade et son ami m'a paru très bien... très comme il faut... un peu jeune.

Le Baron de Wark. — Qui est ce M. de Garan-Simiane ?... J'ai connu vaguement un capitaine de Garan-Simiane...

Loriot. — C'est un jeune sous-officier de dragons, ami d'enfance de Brutelle.

Le Baron. — Le capitaine avait une belle fortune.

Angèle. — Le petit est très gentil. Il a l'air un peu jeune fille.

Loriot. — Voilà un air que l'air de Paris lui fera perdre.

Baronne Latude. — Ça sera peut-être tant pis pour lui.

Lucienne. — Je l'ai vu aujourd'hui. Il est bien, mais je suis de l'avis de la baronne · on dirait qu'il joue les ingénus.

Le Prince, *prétentions au bel homme*. — C'est un malheur ; il faut être très mâle pour plaire aux femmes.

Loriot. — Et leur faire goûter le fruit de l'arbre du bien et du mâle, n'est-ce pas ?...

La Hirelle, *qui a perdu la veille et qui veut se rattraper*. — Dites donc, de Wark, et ma revanche ?...

Le Baron. — A vos ordres, cher ami.

Mme d'Écouen. — Moi, je parie pour La Hirelle.

La Hirelle. — Oh ! je vous en prie, vous allez me porter la guigne !

Mme d'Écouen. — Insolent, vous feriez croire...

Le Prince, *toujours galant*. — Je consentirais à perdre toujours pour être aimé quelquefois. Je parie contre La Hirelle.

La Hirelle. — Alors, ôtez votre monocle.

Le Prince. — Oter... pourquoi ?...

La Hirelle. — Je crains le mauvais œil.

Angèle. — Quel maniaque !

La Hirelle. — J'ai payé pour croire à ces choses-là et, cher, je vous en réponds. Tenez, imaginez-vous... (*Il suit le prince et de Wark dans le salon où l'on joue, et commence l'inévitable histoire de jeu.*)

Angèle, *qui poursuit son idée*. — Brutelle ne vous a pas dit s'il viendrait ?...

Loriot. — Non. D'ailleurs, il était en compagnie. Je l'ai laissé attablé en face d'un sherry-gobbler et de Julie Savon.

Baronne Latude. — Qu'est-ce que Julie Savon ?...

Loriot. — Julie Savon, dite la Môme Mille-Pattes : c'est un petit modèle que tous les peintres ont fait depuis deux ans, et qui se laisse faire, bien qu'elle ait pris pour devise, mesdames : « Reproduction interdite. »

Angèle. — Nous avons compris... Il y aurait une société des auteurs...

Loriot. — Il m'a semblé que la petite faisait de l'œil au sous-off...

Comtesse d'Albrac. — Il est donc si bien que ça.

Loriot. — Non, pas si bien... il est mieux.

Angèle. — Les oreilles doivent lui tinter ce soir.

Loriot. — La gauche surtout.

Comtesse d'Albrac, *bébête*. — Pourquoi la gauche ?...

Loriot, *grave*. — Parce qu'il est sourd de la droite... Ne le dites à personne.

Le domestique annonce : « M. Brutelle... M. le comte de Garan-Simiane ». Mouvement. Brutelle pousse devant lui Philippe, un peu gêné sans être emprunté.

Angèle. — Ah ! Brutelle, arrivez donc, nous parlions de vous !

Loriot. — Vous mentez bien. N'en crois rien, Brutelle.

Brutelle. — Je croirai toujours ce qu'une jolie bouche me dira. Le mensonge de deux jolies lèvres, ce n'est pas tout à fait un mensonge, c'est une demi-vérité.

Angèle. — Je vous préviens qu'il faudra que vous soyez très aimable pour vous faire pardonner votre lâchage. Est-ce que vous ne me devez pas une part de votre succès d'aujourd'hui ?...

Brutelle. — Je suis le plus noir des ingrats, baronne, j'en conviens !... mais j'ai une excuse.

Angèle. — Laquelle ?...

Brutelle, *montrant Philippe*. — La voilà, mon excuse. Un ami d'enfance, que vous avez rencontré tantôt, et que je ne pouvais décemment pas abandonner au milieu de Paris, si dangereux pour la jeunesse. Je ne voulais pas le quitter, et si vous saviez la peine que j'ai eue pour le décider à venir ici... Il a fallu le traîner.

Angèle, *se tournant vers Philippe*. — Vraiment... il a fallu vous traîner ?

Philippe. — Brutelle exagère, madame...

Brutelle. — Pas du tout, j'ai dit traî-né !

Philippe. — Oh ! bien doucement alors...

Brutelle. — Ça c'est vrai : le fiacre a mis trois quarts d'heure pour venir ici.

Angèle. — En passant par le Jardin de Paris...

Brutelle. — Vous savez ?...

Angèle. — Où vous flirtiez avec une demoiselle Julie Savon...

Loriot. — Julie Savon... pour te laver la tête.

Angèle. — Non, je suis bonne aujourd'hui... Brutelle, baisez ma main. Tout est pardonné, puisque vous êtes venu. Quant à vous, monsieur de Garan-Simiane, je ne sais pas si je dois vous tendre aussi la main...

Philippe. — Vous voulez donc, madame, que j'en veuille à Brutelle de m'avoir amené ?...

Angèle. — Est-ce que vous auriez mauvais caractère ?...

Philippe. — Je ne crois pas, madame.

Angèle. — Alors, prouvez-le, en ne faisant pas cette mine déconfite et souriez à ces dames... Mesdames... M. de Garan-Simiane. Brutelle, je vous charge de présenter votre ami... Vous connaissez tout le monde ici.

Brutelle. — Faut-il réveiller le duc qui dort dans son coin ?...

Angèle. — Non... il est grognon quand on le réveille, et que ce n'est pas son heure. Allons, Brutelle, faites vos présentations.

Brutelle prend Philippe par la main, et cérémonieusement le présente à chacune des femmes. Philippe salue en souriant. Abram s'assombrit.

Philippe. — Puis-je m'asseoir, maintenant ?...

Angèle. — On vous le permet... On vous permet aussi de parler.

Philippe, *riant*. — Puis-je laisser parler Brutelle à ma place ? Il en a si bien l'habitude.

Angèle. — Non pas. C'est vous-même que nous voulons entendre... Il est impossible que vous n'ayez pas quelque chose à nous dire, après cette journée de Paris.

Philippe. — En effet, madame, j'ai à vous remercier de votre accueil si gracieux ; mais cela fait, et de grand cœur, que puis-je ajouter ?... Rien de bien intéressant...

Angèle. — Mais si...

Philippe. — Mais non... Brutelle peut vous parler peinture et beaux-arts mieux que moi... M. Loriot vous fera une chronique spirituelle et parlée, et toutes ces dames vous décriront les toilettes. Voilà pour cette journée de vernissage... Vous voyez bien qu'il ne me reste rien.

Angèle. — Faites-nous part de vos impressions de Paris.

Philippe. — Elles sont encore bien confuses et, d'ailleurs, je manque d'imagination.

Angèle. — Que vous voilà sévère pour vous-même !...

Philippe. — Je devance l'opinion des autres. C'est une manière d'excuse.

Angèle. — Et pourtant, vous ne me semblez pas manquer de défense.

Philippe. — En ai-je besoin ici ?...

Angèle. — Peut-être...

Philippe. — Alors, je me rends.

Angèle. — Déjà... Je voulais dire seulement que si vous ne savez pas parler, vous savez répondre.

Philippe. — C'est un devoir élémentaire de politesse.

Angèle. — De politesse uniquement ?...

Philippe. — Et de courtoisie.

Angèle. — De courtoisie, rien que de courtoisie ?...

Philippe. — J'hésitais à dire de galanterie... le mot est si banal.

Angèle. — La chose ne l'est pas.

Après avoir dès le début écouté ce colloque, les femmes se sont remises à parler entre elles. Il y a dans le salon quelques ménages momentanés, et quelques autres aussi qui s'ébauchent. Loriot interviewe Lucienne Pimodan dans un coin. Lajaille s'acharne auprès de la petite Mme d'Ecouen, et Brutelle fait *un doigt* de cour à la baronne Latude. Dans la pièce voisine, on entend les voix de La Hirelle, du baron et du prince. Ce n'est pas encore l'heure de « la partie » ; ils rentrent tous les trois dans le salon blanc.

La Hirelle. — Allons, j'ai la guigne... la grande... la brune.

Le Baron. — Vous avez eu tort de jouer contre moi, mon cher, ce soir je sentais ma veine : je devais gagner...

La Hirelle. — Et puis, le Prince avait son lorgnon... ça suffit, pas la peine de lutter... ça porte malheur.

Le Prince. — Mais je n'y vois pas sans ça.

La Hirelle. — Vous ne comprenez pas l'apologe... la fortune est aveugle, elle... c'est très bien... elle va au hasard... mais la déveine... elle y voit clair... elle a des lunettes... comme vous, elle choisit.

Le Baron. — Je suis toujours à vos ordres pour la revanche.

La Hirelle. — Attendez q[illegible] j'aie conjuré la [illegible] chance... Il n'y a pas un bossu ici ?...

Angèle. — Venez, Odon... Voici M. le comte de Garan-Simiane, un ami de Brutelle.

Le Baron. — J'ai [illegible] un capitaine de Garan-Simiane.

Philippe. — C'était mon père, monsieur.

Le Baron. — Enchanté, monsieur, de rencontrer son fils... Un verre de champagne, voulez-vous ?... et dites-moi, le capitaine...

Le baron offre une coupe à Philippe et, avec une cordialité bruyante, il parle du capitaine qui... du capitaine qui... La conversation est [illegible] générale. [illegible] l'instant qui précède « la partie ». On entend des lambeaux de dialogues dans ce genre :

Brutelle, *sur un divan auprès de la baronne Latude.* — Alors, baronne, vous voulez bien visiter mon atelier ?...

La Baronne Latude. — Je ne sais vraiment pas... une femme seule... je crains...

Brutelle, *tout rond.* — Je serai bien seul, moi, pour vous recevoir et je n'aurai pas peur, je vous en réponds.

La Baronne Latude, *mignarde.* — Vous... ce n'est pas la même chose.

Brutelle, *gros rire.* — Dame, baronne... à moins que je change beaucoup...

. . . .

Mme d'Écouen, *derrière son éventail.* — Enfin, une fois pour toutes, n'entrez pas chez moi sans vous faire annoncer.

Lajaille. — Oh !... je voulais vous faire une surprise...

Mme d'Écouen, *nerveuse.* — Jolie surprise !... vous entrez sans frapper quand j'ai ma manicure... Que voulez-vous qu'elle pense, ma manicure ?

Lajaille. — . . . .

Mme d'Écouen. — Elle pense que nous sommes ensemble... voilà !... Vous m'affichez devant ma manicure !...

Lajaille, *agacé.* — Je lui dirai que ça n'est pas vrai... là !

. . . .

Loriot, *près du piano, clignant de l'œil vers Lucienne.* — Vous comprenez, ce n'est pas moi qui fais le rez-de-chaussée du journal... je n'ai que les échos...

Lucienne. — Justement ce qu'il faut... un petit écho de temps en temps... « Mlle Lucienne Pimodan, une étoile qui se lève... » tout simplement... ou : « La hardie cyclewoman Mlle Pimodan qui détient le record du tour... »

Loriot. — ... De taille...

Lucienne. — Si vous voulez. Voilà comment le public apprend mon nom, je deviens célèbre.

Loriot, *cri du cœur.* — Il est si bête, le public !

Lucienne. — Vous êtes poli...

Loriot. — C'est du public que je parle... vous savez bien que vous...

Lucienne. — Oui... oui... je sais... je vous répondrai là-dessus plus tard...

Loriot. — Il faut qu'il y ait de l'écho...

. . . .

Maurice Abram, *crise aiguë.* — Voyons, Angèle, je vous en prie, répondez-moi...

Angèle, *bâillant.* — Grand Dieu, je ne fais que ça... Ah ! vous manquez de conversation.

Abram. — Vous m'avez promis, il y a huit jours, de venir... où vous savez.

Angèle. — Il y a huit jours ?... possible... c'est bien loin... je ne m'en souviens pas.

Abram. — Je me souviens, moi.

Angèle. — Tant mieux pour vous. Vous avez de la mémoire.

Abram. — Tant pis pour moi, puisqu'il faut que j'en aie pour deux.

Angèle. — Tant mieux ou tant pis, comme il vous plaira.

Abram. — C'est votre dernier mot ?...

Angèle. — Non.

Abram, *tendre.* — Dites alors ?...

Angèle, *souriant.* — Le dernier, c'est : vous m'ennuyez...

Abram, *rageur.* — Si ennuyeux que je sois maintenant, je puis le devenir encore plus dans un instant !...

Angèle. — Quoi ?... Vous allez parler à mon mari ?... Ah ! mon pauvre ami, vous ne savez pas à qui vous vous adressez.

Abram. — Oh ! parfaitement, à un... mari doublé d'un philosophe.

Angèle. — Eh bien, il [illegible] serez bien reçu.

Abram. — Je ferai mieux. Tout à l'heure, on va se mettre à jouer, comme tous les soirs, et, comme tous les soirs aussi, on va se mettre à toucher...

Angèle. — Bah ! vous croyez ?

Abram. — Et je vais crier au voleur !...

Angèle. — Imbécile, on ne vous entendra pas.

Abram. — Je crierai assez haut pour qu'on m'entende

Angèle. — Très dangereux... vous vous casseriez la voix.

Abram. — Alors, c'est entendu... le scandale... c'est ce que vous voulez ?

Angèle. — Je veux être débarrassée de vous... le scandale est un moyen.

Abram. — Voyons, il est encore temps de vous raviser. Vous n'avez qu'a dire...

Angèle *s'est levée, le regarde, et, avec un sourire angélique, elle dit :* — Flûte ! *(Puis elle s'approche de [illegible] mari qui cause avec Philippe. Abram demeure atterré. L'heure de la « partie » est proche, les conversations s'éteignent. Quelques impatients sont déjà dans le dernier salon. La Hirelle fait des patiences.)*

Angèle. — Êtes-vous joueur, monsieur de Garan-Simiane ?...

Philippe. — Très peu, madame.

Angèle. — Ces messieurs veulent jouer, je crois ; je vois des enragés qui cartonnent déjà. Vous me tiendrez compagnie.

Le Baron, *avec un regard significatif à sa femme.* — Cependant, ma chère, si M. de Garan-Simiane veut jouer, ne le privez pas de ce plaisir.

Angèle, *avec un regard pareil, très nette.* — J'aime mieux qu'il en soit ainsi... *(A Philippe.)* Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?...

Philippe. — Certainement, madame.

Angèle. — Venez alors. *(Elle prend le bras de Philippe et, en passant, elle tourne la tête, et, négligemment, glisse à son mari.)* Faut pas marcher avec le prince ; ce soir, il est surveillé... *(Puis elle vient s'accouder à une fenêtre avec Philippe.)*

C'est l'heure de la « partie ». Sauf le duc endormi, hommes et femmes se pressent devant la table de jeu. La Hirelle tient une banque. On n'entend plus que des interjections vagues : « Carte... une petite... j'en donne... une bûche... » etc., accompagnées du petit cri assourdi de l'or glissant sur le tapis, ou des craquements aigres des billets dépliés.

Angèle. — Vous ai-je privé d'un plaisir ?...

Philippe. — Vous ne le croyez pas, madame.

Angèle. — Que puis-je croire ?... Si cela était, vous seriez quelqu'un à ne pas le dire.

Philippe. — Vous me supposez dissimulé ?...

Angèle. — Un peu fermé peut-être.

Philippe. — Parce que je n'ai rien dit tout à l'heure de mes impressions parisiennes ?...

Angèle. — Parisiennes ou... autres, vous ne les montrez pas facilement, vos impressions.

Philippe. — Probablement parce que je n'en ai pas

Angèle. — Peu vraisemblable...

Philippe. — Ou bien qu'elles sont d'un intérêt restreint.

Angèle. — Pour qui ?...

Philippe. — Pour tout le monde.

Angèle. — Alors, je suis tout le monde ?...

Philippe. — Je m'explique mal.

Angèle. — Mais je vous comprends bien.

Un petit silence se fait entre eux. La nuit est jolie, ils regardent le jardin. Subitement un tumulte s'élève du côté des joueurs. On entend la voix d'Abram : « Ah ! je vous y pince ! » et la voix du prince : « Monsieur, vous pourriez vous servir d'autres expressions. » Puis la voix du baron apaisante : « Messieurs... voyons, messieurs !... »

Le Duc, *réveillé en sursaut.* — Est-ce qu'on s'en va déjà ?...

Angèle, *très calme.* — Non... c'est le prince et Maurice Abram qui ont un petit différend.

Le Duc. — Affaire de cœur ?

Angèle. — De cartes.

Le Duc. — C'est ce que je disais.

Angèle a raison de ne [illegible]. Le prince, [illegible] vaincu d'une outrageuse poussette, s'est retiré digne, et [illegible] baron prie Abram de se retirer aussi ; « pure question de convenance ». Abram a bien envie de l'insulter, mais le baron ne *marchait pas* ce soir avec le prince, et d'ailleurs, il sent qu'il aurait tout le monde contre lui. Les joueurs aimant mieux être volés que d'être dérangés dans leur jeu. Il s'en va. Autour de lui on fredonne : *On n'en finira donc jamais avec tous ces n... de D... de princes.*

On se remet à tailler. Après le départ d'Abram, le baron tient une veine. Angèle et Philippe regardent en silence le jour qui vient doucement, sournois. Le duc se rendort... et tout est pour le mieux au « casino de Wark ».

(*A suivre.*)

Claude BERTON.

ELLES

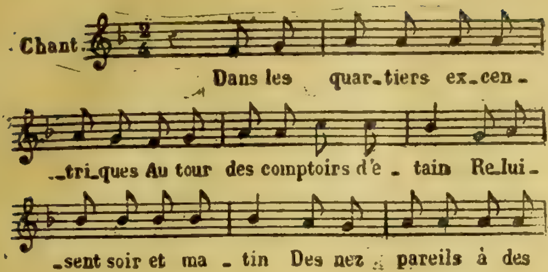


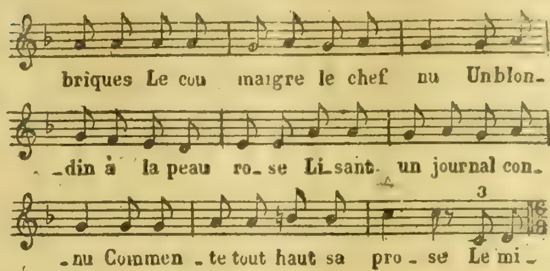
— Trouvez-vous pas que ça sent l'ail, ici ?..
— Dites donc, est-ce que vous dites ça parce que nous sommes là ?...

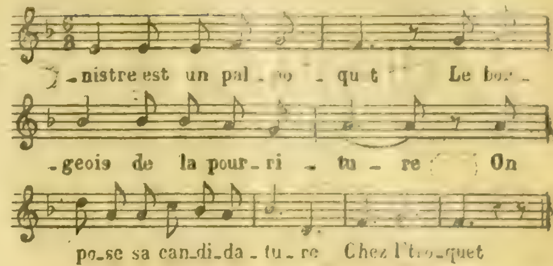
Paroles de SÉMIANE.

CHEZ L'TROQUET

Musique de POL HUCKS.







II

Au fond... la mine sévère,
Deux compagnons sont assis
Qui, dégustant du trois-six,
Dix fois remplissent leur verre.
Arrive alors le patron
Qui réclame sans vergogne!
Eux payer! C'est un affront.
Et l'on se dispute, on cogne!
La police arrive au bouquet;
L'omnibus de la préfecture
Souvent vous ramène en voiture
Du troquet!

III

Un gas se la coulant douce,
Orné d'un accroche-cœur,
Va se poser l'air vainqueur,
Auprès d'une fille rousse;
Or... les flacons débouchés
Le rendant plus tendre encore
Avec des yeux éméchés,
Il reluque la pécore.
Entre ses bras dans un hoquet
Il enlace la créature.
On subit la loi de nature
Chez l'troquet!

IV

« T'esbigner... déjà... bélître!
« Ta femme... hein... tu dis mon vieux?
« Dehors le temps est pluvieux,
« Faut se réchauffer d'un litre.
« T'as des ronds, donc c'est topé,
« Jouons à qui la consomme;
« Garçon du vin, s. v. p.!
« Après, t'iras faire un somme! »
Et l'homme perd au tourniquet,
Tout en se fourrant sa biture,
Le pain de sa progéniture
Chez l'troquet!

PROPOS DE CHASSE

I

CE QUE CES DAMES DISENT DE CES MESSIEURS

Ces messieurs sont à la chasse.
Ces dames, réunies au salon, lisent, travaillent ou papotent en les attendant.
Mme D'ARMYDE, plongée dans un fauteuil de bambou à bascule, cause avec la belle Mme DE VESPÉTRO, un des plus charmants ornements de la colonie espagnole, etc.

Mme DE VESPÉTRO. — A quelle heure rentrent les chasseurs?

Mme D'ARMYDE. — Tard, heureusement! car ils sont assommants. Ne trouvez-vous pas?

Mme DE VESPÉTRO. — Mon Dieu, je connais ces messieurs très peu encore, et je...

Mme D'ARMYDE. — Mais vous en avez connu d'autres?... Ils sont bien toujours les mêmes, allez! Ceux-ci ou ceux-là, c'est tout pareil.

Mme DE VESPÉTRO. — Il est plusieurs de ces messieurs que j'avais beaucoup entendu vanter, avant même de les rencontrer ici; M. d'Estourdy, par exemple!...

Mme D'ARMYDE. — Et vous le trouvez au-dessous de sa réputation, hein?

Mme DE VESPÉTRO. — Je ne veux pas dire cela; M. d'Estourdy est bon enfant, gai, plein d'entrain...

Mme D'ARMYDE. — Oui, il est bruyant, c'est certain, mais bon enfant, c'est autre chose...

Mme DE VESPÉTRO. — Ah!... Et le duc de Grenelle? On m'avait aussi beaucoup parlé de lui...

Mme D'ARMYDE. — On vous a dit qu'il avait de l'esprit?

Mme DE VESPÉTRO. — Non, mais...

Mme D'ARMYDE. — Pauvre bonhomme! Un vrai crétin!... Mais il a grande mine et il est immensément riche, il donne des fêtes splendides, et on l'invite volontiers partout, parce qu'il orne beaucoup.

Mme DE VESPÉTRO. — M. de Gaillac est très joli garçon... (*Baissant la voix*). Ne dit-on pas qu'il est au mieux avec Mme de Reygal?

Mme D'ARMYDE. — Il y a beau temps que c'est fini! Pour le moment, c'est la maîtresse de la maison qui le tient dans ses filets... ou plutôt dans sa toile... car elle est d'une maigreur... d'araignée... N'êtes-vous pas de mon avis?

Mme DE VESPÉTRO. — Je ne dis jamais de mal des femmes!

Mme D'ARMYDE. — Par diplomatie ou par esprit de corps?

Mme DE VESPÉTRO, *jetant furtivement un coup d'œil à la glace*. — Par indifférence.

Mme D'ARMYDE, *à part*. — Elle a du toupet l'Espagnole! (*Haut.*) Est-ce que vous les trouvez amusants, vous?

Mme DE VESPÉTRO. — Qui donc?

Mme D'ARMYDE. — Ces messieurs.

Mme DE VESPÉTRO. — Amusants? Oh non!

Mme D'ARMYDE. — Enfin, vous plaisent-ils?

Mme DE VESPÉTRO. — Non plus. Pour me plaire, à moi, il faut être tourné autrement que ça. Je comprends toutes les... faiblesses, toutes les fantaisies, mais à condition qu'elles soient justifiées par quelque chose, et, franchement, ils sont tous si menus, si... comment dites-vous cela?... atrophiés... je crois... qu'il est, à mon avis, inexcusable de se donner à eux...

Mme D'ARMYDE. — Se donner, se donner comme ça, tout de suite!... Comme vous y allez!...

Mme DE VESPÉTRO, *très simplement*, — Ah! pardon, je croyais que nous nous occupions d'eux à ce point de vue précisément...

Mme D'ARMYDE. — A ce... point de vue, si vous voulez. Mais ne peut-on aimer un homme sans qu'il soit... magnifique?... Les qualités de l'esprit, la distinction, l'élégance, ne peuvent-elles suppléer à...

Mme DE VESPÉTRO. — Suppléer... jamais!...

L'aînée des petites de RIRFRAY peignant une feuille de paravent; la seconde, assise sur un des coins d'un piano à queue.

LA SECONDE DES PETITES DE RIRFRAY. — As-tu bientôt fini cette feuille?

L'AINÉE DES PETITES DE RIRFRAY. — Ce soir, avant dîner, à condition qu'ils ne rentrent pas trop tôt...

LA SECONDE. — Le fait est que, quand ils sont là, il n'y a plus moyen de rien faire.

L'AINÉE. — Cela ne te gêne pas beaucoup pour ce que tu fais...

LA SECONDE. — Je n'aime pas à commencer quelque chose lorsque je sais que je serai dérangée.

L'AINÉE, *riant*. — Et puis, tu n'es pas du tout paresseuse.

LA SECONDE. — Oh! c'est M. Abélar qui l'est, va, paresseux! Il reste toute la journée étendu sur son lit, à fumer des pipes.

L'AINÉE. — Comment le sais-tu?

LA SECONDE. — Je le regarde par la fente de ma porte... et aussi le matin, quand il se lève. Il se lève tard... toujours après moi... Continuellement je le regarde... quand je n'ai rien à faire, ça m'occupe... Il n'y a que le soir que je le vois mal, parce qu'il a une manière de poser sa bougie qui est très gênante... pour moi.

L'AINÉE, *riant*. — Tu as trouvé un jeu?

LA SECONDE. — C'est très drôle! Il est laid! tu ne te fais pas une idée de ça! Il bombe comme cela... du haut... et puis il a des petites jambes toutes rouges et toutes minces; hier il s'est promené en chemise pendant un quart d'heure. Si la chambre de maman n'était pas entre les nôtres, je t'aurais joliment appelée, va! J'avais envie d'aller te chercher par le corridor...

L'AINÉE. — Merci. Je ne tiens pas à voir M. d'Abélar faire sa toilette, moi.

LA SECONDE. — Il faut que je te dise : L'autre jour, maman et la duchesse causaient, et la duchesse disait : « Je vous assure que M. d'Abélard ferait très bien votre affaire pour l'aînée de vos filles; il meurt d'envie d'être agréé; vous n'avez qu'un mot à dire. »

L'AINÉE. — Vraiment? Et qu'est-ce que maman répondait?

LA SECONDE. — « C'est mon mari qui ne veut pas en entendre parler, disait maman. Vous comprenez, à cause de ce malheureux nom; il a beau ne pas le mériter, c'est ridicule tout de même. » Dis donc, Gilberte, est-ce que tu sais ce que ça veut dire « Abélar »?

L'AINÉE. — Mais non.

LA SECONDE. — Qu'est-ce que ça peut bien être « un Abélar »? Ça doit être quelque chose d'épouvantable...

L'AINÉE. — Pourquoi?

LA SECONDE, *confidentiellement*. — Ça n'est même pas dans le dictionnaire! J'ai cherché ; il y a seulement : Abélard ou Abailard (Pierre), moine, théologien et philosophe. »

L'AINÉE. — Oui, Abélard et Héloïse.

LA SECONDE. — Tu vois; l'autre signification n'y est pas : il n'en est pas question. C'est égal, je suis bien aise que papa n'en veuille pas pour toi, à cause de son nom... Moi, c'est à cause de ses jambes... J'aime mieux M. d'Estourdy, et toi?

L'AINÉE, *sans enthousiasme*. — Oui.

LA SECONDE. — Tu n'as pas l'air. Dis donc, tu ne sais pas quelque chose que je crois. C'est que le duc de Grenelle est amoureux de toi; il t'épouserait bien!

L'AINÉE. — Moi aussi.

LA SECONDE, *ahurie*. — Toi aussi! Un vieux monstre comme ça! Oh! ne dis pas des choses pareilles! Mais il a l'air d'un vieux mannequin!...

L'AINÉE. — Il est duc et si riche!

LA SECONDE. — Et bête, donc!...

L'AINÉE. — Bête? Il est de l'Académie!

LA SECONDE. — Eh bien? Qu'est-ce que ça prouve?

L'AINÉE. — Il me semble cependant que c'est une distinction qui...

LA SECONDE. — Parce qu'il n'y en a que quarante, que c'est une distinction, sans ça...

Mmes de Reygal, de Lyane, de Rirfray, de Paly, et la maîtresse de la maison causent en travaillant à des vêtements des pauvres.

Mme DE REYGAL. — Avez-vous entendu avec quel aplomb du Helder nous a dit ce matin qu'il avait trente-six ans?

Mme DE PALY, *avec intérêt*. — Il a davantage?

Mme DE REYGAL. — Il se trompait, ou plutôt il nous trompait d'une dizaine!

Mme DE PALY, *qui semble rêveuse*. — Oh! vraiment? Eh bien, je... le devinais...

Mme DE LYANE. — A quoi?

Mme DE PALY. — Je ne sais... je...

Mme DE LYANE, *avec insistance*. — Enfin, à quels signes voyiez-vous qu'il trompait sur son âge?...

Mme DE PALY, *embarrassée*. — Mais... à tout et à rien... Il est très difficile de définir ces choses-là...

Mme DE RIRFRAY. — C'est ce pauvre duc qui change à vue d'œil. Est-ce que vous ne vous en apercevez pas?

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Oui, peut-être un peu.

Mme DE REYGAL. — Ils vieillissent tous plus ou moins; les années les marquent, comme nous : on ne peut pas leur en vouloir pour cela; mais ce que je ne leur pardonne pas, par exemple, c'est d'être ennuyeux. Et ils le sont tous! tous! sans exception.

Mme DE LYANE. — C'est bien vrai! On ne s'amuse un peu que quand ils ne sont pas là.

Mme DE REYGAL. — Ils y sont presque toujours!

Mme DE LYANE. — Hélas! Et le plus joli, c'est qu'ils croient sincèrement qu'on ne peut se passer d'eux, qu'on souffre de leur absence. Le moment que je préférais autrefois, c'était l'heure qui suit les repas; ils allaient fumer, se promener, ils disparaissaient enfin.

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Eh bien?

Mme DE LYANE. — Eh bien, maintenant, ils ne vont même plus fumer!... Oui... la mode prend de tenir compagnie aux femmes! Il y a les bons petits jeunes gens de la nouvelle école qui ne fument pas, pour ne pas avoir de mauvaises habitudes, et les avachis de la génération précédente, qui ne fument plus, parce que leurs estomacs éreintés ne le permettent pas. Alors, ces charmants spécimens du sexe fort nous encombrent de leur présence, sous le fallacieux prétexte de ne pas « nous abandonner », mais en réalité parce que la fumée des autres leur fait mal au cœur.

Mme DE PALY. — C'est vrai; tous les soirs le petit de Lastyng reste avec nous au salon; c'est un jeune!

Mme DE REYGAL. — Saint-Cynnatus aussi; c'est un « avachi », comme dit Mme de Lyane.

Mme LYANE. — Le mot n'est pas très élégant, mais il peint admirablement ma pensée...

Mme DE RIRFRAY. — La nôtre aussi, je crois.

II

CE QUE CES MESSIEURS DISENT DE CES DAMES

Pendant la chasse. Ces messieurs marchent généralement deux par deux, et causent plus qu'ils ne tirent.
De Gaillac et d'Estourdy, suivis de leurs deux chiens.

D'ESTOURDY. — Pourquoi donc chassez-vous puisque ça ne vous amuse pas?

DE GAILLAC. — Pour lâcher ces dames d'un cran... sans trop en avoir l'air.

D'ESTOURDY. — Il me semble qu'autrefois vous ne détestiez pas la société des jolies femmes?

DE GAILLAC. — Je me trouve aux Glycines dans la plus bête de situation du monde. Je ne m'attendais pas à y rencontrer Mme Reygal, qui me lance des regards foudroyants du matin au soir... Je crois qu'elle se doute de quelque chose...

D'ESTOURDY, *riant*. — Ça me paraît probable.

DE GAILLAC. — D'un autre côté, je n'ose pas avertir l'autre afin qu'elle se méfie... Elle est horriblement jalouse et j'aurais une scène, que j'aime autant éviter.

D'ESTOURDY. — Pourquoi une scène? La valeur en hausse est toujours enchantée de constater la baisse des autres; elle doit bien se douter, d'ailleurs, qu'elle n'est pas la première sur laquelle vous avez jeté les yeux...

DE GAILLAC. — Ma foi, mon cher, je n'en jurerais pas. Imaginez-vous qu'elle est tellement naïve (pour ne pas dire plus) que...

Le duc de Grenelle et le petit de Lastyng.
Un domestique les suit portant le carnier du duc.

LE DUC. — C'est un charmant plaisir que la chasse!... Ce que je plains, par exemple, ce sont ces pauvres femmes qui se morfondent d'ennui pendant ce temps; elles sont ennuyeuses, c'est vrai, mais enfin ce n'est pas leur faute... Voyez-vous, jeune homme, un des vices de notre époque, c'est le manque de femmes!

LE PETIT DE LASTYNG. — Je ne m'aperçois pas que...

LE DUC DE GRENELLE. — De femmes intelligentes, s'entend. Nous rencontrons des femmes aptes à nous procurer les plaisirs physiques, nous en rencontrons plus que nous ne voulons, même...

LE PETIT DE LASTYNG. — Je ne trouve pas...

LE DUC DE GRENELLE. — Mais des femmes spirituelles avec lesquelles nous puissions goûter les jouissances intellectuelles qui nous sont plus nécessaires encore que les autres... il n'y en a plus, jeune homme, il n'y en a plus.

LE PETIT DE LASTYNG. — Pourtant...

LE DUC DE GRENELLE. — Ainsi, voyez plutôt aux Glycines; il n'y en pas une capable de fixer l'attention d'un homme de valeur. Mme de Vespétro est une grue...

LE PETIT DE LASTYNG. — Oh!

LE DUC DE GRENELLE. — Le mot n'est pas trop fort, jeune homme; je sais le respect qu'on doit aux femmes. ce mot peut être maintenu... Mme de Rirfray est un vieux débris; Mme de Lyane, une folle; Mme d'Armyde, une méchante femme; Mme de Pâly, une sotte, et Mme de Reygal, une noceuse. Quant à la maîtresse de

la maison... Nous glisserons, parce que nous sommes chez elle...

LE PETIT DE LASTYNG. — Oui, oui, glissons.

De Saint-Cynnatus et du Helder couchés au pied d'un arbre.

DE SAINT-CYNNATUS. — Alors, tu es venu pour Mme de Vespétro ?

DU HELDER. — Parbleu ! et toi aussi ?

DE SAINT-CYNNATUS. — Je l'avoue... Et... tu as réussi naturellement ?

DU HELDER, *l'imitant.* — Je l'avoue... Et toi aussi?

DE SAINT-CYNNATUS. — Bien entendu. Nous ne serons pas jaloux l'un de l'autre, je présume ; disons-nous bien que beaucoup nous ont précédés, que davantage nous suivront : enfin qu'il y a beaucoup d'appelés et encore plus d'élus.

DU HELDER. — C'est ce pauvre Vespétro qui me fait de la peine. Où donc est-il ?

DE SAINT-CYNNATUS. — Avec de Pâly, de Lyane et d'Armyde. Tous les maris chassent ensemble en ligne... C'est cocasse !

DU HELDER. — Ils ont bien raison. Au moins, les autres peuvent parler librement de leurs femmes.

DE SAINT-CYNNATUS. — Et Rirfray, donc, que j'oubliais ! Pauvre homme ? Il est trois fois éditeur responsable : quelle situation !

DU HELDER. — Je la préfère encore à celle de M. de Vespétro.

DE SAINT-CYNNATUS. — Bah ! Il y a longtemps que Vespétro a pris son parti ; maintenant il n'y pense plus.

DU HELDER. — Les cornes, c'est comme les dents ; ça ne fait de mal que quand ça pousse, et il y a des gens qui mangent avec !

MM. de Lyanne, de Paly, de Vespétro, d'Armyde et le maître de la maison.

M. D'ARMYDE. — Quelle belle invention que la chasse ! Quel excellent prétexte pour passer une journée dehors !

M. DE LYANE. — Et quelle joie de passer une journée dehors? Quant je pense pourtant que je me suis marié pour être tranquille !

M. DE PALY. — Ah bah !

M. DE LYANE. — Eh oui ! j'étais d'un naturel jaloux, oh ! mais affreusement jaloux ; naturellement, mes maîtresses me trompaient tout le temps ; c'est alors que j'ai pris le parti de me marier...

M. DE VESPÉTRO, *avec intérêt.* — Eh bien ?

M. DE LYANE. — Eh bien, ma femme ne me trompe pas... jusqu'à présent... Oh ! j'en suis sûr, elle me fait trop de scènes ; elle ne me ménage pas du tout ; elle me fait endiabler !... pour se dédommager... probablement.

M. D'ARMYDE. — On ne s'imagine pas comme une seule femme est plus gênante que beaucoup.

M. DE PALY. — A qui le dites-vous. Quand je pense que j'ai eu le bonheur d'être garçon ! Et je ne l'appréciais pas, ce temps exquis. J'ambitionnais une jolie petite femme à moi tout seul... Je ne savais pas, pauvre insensé ! ce que c'est qu'une jolie petite femme à soi tout seul !

M. DE VESPÉTRO, *tranquillement.* — Eh oui ! Quand on est parfaitement belle, on le sait ; et quand on le sait, on se blase bien vite sur une... admiration unique : c'est insuffisant, quelque explicite et enthousiaste qu'elle soit. On veut faire admirer à d'autres, et dame ! il est peu de gens assez délicats pour regarder sans toucher.

LE MAITRE DE LA MAISON, *à part.* — C'est un philosophe, cet Espagnol ?

MM. de Rirfray, d'Abélar.

M. DE RIRFRAY. — Je suis moulu. Ah ! si ça n'était pas pour prendre un peu la clef des champs, c'est moi qui ne chasserais pas !

M. D'ABÉLAR. — Est-ce qu'il n'est resté personne pour tenir compagnie à ces dames ?

M. DE RIRFRAY. — Ne vous inquiétez donc pas d'elles ! Elles n'ont besoin de personne, allez ! Ah ! qu'on voit bien que vous ne connaissez pas les femmes, vous !

M. D'ABÉLAR, *protestant.* — Permettez... permettez...

GYP.

L'INCONNU PARFUMÉ

Depuis une semaine, dans la douce vie d'été des Charmettes, Malabry était fort assidu auprès de Mme de B***, dont le veuvage se plaisait aux grands arbres du parc. Et à les voir ainsi toujours deux, égarés parfois en de lointaines marches, ce qui pouvait être leur secret se trouvait à demi pénétré, et de la part des autres, c'était comme une invite souriante à pousser les choses jusqu'au bonheur

Malabry, d'ailleurs, avait le visage, l'humeur et la tenue d'un homme épris ; il ne se cachait point du sentiment qui venait de naître en lui, dans le vert fleuri de la campagne, et même toute sa personne y gagnait en relief, tant il mettait de variété et de fougue à célébrer celle de sa prédilection.

Mais ce jour-là, à tous, Malabry parut singulier ; son empressement semblait rompu ; on eût dit qu'un charme s'était évaporé.

Après le déjeuner, il était remonté chez lui, au lieu de s'attarder à cette causerie qui finissait toujours par un peu de Chopin en tête à tête ou par quelques heures sur le vieux banc. Il ne redescendit qu'au coup de cloche du dîner, et Mme de B*** lui ayant demandé s'il souffrait, il fit signe que oui, avec une tristesse dans les yeux, puis resta muet.

Mais au moment où l'on allait, en chœur, voir percer les étoiles sur la terrasse, il m'annonça son départ pour le lendemain.

— Partir ainsi, lui dis-je, et pourquoi ? Vous ne pouvez faire à Mme de B*** l'affront d'une indifférence si soudaine ; que s'est-il passé ? Vous ne l'aimez donc plus ?

— Je ne sais.

— Tâchez de savoir.

— Eh bien, mon cher, à vous, je vais dire la vérité, quelque chose d'étonnant, mais qui, peut-être, ne vous surprendra pas chez un sujet sensible jusqu'à l'aigu, impressionnable jusqu'au fantasque comme moi... Tout cela, c'est la faute d'un livre que j'ai pris, hier soir, au hasard, dans la bibliothèque des Charmettes, pour dormir...

Et Malabry, tandis que le soir était exquis, m'entraîna vers la solitude d'une allée.

— En effet, dit-il d'une voix où vibrait encore une sincérité, j'ai aimé Mme de B***. Il y a des femmes que j'ai aimées, et longuement, pour leurs cheveux, leur sourire, leur beauté ou même leur laideur ; celle-là, je n'ai pas démêlé d'abord pourquoi je l'aimais, et c'est précisément un des cas les plus dangereux ; mais auprès d'elle, c'était comme une ivresse, non pas au figuré, à la manière qu'entendent des amants lyriques, ivresse réelle, qui m'assiégeait au cerveau, au cœur, qu'elle versait au moindre de ses mouvements, dont elle jouait avec le plus affolant pouvoir, et bientôt je compris ce qui me prenait chez cette femme... c'était son parfum.

« Je vous soupçonne, mon cher, de vous moquer un peu déjà, et dans votre imagination vous voyez sans doute Mme de B*** entrer, très élancée et blonde, chez Houbigant ou Pivert, colectionner les catalogues d'Atkinson, combiner le foin coupé et la fleur de pommier ?

« Et l'essence qui a mouillé finement son mouchoir bleu, vous allez en dire le prix exact, et le sachet cousu dans son corsage, vous savez quelles mains de tailleur l'ont choisi ?

« Mais le shoping n'a rien à faire ici, il ne s'agit point de ces effluves de laboratoire, et l'alambic qui a distillé cette merveille est divin. Le parfum de Mme de B*** n'appartient qu'à elle, elle l'a trouvé dans soi, comme la rose le trouve en sa feuille, elle est sa propre cassolette.

« D'où vient-il ? qu'est-il au juste ? à l'âme de quel jardin l'a-t-elle emprunté, à quel ciel, à quel enfer ? peu m'importait. Oh ! comme je me gardais de chercher, de savoir ! et rien n'était plus délicieux que cette ignorance, ce mystère.

« Il me semblait qu'il y ait là un don du Destin à une créature privilégiée, qu'un miracle d'humanité était à ma portée, et quelque chose qui échapperait enfin à l'analyse. Positivement, j'étais dans une hantise de rêve, de surnaturel, et vous jugez de ma colère, de ma douleur, quand, m'étant couché et ayant amené le livre sous mes yeux, je lus ce titre maudit : *Traité des parfums de la femme.*

« Oui, hier encore, tandis qu'on disait d'une femme qu'elle a « l'Odor di Femina », c'était charmant. Cela évoquait une vague et troublante attirance, une magie qui vous enveloppe sans qu'on devine comment, et après des mois, quand tout de la femme s'était révélé, trahi, une chose demeurait ténébreuse, insaisissable, entière : son parfum.

« Aujourd'hui la science a fait son enquête là aussi, elle s'attaque à cette dernière illusion de l'amour, elle la prend de force . un homme assez peu homme, assez ingrat, s'est trouvé pour étudier de près cette puissance grisante, pour traiter comme un X vulgaire ce problème, dont l'obscurité était le charme même. Grâce à ce savant, un brave et solide bouquin, maintenant, régit la matière.

« Oh ! cette nuit de lecture, où, penché sur le livre vulgarisateur, j'ai appris par lui la chimie des damnantes odeurs dont était fait l'ascendant de Mme [illegible], d'Esther, ou de la Delphine du père Goriot ! et elles n'ont plus de secrets à cette heure, les « glandes sébacées » de Sapho, de Laure, d'Elvire, de la Fornarina ! La physiologie se charge de nous décomposer le je ne sais quoi olfactif des grandes aimées, et elle se démonte comme une pièce de musée, l'Ève parfumée !

« On note avec méthode les principales variétés de l'espèce, et cette classification s'aggrave d'une série de remarques : non seulement c'en est fait de la flottante séduction du parfum de la femme, mais ce parfum déchoit encore, sous l'interprétation du savant, jusqu'à devenir un signe fatal, une preuve de prédestination, comme un pouce crochu ou un crâne en pain de sucre. Et demain, les bohémiennes, les tireuses de cartes, les somnambules s'empareront de lui, qui restait le dernier bien de cet amour déjà tant disséqué.

« Aussi bien, ce terrible savant ne s'est-il pas avisé d'établir qu'une femme, toute à l'ambre gris, possède le talisman contre nos caprices et fantaisies ? L'ambre gris nous fixe et nous cloue invinciblement à l'objet. J'imagine que ni don Juan, ni Lovelace, ni Richelieu n'en ont rencontré jamais. Une peau qui embaume naturellement le musc, c'est une peau qu'il faut fuir ; elle dénote les passions tapageuses et la recherche du scandale ; ici, pas de tendresse, pas de larmes, pas d'éternels regrets, c'est le divorce, le buisson d'écrevisses, Messaline et Mme Bovary.

« Celles qui fleurent le lis blanc indiquent l'amour des contrastes ; celles qui sentent l'ébène, l'amour de l'argent. La violette seule trouve grâce dans ce réquisitoire.

« Quand on rencontre, paraît-il, la maîtresse imprégnée de violette, parfumée, sur ses mains, sur ses joues, sur sa bouche, comme un coin de petit bois, il faut la garder ; elle est la perfection dans la plus douce fidélité, et ce n'est pas la violette dont s'embaume Mme de B*** !

« Certes ces expériences, ces révélations peuvent convenir à un curieux blasé, elles sont pour la plus grande gloire d'un Des Esseintes, malade de raffiner sur tout. Mais ceux qui ont besoin d'ignorer pour aimer, et ceux-là ont encore la meilleure part, regretteront cette mise en formule, cet étiquetage de la chose la plus suavement fugitive et intime.

« Comme si l'on n'en savait pas trop déjà sur la femme ? la Faculté en a pris possession. M. Charcot la manœuvrait comme une poupée mauvaise. L'ardente et céleste Cythère des anciens et de l'Embarquement est peuplée maintenant de pharmaciens et de spécialistes ; nous déshabillons pour la clinique celles qu'on chantait naguère ; rien ne reste intact de ses sourires ou de ses

...mes, on veut qu'il y ait toujours quelque tache ou quelque fêlure au fond... Aussi se meurt Amour, le pauvre compagnon.

« O parfums, qui comptaient tant dans sa puissance, pris à l'arsenal galant ou sur le corselet de Marguerite, sur la paysanne de Millet ou sur la Parisienne, mais sans nom, sans histoire, sans autre signification que ce qu'ils donnent! s'ils ne sont plus qu'en avertissement, adieu les belles folies et l'extase où l'on oublie.

— A merveille, dis-je alors, mais je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas, mon cher, que le lendemain, au lieu de me livrer simplement, ingénument, auprès de cette pauvre Mme de B*** à ce qui m'avait trop ravi, malgré moi j'étudiais, je comparais, je scrutais avec défiance et inquiétude? Que cet adorable inconnu était pour moi un secret profané, ce prestige défait, que mon amour frotté de science imbécile et néfaste avait perdu tout attrait?

Et comme nous revenions vers la terrasse, Malabry finissait à peine de s'écrier :

— Non, non, qu'on ne m'explique plus rien, désormais je ne veux plus rien savoir, car je veux être encore heureux!

Alexandre HEPP.

LE BUVEUR D'AMES

I

— Oui, il en est là, le pauvre bougre. Tient-il un objet fragile, il est sûr de le laisser échapper de ses mains; c'est plus fort que lui, les nerfs n'obéissent plus à sa volonté... et, dans la rue, c'est bien autre chose! il n'ose plus sortir seul, le pavé s'enfonce sous ses pas, il a la sensation de marcher dans de l'ouate et, autre phénomène, les trottoirs lui semblent se rétrécir contre les maisons, ou, tout à coup, les voilà qui s'élargissent et envahissent le milieu de la chaussée. Tantôt ce sont les étages supérieurs qui surplombent, et, halluciné, terrorisé, il hâte son pas défaillant sous une chute imminente de mansardes de bonnes ou de balcons de cinquième. Ah! ce que c'est que de nous!

A quoi mon ami Serge, accoudé sous le rond doucement lumineux de la lampe, une haute lampe-phare ennuagée de souples étoffes claires et de dentelles, d'une élégance un peu trop féminine dans ce sévère et somptueux appartement de garçon, répondait d'une voix dolente :

— Oui, je connais cela, j'ai passé par là, les étreintes au cœur, douloureuses et lentes, à croire qu'une main s'est glissée sous votre côté gauche et vous y comprime et vous y serre insensiblement, peu à peu, mais d'une pression sûre, atroce, torturante, et que l'on va mourir; l'angoisse des insomnies dans le grand lit solitaire avec la peur du retour de la crise vous martelant les tempes, la volonté de résister aux petits pincements au cœur qui vous l'annoncent, l'éther bu à pleines gorgées et toute la nuit passée frémissant, obsédé, halluciné presque, le front brûlant, la peau moite et les extrémités glacées, avec à la fois la terreur d'y rester et le vague désir que cela en finisse une bonne fois. Oui, j'ai connu tout cela. Et les troubles de l'ouïe et les troubles de la vue : les pas qu'on entend marcher dans la muraille, ceux qu'on entend s'arrêter sous la fenêtre avec la conviction que quelqu'un, qui vous en veut, est là, et les rideaux des croisées qui s'ouvrent brusquement pour laisser entrer dans la chambre agrandie l'horrible clarté de la lune, ces rideaux qu'on voit non seulement remuer, mais dont on entend la soie se déchirer et frémir sous les mains de l'invisible, cette chambre enfin que j'ai dû quitter parce que je ne pouvais plus y vivre, parce que j'y étouffais sous un plafond trop bas entre des murs hantés, cette chambre où, passé minuit, je ne pouvais plus demeurer seul, les lampes même allumées, la lumière y faisant des jeux par trop bizarres et les ombres se tassant, vraiment par trop étranges et pleines de menaces, dans les plis des draperies et l'obscurité des coins.

« Et tout cela pour m'être pendant deux mois énervé dans l'imbécile attente d'une femme qui ne rentrait pas! Tiens! vois-tu là, au coin de la petite place, ce réverbère dont la lueur tremble et fait flaque sur le bitume mouillé du trottoir? J'avais le même effet de lumière, le même bec de gaz dans mon appartement de la rue Saint-Guillaume, à croire qu'ils m'ont suivi jusqu'ici! Eh bien, quand je vois cette lueur triste brûler, comme une âme captive, dans cette rue solitaire et pluvieuse de novembre, la conviction me prend que la terrible névrose m'est venue à force de regarder pendant des nuits d'automne flamber, comme d'autres pleurent, cette flamme esseulée et morne, alors si pareille à moi; car l'ai-je attendue et ai-je été bête! mais ça, c'est la vie. Ah! si l'on m'avait dit, l'année dernière à pareille époque, qu'une heure viendrait où je pourrais passer un jour, une semaine sans m'enivrer du poison de son sourire et de ses yeux si profondément bleus et qui mentent si bien! Ah! si l'on m'avait dit cela, comme je lui aurais sauté à la gorge, à cet imprudent-là! et voilà bientôt deux mois que je ne l'ai vue et je ne suis pas mort..., je dors bien, je mange bien, je...

— Et tu n'as pas de maîtresse!

Et comme Serge effaré avait un brusque haut-le-corps :

— Et tu n'as pas de maîtresse? insistais-je en même temps que je le dévisageais, et tu n'es pas, toi, un de ceux qui font la noce; ne te vante pas, tu n'es pas si bien guéri que cela.

— Moi! si tu savais comme je m'en soucie! je n'ai gardé d'elle qu'un affreux souvenir et il me défend de ses pareilles; je suis cuirassé maintenant.

— Hum! hum! hasardai-je. Ealsie était charmante, et si tu l'as adorée, elle t'a beaucoup aimé!..

— Aimé, moi?

— Oui, puisqu'en somme elle a abandonné une position pour toi, sacrifié un entreteneur sérieux qui lui assurait de grands avantages, et je me suis pris souvent à vous envier tous deux, malgré vos brouilles et toutes vos trahisons (car tu l'as trompée, toi aussi, malgré ton grand amour lyrique et romantique) en pleine éruption du Vésuve et de l'Etna.

— Volcan éteint, l'éruption a trop dévasté ma campagne et chat échaudé craint l'eau froide!

A quoi, parodiant le beau sonnet d'Henri Becque, je hasardais cet à peu près moqueur :

« T'étais brutal et langoureux,
Elle était lascive et cruelle,
Vous vous détestiez tous les deux.

« Tu la détestes encore, d'ailleurs, donc tu l'aimes.

— Certes oui, je la déteste, mais comme le malade opéré déteste le chirurgien qui, pour le guérir, vient de lui faire effroyablement mal. J'aurais horreur de la revoir, mais je lui suis reconnaissant de m'avoir sarclé mon champ d'illusions; elle a été la bonne cueilleuse de mauvaises herbes et de folles-avoines. Ah! tu crois que je désire la revoir! Oui, à peu près comme le mouton échappé de l'abattoir désire revoir le boucher!

J'avais perdu mon temps, je prenais mon haut de forme luisant, posé au hasard sur un meuble :

— Allons, décidément, je suis mal tombé.

— Pourquoi, que veux-tu dire?

— Après tout, jouons cartes sur tables. Rien, si ce n'est que Ealsie est depuis hier de retour à Paris.

Serge s'était levé tout d'une pièce, avec une grande pâleur subitement répandue sur la face.

— Ealsie... ici..., à Paris depuis hier; — et sa voix rauque s'étranglait dans sa gorge, tandis que ses yeux s'arrondissaient effarés, — alors elle n'est plus à Rouen, elle a lâché le capitaine.

— Apparemment. Arrivée hier, sa première visite a été pour moi. Désires-tu savoir ce qu'elle est venue me demander?

— Non. Elle est descendue?...

— Au Grand-Hôtel, mais si tu as la moindre velléité de la revoir, inutile de te déranger, car (et je risquai, ma foi, le tout) j'aime mieux te dire ce qui en est, c'est pour toi qu'elle a quitté Rouen, elle t'aime encore, elle n'aime que toi. — Et continuant sans plus prêter attention à ses dédaigneux haussements d'épaules : — Elle est venue me demander de vouloir bien l'amener ici chez toi, toi à qui elle veut parler, s'expliquer, et je suis monté en éclaireur. Elle est dans ma voiture en bas.

— En bas, dans la rue, sous le réverbère! Ah! ah! ah! c'est trop fort. — Et, sur un brusque éclat de rire, il arpentait l'appartement avec des gestes fous, les yeux brillants, dardés hors de la tête, et toujours le sauvage éclat de rire venait se briser comme un verre dans le rauque étranglement de sa voix. Il avait enfin ce mot : — Eh bien! qu'elle attende!

Et comme j'intervenais, alors Serge :

— Tu me la bailles belle, et toutes les fois que j'ai attendu, moi! Ah! elle m'aime encore, elle n'a jamais aimé que moi! Son capitaine l'a lâchée et elle a besoin d'argent?

— Pourquoi l'insultes-tu? Tu sais bien que Ealsie n'est pas une femme d'argent! Une femme d'argent n'aurait pas été ta maîtresse; elle ne veut rien que te parler pendant une heure, tu ne peux lui refuser cela.

(A suivre.)

Jean LORRAIN.

Le Gérant : G. CLEMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 4. Edition de Paris : 5 centimes. 28 JANVIER 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris........ 13 fr. 50
Départements. 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois...	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois...	3 »	5 — »
Un an...	6 »	10 — »

DEUX AUGURES, par le comte de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM



DEUX AUGURES

Surtout pas de génie!
(*Devise moderne.*)

Jeunes gens de France, âmes de penseurs et d'écrivains, maîtres d'un Art futur, jeunes créateurs qui venez, l'éclair au front, confiants en votre foi nouvelle, déterminés à prendre, s'il le faut, cette devise, par exemple, que je vous offre : « ENDURER, POUR DURER ! » vous qui, perdus encore, sous votre lampe d'étude, en quelque froide chambre de la capitale, vous êtes dit, tout bas : « O presse puissante, à moi tes milliers de feuilles, où j'écrirai des pensées d'une beauté nouvelle! » vous avez le légitime espoir qu'il vous sera permis d'y parler selon ce que vous avez mission de dire, et non d'y ressasser ce que la cohue en démence veut qu'on lui dise, — vous pensez, humbles et pauvres, que vos pages de lumière, jetées à l'Humanité, payeront, au moins, le prix de votre pain quotidien et l'huile de vos veilles?

Eh bien, écoutez le colloque bizarre et d'apparence paradoxale — (quoique du plus incontestable des réalismes), — qui s'est établi, récemment, entre un directeur certain de l'une de ces gazettes et l'un de nos amis, lequel s'était déguisé un jour, par curiosité, en aspirant journaliste.

Cette scène, ayant l'air, en mon esprit, *de se passer toujours*, — et toutes autres, de ce genre, ne devant être, au fond, — tacites ou parlées, — que la monnaie de celle-là (l'éternelle!) — je me vois contraint, ô vous qui êtes prédestinés à la rénover vous-mêmes, de la placer au présent de l'indicatif.

Pénétrons en ce cabinet, presque toujours d'un si beau vert, où le directeur, — un de ces hommes qui traitent les honnêtes bourgeois de « matière abonnable », — est assis devant sa table, un coude appuyé sur le bras de son fauteuil, le menton dans la main, paraissant méditer et jouant négligemment de l'autre main avec le traditionnel couteau d'ivoire.

Apparaît un garçon de salle : il remet une carte à ce penseur.

Celui-ci la prend, y jette un coup d'œil distrait, puis, hausse d'inquiets sourcils et, après un tressaillement léger, se remettant :

— Un « *Inconnu?* » murmure-t-il; — peuh! quelque Gascon, se vantant pour arriver jusqu'à moi. Tout le monde est connu, aujourd'hui, percé à jour. — Et quelle mine a ce monsieur?

— C'est un jeune homme, monsieur.

— Diable! Faites entrer.

L'instant d'après apparaît notre jeune ami.

Le directeur se lève et de sa voix la plus engageante :

— C'est bien à un inconnu que j'ai l'honneur de parler? murmure-t-il.

— Jamais je n'eusse osé me présenter sans ce titre, répond le soi-disant plumitif.

— Veuillez bien prendre la peine de vous asseoir.

— Je viens vous offrir une petite chronique d'actualité, — un peu leste, naturellement...

— Cela va sans dire. Venons au fait. Votre prix sera de combien la ligne?

— Mais, de 3 francs à 3 fr. 50? N'est-ce pas? répond, gravement, le néophyte.

(Soubresaut du directeur.)

— Permettez : le « Montépin », le « Hugo » même, le « du Terrail » enfin, ne se payent pas ce taux-là! réplique-t-il.

Le jeune homme se lève et, d'un ton froid :

— Je vois que monsieur le directeur oublie que je suis *to-ta-le-ment* inconnu! dit-il.

Un silence.

— Rasseyez-vous, je vous prie. Les affaires ne se traitent pas comme cela. Je ne disconviens pas que, par le temps qui court, un inconnu ne soit, en effet, un oiseau rare : toutefois...

— J'ajouterai, monsieur, — interrompt, d'un ton dégagé, l'aspirant écrivain, — que je suis, oh! mais sans l'ombre de talent, d'une absence de talent... magistrale! Ce qu'on appelle un « crétin » dans le langage du monde. Mon seul talent, c'est d'être rompu aux arcanes des boxes anglaise et irlandaise, un peu serrées. — Quant à la Littérature, je vous le déclare, c'est pour moi lettre close et scellée de sept cachets.

— Hein? s'écrie le directeur tremblant de joie, — vous vous prétendez sans talent littéraire, jeune présomptueux!

— Je suis en mesure de prouver, séance tenante, mon impéritie en la matière.

— Impossible, hélas! — Vous vous vantez!... balbutie le directeur, évidemment remué au plus secret de ses plus vieux espoirs.

— Je suis, continue l'étranger avec un doux sourire, ce qui s'appelle un terne et suffisant grimaud, doué d'une niaiserie d'idées et d'une trivialité de style de premier ordre, une plume banale par excellence.

— Vous? Allons donc! — Ah! si c'était vrai!

— Monsieur, je vous jure...

— A d'autres! reprend le directeur, les yeux humectés et avec un mélancolique sourire.

Puis, regardant le jeune homme avec attendrissement :

— Oui, voilà bien la Jeunesse, qui ne doute de rien! le feu sacré! les illusions! Du premier coup, l'on se croit arrivé!... — Aucun talent, dites-vous? Mais, savez-vous bien, monsieur, qu'il faut, de nos jours, être un homme des plus remarquables pour n'avoir aucun talent? un homme considérable?... que, souvent, ce n'est qu'au prix d'une cinquantaine d'années de luttes, de travaux, d'humiliations et de misère que l'on y arrive et que l'on n'est, alors, qu'un parvenu? O jeunesse! printemps de la vie! *Prima vera della vita!* Mais moi, monsieur, — moi, qui vous parle, — voici vingt ans que je cherche un homme QUI N'AIT PAS DE TALENT!... Entendez-vous?... Jamais je n'ai pu en trouver un. J'ai dépensé plus d'un demi-million à cette chasse au merle blanc : je me suis « emballé » dans cette folle entreprise! Que voulez-vous! J'étais jeune, candide, je me suis ruiné. — Tout le monde a du talent, aujourd'hui, mon cher monsieur; vous tout comme les autres. Ne nous suriaisons pas. Croyez-moi, c'est inutile. C'est vieux jeu, c'est *ficelle*, cela ne prend plus. Soyons sérieux.

— Monsieur, de tels soupçons... Si j'avais du talent, je ne serais pas ici!

— Et où seriez-vous donc?

— A me soigner, je vous prie de le croire.

— Le fait est, gazouille, alors, le directeur en se radoucissant et toujours avec son fin sourire, le fait est que mon garçon de salle, — tenez, le gracieux qui m'a remis votre carte (un licencié ès lettres, s'il vous plaît, et palmé comme tel — hein! comme c'est beau la Science! De nos jours cela mène à tout!) — n'est rien moins que l'auteur de trois ou quatre magnifiques ouvrages dramatiques et, passez-moi le mot, « littéraires, » couronnés, enfin, dans maints concours de l'Institut de France sur des centaines d'autres, représentés de préférence, naturellement aux siens. Eh bien, le malheureux n'a voulu suivre aucun traitement! Aussi, de l'aveu de ses meilleurs amis, n'est-ce, en réalité, qu'un fol qui ne saurait arriver à rien. Ils le déclarent, avec des larmes dans la voix, un ivrogne, un bohème, un proxénète, un filou et un *raté*, en ajoutant, les yeux au ciel : « Quel dommage! » — Mon Dieu, je sais bien qu'à Paris, — où il est convenu que tout le monde est déshonoré le matin et réhabilité le soir, — cela ne tire pas à conséquence; — au fond, c'est même une réclame; — mais sa maladroite insouciance n'en sachant pas extraire une fortune, avouez qu'il est légitime qu'on lui en veuille. C'est donc par pure humanité que je daigne le soustraire, momentanément, à l'hospice. Revenons à vous. — *Inconnu et sans l'ombre de talent*, disons-nous? — Non, je ne puis y croire. Votre fortune serait faite et la mienne aussi. C'est six francs la ligne que je vous offrirais! — Voyons, entre nous, qui me garantit la nullité de cet article?

— Lisez, monsieur! articule, avec fierté, le jeune tentateur.

— On voit que vous vous échappez de l'Adolescence d'hier à peine, monsieur! — répond, en riant, le directeur : nous ne lisons que ce que nous sommes décidés à ne jamais publier. On n'imprime que la copie dûment illisible. Et, tenez, la vôtre semble, à vue de pince-nez, entachée d'une certaine calligraphie, — ce qui est déjà d'assez mauvais augure. Cela pourrait vous faire soupçonner de soigner ce que vous faites. Or, tout journaliste, vraiment digne de ce grand titre, doit n'écrire qu'au trait de la plume, n'importe ce qui lui passe par la tête, — et, surtout, sans se relire! Va comme je te pousse! Et avec des convictions dues seulement à l'humeur du moment et à la couleur du journal. Et marche!... Il est bien évident qu'un bon journal quotidien, sans cela, ne paraîtrait jamais! On n'a pas le loisir, cher monsieur, de perdre du temps à réfléchir à ce que l'on dit, lorsque le train de la province attend nos ballots de papier : enfin, c'est évident cela! Il faut bien que l'abonné se figure qu'il lit quelque chose, vous comprenez. Et si vous saviez comme le reste, au fond, lui est égal!...

— Rassurez-vous, monsieur : c'est le copiste...

— Vous faites copier! — Malheureux! Plaisantez-vous?

— Ma copie était non seulement illisible, mais surchargée de telles fautes d'orthographe et de français... que, ma foi... pour le premier article... j'ai pensé.

— Raisons de plus, au contraire, pour me l'apporter telle quelle! — Le diamant ne saura donc jamais sa valeur? — Les fautes d'orthographe, de français!... Ignorez-vous que l'on ne peut obtenir des protes qu'ils ne les corrigent pas, — ce qui enlève, souvent, tout le sel d'un article? Mais c'est précisément là ce naturel, ce montant, ce primesautier que prisent si fort les vrais connaisseurs! Le citadin aime les coquilles, monsieur! Cela le flatte de les apercevoir. Surtout en province. Vous avez eu le plus grand tort. Enfin! Et... l'avez-vous soumise à quelque expert, cette chronique?

— Vous l'avouerai-je, monsieur le directeur? Doutant de moi-même, car je n'ai pas de génie, Dieu merci...

— Peste! je l'espère bien! interrompt le directeur après un coup d'œil furtif sur un revolver placé à côté de lui.

— Après avoir cherché le type devant représenter la bonne moyenne des intelligences publiques pour cette grande épreuve, mon choix s'est arrêté sur mon — (tant pis, je dis le mot!) — sur mon « pipelet », — lequel est un vieux commissionnaire auvergnat, blanchi le long des rampes, surmené par les sursauts nocturnes et qu'une trop exclusive lecture d'enveloppes de lettres a rendu, littéralement, hagard.

— Hé! hé! grommelle, alors, le directeur, devenu très attentif, — le choix était, en effet, aussi subtil que pratique et judicieux. Car le public raffole, remarquez ceci, de l'Extraordinaire! Mais, comme il ne sait pas très bien *en quoi* consiste, en littérature (passez-moi toujours le mot), ce même Extraordinaire dont il raffole, il s'ensuit, à mes yeux, que l'appréciation d'un portier doit sembler préférable, en bon journalisme, à celle du Dante. — Et... quel verdict a rendu l'homme du cordon, s'il vous plaît?

— Transporté! Ravi! Aux anges! Au point de m'arracher ma copie des mains pour la relire lui-même, craignant d'avoir été dupe de mon débit. C'est lui qui m'a fourni le mot de la fin.

— L'écervelé! Au lieu de me l'adresser directement! Voyez-vous, un penseur l'a dit, — ou aurait dû le dire, — l'idéal du journaliste, c'est, d'abord, le *Reporter*, ensuite le Fruit sec, à sourcils froncés (j'entends froncés naturellement, comme on frise), qui insulte d'une façon grossière et au hasard, — et qui se bat de même, avec les naïfs qui n'en lèvent pas les épaules, — pour faire consacrer, par la lâcheté publique, sa rageuse médiocrité. Ce duo du chanteur et du danseur est la vie de tout journal qui se respecte un peu. En dehors des « articles » de ces deux Colonnes, tous autres ne devraient se composer que de « mots de la fin » enfilés, comme des perles, au hasard du petit bonheur. Le Public ne lit pas un journal pour penser ou réfléchir, que diable! — On lit comme on mange. — Allons, je me décide à parcourir votre affaire : — oui, voyons, si la valeur n'attend point chez vous (comme l'a si bien dit je ne sais plus quel auteur latin) le nombre des années...

— Voici le manuscrit! dit l'écrivain rayonnant et en tendant son œuvre avec un air de fatuité juvénile.

Au bout de trois minutes, le directeur tressaille, puis rejette, avec dédain, les feuilles volantes sur la table.

— Là! gémit-il avec un profond soupir; j'en étais sûr! Encore une déception : mais je ne les compte plus.

— Hein? murmure, comme effrayé, le jeune héros.

— Hélas! mon noble ami, c'est plein de talent, ça! Je suis fâché de vous le dire! Ça vaut trois sous la ligne, — et encore parce que vous êtes inconnu. Dans huit jours, si je l'insère, ce sera gratis, et, dans quinze, ce sera vous qui me payerez, — à moins que vous ne preniez un pseudonyme. Mais oui, mais oui; soyons sérieux, à la fin! Vous n'êtes pas sérieux, et, je le vois, vous ne pourrez que bien difficilement le devenir, ayant, par malheur, cette qualité de talent qui fait que vous êtes (pardon de l'expression) un écrivain... et non pas un impudent malvat sans conscience ni pensée, ainsi que vous vous vantiez tout à l'heure de l'être, pour surprendre ma religion, ma bienveillance, ma caisse et mon estime.

— Non!... balbutie, d'un visage atterré, le prétendu aspirant de la plume quotidienne, — vous devez commettre une erreur... il y a malentendu. Vous n'avez pas lu... avec attention...

— Mais cela empeste la Littérature à faire baisser le tirage de cinq mille en vingt-quatre heures! s'écrie le directeur. La *qualité* seule du style, vous dis-je, constitue le talent! Un million de plumitifs peuvent, *dans un journal*, tracer l'exposé d'une soi-disant idée... Ah!

black upon white! Un seul écrivain s'avise-t-il de l'énoncer, à son tour et à sa manière, cette idée, dans un *livre?* tout le reste est oublié. Plus personne! L'on dirait un coup de vent sur du sable. — Certes, c'est fort énigmatique: mais, qu'y faire? c'est ainsi. — Donc, si vous êtes un écrivain, vous êtes l'ennemi-né de tout journal.

« Si encore vous n'aviez que de l'esprit : ça se vend toujours un peu, ça. Mais le pire, c'est que vous laissez pressentir dans l'*on ne sait quoi* de votre phrase que vous cherchez à dissimuler votre intelligence pour ne pas effaroucher le lecteur! Que diable, les gens n'aiment pas qu'on les humilie! La puissance impressionnante de votre style naturel transparaît, encore un coup, sous cet effort même, attendu qu'il n'y a pas d'orthopédie capable de guérir d'un vice aussi essentiel, aussi rédhibitoire! — Vous imprimer? Mais j'aimerais mieux copier le Bottin! Ce serait plus pratique. En un mot, vous avez l'air, là-dedans, d'un monsieur qui, sachant que telle femme, dont il convoite la dot, a le goût des bancroches, affecte une claudication mensongère pour se bien faire venir de la dame, — ou d'un étrange collégien qui, pour s'attirer l'estime et le respect de ses professeurs, de ses camarades, se ferait teindre les cheveux en blanc. — Monsieur, les quelques pages que je viens de parcourir me suffisent pour savoir *très bien* à qui j'ai affaire. — Personne n'est dupe aujourd'hui! Le public a son instinct, son flair, aussi sûr que celui d'un animal. Il connaît les siens et ne se trompe jamais. Il vous devine. Il pressent que, sachant au mieux la valeur, la signification réelle et sombre de vos écrits, vous regardez son appréciation, éloge ou blâme, comme la poudre de vos bottines; qu'enfin ses vagues et insoucieux propos à votre égard sont, pour vous, comme le gloussement d'un dindon ou le bruit du vent dans une serrure. Le visible effort que, — poussé par quelque détresse financière, sans doute, — vous avez commis ici pour vous niveler à ses « idées » l'insulte horriblement. La gaucherie de votre humilité de commande a des hésitations meurtrières pour les bouffissures de son apathique suffisance. Votre épouvantable coup de chapeau lui écrase le nez en paraissant lui demander l'aumône : cela ne se pardonne pas, cela, de lecteur à auteur. Les hommes de génie peuvent, seuls, se permettre, dans leurs *livres,* de ces familiarités alors tolérables, car s'ils prennent quelquefois leur lecteur aux cheveux et lui secouent la boîte osseuse d'un poing calme et souverain, ce n'est que pour le contraindre à relever la tête! — Mais, dans un *journal,* monsieur, ces façons-là sont, au moins, déplacées; elles compromettent l'avenir de la feuille aux yeux du Conseil d'administration. En effet, voici l'inconvénient de pareils articles.

« Le bourgeois, en les parcourant d'un cerveau brouillé par les affaires, écarquille les yeux, vous traite, tout bas, de « poète », sourit *in petto* et se désabonne, — en déclarant, tout haut, que vous avez BEAUCOUP de talent! — Il montre ainsi, d'une part, que vos écrits *ne l'ont pas atteint;* de l'autre, il vous assassine aux yeux de ses confrères qui le devinent, prennent ce diapason, vous embaument dans les louanges et, de confiance ou d'instinct, *ne vous lisent jamais,* car ils ont flairé, en vous, une âme, c'est-à-dire la chose qu'ils haïssent le plus au monde. — Et c'est moi qui paye!

(Ici le directeur se croise les bras en regardant son interlocuteur avec des yeux ternes) :

— Ah çà! est-ce que vous prenez le public pour un imbécile, par hasard? Vous êtes étonnant, ma parole d'honneur! — Il est doué d'un autre genre... d'intelligence que vous, voilà tout.

— Cependant, répond, en souriant, le littérateur démasqué, il semblerait, en vous écoutant, que, de nous deux, celui qui outrage le plus sincèrement le public... ce n'est pas moi?

— Sans aucun doute, mon jeune ami! Seulement, je le bafoue, moi, d'une manière pratique et qui me rapporte. En effet, le bourgeois (qui est l'ennemi de tout et de lui-même) me rétribuera toujours, individuellement, pour flatter sa vilenie, mais à une condition! c'est que je lui laisse croire que c'est à son voisin que je parle. Qu'importe le style en cette affaire? La seule devise qu'un homme de lettres sérieux doive adopter de nos jours est celle-ci : SOIS MÉDIOCRE! C'est celle que j'ai choisie. De là, ma notoriété. — Ah! c'est qu'en fait de bourgeoisie française, nous ne sommes plus au temps d'Eustache de Saint-Pierre, voyez-vous! — Nous avons progressé. L'Esprit humain marche! Aujourd'hui le tiers état, tout entier, ne désire plus, et avec raison, qu'expulser en paix et à son gré ses flatuosités, acarus et borborygmes. Et comme il a, par l'or et par le nombre, la force des taureaux révoltés contre le berger, le mieux est de se *naturaliser* en lui. — Or, vous arrivez, vous, prétendant lui faire ingurgiter des bonbonnes d'aloès liquide dans des coquemards d'or ciselé. Naturellement il regimbera, non sans une grimace, ne tenant pas à ce qu'on lui purge, de force, l'intellect! Et il me reviendra, tout de suite, à moi, préférant, après tout, reboire mon gros vin frelaté dans mon vieux gobelet sale, vu l'habitude, cette seconde nature. Non, poète! aujourd'hui la mode n'est pas au génie! — Les rois, tout ennuyeux qu'ils soient, approuvent et honorent Shakespeare, Molière, Wagner, Hugo, etc.; les républiques bannissent Eschyle, proscrivent le Dante, décapitent André Chénier. En république, voyez-vous, on a bien autre chose à faire que d'avoir du génie! On a tant d'affaires sur les bras, vous comprenez. Mais cela n'empêche pas les sentiments. Concluons. Mon jeune ami, c'est triste à dire, mais vous êtes atteint de beaucoup, d'énormément de talent. Pardonnez-moi ma rude franchise. Mon intention n'est pas de vous blesser. Certaines vérités sont dures à entendre, à votre âge, je le sais, mais... du courage! Je comprends, j'approuve, même, l'effort inouï que vous avez, dis-je, commis dans la répréhensible action de cet article : mais, que voulez-vous! cet effort est stérile : il est impossible de *devenir* une canaille sincère : il faut le don! il faut... l'onction! c'est de naissance. Il ne faut pas qu'un article infâme sente le haut-le-cœur, mais la sincérité, et, surtout, l'inconscience : — sinon vous serez antipathique : on vous devinera. Le mieux est de vous résigner. Toutefois, — si vous n'êtes pas un génie (comme je l'espère sans en être sûr), — votre cas n'est pas désespéré. En ne travaillant pas, vous arriverez peut-être. Par exemple, si vous vouliez vous constituer, sciemment plagiaire, cela ferait polémique, on vendrait, et vous pourriez alors revenir me voir : sans cela, rien à faire ensemble. — Tenez, moi, moi qui vous parle, je vous le dis tout bas : j'ai du talent tout comme vous : aussi, je n'écris jamais dans mon journal; je serais réduit, en trois jours, à la mendicité. D'ailleurs, j'ai mes raisons pour ne pas écrire le moindre livre, pour ne pas imprimer la moindre ligne qui pourrait faire peser sur mon avenir le soupçon d'une capacité quelconque!... Je ne veux, derrière moi, que le néant.

— Quoi! pas même dix lignes?... interrompt le littérateur, d'un air étonné.

— Non. Rien. — Je tiens à devenir ministre! répond, d'un ton péremptoire, le directeur.

— Ah! c'est différent.

— Et je laisse crier au paradoxe! Et ce que je vous dis est tellement absolu, au point de vue pratique, voyez-vous... que si le portefeuille des Beaux-Arts, par exemple, dépendait, en France, du suffrage universel, vous seriez le premier, tout en haussant les épaules, à voter pour moi. Mais oui, mais oui! Soyons sérieux, que diable! Je ne plaisante jamais. Allons, laissez-moi votre manuscrit tout de même.

Un silence.

— Permettez, monsieur, répond alors l'*Inconnu,* en ressaisissant son travail sur la table, vous faites erreur, ici. En politique, mes idées sont autres qu'en journalisme, et je ne comprendrais, au portefeuille en question, qu'un homme d'une droiture, d'une capacité, d'un savoir et d'une dignité d'esprit des plus rares. Or, en dehors de la feuille que vous dirigez, il y a en France des journalistes dont la probité défie l'entraînement vénal de l'époque, dont le style sonne pur, dont le verbe *flambe clair* et dont l'utile critique rectifie sans cesse les jugements inconsidérés de la foule. Je vous atteste que, dans l'hypothèse dont vous parlez, je donnerais ma voix, de préférence, à l'un d'entre eux.

— Je crois que vous vous emballez, mon jeune ami : la probité n'a pas d'époque!

— La sottise non plus, répond le littérateur avec un léger sourire.

— Peuh! Quand vous aurez mon âge, vous rougirez de ces phrases-là!

— Merci de me rappeler votre âge; en vous écoutant, je vous aurais cru... plus jeune.

— Hein?... mais, — il me semble que vous cherchez la petite bête en ce que je dis, monsieur?

(Ici, l'inconnu se lève.)

— M. le directeur m'a prouvé qu'en cherchant la petite on trouve parfois la grande, — répond-il distraitement.

— Dites donc?... Votre impertinence m'amuse, mais d'où vient cette subite aigreur?

(Ici le jeune passant regarde son vis-à-vis d'un coup d'œil de boxeur, si froid qu'un léger frisson passe dans les veines de l'homme au fauteuil.)

— Soit, je serai franc, répond-il. — Quoi! je viens vous offrir une ineptie cent fois inférieure à toutes celles que vous publiez chaque jour, une filandreuse chronique suintant la suffisance repue, le cynisme quiet, la nullité sentencieuse, — l'idéal du genre! une perle, enfin! Et voici qu'au lieu de me répondre oui ou non, vous m'accablez d'injures! Vous m'attribuez des [illegible] ridiculisantes! Vous me traitez, à brûle-pourpoint, de littérateur, d'écrivain, de penseur, que sais-je? J'ai vu le moment où... sans aucune provocation de ma part... (Ici notre ami baisse la voix en regardant autour de lui comme craignant les écoutes)... où vous alliez me tr[illegible] d' « homme de génie! » Ne niez pas : je vous voyais venir. — Monsieur, on ne traite pas, [illegible] d'hommes de génie, des gens qui ne vous ont rien [illegible] Chez vous, ce ne fut pas étourderie, mais calcul méchant. Vous savez fort bien qu'un tel propos peut avoir pour fatales conséquences de priver un innocent de [illegible] gagne-pain, de le rendre l'exploitation et la risée de tous. Vous pouviez refuser mon article, mais non [illegible] déprécier en le déclarant entaché de génie. Où voulez-vous que je le porte maintenant! Oui, j'ai sur le cœur ce procédé de mauvaise guerre, je l'avoue! Et je vous avertis que si vous ébruitiez sur mon compte d'aussi venimeuses calomnies, — comme je ne tiens pas à mourir de faim, de misère et de honte sous les demi-sou[illegible] approbateurs et les clins d'yeux encourageants du bal de domestiques où je me trouve dans la vie, — je saurais vous amener sur le terrain, n'en doutez pas, ou à des excuses dictées. — Brisons là. Ces quelques paroles, ne paraissant présenter qu'imparfaitement, entre nous, les prodromes d'une amitié naissante, souffrez que je prenne congé à l'anglaise, en vous prévenant (à titre gracieux et pour votre gouverne) qu'à l'escrime j'ai longuement étudié l'art de ne jamais donner ni recevoir de *coups de manchette* et qu'un brevet de courage convenu peut coûter plus cher avec moi. — Serviteur.

Et, remettant son chapeau, puis allumant une cigarette, le littérateur se retire, lentement.

Une fois seul :

— Me fâcherai-je? se demande, à voix basse, le directeur : bah! soyons philosophe. Socrate, ayant remporté le prix de courage à la bataille de Potidée, le fit décerner, par dédain, au jeune Alcibiade : imitons ce sage de la Grèce. D'ailleurs, ce jeune homme est amusant, et sa petite pique ne me déplaît pas. JADIS, J'AI EU ÇA MOI-MÊME.

(Ici notre homme tire sa montre.)

— Cinq heures!... — Voyons, soyons sérieux. Que mangerai-je bien ce soir, à mon dîner?... Un turbotin?... oui! — un peu truité?... Non! — saumoneux?... Oui, plutôt. — Et... comme entremets?...

Là-dessus, ressaisissant son couteau d'ivoire, le directeur de la feuille politique, littéraire, commerciale, électorale, industrielle, financière et théâtrale se replonge dans ses opimes et absconses méditations. Et il serait impossible d'en pénétrer l'important objet, car, ainsi que le fait remarquer, fort judicieusement, un vieux proverbe mozarabe : « Le flambeau n'éclaire pas sa base. »

Comte de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

LA CONFIDENTE

DENISE LEDOUILLARD, 30 ans.
GABRIELLE [illegible]ORI, 26 ans.
LUCIEN CERGY, 32 ans.

Cinq à sept, chez la belle Mme Ledouillard, en son [illegible] rue des Femmes-qui-Penchent. Dans la serre où le thé est servi, Lucien Cergy, très correct, très vernis, gants blancs, tenant à la main un chapeau qui a les « huit reflets », cause avec la maîtresse de la maison, qui, sous un palmier, dans un rocking-chair, belle d'indolence, se balance.

CERGY. — Enfin, nous sommes seuls! J'ai cru que cet animal de Francueil ne s'en irait jamais. Il vous amuse?

Mme LEDOUILLARD. — Il m'assomme.

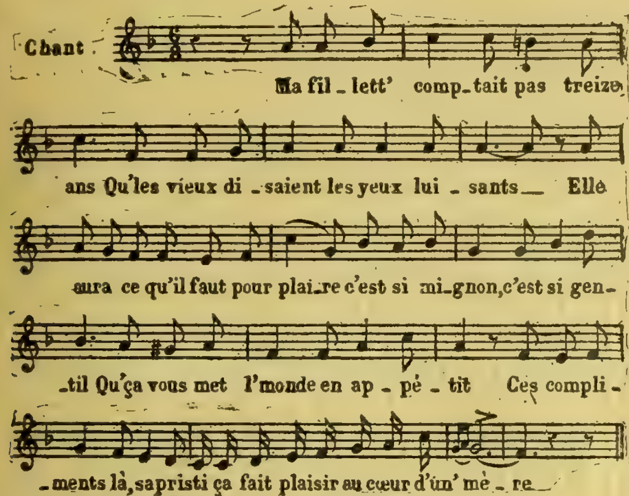
ELLES



— Sur quoi comptes-tu pour payer ton terme ?...
— ..... Sur mes doigts !...

LEURS MÈRES

Paroles de SÉMIANE. **Musique de POL HUCKS.**



II

A quinze ans elle était trottin.
Quand ell' ne rentrait qu'au matin,
J'disais rien, c'était son affaire;
Connaissant déjà bien des tours
Ell' s'habillait comm' les amours.
Quand une fille a d'beaux atours,
Ça fait plaisir au cœur d'un' mère.

III

Elle a débuté l'mois dernier,
Dans un' revue chez Bodinier;
Elle était tout' nue, ô ma chère,
C'est moi qu'ai voulu c'décoll'té.
Quand... l'morceau n'étant pas raté,
On l'admire en totalité,
Ça fait plaisir au cœur d'un' mère.

IV

J'ai vu dans son appartement
A la fois jusqu'à cinq amants
Dont deux diplomat's de carrière:
Elle en aurait bien roulé cent,
Avec son p'tit air innocent.
Et quand on pens' : ça c'est mon sang,
Ça fait plaisir au cœur d'un' mère!

V

Avec les fonds de c'cher trésor,
J'ai, spéculant sur les min's d'or,
Gagné toute un' fortune entière.
Pour moi chaqu' jour encore ell' s'fend
D'cadeaux — en vain on s'en défend,
Êtr' gâtée ainsi d'son enfant,
Ça fait plaisir au cœur d'un' mère!

CERGY. — Il vous fait la cour?

Mme LEDOUILLARD. — Ils me la font tous.

CERGY. — Et à qui pensez-vous? Qui aimez-vous dans le tas?

Mme LEDOUILLARD. — Mon mari... j'adore mon mari; c'est extraordinaire, mais c'est comme ça. Et puis, quand par hasard j'ai envie de le tromper, je me dis : Mon Dieu! si ça allait ne pas être meilleur, ou même moins bien, c'est ça qui serait une gaffe!

CERGY. — En effet, c'est sagement raisonné. Rendez-moi cette justice que je ne vous ai jamais fait la cour.

Mme LEDOUILLARD. — Aussi, je suis votre amie : c'est ma seule ambition, être l'amie des hommes.

CERGY. — De tous?

Mme LEDOUILLARD. — De certains.

CERGY. — Avez-vous vu Mme Valori?

Mme LEDOUILLARD. — Gabrielle? Non, je ne l'ai pas revue depuis notre dernière conversation, cette bonne Gabie; mais elle doit venir tout à l'heure; restez donc, vous la verrez.

CERGY. — Oh! non, non, je ne veux pas lui parler avant que vous lui ayez parlé vous-même, puisque vous avez la bonté de vous occuper de mes affaires sentimentales. Moi, je ne ferais rien qui vaille, je compromettrais la situation; je suis fou... emballé.

Mme LEDOUILLARD. — Je vous comprends, on le serait à moins. Je ne sais pas si c'est la grande amitié que j'ai pour elle et qui me la fait voir en beau, mais je la trouve exquise; je ne vois personne au-dessus d'elle. C'est vrai qu'elle est un peu maigre et qu'elle n'a pas une très belle peau; mais elle a les cheveux d'une si jolie nuance! On prétend qu'elle se teint : moi je ne le crois pas, mais en tout cas, quand on me dit ça, je réponds qu'elle a très bien su choisir la nuance qui lui sied, et que toutes les femmes ne pourraient pas en dire autant.

CERGY. — A la bonne heure, vous défendez vos amies.

Mme LEDOUILLARD. — C'est bien le moins. C'est comme cet imbécile de Francueil, qui me disait l'autre jour : « Mme Valori! c'est une de ces femmes que l'on prend juste pour savoir ce que c'est; c'est ce que j'appelle une femme pour Belges, une femme pour une fois. » (*Haussant les épaules.*) Comme c'est malin!

CERGY. — Quelle brute, ce Francueil! Il ferait bien mieux de surveiller sa maîtresse, qui le trompe avec tous les cabots du Cirque Molière. Chaque fois qu'on dîne chez lui, il y en a une demi-douzaine; il est très bon pour eux... c'est l'homme aux petits mentons bleus

Mme LEDOUILLARD. — Ah! c'est drôle. Je le remplacerai.

CERGY. — Vous êtes mille fois bonne. Mais, pour en revenir à nos affaires, vous parlerez à votre amie, n'est-ce pas? Vous me l'avez promis, je compte sur vous : vous direz du bien de moi.

Mme LEDOUILLARD, *très aimable.* — Je dirai ce que je pense. C'est égal, c'est un joli métier que vous me faites faire là.

CERGY. — C'est vrai... c'est d'autant plus méritoire que vous êtes une honnête femme, tout à fait irréprochable.

Mme LEDOUILLARD. — Oh! comme disait Réjane dans je ne sais plus quelle pièce, je ne fume pas, mais la fumée des autres ne me gêne pas.

CERGY. — Vous leur offrez même des allumettes.

Mme LEDOUILLARD. — Oh! je ne ferais pas ça pour d'autres, croyez-le bien. Mais j'aime tant Gabie et vous êtes si bien faits l'un pour l'autre!

CERGY. — Vous êtes une femme exquise, une amie véritable. (*Il lui baise la main.*)

Un domestique annonce Mme Valori. Saluts, paroles banales; Cergy se retire.

Mme LEDOUILLARD. — Ah! ma chérie, comme tu arrives tard! Veux-tu du thé, du porto, des sandwichs, un zizi, quoi?

Mme VALORI. — Non, non, merci, mon chat; je n'ai pas faim du tout, je ne prendrai rien. (*Elle s'approche de la table à thé, inspecte les assiettes, mange de tout.*)

Mme LEDOUILLARD, *affalée.* — Je n'en peux plus; il n'y a rien qui me creuse comme les visites. (*Elle se bourre de gâteaux.*)

Mme VALORI. — Pauvre Denise, pauvre rat! Tu as eu beaucoup de visites, vingt, trente?

Mme LEDOUILLARD, *accablée.* — Non, deux : Francueil et Lucien Cergy que tu as vu.

Mme VALORI, *rougissant.* — Ah! oui, c'est vrai. Pourquoi donc est-il parti si vite? Est-ce que tu ne crois pas, ma chère, qu'il est un peu amoureux de moi? Il ne t'a rien dit?

Mme LEDOUILLARD. — Rien du tout.

Mme VALORI. — C'est extraordinaire : il avait l'air très troublé, très ému... Il est devenu tout pâle, quand je suis arrivée... tu n'as pas remarqué?

Mme LEDOUILLARD, *le dépoétisant.* — Il avait mauvaise mine aujourd'hui : ça vient de l'estomac.

Mme VALORI. — L'autre jour, chez les Coupole, il a été très aimable avec moi.

Mme LEDOUILLARD. — Ah! vraiment! C'est un garçon charmant; d'ailleurs... il s'habille très bien.

Mme VALORI, *radieuse.* — N'est-ce pas? et il a beaucoup d'esprit.

Mme LEDOUILLARD. — Beaucoup. Je ne lui reprocherais qu'une chose, c'est de faire un peu trop la cour à toutes les femmes; c'est banal... d'autant plus que ces sortes d'hommes-là sont toujours horriblement fats.

Mme VALORI. — Ça, je ne crois pas; il est vrai de dire que je ne le connais pas beaucoup, mais il m'a paru très gentil, très discret au contraire, plutôt trop timide.

Mme LEDOUILLARD. — Oui... je ne te dis pas... mais il a une façon de parler des femmes. D'après le peu que nous avons causé ensemble, je suis persuadé qu'il te croit folle de lui.

Mme VALORI. — Ah! par exemple, c'est trop fort.

Mme LEDOUILLARD. — Et que, s'il voulait s'en donner la peine, tu serais la plus noble conquête qu'il ait jamais faite.

Mme VALORI. — Après le cheval, merci bien. Comme on se trompe tout de même! Tu as joliment bien fait de me dire tout ça, mon chou, pour que je me tienne sur mes gardes. (*Sept heures sonnent.*) Sept heures! je me sauve.

Elle se lève précipitamment

Mme LEDOUILLARD. — Comme tu es pressée!

Mme VALORI. — Il faut que je rentre m'habiller... je dîne en ville... et Edgar me fait des scènes terribles quand je suis en retard.

Elles s'embrassent avec rage et Mme Valori part en coup de vent.

Quinze jours après, chez Lucien Cergy. Chambre très sombre, grand lit très bas, le dernier lit où l'on cause. C'est l'heure exquise, l'heure des détentes et des confidences.

CERGY. — Alors, tu vas te lever, ma chérie, mon trésor, mon amour. (*Baisers, baisers, baisers.*)

Mme VALORI. — Oui, il faut que je parte. Dieu! que c'est ennuyeux.

CERGY, *tout bas.* — Tu pars contente? Tu n'as plus besoin de rien?

Mme VALORI. — Oh! de rien du tout.

CERGY. — Sans cérémonie?

Mme VALORI. — Sans cérémonie.

CERGY. — Et demain nous nous retrouverons chez cette bonne Denise. Ah! je lui dois bien une visite.

Mme VALORI, *riant.* — Ah! que tu es drôle! Tu en as de l'esprit, toi.

CERGY. — Mais je n'ai rien dit de risible. Certainement que sans Denise... Oh! naturellement, si tu n'avais pas voulu, il n'y aurait rien de fait, mais enfin, jamais je n'aurais osé te dire que je t'aimais si elle ne t'avait pas pressentie. Et avoue aussi que ce qu'elle a dû te dire de moi t'a un peu décidée.

Mme VALORI, *stupéfaite.* — Non? Tu parles sérieusement?

CERGY. — Très sérieusement.

Mme VALORI. — Oh! alors, c'est encore plus drôle. (*Elle se tord.*) Mais mon amour, chaque fois que nous avons parlé de toi, elle t'a débiné d'une façon abominable.

CERGY. — C'est impossible.

Mme VALORI. — Tu ne le crois pas?

CERGY. — Non. Enfin, il y a quinze jours, quand nous nous sommes rencontrés chez elle, qu'est-ce qu'elle t'a dit après mon départ?

Mme VALORI. — Elle m'a dit que tu avais une maladie d'estomac, que tu étais d'une fatuité insupportable et que tu n'avais qu'à te présenter pour tomber toutes les femmes.

CERGY, *atterré.* — Vraiment! Alors je cherche pourquoi, dans quel but? Elle n'est pas jalouse, elle adore son mari, tu es sa meilleure amie, je ne lui ai jamais fait la cour, alors je ne comprends plus.

Mme VALORI. — C'est pourtant bien facile à comprendre. C'est une femme, et elle a beau aimer son mari, lui être fidèle, etc... dès que sa meilleure amie plaît à quelqu'un, il naît une rivalité inconsciente. Ça l'agace de voir un homme, même dont elle ne voudrait pas, courtiser une autre femme, surtout une amie, et, pour empêcher deux amants d'arriver à leurs fins, elle ne reculera devant aucune des rosseries que permet le monde... C'est ce qu'elle a fait.

CERGY. — Au fond, c'est très logique. Alors, puisque c'est ainsi, raison de plus pour aller la remercier.

Mme VALORI, *avec un sourire angélique.* — Ça l'embêtera.

CERGY et Mme VALORI, *en s'embrassant.* — Cette bonne Denise!

Maurice DONNAY.

L'AUBE

Le Cours-la-Reine était désert. Le grand silence des jours d'été régnait sur les vertes berges de la Seine, sur les vieux hêtres taillés dont les ombres commençaient à s'allonger vers l'Orient et dans l'azur tranquille d'un ciel sans nuages, sans brises, sans menaces et sans sourires. Un promeneur, venu de Tuileries, s'acheminait lentement vers les collines de Chaillot. Il avait la maigreur agréable de la première jeunesse et portait l'habit, la culotte, les bas noirs des bourgeois, dont le règne était enfin venu. Cependant son visage exprimait plus de rêverie que d'enthousiasme. Il tenait un livre à la main; son doigt, glissé entre deux feuillets, marquait l'endroit de sa lecture, mais il ne lisait plus. Par moments, il s'arrêtait et tendait l'oreille pour entendre le murmure léger et pourtant terrible qui s'élevait de Paris, et dans ce bruit plus faible qu'un soupir il devinait des cris de mort, de haine, de joie, d'amour, des appels de tambours, des coups de feu, enfin tout ce que, du pavé des rues, les révolutions font monter vers le chaud soleil de férocité stupide et d'enthousiasme sublime. Parfois, il tournait la tête et frissonnait. Tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il avait vu et entendu en quelques heures emplissait sa tête d'images confuses et terribles : la Bastille prise et déjà décrénelée par le peuple; le prévôt des marchands tué d'un coup de pistolet au milieu d'une foule furieuse; le gouverneur, le vieux de Launay, massacré sur le perron de l'Hôtel de Ville; une plèbe terrible, pâle comme la faim et comme la peur, ivre, hors d'elle-même, perdue dans un rêve de sang et de gloire, roulant de la Bastille à la Grève, et, au-dessus de cent mille têtes hallucinées, les corps des pendus à une lanterne et le front couronné de chêne d'un triomphateur en uniforme blanc et bleu; les vainqueurs, précédés des registres, des clefs et de la vaisselle d'argent de l'antique forteresse, montant au milieu des acclamations, le perron ensanglanté; et devant eux les magistrats du peuple, La Fayette et Bailly, émus, glorieux, étonnés, les pieds dans le sang, la tête dans un nuage d'orgueil! Puis, la peur régnant encore sur la foule déchaînée; au bruit semé que les troupes royales vont entrer de nuit dans la ville, les grilles des palais arrachées pour en faire des piques, les dépôts d'armes pillés, les citoyens élevant des barricades dans les rues et les femmes montant des grès sur les toits des maisons pour en écraser les régiments étrangers!

Ces scènes violentes se sont réfléchies dans son imagination jeune et rêveuse avec les teintes de la mélancolie. Il a pris son livre préféré, un livre anglais plein de méditations sur les tombeaux, et il s'en est allé le long de la Seine, sous les arbres du Cours-la-Reine, vers la maison blanche, où nuit et jour va sa pensée. Tout est calme autour de lui. Il voit sur la berge des pêcheurs à la ligne, assis, les pieds dans l'eau; et il suit en rêvant le cours de la rivière. Parvenu aux premières rampes des collines de Chaillot, il rencontre une patrouille qui surveille les communications entre Paris et Versailles. Cette troupe, armée de fusils, de mousquets, de hallebardes, est composée d'artisans portant le tablier de serge ou de cuir, d'hommes de loi de noir vêtus, d'un prêtre et d'un géant barbu, en chemise, nu-jambes. Ils arrêtent quiconque veut passer : on a surpris des intelligences entre le gouverneur de la Bastille et la cour, on craint une surprise.

Mais le promeneur est jeune et son air ingénu. Il dit à peine quelques mots et la troupe le laisse passer en souriant.

Il monte une ruelle en pente, parfumée de sureaux en fleur, et s'arrête à mi-côte devant la grille d'un jardin.

Ce jardin est petit, mais des allées sinueuses, des plis de terrain en allongent la promenade. Des saules trem-

pent le bout de leurs branches dans un bassin où nagent des canards. A l'angle de la rue, sur un tertre, s'élève une gloriette légère et une pelouse fraîche s'étend devant la maison. Là, sur un banc rustique une jeune femme est assise, elle penche la tête; son visage est caché par un grand chapeau de paille, couronné de fleurs naturelles. Elle porte sur sa robe à raies blanches et roses un fichu noué à la taille qui, marquée un peu haut, donne à la jupe une longueur élancée, non sans grâce. Les bras serrés dans une manche étroite, reposent. Une corbeille de forme antique, posée à ses pieds, est remplie de pelotes de laine. Près d'elle, un enfant dont les yeux bleus brillent à travers les mèches de ses cheveux d'or, fait des tas de sable avec sa pelle.

La jeune femme restait immobile et comme charmée, et lui, debout à la grille, se refusait à rompre un charme si doux. Enfin, elle leva la tête et montra un visage jeune, presque enfantin, dont les traits ronds et purs avaient une expression naturelle de douceur et d'amitié. Il s'inclina devant elle. Elle lui tendit la main.

— Bonjour, monsieur Germain; quelle nouvelle? Quelle nouvelle apportez? comme dit la chanson. Je ne sais que des chansons.

— Pardonnez-moi, madame, d'avoir troublé vos songes. Je vous contemplais. Seule, immobile, accoudée, vous m'avez semblé l'ange du rêve.

— Seule! seule! répondit-elle, comme si elle n'avait entendu que ce mot : seule! L'est-elle jamais?

Et, comme elle vit qu'il la regardait sans comprendre, elle ajouta :

— Laissons cela; ce sont des idées que j'ai... Quelles nouvelles?

Alors, il lui conta la grande journée, la Bastille vaincue, la liberté fondée.

Sophie l'écouta gravement, puis .

— Il faut se réjouir, dit-elle; mais notre joie doit être la joie austère du sacrifice. Désormais les Français ne s'appartiennent plus; ils se doivent à la révolution qui va changer le monde.

Comme elle parlait ainsi, l'enfant se jeta joyeusement sur ses genoux.

— Regarde, maman; regarde le beau jardin.

Elle lui dit en l'embrassant :

— Tu as raison, mon Emile, rien n'est plus sage au monde que de faire un beau jardin.

— Il est vrai, ajouta Germain; quelle galerie de porphyre et d'or vaut une verte allée?

Et songeant à la douceur de conduire à l'ombre des arbres cette jeune femme appuyée à son bras.

— Ah! s'écria-t-il en jetant sur elle un regard profond, que m'importent les hommes et les révolutions!

— Non! dit-elle, non! je ne puis détacher ainsi ma pensée d'un grand peuple qui veut fonder le règne de la justice. Mon attachement aux idées nouvelles vous surprend, monsieur Germain. Nous ne vous connaissons que depuis peu de temps. Vous ne savez pas que mon père m'apprit à lire dans le *Contrat social* et dans l'Evangile. Un jour, dans une promenade, il me montra Jean-Jacques. Je n'étais qu'une enfant, mais je fondis en larmes en voyant le visage assombri du plus sage des hommes. J'ai grandi dans la haine des préjugés. Plus tard, mon mari, disciple comme moi de la philosophie de la nature, voulut que notre fils s'appelât Emile et qu'on lui enseignât à travailler de ses mains. Dans sa dernière lettre, écrite il y a trois ans à bord du navire sur lequel il périt quelques jours après, il me recommandait encore les préceptes de Rousseau sur l'éducation. Je suis pénétrée de l'esprit nouveau. Je crois qu'il faut combattre pour la justice et pour la vérité.

— Comme vous, madame, soupira Germain, j'ai horreur du fanatisme et de la tyrannie; j'aime comme vous la liberté, mais mon âme est sans force. Ma pensée s'échappe à chaque instant de moi-même. Je ne m'appartiens pas, et je souffre.

La jeune femme ne répondit pas. Un vieillard poussa la grille et s'avança les bras levés, en agitant son chapeau. Il ne portait ni poudre ni perruque. Des cheveux gris et longs tombaient des deux côtés de son crâne chauve. Il était entièrement vêtu de ratine grise; ses bas étaient bleus, ses souliers sans boucles.

— Victoire! victoire! s'écriait-il. Le monstre est dans nos mains et je vous en apporte la nouvelle, Sophie!

— Mon voisin, je viens de l'entendre de M. Marcel Gérard que je vous présente. Sa mère était à Angers l'amie de ma mère. Depuis six mois qu'il est à Paris il veut bien venir me voir de temps en temps au fond de mon ermitage. Monsieur Gérard, vous voyez devant vous mon voisin et ami M. Franchot de La Cavanne, homme de lettres.

— Dites : Nicolas Franchot, laboureur.

— Je sais, mon voisin, que c'est ainsi que vous avez signé vos mémoires sur le commerce des grains. Je dirai donc, pour vous plaire et bien que je vous croie plus habile à manier la plume que la charrue, monsieur Nicolas Franchot, laboureur.

Le vieillard saisit la main de Marcel et s'écria :

— Elle est donc tombée, cette forteresse qui dévora tant de fois la raison et la vertu! Ils sont tombés, les verrous sous lesquels j'ai passé huit mois sans air et sans lumière. Il y a de cela vingt et un an, le 17 février 1768, ils m'ont jeté à la Bastille pour avoir écrit une lettre sur la tolérance. Enfin, aujourd'hui, le peuple m'a vengé. La raison et moi nous triomphons ensemble. Le souvenir de ce jour durera autant que l'univers : j'en atteste le soleil qui vit périr Harmodius et fuir les Tarquins.

La voix éclatante de M. Franchot effraya le petit Emile qui saisit la robe de sa mère. Franchot, apercevant tout à coup l'enfant, l'éleva de terre et lui dit avec enthousiasme :

— Plus heureux que nous, enfant, tu grandiras libre!

Mais Emile, épouvanté, renversa la tête en arrière et poussa de grands cris.

— Messieurs, dit Sophie en essuyant les larmes de son fils, vous voudrez bien souper avec moi. J'attends M. Duvernay, si toutefois il n'est pas retenu auprès d'un de ses malades.

Et se tournant vers Marcel :

— Vous savez que M. Duvernay, médecin du roi, est électeur de Paris, hors les murs. Il serait député à l'Assemblée nationale, si, comme M. de Condorcet, il ne s'était pas dérobé par modestie à cet honneur. C'est un homme de grand mérite ; vous aurez plaisir et profit à l'entendre.

— Jeune homme, ajouta Franchot, je connais M. Jean Duvernay et je sais de lui un trait qui l'honore. Il y a deux ans, la reine le fit appeler pour soigner le dauphin atteint d'une maladie de langueur. Duvernay habitait alors Sèvres, où une voiture de la cour le venait prendre chaque matin pour le conduire à Saint-Cloud auprès de l'enfant malade. Un jour, la voiture rentra vide au palais. Duvernay n'était pas venu. Le lendemain, la reine lui en fit des reproches :

« — Monsieur, lui dit-elle, vous aviez donc oublié le dauphin?

« — Madame, répondit cet honnête homme, je soigne votre fils avec humanité, mais hier j'étais retenu auprès d'une paysanne en couches. »

— Eh bien! dit Sophie, cela n'est-il pas beau et ne devons-nous pas être fiers de notre ami?

— Oui, cela est beau, répondit Germain.

Une voix grave et douce s'éleva près d'eux.

— Je ne sais, dit cette voix, ce qui excite vos transports; mais j'aime à les entendre. On voit en ce temps-ci tant de choses admirables!

L'homme qui parlait ainsi portait une perruque poudrée et un jabot de fine dentelle. C'était Jean Duvernay; Marcel reconnut son visage pour l'avoir vu en estampe dans les boutiques du Palais-Royal.

— Je viens de Versailles, dit Duvernay. Je dois au duc d'Orléans le plaisir de vous voir en ce grand jour, Sophie. Il m'a amené, dans son carrosse, jusqu'à Saint-Cloud. J'ai fait le reste du chemin de la manière la plus commode : je l'ai fait à pied.

En effet, ses souliers à boucle d'argent et ses bas noirs étaient couverts de poussière.

Emile attacha ses petites mains aux boutons d'acier qui brillaient sur l'habit du médecin, et Duvernay, le pressant sur ses genoux, sourit quelques instants aux lueurs de cette petite âme naissante. Sophie appela Nanon. Une grosse fille parut, elle prit et emporta dans ses bras l'enfant dont elle étouffait, sous les baisers sonores, les cris désespérés.

Le couvert était mis dans la gloriette. Sophie suspendit son chapeau de paille à une branche de saule : les boucles de ses cheveux blonds se répandirent sur ses joues.

— Vous souperez le plus simplement du monde, dit-elle, à la manière anglaise.

De la place où ils s'assirent, ils découvraient la Seine et les toits de la ville, les dômes, les clochers. Ils restèrent silencieux à ce spectacle, comme s'ils voyaient Paris pour la première fois. Puis ils parlèrent des événements du jour, de l'Assemblée, du vote par tête, de la réunion des Ordres et de l'exil de M. Necker. Ils étaient tous quatre d'accord que la liberté étaient à jamais conquise. M. Duvernay voyait s'élever un ordre nouveau et vantait la sagesse des législateurs élus par le peuple. Mais sa pensée restait calme, et parfois il semblait qu'une inquiétude se mêlât à ses espérances. Nicolas Franchot ne gardait point cette mesure. Il annonçait le triomphe pacifique du peuple et l'ère de la fraternité. En vain le savant, en vain la jeune femme lui disaient :

— La lutte commence seulement et nous n'en sommes qu'à notre première victoire.

— La philosophie nous gouverne, leur répondait-il. Quels bienfaits la raison ne répandra-t-elle pas sur les hommes soumis à son tout-puissant empire? L'âge d'or imaginé par les poètes deviendra une réalité. Tous les maux disparaîtront avec le fanatisme et la tyrannie qui les ont enfantés. L'homme vertueux et éclairé jouira de toutes les félicités. Que dis-je! Avec l'aide des physiciens et des chimistes, il saura conquérir l'immortalité sur la terre.

En l'entendant, Sophie secoua la tête.

— Si vous voulez nous priver de la mort, dit-elle, trouvez-nous donc une fontaine de Jouvence. Sans cela votre immortalité me fait peur.

Le vieux philosophe lui demanda en riant si la résurrection chrétienne la rassurait davantage.

— Pour moi, dit-il après avoir vidé son verre, je crains bien que les anges et les saints ne se sentent portés à favoriser le chœur des vierges aux dépens de celui des douairières.

— Je ne sais, répondit la jeune femme d'une voix lente, en levant les yeux, je ne sais de quel prix seront aux yeux des anges ces pauvres charmes formés du limon de la terre; mais je crois que la puissance divine saura mieux réparer les outrages du temps, s'il en est besoin dans un tel séjour, que votre physique et votre chimie ne pourront y parvenir en ce monde. Vous qui êtes athée, monsieur Franchot, et qui ne croyez pas que Dieu règne dans les cieux, vous ne pouvez rien comprendre à la Révolution qui est l'avènement de Dieu sur la terre.

Elle se leva. La nuit était venue, et l'on voyait au loin la grande ville s'étoiler de feux.

Marcel offrit son bras à Sophie, et, tandis que les vieillards raisonnaient ensemble, ils se promenèrent tous deux sous les sombres allées. Il les trouvait charmantes; elle lui en contait le nom et l'histoire.

— Nous sommes, disait-elle, dans l'allée de Jean-Jacques, qui conduit au salon d'Emile. Cette allée était droite, je l'ai recourbée pour qu'elle passât sous le vieux chêne. Il donne, tout le jour, de l'ombre à ce banc rustique que j'ai appelé « le Repos des amis ».

— Asseyons-nous un moment sur ce banc dit Sophie.

Ils s'assirent. Marcel entendait dans le silence les battements de son cœur.

— Sophie, je vous aime, murmura-t-il en lui prenant la main.

Elle la retira doucement et, montrant au jeune homme les feuilles qu'une brise légère faisait frissonner :

— Entendez-vous ?

— J'entends le vent dans les feuilles.

Elle secoua la tête et dit d'une voix douce comme un chant :

— Marcel ! Marcel ! Qui vous dit que c'est le vent dans les feuilles ? Qui vous dit que nous sommes seuls ? Êtes-vous donc aussi de ces âmes vulgaires qui n'ont rien deviné du monde mystérieux ?

Et, comme il l'interrogeait d'un regard plein d'anxiété :

— Monsieur Germain, lui dit-elle, veuillez monter dans ma chambre. Vous trouverez un petit livre sur la table et vous me l'apporterez...

Il obéit. Tout le temps qu'il fut absent, la jeune veuve regarda le feuillage noir qui frissonnait au vent de la nuit. Il revint avec un petit livre à tranches dorées.

— *Les Idylles de Gesner ;* c'est bien cela, dit Sophie ; ouvrez le livre à l'endroit qui est marqué, et, si vos yeux sont assez bons pour lire au clair de lune, lisez :

Il lut ces mots :

« Ah ! souvent mon âme viendra planer autour de toi ; souvent, lorsque, rempli d'un sentiment noble et sublime, tu méditeras dans la solitude, un souffle léger effleurera tes joues : qu'un doux frémissement pénètre alors ton âme ! »

Elle l'arrêta :

— Comprenez-vous maintenant, Marcel, que nous ne sommes jamais seuls, et qu'il est des mots que je ne pourrai pas entendre tant qu'un souffle venu de l'Océan passera dans les feuilles des chênes ?

Les voix des deux vieillards se rapprochaient.

— Dieu, c'est le bien, disait Duvernay.

— Dieu, c'est le mal, disait Fanchot, et nous le supprimerons.

Tous deux et Marcel prirent congé de Sophie.

— Adieu, messieurs, leur dit-elle. Crions : « Vive la liberté et vive le roi ! » Et vous, mon voisin, ne nous empêchez pas de mourir quand nous en aurons besoin.

Anatole FRANCE.

LE BUVEUR D'AMES

I

(Suite.)

— Elle n'a pas besoin d'argent ! Je le regrette, j'ai toujours vingt-cinq louis à sa disposition et voilà trois jours que j'ai la veine à la partie du Cercle. Ça ne m'aurait pas gêné le moins du monde en ce moment.

Je brisai là-dessus :

— Voyons, mon ami, que dois-je répondre à Ealsie ? Je vais lui dire de monter ?

— Chez moi, ici... jamais. Je tiens à garder la tranquillité de mes nuits, c'est assez d'un déménagement à cause d'elle. Ealsie ici, pour qu'elle y apporte dans les murailles et les tentures le trouble de la rue Saint-Guillaume et son affreux envoûtement. Non, non, pas de ça, Lisette, je ne veux pas, je ne veux plus ; plus de folie, plus de névrose. — Et, avec une agitation convulsive des mains, il s'était approché de la fenêtre, avait ouvert les rideaux et, le front appuyé à la fraîcheur des vitres, il regardait maintenant dans la rue où un fiacre à lanternes vertes stationnait à la porte cochère, juste sous l'assise de son balcon : Elle est là, se murmurait-il à lui-même, victime de la duperie de vivre et croyant m'aimer comme j'ai cru l'aimer moi-même il y a dix mois. — Et il étouffait entre ses dents un *oh ! la rosse*, qui arrivait néanmoins jusqu'à moi.

— Et que dirai-je à la personne que tu traites si bien, insistai-je une dernière fois, Ealsie attend toujours ta réponse en bas.

— Vous lui direz... Et il balbutiait, de nouveau retombé dans son trouble il me disait *vous* maintenant. Elle est descendue au Grand-Hôtel, dites-vous, eh bien... demain, au Grand-Hôtel. Voyons, trois heures, c'est de trop bonne heure... mettons quatre heures et demie. Mais pas aujourd'hui, ça me serait impossible ; pas ce soir, mais demain, au Grand-Hôtel, quatre heures et demie. Mais promets-moi d'être là, Jean ?

— Et toi, y seras-tu ?

— Sans faute, n'as-tu pas ma parole ? — Et il éteignait entre ses cils un équivoque éclair de joie dont s'alarmait ma défiance : aussi jugeai-je bon, en prenant congé, d'appuyer cérémonieusement sur cette phrase d'adieu :

— Vous vous rendez compte, Serge, que je suis absolument responsable vis-à-vis de Ealsie de la dignité de cette entrevue. Assurez-moi bien que vous ne m'en voulez pas de ma démarche.

— Mais comment donc, cher ami, tu ne pouvais refuser cela à une femme quelle qu'elle fût.

Et sur une cordiale poignée de main, nous nous quittons au seuil de la pièce ; dehors, la pluie redoublait, faisant vaciller sous sa violence les volets clos dans leurs ferrures et la lanterne dans la rue.

II

Le lendemain, Serge ne vint pas : accompagné de son ancienne maîtresse, j'allai directement rue Saint-Guillaume, je m'y heurtai à une consigne inflexible ; trois jours après cette dernière démarche, j'apprenais que Serge avait quitté Paris ; sans nouvelle de lui pendant près de onze mois, je recevais, ce dernier automne, dans la dernière quinzaine d'octobre, un pli cacheté contenant ce manuscrit :

JOURNAL DE SERGE

ORAN, LE 4 JANVIER. — Cinq heures : la Méditerranée, d'un bleu gris et voilé à peine différent du bleu vaporeux du ciel, fait un fond d'une douceur extrême aux fortifications, remblais et demi-lunes couronnés de feuillage, qui longent le Ravin Vert ou l'Oued Rehki, le grand ravin d'Oran, aujourd'hui tout en cultures, plantations de cactus, d'eucalyptus et de palmiers, au-dessus duquel j'écris haut perché sur mon balcon d'hôtel, dominant à la fois et la ville et la mer.

Sous mes fenêtres s'étend en éventail avec des frondaisons déjà crépusculaires le jardin du mess des officiers ; au-dessus, se dresse la haute et fantasque silhouette couleur de minerai du mont de la citadelle : une ancienne citadelle arabe aux murs bas et carrés, avec à côté le frêle campanile de Notre-Dame-de-Santa-Cruz et, derrière alors, le reste du chaînon de Mers-el-Kebir, à cette heure d'un vert noir, le vert des sapins dont la compagnie des Eaux et Forêts vient de le reboiser.

Derrière les montagnes, l'horizon est d'un jaune paille d'une délicatesse infinie, qui strie de fines lamelles d'or le bleu mauve agonisant du ciel.

Comment ce mauve se fonce-t-il en bleu d'ardoise à l'est ? Mystère. Le ciel vu d'ensemble n'en paraît pas moins d'une unité de tons parfaite, mais déjà la mer et le ciel ne font plus qu'un, trempés de la même ombre humide ; et, de l'autre côté de la rade, les lointaines montagnes argileuses et rougeâtres ne sont plus maintenant qu'une bande violette, une barre de ténèbres au trait plus accusé dans tout ce clair-obscur.

Les allées du ravin tournantes et ombragées, leurs grands eucalyptus et leurs rosiers rouges en fleurs, tout s'est décoloré soudain ; un réverbère s'allume au pied des hauts remparts, et sur la grand'route le passant devenu rare n'est déjà plus qu'une indistincte silhouette grisâtre dans l'air brun ; au loin, très loin, de lourds chariots se traînent avec des bruits de grelots, de sonnailles ; c'est la nuit, c'est le soir.

L'heure où, dans le quartier juif empuanti d'infâmes odeurs de musc et de fritures, les zouaves et les matelots commencent à battre les murs, en quête, qui, d'une soûlerie d'absinthe, qui, de quelque aventure de bouge de garnison ; dans le village nègre, la débauche indigène raccroche effrontément sous le caftan et le haïk, à la porte des cafés maures bondés de grands fantômes accroupis silencieux dans des burnous blancs ; des sons de derbouka glapissent au-dessus de la ville, et je ne sais quelles exhalaisons de laine et d'épices flottent dans l'air, exhalaisons indéfinissables, écœurantes et savoureuses pourtant.

(A suivre.)

Jean LORRAIN.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 5. Édition de Paris : 5 centimes. 4 FÉVRIER 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris........ 13 fr. 50
Départements . 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 5	2 fr. 50
Six mois....	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

FATALITÉ, par Gaston DERYS



FATALITÉ

— Le hasard, la fatalité, le destin, toutes ces lois obscures et mystérieuses qui semblent régir notre vie, sont surtout celles de l'amour.

« Aussi, bien fou serait celui qui chercherait, en amour, à se conduire d'après des règles fixes, basées sur l'observation, l'expérience, le bon sens, plutôt que de se laisser aveuglément guider par la marche fatidique des événements, plutôt que de s'en remettre entièrement au sort. Le symbole de Cupidon, que les Anciens représentaient avec un bandeau sur les yeux, est profond.

— Tu ne crois donc pas, répondis-je à Jacques, que l'on puisse corriger le hasard, car s'il fait souvent de grandes choses, comme dit Saint-Simon, son influence, maintes fois, est tout à fait néfaste.

— Sans professer l'inconscient fatalisme des Orientaux, je suis persuadé que notre existence amoureuse est irrémédiablement vouée à un hasard tout-puissant, contre lequel nous nous débattrions en vain.

« Je te concède que, dans les autres circonstances de la vie, dans la conduite d'une affaire, par exemple, on peut, évidemment, faire entrer en ligne de compte la prévoyance, l'habileté et mille autres qualités qui assurent le succès et contre-balancent l'influence occulte du destin.

« Mais l'amour! Cela commence par le hasard, continue par le hasard, et finit par le hasard.

« On se rencontre : hasard! On s'aime : hasard! On se quitte : hasard encore!

« Mais je veux te conter une histoire qui, si elle ne te convainc pas, te fera réfléchir, et te montrera, mieux que tous les arguments du monde, que mon fatalisme amoureux est absolument raisonné.

***

« Il y a de cela une dizaine d'années. J'étais à cette époque encore plus paresseux que maintenant; n'ayant pas le souci des matérialités de l'existence, je me laissais vivre, délicieusement, lisant et travaillant un peu, quand je m'ennuyais. Mais cela était rare.

« Je donnais la majeure partie de mon temps à mes équipées sentimentales. Je dis sentimentales parce que j'ai toujours été, malgré le grand nombre de mes maîtresses, non pas un Don Juan égoïste et cyniquement orgueilleux, mais un tendre, un timide, un chercheur de sensations délicates et nuancées, douces et douloureuses, voluptueusement tristes.

« J'ai aimé les petites ouvrières aux bras frêles, toussoteuses et rieuses, et j'ai souffert de leur joie inconsciente au seuil de la phtisie. J'ai baisé avec ferveur de longs doigts, grêles et maigres, pointillés de piqûres d'aiguilles, que je rendais fiers en y passant une modeste bague. J'ai bu des regards fiévreux, tour à tour moqueurs et mélancoliques, et, derrière, j'ai senti de petites âmes mièvres, incomprises, et parfois énigmatiques.

« Mais je t'ai promis une histoire. La voici :

« Un jour, dans un de ces omnibus étroits, cahotants et grinçants, si bas qu'il n'est guère possible d'y pénétrer impunément en chapeau haut de forme, et dont le modèle subsiste encore sur certaines lignes parisiennes peu fréquentées, je me trouvai assis en face d'une jeune fille qui, de prime abord, me parut d'un visage assez insignifiant, un peu trop rond, d'une terne régularité. Cependant, à mesure que je l'observais, cette impression s'effaça, et j'y découvris un charme triste qui m'alla au cœur.

« Ses yeux étaient d'une admirable beauté. Bleus, du bleu foncé du bluet des blés, ils éclairaient d'une lueur divine l'ensemble un peu banal de la physionomie, pâle et mate. Ils la magnifiaient; ses paupières levées, elle semblait jolie.

« Ils n'avaient pourtant rien de provocant, ces yeux; ils ne décelaient ni la moindre hardiesse, ni la moindre coquetterie. On eût dit qu'ils ignoraient leur splendeur. La timidité de leur regard s'effarouchait de rencontrer un autre regard, et vite, alors, le voile des paupières s'abaissait sur eux.

« Quand leur lueur céleste, une seconde, illumina ma rétine, je ressentis par tout mon être un choc magnétique. Un trouble s'empara de moi. Je remarquai que, de profil, la jeune fille était gracieuse et que son oreille était délicatement ourlée. Je fis, sur sa tenue, mille petites constatations, machinalement, mais au fond de mon âme flamboyait toujours la brûlure suave de son regard.

« Elle s'était aperçue que je l'observais. Je me pris de compassion pour la mélancolie résignée de sa petite figure encadrée de cheveux châtains, et pour ses lèvres moroses, sans sourire. Je la devinai ignorante du baiser et de l'amour, et je crus que c'était la cause de sa tristesse.

« Elle descendit. Je la suivis, et bientôt lui parlai.

« Elle se retourna, inquiète. Le contact instantané de son regard m'électrisa.

« Elle voulut s'enfuir. Je la retins par des paroles très douces et très chastes. Elle m'écouta, car elle s'ennuyait. C'était une pauvre fille, qui, orpheline, vivait avec sa sœur. Elles étaient toutes deux ouvrières, l'une modiste, l'autre couturière, partaient le matin pour ne se revoir que le soir, et partager une même couche. N'ayant point d'amant, elles menaient une vie précaire et froide.

« Francine et moi, elle s'appelait Francine, nous devînmes amis, puis amants. Nous avions des rendez-vous furtifs, car elle tenait à ce que sa sœur ne connût point nos relations. Un jour ou deux par semaine, elle ne se rendait pas à son atelier, et nous allions courir dans les bois de Verrières et de Meudon. Une fois, nous poussâmes jusqu'à Fontainebleau, et je me rappelle encore avec une joie tendre ses émerveillements puérils devant les titanesques éboulis de rochers des gorges de Franchard.

« Jamais elle n'accepta d'argent de moi que le prix des journées que je lui faisais manquer, et cela pour que sa sœur ne s'aperçût de rien, car elles mettaient leurs gains en commun.

« Nous nous adorions. Elle m'aimait parce que je lui avais révélé l'amour, et je l'aimais pour sa sincérité, son abandon absolu, pour la douceur qu'elle mettait en mon existence, et surtout pour l'ensorcellement divin de son regard.

« La joie de son âme, maintenant, se traduisait par l'épanouissement de son visage, dont toute tristesse s'était envolée. Et le charme de ses yeux, qu'elle ne baissait plus, la nimbait d'une gloire rayonnante et d'une indicible beauté.

« Je me sentais devenir meilleur, en la rendant heureuse.

***

« Notre amour durait depuis deux mois quand un jour je croisai dans la rue une femme à laquelle je surpris le même regard que celui de Francine. C'était le même bleu velouté, profond, sombre, chargé d'effluves magnétiques. Je reçus comme un coup au cœur. Je pensai défaillir. Angoissé, je dépassai l'inconnue. Nos regards se croisèrent encore. C'était affreux. Je crus être le jouet d'un cauchemar. C'étaient les yeux de Francine, ces yeux que j'imaginais uniques, créés pour moi, ces yeux de lumière et de ciel, qui me hantaient et qui m'affolaient.

« Pourquoi suivis-je cette femme? Je l'ignore. Parce que *je devais* la suivre. Pourquoi lui parlai-je et implorai-je un rendez-vous?

« J'abrège. Elle devint ma maîtresse. D'un blond légèrement cendré, ses cheveux se mariaient admirablement, comme teinte, avec les bluets de ses yeux. Cette constatation ne m'empêchait pas de trouver délicieux le contraste des cheveux bruns de Francine et de ses yeux de sombre azur.

« Peu à peu, je remarquai, — était-ce une illusion? — des analogies dans les traits, dans les manières de mes deux maîtresses.

« Marcelle, ainsi se nommait ma nouvelle amie, avait, quand je la connus, le même air triste que Francine, et je puis dire que, elle aussi, mon amour l'avait transfigurée.

« Cependant, plus réservée, elle ne me fit, sur son existence, que de vagues confidences. Je sus qu'elle restait dans sa famille, qu'elle était très tenue et ne pouvait découcher.

« Mais comme elle était ouvrière, ainsi que Francine, nous avions la ressource des après-midi, et même des journées, ravies à l'atelier maussade.

« Ne crois pas, surtout, que j'aie recherché, dans cette jumelle union, le ragoût d'une luxure inédite. Non. J'ai été invinciblement attiré par le fluidique regard de Marcelle, en lequel je retrouvais celui de Francine.

« La fatalité est la seule coupable, qui mit Marcelle sur ma route.

« Ne penses-tu pas que je ne souffrais point, près de l'une, quand je songeais à l'autre? Mon âme, qui leur appartenait à toutes deux, était pour ainsi dire déchirée, écartelée.

« J'étais trop épris, — et trop malheureux dans mon double bonheur, — pour me réjouir d'une fourberie qui m'eût procuré de délicieuses et délicates jouissances, si je l'eusse perpétrée de sang-froid.

***

« Il y avait quelques semaines que Marcelle était ma maîtresse, quand je reçus une lettre conçue à peu près en ces termes :

« Monsieur,

« Ma sœur Francine vient de m'avouer l'amour qu'elle « vous avait donné. A la description qu'elle m'a faite « de votre personne, il ne m'a pas été difficile de vous « reconnaître et de vous démasquer.

« Vous avez odieusement abusé de la confiance de « deux femmes ignorantes, sans défense devant vos in- « fâmes séductions.

« Vous êtes un lâche et un misérable.

« Ma sœur et moi, nous vous maudissons autant que « nous vous avons aimé.

« Marcelle. »

« Et je te jure que pas un seul instant je ne m'étais douté que Francine et Marcelle pussent être sœurs.

« J'étais terrassé par la fatalité. Méritais-je les tortures morales que j'endurai? Et elles, les pauvres femmes, méritaient-elles de pareilles souffrances, d'aussi cruelles déceptions?

Gaston DERYS.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

EN MÉNAGE

À Neuilly, chez les Wark. Le Baron et Angèle achèvent leur déjeuner, silencieux tous deux pour des causes différentes. Odon mange et boit, avec la belle largeur de gestes qui lui est habituelle. Angèle est absolument distraite. Elle sourit, en piquant de bout de sa fourchette de vermeil les fraises de son assiette, pendant que son mari *exécute* les siennes, tel un brochet gobant des goujons. Le maître d'hôtel surveille le service, correct, de cette gravité funèbrement narquoise qui est la caractéristique de la livrée bien tenue.

Après un assez long silence, c'est le Baron qui, le premier, cherche à engager la conversation.

Le Baron. — Vous avez lu les journaux ce matin?...

Angèle. — Parcourus...

Le Baron. — Rien d'intéressant?...

Angèle. — Pas pour moi... aujourd'hui du moins. Les journaux ne m'amusent jamais que les jours où je m'ennuie.

Le Baron, *questionneur.* — Et vous n'êtes pas dans ces jours-là?...

Angèle. — Pas du tout.

Le Baron. — Je ne vois pas quelle raison vous pouvez avoir d'être si satisfaite...

Angèle. — Et moi non plus... c'est bien pour cela que je le suis... si je le savais, ça ne durerait pas, et si vous le saviez, vous ne comprendriez pas.

Le Baron. — Je ne saisis pas très bien.

Angèle. — Est-ce bien nécessaire?... Vous avez été aux courses hier?...

Le Baron. — En quittant Brutelle, oui.

Angèle. — Vous avez gagné?...

Le Baron. — Peuh!... pas grand'chose... un jeu d'enfant. Mais réunion très élégante... je comptais vous y retrouver.

Angèle. — J'ai craint la cohue.

Le Baron, *avec un mouvement de surprise.* — Vous avez craint la cohue?... C'est la première fois que je vous entends dire une pareille chose.

Angèle. — Peut-être... parce que c'est la première fois que vous m'interrogez.

Le Baron, *piqué.* — Ce n'était pas une interrogation.

Le silence se refait entre eux. Angèle continue de sourire, et le Baron dépêche son dessert... Le repas est fini. Angèle se lève.

Angèle, *au maître d'hôtel.* — Le café au salon, n'est-ce pas.

Le maître d'hôtel s'incline comme s'il prononçait le sacramentel : *Messieurs de la famille.*

Le Baron fait passer Angèle devant lui. Les voici dans le salon blanc. Aspect de jour. Les fenêtres sont grandes ouvertes, le soleil entre là comme chez lui et il dore de sa lumière rousse les meubles et les bibelots.

Le Baron *n'est pas rebuté et reprend son petit interrogatoire.* — Vous sortez cet après-midi?...

Angèle. — Je ne sais pas encore.

Le Baron. — Vous attendez une visite?...

Angèle, *évasive.* — On sait toujours que je suis chez moi jusqu'à deux heures.

Le Baron, *persistant.* — Enfin, vous n'attendez personne d'une manière précise?...

Angèle. — Non... je ne crois pas..., je ne sais pas... Vous êtes bien curieux, ce matin.

Le Baron. — Moi?... pas le moins du monde. C'était pour dire quelque chose...

Angèle *va au piano et du bout du doigt elle joue une valse tzigane.* — Vous avez gagné la nuit dernière?...

Le Baron. — Pas mal.

Angèle. — Alors vous aurez la bonté de passer chez Coquin, qui me harcèle avec sa note.

Le Baron, *surpris.* — Ah!... (*Négligemment.*) Est-ce que vous n'avez pas de nouvelles de Withcomb?...

Angèle. — Voilà deux semaines que je ne lui ai pas écrit.

Le Baron. — Vous avez eu tort.

Angèle. — Vous dites?...

Le Baron. — Je dis que vous avez tort de négliger vos amis; Daniel Withcomb est un charmant garçon, d'une intimité très agréable.

Angèle. — Vous en parlez à votre aise, de son intimité.

Le Baron. — Il est certain que je le crois plus lié avec vous qu'avec moi.

Angèle. — Lié?... vous êtes bien bon!... si vous vouliez dire cramponné.

Le Baron, *conciliant.* — Oh!... voyons... voyons... ce n'est pas un ami bien gênant? Voilà un mois et demi qu'il est à Boston.

Angèle, *entre ses dents.* — S'il pouvait y rester.

Le Baron, *feignant d'avoir mal entendu.* — Vous dites qu'il n'y va pas rester?...

Angèle, *bourrue.* — Dans sa dernière lettre, il me parlait de son retour très prochain.

Le Baron, *rasséréné.* — C'est ça... c'est ça! eh bien, vraiment, est-ce que Coquin ne peut pas attendre?

Angèle. — Je ne crois pas... Non, rendez-moi ce service...

Le Baron, *très galant.* — A vos ordres... toujours à vos ordres, ma chère amie... Ah! à propos!... après l'histoire de l'autre soir... qu'allons-nous faire d'Abram?...

Angèle. — Tout ce qu'il vous plaira.

Le Baron. — Je tenais à vous consulter, avant de prendre une décision définitive à son égard, car je n'ai pas encore très bien compris le motif de son algarade. Lui, qui était reçu chez nous avec la plus parfaite cordialité, j'ose le dire... je me demande quelle lubie l'a pris!...

Angèle. — Vous l'avez rencontré?...

Le Baron. — De loin seulement.

Angèle. — Il vous a salué?...

Le Baron. — Il m'a semblé qu'il m'évitait.

Angèle. — Eh bien, tâchez de vous trouver sur son chemin, et, si par hasard il hésitait à vous reconnaître, imaginez un prétexte quelconque et envoyez-lui deux de vos amis...

Le Baron. — Vous ne préférez pas un moyen plus... doux? S'il revenait ici par exemple... vous présenter ses excuses?...

Angèle. — Je ne veux plus le recevoir... ni lui, ni ses excuses. Il doit être en train de raconter à tout Paris Dieu sait quelle histoire de brigands... Il faut arrêter net ses commérages.

Le Baron, *après un petit instant de réflexion.* — Vous êtes toujours d'excellent conseil, chère amie. C'est entendu. Je donnerai à Abram une leçon de politesse.

Angèle. — Et de discrétion.

Le Baron. — Parfait... parfait!... Et, justement aussi, je voulais vous demander pourquoi, ce même soir, vous avez empêché de jouer ce jeune sous-officier, l'ami de Brutelle?...

Angèle. — Le pauvre garçon! Il est bien jeune, et on joue ici un jeu dangereux.

Le Baron, *dressant l'oreille.* — Pour qui?...

Angèle. — Pour tout le monde.

Le Baron. — Enfin, vous avez mis une insistance à l'enlever au baccara...

Angèle. — Oh! oh! enlever...

Le Baron. — Enlever est le mot exact... et ceci, vous l'avez fait avec une désinvolture dont j'aurais lieu d'être blessé...

Angèle. — Vraiment?

Le Baron. — ... Si je ne savais pertinemment que tout ce que vous faites doit avoir une raison... et que cette raison, vous me la direz un jour ou l'autre.

Angèle. — Une idée... une fantaisie... son bavardage m'amusait.

Le Baron. — Vous feriez mieux de dire son silence, car il n'avait pas l'air bavard, ce jeune dragon.

Angèle. — Son silence, si vous voulez... (*Subitement aimable.*) Oh! est-ce vous qui me reprocherez de me plaire dans la compagnie d'un militaire?... Est-ce que je n'ai pas aimé jadis les épaulettes du lieutenant de Wark?...

Le Baron. — Comment pourrais-je l'oublier?... Mais, j'ai encore de la mémoire... c'était en 18...

Angèle. — Ça, c'est la mémoire des chiffres.

Le Baron. — Hé! hé! c'est la plus utile...

Angèle. — Ce n'est pas la plus agréable.

Le Baron. — Hélas! le calcul doit tenir une place importante dans notre vie. Un ménage comme le nôtre, avec nos goûts d'existence large, bien entendue et joliment confortable, doit toujours se souvenir qu'un et un...

Angèle. — Font trois?...

Le Baron. — Parfaitement!... Et qu'il ne faut pas trop compter sur la complaisance des... chiffres, car si un et un peuvent faire... trois, comme vous dites, il serait dangereux d'exiger d'eux qu'ils fissent quatre... Ce serait abuser de l'élasticité des facteurs.

Angèle. — Décidément, vous êtes très fort pour les calculs de tête.

Le Baron. — Ce sont les seuls auxquels je m'entende. Et vous me semblez, aussi, avoir compris leur importance. (*Un petit froid.*)

Angèle *reprend négligemment.* — Ai-je donc tant d'habileté?... Vous me jugez avec trop... d'indulgence, Odon! Il y a des jours où je me suppose une parfaite imbécile... et ce sont ces jours-là qui me plaisent le mieux.

Le Baron, *toujours galant.* — Jusqu'ici, j'avais cru que les plus beaux jours d'une femme ne sont pas ceux qui lui plaisent le mieux, mais ceux où elle plaît le mieux.

Angèle. — Comme dans la chanson :

Faut plaire aux gros, faut plaire aux mièvres,
Faut avoir toujours le sourir' sur tout's ses lèvres!

Ah! Dieu! je voudrais être l'article qui a cessé de plaire!...

Le Baron. — Voilà une mariée qui se plaint d'être trop belle!

Angèle, *avec un soupir.* — Est-ce seulement d'être trop belle qu'elle se plaint, la mariée?...

Le Baron. — J'espère au moins que ce n'est pas du mariage ou... du mari?...

Angèle. — C'est de tout et de rien.

Le Baron. — De rien du tout, alors!... Allons, ça passera! Ne pensez pas trop à toutes ces billevesées... Restez ce que vous êtes, une très jolie femme, comptez toujours sur moi comme sur votre meilleur ami... car je vous suis réellement très attaché... et ne dédaignez pas les amitiés sûres qui vous entourent. Enfin, soyez certaine que je saurai maintenir les uns et les autres dans les termes qui conviendront le mieux à nos intérêts, et dites-vous, en conclusion, que nous ne sommes pas ici-bas pour nous ennuyer, et qu'après tout, il faut bien vivre.

Angèle, *résignée.* — Vous avez raison, et surtout vivre bien... Ainsi soit-il! (*Angèle plaque ses amoureux accords sur le piano. Odon allume un cigare, dont il lance la fumée dans les rais de lumière vive du soleil. Après un silence il se lève.*)

Le Baron. — Allons, je vais prendre l'air! Au revoir!

Angèle. — N'oubliez pas Coquin, et si vous rencontrez Abram, vous savez ce que je vous ai dit?...

Le Baron. — Entendu!... Si cela vous ennuie de donner de vos nouvelles à Withcomb, je peux lui écrire moi-même, quoique cependant il vaudrait mieux que ce fût vous... ce serait plus convenable...

Angèle. — Je vais lui écrire.

Le Baron. — Vous êtes charmante. Faites-lui bien mes amitiés, il sait d'ailleurs que je tiens beaucoup à lui.

Angèle. — Il sait combien.

Le Baron. — A tantôt!

Angèle. — Au revoir!

Angèle reste seule devant le piano. Mais bientôt la musique s'éteint sous ses doigts et, le regard fixe, elle demeure rêveuse de la pensée qui la faisait sourire un instant auparavant quand elle [illegible] annonce : « le duc de [illegible] [illegible] dans un long manteau, [illegible] il est à jeun de mort lire. [illegible] coins de sa bouche, en suivant le sillon d'une ride. Il s'appuie sur sa canne, et il [illegible] blêmes et comme bouillis [illegible] très bon air, parfois un éclat de voix jeune, un éclair dans l'œil, un mouvement [illegible] luxe qui meurt dans les brancards [illegible] levée pour le recevoir.

Le Duc, *lui baisant la main.* — [illegible]

Angèle. — Absolument seule... vous allez bien, duc?

Le Duc. — Je vais... C'est tout ce que je peux demander. Et vous?...

Angèle, *souriante.* — Moi, je ne demande rien.

Le Duc. — Je vous en fais bien mon compliment!... Votre mari est sorti?

Angèle. — Comme d'habitude... Voulez-vous un verre de kummel?...

Le Duc. — *Merci. (Il s'installe dans son [illegible] tumé, avale d'un trait la moitié de son petit verre, puis avec un soupir.)* — Vous trouvez la vie gaie aujourd'hui?...

Angèle. — Oui... presque.

Le Duc. — Êtes-vous heureuse d'être jeune!... Moi, je vous apporte mon ennui. Tâchez d'en faire quelque chose de drôle.

Angèle. — Dites-moi au moins de quoi est fait votre ennui.

Le Duc. — D'un tas de choses... d'une montagne de regrets... d'un océan de spleen!... Je me souviens... et cela suffit. A mon âge, se souvenir, c'est se promener dans un cimetière... Il faut saluer toutes les tombes, et l'on découvre toujours dans un coin un caveau de famille qui s'entre-bâille pour vous et sur lequel on lit : « Entrez sans frapper. »

Angèle. — Il n'y a que des tombeaux dans votre souvenir?...

Le Duc. — Il y a bien quelques lits... Bah! tout cela est si loin!... les unes ont voulu gagner le ciel... les autres sont descendues plus bas que terre... et tout cela me rappelle la poésie de ma jeunesse :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Et des divans profonds ainsi que des tombeaux...

car, au temps de ma jeunesse, je fus baudelairien!...

Angèle. — Et à présent?...

Le Duc. — A présent je suis... rien. Si, au fait, je suis vieux, je suis ruiné, vanné, fané, tassé, tanné, et je m'écroule dans la vie!... Je n'ai plus ni ami ni maîtresse. Aux uns, j'ai trop prêté, aux autres, je n'ai pas assez rendu; les uns m'évitent de crainte que je ne leur emprunte, et j'évite les autres parce que je n'ai plus rien à leur donner. Cependant on me cite, j'ai encore comme un lambeau de célébrité... oui... je suis le « monsieur qui a fait parler de lui sous l'Empire... » seulement, il y a des gens qui ne me saluent plus dans la rue... Espèce de viveur que je suis!... La voilà ma gloire!... c'est tout ce qui me reste!...

Angèle. — Oh! voyons... il vous reste l'esprit.

Le Duc. — Comme la sauce au fond des plats, quand le dîner a été mangé... Pouah! tout cela est sinistre!...

Angèle, *voyant le petit verre du duc vide.* — Voulez-vous me donner votre verre? (*Le duc le lui donne, elle le remplit de nouveau.*)

Le Duc. — Merci, ma petite Angèle, merci!... Voyez-vous, ça me fait du bien de dire un peu de mal de moi-même... ça me réconcilie avec l'humanité.

Angèle. — Mon pauvre duc! on ne peut pas toujours avoir vingt ans!...

Le Duc. — Je les ai eus... Je les ai eus même plusieurs fois.. trop souvent...

Angèle. — Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié?...

Le Duc. — Pourquoi?... Ah! sapristi, que voilà bien une question de femme!... Vous croyez donc que j'aurais fait un bon mari?...

Angèle. — Ça aurait dépendu de la femme... ou des femmes...

Le Duc. — Oui, j'aurais dû me marier! j'aurais dû avoir des enfants, qui auraient été mes aînés, naturellement!... qui m'auraient évité bien des bêtises et j'aurais fait une bonne fin... au lieu d'être un vieux gâteux, qui n'a pas même l'excuse d'être chauve pour [illegible] respecté ses cheveux blancs!

Angèle. — Mais vous êtes lugubre, mon pauvre duc!

Le Duc. — Voilà comme je suis lorsque j'ai eu le malheur de rester en tête à tête avec moi-même... [illegible] je n'aime pas me laisser seul... Ne parlons plus de moi... parlons de vous?... Loriot est venu hier me demander

CRUELLE ÉNIGME!



— Madame, v'là ce que l'pharmacien a apporté pour vous...

Paroles de PUCK.

LES P'TITES AUTOMOBILES

Musique de ROSÈS.

Allegretto

Ja_dis on nous app' - lait gri_set_tes, au
temps du vieux quar_tier latin On donnait le nom de lo_ret_tes aux
femm's chouett' qu'avaient des sapins Puis un beau jour a pro_pos d'bottes
On s'est mis à chan_ger tout ça On nous a bap_ti _ se co_cot_tes
Aujourd'hui l'dernier cri le v'là C'est nous qui somm's les p'tit's automobiles
C'est ainsi qu'on nous appelle à présent On nous a pour quelques billets de mille
Même entre nous pour un billet de cent Et c'que nous marchons, vrai, c'est épatant
On presse un bouton, crac : la v'là qui fi_le La p'tit' au _ to_to_to la p'tit' au_
_to_mo_bi_le La p'tit' au_to_mo_bi_le bi_le bi_le La p'tit' au_
_to_to_to la p'tit' au_to_mo_le La p'tit' au_to_mo_bi_le bi_le bi_le.



II

Venez faire un petit voyage
Avec nous, je n'vous dis que ça,
Vous travers'rez des paysages,
Des mamelons, et cætera;

Des forêts, il en est plus d'une
Dont vous verrez les profondeurs,
Sans compter les couchers de lune
Superbes, parole d'honneur !

III

Pour satisfaire vos convoitises,
Il ne nous manque rien de rien,
Des dessous remplis de surprises,
Dessous suggestifs, oh ! combien;

Et sans se presser, on admire,
On peut causer, on a le temps,
Et sur les lèvres, le sourire,
Et dans les cœurs, c'est le printemps !

des notes pour un article qu'il préparait... car, c'est encore à cela que je suis bon... on me feuillette comme une vieille revue de tous les mondes d'il y a quarante ans. Loriot m'a dit que Brutelle vous avait présenté un de ses amis, un militaire... un M. de Garan-Simiane. Comment est-il ce M. de Garan-Simiane ?...

ANGÈLE. — Il est plutôt bien... Il a des manières charmantes et une allure à lui pas comme les autres.

LE DUC. — Quels autres ?...

ANGÈLE. — Tous les autres, les gens chics à la douzaine qui viennent ici : ceux que vous appelez le club des Pas nés... la noblesse de la troisième République.

LE DUC. — Noblesse dont les armes s'étalent sur *fond de sans-culotte* ou sur *champ de sales gueules*... Mais M. de Garan-Simiane doit être né, lui, si c'est bien celui que je pense ! Son père appartenait à l'armée...

ANGÈLE. — Je crois avoir entendu parler d'un capitaine.

LE DUC. — Et sa mère était Mlle de Chantonnay... Claire de Chantonnay... Est-ce qu'elle vit encore ?...

ANGÈLE. — Je ne sais pas. Il ne m'a pas parlé de sa mère.

LE DUC. — Il avait autre chose à vous dire... (*Songeur.*) Claire de Chantonnay... encore un souvenir !...

ANGÈLE. — Vous avez connu sa mère ?...

LE DUC. — Oui... je l'ai rencontrée, et... un de mes amis a failli l'épouser.

ANGÈLE. — Elle était jolie ?...

LE DUC. — Oui, très jolie...

ANGÈLE. — Brune avec de grands yeux noirs, n'est-ce pas ?...

LE DUC. — Oui... Comment savez-vous ça ?...

ANGÈLE. — M. de Garan-Simiane est brun aussi, avec de grands yeux noirs, et quand un homme est bien, je suppose toujours qu'il ressemble à sa mère... Elle devait être très jolie.

LE DUC. — Elle était en effet très jolie et très... comment dirais-je, très respectable. Merveilleusement apparentée, élevée à miracle, et très belle dot... vous jugez si elle devait être entourée.

ANGÈLE. — Pourquoi votre ami ne l'a-t-il pas épousée ?

LE DUC. — Une histoire stupide... une histoire de jeu.

ANGÈLE. — Comment ?

LE DUC. — Ça vous paraît cocasse... très exact pourtant et combien idiot !... Mon ami était à cette époque une manière d'homme à la mode. Il était jeune, riche, et il n'avait encore fait de folies que juste ce qu'il faut pour se bien poser. On le disait joli garçon, et il passait pour spirituel dans ce temps-là... Il a bien changé depuis !...

ANGÈLE. — Vous le voyez encore ?

LE DUC. — Oui, mais le moins possible, je n'aime pas beaucoup me trouver en face de lui. Lorsque nous sommes nez à nez, je vois combien j'ai vieilli et ça me fait de la peine... pour nous deux.

ANGÈLE, *intéressée*. — Et alors, Mlle de Chantonnay ?...

LE DUC. — Mlle de Chantonnay avait bien voulu distinguer mon ami, qui aurait pu alors devenir un mari présentable... C'était la mode pour mes contemporaines de faire des conversions, de ramener au bien des pécheurs endurcis, et la sentimentalité de ma jeunesse se doublait de prétentions morales et d'apostolat galant. C'était quelque chose comme Massillon estompé de Gentil-Bernard. Une jeune fille exigeait sans ridicule de son fiancé qu'il renonçât à jouer... à fumer... à... à la vie enfin ! Aujourd'hui on se ferait remarquer avec un programme pareil... Mon ami jura de ne plus toucher une carte. On part pour Biarritz, c'était aussi la mode, Biarritz !... Il tient son serment pendant huit jours... puis, un beau soir, il entre dans la salle de jeu... le diable le tente... il risque un tout petit écarté de famille... et en voilà pour jusqu'au lendemain matin... A l'aube, il avait perdu une forte somme. Son adversaire, du meilleur monde comme lui, lui propose quitte ou double pour en finir... ah ! c'était un beau joueur aussi... et cela deux fois... car mon ami tenait une guigne suivie.. Emporté par sa veine, l'autre lui demande s'il veut jouer tout ce qu'il vient de gagner contre... ses fiançailles avec Mlle de Chantonnay ?... S'il perdait, il devait tout bonnement renoncer à son mariage... eh bien, qu'est-ce que vous croyez qu'il fit, cet imbécile ?... Il aurait dû gifler son partenaire à l'instant... lui jeter ses cartes et son gain à la tête, n'est-ce pas ? au lieu de ça, il tint le coup... la brute ! et il perdit... avec deux atouts dans la main !... Et c'était bien fait, sacredié !...

ANGÈLE. — Il avait joué la belle !...

LE DUC. — Le lendemain, il écrivait à sa fiancée et, tenant rigoureusement sa parole, il partait... (*Un silence.*) Et c'est comme ça que j'ai vu l'Espagne !... Encore un peu de kummel, voulez-vous ?

ANGÈLE, *le servant*. — Volontiers !... Et la fiancée ?

LE DUC. — Il ne l'a pas revue... deux ans après elle épousait M. de Garan-Simiane. Quant au fiancé, il se remit à faire la noce, pour se consoler de celle qu'il avait manquée... Et ça lui a joliment réussi, allez !...

ANGÈLE. — Encore un que les femmes ont perdu !

LE DUC. — Elles ont su le retrouver ! Que dites-vous de mon petit roman ?...

ANGÈLE. — Le roman d'un jeune homme riche !... Conclusion : il ne faut pas jouer...

LE DUC. — Avec le jeu... on dit toujours ça, après... mais ça ne console pas, les leçons de l'inexpérience !

ANGÈLE, *avisant le verre vide*. — Un peu de kummel ?...

LE DUC, *avec un sourire*. — Non, parce que ça ferait beaucoup de kummel... Et puis à quoi bon essayer de noyer ses souvenirs dans les flots d'un alcool plus ou moins éthylique ?... on ne les noie pas... ça conserve, l'alcool !... Un peu de musique, ma petite Angèle, voulez-vous ?

ANGÈLE, *revenant au piano*. — Quoi ?

LE DUC. — Tout ce qui vous plaira !... De la musique qui soit couleur de votre pensée... jolie comme vous... fraîche et jeune comme vous... de la musique vécue, enfin !... j'ai besoin de changer d'air...

Docile, Angèle joue une valse lente, d'un musicien assez mal *noté*, mais plein de talent, celui qu'on a surnommé le Verlaine de la musique... et pour cause. Sur un rythme enlaçant, les sons se déroulent, voluptueux et indécis, telles des volutes de fumée se balançant dans un ciel d'automne : la flamme brille par instants, et la fumée monte, et danse, et tourne, et dessine les fantastiques châteaux, les radieuses figures du Rêve au-dessus de la vie.

Angèle oublie le duc, le duc s'oublie lui-même. Il s'est endormi. La porte s'ouvre et le domestique annonce : « M. de Garan-Simiane. » Le duc ne se réveille pas.

ANGÈLE, *le montrant à Philippe*. — Chut ! il dort... Respectons son sommeil.

PHILIPPE. — Qui est-ce ?...

ANGÈLE. — Un vieil ami... le duc de Renage.

PHILIPPE. — Celui qui dormait l'autre soir quand je suis arrivé ?... Il ne fait donc que ça ?...

ANGÈLE. — Il a beaucoup passé de nuits jadis, alors il répare maintenant... Venez dans le fumoir...

Ils sont dans le fumoir. Angèle fait asseoir Philippe auprès d'elle. La musique qu'elle jouait à l'instant chante encore en elle.

ANGÈLE. — Vous m'aimez depuis hier ?...

PHILIPPE. — Quelle question !... Pourquoi me demander cela ?...

ANGÈLE. — Pour savoir si j'ai deviné juste la réponse que vous allez me faire.

PHILIPPE. — Et cette réponse... est-ce... oui ?...

ANGÈLE. — Non... Mieux que cela.

PHILIPPE. — Est-ce : oui, je vous aime ?...

ANGÈLE. — Non. Encore mieux !

PHILIPPE. — Est-ce... (*Il l'embrasse.*)

ANGÈLE. — C'est ça !... Vous avez gagné... un gage...

(*A suivre.*)

Claude BERTON.

LES POÈTES DE L'AMOUR

BÉBÉ

Il fait nuit; titubant et se tenant à peine,
Nora la brune va vers les affreux garnis
Du boulevard Barbès; robe et souliers vernis
Sont détrempés de boue; elle est ivre, l'haleine

Empestant le cognac. Passe un jeune ouvrier,
Qui semble chercher quelque amoureuse aventure...
Nora lui plaît par ses gestes, par sa tournure. .
Une œillade... elle vient sans se faire prier.

Rivant son bras au sien, comme une lourde chaîne,
Nora, vers le garni misérable, l'entraîne
Et dans l'escalier sombre ils montent pas à pas;

Mais y songeant soudain, sur le carré, dans l'angle
De la porte, au milieu d'un hoquet qui l'étrangle,
Elle dit : « Chut, bébé dort, ne l'éveillons pas! »

Pierre SOUVESTRE.

L'INCONNUE

A Madame la comtesse de Laclos.

« Le cygne se tait toute sa vie pour bien chanter une seule fois. »
(*Proverbe ancien.*)

C'était l'enfant sacré qu'un beau vers fait pâlir.
ADRIEN JUVIGNY.

Ce soir-là, tout Paris resplendissait aux Italiens. On donnait *la Norma*. C'était la soirée d'adieu de Maria-Felicia Malibran.

La salle entière, aux derniers accents de la prière de Bellini, *Casta diva*, s'était levée et rappelait la cantatrice dans un tumulte glorieux. On jetait des fleurs, des bracelets, des couronnes. Un sentiment d'immortalité enveloppait l'auguste artiste, presque mourante, et qui s'enfuyait en croyant chanter !

Au centre des fauteuils d'orchestre, un tout jeune homme dont la physionomie exprimait une âme résolue et fière, manifestait, brisant ses gants à force d'applaudir, l'admiration passionnée qu'il subissait.

Personne, dans le monde parisien, ne connaissait ce spectateur. Il n'avait pas l'air provincial, mais étranger. En ses vêtements un peu neufs, mais d'un lustre éteint et d'une coupe irréprochable, assis dans ce fauteuil d'orchestre, il eût paru presque singulier, sans les instinctives et mystérieuses élégances qui ressortaient de toute sa personne. En l'examinant, on eût cherché autour de lui de l'espace, du ciel et de la solitude. C'était extraordinaire : mais Paris, n'est-ce pas la ville de l'Extraordinaire ?

Qui était-ce et d'où venait-il ?

C'était un adolescent sauvage, un orphelin seigneurial, — l'un des derniers de ce siècle, — un mélancolique châtelain du Nord échappé, depuis trois jours, de la nuit d'un manoir des Cornouailles.

Il s'appelait le comte Félicien de la Vierge ; il possédait le château de Blanchelande, en Basse-Bretagne. Une soif d'existence brûlante, une curiosité de notre merveilleux enfer, avait pris et enfiévré, tout à coup, ce chasseur, là-bas !... Il s'était mis en voyage, et il était là, tout simplement. Sa présence à Paris ne datait que du matin, de sorte que ses grands yeux étaient encore splendides.

C'était son premier soir de jeunesse ! Il avait vingt ans. C'était son entrée dans un monde de flamme, d'oubli, de banalités, d'or et de plaisirs. Et, *par hasard*, il était arrivé à l'heure pour entendre l'adieu de celle qui partait.

Peu d'instants lui avaient suffi pour s'accoutumer au resplendissement de la salle. Mais, aux premières notes de la Malibran, son âme avait tressailli ; la salle avait disparu. L'habitude du silence des bois, du vent rauque des écueils, du bruit de l'eau sur les pierres des torrents et des graves tombées du crépuscule, avait élevé en poète ce fier jeune homme et, dans le timbre de la voix qu'il entendait, il lui semblait que l'âme de ces choses lui envoyait la prière lointaine de revenir.

Au moment où, transporté d'enthousiasme, il applaudissait l'artiste inspirée, ses mains demeurèrent en suspens ; il resta immobile.

Au balcon d'une loge venait d'apparaître une jeune femme d'une grande beauté. Elle regardait la scène. Les lignes fines et nobles de son profil perdu s'ombraient des rouges ténèbres de la loge ; tel un camée de Florence en son médaillon. Pâlie, un gardenia dans ses cheveux bruns, et toute seule, elle appuyait, au bord du balcon, sa main dont la forme décelait une lignée illustre. Au joint du corsage de sa robe de moire noire, voilée de dentelles, une pierre malade, une admirable opale, à l'image de son âme, sans doute, luisait dans un cercle d'or. L'air solitaire, indifférent à toute la salle, elle paraissait s'oublier elle-même sous l'invincible charme de cette musique.

Le hasard voulut, cependant, qu'elle détournât, vaguement, les yeux vers la foule ; en cet instant, les yeux du jeune homme et les siens se rencontrèrent, le temps de briller et de s'éteindre, une seconde.

S'étaient-ils connus jamais ?... Non. Pas sur la terre. Mais que ceux-là qui peuvent dire où commence le Passé décident où ces deux êtres s'étaient, véritablement, déjà possédés, car ce seul regard leur avait persuadé, cette fois et pour toujours, qu'ils ne dataient pas de leur berceau. L'éclair illumine, d'un seul coup, les lames et les écumes de la mer nocturne, et, à l'horizon, les lointaines lignes d'argent des flots : ainsi l'impression, dans le cœur de ce jeune homme, sous ce rapide regard, ne fut pas gradué ; ce fut l'intime et magique éblouissement d'un monde qui se dévoile ! Il ferma les paupières comme

pour y retenir les deux lueurs bleues qui s'y étaient perdues; puis, il voulut résister à ce vertige oppresseur. Il releva les yeux vers l'inconnue.

Pensive, elle appuyait encore son regard sur le sien, comme si elle eût compris la pensée de ce sauvage amant et comme si c'eût été chose naturelle! Félicien se sentit pâlir; l'impression lui vint, en ce coup d'œil, de deux bras qui se joignaient, languissants, autour de son cou. C'en était fait! Le visage de cette femme venait de se réfléchir dans son esprit comme en un miroir familier, de s'y incarner, de s'y *reconnaître!* de s'y fixer à tout jamais sous une magie de pensées presque divines! Il aimait du premier et inoubliable amour.

Cependant la jeune femme, dépliant son éventail, dont les dentelles noires touchaient ses lèvres, semblait rentrée dans son inattention. Maintenant, on eût dit qu'elle écoutait exclusivement les mélodies de la *Norma*.

Au moment d'élever sa lorgnette vers la loge, Félicien sentit que ce serait une inconvenance.

— Puisque je l'aime! se dit-il.

Impatient de la fin de l'acte, il se recueillait. — Comment lui parler? apprendre son nom! Il ne connaissait personne. — Consulter, demain, le registre des Italiens? Et si c'était une loge de hasard, achetée à cause de cette soirée! L'heure pressait, la vision allait disparaître. Eh bien! sa voiture suivrait la sienne, voilà tout... Il lui semblait qu'il n'y avait pas d'autres moyens. Ensuite, il aviserait! Puis il se dit, en sa naïveté... sublime: « Si elle *m'aime*, elle s'apercevra bien et me laissera quelque indice. »

La toile tomba. Félicien quitta la salle très vite. Une fois sous le péristyle, il se promena, simplement, devant les statues.

Son valet de chambre s'étant approché, il lui chuchota quelques instructions; le valet se retira dans un angle et y demeura très attentif.

Le vaste bruit de l'ovation faite à la cantatrice cessa peu à peu, comme tous les bruits de triomphe de ce monde. — On descendait le grand escalier. — Félicien, l'œil fixé au sommet, entre les deux vases de marbre, d'où ruisselait le fleuve éblouissant de la foule, attendit.

Ni les visages radieux, ni les parures, ni les fleurs au front des jeunes filles, ni les camails d'hermine, ni le flot éclatant qui s'écoulait devant lui, sous les lumières, il ne vit rien.

Et toute cette assemblée s'évanouit bientôt, peu à peu, sans que la jeune femme apparût.

L'avait-il donc laissée s'enfuir sans la reconnaître!... Non! c'était impossible. — un vieux domestique poudré, couvert de fourrures, se tenait encore dans le vestibule. Sur les boutons de sa livrée noire brillaient les feuilles d'ache d'une couronne ducale.

Tout à coup, au haut de l'escalier solitaire, *elle* parut! Seule! Svelte, sous un manteau de velours et les cheveux cachés par une mantille de dentelles, elle appuyait sa main gantée sur la rampe de marbre. Elle aperçut Félicien debout auprès d'une statue, mais il ne sembla pas se préoccuper davantage de sa présence.

Elle descendit paisiblement. Le domestique s'étant approché, elle prononça quelques paroles à voix basse. Le laquais s'inclina et se retira sans plus attendre. L'instant d'après, on entendit le bruit d'une voiture qui s'éloignait. Alors elle sortit. Elle descendit, toujours seule, les marches extérieures du théâtre. Félicien prit à peine le temps de jeter ces mots à son valet de chambre:

— Rentrez seul à l'hôtel.

En un moment, il se trouva sur la place des Italiens, à quelques pas de cette dame; la foule s'était dissipée, déjà, dans les rues environnantes; l'écho lointain des voitures s'affaiblissait.

Il faisait une nuit d'octobre, sèche, étoilée.

L'inconnue marchait, très lente et comme peu habituée. — La suivre? Il le fallait, il s'y décida. Le vent d'automne lui apportait le parfum d'ambre très faible qui venait d'elle, le traînant et sonore froissement de la moire sur l'asphalte.

Devant la rue Monsigny, elle s'orienta une seconde, puis marcha, comme indifférente, jusqu'à la rue de Grammont déserte et à peine éclairée.

Tout à coup le jeune homme s'arrêta; une pensée lui traversa l'esprit. C'était une étrangère peut-être!

Une voiture pouvait passer et l'emporter à tout jamais! Demain, se heurter aux pierres d'une ville, toujours! sans la retrouver!

Être séparé d'elle, sans cesse, par le hasard d'une rue, d'un instant qui peut durer l'éternité! Quel avenir! Cette pensée le troubla jusqu'à lui faire oublier toute considération de bienséance.

Il dépassa la jeune femme à l'angle de la sombre rue; alors il se retourna, devint horriblement pâle et, s'appuyant au pilier de fonte du réverbère, il la salua; puis, très simplement, pendant qu'une sorte de magnétisme charmant sortait de tout son être:

— Madame, dit-il, vous le savez; je vous ai vue, ce soir, pour la première fois. Comme j'ai peur de ne plus vous revoir, il faut que je vous dise — (il défaillait) — que *je vous aime!* acheva-t-il à voix basse, et que, si vous passez, je mourrai sans redire ces mots à personne.

Elle s'arrêta, leva son voile et considéra Félicien avec une fixité attentive. Après un court silence:

— Monsieur, — répondit-elle d'une voix dont la pureté laissait transparaître les plus lointaines intentions de l'esprit, — monsieur, le sentiment qui vous donne cette pâleur et ce maintien doit être, en effet, bien profond, pour que vous trouviez en lui la justification de ce que vous faites. Je ne me sens donc nullement offensée. Remettez-vous, et tenez-moi pour une amie.

Félicien ne fut pas étonné de cette réponse: il lui semblait naturel que l'idéal répondît idéalement.

La circonstance était de celles, en effet, où tous deux avaient à se rappeler, s'ils en étaient dignes, qu'ils étaient de la race de ceux qui font les convenances et non de la race de ceux qui les subissent. Ce que le public des humains appelle, à tout hasard, les convenances n'est qu'une imitation mécanique, servile et presque simiesque de ce qui a été vaguement pratiqué par des êtres de haute nature en des circonstances générales.

Avec un transport de tendresse naïve, il baisa la main qu'on lui offrait.

— Voulez-vous me donner la fleur que vous avez portée dans vos cheveux toute la soirée?

L'inconnue ôta, silencieusement, la pâle fleur, sous les dentelles et, l'offrant à Félicien:

— Adieu maintenant, dit-elle, et à jamais.

— Adieu!... balbutia-t-il, — Vous ne *m'aimez* donc pas! — Ah! vous êtes mariée! s'écria-t-il tout à coup.

— Non.

— Libre! O ciel!

— Oubliez-moi, cependant! Il le faut, monsieur.

— Mais vous êtes devenue, en un instant, le battement de mon cœur! Est-ce que je puis vivre sans vous? Le seul air que je veuille respirer, c'est le vôtre? Ce que vous dites, je ne le comprends plus: vous oublier... comment cela?

Un terrible malheur m'a frappée. Vous en faire l'aveu serait vous attrister jusqu'à la mort, c'est inutile.

— Quel malheur peut séparer ceux qui s'aiment!

— Celui-là.

En prononçant cette parole elle ferma les yeux.

La rue s'allongeait, absolument déserte. Un portail donnant sur un petit enclos, une sorte de triste jardin, était grand ouvert auprès d'eux. Il semblait leur offrir son ombre.

Félicien, comme un enfant irrésistible, qui adore, l'emmena sous cette voûte de ténèbres en enveloppant la taille qu'on lui abandonnait.

L'enivrante sensation de la soie tendue et tiède qui se moulait autour d'elle lui communiqua le désir fiévreux de l'étreindre de l'emporter, de se perdre en son baiser. Il résista. Mais le vertige lui ôtait la faculté de parler. Il ne trouva que ces mots balbutiés et indistincts:

— Mon Dieu, mais, comme je vous aime!

Alors cette femme inclina la tête sur la poitrine de celui qui l'aimait et, d'une voix amère et désespérée:

— Je ne vous entends pas! je meurs de honte! Je ne vous entends pas! Je n'entendrais pas votre dernier soupir! Je n'entends pas les battements de votre cœur qui frappent mon front et mes paupières! Ne voyez-vous pas l'affreuse souffrance qui me tue! Je suis... ah! je suis SOURDE!

— Sourde! s'écria Félicien, foudroyé par une froide stupeur et frémissant de la tête aux pieds.

— Oui! depuis des années! Oh! toute la science humaine serait impuissante à me ressusciter de cet horrible silence. Je suis sourde comme le ciel et comme la tombe, monsieur! c'est à maudire le jour, mais c'est la vérité. Ainsi, laissez-moi!

— Sourde! répétait Félicien, qui sous, cette inimaginable révélation, était demeuré sans pensée, bouleversé et hors d'état même de réfléchir à ce qu'il disait: Sourde?...

Puis, tout à coup:

— Mais, ce soir, aux Italiens, s'écria-t-il, vous applaudissiez, cependant, cette musique!

— Il s'arrêta, songeant qu'elle ne devait pas l'entendre. La chose devenait brusquement si épouvantable qu'elle provoquait le sourire.

— Aux Italiens?... répondit-elle, en souriant elle même. Vous oubliez que j'ai eu le loisir d'étudier le semblant de bien des émotions. Suis-je donc la seule? Nous appartenons au [illegible] que le destin nous donne et il est de notre devoir de le tenir. Cette noble femme qui chantait méritait bien quelques marques suprêmes de sympathie? Pensez-vous, d'ailleurs, que mes applaudissements différaient beaucoup de ceux des *dilettanti* les plus enthousiastes? J'étais musicienne, autrefois!...

(*A suivre.*)

Comte de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

LE BUVEUR D'AMES

(*Suite.*)

Comme on se sent ici loin de France! Jamais nulle part je n'ai eu plus poignante au cœur l'impression de l'exil et de l'isolement. Oran est pourtant une ville française, ville de plaisirs et de commerce, un des centres du gouvernement, mais c'est cette mer que je viens de traverser, cette profondeur bleue qui désormais nous sépare et puis ce parfum d'Algérie à nul autre comparable, cette senteur à la fois exquise et barbare de charogne et de fleur violente, comme de la pourriture d'encens.

Et dire que, si je suis ici seul, abandonné, si loin de la France et des miens, c'est par lâcheté, oui, par lâcheté. C'est parce j'ai eu peur de cette femme et que j'ai senti qu'elle allait me reprendre que j'ai fui, fui comme un poltron, éprouvant tout à coup le besoin, le désir fou de mettre des centaines de lieues et la mer, et l'inconnu, et le *non déjà vu* entre cette femme et moi!

Oh! comme elle me tient encore dans sa main, et comme elle le sait! est-elle assez certaine de sa puissance! Comment aurais-je pu croire que cette liaison rompue depuis six mois était encore si vivace dans mon cœur! J'avais su ne pas répondre à ses lettres, j'avais su éluder ses rendez-vous, j'avais même eu la force de ne pas la recevoir, le soir où elle m'avait envoyé de Jacquels en ambassadeur, tandis qu'elle attendait, complaisante, en bas, sous les fenêtres, dans son fiacre, j'avais évité l'entrevue du Grand-Hôtel... et voilà que pour l'avoir croisée par hasard, par cette tiède et pluvieuse soirée de décembre, dans cette morne rue Saint-Guillaume, toutes mes rancunes avec toute mon énergie s'étaient soudain fondues, liquéfiées comme cire, et, la gorge étreinte dans un étau, j'étais resté cloué sur ce trottoir avec l'affreuse sensation de mon cœur brusquement décroché et flottant de-ci de-là, naufragé, sous mes côtes.

Et elle n'avait eu qu'à s'avancer tout simplement vers

moi avec sa jolie démarche ondoyante et souple, qu'à me sourire de ce sourire un peu triste qui lui va si bien, à me regarder un peu douloureusement avec ses grands yeux bleus, couleur de nuit, qui vous entrent jusque dans l'âme, et, hypnotisé, charmé, ensorcelé, je lui avais souri, moi aussi, et lui avais donné la main.

Oh! sa main à elle, longue, mais forte et nerveuse, à la paume attirante... il me sembla qu'en la mettant dans la mienne elle s'offrait nue et se donnait toute à moi! Fût-ce la coïncidence du singulier sourire dont toute sa bouche alors se retroussa, ou l'effet du long regard complice dont le rayonnement bleu tout à coup m'enveloppait, mais je sentis toute ma chair se soulever et aller vers elle: dans cette simple poignée de main elle avait repris entière possession de mon être, annihilé ma volonté, étouffé ma conscience, ma haine, mes remords; et comme un air plus pur, plus vif circulait maintenant autour de moi, activait le mouvement de mon sang, le battement de mes artères: la brise marine ou l'éther respiré à hautes doses donnent seuls cette joie de vivre et cette alacrité enivrante.

L'air vivifiant de l'Océan, oui, c'était bien ce que m'apportait sa présence; une strophe de Baudelaire chanta dans ma mémoire et c'est de cette strophe, qu'elle connaissait bien pour l'avoir lue et relue bien souvent à haute voix ensemble, que je me mis à la saluer:

— A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!
Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'éternel.

Et, gagné par l'émotion de ma voix que j'entendais trembler, je mâchais presque les derniers vers; elle souriait avec, entre les cils, l'humidité montante d'une larme!

— Vous ne boudez donc plus? trouvait-elle à me dire; alors c'est fini, ces accès nerveux, ces sensations d'éther!

A ce mot, j'avais un frisson. L'éther, elle me parlait d'éther, mais si j'en avais tant bu, à m'enivrer et jusqu'à compromettre mon pauvre cerveau irrévocablement malade, n'était-ce pas sa faute, à elle, la fantasque, l'oublieuse et l'infidèle dont j'avais épié, durant tant et tant de nuits, le front collé aux vitres et les yeux vrillés dans la rue pluvieuse, l'inutile et désiré retour! Si je m'étais ainsi saturé de poison, n'était-ce pas pour endormir les angoisses affreuses de l'attente dégénérée à la longue en de poignantes étreintes au cœur! Mais cet éther, qu'elle me reprochait maintenant avec ce joli et pardonnant sourire de grande sœur indulgente, c'est elle qui m'y avait conduit doucement, tranquillement, froidement.

Il fallait bien tromper mes insomnies, calmer mes défaillances, guérir ces terreurs nocturnes où je me sentais lentement m'en aller et mourir: et le remède à ces transes, à ces troubles, à ces nuits visionnaires et à ces heures de détresse et d'agonie, où l'avais-je trouvé? Dans l'éther.

Et c'est elle qui m'en parlait. Et plus je la regardais avec son teint nacré et sa pâleur de perle, ses yeux d'une eau sombre et bleutée comme un lac de glaciers, son anatomie à la fois délicate et nerveuse, l'éther, c'était elle-même, l'éther était incarné en elle; l'éther avait son charme enveloppant et grisant, son ivresse factice qui, une minute, semble vous faire renaître et revivre, et console; c'était bien une griserie d'éther, immatérielle, quasi-divine que m'apportait sa rencontre, mais, comme l'éther, elle tuait en guérissant!

Un froid m'était tombé sur les épaules, et quand de sa voix chantante la très chère m'eût dit, comme un peu étonnée de mon silence: « Alors, on va pouvoir se revoir! — Oui, quand tu voudras, repondais-je d'une voix blanche. — Hé bien, dînons ensemble, veux-tu, dis, grand lion (elle me tutoyait aussi, maintenant). » Et je balbutiais dans le vague, effaré: « Oui, c'est cela, demain! »

— Pourquoi pas ce soir?... pouvait-elle répondre, mais elle ne souleva pas d'objection; nous convînmes donc d'un rendez-vous pour le lendemain; le lendemain à cinq heures j'irais la prendre chez elle; elle était seule et libre depuis un mois! Et de là nous dînerions au cabaret, comme au beau temps, alors qu'on n'avait pas la peur bête de sa petite Ealsie et qu'on s'aimait! n'est-ce pas, grand fou!

Et le lendemain, à neuf heures du matin, j'étais à la gare de Lyon, et vingt-quatre heures après à Port-Vendres, et maintenant, dans la nuit douce et toute chargée de senteurs d'Afrique, je souris un peu de ma lâcheté, lâcheté inutile, car en somme..... à quoi bon avoir fui si loin, à quoi bon avoir mis la mer et l'Espagne et des centaines de lieues entre elle et moi, puisque tôt ou tard je dois revenir là-bas, dans ce Paris bruyant et factice, ardent et morne, où je la retrouverai, elle ou sa pareille, car n'est-ce pas celle qu'on n'évite pas!

Au loin, au-dessus de la ville, des sons de derbouka glapissent et je ne sais quelles exhalaisons de laine et d'épices flottent dans l'air nocturne, senteurs d'Algérie à nulles autres pareilles, empestant la charogne et fleurant le poivre et le jasmin ensemble, comme de la pourriture d'encens.

Ici une lacune, des feuillets égarés ou détruits; le journal de Serge ne reprenait qu'à la date du 29 mai, mais pour se suivre; le pauvre garçon avait dû traverser alors quelque horrible crise.

29 Mai. — Décidément, l'été s'annonce mal et ce mois de juin va être plus dur à passer que je ne le craignais. Voilà que la température s'en mêle et, par cette chaleur flambante, j'ai beau m'isoler derrière les persiennes closes, dans le clair-obscur des vastes pièces fraîches, c'est le décor poudreux et ensoleillé des bords de la Seine, où je la rencontrai il y deux ans, qui s'impose despotiquement à ma mémoire.

Oh! ce paysage torride et souffreteux de banlieue, avec ses arbres grêles et ses cheminées d'usine verticales sur l'horizon, était-il cette année assez en harmonie avec mon atonie et veule détresse d'âme! et si je l'ai aimée si soudainement et comme malgré moi, si, par ces lourdes et brûlantes soirées de juin, sa silhouette par hasard apparue dans la campagne suburbaine s'est si impérieusement installée dans mon être, c'est que l'heure des irréparables faiblesses avait sonné pour moi et que, détraqué par la vie de Paris, les nerfs ébranlés et malades, j'étais à bout de forces, sans défense, sans armes et mûr pour la pitié.

La pitié, cette éponge qui boit les moelles de l'humanité, a dit je ne sais plus quel philosophe allemand, la pitié, de tous les sentiments le plus impitoyable, c'est bien par pitié que je l'aimai.

Et en effet qu'avait-elle pour elle, à part ses larges yeux aux paupières un peu meurtries et comme demeurés étonnés d'avoir déjà tant souffert? Ce regard épeuré et cependant naïf, ce regard qui semblait demander grâce aux menaces de l'avenir et aux changrins de la vie, douloureusement instruit qu'il était déjà par le passé, ce regard et la douceur pardonnante du sourire, un sourire un peu las, mais qui n'avait point renoncé à espérer, tout cela, je l'avoue, m'alla jusqu'à l'âme, et c'est par l'âme même, qui pleurait dans ses prunelles bleues et priait sur ses lèvres, que je fus pris, conquis et enchaîné. Oh! cette première rencontre sur le chemin de halage entre Achères et Poissy, les luisances de miroir de la Seine, comme en fusion, sous les arches cintrées du vieux pont et des hautes futaies des coteaux de Villènes aux frondaisons dormantes se détachant en clair sur un ciel bas et jaune, où flottait ce soir-là je ne sais quel accablant malaise, quelle atmosphère d'orage; et là, parmi les hautes herbes de la berge, les maigres reines-des-prés et les bouillons, la silhouette de l'inconnue, un peu raide dans sa robe de toile violâtre, l'ombrelle rouge à pois blancs appuyée sur l'épaule et la tête invisible, engloutie sous le tulle froncé de la capeline anglaise!... Deux enfants jouaient autour d'elle, deux petites créatures aux jambes gantées de hâle, aux cous dorés et aux bras nus.

Elle était leur institutrice ou du moins passait pour telle dans le pays. Institutrice chez cet homme veuf à la mine jouisseuse et bien portante, bookmaker ou maquignon? Elle habitait avec lui dans la villa du bord de l'eau, à côté de l'usine, et commandait en maîtresse absolue à l'écurie comme à l'office, était en réalité l'âme et la volonté de la maison.

Pourquoi le dimanche suivant allai-je à la messe, moi qui, à peine entré dans une église, m'y sens bêtement défaillir, le cœur décroché par la fade odeur des cires et de l'encens?

Ce n'était point pour la revoir, puisque d'elle je ne connaissais que la silhouette, la démarche à peine entrevue, et ne savais pas plus la couleur de ses yeux que les lignes de son profil, pas plus les lignes de son profil que le son de sa voix!

Et c'est pourtant bien pour elle que j'y retournais, et ce dimanche-là j'aurais dû être à Aix.

On n'évite pas sa destinée, il faut croire que tout ce qui arrive est écrit.

(*A suivre.*)

Jean LORRAIN.

Le Gérant: G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 6. Édition de Paris : 5 centimes. 11 FÉVRIER 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements . 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois..........	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an..........	6 — »	10 — »

VÆ VICTIS, par Jean REIBRACH



VÆ VICTIS

I

Depuis deux mois, Jacques Demain errait dans Paris, cherchant de l'ouvrage. Il était charretier, avait quitté la Bretagne après des travaux de terrassement qui l'avaient occupé plus d'une année, et, de proche en proche, dans les hasards de sa vie d'aventure, Paris l'avait attiré.

Il y savait, commencées au printemps, de vastes entreprises de constructions. Et, en effet, les portes franchies, il avait découvert de tous côtés des bâtisses; il avait croisé des tombereaux de terre, de lourds chariots de pierres de taille; il avait entrevu l'énorme charroi des jardins publics et des industries; tandis que les quais de la Seine s'encombraient du continuel chargement et déchargement des bateaux.

Mais partout les places étaient prises; les entrepreneurs ne regardaient point, n'ayant pas le temps de l'écouter, les certificats, troués aux angles par l'usure des poches, qu'il dépliait soigneusement de ses gros doigts noueux. Même, à force de le voir autour des chantiers, à l'affût des vides et comme guettant les accidents ou les renvois, les camarades se montraient hostiles. Les échecs le rendaient timide. De jour en jour, il se présentait moins propre, avec des vêtements plus ternes, un visage plus hâve; et sous la lassitude des longues marches, trempé par quelque averse et le ventre creux, il tournait, avec sa barbe poussée, à des apparences inquiétantes de rôdeur louche.

Un matin où des agents l'examinèrent de côté, il avait eu brusquement conscience d'un danger. Ses allures étaient devenues obliques; les chiens avaient commencé à aboyer. Il se sentait dépaysé, étranger, comme repoussé par la vie; la ville, close autour de lui, l'enserrait dans une solitude pleine de périls vagues. La nuit, la fatigue ne triomphait plus de ses insomnies.

Couché sur un banc ou sous l'arche d'un pont, il imaginait parfois de tomber malade, pour qu'on le transportât dans un hôpital; ou encore il rêvait d'être arrêté comme vagabond. Mais, au jour, l'instinct de la liberté dominait. L'hôpital l'effrayait du mystère de ses grands murs, et la prison, à cause de son passé probe, l'épouvantait. Il reprenait sa marche, recommençait les recherches, allait par les rues, de son allure de bête traquée, l'œil aux aguets, fuyant les uniformes, tandis que, devant la faim, dans la débâcle croissante de sa santé, la pensée qu'il en pût venir à tendre la main lui coupait le souffle, lui barrait la gorge d'un gros sanglot qui ne sortait pas. Il s'était présenté au bureau de bienfaisance. Des employés, qui jouaient aux cartes, l'avaient rudoyé. On lui avait indiqué des sociétés de secours, des dames charitables; souvent il ne découvrait point les adresses et, les autres fois, on l'avait éconduit.

II

Ce matin-là, si faible que la tête lui tournait sous l'éblouissement des murs blancs au soleil et que ses jambes se dérobaient, comme il jetait autour de lui l'instinctif regard de l'animal en détresse, il vit qu'à travers la grille d'un jardin un homme l'examinait. Un sentiment de honte le redressa; mais en même temps il sentait venir à lui confusément une pitié, une commisération. Et sous cette double influence, sans que sa volonté y eût part, ses pas le conduisirent près de la grille, par un circuit. Dès le premier mot qu'il s'efforça d'articuler, des larmes montèrent brisant sa voix; il dut s'aider de gestes, la main à l'estomac, pour exprimer la souffrance de sa faim.

La grille cependant s'était ouverte, il perçut des paroles d'intérêt dont ses larmes redoublèrent. Puis un domestique, accouru à un appel, le fit entrer, le mena dans une cuisine. Il allait comme en un rêve. Il vit qu'on lui servait du bouillon; et il se jeta dessus. Il prit un peu de vin; et quand on lui eut donné de la viande, il pensa défaillir d'attendrissement, éclata d'un rire nerveux.

Dans la pièce, des domestiques le regardaient, méprisants et humiliés. Il ne s'en apercevait point, intimidé seulement par leurs grands airs, la majesté de leurs livrées. Et un bien-être à mesure se coulait en lui, rayonnait par tous ses membres une exquise sensation d'apaisement.

Une vie suspendue se ranimait; il sentait rouler son sang; son cerveau anémié fonctionnait comme une machine longtemps rouillée remise en mouvement. Les sentiments confus de joie et de reconnaissance se précisèrent, s'exprimèrent en mots pressés. Tout lui revenait à la fois, le courage, l'espérance, la joie de vivre. L'avenir se rassérénait. Il se voyait retrouvant une place, conduisant gaiement ses attelages. Et un besoin de paroles montait; son être refermé sur lui-même se rouvrait, voulant s'épandre, sollicité par une sensation de fraternité dont maintenant l'enveloppaient les êtres et les choses. Il conta sa misère, parlant seul dans le silence hautain des valets à l'autre bout : des phrases coupées d'exclamations, d'affirmations, un dévidement de ses pensées sans ordre, comme elles se présentaient. Il insistait sur son honnêteté, sur sa conscience de travailleur. Et son métier le reprenant, il vanta son habileté à conduire, sa connaissance du cheval. Il cita des tours de force et comment, avec dix chevaux d'attelage, il avait conduit des pierres de taille dans une rue étroite, juste le passage des roues, et qui s'ouvrait à angle droit.

Après une si longue faim, après tant de jours d'isolement et de silence, un peu de nourriture et ses paroles même l'étourdissaient légèrement; une fièvre courait son sang; une griserie légère, comme une sève généreuse, frissonnait dans ses membres. Il élevait la voix; il mimait la scène à mesure qu'il la racontait : les chevaux d'abord continuant tout droit; puis leur file repliée sur elle-même en lacet, la tête s'engageant dans la nouvelle voie; et lui, arc-bouté près du timon, manœuvrant les bêtes, les longues guides en main, du bout de ses bras tendus.

Alors tout l'attelage engagé, les timoniers, tenus en haleine par de petits coups de voix, au moment, juste, précis où la tête allait recevoir la secousse de la brusque tension des traits, d'un cri strident, il enlevait les bêtes; les chevaux, enflant leurs poitrails, arrondissaient des encolures énormes et, les croupes basses, chassaient de leurs jarrets noueux; ceux du centre galopant à petits bonds, pour mordre le sol des deux pieds à la fois. Lui-même, à dire ces choses, les revivait, s'excitait. La griserie croissait, une exubérance de sève, une ivresse presque pour la débilité de son corps. Et dans ce bien-être, devant l'avenir ensoleillé de nouveau, toute sa misère était abolie, se reculait de lui, perdue dans les brumes du lointain, ne laissant plus au fond de son cœur qu'un immense attendrissement.

III

Content de soi, vaguement glorieux de sa charité, le maître descendit se réjouir de son œuvre. Des éclats de voix le surprirent. Lorsqu'il entra, l'attelage avait donné son formidable coup de collier et, le chariot, virant et roulant, s'engouffrait dans l'étroite rue, avec un roulement de tonnerre; tandis que les timoniers, les jarrets flottants, et titubant, se laissaient porter par les brancards. Il s'arrêta béant : Le drôle était-il ivre?

Vivement, Jacques Demain s'était levé. Son mouvement, trop brusque, faillit l'entraîner; et quand il voulut remercier, sa langue, lasse tout à coup de tant de paroles, balbutia. Le maître blêmit, rougit, secoué des pieds à la tête par une colère de philanthrope volé :

— Comment, misérable, tu es saoul!

Et il ordonna :

— Allez, mettez-le dehors! Et rondement!

Dissimulant mal des rires mauvais, les valets prirent aux épaules l'homme ahuri, le poussant vers la porte.

Le maître suivit de loin, à travers le jardin, en s'épongeant. Il avait des souffles d'indignation. Il se jugeait trop bon vraiment, trop bête. Et comme ils arrivaient à la grille, il se ravisa brusquement :

— Cherchez-moi des agents! Qu'on me le coffre, ce gaillard-là! Vous entendez! Qu'on me le coffre!

Jean REIBRACH.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

DÉBUTS ET RENTRÉE

Au cirque Aquatique. Pour la première de Julie Savon, qui, sous le nom de miss Savon, débute en présentant un troupeau d'oies savantes. Elle veut décidément passer pour une artiste. Il y a, dans la coquette salle et sous les miroitantes lumières électriques, le dessus du panier... des pêches à quinze sous. Le vrai, le demi et l'im-monde, accoutumés à se retrouver en ces solennités *bien parisiennes*, se contemplent mutuellement. (Ils ont tellement l'habitude de se rencontrer!) La belle Mme X..., l'étrange Mme Z..., celle qui donne des dîners pour avoir des amants, et celle qui a des amants pour donner des dîners, examinent les concurrentes : Mlle Agnès Sorel dite Blanquette de Veau, et Mlle Suzanne Cavalier dite la Pompe Funèbre; et ces dames échangent des regards de commissaires priseurs, évaluant bijoux et toilettes; ces regards, qui sont comme les attouchements maçonniques de la galanterie. Dans le promenoir circulaire qui domine la salle, divers échantillons de la vieille et de la jeune prostitution française et étrangère évoluent sous l'œil paternel de quelques agents de mœurs, dissimulés parmi les claqueurs. De faibles jeunes gens s'y montrent en d'inquiétantes postures. C'est là que différents membres des grands cercles, et nombre de poètes symbolistes fraternisent sous les auspices de pâles voyous, qui finiront les uns au bagne et les autres chevaliers de la Légion d'honneur. La vie nous montre de ces caricatures, de vrais Forains. Le « Casino » de Wark presque au complet assiste à la représentation. La baronne Angèle se trouve dans une grande loge avec son mari, le duc de Renage et Loriot. Brutelle est aux fauteuils avec Philippe, les autres sont éparpillés un peu partout.

Vingt jours environ se sont écoulés depuis la rencontre d'Angèle et de Philippe, dont le bras maintenant guéri est libre de l'écharpe.

Une écuyère de plateau galope sur la piste; les intéressants détails de son anatomie sont vivement détaillés et commentés par cette assistance de choix.

Loriot, un peu gris, récite des vers dans le dos d'Angèle.

LORIOT. — Écoutez, dame aux subtils regards, ces vers qui furent inspirés jadis et par une clownesse pleine de grâce et par la vie pleine de déboires. Écoutez, cela s'appelle : Symbolisme acrobatique.

La jolie écuyère avec le clown grotesque
Dont la gambade folle amuse le public,
Nous font de l'existence une image burlesque,
Comme un tableau très vrai qu'on aurait peint de chic.

Oh! contradiction si risible et cruelle,
Conflit des actions avec les sentiments,
Tu railles notre vie, et ton rire se mêle
Brutal à nos bonheurs, hideux à nos tourments.

Quand notre Fantaisie, écuyère charmeuse,
Bondit, dans son jupon de rêve pailleté,
Sur le cheval Caprice et crève, la rieuse,
Les cerceaux que lui tend l'Impossibilité,

La Réalité clown lui fait une grimace,
Dans un coin de la piste en singeant son effort,
Et le Monde public applaudit le paillasse,
Sans voir que, pour lui plaire, elle risque la Mort!...

ANGÈLE. — Pas mal, les vers!

LE DUC. — De qui?

LORIOT. — D'un poète qui est mort jeune, et qui se les rappelle dans son âge mûr.

ANGÈLE. — Vous avez été poète, Loriot?...

LORIOT. — Qu'est-ce que je n'ai pas été?... hélas! je suis un passé indéfini.

LE DUC. — Que dirais-je, moi?... que je suis un passé... fini?

ANGÈLE. — Elle est gentille, l'écuyère!...

LORIOT. — Et elle est vertueuse... C'est le papa qui tient la chambrière... Il n'y a pas de rosière sans épine!

LE BARON. — Jolie salle!...

LE DUC. — Oui, il y a un peu de tout là-dedans!... le voilà bien, le monde élégant!... le voilà bien!

LORIOT. — Disons mieux : le monde où l'on met des gants... parce qu'on a des mains sales.

LE BARON. — Vous tournez au pamphlétaire, Loriot.

LORIOT. — Ainsi, je suis frappé par les contingences, les soirs où j'ai bien dîné. Mon estomac repu m'incite à une sévérité de patriarche... pour les autres. Je deviens un austère farceur. J'ai à la fois envie de prendre le menton de toutes les femmes, et j'accable mes contemporains d'un mépris solennel; je suis en même temps hautainement biblique et suffisamment grivois... Imaginez-vous Loth et ses filles. Inutile d'ajouter que c'est un état d'âme bien moderne et d'une psychologie récente.

ANGÈLE. — Mais vous êtes gris, Loriot!...

LORIOT. — Peut-être!... mais d'un gris tendre et tirant sur le rose.

LE DUC. — Où a-t-il dîné?...

LORIOT. — Ne plaisantez pas!... J'ai dîné ce soir avec mon directeur. La rédaction lui offrait de fraternelles agapes à l'occasion de son premier non-lieu. Il paraît que le ministre n'attend plus que le second pour le décorer!...

LE BARON. — D'ici là, le ministère aura changé.

LORIOT. — Vous croyez encore aux changements de ministère?... Allons donc!... depuis dix ans, ce sont toujours les mêmes huissiers qui m'ouvrent la porte quand je vais place Beauvau.

ANGÈLE. — Vous avez une opinion politique... vous?

LORIOT. — Je n'en ai pas une, j'en ai plusieurs!... Et puis, la politique, voyez-vous, ne consiste pas en ceci qu'il faille se faire une opinion, mais bien à en posséder beaucoup... infiniment... Bonnes ou mauvaises, qu'importe?... la quantité supplée à la qualité, puisqu'il en

faut pour tous les goûts. Il s'agit de contenter tout le monde et ses *pairs*.

Le Duc. — Vous avez dû écrire cet article-là quelque part...

Loriot, *content de lui*. — Je ne l'ai pas écrit... mais je l'écrirai.

Le Baron. — A quelle heure miss Savon et ses oies?...

Angèle, *consultant le programme*. — Après la première partie.

Le Duc. — Bientôt alors, voici l'entr'acte!

Loriot. — Je vous quitte. Il faut que j'aille interviewer la débutante.

Le Baron. — Je monte au fumoir.

Ils quittent tous deux la loge, où Angèle reste avec le Duc. Autour d'eux, brouhaha, remue-ménage de l'entr'acte.

Angèle. — C'est un bon garçon, Loriot!

Le Duc. — Oui, un bon diable... il ne ferait pas de mal à une mouche... mais je ne lui confierais pas mon porte-monnaie... en somme un Giboyer de potence.

Angèle, *lorgnant*. — Voici Brutelle et M. de Garan-Simiane qui viennent ici.

Le Duc. — Je m'en vais faire un tour, si vous permettez.

Angèle. — Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous présente M. de Garan-Simiane?...

Le Duc. — Écoutez... j'aime autant pas... Il est charmant, je n'en doute pas... et vous non plus, certainement, mais il me fait souvenir que je pourrais avoir un fils de son âge et ça... me vieillit trop... Vous ne m'en voulez pas?... A tout à l'heure!...

Deux secondes après la sortie du duc, Philippe et Brutelle entrent dans la loge.

Brutelle. — Comme vous devez vous ennuyer... pauvre abandonnée!...

Angèle. — Pas du tout, je pensais...

Philippe. — A quoi?...

Brutelle. — Ou à qui?...

Angèle, *le coupant*. — Brutelle, la baronne Latude vous fait des signes, là-bas.

Brutelle. — On y va... on y va... mais vous ne m'avez pas répondu...

Angèle. — Je répondrai à M. de Garan-Simiane.

Brutelle, *sur le pas de la porte*. — Tu me le diras, ce qu'elle t'aura dit, hein?...

Philippe. — Sois tranquille!

Brutelle, *saluant gravement*. — C'est bien!... Je vais rejoindre la baronne. (*Il sort, puis rouvre brusquement la porte de la loge.*) — A moins que ça ne soit des choses si inconvenantes!...

Angèle, *lui fermant la porte au nez*. — Insupportable!

Cette fois, Brutelle est bien parti.

Philippe. — Eh bien, à quoi pensiez-vous?...

Angèle. — A toi... à nous... êtes-vous heureux?...

Philippe. — Vous n'en êtes pas certaine?...

Angèle. — Pardonnez-moi de vous demander une chose dont je dévrais être certaine, comme vous dites... pourtant, il est des moments où il me semble vous voir préoccupé et peut-être un peu las?... Me trompai-je? Il n'y a pas un mois, cependant!...

Philippe. — Eh bien, je suis... faut-il vous l'avouer franchement?... je suis étourdi de la nouvelle vie que je mène!... Oui, je suis heureux... heureux pleinement... absolument; mais cette existence si différente de celle que j'ai menée et si loin d'être conforme à mes goûts, à mes idées, à mes désirs, du moins à certains de mes désirs, tout cela me déroute et me trouble. Excusez un pauvre provincial... mais au milieu de mon bonheur je crois vivre dans un rêve... et je n'ai pas été accoutumé au rêve.

Angèle. — Est-ce au moins un rêve agréable?...

Philippe. — Vous en doutez?...

Angèle. — Je voudrais en être bien sûre!

Philippe, *avec reproche*. — Oh!...

Angèle. — Vous allez dire que je suis bien curieuse ou bien folle, mais je voudrais savoir ce que vous pensez de moi par moments?

Philippe. — Je pense... je pense que je vous aime!

Angèle. — Oui... oui... vous m'aimez, c'est entendu... je sais que vous m'aimez et je n'en doute pas une minute. Mais une femme qui se donne comme je me suis donnée... aussi vite et presque dès la première rencontre, peut craindre d'être mal jugée. En se faisant désirer, elle passe pour une coquette; en s'abandonnant, c'est une facile... Oh! les jugements des hommes sont ainsi!... Êtes-vous bien certain... au fond de vous-même... parmi vos idées de derrière la tête, de n'avoir pas pour moi, malgré votre amour, quelque chose qui ressemble, oh!... un peu... un tout petit peu, à... à du mépris?...

Philippe, *navré*. — Vous allez me faire penser que le plus mal jugé de nous deux, c'est moi, en me prêtant des idées pareilles! Pourquoi me dire de ces choses-là, des choses auxquelles je ne pense pas, je vous jure!... En vous voyant, je n'ai pas imaginé d'autre bonheur que de vous aimer et d'être aimé de vous. Avouez que je serais bien sot, pour ne pas dire plus, si je vous reprochais de n'avoir pas retardé ce bonheur?... Oh! voyons, me cherchez-vous une querelle?... Pourquoi dire des choses tristes?...

Angèle, *obstinée*. — Vous m'avez demandé à quoi je pensais.

Philippe. — Vous le pensez encore?...

Angèle. — Non... non... quoique...

Philippe. — Qu'est-ce qu'il y a maintenant, dites?

Angèle. — Il y a... qu'il me semble que je ne suis pas assez dans votre vie... ce sont mille riens de vous qui m'échappent... Tenez, cela est peu de chose, n'est-ce pas... mais vous restez avec moi cérémonieux pour ainsi dire... et c'est stupide, ce détail... vous ne me tutoyez presque pas...

Philippe, *étonné, simplement*. — Je ne tutoie pas ma mère.

Angèle, *un peu agacée*. — Mais enfin, je ne suis pas ta mère... je t'aime, moi!... Je t'aime d'amour... entends-tu!...

Philippe, *avec un doux reproche*. — Est-ce que l'affection se mesure au tutoiement? Angèle... Angèle... qu'est-ce que vous avez ce soir?...

Angèle. — Pardonne-moi... je t'aime et... je suis inquiète...

Philippe. — Inquiète de quoi?

Angèle. — De tout..

Philippe. — Mais enfin...

Angèle. — Non... rien... il n'y a rien de précis..: de fixe... je m'attends à quelque chose de malheureux... à un mauvais tour... à une rosserie... à du mal...

Philippe. — A du mal qui vous... qui te viendrait de qui?...

Angèle. — Que sais-je... de tout le monde... de toi!

Philippe. — De moi!...

Angèle, *nerveuse*. — De toi... oui, de toi qui me dis vous... qui me tromperas peut-être... qui me feras du mal... oh! l'amour, c'est plein de rosseries!... Tu n'as donc jamais aimé?...

Philippe. — Mais... non...

Angèle. — Alors... avant moi?

Philippe. — Des rencontres, des aventures banales de sous-officier, et c'est tout.

Angèle. — Vrai?...

Philippe. — Vrai de vrai...

Angèle, *changeant de ton subitement*. — Ah!... ah!... alors je comprends!

Philippe. — Quoi?...

Angèle. — Que je suis absurde... Depuis une heure je *nous* tourmente... je te raconte des histoires bêtes... Veux-tu les oublier... dis?...

Philippe. — Je veux bien, mais c'est moi maintenant qui ne comprends plus!

Angèle. — Et c'est à cause de cela que je t'aime.

Philippe. — Ça ne devient pas plus clair.

Angèle. — Je t'aime, est-ce clair?... Est-ce cela que tu veux?...

Philippe. — Sans doute... mais...

Angèle. — Oh! je t'en prie... pas de mais... C'est si vilain les mais!... c'est si vilain de chercher les pourquoi... les comment... on perd son temps et quelquefois, on risque de perdre mieux encore... Aime-moi tout bonnement, sans en chercher les raisons... ne me demande pas trop compte de mes questions ridicules... je n'y pense déjà plus... et je suis bien certaine que si tu ne me tutoies pas en me parlant, tu ne me dis pas vous en pensée lorsque tu songes à moi... je t'aime...

Philippe. — Je t'aime...

Ils continuent leur bavardage sans se soucier de qui les lorgne dans la salle. Pendant cet entr'acte, Lorio interviewe Julie Savon. La Môme Mille Pattes de jadis, en bergère de fantaisie, ses cheveux châtain roux ébouriffés sous un petit bonnet à trois pièces, avec une jupe très courte laissant voir de jolies jambes chaussées de mignons sabots, serait tout à fait gentille si un maquillage intensif et maladroit ne venait déparer cette grâce toute champêtre. Le langage reste malheureusement ultra faubourien.

Julie Savon, *continuant sa conversation*... — Alors, mon vieux, tu peux coller ça dans ta feuille. Ça lui fera une sale réclame auprès des femmes, à Brutelle!... Oui, il m'avait dit que je n'étais pas une artiste!... Comme si une femme qui a remporté une médaille d'honneur et trois mentions dans les deux Salons n'était pas une artiste... je te demande un peu?...

Loriot. — Tu me demandes même beaucoup.

Julie. — Là-dessus, tu sais, je n'ai pas les pieds en toiles d'araignées, je me suis dit : Tu verras, mon colon, si j'ai les foies tricolores... j'vas me mettre au théâtre!... Et c'est comme ça que je suis entrée au cirque.

Loriot. — Parfaitement... tu n'as pas voulu passer par le Conservatoire. Mais tu ne m'as pas dit comment tu avais appris à dresser des oies, *similia similibus*.

Julie. — Voilà!... moi, je voulais débuter tout de suite. Heureusement j'avais une amie qui connaissait un artiste d'ici, un homme vraiment trapu... il reçoit un boulet de canon dans le bas du dos!... Faut qu'il ait les reins rudement solides... Il y a des gens qui disent dur comme les reins de Corinthe; mais ce corps-là, il doit les avoir encore plus forts!

Loriot. — Tu dois confondre avec des raisins.

Julie. — Tu dis?...

Loriot, *modestement*. — Fais pas attention... c'est un mot d'esprit.

Julie. — Le type à mon amie, lui, avait dit qu'un des acrobates voulait vendre une troupe d'oies savantes qu'il avait dressées lui-même. Ça faisait un joli numéro pour un amateur... je me fais cette réflexion : Qu'est-ce que je risque... pas la mort subite?... Des oies, c'est des bêtes qui n'ont pas inventé la poudre... Sûr, elles ne me mangeront pas.

Loriot. — Au contraire.

Julie. — Et je les ai achetées!... le bonhomme m'a appris la manière de m'en servir... Ah! ça n'a pas été long!... ces bêtes-là, au bout de quatre jours, c'était comme si nous ne nous étions jamais quittées. Nous étions amies comme cochons. Là-dessus, j'ai été trouver le directeur du cirque, qui nous a fourrés dans son nouveau spectacle. Et voilà!... On ne dira plus, après que j'aurai travaillé avec mes oies, que je ne suis pas une artiste!...

Loriot. — On dira même que vous êtes plusieurs artistes.

Julie. — Ça va être à moi dans dix minutes. V'là l'entr'acte qui finit... tu me croiras si tu veux, mais je suis émue... j'ai quelque chose qui me grouille dans l'estomac... j'te quitte, je vais voir si Gamuche se tient tranquille.

Loriot. — Qui ça, Gamuche?...

Julie. — Gamuche!... C'est la plus embêtante de mes bêtes! Elle ne pense qu'à manger et à dormir, et il y a des jours où elle veut me mordre les jambes. Alors je lui ai donné le nom d'un ancien à moi qui m'a rudement couru sur le haricot, dans le temps, le sale mufle!... Du reste, je leur ai donné à toutes des noms pour les reconnaître... Elles s'appellent toutes comme mes anciens... c'est plus commode.

Loriot. — Ça s'appelle écrire ses mémoires avec des plumes d'oie.

Julie. — A tout à l'heure. J'vas redresser Gamuche. C'est tout le portrait de l'autre! il n'y aurait qu'à lui mettre un faux-col! Non, il y a de quoi se fêler, comme il y a des gens qui ressemblent à des animaux!

Loriot. — Et c'est même pas flatteur pour les animaux souvent!...

Julie. — Viens me revoir après mon numéro. Tu me diras si ça a bien marché?

Loriot. — Oui, et tu me présenteras à Gamuche... Je tiens mon article... je ferai l'interview de Gamuche!... Je lui ferai dire du mal de ses camarades. Ça sera très nature.

Julie. — C'est une idée!... j'vas la prévenir...

Elle s'esquive vers les couloirs, où on entend de vagues gloussements.

Au moment où Loriot se retourne pour regagner la loge, il se trouve nez à nez avec un grand homme, d'âge incertain, la lèvre et le menton rasés, les cheveux bruns collés sur les tempes, et dont les yeux noirs brillent, durs et fixes, dans un visage légèrement teinté par un afflux de bile. C'est Henri Daniel Withcomb, ancien havardman de Boston, [illegible] l'Ouest, marchand de dry-goods à San-Francisco, puis définitivement banquier à Boston. Il y a un [illegible] de clergyman et de Sioux qui trahit la triple origine de Yankee, dans ce visage à la fois sauvage et régulier. Les pommettes sont trop saillantes, le teint est trop cireux, la mâchoire est trop lourde et les cheveux trop plats, mais le *gentleman* se tient droit; il porte avec aisance sur ses épaules d'athlète un costume de voyage bien coupé, et ses mains, parfaitement fines et soignées, jouent avec leurs bagues, tandis qu'on devine un bracelet au poignet gauche. Enfin, il parle un français excellent, mais avec le nasillement inévitale des gens d'outre-mer.

Loriot s'arrête, interloqué de cette rencontre.

Withcomb, *cordial*. — Comment êtes-vous?...

Loriot. — Merci... merci... et vous?... Ah! par exemple, si je m'attendais à vous rencontrer ici ce soir! Ah çà! d'où diable sortez-vous?

Withcomb. — Je suis arrivé ce soir, je viens de Londres.

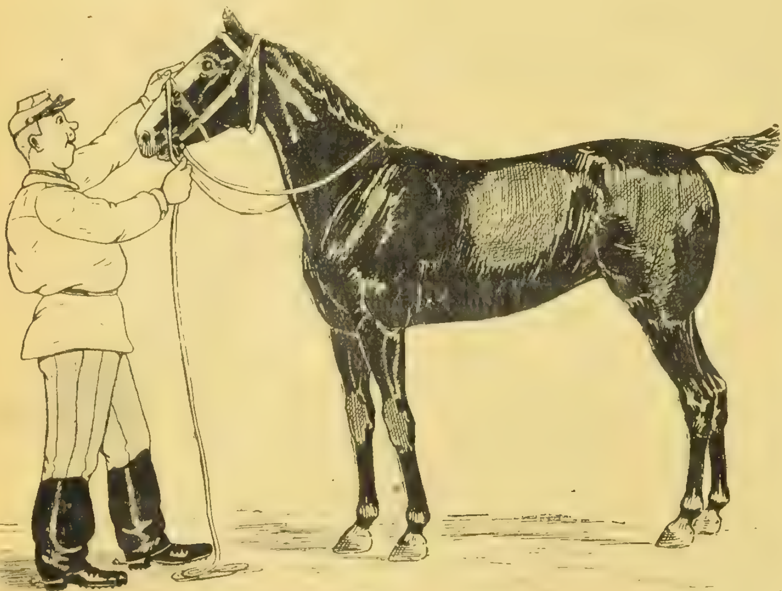
Loriot, *barbotant*. — Mais... mais vous n'avez prévenu personne de votre arrivée?...

TRAVAIL A LA LONGE



— Tu feras trotter mon cheval à la longe, en m'attendant.











— Sacredié! Quel est celui de vous deux qui fait trotter l'autre ?

Paroles de Jean LORRAIN.

TOI QUI SAIS REPRENDRE UNE POMME

Musique de Henri ROSÈS.

Cantabile.

Toi qui sais reprendre une
pom - me, Ramas - sée au pied de ton mur, Bour-
- geois âpre au bohême obscur, Gar - de bien ta fil - le bon-
animato. cres - cen-
- hom - me. Ta bel - le fil - le qu'on re - nom - me, Un
- do tempo.
soir, à cheval sur ton mur, On lui fe - ra mordre au fruit
tempo.
mûr Et jusqu'aux pepins de ___ la pom - me. On
rall.
lui fe - ra mordre au fruit mûr Et jusqu'aux pe - pins
Allegretto.
de la pom - me Car ta fil - le, nous savons
comme ___ son corset s'em - plit ferme et dur,
Quand on pas - se au coin de ton mur Quand on
passe au coin de ton mur Un gueux vaut
rit.
bien un gentilhomme ___ Pour une femme au mois d'a-
allargando. energico
- zur, Et ta fille, a - mi, veut de l'homme.



WITHCOMB, *froidement discret.* — Qu'est-ce qui pouvait m'attendre ici?...

LORIOT, *déconcerté.* — Qui?... Mais vos amis...

WITHCOMB, *tranquille.* — Ah! oui... Alors je préfère leur faire cette surprise. Je devais arriver huit jours plus tard. Londres m'a ennuyé, ce n'est pas encore la *season* là-bas, quand elle commence à Paris. Je suis descendu à Mirabeau, et, pour tuer ma soirée, je suis venu ici. J'aime les clowns!

LORIOT. — Est-ce que nous restons dans ce couloir?...

WITHCOMB. — Oui, j'aime les voir de près.

Le spectacle a repris. Les deux hommes se trouvent dans le couloir lorsque miss Savon, juchée sur une petite charrette traînée par un âne blanc, s'apprête à faire son entrée. Les oies sont empilées dans de grands paniers sur la voiture et elles tendent à droite et à gauche leurs longs becs jaunes qui passent à travers les barreaux.

JULIE, *à Loriot.* — Ça y est, v'là le grand coup!...

LORIOT. — En route pour la gloire!...

JULIE, *apercevant le public par l'ouverture de la baie, en face d'elle.* — Oh! oh! ce public!... ah! mon vieux, mince de bobines!... il y en a-t-il du peuple!... Il y en a-t-il!... (*Stupéfaite.*) Oh! oh! par exemple, elle est pas ordinaire, celle-là!...

LORIOT. — Quoi?...

JULIE. — Là!... en face!... Brutelle et l'officier!...

LORIOT. — Eh bien?...

JULIE. — L'officier que Brutelle ne voulait pas me donner son adresse!... eh bien! j'en sais de jolies sur l'officier!... je connais son boniment, à présent!...

LORIOT, *mal à son aise.* — Occupe-toi donc de tes bêtes et de toi... tu vas manquer ton entrée!

JULIE, *intraitable.* — C'est bien la peine d'être un comte, et pas un comte à la mie de pain, pour s'offrir comme maîtresse une femme honnête qui a cessé de l'être, pendant que le ponte sérieux est en voyage!...

LORIOT. — Tiens, tu es plus bête que tes bêtes!

JULIE. — Et puis, je sais son nom!... Elle s'appelle la baronne... le baronne...

Un timbre se fait entendre, une secousse l'empêche d'achever; le petit âne, entraîné par un écuyer, est parti, et miss Savon fait son entrée pendant que l'orchestre attaque une polka accompagnée par les « couin-couin » des oies. Gamuche veut sortir de son panier. Cette velléité de révolte est aussitôt réprimée, et les spectateurs des premiers rangs entendent vaguement un : *Si tu te débines, j'vas te mettre à la broche, volaille!* proféré par miss Savon.

WITHCOMB, *qui est resté impassible.* — Et, voulez-vous me donner des nouvelles des Wark?...

. . . .

(*A suivre.*)

Claude BERTON.

LES POÈTES DE L'AMOUR

SONNET D'APRÈS-MIDI

Tout repose. Par les volets mi-clos s'abaisse
Un long trait lumineux qui vibre doucement.
Sens-tu pas, dans la paix et le recueillement,
Avec plus de douceur fleurir notre tendresse?

L'être alangui dans une extase enchanteresse,
L'un près de l'autre, et loin de l'univers qui ment,
Laissons-nous envahir voluptueusement
Par cette ombre odorante à la tiède caresse.

Mains jointes, fronts unis, demeurons enlacés;
Que je puisse, quand ces moments seront passés
Et que se flétrira dans mes yeux ton image,

Évoquer ce bonheur fait de vagues émois,
Sentir encor tes blonds cheveux sur mon visage,
Et baiser ton parfum captif entre mes doigts.

Paul REBOUX.

L'INCONNUE

(*Suite et fin.*)

A ces mots, Félicien la regarda, un peu égaré, et s'efforçant de sourire encore :

— Oh! dit-il, est-ce que vous vous jouez d'un cœur qui vous aime à la désolation? Vous vous accusez de ne pas entendre et vous me répondez!...

— Hélas, dit-elle, c'est que... ce que vous dites, vous le croyez *personnel*, mon ami! Vous êtes sincère; mais vos paroles ne sont nouvelles que pour vous. — Pour moi, vous récitez un dialogue dont j'ai appris, d'avance, toutes les réponses. Depuis des années, il est pour moi toujours le même. C'est un rôle dont toutes les phrases sont dictées et nécessitées avec une précision vraiment affreuse. Je le possède à un tel point que si j'acceptais — ce qui serait un crime — d'unir ma détresse, ne fût-ce que quelques jours, à votre destinée, vous oublieriez, à chaque instant, la confidence funeste que je vous ai faite. L'illusion, je vous la donnerais, complète, exacte, *ni plus ni moins qu'une autre femme*, je vous assure! Je serais même, incomparablement, plus réelle que la réalité. Songez que les circonstances dictent toujours les mêmes paroles et que le visage s'harmonise toujours un peu avec elles! Vous ne pourriez croire que je ne vous entends pas, tant je devinerais juste. — N'y pensons plus, voulez-vous?

Il se sentit effrayé, cette fois.

— Ah! dit-il, quelles amères paroles vous avez le droit de prononcer!... Mais, moi, s'il en est ainsi, je veux partager avec vous, fût-ce l'éternel silence, s'il le faut. Pourquoi voulez-vous m'exclure de cette infortune? J'eusse partagé votre bonheur! Et notre âme peut suppléer à tout ce qui existe.

La jeune femme tressaillit, et ce fut avec des yeux pleins de lumière qu'elle le regarda.

— Voulez-vous marcher un peu, en me donnant le bras, dans cette rue sombre? dit-elle. Nous nous figurerons que c'est une promenade pleine d'arbres, de printemps et de soleil! J'ai quelque chose à vous dire, moi aussi, que je ne redirai plus.

Les deux amants, le cœur dans l'étau d'une tristesse fatale, marchèrent, la main dans la main, comme des exilés.

— Ecoutez-moi, dit-elle, vous qui pouvez entendre le son de ma voix. Pourquoi donc ai-je senti que vous ne m'offensiez pas? Et pourquoi vous ai-je répondu? Le savez-vous?... Certes, il est tout simple que j'aie acquis la science de lire sur les traits d'un visage et dans l'attitude les sentiments qui déterminent les actes d'un homme, mais, ce qui est tout différent, c'est que je pressente, avec une exactitude aussi profonde et, pour ainsi dire, presque infinie, la valeur et la qualité de ces sentiments ainsi que leur intime harmonie en celui qui me parle. Quand vous avez pris sur vous de commettre, envers moi, cette épouvantable inconvenance de tout à l'heure, j'étais la seule femme, peut-être, qui pouvait en saisir, à l'instant même, la véritable signification.

« Je vous ai répondu parce qu'il m'a semblé voir luire sur votre front ce signe inconnu qui annonce ceux dont la pensée, loin d'être obscurcie, dominée et bâillonnée parleurs passions, grandit et divinise toutes les émotions de la vie et dégage l'idéal contenu dans toutes les sensations qu'ils éprouvent. Ami, laissez-moi vous apprendre mon secret. La fatalité, d'abord si douloureuse, qui a frappé mon être matériel est devenue pour moi l'affranchissement de bien des servitudes! Elle m'a délivrée de cette surdité intellectuelle dont la plupart des autres femmes sont les victimes.

« Elle a rendu mon âme sensible aux vibrations des choses éternelles dont les êtres de mon sexe ne connaissent, à l'ordinaire, que la parodie. Leurs oreilles sont murées à ces merveilleux échos, à ces prolongements sublimes! De sorte qu'elles ne doivent à l'acuité de leur ouïe que la faculté de percevoir ce qu'il y a, seulement, d'instinctif et d'extérieur dans les voluptés les plus délicates et les plus pures. Ce sont les Hespérides, gardiennes de ces fruits enchantés dont elles ignorent à jamais la magique valeur! Hélas, je suis sourde... mais elles! Qu'entendent-elles! Ou, plutôt, qu'écoutent-elles dans les propos qu'on leur adresse, sinon le bruit confus, en harmonie avec le jeu de physionomie de celui qui leur parle! De sorte qu'inattentives non pas au sens apparent, mais à la *qualité*, révélatrice et profonde, au *véritable* sens enfin, de chaque parole, elles se contentent d'y distinguer une intention de flatterie, qui leur suffit amplement. C'est ce qu'elles appellent le « positif de la vie » avec un de ces sourires... Oh! vous verrez, si vous vivez! Vous verrez quels mystérieux océans de candeur, de suffisance et de basse frivolité cache, uniquement, ce délicieux sourire! — L'abîme d'amour charmant, divin, obscur, véritablement étoilé, comme la Nuit, qu'éprouvent les êtres de votre nature, essayez de le traduire à l'une d'entre elles!... Si vos expressions filtrent jusqu'à son cerveau, elles s'y déformeront, comme une source pure qui traverse un marécage. De sorte qu'en réalité cette femme *ne les aura pas entendues*. « La Vie est impuissante à combler ces rêves, disent-elles, et vous lui demandez trop! » Ah! comme si la Vie n'était pas faite par les vivants!

— Mon Dieu! murmura Félicien.

— Oui, poursuivit l'inconnue, une femme n'échappe pas à cette condition de sa nature, la surdité mentale, à moins, peut-être, de payer sa rançon d'un prix inestimable, comme moi. Vous prêtez aux femmes un secret, parce qu'elles ne s'expriment que par des actes. Fières, orgueilleuses de ce secret, qu'elles ignorent elles-mêmes, elles aiment à laisser croire qu'on peut les deviner. Et tout homme, flatté de se croire le divinateur attendu, malverse de sa vie pour épouser un sphinx de pierre. Et nul d'entre eux ne peut s'élever *d'avance*, jusqu'à cette réflexion qu'un secret, si terrible qu'il soit, s'il n'est *jamais* exprimé, est identique au néant.

L'inconnue s'arrêta.

— Je suis amère, ce soir, continua-t-elle, — voici pourquoi : je n'enviais plus ce qu'elles possèdent, ayant constaté l'usage qu'elles en font — et que j'en eusse fait moi-même, sans doute! Mais vous voici, vous voici, vous qu'autrefois j'aurais tant aimé!... je vous vois!... je vous devine!... je reconnais votre âme dans vos yeux... vous me l'offrez, *et je ne puis vous la prendre!...*

La jeune femme cacha son front dans ses mains.

— Oh! répondit tout bas Félicien, les yeux en pleurs, — je puis du moins baiser la tienne dans le souffle de tes lèvres! — Comprends-moi! Laisse-toi vivre! tu es si belle!... Le silence de notre amour le fera plus ineffable et plus sublime, ma passion grandira de toute ta douleur, de toute notre mélancolie!... Chère femme épousée à jamais, viens vivre ensemble!

Elle le contemplait de ses yeux aussi baignés de larmes et posait la main sur le bras qui l'enlaçait :

— Vous allez déclarer vous-même que c'est impossible! dit-elle. Ecoutez encore! je veux achever, en ce moment, de vous révéler toute ma pensée... car vous ne m'entendrez plus... et je ne veux pas être oubliée.

Elle parlait lentement et marchait, la tête inclinée sur l'épaule du jeune homme.

— Vivre ensemble!... dites-vous... Vous oubliez qu'après les premières exaltations, la vie prend des caractères d'intimité où le besoin de s'exprimer exactement devient inévitable. C'est un instant sacré! Et c'est l'instant cruel où ceux qui se sont épousés, inattentifs à leurs paroles, reçoivent le châtiment irréparable du peu de valeur qu'ils ont accordé à la *qualité* du sens réel, UNIQUE, enfin, que ces paroles recevaient de ceux qui les énonçaient. « Plus d'illusions! » se disent-ils, croyant ainsi masquer, sous un sourire trivial, le douloureux mépris qu'ils éprouvent, en réalité, pour leur sorte d'amour, — et le désespoir qu'ils ressentent de se l'avouer à eux-mêmes.

« Car ils ne veulent pas s'apercevoir qu'ils n'ont possédé que ce qu'ils désiraient! Il leur est impossible de croire que, — hors la Pensée, qui transfigure toutes choses, — toute chose n'est qu'ILLUSION ici-bas. Et que toute passion, acceptée et conçue dans la seule sensualité, devient bientôt plus amère que la Mort pour ceux qui s'y sont abandonnés. — Regardez au visage les passants, et vous verrez si je m'abuse. — Mais nous, demain! Quand cet instant serait venu!... J'aurais votre regard, mais je n'aurais pas votre voix! j'aurais votre sourire... mais non vos paroles! Et je sens que vous ne devez point parler comme les autres!...

« Votre âme primitive et simple doit s'exprimer avec une vivacité presque définitive, n'est-ce pas? Toutes les nuances de votre sentiment ne peuvent donc être trahies que dans la musique même de vos paroles! Je sentirais bien que vous êtes tout rempli de mon image, mais la forme que vous donnez à mon être dans vos pensées, la façon dont je suis conçue par vous, et qu'on ne peut manifester que par quelques mots trouvés chaque jour, — cette forme sans lignes précises et qui, à l'aide de ces mêmes mots divins, reste indécise et tend à se projeter dans la Lumière pour s'y fondre et passer dans cet infini

que nous portons en notre cœur, — cette seule réalité, enfin, je ne la connaîtrai jamais! Non!... Cette musique ineffable, cachée dans la voix d'un amant, ce murmure aux inflexions inouïes, qui enveloppe et fait pâlir, je serais condamnée à ne pas l'entendre!... Ah! celui qui écrivit sur la première page d'une symphonie sublime : « C'est ainsi que le Destin frappe à la porte! » avait connu la voix des instruments avant de subir la même affliction que moi!

« Il se souvenait, en écrivant! Mais moi, comment me souvenir de la voix avec laquelle vous venez de me dire pour la première fois : « Je vous aime!... »

En écoutant ces paroles, le jeune homme était devenu sombre : ce qu'il éprouvait, c'était de la terreur.

— Oh! s'écria-t-il. Mais vous entr'ouvrez dans mon cœur des gouffres de malheur et de colère ! j'ai le pied sur le seuil du paradis et il faut que je referme, sur moi-même, la porte de toutes les joies ! Êtes-vous la tentatrice suprême — enfin !... Il me semble que je vois luire, dans vos yeux, je ne sais quel orgueil de m'avoir désespéré.

— Va! je suis celle qui ne t'oubliera pas! répondit-elle. — Comment oublier les mots pressentis qu'on n'a pas entendus ?

— Madame, hélas ! vous tuez à plaisir toute la jeune espérance que j'ensevelis en vous !... Cependant si tu es présente où je vivrai, l'avenir, nous le vaincrons ensemble! Aimons-nous avec plus de courage! Laisse-toi venir!

Par un mouvement inattendu et féminin, elle noua ses lèvres aux siennes, dans l'ombre, doucement, pendant quelques secondes. Puis elle lui dit avec une sorte de lassitude :

— Ami, je vous dis que c'est impossible. Il est des heures de mélancolie où, irrité de mon infirmité, vous chercheriez des occasions de la constater plus vivement encore! Vous ne pourriez oublier que je ne vous entends pas!... ni me le pardonner, je vous assure ! Vous seriez fatalement entraîné, par exemple, *à ne plus me parler*, à ne plus articuler de syllabes auprès de moi! Vos lèvres, seules, me diraient : « Je vous aime », sans que la vibration de votre voix troublât le silence. Vous en viendriez à m'écrire, ce qui serait pénible, enfin! Non, c'est impossible! Je ne profanerai pas ma vie pour la moitié de l'Amour. Bien que vierge, je suis veuve d'un rêve et veux rester inassouvie. Je vous le dis, je ne puis vous prendre votre âme en échange de la mienne. Vous étiez cependant celui destiné à soutenir mon être!... Et c'est à cause de cela même que mon devoir est de vous ravir mon corps. Je l'emporte! C'est ma prison! Dussé-je en être bientôt délivrée! — Je ne veux pas savoir votre nom... *Je ne veux pas le lire!...* Adieu! — Adieu!...

Une voiture étincelait à quelques pas, au détour de la rue de Grammont. Félicien reconnut vaguement le laquais du péristyle des Italiens lorsque, sur un signe de la jeune femme, un domestique abaissa le marche-pied du coupé.

Celle-ci quitta le bras de Félicien, se dégagea comme un oiseau, entra dans la voiture. L'instant d'après tout avait disparu.

M. le comte de la Vierge repartit, le lendemain, pour son solitaire château de Blanchenande, — et l'on n'a plus entendu parler de lui.

Certes, il pouvait se vanter d'avoir rencontré, du premier coup, une femme sincère, — ayant, enfin, *le courage de ses opinions.*

Comte de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

EN OMNIBUS

A Charles Mougel.

Batignolles-Clichy-Odéon. L'énorme véhicule descendait les pentes de Montmartre avec des soubresauts, des cahotements, de brusques crochets, — les roues de derrière glissant sur le pavé gras, — qui jetaient les voyageurs les uns contre les autres, secoués et ballottés, dans un bruit infernal de vitres trépidantes, dans une cacophonie de ferrures grinçantes, d'essieux geignants, de freins qui crissaient comme des scies...

Et tout cela vous dansant dans les oreilles, vous crevant le tympan, bourdonnant sous votre crâne, pinçant vos nerfs tendus comme des cordes de violon. Le roulement saccadé de ces lourdes machines évoque comme un rythme confus, finissant par s'imposer à l'esprit, sorte de thème rude et barbare, de leit-motive de bamboula qui se reproduit sans cesse, dans le secouement cadencé et vibrant du mastodonte à quatre roues. Un poète qui voyage souvent en omnibus, — ô décevante des réalités : Pégase attelé à Madeleine-Bastille ! — prétend qu'il lui arrive maintes fois de composer des vers, bercé par ce rythme obscur et caprieant...

J'en étais là de mon monologue mental, quand tout à coup, — dzing ! boum ! boum ! triangle et grosse caisse ! — dans un brusque et perfide cabrement du pachyderme roulant, je fus violemment projeté contre ma voisine de gauche.

Ce qui me conduisit d'abord à lui présenter mes excuses.

— Oh ! monsieur, vous êtes tout excusé. C'est si traître, ces tournants !

Et ensuite à faire cette réflexion :

— Au lieu de me perdre en de vagues considérations musico-prosodiques, j'aurais beaucoup mieux employé mon temps en regardant cette charmante jeune femme, dont le délicieux minois exquisement chiffonné a l'impertinence légère d'un Grévin, et la grâce maniérée d'un Watteau.

Sous une mignonne capote vaporeuse, où s'érigeait dans la mousse sombre des plumes d'autruche, le fuselement étincelant d'une aigrette frissonnante, tel, en une vasque, un jet d'eau — c'était une auréole de cheveux blonds, un petit nez spirituel, papillon aux ailes de neige, une bouche de fleur, un menton où souriait une exquise fossette, une fine oreille nacrée, coquillage ramassé dans la grotte de Vénus ; et ce charme piquant, cette grâce, cette beauté délicate, me séduisirent, m'enflammèrent, en quelques secondes.

Je cherchai à nouer la conversation, bien que rien ne soit plus difficile que de causer en omnibus. Le tapage assourdissant de la voiture couvre le bruit des paroles ; on est obligé d'élever la voix, et l'on risque ainsi d'initier à ses affaires les personnes qui vous entourent.

Pour obvier à cet inconvénient, je résolus d'approcher mes lèvres le plus près possible de l'oreille de la jeune femme.

D'ailleurs, nos voisins me paraissaient appartenir à cette catégorie de gens ternes et sans personnalité que l'on rencontre dans les voitures publiques, et pour lesquels il serait bien ridicule de se gêner.

Évidemment, ce n'était pas la grosse dame qui prisait continuellement, à ma droite, ni la blanchisseuse et le curé qui nous faisaient face, ni l'énorme monsieur qui ronflait à la gauche de ma voisine, qui allaient épier notre colloque sentimental. La blanchisseuse se cachait le nez derrière un journal, et le prêtre, dodelinant de la tête, marmottait son bréviaire.

La conversation roula d'abord sur les inconvénients de la véhiculation en omnibus, et comme ma voisine me répondait, sans trop de mauvaise grâce, par de charmants sourires, — oh! les divines perles ivoirines, entr'aperçues dans le troublant calice des lèvres purpurines! — et par quelques monosyllabes et bribes de phrases, — oh! la jolie voix, musique d'âme, comme une rose qui chanterait! — je m'enhardis bientôt, et approchant ma bouche toujours plus près du coquillage de rêve, que l'Aurore teinta de ses pâlissantes et mystiques lueurs, je murmurai :

— Oh! madame, je bénis les cahots de ce char primitif, et les pavés hostiles de ces rues barbares, puisque, grâce à leur inconsciente complicité, je fus amené à vous causer, à vous entendre, à vous adorer, à vous aimer...

— Déjà!

— L'amour est un sentiment tout spontané, qui jaillit dans notre âme, lorsqu'elle rencontre l'âme espérée, l'âme obscurément attendue de Celle qui doit être l'Aimée, comme l'étincelle électrique jaillit du choc de deux fluides inéluctablement attirés.

« Ce sont, madame, les lois toutes-puissantes de la Destinée qui nous ont fait prendre cette voiture, qui ont voulu que nous fussions placés l'un auprès de l'autre, et qu'une commotion soudaine nous révélât à nous-mêmes, en attendant que nos deux êtres goûtassent, dans l'harmonie des possessions sacrées, les joies supra-terrestres et les pures voluptés qui divinisent la créature.

Elle avait légèrement renversé la tête, avec un souple mouvement d'oiseau, et je crois bien, — le curé maintenant dormait, et la blanchisseuse était descendue, — que je baisai les roseurs exquises de son oreille polie.

Doucement, doucement, j'avais passé mon bras derrière sa taille sous le fallacieux prétexte de rembourrer la banquette, et je la tenais serrée contre moi, et je sentais son cœur battre à coups redoublés, comme un oiselet captif ; son corsage se soulevait, rythmiquement, et des soupirs montaient à ses lèvres. Je délirais... J'avais des envies furieuses de baiser follement sa bouche, de l'étreindre dans mes bras, de sentir son corps ployer, comme une liane, dans une caresse nerveuse et vibrante... Elle s'abandonnait, pâmée, conquise.

Maintenant, l'omnibus traversait la Seine. Dans dix minutes, nous serions arrivés. Dans la rue, je la porterais plutôt qu'elle ne marcherait. Nous irions, en extase, vers l'Amour. Tout de suite, nous serions à ma porte, et les étages montés comme dans un rêve, dans une ascension vers l'Idéal, vers les splendeurs paradisiaques, je la voyais dans ma chambre.

Oh! les étoffes arrachées par l'impatience fébrile de mes mains, avides de toucher aux fruits divins éclos pour moi sur son corps radieux, comme en un jardin d'Eden, Nue, nue!

Ses cheveux déroulés comme un manteau de soleil, vêtue de son hiératique candeur, de sa beauté resplendissante, de la gloire triomphante de ses chairs de neige! Ses seins, globes de marbre, érigent leurs pointes jumelles : et mes lèvres en goûtent les fraises pourprées! Et sur tout son corps, ce sont des baisers fous, des baisers radieux, des baisers qui mordent et qui savourent... Oh! cette taille exquise, d'une ondoyante souplesse, et ce ventre d'albâtre, où le nombril fleurit en rose blanche, en rose de Noël! Oh! ces hanches harmonieuses, aux purs contours d'amphore, et ces cuisses ivoirines, et ces jambes délicates, et ces petits pieds qui sont comme deux lis très blancs!

... L'omnibus s'engageait dans la rue de Tournon, Nous approchions du but... Peu à peu, les voyageurs s'étaient égrenés le long du trajet. Il ne restait plus dans la voiture que nous et le gros monsieur qui ronflait toujours. Bah! il ne se réveillerait pas avant l'arrivée, et s'il se réveillait, après tout, cela m'était bien égal, et à Elle aussi, je pense!

Nos lèvres s'unirent. Ah! ce baiser, ce baiser de poivre et de dragée, de neige et de feu, morsure délirante, extase ineffable!

— Odéon ! Tout le monde descend!

Elle se dégagea, subitement, se leva et dit simplement :

— Je vais réveiller mon mari.

Puis elle secoua le gros monsieur, qui prononça dans un bâillement :

— Déjà arrivés, poupoule!

Et ils partirent tous deux.

Gaston DERYS.

LE BUVEUR D'AMES

(*Suite.*)

3 Juin. —

Écoute ce que dit le chagrin dans ton âme,
N'étouffe pas sa voix, il parle, écoute-le.
N'essaie pas d'apaiser la redoutable flamme,
Tes maladroites mains attiseraient le feu;
Tu le noieras mieux dans les larmes,
Plains dans ton cœur les autres malheureux,
Songe à tous ceux qu'étreignent tes alarmes,
Pleure sur toi, pleure sur eux
Et la pitié, qui fait mal et console,
Et la foi, qu'elle engendre et ravive à son tour,
Te donneront peut-être, âme esseulée et folle,
Le repos dans la grâce et la paix dans l'amour.

La pitié qui fait mal et console! ai-je été assez la dupe de cette impitoyable pitié et, pour avoir voulu consoler et guérir, je me suis blessé, meurtri et infecté moi-même.

Oh! la reconstitution des vieux rêves et la guérison des jeunes cœurs, tâche entre toutes délicate et périlleuse à qui veut l'entreprendre! Comme il faut être sûr pour oser descendre dans un passé de souffrance et d'amour!

Oh! contagieuse émotion des larmes! on ne revit pas impunément les tristesses et les regrets d'une femme de vingt-huit ans et, pour m'être penché avec une tendresse un peu curieuse et perverse peut-être dans son apitoiement sur une vie qu'on me voulait cacher, voilà que cette existence inconnue est entrée maintenant dans la mienne, que ses regrets sont devenus les miens, que ses détresses ont pris corps dans mes angoisses et que je suis à jamais rivé au destin d'une étrangère, d'une imposteuse, dont je ne sais rien de rien et qui sait tout de moi, qui m'a volé ma pitié, comme mon amour, ma confiance et la sécurité de ma vie; car elle mentait et elle a toujours menti, comme elle ment encore aujourd'hui dans son absence, son absence qui est à la fois une lâcheté, un mensonge et un défi, puisqu'elle est partie sans me laisser d'adresse et que je ne sais même pas où elle est et avec qui.

Il y a des heures où je préférerais la savoir morte.

4 Juin. — Le soir tombait, soulignant d'un trait rouge les lointains côteaux de Triel, et dans l'île de pêcheurs, où nous étions venus dîner en tête à tête, relativement sûrs de ne rencontrer en semaine âme qui vive dans ce restaurant de canotiers, de vastes pelouses de folle avoine ondulaient devant nous, pareilles à des vagues, avec, au bord des berges, des frissons argentés de roseaux et de saules.

Du côté de Migneaux, un grand rideau de peupliers, de ces peupliers d'Italie au feuillage éternellement inquiets, jalonnait ses hautes quenouilles à la fois grises et vertes sur la profondeur orangée du ciel; au loin, de l'eau luisait.

C'était comme un soir des temps antiques, un soir de légende ou d'idylle, comme en ont noté dans d'impérissables rythmes des poètes amoureux inspirés de jadis; une fraîcheur montait des berges en même temps qu'un vent léger s'élevait dans les feuilles et, délicieusement ému, je gardais le silence, les yeux attachés sur les siens, comprenant que l'instant que nous vivions était irréparable, unique, et que la fuite de l'heure n'en amènerait jamais plus le retour. Elle avait, ce soir-là, une joie répandue sur la face, comme une extase heureuse sur les lèvres, et de sa voix un peu voilée et dont j'aimais les brisures profondes (il y avait une âme dans cette voix), elle, l'inconnue, me parlait, m'interrogeant sur le Tonkin, sur ses paysages exotiques d'eaux et de rizières, ses forêts bruissantes de cannes à sucre où s'embusquent les *Pavillons-Noirs*, et sur la couleur qu'affecte là-bas la splendeur des soleils couchants et des aubes.

Et moi je l'écoutais sans lui répondre, bercé par le timbre caresseur et prenant de sa voix; et que lui aurais-je répondu? En fait de colonies, je ne connais que l'Afrique, je n'ai jamais été au Tonkin, et le peu que j'en sais, je l'ai puisé dans les récits de voyages et les romans de Loti; mon silence ne l'inquiétait guère d'ailleurs, car elle continuait ses questions, comme se parlant à elle-même, comparant les pelouses d'avoine aux lointaines rizières et les coteaux déjà estompés de Triel aux fantasques montagnes de Long-Son.

La lune venait d'apparaître dans le ciel et son fin croissant, pareil à un mince bracelet d'argent brisé, luisait doucement au-dessus du haut rideau de trembles et, comme épanoui dans la nuit, tout le visage de l'adorée était devenu lumineux, dégageait une réelle clarté en même temps que la voix s'alentissait, heureuse, en douce mélopée, comme une voix de récitante: on eût dit qu'elle se contait quelque conte à elle-même.

J'ai su depuis à quelle voix elle prêtait l'oreille en s'étourdissant ainsi de questions dans la nuit. Cette transfiguration de toute sa face, c'était le resplendissement du mensonge; cette nuit-là, dans la solitude de l'île moirée de lune et frissonnante de saules, c'est à l'autre qu'elle songeait; près de moi, devant moi, c'est lui, le premier amant, le seul qu'elle ait aimée, le seul qu'elle aime encore malgré son abandon et ses vices crapuleux d'ancien marin retour des colonies, c'est cet homme qu'elle évoquait dans ce verbiage de petite fille curieuse du Tonkin, et c'est sa voix, sa voix de médaillé racontant ses campagnes qu'elle écoutait chanter dans la sienne, prise au charme certain des mots de *plantations*, de *maïs*.

7 Juin. — « On ne se console de rien, le temps passe et l'on oublie. »

(Barbey d'Aurevilly.)

J'ai passé une nuit affreuse, toute la nuit mon âme a flotté à la dérive, emportée sous je ne sais quels ciels livides au courant mort et stagnant de je ne sais quelles eaux mornes!

Au pays de l'amour misérable et spendide...

Où ai-je lu ce vers? je ne le sais même plus, tant la mémoire me trahit; mais c'est bien là le pays d'où je viens, misérable et spendide, ensoleillé et morne.

La tristesse de la vie, c'est la déprimante certitude que l'on a du recommencement de tout, du manque absolu d'imprévu, de nouveau et d'aventure, et du perpétuel ressassement des mêmes stupides ennuis. C'est cette désespérante certitude, dis-je, jointe à l'expérience acquise que les rares heures de passion vécue, douleur ou joie, ne se revivront jamais plus, que tenter de les évoquer est folie et que tout est cendre et poussière dans la bouche, sous les dents demeurées gourmandes des sensations à jamais disparues. Vivre comme je le fais depuis trois mois, ce n'est pas vivre, mais se survivre. Il y a des heures où je suis las de veiller un cadavre.

23 Juin. — Il faut que je m'en aille.

Hier matin, j'étais allé la voir comme je le fais souvent, attiré par le voisinage, par flânerie, et là, dans son petit jardin abandonné aux poules et aux ébats de ses deux chiens, un jardin sans fleurs, envahi de grandes herbes avec, dans un angle, l'inattendue floraison de tout un plan de lis, de grands lis blancs à l'odeur entêtante et douce et mettant là, contre le mur aveuglant de soleil, l'ombre élancée de leurs tiges vertes, je l'ai trouvée assise, nu-tête, avec sa chevelure garçonnière et brune emmêlée sur son front rond, en train d'étudier un rôle pour le Théâtre-Libre.

Elle s'est levée pour me tendre la main avec le « comment va le cœur aujourd'hui? » dont elle accueille mes visites, car elle est au courant de mes peines, et j'ai vu alors qu'elle avait les pieds nus dans des babouches de fine paille tressée, toutes brodées de perles bleues et vertes; elle était vraiment charmante ainsi dans le sans-façon et la cordialité à la fois pitoyable et ironique de sa bienvenue: une robe de crêpe gris, d'un gris de cendre très doux, ornée à l'échancrure du col d'arabesques d'or mat, la moulait tout entière, et je la devinais nue sous l'étoffe, rien qu'à l'harmonie des plis. Ses grands yeux gris, du gris de l'Océan sous l'ondée, et qui, eux aussi, semblent avoir tant souffert, avaient une douceur familière, et dans sa robe de nuance neutre que la nudité du corps devinée dessous faisait sans époque, elle avait l'air, au milieu de ce petit jardin de banlieue ensoleillée, d'une princesse barbare, d'une de ces héroïnes mendiantes, qu'on rencontre, le lendemain des défaites, suivant la panique des armées dans les récits mérovingiens.

(*A suivre.*)

Jean LORRAIN.

Le Gérant: G. CLÉMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 7. Edition de Paris : 5 centimes. 18 FÉVRIER 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Trois mois { Départements. 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois......	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

GENTLEMAN, par Jean RICHEPIN



GENTLEMAN

— Non, très honorable monsieur, non, ne hochez pas la tête ainsi, ne haussez pas les épaules d'un air méprisant, n'ayez pas dans le regard cette indulgente pitié qu'on a pour un malheureux perdu de boisson. Considérez que je parle, beaucoup, c'est vrai, mais avec une remarquable facilité et non sans éloquence, j'ose le dire; avouez, je vous prie, qu'un homme intoxiqué n'aurait pas la limpidité, la tenue, la logique, surtout l'élégance, qui brillent dans mon discours et, j'ose encore dire cela, dans mon humble individu lui-même. En vérité, monsieur, ai-je donc l'apparence d'un vil ivrogne? Et ne ressemblé-je pas bien plutôt à ce que je suis réellement, un parfait gentleman qui discute en toute loyauté et en toute correction avec un autre gentleman non moins parfait?

Certes, oui, le speech de mon interlocuteur, dont je traduis de mon mieux l'anglais très léché, était d'un gentleman. Et même d'un clergyman, tant il fluait, abondant, onctueux, oratoire, monotone! Quant à la tenue et surtout à l'élégance qu'il déclarait briller dans son *humble individu lui-même*, c'était une autre affaire. Si cette tenue et cette élégance décelaient, à son avis, un parfait gentleman, j'en devais alors conclure que la *fashion* londonienne consistait, pour le moment, à porter un haut-de-forme en accordéon, à n'avoir point de chemise sous une redingote boutonnée avec des ficelles, à trouer exprès son pantalon aux genoux pour exhiber des rotules crasseuses, et à se ripatonner de bottes crevées laissant librement prendre l'air à des orteils sans chaussettes.

Toutefois, l'habit ne faisant pas le moine, mon gentleman pouvait être un gentleman dans la débine, et je me plaisais à croire que, par son *humble individu lui-même*, il voulait entendre simplement son individu moral. A cet égard, en effet, il ne semblait pas se flatter outre mesure, et ses manières dénotaient bien réellement une politesse et une distinction indéniables.

Cela, d'ailleurs, ne l'empêchait pas, quoiqu'il affirmât le contraire, et quoiqu'il parlât très posément, d'être absolument saoul.

Parbleu! je n'ignore pas jusqu'à quel degré mirifique un Anglais peut pousser l'ingurgitation du brandy; mais je sais, d'autre part, que cette ingurgitation, pour ne pas arriver à l'intoxication, a besoin de cette condition: un silence de poisson. L'Anglais n'est un grand buveur que parce qu'il est un buveur muet. Or celui-ci, depuis une heure au moins, ne débuvait pas et ne déparlait pas.

Je dois confesser qu'il ne s'empourprait pas non plus, ce qui semblerait donner gain de cause à sa prétention de n'être pas saoul. Mais il y a encore une chose que je sais, et dont il me donnait en ce moment un témoignage irréfutable : c'est que les plus terribles ivrognes, les ivrognes d'alcool, et en particulier les Anglais inféodés au brandy, ne se saoulent pas à rouge, comme les ivrognes de vin, et s'intoxiquent à blanc. Leur nez seul rougit, ou plutôt bleuit, tant ce rouge est intense, foncé, épais. Or, mon Anglais maintenant était pâle, atrocement pâle, d'une pâleur de mort, et le bout de son nez était violet jusqu'au noir. Sa face avait l'air d'une grande lune blafarde au centre de laquelle il y aurait eu une toute petite lune d'encre.

Et puis, enfin, la preuve qu'il était saoul, absolument saoul, saoul perdu, c'est qu'il avait renoncé depuis longtemps à boire devant le *bar*, en toute *respectability*, et qu'il s'était affalé le long du mur, sur le banc où gisaient déjà deux hommes et trois femmes assommés par l'ivresse-morte.

Mais ivre-mort, cependant, il ne l'était pas, puisqu'il continuait à donner signe de vie, et d'une vie très active, en tétant son verre de temps à autre, aux rares moments où il s'interrompait de parler, et surtout, surtout, en parlant, parlant sans cesse, toujours avec la même facilité, la même limpidité, la même tenue logique, la même inaltérable élégance d'élocution qu'il se flattait à juste titre de mettre dans son discours.

— Ne croyez pas non plus, disait-il en cet instant, ne croyez pas, très honorable monsieur, que je soutiens cette thèse par amour-propre national. La politesse, d'abord, me le défendrait, puisque vous êtes Français, à Londres, par conséquent chez moi et mon hôte, mon suave hôte. En outre, contrairement à la plupart de mes compatriotes, et je pense même être le seul dans ce cas, [illegible] par l'insulaire orgueil d'affirmer *a priori* que le peuple anglais est supérieur aux autres peuples en tous les genres. Je proclame, par exemple, et loyalement, [illegible] la vieille Angleterre doit baisser pavillon en diverses choses, telles que la musique, la cuisine, l'art capillaire, la danse même, exception faite pour la gigue. Je suis prêt à faire plus de concessions encore, toutes les concessions qu'il vous plaira, pour vous prouver jusqu'où va l'urbanité de ma discussion. Mais sur le point en litige, très honorable monsieur, sur ce point unique, mon amour de la vérité m'oblige à ne pas reculer d'un pouce, d'une ligne, et à maintenir haut et ferme, contre vents et marée, contre toute politesse et contre toute gratitude envers vous, oui, même contre toute gratitude envers vous qui depuis si longtemps m'abreuvez généreusement de délicieux brandy, à maintenir, dis-je, haut et ferme, l'étendard de cette supériorité qui est la grande et immarcessible gloire de ma chère patrie. En face de Notre-Seigneur Dieu en personne, très honorable monsieur, oui, en face de tout parfait gentleman encore plus gentleman que moi et que vous, si c'est possible, je soutiendrais encore que le roi des *pick-pockets*, c'est le *pick-pocket* anglais.

Il est à noter que je ne disais pas non, que j'avais simplement, tout à l'heure, émis là-dessus un pauvre « Oh ! » dubitatif, et que, depuis, je faisais tous mes efforts pour paraître convaincu et ne pas contrarier cet exquis pochard. Mais il faut croire qu'il ne me jugeait pas suffisamment conquis à son opinion, car il reprit :

— Ne me dites pas, très honorable monsieur, que vous vous rendez à mes arguments. Je vois que vous me le diriez par politesse, pas davantage, pour faire assaut de galanterie avec moi, ou bien par pitié à l'égard d'un pauvre homme que son âge seul, croyez-le, son âge et le poids de sa pensée ont forcé à s'asseoir sur cet infâme banc, pêle-mêle avec de vils ivrognes. Ne vous avouez pas vaincu, je vous prie, tant que vous ne l'êtes pas en réalité, au fin fond de votre conscience, de votre digne et impartiale conscience. Laissez-moi vous fournir encore quelques preuves, ou du moins une seule preuve, après laquelle vous devrez confesser votre défaite, non pas par amabilité, cette fois, mais en toute sincérité et toute loyauté. Avez-vous un bout de papier et un crayon ?

Je fouillai dans ma poche et lui tendis ce qu'il demandait. Il se mit à griffonner quelques lignes, s'interrompant pour dire :

— Remarquez bien, très honorable monsieur, que je suis âgé, véritablement accablé par l'âge, puisque c'est lui qui m'inflige la honte de siéger sur ce banc réservé aux ivrognes ivres-morts. Vous, au contraire, vous êtes jeune, dans tout l'éclat de votre force et jouissant de tous vos moyens.

Il accentua particulièrement ce mot de *moyens*, en clignant de l'œil d'une façon familière et malicieuse, d'une façon qui jurait avec sa correction de tout à l'heure. Ce clin d'œil subit, après tant de politesse, ce clin d'œil gouailleur et (ma foi! c'est le mot!) voyou, faisait l'effet d'un terme d'argot dans un sermon.

— Remarquez aussi, continua-t-il, remarquez bien, très honorable monsieur, que mes misérables mains tremblent affreusement, au point que je puis à peine tracer ces lignes. Remarquez loyalement combien elles tremblent, mes tristes vieilles mains, sans doute à cause de la singulière émotion dont je suis agité. Une profonde émotion, en vérité, profonde et poignante, très honorable monsieur, oui, absolument poignante. L'émotion d'un duel, pour tout dire. Et quel duel! Entre quel lamentable champion et quel puissant athlète! Car, je ne me le dissimule pas, et c'est en vain que vous me le dissimulez, vous êtes un professionnel, n'est-ce pas?

— Un professionnel? demandai-je, fort étonné. Un professionnel quoi?

— Chut! fit-il, le doigt sur les lèvres. Mettons que je n'ai rien dit. Vous voulez entrer en champ clos avec la visière baissée? Libre à vous, noble chevalier, dont la fière devise et les exploits se lisent néanmoins dans votre regard, à travers les trous du masque. Libre à vous, encore une fois! Le tournoi n'en sera que plus difficile pour l'humble tenant que je suis, remarquez aussi cela, très honorable monsieur, et la victoire n'en sera que plus triomphale pour la cause que je représente.

Brusquement assommé à son tour par l'alcool contre lequel il avait résisté si longtemps, le bonhomme laissa choir son menton sur sa poitrine, s'affaissa de plus en plus, à croire qu'il allait entrer dans le banc et se fondre avec le mur. Je me précipitai vers lui pour le soutenir. Il dormait profondément.

Je tirai mon porte-monnaie, payai nos consommations et partis. Que pouvais-je faire, sinon ce que je fis de très bon cœur, le caler dans son coin et lui glisser un shilling dans la poche de sa redingote, pour qu'à son réveil du paradis il ne se retrouvât pas dans un trop noir enfer?

Le lendemain, à mon déjeuner, comme j'ouvrais mon porte-monnaie afin de solder mon addition, je fus surpris de voir dans la pochette du milieu, close par un petit fermoir, un papier plié que je n'y avais point mis.

Et ma surprise devint de la stupéfaction et de l'admiration, quand, ayant déplié ce billet, j'y lus, d'une écriture tremblée, les lignes suivantes :

« Avouez, très honorable monsieur et cher confrère (car j'ai deviné que vous étiez ici en expédition), avouez que le roi des *pick-pockets*, c'est bien le *pick-pocket* anglais! Daignez l'avouer, très honorable monsieur. »

Jean RICHEPIN.

L'INCONNUE

Elle marchait, relevant un peu sa jupe d'une main petite et grasse qui froissait un gant clair. Sa robe noire, très simple, la moulait comme un maillot, et elle était admirablement faite, la gorge libre, sans corset, la taille simplement maintenue par une ceinture. Ses hanches, d'une courbe vigoureuse, gonflaient l'étoffe comme une voile sous la brise. Elle avait de petits souliers vernis à talons anglais, qui découvraient les chevilles très fines dans leur bas noir.

Hugues, désœuvré, s'arrêta pour l'admirer. Elle passa très près de lui, la figure fraîche, ayant d'abondants cheveux bruns relevés à grand'peine sous le chapeau. Et il se mit à la suivre. Il la trouvait impudique dans sa robe collante, et bien tentante aussi. L'odeur de chair imprégnée de violette qu'elle exhalait le troublait un peu.

Pourtant, il ne l'aborda pas, car la rue qu'ils suivaient était trop passante. Il attendait un moment plus propice, tout en la regardant marcher, le pied coquet posé bien à plat sur le sol à chaque pas, les dessous soignés, les hanches onduleuses et le buste droit. Mentalement, il préparait sa phrase du début: — « Est-il défendu, madame, de vous dire que vous êtes bien jolie et habillée à ravir ? » — Et, ne trouvant rien de mieux, il chercha une intonation gracieuse, pas trop respectueuse, pas trop impertinente. Puis, à la glace d'une boutique, ayant jeté un coup d'œil à sa moustache, il pressa le pas, il la devança.

Elle continuait, de son pas égal, sans paraître le remarquer, bien qu'il se redressât, se croyant observé, et prît une marche spéciale, comme les figurants au théâtre quand ils se sentent regardés. Il était grand et de bonnes manières, avait ce type de Parisien demi-homme de bourse, demi-boulevardier, qui connaît les filles cotées, tutoie les danseuses au foyer de l'Opéra, dîne dans les restaurants à la mode. De sa canne, il cinglait sa bottine, et il tendait l'oreille pour s'assurer qu'elle marchait toujours derrière lui. Mais il se lassa de la précéder, et, arrêté à une devanture, il se laissa dépasser. Elle avançait plus vite à présent, tourna une rue, et soudain disparut sous le porche d'une maison.

— Tiens, ce serait drôle! murmura Hugues.

Et l'idée que l'inconnue se rendait peut-être chez une dame Rateau, qu'il connaissait bien, le fit sourire, égayé par l'hypothèse. A son tour, il entra sous le porche. Mme Rateau habitait au troisième étage ; et comme il s'engageait dans l'escalier, il entendit la porte du troisième se refermer. Alors, il monta rapidement, très amusé de l'aventure, et sonna en habitué.

Mme Rateau était petite, de visage sévère, vêtue d'une robe sombre. Sa main, qu'elle tendit à Hugues, était grasse et blanche, riche de bagues.

— Madame Rateau, il y a une bien jolie femme qui vient de rentrer chez vous à l'instant.

Elle eut un petit sourire approbatif, un sourire de confidence, puis :

— Mon cher, c'est une femme mariée qui a besoin de cinq louis.

***

Elle était assise et feuilletait un journal illustré. Quand il entra dans la chambre jaune, elle se leva et ils se saluèrent. Ainsi, sans chapeau et de près, il lui trouvait dans la physionomie, dans le maintien, quelque chose de calme, de discret, qui corrigeait ce que le corps souligné par le costume avait de provoquant et de sensuel. Elle n'avait pas l'air fille du tout, et son œil était doux, sans hardiesse. Hugues chercha un compliment à lui dire, et la phrase de tout à l'heure lui revint. Il la modifia un peu :

— Diable ! mais vous êtes jolie comme tout, et habillée à ravir !

Lentement, avec aisance, il quitta ses gants, les jeta l'un après l'autre dans son chapeau, sur un meuble, et s'assit sur un sofa, les jambes croisées.

Elle ne parla pas, et commença de se dévêtir. Il la regardait, goûtant ce plaisir raffiné de voir sortir lentement de leur gaine noire ces épaules fermes, cette gorge parfaite, les beautés de ce corps tentant. Et il ne parla pas non plus, s'abandonnant à un bien-être doux, à cette sensation délicieuse qu'elle lui appartenait. Il se renversa un peu sur son sofa, et il eut une minute d'hésitation un peu puérile, comme un enfant à qui l'on donne un gâteau convoité, et qui le tourne en tous sens, ne sachant comment l'entamer pour le trouver meilleur. Puis, comme elle s'asseyait avec une pose jolie pour ôter ses souliers, il se leva, il s'approcha, et la tutoyant :

— Donne ta bouche.

Elle la lui tendit, entr'ouverte, tiède, mouillée, et dans le baiser qu'ils se donnèrent passa son haleine à elle, son haleine pure et chaude qui donnait le désir.

* * *

Quand Hugues se retrouva dehors, il était très intrigué. De cette femme, il ne connaissait rien, pas même le nom. Elle était très belle, s'était montrée docile, il l'avait payée ; et c'était tout. Ils ne se reverraient jamais. Cela l'intriguait et l'agaçait de sentir qu'elle ne ressemblait pas aux femmes rencontrées d'ordinaire chez Mme Rateau, de sentir qu'elle lui échappait. Une curiosité instinctive le fit se poster en attente sous le porche d'une maison.

Bientôt elle parut. Elle s'avança un peu, regarda dans la rue, comme une chatte, la nuit, avant de se risquer. Puis elle partit de son pas égal et tranquille, relevant toujours sa jupe. Hugues la suivit.

Il marcha assez loin d'elle, de crainte qu'elle ne le vît en se retournant, et ils gagnèrent ainsi les boulevards. Plusieurs fois, dans la foule, il faillit la perdre, et chaque fois son désir de savoir qui elle était s'exaspéra, et il s'enragea davantage à cette poursuite. Mais, un moment, il la vit s'arrêter, entrer dans une boutique. Il redouta d'être surpris, car il s'était aventuré assez près d'elle : il traversa, gagna le trottoir opposé.

Là, des voitures lui masquèrent le magasin guetté, un magasin de ganterie dont on allumait un à un les réflecteurs de la devanture. Déjà d'autres boutiques s'éclairaient aussi, et la foule sur ces nappes de clarté découpait de fugaces silhouettes. Un gazier bouscula Hugues que l'incertitude rendait timide. Il se décida, il retraversa.

Arrêté devant le magasin, il feignit de s'intéresser à l'étalage et ses yeux inspectaient l'intérieur. Elle devait être déjà sortie, car il ne la voyait pas. Il y avait seulement devant un comptoir un gros homme dont le dos énorme gênait son investigation. Mais ce gros homme se retourna et leurs yeux se rencontrèrent. Alors, ils eurent ensemble une exclamation étonnée. La porte ouverte, ils se rejoignirent, la main tendue :

— Tiens ! quelle surprise. Et comment allez-vous, mon cher ?

Il n'y avait dans le magasin qu'un commis, occupé à plier de la soie ; elle était bien partie. Hugues pensait à cela, pendant que le gros homme lui disait :

— Vous voyez, me voilà établi commerçant patenté. Hein ? c'est drôle la vie !... Ah ! je suis content de vous revoir !

Et comme, à ce moment, au fond, une femme se montrait, il l'appela, il les présenta l'un à l'autre :

— Hugues Dussaud, un camarade de régiment. — Ma femme.

Tous deux pâlirent, interdits, car c'était elle, elle l'inconnue. Mais la première elle se reprit, sourit d'un air calme. Et Hugues s'inclina, respectueux :

— Madame !...

Louis de ROBERT.

L'IDOLE

Dans son cabinet de travail tendu d'étoffes sombres, affaissé dans un fauteuil, le poète Pierre Varney suivait d'un œil vague et las la ligne lumineuse d'un rayon de soleil qui tremblait sur le parquet.

La rêverie qui l'emportait était si attachante que, depuis plusieurs heures, le corps restait prostré, inerte, tandis que l'âme était là-bas, au Salon de peinture, où, pour la première fois, il l'avait rencontrée.

Tous les détails du choc inattendu, du complet bouleversement qui s'était fait en lui dès qu'il l'avait aperçue, il les revoyait, il les revivait.

C'était un matin. Assis à son bureau, il travaillait à un grand drame en vers, lorsque le peintre Fréville, avec le sans-gêne permis à l'amitié, était entré brusquement :

— Je viens te chercher, c'est aujourd'hui grande solennité : vernissage au Salon des Champs-Élysées.

— Oh ! avait-il répondu, je ne sors pas, je suis en veine de travail !

Mais Fréville insistait :

— Je te le demande comme un service. Tu n'as pas vu la *Tzigane* que j'expose ; je désire avoir ton opinion de connaisseur.

— Qu'est-ce ? Un tableau de genre ?

— Non, une étude ; simplement une tête de femme... Allons, viens !

Ils avaient fait d'abord un premier tour dans cet énorme vaisseau du Palais de l'Industrie, ne pouvant rien voir, rien regarder, poussés par l'élégante cohue des désœuvrés, qui se croiraient déshonorés s'ils ne se rencontraient là, saluant un tas de petites femmes vêtues de clair, ou serrant la main d'un nombre non moins considérable d'hommes. Et, entraîné par Fréville, porté presque par la foule dont il ne pouvait contrarier le courant, tout à coup il s'était trouvé en face d'Elle.

Oh ! ce teint cuivré de bohémienne, sous lequel on sentait le sang rouge courir à flot. Oh ! ces cheveux noirs aux reflets bleus, entourant capricieusement cet ovale parfait qu'éclairaient deux grands yeux si limpides, si transparents qu'on y lisait toute l'ingénuité de son âme, comme ils l'avaient impressionné !

Certes, nombreuses étaient les femmes qu'il avait cru aimer en son exaltation poétique, mais aucune ne l'avait ému à ce point.

Celle-là seule, aux traits énigmatiques et troublants, personnifiait son idéal absolu, tel que l'avait conçu son cerveau aux heures des enfiévrées excitations, et il avait senti qu'Elle, si soudainement rencontrée, serait à jamais l'unique adorée et lui prendrait tout son cœur délicat de poète.

Depuis ce jour, pour le monde, Pierre Varney était mort. Lui qui, jadis, aimait tant courir les bals et les fêtes, développer aux jeunes femmes attentives des paradoxes psychologiques, pendant que les orchestres soupiraient les danses langoureuses, ne sortait plus.

Il passait son existence dans ce cabinet de travail transformé en un Temple d'Amour, dont le tabernacle, fait de lourdes tentures de velours rouge, masquait avec un soin jaloux, aux yeux des profanes, l'Idole.

Pieusement, en la solitude des nuits, il découvrait le portrait si follement chéri et, devant la souveraine beauté de l'adorée, ravi à perdre le souffle, ému, les mains jointes en un mystique agenouillement, il se laissait tomber, lui murmurant de très tendres prières.

Il restait là, frissonnant, les yeux pleins d'extase, le corps agité d'un tremblement nerveux, voyant en une hallucination l'image s'animer, se mouvoir, tout en restant impalpable. Affolé, il lui tendait les bras, l'invoquait, l'appelait désespérément, et elle s'inclinait vers lui, miséricordieuse, effleurant son front.

Et ce chaste baiser, ce baiser de rêve était pour lui une jouissance à la fois si violente et si exquise qu'il l'anéantissait en un long évanouissement.

Cet amour avait cela d'étrange, qu'il n'éprouvait nul désir de connaître la femme qui avait inspiré l'œuvre magistrale de Fréville. Avec la réalité, en admettant que ce modèle voulût bien partager son amour insensé, il entrevoyait les désillusions, les souffrances inévitables. Tandis que celle qui vivait en son cerveau était toujours la même, toujours aussi docile, elle acceptait, avec son impénétrable sourire, ses plus folles déclarations, et jamais une lassitude ne passait en ses beaux yeux, jamais un caprice ne venait durcir le pli de sa lèvre.

Le poète se rendait pourtant compte que la griserie qui l'enveloppait tout entier le brisait et l'anémiait chaque jour davantage. Maintenant il avait à peine la force de se tenir debout, et perpétuellement, une toux rauque, arracheuse, qui faisait monter à ses lèvres une mousse rose, le secouait douloureusement.

Mais que lui importait !... Il se sentait mourir sans qu'un regret lui vînt de cette très rapide fin, ayant puisé en la contemplation fiévreuse de sa mystérieuse amante toutes les sensations, toutes les ivresses qu'une existence puisse ressentir !

Comme il s'affolait à ainsi se souvenir et que sur les genoux, tant il était faible, il se traînait jusqu'au tabernacle, écartant avec effort la lourde draperie qui le séparait de l'aimée, Fréville pénétra. Tout de suite, colère, il jeta :

— Encore !

— Toujours ! répondit le poète.

— Allons, voyons, veux-tu que je te l'amène ? dit l'autre désespéré... Tout [illegible] par la [illegible] te tue, elle consent à venir.

De la tête il répondit non.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Pourquoi ? répondit Varney [illegible] voix [illegible] de malade, en se soulevant sur le coude, parce que j'ai peur ! J'ai peur que ton talent ait idéalisé ses traits, et qu'en voyant le modèle ce ne soit pas exactement Elle, la maîtresse de mon rêve. J'ai peur aussi que son âme ne soit pas semblable en douceur, en charme et en ingénuité, j'ai peur que sa voix n'ait pas les musicales intonations qui chantent à mon cœur, j'ai [illegible] de la voir vêtue autrement que des draperies légères dont je la pare. Peux-tu m'affirmer que cette femme sera exactement celle que mon cerveau a créée ?... Non, n'est-ce pas ? Sa vue serait pour moi l'anéantissement du rêve, l'écroulement de toutes mes illusions, et mortes seraient les joies infinies que me procure l'insensible aimée.

— Tu parles comme un fou ! reprit son ami avec violence. Tu as peur ! — Est-ce que rien n'est jamais plus beau que la vie, que la réalité ?

— Oh ! oui, le rêve, qui ne trompe jamais !

— Allons donc !... Si la femme n'[illegible] semblable au songe, elle existe. Tandis que cette idole, qu'à journées tu adores, n'est qu'un vulgaire bout de toile que, d'un coup, l'on crève.

Et furieux, hors de lui, joignant le geste à la parole, Fréville lacéra son œuvre.

A cette profanation, Pierre resta un moment interdit ; mais, devant les lambeaux de toile, qui, par endroits, semblaient saignants, une affreuse douleur le crispa :

Fréville venait d'assassiner sa maîtresse !

Il s'élança pour châtier le criminel. Mais ses forces le trahirent et, poussant une longue plainte, il s'abattit.

Daniel RICHE.

LES ÉTRENNES DE LA BELLE-MÈRE

I

Qui dira l'origine de cette antipathie immémoriale qui existe entre le gendre et la belle-mère ?

Tous les ans, l'Académie cherche des sujets à mettre au concours et il paraît que l'Institut est parfois embarrassé ; je lui signale celui-ci ; il ne perdrait rien de sa gravité à être traité par un philosophe qui citerait du grec et du latin ; un peu d'hébreu et même du sanscrit ne ferait pas de mal dans le tableau.

Quoi qu'il en soit, et sans connaître ni le grec, ni le latin, sans entendre goutte au sanscrit ni à l'hébreu, Mme veuve Plumar exécrait son gendre, Baptiste Raveleux, sous-chef de bureau au ministère des travaux publics.

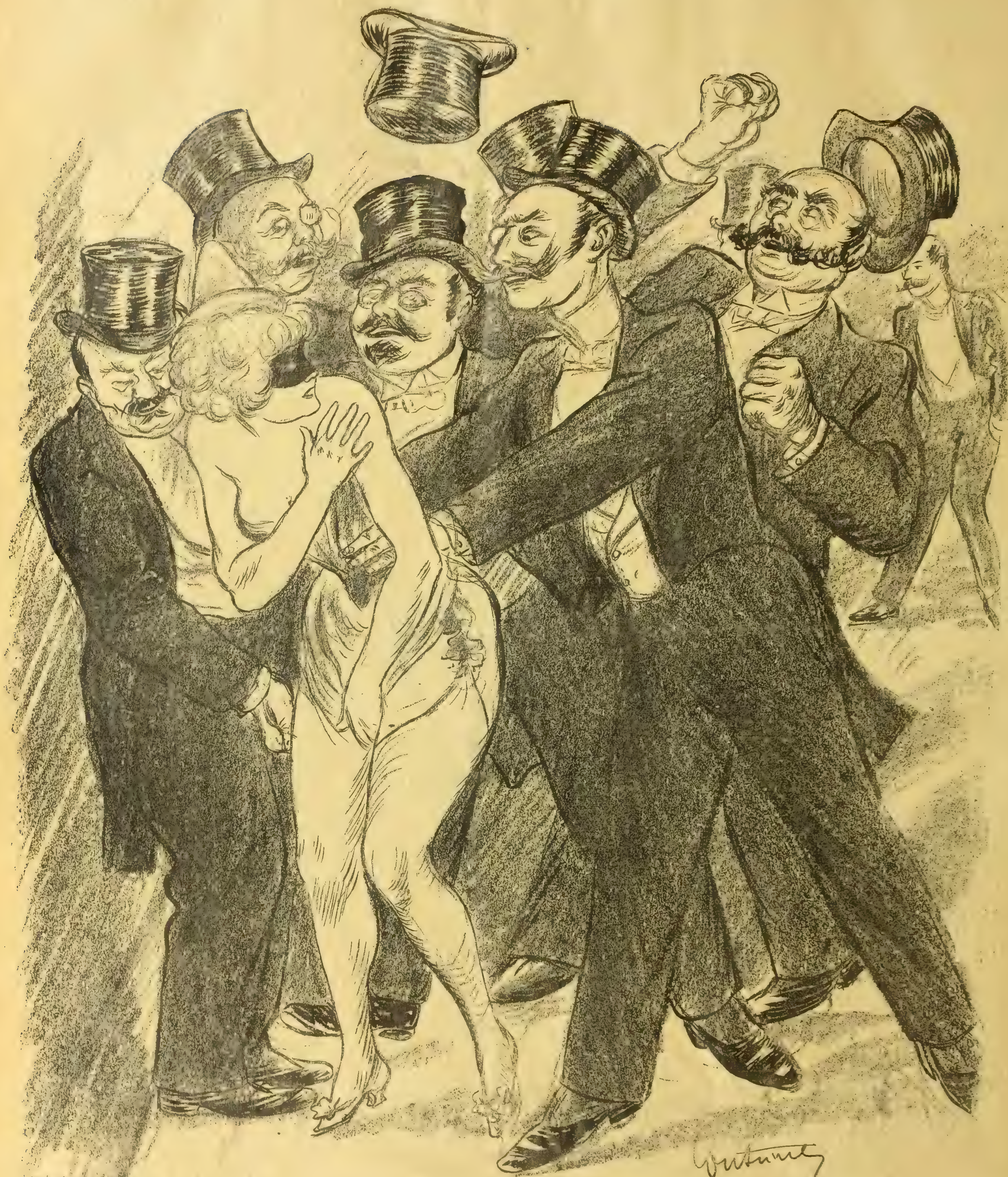
Mme veuve Plumar avait été mariée à un honorable négociant en rouennerie de la rue Saint-Denis ; le bonhomme adorait sa femme qui avait des qualités sérieuses d'ordre, de travail et d'économie. La première levée, la dernière couchée, elle avait participé pour une part à la prospérité du commerce. Aussi, quand M. Plumar passa de vie à trépas et que sa veuve inconsolable ne voulut pas continuer son commerce, en vendant son fonds pour la somme respectable de deux cent mille francs, elle put dire avec vanité : « Voilà mon œuvre, et cette fortune est bien à moi. »

Au milieu de ses occupations, le ménage Plumar n'avait eu le temps que d'avoir une fille que l'on avait fait du reste parfaitement élever. Zélie Plumar connaissait la musique, le dessin et dansait avec agrément ; aussi ce fut un jour heureux pour Raveleux que celui où il obtint de Mme veuve Plumar la main de sa fille accompagnée de cent mille francs de dot.

* * *

Baptiste Raveleux, ses études terminées, était entré dans l'administration ; actif, intelligent, assidu cousin à la mode de Bretagne d'un sénateur qui votait toujours avec le gouvernement, le bureaucrate était sous-chef aux appointements de cinq mille francs, au ministère des Travaux publics. Sans être un aigle, il était parfaitement au courant de son service, et en savait à coup sûr beaucoup plus que les avoués qui, tous les trois mois, sont nommés ministres et deviennent les ma[illegible]

AU BAL DE L'OPÉRA
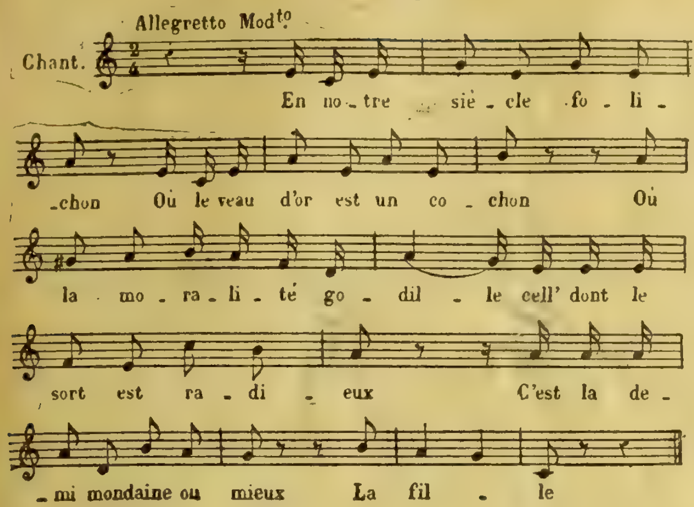


CHŒUR. — On va lui peloter les tetons
Ton taine,
On va lui peloter les tetons
Ton ton.

— Ah! quelle averse!... Vous avez rien de la chance que mon mari soit couché! Vous auriez vu ça, mes cochons!

Paroles de PUCK.

FILLES FIN DE SIÈCLE

Musique de LUDO.



II

Quand elle est grande et bien en chair,
Et que sa maman la vend cher
Au monsieur qui la déshabille,
Elle achète un hôtel ad hoc,
Elle a son jour, son five o' clock,
La fille !

III

Lorsque grandit son ambition,
Elle apprend la déclamation.
Cabotine de pacotille :
Quoique élève de monsieur Got,
Elle bafouille à chaque mot,
La fille !

IV

Mais aujourd'hui c'est le grand chic,
Elle aime montrer au public
Son torse nu, qu'elle maquille :
Dompteuse de lapins, souvent,
Elle fait le tableau vivant,
La fille !

V

Elle est l'idole des pschutteux,
Qui se la partagent entre eux.
Le maillot, ça les émoustille !
Mais le vrai public, lui, se dit
Ça devrait bien êtr: interdit,
La fille !

de tous les ingénieurs des mines, des ponts et chaussées de France et de Navarre. Raveleux était ce qu'on appelle un garçon d'avenir.

Comme mari, c'était le modèle des époux; il adorait sa femme, il ne manquait jamais de lui acheter un bijou nouveau, de lui procurer une capote à la mode ou de l'emmener aux spectacles à succès. Mme Raveleux ne lui adressait aucun reproche.

Le ménage aurait été le plus uni de Paris et de la banlieue s'il n'y avait pas eu Mme Plumar que le sous-chef avait eu la funeste complaisance de laisser habiter avec lui. A partir de ce jour, la vie était devenue un enfer. Tout ce que ce pauvre Raveleux disait, tout ce qu'il faisait était commenté, critiqué, et servait de prétexte aux récriminations de la bonne dame.

La vie était un tourment de tous les instants.

Pour se consoler, Raveleux se disait qu'il n'était pas le seul et que tous les gendres qu'il connaissait étaient logés à la même enseigne.

— Oh! les belles-mères, répétait-il souvent en se rendant à son bureau, en voilà une espèce d'animaux rongeurs et carnassiers que Buffon a oublié d'étudier et d'analyser.

Raveleux ne désirait qu'une chose : se venger, mais comment?

Oui, comment?

Le point d'interrogation était un des soucis du chef de bureau.

II

Mme veuve Plumar ne s'apprivoisait guère qu'au moment du jour de l'an; quinze jours avant la Saint-Sylvestre, elle changeait de ton, d'allure et de manières; elle savait que Raveleux avait l'habitude de lui faire un cadeau et de lui offrir en guise d'étrennes un objet de prix dont elle pouvait avoir envie.

Cette année, après onze mois d'une vie diabolique, arrivée au 15 décembre, Mme veuve Plumar commençait à se calmer; elle attendait le 31 janvier et faisait même la gracieuse avec son gendre qu'elle surprenait appelant : « Mon petit Baptiste! » celui-ci l'aurait mordue s'il avait osé.

— Que va-t-il me donner cette année? se disait la belle-mère, que va-t-il m'offrir?

Elle avait essayé de faire parler sa fille, mais celle-ci lui avait juré les grands dieux qu'elle l'ignorait absolument.

— Il faut le savoir, dit Mme Plumar.

— Mais comment?

— En le lui demandant, tiens; une femme qui veut bien sait toujours un moyen de faire parler son mari; le tout est de savoir s'y prendre, et tu ne serais pas ma fille si tu ignorais l'art de pénétrer les secrets du ménage.

Zélie écouta les conseils de sa mère, mit en batterie toute sa diplomatie féminine, mais ne put obtenir que ceci :

— Je prépare pour ta mère les plus belles étrennes qu'elle ait reçues de sa vie; je ne doute plus qu'elle soit étonnée.

Zélie rapporta cette réponse à sa mère qui ne se tint pas de joie et en rêva toute la nuit.

III

Mme veuve Plumar s'attendait d'autant mieux à des étrennes superbes, que Raveleux allait toucher un gros supplément d'appointements; le ministre lui avait confié la correction d'un grand ouvrage sur les antiquités architecturales de la ville de Paris, et, afin que le texte fût irréprochable, Baptiste y passait la plus grande partie de ses nuits. Seulement, quand il partait, il emportait la clef de son cabinet de travail, ne voulant que personne y pénétrât.

Le mystère dont s'entourait son gendre exaspérait la curiosité de Mme Plumar.

— Que peut bien contenir cet ouvrage de si intéressant que vous le cachiez à tous les yeux? demanda un matin la belle-mère.

— Un secret.

— Un secret?

— Oui, belle-maman, et si quelqu'un le connaissait, il serait millionnaire demain.

— Mais, que n'en usez-vous, mon petit Baptiste, que n'en usez-vous?

— Vous n'y songez pas, ce secret ne m'appartient pas, il appartient au gouvernement qui me l'a confié.

— Cependant, puisqu'on va publier le volume?

— Permettez : le volume ne contiendra pas tous les documents dont je corrige les épreuves en ce moment; il est des renseignements qui ne seront imprimés qu'à un seul exemplaire, et on l'enfermera dans les coffres secrets du ministère.

— Et vous dites qu'on pourrait être millionnaire!

— Absolument.

— Quel dommage qu'on ne sache pas.

Précisément ce jour-là, en partant, Raveleux oublie la clef de son cabinet de travail. On devine que Mme Plumar se précipita vers le bureau du sous-chef, cherchant le bienheureux secret.

Mme Plumar tomba sur des feuillets qui parlaient de l'église Saint-Eustache et au bas se trouvait imprimée en gros caractères rouges la note suivante :

NOTE CONFIDENTIELLE

En 1793, en pleine tourmente révolutionnaire, l'ancienne corporation des joailliers de Paris résolut de cacher son trésor, composé de plusieurs millions et consistant en diamants et pierres précieuses enfermés dans une cassette qu'un homme peut facilement porter. — Le syndic de la corporation alla placer ladite cassette dans une excavation que lui indiqua l'ancien curé de Saint-Eustache et qui se trouve sur le toit de l'église, juste au-dessus du premier pilier de la grande nef. Il est très aisé de reconnaître l'endroit qui est marqué par un énorme cœur en pierre sculpté; il suffit d'appuyer très fort sur ce cœur; la pierre tourne sur elle-même et le trésor est là. L'État n'a jamais voulu s'en emparer pour n'avoir pas de difficultés avec les héritiers des membres de l'ancienne corporation des joailliers, mais il importe que le secret ne soit pas perdu et les ministres qui se sont succédé se le sont transmis de l'un à l'autre.

Cette note imprimée, comme nous l'avons dit, en caractères rouges, sautait aux yeux de Mme Plumar, et les caractères dansaient devant elle :

— Plusieurs millions, se dit-elle, il y a plusieurs millions sur le toit de l'église Saint-Eustache.

IV

Toute la journée, elle fut très préoccupée : elle courut à Saint-Eustache et examina l'église avec curiosité; précisément on y faisait des réparations. Les maçons qui étaient là à transporter du mortier avaient des millions sous la main, et s'ils avaient connu le secret qu'elle possédait, ils auraient été riches!

Mais comment monter sur le toit de l'église Saint-Eustache sans être vue?

Le soir, sous prétexte d'aller rendre visite à une vieille amie, elle sortit après dîner, et resta à rôder autour de l'église jusqu'à deux heures du matin; elle put se convaincre qu'il était impossible de monter sans être vue, car il y a précisément un poste de gardes républicains établi dans les bâtisses du bas-côté.

Elle acheta un guide de Paris et lut tout ce qui concernait Saint-Eustache; elle apprit que l'on pouvait pénétrer sur le toit, de l'intérieur de l'église, en passant par la logette du carillonneur.

— Sauvée! s'écria-t-elle, je suis sauvée! A moi la cassette!

Elle alla trouver le suisse de la paroisse et lui tint à peu près ce langage :

— Mon ami, j'ai fait un vœu; vous savez qu'un vœu est chose sacrée et doit être exécuté, même au péril de la vie. J'ai juré à notre Bonne-Dame d'aller dire cinq *pater* et cinq *ave* sur le toit de l'église Saint-Eustache. Demain, avant que sonne l'*angelus*, voulez-vous me laisser grimper sur le toit, par la logette du carillonneur?

Le suisse crut avoir affaire à une toquée et il allait la traiter en conséquence, quand Mme Plumar lui montra un billet de banque de cent francs qui leva toutes les difficultés.

— Il y en aura autant quand je serai descendue, dit-elle.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain matin quatre heures, avant que le moindre clerc ou bedeau ait pénétré dans l'église.

Le lendemain, 31 décembre, Mme Plumar était devant la porte des sacrements où le suisse l'attendait, l'introduisit dans l'église, la fit grimper dans le clocher et, par la logette du carillonneur, elle monta sur le toit où, grâce aux larges gouttières, on peut se promener aussi aisément que sur un trottoir.

Elle se mit en devoir de chercher l'emplacement, le premier pilier de la grande nef et le cœur sculpté dans la pierre; elle ne trouva rien; mais, une demi-heure après, deux sergents de ville vinrent l'arrêter et la conduisirent au poste.

— Que faisiez-vous sur les toits de l'église à quatre heures et demie du matin?

Elle refusa de répondre et fut maintenue en état d'arrestation.

Enfin, après quatre heures de violon, elle se décida à parler, racontant qu'elle allait chercher le trésor de l'ancienne corporation des joailliers de Paris.

Elle voulait même faire monter le commissaire pour pousser le cœur sculpté lui affirmant que la pierre tournerait seule. Le magistrat dressa procès-verbal et avertit Baptiste Raveleux qui s'empressa de faire enfermer, le lendemain même, la veuve Plumar à Charenton, où elle se trouve en ce moment, parlant toujours du fameux trésor qu'elle est sûre, dit-elle, de trouver à l'endroit indiqué; elle ajoute que c'est un secret d'État. Sur les registres de l'asile, on l'a classée avec cette mention : « Monomanie des richesses. Folie douce incurable. »

Le dimanche, son gendre lui apporte des oranges et la veuve Plumar lui affirme de plus belle que c'est dans les épreuves du ministère qu'elle a lu le fameux secret.

V

Voici ce qui s'était passé.

Après avoir allumé la curiosité de sa belle-mère, Raveleux a fait imprimer tout exprès, à un seul exemplaire, la fameuse note en caractères rouges que nous connaissons. Il l'a placée bien en évidence sur son bureau et a tout exprès laissé la clef à la porte de son cabinet de travail, espérant bien que sa belle-mère viendrait commettre quelque indiscrétion et lirait le paragraphe placé là à cette intention.

C'est ce qui était arrivé.

On connaît le reste.

Faire monter sa belle-mère sur le toit de Saint-Eustache et la faire ensuite enfermer à Charenton pour se venger de plusieurs années de martyre est un effort d'imagination assez réussi pour qu'aucun gendre ne soit tenté de blâmer le sous-chef de bureau qui, pour se disculper à ses propres yeux, affirme qu'il était dans le cas de légitime défense.

Marie-Louise NÉRON.

NOS CHÉRIES

LES DENTS

— Qui faut-il annoncer? demanda la bonnette dès que Pierre fut entré.

— Annoncez à mademoiselle M. Pierre Dolrade.

Au bout de quelques minutes, la porte du salon s'ouvrit et une femme jeune et belle, en un élégant déshabillé de soie, aparut. C'était Angèle.

— Qu'est-ce que vous faites là? interrogea-t-elle dès qu'elle eut refermé la porte.

Pierre, gêné par la brusquerie de ces premiers mots, balbutia quelques paroles d'excuse et ajouta :

— Ne m'aviez-vous pas permis hier soir, en sortant du Casino, de venir aujourd'hui à sept heures?

— Jamais de la vie!... C'est fou ce que vous faites là!... Vous venez précisément à l'heure où Duveinard vient me chercher pour aller souper. Duveinard est soupçonneux, jaloux...

— Duveinard?

— Sans doute, Duveinard!... Pensez-vous que mes trois cents francs du Casino me permettent un train de maison semblable. Duveinard est mon ami...

— C'est bien, c'est bien, répliqua timidement Pierre. Je me retire... Je ne savais pas... j'ai mal compris.

— Je vous avais dit de venir à cinq heures et non à sept.

— C'est bien, je reviendrai...

Déjà, il jetait les yeux sur le fauteuil où traînait son chapeau, quand soudain les doigts d'Angèle, souples et constellés de toutes sortes de pierres, s'appuyèrent sur son bras.

— Non, restez! Aussi bien, vous risquez de rencontrer Duveinard à ma porte. Dès que vous entendrez sonner, vous filerez dans la cuisine et Julie vous fera sortir un petit moment après. Asseyez-vous, causons... Que me dites-vous?

— Je vous dis, Angèle, que je vous aime d'amour! Oui, il est préférable de vous l'avouer tout de suite.

— D'amour?... Peste! vous n'y allez pas par quatre chemins...

— Je vous en prie, ne raillez pas, c'est sérieux!... J'ajoute même que je pense en mourir, si vous m'êtes cruelle!... Ne croyez-vous pas qu'on puisse mourir d'amour?

— Sans doute... sans doute... Voyons, causons de choses un peu plus gaies... Tenez, approchez-vous plus près de moi. Quel âge avez-vous?

— Vingt-deux ans.

— Si jeunet et parler d'amour!... Montrez-moi vos dents, voulez-vous?

— Mes dents?

— Oui. Vous les avez si blanches et si jolies... Vous me les avez montrées hier, au Casino, souvenez-vous?... Je remettais le bouquet de mon corsage, et...

— Ah! oui, ah! oui, je me souviens!... C'était au moment de votre tirade au compère : « Va-t'en, misérable menteur, ou je suis capable de... » Vous avez alors avancé le bras avec tant de vigueur, vous avez fait un tel tour à gauche que, soudain, la rose, qui si délicieusement se pâmait sur votre gorge, est tombée. Instinctivement, et tandis que le compère répliquait : « Madame, n'approchez pas ou je suis capable de... » vous vous êtes baissée pour ramasser la rose. Alors, — oh! je le vois encore! — le bout de votre sein est sorti précipitamment de sa prison de dentelle. D'un doigt preste, vous l'avez remis en place. Personne autre que moi, j'en jurerai, n'a vu le mouvement, mais c'était si joyeux cette indiscrétion du bout de votre sein et cette réprimande de votre doigt léger que j'ai ri, que j'ai ri... comme je ris, tenez!

Et Pierre découvrit tout à coup, dans un large rire, deux superbes rangées de dents immaculées.

Angèle se leva vivement, le regarda bien en face, puis vint coller ses lèvres sur la bouche entr'ouverte de Pierre.

— Oh! tu es beau quand tu ris, Pierre!... Tes dents, tes dents surtout sont admirables!... Je n'ai jamais vu à personne de dents pareilles!... J'aime moins ton front et ton oreille, par exemple; cela me chiffonne chez toi... Dis-moi, que fais-tu? es-tu riche?

Pierre, abasourdi par ces derniers mots, reprit un ton plus bas :

— Ce que je suis? je suis licencié en droit et je prépare mon doctorat. Mon père est notaire. Vous me demandez si je suis riche : je ne sais pas trop ce qu'on entend par là. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je ne sors jamais de chez moi sans une cinquantaine de francs dans la poche. Ma mère entend que cela soit ainsi. Tenez, ce matin, j'avais soixante francs d'économies, j'en ai redemandé cinquante à ma mère, prétendant que je n'avais plus rien. Avec cela, cet après-midi, j'ai couru les fleuristes et les oiseliers. J'ai acheté des fleurs, beaucoup de fleurs, et des oiseaux qui chantent et qui s'ébattent dans dans une cage dorée. Tout cela est dans le fiacre qui m'attend en bas. Angèle, donnez des ordres à votre bonne pour qu'elle monte tout cela; c'est à vous!... Oh! je ne sais pas ce qui peut vous être agréable, moi! mais si vous voulez des orchidées et des bengalis tous les jours, je « tricherai » ma pauvre mère tous les matins!... Dites à Julie de monter...

— Y songez-vous?... Duveinard...

— C'est vrai! Duveinard!

— Même, j'y songe, retirez-vous, c'est plus prudent. Je vous attendrai demain à cinq heures; ne confondez plus au moins.

Et comme Pierre, tristement, reprenait son chapeau et gagnait la porte, elle s'accrocha à son bras et ajouta :

— Fais-moi voir tes dents, Pierre? Ris!

— Je suis triste ce soir; je ne peux... Mes fleurs seront fanées demain et que vais-je faire de la cage dorée toute cette nuit?

— Ne pense plus à cela. Ris seulement!

Et sur son épaule si douce, à cause du long peignoir de soie qui l'enveloppait comme un manteau de reine, elle attira la tête blonde de Pierre, et de ses lèvres elle effleura son front. Pierre, alors, eut un rire gros de larmes et ses dents étincelèrent encore une fois dans le salon parfumé.

— Maintenant, pars, dit Angèle. Demain... cinq heures.

Et comme aucun bruit ne se faisait entendre, Pierre ouvrit la porte et descendit. Comme il arrivait à l'entresol, il ne remarqua pas un petit monsieur essoufflé, bedonnant, qui quatre à quatre montait l'escalier. Tête baissée, tout entier à son ascension, le petit monsieur vint butter contre l'épaule de Pierre. Celui-ci, qui s'appuyait à la rampe, tint bon, mais le petit monsieur bedonnant vacilla et tomba assis sur la marche.

— Sapristi! cria-t-il tout soufflant, mon... mon...!

— Ah! oui... Duveinard, n'est-ce pas?

— Tiens! vous me connaissez donc?

— Moi? non! non!... Seulement... j'ai deviné!

— Vraiment?... Eh bien! cher monsieur, félicitations! félicitations!

Et ce disant, le petit monsieur riait à gorge déployée. Et dans cette bouche ouverte, l'œil de Pierre découvrit un tas de petites choses innommables, noires par endroits, jaunâtres dans d'autres : les unes longues, les autres petites, comme cassées et, enfin, un peu à gauche, un trou affreux dont le bord était boursouflé, sanguinolent, un trou à y loger un pouce d'hercule.

Pierre descendit et reprit place dans son fiacre au milieu des oiseaux et des fleurs. Alors, tout un flot de pensées amères l'assaillit. Il pensa d'abord que Duveinard avait une horrible bouche et qu'il était bien laid quand il riait. Il alla plus loin; il pensa qu'Angèle aimait ses dents, à lui, par la seule force des choses, tout simplement, et pour se consoler des autres.

Ah! ce n'était pas ainsi qu'il aimait Angèle, lui! Il ne l'aimait pas seulement pour son bout de sein pourtant si rose et si gamin, ni pour son doigt pourtant si blanc et si léger, ni même pour sa riche gorge, où pourtant si délicieusement chaque soir, au Casino, venaient se pâmer les roses; il l'aimait des pieds à la tête, il l'aimait tout entière!...

Alors il comprit que ce ne serait qu'une fumée, qu'un caprice... Elle avait dit : « J'aime tes dents; le reste me va moins... »

Ainsi, dix, vingt, trente baisers peut-être sur sa bouche entr'ouverte, quand il rirait, et puis ce serait tout!... Rassasiée de ses dents et de son rire, Angèle ne le souffrirait plus!...

Quand on a vingt-deux ans, il est malaisé de supporter une telle idée....

Alors Pierre arrangea les bottes de fleurs de son fiacre et en fit un coussin. Puis, il retira de sa poche quelque chose de brillant qu'il appuya à sa tempe et qui, sous son doigt, rendit un son sec et vif. Cela fait, sa tête doucement vint prendre place au milieu des fleurs et resta là.

Mais, tout à coup et chose merveilleuse, les lèvres de Pierre s'écartèrent et ses deux rangées de dents blanches et immaculées apparurent victorieusement; le sourire délicieux qui se dégageait de cette tête endormie n'avait plus rien ni de trop amer, ni de trop bruyant, c'était tout simplement l'expression, la synthèse de deux pensées : l'une gaie, l'autre très douce, à peine triste :

. . . .

L'enfant, en mourant, avait songé au manège de ce bout de sein qui se montre et qu'on cache, ainsi qu'à la pauvre maman qu'on « triche » le matin de cinquante francs et à qui l'on rapporte le soir des orchidées et des bengalis.

Henri FRÉMONT.

Les gaietés de l'histoire et de l'amour

UN GRAND-DUC

L'Histoire a ses vaudevilles tout comme les annales comiques des petites gens.

Les historiens sont d'accord pour reconnaître que Pierre III, petit-fils de Pierre le Grand, était impuissant; cependant il avait pour femme l'ardente Catherine II, celle qui, étant un jour au bain, disait au chambellan qui lui apportait une nouvelle importante : « Faites entrer, un domestique n'est pas un homme. »

Avant que son mari montât sur le trône, elle reçut un jour la visite du chancelier Bestuchef, qui, après un long discours, dit à la jeune grande-duchesse :

— Madame, il faut à l'Empire un héritier d'une façon ou d'une autre.

Le chancelier fit valoir toutes les considérations politiques qui militaient en faveur d'un héritier, seul moyen d'assurer sa puissance politique.

— C'est bien, dit la grande-duchesse, puisqu'il faut absolument un héritier à l'Empire, envoyez-moi, ce soir, Soltikof.

Soltikof était le plus beau capitaine des gardes; un gaillard taillé en hercule.

Neuf mois après naissait un grand-duc qui devait être Paul Ier...

Jean-Bernard.

LE BUVEUR D'AMES

(Suite.)

D'une princesse chassée de son palais et fuyant, angoissée et pieds nus, les hordes ennemies qui battent la campagne, elle avait bien la chevelure en révolte, embrousaillée et comme ignorante du peigne. Cette jolie tête effarée et souriante avait dû reposer certainement en plein vent, dans les feuilles sèches des forêts et dans le foin des meules, à la lueur des étoiles; son jeune corps lui-même exhalait comme un parfum sauvage d'herbes roussies par les midis, senteurs mêlées de menthe et de muguets des bois, mais ma princesse errante avait trouvé refuge dans un cloître, et le mur blanc de soleil, sur lequel elle se profilait svelte et souple, était celui du monastère où je venais la visiter, moi, prince mérovingien vaincu fuyant aussi l'invasion, et la grande touffe de lis mystiques pâmés sous le ciel bleu était bien la note complémentaire et pieuse de ce doux rêve épique, rêve d'un matin d'un autre âge éclos dans un jardin de villa d'Auteuil.

Ma voisine sait pourquoi je suis venu, car, disparue un instant dans le rez-de-chaussée obscur, la voici qui revient un livre broché de vert pâle à la main; elle s'est assise dans l'ombre de la maison à chaque instant diminuée par le soleil qui monte, et me voilà installé auprès d'elle, les coudes aux genoux et le front dans les mains, tout au charme troublant et puissant de sa voix.

Je songe aux autres....
Qu'est-il advenu de leurs soirs, là-bas, dans l'ombre,
Qu'est-il advenu de leurs pas? [là-bas,
De sa face hautaine ou de son âme haute,
De l'orgueil d'un ou du rire d'un autre,
Où les ont menés le malheur ou la faute?
Qu'est-il advenu d'eux, dans leurs soirs, là-bas,
De leur douleur, de leur tristesse, de la vôtre,
Vous l'un de ceux-là et vous l'autre,
Qu'est-il advenu de vos pas?

La tristesse et la nostalgie de ces mélancoliques vers d'Henri de Regnier, jamais je ne les avais si bien vécues et ressenties; sa voix fragile et grave s'altérait tout à coup en des intonations rauques qui les rendaient plus touchants encore; pauvre et charmante actrice, elle s'émotionnait elle-même en écoutant sa voix et c'est cette émotion montante et croissante en elle dont pénétrait en moi le choc en retour. Où donc avais-je entendu cette voix?

Les Livres

On heurte là-bas à des portes.
Et j'entends qu'on mendie au coin des carrefours;
Mon soir est inquiet de vos jours :
J'entends des voix basses et des voix fortes,
Celle qui prie et qui gourmande, et tour à tour,
Comme vivantes et comme mortes,
Au fond des jours !

Cette voix aux brisures profondes, cette voix d'âme je la connaissais, c'était la sienne, celle de l'autre, celle qui s'est allée je ne sais où, très loin, là-bas, sans même me laisser un mot d'adieu, celle qui pendant deux ans a été ma vie, ma souffrance et ma joie, celle dont le départ m'a vidé le cœur de tout mon sang comme un coup de couteau, de celle enfin que je ne puis ni ne veux oublier, et c'est elle que j'écoutais en prêtant l'oreille aux beaux vers récités par mon amie l'actrice, la princesse barbare du jardin de banlieue, dont la chantante et douce mélopée évoque en ma mémoire les heures d'autrefois.

En fermant les yeux, il me semble que je la vois.

Je l'ai trop vue, car mon amie vient de fermer le livre; deux bêtes de larmes roulant sur mes joues l'ont avertie d'avoir à cesser ce jeu cruel : « Assez pour aujourd'hui, » me dit-elle; elle me regarda elle-même avec de grands yeux pleins d'eau qu'elle voulait ironiques et qui n'étaient qu'attendris. « Je ne me prêterai plus à ce manège, si vous n'êtes pas plus raisonnable. J'aggrave votre état au lieu de vous guérir, et cela va de mal en pis. »

De mal en pis, en effet : je sors de ces visites le cœur chaviré et la gorge sèche, le front dans un étau, prêt à toutes les folies. Il faut que je m'en aille, je partirai ce soir, il est temps, il le faut.

28 Juin. Saint-Phaland-en-Caux. — Sous mes fenêtres, un grand terrain vague, semé çà et là de plates-bandes, un semblant de jardin planté de géraniums, où broute une chèvre attachée au piquet, des baraquements et puis des baraquements, plus loin de vieilles palissades et, suspendu au balcon d'un chalet à tourelle hexagonale, cet écriteau : « Villa Casino »; au-dessus de tout cela poudroie un ciel d'un bleu intense, coupé dans le bas par une bande d'un bleu dur, comme un pavage de lapis dressé sur l'horizon : la mer.

La plage est déserte : dans le terrain vague, propriété de l'hôtel, deux vieilles Anglaises en robe d'Oxford se promènent mélancoliques, l'une, un pliant sous le bras ; l'autre, abritée sous une large ombrelle verte, accompagnées toutes deux d'un gentleman imbécile en complet moutarde depuis le pantalon jusqu'à la casquette de voyage ; ce sont, avec moi, les seuls voyageurs descendus dans l'hôtel; le Casino n'ouvrira que le 15 juillet. Le 15 juillet, pas avant, les baraquements se transformeront en boutiques, étalant à leurs devantures leurs pacotilles de galets peints et de coquillages ; le 15 juillet seulement, l'écriteau de la villa à louer disparaîtra du balcon et l'orphéon du pays inaugurera la saison.

D'ici là, la ville est morte, ensommeillée dans sa torpeur au pied de ses falaises pelées, sous ce soleil qui brûle et semble durcir les vagues d'un bleu éclatant d'émail; et de ces rues provinciales, poussiéreuses et mornes, de ces quais silencieux de port de pêche animé seulement pendant trois mois d'hiver émanent une si accablante tristesse, un tel navrement et une telle atmosphère de mort, que je me crois dans une ville au lendemain d'une peste, une ville vidée par la panique et dont la terreur a chassé le dernier habitant survivant.

La bleue immobilité de l'Océan ajoute encore à cette impression; au pied de sa falaise, le Casino désert a des faux airs de lazaret avec son double rang de cabines aux bois fendillés de chaleur.

Ce pays est pourtant celui de mon enfance, mais une enfance si grise et si lourde d'ennui, aux yeux toujours tournés vers ailleurs, que je n'ai même pas le courage de la revivre. Je n'ai même pas été revoir la maison où je suis né. A quoi bon ? d'autres l'habitent.

Il y a vingt ans, une manière d'étang luisait dans la vallée, bordé à l'ouest par un grand rideau d'arbres et coupé dans toute sa largeur par les pilotis moussus d'un vieux pont; les nuits de lune, les clochers de deux églises et la masse énorme d'une ancienne abbaye s'y dédoublaient dans une eau comme maillée d'argent; les ponts et chaussées m'ont gâté mon paysage. Que suis-je venu faire ici, dans cette petite ville assoupie où, hormis dans le cimetière, je n'ai plus rien, rien qui me tienne au cœur ?

Oublier que je vis, puisque je n'ai même plus conscience de ma souffrance ! je m'y sens comme engourdi, grisé d'opium, lourd de torpeur.

Il faut que je m'en aille; l'atmosphère de cette ville morte est comme un philtre, je n'y sens pas battre mon cœur.

29 Juin. — Je ne suis pas parti, j'ai rencontré Mme B... Elle est veuve, je lui ai fait jadis une cour assez pressante, il y a bien dix ans de cela, et avec la belle audace du fat que j'étais alors, dans les premiers mois de son mariage. Aujourd'hui elle est libre, maîtresse d'une jolie fortune et promène dans les villes du littoral sa beauté mûre et reposée de femme de trente ans et la santé débordante de joie de son fils, un petit garçon que j'ai connu frêle et délicat. Mme B... est embellie, jamais je ne l'ai vue si fraîche. Un très beau gars aux yeux d'un bleu profond et doux, deux yeux qui m'en rappellent d'autres, l'accompagne. Son cousin, dit-elle ; ici on chuchote : son amant.

Que m'importe ! Ils sont tous deux jeunes, agréables à regarder et donnent une sensation de bonheur partagé et de destins accomplis. Mme B... m'a reconnu de suite et y a mis de la complaisance, car Dieu sait si je suis changé ! Avec son instinct de femme, elle a deviné mon chagrin; la pitié qu'elles ont toutes pour les choses d'amour l'a sans doute avertie, elle m'a présenté au cousin, fait embrasser son fils et m'a emmené avec eux à la campagne; nous nous sommes donc empilés à quatre dans une voiture découverte et nous voilà partis.

Ici, il faut l'avouer, la campagne est merveille, les récoltes encore sur pied mettent sur les plateaux une houle verte de seigles frissonnants et de bruissantes avoines, d'où les grands arbres des fermes émergent en flots ; ici les blés sont encore verts, ils sont mûrs aux environs de Paris.

En traversant Mounetôt, un petit village aux rues désertes, tous les habitants aux champs ou cueillant le varech aux pieds des falaises, Mme B... a eu la fantaisie d'entrer dans l'église : une pauvre petite église de campagne, sans ornements et sans style, au clocher de pierre grise coiffé d'ardoises jaunies, et presque effondrée de vieillesse dans la terre grasse de son cimetière; nous n'avons pu nous empêcher de nous récrier, le cousin et moi : qu'allait-elle faire dans cette ruine ? Mais Mme B... avait son idée, et il a fallu arrêter la voiture : d'un bond elle a été à terre et, d'un autre, enjambant les croix branlantes et les tombes moussues, elle est entrée dans sa grange : cinq minutes après, elle était remontée auprès de nous et, comme je la plaisantais sur cette dévotion pareille à une crise : « Vous n'y entendez rien, me disait-elle, j'avais une prière à faire au bon Dieu de cette église. »

— De cette église et non d'une autre? ne pouvais-je m'empêcher de sourire.

— Certainement, m'était-il répliqué, vous ne savez donc pas? La première fois que l'on entre dans une église, dans une église où l'*on* n'était jamais entré, on peut demander ce qu'on veut à Dieu, et Dieu vous l'accorde toujours.

Vraiment, comme un regret me prenait de l'occasion manquée.

— Et est-il indiscret de chercher à savoir ce que vous avez demandé ?

Alors, elle, tout à coup sérieuse :

— Oh ! une chose bien simple, allez; je me suis signée et j'ai dit tout bas : « Mon Dieu, faites-moi la grâce d'aimer toujours ceux que j'aime aujourd'hui. »

Et voilà que, sans savoir pourquoi, je me suis senti remué, mais remué jusqu'aux larmes et, parole d'honneur, il en est tombé une sur la petite main que j'avais prise pour la serrer; alors j'ai vu dans son regard qu'elle me plaignait et qu'elle, aujourd'hui si heureuse, avait eu certainement autrefois sa part d'épreuves à subir.

18 Juillet. Le Havre. — Un fourmillement de vergues et de mâts, bâtiments de guerre et vaisseaux marchands, comme une forêt mouvante dressée sur l'horizon encrassé de fumée par les transatlantiques, avec çà et là le papillottement blanc des voiles ensoleillées au large; les neuf bassins du port.

(A suivre.)

Jean LORRAIN.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 8. Édition de Paris : 5 centimes. 25 FÉVRIER 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements. 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

SOUVENIRS D'AMOUR, par Jacques LOZÈRE



SOUVENIRS D'AMOUR

Il rentra chez lui. Il venait de voir jouer une idylle [illegible] aux refrains polissons sautillant sur des couplets à la Florian, et ce ragoût, spirituellement pimenté de naïvetés savantes, l'avait mis dans un singulier état d'esprit.

Malgré ses trente-six ans, il était encore un peu bête en amour. Cependant il avait vécu dans l'endiablement d'autrefois ; on en disait alors de moins raides en montrant plus de jambe ! Lui regrettait la première manière sans nier l'influence raffinée de la seconde.

Il aimait toujours les femmes, mais il en avait aimé une et, marchant nerveusement dans sa chambre, c'est à celle-là qu'il songeait.

Elle l'avait quitté depuis cinq ans pour un amant plus riche, un garçon correct qui voulait une maîtresse par hygiène et qui l'habillait bien par vanité. Dès lors, il n'eût tenu qu'à elle de se laisser vivre dans le luxe tranquille d'un loyer de cent louis et d'un coupé au mois, mais c'était une folle qui rêvait d'amants de cœur autant que de huit-ressorts.

Après avoir joui de la sensuelle lâcheté de l'homme qu'elle venait de quitter, elle se fatigua bientôt de ce renouveau larmoyant et, un soir, elle s'attarda si longtemps au sixième étage d'un reporter du high-life que son protecteur, peu soucieux de dormir seul après minuit, la lâcha poliment sans l'inscrire au grand-livre.

Lui avait su vaguement cette histoire ; depuis il n'entendit plus parler de son ancienne maîtresse.

Comme on n'a pas encore trouvé le moyen d'aimer les filles autrement que sa femme ou la femme d'un autre, à travers les trahisons et les tendres retours de ces aventures d'alcôve, il avait souffert, tout comme Fortunio ou le comte Muffat.

Si c'était un gobeur, c'était aussi un Parisien en chair et en os ; la douleur ne le maigrit pas plus qu'elle ne changea la couleur de ses cheveux. Cependant, il avait conservé une grande photographie entourée d'un filet d'or et il la regardait souvent, même quand des femmes venaient chez lui.

Elle était en robe de bal ; la tête fine, un peu petite, aux yeux moqueurs bien entourés de longs cils et de sourcils nettement tracés, au nez incorrect et mutin, aux lèvres minces entr'ouvertes par un joli sourire, surmontait de belles épaules et des rondeurs de poitrine hardiment esquissées ; les mains et les bras semblaient charmants sous la charge des bagues et des bracelets.

Ce soir-là, il la contempla plus longuement que de coutume. Les petites mines de la divette en vogue avaient dû émouvoir tout son être, car il se sentait le cœur plein de ces pastorales du parc Monceau qu'il venait d'entendre chanter et que son ancienne maîtresse savait si bien lui jouer avec ses phrases apprises, ses souplesses amoureuses, son instinct de jolie fille.

Il n'avait jamais rencontré de femme dont le genre de chatteries allât mieux à son tempérament de viveur sentimental et il lui semblait que, dût-il la retrouver un jour perdue de vices, il l'aimerait encore.

Il en était là de ses rêveries quand il entendit dans la rue un bruit confus de cris et de pas précipités.

Il ouvrit sa fenêtre et vit au loin une foule amassée discutant derrière des sergents de ville qui hésitaient à un carrefour sur le chemin à prendre.

Au même moment, on sonna chez lui.

Fort intrigué, il alla ouvrir et fut presque renversé par une femme haletante qui se précipita dans sa chambre.

Dès qu'elle se fut retournée et que la lumière éclaira son visage, il la reconnut.

C'était elle : tête nue et cheveux épars, vêtue d'une camisole sale et d'un jupon boueux, les pieds chaussés de pantoufles avachies, la figure jaunie, les yeux rouges et sans cils.

La rumeur de la rue sembla se rapprocher.

— Ferme la fenêtre, dit-elle d'une voix enrouée.

Stupide, hébété, il obéit.

— Hé bien ! oui, me voilà ! reprit-elle en se jetant sur un fauteuil comme éreintée, je me suis rappelée tout à l'heure que tu demeurais ici ; tu étais un bon garçon, toi, autrefois, j'ai pensé que tu me tirerais d'affaire ; on me cherche et mon compte est clair si l'on me trouve !

La foule avait passé sans s'arrêter, les voix s'éloignaient ; elle souffla un moment, puis, regardant bien en face son ancien amant abruti d'effarement, elle [illegible] :

— Tiens ! je vais tout te dire et puis tu feras ce que tu voudras ! Il y a quatre ans, après avoir quitté cet imbécile, je suis allé à Londres avec un Anglais, un commis en nouveautés que je prenais pour un lord ! Là-bas, tu te doutes de ce que je suis devenue ; ça ne m'allait pas d'abord, mais bah ! on s'habitue à tout ! Au bout de deux ans, je voulus revoir Paris ; beau patriotisme, n'est-ce pas ? et puis, sans blague, je m'ennuyais après toi ! De retour à Paris, je n'osai pas venir te voir : tu m'aurais jeté la porte au nez ! je continuai le métier de Londres ! La maladie m'a empoignée ; je suis sortie de l'hôpital bien changée, va ! Dame, mon cher, de ce jour-là, la vie ne fut pas rose.

« Pendant treize mois, j'ai roulé de quartier en quartier ! Ah ! je suis devenue quelque chose de propre ! Depuis quinze jours seulement j'habite un chenil à filles à trois cents pas d'ici ; c'est ça qui me rendit enragée de te savoir si près de moi ! Ce soir, j'ai ramené un homme : il avait un diamant au doigt ; — j'aimais tant les diamants, autrefois ! — il avait de l'or aussi ; — quelle drôle d'idée de venir avec de l'or et des bagues chez une femme comme moi ! — Quand je le vis endormi, je voulus le voler et filer ; au moment où j'ouvrais la porte, il s'est réveillé, il a crié et moi je me suis sauvée à toutes jambes pendant qu'en haut il faisait un boucan de tous les diables. — Voilà ! et maintenant, si tu veux, va chercher les sergots !

Elle se leva et se planta en face de lui, le poing sur la hanche.

Il avait écouté ce récit coupé de hoquets essoufflés sans la quitter des yeux.

Quand elle eut fini de parler, épouvanté, il essaya de changer la direction de ses regards qui allèrent tomber sur le portrait de la femme d'autrefois.

Elle suivit ce mouvement, se revit en un éclair, aimée, souriante et belle ; c'en était trop ! la mégère tomba lourdement à genoux, cachant sous ses loques sa face terreuse.

Elle pleurait ! elle pleurait comme pleurent les enfants, la poitrine soulevée de grands sanglots plaintifs.

Lui, en son égarement morne, reconnaissait maintenant la voix des jours heureux sous les larmes qui la voilaient. Cette histoire lui semblait un cauchemar et cette femme agenouillée se confondait devant ses yeux avec les traits du portrait. C'était bien sa maîtresse, l'adorée du bon temps ! elle pleurait ainsi sans doute à cause d'une bouderie amoureuse, quelque scène de jalousie commencée tout à l'heure au théâtre et dont l'épilogue charmant n'allait pas se faire attendre !

— Louise ! dit-il doucement.

D'un bond elle se releva ; elle vint l'enlacer de ses bras maigres, montrant sa poitrine flétrie, le baisant sur la bouche de ses lèvres gercées : mais les yeux ne changent pas, eussent-ils les bords rongés ! un seul appel d'amour et les siens avaient retrouvé les lueurs d'autrefois !

Peut-être cette fille hideuse et cet homme affolé allaient-ils s'étreindre en un délire de passion : la rumeur de la rue monta de nouveau jusqu'à eux.

Elle ne voulait pas l'entendre : il s'arracha de ses bras, courut à la fenêtre et l'ouvrit. Il n'appela pas, mais, revenant au milieu de la chambre, du regard il la fixa durement.

— C'est dommage ! dit-elle avec un ricanement affreux, je t'aurais bien aimé cette nuit !

— Restez encore, répondit-il ; quand la rue sera déserte, vous vous sauverez.

— Adieu ! reprit-elle de sa voix rauque, mes baisers ne t'ont pas fait peur tout à l'heure, maintenant tu vois trop la carcasse ! tu garderas mon portrait, n'est-ce pas ? Adieu, la rousse m'attend !

Elle sortit.

Par la fenêtre ouverte, il la vit courant après les sergents de ville ; puis le groupe s'éloigna dans le lointain de la rue sombre, reparaissant encore deux fois sous le scintillement des réverbères, et l'homme resta là jusqu'au matin à pleurer sur ses souvenirs d'amour.

Jacques LOZÈRE.

Laissez passer la Justice du Peuple !

Pour Henri Bouillon.

Aujourd'hui, premier dimanche de mai, il y a grande fête sportive à l'hippodrome de Longchamps. Il est trois heures. On n'attend plus que la présence du Président de la République pour discuter le *Grand Critérium national*, une nouvelle épreuve pour chevaux de trois ans, d'une distance d'environ deux mille quatre cents mètres et dotée d'une allocation extraordinaire de cent mille francs.

Un orage imminent, prometteur de rafales copieuses et de coups de tonnerre retentissants, plane sur le champ de courses, au-dessus duquel les gros nuages mordorés sont immobiles comme à l'ancre. Malgré la certitude de la tempête à bref délai, l'affluence est énorme. Il y a là, au bas mot, quatre-vingt mille personnes. On ne laisserait pas tomber une épingle dans la tribune du Jockey-Club. De même dans celle réservée aux dames du comité. Également au grand complet et en grande tenue le bataillon de Cythère avec « ses plus jolies tendresses ». De mémoire de Parisienne, jamais on ne vit « un plus nombreux essaim de beautés rayonnantes. Teints satinés, étoffes savamment nuancées, ombrelles aux reflets chatoyants, tout contribue à l'harmonie de l'ensemble pour le plaisir des yeux ! Et cette réunion de blanc, de bleuet, de rose et blanc est du plus gracieux effet ». On ne trouve plus ni au pesage ni aux pavillons à cinq francs une place libre. Plus nulle part un barreau de chaise vacant pour s'exhausser un peu.

Sur la pelouse, le long des lisses, accumulé en files interminables dont la tête seule percevra l'*éclair de l'arrivée*, le *Peuple souverain* s'empresse et s'écrase. Depuis quelques années, il se passionne pour les courses et passe maintenant ses dimanches, suivant l'attribution des réunions, soit à Auteuil, soit à Longchamps. Il est devenu très compétent sur les choses sportives. Il connaît de vue tous les jockeys, et, immédiatement, à la coloration de la casaque, en nomme le propriétaire. Il sait le pedigree des chevaux illustres. Il n'ignore pas que les fils de *Bruce* ne valent que sur les courtes distances, tandis que la descendance de *Trocadéro* fait merveille sur les longs parcours. Nul ne savoure mieux que lui toute la beauté d'une arrivée disputée et n'applaudit plus vivement quand le cavalier sauve la chute à la rivière des tribunes.

Soudain, les tambours battent aux champs ! La pelouse ondule et déferle. Des milliers de chapeaux frétillent au bout des cannes. De tout l'hippodrome monte le mugissement sans cesse grandissant d'acclamations et de bravos furieux : le Président de la République arrive !

Une choche tinte aussitôt. Son glas grêle et fêlé étouffe net l'ouragan des vivats.

Les agents font évacuer la piste.

Les chevaux sortent.

Suivant le cérémonial de rigueur pour les épreuves classiques, les neuf concurrents restés inscrits, dans l'ordre du programme, s'acheminent, à la file indienne, prendre leur canter devant la loge présidentielle et se ranger au départ.

Le Roulier 20/1 (Weston) ouvre la marche. Puis :

Géta 6/1 (A. Nib) ;

Annabella 30/1, au baron Vivandière, pouliche longue, près de terre et très harmonieuse, mais malheureusement déjà tout en sueur et sous l'influence du sexe. Le petit Mulrady, qui s'est décidé, moyennant 6,000 francs, à traverser la Manche pour venir la monter, danse sur la selle comme un bouchon sur la vague ;

Usufruit 12/1 (Smeton), poulain commun et décousu ;

Mons-en-Puelle 7/1 (Rowey), au marquis Dardanelle. Une bordée de sifflets accueille sa présence sur la piste. Depuis longtemps les parieurs suspectent le jockey et l'écurie. C'est un dicton courant sur la pelouse : « Pas de Dardanelle favori gagnant. » La bête et le cavalier ont d'ailleurs des allures inquiétantes d'acrobates ;

L'Affiche 25/1 (E. Bard) ;

Puis viennent les deux représentants de l'écurie Villebot : *Chemulpo* 100/1 et *Réseau d'Or* 1/3. Le premier n'est ici que pour assurer un train régulier et soutenu à son compagnon de box, le grandissime favori pour lequel l'on paye 3. A moins d'une défaillance improbable, lui seul doit fournir le vainqueur, tant sa supériorité est grande. Il a gagné, en se jouant du lot qu'il rencontre à nouveau aujourd'hui, les six courses qu'il a disputées. Nul n'a pu l'approcher, ni le forcer à s'étendre. Snam, la plus fine cravache de France, le pilote W. Nib, l'ordinaire jockey de la maison Villebot, est en selle sur *Chemulpo ;*

Enfin *Crescentius* 30/1, à M. Heriberto Vomito. L'étonnement est grand de voir ce cheval remplir son engagement. Comment se peut-il que son propriétaire le laisse partir en société aussi relevée ? Son absence de chance y est totale. Depuis le commencement de la saison, il a été battu et rebattu non seulement par les animaux contre

lesquels il se met en ligne, maispar des bêtes d'ordre très inférieur. Il n'a figuré ni dans le prix Hocquart, enlevé par *Usufruit*, ni dans le prix Nabob, gagné par *Annabella*, et les deux chevaux n'ont ici qu'une petite chance d'outsider.

Crescentius compte tout juste à son actif un petit succès pénible et peu probant sur des chevaux presque de prix à réclamer. Plus on réfléchit, plus on s'étonne de le voir sur la piste. Il a sur le dos le trop fameux William Harret — deux fois disqualifié pour tirages trop apparents, et deux fois rentré en grâce — qui l'a déjà monté aux réunions précédentes.

Pourtant *Crescentius* est resplendissant de condition et de santé. Il n'a point une once de chair inutile. Ses muscles font partout saillie. Il a l'imposante silhouette d'un vainqueur de Grand Prix ou de Derby. Et, dans le galop d'essai, son action est à la fois si puissante et si coulante! Mais le souvenir de ses piteuses performances détourne le public de risquer son argent sur lui. A part les fortes commissions exécutées à la dernière heure, les donneurs l'offrent en vain à trente et même quarante contre un. En revanche, sur la fin, il n'est plus possible de se procurer *Réseau d'Or*, même en payant 4.

Les chevaux sont alignés sous les ordres du starter.

Annabella retarde longtemps le départ par ses incartades.

Au baisser du drapeau, tous les concurrents s'élancent bien groupés, sauf *Annabella* qui fait tête à queue et reste au poteau.

Chemulpo, aussitôt sur ses jambes, prend le commandement.

Il mène très vite, loin devant *Usufruit* et *Géta; Réseau d'Or*, *Mons-en-Puelle*, l'*Affiche*, le *Roulier* suivent, égrenés sur dix longueurs.

Crescentius ferme la marche.

Un instant, ils disparaissent aux regards. Maintenant, on les voit repasser entre les éclaircies des toits du Pari-Mutuel. L'ordre n'a point varié : toujours *Chemulpo* en tête et *Crescentius* en queue.

A la montée, le leader force encore le train. *Géta*, *Usufruit*, le *Roulier* le serrent de près. Les autres se rapprochent.

Dans la descente, *Chemulpo* s'arrête à bout de souffle. *Usufruit* et le *Roulier* sont battus. *Géta* cherche à s'échapper. *Réseau d'Or*, l'*Affiche*, *Mons-en-Puelle* se mettent à sa poursuite. *Crescentius*, seul, n'améliore pas sa position.

Le public commence à crier le nom des concurrents. La foule se dresse sur ses dix doigts de pieds, haletante, la gorge séchée et l'œil exorbité. Les chevaux se rapprochent. Ils sont au dernier tournant. On aperçoit déjà dans le fond, au-dessus de la houle des têtes hurlantes et gesticulantes, fleurir et sautiller les têtes claires des jockeys.

Le peloton entre dans la ligne droite.

Le sol gronde sous la charge des galops furieux. Les cravaches claquent sans relâche sur l'encolure des chevaux.

Réseau d'Or a la corde, *Mons-en-Puelle* et *Géta*, en dehors, se détachent nettement des autres, battus sans retour possible. Mais déjà le favori domine ouvertement les deux poulains. Très à l'ouvrage et sévèrement montés, pour ne pas perdre contact, ils lâchent pied à la distance.

La victoire de *Réseau d'Or* ne fait plus de doute. Il galope librement la tête au poitrail, devant le lot désemparé et fouaillé à tour de bras.

Un hurlement universel escompte ce triomphe. « Réseau d'Or! Réseau d'Or! Réseau-d'Or! tout seul! Comme il veut! Réseau d'Or! Tous les autres à la cravache! Réseau d'Or! Réseau d'Or! au pas ! »

Soudain, *Crescentius* traverse vivement le peloton des battus. W. Harret l'amène dans un rush foudroyant sur *Réseau d'Or*. A chaque foulée, il regagne du terrain.

Le favori n'a plus que trois longueurs d'avance.

Le favori n'a plus que deux longueurs.

Plus qu'une longueur.

Ensemble!

A quelques mètres du poteau, une lutte acharnée s'engage. Courte.

Malgré les efforts désespérés de Snam qui roule avec fureur sur *Réseau d'Or*, W. Harret n'a qu'à lever les mains pour prendre sur le poulain de Villebat un avantage décisif et gagner facilement par trois quarts de longueur.

Dans les dernières foulées, *Géta*, revenu très fort, enlève d'une courte tête la troisième place à *Mons-en-Puelle.*

A peine *Crescentius* allonge-t-il sur le poteau d'arrivée son encolure victorieuse, qu'une immense clameur s'élève par tout le champ de courses : « Voleur! voleur! voleur! voleur! » Une rage folle de vengeance grise le public devant l'impudence d'un tel résultat. Ce cheval, battu et rebattu précédemment, qui enlève aujourd'hui au pas une pareille épreuve à des animaux de la valeur de *Réseau d'Or*, de *Géta* et de *Mons-en-Puelle!* Le dol éclate, manifeste. Heriberto Vomito, d'accord avec le jockey, a fait tirer son poulain dans les réunions antérieures pour l'avoir à grosse cote dans le Grand Critérium national, et ramasser ainsi la forte somme.

Brusquement, les cordes et les piquets volent en l'air. Sous son effrayante poussée, le public de la pelouse rompt les barrières qui l'endiguent. Il se rue dans la piste qu'il emplit d'un seul coup, ramenant, dans un remous irrésistible, Harret et sa monture avant qu'ils aient pu regagner le pesage, au milieu d'une foule menaçante et hurlant : « Voleur! voleur! voleur! voleur! »

Impassible sur *Crescentius* anxieux qui encense les oreilles aiguisées, le jockey ne paraît ni entendre ni comprendre. On dirait que ce n'est point lui que soufflette ce cri incessant de : « Voleur! voleur! voleur! voleur! » D'ailleurs, il en a bien vu d'autres. Il est blasé sur ces ovations à rebours. Il sait parfaitement par expérience qu'il n'a rien à craindre de tous ces braillards. Comme toujours, la police viendra le dégager. Elle arrêtera les plus bruyants. En même temps, l'entraîneur de *Crescentius* et l'écurie se feront jour jusqu'à lui, la trique à la main. En cette occasion, son calcul devait se trouver faux. Les siens, épouvantés des proportions que prend l'indignation publique, se hâtent de s'enfuir. Les agents, redoutant dans le désordre quelque attentat anarchiste sur la personne du Président de la République, ne songent qu'à surveiller son départ, à l'escorter et à le mettre en sûreté.

Lentement, pleuvent quelques larges gouttes. Sur le satin rose de la casaque, elles simulent des taches de sang.

Voyant qu'on ne songe point à le dégager, W. Harret cherche à fendre la foule. Il enfonce brusquement jusqu'aux talons ses éperons dans le ventre du poulain. Il tente un effort surhumain pour le débourber, pour le faire ruer formidablement afin de s'ouvrir un passage. Le cheval enserré ne bouge pas plus que s'il était en bronze.

Maintenant on ne crie plus : « Voleur! » on vocifère : « A mort! A l'eau! » Toujours impassible, le jockey semble se résigner. Seulement sa face jaunie et glabre prend une teinte de vieil ivoire, et sa main aux métacarpes géants étreint fortement sa cravache. Des gens à face patibulaire l'entourent. Un caillou lui rase la joue. Les cannes et les parapluies métronoment sur sa casaque et sur la croupe de *Crescentius.*

W. Harret prend peur. A tout prix, il se veut dégager. Il croit s'en tirer par un acte de suprême brutalité. Méthodiquement, il se dresse sur ses étriers, se penche sur l'encolure et abat sa cravache, empoignée par le petit bout, sur les plus menaçants — par trois fois et de toute sa vigueur. Deux cris sauvages répondent. La foule terrorisée s'écarte. Dans l'espace qu'elle laisse libre gisent les corps de deux parieurs assommés.

Le jockey éperonne à nouveau le pur sang dont il cingle à plusieurs reprises les flancs de son terrible nerf de bœuf. Il le pousse impétueusement à l'endroit où la multitude paraît flotter. Il y pénètre comme dans du beurre. Mais l'instant d'après, tous se jettent à nouveau sur lui. Les cannes et les parapluies se lèvent. Quelques secondes, on le voit encore gesticuler et cogner sous l'averse des triques. Deux petites explosions éclatent. Deux coups de revolver sans doute. Puis W. Harret, empoigné par la botte, est projeté hors de selle sur le sol, où le Peuple souverain, qu'il a si souvent volé, en fait justice à coups de souliers, de pointes de parapluies et même de couteaux.

Un coup de vent brusque comme un frisson de fièvre quarte fend le ventre des nuages de plomb. L'averse prend de suite les proportions d'un véritable déluge. La pluie, comme excitée par son propre clapotis, redouble toujours et toujours.

L'orage se déchaîne splendidement sans arrêter la fureur des justiciers. Comme les conjurés de César, plusieurs s'entre-blessent, tous frappant à la fois.

Jadis le Peuple promena sur des piques la tête, le cœur et le sexe de la princesse de Lamballe, la conseillère de l'Autrichienne. Il égorgea peu après toutes les filles publiques renfermées à la Salpêtrière. Jadis le Peuple pendit le financier Foulon, banqueroutier génial et savant en l'art de la famine, et qui s'était vanté de faire manger de l'herbe à toute la nation. Il décapita ensuite le cadavre et exposa la tête avec du foin plein la bouche à la fontaine Maubuée. Et les gazettes de l'époque louèrent la terrible justice du Peuple. Aujourd'hui, plus clément aux banqueroutiers qui le [illegible], ses mandataires qui se parjurent et le trahissent à l'envi, aux prostituées — ses filles déshonorées par le luxe et la misère, le Peuple souverain n'exerce plus que rarem[illegible] sa suprême juridiction. Il ne s'en sert plus guère que contre les jockeys qui ne courent pas droit et faussent le résultat des courses, car il exige encore d'eux seuls l[illegible] qualités de loyauté et d'honneur qu'il renonce à demander à ses prêtres, à ses magistrats ou à ses représentants.

Mais voilà qu'un grondement persistant et rythmé domine les grondements du tonnerre. Un [illegible] républicains, téléphoné à la hâte, arrive au galop de charge pour balayer l'hippodrome et rétablir l'ordre.

Déjà, à la Cascade, brillent les casques et les lattes dégainées.

Sauve qui peut et tape dans le tas! Sous les lanières de l'averse, les deux mains sur son chapeau, le Peuple ayant fait justice se sauve d'un seul côté, en un seul troupeau, foulé, piétiné, sabré par la garde républicaine!

Loin, devant la cohue ruisselante des fuyards et des soldats que la foudre raie incessamment de la lueur sanglante des éclairs, *Crescentius* galope ventre à terre, emballé. Il traîne John Harret, dont le pied droit, en tombant, resta chaussé dans l'étrier, le jockey John Harret, trois fois vainqueur du Grand Prix de Paris, aujourd'hui supplicié par la volonté nationale, mêmement qu'autrefois Brunehaut, reine d'Austrasie.

Tous, gardez-vous d'arrêter le cheval. Laissez passer la justice du Peuple!...

Johannès GRAVIER.

Écoute dans le jardin

Ecoute dans le jardin qui sent le cerfeuil
chanter, sur le pêcher, le bouvreuil.

Son chant est comme de l'eau claire
où se baigne, en tremblant, l'air.

Mon cœur est triste jusqu'à la mort,
bien que de lui plusieurs aient été, et une soit — folles.

La première est morte. La seconde est morte;
— et je ne sais pas où est une autre.

Il y en a cependant encore une
qui est douce comme la lune.

Je m'en vais la voir cet après-midi.
Nous nous promènerons dans une ville.

Ce sera-t-il dans les clairs quartiers
de villas riches, de jardins singuliers?

Roses et lauriers, grilles, portes closes
ont l'air de savoir quelque chose.

Ah! si j'étais riche, c'est bien là
que je vivrais avec Amarylia.

Je l'appelle Amarylia. Est-ce bête!
Non ce n'est pas bête. Je suis poète.

Est-ce que tu te figures que c'est amusant
d'être poète à vingt-huit ans!

Dans mon porte-monnaie, j'ai dix francs,
et deux sous — pour ma poudre. C'est [illegible]

Je conclus de là qu'Amarylia
m'aime et ne m'aime que pour moi.

Ni le « Mercure », ni l'« Ermitage »
ne me donnent de gages.

TARTARINADE, par A. FALCO.



Chanson de marins.

LES PELL'TAS

Paroles et musique de Jules HEURTEL.

Allegretto

Refrain

Oui, nous som_mes les Pell'tas, Les pell'_tas fils de pell'_

_tas Oui nous sommes les pell'_tas qui n'ont pas peur de couler en

Couplet.

tas! Pour huit mois de gran_de pê_che Pas_sé fé_vri_er; —

— Laissant là charrue et bê_che Sans fai_re prier: — A bord

d'u_ne go_ë_let_te Ou d'un grand transport, Quand fleu_

_ri la vi_o_let_te je quit_tons le port. Car nous

I

Pour huit mois de grande pêche,
Passé février;
Laissant là, charrue et bêche
Sans faire prier;
A bord d'une goélette
Ou d'un grand transport,
Quand fleurit la violette,
Joyeux, je quittons le port:

REFRAIN

Oui, nous sommes les pell'tas,
Les pell'tas, fils de pell'tas.
Oui, nous sommes les pell'tas
Qui n'ont pas peur de couler en tas!

II

Quand nous rentrons de la Manche
Dans le grand maudit,
L'on ne sait, si c'est dimanche
Ou si c'est jeudi.
Seul, on pense à sa payse
A ses petit gas.
Aux vieux dormant près l'église
Ou j'dormirons p't-être pas!

III

Si je touchons à bon terme:
Dessus le Grand Banc,
On travaille dur et ferme
Dans le jour tout blanc:
Et l'on met tout son courage
Pour être premier
A tailler de bel ouvrage
Aux autres gars, les graviers!...

IV

Sitôt bonne pêche acquise
L'on parle retour;
Mais arrive une banquise
Les amis, bonjour!...
On barbote en la grand'tasse...
— Comme le Vaillant *—*
A moins que par là ne passe
Un brick breton louvoyant.

V

Puis qu'est-ce que ça peut faire
De rester là-bas...
Ça n'est pas ben long, l'affaire
De vie à trépas...
Mais oublions la misère
Pour nous sécher l'cœur
Le Vieux remplit notre verre
De shnick *et chantons en chœur.*

REFRAIN

Oui, nous sommes les pell'tas,
Les pell'tas, fils de pell'tas,
Nous sommes les bons pell'tas
Qui n'ont pas peur de couler en tas!



Elle est vraiment très bien Amarylia
et aussi intelligente que moi.

Il manque cinquante francs à notre bonheur.
On ne peut pas avoir tout, et le cœur.

Peut-être que si Rothschild lui disait :
Viens-t'en... Elle lui répondrait :

Non, vous n'aurez pas ma petite robe,
parce que j'en aime un autre...

Et que si Rothschild lui disait : Quel est
le nom de ce... de ce... de ce... poète?

Elle lui dirait : C'est Francis Jammes.
Mais ce qu'il y aurait de triste en tout cela :

C'est que je pense que Rothschild ne saurait pas
qui est ce poète-là.

Francis JAMMES.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

LE ROI DAVID

Le cabinet de toilette d'Angèle, deux pièces séparées par une baie que ferme un rideau de verre multicolore. La première, le cabinet de toilette réel, en carreaux vernissés jusqu'à la moitié de la hauteur des murs, où courent d'étranges et gigantesques œillets jaunes, aux pétales déchiquetés et courbés, sur le fond pâle de l'émail, comme par un vent furieux. Une tenture de soie soufre, frappée çà et là de larges cercles orangés, vient rejoindre les œillets. Le plafond est une verrière, dont les vitres finement cannelées s'encadrent dans de fantastiques découpures. Un tapis crème. Dans un panneau, la toilette en marbre sérancolin, et tout le service, cuvette, pot à l'eau, etc., en cristal. En face, la baignoire, presque à fleur de terre; il faut quatre marches pour y descendre; puis la table à coiffer, qui porte l'appareil compliqué des brosses et du nécessaire. Enfin une grande armoire, dont les trois hautes glaces reflètent l'intense et douce lumière où flottent meubles et tentures, et qui crée à cette pièce une clarté spéciale et semblable à celle que pourrait entrevoir un plongeur sous l'eau d'un lac limpide et traversé par le soleil. Toute différente est la manière de boudoir qui succède, tendu d'un velours anglais sur lequel verdissent de frais feuillages, et meublé des fragiles meubles à la mode, portant sur leurs pieds grêles les coussins mous et les rubans floches. Une large fenêtre, avec un bow-window donnant sur le jardin. Un tapis brun uni, par terre. Dans un coin, une grande fourrure blanche étalée. Ici, lumière discrète. Tonalité intime et confortable.

Angèle est allongée sur un canapé, la ligne onduleuse de son corps se perd dans les plis retombés d'un ample peignoir de soie grise. Elle s'est jetée là, dans un mouvement de lassitude et d'abandon, et de tristesse aussi; car ses yeux paraissent regarder, du fond d'eux-mêmes, le petit nuage serpentin que forme la fumée de sa cigarette. Des figures dansent indécises, au travers : Odon de Wark, avec sa face impassible de joueur qui va *bluffer*; Withcomb, qui sourit des yeux, pendant que sa bouche se serre avec un rictus glacial; et Philippe, qui sourit aussi, mais doucement. Des chiffres éloquents accompagnent ces apparitions. Il semble à Angèle que sa pensée vient de faire un faux pas subit et, du fond du précipice où elle glisse, elle entrevoit confusément les êtres dont l'existence l'obsède, mêlés dans son inquiétude, comme ils le sont dans sa vie.

Elle éprouve la courbature d'un songe mauvais. La pendule fait tic tac et bat à contretemps la mesure des gouttes d'eau qui s'égrènent dans la baignoire.

Cela dure longtemps, puis la femme de chambre paraît.

LA FEMME DE CHAMBRE. — M. Brutelle est au salon, il fait demander si Madame peut le recevoir?...

ANGÈLE, *immédiatement revenue à elle*. — Certainement. Priez-le de venir ici...

BRUTELLE, *dès son entrée*. — Je ne suis pas indiscret?... Je viens vous apprendre du nouveau... Comment allez-vous, baronne?...

ANGÈLE, *avec un geste fatigué*. — Un peu lasse, merci!... Prenez un fauteuil, en face de moi... Et puis, voyons votre nouveau. Je parierais que je suis au courant de vos cancans... N'importe, dites-les-moi... J'ai presque le spleen ce matin.

BRUTELLE. — Si vous les savez, il est inutile que je vous les dise.

ANGÈLE. — Alors c'est moi qui vais parler. Vous allez voir comme ma police est bien faite... Il y a ce matin, d'abord, un duel...

BRUTELLE. — Ah! vous savez?...

ANGÈLE. — Tout ce que je ne veux pas ignorer... Ce matin mon mari se bat avec Abram... Il m'a prévenue qu'il ne rentrerait pas déjeuner.

BRUTELLE. — J'espère qu'il n'enverra pas Abram souper dans l'autre monde.

ANGÈLE. —Non, mais il lui apprendra à ne pas rosser sur le compte des gens chez lesquels il a dîné.

BRUTELLE. — Les escarpes disent : manger le morceau.

ANGÈLE. — Pour ça, il faut avoir plus d'estomac qu'Abram. Voilà donc la première nouvelle. Est-ce exact?...

BRUTELLE. — D'une exactitude... effrayante.

ANGÈLE. — La seconde nouvelle, c'est... le retour d'un voyageur, n'est-il pas vrai?...

BRUTELLE. — Décidément, baronne, vous êtes de celles à qui on n'apprend rien.

ANGÈLE. — On ne m'apprend plus rien, vous avez raison... seulement, on me renseigne... si on veut. Il y a une troisième nouvelle.

BRUTELLE. — De plus en plus fort!... Quel joli ministre de l'intérieur vous auriez fait!

ANGÈLE. — Et c'est une nouvelle... à la main. Un écho de l'*Asmodée*, plutôt malveillant pour ceux qui auraient la maladresse de s'y reconnaître. Vous pouvez le lire, il est là, sur le petit bureau.

BRUTELLE. — Je l'ai lu.

ANGÈLE. — Ça ne fait rien, il est toujours bon de relire ses auteurs.

BRUTELLE. — Je fais mieux que de les lire, je les cite, moi!

ANGÈLE. — Vous savez d'où vient l'entrefilet?

BRUTELLE. — Oh! de très loin... il vient d'Amérique...

ANGÈLE. — C'est Withcomb?...

BRUTELLE. — Ah! je savais bien que je vous apprendrais quelque chose. Oui, ce petit écho, où il est question d'une gardeuse d'oies qui se garde mal, d'un jeune militaire qui se garde trop, d'une dame qu'on regarde beaucoup, et d'un mari qui ne voit rien, est de Whitcomb.

ANGÈLE. — Vous en êtes sûr?...

BRUTELLE. — Absolument. Dès que j'eus lu l'article, je n'ai fait qu'un bond chez Loriot, qui m'a tout expliqué. Whitcomb est à Paris depuis hier. Il était au cirque dans la soirée...

ANGÈLE. — Ça, je le savais... Loriot est venu nous dire qu'il l'avait rencontré, et qu'il ne voulait pas venir nous voir dans notre loge, parce qu'il était en costume de voyage.

BRUTELLE. — Mais Loriot ne vous a pas dit que, devant lui, dans le couloir du Cirque, cette espèce de petite grue qui montrait les oies, la petite Savon, s'est mise à raconter un tas de stupidités très dangereuses pour vous et pour Philippe. Car il paraît qu'elle nous avait vus dans la salle.

ANGÈLE. — Elle connaît donc Philippe?...

BRUTELLE. — Elle l'a rencontré avec moi au Jardin de Paris, elle voulait absolument que je lui fisse faire sa connaissance. Je me suis même fâché avec elle, parce que je lui ai dit qu'en fait de nature morte, je ne voulais pas peindre d'entremets. De là, dépit, fureur et débinage à fond. Tant il est vrai, baronne, qu'une femme qui nous aime est toujours prête à nous détester.

ANGÈLE. — C'est vrai aussi pour les hommes.

BRUTELLE. — La preuve en est... Withcomb. Loriot, qui s'est informé au journal, a su qu'il connaissait le directeur avec lequel il avait jadis fait des affaires, et, renseignement pris, c'est bien lui qui, dans la soirée, a apporté l'écho dont je vous rebats les oreilles.

ANGÈLE. — Withcomb n'a pas tant d'esprit que ça en français.

BRUTELLE. — Il ne doit pas être bête... en anglais... on l'aura aidé... Mettons que l'esprit n'est pas de lui, et tenons-nous-en à la lettre.

ANGÈLE. — Pourquoi Loriot l'a-t-il inséré?...

BRUTELLE. — Ah! baronne, vous voulez lui retirer le pain de la bouche! Ce pauvre Loriot, il a fait ce qu'il a pu, il l'a fourré entre un distique pour le savon de Gogos, et un mot d'esprit du dernier condamné à mort, avec l'espoir qu'on prendrait ça pour une réclame.

ANGÈLE. — Un peu fraîche, la réclame.

BRUTELLE. — Maintenant, baronne, devinez-vous dans quel but Withcomb s'est livré à ce petit exploit littéraire... Je sais bien que le chantage est à la mode, mais enfin...

ANGÈLE. — Je suppose simplement qu'il veut monter la tête à mon mari.

BRUTELLE. — Ça me paraît difficile, il la porte assez haute pourtant.

ANGÈLE. — Oh! ça ne veut rien dire. Odon... indulgent pour... d'autres, n'aime pas Philippe. C'est à vous seul que je dis cela, car je sais que Philippe n'a pas à Paris d'autre ami que vous, et parce que, malheureusement, je crois lui avoir fait des ennemis qu'il ne soupçonne pas.

BRUTELLE. — Il n'y a pas longtemps, je vous ai crié gare...

ANGÈLE. — Oui, alors, je ne croyais pas que ce serait sérieux, et maintenant... c'est sérieux.

BRUTELLE. — Sérieux? les ennemis ou votre... amitié pour Philippe?...

ANGÈLE. — Les deux, les ennemis et mon amitié... surtout mon amitié, car c'est le vrai mot. J'ai pour lui mieux que de l'amour... Et voilà pourquoi, ce matin, je ne me soucie ni d'Abram, auquel mon mari va donner un bon coup d'épée, ni de Withcomb, qui revient bien mal à propos; ni d'un article de journal, qui me rend un peu ridicule. Tout cela m'est égal, et dans tout cela je ne vois que lui, je ne pense qu'à lui, et je n'ai qu'une préoccupation, c'est qu'il ignore ces petites infamies et le rôle que je joue là-dedans.

BRUTELLE. — Ah! baronne, si vous aviez pensé ça, il y a un mois...

ANGÈLE. — Hélas!... je pensais déjà presque la même chose, et c'est la raison qui m'a empêchée de suivre vos conseils.

BRUTELLE. — Oui, j'ai joué un joli rôle. Je vous ai amené ce pauvre Philippe et je vous l'ai livré pieds et... cœur liés.

ANGÈLE, *souriant doucement*. — Jamais je ne vous reprocherai cela.

BRUTELLE. — Je me le reproche, moi... et durement...

ANGÈLE. — Philippe ne vous a jamais questionné à mon sujet?

BRUTELLE, *un peu gêné*. —A peine... D'ailleurs je me suis tenu dans les généralités.

ANGÈLE, *attristée*. — Évidemment, il était inutile de donner des détails.

BRUTELLE. — Loriot avait commencé, mais quand il a vu la tournure que prenaient les choses, il s'est arrêté... à temps, j'imagine.

ANGÈLE. — De sorte que Philippe me croit...

BRUTELLE. — Une très jolie femme, très courtisée, très jalousée et très coquette.

ANGÈLE. — Et c'est tout?...

BRUTELLE. — Que voulez-vous qu'il suppose? Voilà un cher garçon qui a vécu en province; il a quitté le collège pour le régiment, après avoir été élevé par deux femmes. C'est un grand collégien... avec un sabre. Il ne voit que vous, il vous aime, et jusqu'à nouvel ordre il aura de vous l'opinion que vous souhaiterez qu'il ait.

ANGÈLE. — Je commence à la craindre, son opinion... et c'est la première fois que ça m'arrive... je l'aime...

BRUTELLE. — Hé!... c'est tout ce que je craignais, moi.

ANGÈLE, *rêveuse*. — Je l'aime, oui... j'ai, de lui, l'impression d'un être franc, et gentil, et pas banal. Peu à peu, j'ai découvert ce qu'il était. Il m'a plu au premier regard, mais je ne l'ai bien compris qu'ensuite, et je lui ai découvert des qualités charmantes... des qualités que je n'aurais supposées jamais à aucun homme... Non, sa naïveté n'est pas de la bêtise... c'est une petite illusion douce qui le rend intéressant, au contraire, et sa confiance en moi... c'est ridicule à dire... mais... je suis presque fière de la lui inspirer... Sa confiance, mais c'est tout son amour!... Je sais qu'il m'aime simplement, sans arrière-pensée, sans supposer que je puisse avoir un passé, et sans rien imaginer dans l'avenir... Aux questions que je lui fais, il a des réponses déconcertantes et délicieuses de jeunesse vraie... je le devine tellement meilleur que moi!... Et je préférerais me séparer de lui, peut-être, que de savoir qu'il me connaît telle que je suis...

BRUTELLE, *après un silence, ne sachant trop que dire*. — Tout cela est bien compliqué.

ANGÈLE. — Il paraît que c'est la vie!... et plus c'est compliqué, plus c'est bien la vie!...

BRUTELLE. — Qu'est-ce que vous allez faire, et comment sortir de là?

ANGÈLE. — Est-il temps déjà d'en sortir? Philippe ne sait rien encore, et il ne doit pas rejoindre son régiment avant un mois...

BRUTELLE. — Vous croyez qu'il ne s'apercevra pas?..

ANGÈLE. — J'ai fait, malheureusement, plus difficile. (*Avec un soupir*.) Ah! mon pauvre Brutelle, vous ne vous doutiez pas, en venant ce matin, que vous entendriez ma confession!...

BRUTELLE. — La confession d'une enfant de la fin du siècle.

ANGÈLE. — Vous l'oublierez, dites?...

BRUTELLE. — Je n'aime pas beaucoup me rappeler les choses tristes.

ANGÈLE. — Et elles sont tristes comme un jour de pluie!... Oui, vraiment, il me semble qu'il a plu sur mon bonheur...

BRUTELLE. — Et le bonheur n'est pas comme les petits pois, quand il pleut dessus, ça ne le fait pas pousser.

ANGÈLE. — Au contraire... Heureusement, je sais quelqu'un qui va me la payer ma tristesse! et cher je vous en réponds!...

BRUTELLE. — Si cher que ça?...

ANGÈLE, *rageuse.* — Oh! plus encore, si c'est possible!...

BRUTELLE. — Vous me faites froid dans le dos... Ah! il vaut mieux être de vos amis que de vos am... excusez-moi, j'allais dire une bêtise.

ANGÈLE. — Et pourtant, je ne suis pas méchante...

BRUTELLE. — Non... mais... si vous l'étiez...

ANGÈLE, *regardant Brutelle dans les yeux.* — Si je l'étais vraiment... je n'aimerais pas Philippe comme je l'aime, sincèrement, profondément, et avec l'unique préoccupation de ne lui causer jamais aucun chagrin, même indirect; je ne souhaiterais pas, comme je le souhaite, de demeurer toujours pour lui la femme qu'il s'imagine que je suis. Je ne respecterais pas en moi le rêve qu'il a de son amour!... Les femmes, entendez-le bien, ne sont ni aussi sottes, ni aussi inconscientes qu'on le croit trop souvent, Nous sommes seulement très instinctives, et l'amour que nous vous donnons est presque toujours la monnaie de l'amour que vous nous donnez. Chacun en a pour son argent, et nous sommes là-dessus plus honnêtes hommes que bien des hommes!... Enfin, mon cher ami... si j'étais une femme méchante, je ne vous aurais pas tout à l'heure fait des aveux... un peu délicats, vous en conviendrez, et que je ne regrette pas cependant, car je crois pouvoir vous considérer, dès maintenant, comme un allié.

BRUTELLE, *baisant la main d'Angèle.* — Oui, mais nous ne dénoncerons pas notre traité. Topez là, baronne, je suis à vous!... Il faut s'unir contre ce qu'on peut empêcher. Que dois-je faire?...

ANGÈLE. — Ne rien faire, et ne rien dire du tout, mais écouter et m'avertir dès que vous croirez que Philippe se doute de quelque chose... (*Rêveuse.*) Si je pouvais le garder à moi encore pendant un mois...

BRUTELLE. — Et s'il se doute?...

ANGÈLE. — Alors, il m'en coûtera beaucoup... mais je romprai, je vous le jure, je romprai et je m'arrangerai de façon à lui faire le moins de chagrin possible. Il me supposera méchante, peut-être, futile, frivole... mais pas ce que je suis, non, pas ce que je suis...

BRUTELLE. — Mon Dieu, pourvu que tout ça finisse bien!...

ANGÈLE. — Quand ça finit... ça finit toujours mal...

Ils se taisent tous deux pendant une minute... On frappe à la porte. La femme de chambre entre.

LA FEMME DE CHAMBRE. — M. Withcomb est là. Il demande si Madame est chez elle.

Brutelle et Angèle échangent un regard.

ANGÈLE. — Oui, vous le ferez monter ici, dès que M. Brutelle sera parti.

BRUTELLE, *après le départ de la femme de chambre.* — Je vous remercie... Je ne tenais pas à le rencontrer... Toutes ces combinaisons... (*Embarrassé.*)... Je n'ai pas l'habitude.

ANGÈLE. — On s'y fait, à ce qu'il paraît.

BRUTELLE, *en baisant les mains d'Angèle.* — Je commence à vous plaindre.

ANGÈLE, *tristement.* — Merci.

Brutelle sorti, Angèle quitte le canapé, passe dans le cabinet de toilette, où rapidement elle se recoiffe; puis, après s'être versé sur les mains et les bras quelques gouttes de parfum, elle revient s'étendre dans le boudoir. L'expression de la figure est toute changée, l'amoureuse de Philippe ne rêve plus, elle a les yeux brillants, l'expression tendue et dure, et le buste droit, accoté sur la chaise longue, elle attend...

Withcomb entre, parfaitement mis. Redingote, fleur à la boutonnière. Vernis au pinceau admirable, mais toujours un peu Buffalo-Bill.

WITHCOMB, *galant.* — Comment êtes-vous?... Je ne vous dérange pas de venir si tôt?...

ANGÈLE, *lui tendant sa main qu'il baise.* — Vous savez bien que vous ne me dérangez jamais.

WITHCOMB, *s'asseyant en face d'elle sur le fauteuil que vient de quitter Brutelle.* — Je suis arrivé plus tôt que vous ne m'attendiez, je crois... C'est une... surprise.

ANGÈLE. — Vous ne me surprenez pas.

WITHCOMB. — Est-ce que vous êtes de mauvaise humeur, ce matin?...

ANGÈLE. — Pas le moins du monde. Vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas?...

WITHCOMB. — Bien volontiers... (*Après un léger silence.*) Cela vous contrarie que je sois revenu si vite?...

ANGÈLE. — Au contraire...

WITHCOMB. — Ah! voilà un mot aimable.

ANGÈLE, *brutalement.* — J'avais besoin d'argent.

WITHCOMB *reçoit le coup, puis reprenant son sang-froid.* — Oui, votre mari m'a écrit... plus souvent que vous... Qu'est-ce qu'il vous faut?... Je ne marchande pas.

ANGÈLE. — Trente mille.

WITHCOMB. — Je vous ferai un chèque tout à l'heure... Maintenant que nous venons de parler... affaires, pouvons-nous parler d'autre chose?...

ANGÈLE. — De quoi?

WITHCOMB. — Mon Dieu, comme vous dites à Paris, de la pluie et du beau temps, des événements du jour.

ANGÈLE. — Avez-vous lu l'*Asmodée*?...

WITHCOMB. — Non, pas encore, mais je le lirai. Il passe pour être bien informé.

ANGÈLE, *le regardant dans les yeux.* — On dit qu'il a des reporters spéciaux.

WITHCOMB, *froidement.* — Je ne connais pas... Vous n'êtes pas de bonne humeur aujourd'hui. Voulez-vous que je m'en aille?...

ANGÈLE, *insolente.* — Non, si je l'avais voulu, je vous aurais mis à la porte!

WITHCOMB, *se levant.* — Je pourrais ne pas attendre que vous m'y mettiez.

ANGÈLE, *provocante.* — Faites, vous êtes libre.

WITHCOMB, *après réflexion.* — Eh bien, non, je reste... et je suis plus raisonnable que vous. Vous m'en voulez, n'est-ce pas, de revenir sans crier gare?...

ANGÈLE. — Oh! mon Dieu, un peu plus tôt, un peu plus tard...

WITHCOMB. — Vous n'aviez pas l'air de dire cela tout à l'heure.

ANGÈLE. — Oh! je vous en prie, tenez-vous-en à ce que je dis, sans chercher ce que j'ai l'air de dire!

WITHCOMB. — Vous aimez les situations nettes.

ANGÈLE. — On désire toujours ce qu'on n'a pas... Allons, voyons, dites franchement, on vous a parlé de moi... qu'est-ce que vous savez?...

WITHCOMB. — On m'a parlé de vous... mais je ne sais rien.

ANGÈLE. — Vous ne voulez rien dire?...

WITHCOMB. — Je ne veux rien savoir, tout simplement. Hier soir, au cercle où j'ai dîné, j'ai écouté ce qui se disait. Vous savez, ces gens du cercle sont si méchants... Votre mari m'avait écrit de revenir, et... vous... vous ne m'écriviez pas du tout, vous jugez ce que je devais penser... Enfin maintenant, après votre accueil, je suis renseigné... mais je suis, si vous le voulez, très disposé à tout ignorer. Je voulais seulement ne pas être pris pour dupe. En France, n'est-ce pas, tous les maris sont trompés et... les amants aussi; moi, je consens à faire comme tout le monde, mais je veux être au courant, c'est une façon d'éviter le ridicule que je laisse à... l'autre... j'espère que vous m'en saurez gré...

ANGÈLE. — Parfaitement.

WITHCOMB. — Alors, maintenant vous ne boudez plus?...

ANGÈLE. — Plus du tout.

WITHCOMB. — Je n'ai aucun mérite d'ailleurs à agir ainsi, Angèle, car je ne saurais me passer de vous... j'ai... j'ai besoin de vous.

ANGÈLE. — Moi aussi...

WITHCOMB. — Oui... j'ai besoin de vous. Les femmes de là-bas sont des puritaines, et le plaisir qu'elles nous donnent a toujours quelque chose de glacé, d'ennuyeux, d'attristant, de monotone surtout. Vous autres, vous mettez de l'esprit partout, de l'esprit et... de la variété.

ANGÈLE. — La manière dont nous nous donnons vaut mieux que ce que nous donnons.

WITHCOMB. — Vous savez vous donner, c'est vrai, et je dois toujours me souvenir de quelle façon, il y a deux ans, vous m'avez fait... comment dirai-je... la charité de vous-même.

ANGÈLE. — A quoi bon rappeler ça... c'est de l'histoire ancienne.

WITHCOMB. — C'est pour moi de l'histoire... sacrée. J'ai été élevé, vous le savez, par des gens très pieux, et longtemps le seul livre qu'on me laissait lire, c'était la Bible. J'étais pieux, mais j'étais déjà... pardonnez-moi, un peu vicieux, et tous les passages scabreux du texte divin me faisaient rêver... Un surtout, celui qui raconte comment David, roi d'Israël, s'empara de Bath-Seebah, fille d'Eliham, femme d'Urie le Hétien, qu'il surprit un soir dans son bain...

ANGÈLE. — Je comprends...

WITHCOMB. — Je m'imaginais quelle jouissance le vieux David avait eue de posséder de cette manière... originale, cette femme nue, toute mouillée et prête pour l'amour, et avec quelle humilité et quelle... complaisance Bath-Séebah avait dû recevoir ses caresses. Et lorsque je me souviens que c'est ainsi, dans ce cabinet de toilette, que je vous ai surprise, il y a deux ans, et que c'est ainsi que je vous ai eue alors pour la première fois, je me trouble et je ne pense plus à rien autre, qu'au désir de vous sentir frissonnante contre moi dans l'eau tiède... Je vous l'ai dit, je suis pieux... mais un peu vicieux... aussi...

ANGÈLE, *après un silence, le regarde.* — Vous me faites penser que je n'ai pas encore pris mon bain ce matin.

WITHCOMB, *avec un petit mouvement dans les paupières qui se plissent.* — Ah!... Ah!... vraiment...

ANGÈLE. — Je vais le prendre avant mon déjeuner... Vous m'avez dit que vous alliez me faire un chèque?...

WITHCOMB, *ouvrant son portefeuille.* — Voici... (*Il va vers le bureau, et griffonne un chèque.*) Trente mille?...

ANGÈLE. — Non... quarante... (*Négligemment.*) Il est onze heures et demie... je vais prendre mon bain...

WITHCOMB. — Vous... vous mettez toujours de l'Impériale russe dans l'eau...

ANGÈLE. — Oui... voyons le chèque?...

WITHCOMB. — Voici... Ai-je mérité une récompense?...

ANGÈLE, *serrant le papier dans un tiroir.* — Je répondrai... au roi David.

WITHCOMB. — Est-ce que vous voulez me faire donner du brandy and soda?... et aussi, un peu d'éther?...

ANGÈLE. — Volontiers.

Elle sonne. La femme de chambre apporte les verres et les flacons.

ANGÈLE, *après le départ de la femme de chambre.* — Voici mon flacon d'éther... est-ce assez?...

WITHCOMB. — Oui... parce qu'il y a longtemps que je n'en ai pris...

Withcomb se verse un grand verre de brandy, puis, les yeux fermés, il avale deux cuillerées d'éther avec du sucre. Sa figure fermée s'adoucit dans une extase molle, pendant que ses traits pâles s'empourprent. Un petit frémissement lui secoue les mains. Angèle passe dans le cabinet de toilette et, lentement, elle se dévêt. Ses vêtements tombent un à un comme des nuages autour d'elle. L'eau chaude, qui emplit peu à peu la baignoire, l'enveloppe d'une buée légère. Withcomb continue de boire.

ANGÈLE. — Daniel... Daniel... retirez vos bagues, n'est-ce pas!...

Withcomb retire ses bagues qui tombent une à une dans une coupe d'onyx, avec un petit rire cristallin presque obscène, et, le pas hésitant, titubant un peu, il pénètre dans le cabinet de toilette.

(*A suivre.*)

Claude BERTON.

LE BUVEUR D'AMES

(*Suite.*)

Et, sur toutes ces fines et lointaines silhouettes, une atmosphère lumineuse et dorée, poussière des balles de coton et des sacs de blé qu'on décharge, un halo particulier empestant à la fois le guano, le cuir et le poivre, et, dans cet ambre fluide, des torses nus de portefaix, allant et se démenant, biceps bronzés et reins moirés de sueur, et puis sur cette activité en fête, cette gaieté de mouvement et de travail, mille et un bruits divers, de hiements de poulies et des grincements de grues, toute la vie bruyante, industrieuse et grouillante des quais traversée tout à coup par un sourd beuglement de détresse (des bestiaux qu'on embarque) ou d'un grand cri presque fatidique : le cri de la sirène, la sirène des steamers s'engageant dans le port.

C'est là l'amusant et brillant décor que j'ai sous les yeux, dans ce petit restaurant dit au *Port de Bahia*, au-dessus duquel j'ai pris une chambre meublée, préférant pour cette fois, au simili-luxe des hôtels modernes, le pittoresque d'une auberge des quais.

Au *Port de Bahia*, au *Départ*, aux *Antilles*, au *Bateau de Honfleur*, j'aime d'un amour un peu puéril ces petits restaurants exotiques et leurs enseignes chantantes, leurs titres nostalgiques comme une invitation aux voyages ; j'y retrouve, dans ces petits restaurants étroits et proprets, aux plafonds bas et aux boxes obscurs, où de grosses mains d'anciens matelots maintenant assagis vous servent d'étranges salades de tourteaux et de poivrons confits, j'y retrouve le charme angoissé et le malaise un peu opprimant de l'heure d'un départ, un départ pour très loin, au delà des océans, pour des pays neufs et pour une vie neuve, là-bas, très loin, aux colonies. Les colonies ! ce sont bien, en effet, leurs rivages de chaleur et leurs profonds ciels bleus qu'évoquent dans mon esprit ces enseignes chantantes de maritimes gargotes, au *Port de Bahia*, au *Départ*, aux *Antilles*.

Oh ! les étincellements des maisons de chaux blanches sur les jaunes plages de sable : ce serait peut-être la guérison qu'un exil dans ces lointains pays.

Je voudrais oublier qui j'aime !
Emportez-moi loin d'ici,
En Flandre, en Norwège, en Bohême
Si loin qu'en chemin reste mon souci !
Que restera-t-il de moi-même,
Quant à l'oublier j'aurais réussi !

Oublier qui ? je ne sais plus, et que suis-je venu faire ici ? Est-ce la mer de mon enfance, cet Océan si souvent écouté aux heures d'ennui vague, plus souvent regardé avec des yeux de convoitise à l'époque de la puberté et de l'éveil des premiers rêves, ou bien la voix de la race qui parle en maîtresse en moi et m'a repris tout entier à son charme ? Mais je suis comme un homme ivre ; le sens de la douleur s'est-il émoussé ? mais, à la fois indifférent et dans l'extase, je marche dans un recul de visions tel que, sur ce vieux quai de l'Amirauté où j'habite, tout me parle d'une ville d'un autre âge : la réalité des choses m'échappe et, devant ces vieilles maisons aux façades d'ardoises, aux étroites fenêtres sans contrevents, je me surprends à songer d'un Havre de vieille estampe, d'un beau Havre de Grâce du temps de la Régence, à l'époque des Angot de Dieppe et des Indes galantes ; et des noms chantent dans ma mémoire : Pondichéry, Bombay et Lally-Tollendal.

L'hôtel de la Marine, avec ses entablements de pierre poussiéreux de trois siècles, aide à la reconstitution de mon rêve, et ce sont des femmes en paniers de gros de Tours jonquille, à la taille amincie comme un corset de guêpe, que fixent mes yeux visionnaires au lieu des pratiques excursionnistes rencontrées sur ces quais, longues et droites comme des parapluies anglais dans leur manteau caoutchouté de voyage.

Où les belles madames promenant leurs hanches et leur ennui joli sur les quais du vieux Havre, tandis qu'un négrillon, retroussant haut leur robe, les abritait d'un large parasol, et qu'un vieux matelot à mine de pirate leur offrait un perroquet des îles ou quelque babouin affublé de soieries et de plumes d'autruche ? Où donc ai-je vu la très charmante estampe dans laquelle était ainsi peuplé et figuré le beau Havre ?

Là-bas, sur un ciel délicatement rose, les vergues très fines et les toits du quartier Saint-François montent en dents de scie, silhouettés en gris bleu dans l'air incandescent du soir.

Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Mais je cherche vainement en moi le *violon frémissant comme un cœur qu'on afflige* de la belle pièce de Baudelaire.

Et je ne songe pas une minute à elle ; mon indifférence me fait peur ; décidément je dois être ivre.

Oh ! cet air saturé de poivre et de goudron ; oh ! l'atmosphère d'ambre et d'oubli de ce Havre crépusculaire !

20 Juillet. — Je suis rentré à Paris et je suis encore atterré par ce qui m'arrive. Toute la région comprise entre Médan et Maisons-Laffite, tout ce coin de grande banlieue, où j'ai vécu, il y a deux ans, les premiers mois de cette liaison douloureuse et dont j'étais arrivé à redouter l'évocation même en souvenir, je viens de la traverser en chemin de fer, le bras nonchalamment pendu à l'embrasse de la portière, la cigarette aux lèvres; et devant ces paysages connus, si souvent parcourus ensemble et pour ainsi dire tout remplis d'elle, je n'ai pas eu un heurt, pas un tressaillement. Rien, rien n'a remué en moi et ces rives familières, ces berges, où parmi ces frissonnements de trembles viennent mourir des pelouses de grands parcs, ces parcs eux-mêmes si souvent visités avec elle durant les longues journées de juillet et hier apparus dans la rapidité d'un éclair, au-dessus de leurs murs en contre-bas de la voie, je les ai regardés fuir et défiler devant moi, curieux d'une émotion que j'attendais et qui n'est pas venue, et je rentre ici plus morne et plus las que jamais sans la cruelle et délicieuse déchirure au cœur, dont j'escomptais presque la catastrophe et par laquelle auraient suinté goutte à goutte et ma veulerie et mon ennui.

21 Juillet. — Ces environs de Poissy ensoleillés et comme ensommeillés sous la chaleur lourde, au bord de cette eau lente qui ne s'anime que le samedi soir sous le va-et-vient des yoles des canotiers du dimanche, et qui toute la semaine semble couler entre les hautes frondaisons dormantes de je ne sais quel pays enchanté, dire que j'ai pu traverser avant-hier sans une secousse au cœur leur énervante mélancolie, mélancolie des plaines fuyant à perte de vue le long des grandes routes bordées de peupliers, mélancolie des parcs délaissés de leurs hôtes et retournant à l'état de nature dans l'embroussaillement de feuillages et de fleurs folles des propriétés à l'abandon. Un entre autres aurait dû cependant au passage me soulever tout droit de ma banquette et me jeter frémissant, les deux mains à la portière : ce vieux parc de Villennes avec ses immenses pelouses de blés verts et d'avoines, où les massifs d'arbustes rares semblent aujourd'hui autant d'îlots sombrés.

Villennes, la folie et le désastre d'une fortune de parvenu fondue entre les mains d'une bande noire d'architectes, Villennes et ses merveilleuses serres, fantaisie d'un financier obsédé de Ferrières et dont l'armature seule aujourd'hui debout accote une carcasse hideusement industrielle de gare de chemin de fer au fronton enguirlandé de nœuds et d'attributs Louis XVI d'un délicieux château de style.

Vieux domaine seigneurial épargné par la Révolution, respecté même par l'horrible goût bourgeois de 1830 et dont les hautes pièces, gâtées par la prodigalité de peinture et d'empâtements dorés d'un banquier de l'Empire, bâillent maintenant, leurs portes-fenêtres grandes ouvertes, au soleil et à la pluie avec un *A vendre* inutile, depuis deux ans déjà tombé d'un balcon, qui s'effondre au beau milieu d'un grand perron aux marches ébréchées, ancien perron d'honneur.

Comme elle est déjà loin, la journée qu'elle consentit à me donner dans ce parc ! C'était au début de notre liaison et la première fois qu'elle trouvait le moyen de s'évader de ces fonctions de maîtresse de maison et d'institutrice, maîtresse de maison du père, institutrice des enfants.

(*A suivre.*)

Jean LORRAIN.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 9. Edition de Paris : 5 centimes. 4 MARS 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois { Paris........ 13 fr. 50
{ Départements. 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois.......	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LA CENDRE, par Maurice DONNAY



LA CENDRE

A Fernand Vanderem.

RAYMOND AFAME, 28 ans;
JACQUES TRANSE, 30 ans.

Un cabinet de toilette très anglais avec des portes à petits carreaux et au mur des gravures galantes du XVIIIe siècle; dans la cheminée, un grand feu de bois; un petit secrétaire en bois laqué blanc est ouvert. Raymond y prend un par un les paquets de lettres et les jette au feu.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu fais donc là?

RAYMOND. — Tu le vois, je brûle mes lettres d'amour.

JACQUES. — Pourquoi? Comme ça, ça te prend tout à coup? Tu as encore une histoire embêtante avec une femme, ou es-tu anarchiste et as-tu peur qu'on ne fasse des perquisitions chez toi?

RAYMOND. — Non, seulement c'est une idée qui m'a pris, ou plutôt j'avais envie de faire cette exécution depuis longtemps, d'autant plus que je veux faire maintenant une collection d'autographes, et je préfère avoir l'écriture des grands hommes que celle des petites femmes; c'est pour cela que je débarrasse ce meuble.

JACQUES. — Alors toutes tes lettres de femmes sont là dedans?

RAYMOND. — Oui, c'est le parfait secrétaire : je l'avais fait exprès. Tu vois, il est divisé en deux compartiments : l'un pour ces demoiselles, l'autre pour les femmes du monde. Tu remarqueras que le compartiment des femmes du monde est plus grand que celui des demoiselles.

JACQUES. — Oui, c'est très bien compris : les femmes du monde ont la rage d'écrire.

RAYMOND. — Et ça se comprend : elles recherchent dans l'amour le côté romanesque, des dérivations poétiques aux proses de leur ménage et, comme avec leurs amants elles ne peuvent s'épancher d'une façon immédiate qu'à de trop rares intervalles, elles se rattrapent sur le papier, elles s'épanchent dans leurs lettres, tandis que les autres ont tout le loisir de s'épancher dans leur lit.

JACQUES. — Il y a pourtant des femmes du monde qui n'écrivent jamais.

RAYMOND. — Ce sont les professionnelles.

JACQUES. — Et alors tu vas brûler tout ça?

RAYMOND, *mélancolique.* — Oui, tout ça va devenir de la cendre, de la cendre grise, fine, impalpable.

JACQUES. — *Memento quia pulvis es...*

RAYMOND. — Si j'étais un poète, je la recueillerais, cette cendre, dans une urne d'or mat ou de cristal lisse.

JACQUES. — Dans la même?

RAYMOND. — Oui, toute inégalité ne disparaît-elle pas devant la mort? Tu voudrais peut-être que ce soit comme au concours hippique, où les courtisanes et les chères madames sont séparées... La butte aux lapins... L'urne aux lapins. Mais, je laisse la cendre dans la cheminée.

JACQUES. — Oui, et tu permets qu'elle aille dans la triste poubelle avec des arêtes, des os et des épluchures de vils légumes. C'est dommage que tout ça soit perdu, et que te restera-t-il de toutes les femmes que tu as eues?

RAYMOND. — Il m'en restera des souvenirs, des souvenirs au moins personnels, car les lettres ne signifient rien, ce ne sont que des mots, elles se ressemblent toutes au style et à l'orthographe près. Toutes les femmes du monde ont la même écriture chic qu'on leur a apprise au cours ou au couvent, de sorte que le graphologue lui-même n'y peut rien trouver. (*Il va prendre un paquet dans le secrétaire et regarde le nom écrit sur l'enveloppe.*) Ah! celles-là, ce sont les lettres de Christiane Beauty. Dieu! quelle jolie fille, et si amusante. Je me rappelle qu'un jour nous étions allés de Nice à Monte-Carlo en voiture, par la Corniche; le ciel était bleu et ça lui rappelait un voyage qu'elle avait fait en Italie avec son premier amant. Elle me disait que ce n'était pas si beau que Naples, et me racontant son excursion au Vésuve, elle se mit à rire comme une folle parce que, dans le temps qu'ils se penchaient pour voir l'intérieur du cratère, un coup de vent avait enlevé le chapeau de son ami, et le chapeau, ajoutait-elle, était tombé dans le fourneau.

JACQUES. — C'est drôle. Mais une telle femme doit avoir une correspondance très intéressante.

RAYMOND. — C'est ce qui te trompe. Les femmes sont toujours des écrivains qui ne ressemblent pas à leurs œuvres, et tout ce qu'elle m'a écrit ne vaudra jamais ce qu'elle m'a dit dans ses heures d'amour et de trahison, de joie et de tristesse. Elle m'aurait écrit les mêmes choses, elle aurait mis dans le cratère, ce qui est banal, tandis que dans le fourneau, c'est exquis. (*Il rit.*)

JACQUES. — Tu es gai. En somme, ça ne te fait pas trop d'effet, cette exécution épistolaire?

RAYMOND. — Ah! tu crois ça, toi. Mais, mon cher, si tu n'étais pas là, je serais triste à mourir, je pleurerais et je ne pourrais pas aller jusqu'au bout.

JACQUES. — Je ne te savais pas si sentimental.

RAYMOND. — Je l'ai été surtout; maintenant, je le suis moins, parce que j'ai vu tellement de mensonges et d'infamies, même chez les créatures d'élite...

JACQUES. — Surtout chez les créatures d'élite?

RAYMOND. — Que je me méfie un peu de moi, et je m'emballe moins facilement. Mais dans les grandes circonstances, ça revient tout de même. (*Avec un soupir de soulagement.*) Les cocottes sont brûlées, nous allons incinérer les autres. (*Il prend un paquet.*) Ça, c'est ma première femme du monde.

JACQUES. — Veux-tu me laisser regarder l'écriture?

RAYMOND. — Je n'y vois pas d'inconvénient; mais pourquoi faire? (*Il lui passe le paquet.*)

JACQUES. — Je me pique de graphologie.

RAYMOND. — Ça vaut mieux que de morphine.

JACQUES, *examinant les lettres.* — Caractère pratique, nature franche et très bourgeoise. Est-ce ça?

RAYMOND. — Si tu veux... quoiqu'elle fût horriblement menteuse et détraquée même. Ainsi, tout un automne, nous avions rendez-vous au cimetière Montmartre, à l'heure où le soleil se couche, dans une petite allée de tombes bourgeoises, chez les Tirvieillot; c'est une bonne famille du Marais qui a là une concession, un petit monument d'architecture prétentieuse que ma maîtresse ouvrait avec une fausse clef. Et quoiqu'elle m'eût affirmé que j'étais son premier amant, j'ai appris depuis qu'elle avait eu des relations avec un Tirvieillot sur la tombe duquel elle s'esbattoit ainsi. Et tu vois, la graphologie indique une nature pot-au-feu, ce qui porterait à croire que ce n'est pas une science exacte.

JACQUES. — Et vous n'avez jamais été pincés?

RAYMOND. — Jamais. (*Il prend un autre paquet. A Jacques.*) Veux-tu voir l'écriture?

JACQUES. — Je crois que c'est inutile.

RAYMOND. — Parbleu, tu y verrais ce que peut y voir l'abbé Jean-Hippolyte Michon, brisures dans les courbes des grandes lettres : douleur morale; ou bien barres de *t* haut placées : despotisme dans le ménage; mais déchiffrerais-tu qu'un soir au mois de décembre, à six heures, par un temps visqueux et froid, cette femme élégante, et si frêle, et si raffinée est allée avec son amant dans une des vieilles rues situées près de l'ancien Hôtel-Dieu et qu'elle s'est fait payer des pommes de terre frites qu'elle mangeait tout debout dans la rue, tandis que des chats gris, roux, lamentables et mystérieux formaient un cercle autour d'elle, et la regardaient avec leurs yeux verts, car son odeur attirait les chats. Ça te semble idiot; toutes ces petites histoires-là, pour moi, ce sont des souvenirs inoubliables : elles sont dans mon cerveau, dans mon cœur même, bien plus que dans ces papiers que je jette au feu.

JACQUES. — Alors tu les as aimées toutes, ces femmes-là?

RAYMOND. — Pas toutes, toutes. (*Il prend une enveloppe.*) Ainsi celle-là, c'est la femme d'un chef de bureau; eh bien, le premier rendez-vous que j'ai eu avec elle, c'était dans une petite maison rue Condorcet. La chambre que j'avais louée prenait jour sur une petite cour, et au moment où la dame s'abandonnait, un orgue de Barbarie, dans la petite cour, a joué l'hymne russe. Elle n'a jamais voulu me revoir; tu vois, il n'y a que deux lettres.

JACQUES. — Je comprends ça. C'est tout ce qu'il y a de plus ridicule.

RAYMOND, *prenant d'autres lettres.* — Tiens, tu vois ce paquet-là, c'est *conséquent!* Il y a deux cent vingt-sept lettres là-dedans, et depuis la première jusqu'à la dernière il n'y en a pas une où elle ne se soit fichue de moi.

JACQUES. — C'est sans doute celle-là que tu as le plus aimée?

RAYMOND. — Naturellement, elle m'a fait horriblement souffrir. Je me rappellerai toujours un rêve que j'ai fait à propos d'elle, à cette époque où elle me torturait. Elle était au café-concert, et elle riait bêtement des scatologies qu'on débitait sur la scène; alors, profitant du rire qui ouvrait sa bouche, avec mes deux mains, je lui prenais les mâchoires comme un dompteur qui va mettre sa tête dans la gueule de sa lionne, et je lui criais : « Mais ris donc! ris donc! » tandis que toute la foule, effrayée, poussait des cris d'horreur. Je te demande un peu où j'avais été chercher ce rêve-là.

JACQUES. — C'était de l'amour.

RAYMOND. — Et du meilleur. Eh bien! tu vois, ça n'empêche pas que j'ai en ce moment-ci une maîtresse que j'adore, et pourtant je n'ai pas oublié les autres. J'ai toujours la sensation qu'elles ont existé. Comment expliques-tu ça?

JACQUES. — Je ne sais pas. Je ne me l'explique pas; cela signifie sans doute que si, comme le prétendent certains psychologues, le cœur est un charbon sentimental, il y a des charbons qui brûlent en laissant plus ou moins de cendres, et même je crois que ton cœur n'est qu'une lampe à incandescence : le fil rougit lorsque le courant passe, mais il n'y a pas de combustion parce que tout cela se fait dans le vide.

RAYMOND. — Comme c'est bien ce que tu viens de dire là. Je n'ai pas compris un mot. Et puis je vais les mettre au feu toutes en bloc, mes chères lettres d'amour, d'autant plus qu'il est déjà cinq heures et ma nouvelle petite amie va bientôt venir.

Il prend les multiples tiroirs du parfait secrétaire et en vide le contenu dans la flamme, brutalement, en tas.

JACQUES. — Voilà une bonne besogne, tu n'as pas perdu ta journée, et pourtant, lorsque ta nouvelle maîtresse te quittera ce soir, que lui diras-tu au moment des aurevoirs?

RAYMOND. — Je lui dirai : Tu m'écriras?

Maurice DONNAY.

VALSE DU FROID

Tombez, tombez, neiges, en larmes!
Pour vous pleurer du fond des cieux
J'ai vu s'ouvrir de pâles yeux,
Les yeux des vierges en alarmes!
Vous étouffez les cris d'effroi,
Sous vos flocons d'ouate tendre,
Des gueux transis hurlant d'entendre
Grincer les crocs d'acier du froid.

Brillez, brillez, larmes de givre!
Chamarrés de vos diamants,
Ils vont, les insensés amants,
Se consoler du mal de vivre.
Si votre éclat pour moi s'accroît,
Guidez mes pas vers la pierreuse
Qui songe à quelque nuit heureuse
Où son amour n'aurait pas froid.

Tremblez, tremblez, larmes de glace!
En votre eau vague, et comme au fond
Des souvenirs que l'on confond
Passeront sans marquer leur place.
Vous êtes pleurs de désarroi,
Pleurs si naïfs de notre enfance,
Et pleurs de la première offense
Où la trahison mit son froid!

Edmond CHAR.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

(*Suite.*)

LE VERBE « AIMER »

Chez Julie Savon (*alias* la Môme Mille-Pattes; pour le moment Miss Savon, belluaire), rue Marbeuf, naturellement. La salle à manger avec sa « bow-window » inévitable et les inévitables vitraux, fâcheux produits de l'art (?) industriel (!), qui semblent les combinaisons polychromes figées d'un énorme kaléidoscope de la boutique à treize. Dans cette salle à manger, le salon et la chambre à coucher, la chambre à coucher, surtout, ont débordé; une glace trône sur la cheminée, un piano se carre dans un angle, et un divan très Louis XV s'allonge dans un coin, offrant la séduction étalée de ses volutes hospitalières. La présence de ce meuble est-elle due au hasard, ou plutôt n'est-elle que le résultat de ces mystérieuses influences de milieu pour lesquelle Darwin a énoncé le fameux : « La fonction crée l'*organe* »?... Il est évident qu'ici la chaise longue est l'organe d'une fonction. Quelques parfums flottent, vagues ambiances de tabac, de ciboulette, d'oignon et de fougère royale, mêlés aux relents acrements douceâtres de la peau tiède d'une jolie femme au sortir du lit.

La Môme Mille-Pattes est en tenue d'intérieur, c'est-à-dire : jupon, chemise, bas noirs et petites babouches. Pas de corset. Les seins roses émergent au-dessus du flot des dentelles de la chemise, comme deux graciles et mouvantes méduses

noyées dans l'écume de la mer. Ses coudes nus sur la nappe, elle prend son café, accompagné de rincettes et surrincettes, en fumant des cigarettes qu'elle fait elle-même. Un jeu de cartes est étalé sur la table à côté d'une pile de journaux dépliés à la diable. Julie Savon se tire les cartes et *cause à sa bonne.*

La bonne : Philomène Mousset, la tête de l'emploi :

. . . . hideuse compagnonne
Dont la lèvre fleurit et dont le nez trognonne,

un nez à tabac énorme. Forte priseuse et licheuse, toujours entre deux *consolations*. La paysanne pervertie. Alcoolique, voleuse, va-de-la-gueule et moucharde, mais au courant de tous les cancans de la maison qu'elle raconte à sa maîtresse en même temps que les doubles feuilletons du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, et sait à merveille lui cuisiner les abominables ratatouilles de portière dont fut embaumée son enfance, le *mironton*, le *haricot de mouton*, et toute la gamme des ragoûts graisseux, et vomitoires aux estomacs délicats. Retorse comme un banquier juif, elle a un livret à la Caisse d'épargne, mais elle n'oublie pas de mettre de la chicorée dans le café; alors, tout lui est pardonné. Elle porte un tablier blanc, c'était un vocation.

Julie Savon, *suivant ses cartes du doigt.* — Un homme de la campagne... qui vient... à la nuit... pour de l'argent...

Philomène, *attentive.* — Comme c'est-il vrai, ces cartes!...

Julie Savon, *esprit fort.* — Oh! tu sais, moi... j'y coupe et puis j'y coupe pas... des fois c'est des boniments de femme soûle qu'elles racontent... Monsieur vous a pas dit quand il rappliquerait?...

Philomène, *qui ignore que Maurice Abram est en titre depuis huit jours.* — Qui ça, madame, le petit brun qui me fait cirer ses semelles de bottines?...

Julie Savon, *aigre.* — Ben quoi... il n'y en a pas trente-six!...

Philomène, *grognonne.* — Ah! oui, celui-là...

Julie Savon. — Ben oui, celui-là!... je ne parle pas du gardien de l'obélisque.. pauv' tourte! Qu'est-ce qu'il a dit en s'en allant?...

Philomène, *avec rancune.* — Il n'a rien dit... et il n'a rien donné non plus...

Julie Savon, *donnant des explications.* — Celui-là... c'est au mois... Il te donnera quelque chose à la fin du mois... C'est un ami sérieux, celui-là.

Philomène, *pratique.* — Ça fait que s'il ne finit pas son mois, j'aurai rien...

Julie Savon, *qui n'admet pas de réplique.* — J'te dis que c'est un ami sérieux qui va me lancer!... C'est un homme très chic, tu sais... il porte des perles à sa chemise, grosses comme ma tête...

Philomène. — Et puis, il a l'air d'avoir été baptisé à l'envers...

Julie Savon. — Ça, ma petite, ça me regarde... C'est un juif, je veux bien... mais faudrait pas encore le prendre pour de la rinçure de baquet. Et puis, maintenant... depuis que les journaux les engueulent, ils commencent à être bien vus, les youtres. Paraît qu'ils font tous des mariages épatants dans la haute!... Je ne vois pas pourquoi j'ferais plus ma sucrée que les petites sœurs du grand monde... On est des femmes, après tout... on fait ce qu'on peut... on n'est pas des voitures à pétrole...

Philomène. — Oh! du moment que Madame répond de lui.

Julie Savon. — Enfin, il a déjà casqué dans les grands prix.

Philomène, *convertie.* — Alors, il n'y a plus rien à dire.

Julie Savon. — D'ailleurs, à présent que je suis au théâtre, si je ne me fais pas une position hurfe... alors, je ne sais pas! c'est qu'il n'y a plus de bon Dieu!... J'en ai assez de manger de la brique pilée sauce caillou!...

Philomène. — Faut que Madame ait son petit hôtel!...

Julie Savon. — Avec un atelier.

Philomène. — Pourquoi faire, un atelier?

Julie Savon. — Ben, pour... pour... j'sais pas... mais la première maison chic que j'ai vue, c'était un atelier de peintre... alors ça m'est resté là... j'y mettrai peut-être rien dedans, mais je veux avoir un atelier tout de même.

Philomène, *bien philosophe.* — C'est chacun son idée...

Julie Savon, *rêveuse.* — Avoir un atelier et manger du poulet froid, v'là le rêve de ma vie!... Ah! ce poulet froid... c'est une histoire de quand j'étais gosse et que j'posais pour les petits anges, j'avais des parents qui me nourrissaient avec des coups... ah! j'en avais une existence... oui, c'étaient des riches natures!... On me menait chez un peintre qui avait la manie, ce chameau-là!... de déjeuner dans son atelier... pendant le repos, et ça me tordait les boyaux de le voir s'enfiler des bons morceaux devant moi... Un jour... pendant qu'il déjeunait, quelqu'un est venu le voir... il avait laissé sur la table la moitié d'un poulet, et il avait été causer dans une chambre à côté... alors, ça a été plus fort que moi... je lui ai fait son poulet... j'l'ai boulotté jusqu'à l'os... Quand il est revenu... dame! j'n'en menais pas large... j'aurais voulu rentrer dans un trou de souris. Mais lui... il a regardé sa carcasse que j'avais laissée et puis ma figure... une vraie tomate... il s'est passé la main dans la barbe... et il n'a pas pipé... j'en étais baba!... Seulement, l'lendemain, il m'a fait manger avec lui... Ah! c'était un zigue... On ne lui a même pas donné une mention honorable au Salon... Ben, là... vrai, ça valait ça pourtant... Tiens! y a pas de justice!...

Philomène, *laconique.* — Oui... on a eu ses misères...

Julie Savon. — Et le poulet froid, c'est resté ma toquade. (*Elle revient à ses cartes.*) Voyons... un homme de la campagne... c'est pas ce grand barbu qui m'a envoyé un bouquet... l'ami de Loriot?...

Philomène. — Vous en avez connu un nouveau hier soir?...

Julie Savon. — Ah!... tu parles, ma petite... Quand j'suis ressortie avec mes oies... ils étaient je ne sais combien autour de moi, comme des mouches sur un morceau de sucre... même que monsieur commençait à renauder...

Philomène. — Vous lui permettez d'aller dans les coulisses?...

Julie Savon. — Ben! vous en avez une santé!... si je ne lui permettais pas, ça serait tout comme...

Philomène. — C'est que j'ai connu une artiste, moi, elle avait défendu à son ami d'aller dans sa loge, au théâtre. Il l'attendait à la porte... comme ça, elle était plus tranquille... et puis lui aussi... Ils sont restés six ans ensemble, et il a fini par se marier avec... Sûr que s'il était venu l'embêter dans sa loge... ils n'auraient pas duré ensemble... Faut qu'une femme soit libre un peu...

Julie Savon. — Avec cet oiseau-là, ça ne prendrait pas? J'connais mes têtes, moi! C'est un type qui a dû se faire empiler déjà plusieurs fois... il est méfiant comme un Bédouin. Je l'ai bien vu, quand le grand barbu est venu, et qu'il s'est aperçu qu'il me faisait du plat, il lui a lancé un œil... comme s'il voulait le mordre avec... et puis, ils ont parlé ensemble un instant... il n'avait pas l'air de vouloir lui prêter cent sous...

Philomène. — Vous avez dans les cartes un homme de la campagne?...

Julie Savon. — Oui.

Philomène. — C'est-il un brun ou un blond?...

Julie Savon. — Il est chauve, lui... Ah! une idée!... un homme de la campagne, c'est peut-être simplement parce qu'il n'est pas de Paris.

Philomène. — Mais oui... voilà!

Julie Savon. — Qui vient... à la nuit... pour de l'argent... une démarche... pour une blonde... une dispute... un jeune homme brun... C'est l'officier, le jeune homme brun.

Philomène, *intéressée.* — Il y a un soldat!...

Julie Savon. — Oui... et un joli garçon, encore.

Philomène. — Il n'est pas encore venu ici?

Julie Savon. — Ah!... ben oui... je m'en ferais mourir qu'il vienne... Il fait bien trop sa poire.

Philomène. — Qu'est-ce qu'il lui faut donc... C'est-il un prince?...

Julie Savon. — Il est avec une gonzesse qui le tient à l'œil... (*Un coup de timbre impérieux.*) C'est monsieur. Allez ouvrir, il n'aime pas beaucoup faire le poireau sur le paillasson.

Philomène. — Faut le temps qu'il faut.

Elle s'en va en grognant ouvrir à Abram. Julie reste devant ses cartes. Abram entre l'air grincheux avec le bras en écharpe.

Julie Savon, *sans expansion.* — Tiens, t'as ramassé une pelle à bicyclette!

Abram, *se jetant sur le divan.* — Non, je n'ai rien ramassé... qu'un coup d'épée dans le bras.

Julie Savon, *stupéfaite.* — Tu t'es battu!...

Abram. — Il y a une apparence.

Julie Savon. — Avec qui?

Abram. — Avec le baron de Wark.

Julie Savon. — C'est-il ce grand à barbe qui causait avec Loriot hier?...

Abram, *allant s'étendre sur le canapé.* — Oui, ce grand qui te faisait de l'œil... avec son pied.

Julie Savon, *très flattée* — Tu t'es battu pour moi... mon bébé.

Abram, *haussant les épaules.* — Jamais de la vie, par exemple!...

Julie Savon, *pas contente.* — Ah!... alors, pour quelle femme tu t'es battu... car c'est toujours pour une femme qu'on se bat.

Abram. — Je me suis battu parce que je ne l'avais pas salué.

Julie Savon. — Ben, mon petit... pourquoi que tu ne l'as pas salué... ça t'apprendra à être poli!

Abram. — Tâche donc d'être polie... toi-même!... Si tu crois que je viens ici pour entendre tes mauvais compliments.

Julie Savon. — Pourquoi que tu dis que tu ne te battras pas pour moi?...

Abram. — Je n'ai pas dit ça.

Julie Savon. — Si, t'as dit ça.

Abram. — Mais non.

Julie Savon. — Mais si.

Abram. — Je sais bien ce que j'ai dit, n'est-ce pas!...

Julie Savon. — Oh! ça... c'est pas écrit encore...

Abram. — Ce qui est écrit... je le sais aussi bien que toi... As-tu lu l'*Asmodée?*...

Julie Savon. — J'te crois... je n'fais que cela depuis ce matin... Ah! je peux dire que j'ai eu quelque chose comme succès hier soir... Loriot m'a fait une colonne en petits caractères...

Abram. — Je ne te parle pas de la soirée... mais tu as lu les échos?...

Julie Savon, *méprisante.* — Des cancans!... Des ragots!... Je n'lis jamais ça... j'aime mieux les faits divers.

Abram, *prenant l'*Asmodée *sur la table.* — Eh bien, lis-les tout de même... c'est instructif... pour toi... et pour moi.

Julie Savon, *lisant tout haut comme une petite fille à l'école.* — « Il n'est bruit, dans le grand-duché de Gérolstein, que de la déconvenue amoureuse d'une gente et accorte gardeuse d'oies, qui se garde fort mal elle-même, auprès d'un jeune et fringant militaire qui, lui (hélas! pour la pauvrette), se garde trop. On dit que cette résistance de Mars à Vénus a pour raison avouable ou... autre l'inébranlable fidélité du séduisant vainqueur à une belle et honneste dame qu'on regarde beaucoup et... de près, prétendent les méchantes langues, quoique son mari, un de nos gentilshommes de haute... volée, n'y prenne aucune garde, peut-être parce qu'il ne voit rien. Un anonyme nous déclarait hier à ce sujet que rien n'est dangereux comme d'être haï par une femme qui vous aime. Dont avis. » (*Julie Savon, qui n'a pas très bien compris, après avoir lu.*) C'est-il de moi qu'il parle?...

Abram. — Dame!

Julie Savon. — Et c'est signé... Le Masque de verre... Ah bien! il en a une santé!... mais il se paye ma tête!... et dans les grandes largeurs encore... Ah! mais non... ça ne se passera comme ça!... Tiens, ces cochons de journalistes, je voudrais tous les tenir dans un petit coin!... Et on en a encore acquitté quatre l'autre jour!... Ah! ben, si j'étais gouvernement... j'te les ferais valser... moi, les bonshommes!...

Abram. — Enfin, qu'est-ce que c'est que ce jeune officier?

Julie Savon, *qui ne tient pas à donner des détails.* — C'est un comte que j'ai rencontré avec Brutelle.

Abram, *avec explosion.* — Encore lui!... je m'en doutais... Elle est forte, par exemple!...

Julie Savon. — Qu'est-ce qui t'prend... tu le connais?...

Abram. — Trop.

Julie Savon. — T'as pas l'air de le gober... Ah! j'y suis, t'auras voulu marcher avec la baronne et elle t'a plaqué pour lui... et c'est pour ça que tu t'es battu avec le mari?... Eh bien!... il n'est pas dur le mari.

Abram, *agacé.* — Tais-toi... tu es stupide!... ce sont des choses que tu ne peux pas comprendre... Je ne te demande pas pourquoi tu as eu un béguin pour ce Garan-Simiane.

Julie Savon. — Eh ben! après... Dame! tu sais, mon cher, tu n'es pas le premier!

Abram. — Et je ne serai pas le dernier... Je le sais bien... Mais si jamais j'apprends que tu as marché avec lui... tu sais... n-i-ni, fini... je m'en vais... Et l'appartement et les meubles sont à mon nom, ne l'oublie pas!

Julie Savon. — Oui... tu es bien de ton pays, toi... Tu as pris tes précautions; c'que tu m'as roulée!...

Abram, *redevenant homme d'affaires.* — Dans nos petits arrangements... il a été décidé que je ferais une pension... convenable... mille par mois, et que je payais tes dettes... moyennant quoi les meubles m'appartiendraient, c'était juste. J'aime à être chez moi.

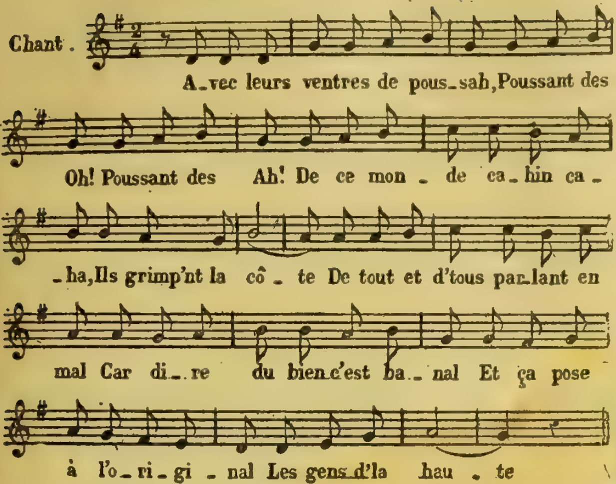
Julie Savon. — Tu l'as dit... fais comme chez toi.

Abram. — Quant au comte de Garan-Simiane, je ne veux pas que de près ou de loin tu lui adresses un mot... un seul... Entends-tu?



— *Monsieur le Baron peut dire qu'il est le premier homme à qui je confie ma fille pour aller à l'Opéra.*

Paroles de SÉMIANE. # LES GENS D'LA HAUTE Musique de Paul HUCKS.



I

Avec leur ventre de poussah,
Poussant des oh! poussant des ah!
De ce monde, cahin-caha,
Ils grimp'nt la côte ;
De tout et d'tous parlant en mal,
Car dire du bien, c'est banal,
Et ça pose à l'original
Les gens d'la haute!

II

A l'Opéra comme aux Français,
Aux auteurs ça dress' des procès,
Ça fait les fours et les succès,
L'cœur vous en saute;
Interrogez-les dans un coin,
C'est ignorant comme un Bédouin,
Et c'est bête à manger du foin,
Les gens d'la haute!

III

Aux miséreux, c'est sans pitié
Tous ceux qu'ont faim, qu'ont pas d'métier,
Sévèrement faut les châtier,
Pour un'p'tit' faute.
Eux, pendant c'temps-là, sèm'nt partout
De l'or gagné souvent d'un coup,
Ils n'oseraient pas avouer où,
Les gens d'la haute!

IV

Malgré le huit-r'sorts, le larbin,
Le petit fer et le Lubin
De son lit d'soie ou de son bain,
Faut qu'chacun s'ôte;
Quand l'heure de déguerpir vient
C'est entre quat' planch's que ça tient.
Les gens d'la haute!

JULIE SAVON. — C'est bon... pas la peine de faire tant d'chichi... c'est un homme qui t'a vendu des pois qui n'ont pas cuit. Voilà tout... (*Changeant de conversation.*) On sort ce soir, avant que j'aille au cirque?...

ABRAM. — Oui, je viendrai te chercher, nous dînerons aux Ambassadeurs.

JULIE SAVON. — Chic!... Je vais mettre ma robe rouge!...

ABRAM. — Ah! non... Ah! non... je t'en prie... plus cette robe-là... j'ai l'air de me promener avec le drapeau de la Commune.

JULIE SAVON, *vexée.* — De quoi... T'aimes pas le rouge... T'es comme les bœufs... J'la trouve jolie, moi, ma robe rouge... j'fais de l'effet avec, j't'assure... Voyons, mon bébé...

ABRAM, *inflexible* — Non... non... pas la robe rouge... Et puis il faut aussi perdre cette habitude de m'appeler ton bébé... c'est grotesque.

JULIE SAVON. — Comment veux-tu que je t'apppelle... ma vieille branche... ou bien mon vieux poteau... ou l'aminche!

ABRAM. — Tu es ridicule... En public, appelle-moi... mon cher ou mon ami...

JULIE SAVON. — Entendu, on sera distinguée!... je finirai par en être malade, tellement je serai distinguée... Mon chââir... j'en ai plein la bouche. Ça me fait l'effet comme si j'mangeais du jujube.

ABRAM. — Ah! je te recommande aussi de ne pas manger la salade avec tes doigts... ni de casser les noyaux des pêches avec ton couteau pour avoir l'amande.

JULIE SAVON. — Ah! si tu en demandes tant que ça... j'finirai par ne plus manger du tout.

ABRAM. — Tu t'y feras. Et puis aussi de ne pas désigner les gens d'une manière trop bruyante. L'autre jour, tu t'es écriée en voyant le gros Chose... « Tiens, voilà ce cocu de Chose!... » Il a bien entendu. Il le sait bien qu'il est cocu... mais pas la peine de le lui rappeler.

JULIE SAVON. — J'te dis que je vais être... suave, ce soir... et puis, maintenant que je suis une artiste... T'as raison, faut que je prenne du genre.

ABRAM. — Tâche de prendre le bon.

JULIE SAVON. — Et quand j'le tiendrai, je ne le lâcherai pas.

ABRAM. — C'est ça... tu es gentille... très gentille...

Au moment où Abram embrasse Julie pour la récompenser de sa docilité, Philomène paraît.

PHILOMÈNE, *d'une voix de stentor.* — La mère de Madame est là... elle demande si Madame veut bien la recevoir.

JULIE SAVON, *qui sait que Mme Savon mère est défunte depuis longtemps déjà, la regarde ahurie.* — Qu'est-ce vous dites?...

PHILOMÈNE, *imperturbable.* — La mère de Madame est là... elle demande si Madame veut bien la recevoir.

JULIE SAVON, *voyant Philomène loucher atrocement, commence à comprendre.* — C'est bien, dites-lui que j'vais la voir tout à l'heure.

ABRAM, *pas content.* — Tu vas recevoir ta mère... tu ne m'en avais pas parlé.

JULIE SAVON. — Je n't'en avais pas parlé... je n't'en avais pas parlé... parce que ce n'était pas convenable.

ABRAM. — Tu ne peux pas la renvoyer?...

JULIE SAVON. — Ah! ben vrai... ce serait mufle, ça... ça ne serait vraiment pas comme il faut!... Puisque j'te vois ce soir.

ABRAM. — Allons... je veux bien... je m'en vais... mais surtout pas de robe rouge... pas de mains dans les assiettes et pas de tapage. Je veux absolument faire de toi une femme chic.

JULIE SAVON, *le poussant vers la porte.* — Oh! j'la suis déjà... Au revoir, mon *chaaâir!*...

ABRAM. — A ce soir.

Abram sort. Julie le reconduit jusqu'à l'escalier : quand elle revient dans sa salle à manger, elle trouve [illegible] tranquillement installé sur la chaise longue.

JULIE SAVON, *interloquée.* — Ah! c'est vous qui êtes ma mère?... Eh bien... vous n'vous embêtez pas!...

LE BARON. — J'étais votre mère tout à l'heure, mais je suis maintenant tout autre chose... Mes intentions n'ont rien de maternel, croyez-le.

JULIE SAVON. — Ben là! non. Vous n'avez vraiment pas de puces!...

LE BARON, *prenant Julie par la main, l'installe immédiatement sur ses genoux, Julie, fascinée par la belle barbe et l'aplomb du baron, se laisse faire.* — Mais non... et vous?... Voulez-vous que nous causions?... Faut-il me présenter encore... depuis hier... le cirque... le baron de Wart...

JULIE. — Ah! oui... ah! oui. J'y suis maintenant... c'est vous l'mari!...

LE BARON. — . . . .

La conversation s'engage.

La chambre de Philippe de Garan-Simiane à l'hôtel Leblanc, rue Pergolèse. Une habitation banalement simple et confortable de family hôtel du quartier du Bois de Boulogne. Un lit en cuivre brillant, l'armoire à glace en bois uni, la toilette, le tub, etc. La grande malle jaune dans un coin, le nécessaire ouvert sur la table, quelque flacons de cristal et surtout les deux photographies sur la cheminée donnent à cette pièce un aspect un peu plus personnel. Philippe est devant sa table, il écrit une bien longue lettre, quatre pages sont déjà noircies et il s'apprête à en noircir encore quatre autres. Sa douce figure est sérieuse et appliquée; il accomplit une besogne qu'il aime. Les deux chères femmes auxquelles il doit d'être ce qu'il est, vraiment jeune, délicieusement généreux et naïf, vont avoir de ses nouvelles. Il est subitement arraché à elles par deux bras qui l'entourent, des lèvres qui lui barrent les yeux, et une douce voix.

ANGÈLE, *à travers ses baisers.* — Mon Philippe.... Oh! mon Philippe...

PHILIPPE, *se levant et la faisant asseoir dans un fauteuil.* — Angèle! Angèle!... quelle charmante surprise!

ANGÈLE. — Tu ne t'attendais pas à me voir... oui... aujourd'hui... je ne pensais pas... je... j'avais du monde à déjeuner... mais j'ai tellement le désir de te voir!... je suis si heureuse près de toi, mon Philippe!...

PHILIPPE, *aux genoux d'Angèle.* — Croyez-vous que je le sois moins, moi?...

ANGÈLE, *triste.* — Toi... toi... ce n'est pas la même chose.

PHILIPPE. — Comment... encore une parole méchante?

ANGÈLE. — Oh! pas méchante... non, pas méchante, mon Philippe, c'est seulement la vérité... tu n'as pas les mêmes idées que moi. Tu m'aimes, toi... mais c'est avec insouciance... je t'aime, moi, mais avec la pensée de mille choses auxquelles tu ne songes pas. Je ne peux plus m'imaginer que je sois moi, à présent je me vois toute changée, tu m'as chassée de moi-même, pour ainsi dire, et je ne vis plus qu'en toi!... Tout ce qui ne se rapporte pas à toi, je veux l'oublier. Tout ce qui n'est pas toi m'est odieux!... odieux!... odieux!...

PHILIPPE. — Comme vous êtes agitée, Angèle... vos mains sont fiévreuses...

ANGÈLE. — Ce n'est rien... ce n'est rien... je suis un peu nerveuse... ça va se passer... auprès de toi... Embrasse-moi... câline-moi... serre-moi dans tes bras et dis-moi encore que tu m'aimes... c'est si bon!...

PHILIPPE, *souriant.* — Je vous aime... je vous aime... méchante enfant inquiète... Quel Croquemitaine vous a fait peur, dites-moi?... que j'aille le tuer avec mon grand sabre... Quelle est la vilaine fée qui vous effraye... chère enfant?... que je la chasse...

ANGÈLE, *blottie dans les bras de Philippe.* — Ça passe... vois-tu, ça passe... Que tu es bon!... C'est ça, parle-moi comme à ton enfant, ton pauvre enfant.

PHILIPPE. — Allors mon enfant doit retirer son collet et son chapeau, et s'étendre un instant sur le petit divan, pour se reposer.

ANGÈLE, *se laissant conduire.* — J'obéis... tu vois...

PHILIPPE, *auprès d'elle.* — Et puis maintenant, il faut m'expliquer...

ANGÈLE. — T'expliquer?... Mais il n'y a plus rien... c'est fini... je ne me souviens plus... Près de toi... le mauvais souvenir s'efface, il s'en va loin, très loin, si loin... Je ne le reconnais plus, à présent, c'est flou... c'est vague... (*Souriant.*) ça n'existe même plus... Il me semble que quelque chose meurt en moi... et j'en suis heureuse... Mon Philippe, tu l'as chassé, le vilain Croquemitaine.

PHILIPPE. — Il ne reviendra plus... Je lui ai fait peur avec mes grandes moustaches noires.

ANGÈLE. — Comme elles sont jolies!... Je les aime aussi, tes moustaches.

PHILIPPE, *se penchant pour l'embrasser sur les lèvres.* — Alors, qu'est-ce que vont leur dire ces lèvres qu'elles aiment?...

ANGÈLE, *se relevant brusquement.* — Ah! non... non!... pas ça... je t'en prie... pas ça... pas... ça!...

PHILIPPE, *stupéfait.* — Mais...

ANGÈLE, *à bout de nerfs.* — Ah! non... pas ça!... je t'en prie... mon Philippe, pas aujourd'hui... je t'en prie!

PHILIPPE. — Voyons... Angèle... qu'est-ce qu'il y a?...

ANGÈLE, *avec des larmes dans les yeux.* — Rien,... mais rien... je t'assure... je suis nerveuse, tu vois, c'est malgré moi... mon mignon... ne m'en veuille pas, je suis stupide... Tu vois, je pleure... j'ai eu tort de venir... pour t'agacer... t'ennuyer de mes jérémiades... Pardonne-moi?... Mais pas ça aujourd'hui... pas ça!...

PHILIPPE. — Grand Dieu! non, pauvre chérie, je ne t'en veux pas... mais dis-moi... au moins ce que tu as...

ANGÈLE, *retenant ses pleurs.* — Rien... rien! je t'assure... rien.

PHILIPPE. — Voyons, tu ne veux pas me dire. Qu'est-ce qu'il y a, Angèle... qu'est-ce qu'il y a?...

ANGÈLE, *pleurant sur l'épaule de Philippe.* — J'ai... j'ai... C'est Croquemitaine qui est revenu!...

(*A suivre.*)

Claude BERTON.

Dévouement du curé de Vic-en-Chêne

En ce temps-là, c'était la grande désolation. Les soudards tudesques s'étendaient dans nos campagnes comme lèpre en peau de marmiteux, volaient nos pendules, dévoraient notre froment, s'empiffraient de nos saucisses, se saoulaient de notre vin et laissaient leurs poux dans nos lits.

Vivant sur le lard du bonhomme, ils avaient tous grande démangeaison de vivre sur celui de la bonne femme, comme jadis leurs ancêtres, reîtres et malandrins; mais ils ne firent guère chère lie qu'avec saboulcuses, pierreuses, galvaudeuses, crève-de-faim, filles à la cuisse gaie et autres rogatons d'amour.

C'est pourquoi en quelques coins de faubourgs de province et basses-cours de ferme, on a vu pousser de-ci, de-là, une salle petite génération à tête carrée et à tignasse rousse, lardeuse et myope, qui, grâce au bon Dieu, est limitée. Car elle nous envahirait, nous encroûterait, nous germaniserait peu à peu comme la bière d'outre-Rhin.

Mais, si nous devons au patriotisme des dames l'empêchement de la propagation du phylloxéra germanique, il faut en remercier non seulement icelles, mais les valeureux compères qui, dans nombre de villes petites et grandes, bourgs, villages et hameaux, où les conduisait le hasard des retraites en bon ordre, se dévouèrent pour la patrie.

J'avoue sans modestie aucune qu'en cette occurence, moi et mes camarades du 4e chasseurs avons fait ce que nous avons pu.

Mais quels qu'aient été nos exploits, ils ne sont rien en comparaison de ceux de M. le curé de Vic-en-Chêne, dont on vient de m'annoncer la mort. Que son âme aille à Dieu et son nom soit sanctifié!

Il a fait tant d'actes mémorables en sa vie que celui qui voudrait les recueillir trouverait matière à orner une nouvelle *Légende de Saints* et plus d'un qui se prélasse actuellement dans les gloires du calendrier n'eût pas été capable de fournir si longue carrière et si excellente besogne.

Il s'est épuisé, il est vrai, à la tâche, mais tous les dévouements coûtent cher; s'ils étaient à bon compte, où serait le mérite?

En ce temps néfaste donc, les Prussiens approchaient et des quatres points cardinaux arrivaient sur les méfaits des mécréants des récits horribles, dont l'exagération populaire augmentait encore l'horreur; ce n'étaient que filles forcées et hulans prenant la place des maris.

— O doux Jésus, s'écria le curé, éloigne de nous ce calice. Seigneur! Seigneur! laisseras-tu la race d'Amalécites jeter sa graine maudite dans les sillons du bon Dieu!

Et comme en sa paroisse tous les hommes valides étaient partis à la défense du sol, qu'il ne restait plus que les vieillards, les enfants, les perclus, les goutteux, les cacochymes et les orateurs des réunions publiques, le bon curé monta en chaire et fit part de ses appréhensions à ses ouailles.

— Mes chères enfants, dit-il, voici la race qui pullule comme vermine sur la tête de vos petits. A la façon dont MM. nos généraux s'y prennent, nous serons bientôt envahis. Les brigands apportent l'iniquité et s'emparent, en revanche, de tout ce qui leur tombe sous la main. Mais ce ne serait rien, mes enfants, s'ils ne semaient leur infernale graine, et le malheur veut qu'entre toutes les graines, c'est la leur qui pousse le mieux. Fermez vos huis, mes braves dames; fermez vos huis, douces bacelles, si vous ne voulez faire souche de Germains.

— Ah! s'écria la vieille Mimi après la messe, voilà bientôt cinquante-cinq ans, j'y eus beau fermer mon

huis, les Cosaques sont entrés quand même. Oui, oui, ils ont forcé la maison.

Et elle branlait la tête, agitait furieusement son menton qui menaçait de battre le rappel avec son nez, mais nul n'aurait pu dire si c'était signe de satisfaction ou de détresse.

— Rassurez-vous, dit une autre vieille, ils ne vous feront rien cette fois. Mais les voici déjà à Pourru-Saint-Remi, et toutes filles et femmes se font besogner par ces glorieux. C'est une abomination!

— Je ne le permettrai pas dans le champ que je défriche, riposta le curé qui sortait de l'église. Soyez sans crainte, mes bonnes dames. Mes enfants! si je ne puis sauver la France, je sauverai au moins cette paroisse au nom du Sacré-Cœur. Celui qui a vaincu la Mort et l'Enfer saura bien nous délivrer de la graine des Amalécites.

Et dès le jour même, sans perdre de temps, il se mit en campagne, visitant successivement ses ouailles, car un bon pasteur doit être, suivant l'Apôtre, tout à toutes et tout à chacune comme si elle était seule et avoir un cœur égal pour la plus petite comme pour la plus grasse brebis du troupeau, être enfin, à l'imitation de saint Paul, nuit et jour au travail.

Cependant il commença par celles que leur jeunesse et leurs charmes mettaient le plus en péril, vivant sur la bonne femme autant qu'homme de guerre et ainsi qu'en ces temps calamiteux doit faire tout vaillant citoyen.

Je ne veux pas dire par là qu'il se faisait emplir l'escarcelle, bien au contraire, il emplissait leur écuelle du meilleur du sien, donnant sans compter, plutôt deux fois qu'une, libéralement, n'ayant qu'une pensée, que la place fût pleine quand viendrait le vainqueur...

Donc, de maison en maison, il portait consolation et aide aux épouses qui, dans la situation de celle de Marlborough, ne savaient quand l'époux reviendrait.

— Ah! monsieur le curé, qu'allons-nous devenir?

— Hélas! ma fille, tout nous arrive par la volonté de Dieu et la punition de nos péchés.

— Pensez-vous qu'ils vont nous tuer?

— Eh! non, chère âme, ils ne vous tueront pas, mais ils voudront vendanger la vigne du Seigeeur.

— Je me jetterai plutôt par la fenêtre.

— Ta, ta, ta! Ils ne vous en laisseront pas le temps; et ces abominables fils de Luther ne peuvent planter que des hérétiques et des diables, et vous ne voudriez, n'est-ce pas, donner le jour à un diable ni à un hérétique?

— Oh! divin Jésus!

— Eh bien! chère âme, faisons un catholique et bénissons le Seigneur qui, jusque dans ses colères, nous envoie des bienfaits.

Et il allait partout ainsi, bénissant le Seigneur, faisant bonne chère aux dames, qui ne se sentaient pas d'aise, et pour une bouchée que le curé leur donnait, en auraient volontiers rendu quatre, habituées qu'elles étaient à jeûner depuis plusieurs mois.

Et non plus, comme bien vous le pensez, il ne négligeait les filles, leur faisant entrevoir les terribles conséquences d'allaiter dans neuf mois un méchant petit Prussien.

Et il fit tant et si bien que, quand les choucroutards arrivèrent, tous les fours étaient garnis.

Et c'est ainsi que le village de Vic-en-Chêne ne fut pas germanisé comme d'autres et qu'il y pousse une bonne génération de francs Gaulois et de bons chrétiens, comme leur père aimant le jupon, le jus de la treille et la chère patrie.

Hector FRANCE.

BUCOLIQUES

I

LA CHATTE

Amédée a obtenu qu'on ne noierait pas la portée de Mlle Minette.

Chaque matin, il monte au grenier, prend les petits chats dans son tablier, redescend l'échelle et va déposer son fragile paquet sur le côté de la maison, à l'ombre. Le soir, il va le reporter sur la botte de foin choisie le premier jour par la mère.

Ce matin, comme il descendait l'échelle, son tablier, mal replié, a laissé échapper un des petits qui a roulé de bâton en bâton et qui est venu s'abîmer à terre. Les pattes se sont raidies, la queue s'est redressée, les yeux se sont convulsés et tout a été fini. La chatte, qui du haut de l'échelle assistait à l'opération de la descente, a tout vu. En deux bonds, elle se trouve sur l'épaule d'Amédée et le griffe furieusement au cou. Celui-ci crie mais ne lâche pas le tablier, heureusement!...

Arrivé à l'endroit habituel, Amédée s'abaisse, sépare les coins du tablier et dépose un à un tous les petits chats.

La mère, qui n'a pas quitté l'épaule d'Amédée, regarde avec amour toutes ces petites choses grouillantes et, sans doute, elle a courte mémoire ou n'a jamais bien su compter, car la voilà maintenant qui passe son froid museau sur la joue d'Amédée, qu'elle redresse la queue, que son échine se courbe et qu'elle chante un « ronron » tandis que battent ses paupières.

II

IL FAUT CHANTER POUR BOIRE

L'homme, à genoux, lave ses engins de pêche au bord de l'étang. Sa femme vient le rejoindre, le regarde avec colère et lui parle méchamment.

— On m'a dit qu'on t'avait vu hier avec elle.

— C'est pas vrai!

— Tu diras toujours que c'est pas vrai!... Et puis, quoi faire que tu t'ostines à pêcher là-dedans. Y a rien, je te dis. Tes bêtes ont-elles bu seulement?

— Je vas les faire boire tout à l'heure.

— Tu pourrais pas le faire avant?... Peut-être bien qu'elle passe là à cette heure-ci, la Louise?... Je vas te gêner!

— Pourquoi que tu m'embêtes comme ça?

— Une traînée qui va avec tous les cheminots!... Tu revindras propre un de ces quatre matins. C'est moi qui te soignerai, je te dis, oui!

— Laisse-moi, bon Dieu!

— Ça a une femme, des enfants et ça veut courir!.. Combien que t'as déjà mangé de pièces vingt sous avec, dis, vieux filou!

L'homme n'y tient plus. Il se relève et donne à sa femme une grande poussée dans le dos.

— Tiens, va gueuler là-dedans!

La femme tombe dans l'étang, les deux mains en avant.

Mais à peine est-elle disparue que l'homme songe aux besoins de sa ferme. Qui traira la vache et la chèvre?... Qui ira aux champs?... Qui fera la soupe?

Alors il saisit une perche et la tend à la malheureuse qui se débat. Il la hisse sur la rive, l'étale sur l'herbe et, tandis qu'agenouillé, il ramène autour d'elle ses jupons tout retroussés et tout mouillés, il lui dit d'un ton bien convaincu, mais sans colère:

— Chaque fois que tu m'em..., je te ferai boire un coup!

III

LA PEUR

Son père est rentré pompette ce soir et le petit Gustave a grand'peur. Chaque fois que son père rentre ainsi, et il s'y connaît bien, il va se cacher derrière les vieilles futailles du cellier. C'est ce qu'il fait une fois de plus ce soir.

A peine le cheval est-il dételé que le père précisément vient droit au cellier, tirant après lui, au bout d'une corde, un corps que Gustave ne distingue pas, car il ose à peine risquer un œil.

Mais voici que le père retrousse ses manches et qu'il jure entre ses dents.

— Je vas régler ton affaire en moins de rien!... Ah! canaille! Ah! propre à rien!...

Tout à coup, s'approchant en furieux du corps qu'il a amené, le père montre deux poings terribles.

— Brigand! tu m'as volé, tu vas crever!... Si j'avais un couteau, je t'aurais déjà coupé la gorge!...

Gustave a peur, grand'peur!... Il regrette de ne pas avoir été à l'autre coin qui est beaucoup plus sombre que celui-ci... Mon Dieu, que va-t-il se passer?... Le père est capable de tout quand il a un verre dans le nez!

Brusquement, une caisse est renversée, le père grimpe dessus et accroche une corde à l'une des poutrelles du plafond; puis il revient vers le corps qui ne remue toujours pas et y attache la corde.

Le cœur de Gustave bat à tout rompre, et il se sent une prodigieuse envie de crier.

Soudain, le père tire sur la corde et Gustave, qui a fermé les yeux, reconnaît ces cris désespérés.

C'est le pauvre « Trompette », le brave chien avec lequel il a fait de si brillantes parties, que le père est en train de pendre en ce moment.

Tout de même, le petit Gustave a eu si peur qu'il voit maintenant avec tranquillité et reconnaissance le brave chien agoniser, là-haut, à la poutrelle, et qu'il cherche déjà des yeux le chemin qui le conduira dehors tout à l'heure, car le cadavre de « Trompette » lui fera peur aussi.

IV

ON N'EST SUR DE RIEN

Joseph Parloron est parti à la foire, à la place de son père empêché. Il va vendre le veau de la ferme.

A neuf heures, tout en mangeant sa soupe, les deux coudes sur la table et tout le buste dans son assiette, le père Parloron dit à sa femme:

— Dis donc, la mère, j'sommes point tranquille.

— Quoi que c'est?

— Not' Joseph a vingt ans: il court les assemblées; il a toujours besoin d'argent... J'ons peur qu'il nous dise, en rentrant, qu'il n'a vendu que six pistoles un viau qui en vaut huit.

— Peut-être bin, dit la mère.

Le père Parloron s'absorbe à nouveau dans sa soupe et la mère glisse sous la marmite qui chante d'autres sarments.

Un moment après, l'homme se lève, passe le coin de sa blouse sur sa bouche et dit:

— V'là!... Je vas aller au croisé des deux routes. Je reconnaîtrais bin le boucher qui a acheté not' viau et je lui demanderai combien qu'il l'aura payé. Comme ça, j'serons point trompé.

Une heure plus tard, il revient et jette à sa femme, posée en sentinelle sur le pas de sa porte, les deux poings aux hanches.

— Je savons tout. Le viau s'est vendu sept pistoles... J'serons point trompé.

Et le soir, quand tout le monde est couché, quand Joseph a rendu ses comptes et dort sur sa paillasse d'un sommeil bien gagné après une grosse journée de fatigue, le père Parloron se « trémousse » dans son lit et finit par dire à sa femme:

— Joseph m'a bin donné sept pistoles, mais à mon compte, ça prouve que le boucher et lui étions d'accord et point qu'ils disions la vérité... Ça m'étonne qu'un beau viau pareil, un jour où les viaux étaient si chers, se soit vendu seulement sept pistoles... Bonne femme, j'ai grande crainte que tu nous aies donné un « fi » voleur!...

La femme ne réplique rien et longtemps, longtemps, quatre prunelles luisent dans l'ombre.

V

SIMPLE LOGIQUE

Depuis quelques jours, ils mènent leurs deux troupeaux dans les mêmes herbes. Puis, ils se rapprochent et s'as-

scoient au revers d'un fossé. La fille tricote ses bas, et le gars, de la pointe de son bâton, abat les têtes des liserons et des orties.

De longues heures ils causent ainsi du pays, des jeunes qui se marient, des vieux qui vont mourir, des veillées qu'on a promises et de l'adresse des quatre « rebouteux » de la contrée.

Quand les moutons s'éloignent, le gars appelle les chiens et leur jette des commandements brefs. Parfois même, il se lève pour s'assurer que ses ordres ont été compris et exécutés. Mais qu'il s'agisse de ses propres moutons ou de ceux de la fille, le gars se lève toujours seul. C'est une affaire convenue entre eux, il n'y a que le gars qui doit se lever.

Ce soir-là, comme ils s'en revenaient et qu'ils traversaient la lande dite « des cailloux enchantés », Lucas, avec un grand soupir, a dit :

— Et maintenant, je vas rentrer à la ferme et le maître va me dire : « N'a-qu'un-Œil, viens ici, N'a-qu'un-Œil, va par là... » C'est tout de même triste qu'on me donne toujours ce vilain nom parce que je suis borgne.

— Vous plaignez pas, Lucas. Le maître, la maîtresse et les enfants de nos maîtres m'appellent du matin au soir la « Pas-Jolie » parce que j'ai la tache de vin sur une moitié de la figure. Et puis, v'là que les autres garçons et les autres filles des autres fermes se mettent à m'appeler comme ça aussi. Je souffre mon compte, moi itou, vous savez!...

— Mamz'elle Victorine?

— M'sieur Lucas?

— Justement, puisque j'sommes parfaits ni l'un ni l'autre, j'pourrions peut-être bin nous aimer?

Henri FRÉMONT.

LE BUVEUR D'AMES

(*Suite.*)

Elle avait vingt-quatre heures à elle, la journée et la nuit entières à me donner et, comme une écolière en vacances, toute rose dans sa robe d'organdi bleu pâle, elle avait surgi devant la grille du vieux parc... presque surnaturelle en vérité, tant elle semblait lumineuse, plus claire que la lumière elle-même de cette chaude journée d'été, avec ses cheveux soyeux en nimbe sur son front, son teint de lait presque trop blanc et le sourire inaccoutumé de sa bouche. Ce sourire démenti ce jour-là, comme toujours hélas! par le rêve attristé de ses grands yeux profonds et bleus, mais combien déjà confuse et brouillée cette vision! Et de cette inoubliable journée, suivie d'une soirée plus inoubliable encore, j'ai beau faire, je ne puis rien tirer, rien évoquer; ma mémoire est engourdie, mes souvenirs absents, en allés... oui! je ne puis le dire, et de ce passé obstrué de fumée, de cette journée dont toutes les minutes ont vécu jadis rythmées aux sourds battements de mes artères et martelées par le sang de mon cœur, je n'ai rien conservé qu'une impression de bien-être accablé dans la chaleur et les grandes herbes immobiles, sous un ciel implacablement bleu, au fond d'un parc à l'abandon, comme endormi de vieillesse et de fatigue heureuse au milieu de cette campagne.

Si, un détail me revient : on entendait un bruit de faux très loin, derrière les murs, et c'était là même le seul bruit du silence avec, de temps à autre, la chute mate dans l'herbe d'une prune trop mûre qui se détachait, chute invisible, dont l'odeur chaude évoquait à nos yeux la chair ambrée, fendue et juteuse du fruit.

Et c'était comme le goût de ses lèvres; ce détail seul me reste, tous les autres ont fui.

VALMONT, 28 AOUT. — Valmont avec ses collines boisées, son château historique dont le haut donjon et les toits ardoisés dominent aujourd'hui un parc à l'anglaise descendant en pentes douces jusqu'à des pâtures entourées de claires-voies; Valmont et ses eaux vives murmurant à tous les coins de haies et mettant en mouvement à travers deux lieues de vallée les roues moussues de vingt moulins; Valmont et son vivier solitaire, reflétant les arceaux en plein cintre et les piliers rongés d'une abbaye en ruines; Valmont dont le nom romanesque et le paysage arrangé de keepsake ont charmé et fait si longtemps rêver les heures de trouble et de curiosité vague de ma lointaine enfance, à l'époque de la puberté!

Valmont, dont je vais retrouver le nom dans le plus mauvais livre, le plus cruel et le plus dangereux du XVIIIe siècle, et dont le mélancolique et doux souvenir fait de grands arbres, d'eaux de source et de lentes et silencieuses promenades sous des chemins couverts au bord d'un étang, où nageaient des cygnes, s'est toujours confondu dans ma mémoire avec les chromo-lithographies romantiques, lacs d'Écosse entourés de forêts et châteaux d'outre-Rhin dominant des vallées, des morceaux de musique traînant il y a vingt ans sur le piano de ma mère! Comment me suis-je échoué là, dans ce petit bourg ignoré de Normandie et si proche d'un pays que je hais, en compagnie de cette folle et joyeuse miss Holly.

Elle n'a pourtant rien de l'autre, celle-là, avec son profil heurté au nez trop court, son œil bleu un peu saillant où n'a jamais passé une ombre de tristesse. Oh! non, elle n'a rien de l'autre avec ses épaules carrées de garçon, sa silhouette d'androgyne et l'éclat insolent de son teint épanoui comme une fleur de sang.

Et je suis venu pourtant passer deux jours avec elle dans ce petit coin poétique et démodé au titre de romance, et cela pour l'avoir vue, grande et découplée comme un novice dans son jersey bleu de mathurin, courir à Trouville avec ses deux griffons écossais sur la plage et, la jupe de serge collée aux hanches, ses brodequins jaunes trempés jusqu'à la cheville, patauger dans la vague où elle baignait ses chiens?

Non, mais pour deux ou trois mots échangés avec elle, qui m'ont presque découvert une âme ou plutôt une femme (car âme est un bien grand mot) dans cette belle fille aux allures de garçon.

Je l'avais croisée deux ou trois fois en hiver, dans des cercles d'amateurs où l'on donnait des pantomimes; souple et leste dans la blouse flottante de Pierrot, le front barré du serre-tête noir, je lui avais trouvé une figure toute drôle, dans son enfarinement de mitron funambulesque; je la retrouvais à Trouville en pleine semaine des courses, en train de révolutionner la plage par sa tenue et ses manières brusques de matelot bon enfant (un matelot avec des perles roses de dix mille francs aux oreilles, car miss Holly est chèrement cotée et possède, en plus de rentes viagères, quelques maisons de rapport au soleil); il était près de midi, la reconnaissance était vite faite. Comme nous remontions tous deux vers les planches, avant de nous séparer, elle pour regagner sa villa d'Hennequeville et moi pour rejoindre les Roches-Noires, nous entrions prendre le vermouth dans le petit bar en planches vis-à-vis le Casino. Les chiens ruisselants d'eau de mer frétillaient de la queue, gravement assis sur leur train de derrière, à deux pas de la table où miss Holly achevait de manger voracement cinq gâteaux.

Les yeux suppliants des deux chiens me touchaient, je faisais un signe à la marchande : « Des gâteaux pour mes chiens, faisait la belle mangeuse qui devinait mon intention, ah çà! est-ce que vous êtes fou, des gâteaux pour les chiens quand les gens n'ont pas de pain, vous ne voudriez pas? » Et elle se levait brusquement, donnait le signal du départ.

Cette boutade dans la bouche d'une fille m'étonnait et me charmait; au lieu de la quitter, je faisais encore quelques pas auprès d'elle, pris d'une soudaine curiosité. « Ah! c'est que je sais, moi, ce que c'est que la misère, reprenait miss Holly en me plantant droit les yeux dans les yeux; je suis la fille d'un maçon, plutôt d'un manœuvre, car il faisait tous les métiers, mon père, et quand on nous l'a rapporté à moitié tué à la maison, nous étions sept à danser devant la huche, quatre garçons et trois filles dont l'aînée avait seize ans, et sans mère. Moi, j'avais tué maman en naissant. » Elle avait dit cela franchement, simplement; son grand œil limpide brillait un peu plus peut-être avec une soudaine rougeur aux joues et aux oreilles, qui faisait plus roses dans leurs lobes de chair ses deux perles de dix mille francs.

— En effet, la misère de Londres, trouvais-je bêtement.

— De Londres, vous voulez rire, interrompit miss Holly, je suis Anglaise comme vous. Mon nom, c'est un nom de guerre, un caprice de mon second amant, celui qui m'a lancée; je n'ai pas besoin de faire rougir mes frères, si moi, j'ai mal tourné. Anglaise! vous me croyez Anglaise, elle est bien bonne. Moi, je suis de ce pays, de l'autre côté de la Seine, à douze ou quinze lieues du Havre, et d'un joli pays, ma foi, connaissez-vous cela, Valmont?

— Valmont, vous êtes de Valmont?

Et comme je la buvais des yeux, je ne sais pourquoi bêtement attendri.

— Eh bien! ça vous étonne, qu'est-ce qui vous prend donc, mon ami?

Et quand je lui eus expliqué que j'étais né, moi aussi, dans la même vallée et le même pays, à deux lieues l'un de l'autre, moi dans la ville, elle dans le village, séparés par les vingt moulins à eau échelonnés le long de la rivière qui prend sa source à Valmont même pour se jeter dans la Manche, devant la maison où j'ai grandi, voilà qu'une émotion nous a saisis, nous a mis les mains l'une dans l'autre avec dans les yeux des regards que nous ne nous étions jamais vus; et miss Holly m'a tout à coup paru charmante et il faut bien croire qu'à ce moment-là je ne lui ai pas déplu, puisque d'une voix de petite fille :

(*A suivre.*)

Jean LORRAIN.

Le Gérant : G. CLEMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 10. Édition de Paris : 5 centimes. 11 MARS 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois	Paris........	13 fr. 50
	Départements.	16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr. 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an.............	6 — »	10 — »

L'AN ROUGE, par F. de NION



L'AN ROUGE

A Séverine.

Comme les obus du Mont Valérien commençaient à nous rattraper, je criai aux camarades :

Arrive !.

Et nous courûmes tous, Gaston, Félix Camus, Lerou et moi, vers la gare de Rueil ; je me disais que nous trouverions à nous abriter derrière le remblai du chemin de fer.

Il était dix heures du matin. Partis depuis l'aube de la place Wagram, nous avions passé en colonne sous le fort qu'on disait abandonné et qui, tout d'un coup, s'était mis à nous envoyer de la mitraille ; alors tout le monde s'était débandé en criant à la trahison, ceux qui étaient le plus près de Paris courant du côté des fortifications, les autres éparpillés à travers la plaine de Nanterre. Bergeret, qui n'était plus en calèche comme en partant, passa à cheval, au galop, l'air affolé. Malgré cela, j'entendais dire que Flourens avait fait sa jonction avec nous et qu'on marchait sur Versailles. Mais je comprenais que c'étaient encore de grands mots, les mêmes que ceux des généraux du siège. Je dis aux amis :

— Vous voyez bien que les soldats sont contre nous. On nous avait promis qu'ils lèveraient la crosse en l'air; on nous colle toujours des blagues. Moi, je ne veux pas me battre contre des Français, je m'en vais. — Qu'est-ce qui vient avec moi ?

— Où que tu vas ? demandaient-ils; et nos trente sous? Qu'est-ce qui nous les donnera ? C'est-y toi, Gustave ?

— Je vas vous dire une bonne chose, que je leur répondais. Nous n'avons qu'à traverser la Seine pour être à Chatou ; c'est un pays qui me connaît, vu que j'y ai eu une bonne amie dans le temps. Là, nous saurons bien échanger nos frusques de gardes nationaux contre des vêtements de civils. Et puis, nous irons à Saint-Germain, nous y trouverons de l'ouvrage. Toi qui es coiffeur, Félix, tu raseras les officiers; Gaston et Lerou se placeront dans la chaussure, puisque c'est leur partie, et moi, j'ai un cousin qui est commissionnaire en vins ; nous nous entendrons, pour sûr.

Je parlais ainsi parce que je pensais à ma bonne amie ; nous avions dû nous épouser avant la guerre et nous nous aimions bien tous les deux. Peut-être qu'elle était restée à Chatou malgré les Prussiens : son père était boulanger, c'est un état qui va toujours.

Eux, ça leur convenait pas trop, rapport aux trente sous; tout de même ils comprenaient bien que j'avais raison. Lerou commençait à dire :

— Comment que nous ferons pour passer l'eau, puisqu'el pont, il est sauté ?

— Laisse faire ; nous dégotterons bien un bachot.

En parlant, nous étions descendus jusqu'à la Seine. Elle était haute, elle coulait d'une seule filée, grasse et blonde comme du beurre mou. En face de nous, le restaurant Fournaise avec toutes ses vitres brisées, à droite les ruines du pont tout noirci, rompu au milieu comme d'un énorme coup de sabre.

Je me rappelle que j'appelais pour avoir une barque et que ça me fit un drôle d'effet, dans ce sinistre paysage, d'entendre ma voix faire un : *Ohé !* comme du temps où on canotait le dimanche. Mais personne ne se dérangeait et ce fut Lerou à la fin — pauvre Lerou ! — qui trouva une norvégienne dans un garage, sous des planches. Nous avons ramé avec les crosses de nos flingots et puis, dans l'île, nous avons fait un portage pour traverser encore le bras vif.

Enfin nous étions à Chatou, bien contents, mais affamés. Je disais :

— Maintenant, faut nous débarrasser de nos vareuses et de nos képis; c'est plus prudent, s'il arrivait de la troupe.

Mais ils répondaient :

— Qué que tu veux qu'ils nous disent, Gustave ? Nous avons laissé nos fusils sur le bord, on voit bien que nous ne faisons pas la guerre.

***

Dans le cabaret, la vieille, alerte, cassait des œufs, puis allait dans sa cour, et nous entendîmes ses poules crier. Nous nous regardions du coin de l'œil, contents d'être là.

Mais voilà qu'en levant les yeux je vois en face, à une fenêtre, une jolie blonde qui nous regardait. Je sens dans mon cœur la couleur de ces cheveux-là... je m'avance, elle me sourit et je reconnais ce sourire. Je dis aux autres :

— Ben, à présent, v'là que j'ai retrouvé ma connaissance.

Et je sors dans la rue, histoire de savoir si elle voudrait me causer. Elle me fait signe et, ma foi, je traverse, je grimpe un escalier et je sens autour de mon cou ses bras et sur mes joues sa peau fraîche.

Pour sûr, de tenir sur mon cœur cette chère jeunesse-là, je ne pensais plus aux camarades ni au déjeuner. Vite elle me racontait son histoire : que son père était mort pendant le siège et qu'elle était toute seule, attendant de pouvoir rentrer à Paris où elle avait de la famille, mais je n'entendais guère ce qu'elle disait ; il me semblait que toute sa vie m'entrait par les yeux pour descendre dans mon cœur, le rafraîchir et le griser. Nous étions là, en face l'un de l'autre, heureux ; elle bavarde et moi tout bête de m'apercevoir que je l'aimais tant... Voilà un fracas qui nous éveille ; au bout de la grand'rue, une cadence piétinée de fer, le fourmillement d'acier d'une troupe de cavalerie en marche.

— Marguerite était toute pâle ; elle me dit :

— Cachez-vous, Gustave ; c'est les chasseurs de Saint-Germain.

— Bah ! il n'y a pas de danger.

— Si, si, ne vous montrez pas !

Elle fermait la fenêtre quand je vis sur la porte du cabaret mes trois amis qui attendaient le déjeuner en regardant venir les chasseurs. Mais Marguerite me prenait par la main, m'emmenait au fond de la chambre. Elle tremblait et répétait :

— Ne vous montrez pas, surtout ; ne vous montrez pas.

Et comme elle baissait la tête, j'en profitai pour fourrer mes lèvres dans les boucles de ses cheveux. Sous nos fenêtres, une violence de querelle, un bruit de peuple, des discussions glapies : un frisson de fer courait de temps en temps et on entendait des chevaux s'ébrouer en tapant le pavé. La douce voix murmurait, prieuse :

— Ne vous montrez pas, Gustave ; tenez, embrassez-moi plutôt.

Son joli cou se soulevait, m'offrait la tentation de ses plis. Une interrogation saccadée coupait les rumeurs, dominait, résonnante et nette :

— Vous venez de Paris ! Vous êtes des communards !

— Chasseurs, empoignez-moi ces gens-là.

J'écartai Marguerite, je rompis le lien de ses bras, je courus à la fenêtre. Une foule houlait, courait, criait autour des chasseurs immobiles sur leurs petits chevaux, dans leurs jolies vestes bleues. Tout seul, en avant, un grand général, la face rouge, sabrée de raides moustaches, défiait tout le monde, presque droit dans ses étriers, de travers sur son maigre pur sang, la main droite appuyée sur la croupe.

Marguerite me soufflait :

— C'est un mauvais chien ; prends garde !

Son tutoiement me fit tourner la tête vers ses lèvres ; quand je regardai de nouveau, je vis mes amis entraînés par un peloton de chasseurs qui avaient mis pied à terre.

— Mais c'est impossible ! On ne va pas les fusiller comme ça !

— Taisez-vous ! taisez-vous, Gustave !

Dans la rue, des voix criaient :

— Faites-les juger, au moins, emmenez-les à Versailles.

— Vous n'avez pas le droit !...

La voix jeta, dure et brève :

— On m'a fusillé trois hommes hier ; je trouve ceux-là ils paieront pour les autres. — Tant pis pour eux !

Les gens répétaient :

— Vous n'avez pas le droit !

Il se souleva sur sa selle, regarda circulairement :

— Le premier qui réclame, je lui en fais faire autant.

Autour de lui, le cercle s'élargit et il ricana, sûr de la lâcheté des foules.

Malgré Marguerite, j'avais ouvert la fenêtre. Maintenant je voyais mes amis sur la route, au loin, poussés, bousculés par des bras bleus, isolés déjà comme des morts. Au coin de la rue Camille-Périer, les chasseurs se groupèrent. Je ne distinguais plus qu'une masse remuée, des miroitements de canons de fusils et la silhouette maigre du chef, impassible sur son maigre cheval.

Et puis des coups de feu retentirent, inégaux, indécis d'abord. On m'a dit que les soldats ne voulaient pas tirer ; ils manquaient exprès, visaient au-dessus des têtes ; les balles s'écrasaient dans le mur. Mais les sous-officiers, du plat de leurs sabres, abaissaient les carabines au niveau de la poitrine des autres, et enfin une vraie décharge crépita, déchira l'air.

Suffocant, je sanglotais, le front enfoui dans les genoux de Marguerite.

***

Et maintenant encore, bien que je sois un commerçant paisible, un bourgeois, père de quatre enfants que m'a donnés ma douce Marguerite, maintenant encore, — moi qui n'ai pas d'autre opinion politique que celle de ma clientèle, — je ne puis passer devant cette place sanglante sans que mon cœur se gonfle en pensant au supplice de mes chers amis innocents et qu'un sang de colère me monte aux joues contre cette époque, cet *An rouge* que je maudis !

F. de NION.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Sur la robe blanche qu'elle avait en hiver

Vous êtes aujourd'hui la Rose de l'hiver :
C'est lui qui pailleta de sa fine givrée
Cette robe d'argent que ses mains ont ouvrée;
La neige vous étreint, espoir fragile et cher.

Cette blancheur vous sied et rehausse votre air,
Princesse de miracle en ce siècle égarée,
Dont la mince figure, ardemment éclairée,
Apparaît ingénue avec un charme fier.

Dirai-je vos cheveux tombant en tresses molles,
Souvenir frémissant des blondes auréoles
Que porta ce beau front sans doute en l'âge ancien?

Dirai-je la douceur fléchissante et la ligne
Du col harmonieux, faible et patricien,
Qui de la femme-fleur fait une femme-cygne ?

Maxime FORMONT.

AIMÉE

Urbain allait, perdu dans ce grand Paris où il se retrouvait dépaysé après trois mois passés au grand air dans un délicieux coin de nature, là-bas, entre les montagnes et l'Océan.

Il allait, plein de timidités et de surprises, au milieu de ces bruits, de ces rues pleines de monde, de cette vie remuante et affairée. Il flânait.

Des gens revenaient du Bois, des équipages filaient. Çà et là, les premières fourrures s'arboraient. C'était l'automne, l'automne froid qui tombe comme une tristesse ; c'était le recommencement de ces ciels gris, navrants comme des sourires de vieilles. Et Urbain se sentait seul et désœuvré.

Comme il gagnait l'avenue du Bois, au rond-point de l'Étoile, une jolie figure de fille, penchée sur un journal, l'arrêta. Sur un banc, seule, une gamine de seize ans, déjà femme, avec quelque chose d'ingénu et de drôle dans la figure délicate et blonde, lisait un feuilleton. Urbain tourna autour d'elle, la trouvant jolie, tenté par la gentillesse de son mouvement, la simplicité de son attitude. Il chercha une place propice, tira son album, dissimulant son crayon dans sa main, et, vivement, prit son croquis.

Mais elle dut deviner sa présence, elle dut deviner qu'il l'étudiait, car elle cessa de lire et, sans tourner la tête, sournoise, elle jeta un regard oblique de son côté. Il la vit; leurs yeux se croisèrent. Alors, ils se sourirent, se sentant mutuellement déjoués. Et Urbain s'approcha.

— Je ne suis pas gêné, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Elle le regarda sans répondre. Il y avait dans son air candide quelque chose de sérieux et de profond qui l'étonna, l'intimida un peu. Elle demanda :

— Vous êtes dessinateur, monsieur ?

— Je suis peintre.

Et ils se mirent à causer. Elle se nommait Aimée. Urbain déclara que ce nom était charmant. Il lui avait pris le bras et ils se promenaient ensemble. Il lui parlait doucement, lui disait qu'il habitait une petite maison à Bois-Colombes, qu'il avait aussi un atelier à Paris où il venait tous les jours. Elle s'exclama :

— Tiens ! vous habitez Colombes ! J'y vais souvent voir une de mes amies.

Il donna des détails :

— Vous connaissez peut-être ma maison, près de la gare, la troisième porte après le boulanger!

Alors elle rit beaucoup, très amusée :

— Mais oui, je connais. Ah! c'est drôle, par exemple! Ils causaient les têtes rapprochées, très intimes, maintenant. Mais elle s'enquit de l'heure et voulut partir.

— Je vous reverrai? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

— Vous n'êtes pas gentille.

Elle rougit un peu.

— Eh bien, demain, soyez à la porte Maillot, à huit heures et demie.

Il était tout près d'elle; il voulut l'embrasser. Elle prit sa petite mine sérieuse, et d'un ton de douce gronderie :

— Quand nous nous connaîtrons mieux.

Alors, ils se serrèrent la main, en garçons, avec un sourire sur leurs figures roses, et s'en allèrent lentement, chacun de son côté.

Le lendemain, elle ne vint pas, et il l'attendit jusqu'à neuf heures, anxieux à mesure que le temps s'écoulait, ayant passé toute sa journée à penser à elle, et voyant à présent son rêve fuir, frêle fumée dissipée par un souffle; elle ne vint pas, et il regagna tristement sa petite maison de Colombes... Des jours passèrent, des semaines, des mois. Il l'oublia. Puis, un matin, il reçut une lettre, un petit billet d'elle, qui disait :

« J'ai réfléchi, réfléchi, réfléchi... Voulez-vous vous trouver, à deux heures, à l'endroit où je vous ai donné rendez-vous un soir? J'y serai.

« AIMÉE. »

A deux heures, il la retrouva, jolie, la figure fraîche, les yeux purs. Bravement, elle lui prit le bras. Il demanda :

— Où voulez-vous aller?

— Où vous voudrez.

Ils prirent le train pour Colombes. Il voulaient lui montrer sa maison, causer avec elle, longuement. Elle l'étonnait et l'intriguait; il était curieux d'apprendre des choses d'elle, de la mieux connaître; il lui semblait, à cette minute, qu'il serait bien heureux si elle voulait bien l'aimer un peu, être pour lui la petite amie à qui il dirait tout gentiment, comme un enfant à un autre enfant. En wagon, ils furent seuls. Il lui parla beaucoup, d'une petite voix tendre; il lui dit ces choses insignifiantes que se disent les amoureux, et qui sont à la fois absurdes et charmantes. Elle l'écoutait en souriant, et ses yeux s'alanguissaient, et sa pose s'abandonnait. Il la sentait femme à côté de lui, déjà coquette et si joliment désirable!... Le train s'arrêta. Ils étaient arrivés.

Dans la petite maison, ils jouèrent à courir dans les pièces, devenus gamins à se sentir libres, chez eux. Il y avait longtemps qu'il ne s'était senti aussi joyeux. Il la regardait, heureux d'elle, trouvant adorables ses gestes menus et drôles. Le jardin les occupa un moment. Ils y cherchèrent des fraises, de petites fraises perdues dans le vert des feuilles tapies comme de petites bêtes. Et quand l'un d'eux en trouvait une, cela faisait sa joie et aussi le dépit de l'autre. Ils rirent, se disputèrent. Puis, la première elle devint grave.

— Nous sommes des gamins, soyons sérieux.

Ils rentrèrent. Elle voulut voir la pièce où il couchait. Lui ne voulait pas, car le lit était défait et les meubles en désordre. Il faisait lui-même son ménage, et ce matin-là il s'était montré paresseux. Mais elle tint bon, et ils montèrent. Dans sa chambre, elle fureta, feuilleta des livres. Il la fit asseoir, s'assit à côté d'elle, la regarda dans les yeux.

— Pourquoi avez-vous mis six mois à réfléchir?

Il lui avait déjà posé dix fois cette question. Elle répéta :

— Je ne sais pas.

— Méchante!

Elle ne disait plus rien, et ses yeux se fermaient. Il comprit qu'elle ne lui résisterait pas, qu'elle était à lui, qu'il pouvait la prendre. Il la serra contre sa poitrine, baisa sa bouche qui avait la saveur des fraises qu'elle venait de manger. Elle lui rendit son baiser, mais sa voix filtra par ses lèvres entr'ouvertes :

— Soyons sérieux.

C'était le contraire de sa pensée, car son corps consentait. Et Urbain la regarda en homme, il la regarda amoureusement. Elle était toute mignonne, la tête renversée, souriant doucement, les yeux clos. Alors, comment cela se fit-il ? Voici qu'en l'enserrant plus étroitement, il eut soudain la sensation d'un malaise à côté de cette enfant, comme lorsqu'on a pris une fleur, et que involontairement, dans ses doigts, on l'a flétrie. Elle lui apparut si pure encore, avec la candeur de sa tête de vierge aux paupières baissées, qu'il recula et que son désir lui sembla chose laide et sacrilège. Il ne raisonna pas, ne s'analysa point. Il lui prit la main, la fit se lever comme une convalescente dont on prend grand soin. Dans le jardin, il cueillit des roses, beaucoup de roses. Il les lui donna, il la renvoya...

Louis de ROBERT

UTILES PRÉCAUTIONS

Fanchonnette

SOUVENIR HISTORIQUE

Le dix-huitième siècle a eu plusieurs Manon Lescaut. La véridique histoire suivante en est une preuve. Mais si le héros peut être comparé au tendre chevalier des Grieux, pour la générosité de sa passion et la fidélité de son affection, en dépit des trahisons les moins justifiées, l'héroïne — qui par une curieuse coïncidence porte le même nom que l'auteur du célèbre roman de Manon — avait tous les défauts et plus de l'amante immortalisée par l'abbé Prévost, sans en avoir le cœur. Le fonctionnement de ce viscère encombrant n'a jamais nui à la demoiselle Prévost au cours des diverses phases de son existence mouvementée, et, entre autres, de sa liaison avec le chevalier de M..., qui fait le fonds de ce modeste récit.

Ce fut au théâtre, où tout n'est qu'artifice et illusion, dans ce palais merveilleux en ce temps même de l'Opéra, que le chevalier de M... vit pour la première fois la demoiselle Prévost, qui y était danseuse. Le chevalier trouva à la petite Fanchonnette, — c'était là son nom de théâtre, — des attitudes, de la gentillesse et des grâces. Il conçut de suite à son égard une passion qui ne devait aller qu'en grandissant, et à laquelle la demoiselle Prévost répondit ou feignit de répondre de son mieux par la suite. Pour l'instant, elle vit le chevalier, qui lui plut.

Une fois sous le charme, de M... ne songea plus qu'à se rapprocher de l'objet charmant de sa passion si tôt née. Il pensa qu'une fille d'Opéra devait être une vertu très adorable. Sans autre prétexte, il se présenta au logement habité par Fanchonnette. Celle-ci occupait, avec son père et sa mère, une chambre haute et obscure, où se trouvaient, pour tout ameublement, une Bergame et quatre chaises de tapisserie. Lorsque le chevalier aperçut l'amante de ses pensées, elle ne lui apparut pas comme une Néréide de la cour de Neptune, voguant sur les ondes, ou comme une Flore amante de Zéphir, voltigeant légèrement dans les airs. Vêtue de callemandre rayée, coiffée d'un bonnet de nuit sale, enserré par un ruban jadis rose, le cou et la poitrine découverts, accusant leur manque de qualités plastiques, la ballerine se tenait au coin de la cheminée et ranimait la cendre d'un cotteret, en même temps qu'elle suspendait l'extinction d'un bout de chandelle. L'amour, même physique, ne va pas sans un brin d'idéal. A la vue de sa beauté ainsi dépourvue de ses attraits, de M... reçut un coup en plein cœur. Assez mal accueilli, d'ailleurs, par le père et la mère de Fanchonnette, — la galante fille était déjà en possession d'amant, — il se retira, après quelques froides paroles, jurant de ne plus la revoir. Hélas! l'amant désintéressé ignorait les prestiges que donnent l'illusion du théâtre et l'optique de la scène.

Il retourna à l'Opéra, et y vit Fanchonnette, en bergère amoureuse, danser un pas de deux avec un acteur du nom de Ballon. Il admira à nouveau la souplesse des attitudes de la belle, et son cœur se reprit dans les plis de la courte robe de la danseuse. Il la vit ensuite dans les différents rôles du répertoire, et, en même temps que croissait son amour, son plaisir s'augmentait par la variété. Il aimait sa divinité en nymphe, il l'adorait en bergère, si bien que, manquant de force contre les impulsions impérieuses de sa passion, il demanda à la revoir.

Un gentilhomme, le chevalier de Morlay, l'amant de Fanchonnette, eut sans doute vent de la chose, car il finit de meubler la chambre, prescrivit l'exclusion immédiate des rivaux ; et la toute-puissance de ses écus le fit obéir. Du moins, les apparences dispensèrent-elles de la réalité, car le soupirant obtint un rendez-vous dans une allée noire du Palais-Royal, et Fanchonnette s'y rendit. Le bonheur du chevalier ne saurait se peindre. Sa joie n'alla cependant pas sans un peu de désappointement. Il fut agréé, mais il fut convenu qu'il profiterait des moments favorables. Il aurait seulement à régler les menus frais, comme les mémoires du rôtisseur et du cabaretier.

Telle était la violence de sa passion que de M... acquiesça à ces conditions singulières. Le soir même, la danseuse et Mme sa mère s'étant consciencieusement enivrées par ses soins, il put jouir d'un bonheur qui lui eût semblé sans mélange s'il n'eût été traversé par la pensée de son heureux rival.

Le temps, qui emporte tout en sa course, devait se changer de régulariser cette anormale situation. Fanchonnette perdit coup sur coup son père et sa mère, et fut abandonnée de son amant en titre. Le chevalier de M..., qui languissait dans les rôles inférieurs, fut enfin élevé à la dignité de chef d'emploi, ce qui mit le comble à ses vœux. Son amour en éprouva une satisfaction que sa bourse, d'ailleurs, devait chèrement acheter.

Heureusement pour le chevalier, et aussi pour la demoiselle Prévost, il hérita vers cette époque de grands biens et dignités. Il fut fait ambassadeur et bailli de Malte. La ballerine s'empressa de quitter l'humble chambre meublée de Bergame et exigea un appartement complet. Son amant fut trop heureux de lui en louer un, où il accumula les meubles précieux, la vaisselle riche, les somptueuses tentures, et glissa des bijoux dans tous les tiroirs. Puis, les deux amants en vinrent à donner des réceptions ouvertes. Les gens de titres, d'épée, de robe, ne tardèrent pas à prendre le chemin de cette hospitalière demeure. Les salons dont des tables de jeu — un des péchés mignons de l'époque — occupaient les angles, ne désemplissaient point. Les filles de l'Opéra, anciennes camarades de Fanchonnette, qui n'avaient pas su faire en si peu de temps une aussi rapide fortune, étaient également invitées à ces soirées et n'avaient garde de manquer y venir. Plus d'une parmi elles, cependant remplie d'une admiration sincère pour l'art et l'adresse de la demoiselle Prévost, dut décrocher à son endroit un trait acéré et plein d'envie.

Quelques mois se passèrent ainsi, et le chevalier de M..., tout occupé de son amour, pouvait s'estimer l'homme le plus heureux de la terre. Sur ces entrefaites, une affaire importante l'appela à la cour. Fanchonnette mit tout en œuvre pour le dissuader de s'y rendre. N'y pouvant parvenir, elle en obtint la promesse de lui écrire, au moins une fois, à l'effet de lui marquer son retour. Le chevalier, dans le dessein de causer une agréable surprise à sa maîtresse par sa survenue inespérée, se garda bien d'exécuter cet engagement et, au retour de son voyage, il entra sans se faire annoncer, suivant sa coutume, dans la chambre de la bien-aimée. On conçoit sa surprise lorsqu'il vit que dans son propre lit la belle lui avait donné un remplaçant, qu'il reconnut pour être un acteur de l'Opéra!

L'ancienne ballerine ne manifesta, elle, aucune émotion à la vue du chevalier. Comme il ouvrait la bouche pour se répandre en reproches violents, elle l'arrêta du geste :

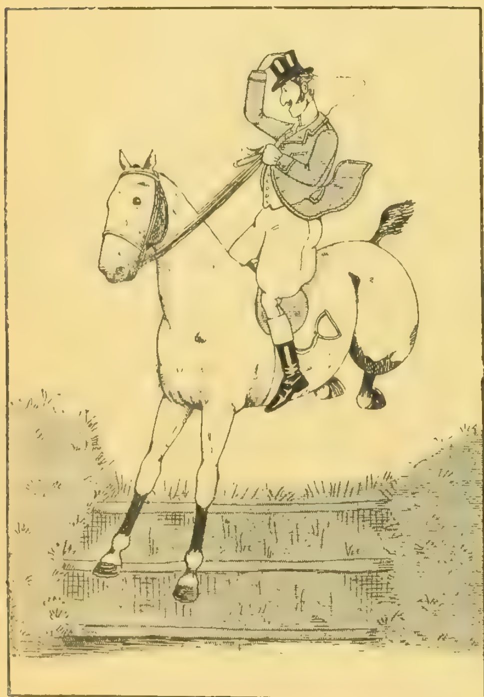
— Je veux, lui dit-elle, vous épargner des reproches inutiles au sujet de ce que vous croyez être mon indigne conduite. Un sol mot suffira pour me justifier. J'ai réfléchi que la vie criminelle que nous menons ensemble offensait le Ciel et était d'un exemple pernicieux pour la société. L'homme que vous voyez à mes côtés est un mari, et je n'en connaîtrai jamais d'autre.

Un mari! Le chevallier faillit, à ce mot, suffoquer de stupeur et de saisissement. Sa douleur s'exclama en plaintes amères, auxquelles Fanchonnette ne répondit que par des soupirs. Comment ne l'avait-elle pas consulté avant de prendre une résolution de cette nature? Avait-elle pu oublier ainsi ce qu'il avait fait pour elle? Ne l'aimait-il pas comme au premier jour? Comment avait-elle bien pu lui causer ce chagrin, à lui qui ne pouvait vivre sans elle? Pendant toute cette scène, le troisième personnage s'empressait de s'habiller entre les rideaux, et, s'étant échappé, par la ruelle, rit de bon cœur, une fois qu'il fut dehors, du stratagème imaginé par la demoiselle Prévost et de sa présence d'esprit qui

A L'HIPPIQUE









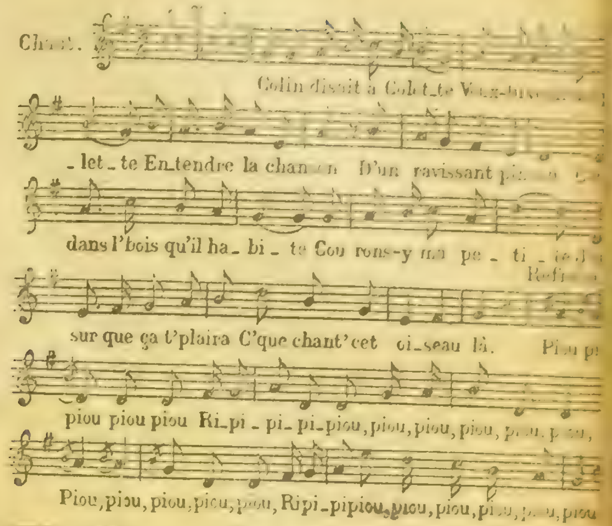




Paroles de Jean MENDROT.

LE PINSON DE COLETTE

Musique de MENDROT-RAITER.



avait si habilement conjuré l'orage prêt à éclater sur leurs têtes.

Le chevalier n'eut, à partir de ce moment, aucun repos que ce prétendu mariage ne fût rompu. Il exigea que la Fanchonnette en demandât l'annulation à la cour de Rome. En effet, au bout de quelques jours, les pseudo-époux l'informèrent que les dispenses demandées étaient accordées, et qu'ils n'étaient plus rien l'un à l'autre. En apprenant cette nouvelle, le chevalier ne se tint pas d'aise, voulut rembourser les frais que l'artiste, qui avait offert quelques meubles à son amante, avait faits, y joignit un présent. L'acteur empocha le tout sans le moindre scrupule, ce qui n'empêcha pas le chevalier, dont la bourse s'allégeait ainsi de singulière façon, de s'estimer le plus heureux du trio.

Les premiers temps qui suivirent furent des plus heureux pour le couple fraîchement reconstitué. Mais la demoiselle Prévost se mit insensiblement à affecter des airs tristes et mélancoliques, et à entretenir sans cesse l'ambassadeur de ce qu'elle appelait sa faiblesse à son égard. Elle avait à ce sujet des remords que venaient augmenter des rêves pénibles. Presque chaque nuit, disait-elle, sa mère lui apparaissait en songe et lui reprochait son inconduite : « Fille indigne, s'écriait la vertueuse mère, est-ce ainsi que tu suis les conseils que je t'ai donnés, les exemples que je t'ai montrés ? Est-ce ainsi que tu pratiques cette vertu que je t'avais toujours appris à chérir ? L'état criminel dans lequel tu vis fait notre tourment éternel, à ton père et à moi. » De tels propos augmentaient encore, s'il était possible, la passion du chevalier pour sa maîtresse, en même temps que la crainte qu'il avait de la perdre à nouveau après l'avoir reconquise d'une aussi inespérée façon. Il se mit à concevoir une grande reconnaissance pour les marques d'amour que lui donnait sa petite Fanchonnette et les sacrifices qu'elle faisait afin de lui rester tout entière.

Sur ces entrefaites, le bruit du mariage de l'ambassadeur et de l'ancienne actrice courut et défraya les conversations du *high-life* d'alors : les uns blâmaient cette union, les autres l'approuvaient. Tous, néanmoins, et en raison des conventions imposées par les usages mondains et qui ne sont, peut-être, que le résultat d'une hypocrisie raffinée, félicitaient le chevalier de s'unir à une aussi charmante maîtresse. De M..., que la nouvelle surprit tout le premier, la démentit publiquement, un soir, à un balcon de l'Opéra. Il n'en fut dès lors plus question, mais il resta flatté des témoignages unanimes d'approbation que son amour recevait.

Cela lui inspira l'idée de ne plus jouir égoïstement et seul de son bonheur, et il convia les anciens amis d'antan à ces réceptions et à ces soirées que la fugue de la Prévost avait fait brusquement interrompre, quelques mois auparavant. Tous répondirent avec empressement aux invitations lancées, et la pauvre Fanchonnette daigna faire trêve à ses tristes pensers pour recevoir les invités avec bonne grâce et amabilité. Seulement, elle manifesta un subit dégoût pour la promenade et les sorties.

L'éclat du grand jour lui faisait mal, prétendait-elle. La vérité est qu'il aidait à découvrir dans son teint mille petits défauts que l'ombre voilait. L'ex-ballerine ne brillait spécialement pas par les qualités plastiques. Elle avait plus d'esprit que de beauté, plus de grâces que de joliesse et, en aucune manière, elle n'aurait ravi le suffrage de Théophile Gautier, le grand coloriste, l'amateur forcené de la forme. Fanchon restait donc au logis, et nombre d'amis, au cours des absences du chevalier, se sacrifiaient galamment à lui tenir compagnie. Là, à l'ombre des tentures abaissées, des volets demi-fermés qui ne laissaient pénétrer qu'un jour voilé et discret, plus d'un roman d'amour s'ébaucha, qui ne devait jamais avoir de conclusion. La charmante fille, les deux pieds sous la table, trouvait le moyen d'amuser, sans qu'ils s'en doutassent, deux amoureux à la fois, tandis qu'elle tournait de languissants regards vers le troisième. Lorsqu'elle acceptait une prise de tabac, elle savait appuyer, comme distraitement, ses doigts sur la tabatière, de significative façon, et avait l'art, quand elle demandait à examiner une manchette de point, de serrer subrepticement la main qu'on lui tendait. Elle se dérobait avec la même adresse et les désirs qui voltigeaient autour d'elle ne trouvaient nulle part où se fixer.

Le résultat de cette conduite ne tarda pas à se manifester. Les présents anonymes — d'un anonymat transparent — arrivèrent de tous côtés. Fanchonnette, toujours bonne fille, les accepta par charité, pour ne décourager personne. La multiplicité des soupirants protégeait mieux l'honneur du chevalier que la vertu moins que problématique de sa maîtresse. Néanmoins, il prit de l'ombrage, donna l'ordre de refuser les présents. Il usa même d'une mesure plus radicale, et fit mettre les envoyeurs à la porte quand ils se présentaient. Cela ne fit nullement leur affaire, ni même de la demoiselle Prévost. Aussi se laissa-t-elle complaisamment enlever par un d'eux, qui l'emmena hors de Paris.

Dès que le chevalier apprit la nouvelle trahison de l'infidèle, il entra dans une violente colère, qu'il manifesta en brisant tous les meubles, les porcelaines, les glaces encombrant l'appartement et que l'amante fugitive devait à sa générosité. Ce fut un beau massacre.

Dans le même temps, un coin charmant de la banlieue parisienne abritait les amours de la belle avec son ravisseur... l'acteur de l'Opéra avec qui le chevalier l'avait une première fois surprise. Ainsi cette fille, sortie du monde des théâtres par le chevalier de M..., élevée par sa générosité jusqu'à son niveau, qui aurait pu, si elle l'eût voulu, lui donner pour doublure un amant — ou plusieurs — choisi parmi la meilleure classe de la société, était reprise par la nostalgie de ce qui touchait à ses planches, — si peu de cœur qu'elle eût, — et en revenait à aimer un acteur. — Cette conduite ne suffit-elle pas seule à prouver que tout être, même féminin, — le plus éducable de tous, — ne peut forcer sa nature que pour un temps, briser complètement le moule du milieu dont il est sorti, et tend à regagner le niveau de son ancienne position ?

Fanchonnette, cependant, ne tarda guère à s'amender. L'acteur était plus riche d'amour que d'argent, et la demoiselle Prévost, en fille positive, ne pouvait se contenter de si maigre pitance. Qu'était-ce que l'amour pour elle, sans les chambres luxueuses, aux éclatantes tentures, où il doit faire son nid, les meubles riches, les bijoux dont la galanterie masculine doit faire présent à l'objet aimé, les glaces offertes où il peut se mirer, les moelleux tapis qui doivent naître sous ses pieds ? Une simple folie, une chimère ; et Fanchon ne s'estimait pas capable de commettre la première et concevoir la seconde. Vivre dans la gêne, en un coin de banlieue, avec un amant de son choix, fi donc ! Elle préférait à cela la vie opulente et facile dans la capitale, et si elle n'aimait point outre mesure le chevalier, — la reconnaissance étant d'ailleurs l'ennemi de l'amour, — du moins comptait-elle sur les fines ressources de sa diplomatie pour ne point sacrifier entièrement l'agréable à l'utile, et prodiguer des marques d'estime à deux amants à la fois, à tout le moins.

Elle revint donc au logis déserté. De M..., ayant passé toute sa colère sur le mobilier, n'en éprouvait plus guère contre l'infidèle et avait trop souffert de son absence pour lui tenir rigueur. Il la reçut avec de doux reproches, à travers lesquels perçaient le pardon de la faute et sa trop vive tendresse pour la Madeleine, soi-disant repentante. Deux mois s'écoulèrent, au bout desquels Fanchonnette sut accoucher fort à propos d'une fille. La venue de cette enfant transporta l'amant de la plus vive joie ; loin de la considérer comme un embarras ou un ennui, la Prévost en profita pour renouveler adroitement ses exigences. Ce n'était pas pour elle qu'elle réclamait, oh ! non, c'était pour l'enfant, que le père adorait d'ailleurs, et pour qui il eût fait l'impossible, et plus encore. Il acheta au nouveau-né, à qui il en fit don, une maison de campagne à Pantin. La mère se trouva elle-même trop à l'étroit dans son appartement, et l'ambassadeur fit l'acquisition d'une grande maison sur le Palais-Royal, alors dans tout l'éclat de sa prospérité. C'était ce lieu que l'ex-Fanchonnette voulait rendre le témoin de son complet triomphe. De M... dépensa beaucoup d'argent en vue de l'ameublement, mais quelques sommes qu'il y employât, elles ne suffirent pas. La demoiselle Prévost fit un appel secret aux anciens amis, aux admirateurs et aux soupirants. Ceux-ci répondirent avec empressement, aidèrent à meubler royalement la maison quasi princière, et la rusée fille trouva le moyen d'augmenter leur désir sans d'ailleurs songer à le satisfaire, apparemment.

Chose curieuse ! à mesure qu'elle voyait la fortune faire réussir ses desseins, outrepasser ses vœux, la fantasque personne devenait plus triste et morose ; elle s'enfermait davantage chez elle, refusait de recevoir des visites qui lui agréaient beaucoup autrefois, s'ennuyait au spectacle, et ne paraissait pas prendre goût de rien. Le chevalier s'aperçut vite de ce changement d'humeur auquel il ne comprenait rien, et s'en ouvrit à sa maîtresse.

Elle l'arrêta dès les premiers mots :

— Hélas ! fit-elle en levant les yeux au ciel, je pense toujours à ce qu'a de criminel aux yeux de Dieu et de la société l'existence que nous tenons, au plus grand péril de nos âmes, et sans aucun profit pour vous et pour moi. Les choses de ce monde, d'ailleurs, sont éphémères et les sentiments les plus durables en apparence...

— Peux-tu douter de mon amour éternel ! s'écria avec feu le chevalier ; ne t'en ai-je pas donné de nombreuses preuves et ne suis-je pas prêt à t'en fournir d'autres ?

— Non, je n'en doute pas, répliqua doucement Fanchonnette en essuyant deux larmes que l'émotion qu'elle venait d'éprouver à cette brûlante déclaration lui faisait verser. Mais la vie humaine a elle-même si peu de durée, elle est exposée à tant d'aléas, que je ne puis songer sans frémir à ce que je deviendrais si je venais à perdre en vous le seul appui que j'ai sur cette terre. La misère serait alors mon partage, car je ne saurais penser à rentrer à l'Opéra. Je ne me plaindrais point, cependant, et ce ne serait là que le juste châtiment de la faute que je commets perpétuellement en continuant à vivre avec vous.

— Qu'à cela ne tienne ! riposta de M...

Séance tenante, il fit à l'adresse de la demoiselle Prévost un billet par lequel il s'engageait à lui verser annuellement une somme de six mille livres tant qu'il vivrait. Mais, comme il fallait qu'un semblable don fût légitimé, le chevalier mentionna sur l'écrit que c'était en reconnaissance d'argent prêté. Il s'ingénia ensuite à le faire accepter par Fanchonnette, qui s'en défendait bellement, ne pouvant répondre, disait-elle, à cette marque d'un si grand intérêt dont elle n'était pas digne. L'ambassadeur la supplia si bien, fit valoir de si éloquents arguments que la demoiselle Prévost daigna condescendre aux vues de son généreux amant et accepter le billet.

A dater de ce moment, la belle leva leva le masque. Elle ne sortit pas davantage, s'enferma tout aussi bien qu'auparavant, mais passait ses soi-disant moments de solitude en agréable compagnie. Une porte dérobée, que les soupirants d'autrefois apprirent à connaître, donnait dans sa chambre à coucher, et le verrou en était souvent tiré. Bientôt les courts moments d'absence de l'ambassadeur, les rares instants propices du matin et du soir ne suffirent plus à l'infidèle et aux remplaçants qu'elle lui octroyait généreusement ; ce fut en plein jour qu'elle reçut ses amants.

Le pauvre chevalier, suivant un usage auquel il ne dérogea pas, fut le dernier à soupçonner son infortune. Si bien qu'entrant à l'improviste dans la chambre de l'ex-ballerine, il faillit suffoquer de surprise et étrangler d'indignation en trouvant Fanchonnette couchée dans le lit avec un amant qui y usurpait sa place, et qu'il reconnut dans l'intrus le chanteur d'Opéra dont il se croyait à tout jamais débarrassé. Cette fois c'en était assez pour sa patience mise à une trop rude épreuve. Il s'emporta en reproches et en imprécations.

Mais Fanchonnette, l'interrompant :

— Si vous me surprenez, ce n'est pas ma faute, croyez-le bien, mon cher chevalier ! — Oui, j'ai depuis huit ans un amant qui m'aime et que j'aime plus que vous. Qu'avez-vous à me reprocher ? Ne vous ai-je pas épargné la peine de le voir ? Au reste, vous êtes homme d'esprit, vous en prendrez votre parti. Vous viendrez quand bon vous semblera, vous serez le bienvenu. Vous verrez ici un amant de plus, voilà tout !

— Misérable ! s'exclama le chevalier, je te chasse !...

— Me chasser ? vous n'y pensez pas ! Cette maison m'appartient, et ne suis-je pas ici chez moi ? Fille d'Opéra, je suis ma maîtresse, et ne dois compte de mes actes à personne.

— Alors, riposta douloureusement le chevalier, dont la colère tombait devant l'excès même de ce cynisme, puisque tout est fini entre nous, je ne vous demande qu'une chose, rendez-moi mon enfant.

— Votre enfant !... Apprenez, mon cher, que si j'accouchai de sept mois pour vous, j'accouchai de neuf pour monsieur.

On plaida.

L'affaire fut appelée en temps de carême, et cette cause grasse égaya quelque temps la haute société et la basoche, friandes toutes deux au même titre des affaires de cette nature.

L'avocat du chevalier avait de beaux arguments à faire valoir. Il n'y manqua pas. Après avoir fait l'historique de la malheureuse passion de son client, l'avoir montré trompé avec la dernière impudence par une indigne maîtresse, il demandait, non sans une certaine pointe de logique, d'enlever à l'ancienne danseuse cette maison, ces meubles, présents du chevalier, la vaisselle, les bijoux, les habits d'étoffe d'or qu'elle portait, les boucles à girandoles de diamants étincelant à ses oreilles,

de la renvoyer à sa chambre de Bergame, de la faire redevenir Fanchonnette; par suite, d'annuler les effets du billet si habilement extorqué par elle, si généreusement souscrit par lui.

Si pressantes que furent ses raisons, l'avocat de la demoiselle Prévost en trouva d'autres sans doute, à l'effet de les battre en brèche. La jeunesse et les charmes de l'ancienne ballerine ne laissèrent pas non plus, il est permis de le croire, les membres du tribunal chargés de juger l'affaire indifférents, et le chevalier perdit le procès.

Il fut condamné à des dommages-intérêts, à l'égard de la demoiselle Prévost, fixés à 1,500 livres d'argent comptant, et devait en outre lui constituer un fonds de trente mille livres de rente sur l'Hôtel de Ville dont elle tirerait le revenu pendant la vie du chevalier.

Les chroniques du temps s'arrêtent ici et ne mentionnent nullement ce qu'il advint par la suite entre le chevalier de M... et Fanchonnette, — ce qui est bien ennuyeux pour la morale.

Peut-être nous auraient-elles appris que, à quelque temps de là, l'amant méconnu reprit la galante fille. Et cela n'étonnerait aucun de ceux qui, connaissant le cœur humain, estiment que rien n'égale la perversité de certaines femmes, si ce n'est la faiblesse et la pusillanimité de certains hommes.

Charles FROMENTIN.

LE PINSON DE COLETTE

I

Colin disait à Colette :
« Veux-tu venir, ma poulette,
Entendre la chanson
D'un ravissant pinson?
C'est dans l'bois qu'il habite,
Courons-y, ma petite,
J'suis sûr que ça t'plaira
C'que chant' cet oiseau-là. »

REFRAIN

Piou piou piou piou piou
Ri pi pi pi pi piou piou piou piou piou
Piou piou piou piou piou
Ri pi pi piou piou piou piou piou!

II

Colin était un beau drille,
Colette était bonne fille :
Elle suivit sans façon
Le conseil du garçon.
V'là qu'en chemin, Colette
Dit : « Tu vas m'trouver bête,
Mais c'est la premier' fois
Que j'vais entendre au bois. »

III

« En ce cas, ma mignonnette,
Peut-êt' que sa chansonnette
T'effraiera, dit Colin,
Roulant un œil malin.
Mais, à la fois prochaine,
Tu peux être certaine
Qu't'écout'ras sans effort
Mêm' si l'oiseau chant' fort. »

IV

Colette, en effet surprise,
Fit la mine plutôt grise
Au premier gazouillement
De l'oiselet charmant.
Mais bientôt, ô merveille,
Elle ouvrit mieux l'oreille,
Et ne perdit plus un brin
De son très long refrain.

V

Huit jours après cett' prouesse,
Colette causait sans cesse
Du délicat chanteur
Qu'avait troublé son cœur.
« Mais ce qui me chagrine,
Ajoutait la mâtine,
C'est que dans not' maison,
Ça manque de pinson. »

VI

Au bout d'nombreuses promenades,
Ils fur'nt si bons camarades,
Que Colette à Colin
Dut accorder sa main.
Le soir du mariage,
Colin, dans un' bell' cage,
A sa Colette offrit,
Le pinson favori.

Jean MENDROT.

NAIVETÉ D'ENFANT

Mme MIRBEL, 30 ans;
ANDRÉ, son fils, 10 ans.

Le soir. — Dans la chambre à coucher de Mme Mirbel.

Mme MIRBEL. — Voilà dix heures... il faut aller se coucher, mon petit André.

ANDRÉ. — Déjà!... Pourquoi?... je ne me couche pas si tôt d'habitude.

Mme MIRBEL. — C'est un tort.

ANDRÉ. — Je veillerai jusqu'après minuit, si tu voulais.

Mme MIRBEL. — Allons, sois raisonnable, et obéis!

ANDRÉ. — C'est que, vois-tu, petite mère, je m'ennuie beaucoup tout seul.

Mme MIRBEL. — Tu n'as qu'à dormir.

ANDRÉ. — Je ne peux pas... c'est plus fort que moi... je reste les yeux ouverts toute la nuit.

Mme MIRBEL. — Ne dis pas ça...; si tu voulais, tu dormirais... il suffit de vouloir...

ANDRÉ. — Non, petite mère, je t'assure; j'ai beau vouloir je ne peux pas...

Mme MIRBEL. — Tu es un drôle d'enfant, tiens!

ANDRÉ. — Que veux-tu? Je n'aime pas la solitude... elle me fait horreur.

Mme MIRBEL. — Je n'y puis rien...

ANDRÉ. — Oh! si, petite mère, tu peux beaucoup... tu peux tout, tout, tout...

Mme MIRBEL. — Je ne comprends pas.

ANDRÉ. — C'est pourtant bien simple.

Mme MIRBEL. — Explique-toi.

ANDRÉ. — Tu ne m'en voudras pas?

Mme MIRBEL. — Assurément non.

ANDRÉ — Eh bien, je voudrais, comme autrefois, m'endormir dans tes bras...

Mme MIRBEL. — Tu es fou, je pense.

ANDRÉ. — Tu ne veux pas?

Mme MIRBEL. — Non!... non!...

ANDRÉ. — Et pourquoi?

Mme MIRBEL. — Parce que... parce que...

ANDRÉ. — Ce n'est pas une raison, ça! et tu dois avoir d'autres motifs...

Mme MIRBEL. — Eh bien, là! c'est parce que tu es trop grand.

AANDRÉ. — Trop grand?... mais papa qui est encore plus grand, beaucoup plus grand, couche bien avec toi, lui!...

Lucien de SAULNIÈRE.

LE CHOPIN DE FLORIDOR BELSÉBUCHE

C'était un garde de Paris bien parisien que Floridor Belsébuche et, malgré la culture toute rudimentaire de son intellect, un cœur de galantin raffiné plutôt qu'un cœur de militaire farouche battait sous son resplendissant uniforme. Il convient de dire que son imposante stature, sa physionomie sinon belle, du moins énergique et mâle, lui avaient toujours valu d'encourageants succès auprès du « sesque ». Quand il prendrait sa retraite, le rêve de Floridor était de pouvoir courir le guilledou dans une impeccable tenue de civil, les cheveux savamment partagés par une raie derrière, la moustache bien cirée, le cigare à la bouche, le tromblon sur l'oreille, à l'instar des vieux noceurs qu'il rencontrait souvent à travers la grand'ville.

De cet ineffable bonheur il se donnait parfois un avant-goût, les jours de permission, mais, combien rarement! Aussi le métier, le sale métier, l'aurait irrémédiablement dégoûté s'il ne lui avait fourni de temps en temps l'occasion d'être désigné comme planton de service dans les établissements parisiens où circulent des petites femmes, aux Folies-Bergère, au Casino de Paris, à l'Olympia ou bien au Moulin-Rouge

Un soir, Floridor Belsébuche, [illegible] arpentait gravement de long en large la salle [illegible] lin-Rouge où l'avait aimablement appelé son s[illegible] Passait et repassait une ravissante blondinette [illegible] chaque fois, le frôlait du coude et tournait vers lui [illegible] plus troublant des regards bleus. D'abord il n'y prêta nullement attention; mais, comme le manège de la belle persistait, il se sentit ému et flatté, tellement, qu'un frisson léger, indubitable indice de satisfaction, le parcourut des pieds à la racine des cheveux. Il fronça le sourcil, serra les lèvres comme pour réprimer un trop expansif sourire, frisa sa moustache, ce qui signifiait, à peu de choses près : « Je suis heureux de lui plaire, car elle me plaît aussi. »

La blondinette remarqua l'effet produit sur le cipal et ce n'est pas sans une joie bien légitime que Floridor quelques minutes avant la fermeture du Moulin, entendit à son adresse les bienfaisantes paroles : « Mon beau garde, t'es rudement bath et je te gobe ! »

Déjà s'éteignait l'électricité et, sous l'œil du beau garde, s'effectuait la sortie du public; il suivit des yeux son admiratrice jusqu'à ce qu'elle eut disparu, seule ! du côté de la rue Blanche.

Ah ! sans le service, le sacré service ! sans l'uniforme, le sacré uniforme ! Comme on ne l'aurait pas laissé partir ainsi.

Espérance ! Une permission de quarante-huit heures l'attendait sous peu, il pourrait en bon pékin libre et indépendant venir passer la soirée au Moulin-Rouge et revoir, peut-être, la blondinette au regard bleu.

A quelque temps de là, dans une impeccable tenue de civil, les cheveux savamment partagés par une raie derrière, la moustache bien cirée, le cigare à la bouche tromblon sur l'oreille, Floridor passait une soirée de permission au Moulin-Rouge.

O bonheur ! il revit la blondinette et facilement il fit sa connaissance. Rapides comme toutes les heures douces s'écoulèrent les heures jusqu'à minuit. Déjà Floridor, qui entrevoyait des heures plus douces encore, accompagnait chez elle Mlle Ernestine (elle s'appelait Ernestine).

Il arriva devant sa porte...

— Tu seras généreux ?

— Moi... mais c'est que... c'est que... je suis le garde Tu ne m'as donc pas reconnu ?

— Quel garde?

— Le garde municipal de l'autre jour... tu sais bien...

— Cipal, toi ? Eh bien, mon vieux, t'aurais pu me le dire plus tôt, il ne te reste plus qu'à ficher ton camp; quand on est cipal on ne se déguise pas en miché, la veille du terme!

Et, plaquant sur le trottoir le pauvre Floridor Belsébuche, la blonde, d'un pas alerte, s'achemina vers un restaurant de nuit.

TRÉBLA.

BUVEUR D'AMES

(*Suite.*)

— Quel âge avez-vous donc, vous : trente ans, hein?

— Non, plus.

— Vous n'avez pas quarante?

— Non, moins,

— Bah! ça ne fait rien; moi, j'en ai vingt-sept, et bien sûr que nous nous sommes vus, étant enfants, mais vous étiez déjà un petit riche et un petit riche de la ville. Savez-vous ce que nous devrions faire, en quittant d'ici pour les courses de Dieppe? Aller passer deux jours ensemble au pays : ça me ferait plaisir de revoir avec vous ce coin de ma première enfance, la chaumière où je suis née, le chemin de l'école, l'église, si c'est encore debout, et la carrière où s'est tué papa. Oh! elle n'a pas bougé, vis-à-vis le vivier, auprès de la Neuf-Terre. Le voulez-vous?

Et comme je lui objectais les rencontres possibles d'une famille restée là-bas et la jalousie probable de son entreteneur :

— Mes frères, faisait-elle en secouant doucement la tête, pas de danger, je n'ai plus personne là-bas, et puis, qui est-ce qui me reconnaîtrait? Il y a dix ans que j'ai quitté Valmont. Quant à l'autre!... et avec un joli geste d'insouciance à l'intention de son amant; l'autre, j'en fais mon affaire.

Saint-Phaland-en-Caux, le 31 aout. — Et j'ai fait le périlleux voyage, j'ai maintenant la curiosité de la souffrance et des larmes. C'est l'autre, la disparue qui m'a donné cette triste et cruelle sensualité; j'ai voulu voir comment se comporterait l'âme paysanne de la jolie entretenue qu'est miss Holly, aux prises avec les souvenirs d'enfance et du pays.

Il n'y a pas à dire, miss Holly a été charmante... Pour dérouter tout soupçon, je suis parti d'avance, j'ai pris par Honfleur; elle s'est embarquée tout simplement à la Jetée-Promenade et nous nous sommes retrouvés à la gare du Havre, comme par le plus grand des hasards.

Là, miss Holly a fait mille enfantillages... Au moment de monter dans le compartiment de première, elle en a avisé un de troisième où les lampes éteintes faisaient les stalles toutes noires; il a fallu absolument y monter. Heureusement il n'y avait personne, et nous avons fait le voyage, étroitement tassés l'un contre l'autre dans l'obscurité, les yeux perdus sur le confus paysage nocturne de fermes et de bois fuyant à la portière, les doigts enchevêtrés, sans échanger une parole.

A Beuzeville, où nous devions passer la nuit, autre fantaisie! Ma compagne a voulu pousser jusqu'à Saint-Phaland, la morne et dévote petite ville de ma jeunesse, et y coucher dans le quartier des couvents et des églises, dans une auberge de curés et de paysans, où ses parents prenaient leurs repas les jours de marché quand ils venaient à la ville, sans doute assis au bout de la table de cuisine avec les domestiques; et là s'est placé le récit de sa première visite à la ville, les deux lieues qui séparaient Valmont de Saint-Phaland dévorées en chantant par son bonhomme de père, une espèce de colosse normand, portant ce jour-là dans ses bras trois de ses petits, elle et deux de ses frères, dont l'aîné à califourchon sur ses épaules de géant.

C'est le bourdon de l'abbaye qui le matin nous a éveillés. Miss Holly a tenu à prendre la patache sonnante de ferraille, qui fait le service de la poste, et c'est juchés sur la banquette du haut, entre nos bagages et des sacs de pommes de terre, que nous avons vu émerger un à un des brumes matinales traînant sur la rivière les toits pointus et veloutés de mousse de Saint-Valery, de Saint-Ouen, Colleville et Rouxmenil, tous pays à moulins... et, le long du chemin, des histoires et des histoires.

A Valmont, la gaîté d'oiseau mouillé secouant éperdument ses ailes au soleil de ma gazouillante compagne s'est soudain apaisée, et son babil éteint. Je lui en ai su gré. C'est à pas lents et en silence que nous avons visité le vivier et ses dessous-bois. Miss Holly est une marcheuse émérite, elle m'a fait faire deux lieues dans la vallée, arrêter trois minutes devant un petit jardinet planté de fèves et de tournesols avec, adossée à un talus, une longue et basse chaumière, celle de ses parents, et elle a même paru réfléchir un moment, le coude appuyé à la barrière, tout à coup devenue pâle dans le rose de sa batiste à pois. Elle a eu un joli sourire à la rencontre de trois petits loqueteux, trottinant pieds nus sur la route, des fagots de bois mort brinqueballant aux reins, et me les désignant du doigt : « Moi, à dix ans, m'a-t-elle murmuré à l'oreille, on m'envoyait au bois, mes frères et moi. » Elle a voulu également me conduire à la carrière, celle où son père s'est tué en extrayant de la marne, une carrière aujourd'hui à l'abandon au milieu de laquelle des éboulements de terre et des jets de ronces sauvages font maintenant un fouillis de verdure et de hautes herbes folles avec, çà et là, des ombelles de ciguës et des grosses mûres des bois; mais elle a hâté le pas devant le cimetière, refusant d'entrer. « A quoi bon, nous étions pauvres... Je ne retrouverais pas la place. » Et, durant toute cette mélancolique promenade à travers le passé, je l'ai suivie pas à pas, épiant une larme au coin de son œil bleu, désirant, appelant une altération de sa voix.

Mais miss Holly est demeurée calme; attendrie, certes elle l'était, mais sa nature de santé et de force est rebelle aux sursauts nerveux, aux subites défaillances de la voix et du regard, à ces brusques effusions pâmées, faites d'étreintes et de larmes, à travers lesquelles le douloureux passé de l'autre, ce passé qu'elle n'a jamais voulu dire, tressaillait et vibrait si délicieusement, nous ébranlant tous les deux à la fois.

Elle a pourtant eu de bien jolies histoires au bout des lèvres, miss Holly, durant ces deux journées passées avec elle à Valmont, dans le recueillement ensoleillé de ces pâtures et de ces grands bois, et il y a des coins curieux dans son enfance : et l'allée couverte entre deux murs de propriété, deux vieux murs de parcs, où fillettes et garçons se réunissaient en troupe pour passer à cause d'une statue de nymphe..., la Dame Blanche, apparue entre les arbres d'un de ces parcs sur une pelouse aujourd'hui de seigles et d'avoines, et les paniques irraisonnées de toute cette marmaille n'osant, certains soirs ou matins d'octobre, s'aventurer dans le chemin de la *Dame* et faisant le grand tour pour aller à l'école; et la grange où un vieux berger un peu sorcier faisait voir les marionnettes à tous ces yeux écarquillés de petits paysans accourus de trois lieues à la ronde, chacun avec leur chandelle et leur sou d'entrée, et les filles déjà grandes embrassées et fouaillées par les garçons dans l'obscurité de la salle de spectacle improvisée, dans la tiédeur des bottes de foin, et le petit bois de sapins sur la colline, au-dessus de la maison, où, petite fille, elle aimait aller s'asseoir durant des heures sous les hautes branches bruyantes, pour écouter chanter le vent.

Étendue près de moi dans un champ de bruyères, sous un petit bois de frênes et de chênes verts, elle parle comme en rêve, et c'est bien du rêve parlé, en effet, que les souvenirs d'enfance décousus et charmants, qu'elle se récite à haute voix pour elle-même; à nos pieds se creuse la vallée avec son étang solitaire, ses pâtures entourées de haies où errent des bœufs, son abbaye en ruines et son enceinte de grands bois. Je l'écoute et, le front caché dans les mains, les mains appuyées sur le sol, je fais semblant de dormir, je songe à l'autre et je pleure.

Saint-Phaland, 3 septembre.

Ils reposent : la vie ardente et triste, alarmes,
Chagrins, ne hante plus leur paisible oreiller;
L'aube chaque matin les baigne de ses larmes.
La vie est une tombe au tournant d'un sentier.

Appuyé du coude au grillage enlierré d'une tombe, je relis cette épitaphe que je composai il y a sept ans au lendemain de la mort de mon père, et dans le tréfonds de ma pensée j'en arrive à envier les êtres disparus, ensevelis là dans ce petit cimetière de province, au versant d'une côte; et, tout en m'abandonnant à leur regret, c'est moi que je regrette, sur moi-même apitoyé à l'idée du repos du cœur, que je n'ai jamais possédé et que je ne connaîtrai jamais ici-bas, j'en ai peur, puisque je porte en moi-même, hélas! l'incurable et douloureuse cause de ma peine.

Ils reposent.

Le ciel est gris, chargé d'ondées, et de l'allée où je suis, je domine et le mur blanc du cimetière et la petite ville de Saint-Phaland encaissée entre ses hautes falaises avec ses bassins absolument déserts en été, et ses tristes maisons coiffées d'ardoise se silhouettant en bleu grisâtre sur la glauque étendue, toute moutonnée d'écume, de la mer. Il a plu toute la matinée, autour de moi des cyprès et des saules pleurent des gouttes, et les touffes de lierre, où je m'appuie du coude, ont des perles liquides dans le creux de leurs feuilles.

(*A suivre.*)

Jean LORRAIN.

Le Gérant : G. CLÉMENT. — Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 11. Édition de Paris : 5 centimes. 18 MARS 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements 16 fr »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 5	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

A L'ATELIER, par Georges COURTELINE



A L'ATELIER

A Gaston de Bar.

La célèbre académie X... Grand hall vitré. Au mur, des fleurets ; par terre, des haltères ; dans un coin, un piano [illegible]. Il est onze heures du matin. Les élèves sont à leurs chevalets. Antoinette occupe la table à modèles.

Maudruc, *le fil à plomb tenu au bout du bras.* — Tu disais donc, Lamerlette, qu'à l'Exposition du Champ-de-Mars, le [illegible] de Meissonnier n'était flanqué que de deux gardiens. Mais, pour garder ces deux gardiens, n'était-il point, ô Lamerlette, de municipaux à cheval, et n'était-il point de canons qui gardassent les municipaux?

Lamerlette. — Non.

Maudruc. — Lamerlette, que tu m'affliges! que tu m'affliges donc, Lamerlette! — Tiens, passe-moi un peu de cobalt; cette Antoinette a les jambes d'un bleu! Avec tout ça, où est donc Simonnet?

Le Chœur. — Il est au bain de vapeur!

Maudruc *hausse les épaules.* — En voilà une scie idiote!

Piégelé. — Maudruc, ne blague pas le père Meissonnier; tu ne sais pas ce que tu deviendras.

Hannibal. — Blague le père Meissonnier, au contraire, Maudruc. On nous embête avec le père Meissonnier. Quoi, Meissonnier? quoi, Meissonnier? Après tout, ce n'est pas plus fort que Caran d'Ache.

Protestations et rires.

Lamerlette. — Hannibal, tais-toi, tu es ivre.

Des Voix. — Il est ivre! il est ivre! Il a blasphémé; il a mérité la mort!

Hannibal. — Salut à la libératrice! — Où diable est mon tabac?

Le Chœur. — Il est au bain de vapeur!

Lamerlette. — Hannibal, conviens que tu es ivre, ou on va te mettre broche-en-cul.

Hannibal. — J'en conviens, messieurs, je suis gris.

Tous. — Ah!

Hannibal. — Mais ce n'est pas la boisson, au moins.

Lamerlette. — Qu'est-ce que c'est, alors?

Hannibal. — La salade. J'ai un drôle de tempérament, je vous dirai. Je bois sec et abondamment, je supporte mieux que personne... — la jambe droite plus ferme, Antoinette, — le vin, le champagne, les alcools; mais la salade me fiche dedans.

Antoinette, *suffoquée.* — Ça, par exemple, c'est épatant.

Maudruc. — Dis que c'est triste.

Antoinette. — A quoi que ça tient, dis, Hannibal, que tu sois soûl avec de la salade?

Hannibal. — C'est le vinaigre qui me monte à la tête, parbleu!

Antoinette. — Tu ne devrais pas te laisser aller, puisque tu sais que ça te fait mal.

Hannibal. — Ah! va donc raisonner les passions! — Tonnerre de Dieu! si le bélître qui m'a dérobé mon tabac ne se déclare pas à l'instant même, je lui fends la figure avec une hache.

Des Voix. — Horreur! c'est atroce! Pas de sang ici!

Maudrué. — Cet Hannibal est fort méchant.

Hannibal. — Je veux mon tabac! Je le veux parce qu'il m'appartient et que je l'ai gagné avec mon travail.

Piégelé. — D'abord il ne t'appartient pas, par cette excellente idée qu'il a cessé de t'appartenir.

Hannibal. — C'est toi qui me l'as pris.

Piégelé. — Pardon! je ne l'ai pas pris; je l'ai trouvé.

Hannibal. — Tu l'as trouvé... Où ça, donc?

Piégelé. — Dans ta poche. Petitet est là qui peut le dire. N'est-ce pas Petitet? — Tiens, qu'est-ce qu'il est devenu?

Le Chœur. — Il est au bain de vapeur!

Piégelé. — Ah! oui.

Hannibal. — Rends-le moi, mon tabac, hein, dis?

Piégelé. — Impossible.

Hannibal. — Voyons, rends-le moi, Piégelé. Rends-moi mon tabac, s'il te plaît. Je me traîne à tes genoux, moralement.

Piégelé. — Tant de platitude me dégoûte, tu n'auras [illegible].

Hannibal. — Cœur de roche! — Je mets le massier en demeure de me faire monter quatre sous de tabac au compte de l'association.

Le Massier. — Aux voix, messieurs!

Tumulte. Meeting. On entend : Oui! Non! Pique-assiette! Ayez pitié du pauvre fumeur sans tabac! et cætera et cætera.

Le Massier. — Il y a ballotage, j'interviens donc, en vertu du pouvoir discrétionnaire qui m'est dévolu, et déclare qu'il sera fourni à Hannibal vingt centimes de scaferlati supérieur sur la masse de l'atelier s'il veut nous chanter quelque chose.

Approbation générale.

Lamerlette, *enthousiasmé.* — C'est cela! Chante-nous quelque chose, Hannibal, la *Note du Suisse*, par exemple, ou *Une Soirée chez Rodolphe*, tu sais, la machine...

Il fredonne :

On m'envoi' des coups d'pied dans le
Trou laï trou, laï trou lala.
Je r'çois des calott' à foison,
Et zon, zon, zon, zon.

Hannibal. — Et j'aurai du tabac, si je chante?

Le Massier. — J'en prends l'engagement.

Hannibal. — Je vais chanter.

Il se lève.

Tous. — Ah!

Hannibal, *au piano.* — C'est une espèce de rigolade que j'ai apprise l'autre jour : des paysans qui sont venus à Paris pour voir le 14-Juillet.

Maudruc. — Ça doit être drôle. Vas-y.

Hannibal, *qui prélude.* — Hum!

Il se donne l'accord, puis chante :

Pour voir la Fêt' nationale
Et ses splendeurs à loisir,
Citoyens d'Sainte-Hamygdale
Nous avions pris l'train d'plaisir.

Y avait l'oncl' Poireau ; y avait
La tante Navet
Le gard' champêtre et l'tambour,
Catoire et Dubour ;
L'pharmacien, l'coiffeur César,
Mon cousin l' houzard ;
Mon beau-pèr', ma bell' maman
Et tout l'tremblement.

Nous avions des chapeaux d'soie,
Des cravat' vert' et des gants.
Des Parisiens mis en joie
Criaient : « C'qu'ils sont élégants!... »

Mais v'là qu'dans la rue d'Ponthieu
J'perds mon oncl' Mathieu;
D'vant la Chapelle expiatoire,
V'là que j'perds Catoire;
Boul'vard de la Tour-Maubourg
Je perds le tambour;
En nous baladant su'l'quai
J'perds le perruquier.

Un p'tit pâtissier, q'je hèle
Me dit : « Monsieur Dugourdeau,
Ils sont sur la Saint'-Chapelle;
Passez par le Château-d'Eau. »

Mais devant l'Palais d'Justice
J'perds mon n'veu Sulpice,
Je l'cherche, et comm' par hasard
Je perds le houzard;
Au coin du passag' du Caire
J'perds l'apothicaire;
J'me r'tourne et dans l'mêm' moment
J'perds ma bell'-maman.

L'oncle Poireau m'dit : « Écoute,
Montons sur la Tour Eiffel,
Nous les r'verrons d'là, sans doute :
Pour voir au loin, y a rien d'tel. »

Nous arrivons à la Tour,
Et là, tour à tour,
En grimpant les escaliers
J' perds un d'mes souliers;
En voulant r'garder trop haut
Je perds mon chapeau ;
En m'accoudant su'l'appui
J'perds mon parapluı'.

A cet accident funeste
Je sens la fureur qui m'bout,
C'qui m'dégoûtait plus qu'tout l'reste,
C'est qu'je r'trouvions rien du tout.

Mais en sortant d'l'ascenseur,
V'là qu'je perds ma sœur;
Devant le Trocadéro
J'perds mon onc' Poireau;
Au sein d'un' foul' qui m'bouscule
J'perds ma p'tite Ursule;
D'vant un' musiqu' d'orphéon
J'perds mon p'tit Léon.

Jouant du coude avec violence
Parmi des gens effarés,
En gesticulant j'mélance
A la r'cherch' des égarés.

Arrivé gar' Saint-Lazar'
Je r'trouv' le houzard;
Je r'tomb' sur mon p'tit Léon
Plac' de l'Odéon.
Devant la Bell'-Jardinière
J'rattrape ma bell'-mère,
Au coin d'la ru'Quincampoix
J'les r'perds tous les trois.

Bref, ma sœur, ma femm', ma fille,
Je n'sais pas c'que c'est d'venu ;
J'ai perdu tout' ma famille ;
J'suis bien fâché d'êt' venu ;

J'ai perdu Catoir', Dubour,
J'ai perdu l'tambour;
J'ai perdu mon onc' Mathieu,
J'ai perdu mon fieu.
Mais j'ai perdu pour l'av'nir
L'envi' de r'venir,
Si l'on m'y repince... cré nom,
J'veux bien perd' mon nom!

Silence glacial. Pas un bravo, pas un sourire. On se regarde avec des visages consternés. Hannibal, très embarrassé, ferme le piano et regagne sa place. Un temps.

Une Voix. — C'est un four.

Une autre Voix. — Elle n'est pas drôle.

Lamerlette, *affectueusement.* — Quelle idée as-tu eue de nous chanter celle-là? — Tu en connais de si amusantes!

Hannibal, *très vexé.* — Ah çà! est-ce que vous me prenez pour un *bleu?* Ah! mais non, il n'y a rien de fait; on ne me monte pas de scies, à moi. D'ailleurs, il ne s'agit pas de ça. On m'a promis du tabac si je chantais; j'ai chanté : où est le tabac?

Le Chœur. — Il est au bain de vapeur!

Hannibal. — Hé bien, qu'il en revienne.

Piégelé. — Non.

Hannibal. — Comment, non? je n'ai pas chanté, peut-être?

Piégelé. — Si! mais tu n'as pas mis le sentiment : c'est à refaire.

Des Voix. — Oui, oui, qu'il refasse! Il y a maldonne.

Hannibal. — Ça, par exemple, c'est trop cochon!

Onze heures sonnent.

Antoinette, *sautant bas de la table.* — Onze heures! dix minutes d'arrêt.

Protestations de quelques laborieux.

Antoinette. — Silence aux pétardiers! J'ai mes trois quarts d'heure de pose, moi. J'en ai ma claque, à la fin.

Les Pétardiers, *désarmés.* — Devant ce torrent d'éloquence...

Maudruc. — C'est un fait que, pour moucher le monde, Antoinette n'a pas sa pareille.

Antoinette. — Tu parles! — Et à propos, que je vous dise donc! Je me suis disputée avec le chemin de fer.

Maudruc. — Bah!

Antoinette. — Et salement encore! (*Elle enfile sa chemise.*) Je voulais aller à Royat, figurez-vous, retrouver quelqu'un que je connais, un... monsieur... enfin... un ami.

Lamerlette, *sèchement.* — Ah! pardon, je suis là! Je te prie de ne pas dire de saletés, Antoinette.

Antoinette, *ahurie.* — Je ne dis pas de saletés.

Lamerlette, *s'emballant.* — Si, tu en dis! si, tu en dis! Et je ne le supporterai jamais! Je ne viens pas ici pour être insulté! Je le savais bien, qu'on me méprisait! Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!...

Il éclate en sanglots grotesques. On le calme. Nouveau tumulte. Potin assourdissant. On entend : « Laissez-moi partir! On m'a manqué de respect! Je veux retourner chez mes parents qui sont des personnes honorables. » Des voix protestent : « Lamerlette! Lamerlette! Si on t'a insulté, c'est sans le faire exprès! »

Hannibal, *dont l'organe aigu domine le charivari.* — Est-ce qu'on ne va pas me foutre à fumer, nom de Dieu!

Lent apaisement. Ces messieurs regagnent leurs places. Lamerlette essuie ses yeux.

Maudruc. — Achève ton histoire, Antoinette, c'était d'un puissant intérêt.

Antoinette. — Je ne sais plus où j'en étais. Il me bouleverse, cet idiot-là, avec ses susceptibilités!

Maudruc. — Tu voulais aller à Royat.

Antoinette. — Ah! oui! — Donc, je voulais aller à Royat. Je regarde le prix : vingt balles! Je trouve ça

chaud, comme de juste, et j'en cause à Beaudunois, le paysagiste, qui me dit : « Ecoute, Antoinette, si tu veux être bonne fille avec moi, je te donnerai le moyen de voyager à bon marché. »

MAUDRUC. — Tu acceptas.

ANTOINETTE. — Ma foi oui. Tiens ! je n'ai pas le moyen de perdre vingt francs, moi !

MAUDRUC. — C'est évident. — Quand ce fut fait?...

ANTOINETTE. — Quand ce fut fait, Beaudunois m'expliqua : « C'est bien simple, ma chère enfant, tu n'auras qu'à donner cent sous et à dire que tu es enceinte, vu que sur les lignes de chemin de fer, les femmes enceintes voyagent à quart de place. »

L'ATELIER, *d'une seule voix.* — Tu ne le savais pas?

ANTOINETTE. — Mon Dieu non, et je l'appris avec plaisir. Il ajouta : « Tu vas aller voir de ma part le docteur Gustave, mon ami. C'est un garçon très complaisant; il te donnera une attestation. » J'allai voir le docteur Gustave qui me dit...

MAUDRUC. — ... « Soyez bonne fille, Antoinette, et je vous donnerai un certificat. »

ANTOINETTE. — Qui est-ce qui te l'a dit?

MAUDRUC. — Je l'ai deviné; le docteur est si complaisant !

ANTOINETTE. — C'est une justice à lui rendre. Cela n'empêche pas qu'au chemin de fer on n'a rien voulu savoir!

LE CHŒUR, *incrédule.* — Allons donc !

ANTOINETTE. — C'est comme je vous le dis.

PIÉGELÉ. — Tu ne me feras pas croire cela !

ANTOINETTE. — C'est pourtant la vérité. Bien mieux ! on m'a traitée de grue et de femme soûle !

MAUDRUC. — Tas de crapules! Tu devrais te plaindre dans les journaux, Antoinette.

ANTOINETTE. — Tu crois?

MAUDRUC. — Oui, et gueuler contre le monopole.

ANTOINETTE. — Qu'est-ce que c'est que ça, le monopole?

LAMERLETTE. — Je vais te l'expliquer en deux mots. C'est une espèce de télescope; ça sert à mettre des parapluies et ça donne bon goût au boudin.

PIÉGELÉ. — Messieurs, n'exagérons rien. Rien ne prouve que notre amie ait su se faire clairement comprendre de ces intelligences bouchées. (*A Antoinette.*) Ne nous cache rien, Antoinette; tu t'es bornée à dire que tu étais enceinte et à montrer le certificat?

ANTOINETTE. — Évidemment.

PIÉGELÉ. — Tout s'explique! Il fallait demander une première-militaire.

MAUDRUC. — Parbleu! — Retournes-y demain, Antoinette, et si tu n'as pas ce que tu veux...

LE CHŒUR, *avec un ensemble touchant.* — ... Va chez le commissaire de police!

Georges COURTELINE.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE

LES POÈTES DE L'AMOUR

LE NÉNUPHAR

Pour Mlle J... C...

Il se dressait sur l'eau, blanc en sa gaine verte,
— Calice d'argent aux occultes ornements, —
Et de l'onde des pleurs brillaient, purs diamants,
Égarés en les plis de sa robe entr'ouverte.

Je le cueillis alors, quoique encor demi-clos;
Arrachant sans pitié sa longue tige humide,
Et je vins vous l'offrir ému, presque timide,
Par le calme amoureux qui planait sur l'enclos.

Il célait un secret en son neigeux mystère!
Discret, en s'entr'ouvrant, vous l'a-t-il laissé voir
Ou bien enseveli pour jamais, dès le soir,
Dans le frêle linceul de sa blancheur austère?

E. CARON.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

PARADIS ARTIFICIELS

A Neuilly, rue Charles-Laffitte, le petit rez-de-chaussée où Withcomb vient clandestinement se livrer à ses deux vices favoris, l'éther et Angèle. A l'hôtel Mirabeau, il est, pendant deux heures de la journée, le gentleman respectable qui, digne et correct, reçoit ses amis et ses relations d'affaires, qui règle et dirige ses opérations avec le sang-froid et la rectitude impitoyable d'un manieur d'argent soutenu par la plus brutale et la plus inflexible des lucidités. Puis, ce temps écoulé, ses nerfs se détendent, et il s'en va, la volonté annulée, la réflexion abolie, sans joie, mais avec la chair irritée d'un désir de rêve et de volupté, vers cette autre existence qu'il s'est fabriquée lui-même de toutes pièces, et qui le dédouble délicieusement.

Le rez-de-chaussée se compose de : l'antichambre, un cabinet de toilette et une autre pièce sans meubles, toute tendue de longs rideaux de soie blanche, légère et flottant au moindre déplacement d'air; un tapis de feutre blanc, épais, assourdit les pas. Dans un coin, un énorme divan encombré de coussins et flanqué d'une table où brille dans leurs étuis d'argent une demi-douzaine de flacons et de gobelets, à côté d'un revolver. Le plafond, au-dessus du divan, paraît bizarrement constellé d'une poussière de cailloux brillants. C'est un des passe-temps fous de Withcomb, qui remplace les balles de son revolver par des pierres vraies ou fausses, et les tire dans le plafond où elles se brisent, et parfois aussi s'incrustent en étoiles. Heureusement, il n'a pas de voisin. Des lampes électriques de toutes formes et de toutes couleurs sont accrochées aux murailles, un clavier au-dessus du divan les commande à la portée de la main.

Withcomb, habillé d'un léger pyjama, étendu sur le divan, attend Angèle. Son visage est plus rogue et plus fermé que d'habitude. Il vient coup sur coup d'absorber deux grands verres de *brandy and soda*, et il regarde d'un œil anxieux et tourmenté le plafond où brille l'irrégulier dessin des pierres projectiles. Subitement sa figure tressaille, il vient d'entendre une porte se fermer, puis des pas menus font un glissement, et Angèle entre. Elle aussi, elle a ses yeux des mauvais jours, les sourcils en barre droite, et les paupières baissées laissant filer un regard fixe et incolore. Elle est toute vêtue de coutil blanc qui craque autour d'elle, et, quand elle agite les bras, ses mouvements saccadés font s'entre-choquer ses bracelets avec un bruit rageur. Elle s'avance sans mot dire jusqu'au divan, où elle appuie son ombrelle.

WITHCOMB, *sans se lever et d'une voix traînante.* — Je vous attendais... depuis un instant... Bonjour.

ANGÈLE, *sèchement.* — Bonjour.

WITHCOMB. — Est-ce que vous n'êtes pas en retard?... Vous aviez beaucoup à faire aujourd'hui?...

ANGÈLE. — Oui.

WITHCOMB. — Ah !

ANGÈLE, *après un petit froid.* — Vous avez vu mon mari ?...

WITHCOMB. — Ce matin il est venu chez moi.

ANGÈLE. — Le pourquoi de cette visite?...

WITHCOMB, *railleur.* — A quoi bon vous dire... Vous ne devinez pas?

ANGÈLE. — Un service à vous demander?...

WITHCOMB. — Oui.

ANGÈLE. — Et vous avez consenti ?...

WITHCOMB. — J'ai refusé... c'était trop cher... Mais vous m'étonnez avec vos questions... J'aurais parié qu'il vous en avait parlé.

ANGÈLE. — Il m'en a parlé.

WITHCOMB, *impertinent.* — C'est plus franc.. Et... c'est lui qui vous envoie sans doute ?...

ANGÈLE. — Ne soyez donc pas insolent !... Il faudrait payer d'abord pour avoir ce droit-là.

WITHCOMB. — Vous me permettrez d'avoir une opinion sur le compte de votre mari.

ANGÈLE. — Je vous défends, en tout cas, de l'exprimer devant moi !

WITHCOMB. — Oh ! oh !... vous êtes bien nerveuse depuis quelque temps.

ANGÈLE, *très nette.* — C'est que je ne puis souffrir ni vos sous-entendus ni vos allégations sur le compte de M. mon mari. L'honneur et la situation de M. de Wark dépendent de moi, de même que je dépends de lui, moi. Et, jusqu'au jour où l'un ou l'autre nous aurons rompu les liens de convenances qui nous tiennent, l'insulter, c'est m'insulter moi-même !... Que ceci vous soit dit une fois pour toutes!...

WITHCOMB, *ricanant.* — Je ne pourrai même pas dire que le baron de Wark est un joueur... heureux ?...

ANGÈLE, *haussant les épaules.* — Imbécile !... ce qu'il prend au jeu, c'est autant de moins que vous me donnez.

WITHCOMB. — Alors il est inutile que j'y ajoute quoi que ce soit.

ANGÈLE. — Mais il a perdu cette nuit...

WITHCOMB. — C'est étonnant!...

ANGÈLE. — Oui, il a perdu une grosse somme... une somme qu'il faut qu'il paye... immédiatement... sinon, c'est le déshonneur...

WITHCOMB, *riant faux.* — Le déshonneur !...

ANGÈLE. — La dégringolade, si vous aimez mieux !... les gens qui ne vous saluent plus... ceux qui vous montrent au doigt! Tout se paie, vous le savez bien !... et si l'on veut être considéré, il faut y mettre le prix

WITHCOMB. — Eh bien, je vous l'ai dit, c'est trop cher pour moi... je refuse.

ANGÈLE. — Vous refusez ?...

WITHCOMB. — Tout à fait...

ANGÈLE. — C'est impossible !...

WITHCOMB. — Et cela pour une bonne raison.

ANGÈLE. — Vous avez une raison à me donner pour ce refus stupide ?...

WHITCOMB. — Oui... puisque nous sommes le jour où nous nous disons des vérités... Vous voulez bien ?...

ANGÈLE. — Eh! oui... allez... une de plus, une de moins.

WITHCOMB. — Eh bien, voilà... Je veux bien rendre service à la baronne de Wark... à laquelle je dois beaucoup certainement, et je ne refuserais pas de... d'aider de temps en temps mon... ami le baron de Wark... mais je trouve inutile de faire un usage mauvais de mon argent... un usage que je n'avais pas prévu...

ANGÈLE. — Expliquez-vous... je ne comprends pas.

WITHCOMB. — Vous ne comprenez pas ?... C'est assez clair pourtant. Je rends service au baron et à la baronne, et non à une troisième personne.

ANGÈLE, *commençant à comprendre.* — Vous dites ?...

WITHCOMB. — Je dis que je ne veux pas que l'armée française me coûte un centime. Est-ce clair ?...

ANGÈLE, *absolument affolée.* — C'est... c'est... de lui que vous parlez?...

WITHCOMB. — Ce n'est pas clair ?... je m'exprime mal ?...

ANGÈLE. — Philippe ?...

WITHCOMB, *avec un signe d'assentiment.* — Philippe... oui.

ANGÈLE. — Tu mens, brute !..

Emportée de fureur, au moment où Whitcomb se redresse pour protester, d'un geste violent elle le frappe au front de son ombrelle blanche qui se brise. Ils restent un instant stupéfaits tous deux. Paralysés par la colère et l'étonnement, ils se regardent comme deux bêtes prêtes à se battre.

WITHCOMB, *après un long silence, reprenant le premier son sang-froid.* — Ah!... ah! vous êtes... une femme violente.

ANGÈLE, *écroulée, à genoux près du divan, mâche nerveusement des paroles sans suite.* — Philippe... c'est impossible... mon Philippe... Qui vous a dit?... Qui a inventé cette infamie ?... Pardon... je vous demande pardon... j'étais affolée... furieuse... je vous ai fait mal... dites... C'est malgré moi... Je vous demande pardon... Mon Philippe !... Quel est le misérable qui a dit ?... Je vous en prie... dites... Qui a inventé ?... Je vous en supplie... dites-le-moi... je vous demande pardon de vous avoir frappé... Daniel... dites... dites !...

WITHCOMB, *agenouillé sur le divan, la regarde à ses pieds fixement.* — Qui a dit ?... C'est tout le monde et c'est personne. Ces choses-là ne s'avouent jamais... Ah ! oui... vous êtes une femme violente, Angèle...

ANGÈLE. — Pardon...

WITHCOMB. — Oh ! je vous pardonne... parce que vous êtes une femme énergique et aussi... parce que je crois que vous êtes une femme malheureuse.

ANGÈLE. — Oui, bien malheureuse !...

WITHCOMB, *parlant lentement.* — Je suis... moi-même... comme vous, un homme très malheureux... Je ne sais pas si je vous aime, mais j'ai le désir de vous... Aucune femme ne me donne le plaisir que vous me donnez... Je ne sais pas si je vous aime... mais j'ai plaisir à vous voir pleurer et souffrir... Je me demande si je suis jaloux...

ANGÈLE, *plaintive.* — Daniel...

WITHCOMB. — Je suis un homme très malheureux !.. Je n'ai plus aucune joie, aucune émotion de l'argent que je gagne... Je n'ai plus aucun plaisir maintenant... Et je sens que je deviens tous les jours plus attaché à ça (*Il montre le flacon d'éther.*) qui doit me coûter cher un jour... plus cher que vous ne me coûteriez, si je consentais à ce que vous me demandez... Je suis un homme très malheureux !...

ANGÈLE, *se relevant.* — Daniel... ce n'est pas ma faute.

WITHCOMB. — Oui, nous nous sommes dit des choses cruelles... et la plus cruelle est celle-ci que nous ne disons pas... c'est que nous sommes attachés l'un à l'autre... moi par mon vice, et vous par les nécessités de la vie... Lequel de nous deux sera le plus fort ?... Nous sommes maintenant deux ennemis.

ANGÈLE. — Mais non... Daniel... non... pardonne-moi... tu seras bon...

LA PURGE MALENCONTREUSE



— Comment ! c'est vous !!!
— Vous voyez, je viens visiter votre collection de coussins.



— Tu vas voir comme ils sont moelleux.



Elle. — Je t'appartiens !... je t'adore !... (*Air connu.*)
Lui. — Seigneur ! ma purge de ce matin...



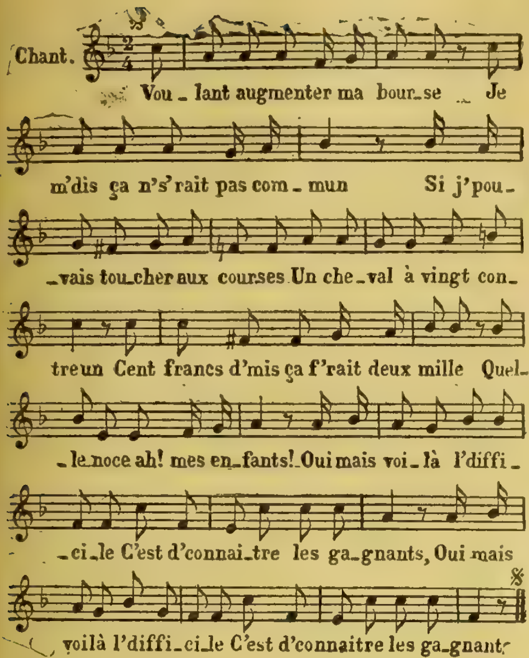
. . . .





LE TUYAU

Paroles de PUCK. — Musique de ROSÈS.



I

Voulant augmenter ma bourse,
Je m'dis : Ça ne s'rait pas commun
Si j'pouvais toucher aux courses
Un cheval à vingt contre un.
Cent francs d'mis' ça f'rait deux mille,
Quelle noce! ah! mes enfants!
Oui, mais voilà l'difficile,
C'est d'connaître les gagnants!

II

Comme je n'suis pas trop mal faite
Dans un bar anglais je m'rends,
Et j'essaye la conquête
D'un garçon d'entraînement;
Lui, pas fier, me dit de suite,
C'est un gagnant qu'il vous faut,
V'nez m'voir à Maisons-Lafitte,
Je vous donn'rai un tuyau.

III

Il m'donne un tuyau qui crève,
Je retourne au bar anglais,
Mais, cett' fois, en fille d'Eve,
Je fais de l'œil aux jockeys;
L'un d'eux pas fier m'dit : Ça marche,
C'est un gagnant qu'il vous faut?
Venez donc m'voir à La Marche
Je vous donn'rai un tuyau.

IV

Il m'donne un tuyau qui crève,
Je lâche le bar anglais,
Il est bien fini le rêve
Du sac d'écus que j'voulais;
Mais non, un propriétaire
M'dit : C't'un gagnant qu'il vous faut?
Venez donc rue Labruyère,
Je vous donn'rai un tuyau.

V

Il m'donne un tuyau qui crève.
Je m'dis : zut! c'est dégoûtant,
J'en ai plein l'dos, je fais grève,
Je n'ai plus l'sou maintenant;
Ils s'sont tous payé ma tête.
C'est d'la galett' qu'il me faut,
Un p'tit homme qui soit chouette,
Et qui m'donne un bon tuyau.

WITHCOMB. — Non... je serai méchant... Je serai ce que je dois être... pour avoir un peu de jouissance... Ce que je vous ai refusé tout à l'heure... je vous le refuse encore.

ANGÈLE. — Non... Daniel... tu me le donneras!...

WITHCOMB. — Je vous le refuse... pour vous voir furieuse... pour vous savoir malheureuse... pour que vous pleuriez ou que vous me frappiez... Alors!... j'aurai... un peu d'émotion.

ANGÈLE. — Non, Daniel... tu ne feras pas ça.

WITHCOMB. — Mais si... mais si... Je ne donnerai rien, vous entendez!... et vous allez venir tout à l'heure à côté de moi... et vous obéirez à toutes mes fantaisies... Je pourrais vous donner tout de suite ce dont vous avez besoin... Je ne le donnerai pas!... J'ai là, dans ma poche, mon carnet de chèques, je pourrais me lever, prendre la plume... écrire un chiffre, signer... je ne le ferai pas!... et pourtant vous allez venir près de moi... vous allez m'obéir et subir mon caprice... (*Riant du bout des lèvres.*) comme si vous m'aimiez...

ANGÈLE, *après un petit silence, essuie ses yeux, relève ses cheveux, puis, redevenue calme, elle dit simplement.* — Oui.

WITHCOMB, *retombant couché sur le divan.* — Je le savais.

Pendant qu'Angèle passe dans le cabinet de toilette, Withcomb se verse sa dose habituelle d'éther; puis, étendu sur le dos, il attend. Angèle revient enveloppée d'une longue chemise à entre-deux de dentelles où sa chair transparaît rose.

WITHCOMB, *d'une voix déjà pâteuse.* — Tirez les rideaux, ce jour m'est odieux.

Docile, Angèle clôt les longs rideaux. Une ombre laiteuse envahit aussitôt la pièce qu'emplit la subtile senteur de l'éther. Withcomb touche un bouton, les lampes électriques s'allument, incendiant les murailles d'une flamme rouge, irritante aux yeux.

Angèle vient s'étendre auprès de Withcomb. . . . . .

. . . .

C'est Angèle qui la première abandonne le divan. Sans mot dire, en hâte elle se rhabille, pendant que Withcomb gît inerte. Revenue auprès de lui, recoiffée et prête à partir, elle renverse la moitié du flacon d'éther sur son mouchoir et par derrière l'applique sur le visage de Withcomb. A peine a-t-il la force de murmurer : « Non, merci... Assez. » La tête lui tourne et ses oreilles s'assourdissent des battements furieux de son cœur. Il lui semble n'être plus un corps, il a la sensation d'une métamorphose fluide et vague, sans pesanteur et sans forme, des soleils brillants passent devant ses yeux, une paralysie délicieuse, reposante et douce l'envahit peu à peu... Au-dessus de sa tête, dans l'air, quelque chose qui serait sa pensée, son âme peut-être, flotte indécise et bercée par le parfum exhalé du mouchoir imbibé d'éther. Il sourit.

Les vêtements gisent dans un coin. D'une main pressée Angèle les fouille, saisit le carnet de chèques, déchire une feuille... Il y a de quoi écrire dans le cabinet de toilette... Quand elle revient, Withcomb n'a pas bougé. C'est à peine si elle jette un coup d'œil sur lui... Elle ouvre la porte et s'en va comme si elle fuyait, pendant que l'Américain, atone et la lèvre baveuse, gît, auprès de l'ombrelle brisée, dont il porte la marque sur le front.

Le fumoir chez les Wark, à Neuilly. Philippe, sans impatience, en fumant des cigarettes, attend Angèle qui lui a donné rendez-vous. Il contemple, avec son bon regard heureux, le jardin vert, où les plates-bandes fleuries font de jolies taches de couleurs harmonieuses. Il est là depuis quelques instants quand le domestique fait entrer le duc.

LE DOMESTIQUE. — Si monsieur le duc veut bien prendre la peine d'attendre Mme la baronne. Elle doit être ici bientôt.

LE DUC, *apercevant Philippe.* — J'attendrai. (*Les deux hommes se saluent. Après un silence, le duc, trouvant sa situation ridicule, se décide à se nommer.*) Je me vois obligé de me présenter moi-même, monsieur, car vous avez sans doute entendu parler de moi ici.

PHILIPPE, *s'inclinant.* — Je n'aurais pas osé me nommer le premier, monsieur. C'est à monsieur de Renage que j'ai l'honneur de parler.

LE DUC, *montrant Philippe.* — Oui, monsieur... de Garan-Simiane.

PHILIPPE. — Mme de Wark m'a en effet parlé souvent de vous, monsieur; elle vous porte, je crois, une grande amitié. Et ne vous a-t-elle pas un peu parlé de moi?...

LE DUC. — Et elle ne m'en a dit aucun mal, croyez-le bien. Le nom que vous portez, d'ailleurs, me répondait de vous.

PHILIPPE. — Voilà, monsieur, un compliment trop flatteur pour moi et qui se trouve à peine juste pour vous.

LE DUC. — Alors, vous ne me traitez pas en vieille ganache?...

PHILIPPE, *protestant.* — Monsieur...

LE DUC, *goguenard.* — Vous me prenez au sérieux, moi, mon nom et mon titre?...

PHILIPPE. — Qui donc ne prendrait pas au sérieux un nom et un titre inscrits partout dans l'histoire. C'est un héritage trop beau et trop solide pour être dilapidé par ceux qui le détiennent.

LE DUC, *un peu déconcerté.* — Hum!... hum!... Être pris au sérieux par des rastaquouères ou des comtes du pape, c'est un mince régal. Mais par vous, monsieur de Garan-Simiane, c'est différent.

PHILIPPE. — Vous allez me rendre confus, monsieur, et me faire beaucoup regretter que le hasard ne m'ait pas plus tôt procuré l'honneur de faire votre connaissance.

LE DUC. — Le hasard!... Était-ce bien le hasard?...

PHILIPPE. — Il y a si peu de temps que je suis à Paris.

LE DUC. — Non, ce n'était pas le hasard qui a empêché jusqu'ici toute rencontre entre nous.

PHILIPPE. — Je ne peux pas supposer, monsieur, que vous m'évitiez.

LE DUC. — Ne supposez rien... ça vaudra mieux... et permettez-moi de vous parler et même de vous interroger un peu, et ne voyez dans ceci surtout que l'intérêt d'un... parent quelconque... d'un cousin, ou d'un oncle que le hasard vous aurait fait rencontrer.

PHILIPPE. — C'est-à-dire que je suis flatté.

LE DUC. — Je ne vous demande plus qui vous êtes maintenant, mais ce que vous voulez être. Suis-je indiscret?...

PHILIPPE, *franchement.* — C'est ma profession de foi que vous désirez. Je suis catholique, royaliste et soldat. Je suis trop jeune pour avoir déjà un passé, mais ces trois mots-là me semblent résumer tout mon avenir. Voilà. Enfin, si prétentieux que ce semble à déclarer, je me déclare heureux, pour le présent.

LE DUC. — Je comprends bien, cela signifie que vous voulez garder intacts votre foi, vos convictions et votre honneur. Eh bien... ne restez pas trop longtemps ici.

PHILIPPE. — Mais, monsieur?...

LE DUC. — Oui... oui... vous allez me demander ce que j'y fais moi-même?... Et je vous réponds : Il y a ici une maladie qui se gagne... ne l'attrapez pas.

PHILIPPE. — Mais vous-même...

LE DUC. — Moi... c'est passé à l'état chronique... Cette maladie s'appelle : le mépris des autres, et le mépris des autres, pour les gens intelligents, ça finit par le mépris de soi-même, quand ça ne commence pas par là!...

PHILIPPE. — J'ai besoin d'explications.

LE DUC. — Je ne peux pas vous en dire plus. Retournez au régiment, et vieillissez un peu. Vieillir, c'est comprendre davantage.

PHILIPPE. — Alors, vous?...

LE DUC. — Oh!... j'ai compris... mais un peu tard... Ne vous attardez pas ici, vous; votre avenir n'est pas dans cette existence un peu trop... parisienne. Retournez au régiment. Devenez un brave officier. Tâchez de rester un homme heureux et un catholique croyant, et si le nom des ducs de Renage vous revient à la mémoire, pensez à mes ancêtres et non à moi; ça vaudra mieux pour eux et pour moi.

PHILIPPE. — Je vous remercie, monsieur, de ces conseils, encore qu'ils demeurent pour moi enveloppés d'un peu d'obscurité.

LE DUC. — Tout ce que je vous souhaite, c'est qu'ils ne deviennent pas trop clairs bientôt.

Le duc achève à peine qu'Angèle paraît dans sa toilette blanche et sans son ombrelle. Après avoir dit bonjour au duc :

ANGÈLE, *à Philippe d'un ton pressé.* — Vous m'excusez, monsieur de Garan-Simiane... mais j'ai à parler au duc... Je vous rends votre liberté. Vous me ferez plaisir en venant ici, dans la soirée.

Philippe baise la main d'Angèle, salue le duc et sort.

ANGÈLE. — Vous faisiez connaissance avec M. de Garan-Simiane!

LE DUC. — Il est charmant... Je lui disais...

ANGÈLE. — La vérité!... Je vous ai entendu là, derrière la portière.

LE DUC. — .....

ANGÈLE *sonne. Au domestique qui arrive aussitôt.* — Priez M. le baron de venir me parler... (*Le domestique sort.*) Oui, la vérité, duc, la sale vérité!

LE DUC, *du bout des dents, un peu gêné.* — A quoi bon alors prétendre qu'elle sort d'un puits?. .

ANGÈLE. — Non, d'un égout!...

LE DUC. — Vous m'en voulez?...

ANGÈLE, *après un léger silence.* — Si je vous répondais : oui... quelle opinion auriez vous de moi?...

LE DUC. — .....

ANGÈLE. — C'est donc jugé... le mal que vous me faites est pour son bien, je n'ai rien à dire. Seulement, le... service que vous nous rendez à tous les deux est capable de nous brouiller tous les trois. Merci pour lui!... Tant pis pour moi!

LE DUC. — Tant pis... pour nous... Voyez-vous, ma chère Angèle, ce qui me console, et ce qui est mon excuse d'avoir trop aimé les femmes, c'est qu'il y a, au fond de la plus rosse d'entre vous, un grain d'inconscience impulsive qui vient tout brouiller à un moment donné, et l'inconscience, on n'a encore rien imaginé de mieux pour diriger la conscience.

ANGÈLE. — Vous croyez à ça, vous?...

LE DUC. — Je crois un peu à ce qu'on me dit, et beaucoup à ce que je vois... (*Il lui prend la main.*) Ma pauvre Angèle... ma... bonne Angèle.

ANGÈLE, *interrompant.* — Bonne?...

LE DUC. — Oui... Et merci encore de ne pas m'en vouloir...

Le baron de Wark entre, bruyant et animé comme de coutume; il serre cordialement la main au duc, qui est un de ses commensaux qu'il ménage le plus. C'est un nom et un titre qui servent au bon renom de sa maison.

LE BARON. — Tiens! Comment allez-vous?... enchanté de vous voir... Voulez-vous prendre une tasse de thé avec nous?...

LE DUC, *qui, dès son entrée, a saisi un regard interrogateur jeté vers Angèle.* — Non... non... Merci. Vous m'excuserez... j'ai tout à l'heure rendez-vous avec mon médecin.

LE BARON. — Vous n'êtes pas malade?... Est-il bon au moins votre médecin?... Vous soigne-t-il bien?...

LE DUC. — Il ne me soigne plus... il m'étudie... Allons! à ce soir... ne me reconduisez pas... je suis presque de la maison...

LE BARON. — Tout à fait... tout à fait

Dès la sortie du duc, Odon s'approche de sa femme. Angèle est restée étendue dans un des grands fauteuils de cuir qui meublent le fumoir.

LE BARON. — Eh bien?...

ANGÈLE, *tirant le chèque de son corsage.* — Voilà.

LE BARON. — Enfin!...

ANGÈLE. — Mais ce n'est pas tout..

LE BARON. — Quoi?...

ANGÈLE. — Il me l'a refusé.

LE BARON. — Comme à moi ce matin; et puis il a... compris que... qu'il ne pouvait pas faire autrement que de céder... On se doit à ses amis, enfin...

ANGÈLE. — Non... il a refusé... tout le temps.

LE BARON. — Que diable me racontez-vous là!... Il n'a pas refusé puisque voici le papier.

ANGÈLE. — Il ne me l'a pas donné... je l'ai pris!...

LE BARON, *avec un haut-le-corps aussitôt réprimé.* — Hein! Mais... la signature?...

ANGÈLE. — C'est moi...

LE BARON *reste un instant silencieux en se caressant la barbe, puis :* — C'est... c'est un peu... vif...

ANGÈLE. — Vous auriez mieux aimé rien?...

LE BARON. — Non; mais comme ça, c'est... c'est trop...

ANGÈLE, *énervée.* — Allons donc! qui veut la fin veut les moyens! Vous me l'avez dit vous-même assez souvent...

LE BARON. — Oui, la fin... ça dépend encore quelle fin... Pourvu que ce chiffon ne cause pas la nôtre.

ANGÈLE, *avec hauteur.* — Vous me reprochez...

LE BARON, *reprenant son sang-froid.* — Rien... chère amie, rien... j'aviserai... je verrai... je ferai le nécessaire. Ce sont là de ces choses dont il ne doit être qu'à peine question entre nous. Ce ne sont que des détails, desquels il est même inutile de parler et qui ne doivent pas encombrer la vie élégante pour laquelle nous nous sommes associés.

ANGÈLE, *en écho.* — Associés.

LE BARON, *allumant une cigarette après avoir serré le chèque dans son porte-cartes.* — Que faisons-nous ce soir?... Vous n'allez pas au théâtre?...

ANGÈLE. — Non, je resterai ici... J'attends des amis...

LE BARON. — Comme il vous plaira... (*Lui baisant la main.*) Tout ce que vous faites est bien fait.

(*A suivre.*)

Claude BERTON.

CARNAVALS PARISIENS

On a remarqué, dans le *Journal pour tous* du 4 mars, les dessins, tirés en sanguine, occupant les deux pages de milieu : ils sont extraits du volume paru ces jours-ci, sous une délicate couverture, *Les Carnavals Parisiens*, texte et dessins de Louis Morin. Ce charmant volume, dédié à Jules Chéret, renfermant plus de 180 dessins en noir et en couleurs, fait revivre les carnavals de ces dernières années. Bals d'artistes, les peintres de la Butte, Bals des Quat'-z-arts, Vache Enragée, Bals du Courrier, Bals publics, Opéra, Cortège du Moulin-Rouge, Cortège des Etudiants, la Rue, le Bœuf gras, les Lavoirs et la Réclame... voilà tout ce que l'on voit défiler, voilà tout ce dont il est parlé dans ce livre, si séduisant, que tout le monde voudra posséder.

Un volume à 3 fr. 50, Librairie illustrée (Montgrédien et Cie), 8, rue Saint-Joseph, et chez tous les libraires.

LA FEMME DU RÉGIMENT

Dans les assommants grimoires qui ont abruti notre jeunesse, et lui ont montré le monde juste l'envers de ce qu'il est, on vante à grand renfort de sentences morales la fidélité de la belle Lucrèce, celle de la vertueuse Pénélope, de la centenaire Baucis et autres antiques et solennelles héroïnes du mariage, comme pour bien prouver aux jeunes générations que la fidélité conjugale est vertu si rare que lorsque, par hasard, on la rencontre dans les annales des peuples, l'événement traverse les âges par toutes les chaires de la pédagogie universelle.

Mais ni la jeune Lucrèce, ni la matrone Pénélope, ni la vénérable épouse de Philémon n'ont, sous le rapport de la constance, rien de comparable à celle de Camélia, dite la Borgne, l'ancienne femme du 10e hussards, qui se pendit chez le père Lustucru, cabaretier-logeur de Guelma, pour avoir, dans un moment d'oubli et pressée par les circonstances et même l'un de ses époux, fait un trait — un seul — à son régiment !

On dit que les femmes n'ont que l'âge qu'elles paraissent ; quoi qu'il en soit de cette fumisterie du sexe, elle devait n'être que médiocrement goûtée de Camélia, qui, n'ayant guère plus de trente printemps, portait sur son visage la trace des orages d'au moins quarante étés.

On n'est pas femme d'un régiment, surtout d'un régiment de hussards, sans essuyer maintes avaries. On sait comment ces messieurs procèdent en amour ; leur façon est passée en proverbe. Ce n'est pas eux qui roucoulent au clair de lune, font le pied de grue platonique, et vont jouer des sérénades sous les balcons des *senoritas*.

Charmante fille de Grenade,
A mes accents, réveille-toi !

Si la demoiselle dort, ce n'est pas d'une guitare qu'ils se servent pour la réveiller. Sommeillante ou sur le qui-vive, ils prennent carrément la place d'assaut. En deux temps et trois mouvements, et allez-y !

Entre nous, c'est la bonne manière. La vie est courte et nous perdons trop de bonnes journées à pousser des soupirs et à rouler des yeux de carpe frite ; et les dames se moquent de nous. Donc, vive l'amour à la hussarde, et pas tant de façons !

Inutile d'en faire avec Camélia la Borgne, très bonne fille, d'humeur douce et joviale, jamais rechignée ni boudeuse, et le cœur sur la main, — entendons-nous, seulement avec le 10e hussards. Enfant de la sabretache, elle avait, petite fille, grandi autour du quartier, happant de-ci de-là, un fond de gamelle, une croûte de pain ou une portion de rata, et, devenue grande, elle donnait, par reconnaissance, à ses bienfaiteurs tout ce qu'une fille peut donner. Aux autres elle le vendait.

Elle avait été jolie et pas toujours borgne ; maintenant, outre un œil manquant à l'appel, elle était enrouée, comme atteinte d'une grippe chronique, et son haleine exhalait un pénétrant parfum d'alcool ; de plus, la petite vérole lui marquetait le visage, mais rien que le visage.

Quant au reste, il était parfait et sans nulle tare, digne de figurer sur l'autel de Cypris, s'il faut s'en rapporter aux hussards du 10e, dont les descriptions enthousiastes faisaient tirer la langue aux fantassins.

Vous allez me dire qu'il eût été facile à ces pauvres diables de s'en assurer. Détrompez-vous, mes camarades. Cette épouse du dolman bleu restait fidèle à ses premières amours, celles portant le numéro 10. A l'inverse de ses congénères qui se sentent bourrelées de petits remords vertueux, quand elles trompent leur amant avec ses amis et cachent comme un inceste les fredaines revêtues du même uniforme, ce n'était qu'au 10e hussards que Camélia accordait gratuitement ses faveurs. Tout autre, eût-il été *Chamborant* en personne, devait « casquer » comme un simple fantassin.

Inutile d'ajouter que, depuis de longues années, elle avait élu domicile dans le « claque-dents » de la garnison, qui ne passe pas pour être très fertile en beautés. Aussi, malgré son œil éteint et sa face d'écumoire, y tenait-elle un rang honorable.

Elle eût pu s'établir en ville, ayant hérité, au moment où elle y pensait le moins, d'une vieille tante avare et dévote, passée si brusquement de vie à trépas qu'elle n'eut pas le temps de tester en faveur de M. le curé. Aussi l'argent du bon Dieu s'en retourna-t-il au diable. Il resta tout entier dans l'établissement de la maman Fumeron. Camélia ne se décida pas à le quitter, prétextant qu'il était trop tard pour changer d'habitudes. Puis elle ne voulait pas abandonner son régiment, et il lui eût été difficile de trouver en ville un propriétaire consentant à faire de sa maison le rendez-vous exclusif de plusieurs escadrons.

Cependant le sac, d'abord rondelet, de la tante dévote se vidait rapidement, percé de deux ouvertures par où coulaient les écus : les rapines de la matrone d'une part, de l'autre les agapes offertes par la Borgne à ses époux les hussards.

Elle les traitait à domicile, par fournée de demi-douzaines, bon souper, bon gîte, le reste, et le tout gratis.

Quand le sac fut aplati comme un corsage de vieille nonne, la clientèle payante ne suffisant plus aux frais, la maman Fumeron mit sa pensionnaire à la porte. Les affaires sont les affaires, je ne connais que ça.

La voici sans gîte et sans obole, allant par les rues, se dirigeant instinctivement vers les baraquements de ses seuls amis.

— Eh ! la Borgne, où vas-tu ? lui demanda le brigadier prévôt qui justement passait.

Elle répondit naïvement et simplement comme, en pareille occasion, La Fontaine à Mme de la Sablière :

— J'allais chez vous autres.

Elle lui conta son infortune et le galant prévôt, l'entraînant chez le père Lustucru, lui remonta le cœur et l'estomac par de bonnes paroles, une vinaigrette au bœuf et deux setiers de vin.

— Où vas-tu coucher ? lui demanda-t-il quand la nuit fut venue.

— Chez vous autres, répliqua-t-elle.

Réponse bien naturelle ; vous n'auriez pas voulu, n'est-ce pas ? qu'elle allât chez M. le curé.

Coiffée d'un képi et enveloppée d'un manteau d'ordonnance, l'épouse du 10e fit modestement son entrée au quartier sans qu'on sonnât la trompette.

Conduite à la salle d'armes, on lui donna comme logis un vieux coffre à avoine servant de réceptacle au matériel réformé : fleurets rompus, vieux gants de salle, vieux plastrons, vieilles savates, vieilles camisoles.

La nuit qui suivit cette installation fut célébrée par une petite fête. Le prévôt, bon compagnon, voulait pendre la crémaillère, il invita quelques copains discrets. C'était le prêt justement. Du fromage, du pain, quelques rations de « bidoche », quelques bidons de blanche et de jaune, et l'on festoya gaiement. Camélia, qui avait parlé de se détruire, déclara l'existence pleine de charmes et jura qu'elle n'abandonnerait jamais son cher 10e hussards. Après Bacchus, Vénus eut son tour et, au chant de l'alouette, les Roméos s'éclipsèrent après avoir renfermé Juliette en son coffre, comme bijou en un écrin.

Mais le secret transpira et les hussards s'indignèrent. Comment ! le prévôt et sa bande de louffiats avaient la prétention d'accaparer pour eux seuls la femme du régiment !

Le prévôt, entouré, accablé de reproches, dut ouvrir cette boîte de Pandore. S'il n'en sortit pas tous les maux, il en sortit une catastrophe.

D'abord ce fut une procession. Jamais la salle d'armes du dépôt n'avait enceint tant d'aspirants bretteurs. L'escadron entier se sentait pris d'une rage subite pour l'art de tuer par principes son prochain. Le jour, ça ne désemplissait pas, et la nuit, on s'y escrimait plus silencieusement, mais avec une égale ardeur. Pas de chapelle si pleine de dévots. On faisait queue jusqu'à l'aurore.

O Seigneur ! Quelle clientèle ?

Tout autre que Camélia eût succombé à la peine ; faut dire qu'on la nourrissait bien. Gamelle de soupe et de rata, pain et eau-de-vie à discrétion. C'était à qui offrirait sa pitance.

La Borgne en pleurait de tendresse. Elle ne s'ennuyait pas, d'ailleurs ; une partie du jour elle dormait et la nuit toute à l'amour.

Mais tout a une fin, hélas ! Un fantassin causa le désastre.

Venu visiter un *pays*, celui-ci, après le dîner à la cantine, voulut offrir à son ami un dessert à l'orientale.

Certains peuples, de mœurs patriarcales, traitent encore ainsi leurs hôtes. Ils comprennent mieux que nous la sainte hospitalité.

Ce cavalier obéissait à un généreux sentiment ; cependant il eût dû réfléchir que l'épouse qu'il offrait n'était pas à lui seul.

Aussi s'indigna-t-elle et refusa le fantassin.

— S'il veut, dit-elle enfin, j'y consens : qu'il « casque ».

Mais le fantassin n'aime pas « casquer ». Les appointements que le gouvernement lui octroie ne lui permettent pas ces débauches. Il se retirait confus et mécontent, lorsque le hussard insista.

— Comment ! dit-il à la Borgne, je le lui avais promis et tu me laisses en affront. Alors quoi ! Tous les fantassins sauront qu'un hussard du 10e a manqué à sa parole. Tu vas déshonorer le régiment.

La pauvre fille céda.

— Qu'il donne seulement quelques sous, murmura-t-elle, qu'il ne soit pas dit qu'un pioupiou m'ait aimée pour rien.

Il avait dix centimes, elle les mit dans son bas. Mais le vilain garçon, rentré à sa caserne, se vanta d'avoir eu pour deux sous la femme du 10e hussards. Le prévôt, humilié, la chassa du coffre.

Le lendemain, on la trouva pendue dans son galetas, chez le père Lustucru, qui lui avait offert l'hospitalité de nuit ; pendue avec une fourragère !

Entre ses seins, en guise de scapulaire, s'étalait un petit carré de drap bleu, déchiré d'un vieux collet, portant en chiffres rouges le numéro de son régiment

Hector FRANCE.

Les gaietés de l'histoire et de l'amour

UNE MARQUISE POCHARDE

On a fait grand bruit, il y a quelques années, quand une princesse de la troupe fut prise en scène d'un accès de gaieté qui la fit surnommer : la Jolie Grive de l'Opéra-Comique.

A ce sujet, beaucoup de grandes dames parurent scandalisées ; cependant la mignonne chanteuse, trahie par la générosité du champagne, aurait pu invoquer les précédents d'autres princesses du XVIIe siècle, de vraies princesses, celles-là, et nullement des reines de théâtre.

Nous en trouvons l'irréfutable attestation dans une lettre de la mère du Régent, la Palatine, qui, en écrivant à sa cousine, la princesse Louise, ne se gênait pas pour lui raconter les grands et les petits scandales de la cour de France.

Voici la fin d'une lettre du 7 août 1699 :

« S'enivrer est chose fort commune chez les femmes en France, et Mme de Mazarin a laissé une fille, la marquise de Richelieu, qui s'en acquitte à la perfection. »

C'est clair et net.

C'est de cette marquise de Richelieu que Saint-Simon nous dit :

« Belle comme le jour, elle s'est rendue fameuse par le désordre et les courses de sa vie errante. Son mari l'avait enlevée d'un couvent de Chaillot. C'était un homme enterré dans la crapule et la plus vile compagnie, quoique avec beaucoup d'esprit. »

Vraiment, le couple était complet !

JEAN-BERNARD.

LE BUVEUR D'AMES

(Suite.)

Oh! cette mer inquiète et perpétuellement soulevée sous ce ciel bas et balayé du vent, et la fuite effarée de ces nuages!

Ils reposent.

Pourquoi certains êtres ne peuvent-ils aimer qu'une fois, tandis que tant d'autres!... et, tout remué par l'idée de cette souveraine injustice, voilà que je me prends, au milieu de ce petit cimetière en larmes, à songer malgré moi à mes adieux à miss Holly que je n'ai pas voulu accompagner à Dieppe et que j'ai quittée l'avant-veille.

J'ai là sur moi une lettre d'elle, une lettre reçue le matin même, une pauvre et naïve lettre de petite fille dont je n'ai pu m'empêcher de sourire en la lisant

« Mon cher ami,

« Je suis arrivée hier soir à Dieppe, encore toute pleine des émotions que j'ai éprouvées en visitant mon pays. Je ne sais vraiment comment vous remercier des bontés que vous avez eues pour moi, je me rappellerai toute ma vie ce voyage et surtout cet admirable bois de Franqueville que nous avons parcouru ensemble. C'est vous qui avez eu cette idée de me conduire dans cet endroit. Savez-vous que j'aimerais beaucoup demeurer toujours avec vous dans les bois! Vous êtes si bon, et puis vous ne ressemblez à personne, et puis vous êtes triste, et moi qui suis gaie, j'adore cela. Pourquoi les gens tristes sont-ils toujours meilleurs que les autres?

« Je vais avoir du mal à reprendre la vie de Paris après ces deux jours passés avec vous, déjà Dieppe m'ennuie : au fond je déteste les grandes villes, je suis une paysanne et puis je me sentais meilleure à Valmont, avec vous.

« Demeurez-vous à Phaland quelques jours? Moi, je suis ici pour une huitaine. Comme ce serait gentil à vous, mon ami, de m'attendre au retour et d'aller encore passer quelques jours ensemble, tous les deux, à Franqueville ou à Valmont.

« Je ne vous embrasse pas, car je vous sais un homme étrange et sauvage, mais je me serre très fort contre vous, mon petit Serge.

« Je vous aime bien. »

Pauvre et charmante fille, est-ce qu'elle aussi se serait prise au charme dangereux de la pitié? Est-ce que cette éternelle sympathie qui sommeille dans le cœur des femmes pour la misère et le malheur, cette douloureuse volupté de la souffrance, qui fait les saints et les sœurs de charité, aurait en ma compagnie pénétré cette franche et vigoureuse santé d'âme et de corps qu'est miss Holly?

Elle aurait alors deviné mon chagrin, et ces deux journées passées ensemble auraient suffi pour la contaminer! Serais-je vraiment aussi contagieux que cela, et ne suis-je pas plutôt un peu coupable?

Ne me suis-je pas trop souvenu auprès de ce beau brin de Normande de l'inoubliable vers des « Litanies de Satan » de Beaudelaire?

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles.

et n'aurai-je pas pris un malicieux plaisir à étaler ma plaie et mes guenilles morales sous les regards tranquilles et jusque-là sans trouble de ma compatriote miss Holly!

Et jusqu'à cette dernière promenade de Franqueville, dans cette espèce de forêt de hêtres et de pommiers sauvages poussée on ne sait comment hors de l'enceinte d'un vieux parc, sur un coteau planté de sapinières, et dévalant en un échevèlement éperdu de verdure dans le creux à la fois lumineux et obscur de deux étroits ravins! N'y a-t-il pas eu de ma part dans le choix de ce décor, pour y encadrer nos adieux, une intention un peu perverse et n'ai-je pas obéi à un secret désir d'attrister et de mélancoliser l'âme de mon amie en la conduisant, au moment de me séparer d'elle, dans un paysage à souhait pour aggraver l'impression d'irréparable et d'indicible détresse inhérente à tout départ!

« *Tout paysage est un état d'âme.* » Littérateur aux moelles viciées de littérature, je me suis trop souvenu de mes auteurs et c'est certainement en mémoire des lentes et mélancoliques promenades à cheval de mes vingt ans, quand, jeune homme tenu très à court par un père économe et forcé, faute d'argent, d'habiter la province, je venais égarer là, durant d'interminables et mortelles journées, d'impatientes rêveries de captif, c'est certainement en mémoire de ces mornes chevauchées de ma jeunesse, que j'ai conduit avant-hier miss Holly dans ces hautes futaies de Franqueville, ces profondes et sonores hêtrées, où tant de fois j'ai, le cœur révolté et poigné de tristesse, écouté ma monture s'ébrouer et hennir à grand bruit dans le vent.

Le vent, comme autrefois, y faisait bruire et chuchoter les bouleaux et les hêtres, un petit vent aigre et froid venu de l'est où l'on sentait pourtant l'humidité de la mer; et, debout dans une grande allée couverte, comme tapissée de vert par le velours des mousses, nous regardions, miss Holly et moi, des grappes de sorbier s'allumer toutes rouges entre des feuilles, au-dessus d'un fouillis de branchages et de cimes, et sur le plus triste ciel! sur un ciel ce jour-là maussade et gris, un vrai ciel de fin d'octobre et qui faisait les bois sans gaieté, sans soleil!

Derrière nous, les ombrages dormants du parc émergeant au-dessus des murailles d'enceinte, de place en place, de grands sapins aux ramures énormes, et puis des champs, des landes de hautes, hautes fougères... Tout à coup une saute de vent secouait plus fort les cimes de la sapinière, une plainte courait le long du mur du parc, et miss Holly avait un petit accès de toux qui la forçait à s'arrêter : elle était vraiment charmante ainsi, la face tout à coup empourprée par la quinte, avec dans les yeux deux grosses larmes; les palmes des fougères la submergeaient jusqu'à mi-corps... Je détachais de ma taille les trois mètres de foulard noir qui me servaient de ceinture, et les lui enroulais autour du cou en écharpe. Elle me remerciait d'un regard. « Je la garde, vous savez, trouvait-elle à travers un sourire, c'est beau ici, et dire que nous n'y reviendrons peut-être jamais! »

Jamais!

Au pied de la côte, sur la grande route, la voiture nous attendait avec les bagages!

Je regardais miss Holly de côté. Que n'aurais-je pas donné, il y a dix ans, pour la rencontrer et l'avoir là à moi, quand j'errais à cheval, si désemparé et si morne dans la clarté de ces vertes sapinières! avant d'avoir connu l'autre, l'autre dont le fantôme, revenu plus tenace et plus implacable, souligne chaque geste, accompagne chaque pas de la pauvre miss Holly.

Que ne vous ai-je rencontrée,
Ma chère âme, une année avant!
Je vous eus sans doute adorée,
Vous que j'ai subie en rêvant.

Oh! quand j'écrivais ces vers, il y a huit ans, avant d'avoir passé par toutes ces épreuves, je ne me doutais pas que je prophétisais si vrai, poète de mauvais augure, prophète de malheur et de mon malheur à moi, triste et douloureux prophète?

PARIS, 8 SEPTEMBRE. — Je reviens de Sèvres, je viens d'y passer la journée, chez mes amis Lostin; j'aime d'une affection presque reconnaissante ce petit ménage d'artistes, l'homme graveur et la femme peintre, vivant si loin de ce siècle et des préoccupations du boulevard, sur ce bord de Seine, tous deux épris des Primitifs et imprégnés de lectures mystiques, dont l'atmosphère a fini par les nimber tous deux comme d'une auréole et par leur faire des yeux d'extase et des fronts lumineux d'archanges de Gozzoli : la femme surtout est extraordinairement curieuse avec ses regards d'au-delà, noyés d'eau et comme en allés dans le bleu intense des prunelles, tandis que la bouche à la fois sensuelle et sauvage lui fait un sourire de bacchante mystique; et puis j'aime son art, un art visionnaire et morbide, et la couleur dolente et le faire précieux et somptueusement rare de ses pastels; j'aime les navrantes têtes de décollées et de martyres qu'elle évoque, inévitablement posées sur le revers d'un plat ou baignant, comme des fleurs coupées, dans l'eau sanglante d'un verre en forme de calice; j'adore enfin le bleu transparent et froid des yeux de ces pitoyables têtes, ces yeux pardonnants et las, où je retrouve ses prunelles à elle, pareilles à deux translucides émaux, et puis il se dégage de leur intérieur un tel parfum de simplicité et de foi. L'homme et la femme sont certes deux cerveaux compliqués, mais leurs âmes sont fraîches; la situation modeste est chez ces deux êtres si vaillamment acceptée, il règne chez eux une telle netteté, un tel ordre, et avec cela un tel amour du beau et du bien révélé à tous les coins par quelque imprévu bibelot religieux, que j'ai fini par considérer leur petite hospitalière maison de Sèvres comme un havre, un port, une rade sûre et salutaire pour mon chagrin et mon ennui.

(A suivre.)

Jean LORRAIN.

Le Gérant, G. CLÉMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 12. Edition de Paris : 5 centimes. 25 MARS 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois.........	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an..........	6 — »	10 — »

LA DOUBLE GAGEURE, par Serge BASSET



LES POÈTES DE L'AMOUR

UNE NUIT

PENDANT QU'ELLE ÉTAIT MALADE

O torture effroyable! Elle souffre à cette heure,
Mon Amie, et le mal tient sa chair en éveil,
Jusqu'au lever sanglant de l'hivernal soleil,
Et moi le cœur brisé je la chante, et je pleure.

Destin, sois pitoyable et permets que je meure,
Ou que du moins j'endure un supplice pareil!
Et toi, que me veux-tu? Va-t'en, lâche sommeil,
Dont l'aile insidieuse et pesante m'effleure.

O doux sommeil, va-t'en! Vole près de ce lit
Où le visage aimé qui se creuse et pâlit
Mêle sa blancheur triste à la blanche dentelle,

Tandis que regardant son portrait adoré,
Bénissant ma fatigue alors, pour l'amour d'Elle
Et pour sa gloire, éperdument je veillerai.

Maxime FORMONT.

LA DOUBLE GAGEURE

La servante campa ses deux poings sur ses hanches, et, dans un gros rire, elle demanda à son interlocuteur :

— Tu t'imagines que je finirai par dire : « Oui » et que nous irons, un beau jour, devant M. le maire?... Jamais! Tu entends : jamais! Pas avec un joueur comme toi!...

Le valet de ferme, un grand gaillard à figure brutale, protestait. Pourquoi s'obstinait-elle à le faire souffrir de la sorte? Pourquoi refuser un mariage si avantageux? Il avait quelques économies, de bons bras noueux, du courage au travail. Il l'aimerait bien, et en quelques années il arriverait certainement à posséder assez d'argent pour acheter une petite ferme où ils vivraient tranquilles. Pourquoi refuser cela?

Mais la servante — Jeanneton, comme l'appelaient les maîtres — ne voulait rien entendre. D'abord elle n'aimait pas le valet, et puis elle le savait brutal, buveur, dépensier, joueur surtout, coureur acharné de tous les tripots où il y avait une pièce de cinq francs à perdre et des dames de pique à brasser. Avec des rires dédaigneux, elle expliquait à son amoureux dépité que jamais, non, jamais elle ne voudrait et qu'il eût à chercher ailleurs. Elle n'avait besoin de personne pour se débrouiller, bien sûr.

— Tu te crois finaude? grogna-t-il. Tu te laisseras enjôler par le premier venu!

— Pas par toi, Paulin! s'exclama-t-elle. Tu n'es pas assez fin pour cela.

— C'est à voir, c'est à voir, répliqua l'autre. Tiens, c'est après-demain le 1er avril. Je te parie, Jeanneton, que je te donne le plus beau poisson d'avril du monde, sans que tu t'en doutes.

Jeanneton eut un gros rire :

— Le plus beau poisson d'avril du monde? Je te parie que non! Je te parie, au contraire, que ce sera moi qui te ferai la plus belle farce!

— Tope là, cria Paulin, dans les yeux duquel venait de passer un éclair. Si c'est moi qui gagne, je veux un baiser.

— Dix! cent! cria la fille qui riait à en pleurer. Je suis bien certaine de n'avoir pas à sentir ton vilain museau sur mes joues.

— C'est bon! c'est bon! grogna Paulin en s'en allant. On va voir!

La grande fille eut un haussement d'épaules, et se remit à sa besogne.

Le lendemain, veille du premier avril, elle resta bouche bée en apprenant de son maître que Paulin avait demandé et obtenu deux jours de congé, pour aller à la ville. Un frisson d'inquiétude la traversa. Eh quoi! ce mal bâti allait-il lui jouer quelque vilain tour? Elle resta longtemps songeuse, à préparer les vêtements de ses maîtres qui, le lendemain, — le fameux jour! — allaient passer la journée chez des amis. Le soir, elle eut comme une pointe d'angoisse en s'endormant.

Elle se réveilla au petit jour, très affairée par le départ des patrons; et lorsque, eux partis, elle se retrouva seule dans la ferme, elle se sentit mal à l'aise.

[illegible]lain le fouet claqua d'une voiture qui courait au galop. C'était le fourgon des Messageries. — « Mam'zelle Jeanneton, un colis pour vous! » Et deux employés, suant et soufflant, transportèrent au milieu de la cuisine un étrange colis que Janneton, stupéfaite, laissa déposer sans même songer, dans son ahurissement, à offrir aux porteurs un coup de vin!

Pour sûr, c'était la farce de Paulin. Qu'allait-il sortir de ce colis énorme? Quelle invention avait bien pu trouver ce mauvais gars de Paulin? Presque tremblante, elle défit la première enveloppe de grosse toile où de singulières ouvertures avaient été, de-ci, de-là, ménagées, se hâta de dérouler un papier doré qui protégeait le tout — et recula ébaubie.

Un immense poisson d'avril, en bois, plus long et plus large qu'un homme, était étendu par terre, les ouïes ouvertes et comme saignantes, sous leur vermillon éclatant. La gueule s'ouvrait spasmodiquement, comme si l'animal eût respiré. Sur les écailles blanc d'argent, un peintre original avait dessiné un cœur transpercé de mille flèches, avec cette devise que Jeanneton trouva d'abord galante : « Chacun des regards de ma belle ainsi me pénètre! »

— Est-il drôle, ce Paulin! est-il drôle! murmura-t-elle intriguée. Que diable peut-y avoir là-dedans? Ça ne serait pas des bonbons, cependant!

Immobile, elle regardait dans une stupeur effrayée.

Soudain, son ébahissement fut traversé d'une idée. Les termes du pari conclu avec Paulin dansèrent devant ses yeux : « Je te parie que je te donnerai le plus beau poisson d'avril du monde! » Parbleu! c'était Paulin lui-même qui était couché dans ce poisson en bois. Ainsi s'expliquaient les ouïes largement ouvertes, le mouvement régulier de la gueule et les précautions prises, dans le transport à la cuisine, par les employés des Messageries, évidemment complices!

Une lueur de malice pétilla dans ses yeux jaunes. Elle allait lui en donner une leçon à ce gueux de Paulin! Il allait voir.

Elle courut à la fenêtre et de toute sa voix appela :

— Jean! Jean!

Une minute après, la porte s'ouvrait et un grand garçon, solide et bien planté, entrait mi-rieur, mi-embarrassé.

La Janneton courut vers lui et se pendit à son cou.

— Tu sais que je suis seule à la ferme, ce jourd'hui? Aussi je t'ai appelé. Viens donc t'asseoir.

Elle entraîna Jean ravi vers le poisson.

— Asseyons-nous là-dessus, fit-elle... C'est une grande machine envoyée au patron.

Jean admirait le poisson.

— Pourquoi s'asseoir là-dessus? demanda-t-il. On va peut-être le casser?

— Mais non! insista la Jeanneton. Viens donc, mon Jean!

Et elle le força à s'asseoir — en même temps qu'elle l'embrassait à pleines lèvres, goulûment. Jean se redressa, inquiet.

— Qu'y a-t-il donc là-dedans? On dirait que cela remue?

Triomphante et câline, Jeanneton renoua ses bras autour du cou de son amoureux.

— Dis-moi que tu m'aimes!

— Je t'aime tout plein!

— Dis-moi que tu m'aimeras toujours!

— Toujours plus fort!

— Dis-moi que tu sais que je suis sage et que tu m'épouseras bien fidèlement devant le maire et le curé!

— Je sais que tu es sage et je t'épouserai bien fidèlement, comme tu dis.

— Tu es gentil comme un Jésus, fit-elle, et je veux encore t'embrasser. Donne-moi ta bonne figure. Ne t'inquiète donc pas. Ce n'est rien!

On entendait, en effet, comme de furieuses secousses dans le poisson. Jean voulut se lever; les bras noués de Jeanneton le retinrent.

— Tu n'as pas peur, je pense; redis-moi que tu m'aimes et que tu me trouves à ton goût!

Et le dialogue d'amour recommença, scandé de baisers, ponctué de grosses railleries à l'adresse de Paulin, et accompagné, à chaque fois, de furieuses secousses du poisson. A un baiser plus sonore répondit tout à coup un craquement extraordinaire. Les deux amoureux roulèrent par terre, tandis que, cramoisi, éperdu de colère, les yeux injectés de sang, Paulin se dégageait de la malencontreuse enveloppe et, d'un coup de pied, en jetait au loin les débris.

Fière et résolue, un bras passé autour du cou de son ami Jean aussitôt relevé, la Jeanneton se campait devant Paulin.

— Eh bien! mauvais gars! lui jeta-t-elle au nez. Qui de nous deux a gagné son pari? La meilleure farce, qui l'a faite? Dis voir!

Paulin eut un geste comme pour s'élancer sur elle, les poings menaçants, la face convulsée. Mais devant Jean qui, très calme, retroussait ses manches, il recula, cracha une abominable injure et fila honteusement.

Alors, la Jeanneton éclata de rire; puis, bien plantée sur ses sabots, les mains aux hanches, la robe au vent, épanouie, triomphante, elle cria au fuyard :

— Ah! tu voulais jouter avec la Jeanneton, toi? Va donc brasser la dame de pique!

Serge BASSET.

LE VOLEUR DE BAISERS

Tout à coup, le train s'engouffra sous un tunnel, avec un bruit infernal qui se répercutait dans la nuit des voûtes sonores en roulements de tonnerre, vibrants et trépidants. Nous eûmes la sensation brutale, instinctive, que l'habitude même ne parvient pas à émousser, du moins pour les nerveux que nous sommes, d'être subitement arrachés à la vie, précipités avec une vitesse prodigieuse dans des abîmes fuligineux... Nous nous sentions le jouet de forces inconscientes et terribles, et, dans ces quelques secondes anxieuses et oppressées, nous eûmes la perception confuse de notre infinie faiblesse...

Un cri de femme, aigu, strident, surmonta le tumulte cahotant, jaillit dans les ténèbres avec une fulgurance d'éclair. Je me penchai vers Rose Vernale, qui était assise près de moi, dans le coin du wagon d'où cette clameur affolée semblait s'être échappée :

— Rose! Rose, qu'y a-t-il? Est-ce vous?

Mais déjà le jour reparaissait, et la lumière, pénétrant à flots, au sortir du tunnel, dissipait cette brève obsession, les affres de ce cauchemar vertigineux.

Tout de suite, Rose s'écria :

— Ah! quelle délivrance! Je vous ai fait peur, hein? Que voulez-vous, c'est plus fort que moi... C'est chaque fois la même chose. Je ne peux pas me sentir emportée dans un tunnel sans être saisie d'une terreur instinctive. Je suis comme ça depuis l'âge de dix-huit ans. L'habitude des voyages, la raison, la crainte du ridicule, rien n'y fait.

Rose Vernale se tut. Nous devinions qu'à cette étrange appréhension, à cette crainte nerveuse, il y avait une cause qu'elle nous cachait, quelque événement qui avait dû frapper fortement son imagination, une aventure romanesque, peut-être un drame dont elle avait été la spectatrice ou l'actrice.

Mais Rose qui, maintenant, regardait d'un œil distrait la défilade confuse des paysages normands entr'aperçus à travers la vitre claquante de la portière, ne semblait guère disposée à nous faire des confidences.

Nous l'avions rencontrée, Jacques et moi, au départ de Paris. Nous nous rendions tous les trois à Trouville. L'exquise divette qu'est Rose Vernale allait y jouer la *Vierge en chemise*, où tout Paris l'avait acclamée aux Bouffes. Jacques allait retrouver sa femme et m'avait invité à passer quelques jours dans sa villa. Il avait jadis flirté de très près avec la belle Rose, et, par des regards expressifs, j'essayai de lui faire comprendre que, mieux que moi, il avait chance de faire naître les confidences de la divette. Il ne fut pas long à saisir mon langage muet.

— Mademoiselle, dit-il, vos paroles nous ont vivement intrigués. Mon ami et moi, nous sommes persuadés qu'un souvenir inoubliable, à toute heure évoqué, revivant dans certaines circonstances avec plus de force et d'acuité, obsède votre âme, et à tel point que vous ne pouvez maîtriser l'émotion que vous en ressentez. Nous sommes peut-être curieux, mais n'est-ce pas vous qui avez éveillé notre curiosité? Cependant, nous ne voudrions pas être indiscrets. Vous nous disiez que cela remontait à votre dix-huitième année... Voyons, Rose, il n'y a pas si longtemps!

Cette flatterie, qui chatouillait délicieusement l'amour-propre de Rose Vernale, qui, depuis quelques années, avait toujours vingt-six ans, valut à Jacques le plus gracieux sourire, et bientôt la divette céda à ses prières.

— Voyons, puisque nous sommes entre amis, je m'en vais vous conter comment naquit mon appréhension

des tunnels. Mais au moins ne le répétez pas. Je vous ai déjà appris qu'à cette époque j'avais dix-huit ans. Ma famille, à Paris, venait d'être à peu près ruinée par des spéculations malheureuses, et comme j'avais reçu une instruction assez soignée, je résolus de me placer comme institutrice. Je devais donc aller à Lyon rejoindre une dame qui me confiait l'éducation de ses filles. Je pris un train de nuit, et comme à cette époque je n'avais pas encore l'habitude de dormir pendant le jour, je me réveillai au matin vers Tonnerre. Les voyageurs qui occupaient mon compartiment descendirent à cette gare. J'espérais me trouver seule pour continuer mon voyage, quand, au moment où le train démarrait, un jeune homme ouvrit la portière et monta prestement. Il me salua, s'installa dans un coin diagonalement opposé au mien, tira un livre d'une valise, et se mit à lire.

« Quant à moi, qui lisais également, je l'observais à la dérobée, assez étonnée qu'il ne levât pas même les yeux sur moi. Évidemment cette réserve était polie, mais quel est l'homme qui, seul avec une femme, en wagon, ne s'amuse pas, pour passer le temps, à détailler son visage et sa toilette, avec des airs hypocritement fureteurs ? Je pus donc l'étudier tout à loisir.

« Il paraissait avoir une trentaine d'années ; ses traits étaient fins et délicats, la bouche très petite, les lèvres charnues, mais pâles. Son visage au teint mat, d'un ovale allongé, s'encadrait d'une barbe noire, soyeuse et frisée, et sur son front d'ivoire mat, couturé de rides légères, mais nombreuses, haut et découvert, ses cheveux de jais, déjà rares, étaient rejetés en arrière. Les mains, d'une pâleur laiteuse, semblaient pétries dans une cire diaphane. Il était habillé de vêtements complètement noirs, amples et flottants.

« Je faisais dans mon esprit mille suppositions, cherchant à deviner qui il était. Avec l'imagination romanesque que j'avais alors, je croyais avoir devant moi quelque poète élégiaque et byronien, quelque Childe Harold promenant son spleen dolent et son scepticisme raffiné. Je poursuivais mes réflexions vagabondes, mes rêveries chimériques, bercées par la trépidation du wagon, quand tout à coup nous entrâmes sous un tunnel. C'était près des Laumes, une percée assez considérable dans la Côte-d'Or, que le train met quelques minutes à franchir.

« Que se passa-t-il ? Il ne m'en est resté qu'une impression physique, et je ne pourrais vous conter cela avec des détails. Je me rappelle obscurément que des bras nerveux m'étreignirent, qu'une bouche de feu brûla mes lèvres, qu'un souffle infernal enflamma ma gorge, fit courir dans tout mon sang, dans toute ma chair de vierge des ardeurs lancinantes et qu'enfin vaincue, domptée, conquise, affolée, je m'abandonnai avec ravissement, avec joie, avec fureur aux caresses sataniques de l'Amant des Ténèbres. Et j'ai conservé de ces quelques instants où l'amour me fut révélé un souvenir divin, délicieux, qui met encore dans tout mon être des frissons voluptueux. Puis, comment cela se fit-il ? je sentis que toute mon âme, que tout mon corps se fondaient en une extase langoureuse et mourante, que peu à peu je me dégageais de la vie, des liens terrestres, que je m'anéantissais en d'immatérielles luxures... Quand je revins à moi, non loin de Mâcon, j'étais seule. Je ne l'ai jamais revu... Mais il m'a fait goûter de si infinies béatitudes que je lui en ai gardé un souvenir reconnaissant et passionné !

Gaston DERYS.

Les gaietés de l'histoire et de l'amour

UN GRAND SEIGNEUR CONTAMINÉ

Quand nous voyons les écrivains se servir des exemples du temps passé pour dénigrer le nôtre, nous avons bien le droit d'être quelque peu incrédules tout de même pour ces vertus de jadis qui sont souvent de pures légendes.

Nous n'avons qu'à feuilleter l'histoire, pour nous convaincre combien nous avons le droit de préférer nos mœurs à celles d'autrefois.

Ainsi le 27 juillet 1700, la cour était étonnée, mais non scandalisée, d'apprendre la mort de la duchesse d'Uzès qui avait été contaminée par son mari et en mourait.

Sans vouloir insister, voici deux extraits qui nous fixent à ce sujet.

C'est d'abord Saint-Simon qui écrit :

« Mme d'Uzès, fille unique du prince de Monaco, était une femme de mérite, fort vertueuse, et qui méritait un meilleur sort. Son mari était un homme obscur, qui ne voyait personne que des gueuses et qui s'en tira mieux qu'elle qui fut fort plainte et regrettée. Ses enfants périrent du même mal. » (SAINT-SIMON, V, p. 10.)

Voici maintenant comment la Palatine, la mère du Régent, raconte cet accident :

« Il s'est passé ici une chose affreuse la semaine passée : la duchesse d'Uzès est morte du mal français ; elle était fille du prince de Monaco, et une bien digne et bien respectable dame ; son infâme mari, qu'elle adorait, l'avait ainsi gâtée. Je ne puis comprendre comment elle aimait un tel homme, car il est horriblement laid ; il pue comme un bouc ; il passe toute la journée à se saouler avec ses laquais et il fait encore pis avec eux. Cependant il lui avait inspiré une telle affection, qu'elle a dit qu'elle mourrait contente si elle le revoyait avant de rendre l'âme. »

On ne peut pas dire que le portrait soit flatteur.

Le principal est qu'il soit ressemblant.

Comme quoi nous valons peut-être mieux que les anciens sous la vertu desquels certains voudraient nous écraser.

JEAN-BERNARD.

UNE CONFESSION

L'abbé Cheminat était assis dans son confessionnal depuis deux heures déjà, et le digne prêtre se sentait bien lassé d'avoir entendu la longue suite de mesquins péchés et de peccadilles souvent imaginaires qui chargent la conscience des jeunes et des vieilles pénitentes d'un curé de province. Celui-ci était connu pour sa profonde et paternelle indulgence, pour sa patience à écouter les interminables détails des scrupules, pour sa haute vertu aussi, et sa pieuse clientèle se faisait chaque année plus nombreuse, plus exigeante, tandis que lui, hélas ! ne se faisait pas plus jeune. C'était un homme de cinquante-cinq ans qui n'avait jamais été très robuste et qu'une vie d'austérités dans un trop dur climat avait prématurément usé. Par ce soir de la fin de février, il frissonnait de froid au fond de cette petite église des Minimes que tous les habitants de Clermont-Ferrand connaissent bien et qui dresse sa façade grise à l'angle de cette longue et mélancolique place de Jaude, d'où l'on peut voir, la moitié de l'année, la cime du Puy-de-Dôme blanche de neige. Enfin, il était seul. Encore cinq minutes, et il remonterait dans l'appartement qui lui servait de presbytère ; là il se réchaufferait au feu de sa cheminée, dans sa bibliothèque, et il reprendrait le long travail sur l'histoire du clergé d'Auvergne auquel il rêvait de consacrer sa vieillesse, une fois retiré dans le canonicat plus paisible que Monseigneur lui promettait pour une époque très rapprochée. Pourtant, si pressé fût-il de retourner à son fauteuil et à ses papiers, comme il confessait jusqu'à cinq heures et que le premier coup de ces cinq heures n'était pas sonné, il demeurait à son poste de soldat en faction tout en écoutant avec délices le silence de tombeau, à peine traversé par quelque remuement de chaise, qui remplissait le sanctuaire. Ce silence, c'était la preuve qu'aucune personne n'avait plus besoin de son ministère et qu'il était libre de partir. Aussi, malgré son habituelle domination de lui-même, ne put-il réprimer un mouvement d'humeur lorsque avec cette finesse d'ouïe du prêtre qui connaît les bruits de sa maison, il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et des pas rapides s'approcher, puis s'arrêter auprès du confessionnal. Quelqu'un s'agenouillait et frappait doucement à la grille derrière laquelle une planche mobile faisait cloison.

A la nervosité à la fois timide et hâtive de ce geste, comme au froissement d'étoffe dont il s'accompagnait, l'abbé Cheminat devina une femme. Il pensa qu'il devrait encore écouter un récit de manquements au maigre canonique, de petits mensonges, de petites colères, de petites gourmandises, comme on lui en faisait par centaines, qui le contraignaient d'assister en imagination à tant d'innocentes et si médiocres existences. Il se dit que cette dernière pénitente aurait bien pu attendre jusqu'à demain. Puis se reprochant aussitôt cette [illegible] charitable contrariété, il fit une oraison mentale, et il tira la planchette. Malgré l'ombre qui s'épaississait, à [illegible] silhouette de la femme agenouillée auprès de lui, il reconnut qu'elle était jeune, et à [illegible] versait un double voile, qu'elle était en proie à la plu[illegible] douloureuse agitation. Dès lors, la contrariété de M. Cheminat céda la place à une pensée purement professionnelle. Il en est du vrai prêtre — et celui-là en était un — comme du vrai médecin. L'un et l'autre, [illegible] un malade ou de corps ou d'âme, abolissent en [illegible] d'instinct tout ce qui n'est pas leur fonction. Le vieux curé des Minimes avait écouté dans sa vie des milliers de confessions. Aujourd'hui même il en avait ouï une dizaine. Mais quand il pencha sa tête grisonnante pour ne pas perdre un mot de celle-ci, la pénitente put voir, derrière le grillage, un profil aussi profondément, aussi pieusement attentif que si elle eût été la première à s'agenouiller devant lui. L'ascétique aspect de ce vis[illegible] creusé de nobles rides et qu'éclairaient deux prunelles noires d'une sévérité candide, si l'on peut unir ces deux mots, donnèrent à la jeune femme un battement au cœur, — d'espérance ou de crainte ? Qui sait ? — Sa respiration se fit plus courte, et elle récita la prière : « Je me confesse à Dieu... »

!!

— Mon père, commença-t-elle d'une voix presque convulsive, après que le prêtre lui eut adressé quelques questions auxquelles elle répondit à peine, j'ai recours à vous dans une heure terrible de mon existence... Je suis à la veille de commettre un crime, et un crime auquel je ne survivrai pas... Ne me demandez pas quel crime. Je ne vous le dirai point. Mais je le commettrai, je dois le commettre, ajouta-t-elle, en insistant sur ce mot : *je dois*. — Mon père, malgré cela, je ne suis pas mauvaise. Vous voyez. J'ai encore la foi. Je viens vous supplier de m'accorder d'avance l'absolution pour ce que je veux faire, afin que je ne meurs pas damnée... Je comprends. Ma démarche paraît insensée, puisque je sais que c'est un crime, puisque je l'avoue ; *ne le commettez pas*, allez-vous me dire... Si je pouvais vous raconter tout, mon père, vous mesureriez ma mis[illegible], vous la plaindriez, vous sauriez aussi que c'est inévitable... Ah ! gémit-elle en appuyant son front contre la grille, comme incapable de supporter le fardeau de douleur qui pesait sur elle, et un sanglot la souleva tout entière, tandis qu'elle répétait ce « Ah ! » désespéré, en ajoutant : Mon Dieu, ayez pitié de moi !...

Quoique l'abbé Cheminat eût toujours exercé son ministère dans un milieu où les fautes sont d'un ordre très médiocre, il avait reçu parfois d'étranges confidences. L'âme humaine, remuée dans ses profondeurs, rend toujours le même sinistre son de folie et de malheur, même parmi les plus déprimantes pauvretés des circonstances. Et puis, le prêtre ressemble au médecin sur ce point encore : il ne s'étonne jamais du *cas*, de l'anomalie qui, pour tout autre, serait monstrueuse. Cependant le vieux confesseur demeura épouvanté devant l'aberration morale que révélait la démarche de la jeune femme. Comment cette malheureuse créature, dont le souffle haletant disait l'agonie, pouvait-elle unir tant de piété à tant d'égarement, croire au pardon de Dieu, le rechercher, l'implorer et, dans la même haleine, parler d'un crime à commettre et d'un suicide ? Car c'était bien cela que son aveu signifiait : elle voulait commettre un crime et se tuer ensuite ! Quel crime ? la première idée du prêtre fut qu'il s'agissait d'un drame de jalousie. La jeune femme avait été trahie, par un mari ? par un amant ? Peu importait. Elle avait été trahie, et elle se préparait à se venger. Dans ces crises aiguës de passion, l'unique remède est de gagner du temps. Le prêtre ne l'ignorait pas. Aussi commença-t-il de répondre avec sa plus pénétrante onction :

— Ma fille, ce que vous demandez est impossible. Vous savez bien que la seule pensée d'une faute est déjà une faute, lorsque cette pensée est acceptée. Vous le savez aussi, puisque vous êtes restée chrétienne : si la miséricorde de Dieu est infinie, elle exige notre repentir pour descendre sur nous... Cette idée que vous avez eue de venir à son tribunal, c'est une grâce, une grande grâce. Ne la laissez pas échapper. Repentez-vous d'avoir prémédité une action que vous-même qualifiez de criminelle. Remerciez le Seigneur de l'avoir préméditée



LA BLONDE A LA BRUNE. — Dis donc! le petit Chose qui m'a donné rendez-vous demain, à trois heures, près de la *Mare aux Fées ;* vas-y donc, tu te paieras sa tête.





LA BRUNE. — Que faites-vous donc là, beau jeune homme ?
LUI, *candide et rosse.* — Tiens! je pensais à vous.

. . . .





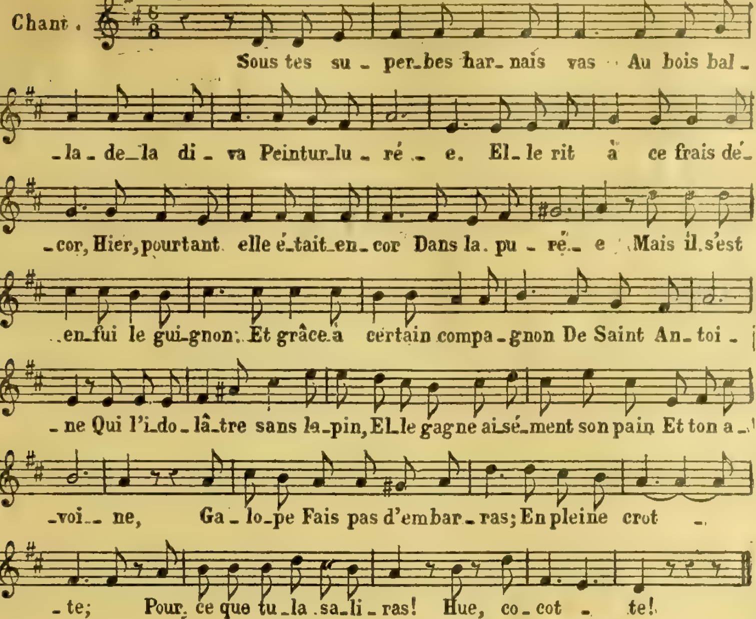
. . . .

Tel, comme dit Merlin, *cuide engeigner autrui qui souvent s'engeigne soi-même.*

Paroles de SÉMIANE.

HUE! COCOTTE...

Musique de Paul HUCKS.



II

Pauvre cheval, eh bien! qu'as-tu?
Quatre fois tu t'es abattu!
Debout, circule,
Au char de l'Etat attaché,
Tu n'as pas l'air très entiché
Du véhicule;
Chacun te dit, tremblant d'émoi :
« Vers la fortune guide-moi! »
Par la crinière
L'un te tire : l'autre à ton flanc
S'accroche. Tu t'élances... v'lan!
Gare à l'ornière,
La rêne échappe de leur main;
Ça les cahotte,
Et tu les verses en chemin.
Hue, Cocotte!

III

Plus tard, sortant de l'hôpital,
Tu traînes, de ton pas fatal,
Sur ta voiture,
Un gueux d'un drap noir revêtu
Qui, vivant, jamais n'avait eu
De couverture.
Oh! mène à l'éternel repos
Tous ces miséreux dans leurs peaux
Que la faim crève,
Mène l'amant au cœur meurtri
Rêver sous le dernier abri
Son dernier rêve.
Ceux que tu conduis sont pressés,
En avant, trotte!
Les morts vont vite, tu le sais,
Hue, Cocotte!

IV

Dentelles, boucles de cheveux,
Vin qui mousse et tendres aveux,
Las! rien ne dure,
Tu supportes sur ton garrot,
Maintenant, l'affreux tombereau
Puant l'ordure;
Galeux, tu traverses Paris.
Sous les coups et sous les mépris
Ton cuir frissonne;
Soudain sur les genoux, vanné,
Tu tombes, roi trop couronné.
Ton heure sonne,
C'est la fin; tout y passe, car
Voici la hotte,
Voici le trou... voici Macquart.
Meurs, Cocotte!

seulement. Renoncez-y de tout votre cœur, de toute votre âme, et dites avec moi : Ne nous induisez pas en tentation...

Il la vit qui secouait la tête d'un mouvement de révolte, et, d'un accent où frémissait une volonté indomptable, elle répondit :

— Non, mon père. C'est inutile... Mon parti est pris. Je ferai ce que j'ai résolu, je mourrai ensuite, je mourrai damnée. Et elle répéta : Damnée, damnée...

— Revenez demain, dit le prêtre que cette exaltation accrue effrayait davantage encore. « J'aurai consulté mes supérieurs ecclésiastiques, » continua-t-il prudemment, et peut-être...

— Et si je ne peux pas revenir?... interrompit-elle, si demain j'ai déjà fait la chose?... Je me suis traînée jusqu'ici ce soir par un dernier effort, pour ne pas la faire, cette affreuse chose, sans en avoir demandé pardon d'avance. Non, dit-elle, en s'affaissant sur elle-même, je suis perdue. Dieu me repousse comme les autres... Où trouver du secours? Comme je souffre! Mais comme je souffre !...

L'abbé Cheminat demeura quelques instants silencieux. Il regardait de nouveau l'étrange pénitente, en essayant de discerner un signe de ce qu'il soupçonnait maintenant. La décomposition des traits du visage n'était pas seulement due à l'émotion. Il y reconnut ce masque hagard et contracté que la grossesse inflige aux femmes. Le manteau dont s'enveloppait l'inconnue s'était entr'ouvert dans l'abandonnement de son dernier geste, et la déformation de la taille était apparue. La jeunesse de la malheureuse, la pauvreté décente de sa mise, l'épaisseur de son voile, l'heure choisie par elle pour se glisser dans l'église, tout révélait que la cause vraie de son désespoir était, non pas la jalousie, comme le confesseur l'avait cru d'abord, mais la honte de la fille-mère à la veille d'accoucher. Le prêtre fut saisi, à cette découverte, d'une angoisse affreuse. Toute la responsabilité du sacerdoce s'émut en lui. Il eut l'intuition, l'évidence plutôt, que s'il essayait d'en savoir davantage, le sursaut plus violent de cette honte précipiterait cette créature, malade dans son âme plus que dans sa chair, à quelque attentat immédiat. En même temps l'idée de la décision audacieuse, presque hérétique, qu'il lui fallait prendre, le faisait trembler tout entier. Mais ce simple et noble desservant de province était un homme de foi profonde, un de ces croyants aux lèvres de qui monte spontanément, dans les grandes épreuves, la prière suprême : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Il éleva son âme à Dieu, avec toute l'ardeur dont il était capable, pour obtenir un peu de lumière, une inspiration qui lui permît de découvrir la parole qui fût bienfaisante à cette âme affolée, qui empêchât le double crime auquel ce désespoir était résolu. Il lui sembla qu'une grâce d'en haut avait eu effet conduit à lui la jeune femme. Dans le rapide, dans le foudroyant éclair de cette brève méditation, il comprit que l'amour de la vie et l'espérance n'étaient pas tout à fait arrachés de ce cœur. Oui. La fille-mère aimait encore la vie, puisqu'elle ne s'était pas tuée dès les premiers symptômes de grossesse, et elle aimait déjà l'enfant, puisqu'elle n'avait pas eu recours à l'avorteuse. Le prêtre pria de nouveau avec une ferveur que redoublait son scrupule, et, d'une voix attendrie et sévère, il dit :

— Je vais demander à Dieu, ma fille, de vous pardonner d'avance ce que vous voulez faire... Seulement j'y mets une condition irrévocable.

— Laquelle, mon père?

— *Avant de le tuer, vous lui donnerez le sein.* Et, comme s'il eût eu peur de ses propres paroles, il murmura plutôt qu'il ne récita la formule d'absolution : « *In nomine...* », et sa vieille main tremblait en refermant la grille du confessionnal.

III

La femme restait là, incapable de bouger, tant la perspicacité du prêtre l'avait atterrée. Elle l'entendit qui sortait de la guérite du confessionnal, et elle frémit de terreur à l'idée qu'il allait s'arrêter, l'attendre, lui parler. Mais non, il s'éloignait du côté de la sacristie. Elle se dit qu'il reparaîtrait dans quelques minutes, le temps de dépouiller le surplis. La pensée de croiser, même dans l'ombre des piliers, cet homme qui savait son secret, lui rendit la force de se lever. Elle crut qu'elle accoucherait là, sur une dalle de cette froide église où elle était entrée chaque soir depuis un mois, — *son dernier mois*, — et sans oser ce qu'elle avait enfin osé. — « Avant de le tuer... » avait dit le confesseur, et le pauvre enfant encore à naître avait remué dans le sein de l'infanticide, comme s'il eût, lui aussi, compris la funeste parole. Ces douloureux coups de pied, combien de fois Juliette — c'était le nom de la fille-mère — en avait écouté le poignant appel retentir dans les profondeurs vives de sa chair! Jamais comme à cet instant et avec cette émotion. Elle eut l'énergie de gagner la porte en s'appuyant aux murs, de héler sur la place une voiture vide, — un de ces berlingots, élevés sur roues et à vitres pliables, qui servent de fiacres dans le centre de la France. Elle y monta. Les rudes secousses sur le pavé pointu en pierre de Voloie lui furent un supplice physique, à en crier. Elle ne retrouva quelque bien-être, si un tel mot peut s'appliquer à une telle misère, qu'une fois couchée dans le lit de la sordide chambre de l'hôtel à bon marché où elle s'était réfugiée cinq semaines auparavant et lorsqu'il était devenu impossible de cacher son état davantage. Un feu qu'elle avait allumé éclairait d'une mouvante lueur le papier flétri de la tenture, les meubles d'acajou dépareillés avec leur reps, jadis rouge, le tapis de feutre rapiécé qui couvrait à peine les malons dévernis du carreau. Ce décor de détresse et de pauvreté, c'était pourtant un abri! Grelottante, Juliette se pelotonnait entre les draps de coton rapiécés et sous les couvertures minces, sur lesquelles elle avait jeté ses hardes pour en augmenter l'épaisseur. Au dehors des gens marchaient. Des appels partaient et des rires. C'était l'heure du dîner, à la table d'hôte. Quelqu'un tenta même de pénétrer dans la chambre. C'était un homme qui se trompait de porte et qui jura en reconnaissant le numéro. La malade trembla que le verrou ne fût pas suffisant, et elle se releva pour rouler sa malle contre le battant. Son ventre si lourd l'accablait d'un tel poids : à peine eut-elle la vigueur de cet effort. Elle se recoucha, glacée, et l'enfant remua d'un nouveau sursaut, si violent qu'elle se dit : « C'est pour maintenant... » Elle attendit. La douleur passa, et, l'énervement de cette secousse ayant achevé de briser en elle le ressort moral, elle se mit à pleurer, pleurer, indéfiniment, silencieusement.

La fièvre l'avait saisie. Ses idées allaient et venaient dans son cerveau, où ses veines battaient à croire que sa tête éclaterait. Un par un, les épisodes de la banale aventure qui l'avait amenée à cette heure sinistre, se représentaient à sa mémoire surexcitée. Comme les noyés aperçoivent leur existence entière déployée devant eux, elle se rappelait son enfance écoulée à Paris, au dernier étage d'une morne maison de la rue Saint-Jacques, près du lycée Louis-le-Grand, où son père professait la cinquième. Ils étaient quatre enfants à vivre sur le maigre traitement de l'universitaire. Quelle pitié! Faire figure de demoiselle quand on aura moins de dot un jour que la fille d'un fermier, qu'une saine et robuste paysanne qui ne reçoit pas d'instruction, qui n'apprend ni le piano, ni l'histoire, ni les langues, mais aussi elle n'a pas de rêves en elle, d'impossibles, de dangereux rêves. Puis Juliette revoyait la mort de sa mère, et, coup sur coup, celles de sa sœur cadette, de son second frère, enfin de son père... Où se tourner? Plus d'intérieur et pour toute fortune un brevet d'institutrice! Avec la protection d'un des collègues du mort, elle était entrée comme gouvernante dans une famille riche... Comment s'était-elle laissé séduire par le jeune baron de Querne, un des familiers de la maison? — Est-ce qu'elle savait? Il flotte dans une atmosphère de luxe les germes de trop funestes tentations. Malgré la bienveillance des parents, que de froissements elle avait subis, qui l'avaient rendue mauvaise! Quelle involontaire et irrésistible levée de vilains sentiments s'était faite en elle, rien qu'à l'approche des jeunes femmes de son âge, qui, venues en visite, montaient parfois jusqu'à la chambre d'étude, en haut, pour embrasser ses petites élèves! Respirer le parfum de leurs toilettes, deviner leur libre et belle vie de plaisir, de fantaisie, et, pour quelques-unes, d'amour secret, lui dépravait le cœur. Puis, quand au salon, où elle descendait chaque soir, M. de Querne avait commencé de s'occuper d'elle, où aurait-elle trouvé la force d'arrêter net cette cour, comme elle devait? Cela l'avait flattée d'être aimée, comme une de ces femmes trop enviées, par un jeune homme dont elle savait le succès. Car elle avait cru en cet homme, qui, pourtant, ne lui avait jamais parlé de l'épouser. Et un jour, de faiblesse en faiblesse, de rendez-vous en rendez-vous, il était devenu son amant. Deux mois d'ivresse, de joie profonde, insensée, — pour elle seule! S'il l'avait aimée, lui, fût-ce une heure, aurait-il eu la cruauté de cet abandon subit, outrageant, aussi atroce qu'inexplicable : — « Je ne vous aime plus, ce n'est pas ma faute ?... » Ah! quelle phrase, et comment cette bouche d'homme, qui lui avait donné de si ardents baisers, avait-il pu la prononcer?

Les images se faisaient plus nettes, plus affolantes, Juliette se revoyait à l'époque où la terrible perspective s'était découverte, puis imposée à son esprit : elle était enceinte! Dans cette épouvante, pas une minute elle n'avait eu la pensée de recourir au séducteur, trop fière pour subir les doutes dégradants de cet homme qui n'avait même pas cru qu'il était son premier amant. Il lui avait dit cela encore lors de leur rupture, il avait osé lui dire cela ! Qu'aurait-il vu dans cet aveu? Une tentative de chantage. Et Juliette s'était tue. Des jours et des jours s'étaient succédé pour elle dans l'angoisse. Tant qu'elle avait pu, elle avait dissimulé au regard des parents de ses élèves. Quand elle avait compris que sa ceinture la trahissait, elle avait prétexté une maladie de son frère, alors petit professeur au lycée de Clermont. Elle s'était rendue en effet dans cette ville. Puis arrivé à la gare, elle n'avait pas eu le courage d'aller chez ce frère, Elle s'était fait conduire dans un hôtel écarté, au hasard. Elle s'était inscrite sous un faux nom, et, là, depuis six semainns, elle attendait, hypnotisée par l'idée de ce crime dont elle avait voulu demander pardon par avance au prêtre. Si la destinée voulait qu'elle accouchât avant terme et que l'enfant ne vécût pas, elle vivrait, elle. Son honneur serait sauvé. Elle pourrait refaire son existence après cette unique faute. Si l'enfant naissait à terme et vivait, eh bien ! elle et cet enfant mourraient tous deux. Pourquoi, si c'était une fille, l'exposerait-elle à un sort pareil au sien, pire peut-être ? Si s'était un fils, au sort de son père et de son frère dont elle connaissait les misères de forçat bourgeois ? Non. Pour les malheureux qui n'ont pas d'argent, et qui ne sont pas des ouvriers ou des paysans, mieux vaut ne jamais naître, ou mourir aussitôt...

A travers le tourbillonnement de ces idées, la douleur recommençait, plus aiguë, plus lancinante, si cruelle que, pour ne pas crier, Juliette mordait son oreiller, en tordant son pauvre corps. Elle était entrée dans la période suprême du travail. Combien de temps dura cette agonie, qu'elle eut l'énergie de supporter sans que ses gémissements franchissent le seuil de cette chambre garnie qui devait garder son secret ? Elle n'aurait su le dire. A un moment, la souffrance devint si forte qu'elle crut qu'elle allait mourir et que tout se confondit dans sa tête. — Et l'enfant naquit.

IV

C'était le matin, — un matin froid et gris d'Auvergne qui filtrait son jour terne à travers les rideaux. Juliette avait l'enfant là, tout près d'elle. La connaissance lui était revenue, après la torture finale. Elle le sentait qui vivait, et elle n'avait pas encore étendu les mains pour le toucher. L'horrible projet lui hantait de nouveau la pensée. Le mieux serait de le saisir tout de suite, de lui fermer la bouche avec la main et de l'étouffer. Un geste suffisait, — quel simple geste ! Elle n'en avait même pas l'énergie. Une fatigue démesurée l'envahissait, comme si avec le sang qu'elle avait perdu dans cet affreux accouchement solitaire, sa volonté se fût en allée d'elle. Tout à coup, dans le silence de la maison et de la place, à peine éveillées, un vagissement se fit entendre, aigu et faible à la fois, qui la tira brusquement de la léthargie où elle s'abandonnait. Elle se dit : « Il faut agir. » Elle prit l'enfant avec un frémissement. Ses doigts errèrent sur le fragile corps, tout humide et tiède des entrailles maternelles. Elle voulut le voir. A la clarté du demi-jour elle regarda... C'était une fille. L'innocente et informe créature remuait ses petites jambes, plissait ses petites lèvres. Soudain Juliette entendit en pensée la voix du prêtre : « *Avant de le tuer donnez-lui le sein...* » Et, docilement, presque servilement, elle défit sa chemise, découvrit sa gorge maigre, et elle appliqua contre le mamelon cette bouche instinctive qui hésita d'abord, puis commença de téter avec avidité. La mère aidait à cette succion encore maladroite en pressant son sein de sa main libre. Et à mesure que les gouttes de son lait passaient dans cette chair issue de sa chair, des larmes montaient à ses yeux, de douces, de bienfaisantes larmes, où se noyait son désespoir, et voici qu'elle se mit à murmurer parmi ses sanglots : « Ma fille! ma fille! » et au lieu d'étouffer la chétive et misérable créature, elle la berçait amoureusement... Le prêtre avait eu raison de l'absoudre. Elle était sauvée de son double crime.

Le Plantier, Janvier 1897.

Paul BOURGET.

ADULTÈRE

Il pleut, et, depuis le commencement du monde, il pleut ainsi... Il pleut ainsi, depuis le commencement du monde, parce qu'il pleut depuis huit jours... Demanderai-je des lampes?... Non, c'est inutile. J'attends pourtant quelqu'un. Non, je n'attends plus personne. Oh! le bruit de la pluie sur le cristal de la *marquise* d'en bas!

Cela tinte avec une rage lâche et basse. Je saisis très bien ce que cela veut dire. Il va tomber une goutte d'eau, de la grosseur d'un océan, et cette goutte d'eau, celle-là précise, qui va tomber, me submergera. Je suis tout à fait calme. Mon cœur est une sphère creuse de métal, extrêmement précieux, au moins en ce moment, si les gouttes d'eau malpropres veulent l'emplir. Mon cœur ne contient rien de précieux et je défends mon cœur pour le seul honneur de la maison... *qui est vide...*

A côté de moi, éclairé par le feu, j'entrevois un anneau d'or; il rougissait, dans l'ombre. De mon fauteuil, je n'ai qu'à me baisser pour le prendre... (Ce n'est que l'anneau de bronze doré de mes pincettes.) Je ne le toucherai pas, mais il m'amuse. J'ai, dans l'ombre, des jeux puérils de gamin délivré de la surveillance du précepteur et je ne me baisse pas, quand cela pourrait me donner la sensation que je cherche. Le précepteur est parti, ou il tourne le dos; moi, je demeure là, inquiet, ennuyé, les yeux virant à droite et à gauche. Suis-je libre? Mon valet de chambre est plus libre, j'en suis certain. Je me regarde, j'ai la conscience des honnêtes gens, qui portent dans leur cerveau le germe de toutes les choses effroyables, *comme tous les honnêtes gens.* Mon Dieu! Cette pluie!...

L'espace clair de la croisée forme un paysage. Les branches de l'avenue sont proches, et pourtant lointaines, avec des aspects de petits arbres plantés sur une pelouse. Le store, nuageux, donne les vagues contours d'une allée qui fuit dans un parc, elle fuit très blanche et sablée de petites granulations du tulle. Il y a une urne, à un rond-point du dessin, posée sur une balustrade. C'est élégant, factice et profond. Je ne vois plus bien le tulle, je vois les arbres, je pénètre dans l'allée blanche. Où vais-je fuir?... Je suis très absurde puisque *je dois recevoir quelqu'un!*

L'œuvre que nous allons faire! je la conçois merveilleusement. Je ne peux pas détacher *mes instincts* du tulle de ce store blanc!... Il faut que je reparte.

Comment? et voici que je me rapetisse, je suis d'une proportion joujou, redevenu un garçon de treize ans aperçu de très loin, je marche. Il y a une petite fille à côté de moi. Elle tient un cerceau et je tiens une baguette, je m'explique, je me fais sérieux et digne parce que j'ai tout l'emprunt de mon âge ingrat, je sais une leçon, depuis hier, sur les lois de l'équilibre, et je raconte des tas de blagues *pour ne pas me taire.* Cette petite-là, je la reconnais fort bien. C'est *ma cousine Hélène* qui avait, à cette époque, deux ans de moins que moi et qui était savante; je parle comme un pitre ou comme Napoléon, je suis sûr qu'elle est éblouie. Elle penche la tête de mon côté. Elle est miséricordieuse et heureuse. Et puis, elle se moque de moi dans une jubilation de femelle qui se prostitue déjà aux joies de mentir. L'allée blanche tourne. Au fond, je découvre les deux escaliers arrondis qui mènent au perron et, sur une terrasse, un peu plus haut, des hommes fument, en riant; des dames en échangeant de superstitieux sourires de mères. Le jardinier passe, furtif et humble, avec un grand chapeau de paille et une touffe de grosses roses qu'il a cueillies pour l'une des dames, celle-là qui se penche, une brune un peu pâle, vers le jardin. Il y a deux sentiers maintenant. Il nous faut gravir deux pentes pour aller rejoindre nos parents, je me trompe de route. (Je me trompe tellement moi-même et Hélène est tellement moqueuse!) Je disparais, elle disparaît. Il ne reste plus que l'urne fleurie posée sur la balustrade. Hélène est une bonne fille, mais je la perds de vue sans douleur. Elle cesse de m'intéresser. Je tiens toujours la baguette de son cerceau à la main et je trace des signes en l'air, comme en un tableau noir, ne sachant plus de quoi il s'agit... puis j'oblique, je m'en vais dans les massifs du parc, pleurant tout haut, derrière ce jardinier. Il tombe des gouttes de sang. Ce sont les roses trop épanouies qui s'égouttent feuilles à feuilles. Je compte les pétales, je cherche, pauvre petit Poucet, à me rappeler les sites le long de cette route que je ne dois pas suivre, et j'écrase les miettes de mon pain en marchant sur des fleurs ou sur du sang. Ah! quelqu'un a semé, bien avant ma naissance, tout le pain quotidien de mon plaisir, le long des sentiers défendus! Et on m'a laissé, très riche, en face de ma misère! Je puis faire des tableaux noirs que je blanchirai de signes inutiles, ou acheter les tableaux joyeux des marchands, je n'ai plus le droit de peindre de ma propre vie pour embellir celle des autres! J'ai manqué ma vie, mon chemin a tout à coup disparu, s'est enfoncé dans des fleurs et dans du sang...

La pluie!... La pluie qui tinte sur la *marquise.* Non, cette fois, c'est la cloche de la grille. Cette fois mon cœur a retenti. Cette fois, j'ai entendu trop fort. J'ai peur.

— Monsieur le comte, Madame est rentrée...

C'est mon valet de chambre. Sa voix m'étonne et me blesse. Il arrive donc, vraiment, que l'on parle chez moi? Je suis debout, anxieux, devant lui, comme si les rôles étaient enfin changés. Il devient le maître... de m'annoncer la nouvelle.

Encore une goutte d'eau! Celle-là précise et lourde, un océan d'infinies tristesse déferlant à travers les siècles de désespoirs, de crimes, de larmes! Je vais faire cette œuvre, et mourir... *je vais la tuer...*

Puis, j'ai envie de jurer parce que je suis dans l'état nerveux de l'homme qui passe le seuil d'une maison de tolérance en sortant du salon bleu pâle de sa fiancée: que ne l'ai-je attendue toujours?... Encore une goutte de sang! Encore toutes les larmes en une seule goutte d'eau! Je subis dans le fond des paumes la douleur aiguë et lancinante que pourrait m'infliger comme un très petit insecte aux antennes de flamme, j'en souffre à hurler!

— Oui ou non, suis-je un homme?

Mon domestique répond, ahuri:

— Plaît-il, monsieur le comte?

C'est un naïf.

— Allumez toutes les lampes, je sais pourquoi vous me dérangez. Il faut l'introduire ici! Ah! elle rentre...

Ce pauvre diable est assez stylé, tout de même, pour ne pas écouter aux portes de ma cérébralité. Il reste honnêtement surpris quand je continue, plus haut, mes monologues intérieurs. Chaque fois que j'en ai l'occasion, je place sa bourgeoisie en regard de mes nerfs, sa banale figure s'exagère alors jusqu'à l'héroïsme. Je tolère cela, doucement, avec un flegme de martyr. Je souhaite qu'il me vole! je souhaite qu'il me méprise... Non, il doit me voler! Tant mieux!

Ah! splendeur! Quelqu'un est entré chez moi! Elle est venue!...

Je la verrai toujours là, contre la porte, s'appuyant de la main, sa taille un peu ployée, comme une créature si fatiguée qu'elle en deviendrait triste...

Je tiens mon revolver derrière mon dos.

Elle sourit.

— Georges, dit-elle bien bas, — oh! d'une voix si basse: — *Oui!* c'est vrai, je t'ai trompé. Je pouvais revenir sans le dire et en me défendant... mais, en montant *ton escalier*, en rentrant, ici, *chez toi... chez nous...* j'ai senti que je ne pouvais plus vivre. Georges, je t'ai trompé!... Oh! mon pauvre petit cousin Georges! Il faut, enfin, faire justice de ton Hélène!...

Elle est posée, de profil, sur le fond sombre d'un rideau grenat, et ses cheveux se détachent fluides, blonds, comme un rayon d'or qui l'aurait suivi, le dernier du soleil couchant!..

Mon revolver tombe et j'ouvre les bras.

— Viens! Moi non plus, je ne sais pas mentir!...

RACHILDE.

LE BUVEUR D'AMES

(Suite et fin.)

Je sors toujours meilleur et comme rasséréné, sinon guéri, de leur petit atelier décoré de poteries vernissées et vertes et de vieux grès fleuris. Sont-ce les reproductions des Botticelli pendues aux murs, les Donatello en faïence peinte de l'antichambre, les vieilles chasubles traînant sur les divans, ou la lampe d'église et la grande croix d'autel dont l'argent clair apothéose leur glace? mais je reviens toujours plus calme, moins fiévreux, la plaie de mon côté pansée et rafraîchie!

Pourquoi n'ai-je pas cette impression de bien-être et de fraîcheur au cœur en les quittant aujourd'hui?

12 SEPTEMBRE, LE SOIR. — Autre lettre de miss Holly... Je n'ai pas répondu à la première, je trouve celle-ci à Auteuil en rentrant de Paris, elle est encore datée de Dieppe; quelques fragments:

« Mon cher ami,

« Voilà bientôt dix jours que je vous ai écrit et vous ne m'avez pas répondu; je ne me croyais pourtant pas assez votre amie pour mériter une réponse, il paraît que je me suis trompée... L'auriez-vous retrouvée, elle, celle pour qui je vous ai surpris, à Valmont, sanglotant et pleurant près de moi comme un enfant, et Dieu sait que ce jour-là je ne vous en ai pas voulu... Si c'est elle, tant mieux, je n'en suis pas jalouse, car vous l'aimez trop pour pouvoir l'oublier; mais si c'est une autre, tant pis, car je vais être forcée de vous considérer comme ne valant pas mieux que le tas des autres hommes, et cela va m'être un gros chagrin, car je me plaisais à vous mettre dans un coin à part... Pareil aux autres, vous à qui j'ai vu des larmes dans les yeux au seul souvenir de...

« Avez-vous des ennuis? Êtes-vous malade? Non, n'est-ce pas? En tout cas, répondez-moi, cela me fera plaisir; je saurai à quoi m'en tenir et ferai mon possible pour vous oublier. Cela me sera bien difficile quand je me rappellerai nos belles promenades de Franqueville et de Valmont dans les bois.

« Je vous aime bien quand même. »

Pauvre miss Holly, je froisse entre mes doigts le mince papier mauve et je crois, ma parole! que je souris un peu en le froissant; je n'ai pas la moindre pitié pour le petit cri de douleur qui gémit dans cette lettre. Au fond, mon expérience me met en garde, et c'est mon égoïsme qui me défend.

A quoi bon recommencer avec celle-là l'éternelle aventure des méprises et des traîtrises!... Miss Holly est charmante pourtant, et elle a l'air d'avoir une âme... si toutefois les femmes en ont! Mais je n'ai pas le courage de tenter encore une fois les risques d'une liaison.

Pourquoi vouloir inscrire d'éternelles pensées sur du sable et bâtir de la durée avec du vent? C'est notre besoin de sentir et de vivre qui nous fait oublier

Le jeu des destinées
Et le hasard des années
Qui veulent toutes fleurs fanées,

comme l'a si mélancoliquement chanté un poète ami de chevet, Henri de Régnier, et je n'ai plus l'énergie de penser autrement.

Que faire alors? s'en aller, toujours partir, promener son incurable misère dans des décors nouveaux, devant d'imprévus horizons de montagnes et d'océans, au travers de populeuses et grouillantes villes lointaines, dont notre curiosité s'émerveille et s'étonne; essayer au cours de ses voyages de faire tenir une minute d'infini dans d'irréparables et brèves aventures, rencontres sans lendemain, se disperser à tous les vents!... voilà où la dure expérience en arrive à mener les fidèles et les tendres, au libertinage du cœur, ce pis-aller du sentiment!

Oh! le triste savant que je suis devenu dans l'art de vivre... qui est aussi l'art de souffrir... nécessairement.

Quand on sait s'y prendre, il paraît qu'on y trouve une sorte de sensualité triste dont les psychologues ont fait le dilettantisme, et voilà comment finit la comédie... Par des petits sanglots, des petites chansons!

... Ici finissait le Journal.

III

— Eh bien? interrogeai-je en m'accoudant au dossier du fauteuil où il venait de se laisser tomber avec un geste excédé d'homme suprêmement las.

— Eh bien! l'épreuve n'a pas réussi, mon ami. Certainement, cette petite est charmante; au point de vue

physique, c'est bien le plus joli animal qu'on puisse souhaiter dans une alcôve, elle est jeune, elle a de l'adresse, de la souplesse, de l'entrain même et sa peau sent bon ; mieux, je crois que je ne lui suis pas indifférent, car voici en quinze jours trois nuits qu'elle me donne, et chaque fois je suis sorti de ses bras aussi pleinement satisfait et rassasié de caresses que peut le désirer un amoureux fervent ; mais, que veux-tu ? la joie qu'elle me donne est toute physique et ne va pas plus loin. J'ai le cœur plus vide et plus désemparé que jamais en la quittant, et quand elle me donne ses lèvres, il y a des moments où j'ai envie de pleurer ; pis, quand elle m'appelle par mon petit nom et qu'il lui arrive de traîner en câlinant sur les deux syllabes de Serge, je me tiens à quatre pour ne point la battre, car l'autre avait parfois de ces intonations, et, au fond, c'est l'autre que je regrette et c'est l'autre que j'aime et voilà !

Et, s'étant levé d'un bond de son fauteuil, il allait coller son front à la glace sans tain de la haute fenêtre et regardait maintenant obstinément la pluie d'automne ruisseler en averse sur les fiacres de la station, arrêtés à la file à l'angle de la petite place.

Le pauvre garçon, il me faisait mal à voir avec ses sourcils contractés, ses yeux tout à coup devenus durs, comme reculés sous les paupières lourdes et le mutisme voulu de toute sa face de méchanceté têtue et de rageuse obstination.

— Alors, ce n'est pas encore fini ? hasardai-je d'une voix timide, et je m'asseyais sur le coin de la table, presque derrière lui.

— Fini ! quand je serai crevé... et encore, est-ce qu'on sait ? on souffre peut-être dans la tombe, et il y a des morts qui font des drôles de gueule, quand il arrive de les déterrer, à croire qu'ils se souviennent là-bas de toutes les ordures de cette vie. Ah ! mon ami, mon pauvre ami !

Et avec l'abandon d'un enfant m'ayant mis un bras autour du cou :

Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus,
Quant à moi, j'ai les bras rompus
Pour avoir étreint des nuées.

Et comme brusquement attendri par cette citation de Baudelaire : « Ce qu'il y a d'affreux dans mon cas, disait-il, c'est que ce n'est pas précisément elle que je regrette, car auprès des autres femmes ce n'est ni l'odeur de sa peau, ni le soyeux de ses cheveux, si particulièrement doux pourtant, qui me hantent et m'obsèdent, mais d'imperceptibles signes à peine saisissables, tels que l'expression pardonnante et souffrante de son regard, la fatigue endolorie de son sourire, en un mot tout le pitoyable et le meurtri de sa misérable existence de femme aimante et trahie ; c'est tout ce passé, dont elle n'a jamais voulu me dire un mot et que j'ai connu tout entier depuis ; c'est toute cette vie de douleur et de résignation, dont j'aimais le reflet en elle, et la vérité est que c'est d'une âme dont je suis amoureux.

— Mais puisque cette âme était à un autre, c'est un jeu de dupe que tu as joué là, mon cher, et t'y attacher encore...

— Eh ! je le sais bien, mais si elle n'avait pas eu dans sa vie ce premier amant adoré, aurais-je connu auprès d'elle ces frénésies de passion et de larmes qui me l'ont rendue inoubliable. Ah ! la première nuit qu'elle m'a accordée dans cette petite auberge du bord de l'eau, où nous avions dîné en tête à tête, avec les fenêtres de notre chambre ouvertes sur les pelouses du parc, un vieux parc à l'abandon qui nous avait vus tout le jour rôder à l'ombre de ses massifs et de ses quinconces ! Oh ! la première minute qui suivit la possession ! Comme je revenais lentement de l'espèce de petite mort qui accompagne le spasme, je m'aperçus que j'avais les joues tout humides de larmes, comme une pluie chaude qui se serait abattue sur ma face et dont l'amertume salait délicieusement nos lèvres et ses baisers. C'était elle qui pleurait silencieusement, la tête noyée dans ses longs cheveux de soie, la joue sur l'oreiller, ses deux mains frémissantes appuyées à mes épaules, et secouée de la nuque aux talons par de tels sanglots d'angoisse que le contre-coup, comme un battement de cloche, m'en martelait délicieusement le cœur. J'essayai de la calmer, elle pleurait toujours sans discontinuer ; je l'avais attirée plus près, sur ma poitrine et tandis qu'involontairement, inconsciemment et cependant ravi, je buvais une à une ses larmes, je me sentais envahi d'une compassion voluptueuse faite de douleur et de pitié. Elle se plaignait toujours comme un enfant, toute à sa peine ; mais il y avait de la reconnaissance dans son étreinte, et dans la façon dont elle balbutiait mon nom, une adoration suppliante telle que j'en défaillais à la fois de sensualité et d'orgueil. J'ai su depuis que toute cette belle frénésie de sanglots et de larmes s'adressait à un autre, que je n'étais que le mannequin de sa douleur. Amusée d'une ressemblance, elle avait cédé en devenant ma maîtresse à une curiosité maladive, au désir de revivre avec un vague Sosie les minutes d'angoisse et de passion d'un passé irréparable. Depuis, j'ai eu l'explication de certains regards, de certains gestes ; depuis, j'ai connu le pourquoi des brusqueries et des caprices survenant tout à coup après d'indicibles heures de tendresse et presque d'extase, les yeux perdus dans le vague et les mains agrafées aux miennes comme si elle revoyait et voulait retenir en moi un fantôme prêt à lui échapper. Pendant les dix-huit mois qu'a duré notre liaison, j'ai toujours été pour elle un autre et ce qu'elle a aimé en moi, c'était un étranger. C'est lui, d'ailleurs, qui, depuis l'a reprise et n'a eu qu'à paraître pour la reprendre. Dès qu'elle l'a eu revu, je n'ai plus eu de raison d'exister, cela est logique et mathématique comme l'amour qui est, au fond, une chose exacte et féroce ; mais grâce à cet autre, à ce rival anonyme qui a fait le désert dans ma vie, j'ai connu l'illusion de l'amour, que dis-je ! j'ai connu l'amour même, et ce sont de vraies larmes que j'ai bues sur ses lèvres, de la douleur vraie que j'ai tenue sur ma poitrine, c'est une âme enfin toute saignante et meurtrie dont j'ai savouré l'agonie et la résurrection amoureuse quand elle sanglotait si désespérément, le cœur contre mon cœur, dans cette petite auberge de la grande banlieue, par cette chaude et lumineuse nuit de juillet. Ah ! cette journée dans le parc de Villennes et cette nuit d'abandon et de larmes dans cette hôtellerie de canotiers !

Il s'était emparé de mes deux mains et les pétrissait à me faire mal, avec des yeux devenus tout pâles, des yeux aux prunelles coulées dans les coins des paupières demi-closes et mettant dans leurs fentes comme une lueur d'acier.

— Si tu savais comme il faisait beau, cette nuit-là, et la magie du clair de lune sur les grands arbres ensommeillés du parc, les bouquets se tassant en grandes masses d'ombre sur un ciel d'une pureté de nacre avec, au loin, les luisances de la Seine serpentant dans les prés.

« Oh ! la bonne humidité qui montait des berges et sous nos fenêtres, comme la respiration même du parc, cette entêtante odeur de foin fauché ! L'avons-nous regardé longtemps, cette nuit-là, tous les deux debout à la croisée ouverte, ce vieux parc de Villennes aux pelouses d'avoines si doucement clair-de-lunées ! Il n'y avait de vent (je m'en souviens comme si j'y étais encore) que dans le sommet bruissant d'un haut peuplier, un peuplier tout blanc, isolé et poussé, tel un cierge, devant le perron du château désert.

« Oh ! la caresse de ses bras nus et frais jetés autour de mon cou, l'éclat laiteux de son sourire souriant au travers de ses larmes et la soie molle de ses cheveux devenus couleur de lune dans l'ombre lumineuse de cette nuit d'été ! Je sentais toute la chaleur de son sang affluer sous mes lèvres et, toute frissonnante dans sa claire batiste, elle se serrait, se blottissait, s'appuyait contre moi de toute sa force, comme si elle eût voulu imprimer dans mon cœur l'éternel souvenir de ces heures heureuses ; et le fait est que cette nuit-là, elle me l'a bien entrée au cœur, la menteuse... Jamais, vois-tu, je ne pourrais oublier.

Je regardais Serge s'exalter ; une sorte de béatitude détendait et transfigurait ce visage tout à l'heure inquiet et crispé ; je commençais à voir clair dans l'espèce d'amour morbide qu'il avait voué à cette fille indigne ; sa psychologie (un bien gros mot dont je rends responsable Bourget) m'apparaissait enfin ; chez lui, comme chez certains êtres d'élite un peu las et trop affinés, la concupiscence était sœur de la pitié. S'il aimait la souffrance, c'était plus pour le contre-coup sensuel qu'il en éprouvait dans sa chair que pour lui venir en aide et la soulager. Il s'était trahi en exaltant la nuit passionnée de Villennes, cette nuit faite de transports désespérés, de reconnaissantes étreintes et de baisers trempés de larmes dont il vantait avec des yeux amincis de luxure la saveur chaude et salée. J'avais enfin le secret de cette âme compatissante et férocement bonne : les tristesses, les sanglots, les regrets, les détresses de cœur, voilà l'atmosphère où se complaisait cette cruauté sensuelle et finie, si facilement apitoyée.

Cléopâtre buvait bien des perles. Pourquoi n'aurait-il pas bu, lui, le sang d'une âme ? et des détails me revenant de la vie qu'il avait fait mener près de deux ans à sa maîtresse, la condamnant à des auditions de pièces tragiquement amoureuses et mélodramatiques, dont la pauvre fille revenait bouleversée avec des regards éperdus de suppliciée : le cher ami au courant de l'aventure de la malheureuse se plaisait à la faire revivre ses angoisses d'amour et les tortures de son passé.

Le cas, d'ailleurs, n'est pas isolé et l'espèce en est assez nombreuse de ces modernes saint Vincent de Paul du sentiment, toujours à la recherche d'âmes souffrantes, prêts à tous les dévouements pour les guérir et consoler. Cette passion de charité un peu effrayante n'est, au fond, qu'un sadisme délicat et pervers de raffiné épris de tortures et de larmes.

Oh ! ces amoureux des souffrants ; oh ! ces tendres apitoyés, quels dilettanti, au fond, et quels roués.

Je regardais Serge fixement, et mes yeux ayant enfin rencontré ses yeux, je le frappais au plat de l'épaule et lui chuchotais en souriant : « Buveur d'âmes. »

Jean LORRAIN.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 13. Edition de Paris : 5 centimes. 1er AVRIL 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements . 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois.........	1 fr. 5	2 fr. 50
Six mois.........	3 — »	5 — »
Un an.........	6 — »	10 — »

LES TROTTINS. par Jean REIBRACH



LES TROTTINS

I

Huit heures. Elles trottent; elles descendent de Montmartre, de Belleville, de partout. Elles ont des yeux d'un brillant vague de personnes mal éveillées, des joues frottées très vite d'une serviette rude, des dents claires qui grignotent quelque chose. Sur les cheveux soignés, des paillassons fleuris dont les bords, trop larges, battent dans le vent comme des ailes; des tailles serrées; des mantelets courts; des bottines étroites; çà et là un bijou grêle, quelque bague, une parure d'oreille, un bracelet qui glisse jusqu'au gant. Devant des glaces, sans s'arrêter, elles enveloppent leur image, d'un coup d'œil, les reins cambrés, font bouffer un pli sur leur croupe mince qui s'étoffe et qui tourne, tourne, tortille, d'un mouvement joli de queue d'oiseau.

De chaque rue transversale, des trottins débouchent, grossissent le flot coulant le long du trottoir. Il y en a qui vont par deux, qui jacassent, en agitant le menton, remuant entre leurs épaules une natte sous laquelle le vêtement apparaît luisant. Il y en a qui vont seules, en petites personnes sérieuses. Les unes achètent le *Petit Journal*, lisent en marchant; d'autres s'arrêtent, attendent l'omnibus; puis, montées dans la voiture, elles tapotent leur chignon, rajustent leur chapeau, du plat de la main, à la diable.

Il en vient toujours; il en sort des portes, des couloirs, des rues. En avant, Paris s'étend, sous des brumes qui s'ensoleillent; elles s'y enfoncent, se perdent dans l'éveil de la ville, parmi les boueux, les laitiers, les camions, les employés efflanqués gagnant leurs bureaux, les ouvriers robustes. Et elles disparaissent peu à peu sous des portes, très vite, en retard, avec une peur des amendes.

II

Midi. A la crèmerie. Elles entrent, dans une envolée de jupes, laissant la porte ouverte. Elles traversent la pièce, reviennent, vont de table en table, sans se décider.

Elles paraissent surprises: elles ne sont que trois de l'atelier; où donc sont les autres? Elles finissent par s'asseoir, jetées à une table comme un vol d'hirondelles étourdies. L'une a pris sa jupe dans une chaise, toutes éclatent de rire.

Elles sont venues si vite, n'ayant qu'une heure, qu'elles n'ont pas eu le temps de dire en chemin tout ce qu'elles auraient voulu. Et elles commencent à mi-voix, plus haut bientôt, toutes parlant à la fois; tandis qu'un client, assis dans le coin et qui les regarde, la fourchette suspendue, les fait pouffer de rire de nouveau. Une s'étrangle en buvant, tousse du vin sur la nappe, se cache sous sa serviette; mais un second client, un gros qui est chauve, la regarde par-dessus son journal, les lunettes au ras de la feuille; elle repart, et toutes se tordent, essoufflées dans leurs corsets. Un rien les fait rire, l'une d'elles en fronçant les narines sur sa côtelette qui saigne, une autre en leur montrant les moustaches du garçon, qui commencent à pousser.

Elles mettent leurs nez dans leurs assiettes, chipotent des os avec leurs doigts, se trompent de verre, se prennent leur pain, se torchent les lèvres, de temps à autre, d'un petit tour de doigt. Et elles ne cessent pas de parler, sans écouter, malgré que l'une crie, penchée, les coudes au milieu de la table, et qu'elles se donnent les unes aux autres des tapes sur les mains pour se faire taire. On dirait des moineaux abattus sur une fenêtre, parmi des mies de pain.

Mais deux autres arrivent, se fourrent au milieu d'elles, amusées de les bousculer. Elles viennent de la poste restante, chiper une lettre. C'est leur grand amusement, à ces deux-là, deux toquées: l'une s'accoude au guichet, demande une lettre à une adresse quelconque, lue dans un journal. Il s'en trouve parfois. S'il n'y en a pas, tandis que l'employé compulse, elle tâche de lire des initiales au hasard, puis, ressortant, elle donne à l'autre l'indication nécessaire et l'on rapporte la lettre, pour la lire en déjeunant. Il y en a de drôles; elles ont toute une collection, des romans bâtis de pièces et de morceaux, du sentiment, des offres crues. Cette fois, les voix deviennent plus basses avec des yeux gourmands, des trémoussements d'aise, des fuites du rire sous la serviette, tandis que l'une d'elles fait la lecture.

Mais en voici deux autres encore. L'atelier est au complet. Elles viennent, celles-là, de faire le coup du parapluie, à la Madeleine: l'une demande au Suisse un parapluie, oublié la veille, qu'elle décrit au hasard. Le suisse lui montre ceux qui ont été trouvés. Elle en remarque un très beau, avec un manche d'ivoire rehaussé d'argent, facile à désigner et à reconnaître: et elle en donne ensuite le signalement à son amie qui va le réclamer et qui le rapporte.

Le parapluie circule à la table de main en main; elles en oublient la lettre.

Les clients, des employés, finissent par sourire, les regardant à la dérobée, aguichés de leurs petits cris. Les voix des trottins sont devenues plus hautes; enhardies par le nombre, elles sont chez soi; la maison est à elles; leurs yeux s'allument. L'homme chauve risque des mots. Elles répondent. Elles acceptent le café. Alors il se rapproche, et elles deviennent sérieuses, causent du temps, des courses, de l'atelier, disent « monsieur » tous les trois mots, avec de petits rengorgements comme il faut. Le monsieur s'anime, parle de les retrouver le soir à la sortie. Elles se consultent avec des airs inquiets, puis l'une indique un rendez-vous, dans un café, au coin de la rue. Alors c'est convenu, elles se trottent, très gentilles, hâtées d'être dehors pour s'amuser de ce panné qui déjeune à vingt-cinq sous.

III

Huit heures. — A la sortie de l'atelier, elles regardent le café, de loin. Le monsieur chauve est là, qui attend. Elle se dissimulent pour le voir; et elles se paient sa tête, avec des rires aigus qui font se retourner les passants. Lentement, tout d'une pièce, un vieux, appuyé sur une canne, se détourne et s'arrête à les regarder. Alors elles partent, bavardant et se bousculant. La plus jeune est chargée de guetter, de leur dire si le vieux les suit. Et, comme il s'est mis en marche, elles retroussent leur jupe, montrent un peu de mollet au-dessus de la bottine. Si le vieux se rapproche, elles allongent le pas; s'il ralentit, elles s'arrêtent devant un magasin, à regarder des bijoux, dans la devanture flambante. D'autres trottins les croisent, les devancent. Il y en a de graves, avec des airs de dames posées; de vieilles, portant des paquets, qui se hâtent d'aller cuisiner leur dîner; des jeunes qui filent, les coudes au corps comme des pensionnaires revenant du cours; des petites, en cheveux, qui trimballent des cartons, le flanc ployé. Le courant du matin remonte, pailleté dans la clarté des boutiques, noyé dans les coups d'ombre; et il s'éparpille, en fuites continues, au tournant des rues, par les places. A des coins de trottoir, des rencontres, çà et là, un blottissement contre un homme qui se détache du mur, l'envolée de deux silhouettes qui se serrent étroitement.

Le vieux suit toujours. Mais les trottins vont se séparer. Alors elles font des paris, à celle qui sera suivie; et elles partent, en tournant la tête de temps à autre, de trois côtés différents. Le vieux hésite, au bord du trottoir. Un rire plus frais qui s'est détourné, un mollet plus haut, une taille plus souple, le décident brusquement. Les deux qu'il a choisies allongent le pas, puis, s'arrêtant aux boutiques, le font repartir; et, quand il est près d'elles, elles semblent le voir pour la première fois, s'épeurer de cette figure tout à coup surgie dans leur dos. Elles se dérobent, elles filent, serrées l'une contre l'autre, se jetant de petits rires, presque dans le cou.

Le vieux va toujours, essoufflé. Elles ont des cheveux qui luisent dans les lumières, des nuques blanches qui font dans l'ombre une tâche pâle; sous les becs de gaz, leurs mollets, tendus, allongent de grandes ombres minces. Les rues se suivent, devenues plus sombres. Celle-ci monte; le vieux s'éponge; son pas s'accourcit, il tire comme un cheval d'omnibus grimpant la côte. Elles aussi sont essoufflées, les côtes cassées de rire, à mener l'homme ainsi, comme en laisse, au bout d'un fil. Il irait au bout du monde. L'une s'écarte, pour rajuster sa jarretière; dans la nuit on distingue mal; puis elle rejoint, d'un petit bond. Le vieux a allongé. Elles s'arrêtent au coin d'une rue; et juste comme il donne un dernier coup de collier, elles se séparent. Il hésite une seconde. Et tout à coup elles ont disparu, sont parties, envolées. Le quartier est désert, la rue noire, vide, plus rien. En bas, Paris flambe, avec sa rumeur, dans une nuit rouge, sous le silence du faubourg,

Jean REIBRACH.

LES PETITS POIS

A peine de retour après cinq ans de Japon, le baron de Tomy fut nommé conseiller de légation à X...

Au ministère, on lui donna avec obligeance tous les renseignements sur son nouveau chef; justement le petit T... arrivait de X..., en congé, et put éclairer complètement son collègue sur la position qui l'y attendait.

M. de Tomy apprit que sa nomination avait fait verser d'abondantes larmes aux plus beaux yeux du monde, et que sa future cheffesse ne lui voulait aucun bien de venir prendre une place si parfaitement occupée; quant au ministre, en perdant Z..., il perdait son bras droit, et cela au moment critique où se négociait le mariage de la princesse héritière, et que celui des deux prétendants qu'il importait fort à la France de faire agréer semblait en légère défaveur; le rappel de Z..., admirablement au courant de toutes les ficelles de la négociation, paraissait au représentant de la France une de ces balourdises dont un *ministère*, être impersonnel, est seul capable, et le remplacement de Z... par un monsieur qui arrivait du Japon, et pour qui les méandres de la diplomatie européenne seraient sans doute un mystère, mettait le comble à la maladresse. M. de Tomy constata donc, sans l'ombre d'un doute, qu'il ne serait rien moins que bienvenu : cependant il espéra secrètement que la fortune lui serait moins contraire qu'on ne voulait le lui faire croire. Il écouta avec recueillement et respect les instructions verbales de son auguste supérieur, se chargea de plusieurs missives pour ses collègues, et reçut le dépot sacré des dépêches à remettre à son chef, la veille de son départ, et le *jour* en avait été assez difficile à fixer, car il avait rapporté de ses différentes missions plusieurs tendres superstitions à respecter et auxquelles il avait juré d'avoir égard; mais le mercredi et le dimanche lui appartenaient cependant encore sans réserve; aussi, un samedi soir, flânait-il quasi tristement vers les sept heures, quand, entrant au café Anglais pour son dernier dîner parisien, il fut surpris de se trouver nez à nez avec Z..., qu'il remplaçait.

— Tiens, vous voilà ici?

— Et vous pas encore parti? Comment cela va-t-il, retour du Japon?

— Mais pas mal. Vous allez me dire un peu, puisque vous voilà, comment on doit se comporter à X...

Ils se mirent à table ensemble; Z..., qui ne pensait qu'au fameux mariage, en fit un cours approfondi et détaillé, sans laisser percer ses regrets qu'on lui eût enlevé l'honneur de pouvoir dire que le succès était son œuvre; il fut bon prince et dit à son collègue qui il fallait flatter, qui craindre, qui tromper, qui flagorner, qui contrecarrer; quant à la jeune princesse, on n'en parlait pas.

Tomy, que le Japon avait barbarisé, demanda si elle avait des préférences; mais Z... lui montra bien clairement que ce qu'il y avait d'important là-dedans, c'étaient les préférences de la France, c'est-à-dire celles des deux ou trois gros bonnets qui veillaient à sa destinée.

Tomy crut avoir admirablement compris la question du mariage, et il passa à des questions plus particulières.

— Et Son Excellence?

Z... mangeait des petits pois et en avait la bouche pleine.

— Le meilleur des hommes.

— Et la comtesse? continua Tomy, en regardant dans son verre.

— Charmante femme, très instruite.

Puis Z... ajouta avec une autre intonation .

— Mon Dieu! qu'elle aimerait donc ces petits pois!

— Vous dites, mon cher?

— Je dis que la comtesse adorerait ces petits pois; ils sont tous conservés, là-bas, et comme elle est un peu gourmande, elle les aime mieux frais... Pardon, mon cher, j'en prends encore... Mais quand on en mange depuis trois ans, qui sont durs, secs et racornis, cela vous change.

A partir de ce moment, M. de Tomy fut préoccupé et n'écouta que d'une oreille distraite Z..., qui le bourrait d'adresses et d'instructions en tout point contraires à celles dont il était officiellement muni: enfin Z... lui souhaita bon voyage, sans rancune.

— Tous mes hommages à la comtesse.

— Soyez sûr que je n'y manquerai point.

Une fois seul, M. le baron de Tomy oublia promptement le mariage princier, les adresses de fournisseurs, et se posa gravement cette unique question :

— Où trouver ce soir des petits pois?

Il médita quelques minutes, rentra vivement chez lui et ordonna à son domestique d'avoir à lui faire confectionner immédiatement un sac de l'apparence la plus diplomatique.

M. Jean comprit parfaitement ce qu'il fallait à M. le baron, mais s'étonna à part lui de ce que le ministère ne fournît pas le sac avec les dépêches; cependant, comme il était homme de ressource, à onze heures, M. de Tomy était en possession de son sac.

Pour le coup, Jean fut au comble de l'ahurissement quand son maître lui demanda gravement :

— Combien de kilos entreront là-dedans?

— Monsieur le baron!...

— Bien, bien... Cette corde est-elle forte, au moins? Je n'ai pas envie que ce sac s'éventre en route.

— Ah! Monsieur le baron, c'est un sac de pommes de terre; à cette heure-ci je n'ai pas pu me procurer autre chose; je l'ai fait mettre à la grandeur voulue; j'espère que cela ne contrarie pas Monsieur le baron... Quant à la solidité...

Jean se mit à la démontrer à grands coups de poing dans la toile.

— C'est parfait! parfait!

Et M. de Tomy regarda le sac avec une complaisance si visible qu'elle jeta le trouble final dans l'esprit de son valet de chambre.

Enfin, Tomy ordonna qu'on le réveillât à quatre heures, et qu'une voiture fût prête à cinq heures *précises*.

— Monsieur le baron sait pourtant que le train ne part qu'à sept heures et demie.

— Jean, je vous dispense de me donner des conseils.

A cinq heures, M. de Tomy montait en voiture, son sac roulé dans une main, et de l'autre portant son nécessaire de voyage.

— A la Halle!

Mon Dieu! il avait été au Japon, mais il n'avait jamais été à la Halle; il n'était certes pas timide; mais cependant, avec son grand sac vide ballant, son costume de voyage, il sentait qu'il n'avait pas l'air d'un cuisinier, mais qu'il avait l'air drôle.

Avec pas mal de peine, il découvrit la marchande qu'il lui fallait, et fut au comble de la joie quand, à sa question hésitante si elle avait des petits pois en quantité suffisante pour remplir son sac, et il le montrait avec réserve, elle répondit de sa voix la plus sonnante :

— Celui-là et dix autres pareils, mon petit père. Et quels pois! Regardez-moi ça! (Et de ses dents, elle en écossait, puis les faisait sauter sur l'ongle.) Est-ce tendre? est-ce fin? et sucré? Goûtez voir un peu.

Il goûta; elle le regardait avec une certaine anxiété :

— Hein! c'est-y de première qualité? Donnez que je vous arrange ça. — Et elle entassa les pois dans le sac.

— Mettez-en le plus possible.

Il fut presque effrayé d'être si bien obéi; le sac, devenu ventru, était énorme; il tâta le poids et fit la grimace.

— Ah! vos douze kilos y sont, vous n'êtes pas volé!

Il en demeura persuadé et ajouta :

— Est-ce qu'ils se conserveront trois jours?

— Et vous m'en direz des nouvelles, encore.

Il porta gravement son sac à la voiture, ouvrit son nécessaire, alluma une bougie et se mit en devoir d'apposer dans tous les sens et aux deux bouts errants de la ficelle les plus gigantesques cachets; tout de suite cela prit bonne mine, et l'apparence de sac de pommes de terre disparut entièrement.

Il fut charmé et se dit :

— Je pourrai parfaitement porter cela sans être ridicule.

Jean ouvrit de gros yeux quand il vit les dimensions du sac, et que M. le baron lui défendit de le toucher, disant qu'il s'en chargerait seul. Néanmoins, il eut le temps de se rendre compte de la lourdeur et resta convaincu que ce n'était pas là des dépêches.

Pendant trois jours et deux nuits, en voiture, en chemin de fer, en bateau, ce sac ne quitta pas l'œil ou la main de M. de Tomy; les grands cachets le firent regarder avec respect par le vulgaire, et Jean alla jusqu'à imaginer qu'il pouvait contenir de l'or en lingots.

Jamais M. de Tomy n'avait vécu sous le poids d'une pareille responsabilité; ce qu'il dépensa de soins, de précautions, presque de tendresse, pour défendre ce précieux sac de l'humidité, du chaud, des secousses, ne s'imagine point; il ne but, ne mangea, ne dormit qu'autant que son sac était à l'abri de tout danger. Jean n'en revenait pas et pensa que M. le baron était chargé d'une mission qui allait le faire nommer ambassadeur.

Ils débarquèrent à X... un assez triste matin, à cinq heures, par un jour indécis. Mais tout parut radieux au jeune diplomate; il était arrivé, et son sac était intact.

Comme il portait des dépêches et des lettres particulières, il se présenta à dix heures chez son chef; son sac l'accompagnait, et il le déposa aussi furtivement que cela était possible sous la première chaise à côté de la porte; mais le coup d'œil d'aigle du ministre avait vu. — Le comte de T... accueillit froidement, quoique courtoisement, son nouveau subordonné, devant lequel il posa de son attitude la plus digne, assis dans son fauteuil de travail, le buste renversé et la main gauche éparpillant les papiers sur la grande table, tandis que la droite et le regard écoutaient. Le pauvre Tomy pensait qu'il n'avait jamais rencontré un pareil glaçon — toujours et toujours un : *parfaitement, parfaitement*. — Enfin, la conversation officielle close, le comte de T... dit assez brusquement :

— Ah çà! qu'est-ce que c'est que ce gros sac que vous avez posé dans le coin?

Le malheureux, à qui ce sac pesait de ses trois journées et de ses deux nuits, répondit d'un air dégagé :

— Mon Dieu, monsieur le ministre, c'est tout simplement un sac de *petits pois*... mais oui, de petits pois. Voici comment cela est arrivé. La veille de mon départ, je rencontre Z... au café Anglais; le hasard fait qu'il me dit que vous n'avez ici que des légumes conservés, et que Mme la comtesse aime les petits pois frais; alors j'ai eu l'idée de lui en apporter un sac... et les voilà.

M. de Tomy fut étonné lui-même de l'effet de sa harangue; le ministre se leva, fit le tour de sa grande table, et, paternellement, lui posant les deux mains sur les épaules :

— Mon cher enfant, ceci est tout simplement un coup de maître.

Mais sans permettre à Tomy de répondre, il se rassit et écrivit deux billets dont il parut peser chaque mot.

— Veuillez être assez aimable pour sonner!

Tomy sonna docilement, se demanda quel rapport pouvait exister entre ses petits pois et la correspondance du ministre.

— Qu'on porte à l'instant ces lettres à leur adresse, et qu'on fasse demander à Mme la comtesse si elle peut me recevoir avec M. le baron de Tomy.

Puis se tournant vers lui de l'abord le plus amical :

— Vous dînez avec nous ce soir, mon cher ami; je viens d'écrire au prince de V... et au conseiller de B...; nous étions légèrement en froid depuis quelques jours, le mariage traînait, je ne savais par où rompre la glace, vos petits pois sont un admirable prétexte... le prince est gourmand en diable... la comtesse va être ravie, le mariage est fait... Parlez-moi de Paris, du Japon, de tout ce que vous voudrez : je vois que nous nous entendrons parfaitement.

L'accueil de la comtesse fut encore plus réservé et plus digne que ne l'avait été celui du ministre; mais en un instant le sac se trouva placé sur la table, et l'explication faite, Tomy vit s'éclairer et sourire le charmant visage qui le regardait assez sévèrement une seconde auparavant.

— Ah! mais c'est une idée délicieuse : donnez-moi donc des ciseaux... Monsieur de Tomy, prenez garde à *mes* pois : sont-ils assez frais, assez verts!

Et elle les écrasait entre ses dents, tout comme la marchande de la halle.

— Comment! vous avez eu le courage de vous charger de ce sac depuis Paris! mais c'est admirable! Mon cher ami, vous avez là un homme précieux; je ne savais pas qu'au Japon l'on apprît de si jolies manières... Comment! vous savez aussi faire la cuisine? Je vois que vous avez tous les talents.

Enfin on permit à Tomy d'aller se reposer, et on lui recommanda de dormir ferme afin d'avoir beaucoup d'esprit à six heures.

Lui parti, la comtesse pensa : « C'est donc ce pauvre garçon que je détestais sans le connaître; comme il faut se méfier des jugements téméraires! Certes, le départ de Z... change ma vie, et, dans ce pays, elle n'est pas gaie. Mais, enfin, il est parti, je ne peux plus le faire revenir; ce petit baron a sans nul doute infiniment d'esprit; cette idée des pois est lumineuse; je suis sûre qu'il aura une carrière brillante; je crois qu'on [illegible] en tirer parti. Allons, j'ai eu tort de tant pleurer; cela ne sert qu'à rendre fort laide. »

Le ministre eut, sur le [illegible] une longue conférence avec sa femme et le cuisinier, et il fut décidé qu'on en servirait à l'anglaise et à la française; le *maître queux* reçut les plus [illegible] tions de donner à ces bienheureux [illegible] particuliers.

A six heures moins un quart, Tomy [illegible] de la ministresse; elle le reçut comme un vieil ami.

— Vous allez goûter *nos* pois, dit-elle.

Puis, en quelques mots, elle lui donna tous les éclaircissements sur les nouveaux visages qu'il allait rencontrer. M. de Tomy fut présenté à chacun, par son chef, avec une sollicitude toute particulière : il était de la maison.

Le dîner fut exquis; le prince de V..., de l'humeur la plus joviale; le conseiller de B..., galant et assidu auprès de la comtesse; Tomy, plaisant et l'objet de l'attention générale.

— Comment! c'était dans un sac à dépêches!

— Mais oui, avec d'immenses cachets; trois jours et deux nuits, et un poids de douze kilos, mon cher prince.

Le prince de V... le regardait avec aménité. Le conseiller de B... lui adressa plusieurs fois la parole.

En sortant de table, le prince dit à son hôte :

— Mon cher ministre, j'avoue que M. de Tomy me paraît un jeune homme remarquable.

Et le conseiller ajouta :

— Vous avez là un garçon qui fera parler de lui.

Le ministre répondit avec sérieux :

— Je l'avais demandé, connaissant son mérite.

Et ces messieurs de la légation constatèrent, avec une pointe de jalousie le succès du nouveau collègue qui d'emblée avait conquis la confiance de son chef et la bienveillance de la comtesse.

Un mois après, on célébrait à X... le mariage de la princesse avec le prétendant patronné par la France.

A quoi tient la destinée des hommes et des princesses!

BRADA

LE MARIAGE AUX ANNONCES

Quand Hector Giral, employé au ministère de l'Instruction publique, eut atteint la trentième année, il songea à se marier.

Une pierre d'achoppement formidable se dressait malheureusement au seuil de sa vie de garçon, menaçant de lui en barrer à tout jamais l'issue. Quand je dis « pierre », je me sers d'une image impropre; c'était quelque chose d'infiniment plus tendre, — un cœur de femme, disons même une femme tout entière.

Hector avait, depuis six ans, une maîtresse, fille charmante, d'une vertu irréprochable, qu'il avait aimée de toute son âme, qu'il aimait encore, un peu parce qu'elle le lui rendait outre mesure, mais surtout parce qu'il l'avait prise toute jeune et façonnée à son goût, au moment où la mort de ses père et mère la laissait seule et sans protection sur le pavé de Paris.

Dans ces circonstances, me direz-vous, rien n'empêchait Hector de couronner son œuvre en légitimant une union sanctionnée par six années de bonheur.

Rien, en effet, si ce n'est le préjugé universel qui veut qu'on n'épouse pas sa maîtresse.

Comme toutes les intelligences modestes et sans horizon, Hector était l'esclave des préjugés et, en général, de toutes les routines contemporaines. La seule idée qu'il eût pu se rendre coupable d'une pareille infraction aux lois du monde lui faisait dresser les cheveux sur la tête.

Aussi, bien que le cœur lui saignait, il finit par tout avouer à Juliette, lui rappelant d'ailleurs (et c'était vrai) qu'il l'avait prévenue autrefois qu'il faudrait, tôt ou tard, en venir à cette séparation commandée par les convenances et par le repos de son avenir, à lui.

A l'encontre d'une foule d'autres femmes mises brusquement face à face avec un pareil déchirement, Juliette ne fit aucune réclamation. Au contraire, elle laissa entendre à son amant qu'elle ne croyait pas payer trop cher sa liberté reconquise, même en l'achetant au prix de son avenir brisé, et qu'elle ne demandait qu'une chose, c'est qu'une fois séparés il n'y eût plus jamais rien de commun entre eux.

Ce qui fut accepté.

LEURS POISSONS D'AVRIL





Le petit trottin. — N'a qu'un rêve... Trouver un vieux monsieur qui la... lance dans la haute (pas celle de son père) noce!!!

La Pierreuse (La Villette). — Quoique de prétentions modestes rentre parfois bredouille C'est le moment où l poisson est indigeste



La Ballerine — D'une légèreté remarquable. Apprend en très peu de temps la danse.. des louis, bien entendu.







Le jeune ankee. — Un gentilhomme blasonné, lequel n'est quelquefois, hélas! qu'un comte... de fées. Quelques-unes (où l'amour va-t-il se nicher?) se contentent d'un pauvre tzigane.

Dessins de Jean D'AURIAN.

MARQUISE ?

Paroles et Musique de J.-G. CASTELIN.

Sans lenteur.

Couplet.

Je vous é - cris du châ - te - let, Je suis dans un cachot fort laid, Où souffle une piquante bise.
Mon lit est dur et mon pain noir, Il faisait meilleur au bou - doir, Vous en sou - ve - nez vous "Mar - qui - se?

II

Dès qu'étaient fermés les rideaux
Et que le jour par les vitraux
Filtrait en lueur indécise;
En vous disant des mots bien doux,
Je te prenais sur mes genoux!
Vous en souvenez-vous, marquise?

III

Mais un autre aussi vous aimait,
Et la loi pour lui vous sommait
D'être souriante et soumise;
Il était le maître et l'époux
Et moi, j'en étais si jaloux
Vous en souvenez-vous, marquise?

IV

Malgré la défense du roi,
Le pourfendant d'un beau coup droit,
J'ai mis du sang à sa chemise.
Demain, en grève, au petit jour,
Ma tête paiera pour l'amour,
Vous en souviendrez-vous, marquise?



***

A peine libre, et le cœur encore saignant de l'arrachement d'un passé qui ne lui laissait après tout que des regrets, Hector se mit en campagne pour découvrir l'épouse idéale qui porterait son nom et partagerait le poids de ses destinées d'homme fait.

Il se trouva que c'était bien plus difficile qu'il ne se l'imaginait. Il avait peu de relations, et celles qu'il cultivait n'avaient aucun parti convenable à lui offrir.

Il en vint à se lasser, se remit à chercher à l'aventure, et finalement eut recours, comme tant d'autres, à des procédés tolérés par l'usage, mais que l'expérience se voit trop souvent forcée de condamner.

Dans un journal bien parisien, il avait lu l'annonce suivante :

« Jeune fille orpheline, vingt-deux ans, goûts simples, éducation et instruction distinguées, situation 2 à 3,000 francs par an, femme d'intérieur, excellente musicienne, désirerait se marier avec employé d'administration ou de commerce, situation en rapport. Écrire initiale Z. 13, poste restante, etc... »

— Voilà mon affaire, se dit Hector.

Et, sans perdre de temps, il répondit, à l'adresse indiquée, par le billet suivant :

« Mademoiselle,

« Mes goûts sont les vôtres; mon rêve le plus doux a toujours été de devenir le mari d'une jeune fille seule au monde et de remplacer dans son cœur toutes les affections qu'elle a perdues; aussi crois-je pouvoir dire que nous sommes faits pour nous entendre. Je suis employé d'administration, et mon seul désir est d'unir mon sort à une femme jeune et jolie, sachant tenir un ménage modeste, mais orné par toutes les vertus domestiques. Jeune, vous l'êtes d'après votre annonce; jolie, je ne doute pas que vous le soyez : le reste est secondaire. J'attends en toute confiance votre réponse, et vous prie, mademoiselle, d'agréer l'expression de mes hommages les plus tendrement respectueux.

« Hector Giral,
« 43 *bis*, rue Madame. »

« P.-S. — Ci-joint ma photographie, en échange de laquelle j'espère obtenir la vôtre. »

La réponse ne se fit pas attendre : huit pages d'une écriture fine et serrée, un peu masculine, où la jeune fille donnait sur elle-même les plus amples détails biographiques. Grâce à l'instruction brillante que ses parents lui avaient fait donner, elle était arrivée à se créer une position, donnait des leçons de musique et d'anglais dans plusieurs grandes familles, et vivait, quant au reste, dans une paix profonde que seule l'idée des joies paisibles du mariage avait réussi à troubler en ces derniers temps.

Quant à son physique, elle se savait jolie et ne mettait aucune fausse modestie à en convenir; seulement, soit coquetterie, soit simple caprice, elle exigeait qu'on la crût sur parole et entendait *approfondir* son prétendu avant que de lui révéler ses traits : c'était une condition *sine qua non*, à l'observation stricte de laquelle elle subordonnait la continuation des pourparlers.

Piqué au jeu, Hector accepta la clause et, à partir de ce moment-là, prit sur le sommeil de ses nuits pour ébaucher en imagination les mille et une silhouettes sous lesquelles il évoquait le personnage de sa mystérieuse correspondante.

En attendant, l'affaire marchait grand train; on s'écrivait deux fois par semaine, et Hector, captivé par le charme du style tendre et pittoresque de l'inconnue, n'avait plus qu'une crainte maintenant : c'est qu'une aussi spirituelle personne ne fût, quoi qu'elle en eût dit, disgraciée physiquement, ce qui expliquerait la clause qu'elle avait, dès le principe, imposée à son soupirant.

***

Un premier rendez-vous fut enfin accepté par l'inconnue.

« Ce soir, à dix heures, place Saint-Sulpice, » disait le billet reçu dans la matinée par Hector. Celui-ci en pâlit de joie et d'émotion.

L'après-midi, naturellement, lui parut d'une longueur interminable et, dès neuf heures, il était posté près de la fontaine qui s'élève au centre de la place. C'est à peine si j'ai besoin de dire qu'on n'y voyait pas clair, car tout Parisien sait que la place Saint-Sulpice se remplit de ténèbres sitôt qu'on y allume le gaz.

Donc, Hector attendait près de la fontaine, tenant à la main un mouchoir, signe convenu pour se reconnaître.

A dix heures sonnantes, il vit arriver au-devant de lui une jeune femme dont la main gantée laissait voir, elle aussi, un bout de mouchoir.

Ils s'accostèrent spontanément. O déception! le visage de l'inconnue était hermétiquement voilé. Mais elle était svelte, gracieuse, finement cambrée; sa voix avait de charmantes résonnances musicales rappelant à Hector une autre voix dont les accents avaient fait jadis battre son cœur, et dont le souvenir le remplissait maintenant encore d'une étrange émotion. Décidément, il était impossible qu'elle fût laide.

Hector voulut en avoir le cœur net. Il prétexta le froid pour inviter l'inconnue à se rendre chez lui, ne fût-ce que pour quelques minutes, lui faisant remarquer qu'elle était sous la sauvegarde de sa loyauté.

Après bien des difficultés, elle consentit, accepta son bras, et tous deux se dirigèrent vers la rue Madame.

Dans le salon d'Hector, le piano était ouvert, les lampes baissées.

Sans se donner même le temps de respirer, l'inconnue s'assit devant l'instrument et préluda au fameux *Clair de lune* de Beethoven.

Alors, tandis qu'elle jouait cette délicieuse sonate qu'Hector ne connaissait que trop, celui-ci, saisi par un trouble inexprimable, s'agenouilla derrière elle et, lentement, avec des mouvements craintifs, essaya de défaire l'épaisse voilette qui la rendait méconnaissable. Cela n'était pas facile.

Quand il eut fini, la dernière note de la sonate mourait sur les touches, et la tête de la musicienne, retournée vers lui, montra à Hector le tendre et doux visage de Juliette.

Ils s'effondrèrent dans les bras l'un de l'autre.

. . . .

On raconte, dans le quartier, qu'Hector a épousé Juliette et qu'ils sont très heureux; mais je n'engagerai pas le lecteur, qui se trouverait dans la même situation que mon héros, à suivre son exemple. Ces fantaisies-là ne finissent bien que sous la plume des romanciers.

Jules HOCHE.

SOUTIEN DE FAMILLE

— Hé! Zidore?

— Tiens! c'est toi, sœurette?

Ils s'arrêtèrent à s'examiner, sur le coin du trottoir; l'homme, la viscope lamentablement avachie, les mains dans les poches, un mégot de bout coupé, noirâtre, suant aux lèvres salivantes, la femme, la mine tirée, les bras ballants, dans un abandon de tout son être.

Autour d'eux s'échelonnait la file des charrettes ambulantes des revendeuses; les unes débordantes de choux dont le vert s'avivait du rouge des carottes; d'autres étalant la masse gluante des larges raies et les élégantes zébrures sombres du dos enlevées sur le ventre nacré des maquereaux. A côté, s'éventaillaient les touffes odorantes des giroflées de velours et des lilas emperlés. Les clientes se tassaient autour des marchandes, hésitant, discutant, se récriant, se décidant parfois. Cependant le flux de la foule dévalait la pente de la chaussée, enchevêtrée dans le reflux de ceux qui montaient en hâte, comme appelés par la verdure tendre et ensoleillée des premiers arbres de l'avenue Trudaine qu'on apercevait tout en haut.

— Ça va donc pas? demanda enfin Virginie, dolente, à son frère.

Du coup, l'homme lâcha tout ce qu'il avait sur le cœur. Nom de Dieu! non, ça n'allait pas; un guignon à en crever. Ah! quand la débine tombe sur un homme, elle ne le lâche pas. Elle savait bien, la gosse, combien jusqu'alors l'existence avait été dure à son frérot, depuis le temps où, môme, il vendait des contremarques, ramassait les mégots et ouvrait les portières à l'Ambigu, jusqu'au jour où, enfin, il avait cru trouver son affaire. Une femme, oui, la Delphine, une riche ponife, bien en chair, gironde, pas feignante à la masse, qui avait eu un béguin pour lui, et quoi? ils s'étaient collés. C'était venu d'une façon rigolboche, par rapport à un pétard dans un bastringue. La bougresse se faisait ramasser par la rousse; sitôt pommée, on l'emmenait, et la fignotte, avec des cris déchirants, faisait des calots supplicateurs à chacun pour qu'un frangin la tirât de la nasse. Lui, mariole, avait feint de la reconnaître pour sa fraline; il l'avait engueulée, la traitant de déshonneur de la famille et finalement l'avait accompagné chez le commissaire. Là, il avait joué le désespoir; sa sœur coffrée, quelle honte pour la famille! Comme lui, Zidore, avait un casier judiciaire net de toute condamnation, le quart d'œil s'était laissé fléchir. Il avait alors emmenée la gosse, la bourrant jusqu'au coin de la rue, où la Delphine lui sautait au cou.

— Es-tu à la sonde! L'as-tu roulé le quart d'œil, et ses sales roussins faisaient un nez? Tiens! veux-tu de moi? Je suis libre. Je te serai une petite femme chouette, pas loupeuse, qui te fera la vie douce.

Il avait accepté; on s'était mis ensemble et on avait été heureux. Une rude largue d'ailleurs, ne rechignant pas à la besogne, gagnant de bonnes soirées et ne refusant rien à son homme. Jalouse, seulement : oh! pour ça, intraitable. Mais lui ne songeait guère à la tromper, satisfait du bien-être qu'elle lui procurait et tenant à le conserver. Puis elle était choquotte, la Delphine, pourquoi alors lui eût-il fait des traits avec des poufliaces?

Bref, tout allait pour le mieux, v'là-t-il pas que la niquedoule se faisait emboucanner par un pante et que le dispensaire la coffrait. Vrai! c'était pas de veine! On s'était fait une vie si honnête, sans pétard; les affaires marchaient bien et v'lan! on se retrouvait dans la mousse! Foutu de sort! C'était à dégouter de la bonne conduite...

Virginie écoutait son frère, hochant la tête en signe d'approbation; vraiment la vie était dure au pauvre monde. Lorsqu'il se tut, elle geignit :

— Ah! mon vieux Zidore, j'ai pas pus de chance que toi!... Avec le Camus...

— Le Camus! un rude gars! interrompit Zidore. T'es avec le Camus? Mes compliments! V'là un homme qui fait honneur à une femme! Et t'oses geindre?

— Attends donc! Ça allait bien avec lui...

— Y t'a lâchée?

— Que non! Le Camus est toujours mon homme! seulent il est aux pattes de la Cigogne.

— Ah! bougre! s'exclama Zidore.

— Oui, à la Maz. Pas pour grand'chose, pour une batterie, un petit coup de surin à un pante. J'ai eu de ses nouvelles par un fanandel qui sort de la boîte. Il espère bien s'en tirer avec trois mois d'ombre, mais enfin, il est coffré!... Me v'là sans homme pour me faire respecter.

— T'es assez gironde pour trouver un aut' mec.

— Ah! ben! ce serait du joli. Quand le Camus sortirait du bloc, il me refroidirait pour sûr, et n'aurait pas tort. On ne fait pas de ces saletés-là à un homme comme lui.

— T'as raison! C'est pas des choses à faire. Faut en en prendre ton parti, la gosse; tant pire pour toi.

Ils restèrent tous deux à se regarder, branlant la tête, n'ayant plus rien à se dire, mais sans se séparer encore. Virginie tournait ses pouces, les mains nouées sur le ventre, tandis que Zidore se dandinait, le cigare éteint qu'il mâchonnait jaunissant sa lèvre.

Tout d'un coup, comme la fille s'éloignait en lui jetant un : bonsoir! Il se frappa le front et la rappela :

— Suis-je loufoque? En v'là une idée! Ça va tout seul.

— Quoi donc? interrogea Virginie.

— T'as pas de mec, t'as pas de marmite; ça s'emmanche tout droit. Tu feras le truc pour moi et je te ferai respecter. Hein! C'est dit?

— Oh! dit pudiquement Virginie, t'es mon frère, tu peux pas être mon homme.

— T'es bête! Nous nous collons pas pour le pieu, mais pour le turbin. Tu fais ton travail, moi je te protège, c'est-y pas naturel, — de frangin à fraline; on est en famille, ça a bon air, on se soutient entre soi, seulement je relève la galette. Je suis pas exigeant, une roue de derrière par jour fera mon blot. Tu pourras même te maquiller du pognon et en faire passer au Camus; suis pas égoïste; faut bien qu'il se paye des douceurs, le fanandel. Hein! cette fois, t'as plus le trac. C'est gy?

Virginie l'écoutait, d'abord indécise, peu à peu convaincue :

— Ça va!

— Bravo! fraline. Nous ferons un chouette ménage. Et dis donc, t'as bien une amie à la sonde pour le Lazaro moi j'ai un copain pour la Maz, nous ferons dire la chose à la Delphine et au Camus pour qu'y ne se fassent pas de mauvais sang. Ah! la riche idée que j'ai eue! Ça va-t-il leur faire plaisir!

Georges de LYS.

MADAME

I

Lorsque M. Georges Béclin perdit sa femme, morte à vingt-huit ans de la poitrine, toute la ville admira sa douleur.

Le soir même de l'enterrement, il y avait bal à la préfecture : on plaignit le veuf entre deux contredanses. Toutefois la préfète se montra sceptique : « C'est un désespoir d'homme, fit-elle, M. Béclin se remariera l'année prochaine. »

Quatorze mois plus tard, en effet, Georges Béclin se remariait.

La première fois, il avait épousé par amour une jeune fille de la noblesse, dont les parents étaient ruinés : Mlle Hélène de Réaux. En secondes noces, il épousa par raison une héritière du haut commerce : Mlle Anaïs Grosjean. Hélène avait été belle, élégante et fêtée ; avec elle, en quatre ans, Béclin gaspilla un bon tiers de sa fortune. Anaïs était une dévote de province, sèche, plate et couperosée ; mais la dot, embellie par de solides espérances, étayée par une éducation sévère, suffisait à calmer les scrupules d'un cœur délicat. D'ailleurs, c'était de la part de Georges une sorte de réparation : il avait dû autrefois épouser Mlle Grosjean, et, s'il ne s'était épris brusquement d'Hélène de Réaux, Anaïs eût été la première et non la seconde Mme Béclin.

Quelques personnes s'étonnèrent même de la voir pardonner si facilement l'injure qu'elle avait subie. Mais la préfète eut à ce sujet un mot curieux qui fit le tour de la ville : « Que voulez-vous? Mlle Grosjean est chrétienne, et puis, qui vous dit qu'elle n'épouse pas M. Béclin uniquement pour être désagréable à la morte ? »

II

Le caractère d'Anaïs justifiait cette supposition. Il s'était beaucoup aigri pendant les dernières années de son célibat, et la douleur de Georges Béclin — cette douleur admirée de toute la ville, — avait avivé sa rancune. Elle détestait la morte, moins pour l'avoir supplantée peut-être que pour le souvenir charmant qu'elle laissait après elle, moins pour la préférence dont elle avait été l'objet que par une jalousie de fille laide et vieille.

Et ce fut bien en effet dans l'espoir secret de se venger qu'elle consentit à prendre une place qui jadis lui avait été volée.

Dès le premier jour, elle commença les hostilités.

Tous les bibelots, tous les objets, tout ce qu'avait aimé la première femme, tout ce qui lui avait appartenu, tout fut expulsé de la maison, descendu à la cave ou monté au grenier. Le mobilier, les tentures et les tapis furent changés. Le vert pomme remplaça le bleu ciel ; le marron éteint fut substitué au rose tendre. Elle fit la nuit là où il y avait autrefois la lumière.

« Ah! si *Madame* vivait encore, si *Madame* voyait cela! » s'écria un jour devant son maître un vieux domestique dont elle n'avait pu obtenir le renvoi ; et Georges répondit en baissant la tête : « Pauvre *Madame*, en effet! »

Ce propos fut rapporté à Anaïs qui, le soir même, à une observation de son mari sur l'ameublement, riposta :

— Oh ! vous savez, je n'aime pas le genre cocotte. Je ne ressemble pas à *Madame*, moi!

Et, de ce jour, elle n'appela jamais la morte autrement; elle prononçait *Madame* avec une pointe d'ironie méprisante.

Elle en souffrait, car elle en parlait souvent; mille choses venaient lui rappeler sa mémoire; c'était bientôt devenu une hantise. Il lui semblait que SON SOUVENIR flottait dans l'air; Georges en était comme imprégné ; elle *le* sentait derrière une parole, à travers un geste, au milieu d'un silence prolongé.

De même qu'elle *l'*avait éliminé du salon, de la chambre à coucher, elle *le* chassa de la salle à manger. Les heures de repas furent modifiées; elle s'enquit des plats que *Madame* avait préférés et les bannit désormais des menus.

Ceux qui, du temps de *Madame*, avaient été intimes dans la maison furent naturellement congédiés; on se réconcilia, en revanche, avec les parents collets montés, que les allures de *Madame* avaient offusqués.

A tous moments, par des allusions blessantes et d'aigres comparaisons, elle vilipendait la mémoire de *Madame*, critiquait ses goûts, blâmait ses habitudes.

Anaïs vivait et s'habillait, en effet, comme doivent vivre et s'habiller « les honnêtes femmes »; elle allait à l'église pour prier et non pour « exhiber des toilettes »: elle ne fréquentait qu'une « société honorable », ne prenait part qu'à des « plaisirs décents ».

Et cependant sa jalousie ne s'apaisait point, car elle se heurtait à la froideur résolue de son mari. Celui-ci écoutait les méchants propos avec indifférence, se refusait à comprendre les intentions perfides. Attitude exaspérante! Anaïs avait des envies soudaines de dire à Georges : « Je sais bien que tu penses toujours à *Elle*. Fâche-toi donc une bonne fois, aie donc le courage de prendre sa défense, pour que je puisse crier enfin tout ce que j'ai sur le cœur, depuis si longtemps, toute ma rancune et toute ma haine! »

III

Il y avait dans le cabinet de travail de son mari un secrétaire en bois des îles, dont Georges n'avait jamais voulu se séparer. C'était un cadeau de *Madame*.

Anaïs le savait, et ce meuble la fascinait. Elle le soupçonnait de receler quelque mystère, et elle rêvait de l'éventrer, de lui arracher son secret, d'y poursuivre le SOUVENIR qui, bien sûr, s'était réfugié là.

Elle parvint un jour à l'ouvrir pendant une absence de Georges.

Elle y trouva de vieux gants, des flacons, un sachet, des lettres.

Pages d'amour, folles et délirantes pages d'amour, où des baisers se jouent sous les mots, où l'image des caresses passées appelle les caresses futures! Elle ignorait ce langage. Elle en fut affolée. Et voilà que du paquet une photographie — maladroite photographie faite par son mari lui-même — s'échappa, qui représentait *Madame* complètement nue!

Anaïs eut un hoquet de dégoût : « Ah! les sales! » Mais aussitôt son cœur se gonfla, des larmes lui vinrent aux paupières, et elle gémit : « Jamais on ne m'a aimée comme cela, moi! »

Elle modifia alors sa manière d'être. Elle s'habilla et se coiffa avec soin, et Georges la vit un soir entrer dans la salle à manger, les joues pleines de poudre, les yeux soulignés de noir, les lèvres passées au carmin, une rose piquée dans les cheveux; elle s'était décolletée, un parfum lourd se dégageait de son corsage. Il la regarda avec stupeur, mais ne fit aucune observation. Seulement, après le dîner, quand elle se rapprocha de lui, avec des coquetteries amoureuses et de provocantes mignardises, il la trouva si parfaitement laide et il en eut un tel écœurement, qu'il l'écarta presque avec rudesse. « Si vous saviez comme je suis fatigué, ma chère! » Elle se redressa, toute blême, et d'une voix sifflante : « Ah! vous n'auriez pas dit cela, si ç'avait été *Madame!* »

IV

Anaïs reçut un jour une lettre anonyme. Une âme charitable l'informait que son mari avait une maîtresse, qu'il allait voir deux fois par semaine; on donnait même les jours, les mardis et samedis, ainsi que l'adresse d'une bouquetière, à qui il achetait des fleurs.

Elle ressentit une grande joie. Une autre la vengeait donc! L'infidélité de Georges ne la touchait point. C'était *Madame* qui était trompée! Georges aimait une autre femme. C'était à *Madame* que l'injure était faite.

Le mardi suivant, elle fila son mari, le vit entrer d'abord chez la bouquetière, d'où il sortit avec une botte de roses sur les bras. Il marchait d'un pas allègre vers les faubourgs. « C'est quelque fille d'ouvrier qu'il aura débauchée, » pensa-t-elle, et elle regretta ce choix. Mais comme il obliqua tout à coup vers la campagne, elle fut inquiète; cette inquiétude devint de l'angoisse, lorsqu'il se mit à monter le raidillon qui conduit au cimetière.

Elle le suivait toujours, s'effaçant derrière les arbres, se perdant parmi les stèles et les tombeaux. Une rage lui montait au cœur et des grondements sourds lui ébranlaient les tempes.

Anaïs ferma les yeux. Georges s'était agenouillé près du tertre où reposait *Madame*, et il priait avec ferveur. Il se releva, sema les roses sur le gazon vert, tira d'une niche ménagée dans la pierre du monument un médaillon, l'ouvrit, et longuement baisa les cheveux d'or de la morte.

Le cœur bouleversé, Anaïs le regardait faire. Elle avait d'abord songé à se précipiter vers la tombe, à piétiner les roses, à briser le médaillon qu'il baisait, à cracher sur la terre, — elle ne savait, — mais un découragement la prit tout à coup et elle s'enfuit.

Une heure après, Georges rentra. Comme elle s'avançait vers lui, elle aperçut parmi les poils frisés de sa barbe brune un long cheveu blond qui s'y était glissé. Brusquement, sans qu'il ait pu faire un geste, elle l'arracha, et le lui montrant, elle lui jeta, avec un indicible accent de dégoût, cette ph[illegible] son impuissante rancune :

« Vous fréquentez les filles, à présent! »

Marcel [illegible]

UN TENDRE

PREMIÈRE PARTIE

I

La maison avait un aspect d'école, avec ses trois corps de bâtiment percés de grands vitrages, et, dans le couloir qu'ils venaient de suivre, tombaient des carrés de soleil, des nappes de lumière, où dansaient des poussières blondes.

— C'est gai, ici, fit Jeanne.

Arrêtée devant une petite porte très simple, peinte en clair, elle cherchait vainement la sonnette, et sa main gantée courait impatiente sur la moulure. Tout était silencieux dans ce couloir qui avait un air de paix solitaire, la sérénité d'un lieu reculé où personne ne pénétrait.

— Frappe, conseilla Rosel.

Au second appel, Clairain vint ouvrir. Il était petit, tout jeune et blond, avec une fine moustache, des joues roses, de jolies dents. Mais la porte attirée, il recula un peu, surpris ainsi en négligé d'intérieur, ses pinceaux à la main. Jeanne, tout de suite, se présenta :

— Mlle Jeanne Saulier.

Il s'inclina, tendit la main à Rosel qu'il connaissait; il dit :

— Entrez donc, je vous prie... ma bonne est absente, vous m'excuserez...

Il était pris au dépourvu, en plein travail, il ne s'attendait pas... Et tout en s'excusant, il les guidait dans l'atelier, une vaste pièce ouverte au plein jour par de larges baies vitrées, d'où l'on voyait au-dessous de soi défiler la rue. Là, se retrouvait l'impression d'école que donnait la maison; il avait, cet atelier, un air de salle d'étude, de grande classe, avec la sobriété de ses murs blancs où quelques toiles appendues semaient la gaieté de leurs tons frais.

Maintenant, Clairain regardait ses visiteurs. Dans la lumière, Jeanne, grande et svelte, avec sa frimousse mobile, l'épaisse torsade de ses cheveux roux, ressortait toute blanche, jolie dans sa robe de printemps. Rosel, à côté d'elle, très gros, soufflait un peu, et sa figure bonhomme, barrée d'une moustache forte, portait très accusée l'empreinte de la quarantaine. Tous deux semblaient très amis, et se tutoyaient, liés par le théâtre, où elle brillait étoile, et dont lui s'occupait en amateur qui écrivait des pièces à ses moments perdus.

Jeanne, cependant, expliquait, parlant très vite, avec beaucoup de mots :

— Monsieur, je suis bien contente de vous trouver, car j'étais curieuse comme tout de vous connaître... et ça va bien vous amuser, c'est à cause de votre petite toile, cette paysanne rousse que j'ai vue hier aux *Indépendants*. Est-ce que votre bonne femme ce n'est pas moi? Tout : mes traits, ma figure, ma taille... Vous pensez si mes amis m'ont reconnue, et vous voyez une femme étonnée. D'abord, naturellement, j'ai cru à une bonne farce de rapin, mais Rosel m'a affirmé que vous ne me connaissiez pas, que vous ne m'aviez jamais vue, alors, j'ai trouvé ça si drôle, que me voilà.

Clairain, debout, l'écoutait, presque confus. Elle l'intimidait, cette grande fille, et pendant qu'elle parlait, il roulait ses pinceaux dans ses doigts, tandis que le rose de ses joues s'accentuait un peu. C'était vrai, il ne la connaissait pas, il ne l'avait jamais vue, n'allant guère au théâtre, employant tout son temps à peindre. Sa seule distraction était de passer quelques heures, le soir, avec des amis, à causer d'art. Et il disait cela doucement, honteux pour la première fois d'avouer qu'il était si peu parisien, qu'il vivait en sauvage. Rosel, à l'écart, les regardait tous deux et semblait s'amuser beaucoup.

Alors Jeanne le questionna. Était-ce un modèle qui lui avait posé la figure? Et quand elle sut qu'il l'avait peinte d'intuition, elle vit là comme une affinité entre eux, l'indice certain qu'ils devaient se rencontrer, être amis.

Ils causèrent. Elle voulait acheter la toile, et elle fut déçue d'apprendre qu'elle était vendue. Mais Rosel proposa :

— On peut tout arranger. Si tu lui demandais de faire ton portrait?

— Voulez-vous? demanda-t-elle.

— Je veux bien, dit-il simplement.

Et elle resta là encore, inspectant l'atelier. Sur le chevalet, une petite toile où souriait une gamine avec un joli mouvement de petite femme déjà sérieuse l'attira.

— Oh! gentille comme tout, cette petite. Regarde donc, Rosel, un amour!

Elle voulut voir aux murs, dans les cartons, partout, des ébauches, des dessins, des croquis, et elle admirait, séduite par cette notation vive, cette explosion de couleurs, et cette lumière où baignaient tous les sujets, une lumière blonde et fraîche qui les faisait éclater et vivre. Rosel, qui comptait un grand-père peintre dans l'école romantique, hochait la tête, approuvant par complaisance.

— Ça doit être amusant de peindre, disait Jeanne, et puis c'est bon de travailler quand on s'ennuie, quand on est triste.

Clairain sourit.

— Je ne m'ennuie jamais, je ne suis jamais triste.

Elle le regarda, étonnée.

— Vous avez de la chance.

Ils causaient l'un près de l'autre, très camarades après dix minutes de connaissance, et il se sentait, à présent, très à l'aise à côté d'elle. Il remarqua qu'elle était teinte au fourmillement de points bruns qui piquaient l'extrémité de ses cheveux; les cils aussi étaient bruns, mais cette teinte rousse allait très bien à sa figure mutine et grave tout à la fois, charmante vraiment.

Jeanne bavardait librement, avec la mobilité de ses traits, des gestes, des mines; la conversation effleurait vingt sujets, repartait, revenait, capricante et pleine d'imprévu. Clairian, amusé, la questionnait sur le théâtre, sur ses camarades qui devaient la jalouser, et elle se livrait, disait tout, spontanément avec un abandon de grande camarade.

Ah! oui, les petites cabotines, toutes des envieuses qui la détestaient, comme si c'était de sa faute si elle avait eu de la chance, si elle aimait son métier, si elle était moins bête que les autres. Le théâtre l'avait tentée et elle s'y était risquée, voilà; elle avait réussi, tant mieux, elle se donnait assez de mal pour cela, travaillant, cherchant... Il y avait des nuits où elle n'en dormait pas, où elle étudiait, la tête fiévreuse; et le lendemain, elle avait des migraines!... Mais c'était si bon d'apprendre et de dire, d'avoir un public à soi, de lui réciter des choses comme on parlerait à des amis dans un salon! Aussi, quand elle apprenait, ouste! plus personne, il fallait qu'elle fût seule; elle mettait les mains derrière le dos, en tenant une canne pour ne pas faire de gestes. Quand elle était petite, on la faisait se tenir ainsi parce qu'elle se courbait tout le temps...

Un rayon de soleil fusait, jouait sur sa figure; elle était tout illuminée. Dans l'atelier, flottait une fraîche odeur d'œillets blancs. Alors, tout de suite, sans transition :

— Tiens! vous aimez les fleurs! c'est aussi ma manie d'en mettre partout chez moi.

Mais elle demanda l'heure, et quand elle sut qu'il était trois heures passées, elle eut un grand geste, mima une fuite :

— Vite, sauvons-nous! Et ma répétition! A un de ces jours, venez me voir, rue de Rivoli; à partir de cinq heures on me trouve toujours. Nous recauserons de mon portrait.

Quand ils furent partis, Clairain remarqua à terre, dans l'atelier, un de ses gants qu'elle avait oublié, un petit gant blanc qui sentait l'héliotrope. Il la trouvait très drôle, cette grande fille avec ses gestes, ses mouvements rapides et souples, la mobilité de son visage, toute son expansion de franche camarade. Et il alla ranger le gant, soigneusement, dans un tiroir. Cela lui était très doux, sans qu'il sût pourquoi, de penser qu'elle était son amie...

II

Sous les lumières, il faisait très chaud. Les invités se pressaient, et c'était un pêle-mêle d'habits noirs et de toilettes claires, de plastrons blancs qui se fripaient et d'épaules nues qui devenaient moites. La sueur perlait en gouttelettes au front et à la nuque des gros hommes. Il se faisait un bruit ininterrompu de causeries et de rires qui gênait à côté l'audition du concert.

C'était à une soirée que donnait un peintre connu. Jeanne, inscrite au programme, arriva après le théâtre, au bras de Rosel. Très à l'aise, elle semait des poignées de main, parlant fort, augmentant le tapage, et dans le petit salon réservé aux artistes, il y eut tout de suite autour d'elle un cercle d'habits noirs.

Sa tignasse rousse qui flambait au-dessus des têtes révéla sa présence à Clairain. Il s'approcha, glissant entre des poitrines et des dos.

— Tiens, mon petit peintre! dit-elle.

Il la regardait en souriant, avec le plaisir de la retrouver, et sa figure douce de fille ressortait toute rose de son frac correct. Elle demanda brusquement :

— Et vous, qu'est-ce que vous dites?

Il répondit :

— Oh! rien, il fait une chaleur...

Et il pensa :

— Je suis idiot.

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 14. Édition de Paris : 5 centimes. 8 AVRIL 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements. 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an.............	6 — »	10 — »

LA BUVEUSE DE SANG, par RACHILDE



LA BUVEUSE DE SANG

I

Toute seule, toute rouge, comme ivre, cette pleine face d'une éternelle effrayée par un mystère qui n'est peut-être que l'éternel désespoir de son propre néant, la Lune, roule sur un ciel immense dont l'étendue semble doublée encore de l'immense étendue de la lande.

Et déserte, et brune, maintenant, de rose qu'elle est le jour, comme frappée d'une terreur mortelle causée par son propre silence, la lande déroule sa chevelure inculte, coupée, au milieu, de la raie livide d'un sentier qui va rejoindre le ciel, tout là-bas, tout là-haut, à perte de vue.

C'est une belle nuit, paisiblement extraordinaire, où il n'y a rien qui ne soit calme et troublant.

De près, au loin, personne. Ni grand chapeau de paysan, ni toiture de maison. Personne... sinon que la Lune a l'air de quelqu'un!

Dominatrice, impérieuse, ouverte en rond comme un puits d'or, aspirant tous les aromes et tous les souffles, elle avance, un peu de travers, titubant d'une énorme ivresse tranquille, elle hume des choses ou des êtres dont les multiples vies, s'étouffant, font ce silence mortel qui frappe de vertige.

Dans la bruyère, des oiseaux, réveillés à sa lueur d'incendie, demeurent immobiles, les ailes palpitantes, les yeux fixes et la contemplent avec une stupeur folle.

Dans le sentier, les menues couleuvres des sables regagnant leur gîte, s'arrêtent, dressent la tête, battent le sol de leur queue fine, et, regardent, à leur tour fascinées, le flamboiement nouveau de cette gueule d'hydre.

Des myriades d'insectes funèbres sortent, sans bruit, de leur trou, et quelques-uns, pour la mieux découvrir, ont mis des lunettes d'émeraude.

Une heure s'écoule, solennelle, où plus rien ne bouge. mais, là-haut, lentement, insensiblement, la face de la Morte d'effroi s'avance de son vol muet de vampire et cherche...

... Elle cherche, car elle est comme penchée sur la lande; elle s'incline, très saoule, désireuse de boire davantage; elle aspire, elle hume, elle attire à sa bouche ouverte en puits d'or tout ce qui est de l'esprit ou du sang.

Voici que là-bas, par le sentier livide, une petite forme noire arrive. C'est d'abord un insecte, une fourmi debout, une couleuvre ondulant sur sa queue; ensuite un oiseau, marchant les ailes traînantes : enfin, c'est une femme. Elle est toute jeune, a une figure pâle et ronde, encadrée d'un bonnet rond, serre-tête de velours comme en ont les innocentes des hospices pauvres, des mèches blondes passent le bonnet en rayons glissants; elle porte la jupe ronde à plis pressés autour de la taille; ses sabots sont ronds, à bouts camus, et ses mains, petits astres satellites, se balancent sur son tablier large : c'est une belle fille de Bretagne, aux yeux clairs qui béent pour ne pas voir!

Et elle marche sans savoir où elle va, titubant un peu, les jambes gourdes, lassée d'une infinie langueur. Elle regarde la Lune et la Lune doit l'avoir vue; sa face transparente de morte poitrinaire est devenue plus sombre, plus rouge de sang corrompu, et on devine qu'une pensée obscure enténèbre les lointains du monstre d'or.

La petite paysanne s'assied sur la bruyère, n'en pouvant plus, les seins tenaillés par des douleurs légères comme les âpres caresses de l'*herbe-qui-chatouille*. Il n'y a donc pas de remède à son mal? La vieille grand'mère qui lui a dit : « Marche! » sait-elle, au juste, pourquoi il faut marcher? On dormirait si bien sur la lande, à cette heure où le grillon n'ose plus chanter! On dormirait si bien... et elle s'étend, tellement fatiguée que ses yeux se ferment malgré sa volonté de les tenir ouverts, rapport aux mauvais anges...

Elle a quinze ans et elle rêve depuis trois nuits qu'elle mange de la terre. Elle est remplie d'un mal bizarre dont on ne peut lui dire le nom. La vieille mère-grand, idiote aux gestes vagues, tout ce qui lui reste de famille, déclare que c'est la lune qui est cause de ça, et, en dirigeant son bras du côté de l'océan, par delà les landes désertes, elle répète :

— Oui, c'est *elle* qui fait partir la mer, c'est *elle* qui fait venir les femmes...

Comme la vieille est sourde, elle n'entend pas le rire incrédule de la petite; elle garde, rigidement, son bras levé, les yeux fixes, debout devant la vitre où s'allume [illegible], la blonde tête coupée qui cherche éternellement tout le sang répandu de son corps d'autrefois.

— Marche! Marche! crie la vieille. Va donc! C'est la Lune qui est cause de tout!

Elle montre le poing, peut-être à la Lune, peut-être à la fille, et la fille s'en va, ne se souciant plus de rire, car l'heure des farfadets a sonné pour la lande.

... L'enfant ne peut lutter contre le bon sommeil qui la prend, elle s'endort. Cette fois, elle rêve que la Lune l'embrasse, que la lune est une bouche de miel.

— C'est *elle* qui fait partir la mer, entends-tu, Marivonnec!

Quand se réveille la pauvre fille, il fait nuit noire; et elle pleure, tout isolée dans sa honte de vierge surprise, elle pleure parce que la Lune n'éclaire plus son chemin, qu'elle se sent perdue à travers le monde, et surtout parce que personne ne l'aime.

Dolente, elle s'en retourne, petite ombre laissant des taches d'ombre sur le sentier livide; elle s'en retourne pleurante; mais, là-haut cachée sous le deuil du ciel, doit ricaner la Lune, la Lune, fleur de feu, qui vit du sang des femmes!...

II

— Hé! la Marivonnec!...

— Hé! le Jeanivon!...

Et ils balancent leurs bras sans trouver autre chose. Il a bientôt dix-huit ans. Elle, porte ses quinze ans et sa robe ronde à plis pressés autour de la taille, plus fièrement, maintenant qu'elle se sent femme et jolie. Lui, a un chapeau à grands bords qui lui vient d'héritage, et ça lui fait, dessous, une toute petite tête de poupard brun qui aurait des yeux vivants.

Ils marchent, suivent le droit sentier de la lande, en écoutant le grillon. La Lune se lève seulement. De l'horizon, elle les regarde, blottie tout au raz des bruyères, emmoustachée de brindilles, et elle les guette comme la prunelle d'un gros chat guetterait deux souris.

— Oh! la Lune!... dit Jeanivon.

— Oui la Lune!... fait Marivonnec.

Elle reste pensive. Il y a un secret entre elle et la Lune, mais ça ne concerne pas Jeanivon. Ils balancent leurs bras.

Une heure s'écoule. La Lune monte, monte, tel un globe d'ambre où brûlerait un cœur, telle une urne d'albâtre pleine de cendres... Elle est moins énorme et plus pâle. Elle a des coquetteries; une écharpe de vapeurs blanches sous laquelle son teint s'adoucit jusqu'à prendre les nuances de l'hortensia. Elle monte et resplendit tout à coup, dégagée de ses vapeurs, belle comme la tête de l'épousée d'où tombe le voile.

— Oui, la lune! fait le Jeanivon, pensif à son tour.

— Oh! la lune! fait Marivonnec joyeuse, brusquement.

Ils restent là, au milieu du sentier, se tenant les mains, dans un silence qui les ravit, et le grillon lui-même respecte leur extase.

— Tu as les joues comme des roses! risque Jeanivon attendri.

— Tu as les joues comme un soleil, répond Marivonnec, mais tu n'as pas de barbe, tu ressembles à notre curé!

Et elle ne peut pas s'empêcher de rire, elle éclate, elle se tord, elle se roule et elle entraîne Jeanivon sur les bruyères, Jeanivon qui rit aussi, bien que ce ne soit pas drôle pour lui d'être comparé à un monsieur prêtre.

Le Lune, là-haut, a l'air de grimacer le même rire forcé, du bout de deux ombres qui viennent éclore à sa surface comme deux feuilles de nénuphars à la surface d'un lac jaune.

Quand ils ont fini de rire, ils s'embrassent muettement, bouche à bouche, s'étreignent à pleine poigne, à la bretonne, sans reprendre haleine, comme des colombes, le bec dans le bec, l'un suivant les mouvements de l'autre, et ils font onduler les cous gonflés de plaisir. Ainsi s'embrassent les fiancés les plus chastes; malheureusement, ce soir, la Lune a ri... et Jeanivon, d'un souple coup de reins, renverse la Marivonnec. Ah! elle dit qu'il n'a pas l'air d'un homme, il le lui fera bien voir!

Marivonnec, l'innocente, pousse un cri de douleur pendant que ricane toujours la Lune... la Lune, fleur de feu qui vit du sang des femmes!

III

Des nuages passent en galopant dans la rafale, et, derrière ces noirs étalons du diable, on voit, par instants, luire la Lune, en mince croissant, qui talonne leurs croupes comme un éperon d'or. Ils sont si bas, ces nuages, qu'ils semblent pendre sur les bruyères, toujours brunes et sombres comme des plaques de sang séché. Le vent fait un bruit de draps de mort qui claquent. Tous les morts doivent se débattre, cette nuit, et pleurer, à long torrents de larmes, leurs anciens crimes.

La Marivonnec est sortie, cependant, parce que la grand'mère lui a dit, montrant le poing au ciel :

— Va, marche, marche, c'est pour ton mal qu'il faut marcher!

Poussée dehors par l'idiote vieille, Marivonnec est sortie, se cachant la figure sous ses cheveux qu'elle ne veut plus peigner.

C'est donc toujours bon pour tous les maux, de marcher? Elle sent bien qu'on la chasse, mais elle veut croire aussi que c'est un remède, l'éternel remède : aller droit devant soi! Et elle va. Les nuages vont plus vite qu'elle. Ils se bousculent, ils grimpent les uns sur les autres, se cabrent, puis s'enfuient dans toutes les directions. Il ne reste plus que des flocons gris, des brins de laine, des plumes, du duvet voltigeant, et, au centre du champ de bataille déblayé, la Lune très mince qui paraît s'arrêter, se relever comme le bout d'une faux brillante, au-dessus du crâne du faucheur!

Marivonnec sanglote. Elle est éreintée. Quelqu'un semble la mener par son ventre qui est si gros qu'il est toujours plus avant qu'elle sur le chemin. Voici trois jours qu'elle souffre sans oser crier. Ah! la bruyère n'est pas douce, l'hiver; pourtant, elle voudrait bien dormir.

La Marivonnec finit par trouver un lit. C'est un creux de marécage au milieu de la lande; la pluie l'a raviné, la boue l'a ouaté, et la sorcière la bénira... qu'importe, Marivonnec s'étend, se roule, elle rit à se briser les dents, elle hurle, appelle les mauvais anges. Ah!... tous les mauvais anges pour la délivrer! et *un* vient qui, de son doigt pointu, lui déchire le ventre. Alors, elle est furieuse, elle est ivre de colère, elle le saisit à la gorge, il est tout petit; mais les pires démons sont tous petits, et elle l'étrangle, sans se douter, la pauvre, qu'elle étrangle son enfant.

Elle sort de la fosse, pleine d'ordures, pleine de boue, courbée en deux, subitement devenue vieille, et elle imite la mère-grand, l'idiote; elle montre le poing au ciel, à la Lune.

Celle-ci, victorieuse des escadrons noirs des nuages de la mort, scintille, s'allonge en flamme blanche, pure, pure, comme la lumière d'un cierge blanc. La Lune brille, la Lune, fleur de feu qui vit du sang des femmes!...

RACHILDE.

LA GENDARME RÉCALCITRANTE

I

Bernadou avait juré de faire cocu son collègue le gendarme Patte. Ce n'était pas qu'il lui en voulût personnellement; mais Mme Patte était bien la plus gentille commère qui se pût voir : une brune avec des yeux bleus d'un joli rire tout empli de lumières et qu'ensoleillait encore l'éblouissante rangée de ses dents.

Patte, d'ailleurs, manquait à la collection de Bernadou. Car, si Bernadou était garçon, il avait eu la chance de tomber dans une brigade où tous les gendarmes, quoique vieux, étaient pourvus, grâce sans doute au prestige de l'uniforme, de fort avenantes petites femmes; et la femme du brigadier, d'abord, ainsi que c'était son droit, puis deux autres, ne demandant pas mieux que d'utiliser les énergies que les maris laissaient sans emploi à la maison, avaient entrepris de le consoler de son célibat. Et elles le consolaient effectivement, çà et là, tandis que les bons gendarmes, pris par quelque service de nuit, s'en allaient par les routes, deux à deux, sous la lune.

C'était, au demeurant, profit pour tout le monde. Les dames, uniquement préoccupées, chacune pour son compte, du beau gendarme, en oubliaient de se dérober les objets qui traînaient dans la cour; elles ne dépendaient plus subrepticement le linge mis à sécher à des cordes, ni ne prenaient plus plaisir à salir l'escalier l'une de l'autre, en accusant la voisine. Une paix inconnue jusque-là régnait dans la caserne. Le brigadier engraissait. C'était l'âge d'or de la brigade.

Seule, Mme Patte refusait obstinément de coucher avec

Bernadou. Chaque fois, aux prières du gendarme, elle secouait la tête de son même mouvement lent, obstiné.

— Oh! non, monsieur Bernadou, Vous êtes bel homme, c'est vrai; une femme serait bien heureuse avec vous; mais, tout de même, c'est pas à faire ce que vous me demandez-là!

— Pourquoi? disait Bernadou.

— Parce que!

— Parce que quoi?

Au fait, elle n'en savait rien, absolument. Elle n'était pas plus bégueule qu'une autre, au contraire. Même la recherche de Bernadou la flattait. Elle lui savait gré de sa politesse, le trouvait bien honnête, et, presque, à de certains moments, elle regrettait de n'avoir pas consenti. Seulement, ayant dit non une première fois, elle ne savait plus comment faire pour dire oui. L'affaire était mal engagée, il était trop tard; et, maintenant, on l'eût assommée plutôt que de la faire céder.

— Nous verrons bien! dit Bernadou.

II

Une nuit, Mme Patte s'éveilla à demi, entendant du bruit. Elle ne s'inquiéta pas, se rappelant que son mari était parti le soir à un service de correspondance. Patte, dans ces cas-là, rentrait doucement, pour ne pas la déranger; il se déshabillait sans lumière, se coulait dans le lit sans souffler mot. Ce fut ainsi, en effet, que les choses se passèrent. Mme Patte en avait vaguement conscience, replongée dans un demi-sommeil. Elle perçut que le lit ployait sous un nouveau poids, qu'un corps tiède s'allongeait près du sien. Elle se rendormit.

Au bout d'un moment, un contact commença de la gêner. Elle se recula d'un mouvement instinctif. Mais la gêne persistait, l'arrachait insensiblement de son repos. Elle grognait, ne se rendant pas compte de ce qui la tourmentait ainsi; mais, peu à peu, devant une obstination, une insistance continue, une notion plus précise de la réalité l'envahissait, et, tout à coup, elle comprit :

— Oh! non, geignit-elle, je dors!

Elle protesta de nouveau :

— Ce n'est pas raisonnable! Demain, voyons!

Cependant une paresse l'immobilisait. Une appréhension de s'éveiller tout à fait, de l'effort même de son refus, la laissait docile, résignée. Elle poussa un grand soupir et se rendormit.

Deux heures après un nouveau bruit réveilla Mme Patte, un bruit de bottes par la chambre. Elle pensa que son mari se levait. Alors, agacée :

— Qu'est-ce que tu as cette nuit? demanda-elle; tu es fou?

— Mais, dit Patte, je rentre de la correspondance;

— A présent!

— Ben oui, à présent!

— Comment! s'écria-elle, c'est donc pas toi?

— Mais si, c'est moi! Qu'est-ce qui te prend?

Elle demeurait béante, stupide, assise sur le lit, dans l'ombre. Ah çà! elle avait donc rêvé? Pourtant, non; elle était bien sûre; les souvenirs lui arrivaient de plus en plus précis. Mais alors, qui donc était-ce? C'était fort, ça, par exemple! Comment! ce serait Bernadou! Elle faillit jeter des cris, conter l'aventure à son mari. Une prudence la retint. Qui savait comment il prendrait l'affaire? N'était-il pas un peu tard pour crier? Il lui parut préférable de réfléchir. Elle se contenta de répondre :

— Rien, je rêvais, tu m'as fait peur!

Patte se coucha paisiblement et ronfla. Sa femme, au contraire, ne put se rendormir. Elle était d'autant plus furieuse qu'elle ne voyait pas, si elle accusait Bernadou, le moyen de fournir la preuve. Elle se jurait à elle-même de tirer de cet outrage une vengeance éclatante; mais laquelle? Rien de raisonnable ne se présentait à son esprit. Même par moments, de l'étonnement où elle demeurait de cette aventure, une admiration presque montait. Un pareil toupet la désarmait, et elle n'envisageait pas sans un certain plaisir d'avoir inspiré à Bernadou une passion qui ne reculait pas devant un crime. Pourtant, elle aurait préféré qu'il n'eût pas réussi. L'idée du triomphe du gendarme, la pensée que la chose fût accomplie ainsi, bêtement, sans qu'elle se doutât de la fête, lui devenait insupportable. Comme c'était amusant, un monsieur, qui pouvait se vanter d'en avoir eu sa part, comme ça, tranquillement!

Mais ce fut bien pis, le matin lorsque, ayant rencontré Bernadou à la pompe, en allant tirer de l'eau, celui-ci s'informa si elle avait passé une bonne nuit, si elle avait eu de jolis rêves. Comment! il se fichait d'elle, par-dessus le marché! Il eût demandé pardon, il se fût accusé d'un coup de folie immaitrisable; bien sûr, elle l'aurait pris de très haut tout de même, parce que enfin... Mais il la blaguait! Ah bien! il lui paierait ça, par exemple!

III

Le mardi suivant, vers minuit, le gendarme Patte rentrait de la correspondance, fatigué de sa longue chevauchée, au pas, sur les routes noires. Pressé de dormir, il ouvrit doucement la porte, se déshabilla dans l'ombre, sans bruit, de peur d'éveiller sa femme en sursaut, comme l'autre fois, ou de s'exposer peut-être à quelque conversation conjugale, dont son sommeil fût encore retardé.

Mais comme il se coulait dans le lit avec précaution, brusquement une averse de gifles lui tomba sur le visage, des ongles l'égratignèrent furieusement, tandis que sa femme poussait des cris affreux. Il n'avait pas eu le temps de comprendre encore ce qui lui arrivait que déjà il était jeté à bas du lit, renversant la table de nuit qui lui tombait sur le dos, et qu'il roulait parmi les chaises où il se cognait le front, jusqu'à l'autre bout de la pièce.

En même temps, sa femme, qui s'était précipitée vers la porte, criait :

— Au secours! au viol!

Toute la caserne était en émoi; des pas dégringolaient les escaliers; les gendarmes, les femmes accouraient avec des lumières.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le brigadier

Mme Patte ouvrait la bouche, lorsqu'elle aperçut Bernadou derrière le brigadier. Elle se retourna vivement, demeura hébétée. Son mari, culbuté parmi les meubles, sacrait et jurait, empêtré sous une table, sans arriver à se dégager. Le brigadier n'eut pas une seconde d'hésitation. Il comprit l'affaire du premier coup : Patte s'était enivré pendant son service de correspondance. Et sans rien vouloir entendre, il le fourra à la salle de police, séance tenante, pour tapage nocturne.

Jean REIBRACH.

TRAITEMENT DE LA NEURASTHÉNIE

On lit dans la *Revue internationale de thérapeutique* :

« Dans la forme de neurasthénie, qui se traduit surtout par la promptitude insolite avec laquelle se manifeste la fatigue musculaire, un des meilleurs adjuvants du traitement général est la *Coca*. Cette plante n'est pas seulement un agent d'épargne, c'est par excellence un *agent dynamophore*, qui tonifie le système nerveux sans augmenter dans une proportion gênante le pouvoir excito-moteur de la moelle. L'endurance à la fatigue, qui résulte de l'usage de la coca, est aujourd'hui une notion banale. C'est à la présence de la coca que le *Vin Mariani* doit ses propriétés névrosthéniques, qui en rendent l'usage si salutaire aux personnes affectées de la forme de neurasthénie mentionnée ci-dessus.

LA ROBE DE BAL

Ce matin-là, un peu avant dix heures, Edgar Bidoche allait partir pour son bureau, quand sa concierge, l'interpellant au passage, lui cria :

— Dites donc, monsieur Bidoche?

— Quoi donc, madame Bonnet?

La portière prit un air de circonstance, joignit pudiquement les deux pointes de sa camisole et murmura :

— Bédame... ça n'est pas pour vous tourmenter, mon pauvre monsieur.. Mais enfin, voilà trois termes qui sont en retard...

— Je sais... je sais bien.. jeta Edgar, que ce rappel brutal à la réalité rendit subitement rêveur; qu'est-ce que vous voulez, madame Bonnet, est-ce que vous croyez que je n'aimerais pas mieux pouvoir faire honneur à mes affaires? Seulement, les circonstances. .

— C'est que M. Dufour, le propriétaire, qui habite la maison, a l'œil comme de juste. . Il a bien voulu, à cause de ce que je lui ai dit, vous laisser encore un peu de temps: mais si, avant la fin de la semaine, vous ne lui versez pas au moins un acompte, je crains bien que...

Je tâcherai, madame Bonnet, je ferai tout mon possible

Et ayant pris congé de sa concierge, Edgar sortit pour remonter en hâte la rue de Vaugirard

*

Edgar Bidoche avait vingt-cinq ans Il était depuis plus de dix-huit mois employé à l'Assistance publique, qui, par une de ces ironies dont la vie est pleine, l'avait délégué à la distribution des secours du bureau de bienfaisance du quinzième arrondissement, — et c'était là que, de dix heures à midi, et de deux à quatre, il soulageait la misère parisienne avec autant de générosité que le lui permettait la largesse des crédits municipaux.

L'administration n'était guère prodigue. Mais si elle lésinait avec les indigents, elle ne couvrait pas d'or non plus ses employés. Et Edgar Bidoche aurait été le premier à vous dire que lorsqu'on ne doit compter que sur soi-même, et qu'avec deux mille quatre cents francs il faut payer son loyer, son tailleur, sa pension et le reste, on peut se désintéresser du cours des obligations cotées en Bourse.

Il est vrai qu'il avait tourné la difficulté par un procédé aussi simple que pratique. Incapable de [illegible] sur ses maigres mensualités, il avait résolu de traiter, comme il disait, ses créanciers par « l'expectative ». Il avait en outre pour principe d'amortir toujours les dettes les plus pressantes; et comme il estimait que le propriétaire, le tailleur et le restaurateur pouvaient attendre, il se préoccupait uniquement du reste.

Encore ne devait-il pas faire de folies, et se montrait-il, à cet égard, d'une philosophie que, malheureusement, les jeunes modistes et les petites couturières ne goûtaient qu'à demi. Ainsi, quand il leur répétait que l'or ne fait pas le bonheur, ces demoiselles usaient, pour lui exprimer sur ce point leur manière de voir, d'un procédé invariable qui lui laissait peu d'illusion sur leur fidélité. De sorte que si les liaisons d'Edgar ne brillaient pas toujours par l'élégance, elles avaient au moins le mérite de ces produits alimentaires qui sont généralement frais parce qu'on les renouvelle souvent; et Mme Bonnet ne laissait pas que de se scandaliser parfois de son inconstance. A preuve qu'un jour elle se mit en frais d'esprit pour lui dire :

— Écoutez, monsieur Bidoche, c'est étonnant que vous ne soyez pas entré au Louvre ou au Bon-Marché, vous avez vraiment du goût pour la nouveauté.

Le propriétaire, lui, ne faisait pas de calembours. Mais, quand il lui arrivait, soit en sortant, soit en rentrant, de croiser son locataire avec une nouvelle personne au bras, il lui lançait un regard qui devait l'édifier sur la tendresse de ses sentiments.

***

Cependant, le dernier avertissement de la concierge était comminatoire. Arrivé à son bureau, Edgar y songea. Que faire? On était au 17. Il n'avait plus qu'une quarantaine de francs pour atteindre la fin du mois; et justement il venait, en sa qualité d'employé de l'Assistance publique, d'être nommé commissaire d'un bal de bienfaisance qui devait avoir lieu le surlendemain à la mairie. Il aurait vraisemblablement quelques frais à faire, le buffet n'étant pas gratuit. Tout bien calculé, il lui était impossible d'accorder le moindre acompte à son propriétaire.

Et voilà qu'en cherchant un moyen de se tirer de ce pas difficile, il eut une idée. Il se rappela que, comme commissaire du bal; il disposait de plusieurs invitations inutilisées, et se dit :

— Si j'en donnais une à ma concierge? Ce serait toujours une manière de lui prouver mon bon vouloir; peut-être puiserait-elle dans le sentiment de sa reconnaissance quelques arguments qui militeraient en ma faveur auprès de M. Dufour!

Il prit un carton qu'il glissa dans sa poche, et, le soir même, en revenant de son bureau, il entra chez la concierge.

Mme Bonnet, précisément, se trouvait seule, son mari, garçon de bureau à la Compagnie du gaz, étant encore à ses occupations. Au sourire d'Edgar, la concierge augura bien de ses dispositions.

— Il doit être en fonds! se dit-elle.

Et déjà, après l'avoir invité à s'asseoir, elle se disposait à ouvrir sa cassette pour y prendre les quittances, quand M. Bidoche hasarda :

— Dites donc, madame Bonnet, est-ce que cela vous ferait plaisir d'aller danser?

La brave femme resta interdite, les yeux arrondis, les traits figés.

— Si ça me ferait plaisir d'aller danser?

— Oui.

— Dame! ça dépend.. avec qui?

— Avec moi.

Cette fois, elle crut que son locataire se moquait d'elle.

— Danser avec vous? Et où ça? demanda-t-elle.

D'un mot, Edgar lui expliqua qu'[illegible]
d'un grand bal, qu'il avait tout de suite pensé à elle, et

CE N'ÉTAIT QU'UN PAUV' PETIT SERPENT.....

Dessins de A. FALCO.

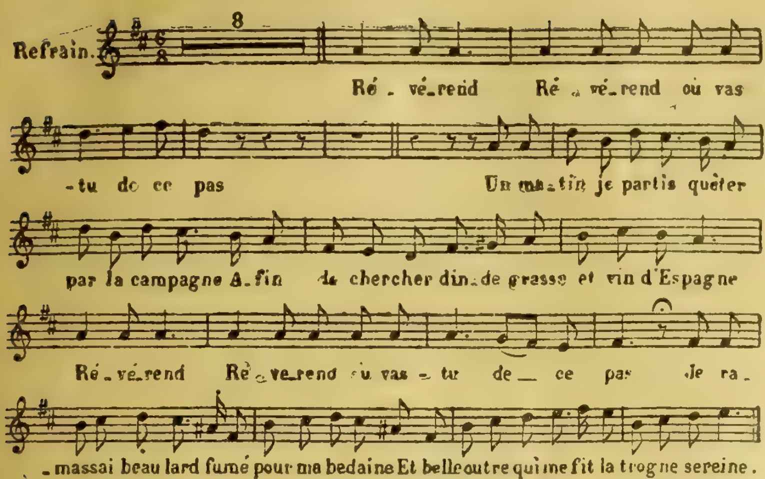


Aujourd'hui la petite fille d'Eve se méfie bien du serpent, mais celui-ci n'en cause pas moins la perte de l'homme.

Paroles de Jules ULRICH. Musique de Lucien DURAND.

LE MOINE QUÊTEUR

Ronde du Monastère de Touai.



II

Rentrant au couvent, je vis venir Bergerette,
Qui croquait de ses dents blanches bonne galette.
Révérend, Révérend, où vas-tu de ce pas?
« La chaleur de ce jour est vraiment suffocante,
Reposez-vous un peu fit-elle, provocante.
Révérend, Révérend, où vas-tu de ce pas?

III

Je me laissai reposer sur la tendre herbette,
Et j'invitai à mon repas la mignonnette.
Révérend, Révérend, où vas-tu de ce pas?
« Prenez de ce poulet l'aile jolie et tendre, »
Lui dis-je d'un air galant, et sans plus attendre.
Révérend, Révérend, où vas-tu de ce pas?

IV

Elle me répondit : « C'est un mets que j'adore,
Donnez-m'en beaucoup, donnez-m'en, j'en veux encore! »
Révérend, Révérend, où vas-tu de ce pas?
Elle eut tant grand appétit, et fut si vorace,
Que je rentrai le soir sans rien dans ma besace,
Révérend, Révérend, où vas-tu de ce pas?

qu'ayant fait l'impossible pour obtenir une invitation, il venait la lui offrir...

Ce disant, il lui tendit un superbe carton glacé, marqué du cachet municipal, dont les lettres gaufrées, se détachant en saillies, donnaient à l'invitation un caractère tout à fait officiel.

Par deux fois, Mme Bonnet s'essuya les mains sur son tablier, et prenant le bristol, qu'elle examina, la face épanouie :

— Oh! fit-elle, comme vous êtes aimable!... Et c'est pour quand?

— Pour demain samedi!

— Pour demain?

Mais, à ces mots, son sourire se figea, et prise d'un regret sincère, elle soupira :

— C'est que je n'ai pas de robe!

— Diable! s'exclama Edgar, désappointé; et moi qui comptais vous faire vis-à-vis au quadrille!... Car M. Bonnet ne dira rien, je suppose?

— Lui! s'écria la concierge.

Et son bras replié décrivit un mouvement expressif qui semblait dire : « Je voudrais bien voir ça! »

— Comment! Vous n'avez pas de robe?... Pas même votre robe de mariée? reprit Edgar Bidoche.

— Mais non... je l'ai fait teindre... Pensez, depuis dix ans!

Un instant ils restèrent silencieux, Mme Bonnet fixant le carton glacé, et Edgar épiant la physionomie de sa concierge qui, soudain, se frappa la tête et s'écria :

— Si!... j'ai mon affaire!... J'en demanderai une à Rosalie!

— Qui ça, Rosalie?

— Une amie... dans la maison!

— Alors, vous viendrez?

— Je vous crois!... A quelle heure que ça commence?

— Soyez prête à neuf heures, nous partirons ensemble... Je vous offrirai une place dans ma voiture...

— Merci bien, monsieur Bidoche! fit Mme Bonnet, flattée; ça ne vous dérangera pas?

— Mais non; entendu!...

Et Edgard, ravi de son acceptation, ressortit pour aller dîner..

***

A peine fut-il parti, que Mme Bonnet gravit en hâte l'escalier et alla sonner discrètement chez le propriétaire.

Ce fut précisément Rosalie, la femme de chambre de Mme Dufour, qui vint lui ouvrir.

— Dites donc, lui dit-elle mystérieusement, vous ne pourriez pas descendre un instant?

— Pourquoi?

— J'aurais quelque chose à vous dire!

La soubrette la suivit, et, quand elles furent toutes deux sur le palier, Mme Bonnet se mit à lui chuchoter sa confidence avec des airs affairés.

— Dame, écoutez... je veux bien essayer! finit par dire Rosalie. Seulement, faudrait pas en parler... Pensez que si jamais Madame arrivait à savoir que je vous ai prêté une de ses robes!...

— C'est entre nous, voyons...

— Et pour quel bal?

— Le bal de la mairie!...

— Mazette!... Vous avez plusieurs billets?

— Un seul... C'est un locataire de la maison qui me l'offre.

— M. Bonnet n'ira pas?

— Et la loge, donc!

Rosalie parut réfléchir.

— N'allez pas me prêter quelque chose de trop beau! reprit la concierge. Pourvu que ça soit décolleté et qu'il y ait une traîne...

— Oui... attendez... laissez-moi chercher! poursuivit Rosalie, toujours songeuse.

Et, tout en cherchant, elle se demandait si elle n'allait pas lui refuser ce service; d'abord, parce qu'elle se rendait bien compte que M. Dufour n'offrait pas à sa femme des robes de cinq cents francs pour qu'elle les fît porter par sa concierge, et surtout parce qu'il ne lui eût pas déplu d'être aussi de la fête. Mais, réflexion faite, elle estima qu'elle avait tout avantage à se ménager les bonnes grâces de Mme Bonnet, se rappelant que les soirs où elle lui tirait le cordon, sa discrétion était à apprécier, et elle lui promit son concours.

En effet, ce même soir, vers onze heures, c'est-à-dire dès que le gaz fut éteint, Rosalie descendit à pas de loup dans la loge un énorme paquet enveloppé dans un rideau de mousseline. C'était la robe de bal de Mme Dufour, une toilette superbe, en soie violette, qu'elle déposa sur le lit de la concierge.

— Et surtout, à aucun prix ne dites...

— Est-ce que vous plaisantez?

***

Mme Bonnet n'en dormit pas de la nuit.

Le lendemain, sitôt le lit fait, elle y replaça le précieux paquet, qu'elle dissimula dans l'alcôve, et pendant toute la journée elle eut des curiosités et des coquetteries d'enfant, s'essayant des coiffures devant la glace et découvrant de temps à autre l'enveloppe de la robe pour juger de son élégance, de ses reflets et de ses dimensions.

— Tout de même! observa Bonnet, quand il fut au courant de la situation, faut avoir un rude aplomb pour mettre c'te robe!

Mais il était bon enfant. Il n'empêcha rien. Même, quand vint pour sa femme le moment de se préparer, comme la loge ne comportait qu'une pièce et un tout petit cabinet, il épingla aux rideaux de vitrage de la porte une lustrine épaisse pour que les allants et venants ne vissent pas, au passage, ces préparatifs insolites, — auxquels seule Rosalie fut admise.

Enfin, vers neuf heures et demie, Mme Bonnet fut prête. Son mari alla prévenir M. Bidoche; puis il redescendit pour aller chercher un fiacre, et ils profitèrent d'un moment où personne ne passait dans le couloir pour monter en voiture, tandis que Rosalie, en proie à un commencement d'inquiétude, se reprochait déjà sa complaisance.

Cependant la concierge avait promis de prendre les plus minutieuses précautions. Pour ménager la robe et lui épargner les taches, il avait même été convenu que Mme Bonnet demanderait à M. Edgar sa clef, qu'elle rentrerait avant lui; et comme son logement comprenait deux grandes chambres, qu'elle étendrait sa toilette dans la pièce d'entrée pour le reste de la nuit.

M. Bonnet monterait la prendre vers midi.

Tout cela était bien combiné, et Edgar pouvait se flatter d'avoir eu une heureuse inspiration en faisant aller sa concierge au bal, où il la fit danser sans perdre une seule occasion de lui présenter des amis. De sorte qu'elle ne resta pas un instant sur sa chaise, rouge comme une pivoine, appliquée sans cesse à remonter ses gants, qui laissaient voir une chair écarlate. Elle se trémoussa même tellement que la transpiration finit par plaquer aux entournures du corsage des croissants d'ombre qui l'épouvantèrent.

Mais aussi quelle ne devrait pas être sa gratitude!

Pendant la dernière polka qu'elle crut pouvoir danser encore avant de quitter le bal, elle tranquillisa Edgar en lui murmurant de petites phrases courtes coupées par l'essoufflement de la sauterie.

— Vous savez, pas besoin de vous tourmenter!... lui parlerai au propriétaire!... Est assez riche!... Peut bien attendre!...

— Merci, madame Bonnet... Attendez! nous avons perdu le pas...

— Voilà, nous y sommes.

Enfin, vers quatre heures du matin, elle partit.

Edgar la mit en voiture et lui donna sa clef, qu'elle devait replacer sous le paillasson.

A peine rentrée, elle monta vite chez M. Bidoche, quitta sa robe qu'elle étendit sur deux chaises, et redescendit.

— Eh bien? questionna Bonnet, curieux de connaître les impressions de sa femme.

— Un succès, mon cher! Ils ont dû me prendre au moins pour une baronne!

***

Edgar, lui, ne fut de retour que vers six heures, un peu las, mais pleinement satisfait de son bal.

En gagnant sa chambre, il aperçut la robe violette étalée soigneusement dans la pièce d'entrée, fit un détour pour ne pas la frôler et se mit au lit.

A midi, il dormait encore. Mais, vers midi et demi, ayant entendu frapper, il se réveilla, et se rappelant que le concierge devait venir chercher la robe, il se leva. M. Bonnet commençait à s'impatienter. Trois nouveaux coups ébranlèrent la porte.

— Voilà... voilà... on y va! répondit-il encore tout engourdi... Laissez-moi le temps!

Et, ayant passé un pantalon, il prit la robe et alla ouvrir.

Mais, soudain, il recula. Dans le cadre de la porte apparaissait la silhouette furibonde de M. Dufour qui, les poings serrés, les yeux flamboyants, venait en personne lui réclamer le montant des termes arriérés. A sa vue, Edgar faillit lâcher son paquet.

Et le propriétaire aussi resta interloqué!

Instinctivement ses regards s'étaient portés sur la robe, cette fameuse robe violette pour le règlement de laquelle il s'était précisément querellé avec Mme Dufour!

— Hein! fit-il... Ici... chez vous... la robe de ma femme?

A ces mots, Edgar crut que son propriétaire perdait la raison.

— Qu'est-ce que vous dites? La robe de votre femme?

— Eh quoi?... cette toilette violette... avec ces garnitures?... Comment! misérable!... non seulement vous ne vous acquittez pas envers moi, mais encore vous me..

Il n'en put dire davantage.

La rage l'étouffait.

Une heure plus tard, il entrait comme un ouragan chez son huissier. Le lendemain Edgar déguerpissait; et depuis lors le malheureux garçon n'a jamais pu s'élever au delà du grade de commis principal, étant noté à l'administration comme « un employé qui ne payait pas son terme et qui — pour comble d'impudence — débauchait les femmes de ses propriétaires »!

Paul BONHOMME.

LE CANDIDAT HÉRITIER

Il est anarchiste quoique marié. De temps en temps, quand la politique chôme, le ménage travaille. Il est culottier; elle, culottière. Un sale métier, on s'y pique les doigts, — et plus souvent encore le nez.

Quand les culottes chôment à leur tour, on lit le *Petit Anarchiste*. Et l'homme en commente le texte à sa femme.

— Tout ça c'est la faute aux bourgeois. Je l'ai toujours dit. On devrait les exterminer tous. Pourquoi avons-nous des députés? Un tas de flâneurs et de propres à rien. Et nous leur f... vingt-cinq balles par jour dans le gousset! Malheur! Je voudrais bien savoir avec qui ils mangent tout cet argent?

— Laisse donc. Ils entretiennent nos filles.

— C'est juste. Mélie est peut-être arrivée comme ça. Mais ne me parle pas d'elle : un petit souillon qui nous a lâchés dès qu'elle a eu de la soie sur le dos!

— Les affaires sont les affaires. Elle nous a oubliés, il est vrai. Mais elle a tant de choses à penser.

***

A quelques jours de là, ils font un héritage.

Cinq mille francs! Ça tombe du ciel. On envoie les culottes à tous les diables. Et on se croise les bras.

Le *Petit Anarchiste* coûtait un sou. On se paie le grand qui en coûte deux. On y hurle deux fois plus fort contre les bourgeois et les classes dirigeantes.

Ils font chorus, et on les respecte dans le quartier. Car l'argent donne du poids à tout ce qu'ils disent.

Lui, il flâne tout le jour. Il a sans cesse vingt-cinq francs dans la poche.

Et il entretient les filles d'un tas de pauvres anarchistes comme lui. Il voudrait rencontrer Mélie, pour l'écraser de son complet en cheviot.

***

Arrive la période électorale. S'il voulait, il pourrait être député. Pourquoi ne le serait-il pas? Qu'est-ce que les députés au fond? Des blagueurs qui prétendent diriger le pays, reviser la Constitution, réformer les lois, réprimer les abus, rendre la vie supportable au peuple. Et qui ne font rien de tout cela.

Dès qu'ils sont nommés, ils le prennent de haut, s'en vont promener à tous les diables;

Fument des cigares à vingt sous;

Se déclarent satisfaits de la Constitution et ne songent qu'à soigner la leur;

Traitent les lois par-dessous jambes, augmentent les abus au lieu de les réprimer, et se rendent insupportables par la façon dont ils jettent leurs vingt-cinq francs par les fenêtres des cabinets particuliers.

Il explique cela à ses nombreux amis; il en résulte qu'on lui propose une candidature. Il accepte, parbleu! Il lui reste de l'argent, il fera les frais. Et le voilà à l'œuvre.

***

Le jour de la première réunion est arrivé. Il a fait placarder des affiches monstres dans le quartier.

Il est partisan des réformes radicales et immédiates.

Son programme, c'est, comme de juste, la révolution sociale universelle. Il sait ce qu'il va dire à ses électeurs. Deux mots seulement. Mais ça vaudra un volume.

« Citoyens,

« De quoi vous plaignez-vous?

« Des impôts? Du travail mal rétribué? De la tyrannie du capital? Des fiacres qui sont inabordables parce que les cochers s'esbignent quand c'est un citoyen mal mis qui les hèle?

« Nommez-moi et je vous balaierai tout cela. Je demanderai la suppression des impôts, excepté pour les riches; l'augmentation des salaires, la guillotine pour les patrons, le fiacre gratuit pour le peuple, etc. »

Et tandis qu'il rumine son discours, il arrive à l'endroit fixé pour la réunion. La salle est houleuse.

Plus de mille électeurs. Ses amis sont vingt-cinq tout au plus.

Il monte à la tribune au milieu d'une tempête de chahut. Dans le public — un public de braves ouvriers — la blouse et la casquette dominent. Lui, il a mis une redingote et un chapeau de soie... pour en imposer.

Il commence:

— Citoyens...

« De quoi vous plaignez-vous?

Aussitôt c'est un concert de hurlements:

— Est-ce qu'on ne peut plus se plaindre maintenant!

— A bas l'aristo!

— A la porte le réac!...

Lui continue, furieux. Dans le tumulte épouvantable, on perçoit de temps en temps un mot:

— ... Impôt... mal rétribué... guillotine... cocher de fiacres... citoyens mal mis...

Il y a des cochers dans la réunion, ils ne comprennent pas, cela se gâte.

— Il nous insulte!

— A la guillotine toi-même!

— Enlevez-le!

L'ex-culottier n'a pas le temps d'achever. Empoigné par vingt bras, il file comme un éclair au-dessus des têtes, vers la porte où on le jette tout meurtri.

***

Il lui reste juste quarante sous de son héritage. Que faire? Ont-ils été assez lâches et assez sauvages tous ces hurleurs! Il avait mis un chapeau neuf. Que leur fallait-il donc? Allons! après cette veste-là il pouvait bien prendre une culotte. Les culottes, ça le connaît. Et il entre chez le mastroquet.

Au petit jour, il rentre chancelant et titubant, et il se fait cette réflexion judicieuse:

— Cinq mille francs hier, aujourd'hui, plus le sou. Plus fort que les députés qui n'en dépensent que vingt-cinq... Ma foi, tant pis, je ferai des avances à Mélie pour qu'elle m'en fasse en espèces... Elle me doit bien cela, à moi qui lui ai mis un métier entre les mains!

Jules HOCHE.

UN TENDRE

(Suite.)

Autour d'eux, le groupe d'habits, le bouquet d'hommes s'éclaircit. Les têtes, une à une, se dispersèrent comme des fleurs qu'on cueille. Ils restèrent seuls avec Rosel. Clairain ressentait un besoin de parler, il aurait voulu lui dire: « Je suis venu exprès pour vous. » — Il n'osa pas, et il resta là, à la regarder, tout en froissant ses gants, gauchement.

Pourtant, à côté, des applaudissements éclataient, en grosse pluie. Dans le petit salon, des gens cessèrent de causer, crièrent: « Bravo! » Le maître de la maison vint chercher Jeanne, et dès qu'elle parut sur la scène, un brouhaha de gaieté courut sur toutes les rangées de chaises.

Clairain s'assit, accablé de chaleur, son claque entre ses jambes. Vers lui Rosel, à présent, se penchait, le prenait à l'épaule, et il avait un air si satisfait, tenant à la main l'éventail et le mouchoir de Jeanne, que Clairain eut un sourire qui signifiait: « Vous ne la quittez donc pas? »

Alors Rosel, très bas, à l'oreille:

— C'est tous les soirs comme ça, mon cher.

Et c'était vrai: prévenant et paternel, il était là, sans cesse, autour d'elle: On les rencontrait même si souvent ensemble, au Bois, en ville, partout, que Paris avait fini par accoler leurs deux noms, comme s'il était son amant, comme si elle était sa maîtresse. Mais qui savait? Jeanne était une étrange femme, que rien n'amusait comme de donner aux autres une fausse opinion d'elle, qui passait son temps à tromper le monde sur son compte. Et peu l'avaient sondée, auraient pu dire qui elle était vraiment. Ceux qui ne l'approchaient pas la tenaient pour une fille aimant la fête et la vie bruyante. D'autres, ses amis, la voyant si franche, si libre, si garçon, la croyaient sans désirs, une nature calme et froide. Tous se trompaient. Jeanne était simplement une vaillante qui avait conduit sa vie sagement, qui s'était matée, domptée, avait asservi ses caprices à sa volonté maîtresse; qui, partie de rien, avait monté, gagné le talent, une situation d'artiste, avec patience et ténacité.

Elle déconcertait par cette énergie dépensée, cette force tranquille qui la poussait lentement du départ au but; et en la voyant avec sa frimousse de gamine grandie vite, ses yeux drôles, tantôt froids ou gais, on ne pouvait croire à tant de lucidité, à tant d'intelligence dans ce front petit, sous la buée légère des follets cheveux roux. C'est qu'on était en présence de quelque chose d'anormal, d'un déconcertant phénomène d'affinement cérébral et de force féminine.

Des bravos retentirent. Déjà elle revenait, fleurie, au milieu des trépignements et des rappels. Les causeries reprirent, tandis qu'un autre numéro, sur la scène, lui succédait.

— Rosel, mon éventail, que je me sèche!

Elle s'affala sur une chaise, vite entourée de gens qui la complimentaient, répondant à tous, très à l'aise. Une chaise, près d'elle, restait inoccupée; elle vit Clairin qui voletait, papillon, dans le cercle.

— Tenez, asseyez-vous là, vous tiendrez mes fleurs.

Cela le rendit très heureux d'être ainsi remarqué, et par contenance, il s'essuya la figure de son mouchoir. Le bruit des caquetages grandit, des rires fusèrent, et les chut! de quelques mécontents se succédèrent impuissants dans ce tumulte. Maintenant, Jeanne causait à un monsieur maigre, connu pour colporter dans tous les théâtres une pièce que tous les directeurs refusaient. Il ne se décourageait pas, pourtant, obstiné et patient. Sentant une galerie favorable, elle lui parlait de sa pièce, et un petit pli à sa lèvre, l'expression railleuse du regard révélaient qu'elle se moquait. Tous, autour d'elle, comprenaient; seul le monsieur maigre, imperturbable, ne s'apercevait de rien.

Cela choqua Clairain, et intérieurement il la désapprouva. Ce rire lui semblait bête. D'ailleurs, il ne se reconnaissait pas depuis le début de la soirée, ayant des timidités et des gaucheries inattendues, et il se trouvait nerveux, irritable. Qu'avait-il? Il s'aperçut que, près de lui, une femme restait debout, dont personne ne s'occupait; il se leva, lui offrit sa chaise:

— Voulez-vous me permettre, madame?

Et doucement il déposa à terre les fleurs que Jeanne lui avait confiées, il s'éloigna, se promena dans les salons. Oui, décidément, il trouvait ce rire bête, et cela le chagrinait un peu. Elle était peut-être très bien, la pièce de cet homme.

Pourquoi se donner l'attitude d'une cabotine et d'une méchante femme devant cette galerie complaisante? Il y avait des instants où la blague parisienne l'exaspérait, lui, et quand il voyait rire de tout, aussi bien des gens intelligents que des imbéciles, à la fois du mendiant qui a une bonne tête et du passant qui se casse une jambe, cela lui donnait envie de pleurer.

Puis il s'étonna tout d'un coup de sa mauvaise humeur, de cette vivacité qu'il mettait à blâmer Jeanne.

Pourquoi la voulait-il plus parfaite? Que lui importait? Qu'était-elle pour lui? Allons! il n'était bon qu'à travailler dans son coin, isolé. Quand il mettait le pied dehors, se mêlait à la vie ambiante, il devenait tout de suite absurde, s'occupant de ce qui ne le regardait pas, ne sachant pas être l'ami des gens simplement, comme les autres, insupportable avec ses nervosités et ses sensibilités de gamin.

Il eut l'idée de sortir, de s'en aller, et il gagna l'antichambre. Beaucoup de monde circulait, il fut bousculé. Et il se sentit dans cette foule l'âme vide et le corps fiévreux. Comment cette femme l'occupait-elle tant? N'était-ce pas enfantin? Est-ce qu'il allait maintenant n'être plus le garçon logique et raisonnable qui, à vingt-deux ans, vivait seul, sans autre désir que celui de travailler, sans autre rêve que celui de l'œuvre à faire, si grande qu'elle suffirait à emplir sa vie; est-ce qu'il allait s'accrocher à de misérables espoirs, se lancer à la poursuite vaine d'un jupon?

Mais comme il se promenait irrésolu, flottant, il aperçut Jeanne qui partait, suivie de Rosel. Des mains se tendaient vers elle; elle passa sans le voir, et il ressentit un grand trouble. Ses yeux la suivirent dans l'escalier, comme un regret. Et ce fut plus fort que lui, il marcha vers elle, alla jusqu'à la rampe, où il s'accouda. Elle descendait, se retourna, le vit, et souriante:

— Bonsoir, vous!

Pourquoi ne descendit-il pas serrer cette main qu'elle lui offrait? Pourquoi resta-t-il tout gauche, planté sur place? Il ne savait pas. Elle s'en allait, elle fuyait, elle lui échappait, et il se sentait tout tremblant, tout ému. D'une voix étouffée, il dit: « — Bonsoir... » — hésitant à l'appeler Jeanne tout court, et la phrase ne s'acheva pas, resta dans sa gorge. Il se jugea très sot, rentra dans l'antichambre; alors, repris dans le flot d'habits, perdu et très seul, il s'injuria, rageur:

— Bougre d'idiot, va!

III

Jeanne vint poser. Elle arrivait en coup de vent dans l'atelier, qu'elle emplissait de son bavardage, du bruit de ses jupes, de son rire frais. Jamais elle ne put être exacte, et quand elle l'avait fait attendre trop longtemps, une heure, deux heures, elle semblait désolée, elle s'excusait en mettant son retard sur le compte de tous ces fâcheux, de tous ces raseurs qui la poursuivaient jusque chez elle et dont elle ne pouvait se débarrasser. Oh! cette vie d'être cabotine! Tout de même, c'était bon, c'était drôle, et si amusant! Elle était une petite souveraine, ayant ses courtisans, sa presse, son public. Elle avait bien aussi ses ennemies, mais tant pis, on ne faisait rien sans jouer des coudes et la victoire était quand même à la plus adroite!

Elle apportait à Clairain l'air grisant d'un milieu qu'il ne connaissait pas, d'un milieu fait de paillons et de lumières, ce milieu de la scène avec l'étourdissement de ses bravos, l'illusion de ses toiles peintes, le factice de sa vie mimée et de ses gestes appris, et elle le troublait

un peu avec sa nuque blanche, la teinte chaude de ses cheveux roux. De sa poignée de main, il gardait dans les doigts une persistante odeur d'héliotrope qui la lui faisait présente à côté de lui, longtemps après son départ.

Peu à peu, il se sentait perdre de sa gravité d'homme devant elle, et il s'étonnait lui-même des gestes menus, et des chatteries qu'il avait pour lui plaire. Elle l'amusait et elle le tentait, cette grande fille drôle.

D'abord, il la questionna sur Rosel. Il en était un peu jaloux, et comme en parlant de lui, il affectait un ton réservé, avait des sourires pleins de sous-entendus, elle se récria tout de suite. Est-ce qu'il était comme les autres, est-ce que lui aussi croyait à cette stupide fable? Mais non, Rosel n'était rien pour elle, pas plus que personne, d'ailleurs; elle vivait très tranquille, n'ayant pas le temps de penser à ces choses...

Non! pas d'homme! Cela l'étonnait, sans doute; c'était vrai pourtant. Pas d'homme, pas de liaison, elle avait trop besoin de sa cervelle, de son indépendance; et puis, c'était aussi par dignité de femme, par pudeur, parce qu'elle trouvait que cela n'était pas propre. Ah! mais est-ce qu'il croyait que parce qu'on était au théâtre, on devenait forcément une fille!

Et par bribes, elle lui racontait sa vie. D'abord, elle avait été vendeuse dans un magasin de nouveautés, puis elle était entrée au théâtre, comme figurante, à dix-neuf ans, pour s'apprendre. Elle s'était dit qu'elle serait artiste un jour, elle s'était logée cette idée dans la tête, et dame! elle savait vouloir. Ah! les débuts avaient été durs. Un jour que son directeur lui avait confié un rôle de dix lignes, l'auteur l'avait trouvée trop grande, et de fait, elle était comme une perche, avec cela mince comme un fil. On avait même fini par la renvoyer, car elle n'était bonne à rien. Alors ç'avait été la misère en province, avec un public grossier qui la chutait quand elle apparaissait, l'assaillait de quolibets et d'injures. Rentrée dans la coulisse, elle en avait les larmes aux yeux, découragée, pensant que c'était fini, qu'elle ne se ferait jamais accepter, et ses camarades, les petites cabotines, l'achevaient : « Ah! la Parisienne! Est-ce qu'elle ne pouvait pas rester là-bas, est-ce qu'il n'y avait pas assez de théâtres? Ah! si elle croyait les faire taire avec ses airs de pantin malade! » — Et il fallait, à l'acte suivant, qu'elle reparût en scène pour y essuyer de nouvelles injures. Oh! ces débuts, ces temps tout noirs, comme elle se les rappelait! Malgré tout, elle avait tenu bon, elle avait pioché, passé des nuits, répété vingt fois les mêmes mots, le même rôle, étudiant, cherchant une attitude naturelle, un geste, un sourire, une intonation. Enfin elle s'était vue au bout de ses peines, engagée à Paris dans un petit théâtre, gagnant un louis par soirée. Un louis, ça suffisait amplement pour vivre avec sa mère. Cela la rendait contente, si brave de penser qu'elle subvenait à toutes les dépenses! Et elle mettait un orgueil obstiné à rester travailleuse, à ne pas faire la noce, à conquérir le succès à force de talent. Oh! non, pas fêtarde pour deux sous. Aussi, aujourd'hui, elle gagnait ce qu'elle voulait, avait cinq cent mille francs de côté, une propriété à la campagne où vivait sa mère, trente mille francs de linge, mon cher!

Elle citait des chiffres, et sa figure avait un air sérieux et réfléchi de bonne ménagère économe. Clairain s'interrompait de peindre, venait près d'elle l'écouter, et il lui arrivait parfois de lui prendre les mains, de s'écrier dans un attendrissement :

— Ah! tout de même, on épouse des femmes qui ne vous valent pas!

Puis, quand elle n'était plus là, il se demandait si elle ne se jouait pas de lui, de sa naïveté. Cette atmosphère artificielle, ce milieu où elle se mouvait le mettait en défiance. Mais il se renseigna, il apprit que Jeanne vivait sans bruit, et si quelques malicieux clignaient de l'œil en parlant de Rosel, tous reconnaissaient qu'on ne la rencontrait pas dans les endroits de fête, et que si elle avait des aventures, elle était très prudente, car on ne les connaissait pas.

Un jour, pendant qu'elle posait, il revint avec tant d'insistance sur ses relations avec Rosel, qu'elle lui dit :

— Mais, mon cher, vous êtes drôle à toujours me parler de lui! C'est mon bouffon, c'est mon pitre, là, si vous voulez savoir. Moi, on me paye vingt-cinq louis pour amuser le public le soir, lui m'amuse pour rien. Comprenez-vous? C'est sa vanité, à cet homme, d'être vu avec moi ; ça lui manquerait qu'on ne lui dise pas quand on le rencontre : « Et Saulier, elle va bien? »

Et maintenant, lancée, elle s'amusa de Rosel, trop gros et laid; elle donna ce détail : quand il venait de manger, ses yeux devenaient humides et pleuraient le long de ses joues comme s'ils fondaient. S'il croyait, avec cela, qu'on pouvait se toquer de lui!

Cette remarque si féminine convainquit Clairain, alors que tous les serments eussent laissé le doute subsister en son esprit. Et il se sentit soulagé d'une obsession, il fut plus libre, plus joyeux.

Puis, ce fut elle qui le questionna, qui voulut connaître sa vie, et elle apprit qu'il n'avait plus de parents, vivait avec une vieille bonne, Mélanie, qui l'avait vu enfant, une vieille amie qui avait pour lui des prévenances de mère. Mais elle comprit que cela l'attristait de parler de ces choses, et elle ne le questionna plus. D'ailleurs, durant leurs bavardages, les heures filaient vite et le portrait, par contre, n'avançait que bien lentement.

IV

Quand le portrait achevé eut quitté l'atelier, Clairain fut tout triste. Il ne voyait plus Jeanne, il n'avait plus là, près de lui, ses mines, son sourire, ses gestes, et il se trouvait tout d'un coup très seul. Jamais il n'avait ressenti une telle lassitude, un tel découragement. Il voulut reprendre le travail interrompu, cette figure de gamine au joli mouvement de petite femme sérieuse; mais elle ne l'intéressa plus, il la trouva morne, laide, privée de vie, comme un paysage sans soleil.

Jeanne lui avait dit — : « Vous viendrez me voir, monsieur mon ami » — et déjà une semaine s'était écoulée sans qu'il y fût allé. Peut-être n'avait-il pas osé? Il ne savait. Depuis un mois, depuis qu'il la connaissait, il se découvrait des timidités stupides, imprévues. Et sa vie était toute changée, il lui semblait qu'il était en convalescence. Qu'avait-il donc?

Il passait de contradiction en contradiction. Le matin, il déjeunait avec des refrains dans la tête, des envies de danser dans les jambes, de la gaieté dans le cœur. Il prenait un pinceau, et voilà qu'il devenait paresseux, il restait devant sa toile, sans bouger, soudain très malheureux sans qu'il sût pourquoi. Qu'est-ce donc qui d'un coup avait volé son rire et figé sur sa figure un masque maussade? Qui venait d'attrister son âme et de vider son cœur? Il ne savait pas, il ne savait rien, il pensait seulement qu'il était une très petite chose, une chose infiniment petite, perdue dans l'effroyable cohue des vivants.

Il sortait, et il se trouvait pris d'une grande sympathie pour tout ce qui souffrait, il aurait voulu soulager une douleur, combattre une injustice, tarir des larmes. Il rêvait de sacrifices absurdes que jamais il n'accomplirait, et un rien, la musique plaintive d'un orgue de Barbarie, les jeux des petits enfants sur le sable, l'imploration d'un vieillard mendiant, le touchait, l'émouvait. Il s'arrêtait, si profondément attendri que les larmes étaient prêtes à mouiller ses yeux. Qu'est-ce que tout cela voulait dire?

Pourquoi cette fièvre? Jamais il n'avait senti comme maintenant qu'il n'était pas heureux, qu'il lui manquait quelque chose, et il cherchait, il cherchait...

Un matin, il descendit en flânant vers le Bois, qu'il avait tout près de lui, à sa porte, et dont il avait fait sa promenade favorite. C'était, dans la jolie lumière de neuf heures, parmi le vert trempé de soleil, le défilé des cavaliers matinaux. Des bêtes fines à l'allure vive, des bêtes massives au train pataud, d'élégantes silhouettes et de lourdes bedaines, de coquets cavaliers et de maigres amazones s'égrenaient avec un sautillement très drôle de ressort tendu et détendu; et tout cela s'enfonçait sous le feuillage léger, au milieu de ce frais et tout neuf décor de printemps.

Clairain gagna les petits chemins calmes, où tombaient des taches de soleil. Il faisait délicieusement bon dans la paix du matin, à l'air tiède et léger où flottait l'odeur de l'herbe fraîche et des petites fleurs mêlées, où passaient d'imprécises senteurs d'oranger. Et il se sentait plus alerte, plus libre, goûtant le bien-être des premières tiédeurs, s'abandonnant la chair heureuse à ce bain de printemps.

Dans les grandes allées s'égouttaient, irisés de soleil, les panaches d'eau des arroseurs. Comme des vols d'hirondelles, les courses des bicyclistes rasaient le sol, avec des caprices et des ondulations. En toilettes claires, de jolies promeneuses allaient lentement, auréolées de leur ombrelle, et des promeneurs en tubes luisants, en gants gris perle, descendaient vers les Acacias, où déjà, d'Armenonville à la Cascade, couraient, rapides, les phaétons et les buggys.

Mais, un moment, il crut reconnaître Jeanne en une amazone svelte, qui filait au loin. Il se mit à courir pour la rattraper. Il avait pris un étroit chemin de traverse, où les arbres, au passage, le giflaient, et, par de brèves éclaircies, il l'apercevait, là-bas, qui galopait toujours. Au Chinois, elle s'arrêta pour causer avec un cavalier. Clairain modéra sa course, et déboucha près d'elle. Mais il resta surpris, planté sur place. Ce n'était pas Jeanne. L'amazone était plus grande, plus maigre et laide. Alors le dépit de cette poursuite inutile lui donna une telle figure niaise, il se devina lui-même si comique, qu'il s'en amusa, pris tout d'un coup d'un rire nerveux qui le secouait convulsivement. Il riait de son air piteux, il riait de l'amazone laide, et il ne pouvait arrêter ce rire bête.

Son état s'aggrava, il devint inquiet, pris de subites et inexplicables angoisses, ressentant plus tenaces, plus douloureuses, les atteintes de ce mal inconnu qui germait en lui. Sa sensibilité s'affinait. Un pas dans l'escalier le faisait tressaillir, et pourtant il n'attendait personne. Qu'il entrât ou qu'il sortît, il s'arrêtait devant la loge du concierge, espérant une lettre qui ne devait pas venir. Pourquoi? Et il était anxieux comme à l'approche d'un malheur.

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 15. Edition de Paris : 5 centimes. 15 AVRIL 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré
Trois mois .... 1 fr 5 2 fr. 50
Six mois.... ..... 3 — » 5 — »
Un an .. .. 6 — » 10 — »

EN MÉNAGE, par AUGUSTE GERMAIN



EN MÉNAGE

A Lucien Descaves

Dix heures du soir.

[illegible] la Butte, dans un terrain vague, une maison de boue et de crachat aux trois quarts démolie. Près du plus haut pan de mur qui reste debout, est assis, sur le sol, P'tit Bicot, un gamin de quatorze ans, les pieds nus dans des chaussures trop grandes et trouées, les jambes perdues dans un pantalon d'homme qui lui monte jusqu'aux aisselles. Sous une casquette de drap se dessinent, dans le visage pâlot, des lèvres minces, un nez retroussé, des yeux vifs, dont l'un meurtri par quelque formidable pochon, semble passé à l'encre de Chine Un bout de bougie brûle, sur une planche.

P'tit Bicot, *songeur*. — Qu'est-ce qu'elle fiche? Qu'est-ce qu'elle fiche? A n'arrivera donc plus? Bonsoir de bonsoir! j'ai l'estomac dans les talons!

A ce moment, dans la bicoque dévastée, pénètre une fillette à la peau bronzée, aux prunelles fixes, à la mine souf[illegible]e des gosses poussées sur le fumier parisien. Elle tient relevé son tablier qui bombe sur le ventre.

P'tit Bicot, *se levant*. — Ben! voyons, la Taupe, à quelle heure qu'tu t'amènes?

La Taupe, *parlant avec précipitation*. — Ah! ne m'en parle pas!... Maman s'est fait poisser...

P'tit Bicot. — Encore?

La Taupe. — Oui, elle se promenait, comme d'ordinaire, au coin du boulevard Barbès... Y a des mœurs qui ont passé... On l'a emmenée au ballon... Alors, quand j'suis rentrée, l'hôtelier m'a dit comme ça que j'pouvais m'en aller, qu'il n'me donnerait pas la clef... Il n'a même pas voulu qu'j'emporte un peigne... (*Regardant l'œil meurtri de P'tit Bicot.*) Mais quéq't'as, toi?... Tu t'es cogné?

P'tit Bicot. — C'est papa... I' s'était encore trop enfilé des pernods... I' m'a dit bonsoir de cette façon-là.

La Taupe. — L'sale ivrogne!

P'tit Bicot. — Aussi, c'est fini... J'me suis carapaté pour tout de bon... Quand i' me reverra, les z'homards auront des plumes.

La Taupe. — Ça te fait mal, hein?

P'tit Bicot. — On dirait que j'ai cent kilos sur l'œil... Mais ce n'est pas tout ça... On bouffe? J'ai un hareng saur et des cerises... Et toi?

La Taupe, *dansant*. — P'tit Bicot?

P'tit Bicot. — Quoi?

La Taupe. — On va être des princes, ce soir.

P'tit Bicot. — T'as du briffeton?... Du solide?

La Taupe. — Et même du liquide... J'avais refait vingt ronds ce matin à maman... J'ai acheté un litre de vin, six ronds de pain et quatre sous de fromage d'Italie.

P'tit Bicot, *enlevant sa casquette*. — Balthasar!

La Taupe, *entr'ouvrant son tablier*. — Attends!... J'amène un invité.

P'tit Bicot, *regardant et apercevant dans le tablier une boule ronde, toute blanche*. — Qu'est-ce que c'est que ça?

La Taupe. — Un chat... Un tout petit chat qu'on avait perdu dans la rue... Alors je l'ai pris. Pas? il faut bien que tout le monde vive...

P'tit Bicot, *jouant avec le chat*. — Oh! le greffier!... Le joli petit greffier!... C'qu'il est rigolo!... Il a la queue en trompette.

La Taupe. — C'est peut-être qu'il en joue au mardi gras.

P'tit Bicot, *solennel*. — Mangeons...

Ils s'assoient sur le sol et disposent à côté d'eux les victuailles qu'ils ont apportées. Ils dînent.

La Taupe, *mangeant*. — Alors, c'est décidé... tu ne rentreras plus?

P'tit Bicot. — Jamais!... J'aimerais mieux qu'on me fourre à la Roquette... Tu comprends... tous les soirs, le père a bu, la mère aussi. J'écope à chaque instant... ([illegible]) — C'est bon, hein, le hareng saur?

[illegible] — Oui, décidément, je l'aime bien quand il est cru.

P'tit Bicot. — Moi aussi... surtout qu'on ne peut pas faire autrement. Mais toi, te voilà comme moi, sur le [illegible]?

La Taupe. — Je t'écoute!... Ce n'est pas ces messieurs de la Préfecture qui me nourriront. La dernière fois, maman est restée six semaines au ballon... Cette fois-ci, elle va tirer ses trois mois.

P'tit Bicot. — Mince alors!...

Et tous deux, mus par un même sentiment de détresse, [illegible] l'un contre l'autre, tandis qu'ils attaquent le fromage d'Italie.

P'tit Bicot. — Et le chat qu'on oublie!... Le greffier à qui on ne sert pas son entremets! (*Appelant le chat.*) Allons, la Mine, venez ici... Et goûtez-moi ce pain-là, avec du fromage, comme n'en a pas tous les jours M. Félisque lui-même.

Le chat avale vivement les boulettes qu'on lui lance.

La Taupe. — C'qu'il avait faim, le pauvre vieux... Regardez-le!... Lui aussi, il a perdu son papa et sa maman... (*Lui jetant du pain.*) Mange, mon vieux, mange!... Ça te refera une santé.

Et les deux gosses d'interrompre leur dîner pour contempler le petit chat qui dévore les boulettes de pain et qui, cet exercice terminé, regarde de ses yeux clairs, avec l'air de dire : « J'en voudrais bien encore. »

P'tit Bicot. — T'as bien fait tout de même de l'amener... Il me fiche de la gaieté, c'crapaud-là.

La Taupe, *embrassant P'tit Bicot*. — T'es triste, mon pauvre gros?

P'tit Bicot, *rendant le baiser*. — Non, puisque t'es là... Mais, tu sais, maintenant va falloir se remuer pour dégoter des sous...

La Taupe. — On mendiera.

P'tit Bicot. — J'ouvrirai des voitures... Et puis enfin, pour dîner, on trouvera toujours des harengs saurs, à la devanture des épicemards.

La Taupe, *faisant le simulacre de voler quelque chose*. — Excusez-moi, monsieur, si je ne vous paie pas aujourd'hui... Je n'ai pas d'argent sur moi... Je repasserai demain...

P'tit Bicot. — Seulement y a les flics...

La Taupe. — On ouvrira l'œil. (*Caressant P'tit Bicot.*) Mais tu ne seras pas triste, tu le jures?

P'tit Bicot. — Non! Parbleu, ça serait plus gai si on était des gosses à Rothschild, si on avait des larbins pour vous habiller et des roulantes qui vous emmèneraient au Bois... (*Montrant la masure.*) Enfin on a toujours sa maison... (*Avec un ton de camelot contrefaisant un grand seigneur.*) Je vous demande pardon, madame la baronne, si nous n'avons qu'une seule pièce... C'est pour la commodité... On peut faire sa cuisine, manger et dormir sans être obligé de changer de chambres...

La Taupe, *imitant P'tit Bicot*. — Ça économise bien du temps.

P'tit Bicot. — Vous me direz aussi : « Pourquoi n'y a-t-il pas de plafond? » C'est parce que nous aimons l'air; nous l'adorons, l'air.

La Taupe. — Puis, de cette façon, quand on n'a pas de bougie...

P'tit Bicot. — Les étoiles servent de lampions.

La Taupe. — Et la lune de globe électrique.

P'tit Bicot. — Alors, madame la baronne, vous êtes satisfaite de votre habitation?

La Taupe. — J'en suis enchantée.

P'tit Bicot. — Si vous n'avez pas de matelas pour votre lit, ça n'est pas ma faute... Mon tapissier m'a manqué de parole.

La Taupe, *minaudant*. — Ne me parlez pas des tapissiers!... Le mien ne me livrait jamais l'ouvrage à l'heure... C'est pourquoi je couche toujours par terre..

P'tit Bicot. — C'est une très bonne habitude... Ça vous empêche de devenir bossu.

La Taupe. — Comme vous savez des choses, monsieur le baron!

P'tit Bicot. — Je n'ai jamais été à l'école cependant, madame la baronne... C'est de naissance...

Ils éclatent de rire et tombent dans les bras l'un de l'autre.

P'tit Bicot. — Ma gosse!

La Taupe. — Coco... mon p'tit Coco!

P'tit Bicot. — Tu l'aimes toujours, ton petit homme?

La Taupe. — On se ferait démolir pour lui...

P'tit Bicot. — Si jamais on arrive à avoir vingt sous de trop, on ira se faire tatouer.

La Taupe. — Oui, je veux qu'on mette sur mon bras : « A P'tit Bicot, pour la vie. »

P'tit Bicot. — Et moi : « A la Taupe, jusqu'à la mort. »

La Taupe. — Et, au-dessous, on ajoutera la date.

P'tit Bicot. — Maintenant, il est tard... Au panier!

Ils s'étendent par terre. La Taupe met sa tête sur l'épaule du petit homme qui enlace la gamine par le cou.

P'tit Bicot. — Ma gironde, ma petite femme gironde...

La Taupe. — Qui t'adore... plus que tout... plus qu'elle-même... plus que le bon Dieu et le reste...

P'tit Bicot. — Embrasse-moi... Encore... encore!...

La Taupe. — C'est rien bon de s'aimer!

P'tit Bicot. — Des caresses... ça vaut mieux que des sous...

La Taupe. — Des baisers... ça vaut mieux que des toilettes.

P'tit Bicot. — Donne-moi des caresses.

La Taupe. — Donne-moi des baisers...

P'tit Bicot. — Toujours... toujours... Car, tu sais, c'est notre vraie première nuit de noces... A partir de ce soir, on est marié, on est tous les deux, en ménage, quoi!

La Taupe. — Et ce qui est épatant, c'est qu'on a déjà un enfant.

Et, du doigt, elle désigne, couché à leurs pieds, le petit chat qui, roulé en boule, dans la nuit calme, sous le clair plafond d'un ciel étincelant d'étoiles, dort déjà, ronronnant et ravi.

Auguste GERMAIN.

PENDANT L'ORAGE

A l'époque où j'achevais mes études au lycée de Farémont, — me contait hier mon vieil ami Marcel Millot, — nous avions coutume, cinq ou six camarades et moi, tous à peu près du même âge, de dix-huit à vingt-deux ans, de passer nos vacances de septembre dans les bois voisins de notre ville, les bois du Haut-Juré, à chasser et tendre aux oiseaux. Il y avait là, près d'un carrefour, dans une jolie clairière, une maisonnette baptisée Saint-Roch, qui appartenait au père de l'un de nous, à M. l'ingénieur Longeaux, et dans laquelle nous nous réfugions les jours de pluie ou durant les brûlants après-dîner. La cave de ce pavillon de chasse contenait un ou deux barils de bière, quelques bouteilles de *pineau* et d'eau-de-vie de marc; et, tout en vidant des chopes et culottant des pipes dans la spacieuse salle du rez-de-chaussée, on jouait au piquet ou à la manille, on devisait sur le compte des avenantes beautés et gaillardes jouvencelles de Farémont-sur-Ornain.

D'autres maisonnettes, éparses dans les taillis environnants, abritaient presque toutes, comme celle de Saint-Roch, de joyeuses compagnies, en cette fin de saison, et fréquemment on allait se rendre visite, fumer, gobelotter et godailler de concert.

Une après-midi que nous étions ainsi réunis, Hubert Longeaux, Anatole Maudelot, Armand et Frédéric de Marson, Paul Vauthier, Raymond de Surlanges et moi, le temps, déjà très lourd, vint à se gâter; de gros nuages avaient rapidement envahi le ciel, et de larges et aveuglants éclairs, de plus en plus rapprochés, sillonnaient l'espace.

Soudain, dans l'embrasure de la porte qui était vitrée et qu'on laissait volontiers grande ouverte, un homme apparut, un petit quadragénaire bedonnant, tout propret et rondelet, le visage méticuleusement rasé, épanoui et resplendissant comme une pleine lune, les cheveux plats et rares, vêtu d'une jaquette d'alpaga, d'un gilet de piqué blanc et d'un pantalon de nankin, tenant d'une main son chapeau de paille à large bourdalou bleu-ciel, et de l'autre un élégant stick de jonc à pomme d'or.

— Mon Dieu, messieurs, bégaya-t-il tout essoufflé, voudriez-vous... pourrait-on se mettre à couvert chez vous? J'ai une société avec moi... Nous avons déjeuné sur l'herbe, à quelques pas d'ici, et voilà l'orage qui va éclater...

— Mais venez, monsieur! Certainement! Amenez votre monde! répliqua Hubert Longeaux. Vous ne nous gênerez nullement... Il y a de la place!

Peu d'instants après, le coquet petit ragot revenait avec sa « société », qui était composée de six dames, toutes de grosseur, de grandeur et de plumage différents. A elles six, elles formaient comme un vivant catalogue des principales variétés de l'espèce féminine : blonde plantureuse, blonde menue, brune élancée, rousse entrelardée, etc.

Alors nous comprîmes... et nous nous regardâmes!

C'était le père Touille, le patron du gros 14 de la rue des Foulans, qui avait offert une partie de campagne à ses pensionnaires. Comment ne l'avions-nous pas reconnu toute de suite, ce brave père Touille, qu'il nous était arrivé à tous pourtant de croiser en rue, sinon même de contempler dans l'exercice de ses fonctions? Mais c'est que nous songions si peu à lui, au milieu de cette solitude et de cette verdure!

A l'aspect de ce cortège aussi brillant qu'inattendu, Hubert Longeaux n'avait pu retenir une exclamation de vive contrariété et d'effroi.

— Oh!...

« Si mon père allait venir! » avait-il ajouté mentalement.

Très souvent, en effet, presque chaque jour, à la sortie de son bureau, M. Longeaux, accompagné de sa fille Agathe, venait chercher Hubert à Saint-Roch, et vous pensez quelle tête il ferait en tombant au milieu de ce harem!

Cependant, sans prendre garde aux airs désolés et anxieux de notre camarade, Paul Vauthier et Surlanges étaient descendus à la cave et en avaient remonté quatre pleins moss de bière bien fraîche; pendant ce temps, Armand et Frédéric de Marson s'occupaient de rincer des verres, et bientôt nous trinquions tous en chœur autour de la grande table. On offrit du tabac et une pipe au père Touille, mais il remercia en s'excusant : il ne fumait que la cigarette, — comme ces dames, qui, toutes, à chaque coup de tonnerre, jetaient de petits cris aigus, comme si leur eût écrasé l'orteil, fermaient les yeux et se signaient bien vite avec la plus édifiante componction.

La pluie commençait à tomber, les roulements de tonnerre devenaient moins assourdissants et moins fréquents, quand l'une de ces pieuses recluses, avisant certaine flûte d'ébène abandonnée sur la cheminée, demanda quel était celui de nous qui savait cet instrument. C'était Anatole Maudelot. Alors, remises à présent de leurs brusques paniques et oublieuses qu'elles étaient de leurs accès de dévotion, les voilà qui le prient de leur jouer quelque chose.

— Oh! oui! Ce que vous voudrez, monsieur!

— Tiens! si nous dansions? s'exclamait en même temps Raymond de Surlanges.

— C'est cela! c'est cela! s'écria-t-on de toutes parts. Repoussons la table dans ce coin, et en avant deux! Hop là!

— Oh! pourvu que papa n'arrive pas! marmonnait toujours Hubert Longeaux.

***

Les valses et polkas se déroulaient sous l'œil serein et radieux de M. Touille, tandis que l'eau ruisselait au dehors par torrents, quand la porte, qu'on avait fermée à cause de ce déluge, s'ouvrit d'une violente poussée, et deux femmes se précipitèrent dans la salle.

— Oh! quel temps, messieurs! quel temps!

C'était Mme du Plastard, la femme du premier adjoint de Farémont, et sa fille Ursule, un tendron de dix-sept ans, encore chez les dominicaines.

Nous la connaissions tous, Mme du Plastard; nos familles étaient pour la plupart liées avec elle; et sa réputation de charitable, mais de crédule personne, étourdie, évaporée, *évaltonnée*, comme on dit à Farémont, n'était ignorée d'aucun de nous.

Mère et fille se secouaient, s'ébrouaient, tapaient leurs semelles sur le plancher.

— Nous avons eu beau nous hâter!... Nous allions rejoindre M. du Plastard qui est dans sa tendue, près d'ici, à la Croix-Rouge... Mais impossible! L'*alevasse* nous a surprises...

Ici, la loquace maman s'interrompit soudain :

— Quelles sont ces dames? demanda-t-elle tout bas à ses voisins, Armand et Frédéric de Marson, avec un étonnement, un ahurissement facile à comprendre.

— Ce sont des étrangères, chuchotait en même temps Frédéric.

— Ah! très bien! fit Mme du Plastard. Et ce gros monsieur?

— C'est leur oncle. Elles sont descendues chez lui.

Mme du Plastard n'en demanda pas plus long, et comme Paul Vauthier venait de jeter un fagot dans l'âtre et lui proposait, à elle et à Mlle Ursule, de s'approcher de cette claire flambée :

— Très volontiers, dit-elle. J'ai les pieds trempés... Et toi, Ursule? Tiens, assieds-toi là, mon enfant!

Tout en présentant ses bottines à la flamme, elle s'occupait de son corsage, que la pluie avait aussi transpercé; elle aurait voulu l'ôter pour le faire sécher, ainsi que celui de sa fille.

— Mais, maman! hasarda Mlle Ursule.

— Je sais bien, ma fillette! Nous ne pouvons pas!...

Les nièces du père Touille, la grosse blonde et la grande brune maigre notamment, de s'avancer alors et faire leurs offres de services.

— Si madame me permettait de lui offrir ce châle?

— Si mademoiselle voulait bien accepter cette pèlerine?

— Pourvu que papa ne viennent pas! grommelait de plus belle Hubert Longeaux.

Les bottines, tendues et cambrées devant le feu, ne dégageaient plus de buée; les deux corsages finissaient de sécher, eux aussi, quand Mme du Plastard, se retournant vers les assistants :

— Mais n'étiez-vous pas en train de danser lors de notre arrivée?

— Oui, madame, répondit Armand de Marson. C'était Maudelot qui jouait de la flûte.

— Eh bien, Anatole, reprenez! Que notre présence n'interrompe pas vos divertissements, mes enfants! Nous serions aux regrets... Allons, voyons, Anatole!

— Dans ce cas, madame, demanda cet effronté de Frédéric de Marson, que Mme du Plastard avait connu tout bambin et vu naître aurant dire, — voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première?

— Mais sans doute, mon ami! Nous pourrions même faire un quadrille avec madame? ajouta Mme du Plastard en envoyant un gracieux sourire à la rousse entrelardée, qui était près d'elle.

Et, pendant que la grande brune mince s'emparait de la jeune Ursule et l'enlaçait, Hubert Longeaux marmonna encore :

— Ah! pourvu que papa...

***

La petite fête battait son plein, toujours sous la quiète présidence du sieur Touille, lorsque tout à coup l'œil paterne du digne homme s'arrondit, s'effara...

De l'autre côté de la porte, à travers les vitres, il apercevait quelqu'un, un monsieur armé d'un large parapluie de campagne, et, ce quidam, le père Touille avait eu affaire à lui déjà et ne l'avait pas oublié, c'était le premier adjoint de Farémont, M. Onésime du Plastard, un édile pudibond, pas commode et n'entendant nullement la plaisanterie.

Au moment même où la porte s'ouvrit, Mme du Plastard passait devant en tournoyant, appuyé sur l'épaule de son cavalier, qui était alors Raymond de Surlanges.

— Ah! c'est toi, Onésime! fit-elle en s'arrêtant. Tu venais à notre rencontre? Tu vois, ces messieurs ont bien voulu nous offrir l'hospitalité...

— Oui... oui... bégayait M. du Plastard en promenant circulairement sur les danseurs, sur les danseuses surtout, un regard ébahi.

— Et nous ne nous ennuyons pas!

En effet, la jeune Ursule, toujours étroitement serrée dans les bras de la grande brune, riait et se tordait comme une folle.

M. Onésime du Plastard eut le bon esprit de ne pas se fâcher ni de faire d'esclandre.

— Je présumais bien, dit-il, que vous vous étiez mises à l'abri, mais je ne me doutais guère que ce fût en aussi joyeuse et aussi charmante compagnie! La pluie a cessé, ajouta-t-il; si vous vouliez profiter de cette éclaircie... Oui, dépêchons-nous! Messieurs, je vous remercie mille fois! Mesdames, j'ai bien l'honneur...

Et, prenant sa femme par le bras et sa fille par la main, il s'éloigna sans se départir de son flegme.

Seulement, huit jonrs après, le père Touille était administrativement et officiellement avisé que son autorisation, qui expirait le 31 décembre suivant, ne lui serait pas renouvelée, et que la fermeture de l'établissement de la rue des Foulans venait d'être votée par le conseil municipal.

Albert CIM.

GUIGNOLS

ACCORDAILLES

La baronne LOUISE D'HAUTORGUEIL, née MULET, veuve très riche, fiancée au comte, 50 ans;
Le comte ROBERT DE LA ROUÉE, clubman décavé, très beau garçon, 30 ans;
ANGÈLE MATOIS, dite JANE DE LILIALE, demi-mondaine, maîtresse du comte, 25 ans.

PREMIER TABLEAU

Chez la baronne.

LA BARONNE, LE COMTE

. . . .

LE COMTE. — Oui, j'ai vingt ans de moins que vous, mais j'ai vécu double... pour mon malheur!... (*Prenant le masque fatigué du blasé*) Ah! si vous saviez combien est vide l'existence boulevardière!... Pourtant, malgré tout, le proverbe a raison... il faut que jeunesse se passe... Hélas! la mienne est trépassée... Voilà dix ans pendant lesquels j'ai englouti ma fortune dans des frivolités, des gaspillages, des folies!... (*Accentuant son masque de blasé.*) Et à présent il ne me reste guère de toute cette prétendue haute vie que lassitude et écœurement.

LA BARONNE. — Cet écœurement ne sera que passager... Qui a bu boira.

LE COMTE. — Pourquoi?... puisque le souvenir seul de ce passé m'est une rancœur... Vous l'avouerai-je? j'envie souvent le sort des petites gens, des petits employés qui gagnent trois à quatre mille francs... Il travaillent... ils aiment... ils ont des enfants, et le temps s'écoule rapide, léger, sans lassitude... Et dans ce travail, cet amour conjugal, cette affection paternelle, ils trouvent le bonheur... le vrai... celui après lequel nous autres, soi-disant privilégiés, nous courons vainement.

LA BARONNE. — Oui, vous avez raison... Mais pour connaître ce bonheur-là, il faut être deux jeunes gens... et j'ai des cheveux blancs.

LE COMTE. — Le cœur n'a pas de rides.

LA BARONNE. — Mais le visage en a...

LE COMTE. — Qu'importe le visage lorsque l'affection est profonde!... La passion... l'amour de la vingtième année n'est qu'un feu de paille... Son vrai nom est caprice... A vingt ans, on aime une femme pour la couleur de ses cheveux ou la nuance de ses yeux... pour le dessin de sa bouche... pour sa taille... son sourire... son chic... On l'aime comme un bibelot... mais aussi comme d'un bibelot on s'en lasse... Et après la flambée que reste-t-il?... un peu de cendres qui alourdissent notre cœur comme une urne funéraire...

LA BARONNE. — Votre cœur, alors, doit bien vous peser...

LE COMTE. — Vous êtes cruelle.

LA BARONNE. — Non, je ne suis pas cruelle, mon ami... je n'ai pas voulu l'être... Cette parole a échappé à ma nervosité... Je souffre tant!... Depuis l'annonce officielle de notre mariage, mon existence est un martyre... Amis et parents sont acharnés après moi comme une meute... Ils me harcèlent, me torturent de leurs conseils.

LE COMTE. — L'intérêt sait prendre tant de masques...

LA BARONNE. — Oui, quelques-uns sont avides et intéressés... mes héritiers... Mais j'ai de bons amis... de vieux amis... et eux aussi m'ont épinglé au cœur leurs conseils... Oh! je sais bien, mon pauvre ami, que je fais une folie en vous épousant... Ce mariage est fou!... fou!... fou!...

LE COMTE. — Fou... pourquoi?... J'ai trente ans d'âge, mais bien soixante ans pour l'expérience... ne suis-je pas mûr pour faire une fin?... Et puis, ne comptez-vous pour rien la reconnaissance?... Je suis ruiné, perdu, acculé au suicide ou aux expédients malpropres... Que puis-je faire, désormais, sans fortune, sans carrière?... Eh bien! à ce moment terrible vous venez à moi, bonne, tendre... maternelle... et comme à un enfant vous me tendez la main pour me sauver... Je prends cette main et je la garde... (*Il prend la main de la baronne, la baise, puis la garde entre les siennes.*)

LA BARONNE. — Je vous sais bon, Robert... c'est justement pourquoi je crains que vous ne soyez, en ce moment, dupe de votre cœur.

LE COMTE. — Si j'en suis la dupe aujourd'hui, je m'efforcerai de continuer à l'être.

LA BARONNE. — Non, mon ami, non, ne nous leurrons ni l'un ni l'autre... Et puisque nous devons unir nos existences, ayons le courage de regarder la réalité en face... (*Après un temps, fiévreusement.*) Pour la première fois de la vie, j'aime... Pour la première fois je suis femme... j'ai un cœur qui bat... tant pis si j'ai des cheveux blancs!... Je veux aimer!... (*Véhémente.*) Je n'ai jamais eu, moi, ni enfants, ni petits-enfants, ni mari, ni amants... Je n'ai vécu que par l'orgueil... Mes parents... des négociants enrichis et vaniteux... en me faisant baronne, n'ont pas un instant pensé à moi... mais à eux seuls... Que leur importait que j'aime ou que je n'aime pas mon mari!... Il était baron... eux s'appelaient Mulet!... Depuis, je n'ai vécu que pour paraître, pour dominer... pour qu'on m'encense et qu'on parle de moi... Aussi, aujourd'hui, mon pauvre ami, je suis punie... Il faut des larmes pour être heureux en ce monde... Et les larmes m'ont manqué...

LE COMTE. — Oh!

LA BARONNE. — Oui, mon ami, il nous faut des larmes pour être heureuse... C'est la rosée du cœur... Oh! je ne me fais aucune illusion... Vous me la donnerez, cette rosée... et abondante... et je souffrirai... Eh bien! je veux souffrir... je veux aimer... aimer... aimer... être ridicule d'aimer...

DÉBOURRAGE



— Attendez donc un peu, mes lascars, je vais vous faire roupiller!



— Marchez au trot!!!



— Allongez!!!



— Dupiton! avez-vous fini de faire de la voltige?



— Bon! voilà l'autre qui descend.



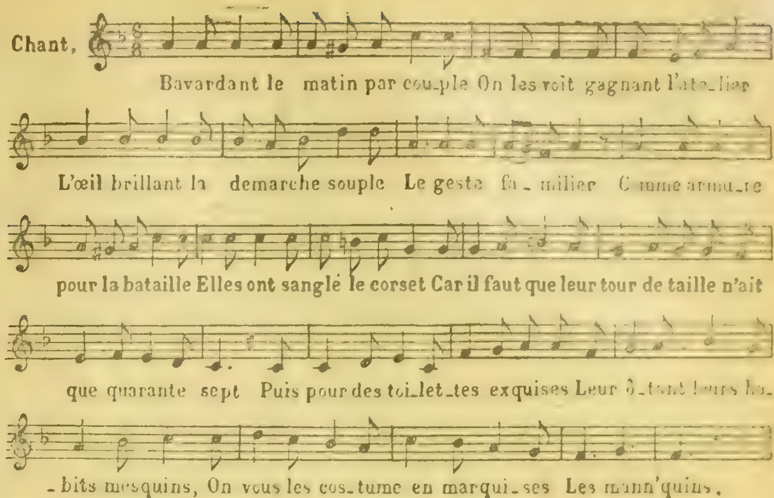
— Nom de nom de nom! Qui est-ce qui vous a commandé pied à terre?

Dessins de E. NICOLSON.

Paroles de SÉMIANE.

LES MANNEQUINS

Musique de Paul HUCKS.



II

Gontran vidé se sent en âge
Par prudence de remiser;
Il lui faut le calme en ménage
C'est l'heure d'épouser.
Or, celle sur qui son choix tombe
Aimant les repas plantureux,
Mène à quatre doigts de la tombe
L'époux aventureux.
Et de dormir le laissant libre
Elle remplace, c'est coquin,
Par un gas qui vit et qui vibre
Le mann'quin.

III

Dans sa redingote impeccable
Il s'avance très sûr de lui,
On dit: Cet homme est remarquable
Voyez comme il reluit.
Par des mouvements d'automate
Il scande sa phrase souvent;
Son cerveau de fin diplomate
N'est gonflé que de vent.
Il se plaît au genre sinistre
Et, l'affublant d'un maroquin,
Un jour on déguise en ministre
Le mann'quin.

IV

Femme, c'est l'histoire éternelle·
Dans ton tiroir ayant senti
S'agiter un polichinelle,
Ton amant est parti.
Passé le moment de l'aubade,
La fille exhale ses chagrins
Et le petit pantin gambade
A lui casser les reins.
Tandis qu'elle se désespère
Ayant mangé son saint-frusquin,
Dans la rue elle cherche un père
Au mann'quin!!

LE COMTE. — Que dites-vous là...

LA BARONNE. — Oui, être ridicule... car une femme de mon âge qui aime et épouse un homme du vôtre est toujours ridicule.

LE COMTE, *tendrement.* — Ne dites pas cela! (*Il se lève, lui prend à deux mains la tête et embrasse ses cheveux blancs. Puis, les yeux onctueux, plantés droit dans les siens, il demeure à la contempler avec tendresse. Peu à peu les regards de la baronne, aimantés par ce muet langage, si doux, si troublant, s'attendrissent, laissant voir, à nu une âme candide qui se donne entièrement, humblement, presque servilement... Bientôt même son émotion est telle que les larmes noient lentement ses paupières.*)

LE COMTE, *l'attirant à ses lèvres après lui avoir longuement baisé les yeux, puis, souriant, l'œil énamouré, la voix captivante, musicale.* — Vous avez l'âme d'une sainte, Louise.

LA BARONNE, *les nerfs détendus, sereine et épanouie.* — Votre bonté me fait du bien... Je suis heureuse... Merci!... (*Elle lui tend la main*). Au revoir, ami.

LE COMTE, *lui pressant affectueusement les deux mains.* — Au revoir, ma chère femme.

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Jane de Liliale.

LE COMTE, JANE. (*Ils sont assis sur un divan et fument des cigarettes.*)

JANE, *feignant l'indignation, sur une intonation câline.* — Quel roublard tu fais!... Tu es aussi canaille que mon frère, qui est en train de tirer six mois à Poissy.

LE COMTE. — Ah! ton frère est en prison... Mes compliments!...

JANE. — Va, ne fais pas ton malin... Tu as beau être comte, tu es aussi fripouille que lui!... Ce que tu aurais fait un joli dos, toi, si tu n'avais pas eu des parents millionnaires!

LE COMTE, *flegmatique.* — Tu as une belle opinion de moi.

JANE. — Hé! dis donc!... vois-tu une bien grande différence entre un monsieur qui accepte de sa femme cinq cent mille francs de dot et un souteneur qui reçoit cent sous de... sa... sa... moitié?

LE COMTE, *flegmatique.* — Oui... il y a une petite différence.

JANE. — Je te crois!... Il y en a même une grande... Quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-quinze francs!... Mais, sale bête que tu es, tu es encore plus ignoble que l'autre... Au moins lui est l'amant de cœur... Mais toi!... Je te vois d'ici faire des yeux de chat énamouré à ta vieille moumoute... Faut-il tout de même que les femmes soient cruches pour se laisser empaumer par de pareils saltimbanques!

LE COMTE, *flegmatique.* — Continue, continue, ma petite... Tu as une conversation charmante... et si distinguée!...

JANE, *sans faire attention à l'observation du comte.* — Voilà une pauvre vieille qui a plus de cinquante ans... un râtelier complet... des cheveux comme du fil d'Ecosse écru... des seins...

LE COMTE, *flegmatique.* — Pardon, tu ne les as pas vus...

JANE. — Et je ne tiens pas à les voir... Et ça se fait enjôler... amadouer... Ce que tu dois lui en faire avaler de toutes les couleurs... Pauvre vieille, va, qui prend tes boniments pour de l'argent comptant! (*Riant.*) Dis donc, si elle nous entendait la bêcher, ce qu'elle se trotterait chez le notaire pour déchirer le contrat... Du coup, boum!... adieu, les cinq cent mille balles!...

LE COMTE, *flegmatique.* — Quand tu auras fini, ma petite, tu seras assez aimable de m'avertir. (*Il prend un journal.*)

JANE, *lui saisissant des mains le journal.* — Grand roué, va!... Connais-tu bien les femmes, tout de même!... Jeunes, vieilles, laides, tu t'en moques... Et dire que ce sont toujours ces horreurs d'hommes-là que l'on aime... Plus c'est indigne, plus on les gobe!...

LE COMTE. — Va, ma petite, va toujours.

JANE, *s'esclaffant soudainement.* — Ce que je paierais cher pour assister à ta lune de miel!... C'est qu'il va falloir t'exécuter, mon pauvre chien!... Tu feras bien de commander de temps en temps un souper pimenté... Mais avec un buisson d'écrevisses, une bisque bien relevée et, comme dessert, un doigt de bénédictine Brown-Sequard, tu en viendras à bout, espérons-le... Ah! mon pauvre Bé-bert, quel dommage que ton valet de chambre ne puisse te remplacer!

LE COMTE, *flegmatique.* — Il n'y a pas de plaisir sans peine...

JANE. — Cette rosse-là qui blague encore!... Et regardez-moi ces yeux de Lovelace et cette bouche de satyre... En a-t-elle fait avaler dans sa vie, celle-là!... (*Les dents serrées nerveusement.*) Va, donne-les donc, tes lèvres, que je morde!... (*Elle l'embrasse avec frénésie.*) Tiens, maintenant, porte-lui mon reste, à ton antiquaille!... Si ce n'est pas une pitié... tomber amoureuse à cet âge!... épouser un homme qui a vingt ans de moins que vous!... Mais tu sais, mon petit Bé-bert, ce que tu vas dare-dare me la planter là dans un de ses châteaux... Je te donne un mois pour ta lune de miel, ensuite bernique, ma douairière!... C'est à moi cet homme-là... N'est-ce pas que tu es à moi, rien qu'à moi, mon beau mousquetaire?... (*Après l'avoir embrassé de nouveau.*) Passe-moi une autre cigarette, mon chéri, et raconte-moi donc comment elle a pu te constituer une dot de cinq cent mille francs, malgré ses parents? Ce qu'ils doivent pousser des cris de paon!... Ah! dis-moi... est-ce que tu toucheras ton argent bientôt?

LE COMTE. — Non... mais je pourrai emprunter.

JANE. — Tu m'achèteras alors une voiture... dis?... une pareille à celle d'Emma Mignon... avec le siège tout bas comme c'est la mode maintenant?

LE COMTE. — Je te dois bien cette compensation, ma chère Jane... Tu as été à la peine, tu seras à l'honneur... Mais laisse-moi, d'abord, me retourner... payer mes dettes...

JANE. — Qui paye ses dettes s'enrichit...

LE COMTE. — S'enrichit... s'enrichit... N'empêche que, pour le moment, ma pauvre chère amie, je me vois de nouveau dans l'obligation de te demander un service.

JANE. — Combien veux-tu?

LE COMTE. — Prête-moi encore mille francs.

JANE. — Ça fera vingt-trois. (*La demie de onze heures sonne.*)

LE COMTE, *se levant en sursaut.* — Onze heures et demie!... Et moi qui dois déjeuner chez elle à midi... (*Le chapeau sur la tête.*) Veux-tu me donner les mille francs?

JANE. — Prends-les toi-même, mon chéri... Ouvre le petit secrétaire, tu trouveras un billet... Je l'ai préparé à l'avance, car je me doutais bien, panier percé, que tu étais encore sans le sou.

Tandis qu'elle passe, le comte va au secrétaire, l'ouvre, prend le billet, puis il embrasse Jane et se dirige vers la porte.

JANE, *au moment où le comte lui fait un affectueux geste avant de sortir.* — Ne l'embrasse pas sur la bouche!

RIDEAU

Henri CONTI.

LE MARIAGE AU LORGNON

Clavaroche n'avait que trois petits défauts :

Il aimait le jeu, les femmes et les chevaux! Or ces trois petits défauts suffisent amplement pour mener un homme finir ses jours à l'hôpital.

Mlle Nini Caillette était en train de le ruiner, lorsqu'il reçut une lettre d'une vieille tante de province, qui l'affectionnait d'autant plus qu'elle était restée vieille fille, et que cet unique neveu passait pour un fort mauvais sujet.

Clavaroche s'était souvent promis, le matin, de rompre avec la susdite Mlle Caillette, des Nudités Parisiennes, mais le soir, adieu les serments! Il forgeait de nouveaux anneaux à sa chaîne; les jours se suivaient et se ressemblaient. La fortune de sa mère : prés, rivières, bois, largement hypothéqués, avaient fourni les chevaux à l'écurie, les rivières de diamants et le mobilier de l'appartement. Tout cela s'était fait insensiblement; à bien le prendre, le manoir n'avait guère plus qu'une aile; et encore une nuée de créanciers le surveillaient-ils en masse compacte comme de noirs corbeaux.

Ce matin-là, il était midi, l'heure du lever du monde *select* parisien, on lui remit la lettre de tante Corisandre l'invitant à venir passer quelques heures chez elle, à Vitré, dans l'Ille-et-Vilaine. Clavaroche s'était couché à cinq heures en sortant d'une fête chez Caillette, dans laquelle il avait perdu deux cents louis. Il avait bien un peu mal aux cheveux, et la perspective d'avoir à payer cette somme avant le soir lui assombrissait l'esprit. Dans son courrier du matin se trouvait aussi un billet de la trop séduisante Caillette. Cependant il l'avait quittée à quatre heures; le billet matinal accompagnait une note de chez Worth montant à un millier d'écus, sans compter le courant. La lettre de la sœur de sa mère fut comme un rayon de soleil dans le ciel brumeux et opaque de sa vie. Il la lut et relut, et se dit : « J'irai. »

Dans la situation qu'il s'était faite, se trouver tout à coup transporté à plus de quatre-vingts lieues de Paris, respirer une autre atmosphère et, en résumé, effectuer de sérieuses économies! Décidément la Providence le prenait par le bras.

Huit ou dix jours de bon sans Caillette; point de courses, point de tailles de bac : économie moyenne de vingt-cinq louis par jour, multipliés par dix, total deux cent cinquante louis.

Jamais, de lui-même, il n'eût eu la force de se violenter pour agir ainsi : mais on lui tendait une perche et il la saisissait avec empressement.

Et dans la joie que lui causait sa résolution, il aborda franchement l'air connu :

O ma bonne tante
O femme excellente!

Enfin, il trouvait plaisant pour lui, Clavaroche, de disparaître subitement.

Il restait bien Nini Caillette; que dirait-elle? Mais c'était un gouffre d'argent que cette petite personne aux frisons dorés! Arrivé à Vitré, il lui écrirait qu'il avait été mandé en toute hâte par une tante malade.

C'était bien cela.

Comme il y avait longtemps qu'il n'avait pris une résolution, il se trouva tout d'un coup métamorphosé : et la lassitude morale présente à son lever disparut pour faire place à une véritable bonne humeur.

Il s'habilla lentement, ordonna à son valet de chambre de préparer sa malle et alla déjeuner.

A six heures, l'express emportait Clavaroche pour la Bretagne.

La tante Corisandre, encore belle, rappelant l'illustre personne dont elle portait le nom, reçut à bras ouverts ce neveu qu'elle n'avait point vu depuis son extrême jeunesse. Elle était véritablement touchée qu'il eût accédé si rapidement à son désir.

Elle trouva Clavaroche charmant. C'était pour elle comme une bouffée de l'air capiteux de Paris qui entrait soudain dans les pièces froides et sévères de sa maison séculaire. Quant à lui, il jugea sa tante beaucoup moins provinciale qu'il ne le pensait; et en résumé la province n'était point aussi fantastique qu'il se l'était imaginé. Il y avait bien la partie de piquet de chaque jour avec sa tante et dont eussent sans doute souri les habitués du cercle des « Têtes de bois » qu'il fréquentait; mais tout cela était relevé par un parfum de vie inconnue pour lui jusqu'alors. Puis, sa tante était fière de lui. Elle le présenta dans les meilleurs salons de Vitré. Là, Clavaroche se ressouvint nettement que le salon de Nini Caillette n'était pas précisément une académie du vrai bon ton.

Il se trouvait en résumé au milieu du monde où l'on s'ennuie, et lui ne s'ennuyait nullement. Non point qu'il fût né profond observateur; mais, dépaysé et comme à mille lieues de son milieu habituel, tout cela l'intéressait.

Pensez-vous! la vie saine et raisonnable pour un représentant de la fine fleur du gratin, un traitant du dernier *pschutt* ou de *vlan!* comme on appelle en notre temps affolé les élégants.

Il trouvait tout charmant : quatre jours s'étaient déjà écoulés depuis son séjour à Vitré et il n'avait pas songé à écrire à Caillette.

La tante Corisandre était émerveillée de lui. Parfois il se hasardait à lui conter quelque histoire croustillante de son monde; elle souriait et l'appelait mauvais sujet.

Bref, les jours s'écoulaient non point dans une gaieté folle, mais dans une gamme douce nullement déplaisante au Parisien.

Tante Corisandre était surprise que son neveu ne s'ennuyât pas et elle l'en estimait d'autant plus. Il était vraiment aimable, lui, un viveur accoutumé à la vie brûlée, de faire son piquet avec elle, de rendre des visites en sa compagnie, car elle produisait son beau neveu! Tout Vitré le connaissait, ce Parisien égaré dans cette noble et vieille ville où les traditions antiques sont encore en honneur. Clavaroche accepta même, sans se faire prier, une invitation à un bal.

Ce jour-là, tante Corisandre l'eût embrassé sur les deux joues plutôt deux fois qu'une. Qui donc lui avait dit que son neveu s'était encanaillé? Tout le monde l'appréciait; avec sa verve endiablée, il répandait comme une clarté sur les tapisseries un peu poudreuses des castels environnants. Plus tard, elle chercherait à le marier; pour le moment, elle était satisfaite de l'avoir auprès d'elle.

Donnant le bras à sa tante, Clavaroche fit son entré dans le bal dont Vitré garde encore le souvenir.

Il était bien un peu la curiosité sournoise des jeunes personnes, lesquelles avaient entendu vaguement leurs mères parler du neveu légèrement bruyant de Mlle Corisandre. Ce qui n'empêcha certes point plusieurs d'entre elles de lui trouver la meilleure tournure du monde.

Les respectables conductrices de ce petit troupeau d'agnelets aux yeux étonnés le regardaient avec indulgence et plus d'une en fit compliment à la tante Corisandre.

Quant aux jeunes gens du cru, ils souriaient du bout des dents à Clavaroche qui, avec sa désinvolture habituelle et son savoir du monde, s'était absolument mis à son aise. Ils flairaient un ennemi.

La petite chronique souterraine avait fait son chemin, il fut le héros de la fête. Il s'évertua à être charmant pour les personnes âgées, et il le fut.

Tante Corisandre ne connaissait pas son neveu sous ce nouveau jour : elle fut ravie.

Clavaroche causa avec les mères, dansa avec les jeunes femmes et les jeunes filles, et s'amusa à donner à penser qu'il sortait frais émoulu de son lycée et inaugurait son premier bal.

Une jeune fille demeurait-elle isolée? On était certain de le voir s'avancer pour la tirer de son isolement momentané; et, conduite par lui, elle sautait, galopait, ainsi qu'une échappée de pension.

Donc, subitement, il s'était embourgeoisé! Toutefois, c'était une bourgeoisie à bon ton, s'il vous plaît, car Vitré est réputé à juste titre pour sa société d'élite, un peu prude à la vérité, mais sans alliage. Cette société triée sur le volet a de quoi tenir! Vitré est une vieille ville de la ligue réunissant les plus grands chasseurs de France, légèrement calviniste, il est vrai; patrie de Bertrand d'Argenté, ancienne baronnie possédée par la maison de la Trémoille, conservant son château fort et ses tours, l'allure enfin d'une très grande dame.

Une jolie jeune fille, blonde, avec de grands yeux noirs, bouche mignonne, peau laiteuse, est priée à danser par Clavaroche.

Elle accepte, et voilà le couple tourbillonnant dans un entraînement des plus séduisants, rappelant peut-être de belles heures aux mères songeuses. Le couple vole, paraît et disparaît. La danseuse s'appuie avec une grâce charmante sur l'épaule de son danseur. Son attitude ferait croire que sa mère est née Parisienne. La valse dure toujours, plusieurs danseurs se reposent déjà, faisant cercle et oubliant leurs devoirs, pour observer Clavaroche et sa valseuse qui paraissent infatigables. Si ceux-ci ralentissent parfois le pas, c'est pour balancer et repartir de nouveau.

Enfin les derniers accords de l'orchestre se font entendre.

Clavaroche, soutenant toujours sa valseuse, veut la déposer avec grâce à ses côtés comme une colombe un peu lasse, mais heureuse, qui replie ses ailes.

Patatras! L'effet est manqué!

Leurs bras les unissaient tout à l'heure; à présent un lien les retient.

Rougeur excessive chez la jeune fille, embarras sérieux chez notre Clavaroche qui, bien que le cas soit original, le trouve épineux.

Il ne saurait cependant demeurer attaché de la sorte, quelque délicate que soit la chaîne.

Que s'est-il passé ?

En valsant avec une furie toute parisienne, son monocle, retenu à une soie par un anneau d'or, s'était traîtreusement glissé dans le corsage de la jeune fille.

Vous voyez d'ici l'effet.

Une ganse très ténue, mais solide comme est la soie, attachée au cou du danseur et émergeant de la gorge de la danseuse! Si Clavaroche, ainsi que c'était son devoir, s'éloignait, le corsage s'entre-bâillait outre mesure et dame!... ces effets d'optique ne sont généralement point autorisés par les mamans. D'un autre côté, lorsque Clavaroche cherchait à éviter l'entre-bâillement du corsage par trop indiscret, il se trouvait contraint de s'approcher d'une façon peu correcte de la danseuse. Cette situation était certes encore plus inconvenante.

Mais, pensera-t-on, il n'avait qu'à *tirer le cordon* immédiatement.

C'est, en effet, ce qu'il tenta de faire en balbutiant une excuse. Voyez cependant la malice des choses!

C'est ici que la situation se complique.

L'anneau d'or éraillé sans doute, ou voulant jouer un tour au Parisien, faisait l'effet d'une ancre assujettie dans le sable de la mer.

Un obstacle retenait l'impertinent monocle.

Confusion inexprimable de la jeune fille. Clavaroche ne pouvait cependant point glisser sa main dans le flot de mousseline afin d'en retirer le lorgnon. Non plus, la jeune personne n'était tentée de se livrer à cette opération sous les yeux si rapprochés de son valseur.

Clavaroche lui aussi tirait toujours.

Enfin il sent que cela vient. Oui, le monocle se décidait à sortir de son puits charmant, il remontait.

Mais la jeune fille, de pourpre qu'elle était, devint pâle comme sa mousseline. Il y avait de quoi!

En arrivant aux clartés des bougies, le monocle apportait avec lui un flot de coton. On devine l'usage du coton.

La demoiselle était pourtant charmante, mais cela arrive et arrivera encore. Quant à l'indiscrétion du lorgnon, elle est inqualifiable.

L'aventure fit du bruit, et le brillant Clavaroche fut mystifié pour la pauvrette. Un peu remis de sa mésaventure, il chercha partout sa victime innocente afin de se déclarer son chevalier servant aux yeux de tout Vitré.

Elle avait disparu!

Tante Corisandre fut mortifiée de la disgrâce de son neveu ! C'était en effet une véritable disgrâce.

Cependant elle ne lui fit point de reproches ; elle ne lui dit que ces mots :

— Pourquoi, aussi, mon neveu, portes-tu de ces petits bibelots dans l'œil!

Clavaroche souhaita le bonsoir à sa tante et alla se coucher. La nuit porte conseil et possède la faculté de rafraîchir les sens. Le lendemain, au déjeuner, sans préambule aucun, il pria sa tante d'aller sans retard demander pour lui la main de sa valseuse de la nuit.

Il avait du bon, Clavaroche.

— Mais, lui répondit la tante Corisandre, c'est la plus riche héritière de Vitré!

Le beau neveu ne répondit que ceci :

— Elle n'a donc pas encore hérité de tout? Je suis décidément plus heureux que je ne le mérite.

La tante Corisandre, un peu inquiète du résultat, tenta la démarche, fit ce que son neveu désirait, priant dans son cœur Dieu de la faire réussir.

Jamais elle n'eût osé espérer un semblable résultat.

Touchée aux larmes du procédé, la jeune fille accepta, et trois jours après Clavaroche était présenté officiellement. Son aimable valseuse, fille unique, lui apportait en dot un million cinq cent mille francs.

Quant à lui, il fit mettre dans la corbeille ce petit meuble imbécile, qui pour une fois seulement avait eu tant d'esprit! et auquel il renonça pour toujours, empêché qu'il serait à l'avenir de réparer ses indiscrétions.

Tante Corisandre ne tarit pas d'éloges sur son neveu, qui a renoncé au bac et à Mlle Nini Caillette, à laquelle il a fait écrire et porter un chèque de condoléances.

Celle-ci, déjà consolée, l'a traitée de rural.

Clavaroche a racheté son château amoindri, chasse, fait cultiver ses terres, et, comme le dit Caillette, est rural, mais un rural heureux.

Il ne se sert pas de monocle pour tirer les sangliers qu'il brûle entre ses jambes, ou sert au couteau en véritable veneur.

Il m'a été donné de voir Mme Clavaroche un an après son mariage, et je vous certifie que le lorgnon le plus indiscret et le plus tenace ne ramènerait plus le duvet des fruits du cotonnier.

Charles DIGUET.

Les gaietés de l'histoire et de l'amour

LES SOULOGRAPHIES D'UN PRINCE

Les grandes familles ont parfois de singulières verrues dans leur généalogie.

Les vieux papiers du XVIIe siècle nous apprennent que le cousin du Régent, le neveu de la duchesse d'Orléans, le fils de de l'Électeur Palatin, s'enivrait comme un templier.

La duchesse d'Orléans écrit en effet à sa cousine la princesse Louise, le 5 octobre 1699 :

« J'apprends avec peine la conduite de Charles-Maurice à Berlin; s'il agit de la sorte, nous ne resterons pas longtemps bons amis : je suis très en colère de savoir qu'il est ivre-mort presque toute la journée; c'est une honte; et si je croyais qu'en le grondant bien fort on pût le corriger un peu, je lui écrirais. Il est désolant de penser que le seul fils qui reste de notre père soit un ivrogne. »

Le prince continua à boire, tant et si bien que, trois ans après, il mourait après une beuverie plus formidable que les autres.

JEAN-BERNARD.

UN TENDRE

(Suite.)

Souvent, le soir, il passait sous les fenêtres de Jeanne. Entre les lames des volets clos, il distinguait la lumière de ses lampes, de petites raies rouges qui filtraient comme la vie d'une âme intérieure. Et il s'en allait, sans penser à rien. Était-ce de l'amour? Il ne le croyait pas, il s'en défendait même ; seulement, il était très malheureux. Comme c'était bizarre d'être triste, d'être malheureux, sans raison, sans savoir! Il se laissait aller à cette tristesse qui faisait plus monotones les jours qui se succédaient, le chemin qui se déroulait. Elle le faisait vivre sans pensées, sans volonté.

La nuit, il lui arrivait de s'éveiller, de demeurer sans sommeil, entendant sonner les heures, sentant autour de lui l'anéantissement des gens qui dormaient. Il souffrait et il le cachait. Quand il parlait aux gens, il retenait dans sa gorge de gros sanglots d'enfants. Il aurait voulu pleurer au cou de quelqu'un, pleurer, pleurer, pleurer.

Et les journées passaient ainsi, très tristes, très vides.

V

Ce soir-là, il la trouva seule dans sa loge. Il y avait partout des glaces qui répétaient ses attitudes, ouvraient les cloisons en une interminable perspective. Jeanne arrêta sur ses épaules la caresse d'une houppe enfarinée, lui tendit la main.

— Tiens, c'est vous !

Il s'était décidé à venir la voir au théâtre, n'osant encore aller chez elle, dans la journée, car, bien qu'elle eût toujours pour lui l'accueil souriant, la poignée de main cordiale, il restait un camarade, un passant. Il en souffrait un peu, sans le dire.

— Et quoi de neuf, beau monsieur?

Déjà, la houppette repartait, courant comme une petite souris.

— Oh! pas grand'chose, fit-il.

Et il vint s'accoter à la cloison, près d'elle. Un placard qui faisait angle le cachait en partie, et de ses doigts, il torturait nerveusement sa moustache. Cela le désespérait d'être si gauche, de ne faire que des réponses bêtes, après lesquelles tombait un silence gênant. D'ailleur, il se sentait tout gamin, et c'était ainsi, à présent, toutes les fois qu'il était devant elle; il ne lui venait en tête que des puérilités. Chez ce garçon tout simple, ce besoin naissant de se frotter à Jeanne, de se dépenser, de se dévouer pour elle, n'était qu'un tourment vague encore. Il souhaitait seulement qu'elle l'employât, l'utilisât, en fît davantage son ami. Pour exprimer ce qu'il ressentait, il ne trouvait que de petites phrases enfantines.

— Je suis content d'être près de vous, dit-il.

Jeanne le regarda dans la glace, et ce fut son reflet, le reflet de sa figure dont il rencontra les yeux. Elle continua de se maquiller sans répondre. Il dit encore :

— Savez-vous de quoi vous avez l'air comme ça?

— Non.

— Vous avez l'air d'une poupée.

— Merci, fit-elle.

Alors, tout de suite, il tenta de rattraper sa phrase, il rectifia :

— Je veux dire que je vous aime mieux quand vous n'êtes pas maquillée.

En route, ce soir, il s'était promis d'être brave, de parler, il avait assemblé des phrases, comme on fait un collier de perles. Mais voilà que le fil était cassé et les phrases fuyaient, s'éparpillaient. Une timidité bête le troublait, l'empêchait de les ressaisir. Pour parler, car il fallait qu'il parlât, il dit :

— C'est bien triste, ce temps de pluie depuis quelques jours, vous ne trouvez pas?

Elle se lavait les mains, l'eau clapotait. Se retournant vers lui, elle eut l'air de se ganter en s'essuyant les doigts, un à un.

— Ça vous ennuie aussi ce temps-là? Moi, ça me donne des envies de pleurer.

Il s'écria :

— Vous pleurez, vous?

— Comment, si je pleure!... Il est drôle!... Vous croyez donc qu'on est autrement faite que les autres? Moi, j'en suis bête, je pleure comme ça, sans savoir.

Alors Clairain lui prit la main, avec expansion :

— Oh! merci.

Surprise, elle l'examinait.

— Tiens, qu'est-ce que vous avez?

— Oh! rien, je suis content... parce que vous avez du cœur.

Et déjà, il était gêné d'en avoir tant dit. Elle le regarda un instant, sérieuse, le doigt levé à la hauteur du nez :

— Vous, vous êtes amoureux!

Il se défendit, et devenu rouge, il trouva cette jolie réponse :

— Oh! je vous assure que je ne suis pas amoureux de vous.

Comme cela devait la flatter! Il s'en voulut aussitôt de sa maladresse. Décidément, il était très sot, et comme elle devait se moquer de lui! Il se rappelait le premier jour où elle était venue dans son atelier; elle semblait heureuse de le connaître, alors, admirait ses toiles, intéressée par ce qu'il faisait. Comme tout était changé! A présent, elle le traitait en gamin. N'était-ce pas sa faute? N'était-ce pas lui qui avait alterné les rôles? Il ne se reconnaissait plus, il n'était plus lui-même. Que faisait-il, à cet instant, dans cette loge, à côté de cette femme qui ne voulait pas s'apercevoir que sur un geste d'elle il baiserait le bas de sa robe, ferait les actes fous qu'on voit faire aux amoureux dans les livres? Est-ce qu'elle le comprenait, est-ce qu'elle savait ce qu'il valait? Elle le jugeait pareil aux autres, pareil à ces indifférents, ces inutiles qui venaient lui serrer la main une minute, lui débiter du bout des lèvres un compliment banal, alors que lui aurait voulu faire une œuvre, avoir du talent, avoir du génie, pour être au-dessus de tous, pour qu'elle le remarquât. Cependant Jeanne piquait des fleurs à son corsage, jugeait l'effet. Ils ne disaient plus rien, et elle s'étonna de ce silence :

— Tiens, vous êtes muet à présent?

Il eut un air attristé.

— Oui, j'ai peur que vous ne vous moquiez de moi.

— Mon pauvre ami! dit-elle en le contemplant avec intérêt, comme quelqu'un que l'on soigne.

Alors il s'anima, il lui sembla qu'il secouait une torpeur.

— Tenez, vous ne devriez pas vous moquer de moi, car je vous suis plus dévoué que tous les autres.

— Ils disent tous cela.

— Oui, mais je suis le plus sincère... je voudrais être votre seul ami.

Elle le fixa un instant, railleuse. Son œil l'inquiétait; il pressentit qu'elle allait être dure.

— Oh! non, mon cher, pas cela; pour vous comme pour moi, ce serait bien monotone, je vous assure.

— Allons! vous êtes méchante, ce soir.

Et il parvint à mettre debout des phrases :

— Tenez, je vous ai connue trop tard, je sens bien que je n'ai aucun mérite à être votre ami aujourd'hui, cela ne me distingue pas des autres... Mais si je vous prouvais pourtant que je vaux mieux que les autres, que je suis plus sincère, que mon attachement est plus vrai; si j'arrive à faire quelque chose qui soit bien pour vous, croirez-vous en moi, serez-vous un peu mon amie?...

Il crut qu'il allait la convaincre, et il débita la suite d'un coup, comme s'il en chargeait une balance, tout en pesant dessus de toutes ses forces pour la faire pencher de son côté.

— Si vous disiez à ceux qui vous entourent : « Faites-vous cabotins ou soldats pour moi; » si vous leur donniez un but à atteindre pour vous conquérir, vous verriez celui qui vous mérite vraiment parmi eux... Moi, tenez, imposez-moi une tâche, dites-moi : « Faites ceci, arrivez à tel résultat pour que je voie ce que vous valez, pour que je puisse admirer votre force. » Mettez-moi à l'épreuve.

Il s'arrêta, il ne trouvait plus un mot, Jeanne, sans rien dire, alla prendre sur une chaise son chapeau, le lui tendit. Un à un il y puisa ses gants, comme s'il tirait des numéros. Il se sentait grotesque ainsi; devant elle, il souhaitait qu'elle prît le revers de son paletot, qu'elle arrangeât sa cravate, qu'elle eût un geste familier. Il lui aurait dit il ne savait quoi, mais il aurait été éloquent, il en était sûr.

Enfin elle parla :

— Vous n'êtes qu'un enfant, Clairain; croyez-moi, cherchez une modiste, un joli petit trottin à qui vous raconterez tout ça. Ce sera si gentil!

Elle souriait, elle le coiffa de son chapeau, le soignant comme un convalescent. Puis, elle se recula, elle lui dit doucement :

— Quand vous serez plus sage, monsieur, vous reviendrez me voir.

Et il sortit navré, il alla se faire inonder de pluie dans la rue aux trottoirs vernis

VI

Un autre soir, ils sortaient du théâtre. Jeanne lui dit :

— Montez-vous avec moi, je vous déposerai sur votre chemin.

Il faisait froid. Après un mois d'avril très doux, de tardives gelées affligeaient les premiers jours de mai. Jeanne avait un grand chapeau mousquetaire qu'elle portait en garçon, et un long boa jaune s'enroulait autour de son cou. Clairain se sentit tout gai à l'idée de s'en aller avec elle, seul, dans sa voiture. Elle répéta :

— Montez-vous?

A la porte, des badauds s'arrêtaient pour la voir passer. Deux gommeux se plantèrent devant eux avec des yeux qui les photographiaient, et comme ils semblaient, en leur attitude un peu niaise, envier Clairain, lui, monté à côté de Jeanne, pensait en faisant claquer la portière : « Ah! vous vous trompez bien : si vous saviez! »

La voiture partit, roulant doucement sur le boulevard. Les vitres étaient ternies, et au passage, de rapides clartés plongeaient à l'intérieur, comme des regards indiscrets. Dans son coin où il s'était fait petit, Clairain remua, il gagna de la place. Il lui sembla qu'il grandissait, et il parla :

— Vous étiez bien jolie, ce soir, et vous avez eu un succès!

De son coin, sa voix lui arriva presque lointaine, comme si elle pensait à autre chose ou si elle ne pensait pas du tout.

— Vous trouvez?

A part lui, il trouvait qu'il venait de dire une bêtise, car elle n'avait pas de succès parce qu'elle était jolie, mais parce qu'elle avait du talent. Il voulut lui prendre la main et ce fut le boa qu'il prit. Il tira. Depuis longtemps, il méditait cette plaisanterie, il ne savait pourquoi, bêtement... Mais le nœud se défit, le boa vint à lui.

— Qu'est-ce que vous faites donc? dit-elle

— Moi, je ne fais rien, je vous assure.

C'étaient des envies d'enfantillage, des idées gamines qui l'assaillaient ainsi, inexplicablement. Il se sentait heureux près d'elle, serré contre elle, et il se laissait aller à faire tout ce qui lui passait par la tête, sans raisonner, pour occuper le temps. Un instant, ils restèrent sans rien dire, il s'amusait à promener son doigt sur la buée des vitres, y traçait des figures, comme on prend plaisir, quand on n'a rien à faire, à salir du papier blanc. Puis, son doigt tout humide chercha sa main nue, y posa une fraîche pastille et revint aussitôt comme s'il avait peur. Elle lui dit :

— Vous êtes bête.

Maussade, il se rencoigna. Comme elle filait vite, cette voiture! Il souhaitait que le cocher ralentît l'allure, car de ce train-là, il n'en avait guère que pour cinq minutes, et il pensa à tout ce qu'il pourrait faire en cinq minutes. S'il parlait bien, elle penserait qu'il s'écoutait parler; s'il faisait de l'esprit, elle croirait qu'il avait puisé ça dans un livre; s'il lui parlait d'amour, elle le renverrait peut-être comme l'autre soir. Que faire? Et il creusait, sa cervelle, comme on cherche des pierres précieuses dans du sable. Le temps courait, et la voiture filait toujours. Brusquement, il prit un parti, la regarda dans la lueur fugitive d'un bec de gaz :

— Si je vous embrassais?

— Essayez, dit-elle simplement

Et elle semblait si froide qu'il n'osa pas. Alors, à mesure qu'ils approchaient, il s'assombrit. Est-ce qu'elle ne voyait pas que sa gaieté était nerveuse, qu'il ne savait plus ce qu'il disait? Elle le faisait souffrir à ne vouloir s'apercevoir de rien, à rester là, très calme, indifférente. Il était sans volonté et sans courage, sa bonne humeur était tombée comme un manteau qui lui tenait chaud, et maintenant il avait froid, froid d'ennui et de tristesse.

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 16. Édition de Paris : 5 centimes. 22 AVRIL 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements. 16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois.......	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

MADAME DE LUZY, par ANATOLE FRANCE



MADAME DE LUZY

[illegible] nuit du 15 septembre 1792

I

Quand j'entrai, Pauline de Luzy me tendit la main. Puis nous gardâmes un moment le silence. Son écharpe et son chapeau de paille reposaient négligemment sur un fauteuil.

La prière d'*Orphée* était ouverte sur l'épinette. S'approchant de la fenêtre, elle regarda le soleil descendre à l'horizon sanglant.

— Madame, lui dis-je enfin, vous souvient-il des paroles que vous avez prononcées, il y a deux ans jour pour jour, au pied de cette colline, au bord du fleuve vers lequel vous tournez en ce moment les yeux ?

« Vous souvient-il que, promenant autour de vous une main prophétique, vous m'avez fait voir par avance les jours d'épreuve, les jours de crime et d'épouvante? Vous avez arrêté sur mes lèvres l'aveu de mon amour, et vous m'avez dit : « Vivez, combattez pour la justice et pour la liberté. » Madame, depuis que votre main, que je n'ai pas assez couverte de larmes et de baisers, m'a montré la voie, j'ai marché hardiment. Je vous ai obéi, j'ai écrit, j'ai parlé. Pendant deux ans, j'ai combattu sans trêve les brouillons faméliques qui sèment le trouble et la haine, les tribuns qui séduisent le peuple par les démonstrations convulsives d'un faux amour, et les lâches qui sacrifient aux dominations prochaines.

Elle m'arrêta d'un geste et me fit signe d'écouter. Nous entendîmes alors venir, à travers l'air embaumé du jardin, où chantaient les oiseaux, des cris lointains de mort : « A la lanterne, l'aristocrate !... Sa tête sur une pique ! »

Pâle, immobile, elle tenait un doigt sur la bouche.

— C'est, repris-je, quelque malheureux qu'ils poursuivent. Ils font des visites domiciliaires et des arrestations nuit et jour dans Paris. Peut-être vont-ils entrer ici. Je dois me retirer pour ne pas vous compromettre. Bien que peu connu dans ce quartier, je suis, par le temps qui court, un hôte dangereux.

— Restez ! me dit-elle.

Pour la seconde fois, des cris déchirèrent l'air paisible du soir. Ils étaient mêlés de bruits de pas et de coups de feu. Ils se rapprochaient ; on entendait : « Fermez les issues, qu'il ne s'échappe pas, le scélérat ! »

Mme de Luzy semblait plus calme à mesure que le danger se rapprochait.

— Montons au second étage, dit-elle ; nous pourrons voir, à travers les jalousies, ce qui se passe dehors.

Mais à peine avaient-ils ouvert la porte, qu'ils virent, sur le palier, un homme livide, défait, dont les dents claquaient, dont les genoux s'entrechoquaient. Ce spectre murmurait d'une voix étouffée :

— Sauvez-moi, cachez-moi !... Ils sont là... Ils ont forcé ma porte, envahi mon jardin. Ils viennent...

II

Mme de Luzy, reconnaissant Planchonnet, le vieux philosophe qui habitait la maison voisine, lui demanda tout bas :

— Ma cuisinière vous a-t-elle vu? Elle est jacobine!

— Personne ne m'a vu.

— Dieu soit loué, mon voisin !

Elle l'entraîna dans sa chambre à coucher où je les suivis. Il fallait aviser, il fallait trouver quelque cachette où elle pût garder Planchonnet plusieurs jours, plusieurs heures au moins, le temps de tromper et de lasser ceux qui le cherchaient. Il fut convenu que j'observerais les alentours et que, sur le signal que je donnerais, le pauvre ami sortirait par la petite porte du jardin.

En attendant, il ne pouvait se tenir debout. C'était un homme étonné.

Il essaya de faire entendre qu'il était recherché, lui, l'ennemi des prêtres et des rois, pour avoir conspiré avec M. de Cazotte contre la Constitution et s'être joint, le 10 août, aux défenseurs des Tuileries. C'était une indigne calomnie. La vérité était que Lubin le poursuivait de sa haine ; Lubin, naguère son boucher, qu'il avait voulu cent fois bâtonner pour lui apprendre à mieux [illegible]ser sa viande, et qui maintenant présidait la section [illegible]

En murmurant ce nom d'une voix étranglée, il crut voir Lubin lui-même, et se cacha la face dans les mains. Véritablement des pas montaient dans l'escalier. Mme de Luzy tira le verrou et poussa le vieillard derrière un paravent. On heurta à la porte, et Pauline reconnut la voix de sa cuisinière, qui lui criait d'ouvrir, que la municipalité était à la grille, avec la garde nationale, et qu'ils venaient faire une perquisition.

— Ils disent, ajouta la fille, que Planchonnet est dans la maison. Moi, je sais bien que non, que vous ne voudriez pas cacher un scélérat de cette espèce ; mais ils ne veulent pas me croire.

— Eh bien, qu'ils montent ! cria Mme de Luzy à travers la porte. Faites-leur visiter toute la maison, de la cave au grenier.

En entendant ce dialogue, le pauvre Planchonnet s'était évanoui derrière son paravent, où je parvins à grand'peine à le ranimer, en lui jetant de l'eau sur les tempes. Quand ce fut fait :

— Mon ami, dit tout bas la jeune femme au vieillard, fiez-vous à moi. Rappelez-vous que les femmes sont rusées.

Alors, avec tranquillité, comme si elle eût été occupée d'un soin domestique et quotidien, elle tira le lit un peu en avant de l'alcôve, défit la couverture et, avec mon aide, disposa les trois matelas de manière à ménager, du côté de la ruelle, un espace entre le plus bas et le plus élevé.

Comme elle prenait ces dispositions, un grand bruit de souliers, de sabots, de crosses et de voix rauques éclata dans l'escalier. Ce fut, pour tous trois, une minute terrible ; mais le bruit monta peu à peu au-dessus de nos têtes. Nous comprîmes que la garde, conduite par la cuisinière jacobine, fouillait d'abord les greniers. Le plafond craquait ; on entendait des menaces, des gros rires, des coups de pied et des coups de baïonnette dans les cloisons. Nous respirions, mais il n'y avait pas une seconde à perdre. J'aidai Planchonnet à se couler dans l'espace ménagé entre les matelas.

En nous regardant faire, Mme de Luzy secouait la tête. Le lit, ainsi bouleversé, avait un air suspect.

Elle essaya de le refaire exactement ; mais elle ne put y parvenir.

— Il faut que je m'y mette, dit-elle.

Elle regarda à la pendule : il était sept heures du soir. Elle songea qu'on ne trouverait pas naturel qu'elle fût couchée si tôt. Quant à se dire malade, il n'y fallait pas songer : la cuisinière jacobine découvrirait la ruse.

Elle demeura ainsi pensive quelques secondes ; puis, tranquillement, simplement, avec une auguste candeur, elle se déshabilla devant moi, se mit au lit et m'ordonna de retirer mes souliers, mon habit et ma cravate :

— Il faut que vous soyez mon amant et qu'ils nous surprennent. Quand ils viendront, vous n'aurez pas eu le temps de réparer le désordre de votre toilette. Vous leur ouvrirez en veste[1], les cheveux épars.

Toutes nos dispositions étaient prises quand la troupe civique descendit du grenier en sacrant et en pestant.

Le malheureux Planchonnet fut saisi d'un tel tremblement qu'il secouait tout le lit.

De plus, sa respiration était si forte qu'on en devait entendre le sifflement jusque dans le corridor.

— C'est dommage, murmura Mme de Luzy, j'étais si contente de mon petit artifice. Enfin ! ne désespérons point, et que Dieu nous aide !

Un poing rude secoua la porte.

— Qui frappe? demanda Émilie.

— Les représentants de la nation.

— Ne pouvez-vous attendre un moment?

— Ouvre, ou nous brisons la porte!

— Mon ami, allez ouvrir.

Tout à coup, par une espèce de miracle, Planchonnet cessa de trembler et de râler.

III

C'est Lubin qui entra le premier, ceint de son écharpe et suivi d'une douzaine de piques. Tournant alternativement ses regards sur Mme de Luzy et sur moi :

— Peste ! s'écria-t-il, nous dénichons des amoureux. Excusez-nous, la belle !

Puis, se tournant vers les gardes :

— Seuls, les sans-culottes ont des mœurs.

Mais, en dépit de ses maximes, cette rencontre l'avait mis en gaîté.

Il s'assit sur le lit et, prenant le menton de la belle aristocrate :

— Il est vrai, dit-il, que cette bouche-là n'est pas faite pour marmotter des *Pater*. Ce serait dommage. Mais la République avant tout. Nous cherchons le traître Planchonnet. Il est ici, j'en suis sûr. Il me le faut. Je le ferai guillotiner. Ce sera ma fortune.

— Cherchez-le donc!

Ils regardèrent sous les meubles, dans les armoires, passèrent des piques sous le lit et sondèrent les matelas avec des baïonnettes.

Lubin, se grattant l'oreille, me regardait du coin de l'œil. Mme de Luzy, craignant pour moi un interrogatoire embarrassant :

— Mon ami, me dit-elle, tu connais aussi bien que moi la maison ; prends les clefs et conduis partout M. Lubin. Je sais que ce sera un plaisir pour toi que de guider des patriotes.

Je les conduisis à la cave, où ils culbutèrent les margotins et burent un assez grand nombre de bouteilles. Après quoi, Lubin défonça à coups de crosse les tonneaux pleins et, sortant de la cave inondée de vin, donna le signal du départ. Je les reconduisis jusqu'à la grille, que je refermai sur leurs talons, et je courus annoncer à Mme de Luzy que nous étions sauvés.

A cette nouvelle, penchant la tête dans la ruelle, elle appela :

— Monsieur Planchonnet! monsieur Planchonnet!

Un faible soupir lui répondit.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle. Monsieur Planchonnet, vous m'avez fait une peur affreuse. Je vous croyais mort.

Puis, se tournant vers moi :

— Pauvre ami, vous qui aviez tant de plaisir à me dire, de temps en temps, que vous m'aimiez, vous ne me le direz plus!

Anatole FRANCE.

1. La veste se portait sous l'habit. C'était une sorte de gilet, plus long que les nôtres, et auquel étaient attachées de longues manches.

CONTES POUR PLEURER ET POUR RIRE

L'ESCLAVE

I

A seize ans, Ben-Saïda, esclave et fille d'esclaves, fut achetée à Constantinople par un Parisien, Jean d'Olizar, qui était allé en Orient noyer dans l'oubli et le rêve des chagrins d'amour.

Ben-Saïda était Circassienne d'origine. Elle était belle de la beauté éclatante de son pays natal. C'était une brune avec des yeux bleus, une bouche d'enfant, un nez grec, des dents d'ivoire et une peau d'albâtre. Sa chevelure noire lui tombait jusqu'aux pieds, ses petits pieds mignons et rosés. Ses mollets étaient forts : mollets de la première danseuse du harem d'Abdul-Pacha. Ses cuisses étaient fermes, ses épaules rondes, ses mains blanches, aux contours patriciens. Les seins étaient superbes : Abdul-Pacha avait juré sur Allah qu'il n'en avait jamais vu de plus beaux.

Elle avait quatorze ans le jour où l'intendant d'Abdul l'avait achetée pour le harem de son maître. Elle y resta deux ans. Le vieux pacha l'aima bien ; elle était devenue son odalisque préférée.

Il aimait la voir danser lorsque, après son dîner, couché sur un divan, sa pipe serrée dans sa bouche édentée, ses yeux mi-clos, il rêvait. Il aimait, pendant ses longues nuits sans sommeil, sentir sa chair palpitante de jeunesse et de force collée contre son corps de vieillard.

Abdul-Pacha était usé et malade. Il mangeait à peine, il ne dormait guère et sa main, seule, était capable de quelques caresses érotiques. Aussi, Ben-Saïda ne connut qu'imparfaitement le frisson de la chair, durant son séjour chez Abdul.

Oh ! combien de fois elle avait envie de pleurer, sentant son corps glacé par le voisinage du vieux pacha mi-cadavre! Mais une esclave ne doit pas verser de larmes dans le lit de son maître : elle doit paraître toujours joyeuse, toujours contente. Ben-Saïda le savait. Et elle fut gaie, très gaie durant ses deux années d'esclavage ; elle fut folle de gaieté, bien que son âme fût triste et que son cœur saignât de chagrin.

II

Un matin, en se réveillant, Ben-Saïda s'aperçut que le corps d'Abdul-Pacha était plus froid que d'habitude. La cause en était simple : le pacha était mort. Ben-

Saïda eut peur; elle cria, donna l'alarme. Des serviteurs accoururent; ils commencèrent par empoigner l'odalisque et la jeter dans son cachot. Ils supposaient que par des moyens déloyaux ou par un excès de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs de courtisane, elle avait activé la mort de leur maître.

Le médecin, appelé à la hâte, dissipa ces soupçons. Il déclara que la mort d'Abdul était naturelle. Sa machine vitale s'était arrêtée parce qu'elle était usée, parce que ses roues s'étaient cassées, l'une après l'autre, et avaient cessé de marcher.

Grâce à cet avis, Ben-Saïda fut extraite du cachot et put retourner au harem.

Après l'enterrement du pacha, sa famille vendit ses esclaves. Ben-Saïda fut achetée par un proxénète juif qui la revendit à Jean d'Olizar en train de flâner dans les rues de Péra. Ayant aperçu la jeune esclave conduite par le juif comme une bête qu'on mène au marché, Olizar fut frappé par sa beauté éclatante. Il fit un signe à ce marchand de chair fraîche, paya le prix demandé et conduisit Ben-Saïda à l'hôtel où il était descendu.

Une fois qu'il fut monté avec elle dans sa chambre et qu'il la vit, très humble, s'approcher du lit d'un air résigné, il l'arrêta d'un geste, chercha son dictionnaire franco-turc, le feuilleta et composa cette phrase qu'il prononça lentement devant l'esclave étonnée :

— Femme, je te demande une journée d'amour; après, tu pourras t'en aller où tu voudras... Tu es libre!...

La surprise de Ben-Saïda fut grande.

Elle répondit :

— Étranger, qu'Allah te bénisse. Tu me donnes la liberté; moi, je t'offre mon corps. Tu me le demandes pour une journée; moi, je te le donne pour toujours, car tu es beau, tu es généreux... et je t'aime!

Et, de suite, elle se débarrassa de ses vêtements et se jeta dans les bras d'Olizar qui l'aima avec ardeur.

Il fit vibrer de volupté le corps de la Circassienne et en tira, en virtuose raffiné, toute la gamme de jouissances. Il fit connaître à Ben-Saïda les préliminaires doux de la possession et l'enivrement de l'étreinte finale...

III

Un mois plus tard, Olizar annonça à Ben-Saïda son départ pour la France. Elle se jeta à son cou et le supplia de l'emmener avec lui.

— Eh bien, soit, lui répondit le jeune homme, nous partons demain...

Au comble de la joie, l'ancienne odalisque exécuta pour son amant la fameuse danse du sabre qui plaisait tant à Abdul.

Ils passèrent une soirée charmante. Saïda, qui baragouinait déjà quelques mots de français, fit à Olizar des serments d'amour éternel.

Lui, très sceptique, en rit.

— Ma petite sultane, lui dit-il, je ne te demande point de sacrifices... Je suis homme, donc je suis volage... Toi, tu es femme... et tu veux être Parisienne... Parisienne!... Tu verras dans un an ce que ce mot veut dire... Pourquoi nous lier par des serments que nous serions forcés de trahir? Je ne voudrais pas te faire retomber d'un esclavage dans un autre. Aie la conscience de la liberté, ma belle! sois libre!... Soyons libres tous deux... c'est le seul moyen d'être heureux...

Ben-Saïda devina plus qu'elle ne comprit les paroles d'Olizar. Elle vint à lui, colla son corps contre le sien, lui fit mille caresse et se pâma de volupté quand, à son tour, il la couvrit de baisers.

Le lendemain matin, ils prirent l'Orient-Express et quatre jours après ils étaient à Paris.

IV

Olizar ne s'était point trompé. La vie parisienne fit de Ben-Saïda, en quelques mois, une tout autre femme. Ce n'était plus l'ancienne petite esclave pour qui les amours d'alcôve étaient le comble de bonheur. Elle s'intéressait à présent à la vie extérieure, aux multiples futilités parisiennes, aux modes, aux événements politiques et mondains, aux causes célèbres, aux potins. Elle était devenue coquette et bavarde, adorait les courses et les *music-halls*, connaissait par leurs petits noms les jockeys et les cabotins.

Et il arriva ce qui devait arriver : elle trompa Olizar. Il le sut et ne se fâcha point. Au contraire, fidèle à ses principes, il la laissa faire et l'aida lui-même à se lancer définitivement dans la galanterie parisienne.

Ben-Saïda devint célèbre. Son nom fut cité dans les journaux à côté de ceux de Louise Michel et de la reine d'Angleterre; ses toilettes et ses équipages firent fureur; son hôtel fut le rendez-vous des clubmen les plus huppés; des gentlemen du dernier vlan se battirent en duel pour ses charmes.

Une mort prématurée, hélas! vint interrompre cette existence joyeuse. A la suite d'un refroidissement, pris à la sortie d'un théâtre, Ben-Saïda fut enlevée en quelques jours.

Avant de mourir, elle fit venir à son chevet Jean d'Olizar et le remercia tendrement de tout ce qu'il avait fait pour la rendre heureuse.

— J'ai été fille... murmura-t-elle d'une voix éteinte, mais les filles, seules, sont libres... Les bourgeoises, comme les reines, sont des esclaves...

Victor JOZE.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

LA VÉRITÉ DANS LE VIN

Dans la forêt de Fontainebleau, à travers les routes vertes que l'administration forestière a fait nettoyer et balayer pour le prochain passage de M. le Président de la République, la poussière n'étant pas faite pour le chef de l'État (on lui réserve probablement la boue). Julie Savon et le baron de Wark pédalent sur un tandem dernier style. (Abram est à Bruxelles pour affaires.) Julie est sur le devant, en culotte marron d'Inde, boléro blanc, bas noirs, canotier blanc. Elle pédale gentiment et consciencieusement aussi. Derrière elle, le baron de Wark, en costume gris fer, gants blancs, maintient la direction, et, penché sur son guidon, il parle dans la nuque de Julie, où le vent fait voleter des frisons roux

JULIE SAVON, *qui éprouve le besoin de crier.* — Ahé! ahé! la route est belle!...

LE BARON. — Il n'y a pas que la route.

JULIE SAVON, *reconnaissante.* — T'es gentil, mon gros loup... Tiens, je crois que t'es le premier homme comme il faut que j'ai connu...

LE BARON, *riant.* — Tu me flattes...

JULIE SAVON. — Non, parole... t'es distingué!... T'es toujours si bien habillé qu'on dirait que t'as toujours des vêtements neufs... enfin, t'as grand genre.

LE BARON. — C'est pour me faire des compliments, que tu m'as fait venir à Fontainebleau?

JULIE SAVON. — Non, c'est pour tromper Abram!... Ça me rend rigolotte comme tout que de penser que je lui vole son argent.

LE BARON. — Hum!... Alors ça ne va pas, vous deux?...

JULIE SAVON. — C'est un muffle!... Mon cher, il bat les femmes... Pas moi... oh! pas moi... avec moi, ça ne prendrait pas... mais j'ai su, par une amie, qu'il collait des beignes à ses bergères.

LE BARON. — Pas possible!

JULIE SAVON. — Mais si... j'te dis que c'est un mufle et de la sale espèce encore!...

LE BARON. — Pourquoi restez-vous ensemble?...

JULIE SAVON. — Faut bien croûter... mais à la première occas... je l'plaque comme un commandeur de la Légion d'honneur!

LE BARON. — En attendant, tu le décores.

JULIE SAVON. — Oh! pour ça, oui, par-dessus la tête!...

LE BARON. — Bonne nature... tu sais que tu me plais... beaucoup.

JULIE SAVON. — Parce que je suis presque aussi rosse que toi!

LE BARON. — Toi, rosse?...

JULIE SAVON. — Mon cher, t'as pas idée ce que j'peux l'être! Des fois, je me fais peur à moi-même!...

LE BARON. — Pas possible!

JULIE SAVON. — Mais si. (*Philosophe.*) Et puis après tout... c'est la vie, n'est-ce pas... Et la vie, qu'est-ce que ça?... non, je me demande un peu l'idée que le bon Dieu a eue de faire des hommes et des femmes?...

LE BARON. — Le fait est qu'il aurait pu se contenter des animaux.

JULIE SAVON. — Il y a tant de chameaux...

LE BARON. — Une [illegible] de plus ou d[illegible].

JULIE SAVON. — Oh! [illegible] sur le râble à nous, les femmes...

LE BARON. — Eh! eh!...

JULIE SAVON. — Oh! [illegible] il y a des jours où on est vraiment dégouté du cochon.

LE BARON. — Ça dépend des [illegible].

JULIE SAVON. — Toi, tu [illegible] épaté d'la vie.

LE BARON. — Il n'y a pas de quoi, vraiment.

JULIE SAVON. — Oui, t'es une pratique... (*Se reprenant.*) Tu sais, ce que je t'en dis, c'est pas pour t'ennuyer.

LE BARON. — Au contraire, tu m'amuses.

JULIE SAVON. — Et puis t'as toujours l'air d'a[illegible] ton monde...

LE BARON. — Tout se paye, tu le sais bien...

JULIE SAVON. — Oh! ça ne doit pas te coûter cher!... C'que tu dois être ficelle!... (*Concluant.*) Eh, bien, c'est pour ça que j'te gobe.

LE BARON. — Flatte...

JULIE SAVON. — Si tu voulais, j'me mettrais bien avec toi...

LE BARON. — Impossible... tu sais... raisons de famille...

JULIE SAVON. — Oui, t'es marié .. et puis ça vaut mieux comme ça... T'es trop malin, ça me donnerait trop envie de t'en faire voir.

LE BARON. — L'habitude, n'est-ce pas?..

JULIE SAVON. — Tandis que... t'es mon béguin... mon béguin sérieux... T'es pas mon amant de cœur... t'as trop de tête pour ça... et puis pas assez de cheveux dessus.

LE BARON. — Je ne peux pas pourtant mettre une perruque.

JULIE SAVON. — Tu t'rattrapes sur la barbe... non ce que tu en as un bouc!... Il n'y a pas, t'es un homme à poil, mon chou...

LE BARON. — Compliment toujours flatteur dans la bouche d'une jolie femme.

JULIE SAVON, *sautant sans transition sur un autre sujet.* — Est-ce que t'aimes ça, toi, les arbres, la verdure?...

LE BARON, *sans enthousiasme.* — Mais oui.

JULIE SAVON. — Moi, sais-tu à quoi je pense, quand je vois des bois?... j'pense que chaque arbre a un nom, et ça m'en fait chavirer l'cigoulot de penser qu'il y a tant d'espèces. Je m'dis ça aussi, quand je regarde les étoiles, alors j'y comprends plus rien, ça s'embrouille dans ma pauvre bobine. (*Convaincue.*) Il y a tout de même quelque chose qu'on ne connaît pas?... faut peut-être croire au bon Dieu?

LE BARON. — Ça ne fait pas de mal.

JULIE SAVON. — Ça ne fait pas de bien non plus... Ah! et puis, barca, comme dit l'Arabe, zut pour les autres et zut pour moi, zut pour tout le monde, voilà la vie!...

LE BARON. — Je constate avec plaisir que tu as des idées générales.

JULIE SAVON. — Je ne sais pas si elles sont générales, mais j'en ai, des idées, et puis quand on m'a fait une crasse, on ne l'emporte pas en paradis. J'te le dis, j'suis rosse!

LE BARON. — Il y a quelqu'un que tu n'aimes pas?...

JULIE SAVON. — Tu parles...

LE BARON. — Qu'est-ce qu'il t'a fait?..

JULIE SAVON. — Il s'est appuyé ma figure!... Mais j'te lui en réserve une, qui lui tombera sur le tournant de la mâchoire... que ça lui fermera le bec, et d'autorité encore!...

LE BARON. — Mais enfin, tu as une raison sérieuse de lui en vouloir?...

JULIE SAVON. — J'en ai pas une... seule...

LE BARON. — Hum! hum! c'est grave... Il s'agit d'un homme ou d'une femme?...

JULIE SAVON. — C'est un homme. . je t'en recauserai peut-être un jour.

LE BARON. — Je le connais?...

JULIE SAVON. — Oui... Mais parlons d'autre chose... C'est curieux, toi, jamais j'aurais cru que tu étais marié...

LE BARON. — Parce que?...

JULIE SAVON. — Tiens donc, tous les hommes mariés que j'ai fréquentés, ils me parlaient de leurs femmes.. Ils m'en disaient tantôt du bien... tantôt du mal!... « Tiens, aujourd'hui tu ressembles à ma femme... » ou bien : « C'est comme ça que ma femme me cause quand elle veut que je me fasse la paire... » et d'autres cancans du même tonneau... Toi... jamais tu n'en dis un mot!... C'est-il que tu t'en fiches ou qu't'es à la pose avec moi?...

LE BARON, *sur la défensive.* — Je ne t'en parle pas

FATALE MÉPRISE.....



— Regardez donc la petite blonde. Quel couple de tourterelles dans son corsage !!!



Audaces fortuna juvat.....



Horreur ! les tourterelles étaient deux affreux cabots.

A CONFESSE

Paroles et Musique de J.-Georges CASTELIN

Moderato.

Chant.

Louison et Jeannette s'en vont Vers la Chapelle du vil_
_lage, Baissant les yeux, courbant le front, Elles sentent à l'u_nis_
son, battre leur cœur_sous leur cor - sa - ge. Rien ne peut
les interresser, Car elles vont se confesser. Et dans l'air, ce jour de prin_
temps Des près et des bois frisonnants, semblaient s'exhaler des promeses
De bai_sers fous De baisers fous et de ca_res - ses.



II

Jeannette interroge Louison,
Louison interroge Jeannette :
« Ton amoureux, le beau garçon,
« N'a-t-il jamais sur le gazon,
« Voulu... t'embrasser en cachette ? »
Et toutes deux au même instant
Répondent : « Non » en rougissant.
Et dans l'air..., etc

III

Louison se confesse en premier.
Dès qu'elle a fini, la petite
S'en va tout droit au bénitier,
Met à nu son bras en entier
Qu'elle trempe dans l'eau bénite,
Tandis que Jeannette à genoux.
Repasse tous ses péchés doux,
Et dans l'air... etc

IV

« Une lèvre osa se poser
Sur mon bras, » dit Louison rieuse.
Jeannette, ayant à s'accuser
D'avoir reçu plus d'un baiser
Sur quelque place plus scabreuse,
Dit à Louison : « Allons-nous-en,
« Car mon péché serait trop grand
Et dans l'air... etc.. »

parce que je crois que c'est inutile... il y a d'autres sujets de conversation.

JULIE SAVON. — Elle est très chic, ta femme?...

LE BARON. — Oui... pas mal...

JULIE SAVON. — Alors j'suis plus chic qu'elle, puisque t'aimes mieux marcher avec moi?...

LE BARON. — C'est autre chose.

JULIE SAVON. — Ah! pas du tout, c'est la même chose.

LE BARON, *conciliant.* — Si tu veux.

JULIE SAVON. — Dame... Est-ce qu'elle sait que tu t'envoies des béguins en ville?...

LE BARON. — Je ne lui ai pas demandé.

JULIE SAVON. — Et si elle se faisait voir du pays d'son côté... qu'est-ce que tu ferais?...

LE BARON. — En voilà des questions..

JULIE SAVON. — Dis toujours...

LE BARON. — Je n'en sais rien... tu m'ennuies...

JULIE SAVON, *surprise.* — Tiens, tu n'réponds pas, toi!...

LE BARON. — Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

JULIE SAVON. — Ben! ce que tu ferais, pardi!... Les autres hommes mariés, ils me répondaient ou bien : « Ah! ma femme, elle est bien tranquille, » ou : « J'la surveille trop pour ça... » ou encore : « Si j'la pinçais, je lui ferais passer un fichu quart d'heure!... »

LE BARON. — Des stupidités...

JULIE SAVON. — Oh! tu ne dois pas être comme les autres, toi... c'que tu es boutonné!... ah! oui, c'que tu penses au fond... j'crois qu'ta chemise ne le sait pas...

LE BARON. — Ça ne lui servirait pas à grand'chose, du reste.

JULIE SAVON. — Ça me servirait peut-être, à moi...

LE BARON. — A toi?... je me demande un peu... Est-ce que je suis jaloux de toi, voyons?...

JULIE SAVON. — Oui, c'est entendu, je trompe Abram avec toi... C'est toi qu'as le beau rôle... t'es généreux avec ça... tu comprends bien qu'une femme ne peut pas vivre de l'air du temps... ni s'habiller avec une feuille de salade... enfin, t'es à la coule... seulement ça m'fait l'effet que tu l'es trop.

LE BARON, *que le bavardage de Julie commence à agacer.* — Tu n'as pas fini de te payer ma tête?...

JULIE SAVON. — Je ne me paye pas ta tête. On cause, voilà tout.

LE BARON. — Causons d'autre chose... Fais attention à ton guidon, nous arrivons dans le village.

JULIE SAVON. — A nous l'coup de jarret!... faut faire un beau virage en arrivant.

LE BARON. — C'est ça... pédale mieux et parle moins... As-tu faim?...

JULIE SAVON. — J'ai l'estomac dans mes pédales.

LE BARON. — Eh bien, c'est l'heure, tu vas manger, ça te fermera la bouche...

Le tandem décrit une jolie courbe et les deux cyclistes mettent pied à terre devant l'hôtel de la Forêt, où ils doivent déjeuner. Là, ils se trouvent nez à nez avec Loriot, Lucienne Pimodan et Legalleut, le fameux marchand de champagne, déjà attablés sur la terrasse. Immédiatement, Loriot, qui trouve que le tête-à-tête à trois manque de charme, s'élance pour présenter le baron et Julie Savon. Les deux hommes se saluent, le baron très à son aise, et Legalleut avec déjà la pointe matinale de l'apéritif; Lucienne Pimodan est un peu froide pour miss Savon, la cirqueuse (dame! on n'est pas de la maison de Voltaire pour rien), et Julie fait des mines.

LORIOT, *après la présentation.* — Maintenant que j'ai fait mon devoir d'ami, en vous présentant les uns et les unes aux autres, réunissons nos tables et nos appétits, appelons les esclaves, couronnons-nous de fleurs et déjeunons ensemble!

LEGALLEUT, trente ans, un de ces provinciaux que le printemps amène à Paris en même temps que les hannetons, dont ils ont la lourdeur et l'aspect étourdi. Croit très élégant de vivre dans une perpétuelle demi-ébriété qui devient complète de temps en temps. Actuellement, l'amant de Lucienne Pimodan, qui lui coûte très cher (elle sait que ça ne durera pas), et l'ami de Loriot, qui le conduit et le pilote dans tous les mauvais lieux, et se paye en nature, sur Lucienne, qui se prête à la chose de très bonne grâce.

LEGALLEUT. — Bien volontiers... vous refaites le menu, mesdames?

JULIE SAVON. — Moi, j'veux des escargots!...

LORIOT. — C'est pas la saison, faut remplacer ça par des radis.

LE BARON. — Ça se ressemble beaucoup

JULIE SAVON. — Tu dis?...

LORIOT, *donnant des explications.* — Les escargots se nourrissent de radis, alors c'est la même chose. Du reste, pour éviter les divergences d'opinion, c'est moi qui vais dresser la carte.

LUCIENNE PIMODAN. — Moi, pas de salade, et pas d'artichauts, pas de crudités... Je joue ce soir, je ne veux pas bafouiller.

LEGALLEUT. — Pour tes quatre lignes...

LUCIENNE PIMODAN, *froissée.* — Quatre lignes!... c'est tout le dénouement!...

JULIE SAVON. — Ah! moi, je comprends, quand on est au théâtre, qu'on prenne des précautions. Aussi, les jours où je montrais mes oies au Cirque, je regardais bien ce qu'on me versait à boire... Il n's'agissait pas d'avoir un coup d'sirop, les bêtes auraient été de travers.

LUCIENNE PIMONDAN, *n'acceptant pas la comparaison.* — Oh! au Cirque, on peut bafouiller, ça n'a pas d'importance.

JULIE SAVON, *se récriant.* — Oh! vous savez, les bêtes c'est aussi malin que les gens; si Gamuche s'était aperçue qu'j'avais un plumet, elle n'aurait rien voulu savoir. C'est que vous ne connaissez pas les bêtes.

LUCIENNE PIMODAN, *méchante.* — Mais si... mais si...

La conversation continue entre elles sur ce ton aigre-doux, pendant que les hommes parlent courses. Le baron est très aimable pour Legalleut. Il flaire un gros ponte.

LE BARON. — Très enchanté de l'heureuse rencontre, monsieur. Nous recevons de temps en temps quelques amis. Présenté par Loriot, vous ne pouvez manquer d'être bien accueilli.

LEGALLEUT, *très mal élevé.* — Bien aimable, monsieur; mais depuis que je suis avec Lucienne, nous courons les bouibouis, je n'aime que ça.

LUCIENNE PIMODAN. — Nous visitons les dessous de Paris.

LORIOT. — Et c'est une ville qui n'a pas des dessous de femme entretenue...

LE BARON. — Il y aurait une fameuse lessive à faire...

LEGALLEUT. — Nous la faisons, la lessive... à l'intérieur... On trinque un peu... N'est-ce pas, Loriot?...

JULIE SAVON. — Ah! c'est vous qui l'mettez dans des états, qu'il s'en promène le matin avec une figure de figurant d'la Morgue?

LEGALLEUT, *avec une fatuité d'ivrogne.* — Il ne sait pas boire...

LORIOT. — Nous allons voir si je sais manger... A-t-on faim ici?

JULIE SAVON. — Faim... comme l'ambre...

LORIOT. — Toujours la même... A peine est-on à table qu'elle met les pieds dans le plat.

Le garçon sert; on commence de manger très gaiement. Lagalleut, à côté de Julie, lui verse considérablement à boire.

LUCIENNE PIMODAN. — Lagalleut vous a dit qu'il avait la manie des bas-fonds de Paris.

LORIOT. — Chose qu'on peut se permettre quand on a un vieux fond de bas.

JULIE SAVON. — C'est-il un ponte à la galette, ton ami, Loriot?...

LORIOT. — Demande-le-lui...

JULIE SAVON. — J'en demande une tranche, alors.

LE BARON. — Ne la faites pas trop boire, elle n'a pas la tête très forte.

LEGALLEUT. — Elle se rattrape sur le reste.

LUCIENNE PIMODAN, *agacée de voir Legalleut s'occuper de Julie Savon.* — Quelle manie avez-vous de verser à boire aux gens comme un sourd!...

JULIE SAVON, *vidant verre sur verre.* — Oh! ca n'fait rien, je n'ai pas Gamuche, ce soir... Et puis, y avait de la poussière sur la route...

LE BARON. — Il va y en avoir tout à l'heure devant toi, si tu continues.

LEGALLEUT. — Mais non, mais non, madame est très solide.

LORIOT. — Ma petite Mille-Pattes, tu vas être paf, méfie-toi.

JULIE SAVON, *qui commence d'être étourdie.* — Voilà Loriot qui l'a déjà en rupture... Il croit que tout le monde est rond comme lui!...

LUCIENNE PIMODAN, *au baron.* — Vous savez, si vous le laissez faire, il va la griser.

LE BARON, *qui ne veut pas être désagréable à Legalleut.* — Je crois que c'est déjà fait. (*A Julie Savon.*) Je vais être obligé de te coucher après le déjeuner.

JULIE SAVON, *déjà grise.* — Me coucher... mon œil!... Loriot, tiens, c'est toi le plus beau... après madame. Seulement, tu causes moins bien qu'elle. Dites, madame... est-ce que vous nous direz pas quelque chose au dessert?... Un de vos rôles avec des r... rr... rr... rr... un rôle en verrrrrs... j'en connais un de vers... et un chouette encore!...

Je ne crains rien, Madame, et n'ai pas d'autre crainte.

« C'est chic, hein, ça roule! On croit qu'on a la langue sur un patin à roulettes. Allons, à vous la pose!... Causez, on vous écoute...

LUCIENNE PIMODAN. — Je ne dis jamais rien en plein air.

JULIE SAVON. — En plein air... mais c'est ce qu'il y a de plus chouetmuche. D'abord, moi, j'adore le théâtre!

LORIOT, *mangeant.* — Moi, j'aime mieux le veau.

JULIE SAVON. — Dis donc, sois poli pour les femmes!...

LEGALLEUT. — Je ne saisis pas le rapport.

JULIE SAVON, *se tournant vers Legalleut.* — Tu n'saisis pas... tu n'saisis pas... J'sais bien c'que tu saisis dans ce moment-ci... Tu saisis une belle cuite!...

LE BARON. — Voilà que tu le tutoies à présent...

JULIE SAVON, *parlant très fort, de plus en plus à son aise.* — De quoi... c'est-il un zigue ou non?... Et puis... il y a une bonne chose qu'il faut que je vous dise... Vous êtes tous pleins comme des boudins!...

LORIOT. — Comment ça?...

JULIE SAVON. — Dame... vous avez tellement d'vent dans le nez... qu'vous n'pouvez plus parler, il n'y a plus qu'moi qui cause.

LUCIENNE PIMODAN, *grinchue, à Legalleut.* — Vous voilà content, elle va être malade.

LE BARON, *riant.* — C'est le grand air...

JULIE SAVON. — Le grand air... on réclame mon grand air... le v'là. (*Chantant.*) *I'n'y a qu'toi que j'gobe... t'es ma rombière...*

LORIOT. — Non... non... c'est passé de mode de chanter dans les cours. Tu te ferais remarquer.

JULIE SAVON, *tout à fait grise.* — Alors je n'dis plus rien... j'deviens comme il faut... C'est pour faire plaisir à Abram. Une femme comme il faut n'se fait pas remarquer... N'est-ce pas, madame?...

LUCIENNE PIMODAN. — Je ne crois pas...

JULIE SAVON. — Une femme comme il faut doit avoir l'air d'une oie!... plus elle a l'air bête, plus c'est distingué!...

LE BARON. — Voyons... tu as assez dit de bêtises... un peu de silence, femme distinguée!...

JULIE SAVON. — Tais-toi toi-même... vieux barbenzinc...

LORIOT. — Des injures... déjà... alors c'est un homme que tu aimes?...

JULIE SAVON. — Lui?...

LEGALLEUT. — Qui aime bien injurie bien.

LE BARON, *empêchant Julie de se verser un verre de chartreuse.* — Non... c'est assez... tu as bu comme un trou...

JULIE SAVON. — Un petit trou pas cher.

LE BARON. — Cristi! cher à abreuver...

JULIE SAVON. — V'là que tu me reproches ma boisson!

LE BARON. — Je ne te reproche rien... seulement tais-toi un peu.

JULIE SAVON, *tout à fait grise, avec l'entêtement de l'ivresse.* — Il m'croit raide!... Mais, voyons... tu n'm'as pas encore regardée... Quand j'allais chez la mère Lareine on me donnait toujours des Russes... parce qu'ils boivent comme des Polonais... Il n'y avait qu'moi pour trinquer avec eux... c'est moi qui faisais les Russes. C'est moi qu'a commencé l'alliance!...

LORIOT. — Aïe... aïe... aïe... nous allons tout savoir...

LE BARON, *que l'attitude de Julie commence à agacer.* — On ne te demande pas ta biographie.

JULIE SAVON, *qui a le vin agressif.* — Eh! on n'te demande rien à toi non plus! Il jaspine, c't oiseau-là... qu'est-ce qui te parle? J'cause à monsieur et à madame. Cause avec Loriot... Il est amusant quand il n'fait pas de calembours... C'est lui qui m'a appris...

LEGALLEUT, *à Julie Savon.* — C'est ça, causons...

LUCIENNE PIMODAN. — Ne l'excitez donc pas!...

JULIE SAVON. — Ah! ben, si vous croyez qu'il m'excite le tempérament, c'bouffi plein de soupe-là... ah! non, ma chère... vous pouvez l'laisser à côté de moi. (*A Legalleut.*) N'est-ce pas, plume-patte?...

LE BARON. — Voyons... voyons... un instant de calme.

JULIE SAVON. — Toi! tais-toi! plein de poil!... T'as seulement pas voulu me dire c'que tu ferais si tu savais qu'ta femme t'arrangeait à la mode...

LE BARON. — Tu m'ennuies...

JULIE SAVON, *obstinée.* — Mais dis-le donc, c'que tu ferais... ça m'amuserait... parce qu'alors j'te dirais quelque chose dans l'tuyau.

LORIOT, *voulant faire diversion.* — Eh! chante... chante

si tu veux maintenant... Allons, ton grand air ; *T'es ma rombière.*

JULIE SAVON. — Non... on m'a interdit de chanter tout à l'heure... alors je ne chante plus... je cause à monsieur et à madame... J'suis comme il faut !...

LE BARON. — Tu n'as pas encore sommeil ?...

JULIE SAVON. — Tout à l'heure... (*Montrant le baron à Legalleut et à Lucienne.*) Vous savez... il ne faut pas croire que j'suis avec lui. (*Confidentielle.*) Non, je suis avec Abram... lui c'est... c'est un extra...

LE BARON. — Si jamais je t'emmène dans le monde...

JULIE SAVON. — Abram est un mufle... mais il casque... Lui, l'homme à la barbe, il est moins mufle... mais aussi, il casque moins.

LE BARON, *qui veut la faire taire.* — Allons... viens t'étendre un peu.

JULIE SAVON, *se méprenant.* — Non, je n'veux pas d'ça dans la journée... à moins que tu m'dises c'que tu ferais si ta femme...

LE BARON. — Zut !...

JULIE SAVON. — Alors c'est bien ; je n'te dirai pas qu'elle te fait cocu avec l'officier... le comte, l'ami de Brutelle...

LE BARON, *fâché.* — Ah ! c'est assez comme ça... tais-toi.

JULIE SAVON. — Si ça n'te fait rien, pourquoi qu'tu rebondis ?... Maintenant j'ai débiné ton truc. Tu veux bien qu'elle marche avec le miché, oui ; mais tu n'veux pas qu'elle s'appuie l'officier.

LE BARON, *impérieux.* — Tu vas te taire !

JULIE SAVON, *lui criant sous le nez.* — Non, que je n'me tairai pas !.. J'veux t'fiche en rogne et qu'tu ailles embrocher l'officier comme tu as fait d'Abram.

LE BARON. — Voyons... elle est grise... Faites-la taire !

LEGALLEUT. — Madame... hé ! madame !...

JULIE SAVON. — Laissez-le donc causer... J'veux qu'il embroche l'officier... j'ai une dent creuse contre lui... (*Au baron.*) Oui, ta femme te fait cocu !... j'l'ai même lu dans le journal l'autre jour, ainsi... Elle te fait cocu et ça n'te rapporte rien...

LE BARON. — Une fois... deux fois... veux-tu te taire ?

JULIE SAVON, *braillant comme une ânesse.* — Ah ! mais non... j'te connais, aujourd'hui... t'es un finaud ! t'es un costaud... tu sais d'où vient le vent... on m'l'avait dit déjà... je l'croyais pas... mais ça y est, aujourd'hui, j'suis fixée...

LORIOT. — Voyons... voyons... Mille-Pattes... tais-toi donc... tu nous dis des choses qui sont sans intérêt pour nous.

JULIE SAVON. — Je dis c'que je sais... et si après ça il n'embroche pas l'officier...

LORIOT. — Voyons, Mille-Pattes !

LE BARON. — Laissez donc... je vais croire les clabaudages idiots d'une femme qui a trop bu ?...

JULIE SAVON. — Eh bien, si tu ne l'embroches pas l'officier, c'est toi...

LE BARON. — Un mot de plus...

JULIE SAVON, *continuant.* — ... c'est toi le roi des mecqs !

Elle n'a pas achevé qu'elle reçoit une maîtresse gifle du baron.

JULIE SAVON. — Oh ! toi aussi !... Oh ! ben, c'est un peu fort de café... Oh ! mince... mince... Ah ! ma mère ! ma mère !... ousqu'est ma mère !...

Crise de nerfs. On les sépare. Loriot et Lucienne vont étendre et soigner Julie dans une chambre de l'hôtel. Legalleut et le baron restent en présence. Le mouvement de colère du baron est passé. Il sourit de nouveau.

LE BARON. — Ça ne sera rien... ça ne sera rien... quand elle aura dormi, elle n'y pensera plus.

LEGALLEUT, *toujours très mal élevé.* — Elle était drôle tout de même, cette petite.

LE BARON. — Ah ! vous trouvez... vous trouvez...

Claude BERTON.

JEAN DIT LE TAUREAU

Dans un bourg du Poitou vivait un homme qui s'appelait Jean et que ses voisins surnommaient le Taureau, à cause de sa stature et de sa force insensée. On avait vu ce Jean dit le « Taureau » soutenir un jour, de son épaule, un chêne de la forêt qu'on abattait et qui, infailliblement, allait écraser l'un de ses bourreaux. Sa tête était énorme, son cou très court et tout son corps puissant était ramassé et bien assis sur deux jambes petites, torses, mais qu'on devinait solides comme des piliers de cathédrale. Il était bien connu dans toute la contrée pour sa robustesse et pour son poing terrible, mais on ne l'aimait guère.

C'était un être très doux comme tout ce qui est fort, mais taciturne, sans entrain, sans expansion, et que le meilleur fond de bouteille ne parvenait pas à réchauffer. Il parlait peu, se liait difficilement. Jamais on ne l'avait vu rire, jamais on ne l'avait vu pleurer, et ce visage, toujours implacablement le même, éloignait de lui grands et petits. — L'enfant, ce rire continuel, aime le rire et s'éloigne de qui ne l'a pas ; l'homme, ce visage mobile comme l'âme, n'aime point qui ne varie jamais. — On disait, pour tout expliquer en peu de mots, que c'était plutôt une brute qu'un homme.

Lui ne semblait pas s'apercevoir du désert dans lequel il vivait. Ce colosse et ce renié, ce Samson et ce proscrit avait tout ce qu'il lui fallait sous le toit de sa chaumine : il était père ! Il avait eu cet enfant d'une gourgandine qui l'avait quitté dix-huit mois après son mariage pour courir avec un mauvais drôle de la ville voisine.

Jean dévora l'outrage en silence. Il soutint le choc en hercule qu'il était. La ligne qu'il avait toujours suivie n'eut pas un crochet, pas un arrêt. Depuis, l'oubli s'était fait, complet, sans rémission dans son cœur, et quand, par hasard, le nom de la malheureuse arrivait à son oreille, c'était comme si quelque pierre tombait par mégarde dans un puits sans fond ; il ne ressentait plus ni haine, ni douleur, ni pitié ! En revanche, son enfant portait maintenant double fardeau d'amour. Ce petit être de trois ans portait, sur ses épaules d'ange, cette charge — qui doit être énorme ! — de l'amour d'un hercule, et s'il n'en souffrait point, c'est que Dieu, probablement, avait fait le nécessaire, comme il donne au lionceau la force de supporter les caresses terribles du lion son père ! Tous les muscles, toute la volonté, toute la puissance de Jean dit « le Taureau » était mis au service d'un tout petit bout d'homme et, dans la forêt, sa cognée ne lançait de si foudroyants éclairs que parce qu'il adorait une tête blonde ! La brute était amoureuse ! C'était toujours Samson, Dalila seule était changée !

Du jour où la gourgandine avait dit : « Je m'en vais ! » le colosse, étendant son bras velu vers un berceau, avait répondu : « C'est bon, je garderai pour deux ! »

Un jour, il oublia son serment.

Ayant appris, certain dimanche, que le charretier Lalande était arrivé au cabaret du bourg, Jean dit « le Taureau » fouilla dans un tiroir, en retira un papier et s'en fut le trouver.

— Or çà, Lalande, me donneras-tu aujourd'hui un acompte sur cette vieille dette ? lui dit-il, en posant le papier jauni devant les joueurs et en s'asseyant au milieu d'eux.

Les jeux s'arrêtèrent. Lalande releva la tête et répondit :

— « Le Taureau », je t'ai déjà dit que j'ai payé. Je veux point payer deux fois.

— A qui donc que t'as payé ?

— J'ai payé à ta femme, à Clémentine, voilà de ça deux ans.

— C'est pas vrai !

— C'est pas vrai ?... Oui-dà ?... Est-ce que c'est ma faute si ta femme t'en a point parlé, si elle est partie avec le gars à Dorpierre pour nocer et le manger, ton argent ? Vas-y leur demander à eusse ton argent ; vas-y !

Les rires éclatèrent dans l'auberge. Le front du Taureau s'assombrit un instant ; puis, se levant, il saisit le vieux grimoire entre ses doigts et le déchira. Les miettes s'éparpillèrent sur la table.

— C'est bien, dit-il en manière d'adieu, je t'en parlerai plus.

Dès qu'il fut parti, les rires recommencèrent plus bruyants.

— C'est égal, t'as du toupet, Lalande, de causer comme ça au « Taureau », dit un des buveurs.

— Pourquoi que j'ai du toupet ?... C'est-il pas vrai que je suis point la cause si sa femme a mangé son argent avec Dorpierre ?..... Dame ! je suis peut-être bien la cause aussi s'il est cocu et si son enfant n'est pas de lui...

Pareil à un coup de tonnerre, la porte s'ouvrit violemment et vint battre de tout son poids le mur de l'auberge. Dans l'encadrement, « le Taureau » parut, superbe, grandi, un ricanement énorme sur la lèvre.

C'était le premier rire qu'on lui voyait !

— A nous deux ! hurla-t-il.

D'un coup de main, il attrapa sa blouse qui flottait autour de lui et l'engouffra dans la ceinture de son pantalon. Il y eut quelque chose d'épouvantablement sauvage dans ce geste « du Taureau ». Deux des buveurs qui s'interposaient furent jetés à terre et, saisissant dans ses bras l'insulteur, Jean le terrassa et l'étrangla sur la table au milieu des verres et des chopines !

Alors, se relevant de toute sa hauteur, il beugla :

— T'as menti ! t'es puni !

Après quoi, il entra dans une pièce voisine et resta là.

***

Tout le bourg, maintenant, se rassemblait [illegible] l'auberge et connaissait la terrible nouvelle : le ch[illegible] Lalande assassiné par « le Taureau ». Mais on ne criait point. La nouvelle était entendue avec stupeur, on se la passait de bouche en bouche, mais personne n'élevait la voix. « Le Taureau » était une bête fauve qu'on avait toujours crainte et qu'on craignait beaucoup plus maintenant qu'on le savait en fureur. On avait le frisson de le voir sortir pour étouffer quelqu'un, rien qu'en serrant [illegible] coudes.

Lui, le monstre, comme on disait tout bas, seul dans la chambre, se promenait, s'asseyait, se levait avec la plus grande indifférence et comme s'il ne s'était rien passé. La bête fauve était rentrée dans son repaire fait d'oubli et de silence...

Toutefois, comme la porte de la chambre était restée ouverte, on y plaça en faction un courageux voisin, sous le bras duquel on passa un vieux fusil tout amorcé.

Le « Taureau » vit l'homme, vit le fusil et ne fit cas ni de l'un ni de l'autre. Sa tête, un moment dirigée de leur côté, retourna bien vite à ses songes.

Quelques heures plus tard, les gendarmes arrivèrent. A leur appel, « le Taureau » se leva. Il se laissa passer le cabriolet aux poings et sortit avec eux sur la route.

La foule, le voyant prisonnier, se sentant en sûreté contre lui, laissa échapper sa haine depuis trop longtemps contenue. On l'appela assassin, bête malfaisante, taureau furieux ; vers lui les poings se tendirent... Mais « le Taureau » voyait sans voir ! Il était sur la route et n'y était pas.

Il ne se promenait pas en compagnie de gendarmes, non ! il était avec un petit enfant de trois ans, le sien !

Il n'était pas poursuivi par les huées de la foule, non ! il recevait dans le cou mille baisers !

Il n'allait pas en prison, puisqu'il se disposait à faire une petite toilette adorée !

Tout à coup, une pierre lancée par un gamin vint l'atteindre au-dessous de l'œil et le sang coula. La douleur arracha un cri rauque au « Taureau ». D'une torsion de poignets, il brisa le cabriolet et courut au gamin. Il attrapa le petit malheureux au moment où il se mettait à genoux, demandant grâce. Il l'empoigna à hauteur des reins et l'éleva, bien haut, en l'air, comme il faisait pour sa cognée dans la forêt !

Un cri d'angoisse parcourut la foule, on crut qu'il allait écraser l'enfant contre le tas de pierres...

Mais, brusquement, le bras terrible se détendit. La lèvre du monstre se colla passionnément sur ce front de gamin et l'on entendit, formidable, ce rugissement de la bête vaincue :

— Va-t'en lui porter ça, au mien !

Alors, tête basse, il revint se poster entre les gendarmes, et la foule put voir une larme — la plus magnifique de toutes ! — perler, glisser et se marier une seconde au sang de la joue. . . . .

. . . .

De la brute, de Jean dit « le Taureau », on avait vu, dans la même journée, le premier rire et la première larme.

Henri FRÉMONT.

Les gaîetés de l'histoire et de l'amour

UN TOUR DE MARQUISE

« M. le Prince a eu pour maîtresse la marquise de Richelieu que je nomme parce qu'elle ne vaut pas la peine d'être tue. »

C'est ainsi que parle Saint-Simon qui a parfois la dent dure.

Et maintenant voici l'anecdote édifiante que raconte une duchesse d'Orléans qui ne se mettait pas de gants pour dire ce qu'elle savait :

« La marquise est horriblement débauchée; elle se mit une fois dans le lit de M. le Dauphin sans qu'il lui eût fait la cour; quand il rentra chez lui, un valet de chambre lui dit :

« — Monsieur, une dame est dans votre lit qui vous attend ; elle n'a pas voulu se nommer. »

« Il entra et vit la marquise. Le lendemain, il raconta l'affaire à tous les seigneurs de sa cour ; elle vit encore dans un couvent de Fontainebleau.» (23 décembre 1701.)

Les chansonniers, qui avaient à cette époque le couplet facile, firent cette chanson sur cette aventure :

Richelieu, vous voulez plaire
A notre aimable Dauphin ;
Mais croyez que c'est en vain,
Car il ne vous veut rien faire.
Conti, qui vous a quitté,
A bien gâté vos affaires.
Conti, qui vous a quitté
L'en a beaucoup rebuté.

Mœurs galantes de jadis qui ne sont pas pire en somme que celles d'aujourd'hui, quoi que les puritains en pensent.

Et c'est ce qui nous console, comme dit la chanson.

JEAN-BERNARD.

UN TENDRE

(*Suite.*)

Vingt fois par jour, il songeait à lui écrire, et devant son papier il restait abruti. Sa feuille était si froide, si blanche, que les mots, au lieu de s'y fixer, s'envolaient bien vite comme des oiseaux effrayés par un toit couvert de neige. Ah! elle pouvait le plaindre, car il était bien malade!

Dans l'obscurité où ils roulaient, il ne la voyait plus, mais elle restait silencieuse, et cela le désespérait. Elle devinait bien pourtant qu'il n'attendait qu'un mot pour lui dire ce qu'il ressentait, pour lui expimer tout ce qui faisait son cœur gros. Mais elle était insensible; peut-être même s'amusait-elle de lui, de sa gaucherie? Alors un irrésistible besoin de parler, l'espoir naïf de la convaincre le firent revenir à sa marotte, à cette offrande qu'il lui faisait sans cesse de son travail, parce que c'était la chose qu'il aimât le plus au monde.

— Jeanne, je suis malheureux d'être si peu de chose pour vous, je suis malheureux des sourires que vous me jetez par charité, comme des sous à un pauvre. Je voudrais être votre ami, être plus près de vous, plus près... Tenez, attendez, donnez-moi deux ans, trois ans, je travaillerai, je ferai quelque chose, une œuvre, j'aurai du talent et ce sera pour vous mériter. Si je savais qu'ensuite vous auriez pitié de moi!

Il lui sembla qu'elle souriait, que son sourire lui disait : « Qui sait ? » — Mais la voiture ralentit son train, s'arrêta : ils étaient arrivés. Jeanne descendit, légère, lui tendit la main pendant qu'il attendait, anxieux, une réponse; elle lui jeta du bout des lèvres :

— Mon petit, à un de ces soirs!

VII

Leurs relations se resserrèrent, leur camaraderie prit un ton d'intimidité.

Jeanne habitait, rue de Rivoli, un appartement aux grandes pièces claires. Tout y était gai, tout y était drôle, d'une gaieté et d'une drôlerie endiablées qui cabriolaient sur les murs semés de pochades, éclataient dans son buste de plâtre à mine ébahie, répétaient partout l'écho de son rire. Il aima tout de suite ce joli décor, qui gardait son empreinte, son reflet de femme intelligente et rieuse.

Là, il rencontra quelques figures parisiennes, de faciles compagnons, d'aimables désœuvrés, toute une petite cour que Jeanne traînait avec elle les jours de première, comme un cortège d'apparat. Ils disaient en parlant d'elle : « Nous avons eu un succès ce soir! » — Leur esprit comme leur costume avait la coupe du bon faiseur, ils se ressemblaient par l'un et par l'autre, et se tutoyaient entre eux. D'abord, Clairain se tint à l'écart et parut un peu gauche, n'ayant pas leur liberté de façons et de langage. Il rougissait avec une extrême facilité. Jeanne s'en aperçut et cela devint un jeu pour elle de lui faire perdre contenance devant les autres. Elle s'écriait hors de propos :

— Vous savez, il est très gentil, ce petit-là. Moi je l'aime beaucoup!

Aussitôt le sang lui montait aux joues, ce qui le fit comparer, par Rosel, à un thermomètre où monte le mercure quand il fait chaud.

Elle, chaque fois, lui disait :

— Voulez-vous bien ne pas rougir comme ça, jeune gosse!

Il niait effrontément :

— Je ne rougis pas, je vous assure.

Et il devenait cramoisi, comme si tous les bocaux rouges des pharmaciens eussent rayonné en même temps sur lui. Un jour qu'elle l'avait invité à dîner, à table, un petit homme blond à l'air joli dit avec protection :

— C'est de son âge.

Clairain, tout de suite, le détesta.

Alors, il ne vint plus la voir que lorsqu'elle était seule. Il s'asseyait tout près d'elle et elle lui parlait avec un abandon confiant de grande amie qui lui faisait oublier ces petites humiliations, et le rendait heureux. Parfois, il la trouvait assise sur le tapis, occupée à couper des tiges, à disposer des fleurs dans un vase. Il y en avait partout chez elle, des lilas blancs, des roses blanches, des œillets blancs. Il s'agenouillait, l'aidait, et quand ils avaient fini, avec un joli geste, elle fleurissait sa boutonnière. Un dimanche, elle lui donna des rameaux, et il les conserva pieusement dans son porte-cartes.

Mais il ne fallait pas qu'il lui parlât d'amour, car elle reprenait ses moqueries. Il n'arrivait plus à placer dix paroles sur ce sujet sans qu'elle recommençât les hostilités. Il fut audacieux un jour, réussit à l'embrasser en jouant. Elle se fâcha.

Le lendemain, elle reçut une longue lettre qu'il avait passé la nuit à écrire, une lettre éplorée, repentante. Il avait peur de la perdre, acceptait de n'être qu'un camarade, un ami tendre, la suppliait de ne pas se fâcher. Il y avait dans ces lignes fiévreuses du respect et de la passion, d'un bout à l'autre le frisson d'une âme ardente et tourmentée.

Toute la journée, il attendit une réponse dans le grand atelier, sans courage pour se mettre au travail. Vers cinq heures, Jeanne vint. Il fut si tremblant, si troublé qu'il lui prit les mains, balbutiant :

— Vous êtes venue... vous êtes venue...

Elle, très affairée, tira de son porte-monnaie un petit papier :

— Je ne reste qu'une minute, j'ai un petit service à vous demander.

Elle s'assit pourtant, expliqua :

— C'est une pauvre femme qu'on m'a signalée... elle est chargée de famille et très misérable... Je voudrais bien m'occuper d'elle, mais il faut auparavant que je me renseigne; alors j'ai pensé à vous, vous irez la voir, vous la ferez causer, vous verrez bien si elle est recommandable... Il y a tant de gens qui vous trompent!

Elle lui remit le papier.

— C'est rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, Mme Gaulet.

Et déjà elle se levait, avec un grand bruit de jupes, s'excusant :

— Je suis confuse de vous déranger, mais si cette pauvre femme est vraiment intéressante, ce sera une bonne action.

Il la suivait jusqu'à la porte. Comme elle ne disait plus rien, il risqua une timide question :

— Vous avez reçu ma lettre ?

Elle sourit.

— Sans doute.

— Alors ?

Il était haletant, il crut qu'elle allait parler, qu'il l'avait touchée enfin, puisqu'elle était là. Cette mission qu'elle lui donnait n'était qu'un prétexte sans doute. Mais elle répondit :

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 17. | Edition de Paris : 5 centimes. | 29 AVRIL 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris...... ... 13 fr. 50 / Départements. 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

L'AVENTURE D'UNE VIEILLE FILLE, par MARCEL L'HEUREUX



L'AVENTURE D'UNE VIEILLE FILLE

I

Mlle Fleurine Lehucheur naquit et grandit à la campagne au milieu des paysans et des bêtes. Elle n'avait que six ans lorsqu'elle perdit sa mère. Elle venait de coiffer sainte Catherine, quand son père, notaire et homme d'une intégrité rare, mourut. Elle hérita de quelque bien : une jolie maison blanche, sise tout au haut du bourg, avec un jardin très ombragé, trois fermes de modeste rapport et quelques arpents de terrain planté de vignes. Là s'écoulait toute sa vie, entre une vieille servante à mine renfrognée et des animaux familiers. Elle ne se maria point, bien que des âmes généreuses se fussent entremises. Il n'y avait pas de parti à sa convenance dans le pays. Il eût fallu se résoudre à vivre à la ville : la peur de l'inconnu, l'indécision de sa nature la condamnèrent au célibat définitif. Elle n'était point malheureuse d'ailleurs.

Charitable et dévote, et si modeste qu'elle craignait toujours d'occuper le monde de sa discrète personne, elle s'efforçait de tenir ici-bas le moins de place possible.

Toute frêle et toute menue, avec un joli visage de poupée vieillotte, aux lignes délicates, et des yeux d'un bleu porcelaine, que dilatait la candeur d'un perpétuel étonnement, elle parlait rarement, marchait si doucement que le sol semblait glisser sous pas, et gardait éternellement sur les lèvres l'esquisse d'un muet sourire.

Qui se serait douté que cette âme d'apparence si effacée portait en elle tout un monde de rêves?

Cela était pourtant, mais jamais elle n'en avait rien laissé paraître. Tout se passait en elle-même, comme si une pudeur de ses sentiments avait toujours empêché la flamme de pensée qui la dévorait intérieurement de se propager au dehors. Enfant, elle vivait déjà une intense vie imaginative : sa tête était peuplée de pays enchantés, d'aventures extraordinaires; plus tard quelques lectures, de romanesques ou féeriques histoires, avaient jeté en son cerveau un semence nouvelle d'illusions, et, avec l'âge, cette faculté de création n'avait fait que s'accroître. Alors, le monde réel disparut à ses yeux : elle se renferma toute dans cette existence intime, où se donnait cours le jeu de désirs et de passions, la joie d'être auxquels sa destinée avait refusé un libre essor.

Et il était si beau, si noble et si pur, ce monde qu'elle portait en elle — le seul qu'elle connût — que les hideurs, les déceptions, les amertumes passèrent à ses côtés, insoupçonnées. Elle ne croyait pas qu'il y eût sur terre des êtres malheureux ou malfaisants, des infortunes ou des crimes de cœur; quand on s'aimait (oh! qu'il était doux de s'aimer!) c'était pour toujours, et Dieu, dans sa divine miséricorde, répandait du bonheur sur toutes ses créatures.

Ainsi les années s'écoulèrent pour Mlle Lehucheur, légères et exquises. Sa santé était excellente et son caractère toujours égal.

II

Mais il arriva une époque où, subitement, sans cause apparente du moins, elle éprouva des troubles singuliers. Elle, si calme, devint nerveuse; les adorables chimères qui la hantaient la laissèrent insatisfaite. On eût dit que son imagination, venant à manquer d'air, étouffait dans le cercle étroit où elle restait emprisonnée; il semblait qu'un poids pesait sur sa pensée, que son cœur se gonflait de désirs imprécis, que tout son être tendait vers un but inconnu.

La nuit, elle eut des cauchemars, et la sensibilité de sa chair fut telle qu'elle ne put supporter le froissement de la toile sur son corps. Sa superstition s'en émut. Elle craignit quelques fantaisies d'un démon tentateur. Le prêtre, qui reçut sa confession lui ordonna l'égrènement d'un nombre incalculable de chapelets. Mais cette pénitence ne fit qu'accroître ses impatiences. Elle se crut malade. Son médecin lui conseilla les promenades et la marche. A partir de ce jour, elle parcourut des après-midi entières les environs; les gens du bourg qui la rencontraient, toujours seule, le long des haies, par des routes poudreuses, à travers les champs, disaient :

— Mamz'elle Lehucheur, à présent, c'est pis que le juif errant.

III

Or, un soir d'automne, à la tombée de la nuit, elle fut si fatiguée d'avoir tant marché qu'elle s'assit sur l'herbe, non loin du canal. Et aussitôt elle se trouva très bien. Une langueur l'envahit. Elle eût voulu rester là toujours. Le ciel qu'elle regardait fixement lui parut beau, d'une beauté particulière. A sa gauche, une lune opale s'accrochait aux dentelures des arbres, les moindres objets se détachaient comme des silhouettes blanches sur un fond noir.

Tout près d'elle, le canal glissait sans bruit entre deux rangées d'arbres géants; la légèreté de l'air, la poésie de l'ombre exaltaient l'âme de la vieille fille. Soudain, une émotion la remua jusqu'aux entrailles; elle entendit un bruit de pas, un murmure de voix, et le pressentiment lui vint que quelque chose de miraculeux allait se passer dans son existence. Anxieuse, elle attendit.

Bientôt, sur le chemin de halage qui serpente le long de la rivière, deux ombres, étroitement enlacées, s'avancèrent lentement. Les yeux de Fleurine s'hypnotisèrent sur le couple. Ils semblaient marcher vers elle, et chaque pas qu'ils faisaient se répercutaient dans son cœur. Tout à coup, une grande lumière les éclaira et Fleurine aperçut le visage de la femme tourné de son côté. Alors, elle étouffa le cri qui s'échappait de sa gorge, et, haletante, s'affaissa sur elle-même. *Elle venait de se reconnaître.*

Pareil à une caresse, le souffle d'une chanson d'amour monta dans l'air. Autour de Fleurine s'accomplit une évaporation graduelle des choses. Dans une extase muette, elle tendit les bras en avant, et, comme les les lèvres s'unissaient pour un baiser profond, la secousse des voluptés infinies la fit tressaillir. Elle s'abandonna sans force, et il lui sembla que son être se dissolvait dans l'impondérable éther.

IV

Et maintenant, chaque jour, à la tombée de la nuit, Fleurine retourne sur les bords du canal. Elle observe le chemin de halage, aussi loin que son œil peut en suivre la trace. Longtemps, elle reste là. Mais la vision ne reparaît pas, et c'est en vain qu'elle attend. Le désir torture son imagination jusqu'à d'incomplètes hallucinations, et son corps aux grâces fluettes maigrit d'anxiété...

Enfin, le vingtième soir, un ombre apparut sur le chemin de halage. Fleurine appuya les deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements. Mais, aussitôt, une épouvante l'envahit. *La femme était seule.* Elle s'avançait, la démarche cassée, le visage ravagé de larmes, et ses traits reflétaient une affreuse souffrance. Brusquement, — ce fut comme un voile qui se déchirait, — Fleurine comprit tout ; le mensonge des étreintes, la fausseté des serments, les affreux réveils d'amour, les lendemains où l'on est seule des jours où l'on était deux. Cette abandonnée qui passait, c'était elle en qui quelque chose d'irréparable s'était brisé, et de grosses larmes jaillirent de ses yeux. En une seconde, ce monde de rêves qu'elle portait en elle s'écroula, et il ne resta plus rien dans sa pauvre petite cervelle brutalement vidée...

MARCEL L'HEUREUX.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

UN KRACH DE L'AMOUR

Le « casino » de Wark. Les trois salons, où se retrouvent les mêmes habitués, plus quelques nouvelles recrues. La Hirelle, Brutelle, le duc, Lajaille, Varin, etc., la baronne Latude, la comtesse d'Albrac, etc., Il est onze heures du soir. On bavarde. Seule, Angèle ne dit presque rien. Le duc, par extraordinaire, n'est pas encore endormi. L'absence du baron est remarquée, on l'attend pour la partie.

La Hirelle, *à Angèle.* — Nous verrons bien votre mari ce soir, n'est-ce pas?...

Angèle, *arrachée à sa préoccupation.* — Oui... oui... Il est parti ce matin pour une promenade en bicyclette, je crois.

La Hirelle. — Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux.

Angèle, *avec un petit mouvement des lèvres crispées.* — Oh! non, je ne crois pas...

La baronne Latude. — A votre place, je serais inquiète... mais vous êtes calme, vous...

La Hirelle. — Tiens, moi qui allais dire que je vous voyais un peu nerveuse ce soir.

Angèle, *ramenée à elle.* — Vraiment, ça se voit?...

La Hirelle. — Quoi donc?...

Angèle, *embarrassée.* — Que je suis tourmentée... tourmentée de ce retard.

Brutelle. — Le baron est très adroit cependant.

Le Duc. — Trop adroit... ce sont toujours ceux-là qui font les plus mauvaises chutes.

Angèle, *après un coup d'œil au duc.* — Vous n'êtes pas rassurant, vous.

La baronne Latude. — S'il est permis de dire une chose pareille à une femme!...

Le Duc, *à la baronne Latude.* — Bah! vous en avez entendu bien d'autres...

La baronne Latude, *froissée.* — Dire que vous passez pour spirituel!...

Le Duc. — Mais oui, je passe... Nous passons tous... on ne peut pas être et avoir été...

La baronne Latude. — Allons, Brutelle, venez avec moi; le duc est de mauvaise humeur, il nous dira encore quelques méchancetés.

Le Duc. — Puisque vous ne les comprenez pas...

La baronne Latude va s'asseoir dans un coin avec Brutelle, Angèle reste seule auprès du duc dans l'encoignure de la fenêtre.

Angèle. — Vous ne dormez pas ce soir?...

Le Duc. — C'est un reproche?...

Angèle, *distraite.* — Non.

Le Duc. — Je n'ai pas sommeil.

Angèle. — C'est l'absence de mon mari qui vous inquiète?

Le Duc. — Sa présence ne me rassurerait pas.

Angèle. — Vous croyez à un malheur?...

Le Duc. — Qui sait!...

Angèle. — Décidement, vous n'êtes ni gai, ni encourageant.

Le Duc. — Ce que je vois n'est pas gai, ce que je devine me décourage.

Angèle. — Êtes-vous sûr de voir... êtes-vous sûr de deviner?...

Le Duc. — Hélas!

Angèle. — Vous comptez sans l'imprévu... et l'imprévu aujourd'hui, c'est moi...

Le Duc. — Compliments.

Angèle. — Ne vous moquez donc pas. Si vous saviez comme je suis malheureuse...

Le Duc. — Je ne me moque pas. Angèle... si vous faites réellement ce que je ne prévois pas de vous, je vous ferai mon compliment... je vous le jure.

Angèle. — Vous voulez donc absolument m'enlever Philippe?

Le Duc. — Vous l'enlever!... mais il n'y a que vous qui soyez capable de ça.

Angèle. — Le condamné, qui doit lui-même faire tomber le couteau sur sa tête...

Le Duc. — Ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui, d'autres s'en chargeront demain. Vous êtes trop intelligente pour ne pas le savoir.

Angèle. — Oui... vous avez raison... abominablement raison... Mais nous ne sommes pas encore à demain... laissez-moi la nuit.

Le Duc. — Tant mieux, si elle peut vous porter conseil...

Angèle. — Ce n'est pourtant pas ça que je lui demande.

Le duc ne répond pas, il y a entre eux un petit froid, et, au moment où elle se lève pour quitter le duc, le domestique annonce Daniel Withcomb.

Withcomb, *s'inclinant devant Angèle.* — Vous m'excusez, madame, de n'être pas venu plus tôt profiter de votre charmante hospitalité?...

Angèle, *surprise de voir Withcomb, qui d'ordinaire ne fait que de très rares apparitions à ses soirées.* — Vous êtes tout excusé, il y a si peu de temps que vous êtes à Paris.

Withcomb, *bas à Angèle.* — J'ai à vous parler, trouvez un prétexte, et dans dix minutes j'irai vous rejoindre là-haut, chez vous...

Angèle, *bas.* — C'est bien. (*Haut.*) Je n'ai pas besoin de vous présenter, vous connaissez tout le monde ici...

Withcomb, *regardant la baronne Latude.* — Mais oui... et depuis longtemps déjà... Il y a des personnes qui sont un peu pour moi de vieilles connaissances. Comment allez-vous, madame?...

La baronne Latude, *peu cordiale.* — Très bien... je vous remercie... (*A Brutelle, pendant que Withcomb va donner la main à la Hirelle.*) — Il me déplaît, cet homme... avec son bonjour familier.

Brutelle. — Ces Américains, à force de voyager, ils sont partout chez eux.

La baronne Latude. — Dame... celui-là... ici...

BRUTELLE, *faisant l'étonné.* — Bah! vous croyez...

LA HIRELLE, *à Withcomb.* — On ne vous a pas revu au cercle depuis l'autre soir.

WITHCOMB. — Très occupé. Je me couche de bonne heure.

LA HIRELLE. — Avec qui?...

WITHCOMB. — Seul... Les femmes sont des diables, mon cher.

LA HIRELLE. — C'est pour ça qu'on les appelle « mon ange ».

ANGÈLE, *à Withcomb.* — Une tasse de thé?...

WITHCOMB. — Volontiers.

ANGÈLE, *bas.* — Vous ferez le tour par le jardin... vous connaissez le chemin?

WITHCOMB, *bas.* — Oui. (*Haut.*) M. de Wark n'est pas là?...

ANGÈLE. — Non, il est parti ce matin en bicyclette; nous l'attendons.

WITHCOMB. — Nous serions très heureux de voir M. de Wark... mais vous le remplacez avec tant de grâce...

LA COMTESSE D'ALBRAC, *bas à Lajaille.* — A-t-il l'air assez mauvais, ce Withcomb?... on dirait qu'il se moque de cette pauvre Angèle.

LE DUC, *voulant détourner l'entretien.* — Oui, avec tant de grâce, Angèle, que master Withcomb... a oublié de me voir... et ne m'a pas souhaité le bonsoir.

WITHCOMB, *narquois, se retournant vers le duc.* — Excusez-moi... j'ai tellement l'habitude de vous rencontrer ici, que lorsque je vous revois il me semble ne pas vous avoir quitté.

LE DUC. — Cela revient à me dire, que je vous fais l'impression d'un des meubles de ce salon!

WITHCOMB. — Oh! alors, un meuble rare... un meuble... précieux.

LE DUC. — Et vieux aussi... une antiquité enfin... un fauteuil de famille... Pourtant, je suis comme tous les vieux meubles, moi, je grince quand on s'assied trop brusquement sur moi...

WITHCOMB. — Vous grincez... avec tant d'esprit... d'une manière tellement française... si parisienne...

LE DUC. — Oui... je bats le record du parisianisme, comme vous dites; je suis pour vous le *typical Frenchman*, le Français type, le Parisien avec toutes ses dégénérescences, comme dit l'Allemand. Eh bien! ça me donne une triste opinion de l'idée que vous vous faites de mes compatriotes!...

WITHCOMB. — Vous êtes bien injuste pour vous-même.

LE DUC. — Pas du tout. Je suis juste pour tout le monde. Et je dis que les étrangers qui viennent faire la fête à Paris, pour nous traiter ensuite de farceurs, me font l'effet de ces hommes qui ne tentent de devenir l'amant d'une femme que pour se croire le droit de la traiter le lendemain de catin.

WITHCOMB, *vexé.* — Vous vous piquez bien vite.

LE DUC, *narquois.* — Faites pas attention, c'est le vieux meuble qui a grincé.

Pendant ce colloque, Angèle a disparu, sans que personne s'inquiète de son absence. (On est tellement libre au « casino » de Wark). Seul, La Hirelle, impatient de perdre son argent, se demande ce qu'est devenu de Wark. Les autres ont mieux à faire. Ils boivent, fument, flirtent et causent.

Withcomb, après avoir échangé encore quelques paroles descend en fumant dans le jardin, et, par la porte de la salle de billard, il monte jusqu'à l'appartement d'Angèle.

Angèle l'attend dans son cabinet de toilette, à peine éclairé d'une lampe voilée de mousseline jaune. Debout, dans la douce pénombre, devant sa table à coiffer, elle pique d'un mouvement machinal et nerveux des épincles dans la pelote. Avec un bruit sec, chaque épingle crève le velours de la pelote, et s'y enfonce, conduite par les doigts agacés de la baronne. Il y a de la cruauté dans ce jeu distrait, et de l'inquiétude.

ANGÈLE, *voyant s'avancer Withcomb le cigare à la bouche se retourne et d'une voix brève.* — Jetez votre cigare!...

WITHCOMB. — Permettez...

ANGÈLE, *impatientée.* — Jetez votre cigare !... Je ne permets pas qu'on fume chez moi.

WITHCOMB, *regarde Angèle, hausse les épaules, ouvre la fenêtre et jette son cigare.* — C'est fait.

ANGÈLE. — Maintenant... causons... Vous avez quelque chose à me dire... Asseyez-vous... et parlez...

WITHCOMB, *s'asseyant dans un fauteuil tranquillement.* — Vous avez de l'aplomb...

ANGÈLE, *qui est restée debout.* — Vous trouvez?...

WITHCOMB. — Oui... je trouve... Et un tel aplomb même, que vous mériteriez d'être admirée... si vous ne méritiez pas autre chose... (*Négligemment.*) — J'ai été à l'Union Bank aujourd'hui.

ANGÈLE, *gouailleuse.* — Et puis?...

WITHCOMB. — J'ai appris là, qu'un chèque, portant ma signature, avait été présenté. J'ai vu la signature, elle était fausse... C'était un chèque qui m'avait été volé!

ANGÈLE. — Et puis?...

WITHCOMB, *très calme et sans regarder presque.* — Je ne vous apprends rien, en vous disant que j'avais constaté la disparition du papier le lendemain de votre dernière visite.

ANGÈLE, *très nette.* — C'est moi qui ai pris ce chèque! c'est moi qui ai imité votre signature!... Vous me refusiez une somme qui m'était... qui nous était, à mon mari et à moi, indispensable... j'ai forcé votre générosité, voilà tout... Allez-vous me faire arrêter comme faussaire?... Vous auriez un joli succès, sans compter que la preuve ne serait pas facile à faire.

WITHCOMB. — Eh! sans doute, non, les choses ne doivent pas aller jusque-là... Je n'insisterai donc pas sur le... péril de votre procédé... mais j'étais curieux de connaître l'emploi de cet argent si mal acquis.

ANGÈLE. — L'emploi... vous le savez bien... une dette de jeu...

WITHCOMB, *hochant la tête.* — ... de votre mari... voilà ce que vous m'avez raconté... Alors, comment se fait-il que le chèque volé ait été touché par le propriétaire de l'hôtel de M. Garan-Simiane?...

ANGÈLE, *avec éclat.* — C'est impossible!

WITHCOMB. — Tout à fait exact, au contraire... j'ai vu le nom, et je me suis renseigné.

ANGÈLE. — C'est impossible!... cet argent a été touché par mon mari... et pour lui... J'en suis bien sûre, puisqu'il a pu acquitter sa dette.

WITHCOMB, *souriant.* — Enfantin... Inutile de vous défendre, les preuves sont là. Cet argent que je vous refusais... parce que je trouvais inutile d'entretenir M. de Garan-Simiane, vous me l'avez volé pour le lui donner.

ANGÈLE, *exaspérée.* — Mais c'est faux... c'est faux, c'est faux!... C'est faux et c'est stupide!... J'ai... oui... j'ai à me reprocher d'avoir été avec vous... ce que je suis... Hélas!... Vous ne me payiez pas le prix que je voulais... j'avais besoin d'argent, et je vous ai emprunté de force ce que vous ne vouliez pas me donner de bon gré. Mais c'est là tout... c'est là, la vérité absolue!... Philippe n'a jamais reçu de moi un centime, et jamais non plus, grand Dieu!... je ne lui ai rien demandé à lui... Il ignore tout... tout!... entendez-vous bien!... Et s'il savait ce que vous dites de lui ce soir... ah! je ne souhaiterais pas être à votre place, je vous le garantis!...

WITHCOMB. — Des phrases.

ANGÈLE. — Mais non... des faits!... Votre accusation est tellement idiote... tellement dénuée de sens... tellement absurde... folle... ah! tenez, tenez... que j'en rirais... si je n'avais pas tant envie de pleurer...

WITHCOMB. — Toujours des phrases... Expliquez comment ce n'est pas votre mari qui a acquitté le chèque.

ANGÈLE, *violemment.* — Je ne l'explique pas, c'est faux!

WITHCOMB. — Moyen facile d'expliquer les choses.

ANGÈLE. — Et vous, comment expliquez-vous qu'un garçon comme Philippe, vivant comme il vit, eût besoin d'une telle somme?... Il ne fait aucune dépense.

WITHCOMB. — Le jour même... il a acheté et payé comptant un cheval... Vous pouvez interroger votre mari qui l'accompagnait.

ANGÈLE. — Mon mari l'accompagnait avant-hier?...

WITHCOMB. — Avant-hier... oui...

ANGÈLE, *subitement mise sur la voie.* — Il a déjeuné avec lui?... il lui a fait acheter un cheval?... (*Avec un cri.*) Ah! la canaille!... la canaille!...

WITHCOMB. — Qu'est-ce que vous avez?... qu'est-ce qu'il y a?...

ANGÈLE, *à elle-même, sans répondre à Withcomb.* — Ah! la canaille!... il a fait ça...

WITHCOMB. — Mais dites-moi...

Angèle relève la tête et va répondre à Withcomb, lorsque le baron entre, un peu surpris, et gêné de déranger le tête-à-tête. Il devine quel sujet est sur le tapis.

LE BARON. — Tiens!... tiens... vous étiez ici... Bonjour, Withcomb, que racontez-vous aujourd'hui?...

WITHCOMB. — Je crois que nous parlions de vous.

ANGÈLE. — Mais vous arrivez trop tard.

LE BARON, *l'air embarrassé et contraint.* — Oui, ma machine a éprouvé un accident en route, j'ai dû revenir à pied.

ANGÈLE, *rageuse.* — Vous auriez dû emprunter le cheval de M. de Garan-Simiane... le cheval que vous lui avez fait acheter l'autre jour.

LE BARON, *avec une fausse bonhomie.* — Avec une bicyclette... on va plus vite...

ANGÈLE, *insistant.* — Mais il faut compter avec les accidents.

LE BARON, *éludant.* — Oui... évidemment... très ennuyeux... fatigant... Vous permettez... Je vais changer de costume. A tout à l'heure, Withcomb

WITHCOMB. — A tout à l'heure.

Le baron fait une sortie embarrassée.

WITHCOMB. — Maintenant... voulez-vous m'expliquer?...

ANGÈLE, *dont les nerfs semblent subitement détendu* — Rien... je n'ai rien... je ne peux rien vous expliquer... Si canaille qu'on soit autour de moi... je juge inutile d'aller jusque-là... je ne retourne contre personne l'infamie qui a été commise. Je ne crois même pas en avoir le droit... Maintenant, inutile de discuter davantage... Vous étiez venu pour exiger une rupture avec M. de Garan-Simiane... Soyez satisfait, demain... ce sera chose accomplie.

WITHCOMB, *stupéfait.* — Je m'attendais vraiment à plus de résistance... et je vous trouve au contraire d'une docilité... invraisemblable... Est-ce ce vrai... ce que vous me dites?...

ANGÈLE. — Très vrai... beaucoup plus vrai que ce que vous m'avez dit, vous... Et maintenant... allez-vous-en... j'ai à parler à mon mari.

WITHCOMB, *qui n'en revient pas.* — Je suis vraiment... étonné...

ANGÈLE. — Il n'y aurait pas de quoi si vous compreniez...

WITHCOMB. — Pourtant... vous viendrez demain rue Charles-Laffitte?...

ANGÈLE. — Oui... allez... allez...

WITHCOMB. — Non... vraiment, je n'y comprends rien.

ANGÈLE, *le poussant vers la porte.* — Allez... allez...

WITHCOMB. — Mais enfin... voyons... dites-moi?...

ANGÈLE, *agacée.* — Mais non... mais non... non. J'acquitte mon chèque, voilà tout.

Dès le départ de Withcomb, d'un pas pressé Angèle traverse sa chambre, un corridor, et va frapper à la porte de son mari. Celui-ci est déjà déshabillé et rhabillé. Il fait bomber son plastron sous sa superbe barbe étalée. Il a repris un peu d'aplomb.

LE BARON, *rajustant sa cravate.* — Vous avez quelque chose à me dire?

ANGÈLE, *le regardant en face, les dents serrées de colère.* — Vous avez fait ça?

LE BARON, *faisant l'étonné.* — Quoi ça?... Que signifie cette figure de tragédie?...

ANGÈLE, *méprisante.* — Vous avez fait ça!...

LE BARON. — Mais quoi enfin. Nous jouons une charade?... il faudrait me l'expliquer.

ANGÈLE, *furieuse.* — Vous avez osé faire ça!... Mettre dans les mains d'un malheureux garçon un papier volé!... et risquer de le faire empoigner à votre place!...

LE BARON, *payant d'audace.* — Ah! oui... le chèque... eh! mais, tout s'est passé à merveille... Withcomb a commencé par grogner... puis il s'est apaisé, n'est-ce pas... et il n'en est plus question.

ANGÈLE. — Il n'en est plus question!... voilà comment vous arrangez les choses! M. de Garan-Simiane a risqué, Dieu sait quoi, pour vous!... mais, qu'il n'en soit plus question.

LE BARON, *sentant qu'il faut devenir agressif et haussant le ton.* — Non, ma chère, qu'il n'en soit plus question!... c'est ma véritable opinion. Et puisque nous sommes sur ce sujet, je vous dirai que je trouve que M. de Garan-Simiane occupe, dans votre existence, une place beaucoup trop grande, une situation... qui me rend... ce que je ne veux pas être... ridicule, entendez-vous bien!

ANGÈLE, *clouée par l'aplomb du baron.* — Ridicule.. voilà bien des paroles qui vous conviennent!...

LE BARON, *un diapason plus haut.* — Mais oui!... mais certainement!... ri-di-cule!...

ANGÈLE, *riant nerveusement.* — Et Withcomb?...

LE BARON, *nettement.* — La présence de Withcomb chez nous... présence d'ailleurs suffisamment discrète, est parfaitement justifiée...

ANGÈLE. — Vraiment! vraiment!...

LE BARON, *avec une dignité toute spéciale.* — Parfaitement justifiée!... je le répète. Et raisonnons, s'il vous plait. M'est-il possible de vous donner le luxe auquel vous êtes habituée, et vous, êtes-vous femme à y renoncer un seul instant?... Nous ne sommes plus des enfants... il faut comprendre bien des choses, et la vie n'est pas une opérette... Je suis assez... raisonnable, pour permettre qu'un autre vous le procure, ce luxe nécessaire... je le tolère... et si vous étiez juste, si vous réfléchissiez un instant, au lieu de le prendre de haut avec moi, vous devriez m'en être reconnaissante.

L'ŒUF DE PAQUES DU RASTA





—As pas peur, mi amor. El senior Santarasta y doverda y Bellanageoira de la Boursaplata ne sera pas oune ingrate.





Paroles de Puck.

LA CHANSON DE MONTMARTRE

Musique de William.

Chant

Des rapins et des journa-
-listes Montmartre est le pays la-tin Et les gens
qui ne sont pas tristes Y viennent fai-re du po-
-tin Ell' trouve un a-mi pour lui plaire La fil-le
qu'a pas de maman Et l'on s'épous' devant M'sieur
l'Maire Du vingt u-nièm' arrondiss'ment ar rondiss'
(en chœur)
ment! C'est sur la Butte Que l'on culbute Et qu'on cha
refrain
-hute La femm' pchutt'; C'est sur la Butte qu'on vient dans
l'but De jouer en ut Un air de flûte; C'est sur la
Butte; Que l'peuple en rut Aime et puis lutte Et se dis-
-pute C'est sur la Butte C'est sur la Butte Qu'à tout le
monde l'on dit Zut! Il est plus

II

Il est plus d'un grand personnage
A Montmartre, chacun le sait :
Grille d'Égout, la Môm' Fromage
Et Valentin le désossé.
Dans le cabaret le plus chouette
Tout le monde crie en entrant :
« Oh! la! la! c'te gueul', c'te binette,
Ce qu'elle est bath, c'est épatant! »
(En chœur.) *C'est épatant!*

III

La vertu n'est pas trop farouche;
A Montmartre, on est tous cousin.
On s'embrasse en plein sur la bouche
Sans s'occuper de son voisin.
Les garçons apprennent aux filles
Ce qu'au couvent on n'apprend pas,
Et les p'tits goss's qu'ont pas d'famille
Ont cependant plusieurs papas!
(En chœur.) *Plusieurs papas!*



ANGÈLE, *dont la colère tombe peu à peu devant le cynisme raisonné de son mari.* — Ah! c'est complet! de la reconnaissance pour la vie odieuse que je mène!...

LE BARON. — Oh! oh! que voilà de biens gros mots... Et depuis quand vous est-elle odieuse, cette vie?... Qui de nous deux a commencé?... où est le coupable?... où est la victime ici?... Vous vouliez être admirée, vous vouliez des toilettes, un intérieur confortable, votre voiture, etc., etc... J'ai subi de vous... ce que je ne pouvais empêcher, et si je suis le mari que je suis... c'est bien parce que vous êtes la femme que vous êtes... Ce qui est certain, c'est que vous avez besoin de moi, ne l'oubliez pas, et surtout ne venez pas me reprocher une complaisance dont vous avez profité, et dont je trouve étonnant que vous veniez vous plaindre aujourd'hui.

ANGÈLE, *navrée.* — Me plaindre!... me plaindre!... en ai-je le droit?...

LE BARON, *voyant sa cause gagnée et argumentant toujours pour l'amour de l'art.* — Et, en agissant ainsi, je le dis encore une fois, aux yeux du monde... assurément, je subis une nécessité... Je suis peut-être un mari... qui ferme les yeux... un mari... indulgent... Je ne suis pas un mari ridiule.

ANGÈLE. — Vous avez raison, je n'ai pas le droit de vous reprocher ce qui est pour ainsi dire le lien de nos deux existences. Nous avons besoin l'un de l'autre, c'est entendu. Mais je ne vous pardonne pas une action misérable, contre quelqu'un que j'aime.

LE BARON. — Eh bien, c'est avec ce quelqu'un-là que vous me rendez ridicule. Dans les conditions où vous êtes, une pareille liaison est une chose inutile, déplaisante, et dangereuse, et que, dans votre intérêt même je ne devrais pas tolérer... Ne me reprochez donc pas davantage ce que j'ai fait vis-à-vis de cette personne. Il fallait, pour se charger de la commission fâcheuse de ce chèque, un individu naïf et inconscient... j'ai choisi le gaillard en question... Il me devait bien cela... et d'ailleurs il ne risquait pas grand'chose. Tout est bien qui finit bien... (*D'un ton sec.*) pourvu toutefois que ça finisse.

ANGÈLE. — Vous avez raison, il faut que cela finisse.

LE BARON, *redevenant bon enfant.* — Certainement, j'ai raison... La considération des autres, c'est plus ou moins d'argent... ou plus ou moins d'aplomb... Voyons, vous ne m'en voulez plus?... Du courage devant l'opinion... Et voulez-vous un conseil... un conseil d'ami véritable?... Rompez avec ce petit jeune homme!...

ANGÈLE, *après un instant de réflexion.* — Oui... oui... je vais rompre avec lui... soyez tranquille... je vais rompre... (*Très tristement.*) Il est temps... je vais rompre...

LE BARON, *consolateur.* — La vie est faite de ces nécessités qu'il faut comprendre.

ANGÈLE, *avec un geste fatigué.* — Je suis lasse... Voulez-vous descendre, et dire en bas que je suis fatiguée, indisposée, et m'excuser?.., Qu'on s'en aille...

LE BARON. — Très volontiers... je suis moi-même un peu rompu... cette partie de campagne...

ANGÈLE. — Vous pourrez vous coucher de bonne heure.

LE BARON, *riant.* — Comme le fameux philosophe, je n'aurai peut-être pas perdu ma journée... si je vous ai fait enfin comprendre la vie. Allons, bonsoir... bonne nuit... et bonne résolution, n'est-ce pas?...

ANGÈLE, *vaguement.* — Bonne... peut-être...

Le baron, un peu remis, et satisfait du résultat de son éloquence, descend pour congédier ses invités. Angèle rentre dans sa chambre et elle s'étend sur une chaise longue. Elle entend les dernières personnes quitter la maison accompagnées par la voix sonore de son mari. Les domestiques éteignent et rangent. Le baron lui-même monte se coucher... et le silence se fait, à peine troublé par le roulement d'un fiacre attardé. Angèle vient s'accouder à la fenêtre. Il fait une nuit noire comme de l'encre, pleine de frissons brûlants, par intervalles presque rythmés d'invisibles tourbillons de vent agitent les arbres, et paraissent la sifflante respiration d'une monstrueuse bête tapie dans les ténèbres!... Angèle cherche à deviner quelque chose dans l'obscurité, elle descend, et vient s'accoter contre la petite porte du jardin. Des pas craquent sur la route... un léger toc-toc... Elle ouvre la porte, Philippe est sur son cœur.

PHILIPPE, *qui la tient sur sa poitrine.* — Qu'est-ce que vous avez, Angèle?... j'ai senti quelque chose d'humide sur votre joue...

ANGÈLE, *détournant la tête, avec une voix étouffée.* — Je viens de me mettre de l'eau sur les tempes... J'avais la migraine...

PHILIPPE. — Vous n'êtes pas souffrante?...

ANGÈLE. — Non... non... j'avais seulement un peu d'émotion en t'attendant... le cœur serré...

PHILIPPE. — Quelle étrange idée de me faire venir ici... courir un pareil risque...

ANGÈLE, *triste.* — Oh! je de risque rien.

PILIPPE. — Comment, par exemple!... M. de Wark...

ANGÈLE. — M. de Wark... a le sommeil très lourd... et puis, je voulais... c'était pour moi une sorte de superstition... je voulais que tu connaisses ma maison... l'endroit où je vis... où tu me reverras dans ta mémoire quand tu penseras à moi... Ma chambre, mes bibelots, mes meubles... tout ce qui peut te faire dans l'avenir une image de moi plus complète..

PHILIPPE, *tendrement.* — Mais je n'ai pas besoin de ça pour ne pas t'oublier.

ANGÈLE, *continuant.* — Et aussi, moi... lorsque je penserai à toi... tu m'apparaîtras mieux, après avoir vécu quelques instants là où je vis moi-même... Où tu auras passé, je retrouverai quelque chose de toi, mon cher... mon cher amour... Viens... viens... donne-moi ta main.

PHILIPPE, *prenant la main d'Angèle.* — Comme il fait sombre!...

ANGÈLE, *avec un soupir.* — Oui... oh! oui, comme il fait sombre!...

Ils sont maintenant dans la chambre d'Angèle. Une grande chambre Empire bleu pâle, semée d'étoiles d'argent.

ANGÈLE, *se jetant dans les bras de Philippe.* — Ah! je t'aime!... je t'aime!... aime-moi bien aujourd'hui... comme si c'était la première ou la dernière fois que tu m'aimais! . . . .

. . . .

Un jour pâle bleuit la terre, et se répand dans la fraîcheur des arbres. Les deux amants se lèvent, avec les yeux encore tout éblouis de leur rêve. Angèle reconduit Philippe jusqu' la petite porte. Philippe lui dit « au revoir », sans s'apercevoir, l'heureux insouciant, qu'elle lui répond obstinément « adieu ». Un dernier baiser... il est parti. Anxieuse, Angèle écoute son pas s'éloigner puis mourir au loin. Elle remonta dans sa chambre, et, après avoir longtemps regardé sur l'oreiller le creux ou s'est imprimée la tête de Philippe, elle ouvre un buvard prend du papier à lettres et commence : « *Mon cher aimé Philippe, je vais te causer un chagrin dont je pleure...* » mais elle ne peut aller plus loin... elle se répète à mi-voix : « *Mon cher aimé Philippe* », et sa tête roule sur la table, ou elle sanglote, le cœur navré, pendant qu'une aurore délicieusement rose monte, et vient teinter toute la maison, comme un dernier reflet de son bonheur éteint.

Claude BERTON.

LE COCU PACIFIQUE

Les anciens du régiment se rappellent encore le père Étienne du café de l'*Étoile d'honneur*, avec son sourire béat de vieux sacristain, son œil de roublard et sa tête de parfait cocu. Il l'était pour sûr et de la bonne sorte, car Mme Étienne au temps de sa blonde jeunesse, avait jeté bien des fois, et sans en compter le nombre, son bonnet par-dessus les moulins. Aussi, d'humble mastroquet débitant sur le zinc le vitriol à deux sous le verre au galvaudeux assoiffé, il était devenu gros limonadier, juré, notable et conseiller municipal.

L'*Étoile d'honneur*, café attitré des sous-officiers de cavalerie, consommait à lui seul plus d'absinthe, de vermouth, de champoreaux et de bocks que tous les estaminets de la garnison. Les escadrons s'y succédaient et se le passaient en consigne : « *Bonnes consommations, œil raisonnable, femme ardente et mari pas embêtant.* »

Non certes, pas embêtant. La hideuse jalousie n'avait jamais tenaillé le cœur de ce digne homme; il n'était pas de ces maris ridicules qui déposent leur honneur en une si singulière cassette et se font trouer la peau pour adoucir leur chagrin. On l'appelait le cocu pacifique.

Et il portait pacifiquement et insoucieusement son idéale couronne ornée de tant de fleurons, satisfait de vivre, de humer l'atmosphère enfumée, de veiller au service, de voir sa bruyante clientèle se presser autour des tables sous le feu des lustres, le reflet des glaces et les appas rebondis de la maîtresse de céans.

Mais tout passe! Les années ont beau glisser doucement sur les jolis visages, elles finissent par y creuser des sillons. La quarantaine avait depuis longtemps empâté les charmes de la belle limonadière qu'elle ne songeait pas à la retraite.

Les vides s'élargissant dans les rangs lui firent souvenir que rien ne dure ici-bas. La maison se soutenait encore sur sa vieille réputation; on continuait à se la passer en consigne : « *Bonnes consommations, mais matrone trop mûre?* » Hélas! hélas! belles dames, ce que c'est que de nous!

Et voici que deux petites créatures, joliettes, agaçantes et pas du tout farouches, s'avisèrent d'ouvrir un débit presque en face à l'usage de MM. les sous-officiers.

— Deux coquines, s'exclamait Mme Etienne, des traînées sortant on ne sait d'où et qui n'ont même pas de chemise! Est-ce que la police devrait tolérer ça?

Bah! pour ce que nous voulions en faire, leur certificat de bonnes vie et mœurs joint à la recommandation du curé de la paroisse n'eût pas valu un fifrelin, et une chemise était superflue, On démarra. Il ne resta plus à l'*Étoile* que les tout jeunes, amoureux des femmes mûres, et les fidèles des mauvais jours.

C'est alors que Mme Étienne se souvint d'une nièce oubliée dès son enfance au couvent des Orphelines, et dont nul ne s'était occupé jusqu'ici. Elle avait seize ans, maintenant, c'était peut-être une jolie fille. On s'informa, et, réponse reçue, Mme Étienne fit exprès le voyage pour aller chercher sa chère nièce, laquelle n'ayant pas un sou vaillant, les bonnes sœurs s'empressèrent de lui livrer.

Elle la ramena triomphalement munie de tous les témoignages de satisfaction des bonnes sœurs, de tous les ornements dont notre sainte mère l'Église pare les filles, confites en dévotion, pleines de vices, yeux baissés, bouche close, le reste ouvert. Ah! la bonne petite sournoise, comme elle était grassouillette, et fraîche, et timide, et rougissante, et vierge!

— Voilà pour M. le curé, dirent les loustics au père Étienne.

— Non, répliqua-t-il en clignant de l'œil, c'est pour les malins.

Oh! la gentille pucelle, avec ses bras potelés, sa chair savoureuse et son air mystique!

Elle avait bien la tournure un peu vulgaire, mais des appas si fermes; la bouche un peu grande, mais des lèvres si rouges; des mains un peu fortes, mais des hanches si larges; des pieds un peu plats, mais des mollets si dodus!

Son arrivée fut un événement. « Ah! le bon petit pain béni, comme on y mordrait, et tout frais et tout chaud, mes bons messieurs! » semblait penser le papa Etienne. « Accourez! la vue n'en coûte rien. Qu'on se le dise! »

Et l'on accourait, et l'on admirait, et l'on repaissait sa vue en attendant de repaître son... cœur, et l'on se le disait, et l'on revenait sans jamais se lasser de voir. Et les sièges de se garnir, les tables de se couvrir de verres, de cruchons, de carafons, de tasses; et les soucoupes de s'empiler en l'honneur des beaux yeux de Mélie.

Jamais succès pareil ne s'était vu dans les annales limonadières de la garnison. Un flux de clients. On faisait queue, on refusait du monde. Etienne, sa femme, Mélie n'y pouvaient suffire. Nul ne se lassait de faire l'œil en coulisse et la bouche en cœur à l'orpheline du bon Dieu, la jolie dévote, la troublante congréganiste. On demandait qu'elle s'habillât en religieuse, qu'elle conservât au moins son uniforme de couvent avec sa grosse médaille du Sacré-Cœur, Etienne ne disait pas non, il semblait même partager cet avis, suivant d'un œil ravi les mouvements onduleux de l'aimable nièce. « Elle est gentille comme tout, répétait-il, gentille comme tout. »

Mais Mme Etienne s'opposait à ces projets sacrilèges. Ce n'était pas convenable. Il ne fallait pas mépriser la religion. Et elle lui fit faire un costume très coquet, lui prêta ses bagues, ses bracelets, ses boucles d'oreilles. « Ce sera pour toi : tout pour toi, si tu te comportes bien. »

L'engouement dura six semaines pendant lesquelles le débit d'en face fut délaissé. Les deux joliettes créatures en pleurèrent de dépit.

— Canailles, disaient-elles, aller chercher leur nièce au couvent pour la vendre aux militaires! Est-ce que la police devrait tolérer ça!

Mais voici que peu à peu cette vogue disparut. Le débit d'en face se remplit à mesure que le café de l'*Étoile* se vidait. Ce n'est pas que Mélie fût devenue moins appétissante, moins grassouillette et moins gentille, mais le père Étienne devenait, lui, d'un tempérament féroce. Le cocu pacifique semblait enragé. Plus sévère que Caton le Censeur, il s'était approprié la charge de gardien de bonne mœurs. « Une fille qu'on ma confiée! » disait-il sans cesse. Adieu plaisanteries au gros sel, gaudrioles, mots risqués, chansons rabelaisiennes si chères au troupier. La salle de l'*Étoile* se transformait en une école de maintien. A ces tablées de hussards et de chasseurs, on eût put sans danger, asseoir une pensionaire. On bâilla à se décrocher la mâchoire, et le cocu, jadis pacifique, finit par regarder les clients d'un

œil si férocement jaloux, en même temps qu'il surveillait si étroitement la pucelle, que les assiégeants, désespérant de jamais forcer une place si bien défendue, battirent en retraite.

Le café de l'*Étoile* redevint une solitude et la pauvre Mélie fut, dès lors, l'objet des mauvais traitements de sa tante qui, d'ailleurs accablait d'injures l'époux qui, par sa sévérité ridicule, avait mis les amoureux en fuite.

— Comment, ripostait-il avec une indignation vertueuse, une fille qui m'est confiée!

La petite dévote n'en pouvait mais. Elle versait dans tous les coins toutes les larmes de son corps, d'autant qu'en fille désireuse de rattraper le temps perdu, elle avait fait un choix parmi les plus ardents postulants. Une douzaine pour le moins se trouvaient à son goût, et elle aspirait, malgré ses airs de sainte Nitouche friande des seules sucreries apostoliques, à croquer de plus succulentes dragées.

Faute de grives on prend des merles: un tiens vaut mieux que deux tu auras, et moineau en main que perdrix qui vole. C'est peut-être en vertu de ces divers axiomes de la sagesse des nations qu'un beau matin la maman Étienne trouva l'oncle et la nièce en une conversation intime, qui ne laissait aucun doute sur la nature de l'objet traité.

Mélie rouée de coups fut réexpédiée au couvent par le train le plus proche, et le café de l'*Étoile d'honneur*, mis à vendre, devint la propriété des deux joliettes créatures d'en face, ce qui prouve que la vertu est toujours récompensée.

Hector FRANCE

LA POULE AU COKE

Je vous ferais pitié, n'est-ce pas, si je vous disais que je ne demeure pas à Montmartre? Aussi, ne vous fatiguez pas les épaules à m'octroyer des haussements de dédain : j'y ai élu domicile tout exprès pour mériter votre considération.

Mais, comme vous ne payez pas mon loyer, j'ai dû choisir une maison de modeste apparence dont la porte d'entrée est flanquée d'un marchand de couleurs et d'un charbonnier-marchand de vins. Les couleurs du marchand sont pour les artistes qui travaillent et le marchand de vins du charbonnier pour ceux qui se reposent. Moi, je me repose, bien que pas artiste.

C'est pour vous dire que je m'attarde assez volontiers chez le fils de Vercingétorix. Or, ledit fils donne à jouer tous les samedis soirs, la poule au coke.

Les parenthèses n'ont pas été inventées pour les chiens, aussi me fais-je un plaisir d'en ouvrir une à votre intention pour vous fournir le mot d'explication que vous ne pouvez faire autrement que de me demander. La poule au coke se joue à la manille aux enchères en cinq cents points, le premier et heureux gagnant a droit à un sac de coke, numéro 0, pour la grille, le fourneau ou le poêle mobile, monté à domicile, non compris le pourboire du garçon. Vous le voyez, c'est aussi simple que pratique... pour le charbonnier. Fermez... thèse!

Or, au commencement de l'hiver, que nous aurions dû subir, il m'arriva de gagner un sac de coke «pour la grille». J'en fus assez heureux, car Chincholle s'était fait prédire, par un astronome, que le froid allait sévir et j'avais dépensé en consommation le charbon que nous devons à la complaisance de la compagnie du gaz.

Le lendemain, le garçon auvergnat monta en même temps que le thermomètre, mais plus de degrés, car je demeure au sixième. Il était en nage.

La clémence de la température surnagea pendant quelque temps au-dessus du mercure; à part qu'il faisait gris et triste comme dans une salle du Mont-de-Piété, qu'il pleuvait à torrent et que les branches des arbres ressemblaient à de grands salsifis sans feuilles, on se serait cru au printemps. Le coke fut relégué dans le placard au linge sale.

Huit jours après, le froid, comprenant le ridicule de son attitude, nous repinçait au point de nous faire des bleus. Je connus enfin le plaisir de faire brûler du coke qui, à l'encontre de son propriétaire, ne devait rien à personne.

Soudain, un matin, on frappa à ma porte. C'était le charbonnier. Je me mis résolument devant ma grille toute enflammée, bien décidé à jouer le martyre de Saint-Laurent, plutôt que de rendre un combustible qui m'avait coûté cinq cents points sans tricher.

Mais l'honorable commerçant n'était pas venu avec des intentions hostiles.

— Mochieu, commença-t-il, je n'ai plus de coke.

— Vous voulez que je vous en vende?

— Non, j'en aurai dans quelques jours... je viens tout chimplement vous faire une propojichion

— Parlez!

— Vous connaissez mademoijelle Amanda?

— Oui, une grande belle brune, qui se coiffe à la vierge et qui fait son absinthe dans un demi-setier?

— Préchijément.

— Eh! bien?

— Eh! bien!... Elle a le chac!

— Elle a le sac!... Ça me fait bien plaisir pour elle... Mais, vous ne venez pas, j'imagine, me proposer de l'assassiner ou de la soutenir... Je ne mange pas de ce pain-là!

— Non, vous n'y êtes pas!... Je veux dire que chamedi soir, le jour où vous n'êtes pas venu faire la poule, elle a gagné le chac de coke et, comme je n'en ai pas à lui livrer, je viens vous demander de l'autorijer à venir che chauffer chez vous... Je vous en tiendrai compte chur che que vous me devrez.

Il faut être auvergnat pour trouver des combinaisons pareilles et avoir le toupet de les proposer. Moi, j'avoue que devant de telles impudences, je m'assieds moralement par terre. Je ne trouvai donc que deux mots à répondre :

— C'est entendu!

Le soir même, après dîner, alors que j'étais à ma table de travail, devant la cheminée, je dus me lever pour aller ouvrir à Mlle Amanda.

Elle m'apparut, sur le seuil de la porte, superbe et ingénue, l'air innocent d'une locomotive qui entre dans une gare. Son ridicule à la main, sous le bras un petit paquet et tenant dans l'autre main la traîne de sa robe, elle me salua gracieusement.

— Mon vieux, me dit-elle, je viens pour la chose dont auquel le charbonnier a dû vous parler.

Le tour élégant de ce préambule me rendit rêveur. Etait-ce une femme du monde?

Quoi qu'il en soit, je la priai de se débarrasser de son ridicule et de son petit paquet, ce qu'elle fit sans hésiter, en ôtant égalemeat son chapeau. Et nous nous installâmes près du feu.

Vous dire que la conversation fut animée et spirituelle serait vous tromper sans l'espoir d'un bénéfice; non, elle fut simple, parfois immorale et souvent nulle. Nous parlâmes des difficultés insurmontables de la manille, des caprices de la température, des situations obscènes de l'amour et de l'ennui de payer ses dettes.

Bref, sur les flots d'un vieux litre de rhum qui me restait, nous atteignîmes le cap de deux heures du matin. Je commençais à m'habituer à ma co-chauffeuse et je me la représentais assez bien dans mon lit, à côté d'un autre feu que celui de coke. Aussi, est-ce d'un air jésuitique que je m'écriai tout à coup :

— Je crois qu'il serait temps de se coucher?

— En effet, reprit-elle d'un air redevenu ingénu.

— Moi, j'y vais!

— Allez-y!

— Vous ne faites pas comme moi?

— Si ça ne vous dérange pas?

Si ça ne me dérange pas! O candeur! Au contraire, ça m'arrangeait et elle allait bien le voir!

Alors, tranquillement, elle défit le petit paquet dont elle s'était débarrassée en entrant et en sortit « tout ce qu'il faut pour écrire » dans une nuit de volupté.

Lorsqu'elle eut terminé sa toilette, j'éteignis la lampe et la reçus dans mes bras.

Là, elle fut plus éloquente que devant la cheminée. Elle soutint fort brillamment le dialogue et sa langue ne fourcha point.

Il y avait longtemps que les doigts roses de l'aurore étaient déteints lorsque nous ouvrîmes les paupières le lendemain matin. Un peu lourdes les paupières, ainsi que le restant du corps d'ailleurs.

Aussitôt levée, Amanda, j'avais acquis le droit de l'appeler ainsi, se mit en devoir de rallumer le feu de la cheminée qui s'était éteint, sans doute, devant l'impétuosité du nôtre.

Et nous nous réinstallâmes devant la grille.

Mais, bientôt, midi vint avec son cortège de faims et de soifs, sans que mon interlocutrice s'en préoccupât. Je résolus de me servir du système qui m'avait réussi la veille pour sortir de la situation dans laquelle me mettait l'heure fatale.

— Je crois qu'il serait temps de se réconforter?

— En effet, reprit Amanda, mais, cette fois, sans air ingénu.

— Moi, je déjeunerais bien!

— Déjeune!

— Tu ne fais pas comme moi?

Moins emballé que la veille au soir, je lui assurai cependant que ça ne me dérangeait pas et pour le lui prouver, je descendis chez le charbonnier lui demander de nous monter à déjeuner.

Le déjeuner, l'après-midi, le dîner, la soirée se passa auprès du feu. Je faisais de plus en plus connaissance avec Amanda.

Les nuits et les lendemains furent identiques tant que dura le charbon. Puis quand vint la dernière pelletée de coke, Amanda refit son petit paquet et me souhaita cérémonieusement le bonjour en me disant que désormais sa présence serait peut-être indiscrète.

Quand, plus tard, je demandai ma note au charbonnier, je vis que le sac de coke m'avait coûté cinq fois sa valeur.

Je n'en aurais pas eu, en somme, de regrets si je n'avais appris qu'Amanda s'était fait remettre une commission de dix pour cent sur cette affaire.

Depuis ce temps, j'évite de jouer la poule au coke.

Edmond CHAR.

A NINON

Ton corps est une trame aux tons précieux et rares,
La pourpre s'y marie à l'éclat des carrares,
Dans la rose épaisseur du tissu transparent
L'azur en fins rameaux court, à peine apparent,
Chef-d'œuvre où, nuançant les clartés et les ombres,
Un céleste tisseur jeta des fleurs sans nombres,
Fleurs de rêve et d'oubli, fleurs de neige et de sang
Dont le secret parfum verse un philtre puissant,
Et lorsque, débordant du peigne qui se ploie,
Le flot ardent et lourd de tes cheveux s'éploie,
Tes yeux, tes jolis yeux alanguis et mi-clos,
Sont deux bleuets parmi la moisson mûre éclos.
Ton corps est une trame aux tons précieux et rares
La pourpre s'y marie à l'éclat des carrares...
Or, à l'heure très douce où le soleil s'éteint.
Et notre amour s'allume, en le vivant satin,
Mêlant et confondant leurs lignes pittoresques
Mes baisers ont brodé de longues arabesques...

Anselme CHAMPGEUR.

UN TENDRE

(*Suite.*)

— Je l'ai trouvée très bien, très sage.

Elle tourna le bouton. Il n'était pas possible qu'elle partît ainsi. Il insista :

— Vous l'avez lue tout entière ?

Elle ouvrit la porte, eut un geste court.

— Oh ! je l'ai parcourue, j'étais si pressée !

Elle ne voyait donc pas qu'il était tout pâle, qu'il attendait un mot de compassion, un mot de pitié. Il la trouvait si jolie dans sa robe simple avec l'ébouriffement de ses cheveux roux, avec cette odeur d'héliotrope qui le grisait un peu !... Mais elle rompit le charme en partant, sans même lui donner la main, lui faisant un petit signe d'adieu, souriante, sûre d'elle-même et de sa force, disant encore :

— Venez me rendre compte de votre petite enquête. Je vous attendrai demain.

Oh ! le lendemain, quand il arriva avec un petit rapport qu'il avait préparé, s'attendant à la trouver satisfaite, comme elle le glaça avec son air indifférent, le ton ennuyé dont elle lui dit :

— Ah ! c'est pour cette femme, c'est bien, je m'en occuperai.

VIII

Les fenêtres bâillaient sur la vie souriante des choses, sur du feuillage, des fleurs, tout un coin des Tuileries que dorait le soleil. Il faisait une journée douce de printemps ; des cris d'enfants montaient dans l'air tiède, et des bruits de balles, sans cesse renvoyées par les tambourins, partaient réguliers, monotones dans l'espace, comme une mesure du temps et des heures.

Jeanne s'étaient levée tard, ayant la veille, après le théâtre, été jouer en soirée, et maintenant, paresseuse, elle s'attardait en peignoir dans sa chambre, sans se décider à s'habiller pour sortir.

— C'est ce temps, bien sûr, qui me rend comme ça, dit-elle.

Et elle ajouta, tout de suite résolue :

— Tant pis, je vais travailler.

Dans le salon où elle passa, elle fureta sur une table, chercha un manuscrit. Les fenêtres, là encore, donnaient sur les Tuileries, et le grand jardin étaient si près, avec ses promenades sablées, ses verdures, les marbres blancs de ses statues, qu'il semblait une dépendance de la maison, un lieu familier qui était à elle, où elle était maîtresse. Tout avait là un air ami et tentant, tout semblait l'appeler, et les choses baignées de soleil, le fourmillement noir de petits êtres qui couraient sur le sable, la fine dentelure, la délicatesse jolie des fleurs et des arbres renaissants, tout l'invitait à descendre, à venir s'asseoir dans un coin paisible, s'harmoniser avec la joie sereine de ce décor pimpant.

Mais comme elle restait là, en une minute de contemplation, de son piano, dans la pièce, des notes retentirent. Quelqu'un qu'elle ne voyait pas jouait un appel d'un doigt inhabile. Jeanne s'approcha, surprise, et soudain s'écria :

— Tiens, qu'est-ce que vous faites-là, vous ?

Clairain se leva, expliquant :

— Vous étiez fatiguée, je n'ai pas voulu qu'on vous dérangeât.

Depuis quelques jours, il la trouvait changée, plus indulgente, affectueuse, avec un air de langueur qu'il ne s'expliquait pas. Elle ne se moquait plus de lui, sa poignée de main était douce, et elle ne le bousculait pas pour qu'il partît, lorsqu'ils avaient causé quelques instants. Elle s'était oubliée la veille plus de deux heures à l'écouter, et il n'en fallait pas davantage pour qu'il retrouvât son espoir de la convaincre et d'être aimé. Pourquoi ne l'interrompait-elle plus d'un éclat de rire, de sa gaieté ironique, pourquoi l'écoutait-elle patiemment, avec cette figure compatissante ? Elle commençait donc à comprendre que c'était sérieux ?

— Je pensais à vous, dit-il, je suis venu.

Elle resta silencieuse. Dans le salon, l'odeur fraîche des lilas blancs était exquise. Il laissa courir son doigt sur les touches, jouant un air improvisé. Elle dit :

— Tiens ! c'est drôle ce que vous venez de faire là.

— C'est l'amour qui me donne du génie, fit-il en souriant.

Alors elle eut cette phrase qui l'étonna, tant elle la dit avec mélancolie :

— C'est vrai, vous m'aimez, vous !

Il s'approcha, lui prit les mains. Il allait cette fois la convaincre, il trouverait des accents éloquents. Est-ce que son regard ne l'encourageait pas ? Il parla, tout vibrant, lui dit ses angoisses, ses craintes de lasser sa pitié, et ses rages d'écolier et ses révoltes d'hommes, et tous les petits problèmes d'amoureux dont il réclamait la solution à sa psychologie défaillante ; il lui dit les câlineries de pensées qu'il avait pour elle, lorsqu'il l'évoquait dans son atelier vide, devant ses toiles inachevées, devant le travail abandonné, très triste, très seul, en torturant sa moustache. Il s'était vu pleurer, ce grand garçon chaste, pleurer, lui qui, autrefois, eût été stupéfait qu'on pût aimer ainsi les femmes dont tout le monde parle et que tous connaissent.

Jeanne l'écoutait, le regardait. Ce n'était pas un amant, à la vérité, ce Clairain timide, avec son cœur neuf, son âme de fille, c'était comme un de ces pommiers en fleurs qu'on aime parce qu'ils sont jeunes, à la pointe de la saison. Quand il eut fini, elle lui dit, en camarade sage qui donne un conseil :

— Je vous ai laissé parler, mon ami, parce que vous êtes sincère. Mais tout cela n'est pas bien grave et vous passera vite. Vous ne connaissez rien de la vie encore ; vivez et vous m'oublierez.

— Vous doutez de moi, reprit-il, vous me croyez un gamin. Mais vous ne voyez donc pas que j'ai le cœur meurtri à force de vous aimer ?

« Regardez ma figure, est-ce que j'avais cet air de fièvre lorsque vous êtes venue pour la première fois chez moi ? Vous souvenez-vous ? Vous m'avez demandé si c'était bon de travailler aux heures d'ennui et de tristesse, et je vous ai répondu : « Je ne m'ennuie jamais, je ne suis jamais triste. » Oh ! cette première visite, comme je me la rappelle ! Vous avez oublié un gant que j'ai rangé soigneusement après votre départ. Je l'ai encore. Et si vous saviez, c'est bête, c'est enfantin, combien de fois il m'arrive à présent de le prendre, de le regarder, de rester ainsi des heures à sentir son odeur, à penser à vous, à l'impossible...

Il ne lui avait pas quitté les mains, il lui parla longtemps, ayant dans la voix quelque chose d'ému et de tendre ; dans l'attitude, je ne sais quoi de respectueux et de triste. A la fenêtre, les bruits de balles se succédaient sans cesse, réguliers et monotones. Dans le jardin, les marbres des statues s'érigeaient plus blancs parmi le fourmillement plus nombreux des promeneurs, et, sous l'ondée de lumière, sous le soleil dont de petites flaques tombaient à terre, filtrées par le feuillage, les arbres frissonnaient doucement. C'étaient des cris d'enfants, des roulements de voitures, tout un tumulte gai qui s'élevait, et des souffles arrivaient, mariaient dans la pièce aux parfums frais des lilas blancs l'haleine délicieuse des floraisons nouvelles.

Clairain s'était tu. Jeanne restait pensive et elle avait repris son air de mélancolie. Mais elle se ressaisit avec effort et répéta :

— Tout cela vous passera, vous vous guérirez.

Cela le désespéra.

— Ah ! vous n'avez jamais aimé ! reprocha-t-il.

Elle le regarda bien en face.

— Qu'en savez-vous ?

— Non, dit-il obstiné, non ! Ce n'est pas possible !

Alors un instant elle hésita, et tout d'un coup des confidences montèrent à ses lèvres ; elle les dit avec une sorte d'emportement, éprouvant pour une fois le besoin de se montrer à lui, de lui faire toucher une plaie qu'elle cachait à tous, de se faire mieux connaître pour être mieux jugée :

— Et si je vous disais que j'ai fait l'expérience, que j'ai aimé quelqu'un comme jamais vous n'aimerez ; si je vous disais que, pendant cinq ans, un homme m'a attendue et que je lui faisais toutes les misères, que j'avais pour lui toutes les duretés parce que je l'aimais et que je ne voulais pas qu'il le sût. Oh ! je me serais fait couper en morceaux plutôt que de le lui montrer, et lui, patient, m'attendait avec des tendresses, des respects, des prévenances... Eh bien ! un jour, j'ai cédé, oubliant que cet homme n'était pas libre, qu'il avait des attaches dans la vie, qu'il était marié ; j'ai cédé, et cela a duré deux ans, deux ans où j'ai été la femme le plus heureuse de Paris, deux ans où j'ai vraiment vécu, où j'étais reine... Ah ! je l'aimais comme on aime la vie, comme le bonheur, comme le bon Dieu !... Puis, un jour, oh ! il n'y a pas longtemps, quelques semaines, un jour j'ai reçu ce mot : « Ma femme sait tout. Un grand malheur. Essayons de croire que nous nous sommes mentis et disons-nous adieu. »

« C'était court, deux lignes, un mot brutal... Un coup de massue, une maison sur la tête, j'étais assommée. C'était fini, un simple mot, et plus rien... du jour dans la nuit, de la vie dans le néant... Un mot, mon cher, un billet griffonné à la hâte, deux lignes, et de tout ce que j'étais, il ne restait rien, toutes mes croyances d'un coup anéanties... rien

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLEMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 18. Edition de Paris : 5 centimes. 6 MAI 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris..... ... 13 fr. 50
Departements 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois........	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

LA SAINTE, par AUGUSTE GERMAIN



LA SAINTE

Mlle Jane Fontaine, une rousse de vingt-huit printemps, dont seize déjà consacrés à la galanterie, entre en coup de [illegible] son appartement.

JANE, *à la femme de chambre.* — Monsieur est là ?

LA DOMESTIQUE. — Pas encore. Madame.

JANE. — Ah ! veine !... Il est bien deux heures et quart du matin, pas ?

LA DOMESTIQUE. — Oui.

JANE, *se déshabillant à la hâte.* — Aide-moi... Que je me mette vivement dans le dodo... Quand Raymond va rentrer, il faut qu'il croie que je l'attends depuis des heures et des heures et même des nuits.

LA DOMESTIQUE. — Madame a encore fait des bêtises ?

JANE. — Un coureur, un coureur très connu... Le petit Georges... Si tu le voyais sur sa machine, à Buffalo, quand il bat un record... Il est beau ! Je l'appelle l'Éclair...

LA DOMESTIQUE. — Et Madame l'adore ?

JANE. — Oui... On a passé la soirée ensemble...

LA DOMESTIQUE. — Si Monsieur savait ça !

JANE. — Raymond, savoir quelque chose !... Attends un peu... Ce que je vais lui en dire tout à l'heure !...

Mlle Jane Fontaine se met au lit; à peine la domestique est-elle disparue que la porte de la chambre s'ouvre, poussée par une main tâtonnante.

Entre Raymond, un gigolo, tout joufflu, tout jeune, le chapeau sur l'oreille, la démarche incertaine.

RAYMOND, *la voix pâteuse.* — Tiens ! la bergère est éveillée !... Pas sortie, c'soir ?

JANE. — Tu peux te vanter de m'en faire faire des cheveux...

RAYMOND. — Bonne chose, ça; les miens tombent... M'en donneras un peu...

JANE. — A quelle heure arrives-tu, hein ? Dis-le un peu, à quelle heure tu arrives?

RAYMOND. — Sais pas... Doit être la demie...

JANE. — Deux heures et demie du matin, oui... Et c'est le moment de venir chez sa femme ?

RAYMOND. — Avais un dîner... un grand dîner chez Papa... Des gens connus... Des ambass... des consuls, des hommes politiques... De tous les temps et de tous les pays... On m'avait mis près d'une Anglaise...

JANE. — T'aurais pu la garder, ton Anglaise, va.

RAYMOND. — Ah ! par le ventre de Charlemagne ! jamais de la vie !... Un sac d'osselets, une aiguille à tricoter... Ai touché une fois son coude... M'suis fait un bleu... Non, jamais d'danger que je trompe avec elle ma Jajane !

JANE. — Vraiment? Eh bien...

RAYMOND. — Quoi, chouchou?...

JANE. — Eh bien ! ton chouchou en a assez de la vie que tu lui fais mener... Je suis là depuis huit heures à t'attendre, à me dire : « Où est-il ? Qu'est-ce qu'il fait ? » Je n'ai pas encore fermé l'œil.

RAYMOND, *avec le ton d'un bébé que l'on gronde.* — Te d'mande pardon... C'est la faute à c'dîner, c'grand dîner...

Il s'avance vers le lit, trébuche et manque de se laisser choir.

JANE, *se dressant sur son séant.* — Et il est ivre !

RAYMOND, *avec un geste de bras, comme pour chasser les mouches.* — Pas vrai, ça... pas vrai... Ai dansé... Ai chaud, oui, chaud... Mais l'esprit ? Tiens, l'esprit est vif et frais comme le vent du matin...

JANE. — Je ne veux pas que tu restes ici... Va-t'en !...

RAYMOND. — Jajane !... Ma Jajane !...

JANE. — File !

RAYMOND. — Mon minou !... Ma cocotte en vermeil !...

Il pleure.

JANE. — File, je te dis... Tu es indigne de posséder une femme comme moi... une femme d'intérieur qui passe sa vie à t'attendre... une femme qui te sacrifie tout... Ah ! je suis rudement sotte de ne pas faire comme les autres... de ne pas sortir... de ne pas m'amuser... de ne pas te tromper...

RAYMOND, *toujours pleurant.* — T'es une sainte... T'admire et te vénère... Laisse-moi t'embrasser.

JANE. — Jamais, cosaque !... (*Le bras tendu.*) A la porte !

RAYMOND. — C'qu'il faut faire pour t'attendrir ? Dis, c'qu'il faut faire?

Il vient vers le lit; ses pieds se prennent dans le tapis, Raymond oscille, va à droite, à gauche, en avant, en arrière, finalement, il s'étale tout du long sur le parquet.

RAYMOND, *poussant de petits cris.* — Aïe !... aïe !.. Suis tombé, j'crois... Ridicule... Tapissiers mettent des tapis partout...

Il écarte les bras et les jambes, tel un nageur dans une onde très pure.

JANE, *grave comme la Justice.* — Quand t'auras fini de tirer ta coupe ?...

RAYMOND, *se relevant après des efforts inouïs.* — Tu vois c'que m'a fait le désespoir... M'a jeté à bas... M'a écroulé... (*Pleurant.*) Pardonne !... Dis : « Mon p'tit Raymond, viens maintenant à côté de moi ! »

JANE. — Non !

RAYMOND. — Écoute !... C'soir, après le dîner, pendant le bal, au lieu de danser... car n'y a pus que les polytechniciens qui dansent... j'ai joué à l'écarté...

JANE, *intéressée.* — Et t'as gagné ?

RAYMOND. — Oui, ai le matelas... Le bon matelas... avec le sommier et le lit de plume... Six mille balles...

JANE, *dédaigneusement.* — Et tu crois que l'argent peut me séduire ?

RAYMOND. — N'dis pas ça pour te froisser... T'es pas une vénale, le sais bien... T'es une sainte, toi !... Seulement, te donne mes six mille francs... T'achèteras un collier...

JANE. — Non !

RAYMOND, *pleurant.* — Si... si... j'veux...

JANE. — Eh bien ! donne.

Il lui remet les six billets de mille ; elle les place sous son oreiller.

RAYMOND. — T'es contente?

JANE. — Si je te laisse rester ici, ce n'est pas pour toi, va... (*Solennelle.*) C'est par respect pour ta famille...

RAYMOND, *complètement ahuri.* — Bah?

JANE. — Oui, si tu partais, tu irais dans des bars, des restaurants, boire encore, t'abrutir avec des créatures que je ne veux pas qualifier... Et ça ferait bien, hein? qu'un ami de ton père, un ambassadeur, un consul te rencontre ?

RAYMOND, *s'essuyant les yeux.* — T'as raison... T'as raison... N'y a que toi pour les bons conseils... T'es une sainte !

JANE, *mettant sa tête sur l'oreiller.* — A présent, ne m'ennuie plus... Viens te coucher... (*Songeant.*) Quelle chance ! Avec ses six mille francs, je vais installer pour mon Georges, mon petit Eclair, un rez-de-chaussée bien gentil, bien discret, dans une rue que je connais... Ce qu'on va s'aimer !

Elle ferme les yeux, s'endort presque instantanément et, en un rêve joyeux, elle voit passer des Georges, une armée de Georges qui, montés sur des bicyclettes, filent, comme emportés par un vent d'ouragan, à travers des rez-de-chaussée où les reçoivent cheveux épars, lèvres souriantes, les Jajanes aimées, les Jajanes chéries, les Saintes.

RAYMOND, *regardant Jane endormie.* — Six mille balles de parties... Le voilà, l'impôt sur l'alcool !...

Auguste GERMAIN.

UN ANGE

— L'adorable femme !

Durant l'entr'acte, les deux jeunes gens avaient tourné le dos à la scène et, de l'orchestre, examinaient la salle.

Le cri de Lefort appela l'attention de Robert, son regard suivit celui de son ami.

Toute blanche, d'une évocation pure de chair de lis, les épaules neigeuses émergées d'écume de dentelles, une jeune femme accoudait son bras ganté au velours d'une loge. Sous l'admiration brutale dont les lorgnettes l'assaillirent, elle voila ses yeux de la tombée chaste des cils et de leur or balancé sembla diffuser le rayonnement caché des prunelles.

— Mme de Mercœur ! ricana le docteur Robert. Parbleu ! J'aurais dû m'en douter... Contemple cette Madone, mon cher... Est-elle assez candide, la crapule ?

Lefort sursauta.

— Tu dis ?...

— Tiens ! continua Robert, cette femme me gâte jusqu'à la divine musique de Reyer. Sortons !

Lefort hésita. Ses regards ne pouvaient se dérober à la vision qui les ensoleillait.

Cependant, l'âpre apostrophe de son ami le hantait d'une angoisse ; il le suivit, voulant savoir.

Silencieux, les deux hommes marchaient côte à côte. Enfin, la main de Robert serra le bras de son camarade.

— Trêve de scrupules !... Je dois parler... Tu pourrais l'aimer.

Il se recueillit encore un instant. Puis d'une voix où l'ironie sifflait, en qui se mâchait une colère :

— Blanche Honorat, l'ange qui t'a séduit, prit de même, à première vue, mon pauvre Marcel de Mercœur. Il était riche ; elle sans le sou. Il l'épousa. Sa délicatesse d'amant constitua à l'aimée la moitié de sa fortune en apport dotal.

« Après une saison à Paris, le jeune ménage disparut. Je soupçonnai Marcel de cacher, en jaloux, son trésor. Ma vieille amitié en fut peinée, mais j'excusais son égoïsme d'homme heureux.

« Les mois passèrent. Subitement, je sus qu'il était fou, interné dans une maison de santé, à Paris. En même temps, Mme de Mercœur réintégrait son hôtel pour être à portée du malheureux aliéné.

« Avant la disparition de Marcel, je m'étais aperçu d'une certaine étrangeté dans ses allures. Mais, outre que je le voyais fort peu alors, rien ne m'eût fait soupçonner l'imminence d'une catastrophe. Je le jugeais trop amoureux, voilà tout. Aussi, ma pitié allait-elle à la pauvre femme, frappée en pleine jeunesse, en pleine beauté, en plein amour.

« Imbécile !

« L'idéale enfant était la pire des Messalines : une Messaline coquette !... Promptement blasée de la monotonie et de la discrétion des joies conjugales, elle avait en appétit de caresses voluptueuses et de complaisance raffinées. Trop habile pour se compromettre, elle s'était adressée, hors de son monde à des amants de hasard. Bientôt sa curiosité exaspérée avait exigé de plus âcres comparaisons. Ainsi elle était devenue la cliente de ces maisons louches où l'appelait la brutalité de l'attaque, où l'enivraient les exigences du mâle.

« En même temps, elle se refusait à son mari, amusée par ses supplications et son désespoir.

« Enfin, Mercœur, sevré de tendresse, allait, un soir, chez une proxénète, chercher, sinon l'oubli, du moins l'assouvissement, et là, il se trouvait en face de sa femme !...

« Une congestion cérébrale le terrassa.

« Mme de Mercœur ne perdit point la tête, elle. Elle emporta son mari à la campagne, le soigna, l'entoura d'un tel dévouement que Marcel, en recouvrant la mémoire, douta de la réalité de l'horrible vision. A contempler la jeune femme, il était ébloui de la sérénité de ses yeux, de la candeur de son frais sourire. L'hallucination infâme n'était plus; il croyait en sa Blanche.

« Guéri, il la voulut sienne. Elle se déroba. Il insista. Elle, alors, s'enveloppa dans une morne tristesse de femme outragée.

« — Je sais, osa-t-elle dire, où et jusqu'où vous êtes tombé. En épouse chrétienne je vous pardonne, mais je ne puis oublier.

« Devant cette attitude, Mercœur, convaincu d'avoir été la dupe d'une ressemblance, se reprocha, comme un crime son entraînement sensuel.

« Il eut honte d'avoir pu soupçonner cette femme si résignée, si bonne malgré l'offense dont il l'avait outragée. Remords, regrets et désespoir furent trop lourds à sa tête déjà ébranlée, et sa raison sombra.

« Le docteur s'interrompit. Très pâle, Léfort écoutait, les doigts crispés au bras de son ami.

« — Je devinais que tu étais prêt à l'aimer, déclara Robert, mais écoute, je n'ai pas fini.

« Le directeur de la maison de santé se présenta chez Blanche.

« — Madame, déclara-t-il, d'après vos indications, je crois que la continence aggrave l'état de votre mari, la satisfaction de ses sens pourrait être le remède. Il lui faudrait une femme... Oh ! je comprends vos scrupules passés et votre horreur actuelle, corrigea-t-il, devant le geste de recul et la rougeur pudique de la Madone, mais tout s'acquiert par l'argent. Nous trouverons une créature saine qui acceptera la tâche. D'ailleurs, les entrevues seront surveillées pour dégager la femme si, dans un accès, M. de Mercœur tentait de l'étrangler.

« — Il pourrait l'étrangler ?

« — J'espère qu'à sa vue il songera à toute autre chose. Cependant, il faut tout prévoir. De la part d'un dément l'attaque peut être sauvage. Je serai prêt à intervenir.

« — Mon Dieu ! soupira la jeune femme.

« Elle ombra ses joues d'un battement de cils; son visage s'embellit de ce charme virginal qui, tout à l'heure, t'a conquis. En elle se levait l'évocation de cette étreinte, de ce fou rué sur la femme en fauve lâché. Elle en éprouva une sensation nouvelle, aiguë, qui lui mordit les reins et fit mousser la salive en sa bouche.

« D'un geste lent, elle se leva, grave, superbe, héroïque.

« — Les refus que mon amour outragé croyait légitimes ont causé le mal ; seule j'ai le devoir d'y remédier. Je n'exposerai pas à ma place une autre créature. M. de Mercœur est mon mari ; il lui faut une femme ; il aura la sienne.

« — Vous !... C'est impossible !

« — Docteur, j'obéis à une force qui prime tout raisonnement, au sentiment du devoir. Demain, je serai chez vous.

« Le médecin s'inclina, admirant l'abnégation sublime de cette martyre.

— Mais, comment sais-tu cela ? interrompit Lefort ?

— Je trahis pour toi le secret professionnel. Je fus l'aide du docteur dans la surveillance des rendez-vous.

— Ils eurent lieu ?...

— Ecoute. A l'entrée de Blanche dans la chambre, le fou, les yeux goulus, la contempla, puis se jeta à elle, les lèvres baveuses, les mains tâtonnantes. Irrités par l'obstacle des étoffes, les doigts pétrirent les membres. La femme claquait des dents.

« Le corsage bâilla. Le jaillissement de la gorge appela les baisers du fou, augmenta sa hâte. Il lacéra les étoffes, rompit les cordons et quand seule la chemise voila la femme, des dents il la déchira.

« Angoissée, maintenant, Mme de Mercœur recula, buta contre le lit dont l'obstacle la fit chavirer.

« A sa bouche monta le hoquet de l'homme dont les bras la liaient. Soudain, ce visage d'ange rayonna d'une infernale joie. La femme savait là, derrière la porte vitrée, deux hommes aux aguets, qui la voyaient, et elle regardait cette porte...

« Et ce lui fut un ragoût suprême qui fit crier sa chair dans la luxure :

« — Fou, je t'aime !... fou, fou... reste fou !...

Georges de LYS.

LE VENGEUR DE PHÉBÉ

I

Enfin la gendarmerie s'était emparée de Vincoli ; jugé depuis longtemps, il n'y avait plus qu'à le fusiller quand on le rencontrerait. A sept heures du matin, la foule bavarde qui encombrait la rue principale de Sartène devint silencieuse ; un nuage de poussière s'éleva au tournant de la route ; son tourbillon précédait un peloton de douze gendarmes, entourant une charrette tirée par un petit cheval.

Vincoli, l'ennemi né des Susini, avait tenu sa parole ; il avait tué Ancilotti, leur cousin par alliance ; on l'avait pris, il ne restait plus qu'à exécuter la sentence.

Sous de grands cheveux, noirs comme de l'encre, le visage de Vincoli, mordoré, cuit par le soleil, percé de deux petits yeux ronds comme des têtes de clous, apparut aux habitants de Sartène. Il y avait plus de dix ans qu'on ne l'avait vu en plein jour.

Le prisonnier se leva du banc de bois sur lequel il était assis, et, s'appuyant à la ridelle de la charrette, dit en patois corse :

— Vous plaisantez ! Est-ce que je pourrai descendre si mes mains restent ficelées ?

Le charretier, assisté d'un gendarme, l'aida à glisser sur un des brancards ; il appartenait maintenant au peloton d'exécution.

— C'est là ? demanda-t-il au brigadier, en lui montrant la première maison.

— Oui, fit le brigadier.

Et, sans que celui-ci ait eu le temps de le conduire au mur, Vincoli appuya son dos contre une poutre de soutien, levant la tête et fermant les yeux ; une sorte de sourire entr'ouvrait ses lèvres séchées.

— N'avez-vous rien à dire ? demanda le brigadier.

— J'ai soif... fit-il, levant à demi les paupières.

Une vieille femme apporta un verre d'eau, regardant le condamné avec un peu de respect. Un gendarme, moins grand que lui, lui fit signe de se mettre à genoux pour le faire boire plus facilement.

— Assez, dit-il en se relevant et en passant la langue sur ses moustaches.

Le brigadier regarda ses hommes ; un bruit sec de douze fusils qu'on armait se fit entendre.

— Un instant ! dit Vincoli, en regardant la foule. Vous savez que je suis un honnête homme et qu'un honnête homme se venge ; mon fils Angeli n'a que dix ans, mais il est déjà au maquis, et il se chargera des Susini qui restent !

Une sorte de murmure, presque de satisfaction, faible comme un souffle de vent qui glisserait sur les blés, se fit percevoir.

— En joue ! dit le brigadier. Vincoli ferma les yeux. Mais un seul coup de feu se fit entendre et un gendarme tomba foudroyé. Le coup était parti de la lucarne d'une petite maison ; une fumée bleue l'indiquait suffisamment.

— C'est Angeli ! fit Vincoli avec un fier sourire.

— Fouillez la maison ! dit le brigadier à la moitié de ses hommes ; aussitôt, sur un geste, deux des gendarmes qui restaient s'approchèrent de Vincoli et, en pleine poitrine, à bout portant, exécutèrent la sentence. Le cadavre tomba lourdement le front sur le pavé ; ces deux coups avaient été tirés de si près, dit le rapport, que le feu avait pris aux vêtements du supplicié.

En vain la maisonnette fut-elle visitée de fond en comble, on ne trouva rien qu'une petite ceinture, quelques billes et un long pistolet encore chaud.

Les détails de ce fait, qui s'est passé en 1810, sont rapportés au long dans les procès-verbaux du temps. J'abrège et je relève dans un journal que deux autres membres de la famille Susini périrent en trois années, frappés bien probablement par le jeune vengeur, mais la chose ne put jamais être prouvée.

Là s'arrêta la vendetta ; car en 1830 Angeli se livra inopinément à la justice qui, prenant en pitié son âge lorsqu'il tua le gendarme, l'autorisa à rentrer dans la vie normale.

Sa conduite s'expliquait ainsi : Angeli Vincoli était devenu amoureux fou d'une charmante demoiselle arrivée du continent, d'une blonde et paisible Hollandaise répondant au nom de Léopoldine Van Kuick. Le ménage fut heureux ; il vivait du produit d'une petite boutique de mercerie ; un fils vint au monde, blond, presque blanc de cheveux, ouvrant sur la vie deux beaux yeux, bleus comme des pétales de myosotis.

L'existence de famille n'était, paraît-il, pas le rêve de Vincoli qui disparut subitement ; un Susini, frappé d'un coup de couteau, fut trouvé étendu devant sa porte et, en 1835, Angeli Vincoli, parfaitement convaincu du meurtre, fut ramené sur la grande place d'Ajaccio et exécuté par la main du bourreau, à l'indignation des Corses bien pensants.

— Mon fils me vengera ! dit-il, lui aussi, avant de mourir.

Le fils avait trois ans et ne manifesta pas ce jour-là, comme le trop précoce Angeli l'avait fait pour son père.

II

— Le sous-chef du bureau des brevets d'invention ? demanda avec impatience un homme assez mal vêtu, porteur de longs cheveux gris, à un garçon de service assis devant un bureau, dans un des grands couloirs de l'Hôtel de Ville de Paris.

— Monsieur le sous-chef n'est pas seul, mais si vous voulez bien me donner votre carte ?...

— Oui, oui, je la connais ! et on m'enverra à un commis quelconque ! C'est au sous-chef que je veux parler ! à lui-même !

— C'est bon, monsieur, dit le garçon sans s'émouvoir, et, prenant le bout de papier sur lequel le vieillard venait d'écrire précipitamment son nom, il disparut derrière une porte vitrée, conduisant à une sombre antichambre.

Pendant sa courte absence, le vieillard murmurait entre ses dents :

— Il va me le payer !... refuser d'enregistrer, de transmettre mon invention au ministère ! Ça ne s'est jamais vu !...

— Monsieur peut entrer, fit avec la politesse prescrite le garçon de bureau.

L'inventeur se précipita dans le cabinet du sous-chef. Celui-ci, homme d'une cinquantaine d'années, personnage replet dont les chairs arrondies et roses faisaient involontairement rêver au jambon d'York, le regarda avec deux grands yeux bleu faïence, pleins d'une ineffable douceur. Mais à peine avait-il ébauché, avec un sourire, le geste de la main droite qui signifie : « Voulez vous bien prendre la peine de vous asseoir ? » que le vieillard, sans préparation, sans dire un mot, lui lança avec véhémence et en plein visage une grande enveloppe à lettres contenant quelques papiers.

— C'est pour vous apprendre à traiter les inventeurs comme des fous !

M. Léopold, c'était le sous-chef, eut un soubresaut vite réprimé.

— Expliquez-vous, monsieur, dit-il d'une voix parfaitement calme à l'inventeur.

Celui-ci ahuri devant tant de sang-froid, ramassa les papiers, détailla, tout tremblant d'émotion, ses griefs mal fondés d'ailleurs, sortit en s'excusant mais en protestant.

Ce n'était pas la première fois que M. Léopold, durant sa longue carrière administrative, avait montré cette grandeur d'âme ; son indifférence à l'égard des offenses de l'espèce humaine était proverbiale dans les bureaux. En vain, quand il entra dans l'administration, avait-on voulu éprouver sa patience par les brimades traditionnelles, jamais rien n'avait pu l'émouvoir ; quelquefois, de loin en loin, on avait cru voir passer une lueur au fond de ses yeux, mais elle n'avait duré que juste ce que dure celle d'un éclair, et le calme y était bien vite revenu.

On ne savait rien de sa vie ; il semblait avoir été toujours seul, et ses confrères affirmaient qu'il était venu au monde comme une truffe, spontanément, sans germe ni racines. Célibataire, il vivait avec une vieille bonne et une jolie petite perruche, verte comme une émeraude, baptisée du nom de Phébé. Victoire persistait à la traiter d'inséparable, bien qu'elle eût toujours témoigné de l'horreur pour les compagnons qu'on avait tenté de lui donner.

Phébé réunissait toutes les grâces de l'espèce, tous les charmes de l'oiseau familier ; dès que Léopold revenait de son bureau, c'étaient des cris de joie, des sifflets de bonheur, des renversements de tête à se donner du torticolis, de petites voletées qui faisaient dire à la naïve Victoire : « Quelle bonne petite bête ! dès qu'elle voit Monsieur, elle bat de l'aile comme un chien ! » Quand Léopold s'asseyait pour dîner, Phébé était posée sur la table ; elle y courait un peu partout, avec le plus gracieux dandinement, prenait une mie de pain, s'acharnait à tirer un fil de la nappe, puis, sautant dans la main de son maître, elle gravissait avec un piétinement peureux et oblique la montée de son bras ; elle arrivait ainsi à l'épaule, s'y dressait et grignotait du bout de son bec un tout petit baiser entre ses lèvres entr'ouvertes.

Comment n'eût-on pas adoré une aussi parfaite petite créature ? Aussi avait-elle monopolisé toutes les affections, les tendresses, les préoccupations de Léopold qui, même à son bureau, pensait encore à elle. Pourtant le sous-chef avait été un jour sur le point de se marier ; mais Phébé jalouse avait cruellement étreint dans ses serres l'index de la fiancée, puis, feignant de vouloir lui baiser la bouche, lui avait fortement mordu la langue ; la demoiselle, furieuse, avait lancé l'oiseau comme un paquet, dans un coin du salon. Le fameux éclair avait brillé dans les yeux de Léopold qui avait dit un tel : « Sortez ! » que fiancée, future famille, tout avait décampé avec un ensemble qu'envierait l'armée la mieux exercée.

Jamais on n'avait entendu reparler de ces gens-là. Phébé relevée fut soignée comme une perruche de qualité : Léopold ne voulut laisser à personne le soin de lui souffler du vin de Bordeaux sous les ailes, selon les prescriptions du vétérinaire. Quand elle revint à la santé, Léopold se donna un bon petit dîner en signe de réjouissance.

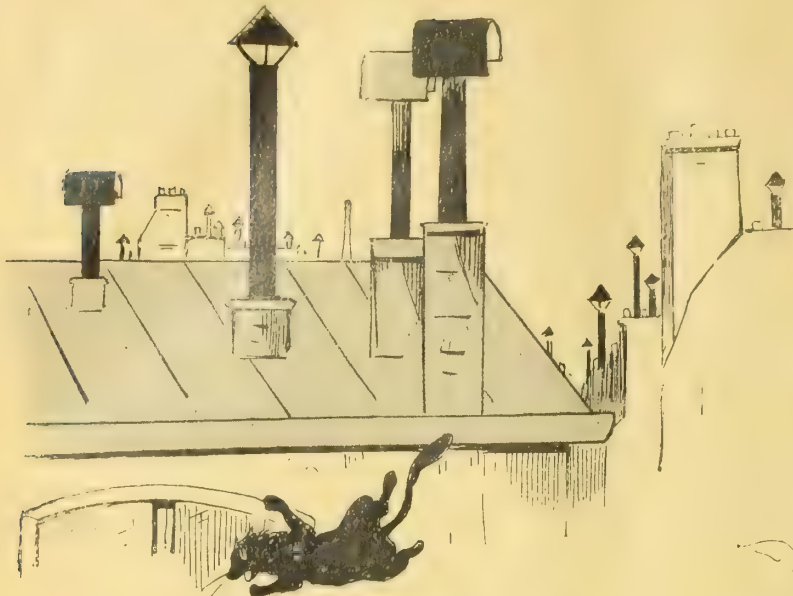
Avec Phébé, Léopold, qui n'avait jusque-là pas bien saisi l'intérieur de la vie, avait rencontré le bonheur symbolisé par une créature ailée ! Un philosophe, un poète n'eussent, hélas ! jamais imaginé plus cruel ni plus juste emblème !

III

« Je te salue, Malheur, si tu viens seul ! » dit l'Arabe.

Un soir, Léopold fut rapporté avec une entorse ; son pied avait glissé sur le dallage poli de l'escalier de l'Hôtel de Ville. Il appela un médecin de ses amis qui le consigna quinze jours au lit, pour un mal que le moindre rebouteur eût guéri en deux jours. Phébé lui tenait compagnie, mais devenait un peu triste ; comme la salle à manger, au rez-de-chaussée, prenait jour sur un jardinet dont les trois murs étaient rejoints à la maison par un grillage, Léopold se fit, vers la fin du jour, avant de dîner, voiturer dans un fauteuil jusque devant la porte de son parc minuscule. Il lança du doigt Phébé qu

UNE GIBOULÉE : FAIT D'HIVER



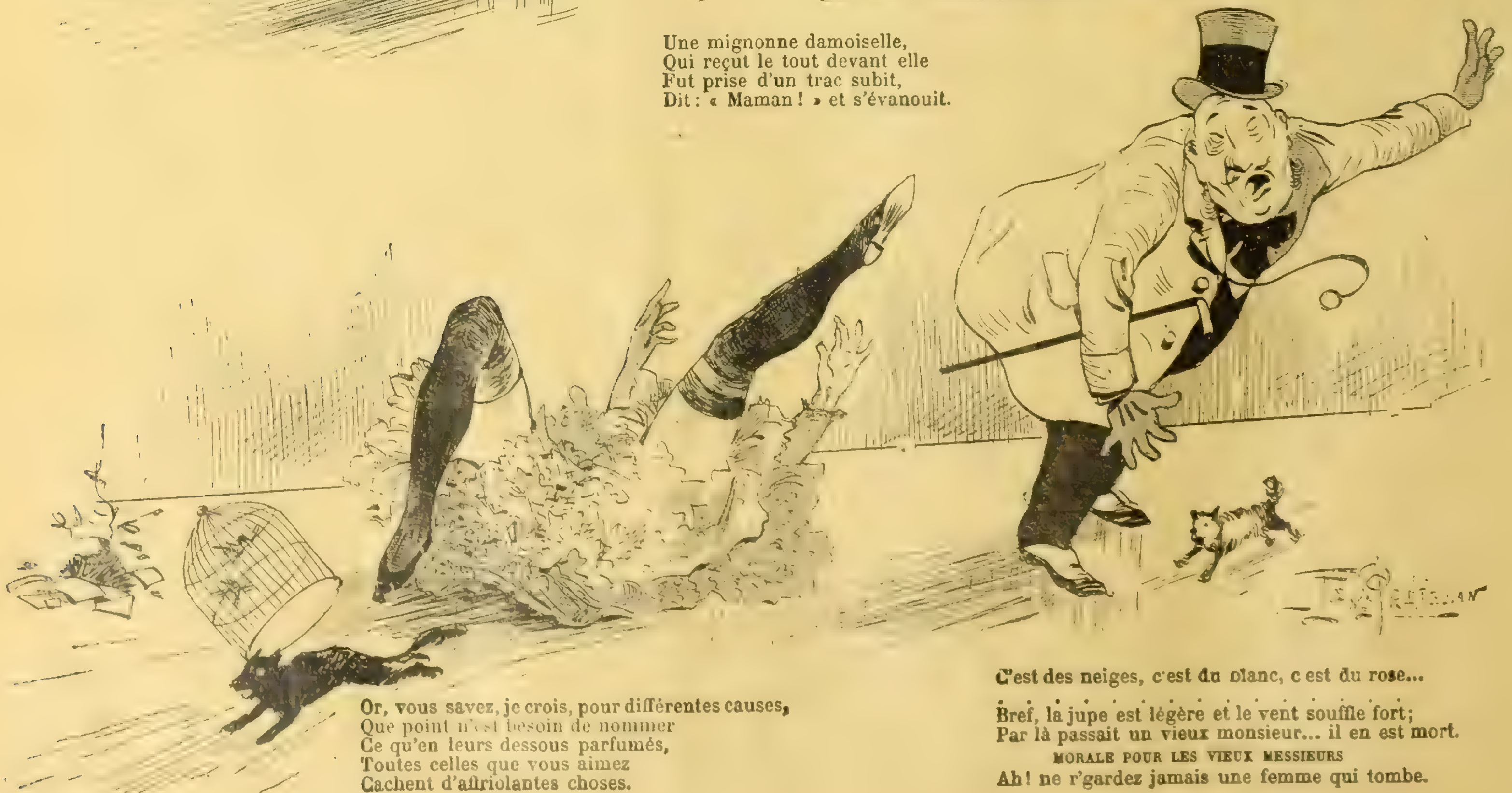
Un beau matin de mars, c'était je crois le cinq,
La bise, balayant les toitures de zinc,
Enleva par mégarde un pauvre chat étique
Gîté dans la gouttière. Ah ! ce fut pathétique...



Sa queue, inconscient hameçon,
Décrocha tout net au passage
Le pot de verveine et la cage
De la folle Mimi Pinson.



Une mignonne damoiselle,
Qui reçut le tout devant elle
Fut prise d'un trac subit,
Dit : « Maman ! » et s'évanouit.



Or, vous savez, je crois, pour différentes causes,
Que point n'est besoin de nommer
Ce qu'en leurs dessous parfumés,
Toutes celles que vous aimez
Cachent d'affriolantes choses.

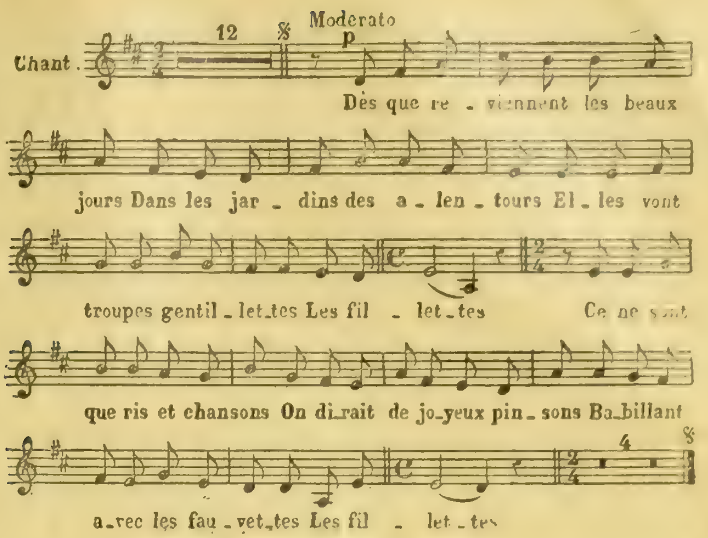
C'est des neiges, c'est du blanc, c'est du rose...

Bref, la jupe est légère et le vent souffle fort;
Par là passait un vieux monsieur... il en est mort.

MORALE POUR LES VIEUX MESSIEURS

Ah ! ne r'gardez jamais une femme qui tombe.

Paroles de HENRY DRUCKER. # LES FILLETTES Musique de HENRI ROSÈS.



II

Dans leurs poses, leurs mouvements,
Elles imitent leurs mamans,
Elles aussi font les coquettes,
Les fillettes.
Et bien innocentes pourtant,
Avec des garçons coquetant,
Ont d'enfantines amourettes,
Les fillettes.

III

Elles font même quelquefois
Des mots d'esprit, des mots grivois,
Sans s'en douter dans leurs causettes
Les fillettes.
Elles font, d'un air cajoleur,
Des petits gestes de pudeur,
Elles ont d'étranges risettes
Les fillettes.

IV

Le fruit est déjà dans la fleur,
L'amour est déjà dans le cœur,
Laissez-les devenir grandettes,
Les fillettes.
La femme perce sous l'enfant,
Et comme un bouton qui se fend,
Fleuriront vivantes fleurettes,
Les fillettes.

V

Car la gamine grandira,
Un beau matin, elle sera
Mimi Pinson ou bien Lisette,
La fillette.
A moins peut-être que l'Amour
Ne vienne à transformer un jour,
En Sapho, Manon ou Musette,
La fillette.

s'envola légèrement, fit un grand tour, se balança, la tête en bas, au grillage qui l'empêchait de sortir du jardin et la protégeait contre les dangers d'une liberté qu'elle eût été folle de désirer. Elle grimpait aux arbres, faisait craquer un grain de sable dans son bec, poussait de petits cris aigus et pleins de charme. Pour se divertir davantage à la regarder, Léopold envoya Victoire acheter une poignée de maïs, d'épis très petits. Resté seul avec Phébé, il la suivait partout des yeux, souriant à ses ébats, rêvant à mille choses indéfinies.

L'esprit comme le regard, lorsqu'il n'est pas attiré par un unique objet, se laisse aller facilement à errer dans le vague; tout en considérant sa petite perruche, le sous-chef sentait envahir son cerveau par mille idées, mille tableaux confus. Bien que disant: « Cocotte! ma petite cocotte »! Léopold avait devant lui comme la perception vague d'un pays entrevu. C'était de hautes montagnes, des rochers brisés à la façon de ceux de Salvator Rosa, des solitudes couvertes de petits arbustes rabougris dans des terrains de poussière; puis de profondes et étroites vallées dont les escarpements étaient boisés de hauts taillis pressés et s'écrasant les uns sur les autres; un mot lui venait à la mémoire, un mot inconnu: le maquis! le maquis, toujours le maquis!... Peu à peu la vision sembla s'accentuer; il voyait une de ses touffes s'agiter, bien qu'il n'y eût pas de vent; puis une chevelure noire passait à la cime des arbustes sans qu'on pût apercevoir celui qui se glissait sous leurs rameaux. Tout à coup le rêve se matérialisa, le cerveau, les yeux virent s'effacer les nuages de l'imagination; la réalité avait pris leur place, une réalité terrible, stupéfiante.

Là, à douze pas, au haut du mur du jardin, dans l'angle à droite, deux yeux transparents comme des flammes de cierges en plein jour, dardés sur Phébé qui, la patte posée sur un éclat de bois, s'efforçait d'en arracher de petits copeaux. En une seconde, les yeux s'étaient baissés au ras du mur, un élan était pris, et un jeune chat noir était tombé droit sur la perruche qu'il tenait instantanément écrasée et prisonnière entre ses pattes.

Deux cris partirent ensemble, celui de Léopold, celui de Phébé. Le plus douloureux fut-il celui de la perruche? Celle-ci, par un effort suprême, parvint à sortir de ses entraves aiguës; avec une sorte de complaisance, le jeune chat la laissa se traîner trois, quatre pas semés de plumes, puis, bondissant une dernière fois, lui croqua le haut de la tête. Un petit mouvement, quelques gouttes de sang du rouge chaud et brillant de la vie, des rubis sur une émeraude, un peu de duvet dans l'air, et tout fût dit

Léopold galvanisé s'était dressé, mais, vaincu par la douleur, il était retombé pâmé dans son fauteuil.

A ce moment Victoire entrait, portant un petit sac de maïs très fin dans sa main!

IV

Le soir même, un médecin, qui, lui, n'était pas des amis de Léopold, était venu lui apporter ses soins, et au bout de deux jours l'avait remis sur pied. Au lendemain de la terrible scène, le sous-chef avait écrit à son chef et obtenu un congé de quinze jours.

L'homme avait complètement changé d'allures; c'était bien la même charpente, les mêmes contours; mais le ton blond rosé de la peau s'était transformé en teint jaune presque olivâtre; les yeux, ces yeux faits pour refléter le bleu du ciel avaient pris une expression de dureté sauvage. Sa parole était devenue rare et brève, son indolence avait fait place à une énergie infatigable, le plomb s'était transformé en acier; il dormait peu et avait tout changé à ses habitudes, troquant sa pipe, trop longue à fumer, contre la cigarette; il ne buvait plus qu'une gorgée de vin pur à son repas, au lieu de la carafe de bière qu'il vidait à déjeuner comme à dîner.

Dès six heures du matin on le voyait levé, il se promenait en frappant d'un talon nerveux le parquet de son petit appartement. Qu'il y avait loin de là aux grasses matinées où l'on mettait une heure à sortir de son lit pour être debout à neuf heures et demie, afin d'arriver à onze heures et demie à son bureau!

— Victoire! cria-t-il tout à coup.

Immédiatement la servante, lente autrefois, apparut.

— Eh bien? fit Léopold anxieux.

— L'empailleur a dit que Phébé ne serait prête que dans deux jours.

En entendant ce mot: « Phébé, » Léopold ferma une seconde seulement les yeux, mais avec l'expression d'une indicible douleur.

— Et après? fit-il, revenu de son émotion et avec une curiosité sauvage.

— Rien encore! répondit la servante se reculant un peu effrayée pour gagner la porte.

— Rien?

— Non, Monsieur, j'ai demandé dans tout le quartier; mais personne n'a vu de chat noir. J'ai bien, comme vous me l'avez dit, mis du mou et des soucoupes avec du lait dans le jardin, sur les marches et jusque dans la salle à manger, mais il n'est venu aucun chat depuis que...

— Assez! interrompit durement Léopold. Puis résolument, il ajouta: Le jour viendra!

— J'ai fait refermer tout de suite le grillage, ajouta vivement Victoire, pour faire preuve de zèle.

— Refermer le grillage! Vous avez fait refermer le grillage! et vous vous étonnez que le chat ne soit pas revenu! Misérable! fit-il avec un accent de haine profonde et violente qu'on n'eût jamais cru pouvoir sortir de sa poitrine... je vais le rouvrir moi-même!

Et descendant son perron, il grimpa avec la vitesse d'un mousse à une échelle laissée dans le jardin; puis il arracha, avec une force presque surhumaine, le grillage dont les mailles brisées ouvrirent un large trou.

— Et maintenant, partez! dit-il à la bonne, je me charge du reste.

Dès que Victoire fut sortie, Léopold remonta dans sa chambre, ouvrit, avec une petite clef pendue à sa chaîne de montre, le premier tiroir d'un meuble en acajou. Il tâta à travers des sachets, des papiers de succession, pour chercher un objet; tout en palpant l'épaisseur des dentelles, rubans fanés, seuls souvenirs de famille, ses yeux s'arrêtèrent sur le portrait d'une femme jeune, blonde, douce et potelée, accrochée au-dessus du meuble; son regard d'une douceur infinie, la bouche entr'ouverte par un sourire arrondissant les pommettes, une expression de béatitude paisible, l'arrêtèrent un instant. Et, comme s'il fût devenu un miroir devant ce portrait qui était celui de sa mère, ses traits se détendirent insensiblement, un sourire erra sur ses propres lèvres, et ses yeux reflétant le bleu de ceux de l'image reprirent peu à peu leur limpide sérénité.

Au bout de quelques secondes, Léopold continua ses recherches; son attention se détachant lentement du portrait, la transfiguration s'effaça progressivement. Tout en fouillant, ses mains rencontrèrent un objet mince et carré; lentement il défit le journal qui enveloppait un passe-partout dans lequel était encadré un croquis pris à la mine de plomb sur un papier de hasard. Le fond du tableau se composait de pierres naïvement dessinées, mais indiquant bien le mur d'un cachot; c'était un portrait d'homme; celui-ci, sombre, dur, l'œil rond, noir, à regard d'aigle, à l'air décidé; une date au bas du papier: « Ajaccio, 5 octobre 1835. » Le phénomène qui s'était produit sur le visage de Léopold devant le premier portrait se renouvela, mais en sens inverse, devant le second. A fixer ce regard implacable, celui de Léopold avait pris une flamme étrange; on eût dit qu'une goutte d'encre se fût étendue sur chacune de ses prunelles, le rose du teint avait fait place à la nuance jaune olivâtre des gens du Midi; la mâchoire, détendue d'abord par un sourire, se resserra, écrasant presque les dents des deux maxillaires et, pressant la lèvre inférieure contre la lèvre supérieure, lui donna cette expression sombre et résolue qu'on voit aux portraits de Bonaparte. Léopold était bien le fils de l'homme dont il tenait l'image.

Alors, de l'air du penseur qui a pris une résolution, Léopold remit le dessin dans le tiroir, y saisit au fond un long couteau-poignard. Il sourit, et descendit doucement se mettre aux aguets dans la salle à manger.

A peine il s'était assis que, juste à l'ouverture qu'il avait faite tout à l'heure dans le grillage et où brillaient l'autre jour les deux yeux du chat, il revoyait exactement leurs lueurs sinistres. Le fauve était là, examinant les petits morceaux de mou, les soucoupes pleines de lait, passant vivement un liséré de langue rose au bord de son museau noir et semblant choisir, en même temps que le moment de prendre son élan, le mets qui lui paraissait le plus savoureux.

Léopold, retenant son souffle, glissa la main dans sa poche, et, le corps immobile, ouvrit son couteau; le chat ayant bien regardé de tous les côtés, pour s'assurer de la solitude, s'aplatit sur le chaperon du mur, puis d'un bond tomba sur un petit morceau de mou; il le flaira, le regarda, et, le prenant délicatement du bout des dents, se redressa sur ses quatre pattes et s'avança droit vers la salle à manger pour y déguster plus tranquillement le morceau choisi.

Léopold se leva doucement, se tint droit contre le mur qui séparait la fenêtre de la porte, et attendit.

Le jeune chat, ne voyant personne, entra paisiblement, presque majestueusement, sa proie aux dents, et la laissa tomber au pied de la table. Brusquement Léopold ferma la porte du jardin, de la main gauche, serrant son couteau dans la droite.

V

Comment allait-il le tuer cet ennemi qui, en dix secondes, n'avait fait qu'un souvenir du bonheur passé, un rêve de celui à venir? Fallait-il le terrasser d'un coup de pied et lui enfoncer le couteau dans le ventre! Fallait-il le faire souffrir, lui aussi? lui crever les yeux, lui couper les pattes, lui écraser la tête ensuite? C'était bien lui! il était là! un peu plus petit, beaucoup plus jeune qu'il ne lui avait paru dans cette scène sanglante qui avait duré le temps d'un éclair. Les deux créatures, silencieuses, se regardaient; l'homme, l'œil fixe; le chat, le regard étonné, presque interrogeant, ne sachant s'il devait reculer ou approcher, se cacher ou fuir. Instinctivement, l'animal tourna la tête vers la porte qu'on venait de fermer, fit quelques pas vers elle, la queue droite, ondulant un peu vers le bout; il regarda l'homme et la porte successivement et, par un miaulement d'une extrême ténuité, un fil de son, demanda à l'homme de le laisser sortir.

Le petit chat (il était fort jeune) se trouvait à une trop grande distance pour que Léopold pût songer à le frapper; d'autre part, un mouvement brusque pouvait le mettre en fuite ou préparer une lutte trop longue. Le plus court était de ruser; Léopold ramassa le petit morceau de mou et fit trois fois du bout des lèvres l'appel doux, le bruit du baiser traditionnel. Alors, rassuré, confiant, le chat, inconscient de ce qui allait se passer, se dirigea vers son bourreau.

Le sang est le sang, et que ce soit celui de l'homme ou celui de la bête qui coule, il y a un crime égal devant la nature. Léopold sentait comme un peu d'émotion gonfler sa poitrine, à mesure que l'objet de sa vengeance se rapprochait de lui; néanmoins, il fixa une tache blanche au milieu du petit poitrail noir et se dit: « C'est là que je le frapperai. Je le prendrai doucement par le cou, je le serrerai vivement, et là sous la gorge!... »

L'animal était arrivé devant lui; Léopold s'assit sur une chaise; aussitôt, d'un bond, léger comme un oiseau, le chat sauta sur les genoux du meurtrier qui le tenait enfin en sa puissance.

Le Corse tue, mais ne martyrise pas son ennemi; il se venge, mais il a sa générosité. Léopold, avec un mouvement d'impatience, se leva subitement; le chat fit une petite voltige et retomba avec grâce sur ses quatre pattes, un peu étonné cependant de l'étrangeté du procédé. Comme, au fond, il n'avait aucune méfiance, il vint se frotter et faire le gros dos contre la jambe de Léopold qui le repoussa durement, histoire de se mettre en colère. Mais plus il le rudoyait, plus le chat, croyant à un jeu, revenait gaiement à la charge.

— Laissez-moi tranquille! lui dit Léopold ennuyé, posant son couteau sur la table; puis, comme au fond il était philosophe, il se prit à se demander pourquoi la nature, imitant les hommes qui écrivent sur des pancartes, pour indiquer le danger: « Ici, il y a des pièges à loup », n'inscrirait pas, sur le front de ses créatures: « Ici, il y a le crime, » ou: « Ici, il y a de la vertu? » Pourquoi, enfin, rien ne ressemblait-il plus à un homme d'honneur qu'un coquin, à un innocent qu'un coupable, et réciproquement? Ce chat qui, sous ses yeux, avait assassiné sa perruche, ressemblait à tous les autres chats du monde, et son enfance criminelle avait les mêmes grâces que l'enfance innocente des autres. Et puis le chat, à qui on pardonne la mort de la souris, parce qu'il est né chasseur, ne fait-il pas encore son métier de chasseur en mangeant une chauve-souris qui est déjà un peu un oiseau? De concession en concession, la raison du pauvre Léopold, engrenée dans les rouages de la logique, n'allait-elle pas conclure à un peu de clémence? Qu'est-ce qui reste des choses de la vie quand on les examine un peu trop longtemps? Les héros, les Napoléon, les Bismarck qui versent le sang à torrents, n'ont pas pour excuse qu'ils s'en nourrissent, et pourtant on leur pardonne, tout en les haïssant. Tandis que lui, ce chat, à qui la nature a donné la souplesse pour sauter sur sa proie, les griffes pour la retenir, les dents pour...

Le bouton de la porte tourna doucement, Victoire entrait, tenant avec précaution un petit carton carré.

— Chut! fit Léopold.

— Tué? demanda-t-elle à voix basse.

— Pas encore! Qu'est-ce que vous apportez là?

Victoire ouvrit le carton et posa sur la table, rivée désormais à un pied noir vernis tout frais, la pauvre Phébé empaillée.

A un : « Ah! » d'attendrissement, plein de larmes et d'amour, poussé par Léopold, tombant assis, presque défaillant, devant les restes chéris, succéda un : « Ah! » farouche, terrible, qui fit tressaillir Victoire et blottir le chat sous le buffet.

— Finissons-en! cria-t-il en saisissant le couteau; à nous deux, Victoire, tout de suite, tout de suite!

Et la chasse commença, chasse épouvantable, qui débusqua le chat de sa retraite; poursuivi à coups de pied, à coups de pincettes, il sautait, griffant les rideaux, égratignant les murs, le poil hérissé, l'oreille plate, fou, jurant comme on dit des chats qui lancent des souffles de colère, tantôt acculé dans un angle, tantôt sautant jusqu'à la moulure du plafond.

— Mettez-le dans cette serviette! hurla Léopold à Victoire qui avait fini par saisir le chat se tordant comme un anguille, mordant ses jupes furieusement.

Ce qui fut dit fut fait.

— Serrez les quatre coins, qu'il n'échappe pas! Mais où est donc le couteau?

Enfin le couteau, tombé dans la lutte, fut ramassé, et Léopold se retrouva dans la situation où il était tout à l'heure; il reculait à l'idée de voir cette serviette, bombée par un contenu vivant, tachée de rouges plaques de sang.

— Jetez-le dans le petit caveau qui est près du bois, fermez-en la serrure à double tour et apportez-m'en la clef! cria le fils du Corse.

La servante effarée obéit de point en point, et remit la clef; un petit puits très profond était dans le jardinet. Léopold l'y jeta, puis contemplant à travers ses larmes la défunte Phébé sur son perchoir définitif, il dit cruellement :

— Elle ne mangera plus, je veux qu'il meure de faim!

VI

Un analyste de métier trouverait aisément un volume à écrire pour dépeindre le tumulte des pensées, des sentiments divers qui se déchaînèrent dans l'esprit et le cœur du pauvre sous-chef de bureau des brevets d'invention. Une voix douce lui disait : « Pardonne! » Une autre ricanait : « Lâche, tu ne sais ni aimer ni haïr! »

Deux jours et deux nuits on entendit miauler de la façon la plus lamentable dans le sous-sol, et le troisième jour Victoire vint annoncer que tout était fini; on n'entendait plus rien.

— C'est bon, laissez-moi et servez-moi mon déjeuner.

Tout était mauvais, manqué; l'estomac refusait la nourriture. Léopold se leva, il suffoquait; chaque phase de l'horrible agonie du chat se présentait à son esprit comme un tableau de l'Enfer de Dante.

— Victoire, dit-il sèchement à sa bonne, je vous donne votre compte, je n'aime pas les gens qui n'ont pas de cœur! Vous deviez m'empêcher, me retenir; j'étais en colère, vous n'y étiez pas!...

Et comme Victoire, stupéfaite, ouvrait la bouche pour articuler un mot de défense, d'un geste à la Frédérick Lemaître il lui montra la porte.

Au bout d'un quart d'heure pourtant, cette porte se rouvrit; Victoire rentrait et, d'une voix qui ne savait si elle apportait une bonne ou une mauvaise nouvelle, dit :

— Je crois qu'il gratte encore un peu.

Deux minutes plus tard, la porte fermée avec tant de soins était enfoncée à coups de hachette, et une pauvre bête agonisante était apportée sur le sable du jardin chauffé par le soleil; à demi raidi, l'œil entr'ouvert, le poil sali, malade, collé sur un chétif petit corps qui ne soulevait plus qu'un imperceptible mouvement de respiration, le pauvre chat noir fit un effort pour soulever sa tête et, comme un malade épuisé, la laissa retomber sur le sable.

— Apportez-moi quelque chose! du lait, du vin!

— Voilà le lait, fit Victoire en revenant, mais j'ai mieux que cela! Et en disant ces mots, de même qu'on fait respirer un vinaigre anglais à une femme évanouie, elle promenait à plusieurs reprises sous le nez du mourant un os de côtelette.

Cette fois encore, la jeunesse fit un miracle! et le soir même, sur les genoux de son nouveau maître, le convalescent prenait son premier repas.

— Après tout, se disait Léopold, pensant à sa perruche, elle ne saura combien je l'aimais qu'en voyant combien je sais aimer, et le bien que je lui ferai profitera peut-être à Phébé dans le paradis des perruches! — Et tout en pensant cela, une larme coula des yeux de Léopold; était-ce un regret pour la pauvre défunte, un attendrissement pour le nouveau venu?

Celui qui m'a raconté cette histoire — c'en est une, et je n'ai fait qu'écrire un procès-verbal — m'a affirmé qu'un jour on vit notre chat noir jouer, sous les yeux de son maître, avec une espèce de petite pelote verte, et que cette pelote n'était autre chose que feu la perruche!

J'aime mieux douter de ce dernier détail, je ne veux pas croire que toute chose de la vie doive tomber dans l'oubli, et que personne ne sache plus se souvenir aujourd'hui du bien ni du mal; à ce compte, il faudrait regretter les Corses et leurs vendettas d'autrefois.

Philippe GILLE.

L'APPAREILLAGE

Ainsi qu'une de ces phrases qu'on n'ose dire tout haut, un de ces conseils qu'on hésite à donner, elle lui avait murmuré à l'oreille entre deux baisers, ces paroles qui lui revenaient, qu'il croyait encore entendre : « Ah! si tu voulais, avait-elle dit, nous partirions ce soir, tout de suite, tous les deux; nous nous en irions n'importe où! la frontière est si proche, quelques heures à peine! et nous ne nous quitterions plus! On s'aimerait si bien! » Et comme il l'avait regardée, épouvanté de lui trouver cette pensée qui lui avait aussi traversé l'esprit l'espace d'une seconde, elle avait repris, lui entourant le cou de ses bras : « Mais je suis folle! c'est impossible, tu dois partir, il le faut! » et, la tête sur son épaule, s'était mise à sangloter.

Maintenant qu'il était là, assis dans ce canot qui allait le conduire à bord du croiseur, la phrase obsédante lui revenait, et malgré qu'il cherchât à s'absorber dans d'autres idées, qu'il voulût imposer un autre cours à ses réflexions, il se surprenait à songer à la possibilité de l'acte.

Le canot glissait sans bruit sur l'eau bleue, sous le grand soleil, vigoureusement « tiré » par les huit matelots dont les avirons plongeaient en mesure à chaque signal du patron, debout à l'arrière, scandant la « nage » d'un brusque mouvement du corps.

Et lui, assis sur le tapis aux ancres de drap rouge, voyait se rapprocher, grandir de minute en minute la silhouette blanche du croiseur, dont le pont s'animait à l'imminence de l'appareillage.

Sur la passerelle, la casquette blanche de l'officier de quart allait et venait dans le tracas des derniers préparatifs, et il avait la perception nette de détails encore pas remarqués, des ferrures dont il suivait le contour, des dispositions extérieures familières, qu'il examinait curieusement, comme s'il ne les avait jamais vues, des sabords, qu'il comptait et recomptait sans y parvenir.

***

Un coup de sifflet prolongé du patron et, tous ensemble, les avirons rentrèrent, il y eut un bruit de bois heurté et, doucement, avec un petit frisselis de l'eau contre les clins du bordage, la baleinière vint se ranger au pied de l'échelle contre laquelle on la maintint, il monta rapidement; à la coupée le factionnaire porta l'arme. Il salua et se trouva sur le pont, au milieu du va-et-vient, du bruit des ordres brefs échangés d'une extrémité à l'autre du bâtiment, dans la fièvre du départ...

Il serra des mains sans savoir lesquelles et gagna sa cabine. Là, il s'assit devant sa table, du papier était devant lui, il prit une plume et tout à coup se demanda pourquoi et à qui il allait écrire. A elle? A quoi bon? Mieux valait ne pas raviver la douleur de la séparation. Alors, dans une vision rapide de la minute inoubliable où il l'avait serrée entre ses bras avant le dernier adieu, la phrase échappée des lèvres de l'adorée lui revint et il discutait les chances qu'il aurait eues de suivre le conseil insinué. Mais il avait été fort, il avait su résister à cette tentation dont maintenant il était à l'abri. D'ailleurs, quand bien même il l'eût voulu, il était trop tard; dans une heure, au plus, on allait partir. Il posa la plume et sortit.

On rentrait les embarcations et on les mettait au poste de mer; sur le coffre d'amarrage, des hommes n'attendaient qu'un ordre pour laisser filer la chaîne; le commandant donnait ses dernières instructions aux officiers de service.

A un ordre crié dans le porte-voix, le frissonnement qui faisait vibrer toute la membrure du navire, comme la respiration d'un monstre au repos, s'accentua; les hélices, séparément d'abord, puis ensemble, se mirent à tourner dans un bouillonnement d'écume : on « balançait » avant la mise en route.

Un moment distrait par ce spectacle, son regard erra ensuite sur le port, dont les maisons blanches se détachaient crûment sous le bleu intense du ciel, puis se détourna à droite vers les faubourgs de la ville, derrière les cales de construction de l'arsenal. Parmi le vert des jardins égayant ce coin de la rade, il cherchait la petite maison au toit de tuiles rouges où il avait vécu de si douces heures et qu'il venait de quitter, où sans doute, Elle était encore à pleurer, à maudire le sort qui avait brisé leur bonheur, en l'envoyant, lui, si loin, vers cet Extrême-Orient dont si peu reviennent et, l'ayant enfin trouvée, il s'ingéniait à découvrir un rideau levé, et, derrière, une figure anxieuse, regardant vers lui.

Une voix toute proche l'arracha à sa rêverie; un quartier-maître, la main au béret, lui parlait : « Cap'taine, le commandant vous fait demander. — Bien! » fit-il, et machinalement il se dirigea vers la passerelle.

Une avarie venait de se produire, il faudrait deux heures pour la réparer : étant suivant de service, il allait se rendre à la Majorité prévenir et demander des ordres. Déjà on armait une embarcation descendue en hâte des bossoirs. Alors, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, sans même chercher à s'expliquer pourquoi il agissait, tel un somnambule, il redescendit dans sa cabine. La feuille de papier était toujours là, il écrivit :

« Commandant,

« Je sais que je commets une lâcheté et je ne m'en excuse même pas. Je vous demande seulement pardon de trahir votre confiance en abandonnant un poste dont je suis indigne, mais il le faut. »

Il signa, prit une enveloppe où il enferma sa lettre et, posant dessus la croix enlevée de sa poitrine, il plaça le tout en évidence sur la table et sortit.

A mesure que les maisons du port, les bannes multicolores des cafés, la foule des promeneurs se rapprochait, à chaque plongée des avirons, sa résolution s'affirmait. Tant pis! ce n'était pas sa faute, le hasard seul l'avait voulu, et avec une présence d'esprit qui l'étonnait, il se rappelait l'horaire des trains vers Nice et la frontière. Il avait le temps, l'argent ne lui manquait pas, les lettres de crédit prises en prévision de son départ lui serviraient; il se prenait à imaginer sa joie à Elle, quand elle allait

---

Les Livres

VIENT DE PARAITRE :

MON VOYAGE EN SUISSE

Très jolie collection de 720 vues photographiques. **Alpes, glaciers, lacs, vallées, villes, monuments,** etc., éditée avec un grand luxe, sur beau papier.

Tous les amateurs de tourisme voudront posséder ce superbe ouvrage vendu **0f,60** le fascicule et **0f,70** *franco*. Souscription pour les 20 livraisons **12** francs et *franco* **14** francs.

Au bureau du **Journal**, 100, rue Richelieu, et chez tous les marchands de journaux.

le voir arriver lui annonçant la nouvelle, et le trajet lui semblait interminable.

Sitôt l'accostage, il sauta sur le quai et rapidement, courant presque, il s'engagea dans la voie conduisant à la Majorité. Au premier croisement de rues, il obliqua : une voiture passait ; il jeta l'adresse et, alléché par l'annonce d'un pourboire, l'automédon fouetta ses haridelles qui prirent le trot.

Les portes de la ville franchies, quand il eut dépassé les premières maisons du faubourg, son exaltation tomba et il hésitait presque quand la voiture s'arrêta devant la grille de la villa.

Trop avancé pour reculer, il poussa la porte, la clochette tinta : personne ne vint. Étonné, il gravit les marches du perron ; au moment d'entrer, par hasard, ses yeux se tournèrent vers le coin de rade qu'on apercevait par-dessus des charpentes de l'arsenal et, comme un gros oiseau blanc posé sur l'eau, il aperçut le croiseur immobile, des pavillons couraient le long des drisses, dans l'air calme, la fumée montait droite vers le ciel et une bouffée de vent lui apporta le trille aigre d'un sifflet. Il entra.

Tout à coup, il resta cloué sur place, comme pétrifié. Dans la chambre il voyait distinctement la porte entrebâillée de la chambre tendue de mousselines peintes, et sur le sofa du fond, Elle, renversée en arrière, raidie, les yeux clos, la gorge hors du corsage, pendant qu'agenouillé devant, elle, un homme qu'il ne voyait que de dos, la tenait pâmée sous sa caresse.

Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine, si fort qu'il crut qu'ils allaient l'entendre ; doucement, sur la pointe des pieds, comme un voleur, il gagna la porte.

La voiture était encore là, il y sauta.

Quand il revint à bord, rapportant de la Majorité l'ordre de surseoir au départ jusqu'après réparation de l'avarie et lorsqu'il eut rendu compte de sa mission, il s'enferma dans sa cabine, déchira la lettre de honte en mille fragments qui s'éparpillèrent sur la mer bleue, et seulement alors il pleura.

Maurice de MARSAN.

UN TENDRE

(Suite.)

« Ah ! j'ai cru que je tomberais malade, que j'allais mourir, et tout mon sang s'en allait, et mon cerveau se vidait, et j'étais molle, inerte comme un chiffon qu'on jette à terre, qu'on piétine... Mais les femmes comme moi n'ont pas le droit de souffrir comme les autres, d'avoir un cœur comme tout le monde, mon cher ; les femmes comme moi, il faut qu'elles rient, qu'elles n'aient pas d'âme. Et j'ai été forte ; j'aurais voulu mordre des tentures, déchirer des étoffes, briser quelque chose, me cogner contre les meubles, et je suis restée la figure calme, un masque figé, un masque de gaieté... et j'ai joué, le soir, et j'ai amusé toute une salle, et j'ai vu des quantités de gens, et j'ai parlé, et j'ai ri... et personne, vous entendez, personne n'a rien vu ; il n'y avait pas dans mes traits un signe d'énervement ; dans ma voix, dans mes yeux... rien !

Immobile à côté d'elle, Clairain se taisait. Dans le jardin, les jeux de balle faisaient trêve et des oiseaux à la fenêtre passèrent, rayant l'air très vite. Sans rien regarder, parlant pour elle, Jeanne continua :

— Si je m'étais mise à l'aimer, c'est parce qu'il était malheureux, parce qu'il avait souffert. Il m'avait raconté son histoire, et j'y avais retrouvé quelques-unes de mes propres misères. Alors je me suis laissée prendre, je me suis donnée ; et je sais aujourd'hui ce que valent les grandes passions des hommes et ce qu'elles durent, je sais ce que vaut l'amour, et je ne crois plus à rien, je ne croirai jamais plus... Oh ! je ne lui en veux pas, je le reverrai à la prochaine première, je lui tendrai la main en camarade et il ne s'apercevra de rien, de rien, pas plus qu'il n'a su que je l'aimais, même quand j'étais à lui... Et plus tard, quand ses filles seront grandes, s'il n'est plus là, lui, et si elles ont besoin de moi, elles viendront me trouver et je serai là. Voilà comment je suis, mon cher.

Elle avait dit cela d'une voix calme, où il y avait une fermeté, une résignation. Elle s'arrêta et regarda Clairain. Lui avait toujours les yeux sur elle, et sa figure maintenant était si crispée, décelait une telle souffrance, qu'elle eut un geste de compassion ; elle l'effleura d'une caresse, et elle lui dit, très douce :

— Pourquoi pleures-tu, grosse bête ?

IX

Quand Jeanne avait reçu cette lettre de rupture : deux lignes brutales comme un coup de massue, elle avait eu l'énergie, au bout d'un instant, de maîtriser ses nerfs, de contenir sa douleur, et elle s'était montrée au Bois comme d'habitude, et elle avait souri à des gens de connaissance, et elle avait joué le soir devant une salle en gaieté.

Oh ! elle était bien jolie dans sa victoria, au milieu du décor vert, tout baigné de soleil ; elle était bien jolie, le soir, aux lumières, au feu de la rampe, avec la petite lueur de fièvre qui dansait à ses yeux. Malgré tout, elle restait la vaillante qui avait conduit sa vie sagement, dont la volonté dominait tout l'être, l'artiste dont l'intelligence et le talent déconcertaient comme un étrange phénomène d'affinement cérébral et de force féminine.

Mais, plus tard, quand il n'y eut plus de gens autour d'elle, plus de gens pour la regarder, le masque tomba, découvrant une figure fripée, une figure dont tous les traits tremblaient, dont les yeux s'emplissaient de larmes. Seule, dans sa chambre, dans la grande pièce claire et rose, elle se déshabillait, ayant renvoyé sa domestique pour être plus libre, pour penser à l'aise, pour souffrir sans témoin, et elle sentait peu à peu que son courage l'abandonnait, que sa volonté se détendait, qu'elle n'en pouvait plus...

Sur la cheminée, dans son cadre, était son portrait à lui. Vingt fois elle s'approcha avec la tentation irrésistible de le prendre, de le regarder, de baiser follement son image. Mais elle se raidit encore, elle se défendit de céder, et dans une lutte qu'elle soutenait contre elle-même, dans une lutte atroce qui la partageait, la secouait, convulsive, elle se répétait :

— Non, je ne veux pas !... je ne veux pas !

Cependant, dans une glace, elle vit sa figure, sa figure souffrante et crispée. Elle eut un rire strident, un rire d'ironie qui l'éperonna, la fit se cabrer avec un défi à sa souffrance :

— Allons donc ! il faut être forte, j'ai besoin de ma cervelle, moi !

Et malgré l'envie furieuse qui lui venait de se heurter la tête contre un meuble, de se détruire, d'en finir d'un coup, elle continua de se dévêtir lentement avec des gestes calmes. Puis, elle vint à la fenêtre, elle colla son front à la vitre, regarda la rue, la rue toute noire et déserte, piquée de points d'or, et elle resta là, à regarder, à attendre, comme si elle espérait qu'il viendrait rôder sous sa fenêtre malgré lui, malgré sa résolution prise, malgré sa lettre. Alors, sans qu'elle en eût conscience, peut-être, d'une voix tendre, d'une petite voix de plainte, elle se mit à l'appeler doucement, à l'appeler comme on appelle Dieu quand on croit, comme le naufragé appelle la Vierge quand il se sent perdu...

Puisque c'était fini, puisqu'ils ne devaient plus s'aimer, plus se revoir, il fallait quitter pour toujours le coin, le nid qui les cachait, il fallait rendre les clefs à la femme qui en prenait soin. Jeanne se leva tôt, le cœur serré, le cœur gros comme un éponge que l'on presse et qui pleure. Elle sentait en lui, avec les battements plus rapides, comme des gouttes qui tombaient, quelque chose qui sanglotait dans du noir, dans du vide. Mais elle se raidit encore, elle se promit d'être courageuse et calme, de quitter cette petite maison où ils s'étaient aimés, comme si la cause qui la leur faisait abandonner était un départ, un voyage.

C'était là-bas, à Auteuil, un petit pavillon isolé au fond d'une cour solitaire. Ils avaient loué là un étage où ils étaient tranquilles ; où personne ne les devinait ; où, ignorés de tous, loin du bruit, ils avaient été heureux deux années, deux années si courtes, si vite écoulées — une minute dans l'existence !

(A suivre.)

Louis de ROBERT.

8e ANNÉE. — No 19. Edition de Paris : 5 centimes. 13 MAI 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris........ 13 fr. 50 / Départements. 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré
Trois mois........ 1 fr 5 — 2 fr. 50
Six mois.......... 3 — » — 5 — »
Un an............. 6 — » — 10 — »

CLAUDIN BOUCHE-D'OR, par CHARLES FOLEY



CLAUDIN BOUCHE-D'OR

M. Jubaux ne s'était décidé que sur le tard à épouser Laura, son ancienne maîtresse. Se jugeant quitte, ou à peu près, par cette réparation légitime, dès le premier bourgeon il installait sa dame en sa maison de campagne et s'en revenait faire le jeune homme à Paris. Cet abandon dépitait d'autant plus Mme Jubaux que, dodue et grassouillette, le printemps la taquinait encore.

Un beau lundi, après avoir ruminé dans la solitude ses griefs conjugaux, elle vint s'asseoir sur le perron et chercha à endormir ses petites idées fringantes dans un minutieux point de tapisserie. Le jardinier, un grand blond à moustache drue, Claudin Bouche-d'Or, comme on l'appelait, parut sur la pelouse. La casquette en arrière, le col ouvert et les manches retroussées sur sa peau blanche encore de l'hiver, le linge propre et le menton frais rasé de la veille, robuste et sain dans la verdure, tout jeune et clair dans le soleil, il se mit à faucher, lentement, largement, par belles coupes égales.

L'œil en coulisse, Laura pensait justement : — « Jubaux se fiche trop de moi! » — Et, dans une démangeaison bavarde de vieille grisette, elle eut envie de dégringoler le perron pour aller babiller avec Claudin Bouche-d'Or, mais sa récente dignité de bourgeoise modéra son élan. Elle roula soigneusement sa tapisserie, descendit posément, ouvrit son ombrelle et fit le tour de la pelouse à petits pas, par le plus long, jusqu'à Claudin. Les convenances ainsi sauvegardées, elle se planta devant lui et ferma son ombrelle.

— Eh bien! Claudin, ça va?

Il s'arrêta, cala sa faux, s'appuya sur le manche et ôta sa casquette. Puis, riant béatement de ses yeux bleus et de sa moustache blonde, il répondit de sa voix paisible et mâle :

— Ben! oui, Madame, ça va... De ma famille, c'est moi le plus malade!

Guillerette, la tête de côté, le chignon folichon, elle le fixait avec son petit brin de rigolade au coin de l'œil :

— Un chic temps, pas, Claudin?

— Ben oui, c'est un temps bate pour ceuss qui n'ont qu'à se balader. Pour nous, faudrait de l'iau, Madame, faudrait de l'iau.

Il répétait *faudrait de l'iau* en branlant solennellement la tête, conscient d'émettre une sentence profonde. La couperose de Laura s'accentua, elle se trémoussa comme si des petites bêtes lui grimpaient dans le dos et elle reprit, retenant mal le rire qui lui frôlait les lèvres :

— Et les oiseaux en font, un potin, dans les arbres!

— Ben oui, c'est leur moment. Ceus bêtes, c'est comme el monde : ils se passeraient de chemise plutôt que d'amour.

N'attendant que ce mot pour éclater, secouée de chatouilles, Mme Jubaux partit d'un rire flûté. Lui-même sourit plus béatement, flatté de son succès :

— C'est i pas vrai?

Faisant coucou avec son ombrelle, minaudant, elle zézaya, la bouche en cerise :

— Je sais pas... Mais vous qui êtes un homme, et un bel homme, vous devez savoir mieux que moi.

Claudin Bouche-d'Or protesta modestement :

— Ça non, Madame, non : je ne suis pas ce qu'on appelle un bel homme. Quand le dimanche, je suis frusqué proprement et que j'ai la couenne grattée, je marque pas plus mal qu'un autre... Mais v'là tout.

Laura se délurait :

— Tatata! voyez-vous ce Monsieur La Violette! Je parie bien que toutes les filles d'ici ne vous laissent pas bredouille.

— Je dis pas ça, pour autrefois, je dis pas. Seulement, dans nos pays, y a pu de garces que de garçons. On s'esbrouffe pas pour ça.

— Bah! bah! je vous dis, moi, que la mine y est pour quelque chose, à la campagne aussi bien qu'à la ville. Je connais un tas de jeunes gens qui se sont fait des positions superbes rien que pour avoir donné dans l'œil de dames très riches.

— Ah! ben, ça, par exemple, ça m'aurait ben convenu! Y a pas seulement trois ans, vous m'auriez dégoté un mégot de femme comme ça que j'aurais pas renaudé dessus. Mais, au jour d'aujourd'hui, y a rien de fait : je suis marié.

— Marié! Qu'est-ce que ça fait? Imaginez qu'une de mes amies, une dame dans mon genre, encore jeune, jolie...

— Avec de la galette?

— Avec de la galette. Imaginez, dis-je, que cette dame vous ayant vu plusieurs fois, vous trouve beau garçon et... me charge de vous le dire.

Claudin en demeura bouche bée, puis s'ébouffa :

— Pour de la supposition, c'est de la supposition!

— On a vu des choses plus étonnantes; mais enfin, supposez!

— Que je suppose que c'te dame dans votre genre m'aurait dit qu'alle s'sentait comme qui dirait un gros béguin pour moi?

— C'est cela même. Que répondriez-vous?

Claudin examina Laura, réfléchit longuement, puis observa :

— Ça serait-i à l'heure ou à la tâche?

Laura eut un haussement d'épaules :

— Est-ce qu'on lésinerait, voyons! Eh bien! cette réponse?

— Dans vos suppositions, j'serais donc forcé de répondre?

— Evidemment. Votre silence la fâcherait.

— C'est que si j'li réponds ce que je pense, alle sera peut-être ben encore pus fâchée!

— Allons donc! Vous ne me ferez pas croire qu'il vous en coûterait beaucoup d'être aimable avec une dame encore fraîche et jolie.

— Ah! mais, faudrait pas non plus que ça me coûterait. Si ça me coûte, j'en suis pus!

— Je veux dire qu'il ne vous sera pas bien pénible d'être gentil.

— Gentil comment?

Laura baissa son ombrelle sur ses yeux et remua les petits cailloux du bout de son soulier :

— Mais... comme on est gentil... quand on aime!

Claudin Bouche-d'Or poussa sa casquette sur l'oreille gauche pour se gratter l'oreille droite :

— Ben oui, ben oui... Je flaire ça d'ici... C'est de la besogne... c'est de la besogne tout de même! Pour ma part, tout ben pesé, j'y verrais pas d'obstaque : je l'ai ben fait à d'autres, je li ferais ben, à vot' dame. Seulement, le chiendent, c'est ma femme. Ces fumelles, ça prend tout à rebrousse-poil. Peut-être ben que ça la fâchera. Et, vrai, je voudrais pas contrarier la femme, passque, c'est pas pour dire, mais c'est une ben bonne femme.

— Vous ne le lui diriez pas.

Claudin poussa sa casquette sur l'oreille droite pour se gratter l'oreille gauche :

— Ben oui, ben oui... seulement, vlà : alle le saura toujours. J'i mucherai ça un jour ou deux, pis le troisième, bouche d'or comme ej-suis, j'y lâcherai le boniment d'une seule pétarade. Ça y tournera les sangs. Alle est-i si pressée que ça, vot' dame? Ça serait-i pour tout de suite?

Laura riposta, les lèvres un peu pincées cette fois, la voix légèrement agacée :

— Certes non! Prenez votre temps, prenez tout votre temps.

— Un quart d'heure, c'est-i trop?

— Deux, trois, si vous voulez.

Il lâcha sa faux, releva son tablier pour marcher plus à l'aise et sortit par la porte du jardin. Mme Jubaux se promena de long en large, intriguée, plus émue aussi que ne le comportait sa petite plaisanterie. Dix minutes après, Claudin reparut. Il ôta poliment sa casquette et, riant béatement de ses yeux bleus et de sa moustache blonde, il conta de sa voix paisible et mâle :

— J'viens d'étaler l'affaire à ma bourgeoise. D'abord, ça n'a pas évu l'air de la botter pus que ça. Mais quand j'y ai baillé ma parole sacrée que c'était une personne dans vot' genre et dans vos ressemblances, ça l'a fait se gondoler et alle m'a dégoisé aussi vrai que je vous le dégoise : — « Du moment qu'il s'agit d'un vieux boutoir comme ça, j'suis pas jalouse. Vas-y, mon homme, vas-y tant que tu voudras! »

Et, toujours souriant, la casquette à la main, il ajouta :

— Ça fait que me v'là aux ordres de c'te dame.

Laura, roidie, horriblement vexée, eut un ricanement dédaigneux :

— Merci, mon garçon, mais comme vous le pensez bien, c'était une plaisanterie.

Il souriait encore sans la moindre expression de plaisir ou de déconvenue. Alors, pour le piquer, elle lança d'un ton de mépris pédant :

— Je voulais éprouver votre moralité de gens de campagne... Je suis fixée!

Elle lui ouvrit son ombrelle sous le nez et tourna les talons.

Mais Claudin Bouche d'Or ne s'embarrassait pas des expériences morales. Il recoiffa sa casquette, ramassa sa faux et conciliant, tranquille, il dit de sa voix toujours contente :

— Ça fait ren, Madame, ça fait ren... faut pas vous excuser... y a pas de dérangement. C'est pas pour aujourd'hui, ça sera pour demain. J'suis là pour turbiner : ce fourbi-là ou un autre, c'est kif-kif bourricot!

Et tout clair, sous le grand soleil, il se remit à faucher, lentement, largement, par belles coupes égales.

Charles FOLEY.

L'AS DE CŒUR

A la gare Saint-Lazare, un jour de courses à Saint-Germain. Les wagons viennent d'être pris d'assaut. Tout à coup arrive, au petit trot, un jeune homme à la mise ultra soignée, suivi de sa maîtresse, une gaie modiste en rupture de magasin. Ils cherchent un wagon où monter.

LA MODISTE. — Hector, tiens, ici!...

HECTOR. — Tu vois bien que c'est complet...

LA MODISTE. — Ah! mon Dieu... mon Dieu!... tout est pris...

Soudain Hector s'arrête devant un compartiment de première classe dont la portière est entr'ouverte. Deux gentlemen placés devant cette portière dévisagent le couple et démasquent le wagon.

HECTOR. — Est-ce qu'il y a de la place?

UN DES GENTLEMEN, *très poliment.* — Oui, oui.

Hector et la modiste grimpent dans le wagon. Les gentlemen jettent les cigares qu'ils sont en train de fumer, montent à leur tour et ferment la portière.

LA MODISTE. — Nous arrivons juste... Une minute plus tard, nous rations le train.

Coups de sifflet. Départ.

Tandis que son amant s'abîme dans la lecture du *Jockey*, la modiste regarde ses compagnons de route.

En face d'elle, un jeune homme de vingt ans, à figure poupine, aux yeux bleus, en complet gris, cravaté de rouge. Dans un coin, un gros homme, au ventre exagéré, avec le visage glabre, le chapeau de paille, l'énorme chaîne d'or des très riches fermiers. Auprès de lui, un individu tout habillé de noir, des lunettes sur le nez, l'air d'un rentier aisé. En face, un troisième à tournure d'Anglais. Les deux autres gentlemen ont le costume et l'allure des gens qui suivent les courses; à première vue, ils paraissent élégants; à regarder de plus près, on s'aperçoit que le bas de leur pantalon est effiloché et les bords de leurs manchettes élimés.

Après les fortifications, la modiste suit avec une certaine surprise les mouvements du jeune homme à la cravate rouge qui est assis vis-à vis d'elle. Celui-ci tire un *Gaulois* de sa poche; il plie soigneusement le journal dans le sens de la longueur, fixe les deux extrémités sous ses cuisses, et fait ainsi une sorte de joli petit tapis bien net et bien uni.

Puis il prend dans son portefeuille trois cartes à jouer qu'il manipule avec dextérité.

LE BONNETEUR. — Mesdames et messieurs, le moment est venu de nous distraire un peu. Permettez-moi de vous montrer le petit jeu de la consolation. La partie est *franche* et *loyale*... Visez, misez comme vous voudrez. On est toujours payé...

LE COMPÈRE, *déguisé en fermier riche.* — Si ça n'est pas malheureux d'entendre ça!... C'est le bonneteau que vous nous proposez?

LE BONNETEUR. — Si vous le savez, pourquoi le demandez-vous?

LE RICHE FERMIER, *au compère habillé en rentier.* — Regardez-moi, monsieur, ce jeune homme... N'est-ce pas affreux, à son âge, de faire un pareil métier?...

LE RENTIER. — Il est vrai...

LE BONNETEUR, *très calme et très froid, fixant Hector et la jeune modiste.* — Voici le jeu, mesdames et messieurs... Il y a deux noires... la dame de trèfle et le valet de pique. (*Montrant une troisième carte.*) Il y a une rouge, l'as de cœur... Qu'est-ce qu'il faut faire?... Trouver l'as de cœur... (*Mêlant les cartes.*) Voilà les cartes, je les mêle... Les cartes passent; elles passent, les cartes...

LE RICHE FERMIER. — Mais ne vous entêtez donc pas, jeune homme; vous n'êtes pas de force... Est-ce que nous ne la connaissons pas aussi bien que vous? Vous n'avez pas encore assez de moustaches pour nous le mettre.

LE BONNETEUR. — On ne cherche à le mettre à personne... Si on perd, on paie... (*Faisant filer les cartes.*) La rouge gagne, les noires perdent... Voici l'enfant qui gagne... (*Il montre l'as de cœur.*) Attention! Messieurs et mesdames, je commence... Voici les noires... voici la rouge... Passez, noires... filez, rouge .. Une, deux, trois... Où est la noire?... Une, deux, trois... Où est la rouge?

Il étale les trois cartes sur le journal.) Je tiens cinq louis.

Le riche fermier, *s'esclaffant.* — Mais, jeune homme. je sais où il est, votre as de cœur... Si je voulais le retourner, dans une seconde j'aurais empoché vos cinq louis.

Le bonneteur. — Eh bien! misez!

Le riche fermier. — Je ne veux pas vous voler votre argent.

A ce moment, la jeune modiste, toute rouge, toute nerveuse, se penche à l'oreille d'Hector et du doigt lui désigne une carte. Le bonneteur ne perd aucun mouvement du couple.

Le bonneteur, *au riche fermier.* — Au lieu de faire tant de boniment, tenez-vous le coup?

Le riche fermier. — Mais non, je n'ai pas besoin de votre galette.

Le bonneteur retourne alors les cartes. L'as de cœur apparaît entre les deux noires.

La modiste, *à Hector.* — Tu vois, je t'avais dit qu'il était là.

Le bonneteur. — Allons, messieurs, gardons les mêmes et l'on recommence. (*Il mêle de nouveau les cartes.*) Les noires perdent, la rouge gagne... Une, deux, trois... passez, noires... Une, deux, trois... filez, rouge... Oùs qu'all' est l'as de cœur?

Le riche fermier, *mettant la main sur une carte.* — N'y touchez pas... Je fais cinq louis...

Le bonneteur, *simulant une angoisse profonde.* — Le coup va pour dix louis... ou n'y a rien de fait...

Le riche fermier. — Ça n'est pas de jeu... Tout à l'heure, vous avez dit cinq louis! (*Aux deux gentlemen aux manchettes élimées.*) Je vous prends à témoins, messieurs.

Les deux gentlemen, *ensemble.* — C'est vrai.

Le bonneteur, *très froid.* — Dix louis ou rien de fait...

Le riche fermier, *simulant une grande colère.* — Ça n'est pas de jeu... (*Au jeune amant de la modiste.*) Cinq louis avec moi, monsieur?

La modiste, qui sait où est l'as de cœur, a bien envie de conseiller à son Hector de tenir le coup. Mais elle a lu dans les journaux tant d'histoires sur les bonneteurs qu'elle n'ose donner ce périlleux conseil. L'œil de son amant, aussi, s'allume.

Le riche fermier, *tenant toujours la main sur la carte.* — Vous ne voulez pas?... (*Au rentier.*) Et vous, monsieur?

Le rentier. — Moi non plus, je n'ai pas bien vu...

Le compère, *costumé en Anglais et qui jusque-là n'a pas encore ouvert la bouche.* — Jé ténez lé coup avec vo.

Le bonneteur. — On éclaire.

Il sort dix louis de sa poche. Le riche fermier et l'Anglais mettent chacun sur un genou un billet de cent francs.

Le riche fermier retourne la carte : c'est l'as de cœur!

Explosion d'enthousiasme chez tous les compères.

La modiste, *à mi-voix à son amant.* — Tu aurais dû jouer... J'étais aussi sûre que l'as de cœur était là!...

Le bonneteur. — Allons, messieurs, faites vos jeux!...

Il tripote les cartes et les met de nouveau sur le journal. Une d'elles apparaît, très cornée.

La modiste, *désignant la carte cornée, bas à son amant.* — L'as de cœur est là.

Le bonneteur, *qui a suivi le mouvement de la modiste.* — Le coup va pour quinze louis.

Le riche fermier, *à Hector.* — Monsieur, mettez-vous cent cinquante francs avec moi?

Il pose la main sur la carte ornée.

Hector, *après avoir consulté du regard son amie qui l'encourage.* — Oui.

Le bonneteur. — On éclaire.

Il aligne trois billets de cent francs. Le riche fermier et Hector montrent aussi leur enjeu.

Le bonneteur, *au riche fermier.* — Retournez la carte, monsieur.

Le fermier retourne la carte cornée.

La modiste, *ahurie.* — C'est la dame de trèfle!

L'Anglais, le rentier, le riche fermier, les deux messieurs aux manchettes élimées font chorus avec elle. C'est inouï. Tous auraient joué ce qu'ils avaient sur eux, tellement ils croyaient que c'était l'as de cœur!

Le bonneteur, *empochant les quinze louis.* — Une de perdue, dix de gagnées... Allons, messieurs, suivons, suivons... Le jeu est franc et loyal...

La séance continue.

Trois quarts d'heure après, quand le train entre en gare d'Achères, la jeune modiste voit les deux gentlemen si prévenants à Paris ouvrir avec rapidité la portière, faire passer devant eux le bonneteur qui saute du wagon au risque de se casser le cou. Tous les compères suivent et filent.

Deux minutes après. Sur le quai.

La modiste. — Alors, tu as tout perdu?

Hector. — Tout ce que j'avais sur moi. Douze cents francs... (*Mélancolique et la voix sourde. A un employé qui passe.*) Monsieur, à quelle heure le prochain train pour Paris?

L'employé. — Dans une heure.

La modiste, *furieuse, à Hector.* — Je t'ai pourtant assez dit de ne pas jouer!

Hector. — C'est toi au contraire qui m'as poussé tout le temps...

La modiste. — Oh! oh! oh!

Ils se disputent.

Là-bas, dans la prairie, les bonneteurs commencent à poucher des chevaux vagues.

Auguste GERMAIN.

VIVENT LES VACANCES!

Vivent les vacances, c'est-à-dire pour tous, grands et petits, la liberté, le grand air, les jolis paysages, les plages à perte de vue. Que de plaisir tout cela promet et comme on voudrait, au retour, emporter le souvenir durable des sites admirés! C'est chose facile, et vous serez convaincus par la lecture de l'article de notre huitième page « une merveille pour quatre centimes et demi », donnant la description d'un appareil photographique merveilleux qui supprime l'apprentissage difficile et coûteux d'un art charmant mis désormais à la portée de tous.

POSTE RESTANTE

Pour ma chère Louise France.

A propos d'une célèbre affaire qui passionnait alors l'opinion, nous en étions venus ce soir-là, en sirotant nos apéritifs, à parler de cette mystérieuse obligation qu'on nomme le *secret professionnel*, quand le petit Bréauté, depuis un instant rêveur et l'œil alangui dans une soudaine commémoration de souvenirs, jeta son cigare.

— Je ne sais, fit-il, pourquoi vous épiloguez tant sur ces choses. A mon sens, le secret professionnel vaut juste ce que vaut la conscience de l'individu. Rien de plus. Rien de moins!

Et, comme on se récriait :

— Écoutez, poursuivit-il, en brassant à petits coups de cuiller sa consommation. Vous savez qu'il y a dix ans, j'étais encore simple commis des postes à Sancerre. Dire que j'avais là beaucoup de distractions, ce serait excessif. La suppression d'un employé au bureau du receveur m'obligeait à une présence presque continuelle et mes très maigres douze cents francs ne m'ouvraient pas de grands horizons.

« Ma seule occupation agréable était la distribution des lettres adressées *Poste restante*. Que de comédies amoureuses je devinais là, se déroulant avec leurs alternatives de passion, de joie, de désespérance ou de volupté! Sur le visage des jeunes femmes qui venaient réclamer la missive attendue, j'en étais arrivé à lire, plus couramment qu'elles-mêmes, les lettres que je leur tendais. Oh! cette demi-retraite, dans le coin sombre du bureau où, le cœur palpitant, la gorge serrée, on ouvre le précieux papier! Si vous voulez réfléchir un instant que Sancerre n'avait pas alors 2,000 habitants, aucune garnison; que les seuls grands événements de l'endroit étaient l'arrivée ou le départ des fonctionnaires, vous comprendrez aussitôt que, par le défilé des amoureux à mon guichet, j'étais au courant des moindres intrigues, des flirts les plus anodins comme des passions les plus mystérieuses.

« Un jour, très voilée et frissonnante, se présenta une femme qu'à sa tournure, à sa taille, à sa voix, je présumai jeune et jolie. — « S. G. 888. Poste restante, » dit-elle. Je fouillai mon paquet de missives, et, entre deux lettres de commis voyageurs et une de grisette, je trouvai une enveloppe soigneusement fermée, d'un grand air, avec son quadrillé bleu et le tortil de baron qui closait hautainement le pli. L'inconnue s'en empara, puis partit, étranglée d'émotion.

« Elle revint deux jours après, puis le surlendemain, puis tous les trois jours avec une régularité singulière. Mon imagination de vingt ans trottait, je vous l'assure. J'avais attribué tour à tour cette correspondance que je sentais amoureuse aux femmes les plus en vue de l'endroit, puis à toutes celles dont l'âge, l'élégance, le port pouvaient cadrer avec l'image de l'inconnue, lorsqu'un jour, plus hardie sans doute ou plus impatiente, elle leva son voile d'un geste brusque, me montrant la ravissante figure de Mme Duvavin

« Mme Duvavin — la seule à qui je n'avais pas songé — était la femme d'un colonel en retraite dont la jalousie la claustrait impitoyablement [illegible] propriété de la Porte-César. Le colonel Duvavin s'était épris, sur le tard, de l'adorable [illegible] peu malgré elle, effrayée des trente années de différence qui s'étageaient entre eux. Aussitôt après le mariage, avait commencé pour tous deux [illegible] folles jalousies, de perpétuels soupçons qui, cinq ans après, décidait l'officier à demander [illegible] Depuis, ils vivaient dans une réclusion presque farouche.

« C'était donc Elle! Mon cœur de grand garçon inoccupé eut bientôt fait de battre la [illegible] amoureux de la belle Mme Duvavin. Quand elle arrivait, je me précipitais, bousculant les autres personnes; une rougeur de honte brûlait ma face; le cœur ulcéré, je lui tendais la lettre si impatiemment attendue. Toute à son rêve de passion, elle ne voyait même point mon manège; le sourire qu'elle m'adressait était un remerciement aimable, comme elle en pouvait adresser à son cocher ou à sa femme de chambre. J'étais bien heureux, cependant. Sans chercher à pénétrer le mystère de cette correspondance de passion — ce qui m'eût paru un abominable sacrilège! — j'avais suspendu ma vie à [illegible] intrigue devinée. Avec des impatiences d'amoureux et des émotions à attraper un anévrisme, j'attendais tous les trois jours la visite souriante de Mme Duvavin. C'était mon paradis, ces cinq minutes d'attente, de recherches! Quand elle s'en allait, triomphante, épanouie, il me semblait que le bureau, rendu lumineux par sa présence, tombait dans les ténèbres.

« Un matin, à l'heure où je l'attendais, la porte s'ouvrit, brutalement poussée; et, cramoisi, fou de colère, les yeux hors de l'orbite, le colonel Duvavin parut, traînant derrière lui sa femme mortellement pâle, prête à tomber de faiblesse.

« Je pensai m'évanouir. Qu'allait-il arriver? Une lettre anonyme, sans doute, avait dénoncé Mme Duvavin, et l'ancienne jalousie du colonel éclatait plus terrible et plus furieuse?

« Je devins mortellement pâle quand le colonel, jetant d'une poussée sa femme devant le guichet, lui cria d'une voix étranglée de rage :

« — Demande cette lettre! Demande!... »

« Mme Duvavin s'avança, trébuchant d'angoisse. J'eus dans la poitrine, la sensation d'une main de fer qui me broyait le cœur lorsque, obéissant à l'ordre brutal, les yeux agrandis par l'épouvante, une supplication dans tout son être, sa vie à ses lèvres, elle me demanda entre deux suffocations :

« — Monsieur, y a-t-il... une lettre... S. G. 888? »

« Un grand frisson me parcourut. Certes! oui, il y avait une lettre. Je l'avais assez regardée, le matin, à l'arrivée du courrier. Machinalement, je regardai le colonel. L'apoplexie le guettait; une fièvre de rage empourprait sa face; un tremblement fou faisait claquer ses dents. Brusquement, en une seconde, j'eus l'intuition de ce qui allait arriver : la lettre remise, arrachée à Mme Duvavin, ouverte d'un coup de pouce, lue dans un regard et un canon de revolver braquée sur l'adorable beauté. En un éclair, cette vision traversa mon cerveau. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Eh! quoi! allais-je perdre cette charmante femme, mon idole et ma vie!

« J'avais pris le paquet des lettres adressées *Poste restante* et je feuilletais. Le coucou du bureau tintait lugubrement, dans un silence qui me faisait peur. Je feuilletai toutes les lettres, je passai la sienne et, relevant la tête, d'une voix que j'essayai de rendre indifférente :

« — Il n'y a rien, madame. »

« — Vous devez vous tromper, monsieur, rugit le colonel. Je suis sûr qu'il y a une lettre à ces initiales. Veuillez recommencer! »

« Un soupir d'angoisse si profond sortit de la poitrine de Mme Duvavin que je fus pris de rage à mon tour. Je ressaisis le paquet, feuilletai fiévreusement les lettres. Passant la missive guettée, je refis une apparence d'examen et je jetai brusquement à la tête du colonel cette réponse doublement insolente et par son ton et par ses termes :

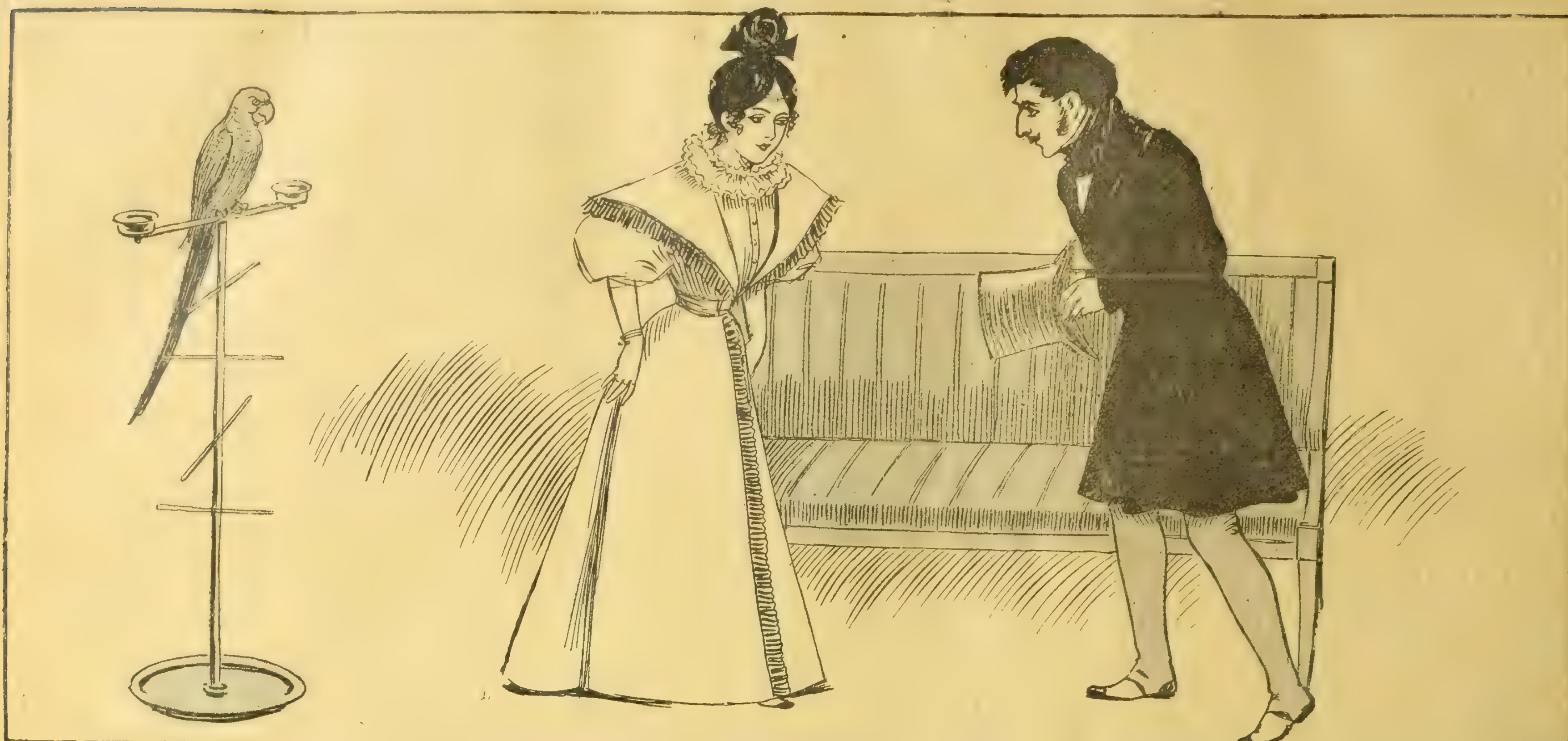
« — Monsieur, vous avez tort de dire que je me suis trompé. Il n'y a rien, rien! entendez-vous? »

« Le colonel recula, interloqué. Puis, comme ahuri, d'un geste brusque il boutonna sa redingote, regarda sa femme qui, maintenant, sanglotait, et fit d'une voix presque douce — où perçait un sentiment de honte :

« — J'aime mieux ça!... Allons, viens, Juliette. »

« Ils partirent. A bout de forces, me sentant défaillir, je n'eus que le temps de sauter sur une carafe dont j'avalai à moitié le contenu

LE PERROQUET DU COLONEL







PAROLES DE GUY DE TÉRAMOND.

LES PREMIÈRES COMMUNIANTES

MUSIQUE DE ALBERT MORIAS.

Andante religioso. Ben Mod^to

Mi - ne re-cueillie et front pur De' cô-té jetant les yeux sur Les boutiques envi-ron-nan-tes Les premiè-res commu-ni-an-tes Vont tels des papil-lons bla-fards Se-mer de tâ-ches é-cla-tan-tes Les bou-le-vards Der



Et le petit Bréauté, devenu très rouge, vida son verre d'un trait.

— C'est très bien ce que tu as fait là! déclara, avec une pointe d'ironie, le sculpteur Brancas. Tu l'as revue... après ce sauvetage?

— Oui, répondit Bréauté, dont la voix eut un tremblement. Deux jours après, vers une heure et demie du matin, à l'heure du courrier de Ménétréol, j'entendis toquer à la vitre du bureau. Suffoqué d'émotion, j'allai ouvrir.

« — C'est moi, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante. Je viens vous demander la lettre que vous avez si généreusement dissimulée, avant-hier. »

« Tout se mit à tourner autour de moi; dans une demi-ivresse, je fouillai le paquet et lui tendis la lettre.

« — Merci, monsieur... Oh! de tout mon cœur, merci!... Jamais je n'oublierai... » Et elle me tendit la main, sur laquelle je me précipitai, des sanglots plein la poitrine.

« Elle eut un frisson, comme si elle comprenait. Elle se dégagea, rapide, et disparut. Je passai ma nuit à pleurer, dans une telle surexcitation de mon être, dans un si violent ébranlement du système nerveux, que je ne savais plus à la fin si je pleurais de joie ou si je sanglottais d'éperdu désespoir...

— Diable! fit Brancas. Je ne croyais pas les employés des postes aussi sensibles!... Garçon! un second pernod pour M. Bréauté!

Serge BASSET.

LES PREMIÈRES COMMUNIANTES

I

Mine recueillie et front pur,
de côté jetant les yeux sur
les boutiques environnantes,
les premières communiantes
vont, tels des papillons blafards,
semer de taches éclatantes
les boulevards.

II

Derrière elles, du même pas,
les sœurs, les mamans, les papas
suivent, causant avec les tantes
des premières communiantes,
du beau temps — ou bien quand il pleut
du peu d'égards pour leurs infantes
qu'a le bon Dieu!

III

Elles s'avancent devant eux,
trois par trois, oa bien deux par deux,
en parlant.— questions brûlantes
aux premières communiantes! —
du Sauveur reçu le matin,
ou des lèvres entreprenantes
de leur cousin.

IV

De quoi rêvent-elles? qui sait
d'enlever vite le corset
gênant les hanches innocentes
des premières communiantes,
ou de montrer d'un air vicieux,
des jambes jeunes et tentantes
aux vieux messieurs?

V

D'avoir des enfants à leur tour,
et de les suivre quelque jour
— mamans graves et rayonnantes
des premières communiantes —
ou de grossir le joyeux tas
des madeleines ambulantes
qui n'en ont pas.

VI

Mais le passant, d'un œil malin
lorgnant sous la soie ou le lin
les virginités alléchantes
des premières communiantes,
se dit : Je voudrais, une fois,
parmi ces célestes amantes
faire mon choix!

VII

Mais il en pense bientôt : Et la
correctionnelle? — Holà!
ne touchons pas aux blanches mantes
des premières communiantes;
ma nuit de légale union,
j'aurai de ces amours troublantes
l'illusion!

Guy de TÉRAMOND.

LINETTE

En sortant de chez les Pingrat, sur les onze heures du soir, Georges Mûrier poussa un « ouf » de soulagement. Il faisait un petit froid sec, qui vous enfonçait des épingles de glace dans le nez et les oreilles. En relevant le col de sa pelisse, Georges songea que l'atmosphère ambiante semblait moins réfrigérante que celle du salon des Pingrat. Il venait d'accomplir une corvée d'avancement. Pingrat était son chef de bureau au ministère des Travaux Régressifs et l'invitait une fois par mois. Cet honneur, que lui jalousaient ses camarades, dû à d'influentes protections, faisait dire de lui : « C'est un jeune homme d'avenir », et lui valait la bienveillance des sous-chefs et l'admiration des garçons de bureau.

Et cela lui permettait d'arriver tous les jours en retard et de passer son temps à composer des sonnets, sur le papier à en-tête du ministère.

C'est pourquoi il se résignait, mensuellement, à subir les dissertations amphigouriques de M. Pingrat, qui venait de l'entretenir d'un récent projet de « Moule prismatique pour les tas de cailloux ».

Georges, qui avait senti son cerveau se congeler graduellement, éprouvait l'impérieux besoin de secouer ses idées, de chasser complètement la torpeur qui l'avait envahi, d'être joyeux, d'être jeune, de rire et de s'amuser.

Il descendit le boulevard Haussmann en fredonnant, gagna la place de l'Opéra.

Les lumières, le va-et-vient des voitures, l'affluence des passants, malgré le froid et l'heure avancée, tout cela formait un tableau de vie et d'action qui le charma, au sortir du boulevard Haussmann, si mort et si sombre.

Il ralentit le pas et se prit à réfléchir.

Pour le moment, il n'avait point de maîtresse. Rien ne serait plus triste que de rentrer dans son logis solitaire et glacé. Sûrement, le sec et méthodique Pingrat hanterait son sommeil, avec ses démonstrations rébarbatives et ses tas de cailloux administratifs.

Il entra dans une des fastueuses brasseries qui flamboyaient, sur le boulevard, avec leurs girandoles de lampes électriques.

Dedans, toutes les places étaient prises. C'étaient des rires, des phrases prononcées à haute voix, insouciantes et gouailleuses, de clairs tintements de verres et de vaisselle, de la joie bruyante éparse sous les poutrelles dorées, sous les lustres, autour des boiseries sculptées et des tapisseries en imitation d'Aubusson, où se déroulaient des scènes cynégétiques. Durant quelques instants, Georges chercha vainement une table libre. Enfin, un garçon le fit asseoir, dans un coin de la salle, à une table qui n'était occupée que par une jeune femme penchée sur des journaux illustrés, à laquelle il jeta un furtif coup d'œil, mais dont un immense chapeau empanaché de plumes noires cachait une partie du visage. Il commanda un souper — les dîners de Pingrat n'étaient pas fort substantiels — et se mit à considérer sa voisine, qui avait relevé la tête.

— Linette!

— Georges!

Ils restèrent quelques moments interdits, saisis d'étonnement...

Georges, le premier, ouvrit la bouche pour parler. Ces mots : « Comment, toi ici! » lui montait du cœur aux lèvres. Il se retint, et dit simplement, avec une douceur triste :

— Je suis bien content de te revoir...

Linette! Comme cela était loin! Linette, la maîtresse de vingt ans, l'amour qu'on croit éternel, l'amour sans calcul et sans hypocrisie! Linette, la douce amie, affectueuse et tendre, tour à tour amante et grande sœur, et subitement perfide, s'envolant, dans une fugue inexplicable, du nid si douillet et si sûr, où l'on goûtait une existence si douce, enrubannée de joies exquises et de baisers sans fin, — et cela sans qu'il sût jamais ni pourquoi ni comment.

Des blessures mal fermées se rouvrirent. Le passé s'évoqua brusquement.

Il revit la petite chambre du quartier Latin, que Linette emplissait de son rire enfantin et de ses cris d'oiseau. Et le dimanche, les promenades dans les bois de Clamart, les dînettes sur l'herbe, et les chevauchées de Robinson. Et le soir, le retour bruyant, les bras chargés de gerbes de fleurs qui embaumaient la chambrette. Le lendemain, souvent, Georges n'allait pas au cours, et Linette ne se rendait pas à son atelier.

Les premiers temps de leur liaison repassèrent dans sa mémoire. Des souvenirs qu'il avait oubliés surgirent, cruels et précis. Ah! il se rappelait maintenant, avec tous ses détails et charmants et délicats, cette soirée ineffable où Linette avait cédé à ses prières, cette soirée de mai, nuptialement fleurie. C'était un samedi; Georges avait réussi à emmener Linette dîner à la campagne, en promettant qu'on serait de retour à Paris à dix heures au plus tard. Ils mangèrent sous une tonnelle embaumée de lilas, à Arcueil, tout à côté de la gare, selon le désir de Linette, qui était poursuivie par l'inquiétude de manquer le train. Ils burent un petit vin blanc, sec et frais, qui grisa légèrement la jeune fille.

Et les baisers, sur leurs lèvres, chantèrent sous le feuillage comme un gazouillis de passereaux. Linette, doucement bercée sur les genoux de Georges, blottie dans ses bras comme un oiselet captif, troublée par la magie qu'exerce sur l'âme des Parisiennes la vision printanière des campagnes suburbaines, perdait la notion du temps, laissait pénétrer en maître tout-puissant l'Amour dans son cœur, s'enivrait du bonheur d'aimer et d'être aimée, et dans l'oubli de tout, conquise, abandonnée, se sentait emportée par des rêves radieux vers de clairs paradis fleuris d'espoirs infinis...

Ce qui devait arriver arriva. Ils ne rentrèrent à Paris que le lundi matin. Et depuis ne se quittèrent plus jusqu'au jour où Linette s'enfuit...

***

Georges, ému, plein de tristesse, et cependant le cœur battant d'un vague espoir, n'osa pas l'interroger.

Ce fut elle qui parla, très bas, d'une voix peureuse, qui le remuait :

— Pardonne-moi. Je ne me suis jamais expliqué ce que j'ai fait. J'étais heureuse. Je t'aimais; nous nous aimions. Ç'a été un coup de passion subit, une toquade irrésistible.

Il l'arrêta :

— Viens! Tu m'expliqueras ça. Ne restons pas ici.

Il sentait qu'il allait pleurer. Il ajouta, avec une délicatesse exquise : « Viens chez *nous!* »

En chemin, elle continua ses confidences :

— Voilà! Je suis partie chez Lavorgue... Oh! si tu savais comme, dès le lendemain, je regrettais ce que j'avais fait!

Il dit, machinalement :

— Lavorgue! Lavorgue! c'était mon ami...

Elle reprit, péniblement :

— Ça a duré quinze jours. Je le détestais, et je me haïssais... Je n'ai pas osé revenir...

— Pourquoi? dit-il.

Ils étaient arrivés devant sa porte, boulevard de Rochechouart.

En pénétrant chez lui, elle dit, amèrement :

— Tu te rappelles notre chambrette, rue Cujas?

Ils se couchèrent. Il la prit dans ses bras, et pieusement ils évoquèrent les chers souvenirs de leur amour défunt.

Il devinait sa triste vie de courtisane. Comment était-elle tombée là, elle si délicate et si mièvrement douce? Il voulut l'ignorer pour s'épargner une souffrance.

Il se jura de la traiter comme une petite sœur et de respecter sa pauvre âme désemparée.

Cela lui semblerait si bon, car elle devait être brutalisée...

Elle s'endormit. Il regarda longuement son visage, remarqua qu'elle était encore belle. Tout à coup, il vit des larmes couler de ses paupières closes...

***

Le lendemain, il ne voulut pas la laisser partir.

— Ce ne serait plus comme avant, dit-elle. Sais-tu seulement si tu m'aimes encore, si tu pourrais m'aimer? Attendons. Je reviendrai souvent, en amie. Nous causerons.

— C'est cela. Reviens demain, n'est-ce pas?

Ils s'embrassèrent. Elle le quitta.

A peine la porte s'était-elle refermée qu'il songea que des hommes allaient posséder ce corps qu'il avait chastement bercé toute la nuit dans ses bras...

Il se précipita dans l'escalier, la rattrapa, tremblant de jalousie, — et d'amour!

— Viens, viens, dit-il, je te veux!

Un éclair brilla dans ses yeux, et se laissant tomber dans ses bras, elle sanglota :

— Georges! Georges! tu m'aimes encore!

Gaston DERYS.

UN TENDRE

(Suite.)

Jeanne prit les clefs chez la concierge et elle monta, très crâne. Mais, là-haut, toute seule dans cet appartement vide où il restait des bouquets fanés, elle se sentit suffoquer. Les fenêtres étaient ouvertes sur une cour sablée, sur des arbres verts, et il entrait des mouches qui volaient dans les pièces. Elle ouvrit toutes les portes et vint s'accouder à une fenêtre, hésitant tout à coup à pénétrer dans la chambre, prise de peur, les jambes tremblantes, avec l'envie absurde de fuir... Elle se décida, pourtant; elle entra raide, comme si on la poussait. Sa figure était très pâle et pas un de ses traits ne bougeait. Elle s'avança dans la pièce, vit que la pendule était arrêtée, et soudain se rappela que c'était elle-même qui l'avait arrêtée la dernière fois... Alors, elle s'assit, et elle resta là sans remuer, longtemps, une heure peut-être. Elle ne pensait plus, elle était inerte, hébétée, et son esprit ne pouvait parvenir à comprendre que c'était là... et puis, que c'était fini...

Il y avait du soleil dans la cour, et des chants d'oiseaux dans les arbres. Autour de Jeanne, les mouches bourdonnaient, importunes, et l'une d'elles vint se poser sur sa figure. Elle tressaillit et se leva. Maintenant, elle paraissait calme, elle semblait résolue. Elle vint ouvrir des tiroirs où s'entassaient des lettres, ses lettres à lui. Comme il y en avait de ces lignes d'amour! Quel paquet de tendresse! Un à un, elle relut ces billets, retrouva des phrases, des mots câlins qu'elle baisa, sur le papier, au passage, et, quand elle eut fini, elle prit le tout d'une brassée, se baissa vers la cheminée et, bravement, l'y jeta. C'étaient ses joies, c'était son cœur, c'était ce qui restait de deux années de bonheur, et tout cela allait flamber, disparaître. Allons, au feu! Vite une allumette, et la flamme monta, lécha le papier, l'entoura, pour l'engloutir; mais elle était si désespérément lente que Jeanne dut, avec les pincettes, activer son œuvre. Les feuillets se tordirent, se consumèrent, devinrent rouges, devinrent noirs; il n'en resta plus bientôt qu'une poussière épaisse, qu'une poussière de deuil. Elle elle demeura là, brusquement effrayée devant l'absolu, l'irréparable de cette destruction, si émue que les pincettes, dans sa main tremblante, tapotaient le parquet.

Pourtant, elle se releva encore, elle vint ouvrir d'autres meubles, déchira des petites boîtes, fit un paquet de petits bibelots, des rubans oubliés, un canif, du papier à lettres, un album. Tout fut prêt, il ne lui resta plus rien à faire : il fallait quitter ce lieu... Bien droite, elle gagna la porte, et ce fut plus fort qu'elle, avant de partir, elle se retourna, jeta dans la chambre un long regard d'adieu. Alors, tout à coup, le paquet s'échappa de ses mains; elle revint sur ses pas, atteignit le lit où elle revoyait sa place, chancela, tomba agenouillée devant un fauteuil dont elle baisa follement les bras à l'endroit où ses mains se posaient; et, à côté de la fenêtre où, toujours, dans le soleil, montaient des chants d'oiseaux, à côté de cette gaieté qui était comme une ironie à sa douleur, elle se mit à sangloter doucement, longtemps, comme une grande abandonnée...

Oh! tous ceux qui la croyaient vaillante, qui la croyaient sans faiblesse, tous ceux qui l'admiraient comme une intelligente artiste. Oh! dans ce grand Paris, ce public qui venait l'applaudir le soir, ces inconnus qui l'attendaient à la porte du théâtre pour la regarder passer, tous ces gens qui l'enviaient, s'ils avaient pu la voir dans cette chambre vide, entendre ses sanglots, de quel étonnement et de quelle stupéfaction ils seraient restés frappés en la reconnaissant! A ce moment, elle pensa à cette foule devant laquelle il lui faudrait rattacher le masque, sourire, paraître en spectacle; elle pensa aux petits détails de la vie, à l'engrenage qui allait la reprendre, car il faudrait agir, manger, sortir, parler... Pauvre Jeanne, tout endolorie, toute mutilée, que de courage elle dut avoir pour envisager tout cela, pour se redresser, réagir, se maîtriser!

Machinalement, elle avait sonné et séché ses yeux de son mouchoir. La concierge se montra, une petite femme maigre, à l'air calme, au regard clair. Jeanne lui tendit les clefs sans un mot, et tout de suite cette femme comprit en voyant ses yeux rougis et le petit paquet à terre. Elle dit simplement :

— Madame a besoin d'être seule.

Comme elle était triste, cette phrase! Est-ce qu'on ne la dit pas aux gens chez qui on vient d'enlever un mort? Jeanne en eut la sensation immédiate, et elle resta une seconde saisie devant cette concierge qui devinait si bien qu'elle venait de mettre son cœur en bière.

Et elle se sauva comme une folle, gagna la rue, atteignit sa voiture, et là, à peine assise sur les coussins, pendant que les maisons commençaient à défiler à côté d'elle, elle se mit à parler tout haut, elle se promit de ne plus pleurer, de ne pas maudire, elle se jura qu'elle ne croirait plus maintenant, que plus jamais elle ne se laisserait aimer, plus jamais...

X

Elle était seule, dans le grand salon, assise sous la lumière d'une lampe dont le frêle abat-jour nimbait sa tête pâle de rousse. Elle était accoudée à une table et songeait.

Quand il entra, elle ne bougea pas, et il s'avança sans bruit sur le tapis qui amortissait son pas. Tout était silencieux dans l'appartement, et par les portes entr'ouvertes, des coins de pièces apparaissaient, des meubles blancs, des étoffes tendres, baignés d'une douce lumière. Cette heure était exquise, et le recueillement de ces choses, la tranquillité un peu mélancolique de ce décor, tout semblait inviter à une causerie discrète, à ces chuchotements intimes qui rapprochent les têtes.

Jeanne se retourna, elle vit Clairain et lui tendit la main.

— Vous avez bien fait de venir, dit-elle doucement, je m'ennuyais...

Il s'assit près d'elle, sur un meuble bas, et la regarda. Ils ne dirent rien un instant, et Clairain la vit songeuse, l'œil très vague, très perdu, avec un tel air de découragement et de lassitude, qu'il demanda :

— Vous souffrez, n'est-ce pas ?

Et comme elle restait muette, un sourire triste aux lèvres, il ajouta avec ferveur :

— Je voudrais tant vous voir heureuse, si vous saviez!

(A suivre.)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

UNE MERVEILLE pour 4 cent. 1/2 !!

J'apporte la joie et le bonheur. — Souvenirs des jours ensoleillés. — Bébés chéris, Parents aimés. — Tous Artistes! Pas d'apprentissage, pas de travail. — Le Radieux triomphera au XXe siècle. — Succès colossal : 8.000 appareils vendus en 13 mois!

TOUTES LES PERFECTIONS PLUS DEUX !!!

Daignez, cher lecteur, et vous, aimable lectrice, nous accorder quelques instants votre attention bienveillante et, en échange, nous vous assurons, pour de bien longues années, la joie et le bonheur! Nous vous promettons la réalisation d'un rêve enchanteur que vous avez formulé maintes fois et, comme si nous possédions le pouvoir magique d'une fée toute-puissante, vous permettre de perpétuer à votre gré les instants délicieux passés au milieu des êtres qui vous sont chers. Le temps inexorable aura beau continuer sa course folle, emportant avec lui, chaque jour, un lambeau de votre jeunesse, vous aurez désormais, merveilleux talisman, ineffable consolation, la puissance de lui arracher, pour en jouir toujours, l'image inaltérable et fidèle de ces scènes charmantes où se rencontrent, réunis, les parents adorés et les amis sincères, et parmi lesquels gambadent les bébés chéris... ces petits anges mignons... ces terribles espiègles, si tendrement aimés!

Une invention idéale avait révolutionné le monde! Après l'imprimerie vulgarisant la *pensée*, la photographie venait vulgariser la *réalité*. Et tandis que l'imprimerie restait à l'état de *métier*, la photographie, marchant à pas de géant vers la perfection, devenait bien vite, grâce aux plus radicales simplifications, le plus charmant et le plus facile des arts d'agrément. — Où êtes-vous, photographes de la première heure avec vos fioles multiples dégageant de terribles odeurs et vos appareils encombrants? Vos voiles noirs, vos châssis et vos charges d'accessoires qui nécessitaient, en excursion, l'emploi de porteurs et parfois de charrette??? Dieu! que vous nous paraissez loin déjà et que vos manipulations compliquées nous semblent naïves!

Plus rien de tout cela maintenant! Plus le moindre travail, mais la simplicité réduite à sa plus radicale expression! Un tout petit appareil, un vrai bijou pesant à peine 1,500 grammes, et voilà tout le bagage nécessaire aujourd'hui à l'artiste photographe!!!

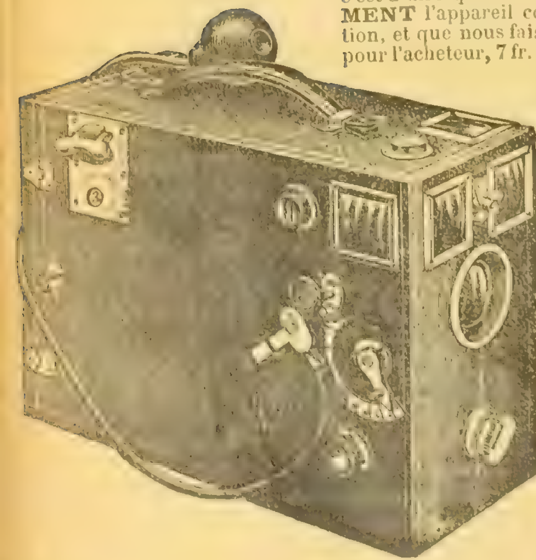
Pas d'argent dépensé; à peine **QUELQUES CENTIMES** par jour, et vous voilà en mesure de donner aux vôtres ces mille souvenirs des plus doux moments de la vie. — Demandez à une mère le prix qu'elle attache à ce groupe représentant ses petits enfants adorés qui escaladent les genoux de l'aïeul! Voyez ce touriste qui collectionne avec soin les vues si variées prises au cours de ses promenades vagabondes; demandez enfin au père, au frère, à la sœur, à l'amie, combien leur sont précieuses ces images admirables, souvenirs de tout ce qu'ils ont aimé; et bientôt vous prendrez l'irrévocable résolution de faire de la photographie votre délassement favori.

La photographie **INSTANTANÉE** a donc dit son **DERNIER MOT DE PERFECTION** et il lui suffira désormais de jeter un coup d'œil rapide comme l'éclair sur une scène quelconque, pour en conserver éternellement l'image fidèle et vous en offrir autant de reproductions que vous désirez; mais, si vous exigez être servi à votre gré, si vous prétendez obtenir des résultats certains, il faut, condition essentielle, employer un appareil de haute précision et écarter surtout ces ridicules joujoux photographiques et ces articles de bazar, bons tout au plus pour amuser les enfants.

C'est sur les données d'une mathématique rigoureuse, avec les matériaux les plus soignés et nous basant sur les derniers perfectionnements scientifiques, que nous avons composé le nouvel et merveilleux appareil le « **RADIEUX** pour **1898-1900** » que nous avons l'avantage de vous offrir aujourd'hui; et afin de bien établir la supériorité de cet appareil, nous dirons que malgré son prix extraordinairement réduit (135 francs), nous le livrons avec un

CRÉDIT de 18 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons **IMMÉDIATEMENT** l'appareil complet, au reçu de la souscription, et que nous faisons encaisser, sans aucun frais pour l'acheteur, 7 fr. 50 au commencement de chaque mois jusqu'au complet paiement du prix total, soit 135 francs.



Le « **RADIEUX 1898-1900** » est vendu en **TOUTE CONFIANCE**; nous nous engageons à le reprendre s'il ne répondait pas aux désirs de nos acheteurs; et le crédit d'une année et demie que nous leur accordons n'est-il pas *la plus complète des garanties* qui puisse s'offrir? Le prix de 135 francs est incroyable, de bon marché, et bien qu'on trouve dans le commerce des appareils de tous prix (nous en avons depuis 18 fr. 75), est-il nécessaire de faire ressortir que celui qui veut obtenir des résultats de premier ordre doit employer un matériel de premier ordre?

Le « **RADIEUX 1898-1900** » est non seulement un appareil de **PREMIER ORDRE** qui ne craint aucune concurrence, mais il réunit, en plus de toutes les perfections que présentent les appareils les plus chers, deux immenses avantages que nous exposerons plus loin.

Malgré la **MODICITÉ** de notre prix et le **CRÉDIT** que nous accordons, nous offrons **GRATUITEMENT** à nos souscripteurs deux

PRIMES MAGNIFIQUES

La première consiste en **UNE SACOCHE**, élégante et solide, en toile à voile forte, garnie à l'intérieur de molleton très épais et munie de lanières et de boucles. Cette sacoche préservera l'appareil et aidera à le maintenir à l'état de neuf pendant de longues années.

La seconde prime consiste en une douzaine de plaques de première marque, une douzaine de feuillets de papier sensible, un petit flacon de produit pour développer les premiers clichés, de l'hyposulfite pour les fixer et deux jolies cuvettes en laque, de fabrication soignée.

De plus, une **RAVISSANTE LANTERNE ANGLAISE** en toile rouge pliante, avec godet de paraffine brûlant dix heures.

Cette lanterne, en forme de portefeuille, est très pratique pour les voyages.

Nul doute que ces deux primes, pratiques et de valeur appréciable, ne soient accueillies avec faveur par tous nos souscripteurs.

Le « **RADIEUX 1898-1900** » est un appareil qui n'a **PAS DE RIVAL AU MONDE** et qui permet de faire les « instantanés » les plus rapides et les clichés « posés » comme le fait un photographe dans un atelier : il convient pour tous les genres portraits, groupes, vues d'ensemble, monuments, paysages, sujets en mouvement, etc., etc., et donne en l'espace de quelques secondes, de 1 à 12 clichés différents d'une finesse remarquable, mesurant chacun **12 CENTIMÈTRES SUR 9 CENTIMÈTRES!!!**

Cet appareil incomparable, breveté dans tous les pays, possède des qualités que l'on chercherait en vain dans les appareils les plus compliqués destinés à la photographie instantanée.

1° Il est d'une solidité à toute épreuve, et construit avec un luxe et une élégance inconnus jusqu'à ce jour; il est recouvert en **PEAU VÉRITABLE CUIR MAROQUIN** noir, rehaussé de ferrures nickelées sur cuivre.

2° Il ne pèse que 1,500 grammes.

3° Il est d'une précision mathématique.

4° Il possède un objectif extra-rapide rectilinéaire double aplanétique, composé de deux lentilles achromatiques symétriques; cet objectif, capable de donner la photographie excessivement nette d'un cheval lancé au galop ou d'un oiseau au vol, est construit suivant les dernières données scientifiques et a été l'objet de nos plus grands soins; il donne les moindres détails avec une étonnante perfection et permet même de faire les instantanés à l'ombre.

5° L'obturateur à vitesses variables, depuis la pose jusqu'au **100e de seconde**, est à lui seul une merveille de perfection.

6° Les diaphragmes sont à iris.

7° Deux niveaux d'eau sont fixés à l'appareil.

8° Un compteur automatique indique le nombre des plaques impressionnées.

9° L'appareil se dissimule très facilement et permet de tirer les douze clichés sans attirer l'attention.

10° Les plaques impressionnées sont escamotées par un mouvement très curieux et tombent au fond de l'appareil.

11° La construction spéciale de l'objectif permet d'opérer à toutes distances.

Enfin, **ce qui ne se rencontre dans aucun appareil**, le **RADIEUX 1898-1900** possède une serrure de sûreté, fermant à clef et, de plus, il est muni de **DEUX VISEURS A MIROIR LUMINEUX**, dont nous possédons exclusivement le secret. Ces miroirs lumineux montrent exactement la vue ou le portrait qui sera photographié. Jusqu'ici tous les viseurs montraient l'image **renversée** et **déformée**. Seuls nos viseurs à miroirs lumineux **redressent** l'image et reflètent sans la moindre déformation ce qui sera sur la photographie. C'est une merveilleuse invention absolument **SANS RIVALE.**

On peut donc dire sans crainte que le « **RADIEUX 1898-1900** » **REUNIT TOUTES LES PERFECTIONS PLUS DEUX!!!**

Chacun de nos appareil est accompagné :

1° D'une instruction très détaillée permettant à tout le monde de faire immédiatement les plus belles photographies qu'il est possible de rêver.

2° D'un petit traité très clair donnant en peu de mots toutes les explications imaginables.

3° Et d'un tarif **spécial** et **exclusif** pour nos acheteurs, offrant **PRESQUE POUR RIEN**, à prix de fabrique, les quelques petites choses qui deviendront utiles quand la provision contenue dans notre Prime gratuite sera épuisée.

C'est ainsi que, **SEULS**, nos acheteurs arriveront à faire de superbes photographies artistiques qui ne leur coûteront **PAS MÊME UN SOU!!!**

C'est à peine croyable, pourtant rien n'est plus vrai! Et si vous saviez, cher lecteur et aimable lectrice tout le bonheur que vous allez ressentir en contemplant vos œuvres et en les faisant admirer par votre entourage, vous n'hésiteriez pas une minute à acquérir le « **RADIEUX 1898-1900** », cet appareil splendide dont le succès colossal, 8,000 vendus en 13 mois, s'affirme chaque jour davantage.

Tout le monde sera photographe.

Chacun enfin fera bientôt de notre appareil le « **RADIEUX 1898-1900** », son fidèle compagnon!!! Personne n'hésitera un seul instant à souscrire, chacun voudra acquérir dans des conditions si favorables un appareil de haute précision qui n'a pas son pareil dans le commerce et dont la valeur est **DU DOUBLE DU PRIX** que nous sommes parvenus à établir grâce aux **8,000 pièces** que nous avons vendues déjà et 6,000 nouvelles pièces que nous venons de remettre en fabrication!

En terminant, nous répétons encore que notre appareil est le plus recommandable, qu'il ne peut être comparé à aucun des appareils existants, qu'il est le plus perfectionné, le plus solide, le plus sérieux, et qu'il a été construit en vue de faire de la photographie artistique. C'est un véritable prodige d'être parvenu à l'établir au prix de 135 francs, payables avec

18 MOIS de CRÉDIT

à raison de 7 fr. 50 par mois, et donner en plus gratuitement les superbes Primes détaillées ci-dessus!!!

Ces conditions de vente sont impossibles à refuser; l'appareil et la prime gratuite sont fournis immédiatement et on paie **7 fr. 50** par mois jusqu'à complète libération du prix total de **135 FRANCS.**

L'emballage est **GRATUIT** et l'envoi est **FRANCO**. Les quittances sont présentées par la poste, **SANS FRAIS** pour l'acheteur.

VENDUS EN CONFIANCE, l'appareil et les primes sont **GARANTIS** tels qu'ils sont annoncés; ils peuvent être rendus dans les trois jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

Nous répondons gratuitement à toutes les questions qui nous sont adressées.

E. GIRARD & A. BOITTE, éditeurs
42, rue de l'Échiquier, PARIS

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la profession ou qualité.

Je soussigné, déclare acheter à **MM. E. GIRARD & A. BOITTE**, 42, *rue de l'Échiquier, à Paris, l'appareil le* « **RADIEUX 1898-1900** » *avec deux Primes gratuites. comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées : c'est-à-dire* **7 fr. 50** *après réception de l'Appareil et des primes et payements mensuels de* **7 fr. 50** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **135 francs**, *prix total.*

Fait à.............................. *le*.................. 189 .

Nom et prénoms..............................

Profession ou qualité..............................

Domicile.............................. Signature :

Département..............................

S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.

G

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de

MM. E. GIRARD et A. BOITTE, éditeurs, 42, rue de l'Echiquier, PARIS

8e ANNÉE. — N° 20. Édition de Paris : 5 centimes. 20 MAI 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements. 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois.........	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois...........	3 — »	5 — »
Un an........ ...	6 — »	10 — »

BOULEVARDS EXTÉRIEURS, par SERGE BASSET



BOULEVARDS EXTÉRIEURS

A mesure que le jour de l'an s'approchait, la grande Mélie se sentait prise davantage de l'envie de revoir son amoureux, Séraphin Ragot, qui, parti treize mois auparavant, au service militaire, lui manquait plus qu'on ne saurait dire.

Depuis son départ, c'est à peine si le nouveau soldat avait pu obtenir trois jours de permission. La grande Mélie se désolait à la pensée que presque toutes ses amies du boulevard Rochechouart et de la Chapelle pourraient aux jours de fête se pavaner avec leur amant de cœur au bras, dédaigneuses des œillades du passant et des propositions, les autres jours si bien accueillies.

— Pour sûr qu'il trouvera encore le moyen de se faire coller au bloc, deux jours avant la permission, songeait-elle avec mélancolie. Et, le jour du jour de l'An, au bal du *Moulin de la Galette*, j'aurai l'air d'une dinde ou d'une femme qu'on *plaque !*

Une fin de jour, elle se promenait à l'heure de l'apéritif — dame! c'est la bonne heure! — près de la gare de l'Est, quand une pensée subite traversa son esprit. Puisque Séraphin ne pouvait pas venir, si elle allait le trouver, elle, à Lunéville?

Cette idée la secoua; elle traversa rapidement le trottoir, envoya promener un solliciteur — et carrément : Dites donc, monsieur, pour qui me prenez-vous? — et alla se réfugier dans un fond de café, chez un marchand de vin ami, pour rêver tout à son aise au projet qui venait d'éclore en son cerveau. Elle demanda un Indicateur et s'y plongea, à la grande stupéfaction du garçon, peu habitué à la voir demeurer insensible aux œillades des clients.

Au lieu de rentrer directement souper chez elle, elle compta sa recette, eut une moue de mécontentement, paya sa consommation et sauta dans un fiacre : Avenue des Champs-Elysées, dit-elle.

... Lorsqu'elle revint une heure après elle monta, en chantonnant, les marches du sixième étage, où elle perchait, avec ses deux frères et ses parents.

Sur la porte, une pancarte graisseuse portait ce nom terni.

BARAGOUSSE, CHARPENTIER,
travaille à son compte,

Les frères, la soupe terminée, étaient déjà partis flanocher sur le boulevard.

— Tu rentres rudement tard, dit le père... Il est bientôt neuf heures... Y avait donc de l'ouvrage pressé au magasin?

— Oui, répondit distraitement la grande Mélie... Et puis voilà : c'est que je pars, tout à l'heure, en voyage...

— Qu'est-ce que tu dis? interrogea le père stupéfait, en curant sa pipe, pendant qu'interloquée la mère Baragousse s'arrêtait dans sa besogne.

La grande Mélie se raidit et d'une voix où perçait un brin d'émotion :

— Parfaitement! je pars tout à l'heure passer mon jour de l'An avec Séraphin!...

— T'es folle! cria la mère; t'es folle, à cette heure! En voilà du propre!

Le père, incliné sur la table, les traits tendus d'étonnement, restait silencieux.

— Non, je suis pas folle... Mais le temps me dure trop de le voir et je vais le retrouver... *Soye* pas en peine, m'man, c'est dans deux jours, le jour de l'An; je resterai demain avec Séraphin puisque j'arrive à midi, après demain, le soir du jour de l'An, je repartirai à minuit... et vous me reverrez à l'ouvrage le 2 janvier à une heure du *tantôt.*

— Non! non! je veux pas... et tu ne partiras pas, t'entends! se mit à crier la mère. T'es pas « loufoque », je pense, d'aller faire douze heures de chemin de fer, dépenser des argents fous, pour aller voir un galvaudeux... tu m'entends. Eh bien! essaye de filer.

Cette sortie de la mère Baragousse démonta un brin la grande Mélie, si résolue qu'elle fût. Elle regarda son père : la tête penchée, il allumait sa pipe avec un drôle d'air. La fille se sentit un froid dans le dos — et positivement elle trembla, lorsque son vieux vint se camper devant le poêle et commença d'un air soupçonneux :

— Ah! çà, vous autres, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?...

« Connais pas Séraphin, moi! Es-tu mariée, avec lui, Mélie, par hasard! Toi vieille, tu m'as donc caché quelque chose? Eh bien! quoi, vous restez là, comme des tourtes; faudrait voir à parler, hein? et un peu

La mère s'était remise en rageant à frotter d'un chiffon la table boiteuse. Il se fit un silence pénible. Mélie secouait la tête, d'un air de résolution.

— Voilà p'pa, dit-elle simplement. Depuis trois ans, je fréquente Séraphin.

Un violent juron lui coupa la parole.

— Ah! petite gueuse, petite traînée, criait le père. C'est comme ça que tu fais tes farces, sans prévenir! Eh ben! c'est du propre? C'était la peine que nous fassions des sacrifices pour vous élever tous, vous envoyer à l'école! Ah! nom de d'là! Vaudrait mieux, bien sûr, nourrir des chiens que de biberonner des gosses. Alors depuis trois ans?... et ton atelier alors?

— Ça m'empêchait pas d'y aller, tiens! on ne se voyait que le dimanche!

— Oui, je sais, à votre sacré bal de la *Galette!* En voilà une jolie boîte à démolir; que c'est la perdition de la jeunesse! Comme si vous pourriez pas tous, quand vous voulez rigoler, venir boire un litre, avec moi chez le troquet en bas. Mais non! il leur faut à ces demoiselles, des endroits *chics*, des endroits ousque l'on danse! Attends, je vais t'en flanquer une, de danse, moi!

La grande Mélie ne bougea pas... Son père continuait.

— Alors comme ça, ça y est et depuis trois ans! — T'avais donc rien vu, toi, la mère, que tu n'en as jamais pipé mot?

La mère répondit humblement.

— Si, si, ça finit ben toujours par se voir... Je lui en ai t'y dit, je lui en ai t'y dit, pour l'empêcher de faire la bêtise! Qu'est-ce que tu veux? Je pouvais pas l'attacher au pied de la commode peut-être!

Frappant du pied et secouant la tête, le père se promenait dans la chambre en bougonnant. Mélie avait eu un coup d'œil satisfait, comme à l'issue d'une rencontre avec un bon client. Allons! le vieux avait l'air de prendre la chose du bon côté. On allait voir.

— Qu'est-ce que c'est que ton galvaudeux? questionna Baragousse, en s'arrêtant net, les yeux inquisiteurs, le face encore rude. Au moins, c'est pas un mal bâti!

— Pour ça, non, c'est une justice à lui rendre, opina la vieille.

— Je t'crois, affirma Mélie. Dis donc qu'il n'y a pas de plus beau gars, des Batignolles à la Chapelle! Et pourtant, tu dois t'y connaître, p'pa, en beaux hommes!

A cette flatterie de petite fille, le vieux eut un grognement équivoque.

— Et il se conduit bien, au moins, avec toi? Y t'vole pas tes sous?

— Tu me crois donc une dinde! répliqua Mélie en traînant les mots. Y voudrait, d'abord, qu'y pourrait se taper, tu sais! Mais il est ben trop brave pour ça! Il a tout plein d'égard et il ne me laisserait pas achever une danse sans me payer du vin chaud... Et puis, au retour du service, nous allons nous marier — comme toi avec la m'man et nous serons bien heureux; et nous sortirons, tous les dimanches avec vous autres. Il fera ta partie : dame! il sera peut-être pas si fort que toi, quand même! — moi, puisque je serai passée au rang des anciennes, je sortirai avec la m'man — et nous vous aimerons bien, et y aura toujours du *pot-au-feu* pour vous le dimanche.

— Tout ça, c'est des boniments! cria sa mère; je veux pas, quand même, que tu partes, ce soir. T'a pas honte de nous lâcher, pour aller nocer avec un pioupiou, même qu'il n'est pas seulement caporal!... Et puis, as-tu de l'argent? Tu penses pas que nous allons t'en coller, peut-être! dis voir un peu?

Le père Baragousse qui, maintenant, traînait dans la pièce en roulant les épaules, s'arrêta net.

— Ben oui, et l'argent?

La grande Mélie eut un geste de triomphe.

— Tiens! regarde, fit-elle, en jetant sur la table un billet de cent francs et cinq pièces de dix francs? Ça vous la coupe, la babillarde, hein? Il y a là cent vingt francs pour mon voyage, vingt francs pour le père, pour qu'il se paie quelque chose de soigné, le jour du jour de l'an, et dix francs pour toi, m'man, pour tes petites douceurs.

— Ronchonnerez-vous encore, à présent? Dites-vous que j'oublie les vieux, allons!

Avec des airs de colère, la mère frottait toujours la table en grognant.

— Je m'en fiche de tes dix francs. Puisque tu as un peu d'argent devant toi, tu ferais mieux de le garder...

Baragousse l'interrompit; et, très digne :

— Où donc qu't'as pris toute cette monnaie?

— Ben voilà! répondit Mélie en traînant ses mots avec des inflexions douces. Grâce à Séraphin qui voit du monde *chic* j'ai connu un vieux très bien, qui m'aide quand j'ai besoin... N'y a que lui, par exemple; car Séraphin voudrait pas que je *soye* une traînée, n'est-ce pas?... Alors, quand j'ai besoin de galette, je lui en demande... Avec ce qui me donne, ça m'aidera à m'établir; et, en attendant, quand il me faut une petite avance, il marche et ça fait la rue Michel.

La figure du père s'éclaira... La mère bougonnait toujours, hargneuse.

— Eh ben! si t'as cette chance-là, tu devrais en profiter pour mettre de côté quelque chose — et non pas pour aller courir.

Baragousse l'interrompit.

— Tais-toi la mère; assez grogné, n'est-ce pas? Moi je trouve que Mélie a raison d'aller retrouver son homme.

D'un bond, la grande Mélie se pendait au cou de son père.

— J'étais bien sûre que tu me comprendrais, toi, p'pa... Va je n'oublierai jamais ça! Tiens, on fabrique des pipes épatantes à Lunéville qu'il m'a dit Séraphin; je t'en rapporterai une, aux pommes, tu verras!

Baragousse se dégagea, puis, d'un air bonhomme, il s'adressa à sa femme.

— Moi j'approuve Mélie. Son petit homme trime au service; elle va le voir avec l'argent du vieux; je trouve ça touchant... J'aime pas les lâcheurs et les ingrats.

« Est-ce que tu ne *t'aboulais* pas me voir, toi, la vieille, quand j'étais *paquet de couennes* au rempart pendant le siège.

« Alors qu'est-ce que ces giries? moi, je te donne la permission de partir, et tu achèteras pour moi un paquet de tabac à ton Séraphin; que tu lui diras que ça vient de moi; et que s'il a une permission à Pâques, qu'il rapplique *fricoter* avec nous...

— Alors, dit la mère radoucie, faut te préparer quelque chose pour la route?

Mélie courut embrasser sa mère.

— Pas besoin m'man; un bout de pain dans ma poche, je mangerai bien en arrivant.

— Non, non! reprit Baragousse; je veux pas que tu t'embarques comme ça, sans biscuit!... Toi, la vieille, tu vas lui mettre cuire des œufs et lui acheter un peu de charcuterie. Et moi, je vais lui tirer un bon litre de vin... Ça lui tiendra compagnie en route, à cette gosse! Allons, préparez tout, et qu'elle manque pas son train!

Et, tranquille, dans une grande sérénité d'âme, Baragousse descendit à la cave.

Serge BASSET.

L'ÉCU

Oui, Madame, ceux qui ont frappé par l'épée périront par l'épée, et celui qui a fait porter à autrui une... « auréole » gênante, à son tour la portera. Témoin l'histoire du sire de Pitensac que je vais vous conter, Madame, lequel, après avoir orné le front des maris de toute la contrée, fut fait... à son nez, à sa barbe.

Le baron de Pitensac, seigneur de Pétenler et autres lieux, avait mené comme il convient joyeuse vie jusqu'à soixante ans. Ce bel âge le surprit avec moins d'entrain, de souplesse et d'élégance, — ses jambes raidies, rouillées, se refusaient aux escalades et aux agenouillements répétés qu'exige la conquête d'un cœur, et un habile maquillage n'arrivait qu'imparfaitement à cacher toutes ses rides. Aussi les femmes commençaient-elles à le traiter *d'être insignifiant*, de *vieille perruque*, le dédaignant pour de plus jeunes.

Un matin, après s'être longuement et consciencieusement examiné dans un miroir, le seigneur de Pitensac, tout mélancolique, constata que l'heure sonnait où il n'était plus bon qu'à faire le bonheur d'une femme... légitime.

Aussitôt il fit part à tous venants de ses intentions matrimoniales.

A cette nouvelle, les veuves et les jeunes filles... mûres affluèrent. Mais le baron se montrait difficile : — il lui fallait un bouton de rose que la douce chaleur des vingt ans n'eût pas encore fait éclore.

Vous le dirai-je, Madame, ces demoiselles ne prirent pas des mines trop effarouchées lorsqu'elles connurent cette résolution : le sire avait cent bonnes mille livres de rentes et, de tout temps, hélas! l'argent a mené le monde!

Il hésita longtemps, allant de la brune à la blonde, de la potelée à la diaphane, de la sentimentale à la prosaïque,

voulant que l'épouse surpassât toutes les conquêtes passées, et se décida enfin pour Éclaire de Montonnerre, la plus jeune de toutes, dont il avait tracé sur ses tablettes le portrait suivant :

« Éclaire de Montonnerre, 17 ans, cheveux roux aux reflets de feu, grands yeux très enfoncés dans l'orbite, brillant par instants d'une lueur étrange ; nez busqué au dessin exquis ; lèvres de rubis se retroussant avec des frémissements pleins de désirs ; épaules et poitrine d'un contour parfait ; taille de guêpe et pied de poupée. »

Pauvre baron ! au bout de quinze jours de ménage, il comprit qu'il n'était plus à la hauteur de ses devoirs : il ressentait des ans l'irréparable outrage !

Alors il eut peur... une peur atroce que sa femme lui adjoignît un aide, et le démon de la jalousie, l'étreignant de ses griffes aiguës, vint lui faire endurer mille tortures. Il ne dormit plus, ne sortit plus, se cloîtra chez lui, se mit au régime de la cuisine pimentée et des écrevisses, et ferma sa porte à tout représentant du sexe fort ayant moins de quatre-vingts ans.

Ah ! pauvre baron !...

Pour un homme expert en amour, c'était bien naïf, n'est-ce pas, Madame ? Le malheureux faisait juste le nécessaire pour garnir son front de la ramure si redoutée.

En effet, l'innocente Éclaire, étonnée d'abord de ce manège et de la persistance systématique du pauvre sire d'éloigner d'elle les hommes jeunes et pleins de vie, s'ennuya bientôt de ce tête-à-tête forcé, et les comparaisons fâcheuses abondèrent.

Elle trouva son mari vieux, laid, exigeant, et les autres hommes des princes Charmant.

Mais, puisqu'elle n'allait nulle part ? me direz-vous, Madame.

Hélas ! quel homme peut empêcher sa femme d'aller embrasser sa mère, — la fatale belle-mère ! — et celle-ci en usait largement.

Isoline de Montonnerre se lamenta sur la vie faite à sa fille ; les femmes qu'elle recevait la plaignirent d'avoir affaire à un pareil Bartholo, puis les hommes lui chuchotèrent qu'elle était bien malheureuse. Et elle le crut. On lui fit la cour, elle ne se révolta point et écouta même d'une oreille très complaisante les déclarations enflammées d'Ivan Cracoski, jeune peintre hongrois des plus entreprenants, qui disait se consumer d'amour pour ses beaux yeux.

Cette intrigue à peine ébauchée n'eût peut-être pas causé grand dommage au baron, si un savant médecin, propriétaire d'un petit établissement thermal où il envoyait invariablement tous ses malades, n'était venu ordonner à Pitensac une saison à sa source, — véritable eau de Jouvence, prétendait-il, infaillible pour rendre aux maris fatigués les ardeurs printanières.

Le baron empaumé, ravi, voulut essayer sans plus tarder ce traitement merveilleux et décida de partir le soir même en compagnie de sa femme. Mais Éclaire, avec une rouerie bien féminine, simula au dernier moment un violent malaise et Pitensac, — en sa hâte, oubliant sa prudence, — partit seul.

Certes, le séjour là-bas n'était pas enchanteur : un trou affreux et pour toute compagnie un aveugle, un paralytique et un sourd, — tous convaincus à un égal degré de l'efficacité de la source, — mais qu'importait au baron ! il eût couru chercher la jeunesse — comme bien d'autres, du reste — en des lieux autrement arides.

Donc, consciencieusement, il suivit le régime, avalant des brocs entiers de la soi-disant eau de Jouvence. Mais, hélas ! au bout de quinze jours, la quantité de liquide absorbée n'avait encore produit d'autre effet que de l'appeler fréquemment en un endroit écarté où il lui était loisible de faire des rêves dorés et de se voir comme Jacob, autant d'enfants que la voûte céleste est constellée d'étoiles.

Pendant cette période de liberté si habilement conquise, sous le prétexte d'un portrait destiné à ravir l'époux à son retour, Éclaire et Cracoski passaient ensemble de longues heures, où, pour bien se pénétrer des traits de son joli modèle, le peintre l'embrassait aux yeux, le baisait aux lèvres. Aussi, malgré cette recherche scrupuleuse de l'exact, le portrait ne s'ébauchait guère.

Un jour que dans la chambre de la belle, nos amoureux redisaient pour changer l'éternel assemblage de mots dont on ne se lasse jamais : « Je t'aime !... tu m'aimes !... » la vieille nourrice d'Éclaire, confidente de ses amours, d'un air tragique vint annoncer que le baron descendait de carrosse.

— Déjà ! soupira Éclaire.

Mais, vite, le sentiment de la réalité revenu, elle clama :

— Fuyez, fuyez !

Cracoski ne demandait pas mieux, — il ne tenait nullement à faire de cette façon connaissance du mari.

— Avez-vous un escalier dérobé ? interrogea-t-il.

— Non, répondit la nourrice,

— Une autre issue à cette chambre ?

— Non.

— Nous sommes perdus ! murmura Éclaire.

Alors une épouvante, un effroi indicible les saisit ; Éclaire, presque évanouie, se laissa choir dans un fauteuil ; bêtement, la nourrice se prit à pleurer, jetant déjà son tablier. Quant à Ivan, affolé, il tournait autour de la chambre à la recherche d'un placard, tandis que le seigneur de Pitensac, d'un pas mesuré et lent, traversait le vestibule.

Soudain une idée de génie passa par la tête de l'amoureux. S'attachant rapidement le tablier de la nourrice autour du cou, il s'arma d'un pinceau et se mit à orner la porte de gigantesques arabesques jaunes, du plus beau jaune d'or.

Le mari pénétra guilleret, heureux de se retrouver chez lui, espérant au plus tôt expérimenter les bienfaits de sa cure. Mais, après avoir embrassé sa femme au front :

— Vous avez des ouvriers ? remarqua-t-il, dépité.

— Oui, balbutia Éclaire, cette porte avait besoin d'une couche...

Il eut un mouvement de vive contrariété.

Ce tiers malencontreux dérangeait ses projets, et il se mit à le regarder fixement.

Cracoski comprit qu'il n'éviterait pas une explication, — ce long silence devait finir par un terrible éclat, — et, prêt à tout, il recommanda son âme à Dieu.

Tout à coup, le baron eut un petit rire aigrelet qui fit frissonner les deux amants, puis il lança, protecteur :

— Mon ami, voilà un écu, allez donc boire à ma santé.

L'artiste ne discuta pas, ne sourcilla pas, et, empochant la pièce, s'esquiva au galop.

Et le sire de Pitensac, très satisfait de son habileté à se délivrer de l'importun, s'approcha de sa femme qui, tout danger passé, riait à perdre haleine.

Daniel RICHE.

NOCES BLANCHES

Savinien Néborom allait se marier. Était-ce un lis comme le bruit en courait parmi la petite église ?

Peut-être. Les volumes de vers qu'il avait publiés — non pour les vendre — et si joliment imprimés sur papier de Chine, à l'épaisse couverture toute blanche, ne chantaient, dans une écriture supra-artiste, mystérieuse, presque indéchiffrable, que les pâmoisons délicates des épidermes, l'agonie voluptueuses des effleurements, la mort divine des sens éperdus au pur frisson des souffles. Et jamais le hideux et bestial froissement des chairs n'avait vibré sur sa lyre qui paraissait tendue des impalpables fils de la Vierge.

A peine entré dans la vie littéraire, jeté en plein courant du vice outré, exaspéré, de la moderne jeunesse lettrée, Savinien avait pris parti pour l'outrance mystique. Chaste avec dépravation, il s'épuisait à remplacer l'action par le rêve, ayant la folie du désir de s'annihiler virilement afin d'accroître chez lui le spasme cérébral, de se créer un sens nouveau, inconnu, qui lui donnât, par le seul contact magnétique de la pensée, des défaillances de joies d'autant plus affolantes qu'elles seraient indépendantes de toute manifestation physique.

Savinien, lorsqu'il creusait cet étrange problème, sentait courir sous son front, entre les sourcils et jusqu'en ses paupières palpitantes, de bizarres frissons dont la caresse intérieure lui amenait comme le prélude d'une sensation nouvelle toute proche. Et son cerveau se tendait, prêt à s'entr'ouvrir dans une jouissance délirante et mortelle.

* * *

Des pensers si rares ne se logeaient point sous une face vulgaire. Savinien méritait un portrait. Sa tête carrée s'adornait de la soie molle et brune des cheveux, le front uni, haut, large, ouvrait un vaste chemin aux pas languissants du rêve. Sous [illegible] cils, en les deux coupes longues, étroites de ses deux yeux de jade, brillait une douce lueur phosphorescente. Si les idéales coupes rapprochaient leurs bords, le vert assombri des prunelles se veloutait, se mouillait, dégageant l'envoi fluidique d'une emprise voluptueuse impérieusement communicative. Le nez légèrement busqué affectait une forme martiale et noble, avec un rien d'hérédité lointaine d'un entêtement cruel. La bouche, au très pur dessin, fermée sous le pli des indifférences suprêmes et des ironiques dédains, en s'entr'ouvrant évoquait la morsure du tigre. La peau féminine se tachait de roseurs rapides, de bistre aux encerclements vicieux, striée d'ailleurs de bleus courants d'un sang pâle. Le poil fauve, rare, d'aspect ingénu, mais rudement jailli, enveloppait finement la bouche rouge et couvrait d'une ombre roussie le bas du mince visage appointé. Calme et fière, avec une douceur lassée, cette tête ancestrale se redressait, raide, comme en la pose arrêtée du très ancien portrait d'un jeune seigneur de la cour des Valois.

* * *

La beauté réelle de Savinien Néborom, l'élégance subtile de sa toilette et sa réputation de « chaste » lui attirait l'attention passionnée des femmes, à quoi Savinien se délectait, buvant ainsi, en les yeux de ces enamourées, les intenses et secrètes voluptés dont s'altérait sa pulpe cérébrale.

Parmi toutes, celles qu'il préférait, c'étaient les laides, très jeunes filles à peine nubiles. Ces dernières pour leur ignorance et le calme ingénu de leurs prunelles claires ; les autres pour l'ardeur intense de leurs regards qui vibraient en appels désespérés. Ces laides exaspéraient le sens érotique de son sexe cervical. Elles touchaient sa pensée de leur pensée défaillante en un spasme de désir éperdu ; et c'était comme un rapide enlacement d'hymen qui les faisait mourir ensemble d'une brusque et inoubliable volupté.

Tandis que les belles, ou les très épanouies, le scandalisaient par l'affection d'une pudeur qui révélait leur attente certaine d'un aveu visant à la possession de leurs corps tant de fois mendié. Encore parce qu'elles éveillaient en lui de charnels désirs qui nuisaient à l'atrophie calculée de son cervelet, et, par contre, au développement de la puissance jouisseuse de son pur intellect.

Et voilà que Savinien Neborom se mariait. Il épousait un être frêle et tendre ; une fillette blonde, d'une blondeur pâle, dorée à peine, à peine éclose, pas encore rosée ni aux lèvres, ni aux joues, ni aux seins, inachevée, ébauche encore ; une fillette droite et longue, tige mystique, corps impalpable fait d'ombre blonde et de vapeur liliale. Ses yeux de rêve avaient la limpidité froide des lacs endormis sur cimes neigeuses.

Savinien avait glissé vers elle par une loi naturelle et comme sur la pente d'un glacier. Il demeurait stupéfait d'avoir rencontré la réalisation à peu près vivante de son inexprimable désir d'esthète et de poète épris des sublimes passions de la vie psychique. Silencieux en ses contemplations devant la forme mystérieuse et les prunelles bleues si larges, suggestives d'hallucinations de la presque pas réelle Hermia, Savinien attendait le miracle de sa propre dévirginisation cérébrale avec l'anxiété poignante, l'effroi, le désir délirant et craintif du mage ayant accompli les rites et prononcé les redoutables formules de l'évocation.

Tandis qu'il s'attardait, sans autre action vis-à-vis d'Hermia que de la contempler, elle, autrement admirée et convoitée, faillit devenir la femme d'un autre.

Mais comme elle adorait Savinien, elle l'avertit. Et lui, subitement réveillé, se dressa avec le rugissement d'un fauve. Marier Hermia ! La livrer à la possession d'un mâle ! Il manqua de tuer père et mère dans son effrayante indignation.

Alors, et pour garder intacte la virginité du lis en l'idéale blancheur duquel son âme buvait d'incomparables délices, lui-même il l'épousa.

* * *

Et ces noces mystiques s'accomplirent dans un décor exagéré de splendeurs immaculées. Du parvis du temple jusqu'au chœur, traînèrent sur le sol de lourdes tapiss

CAUCHEMAR



La marmite est cassée !

Dessin de G. PAYEN.

Paroles de SÉMIANE.

CELUI QUI S'AMUSE

Musique de Paul HUCKS.



[illegible] s'accroissait d'un effeuillement prodigieux de roses pâles, de jasmin et de myrtes. Les sièges des époux, en argent mat, étaient couverts de peaux de cygnes. Un cordon de fleurs d'orangers courait en spirales grimpantes autour des piliers fourrés d'hermine. Et Savinien, vêtu d'un habit de satin blanc, la boutonnière ornée du virginal bouquet, parut, menant l'éclatante blancheur d'Hermia enfouie sous des nuages de tulle et poudrée à frimas comme une petite marquise d'antan. Sa traîne, bordée de lophophore, paraissait voleter et comme si l'idéale fiancée, presque divine, ne marchait point, mais, si légère, effleurait à peine le sol dans le soulèvement frissonnant de ses longues ailes.

Au moment de l'union, Savinien évita de refermer ses doigts sur la petite main frêle qui, pour obéir au prêtre, s'était posée, nue, dans la nudité de sa main. Ce grossier contact lui parut un outrage à la pureté d'Hermia; et, la voyant pâlir, il s'affola, craignant qu'elle ne vînt à défaillir, comme une hermine souillée, pour avoir seulement frôlé de sa paume diaphane la tiède chair des doigts tremblants de l'époux. En même temps, son douloureux désir s'abreuvait de délices aiguës à respirer, plus intense, le parfum d'immortelles puretés qu'exhalait cette vierge-fleur.

Cependant, les rites accomplis, les formalités diverses achevées, Hermia et Savinien se retrouvèrent seuls, après quelques heures de route, dans un vieux château tourangel en lequel Savinien avait fait dresser la tente nuptiale.

Ce n'était ni la chambre antique des aïeux, ni même la royale alcôve, dans laquelle, une reine, un soir, avait daigné dormir, et depuis lors respectée. Ce fut en l'oratoire à la voûte peinte, aux gothiques vitraux, à l'autel d'albâtre et d'argent fin, à la merveilleuse lampe ciselée, incrustée de gemmes, ornée de pendentifs de cristal et d'opale que Savinien voulut, pour cette nuit, veiller; elle déesse, sur l'autel envoilé, comme une barcelonnette d'enfant, de dentelles drapées aux bras tendus des anges de marbre; lui, prêtre étrange, couché sur les marches, dans le prosternement de l'extase.

***

Et, minuit sonnant, l'autel étant paré d'un amoncellement de fleurs aux coroles lactées, la chapelle jonchée de l'effeuillement des roses, la lampe étincelante et miroitante dans toutes ses facettes allumées, Savinien entra conduisant la fiancée naïve et pâle, long vêtue de voiles soyeux qui moulaient son corps frêle d'une blancheur nacrée de brume.

Elle, surprise, mais tout de suite amusée du décor nuptial étrange, se prit à jouer à travers les fleurs, à soulever les dentelles où s'envolaient les chérubins nus, à jeter par poignées autour d'elle et en tournoyant comme en des jeux d'enfance, les pétales embaumées des lis. Et, légère, bruissante, elle dérangeait l'harmonie de sa robe de déesse, en retroussait les pans sur mon bras, négligeait de ramener sur son sein, peu à peu découvert, les voiles qui glissaient, la dévêtant de brume.

Voilà qu'elle apparaissait avec la roseur liliale de sa chair, la forme gracile de sa gorge encore, mais déjà exhalant de sa verdeur gamine l'âpre parfum troublant d'une féminité toute proche d'éclore. Et tandis qu'elle gazouillait, innocente, échevelée, rieuse, et se mouvait, zézayante, sa langue rose frôlant comme une rapide abeille le calice ouvert de sa bouche pâle, et pure, Savinien, étendu sur les marches, se soulevait lentement, haletant d'épouvante.

A cette heure suprême où son âme attendait, de la seule contemplation de cette vierge idéale, l'imaginative jouissance d'une possession purement psychique devant lui donner l'innomée et inconnue volupté, voilà que sa surexcitation célébrale s'apaisait, se modifiait, s'immobilisait en une stupeur d'angoisse. Oh! sacrilège! L'être qui voletait là, autour de lui, dans sa blancheur de rêve, ce n'était plus avec sa pensée extasiée qu'il le convoitait, mais avec ses bras, ses lèvres, tout son corps ému d'un puissant besoin d'amour. Soudainement cette enfant lui apparaissait dans la gloire éblouissante de son sexe; c'était la femme, et cette femme était sienne.

Il rampa sur ses genoux, étouffant les sanglots qui brûlaient la gorge; puis il se redressa pour fuir, car un combat terrible se livrait entre son imagination dévoyée par la tentation démente et son corps dont l'éveil brutal le martyrisait. Ensuite, une honte lui fit détourner la face et clore ses yeux, en lesquels son désir flambait. Et il demeurait hagard, chancelant, dans cette chapelle embaumée où couraient, ses vêtements défaits, la vierge rieuse et douce, peut-être étonnée de l'éloignement de l'époux.

Soudain, elle fondit sur lui, en ses jeux, tenant comme une lance la longue tige d'un lis clos, et le frappa au cœur. Puis, renversée, le sein jaillissant, maniant la hampe verte comme une épée de combat, elle l'appela, guerrière mutine, candide et affolante. Alors Savinien courut sus, l'enveloppa de ses bras, l'enleva. Hermia se trouva couchée sur l'autel, parmi les dentelles que les anges soulevaient de leurs bras tendus.

Déjà, tremblante et vaincue, la fiancée fermait ses yeux ravis, lorsqu'un rugissement la rejeta debout, frissonnante. Savinien se tordait au pied de ce lit d'amour, se refusant à la profanation. Non, il ne souillerait pas cette vierge; non, il ne briserait pas à tout jamais la coupe divine en laquelle son âme avait aspiré de boire les seules voluptés pures, immatérielles. Non! non!...

Elle, penchée vers lui, se croyant fautive, maintenant implorait, de tout son être offert, elle ne savait quel baiser tendre, dont le pressentiment l'empourprait, laissant à ses yeux leur languide ignorance. Comme elle l'attirait de ses mains frêles et portait à la bouche de Savinien la pâleur de sa bouche ouverte, il s'élança, éperdu, sur la couche sacrée, criant à Hermia, sa femme, le mot des irrémissibles désirs, le mot qui prend et possède...

. . . .

***

... Mais, soudain, flagellé par le brusque réveil de l'Idée, Savinien se cabra, se rejeta en arrière, victorieux enfin de l'animalité vaincue. Alors, bramant son triomphe en un râle à la fois douloureux et cruel, il fit d'un geste, autour du mince cou long et souple, vite ployé, de la vierge sans défense, un collier rigide. Et dans un lent écrasement, il brisa la douce fleur immaculée, le lys inviolé qui mourut dans sa gloire.

Mourante, Hermia avait ouvert démesurément les yeux; ainsi larges et clairs, sans doute ils dévoilaient le vertigineux mystère que Savinien, penché sur eux, cherchait, car il frissonna, violemment attiré par ces prunelles bleues jaillissantes en lesquelles surgissait, dévoilée, la petite âme épouvantée d'Hermia, cette âme que Savinien, uniquement épris du pur hymen psychique, appelait, buvait déjà de son âme extasiée. Et ce baiser mortel, qu'il avait attendu, il le reçut enfin en spasme cérébral si délirant et si cruellement voluptueux qu'il défaillit brusquement et roula sur l'autel foudroyé!

Ainsi demeurèrent gisants ces chastes époux des noces idéales, parmi les voiles blancs et dans l'écrasement des myrtes, semblables, en leurs vêtements éclatants, à deux grands cygnes morts tandis qu'ils s'embrassaient, les ailes mêlées.

Georges de PEYREBRUNE.

CELUI QUI S'AMUSE

Au fond des cabarets fameux
Avec des gommeux
Faisant de grands gestes,
Il s'offre des plats indigestes.
C'est de rigueur un souper fin
A plusieurs services
Buvant sans soif, mangeant sans faim.
Il nourrit ses vices.
Ces plats font un affreux mic-mac
Dans son coffre qui les refuse;
Il a bien mal à l'estomac
Celui qui s'amuse.

Chacun devant mener grand train
Il court le serin
Chez des créatures
Dont il règlera les factures.
Auprès de la belle, fourbu,
Il s'endort à un somme
Et sans même toucher au but,
Allonge la somme.
« Ça coûte un prix exorbitant
L'amour, dit-il, et puis ça m'use! »
Il se ruine en s'éreintant,
Celui qui s'amuse.

Par les glaçantes nuits d'hiver
Sur le tapis vert
Notre homme se pique
De rouler la dame de pique.
C'est elle qui va l'étriller.
Le pauvre a la guigne
Et sa fortune à l'usurier
File en droite ligne,
Ayant dans sa bourse un grand creux.
Il rentre la mine confuse;
Il est souvent très malheureux,
Celui qui s'amuse.

Il a beau changer de climat,
Devenir lama,
A sa fantaisie
Parcourir l'Europe et l'Asie,
Toujours poursuivi par l'ennui,
Le jour il végète.
Et même s'il ronfle la nuit
En rêve il s'embête.
Puis, certain soir désabusé
Et ne se trouvant pas d'excuse,
Il crève sans s'être amusé
Celui qui s'amuse.

SÉMIANE.

UNE PAGE DE HAINE

Quand le comte Henry de Grandlieu, un gentilhomme de quarante ans, chauve et ruiné, vint demander à M. Sautereau, un riche commerçant retiré des affaires, la main de sa fille Jeanne, âgée de vingt ans, ce dernier en fut extrêmement flatté.

Et le mariage eut lieu deux mois plus tard.

Jeanne avait eu beau pleurer et répéter qu'elle n'aimait pas M. de Grandlieu, son père fut inflexible. Il croyait faire le bonheur de sa fille en la mariant à un comte : il prenait pour de l'enfantillage son refus et ses larmes.

Un vieux bourgeois retiré de commerce est-il fait pour comprendre le cœur d'une jeune fille?

Ah! si la mère de Jeanne avait vécu, elle eût, certes, usé de l'influence qu'elle exerçait sur son mari pour le décider à rompre ce mariage qui déplaisait tant à sa fille. Mais la pauvre femme reposait depuis plus d'une année dans le caveau Sautereau au Père-Lachaise (caveau bien imposant, contenant douze places de repos éternel), et Jeanne n'avait personne qui fût capable de la soutenir, de l'aider dans sa lutte contre la volonté paternelle.

M. Sautereau était loin de se douter (et Jeanne n'aurait jamais osé le lui avouer ouvertement) que sa fille aimait follement son professeur de musique. Comment cette idée eût-elle pu lui venir à l'esprit?... D'abord, ce jeune homme était plutôt laid que beau, et puis... un professeur de musique!... ça ne compte pas, ça n'existe pas pour un rentier qui se respecte. C'est un monsieur qu'on prend à son service pour apprendre son métier aux enfants, un pauvre diable qui crèverait de faim si des bourgeois ne lui payaient pas ses cachets... Aussi, pendant les deux années qu'Alfred Latour venait à la maison, trois fois par semaine, pour ses leçons, M. Sautereau ne faisait-il pas plus d'attention à ses visites qu'à celle du frotteur et du laitier. Il s'était habitué à les voir, tous les trois, aux jours et aux heures fixes, et les considérait comme faisant partie du train de sa maison.

Quand, huit jours avant le mariage de Jeanne, Alfred Latour vint pour lui donner sa dernier leçon, la jeune fille le reçut les yeux remplis de larmes, la voix entrecoupée de sanglots. Jusque-là, ni elle ni lui n'avaient jamais prononcé un seul mot au sujet de l'amour profond qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Et cependant, combien de fois ils s'étaient avoué leur passion! Mais c'étaient des aveux sans paroles. C'était le piano, le vieux piano qui faisait partie de la dot de Jeanne, qu'ils avaient pris pour confident de leurs sentiments, pour messager de leurs déclarations réciproques...

C'est en lui jouant de ses mélodies à lui, pour elle composées, des mélodies où il avait mis tout ce qu'il sentait de beau, de noble et de passionnel dans son âme, qu'Alfred Latour se fit aimer de Jeanne. Il éveilla en elle des sentiments qu'elle avait ignorés jusqu'alors, il fit vibrer dans son cœur des sensations qui la remplirent de bonheur. Peu de temps après, elle jouait de mémoire toutes les mélodies d'Alfred, et, depuis, ils passaient des heures entières à les jouer ensemble, à quatre mains, trouvant, dans cette communion de leurs sentiments, les joies les plus profondes : joies d'amants platoniques et d'artistes.

Les mélodies d'Afred comportaient toute la gamme des états graduels d'un être humain qui aime. Après les premières sensations, les premières vibrations, les premiers tâtonnements, c'était l'attachement aveugle, l'inquiétude, la jalousie inconsciente, le désir... Seules, les joies de la possession y manquaient...

La dernière leçon de Mlle Sautereau se passa comme dans un rêve. En une heure de musique, Jeanne et Alfred revirent les deux années qu'ils venaient de traverser, leur amour naissant, l'espoir indéfini d'un avenir vaguement beau qu'ils avaient caressé naïvement, toutes les douceurs de deux âmes pures qui s'aiment... et tout cela s'effondrant dans un désespoir équivalant à la mort.

Quand Alfred se leva pour partir, Jeanne, fondant en larmes, se jeta à son cou, approcha sa bouche de la sienne et posa un baiser sur les lèvres brûlantes du jeune homme : ce fut leur premier baiser. Et elle lui dit d'une voix tremblante :

— Attends-moi demain chez toi... Je ne sais pas encore l'heure à laquelle je pourrai venir... mais je viendrai sûrement... Attends-moi toute la journée...

Et, en effet, le lendemain matin, à la première heure, elle sortit sous prétexte d'aller faire des achats dans un magasin voisin, et courut au domicile de Latour. Il l'attendait... et, sans mot dire, ils s'aimèrent...

Une heure après, Alfred s'assit à son piano, et il joua à la bien-aimée un air nouveau, une mélodie qu'il ne lui avait jamais jouée jusqu'alors : le poème de la possession...

II

Jeanne et Alfred étaient des romantiques. Ils ne savaient pas aimer à la bourgeoise. Ils auraient pu, une fois Jeanne mariée, s'adonner à l'amour adultérin : ils n'en firent rien. Jeanne resta fidèle à son mari, comme elle le lui avait promis devant Dieu.

M. et Mme de Grandlieu eut un fils qui naquit neuf mois après leur mariage : neuf mois moins un jour, pour être exact... On lui donna le prénom d'Alfred suivant le désir de la mère.

Deux ans après son mariage, Jeanne apprit la mort de son ancien amant. Elle en souffrit beaucoup, d'autant plus qu'elle n'avait personne pour la consoler, sauf son fils, trop petit pour comprendre sa douleur... et le vieux piano, confident de ses anciennes amours.

Quand M. de Grandlieu voyait sa femme embrasser le petit Alfred, les yeux remplis de larmes, larmes qu'elle cherchait à contenir avec une sorte de rage, il lui disait d'un ton paternel :

— Voyons, Jeanne, qu'avez-vous ? Encore ces nerfs ! Ah ! les femmes, quels êtres bizarres !...

S'il avait été plus observateur, s'il avait appris à connaître le cœur féminin et à deviner ses secrets par un de ces petits riens qui disent tout, il eût lu dans les yeux de Jeanne des éclairs de haine, pendant qu'il s'amusait à la gronder ainsi ; il se fût aperçu que sa bonhomie, que sa douceur même l'exaspéraient ; il eût compris qu'il était détesté de sa femme.

M. de Grandlieu n'était pas un méchant homme. Il était plein de prévenances pour Jeanne et faisait son possible pour lui rendre la vie agréable : il n'y réussissait pas, voilà tout.

Le comte avait une passion : le jeu. Comme il n'avait point de veine, — à l'*Épatant*, on l'appelait « le Porte-guigne », — la dot de Jeanne ne tarda pas à disparaître. Heureusement pour M. de Grandlieu, le vieux Sautereau mourut subitement. Jeanne, sa fille unique, hérita d'un demi-million... et le comte put s'adonner, à tête reposée, à ses combinaisons mathématiques qui devaient l'aider à regagner au baccara ce qu'il avait perdu jusque-là...

Trois années s'écoulèrent de la sorte. Sous prétexte de faire des placements plus avantageux, M. de Grandlieu avait retiré tous les capitaux de sa femme des établissements de crédit où ils étaient déposés, et les avait replacés chez un banquier de sa connaissance, à son nom, afin de les avoir à sa disposition à tout instant... Il jouait... et il perdait toujours...

Et il arriva ce qui devait arriver : une nuit, le comte sortit de son cercle complètement ruiné.

Tout d'abord, il songea au suicide. Mais, aussitôt, il abandonna cette idée. Il n'avait pas le droit de se tuer, ayant une femme et un enfant. Et il décida de tout avouer à Jeanne. Que diable ! il n'était pas le seul dans un pareil cas. Il tâcherait de trouver une situation, il se mettrait à travailler pour nourrir sa famille.

III

Quand, d'une voix émue, M. de Grandlieu eut mis Jeanne au courant du désastre, cette dernière fut prise d'un accès de colère terrible. S'il ne s'était agi que d'elle, elle eût été, certes, plus indulgente : elle tenait si peu à l'argent ! Mais c'était son fils qui était en jeu ; c'était la fortune de son enfant que M. de Grandlieu avait dissipée. Son amour maternel la rendit intraitable ; elle jugea la conduite de son mari comme indigne de la moindre circonstance atténuante. Elle devint une lionne qui défend ses petits ; elle eût tué le comte sans un mot de pitié, si sa mort eût pu lui rendre la fortune perdue.

Et elle sentit grandir dans son cœur, plus puissante que jamais, sa haine contre cet homme qui avait joué un rôle si néfaste dans sa vie. Elle avait été heureuse, jeune... elle aimait. Il vint lui arracher son bonheur ; il lui enleva toutes ses joies, toutes ses espérances de jeunesse. Il ne lui restait à présent qu'une consolation dans sa vie grise et avortée : son enfant. L'homme de malheur eut soin de le ruiner, de l'exposer à la misère, à la terrible lutte pour le morceau de pain quotidien.

D'une voix sourde et en lui indiquant la porte d'un geste bref, elle lui dit :

— Vous êtes un misérable, allez-vous-en !

— Jeanne, fit le comte, je vous en supplie... ne me parlez pas ainsi... Je suis votre mari...

— C'est vrai, hélas ! Maudit soit le jour où vous avez franchi le seuil de notre maison ! Vous m'avez épousée, malgré moi, pour ma fortune. Vous étiez ruiné, il vous fallait redorer votre blason et, comme on dit vulgairement, faire une fin. Vous vous étiez dit, en me voyant : « Cette petite dinde fera bien mon affaire. » Et, homme sans conscience, gentilhomme sans honneur, vous avez volé la petite bourgeoise, assez bête pour avoir eu confiance en vous... Je suis pauvre à présent... pas le moindre héritage à l'horizon... Eh bien ! que faites-vous encore ici ? Vous voulez jouir de ma douleur, admirer votre œuvre ?... Cela, je ne le permettrai pas... Allez-vous-en !

— Jeanne, vous êtes trop cruelle ! implora le comte, abattu. Je suis un grand coupable, je le sais. Mais je tâcherai de réparer mes fautes, croyez-le. Je me mettrai au travail, je trouverai une situation... Nous pourrons être encore heureux, en somme.

Et, après une pause :

— Je vous aime tant, Jeanne !...

— Et moi je vous hais ! lui cria la jeune femme. Je vous ai toujours haï, d'ailleurs. Vous auriez dû vous en douter...

— Jeanne, assez ! C'est épouvantable ce que vous me dites là... Vous m'affolez... Après tout, je ne suis pas un étranger ici... Vous me chassez comme un larbin... Vous oubliez votre enfant... mon enfant !

— Ah ! *votre* enfant ! hurla Jeanne, parlons-en ! Eh bien ! monsieur, sachez-le, il n'est pas à vous, cet enfant... Il est à moi, à moi toute seule. Vous m'avez épousée enceinte de vingt-quatre heures... Oui, Alfred est un bâtard... un bâtard, grâce à vous. Si je ne vous avais pas connu, j'aurais pu épouser l'homme que j'aimais. Mon père m'a forcée à me sacrifier, croyant faire mon bonheur en m'attachant un comte d'opérette... Vous avez bien voulu vous prêter à cette combinaison... Vous avez épousé une femme qui avait appartenu à un autre ! C'est avec joie que je vous le dis aujourd'hui... Voilà ma vengeance !... C'est le triomphe de ma haine !...

— Vous mentez ! cria le comte hors de lui, suffoquant sous le sang qui lui montait à la tête.

— Non, je ne mens pas, répondit Jeanne avec un rire cruel.

Et, comme folle, elle courut dans la chambre du petit Alfred, le prit par la main et l'emmena devant le comte.

— Dis-lui, cria-t-elle au petit garçon, étonné de cette scène et n'y comprenant pas grand'chose, dis-lui donc que je ne mens pas, dis-lui que tu n'es pas son fils !...

Ce dernier coup fut trop terrible pour le comte. D'un mouvement brusque, il porta la main vers son cœur, chancela et s'affaissa sur le parquet.

Les domestiques accoururent... Il était mort.

Victor JOZE.

UN TENDRE

(Suite.)

La lampe les éclairait tous deux ; l'abat-jour encerclait leur tête de son orbe de lumière. Jeanne regardait Clairain, elle le regardait mieux, plus longuement. Il y eut une minute d'attente pendant laquelle ils se devinaient. Comme elle laissait retomber sa main, lui, pour parler, dit :

— Vous avez une main de petite fille, vous savez, une main de petite fille qui joue dans le sable, de gamine espiègle qui touche à tout, et c'est drôle, cela entre parfaitement dans l'idée d'ensemble que je me suis faite de vous, car je vous connais tellement, je vous comprends si bien que rien ne m'[illegible] je vous découvre chaque jour... Votre être physique porte le reflet exact de votre être moral.

Les fenêtres étaient entr'ouvertes. De l'air tiède entrait. Les roulements de voitures sur la rue de Rivoli semblaient plus sourds dans la nuit. Des Tuileries, montait l'odeur des fleurs [illegible] dernière senteur des fleurs [illegible] tenant que le jardin était [illegible] nul bruit. Mais Jeanne remarqua pour la première fois que Clairain était habillé de noir, [illegible] :

— Vous êtes en deuil ?

— Non, dit-il.

— Alors, pourquoi portez-vous toujours des vêtements si sombres ?

Il eut un geste pour exprimer le peu d'importance qu'il attachait à ce détail. Mais elle insista :

— Si, je veux que vous preniez des couleurs claires. Cela vous vieillit trop, ce vilain noir... Et puis, vous vous tenez toujours courbé, il faut vous tenir droit, ne pas perdre un pouce de votre taille, vous m'entendez ?

Il fut surpris qu'elle s'occupât de lui ; le ton affectueux dont elle lui parlait était si inattendu qu'il s'approcha d'elle encore, mit la tête contre son bras, se faisant petit, et il dit tout bas :

— Je vous aime.

Elle lui sourit, comme si elle l'approuvait. Des paroles venaient à ses lèvres, elle hésita à les dire ; puis, résolue :

— Écoutez, Clairain ; je suis franche et loyale ; je ne vous ai jamais encouragé, je n'ai jamais été coquette avec vous, eh bien ! écoutez, je crois que vous êtes sincère, que vous m'aimez ; j'ai beaucoup réfléchi à cela, beaucoup... Maintenant, je vous dis : Travaillez, je ne veux pas être un obstacle dans votre vie, je veux que l'affection que vous avez pour moi vous donne de la force, du courage et du talent ; soyez un ami tendre, sincère, dévoué, et je sais une femme qui vous sera éternellement reconnaissante de l'avoir comprise, et qui vous assure déjà qu'elle vous aime comme une sœur, comme une grande sœur...

Il resta la tête contre son bras, à la regarder, très près. Ce qu'elle venait de lui dire le rendait heureux et il n'éprouvait pas le besoin de faire des phrases et des gestes, ses yeux disaient toute sa gratitude, et ils étaient humides, pleins de tendresse et de dévouement. Ce bras qu'il sentait contre sa joue sous le frêle tissu de soie de la manche, cette femme qui respirait près de lui et qui parlait doucement, cela le mettait dans une atmosphère de rêve, et il s'abandonnait délicieusement, comme s'il s'envolait, comme s'il changeait de vie, extasié.

Mais elle se leva, se reprenant tout de suite, le fit lever aussi, et lui mit sur la tête son chapeau.

— Maintenant, il faut vous en aller.

— Quand vous verrai-je ? demanda-t-il.

Elle le poussait dehors, lentement; elle répondit :

— Je ne sais pas... Je vous écrirai...

Près de la porte, il s'arrêta, lui prit la main, implora :

— Je vous en prie, demain, ne me refusez pas...

Elle réfléchit une minute, et l'air sérieux :

— Ecoutez, j'irai au Bois à cinq heures. Trouvez-vous aux Acacias, devant le Tir aux pigeons, je ferai arrêter.

Et comme il partait, elle lui abandonna sa main qu'il baisa; puis, sur lui, la porte se referma très vite.

XI

Un soleil de cinq heures pleuvait sur le Bois, sur les jolies découpures vertes, et le feuillage s'imprégnait de sa lumière et semblait s'égoutter comme une éponge trop emplie. Le gazon buvait doucement ces gouttes, pendant que couraient sur lui des frissons de plaisir qui rabattaient ses franges dorées. L'air était tiède, et il faisait délicieusement bon sous les acacias, le long de cette allée sablée, d'un jaune calme et clair, où l'ombre oblique des fûts traçait des lignes d'obstacles. Une odeur de fleurs mêlées, odeur indéfinie et comme lointaine, passait en légers souffles.

Clairain monta lentement vers le Tir aux Pigeons. Il était heureux à ce moment, si pleinement heureux qu'il lui semblait porter en lui la joie éparse de l'air, du ciel, du temps, des êtres. Ce soleil qu'il voyait partout n'émanait-il pas de lui? N'était-ce pas lui qui, prodigue, laissait aller aux autres le bonheur dont il était empli?

Elle allait venir, tout à l'heure elle serait là, et il revoyait son bon sourire de la veille, le geste qu'elle avait eu pour lui tendre sa main qu'il avait baisée. Il se grisait de cette vision, forçait son esprit à retrouver les détails de sa physionomie, son regard, son air affecteux et tendre. Comme elle était jolie ainsi, toute simple, exquise d'abandon! Maintenant qu'elle lui avait dit son secret, elle lui apparaissait plus femme, plus accessible, et de savoir qu'elle avait souffert, qu'elle souffrait encore, il entrait dans son amour pour elle quelque chose de très doux qui devait être de la pitié.

Il atteignit le grand abri qui s'élève devant la plaine, devant le Tir aux pigeons. Une grande nappe d'ombre en tombait, et sur des chaises, sur des bancs, des gens étaient assis. La plaine, tout unie, leur faisait un fond vert, un fond de gazon joli et doux où le soleil éployait ses rayons légers et fins, pareils à l'éventail doré d'une grande chevelure blonde. Clairain eut un coup d'œil pour ce tableau parisien.

En groupe, des jeunes filles causant discrètement avec de gentils gestes étaient dans leurs fraîches toilettes, comme de grandes fleurs vivantes. Sur un banc, un soldat bâillait d'ennui, tandis que derrière lui, sur une chaise, un monsieur dont la chaussette de couleur vive apparaissait au-dessus de l'étroit soulier verni, avait, en observant une jeune femme en mauve arrêtée quelques pas plus loin, une physionomie immobile, un air artificiel, un air de chose peinte, de gravure découpée, de figure de musée.

Alors Clairin s'assit lui-même et regarda défiler les équipages. Le fleuve coulait ininterrompu, avec des éclats de lumières et de couleurs, çà et là, l'éclair d'une gourmette, la luisance d'un vernis, la tache vive d'une ombrelle, un coin de visage, un chapeau apparu. Une famille dans une tapissière semblait égarée là, dans ce défilé élégant; un gommeux maigre, en un fiacre que traînait une sautillante haridelle à l'air d'araignée poussiéreuse, faisait une note comique; dans une victoria, un gros monsieur riait tout seul. Et le fleuve coulait plus épais, plus compact, et dans l'espace, des sourires volaient, des saluts s'échangeaient, muets.

Parmi ces équipages, il chercha le cocher de Jeanne et il ne vit pas Rosel qui descendait de voiture et venait à lui. Ils étaient très amis à présent, et ils ne pouvaient se rencontrer sans parler d'elle.

— Eh bien! mon cher, qu'est-ce que vous faites là? Vous attendez quelqu'un?

Il fut gêné, il répondit :

— Non, je suis venu flâner, rien ne m'amuse comme de regarder passer les gens.

Rosel s'assit près de lui et sa main, gantée de blanc, le prit à l'épaule familièrement.

— Dites donc, vous êtes bien empressé auprès de Jeanne depuis quelque temps. On ne voit plus que vous chez elle, dans sa loge. Tous mes compliments, mon cher.

Il semblait s'installer là avec l'intention de ne pas le quitter. Clairain fit un effort pour sourire.

— Ce n'est pas comme vous, on ne vous y rencontre plus.

Alors, l'autre se rapprocha avec un air confidentiel, pendant que ses gants blancs devenaient envahissants, s'accrochaient au bras de Clairain, à son épaule, au revers de sa veste, à ses boutons.

— Oh! moi, mon cher, je travaille, je travaille pour elle... Une pièce, une machine à grand spectacle où elle aura un rôle, vous verrez... Ah! on ne la connaît pas encore, notre grande artiste, on ne sait pas tout ce qu'elle peut faire... C'est étonnant, mon cher, une souplesse et une intelligence, et un sens des moindres choses!... Une merveille!... L'avez-vous observée? C'est la femme dans son plein épanouissement, c'est la femme avec sa grâce féline, haïssable et adorable. Et savez-vous ce qui fait sa force? C'est qu'elle est tout entière à son théâtre, qu'elle lui donne toutes ses heures, toute sa vie. Pas le temps de penser à autre chose. Ainsi, tenez, pour vous montrer comme tout le reste disparaît pour elle; il y a des fois qu'elle me dit : « Viens demain sans faute, nous sortirons. » — Et quand j'arrive, elle s'étonne : « Qui est-ce qui t'a dit de venir? » — Elle a déjà oublié!

Il s'interrompit pour saluer une femme qui passait. Elle lui sourit, s'arrêta. Alors, tout de suite, il serra la main de Clairain.

— Vous permettez, au revoir!

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant G. CLÉMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 21. Edition de Paris : 5 centimes. 27 MAI 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Trois mois { Départements. 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois.......	1 fr. 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LA POISSONNIÈRE, par AUGUSTE MARIN



LES POÈTES DE L'AMOUR

BARCAROLLE

Si tu veux, chère, nous irons
Voguer sur l'océan du Rêve,
Vers des pays où feront trêve
Les douleurs dont nous périrons...
Si tu veux, nous nous en irons
Sur une barque nonchalante :
Tu chanteras d'une voix lente,
Et je tiendrai les avirons.

Quand sur nous descendra le soir,
En un décor d'apothéose,
Vers le couchant bleu, pourpre et rose,
Vers l'étincelant ostensoir
Qui rutile au ras des flots d'or,
Volera notre âme languide...
Et Vénus, l'astre qui nous guide,
S'éveillera, quand tout s'endort...

Un dais brodé de diamants,
Sur nos fronts déploiera ses voiles,
Son velours noir semé d'étoiles...
Alors, nous serons les amants.
Nous aurons d'éperdus baisers,
Puis après les hâtes, les fièvres,
Des caresses douces et mièvres,
Des recueillements apaisés...

Nous voguerons vers l'Inconnu,
Vers le Mystère, vers la Rive,
Où l'âme d'un coup d'aile arrive,
Mais où nul n'est encor venu.
Et divinisés, nous aurons
Les plaisirs des Dieux en partage!
Mais près de toucher au rivage,
Alors, nous nous éveillerons...

Gaston DERYS.

LA POISSONNIÈRE

De bon matin, pendant qu'à la Poissonnerie s'installent paisiblement les marchandes en place, la poissonnière ambulante accroche à l'attache de son tablier la balance romaine, charge ses deux paniers et, par tous les temps, pourvu que les bateaux aient débarqué la pêche, se met en route bravement.

— Que je suis belle aujourd'hui!... Venez voir! je suis fraîche!

C'est de sa marchandise qu'elle veut parler; mais quelle gentille façon de l'annoncer! et comme ils ont beau jeu, les promeneurs désœuvrés qui dévisagent en riant la marchande, jeune, jolie, et l'approuvent de la tête!

— Ah! va, petit monsieur, elle n'est pas pour toi, la bonne pêche!

La poissonnière au regard moqueur se retourne à demi, puis elle passe, dans un balancement d'une lassitude charmante, en arrondissant sur les hanches, avec un galbe parfait, ses bras nus jusqu'au coude.

On dirait qu'elle a pris aux marins du Sud ce mouvement de roulis auquel le buste s'accoutume sur le pont du navire, cette démarche qui révèle la race et distingue la Marseillaise de Saint-Jean.

Elle va faire sa tournée matinale, en jupe courte, en souliers fins; elle monte et descend les rues de « son quartier », sachant bien par quel point il faut prendre la clientèle, connaissant son monde enfin, s'arrêtant avec complaisance devant telle maison, et passant dédaigneusement devant d'autres. Sur le seuil d'un magasin dont la porte est ouverte, elle dépose ses paniers.

— Bien le bonjour! Que me prenez-vous, ce matin? Ma belle, j'ai pour vous des rougets de roche. S'il vous fallait du poisson de palangre, je n'aurais pas pris la balance; mais je connais vos goûts, et ces rougets, je vous les réserve...

Gracieuse et tentante, elle tient par la queue son poisson qui fleure l'algue; elle le caresse des doigts : elle le mange des yeux! Quelle grillade! On sent, rien qu'à y songer, l'odeur du lit de fenouil grésillé par le feu.. La marchande en parle précieusement, comme si elle vendait en même temps sa recette, et, ma foi! elle donne envie d'y goûter.

Quand il s'agit d'une « pratique », d'une cliente de tous les jours, et qu'elle n'a rien qui lui plaise, la poissonnière est avenante tout de même; elle reprend ses paniers en disant : « A demain », et s'intéresse, avant de partir, aux petites affaires de la maison. Les enfants vont bien?... L'aînée va donc faire sa première communion?... elle sera jolie comme un sol, avec sa robe blanche à la nouvelle mode... La plus petite commence à bredouiller quelques mots... en français, madame! les enfants d'aujourd'hui vous parlent toutes les langues, et donnent tout de suite dans le grand!... Allons, bon salut, ma belle, et longuement!

Mais qu'une acheteuse de rencontre se hasarde à tourner et retourner le poisson, pour le marchander ensuite, pauvre d'elle!

— Il n'est pas assez frais, peut-être, pour votre face blême?...

— Ne vous fâchez pas... je vous trouve chère, voilà tout.

— Allons, ma petite caille, je vous lèverai quelque chose. Je veux que vous me reconnaissiez à l'avenir. Mais regardez ce poisson; il est frais comme vous, dame!... il ne veut pas mourir, tenez! C'est la livre qu'il vous faut?

— Non, je ne prendrai pas de poisson aujourd'hui.

— Oh! *macaque!* tu pouvais le dire plus tôt, avant de tout remuer! Mademoiselle de la Bourse-Plate... nous ne sommes pas dans ses prix!

La ménagère, honteuse, s'en va rapidement, car elle connaît les litanies de la poissonnière, et, depuis longtemps, se garde d'y répondre l'*amen*. Mais celle-ci, avisant une amie qui traverse la rue :

— Dis, Finon, tu l'as vue, la dame? elle a la capote! il ne lui manque que le chien! *Buai!* ce petit monde vous porte malheur : je vais faire la croix sur mes paniers.

Elle s'est enfin arrêtée au coin d'une rue. Maintenant qu'elle a terminé sa tournée, il lui reste à vendre quelques rougets. Il s'agit de vider sans retard les paniers, car le coup de midi va frapper, et on l'espère à la maison, où rien n'est fait, les lits ni le dîner, où les petits frères pleurnichent en attendant celle qu'ils tiennent pour leur mère, depuis qu'elle est morte, la pauvre vieille dont le portrait leur rit toujours, sur la cheminée de la chambre, avec son bonnet blanc à gros canons. Le père, lui, est à la mer, à bord d'une tartane, pour le compte d'un patron qui le paye en bonne part de pêche.

La petite poissonnière a placé ses paniers devant elle, sur le trottoir; et debout, les poings sur les hanches, jolie à baiser sous le soleil qu'elle reçoit en pleine figure, elle dit la fraîcheur de son poisson de roche :

— Dames, regardez-moi. J'ai des rougets que vous mangeriez crus...

Près d'elle vient à passer une « coureuse » du Port, une fainéante qui a jeté depuis longtemps ses paniers à la mer, et va, de guinguette en cabaret, soutirer leur argent et voler leur jeunesse aux garçons, quand ils sont pour un jour débarqués. Il en vient de la côte, la voir; il en vient même des Martigues, car elle a mauvais renom, et c'est l'appât faisandé qui attire le beau poisson.

Brune et mince, chaude à fleur de peau, petite, avec des yeux qui luisent et des lèvres humides, on dit en parlant d'elle, la *mouissalo!* et pour cette mouche dangereuse, de fiers pêcheurs ont levé la rame, sur le quai; un jouteur célèbre a gagné seul le prix, un jour, et le lui a donné publiquement, devant les filles du voisinage, devant ses sœurs! Pour elle, qui riait dans les salles de bal et dansait en provoquant des hanches tous ces hommes, on a pleuré dans les maisons désertes. Les piqûres de la *mouissalo*, c'est là qu'on les guérit...

La poissonnière la h[illegible] parmi toutes, car elle sait que son fiancé, le beau ma[illegible] de l'État, a parlé d'elle une fois... Ces filles perdues sont jalouses : par caprice ou méchanceté, elles prennent les amoureux qui ont donné la bague... Et voilà qu'en la voyant passer, elle a pâli, l'honnête fille!

L'autre a compris; elle a deviné qu'il y a un cœur à torturer; et se campant avec cynisme :

— Alors, tu travailles toujours, Louison? On dit que tu ne vas pas au bal, le dimanche, parce que ton « câlineur » t'a défendu de danser pendant son absence. S'il s'en privait, lui, quand il est ici!

Louison, toute tremblante, la regarde en face :

— Il n'est pas pour toi, celui-là! Tu peux aller avec d'autres... La sienne, il la veut seule à lui...

La gueuse rit en montrant ses dents serrées; et pour le seul plaisir de faire souffrir une femme, de verser goutte à goutte dans son esprit le doute que plus rien n'efface, elle rit sans répondre, elle rit comme avec pitié, elle rit en clouant ses yeux perfides dans les yeux de la pauvrette. Celle-ci, habituée pourtant à se défendre à bec et ongles, se tait cette fois. La fille hardie, rude à la riposte, qui ne craint rien, tient tête à tout, et d'un mot bien trouvé fait taire les plus crânes; la bonne Marseillaise, à qui personne n'a fermé la bouche, qui se dresse orgueilleusement quand on la provoque, et qu'on respecte parce qu'elle est en même temps cœur d'or et bouche d'or, pour la première fois se laisse insulter, comme si cette maigrelette lui faisait peur, avec son rire méchant.

Elle ramasse ses paniers; d'un pas lent et lourd, elle part tristement; elle s'enfonce dans les ruelles tortueuses, entre les hautes maisons aux fenêtres étroites, laissant là cette voleuse de cœurs faibles; puis elle disparaît. Mais on l'entend répéter avec un petit tremblement dans la voix :

— Que je suis fraîche! Venez, le monde! je suis la plus belle aujourd'hui.

Auguste MARIN.

Compensation

— Eh bien! ça va donc pas, que t'as l'air dans la *mistouffle?* interrogea Gugusse Baron en frappant sur l'épaule de Bernardin, le propriétaire de la *Grande Ménagerie des Deux-Mondes*, installée sur l'esplanade des Invalides.

Bernardin fumait mélancoliquement, accoté à l'un des piliers de *l'entre-sort*. Il secoua les épaules et dit, dans une grimace :

— Comment veux-tu que ça aille, avec les affaires de rien du tout que l'on fait?

— Dame! c'est ben un peu de ta faute aussi, affirma l'autre.

Bernardin se redressa :

— De ma faute? Elle est verte, celle-là! Où donc qu'y a de ma faute? Est-ce que ma baraque est pas la mieux foutue de toute l'Esplanade? J'ai des bêtes jeunes et vigoureuses; pas du chiqué, ça!

« Mon dompteur est épatant... Le prix de mes places est tout ce qu'il y a de plus ordinaire... Y vient personne! Alors, quoi? où vois-tu là-dedans que je mérite cette guigne?

Gugusse plissa sa figure canaille dans un rire muet, se pencha un peu plus vers Bernardin et lui glissa presque dans l'oreille :

— Eh ben! voilà le joint : t'es trop jaloux, mon vieux!

— Jaloux? tu rigoles, voyons!

— Pas du tout. Je sais ce que parler veut dire. Comment! T'as m'ame Bernardin qui est la plus jolie femme de la fête : des yeux, faut voir ça! une figure de duchesse et des abattis, bref, que j'en rêve la nuit!

— Voyons, voyons! laisse donc ma femme tranquille! grogna Bernardin, mécontent.

— Tu vois bien que t'es jaloux. La cause de ta guigne, la voilà... Si seulement elle pouvait te rendre un brin cornette, m'ame Bernardin, tu verrais comme tes affaires elles reprendraient!

— Tais-toi donc, ce que tu dis là est idiot!

Gugusse s'obstinait :

— Tu connais donc pas le proverbe : *Qui perd à la femme gagne à la banque...*

— Des on-dit, des blagues, des boniments.

— Crois-en ton vieux copain... Laisse donc trotter un brin ta femme. Si le cœur lui en dit, à cette chérie, de se payer une chopine, eh ben! laisse-la tranquille!... Tu verras si les affaires remontent pas aussitôt!... Je t'en parle par expérience, que je te dis... Si mon truc de la *Belle Nivernaise* y marche, eh ben! c'est depuis qu'Hortense... Parfaitement! avec *Julot cœur d'amour*, qui est mon associé!... Toi, on dit que ton dompteur tourne autour de ton épouse... Si c'est vrai, laisse-les tranquille et puis tu verras si tu gagnes pas des cents et des mille.

De mauvaise humeur, le front barré d'un pli dur, Bernardin secoua les épaules.

— Adieu, Gugusse, répliqua-t-il d'un ton brusque; v'là le monde qu'arrive; je vas préparer ma *matinée!*

Et il rentra dans la ménagerie, poursuivi par un dernier conseil de Gugusse :

— Tu sais, faut pas souffler plus haut que la bouche! « Laisse parler le cœur de m'ame Bernardin.

La foule arrivait compacte, heureuse et grouillante

sous le soleil doux de mai. Déjà, à l'extrémité de l'Esplanade, les baraques étaient toutes ouvertes et les boniments commençaient, accompagnés du chant des pistons, du grondement des grosses caisses et du tintement des cloches d'appel.

Bernardin jeta un dernier coup d'œil sur les douze cages qui remplissaient son établissement. Tout était en ordre; deux domestiques achevaient d'égaliser le son dans la cage centrale. Somnolentes et lasses de l'éternelle lassitude des captifs, les bêtes dormaient appuyées contre la grille de leur cage, les pattes de devant croisées et sortant des barreaux, ou s'étendaient de toute leur longueur, les unes contre les autres. Parfois le bâillement ennuyé d'un lion de Numidie déchirait le silence.

Dans la ménagerie, à cet appel, comme si un souvenir de proie saignante eût traversé leur tête hideuse, les hyènes se réveillaient et se léchaient les babines. Au fond, deux ours blancs balançaient leur tête énorme, avec un mouvement de balancier jamais interrompu.

— Allons, à la parade et vivement! cria Bernardin. Où êtes-vous donc, m'sieur Gonzalès, et toi, Julie?

La toile qui séparait les cages et les débarras de la roulotte se souleva. Bien pris dans son dolman vert soutaché de noir, son pantalon collant aux cuisses, pardessus ses bottes vernies, le dompteur Gonzalès dressa sa silhouette de bel homme à l'entrée des grilles; derrière lui, confuse et les frisons du front remis en ordre, à la hâte m'ame Bernardin apparut, jolie et rougissante sous la masse de sa chevelure brune arrangée en casque.

— Eh bien! qu'attendez-vous donc pour commencer? questionna Bernardin, la voix rude, l'œil méfiant.

— On y est, on y est, patron! déclara le dompteur qui, d'un bond, sauta par-dessus les banquettes de la salle et vint tomber, ferme sur ses pieds, en souriant, sur le plancher de l'*entre-sort*.

— Toi, femme, *grouille*-toi! commanda le patron... Tâchons de faire un peu recette! Y en a grand besoin!

Une heure plus tard, la baraque était à peu près pleine de monde, quand, à la fois content de ce commencement de la journée et de très mauvaise humeur en songeant à la prédiction et aux conseils de Gugusse Baron, Bernardin vint se placer devant la cage centrale, une petite fourche à la main, et se mit à bonimenter.

— Nous allons commencer la représentation par le travail de deux ours blancs, présentés par le dompteur Gonzalès! Entrez! entrez!

Le dompteur fit son apparition, souriant et la cravache à la main. Il fit sauter, danser, se dresser les deux énormes bêtes, leur prodigua tour à tour les caresses et les morsures de la cravache et, après avoir placé un bras dans la gueule du plus féroce, les renvoya, dans les cabines voisines, à coups de pieds dans les jambes.

On applaudit très fort... Dehors Jacquot, le *peigneur de lions*, criait dans un dernier appel :

— Entrez, mesdames et messieurs, on commence!

Quelques personnes se décidèrent, impressionnées par la vue d'un énorme dromadaire qui balançait d'un air stupide et béat son corps énorme sur le plancher de l'*entre-sort*.

Bernardin salua, et lorsque les arrivants se furent placés, il frappa les grilles du manche de sa fourche et annonça :

— Mesdames et messieurs, nous allons continuer la représentation par le travail du lion de Numidie *Brutus* et de la lionne *Saïda*, en cours de dressage. Le dompteur Gonzalès va avoir l'honneur de continuer devant vous la série de ses exercices. Envoyez les lions.

Un domestique faisait glisser les cloisons mobiles qui séparent les loges; il poussait Brutus et Saïda dans la cage centrale... Les deux fauves s'avançaient l'air somnolent; mais dès qu'ils furent amenés à l'endroit habituel de leurs exercices, ils se prirent à bondir, puis, tout d'un coup, allèrent se rencogner dans un angle, en rugissant.

La foule applaudit. Un orchestre de musiciens juché sur une estrade, à gauche, se mit à jouer une marche militaire. Bernardin, se redressant, cria :

— Le dompteur Gonzalès dans les cages! Entrez! entrez!

On entendit deux coups frappés à la porte de la cloison. On vit s'ouvrir la porte grillée de l'*abri* destiné aux dompteurs dans un coin de la voiture. Brandissant une cravache à la mèche sonore, Gonzalès s'élança au-devant des fauves.

— Ici, Brutus, et toi, Saïda! Allons, en route pour l'exercice!

Sous les menaces du fouet, les deux fauves couraient, se détournaient, se dressaient contre les grilles, bondissant ou s'arrêtant à un geste de Gonzalès.

Bernardin, qui suivait la représentation d'un œil distrait, eut un instant l'intuition vague qu'on soulevait la toile du fond, du côté de l'*entre-sort*... Sans se détourner, il glissa un coup d'œil. Il aperçut Mme Bernardin, rougissante d'émotion, qui suivait avec une expression d'angoisse les exercices du dompteur.

Une pointe de feu, au rouge vif, soudainement enfoncée dans le cœur du patron, ne lui eût pas fait éprouver une pareille douleur. Il sentit une âpre jalousie l'envahir tout entier. Pendant un instant, il vit rouge, les yeux fixes, les bras tremblants. C'était donc vrai? Sa femme avait tendresse de cœur pour le belluaire qui, là-dedans, se trémoussait au milieu des fauves. Une douleur poignante lui serrait le cœur, il se retourna brusquement vers l'*entre-sort;* la toile était retombée. Julie ne regardait plus. Il respira. Après tout, il avait mal vu peut-être!

Il ne fallait pas se monter le coup ainsi, sans preuves! On serait bien toujours à temps de veiller au grain! Il s'efforça de concentrer sa pensée sur les exercices de Gonzalès qui, après avoir obligé les fauves à passer dans des cercles de feu, inaugurait un nouvel exercice pompeusement dénommé : la *Chasse aux lions*. Debout, l'air vainqueur, avec des airs de poursuivre le lion et la lionne, il déchargeait un fusil aux cartouches à blanc. Les fauves bondissaient, en rugissant de colère, aux grands applaudissements des spectateurs.

Malgré lui, et quoi qu'il fît, les paroles de Gugusse Baron revenaient obséder le cerveau de Bernardin. Cette subite affluence de monde, depuis si longtemps inconnue, coïncidait avec le soupçon qui lui était spontanément venu tout à l'heure en voyant le dompteur et sa femme sortir de la roulotte, gênés et vaguement honteux... Le regard passionné et peureux de Mme Bernardin sur la cage au moment où Gonzalès commençait ses exercices, n'était-ce point encore une preuve?

Le proverbe serait donc vrai? Le patron *cornette* devenait un patron heureux. Les affaires marchaient aussitôt que les femmes déraillaient!... Les coucheries adultères amenaient avec elles la fortune!... Il s'absorbait dans sa pensée, partagé entre sa jalousie qui lui tenaillait le cœur et son désir fou d'argent et de succès.

Un cri d'agonie le tira de sa rêverie.

Il jeta un coup d'œil sur la cage et, à son tour, poussa un cri épouvanté — auquel répondit une clameur de toute la salle. En courant après ses fauves, Gonzalès venait de glisser. Prompte comme l'éclair, la lionne, bondissant sur lui, lui enfonçait ses griffes dans la poitrine.

— Au secours! au secours! A moi, Bernardin! gémissait Gonzalès. Bernardin courut avec les deux domestiques.

A coups de pic, de barres, s'aidant de la fourche à main, à travers les barreaux, ils frappaient la lionne contre laquelle se défendait le dompteur avec l'énergie du désespoir. Mais, solidement campée sur le corps du terrassé, la lionne rugissait effroyablement, sa gueule à deux doigts de la tête de Gonzalès, prête à lui briser le crâne. *Brutus* s'était jeté dans un coin de la cage. Ramassé sur lui-même, comme s'il allait, à son tour, s'élancer sur le corps gisant, il poussait des hurlements sauvages.

Dans la salle, les femmes se trouvaient mal; les hommes, tous debout, se bousculaient autour de la cage, honteux de leur impuissance. Ils s'époumonnaient à crier contre les fauves et les menaçaient du poing... Une atroce incertitude poignait les cœurs. L'épouvante secouait les cervelles et faisait perdre la tête à tout le monde.

Soudain, la porte grillée de la cage centrale s'ouvrit toute grande. Telle une bombe, le *peigneur de lions*, transfiguré par l'émotion, la peur et la colère, tomba sur la lionne, à coups de pic rougi au feu. Sous la douleur, la bête recula, lâcha un instant le corps, puis bondit sur le téméraire sauveteur.

Déjà, dans un suprême élan de défense, le dompteur s'était relevé; il avait pris un trident et, fou de rage, s'élançait à son tour sur la bête. Elle fit un bond de côté, vint tomber sur le fer rouge que lui présentait le *peigneur de lions* et elle sauta de nouveau en arrière. C'était le salut... En une seconde, les deux hommes eurent gagné la grille et ils étaient en sûreté dans la *cage-abri* lorsque la lionne et le lion se précipitèrent contre la petite porte dans une fureur si extraordinaire et d'un saut si violent que la cage trembla sur ses bases!

La toiture de l'établissement semblait maintenant osciller sous les applaudissements des spectateurs. Un enthousiasme inouï enlevait la salle au milieu d'acclamations formidables. Lorsque le peigneur de lions apparut dans le couloir réservé, donnant le bras à Gonzalès, la poitrine et la tête ensanglantées, une clameur d'admiration, d'horreur et de pitié secoua la baraque tout entière.

Mme Bernardin, d'abord évanouie pendant l'effroyable lutte, revenait à elle. Elle courut aux deux hommes et les embrassa passionnément. La foule applaudit de nouveau. Seul, M. Bernardin remarqua que Julie avait embrassé deux fois Gonzalès qui défaillait de douleur et d'émotion.

Vingt hommes s'offrirent pour transporter le dompteur dans la roulotte; mais, prudent et très avisé, Bernardin refusa, fit conduire le blessé par les domestiques et, profitant du grand mouvement de solidarité et de bonté suscité dans tous les cœurs, il organisa une quête au profit du blessé.

Il se mit à parcourir les rangs de l'assistance, encore violemment remuée, en tendant à chacun un vieux casque, débris d'une collection dépareillée. Les pièces d'argent, les pièces d'or tombèrent en abondance, pendant que les spectateurs quittaient la ménagerie, avides d'aller propager leur émotion. Une grande cocotte jeta même dans le casque des billets de banque et donna son adresse pour le cas où on aurait besoin d'elle.

Déjà, de toutes parts, des reporters, deux médecins, les voisins, les forains arrivaient pour avoir des détails. Et Bernardin, entouré, pressé, bousculé, félicité, sentit une joie inconnue lui entrer au cœur et dissiper son âpre jalousie...

...Aussi, une heure plus tard, la ménagerie bien close, lorsque, grimpant à pas de loups à la roulotte, pour prendre des nouvelles du dompteur, Bernardin arriva jusqu'à la porte sans être aperçu; lorsqu'il eut la preuve de la trahison, quand il vit sa femme prendre tendrement dans ses bras le blessé, très pâle sous les bandages où s'agrandissaient de larges taches de sang — et l'embrasser à pleines lèvres, sans craindre de maculer son corsage ou ses joues, il ne broncha point.

Il redescendit aussi doucement qu'il était monté et fila chez le marchand de vin où les forains se réunissaient sur le coup de cinq heures, pour prendre l'apéritif. Son arrivée fut saluée par un long brouhaha admiratif.

— Eh bien! t'as de la veine, toi! lui cria-t-on de toutes parts. Ce que ça va te faire de la réclame, ça! Ce que tu encaisseras de bons *pécuniaux!* Il paraît que, déjà, ta quête pour le dompteur t'a rapporté gros, hein! vieux malin!

— Oui, oui, dit-il négligemment, ça ira... le médecin a dit que ça ne serait rien et que Gonzalès pourrait avant huit jours reparaître dans la cage. D'ici là, mon petit Jacquot, le *peigneur de lions*, le remplacera; ça va bibeloter, je crois!

Il y eut un concert de félicitations et des cris d'enthousiasme! Gugusse Baron arrivait. Il serra chaudement la main à Bernardin, et tous se remirent à s'exclamer encore sur l'incroyable réclame que l'accident assurait à l'établissement.

Bernardin, assis devant son picon grenadine, se trouvait heureux de cette chance et aussi de la sympathie qu'il sentait autour de lui. Il répondait en souriant, heureux et placide. Un instant, il eut un ressouvenir amer. La vision repassa devant ses yeux du dompteur passionnément serré dans les bras de sa femme; mais il se secoua comme pour chasser une obsession et, trahissant sa pensée intime, il murmura à lui-même :

— Après tout, pourvu que les affaires marchent!...

Puis, très haut, il dit :

— Eh bien! copains, si vous voulez, nous allons boire au succès de la ménagerie Bernardin!

Un tonnerre d'acclamations lui répondit, et tous les forains choquèrent leurs verres!

Serge BASSET

LA GALIPETTE

Ce n'était pas sans s'être bien fait prier que, ce dimanche-là, Laura et son amant, M. Paul, emmenaient la tante Zoé à la campagne. D'abord, lorsque, légère et frétillante, la vieille grisette arriva en jupe fanée à petits volants, avec écharpe rose passé et chapeau de bergère, Laura déclara carrément :

— Je ne t'emmène pas comme ça : je ne veux pas m'entendre crier à la chienlit!

Ce fut un coup pour M'ame Zoé qui avait bouleversé son placard afin de se composer cette toilette de printemps. Le cœur gros, il lui fallut remettre sa robe de tous les jours. Cette soumission toucha M. Paul et, en wagon, il tenta de la consoler, mais, déjà déridée, M'ame Zoé, accoudée à la portière, le buste dehors au

PETITES FEMMES DE REVUES



L'ÉTOILE POLAIRE
Elle est épatante cet' contrôleuse-là
Pour timbrer le ticket quel beau geste elle a.



LA COMMÈRE
Grasse et blonde, s'occupe beaucoup des avant-scènes et pas du tout de son rôle.



UNE CLÉO DE MÉRODE
Mieux potelée que l'original... On ne s'en plaint pas.

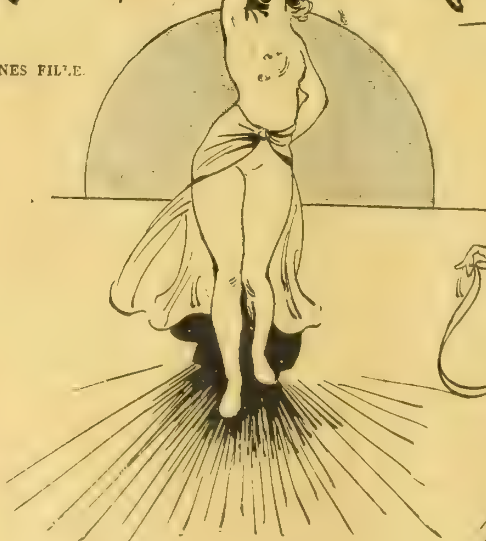




LYCÉE DE JEUNES FILLE.



PETITS PIGEONS



Une Vérité qu'on irait volontiers chercher au fond du puits.



PETITS CHATS

Dessins de RENÉ PRÉJELAN.

Paroles de PAUL ROSARIO. **PETITES HISTOIRES** Musique de HENRI ROSÈS.



II

« D'histoir', monsieur, je n'en ai pas! »
Répondis-j', toute rougissante,
Mais lui, reluquant mes appas,
S'écria: « La chose est plaisante.
« Avec tant de grâce et d'beauté,
« Franchement j'ai d'la peine à croire
« Qu'aucun homm' ne vous ait conté
« Quelqu' petite histoire. »

III

— « Mon cœur ne connaît pas encor
« Ce qu'est l'amour, ne vous déplaise! »
— « Quoi! vous seriez? Ah! quel trésor!
« Tant mieux! dit-il, j'en suis fort aise,
« Ce n'est pas pour vous en conter,
« Mais si vous voulez bien me croire,
« Confiez-moi, sans hésiter,
« Votr' petite histoire! »

IV

Puis il reprit, l'air très aimant
« Soyez ma mignonne maîtresse,
« En moi, vous aurez un amant
« Plein de douceur et de tendresse.
« Pour élargir votre horizon
« Il vous faut doter, c'est notoire,
« D'un feuillet leste et polisson
« Votr' petite histoire! »

V

Après que s'passa-t-il? mon Dieu,
Chacun sans peine le devine!
Il m'fit un discours plein de feu,
Bref, notr' causeri' fut divine!
J'lui confiai tout mon passé,
Il y lut comm' dans un grimoire;
Il apprit par cœur, sans s'lasser,
Ma petite histoire.

VI

Le soir qu'il devint mon époux
Je l'écoutai, l'âme ravie,
Car Gontran mit un soin jaloux
A m'fair' connaîtr' tout' sa vie.
« Pour retenir ton long récit,
« Faut, lui dis-je, un' solid' mémoire! »
C'est sur c'cri du cœur que finit
Sa petite histoire.

risque de se faire guillotiner, s'extasiait bruyamment :

— Oh! des arbres! — Tiens! des champs! — Ah! de l'eau!

Laura, qui ruminait la quatrième page de son journal, s'impatienta :

— As-tu fini de glousser? Asseois-toi. Si tu n'es pas plus comme il faut que ça, je te débarque à la première gare.

Elle reprit son journal et M. Paul, un peu apitoyé, se mit à causer avec la tante Zoé.

— Il y a longtemps que vous n'étiez venue à la campagne, M'ame Zoé?

— Ah! je vous crois, M'sieur Paul, v'là plus de vingt ans que je n'ai pas franchi les fortifications. Ça coûte trop cher pour se payer ça toute seule, et vous savez ce que c'est, quand on est vieille, personne n'a plus de plaisir à vous emmener...

Laura interrompit la confidence.

— Paul, voilà les Anglais à Souakim... peut-être que je ferais bien de vendre mes Egyptiens.

— Laissez donc... rein ne presse... je vous préviendrai à temps.

M'ame Zoé remarqua :

— Elle s'entend aux affaires, Laura; c'est une fille qui a de l'instruction. Elle ne mourra pas dans la *purée*, comme moi!

Puis, sans transition, elle demanda étourdiment :

— A la campagne où nous allons, M'sieur Paul, est-ce qu'il y aura des coucous, vous savez, ces oiseaux?...

— Mais oui, probablement, M'ame Zoé. Pourquoi ça?

— Parce que, au printemps, quand on entend le coucou pour la première fois et qu'on a de l'argent dans sa poche, on est sûr d'en avoir toute l'année.

Par-dessus son journal, Laura lança à Paul :

— Les Chartered remontent... Vous devriez m'en racheter deux ou trois.

M. Paul fit signe que oui, puis se retourna vers la tante qui continua gravement :

— C'est très vrai, ce que je vous dis; seulement le coucou est très capricieux. On ne rencontre pas ainsi qu'on le voudrait. On le voit, il ne chante pas. On ne le voit pas, il chante. Puis il ne suffit pas de l'entendre et d'avoir de l'argent sur soi, faut encore autre chose.

— Quelle autre chose, M'ame Zoé?

La vieille grisette sourit, prit sa mine fûtée et, penchée, elle souffla mystérieusement :

— Juste au moment où le coucou chante, faut faire *la galipette!*

Laura, très roide, interrogea :

— Comment dis-tu cela?

Encouragée par l'air amusé de M. Paul, M'ame Zoé reprit :

— Maintenant, c'est la culbute; de mon temps, c'était la galipette.

Elle ajouta, rieuse :

— Un petit mot qui a les jambes en l'air, est-ce pas vrai, M'sieur Paul?

Laura bougonna :

— C'est du propre!

Mais M. Paul questionna, l'œil grivois, la langue émoustillée :

— Alors, vous, M'ame Zoé, vous l'avez faite souvent, la galipette?

— Si je l'ai faite!... Ah! mon pauvre jeune homme! J'avais tellement peur de manquer mon coucou que, dès qu'un moineau piaillait, je piquais ma tête dans l'herbe...

— Je parie bien que vous la feriez encore?

— C'est pas le désir qui manque, M'sieur Paul, c'est la souplesse. A tout hasard, j'ai pris sur moi mes petiotes économies... tenez, les v'là : quatre francs soixante quinze...

Elle exhibait son porte-monnaie lorsqu'un sifflet aigu la fit sauter.

— On arrive. Mets-moi ton chapeau droit, — commanda sévèrement Laura. — Regarde-moi ça! t'es déjà faite comme une voleuse!

En émoi, M'ame Zoé tira son mouchoir pour s'épousseter. Des plis de sa jupe, son porte-monnaie glissa sur la banquette. Prestement, furtivement, avec un signe de de connivence à Laura pour la petite farce, Paul chipa le porte-monnaie et le cacha dans la poche de son veston.

Sortis de la gare, tous trois s'acheminèrent vers les bois. Laura, soigneusement retroussée à cause de la chaleur, marchait au bras de Paul qui l'abritait de l'ombrelle ouverte. Devant eux, toutes jupes au vent, M'ame Zoé tirelirait comme une alouette et bondissait comme un cabri. En guise de corbeille, elle tenait son chapeau par l'élastique et l'emplissait pêle-mêle de pâquerettes pour ses vases, de plantain pour ses serins, de chiendent pour son chat et d'orties pour ses casseroles. Mais, devant une nappe de gazon ombragée de jeunes chênes, elle s'arrêta, déposa le chapeau et s'étala dans l'herbe :

— Ah! mes enfants! que c'est bon! Je me roule je me baigne dans le vert!

M. Paul proposa :

— Dites-moi, M'ame Zoé, je m'en vais faire un petit tour avec Laura... nous vous retrouverons ici; je vous laisse mon pardessus.

— Convenu! Allez, jeunesses, et surtout ne vous pressez pas pour moi! Ah! si j'avais votre âge!

Seule, M'ame Zoé se mit à trier ses pâquerettes et elle en avait tressé déjà une longue guirlande quand, sous le bois, très loin, elle crut entendre chanter : — « Coucou! » — Elle tressaillit et se redressa, rose d'émotion. Ne rêvait-elle pas? Elle tendit l'oreille et bientôt, plus près, distinctement, elle entendit encore : — « Coucou! coucou! » — Cette fois elle lâcha sa guirlande, se leva et jeta un regard inquiet vers la sente déserte. Mais tout proche maintenant, là, derrière le taillis de jeunes chênes, en invite claire, insinuante, vraiment irrésistible, l'oiseau gouailleur clama de nouveau : — « Coucou! coucou! »

M'ame Zoé n'y tint plus. Elle affermit son faux chignon sur sa tête, fourra sa robe entre ses jambes et, se pliant en deux, posa, devant ses pieds, ses mains à plat dans le gazon. Et par petites secousses de sa tournure folichonne, elle essaya de s'enlever, de lancer ses semelles en l'air. Il y eut une oscillation hésitante, un court désarroi d'équilibre ; puis, dans un dernier coup de jarret désespéré, en une retombée épanouie de jupons de toutes couleurs, deux jambes gigotèrent un instant vers le ciel, pareilles au manche double d'un parapluie retourné. La culbute faite, M'ame Zoé retomba de l'autre côté, sur le dos, lourdement, chignon égaré, la ceinture sous les bras et les jarretières aux chevilles, son déjeuner retourné dans l'estomac. Elle restait abrutie, ne sachant où elle était. Un éclat de rire secoua sa torpeur et elle vit surgir du taillis M. Paul et Laura qui se tenaient les côtes. Laura se calma la première, mais ce fut M. Paul qui l'aida à se relever.

— Eh ben! M'ame Zoé, c'est pas sans un peu de mal; mais enfin, elle y est tout de même, cette petite galipette!

Laura reprit sa voix sévère :

— T'es pas folle!... Si c'est pas malheureux, à ton âge!

Vexée, mais convaincue, tout en ramenant sa ceinture à sa taille, la tante ricanait :

— Oui, oui, moquez-vous bien... N'empêche qu'avec votre comme il faut, vous tirerez toute l'année le diable par la queue et que; moi, je roulerai sur l'or!

M. Paul, repris de fou rire, demanda :

— Vraiment! Si riche que ça?... Faites-nous donc voir seulement votre argent!

Et tandis que la vieille, en effarement, fouillait ses poches vides, agacée, Laura prit le porte-monnaie dans le veston de Paul et le jeta à M'ame Zoé dans un haussement d'épaules :

— T'es encore naïve, si tu ne devines pas que, après t'avoir chipé ta bourse dans le train, Paul s'est amusé à faire le coucou pour te voir faire la culbute.

M'ame Zoé en demeura bouche bée, déconcertée, piteuse. Sa mine se chiffonna de déception, un gros chagrin voila ses yeux de vieille enfant. Elle remit machinalement son argent en sa poche et se baissant, dans une lassitude humiliée, pour remonter ses jarretières, elle gémit d'abord :

— Oh ma guigne!... J'en ai toujours eu, j'en aurai toujours! Bien sûr que ce n'est pas à mon âge qu'on rattrape la veine avec des cabrioles!

Puis, vite consolée, avec son insouciance naturelle où pointait tout de suite son besoin de rire :

— Après tout, si ma culbute vous a fait passer un bon moment, c'est toujours ça. Moi, j'ai mal à la tête, car la terre était dure, mais tout de même... ça change les idées!

Il y eut dans ces paroles une douceur résignée, un parti pris de belle humeur qui remuèrent M. Paul. Un regret lui vint d'avoir bafoué cette vieillesse et, lui comparant Laura, tranquillement assise à l'ombre et déjà replongée dans sa cote de la Bourse, il ne put se tenir d'un élan de sympathie :

— Vous êtes une brave femme, M'ame Zoé, une brave femme...

Alors, tout en cherchant son faux chignon dans l'herbe, elle expliquait :

— Que voulez-vous? M'sieur Paul, je suis comme ça : toute à la bonne *flanquette*. Réfléchir, calculer comme Laura, je n'aurais jamais pu. Je n'ai pas aimé des jeunes gens cossus, mais des gars pauvres comme moi, avec qui je me sentais à mon aise. Lorsque le dimanche, au déjeuner, mon amoureux y était allé de toute sa poche, j'y allais de toute la mienne au dîner. Et notre amour, c'était tout pareil au coucou, il ne chantait jamais que quand nous n'avions plus le sou...

— Et la galipette, alors, M'ame Zoé?

— Eh ben, mon Dieu! on la faisait tout de même. Et comme on la faisait pour rien, pour son plaisir, elle n'en paraissait que meilleure, la galipette!

A ce moment, M. Paul aperçut le chignon. Il le ramassa et, le replaçant lui-même avec sollicitude sur la tête de la tante, il eut un soupir attendri :

— Ah! M'ame Zoé, que les amoureuses étaient encore jeunes dans votre temps!

Charles FOLEY.

CONTE DE CARÊME

LES DEUX CIERGES

Ce matin-là, Mme Rose, au retour des courses mystérieux qui la faisaient se lever avec l'aurore, sans seulement prendre le temps de retirer son chapeau, fut à la chambre de Norette, et, comme un simple président du Conseil, exposa la question de confiance. Elle avait un air majestueux et puissant et parla, d'une voix à la fois forte et froide :

— Écoutez-moi bien, Norette, car vous m'entendez peut-être pour la dernière fois. Il y a huit jours, je vous ai déclaré que je n'approuvais pas les visites de Jean. J'ai trop l'expérience de la vie et je vous connais trop pour ne pas savoir ce qui arrivera si elles continuent. Il est évident qu'un jour ou l'autre le marquis s'apercevra que vous le trompez; je l'ai rencontré ce matin. M. de Mouffier-Talabeau semblait « tout chose ». Il m'a fait des questions bizarres sur votre affection pour lui, sur le monde que vous recevez... A coup sûr il soupçonne déjà la vérité. Or c'est moi qui vous ai présentée à lui : je considère que je suis responsable de votre conduite envers lui; j'ai trop le respect de moi-même, de mes obligations et de mes devoirs pour m'exposer à des reproches : M. de Mouffier-Talabeau a tenu tous ses engagements, il a été très bon, très gentil pour vous. Vous lui devez tout : l'hôtel, les chevaux, le train de votre maison... Quand vous m'avez parlé de Jean, — mon Dieu! je sais comme une autre ce que c'est que d'avoir envie d'un homme, je ne suis pas de bois, — je vous ai dit : « Si vous prenez des précautions, si ça ne se sait pas... » Eh bien, il n'y a pas d'imprudence que vous n'ayez faite. Vous avez abusé de ma confiance. Il faut que ça finisse ou que je m'en aille.

Mme Rose se tut un instant, attendant une réponse. Mais Norette pleurait silencieusement.

Elle reprit, changeant de ton :

— Jean est un gentil garçon, il est très élégant, surtout à cheval. Ça, on ne peut pas le lui retirer. Seulement c'est un *cour la fille* un *Amuse-toi, j'm'en fous;* ça, tu le sais comme moi, n'est-ce pas? Quand il t'aura mise sur la paille, tu seras bien avancée! Quand il n'y a plus de foin au râtelier, les chevaux se battent. Avec quoi vivrez-vous? D'amour et d'eau claire? C'est ton sous-officier qui paiera couturières, modistes, cochers, cuisiniers et le reste? On habitera un appartement de trois pièces, on prendra des impériales d'omnibus, on mangera au restaurant à vingt-deux sous jusqu'à ce que le propriétaire vous chasse, qu'on ne puisse plus aller qu'à pied et qu'on ne mange plus du tout? Avec ça que tu aimes les privations! Le marquis est généreux : as-tu su mettre un sou de côté? Non, n'est-ce pas. Eh bien, ma fille, moi, je ne veux pas recommencer la vie de misère J'ai fait comme tu fais : j'ai eu le comte de la Roche-Rouge, et le grand-duc Vassili, et le roi de Naples et le dernier des Montmorency, et l'empereur, et tant d'autres plus nobles et plus riches que le marquis de Mouffier-Talabeau. Seulement j'ai eu des béguins, aujourd'hui il faut que je vive chez les autres. Eh bien, ma fille, j'en ai assez : j'ai souffert pour mes béguins, je ne souffrirai par pour les tiens. Tu n'as qu'à choisir : le marquis et moi, — ou Jean. »

Mme Rose se tut de nouveau, pour souffler. Norette gémissait : toute sa vie elle avait été malheureuse. Quand elle avait dix ans, son frère la battait. Au couvent, une

sœur l'avait détestée. Puis elle avait été séduite et abandonnée. Maintenant il lui fallait choisir entre Jean et le marquis, et sa meilleure amie voulait la quitter...

Mme Rose, impatientée, déclara :

— Tout ça, c'est des jérémiades. Enfin, je suis décidée. Il faut savoir être sérieux dans la vie. L'utile avant l'agréable, le travail avant le plaisir. Si, ce soir, tu n'as pas choisi le marquis, je fais mes paquets.

***

Les deux femmes rentraient en silence.

Mme Rose, rencognée dans l'ombre du coupé, songeait qu'à son insu elle avait peut-être dit vrai tout à l'heure; que le marquis, homme jaloux et énergique, ne tarderait pas à soupçonner sa maîtresse, ni à passer du soupçon à l'action ; que Jean, consigné huit jours à la chambre, ne pouvant combattre son influence, le moment était propice pour séparer les deux amoureux. Norette, affaissée, se lamentait intérieurement sur sa solitude, sur sa brouille possible avec Mme Rose, sur la dure punition qui retenait Jean loin d'elle.

Assez niaise, elle avait, de son enfance endormie dans une ville lointaine de province, de l'éducation du couvent, gardé des goûts de petite bourgeoise, des aspirations vaguement sentimentales, allant à messe et à vêpres, rêvant souvent de la vie honnête, calme, paisible, uniforme qu'elle eût pu couler dans les bras de quelque petit rentier de Neuchâtel qu'elle eût aimé.

Qu'allait-elle devenir sans son amie, sans Jean pendant huit longs jours? Et si le marquis, par surcroît, la quittait? Elle devinait demain une file de créanciers dans l'antichambre, des querelles, des tabliers rendus; elle se voyait injuriée par ses fournisseurs, assaillie de reproches par ses gens, bafouée et humiliée par ses camarades de la veille...

Le coupé traversait la place Victor-Hugo. Norette ordonna au cocher d'arrêter.

— Madame Rose, venez, supplia-t-elle.

Les jupes froufroutèrent vers la chapelle de la Vierge.

La nuit était venue. L'ombre avait gagné une partie de la nef. Ombre douce et indifférente, point redoutable ni pénétrante comme l'hôtesse des cathédrales qui se réfugie le jour au mystère des arceaux et descend, le soir, coulée d'angoisse et d'enfer, au long des piliers épaissis. Ombre neuve de maison, calme, où s'abritent les fois raisonnables... La Vierge, de ses bouquets blancs, des feux de son diadème, de ses yeux bleu de ciel, de ses bras ouverts, souriait gentiment aux encensoirs, aux lampes, aux lumières, aux arabesques de couleur, et aux quelques vieilles dévotes qui, agenouillées et le menton plissé sur la croisure des mains, yeux clos, murmuraient vers elles, de leurs lèvres flétries, des saluts et des litanies.

La courtisane respira, comme soulagée. Tout de suite, elle fut prendre deux cierges, en tendit un à Mme Rose, le lui fit placer, ainsi qu'elle avait fait du sien, sur une pointe du céroféraire. Puis, revenue à son prie-Dieu, elle chuchota en manière d'explication : « A gauche c'est Jean, à droite le marquis. La Vierge choisira. »

Mme Rose acquiesça de la tête. Ce dénoûment l'arrangeait.

Elle croyait à sa fortune, et d'ailleurs, si la Vierge ne voulait pas seconder ses vues, elle se réservait d'intervenir.

Norette, d'abord, goûta un repos de conscience à songer qu'elle n'avait favorisé ni l'un ni l'autre : les cierges étaient d'égales dimensions, de même cire, coulés au même moule, placés au même rang du céroféraire, en la même zône protectrice du grand cierge à manchons de velours dont la prière parfumée montait.

La Vierge, librement, choisirait; elle saurait éteindre la mauvaise lumière.

Pourtant bientôt, quelque résolue qu'elle fût à respecter l'arrêt sacré, elle ne put se défendre d'une impatiente anxiété. Acculée à une détermination, elle avait peur. Elle eût souhaité maintenant de pouvoir retarder sa décision d'attendre, et, en même temps, elle se reprochait son défaut de volonté, s'énervait de son peu de raison. L'immobilité lui pesa. Elle se leva et l'inquiétude de son ennui vint s'absorber dans la lecture des plaques votives.

Presques toutes semblables, rectangles de marbre blanc gravé d'or, elles répétaient, des dalles à la voûte, avec les seules différences des signatures et des dates, les communes formules : « Merci, Marie. — Actions de grâce à la sainte Vierge. Remerciements à la mère de Jésus. — *Ave Maria*. » Quelques-unes pourtant expliquaient leur témoignage : « Réussite d'un examen. — Mon enfant sauvée — Naufrage du 20 juin 18... » La reconnaissance des cœurs avait habillé la chapelle. Les murs étaient blancs de la gratitude des intérêts satisfaits. Et la Vierge, jamais lassé d'être bonne, souriait, les bras ouverts...

Non, il n'y avait pas d'exemple que la Vierge eût jamais rien refusé à qui la priait. Un sentiment presque ému emplit le cœur de la courtisane. Elle appliqua sa piété : « C'était à la Vierge qu'elle confiait sa peine. D'avance elle jurait de se soumettre. Jean ou le marquis. Jean l'aimait tant! Du moins, elle l'aimait tant! Il était si tendre, si empressé!... Mais le marquis était si riche! S'il la quittait, que deviendrait-elle? Son secrétaire était vide, et ce n'était pas Jean qui l'aiderait à vivre, lui qui n'avait que sa solde. Habituée maintenant au luxe, à quelles mauvaises actions ne la pousserait la misère? Ne valait-il pas mieux, n'était-il pas plus raisonnable de rester fidèle au marquis, un galant homme, après tout? Ah! si la Vierge voulait la soutenir dans cette lutte, réconforter son pauvre cœur! »

Longtemps, elle demeura agenouillée, la tête dans les mains. Derrière elle, Mme Rose supputait les effets de son triomphe.

Quand Norette leva les yeux, elle vit le miracle accompli. Le cierge de Jean flambait, un bout de la mèche tombé en long de la cire doublant le lumignon, tandis que l'autre cierge, celui du marquis, lentement se consumait, certain de la victoire.

Elle dit un *Ave* fervent, promit à la Vierge une veilleuse d'argent en gage de sa foi, et un « Merci, Marie », de marmoréenne reconnaissance.

Et ce fut avec conviction que, sortant de l'église au bras de Mme Rose, la courtisane déclara : « Ah! ma chère amie, on attaque la religion! Croyez-moi, il n'y a encore qu'elle pour préserver la femme! »

Jacques CREPET.

UN TENDRE

(Suite.)

Et il courut à elle, la canne alerte, très gros, plein de santé et de gaieté, et Clairain les vit monter tous deux en voiture, prendre place dans le défilé, et il pensa, bien qu'au fond il ne l'enviât point : « Il est heureux ce gros homme!... »

Le temps passa, du monde se succédait sans cesse, et Jeanne n'apparaissait pas. Il tira sa montre, la vit marquer six heures. Alors, il sentit l'ennui le gagner, il s'étonna qu'elle pût être si en retard. Une inquiétude le tortura, le fit se lever, nerveux, et se promener dans l'allée.

Ce fut ainsi jusqu'à six heures et demie. Elle ne venait toujours pas, et il se mit soudain à se rappeler les dernières paroles de Rosel. Est-ce que cela ne s'adressait pas à lui? Peut-être à ce moment riaient-ils tous deux de son attente vaine? Puis, il réagit, il s'affirma que ces hypothèses étaient absurdes, il se dit :

— Voyons, je ne suis pas raisonnable!

Mais il restait tourmenté, angoissé, fiévreux.

Il se fit tard, sept heures. Maintenant les équipages s'espaçaient, filaient plus rapides dans le jour décroissant. Le soleil peu à peu disparaissait derrière les arbres qu'il dorait encore d'un reflet roux, les chaises se vidèrent, et sous l'abri il ne resta plus que le soldat assis sur son banc, obstiné, les coudes sur ses genoux. Puis, avec les dernières voitures, avec les derniers promeneurs qui quittaient le Bois, le soleil s'éteignit tout à fait, comme un lustre de théâtre après la représentation.

C'était fini, elle ne viendrait plus, et Clairain se sentit tout d'un coup si triste dans cette grande allée assombrie qu'une plainte d'enfant, une exclamation étonnée, quelque chose de naïf, de tendre, de navré, monta à ses lèvres :

— Elle n'est pas venue!

Et tout s'en allait, il ne restait rien, et dans le grand silence qui s'épandait dans le crépuscule qui envahissait ce décor tout à l'heure si gai, il répéta d'une voix d'enfant, affreusement poigné, sans force, tout petit, abandonné :

— Elle n'est pas venue! Elle n'est pas venue!

XII

Sa vieille bonne Mélanie s'étonnait. Depuis quelque temps, elle le trouvait tout changé, nerveux, triste, ne travaillant plus. Il lui parlait à peine, et passait toutes ses après-midi au dehors. Qu'est-ce donc qui le prenait? Ce matin, pendant qu'il mangeait très vite, elle l'examina tout en le servant, et le pli qu'elle vit sur son front commença de l'inquiéter. Lui, sans faire attention à elle, s'absorbait dans son assiette, et son silence vidait la grande pièce habituellement emplie de son rire, de ses propos, des paroles familières qu'il avait pour cette vieille amie dont le tablier blanc allait et venait autour de la table, dont la bonne figure avait, pour veiller sur lui, des yeux de douceur et de protection.

Avant le dessert, Clairain posa sa serviette et se leva. Depuis une minute, Mélanie tournait sur elle-même, retenant à grand'peine une envie de le questionner. Quand elle vit que, sans rien dire, il allait gagner une autre pièce, elle se planta devant lui, et, tout d'un coup, elle éclata :

— Vous savez, si c'est à moi que vous en voulez, il faut le dire, Si vous croyez que je ne vous vois pas ruminer vos affaires tout seul! Ça n'est pas naturel, ces manigances.

Il eut un sourire contraint, s'efforça de la rassurer :

— Mais je n'ai rien, je t'assure. Qu'est-ce que tu veux que j'aie?

Son embarras était visible, malgré le ton tranquille de sa voix et l'air d'insouciance qu'il essayait de se donner. Une barbe de deux jours salissait ses joues, et sa figure en prenait un aspect négligé qui contrastait avec ses habitudes de soin presque coquet. Mélanie ne le quittait pas des yeux, elle ne bougea pas, lui barrant le chemin, décidée à être brave, à tout lui faire dire, comme lorsqu'il était petit et qu'il lui cachait un chagrin.

— Vous avez beau faire votre têtu, vous ne m'en ferez pas accroire. Bien sûr que vous avez quelque chose que vous cachez. Est-ce que vous resteriez des heures entières sans parler? Je vois bien votre figure peut-être. Ah! vous avez une bonne mine, vous pouvez le dire!

Il resta sans impatience, il dit seulement pour couper court :

— Ce n'est rien, un peu de fatigue... Allons! j'ai quelques courses à faire, je tâcherai d'être rentré de bonne heure.

Mais elle ne s'écarta pas, elle demeura devant lui les bras retombés, à la fois surprise et peinée de le voir devenu grand, cet enfant qu'elle avait élevé; devenu un homme qui lui échappait aujourd'hui, qui avait ses secrets dont elle n'était plus la confidente; et son regard avait une telle tendresse, qu'il fut touché, sur le point de faiblir; mais il se raidit, et il murmura :

— Puisque je te dis que tu te trompes. J'ai tout simplement mal dormi... quelques affaires me préoccupent, cela est sans importance d'ailleurs.

Et lui prenant les mains, l'air enjoué, il la plaisanta comme autrefois :

— T'inquiète pas, bonne Mélanie, je tâcherai de prendre garde aux voitures.

Clairain, dehors, marcha vite, la tête baissée, voyant le sol s'avancer vers lui, puis disparaître sous ses pas, sans cesse. Maintenant, il ne se contenait plus et il parlait à demi-voix. Depuis deux jours, depuis qu'il l'avait attendue vainement à son rendez-vous, il n'avait pas revu Jeanne, et elle ne lui avait pas écrit. Ce silence lui était intolérable, et pourtant il résistait encore de toutes ses forces au désir de courir chez elle. Tout en marchant, il se disait :

— Je serai fort, je veux être fort !

A quoi bon ? N'était-ce pas en vain qu'il luttait de toute sa volonté raidie ? Est-ce que désormais il n'était pas à elle, quoi qu'il fît, malgré lui, malgré ces mots qu'il répétait obstinément :

— Je serai fort, je veux être fort !

A côté de lui, des gens passaient, regardaient étonnés cet homme parler tout haut. Il s'en aperçut, fila plus vite contre les maisons, cherchant des rues désertes. Et tout ce qui l'étouffait, des paroles qu'il retenait, des paroles de fièvre lui vinrent à la bouche, coulèrent doucement, pendant qu'il allait toujours par les rues, comme s'il fuyait.

Pourquoi n'avait-elle pas pitié, puisqu'il souffrait ; pourquoi l'oubliait-elle puisqu'il l'aimait ? Oh ! il avait résisté, il avait lutté !... Si elle savait comme c'est atroce quand on s'appartient et qu'on a devant soi une vie de travail qui s'ouvre et des espérances et des ambitions, d'être pris tout à coup, de se voir arrêté en chemin, de sentir qu'on va perdre sa vigueur, son énergie, qu'un mal incurable vous guette, vous gagne et que tout à l'heure vous souffrirez... Oh ! quand on est orgueilleux, quand on se croit quelqu'un, qu'on méprise tout autour de soi, tout ce qui n'est pas travail et force, si elle savait comme il en coûte de s'avouer vaincu, de se dire : « Je ne suis plus rien, j'appartiens à quelqu'un, à un être, à une femme. » Oh ! comme c'est terrible de sentir que peu à peu tout ce qu'on a va vers cet être qui vous prend tout entier ; que mémoire, intelligence, pensées, cerveau, tout vous échappe ; que muscles, nerfs, et sang, rien n'est plus à soi, et qu'on n'est plus le maître de cacher ce qu'on souffre et qu'on est faible, comme il était faible en ce moment !

Il allait sans but, ne voyait rien autour de lui, et dans l'agitation de ses pensées, les paroles venaient, continuaient de venir et berçaient sa douleur, comme une prière. Mais il s'arrêta, car il sentit qu'un bras se posait doucement sur le sien et il vit devant lui une figure amie qui le regardait avec compassion. Il balbutia :

— De Verles !

Et il ne trouva plus un mot, il resta muet, hébété. L'ami lui demanda :

— Tu as de la peine ?

Alors, brusquement, il se ressaisit, il retrouva une voix calme, répondit :

— Non, je n'ai rien, merci... Je suis seulement très nerveux, et je pensais tout haut... Et puis, c'est étrange, c'est le soleil sans doute, voilà que mes yeux pleurent. Je n'ai jamais pu supporter la grande clarté.

De Verles hocha la tête, incrédule. Il mit la main dans celle de Clairain, le regarda mieux, et presque bas :

— Ne me cache rien... je sais ce que c'est, j'ai souffert aussi...

Clairain tremblait de tous ses membres et sa figure, tous ses traits étaient pris d'un tic nerveux. Comme il ne disait rien, l'ami précisa :

— C'est une femme, n'est-ce pas ?

Alors il ne résista plus, il eut un hochement de tête, il avoua. Cela lui semblait bon de confesser sa souffrance et d'être consolé. De Verles ne lui demanda pas de détails, il murmura seulement :

— Mon pauvre vieux ! mon pauvre vieux !

Ils étaient arrêtés devant un square, et derrière les grilles dont l'ombre rayait leur figure, de petits chemins sablés coupaient les îlots de gazon. Des enfants jouaient, faisaient des taches claires, des envolées, des fuites, un papillonnement de gaieté au milieu de ces choses. Tout respirait la douceur de vivre. Et Clairain se sentit entraîné par son ami ; il céda, se laissa conduire, sans parler, sans force.

Ils traversèrent le jardin, tournèrent des rues. Clairain toujours se laissait guider. Puis de Verles s'arrêta devant un grand édifice qui ressemblait à une mairie ; alors, seulement il demanda :

— Où me mènes-tu ?

La voix de l'ami se fit bonne, affectueuse :

— Je veux te montrer quelque chose.

Et ils se trouvèrent devant une petite porte vêtue de cuir qu'ils poussèrent. Et Clairain retira son chapeau, car ils étaient dans une église. Devant lui des cierges brillaient, des fidèles priaient. Il resta là un peu surpris, saisi, et il ressentit dans ce silence, dans le recueillement de ces voûtes, un grand apaisement, comme une mystérieuse et infinie consolation. Une force instinctive le fit s'agenouiller. Il ne pensait plus, il ne priait pas ; longtemps il demeura là, inconscient...

XII

Clairain s'était dit : — « C'est fini, je veux partir » — et cette résolution le rendait fort. Il était sage en agissant ainsi ; il partait pour oublier, en homme qui avait besoin de son intelligence et de son cerveau pour vivre.

Ce matin, dans le jour léger de son atelier, pendant que, dans la cuisine, Mélanie s'activait, il fermait des boîtes, nettoyait des pinceaux, rangeait des toiles, et il était presque gai, comme un malade qui va au grand air pour se guérir.

C'étaient, partout, aux murs blancs de l'atelier, de frais paysages qui chantaient doucement la tendre symphonie de leurs tons clairs. Ses croquis parisiens, ses silhouettes de gens, tout ce qu'il avait noté en flânant, en frôlant la vie bruyante des rues, était, depuis la veille, relégué dans ses cartons, et à leur place s'étalaient à présent ces fraîches visions de la belle campagne, ces petites toiles délicieuses qui semblaient là de petites fenêtres ouvertes sur un coin de nature, sur de l'air, du ciel, de l'herbe et du feuillage. Et cela le ragaillardissait, il était repris au charme simple de ces choses, il revivait déjà les heures passées dans ces décors souriants, ses souvenirs des champs, ce qu'il avait laissé de son âme là-bas, aux dentelures des arbres, aux fleurs épanouies, aux petits chemins dorés de lumière...

(A suivre.)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 22. Édition de Paris : 5 centimes. 3 JUIN 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
{ Départements 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré
Trois mois......... 1 fr. 50 2 fr. 50
Six mois.......... 3 — » 5 — »
Un an............. 6 — » 10 — »

L'ÉDUCATION DE JUJU, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX



PREDILETTA

Le Printemps n'a rien, dans son ciel limpide
Traversé de vols, vibrant de chansons,
Qui fasse en éclat les yeux, échansons
Verseurs d'idéal et d'amour candide.

A l'Eté naissant, l'on pourrait choisir
Les fleurs dont l'aurore étoile les sentes,
Aucune n'aurait les douceurs puissantes
Qui font ton parfum roi de mon désir.

Entendre ta voix berceuse et légère
Est plus enchanteur que de parcourir
La forêt d'Automne où l'on voit mourir
L'or des frondaisons parmi ta fougère.

Et jamais l'Hiver n'a mieux arrêté
Le flot fugitif sur le bord des rives
Que toi, mon amour, qui gardes et rives
Mon cœur vagabond près de ta beauté.

Paul REBOUX.

L'ÉDUCATION DE JUJU

Adalbert de Sainte-Palombe, sorti bachelier de la maison religieuse où s'était achevée sa très orthodoxe éducation et reprenant sa place en l'hôtel familial, reçut pour son service personnel un jeune valet de chambre recommandé par les bons pères et répondant au nom de Séraphin.

Sous ses airs chattemitte, ledit Séraphin était bien la plus absolue petite fripouille qu'on pût rêver. Orphelin, né des hasards du pavé parisien, il était le frère d'une petite ouvrière, Julienne, dit Juju, vraie fleur de grâce et de beauté. Depuis quatre ans qu'il lavait la vaisselle dans les cuisines du séminaire, il n'avait cessé de rêver pour sa petite Juju un avenir tout spécial et qu'il comptait bien exploiter grassement, dès que cela se pourrait. Aussi tous ses petits bénéfices de larbin passaient-ils à l'éducation soignée et à l'entretien préparatoire de la mignonne.

Quand il fut placé chez les Sainte-Palombe, il loua pour Juju une petite chambre dans le voisinage de l'hôtel afin de la pouvoir diriger et surveiller de près.

Il va sans dire que Séraphin, dès le premier jour, considéra son maître le vicomte Adalbert comme un sujet tout désigné pour ses premières expériences. Il commença par inculquer sournoisement au jeune homme les premières notions de l'Art d'aimer, en les adornant des commentaires les plus alléchants et les plus troublants. Quand l'héritier des Sainte-Palombe fut à point, Séraphin n'hésita plus à lui faire connaître sa sœurette. Sous prétexte de promenades édifiantes et instructives avec M. le vicomte dans les musées, dans les églises, dans les bibliothèques, il le menait assidûment aux sorties d'atelier d'où la jolie fille venait à eux familière, fraîche et rieuse. L'enthousiasme d'Adalbert ne fut pas plus lent à éclore que celui de Juju, d'autant que le vicomte recevait de sa famille aveuglément confiante une pension assez ronde pour qu'il pût dorer convenablement les prémisses de cette idylle. Cependant le jeune homme, entré dans l'intimité de la petite ouvrière, ne tarda pas à éprouver que si Séraphin l'avait admirablement soignée au point de vue physique et dressée au point de vue pratique, son éducation laissait fort à désirer sous le rapport de la tenue et de la conversation. Quelques appellations trop familières telles que « grande moule », « veau malade », « micheton à la manque » choquèrent souvent les oreilles du vicomte, habituées à plus de respect. Il avait rêvé de Paul et Virginie, et la réalité menaçait de ne lui offrir qu'un prologue de Nana.

Quelques observations discrètes restèrent sans résultat; l'adorable Juju s'obstinait à gâter ses charmes par de déplorables façons. Ce fut en vain qu'Adalbert se montra tour à tour suppliant, persuasif et sévère. Rien n'y fit. C'était de nature. Enfin, poussé à bout, le vicomte, une bonne fois, passa outre à ses principes innés de galanterie et finit par gratifier d'un retentissant soufflet son exaspérante bien-aimée. Mais la chose ne fut pas plutôt accomplie que, devant les larmes et la suffocation de Juju, le sang bleu du vicomte bouillonna de confusion. Il ne trouva rien à dire pour s'excuser, fit demi-tour et s'éloigna. Il avait frappé une femme! Devant cette action, il lui sembla que toute la noblesse des Sainte-Palombe s'éteignait en lui.

Mais Séraphin, qui, larbin discret autant que frère complaisant, assistait de loin à la scène, accourut aussitôt, retint son maître, le supplia, le raccrocha, le ramena.

— Monsieur le vicomte! Regardez donc Juju! Elle ne pleure plus! Elle vous fait un petit signe bien humble, bien tendre!

— Je l'ai offensée, brutalisée... J'ai été un goujat. Je n'oserai plus jamais lever les yeux sur elle.

— Allons donc!

— Jamais elle ne me pardonnera de...

— De... de quoi? Ben vrai! Si Juju ne s'habituait pas aux coups avec Monsieur le vicomte, avec qui donc qu'elle s'y habituerait?

Camille de SAINTE-CROIX.

LE MARIAGE DE JULES

J'écrirais bien au-dessous du titre : « Ceci est une histoire vraie », mais vous vous diriez tout de suite : « Ce doit être une blague atroce. »

D'ailleurs je ne sais pas pourquoi je fais ce petit préambule. Une histoire intéresse on n'intéresse pas. Qu'est-ce que cela peut bien faire au public qu'elle soit vraie?

Voici l'histoire :

Jules est mon meilleur ami.

Tenez, j'aime mieux vous dire tout de suite la vérité : Jules, c'est moi.

Jules était depuis plusieurs années dans une dèche noire, quand un jour, tout à coup — pan — il lui est arrivé une idée mirobolante. Il s'est dit : « Je vais faire un mariage riche. »

Et immédiatement il a mis son idée à exécution.

Il s'est adressé à une agence matrimoniale, une vraie agence, honnête, discrètes rien des agences, quoi!

Laissons-lui la parole.

7 *Novembre.* — J'ai vu le directeur de l'agence. Il m'a demandé ma photographie et 66 francs pour les faux frais et démarches. (Ah, les gens ne travaillent pas pour rien!) Comment vais-je faire? Je n'ai ni ma photographie ni les 66 francs.

26 *Novembre.* — Enfin, c'est fait! J'ai mis au clou tout ce qui me restait, j'ai tapé deux ou trois amis, je me suis serré le ventre encore plus que d'habitude et j'ai versé les 66 francs. On m'a fait signer un papier garantissant 25 pour cent sur la dot. J'ai demandé une dot de 150 000 francs. On m'a répondu que c'était facile. Quant à la photographie, j'ai remis (au lieu de la mienne que je n'avais pas) celle d'un cousin qui me ressemble vraiment un peu. Je suis rentré chez moi, radieux.

20 *Décembre.* — Pas encore de nouvelles de mon agence, cela commence à m'impatienter.

22 *Décembre.* — Je viens de voir le directeur. Il allait justement m'écrire pour m'envoyer la photographie d'une jeune fille belle comme le jour et me demander si elle me convenait. Vous pensez si j'ai sauté! Et puis, ce n'est pas tout : sans tache! et 300,000 francs de dot! C'est chouette ça, une jeune fille belle comme le jour, sans tache et possédant une si belle galette! Avant de pousser plus loin les négociations, on va lui soumettre ma photographie. Pourvu que mon cousin lui plaise!

Ici, il faut que je vous dise une toute petite chose, qui n'a pas beaucoup de rapport avec mon sujet, mais il faut que je vous la dise tout de même, parce que je l'ai sur le cœur.

Tous les matins en allant à son bureau, Jules rencontre (je rencontre, si vous voulez), presque toujours au même endroit, mon ami Bidache qui va au sien. Nous nous serrons la main et, pendant cinq ou six minutes, nous nous racontons nos malheurs et ceux des autres. (Oh! ceux des autres surtout! C'est si bon de dire du mal des autres! Qu'est-ce qui resterait dans l'existence s'il n'y avait pas les minutes où l'on peut dire du mal des autres?)

Naturellement, j'avais raconté à Bidache mon affaire de mariage, même j'avais essayé de le taper pour les 66 francs et cela n'avait pas pris. Il m'avait répondu : « Mon vieux, c'est une question de principes. Jamais je ne me mêlerai de près ou de loin du mariage d'un ami. »

Cela n'empêche pas que, le lendemain, en m'abordant et en me serrant la cuiller, il me demandait : « Bonjour, ma vieille. Comment se portent tes 66 francs? »

Et tous les jours, à partir de ce jour, ce pingre-là, au lieu de me demander de mes nouvelles, m'a demandé des nouvelles de mes 66 francs.

Maintenant que je vous ai dit cela, continuons et vous verrez si Jules en a eu pour son argent.

Nous en étions au moment où l'on avait soumis sa photographie à une jeune fille sans tache, belle comme le jour et ayant une dot de 300 000 francs.

17 *Janvier.* — Rien de nouveau. Si, demain, je n'ai pas de lettre, j'irai à l'agence.

18 *Janvier.* — Le directeur vient de m'avouer que ma binette a déplu et que tout est à recommencer.

1er *Février.* — Rien de nouveau. J'écris à l'agence

8 *Février.* — Pas de réponse. Si je n'ai rien demain, j'y vais.

9 *Février.* — J'ai rudement bien fait d'y aller. On allait m'écrire de passer. On a mon affaire. Le directeur m'a dit : « Connaissez-vous le bottier Mirague, sur les grands boulevards? — Tiens, parbleu! Qui est-ce qui ne connaît pas le bottier Mirague sur les grands boulevards? » — Eh bien, allez-y. Vous essaierez des bottines, vous n'êtes pas obligé d'en acheter. Vous regarderez la demoiselle au comptoir et en partant, vous lui direz : — « Mademoiselle, vos bottines sont belles, mais « chères. » N'oubliez pas la phrase. »

J'ai volé Mirague. J'ai essayé des bottines. Je n'en ai pas acheté. J'ai regardé la demoiselle au comptoir et l'ai trouvée très bien. Je lui ai dit la phrase. La demoiselle n'a pas bronché.

En rentrant, j'ai écrit au directeur : « Faites vite Chauffez, chauffez. »

20 *Février.* — Encore rien!

21 *Février.* — Je suis retourné à l'agence, où j'ai appris qu'on m'avait préféré un ancien militaire. Le directeur n'osait pas me l'écrire. Mais il m'a consolé en ajoutant qu'il avait autre chose en vue, et, avec beaucoup de ménagements, il m'a parlé d'une dot de 8,000 francs seulement, d'une personne laide, d'une tache à réparer et il m'a donné un mot pour une vieille dame, me recommandant bien de répondre à tout.

22 *Février.* — J'ai vu la vieille dame à Passy. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à la caissière de l'agence. Elle m'a très bien accueilli, m'a parlé vaguement de sa nièce et m'a posé des questions sur mes liaisons passées. Je suis revenu de Passy, ayant beaucoup rougi et plein d'espoir.

Non, voyez-vous, j'abrège.

Naturellement, cette affaire-là a raté comme les autres.

La fois suivante, la dot avait encore diminué, on m'a envoyé à Pontoise; après, on m'a envoyé à Saint-Germain-en-Laye; après, à Bois-Colombes; après, à Vincennes; après, je ne sais plus où. J'ai vu tous les environs de Paris — et la dot diminuait toujours.

A la fin, je me suis fâché. J'ai réclamé mes 66 francs. On ne me les a pas rendus.

Et j'ai fini par épouser ma cousine qui n'a pas le sou.

ÉPILOGUE

Et puis (vous me croirez si vous voulez, c'est votre affaire), je suis très heureux et j'ai beaucoup de petits éléphants.

Seulement, ce qui me vexe, c'est que cet animal de Bidache n'a jamais pu se déshabituer de me demander tous les matins, en me serrant la cuiller : « Bonjour, ma vieille, comment se portent tes 66 francs? »

G. PÉJI.

L'ARMOIRE

J'aperçus l'autre soir, dans une loge du théâtre des Nouveautés, Rose des Hayes, la jolie croqueuse de cœurs et de billets de mille, celle qui révolutionna tout Paris l'hiver dernier, en cravachant en plein boulevard un clubman connu qui lui demandait un rendez-vous sur un ton trop arrogant.

Dans le fond de sa baignoire, elle semblait toute rêveuse, toute triste; ses grands yeux pers brillaient par instants de lueurs sombres, les ailes de son nez de chérubin avaient des frémissements de colère, et elle ne s'occupait pas plus de ce qui se passait sur la scène que si elle avait été dans son boudoir japonais, étendue sur un sofa, en train de griller des cigarettes.

Intrigué de la contrariété empreinte sur son gracieux visage, j'allai, au premier entr'acte, saluer la jeune femme.

— Qu'avez-vous, chère belle? lui demandai-je, je vous observais tout à l'heure de mon fauteuil, vous sembliez toute triste.

— Ah! je suis lasse de la vie, me répondit-elle d'un air tragi-comique.

— Vous? Allons donc!... m'écriai-je en riant.

— Certainement.

— Quelques papillons noirs.

— Non, je suis absolument furieuse. Il vient de m'arriver une histoire ridicule... Ah! vos femmes du monde nous envient, nous jalousent! continua-t-elle, colère, en agitant nerveusement son éventail; elles trouvent que notre vie est faite de joie et de plaisir, que vous êtes sans force devant nous... Elles se trompent grandement... Si elles savaient quelle peine nous avons à mener notre barque!...

— Enfin, quelle est la cause de cet accès d'humeur? quel est le malappris qui a pu donner à cette bouche un pli sévère, elle qui n'est faite que pour sourire?... Allons, contez-moi vos peines, ma petite Rose vous savez que je suis un de vos vieux amis.

— Oui, au fait, ma mésaventure vous amusera plus que cette opérette assommante.

— Je suis tout oreilles, dis-je en m'asseyant.

Rose prit dans sa bonbonnière d'écaille quelques pastilles exquisement parfumées que ses petites dents de chatte gourmande croquèrent prestement, et commença :

— J'avais, il y a encore de cela deux jours, comme... « protecteur » le marquis de G..., ce vieillard moins que gai, aussi ennuyeux et aussi démodé qu'un vieux journal. Il disait m'adorer et, en conséquence, me crampon-nait toute la journée, dînait avec moi, puis, à onze heures sonnantes, m'embrassait invariablement le bout des doigts et... s'en allait.

— Oh! l'insolent!...

— N'est-ce pas?... Dame! vous comprenez que cette manière de vivre ne pouvait m'aller longtemps, — une fille de vingt ans a besoin d'autre chose, murmura Rose en se cachant derrière son éventail; aussi me vis-je dans l'obligation d'adjoindre à ce baiser paternel un petit supplément, apporté par un jeune et charmant cavalier, du prénom agréable de Gontran.

« Tout l'hiver, les choses allèrent à merveille, j'étais parfaitement heureuse.

« Je n'avais qu'à désirer pour que tous mes désirs fussent aussitôt satisfaits par le marquis, lequel, avec une régularité chronométrique, se retirait toujours à onze heures. Vingt minutes après, Gontran arrivait. Les heures que nous passions ensemble comptaient seules dans ma vie. C'était une débauche de rires et de baisers et je raffolais de ce petit qui, en une furia toute juvénile, ne se lassait point de me prouver son amour.

« Mais, hélas! soupira la jolie pécheresse, le bonheur durable n'est point de ce monde...

« Mardi dernier, le marquis, au moment de se retirer, m'annonça qu'il était obligé d'aller passer quelques jours dans ses terres de Bretagne. Pensez quelle joie j'éprouvai : une semaine peut-être à donner à Gontran!

« Toutefois, je n'en laissai rien paraître et pris, au contraire, un air contrit, désolé, navré.

« — Je vous en prie, marquis, ne partez pas, je vais trop m'ennuyer! lui dis-je hypocritement.

« — Impossible, me répondit-il, j'ai déjà remis plusieurs fois ce voyage. Mais, à mon retour, pour vous faire oublier mon absence, je vous offrirai un petit hôtel au parc Monceau. »

« Ce fut très sincère que je m'écriai :

« — Promettez-moi alors que cette absence sera de courte durée!

« — Ma chère Rose, je vous le promets, » me déclara-t-il d'un ton solennel, auquel je n'attachai malheureusement aucune importance.

« Le lendemain, bien certaine que mon vieil adorateur était parti, l'ayant pour plus de sûreté accompagné à la gare, je déjeunai gaiement avec Gontran chez Ledoyen.

« La chaleur était étouffante, les feuilles des arbres qui nous environnaient pendaient languissantes, fanées, brûlées par le soleil, et à peine quelques rares équipages montaient l'avenue. Ne sachant, après le repas, où nous diriger par une pareille température, nous rentrâmes chez moi.

« A peine y étions-nous depuis une heure à bavarder, à nous jurer un éternel amour, à bénir l'incident qui obligeait le marquis de s'éloigner, que, tout à coup, l'on sonna.

« Ayant donné congé à ma femme de chambre, je m'approchai doucement de la porte pour savoir quel était l'importun qui venait troubler notre tête-à-tête, lorsqu'une voix bien connue se fit entendre :

« — Ouvrez, Rose, ouvrez. »

« Ciel! c'était le marquis!...

« — S'il trouve l'autre, pensai-je, c'en est fait de mon hôtel. »

« Mon cœur battait à tout rompre, mes jambes avaient peine à me soutenir. Et la voix continuait, menaçante :

« — Ouvrez, je le veux, ouvrez! »

« Reprenant toute mon énergie, je rentrai précipitamment dans la chambre en criant :

« — Gontran, c'est lui... cachez-vous, ou je suis perdue.

« — Me cacher, mais où cela? » me répondit-il.

« Du regard, je fis le tour de ma chambre cherchant une retraite quelconque; mes yeux tombèrent sur l'armoire à glace :

« — Tenez, entrez là... dépêchez-vous. »

« Poussé vers cette cachette, il se blottit tant bien que mal sous le premier rayon; je donnai un tour de clef, et, un peu soulagée, j'allai recevoir le marquis dont le carillon devait révolutionner la maison.

« Il m'examina d'un air soupçonneux :

« — Comme vous avez été longtemps à m'ouvrir? »

« Je balbutiai une excuse quelconque; mais, sans m'écouter, il pénétra et se mit à parcourir toutes les pièces, cherchant, scrutant les moindres recoins.

« Inquiète, anxieuse, je le suivais pas à pas.

« Quand il eut fini sa perquisition, il revint dans ma chambre à coucher, s'installa dans un fauteuil et dit :

« — Ma chère belle, on m'a prévenu que vous me trompiez et mon voyage n'était qu'une feinte. Je sais qu'il y a un homme ici et ne m'en irai pas avant de l'avoir châtié.

« — Mais c'est faux, archifaux!...

« — Inutile de nier... En attendant que ce monsieur se décide à se livrer, je vais vous faire la lecture... j'ai là justement *Paul et Virginie*.

« — Oh!... » fis-je effrayée en pensant au malheureux plié en deux dans l'armoire.

« Alors, me drapant dans mon peignoir, jouant la femme outragée :

« — Monsieur, vous m'injuriez. Si vous croyez que je vous trompe, allez-vous-en; mais je n'ai nul besoin de votre lecture.

« — Si, si, si, continua-t-il avec entêtement, c'est très intéressant »

« Et, malgré mes énergiques protestations, s'installant confortablement dans un fauteuil, il entama :

« ... Rien n'était comparable à leur attachement. Si « Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie; à « sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, « on en était averti par les cris de Paul; mais cette « aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne « souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici « que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la cou- « tume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant par « les mains et sous les bras, comme on représente la « constellation des Gémeaux... »

« Je sentais monter une attaque de nerfs :

« — Assez, assez! » criai-je affolée.

« Inflexible, il continuait :

« ... La nuit même ne pouvait les séparer; elle les sur- « prenait souvent couchés dans le même berceau, joue « contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées « mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans « les bras l'un de l'autre. Lorsqu'ils surent parler... »

« A cet instant, des gémissements plaintifs se firent entendre dans l'armoire.

« Le marquis jeta son livre et bondit vers le meuble, qu'il ouvrit brusquement.

« Mon malheureux Gontran, presque asphyxié, roula sur le tapis.

« Le marquis s'élança, prêt à frapper, écumant d'une rage jalouse. Mais soudain il s'arrêta, stupéfait.

« — Grands dieux, mon fils! » s'écria-t-il.

« Gontran, qui d'un bond se relevait, resta tout saisi et murmura :

« — Tiens, papa! »

« Je regardais les deux hommes sans comprendre. Un silence embarrassé avait succédé à cette reconnaissance.

« Tout à coup, sans parler, sans se regarder, ils s'enfuirent tous deux, oubliant même un geste d'adieu...

— Mais, ma pauvre petite Rose, repris-je, ne pouvant m'empêcher de rire, vous ignoriez donc la parenté de vos amoureux?

— Absolument. Gontran, de peur de se compromettre, m'avait donné un nom d'emprunt, et je ne lui parlais jamais de son rival...

Elle se tut rêveuse, tandis qu'éclataient, bruyants, les applaudissements accueillant l'apothéose du dernier acte.

Et, quelques instants plus tard, pendant que je l'aidais à s'envelopper d'une légère écharpe de dentelle, Rose des Hayes soupira, revenant à sa première idée en matière de péroraison :

— Croyez-vous que jamais vos femmes du monde aient de ces désagréments-là?...

Daniel RICHE.

SEULES

L'Abbaye est un vieux château bâti en Sologne; il tire son nom d'un prieuré en ruines qui s'y trouve adossé.

Près de l'aile gauche du château, on voit les arceaux, à moitié détruits, des cloîtres, les pans de murs des bâtiments, les tombeaux délabrés des religieux...

Sur les pierres moussues, au milieu des lichens et des bruyères roses, serpentent, sur les dalles brisées, des lierres et des chèvrefeuilles emmêlés aux ronces qui croissent partout.

Le château lui-même est en fort mauvais état; ses murailles grises sont crevassées, lézardées en mille endroits, mais surtout à la partie touchant l'ancien couvent, car, depuis des années, elle est inhabitée, et les habitants du pays la disent hantée.

Bâtie au milieu d'une plaine aride, l'Abbaye, avec ses tourelles noircies, a un aspect farouche; aussi, quand vient le soir, quand la lune éclaire faiblement le grand monument, reflétant sur le sol l'ombre vermoulue des cloîtres, le paysan se signe deux fois avant de se hasarder à passer : une fois pour éloigner la dame, une autre fois pour le chevalier.

La dernière habitante de ce triste manoir, Mlle de Raucourt, était morte vingt ans avant, laissant ce château à un petit-cousin, dont nul ne connaissait le nom et qu'on n'avait jamais vu à l'Abbaye. La garde en était confiée à un vieux jardinier, qui l'habitait depuis près de quarante ans, et faisait courir sur le château les histoires les plus fantastiques.

Qu'on juge de l'étonnement de ces bons Solognaux, en apercevant, par une belle soirée d'avril, de la lumière à l'une des croisées, au côté de l'aile droite du château. Ils se signèrent trois fois, ce jour-là, pour conjurer les nouveaux esprits qui envahissaient l'Abbaye.

Mais les fantômes qui l'habitaient alors, étant en chair et en os, ne s'effrayèrent pas pour si peu, et la lumière continua de filtrer librement à travers les volets disjoints de la fenêtre.

Dans la chambre d'où sortait cette lumière qui avait tant effrayé les habitants de la Sologne, se trouvaient deux jeunes femmes. L'une, la plus grande, brune aux yeux gris, au profil altier, était debout près de la croisée, le front appuyé sur la vitre qu'elle tapotait distraitement avec ses doigts effilés, tandis que sa compagne, une blondinette un peu boulotte, restait assise dans un fauteuil avec accablement.

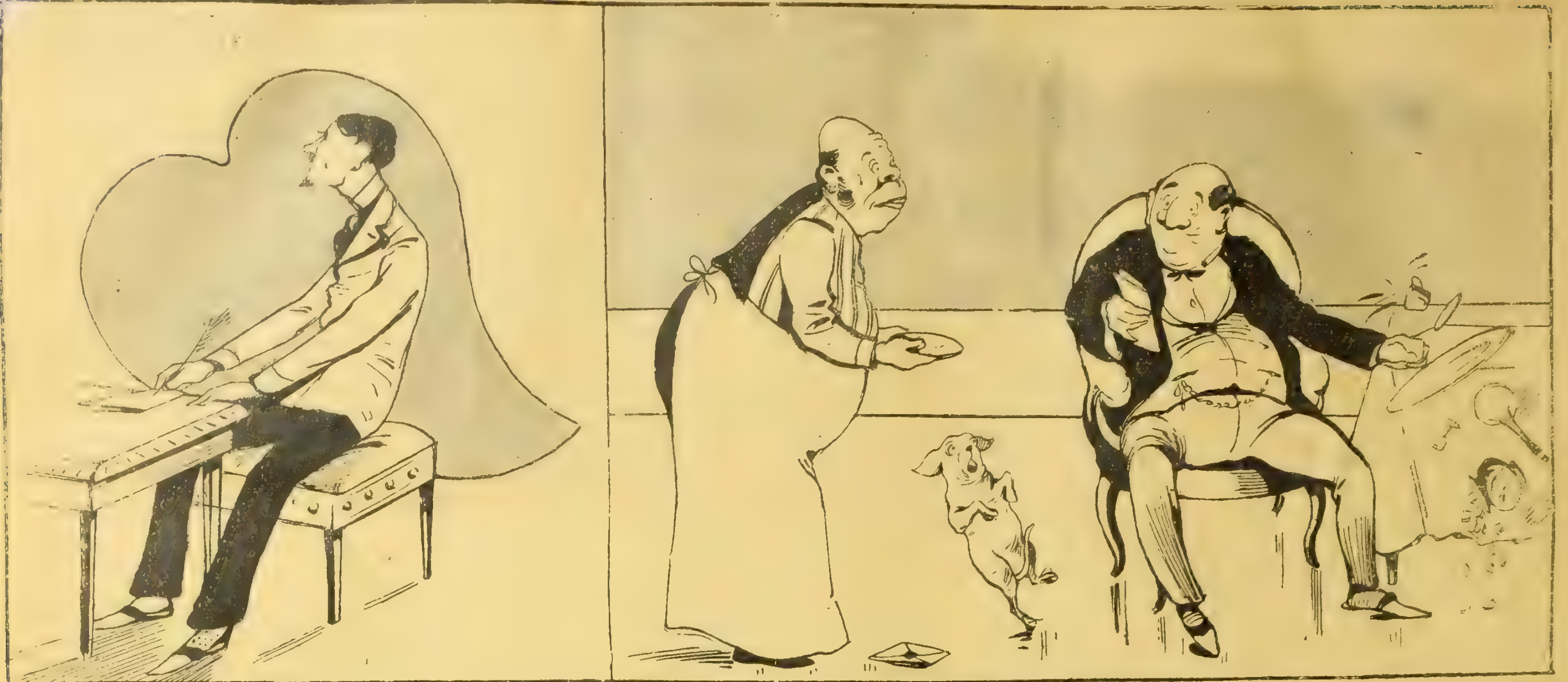
— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle tout à coup, que nous sommes donc malheureuses! Ah! Renée, j'en mourrai! Un mois encore à passer dans cette solitude; et quand on pense que, pendant ce temps-là, nos maris s'amusent!... Voyage ministériel! Caravane parlementaire! Ils nous bernent, ma chère; ils sont tout simplement à faire une petite balade en Algérie, et conter fleurette aux belles Arabes!... Car ils nous tromperont, il ne faut pas se faire illusion. Si, au moins, ils nous avaient laissées à Paris! Mais non, enfermées ici comme deux criminelles, dans ce vieux château délabré!... Renée, Renée, j'ai des envies de me précipiter du haut de la fenêtre.

En achevant ces mots, la petite Marguerite Brunneval, en femme qui ne paraît pas du tout disposée à en finir avec l'existence, se pelotonna comme une chatte dans la grande bergère où elle était assise et poussa un soupir à fendre l'âme.

— Voyons, ma chérie, dit la brune Renée qui revint près de son amie, il faut être raisonnable. Il est vrai que la situation n'est pas gaie; mais, enfin, il faut tâcher d'en tirer parti le mieux possible.

— Tirer parti! tirer parti de quoi? demanda rageusement Mme Brunneval. Je me demande un peu de quoi l'on peut tirer parti ici?... dans cette vieille bicoque, à deux lieues d'un village : et quel village!... Jusqu'aux domestiques qui me font l'effet de geôliers! Renée, dans huit jours tu me porteras en terre!

ERREUR NE FAIT PAS COMPTE...



« Chere petite Louve rose. A tout hasard je vous écris chez vous, et j'espère que cette lettre ne tombera pas entre les mains de votre gros paquet de mari. Je vous attendrai demain bureau d'omnibus 21, vers sept heures. »

« Chere petite Louve rose. A tout hasard, je vous écris chez vous, et j'espère que cette lettre... »



Un bon jeune homme passait, innocent et quelconque.....

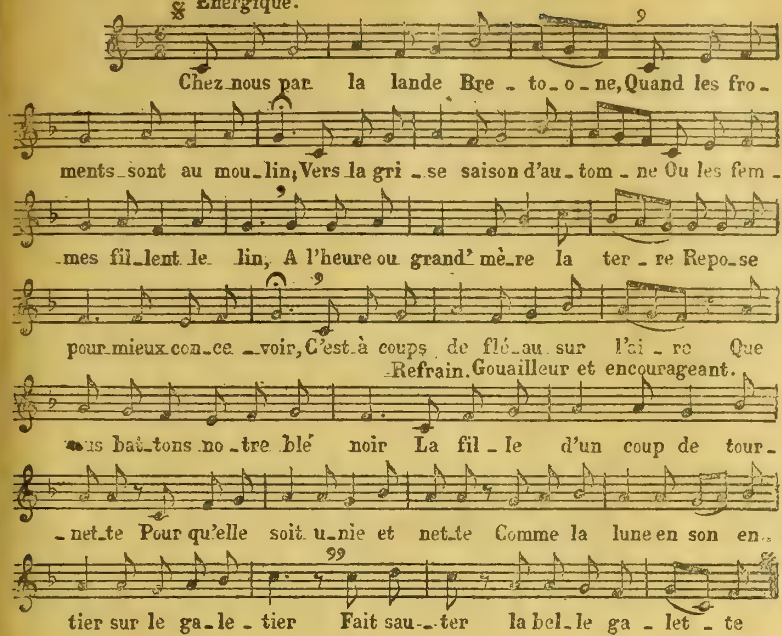


. . . .

Chanson bretonne inédite.

JEAN BLÉ-NOIR

Paroles et musique de JULES HEURTEL.



Paul Balluriau

Ilis V Michel

— Calme-toi, Marguerite, j'allais justement te proposer quelque chose.

— Quoi donc?

— D'abord, dis-moi, connais-tu ce vieux château?

— Ma foi non : Henri en a hérité d'une vieille cousine, Mlle de Raucourt, je crois, et, depuis deux ans que nous sommes mariés, je n'ai jamais eu la curiosité d'y venir.

— De sorte que tu ne connais de ton domaine que le salon, la salle à manger et ta chambre!

— Et la tienne. — Mon Dieu! oui, cela me suffit.

— Eh bien! écoute : hier soir nous nous sommes séparés à peu près à cette heure-ci, je crois?

— Mais oui, dix heures; que veux-tu faire plus tard?

— Je n'avais pas du tout envie de dormir en te quittant. L'idée me vint d'explorer l'aile gauche du château, celle qu'on dit hantée.

— Toute seule, tu as osé?

— Mais oui; les revenants n'existent pas, ma chère, tu le sais bien.

— C'est égal, dit la blonde Marguerite en tremblant, je n'aurais pas osé, moi!

— Enfin, je n'ai pas eu peur, j'ai pris ma lumière, et me voilà partie. J'ai traversé de longs couloirs, de grandes chambres nues et froides, et je suis arrivée dans une espèce de salle soutenue par de gros piliers. Le plafond en était voûté, il entrait des bouffées d'air glacé par les vitres brisées, et j'entendais le frôlement d'ailes des hiboux qui, sans doute, avaient élu là leur domicile. Je ne suis pas peureuse; mais, vrai! l'aspect de cette pièce était si solennel... si sombre, que je ne me sentais pas trop rassurée.

— Je crois bien, tu étais dans la salle du chevalier! Tu l'as vu, n'est-ce pas, dans son coin?

— J'ai vu une vieille armure sur un mannequin.

— C'est cela. Oh! c'est effrayant, tu vas voir : le père Louis, le vieux jardinier, me l'a raconté. Tous les soirs, quelques minutes avant minuit, le chevalier quitte sa place, escalade la fenêtre et monte sur le haut de la tourelle; alors, la dame blanche vient le rejoindre, ils restent ensemble quelques instants; puis, quand tinte le premier coup de minuit, le chevalier précipite du haut de la tour la dame qui tombe en poussant un grand cri, qu'on entend retentir toutes les nuits dans le château.

— Comment peux-tu raconter de pareilles balivernes!

— Tu as vu, Renée, au salon, le portrait du comte Lionel de Raucourt; c'est lui qui revient chaque nuit. Il paraît, oh! il y a de cela des siècles, qu'étant parti réprimer une révolte de ses vassaux, il trouva à son retour sa femme dans les bras de son page favori; alors, il égorgea le page séance tenante; et, comme la pauvre comtesse s'était refugiée au haut de la tourelle, il l'en précipita. Mais il ne devait pas survivre longtemps à ses victimes; le remords l'a tué. Depuis cela, chaque nuit, son ombre désespérée et celle de la malheureuse femme reviennent aux lieux témoins de leurs méfaits et de leurs infortunes.

Renée se mit à rire

— Décidément, tu deviens folle.

— Non, je deviens bête... c'est la faute de mon mari.

— Laisse-moi achever ce que j'ai à te dire et te faire ma proposition... Je me disposais à revenir sur mes pas, quand j'aperçus, dans un coin, un vieux bahut sculpté, très beau et gigantesque. J'en soulevai à deux mains l'énorme couvercle, et je vis, avec surprise, une masse de vêtements remontant pour le moins au bon roi Henri. Est-ce la vieille défroque des seigneurs de Raucourt, ou ces nobles châtelains ont-ils donné autrefois un bal costumé? Je l'ignore; mais tu as, avec ces étoffes, de quoi faire des merveilles. Au reste, allons les voir, tu jugeras toi-même.

— A cette heure-ci!... j'ai peur.

— Allons, Marguerite, ne sois pas si poltronne, avec moi!...

— Passe devant, alors.

— Si tu veux.

Et Renée, prenant le flambeau, marcha la première pour guider sa tremblante compagne.

Marguerite, toute frissonnante, se tenait avec effroi contre Renée, jetant avec inquiétude les yeux autour d'elle. Elle fut même prise d'un accès de peur en entrant dans la salle de la redoutable armure.

Renée, alors, s'approcha du mannequin. Elle ôta avec désinvolture le casque du chevalier, et dit à son amie :

— Je condamne Lionel de Raucourt à sortir tête nue cette nuit. Il attrapera peut-être un rhume de cerveau et laissera tranquille pendant quelques jours la pauvre dame blanche.

— Renée! comment peux-tu plaisanter? Je t'assure que j'ai peur.

— Vraiment, Marguerite, je ne te croyais pas si crédule! Mais, tiens, voilà ce que nous cherchons.

Quand le vieux bahut fut ouvert, Marguerite ne pensa plus à sa peur. Elle poussait des exclamations de joie et des rires d'enfant.

— Renée! vois-tu la jolie robe! c'est du brocart d'argent! Et cette autre couleur d'or! Et ces vieilles dentelles! c'est de Bruges, ma chère! Voilà du point d'Angleterre, c'est merveilleux, tout cela!... Un costume d'homme!... Oh! le joli pourpoint de satin rose! Et ce manteau cerise!... Dis donc, ajouta la jeune femme en poussant un joyeux éclat de rire qui se répercuta sous les voûtes sombres, c'est peut-être celui de La Môle! Tout cela est superbe. Comme c'est frais et bien conservé!

— Je crois, dit Renée, que les lumières nous font un peu illusion. Enfin, c'est encore très passable; et, puisque la mode est aux antiques, tu as, ma chérie, de quoi faire de jolies choses, avec ces vieilles défroques.

— Nous partagerons, c'est tout juste, tu les as découvertes... Renée, ajouta-t-elle en riant, j'ai une idée, si tu voulais?... Ce serait si amusant!...

— Quoi donc?

— Tu ne voudras pas?

— Dis toujours.

— Eh bien! nous devrions emporter toutes ces vieilles choses dans nos chambres. Tu prendras l'habit de page, moi la robe blanche à fleurs rouges, nous mettrons tout cela; et nous jouerons à nous-mêmes une véritable comédie. Je serai la châtelaine, moi; et le seigneur... Lionel étant parti, tu profiteras de cela, toi, mon beau page, pour venir me faire la cour. Hein! dis, veux-tu?

— Folle, va!

— Veux-tu, dis, veux-tu?

— Mon Dieu! si cela te fait plaisir.

Et voilà les deux jeunes femmes, traversant, encombrées par les vieux atours, les longs corridors et les grandes salles, étonnées de tant de gaieté.

— Tu sais, disait Marguerite, tu t'appelleras Urbain! C'est moyen âge, cela, hein? Moi, Yolande... Non, Gisèle, c'est plus joli... Nous voilà à nos chambres. Vite, habille-toi et viens me retrouver, je serai prête.

Onze heures sonnaient, et Mme Brunneval, ou plutôt la noble Gisèle, prêtait l'oreille à tous les bruits.

Elle était vraiment délicieuse, la blonde Marguerite, avec sa lourde robe rouge et blanche et sa collerette de dentelle jaunie par le temps. Assise dans un haut fauteuil de chêne à dossier droit, dans cette chambre sévère à draperies sombres, l'illusion était complète.

Tout à coup, on heurte à la porte, et Renée paraît.

Elle ressemble à un page mutin, avec son costume qui dessine ses formes sveltes, sa toque empanachée posée crânement sur sa tête brune, dont elle a laissé les cheveux épars sur ses épaules.

Elle s'approche de Marguerite, met un genou en terre et lui baise la main.

— Ma dame, ma bien-aimée, ma Gisèle, voici donc arrivé le moment tant désiré! Oh! comme il me tardait de serrer dans mes bras votre corps si charmant, de le sentir tressaillir sur mon cœur, d'amour et d'émoi!

Mme Brunneval reste un peu interdite, jamais elle n'eût cru Renée capable de jouer si au naturel son rôle d'amoureux.

Elle balbutia pourtant :

— Moi aussi, Urbain, je vous aime, et j'ai compté les minutes qui me séparaient de vous.

— De quelle joie vous remplissez mon âme, répond le beau page, dont le bras lui enlace la taille. Oh! comme je vous aime! Et comme je vous désire!

Les yeux de Renée lancent des flammes étranges, et la pauvre petite Marguerite, effrayée, supplie.

— Renée! Renée! ne me regarde pas ainsi, qu'as-tu donc?

— Gisèle, mon adorée, continue l'amoureux page qui l'a soulevée, et dont les lèvres cherchaient les siennes, sois à moi! Ne vois-tu pas, chère, que tous les moments qui passent, nous les dérobons à l'amour!... Allons, viens!... viens!...

Il l'entraîne vers le lit.

— Ah! mais non!... mais non!... Voyons, assez!... Urbain!... Renée!... Mais je ne veux pas!...

Mais le page est le plus fort. Il la tient étroitement serrée contre lui et la pousse sur le lit.

Alors, Gisèle soupira ; et la toque empanachée d'Urbain tomba sur le tapis! . . . .

. . . .

Le lendemain, quand l'aube blanchissante éveilla Marguerite, ses idées étaient embrouillées. Elle vit avec étonnement Renée couchée près d'elle; ses yeux inspectèrent la pièce, elle aperçut, pêle-mêle par terre, le pourpoint de satin rose, la jupe froissée, la vieille collerette, la toque de velours.

Elle se souvint et éclata d'un rire argentin et joyeux qui réveilla sa compagne.

— Bonjour, Renée!

— Bonjour, chérie, dit Renée, comme j'ai bien dormi!

— Et moi donc! J'ai rêvé que la caravane parlementaire traversait le désert; tous les députés étaient à dos de chameau. Oh! ma chère, ils étaient drôles!... On les avait mis deux par deux. Ton mari et Henri étaient ensemble, le tien assis sur la bosse, le mien à cheval sur le cou du chameau. Ils avaient des têtes!... Écoute, je vais écrire aujourd'hui à Henri qu'il peut rester tant qu'il voudra. J'ajouterai, pour le vexer, que nous nous amusons follement. Il va faire un nez! ma chère, un nez! J'en rirai jusqu'à ma vieillesse, vois-tu!... Tu ne trouves pas, dis, comme c'est amusant de faire enrager son mari?

— Si, cela me réjouit beaucoup, mais aujourd'hui ce n'est pas ça qui me fait plaisir.

— Et quoi donc, alors? demanda Marguerite, ouvrant ses grands yeux interrogateurs et malicieux.

— Oh! mignonne, dit Renée en l'attirant à elle, tu le sais bien...

Théodore CAHU.

JEAN BLÉ-NOIR

CHANSON BRETONNE INÉDITE

I

Chez nous, par la lande bretonne.
Quand les froments sont au moulin,
Vers la grise saison d'automne
Où les femmes filent le lin;
A l'heure où grand'mère la Terre
Repose pour mieux concevoir,
C'est à coups de fléau, sur l'aire.
Que nous battons notre blé noir!

REFRAIN

La fille, d'un coup de tournette [1],
Pour qu'elle soit unie et nette
Comme la lune en son entier,
Sur le galetier
Fait sauter la belle galette [2].

II

Vous les beaux messieurs de la ville,
Blasés qui riez de nos goûts;
Vous qui dites « mangeaille ville »
La châtaigne et le cidre doux;
Si vous aviez, quand la bourrée
Flambante éclaire la maison,
Goûté la galette dorée.
Vous chanteriez autre oraison!

III

Elle est large comme trois joues;
Et ronde comme un bel écu.
Pour l'avoir, jouant de nos houcs,
Du bon combat l'on a vaincu.
Mais, si nous pardonne la Glèbe
Pour vivre de tant la blesser,
Elle vous hait! gars de la Plèbe,
Lâches assez pour la laisser!!

IV

Vous qu'ont tentés les étalages
D'or faux de « ceux de la cité »,
Revenez donc à nos villages.
Sous la blouse est la probité.
— Pain blanc, lorsqu'on a faim cruelle.
Est souvent bien noir à gagner.
Tant que Jean-Blé-Noir en l'écuelle,
A du lard pour l'accompagner!

Jules HEURTEL.

1. Tournette, pelle avec laquelle on fait sauter la galette.
2. Crêpe de blé noir.

LE TÉNOR MUET

D'abord, vous n'allez pas me croire... cela vous regarde... A votre place, j'en ferais sans doute autant. Mais, quoi qu'il en soit et malgré vous, je vais retirer le bœuf que les Arabes veulent qu'on se mette sur la langue pour laisser passer la vérité. En outre, retenez bien cet axiome paradoxal : tout arrive, comme le maquereau et la bière Salvator, même l'impossible. Ainsi donc, voici la chose :

Je connais un ténor qui n'est pas du Midi!... si peu du Midi, même, qu'il n'a jamais passé par la Monnaie de Bruxelles, qui est, chacun sait ça, la roche Tarpéienne du Capitole de Toulouse. Il est vrai que la monnaie le lui a bien rendu.

Maintenant, n'attendez pas que je vous révèle son état civil : l'honorable corporation des maîtres chanteurs me mettrait à l'index, et leurs services me sont nécessaires pour l'interprétation d'un opéra-comique dont j'ai commencé le scénario... au collège.

Au fait, que je suis bête, — ce qui m'étonne, néanmoins, — vous l'avez tous vu et entendu, c'est ce grand mince, — encore une erreur de sa part, — bel homme malgré tout, qui a tant de succès dans les salons en chantant le monomime... Oui, monsieur, vous avez bien lu : en chantant le monomime.

Apparemment, vous pensez que je vais vous mener ainsi au pays du merveilleux. Il serait bon que vous vous détrompassiez.

Tout ceci n'est échafaudé que sur une simple histoire, une de ces histoires que l'on se raconte au coin du feu... d'un cigare ou sur les bords d'un bock.

Or, en ce temps-là, j'étais rédacteur en chef du *Petit Phare* de... dans le département de... Ce journal, aux opinions très... avait été créé pour soutenir le fameux... Par cette situation, je m'étais fait des ennemis de mes amis et j'avais pour amis des gens dont j'ignorais même les initiales. On craignait ma plume et on m'accablait de prévenances. Le sous-préfet me prêtait sa femme pour danser le menuet, le vicaire m'empruntait la *Lanterne* et le directeur du théâtre m'ouvrait lui-même la loge de ces dames.

Au café, après les répétitions, les artistes me laissaient gagner à la manille.

Cependant, parmi ces derniers, j'avais fini par recruter une sympathie qui s'appelait Achille et qui n'était autre que ce ténor assez imprudent pour n'avoir pas d'ascendance septentrionale et qui vous émettait des *r* sans le moindre accent ni roulement, quelques efforts qu'il fît pour s'habituer à manger de l'ail.

Hélas! le Destin semblait s'acharner comme les autres à perdre le Nord et ce fut moi qu'il choisit pour creuser la mine devant servir à l'exécution de ses cruels desseins. Avec lui, il n'y a pas à plaider l'incompétence en matière criminelle.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, si vous voulez bien suivre le sujet, il va entrer dans une phase nouvelle... il y aura de la place pour tout le monde.

Non loin des confins de la ville, j'avais loué, à une vieille bonne femme, un quart d'entresol meublé d'une maison à un étage. Les deuxième et troisième quarts étaient le repaire d'une jeune veuve, portant si bien son deuil qu'on l'eût crue veuve de naissance, et de son père. Le quatrième quart représentait une vaste cuisine, refuge habituel de la bonne femme de propriétaire, dont l'ambition se bornait à l'entretien des bottines et des tables de nuit de ses locataires, tarifant d'ailleurs leur reconnaissance, comme les portes et fenêtres, sur leurs quittances de loyer.

La jeune veuve faisait tout son possible pour être blonde; elle avait des frisons partout; des yeux plein la tête, une promesse de bouche et une voix d'une octave au-dessus. Le père, veuf aussi... devait avoir perdu ses cheveux en même temps que sa femme; sa vue en même temps que sa jeunesse, égaré sa brosse à dents sur sa lèvre supérieure et sa façon d'entonner devait lui être venue de nuit, en entendant chanter la sirène d'un sémaphore.

Ma blonde voisine — j'aime autant vous le dire tout de suite — ne recevait jamais personne chez elle dans la journée. C'est à peine si elle me permettait de lui rendre visite deux ou trois fois par semaine, entre minuit et cinq heures du matin... encore fallait-il que je vinsse sur la pointe de mes chaussettes. A cette heure-là, vous le pensez bien, comme tous les honnêtes gens, elle était couchée, et c'est avec la plus grande discrétion que je lui demandais de m'étendre à ses côtés, afin de pouvoir lui causer plus intimement. Lorsqu'elle supposait que l'entretien avait assez duré elle me congédiait, d'un geste combien las, en m'offrant de la baiser, tel un galant homme, sur ses ongles roses.

Le matin, nous nous retrouvions, tous calmes et souriants, sur le carré, à l'heure accoutumée de la reprise des chaussures respectives laissées la veille aux bons soins de notre propriétaire. Là, le père m'entreprenait toujours d'une de ses interminables histoires où revenait son thème favori de la main gauche gelée, en 70, sur les fortifications de Paris, « même que sa pauvre défunte avait voulu la lui tremper dans du bouillon de cheval qui mijotait ».

Donc, un beau jour, ou plutôt un triste soir d'hiver, j'étais allé au théâtre : c'était la soirée de comédie. J'y avais vu éreinter quelques actes de Molière, sous la direction de M. Huntel, de la Comédie-Française. Le temps, abominablement gris à mon entrée dans la salle de spectacle, s'était absolument fâché pendant la représentation, et, comme à Waterloo, il neigeait... à la sortie.

Courbé sous l'avalanche, je me hâtai de prendre la direction de ma maison. Enfin, après avoir involontairement fait deux fois mon portrait dans la neige, j'arrivai à la grille d'entrée. En montant les degrés du perron, je faillis, une troisième fois, tirer un instantané de mon individu, car je venais de butter dans une paire de bottines où se trouvait déjà un pied... de neige.

A vue de nez, je jugeai que ces bottines étaient d'homme et, naïvement, j'en conclus que le père de la blonde les avait oubliées là. Nonobstant, il eût été inhumain de laisser même des chaussures d'homme exposées à une pareille intempérie et, oubliant généreusement qu'elles auraient pu me faire casser le cou, je les pris par le tirant et les menai vers la place que je leur croyais assignée, c'est-à-dire le paillasson du vieux. Or, le dit paillasson était déjà envahi par une première paire dont les unités, au toucher, semblaient moins élégantes et moins cambrées que celles dont je m'étais institué le protecteur.

Ah! certes, j'avoue qu'au moment de cette découverte mon for intérieur n'échappa pas au : « C'est étrange! » si commode en ces occasions.

— Mais, me répondis-je, peut-être que, comme dit quelqu'un quelque part, le cuir a des raisons que la raison ne comprend guère, et, laissant là mes protégées, je m'en fus me coucher, puisque ce n'était pas mon jour, ma nuit de visite à la voisine.

Le lendemain matin, je fus réveillé par les cris de surprise que poussait mon colocataire, à la vue de l'augmentation inopinée de sa garde-robe.

La propriétaire proposa de croire à un cadeau du petit Jésus; la blonde veuve hasarda quelques vagues suppositions, l'air embarrassée; quant à moi, je me déclarai franchement l'introducteur nocturne des deux intruses sous le toit familial.

A cette révélation, ma voisine s'écria :

« Ah! le malheureux! » et si douloureusement que je la remerciai vivement du fond du cœur, croyant avoir échappé à une catastrophe aussi insoupçonnée que lugubre. Mais la suite m'apprit, — comme elle vous l'apprendra également, soyez tranquilles, — que ce n'était pas moi, le malheureux, et que je devais renoncer au bénéfice du pitoyable « ah! ».

Le jour même, le bruit courut — c'était le seul sport en faveur dans la ville — que le bel Achille était indisposé et que la soirée d'opéra serait « relâchée ». Huit jours après, le ténor quittait "", complètement aphone.

Eh! oui, vous l'avez deviné, c'était lui, le « malheureux »! Sortant d'un entretien avec la jolie veuve, de qui je me croyais seul écouté, Achille n'avait pas retrouvé ses bottines, dont il s'était imprudemment séparé en arrivant, oubliant qu'en hiver il tombe parfois de la neige; c'étaient celles que mon humanité avait mises à l'abri. Et, dame! ce tapis de flocons blancs est bien joli à regarder derrière les vitres d'une chambre, fût-elle noire, mais terriblement incommode à fouler avec des pieds gantés de mince cachou, il y gagna un enrouement éternel.

C'est d'ailleurs l'infortuné lui-même qui m'a confirmé ces détails que je soupçonnais, dans un *five-o'clock* où je le rencontrai dernièrement.

Maintenant, il ne chante plus, il ne parle plus : il mime. Et — c'est là où la science retrouve sa suprématie et se venge noblement de la satire de l'artiste — il a, dirait-on, plus de succès qu'auparavant dans les salons où il se rend avec un phonographe, présent d'une de ses anciennes et enthousiastes admiratrices, qui avait clandestinement emmagasiné les fameux airs de son Achille, dont le talon faillit être gelé.

Alors, pendant qu'un domestique fait revivre sa voix d'autrefois, il se magnifie dans des gestes hiératiquement modernes! C'est l'aphonie des grandeurs!

Edmond CHAR.

UN TENDRE

(Suite.)

Une poignée de pinceaux à la main, il se planta devant ses toiles, déclara :

— Ce que je vais travailler, maintenant!

Et il marcha, vint regarder à la baie vitrée ce grand Paris grondant qui s'étendait sous son regard.

— Ah! c'est bon de quitter ça, tout de même!

Mais on frappait à la porte, et il se sentit tout d'un coup troublé, hésitant à venir ouvrir. On frappa de nouveau à petits coups discrets, et il ne bougea pas. Qui venait le déranger? Il avait besoin d'être seul pour rester brave devant une résolution prise, et il tremblait qu'une circonstance imprévue pouvait le faire faiblir au dernier moment. Cependant, la porte glissa doucement; il y eut un bruit de pas, et, sous une tenture qu'elle relevait d'une main, Jeanne se montra. Sous l'ébouriffement des cheveux roux que coiffait une minuscule capote, elle souriait, s'amusant de la surprise de Clairain arrêté devant elle et pâli. Puis, comme il restait muet, elle dit :

— C'était entr'ouvert, je suis entrée.

Elle s'avança, eut un coup d'œil pour tout voir d'ensemble, et elle approuva :

— Très gentil, ce petit désordre.

Lui, machinalement, avait débarrassé un fauteuil pour qu'elle pût s'asseoir, car ses préparatifs de départ encombraient tous les meubles. Et il demanda, encore saisi, la gorge serrée :

— Vous êtes venue... pourquoi?

Elle sourit, malicieuse.

— Ah! voilà! J'ai une de mes amies qui veut avoir son portrait par un artiste de talent; je lui ai parlé de vous... Ça vous va?

Il s'éloigna de quelques pas, revint vers elle. Ses lèvres tremblaient. Il éclata :

— Ne mentez pas; vous êtes venue parce que vous saviez que je vous échappais, parce que vous vouliez m'empêcher de m'en aller, pour m'avoir là, pour me faire souffrir... Et tout ce que j'ai fait, l'effort de volonté dépensé, s'anéantit; vous êtes venue et vous me reprenez...

Il s'enfiévrait, il parla plus vite, avec emportement, pendant qu'elle le regardait, souriante.

— Vous êtes venue pour essayer votre puissance sur moi, parce que vous savez que je suis sans force quand vous êtes là, que je suis une petite chose, un petit être... Vous êtes venue pour rire de moi, du courage que j'avais en voulant partir. Vous êtes une méchante femme!

Elle ne se fâcha pas. Très calme et la voix douce, elle dit :

— Mais c'est cela, mon ami, c'est très bien, il faut partir...

Ses yeux allaient aux petites toiles accrochées aux murs, à ces frais paysages où jouait maintenant un rayon de lumière. Mais Clairain se planta devant elle, l'obligea à le regarder, lui. Il sentait bien qu'elle se moquait, qu'elle jouait avec son cœur, sûre de sa force, sûre qu'il était à elle, malgré ses résistances et ses révoltes. Et, tout d'un coup, il eut un découragement d'homme vaincu qui se rend. Une boîte s'ouvrait à terre, il la referma du pied, et comme il avait gardé à la main sa poignée de pinceaux, il les jeta dans l'atelier où ils s'éparpillèrent.

— Tenez, mes résolutions; tenez, mes projets de départ; tenez, mes pensées de travail, voilà ce que j'en fais. Ah! vous pouvez bien rire de moi, de mes colères d'enfant et de mes contorsions de pantin; vous savez bien que vous me tenez là, plus solidement, avec votre petite main, qu'avec toutes les entraves du monde. Est-ce que je suis capable de vouloir; est-ce que j'ai du courage; est-ce que je suis mon maître? Riez, allez, je suis bien ridicule et bien grotesque... Ah! ah! le travail, la campagne, la santé, est-ce que cela existe pour moi? qu'est-ce que ça me fait tout cela?...

— Vous avez tort, dit-elle simplement.

Et son sourire, à ce moment, était si bon, si indulgent, qu'il vint vers elle, s'assit à ses pieds sur un coussin. Elle le regardait d'un œil maternel, pendant qu'il parlait:

— Jeanne, vous savez que je vous aime, que je vous aime follement, avec mes nerfs, avec ma fièvre. Je suis un malade, pardonnez-moi... Si vous saviez comme il m'en a coûté de vous dire que je vous aimais, de me l'avouer à moi-même!... J'allais, heureux de vivre, et vous m'avez fait malheureux, et je n'ai plus à présent une seule pensée qui ne soit à vous. Quand je suis seul, je vous revois, avec vos gestes, vos sourires, la figure que vous avez aux instants où vous êtes bonne pour moi. Vous êtes mon seul but, et je suis malade et je me consume parce que vous ne m'aimez pas.

Sa voix était résignée et il faisait de grands efforts, tant il était ému, pour avoir l'air calme. Il continua longtemps, pendant qu'elle l'écoutait, attendrie, heureuse.

Elle connaissait sa vie. Il avait vécu à l'écart, en laborieux que hantait la vision de l'œuvre à faire, une œuvre qui le ferait grand, admiré. Il croyait que l'effort est tout, et qu'il suffit de travailler pour être heureux. Mais il l'avait trouvée sur sa route, et il s'était mis à douter. Elle était si belle, si intelligente, qu'il avait eu en la voyant la sensation d'autre chose d'inconnu, d'autre chose de beau et de grand, et que toute sa foi était allée vers elle. Il avait eu soif de bonheur, soif de cet inconnu, soif d'être heureux et d'être aimé pour vivre...

A mesure qu'il parlait, il la sentait faiblir. Mais comme si elle se défendait encore, comme si elle se refusait à se laisser gagner, elle lui dit très bas, d'une voix suppliante:

— Taisez-vous, oh! je vous en prie.

Au-dessus d'eux, la baie vitrée de l'atelier s'ouvrait en plein ciel, et des vélums écartés laissaient couler le bleu limpide qui tombait sur leurs têtes. Clairain tenait les bras de Jeanne; il s'approcha encore, voulut l'embrasser. Elle résista, et ils ne dirent rien. Mais comme il approchait toujours, fiévreux, ardent, elle serra les lèvres et murmura:

— Non! non!

Et elle recula la tête. Il était tout contre elle et son haleine l'effleurait. Brusquement, il lâcha ses bras, lui enserra le cou, l'attira tout à fait, et sur sa bouche il posa la sienne. Elle répétait obstinément: « Non! non! » pendant qu'il la tenait de toutes ses forces, fermait les yeux, buvait ce baiser d'amant, le premier...

Mais elle se dégagea, elle se leva, nerveuse, lui jetant ces mots:

— Vous êtes fou!... vous êtes fou!... vous êtes fou!...

Elle gagnait la porte, voulait partir. Il courut à elle, lui prit la main, l'implora:

— Pardonnez-moi, je suis fou, c'est vrai... Tenez, soyez méchante, faites-moi souffrir, je vous dirai merci... Injuriez-moi, humiliez-moi, et je vous aimerai encore, et je vous aimerai toujours... Jeanne, si cela peut vous rendre heureuse de faire souffrir un être, si cela vous venge de ce que vous avez souffert sans doute, torturez-moi, tordez mon cœur, il est à vous, comme tout ce que j'ai, comme le battement de mes artères, de mon pouls, de mes tempes, comme ma vie...

Il lui embrassait la main avec fièvre, à petits baisers chauds qui tombaient comme des gouttes; et elle ne la retirait pas, elle l'écoutait. Il continua:

— Je serai sage, je serai raisonnable. Oh! soyez bonne, Jeanne! soyez bonne, ayez pitié... Vous ne savez pas toutes les heures que j'ai passées à vous appeler, à vous espérer vainement. Ah! je mérite bien que vous m'aimiez un peu pour tout ce que vous m'avez déjà apporté de misères et de tristesses... Sans vous, je ne vois rien, les choses n'ont pas de lumière et je souffre d'être tout seul, de ne rien voir, de ne pas vivre...

Elle le sentait près d'elle si sincère, si vibrant, et ses traits étaient si anxieux, ses yeux si pleins d'attente, qu'elle le regarda encore. Et ce fut elle qui fut vaincue. Elle hésita, ses lèvres remuèrent; puis, soudain, dans un grand élan où elle se livrait toute:

— Et si je vous disais que je vous aime aussi?

Il resta une seconde tout bête, tant cela était inattendu, inespéré. Puis sa figure s'illumina, ses mains glissèrent sur elle, la prirent à l'épaule, et très près, la voix grave, il parla:

— Je vous dirais: Que faut-il faire? Vous me donnez tout ce qu'il y a de plus élevé et d'inaccessible dans la vie, vous me donnez le bonheur; vous êtes la plus belle et la plus grande des femmes, et je vais travailler et devenir grand pour vous mériter...

Elle prit ses mains, tendit les bras, l'écartant un peu d'elle pour le voir tout entier: ils se contemplèrent ainsi. Et une question lui vint, une question de petite fille heureuse de donner:

— Alors, vrai, ça vous fait plaisir?

Au milieu de cet atelier en désordre, de ces choses éparses, debout, dans la claire matinée, il se souriaient. Et tous ces frais paysages accrochés aux murs, ces petites fenêtres ouvertes sur la nature mettaient une poésie autour d'eux, la poésie tendre des verts ensoleillés. Clairain mit sa tête sur l'épaule de Jeanne, contre son cou, et lui parla doucement à l'oreille:

(A suivre.)

Louis de ROBERT.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie P.-L.-M. organise, avec le concours de l'agence des Voyages Économiques, une excursion en **Suisse** et en Savoie, du 26 mai au 13 juin 1898. Prix au départ de Paris (tous frais compris): 1re classe, **555** francs; 2e classe, **510** francs. — S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence des Voyages Economiques, 10, rue Auber, et 17, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris.

Exposition générale italienne à Turin. — Billets d'aller et retour, Paris-Turin, via Mont-Cenis.

Donnant droit à deux entrées à l'Exposition. — 1re classe, **135** fr. **25**; 2e classe, **97** fr. **75**; 3e classe, **63** fr. **80**. Validité, 30 jours. — Arrêts en Italie: deux arrêts au choix, tant à l'aller qu'au retour. — Ces billets d'aller et retour seront délivrés jusqu'au 31 octobre inclusivement, à première demande. A la gare de Paris P.-L.-M., dans les bureaux-succursales, ainsi que dans les Agences de Voyage.

Exposition générale italienne à Turin. — Billets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes, à prix réduits, de toute gare P.-L.-M. à Turin.

Donnant droit à deux entrées à l'Exposition. — Validité, 30 jours. — Arrêts en Italie: deux arrêts au choix, tant à l'aller qu'au retour. — Délivrance des billets jusqu'au 31 octobre inclus: 1° immédiatement dans les gares de *Paris, Nevers, Dijon, Lyon-Perrache, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Valence, Marseille* G. V., *Nîmes* (voyageurs), *Grenoble, Chambéry*; — 2° sur demande faite 48 heures à l'avance, dans toutes les autres gares.

Le Gérant: G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire

l'intention bien arrêtée de me proposer d'être votre maîtresse...

Monsieur d'Horty. — Mais...

La Princesse. — Ce n'est pas cela ?...

Monsieur d'Horty. — Si, mais...

La Princesse. — Dans ce cas, ce n'était pas la peine de m'interrompre. Donc, vous m'offrez la succession de Mme de Nacre, vous me baisez les mains, vous vous montez, et vous trouvez que je dois être extrêmement flattée d'inspirer une passion au beau d'Horty ; car les gens bien élevés appellent ce genre de sensation « une passion ». C'est absurde, mais c'est décent... Eh bien, je veux mieux que cela, moi ; je ne me contente pas de ce que vous m'offrez.

Monsieur d'Horty, *avec élan.* — Que voulez-vous ? ma vie, ma fortune, ma carrière, tout est à vous...

La Princesse. — Il s'agit bien de ça ? Que voulez-vous que je fasse de votre vie ? Cela m'encombrerait. Non, vous êtes un homme remarquable.

Monsieur d'Horty, *modeste.* — Oh !...

La Princesse. — On me l'a dit ; car je n'ai pu, jusqu'à présent, en juger par moi-même. Or, je consens à être la maîtresse d'un homme remarquable...

Monsieur d'Horty, *transporté.* — Quoi ? vous...

La Princesse. — Seulement, prouvez-moi que vous êtes cet homme-là ?

Monsieur d'Horty. — Que je...

La Princesse. — Oui. Je vous donne une heure pour me démontrer clairement ce fait ; je ne demande qu'à croire... (*Elle prend sur la table une petite pendule d'émail ancien et la pose devant elle.*) Vous êtes entré à trois heures... Eh bien, à quatre heures je suis à vous, si vous avez rempli les conditions exigées. Vous voyez qu'avec moi les préliminaires ne sont pas longs...

Monsieur d'Horty, *ahuri.* — Mais vous voulez une chose impossible !... Comment puis-je ainsi... au commandement ?...

La Princesse. — Mais on ne vous demande pas d'être éblouissant... Non, du tout... Soyez seulement remarquable... un peu remarquable... Allez, je vous écoute... Amusez-moi...

Monsieur d'Horty. — En vérité, je suis saisi...

La Princesse. — Vous avez tort. Un homme remarquable ne doit jamais être saisi ; il faut laisser cela aux gens ordinaires, pour lesquels c'est une ressource... au moment du danger. Voyons, parlez-moi de n'importe quoi ?... amour, si vous voulez, je permets tout... Dépêchez-vous seulement, le temps marche et Pluton commence à faire les cent pas...

Monsieur d'Horty. — En effet, ce maudit chien...

La Princesse. — Aïe ! quelle faute ! Critiquer Pluton ! voilà une maladresse, pour commencer...

Monsieur d'Horty, *se levant et s'adossant à la cheminée.* — Je ne sais où j'en suis... je crois que je vais devenir fou ! Comment ! c'est lorsque je suis au paroxysme de l'exaltation, lorsque je ne puis même plus rassembler mes idées, que vous venez me demander d'être remarquable ? Mettez-moi tout de suite à la porte, j'aime mieux cela !

La Princesse. — Voilà donc ce monsieur si admiré, cet homme d'esprit, ce conteur que l'on s'arrache, cet homme d'expérience toujours prêt à faire face aux exigences de la vie, à tout surmonter, à franchir tous les obstacles !... Mais, mon pauvre ami, vous n'êtes même pas capable de les tourner...

Monsieur d'Horty. — Vous jugez sévèrement un malheureux placé dans la situation la plus fausse, la plus...

La Princesse. — Sortez-en. Je vais vous aider un peu. Racontez-moi — je ne suis pas bégueule, vous le savez — ce que vous ferez à quatre heures, si, convaincue de votre supériorité, je... tombe dans vos bras.

Monsieur d'Horty. — Vous voulez que... que je ?... Mais...

La Princesse. — Ah ! vous ne saisissez pas vite la perche qu'on vous tend... Comment ! si dans une demi-heure je vous dis : « Je suis à vous », vous resterez à me regarder dans le blanc de l'œil, sans bouger ?...

Monsieur d'Horty. — Naturellement non...

La Princesse. — Eh bien, alors, racontez-moi ce que vous ferez... Allons, allons.

Monsieur d'Horty, *anéanti.* — Mais ces choses-là ne se racontent pas...

La Princesse. — Pourquoi, puisqu'elles se font ?... Je voudrais, moi, savoir à quoi m'en tenir sur ce qui m'attend... Je ne suis pas une ingénue, n'est-il pas vrai ? je suis même un peu blasée, et je serais heureuse si une surprise m'était réservée. Vous ne dites rien ?...

Monsieur d'Horty, *rassemblant son courage.* — Vous voulez savoir ce que je ferai ? Eh bien ! (*Il s'assoit sur un grand coussin placé aux pieds de la princesse Gypsy.*) je me coucherai ainsi à vos pieds, et je vous dirai d'ordonner ; je...

Pluton s'élance sur M. d'Horty en grognant, M. d'Horty le repousse ; le caniche lui saisit le bras entre ses dents.

La Princesse. — Levez-vous ! levez-vous vite ! il va serrer !... C'est son coussin, et il ne permet à personne d'y toucher... Ah ! pour cela, il est intraitable !

Monsieur d'Horty, *se frottant le bras.* — Charmant aminal !

La Princesse. — Heureusement il n'a pas serré !

Monsieur d'Horty, *se frottant toujours.* — Pas serré, pas serré...

La Princesse. — Il n'y a pas même de trous à votre manche... Reprenez votre récit.

Monsieur d'Horty, *furieux.* — Que voulez-vous que je reprenne ?... Je ne sais plus seulement de quoi j'allais vous parler. Je vous adore, vous m'abrutissez par vos moqueries et ça ne suffit pas encore ; il faut que votre chien se mette de la partie !... (*Pluton recommence à gronder sourdement.*)

La Princesse. — Il est certain qu'il est mécontent... Voyez-vous sa lèvre ?... Quand il la retrousse ainsi, en montrant une seule dent de côté, c'est qu'il s'apprête à mordre ; quand il rit, on voit trois dents.

Monsieur d'Horty. — C'est charmant !

La Princesse. — Il sera quatre heures dans cinq minutes ; j'ai le regret, mon pauvre d'Horty, de constater que vous avez été assez terne pendant l'heure qui vient de s'écouler. Ma parole, je n'aurais pas été fâchée de connaître l'homme remarquable duquel toutes les femmes sont folles... Relevez donc le nez, il n'y a pas de quoi avoir l'air si penaud... (*Elle rit.*)

Monsieur d'Horty. — Vous riez ?

La Princesse. — Oui. Savez-vous à quoi je pense ?

Monsieur d'Horty. — Non, à quoi ?

La Princesse. — Je pense que si, à l'instant, au mépris de nos conventions, je vous disais le fameux : « Je suis à vous », vous ne seriez peut-être pas très... désireux de... Ah ! la bonne figure que vous faites !

Monsieur d'Horty. — Mais... je...

La Princesse. — Cette fois Pluton veut absolument sortir, son heure est passée depuis longtemps... comme la vôtre... Je ne vous retiens plus ; vous avez votre liberté... jusqu'à demain, car j'espère bien que pour prendre votre revanche, vous reviendrez demain ?...

Monsieur d'Horty. — Jamais !!!

La Princesse. — Bah ! quand je voudrai ?

M. d'Horty sort furieux.

Pluton, joyeux, bondit dans l'appartement.

GYP.

VERTUGADINS ET PRETINTAILLES

— Chevalier ! Chevalier ? soupira la petite marquise de la Roche-Béranger, je crains fort que vous ne me fassiez commettre une sottise.

— Par mes aïeux ! s'exclama plaisamment le chevalier de Sassenage, je vous jure ; marquise, que vous allez, dès l'abord, conquérir tous les cœurs !

— Une pareille innovation à la cour et sans l'agrément de son Altesse Royale !

— Son Altesse Royale est un homme de goût qui sait priser les très jolies femmes. Même étrange et folle, une toilette portée par une charmante créature serait pardonnée. Que peut-il donc advenir d'une ancienne mode que recommandait l'élégance, la grâce et une divine beauté ?

D'un petit coup d'éventail, la marquise frappa le front du chevalier qui s'inclinait galamment.

— N'empêche pas que j'ai bien peur... Songez donc ! Dire que c'est l'ancienne *Vertugade* d'Henri IV que vous voulez me contraindre, vilain chevalier, à remettre à la mode !

Le chevalier sourit doucement. Certes, oui ! le projet était hardi, mais puisque le *panier*, accommodé aux anciennes robes *battantes* à la Montespan, allait si bien à la marquise et mettait autour de sa taille rondelette, un coquet bouillonnement de falbalas et de *pretintailles*, sans parler de l'aise où se trouvait le buste évadé de l'étroite prison des *corsages à l'Italienne* ; pourquoi se refuser au petit coup d'État mondain, rêvé par le chevalier de Sassenage ? Jolie et élégante, elle l'était assez pour se faire pardonner la témérité d'un retour en arrière dans la toilette de la Cour — et peut-être même pour l'imposer à l'essaim de beautés galantes qui tourbillonnaient autour de Son Altesse Royale, Philippe régent de France. Alors pourquoi tant avoir peur ?

A la vérité, la marquise était délicieuse dans sa robe à *vertugade* arrondie par le haut comme pour dessiner une coupole — la coupole du temple de l'Amour, disait le chevalier — d'où s'échappait un ruissellement de *rubans à la Marly*, partout où la dentelle faisait bordure, et les garnitures de *quipure à la gueuse* et de *chenille de soie*, sans parler des minces *pretintailles* appliquées, en couleur rose et orange, qui liséraient la jupe. Le corsage chamarré *de point d'Alençon* et de *neiges à la Valencienne*, de chaque côté du buste, s'agrémentait de nœuds de rubans étagés en *échelles* selon la mode du temps.

Le chevalier était superbe, lui aussi, avec son habit de satin couleur paille, bordé de *milleret* sombre, son manteau paré de découpures de velours noir, ses chausses où couraient des *branchages* violets relevés de pierreries et son chapeau noir avec bouquet de plumes couleur de feu mouchetées de blanc.

Il contempla dévotement, une fois encore, la toilette de la marquise, admira en phrases bien senties la chevelure à *la Hurluberlu* de l'adorable petite créature, la coiffe de soie écrue, portée très en arrière, à cause de l'amas de boucles et de frisons délicats étagés sur le front, puis, lui offrant sa main, il murmura :

— Marquise, marquise, je vais couper la gorge, bien sûr ! à nombre de gens. Il n'est gentilhomme à la cour qui ne veuille, ce soir, vous enlever !

La petite marquise était si émue qu'elle ne put sourire.

— Je vous jure, chevalier, que je ne vous revois de ma vie, si vous m'attirez quelque sotte histoire, par votre obstinatton à vouloir me faire ressusciter cette *vertugade* démodée depuis un siècle !

Le chevalier se récria discrètement et ils partirent. Le bouillonnement de la robe, dans le carrosse, couvrait Sassenage, enseveli à demi sous la rotondité de la *vertugade* et le cœur plein d'une inexprimable émotion. Depuis deux ans qu'il faisait à la petite marquise une cour discrète et des plus honorables, la jolie femme avait toujours, d'un geste de moquerie, arrêté sur les lèvres du chevalier l'aveu torturant et délicieux. Le succès de cette restitution d'une toilette ancienne, c'était, pour Sassenage, le triomphe dans le cœur de l'Adorée, la petite main accordée sans retour, les épousailles, le paradis de l'amour partagé. Mais quoi ?

Si de mauvais plaisants allaient railler la *vertugade*, changer le succès attendu en déroute. La marquise avait juré de ne plus revoir le chevalier ; et, à cette pensée, le pauvre amoureux sentait son cœur défaillir d'angoisse.

Arrivés aux Tuileries, pour n'être pas importunés par la valetaille, ils pénétrèrent dans l'orangerie. On dansait déjà dans le grand salon, décoré et illuminé comme un ciel de féerie. Un menuet savamment conduit par le duc de Chavannes s'arrêta net à leur entrée et il y eut comme une stupeur. Belle, parbleu ! elle l'était entre les belles, la petite marquise, mais cette toilette d'un autre âge, accommodée aux robes *innocentes* et aux gaines à l'Italienne ! Un grand silence se fit — le silence qui précède les catastrophes ou qui devance les triomphes. Sassenage sentit une sueur mouiller son front : sa compagne eut un pied de rouge sur la figure. Un chuchotement s'entendait :

— Voyez donc ! Voyez donc ! C'est l'ancienne *vertugade* !

— Sous quel roi s'habillait-on de la sorte ? C'est charmant !

— Elle est plus belle encore que d'habitude ! Quel heureux coquin que ce Sassenage ! Tempéré par le respect dû au Régent, qui arrivait d'autre côté, le brouhaha des voix montait. Un cercle de jolies femmes et de curieux se pressaient autour des deux amis. — Quelle découverte, ma chère ! Et comme cela vous sied !

— Où avez-vous pris ce vieux modèle, charmante amie ?

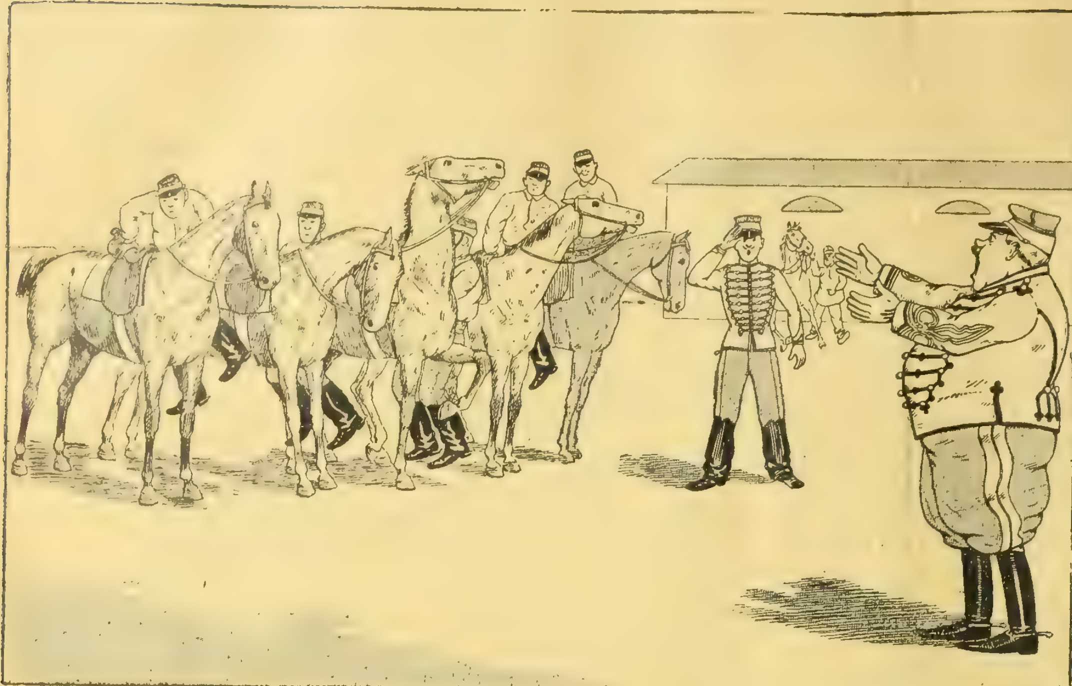
— Est-elle mignonne ! Voyez donc ! admira Mme de Parabère, qui vint se jeter au cou de la marquise.

On applaudissait discrètement du côté des hommes, quand une voix mordante susurra une méchanceté : — Ce sont les grand'mères qui devraient porter ces horreurs ! — La petite marquise pâlit. Le trait partait de cette gale de comtesse de Pont-Morin, son ennemie acharnée. Il y eut une indécision dans l'assistance.

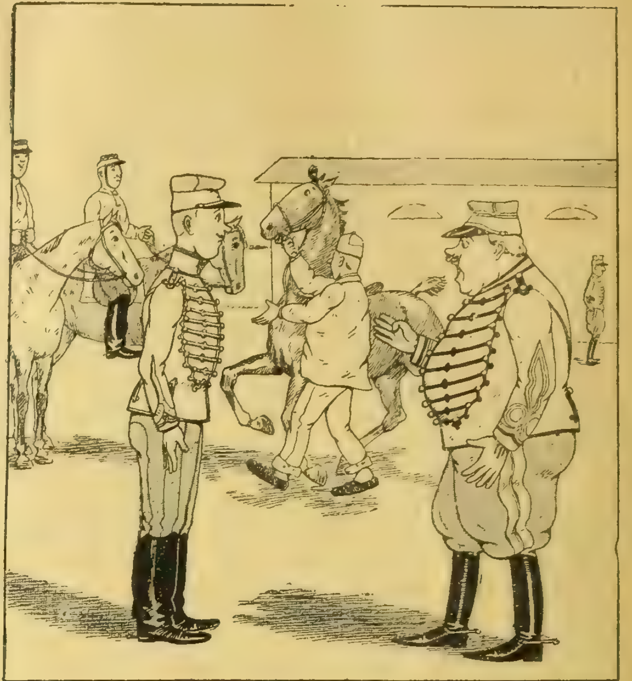
— Mais oui ! continua une blonde maigre à qui devait déplaire la beauté grassouillette de l'arrivante. C'est une toilette de la jeunesse de Madame. Voilà tout !

Un petit rire courut la salle, fit osciller les jolies têtes penchées curieusemant et s'augmenta d'une plaisanterie d'homme, de l'autre côté de la galerie. Le chevalier de

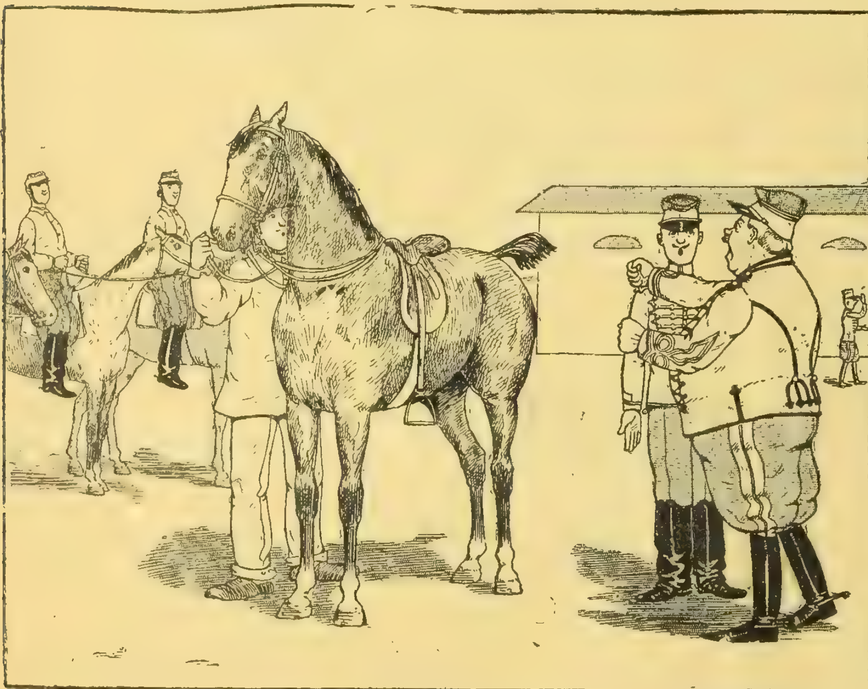
THÉORIE ET PRATIQUE



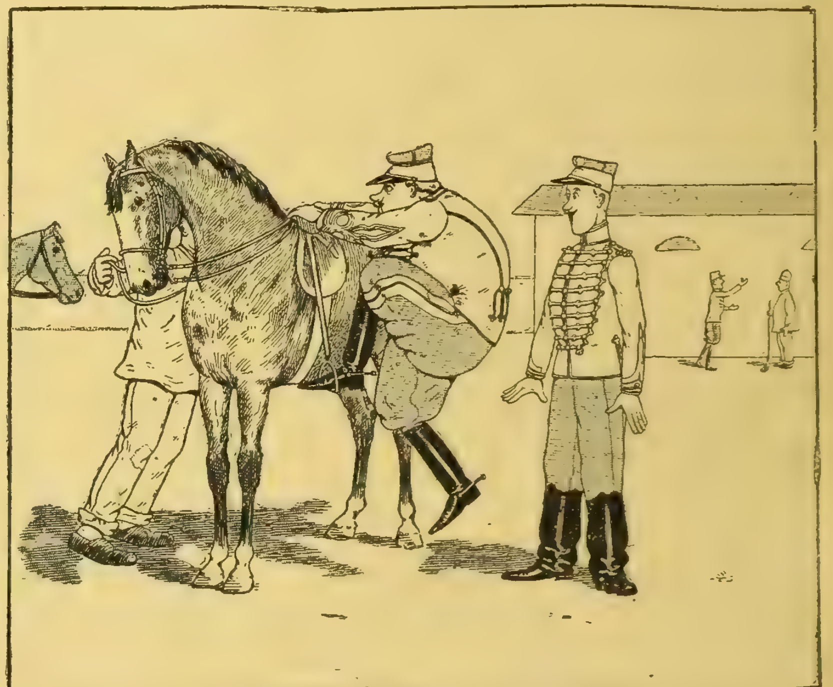
— Qu'est-ce que c'est que cette garde nationale?...



« Il faut me dégourdir vos hommes, maréchal des logis...



« Faites-leur faire des assouplissements...



« ... jusqu'à ce qu'ils sautent à cheval...



« ... avec légèreté.



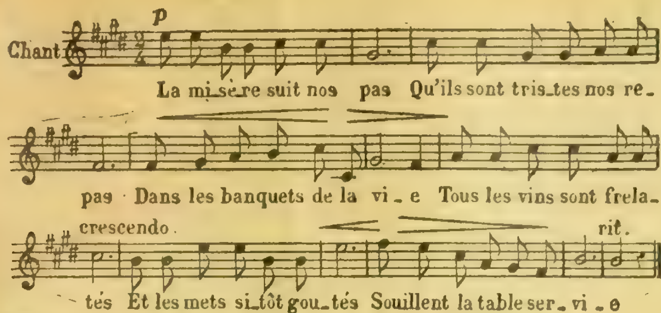
« Compris, n'est-ce pas !... Souplesse et légèreté !

Dessins de E. NICOLSON.

Paroles de SÉMIANE.

CHANSON VRAIE

Musique de Paul HUCKS.



II

Dame Fortune aux malins
Qui donne des coffres pleins,
Mais souvent des têtes vides,
Les dorant de ses reflets,
Fait des âmes de valets
A tous ces traitants avides.

III

Vous vers qui nos désirs vont,
Gloires, bulles de savon
De mille tons irisées,
Vous crevez ne nous laissant
Aux doigts que gouttes de sang
Tachant nos lyres brisées.

IV

L'amour de sa propre main
Badigeonnant de carmin,
Femme, ta lèvre et ta joue,
Sous ces enluminements,
Veut cacher à tes amants
Que le restant n'est que boue.

V

Puisque l'existence, hélas!
N'apporte à nos espoir las
Que réalités amères,
Loin des fanges, jusqu'aux dieux,
Envolons-nous radieux
Sur l'aile de nos chimères.

VI

O doux rêves, rêves bleus,
Réchauffez nos corps frileux,
Dans les lueurs de vos songes,
Jetez sur nos yeux flétris
Et sur nos cœurs inguéris
Le voile de vos mensonges.

PHG. V. Michel

Sassenage eut un frisson dans le dos et les lumières dansèrent devant ses yeux. Eh quoi! on osait, devant lui, railler l'Adorée et il la sentait suffoquer de honte, sous trois cents paires d'yeux devenus, en un instant, moqueurs et implacables! Qu'allait-il faire? Souffleter un des rieurs, pris au hasard de sa colère, dans le tas? C'était changer en irrémédiable défaite le succès compromis.

Le chevalier eut une minute d'effrayante angoisse, encore exaspérée par le tremblement de sa compagne. Les chuchotements méchants, les rires moqueurs couraient toujours. Une inspiration désespérée le secoua.

— Marquise, fit-il, tout bas, laissez-moi vous accompagner jusqu'au prince Philippe. Du courage!

Et, d'une pression de main, il entraîna la petite marquise plus morte que vive.

— Monseigneur, déclara-t-il, après s'être incliné très bas devant le Régent, qui regardait, un peu surpris, je vous supplie de bien vouloir accepter d'être le juge de ma querelle.

— Heureuse querelle, s'il s'agit de la marquise? repartit Philippe en saluant avec sa grâce parfaite.

La marquise eut une profonde révérence; mais elle ne put articuler un mot.

— Madame la marquise, continua Sassenage, en indiquant du doigt la robe à la *vertugade*, prétend et soutient que j'ai eu tort de lui conseiller ce costume aimé par le bon roi auquel ressemble le plus Votre Altesse!

A cette flatterie, le Régent eut un sourire heureux.

— Marquise, prononça-t-il, je vous donnerais tort si vous n'étiez point si jolie. Certes, tout ce qu'aimait mon aïeul Henri IV était digne d'être aimé! Je vous remercie, chevalier, de m'avoir rappelé ce temps où j'aurais voulu vivre! Marquise, je vous condamne à faire avec moi le tour des salons.

Puis, plus haut :

— Mesdames, je vous convie à admirer la toilette de Mme la marquise de Roche-Bérenger. J'aimerai qui la portera!

Et, offrant son bras à la jeune femme éperdue d'orgueil et de joie, il commença à s'avancer dans la galerie principale, au milieu d'un murmure d'adulation, pendant que, subitement retournés, courtisans et jolies femmes applaudissaient et s'enthousiasmaient de la beauté de la *vertugade* et que le chevalier de Sassenage, lui aussi entouré et congratulé, sentait une joie délicieuse s'épancher dans son cœur.

. . . .

L'ami de la petite marquise, le lendemain, dormait encore du sommeil des gens heureux, lorsqu'un laquais à la livrée des Roche-Bérenger lui fit tenir un petit paquet soigneusement enveloppé.

— Pour monsieur le chevalier, de madame la marquise!

Le cœur battant d'émotion, Sassenage fit sauter l'enveloppe : soigneusement emmitouflée dans de la soie bleue, c'était une élégante glace à main enrichie de saphirs, d'émeraudes et de bérils, comme les miroirs qu'avait, au temps jadis, mis à la mode, la seconde femme de François Ier, Éléonore de Castille. Deux amours sculptés, joignant les mains dans une attitude de prière, enfermaient la poignée. Entre les petits doigts des Amours avait été glissé un billet que le chevalier de Sassenage, ivre de joie, après un coup d'œil, porta à ses lèvres.

Il contenait ces six mots :

« Dans ce miroir, apercevez qui j'aime! »

Serge BASSET

COMMENT MON AMI Z... S'EST MARIÉ

I

J'avais toujours dit à Z... : « Tu te feras pincer! »

Mais lui me répondait invariablement :

— Ça me connaît!... avec de l'expérience il n'en coûte rien de faire la cour aux femmes.

— Celui qui joue avec le feu finira un jour par se brûler, c'est fatal!

— Bah! me répliquait-il en souriant, il en coûte si peu et on leur fait tant de plaisir!... Quel inconvénient y a-t-il de dire à une jolie femme qu'elle est jolie, à lui tenir de doux propos? Quel grand malheur pour moi, je te prie, parce que j'aurais joué l'amant épris des clairs de lune, des horizons lointains, des mélodies de Schubert avec une femme blonde, romanesque, qui rêve l'union des âmes? Que pourrait-il bien m'arriver pour avoir été sémillant avec la brune aux yeux ardents?... En fait de système sur les femmes, j'en ai un d'une simplicité biblique... Le voici : aimer toutes les femmes jolies; chérir celle-ci parce qu'elle a une chevelure de Madeleine; désirer celle-là parce que sa bouche sourit constamment; adorer cette autre parce que ses joues sont duvetées comme les pêches; languir d'amour auprès d'une jeune fille qui sent pointer la crise du cœur; me montrer follement passionné de cette vierge au sang chaud, aux yeux de firmament, qui promet d'être une fille à la Rubens; m'extasier devant les épaules de Mme G...; jouer l'indifférent auprès de la séduisante Olga de X..., parce qu'il est de mode de l'adorer; folâtrer avec les rieuses, et même pleurer s'il le faut, avec les incomprises... Tu le vois, je suis les sentiers battus. Bien vu par toutes, j'attrape des bribes d'amour par-ci par-là et je fais çà et là de petites études nullement dénuées d'intérêt. En un mot, je réussis quelquefois et je m'amuse toujours.

Voilà, en résumé, les raisons que me faisait valoir mon ami Z..., et il continuait son rôle de don Juan.

Comme tous les hommes à bonnes fortunes, Z... avait déclaré qu'il ne se marierait jamais. Il me rappelait un grand chasseur de mes amis qui n'a jamais voulu avoir de chasse à lui, disant que ses nombreuses relations lui permettaient de varier ses chasses sur les terres de ses connaissances, sans avoir les charges et les ennuis d'une propriété à surveiller.

Z... touchait à la quarantaine et ses succès étaient loin de diminuer : je m'étais donc trompé, et, certes, il connaissait à fond le Code féminin.

II

Un matin, je le vis arriver : il n'était point consterné, mais il paraissait moins gai et surtout moins sûr de lui-même qu'à l'ordinaire.

— Est-ce une blonde ou une brune? lui demandai-je en riant.

— Blonde, mon ami.

Mais il dit cela d'une façon si peu enthousiaste, que je le regardai vivement.

— Serait-elle farouche, la nouvelle beauté?

— Non, hélas! mais viens déjeuner et je te conterai cela.

Il se passait quelque chose évidemment. Nous allâmes chez Brébant. Je ne voulais pas le questionner, quand mon pauvre Z... me jeta ces mots, sans dire gare :

— Je me marie!

Il m'aurait dit : « Je songe à enlever la sultane Aïssé! » que j'aurais été moins surpris; machinalement je voulus lui serrer la main.

— Tu avais raison! dit-il en soupirant.

— Mais ton mariage n'est encore qu'en projet?

— Il est irrévocable, murmura-t-il.

— Et tu es content?

— Oui et non.

— Ah!...

— Ecoute, reprit-il, ce que tu avais prévu est arrivé : je me suis fait... pincer, et c'est la plus singulière histoire que tu puisses imaginer.

— Tu l'aimes?

— Oui et non.

— Je ne comprends pas... Personne ne te force la main, tu es majeur... Ta blonde, puisque blonde il y a, consent-elle à ce mariage?

— Elle le sollicite!

— Ah!... Raconte-moi les circonstances éminemment graves qui ont dû te pousser à cette détermination, toi, un homme que j'ai connu si incorruptible sur l'article du mariage!...

— Tu as prononcé le mot!... eh bien! j'ai été pris comme bien d'autres.

— Entre nous, tu ne l'as pas volé; mais explique-toi, afin que je m'associe à ta peine ou à ton bonheur.

Comme s'il se parlait à lui-même, il reprit philosophiquement :

— C'est la peine du talion!

Il alluma un cigare, et appuyant ses deux coudes sur la table :

— Tu connais Eva de..., dont la mère a donné un bal blanc qui a fait sensation... Tu la vois encore cette frêle créature que j'appelais « une fille d'Ossian », à cause de sa chevelure en nimbe d'or et de ses yeux bleus et profonds comme le ciel le plus bleu... Eva, dont le regard perdu dans l'extase semble aspirer après le ciel ainsi qu'une exilée après sa patrie!... J'ai si bien pris au sérieux mon rôle d'amoureux que...

— Que tu l'aimes réellement?

— Point précisément; mais qu'elle croit en mon amour; et, en fin de compte, elle a trouvé en moi son idéal; dans sa virginale candeur, entraînée par son esprit romanesque, elle a mis sa main dans ma main comme dans celle de son fiancé.

— Pauvre enfant! m'écriai-je.

— Oui! répondit Z..., je suis pris... et par elle!... il n'y a plus moyen de me dédire!

Et Z... me fit alors le récit suivant :

III

— Figure-toi que ce mariage s'est conclu de la façon la plus grotesque du monde.

« Je faisais la cour à Eva comme à toute autre femme, et avoue que je n'avais pas trop mal choisi.

« Pour elle, j'avais dépouillé tout le scepticisme dont tu me sais capitonné; j'étais assidu auprès d'elle comme un amoureux las du monde et des aventures; je cherchais à lire dans la nappe bleue de ses yeux ses désirs les plus intimes; je ne parlais plus que poésies : Lamartine était pour moi le premier des poètes, Mozart était l'égal de Dante, et je ne comprenais que le mariage des âmes; en un mot, toute l'épopée des jeunes filles qui n'ont pas encore aimé était devenue mon rêve.

« Chaque jour je gagnais du terrain dans le cœur de cette chère enamourée d'azur, lorsqu'il y a un mois on donna une soirée intime.

« J'étais ce jour-là fort enrhumé!

« Or, c'est grâce à ce rhume que je me marie dans quinze jours.

IV

Je ne comprenais plus, et j'en étais à me demander comment une jeune fille aussi idéalement romanesque que Mlle Eva de... avait pu s'éprendre d'un homme enrhumé.

Aucune bizarrerie ne m'étonne, mais celle-là me confondait, car mon ami Z... me l'affirmait, c'était à cause de son rhume qu'il se mariait.

O poésie d'Eva, vous aviez donc sombré un instant!

V

Z... reprit :

— J'étais donc fort enrhumé, mais enrhumé comme un homme du monde ne doit jamais l'être : j'avais un atroce rhume de cerveau, le plus bête de tous les rhumes.

« Cent fois, j'avais répété à Eva que je ne comprenais que les femmes comme elle, qui vivaient en dehors des choses humaines; plusieurs fois j'avais serré sa main et, plongeant mes yeux dans ses yeux, je lui avais parlé le langage mystique qu'elle adorait.

« Or, ce soir-là, elle se mit au piano.

« Tu connais son talent : elle joue avec un sentiment inouï.

« Elle préluda par la *Valse des Fleurs*, de Ketterer; sur sa demande, j'étais demeuré près d'elle, et je tournais les feuillets de la partition.

« Ah! mon cher ami, quand il t'arrivera d'être enrhumé du cerveau, ne va jamais dans le monde!

« Je me penchais pour redresser un feuillet un peu de travers, lorsqu'une goutte tomba sur la musique.

« Avec une rapidité excessive, je pris mon mouchoir et je le passai sur la goutte d'eau pour l'éponger.

« Eva me regarda.

« Tout son être tressaillit, mais ses doigts couraient, et elle continuait cette valse avec un entrain inaccoutumé.

« Tout à coup, nouvelle goutte d'eau!

« Mais, cette fois, la malencontreuse goutte ne tomba point sur le livret musical, elle tomba... ah! mon ami!... elle tomba sur les épaules radieuses d'Eva, et elle glissa...

« Et je ne pouvais l'essuyer comme la précédente!...

« Honteux, je portais mon mouchoir à ma figure, et je me couvris les yeux...

« La valse était finie.

« Rapidement, pendant qu'on félicitait Eva sur son exécution, je me précipitai dans une embrasure de croisée.

« — Maudit rhume! pensai-je, en songeant à ce qui m'était arrivé.

« Soudain, je vis s'avancer vers moi Eva; les yeux humides, elle me tendit la main : j'allais balbutier une excuse.

« — Ah! me dit-elle de sa plus douce voix, jamais je ne perdrai le souvenir d'une semblable larme!

« Et me montrant son cœur, elle ajouta :

« Elle est là!... Tenez, vous seul me comprenez!... Prenez ma main : la voulez-vous?

« Je portai sa jolie main à mes lèvres ; sa mère s'était approchée.

« — N'est-ce pas que vous la comprenez, la chère mignonne? dit-elle, et que vous l'aimerez bien? »

« Je tenais toujours dans ma main mon mouchoir inondé.

« La mère reprit :

« — Il fallait un cœur comme le vôtre pour s'unir au sien. »

« Je portai de nouveau mon mouchoir à ma figure.

« — A demain, me dit tout bas la maman, nous causerons. »

« Je demeurai tout abasourdi en songeant aux conséquences d'une larme d'homme enrhumé.

« Que devais-je faire?... Je suis retourné... Et je me marie dans quinze jours.

« Mon cher ami, méfie-toi des rhumes de cerveau !

« Que de fois m'a-t-on reparlé de cette larme provoquée par le sentiment exquis de l'art!

« Et dire que, pour faire plaisir à Eva, il me faudra quelquefois attraper froid !

VI

Voilà comment mon ami Z... s'est marié.

Charles DIGUET.

Rendez-vous de chasse

Le soir, à dix heures, sur la terrasse du château qui domine la vallée des Laumes, Mme de Presle dit à Julien, arrivé de Paris le matin même :

— Vous voulez donc absolument que j'aille à ce rendez-vous! Mais, c'est une folie ; vous tenez donc à me perdre! Prenons garde, ami, soyons prudents, mon mari a déjà des soupçons, et vraiment c'est courir au-devant du danger.

Julien donna un baiser à la jeune femme, et fut si éloquent qu'elle consentit à aller le rejoindre le lendemain, dans l'après-midi, au fond d'une forêt, à un endroit qu'il lui désigna. Depuis une quinzaine, il caressait ce projet d'un rendez-vous avec sa maîtresse en pleine nature, sous les ombrages des hêtres, dans les parfums et la fraîcheur des bois. Il quitterait la chasse et viendrait attendre Mme de Presle dans la solitude qu'il lui avait signalée, et qu'elle connaissait, d'ailleurs, pour s'y être arrêtée jadis, lorsqu'elle était jeune fille.

De grand matin, les chasseurs et les meutes partirent. Le son du cor retentissait dans l'écho des montagnes et des plaines, les chiens aboyaient, et les paysans, troublés dans leur monotone labeur, regardaient du côté de la forêt, avec le vague espoir de voir sortir la bête traquée.

Julien et le baron de Presle devisaient joyeusement, et s'entretenaient de Paris. Ils formaient déjà des projets pour l'hiver.

— Vous ferez comme moi, mon cher, dit M. de Presle au détour d'un chemin, vous vous marierez. On se lasse des maîtresses, même des meilleures, et la vie de famille a bien sa poésie.

Les sages conseils du baron furent interrompus par un signal des piqueurs, qui annonçait une piste, et les deux amis se séparèrent. Intrépide chasseur, M. de Presle s'abandonna à sa passion favorite et se mit à la poursuite d'un cerf qui entraîna loin les meutes, et qui alla se réfugier dans une petite île au milieu d'un étang.

Julien, par une savante manœuvre, revint sur ses pas et gagna lentement le lieu où la baronne devait le rejoindre. Comme il était de beaucoup en avance, il se reposa sous un chêne, et goûta dans toute sa plénitude la délicieuse sensation qu'éprouve un amant heureux, quand il est seul devant l'immortelle nature, à la fin de l'été. Absorbé par sa passion, il n'avait qu'une pensée, la femme qu'il adorait. Il l'avait conquise après six mois d'une cour assidue, et toute sa vie était en elle. Il brûlait pour Mme de Presle de ce feu divin et terrible qui dévore les Saphos et les Phèdres.

Séduit par le charme des lieux où il se trouvait, il sentit chanter en lui la cantilène d'une ineffable tendresse, et il crayonna sur son carnet rouge les strophes suivantes qu'il data, et que le juge d'instruction, après sa mort, voulut bien nous communiquer :

6 septembre.

Ainsi qu'une déesse antique et bien-aimée,
Je te viens évoquer, adorable Fraîcheur,
Qui flotte dans l'air pur de l'aurore embaumée,
Et couvre l'horizon de ta frêle blancheur!

Paisible déité, tu sors immaculée
Des brumes qui te font un manteau de satin,
Du silence éternel de la nuit étoilée,
Et des frissons légers du soir et du matin!

Souveraine des bois, du mystère et de l'ombre,
Tu sembles provoquer les amants à venir
Y chercher des aveux et des baisers sans nombre,
Et moissonner des fleurs avec un souvenir!

Mais, c'est au fond d'un parc, sur un vieux banc de pierre,
Par une nuit d'été, qu'un rendez-vous d'amour
S'empare tellement de l'âme tout entière
Qu'il peut se prolonger jusqu'au lever du jour!

Toi dont mon âme a fait sa passion, sa vie,
Et dont l'orgueil cruel m'a longtemps résisté;
Toi que j'ai tourmentée et que j'ai poursuivie,
Afin de posséder ta superbe beauté;

Quand pourtant tu cédas aux cris de ma folie,
Et qu'enfin j'eus trouvé le chemin de ton cœur;
Quand ton orgueil fit place à la mélancolie,
Et de tout mon cœur comprit la profondeur·

Rappelle-toi comment, sous les grands cieux complices,
Tu vins t'abandonner pour la première fois!
Rappelle-toi combien nous eûmes de délices
En nous entrelaçant, pleins du parfum des bois!

Quand vers minuit tu vins, frémissante et pensive
Récompenser mon zèle et mon long dévouement,
La volupté nous prit dans sa fureur lascive
Et tu fus ma maîtresse, et je fus ton amant!

Julien reprit sa course vers le lieu du rendez-vous. Il suivit d'abord une petite rivière perdue entre deux montagnes. Le chemin parallèle à cette rivière était ombragé, et il faisait bon s'arrêter pour reprendre haleine et respirer les senteurs des pâturages. De loin en loin, le jeune homme remarquait une maison isolée, abri de quelque bûcheron avec sa famille. Il semblait à son âme d'artiste et de poète que le bonheur était caché sous ces toits modestes, dans ces chaumières entourées de jardins et de vergers. Des rêves de vie simple lui venaient à l'esprit, et il s'éloignait mélancoliquement de ces humbles demeures.

Arrivé à un carrefour de chemins et de sentiers, Julien se trouva en présence d'un magnifique spectacle. Son regard qui jusque-là avait été enfermé entre deux versants de montagne, découvrit un immense espace que bordent aussi des monts et des collines, mais qui semble un amphithéâtre grandiose bâti par la nature pour le plaisir des yeux et le repos de l'âme. Un frisson mystérieux saisit son cœur à l'aspect des pins gigantesques plantés sur tout un coteau, et dominés encore par des rocs lointains.

C'était là où Mme de Presle devait venir le rejoindre. Elle arriva un peu en retard. Ils s'abritèrent sous des rameaux épais. Un charme étrange, fait de solitude, de silence et de fécondité, les enveloppait. A plus de deux lieues au moins devait être la chasse, on n'entendait plus ni les chiens, ni le cor : pourtant le sentiment d'un danger se mêlait à celui de leur faute.

Julien cueillit quelques fleurs des champs et les donna à sa maîtresse, puis s'agenouillant près d'elle sur la mousse, il lui prit les mains, puis il lui donna un baiser, le plus passionné qui fut jamais. Comme il la prenait dans ses bras, un coup de feu retentit, et l'infortuné tomba à terre. Une seconde balle atteignit la baronne en pleine poitrine. Elle eut la force encore d'étreindre son amant, de prononcer son nom : « O mon Julien ! » et ils moururent ainsi, enlacés.

Des paysans les rapportèrent le soir au château, sur une civière de feuillage. Le baron de Presle qui les a tués passera prochainement devant la cour d'assises. Il ne prononce pas une parole. Les meutes consignées hurlent à la lune, et ont la nostalgie des forêts, Le scandale a envahi toute la région. Le beau Julien, hélas ! ne reverra plus les jolis paysages de la vallée des Laumes où souvent il venait méditer au lever de l'aurore.

Hippolyte BUFFENOIR.

UN TENDRE

(Suite.)

— On travaille trente ans pour faire une œuvre, pour atteindre au but. Moi, je n'ai pas travaillé et je touche au but... Il y a, dans la vie, je ne sais quoi d'ignoré, d'inconnu, que l'on poursuit d'instinct et que souvent on n'atteint jamais; ce quelque chose est venu pour moi. Merci, oh! merci! Soyez méchante demain, toujours, merci pour cette minute de joie, la seule, la première, merci !

Il ne trouva plus rien à dire. Les mots étaient inutiles et le silence délicieux. Il s'abandonnait comme l'on s'endort, doucement roulé par des vagues imaginaires, doucement bercé par l'océan du rêve. Alors, Jeanne prit sa tête à deux mains, la tint immobile devant elle. Elle n'eut pas une parole. D'un mouvement exquis en sa simplicité, elle se pencha, lui embrassa les lèvres.

Et elle se sauva légère, et il la suivit des yeux, et il resta là, bien qu'elle fût partie, longtemps, la porte ouverte, à lui envoyer des baisers.

XIV

Depuis la veille, depuis qu'elle lui avait dit qu'elle l'aimait, Clairain sentait de l'air en lui, il était léger et il se grisait de lumière. Maintenant, les rues lui semblaient belles et les passants sympathiques; il devenait fort, capable de travail, capable de s'élever, de grandir, puisqu'il était heureux, puisqu'il vivait enfin.

C'était dimanche. Il s'attarda dans les Tuileries à regarder jouer les enfants. Les chaises, les bancs se peuplaient; toute une foule s'épandait autour du bassin, où glissaient de frêles bateaux à voiles, autour du Guignol, où s'égayaient les gamins, sous les voûtes vertes des arbres, parmi les marbres blancs, parmi les fleurs, parmi les orangers; et Clairain, qui n'aimait pas le monde du dimanche, avec ses vêtements inaccoutumés, son air d'ennui, sa peur de se salir, ne voyait aujourd'hui que des figures heureuses, des gens très simples, goûtant, au soleil, le bien-être du repos.

Il arriva chez Jeanne vers deux heures, et quand la domestique lui dit que « Madame avait défendu sa porte à tout le monde, qu'elle n'y était que pour Monsieur, » il eut une satisfaction un peu puérile, il s'enorgueillit intérieurement, comme si, déjà, elle était à lui, conquise.

Il entra. Jeanne, à une petite table, écrivait. Elle le regarda venir à elle, lui tendit la main, et, tout de suite, ils se tutoyèrent :

— Tu vois, dit-elle, j'écris quelques lettres.

Il se pencha vers elle, il lut par-dessus son épaule, et leurs figures se frôlaient. Elle continuait d'écrire, sentant tout près d'elle son souffle, son regard. Ils ne dirent rien, et Clairin releva un peu la tête, contempla sa nuque, qu'elle lui tendait, sa nuque blanche où couraient de follets cheveux roux, et il s'approcha de ce coin de chair offerte, il y mit, de ses lèvres, doucement,

un baiser. Jeanne frissonna toute, et elle murmura très bas, comme consentante :

— Sois sage.

Alors, il se sentit tout gamin, avec des envies de gambades, des idées de folies dans ce salon, à côté de cette femme qui voulait bien l'aimer, le faire heureux, si heureux qu'il s'en étonnait, qu'il y croyait à peine, qu'il ne pouvait s'expliquer... Il lui dit à l'oreille :

— T'es belle.

Et, pour la laisser achever d'écrire, comme un ami discret, il alla s'asseoir à l'écart où il resta à la regarder, à attendre. Le silence était parfait ; on entendait seulement le grincement de la plume courant, rapide, sur le papier. Mais Jeanne se leva.

— Veux-tu sonner? Le bouton est près de toi.

A la femme de chambre qui entra, elle remit quelques lettres pour la poste. Puis, la porte refermée, elle vint s'asseoir près de Clairin, s'installa commodément sur des coussins, lui sourit.

— Maintenant, nous sommes seuls.

Dans la maison, commençait un air de piano, une valse entraînante, une pluie de notes que d'invisibles doigts semaient sur un clavier au son clair et doux, et cela un peu éteint, un peu voilé par l'éloignement, arrivait délicieusement à eux, berçant leur oreille. Il y avait, à la fenêtre, du soleil que de minces rideaux tamisaient, transformaient en lueurs roses; il y avait de l'animation dans la rue, de la joie dans le grand jardin tout vert. Et ils se sentaient isolés tous deux, là, à côté de ce mouvement, de cette vie, et Clairin parlait à Jeanne comme s'il était un petit enfant, avec des mots naïfs, et elle l'écoutait sans rien dire.

— Si tu savais comme je suis heureux depuis hier, comme il y a du bonheur pour moi à vivre, maintenant!... Je me dis : « C'est moi qu'elle a choisi,» et je me répète cela continuellement, sans m'y habituer. Quand j'y pense! Tu as autour de toi ce que Paris compte de cerveaux, d'hommes supérieurs; tu as les bellâtres, tu as les délicats, ceux qui sont très riches et ceux qui sont célèbres, et c'est moi que tu choisis, moi qui ne suis rien, moi... oh! que tu es bonne et que je t'aime!...

Renversée sur ses coussins, alanguie, elle l'écoutait, et ses yeux étaient clos à demi. Clairain se laissa glisser à ses genoux, et d'une voix câline :

— Je t'adore, tu sais!

Elle ouvrit les yeux, le vit à terre et montra une figure sérieuse :

— Veux-tu te tenir, veux-tu être sage? Est-ce que tu es fou! Si l'on entrait...

Il sourit, incrédule :

— Puisque la femme de chambre est sortie.

— Et à l'office, est-ce qu'il n'y a pas du monde, est-ce que les portes ne sont pas ouvertes, est-ce que les gens ne peuvent pas entrer à toute minute?

Alors, il se releva, recula de quelques pas, eut un grand geste de théâtre, et l'air comique :

— Eh bien! je m'écrierais comme ça : « La voilà bien, notre scène du 4, la voilà bien! »

Il était si drôle ainsi qu'elle en rit.

— Quel gosse! fit-elle.

Ils restèrent une minute sans parler. Lui, regardait des photographies d'elle sur la cheminée. C'était, dans la maison, le même air de piano, la même valse qui continuait, précipitait ses notes, déroulant son motif entraînant, près de finir. Il demanda : « A quoi penses-tu? »

Elle dit : « Je ne sais pas. »

Il s'approcha, s'accouda au dos de son fauteuil, et doucement, à l'oreille, avec un accent très tendre et suppliant : « Je te veux. »

Le piano se tut à ce moment, et le silence grandit, sembla ouvrir un vide autour d'eux. Jeanne hocha la tête, eut aux lèvres un sourire énigmatique.

— Jamais.

Il insista inquiet :

— Pourquoi?

— Parce que...

Son sourire indéfinissable persistait, et Clairain la sentit tout d'un coup loin de lui, comme si, dans l'air, une de ces mystérieuses influences qui nous effleurent et nous traversent venait, en ébranlant ses nerfs, de changer son état d'esprit. Alors, il fut tout triste, sa joie tombait maintenant qu'elle se reprenait, et il était si impressionnable que sa figure s'altéra.

Pourquoi le faisait-elle souffrir? Elle s'amusait de lui comme d'un jouet, et, dans ses petites mains, il était étiré en tous sens. Elle ne savait donc pas qu'un cœur d'homme c'est fragile, et que les jouets, ça se casse vite!... Elle ne voyait donc pas que chaque jour elle lui enlevait encore un peu de son courage, de sa force, et qu'il se fanait, et qu'il s'en allait...

Elle, cependant, restait muette, en sa pose alanguie, la tête sur les coussins et le regard calme. Pensait-elle à lui, seulement? Se souciait-elle de lui? Oh! il savait bien qu'elle était une egoïste, qu'elle le faisait souffrir, pour se distraire. Ce qu'elle voulait, ce dont elle avait besoin, c'était de voir souffrir, ayant cette cruauté des petits mauvais sujets qui tuent les insectes, martyrisent les bêtes pour la joie de donner la douleur, de s'en repaître les yeux.

(A suivre.)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 24. Edition de Paris : 5 centimes. 17 JUIN 1893.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois	Paris	13 fr. 50
	Départements	16 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	[illegible]	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — [illegible]	[illegible] — »

LES FIANCÉS DE L'AUBERGE, par JULES RENARD



BUCOLIQUES

LES FIANCÉS DE L'AUBERGE

Chaque soir, après la soupe, Pierre entre à l'auberge où maman Jeanne et la servante Louise finissent leur ouvrage. Si l'ouvrage ne presse pas, maman Jeanne dit à Louise :

— Laisse, petite, je ferai le reste toute seule.

Et Louise s'assied sur le banc à côté de Pierre. Ils ont peur de se toucher. Ils ne disent rien et n'en pensent pas plus long. Ils suivent le va-et-vient de maman Jeanne et ils rient quand elle dit :

— Je suis lasse comme un pauvre chien !

Des fois, ce qu'elle dit est moins drôle et ils se regardent avant de rire.

Mais elle prépare le feu du lendemain, donne encore un coup de balai et leur dit :

— Mes petits, moi je me couche; éteignez la lampe pour que je me déshabille.

Pierre, d'une bouffée, souffle la lampe.

Maman Jeanne laisse tomber sa jupe par terre et, les pieds joints, elle sort avec adresse de ses sabots. Elle y rentrera pareillement demain matin. Elle n'aura qu'à se laisser glisser. Elle ne perd jamais son temps à les chercher et elle les trouve plus commodes qu'une descente de lit.

— Mes petits, dit-elle, je suis couchée, vous pouvez rallumer.

— Ce n'est guère besoin, dit Pierre; moi j'aime autant ne pas rallumer.

— Comme vous voudrez, dit maman Jeanne; tâche seulement, petite, de fermer la porte au verrou quand ton amoureux s'en ira, et puis, toi, petit, tâche de ne pas t'attarder longtemps, et puis, toi, petite, tâche de te lever à quatre heures sonnantes, et puis tâchez d'être sages tous les deux.

Bientôt, harassée, elle dort. Ses lèvres ont cessé de remuer comme elle récitait un dernier « Au nom du Père ».

Elle n'a pas achevé son signe de croix, — mais, étendue raide sur le dos, les bras écartés, et la tête penchée, elle fait la croix.

Jules RENARD.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

LES JEUX DU HASARD

La célèbre hôtellerie de Rollon, à douze kilomètres de Salville-sur-Mer. En plein paysage normand, une antique gentilhommière, transformée successivement en ferme, puis en auberge. On voit encore les deux tourelles qui commandaient le pont-levis; et le champ de pommiers, planté par les fermiers. Actuellement c'est un restaurant très cher où l'on vient manger la vraie cuisine normande au vrai beurre de Normandie, dans des salles basses et enfumées dont on goûteraient volontiers l'archaïsme, si elles ne faisaient penser, avec leurs vitraux et leurs boiseries, à quelque brasserie Pousset égarée au milieu des champs. Heureusement, le décor est de cette jolie banalité qui caractérise le paysage normand. Une toute petite rivière qui glisse entre deux haies, un champ de blé monte vers le lointain, et, au sommet de la colline, un bouquet de bois se découpe, séparé en deux par une route blanche et proprette; l'ensemble donne aux yeux une impression de douceur reposante et de fraicheur un peu plate.

Angèle, la baronne Latude, Lucienne Pimodan, Mme d'Écouen, Lajaille, le baron, Loriot, le duc, Legalleut et Brutelle sont venus en break déjeuner à l'hôtellerie de Rollon. Ils prennent leur café, installés sous les pommiers du jardin, et çà et là, forment des groupes au hasard des sympathies.

Legalleut s'empresse auprès d'Angèle, qui semble préférer la conversation du duc à la sienne.

ANGÈLE, *fatiguée de Legalleut et se tournant vers le duc.* — Vous ne dites rien, aujourd'hui?...

LE DUC. — Voilà l'effet que me produit la campagne.

ANGÈLE. — Nous y perdons.

LE DUC. — Mais j'y gagne.

[illegible] — Quoi?... un lapin!

LE DUC. — De ne pas entendre les bêtises des autres. Quand je ne parle pas, ça me dispense quelquefois d'écouter.

ANGÈLE. — C'est de l'égoïsme.

LE DUC. — Non... c'est de l'indulgence... Ne pas entendre certaines choses, c'est n'avoir pas à les juger.

ANGÈLE. — Vous jugez donc les gens quelquefois?...

LE DUC. — Ceux qui en valent la peine.

ANGÈLE. — La peine... que vous leur faites...

LE DUC. — Bien malgré moi, quand il faut les sauver malgré eux.

LEGALLEUT. — Trop profond pour moi, je ne comprends pas.

ANGÈLE, *lui donnant sa tasse vide.* — Voulez-vous me débarrasser?...

LEGALLEUT, *comprenant et achevant la phrase.* — ... le plancher... C'est un symbole, la tasse...

LE DUC, *dès que Legalleut a tourné le dos.* — Vous m'en voulez encore?...

ANGÈLE. — Pourquoi vous en voudrais-je, moi qui ne sais maintenant plus ce que je veux.

LE DUC. — Alors c'est oublié... oublié... fini absolument?...

ANGÈLE. — Oublié, non... fini, oui.

LE DUC. — J'aimerais mieux que ce fût oublié, il y aurait plus de chance pour que ce fût fini.

ANGÈLE. — Oh! vous en demandez trop... j'ai fait ce que vous souhaitiez que je fasse. Je savais que ça ne pouvait pas durer, tout était contre moi, les autres et moi-même... moi surtout! et j'ai eu mon petit héroïsme... Ah! ç'a été dur... dur... Il ne me reste plus qu'un regret...

LE DUC. — Lequel?

ANGÈLE, *les yeux vagues.* — Ne pas savoir où il est... ce qu'il fait, et s'il pense encore à moi... Oui, c'est une contradiction bien sotte en apparence, mais j'aurais voulu qu'il souffrît beaucoup... parce que cela m'aurait prouvé qu'il m'aimait beaucoup aussi, et enfin, en même temps, je souhaite qu'il ne souffre pas du tout, car son chagrin me navrerait... mais je ne sais rien... rien...

LE DUC. — Vous ne l'avez vraiment pas revu... Il ne vous a pas écrit?

ANGÈLE. — Non... si je l'avais revu... je n'aurais pas eu le courage... Et je ne sais rien de lui... (*Rêveuse.*) Connaître ce qu'il pense de moi, et quel souvenir je suis dans sa mémoire... j'aurais tant voulu lui dire : « Je t'aime et c'est pour ça que je ne veux plus te revoir... » ... Bah! il n'aurait pas compris...

LE DUC. — Heureusement.

ANGÈLE, *après un peu de réflexion.* — Heureusement, oui... Pauvre Philippe... Pauvre moi... Parlons d'autre chose... duc, ne remuons pas les cendres.

LE DUC. — Surtout pas celles-ci... Nous pourrions nous brûler les doigts.

LE BARON, *venant se mêler à leur conversation.* — Que conspirez-vous donc tous deux?...

LE DUC. — Nous parlions d'histoire ancienne...

LE BARON. — Je ne savais pas ma femme si instruite...

LE DUC. — Eh! eh! je la crois très forte...

LE BARON. — Je l'en félicite... je n'ai jamais douté un seul instant de son esprit.

ANGÈLE. — Vous voilà bien complimenteur.

LE BARON. — Je ne puis pas être autrement avec vous.

ANGÈLE. — De mieux en mieux.

LE DUC. — Est-ce que je suis de trop?...

LE BARON. — Vous plaisantez...

LE DUC. — Pas toujours.

ANGÈLE, *au baron.* — Je parie que vous avez quelque chose à me demander...

LE BARON. — Non, à vous dire seulement...

ANGÈLE. — Mais, dites...

LE BARON. — Le roi d'Icarie est à Salville... vous le savez, sous le nom de comte de Céos.

LE DUC. — On parle politique... je m'en vais.

Il s'esquive du côté de Brutelle, de Lajaille et de Mme d'Écouen.

ANGÈLE. — Ce qui signifie...

LE BARON. — Que si par hasard on vous présentait un comte de Céos, vous sachiez que c'est le roi.

ANGÈLE. — Dix contre un que nous allons le voir arriver...

LE BARON. — Il est possible... le roi fait de grandes courses à cheval dans les environs.

ANGÈLE, *railleuse.* — Ça peut le mener loin.

LAJAILLE, *de loin au baron.* — Withcomb est pour longtemps absent?...

LE BARON. — Deux ou trois jours au plus, il fait une petite croisière sur les côtes avec le yacht de Peter Lee, le roi de l'aluminium.

LE DUC. — Amusante cette république qui fait ainsi des rois à son gré...

LAJAILLE. — Le besoin de se créer une aristocratie...

LA BARONNE LATUDE. — Oui... il faut une aristocratie... pour le peuple.

LE DUC. — Comme une tragédie... ou une religion C'est étonnant ce qu'on a trouvé de choses qui lui étaient nécessaires au peuple.

LEGALLEUT, *se mêlant à l'entretien, avec le tact d'un mastodonte.* — Moi... voulez-vous que je vous donne mon opinion?...

LORIOT. — Joli cadeau!...

LEGALLEUT. — Eh bien, la politique : du flan!...

LUCIENNE PIMODAN, *aigre et vexée de le voir si bête.* — Si c'est pour accoucher de cette stupidité-là que vous vous mêlez à la conversation...

LEGALLEUT, *se rebiffant.* — Mais toutes les opinions sont permises!...

LORIOT. — La vôtre a un grand mérite, cher ami, c'est d'être courte et c'est une formule : du flan!... d'ailleurs, toutes les phrases célèbres sont courtes... voyez Cambronne!...

LAJAILLE. — Moi, je dirais : du flan... mais pas de brioches...

Mme D'ÉCOUEN. — Moi, je suis royaliste... un roi, il n'y a vraiment que ça... si vous aviez vu le grand-duc, à Vichy...

LORIOT. — Oui, ça vous aurait donné une belle idée de la puissance des eaux minérales.

Mme D'ÉCOUEN. — Enfin ces gens-là ont toujours quelque chose que nous n'avons pas.

LORIOT. — Assurément, ils ont une couronne sur la tête, c'est une façon de naître coiffé. Du reste, ce que je vous en dis, ce n'est pas pour vous convaincre... moi... peu m'importe, je suis je m'en batsl'œilliste.

BRUTELLE. — Assez de futile discussion, voulez-vous?... Je propose un colin-maillard général... et je mets ma proposition au voix.

TOUS. — Parfait... très amusant... excellente idée

LE DUC. — Vu mon grand âge, je demande à ne pas en être... mais je veux bien crier casse-cou, pour changer.

Mme D'ÉCOUEN. — Qui est-ce qui va avoir le bandeau?

BRUTELLE. — Moi, si vous voulez... une de ces dames veut-elle me bander les yeux?...

Angèle lui fixe un mouchoir sur les yeux... Lajaille lui fait faire quelques tours sur lui-même, puis il le lance au milieu des joueurs.

LEGALLEUT. — Si c'est une dame que vous attrapez, vous êtes prié de ne pas trop insister.

LUCIENNE PIMODAN. — Soyez discret... glissez, n'appuyez pas.

BRUTELLE, *s'avançant à tâtons.* — Ah! si on me prive de mes moyens... (*Il va pour se cogner contre un arbre.*)

LE DUC, *assis dans son fauteuil de loin.* — Casse-cou!...

BRUTELLE, *après s'être heurté.* — Merci... merci bien... Si c'est comme ça que vous criez casse-cou aux gens!...

LE DUC. — Oh ! c'est pour la forme... On crie casse-cou, mais ça n'empêche rien.

BRUTELLE. — Très encourageant!... (*Il s'avance la main en avant et saisit un pan du veston de Legalleut.*) Ah! j'en tiens un!... (*Legalleut donne une secousse et s'échappe.*) Oh! ce n'est pas de jeu... de la violence contre un pauvre aveugle.

ANGÈLE, *s'approchant de lui et lui caressant la figure avec son gant.* — Non... de la douceur... de la douceur...

BRUTELLE. — Oh! Oh! cette fois-ci... (*Il se retourne brusquement et saisit la main d'Angèle.*) Voyons, voyons les bagues... une... deux... trois... quatre... cinq... six... deux grosses perles et un petit diamant au milieu... C'est la baronne!...

ANGÈLE *riant.* — Vous l'avez dit... à moi le mouchoir!

On bande les yeux d'Angèle, qui s'élance comme Brutelle les mains en avant. Elle se heurte un peu aux pommiers malgré les casse-cou du duc, mais, en dépit de ses souples mouvements, elle ne parvient à saisir aucun des joueurs.

LE BARON. — Pas de chance, ma femme, elle n'attrape personne.

Le baron a à peine achevé, qu'Angèle est arrivée auprès de la porte d'entrée de l'auberge, et saisit brusquement la main d'un monsieur en tenue de cheval qui débouche dans le jardin.

LE DUC, *énergiquement.* — Casse-Cou!

ANGÈLE. — Comment, casse-cou!... je tiens quelqu'un.

LAJAILLE. — Mais non.

LE MONSIEUR *fait signe aux joueurs de ne pas bouger.*

ANGÈLE, *tâtant l'étoffe du vêtement du monsieur.* — Il me semble... c'est un veston de cheviot... Qu'est-ce qui porte un veston de cheviot?... (*Touchant le chapeau.* Un chapeau de paille... (*Elle enlève le chapeau.*) Voyons les cheveux... pas de cheveux... C'est mon mari!... (*Personne ne dit mot.*) Vous dites?... Ce n'est pas lui? (*Elle promène sa main sur la figure du monsieur.*) Pas de barbe... ce n'est pas lui... vous vous moquez de moi...

(Elle arrache son bandeau, le roi d'Icarie, qu'elle tenait depuis un instant, lui apparaît et la salue.)

LE ROI. — Excusez-moi, madame, d'avoir ainsi abusé de votre aveuglement.

ANGÈLE, *stupéfaite.* — C'est à moi de m'excuser, monsieur, on m'avait crié casse-cou.

LE ROI. — J'aurais été désolé si vous en aviez tenu compte.

LE MAJOR THÉODORE, *arrivant derrière le roi.* — Je vous cherchais... je vous avais perdu, excusez-moi... *(Jouant l'étonnement.)* Mais nous sommes ici en pays de connaissance...

LE BARON, *saluant le major.* — En effet.

LE ROI. — Alors, je vais me présenter moi-même. *(S'inclinant.)* Comte de Céos... C'est bien Mme la baronne de Warck, à qui j'ai l'honneur de m'adresser.

ANGÈLE. — A elle-même. *(Souriant.)* Faudrait-il faire les trois révérences d'usage?...

LE ROI. — Non... non... ici vous êtes chez vous, et moi, ici, je suis le comte de Céos... *(S'avançant vers le baron.)* M. de Warck, n'est-ce pas?... *(Le baron s'incline.)* Théodore m'a déjà parlé de vous, monsieur.

LE MAJOR THÉODORE. — Et croyez bien, cher ami, que je n'en ai pas dit de mal.

LE ROI, *regardant Loriot.* — Eh! mais n'est-ce pas Monsieur Loriot, le publiciste que j'ai eu le plaisir de voir il y a deux jours?...

LORIOT. — Je ne savais pas si le comte de Céos me ferait l'honneur de me reconnaître.

LE ROI. — Vous êtes assez connu, cependant!

LE BARON DE WARK, *achevant les présentations.* — M. le duc de Renage, M. André Brutelle, un de nos plus distingués portraitistes... M. Legalleut, de la maison Legalleut et Cie, Mlle Lucienne Pimodan, du Théâtre-Gaulois... Mme d'Écouen, Mme la baronne Latude... tous nos amis...

LE ROI, *après avoir salué à la ronde.* — Merci beaucoup... maintenant, n'interrompez pas votre partie, je vous en prie.

ANGÈLE. — Non... non, il fait encore trop chaud... et puis les pommiers sont trop dangereux.

LE ROI, *spirituel.* — Ils l'ont toujours été.

ANGÈLE. — Pas de la même façon... Le comte de Céos veut-il nous tenir un instant compagnie?...

LE ROI. — Très volontiers, si je ne dérange personne...

ANGÈLE. — Mais personne absolument.

Le roi prend un siège auprès d'Angèle et se met à parler avec elle; le baron entame avec le major et Loriot une conversation des plus animées, où chacun d'eux, cependant, a les yeux fixés sur le groupe du roi et Angèle, Lucienne Pimodan souffle à l'oreille de Legalleut des conseils excellents sur sa tenue, et Brutelle bavarde avec la baronne Latude, qu'un malaise inexplicable a saisi en face des deux étrangers. Le duc achève un cigare, sans paraître prêter la moindre attention à ce qui se passe autour de lui.

LE ROI. — Je suis très heureux, je rends grâce à l'occasion qui me fait vous rencontrer, madame; depuis longtemps déjà, je désirais faire votre connaissance.

ANGÈLE. — Si cela m'était permis, je dirais que voilà un désir bien invraisemblable.

LE ROI *qui a fait de bonnes études françaises, et qui tient à le montrer.* — Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, a dit un de nos grands auteurs. Ce qui est certain, c'est que j'ai pour vous une grande admiration... *(Plus bas.)* une admiration... passionnée...

ANGÈLE. — Oh! oh!...

LE ROI. — Dans notre pays, nous sommes si passionnés!

ANGÈLE. — Et comme ça... à première vue... le coup de foudre?...

LE ROI. — Oui, c'est le coup de foudre.

ANGÈLE. — Et pourquoi avez-vous tellement tardé à venir vous présenter?...

LE ROI, *confidentiel.* — Théodore m'avait dit que M. de Wark était tellement jaloux...

ANGÈLE, *le regardant dans les yeux.* — Vous croyez?

. . . .

Pendant ce temps Loriot cherche à obtenir du major quelques renseignements sur la politique étrangère. Théodore a les yeux fixés sur la baronne Latude, A la fin il demande :

THÉODORE. — Qui est donc cette personne qui cause avec M. Brutelle, le peintre?...

LE BARON. — La baronne Latude, un très bon nom.

THÉODORE. — Vous êtes sûr qu'elle n'en a pas d'autre?...

LE BARON. — Je ne crois pas...

THÉODORE. — Elle a voyagé en Amérique... à Buenos-Ayres?...

LE BARON. — Je ne crois pas.

THÉODORE. — C'est étrange, il y a une ressemblance...

LE BARON. — Avec qui?...

THÉODORE. — Oh! je crains de commettre une confusion avec une personne très agréablement hospitalière.

LORIOT. — Tiens... tiens... tiens...

THÉODORE. — Mais je me trompe... je me trompe certainement... Je demanderai son opinion à Sa Majesté, qui l'a connue aussi.

. . . .

LA BARONNE LATUDE, *à Brutelle.* — Oh! ces étrangers... ils ont une façon de dévisager les femmes...

BRUTELLE, *riant* — Que voulez-vous, ils ne sont pas gâtés dans leur pays.

LA BARONNE LATUDE. — Je trouve, moi, qu'ils gâtent le nôtre. Ce sont des insolents!... Ce roi d'Icarie, est-ce une façon de se présenter?... *(Concluant.)* Du reste, tous ces gens-là n'ont pas le sou. . . . .

LUCIENNE PIMODAN, *qui exhorte Legalleut à la bonne tenue* — Ne fourre donc pas les mains dans les entournures de ton gilet. Allons, tiens-toi bien!...

LEGALLEUT. — Ben quoi!... nous sommes pas ici dans le foyer de la Comédie-Gauloise. Est-ce que c'est toi l'semainier?...

LUCIENNE PIMODAN. — . . . .

. . . .

On continue de causer dans les diffrents groupes; l'hôtellerie de Rollon s'emplit du va-et-vient des promeneurs venus des environs. Le hasard, qui fait et qui défait les choses, a amené là Philippe et un de ses camarades, maréchal des logis comme lui. Ils viennent s'attabler à deux pas d'Angèle. Rouen, où ils sont en garnison, est à deux pas de Salville, et ils sont venus en se promenant à cheval. Après une conversation animée, le roi prend congé.

LE ROI, *à Angèle.* — Nos chevaux doivent être reposés maintenant, nous pouvons repartir... *(Sentimental.)* J'emporte le souvenir de votre inoubliable accueil, madame.

ANGÈLE. — Le comte de Céos me fera-t-il l'honneur de venir chez moi?...

LE ROI. — Bien que je n'accepte aucune invitation, j'irai certainement. *(Saluant.)* Madame...

Angèle s'incline gracieusement. Le roi et Théodore saluent tout le monde et quittent l'hôtellerie.

LUCIENNE PIMODAN, *à Legalleut.* — Eh bien! qu'est-ce que vous dites du roi?...

LEGALLEUT. — Le roi... je le marque!

LORIOT, *à la baronne Latude.* — Le major Théodore nous a demandé si vous n'aviez jamais habité Buenos-Ayres... l'Amérique, que sais-je...

LA BARONNE LATUDE, *gênée,* — Ces gens-là, à force de voyager, s'imaginent retrouver des ressemblances partout.

LE BARON, *la figure épanouie.* — Ils sont aimables, ces rastas, on ne peut pas le nier... et puis, en somme, celui-là c'est un rasta... *(A Angèle, qui vient de reconnaître Philippe attablé sous la tonnelle.)* Qu'est-ce que vous avez donc?... vous êtes pâle...

ANGÈLE, *se remettant.* — Rien... l'air trop vif... Laissez-moi un instant seule... ça va passer... faites préparer le break...

LUCIENNE PIMODAN, Mme D'ÉCOUEN, *s'empressant autour d'Angèle.* — Nous allons rester avec vous...

ANGÈLE. — Non... non... ce n'est rien... allez remettre vos chapeaux... vos collets... je suis à vous tout de suite.

LE BARON, *qui a vu vers qui s'était dirigé le regard d'Angèle, sèchement.* — Pas d'imprudence... ma chère... pas d'imprudence.

ANGÈLE. — Non, dans un instant, je vous rejoins... avec le duc, que je réveillerai... il s'est endormi pendant que nous causions... Brutelle, j'ai deux mots à vous dire...

BRUTELLE. — A vos ordres...

ANGÈLE, *regardant disparaître ses invités..* — Allez lui dire que je suis là.

BRUTELLE, *ouvrant de grands yeux.* — A qui?...

ANGÈLE, *lui montrant Philippe.* — Là!...

BRUTELLE, *surpris et hésitant.* — Ah! encore moi!

ANGÈLE. — Allez...

Brutelle esquisse un geste navré et s'avance vers la tonnelle. Un instant après, Philippe en sort seul, un peu pâle et maîtrisant son émotion.

PHILIPPE, *saluant Angèle.* — Vous avez désiré me parler?

ANGÈLE, *elle balbutie encore quelques mots, puis humblement.* — Tu n'as pas été trop malheureux, dis?...

PHILIPPE. *sans faire un pas vers elle.* — Si! très malheureux...

ANGÈLE. — Ah!... Tu m'aimais bien alors... Autant que moi?...

PHILIPPE, *doucement.* — Peut-être...

ANGÈLE. — Tu m'en veux?...

PHILIPPE. — Pourquoi... Les raisons que vous me donniez dans votre lettre, je me les donnais à moi-même depuis longtemps.

ANGÈLE. — Alors tu ne m'en veux pas?...

PHILIPPE. — Je n'ai pas ce droit... et je n'en aurais pas le courage.

ANGÈLE, *inquiète.* — Mais tu m'aimes encore?..

PHILIPPE. — Vous m'avez défendu de vous le redire.

ANGÈLE, *peu à peu s'approchant tout près de lui.* — Eh bien, si... si... redis-le encore... une fois... je t'en prie!... une petite fois... Je croyais que ça devait être fini entre nous... mais le hasard nous remet l'un en face de l'autre... je ne l'ai pas cherché... toi non plus... alors, c'est que nous pouvons nous dire encore une fois combien nous nous aimions.

PHILIPPE. — Nous nous aimions?...

ANGÈLE, *n'osant pas.* — Combien... nous nous aimions

PHILIPPE.. — Merci, Angèle, merci...

ANGÈLE, *de plus en plus troublée.* — Et puis... vois-tu... à présent je ne sais plus... je t'ai revu... tu me parles... Qu'est-ce qu'il faut faire à présent?... je n'ai plus de volonté... je voudrais ne plus te revoir... que tu m'oublies... et je sens que tu es à présent toute ma vie... Mon Dieu... mon Dieu... qu'est-ce que je vais faire?... Qu'est-ce que je vais devenir?...

PHILIPPE. — Je ferai ce que vous voudrez, Angèle, je vous en prie... dites-moi...

LORIOT, *appelant de l'intérieur de l'auberge.* — Baronne... venez-vous, baronne!...

ANGÈLE, *affolée.* — Il faut que je m'en aille... tu vois ils m'appellent... je ne peux pas te quitter comme ça... je veux te revoir... à Salville, villa des Falaises... viens!...

PHILIPPE. — Oui...

ANGÈLE, *revenant vers lui.* — Grand Dieu!... non... non... ne viens pas, va-t'en... je ne veux pas te revoir!...

PHILIPPE, — Angèle!...

ANGÈLE, *la tête perdue.* — Ah! tiens, je suis folle!... viens, viens... tant pis... tant pis!... Je ne peux plus me passer de toi... tu viendras, n'est-ce pas?... tu viendras!... Je mourrai si tu ne viens pas!...

LA VOIX DE LORIOT. — Baronne! Baronne!

LE DUC, *s'éveillant et les regardant tous les deux interdits.* — Ouf!... ouf!... je crois que je viens de faire un mauvais rêve...

(A suivre.)

Claude BERTON.

CYCLEWOMEN

LA VIE EN MORCEAUX

L'UNIQUE JOIE

— Vingt-cinq, vingt six, vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf ans, voilà le bel âge. A la trentaine, on commence à se faire vieux. Jusqu'à vingt-quatre, c'est encore la gaucherie de l'adolescence. On a de bonnes fortunes, après et avant, bien sûr! Mais quoi? Des fillettes aux sens endormis, des courtisanes aux sens blasés... La jeune fille et la jeune femme, celle qui s'éveille et celle qui se réveille éprouvent plutôt le besoin de s'abandonner à l'homme entre vingt-cinq et trente ans, parce qu'il sait sans savoir trop, parce qu'il est capable d'audace sans pousser jusqu'au cynisme, parce qu'il a déjà un passé et encore un avenir, parce qu'il est « à point » pour la passion, sans égoïsme et sans naïveté...

Et le célèbre écrivain, qui nous avait fait l'honneur de nous réunir à sa table, conclut en posant cette question à tout le monde :

— N'est-ce pas?...

Quelqu'un dit s'adressant à moi :

— C'est à vous de répondre, puisque vous êtes le seul qui remplissiez les conditions de l'âge révolu, non dépassé.

Je répondis.

GROS ET PETITS COCHONS

En ce temps-là, Margot ne souriait guère, et, pour garder d'horribles petits cochons, n'était pas payée très cher.

Mais à chacun sa destinée, et, aujourd'hui, tout a changé; de gros cochons paient joliment cher pour avoir le plaisir de la garder

Dessins de COUTURIER.

LA BONNE HOTESSE

Paroles de Guy de Téramond. | Musique d'Ernest Weiller.

Allegro.

Chant.

Ou _ vrez nous, ma_da_me, l'ho_ tes_se Car voi_ci notre bulle _ tin Il faut jusqu'à demain ma_ tin _ Que vous lo_giez de la jeu_nesse Al_lons n'accueillerez vous point Trois sol_dats re_venant de loin?



* *

— Le Maître doit avoir raison sans avoir raison. J'ai éprouvé, ces jours-ci, la plus grande volupté de ma vie, une volupté telle que je n'en espère plus de semblable. Cela ne signifie pas que l'on ne puisse connaître pareilles délices plus vieux ou plus jeune. Mais, plus jeune ou plus vieux, on n'apprécierait point autant son bonheur, je crois. On déplorerait, jugeant autrement, son insignifiance ou son énormité. Il ferait rire un bambin et pleurer un vieillard.

« L'imagination aidant, on en mesure, de la vingt-cinquième à la trentième année, la généreuse étendue. Il est tout banal et c'est à cause de sa banalité même que l'on se réjouit de son charme. Des mâles de mon âge, les moins sages surtout, doivent l'avoir fréquemment partagé, mais une fois, une seule!

« Il est fait de confiance et de déception, de gaieté et d'amertume. Il a cette qualité indispensable à la pureté d'une impression qu'il ne peut, en aucun cas, avoir de recommencement. Il est toute la réalité de l'amour et tout son néant.

« C'est un petit roman en trois jours.

* *

« Le premier jour, je la suivis parce qu'elle était bien mise, je l'approchai parce qu'elle était jolie, je lui parlai parce qu'elle était souriante.

« Elle fut, au premier abord, rebelle à tout interview, pour parler comme dans le bâtiment. Elle répondit à mes avances par les « Pour qui me prenez-vous? », « Suivez votre chemin! », que nous entendîmes si souvent. Puis, comme j'insistais pour qu'elle me permît de suivre la même route qu'elle, un très naturel « Comme vous voudrez, la rue est à tout le monde! », lui échappa.

« Je fus éloquent comme ces avocats qu'une belle cause inspire et qui enlèvent le jury. Elle m'écouta, elle m'entendit, elle inclina son délicieux visage pour m'interroger, presque conquise :

« — Est-ce bien vrai, ce que vous dites là?

« C'était vrai. Et je sus la convaincre parce que je fus sincère. Cinq minutes plus tard, elle ne retirait pas trop brusquement sa main que la mienne avait prise. Ma tentative suivante obtint le frôlement exquis du petit poignet blanc et rose.

« J'improvisai une longue tirade sur le coup de foudre et je la vis haletante. Je la pressai de questions. Elle n'avait jamais aimé personne. Elle ne demandait pas mieux que d'être aimée, et d'aimer. Elle avait dix-huit ans. Elle était première dans une maison de couture. (Avez-vous remarqué qu'elles sont toujours premières dans une grande maison de couture?) Elle avait plusieurs sœurs, dont deux déjà mariées, pas heureuses. Elle s'appelait Félicie.

« Félicie!...

« De quelle tendre manière j'eus la chance de prononcer ce doux prénom. Avant de la quitter, elle me permit de l'embrasser, — et de l'attendre le lendemain...

* *

« Le second jour — ô le second jour! — je l'attendis avec quelle angoisse!

« Viendrait-elle?... nous nous demandons éternellement si elle viendra, celle que nous attendons... Et en nous demandant cela, notre cœur, très fort, bat, car déjà nous sommes épris, possédés... Celle que nous attendons personnifie, en somme, l'idéal que nous nous sommes faits de l'amour. Elle est un peu du soleil qui nous éclaire, et nous réchauffe, et nous caresse de ses enivrantes promesses.

« Elle vint...

« Que ne m'étais-je point imaginé avant sa venue?... Je redoutais quelque brusque revirement de l'inclinaison rapide. J'entrevoyais je ne sais quelles rivalités. Je déplorais nombre de défauts personnels susceptibles de la faire rétrograder quand elle songerait...

« Elle vint... ô le second jour!

« Elle vint, toute confiante et plus belle. Ses joues légèrement colorées, — un soupçon de rose plus rose que la chair rose, — le chignon blond d'or plus savamment arrangé, les yeux pleins de griserie et la voix pleine de chansons, l'allure fière du triomphe et satisfaite de la soumission, orgueilleuse et tremblante, troublante aussi, je connus une Félicie, la même que la veille, — en mieux!

« Et je l'aimais!... Je l'aimais!...

« Par la réalisation du miracle d'amour, je m'étais vraiment, légitimement imposé à l'âme-sœur. Elle me conta son histoire, sublime de candeur, divine comme le style d'une femme narrant les sentiments d'une communiante. Elle avait une telle envolée de confiance, un tel besoin d'épanchement qu'elle me présenta à sa sœur, jolie comme elle, et presque du même âge.

« Ah! je ne mentis pas à Félicie, à ma Félicie, quand je lui jurai que je l'adorais! Jamais je n'avais autant ressenti la grâce de l'amour partagé... Je devinais des étoiles dans le ciel d'après-midi et je supposais de merveilleuses musiques tandis que dans les paniers d'ouvrières, que portaient des dondons dépeignées, se choquait la faïence d'une assiette contre le fer d'un gobelet.

« Nous prîmes une voiture, pour un tour au Bois. Ce fut l'indicible ivresse puisque je pus l'embrasser sur la bouche, librement, longuement. J'osai comparer avec tout ce qui passait de jeune et de beau sous nos yeux... Félicie était cent fois plus jeune et mille fois plus belle.

« J'abrège le récit de mes successifs enchantements. Elle me permit ces faveurs qui chatouillent le désir et l'excitent. Elle me promit, pour le lendemain, la joie suprême de l'obtenir toute. Elle me jura un éternel attachement...

« Et j'en passe, je vous le répète... Fut-il assez magnifique, le second jour?...

* *

Le célèbre écrivain qui nous avait fait l'honneur de nous réunir à sa table, m'ayant écouté, me regarda.

J'attendais sa question. J'y répondis.

— Et le troisième jour?

— Le troisième jour, elle ne vint pas.

Louis BESSE.

LA BONNE HOTESSE

I

« Ouvrez-nous, madame l'hôtesse
Car voici notre bulletin :
Il faut jusqu'à demain matin...
Que vous logiez de la jeunesse!
Allons, n'accueillerez-vous point
Trois soldats revenant de loin? »

II

L'hôtesse ouvrant grande sa porte
Aux trois soldats, las du chemin,
Répond, leur montrant de la main
Les sièges de bois qu'elle apporte :
« Asseyez-vous, vous avez chaud,
Et demandez ce qu'il vous faut! »

III

Le premier dit : « A la bataille
Le canon emporta mon bras;
Pour me consoler, n'as-tu pas
Quelque vieux vin dans ta futaille!
A boire, hôtesse! fais servir,
Et que je m'enivre à plaisir! »

IV

Le second dit : « Moi, de la guerre
Une jambe en moins je reviens,
Hôtesse des amis anciens,
A table on ne se souvient guère.
Allons, mets vite le couvert,
Que mon ventre crève au dessert. »

V

Le troisième, dont l'œil pétille,
Ajoute à l'hôtesse tout bas :
« Fais venir Margot, n'est-ce pas!
Si ta servante est belle fille!
D'être seul, je suis las enfin...
C'est d'amour que j'ai soif et faim! »

VI

En souriant alors, l'hôtesse
Répond : « Comme il faut partager,
Soldat le boire et le manger,
C'est Margot qui s'en intéresse...
Mais pour que l'on soit bien servi :
Je m'occupe du reste ici! »

Guy de TERAMOND.

LA MAITRESSE IDÉALE

Pour chasser le renard, au vieux manoir perdu dans les landes de la Hague, nous étions, depuis le matin, les hôtes de Geoffroy de Vauville. Après un dîner de lourdes venaisons arrosées de pale-ale et de stout mélangés, nous nous assîmes sur la terrasse dallée de granit, et tandis que la belle Lolla, pensive et silencieuse ainsi qu'une héraldique châtelaine de tapisserie ancienne, vaguait parmi les genêts d'or et les chardons d'azur, nous regardions au loin, entre les dunes de bruyères rousses et d'ajoncs sombres, la mer s'écharper en furieuse bave de neige aux rocs aigus de Jobourg.

— Un vrai repaire féodal, — observa Darney, — et dans quel style superbement sauvage!

Geoffroy de Vauville vida son verre de gin, essuya sa rude moustache fauve de ses doigts roidis d'anneaux barbares et, cambré sous sa buffleterie de chasse, avec sa jactance de beau et robuste gars normand, répondit à Darney :

— Oui, ce manoir était bien un repaire. Mes aïeux, maître de la côte, écumaient cette mer en farouches oiseaux de proie. Du droit de bris nous viennent nos richesses. Nous happions avidement les épaves et, sans merci, nous dépouillions les naufragés, vivants ou morts. Astuces, violences et cruautés, rapts, sacrilèges et meurtres, aucune atrocité ne manque en notre légende. Ici près, à ce Gros-du-Raz où les morts sans sépulture gémissent dans les remous et que *nul ne passe sans mal et sans terreur*, nos serfs agitaient dès la nuit leurs trompeuses lanternes de corne pour attirer sur l'écueil les navires en détresse. A huit ans, un Yvar de Vauville, pour avoir la bague d'un noyé, coupa le doigt gonflé avec ses dents. Je vous montrerai, à pic sur la douve, l'échauguette voûtée où Warock le Rouge viola la princesse de Norvège, fiancée au roi des Angles...

— A tels exploits, — interrompit Darney, plaisantant encore qu'impressionné, — vos ancêtres ressuscités vous jugeraient dégénéré, amolli, perdu par le luxe et le raffinement de l'éducation moderne, car je ne suppose pas que vous mettiez à la hauteur de leurs forfaits ou de leurs viols vos victoires de cricket ou vos ardeurs pour l'exquise Lolla.

Geoffroy de Vauville se versa un second verre de gin et, haussant les épaules, riposta en son rire équivoque :

— Bah! bah! Sang de corsaire ne ment pas! J'ai sur la conscience de menues brutalités qui me vaudraient tout au moins l'estime de mes pères. Puis j'ai su, selon la mode de mon siècle, accommoder ma sensualité héréditaire d'une pointe de libertinage psychologique qui, en ces temps mesquins de gêne et d'obstacle à tout bon plaisir, n'est pas d'une noirceur si banale et me paraît mériter un peu mieux que l'estime.

Il y eut dans ces dernières paroles nous ne sûmes au juste trop quoi qui nous embarrassa. Fort à propos, la silencieuse maîtresse de Geoffroy repassa devant la terrasse, svelte et radieuse, secouant les rutilantes ondulations de ses cheveux sur ses belles épaules. Elle tourna la tête vers son maître et seigneur. Des lèvres, des yeux, de tous les traits mobiles de son divin visage, elle lui sourit et, dans ce sourire ineffable, sa tendresse se refléta d'abord si vive et si touchante, puis si véhémente et si passionnée, que la beauté de la jeune femme nous en parut transfigurée.

— Quelle amoureuse pourrait être plus *expressivement* belle que votre Lolla? — s'exclama Darney sous le coup de l'impression unanime. — Jamais face plus pure ne fut plus pur miroir des moindres mouvements de l'âme. La plus fugitive de ses attitudes est suggestive et, pour répondre à toute chose par des gestes d'éloquence si claire, il faut qu'elle possède, en même temps qu'une sensibilité merveilleuse, une intelligence puissante et déliée.

Et Darney ajouta dans un soupir :

— Quelles réflexions fines et fortes, originales et colorées, si elle pouvait parler!

Geoffroy tenait maintenant le flacon de gin par le col et il eut un nouveau rire d'équivoque ironie. Alors, agacé, Darney lui demanda directement :

— Lolla est Vénitienne et muette de naissance, n'est-ce pas?

L'autre hésita, les yeux furtifs, puis se décida brusquement :

— Lolla est trop loin pour m'entendre... et entre camarades on ne se trahit pas... Je puis donc vous conter

l'aventure librement. Lolla n'est pas plus Vénitienne que vous et moi. Je l'ai ramassée à Londres, dans un bar de quartier inavouable. Elle n'avait que quinze ans, mais elle était déjà admirablement belle. Enfant volée probablement, je l'achetai à une vieille femme trois cents guinées et je l'emmenai en Italie. En sa nouvelle existence luxueuse, je fus déçu, non de la trouver d'une ignorance immonde, car je m'y attendais, mais de constater qu'elle demeurait stupide, l'esprit fermé, muré dans la seule notion de son passé.

— Mais, objecta Darney, en pouviez-vous juger exactement, puisqu'elle était muette de naissance?

Le regard de Geoffroy dévia sournoisement et il reprit d'une voix plus épaisse :

— Non, non... elle n'était pas *encore* muette à cette époque. Elle parlait aussi facilement que n'importe quelle femme, mais parlait pour parler, à tort, à travers, follement, bêtement et dans l'argot le plus bas et le plus révoltant. Tout ce qu'une cervelle vide peut faussement concevoir de banal et de pitoyable, elle le disait, et d'une voix rauque, cassée, déchirée, ignominieusement corrodée. Causer avec elle en public m'était une insoutenable corvée : l'élan d'admiration que provoquait la perfection de ses traits se changeait en recul de mépris dès sa première parole. Causer avec elle dans l'intimité me devenait une souffrance plus aiguë. De ce que je l'avais tirée de l'infamie, elle me gardait une profonde gratitude d'amour et m'était une maîtresse docile et caressante, encore que de chair trop paisible et sans aucune métamorphose physiognomonique. Mais cette odieuse voix me flétrissait ses lèvres, me soufflait, dans le baiser, la nausée de toutes les hontes anciennes; cette voix empoisonnait ma vie, me jetait de ma suprême exaltation d'amour aux affres subites de la haine. Dans une nervosité exacerbée, je résolus d'en finir. Nous partîmes de Naples pour Constantinople. Dès le débarquement, à travers des ruelles louches de Stamboul, je me mis en quête d'un vieux praticien turc, mi-chirurgien, mi-sorcier, dont un de mes amis, qui s'était servi de lui en plusieurs occasions délicates et secrètes, m'avait donné l'adresse. Prolixe sur la matière, le Turc me parla belladone, feuilles de jusquiame et semences de stramonium, puis surtout section de nerfs récurrents et de cartilages thyroïde et arythénoïde. Il ajouta plusieurs explications techniques que je ne saisis pas; mais, comme il m'affirma que mon désir était réalisable, nous nous entendîmes vite et je lui laissai l'argent qu'il exigea. Le lendemain, en une promenade sur la rive déserte, je m'écartai quelques instants de Lolla. Lorsque je revins sous les platanes, elle avait disparu. Un caïque fuyait à force de rames. Je mis la police sur pied; mais, à l'aube seulement, je m'avisai de fouiller la ruelle louche de Stamboul. Dans un taudis voisin de la demeure du vieux praticien turc, nous retrouvâmes l'infortunée Lolla. Seule, encore ligotée, elle gisait sur un grabat. Les membres convulsés, d'une pâleur de morte, elle vivait cependant et sans autre blessure apparente qu'une mousse sanguinolente entre les lèvres.

D'une main légèrement tremblante, notre hôte remplit une dernière fois son verre et l'avala pour se redonner de la voix :

— Ce qu'on lui avait fait, Lolla ne put nous l'expliquer... elle ne pouvait même pas crier : *elle était muette!*

Il y eut un silence de stupeur. Aux prunelles déjà brumeuses de Geoffroy, nous comprîmes que, pour parler encore distinctement, il luttait de toutes ses forces contre une ivresse montante :

— Lolla se remit lentement de cette émotion violente. Elle ne recouvra jamais la parole... et pourtant... oui, pourtant, ce fut seulement à partir de cette heure tragique qu'elle devint pour moi la maîtresse idéale. Son odieux passé mourut avec sa voix odieuse. Ne pouvant plus parler, elle dut, afin de se faire comprendre, se manifester, se dépenser en efforts surhumains. Cette obligation soudaine rompit le sommeil léthargique de son intelligence. En elle, l'idée jaillit; toute la vie extérieure lui entra dans l'esprit, en compréhensions tumultueuses. A son corps même, immobile et passif en sa perfection marmoréenne, le geste incessant prêta cette souplesse et cette grâce souveraines, cette intensité d'expression que nous admirons tous. Sa moindre attitude prend un sens, évoque de la pensée. Il semble que toute son âme pénètre sa chair splendide, s'y reflète lumineusement, y vive, — presque tangible, — à fleur de peau. Et Lolla, selon l'expression si juste du poète, est devenue la vraie musicienne du silence...

Il acheva d'une voix de plus en plus épaisse :

— Ainsi que je vous le disais, je crois que, en notre siècle d'oppressive égalité, où tant d'obstacles entravent l'action de la volonté, ce fait de m'être réalisé une jouissance à la fois si sensuelle et si psychologique m'aurait valu mieux que l'estime de mes farouches aïeux, bons écumeurs de mer...

Et dans son articulation pâteuse, dans la brume de son regard, sa gouaillerie sournoise persistait furtivement, si bien que nous ne saisissions plus s'il était déjà assez ivre pour conter hardiment une cruelle histoire vraie ou encore assez lucide pour goûter le plaisir de nous mystifier

CHARLES FOLEY.

UN TENDRE

(Suite.)

Et il parla, et dans sa voix ardente, dans ses mots entrechoqués, reparut le petit garçon d'autrefois, le garçon gâté que les contrariétés rendaient malade et qui passait souvent du rire bruyant aux crises nerveuses :

— Pourquoi me fais-tu mal? Pourquoi m'as-tu pris?... Je te jure que, si tu étais bonne, je redeviendrais un homme, je retravaillerais, et que tu serais contente de moi... Ne me rends pas malheureux, puisque je t'aime tant!

Alors, elle se releva un peu, eut un mouvement souple pour se rapprocher de lui, et, la tête près de la sienne, elle le regarda avec des yeux bons, elle lui dit doucement :

— Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

Très bas, il supplia :

— Aime-moi...

Et elle lui prit la main, la porta à sa bouche, l'effleura d'un baiser, et sa voix tendre, exquisement tendre, le consola :

— Mais oui, je t'aime... seulement, attends...

XV

Comme tous ceux qui se laissent griser par leurs nerfs, âme sensible, nature ardente, Clairain aimait sans mesure, dans une fièvre de passion où sa volonté chancelait, et c'était un amoureux plein de maladreses et d'imprudences.

Ce laborieux qui, à vingt-deux ans, était fier de son cœur libre, ignorant cette force mystérieuse qui rapproche deux êtres, fait qu'ils sont heureux ensemble, et malheureux éloignés, ignorant l'amour et le méprisant un peu, était forcément incomplet puisque sa sérénité venait de son ignorance. La vie lui apparaissait alors comme une claire route, au matin, quand la lumière est fraîche et l'herbe trempée de rosée, comme une route où chaque jour on doit fournir son étape en labeur.

Mais le jour où, pris à son tour, subissant l'action irrésistible de cette force dont il se riait autrefois, Il s'était trouvé rapproché de Jeanne, avec le besoin de la voir, de s'emplir les yeux de ses gestes, de ses mines, de l'entendre, penché sur elle comme un homme altéré sur une fontaine, ce jour-là, il s'était mis à aimer violemment, avec des caprices, des mobilités d'humeurs, des périodes de raison et des crises d'enfantillage, des joies et des peines inexplicables. Dès lors, ses nerfs que jusqu'ici il avait conduits sagement, dans un but logique de travail, échappèrent à sa volonté, et il devint comme le cocher dont l'attelage est emballé, et qui garde les guides en main, impuissant et stupide.

Dans sa sensibilité maladive, il se mit à souffrir d'un rien, d'un sourire ironique d'elle, de son air indifférent, de sa poignée de main trop froide, et, sans cause, continuellement, sa jalousie s'exaspéra. Il avait des colères de butor et des câlineries d'enfant, des brutalités et des tendresses, et il était malheureux de se contenir, de ne pouvoir aimer franchement, au grand jour, de toutes ces réserves, de toutes ces ruses, de toute cette comédie qu'il devait jouer chaque jour, à chaque heure. Mais ce qui le faisait le plus souffrir, c'est qu'il comprenait qu'il se rendait insupportable à la longue. Elle lui avait dit : — « Fais-toi aimer, » — et il avait peur qu'elle ne se détachât de lui, il avait peur de la perdre au lieu de la conquérir, et cela l'angoissait, le rendait encore plus maladroit, encore plus enfant.

Jeanne était inclinée vers lui par une sorte d'attirance tendre. Elle sentait si chaud près d'elle cet amour tout neuf, qu'elle commençait à l'aimer un peu, ce Clairain tout blond avec sa figure douce de fille. Il était si petit à côté d'elle qu'il ne la gênait pas, et elle semblait une grande sœur, ayant des indulgences, le faisant travailler, heureuse de le voir intelligent, de lui découvrir du talent, échafaudant peut-être des rêves d'avenir.

Ils s'écrivaient quelquefois :

Un petit bleu :

Mardi.

Pourquoi n'es-tu pas venue? Il est six heures et déjà je ne suis plus raisonnable. Ne me quitte pas, oh! ne m'abandonne pas. Attends, tu verras, je travaillerai, je te mériterai, mais ne t'en va pas; moi, je n'ai plus rien, et que m'importe tout sans toi!

Je ne viendrai pas t'ennuyer, ce soir; si tu savais quel courage il me faut pour cela! — Demain, écris-moi, écris-moi si tu es bonne. Je serai chez moi toute la journée. Et je travaillerai, je te le promets, mais ma pauvre cervelle est bien malade!

CLAIRAIN.

Sur une feuille déchirée d'album :

Mercredi.

Comme c'est bon de faire souffrir un être, lentement, graduellement, de prendre un cœur et de le tordre, de le tordre comme une petite bestiole que l'on a blessée et qui ne meurt pas assez vite. Oh! comme c'est bien féminin de torturer l'homme qui vous aime, de pressurer sa cervelle pour en faire égoutter toutes les pensées, toute la vie, de jouer sur ses nerfs comme sur les cordes d'une guitare, et d'écouter, pâmée, la musique de sa plainte!

Comme c'est délicieusement cruel d'affoler un crâne, d'y mettre pincée à pincée ce je ne sais quoi de mystérieusement atroce qui l'angoisse, qui le trouble, qui le mine, qui le fera sauter tout à l'heure comme le couvercle d'une boîte, comme un bouchon de champagne!

Toute la journée, j'ai attendu une lettre, quelque chose, l'indice d'une pensée. Et dans l'atelier vide, il faisait froid et c'était affreusement triste. Pas un mot de toi, rien. Oh! quelle impression de néant, et comme j'ai souffert!

Eh bien, torture-moi, fais-moi souffrir, prends-moi tout l'être pour en jouer, pour ton plaisir, et je suis sans haine. Je m'en vais lentement, je me détraque, je me déséquilibre; mais je te dis : Merci; je te dis : Encore; je te dis : Je t'aime...

CLAIRAIN.

Un petit bleu :

Jeudi.

Suis fâchée, désolée, tu ne dois pas m'en vouloir, te donnerai des explications.

Travaille bien, je veux que la grande affection que tu as pour moi soit bienfaisante en tout, qu'elle te donne du courage, de la facilité à travailler, sans cela, je croirais que je porte malheur!

Et sois raisonnable surtout, et je te serai très reconnaissante, ami. — Tu sais, j'ai une idée de tableau pour toi, où je poserai moi-même, sérieusement! T'expliquerai cela.

Quand te verrai-je?

Veux-tu venir ce soir, à minuit, au théâtre? Nous partirons ensemble à pied, et nous causerons.

Mille amitiés.

JEANNE.

Sur une feuille déchirée d'album :

Lundi.

Pense à moi, amie, pour que j'aie du courage, pour que je sois raisonnable. Tant de choses nous séparent qu'il me faut avoir confiance, qu'il me faut beaucoup croire en toi pour être sage et pour attendre... Si tu savais comme tout ce qui n'est pas toi m'importe peu! Ce sont tes gestes, tes sourires, le frôlement de ta main, de ta robe, ces toutes petites choses, ces tout petits détails qui seuls emplissent ma mémoire et me font heureux lorsque je suis loin de toi, oh ! heureux comme je m'étonne de l'être !

Amie, tu étais si belle, cette après-midi, toute pâle dans ton peignoir blanc, étendue et sommeillante, belle comme une grande fleur pure, si jolie et si calme, que je te regardais en silence, extasié, comme on regarde ce qui est beau ; comme on admire la chose rêvée et lointaine, la chose idéale et inaccessible, comme on regarde, content, dans l'air doux et léger, un clair paysage... Et puis, tu as ouvert les yeux, et c'était tout de suite de la vie épandue, de la vie tentante et sereine, c'était l'épanouissement de la grande fleur pure, c'était comme un cours d'eau limpide, un pur ruisseau entrevu soudain dans le paysage clair.

Et maintenant que tu n'es plus là, je te revois encore ainsi, je te revois nettement, et je t'aime de toutes mes forces, comme on aime le bonheur, comme tout au monde.

CLAIRAIN.

P.-S. — Écris-moi, dis?

Sur une carte de visite :

Mardi.

Travaille.

JEANNE.

DEUXIÈME PARTIE

I

Toute l'après-midi, ils avaient couru les bibliothèques, pris d'une belle fièvre de travail, cherchant des indications pour un rôle que devait créer Jeanne dans une grande pièce historique. Et, à présent, en voiture, comme le jour finissait et que venait cette minute grise qui suit le coucher du soleil, ils ne disaient rien l'un et l'autre, emportés dans l'air tiède, vaguement rêveurs et alanguis. Mais, en traversant la Concorde, Clairain, brusquement, s'écria :

— Tiens, Forge !

Jeanne d'un sursaut se retourna. Parmi les attelages et les piétons, sur la chaussée, tout près, une figure blonde, à moustache fine, la regardait. Elle lui sourit, eut de la main un geste amical.

— Bonjour, cher ami.

Et Forge souleva son chapeau, légèrement. C'était un petit homme vigoureux, à tête jolie, à l'œil frais. Irrésolu, il fit quelques pas vers Jeanne, les lèvres remuées, avec des paroles qu'elle n'entendit pas ; puis il se ravisa tout d'un coup, et continua sa route.

La voiture filait.

Clairain resta songeur. Il avait surpris, dans cette rapide rencontre, comme une gêne, comme un trouble chez Jeanne et chez Forge. Lui, en l'apercevant, avait pâli un peu, et elle subitement était devenue nerveuse. Son sourire, son geste amical avaient quelque chose de contraint, de forcé; et puis, il ne savait quoi de froid et d'hostile dans le regard de Forge à son adresse l'avait frappé. Il tenta de savoir, il demanda :

— C'EST LUI ?

Mais son œil à elle resta clair. Elle haussa seulement les épaules, dit tranquillement :

— Oh! non, mon ami, tu n'y es pas.

Pourquoi demeura-t-il silencieux ? Pourquoi doutait-il encore, malgré l'assurance calme de Jeanne et le ton sincère de sa réponse ? En lui s'implantait cette croyance que, très maîtresse d'elle-même, elle ne lui disait pas vrai, et que Forge était bien l'inconnu, l'être mystérieux qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore après leur rupture. Des souvenirs, d'ailleurs, affluèrent. Il se rappela qu'autrefois il rencontrait souvent chez elle cette figure jolie, à crinière blonde, et que, depuis un mois, il ne l'y voyait plus. Pourquoi? Puis ce furent de petits faits, des détails, des indices. Un jour, un nouveau peignoir que Jeanne portait n'avait pas plu à Forge. Jamais elle ne l'avait remis. Et d'autres petites choses encore vinrent préciser ses soupçons. Mais c'était surtout cette antipathie instinctive ressentie dès le premier jour pour cet homme qui parlait en lui et faisait qu'il était certain de plus en plus de ne pas se tromper. Il dit :

— C'est lui, j'en suis sûr, je l'ai deviné rien qu'au regard qu'il m'a jeté. Va, il est de ces intuitions immédiates qui ne mentent pas.

Elle ne répondit pas, le regard distrait. Alors, il parla plus bas, pour que le cocher, devant eux, ne pût entendre :

— Sois franche, dis-le-moi; que t'importe que je sache, et j'ai tant besoin de savoir, d'avoir une certitude!... C'est lui, n'est-ce pas?... C'est lui que tu as aimé avant moi ; parle, tu vois bien que je souffre!...

Elle se tourna de son côté, lentement, le regarda, et, l'air étonnamment calme, la voix nette, presque froide, elle affirma simplement :

— Tu te trompes, ce n'est pas lui.

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

— Accusé, vous sortez du sujet qui vous amène en ce lieu.

— Si je sors de la question, c'est que la question est trop simple pour que j'y puisse longtemps rester. Elle se résume en effet à ceci : J'ai tué ma maîtresse. C'est vrai ; non parce qu'elle me trompait, mais parce que si je l'avais laissée vivre, elle aurait été trompée tôt ou tard par son nouvel amant, qu'elle adorait, et elle se serait suicidée de douleur. Vous voyez bien, messieurs les juges, que je lui ai évité la peine de se tuer et que je n'ai agi que par pure charité, charité chrétienne ou laïque, comme vous voudrez.

Toute sa plaidoirie fut sur ce ton. Quelques juges voulurent le faire passer pour fou; mais alors il redevenait sérieux et montrait aux médecins spécialistes qu'il avait sa pleine raison.

Il fut condamné à mort.

Une fois dans sa cellule à la Roquette, il obtint du papier, de l'encre et des plumes pour passer le temps, disait-il, pendant ses derniers jours d'existence. On voulut lui faire signer une demande de grâce, mais jamais il ne consentit à donner sa signature. Il préférait mourir.

Son crime et sa condamnation avaient fait beaucoup de bruit. Il était le héros du jour. Dans les salons, on ne parlait que de « cet original Rodolphe Planson ». Les journalistes venaient le voir et reproduisaient dans leur feuille la conversation qu'ils avaient eue avec lui. Un jour, un reporter du *Figaro* le pria de vouloir bien écrire quelque chose pour le *Supplément littéraire*.

— Mais, il y a un an, je vous envoyais toutes les semaines un article ; pourquoi ne l'insériez-vous pas ?

— Parce qu'alors...

— J'étais un honnête homme et que maintenant je suis un assassin !

— Non pas: mais parce qu'alors vous étiez inconnu, ignoré, tandis que, maintenant, votre nom est connu de tout le monde.

— D'où il résulte que pour acquérir une prompte célébrité il faut tuer son semblable.

— Vous exagérez.

— Non pas : c'est la conséquence logique de vos paroles ; d'ailleurs je ne vous en veux pas. Mes yeux ont suffisamment vu le spectacle du monde, il est temps que je les tourne pour regarder de l'autre côté. Venez demain à la même heure, et je vous donnerai une petite *nouvelle* pour votre supplément.

La nouvelle parut, et il se vendit dix fois plus d'exemplaires.

Alors, les éditeurs vinrent le trouver ; eux, qui jadis l'avaient reçu du haut de leur grandeur et l'avaient invariablement renvoyé avec ce sourire moqueur et impertinent qu'a celui qui est tout pour celui qui n'est rien, allèrent à la Roquette, humbles, petits, obséquieux, soumis, se disputant les manuscrits de ces romans à coups de billets de banque.

Il les céda tous, y compris celui d'un volume de vers, non sans s'être auparavant payé le spectacle de cette chose inconnue — plus rare qu'un merle blanc ou qu'un membre de l'armée du Salut sans Bible, — un romancier non imprimé renvoyant des éditeurs.

IV

A quelque temps de là, une Société de bienfaisance organisa un concert pour les pauvres. Rodolphe Planson écrivit à l'organisateur de la fête ces quelques mots ;

— Monsieur, voulez-vous réaliser un gros bénéfice? Si oui, obtenez du préfet la permission de me compter parmi vos artistes. Je crois avoir quelque talent et encore plus de célébrité — bonne ou mauvaise, qu'importe ! — que je suis heureux de mettre à votre disposition, au profit d'une bonne œuvre.

La police donna la permission; sur les affiches annonçant la fête, avant les noms des principaux de nos acteurs, on lisait :

AVEC LE CONCOURS DE

Rodolphe PLANSON

LE POÈTE ASSASSIN

Avec cette réclame, les billets qui, jusqu'alors, s'étaient très peu vendus, s'enlevèrent en quelques jours, bien que leur prix fût triplé.

Rodolphe Planson figura deux fois sur le programme ; dans la première, il déclama la *Conscience*, de Victor Hugo. Les spectateurs ne purent s'empêcher de sentir un frisson de terreur en entendant cet homme, dont la tête serait tranchée dans quelques jours, lancer à pleins poumons, d'une voix sombre et puissante, ce magistral vers :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Dans la seconde partie, vêtu comme l'est le condamné au moment de l'exécution, il récita une poésie de lui : *Devant l'échafaud*, qu'il comptait réciter de nouveau sur la plate-forme de la guillotine, à l'instant suprême.

Son succès fut immense : la salle entière applaudit et trépigna d'enthousiasme. Six mois avant, on ne l'aurait même pas écouté.

IV

Quelques jours avant son exécution, il reçut la visite d'un professeur de la Faculté de médecine, qui lui demanda de vouloir bien se prêter à certaines expériences.

— Monsieur, répondit Rodolphe Planson, j'aime la science presque autant que les belles-lettres, ce qui n'est pas peu dire ; aussi, c'est avec un véritable plaisir que je mets à votre disposition ma tête et mon corps. Faites-en ce que bon vous semblera.

— Pour l'expérience que j'ai en vue il faudrait que nous nous entendissions d'avance.

— Entendons-nous donc.

— J'ai obtenu, non sans peine, que l'on ne fasse pas, selon la coutume, une fausse inhumation. Après l'exécution, votre corps et votre tête me seront aussitôt livrés. Pour ne pas perdre une minute, j'aurai mes appareils derrière l'échafaud, près de moi. Une fois votre tête dans le panier, je la ramasserai et la mettrai sur un automate que j'ai confectionné ; des fils électriques communiqueront avec vos nerfs. Vous essayerez de parler et, si vous réussissez, vous me direz la *sensation* que vous éprouverez. Avez-vous compris ?

— Très bien.

— Consentez-vous ?

— Parfaitement !

— Merci au nom de la science et à bientôt.

— A bientôt !

Le matin de son dernier jour, Rodolphe Planson reçut la visite du prêtre.

— Monsieur, lui dit ce dernier, je viens vous confesser et vous apporter la sainte communion.

— Monsieur le curé, je vous remercie beaucoup. Malheureusement, si je crois très fermement que deux corps quelconques placés dans l'espace s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance, je ne crois pas du tout à l'utilité de la Communion.

Le prêtre insista quelques instants, mais, voyant qu'il avait affaire à un profond sceptique, il se retira décemment.

Une heure après, Rodolphe Planson, calme et souriant, arrivait au pied de la guillotine. Le professeur de la Faculté lui demanda :

— Vous souvenez-vous de l'expérience ?

— Oui, répondit-il, soyez sans inquiétude.

Alors, lentement, en traînant sur le rythme, il récita sa poésie : *Devant l'échafaud*, dont voici les trois premières strophes :

Guillotine, seule maîtresse
Qui ne trompes pas ton amant,
Je vais ressentir ta caresse
Dans un moment.

Je vais me coucher sur la planche,
Passer ma tête dans le trou,
Pour que ton lourd couteau me tranche
En deux le cou.

Sois pour moi pleine de luxure.
Que ma tête très lentement
Aille rouler dans la sciure
Lascivement !

La dernière strophe finie, il se tourna vers la guillotine, s'étendit sur la planche, sans être touché par la main d'un valet de bourreau, puis passa sa tête dans le trou en criant : *Tirez la fi....*

La syllabe... *celle* resta dans sa gorge ; sa tête roula dans le panier.

Le médecin la ramassa et mit les tronçons des nerfs, qui pendaient comme les fils d'une étoffe effiloquée, en communication avec des piles électriques. La face du guillotiné se contracta horriblement ; les yeux roulaient dans leurs orbites ; les paupières se baissaient et se relevaient automatiquement.

— Pouvez-vous parler ?

— Ou...i.

— Que ressentez-vous ?

— Je... souf...fre... beau...coup...

Ce fut tout: les paupières se fermèrent pour toujours. Un lugubre silence enveloppa les spectateurs de cette scène, et seule la sonnette électrique que faisait la pile continua son *dreling... dreling... dreling...*

V

... *Dreling... dreling. . dreling...*

— Ouvre donc, Rodolphe, c'est moi.

— Qui, toi ?

— Henriette, parbleu !... Tu ne reconnais pas ma voix.

Rodolphe Planson sauta hors du lit, mit un pantalon, alla ouvrir.

— Ah çà ! où suis-je et qui es-tu ?

— Tu rêves donc tout éveillé, maintenant ? Tu es chez toi et je viens voir si tu veux faire la paix ou si nous sommes toujours fâchés comme hier soir.

— Alors, je ne suis pas mort... l'échafaud ?... c'était un horrible rêve... mon roman n'est pas un imprimé '...

— Es-tu fou pour parler d'échafaud ?

— Figure-toi que j'ai rêvé t'avoir tuée... oh ! mais il faut que je te raconte...

— Ecoute ! il fait un temps splendide... si tu veux... allons déjeuner à la campagne... tu me diras ton [illegible] sur l'herbe...

— Je veux bien, mais d'abord passons à la Roquette pour que je sois bien certain que mon échafaud n'a existé qu'en songe.

Armand CHARPENTIER.

UNE CONVERSION

I

GEORGES A JACQUES

La Fraisière, 1er avril.

... Oui, mon vieux Jacquot, je me marie. Quelque extraordinaire que puisse te sembler cette nouvelle, ne crois pas à une plaisanterie de ma part ; rien n'est plus sérieux, rien n'est plus grave. Mes antécédents, la folle vie de dissipation que j'ai menée jusqu'ici étaient loin de faire présager, je l'avoue, une si prompte, une si complète abjuration des erreurs coupables où je me suis laissé entraîner. Oubliant ce que je fus, je marche maintenant, régénéré, purifié, vers un radieux avenir, sous les auspices de la Foi : j'ai renié les hérésies où s'enlisait mon âme ; et, avec des ardeurs de néophyte, je me r[illegible]gie dans l'amour chaste et chrétien.

. . . .

II

JACQUES A GEORGES

Bis repetita placent. Paris, 3 avril.

Cher vieux,

Fais pas attention au papier, ni à la devise messalienne qui l'adorne. L'un et l'autre appartiennent à Luce Cabriola, qui m'a écossaisement hospitalisé cette nuit, et chez qui je t'écris. (Une fille épatante, mon cher ! De la dent, du chien, des hanches, une poitrine d'une luxuriance, une taille d'une légèreté !... bref, [illegible] tout ce qu'il faut pour te faire revenir à de meilleurs sentiments.) Tu sais, au fond, je n'y coupe pas. Ta lettre est datée du 1er avril ! Un poisson ! Petit poisson deviendra grand. Mais tu aurais dû envoyer ta missive en frigorifique, dans un seau à champagne, par exemple : ton poisson se serait conservé. Cette plaisanterie n'est peut-être pas très spirituelle, mais si tu avais passé une nuit comme j'ai fait, eh bien ! mon cochon, tu serais, au moral et au physique, furieusement vanné, mais là, dans les grandes largeurs.

Adoncques, imprudent jouvenceau, tu veux t'offrir mon chef. C'est un petit jeu innocent et gratuit. Mais écris-moi bien vite, fumiste de mon cœur, que tout cela n'existe que dans ton imagination bavaroisement féconde (je connais une Bavaroise qui a eu trente-sept enfants, et même quatre maris, morts à la peine et à l'honneur), et que tu n'es pas atteint de la loufoquite suraiguë dont tu me décris complaisamment et plaisamment les symptômes !

Yours truly,

JACQUES.

UN TOUR AU BOIS





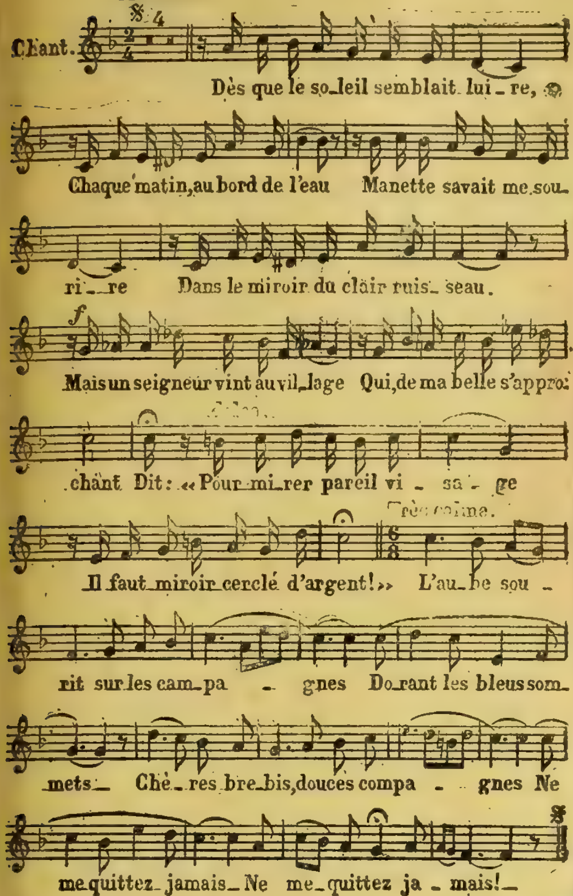




Dessins de **RENÉ PRÉJELAN.**

Poésie de LÉON DUROCHER. **MANETTE** Musique de GASTON PERDUCET.

Pastorale chantée par l'auteur au cabaret de l'ANE ROUGE.



I

Dès que le soleil semblait luire,
Chaque matin, au bord de l'eau,
Manette savait me sourire
Dans le miroir du clair ruisseau...
Mais un seigneur vint au village
Qui, de ma belle s'approchant,
Dit : « Pour mirer pareil visage
Il faut miroir cerclé d'argent!... »

REFRAIN.

L'aube sourit sur les campagnes
Dorant les bleus sommets.
Chères brebis, douces compagnes,
Ne me quittez jamais!

II

Par les sentiers verts, sous les branches,
Lorsque tous les deux l'on passait,
De muguets blancs et de pervenches,
Son cœur mignon se fleurissait...
Mais un seigneur vint au village,
Qui, de ma belle s'approchant,
Dit : « Pour orner pareil corsage
Il faut des épingles d'argent! »

III

Avec une parole douce
Quand j'effleurais ses jolis yeux,
Manette en mes bras sur la mousse
Cheminait vers les pays bleus...
Mais un seigneur vint au village
Qui, de ma belle s'approchant,
Dit : « Pour porter pareil... bagage
Il faut un lit brodé d'argent! »

III

GEORGES A JACQUES

La Fraisière, 5 avril...

... Mon cher Jacques, je te jure que je te dis la vérité. Il m'est pénible de constater qu'une aussi grave décision t'inspire des réflexions frivoles, et tant soit peu déplacées. Tu es, à Paris, le seul de tous mes amis que j'aie informé de mon mariage et de ma conversion, ou plutôt de mon retour à la foi, parce que j'ai pensé que mieux que tout autre tu saurais me comprendre. J'ai fondé cette opinion sur la sincère et profonde amitié qui nous unit depuis l'enfance de liens quasi fraternels. Malgré tes épigrammes frondeuses (que je te pardonne de grand cœur), je suis heureux de t'avoir choisi comme confident. Je n'ai pas l'intention d'entreprendre ta catéchisation, sois tranquille. Je respecterai tes convictions comme tu respecteras les miennes, j'en suis sûr. Nous resterons les bons, les francs amis que nous avons toujours été.

Dès aujourd'hui, je t'invite à venir passer quelques semaines à la Fraisière, sitôt que je serai revenu du voyage que je dois faire avec ma future femme en Italie. Tu connais les environs : il y a des sites superbes, tu pourras rapporter à Paris de jolies toiles.

. . . .

IV

EXTRAITS DU JOURNAL DE JACQUES

23 *juin*. — Il n'y a pas à dire, la femme de Georges est très jolie. Il ne doit pas s'embêter. Je crois bien que toute sa dévotion n'est qu'une comédie qu'il lui a fallu jouer pour obtenir sa main, ô euphémisme!

25 *juin*. — Ou Georges est un fumiste génial, ou il est tout à fait gaga. Il m'a fait, aujourd'hui, une confidence épatante, le voilà marié depuis six semaines, ils se sont balladés pendant un mois en la pouilleuse, étouffante et splendide Italie, et il paraît qu'il n'a pas encore apposé au contrat la seule signature qui me paraisse vraiment indispensable, pour justifier l'expression consacrée de conjoints.

— Mon vieux, me déclara-t-il tout à l'heure, admets-tu que moi, qui me suis roulé dans les plus fangeuses débauches, j'ai l'ineffable honneur d'initier à l'amour cet ange de radieuse pureté? Admets-tu que ce corps éthéré, habité par une âme idéalement chaste, puisse être destiné à un bestial accouplement? Ne serait-ce point profaner une sainte idole, commettre un véritable sacrilège?

Tu parles! Où le sacrilège va-t-il se nicher? *Alas poor Georges!* Est-ce toi qui, il y a six mois à peine, entretenait simultanément Lina d'Eperlan, du cirque Moderne, la petite Eva Parrison des Folies-Candides, et la divette Brusquette, des Délacements-Automobiles, ce pendant que tu trouvais encore le moyen de cocufier le colonel Planchabarbe?

Où sont les manèges d'antan?

30 *juin*. — C'est entendu avec Georges. Je vais donner des leçons de peinture à sa femme. Hum! je crois bien que j'en suis un peu amoureux, de son Yvonne. Mais je ne veux pas tromper Georges : c'est pour moi moins un ami qu'un frère. Pourtant, avant de tromper mes meilleurs amis, j'ai toujours manifesté les mêmes scrupules, et... ça n'a rien empêché, au contraire. Enfin, Georges, ce n'est pas la même chose. En réfléchissant, je crois que c'est surtout un sentiment de curiosité qui m'a poussé à proposer les leçons de peinture. Je voudrais bien connaître l'état d'âme de cette épouse *in partibus*.

5 *juillet*. — Je suis très content de mon élève. Elle dessine avec beaucoup de goût. Mais, sapristi, je crois que je suis pincé. Quel idiot que ce Georges, car maintenant je suis moralement sûr qu'il m'a dit la vérité! Pauvre petite chatte, si ignorante, si naïve, qui se dessèche en l'attente intuitive des voluptés inconnues... Après tout, Georges a-t-il le droit de la priver des joies de l'amour? Et s'il n'est pas disposé à remplir ses devoirs, ne serait-il pas juste qu'on le remplaçât? D'ailleurs sa femme pourrait réclamer le divorce, si elle savait. Alors?

7 *juillet*. — Ça y est! c'était fatal! Il y a sur terre un cocu de plus, une vierge de moins.

Nous étions en train de faire une étude de dessous de bois, en pleine forêt, dans un coin d'ombre discrète, pailletée çà et là de traits solaires, empli de silence vibrant, que ponctuaient de temps à autre des trilles lointains. Une griserie folle me montait à la tête. J'admirais, délicieusement troublé, son fin profil, sa tête inclinée comme une fleur, pensive et souriante, son cou délicat et mobile, ombré de frisons d'or, et je me sentais des envies furieuses de croquer tout autre chose que le paysage qui nous occupait... Je mangeais sa nuque des yeux, énervé de désirs brûlants. Que lui disais-je? Des vers, des vers d'amour, je la berçais aux savantes langueurs des rythmes enfiévrés...

Enfin, tout à coup (comment cela s'est-il fait?) je l'ai saisie dans mes bras, possédé d'un délire divin, comme un chèvre-pieds antique... Et un cri farouche de reconnaissante volupté s'est élevé, en l'ombre fleurie, vers la voûte harmonieuse et recueillie...

8 *juillet*. — Elle ne m'en veut pas : elle en veut...

V

GEORGES A JACQUES

La Fraisière, 10 septembre.

... Mon confesseur m'a représenté que, dans l'intérêt supérieur de la famille, je devais me résoudre à l'accomplissement du devoir conjugal. Ah! mon ami, marie-toi! Toutes les amours coupables, si pimentées soient-elles, ne vaudront jamais les saintes voluptés du mariage devant Dieu.

... A propos, ma femme a admirablement profité de tes leçons. Elle peint maintenant des petites choses délicieuses. Bientôt, si ça continue, tu n'auras plus rien à lui apprendre. Nous serons à Paris de lundi en huit, et...

. . . .

Pour copie conforme :

Gaston DERYS.

Contrainte par corps

I

Maître Mathieu Rapax, huissier assermenté près du tribunal de Briançon, ce soir-là rentra joyeux. Il avait lestement mené une affaire de saisie, et, dès le lendemain, il pourrait instrumenter. Et certes, il était temps. Le débiteur habitait sur le territoire de la Madeleine, humble hameau perdu dans le massif du Lautaret. Heureusement, cette année-là, la neige était tardive, car sa tombée, chaque hiver, obstruait les routes et interceptait les communications. Il lui aurait fallu, en pareil cas, ajourner la saisie au printemps, retard préjudiciable à ses honoraires.

Dès le jour, par un matin gris et froid de novembre, Me Rapax se mit en route. On était le 18, fête de saint Romain, joyeux augure aux yeux de l'huissier, qui tenait ce bienheureux pour l'auteur du droit romain, et, par suite, pour patron de la jurisprudence. Quel honneur d'avoir atteint la canonisation par la chicane!

Afin de franchir les trois lieues et demie entre la ville et le hameau, Me Mathieu s'était obéré d'une location de cabriolet dont ne souffrirait d'ailleurs point sa bourse; cela grossirait les frais, tout simplement.

Emmitouflé dans sa peau de bique, l'huissier soufflait sur ses doigts raidis d'onglée. Il accrocha les guides au serre-frein, laissa le bidet grimper la côte d'un pas alenti, et oublia la froidure à compulser les pièces de la procédure, sa serviette étalée sur ses genoux.

Ah! ce Nicolas Rivet! Il s'était obstiné, et maintenant, pour une dette primitive de deux cents francs, il se trouvait, grâce aux protêts et aux frais, débiteur d'une somme enflée presque au double. Ces entêtés-là sont la providence des pauvres huissiers; Mathieu se réjouissait de l'aubaine.

Une hâte le pressa vers le but. Il fouailla des rênes la croupe de son cheval essoufflé par la montée rude. La bête accéléra péniblement l'allure.

La route s'élevait par lacets dont l'interminable succession semblait réduire à néant la distance parcourue et prolonger indéfiniment l'étape. Le ciel, très bas, rouillé d'une lividité lourde, paraissait cloué à la terre par les sommets qui trouaient son opacité et se noyaient dans l'amoncellement des nues; bientôt l'atmosphère se moucheta de blancheurs, la neige ouata le sol.

— Diable! grogna Rapax.

Les toits de la Madeleine pointèrent; mais l'huissier n'était point au but. Il dut enfiler un chemin rocailleux à travers les sapins. Le bidet renâclait dans sa lutte contre les ornières et les aspérités des roches. Après vingt minutes de cahots, Me Mathieu soupira d'aise en s'arrêtant devant la masure du saisi.

Il héla :

— Hé! Rivet!

Le montagnard parut sur le seuil.

Il cligna de l'œil, reconnut l'arrivant. Un mécontentement lui plissa la face. Sans doute, il espérait, vu l'hiver proche, la visite de l'huissier remise au printemps.

Cependant, pour ne pas s'aliéner l'homme de loi, il sourit obséquieusement.

— Ah! c'est donc vous, môssieu Rapax? Fait guère beau su' les chemins... Pisque vous v'là, entrez toujours! je vas loger vot' bidet à l'étable et je vous joins.

L'huissier, engourdi de froid, descendit lourdement du cabriolet et pénétra dans la demeure. Les flammes joyeuses qui léchaient la marmite suspendue à la crémaillère tout d'abord le sollicitèrent. Il se campa devant le foyer avec un soupir de bien-être.

La Rivette, grasse commère aux joues pleines et rouges, approcha un escabeau de l'âtre.

— Remettez-vous, dit-elle. Hein! y fait meilleur que dehors, pas vrai?

L'huissier approuva d'un hochement de tête; mais déjà il dépouillait sa peau de bique et compulsait ses paperasses.

Nicolas entra.

— La bête est au chaud, la carriole sous le hangar; vous prendrez ben un verre, môssieu Mathieu?

L'homme de loi, insensible à l'invite, déclara :

— Rivet, par jugement du tribunal, votre créancier a obtenu saisie contre vous. Les délais d'opposition sont passés. Je viens donc procéder à l'inventaire de vos biens, meubles et immeubles, à moins toutefois que vous ne soyez en mesure de payer...

— On l'est! interrompit l'homme, non sans un regret, je vas vous compter les vingt pistoles.

— Minute! observa l'huissier; c'est là le montant de la créance primitive; en plus il faut solder les cent quatre-vingt-sept francs soixante-deux centimes de frais.

— De quoi? de quoi? glapit Nicolas. Non, pour sûr. Je dois quarante écus de cent sous, je donne quarante écus... Les aut's, ça me regarde pas... Faut pas se gausser de moi. D'abord, j'y ai point.

— Tant pis!... Je me vois forcé d'instrumenter.

Rivet gémit :

— Voyons, mon bon môssieu Rapax, c'est pas des choses à faire. Vous voulez pas me flanquer dehors comme v'là les mauvais temps qu'arrivent?... Je paye mon dû... Je peux pas plus.

— Je le regrette; inutile de discuter, j'exécute les volontés de mon client.

— Ben, allez-y donc; mais ça ne lui portera pas chance, dit Rivet.

Il détourna la tête. Un sourire filait sur ses lèvres. Par la vitre, il avait vu redoubler la neige, fouettée de rafales.

Déjà l'huissier procédait à la saisie. Renseignée par un clignement d'œil de son homme, la Rivette discutait, traînait les choses en lenteur; là, manquait une clef et de longues recherches précédaient sa découverte; ici le bois s'était gauchi, faussant les tiroirs. Rapax piétinait d'impatience.

Midi tinta au coucou.

— Vous mangerez ben la soupe avec nous? proposa Nicolas à l'huissier.

En route depuis l'aube, Rapax éprouvait des tiraillements d'estomac; cependant il eut un geste de dénégation; il était trop pressé par la besogne. Les Rivet seuls s'attablèrent.

De la marmite découverte un appétissant fumet de choux et de lard tenta la faim du pauvre homme tant et si bien qu'il en oublia sa hâte.

— Allons, dit-il, j'accepte; un morceau sur le pouce. Il faut que je rentre à Briançon avant la nuit.

Le montagnard déclara entre deux cuillerées :

— Bah! ça va vite en descendant.

Il fit asseoir l'homme le dos à la fenêtre et lui servit une large écuellée.

Me Mathieu la vida prestement.

Mis en appétit, il attaqua la potée. Rivet emplissait le verre de pleines rasades.

Le dos au feu, le ventre à table, l'huissier s'abandonnait au bien-être de la chaleur et de l'estomac satisfait.

Il consulta sa montre.

— Une heure vingt!... Bigre!... Je n'ai qu'à me presser.

Ce disant, il s'étira paresseusement.

L'hôtesse, courbée devant l'âtre, se releva à demi :

— Et le café?

— Je le boirai en instrumentant.

Et Me Mathieu se décida à reprendre sa tâche. Grâce aux ruses de Rivet, il ne la termina qu'à la nuit proche.

— Leste! attelle la carriole, cria-t-il en rassemblant ses papiers et en les ficelant dans sa serviette.

Nicolas sortit.

Il reparut bientôt l'air déconfit :

— Dites donc, pas moyen de partir; la roue de gauche a perdu son écrou.

— Hein ?...

— Après tout, ça vaut mieux. Vous embarquer à la nuit avec deux pieds de neige sur la route, sans compter que par la bise qu'y fait elle est en tas dans les fonds... Vous y resteriez pour sûr...

L'huissier n'écoutait pas ; il ouvrit la porte, alla visiter la carriole, s'assura du désastre...

Il restait là, frissonnant et taciturne.

— Bah ! le consola le saisi, qui l'avait rejoint, demain, il fera jour, j'irai au village, on réparera le mal. Le vent tourne au dégel, vous rentrerez à votre aise.

La nécessité faisait loi; Rapax se résigna.

La nuit venue, après souper, les Rivet lui cédèrent leur lit et se réfugièrent à l'étable.

La neige tombait toujours.

II

Le lendemain, à son réveil, l'huissier fut surpris d'ouvrir les yeux dans l'obscurité. Il avait conscience d'avoir dormi un long somme. Alors il perçut un long bruit extérieur ; un râclement de pelle grinça, des sabots tapèrent. L'huis s'ouvrit brusquement et la chambre s'éclaira vaguement d'une lueur blême.

— Bonjour, la compagnie, déclara Rivet. Ben ! vous savez, la neige est hâtive c'te année; y en a pas moins de quatre à cinq pieds.

— Vous dites ?... haleta Mathieu.

— Vous avez dormi votre saoul, hein ! V'là qu'on va su' les neuf heures. Depuis le blanc matin nous travaillons, moi et la femme, à débloquer la porte.

Rapax, remonté sur son maigre croupion, écarquillait les yeux, effaré; enfin, il bégaya :

— Alors... et moi ?...

— Faudra attendre le dégel.

— Combien ?...

— Ça, on ne peut pas savoir; p't-être quatre mois, p't-être cinq; jusqu'en fin février pour le moins...

— Plutôt en mars, aggrava malicieusement la Rivette.

L'huissier était atterré.

— Et mon étude ?...

— Faut pas vous manger les sangs, opina Nicolas, ça n'avance à rien; nous ne sommes pas gens à mettre le prochain à la rue, nous. Vous partagerez notre vie et vous serez le gardien de vot' saisie. Pour l'étude, bonne affaire, ça fera de l'aise aux braves gens... En attendant, je vas toujours vous bâtir un lit. — Toi, la femme, occupe-toi de la soupe.

Interminable, se traînait l'hiver. Afin d'économiser le chauffage, les prisonniers désœuvrés se couchaient dès le crépuscule et prolongeaient la matinée sous les *coëttes*.

L'huissier, maigriot, grelottait dans son cadre de bois empli de paille, tandis que Nicolas se prélassait au chaud contre sa grasse commère.

Et la nuit, au long des insomnies dues au repos prolongé, Rapax était hanté par le souci des affaires pendantes, angoissé de l'argent perdu; le jour venu, il était tout à la nostalgie de son étude durant les heures vides usées à se griller les tibias devant les tisons enterrés sous les cendres.

Les Rivet, accoutumés aux hivernages, ne paraissaient pas partager son ennui; du reste, la femme s'occupait du ménage, filait le chanvre, réparait les hardes. Puis Rivet avait eu à tuer son cochon, un porc soigneusement engraissé et que l'huissier avait dû laisser distraire de la saisie, sous peine de jeûner. Il avait pris sa part de la ripaille de boudin et de tripes qui avait suivi la mort de l'animal. Son estomac repu avait étouffé le filet de voix que peut conserver une conscience d'huissier... Et depuis, chaque jour il avalait les quartiers sortis du saloir sans le plus mince remords.

Peu à peu, la déférence mêlée de crainte, inspirée à tout paysan par l'homme de loi, s'était évanouie dans la communauté de vie, et Rivet traitait Me Rapax en compère ; même il en était arrivé à une attitude de supériorité vis-à-vis de son hôte. Il était le maître, pensait-il avec malice, bien que l'autre l'eût saisi. L'hiver lui donnait la satisfaction de narguer la loi et ses ministres.

III

Un souffle chaud du Midi, dès février, fondit les neiges. L'huissier, humble tout l'hiver, retrouva sa morgue devant la liberté proche. Un matin, il ordonna à son hôte d'atteler la voiture.

Le cabriolet fut tiré du hangar : il apparut pourri par l'hivernage, la capote verdie de moisissure, la ferraille rouillée.

Le bidet efflanqué, mal nourri depuis plusieurs semaines de feuilles sèches et de brindilles, flottait dans le harnais trop large. Me Rapax eut une moue soucieuse que l'espoir de revoir son étude balaya.

Il escalada allègrement le marchepied.

Rivet l'arrêta.

— Minute, compère ! On ne se quitte pas comme ça. Vous emportez les paperasses rapport à ma dette ?

— Sans doute !...

— A vot'aise ! V'là les miennes.

— Les vôtres ?

— Lisez donc. Les bons comptes font les bons amis.

L'huissier déploya le papier.

Il lut :

COMPTE DE Me RAPAX

102 jours de logement et de nourriture à 3 fr.	306	»
102 jours de logement et de nourriture pour le cheval à 1 fr.	102	»
Part de chauffage et d'éclairage	41	»
Blanchissage	10	»
Linge fourni	12	85
Une paire de sabots	2	55
Total	474	40

Le montagnard ajouta, après avoir joui de la grimace de l'homme de loi :

— C'est donc octante-six francs septante-huit centimes de retour pour moi. Boutez-les avec la quittance de ma dette et nous v'là quittes

Rapax était livide.

Rivet goguenarda :

— Vous dites rien ?... Vous voudriez pas, pour sûr, m'obliger à vous envoyer un de vos confrères ?...

Cette perspective agita l'huissier d'un frisson ; lui, être poursuivi ?... Il se sentit pris, il paya.

Il détalait enfin. Nicolas le poursuivit d'un dernier sarcasme :

— Et, en rentrant, n'oubliez pas de régler le louage du bidet.

La bile de l'huissier déborda. Six mois durant il eut la jaunisse.

Georges de LYS.

UN TENDRE

(Suite.)

Quand Clairain rentra, vers sept heures, Mélanie lui remit une carte et dit :

— Ce monsieur est là depuis un quart d'heure il attend dans l'atelier.

Clairain prit la carte et lut :

JULES FORGE

Il resta une minute incertain, le bristol entre les doigts, si surpris qu'il en était presque stupide. Puis, d'une subite réaction, il se sentit soulagé. Maintenant, il ne pouvait plus douter, il était sûr, c'était bien lui. Sans même quitter son chapeau, il poussa une porte, entra dans l'atelier. Forge était assis près d'une toile qu'il regardait et, dans le demi-jour qui tombait du vitrage, sa silhouette s'indécisait, il paraissait plus gros, plus massif, de carrure exagérée. Clairain ne voyait que son dos, et ce dos semblait redoutable ; il avait quelque chose d'hostile et d'agressif, implanté là comme en un lieu conquis. Mais il se retourna, et les deux hommes eurent en se regardant une apparence de cordialité.

— Bonjour, comment ça va ?

Forge, que Clairain voyait de très près, maintenant, avait un air bon et simple. Il y avait dans son œil franc comme une tristesse et aussi comme une souffrance cachée. Il parla lentement, sur un ton bas et avec douceur :

— Vous m'excuserez... Je tenais à vous voir... Vous savez, la petite aquarelle que je possédais de vous, un coin parisien, une entrée de bal public, je l'ai donnée, je l'ai cédée à un de mes amis qui en avait grande envie... Alors, je viens vous demander si vous n'auriez pas autre chose dans vos cartons pour la remplacer.

Clairain ne répondit pas tout de suite. Il comprenait bien que cela n'était qu'un prétexte, que Forge était venu là poussé par une force irrésistible, parce qu'il l'avait vu dans la voiture de Jeanne et qu'il espérait le faire parler peut-être. Et peu à peu, il lui apparaissait nettement que cet homme souffrait, qu'il aimait toujours Jeanne et que s'il l'avait quittée, parce qu'il se devait à son foyer et à sa famille, il avait encore des crises de faiblesse, des défaillances, et que c'était une de ces crises qu'il traversait en ce moment. Alors, il se sentit sans haine, sans colère, sans antipathie contre lui, et il dut se raidir pour ne pas céder à l'envie qui lui venait de lui parler loyalement, d'homme à homme, et de lui serrer la main de bon cœur. Mais il s'aperçut que machinalement il avait ouvert des cartons, et qu'il triait des dessins, éparpillait des ébauches. Il revint vers Forge.

— Oui, je sais... J'ai justement quelque chose qui n'est pas achevé... Vous n'êtes pas pressé ? Vous verrez, je crois que ça vous plaira.

Et ils se regardèrent tous deux, et ils restèrent ainsi, comme s'ils allaient parler, comme s'ils allaient se dire : — « Ne dissimulons plus, nous sommes ici, l'un devant l'autre, à cause d'une femme : causons d'elle, nous en avons besoin ; cela nous fera du bien. » — Mais ils se retinrent, leurs yeux seuls décelèrent leur pensée. Forge se leva.

— Alors, je compte sur vous. Ça m'ennuyait beaucoup de me séparer de votre petite chose. C'est si frais, si parisien, si vivement pris et nettement rendu...

Clairain le reconduisait, il dit :

— Et merci d'avoir pensé à moi.

A la porte, ils restèrent encore une seconde à se regarder. Clairain répéta :

— Merci.

Et ils comprirent qu'ils ne devaient pas se serrer la main. Ils se saluèrent seulement de la tête, poliment.

C'était le soir, au théâtre, dans la loge de Jeanne. Elle avait renvoyé son habilleuse sur la prière de Clairain, et, assise sur un grand fauteuil d'osier, un fauteuil de jardin, où elle se renversait paresseusement, elle attendait qu'il parlât. Dans un coin, des fleurs, une corbeille offerte tout à l'heure par un inconnu, parfumait de son odeur fraîche l'air vicié par les poudres et par les pâtes.

Clairain n'eut pas un mot ; il tendit simplement à Jeanne la carte de Forge. Elle la prit, la regarda, chercha à comprendre. Alors, il expliqua :

— Je l'ai vu, il est venu...

Tout de suite, elle se redressa, prit sa main, impatiente :

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

La spontanéité du mouvement, cette précipitation à l'interroger montraient qu'elle aimait toujours Forge, et cela lui fit mal, cela le peina intolérablement. Il sourit d'un air triste, d'un air résigné :

— Tu vois bien que tu l'aimes encore !

— Elle garda sa main dans la sienne, la pressa un peu :

— Non, tu te trompes, c'est fini.

Et sa voix se fit dure, brusquement, elle eut un air mauvais, elle ricana :

— Ah ! tu ne me connais pas ! C'est fini, entends-tu, bien fini, et s'il était là, à mes pieds, s'il m'implorait, je lui dirais froidement : « Mon cher, trouvez autre chose,

je joue cela tous les soirs dans la grande scène du 3. » Ah! c'est bien fini, je t'assure. Et tiens, cette après-midi, quand je l'ai vu, j'ai été stupéfaite, abasourdie, de me trouver si froide, si indifférente, de sentir qu'il était devenu si peu de chose pour moi...

Clairain se taisait. Il comprenait bien qu'elle s'exagérait sa force par orgueil, par volonté, qu'elle se jouait à elle-même cette comédie de la guérison et de l'oubli. Il marcha dans la loge, il parla, calme en apparence :

— Ne cherche pas à me tromper, à te tromper toi-même; tu l'aimes, c'est certain et cela se voit trop. Il faut raisonner sagement; envisager les choses avec logique : dans quinze jours, il t'aura reprise, c'est inévitable, c'est fatal. Et moi, qu'est-ce que je deviens? As-tu réfléchi à cela? Oh! je parle froidement et la situation m'apparaît très claire. J'aurai à choisir entre deux conduites, celle du gamin qui fait du bruit, casse les vitres, se heurte aux portes et attire les voisins, et celle de l'homme qui se défend, qui se mettra entre vous deux et dira à ce monsieur : « Je ne vous dois pas d'explications pas plus que vous ne m'en devez; nous aimons la même femme; vous êtes parti, mais vous revenez et je suis là; vous voulez la reprendre, moi je ne veux pas. Le scandale vous gêne, soit, je ferai le silence, nous réglerons cela sans éclat, entre nous; nous nous battrons comme des gens bien élevés. »

Il le regarda. Sous les lumières qui baignaient la loge, elle était presque souriante, l'œil vague, songeuse. Il s'approcha.

— A quoi penses-tu? Est-ce que tu entends seulement ce que je dis? C'est à lui que tu penses, c'est lui que tu vois, c'est lui qui seul t'occupe.

Elle dit non, mais plus faiblement, un non de complaisance, presque un aveu. A côté, des portes claquaient; c'était dans les couloirs, dans l'escalier, un bruit de gens qui s'appelaient, un défilé de figurants qui partaient, encore mal rhabillés, tout un piétinement de troupeau. Clairain insista :

— Tu l'aimes, tu es tout entière à lui; tu crois donc que je ne la vois pas!

— Non, dit-elle encore.

Et lui, incrédule, répétait avec rage comme on exaspère son mal quand on souffre trop et qu'on veut en finir.

— Si, tu l'aimes! Tu l'aimes! Si, tu l'aimes!...

Alors elle s'impatienta, elle lui planta ses yeux dans les yeux, et une révolte lui mit aux lèvres ces mots de bravade :

— Et quand ce serait!...

II

— Je vous dis que vous perdez votre temps, mon cher.

Rosel taquinait Clairain qu'il venait de rencontrer à la porte du théâtre. En frac, sous son pardessus d'été, un camélia blanc à la boutonnière, il avait une mine allègre, cet air heureux de vivre de l'homme qui se porte bien et qui n'a pas de soucis. Clairain, que ses inquiétudes rendaient injuste, commençait à le trouver encombrant, ce gros homme dont la gaieté facile divertissait Jeanne. Il ne savait pas être gai ainsi, lui, et chaque fois qu'il les voyait rire ensemble, s'amuser follement de certaines drôleries de langage, il se sentait étranger à eux, n'ayant pas le sens de cet esprit de boulevard qu'il trouvait plutôt stupide.

(A suivre.) *Louis de ROBERT.*

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie P.-L.-M. organise, avec le concours de la Société des Voyages Economiques, une excursion au **Château et dans la Forêt de Fontainebleau** pour le **Dimanche 26 Juin 1898**. — Départ de Paris : 9 h. 05 matin. — Retour à Paris : 11 h. 50 soir. Prix (tous frais compris) : 1re classe, **20 fr.** — 2e classe, **17 fr. 50.** — 3e classe, **15 fr.** Les souscriptions sont reçues aux bureaux de la Société des Voyages Economiques, 17, rue du Faubourg-Montmartre et 10, rue Auber, à Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

De PARIS à

BERNE, viâ Dijon, Pontarlier, Les Verrières, Neuchatel ou réciproquement. Prix : 1re classe, **101** fr.; 2e classe, **75** fr.; 3e classe, **50** fr.

INTERLAKEN, viâ Dijon, Pontarlier, Les Verrières, Neuchatel ou réciproquement. Prix : 1re classe, **113** fr.; 2e classe, **83** fr.; 3e classe, **56** fr.

ZERMATT (Mont-Rose), viâ Dijon, Pontarlier, Lausanne, sans réciprocité. Prix : 1re classe, **140** fr.; 2e classe, **108** fr.; 3e classe, **71** fr. *Valables 60 jours avec arrêts facultatifs sur tout le parcours.*

Trajet rapide de PARIS à INTERLAKEN en 15 heures, sans changement de voiture, en 1re et 2e classe. — Les billets d'aller et retour de PARIS à BERNE et à INTERLAKEN sont délivrés du 15 avril au 15 octobre. Ceux pour ZERMATT, du 15 mai au 30 septembre. Franchise de 30 kilos de bagages sur le parcours P.-L.-M.

1898 CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

ET EAUX THERMALES

(Jusqu'au 31 octobre.)

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES OU THERMALES SUIVANTES

1º BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES PENDANT 4 JOURS

Aller : le JEUDI (depuis 5 heures du soir), le VENDREDI, le SAMEDI ou le DIMANCHE.
Retour : le DIMANCHE ou le LUNDI seulement.

De PARIS aux gares suivantes :	1re classe	2e classe.
DIEPPE (Pourville, Puys, Berneval)	26 »	17 50
PETIT-APPEVILLE (halte) (Pourville)	26 50	18 »
OUVILLE-LA-RIVIÈRE (Quiberville)	28 50	19 »
TOUFFREVILLE-CRIEL / EU (Le Bourg-d'Ault, Onival)	29 »	19 50
LE TRÉPORT-MERS	29 50	20 »
SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules) / CANY (Veulettes, Les Petites-Dalles)	29 »	19 50
FÉCAMP (Les Petites-Dalles, Les Grandes-Dalles, Saint-Pierre-en-Port) / FROBERVILLE-YPORT	30 »	21 50
LES LOGES-VAUCOTTES-SUR-MER (Vattetot-sur-Mer) / ÉTRETAT (Bruneval) / LE HAVRE (Sainte-Adresse, Bruneval) / CAEN / HONFLEUR	30 »	22 »
TROUVILLE-DEAUVILLE (Villerville) / BLONVILLE (halte)	30 »	21 50
VILLERS-SUR-MER	30 »	22 »
BEUZEVAL (Houlgate) / DIVES-CABOURG (Le Home-Varaville)	33 »	23 »
LUC (Lion-s.-Mer), LANGRUNE / SAINT-AUBIN (Ces prix comprennent le parcours total par ch. de fer)	34 »	25 »
BERNIÈRES / COURSEULLES (Ver-sur-Mer)	35 »	26 »

De PARIS aux gares suivantes :	1re classe	
BAYEUX (Arromanches, Port-en-Bessin, Saint-Laurent-sur-Mer, Asnelles)	36 »	26 »
ISIGNY-SUR-MER (Grandcamp-les-Bains)	40 »	30 »
MONTEBOURG (Quinéville, Saint-Vaast-la-Hougue, Barfleur (Parcours par le chemin departemental de Montebourg et Valognes à Barfleur, non compris dans le prix du billet)	45 »	32 50
VALOGNES...	45 »	33 50
CHERBOURG	50 »	36 »
COUTANCES (Agon, Coutainville, Régneville)	45 »	33 50
DENNEVILLE (halte)	50 »	33 50
PORT-BAIL	50 »	34 »
BARNEVILLE (halte)	50 »	34 50
CARTERET	50 »	35 »
GRANVILLE (Donville, St-Pair, Bouillon-Jullouville)	45 »	32 »
MONTVIRON-SARTILLY (Carolles, Saint-Jean-le-Thomas)	45 »	31 50
EAUX THERMALES		
FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure), ligne de Dieppe par Gournay	18 »	12 »
BAGNOLES-TESSÉ-LA-MADELEINE (par Briouze)	36 »	24 »

2º BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES PENDANT 33 JOURS
(Jour de la délivrance non compris.)

BAYEUX / ISIGNY-SUR-MER / MONTEBOURG — VALOGNES / CHERBOURG / COUTANCES / PORT-BAIL — DENNEVILLE (halte) / CARTERET — BARNEVILLE (halte) / GRANVILLE / MONTVIRON-SARTILLY / LA GOUESNIÈRE-CANCALE / SAINT-MALO-SAINT-SERVAN (Paramé, Rothéneuf) / DINARD (Saint-Énogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Lancieux)	56 »	37 80

PLANCOËT (La Garde-Saint-Cast, Saint-Jacut-de-la-Mer)	56 »	37 80
LAMBALLE (Pléneuf, Le Val-André, Erquy)	57 50	38 85
SAINT-BRIEUC (Binic, Portrieux, St-Quay)	60 20	40 65
LANNION (Perros-Guirrec, Trégastel-les-Grèves)	70 »	47 25
MORLAIX (Saint-Jean-du-Doigt, Plougasnou-Primel)	72 15	48 70
LANDERNEAU (Brignogan)	77 55	52 35
BREST	80 10	54 05
PAIMPOL	69 20	46 70
SAINT-POL-DE-LÉON	75 »	50 60
ROSCOFF (Ile de Batz)	75 95	51 20
SAINT-NAZAIRE	59 70	40 35

NOTA. — Les billets de **33 jours** peuvent être prolongés une ou deux fois de **30 jours**, moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à **10 0/0** du prix du billet.

NOTRE RELIURE Ce système, breveté, permet de relier soi-même, solidement, en une minute, *au fur et à mesure de la publication*, le *Gil Blas illustré*. La reliure s'ouvre bien à plat, et tout numéro peut être retiré et remis sans déranger les autres; elle est faite pour recevoir tous les numéros d'une année; le volume complet forme une reliure d'un prix modique. La reliure, aussi élégante que commode, se fait avec titre doré et en plusieurs couleurs : rouge, bleu paon et noir. — Prise chez nous, son prix est de 2 fr. 25 avec la manière de s'en servir et la *boîte* de cent dix épingles. A ce prix, elle constitue une véritable prime, car elle représente une valeur commerciale de 2 fr. 95, et le prix de la boîte d'épingles seule est de 0 fr. 50. Joindre 0 fr. 25, pour l'envoi dans Paris en colis postal; pour les départements, un colis de 3 kil., 0 fr. 85, peut porter trois reliures; un colis de 5 kil., 1 fr. 05, six reliures.

Adresser EXCLUSIVEMENT les demandes, accompagnées du montant (mandat ou timbres) au GIL BLAS, 33, rue de Provence, PARIS.

Pour toutes les autres reliures s'adresser chez le fabricant, Gorrilliot et Cie, 12, passage Choiseul.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

— Non, dit-il, souriant aussi, je ne m'ennuie pas.

— Vous êtes bien heureux! murmura la fille. Cependant, si vous vouliez, nous pourrions finir la soirée ensemble.

— Mais elle est finie, répliqua le vieux; il est tantôt neuf heures; je vas m'aller coucher.

— Eh bien? dit-elle en se rapprochant.

Il la regarda et, levant l'épaule d'un air apitoyé :

— Vous faites donc le métier, vous? si jeune, si gentille!

— Puisque vous me trouvez gentille, venez avec moi, voulez-vous?

— Quelle pitié, grommela le vieux. Vous ne savez pas travailler, alors?

— Oh! répondit-elle en soupirant, si je vous disais pourquoi je fais la noce, vous ne me croiriez pas : on ne nous croit jamais!... Autant ne pas vous ennuyer de mes histoires, pas vrai?... Vaut mieux rire. Allons, venez me payer un verre et nous nous en irons...

— Mais, dit le vieux, sans bouger, tu ne sais pas si j'ai une bonne amie.

— Ah!... Vous attendiez quelqu'un... Tant pis!... balbutia-t-elle avec une tristesse lassée : j'ai pas de chance! Vous m'alliez tout à fait.

— Vrai?... fit l'homme en se redressant, tout réjoui : hé!... hé!... comment ça?

— Vous êtes des champs, vous; un fermier, peut-être?

— De Dammartin, dans la Brie.

— Je suis née par là, voyez-vous, et ça me fait un effet quand je rencontre quelqu'un de ce pays où l'on travaille la terre, où l'on fauche. où l'on bêche, où l'on fait la vendange et les moissons!... Ah! c'était bon tout ça, et j'étais bien heureuse!

— Fallait y rester.

— Est-ce qu'on sait, quand on n'a pas souffert!

— Reviens-t'en au pays. Il y a toujours de la place pour les bonnes servantes qui ne boudent pas à l'ouvrage.

— Je peux plus maintenant : j'ai les doigts mous, je suis veule... J'ai trop nocé depuis cinq ans. Mais c'est une sale vie, tout de même!

— Pour sûr, dit l'homme. Tandis que, là-bas, on peine mais on jouit aussi. Je donnerais pas ma place pour celle de notr' président.

— Oui, reprit la fille, au bout d'un instant, mais on ne sait pas faire l'amour là-bas.

— Qui t'a dit cela!

— Dam! fit-elle, essayant encore d'enjôler le vieux, parce que vous avez une bonne amie, vous refusez la rigolade avec moi. Ça ne se fait pas, ici. Le sentiment n'empêche pas de prendre du plaisir quand ça se trouve.

L'homme éclata de rire.

— Mais, bédame! on n'est plus jeune à c't'heure! Et quand on est très amoureux de sa bien-aimée, n'en reste plus pour les autres, tiens!

— Elle est donc bien belle, votre bonne amie?

— Ah! si elle est belle! Jamais je n'en rencontrai de plus belle depuis que je suis au monde!

— Oh! quelquefois les si jolies que ça sont bien désagréables.

— La mienne est douce comme l'agnelet qui vient de naître, tendre comme la colombe, rieuse comme les oiseaux. Et si mignarde et futée, si drôlette avec ses dires!...

— Elle doit vous coûter bon, cette poulette!

— Peuh! une robe par an et quelques bagatelles au jour de sa fête! Mais ça lui suffit : elle est économe et propre comme un sou neuf.

— Dites donc, vieux, faut pas me la faire à la blague! Vous me ferez pas croire peut-être qu'elle vous aime pour vos beaux yeux.

— Si fait bien, et j'en jure!

— Oh! la bonne tête! Ben! vrai! ce que tu te gobes, mon bonhomme!

— Possible! mais pas tant que tu crois, la fille! Si tu nous voyais nous becqueter, ma tourterelle et moi, tu ne dirais pas que je blague. Si tu nous suivais, au long des chemins, le soir, l'été, quand elle n'a que sa chemisette et que je la baise dans le cou et qu'elle farfouille de son bec dans ma moustache grise, tu verrais bien qu'elle m'aime!

— Et il y a longtemps que ça dure, ces amours-là?

— Sais pas; y a pas de temps pour les amoureux. Il me semble que nous nous sommes toujours connus, toujours aimés, et que nous sommes toujours les mêmes depuis le premier jour, où, vierge, elle m'ouvrit ses bras.

— Serin!... grommela la fille.

Le vieux regardait devant lui, en l'air, dans le ciel, comme s'il retrouvait, dans ce miroir bleu, le reflet de ses amours rustiques, comme s'il revoyait défiler, avec les nues, le tendre troupeau de ses souvenirs.

— Mais, s'écria-t-il tout à coup, se levant brusquement, elle tarde bien!

Et, maintenant inquiet, il allait s'enfoncer dans l'allée étroite, un peu sombre; la fille, une dernière fois, l'arrêta par le bras.

— Décidément, tu ne veux pas venir avec moi?

— Mais, puisque je t'ai dit... fit-il en se dégageant. D'ailleurs, tiens, la voilà!

— Qui? s'écria la fille effarée, regardant la personne qui s'avançait.

— Elle! répondit-il, d'une voix mouillée de tendresse. Elle, ma belle et ma bien-aimée, ma douce merveille, plus admirable encore que tout ce que j'ai vu ici de magnifique! Viens, ma mienne, viens-t'en vite...

Et la bien-aimée parut.

C'était une toute petite vieille ratatinée, proprette et coquette en sa jupe de soie, son fichu de laine, sa blanche coiffe de dentelle rattachée d'un ruban. Deux beaux bandeaux blancs lui bouffaient sur les joues, encadrant sa petite face de pomme ridée, mais de pomme ayant conservé sa tache empourprée des jours de soleil. Un joli nez fin battait des ailes au-dessus de la très petite bouche froncée, plissée, sans dents, comme la bouchelette d'un nouveau-né, mais qui, toute ramassée, et rieuse et heureuse, paraissait garder la moue mignarde des récents baisers. Et ses yeux bleu pâle, jadis grands, maintenant presque éteints, s'enfonçaient sous son front de bel ivoire antique, comme deux lointaines étoiles.

La jolie vieille s'avançait, bien raide en la luisante soie de sa robe étalée, et ses pas lents, précautionneux, lui donnaient l'air ingénu et solennel d'une très vieille petite idole qui marcherait.

Quand elle fut proche de l'homme, qui la regardait venir, dans l'ébahissement éternel de sa beauté, laquelle était pour lui toute la beauté, et l'unique en ce monde, elle lui sourit des yeux, et tendit sa main, d'un geste enfantin, afin d'être menée.

Mais lui, d'abord, l'entoura d'un bras aux épaules, la regarda et la baisa longuement, tendrement sur sa petite bouche ramassée et comme s'il eût été seul avec elle à l'orée d'un bois ou dans l'ombre ajourée d'un chemin creux.

Ensuite, il prit la main de sa bien-aimée, et, la menant doucement, ils s'en allèrent.

Ils s'éloignaient lentement, à travers la foule, le vieux avec sa blouse raide bleuissante, la petite vieille en sa robe étalée, tous les deux côte à côte, les doigts noués. Et leurs visages heureux riaient à se contempler l'un l'autre, tout empourprés dans la fulgurance que la tour embrasée jetait sur eux, les enveloppant comme dans l'apothéose d'un rouge soleil couchant.

Là-bas, sur le banc, toute seule, la fille, les regardant passer, pleurait.

Georges DE PEYREBRUNE.

NOUNOU

I

Dans le café, pas un homme. Mais Laure était si lasse de battre vainement le trottoir, déjà mûre et très forte, se coupant à marcher, qu'elle se décida à entrer.

Au dehors, sur le boulevard, un flot de monde glissait, continuellement. Des têtes se tournaient, curieuses un moment, vers ce fond de café très éclairé, arrière-boutique d'amour où des femmes s'offraient en des poses étudiées, mais nul n'entrait : le flot coulait ininterrompu, avec un bruissement monotone que dominait par intervalle le cri d'un camelot, et les glaces reflétaient à l'infini le vide éblouissant des tables, désespérément.

Laure regardait, très triste. Depuis des mois c'était ainsi. Chaque soir, le même effort pour trouver de l'argent, et malgré qu'elle s'obstinât à accuser la chance, elle se défendait mal d'une angoisse, d'une inquiétude vague de l'avenir, qui montait en elle à mesure que passaient les années.

Cependant, vers minuit, son visage s'éclaira. Sur le seuil un très jeune homme se montrait, un peu gauche, raide, l'air insolent presque à vouloir se donner une allure aisée. D'habitude, elle n'aimait pas les jeunes; elle préférait les vieux malgré leurs exigences, car elle avait de plus en plus une terreur des insomnies, des nuits blanches dont elle restait les yeux battus et plissés de petites rides, la graisse tournée à des bouffissures jaunes. Mais ce soir-là, dans la dèche où elle se débattait, tout de suite elle couva le jeune homme de son re[illegible] élargi; et elle ne le quitta plus, l'attirant, l'appelant d'un signe de tête à peine perceptible qu'accentuait un léger mouvement de [illegible] son côté; alors elle l'appela tout à fait, se reculant un peu pour lui faire place.

Avec les jeunes, cela [illegible] accoutumée aux coups de passion des collégiens pour [illegible] maturité grasse. Et celui-là c'était presque un enfant. Il avait l'air d'un gosse en bordée : un clerc de nota[illegible] peut-être, filé avec l'argent de la caisse, ou bien quelque fils de famille, échappé de la maison paternelle, avec [illegible] billets de banque plein les poches. Mais, déjà, dans un besoin de bavardage, il la renseignait. Il était ven[illegible] Paris passer des examens; et il [illegible] soir-là, car le lendemain même il retournait dans sa famille, dans un petit trou de province où on s'embêtait à crever.

— Bien sûr! dit Laure.

Puis elle reprit :

— Et où c'est t'y chez toi?

— A Vernon!

— A Vernon? s'écria-t-elle.

II

Tout le long du chemin, tandis qu'elle ramenait le jeune homme par les rues assombries, où, çà et l[illegible] hâtaient des silhouettes attardées, Laure pensait à Vernon. Cela datait de très loin, ses souvenirs; [illegible] ans, quinze ans peut-être? Elle n'osait se préciser, de peur de se trouver en face de son âge et voulant cr[illegible] elle-même aux trente ans qu'elle se donnait. Aussi bien, il lui semblait que c'était hier, tant ses souvenirs encore étaient nets et précis. Elle avait seize ans, elle venait d'accoucher d'un enfant mort, lorsqu'on lui avait trouvé une place là-bas, comme nourrice, dans une famille très bien, chez un notaire, M. Dutillet.

C'était le meilleur de sa vie, après l'effarement de Paris, et le navrement de ses couches à l'hôpital, ce reposement de près de deux années dans la paix bourgeoise de la maison de province. Souvent elle y a[illegible] songé dans la mélancolie des journées vides : et ce soir-là, à peine couchée, un besoin lui venait d'en parler, de savoir aussi ce qu'était devenu le petit qu'elle allaitait, un grand garçon sans doute, maintenant, qui devait être au collège.

— Ah! tu es de Vernon!... Alors, tu connais M. Dutillet?

Le jeune homme la regarda d'un air méfiant, tout au fond des yeux :

— Oui, dit-il enfin.

Puis, à son tour, il demanda :

— Et toi? tu le connais?

— Moi, non. Je l'ai vu une fois. J'avais une amie en service chez lui; un jour je suis allée la voir.

Elle affectait une indifférence, mais ses souvenirs l'emportèrent. Elle décrivit la maison du notaire : [illegible] petite grille sur la route, avec l'étude, à l'entrée, et la maison d'habitation tout au fond, au bout d'un jardin.

— Oui! oui! faisait-il; c'est bien cela!

Mais il l'interrompit :

— Qui était-ce donc ton amie?

Elle cherchait un nom; il crut qu'elle hésitait; il ajouta :

— Tu comprends, on connaît tout le monde dans une petite ville. Ce n'était pas Justine, par hasard?

Elle saisit ce nom :

— Si! dit-elle, précisément.

Le jeune homme éclata de rire :

— Une jolie fille, Justine! je l'ai bien regrettée!

Puis, simplement :

— Je couchais avec, aux vacances. Un jour papa nous a pincés. Il l'a fichue dehors!

Laure se souleva brusquement :

— Papa?

— Oui.

— M. Dutillet!

— Eh bien oui!

⁂

Le jeune homme riait, enchanté de se trouver presque en pays de connaissance. Laure, après un coup brusque de surprise qui l'avait laissée sans souffle, s'était jetée vers lui, avidement penchée sur son visage. Quoi! c'était lui? Le temps avait passé si vite! Lui! un homme!

Elle se refusait à croire, mais, à mesure, elle le reconnaissait; elle retrouvait l'enfant d'autrefois sous les traits

LA MÉPRISE





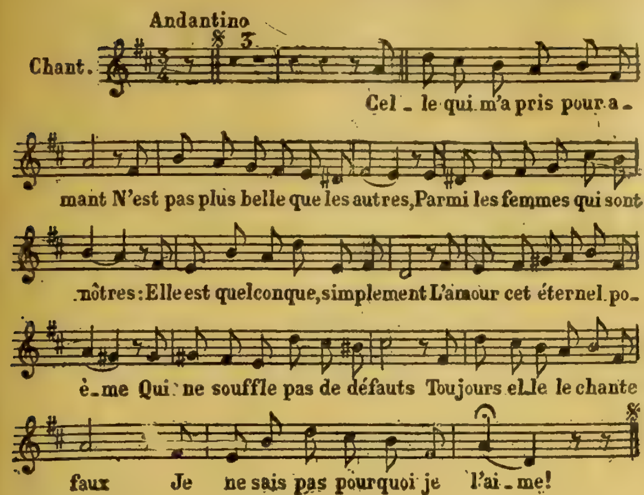




Poésie de CHARLES QUINEL. Musique de GASTON PERDUCET.

MA MAITRESSE

Chanson chantée par l'auteur au cabaret de l'ANE ROUGE.



I

Celle qui m'a pris pour amant
N'est pas plus belle que les autres;
Parmi les femmes qui sont nôtres
Elle est quelconque, simplement.
L'amour, cet éternel poème
Qui ne souffre pas de défauts,
Toujours elle le chante faux...
Je ne sais pas pourquoi je l'aime.

II

Ses yeux paraissent indulgents,
Pourtant sa lèvre est si traîtresse
Que les baisers de ma maîtresse
Ont trahi bien des pauvres gens:
A tous : riche ou pauvre ou bohème
Elle se donne sans désir,
Sans goût, sans gaîté, sans plaisir..
Je ne sais pas pourquoi je l'aime!

III

Pour venger tous les malheureux
Trompés par sa menteuse bouche,
Je déserte souvent sa couche
Et prends d'autres seins amoureux.
— Je fais ce que tu fis toi-même —
Elle en rit sans le moindre émoi;
Je la crois plus rosse que moi :
Voilà surtout pourquoi je l'aime!

maintenant affermis, tournés à une ressemblance du père ; et elle acheva de ne pouvoir douter, en découvrant un signe qu'il avait tout en haut de l'épaule, au tournant du cou. Quoi? c'était lui! Elle revoyait le bébé de jadis, tout rose et tout nu dans ses langes, son petit corps qu'elle aimait et qu'elle baisait partout, dans un ravissement de mère ; et cette chair rose de l'enfant, elle la contemplait avidement dans les membres nerveux et blancs du jeune homme, avec un orgueil de le voir si grand, si fort, pareil à un jeune dieu.

A peine elle retenait en elle une explosion subite des anciennes maternités à se retrouver ainsi nu à nue, dans le même lit comme des années auparavant. Mais tout à coup son visage s'assombrit. Le petit s'enrageait, l'empoignait à pleine peau, allumé du débordement des chairs grasses de la femme, lâchées par le lit. Alors une terreur la recula, très pâle, les yeux grands. Elle bondit vers la ruelle. Son nourrisson! son enfant presque! c'était horrible. Tout son être se révoltait dans une épouvante de crime, une horreur d'inceste. Non, elle ne voulait pas! Ce n'était pas possible, cette chose-là!

Mais, en même temps, elle ne pouvait se résoudre à parler, ne trouvait pas le courage d'avouer qui elle était. Elle serait morte de honte! Elle le voyait déjà se sauvant avec des injures, dans un furieux coup de mépris.

Le mépris des autres, elle s'en fichait, mais celui du petit, non, jamais! Elle le suppliait d'être gentil, d'être bien sage, avec des gronderies caressantes dans la voix Elle s'affolait, inventait des histoires. Elle était indisposée, malade; elle ne pouvait pas! Non, vrai! elle le jurait.

Lui ne l'écoutait pas, continuait à lui ravager le corps, dans une colère de jeune mâle qu'irrite la résistance. A tout il haussait les épaules, finissait par trouver un charme à ce combat, à cette défense éperdue dont le lit craquait dans la pénombre des rideaux. Et elle se désespérait de ne pas trouver de raison à lui donner, de sentir, dans la fatigue de cette lutte, sa pensée lui échapper, toutes ses idées aller à la déroute.

Maintenant il se fâchait :

— Ah! mais, tu m'embêtes à la fin!

Elle souffrait de lui voir cette colère, d'être obligée de lui refuser quelque chose ; elle se défendit moins, par une peur de lui faire mal; et tout à coup, comme il s'emportait, elle cessa de résister, éperdue, mais maternelle, tandis qu'en elle entrait une tristesse infinie, un épouvantable désespoir.

IV

Laure avait éclaté en larmes. Ennuyé, ne comprenant pas, le jeune homme se penchait sur elle :

— Qu'est-ce que tu as?

Elle pleurait toujours, le visage enfoui dans l'oreiller, intarissablement. Il la laissa pleurer, ne trouvant rien à lui dire, passant seulement la main sur les cheveux de la femme d'un geste de caresse machinale, dans une reconnaissance du plaisir pris qui le rendait bon. Mais le temps s'écoulait: il s'impatientait :

— Allons! ma chérie, il faut dormir! Sois raisonnable!

Elle ne répondit pas. Il se coula au fond du lit, attira Laure vers lui d'un mouvement très doux, lui parlant comme on parle aux enfants pour les apaiser.

— Allons, sois mignonne. Faisons dodo! Pas?... Tu veux?

Elle se renfermait sur elle-même, les membres clos, anéantie. Un remords terrible l'oppressait, une honte à vouloir être morte et dont elle était secouée de petits sanglots, ne voulant plus penser, n'osant le regarder. Mais l'enfant l'attirait vers lui toujours. Peu à peu elle laissait aller sa tête sur la poitrine du petit dont le bras l'enlaçait parmi ses cheveux épars. Alors, en souriant, il commença à la remuer, d'un geste berceur très lent, pour la faire dormir; et, tout doucement, il chantait, comme font aux enfants les nourrices :

Do, do, l'enfant do...
Do, do, l'enfant do...

Insensiblement, elle s'apaisait, dans la monotonie de ce chant; le mouvement berceur continu calmait la fièvre de ses pensées ; et elle finit par s'endormir ainsi bercée, dans la lueur mourante de la veilleuse.

Jean REIBRACH.

Sollicitude paternelle

— Père, nous filons!

— Oui, monsieur Babault ; maman m'a autorisée et nous voilà prêts.

M. Babault quitta des yeux son déjeuner, et se retourna sur la terrasse de l'hôtel; leur bicyclette en main, son fils Paul et Mlle Brigitte Luc-Hamer, le regardaient en souriant.

— Où allez-vous? demanda-t-il après une rapide inspection du costume des deux jeunes gens.

— Nous mettre 20 kilomètres dans les jambes, dit gaminement la jeune fille; nous faisons le tour par Vizille et le Pont-de-Claix.

— Bon voyage, alors, et prenez garde aux accidents.

Paul et Brigitte enfourchèrent leur bécane et disparurent, au tournant du chemin, pendant que M. Babault se remettait à son café au lait tout en rêvant... Ses réflexions arrêtaient par instants les morceaux dans sa bouche. Son fils Paul lui donnait de graves soucis. Dans ce grand garçon de seize ans, il sentait poindre une sève amoureuse encore contenue, grâce aux vigilantes précautions de la famille, mais qui, de jour en jour, réclamait plus impérieusement un exutoire... Laisser courir le guilledou à son fils et fermer les yeux sur ses *passades*, quartier de l'Europe? Outre les dangers physiques qu'elle présentait et dont son imagination de pharmacien s'effarait d'avance, cette *solution* répugnait aux habitudes bourgeoises et solennelles de M. Babault. Une maîtresse tranquille et posée? Cette pensée le tourmentait davantage encore. Ces créatures coûtent si cher et se cramponnent si opiniâtrément! Comment faire, mon Dieu, comment faire pour concilier, dans une sage harmonie, la santé, la nature, l'économie et une apparente dignité?

M. Babault avait fini son petit déjeuner. Il gourmanda le garçon du restaurant pour s'entendre parler et remonta à l'appartement qu'il avait loué, depuis deux mois, pour lui et sa famille, à l'hôtel des Grands Alpins, dans un village des Alpes aux eaux plutôt sulfureuses et très ambitieux de devenir, lui aussi, une station balnéaire.

Des femmes de service faisaient sa chambre ; il entra dans celle de son fils, regarda un instant, avec une évidente satisfaction, son épaisse silhouette dans la glace de la cheminée, caressa sa moustache en brosse et se reprit à songer. Mais sa pensée distraite s'écartait de l'habituel sujet de ses préoccupations. Il regarda: sur le lit de Paul, recouvert en hâte, pointait entre le traversin bleu et la couverture rouge, une blancheur qui, depuis un instant, attirait son regard. Il avança la tête, fit quelques pas et aperçut, à demi caché sous la couverture, un coin d'enveloppe. Intrigué, flairant un mystère, il saisit le papier. C'était une lettre. Gravement il tira son binocle et lut avec surprise :

« Mon cher adoré, avec un bon pourboire j'ai obtenu de la femme de chambre qu'on transporterait mon lit au nº 28, c'est-à-dire à côté de toi. Tu sais qu'il y a une porte de communication. Maman n'y verra que du feu... Quel bonheur! Ta Brigitte qui t'adore... »

M. Babault se secoua et renifla fortement (il souffrait d'un catarrhe naso-pharyngien).

— C'est du propre! fit-il... L'effrontée!

Mais une pensée nouvelle changea le cours de ses idées. Il sourit. Ainsi cette grande folle de Brigitte Luc-Hamer s'était toquée de son fils! Pas dégoûtée la particulière! C'était un beau gars que Paul, bien taillé et fort digne d'être remarqué par une femme!

Il comprenait maintenant les mystérieux prétextes sans cesse imaginés par les deux jeunes gens pour se retrouver, les liens d'amitié qu'ils avaient créés entre les deux familles demeurées inconnues l'une à l'autre, jusqu'à leur rencontre dans ce coin du Dauphiné. Mlle Luc-Hamer, plutôt laide, ne se mariait pas. Elle courait sur ses vingt-sept ans ; les épouseurs ne se présentaient guère, effrayés par la dot trop mince ou des prétentions trop grandes de la future belle-mère. Villes d'eaux, bains de mer, Nice, Menton, l'Algérie, ils allaient partout, les Luc-Hamer, dans l'espoir de caser leur fille. C'est ainsi qu'ils avaient débarqué, par un beau matin, à Bourganeuf, sur l'avis de l'ouverture d'une nouvelle station thermale. Et Paul n'avait eu qu'à paraître pour triompher de cette vieille fille, impatiente d'avoir enfin son roman sensationnel!

M. Babault se frottait les mains, réjoui. Son orgueil de père se trouvait agréablement chatouillé. Pourquoi ne laisserait-on pas ébaucher leur idylle à ces deux amoureux? Ne faut-il pas que jeunesse se passe? Et d'un autre côté la solution tant cherchée au redoutable problème de la virilité naissante du grand garçon, eh bien! elle se présentait toute seule, la solution! Les deux familles, charmées d'une évidente communauté de goûts, d'idées et de médiocrités, avaient projeté de se revoir à Paris. Elle ne se trouverait donc pas entravée, la liaison des deux jeunes gens! Paul pourrait jeter sa gourme en toute sécurité avec cette brave fille, si à propos amoureuse de lui... Une semblable maîtresse, c'était la tranquillité des parents assurée, les apparences sauvegardées, la bourse point compromise : L'idéal, quoi!

Aucun ennui à redouter. En cas d'accident, les parents s'empresseraient de cacher la honte de leur fille. Paul, d'ailleurs, était un garçon assez sérieux pour ne point se laisser accaparer le cas échéant. La négligence même avec laquelle il avait laissé traîner le billet de Brigitte le prouvait. Il ne voyait dans l'aventure qu'un moyen de s'amuser agréablement — tant que ça durerait — et voilà tout!... On devinait déjà le garçon élevé dans les bons principes! D'autre part, M. Babault se trouverait toujours là derrière, en confident fidèle et avisé, en père pénétré de ses devoirs.

Dans un moment de joie, il jeta les bras au ciel, esquissa un entrechat; puis, avisant la lettre de Brigitte retombée sur le lit, il la plia avec soin en murmurant :

— Attention aux femmes de chambre. Je la remettrai ce soir sous l'oreiller...

Et il descendit en fredonnant un motif des *Noces de Jeannette.*

Mme Babault, grande et sèche personne aux traits durs, déjeunait, à son tour, sous la véranda de l'hôtel, quand elle vit arriver son mari, guilleret, fumant un énorme cigare.

— Tu fumes? reprocha-t-elle. Tu sais ce que t'a dit le médecin?

— Laisse, ma chère amie, répondit l'autre, important. Je ne fume point: j'illumine pour une bonne nouvelle!

Il se pencha à l'oreille de sa femme et chuchota quelques minutes... La figure de Mme Babault s'éclairait davantage, aux paroles de son époux... Elle eut un sourire béat à la fin, et, dans un grand soupir d'aise, elle dit :

— Je suis bien heureuse... Un grand souci de moins!... Quelle bonne idée j'ai eue à te décider à venir à Bourganeuf!... Le pauvre chéri doit-il être content!...

— Pas autant que moi! cria M. Babault enthousiasmé; à midi, je paie du champagne!

Serge BASSET.

NAÏS LA DANSEUSE

A Pierre Louys.

Dans la salle de festin, au milieu des convives couronnés de roses, mollement étendus sur de larges lits de pourpre, Naïs, la lascive orchestrie, dansait.

Les lourdes tentures du portique, relevées, laissaient voir une riante perspective de jardins enchanteurs, que les nudités des marbres animaient de blanches apparitions.

De brunes Égyptiennes, aux yeux de diamant noir, chatoyantes sous leurs étoffes constellées de pierreries, effleuraient du vol gracieux de leurs doigts déliés les cordes des grandes harpes à la hampe dorée, surchargées d'ornements et de sculptures. Et les longs psaltérions au ventre sonore, et les cithares gonflées comme des seins de femme, épandaient de vibrantes extases...

Sur le tapis d'Orient, semé de pétales, les petits pieds de Naïs paraissaient d'albes lys, plus candides encore que ceux qu'elle foulait. Des anneaux précieux enserraient ses chevilles.

La taille légèrement ployée, comme une tige de fleur, la gorge orgueilleusement triomphante, dans la double splendeur de ses fruits radieux, ses longs cheveux déroulés effleurant de leurs blondes fluidités les hanches harmonieuses, son voile de Cos, aux roses transparences, évoluant gracieusement autour d'elle à chacun de ses mouvements, comparable à une de ces nuées brillantes parmi lesquelles les Immortelles apparaissent aux humains, — Naïs dansait.

Soudain, elle s'arrêta, immobile, marmoréenne, ses deux bras levés, comme les branches d'une lyre, faisant, de leurs mains agiles, tournoyer le voile éblouissant au-dessus de sa tête, cependant que couraient sur les harpes les arpèges ailés, que résonnaient les accords de psaltérions et que les cithares égrenaient leurs notes sautillantes...

Alors, un cri d'admiration s'éleva de la poitrine des

assistants, et Naïs eut un moment l'infinie fierté de sentir le pouvoir de sa jeune beauté.

Et l'amphytrion, le vieux Nicéas, l'appela :

— Viens boire dans ma coupe, et sois la reine du festin, ô toi qui me tiens enchaîné dans les liens de l'Amour!

... Mais, au milieu des fêtes, elle songeait au jeune esclave qui la regardait avec des prunelles de braise ardente, quand il passait à la ronde le cratère couronné de vin mousseux.

Elle n'écoutait point la chanson des louanges qui montait autour d'elle comme une fumée de myrrhe et d'encens, et son âme s'enfuyait vers le troublant éphèbe qui, tout à l'heure, recevrait d'elle de sincères caresses et serait enivré de ces baisers dont un seul coûterait aux autres hommes plus d'argent qu'il n'en faut pour conquérir un royaume!

Et, impatiente, elle attendait que Nicéas, avec ses invités, partît pour la chasse qu'il avait projetée.

Après avoir dédaigné Eros, après s'être ri de l'Amour, après avoir lancé, d'une main sûre, à travers les cœurs, les sagettes empennées du divin carquois, elle devait enfin s'avouer vaincue.

Une irrésistible passion la dominait, et les instants les plus heureux de sa vie étaient ceux où l'esclave Clinias, qui avait été pasteur au fond de la Thrace, leur commune patrie, évoquait pour elle, d'une voix tendre et frémissante, les berceuses mélopées de sa naïve enfance, apprises des lèvres maternelles...

Gaston DERYS.

UN TENDRE

(*Suite.*)

Dans sa loge, Jeanne les accueillit souriante :

— Tiens! mes deux amoureux!

— Le jeune et le vieux, fit Clairain avec malice.

— C'est justement ce qui vous embête, riposta Rosel; le tout n'est pas d'être jeune, il faut savoir s'y prendre. N'est-ce pas, Jeanne?

— Allons, laisse-le, ce petit, dit-elle.

Et spontanément :

— Savez-vous ce que nous allons faire? Je vais me dépêcher de m'habiller et nous irons faire la fête quelque part, dans un lieu de plaisir, au Moulin-Rouge, voulez-vous?

— Peuh! le Moulin-Rouge, fit Rosel sans enthousiasme.

— Si, si, à Montmartre: si ça ne te dis pas, c'est bon, j'irai toute seule avec le petit Clairain.

Les yeux de Clairain exprimèrent le plaisir que lui causait cette proposition. Rosel surprit cette lueur fugitive.

— Ah! ah! vous seriez trop content, si je vous laissais seul avec elle. Au fond, c'est un service que je vous rends en restant, car vous savez bien qu'elle s'ennuie quand elle est avec vous. Méfiez-vous du tête-à-tête, mon cher, ça ne vous réussit pas.

Il se laissa plaisanter sans répondre, regardant Jeanne qui lui souriait dans sa glace. Voici deux fois ce soir qu'elle se montrait bonne pour lui, et cela lui était délicieux, cela suffisait à dissiper son humeur chagrine. Qu'elle fût bonne ainsi, toujours, il n'en fallait pas davantage pour lui rendre la quiétude et la sérénité. Il l'avait là, devant lui, avec sa nuque blanche, ses bras nus d'un pur dessin, sa taille flexible, et il se disait : « Je l'aime! Comme je l'aime! » Il s'écoutait, étonné et ravi. Je l'aime! Mystère charmant. Pourquoi l'aimait-il? Il en était d'aussi jolies, d'aussi fines, d'aussi intelligentes; c'était elle qu'il aimait. Il aimait son front volontaire, l'extrême mobilité de son regard; il aimait ce qu'il devinait de force et de vaillance dans cette tête de gamine tôt grandie; il aimait son corps souple, harmonieux, l'élégance de ses gestes, il l'aimait toute, toute. Demain, le demain inconnu ne l'effrayait plus; la silhouette de Forges, mise en travers de sa route, s'effaçait elle-même, car en cette minute il s'affirmait intérieurement qu'à force d'aimer il vaincrait. L'amour, n'es-ce pas une force magnétique, et un cœur n'aimante-t-il pas un autre cœur d'autant plus sûrement qu'il dégage plus de magnétisme?

En route, dans la voiture où, Rosel au milieu, tous trois avaient pris place, sa rêverie le tint encore isolé. Plusieurs fois dans l'ombre, la petite main de Jeanne vint l'effleurer d'une légère caresse.

— Elle m'aime aussi! pensa-t-il heureux.

Et ils semblaient deux amants qui correspondent furtivement derrière le dos d'un mari confiant.

C'était fête de nuit au Moulin-Rouge où, parmi les lumières et le bruit, dans le tumulte des couleurs vives et des sonorités aiguës, Jeanne, reconnue, fit tout de suite sensation. Son nom vola de bouche et fit retourner les têtes. Il vint des petites danseuses la regarder sous le nez avec des mines effrontées, des yeux qui exprimaient une curiosité admirative pour l'artiste en vedette, pour l'étoile que chacune d'elles aurait voulu être, pour cette grande fille qui gagnait tant d'argent, et dont les affiches sur les murs de Paris popularisaient l'image. Rosel, sur un ton plaisant, observa :

— Vous avez de la chance d'être avec moi; tout le monde vous regarde.

Mais elle, qui avait pensé s'amuser en grisette, revenue pour une soirée à ce joyeux Montmartre où elle était née, où, fleur libre, elle avait grandi, maintenant, sous ces regards qui la suivaient, se promenait très droite et très sérieuse. L'orchestre, à grands fracas, jouait une valse, et, pareilles à de brusques rafales, les stridences des cuivres précipitaient la folie des couples, faisaient virer des jupes, onduler des hanches. Au fond, devant la grande glace qui prolonge la vision du bal, toute seule, une petite femme aux fines jambes esquissait, légère, un pas de chahut, avec des envolées de dentelles, l'éclair blanc des dessous entrevus. Clairain s'était arrêté.

— Un joli sujet pour toi, fit Jeanne en passant.

Il y avait songé souvent lorsqu'il venait là, le soir, car il aimait se mêler à la vie bruyante, passer quelques heures, après dîner, dans une ambiance d'agitation et s'y abstraire, les sens étourdis, l'esprit lucide. C'est un très particulier bien-être qu'il goûtait, à frôler dans ce décor de fête, dans ce joyeux bruit de fanfare, de l'humanité bigarrée, un papillonnement de taches vives, çà et là de jolies courbes, des gestes gracieux, à sentir autour de lui s'étudier des séductions, s'allumer des désirs.

Cependant, comme il restait là, clignant des yeux, en peintre, pour juger la valeur des tons et des lumières, la danseuse aux fines jambes s'approcha.

— Vous ne pourriez pas me dire l'heure, monsieur?

Il tira sa montre.

— Minuit et demi.

Elle ne s'en alla pas; elle était vive et alerte, avec un masque expressif et éveillé de voyou parisien. Clairain cherchait Jeanne qu'il avait laissée s'éloigner. Elle devait faire avec Rosel le tour du bal et allait repasser près de lui. La petite femme disait :

— Vous ne venez pas souvent ici probablement; je ne vous y ai pas encore rencontré.

Distraitement, il répondit :

— Si, au contraire, j'y viens souvent.

— Ça ne vous gêne pas que je vous tienne compagnie? demanda-t-elle.

Il regarda son petit museau drôle, aux yeux gris, plutôt tristes et comme rêveurs sous la frange des cils. Elle crut qu'il l'approuvait et prit son bras. A ce moment, les autres repassaient; ils se mirent à rire.

— Eh bien! dansez donc, qu'est-ce que vous attendez? nous vous regarderons.

L'ochestre attaquait les premières mesures d'une mazurka. Clairain, qui ne savait pas danser, ne proposait rien, un peu embarrassé. Jeanne se pencha à l'oreille de Rosel, dit quelques mots. Il secoua la tête en signe de refus. Elle insista, plus haut :

— Mais si, va donc, ce sera drôle.

Alors il se décida, vint à la petite femme qu'il enleva à Clairain, et tous deux partirent au milieu du bal. Elle sautillait, les jambes légères, l'air indifférent; lui, malgré son embonpoint, faisait des grâces, glissant sur les pointes, avec le souci visible de se montrer bon danseur. Ils tournèrent, tournèrent, mêlés aux couples, parmi lesquels ils disparurent.

— Si nous filions? proposa Jeanne soudain joyeuse. Vois-tu la tête qu'il ferait en nous cherchant?

L'idée enchante Clairain.

— Filons, dit-il.

Ils retouvèrent le boulevard sombre, le coin de trottoir éclairé par les ailes rouges du moulin, les chasseurs à casquette galonnée, les petites gens venues là pour voir sortir le monde.

— Marchons un peu, dit-elle.

Ils descendirent, vers la place de Clichy, suivis par la voiture. Jeanne, tout amusée de son escapade; Clairain, tout heureux d'être seul avec elle. Il ne lui demanda pas où ils allaient, et elle ne le savait pas elle-même. Maintenant, loin des regards importuns, elle reprenait son âme de grisette. Une autre Jeanne, Jeanne petite fille, surgissait dans ce décor de son enfance. Ces maisons endormies, aux boutiques closes, s'éveillaient pour elle, prenaient leur vie de plein jour, leur physionomie d'autrefois. Ce terre-plein, avec ses files de platanes, avec ses bancs, que de choses il lui disait!... Voici la maison basse à porte étroite où [illegible] Madeleine, une [illegible] d'école, morte à douze ans; son petit corps reposait tout près, dans le cimetière qui [illegible] sous le pont Caulaincourt. Petite Madeleine! Ah! ce que l'air n'avait pas gardé ici, au seuil de cette [illegible] où elles avaient [illegible] ensemble, le parfum de leur [illegible]? Comme le temps était doux ce soir; [illegible] sur ce boulevard silencieux, sur ces trottoirs larges où il ne passait personne! Elle ne disait rien, toute à la poésie mélancolique de ses chers souvenirs. [illegible] éclairée la fit s'arrêter, une boutique de marchand de vins, à devanture voyante, et elle s'écria :

— Tiens! c'est encore ouvert! Oh que de fois je suis venue là manger des beignets dont j'étais si friande!... Nous demeurions derrière, rue Lepic, et, avec une gamine de mon âge, c'est là que le dimanche nous dépensions les sous qu'on nous donnait.

Son regard plongeait dans l'intérieur, où quelques hommes en bourgeron jouaient aux cartes près du comptoir terni. Puis, brusquement :

— Entrons, veux-tu?

Dans la petite salle du fond où ils pénétrèrent, il ne restait plus qu'un petit vieux oublié dans un coin et penché sur une absinthe qu'il semblait renifler. Un seul bec de gaz brûlait, jaune, reflété par des glaces dont le tain s'éraflait. Ils s'assirent sur une banquette dont les ressorts crièrent, et ils restèrent silencieux, un peu gênés dans cet endroit où traînaient à terre des bouts de cigares et des crachats, où flottait la fumée des pipes dans l'air vicié par les sirops et les alcools. Jeanne surtout avait un petit air drôle et comme désappointé.

— Deux grogs, commanda Clairain au garçon qui les regardait d'un air surpris, tout en essuyant le marbre de la table où les chiffres d'une addition résistèrent à ce frottement.

Le petit vieux, ayant bu son absinthé, se leva, passa devant eux, courbé, sans les regarder, et sortit. Jeanne se taisait toujours, ne goûtant sans doute pas, comme elle l'avait espéré, le charme de ce lieu revu.

— A quoi penses-tu! demanda Clairain.

— A quoi je pense?... Je me rappelle mon premier amour, à dix-sept ans. C'est une histoire bien drôle.

Il la questionna :

— Dix-sept ans... Un petit commis de magasin?

— Oh! pas du tout, c'est bien plus drôle que ça.

Et, retrouvant le ressort de sa langue, elle parla, devenue expansive, réveillant un à un, pour les lui conter, ses souvenirs de gamine :

— C'était un ami de mon père, un petit homme de quarante ans qui était chauve et qui s'appelait Puech. Il faut que tu saches qu'à cette époque j'étais une grande fille à la cervelle bourrée de lectures qui, tour à tour, s'était éprise de Loti et de Sully-Prudhomme. Le soir, à la sortie du magasin, il fallait me voir filer vite et droit, pas pimbêche, non, mais ayant déjà ma dignité de petite femme, incapable d'ailleurs de faire chaque chose comme tout le monde, et tourmentée déjà d'un vague besoin d'indépendance... Oh! la gamine bizarre que j'étais, avec mes entêtements, mes caprices, mes soudaines soumissions et mes brusques révoltes devant tout ce qui

me plaisait ou me contrariait, m'enchantait ou me choquait!... Tu comprends, quand on commence à trotter dans Paris et qu'on vit dans un magasin, on a déjà ouvert sa petite fenêtre sur la vie; aussi, par une sorte de précocité ingénue, étais-je parfaitement capable de tomber amoureuse de quelqu'un, de l'aimer de tête, de penser à lui, d'être malheureuse de son dédain, heureuse de son attention, mais pleine d'effroi à l'idée du reste, et jugeant ce reste une saleté. C'est un peu cela qui m'avait fait échapper à la contagion du magasin et aux tentations de la rue... Or, Puech venait souvent à la maison; c'était un petit homme aux yeux vifs, aux airs de furet, agile de mouvement et de langage, et gai avec cela, bavard, étourdissant de bonne humeur. Tout de suite, il me fut sympathique. Il semblait en continuelle représentation chez nous, c'était le théâtre pour rien, un comique à domicile dont les facéties inépuisables égayaient nos longues soirées. Quand il était là c'était une fête pour moi, tandis que je sentais l'ennui me gagner lorsqu'il était absent. Bientôt je m'aperçus que je pensais à lui un peu trop : je répétais ses plaisanteries que je trouvais infiniment amusantes; je m'aperçus même que je l'imitais presque. Ce diable de Puech, à la longue, m'avait conquise, et voilà que j'étais toquée de lui, à prérent! Je le voyais paré de toutes les qualités, j'en faisais un être supérieur : sa gaieté, sa belle humeur, le mot facile dont il assaisonnait chaque chose qu'il disait le grandissait à mes yeux. Il traversait notre intérieur comme un grand éclat de rire dont l'écho était encore dans mon oreille bien après qu'il fût parti. Je le comparais à mes parents qu'une constante intimité de vie me faisait voir rapetissés, avec des faiblesses, des tracas, des soucis, et cette comparaison rehaussait encore Puech, un gaillard si bien portant, serein, heureux. Je me disais : « Comme elle aurait de la chance, celle qui serait sa femme! » Oui, mais le malheur, c'est qu'il ne s'apercevait de rien, car je n'étais qu'une gamine pour lui. Savait-il ce qu'il y avait au fond de ma petite cervelle, ce qui se passait derrière ce petit front qu'il embrassait paternellement? Il me traitait en enfant, dont les caprices ne tirent pas à conséquence, et avec qui on ne cause que de choses futiles, de rubans et de chiffons; et cela me torturait. Je cherchais un moyen de lui faire comprendre, je me répétais : « Il ne s'apercevra donc de rien! Il ne veut donc rien voir! » Et plus je m'efforçais de lui plaire, moins il s'en rendait compte. Le temps passait ainsi, moi amoureuse et grande fille étourdie, lui tranquillement ignorant... Un jour, aux courses, où mon père m'avait emmenée, Puech, qui était avec nous, remarqua une femme qui portait des anglaises et la trouva bien coiffée. Tu penses si, dès ce moment je tourmentai ma mère pour qu'elle m'en achetât. Mais le jour où je les portais enfin, ce fut une déception. Puech, comme toujours, ne voulait rien voir... Que de petits faits me reviennent à la fois! J'avais un chien, une jolie bête intelligente qui remplissait la maison de ses folles gambades. Je revois Puch, toutes les fois qu'il entrait, la prenant par son collier, la caressant, ayant pour lui ces petits mots de tendresse que l'on a pour les animaux qui vous plaisent, puis le renvoyant : « Va voir ta maîtresse, à présent. « Cela me produisait une étrange impression, cette sorte de correspondance qui semblait s'échanger entre nous par cet intermédiaire; il me semblait que mon chien, petit messager, m'apportait quelque chose de lui, que les mots dont il avait été choyé s'adressaient à moi, et j'en faisais de longues rêveries, le soir, lorsque j'étais couchée... Un soir, après dîner, comme nous étions réunis dans la salle à manger, Puech, pour plaisanter, se coupa une mèche de cheveux sur les tempes et me l'offrit. Je fis semblant de ne pas y tenir et je la jetai à terre; puis, du pied, j'eus soin de la pousser sous la table. La nuit, quand mes parents furent endormis, je me relevai, je vins la ramasser et je la gardai huit jours sur moi. J'étais heureuse!... Mais le plus beau, c'est que, ne sachant où la cacher, car ma mère avait l'habitude d'explorer mes poches, je la pliai dans du papier d'argent, et... c'est si drôle que j'en ris, maintenant... je l'avalai, mon cher!

Il la regardait attentif, sans rire, car cela ne lui semblait pas risible, mais presque héroïque, au contraire. Elle parlait avec beaucoup de mots, avec l'expressive mobilité de son intelligente frimousse. A côté d'elle, sur la table, son grog se refroidissait; elle releva sa voilette pour y tremper ses lèvres; mais il était mauvais, et elle le laissa. De la salle voisine, une voix de consommateur traversa le silence :

— J'ai le manillon de trèfle!

Jeanne continua :

— Enfin, je n'y pus tenir. Comme nous étions seuls avec Puech, un dimanche, je lui dis bravement :

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Au moment où commence la campagne d'été, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les facilités nouvelles que la Compagnie de l'Ouest accorde, à partir de cette année, aux abonnés résidant aux environs de Paris.

Coupure des abonnements. — Il n'était délivré de cartes d'abonnements que pour un mois, trois mois, six mois ou un an, ce qui laissait une lacune pour la période de neuf mois; elle est dès à présent comblée.

Paiements mensuels. — La Compagnie acceptait déjà les paiements échelonnés : ainsi, un abonné d'un an pouvait se libérer en 3 paiements, ce qui ne manquait pas d'être un peu lourd pour les bourses modestes.

Les abonnés de 2e classe de la banlieue (qui n'a pas de 3e classe) et de 3e classe sur les grandes lignes ont désormais la faculté d'échelonner mensuellement le paiement de leurs abonnements. Cette mesure est applicable à tous les abonnés sans exception de 2e classe de la banlieue et aux seuls abonnés de 3e classe de grande ligne, ces derniers jusqu'à une distance maxima de 40 kilomètres de Paris.

Cette mesure sera favorablement accueillie, nous n'en doutons pas, par les petits employés et aussi par les ouvriers qui résident sur les grandes lignes à des distances de Paris variant entre 15 et 40 kilomètres.

Abonnements de famille. — Jusqu'à présent, les membres d'une même famille habitant hors Paris, lorsqu'ils voulaient s'abonner, payaient tous le même prix.

Désormais, la Compagnie de l'Ouest accorde des réductions proportionnées au nombre des membres d'une même famille (y compris les domestiques) résidant ensemble, sur les bases suivantes :

Deux cartes (celles du chef de la famille et d'un de ses membres)........	**10 0/0**
Trois cartes........	**15 0/0**
Quatre cartes........	**20 0/0**
Cinq cartes et au-dessus........	**25 0/0**

Enfin, le dépôt de 10 francs, exigé en garantie de la restitution de la carte à l'expiration de l'abonnement, est abaissé à 5 francs pour les abonnements payables par versements mensuels, quelle que soit la durée de la carte.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 27. Edition de Paris : 5 centimes. 8 JUILLET 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
{ Départements . 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré
Trois mois . . . . 1 fr 5 2 fr. 50
Six mois.......... 3 — » 5 — »
Un an . . . . 6 — » 10 — »

SŒUR MARIE-DE-LA-CROIX, par GEORGES MAUREVERT



Sœur Marie-de-la-Croix

Maintenant que l'âme blanche de cette admirable fille a rejoint les hauts cieux, sa demeure naturelle, maintenant que quatre pauvres planches de sapin renferment sous six pieds de terre et dans les habits de son ordre, la dépouille de celle qui vécut et mourut à notre époque sordide comme une sainte des vieux temps, — je veux divulguer, y étant dûment autorisé, pourquoi sœur Marie-de-la-Croix, qui n'a pas besoin de la terrestre Congrégation des Rites pour être, dans l'absolu, déclarée Bienheureuse, porta pendant les six dernières années de son existence, le sobriquet surprenant de « Marie-aux-Marlous » dont s'égaudirent niaisement, à son décès, quelques plaisantins de journalistes à la *copie* facile.

La vie de cette religieuse, dont le radieux cœur fut tout pareil à une torchère inextinguible d'amour dressée en plein ciel par un poing de Titan, tient tout entière en ces deux mots de saint Pierre que cita heureusement Mgr M...: *Pertransiit benefaciendo.* Oui, elle a passé en faisant le bien, et c'est précisément ce bien qu'elle voulut toujours faire qui lui valut, glorieux dans son ignominie, ce surnom que je ne m'étonnerais pas autrement de voir figurer dans la Légende Dorée du futur, entre les vies fameuses à divers titres de saint Julien l'Hospitalier et de sainte Thaïs la Paillarde.

Les feuilles nous ont fait connaître que sœur Marie-de-la-Croix n'avait quitté son service de surveillante à la prison de Saint-Lazare qu'un an avant son décès, obligée qu'elle y fût par les intolérables souffrances du cancer au sein dont elle mourut.

Elle avait dix-huit ans quand elle prononça ses vœux, vingt-deux quand elle entra à Saint-Lazare, vingt-neuf lors de l'incident que je vais rapporter.

Sœur Marie avait été mise, deux ans après son entrée en cette prison, dans la section réservée aux « turbulentes ». Là sont les filles dont eurent particulièrement à se plaindre les autres services pour désobéissance, injures, batailles, paresse, etc. ; ce sont les fortes têtes, les chevronnées de l'asphalte et du Dépôt, les pierreuses vicieuses, qui forment le contingent redoutable de cette section.

Quand ces filles virent qu'on leur donnait pour surveillante cette mince et pâle et frêle vierge à la peau d'anémique, aux yeux bleus sous la chevelure *présumée* blonde, ce fut une joie générale !... Ah! on allait pouvoir s'en payer avec cette dinde, cette mijaurée !... Et des exclamations fusèrent, soulignées de clins d'yeux féroces : « R'luque-moi le morceau! T'as pas fini! Quéque va dire ton homme! Faites-la passer sur un balai! Prends garde! les draps sont propres! Entrez donc, frappez pas! entrez d'autor'!... »

Une grondante rafale d'ordures et d'obscénités s'abattit sur sœur Marie-de-la-Croix! Une roseur piqua ses joues blanches, et l'azur de ses yeux s'embua... Elle vacilla un peu comme sous les souffles délétères d'une horde de démons... Une oppression inconnue la saisit et elle porta ses mains grêles à sa poitrine; ses doigts rencontrèrent sur le rabat gaufré le Crucifié de cuivre, et soudain, *elle sourit !...*

Elle sourit! Ce fut tellement inattendu, ce sourire, parmi ces rumeurs d'infamies, ce sourire qui sembla littéralement l'illuminer, la détacher comme une claire vision sur le fond sombre du mur auquel elle s'appuyait, que les filles, stupéfiées, se turent!...

Un énorme silence tomba... Une petite brune qui avait troussé lubriquement ses jupes, se mit à sangloter comme une enfant, accroupie dans un coin... puis ce furent des brâmements très doux, comme des plaintes de biche blessée, au crépuscule, à l'orée d'un bois.

Enfin, sœur Marie, à voix basse et calme, parla dans la planante stupeur, et les filles, comme un morne troupeau se secouant après l'éclat de tonnerre d'un jour d'été, reprirent leurs diverses occupations, levant de temps à autre vers elle des regards craintifs...

De ce jour jusqu'à son départ, elle fut la sœur aimée parce qu'elle était bonne, obéie parce qu'elle était douce et qu'elle souriait quand elle demandait quelque chose... Des filles et des filles se succédèrent dans son service, et chez certaines, c'était de l'adoration pour la blanche et frêle sœur Marie-de-la-Croix. D'aucunes pleuraient en la quittant, leur temps d'internement achevé; elle les embrassait et leur donnait des images...

Elle avait parfois des mots qui faisaient béer les bouches des prostituées.

Un jour, l'une d'elles se lamentait, au commencement, des trois mois qu'elle avait « à tirer à Saint-Lago ».

— Ah! ma pauvre fille, remarqua sœur Marie, que dirais-je, moi, qui suis cloîtrée pour la vie!...

Et la fille de répliquer ingénument :

— Mon Dieu! qu'est-ce donc que vous avez bien pu faire pour ça, ma sœur?

Beaucoup que le hasard des rafles ramenait « à la campagne » étaient méchantes exprès pour être mises dans sa section. Elle entretenait avec certaines une correspondance — et l'on s'étonna souvent de la mystérieuse disparition de son argent.

Donc, un jour de sortie, elle était allée voir une parente habitant du côté de la Villette. Comme elle passait rue d'Allemagne, guettant l'omnibus, elle entendit derrière elle une exclamation de surprise et un bruit de pas précipités; elle se retourna juste pour se trouver face à face avec Berthe Lassier, une fille qu'elle avait eue sous sa surveillance deux mois auparavant, — retournée, comme il convient, à son vomissement... Toute rouge d'avoir couru, la fille, en cheveux, rayonnait...

— Oh! ma sœur, j'avais cru vous reconnaitre... J'ai couru... Que je suis contente de vous voir!... Figurez-vous...

Et loquace, la reconnaissante prostituée se répandait en souvenirs, s'inquiétait de sa santé, demandait des nouvelles de ses compagnes de « là-bas »... Un cercle d'auditeurs insolites commençait à se former autour de la religieuse embarrassée et de la fille exultante.

— L'image que vous m'avez donnée? Ah! pour sûr que je la conserve... et qu'elle me porte bonheur, même!... Tenez...

Et elle exhibait une petite icône de dévotion.

Un individu haut-casquetté, porteur important d'éblouissantes rouflaquettes, s'avança... Il dit un mot à l'oreille de la fille...

— Oui, c'est elle!... Ah! tenez, ma sœur, je parlais hier encore de vous à mon... à mon cousin... pas vrai, Ugène?...

L'individu s'était découvert avec une curieuse salutation et restait tête nue, bichonnant avec sollicitude les ponts nombreux de sa *desfoux*...

— Sûr, ma sœur, que la môme... Berthe, que j'veux dire, m'a parlé de vous, et pis d'autres encore! Allez, on vous gobe ici, et pis mince alors, malheur à qui jaspinerait mal de vous!... C'qu'on y fêlerait l'ciboulot et qu'ça traînerait pas!...

Sœur Marie comprenait vaguement...

Pressée d'échapper à cette ennuyeuse rencontre, elle regardait avec angoisse si un moyen quelconque de locomotion n'apparaissait pas à l'horizon... Rien, mais, en revanche, une inquiétante population l'entourait à présent.

Les gentlemen en vestons courts ou en maillots rayés, détenteurs de pantalons à pattes d'éléphant, uniformément coiffés de *desfoux* monstrueuses, se la montraient au doigt... Une rumeur montait autour d'elle...

— Comment! c'est la sœur Marie?... Celle de Saint-Lago?... Quel malheur qu'Ernestine soye au tas! C'qu'all' serait heureuse!

La pauvre religieuse marchait à présent au milieu d'une véritable garde d'honneur, incessamment grossie des renforts venus des troquets avoisinants où la nouvelle s'était répandue... La gigolette, crevant d'orgueil d'être vue par les « mecs » en pareille compagnie, ne voulait plus la lâcher.

— Oh! ma sœur, dites-moi, voulez-vous me faire un plaisir... Mais là, un gros! Venez boire avec moi un verre sur le zinc... Voyons, je vous dois bien ça!... Allons, venez, on vous avertira quand l'omnibus s'amènera!...

La sœur, absolument éperdue, se débattait, éprouvant l'étouffant besoin d'échapper à cette désastreuse ovation!

— Non, ma fille, non, une autre fois...

— Une autre fois!... Ah! non, alors, j'y coupe pas! Vous me poseriez un lapin!

Bon gré mal gré, mue tant par le désir de ne pas mépriser la gratitude de la gigolette que par l'espérance de trouver un refuge dans la boutique du marchand de vins, elle se laissa entraîner...

Et c'est ainsi qu'il y a six ans l'on pût voir, chez un infâme troquet de la rue des Ardennes, sœur Marie-de-la-Croix, la sainte et radieuse fille qui vient de mourir, entourée par une bande d'enthousiastes prostituées et de marlous déférents, — qui tinrent résolument ensuite à la conduire à l'omnibus, et hurlèrent à son départ et jusqu'à la disparition du véhicule : Vive sœur Marie-de-la-Croix!

Georges MAUREVERT.

PASTORALE

On décharge les foins. C'est dans une cour de ferme : les murs blancs rayés d'ombres nettes, le sol roux, et le ciel très bleu où passe, en s'entrecroisant, un vol ininterrompu d'hirondelles. La charrette énorme, pleine jusqu'aux toits, dételée, — les bœufs fauves, en balançant leurs cornes tiarées de branchages feuillus, sont rentrés aux étables, — la charrette montueuse, embaumée, repose sur ses brancards, le cul en l'air. Et alentour se meuvent les filles de ferme, si peu vêtues, la fourche au poing. Elles piquent dans l'herbe tassée, troussent, lèvent la charge, d'un grand coup de leurs épaules solides, et, la haussant d'un effort de rein, le ventre en saillie, la jettent, avec un « han » sonore, dans la lucarne du grenier, toute ruisselante de foins verts. Cependant il y a des pauses pendant lesquelles elles soufflent, en rajustant leur tignasse défaite qui croule en mèches trempées de sueur et fume d'une bonne odeur forte et saine. Elles ramènent d'un geste, le coude en l'air, le fichu qui a tourné sur l'épaule, laissent à découvert leurs seins roux comme des brugnons mûrs.

Tandis qu'en haut, le valet de ferme qui se délecte à voir peiner les belles filles débraillées, pour les regarder mieux — surtout l'une, — s'attarde à tirer son foin vers l'intérieur du grenier.

Il se penche, sa face jeune et vermeille encadrée dans le trou noir de la lucarne. Il se penche, aspirant, les narines larges, ensemble le parfum des filles et celui des herbes grillées dont la vapeur odorante et chaude répand comme s'il cuisait, dans une cuve immense, des brassées de baume et de menthe, de serpolet et de mélilot et de fenouil sauvage, triturés et mêlés par des bras nus et tendres, au grand soleil de juin qui flambe, envoyant par les cieux l'arôme de cette cuvée de parfum.

***

— T'as chaud, toi, Fanette? dit à l'une, blonde elle, une autre, brune et sèche, la peau ardente.

Et, familière, elle l'a tâtée à la poitrine, faisant mine de l'aguicher, en façon de jeu; mais l'œil luisant, la bouche humide.

— Tais-toi donc, mâtine!

Et Fanette cogne dessus, comme sur un gars qui s'émanciperait. Elle la bourre et se secoue d'elle, pointant son coude en défense.

— Fiche-moi la paix, n. d. D...! braille la belle blonde exaspérée.

Et l'autre, harcelante, ricane :

— T'es bête! Dieu que t'es bête! Si tu savais!...

— Je veux rien savoir, traînée!

Elle ne se fâche point, la Mélina, elle ne se fâche jamais de ce que peut lui dire la Fanette.

D'ailleurs c'est bien vrai qu'elle a « traîné ». Elle revient de la ville où elle a servi pendant quatre ans. Naïve quand elle partit, niaise, mais franche fille des champs, avec les seuls instincts charnels des bonnes bêtes saines, comme celles qu'elle menait paître, là-bas elle s'était pervertie, roulant de place en place, déflorée ici, viciée là, dangereuse à son tour. De ses accointances avec les vieux séniles et avec les filles entretenues qu'elle s'était vu forcée de servir, chassée d'ailleurs, elle rapportait aux champs la pourriture encore inconnue du vice. Ce n'était plus les gars qu'elle cherchait, comme autrefois, rôdant le soir autour des meules où l'on fait son trou dans l'herbe embaumée, sous le rideau bleu du ciel brodé d'astres; ce n'était plus les envolées sous le pourchas du mâle à travers les futaies, devers les taillis où la mousse est épaisse et fraîche, où la terre échauffée fume, d'une bonne odeur de sève et d'encens.

C'était les filles qu'elle relançait autour des ruisseaux où elles lavent, dépoitraillées, les pieds dans l'eau, les jambes nues jusqu'aux genoux sous la robe troussée à cheval; ou bien quand elles pétrissent le pain, les bras dans la *mé*, sans défense, riant quand même des chatouilles hardies.

Mais c'était surtout à la Fanette qu'elle en voulait : une belle fille blanche, aux chairs grasses, aux poses molles. Elle la harcelait, en étant furieusement jalouse; non point tant au sujet du beau gars Pierrot : sa maladive et déréglée passion l'aveuglait sur les amours honnêtes; mais à propos de toutes les filles de la ferme. Ce que celles-ci ne comprenaient guère, du reste, et croyaient-elles la Mélina un peu folle et quasi idiote avec ses idées à l'envers. Elles la haïssaient même, dans un épeurement d'instinct. Et, comme en défense de cette hallucinée, elles se groupaient ensemble aux veillées, aux champs; ce qui

exaspérait d'autant la vicieuse, qu'elle imputait à une préférence amoureuse ces accointances de filles entre elles et dont elle était exclue.

Cependant les maîtres naïfs de la ferme l'estimaient presque, et la pensaient redevenue honnête à l'entendre prêcher contre les galants et s'efforcer d'en garer les autres.

Les vieilles disaient qu'elle était de bon conseil, la Mélina, qui tant rabâchait à la jeunesse qu'il fallait fuir les amoureux! Mais les amoureux se cachaient d'elle; même la Fanette lui avait fait mystère de son mariage avec Pierrot, accordé pour les vendanges prochaines, car avec la licence qui règne aux champs, les fiançailles permettaient au jeune couple de prendre un tas de privautés et d'avances... très avancées sur leurs noces futures, qui auraient fait jeter des cris d'oie plumée toute vive à la Mélina, si elle s'en était aperçue.

Il est vrai que les candides fiancés paraissaient jusqu'ici être demeurés chastes; mais juin brûlait les champs; et le temps où les pampres rougissent autour des raisins mûrs, leur paraissait parfois une époque lointaine!

***

Ce jour des foins, la Fanette se montra plus exaspérée que jamais, à toujours sentir la Mélina derrière ses talons, la heurtant, visant à tâter sa peau à chaque occasion propice. Et elle l'injuriait à grande gueulée sonore, dont s'esclaffait toute la moissonnée au travail.

C'est que Fanette se voulait tranquille pour mieux s'attarder en des sensations inaccoutumées, qui lui étaient venues depuis le commencement de la fenaison, dans la griserie du soleil, et la vapeur chaude de l'herbe foulée. Tandis qu'elle peinait, sa fourche au poing, raidie sous la charge enlevée et demi croulée sur elle, sa gorge battait comme d'un roucoulement doux qui s'échappait parfois dans le cri de l'effort. Et parmi l'emmêlement du foin sur sa tignasse ébouriffée, elle passait un long regard avide levé sur le gars rouge et fort qui lui riait d'en haut de toutes ses dents goulues.

Mais la Mélina, frôleuse, longue et souple comme un grand chat noir, l'aguichait sans relâche, avec des gestes et avec des mots. Tant enfin, que la Fanette, en colère de s'entendre parler d'amour par cette cotte et de sentir venir à sa nuque cette bouche sans poil, lui jeta une bourrade en plein ventre et s'écria :

— Pis après?... T'es pas un gars, pas vrai?... Eh ben quoi!... qué que tu veux, boug...?

— Les gas font des enfants, fichue niaise! riposta la fille.

Mais la Fanette s'exclama, toute rougissante :

— Je l'espère bien!

— Ah! reprit l'autre, en ricanant, c'est-y qué t'aurais idée d'un homme, à c't'-heure?

— Je dis pas ça... je dis pas ça, murmura Fanette, délicieusement angoissée.

Puis le maître parut, qui beugla et sacra après tout le monde, parce que la charrette n'était pas vide et qu'il fallait retourner au pré, où l'herbe, coupée du matin, attendait les faneurs.

Déjà les bœufs sous le joug s'avançaient, de leur pas lourd et lent, vers les brancards levés. On les rattela, le maître ayant, d'un coup furieux, envoyé sur le sol toute la fenaison et débarrassé le char qui partit.

— Allons houste! passe devant, Mélina, porte les rateaux... Hé! les autres! en route! Rentre le foin, Pierrot, toi, la Fanette, rattelle...

— Et la Nicole? cria Mélina, jalouse de laisser une jeune fille près de la Fanette.

— La Nicole fera la soupe, répondit le maître. Hé! hé!... ha!... Chabrol!...

C'étaient les bœufs qu'il piquait maintenant, de son long aiguillon, lui, debout sur son char, lentement cahoté; les valets qui suivaient, traînant leurs sabots, la fourche à l'épaule, commençaient à chanter leurs doux refrains languissants et rêveurs.

La cour de la ferme demeurait presque déserte, sauf la Fanette en bas, qui râtelait son foin, et sans paraître ouïr, malgré qu'elle en tremblât, l'appel, tout bas, tout tendre, que sifflait à mi-voix l'amoureux fiancé penché à la lucarne, et semblable à un jeune faune, avec son rire gourmand, sous l'embroussaillement du poil brun, épais, qui lui mangeait le front, lui coulait sur les joues, et se recroquevillait sur son cou brun et nu.

***

Mais la Mélina ne put demeurer au pré On eût dit que des fourmis lui grimpaient aux jambes, tant elle trépignait, allait, venait, ne pouvant tenir en place. Elle n'avançait à rien et brouillait tout, rageuse; et si dur elle tapa de sa fourche de cœur de chêne, qu'elle en cassa les cornes, tout net. Alors :

— J'en vas quérir une autre, dit-elle en se sauvant.

Depuis une heure, elle encombrait inutilement le pré; on la laissa partir, en criant après ses chausses, mais elle s'en moquait bien, galopant à toutes jambes; des jambes de cerf, sèches et rêches, qui bondissaient, escaladaient, dévalaient, comme si elles avaient eu le diable à leurs talons.

Elle arriva hors d'haleine à la ferme. Dès l'entrée, elle étrangla de rage : la cour était vide, le foin rentré. Elle bondit vers les cuisines : personne. Où donc Fanette? où donc Nicole? Elle aurait tué quelqu'un, la Mélina! Une pâleur de crime lui blêmissait la face, où saignaient ses rouges lèvres mordues.

Après avoir un peu rêvé, elle lâcha ses sabots derrière la porte et se coula dans l'escalier qui accède aux chambres des maîtres, puis aux mansardes où chacun des servants a sa niche. Les valets couchent par dessus les granges. Justement la porte de la chambrette à la Nicole était close : sans bruit, avec une patte veloutée de chatte, elle fit jouer le pène, poussa l'huis et brusquement entra. Mais encore il n'y avait là personne. Elle demeura immobile, écoutant : c'est qu'une simple cloison séparait cette chambre de celle de la Fanette, et il lui avait paru percevoir...

Oh! presque rien, un susurrement, mais qui la fit soudain tressaillir. Proche du colombier, elle aurait cru entendre le froissement des becs qui s'offrent la becquée; mais là!... Se faisant silencieuse comme une ombre, elle sortit, et vint à l'autre porte, qu'elle se mit à pousser, lentement, mais, peu à peu, de tout son poids. La porte résista, et Mélina comprit que la targette était mise. Alors elle éclata. D'un furieux coup de poing, elle ébranla le mur et se mit à brailler :

— Ouvre-moi, Fanette! ouvre, ou je casse tout!...

Plus rien ne bougeait derrière la porte.

— Ah! tu fais la morte, à c't'heure, attends un peu...

Elle se jeta violemment et par bond sur le bois qui craqua.

Alors la Fanette, à son tour cria :

— Je veux pas t'ouvrir. Va-t'en.

— Et moi je veux entrer!...

— T'entreras pas, mâtine!

— Je vas quérir une hache.

— Mais t'es donc enragée?

— Peut-être. Que fais-tu là, toi?

— Ça ne te regarde pas.

— Ça me regarde. Tu es avec la Nicole!

— Non.

— Si.

— F...-moi le camp, traînée!

— Écoute, Fanette, ne m'exaspère pas, je fais un malheur; ouvre, ou je crève la Nicole, ce soir!...

— Mais, je te dis qu'elle n'est pas là, f... bête!

— Tu mens!

— Je mens! Veux-tu me ficher la paix, à la fin?

— Non; pas avant que tu aies fait sortir la Nicole.

— Ah! mais!... Ah! mais... gronda la Fanette, ça va finir! Tiens!...

Mélina trébucha et faillit tomber, la porte venait de s'ouvrir, brusquement, et sur le seuil Fanette s'encadrait, superbe en son dévêtement. Elle n'avait que sa jupe courte et sa chemise dépenaillée. Toute sa chair rose issait de partout, flambante comme une large fleur.

— Ah! rugit Mélina, que son vice étouffait, je le savais bien!...

Et les poings en avant, elle se jeta pour passer, malgré Fanette. Mais celle-ci la retint au poignet dans la tenaille de ses doigts exaspérés, et la secouant comme un pommier, elle la fit virer vers le coin où la couche s'étendait, sous la fenêtre en lucarne, au clair soleil.

— C'est-y une fille, ça!... Nom de nom?... criait-elle.

Et ce qu'elle lui montrait ainsi, c'était un beau gars, nu comme un Dieu, et que la flambée du ciel doré enveloppait comme dans une apothéose. Surpris en plein élan de son robuste amour, le gars demeurait immobile, en sa pose d'Éros, les bras ouverts, divin ainsi qu'un marbre blond, éclatant de jeunesse et de gloire.

— Hein!... C'est-y une fille?... répéta la Fanette rugissante, tout empourprée d'un orgueil triomphant, et comme fière de sa volupté saine et féconde.

Elle ajouta :

— C'est mon mari, mon homme! t'as vu?... Et maintenant, f...-moi le camp.

D'une bourrade, elle jeta dehors la fille immonde, qui s'enfuit, entendant se refermer sur elle, à toute volée, la porte du nid, du vrai nid d'hymen et d'amour.

Georges de PEYREBRUNE

MISS NELLY

On n'accable pas impunément d'éloges un gouvernement, quel qu'il soit.

A force de s'entendre nommer le plus libéral, le plus intelligent des jeunes États de l'Amérique du Sud, le Brésil résolut de se doter des inventions qui sont en train de renouveler l'antique Europe, et il jugea bon de commencer par le téléphone, ce qui paraît naturel pour cette terre bénie du cacatois.

Quand on veut implanter une invention quelque part, on suit un mécanisme ingénieux, lequel doit posséder, à défaut d'autres, des mérites cachés, car il est universellement employé. On donne la « concession » à un personnage quelconque, un général, un diplomate, peu importe, pourvu qu'il n'ait rien de commun avec ladite invention.

Cela fait, une compagnie ainsi organisée ne saurait se passer d'un secrétaire général. Pourquoi? Je n'en sais rien, et je vous avoue même que cela m'est indifférent. Ce que je sais c'est qu'on m'offrit la place de secrétaire général de la Compagnie I. P. (Impériale Privilégiée!) des Téléphones brésiliens. Du moment qu'on me l'offrait, c'est que j'en étais digne; je ne m'attardai donc pas à écouter, sur ce point, les observations de ma modestie, et, tout heureux de la perspective d'un beau voyage, j'acceptai.

Au bout de quelques mois, les appareils modèles étaient prêts, et je dus les conduire à Bordeaux pour les confier, avec moi-même, à la *Garonne*, laquelle devait nous porter à Rio-de-Janeiro.

J'étais occupé, la veille du départ, à faire mettre en lieu sûr et en bonne position les précieux appareils, lorsque j'aperçus, vaquant à semblable besogne, une jeune personne qu'à première vue il était facile de juger Anglaise.

Avec ces insulaires, il est malaisé de ne pas éprouver ou une violente répulsion ou une puissante attraction. Elles ne sont ni laides ni belles à moitié. Quand la nature leur est favorable, elle les comble; sinon elle les déshérite, et ces filles de la vieille Angleterre n'ont ni le goût ni la coquetterie nécessaires pour racheter leurs imperfections.

Mon Anglaise, de la *Garonne*, rentrait dans la bonne catégorie, car sa vue produisait sur moi un effet attractif. Et cependant elle portait le fourreau disgracieux, qui ressemble si fort à l'enveloppe d'un parapluie, mais la taille, quoique un peu longue, était bien prise : mince à la base, développée plus haut. Elle était chaussée de ces horribles souliers plats, qui font vaguement rêver à des jambes de séminariste, mais le pied était cambré et les attaches fines. Les cheveux étaient plaqués sur la tête et noués simplement par derrière, mais ils avaient les reflets bleuâtres du noir d'ébène. Les yeux enfin étaient grands et vifs, la bouche, aux dents blanches, bien dessinée, le nez droit, mobile, et les oreilles petites. Avec cela un air de force et de santé répandu dans toute sa personne, joint à la pâleur mate du visage : signe caractéristique d'une race qu'on croirait nourrie uniquement de mouton et de poudre de riz.

Voyant le soin que je mettais à faire ranger mes colis, et le respect des gens employés à cette besogne, elle pensa sans doute qu'elle avait tout à gagner du voisinage pour les siens, car elle s'approcha de moi, et, après un petit sourire gracieux, me dit :

— Voulez-vous, monsieur, me permettre de placer mes bagages avec les vôtres?

— Volontiers, madame.

— Merci, monsieur.

Le tout prononcé avec un léger accent des plus charmants.

Nous partîmes le lendemain. Les premiers moments d'un départ sont toujours les mêmes. Tant que le port est en vue, chacun reste sur le pont, agitant, par un mouvement instinctif, ce qu'il tient à la main, [illegible]

CE QU'ON DIT À CHEVAL



MONTJARRET. — Le cheval a fait ma fortune. Aussi, cette bonne bête est un véritable frère.



— Couvrez-vous avec Édredon.



— Vois-tu, nous sommes encore trop jeunes pour réussir. Hier, je n'ai jamais eu la force d'empêcher mon cheval de gagner.





— Quelle ardeur déploie mon mari contre ce malheureux dix-cors.
— Il ne tient qu'à vous, baronne, de lui en faire rapporter le trophée.



Je ne vois pas ce qu'ils trouvent de si intéressant à l'équitation



— Mon rêve, lieutenant, c'est de monter en courses.

— Que ne sommes-nous encore au bon vieux temps où l'on pourfendait le Sarrasin sous les yeux de sa belle.



— Chaque fois que mon cheval passe l'obstacle, ça me fait froid dans le dos.
— Moi, c'est quand il ne le passe pas.

Paroles de MAURICE RAVIDAT.

RIEN NE VAUT MA MIE

Musique de V. VALENTE.

Allegretto p Meno mosso

Beau voya_geur, pourquoi tout le
jour, Vas-tu chantant par les monts et les plaines; - Se-
rall.
mant au vent tes rimes vaines, Pourquoi chanter partout l'a-
Più mosso.
mour? Je chante les sourires qu'au pas_sa_ge, En
route j'ai cueillis pour me gri_ser, Com-
cresc. rall. f
me l'on prend u_ne fleur au cor_sa_ge Ou sur la
1º Tº Allᵗᵗᵒ p con grazia.
lèvre un ra_pi_de bai_ser. Mais près de ma
mie, Nulle bouche n'est jo_li_e, Et comme fleur je ne
veux, Que les fleurs de ses cheveux! Nulle bouche n'est jo-
_li_e, Alors que j'ai la ca_resse Du sourire et des
yeux, des yeux de ma maîtres_se!

p
Beau voya_geur, pourquoi tout le jour, Prome-
_ner ta sombre rê_ve_ri_e, Pourquoi, te rappelant ta
rall.
vi_e, Rê_ver au beau passé d'amour? Je
Più mosso.
rêve aux grands serments, aux doux "Je t'aime," E-
_changés bien vite, oubli_és de mê_me, Aux
rall f
aveux qui bercent nos cœurs d'es_poir, A l'amour
1º Tº Allᵗᵗᵒ p
é_ternel qui dure... Un soir. Mais près de ma
mie, Nulle bouche n'est jo_li_e, Et tous mes rêves je
pp
veux Les rêver dans ses cheveux: Nulle bouche n'est jo-
_li_e, Non, rien ne vaut la ca_res_se Du sourire et des
yeux, des yeux de ma maî_tres_se!



[illegible] mouchoir, regardant la terre, dont chaque seconde vous éloigne; et l'émotion produite par cette séparation jointe à celle que fait éprouver l'incertitude du retour tourne l'esprit vers les pensées sérieuses.

***

La terre disparue, on songe à s'arranger pour le mieux dans le petit espace qu'on vous concède. On examine sa cabine et le moyen d'y faire tenir le plus de choses possible; son compagnon de chambre, et le moyen de le rendre le moins gênant qu'il se puisse. Ces préparatifs terminés, on reparaît sur le pont, et chacun de se mettre en quête alors de plaisirs ou de distractions pour la traversée.

Il y avait bien des chances pour que je rencontrasse mon Anglaise. Mon bonheur me l'adressa.

— Je suis fort heureux de vous retrouver, madame, lui dis-je en la saluant.

Elle me rendit mon salut, puis, souriant :

— Madame? Pourquoi madame? demanda-t-elle

— Je ne savais pas... je croyais...

— Miss Nelly S..., de Liverpool.

— Roger X..., répondis-je en m'inclinant de nouveau.

C'est ainsi que nous nous présentâmes l'un à l'autre.

Je fus légèrement interloqué de me trouver en présence d'une jeune fille. J'avais cru, la voyant toute de noir habillée, avoir affaire à une veuve, et pour beaucoup de motifs, j'aurais préféré ne point m'être trompé dans mon diagnostic.

Miss Nelly S... devenait, en effet, un problème difficile à résoudre.

Si je me fusse trouvé en présence d'une Française, l'hésitation n'eût guère été possible, étant donné le peu de goût que mes compatriotes, en situation régulière, professent pour les voyages. On raconte bien, il est vrai, la mort tragique de Virginie rejoignant le fiancé fidèle qui l'attend dans son île; mais, outre que Virginie était une créole, l'histoire est vieille d'un siècle, et, somme toute, l'exemple n'a rien d'encourageant. Pour une Anglaise, au contraire, le voyage solitaire n'est point invraisemblable. Me trouvais-je donc en face d'une honnête fille? Dans ce cas l'aventure perdait de son charme, ne pouvant se terminer que par rien, ce qui n'est pas assez, ou par le mariage, ce qui est trop.

Ces réflexions me rendirent bête.

— Vous allez à Rio-de-Janeiro, sans doute? lui dis-je, pour ne pas laisser tomber la conversation.

— Vous également? je pense, me répondit-elle d'un air légèrement moqueur. Le steamer y va aussi, heureusement...

Je n'avais pas de succès pour mes débuts. Je jugeai inutile d'insister et, tandis que Nelly regardait les flocons d'écume que soulevait le navire dans sa marche, je me rendis auprès du capitaine, à qui je demandais quelques détails sur sa jolie passagère.

Il ne se fit point prier, et me raconta, tout de suite, qu'elle lui avait été spécialement recommandée par un grand commerçant étranger établi à Bordeaux.

Elle allait à Rio-de-Janeiro recueillir l'héritage d'une tante récemment décédée, à moins que ce ne fût le contraire, et qu'elle ne retournât là-bas après avoir recueilli l'héritage en France. Il lui était impossible de préciser.

Cela me suffisait : miss Nelly était une héritière. La question était de savoir si c'était une héritière nantie ou non. Comme je n'avais aucun intérêt à résoudre cette difficulté, n'en voulant en aucune façon à son argent, je ne me creusai pas la tête pour en découvrir davantage.

Sous toutes les latitudes, la vertu a son prix, mais c'est surtout comme obstacle qu'elle acquiert la plus grande valeur. Les renseignements du capitaine avaient singulièrement refroidi mon ardeur. Je ne me sentais aucun goût pour la flirtation, mot anglais qui désigne très bien ce travail ingrat, pareil à celui qu'accomplissent les petits chiens dressés à faire tourner une roue. Ils marchent tout le temps, croient avancer, et, finalement, se retrouvent le soir au même point que le matin.

Il en résulta que, chaque fois que je rencontrai miss Nelly, je me contentai de quelques phrases banales sur le temps ou la marche du navire, encadrées dans de rigoureuses poignées de main, qui, dans les usages anglais, sont aux relations ce qu'au thé sont les rôties beurrées, un accompagnement indispensable, mais qui ne compte guère.

Tous les passagers n'imitaient pas ma réserve. Deux principalement, un Anglais aux favoris roux et un Français aux moustaches blondes, entouraient l'héritière de leurs hommages et de leur galanterie. Miss Nelly paraissait causer plus souvent avec son compatriote, mais elle parlait plus longuement avec le Français. Avec le premier elle était sérieuse; elle riait volontiers avec l'autre. Qui sait? Ils disaient peut-être la même chose.

***

On s'est douté, de tout temps, que les seuls plaisirs réels sur cette terre, y compris les paquebots, étaient le vin, le jeu, les belles. Depuis qu'il y a des opéras où cela se chante, on en est absolument certain. Ne daignant le premier, ne pouvant le dernier, je m'étais rabattu sur le jeu et j'avais pris le parti de passer les moments qu'on ne consacrait ni à la nourriture ni au sommeil en face d'une table d'écarté et de mes deux rivaux *in partibus*.

Cette bataille à coups de louis ne m'était point désagréable, car bien qu'ayant abdiqué toute prétention personnelle, je ne laissais pas d'être un peu jaloux, au fond, des assiduités de mes deux compagnons de voyage. J'eus tout lieu d'être satisfait à cet égard, mais à cet égard seulement, car ils furent, dès le début, des plus heureux au jeu. En quelques parties toute la monnaie que je possédais passa entre leurs mains.

Comme je tirais mon portefeuille, pour en extraire la réserve, ma carte de secrétaire général de la Compagnie I. P. des Téléphones brésiliens (carte qui me dispensait de l'inspection de la douane) tomba sur la table avec quelques billets de banque. Ce fut l'occasion pour mes deux adversaires de montrer la différence de leurs caractères.

— Je vous la joue contre vingt-cinq louis, s'écria le Français. Contre cinquante, si vous voulez.

— Impossible, dit l'Anglais. Elle est personnelle à monsieur.

— Elle peut servir à ceux qui m'accompagnent, répartis-je.

— Eh bien! jouons à être de votre suite. « O roi, de votre suite, j'en suis! » reprit le Français donnant cours à la manie si répandue des à-peu-près et des coq-à-l'âne.

— Je ne comprends pas, fit l'Anglais.

— Cela veut dire que si nous gagnons, nous serons censés être avec monsieur, et qu'on saluera nos colis à la douane, comme représentant l'avenir de la téléphonie.

— C'est frauder le gouvernement brésilien, déclara sentencieusement l'Anglais.

— Les intérêts de son trésor vous touchent-ils à ce point? demandai-je en riant. Vous paraissez avoir pour eux une vive sollicitude.

— Ils sont ma constante préoccupation.

— En voilà du nouveau! s'écria mon compatriote! Vous n'êtes pas un Anglais, vous êtes la perle du Brésil!

Et il se mit à entonner :

« *Charman-ant oiseau, qui sou-ou-ons l'ombrage...* »

L'Anglais nous regarda tous deux; puis, interloqué, il se leva tout d'une pièce et partit. Il croyait sans doute que nous nous moquions de lui. J'eus beaucoup de peine à le ramener au jeu. Ce ne fut qu'après vingt minutes au moins d'explications qu'il consentit à reprendre sa place, et à me gagner une dizaine de louis.

Je ne devais pas tarder à en recevoir la compensation. Je me promenais solitaire, le soir, sur le pont, lorsque mon attention fut attirée par un bruit de voix, tout près de moi. Je me retournai brusquement et je vis l'Anglais causant avec miss Nelly. Oui, c'était bien miss Nelly, l'air sérieux, qui écoutait son compatriote. De quoi parlaient-ils? Je l'ignore. Elle parut fort embarrassée à ma vue; une vive rougeur colora ses joues pâles, puis, comme pour masquer son trouble, elle s'avança vers moi en disant :

— Ah! c'est vous, monsieur Roger X..., je suis contente de vous voir, vraiment contente.

Et tandis qu'elle prononçait ses mots, l'Anglais disparut brusquement en donnant des signes d'évidente contrariété.

— Ou je me trompe fort, pensai-je, ou me voilà en présence d'une intrigue. Il y a là de quoi occuper agréablement les dix jours restants de traversée.

— Vous nous avez entendus? continua miss Nelly, en se rapprochant de moi.

— Certainement, répondis-je.

— Ne me jugez pas mal, je vous en prie! reprit-elle d'un ton d'effroi. Je vous expliquerai tout, mais ne me trahissez pas!

Sa main s'appuyait tendrement sur mon bras.

— Je vous trahirai d'autant moins que si j'ai entendu, je n'ai rien compris.

— Serait-ce vrai?

— Absolument vrai. J'ai étudié l'anglais au collège, c'est vous dire que je n'en sais même pas assez pour traduire les lettres de lord Cherstelfield à son fils.

— C'est bon, c'est très bon, répétait-elle, tout en ayant l'air de réfléchir au parti qu'elle allait prendre.

— Pourquoi est-ce bon? Vous me faites fort mal juger les propos, que vous teniez avec votre compatriote aux favoris rouges. Ah! miss Nelly, ce n'est pas bien! vous n'avez pas confiance en moi.

Miss Nelly leva sur moi ses beaux yeux noirs; j'en fus bouleversé.

— Si, j'ai confiance en vous, murmura-t-elle, et la preuve, c'est que je viens implorer votre protection. Je suis seule : je n'ai personne pour me défendre. Mon compatriote a profité de la situation pour me parler d'amour...

— Il n'y a pas de mal à cela, cependant. A ce compte, moi-même...

— N'achevez pas, vous, ce n'est pas la même chose. Mais lui, il me déplaît; il n'a aucune délicatesse; il me fait peur. M. Roger X..., soyez bon pour une pauvre fille qui vous implore et qui met en vous toute sa confiance!

Un homme est toujours flatté de recevoir la confiance d'une jolie fille, surtout quand il a l'espoir de pouvoir ne pas la justifier. La confidence de miss Nelly me paraissait un aveu provoqué par les circonstances, car je ne pouvais croire à des dangers réels pour sa vertu. Mon rôle de protecteur ne se comprenait pas autrement.

Je m'emparai de la main de la jeune fille et je la couvris de baisers. Elle me laissa faire.

***

Je m'embarquai aussitôt dans le pays des illusions et des rêves. Cette confidence avait créé entre nous deux une grande intimité : miss Nelly paraissait prendre plaisir à être avec moi, et moi je l'appelais Nelly tout court, sans qu'elle parût s'en fâcher. Elle me fit part de ses projets, me raconta sa vie; la malheureuse était orpheline, comme dans les comédies de M. Scribe, et elle venait de perdre une tante dont elle allait recueillir la succession. Elle ne savait que faire ensuite. Resterait-elle à Rio-de-Janeiro? Reviendrait-elle en Europe? Elle l'ignorait et s'en remettait au hasard. Elle n'avait qu'un seul ami, et c'était moi!...

Pour être secrétaire général d'une société anonyme, on n'en est pas moins homme, et ma position de Mentor de trente ans me paraissait devoir, à terre, revêtir une autre forme. Je me laissai aller, un jour, à prendre comme qui dirait une avance d'hoirie : j'embrassai miss Nelly sur le cou. Le baiser eut un retentissement ailleurs que sur cette jolie peau, douce comme le duvet d'une pêche.

— Oh! s'écria une voix que je reconnus pour celle de l'Anglais.

— Bravo! dit le Français.

Tous deux m'avaient surpris. Miss Nelly, confuse, cacha sa tête dans ma poitrine.

C'était assez clair, Dieu merci! Le reste du voyage ne fut pour moi qu'un enchantement. L'aimable fille était charmante, enjouée, toujours en belle humeur. Quand vint le moment de débarquer, j'étais complètement pris, amoureux comme un collégien.

— Il va falloir nous séparer, me dit-elle. Vous avez l'autorisation de descendre immédiatement à terre, tandis que moi, je resterai seule ici pendant le temps de la visite. Comme je vais avoir peur!

— Croyez-vous que je veuille vous abandonner ainsi, m'écriai-je. Vous viendrez avec moi, et tous deux nous partirons les premiers.

— A quel titre m'emmènerez-vous, mon ami? Non, la chose n'est pas possible.

— Je le veux, cela suffit. Je vous ferai, au besoin, passer pour ma femme.

— Oh! non, répliqua-t-elle en riant. Pour votre fiancée, tout au plus.

— Soit! aussi bien ne tiendra-t-il qu'à vous de rectifier à terre?

— Roger, que dites-vous là? murmura-t-elle pleine de confusion.

Je vis que, pour être Anglaise, elle n'en connaissait pas moins l'usage de répondre à la française.

Tout se passa comme il avait été prévu. Nous eûmes le plaisir de faire descendre immédiatement nos bagages; puis, confiant à un commissaire du gouvernement mes précieux téléphones, nous nous dirigeâmes vers un hôtel.

Je monte le premier pour choisir un appartement propice à mes desseins. J'examine l'endroit qui lui plaira le mieux. Quand j'ai bien choisi, je la fais prévenir et la prie de monter à son tour, puis j'attends, heureux et tranquille. Mais les instants se passent, et je ne vois rien venir. On cherche miss Nelly dans tout l'hôtel ; impossible de la trouver. Que signifie cette bizarre disparition?

Impatient, je descends, et j'aperçois, à l'entrée, un indigène paisiblement assis sur ma malle. Je l'interroge brusquement et l'invective de même en Français... Il ne comprend sans doute pas les injures, mais voyant sur mon visage les sentiments qui m'agitent, il se lève, me tend une lettre et disparaît.

Une lettre ! Et de Nelly, pour sûr! Je brise le cachet, et je lis avidemment :

« Monsieur,

« Je ne saurais trop vous remercier pour tous les services que vous m'avez rendus, volontaires ou involontaires; c'est même de ces derniers que je vous sais le plus de gré. Ma tâche est accomplie, grâce à vous. Vous m'avez épargné des désagréments avec la douane. Il faut maintenant nous séparer, car je suis une honnête fille. Je pense que vous garderez toujours un bon souvenir de

« Votre toute dévouée amie,

« NELLY. »

Ce que j'éprouvais de fureur pour l'honnête fille et la toute dévouée amie peut plus facilement se concevoir que se dire! J'étais joué comme peu de diplomates l'ont jamais été, et Dieu sait si cependant certains le furent! Il est vrai que cela fait l'éloge des autres. De même pour Nelly, son persiflage aggravait ma vanité.

Bien des choses devinrent claires pour moi, et je ne doutai plus que l'horrible Anglais aux favoris rouges, pour qui les intérêts du Trésor brésilien étaient une constante préoccupation, ne fût son complice.

La fameuse conversation d'amour, où miss Nelly craignait tant d'avoir été comprise par moi n'était qu'un conciliabule de contrebandiers! Et cette joue qui se tendait à mes lèvres, ces yeux qui me regardaient si doucement, cette main qui s'abandonnait si volontiers à la mienne, tout cela n'était que l'entrée en franchise d'un lot de soieries ou d'un paquet de dentelles!

Mon premier mouvement fut de dénoncer ces insulaires qui comprenaient d'une si curieuse façon l'honnêteté et le commerce. Je réfléchis heureusement avant d'y donner suite, et bien m'en prit. Qu'aurait-on dit de l'envoyé de la vieille Europe, si proprement dupé dès son arrivée?

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'excuse.

La douane de Rio-de-Janeiro était la vraie frustrée. Ne me restait-il pas le souvenir des petits baisers bien donnés, et un autographe bien reçu?

Paul GAULOT.

L'ONDE VOLUPTUEUSE

A Maurice Curnonsky.

Phébus répand sur la terre des nappes de flammes, et ses rayons ardents ont tari la fraîcheur cristalline des ruisseaux, brûlé le viride tapis des prés, desséché les mignardes corolles des fleurettes et durci le sol, qui se crevasse et s'effrite sous les pas.

Les hommes, enfermés au fond de leurs maisons, dorment, appesantis, cependant qu'au dehors ruissellent en torrents de lumière, par les plaines pâmées, les calcinants effluves du soleil caniculaire. Le ciel, vitreux et blanc, est de plomb.

Les troupeaux, dans les étables, brament et s'affolent, et, après de dolentes langueurs, se livrent, furieux, aux plaisirs de Vénus. Mais la déesse verse aussi ses feux dévorants dans les veines des bergers, et parfois ceux-ci, cherchant en vain le sommeil, se lèvent, les yeux hagards, consumés de fièvre et de désirs.

***

Mœris, le pasteur, tête nue, une tunique brune flottant sur ses épaules, mal ajustée et dépourvue de ceinture, court comme un dément à travers la campagne. Ses bras se tordent en gestes douloureux et saccadés. Un rictus sinueux contracte ses lèvres mousseuses. Ses yeux sanglants brillent comme des charbons. Sa poitrine velue halète comme un soufflet de forge. Et sa voix jette dans l'air embrasé ces phrases, par lambeaux :

— Cypris! Cypris! pourquoi t'acharnes-tu ainsi sur moi? Quelle offense t'ai-je donc faite, ô Immortelle, pour que tu me réserves de semblables tortures? En la saison des roses, ton autel, au bois sacré, ne fut-il pas, par mes mains, décoré de guirlandes souriantes? Cypris! inexorable Cypris! prends mon tourment en pitié!... Est-ce par dérision que tu m'inspires ces désirs surhumains, alors que la belle Nééra, soudainement inconstante, ne daigne plus exaucer mes vœux fervents?

Et Mœris, toujours courant, arrive bientôt à l'entrée du bois sacré; les prêtres en défendent l'accès. A l'orée, s'élève un autel de marbre blanc, et les amants qui viennent implorer la blonde Cypris ne doivent point, après avoir déposé leur offrande pieuse, pénétrer sous le mystère de ses frondaisons.

Longtemps, longtemps, Mœris se répandit en vaines supplications et exhala son âme vers l'Empyrée. Mais, las! chaque minute accroissait ses souffrances, enfonçait dans sa chair lancinante de nouveaux aiguillons. Enfin, désespéré, la raison égarée, il entra dans le bois de Vénus, en l'espoir d'y trouver un peu de fraîcheur, et peut-être guidé par une force surnaturelle.

L'épaisseur des ramures arrêtait les traits de Phébus. De délicieux parfums flottaient, florales caresses. Bientôt, Mœris rencontra un clair ruisselet. Il se pencha, but avidement, à longs traits. A chaque gorgée, c'étaient une volupté et un apaisement qui coulaient dans sa chair, et bientôt, rempli d'une vibrante ivresse, il se coucha dans l'herbe. Il vit alors, entre les feuillages, des formes blanches de nymphes qui se baignaient en l'onde où il s'était désaltéré... Et il en comprit la divine vertu.

Gaston DERYS.

UN TENDRE

(Suite.)

« — Monsieur Puech, il faut que je vous fasse une déclaration très grave. Voilà six mois que je vous aime, monsieur Puech. Je suis une grande fille sérieuse, raisonnable, j'ai de la tête, je ferai une bonne ménagère. Voulez-vous être mon mari? »

« Il me regarda longuement, l'air étonné; puis il me prit les mains avec protection ;

« —Mais, ma petite Jeanne, je pourrais être ton père ; regarde-moi un peu, je n'ai de plus cheveux. Ah bien! je ferais un drôle de mari pour une gentille femme comme toi ! »

« Puis, voyant que j'avais les yeux pleins de larmes, et comprenant que j'étais sincère et que son refus me faisait de la peine, il me promit, pour me consoler, d'attendre... on verrait... A vingt ans, je serais tout à frit une femme, nous reparlerions de ça... Alors, je le suppliai de ne rien dire à mes parents, de me garder le secret, et il me rassura, s'engagea à n'en ouvrir la bouche à personne. Seulement, le soir, quand arriva l'heure du dîner et que je retrouvai mon père à table, je compris tout de suite à sa mine sévère, au regard froid qu'il me jeta, au silence qui régnait, que Puech avait parlé...

Elle se tut. Les causeries des joueurs vinrent de nouveau jusqu'à eux, et le garçon, s'étant montré un instant à la porte, disparut. Elle demeura silencieuse un instant, suivant de l'œil sans les voir les chiffres de l'addition qui salissait le marbre de la table, puis elle eut un geste bref :

— Comme c'est drôle, la vie! Sais-tu pourquoi je t'ai raconté cette histoire! Sais-tu qui est Puech? Tu serais bien étonné...

Elle le regardait, et il ne la questionna pas, car brusquement il lui semblait deviner... Il revit leur entrée dans cette petite salle, le vieux qui reniflait son absinthe; il se rappela que dès qu'elle l'avait vu sa mine était devenue toute drôle, et qu'après son départ elle s'était mise à parler, expansive. Il lui dit :

— Tout à l'heure, dans ce coin là-bas, c'était Puech, n'est-ce pas?

Elle répéta simplement :

— Comme c'est drôle, la vie!

Et dans le silence qui retomba, ils restèrent pensifs, un peu.

III

Maintenant, Clairain voyait Jeanne à toute heure. L'après-midi, il la rencontrait au Bois, et elle descendait de voiture, et ils se promenaient ensemble. Ils connaissaient un délicieux coin où serpente un mince ruisseau entre deux rampes de gazon; là, au bord de ce petit cours d'eau où les arbustes se penchent et semblent boire, ils venaient s'isoler et parler d'eux, se dire de petites choses tendres et puériles.

Dans l'air calme, des chants d'oiseaux se croisaient, des chants très doux et modulés d'oiseaux qu'ils ne voyaient pas. C'était, à droite, à travers la guipure des feuilles, la mousseline verte de ce frêle décor, le lent défilé des équipages dans l'allée des Acacias. Par de brèves éclaircies, des chemins apparaissaient, courant parmi les verdures. De temps à autre, ils rencontraient des gamins maraudeurs qui se retournaient pour les suivre des yeux.

Ces heures étaient exquises pour Clairain. Il sentait Jeanne plus près de lui, sans contrainte, loin de tous ces yeux qui la reconnaissaient; et ils étaient libres tous deux, libres comme des pensionnaires lâchés un jour de fête. Ils s'avançaient, effleurés par les branches, s'amusant de petits détails, d'un arbre bizarrement tordu, de jolis rochers posés sur l'eau et où s'égouttait en franges blanches une minuscule cascade. Et ils débouchaient toujours sur la même plaine, une étendue qui verdoyait, baignée de lumière, une étendue velue, un velours de gazon, où leurs ombres s'allongeaient, s'étiraient comme des élastiques, jusqu'aux petits bouquets d'arbres dorés de soleil, là-bas...

Le soir, il venait la voir au théâtre, dans sa loge, et ils s'en revenaient tous les deux. Avant de sortir, autrefois, elle ne se donnait pas la peine de se démaquiller. Il observa, à présent, qu'elle effaçait chaque fois le rouge de ses lèvres, et ce détail le rendait heureux, car il savait bien que si elle prenait ce soin, c'était pour l'embrasser mieux tout à l'heure.

Il montait dans son coupé, et comme il faisait bon le soir, elle commandait au cocher de descendre les Champs-Élysées. Clairain, pendant que la voiture roulait doucement, s'approchait d'elle, se serrait contre elle, et, le bras glissé autour de son cou, la tête sur sa poitrine, il lui parlait tout bas; et elle, sans rien dire, lui effleurait le front de petits baisers tièdes, exquisement tièdes...

IV

Cependant, ce jour-là, quand il se présenta chez elle, il fut surpris de l'air d'hésitation qu'avait le valet de chambre :

— Je ne sais pas si Madame est là, je vais voir...

On peut toujours, à l'accueil des domestiques, pressentir la sympathie des maîtres, et Clairain, à la mine de celui-là, se sentit en défaveur. Qu'y avait-il donc de nouveau? Il se posa cette question, tout en pénétrant dans le salon où il vint à la fenêtre regarder distraitement les Tuileries désertes. Une heure sonnait, Jeanne achevait de déjeuner, elle lui fit dire d'attendre. Pour-

quoi ne le recevait-elle pas tout de suite dans la salle à manger au lieu de le traiter en visiteur qu'on néglige, en importun qu'on oublie?

Mais la porte s'ouvrit bientôt et elle parut, en peignoir blanc du matin. Elle lui tendit la main d'un grand geste amical.

— Bonjour, toi!

Elle s'assit au milieu de ses coussins, lui faisant une place à côté d'elle. Lui gardait une figure maussade. Elle s'en aperçut, demanda :

— Allons, qu'est-ce que tu as encore?

Et, comme déjà tous ses traits tremblaient et que ses yeux étaient pleins de larmes, elle eut une impatience :.

— Ah! ne fais pas l'enfant, ce n'est pas le jour!

Alors, il comprit que les petites promenades au bord de l'eau, ces petits riens, ces tendresses d'amoureux étaient loin, qu'elle était une autre femme, et il se cabra, résolu à se montrer fort. D'ailleurs, elle ne chercha pas de détours; elle lui dit simplement :

— Soyons sérieux. Tu sais que Forge vient rôder dans les Tuileries, sous mes fenêtres. Je l'ai aperçu..

Il se leva, se raidissant pour ne pas paraître ému. Même, pour faire croire à sa tranquillité d'esprit, il ramassa un journal tombé à terre, qu'il plia soigneusement, et il déclara :

— Ça devait arriver.

Il y eut un silence. Elle le regardait, sentant bien qu'il se maîtrisait, et elle expliqua d'une voix tranquille :

— Tu comprends, il vaut peut-être mieux que je le voie. Je veux que notre rupture ait un parfum d'élégance; je veux que nous nous quittions en gens chics, que nous demeurions bons amis.

Clairain resta calme. Il tira une cigarette de son étui, fit flamber une allumette, demanda :

— Tu permets?

Et après quelques bouffées, il parla posément :

— Oh! ne t'en défends pas, tu l'aimes encore, c'est clair, et il te reprendra, c'est inévitable. Souviens-toi de ce que je t'ai dit un soir dans ta loge... C'est drôle, quand je suis entré ici, tout à l'heure, j'ai eu l'intuition qu'il était entre nous, qu'il nous séparait.

Étendue sur ses coussins, Jeanne eut un geste las qui signifiait : « — Qu'est-ce que tu veux? j'ai fait ce que j'ai pu! » — Et elle resta pensive; puis :

— Il y avait peut-être un moyen de lui échapper...

Il comprit.

— Oui, il y avait peut-être un moyen.

Alors, elle :

— Dis un peu, pour voir si nous avons la même idée.

Elle souriait de se savoir devinée. Un peu gêné, il se pencha à son oreille, glissa tout bas :

— Il fallait te donner à moi.

Jeanne continua de sourire, sans répondre, et lentement elle se leva, très grande dans son peignoir blanc. Elle était jolie ainsi, elle semblait un grand lis. Dans la pièce, elle marcha, vint jusqu'à la cheminée où elle s'accouda, où elle se regarda à la glace dans les yeux, et elle jeta cette phrase, comme si elle s'adressait à elle-même :

— Mon cher, les femmes ont besoin d'être comprises, devinées, et si souvent elles ne parlent pas, c'est qu'elles ont la sensation qu'elles parleraient devant des sourds.

Que voulait-elle dire? Clairain était tout près d'elle, il lui entoura la taille de son bras, la sentit souple et la fit plier.

Alors, la tenant devant lui, la regardant bien droit, l'air à la fois volontaire et suppliant :

— Écoute, il est temps encore, soyons fous! Viens... je ne sais... nous trouverons bien un coin pour nous aimer... Oh! viens, oublie-le. Regarde, je suis jeune, il n'y a pas d'obstacles entre nous et rien ne pourra nous séparer... Essaye...

Elle sourit, indulgente, et elle lui dit de sa voix tranquille et nette :

— Enfant! Est-ce qu'une femme se donne pour essayer?

Il comprit qu'elle avait raison.

— C'est vrai, dit-il, je suis fou.

(A suivre.)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLEMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

cessivement. Ils ne marchent pas, ils glissent. On ne les entend pas.

Leurs lanternes sourdes à la main, ils semblent précédés d'une étoile qui guide leurs pas comme jadis une lumière du ciel conduisait les rois mages vers l'étable de Bethléem ; puis, lorsque les chants commencent, lorsque le visiteur placé dans la tribune dominant l'église écoute les voix qui s'unissent en un concert religieux, lorsqu'il distingue la voix vibrante de l'homme qui monte encore à la vie, et la voix cassée de celui qui descend les marches rapides de la mort, il fait volontiers un retour sur lui-même et compare les joies terrestres, déjà connues par lui, aux jouissances de l'âme qui donne déjà à ces Chartreux un avant-goût du ciel.

Le lendemain, Raymond de Villeclair demandait à parler au révérend père général et devenait postulant. Le maître des novices lui lava les pieds selon l'usage, le conduisit à sa cellule, et lui remit le grand manteau noir dont les aspirants se servent au chœur, pendant toute la durée de ce premier noviciat.

Dès ce jour, l'officier commença sa vie monastique Jusqu'à sa mort elle devait être toujours, toujours la la même. Le lendemain ressemblerait à la veille ; la semaine qui commençait à celle qui venait de finir. Les bruits du monde ne devaient plus parvenir jusqu'à lui.

Deux mois après, il fut admis. Le prieur lui donna le baiser de paix ; après quoi le novice alla s'agenouiller aux pieds de chaque religieux ; puis, à l'heure de vêpres, revêtu des habits réguliers et de la chape, la tête rasée, il se prosterna devant l'autel, à l'entrée du sanctuaire, tandis que tous les habitants du monastère priaient pour lui,

Dans l'église, une année plus tard, il quitta sa chape pour revêtir la grande cuculle qui est l'habit des profès. Après quatre autres années, sans avoir jamais éprouvé la moindre défaillance, sans avoir eu le plus petit regret de sa détermination, il prononça des vœux éternels.

Son amour s'était transformé. Il avait monté de la créature vers le créateur, au fond de son âme peut-être, avait-il encore enveloppé, adouci, atténué par de chastes pensées, la douce image de celle qu'il avait passionnément adorée ; peut-être faisait-il chaque jour une prière pour appeler sur elle les bénédictions de Dieu. Nul ne le sait. Nul, excepté Dieu, ne l'a jamais su.

Il avait le calme et la santé. Il paraissait avoir la paix du cœur et l'espérance du ciel, et lorsque, revenant de la chapelle, il suivait sans bruit, comme une ombre, l'immense cloître, éclairé par plus de cent fenêtres, malgré cela, toujours mystérieux et sombre, sur lequel s'ouvre la porte de chaque cellule des chartreux, nul n'aurait pu retrouver sous les plis de la robe de saint Bruno le brillant officier d'artillerie ; nul n'aurait pu soupçonner que, sous sa chemise de bure, battait encore un cœur ardent, jeune, prêt à recevoir la moindre semence d'amour.

Pendant six années, le temps accomplit son œuvre journalière. Le chartreux, habitué depuis longtemps à sa solitude et aux devoirs de sa vie cartésienne, agissait en automate. Malgré cela, chaque nuit, le tintement de la cloche appelant à matines lui causait une certaine émotion.

A cette heure, quoique couché dans son lit en forme d'armoire et sa lumière éteinte pour obéir à la règle, il ne dormait jamais. Il attendait toujours éveillé le signal de la prière. Aux sons que la clochette jetait dans les airs, il savait distinguer si le monastère était encore enseveli davantage sous la molle épaisseur des neiges ou si, au contraire, le froid plus vif et le ciel plus étincelant avaient tassé ce linceul éblouissant des hauts sommets.

Il se levait, allumait sa lanterne et, le capuchon sur la tête, il se rendait à l'église, où l'office de nuit lui donnait le meilleur moment de la journée. Presque immobile dans sa stalle, mais en communion intime avec les autres religieux, qui, comme lui, chantaient les louanges de Dieu, il comprenait la signification mystérieuse des psaumes et trouvait chaque jour, dans cette histoire prophétique de l'humanité chrétienne, une nouvelle ardeur pour sa foi, un nouvel aliment pour sa piété.

Deux heures par jour, dans l'après-midi, ainsi que l'exigent les règlements protecteurs de la santé des chartreux, il s'occupait dans sa cellule solitaire à des travaux manuels.

Avec le tour installé dans une des pièces de sa maisonnette, car l'habitation d'un chartreux se compose de deux chambres, avec un grand bûcher et un petit jardin, il travaillait l'hiver à des ouvrages en bois utilisés dans le monastère. L'été, il délaissait son atelier pour cultiver son jardin.

Sur ces hauts sommets, peu de fleurs se plaisent même avec des soins assidus et même en été. Celles qui ne sont pas créées pour braver de si rigoureux climats, souffrent du froid. Leur tristesse est continuelle. Elles s'étiolent avant de s'épanouir, et pour ainsi dire, meurent avant d'avoir vécu. Celles qui résistent sont cachées par dix pieds de neige durant huit mois de l'année,

Pendant une des promenades quotidiennes du mercredi, promenades faites aux alentours du monastère et dans laquelle les religieux jouent comme des enfants, bavardent comme des femmes et montrent une gaieté dont on ne les croirait pas capables, l'ancien lieutenant d'artillerie trouva un rosier sauvage, étalant voluptueusement ses fleurs sous les caresses du soleil. L'arbuste avait admirablement choisi sa place. Il s'était adossé contre un vieil arbre mort qui le protégeait contre le vent du nord et dont la ramure presque disparue ne pouvait arrêter les chauds rayons du soleil.

La première fois qu'il vit ce rosier, il le montra à ses compagnons. On en causa, car le fait était rare, puis la troupe des religieux passa, continuant à troubler par ses ébats joyeux le silence de la forêt.

Lorsqu'ils revinrent de ce côté quelques semaines après, le rosier était toujours à la même place. Quelques fleurs animaient encore sa robe verte, mais déjà la fraîcheur des nuits troublaient sa quiétude. Il commençait à ressentir les atteintes de la saison des glaces. Les religieux le remarquèrent encore au passage. Quelques-uns le plaignirent d'avoir osé quitter les vallées si chaudes d'en bas, pour grimper jusque-là. Puis, de nouveau, l'on passa pour aller plus loin.

Les promenades ne pouvant beaucoup varier autour du monastère, la dernière de l'année faite par les chartreux, avant d'être bloqués par les neiges, eut encore lieu du côté du rosier. Cette fois, il n'avait plus ni fleurs ni feuillage. Ses grosses épines grises et sèches paraissaient sortir d'une tige où la sève avait disparu pour jamais. L'arbuste s'inclinait vers le sol comme pour lui demander une protection contre les morsures du froid. L'ancien artilleur en eut pitié. Avec son bâton de montagne, que tout chartreux emporte toujours dans ses promenades, il creusa la terre, arracha l'églantier et l'emporta dans sa cellule.

Le lendemain, pendant ses heures de travail, il chercha dans son jardinet le coin le plus propice pour l'y mettre, et déjà le rosier prenait une place dans sa vie.

Il le planta soigneusement, tassa la terre tout à l'entour, et, pour mieux le protéger contre l'hiver, il construisit une vraie barricade en planches, l'enveloppant de la tête au pied, et recouverte elle-même d'une épaisse couche de menus copeaux de bois.

Dès lors, le rosier devint pour lui une préoccupation constante. Pas un jour ne s'écoulait sans qu'il eût une pensée pour lui. Il l'oubliait pendant ses prières, mais le retrouvait toujours à ses heures de repos, pendant lesquelles il pouvait songer à autre chose qu'au salut de son âme.

Vivrait-il encore l'année prochaine?

Le retour de la belle saison lui rendrait-il ses fleurs et son feuillage? Se plairait-il enfin dans ce petit carré de jardin sans horizon, ni gaieté, entouré de murs, lui qui avait choisi sa demeure pour s'y étaler à l'aise.

Peu à peu ce rosier sauvage toujours protégé par une barricade, toujours couvert par des copeaux et caché comme dans une chaude fourrure sous un amas de neige amoncelée, dès les premiers froids, prit racines, surtout dans l'esprit du solitaire.

L'ancien officier lui donnait un corps, une vie ; il en faisait un corps animé. En quelques sorte il s'identifiait à lui et ne croyait pas pécher pour cela, car il l'idéalisait au point de lui prêter une forme presque divine. Dans cette fleur qu'il avait vue, et qu'il espérait retrouver avec des couleurs chatoyantes aux beaux jours prochains, il imaginait tout un monde inconnu, il bâtissait tout un roman d'autant moins coupable dans sa pensée que cette fleur, poussée par un caprice du hasard au sommet de la montagne, lui servait à exalter le Dieu auquel il avait consacré sa vie tout entière.

L'hiver passa. La neige durcie par le froid se fondit peu à peu sous le souffle attiédi du mois de mai. Le chartreux détruisit la barricade et retrouva le rosier, devenu son ami. Sans se rendre compte du fait, il eut une ferveur plus grande encore que de coutume pour chanter les louanges de Dieu, et, dans ses méditations, une action de grâce lui monta du cœur aux lèvres pour le remercier de ce qu'il considérait comme un bonheur dont il n'était pas digne.

Ayant subi dans cette existence mystique et si souvent contemplative du monastère, dans ce mutisme presque absolu, la nécessité de concentrer en lui-même toutes ses impressions, il se trouva tout à coup un besoin impérieux, irrésistible, contre lequel il n'eut pas la force de lutter, de répandre un peu en dehors l'exaltation de son âme. Il se confia donc à son ami.

Et, quand chaque jour, à l'heure réglementaire, il se livrait au jardinage, il commençait par le visiter. Ses lèvres restaient immobiles. aucun son ne sortait de sa gorge. Malgré cela, il lui causait et trouvait la réponse du rosier dans une pousse nouvelle, dans une frondaison de jour en jour plus verte, dans une feuille, à peine naissante la veille, grande ouverte le lendemain.

L'éclosion du premier bouton motiva un long bavardage ; son adolescence fut entourée des plus tendres soins, et lorsque la pointe s'entr'ouvrit pour donner le jour à la première fleur, il y eut un éloquent di[illegible] du chartreux, auquel le rosier répondit selon les u[illegible] de la meilleure académie.

Cette rose fut suivie de plusieurs autres. A chaque éclosion, le chartreux éprouvait une joie nouvelle et s'attachait davantage à son ami, le seul être qui le ramenait à la vie terrestre, le seul qu'il croyait pouvoir aimer sans manquer au détachement juré par lui, en prononçant ses vœux, des choses d'ici-bas.

Et il ne s'apercevait pas que ses facultés d'aimer, jadis si exaltées pour une femme, vaincues depuis par la solitude, le jeûne et les prières, se ranimaient avec une intensité d'autant plus vive qu'elles avaient longtemps sommeillé. Et il aimait cette humble fleur, sans beauté captivante, sans parfum, dont nos haies se parent en été, et que nous regardons avec dédain.

Oui, il aimait son rosier! Il avait pour lui de véritables élans de tendresse, et relevait ses branches avec autant de précautions qu'il eût autrefois relevé le bras de sa maîtresse endormie, afin de la contempler dans une pose plus gracieuse.

Le rosier eut tous les droits, toutes les libertés, toutes les licences. Dans l'étroit jardinet du chartreux, il poussa sans obstacle, étalant ses branches à droite et à gauche avec une exubérante vigueur.

Le chartreux éloignait ou détruisait les autres plantes qui pouvaient lui nuire, et jamais il n'eut la pensée criminelle de couper une de ses tiges ou d'arracher un gourmand. Le rosier était né sauvage ; le chartreux voulait lui conserver son état naturel sans troubler en rien sa végétation et sans réprimer ses extravagances d'enfant gâté.

Après le rapide été de la montagne, l'hiver revint avec ses nuits si longues et ses jours si sombres, encore écourtés par l'épaisseur des cloîtres.

Le rosier disparut de nouveau sous sa robe blanche, et le chartreux ne songea qu'à vieillir vite, pour recommencer ses bonnes causeries avec l'arbuste, et lui redonner les plus tendres soins.

L'hiver fut long, bien long. Le chartreux eut parfois des heures de douloureuse impatience. Il comptait les jours comme les compte un collégien pendant les derniers mois qui précèdent les vacances. La nuit, il ne dormait pas toujours et songeait à son rosier, escomptant par avance les douces joies de la réunion.

Pas un instant, il n'eut l'idée que l'arbuste pouvait mourir. N'étaient-ils pas liés désormais l'un à l'autre, comme deux êtres vivant une vie commune et marchant au même but. Ils allaient côte à côte, souffrant les mêmes peines, ayant les mêmes espérances, éprouvant les mêmes impressions.

Pourtant, à la saison nouvelle, le rosier eut beaucoup de peine à sortir de sa torpeur. Il semblait vouloir continuer son long sommeil. Ses tiges ne se dressaient pas fièrement comme l'année précédente. Sa sève n'avait pas de force. Il semblait épuisé, raidi, rabougri,

Le chartreux s'inquiéta. La souffrance du rosier lui causait un réelle souffrance. Son appétit diminuait, une sorte de fièvre lui minait la santé, il avait des accès de toux comme un poitrinaire. Il redoubla de soins et de précautions pour son ami. Il lui donna l'eau la plus limpide de la montagne et remua délicatement la terre tout à l'entour, afin de permettre à ses racines de pénétrer sans fatigue là où bon leur semblerait.

Ce fut inutile. Ce second hiver avait été fatal. Cependant il y eut un bouton qui grossit, se colora, s'entr'ouvrit et donna naissance à une rose. Le rosier paraissant vouloir revenir à la vie, le chartreux en subit l'influence et se reprit à vivre.

Mais un jour, en relevant un branche trop courbée vers la terre et menaçant de froisser la seule fleur de l'année, il cassa cette rose, protégée par lui avec une sorte de tendresse jalouse.

Elle tomba tristement à terre, et, sur la petite plaie de sa tige, une petite goutte de sève apparut aussitôt, semblable à la goutte de sang qui perle au doigt après une piqûre d'épingle.

CRAINTE NON JUSTIFIÉE



— Je n'ai qu'une crainte, comtesse...
— Et laquelle?
— Mourir d'une bronchite capillaire.

Dessin de J. D'AURIAN.

Paroles de SÉMIANE.

LE BON BOURGEOIS

Musique de PAUL HUCKS.









II

Modeste et faible par essence,
Il courbe devant la puissance
Son dos fait à bien des emplois.
Prêt à baiser toute pantoufle,
Il se tourne d'où le vent souffle,
Le bon bourgeois!

III

Partisan de la République,
Aux vieux préjugés il applique
Des épithètes de son choix.
Pourtant il accorde sa fille
A quelque duc de pacotille,
Le bon bourgeois!



IV

S'il a faim de littérature,
George Ohnet lui sert de pâture;
Au théâtre dictant ses lois,
Sarcey Francisque est son critique.
Il n'a pas le goût artistique,
Le bon bourgeois!

V

Près de son feu, quand la froidure
Aux pauvres fait l'heure si dure,
Il parle charité parfois.
Dehors, qu'un mendiant s'approche,
Il ferme son cœur et sa poche,
Le bon bourgeois!

VI

Un propos léger effarouche
Ses longues oreilles qu'il bouche;
Grâce à son petit air sournois,
Croyant que chacun est sa dupe,
De Justine il trousse la jupe,
Le bon bourgeois!

Le chartreux éprouva une réelle commotion. Il lui sembla que son propre sang tombait goutte à goutte. Des larmes naissant à ses yeux coulèrent lentement le long de son visage. Par un phénomène bizarre, inexplicable, il ressentit une douleur physique et tituba comme un homme frappé tout à coup à la tête. Quelque chose se brisait en lui.

Il ramassa la fleur, la regarda longtemps dans sa main; puis la cloche du monastère annonçant l'heure du retour à la prière, il l'emporta dans sa cellule, l'enveloppa dans un légère feuille de papier et fixa ce précieux sachet au moyen d'une épingle sur sa chemise de laine, sous sa lourde cuculle, ce vêtement que portaient autrefois les montagards du Dauphiné.

Et, dès ce jour, commença pour le chartreux une maladie de langueur qui s'aggrava rapidement.

L'année précédente, cette fleur brisée eût été remplacée par dix autres; mais, cette année, le rosier se mourait, tué par le climat meurtier de ces hautes régions. Cette rose avait été son chant du cygne.

Il avait réuni toute sa sève, toute sa vigueur, toutes ses forces pour sourire une dernière fois à la vie et jeter un dernier regard à son ami.

Et le chartreux lui-même avait brisé la rose! Comme s'il n'eût attendu que cela, dès le lendemain, le rosier se courba davantage, et, de jour en jour, ses feuilles se flétrirent, ses tiges se desséchèrent les unes après les autres.

En même temps, sans éprouver autre chose qu'une grande lassitude, une sorte de faiblesse générale, un découragement profond, le chartreux voyait ses forces décliner rapidement.

Lui, si robuste, si droit, dont la vie monastique n'avait jamais altéré l'appétit, il s'affaissait comme un vieillard et mangeait à peine autant qu'un enfant.

Il devenait d'une nervosité extrême et tremblait à chaque appel de la cloche, comme un coupable mandé devant ses juges. Il oubliait d'obéir à la règle sévère de son ordre. Le temps qu'il devait consacrer à un travail manuel, il le passait immobile dans son jardinet, suivant, avec un sorte d'angoisse bien marquée sur son visage, l'agonie de son ami.

Le jour où il n'y eut plus d'espoir, lorsque le rosier fut mort, le chartreux se sentit si faible qu'il ne put se rendre à la chapelle. Il demanda humblement au père général qui vint le visiter dans sa cellule, le pardon de ses péchés et la faveur des prières *in extremis*, dites par la communauté à son intention.

Aussitôt, les religieux se rassemblèrent à l'église afin d'appeler la miséricorde de Dieu sur le mourant, pendant que deux chartreux, agenouillés près de son lit, récitaient l'office des morts auquel l'ancien officier eut encore la force de répondre.

Dans cette cellule, son seul domaine depuis sept ans, où il se mourait, rien ne trahissait les causes d'une fin si prématurée pour tous.

L'ordre, le calme et la paix semblaient y régner en maîtres.

A côté du lit se trouvait l'oratoire composé d'une stalle et d'un prie-Dieu où le chartreux avait récité la plus grande partie de ses offices, aux jours fériaux, en suivant toutes les cérémonies usitées au chœur, tantôt debout, agenouillé ou incliné, tantôt nu-tête ou couvert du capuce.

Car, à certaines heures, tout le monastère se change en une immense église, et les moines, bien que séparés les uns des autres, font monter en même temps vers le ciel leurs louanges et leurs prières.

Dans l'embrasure de la fenêtre se trouvait une petite table de forme particulière, servant à prendre les repas; et, du lit, on pouvait voir le modeste cabinet de travail, grand tout au plus de trois ou quatre mètres carrés, garni d'une table, d'un pupitre en bois blanc et de quelques rayons contenant des livres de piété qui restent à demeure, et des livres d'étude pris à la bibliothèque voisine.

Comme les moines terminaient leur psaume, le moribond se dressa sur son lit. Il leva ses mains jointes vers le ciel, pour implorer la miséricorde divine, puis, prenant sous sa cuculle le papier qui renfermait sa rose sauvage desséchée, il le porta à ses lèvres, et regardant ses frères, les deux chartreux toujours agenouillés, dans un dernier soupir, il murmura le mot de pardon.

Et il expira!

L'homme, le soldat avait vaincu sa passion pour une femme. Le chartreux mourait d'amour pour une fleur!

Théodore CAHU.

Raymonde

... Mais, au fait, vous vous rappelez sans doute cette petite Raymonde, que m'avaient donnée pour compagne les basards d'un bal masqué de ce dernier hiver?

Oh! la délicieuse petite commère! Et combien me fut adorable et précieux le temps que je passai près d'elle! Non qu'elle eût de ces grands élans de passion auxquels nos cœurs trébuchent, ou bien encore qu'elle fût spirituelle et gueuse, avec cette pointe de vice qui fait l'ordinaire condiment des amours sans avenir. Mais, d'abord, parce que je l'aimais, et je n'éprouve véritablement aucune gêne à vous en faire l'aveu.

Elle était digne au reste d'être aimée, pour l'ingénuité de son amour, la spontanéité si touchante de ses tendresses et la sensibilité presque enfantine qui, entre deux sourires, faisait monter à ses yeux les larmes de la compassion. Or, c'est bien le charme le plus puissant auquel mon cœur s'ouvre et se laisse conquérir.

Et cependant, ce n'est pas là surtout ce qui me retient près d'elle; mais bien plutôt qu'elle fut un délicieux sujet d'étude. Car elle était exquisement femme, de tout son fruste esprit comme de sa gracieuse et frêle personne, en ses moindres propos comme en ses gestes les plus menus! alerte, vive, insaisissable, toujours à l'éveil d'une impression nouvelle, et sa pensée, d'une subtile inconstance, allant et venant d'un objet à l'autre, comme un insecte bourdonnant, jamais fixé, explore une à une les fleurs d'un parterre. Raymonde sentait vivement et pensait peu ou point. Il semblait que la réalité n'eût en elle laissé nulle empreinte et qu'elle n'en dût laisser jamais; car tant de sensations, et de si fugitives, l'assaillaient coup sur coup qu'elle n'en pouvait retenir aucune pour en tirer enseignement : et toutes la traversaient comme des hôtes de passage. Mais le reflet de chacune apparaissait à son visage mobile et changeant, et par là, cette petite tête folle offrait dans le même temps les contrastes les plus divers : attendrie et joyeuse tour à tour, inquiète et attentive, ou bien amusée d'un rien, et, le plus souvent, ravie et surprise, comme un enfant qui s'ouvre à la vie et s'étonne de la nouveauté des choses.

Ainsi mille mouvements agitaient cet être aimant et fragile, qu'un destin supérieur semblait avoir préservé de la rude expérience et dont le cœur et l'esprit, demeurés sur les confins de l'extrême jeunesse, dispensaient les trésors d'une féminité instinctive et charmante.

Nombreuses, vous le pensez bien, furent les incursions que je fis dans ce cœur, dans cet esprit; une ardente curiosité m'y poussait, j'y trouvais un plaisir délicat et rare. Nombreux sont aussi les souvenirs que j'en ai gardés; et, maintenant que la vie nous a séparés, brutalement, sans raison, avec cet arbitraire qui déconcerte les plus indifférents comme aussi les plus sages, c'est la peine secrète dont se nourrit mon cœur.

Mais il en est un, entre tous, qui me revient sans cesse, peut-être pour le froissement que j'en éprouve encore, peut-être pour ce que Raymonde y apparaît au naturel, en pleine et vive lumière. Et bien qu'il m'ait toujours semblé quelque peu vain de prétendre, en cet ordre d'idées surtout, si intimes et si personnelles, intéresser à des sensations qu'ils n'éprouvèrent point ceux qui vous écoutent — comme un fastidieux dilettante s'obstinant à vous fredonner l'opéra qu'il vient d'entendre — je vous le rappellerai, si vous le voulez bien.

C'était aux derniers jours de septembre; nous étions alors en Touraine, et comme nous revenions un soir d'une course dans la campagne, voici qu'au sortir d'un chemin creux, en tunnel sous le feuillage et déjà noyé d'ombre, Raymonde s'échappa de mon bras, s'élança, puis, s'arrêtant devant l'horizon, me cria de sa voix claire et joyeuse :

— Oh! Henri, regarde donc. Que c'est beau! que c'est beau!

Et, en effet, toute la magie d'un crépuscule d'automne se déployait au ciel. Ce n'était pas l'étincelante fournaise, la forge vulgaire, l'ordinaire palais de feu des couchants d'été, avec leurs rougeoiments, leurs incandescences et leurs tonalités aveuglantes; c'était, dans une harmonie ineffable de demi-teintes et de tons dégradés, roses tendres et verts pâles, jaunes éteints et violets noyés d'eau, comme une merveilleuse aquarelle japonaise, comme une grève mystérieuse et lointaine s'étendant au bord de l'Infini.

Nous nous assîmes sur le talus de la route. L'heure nous paraissait enchantée : les bruits du jour se taisaient, ceux de la nuit s'élevaient dans la mélancolie du soir. C'était, à nos pieds, le bruissement d'une eau courante invisible parmi les herbes; plus loin, la plainte flûtée du crapaud partant en chasse; plus loin encore, l'appel sinistre du hibou; enfin, tout au fond de la campagne, un son de cloche doux et grave, montant au ciel. Nous restions silencieux, étrangement troublés par tant de calme et de solitude, déjà surpris par cette majesté sublime des couchants, dont s'émeuvent les cœurs les plus simples.

Puis de nobles tristesses s'élevèrent en moi : la vanité des efforts humains à vouloir conquérir le ciel, la misère de notre orgueilleuse pensée devant ce cours éternel des choses, et comme un besoin de m'humilier saintement, religieusement devant la nature souveraine, évocatrice d'infini.

— Combien d'hommes, pensais-je, depuis mille et mille ans que le soleil se lève, que la mer bat aux grèves, ont passé qui, se sachant éphémères, ont rêvé comme moi tristement devant cette immuable harmonie! Combien de fiers esprits, que leur génie faisait traiter à l'égal des dieux, se sont élancés pour violer le sanctuaire, pour dérober son secret à l'inexorable nature! Oui, combien de rêves éperdus! Combien de rudes assauts livrés aux barrières du ciel!...

Mais un bruit s'éleva du fond la plaine qui me délia de ces pensées. Là-bas, tout au loin, sur le flanc des coteaux, un train passait à toute vapeur, déchirant l'air, avec un fracas qui semblait le rugissement de la matière asservie et domptée. Et mon rêve le suivit. L'idée me vint des départs, des voyages lointains; celle aussi des séparations où le cœur se brise, quand deux êtres qui s'aiment sont brusquement arrachés l'un à l'autre; et, était-ce pressentiment, par là, je revins à Raymonde.

— Que deviendra, pensais-je, cet être insouciant et frêle, quand la vie nous aura désunis? Quels seront ses destins? Bienveillants ou cruels? La meute des misères humaines le pourchassera-t-elle? Sera-t-il tremblant et sans défense, jeté en curée à toutes les bêtes hurlantes de la vie? Ou bien, préservé par sa faiblesse même, guidé par quelque mystérieux instinct, poursuivra-t-il sa course à travers le monde, sans rien connaître, souriant à ses illusions, jeune jusqu'à la mort?

Une tristesse indicible me serra le cœur. Je regardai Raymonde : ses yeux, suivant à l'horizon la forme changeante des nuages, paraissaient perdus dans l'infini du rêve. C'était une des rares fois où je la voyais méditative, et je la trouvais adorable ainsi. Je la contemplai longuement : je sentis frémir son bras contre ma poitrine, et je crus voir passer sur son visage le reflet de mes propres pensées. Alors me penchant sur elle, avide de surprendre à ses lèvres un cri de tristesse ou d'amour :

— A quoi pensez-vous, lui demandai-je, petite Raymonde?

— Je songeais, dit-elle, sans sourire, en me montrant le ciel, que je voudrais bien avoir une robe comme ça.

Et je ne saurais vous dire la pitié qu'elle m'inspira!

Émile COMBES.

TROMPÉ PAR UN AMI

Dans l'escalier des Barbichard, je m'effaçai pour laisser passer Frédéric R... qui descendait, tout penaud, la tête basse. Sur le palier, et penché sur la rampe, Barbichard hurlait avec une rage folle :

— C'est ignoble, entends-tu? Absolument ignoble! Ce n'est pas de ta part que j'aurais cru ça?

M'ayant enfin suivi dans l'antichambre, il laissa échapper cette réflexion amère :

— Voilà comment on est toujours trompé par les amis.

Notre entrée dans le petit salon prit au dépourvu Mme Barbichard, brunette appétissante, qui se cachait la figure dans son mouchoir, et qui dit en pleurant :

— Je suis une honnête femme!

Ce à quoi Barbichard, noble et majestueux, ne répondit qu'en lui désignant, d'un geste théâtral, la porte de la chambre à coucher, qu'il tenait grande ouverte.

Dès que nous fûmes seuls, il se laissa tomber sur un canapé et me parla ainsi :

***

J'ai eu la bêtise de me marier, à quarante ans passés, malgré ma répugnance. Je n'aime point la femme; je n'ai jamais pu la comprendre. Mais je risquais de perdre un héritage, en refusant sans motif d'épouser Delphine.

Connaissant mon tempérament, et sachant bien quel supplice de chaque jour... et surtout de chaque nuit!... serait pour moi le mariage, je préférais encore garder

ma liberté et perdre une fortune. Oh! combien j'étais sage!

C'est alors qu'intervint cet infernal ami qui devait me tromper.

Frédéric, qui atteignait la trentaine, ne pensait qu'aux femmes, qu'il choyait, dorlotait, traitait en enfants adorés. Sa patience avec elles m'impatientait souvent. J'en avais mal aux nerfs.

Il me persuada qu'il était ridicule de renoncer de gaieté de cœur à un bel héritage, lorsqu'un simple petit *oui* pouvait me l'assurer. Il me jura que, dès les premières semaines de mon mariage, il séduirait ma femme; que mon unique corvée consisterait à me montrer — fût-ce pendant une seule nuit — m...ari un peu passable; que je ne tarderais pas à être déchargé de ce fardeau pénible; que lui, Frédéric, se faisait fort de satisfaire, de promener et d'amuser Madame, voire même de... supporter toutes ses mauvaises humeurs.

Ce fut sur cette assurance, — absolument formelle, que je me mariai. Et je jouai mon rôle avec la résignation d'un acteur paresseux, que console la pensée de n'avoir à paraître en scène que pendant un seul acte.

Hélas! la comédie n'est pas encore finie. J'ai dû, au pied levé, remplacer Frédéric, qui, le jour de ma noce, s'était amouraché de sa voisine de table. Il vit avec elle depuis cette époque.

Pendant deux... trois... quatre ans, j'ai eu une patience d'ange. Le misérable ne cessait de me leurrer par ses belles promesses. Sa liaison, disait-il, ne devait pas durer. Encore deux ou trois mois, et tout serait fini.

Aujourd'hui enfin, — à la suite d'une lettre *très à cheval* que je lui ai écrite, — il m'annonçait sa visite.

Aussitôt je trouve un prétexte pour faire mettre à Delphine son plus joli peignoir. Je lui demande de nous recevoir et de nous faire le thé dans son boudoir rose pâle aux pénétrants parfums. Puis, courant à la poste, je m'envoie à moi-même un télégramme urgent.

Frédéric arrive. J'ai soin, pour l'exciter, d'embrasser tendrement et à plusieurs reprises cette bécasse de Delphine, qui a l'air étonné. Après quoi, je m'éclipse.

Deux heures plus tard, pénétrant furtivement dans le vestibule, par l'escalier de service, je me glisse dans une chambre attenante au boudoir. Et, par des petits trous que j'avais pratiqués, j'y plonge avidement mes regards impatients.

Mort et malédiction! Le sang me monte aux yeux, et la colère m'étrangle!

Très calmement assis à trois pas l'un de l'autre, ma femme et Frédéric... me trompant indignement, restaient imperturbables! On eût dit deux monarques qui, dans une entrevue, échangent sans nul entrain quelques paroles officielles.

Si j'avais eu une arme, revolver ou poignard, peut-être aurais-je tué Frédéric... J'étais fou!

Je me suis contenté de le mettre à la porte.

NÉCHAO.

UN TENDRE

(*Suite.*)

Et il gagna la fenêtre où il colla son front, regarda la rue; puis, en se retournant, il vit que Jeanne s'était assise à sa petite table et lisait des lettres, prête à y répondre sans plus s'occuper de lui. Discret, il prit son chapeau, ses gants, s'approcha d'elle :

— Tiens, je te laisse, je ne veux pas te déranger.

Elle eut une petite moue gracieuse, ses lettres à la main.

— Mais je vais sortir aussi.

Et tout de suite, inexplicablement changée, elle ajouta :

— Tu vas voir si je suis bonne. Où veux-tu que je te retrouve? Au *Louvre*, dans une heure, c'est dit? Maintenant sauve-toi!

Elle arriva, vers trois heures. Il y avait déjà une demi-heure qu'il l'attendait, un peu inquiet, au milieu de la foule qui défilait devant lui et où elle n'était pas. Il la vit descendre de voiture élégante et jolie dans sa robe clair d'été, et s'avancer très vite. Alors, il se sentit si heureux, comprenant qu'elle se donnait, qu'elle acceptait la folie d'être à lui, que son cœur battit à grands coups, et qu'il ne put rien dire. Ils traversèrent le magasin et sortirent par une autre porte.

— Nous allons d'abord chez ma couturière, fit-elle.

Il la suivait sans répondre; elle tourna la tête vers lui, prévenante :

— Je ne t'ai pas fait trop attendre?

Furtivement, il lui prit la main, ne trouvant que ce geste simple pour la remercier, pour lui exprimer qu'il était content. Elle dut le gronder presque :

— Veux-tu bien te tenir!

Ils montèrent dans la victoria. Maintenant tout près d'elle, il la regardait avec des yeux d'amour, des yeux d'extase. Elle sentait ce regard, en devinait l'expression de tendresse et sa figure était heureuse. Ainsi c'était fait, elle allait être à lui; tout à l'heure, elle serait sa maîtresse, quitte à retrouver les mêmes angoisses, quitte à souffrir encore s'il allait ne plus l'aimer ensuite... A ce moment, à son oreille, Clairain, très bas, disait :

— Tu es bonne, je t'aime!

Elle lui sourit de cet air exquisement songeur qu'elle avait parfois. Et ils ne parlèrent plus, dans un silence qui était très doux. Ils étaient dans l'avenue de l'Opéra, dans le soleil. Jeanne ouvrit son ombrelle. Mais un mouvement brusque la secoua toute, et sa figure changea, pâlit. Dans une voiture qui dépassait la sienne, ces yeux clairs qui venaient de la fixer, cette tête blonde dont elle avait eu la rapide vision, ce petit homme dont le chapeau de paille se perdait déjà au milieu des attelages, c'était Forge, toujours Forge qu'elle rencontrait sur sa route, partout, qui se rappelait à elle, au moment précis où elle tentait de lui échapper, de l'oublier, d'en aimer un autre, c'était Forge qu'elle retrouvait à chaque pas, comme si, sûr de sa force, de sa puissance sur elle, il la défiait de se guérir... Elle ferma son ombrelle nerveusement, et malgré ses efforts, elle parut si troublée que Clairain comprit qu'une lutte était en elle. Il n'avait rien vu, il demanda :

— Qu'est-ce que tu as? Tu as quelque chose.

Elle se ressaisit, comme on se réveille, et elle dit vivement :

— Non, rien, rien du tout

Il n'insista pas, sans comprendre, et dans le silence retombé, maintenant passait une gêne. Jeanne ne souriait plus, un pli sec tirait ses lèvres, et sa figure assombrie était presque dure. Tout d'un coup, elle prit un parti :

— Nous n'irons pas chez ma couturière. Elle peut attendre.

Clairain crut qu'elle lui revenait, qu'il la reprenait, et il lui toucha le bras, doucement.

— Alors, renvoie la voiture?

Il avait l'air suppliant et câlin, attendant qu'elle dît oui. Mais Jeanne le regarda étonnée, déjà loin de lui, et ses yeux étaient si froids que son espoir tomba.

Au cocher, elle dit simplement :

— Nous rentrons!

V

— C'est le télégraphe, dit Mélanie.

Il prit le petit bleu, déchira et lut :

« Cher ami,

« Je pars à Meulan pour me reposer quelques jours. J'emmène mon petit cousin qui est en vacances. Rosel vient aussi. Veux-tu être des nôtres? Nous prenons le train demain matin.

« JEANNE. »

Aussitôt, il courut chez elle, la trouva en peignoir, agenouillée au milieu de manuscrits, de livres, de papiers, où ses mains plongeaient. Il y en avait sur les tables, sur les chaises et jusque sur le piano, en grosses liasses qu'elle prenait à mesure pour en remplir une valise ouverte devant elle; et c'était partout le désordre d'un départ hâtif, un désordre qui bouleversait le salon dans le demi-jour et la fraîcheur douce qu'entretenaient les persiennes closes. Quand il entra, Jeanne cherchait un feuillet égaré, et sa main impatiente frappait le plancher. Elle lui cria :

— Tiens, c'est toi! Aide-moi donc, il me manque la page 4, cherche un peu la page 4.

Il s'assit près d'elle, sur le parquet, plongea les mains à son tour dans le pêle-mêle des papiers. Toutes les portes bâillaient, ouvrant des perspectives de pièces, des fuites de cloisons et de meubles clairs. La femme de chambre allait et venait.

— Est-ce que Mademoiselle emporte sa robe beige?

Jeanne, qui ne trouvait pas son feuillet, la renvoya, bourrue :

— Laissez-moi tranquille! nous verrons ça tout à l'heure.

Et elle rudoya aussi Clairain :

— Non, laisse, tu ne sais pas, tu déranges tout.

Elle finit par découvrir la page à l'endroit même où elle était assise, et tout de suite, sa bonne humeur lui revint :

— Tu comprends, nous donnons ce soir la dernière. Je ne suis pas de la pièce qui suit et j'en profite pour filer... Hein? suis-je gentille d'avoir pensé à toi?

Il objecta :

— Mais je ne connais personne là-bas. Ça semblera drôle.

Sans répondre, elle lui tendit un paquet ficelé.

— Sur la chaise, à côté de toi.

Et tout d'un coup, en le regardant :

— Bête! tous les ans j'emmène des camarades, comme ça, en garçon.

Ils se rapprochaient, leurs mains se frôlaient, mais Jeanne restait sérieuse, et pendant qu'il la regardait avec des envies de jeux, des désirs d'enfantillage, elle, toute à ses préparatifs, remuait des liasses, cherchait dans le tas des feuilles éparses.

— Hein! y en a-t-il? s'écriait-elle. Tout ça des rôles, mon cher. Tu comprends, je prépare une tournée pour la fin de la saison, il faut que je relise tout ça... Mais y en a-t-il? Y en a-t-il?

Elle était dans une fièvre de travail qui la faisait sans sexe, toute pâle, l'œil vif, les mains actives. Elle commandait :

— Tiens, tu me feras penser à emporter ça. Mets ça de côté, et ça. Allons, remue-toi!

Et Clairain la regardait, muet, heureux de cette décision prise, heureux de partir, sentant qu'il l'aurait plus près de lui, toute à lui, là-bas, à la campagne, loin des influences qui la lui disputaient, loin du public, loin de Forge, loin de tout.

Elle demanda :

— Tu sais ramer? Nous ferons du canot, tu verras, j'ai tout un bras de Seine qui passe devant la propriété, c'est comme s'il était à moi.

Il fut convenu qu'ils se rejoindraient le lendemain matin à la gare Saint-Lazare pour le train de neuf heures et demie. Ils furent tous en avance. Clairain, à neuf heures, les trouva déjà arrivés, occupés à peser le petit cousin sur une bascule automatique. Jeanne était toute gaie, riant très fort parmi les voyageurs matinaux qui la reconnaissaient et la regardaient.

— A ton tour, dit-elle à Clairain. Monte là-dessus.

Et quand l'aiguille eut marqué son poids, elle se récria, étonnée qu'il ne pesât pas plus que le petit cousin. Amusée, elle le plaisantait, pendant qu'il restait très sérieux, un peu gêné par cette expansion au milieu des gens.

— Est-il gosse! Un paquet de plumes!... Faudra manger de la soupe, tu sais!

Puis, brusquement, elle pénétra dans la salle d'attente, très libre, devenue une grande gamine, allégée de to/.te contrainte, ressentant dans les membres un besoin de courir, de s'agiter, déjà grisée à l'idée de revoir son n.'d de verdure, au soleil, sa jolie maison, ses arbres, ses pelouses, et le bras de Seine qui coulait tout au bord, avec un ruissellement de petites vagues, un bruit clair, sa chanson fraîche et amie d'eau qui berce... Elle voulut parler au chef de gare qu'elle connaissait, et un employé la guida sur le quai, où elle marcha, très grande, étourdie de gaieté, maniérée dans sa robe de flanelle blanche à raies bleues, avec son petit chapeau de paille posé en

garçon. A chaque pas, ses souliers jaunes découvraient l'attache fine des jambes et elle tournait sa frimousse aux yeux rieurs, faisaient une moue très drôle. Rosel, derrière, habillé de clair, le ventre proéminent, la grondait dans sa moustache parce qu'elle se faisait remarquer. Il ne se déridait plus depuis leur escapade et semblait un gros papa, suivi de Clairain tout blond, et du petit cousin, en collégien, très sage, que ses mains solides et rouges embarrassaient un peu.

Ils eurent un compartiment spécial que le chef de gare empressé leur réserva. Jeanne taquinait Rosel qu'elle accusait de poser, avec sa mine grave. La vérité est qu'ayant deviné leur manège d'amoureux, il était un peu jaloux sans l'avouer. D'ailleurs, toute à sa gaieté bruyante, elle ne parut pas comprendre, et elle s'assit à côté de Clairain, ayant besoin de secouer quelqu'un.

— Et toi, tu n'as pas l'air de t'amuser non plus?

Il y avait une expression de gratitude dans le sourire très doux qui entr'ouvrit ses lèvres.

— Mais si, au contraire, je suis très content.

Le train partit. Sur le quai, le chef, encore, saluait de sa casquette. Jeanne, à la portière, le remercia, et elle resta là, la tête dehors durant le premier quart d'heure, à regarder galoper le paysage et courir les fils télégraphiques qui semblaient s'enfiler sans cesse dans les poteaux, plantés sur le sol comme de grandes aiguilles. Elle était reprise par ses instincts de fille simple, aimant les champs, la campagne sereine, et elle avait des exclamations attendries pour un petit arbuste en fleurs, une maison bizarrement peinte, un enclos coquet, un clair ruisseau, de petites choses qui la ravissaient, la faisaient s'écrier :

— Est-ce joli, mon Dieu, est-ce joli!

Aux stations, tout à fait lancée, elle eut des remarques d'un tranquille comique pour une tête ahurie de voyageur entrevue un instant, pour une hâte de femme essoufflée semant en route ses paquets; et cela était si irrésistible, qu'elle-même en pouffait dans son mouchoir, étranglée de rire.

Clairain, par-dessus son épaule, regardait et riait aussi, discrètement. Sa main touchait sa main, que par instants, furtivement, il serrait, et ce bref contact disait toute sa fougue, son ardent désir de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui, bien fort, longtemps. Cela calmait un peu la gaieté nerveuse de Jeanne, cette caresse constante d'amour qui l'enveloppait; et de sentir cette haleine qui lui chauffait la nuque, elle était toute chatouillée de frissons. Un moment, il ne put résister à l'envie d'effleurer cette nuque tentante, et ses lèvres, vite, y glissèrent, pendant qu'il murmurait très bas :

— M'aimes-tu, dis?

Alors, pour donner le change aux autres et aussi par contenance, elle répéta :

— Est-ce joli, mon Dieu, est-ce joli!

Dans un coin, le petit cousin très sérieux, les mains sur les genoux, les regardait. Jeanne se retourna et prise d'une tendresse subite, l'embrassa ;

— Tu es sage, toi!

Elle regardait Clairain avec un air qui disait :

— C'est toi que j'embrasse.

(A suivre.) *Louis de ROBERT.*

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Fête nationale du 14 juillet

A l'occasion de la Fête Nationale du 14 Juillet, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés du 8 au 17 juillet inclus seront tous valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 19 Juillet.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 29. Edition de Paris : 5 centimes. 22 JUILLET 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
{ Départements . 16 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr 5	2 fr. 50
Six mois......... .	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

EN RENTRANT DE LA FÊTE NATIONALE, par PAUL ACKER



EN RENTRANT DE LA FÊTE NATIONALE

Comme deux heures du matin sonnaient, M. de Graffin estima convenable de quitter le bal populaire, où, depuis bientôt trois cents minutes, il esquissait, sur le sol caillouteux et sous des tilleuls très âgés, mais verts encore, des pas variés et élégants, et ébauchait, en compagnie de calicots et de modistes, des figures compliquées de quadrilles exotiques. Pas même le sourire déçu d'une presque vierge couturière, brune et grasse, ne le retint.

Dans les rues, les derniers lampions agonisaient, et la bougie mourante, qu'ils protégeaient de leur enveloppe de papier, semblait râler, avec des tremblotements honteux de lumière. De rares drapeaux pendaient à de rares fenêtres, comme des haillons mélancoliques et tristes. Des groupes avinés passaient, en hoquetant la *Marseillaise*, dans les ruelles, où ne clignotait nul bec de gaz; le long des murs, ou dans le creux des portes, des ombres s'embrassaient, sans rapidité.

M. de Graffin, tandis qu'il allait, se remémora les plaisirs de la journée : le matin, sur le mail bigarré d'oriflammes, accompagné de 1,571 camarades, il avait défilé, devant la foule en délire et sous le soleil déjà ardent. Puis il s'était baladé de brasserie en brasserie, de mât de cocagne en mât de cocagne; il avait même sacrifié à Vénus dans un sanctuaire où le portail s'adornait d'un numéro aux proportions vraiment excessives. Ensuite, à cinq heures, dans une salle du quartier, décorée de mousses, de feuillages, de banderoles, et de primitives peintures, il avait goûté au plantureux repas que la patrie, en ce jour béni, offre à ses défenseurs (bœuf, haricot, cigare à 0 fr. 05). Il sentit que ces joies l'avaient fatigué et ennuyé : il bâilla, et devant ses yeux que frôlait le sommeil, passa, pleine d'attraits, la vision de son petit lit de fer.

Comme son muet soliloque s'achevait, il se trouva dans la caserne. Un silence profond régnait. Au ciel gris, les étoiles accrochaient des points de simili-or; sous une brise très douce, les feuilles des arbres se balançaient; la lune laissait traîner sur la cour une lueur longue et pâle. Dans le fond, les bâtiments se dressaient, gigantesques. M. de Graffin dégrafa son ceinturon, déboutonna les derniers boutons de sa tunique et entra dans la partie de logement où demeurait sa compagnie...

Il s'arrêta suffoqué. Une odeur étrange emplissait les couloirs. Elle était faite de l'âcreté des poitrines en sueur, du fumet épais des pieds mal lavés, de la tiédeur nauséabonde des chambrées endormies; il s'y ajoutait un relent de renfermé, et de moisi et de fermenté; il s'y mêlait encore bien d'autres choses. L'air était lourd et chaud. M. de Graffin plissa le nez au point de lui donner soudain une tournure judaïque. Il prit son mouchoir où quelques gouttes de corylopsis jadis étaient tombées, et l'appuya violemment sur ses narines. Et il attendit ainsi quelques instants pour s'habituer.

Mais jusqu'à ce qu'une habitude soit assez habitude pour se changer en une seconde nature, il faut des jours et des semaines et des mois et des années, et que beaucoup d'eau ait coulé sous le pont des Arts.

M. de Graffin éprouva la vérité de cette proposition, et, désespérant de jamais s'accoutumer à ce parfum, il monta quelques marches.

Douloureux calvaire! A mesure qu'il montait, l'odeur devenait plus forte et plus pressante, et l'air plus tiède et plus étouffant. Il remit son mouchoir dans sa poche, alluma un long cigare noir qui venait d'Allemagne. Dans l'obscurité, la fumée gribouillait des choses grises.

Enfin il atteignit la chambrée. Il poussa la porte, puis recula.

Il semblait que, par la porte ouverte, l'odeur se précipitait au dehors, furieusement, et qu'elle entourait, pressait, bloquait M. de Graffin, puis se ruait, rageuse et folle, dans l'escalier. Il tira de son cigare une bouffée nuageuse et entra.

C'était, dans la dernière ombre de la nuit, une musique de ronflements fatigués; sous les couvertures, des formes étalées dans le creux du matelas, se dessinaient; aux murs, les paquetages dressés sur les planches, accrochaient de larges placards noirs.

La même puanteur s'exhalait.

Accoudé au bas-flanc, M. de Graffin écoutait et regardait et fumait. Un moment, il balança le pied, machinalement; la cruche, heurtée, tomba, et, silencieuse, sur le plancher l'eau se répandit avec paresse. Personne ne se réveilla. M. de Graffin se dirigea vers son lit.

Tout à coup, il trébucha et laissa tomber son cigare. Un grognement sourd monta jusqu'à lui. Étendu à terre et complètement habillé, guêtré, en gants blancs, coiffé encore de son képi pompon et paré de son épée-baïonnette, un homme dormait. L'eau de la cruche versée commençait à glisser sous ses jambes. M. de Graffin se pencha, le secoua. L'homme continuait à dormir. Alors, du pied, il poussa un peu le corps, afin de passer, et son lit le reçut...

L'aube était venue et blanchissait les fenêtres et les murs et les lits. Déjà des coqs, tout près, cokorikotaient, et, au loin, des chiens jetaient des aboiements prolongés. Sur les planches, l'homme dormait toujours, et sa respiration, lourde et pénible, accusait des liquides nombreux et peu digérés. M. de Graffin sommeillait.

Soudain, comme le jour grandissait, la porte claqua, et, violemment ouverte, cogna le bas-flanc, revint, se referma, se rouvrit, et deux hommes, la tunique défaite, le képi en arrière, le ceinturon à la main, entrèrent. Avec un ensemble parfait, ils s'exclamèrent d'une voix éraillée :

« Ben quoi, ben quoi, le classe, on roupille ici? » Dans les lits, il y eut des soupirs des grognements sourds, des jurons balbutiés.

Les deux hommes jetèrent leur épée-baïonnette sur le plancher, et reprirent, en frappant sur la table :

« Ben quoi, ben quoi, la classe. Y a plus d'amour. » Cette fois, ce fut un concert de cris et d'insultes. M. de Graffin se réveilla.

Alors un rire éclatant jaillit des lèvres des nouveaux venus.

« C'est pas qu'vous allez roupiller, un lendemain de Quatorze Juillet. J'veux pas qu'on roupille; pas vrai, Antoine? »

Et il allongea une tape à son camarade. Antoine acquiesça.

« Alors, à la bascule. »

Et brusquement, le lit du cabo fut renversé; pris entre les planches et le matelas, le pauvre, à peine réveillé, montra le poing, hurla, et ses jambes, qui cherchaient un point d'appui, gambillèrent dans le vide. Comme il hurlait, un second lit versa, puis un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième. Ce fut un écroulement compliqué de traversins, de planches et draps, d'où, hagardes, colères, des têtes émergeaient.

« Bon quoi, ben quoi, la classe, y a plus d'amour. »

Comme ils allaient chavirer le lit d'un bleu, le bleu atteignit un bâton et se défendit. La rigolade devint une bataille.

« De quoi, s'exclama l'ancien, stupéfait de tant d'audace, on s'rebiffe contre un homme de la classe. »

Et sautant sur le récalcitrant, Antoine et son ami le bourrèrent de coups de poing. M. de Graffin, très intéressé, alluma une cigarette. Perdu parmi sa couche effondrée, le cabo gigotait toujours.

« D'abord, tous les bleus, cria Antoine qui soufflait un moment, on va leur z'y faire leur affaire. »

M. de Graffin trouva cette parole de mauvais goût, et regarda les coups pleuvoir sur la première victime, en songeant que tout à l'heure il en recevrait peut-être de semblables. La fumée de sa cigarette montait moins rapide et moins légère. Béatement, les anciens contemplaient l'immolation. Est-il, pour un ancien, plus doux spectacle que la douleur d'un bleu?

Antoine, parfois, s'arrêtait et, se frappant la poitrine, s'écriait avec une comique conviction :

« Bon Dieu! un bleu, un bleu d'un an, qui veut cogner la classe! »

Quand il avait dit ces mots, une rage nouvelle alors le prenait. Ils passèrent tout de même à un second bleu, bien taillé, qui les reçut à coups de soulier.

Tous les hommes étaient réveillés ; des rires et des jurons s'entremêlaient. Quelques-uns grognaient, en refaisant leurs lits. Le cabo, enfin, sortit des ruines de son *home*, voulant s'interposer. Il fut mal accueilli, proféra des menaces de consigne, de sale motif, de rabiot : on le pria de se taire. Il était faible, craignait des horions, et, pour tout arranger sans souffrir lui-même, il descendit chez le sergent de semaine.

Il pouvait être quatre heures : à flots, par la fenêtre ouverte, la lumière se répandait. Dans le ciel très bleu, des nuages dentelés serpentaient ; un rayon de soleil coquetait avec les gamelles pendues au mur. Tout le monde se battait. Les traversins volaient, chambardant les paquetages, s'attardant sur la planche à pain, dont ils époussetaient la poussière. Les lits écroulés mêlaient fraternellement leurs draps sales. Silencieusement, M. de Graffin avait revêtu son complet de treillis et promenait, dans la cour, son envie de sommeil, faute de la contenter.

Quand, une heure plus tard, le réveil sonnant, il remonta dans la chambrée, brisés et engourdis, les hommes tâchaient à se tenir éveillés, et s'étaient des bâillements et des étirements. Certains pourtant avaient disparu... Son brosseur, en quête de tabac, lui conta que le chef lui-même était venu, et avait fait emmener deux ou trois hommes en prison. Alors, seulement, le calme s'était rétabli...

Où donc est le temps, monsieur de Graffin, où votre nourrice, douce et complaisante amie d'un lignard, ornait, au jour de la fête nationale, votre béret d'un petit drapeau tricolore, comme en portent, pour la même solennité, les lourds chevaux d'omnibus? Où donc le temps, où votre tante, admiratrice des armées permanentes, pantalonnait de garance vos jambes de dix ans et vous ceinturait d'une épée d'étain? Où donc le temps où, sur un vieux piano, vous vous essayiez à tapoter la *Marseillaise?* Sur le plancher, l'eau que vous avez versée s'étend, noire et gluante. Des choses informes qu'ont rejetées des estomacs trop pleins, s'amoncellent de-ci de-là, bouquets fanés, mais odorants encore. Et cet autre parfum caresse vos narines désagréablement. Dans un coin du râtelier, votre flingot semble rigoler à la pensée que tout à l'heure il va casser vos bras, qui sont se fatigués cette nuit à entourer des tailles rondes ou maigres, et à caresser des nuques roses ou blanches. Et triste — ah! si triste! — vous regardez votre calendrier :

« Encore soixante-huit jours. Il y a tout de même du pied dans la chaussette. »

Paul ACKER.

GUIGNOL

DUOS D'AMOUR

Le marquis Gontran de VIEILLESOUCHE, 28 ans, grand, svelte, très aristocratique, physionomie fine. Il est en habit de couleur, culotte courte et bas de soie.

YVONNE, sa femme, 22 ans, blonde, frêle, très jolie et adorable de charme. Elle est vêtue d'un ravissant costume Watteau, savant travesti qui lui permet de faire remarquer décemment aussi bien sa gorge mignonne et ferme que sa délicate cheville et son pied patricien.

PAUL SOUPIÉ, comique au café-concert des Délassements-Comiques. Très prétentieux, très vulgaire et très laid. Maquillé, 35 ans.

JUSTINE, femme de chambre de la marquise.

PREMIER TABLEAU

LA MARQUISE. — LE MARQUIS

. . . .

Le Marquis. — Comment! vous voulez que j'aille seul à la redoute du cercle!... Oh! Yvonne, c'est mal ce que vous dites là!... Moi qui me faisais une fête d'être votre chevalier!...

La Marquise. — Et moi aussi je me faisais une fête de passer la soirée avec vous... Et j'ai lutté tant que j'ai pu, espérant que ma migraine se dissiperait... Mais, maintenant, je souffre plus que jamais.

Le Marquis. — Et c'est parce que vous souffrez que vous me proposez de vous quitter... de me rendre seul à cette redoute... Yvonne, c'est mal, cela...

La Marquise. — Non, ce n'est pas mal, mon ami... c'est tout simplement ne pas être trop égoïste... Ne m'avez-vous pas dit que ces soirées étaient charmantes et que vous vous y amusiez beaucoup?

Le Marquis. — Je m'y amusais... oui... autrefois... quand j'étais garçon... Mais aujourd'hui le bonheur est ici... (*Avec tendresse.*) ici auprès de toi... Et puisque tu souffres, il est à te veiller, à te dorloter... à te bercer dans mes bras... (*Il lui prend la main, la porte à ses lèvres.. Puis, les yeux quêteurs, les lèvres amollies par un sourire.*) Dites?... vous voulez bien de moi comme garde-malade?...

La Marquise, *souriante, ses beaux yeux alanguis.* — Quel Don Juan vous faites! Comme vous êtes tentateur!... (*Prenant un petit air crâne.*) Mais non! non! je ne veux pas céder... Je sens que je serais trop maussade... trop nerveuse... trop crispante...

Le Marquis. — Eh bien! Vous serez maussade... vous serez nerveuse... vous serez crispante... N'avons-nous pas un doux talisman pour guérir la nervosité?... (*Il lui prend les deux mains et veut l'attirer à ses lèvres.*)

LA MARQUISE. — Je vous en prie, Gontran... Je souffre cruellement... Et Dieu sait, pourtant, si je me suis écoutée!... Vous le voyez, j'ai fait tout mon possible... je me suis prête, tout habillée...

LE MARQUIS. — Tant mieux!... je serai ainsi votre femme de chambre... (*Câlinement.*) Laisse-moi rester près de toi, dis?... Tiens, là, à tes pieds... (*Il s'assied sur un pouf aux pieds de sa femme.*)

LA MARQUISE. — Gontran, je vous en supplie, relevez-vous... (*Avec un peu de brusquerie.*) Vous me faites mal... Vous ne comprenez pas que j'ai besoin d'être seule... (*Se ressaisissant.*) Vous le voyez, j'ai mes nerfs... je serai insupportable... Allons, mon bon ami, allez vous amuser.

LE MARQUIS. — Yvonne, vous blasphémez...

LA MARQUISE. — Blasphémer, c'est donc penser à vos plaisirs et... vous y envoyer?

LE MARQUIS. — Mes plaisirs!... Mais, sans vous, je vais être malheureux comme...

LA MARQUISE, *lui mettant sa petite main sur la bouche câlinement.* — Taisez-vous!... Plus un mot!... plus un, monsieur!... Partez... et amusez-vous tant que vous pourrez... (*Elle se lève, sonne, puis s'avance pour lui ouvrir la porte.*) Demain vous remercierez votre petite femme.

LE MARQUIS, *tendrement ironique.* — Méchante!

Elle veut ouvrir la porte, mais il se place en travers.

LE MARQUIS. — Vous êtes impitoyable!... (*Allègrement, le ton conquérant.*) Mais, au moins, avant de partir, j'emporterai un peu de votre âme... (*Il lui prend la tête à deux mains et l'embrasse sur les yeux.*)... et un peu de votre haleine... (*Il l'embrasse sur les lèvres.*)

LA MARQUISE, *faisant un léger mouvement de recul.* — — Voulez-vous bien être sage!... Si Justine vous surprenait...

LE MARQUIS, *avec une feinte mauvaise humeur.* — Justine!... Justine!... Vous aviez bien besoin de la sonner si vite!...

LA MARQUISE. — Mais, mon ami, je souffre réellement beaucoup... J'ai besoin de solitude...

LE MARQUIS, *compatissant.* — Pauvre chère âme!... (*Il lui prend la main, la presse affectueusement entre les siennes. — Après un temps, avançant enfantinement les lèvres.*) Ma petite place... mon cher nid à baisers...

Elle tend la tête, la penche à droite, découvrant un grain de beauté sur lequel le marquis pose les lèvres ; puis il sort en faisant un signe affectueux. — Justine entre, croisant le marquis sur le seuil de la porte.

LA MARQUISE. — Justine, je n'aurai pas besoin de vous ce soir... Je me déshabillerai seule... Vous pouvez vous coucher.

JUSTINE. — Je remercie madame la marquise. (*Elle sort, la marquise tire le verrou.*)

DEUXIÈME TABLEAU

LA MARQUISE — PAUL SOUPIÉ

PAUL SOUPIÉ, *sortant brusquement d'un cabinet attenant à la chambre.* — Ah ben! tu sais, je commençais à la trouver mauvaise!... Il n'a rien été crampon, ce soir!... Et ce que je me faisais des cheveux à moisir là comme une momie!...

LA MARQUISE, *sincèrement compatissante.* — Pauvre Paul!

PAUL SOUPIÉ, *avec des hochements de tête et de vulgaires gestes d'admiration.* — Ce que tu es chouette ce soir!... Mince de toilette!

LA MARQUISE. — C'est pour vous que je me suis faite belle... Et le méchant qui ne m'embrasse seulement pas!...

Distraitement il lui plaque un lourd baiser sur la bouche.

LA MARQUISE. — Encore!... Encore!... Laisse-moi te sentir!... (*Elle l'étreint à pleines lèvres dans un baiser-morsure.*)

PAUL SOUPIÉ, *avec brusquerie en se retirant.* — Ah! ne me mords donc pas!... Tu ne vas pas recommencer comme la dernière fois, hein?... J'en ai eu pour quatre jours à me guérir la lèvre... C'est que tu emportes le morceau quand tu t'y mets, toi!...

LA MARQUISE. — Oh! Paul, peux-tu me reprocher de t'aimer?

PAUL SOUPIÉ. — Ma petite, c'est pour ta gouverne... J'ai même encore quelque chose à te dire... C'est que je te défends... tu entends bien... je te défends... de venir dans ma loge sans me prévenir... Je suis bien libre de faire ce qu'il me plaît, il me semble, sans que tu viennes fourrer ton nez dans mes affaires... De la jalousie, n'en faut pas!... C'est bien entendu une fois pour toutes, n'est-ce pas?...

La marquise, boudeuse, ne répond pas.

PAUL SOUPIÉ. — Allons, bon! voilà que tu fais la tête à présent!... (*La prenant par le menton.*) Voyons, voyons, faisons tout de suite risette à son petit Po-Paul!... Vite, un petit bécot!... (*Il avance les lèvres, et sa bouche ressemble alors à un monstrueux... de poule.*)

Brusquement la marquise lui jette les bras au cou et s'acharne en des baisers sensuels.

PAUL SOUPIÉ, *se dégageant.* — Encore!... tu recommences... Ah non!... A la fin tu m'embêtes...

LA MARQUISE, *vibrante, les yeux allumés, sans entendre, presque inconsciente.* — Oh! insulte-moi!... Dis-moi des gros mots... des sales mots... des mots comme tu en dis dans les coulisses...

PAUL SOUPIÉ, *théâtralement digne.* — Comme j'en dis dans mes coulisses!... Pour qui me prenez-vous, madame?... Apprenez que, pas plus que vous, je ne connais de sales mots.

LA MARQUISE. — Voyons, Paul... vous êtes ridicule...

PAUL SOUPIÉ, *théâtral.* — Je suis ridicule, voyez-vous ça!... Je suis ridicule parce que j'empêche madame de me mordre... parce que madame veut que je lui dise des saletés et que je m'en défends!...

LA MARQUISE. — Paul, comme vous me parlez!... Vous vous croyez encore sur les planches...

PAUL SOUPIÉ. — Appelez-moi tout de suite cabot pendant que vous y êtes!

LA MARQUISE. — Vous le mériteriez, mon ami.

PAUL SOUPIÉ, *piqué au vif.* — Eh bien! et vous?... Vous n'en êtes pas une de cabotine, peut-être?... Est-ce que c'est moi qui suis venu vous chercher?... M'avez-vous assez rasé!... Et des billets tous les jours!... Et des bouquets!... Et des bijoux!... Et des cadeaux!... Cabot!... Je suis un cabot!... Et vous!... vous êtes une hystérique... Mais à la fin, zut! j'en ai assez de vos furies!... (*Enlevant deux bagues de ses doigts et les jetant sur la table.*) Tenez, voilà vos bagues!...

LA MARQUISE, *avec douceur.* — Voyons, Paul...

PAUL SOUPIÉ, *sans écouter, enlevant son épingle de cravate et la jetant sur la table.* — Tenez, voilà votre épingle de cravate!... (*Tirant son portefeuille de sa poche et le jetant.*) Tenez, voilà votre portefeuille!...

LA MARQUISE. — Paul!... Po-Paul!... mon cher Paul, je t'en prie...

PAUL SOUPIÉ, *sans écouter, retirant sa montre et la jetant.* — Tenez, voilà votre montre!... Cabot!... a-t-on jamais vu!...

LA MARQUISE. — Pardonne-moi... dis, pardonne-moi...

PAUL SOUPIÉ, *poursuivant sans écouter.* — Cabot!... Ça m'appelle cabot et ça ne pense qu'à l'ordure!... Et ça n'est jamais si heureuse que quand on la traite comme la dernière des filles!... (*La marquise continue à l'implorer, mais il poursuit sans l'écouter.*)... Cabot!... Et ça n'aime qu'à renifler les hommes!... Et ça vous saute sur les lèvres comme un chat sur du mou!...

LA MARQUISE. — Po-paul... mon chérubin!... Va, je ne te ferai plus de peine... je te le jure... Viens, faisons la paix... (*Elle essaie de lui mettre les bras au cou, mais il la repousse.*)

PAUL SOUPIÉ, *théâtral, le geste large.* — Arrière, dévergondée, arrière!

LA MARQUISE. — Paul!... mon Paul!... (*Elle parvient à s'enlacer à lui.*) J'étais folle... pardonne-moi, dis?... Embrasse-moi... Je t'aime... Tu sais bien que je t'aime... C'est parce que je t'aime que je suis jalouse... (*Câline.*) Va, reprends tes affaires, mon chéri... (*Elle lui remet sa montre dans son gousset, puis son portefeuille dans sa poche. — Lui, la tête haute, dans une pose théâtralement digne, se laisse faire. — Soudainement un bruit léger de pas résonne au dehors.*)

PAUL SOUPIÉ, *tressaillant, la voix basse.* — On vient!... Si c'était ton mari qui rapplique?... Ah! zut alors, c'est lui!... (*Il se sauve dans le cabinet. — A voix basse, la tête passée par l'entre-bâillement de la porte.*) Essuie ton nez, il est tout plein de rouge...

La marquise prend son mouchoir et essuie rapidement devant une glace le rouge laissé sur son visage par le fard de son amant, puis elle s'asseoit sur le rebord du lit. — Deux discrets coups sont frappés à la porte.

LA MARQUISE, *la voix dolente.* — Qui est là?

LE MARQUIS, *de l'autre côté de la cloison.* — C'est moi, ma chère Yvonne... Le remords m'a pris en me trouvant sans vous au milieu de toute cette joie et je suis rentré... Allez-vous un peu mieux?

LA MARQUISE, *la voix dolente.* — Oui, un peu, mon bon ami... merci... Mais pardonnez-moi de ne pas vous ouvrir... je suis couchée. (*Paul fait des contorsions.*) Et quand vous avez frappé je commençais à sommeiller...

Paul se tord.

LE MARQUIS. — Oh! pardonnez-moi... Si j'avais pu prévoir... Bonne nuit, mon doux ange.

LA MARQUISE. — Merci, mon bon ami.

RIDEAU

Henri CONTI.

LE CRABE

— Brrrrr..... Je suis gelé, s'écria André Marcilly, un créole nouvellement débarqué de la Guadeloupe, en entrant dans l'atelier de son ami Georges Delcroix. Quel horrible pays que le vôtre! On y glace en plein mois de mai!

Le jeune peintre se leva de devant son chevalet et vint serrer la main d'André.

— Tu t'y feras. Attends, pour te plaindre, que nous soyons en décembre.

Puis, se tournant vers son modèle :

— Tu peux te reposer, Clara, nous reprendrons tout à l'heure.

Clara, une grande belle fille brune qui, selon la chronique, ne servait pas seulement de modèle au peintre, se leva nonchalante, traînant derrière elle une peau de tigre; elle l'apporta près des deux jeunes gens et se coucha à terre auprès d'eux.

— Geo, passe-moi une cigarette, dit-elle.

Quand elle l'eut allumée, elle jeta d'un mouvement paresseux ses bras en arrière, s'arrondit comme une chatte, et reprit en s'adressant à André :

— Comme cela, vous êtes gelé, vous?

— Absolument, littéralement, madame!

— Fichtre! d'où sortez-vous donc?

— Hélas! Madame, j'arrive, je débarque de mon beau pays si chaud, si ensoleillé, de la Guadeloupe.

— La Guadeloupe! la Guadeloupe! mâchonna-t-elle, qu'est-ce que c'est que cela, la Guadeloupe?

— La Guadeloupe est une île...

— André, interrompit le peintre, tu ne vas pas lui faire un cours de géographie! Parle plutôt chinois, cela l'intéressera davantage.

— Voyez-vous cela, dit Clara vexée, tu me crois donc bien bête?... Je vous prie, monsieur André, continuez.

— Eh bien! madame, la Guadeloupe est une colonie française, une île qui fait partie du groupe des petites Antilles. Elle est baignée d'un côté par la mer des Antilles, et de l'autre par l'océan Atlantique.

— Qu'est-ce que tu me chantais donc, Geo, que je n'y comprendrais rien! L'Atlantique!... Connu! J'ai fait l'année dernière une saison à Pornichet!

Les deux jeunes gens se regardèrent en riant, et André répondit :

— La Guadeloupe se trouve bien dans l'Atlantique, mais du côté opposé à celui que vous connaissez, madame, sans parler des longitudes et des latitudes qui ne sont pas précisément les mêmes.

— Oh! des longitudes et des latitudes, je m'en moque!..... Dites-moi, monsieur Marcilly, comme cela il fait très chaud dans votre pays?

— Terriblement!

— Alors, il y a des nègres?

— Je crois bien!

— C'est amusant, hein?

CONTEMPLATION INTERROMPUE







Dessins de FALCO

Poésie de JULES LAFFORGUE.

SI JE DEVIENS VIEUX!

Musique de GASTON PERDUCET.

Lent et calme

Chant.

Si je deviens vieux, vers la soixantaine

Je veux revenir, pour toujours, chez nous Terminer ma vie

poco rit.

et calme et sereine Et me réchauffer au bon soleil roux

a tempo

De la si pé_nible et si longue absen_ce, J'en aimerai plus

mon pays et mieux. Quand je reverrai les choses d'enfance

rall.

je ne sau_rai plus que je suis bien vieux.

II

Je retrouverai notre église vieille
Qui semble dormir, dormir doucement,
Où devant le chœur la lampe sommeille,
Se berçant d'un très lent balancement.
J'irai très souvent, à la saison belle,
Respirer les champs fauves du blé mûr,
Qui se gorgent lourd, tétant en mamelle
Du soleil bien chaud et du ciel bien pur.

III

Tous les soirs, au temps de l'hiver très rude,
Les voisins viendront chez moi près du feu,
En dénoisillant, suivant l'habitude,
Et parler de rien et rire de peu.
Parfois, après messe, aux grands jours de fête,
Je rencontrerai, par les chemins creux,
De naïfs amants qui, baissant la tête,
Quand je passerai seront tout honteux.

IV

Et robustes gas, jeunes filles fortes,
Eglise, foyer, chemins creux du bois,
Malgré les ans lourds et les choses mortes,
Me feront revivre aux jours d'autrefois...
Si je deviens vieux, vers la soixantaine,
Je veux revenir, pour toujours, chez nous
Terminer ma vie et calme et sereine
Et me réchauffer au bon soleil roux.



— Mon Dieu ! madame, nous autres, créoles, nous y sommes tellement habitués que nous n'y faisons guère attention. Tous nos domestiques sont noirs, et l'on en possède une vraie légion.

— Ah !..... Monsieur Marcilly, je voudrais vous demander quelque chose à propos des nègres.

— Prends garde, André, dit Georges ; je vois, à l'air de Clara, qu'elle va te demander une bêtise.

— Qu'en sais-tu ?... Positivement, c'est quelque chose de très sérieux... Je voudrais savoir si... ce que l'on dit des nègres est vrai.

— Faut-il encore savoir ce que l'on en dit.

— On dit..... on dit..... qu'ils ont..... qu'ils sont..... qu'ils l'ont..... Sapristi ! C'est bien difficile à demander !..... J'ai entendu dire qu'ils étaient fabuleusement....., enfin, qu'ils étaient très bien partagés.

— Là !... Qu'est-ce que je disais ? murmura Georges.

— Bien partagés !..... Comment cela, demanda André..... Ah ! oui, j'y suis.

Éclatant de rire :

— C'est absolument exact, madame.

— Alors ils sont ?.....

— Fabuleux ! Vous l'avez dit ; cela me rappelle meme une drôle d'aventure arrivée à l'une de nos petites négresses, quelques jours avant mon départ de la Pointe-à-Pitre.

— Vous dites de la... ?

— Pointe-à-Pitre

— Qu'est-ce que c'est que cela, encore ?

— Comment ! ce que c'est ! Mais c'est ma ville natale !

— Ah bon !... Voyons l'aventure ?

— Il faut vous dire d'abord, madame, que, dans les colonies, on est peu regardant sous le rapport des bonnes mœurs de sa valetaille ; et cela pour une bonne raison. Si l'on se mêlait d'être susceptible et pudibond, il faudrait se servir soi-même. Or, ma mère possède en ce moment, comme femme de chambre, une ravissante petite négresse appelée Vara. Quand je dis ravissante, c'est une manière de parler, attendu que vous la trouveriez probablement fort laide. Pourtant, je vous affirme que bien des Parisiennes pourraient envier ses petites dents blanches, ses grands yeux bruns et l'extrême petitesse de ses pieds et de ses mains. Malgré ces avantages, Vara possède les signes distinctifs de sa race : une peau du plus beau noir, des lèvres lippues mais souriantes, une toison qu'elle appelle sa chevelure, et sur laquelle un madras rouge fait le plus bel effet. Elle a seize ans, c'est une très jolie petite négrillonne !

« Tout en face notre habitation, demeure un de nos bons amis, un planteur, lequel possède, parmi ses travailleurs, un nègre appelé Soulémane. C'est un splendide gaillard de vingt-deux ans, de six pieds de haut, une espèce d'hercule, type parfait de beauté virile. Eh bien ! ce malheureux garçon qui, bâti comme il l'est, aurait dû tourner la tête à toutes les filles, vivait dans une continence qui eût fait pâlir Abélard.

— Abélard d'Héloïse ?

— Précisément.

— Il n'était pourtant pas dans le même cas, je suppose ?

— Non, au contraire !

— Alors, je ne m'explique pas !.....

— C'est pourtant bien simple ; Abélard était chaste, parce qu'il... n'en avait pas !... Et...

— Et ?...

— Et parbleu ! Soulémane l'était, parce qu'il en avait trop !

— Oh !.....

Clara se tordait sur la peau de tigre, pendant que Georges disait à son ami :

— Je la trouve dégoûtante, moi, ton histoire !

— Non, non, elle m'amuse, monsieur André, continuez.

— Vous comprenez le désespoir de ce pauvre Soulémane qui maigrissait à vue d'œil ! Toutes les femmes le fuyaient comme la peste, car il avait couru des histoires terrifiantes sur le compte de ses victimes, et aucune des négresses ou mulâtresse ne se souciait de passer au fil de cette redoutable épée.

« Une fois pourtant, notre petite espiègle Vara voulut lui jouer un bon tour. Elle revêtit un dimanche ses plus beaux habits, mit son plus joli foulard de soie sur sa tête, enfonça ses petites mains noires dans les poches de son tablier blanc, et partit du côté où elle était sûre de rencontrer l'amoureux Soulémane.

« Ce n'était pas bien difficile de faire prendre feu et flamme au pauvre nègre. Il ressemblait assez à une machine chauffée à haute pression et qui menace d'éclater faute de dégagement. Aussi, après cinq minutes de conversation, arrachait-il à Vara la promesse d'un rendez-vous, pour le soir même, au bord de la mer.

— Comment ! au bord de la mer ?

— Oui, c'est là où se donnent tous les rendez-vous d'amour.

— C'est très incommode, cela !

— Vous trouvez, madame. Eh bien ! Nous autres créoles, ce que nous détestons, ce sont les hôtels, les chambres banales, les lits vulgaires. Dans nos colonies, on s'aime en plein air. Vous n'avez jamais senti, vous, l'enivrement de ces étreintes amoureuses, de ces caresses folles, de ces baisers ardents sous un ciel étoilé et resplendissant ! Oh ! s'aimer, perdus dans l'immensité de l'Océan et des cieux, s'aimer dans nos fraîches nuits des tropiques, c'est le bonheur infini réalisé sur terre !..... Quand le soleil eut disparu à l'occident, noyé dans la mer, Vara se glissa hors de la maison et se rendit sur la grève. Là, penchée sur le sable, elle l'examina avec soin, se baissant, se relevant, jusqu'au moment où, ayant trouvé ce qu'elle cherchait, elle demeura debout en attendant Soulémane. Bientôt, elle l'aperçut qui accourait à grandes enjambées. D'un bond il fut à ses côtés, et je vous assure qu'il ne lui fallut que peu de minutes pour lui faire prendre une tout autre position que la verticale. A vrai dire, Soulémane se sentait bien un peu ému devant cette gentille et mignonne enfant. Il avait peur de lui faire du mal, et s'apprêtait sans nul doute à soutenir une résistance acharnée, quand, à sa grande stupéfaction, son invasion eut lieu en ville conquise aux portes largement ouvertes !..... Jamais Soulémane ne s'était senti à pareil bonheur. Il étreignait de ses grands bras la petite Vara, et lui disait bouche contre bouche :

« — Thé cocotte !... Oh ! petite femme à moué ! petite femme à moué ! »

« La petite femme, elle, riait sous sa cape. Elle s'était placée juste au-dessus d'un trou à crabe, et ces élégants crustacés ayant l'habitude de creuser le sable horizontalement, Soulémane s'en donnait à cœur joie, dans l'habitation du pauvre animal endormi dans son trou. Mais, soudain réveillé par les coups répétés et de plus en plus précipités qu'il sentait sur sa carapace, le crabe se retourna brusquement et pinça....., Soulémane jusqu'au sang !... Soulémane se dressa debout en poussant un cri effroyable, et, sans écouter son amoureuse, il s'enfuit hurlant de douleur et lui criant :

— « A pas té dit moué..... té tini des dents. »

— Oh ! monsieur André, qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Clara en pouffant. Dites-le-moi...

— A pas té dit moué. — Tu ne m'avais pas dit que...

— Que ?

— Té tini des dents. — Tu avais des dents.

Clara étouffait.

— Ha ! ha ! ha !... Charmant !... tu ne m'avais pas dit que... tu avais des dents !... Geo, je m'en vais, c'est trop drôle, il faut que je raconte cela à mes amies. D'ailleurs, je ne pourrais plus poser, j'ai trop envie de rire.

Et, toute secouée encore par de grands éclats de gaieté, Clara devant la glace mit son chapeau en murmurant une dernière fois :

— A pas té dit moué... té tini des dents.

Théodore CAHU.

La dernière conquête du président

Gens de robe, avocats au parlement, présidents à mortier ont, disent les mauvaises langues, la réputation de n'être point absolument des parangons de vertu. Pour n'en citer qu'un entre mille le sieur Auvray, avocat au parlement de Rouen en 1650, a laissé un volume rarissime aujourd'hui, qui prouve que le susdit robin était un plaisantin assez grivois.

On conclut quelquefois du particulier au général avec trop de facilité ; mais passons.

Toujours est-il que les habitants de Lectoure se divertissent encore d'une aventure arrivée à un membre de la magistrature assise de leur canton.

Afin de ne point être par trop indiscret nous le nommerons le président X. Or, le président, homme de cinquante ans, très vert, célibataire, avait conservé les illusions de la première jeunesse, s'imaginant qu'il n'avait qu'à se présenter pour vaincre les cœurs. Beau parleur du reste, brillant même dans la conversation et avec cela soigné comme un petit-maître, il avait des succès de salon indéniables. Mais, était-ce un goût, était-ce finesse, toujours est-il que le don Juan platonique ne poussait ses pointes que dans les rangs d'une société qu'il ne fréquentait point d'ordinaire. C'était peut-être plus sage et ses déconvenues devaient de la sorte être sujettes à moins de retentissement. On en chuchotait bien un peu : mais ces petits bruits même enflés ne franchissait guère le cercle des boutiques en possession de demoiselles de comptoir.

Il arriva qu'un jour le céladon, en faisant sa promenade quotidienne d'observation passionnelle à travers les rues de la ville, avisa sur le pas de la porte de l'hôtel du Chariot d'Or une jeune et jolie Béarnaise accorte, à l'œil noir et aux dents blanches, en train de plumer un poulet. Tout en activant sa besogne elle riait avec un garçon d'écurie campé à quelques pas d'elle, auquel, en manière d'assaisonnement de conversation, elle jetait de temps à autre une pincée du duvet de la bête. Notre héros, sans souci de l'occupation familière de la demoiselle. occupation cependant éminemment instructive, ne vit que ses yeux couleur de vin d'Espagne et son rire étincelant qui n'avait rien de rébarbatif, au contraire.

Incontinent. il en fut féru ; mais féru ainsi qu'on l'est généralement à son âge.

Comme bien l'on pense, il repassa à quelques minutes de là devant l'auberge du Chariot d'Or, et regarda de plus près la jolie servante. Son second examen eut pour résultat de le faire flamber davantage. Lendemain et jours suivants, il repassa devant l'auberge ; seulement on ne plume pas tous les jours, ostensiblement du moins, les poulets ; aussi en fut-il pour ses frais de promenade. En homme avisé, il se dit qu'il fallait entrer dans la place et, huit jours après, il dînait en compagnie d'un ami à l'auberge du Chariot d'Or. Son attente ne fut pas déçue, la Béarnaise en personne les servit à table.

Bien que le président se crût invincible, il n'avait eu garde de confier à son convive le motif qui le poussait à le traiter dans une auberge peu fréquentée d'ordinaire par les gens de sa sorte. C'était plus habile, pensait-il. Ce repas pris sur le lieu même du combat à soutenir lui livrerait les secrets de la place ; il y reviendrait sous le même prétexte ou sous un autre, et tout irait à souhait.

Le premier jour il marivauda bien un peu avec l'accorte servante mais dans les limites du permis, comme le peuvent faire après boire des gens de bonne compagnie, bien disposés par les fumées d'un vieux vin. Il sut d'où elle venait, depuis combien de temps elle était à Lectoure, enfin il fit pleinement connaissance. Celle-ci, en fine mouche qu'elle était, n'avait pas été sans remarquer les allures du président et l'intérêt sentimental qu'il semblait prendre à sa modeste personne, elle vit de quoi il retournait. Elle fut complètement édifiée lorsque, en sortant de table, il l'appela et lui glissa une pièce de cinq francs. Elle fit sa belle révérence des jours de fête, lui montrant de nouveau ses dents blanches qui l'avaient conquis dès le premier jour. Au sortir de ce dîner qu'il prolongea assez longtemps le digne président était triomphant. Il revint plusieurs fois seul à l'auberge, soit dîner, soit souper, ce qui flatta extraordinairement l'aubergiste, lequel ces jours-là mettait tout en œuvre pour satisfaire un personnage de si haute importance.

La servante, de son côté, avait fait sa petite enquête personnelle et n'était pas dupe de l'affection soudaine que manifestait pour le Chariot d'Or ce distingué client. Elle riait volontiers avec son hôte assidu, peu fâchée au fond de se savoir remarquée par un des plus importants habitants de la ville ; mais elle avait garde de ne le laisser prendre aucune privauté. Agissait-elle ainsi par calcul ou était-ce honnêteté naturelle, nous ne résoudrons point la question. Toujours est-il que les affaires du président ne marchaient pas à son gré ; après une cour d'un grand mois agrémentée de petits cadeaux, il n'était pas plus avancé qu'au premier jour.

Pour un don Juan accoutumé à vaincre c'était assez pénible. Malgré ses supplications, il n'avait jamais pu obtenir un rendez-vous.

Il n'en maigrissait pas, toutefois, son amour-propre en souffrait sérieusement. Si l'on venait à savoir... Il se trouvait piqué au jeu.

Ce coquetage sur le seuil de la basse-cour avait lieu depuis six semaines environ quand la belle inhumaine, sinon convaincue, du moins fatiguée de l'obsession, consentit à accorder un rendez-vous à son poursuivant afin de causer plus à leur aise.

Mais où ? là était le point difficile !

Il n'était point séant pour la servante et pour le président de se rencontrer dans une des rues de la ville ou même dans la campagne sans qu'aussitôt la renommée aux cent voix ne tonitruât monstrueusement pour le dam de chacun. On était au jeudi, la Béarnaise consentit à un rendez-vous pour le dimanche suivant, vers trois heures de l'après-midi, dans la grange de l'auberge. Ce

jour-là, personne dont on eût à redouter les commérages. Garçons d'écurie, gens de service seraient à se promener : le jour, l'heure et l'endroit leur paraissaient on ne peut mieux choisis.

Heureux d'avoir arraché cette promesse à sa belle, le galant passa deux jours dans l'enchantement, se glorifiant intérieurement de sa finesse et de son éloquence. Jamais, dans sa carrière de magistrat, le succès d'un réquisitoire, quelque grand qu'il eût été, ne lui avait causé une satisfaction aussi complète. Le *glorieux* de feu Destouches n'était rien auprès de lui. Il était triomphant.

Or, le jour tant souhaité arriva. Notre conquérant jugea bon de ne point se prodiguer de par la ville, comme il en avait la coutume, et de se réserver pour l'heure du berger!

Pomponné, flambant, le céladon sortit de chez lui vers les deux heures et, par excès de diplomatie, suivit le chemin des écoliers, s'orientant vers l'autre extrémité de la ville dans le but de revenir sur ses pas par des ruelles détournées.

Enfin, après tours et détours, il se trouva à l'extrémité de la rue où était sise l'auberge du Chariot d'Or. Il regarda à sa montre : c'était bien l'heure; mais, bien qu'une impatience juvénile le gagnât, il lui parut bon de ralentir le pas afin de ne paraître point trop empressé. A peu près personne dans la rue; au reste, à l'autre extrémité de la ville, par où il avait vu rassemblé une partie du populaire écoutant l'annonce du tambour de ville pour une curiosité foraine qui devait avoir lieu le soir. Peu soucieux de se renseigner sur la teneur du boniment qu'écoutait béatement la populace il n'avait songé qu'au hasard, lequel se mettait de la partie, déblayant aussi à propos son chemin.

Longeant les murailles il arriva devant l'auberge. La grande porte était ouverte comme en semaine. Il traversa la cour et se dirigea vers la grange. Celle-ci était fermée, mais il savait à quoi s'en tenir, il n'avait qu'à tirer sur une grosse corde pendante et la bobinette cherrait. Il pesa sur la corde et la porte s'ouvrit. Satisfait de l'entre-bâillement le plus modeste, il se glissa dans la grange, après avoir eu soin de remettre en place la bobinette.

Généralement il fait peu clair dans les granges lorsque tous les huis sont fermés. Pour celui qui arrivait du dehors, c'était la nuit absolue.

Le président ayant perçu comme un soupir, s'avança à tâtons, les bras en avant. Il était évident que la pauvrette très émue, et par la résolution risquée et aussi par l'importance de son adorateur, ne pouvait articuler aucune parole ni souhaiter la bienvenue à celui que cependant elle attendait :

— Enfin! ma charmante, vous me rendez le plus heureux des hommes, murmura-t-il.

Et toujours il s'avançait vers l'endroit d'où des soupirs réitérés succédant à une respiration violente signalaient la présence de la demoiselle apeurée.

— N'ayez crainte, ma mie, ayez confiance, elle sera bien placée, soyez-en certaine.

Les soupirs s'accentuaient et se métamorphosaient subitement comme en sanglots entrecoupés et rauques.

— Pauvre mignonne! votre place n'est réellement point ici et j'aviserai à mieux, donnez-moi votre main.

Une haleine brûlante lui chauffa soudain le visage, et il sentit s'abattre sur son épaule une main un peu rude. Mais l'habitué aux bonnes fortunes n'en prit cure, vu qu'il savait par expérience que les mains des laveuses de vaisselle ne sont pas d'habitude entretenues avec des pâtes adoucissantes. Il ouvrit des bras avides d'enlacer l'objet de sa flamme qui de son côté, bien que silencieux, s'y prêtait à merveille et l'attirait puissamment. La force physique et l'ardeur semblaient pour le moment être l'apanage de la partie assiégée. Le pauvre président succombait sous l'étreinte. Peut-être pensa-t-il en ce moment suprême que rien ne remplace la jeunesse! Toujours cette bouche muette dont le souffle lui brûlait la face et autour du cou le collier de deux bras qui l'étouffaient! De temps à autre, sa figure se contractait sous la pression d'un anneau de métal, lequel, n'eût été son poli parfait, lui eût labouré les chairs.

Enfin il fut renversé et il perçut très nettement sur sa tête le va-et-vient de cet anneau passé dans des lanières de cuir humides et chaudes!

Soudain une frayeur indicible s'empara de tout son être, il poussa un cri auquel répondit un grognement formidable. Il chercha vainement à se relever, une grosse masse s'était affalée sur lui, interceptant sa respiration.

Sans souci de sa réputation, il se mit à pousser des cris désespérés.

En se débattant, il put enfin, dans un suprême effort, tirer à nouveau la bobinette et la porte s'ouvrit. Meurtri, couvert de bave et des souillures de la grange, le malheureux se précipita affolé hors de sa prison improvisée. Ses cris avaient été entendus et il se trouvait déjà grand monde dans la cour, notamment la servante de l'auberge, laquelle très pâle accourait vers la grange.

A la suite du président sortit d'icelle, et marchant d'un pas grave, un ours brun, de moyenne taille, muselé, mais dont la vue fit fuir comme une volée de moineaux tous les curieux qu'avaient attirés ces clameurs confuses.

On ne comprenait pas grand'chose à l'aventure : on voyait un homme se sauver précipitamment, poursuivi, paraissait-il, bien qu'il marchât à pas comptés, par un ours prêt à le dévorer! Ce fut une confusion inexprimable.

Quant à l'ours, ne trouvant aucun obstacle, il franchit la cour et se trouva dans la rue; la confusion allait devenir une panique générale pour la bonne ville de Lectoure quand un homme, écartant les gens affolés, s'avança vers l'animal et le ramena sans effort, rien qu'en le prenant par la courroie pendante à l'anneau de la muselière, vers la grange.

Ce qui s'était passé :

La veille au soir, un Pyrénéen, accompagné d'un ours savant, était arrivé dans la ville pour exhiber le lendemain son élève à la foule toujours friande de pareils spectacles. Il était descendu à l'auberge du Chariot d'Or, et on avait logé la bête dans la grange où le président avait fait sa connaissance d'une façon si imprévue. Le tambour de ville que celui-ci avait entendu en venant propageait la bonne nouvelle; seulement il n'y avait pris garde, préoccupé qu'il était de choses autrement graves. De son côté, la Béarnaise avait-elle voulu jouer un tour à son adorateur ou encore ne se rappelait-elle plus le rendez-vous que l'importun lui avait arraché? l'histoire est muette sur ce point. Toujours est-il que, en entendant des cris dans la grange, elle était accourue tremblante des suites que pouvait avoir l'affaire. Elle ne revit point le président, qui jamais plus ne reparut à l'auberge du Chariot d'Or.

Malheureusement pour lui il avait été reconnu; peu à peu la vérité se fit jour, et je vous donne à penser si la chronique s'en égaya!

On en rit encore à Lectoure.

Mais on affirme que l'ours pyrénéen fut la dernière conquête du président!

Charles DIGUET.

UN TENDRE

(Suite.)

Puis, elle fut tranquille, elle s'assit près de Rosel et causa de la pièce qu'il venait d'écrire et où elle avait un rôle. De mémoire, elle interprétait des scènes, trouvait des gestes, des intonations; et lui, s'écriait :

— C'est ça, tu y es. Tu te rappelleras?

Triel était dépassé, ils laissaient Vaux derrière eux et atteignaient Meulan. Jeanne se remit à la portière, appela Clairain :

— Regarde la Seine, et tout ce vert, et ce ciel!... Regarde là-bas, le petit clocher, c'est l'église. Oh! ma petite église! Est-elle jolie, ma petite église!

Maintenant, à mesure qu'ils approchaient, lui se sentait gêné. Cela ne lui semblait pas très convenable d'aller chez elle, chez ses parents, d'aller dans leur maison, et sa délicatesse en souffrait. C'était bien, il est vrai, l'habitude de Jeanne d'emmener ainsi des amis à la campagne; on la traitait en camarade, en garçon, et à plusieurs prises, son directeur, des auteurs, Rosel lui-même, ne s'étaient pas laissés arrêter par ces scrupules. Mais le cas changeait pour lui, car il était l'amoureux, lui, le petit amant de demain, l'amant inavoué dont on chuchote en cachette. Jamais cette situation ne lui avait paru aussi fausse, aussi pénible.

Ils arrivaient, Jeanne lui dit :

— Vois-tu ma petite maison? C'est là-bas, la plus grande, avec de petits balcons... et la fenêtre où il y a des rideaux verts, c'est ma chambre.

Le train s'arrêta. Ils descendirent. On avait envoyé au-devant d'eux le jardinier avec une petite charrette attelée d'un poney, qui attendait au débarcadère. Jeanne préféra marcher pour se dégourdir les jambes, et ils partirent au milieu des verdures. La matinée était splendide. Ils dévalaient sur une pente où, par instants, entre deux arbres, la Seine, au loin, apparaissait en un reflet vite caché, comme un œil qui s'entr'ouvre. La demie de dix heures tintait au clocher, et ce doux son de cloche s'envolait dans l'air lumineux, sous le calme azur, et toute la campagne verte en vibrait mélancoliquement.

Ils gagnèrent la grande route, où la petite charrette les précédait, s'en revenant vide, et soudain ils revirent la maison qu'ils n'apercevaient plus depuis la gare. Coquette, avec ses traverses de bois peint, son aspect frêle de chalet, elle dominait la propriété, déroulée en pente jusqu'à la Seine, et sur le seuil de la porte charretière, un homme en veston blanc, qui attendait, s'écria :

— Les voilà! Ce sont eux.

Une grosse dame se montra, grande, l'air simple sous un large chapeau qui la protégeait du soleil. Jeanne lui sauta au cou, embrassa l'homme au veston blanc, puis, présenta :

— Mon ami Clairain. — Ma mère, mon oncle.

L'oncle souriait dans sa moustache grise, tapotait les joues du collégien, demandant s'il avait été bien sage. Il était veuf, n'avait que cet enfant dont Jeanne payait les mois de pension, et lui-même gérait depuis la mort de sa femme la propriété de sa nièce. Tout de suite à l'aise, il emmena les deux hommes, leur montrant les pelouses vertes, les espaliers bien exposés au soleil, les fraîches barrières blanches d'un paddock où couraient en liberté deux petits chevaux vifs. C'était son œuvre, et il en était très fier, mettait une coquetterie à leur en faire constater les avantages, l'arrangement ingénieux et joli. Vigoureux dans son veston blanc, il marchait devant eux, son geste embrassait la maison, le terrain, la petite île paisible qui s'étendait au delà du bras de la Seine; et il donnait des chiffres, disant que tout cela valait bien aujourdhui cent cinquante mille france, n'en n'ayant pas coûté la moité. Oh! une bonne affaire!

Cependant Jeanne s'était débarrassée de son chapeau; de la maison, elle leur cria :

— Vous n'avez pas vu ma chambre, venez la voir!

Ils quittèrent l'oncle, la rejoignirent dans le petit escalier tendu d'étoffes claires. Il faisait bon dans cette maison toute gaie où le soleil jouait partout. La chambre baignait dans la lumière, toute vêtue de vert tendre, un vert très pâle, très doux que doraient les rayons blonds. Les meubles laqués de blanc avaient un air jeune et frais. Sur le parquet, filtrée par un vitrail aux tons vifs, une image versicolore tremblotait. Jeanne ouvrit les fenêtres, découvrit le paysage.

— Et ça, est-ce beau?

A perte de vue, le pays dévalait, coupé par la Seine dont la surface unie et brillante de lame d'acier était tachée d'îlots dormants. Des champs succédaient aux champs, brouillés dans le lointain d'une vapeur rousse. Une grande paix s'épandait. Clairain, en se penchant au-dessus de Jeanne pour mieux voir, voulut lui reprendre la main, comme en wagon, par besoin de correspondre, de lui montrer à chaque minute qu'il était là, qu'elle seule l'occupait. Mais cette fois, Rosel vit le geste, et il dit avec mauvaise humeur, presque sévèrement :

— Tenez-vous donc, mon cher.

Jeanne se retourna, regarda Clairain, l'air étonné.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien, dit-il, j'ai failli tomber.

Mais cette contrainte lui pesait. Il comprenait que l'autre était jaloux, et il se demanda avec inquiétude si celui-là maintenant n'allait pas être un nouvel obstacle.

VI

Comme ils achevaient de déjeuner, dans un bien-être tiède qui les alourdissait sur leur chaise, Jeanne secoua sa serviette et gagna la terrasse, où du grand store baissé tombait une ombre fraîche. Tout le grand jardin frissonnait: le long des espaliers, les arbres étiraient leurs membres réveillés, des plants de vigne couraient ainsi que des veines, s'enroulaient au treillage, tendant au soleil des grappes si vertes encore que les grains en étaient petits et durs comme des pois. Un marronnier touffu balançait son feuillage, et, sur le sol, son ombre s'éclaboussait de clartés. Les longues pelouses avaient une douceur de peluche, piquées de pâquerettes, de petites fleurs éparses, et c'étaient autour d'elle des bruissements d'insectes perdus dans l'herbe, des vols d'oiseaux rayant le ciel, vibrations, couleurs, parfums, toute la vie déjà chaude du printemps finissant.

Jeanne appela Clairain :

— Viens avec moi jusqu'au bord de l'eau!

Ils laissèrent Rosel causer avec l'oncle en fumant un cigare, le petit cousin s'exercer sur le piano, et partirent en courant. Ils avaient pris de grands chapeaux que leur course à chaque seconde soulevait, et ils se sentaient tous deux si joyeux qu'ils s'essoufflaient pour descendre plus vite les petites allées sablées, le long des barrières blanches du paddock. Jeanne était à l'aise, dans un peignoir de campagne que serrait à la taille une mince cordelière, et il la voyait devant lui, souple, jeune, la croupe onduleuse, les reins et la gorge libres. Ils atteignirent un petit chalet élevé au bord de l'eau, et où, par crainte des maraudeurs, les rames étaient soigneusement enfermées. On n'y pénétrait pas souvent dans ce chalet, et la serrure rouillée grinça quand ils y mirent la clef.

— C'est là que tu coucheras cette nuit, dit-elle.

Ils étaient dans une jolie chambre, tendue de cretonne à fleurs, une chambre gaie, de pensionnaire avec sa fenêtre où s'encadrait une fuite d'arbres. Les rames étaient posées sous le lit, et ils durent les aller chercher accroupis et se taquinant. Jamais Clairain n'avait ressenti ce bonheur de vivre, cette allégresse d'âme. Il était libre, personne ne les voyait, et il pouvait sans contrainte boire des baisers sur sa bouche toutes les fois que leurs lèvres se rencontraient. Oh! la délicieuse journée où tout chagrin s'évanouissait, où il n'y avait autour de lui que de la lumière et des sourires, où il était comme un jeune dieu ignorant et heureux, ne vivant que d'amour! Il prit les rames sur son épaule, descendit l'étroit escalier de bois qui conduisait au bras de Seine où dansaient au bout de leurs amarres trois canots blancs aux coupes gracieuses. Le plus léger leur convint parce qu'il portait le nom de Jeanne, et il fallut que Clairain remontât chercher son gouvernail enfermé dans le chalet.

— C'est moi qui tiendrai la barre, dit-elle lorsqu'il la retrouva, déjà installée à l'arrière.

Il embarqua, lui tendit l'appareil, pour qu'elle le fixât. Mais ils faillirent chavirer, tant elle eut un brusque recul.

— Oh! l'horrible bête, bégayait-elle, n'y touche pas, n'y touche pas!

Et, se faisant toute petite, toute secouée de répulsion et d'effroi, elle lui montrait, sur la barre qu'elle avait failli prendre, une grosse chenille velue qui se promenait lentement. Cela le fit sourire, un peu surpris qu'on pût ainsi craindre un insecte inoffensif, et, d'une pichenette, délicatement, il la chassa. Jeanne, pourtant, restait tremblante. et comme il la plaisantait, elle se fâcha presque. C'était absurde, sans doute, mais c'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait voir une chenille sans qu'un frisson glacé lui courût dans le dos. Pour rien au monde maintenant, on ne lui eût fait tenir le gouvernail, elle ne voulut même pas prendre la main qu'il lui offrait pour l'aider à changer de place, exigeant qu'il se trempât auparavant les doigts dans l'eau, parce qu'ils avaient effleuré la bête. Alors elle fut tranquille. Ce fut elle qui rama.

L'eau était calme et bleue, toute pailletée d'éclats de soleil, et dans le frissonnement de sa surface, le décor de ses rives se répétait brouillé. Jeanne, à petits coups d'aviron, donnait à la barque une allure aisée, une vitesse égale, toujours. L'île qu'ils longeaient était plantée d'arbres aux cimes hautes, et ils n'en voyaient pas la fin. Ils glissaient lentement dans un silence de paix où l'on entendait le ruissellement léger de l'eau fendue, et le clapotement doux des rames plongeant, régulières.

— La belle journée, dit Jeanne.

Clairain se taisait, l'âme sereine, les yeux contemplatifs. Elle proposa :

— Si tu veux, nous monterons dans l'île, il doit faire bon sous les grands arbres.

— Comme tu es bonne! dit-il simplement.

Et elle le vit si heureux qu'elle eut la sensation orgueilleuse de sa toute-puissance sur lui. Jamais elle n'avait été aimée aussi absolument. Cette constatation aussitôt l'attrista, et elle pensa à Forge avec un regret pénible. Pourquoi n'était-ce pas lui qui se trouvait là, à cette minute? Que de fois, lui aussi, il avait murmuré cette phrase : « Comme tu es bonne! » Que de fois, elle l'avait vu heureux près d'elle! Pas aussi complètement peut-être, car il savait rester un homme même dans ses faiblesses, et jamais elle ne l'avait senti à elle, lui appartenant, prêt à toutes les folies, comme ce Clairain blond. Pourtant, des souvenirs affluèrent. Non, elle était injuste. Ne l'avait-il pas attendue cinq ans? Un jour même, elle l'avait vu résolu à tout quitter, à rompre toutes attaches pour partir avec elle; elle avait refusé ce jour-là. Et à présent, il était loin d'elle, c'était fini entre eux. De quelle argile étaient donc pétris ces hommes qui frissonnaient de fièvre, bégayaient de passion à ses pieds, tant qu'elle se refusait, et qui l'abandonnaient quand elle s'était donnée et qu'elle devenait un obstacle dans leur vie?

Ils atterrirent, fixèrent la barque et pénétrèrent sous les grand arbres. Les troncs étaient velus de mousse et les feuilles de l'automne dernier semaient encore leur pied; partout éclatait une violence de végétations, s'épandait et montait une furie de verdures, et l'île entourée de ronces farouches avait l'aspect superbe et fier des choses primitives.

Jeanne regardait Clairain marcher devant elle, lui frayant un passage parmi les herbes qui, courbées sous ses pas, derrière lui, à petits jets, se relevaient.

— Comme il ressemble à Forge, pensa-t-elle; moins robuste, mais blond comme lui, avec des yeux clairs, humides de tendresse!

Pourquoi était-ce l'absent qu'elle aimait lorsque celui-ci s'offrait, plus jeune, sans attaches dans la vie? Ils marchaient à présent sur un sol plus praticable, et Clairain prit son bras, n'osant lui prendre la taille. L'impression qu'elle en eut répondit à sa question; elle le trouva trop doux, trop timide, sans volonté, sans énergie. L'autre était un homme, lui était une fille qui ne savait que la regarder, que presser sa main, que pleurer.

— C'est un mou, se dit-elle.

Et tout d'un coup, dans un accès de franchise vive, elle se livra :

— Pourquoi est-tu si docile, si peu mâle? essaye de me résister, d'être fort, je crois que je t'aimerai follement.

Sans cesse, maintenant, elle avait de ces phrases qui le consternaient. Que voulait-elle qu'il fît? Cela ne la satisfaisait donc pas d'être aimée ainsi, d'un amour de chien fidèle? Si elle lui avait demandé de s'élever, de conquérir le succès, l'argent, une situation d'artiste, il eût compris; elle lui demanda de lui résister, il ne savait pas.

Au pied d'un grand arbre, ils s'arrêtèrent.

— Ici, nous serons bien, dit-elle.

Et dans les herbes, à l'ombre, ils s'étendirent. Ils étaient comme sur un tapis et ils se déclarèrent très à l'aise. Jeanne, les deux coudes à terre, la tête dans ses mains, demanda nonchalamment :

— Est-ce que tu as aimé d'autres femmes avant moi?

— Tu sais bien que non, dit-il.

Mais, curieuse, elle voulut des détails sur ses maîtresses, et il dut lui conter qu'il avait connu durant quelque temps un modèle, une belle fille dont le langage un peu grossier le choquait un peu.

(*A suivre.*) *Louis de ROBERT.*

Le Gérant : G. CLEMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 30. Édition de Paris : 5 centimes. 29 JUILLET 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements. 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois.....	1 fr. 5	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

L'AUMONE D'AMOUR, par CAMILLE LEMONNIER



ESTAMPE D'HIVER

Le ciel est gris comme un vieux souvenir,
Les toits assombris tristement s'éplеurent
Tandis que nos voix chuchotantes leurrent
Des pensers dolents prêts à se ternir.

Le jour qui se meurt s'émeut de finir
Tel qu'un regard navré de poitrinaire,
Et le gel brumeux rêve de s'unir,
Dans la nuit qui rôde, au soleil lunaire

Et, s'évoquant sur ce fond de mystère,
Ainsi qu'en un songe érigeant leurs mains,
De muettes ombres frôlent la terre,
Qui sont heurs ou pleurs de nos lendemains

Edmond CHAR.

L'AUMONE D'AMOUR

Dans le champ, au clair soleil de mai, la belle fille coupait de la luzerne. La pousse déjà haute ceinturait ses reins; elle s'était accroupie sur les genoux et, le buste ployé, circulairement manœuvrait la faucille. Un sang jeune et rouge gonflait ses bras nus; sa bouche charnue s'ouvrait comme un cœur de pivoine; elle avait la grâce forte et drue des créatures de la glèbe. De l'aire sous elle montait une buée chaude, la sueur des terreaux mûrissants. Là-bas, loin dans la plaine, se massait le village; un délicat brouillard, une vapeur bleue, pareille à la cornée glauque des bœufs, embrumait ses toits d'ardoises, le ronron de ses fermes dans la chaleur de ce matin printanier. Et un air très doux, une paix subtile flottait comme une charité de la nature envers les hommes voués au labeur des sillons.

Un Pauvre passa, poudreux, chargé de sa besace. Depuis l'aube, il cheminait, traînant ses pieds déchaux de hameau en hameau. Il avait marché par les prés humides d'aiguail; le foin des meules était resté accroché à ses cheveux; il ressemblait à l'homme des matins du monde, nomade et nu, buvant aux fontaines, nuitant dans les bois, frère des bêtes velues. Les huis, sur son passage, s'étaient déclos, rumorant d'un bruit d'écuelles, odorant le lait et la miche fraîche. Il avait vu l'éveil de Noë dans son arche, il avait ouï les paroles tendres et bourdonnantes qui montent de la chair reposée. Il n'en avait pas ressenti de rancune, fait au bonheur des autres, acceptant la vie telle qu'elle lui venait, au hasard de la route et de l'aventure. Et le chemin derrière lui s'était allongé; les étables et les maisons à mesure s'effaçaient, reparaissaient dans la grande savane blonde; un peu de poussière se levait sur ses pas et révélait seulement l'endroit où il avait passé. Ainsi en marche depuis le jour, ce fils primitif de la Terre allait du côté du ciel où toujours l'horizon recommence et frayait le gramen vierge.

Le champ légèrement ondulait, courbe sous le grand ciel d'amour et ligné, à sa base, par un sentier où, tout à coup, passa le pèlerin des âges. Il entendit le crissement aigu du fer, leva la tête, vit la belle fille aux bras rouges comme une grande fleur épanouie au soleil. Ses poings entraient aux chevelures vertes que scalpait d'un mouvement régulier la faucille.

Élémentaire, mi-faune, les sens aiguisés d'animalité, il tendit la narine, discerna l'arome de la femme, et ses lèvres, durcies par les famines, se lubrifièrent. Il avait du pain dans sa besace; mais le cœur du Pauvre est un désert où nul sourire ne sème la graine d'amour. L'aride désert en l'homme remua, tressaillit à l'unisson du champ et du ciel, dans le matin vernal. Il se sentit pareil aux autres créatures de la terre, avec la faim et la soif d'une chair fraternelle.

Un pommier près du sentier avait poussé, une essence volontaire et sauvage comme lui. Il se coula jusqu'à son ombre, s'aplatit dans les herbes fraîches, sournois, d'un étirement heureux. Et, comme un vent léger balançait les branches, une floraison de pétales neigea : le printemps fit fête à ce passant des horizons.

Sa maigre échine à peine renflait la plénitude du champ; il avait un peu haussé la tête et, muet, clandestin, savourait la vision rythmique apparue devant ses calamités.

La belle fille, cependant, ignorante du charme émané d'elle, continuait à se mouvoir, abattant sous la faucille, de son geste égal et mesuré comme un rite, de larges pans du champ.

Une sève de jeunesse fumait, montait en sueur de son corps vermeil, parmi l'évaporation des rosées. Du ras des herbes, il apercevait son dos musculeux, ses hanches cambrées de rude génisse vouée aux générations; il ne connaissait pas son visage. Mais, soudain, redressant son buste, toute droite au soleil, elle regarda le village au loin, un instant alanguie, prise peut-être à son tour du regret du mâle, sentant saigner en elle l'amour. Et il se dressa sur ses poings, absorba goulûment les saillies jeunes de son corsage.

Maintenant, comme un segment de lune, le profil de ses joues pleines lignait l'azur rosé, la coulée d'or ruisselée des espaces. Et il la vit, toute moite de chaleur, ouvrir au frisson des brises ses aisselles, demeurer ainsi une minute, les bras ouverts comme une croix sur le paysage. Mais, de nouveau, la bonne ouvrière rempoignait sa faucille, et le fer virevoltait parmi les luzernes grasses comme un vol de mouches, comme d'ardents lampyres.

Une chanson aussi à présent bruissait à ses lèvres, un pauvre refrain des hameaux, triste et tendre, la complainte de deux amants que la vie séparait. Et la voix était très douce, monotone comme le crécellement des cigales dans les soirs.

Alors les mains du canapsa tremblèrent à l'égal du pommier bercé par le vent; la fleur du désir, pour la première fois depuis de longues périodes, neigea, fut en lui comme la pluie embaumée des pétales tombée de l'arbre jusqu'à ses reins, et il n'avait plus d'âge, toute misère s'en alla, il se sentit entrer en amour, comme la terre, comme le pommier.

Une sœur blessée et plaintive se suscita de la mélancolique chanson, espérablement se leva de la jeune varlette fauchant le champ comme la mort avait fauché son amour. Et le Pauvre pleura; une rosée bruina de ses ans humiliés des schistes de son désert d'amour où vainement sa peine avait bramé, où il avait marché nu, altéré, méprisé des femmes.

Il se rapprocha et, glissant sur le ventre, comme le lézard et la couleuvre, il pénétra dans les luzernes. Leurs touffes s'ouvraient, se refermaient sur lui; il ramait à brassées lentes, larges, à travers les ondes vertes, subtil, furtif, exercé à la ruse aux guets, s'arrêtant quand cessait la chanson, continuant à tracer sa sente quand elle reprenait.

Dans le lumineux silence, seules s'entendaient la morsure du fer et la petite cigale du chant, comme un appel. La distance s'accourcit, le sillage au loin mourut aux tigelles froissées et il eut bientôt sur les mains, à la face, le vent qui l'avait touchée et soufflait comme un peu d'elle.

La terre sous lui battait, palpitait du même flux impétueux qui lui bourdonnait aux veines. Mais, si près du rapt, des aiguës délices de la possession, il pantela, retomba sur ses paumes. Et soudain, à travers le chaud d'une haleine, elle ouït comme le halètement d'une bête.

La faucille s'arrêta, le chant expira aux joues de fruit mûr, aux pulpes juteuses de la bouche. Aussitôt, il redevint humble : elle n'aperçut plus que son grand sourire pitoyable de miséreux. Et il restait là, les yeux humides, toujours la regardant, dressé sur ses poings. Elle l'injuria; il remua doucement la tête et de le voir si soumis, les prunelles pâles, les lèvres tremblantes, elle se mit à rire. Il s'enhardit, osa frôler du bout des doigts sa peau papilleuse et blonde, et, ensuite, en se passant la main sur l'estomac, il mimait son plaisir, un mets sapide, le goût d'une pêche onctueuse, maraudée à l'espalier. Mais, cette fois, elle se fâcha, fit mine de le chasser, droite à présent, plantée en travers du champ. De nouveau, le désert se fendit, une ondée vive monta aux yeux du Pauvre : il pleura sa peine et son espoir vains.

Alors la servante des labours, la chair de bétail humain prit pitié du Pied-Poudreux : elle sentit leurs peines jumelles; les divines charités l'envahirent. Voracement, un baiser lui mangeait les bras; ensuite il l'enlaça, et elle s'abandonna, lui fit l'aumône de son amour. Un souffle plus fort passa dans l'air, et sur l'humble sacrifice dispersa la neige fleurie du pommier...

Camille LEMONNIER.

LE PORTRAIT

Tandis qu'autour de lui, dans la loge où il avait d[û] venir s'asseoir presque de force, c'étaient des éclats d[e] rire, des explosions de gaîté au passage des masques, i[l] restait le regard perdu, l'œil fixe, sans voir. Devant lui, comme en une vision rapide, une projection de cinématographe, toute sa vie passait.

Il se voyait enfant, tout petit, vêtu de deuil, dans la grande maison triste, au retour du cimetière où son père, le tenant par la main, l'avait conduit derrière le char recouvert de fleurs qui emportait « sa petite mère », qu'on avait mise ensuite dans ce grand trou dont il avait eu si peur.

Et puis, après une période heureuse toute de soins et de tendresse, où le veuf, reportant sur lui son affection, cherchait en quelque sorte à remplacer l'absente, c'était l'arrivée chez eux d'une dame blonde, jolie, qui l'avait embrassé en lui disant de l'appeler « maman »; lui avait obéi, bien que cela lui parût étrange, lui semblât comme un mensonge, et s'était mis à l'aimer par devoir.

Là, une lacune dans sa mémoire, et tout de suite sans transition, le collège, les classes froides, les rangées de lits au dortoir, les maîtres graves, les camarades hostile et sournois. On l'avait délaissé. Les visites qu'on lui faisait, d'abord fréquentes, s'espacèrent. Une année, bien qu'il eut remporté tous les prix de sa classe, il était resté au collège pendant les vacances, tout seul dans les grands bâtiments déserts, comme un sans-famille, un paria.

Un jour, venant d'Italie, une lettre de son père lui annonçait qu'il avait une petite sœur. Il se prit à l'aimer sans la connaître et demandait de ses nouvelles dans chacune de ses lettres qui bientôt restèrent sans réponse. Plus tard, il avait passé, brillamment même, des examens et préparait une école en vue de devenir officier son rêve, quand, un jour, le proviseur l'avait fait appeler.

Dans le parloir, un monsieur âgé, glabre et haut cravaté l'avait pris par la main en l'appelant son « jeune ami » et, tout en lui recommandant d'être un homme, l'avait abasourdi d'un flux de paroles au milieu desquelles deux choses l'avaient frappé : son père était mort, il restait sans fortune.

Lui n'avait pas pleuré.

De « sa mère », de sa sœur, pas un mot. Aux questions qu'il avait adressées les concernant, on avait fait des réponses vagues. Elles étaient parties pour un voyage de longue durée, on ne savait au juste où, et rien de plus.

La cravate du monsieur s'était tournée vers le proviseur, et la voix qui en sortait avait demandé qu'on voulût bien préparer le compte et le trousseau du « jeune ami » qui allait partir par le premier courrier pour l'Amérique, afin d'y rejoindre un oncle à lui qui avait consenti à se charger de l'orphelin.

Il était parti tout seul, avait traversé l'Atlantique isolé au milieu de la population hétérogène du paquebot et c'était pour lui, avec une précision de détails inouïe le souvenir de son arrivée là-bas, chez cet oncle, demi cow-boy, demi-gentilhomme, possesseur de troupeaux de bœufs dont il ignorait le nombre, ayant quinze haciendas à lui et tout un peuple de serviteurs, qui, sitôt le « shake-hand » de l'arrivée, lui avait fait donner une chambre, un cheval, une carabine, et qu'il était resté huit jours sans revoir.

Six ans après, le grand air, le soleil, les longues chevauchées à travers la prairie, les « raids » de douze heures dont on rentre moulu, l'avaient transformé, et personne n'aurait reconnu dans le gaillard solide et brûlé qu'il était devenu l'adolescent souffreteux et malingre qui avait débarqué un matin sur le wharf. Il vivait presque heureux cette vie sauvage, toute de force, sans voir personne en dehors de son oncle, de quelques rares colons et des gauchos, avec les métis, ses compagnons habituels.

Mais un souvenir l'avait toujours poursuivi, hanté était devenu presque une obsession : sa sœur. Il ne la connaissait pas et il aurait tant voulu la connaître! Il se l'imaginait telle qu'il l'aurait souhaitée, et c'était son regret de l'ignorer.

Un soir, on avait ramené l'oncle la poitrine trouée après une rixe dans une de ces auberges, sortes de tapis francs, rendez-vous des convicts et des chercheurs d'or où les revolvers partent pour un mot. Héritier, il avait au plus vite tout réalisé, vendu le bétail, les fermes, cédé les concessions, et, devenu près de vingt fois millionnaire il était parti pour l'Europe, pour la France, talonné par son idée fixe : la chercher et la retrouver, elle, sa sœur pour lui donner une part de cette fortune inutile pour lui seul, la rendre heureuse, la combler.

Le transatlantique, trop lent à son gré, l'avait déposé un matin brumeux de novembre sur les quais de Bordeaux. Paris gagné en hâte, il y avait cherché sans trêve tout ce qui aurait pu le mettre sur la piste de la disparue. Des agences royalement payées lui avaient apporté le concours de leurs moyens d'investigations ; mais il n'avait rien appris, rien su, n'avait même pu trouver le moindre indice.

Désespéré mais non lassé, il s'était promis de continuer lui seul ses recherches, d'y consacrer sa vie et sa fortune. Décidé à partir, à courir les villes d'eaux, les casinos, en cette poursuite après son rêve, il allait quitter Paris le lendemain de ce soir où des compagnons de passage, rencontrés au hasard d'une flânerie sur les boulevards, l'avaient persuadé de les accompagner au bal, à cet Opéra dont il n'avait jamais franchi le seuil. Beaucoup pour ne pas froisser leur insistance, un peu pour changer le cours de ses idées, il avait accepté.

Un choc violent interrompit le cours de ses réflexions, il tourna la tête. Dans la loge tous s'étaient levés et dans ce mouvement un fauteuil l'avait heurté. Sur le seuil, dans l'encadrement de la porte, une femme venait d'apparaître, une fillette presque, dont il n'aperçut tout d'abord que la crinière d'or fauve et les yeux brillants sous le loup de velours noir. Sa jeune poitrine offerte dans son geste de soulever la tenture, délicieusement jolie sous le costume qui la déshabillait toute, elle restait là, écoutant d'une oreille distraite les fadeurs qu'on lui débitait, tandis que son regard se fixait sur celui qui seul entre tous était resté assis et qui la détaillait, impassible.

Alors, tirant à elle les battants de la porte pendant que la draperie retombait, d'une voix prenante, s'adressant à son voisin le plus proche :

— Voyons, vous, au lieu de me dire des niaiseries, précentez-moi donc, car je ne connais pas monsieur.

Et d'un mouvement de tête à la fois enfantin et gracieux, elle le désignait.

Gravement, comme en un salon, l'interpellé se tourna vers lui :

— Mademoiselle Lucette, dit-il.

Et il s'inclina.

Comme elle s'avançait vers lui, il se leva et tout d'un coup se sentit gauche, décontenancé, en face de ce regard clair dont elle le fixait : elle lui tendit la main, il la prit et la serra. Elle eut un petit cri; sous la pression, ses bagues l'avaient meurtrie :

— Oh! fit-elle, la voix étranglée, vous m'avez fait mal!

Et par les trous du masque, il vit que ses yeux se mouillaient, mais sans se détacher de lui.

. . . .

Quand il s'éveilla dans la grande chambre tendue de satin vert pâle, il regarda autour de lui, étonné de se trouver dans un milieu qu'il ne connaissait pas. Une atmosphère alourdie, avec des relents de parfums d'alcôve; dans le foyer, le feu achevait de s'éteindre; à terre, jetés à la hâte, pêle-mêle, des vêtements légers de femme, un fouillis de soie et de dentelles, et à côté de lui, pelotonnée comme une chatte, une femme, presque une enfant, qui dormait.

Peu à peu, par fragments, les souvenirs de la veille lui revinrent, l'Opéra, l'arrivée de cette femme, de cette Lucette qui reposait à côté de lui, puis, sans qu'il se rappelât le pourquoi ni le comment, leur départ ou plutôt leur fuite à tous deux dans un accord tacite, une griserie de désir, une montée de sang qui l'avait fouetté brusquement, le retour en voiture, parmi les caresses énervantes de la route, et enfin la possession hâtive, brutale, sitôt leur arrivée dans cette chambre où il s'éveillait la tête lourde, la gorge sèche après les étreintes folles de la nuit, où lui, dans sa presque virginité de grand enfant sauvage, s'était donné tout entier.

Il la regarda. Elle dormait toujours, un bras replié sous sa tête, dans sa pose ramassée de gamine, un cercle bleuâtre sous les paupières, sa toison cuivrée épandue sur ses oreillers, dans le lit au pillage. La respiration calme soulevait sa poitrine dont les pointes tendaient la batiste de la chemise et, sur sa bouche un peu pâlie, un sourire errait. Il se leva.

Habillé, prêt à partir, il se rapprocha d'elle et la baisa au front. Il allait s'en aller, sans la réveiller, quand tout à coup, il se souvint.

Une liasse de billets prise dans son portefeuille, du regard, il cherchait autour de lui un meuble pour déposer son offrande, quand, dans un coin plus sombre, un « bonheur du jour » en bois de rose l'attira.

Sur la tablette du dessus, une coupe. Il y plaça les vignettes bleues; en se retirant, sa main fit tomber un cadre de peluche. Il le releva et resta là, comme médusé, les pupilles dilatées. Dans le cadre, une photographie d'enfant, un collégien en tunique; et, il se le rappelait, cette photographie était la sienne, faite un jour de Saint-Charlemagne et envoyée à son père.

Alors, d'un mouvement brusque, tandis que son cœur battait à grands coups, il la dégagea du cadre. Au dos, d'une écriture mal assurée, quelques mots et une date :

28 janvier 18...

A mon petit père.

JEAN.

Sans vouloir ni pouvoir penser, sans même chercher à comprendre, comme obéissant à quelque force intérieure, irraisonnée, d'un pas d'automate il marcha droit au lit, sa main s'abattit sur l'épaule de la dormeuse, et d'une voix blanche : « Qui est-ce? » interrogea-t-il en lui présentant le carton, et, comme elle, réveillée en sursaut, le regardait sans comprendre, les yeux lourds de sommeil, il répéta sa question.

Alors, un peu boudeuse :

— Qu'est-ce que cela peut te faire? dit elle. C'est un frère à moi que je n'ai même jamais connu; mais je t'en prie, mon chat, laisse-moi dormir!

Et elle tendait sa bouche pour un baiser pendant que ses yeux se refermaient déjà, lorsque tout à coup elle eut un haut-le-corps, dans ses yeux rouverts tout grands, la frayeur passa de la compréhension soudaine.

Saisie d'une terreur folle, elle le regardait. Lui, calme, du même geste qu'il eût pris un cigare dans son étui, avait tiré un revolver de sa poche et la visait. Elle voulut crier, mais le cri s'arrêta dans sa gorge et elle tomba à la renverse.

Des portes s'ouvrirent, on entra. Agenouillé près du cadavre, l'assassin couvrait de baisers la main pendante de la morte étendue toute blanche, avec au front un petit trou d'où le sang coulait par saccades. Au bruit, il se retourna.

— Doucement, fit-il, n'éveillez pas ma petite sœur, elle dort!...

Et le doigt sur la bouche, il invitait au silence.

. . . .

Et c'est parce qu'il l'appelait sa sœur que les gens ont vu qu'il était fou!

Maurice de MARSAN.

Les Mésaventures d'un mari

I

— Bonjour, Baridant.

— Salut, capitaine Hencarthe. Tu as l'air tout triste aujourd'hui?

— Oui, mon cher, je suis très ennuyé.

Baridant éclata de rire.

— Une de tes nombreuses belles t'aurait-elle fait quelque infidélité?

— Ne ris pas. Je viens d'apprendre à l'instant que la femme d'un de mes amis... d'un de mes bons amis, le trompe indignement... Et je ne sais que faire... Dois-je le dire au mari?

— Sans aucun doute.

Et les yeux brillant d'un éclat inaccoutumé à l'idée d'une bonne petite méchanceté qu'il allait pouvoir colporter chez toutes ses connaissances, le directeur de la banque d'O... reprit avec vivacité :

— Pas possible, un scandale dans notre bonne ville! Hencarthe, raconte-moi cela!

— Je ne sais si... répondit le capitaine embarrassé.

— Tiens, je parie que c'est la femme du préfet?

— Non.

— La femme du général?

— Non, non.

— Mais qui, alors?

Et comme son vieil ami semblait hésiter, il ajouta :

— Parle donc, tu vois bien que j'ai hâte de savoir... c'est...?

— La tienne.

A ces mots, le pauvre Baridant devint très pâle.

— Que tu es ridicule, — dit-il avec un léger tremblement dans la voix, — de plaisanter sur un pareil sujet... je n'aime pas cela.

— Mon cher ami, je n'ai jamais été plus sérieux, je suis malheureusement certain que ta femme te trompe... Mais aussi c'est ta faute, — continua-t-il rudement, — on n'épouse pas une femme de vingt ans, à soixante! Tu n'as plus ce qu'il faut pour faire un bon mari.

— Plus ce qu'il faut!... plus ce qu'il faut!! Cependant, au commencement de mon mariage, j'étais...

— Au commencement, mais maintenant...

— Dame! au bout de deux ans de ménage, tu comprends, je me suis réglé!...

— Justement, voilà le malheur! Mme Baridant n'admettait sans doute pas ce régime... et alors...

— Ah! si tu dis la vérité, je les tuerai tous les deux.

Et le malheureux mari eut un geste terrible

— Ta femme a un amant, te dis-je.

— Son nom, que je l'égorge?

— Debraizon.

— Debraizon, mon caissier! Oh! le misérable!... Oh! l'ingrat!... Et c'est moi qui l'ai appelé à ce poste, après ma nomination de directeur de la Banque de France!!

Il resta un instant immobile, puis, se levant brusquement, hors de lui, il cria :

— Il est seul dans son bureau, je vais le tuer, viens m'aider!

Déjà il s'élançait, lorsque le capitaine l'arrêta.

— Non, tu perds la tête... Si tu veux te battre en duel, je suis tout prêt à servir de témoin...

— Un duel! s'exclama Baridant livide, mais il me disait justement hier qu'il était très fort à l'épée.

— Possible...

— Ah! mon ami, s'il me tuait!...

— C'est une chance à courir, déclara froidement le capitaine.

— Hencarthe, tais-toi!... tais-toi!... tu m'effrayes. Pense donc, moi, le directeur de la Banque de France d'O... me battre avec mon caissier! être tué par lui!... Et la hiérarchie!!

— Alors que veux-tu faire?

— Je ne sais... Tu m'as mis la mort dans l'âme... Non! c'est impossible. Je vais interroger habilement Léonie, et elle me prouvera, j'en suis sûr, son innocence. Viens me voir demain matin.

Les deux amis échangèrent une vigoureuse poignée de main, et M. Baridant resta seul, en proie à des pensées qui, pour un mari de son âge, n'étaient rien moins que réjouissantes.

II

Le lendemain, M. le directeur, à l'heure accoutumée, entra dans son cabinet. Mais son habituelle physionomie de vieux beau, conquérante et cavalière, s'était assombrie, renfrognée; son dos semblait voûté; ses rares cheveux, qu'il avait oublié de passer à la teinture, s'aplatissaient décolorés sur un crâne brillant, et sa moustache, ordinairement retroussée, tombait languisante.

Accablé, il se laissa choir, en un mouvement désespéré, dans le fauteuil directorial.

Un instant après, suivant sa promesse de la veille, Hencarthe arriva.

— Eh bien? interrogea-t-il immédiatement.

— Je suis très malheureux, répondit lugubrement Baridant.

— Tu les as surpris?

— Non.

— Alors?

— Voilà... Hier au soir, je suis rentré chez moi, puis, dans le courant de la soirée, sans avoir l'air de rien, j'ai demandé à Léonie si elle m'aimait toujours. — « Mais oui, vieux père » (c'est un nom d'affection qu'elle me donne), m'a-t-elle répondu.

« Là-dessus, j'ai pensé qu'on t'avait trompé, qu'elle était victime d'une infâme calomnie, j'ai voulu être aimable... très aimable... et...

— Mme Baridant est restée insensible?

— Pire!... elle m'a forcé de boire une tasse de tilleul, sous prétexte que j'avais la fièvre.

— Vraiment! toi qui m'avais raconté qu'elle était si...

— Précisément... Connaissant ma femme, j'en ai conclu que tu avais raison.

Il y eut un silence, puis le capitaine reprit :

— Que vas-tu faire? Réfléchis bien, ne te laisse pas emporter par ta juste colère.

— Mon cher, j'y ai beaucoup songé. Je ne veux pas me battre en duel, — il est trop fort, et puis... c'est contre mes principes. Je ne veux pas davantage faire de scandale, — cela nuirait à ma situation. Et pourtant je veux me venger.

— Je ne vois pas ce qu'il te reste...

— Je vais tout simplement aller à Paris. Je demanderai de l'avancement pour ce drôle... et quand il sera parti...

— Comment! interrompit le capitaine ébourriffé, c'est là ta manière de châtier?

UN COUP DE VENT





crois qu'elle est entrée là.



Paroles d'EDMOND PRAT.

LA JUPE

Musique de R. PIGELET.



Modéré
p

Chant
El - le fait croire à des ap-pas Qu'el-
élarg.
-le couvre ou ne couvre pas Mais Qu'elle esquisse à
cha-que pas La Jupe Comme l'or frémissant des
ff rall
blés — Ou l'eau des étangs on-du - lés Vi-
lent.
-bre de frissons en-diablés — La Jupe

II

Comme l'or frémissant des blés
Ou l'eau des étangs ondulés,
Vibre de frissons endiablés
La jupe

III

Le sens amoureux éveillé
Préfère à tout déshabillé,
A tout peignoir entrebâillé,
La jupe.

IV

C'est que, tombant jusqu'au talon,
Et, pudique, elle en dit plus long
Qu'un audacieux pantalon,
La jupe

V

Les femmes aux gestes jolis,
Sur les dessous, charmants fouillis,
Drapent savamment, à gros plis,
La jupe.

VI

Sur la neige du jupon blanc,
Comme pour un appel troublant,
Se retrousse, en rire galant,
La jupe.

VII

Le vent des éventails pâmés,
Pesant d'effluves parfumés,
Le cède au vent que vous semez,
O jupes.

VIII

Aussi, marcheurs, jeunes et vieux,
Soufflant, arrondissant les yeux,
Seront longtemps, à qui mieux mieux,
Vos dupes!

— C'est le seul moyen de l'éloigner. On le nommera directeur dans quelque trou.

— Et ta femme?

— Mon Dieu! que veux-tu? comme beaucoup d'autres maris, je pardonnerai à Léonie cette faute de jeunesse, et je tâcherai que cela ne se renouvelle pas.

— J'aurais préféré un duel... Enfin, quand pars-tu?

— Ce soir, sans plus tarder,

— Bon voyage!

— A bientôt!

III

Trois longs mois déjà avaient passé depuis que M. Baridant s'était vu forcé d'aller à Paris reccommander chaleureusement son caissier Debraizon, et jusqu'à présent ses démarches étaient restées sans effet; mais ne pouvant supporter plus longtemps la pénible obligation de se retrouver chaque jour en face de son heureux rival, comprenant qu'il finirait, en un accès de mauvaise humeur bien justifiée, par lui reprocher son ignoble conduite, il se décida à faire un second voyage...

Cette fois, il fut enchanté. M. le gouverneur lui accorda un long entretien et promit que, d'ici peu, il donnerait de l'avancement à cet employé si intelligent, si zélé, si travailleur, que M. Baridant lui recommandait et lui vantait tant.

Une seule ombre, vite effacée, au cours de cette audience, avait obscurci la joie du pauvre mari : l'insistance du gouverneur à savoir son âge. Que pouvait lui importer qu'il eût soixante ou soixante-cinq ans?... Son supérieur était vraiment un peu trop indiscret.

Deux jours après cette entrevue, M. Baridant retournait à O..., heureux à la pensée d'être à jamais débarrassé de son caissier, et rapportant des trésors d'amour à sa Léonie, pour la dédommager.

IV

A peine descendu du train, M. Baridant se sentit enserré dans une vigoureuse étreinte.

Debraizon l'embrassait, l'écrasait, l'étouffait, tout en s'écriant :

— Ah! cher monsieur, que vous êtes généreux...

— Ne me remerciez pas, répondit dignement Baridant, en se dégageant avec peine, vous êtes nommé, je crois, dans les Hautes-Alpes.

— Inutile de feindre, mon cher directeur, je sais tout..., laissez-moi moi vous presser encore sur mon cœur.

— Non, non, — fit avec effroi le mari malheureux.

— Avoir demandé votre retraite, — continua Debraizon, — pour me donner votre place!

— Comment ma retraite?... ma place!... — interrogea-t-il sans comprendre.

— Mais oui, j'ai reçu l'avis que vous étiez mis à la retraite, et vous m'avez tellement appuyé, que l'on m'a immédiatement désigné pour vous succéder...

Baridant leva les bras au ciel, devint rouge, violet, puis, tournoyant sur lui-même, s'affaissa sur le sol.

L'effet de ses recommandations l'avait foudroyé.

Daniel RICHE.

SŒUR MADELEINE

I

A l'heure où les mélancoliques pensers étreignent les âmes, indifférents au bruit de la mer qui se brise au pied de la falaise, aux derniers reflets d'or d'un soleil qui s'éteint, deux amants vierges se sont rencontrés et ont fait le serment d'un éternel amour.

Ils ignorent, à cette heure exquise des aveux, qu'il est de décevants lendemains pour nos espoirs, et des pleurs pour chacun de nos sourires; ils ignorent dans la naïveté sereine de leurs vingt ans qu'aimer signifie souffrir.

Sous la brise qui fait voleter les cheveux d'or de la blonde Sylvane, ils écoutent vibrer leurs cœurs et leur bouche dit très bas l'hymne de volupté.

Robert, élève-officier sur un vaisseau-école fait vœu de consacrer sa vie à Sylvane; il l'épousera et, au cours des longs voyages, pendant les heures de solitude, sa pensée s'en ira vers celle qui, anxieuse, attendra son retour. C'est l'histoire de toutes les amours, puérile pour qui l'écoute, sublime pour qui la vit.

Regardant les vagues qui déferlent, Sylvane dit :

— Oh! cette mer qui viendra te ravir à mes caresses pendant des mois, des années peut-être, comme je la hais.

Alors, Robert, désignant l'Océan d'un geste large, reprend :

— Tu la hais, cette mer immense qui m'emportera vers les rivages lointains, tu la hais parce que ses colères sont terribles, parce que ses lames anéantissent parfois le téméraire qui la brave, tu la hais car tu ignores que, malgré ses fureurs, l'audacieux se rit d'elle et la dompte. O mer, j'irai là-bas plus loin que l'horizon, j'irai cueillir un peu de gloire et j'en tresserai une couronne pour parer ton front, mon aimée.

Immobile, semblant vouloir sonder l'inconnu, Robert se tait; alors très douce, voluptueuse, presque inconsciente, Sylvane se serre plus fort contre lui, et bientôt leurs lèvres s'unissent en un baiser — très lent.

Et, comme le soleil a disparu, comme le crépuscule aussi est devenu la nuit, Robert avec Sylvane quittent la falaise et se dirigent vers la ville.

II

Robert d'Hestelle à Sylvane de Marcey

Ma chère Sylvane,

C'en est fait, mon impérieuse mère a fait s'évanouir mon rêve, depuis hier, je suis fiancé. Peu t'importe son nom, du reste, puisque je ne l'aime pas; j'obéis, voilà tout. Je serai marié dans trois mois et je partirai dans six pour une colonie qui n'est pas encore désignée.

Te dirai-je ma douleur, les mots seraient impuissants.

Je t'aime.

ROBERT.

Sylvane de Marcey à Robert d'Hestelle.

J'aurais dû depuis longtemps m'attendre à cette brutale rupture, c'est le sort de bien des filles sans fortune, peut-être aussi ton amour ne fut-il pas si grand que tu le prétendais puisque tu n'as pas osé dire à ta mère que tu m'aimais.

Qu'importe, je serai forte dans l'adversité et je ne t'importunerai point de mes plaintes vaines.

SYLVANE.

Sylvane de Marcey à Robert d'Hestelle.

Monsieur,

Demain, un prêtre bénira votre union, demain, je serai novice au couvent de ***.

Je prierai Dieu pour vous.

SYLVANE.

III

Sur la mer très calme; la frégate *Irène* file d'une allure rapide. Le ciel est pur, constellé d'étoiles, et la lune épand sur les flots sa pâle clarté.

Robert est de quart, son œil scrute l'horizon, mais sa pensée va plus loin, là-bas, vers la patrie qu'il a quittée depuis quelques semaines seulement. Parfois, de sa poitrine s'échappe un douloureux soupir, presque un sanglot...

Pourquoi cette lettre ne s'est-elle point égarée? N'eût-il pas toujours assez tôt appris la mauvaise nouvelle, et même si la mort avait pu le frapper, il n'eût jamais su que sa femme souillait en d'innommables orgies le nom sans tache qu'il lui avait donné. Car elle n'était point l'adultère vulgaire, elle étalait cyniquement son impudeur et sa honte...

Oh! comme la vie lui semble triste aujourd'hui, son avenir brisé, son honneur souillé... cette femme!...

Des souvenirs pleins d'amertumes et de regrets le hantent, il murmure un nom qu'il n'a point prononcé depuis longtemps — Sylvane.

Et c'est tout un passé qui renaît en lui, un passé de joie pure et d'amour réel qu'il a sacrifiés à la volonté de sa mère, ce sont les exquis baisers de Sylvane qu'il a dédaignés pour les caresses sans parfum de la femme dont on lui a imposé l'amour.

Il sait aujourd'hui qu'il a consommé l'irréparable, que jamais plus sa bouche n'effleurera celle de Sylvane, car Sylvane s'est enterrée vivante, avec une robe de bure pour linceul.

IV

Pendant longtemps, Robert chercha un peu d'oubli dans les luttes incessantes qu'il dut soutenir contre les indigènes.

A peine débarqué, il eut, à la tête d'une petite troupe r éprimer un soulèvement, et, fermement résolu à sortir de cette vie où aucune joie ne l'attendait plus, il accomplit des actes d'une excessive témérité.

Il défiait la mort, elle ne relevait point son défi. Ses camarades autour de lui tombaient soit dans un combat, soit minés par la fièvre, lui était toujours debout, comme s'il devait encore vivre pour souffrir.

Car la paix n'était point revenue en son âme, et, par les soirs mornes, tandis qu'au camp chacun dormait, sa pensée le ramenait quelques années en arrière, quand, sur la falaise, indifférent au bruit de la mer, comme aux reflets d'or du soleil couchant, il avait juré d'aimer toujours la blonde Sylvane — qui peut-être à cette heure priait encore pour lui...

Un jour cependant, on le ramena blessé; conduit sous une tente, quelqu'un sonda la plaie, elle était mortelle.

Alors, l'aumônier vint et reçut la confession de l'officier.

Quand il fut absous, une religieuse, venue depuis peu dans la contrée pour prêcher la religion parmi ce peuple qui ignorait la foi, entra dans la tente de Robert et, s'agenouillant à son chevet, pria.

Soudain, le malade se souleva, mais il eut comme un vertige, c'était elle, elle, missionnaire dans ce pays maudit!

Il ne put retenir un cri :

— Sylvane!

— Non, monsieur, sœur Madeleine.

— Sylvane!

— Sylvane est morte, elle est morte d'avoir aimé.

— Oh! ce hasard...

— Le hasard! reprit ironiquement sœur Madeleine.

— Je vais mourir, souviens-toi...

Sœur Madeleine alors, belle comme jadis sous sa coiffe blanche lui dit :

— Je me souviens.

— La falaise, nos rêves d'amour et tes lèvres...

Sœur Madeleine se signa.

Robert sentit deux larmes rouler sur ses joues puis ses yeux se voilèrent, il retomba prostré; la religieuse prit alors sa main pour voir s'il n'était pas mort, et ce contact sembla ranimer le moribond, il attira vers lui Sylvane...

Dans cette minute suprême, celle qui avait quitté le monde et celui qui allait quitter la terre vécurent de nouveau les heures exquises d'autrefois.

Inconscients du sacrilège, ils mêlèrent leurs haleines, presque leurs chairs...

Sylvane mit sur la poitrine du mort un crucifix, puis sortit de la tente.

Ayant rencontré l'aumônier, elle s'agenouilla et lui dit :

— Mon père, bénissez-moi, parce que j'ai péché.

H. CARBONNELLE-VENTURA.

PIERRETTE ET PIERROT

Lorsque, au mois de janvier dernier, le baron et la baronne Mombert avaient eu l'idée d'ouvrir leurs salons et d'inviter tout Paris, ils s'étaient heurtés à ce qu'on pourrait appeler la grève des femmes. A leur première réception, toutes les invitations doubles étaient devenues simples : les maris prenant un air de circonstance pour invoquer la grippe ou la migraine comme excuses à l'absence ou plutôt à l'abstention de leurs femmes. Aussi la fête manqua d'entrain; on se serait cru, tenue à part, à une réception ministérielle.

On n'avait pourtant rien de positif à alléguer contre les Mombert. Ils s'étaient établis avec un luxe confortable et de bon goût, dans un vieil hôtel de la rue de l'Université, en plein faubourg Saint-Germain, et ils avaient un grand train de maison. Malheureusement, le pire, à Paris, est d'être inconnu : on va fort bien chez les gens dont la mauvaise réputation est nettement établie; on se réserve vis-à-vis de ceux pour lesquels il y a doute.

Mille légendes, se contredisant l'une l'autre, circulaient sur les maîtres du logis. Tantôt on les disait mal mariés ou pas mariés du tout : la baronne aurait été modèle et quelque chose de moins dans un atelier de sculpture; le baron aurait commencé par être valet de chambre. Un autre récit en faisait des commerçants enrichis, anoblis à Rome, moyennant finances. Bref, on leur appliquait les mille fables qui circulent à Paris, et qui servent dans les occasions semblables.

Quoi qu'il en soit, le résultat du premier bal leur avait été des plus sensibles, et, pendant quelque temps, ils s'étaient abstenus de toute réception On allait jusqu'à dire que les salons de la rue de l'Université ne se rouvriraient pas...

L'étonnement fut général, lorsqu'on apprit que de nouvelles invitations avaient été lancées. Seulement, cette fois, les hommes qui avaient paru sans leurs femmes au premier bal, furent seuls invités, comme s'ils eussent été célibataires ou qu'ils fussent devenus veufs. Malgré cette incorrection, beaucoup vinrent, poussés par la curiosité, le désœuvrement ou l'envie de s'amuser; seul, un petit nombre d'imbéciles s'en formalisa.

Ils en furent punis, car les soirées des Mombert réussirent admirablement. La partie féminine ne laissa rien à désirer. D'où venait cette nouvelle couche d'invitées? Personne ne pouvait le dire. Elles avaient, d'ailleurs, une tenue fort correcte.

En ma qualité de célibataire, j'avais été de toutes les fêtes. La conduite du baron et de la baronne m'avait paru très crâne. Leur succès me rangea parmi leurs défenseurs; on eût été mal venu à les critiquer devant moi, et ma protection s'étendait même aux invités, et surtout aux invitées.

Parmi celles-ci, une grande jeune fille brune, jolie et gracieuse au possible, m'avait plu tout particulièrement. Elle était toujours accompagnée d'une vieille dame aux cheveux blancs, à l'aspect vénérable, un peu sourde, et par bonheur, peu bavarde, que l'on disait être sa tante. Mlle Aunou (tel était le nom de la jeune fille) était fort bien mise, quoique avec une grande simplicité.

J'avais essayé de prendre sur elle quelques informations. Je n'étais pas arrivé à grand'chose. Je savais, par la maîtresse de la maison, que ses parents, âgés et de santé chancelante, ne sortaient jamais; qu'ils n'étaient en France que depuis peu; qu'elle-même était née dans une colonie... pénitentiaire, avait ajouté mon ami Lefuret, à qui j'avais raconté la chose; mais mon ami Lefuret ne reculerait pas devant une calomnie, pourvu que ce fût un bon mot.

***

Le dix-huit mai dernier, le baron et la baronne clôturant la série de leurs réceptions, donnèrent un grand bal travesti.

Je m'étais costumé en Pierrot, avec la fraise, le serre-tête noir à l'Italienne, et la figure toute blanche. Par un hasard heureux, Mlle Aunou était en Pierrette. Ce costume avait l'avantage d'établir un décolletage plus équitable, en ce sens que le corsage coupé aux épaules, donnait le bon exemple à la jupe, qui s'arrêtait à mi-jambes, cela invite naturellement les hommes à baisser les yeux.

Le travestissement permet une plus grande liberté. La petite fête fut pleine d'entrain. Le cotillon, que je dansai avec la Pierrette, fut conduit avec une verve endiabiée par un mousquetaire gris, peut-être dans les deux sens du mot. Quand le souper commença, la gaieté avait atteint un assez joli diapason.

Nous nous installâmes à une petite table de quatre couverts, dans un coin retiré. Mon ami Lefuret prit place en face de nous avec sa danseuse, une délicieuse Chatte blanche. Le souper ne laissait rien à désirer : comme vins, il était particulièrement remarquable. Malgré les réclamations de la Chatte blanche et de la Pierrette, l'eau fut sévèrement proscrite, comme liquide malsain, réservé aux personnes d'un détestable caractère. Le résultat de cette expulsion ne fut nullement défavorable au renom que s'est acquis la vieille gaieté française...

Déjà le jour venait. Les rideaux lui défendaient l'entrée de leur mieux. Dans les lustres, dans les candélabres, les bougies vacillaient, s'épuisant dans une dernière lutte. Nos vis-à-vis étaient partis, et nous restions, seuls à côté l'un de l'autre. La fatigue d'une pareille nuit nous envahissait petit à petit.

Voulant réagir contre cette influence, je saisis une nouvelle bouteille, et remplis de champagne nos coupes vides. Dans ce mouvement, ma serviette glissa de mes genoux et tomba. Machinalement je me penchai pour la ramasser; je ne sais pas comment cela se fit, ma main frôla le pied de ma voisine. Le petit pied ne bougea pas. Curieux de m'assurer de la chose, je me livrai à de nouvelles investigations, et je pinçai légèrement le talon. Rien. Enhardi, je me laisse aller à recommencer l'expérience, avec un penchant à l'extension, et je frôle le joli bas, bien tendu sur le mollet...

J'avais agi sournoisement, bien que sans me rendre un compte fort exact de ce que je faisais; mes yeux, fixés droit devant moi, ne quittaient pas ma coupe de champagne. A ce moment, cependant, je ne pus m'empêcher, surpris de mon audace, de regarder, à la dérobée, ma voisine. Je tournai lentement la tête, et lançai un coup d'œil sur la Pierrette.

Pauvre Pierrot, sans ton blanc, comme tu aurais rougi!

Mlle Aunou, le menton appuyé sur sa main, semblait me regarder tristement, et comme implorant ma pitié. Ses yeux, à demi-voilés de larmes, paraissaient pleurer l'affront que je venais de lui faire; et, bien qu'aucune colère ne l'animât contre le coupable, dans son cœur, sans doute, l'irritation était grande contre l'outrage. Sa bonté seule l'empêchait d'exprimer son mécontentement.

Ma conduite était sans excuse; de quel droit avais-je fait cet affront à une honnête fille? Je me sentis troublé au dernier point. J'étais comme un enfant, pris en maraude, sur un cerisier, par un garde champêtre. Descendra-t-il, restera-t-il sur l'arbre, dans son abri relatif?... Enfin, ne pouvant demeurer dans cette position ridicule, je veux retirer ma main aussi promptement que possible, mais mon trouble aggrave ma maladresse. La Pierrette redresse la tête, son bras se lève... Que va-t-il arriver, mon Dieu! Sa main retombe... sur la mienne, et j'entends à mes oreilles stupéfaites résonner ces mots étranges :

— T'es bête de me chatouiller comme ça!

. . . .

M'est avis, baronne, que si vous voulez conserver le décorum de votre salon, il faudra, une autre fois, veiller à ce que vos recrues ne boivent pas trop de champagne.

Paul GAULOT.

UN TENDRE

(Suite.)

Ces confidences le gênaient, d'ailleurs, il se rapprocha d'elle, colla ses lèvres aux siennes; elles étaient humides et fraîches, il y but le désir. Jeanne s'étendit davantage, la tête sur un de ses bras replié, regardant au-dessus d'elle le feuillage d'où pleuvait du bleu. Ils ne dirent plus rien. Entre deux arbres, elle apercevait, perdu dans l'azur un petit nuage blanc qui s'évanouissait lentement comme une fumée, il disparut tout à fait, alors elle se reprit à causer :

— Tu sais, j'ai rêvé de Puech cette nuit. Est-ce drôle? Quand je pense que s'il avait voulu je serais madame Puech aujourd'hui. Me vois-tu madame Puech? Je n'aurais pas fait de théâtre. Je ne te connaîtrais pas, et nous ne serions pas en ce moment...

Elle s'interrompit, vit que Clairain était tout contre elle, que sa figure effleurait la sienne. Il lui dit :

— Je t'aime, je t'aime!

Et il lui serra les mains avec force, voulut l'enlacer. Elle, très calme, presque sans effort, se raidit, et il ne put l'atteindre, Elle demanda, étonnée ;

— Qu'es-ce que tu as? qu'est-ce qui te prend?

— Je t'aime! je t'aime! répétait-il avec fièvre.

Et sa main rapide saisit une plante qui le gênait, la brisa; il en coula un suc blanc qui ressemblait à du lait. Il avait lâché Jeanne et elle ne se reculait pas, elle ne songeait pas à lui échapper, ayant aux lèvres un sourire qui le défiait. Alors, il se rapprocha d'elle, la saisit à la taille qu'il sentit souple, flexible sous le peignoir. Du coude, elle l'empêcha d'approcher davantage; leur haleine se confondait.

— Je t'aime! je t'aime! répétait-il toujours.

Un instant, ils se regardèrent. Jeanne était jolie ainsi, toute moite de la lutte, les cheveux ébouriffés, halelante. Puis, tout d'un coup, il parvint à atteindre sa bouche et ses lèvres brûlantes s'y collèrent. Ce fut tout, un long frisson la secoua, il sentit qu'elle se détendait. Les yeux fous, la face blanche, éperdue, elle murmura très bas :

— Prends-moi, prends-moi...

Et elle fut à lui, pendant que dans l'herbe bruissaient les insectes, que sous le soleil les arbres frémissaient, que les fleurs s'ouvraient comme des bouches fraîches, que l'île tout entière chantait l'amour, fêtait leurs noces.

VII

Leurs noces n eurent pas de lendemain.

Ils avaient fait des projets, rêvé de passer huit jours, huit jours d'amour dans ce coin joli de campagne dont ils étaient les maîtres; ils s'étaient promis des escapades, des courses de petits diables lâchés dans les buissons, des bains de soleil et de grand air, des culbutes dans l'herbe; puis, bien sages, des promenades sur l'eau, des visites à l'île dont les grands arbres avaient un air de protection, dont le fouillis de verdures leur faisaient un grand nid, si doux, si tiède, pleins d'exquis chatouillements!

Tout croula. Un télégramme de son directeur rappela Jeanne à Paris où le théâtre, après l'échec de la nouvelle pièce, reprenait son ancien spectacle pour clôturer la saison. A peine une journée de liberté, et il fallait revenir, reprendre la corde, si tôt!

Maintenant Clairain observa que Rosel lui parlait à peine, affectait vis-à-vis de lui une froideur polie. Déjà, la veille à leur retour de l'île, il avait été frappé de son regard singulier. Il sentit que ses amours devinées lui créaient un irréconciliable adversaire; mais le temps des inquiétudes était passé. Que lui importaient la mauvaise humeur et l'envie de ce gros homme? N'était-il pas aimé, heureux, plein de confiance devant l'avenir? Et durant tout le voyage il se désintéressa de lui, mit une coquetterie à paraître indifférent, et il le laissa accaparer Jeanne, lui parler de sa pièce, du rôle qu'elle y jouerait. Elle, déjà reprise par le théâtre, par le public, discuta, voulut que Rosel lui apportât le manuscrit le soir même, pour régler plusieurs points sur lesquels ils étaient en désaccord. Et quand ils arrivèrent à Paris, très affairée, elle partit avec lui, quittant Clairain que consolaient d'ailleurs un sourire, une pression de main et cette question chuchotée à l'oreille :

— Viendras-tu me voir demain?

Le lendemain, elle était absente, sortie avec Rosel, ayant prévenu qu'elle ne rentrerait pas pour dîner. Il fut tout triste, commençant à perdre sa tranquille confiance. Pourtant, il domina ses inquiétudes et n'alla pas la voir dans sa loge. Deux jours s'écoulèrent ainsi sans qu'il reçût aucune nouvelle d'elle. Le troisième jour, il n'y put tenir, il courut rue de Rivoli.

Le domestique l'accueillit avec cet air d'hésitation qui l'exaspérait :

— Je ne sais pas si Madame est là.

Il entra dans le salon, aperçut sur une chaise le chapeau de Rosel et entendit qu'on parlait à côté dans la chambre de Jeanne. D'ailleurs, la porte s'entr'ouvrit, Rosel passa la tête :

— Bonjour. Attendez un petit instant, elle s'habille.

La porte se referma. Cela parut à Clairain une plaisanterie, et il vint la rouvrir. Jeanne, à sa glace, se frisait les cheveux, en corset, comme dans sa loge. Il voulut s'avancer jusqu'à elle, lui tendre la main. Rosel se planta devant lui :

— N'entrez pas dans la chambre à coucher de Mlle Saulier, je vous prie.

Cela était dit d'un ton froid, comme on donne une leçon à un enfant. Clairain sentit qu'une colère bouillait en lui. Il dit durement :

— Pardon, qui êtes-vous ici?

Et il voulut avancer; mais l'autre lui barrait toujours le passage, répétant :

— N'entrez pas dans la chambre à coucher de Mlle Saulier, je vous prie.

Jeanne ne disait rien, continuant à friser ses cheveux, et son silence approuvait Rosel. Alors Clairain se sentit dans une atmosphère d'hostilité, et tout décontenancé il recula. Mais comme l'autre allait repousser la porte, cela lui parut trop bête de céder, et il éclata :

— D'abord, faites-moi le plaisir de laisser cette porte tranquille. Vous n'êtes rien ici, je ne vous reconnais aucune autorité ponr me parler comme vous venez de le faire!

— Vous n'êtes qu'un gamin.

— Je vous giflerai! cria Clairain.

Et déjà ils étaient l'un près de l'autre. Rosel perdait patience, cela devenait grave. Jeanne intervint, l'air ennuyé :

— Ah! mais il est fou! Il devient dangereux! Il fait des scènes chez moi, à présent!

Clairain bégaya :

— Tu me donnes tort?

— Je ne veux pas de scène chez moi, dit-elle impatientée, je ne veux pas de gens mal élevés qui font du bruit et ouvrent les portes quand on le leur défend. J'en ai assez de toutes ces gamineries. Une fois ça passe; à la fin ça devient assommant!

Il allait de surprise en surprise. Il hésita un moment, espérant que tout cela n'était qu'une comédie et qu'elle allait lui dire dans un sourire : « Oh! le niais! il s'y est laissé prendre! » Mais elle boutonnait son corsage, nerveusement. Alors, il prit son chapeau, révolté par cette injustice, et détestant Jeanne de toutes ses forces à cette minute. Elle le suivit jusqu'à la porte, lui tendit la main sans colère.

— Une autre fois, tâche d'être plus raisonnable.

La porte claqua, il se retrouva stupide dans l'escalier. Et tout d'un coup, il lui vint une envie de sonner, de se faire ouvrir, de demander pardon. Cela lui était intolérable de partir ainsi, il lui semblait qu'il venait de la perdre, que c'était fini entre eux. Puis, en descendant, il réfléchit, plus calme, revit la scène, eut la sensation qu'il venait de donner dans un piège, que tout cela avait été préparé par elle pour se débarrasser de lui. Il chercha une raison à cette comédie: il n'en trouva pas. Dans la rue, plusieurs fois ses yeux revirent les fenêtres closes; il sentait en lui un grand vide et il était très malheureux.

Quelques jours passèrent encore, il bouda Jeanne. Mais il ne put s'empêcher de venir rôder dans les Tuileries; et ce fut là, une après-midi, qu'il eut l'explication vainement demandée à sa psychologie. Il venait à peine d'entrer dans la grande allée qui longe la rue de Rivoli qu'un couple au loin, devant lui, fixa son attention. La femme avait la silhouette de Jeanne. L'homme ressemblait à Forge. Il en reçut un violent coup à la poitrine et à la nuque, et il s'approcha, les jambes tremblantes, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. C'était eux. Jeanne avait une ombrelle blanche, dont elle battait sa jupe à petits coups, et lui, sa canne derrière le dos, causait sans gestes. Ils marchaient lentement, tout près l'un de l'autre très à l'aise, très calmes, comme si rien ne les avait jamais désunis, comme s'ils s'étaient quittés paisiblement la veille. Alors Clairain s'arrêta, si ému qu'il était sans révolte, si rudement atteint qu'il chancelait étourdi et que le ressort de son cœur se brisait, lui sembla-t-il. Mais comme le couple, arrivé au bout de l'allée, retournait sur ses pas, une pudeur lui vint, la honte d'être aperçu ainsi défaillant lui fit recouvrer ses jambes, il sortit du jardin.

Il marcha sans but, traversa des rues où roulaient des voitures dont il ne songeait pas à se garer. Maintenant, il s'expliquait l'attitude de Jeanne et le jeu de Rosel. C'était lui qui avait préparé leur réconciliation, préférant voir Jeanne revenue à Forge que tombée dans les bras d'un nouvel amant, si cet amant ne devait pas être lui-même. Médiateur complaisant, il satisfaisait en même temps une rancune et trouvait un profit. Ne s'assurait-il pas pas leur gratitude? N'était-il pas plus que jamais pour eux le familier, l'intime, l'ami indispensable? — Comme tout cela lui parut sale!

Mais comment Jeanne avait-elle pu se ressaisir si vite, après s'être donnée? Il ne comprenait pas, ayant du cœur féminin, de ses complexités une ignorance d'enfant. Il se revit là-bas avec elle, dans l'île. Comme tout était beau, comme tout était clair ce jour-là! La joie habitait son cœur et l'avenir se peuplait de promesses... C'était fini, elle se reprenait, son cœur était vide, sa tête était vide, tout devenait néant.

— Allons, je l'oublierai, se dit-il résolument; il le faut!

Et il s'efforça de marcher d'un pas tranquille, comme un homme que rien ne tourmente. Mais il se sentait si affreusement triste que la vie lui parut lourde et injuste et qu'il souhaita en sortir. Puis ses nerfs s'exaltèrent, il eut une première révolte :

— Elle s'est donnée librement, elle est ma femme, je ne me la laisserai pas prendre!

Il ne s'aperçut pas qu'il se contredisait, qu'il s'était promis d'oublier, une minute auparavant. Puisqu'elle s'était donnée, elle était à lui, sa femme; cela lui paraissait une chose sainte, imprescriptible. A ce moment, comme il accompagnait ses paroles d'un geste brusque, des moineaux qui picoraient sur la chaussée s'enfuirent à tire d'aile, et il les suivit des yeux longuement, dans l'air, car il lui sembla que son bonheur avait fui ainsi....

VIII

Enfermé chez lui, il s'assit au milieu de l'atelier vide. Une immense détresse le poignait, et il regarda machinalement les murs semés de toiles, les grands murs blancs et simples qui lui semblaient maintenant nus et froids. Il se demanda comment il avait pu être heureux dans cette grande pièce si triste qui le reculait de la vie ambiante, l'isolait dans le silence. Tout y était laid et misérable. Un chevalet boitait, un pan de tenture à la porte retombait déchiré, l'étoffe d'un meuble s'effilochait d'usure. Il y avait de la poussière sur les corniches, sur les cadres blancs, des taches de couleur sur le parquet. Un veston de travail posé sur une chaise lui parut une loque, des fioles vides, des pinceaux épars lui donnèrent l'impression de jouets dérisoires. Qu'en avait-il su tirer? Savait-il peindre seulement, et comment avait-il pu éprouver tant de joie à planter sur des carrés de toiles des bonshommes qui ne tenaient pas debout, des maisons de guingois et des paysages sans air? Cela était enfantin.

Le jour baissait. Il pleuvait de la tristesse, et par delà les baies vitrées dans le ciel assombri, défilaient de lourds nuages. Il lui sembla qu'il entrait dans la nuit pour toujours, que désormais il n'y aurait plus pour lui de lumière et de sourires, et il frissonna d'angoisse. Son front était brûlant, ses tempes battaient martelées de fièvre; il alla se plonger la tête dans l'eau, en revint rafraîchi, plus calme, et appela Mélanie pour qu'elle allumât une lampe. Quand elle brilla, quand, dans sa clarté jaune, l'atelier reparut, il se retrouva plus viril. « On oublie, » se dit-il. Et, au même moment, sa tristesse revint avec la sensation accablante qu'il était seul. Il avait les membres las comme si on l'avait battu.

Mais plus tard, ayant dîné, des doutes l'assaillirent. S'il s'était alarmé sans raison? Jeanne ne lui avait-elle pas dit un jour au sujet de Forge : « Je veux que notre rupture ait un parfum d'élégance, je veux que nous nous quittions bons amis. » Qui sait s'ils ne s'étaient pas rencontrés dans ce but aux Tuileries tout à l'heure? Et il se jetait sur cet espoir comme un mendiant sur le sou qu'on lui tend. L'instant d'après, d'ailleurs, il se reprochait de chercher un prétexte pour courir dans sa loge et il se répétait qu'il ne sortirait pas. Il s'était promis, après avoir longuement raisonné, de ne ne pas la revoir, car il se sentait capable des pires folies s'il se retrouvait devant elle. Il se coucherait de bonne heure, ce soir, se lèverait tôt demain, partirait à pied, ferait des marches forcées, se fatiguerait le corps, ne penserait pas, et vivrait ainsi en brute pendant quelques jours.

(A suivre.)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 31. Prix : 10 centimes. 5 AOUT 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
{ Départements. 16 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois......	1 fr. 5	2 fr. 50
Six mois.........	3 — »	5 — »
Un an.........	6 — »	10 — »

UN CAS DE CONSCIENCE, par JACQUES DES GACHONS



LES POÈTES DE L'AMOUR

TES SEINS

Lise, déchire la dentelle
Qui me cache tes seins rosés;
Anxieux, mon œil les appelle,
Et j'y veux jeter des baisers.
Livre-moi, ma petite amante,
Livre-moi leurs sommets chéris :
De l'Avril la caresse aimante
Les a si gentiment fleuris!

Donne-les, donne, j'y veux boire
A pleins bords le philtre d'amour,
Et sur leur triomphant ivoire
Je veux chanter tout un long jour.
Donne donc, ô ma douce aimée,
Donne, tes seins ne sont venus
De Cythère la parfumée
Que pour vivre entièrement nus

Sois donc bonne, ô ma très jolie,
Donne tes seins éblouissants,
Dussé-je y trouver la folie,
Dussent-ils aspirer mon sang
Oui, dussé-je tomber sans âme
Après les avoir bien étreints,
Ecoute ma prière, ô Femme,
Je veux tes seins, je veux tes seins.

François Le FORBAN.

UN CAS DE CONSCIENCE

Lorsque mon vieil ami Maurice entra dans mon cabinet et qu'il alla s'enfoncer dans son fauteuil préféré, je vis bien qu'il avait quelque chose à me raconter. Je le mis à son aise, tout de suite :

— Pas de préambule, va, commence; regarde, je pose ma plume et j'allume une cigarette.

***

— Il s'agit de la petite Pauline, le gentil trottin dont je t'ai fait l'autre jour le portrait. Je la trouvais si drôle, si petite Parisienne, si spirituelle, que depuis quinze jours j'allais, tu le sais, la prendre à la sortie de son atelier, rue d'Uzès. Elle me faisait dîner à des heures impossibles et, refusant de prendre le pauvre fiacre que je lui tendais chaque soir, elle m'entraînait à pied jusque de l'autre côté de la Butte, dans le provincial quartier de son honnête famille. J'ai maigri de cinq livres. En somme, n'est-ce pas ? excellente combinaison.

« Hier, elle me dit tout à coup :

« — Ça doit être drôle chez vous!

« — Mon Dieu, lui répondis-je, c'est assez gentil, mais ça n'a rien de folichon. »

« Elle parut vexée :

« — Alors vous ne voulez pas m'y conduire? »

« Je vis bien que, par nonchalance, j'avais manœuvré avec une victorieuse adresse. Je lui avais proposé quatorze fois de la mener chez moi; elle m'avait fait vingt-huit pieds de nez... Il était tout simple qu'en me voyant résigné à ses rebuffades, elle prendrait les devants.

« Elle arrêta elle-même un fiacre. Elle savait l'adresse; elle la cria au cocher et m'entraîna.

« — Allons! vite, vite ! »

« Dans le fiacre, elle fut d'une loquacité imperturbable. En arrivant rue François Ier, je savais le nom et l'histoire complète de ses dix meilleures amies et plus de potins qu'il n'en faudrait pour alimenter pendant trois ans Montmorillon ou Nantua, villes que cette insinuation laissera froides, avec raison. J'en étais essoufflé. Par bonheur, j'habite au rez-de-chaussée. Ce détail même amusa terriblement mon amour de trottin :

« — Comment peut-on habiter au rez-de-chaussée? C'est absurde!

« — Moi, non, je ne trouve pas cela si ridicule. »

« En trois minutes, elle parcourut toutes les pièces de ma garçonnière et sut la place de tous les objets, et comme je m'étais assis, attendant la fin de l'inspection, elle vint s'installer sur mes genoux, comme si elle n'avait fait que cela toute la vie.

« Je passais un bon petit quart d'heure à la dorloter. Elle avait cessé de parler; cela produisit un effet très drôle. Figure-toi qu'il a plu depuis le matin, une petite pluie continue et tapageuse qui chatouille les vitres et qui lave, lave sans relâche, le trottoir que tu regardes. Tu ne penses à rien; moi du moins, quand on fait du bruit autour de moi, je ne peux pas trouver deux pensées à emmancher l'une au bout de l'autre. Soudain, la pluie cesse, je veux dire la conversation, le bavardage qui mouille ; alors il se fait un silence mœlleux, des femmes passent sur ton asphalte avec les mollets gentiment montrés, les capotes des voitures s'abaissent, le soleil luit, les lèvres sourient... Je devins donc tout à coup très amoureux. Pauline, comme si elle avait fait un pari, prétendit qu'elle avait chaud et se dégrafa... Tu veux une description? Elle a déjà été faite... Deux amours de petits nichons à l'air si étonnés de voir tout à coup le jour que j'en rougis pour eux... Un cou passable, mais de pauvres petits bras sans fossettes...

« A ce moment-là, comme je m'amusai, sans penser à mal, à promener mes lèvres à la recherche desdites fossettes, ma petite amie se mit à fondre en larmes... Une fontaine, un déluge!

« C'était tellement imprévu que je me mis à rire. Mais Pauline me regarda avec des yeux si étonnés, si désespérés, que je demandai des explications. Elle se jeta contre ma poitrine et sa voix me parvint à travers mon gilet et mon veston :

« — C'est la première fois qu'on m'embrasse, monsieur!

« — Ah! » fis-je pendant que ma réflexion faisait le tour des suppositions que soulevait ce mot inattendu. Je m'informai : par *embrasser*, elle entendait *tout ;* mon trottin pervers et potinant, au courant de tous les gestes et de tous les mots, était une pauvre petite pucelle.

« Tu sais mon horreur pour la besogne d'initiation. Je trouve honteux de s'embarquer pour cette Cythère escarpée. Il y a là des cris, comme dit le poète, qui me font peur... Je mis donc l'enfant debout et je rangeai à leur place respective les petits bouts de nichons dont je m'étais trop alléché. Alors, mon ami, les larmes repartirent, avec le tambour des sanglots et la trompette du mouchoir.

« Je crus devoir la rassurer :

« — Ma chère enfant, il ne faut pas vous désespérer. A vrai dire, ce n'est pas un crime d'être pucelle à dix-huit ans.

« — Si! s'écria-t-elle alors en bondissant, si, c'est un crime. Je suis une malheureuse!

« — Mais non, mais non. Je vous assure même qu'à votre place...

« — Ah! faut-il que vous m'aimiez peu pour me laisser comme cela!... »

« Alors je lui expliquai tendrement mes vieux principes sur ce chapitre. Je n'eus aucun succès. Tandis que sa petite poitrine sursautait aux derniers hoquets des larmes qui séchaient, tandis que je reboutonnais son corsage, elle, tranquillement, dénouait les cordons de sa robe et de son jupon. J'étais vaincu...

« Mon salon resta solitaire pendant de longues minutes...

***

« Quand j'y revins, seul, j'avais ce sourire du mécontentement qui grimace et ma salive était amère. Les souffrances de Pauline avaient été horribles, et bruyantes, et obstinées. Il faudrait écornifler Jules Renard pour en conter les péripéties tragi-comiques. Je verrai longtemps, en rêve, en cauchemar, les traits contractés de la petite victime volontaire, et les grosses larmes qui ne cessaient de courir sur les joues, vers les draps. « Tonnerre de brute! » Je m'apostrophai en marchant autour de mon tapis ; mes meubles me regardaient avec des airs profondément dédaigneux. Pauline tardait à revenir. Alors je me réfugiai derrière mon bureau, écoutant, fixant la porte de ma chambre avec des yeux d'halluciné. Il y avait un silence pesant. Je m'imaginais tout à coup la petite étendue sur le dos, incapable de se relever. Elle devait être évanouie. Mais la lâcheté me paralysait. J'étais incapable d'un geste.

« Soudain, trois petits coups résonnèrent à la porte tragique.

« La sueur me monta au front. Pourquoi frappait-elle comme une étrangère? Je ne pus articuler le mot « entrez »! Je me levai en chancelant.

« Mais brusquement, la porte s'ouvrit et voici ce que je vis :

« Vêtue de mon patalon de cycliste et d'un petit veston bleu que je mets le matin, coiffée d'un vieux béret déniché je ne sais où, le poing gauche sur le hanche, la main droite saluant militairement, toute sa figure de jolie blonde illuminée d'un sourire mutin, c'était mon « cas de conscience » qui s'avançait, c'était Pauline. La poitrine nue, la taille cambrée, elle vint jusqu'à moi, en criant :

« — Qu'est-ce que tu dis de cela ? »

***

Et mon ami Maurice, jetant la cigarette qu'il n'avait pas fumée, ajouta, pour moi :

— Qu'est-ce que tu dis de cela?

Jacques des GACHONS.

LES ENFANTS D'UN HÉROS

I

C'était à Nancy, pendant la guerre de 1870.

Le colonel Merly lisait le *rapport* en fumant une pipe, lorsque deux soldats prussiens, l'œil allumé — par la haîne ou par le vin, — entrèrent violemment dans sa chambre et lui hurlèrent aux oreilles :

— Vous avez le drapeau du régiment... nous le savons... donnez-nous-le...

— Oui, j'ai le drapeau, c'est parfaitement vrai... mais vous ne l'aurez pas, mes petits amis.

Très calme, le colonel ralluma sa pipe qui s'était éteinte.

— Pas de bêtises, nous sommes pressés... livrez-nous-le ou vous êtes mort... je le vois derrière ce rideau.

— Vous croyez?... essayez de le prendre!

Le colonel se disposait à se défendre, mais les deux Prussiens, avant qu'il eût le temps de tirer son épée, avaient sauté sur lui ; l'un l'avait pris à la gorge, et l'autre, le visant au cœur, avait fait feu lâchement. Libres de leurs gestes, ils passèrent sur le corps du mort, s'emparèrent du drapeau et sortirent joyeux comme des vainqueurs.

Trois jours après, eut lieu l'enterrement du colonel Merly ; j'y assistai, me trouvant à Nancy à cette époque. Derrière son cercueil marchaient ses deux enfants. Sa fille, âgée de douze ans, qui venait d'entrer à la maison d'éducation de la Légion d'honneur de Saint-Denis, et son petit garçon, un enfant de neuf ans. Entre eux deux, leur mère se traînait avec peine, sanglotant dans son grand voile noir.

J'eus l'âme profondément émue en voyant ces deux petits êtres trop faibles, trop bouleversés, trop *dépaysés* pour verser des pleurs, tirer la robe de leur mère chacun de son côté en lui disant : « Maman, ne pleure pas, maman, ne pleure pas... »

Au cimetière, sur la tombe du héros enseveli, un officier crut devoir lire une oraison funèbre, longuement préparée la veille. Arrivé à la péroraison, il se tourna vers les orphelins, et, l'émotion dans la gorge, les paupières humides, leur lança pathétiquement cette phrase :

« Vous, jeune fille, vous serez un jour une honnête mère de famille aimée et respectée de tous, et vous élèverez vos enfants avec l'idée de la revanche future ; vous, jeune homme, vous participerez à cette revanche et vous aurez à cœur de prendre le drapeau prussien, non pas lâchement, mais en plein champ de bataille, en jouant votre vie loyalement. »

Puis le silence se fit, interrompu par les pas des amis s'éloignant, par les sanglots des parents, par le bruit des pelletées de terre sur le couvercle en bois du tombeau.

Pensif, je m'éloignai à mon tour, jetant un dernier coup d'œil sur la veuve et ses deux enfants ; la fillette dont les grands yeux noirs regardaient dans le vide, et le petit garçon dont les cheveux blonds, fins, soyeux et bouclés, s'éparpillaient sur les épaules.

II

Dix ans après cette scène, je m'étais rendu, accompagné d'un ami, à l'ouverture du *Salon*. Fuyant la chaleur et la foule, nous étions descendus nous asseoir au café du jardin. Devant nous défilaient les célébrités parisiennes réunies par le *vernissage*. Je fus, à un moment, frappé

de la beauté d'une jeune femme qu'accompagnait un homme élégant et distingué. Il me semblait avoir vu cette femme quelque part, où?... je ne m'en souvenais plus.

Je fis travailler ma mémoire et j'eus soudain la vision de la petite fille du colonel Merly, mort en défendant le drapeau français. Oui, c'étaient bien les mêmes yeux noirs, pleins de voluptés. Je voulus pourtant avoir une certitude et j'interrogeai mon compagnon.

— Comment, tu ne connais pas Marguerite... la fille du colonel, comme on l'appelle ?... Ah çà, mais de quelle province viens-tu donc ? Et tu as assisté à l'enterrement du père... par conséquent tu sais le commencement du drame ; écoute-moi, je vais te conter la suite.

« Lorque Marguerite sortit de la maison d'éducation de Saint-Denis, elle fit comme toutes les filles sans dot ; escortée de sa mère, elle commença la chasse au mari. Un an passa sans que ces deux femmes eussent pu mettre la main sur le mari rêvé, ce merle blanc des salons bourgeois. Certes, elles cherchèrent consciencieusement.

« La veuve fatiguée, épuisée, par tous ces bals où il lui fallait *trimbaler* sa fille, comme elle disait, tomba malade et mourut. Marguerite demeura seule. Son jeune frère finissait ses études dans un lycée de Paris où leur avait obtenu pour lui une bourse. Un instant, elle songea à rentrer à la maison d'éducation de Saint-Denis ; avec son brevet elle avait le droit d'enseigner.

« Mais, soudain, elle revit son enfance, la robe noire d'élève et la ceinture qui passe sous les aisselles pour se nouer à la chute des reins ; puis les grands cloîtres, la chapelle morne, les classes tristes, le parc désert où l'on ne met les pieds qu'une fois l'an. Et elle eut comme un dégoût de l'existence, en songeant qu'il lui faudrait jusqu'à sa mort revoir toutes ces choses, avec la seule différence qu'au lieu d'être élève elle serait *dame* et aurait une croix pendue sur le sein gauche.

« Non, décidément, cette vie de couvent ne lui allait pas ; puis elle pensait que si elle n'avait pu se marier tant que sa mère existait, il lui serait peut-être plus facile, maintenant qu'elle était orpheline, de trouver un mari. Tout entière à cet espoir, elle voulut avoir quelque argent pour patienter encore un an. Elle s'adressa à une de ses anciennes maîtresses qui avait eu pour elle, à la pension, un peu plus d'amitié qu'il n'aurait convenu. Sa lettre resta sans réponse ; sans doute sa *protectrice* avait reporté son amitié sur une nouvelle élève.

« Marguerite ne voulut pas encore désespérer ; elle alla trouver la surintendante, à laquelle elle exposa sincèrement sa misère. La grande dignitaire fit faire une quête parmi les élèves de la maison et lui en donna le produit en lui signifiant poliment, mais nettement, de n'y plus revenir.

« Au bout de trois mois l'argent était épuisé, et, au lieu de trouver un mari, elle n'avait rencontré que de vieux messieurs, très comme il faut, décorés pour la plupart, qui, les yeux allumés, lui faisaient des propositions, peut-être déshonorantes, mais certainement fort avantageuses.

« Ce fut alors qu'elle se lassa de livrer le combat pour la vie ; non, décidément, la société ne valait pas la peine qu'on se tuât pour elle ; mieux valait perdre cette chose plus ou moins chimérique qu'on appelle l'honneur, et faire comme les *autres*, profiter de l'existence.

« Depuis ce jour, Marguerite est une demi-mondaine, se levant tard, allant au Bois le matin en amazone, le soir dans son coupé, assistant à toutes les courses, à toutes les premières, mieux placée que ses anciennes amies accompagnées de leurs époux graves et obèses, chauves et décatis. Parfois, il lui arrive de leur parler en *signes*, comme elle le faisait à la pension. Alors, quelques-unes de ces honnêtes bourgeoises, de ces femmes *comme il faut*, lui demandent si son amant est très *chic* et *combien* il lui donne. Puis, dans leur muette conversation, d'une loge à l'autre, elles se rappellent leur enfance ; le temps où elles montaient le petit escalier de la roberie et dans lequel se trouve la pierre légendaire, qui, frappée par trois fois, se détache du mur pour livrer passage à une femme rousse, tandis que, tremblantes de frayeur, *épeurées*, elles s'enfuyaient deux par deux, dans les grands corridors obscurs.

— Et son frère, qu'est-il devenu?

— Son frère?... Sorti du lycée sans aucun diplôme, il vécut quelque temps de l'argent que lui donnait sa sœur, mais aujourd'hui il est entretenu par une grande actrice.

— Eh bien, mon cher, il aurait pu tourner plus mal encore ; avec ses beaux yeux bleus de vierge, ses cheveux blonds bouclés, soyeux, éparpillés sur ses épaules, sa main mignonne et l'ovale féminité de son visage.

Armand CHARPENTIER

L'Holocauste

I

— Prenez ma vie, belle Eliane. J'en voudrais avoir mille à vous donner ! Elle m'est inutile et à charge. Je m'en délivre entre vos mains.

— Et qu'en ferais-je, signor Salviati ?

— D'une vie d'homme, Eliane, on peut faire beaucoup de choses. Si vous étiez amoureuse, nous en ferions de l'amour et du bonheur ; vaniteuse ? un joyau à parer votre beauté ; coquette ? une fleur languissante à se flétrir entre vos doigts ; ambitieuse ; l'escabeau sous vos pieds à atteindre vos désirs ; avide de richesse ? le chemin à ravir l'opulence...

Elle dit d'un ton bas et triste.

— Je suis pauvre, mon ami, et tout le reste m'est refusé.

Il répondit :

— Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous avez les deux talismans par qui tous les biens de ce monde peuvent être conquis.

— Comment l'entendez-vous, ingénieux seigneur ?

— Je l'entends, innocente Eliane, comme il vous plaira. Parmi la foule des gentilshommes qui, sous la nuit d'été, emplissent ces jardins magnifiques, et à qui vous dérobez en ce bosquet la lumière de vos yeux il n'en est pas un qui ne s'enorgueillit de vous avoir pour épouse ou pour amie. Vous-même déciderez. Vous pouvez, ô trop fortunée Eliane, choisir entre les plus puissants et les plus prodigues. Les plus jeunes, ensorcelés de vos charmes, se battront et mourront pour vous. Et les vieux, ceux dont une large barbe blanche argente la poitrine, seront plus faciles à émouvoir encore...

— Les jeunes gens de notre époque, ami Salviati, sont devenus fort raisonnables. Au marché du mariage, ils prétendent que celle qu'ils épousent apporte une part égale. Jeunesse et beauté, si elles s'y rencontrent, passent après les sacs et les bijoux. Et c'est fort sage : ils ont bien raison ! Tout cela, à moins de frais, se trouve chez celles qui en font un métier.

« Je ne me marierai donc pas. Céder à quelque caprice sénile, ce ne serait, en dépit du lien légitime, qu'un misérable compromis et une manière de me vendre. Ni de cette façon ni d'une autre je ne m'abaisserai. Notre famille, si déchue qu'elle soit, n'a jamais fourni de courtisanes. Celles des nôtres qui prirent des amants, sauvées de tout soupçon de trafic, n'en attendaient que leur plaisir. J'irai avec le débris de l'héritage paternel, le tenant au creux de ma main, m'enterrer à l'ombre des autels, parmi les servantes de Dieu. J'irai sans vocation ni zèle pieux, mais résignée, parce qu'il le faut.

— Vous ne manquez point cependant, Eliane, de puissantes alliances ? Quelques-uns vous nomment leur nièce ou leur filleule, à qui la fortune n'a pas cessé de sourire.

— Sans doute. Les comptoirs des Mattosi, au bord de l'Arno, enferment plus d'or, de soieries et d'épices que n'en contient le palais de notre cher duc. Mattosi est le plus riche marchand et changeur de Florence ; sa maison d'été, sur le lac de Rientina, est une somptueuse merveille. Mais Mattosi a trois enfants, dont un, le plus jeune impotent et malade, est le plus aimé : il ne distrairait pas un denier pour moi. Le chanoine Eusebio, mon oncle et parrain, prieur prébendaire de Santa-Maria d'Incisa, n'a qu'une passion au monde, celle des vieux livres, des vieilles médailles, des poteries étrusques. Il sacrifiera n'importe quelle somme à la possession d'une pièce rare ; mais jamais il ne dénouera sa bourse pour m'offrir un morceau de pain, pour me sauver de la faim.

« D'ailleurs, de ses trésors d'art je n'aurai rien : il les léguera par orgueil à sa ville natale pour en éviter la dispersion. Mes deux vieilles tantes, Angelica et Josépha, ont quelque bien et sont fort avares ; elles vivent ensemble et thésaurisent à qui mieux mieux. Mais elles sont bigotes et d'esprit borné. Leurs largesses, quand elles en font, ne vont qu'à des fondations pieuses : elles croient s'acheter ainsi leur part en paradis. Après elles et par leurs volontés, — du moins je le crains, — ce qu'elles amassent ira s'engloutir aux mêmes œuvres. Et je n'attends rien de mon cousin Bernardo Bernadini... Il est là, vous le connaissez, qui s'agite parmi cette foule en fête, le plus joyeux, le plus aimable et le plus fou. Il mourra bientôt, je n'en fais point de doute, tué de plaisirs et d'excès. Son patrimoine, qui est immense aura duré moins que lui...

— Ce sont là tous vos parents, Eliane ?

— Ce sont là tous mes parents, dit-elle.

Il la regarda une minute, réfléchissant.

— Servante de Dieu ? répéta-t-il... Dieu n'[illegible] un service contraint. Il ne vous saura nul gré de votre sacrifice. Vous aurez en pure perte enseveli au fond d'un cloître votre jeunesse et votre beauté.

— Serai-je la première ? dit-elle. Les pauvres sont les enfants qu'il aime, puisqu'il les rapproche de lui en leur imposant la pauvreté. Sans eux, sa maison serait vide. Combien pensez-vous qu'il en vint pour la remplir, s'il attendait ceux qui vivent dans l'abondance et la joie ?

— Peu, dit Salviati, fort peu.

Il rêva encore, puis se leva.

— Adieu, Eliane. Vous ne me reverrez plus ! J'ai formé un projet qui nous sépare. Adieu.

— Voyez, ami généreux, comme, à en parler seulement, le froid de la misère se répand et gagne ! Vous craignez la contagion, vous me fuyez. Pourquoi ne vous reverrai-je plus ?

Au lieu de répondre, il l'interrogea :

— Plus dépouillé que vous, Eliane, et plus certain de ne jamais forcer la fortune, mes chances d'amour seraient-elles plus belles à m'enchaîner à vos pas, à me faire votre sigisbée ?

— Non, sans doute, mon pauvre Salviati. Je vous viens d'en déduire les bonnes raisons.

— Eh bien ! alors adieu, Eliane ! Vous ne me reverrez plus.

II

A quelque temps de là, un vagabond déguisé sous l'apparence d'un marchand d'antiquités frappait au prieuré de Santa-Maria. Ayant exhibé au chanoine la trouvaille qu'il venait lui offrir, celui-ci, pour débattre le prix, l'introduisit dans son cabinet, où ils restèrent seuls. Puis, les heures se prolongeant sans qu'ils en sortissent, les serviteurs pénétrèrent dans la pièce. Ils trouvèrent leur maître étendu sur le parquet, une corde au cou et déjà froid. Tout était intact et en ordre. Par la fenêtre du rez-de-chaussée, encore ouverte quand ils entrèrent, le meurtrier s'était évadé dans la campagne.

Eusebio mourait intestat. En sorte que tous ses biens et la rare collection allèrent enrichir les galeries de son plus proche parent, l'illustre banquier de Florence. Mattosi, par une soirée d'août, faisait une promenade sur le lac. La barque contenait avec sa femme, ses deux fils les plus âgés, — le dernier dont on ne se séparait guère, ayant été laissé au château. Le rameur, depuis peu au service de la maison, était un homme vigoureux et habile. On n'en vit pas moins l'embarcation, arrivée au centre du lac et sur l'abîme des eaux profondes, chavirer, et tous ceux qui la montaient disparaître dans le gouffre. Seul, le rameur put gagner la rive opposée à la nage. Il s'enfuit sans qu'on l'ait plus revu. Et, lorsque tout le monde s'employait encore à la recherche des cadavres, l'aile du château où reposait l'enfant infirme, flamba dans la nuit. La même soirée emporta ces cinq victimes...

Quant aux deux vieilles avaricieuses, Angelica et Josépha, la part qu'elles eurent à l'inespérée succession ne les guérit pas de leur effroyable lésine. Un jour de carême, comme elles faisaient leur marché, une façon de pêcheur rustique leur offrit à vil prix un saumon de belle taille. Toutes deux en mangèrent et, le jour même, en proie à de violentes convulsions, passèrent sans avoir le loisir de se reconnaître.

Et ce n'est pas longtemps après que Salviati, s'étant pris de colère avec le jeune et brillant seigneur Bernardo Bernardini, lui planta son stylet au cœur. Lui-même, comme il le reconnut au procès, avait cherché dans cette rixe un prétexte à l'assassinat. Il se laissa arrêter sans résistance, au moment où, sa belle équipée accomplie, il se dirigeait en toute vitesse vers la demeure d'Eliane.

Devant le tribunal de la Seigneurie, qui, par suite de divers indices, avait cru devoir mettre tous ces meurtres

AMERICAN DENTIST



Quand vous souffrirez des dents, vous irez trouver Grattmoller, le dentiste américain bien connu.

Chez lui, ni pinces, ni vrilles, ni tenailles et autres instruments de torture dont usent généralement les dentistes du commun. Son matériel, d'une simplicité des premiers âges, se compose d'un anneau solidement fixé au mur, d'un peloton de ficelle et d'une vieille négresse chauve, borgne, croulante, et dont les émanations buccales suffisent à exterminer tous les insectes de l'arrondissement.



M. Grattmoller attache votre dent malade à l'anneau et se retire discrètement.

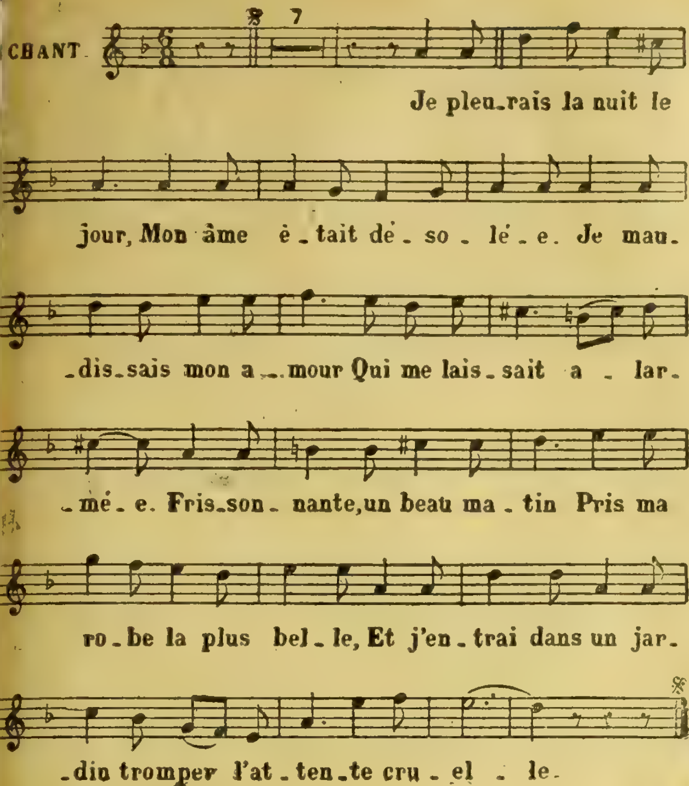


A peine a-t-il disparu que la vieille négresse se précipite sur vous et manifeste, par une pantomime expressive et animée, un ardent désir de couvrir votre bouche de baisers lippus et parfumés.. .. Ça ne rate jamais : le patient, saisi d'horreur, tire vigoureusement sur la ficelle, la dent saute et Grattmoller n'a plus qu'à présenter la petite note.

Paroles de Jules ULRICH.

LA FIANCÉE DU DUC

Musique de Lucien DURAND.



II

Frissonnante, un beau matin,
Pris ma robe la plus belle
Et entrai dans un jardin,
Tromper l'attente cruelle.

III

Là, le rossignol charmant
Me tint bien tendre langage :
« Voici venir ton amant, »
Fit-il en son doux ramage.

IV

Et tout couvert de sapin
Vis un bateau sur la Seine,
Dont la voile de satin
Ressemblait à une reine.

V

Voici les chefs du bateau .
L'un est fils du roy de France,
Le lys est sur son manteau,
Du pays, c'est l'Espérance !

VI

L'autre est un duc estimé
Dont on connaît le courage ;
De mon cœur il est l'aimé
Et vient en calmer l'orage.

VII

Mon ami s'est souvenu .
Me disant de tendres choses
Doucement est parvenu
A baiser mes lèvres roses.

VIII

Le jour va bientôt venir
Où nous irons — folle ivresse ! —
En l'église, pour unir
Notre idéale tendresse.

à sa charge, Salviati avoua. Il fut tout condamné à la peine capitale. Comme on lui demandait le motif de ses crimes, il répondit mystérieusement : « En holocauste ! » On n'en put tirer autre chose. Mais, dans le passé des deux familles, — ainsi qu'il n'était point rare en ces temps troublés, — Il ne fut pas difficile de découvrir d'anciens ferments de haine qui expliquaient de façon trop naturelle cette sauvage extermination.

III

C'était un usage, en la cité, que le plus direct héritier de la victime assistât à l'exécution. Pour mieux satisfaire sa vengeance, il lui était même permis, s'il lui convenait de remplir l'office du bourreau. A tout le moins avait-il le droit — et même était-ce un devoir, — de souffleter le criminel. Cette humiliation dernière devait, dans la croyance populaire, apaiser les mânes irrités des malheureux tragiquement immolés.

Elle vint donc dans ses voiles de deuil, pâle de tant de trépas récents, mais enivrante et belle, grandie, apothéosée par tant d'opulents héritages qui, coup sur coup, l'avaient élevée aux plus prestigieux sommets de la fortune. Une cour de galants cavaliers lui faisait cortège. Elle marchait en avant d'eux, sans montrer de préférence à aucun. Sur la place publique, entre un moine Franciscain et le bourreau appuyé sur sa hache, Salviati, — debout près du billot, la tête nue, le justaucorps rabattu sur l'épaule et découvrant son cou blanc et délicat comme le cou d'une femme. — Salviati attendait Eliane avec impatience.

Celle-ci sentit fléchir son cœur, ses genoux trembler sous elle, quand leurs regards se rencontrèrent. Il put craindre que la force manquât à la jeune femme pour la tâche qu'elle venait accomplir. Elle surprit cette crainte, lut dans les yeux de Salviati une tristesse, pendant qu'elle restait là hésitante, que son bras retombait à plusieurs reprises.

Enfin elle se décida. Sa main égarée et maladroitement dirigée frappa mollement sur la bouche, s'y attarda. Et alors, au lieu de la honte qui eût dû pâlir son visage, une joie céleste illumina les traits du patient. Ces soufflet était plutôt une caresse, comme si elle lui donnait sa main à baiser...

Quand la tête sauta du tronc, dans les ruisseaux de pourpre qui inondèrent le pavé et la chaude vapeur qui s'en exhala, elle dut comprendre qu'elle était la déesse vers laquelle montait ce rouge encens.

***

C'est des minutes poudreuses d'un greffe de l'Ombrie que nous avons extrait cette chronique pour la traduire à la manière de Stendhal, lequel aimait, comme on sait, ces vieux temps d'énergie passionnelle, où le sang et la volupté, la dévotion, les fureurs de l'amour et de la mort se confondaient étrangement.

Léon BARRACAND.

UNE RÊVEUSE

Elle avait grandi simplement, élevée d'une façon routinière et monotone par son père et sa mère. C'étaient de petits bourgeois paisibles, sans désirs, sans vices, dont la vie, aride et droite, ressemblait à une grande route uniforme et morne, sans gaieté ni soleil.

Ils l'avaient baptisée Angèle, en une prévision vague, qu'elle serait un jour douce, pure et blonde comme un ange.

A mesure que les années passèrent, ils écartèrent plus soigneusement de son esprit d'enfant toute préoccupation trop forte, toute pensée d'étude du monde, enserrant son petit raisonnement des entraves du banal et du « convenu » qui font, en général, le fond de l'éducation féminine. Ils murèrent en quelque sorte son cerveau aux clairvoyances de la vie, sous le bandeau serré de cette même éducation fausse, où il entre moins de principes réels que de préjugés. Et si, parfois, dans l'éveil de sa jeune intelligence, alerte et souple, prête à se pencher sur les mystères de la société, elle exprimait un étonnement et questionnait sa mère, celle-ci lui fermait invariablement la bouche avec cette phrase très simple, qui la dispensait de toute explication embarrassante à fournir quelle qu'elle fût, pour la médiocrité de son optique intellectuelle : « Cela ne regarde pas les petites filles. »

Le père approuvait doucement, toujours de l'avis de sa femme; et tous deux sentaient grandir en leur conscience l'intime confiance qu'ils avaient de remplir leurs devoirs d'éducateurs, d'être des parents soucieux du bonheur de cette enfant dont ils étaient fiers. Au reste, partout autour d'eux, dans le voisinage, l'étroit cercle de leurs relations, on disait d'Angèle : « Quelle charmante jeune fille, douce et bien élevée ! »

C'était, de plus, une nature songeuse et tendre, dont le jugement et la pénétration, ainsi garantis par les œillères de la prudence paternelle et maternelle, aboutissaient logiquement à une ignorance absolue du mal et des bourbiers humains. De sorte que, réduite aux seules ressources de son imagination, elle comprenait la vie comme un rêve sans fin, éternellement plaisant et cher. Et si, quelquefois, un soudain « pourquoi ? » surgissait dans son esprit, troublant un instant sa quiétude, elle cherchait, s'ingéniait à résoudre seule le problème; mais en l'inaltérable sérénité de son âme, elle n'en tirait jamais que des conclusions souriant à ses espoirs.

Elle s'était fait de l'existence qui serait la sienne, qu'elle saurait atteindre et prévoir, une vision rayonnante et pure, dont nulle souillure n'éteignait l'éclat. En attendant, elle vivait aussi peu que possible, ne condescendant aux matérialités de la vie qu'en ce qu'elles avaient d'absolument inévitable. Elle passait des journées entières, immobile en quelque coin, bâtissant des romans, la pensée tendue à la poursuite de chimères, la tête pleine de choses fantastiques et touffe fleurie de songes d'amour.

L'Amour ! Il devait être l'éblouissement suprême de ses vingt ans tout proches. Il apparaîtrait un jour, celui qui ferait lever l'aube étincelante et nouvelle sur sa tête ; il apparaîtrait, et tout de suite elle le savait, son âme le reconnaîtrait... Et ce serait des joies sans fin, une suite d'heures bénies, de moments ardents où s'échangeraient de tendres mots... Il serait paré d'une grâce légère et seyante ; il lui témoignerait cette chevaleresque tendresse, respectueuse et galante, telle qu'en montraient à leur dame, les nobles seigneurs d'autrefois. Il aurait leur allure aussi, ce pas décidé et triomphant qu'ils prenaient pour aller au rendez-vous, quand minuit sonnait par les rues noires... Et dans les soirs enflammés d'août, sous la splendeur lumineuse des cieux, couché à ses pieds en une pose d'humble prière, le long des plis droits de sa robe, il lui dirait des douceurs infiniment chastes, en lui baisant le bout des doigts... Dans ces instants divins, le ciel serait plus suave et les astres plus clairs.

Mais, il arrivait qu'au paroxysme d'extase de la si chère vision, une voix vint la rompre brutalement, en faisant frissonner Angèle de désillusion et de chagrin. C'était sa mère qui, de la cuisine, criait avec impatience : « Ton père va rentrer... mets donc le couvert ! »

Alors, elle se levait avec un soupir, et, docile, obéissait.

Mais elle aimait rêver, surtout dans les calmes nuits étoilées, dont la pureté sereine la transportait d'un émoi si intense, qu'elle se sentait parfois défaillante, comme d'une volupté trop forte qui l'aurait brisée. En ces moments, elle obéissait à des élans éperdus qui lui faisaient jeter ses bras affolés et suppliants vers ce bonheur dont la prescience l'étourdissait, dont lui parlait ce ciel magique, et qu'elle sentait prochain...

Or, un soir que seule et rentrée en sa chambre, après le baiser d'adieu à ses parents, elle s'était accoudée à la fenêtre pour rêver, sous le flot argenté de la splendeur lunaire, un frémissement de cordes fines, les soupirs ailés d'un violon frappèrent soudain ses oreilles... Puis, bientôt des paroles s'entendirent, mêlées à l'harmonie de l'instrument, au chant des notes, des notes douces, émues et tendres, enlevées et bondissantes dans l'air pur de la nuit. C'était une de ces antiques romances d'amour où la même phrase passionnée revient à chaque mesure, faite des mots, toujours semblables aussi, qui doivent éternellement troubler les pauvres âmes palpitantes des jeunes femmes.

Angèle écoutait, grisée d'enthousiasme et d'émoi, prête à crier d'allégresse... Une petite suffocation emplissait sa gorge, le bruit d'un cœur trop gonflé d'ivresse et qui déborde ; elle soupira d'une voix attendrie et mouillée : « Oh ! mon Dieu, merci !... » Car c'était pour elle, elle le comprenait, elle en était sûre, que s'était levée cette soirée divine, et c'était vers elle que montaient ces chants amoureux. Il devait être là, celui qu'elle attendait, l'être cher à son être, si longtemps appelé. Elle en avait la certitude et gardait aux lèvres un sourire d'extase, dans l'attente confiante d'une apparition. Et tout à coup, en effet, comme elle se retirait un peu du balcon, pour voir de recul, « il » se montra à une fenêtre voisine, dans la lueur d'argent tombant en écharpe de la lune, entre deux murailles... Alors, dans la joie tumultueuse qui l'envahit, elle se dressa, pleine d'espoir et de foi, ouvrant des bras éperdus, comme pour étreindre ce bonheur qui arrivait enfin...

L'archet lui jeta, pareille à une réponse et une confirmation, une phrase de mélodie qui eut pour son âme enfiévrée la saveur d'une caresse ; puis, il se tut. Angèle demeura une partie de la nuit accoudée au balcon ; mais le musicien ne reparut pas. La distance et l'obscurité lui avaient à peine permis de l'entrevoir. Elle savait seulement qu'il était jeune ; mais il devait être aussi, sans doute, beau, superbe et fier, supérieur aux autres hommes...

Ses rêves, dès lors, eurent une alimentation plus solide ; et toute la journée, elle soupirait après l'heure bénie du soir qui la ramenait en sa chambre, énamourée et ravie, l'oreille tendue aux chants de l'amant discret qui, par excès de prudence peut-être, semblait ne jamais la voir.

Elle interrogea des gens autour d'elle, avec circonspection, et finit par apprendre d'une voisine de palier qu'*il* se nommait Valentin — un nom d'Opéra-Comique — Valentin Guillard, qu'il vivait seul et était attaché au ministère de la marine où son père lui-même occupait un modeste poste de sous-chef de bureau.

Cette coïncidence lui fit tout de suite entrevoir la possibilité d'un rapprochement ; et dès lors, cette idée ne la quitta plus. Elle se creusa la tête pour découvrir un moyen plausible, innocent en apparence, qui permît à Valentin Guillard de pénétrer chez ses parents. L'appartement du jeune homme était situé dans une aile de bâtiment, construite en retour, et prenant accès sur une rue voisine, mais qui faisait néanmoins partie du même immeuble qu'elle habitait. Et elle ressentait une étrange jouissance mêlée d'un peu d'amertume, à songer qu'un même toit les abritait, et que leurs deux cœurs destinés l'un à l'autre, n'étaient séparés que par quelques murailles de pierre. Elle étudia successivement et passa en revue la série des accidents romanesques employés pour un rapprochement, en un cas semblable au leur, par les héros des aventures d'amour qu'elle avait lues. Mais elle comprit que ces moyens qui donnaient de si beaux résultats dans les livres, étaient tout à fait impraticables dans sa vie réelle et qu'il fallait y renoncer.

Elle s'ingénia alors à découvrir quelque habile stratagème qui ne fit naître aucun soupçon dans l'esprit de ses parents ; elle se jura d'être patiente et réfléchie, de ne pas agir à la légère, sans être sûre à l'avance de l'efficacité de sa ruse, et pour ne pas compromettre par une imprudence, ce qu'elle jugeait devoir être le bonheur de toute sa vie.

A deux mois de là vint la fête de son père. Après avoir longuement réfléchi, comme elle faisait maintenant en toutes choses, cherchant toujours le parti à tirer des moindres circonstances pour servir son projet, elle lui fit cadeau d'un jeu de loto. Ce fut presque un évènement dans cette vie bourgeoise et la première partie eut lieu avec une vague solennité.

Dès lors, chaque soir après le dîner, la boîte au jeu était apportée sur la table de la salle à manger autour de laquelle les parents et la jeune fille s'installaient sereinement.

Cependant, peu à peu, ce qu'elle avait pressenti arriva. A force d'habitude, les parties en famille, si goûtées les premiers jours finirent par sembler monotones et lassantes. Seule, Angèle tenait bon, déclarant : « Mais si, mais si... c'est très amusant ; seulement, il faudrait être plusieurs... »

Un jour enfin, elle insinua d'un ton de légèreté indifférente :

— Ecoute papa, tu devrais inviter un ou deux collègues... le vieux Grimaud, par exemple... avec... avec n'importe qui... Tu verrais qu'on ne s'ennuierait plus... Sans compter que ces relations là pourraient te servir au Ministère.

A cette dernière phrase, chatouillant un confus sentiment d'ambition dormante, le père leva son regard vers sa femme pour la consulter.

On discuta minutieusement le pour et le contre du projet ; la mère craignait qu'on ne salît l'appartement et qu'il n'y eût beaucoup à nettoyer le lendemain. Mais d'autre part, elle réfléchit que des relations plus étendues avec ses collègues pourraient en effet être utiles à son mari et le poser au Ministère. L'idée indifféremment émise par Angèle et dont elle ne vit que le côté pratique, finit ainsi par lui paraître acceptable ; et on invita des amis dès la semaine suivante. On les choisit parmi ceux dont la demeure était la plus proche et sur l'exactitude desquels on serait plus en droit de compter. Naturellement ce qu'avait prévu Angèle eut lieu. Valentin Guillard habitant la maison fut invité. La jeune fille en éprouva une joie intense ; les parents ne devinèrent rien, n'eurent aucun soupçon.

A dater de cet instant, l'existence d'Angèle fut transformée. Elle ne pensait qu'à Valentin et ne vivait que

de sa présence ; elle ignorait tout ce qui se passait autour d'elle et son bonheur se limitait à l'éclair de ce regard d'homme qui plongeait en elle comme une flamme... Lui, se montrait courtois et réservé, et elle s'applaudissait de cette discrétion qui ne trahissait pas d'amour.

Cependant, après le premier échange de ces phrases banales qu'on se dit entre inconnus dont le cœur et le sentiment demeurent étrangers l'un à l'autre, Valentin en vint un peu à se départir de sa correction sévère. Et peu à peu, pour se secouer de l'ennui qui tombait sur lui durant les interminables parties de cartes ou de loto avec son sous-chef, il s'attarda aux regards des beaux yeux d'Angèle, levés sur les siens comme un appel ou une prière. Tout en buvant le thé léger et fade, pareil à un breuvage de malade, confectionné et offert par la mère, il commença auprès de la fille une de ces cours banales et vagues dont on n'attend rien, mais qui suffisent à illusionner ce besoin d'amour qui tourmente l'âme humaine.

Angèle planait en plein rêve. Cette vie d'extase dura des semaines. Mais voilà qu'un jour, soudain, Valentin Guillard mourut..... Elle eut un chagrin fou, mais demeura les yeux secs, attendant son heure, si sûre qu'elle était que la mort allait venir la prendre, elle aussi.

Le soir même de l'enterrement, comme elle se tenait en un coin de la salle à manger, affaisée dans l'ombre et ses paupières closes, le nom du bien-aimé prononcé tout près d'elle frappa subitement son oreille, à travers sa torpeur. Ses parents causaient, ne l'apercevant pas; leur visage animé luisait sous le rayon de la lampe. Elle fut rusée et écouta sans bouger... Le père, qui s'était rendu à l'enterrement dans l'après-midi, disait :

— Il est enterré dans la cinquième division... Tu sais bien, ma bonne amie... C'est là qu'est l'oncle Pierre... Eh bien, un peu sur la gauche... la troisième tombe...

Un peu après il reprit :

— C'est tout de même bête, une mort pareille!... Se faire tuer par le mari d'une femme dont on est l'amant... J'aurais cru ce garçon-là plus fort... C'est égal, voilà une femme qui doit avoir quelque chose sur la conscience... hein, ma bonne?...

— Oh! ces créatures!... riposta la mère avec tout l'écrasant mépris de son orgueil de femme qui se proclame honnête, pour n'avoir point connu l'amour!

Les deux époux se retournèrent au cri soudain d'Angèle... Elle s'était dressée, hagarde de l'effroyable chose entendue; et comme ils allaient l'atteindre de leur bras tendus, elle leur échappa et tomba, raidie, sur le parquet. On la transporta en son lit et elle eut une fièvre cérébrale terrible. Ses parents ne soupçonnèrent rien, ne comprirent rien, comme toujours.

Après des semaines de mal, elle guérit enfin; mais elle resta blanche de teint, pareille à une morte, et voûtée comme si le poids des pensées tumultueuses emplissant sa tête l'eût fait pencher vers le sol. Elle ne causait plus, grave et sombre, perdue en une contemplation intérieure. Un ravage s'était fait en elle, sous le coup formidable d'une révélation... Elle avait maintenant l'intuition des matérialités de l'amour, et des phrases de romans lus autrefois et qu'elle n'avait pas comprises lui revenaient à l'esprit; elle entrevoyait aussi toutes les hideurs de la vie, les choses vilaines et tristes, les laideurs morales qui salissent l'âme des hommes et dont leur conscience ne paraît seulement pas troublée. Elle avait des fureurs d'amante trahie et songeait au mort avec un sentiment de haine amère et sauvage...

Les jours s'écoulaient et elle gardait sa peine.

Mais un soir, poussée par un instinct, comme ses parents venaient de sortir, la laissant seule au logis, elle mit un chapeau sur sa tête, jeta un mantelet sur ses épaules et, chancelante encore un peu, quitta la maison à son tour. L'air tiède et le voile léger du crépuscule remuèrent son être ainsi qu'autrefois... Elle marcha longtemps, puis arriva au cimetière. Elle erra dans le vaste champ ensemencé de restes humains, et quand elle eut découvert la cinquième division, se rappelant ce qu'elle avait entendu dire à son père, elle tourna à gauche. Après quelques pas, elle aperçut une pierre tombale qui avait un aspect neuf et que précédait, bordé d'une grille basse, un coin de jardin, plein de fleurs.

Elle lut : « Valentin Guillard, trente ans; » et sans même s'arrêter à l'inscription pompeuse qui célébrait les vertus du défunt, elle s'agenouilla, les mains jointes sur le fer de l'entourage. Elle pria... Alors, le cœur soudain desserré de l'affreuse étreinte du mal, et élargi par une pitié profonde, elle soupira d'un souffle de sa petite voix grave et douce : « Je vous pardonne, Valentin, je vous pardonne. »

EDGY.

UN TENDRE

(Suite.)

Il se leva de table, alla s'accouder à la fenêtre. Déjà ses résolutions faiblissaient, il sentait qu'il se retournerait de fièvre dans son lit. Il marcha dans la pièce, eut une idée subite :

— Je puis bien descendre acheter un cigare, je ne dépasserai pas le bureau de tabac.

Il descendit, s'aperçut qu'il n'avait aucune envie de fumer, et se trouva à l'Étoile.

— L'air est bon, pensa-t-il, la marche me fait du bien.

Et comme, en même temps, il s'accusait de manquer de volonté, se rappelant qu'il s'était promis de ne pas dépasser le bureau de tabac, il se fâcha presque :

— Que diable! je puis bien me promener, puisque je n'irai pas la voir!

Il discutait avec lui-même, se donnant de bonnes raisons qui ne le convainquirent pas. Une lutte le partageait, il aurait voulu rentrer, et il continuait sa promenade, impuissant à s'arrêter.

Alors il prit des airs de flaneur, se dit :

— Cette fois, au troisième bec de gaz, je retourne, c'est décidé.

Et le troisième bec de gaz fut dépassé, puis un arbre, puis un bec, puis une maison qu'il s'était donnés comme buts. Il n'aurait pas glisse plus sûrement sur une pente raide, sans obstache pour l'arrêter. Pourtant, quand il se vit au rond-point des Champs-Élysées, il trouva qu'il s'était aventuré bien loin, voulut rétrograder. Comme il restait-là, torturé d'incertitude, un fiacre vide passa près de lui; et tout d'un coup, ce fut plus fort que sa volonté, il céda à l'invincible attirance, y sauta la tête perdue, comme on se jette par une fenêtre, comme on commet tout acte de folie, en criant au cocher le nom du théâtre.

Oh! quand, dans sa loge, il revit Jeanne, les épaules et les bras nus, quand elle lui sourit, lui tendit la main à son habitude, d'un grand geste amical, comme il sentit qu'elle le tenait tout entier, qu'il était à elle, et comme il s'accrocha désespérément à l'espoir qu'elle restât à lui!

— Quoi de neuf? demanda-t-elle.

Il la regarda, ne trouvant rien à dire; puis, soudain, sa peine creva; il dit sans préambule :

— Je t'ai vu dans les Tuileries avec Forge aujourd'hui.

Elle s'arrêta de se maquiller, vit qu'il avait une figure pâlie et souffrante.

— J'ai à te parler, dit-elle, attends que nous soyons sortis, je t'expliquerai.

En même temps, elle cherchait par la pensée un endroit isolé, propice à cette explication, et tout de suite elle choisit cette allée des lacs, à l'entrée du Bois, où ils étaient venus quelquefois après le théâtre se promener en amoureux, à l'air calme du soir. Il ne parlèrent plus et le silence de Clairain fut plein d'anxiété. Dans la voiture qui les emmena, elle ne répondit pas encore à ses questions, attendant d'être tout à fait seule avec lui, car elle pressentait qu'il serait violent, qu'il se cabrerait lorsqu'il saurait qu'il n'avait plus à espérer, que c'était fini.

Maintenant, seuls dans cette grande allée, déserte à cette heure, et toute blanche sous un rayon de lune, ils marchaient l'un près de l'autre sans se rien dire. Ils allaient dans ce décor trempé de lumière, où passaient en légers souffles des odeurs de fleurs lointaines, ils allaient sous les feuilles frissonnantes, les feuilles argentées qui se penchaient vers eux, et le sable à chaque pas craquait, tandis que leurs ombres tantôt s'approchaient et s'éloignaient, fuyantes et capricieuses. Pourtant ce silence impatientait Clairain; il y jeta ce mot :

— Alors?

Il le dit d'une voix qui tremblait un peu, malgré sa volonté d'être ferme; il le dit comme un malade, qui se sent condamné, demande bravement au médecin de ne rien lui cacher. Elle le regarda, et il lut dans ses yeux une pitié.

— Alors? répéta-t-il.

C'était une chose si simple que Jeanne avait à lui dire; pourquoi ne trouvait-elle pas un mot pour l'exprimer? Elle aurait voulu le ménager, user de détours, mentir même, et elle cherchait... Puis, il lui répugna de n'être pas franche, et, d'une résolution subite, comme on va droit au danger, elle lui dit, tout d'un trait :

— Eh bien! nous nous sommes rencontrés; c'était inévitable, n'est-ce pas? Nous étions seuls, et il est venu vers moi... Il m'aime toujours, voilà!

Clairain se raidit pour rester calme, et dans sa main, sa canne, qu'il serrait de toutes ses forces, lui meurtrissait les doigts.

— Ensuite? demanda-t-il.

— C'est tout.

Avec un grand effort pour ne pas trembler, pour rester homme, il ajouta :

— Et moi, qu'est-ce que je deviens?

Elle hésita :

— Je ne sais pas...

— Il faut conclure, dit-il. Tu as revu Forge, il t'aime, tu l'aimes aussi : vous vous reprenez. Et moi?

A leurs pieds, tout au long de l'allée, le feuillage découpait son dessin; c'était comme une grande dentelle noire étalée sur le sable et qu'ils foulaient sans la voir. Un banc, près d'eux, frappé par la lune, semblait en métal, et, derrière lui, sur le gazon, couraient des lignes alternées de lumière et d'ombre. Ils s'assirent.

— Et moi? insista Clairain.

Jeanne eut un court geste, un geste vague.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

Alors il lui prit le bras, très ferme.

— Tu es ma femme, tu n'as pas le droit de revenir à lui.

Cela lui parut si enfantin qu'elle haussa les épaules. Il se contint encore :

— Raisonnons : quand il a plu à ce monsieur de te quitter, tu t'es penchée vers moi, tu m'as accueilli comme celui qui console et qui fait oublier. Aujourd'hui qu'il revient à toi, tu trouves simple de me dire : « Va-t'en. » — C'est tout naturel, n'est-ce pas? et je dois me taire, et je dois m'en aller. — Que t'importe que je souffre et que la vie me soit lourde désormais, tu es sans regrets... Mais si je n'acceptais pas, moi! Si je me mettais entre vous pour vous empêcher de vous reprendre, si je me défendais, ne serait-ce pas mon droit?

Il se tut un instant; elle regardait devant elle sur le sable la dentelure des feuilles. Il répéta :

— C'est mon droit! c'est mon droit!

Il l'accablait de ce mot. C'était son droit de s'interposer, c'était son droit de se défendre, car c'est une nécessité fatale que, de tout temps, deux hommes qui aiment la même femme luttent entre eux et se combattent. Forge, le jour où il avait dû choisir entre son devoir d'honnête homme et une folie héroïque, ne s'était pas senti de taille à s'affranchir, et il avait sacrifié sa maîtresse à sa tranquillité. C'était de son plein gré, sagement, raisonnablement, qu'il avait rompu. C'était volontairement que Jeanne avait laissé Clairain s'approcher d'elle, qu'elle avait pris cette nature ardente, cette âme sensible, cette cervelle de fièvre dont, une à une, elle avait enlevé les pensées de travail, les illusions de force et de santé; cet enfant, dont elle avait fait, à son caprice, un malade devenu capable de toutes les violences et de toutes les révoltes, puisqu'on le condamnait, puisqu'on le poussait du pied dans le vide... Et aujourd'hui que Forge se ravissait, avec cette pensée : « Si nous sommes prudents, si nous nous cachons, personne ne saura rien, » il trouvait entre eux un obstacle, quelqu'un qui lui criait : — « Pardon! il ne fallait pas partir et me laisser entrer. Il est trop tard! »

Clairain poursuivit, s'animant :

— Parbleu, ce serait trop facile de me congédier, de me dire : « Vous étiez une doublure, rendez le rôle. » Ah! vous avez cru que j'étais un passif, un mouton. Eh bien! vous vous êtes trompés, car j'aime follement, car j'aime avec mes nerfs, avec ma cervelle, de tout mon être, et si l'on me repousse, il n'y a plus de lumière, il n'y a plus de bonheur pour moi, je suis dans l'obscurité et le vide, et alors je deviens dangereux. Prenez garde! vous n'aviez pas le droit de jouer avec mon cœur, vous n'aviez pas le droit de prendre tout ce qu'il y avait de joie pour moi dans la vie et de m'abandonner ensuite. Prenez garde! car si vous me condamnez, je vous condamne aussi, et ce sera tant pis pour nous tous!...

Il allait, et rien n'aurait pu l'arrêter. Elle le laissait dire, sachant bien que, tout à l'heure, il s'apaiserait de lui-même et qu'elle le dompterait, pour peu qu'elle se montrât souple, pour peu qu'elle se montrât femme.

Quand il se tut, elle prit sa main, elle s'inclina vers lui, lui parla doucement :

— Oh ! je le savais bien que tu te conduirais en gamin, je savais bien que tu ne comprendrais pas que j'ai été bonne, que j'ai eu pitié de toi et que j'ai essayé de t'aimer. Je m'attendais à trouver devant moi un être violent et mauvais... Va, fais du bruit, fais-moi du mal, ce devait finir ainsi.

Dans les massifs, sur tout ce coin du Bois, s'élevait et s'épandait une musique de violons. D'invisibles archets couraient, agiles ou lents, filant des sons ténus qui montaient dans l'air tiède. Et Clairain, l'oreille bercée par cette musique, sentait qu'il faiblissait déjà. La voix de Jeanne près de lui était si douce et la pression de sa main le troublait si fort, qu'il balbutia :

— Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse, qu'est-ce que tu attends de moi... est-ce que je sais ?

Alors, elle lui entoura le cou de son bras, elle s'approcha encore, lui parla comme à un enfant qui a de la peine et qu'on essaie de consoler :

— Je veux que tu sois raisonnable, que tu restes mon ami et que tu sois fort, que tu sois vaillant, que tu travailles... Je veux que tu reprennes toute ta cervelle, car tu as besoin d'elle, tu as besoin de redevenir ton maître, et il y a encore pour toi du bonheur dans la vie...

Les violons jouaient toujours et leur musique, faite de modulations vives, de sonorités éteintes, de notes métalliques, d'alertes et de surprises, les enveloppait tous deux de ses ondes caressantes, ajoutait à la féerie de ce décor trempé de lune ; et cela, dans la nuit, était délicieusement doux et infiniment tendre. Jeanne vit que Clairain avait de bons yeux, des yeux résignés et tristes comme en ont les chiens sacrifiés quand ils devinent qu'on va les noyer. Elle continua de lui parler et sa voix se fit suppliante :

— Je t'en prie, sois grand, sois généreux, je serai une sœur pour toi, une amie affectueuse qui te dira toutes ses peines, qui t'aimera bien. Je t'assure que les autres sont des fantoches, qu'il n'y a que toi, que toi seul seras mon confident, mon ami, celui que j'aurai près de moi pour que son amitié me tienne bien chaud... Tu verras, je t'aiderai à te guérir, je t'aiderai à travailler, et je serai toujours là, je me dévouerai... Si tu savais, on n'aime pas un homme de toutes ses forces pour l'oublier d'un coup ; je suis une malade depuis un mois, je ne sais plus comment je vis, il me vient toute la journée des envies de pleurer toute seule. Puisque tu ne veux pas que je sois malheureuse, aie pitié de moi... Tiens, aujourd'hui, quand je l'ai revu, d'abord je lui ai dit des injures, mais il m'a regardé tranquillement et j'ai senti que je n'en pouvais plus, j'étais sans force... Oh ! sois grand ; tu vois bien que je te supplie...

Elle se tut. Il avait une figure si décomposée qu'elle prit ses mains et elle les baisa pendant qu'il bégayait, à bout de courage :

— Vous êtes des méchants, je ne vous ai pas fait de mal, moi... Je n'ai jamais fait de mal à personne, pourquoi me faites-vous souffrir ?... C'est atroce, vous êtes des méchants, des méchants... Oh ! je ne veux pas devenir mauvais, je ne veux pas, je ne veux pas !

Puis, il eut honte, tout d'un coup, devant cette femme, de se montrer si faible, si petit dans la douleur. Il retira ses mains qu'elle embrassait, et il se leva. Il essayait de sourire, mais son sourire était triste, était navré, et sa voix, malgré lui, tremblait très fort.

— C'est bien, je ferai ce que tu voudras, je serai un homme, je te le promets... C'est fini, je suis fort, je suis courageux, c'est fini... Tu vois, ce n'est rien, un peu de peine, mais c'est passé ; je suis fort, maintenant je suis fort...

C'était son cœur qu'il mutilait là, qu'il sacrifiait pour qu'elle fût heureuse, et cela était si simple, si brave, qu'elle se leva, très émue, et elle eut un mouvement délicieux, un mouvement câlin pour reprendre son cou, mettre sa tête contre son épaule, effleurer sa joue de ses lèvres.

— Là ! comme une sœur, dit-elle.

Et ils restèrent debout, sans rien dire, à regarder devant eux le petit lac dont l'eau frissonnante reflétait tout un pan du ciel pur, et où la lune, doucement baignée, se balançait...

IX

Il se tairait, il s'effacerait, c'était promis. Il avait suffi qu'elle le lui demandât de sa voix douce, avec ses yeux suppliants. Oh ! il serait brave jusqu'au bout, il s'en irait très droit, raidi en sa fierté comme un pauvre dont le ventre est vide, mais qui ne tend pas la main. Puisque Jeanne, en accrochant à lui son âme défaillante, s'était trompée, puisque ces projets de guérison n'étaient qu'une fantaisie folle de sa pauvre cervelle troublée, il oublierait ses promesses et ses baisers, il la laisserait retourner à Forge pour qu'elle fût heureuse ; — grand et simple, il se sacrifierait.

Tant d'autres sont nés pour le bonheur, qui vont inconscients de vivre et à qui tout sourit ! Lui était né pour souffrir. Si Jeanne, mutilée, avait pris son cœur, cette petite chose vierge et blanche, c'était pour s'agenouiller devant, pour y pleurer l'absent, comme on prend un cierge, comme on le fait brûler en offrande quand on veut prier. Et l'amour de Clairain, ce culte tendre, extasié, religieux, avait été comme une de ces petites flammes qui brillent doucement dans la haute mélancolie d'une église, dans le pieux recueillement des voûtes sacrées, et qu'on éteint d'un souffle, petite fumée, haleine qui s'envole, soupir qui s'exhale...

Quand Clairain sortit, au matin, il avait des idées raisonnables, il se promettait d'être brave et de se guérir sagement. Désormais, il n'aurait plus d'amour que pour la tâche à faire. Le travail ! il n'y avait que cela encore qui ne trompât point, le travail consolateur qui donne la santé, l'équilibre et la force. Comme il avait eu tort, la veille, de douter de lui dans le grand atelier vide où le jour décroissait devant ses toiles noyées d'ombre qu'il regardait avec des yeux de détresse ! Maintenant, il allait se remettre à la besogne, y trouverait l'apaisement et l'oubli. En même temps, il se stimula :

— Allons ! je suis un homme, je ne vais pas me laisser abattre par cette misère !

Est-ce qu'il n'y avait pas d'autres douleurs plus accablantes dans la vie ? Sa pensée rétrograda vers le jour lointain où il avait perdu sa mère. Ce jour-là, il avait cru qu'il n'y aurait plus de bonheur pour lui. Il avait grandi depuis, il avait eu des joies, et bien des fois la vie lui avait semblé belle. Comme on oubliait !

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 32. Prix : 10 centimes. 12 AOUT 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris........ 13 fr. 50 / Départements 16 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré
Trois mois........ 1 fr 5 — 2 fr. 50
Six mois........ 3 — » — 5 — »
Un an........ 6 — » — 10 — »

LE DIVAN DE KARI, par JEAN-BERNARD



LE DIVAN DE KARI

I

[illegible] ménage bien uni que le ménage Pimplet.

Depuis vingt ans que M. Isidore Pimplet, marchand d'objets religieux et de fournitures de sacristie, avait épousé Mlle Joséphine Antelin, ils ne s'étaient jamais querellés. Jamais, dans leur existence conjugale, un mot ne dépassait plus que l'autre. Ces deux époux vivaient ainsi dans une continuelle communion d'idées, de pensées et de sentiments, sans que cette tranquillité se fût démentie un seul moment.

M. Isidore Pimplet, employé aux écritures à l'Économat du collège de Pamiers, héritait un jour de son oncle, mort à soixante-seize ans, et qui lui laissait, rue du Taur, un magasin de bondieuseries parfaitement achalandé. Il avait vingt-quatre ans quand il vint prendre la succession du bonhomme.

Un vieux prêtre habitué de la boutique, craignant de le voir mal tourner, lui proposa de le marier à une jeune orpheline de seize ans, apportant en dot le chiffre rond de vingt mille francs en argent sonnant. Isidore ne repoussa pas cette idée et quatre mois plus tard le vieil ecclésiastique célébrait le mariage, adressait aux deux époux un petit sermon qui émut fort la mariée, car elle pleura tout le temps de la messe, écrasant ses larmes dans le livre à couverture d'ivoire.

Pendant vingt ans le commerce prospéra, la clientèle s'accrut, et le couple ne cessa de vivre dans une parfaite harmonie.

Ils n'avaient pas eu d'enfants, n'en éprouvaient pas de chagrin, ne manifestant aucun regret.

Leur commerce seul les préoccupait, leurs efforts tendaient seulement à contenter leur clientèle dévote. Ils possédaient les derniers modèles d'ornements de Paris et de Rome. Dans leurs vitrines scintillaient les ostensoirs dentelés, les ciboires obèses, les calices coulés dans la forme du moyen âge, le tout fabriqué en conformité des prescriptions du rituel romain et des ordonnances diocésaines.

Aussi la maison Pimplet jouissait-elle d'une réputation grande et légitime.

Un beau jour, M. Pimplet voulut se retirer du commerce; la femme ne s'y opposa pas. Le magasin fut vendu; ils réalisèrent leurs valeurs et se trouvèrent à la tête d'un capital de cent quarante mille francs. Vingt mille furent consacrés à l'achat d'une maison et d'un jardin, sis rue des Salenques; ils placèrent le restant de leur fortune, garanti par une première hypothèque, chez un grand propriétaire terrien du département; on passa l'acte pardevant Me Delcasso, notaire, en qui ils avaient une entière confiance.

Avec leur sept mille francs de rente, ils se virent immédiatement élevés au rang des bourgeois aisés de Toulouse, considérés surtout dans la rue des Salenques, étant les plus riches de tout le quartier. Du reste, ils ne voyaient personne, ne rendaient visite à qui que ce fût.

M. Pimplet avait quarante-cinq ans, il était de petite taille, gros, frais, le visage entièrement rasé, le nez rouge, le ventre proéminent. Il portait d'habitude une longue redingote noire lui donnant l'air d'un ancien avoué de sous-préfecture. La tête avait l'air bonasse, ses deux petits yeux ronds éclairaient mal sa physionomie pâlotte. Une graisse rougeâtre lui garnissait les joues et soutenait son triple menton, une large cravate blanche s'enroulait deux fois autour du cou; il prétendait que cela était bon genre, et d'ailleurs M. Corol, l'ancien président du tribunal, en portait une pareille, cela suffisait.

Il était fabricien de l'église Saint-Sernin où il se rendait utile, quêtant aux messes basses pour les âmes du Purgatoire ou bien pour le denier de Saint-Pierre.

Le dimanche, il distribuait le pain bénit à la grand'-messe, s'asseyait au banc de la fabrique, prenant des airs imposants à côté de l'ancien président Carol.

Le vent d'une idée élevée ne troublait jamais son intelligence; il n'avait jamais senti un sursaut de conscience. Son esprit, envahi par le bien-être, était farci de convictions toutes faites, tombées du haut de la chaire, acceptées sans contrôle. Il ne s'inquiétait guère de raisonner ses opinions politiques, mais il faisait montre de royalisme, acceptant cependant Napoléon qui, en 1852, avait arraché la France des mains de ces crapules de républicains. Couard, comme beaucoup d'enrichis, toujours craignant que le peuple, — cette canaille de peuple — ne voulût partager avec les honnêtes gens qui avaient longtemps trimé pour gagner de quoi vivre dans leurs vieux jours, il parlait avec attendrissement de la mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la sainte martyre de 1793. Il appelait Robespierre l'homme rouge, et la République la Marianne, à l'égard de laquelle il professait une horreur toute particulière. Son cœur pieux battait le même mouvement régulier.

Mme Pimplet acceptait trente-cinq ans; grande, le teint frais, le visage régulier, conservant toujours la même physionomie, sans jamais laisser percer une sensation; elle avait des yeux noirs, largement fendus, mais les tenait continuellement mi-clos, ils ne brillaient d'aucun éclat. Sa taille, bien prise, laissait deviner qu'elle était élancée, sans permettre de rien certifier, car Mme Pimplet portait une pèlerine, descendant à peu près jusqu'à la hauteur de la ceinture, pèlerine qu'elle boutonnait avec de gros boutons de verre luisant d'une teinte triste.

Sa figure était encadrée par deux bandeaux de cheveux noirs qui lui serraient les tempes et par où passait le bout des oreilles, où s'accrochaient deux petites pendeloques en or, bénites à Notre-Dame de Lourdes. La coiffure consistait en un bonnet de tulle noir garni de petites coques de velours violet et de deux larges mentonnières.

Enfin, hiver comme été, elle portait une robe de tartanelle à raies bleues et grises, taillée dans une même pièce, dont elle avait fait acquisition dans une liquidation, et qu'elle tenait en réserve; de sorte que les robes changeaient mais non la couleur, ni la coupe.

II

La maison habitée par le ménage Pimplet se compose d'un appartement au rez-de-chaussée, comprenant une cuisine, un salon s'ouvrant sur la rue, une salle à manger et une chambre à coucher prenant vue sur le jardin.

Le jardin est vaste, planté de vieux arbres centenaires: abricotiers, amandiers, pommiers et marronniers. C'est une partie de l'ancien cloître des Tiercerettes expulsées sous la Révolution et dont le couvent fut vendu avec les biens nationaux.

Un sculpteur, mort depuis à l'hôpital, occupait jadis, sous les anciens propriétaires, le premier étage de la maison, où se trouvait un vaste atelier.

Les époux Pimplet n'ont pas voulu louer cette immense pièce, ils s'en servent comme galetas. Cependant l'écriteau peint sur bois : *Atelier d'artiste à louer* est toujours cloué au-dessus de la porte, les lettres à demi effacées encore visibles.

Un silence épandu plane sur cette habitation, enveloppant ce coin de Toulouse d'une tranquillité monotone que rien ne vient troubler. Une torpeur s'étale dans l'air.

Le ménage Pimplet n'a pas voulu prendre de servante pour ne pas déranger, par la présence d'une étrangère, son existence paisible.

A deux, ils font très bien marcher leur maison. Mme Pimplet lave elle-même le menu linge, reprise, donne ses soins à la cuisine et à l'appartement. M. Pimplet s'est chargé de la cave, assez bien garnie de vins en fûts et en bouteilles dormant le ventre sur le sable. Il scie le bois, tire du puits, qui se trouve au fond du jardin, l'eau nécessaire. C'est M. Pimplet qui travaille et sarcle les plates-bandes, où il sème des fleurs, et même des légumes. Il émonde la vigne, taille les échalas.

La maison est tenue avec une propreté méticuleuse : le salon est ciré, on n'y entre que dans les grandes occasions; les deux époux, quand ils y pénètrent, passent le long de la muraille, marchant sur la pointe des pieds en se tenant aux meubles pour ne pas ternir le luisant du plancher. Ils possédaient autrefois un chien, mais ils l'avaient donné au laitier qui, tous les matins, leur apporte deux sous de lait pour déjeuner : — l'animal courait dans le jardin, et, les jours de pluie, rentrait dans la salle à manger les pattes boueuses, salissant le parquet; aussi ont-ils préféré sacrifier la bête. Donc, les époux Pimplet vivent complètement seuls, abandonnés des hommes et des animaux.

Levés tous les matins à six heures avec une régularité d'horloge, ils se rendent à l'église Saint-Sernin, située à deux pas, pénètrent ensemble dans l'église par la grande porte des orgues, après avoir trempé leurs doigts dans le gigantesque bénitier de marbre qui se trouve à l'entrée, sous le porche, en face le grand autel; ils descendent les trois degrés; M. Pimplet entre dans la sacristie, aide les prêtres à revêtir leur ornement, se rend utile enfin.

Mme Pimplet va droit devant elle, s'arrête au huitième pilier, à côté du banc de fabrique, s'agenouille sur sa chaise à pliant, où son nom est tracé en lettres formées par des clous de cuivre à large tête. Elle entend la messe de M. le curé, regarde avec complaisance son mari faire la quête, puis, à huit heures, tous deux rentrent dans leur paisible maison. Cela recommence ainsi tous les jours, sauf le dimanche où ils assistent à la grand'messe de dix heures, aux vêpres, au sermon et à tous les petits offices secondaires.

Du reste, ils sont là chez eux dans cette vaste église Saint-Sernin. Tout leur est familier, l'ostensoir où scintille la large hostie a été acheté chez eux alors qu'ils étaient commerçants. Les flambeaux, le calice, le ciboire, les chasubles, les dalmatiques des diacres, les encensoirs qui glissent dans leur chaînette d'argent, tout cela est sorti de leur boutique. Aussi les Pimplet vivent-ils contents au milieu de cette atmosphère religieuse, partageant leur existence entre les soins de l'église et l'entretien de leur maison dont ils ont presque fait une chapelle. Chaque pièce a ses tableaux religieux; il n'est pas jusqu'au jardin qui ne possède, sous une tonnelle, une grande vierge plantée sur un socle, vieux rossignol de commerce de bondieuseries, devant lequel ils viennent tous les soirs réciter leur chapelet. Ils sont ainsi parfaitement heureux, ayant bonne réputation, bien notés au presbytère où on les appelle « les respectables époux Pimplet ».

Ils jouissent d'une joie sans mélange, goûtant la volupté du repos dans l'acharnement du silence.

III

Un jour le marteau de la porte annonça un visiteur. Mme Pimplet, étant allée ouvrir, se trouva en face d'un homme jeune, mis avec élégance, puant le musc, portant une barbe blonde taillée en pointe à la vieille manière huguenote; correctement ganté, il avait cet air cossu qui plaît aux femmes. Aussi Mme Pimplet l'introduisit-elle dans le salon où l'on entrait si peu fréquemment. Elle s'informa du but de sa visite.

— En deux mots, madame, dit l'étranger, voici le motif qui m'amène. Je suis peintre. J'ai vu sur la façade de votre maison un écriteau : *Atelier d'artiste à louer*. J'ai pris des informations et je suis venu.

Le vieil écriteau laissé par négligence depuis le départ du précédent propriétaire avait trompé le peintre.

En entendant cette demande, Mme Pimplet se leva, raide, froide, la bouche pincée en cul de poule; elle répondit à son interlocuteur que rien n'était à louer; elle et son mari occupaient la maison à eux deux; Dieu merci, ils n'en étaient pas à quelques cents francs de location près.

Le peintre se retira en s'excusant :

— Je regrette fort de vous avoir dérangée, mais l'abbé Buffalo, vicaire de Saint-Sernin, m'avait permis d'espérer que peut-être vous consentiriez à m'accepter comme locataire.

Elle l'interrompit avec vivacité, broyant pour ainsi dire les paroles.

— Vous avez dit : l'abbé Buffalo?

— Oui, madame.

— Vous le connaissez?

— Il est de mes amis.

Après cette explication, le visage de Mme Pimplet s'illumina, s'empourpra; sa figure changea de physionomie; ses yeux ardèrent, la bouche perdit sa raideur et s'entr'ouvrit pour sourire.

— Nous n'avions pas l'intention de louer cet atelier, c'est vrai; mais du moment que vous êtes de ceux de l'abbé Buffalo, c'est bien différent.

— Vous êtes véritablement trop bonne!

— Du tout, du tout, je ne peux pas vous donner une réponse définitive, j'ai devoir de consulter mon mari.

— C'est trop juste.

— Mais si vous voulez prendre la peine de repasser demain à deux heures, vous aurez mon dernier mot.

— A demain donc, madame.

— A demain, monsieur.

Il sortit.

IV

Les Pimplet ne perdirent pas de temps et consultèrent le soir même l'abbé Buffalo, lequel déclara beaucoup connaître le peintre, qui se nommait Kari.

Fils d'un Grec, chassé des provinces turques par la persécution, Kari s'était créé une spécialité de la peinture religieuse qu'il brossait avec un vrai talent. L'abbé Buffalo ne cacha point aux époux Pimplet qu'il verrait avec plaisir l'artiste s'installer chez eux. Il ajouta du reste que Kari méritait la sympathie de tous les bons esprits, étant aussi un propagateur de la foi en faisant revivre par le pinceau les grandes scènes de la religion catholique.

Il n'en fallut pas davantage pour décider les deux époux.

Quand le lendemain, à deux heures sonnantes de l'après-midi, Kari vint prendre la réponse, il trouva un accueil engageant; les conditions furent vite réglées.

Huit jours après, Kari procédait à son installation.

L'emménagement de l'atelier du peintre fut tout un événement dans la rue des Salenques.

Les indigènes se portèrent en foule devant la maison des Pimplet; chaque objet déballé leur arrachait des exclamations de surprise. Les toiles, les chevalets, les costumes exotiques, les livres, les jambes de plâtre et tous les accessoires les émerveillaient. Les tapisseries imitant l'antique furent l'objet de l'étonnement unanime; toutes ces bonnes têtes n'en avaient jamais vu autant. Les coupes en faux bronze, les colonnes tronquées, les médaillons, les cadres eurent un succès de curiosité spécial.

Un divan de forme grecque, aux dossiers soutenus par des colonnes torses, se terminant par des pattes de griffon dorées, tout recouvert de satin bleu, attira surtout les regards. Les déballeurs le laissèrent un moment devant la maison, en long sur le trottoir; ce furent de véritables cris de joie. Une voisine osa asseoir son vaste derrière de grosse femme sur le satin; le satin craqua, les ressorts se détendirent et la commère s'enfonça dans le dossier d'une rare élasticité. Alors elle leva les jambes, montrant aux autres curieuses combien le sommier était doux, en imprimant à son corps bouffi un mouvement de va-et-vient qui la faisait rebondir comme une balle de caoutchouc.

— Ce serait rudement bon pour la sieste, allez, dit-elle.

Éloignant les enfants de la main, elle alla encore plus loin, clignant les yeux, racontant la chose tout bas, riant fort, parlant dans le cou des voisines qui éclataient d'un rire canaille.

Chaque femme voulut s'asseoir à son tour; chacune essaya le fameux sommier. Elles s'enfonçaient avec hardiesse sur les ressorts, fermant les yeux, prenant des airs langoureux, serrant les dents, poussant des soupirs de plaisir, comme si les sensations dont elles semblaient se rappeler les émotions vives les eussent agitées.

On parla du divan pendant huit jours dans tout le quartier.

V

Une fois l'artiste installé, la maison Pimplet reprit son train-train habituel, le ménage ses occupations et ses patenôtres. Kari, de son côté, se mit à sa peinture, d'abord il eut peu de relations avec ses propriétaires; Quelques paroles banales quand on se rencontrait « bonjour, bonsoir », c'était tout.

Cependant peu à peu la curiosité, qui couve dans toute femme, commença à égratigner le cœur de Mme Pimplet. Son désir maintenant était de pénétrer dans l'atelier dont elle se formait un véritable monde dans son imagination, lui présentant le sanctuaire de l'artiste comme un lieu extraordinaire avec une pointe de surnaturel Pour elle c'était ce que tout le monde ne voit pas : l'inconnu.

L'occasion ne tarda pas à s'offrir de contenter son envie contenue avec une peine.

L'abbé Buffalo vint un jour rendre visite à Kari et lui commander pour un sien ami, curé d'un doyenné voisin, un tableau religieux qui devait représenter sainte Magdelaine, patronne de la commune, se jetant aux genoux de Jésus pour lui demander pardon, en lui versant des parfums sur les pieds et les essuyant avec ses cheveux blonds.

Naturellement, le prêtre s'arrêta un moment au rez-de-chaussée chez Mme Pimplet qui, entre deux réticences, manifesta au prêtre sa curiosité grande de visiter l'atelier. L'abbé se chargea de l'introduire et tous deux montèrent chez Kari.

L'atelier se montra aux yeux étonnés de Mme Pimplet avec ses particularités qui la frappèrent.

L'immense ouverture rectangulaire servant de croisée était cachée par de grands rideaux de flanelle blanche doublée de soie verte, laissant filtrer le jour, et le tamisant suivant les besoins des sujets peints par l'artiste.

Sur la cheminée luisaient des bibelots. Une statuette, la Vénus de Milo, à côté d'un christ en vieil ivoire, un christ janséniste étirant ses bras et repoussant presque les fidèles, dans les contorsions de l'agonie; deux vases en pâte fine formés par une tulipe dont la tige montrait le fil de fer mal recouvert et, tout à fait dans le coin, une coupe de bronze sur les rebords de laquelle se tenait un moineau en cuivre, la queue au vent, le bec cherchant au fond de la coupe. Dans tout l'atelier régnait ce désordre ordinaire aux appartements de garçons.

Sur un chevalet, un tableau encore à l'ébauche devant représenter la « Fuite en Égypte ». On y voyait saint Joseph menant par la bride un âne gris sur la croupe duquel trônait la Vierge tenant Jésus sur les genoux.

— Ce qui m'embarrasse, dit Kari à l'abbé Buffalo, ce sont les auréoles des trois personnages qui viennent me couper l'harmonie et me gâter les teintes; pas moyen d'éviter cela.

Il y eut un silence.

— Comment trouvez-vous mon saint Joseph? demanda-t-il au vicaire.

— Bien, bien.

Mme Pimplet admirait, béate.

— Il a l'air bestiasse, n'est-ce pas? Mais je devais bien lui donner cet air-là; car vous savez, mon bon, si on n'avait pas de religion, on trouverait beaucoup à blaguer sur ce sujet.

— Allons, grand enfant, gronda doucement l'abbé, ne commence pas à te damner.

Mais Kari continuait; il semblait convaincu. Il poursuivit en riant à grosse gorge. Il fallait bien qu'il eût la foi, car sans cela! Après tout on était obligé d'avouer que chez nous les choses ne se passeraient pas ainsi. En supposant un homme de l'âge et dans la situation de Joseph, apprenant la grossesse de sa femme, sachant par expérience qu'il n'y était pour rien, se contenterait-il de croire qu'un ramier a tout fait?

— Il irait tout simplement chez le commissaire de police déposer une plainte en adultère, et on vous coffrerait la Vierge pour trois mois en prison; au contraire, que fait Joseph? Il hisse son épouse sur une bourrique et vous la trimballe en Egypte. Une blague, l'histoire d'Hérode.

Buffalo regarda Kari avec des yeux pleins de reproches.

— Finis donc, impie, dit-il, l'arrêtant d'un geste; si on ne te connaissait, on te prendrait pour un huguenot!

Mme Pimplet, scandalisée, se demandait, confuse, si elle en croyait ses oreilles. Jamais de pareils blasphèmes ne lui étaient venus à la pensée.

L'abbé, habitué au persiflage de l'artiste qui, un bon esprit, malgré tout, allait aux confesses, communiait aux belles fêtes, coupa court et amena la conversation sur le tableau de sainte Magdelaine qu'il venait commander à Kari.

Buffalo expliqua comment il voulait son Jésus, point banal; un Christ bien peigné, bien portant, cossu et quelque peu soigné dans sa mise.

— Oui, je comprends, répondit l'artiste, un Christ de bonne maison.

Mme Pimplet eut un sursaut de pudibonderie.

Quant à sainte Magdelaine, le vicaire la désirait bien nature, la robe dégrafée, laissant voir un peu et deviner beaucoup; il fallait bien établir le contraste entre le corps et la figure, — le visage devait être déjà de la sainte, le corps encore de la courtisane. On jetterait sur tout cela une teinte de naturalisme qui fit vibrer les chairs. Le temps des anges nourris de roses de Bouché était passé. En un mot, par la beauté de son corps, à première vue, on devait pouvoir excuser les fautes de la sainte.

Kari fut tout de cet avis. C'était ainsi qu'il comprenait le tableau. Justement il avait sous la main un modèle splendide: une femme d'une pureté de lignes étonnante; des hanches superbes supportant admirablement le drapé.

Mme Pimplet sortit de cette visite presque épouvantée; elle n'en avait jamais ni su, ni entendu autant. Puis quel était ce modèle dont on détaillait ainsi les lignes et les hanches? Elle s'en expliqua avec le vicaire, qui la rassura d'un mot: il n'y a pas de sexe pour les artistes.

— Quel monde! se dit Mme Pimplet.

VI

Malgré les paroles de l'abbé, cette bourgeoise s'inquiétait à la pensée de savoir Kari, un jeune homme, seul en compagnie d'une femme, un modèle étalé, nu. Oh! il fallait toute l'autorité de la parole du vicaire pour qu'elle ne renonçât pas à l'honneur de loger cet artiste travaillant à la gloire de Dieu, par le pinceau en copiant des femmes déshabillées.

Il n'était du reste pas du tout mal, ce modèle, avec son nez chiffonné et ses deux yeux brillants, qui trouaient son visage pâle. Cette jeune fille venait tous les matins, restait enfermée avec Kari des heures entières; Mme Pimplet la rencontrait dans le couloir; elle la préoccupait fort, son image lui trottait dans la tête; elle voulut en avoir le cœur net et savoir enfin comment on copiait un modèle. Un matin, en revenant de l'église, elle grimpa à pas de chatte l'escalier conduisant à l'atelier, colla son œil à la serrure, retint sa respiration et regarda. Elle en eut vite assez vu, et dégringola les escaliers quatre à quatre; arrivée dans le jardin, elle resta bien une demi-heure plantée à la même place, répétant de temps en temps, suffoquée:

— Non, cela ne peut pas durer ainsi!

Le soir même, Mme Pimplet aborda Kari, lui fit comprendre que la situation était grave. Les gens commençaient à parler. Les mauvaises langues battaient la calomnie autour de sa maison. Il n'était pas convenable, en effet, qu'une propriétaire qui se respectait reçût ainsi chez elle les visites de cette femme-modèle qui regardait les gens avec effronterie en vous fixant dans le blanc des yeux. Il fallait choisir: quitter ou l'atelier, ou le modèle, C'était parfaitement décidé avec M. Pimplet.

Kari accepta la chose du bon côté, faisant seulement remarquer l'impossibilité où il était de brosser ses tableaux sans modèle; il ne pouvait pourtant pas peindre sainte Magdelaine en copiant un manche à balai; il prenait la nature où elle se trouvait.

Mme Pimplet fit celle qui comprend ces raisons. Certes elle était du nombre des fidèles plaçant avant tout les principes de propagande religieuse, et puisqu'il avait besoin à tout prix d'un modèle pour la sainte Magdelaine, on aurait un modèle; on verrait; tout s'arrangerait pour le mieux. Mais il importait avant tout de sauvegarder la réputation de la maison Pimplet, réputation qui s'émiettait au vent des cancans; donc la jeune fille au minois fripé ne devait plus mettre les pieds dedans.

Kari se récria: non pas qu'il voulût garder son modèle malgré tout; toutefois, avant de le chasser, il désirait pouvoir lui donner une remplaçante. Il avait besoin d'une femme; cette femme il ne la voyait pas, où donc était-elle? Si on la lui montrait, il enverrait sûrement la fille pâle à tous les diables.

— Qui la remplacera? conclut-il enfin.

Mme Pimplet redressa la tête; son visage se trouva frappé par un rayon blond de soleil couchant; baissant les yeux, elle laissa tomber de ses lèvres, qui s'ouvrirent avec difficulté, ce seul mot:

— Moi!

VII

Le lendemain, de bonne heure, Mme Pimplet était dans l'atelier de Kari. Celui-ci, qui ne revenait pas de sa surprise, jugea prudent de précipiter le mouvement; pour habitué qu'il fût aux à-coups de la vie d'artiste, il trouvait la situation tellement forte qu'il ne voyait qu'un moyen d'en sortir: de brusquer.

— Vous savez, clama-t-il, moi je n'y vais pas par quatre chemins. Vous avez voulu être modèle, vous le serez jusqu'au bout.

Mme Pimplet demeura interdite; mais elle était lancée sur la pente du sacrifice; arrivée où l'on ne peut plus s'arrêter, placée dans cette situation de voir la réputation de sa maison perdue ou de porter empêchement à une œuvre pie, d'empêcher l'exécution d'un tableau devant servir à glorifier Dieu dans la personnification de sa servante, elle se sacrifiait; il n'y avait plus à hésiter, elle n'hésita pas.

Ayant fait le signe de la croix, Mme Pimplet dégrafa sa noire mantille dont les boutons de verre noir se mirent à briller d'un éclat allumé par les rayons du soleil glissant à travers la croisée, et qui les rendaient semblables à autant d'yeux grands ouverts d'étonnement du spectacle étrange auquel ils assistaient.

Elle dénoua encore quelques cordons, lâcha son corset; les robes et les jupons tombèrent à terre et Mme Pimplet,

... Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

comme dit Racine, se trouva devant Kari qui, sans regarder, allumait machinalement un cigare.

Elle restait là, muette, comme perdue, se demandant s'il lui serait possible d'aller jusqu'au bout. Le peintre se retourna, la vit immobile et lui cria avec une sorte d'autorité brutale:

— Hop! enlevez le chiffon.

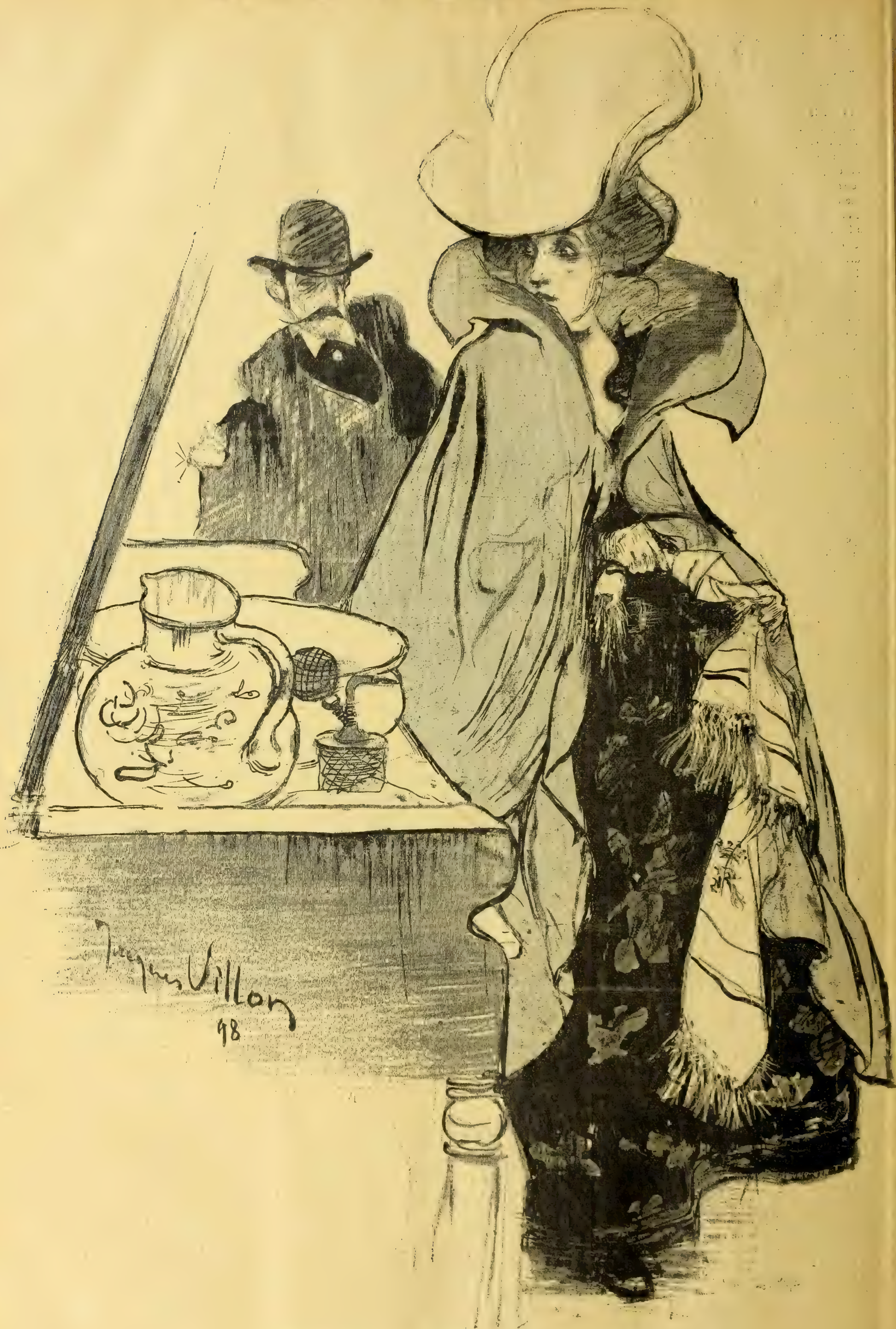
La chemise glissa à terre.

Il y eut un gros moment de long silence.

Kari, ayant pris ses pinceaux, sa palette, son appuie-main, s'approcha du chevalet; il alla tirer le rideau de flanelle et une clarté crue se jeta dans l'atelier, entourant Mme Pimplet, nue maintenant, d'une poussière de soleil lui mettant sur la peau des frissons d'or.

En la regardant, Kari eut un sursaut d'étonnement. Cette femme à l'air insignifiant avait un corps de statue antique.

NOS FEMMES



— Mais alors, Gustave va venir !

Paroles de Jules ULRICH.

EN REVENANT DE PARIS

Musique de Lucien DURAND.

Ronde du XVe siècle.



CHANT.

En re - venant de Paris la Ro-

-chel-le Fai - sons très bon - ne chère faisons la fai -

-sons Je ren-contrai trois jeunes de-moi-sel-le Fai-

-sons tres bon-ne chère fai-sons la fai - sons.

II

A mon avis, je choisis la plus belle,
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons,
A mon avis je choisis la plus belle,
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!

III

Et la montai sur l'arçon de ma selle,
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons,
Et la montai sur l'arçon de ma selle,
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!

IV

Mis la main sous sa guimpe de dentelle,
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons,
Mis la main sous sa guimpe de dentelle,
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!

V

« Hélas! dit-elle, que voulez-vous faire? »
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons,
« Hélas! dit-elle, que voulez-vous faire? »
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!

VI

« Je veux voir si vous êtes fille sage. »
Faisons très bonne chair; faisons-la, faisons,
« Je veux voir si vous êtes fille sage. »
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!

VII

« Que ferez-vous si je suis cette fille? »
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons
« Que ferez-vous si je suis cette fille? »
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!

VIII

« Si vous l'étiez, vous seriez mon amie. »
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons,
« Si vous l'étiez, vous seriez mon amie. »
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!

IX

« Puis qu'importe, vous la serez quand même.
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!
« Puis qu'importe, vous la serez quand même.
Faisons très bonne chair, faisons-la, faisons!

— Tue-Dieu, la belle peau! ne put-il s'empêcher de s'écrier.

En effet, si la figure semblait usée par les prières et l'eau bénite, le corps présentait des tons de chair surprenants, des formes dures, régulières, luisantes comme un marbre.

Kari la plaça couchée sur le divan en plein soleil, qui fouettait à grands coups de rayons.

Abstraction faite de la tête déformée, l'académie était superbe. Une ligne déliée, brillante, courait du cou aux orteils avec des courbes luxuriantes et des ondulations molles. La taille était un peu grasse, mais bien prise cependant; les cuisses roses n'avaient pas ces aplatissements si redoutés des artistes. Les seins relevaient fièrement leur petit bouton rose.

La séance commença.

VIII

Le tableau de sainte Magdelaine fut long à finir. Pendant plus d'un an, Mme Pimplet renouvela son sacrifice.

Jésus s'était immolé sur la croix pour le salut des hommes; Mme Pimplet s'immolait tous les jours sur le divan de satin bleu pour la propagation picturale de la foi.

Terminée, on exposa la sainte Magdelaine un dimanche dans la grande salle du musée de Toulouse. Le succès fut grand, les feuilles locales ne tarirent point d'éloges, et les journaux de Paris eux-mêmes lui consacrèrent quelques lignes; c'était l'inespéré.

IX

Un carillon joyeux tinte dans le clocher de l'église Saint-Sernin. Une citadine s'arrête devant la porte des Orgues. M. Pimplet en descend, suivi de Kari, d'une dame âgée et d'une nourrice robuste aux larges épaules. La nourrice porte un gros bébé rose et joufflu.

Kari, comme parrain, tient un cierge à la main; ils traversent tous ensemble la basilique, se rendent dans une des grandes chapelles latérales au chœur, dite de la Sainte-Vierge, où se trouvent les fonts baptismaux. Un clerc d'une douzaine d'années, aux yeux cernés, aux lèvres pâles, au rire polisson, allume les bougies. L'abbé Buffalo se présente, vêtu de son surplis de mousseline et de son étole blanche à croix jaune.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... commence le prêtre en versant l'eau salée sur le front de l'enfant qui, à ce contact, pousse des cris perçants.

M. Pimplet se rengorge et, s'adressant à Kari :

— Hein! quel creux! Nous sommes tous comme ça dans la famille, de père en fils.

JEAN-BERNARD

Le poisson d'avril du député Goudillard

I

Couloirs du Palais-Bourbon. — Dialogue entre deux Honorables. — Ah çà, sais-tu qu'elle est très chic, cette petite Goudillard? Beaux yeux, ma foi, prestance superbe, lèvres agaçantes et dents d'émail.

— Tu parles comme peintre, ou comme amoureux?

— Peut-être l'un et l'autre.

— Oui-dà, tu risques alors de faire longtemps pied de grue à la porte.

— Tu crois qu'après la face rubiconde, et le ventre respectable de papa Goudillard, la petite dame ne sera pas enchantée d'accueillir un cavalier passablement tourné, ce me semble?

— Mon vieux, c'est comme cela, tu peux essayer, tu ne seras pas le premier à t'y user les ongles, car j'ai fait pour ma part une cour assidue, de plus de six mois, et j'en suis encore à attendre un mot d'encouragement.

— Ah! bah, mais tu n'as peut-être pas employé les paroles convaincantes que pour l'ordinaire, une femme comprend; un beau bijou, par exemple.

— J'ai tout essayé; tout! les joyaux ont été renvoyés.

— Ce n'est pas une femme, alors, c'est un beau plâtre. En a-t-il une chance, ce Goudillard; bâti comme un rustre, il prend tout à la fois, une fort jolie dot, une créature charmante et honnête pour comble de bonheur. Mais, tiens, je l'aperçois au bout du couloir, il vient vers nous, l'air souriant : veinard, va, avec une tête pareille!

— Ah! bonjour cher, quoi de neuf aujourd'hui?

— Oh! peu de chose; sinon, que ce soir je couche à Paris.

— Vous ne rentrez pas à Auteuil?

— Non, j'ai prévenu Mme Goudillard de ne pas m'attendre, quelques affaires pressées à terminer, et puis, entre nous, je ne suis pas fâché de passer une nuit en garçon.

— Vous! un homme à bonne fortune? La chance vous suit donc partout; à propos, savez-vous qu'il est bruit de vous nommer ministre... de l'agriculture, je crois.

— Voyons, cher monsieur, trêve de plaisanterie, je suis sur mes gardes, et vous préviens que je n'en ai pas encore mangé.

— De quoi?

— De poisson, parbleu, c'est aujourd'hui le 1er avril.

— Tiens, c'est vrai, nous l'avions oublié.

— Allons, au plaisir, je retourne à mon hôtel où une de mes connaissances m'attend pour dîner.

M. Goudillard salua donc ses deux collègues, et s'éloigna du pas lourd d'un bourgeois satisfait.

II

— Il est ma foi très heureux cet homme-là, s'écria l'un des deux causeurs; jamais de souci, jamais de tracas, il a la tête bien tranquille. Ah! ce n'est certes pas moi qui aurais songé aux poissons d'avril. Mais cela me donne l'envie de lui en servir un tout frais.

— Bonne idée; si nous pouvions le tracasser un petit peu, lui mettre la puce à l'oreille, voyons, cherchons...

— Moi j'ai trouvé! il s'agit de l'empêcher de coucher cette nuit à Paris; il se fait une fête de cette soirée, nous allons l'obliger à la passer à Auteuil.

— Superbe! Mais comment?

— Ah! voilà! la belle Mme Goudillard, tout imprenable qu'elle est, va nous fournir le prétexte. Nous allons envoyer à l'hôtel de notre honorable député certain billet, l'avertissant que ce soir, à dix heures, il trouvera sa légitime dans les bras de son amant.

— Parfait; il en sera quitte pour la peur, une scène avec sa moitié, puis des excuses et tout sera dit...

III

Les deux amis, enchantés de leur petite farce, écrivirent la lettre, cherchèrent un commissionnaire, qui, deux heures après, la remettait aux mains du pauvre Goudillard, juste au moment où ce dernier, se levant de table, s'apprêtait à sortir.

— Tiens! qu'est-ce que cela, fit-il en ouvrant le papier et lisant à haute voix : « Monsieur, vu tout l'intérêt que je vous porte, je viens vous avertir que votre honneur court en ce moment un grand danger. Ce soir, à dix heures, allez à Auteuil, vous trouverez Mme Goudillard en train de roucouler avec un amoureux. »

— Charmant, ah! ah! celle-là est bonne; mes amis me croient décidément bien bête pour essayer de me faire avaler un poisson aussi cru. Pauvre 1er avril! Il y a des badauds qui vont croquer des fritures entières... Vraiment le tour est par trop grossier... Mme Goudillard... l'honnêteté même... avec cela froide comme une statue... j'en puis dire quelque chose, moi; chère Clotilde, elle va bien rire en voyant cela... car je veux lui faire voir, je vais même rentrer tout exprès à Auteuil... elle ne m'attend pas, et sera d'une joie!... Un poisson d'avril pour elle aussi! sans compter que je lui réserve une surprise complète en lui achetant cette jolie bague, dont elle parlait l'autre jour. Allons, en route, et ne perdons pas de temps.

Sur ce, l'aimable mari ne fit qu'un bond de son hôtel au magasin de joaillerie, où, deux ou trois jours avant, sa femme attirait son attention sur un beau solitaire qui, paraît-il, lui tenait au cœur.

IV

Tout joyeux, il entre et demande la bague; mais, à son grand désappointement, le bijoutier affirme l'avoir vendue dans la journée, à un jeune monsieur fort pressé, qui avait payé sans marchander.

Désolé, Goudillard choisit un superbe médaillon, va prendre une voiture, et dix heures et demie sonnaient comme il entrait à Auteuil. Arrivé devant sa maison, il saute à terre, paie son cocher, et ouvre la grille donnant sur le jardin. Tout était calme et silencieux comme à l'ordinaire, les fenêtres paraissent hermétiquement fermées, et sans une petite lumière tremblotante, on eût pu croire la maison inhabitée.

— Tant mieux, madame n'est pas couchée, murmura Goudillard, je vais monter sans bruit afin de jouir de son étonnement.

Tout en disant cela, le pauvre homme quitte ses chaussures et gravit l'escalier, cherchant à étouffer les craquements du bois; enfin, il atteint le palier, respire bruyamment et se glisse comme une ombre. Il est prêt d'atteindre la chambre de sa femme; tout à coup il s'arrête haletant, il a entendu parler; la sueur lui monte au front, une main de fer lui broie le cœur, il n'ose avancer. Mais non, c'est un rêve, c'est, sans doute, Clotilde qui donne un ordre à sa fille de chambre, balbutie le malheureux; il fait encore deux ou trois pas, il écoute... la porte du boudoir conduisant à l'appartement de sa femme est ouverte..., il ne s'est pas trompé, on parle encore, il reconnaît le timbre de Clotilde, mais des accents plus mâles se mêlent à sa voix.

— Tenez, ma toute belle, dit-on, voici la bague que vous désiriez tant; je suis heureux de vous l'offrir et ne réclame que la faveur de la passer dans ton joli doigt.

— Que vous êtes bon, mon cher ami, et que je t'aime, reprenait la jeune femme; ah! quelle nuit délicieuse nous allons passer, mon mari ne doit rentrer que demain matin.

V

Goudillard n'en put entendre davantage; il vit rouge, le sang lui bouillonna dans les oreilles; en cette minute suprême sa vie se déroula sous ses yeux comme un vaste tableau, il se souvint de sa province, des jours heureux qu'il avait passés près de cette femme, alors que commerçant honnête il jouissait de l'estime de tous. Mais l'ambition était venue; envoyé à Paris par son département, grisé de sa candidature, il briguait les honneurs pendant que Clotilde entachait son nom. Ah! c'en était trop, il fit un bond de tigre pour s'élancer dans la chambre, mais ses forces le trahirent.

— Misérables! s'écria-t-il, d'une voix étranglée..

Et il s'abattit sur le parquet... il était mort.

Le lendemain, les journaux de Paris annonçaient que l'honorable député avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Encore un, dont l'estomac n'avait pu digérer ce lourd poisson, malheureusement si fréquent de nos jours.

Marie-Louise NÉRON.

Entre 6 et 7

— D'où sors-tu?

— D'un fiacre.

— Et c'est de là que te vient cet air charmé?

— Oui...

— Allons, tu as une histoire et tu meurs d'envie de la raconter...

— Dame, les histoires, c'est fait pour ça! D'ailleurs elle est assez bonne, tu vas voir, je sortais du *Journal* à 6 heures moins 10 et je regardais la rue, bêtement, me demandant ce que j'allais faire jusqu'au joyeux dîner, quand un fiacre s'arrête et en débarque une petite femme amour tout! des pieds fins comme des hirondelles, des yeux plus grands que ses pieds...

— De la taille d'un jeune pigeon quoi! Eh! va donc *loup-phoque*, ah! tu peux en être de la réunion bénie! Et puis, tu sautes des petons aux prunelles... on peut te dire franchisseur d'obstacles toi! Au fait avait-elle des obstacles?

— A point mon vieux...

— Le juste obstacle! aussi rare que le juste milieu... Bien gainée?

— Très honnêtement : mousse de soie rose et de tulle vert en guise de jupon, robe moirée, veste de zibeline, ceinture de pierreries, chapeau...

— Assez, tu me fatigues! toute la lyre, je vois ça d'ici; et, je te connais, tu lui parlas?

— Pas à l'instant, elle fila au fond du hall, et j'allais la suivre, quand...

— Suivre une femme! D'où sors-tu?

« Précède et ne suis jamais » a dit le sage...

— ... Quand une idée plus pratique me vint. Elle avait dit au cocher : « Attendez! » Je me mis dans l'œil le n° 1418, et quand ce digne homme eut pris la file, je me dirigeai vers lui et m'installai confortablement dans la voiture, lui disant : « Madame va me rejoindre... »

— Tu commences à m'intéresser.

— Je venais de trouver l'emploi de mon heure.

— Tu risquais d'être mis à la porte!

— D'un fiacre? oh! c'est sans importance; je m'amusais follement!

— Il t'en faut peu! tout seul, sous l'orme, en sapin!

— Rien que les premiers gestes, les premières paroles de cette femme prise à l'improviste, me trouvant là, me suffisaient d'avance. J'eus la chance de ne pas attendre longtemps. Elle revient, jette une adresse que je ne comprends pas, se précipite dans la voiture qui part aussitôt... et m'y rencontre ; — je l'embrasse.

— Charmant! Tu es adorable!

— Nous étions si près! Mais elle me dit : *Comment, c'est toi?*

— Je crois, en t'écoutant, lire un feuilleton de...

— Ne sois pas rosse ; je savais bien que je ne pouvais pas être « toi » pour elle; et, en effet, à peine ces mots prononcés, le *high life tailor* nous inondant de lumière blanche, elle reconnait qu'elle ne me reconnaît pas et hurle : « A l'assassin! à l'assassin!... » Heureusement le fiacre marchait bien, il y avait beau tapage sur le boulevard et les camelots hurlaient plus fort qu'elle! J'eus le temps de lui expliquer la chose.

— Je suis curieux de savoir comment?

— C'est simple, je lui dis : « Vous m'avez plu, je voulais vous parler, j'ai pris le parti de m'installer dans votre voiture... » Cependant elle semblait toujours inquiète et tremblait. Alors, avec le plus grand sérieux, je lui déclarai que je n'avais pas de casier judiciaire et étais surtout un intellectuel...

— Quitte à lui prouver le contraire... alors?

— Alors elle rit et me trouva très drôle.

— Elle exagérait; après?

— Après, elle m'a parlé; m'a dit qu'elle était mariée.

— Aveu inutile.

— Et moi, poliment : « Vous avez d'abord cru que c'était votre mari qui... » Mais elle : « Oh! non... j'ai pensé d'abord à mon amant... » Et je l'embrassai encore pour cette bonne parole... Cependant nous roulions et je voulais savoir où j'allais, où elle allait, où nous allions.

— Conjugue, ami.

— Paraît que c'était rue de Traktir.

— Gare au traquenard!

— Tu es insupportable... je calculai que l'heure se trouvait presque entièrement prise avec le retour et...

— Tu essayas d'obtenir le prix de ta course? L'obtins-tu, ô très cher?

— Seulement le pourboire.

— Et à voir ton œil, il fut généreux... Pas mauvaise ton histoire! il y aura une suite?

— Oui, au prochain numéro...

Armand BLANC.

UN TENDRE

(Suite.)

Il suivait un boulevard, sous des arbres, dans la gaieté d'une claire matinée. C'était, à côté de lui, un tramway qui passait rapide, dans le soleil, comme s'il glissait sur ses rails. Des gens le frôlaient, des bonnes en tablier blanc, des commis minces dans leur redingote, pressant le pas. A l'angle d'une rue, les mains dans le ceinturon, un sergent de ville stationnait, l'air béat. Et Clairain, parmi ce monde éparpillé, cette gaieté de lumière et de vie, se sentit tout d'un coup très lâche. Ces mêmes arbres, il se rappelait les avoir vus à la pointe de la saison, un jour, en passant là, avec Jeanne. Elle lui avait dit : « Regardez donc les premières feuilles! » — Comme ils étaient jolis en leur première parure d'un vert délicat et doux! L'amour naissait alors. Aujourd'hui, c'était fini de s'aimer, et les arbres, remplis de soleil, éclataient de vie!

La pensée qu'il n'était plus rien pour elle, qu'il ne lui prendrait plus les mains, qu'il ne lui dirait plus de petites choses tendres, que c'était fini, ces promenades du soir et ces baisers d'amoureux, lui poigna le cœur. Il n'était plus qu'une moitié d'être, maintenant, plus qu'un tronçon. Cela lui fut si pénible que ses yeux s'emplirent de larmes. Machinalement, il tira de sa poche un porte-cartes, et il s'arrêta pour regarder longuement une pincée de rameaux, une pensée fanée, conservés là entre deux feuillets; et les yeux troublés, il se mit à bégayer d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge :

— Petite fleur, des rameaux... C'est fini!

Cela lui était très doux de pleurer, à ce moment, de s'abandonner à cette grande douleur où il s'anéantissait. La vie le prenait dans ses vagues, le roulait, et il se laissait emporter, devenu une épave, une chose flottante, perdue... Un pauvre qui lui demandait l'aumône le rappela à lui, et il se remit à marcher. Mais comme le pauvre le suivait en l'implorant, il chercha dans son gousset, lui tendit une pièce, et le regarda s'éloigner. Maintenant, il retrouvait son calme et ses pensées d'oubli; il rêvait de se faire une existence nouvelle, farouche, une existence d'ermite.

— Je m'enfermerai, dit-il, je me cloîtrerai, je tuerai la fièvre, je tuerai le désir!

Et il voulut revenir sur ses pas. Mais il s'aperçut que, tout en marchant sans but, il était arrivé près de la maison de Forge. Ses pensées prirent un autre cours. Puisqu'il se sacrifiait, puisqu'il se condamnait à étouffer sa peine dans son coin, il avait le droit d'exiger que son sacrifice servît à quelque chose et que Jeanne fût heureuse. L'idée d'aller voir Forge s'implanta en lui, devint irrésistible. Il avait la tête si faible qu'il ne comprit pas le danger de cette démarche et qu'elle lui parut simplement généreuse.

Il dirait à cet homme :

— Je viens à vous loyalement, monsieur. Vous n'ignorez rien et nous nous comprenons. Je ne récrimine pas, j'accepte. Mais avant de m'écarter devant vous, avant de chercher un autre milieu où je ne vous rencontrerai plus, je vous demande d'être bon, de l'aimer, elle; je vous demande cela pour que je ne me révolte pas, pour que je ne devienne pas méchant, pour que vous ne trouviez pas sur votre route un homme violent et haineux.

Et avant de s'en aller, sans colère, il ajouterait :

— Et tendez-moi la main puisque je vous tends la mienne.

Il lui sembla que son attitude, ainsi, serait digne et belle. Il n'en voulait pas à Forge. Est-ce que cet homme n'était pas, comme lui, la victime pitoyable d'une dévorante passion? Il le revoyait dans son atelier, un jour qu'il y était venu torturé de jalousie, avec son air triste, l'expression douloureuse de son regard. Comme il était malheureux alors! Il s'attendrit. A ce moment, la pensée qu'il se dévouait pour faire le bonheur de deux êtres lui fut douce et consolante.

L'appartement, déjà bruyant, empli de rires d'enfants qu'on débarbouille, avait une tiédeur de bien-être, une atmosphère de tendresse; cela sentait bon le nid, la famille. Forge venait de se lever, et dès que la bonne l'eut prévenu qu'on le demandait, il vint dans l'antichambre, en pantoufles, la face encore bouffie de sommeil. Clairain, devant lui, comprit aussitôt que sa démarche était stupide, et il se sentit gêné. Un instant, ils se regardèrent ainsi sans parler; puis Forge dit, avec un air de contrariété qu'il réprimait :

— Voulez-vous prendre la peine d'entrer?

Dans une petite pièce où il y avait un bureau, une bibliothèque, et qui devait être un cabinet de travail, ils s'assirent. Là, Clairain vit Forge en pleine lumière, et ses illusions tombèrent. Avec sa crinière, sa moustache embroussaillées, dans le négligé du réveil, il lui apparaissait égoïste et rogue. Ce n'était plus la victime contre laquelle il était sans haine, l'homme malheureux aux prises avec son devoir et une dévorante passion, c'était un homme gras, indolent, qui avait autour de lui des sourires, des gaietés et des joies. Alors, il regretta d'être venu, car ses pensées de dévouement fuyaient, et il se sentait maintenant osciller entre la résignation et la révolte, capable de faire le bien comme de faire le mal, au gré d'une circonstance soudaine qui devait le pousser ici ou là. Cependant le silence se prolongeait, inquiétant ; Forge attendait que Clairain commençât, et Clairain se sentait à chaque seconde devenir plus hostile. L'homme qui vivait dans ce milieu tendre et chaud, avec des petits bambins, une femme, toute une famille dont on sentait si doux l'enveloppement de caresses, ne se contentait pas de ce bonheur, il allait ailleurs prendre celui des autres. Cela lui sembla injuste et monstrueux. Il le regarda encore, assis devant lui, avec ses yeux mal éveillés, dans son veston de chambre passé à la hâte pour le recevoir, avec ses mains grasses qui se posaient sur les bras du fauteuil, son cou épais, apparu au-dessus de la chemise à cordelière de soie; il regarda cette chair tranquille et satisfaite. Et il ne retrouva pas les phrases qu'il avait préparées; il dit nerveusement, sur un ton bref :

— Vous savez pourquoi je suis ici...

Forge l'interrompit :

— Veuillez parler moins fort, monsieur.

Il sembla it sans patience, bien qu'il restât froid, les jambes croisées, suivant de l'œil le va-et-vient de son pied qu'il balançait. Clairain, sans l'écouter, continua d'une voix qui devenait agressive presque :

— Je suis venu pour vous parler sans hypocrisie, parce que cela est nécessaire. Nous aimons la même femme...

Alors Forge se leva :

— Je ne veux pas vous entendre, vous parlez sur un ton que je ne puis tolérer. Je n'ai pas de comptes à vous rendre, ce que je fais ne vous regarde pas.

Clairain se leva aussi, il était très pâle et ses mains tremblaient.

— Vous avez tort de le prendre ainsi, car je suis entré chez vous avec une pensée conciliante.

— Je n'en veux rien savoir, dit Forge, très irrité; je vous ai reçu parce que je vous croyais raisonnable, vous ne l'êtes pas : je me fâche, et je vous prie de me laisser en paix désormais, si vous ne voulez pas me mettre dans la nécessité de vous corriger comme on corrige les petits garçons qui ne sont pas sages.

Cela vint tout gâter, en exaspérant Clairain. Il atteignait cette période aiguë de la souffrance où la colère jaillit aveuglément et vous fait tout briser. A ce moment, il haïssait cet homme de toutes ses forces. Un flux de sang le grisa, il perdit la tête, et il fut stupéfait de s'entendre lui crier :

— Et moi, je vous défends de reprendre Jeanne et je vous préviens que le jour où vous l'aurez reprise, je vous donnerai à choisir entre un scandale et une rencontre!

Ils étaient l'un devant l'autre, prêts à se colleter. Mais la porte s'ouvrit, et deux bambins entrèrent, rieurs comme une coulée de lumière blonde. Ils venaient embrasser leur papa. Devant cette irruption, les deux hommes restèrent saisis, sans rien dire. Et les petits, en voyant ce monsieur qu'ils ne connaissaient pas, comprirent qu'ils ne fallait pas rester; ils s'enfuirent.

La scène avait été très courte. Maintenant, Clairain n'avait plus rien à faire là. Mais, avant de partir, baissant la voix, il répéta sa menace :

— Je vous donne ma parole d'honneur que le jour où vous reprendrez Jeanne, je vous donnerai à choisir entre un scandale et une rencontre.

Et il sortit, soulagé, ne regrettant pas d'avoir été fou.

X

Jeanne sortit à une heure. Clairain, aux aguets sous les arcades, la vit monter dans son coupé, prit un fiacre et la suivit. Ils gagnèrent ainsi la Concorde, longèrent les quais, sous les arbres, dans la direction d'Auteuil. Le temps était beau; il y avait sur les rives des pêcheurs échelonnés qui semblaient dormir; la Seine, sillonnée de bateaux blancs, avait des écailles d'or, les parapets des robes de soleil, et, sur le Cours-la-Reine qu'ils suivaient, des marrons, tombés des arbres, qu'aucune main de gamin n'avait encore ramassés, luisaient dans la poussière. Le coupé allait, rapide, et Clairain ne le perdait pas de vue, l'œil rivé à cette caisse vernie qui fuyait toujours à la même distance devant lui. Jeanne allait rejoindre Forge, il en était sûr. Rien que le choix de cette voiture close, par cette claire après-midi, n'attestait-il pas assez un souci d'échapper aux curiosités, de ne pas être vue?

Devant la gare d'Auteuil, Jeanne descendit, renvoya son cocher. Déjà, il avait payé son fiacre et attendait. Elle prit un boulevard, tourna dans une rue; lui marchait derrière, du plus loin qu'il pouvait, de peur qu'elle ne se retournât et ne l'aperçût. Puis, brusquement, il ne la vit plus, sans qu'il eût pu distinguer exactement la maison où elle était entrée. Et comme il restait là, n'osant avancer, croyant toujours la voir ressortir, il lui sembla reconnaître au loin la silhouette de Forge. Instinctivement, il s'enfonça dans une encoignure, guettant, la poitrine haletante. L'autre s'approchait, des détails s'accentuaient à mesure, sa cravate aux bouts flottants, son chapeau mou. C'était bien lui. Il pressait le pas, robuste, les épaules larges, la canne haute, et soudain, il disparut sous un porche, à l'endroit même où devait être entrée Jeanne. Alors, Clairain resta une minute anéanti, comme s'il avait cru que cela ne serait pas, que Forge ne reprendrait jamais

Les Livres

Jeanne. Mais il se ressaisit et marcha, étonné bientôt de se trouver sans faiblesse, résolu. Sa conduite se traçait nette : il ne reculait pas. Il se rappelait ces paroles dites froidement à Forge : — « Le jour où vous reprendrez Jeanne, je vous donnerai à choisir entre un scandale et une rencontre. » — C'était formel. Il tiendrait sa promesse.

Aux Variétés, ce soir-là, Forge passait la soirée dans une loge avec sa femme. Clairain était aux fauteuils, et, pendant tout le premier acte, il ne quitta pas des yeux la rampe de velours, où lui apparaissait, accoudé et tourné attentivement vers la scène, cet homme que tout à l'heure, à l'entracte, il allait provoquer. Au fond, il se sentait très calme, complètement calme ; il envisageait cette solution avec soulagement, étant de ces nerveux que la souffrance abat et que l'action relève. Pendant quatre mois, on avait joué avec lui, mais le jeu était dangereux et, dans un instant, on s'en apercevrait, car il se rebellait enfin. Et cela était logique en somme, logique comme la ruade du cheval qu'on exaspère, comme le coup de griffe du chat que l'on taquine, comme la détente du pistolet qu'on manie sans précautions. Tout dans la vie apporte fatalement sa conséquence : et la révolte, la vengeance et la haine sont des conséquences auxquelles n'échappent pas ceux qui ont fait naître la peine, éclore la douleur, qu'ils l'aient voulu ou non, qu'ils soient conscients ou inconscients du mal qu'ils ont semé !... Pendant quatre mois, Clairain avait vécu dans les transes et l'angoisse, et à présent, sortant de cette période d'affaissement où il ne s'appartenait plus ; où, impressionnable, sensible, il avait souffert de toutes ces contradictions que dans un déroulement successif chaque fait avait avec le précédent, cette décision s'imposait comme une nécessité, rendait un peu d'équilibre à sa cervelle tourmentée. Il lui semblait qu'il se reconquérait enfin, puisqu'il faisait preuve d'énergie, acte d'homme.

Le rideau tomba. Il suivit au foyer le flot des toilettes claires et des habits noirs. Ce fut là, sous l'étincellement des lustres, qu'ils se rencontrèrent. Forge achetait des bonbons pour sa femme arrêtée plus loin et causant dans un groupe. Clairain s'approcha de lui, toucha son bras, lui dit :

— Un mot, je vous prie.

Il dit cela d'un ton bref, impérieux. L'autre se retourna et ils se regardèrent bien en face, dans les yeux. Autour d'eux, la foule les gênait ; ils vinrent un peu à l'écart, et Clairain parla :

— Choisissez : dans deux minutes, je vous assaille à coups de canne devant cinq cents personnes. C'est un scandale. Ou, si vous préférez le silence, demain matin deux de mes amis seront chez vous.

Debout, sa boîte de bonbons à la main, Forge sourit. A côté de lui, de sa carrure robuste, Clairain était frêle comme une fille. Dans son œil frais passa une expression de pitié, et de sa moustache blonde tombèrent ces mots impertinents :

— Est-ce qu'on répond à ça ?

Un monsieur pressé passa entre eux en s'excusant. Il y avait dans un coin trois dames qui les regardaient.

— Prenez garde, menaça Clairain, c'est vous qui l'aurez voulu.

Et comme, dédaigneux, Forge haussait les épaules et passait, il dit tout haut, d'une voix ferme :

— Soit !

Et il alla vers le vestiaire, demanda sa canne, vint se poster dans les couloirs. Le monde affluait, reprenant ses places pour le second acte. Forge, au milieu de ce monde, regagnait sa loge, avec sa femme : il causait tranquillement, sans gestes, suçant un bonbon. Mais il vit devant lui, à quelques pas, cette figure pâle, étrangement pâle, dont les yeux le frappaient comme des balles, et, devant l'air froidement résolu qu'elle prenait, devant ce bâton que des doigts fiévreux serraient avec force, il songea au scandale, aux explications qui suivraient, il pensa à sa femme qui allait tout apprendre. Alors, comme Clairain s'avançait, allait lever le bras, il lui glissa, très bas, en passant, l'air indifférent :

— C'est bien, je suis à vos ordres...

XI

Ils se battirent au pistolet, dans un lieu propice, près de Chatou.

Pendant toute une journée, Clairain s'était employé à chercher des témoins. De Verles, auquel il avait pensé tout d'abord, était absent, loin de Paris, à une adresse qu'on lui indiqua ; puis, d'autres amis, sur lesquels il comptait, lui manquèrent également. Alors, ce fut une chasse aux camarades, une course patiente à travers des quartiers qu'il n'avait jamais explorés, dans des escaliers où il s'essoufflait et qu'il redescendait déçu. Enfin, le soir, il tomba sur deux vagues connaissances d'atelier qui se contentèrent de la fable qu'il imagina, et acceptèrent de le seconder.

Au cours de ces démarches, il avait gardé toute sa netteté d'esprit, étant sans fièvre, les nerfs calmés. L'instant était grave, il se jugeait la tête froide et se trouvait sans regrets. Est-ce que la vie, telle qu'il la voyait désormais, ne lui était pas intolérable ? Il n'avait rien à perdre puisqu'il n'espérait plus, et il ne pouvait pas être plus malheureux qu'il l'était déjà ; dès lors, quoi qu'il advînt, ce serait pour lui une délivrance. Car ne s'étant jamais battu, il ne prévoyait pas un duel inutile : il tuerait Forge ou Forge le tuerait. Cela lui apparaissait comme un résultat fatal.

(*A suivre.*) *Louis de ROBERT.*

8e ANNÉE. — N° 33. Prix : 10 centimes. 19 AOUT 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements 15 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an..........	6 — »	10 — »

LA PREMIÈRE ŒUVRE, par CHARLES FROMENTIN



LA PREMIÈRE ŒUVRE

Le fiacre roulait sur les pavés giclant de pluie... Les cataractes du ciel s'étaient à la fin ouvertes et se déversaient sur la terre, en véritable trombe d'eau. Il faisait une chaleur lourde, prenante, suffocante, que tempérait à peine la fraîcheur produite par l'inondation céleste. Une buée intense se dégageait de la terre, enveloppait tout, les hommes, la nature, les choses.

Les nouveaux amants occupaient chacun un angle du fiacre. *Elle* gisait dans le sien, presque écroulée, suant, respirant à peine, le feu aux pommettes, le rouge par tout le visage, la honte au front, moins de la chaleur accablante que du fait des réflexions intimes, du souvenir, du regret, du remords imprécis de l'acte accompli là-bas, tout à l'heure...

Lui, à l'autre coin, souriait dans le contentement du désir satisfait, de la joie calme du mâle triomphant, heureux d'avoir vaincu, du souvenir des délices écoulées, de celles qu'il se promettait à l'avenir par la possession renouvelée de cette jolie fille.

Car c'était une fort jolie fille qu'Henriette. Dix-sept printemps; la grâce dans la force, dans l'épanouissement de la fille faite femme, de sa brune beauté piquante, chaude, expressive; la splendeur des formes plus qu'accusées, accomplies déjà; le développement entier, l'éclosion plénière de la fleur dont il avait respiré, le premier, lui, les effluves exquis et les capiteuses senteurs.

Et il la contemplait, sans se lasser, avec, dans sa vanité et son égoïsme de mâle, presque une reconnaissance pour cette enfant qui s'était donnée à lui, plutôt laissé prendre dans l'éveil confus de ses désirs, les primes ardeurs de sa chair, les balbutiements premiers et inexpressifs de son cœur et la suprême révolte de sa pudeur.

Il avait passé le bras autour de sa taille et, de temps à autre, l'attirant à lui plus qu'il ne s'approchait d'elle, lui couvrait le visage de baisers d'une ardeur décrue.

Elle, lassée d'abord, veule et comme vaincue, avait senti revenir ses velléités de lutte, ses facultés de résistance, le repoussant, ennuyée à la longue, froidement boudeuse, tandis qu'il lui murmurait à l'oreille quelque banale parole. Par intervalles, un éclair éclatait dans la nue, zébrait les vitres du fiacre, et un roulement se faisait entendre au loin, comme un grondement. Elle tressaillait, entière, pâlissait, tandis que lui, tantôt près d'elle, tantôt dans le recul, la contemplait toujours, béatement, bêtement, heureux de la trouver rougissante sous son regard, d'une rougeur qu'il était heureux d'avoir provoquée et laquelle, délicieusement, chatouillait son amour-propre.

Et il se promettait un océan de félicité, lui, l'employé d'administration à la besogne point lourde, ponctuellement exécutée ou mieux esquivée, pensant aller trouver, les soirs, à la sortie, où il ne serait point trop absorbé par une manille ou une partie de billard au café, une ancienne maîtresse de quatre ou cinq ans, ouvrière en chambre, douce, point exigeante, ignorante ou indulgente de ses frasques, gardant seulement pour les dimanches, pour les jours d'exception, ce gibier royal, ce régal de haut goût!

Point un remords; point même, en cette âme vulgaire, un souci du bris possible d'une carrière et d'une vie; pas la moindre idée, dans cet égoïsme étroit et triomphant du mâle, d'accorder une réparation quelle qu'elle soit, de parer aux conséquences éventuelles de l'acte accompli et irrémissible.

Henriette était la fille de braves gens, d'honnêtes employés. Elle avait été élevée sagement, religieusement, pieusement, chez les Sœurs, au couvent du Sacré-Cœur. Et, à cette heure, à cette minute où elle sentait que quelque chose de grand, d'irréparable avait eu lieu, qu'elle se savait sacrée femme, placée en dehors des conditions ordinaires de son sexe, des habituelles conventions sociales, de la logique de sa situation de jeune fille élevée en serre chaude et honnête, elle réfléchissait.

Elle revoyait toute sa vie, à ce moment où elle sentait que son existence était déviée de son cours régulier et normal, allait prendre une orientation nouvelle.

D'abord ses premières années à la pension des Sœurs, dont le souvenir seulement était traversé par l'idée des amitiés, des camaraderies d'enfant, de gamine, des petites inimitiés aussi, des leçons et des pensums, avec passant dans le fond et brodant sur le tout, les blanches cornettes des maîtresses, des Sœurs. Puis, sa sortie, il y avait quatre ans, la vie en famille entre son père, sa mère et son jeune frère, dans l'humble et commun logis visité souvent par un prêtre à cheveux blancs, ami de la famille. Les parents bons, au fond, mais froids, méticuleux, l'ayant gardée, surveillée plus par esprit religieux, par convenance sociale, qu'en raison d'une affection véritable, enveloppante, demandant à être payée de retour. Le frère, lui, point bon, point méchant non plus, indifférent, personnel, tirant de son côté des bordées, ne s'occupant de sa sœur que lorsqu'elle n'était point susceptible de le gêner. Plus jeune qu'elle de deux ans, d'ailleurs. Rien donc, dans ce milieu familial, qui l'ait particulièrement attachée, défendue, protégée, sauvegardée contre elle-même, contre le dehors.

Ensuite ses années d'apprentissage, d'atelier, le travail dur, laborieux, pénible même, gai malgré tout, égayé par les lazzis, les charges des bonnes petites camarades. Les efforts faits, au début, pour protéger son innocence contre les propos qui la mettaient, en un clin d'œil, rougissante et confuse, défendre sa vertu envers les obscénités de la parole et du livre, de la gravure, les suggestions des amies et les tentations de la rue.

Les attaques de la puberté étaient venues et, lors des primales atteintes, s'était produit l'émoussement de ses pudeurs. Une inquiétude, un émoi en étaient résultés qui la faisaient se surprendre rougissante encore mais complaisante, presque, à ce qui, la veille, lui inspirait de l'horreur. Le cœur, aussi, commençait à s'ouvrir à l'alphabet de l'amour, parallèlement à l'éveil sensoriel. La série des « pourquoi? » se posait dans son esprit, qui laissaient, en même temps que le refoul des objections anciennes revenant plus timides, moins pressées, prévoir, présager la défaite possible, presque inévitable. « Oui, pourquoi pas, comme les autres?... »

Elle rencontrait depuis longtemps, chaque matin, en se rendant à l'atelier, au même endroit, à la même heure, un grand garçon semi-blond et semi-brun, à la tournure assez svelte et élancée, l'allure à la fois aisée et commune, à la mise recherchée sans originalité et sans cachet. C'était un employé allant à son bureau. Elle n'y prit point garde, le premier jour, bien qu'il l'ait examinée d'un singulier coup d'œil. Les fois suivantes, se sentant rougir sous son regard, voyait qu'il tentait de la joindre, elle cherchait à l'éviter, ralentissant le pas s'il se trouvait en avance, le hâtant s'il était en arrière d'elle. Parfois même, se sentant pressée, brusquement elle changeait de trottoir. Petit à petit, pourtant, son cœur se prenait aux crocs de la moustache de ce belîâtre, elle en venait à l'aimer vaguement, sans qu'elle sût seulement s'il était bon, s'il possédait quelque esprit. Elle l'aimait au hasard, comme elle eût aimé le premier homme qu'elle aurait eu ainsi occasion de remarquer et dont les façons, plus que toute autre chose, l'eussent séduite.

Lui s'était aperçu de l'effet qu'il avait produit. Il naviguait davantage pour se rapprocher d'elle, cherchait à lui parler. Elle restait sur le même côté de la voie, maintenant, le fuyait encore mais avec moins de hâte, quand il la serrait de trop près, rasant seulement les boutiques ou l'extrême bord du trottoir. De plus en plus, il devenait entreprenant, audacieux, sans trop cependant, gardant la mesure, sachant bien, avec son flair, dans sa fatuité d'homme à bonnes fortunes, qu'elle serait à lui, la devinant subjuguée, bientôt conquise.

Un jour, il s'avança davantage et, tout à coup, lui parla. Elle rougit violemment, toute, pressa le pas. Lui la rejoignit et sa voix, réitérant, se fit douce, presque soumise. Elle se hasarda à répondre, par monosyllabes d'abord, puis, s'enhardissant, lia conversation. Elle était perdue!

Bientôt, ce ne fut plus le matin, seulement, qu'elle vit le bel employé. Il modifia, pour la rencontrer le soir, la reconduire le plus loin qu'elle lui permit, ses heures de rentrée, et, sortant plus tôt qu'elle ne quittait elle-même son atelier, attendait au café son passage.

Elle se souvient aussi de la première partie de campagne qu'ils firent ensemble, un dimanche, au bois de Meudon, le mensonge qu'elle avait débité chez elle, le premier aussi, le rouge au front, l'angoisse dans l'âme, l'attitude pourtant plus assurée qu'elle n'aurait cru, prétendant aller avec « une amie ». Joyeux de l'escapade consentie, il lui avait promis de la respecter, « d'être sage ». Il lui eût promis bien davantage, si elle l'eût exigé! Il avait été convenable tout juste ce qu'il fallait pour ne la point effaroucher, évitant de rien brusquer. Mais, quand elle partit, ses lèvres avaient perdu sa virginité, goûté leur premier baiser d'amour. Dès lors, elle lui appartenait tout entière, était sa chose, à lui, toute à lui.

Enfin, le consentement suprême, la promesse du don de sa personne, il l'avait obtenu, surpris, moitié de gré, moitié de force, et elle était allée à l'abîme, dans une singulière ivresse, un étrange vertige du cœur et des sens, la raison sombrée, la pudeur défaite, un émoi à la fois torturant et délicieux.

Elle revoit la scène qui est à la fois si près et si loin d'elle, qui s'est accomplie en quelques heures, lesquelles lui semblent des siècles et avoir partagé sa vie en deux inégales parties. L'atmosphère avait une lourdeur d'orage, un feu inconnu circulait dans ses veines et il s'était montré si pressant, ce soir-là, que les circonstances ambiantes, le désir de satisfaire une curiosité éveillée et coupable, un penchant, après tout, pour ce garçon, ce beau mâle qui lui paraissait souffrir et lui demandait, la suppliait « d'être bonne », une loyauté de tenir la promesse donnée en l'air, en riant, il est vrai, mais qui lui semblait l'engager à demi, — tout cela avait brouillé sa raison et l'avait fait se laisser comme jeter dans le couloir d'un hôtel qui se trouvait sur leur passage, par hasard, semblait-il, alors que le galant avait eu soin de manœuvrer à l'effet de l'amener de ce côté!

Elle se remémore encore son émoi, sa honte sous la voilette fortement baissée, lors des pourparlers, qu'elle montait, une à une, les marches de l'escalier branlant, tandis que, au dehors, l'orage déchaîné, la pluie commençait à tomber, fouettant les vitres.

Une angoisse l'étreignit et elle n'eut alors qu'une pensée, s'en aller, ne fut hantée que d'une idée : celle de s'enfuir, de retourner à ce passé de vertu, de labeur avec lequel elle allait briser. La crainte d'être considérée comme une gamine, une écervelée par ces gens dont les regards la fouillaient, la déshabillaient déjà, lui faisait se composer une attitude, tenter de paraître crâne.

Puis, alors qu'elle s'était trouvée enfermée avec lui, échauffée pourtant par les premiers baisers, ceux-là librement consentis, ses inquiétudes, ses effrois, ses résistances..., l'abandon, le dépouillement, lui semblait-il, de toutes ses fiertés, de ses pudeurs alors que tombaient, l'un après l'autre, ses vêtements, qu'étaient arrachés, un un, tous ses voiles qui n'avaient jusque-là jamais livré le secret de son intime beauté.

Aussi, elle se rappelait toutes les phases de l'initiation mystérieuse et douloureuse, l'abandon entier de son être, alors qu'épuisée par la lutte, elle s'était livrée inerte, sans volonté, sans force... Puis, l'acte accompli dans le néant de son moi, le naufrage de sa pensée, de ses sensations même, la raison vite revenue, le remords et le regret de cet acte, l'appréhension subite de ses conséquences possibles.

Elle y pensait tout à coup, si elle allait devenir enceinte! Une terreur l'envahit, un frisson la saisit de la tête aux pieds. D'un éclair, elle entrevoit les angoisses de sa position, la honte de l'aveu, la colère des siens, les dissimulations, les souffrances de l'accouchement clandestin. Des histoires de pauvres filles séduites et abandonnées, vouées à la misère, au désespoir, n'ayant d'autre refuge que le suicide et la mort, d'autre expectative que le plongeon dans l'eau glacée ou la chute par la fenêtre ouverte, lui montent à l'esprit. Si c'était là son lot! Un regard jeté sur lui, qui toujours exulte, dans l'angle de la voiture, la rassure. Évidemment, si elle avait à craindre pareilles éventualités, si l'avenir devait être envisagé sous d'aussi noires couleurs, il n'aurait point le sourire béat qui fleurit sur ses lèvres. Son assurance la pénètre, la rassérène. Elle n'a point même le courage de lui poser la question angoissante. Il paraît si sûr de lui! Elle voit de là le ton plein de suffisance à la fois et de pitié avec lequel il la traiterait, — comme il l'a fait tout à l'heure lors de ses résistances excessives et tardives, — « d'enfant », de « petite fille », accompagné d'un haussement d'épaules à peine esquissé et méprisant.

Mais alors que la confiance renaît en elle, que peu à peu s'effacent les sombres images, que se diminuent les doutes lancinants, le cours de ses idées changeant, elle tressaille à nouveau tout à coup. Un effroi religieux l'a envahie. L'abandon de sa vertu, le sacrifice qu'elle a fait de sa virginité est une action qui offense Dieu. C'est un péché *mortel* qui la met hors de la communion des fidèles et des saints. Les vers excessifs, formels du commandement lui reviennent à l'esprit :

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

Il lui semble voir la figure du vieux prêtre qui fréquente la maison paternelle de temps à autre, qui lui fit faire sa première communion, s'apprêtait à la marier d'ici quelque temps et qui maintenant la regarde et la fixe sévèrement. Il lui paraît que ce regard ouvre un abîme de flammes vengeresses. Une terreur superstitieuse, folle, s'empare d'elle, tord sa raison en tourbillon...

Mais lui, à la considérer sous la rougeur que met à son visage le feu des intérieures émotions, l'a trouvée

plus désirable encore. Il s'est approché, l'a prise par la taille, couvre de baisers fous sa figure et sa gorge. Elle le repousse à peine, mollement, et tel est le désarroi de ses idées que ces baisers, qui se ressentent cependant des fièvres anciennes, lui semblent un rafraîchissement et un réconfortant.

D'ailleurs, il ne lui est point loisible de philosopher plus longtemps. On approche, et elle s'arrache, brusque, à une étreinte plus passionnée et suggestive que les autres. Puis, après un baiser, dans lequel elle laisse prendre ses lèvres, hâtivement, une poignée de main, un « au revoir » vite jeté, elle ouvre la portière, s'enfuit, de peur d'être reconnue des passants, comme une coupable, comme une criminelle.

C'est presque en courant, sans réfléchir à rien, aiguillonnée par le retard, qu'elle gagne le logis familial à quelques minutes duquel elle a fait arrêter la voiture. Elle monte l'escalier d'une traite. A la porte, au moment de sonner, elle s'arrête un instant, soufflant, émotionnée, angoissée.

Enfin, elle est entrée. Elle est bien véritablement en retard, et la famille est à table. Sa mère formule une question sur l'heure de la fermeture de l'atelier; son père la répète d'une voix grondante, colère, tandis que son frère, toujours heureux de déguiser ses escapades en attirant l'attention sur les autres, la regarde d'un air mauvais.

Rougissante, gênée, elle prend une pile d'assiettes, lorsque le gamin, narguant, s'écrie :

— Ce qu'elle est rouge, non! mais on dirait qu'elle vient de faire un mauvais coup!

Une gifle à lui vigoureusement appliquée par le père, un tintement de la sonnette, l'entrée du vieux prêtre au regard sévère qui paraît dans l'encadrement de la porte, ainsi que l'apparition vivante du remords et de la honte, et Henriette, à bout de forces, brisée par les émotions, lâche à terre la pile des assiettes, tombe sur une chaise et se met à pleurer, à sangloter...

Charles FROMENTIN.

LA BELLE-MÈRE DU COMMANDANT

Il n'y a pas à dire, le mariage serait une institution charmante de tout point s'il n'y avait pas ce revers à la médaille et cette ombre au tableau : la belle-mère.

C'est le commandant Gardavaut qui en sait quelque chose.

Pour ne pas le plaindre, il faudrait, c'est certain, avoir un bloc de marbre à la place du cœur et être dénué de toute sensibilité.

Le commandant est, en effet, le gendre de la plus acariâtre des femmes; Mme Dutromblon le fait tourner en bourrique. Oh! cette irascible belle-mère, quel crampon, quelle calamité!... Et on parle de la peste! Mais, positivement, ce n'est là qu'un fléau bénin quand on lui compare l'insupportable, l'intolérable vieille dame en question.

Comment cette atroce grincheuse a-t-elle pu donner le jour à la créature adorable, exquise, qu'est la commandante Gardavaut? Mystère!

Plus le mari y songe, moins il comprend. Ce phénomène navrant déroute toutes ses notions sur l'atavisme.

Il serait si heureux, son foyer serait si calme, si tranquille, sans Mme Dutromblon. Bavarde comme une pie, têtue comme un baudet, fourrant le nez partout, faisant de la morale en veux-tu en voilà, elle lasserait la patience de tous les saints du calendrier. Elle est tannante, assommante, rasante.

Infortuné commandant!

Sa belle-mère se mêle de tout, cause de tout. Dès qu'elle paraît il n'y en a plus que pour elle, et c'est un déluge, un flux de paroles.

A l'entendre, elle a la science infuse; aucun sujet de conversation ne se dérobe à sa compétence; nul n'est capable de lui en remontrer pour quoi que ce soit, et même pour les choses militaires, elle place son mot. Pour un peu, Mme Dutromblon discuterait du service des places et de la formation par colonnes de l'infanterie sur le terrain.

Sous prétexte qu'elle est veuve d'un colonel, — sans doute proche parent de Ramollot, — elle canule son gendre de questions techniques, entre la poire et le fromage.

Pour avoir la paix, le commandant répond le sourire sur les lèvres, mais intérieurement il la voue à tous les diables. Comme c'est gai, n'est-ce pas? une belle-mère de ce calibre-là...

Le plus fort, c'est qu'il n'y a pas moyen de la lâcher. Mme Dutromblon a imaginé ce supplice : toutes les fois que le commandant et sa femme combinent une partie de plaisir, soit l'hiver pour le spectacle, soit aux beaux jours pour la campagne, elle s'invite.

Si le proverbe : « Qui se gêne devient bossu » a parfois des chances de se réaliser, il n'y a pas de danger que l'insipide créature soit jamais affligée d'une gibbosité; elle peut être tranquille.

C'est toujours le même refrain :

— Ah! vous ferez ceci? vraiment, vous irez là?... Vous avez bien raison, ce sera charmant, tout à fait charmant. C'est dit : j'en suis.

Que voulez-vous qu'oppose à ce rare toupet le pauvre commandant Gardavaut?

Il s'incline, a l'air d'être enchanté :

— Comment donc, belle maman? mais c'est tout naturel. Je suis tout à la joie de vous savoir des nôtres. Quelle bonne fortune!

Au fond, il pense :

— Est-elle assez rosse tout de même?...

Et l'affaire est réglée. Quand Mme Dutromblon a dit : « J'en suis! » elle tient parole, elle s'amène à l'heure et au jour indiqués avec une ponctualité chronométrique.

Il y a des moments où le commandant horripilé, exaspéré sourdement, lèverait le masque volontiers et, délicatement, déposerait sa belle-mère sur le palier. Ce qu'il l'a dans le nez, c'est incroyable.

Elle suit le couple comme son ombre; elle est sans grâce ni pitié.

Si le commandant et sa femme vont dîner chez des amis, elle s'arrange pour qu'on l'emmène, et, détail à noter, elle a toujours l'air de faire une faveur :

— La migraine me torture, je sens bien que j'ai mauvaise mine, mais j'aurai tant de plaisir à vous accompagner... Ah! vous êtes un heureux gendre, vous. Mon cher, je vous adore ainsi.

Et « l'heureux gendre » boit le calice jusqu'à la lie.

Impossible de la plaquer. Le commandant traîne ce boulet dans les fêtes officielles, aux bals militaires, aux courses, partout enfin où, étant donné son âge, Mme Dutromblon n'a que faire.

Comme il est décoré, ça lui fait deux croix. C'est trop! Quel cauchemar, bon Dieu! quel cauchemar!

L'autre soir, au coin du feu, les pieds sur les chenets, on décide d'aller voir la 650e représentation des *Deux Gosses*, l'invraisemblable et vertigineux succès de l'*Ambigu*.

— Ma chère amie, dit le commandant à sa ravissante moitié, nous passerons quelques heures agréables. Je louerai une baignoire, nous dînerons chez Lecomte et cette petite fête intime, à deux, sera charmante.

— Assurément.

— Entre nous, il n'est pas indispensable d'en parler à ta mère... Une fois n'est pas coutume.

La commandante, qui a compris, sourit finement et son mari loue en cachette la baignoire.

Mais, dans la journée, Mme Dutromblon flaire un mystère, sent flotter dans l'atmosphère une énigme.

Elle a des doutes, cette suave belle-mère, et, ma foi, elle les éclaircit. La femme de chambre a reçu certains ordres qui mettent, comme on dit, la puce à l'oreille à Mme Dutromblon.

Négligemment, elle demande :

— Vous sortez, ce soir?

— Pan ! ça y est. Le coup droit! pense le commandant qui voudrait bien prendre la tangente, mais qui, hélas! trois fois hélas! ne le peut guère.

Non moins négligemment, il répond :

— Mon Dieu ! oui, belle-maman, nous sortons.

— Ah!

Un silence.

Après quelques hésitations imperceptibles presque :

— Et, où allez-vous?

— A l'Ambigu.

— Tiens, c'est une idée, cela. Que joue-t-on ?

— Oh! un drame épatant, les *Deux Gosses*.

— De mieux en mieux. On dit que c'est si joli... Il paraît qu'on pleure au 5e tableau!... J'ai lu ça dans les journaux... Ce pauvre petit Claudinet... Et Fanfan... Et l'écluse... Je veux voir ça, mon gendre. Soyez mignon. « Vous n'allez pas me laisser ici pendant que vous allez vous amuser?...

Force était, évidemment, de déférer comme d'ordinaire, au désir de Mme Dutromblon.

Le commandant, cela va de soi, est furieux.

Le dîner chez Lecomte, ce dîner qu'il eût fait avec sa femme en un délicieux tête-à-tête, est fichu, raté, ratiboisé; il n'a plus d'appétit d'ailleurs; il se coucherait de grand cœur.

Et ça ne lui dit rien, à présent, cette soirée à l'Ambigu qui, sans la satanée gêneuse, l'eût amusé si bien.

Enfin, il faut en passer par là et avoir l'air d'être enchanté, ravi.

On arrive au théâtre et le commandant entre, son coupon à la main, sa femme au bras. La belle-mère, radieuse, marche derrière.

Le malheureux gendre remet son coupon à l'ouvreuse qui s'empresse obséquieusement.

— Faut-il vous débarrasser, commandant?

Alors, l'officier supérieur, impuissant à se dominer plus longtemps, montre l'implacable Mme Dutromblon, qui, heureusement pour lui, n'entend pas, et avec un large soupir de délivrance :

— Oh! si c'est de Madame, bien volontiers!... dit-il.

Marc MARIO.

LA VIVANDIÈRE DE LEIPSICK

La bataille de Leipsick était perdue : une trahison, sans exemple dans l'histoire des Nations, avait, après trois jours d'un combat de géants, enlevé la victoire à l'armée française. Le général de Morvan, qui avait vu tomber autour de lui la majorité de ses officiers, couvrait la retraite à la tête des 3e et 4e régiments des voltigeurs de la Garde. La situation était difficile et périlleuse ; les convois de blessés qu'il protégeait marchaient lentement, une fusillade engagée presque à bout portant faisait encore des victimes et l'ennemi, en faisant filer ses troupes sur les flancs de l'arrière-garde, la prit en tête et en queue. Le général, arrachant un fusil des mains d'un voltigeur blessé mortellement, fit, à la tête de ses braves, une charge désespérée ; les baïonnettes se croisèrent, on se battit corps à corps, et, après des efforts inouïs, l'ennemi culbuté s'enfuit.

Les deux régiments se reformaient en carrés, ils allaient se mettre en marche, lorsqu'un voltigeur sortant des rangs s'approcha du général.

— Mon général, tous les convois ne sont pas ralliés; voyez à droite à deux portées de fusil.

— En effet, dit le général, je vois une petite charrette, dont le cheval abattu a été tué ; mais il n'y a pas de blessés sur la voiture.

— Non, reprit le voltigeur, mais à côté il y a une femme, et cette femme, c'est Louisette, la vivandière du 3e ; elle compte sur nous, mon général, pour ne pas tomber entre les mains des Saxons ; quatre voltigeurs suffiraient pour la dégager.

Le général eut un moment d'hésitation, le moindre retard pouvait compromettre le salut des corps qu'il commandait ; mais le brave qui l'avait interpellé parut avoir une telle angoisse dans le regard qu'il dit :

— Je vous donne dix minutes, prenez douze voltigeurs et faites vite.

A peine cet ordre était-il formulé que onze camarades du grognard et lui s'élançaient ; en un clin d'œil ils étaient auprès de la vivandière. Les timons de la voiture sont débarrassés du cheval mort. Louisette est placée dans sa voiture au milieu de ses provisions, deux autres poussent derrière et les huit autres déployés autour repoussent une charge de Cosaques; l'équipage arrive ainsi au milieu d'une grêle de balles sur le front de l'arrière-garde.

Le voltigeur qui avait provoqué cette petite expédition s'approchant du général lui dit:

— Mon général, je me nomme Louis Latour, voltigeur au 3e de la Garde, et Louisette est ma femme. Nous venons de contracter une dette de reconnaissance que toute une vie ne peut acquitter, et, à moins qu'un boulet de canon nous emporte tous les deux, nous tâcherons de vous prouver cette reconnaissance.

SUR LES PLANCHES



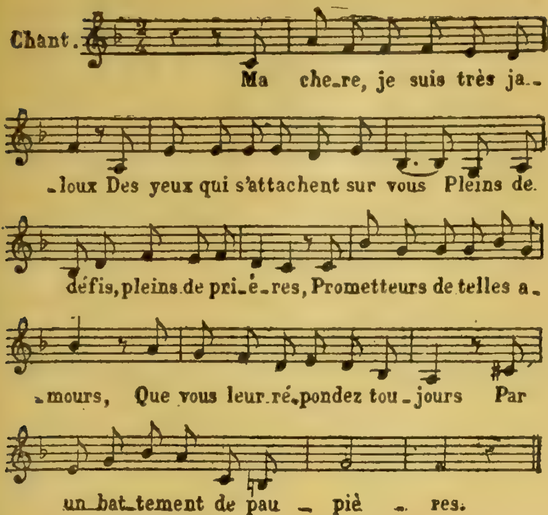
— Il est séché, tu sais... plus le sou, c'est elle qui l'entretient.
— Ah! encore un amour qui finit en queue de poisson.

Dessin de **RENÉ PRÉJELAN.**

Paroles de EDMOND PRAT.

STANCES JALOUSES

Musique de RACHEL PIGELET.



II

Ma chère, je suis très jaloux
Des coudes pervers, des genoux
Qui vous recherchent en voiture;
A ces frôlements abhorrés
Je sais trop bien que vous vibrez
D'une immonde et douce luxure.

III

Je suis jaloux des doigts savants
Qui sur vos doigts lissent des gants
Chez le parfumeur à réclames,
Car le pommadin qui vous sert
Est un vilain monsieur expert
Dans l'art de chatouiller ces dames.

IV

Je n'ai pas assez de mépris
Pour l'essayeuse aux yeux meurtris
Qui dégrafe votre corsage.
Attardant ses mains à dessein
Sur votre croupe, votre sein
Mis en feu par ce tripotage

V

Je n'ai pas assez de mépris
Pour ce bateau de fleurs, Paris
Où règne en bon tyran le vice,
Où les plus infâmes baisers
Apparaissent tout excusés
Par l'atmosphère corruptrice.

VI

La ville impure a fait de vous
Le plus décevant des joujoux
De son grand bazar de névrose;
Dans vos abandons les meilleurs
Votre esprit vagabonde ailleurs
Et vous désirez « autre chose ».

VII

Quand je vous serre dans mes bras,
Vos yeux déments ne me voient pas,
Car votre mémoire effrénée
Leur montre les traits grimaçants
Des passantes et des passants
Dont le toucher vous a damnée

VIII

Hélas! et vous n'oublierez plus
Les masques de ces inconnus
Sur qui je crache l'anathème;
C'est le souvenir obstiné
Du frisson qu'ils vous ont donné,
Que vous aimez... quand je vous aime.



Cela dit, le voltigeur salua, fit demi-tour et reprit sa place dans le rang.

Louisette, la vivandière, obtint facilement un cheval du convoi, et la retraite continua.

***

Nous retrouvons le général de Morvan à la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, à la tête d'une brigade de voltigeurs.

Les généraux Friant, Michel et Henrion venaient d'arriver sur le plateau de Waterloo, avec les chasseurs de la Garde. Cambronne, avec les grenadiers; de Morvan, avec les voltigeurs, étaient en arrière.

Cambronne se trouve bientôt assailli par un feu meurtrier, et résiste désespérément; les généraux Michel et Friant tombent blessés, Cambronne tombe à son tour, il est fait prisonnier; le désordre commence à se mettre dans les rangs, lorsque les voltigeurs du général de Morvan arrivent au pas de charge sous les feux croisés de la mitraille, des boulets et de la mousqueterie. Le combat devient terrible, la ligne anglaise est enfoncée et le plateau de Waterloo va rester entre nos mains, lorsqu'une seconde colonne anglaise et une masse de cavalerie fondent sur les voltigeurs.

Le général de Morvan est couvert de blessures; sa troupe, cernée de toutes parts, parvient à faire une trouée, mais ses forces sont épuisées avec son sang : il ne peut aller plus loin, et il tombe sur un monceau de cadavres.

— Retirez-vous, mes amis, dit-il à ses soldats, d'une voix défaillante. C'est fini... bien fini...

— Halte! s'écria en ce moment avec énergie un des voltigeurs; comment! mille noms d'un nom, nous abandonnerions le général qui n'a jamais abandonné personne, lui!

C'était Louis Latour qui, le bras cassé et ne pouvant manœuvrer son fusil, s'en servait avec son bras droit depuis un quart d'heure comme d'une massue. Ses paroles furent impuissantes à arrêter la retraite, qui continua rapide et sans ordre.

Latour lança à l'aide de ses doigts quatre coups de sifflet tellement aigus qu'ils traversèrent en quelque sorte la fusillade. Bientôt, à la faveur d'une éclaircie qui se fit au milieu de l'épais nuage dont le champ de bataille était couvert, il aperçut une femme qui, un sabre d'une main, un pistolet de l'autre et un petit baril en sautoir, s'avançait sans s'occuper des balles qui sifflaient à ses oreilles.

— Ici! ici! s'écria le vieux soldat.

— C'est un peu tard, le baril est vide! répondit la vivandière.

— Silence, Louisette, aide-moi à placer le général sur ma bonne épaule, et marche en éclaireur.

Louisette comprit; le général fut placé sur le dos du voltigeur; ils parvinrent à gagner le lieu où se trouvait la carriole de la vivandière, sur laquelle ils placèrent le blessé; le voltigeur s'assit sur le brancard. Louisette enfourcha le cheval qui, stimulé par les coups de plat de sabre qu'elle ne lui épargna pas, arriva vers minuit au lieu de ralliement de l'armée où se trouvait les ambulances et où le général put être soigné.

***

Après les Cent jours, le général de Morvan n'avait pas songé à reprendre du service, il était resté à Paris, lorsqu'un matin il reçut la visite de Latour, dont le régiment avait été licencié; il portait le costume civil.

— Mon général, lui dit-il brusquement et d'une voix émue, vous n'avez que le temps de fuir si vous ne voulez pas être fusillé comme Ney, Brune, Ramel et Labedoyère, vos camarades.

— Que dites-vous? Je ne suis porté sur aucune des listes de proscription. On ne s'occupe pas de moi; je ne m'occupe de personne.

— Ah! ces maudits blancs feraient fusiller le Père Eternel s'ils pouvaient le pincer avec une cocarde tricolore sur la tête; je suis certain de ce que j'avance, vous allez être envoyé à Strasbourg et c'est là que votre affaire sera faite; donc, si vous n'êtes pas las de respirer le grand air sous la calotte des cieux, gagnez le large immédiatement.

Le général de Morvan remercia le vieux brave, lui demanda des nouvelles de Louisette, mais lui déclara que, ne craignant rien, il ne partirait pas.

Latour se retira : au dehors, sa femme l'attendait.

— Vivement, dit-il, partons pour Sainte-Marie-aux-Mines, chez nos parents; le général ne veut pas croire à son arrestation: mais j'ai vu l'ordre ce matin; il faut le sauver malgré lui; je t'expliquerai en route ce que j'ai combiné.

Le jour même, sur l'ordre du duc de Feltre, ministre de la Guerre, le général était arrêté et conduit sous escorte à Strasbourg où devait se faire l'instruction de son procès.

Au passage à Sainte-Marie-aux-Mines, l'escorte s'arrêta à l'auberge du Lion d'or pour y passer la nuit.

Le brigadier de gendarmerie s'était fait dresser un lit dans la chambre du prisonnier; une accorte servante, vive, enjouée, accabla de prévenances les gendarmes en ne ménageant pas le vin du Rhin. Au soir, l'escorte était très grise et le brigadier très amoureux. Le général, qui ne se doutait de rien, dormait profondément. Le brigadier, ayant vu le garçon de l'hôtel se retirer, monta à son tour l'escalier, et, au lieu de se diriger vers la chambre où dormait le général, alla vers celle où se trouvait l'accorte servante; mais, au moment où il entrait, la gentille chambrière éteignait la lumière, poussait la porte et l'enfermait à double tour.

— Ouvrez, je vous l'ordonne, dit le brigadier effrayé.

— Impossible, mon ancien, répondit Louisette, car c'était elle, vous êtes chez moi et je vous garde.

— Ouvrez, vous dis-je, ou je brise la porte!

— Si vous faites du bruit, on viendra, et alors gare à vous!

Le brigadier voulut s'avancer vers la porte; mais la vivandière, forte, leste, hardie, fit tomber sur le dos du malheureux brigadier toute une montagne de matelas, qui étouffa ses cris; elle accumula sur lui le mobilier de la chambre, puis s'échappa par une porte dérobée.

Le général, réveillé en sursaut par le bruit, se trouva face à face avec Latour :

— Habillez-vous, mon général, vous êtes libre!...

— Impossible, mon ami, je ne veux pas fuir devant mes juges, ma conscience est en repos.

— Ils vont vous assassiner!

— Tant pis pour eux.

— Mais mille noms de nom, je ne veux pas qu'ils vous assassinent, moi!

En disant ces mots, Latour étend ses bras nerveux sur le lit, saisit draps, couvertures et habits, roule le général dans le tout et le charge ainsi emmaillotté sur ses épaules, descend rapidement les escaliers en disant :

— Maintenant, si vous criez et qu'on nous surprenne, vous ne serez pas fusillé tout seul.

Ces paroles arrêtent le général, il comprit qu'il s'agissait de la vie du vieux brave qui se dévouait pour le sauver.

En quelques minutes, Latour atteignit la lisière d'un bois et déposa son fardeau sur l'herbe. Le général ne chercha pas à résister; il s'habilla, et le lendemain, avec son guide intrépide, il passa en Suisse.

***

Deux ans plus tard, lorsque les passions se furent calmées, le général put revenir en France; il voulut revoir l'auberge du Lion d'or à Sainte-Marie-aux-Mines où il avait été sauvé d'une manière aussi bizarre qu'audacieuse. Sa joie fut grande en reconnaissant dans Latour et Louisette les maîtres de l'auberge.

— Général, lui dit l'ancien voltigeur, nous sommes heureux, et c'est à vous que nous le devons; si vous n'aviez pas eu pitié de la vivandière, à Leipsick, il y a longtemps qu'elle, sa carriole et son petit magot seraient loin.

— Mes bons amis, répondit le général attendri, n'est-ce pas moi qui vous dois, par deux fois, la vie! Mais ce brigadier, Louisette, pouvait vous tuer.

— Ah bah! général. J'en avais bien vu d'autres, fit en souriant l'ex-vivandière du 3e régiment des voltigeurs de la Garde.

Commandant SCHAMBION.

CAUCHEMAR

Mon excellent ami, Henri de Berruges, rêvait :

. . . .

J'avais deux enfants, Léon et Renée, et j'étais paysan. Nous habitions, ma femme et moi, une grande chambre humide, triste, point carrelée, mais seulement garnie de grosses pierres irrégulières, qui se rejoignaient comme elles pouvaient.

Tout était bien en place dans la chambre. Deux grands lits avec leurs ciels montaient jusqu'au plafond et tenaient une place énorme à droite et à gauche. La longue table de rigueur était au milieu, avec ses deux bancs de bois.

Pendant que ma femme surveillait l'âtre, en dorlotant entre ses bras Renée toute petite, l'idée me vint d'aller voir mon champ de pommes de terre. Léon, qui se démenait dans un coin avec une chouette que j'avais tuée la veille, se cramponna à mon bras pour me suivre.

La mère me dit :

— Oui, emmène-le, va. Je n'aime pas le voir jouer avec cette pourriture. Tout le monde sait, à part toi, naturellement, que ça porte malheur.

Je haussai imperceptiblement les épaules et j'allai d'un pas vif à la grande armoire en noyer où je mis tout en désordre. Impatientée, ma femme vint à moi et me dit :

— Ah çà, que cherches-tu donc, enfin?

— Je cherche le béret de Léon.

— Le béret de Léon?... Tu radotes, sans doute. Pauvre petit!... Bien que nous soyons en plein cœur de l'hiver, il n'a encore qu'un chapeau de paille à se mettre. Oublies-tu que nous sommes malheureux comme des pierres?

Je ne répliquai rien.

Je pris le chapeau de paille et en coiffai Léon.

Comme l'on s'éloignait, ma femme crut nécessaire de me crier :

— Surtout fais bien attention à Lui. Tu es si drôle!

Je lui répondis vivement que je savais ce que j'avais à faire et que j'étais assez grand pour conduire un bambin.

C'est vrai, j'étais impatienté à mon tour! — Ce n'était pas une raison, parce que j'étais devenu paysan, que mes mains étaient calleuses et que je portais une blouse pour, constamment, me malmener et me dire des choses désagréables.

Léon et moi nous marchions péniblement. J'avais de gros sabots remplis de paille et je marchais comme si j'avais eu les pieds nus sur un fond de rivière.

Comme l'air était vif, je pris le parti de le faire passer, tantôt à ma gauche, tantôt à ma droite, pour lui réchauffer alternativement les deux mains.

Enfin l'on arriva. Je fus d'abord quelque temps à chercher mon champ. A la place où j'étais accoutumé à le voir, passait maintenant une ligne de chemin de fer. C'était très curieux et je fus très surpris.

Je le découvris enfin derrière le talus même du chemin de fer, mais je m'aperçus bientôt que mes pommes de terre avaient souffert du changement de terrain. Je me promis bien d'éclaircir cette question, dès que je serais rentré. A mon avis, personne, pas même une compagnie aussi puissante soit-elle, n'avait le droit de s'emparer de mon champ, sans mon assentiment. Et puis, où avait-elle vu, cette compagnie, que des pommes de terre se repiquaient comme de simples carottes? Franchement, elle en prenait bien à son aise, mais on verrait bien, en fin de compte, si la justice était faite pour les chiens.

Cependant j'attrapai mon outil et je me mis en devoir de faire à chacun des pieds un col épais de terre meuble.

Léon me harcelait de questions. Il avait fourré ses deux mains dans ses poches et, tout en sautillant et en piétinant tout mon travail, il me demandait ceci, cela : pourquoi les oiseaux chantaient, pourquoi mes pommes de terre n'étaient pas si hautes que des arbres, pourquoi sa petite sœur Renée avait été mise au cachot.

Enervé de ce questionnaire sans queue ni tête, je finis par lui répondre :

— Écoute, ta petite sœur Renée a été fouettée et mise au cachot parce qu'elle n'a pas été sage; tu vas en avoir autant si tu continues à m'assommer!

N'était-ce pas juste?

J'étais en train, dans ma tête, de disputer ferme avec la compagnie de chemin de fer, je ne voulais pas être constamment distrait de mes réflexions, ni perdre à chaque instant le fil de mes répliques.

Léon se le tint pour dit. Il alla sautiller plus loin et me laissa en paix avec ses oiseaux, ses arbres et sa petite sœur.

Je le vis, au bout d'un instant, se glisser dans une coulée de buissons et je l'entendis bientôt faire ronfler les pierres sur le macadam de la route qui, ce matin, avait une dureté de granit.

Alors, je me remis décidément à mon travail et je repris de plus belle ma discussion très animée, quoique muette, avec ma compagnie de chemin de fer, qui s'entêtait toujours à ne rien vouloir me donner.

Bientôt, un roulement de voiture se fit entendre.

Je me redressai et j'aperçus, tout là-bas, montant la côte avec peine, un plein tombereau de pierres meulières que tiraient trois puissants percherons. Les claquements de fouet m'arrivaient secs, crépitants et les jurons du cocher avaient une sonorité qui me déchirait l'oreille.

L'homme me vit, rangea sa voiture sur le bord de la route, pour faire souffler ses bêtes et, après avoir embrassé mon gamin, vint me tendre la main. Je le fis

immédiatement juge de ma désolation et je lui montrai mon vaste carré de pommes de terre dont les tiges très fournies et très vertes pendaient maintenant à fendre l'âme. Je lui en expliquai la cause et il se mit à rire comme un niais. Je crus, un bon moment, que cet homme était de connivence avec la compagnie.

Il y avait à peine cinq minutes que nous causions, qu'un cri terrible déchira l'air. Ce cri me secoua de la tête aux pieds et me fit l'effet d'un coup de couteau au cœur.

— Tonnerre! m'écriai-je, qu'est-ce que c'est que ça!

Je courus à la route et j'aperçus Léon gisant et se débattant à quelques pas du timonier. D'un bond, je fus aux pieds de mon enfant. Je l'attrapai dans mes bras et, quelques secondes après, il était étendu sur l'herbe. Les dents claquaient d'épouvante et de douleur et il gémissait :

— Papa, bobo! Bobo, papa!

— Mais où donc bobo? Mon Dieu! mon Dieu!

Je ne voyais rien, je ne savais rien et j'étais à la torture.

— Là! papa, là! dit le petit, mettant sa main sur sa poitrine. Le gros cheval...

Puis il s'arrêta. Il eut un hoquet qui lui arracha un nouveau cri de douleur.

— Oh! entendre cela et ne rien pouvoir!

Le roulier, juste à ce moment, nous rejoignit.

— Mon Dieu! quel malheur! fit-il, en levant les bras au ciel.

— Va-t'en! toi, va-t'en! m'écriai-je l'œil étincelant et les cheveux en tempête.

Et mon enfant pleurait et j'essuyais ses pleurs avec mes lèvres, tandis que de ma main restée libre, je déboutonnais avec mille précautions le petit gilet et la petite chemise. Alors j'aperçus, chose navrante, un fer de cheval tout violacé sur ce torse étroit! Je compris!

Saisissant ma tête à deux mains, j'aurais voulu la broyer comme entre deux étaux, tellement j'y endurais de souffrance.

Pendant ce temps, le roulier avait escaladé son tombereau en grimpant à la roue et voilà qu'il en redescendait, traînant après lui sa limousine et deux ou trois sacs vides.

Tout courant, il revint vers nous. Il disposa les sacs dessous, la limousine dessus et, sans mot dire, voulut prendre Léon pour le coucher sur ce lit improvisé.

Mais je lui sautai à la gorge.

— T'en iras-tu décidément, lui hurlai-je à la face. Vrai de vrai, c'est la dernière fois que je te le dis!

Je lâchai l'homme qui reprit sa limousine et ses sacs et qui rejoignit ses chevaux tristement, pendant que moi-même je retombai comme une masse aux pieds de mon blessé.

— Bobo! papa, continua-t-il. C'est trop de bobo!

— Oui, je comprends, c'est trop de bobo!... Que faire, mon Dieu! que faire?... Attends, je vais te mettre sur le côté.

— Non, non, pas remuer.

— C'est vrai! c'est toujours vrai!... Pourquoi faire remuer? pour le faire souffrir. Non, je ne te remuerai pas, mon petit Léon, sois tranquille.

Et dire que c'est cette compagnie qui est cause de tout. Sans elle, je ne l'aurais pas grondé, sans elle il ne serait pas parti sur la route, sans elle il n'aurait pas ce fer de cheval en pleine poitrine!

Et je tendis mes deux poings vers la ligne ferrée.

— Léon, ne ferme pas les yeux comme ça, tu me fais peur! Regarde ton papa, mon ami. Donne-moi tes petites mains que je les réchauffe.

Vivement, je fis sauter les boutons de mon gilet, de ma chemise, je découvris mon torse qui, lui, — misère des misères! — n'était pas violacé et me baissant, ne roulant tant que je pus, je parvins à glisser les deux petites mains dans ma chemise.

— Oh! ce fer, m'écriai-je, comme il est bien marqué!

Et mes pleurs coulaient, abondants. Je réchauffais les menottes, mais je mouillais les deux poignets de mes larmes.

— C'est égal, c'est dur! N'avoir que celui-là de fils et le perdre comme ça! dis-je, roulant des yeux mouillés vers le ciel. Miséricorde, que c'est dur!... Léon, Léon, regarde-moi, mon petit, parle-moi.

Et Léon, qui s'entendait encore appeler, entr'ouvrit les yeux, les fixa doucement sur moi comme une dernière caresse et dit :

— Mon papa!

— Oui, ton papa qui t'aime!... Dis-moi que tu l'aimes aussi, toi!

Et comme mon enfant ne répondait rien, je l'appelai dans l'oreille, j'écartai de mes doigts ses paupières, tout cela inutilement.

— C'est ça, meurs maintenant, dis-je sanglotant.

Je pris sa tête dans mon poing, je lissai ses longs cheveux blonds, je tapotai ses tempes et sa tête se laissait aller et retomba inerte.

— Alors, c'est fait, n'est-ce pas, dis-je vaincu. Bien.

Je me relevai avec une peine inouïe. J'avais du plomb dans mes sabots, des barres de fer sur les épaules et mille choses pesantes au cerveau.

— Qu'est-ce que je vais devenir à présent? C'est cela : Il faut que j'aille retrouver la femme, lui dire que Léon est mort et qu'elle vienne le chercher avec une voisine!... Je n'ai pas autre chose à faire... Il n'y a pas à dire, il faut que j'y aille!... Allons!...

Et je fis trois pas, hébété, ivre. Je voulus gravir le fossé, mais mes jambes flagolèrent et je tombai lourdement en balbutiant :

— J'peux pas! je reste là, tant pis!

. . . .

Et mon ami se réveilla et rien n'était vrai, riez!

Il n'était point paysan, il n'habitait point de chambre humide; il n'avait aucun démêlé avec aucune compagnie et surtout, surtout, Léon n'était pas mort.

Léon reposait doucement sous ses rideaux de mousseline et donnait, comme surcroît d'oreiller, son petit bras blanc à sa petite sœur Renée qui dormait dessus.

Henri FRÉMONT.

UN TENDRE

(Suite.)

Ils partirent un matin, en landau, par un temps gris. Il avait plu la veille et les chemins étaient détrempés. Durant tout le trajet, Clairain resta silencieux, sans impatience, vivant comme dans un recul, éloigné de la vie ambiante, détaché de toutes choses. Ses témoins causaient discrètement, et il semblait ignorer qu'ils fussent là. Quand ils atteignirent Chatou, le ciel était si menaçant que l'un d'eux dit :

— Il faudra nous dépêcher, car la pluie n'est pas loin.

Cette phrase réveilla Clairain et le choqua. Se dépêcher! Il croyait donc que cela n'était pas sérieux qu'il en parlait aussi légèrement, ou bien était-il si pressé de voir un homme à terre?

Le lieu choisi était un coin écarté et tranquille à l'entrée d'un petit bois. Forge était déjà là avec ses amis, dont l'un, immobile, les bras croisés, écoutait l'autre qui parlait vivement en tortillant sa moustache. Comme les deux parties s'abordaient, le même témoin recommanda à Clairain de ne pas parler à son adversaire. Il n'en avait nul désir d'ailleurs, et se tint isolé pendant les préparatifs. L'herbe étant mouillée, ses bottines furent tout de suite humides, il eut froid, un long frisson lui parcourut le dos, et il marcha pour se dégourdir.

Il pensa : — « Si j'étais tué? » — Et au même instant la vie lui parut laide, vide de joies. Ce temps gris, ce décor lamentable ne faisaient-ils pas un cadre à ses pensées de mort? Tout s'accordait pour ne pas lui faire regretter de disparaître. Puis, l'image de Jeanne se leva. Comme il l'avait aimée! Comme il l'aimait encore! De menus faits lui revinrent à l'esprit. Était-elle adorable quand elle l'embrassait dans les cheveux, sur le front, doucement, tandis que, la tête sur sa poitrine, il lui parlait d'amour? Il avait encore à son oreille le son de ses rires, de ses gaietés, et il se rappelait des phrases; celle-ci surtout le poursuivait à cette minute précise, de même qu'il revoyait la moue exquise qu'elle avait eue en la lui disant : — « Tu sais, j'ai rêvé de Puech cette nuit. Est-ce drôle! » — Comme c'était loin tout ça! Il pensa avec regret : — « Si elle avait voulu, pourtant!... » — Et il se sentit si attendri que, pour s'affermir, il se retourna, regarda le groupe des témoins occupés maintenant à tirer au sort les armes. Il lui sembla que tout cela était bien long.

Alors, il se reprit à songer. Est-ce qu'il ne flottait pas dans l'air une odeur de mort? Est-ce que la nature tout exprès ne se mettait pas en deuil? Cette idée l'obsédait. — « Il me tuera, se dit-il, moi je sais à peine tenir un pistolet. » — Et aussitôt il ajouta : — « Tant pis, c'est pour elle que je m'en vais. » — Il finirait en amant; n'était-ce pas la plus belle mort? Quand le cœur était vide, le corps ne devait-il pas tomber? Il se retourna encore. — « Enfin! » pensa-t-il avec soulagement, en voyant que tout était prêt.

A partir de cet instant, il se laissa diriger. On le plaça. Devant lui, à vingt pas, il avait Forge, que ses vêtements noirs n'amincissaient pas; et il retrouva un peu de confiance, il se dit résolument : — « Je ne le manquerai pas. » — Mais il se sentait nerveux et il se stimula : « — Aurais-je peur? Allons donc! »

Autour d'eux, des arbres s'élevaient, leur faisant une voûte de feuilles, encore lourdes de pluie. Clairain sentit qu'un de ses témoins lui relevait le col de sa redingote pour dissimuler le blanc de sa chemise, qui aurait pu servir de point de mire. Il y eut une seconde d'attente. Quelqu'un qui ne regardait pas frappa dans ses mains, compta : — « Un, deux, trois. » — Instinctivement il avait abaissé son pistolet, il tira. Les deux coups se confondirent. Et ce fut tout, un frisson passa dans l'air, un silence tomba. Ils se retrouvèrent l'un en face de l'autre, sans même avoir entendu siffler les balles.

Clairain ne bougea pas, stupide. Ses témoins le rejoignirent. C'était fini, il fallait partir. Alors, quand on lui enleva son arme, il se ressaisit. Cette comédie dérisoire le révoltait, il était venu pour tuer Forge ou pour être tué par lui. Que signifiait ce tour d'escamotage? Il n'était pas possible qu'on s'en allât ainsi; on allait recommencer. Est-ce que les balles étaient parties seulement? Et il se sentait pris d'une désolation infinie qui lui donnait envie de sangloter. Maintenant, il ne pourrait plus rien tenter contre Forge, il devrait lui abandonner Jeanne, et il lui faudrait vivre ainsi, vivre encore... A ce moment la pluie se mit à tomber, fine, pénétrante, voilant de fils ténus le paysage attristé.

Ils retrouvèrent le landau que le cocher avait fermé, reprirent leurs places. Les témoins parlaient, souriaient, délivrés de leur contrainte. Cette bonne humeur peina Clairain. Il sentait en lui sombrer tous ses espoirs. C'était fini, cette fois, il serait malheureux toujours, n'étant même pas bon à tuer. Affaissé dans son coin, il ne dit pas une parole, regardant confusément défiler la banlieue. Le retour fut morne, la rentrée à Paris navrante, dans ce jour gris, sous ce ciel qui pleurait.

XII

Aux fenêtres de l'appartement vide, les persiennes étaient closes. Juillet commençait, et Jeanne, réfugiée à Meulan, dans son nid de verdure, dans sa petite maison au bord de l'eau, s'y reposait, tâchait d'oublier les émotions vives qui venaient de la secouer si rudement.

Et Clairain, comme si jamais il ne se consolerait, vint rôder dans les Tuileries, parfois encore. Maintenant c'était pour lui l'ennui, l'ennui atroce qui fait les journées vides, longues, interminables. Il ne pensait plus, son esprit endolori s'y refusait, il vivait dans une sorte d'inconscience, et il allait comme une bête, errant, le plus souvent, au hasard des rues.

Autrefois, quand il souffrait trop, il pleurait, il pleurait tout seul, et cela le soulageait. Il ne le pouvait plus à présent, et il se sentait mou, lâche, sans révoltes, sans nerfs. Autour de lui, il ne voyait plus rien, il n'entendait plus rien; il ne saluait plus les gens qu'il connaissait et sa seule préoccupation était que la nuit vînt plus vite pour rentrer chez lui, morne, pour s'endormir, exténué.

Un jour, il s'oublia toute une après-midi sur un banc, sans bouger, à regarder passer les gens. Vers sept heures il se leva, vit qu'il était devant le Palais-Royal. Il ne songea pas à rentrer, prit la rue de Valois sans savoir où il allait. Il fallait dîner. Il entra dans un restaurant, et, comme il y avait du monde au rez-de-chaussée, il monta au premier où il n'y avait personne. Là, il ne voulut pas qu'on allumât le gaz, et il dîna à une petite table, près d'une fenêtre. Il faisait à peine clair, et la salle vide, avec ses rangées de tables, lui rappela le dortoir, à la pension, avec ses petits lits blancs, un jour que, malade, il y était resté seul.

Il mangea sans choisir, n'importe quoi et très vite, comme on se laisse glisser, gamin, sur une rampe d'escaliers pour être plus vite en bas. De la fenêtre, il apercevait la rue toute grise et déserte. Il y avait de l'autre côté, en face de lui, une jeune fille en noir qui par instants se montrait, bâillait, puis disparaissait derrière un rideau. Et lui, dans la salle obscure, osait à peine commander le garçon, car la tristesse rend timide. Celui-ci, d'ailleurs, le servait en silence comme s'il le comprenait.

Il sortit, la rue le reprit, il se laissa aller.

La place du Carrousel, qu'il traversa, était lugubre. De rapides passants s'y perdaient, semblaient des fétus de paille que le soir balayait. Clairain se trouva, ayant monté des marches, sur un point. Il devait être huit heures, car déjà des lumières s'allumaient, des points jaunes et rouges, comme de petites âmes, de petites vies, planant sur la tristesse des choses. A sa droite, la Seine était pareille à une mare d'étain et en silhouettes sur le ciel, les maisons, les arbres, formaient des masses d'ombres; à sa gauche, elle était verte, et la Cité commençait,

pareille à quelque grand bateau immobile, avec ses maisons encore nettes, sous les dernières clartés qui, d'une fente du ciel, les frappaient encore. Et dans le silence, un grand silence qui était partout et qu'il sentait aussi en lui, la cloche de l'Institut se mit à tinter; elle tinta à coups lents et graves, et rien n'était plus poignant que ces sons de détresse dans la nuit qui s'avançait.

Alors Clairain s'accouda au parapet et resta là à regarder couler l'eau, longuement. Devant lui s'élargissaient les berges, les quais que recouvrait l'ombre; les ponts s'espacèrent, imprécis; le long ruban du fleuve devint un ruban noir qui luisait. Et, comme des rangées de cierges, les dernières rampes de gaz s'allumèrent, piquant de leurs étoiles de feu la ténèbre descendue; sur les rives, sur les maisons, tombèrent des tentures de deuil, et tout le lointain de Paris apparut criblé de points d'or, pendant qu'une sourde rumeur reprenait, une rumeur de nuit, énorme et menaçante.

Et Clairain, toujours accoudé à son parapet, penché sur l'eau où tremblaient, en traînées lumineuses, les reflets du gaz, se mit à penser, poète, que cette même eau, dans quelques heures, passerait près de Jeanne, devant sa maison, que peut-être, après dîner, elle viendrait la regarder couler au clair de lune, mais que rien ne lui dirait qu'un peu de sa tristesse y était tombé, et que, dans le frissonnement de ses ondes, elle lui apportait une minute de sa misère d'oublié...

TROISIÈME PARTIE

I

Deux mois passèrent. Il avait repris son train de vie régulier, un train de vie de convalescent. Cette terreur de l'isolement, cet accablement lourd des premiers temps étaient tombés, il recouvrait peu à peu sa cervelle, ses pensées, le libre jeu de son intelligence; il lui sembla qu'il revenait à la vie. C'était une foi renaissante, en lui, en sa force, mais une foi encore tâtillonne, coupée de doutes qu'il endormait par des raisonnements persuasifs, comme ces reptiles qu'on engourdit par le lait.

D'abord, au cours de ses promenades errantes, il lui arrivait souvent de retrouver un chemin où ils étaient passés ensemble, un profil qui ressemblait à Jeanne, son odeur d'héliotrope au passage d'une autre femme, et cela secouait son abattement, ravivait sa torture. Un jour, il n'y put tenir. La pensée folle de la revoir le fit partir de bon matin pour Villennes, où se rencontrent le dimanche pêcheurs et canotiers. Il y loua une barque, et tout doucement, au fil de l'eau, descendit jusqu'à Meulan. Là, il retrouva l'île où ils s'étaient aimés, il retrouva les canots frêles amarrés devant la propriété, et le petit escalier, et la maison, le paddock aux barrières blanches où les deux chevaux couraient en liberté. Très ému, il aborda, revit tout cela, le petit chalet où il avait dormi, la fuite d'arbres qui s'encadrait dans son unique croisée, puis un banc où ils s'étaient assis le soir, en revenant de l'île, une table où ils avaient bu de la bière. Il devait être dix heures du matin. Là-haut, dans la maison, tout était tranquille, personne n'apparaissait, et un des chevaux vint jusqu'à la barrière, le regarder avec de bons yeux étonnés. Alors, tremblant d'être surpris, prêt à fuir si quelqu'un arrivait, il resta là, espérant peut-être que Jeanne se montrerait à une fenêtre et qu'il la verrait. Combien de temps demeura-t-il ainsi, épiant comme un malfaiteur? Il ne sut. Quand il n'espéra plus la voir, il alla cueillir une fleur, un géranium sanglant qu'il baisa et déposa sur la table, près du banc, pour elle, pour qu'elle le trouvât lorsqu'elle viendrait là. Puis, il eut un dernier regard pour cette maison muette, dont une croisée, qui s'ouvrit à ce moment, jeta un éclair et précipita sa fuite. Il gagna l'escalier, redescendit, retrouva sa barque, s'éloigna... Oh! ce retour! Le ciel si clair au départ s'était assombri, l'eau si calme, si bleue, était houleuse maintenant. Il lui fallut remonter le courant et ses rames s'accrochèrent à des herbes qu'il avait évitées en venant. Près du pont de Triel, le vent souffla si fort, la Seine devint si mauvaise, agitée de telles lames écumeuses, qu'il faillit chavirer. A ce moment, fermant les yeux, il se rappela qu'un jour, passant devant la Morgue avec elle, ils y étaient entrés, et que, devant un noyé étalé sur les dalles, elle s'était écriée avec répulsion : — « Oh! l'horreur! Allons-nous-en! » — Et il frissonna à ce souvenir.

Depuis ce jour, il avait cessé de sortir, s'était cloîtré chez lui, prisonnier de sa raison. Mais il avait tant besoin d'encouragement qu'il écrivit à de Verles une longue lettre touchante, une lettre de frère qui souffre et se confesse. De Verles ne répondit pas. Est-ce que celui-là aussi l'abandonnait? Ce silence le peina, ajouta à la sensation de son abandon; il comprit qu'il lui faudrait se guérir seul, qu'il ne pouvait compter sur personne, et il se replia davantage sur lui-même.

Cependant, ses longs silences, le mutisme stoïque de cette douleur étouffée désolaient Mélanie. Il s'oubliait durant des heures à regarder la rue par la baie de son atelier, et une fois qu'elle le surprit ainsi, il avait un air si égaré, qu'elle s'effraya, se promit de le surveiller désormais

Puis, ses yeux s'étaient réaccoutumés aux toiles délaissées, l'emploi de ses pinceaux ne lui parut plus si vain, le travail si vide. Cela lui fut un passe-temps, une occupation très douce, de peindre; il s'y remit faiblement, comme on se remet à marcher quand on relève de maladie, et il y trouva une monotonie qui le calmait, l'apaisait. Un jour, ayant achevé un paysage, une entrée de bois, dans une lumière grise, par un temps de pluie, il s'étonna d'y reconnaître ce lieu, près de Chatou, où ils s'étaient battus. C'était bien ce décor attristé, la même impression de deuil de la nature, une désolation des choses si exactement rendue que l'artiste, en lui, fut presque content.

Alors, un besoin d'activité lui vint, il transforma l'atelier, donna aux objets une autre disposition, et, sur les murs, peignit de larges fresques. Il passa des journées sur une échelle, à regarder courir son pinceau, inventant une décoration étrange, une débandade de fleurs aux tiges emmêlées, une orgie de pétales et de feuilles où se mariaient des notes pâles à des notes vives, la violence d'une touche brutale à la douceur d'un ton frais.

(*A suivre.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 34. Edition de Paris : 5 centimes. 26 AOUT 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois { Paris.......... 13 fr. 50
Départements . 15 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an	[illegible]	10 — »

L'HEURE DU BERGER, par GEORGES DE LYS



L'HEURE DU BERGER

... Et la brise chantait, courbait les roseaux sur la rivière moirée d'un frisson, telle une jeune chair qu'éveille un premier baiser. Suzette avait laissé choir le lourd paquet de linge, porté en équilibre sur la tête, et demeurait les mains aux hanches, les bras arrondis avec la ferme et svelte élégance des délicates amphores. Ils se détachèrent, se nouèrent à nouveau derrière la nuque dont un duvet doré blondissait le hâle. Paresseusement, la fille s'étira, puis, d'un geste lent, roula ses manches jusqu'à la saignée, mit à nu la peau que granula le souffle frissonnant du matin.

Comme, entre ses jambes, elle retroussait ses cottes, Suzette s'arrêta au moment de les fixer avec la longue épingle prise à son corsage et tenue entre ses rieuses quenottes. L'eau pure la tentait. Il serait bon d'abandonner sa chair à l'enveloppement de cette caresse... Elle écarta les roseaux, tendit le cou, explora la rive et ses alentours... Elle était seule dans l'aube discrète.

Le corsage s'envola, les jupes s'affaissèrent, les épaules surgirent de la chemise à la coulisse dénouée; elle hésita, retenue encore du bout des dents par un dernier émoi de pudeur, puis fila le long des hanches et le frais corps virginal révéla la limpidité de ses lignes.

Suzette courut à la rive; subitement arrêtée, son pied tâta l'eau fraîche par la nuit; frileusement rapprochés du buste, les bras faisaient saillir les mignons tétins à la fleur mûrissante. Une onde frémit, nacra la peau, houla sur le ventre souple, déferla en lame d'aurore jusqu'à la cime des seins... Puis la rivière bouillonna, l'embrun éparpilla ses perles diaprées par le soleil levant, tandis que des globules babilleurs se levaient dans le sillage de la nageuse et l'escortaient de leurs rires.

Après le bain, elle se séchait, étendue sur le tas épars des hardes de sa lessive, sans hâte de se vêtir, dans le bien-être dont la caressaient les rayons du soleil. Une douce chaleur l'alanguit, une voluptueuse paresse pénétrait ses membres abandonnés, ses lèvres palpitèrent d'un baiser vague... et ses paupières subitement abaissées flottèrent sur l'inconnu du rêve...

Bercée en son extase, Suzette oubliait les heures; les roseaux inclinés abritaient son front de leur ombre légère, tandis que la lumière baignait la chair rayonnante, épanouie dans sa floraison superbe. L'air chaud l'ouatait de sa volupté; les effluves exhalés de son corps flottaient sur elle en vivant parfum.

De cette cuvée ardente, la puberté germa. Une larme trembla au bord de la coupe et roula sur les blancheurs liliales. D'autres s'égrenèrent, rosée de rubis sur un parvis d'ivoire. Suzette souleva la tête, contempla la source tiède qui fuyait de son être. D'abord elle s'effraya. Cependant, aucune douleur ne se manifestait; seule, une agitation sourde remuait son flanc, un désir inconnu, impérieux pourtant, sourdait de sa blessure; un sanglot enfla la gorge, jaillit des lèvres en baiser et en larmes des paupières.

Oh! larmes, douces larmes!... Elles coulaient sur les joues brûlantes comme la caresse humide du bon chien qui vous lèche. Oh! les larmes, les larmes heureuses!...

Et comme elle pleurait, mystérieuse, la vision de Florent, le beau bouvier, passa dans la nuit des paupières closes...

***

Les tintements de l'Augelus se prolongeaient dans l'atmosphère vibrante; Suzette écrasée sous le faix du linge mouillé, rincé à la diable, à la suite de son énervante rêverie, se hâtait vers la ferme, les jambes brisées, vaincues par une courbature de tout l'être.

Après le repas, vite expédié, car elle n'avait pas faim, Suzette vint s'étendre au revers d'une haie dont une meule de paille voisine doublait l'ombre. Une somnolence fiévreuse la gagnait quand des chuchotements, des rires étouffés, des claquements de baisers l'aiguillonnèrent.

Sans bruit, elle hasarda la tête au ras du buisson, juste pour voir s'effondrer sur les gerbes, Catherine, la fille de ferme, et le beau Florent...

Violemment, elle franchit la haie.

Les amoureux, déçus, se séparèrent, un peu honteux, inquiets surtout d'avoir été surpris par la fille du maître.

— Va-t'en la Cathaut! commanda Suzette d'une voix dure, à elle-même inconnue.

La servante fila, penaude. Suzette rappela Florent qui, ennuyé, s'esquivait.

Il revint, la mine sournoise, se grattant l'oreille.

Devant lui, à son tour, Suzette demeura interdite.

Florent risqua un regard en dessous.

La fillette était pourpre; sa gorge, sous le caraco, haletait, crevait l'étoffe, ses narines enflaient les ailes; ses lèvres muettes frémissaient. Sous le regard qui pesait, elle détourna sa tête, confuse.

Florent s'enhardit, un peu narquois :

— Qué qu'y a pour vot' service, mam'selle Suzette?

— Rien... rien... balbutia-t-elle.

Le gars, largement, sourit. Il comprenait et une bouffée d'orgueil chauffa son crâne. Certes, il était accoutumé à enjôler les filles, le beau coq! mais la demoiselle à maître Rosallan, un des gros fermiers du pays, une innocente encore!... en v'là une fameuse!...

Cependant, il hésitait à risquer l'aventure. Son esprit calculateur de paysan supputait les profits et les désagréments de la chose. Maître Rosallan était homme à lui rompre les os quand il le saurait le galant de sa fille... Pourtant, si celle-ci était grosse, faudrait ben qu'on la lui donnât... Et la pensée des vingt hectares d'un seul tenant, sans compter les parcelles disséminées sur le terroir, qui constituaient le domaine de maître Rosallan, hanta le gars et lui persuada que l'enjeu valait les risques. La partie, d'ailleurs, offrait de l'agrément : la fille était accorte, atrayante dans sa grâce juvénile aux formes naissantes, bien que Florent jugeât préférables les beautés opulentes de la Cathaut.

Il entraîna Suzette sur les javelles, à la place même où il allait s'ébattre avec la fille de ferme. La pauvrette ne songea pas à se défendre, prête à être vaincue par le désir obsédant qui, depuis le matin, couvait en elle avec l'éclosion de la puberté.

***

A quelques mois de là, maître Rosallan vit le tablier de sa fille s'arrondir. L'enfant ne sut point céler la vérité.

Furieux, le père la rossa, s'acharna sur elle, lui meurtrit de coups son ventre coupable. Il l'abandonna pour se mettre en quête du galant.

Florent battait le blé sur l'aire. Il s'offrit à réparer le dommage. La proposition de ce san-le-sou irrita davantage le fermier. Il s'élança, menaçant, sur le gars. Mais, de son fléau, Florent le tint à distance et battit prudemment en retraite. Le lendemain, Suzette avortait, tuant ainsi le suprême espoir de son galant.

Tranquillisé, Rosallan pardonna sa fille.

— Dès l'heure qu'y a pas d'enfant, y a pas dommage, conclut-il en homme pratique.

Mais Florent conservait un dépit du coup manqué. Il fut plus heureux chez son nouveau patron. La fille de celui-ci était laide. Elle se toqua du faraud et lui, ravi de prendre sa revanche, l'enjôla et réussit à se faire accepter par le père.

Pour comble de chance, elle mourut en couches et l'enfant survécut.

A la foire suivante, Rosallan et le veuf se trouvèrent face à face. L'ancien patron n'avait de rancune que pour le va-nu-pieds d'autrefois; maintenant, grâce à son enfant, Florent était riche, il méritait considération et égards. Tous deux s'abordèrent donc, souriants, et échangèrent des politesses consacrées par de copieuses tournées.

L'œil brillant, Rosallan contemplait le veuf, une idée trottait en sa cervelle. Ce gars-là était un bon parti. Il lui tapa sur l'épaule et, la main tendue, déclara :

— Tope là, mon fieu! T'es un malin. A propos, quand tu passes du côté de chez nous, entre donc. On videra une bouteille et, vois-tu, je crois que ça fera plaisir à la fille.

Georges DE LYS.

LA CICATRICE

Leurs relations devenues plus fréquentes, elle s'effaroucha moins : une à une ses pudeurs s'effacèrent. Aussi, quand il l'eut implorée, n'appréhenda-t-elle point, dans l'intimité de la chambre close, d'apparaître nue à ses yeux... toute nue, sans même l'artifice léger d'une chemise de soie.

Georges l'avait goûtée pour ses innocences et son cœur, pour les primes tendresses d'alcôve, un peu timides, toujours; ainsi, il aima plus encore Germaine à cause de ses hanches larges, en saillie, sa taille souple, ses cuisses nerveuses, ses épaules de marbre. A la clarté douce des lumières tamisées par les dentelles des abat-jour, comme il caressait sous ses doigts les seins fermes, palpitants, il s'étonna d'une anomalie, une large coupure cicatrisée, longue de plusieurs centimètres et placée au sein gauche, un peu au-dessous le mamelon.

Elle expliqua : « J'ai attrapé cela toute petite, à la suite d'un accident; ce fut une tumeur, sorte de cancer... au juste, je ne saurais dire, mes souvenirs étant imprécis. Néanmoins, une opération fut jugée nécessaire et la plaie m'est restée pour la vie. Jamais je ne pourrai me décolleter et c'est ce qui a entravé ma vocation théâtrale. »

On adule jusqu'aux imperfections d'un être cher. Georges ne souffrit point de celle-ci. A une époque où la femme est partageuse, il est rare, pensa-t-il, d'avoir en elle et pour soi seul un tout petit rien, bribe de cœur ou de chair. Et il estima que si la beauté, le charme, la peau veloutée, les lèvres rouges, l'odeur de la nuque, la caresse des yeux de Germaine appartenaient à tous, célée aux indiscrétions de tous, cette tare, du moins, resterait pour lui. Il aima la mignonne cicatrice rosâtre, en saillie, comme une chose avouée à lui seul et dont il possédait le secret; elle lui parut être une raison d'intimité plus grande, de même une confidence resserre les liens de l'amitié, enraye les avances d'autrui.

***

Deux ans plus tard, il revint d'une exploration au Soudan. Les lettres de Germaine, d'abord fréquentes, s'étaient faites rares pour cesser complètement ensuite. Dès lors, la tristesse de l'exil n'avait plus eu de dérivatif. De retour à Paris, Georges s'inquiéta de son ancienne amie. Ne la retrouvant point, dans l'espoir d'une rencontre, il rôda un peu partout où le ramenait le souvenir. Il désespéra. Et un soir qu'il n'y comptait plus, par hasard, il la croisa en voiture. L'attelage arrêta.

« — Eh oui, fit-elle, on a beau dire... loin des yeux, loin du cœur... deux ans, c'est si long! Je pensais cependant souvent à toi; ces temps-ci j'avais le pressentiment de ton retour. » Et très élégante, un peu gênée, elle expliqua :

« Il y avait bien du nouveau dans sa vie... Dieu merci, elle n'était plus la petite modiste d'autrefois... elle était très à l'aise, maintenant... mais ça ne l'empêcherait pas de reprendre son Georges... ils se reverraient souvent, n'est-ce pas?... »

Et ce fut un touchant recommencement avec de sincères crises de larmes, larmes de joie, larmes de plaisir. Ils avaient tant de choses à se dire, tant de baisers à retracer dans l'histoire d'un vieil amour comme le leur. Alors, ils protestèrent de leur passion mutuelle, citant de menus faits que l'on cache avec soin, attentions discrètes, câlineries douces qui, plus tard, épaves du souvenir, restent tendrement gravées dans la mémoire d'une liaison chère.

Toutefois, Georges reprochait un oubli momentané; Germaine s'en défendait et, comme preuve de ses sentiments, oublieuse d'un passé inavoué, elle conta :

— Tu crois donc que si je ne t'avais pas toujours aimé tu serais aujourd'hui avec moi?... Mais, mon chéri, j'étais toujours à toi, mon cœur ne battait que pour toi, je te l'assure. Tiens, écoute plutôt : je t'avais autrefois parlé d'un homme avant toi fréquenté; c'était un Espagnol au teint mat, aux yeux noirs, à la chevelure bleue... tu te souviens?

— Vaguement.

— Eh bien, Antonio est revenu dernièrement de son pays, je le fuyais, il me rejoignit, il me jura qu'il n'aimerait que moi, qu'il m'aurait à tout prix et voulait reprendre, comme autrefois... J'étais libre, indépendante; pensant à toi, je refusai énergiquement et le congédiai... Et pourtant, cet homme était fou de moi, au-dessus de tout... Je l'avais connu presque gamine, un soir, à la sortie de l'atelier. Il me plaisait pour la flamme de ses yeux, pour son air « romance », ses façons de mâle amoureux... et il fut mon premier ami — aimant si peu, tant j'étais gosse! Mais il était d'une passion sauvage, comme on ne saurait le concevoir ici : on dirait qu'on n'en a plus le temps ou la force. Nous devions, disait Antonio, nous marier ensemble, lorsque, tout à coup, un événement grave le rappela chez lui. Il voulut m'enlever, je résistai; il tenta toutes les supplications et, la veille de son départ, dans un élan de jalousie et de désespoir, ne voulant pas, disait-il, que sa Germaine fût à un autre, il me porta au cœur un coup de poignard... la lame dévia, mais j'en ai conservé la cicatrice, tu la connais bien...

Germaine avait fait simplement ce récit, avec la naïveté des femmes qui ne cachent rien à ceux qui se trouvent près d'elles aux heures d'expansion, avec l'exactitude scrupuleuse qu'elles apportent à leurs histoires — toujours les mêmes, hélas!... Et chaque détail fut pour Georges une désillusion, une torture. Il n'avait rien à répondre, il ne dit rien; mais, après l'agonie des spasmes, délicieusement brisée, comme elle s'endormait sur son épaule, il fut hanté par ce récit.

A la lueur tremblotante de la veilleuse, sur le sein issu des dentelles de la chemise, rythmiquement soulevée par la respiration de Germaine, la cicatrice lui apparut. Ce fut une obsession; il en souffrit atrocement. D'abord, il n'eut pas assez d'insultes pour cet amant lâche dont l'impuissance à conserver une femme se manifestait au couteau; et les pauvres chairs rosées, douloureuses, aux commissures saillantes, lui inspirèrent de la pitié pour l'adorée... Comme elle avait dû gémir sous le coup!...

Dolente, la petite plaie raffermie s'agitait... Comment, celte cicatrice qu'il aimait — là-bas, aux colonies, lorsqu'il évoquait Germaine, par une délicieuse association d'idées, il la revoyait avec sa mignonne blessure, de même on se souvient d'une maîtresse ancienne pour une mouche ou un grain de beauté — comment, ce signe adulé lui témoignait une passion antérieure à la sienne... passion violente, puisque violence il y avait!!

Moqueuse, au souffle quiet de Germaine, la marque fatale se dandinait... elle indique un rival : l'odieux *autre* que vous avez connu et que nous connaîtrons tous...

Et méchante, la tare s'imposait à sa vue : maintenant, elle grandissait, hideuse, sanguinolente, amère... Qui sait? Germaine aimait peut-être encore cet Espagnol...

Alors, le supplice se fit intolérable. Horrible, la cicatrice l'hallucinait. Et malgré son affection pour Germaine, malgré la tiède expansion sentimentale, la satisfaction des chairs et les voluptés à venir en cette nuit qui lentement passait, enjambant le corps de sa compagne ensommeillée, Georges s'enfuit très loin, comme un voleur...

André SAVIGNON.

LES GRAINS DE SEL

Comment le peintre Robert de Hochequeue, depuis qu'il habitait sa coquette maison du Vésinet, n'avait-il jamais pu voir de près sa jolie voisine? C'était là un phénomène étrange, dû évidemment à un concours de circonstances inexplicables. Car Mlle Sylviane de Cimerose, d'après le séduisant portrait qu'on en avait fait à l'artiste, hantait déjà ses rêves; et, en vérité, rien n'était plus naturel.

Mince, élancée, avec une taille si fine et si souple, qu'elle semblait devoir fléchir sous la ferme opulence de la gorge; une chevelure d'or ébouriffée sur un teint de rose; de grands yeux gris profonds aux lueurs d'acier, qu'un soupçon d'artifice alanguissait et bistrait d'un reflet d'extase amoureuse. Sylviane idéalisait le type de la fille de feu aux lèvres attirantes et aux provocations muettes, tout à la fois déesse et démon. Avec cela, un caractère chevaleresque, une crânerie d'écuyère qui se sait belle, une égale supériorité dans tous les genres de sports, — et de première force à la carabine.

Orpheline depuis le bas âge, elle habitait une manière de petit castel avec un vieil oncle, échoué dans la politique, et que ses électeurs appelaient souvent en province de sorte qu'elle restait des semaines, parfois même des mois seule, avec une domestique, sans que cet isolement lui causât la moindre appréhension, parfaitement résolue, en cas d'alerte, à tirer les deux coups de son Hamerless, toujours chargé, sur le premier intrus qui s'aviserait de forcer sa porte ou sa fenêtre.

Au reste, n'étant pas autrement fanatique de la banlieue parisienne, et très indépendante d'allures, Sylviane partait généralement de bonne heure, pour aller passer la journée chez des amis, et ne revenait que le soir, tard, à une heure où Robert, hissé sur une échelle, ne pouvait apercevoir par-dessus le mur, dans la traversée du parc, qu'une silhouette confuse, tout enveloppée d'ombre et de mystère.

L'insuccès de ces tentatives le rebuta bientôt. Après avoir vainement épié l'heure où elle viendrait s'asseoir à l'ombre de ses tilleuls, et guetté le moment où il aurait pu la croiser à la descente du train, Robert renonça à la voir; et puisque les hasards servaient si mal ses desseins, il s'efforça de n'y plus penser.

Pendant plusieurs jours, en effet, il ne chercha plus à apercevoir sa belle voisine; et ne pouvant parvenir à contempler ses traits, il se contenta de se délecter aux accents de sa voix vibrante, quand, le matin, d'un coin du jardin solitaire, il entendait ses roulades et ses trilles.

Aussi bien possédait-elle un organe superbe, chaud, large et bien timbré, dont les inflexions souples s'envolaient, des notes pleines du mezzo aux vocalises vaporeuses du soprano; et lorsqu'elle daignait fredonner un air d'opéra ou quelque courte romance, Robert l'écoutait, ravi, pâmé, tout secoué de frissons, s'approchant à pas de loup du mur qui séparait leurs propriétés, pour entendre de plus près cette exquise mélodie et humer à pleins poumons ce souffle d'harmonie troublante qui chatouillait son désir comme une lente et délicieuse caresse.

Seulement, à ce jeu, son organisme finissait par éprouver des révoltes terribles. Sa chair s'exaltait, en appétit de joies sensuelles.

Oh! s'il avait pu la voir, croiser l'étincelle de ses yeux, détailler du regard la plastique de ses grâces! Et depuis qu'il l'avait entendue chanter, il lui semblait qu'elle avait fait passer dans sa voix si mélodieuse un peu de sa beauté, reflétée par les ondes de l'air.

Un instant, Robert se dit :

— Au fait, pourquoi ne pas me présenter tout simplement chez elle, sous un prétexte habilement simulé? Je serais sûr, au moins, de me trouver face à face avec elle!

Mais il abandonna bientôt son idée. Il se connaissait. Si jamais sa belle voisine venait à soupçonner le stratagème, quelle figure ferait-il? Avec quelle sévérité ne jugerait-elle pas son outrecuidance! Non; mieux valait attendre une occasion. Elle ne pouvait pas tarder à se produire.

Et, en effet, elle se présenta...

***

C'était à quelques jours de là, par une exquise soirée de juin. La journée avait été superbe.

Les ardeurs du soleil couchant avaient développé le parfum des acacias qui embaumaient la nuit sereine. Après dîner, Robert était venu flâner dans le jardin. Il s'y était attardé à fumer des cigarettes, grisé par les senteurs des tendres floraisons; et il pouvait être onze heures et demie, quand, dans le silence assoupi du soir, monta — tel un chant de rossignol à travers les branches — la voix pure de Sylviane, qui, venant sans doute de rentrer, s'était un instant accoudée à sa fenêtre, laissée ouverte.

Robert n'y tint plus.

L'instant était délicieusement propice.

Avec un peu d'audace, il pouvait escalader le mur mitoyen; et, masqué par le feuillage des tilleuls, derrière lesquels il se ménagerait un discret observatoire, il apercevrait sans doute la chanteuse à la clarté de sa lumière. Car les deux maisons étant adossées, il était impossible à Robert de voir les fenêtres de sa belle voisine, sans franchir les limites de son propre jardin.

Les trilles montaient toujours, éperdument vibrants. Un souffle de volupté animait la romance.

Robert se décida.

Il appliqua une échelle contre l'héberge du mur, en atteignit le faîte; et là, s'aventurant à pas de loup sur la toiture d'une petite construction accotée à la muraille, il avança discrètement la tête.

Il resta fasciné.

Par une fenêtre grande ouverte, donnant sur le parc silencieux et qu'encadrait une débauche de feuillage, se détachait dans une baie lumineuse la silhouette de Sylviane.

La glace de la chambre reflétait la clarté des bougies allumées. La jeune fille n'était encore qu'à demi dévêtue, son corsage ôté, les bras nus et la gorge à peine voilée par la dentelle transparente d'un cache-corset de soie mauve, qui laissait bomber librement toute l'enflure de sa chair nacrée...

La sensation fut violente. Robert se sentit frémir des pieds à la tête. Un frisson le secoua tout entier.

Qu'elle était belle, ainsi, et désirable!

Oh! s'il avait pu!

Mais presque aussitôt il tressaillit. Sylviane venait de se rapprocher, et, d'un geste précipité, elle avait refermé sa fenêtre.

Un vertige l'étourdit. Une imprécation s'étouffa dans sa gorge.

Cependant, le spectacle ne s'était pas sensiblement modifié. Les persiennes restaient ouvertes; et, à travers les fines dentelles du vitrage, Robert pouvait suivre encore les moindres évolutions de sa voisine, rendues plus suggestives par la transparence un peu mystérieuse des rideaux.

De son observatoire même, la place était excellente. Il se trouvait juste en face du lit. Si donc, comme il était vraisemblable, la jeune fille poursuivait sa toilette du soir sans éteindre ses lumières ni tirer les grands rideaux, il allait s'offrir une représentation qui, certes, semblait devoir dépasser en intérêt et en vérité le célèbre « coucher d'une Parisienne »...

Une branche gênait bien un peu l'horizon du peintre; mais Robert se sentait assez d'imagination pour combler lui-même des lacunes fâcheuses, rétablir les coupures et mettre des ombres là où il en fallait.

D'autant plus que, par un miracle d'inconscience, Sylviane s'était placée comme à souhait. Elle délaçait son jupon moiré, d'un geste lent, comme si ses doigts effilés eussent tissé des grâces. Elle le laissa glisser à terre, et, avec lassitude, le rejeta loin d'elle. Les dentelles du pantalon allèrent rejoindre le jupon dans un fouillis mousseux, et, tout aussitôt, la compression du corset accusa plus sensiblement la courbe arrogante des hanches. A présent, elle le dégrafait. Elle mit ainsi en liberté sa gorge ferme, heureuse d'être à l'air; et, dans le bien-être qu'elle éprouva à se sentir la taille libre, elle se frictionna les côtes, le torse renversé en une brusque cambrure qui fit épanouir largement les pivoines roses de ses seins.

Robert se sentait congestionné.

Le sang lui brûlait les veines.

Involontairement, il fit un mouvement pour combattre l'ankylose qui l'envahissait, mais soudain il poussa un cri, aussitôt étouffé.

Un craquement venait de se produire, suivi d'un affaissement du toit qui s'effondrait sous lui; et sans pouvoir se raccrocher aux branches environnantes, il se sentit glisser dans un chaos de vitres et de poteries brisées; puis s'engouffra dans un trou noir, comme dans une trappe.

Où était-il maintenant?

Quelle était l'étendue du désastre? Il n'aurait pu le dire

Recroquevillé, meurtri, il écouta.

Et presque en même temps, d'une fenêtre dont les volets avaient claqué, une voix apeurée cria dans la nuit :

— Qui va là?

Puis, les volets se rabattirent et tout rentra dans le silence.

A n'en pas douter, c'était Sylviane qui, épouvantée par ce fracas, avait poussé un cri.

Qu'allait-il se passer?

Robert de Hochequeue retenait son souffle sans oser se relever. En étendant la main autour de lui, dans l'obscurité qui l'enveloppait, il heurta des branches mortes, des pots de fleurs, des corps durs et pointus. Il avait dû s'avancer sur une toiture vitrée et s'écrouler dans une serre.

Pourvu qu'il ne se fût pas cassé un bras ou une jambe et que sa blessure ne l'obligeât pas à rester là, à la merci des premiers venus!

Car il se sentait effroyablement endolori par la chute. Mais il semblait ne s'être rien cassé. Une contusion violente. Rien de plus. Il se releva donc; et, une fois sur ses jambes, n'eut plus qu'un désir : fuir au plus vite.

Fuir, sans doute; mais comment?

Comment repasser sans échelle par la brèche du toit effondré? Les parois de la prison étaient faites de planches massives. La porte devait en être fermée; et il était peu probable que la jolie propriétaire lui en fit porter les clefs sur un plateau.

Cet acte de curiosité allait lui coûter cher!

Déjà, se dressait devant lui tout l'appareil de la justice. Bien sûr, il allait être accusé de tentative de vol avec effraction. Le vol serait peut-être difficile à établir; mais l'effraction!

Cependant — ô bonheur! — en appuyant la main contre le mur de planches, il sentit la cloison céder sous sa pression. La porte de cette sombre cahute avait été laissée ouverte. Il n'eut qu'à la pousser et se trouva dans une allée que la lune éclairait.

Autour de lui, tout était retombé dans un morne silence.

Il se retourna vers l'habitation pour essayer d'apercevoir la fenêtre de Sylviane.

Elle était fermée. La façade de la maison s'élargissait dans la pénombre de la nuit, avec ses persiennes closes, comme des paupières abaissées sur des yeux endormis. Toutes les lumières s'étaient éteintes. L'habitation ne donnait plus aucun signe de vie.

Alors, il s'aventura dans l'allée, en se faisant le plus léger possible pour étouffer le bruit du gravier sous ses pas. Cette allée le conduirait bien quelque part. Il la suivit dans l'ombre.

EUX !



— Maintenant, vais-je être assez muffle pour f..... le camp, sans lui laisser un radis.

Dessin de LUBIN DE BEAUVAIS.

Paroles de JEAN LORRAIN.

BOHÈME IDYLLE

Musique de HENRI ROSES.

Allegretto. Récit.

Au vieux re_bord de la muraille Où croissent les œillets poi_vrès Les bras sur sa cruche de grès Thyrra s'est as_sise et me rail_le

Ben mod^to

O le grand ni_gaud qui travaille au lieu de courir par les prés

expressive. rall.

M'a dit la fille aux yeux do_rés La fille aux cheveux couleur paille

un peu plus vite.

Les gars aimants et vigoureux sont des bandits au ventre creux

ritenuto. rall.

Et charmante et dépoitraillé_e Me montrant le nu de sa peau Thyr_ra ro_se sous la feuillé_e Thyrra Thyr_ra, rose sous la feuillé_e

ad lib.

M'a lancé dans l'ombre un cou_teau



Mais à peine venait-il de s'y engager qu'une détonation retentit.

Robert resta cloué sur place en poussant un cri de douleur. D'un geste machinal, il porta les deux mains à la partie la plus charnue — devenue depuis un instant la plus sensible — de sa personne.

La charge l'avait criblée.

— Je suis mort! cria-t-il.

Mais il exagérait.

N'ayant reçu qu'une charge de sel, il put, malgré sa blessure, se diriger jusqu'à la grille, l'escalada et regagna son habitation en maudissant son aventure et l'adresse de sa jolie voisine. Car c'était elle qui, le prenant pour un malfaiteur, l'avait cinglé avec une cartouche de gros sel...

***

Le lendemain pourtant, le mystère s'éclaircit; et Mlle Sylviane, ayant appris qu'elle avait si cruellement atteint son voisin, envoya prendre de ses nouvelles.

Robert exposa de son mieux qu'il était à la recherche de son écureuil, quand, ayant eu l'imprudence de le pourchasser jusque sur le toit de sa voisine, il s'était effondré dans une resserre. Il donna l'explication pour ce qu'elle valait, et en fut quitte pour quelques cuisantes cautérisations.

Mais Mlle de Cimerose conçut un remords profond de sa vivacité. Bien que ce fût là, en vérité, une singulière « entrée en matière », elle s'en autorisa pour demander à son vieil oncle d'aller prendre fréquemment des nouvelles du peintre. Des relations de voisinage s'établirent ainsi; et, quelques mois plus tard, M. Robert de Hochequeue était fiancé à Mlle Sylviane de Cimerose, qu'il put enfin voir de plus près, sans avoir à redouter, cette fois, les coups de feu.

Le général de X... fut l'un des témoins du mariage; et comme, un soir, on parlait devant lui des circonstances romanesques dans lesquelles les deux jeunes gens s'étaient connus :

— Ah çà! dit-il gaillardement à Sylviane, vous prenez donc les amoureux comme les moineaux, en leur mettant des grains de sel...

— Ah! pardon! pardon! général, interrompit Robert, ma femme avait attendu que je me fusse retourné...

Paul BONHOMME.

LA LEÇON DE VÉRITÉ

Il avait une âme noble, avide de loyauté. Et le mensonge l'attristait.

Ayant surpris sa première maîtresse en délit de dissimulation, il la quitta. A la seconde, il pardonna plusieurs fois. Puis de la troisième, vaincu, il feignit d'ignorer l'hypocrisie.

Ainsi la vie lui enseignait les compromissions. Il fut l'impuissant témoin des duperies, de serments rompus, de finesses coupables. Les amants se jouent, les époux se trompent. Et, à son tour, il mentit.

Il mentit malgré lui, pour qu'on l'aimât. L'élue possédait un idéal. Il fallut bien s'y conformer, devenir le personnage décrit, se travestir, se grimer, s'affubler des sentiments indispensables. Il tint son rôle à merveille. On l'agréa. En sorte que, durant deux ans, il apporta toute son attention à ne pas dire un mot sincère et à ne pas faire un geste naturel.

Est-ce une nécessité? Ne vit-on jamais en mâle franchise? Quelle amertume!

Mais un hasard le rapprocha d'une de ses cousines, une enfant presque, dont s'ouvrait l'existence mondaine. Il reprit espoir sous le charme de ses grands yeux naïfs où luisaient de jolis instincts et de fraîches songeries. Mieux qu'ailleurs s'épanouit la fleur de vérité dans l'âme des vierges. C'est là qu'on l'y peut cueillir, et non parmi les liaisons furtives, champs de bataille d'intérêts opposés et d'orgueils en rut.

Il l'épousa.

Et le soir il se mit à genoux près du lit nuptial. Ayant regardé longtemps son cher trésor d'innocence, il dit gravement :

— Ecoutez, Jeanne, tout amour est susceptible de lassitude. Soit. Du moins l'affection, la confiance demeurent. Et cela suffit. Mais il est principe de mort qui tue l'amour, qui tue l'affection, qui tue la confiance. C'est le mensonge. Le mensonge est odieux. Il flétrit comme un vent de poison, la foi s'effeuille, la tendresse se fane. Jeanne, je vous fais le serment solennel de ne jamais vous mentir. J'implore de vous la même promesse.

Tout émue, elle répondit :

— Je n'ai jamais menti, Pierre.

Il eut un sourire de bonheur et continua :

— Il ne faut pas seulement ne pas mentir, il faut avouer la vérité. Et l'on biaise parfois, on oublie. Si vous voulez, Jeanne, chaque année, à l'anniversaire de ce jour, nous ferons notre examen de conscience et, scrupuleusement, nous confesserons ce que nous avons omis par crainte ou par négligence.

— Oh! Pierre, dit-elle, je n'aurai rien à dire.

Ils vécurent dans une étrange atmosphère de béatitude.

Un invincible besoin joignait leurs yeux. Et leurs regards se pénétraient, abolissaient les frêles obstacles de la chair et parvenaient à l'esprit affranchi.

Ils avaient, en se contemplant, une sensation de blancheur, avec des visions de gestes qu'ils ébauchaient en rêve, gestes ingénus, gestes primitifs, pareils à ceux du Christ qui, sur les images d'azur, écarte les parois de sa poitrine et montre l'incendie de son cœur. Les bras tombants, la paume des mains offerte, ils semblaient s'exclamer :

— Ne vois-tu pas la candeur de mon âme? Promène en moi le flambeau de clarté. Nulle pensée secrète ne s'y cache. Comme je suis pur!

Cette pureté les grisait. Des évocations s'imposaient à eux, de lis, de neige, de cygnes, de brebis, de toutes les choses blanches. Plutôt que des êtres, ils se sentaient des formes surnaturelles, des sortes d'anges, baignés de lumière, limpides comme de l'eau, transparents comme du cristal.

Ils ne cessaient de se narrer leurs actions. C'était un assaut charmant à qui se livrerait aux détails les plus minimes. Jeanne excellait en ce genre d'exercice et Pierre buvait ses paroles.

Ils éprouvaient même un plaisir délicat à s'accuser d'une faute, d'une étourderie quelconque, pour bien prouver l'excès de leur zèle. Avec quel attendrissement l'autre pardonnait!

Et vraiment, ils ne savaient que dire, le soir d'anniversaire où la chambre nuptiale les réunit, prêts à la confession promise.

— Va, commence, fit Pierre.

Elle répondit;

— Non, toi.

— Moi? je n'ai rien.

— Moi, non plus.

Leur gaîté jaillit en rire loyal. Mais l'heure était grave, et ils méditèrent de toutes leurs forces. Ils se comprimaient la tête, comme pour en extraire un aveu. Enfin il résolut d'interroger.

— Certes, dit-il, il ne s'agit pas entre nous de mensonges, mais de réticences, de petites supercheries. Voyons, procédons par ordre. Tu es jolie, gracieuse. On a dû te complimenter. Déjà tu m'as communiqué deux ou trois déclarations. Est-ce bien tout? Cherche, Jeanne, est-ce bien tout?

Elle affirma, la figure sereine :

— Absolument tout.

Il cita des noms :

— De Narfort? d'Esproie? Vernier? d'Antraigue?

Elle répéta :

— D'Antraigue?

— Oui, d'Antraigue, t'a-t-il fait la cour aussi, ce bellâtre-là?

Elle sourit :

— En somme, oui, il m'a fait la cour, et d'assez près même.

— Comment! d'assez près?... et tu ne me l'as pas dit?

— J'ai eu peur que cela ne te contrariât.

— Mais pourquoi n'as-tu pas eu peur que cela me contrariât, pour les autres?

Elle réfléchit.

— Pourquoi... je ne sais pas.

Un peu nerveux, il lui saisit la main.

— Voyons, Jeanne, rappelle-toi, cette cour s'est manifestée par des actes. Quel est le premier de ces actes?

— Il m'a écrit.

— Il fut stupéfait.

— Il t'a écrit! et tu me l'as caché!... il t'a écrit!... que contenait donc cette lettre?

— Des bêtises que j'ai à peine lues.

Il se mit à marcher avec agitation, puis s'arrêtant prononça :

— Tu n'as plus rien à me dire à ce sujet?

— Rien, déclara-t-elle... à moins que... mais je te l'ai déjà dit, n'est-ce pas?... le soir où j'ai été à l'Opéra... sans toi... dans la loge des Créhange... il y était.

— Non, tu ne me l'as pas dit... En rentrant tu t'es écriée : « Dieu, quelle corvée! il n'y avait que des dames! »

— J'ai dit cela, moi! ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, puisque... puisqu'il m'a ramenée ici, dans sa voiture...

— Il t'a ramenée... ici... dans sa voiture...

Pierre suffoquait. Il était très pâle... Se dominant, il articula :

— Et comme je te questionnais sur ce retour, toi, tu m'as répondu : « C'est Mme Créhange qui m'a reconduite. »

Jeanne, éplorée, joignit les mains. Lentement, il murmura :

— Tu as menti, Jeanne, sais-tu bien le sens de ces trois mots : tu as menti?... C'est irréparable, il ne se peut plus que tu n'aies pas menti. As-tu conscience de ce que tu as fait?

Elle cherchait à en prendre conscience. Mais cela restait encore en dehors d'elle. Et elle bégayait :

— Oui, c'est vrai, j'ai menti... je ne m'en étais pas aperçue... j'ai menti.

Sa douleur la contraignit aux larmes. Elle ne comprenait pas. Elle ne comprenait pas.

Pour s'apaiser, lui, il se répandit en plaintes :

— Ah! les trompeuses, les perfides! Toutes, il leur faut s'envelopper dans une épaisseur de supercheries, d'impostures, de subterfuges, de trahisons. Ainsi toi, la la plus honnête, voici trois mois que tu te complais en une intrigue douteuse. Le cœur n'y est certes pas, la pensée non plus. N'importe, le secret existe; entre cet homme et toi il y a complicité. Et puis, par-dessus tout, il y a crime, puisqu'il y a mensonge. Est-ce que je mens, moi? Ai-je reçu seulement une lettre?

Il s'interrompit brusquement, comme un coureur qui tomberait à genoux, blessé, et il marmottait :

— Si, pourtant, j'ai reçu une lettre, moi aussi, une lettre de femme... il y a quinze jours... une ancienne maîtresse, elle exigeait une entrevue pour nous rendre nos correspondances.

Jeanne releva la tête vivement :

— Tu n'y as pas été, n'est-ce pas?

— Oui, j'y ai été... je ne sais pas pourquoi, mais j'y ai été... et je ne te l'ai pas dit.

— De quoi vous êtes-vous parlé?

— D'autrefois, quand nous nous aimions.

Elle fit tristement :

— Toi aussi, Pierre, tu as menti ce jour-là, j'ai flairé sur toi une odeur nouvelle, et je t'ai demandé : « On croirait une odeur de femme, » et tu m'as répondu : « Parbleu, je sors de chez le coiffeur. »

— Je t'ai dit cela, moi?

— Oui, tu m'as dit cela.

Ils se regardaient tous deux éperdus, haletants. Une épouvante de vertige leur donnait la même expression de détresse pitoyable. Un peu de folie tremblait au fond de leurs yeux. Ils eurent froid.

***

C'était le vent du mystère qui les effleurait. Il ne cesse de rôder autour de nous. Mais ce n'est qu'à certaines minutes que l'on en sent le souffle inquiétant. Et leur âme palpita comme un brin d'herbe.

Pourquoi donc avaient-ils menti? De toute leur énergie, ils s'étaient efforcés vers un idéal de sincérité. Cependant ils avaient failli à leur insu, et ils devinaient qu'un examen plus minutieux révélerait d'autres artifices et d'autres turpitudes.

Quelle chose troublante! toute une partie de notre être et de notre existence est la proie du mystère, mystère des instincts ou mystère des grandes forces extérieures que nous ignorons. C'est dans son domaine que s'élaborent les actes inexplicables, accomplis et dissimulés ensuite inconsciemment. Et ces actes, ils le comprirent, il vaut mieux se les cacher. Ceux qui s'aiment le plus succombent à tout moment et ne sont pas coupables.

Leur orgueil s'effondra. L'avortement de leur beau rêve les brisait. Ils avaient des yeux humbles et blessés et ils étaient si faibles qu'ils eurent besoin l'un de l'autre. Leurs mains se serrèrent.

Pardon réciproque, pardon des ruses passées et futures. Ils se soutiendraient. Ils seraient indulgents aux faux pas inévitables, miséricordieux aux chutes possibles. Ils remercieraient le hasard qui du moins les avait doués d'âmes généreuses.

Et c'est à lui qu'ils s'en remettraient pour la pâture quotidienne des joies et des chagrins, lui, le grand semeur aveugle qui jette pêle-mêle, à l'aventure, sans

souci de leurs destinées ni de leurs combinaisons fortuites, les tendances, les envies, les désirs, les perversités, les noblesses.

... Le vent mystérieux avait passé, leur laissant un peu de science.

Alors Pierre prit Jeanne dans ses bras et lui dit :

— Je t'aime, Jeanne, plus qu'avant. Mais il ne faut plus nous interroger, vois-tu. Nous serons honnêtes commes nous le pourrons. Nous serons sincères comme nous le pourrons. L'essentiel n'est pas de réaliser — car cela ne dépend pas de nous — c'est de vouloir. Que notre volonté soit bonne.

Maurice LEBLANC.

Un homme obligeant

— Monsieur, me déclara tout net le personnage influent dont je venais, muni d'une chaude recommandation, solliciter l'appui, si vous étiez venu il y a seulement cinq minutes, je me serais fait un véritable plaisir de vous être utile; mais — et vous m'en voyez désolé — je viens de prendre, à l'instant même, l'irrévocable résolution de ne plus jamais obliger les gens. Ainsi donc !...

Devant l'air déconfit dont j'accueillis cette déclaration de principes, mon interlocuteur parut s'humaniser. Les signes d'un violent combat intérieur se manifestèrent sur sa physionomie; puis, reprenant son calme, il ajouta :

— Croyez bien, monsieur, que ce n'est pas sans chagrin que je me résous à une attitude si peu en rapport avec ma réputation d'homme serviable. Il m'a fallu pour cela de sérieux motifs et l'expérience, hélas! souvent renouvelée de l'ingratitude humaine. Quand vous aurez entendu de ma bouche le simple récit de la dernière que j'en fis, vous conviendrez vous-même qu'il faudrait que je fusse le dernier des imbéciles pour me laisser, désormais, aller aux suggestions d'un cœur essentiellement sensible et pitoyable.

« L'autre matin, comme je descendais la rue Notre-Dame-de-Lorette, je rencontrai mon ami Timothée qui me parut en proie à une violente agitation.

« Connaissez-vous Timothée ?... Non ?... Je vous apprendrai donc que, chez mon ami Timothée, le symptôme ci-dessus constaté permet de diagnostiquer, à coup sûr, l'absence de tout numéraire. Cela ne m'empêcha nullement d'arrêter au passage ce bon garçon et de m'enquérir de l'état de ses affaires. Elles allaient plutôt mal : tel que je le voyais, Timothée était à la recherche de cinq louis, faute desquels, ainsi que le lui avait signifié, parlant à la personne de sa concierge ainsi déclarée, Me Grattepain, huissier, il serait, le lendemain même, mis en demeure de déguerpir de la sienne...

« Monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais je n'ai jamais pu voir un de mes amis dans l'embarras sans qu'une force irrésistible me pousse à l'en sortir. Spontanément, cette force agit en moi au récit navrant de Timothée.

« — Rassure-toi ! m'écriai-je; rassure-toi, ô Timothée, mon vieux camarade. Ce soir, à cinq heures, tu auras tes cinq louis. Dépose ici le fardeau des soucis qui t'accablent et cours, d'un pas léger, à tes occupations habituelles. Pour le reste, j'en fais mon affaire. Trouve-toi seulement ce soir, à cinq heures, au Pousset. »

« Là-dessus, nous nous séparâmes, lui déjà rasséréné, moi, par contre, obsédé de la préoccupation de découvrir les cinq louis de Timothée, dont, vous le concevez, je ne possédais pas le premier décime.

« Hé bien, monsieur, expliquez cela si vous pouvez, il y a des jours où les occasions de se dévouer semblent jaillir d'elles-mêmes d'entre les pavés ! Je n'avais pas fait dix pas, depuis ma rencontre avec Timothée, que je me heurtais à Mahureau, vous savez bien? Mahureau ?... le célèbre explorateur ?... Le pauvre bougre, justement, sur le point de partir en mission, en vue d'assurer l'annexion de la place Pigalle à la France, voyait, au dernier moment, toute une série de difficultés administratives contrarier l'exécution de son projet. Naturellement, je m'offris à m'entremettre et je laissai Mahureau plein de confiance dans le succès de mes démarches dont je devais lui faire connaître le résultat, à cinq heures, chez Pousset.

« Bon !... vous me suivez ? Dix pas plus loin, autre rencontre : Pendillou, depuis cinq mois sur le pavé, en quête d'une place. Le temps de la lui promettre, pour cinq heures, au Pousset, Macary tombait dans mes bras. Lui assurer l'obtention des palmes académiques qu'il briguait en vain depuis dix ans ne fut pour moi, vous le pensez bien, qu'un jeu d'enfant. Bref, je n'étais pas rendu à la fontaine Saint-Georges que je me trouvais, en plus des engagements précités, obéré — le tout livrable à cinq heures chez Pousset — d'une loge pour l'Opéra-Comique, d'une promesse de lecture au Théâtre-Antoine, d'un permis de chemin de fer !... que sais-je encore ? Que voulez-vous ? c'est plus fort que moi, il faut que je me dévoue.

« Cependant, vous admettrez bien que le dévouement a des bornes. Pour tenir seulement la moitié des engagements que mon bon cœur m'avait invité à prendre, il m'eût fallu, pour le moins, trois grandes journées de démarches fatigantes et délicates, durant lesquelles mes propres affaires auraient pu souffrir. Les gens qui acceptent les offres de service de leurs amis ne s'inquiètent vraiment point assez de ces considérations fort justes. Elles furent, cependant, dans le cas particulier qui nous occupe, la seule raison de mon abstention de me rendre ce soir-là, à cinq heures, au Pousset. Or, monsieur, j'ai appris depuis qu'en dépit de ce contretemps, toutes mes intentions obligeantes se sont trouvées réalisées en ce rendez-vous manqué.

« Timothée a eu ses cinq louis que Mahureau lui prêta. Celui-ci, par l'entremise de Guisolin à qui j'avais promis la loge à l'Opéra-Comique que Timothée put lui donner, a eu sa mission ; et Maliver, en procurant à Pendillou une place de garçon de bureau à l'Instruction publique, a mis cet excellent camarade à même de faire avoir les palmes à Macary qui, en échange du permis de chemin de fer nécessaire à Michel, a obtenu de lui la promesse depuis tenue de faire lire à Antoine la pièce de Maliver.

« Hé bien ! monsieur, croiriez-vous que pas un de tous ces gens-là, je dis: pas un, vous m'entendez? pas un ! n'a cru devoir m'envoyer le moindre mot de remerciment.

« S'il n'y a pas là de quoi dégoûter à tout jamais un honnête homme de la manie de rendre service, je ne sais pas ce qu'il vous faut.

Je n'avais plus qu'à me retirer, n'est-ce pas?

Édouard NORÈS.

UN TENDRE

(*Suite.*)

Octobre vint. Les théâtres rouvrirent. Il n'avait pas revu Jeanne, et il se demanda maintenant quelle attitude il aurait lorsqu'il se retrouverait devant elle. Il se sentait calme, le cœur en paix, et quand il pensait à elle, il lui venait une grande indulgence au souvenir des tortures qu'elle lui avait causées. Il avait tant souffert qu'il croyait ne plus pouvoir souffrir désormais. Il se risqua à sortir, accepta d'aller en soirée chez des peintres qui l'invitaient.

Ce fut à une de ces soirées qu'ils se rencontrèrent. Jeanne, devant un petit auditoire d'artistes, disait un court poème, une chose exquise et troublante qu'accompagnait en sourdine une musique étrangement douce, une plainte lente de violon. Il la vit tout de suite quand il entra, et s'arrêta pour l'écouter. C'était, ce poème, la notation vive d'une passion chaude de fille dont l'amant est parti, un alliage de tendresse et de vice ingénu, de la chair éprise et de l'extase. Et Jeanne l'interprétait en grande artiste; jamais il ne l'avait vue s'élever jusque-là. Sa voix, langoureuse et tendre, exprimait à la fois toute l'ardente passion, toute la beauté intense des vers qu'elle disait, et elle était superbe dans l'émoi de cette chair esseulée, dans la candeur de cet appel extasié. L'auditoire frissonnait, comme si une goutte d'eau froide coulait dans tous les dos, et ce fut une ovation frénétique qui la salua quand elle se tut.

Clairain se trouva sur son passage, dans le grand salon blanc, parmi les habits noirs et les épaules nues. Elle le vit, s'avança vers lui, l'air naturel et souriant.

— Une surprise! Comment ça va ?

Il sentit qu'il pâlissait; c'était comme si quelque chose se décrochait brusquement dans sa poitrine. Il demeura sur place, la regardant, sans trouver un mot. Elle souriait toujours, et son teint de lait semblait lavé de lumières; elle dit encore :

— Tu vas bien?

Il balbutia :

— Mais oui, mais oui...

Et il regardait obstinément son éventail, si troublé qu'il ne semblait pas reconnaître cet objet. Elle lui dit, complaisante :

— C'est mon éventail.

Il le prit, par contenance.

— Il est joli, fit-il.

Alors, ils marchèrent un peu, gagnèrent un petit salon où il n'y avait personne. Là, il faisait une fraicheur délicieuse. De légers souffles entraient par la fenêtre entrebâillée et faisaient, sur leurs tiges, trembler des plantes vertes. Jeanne demanda :

— Et qu'est-ce que tu fais maintenant, tu travailles tu es content ?

Il se reprenait un peu, il parla, s'efforça de montrer qu'il était très calme, redevenu maître de lui. Un des boutons de son plastron de chemise sortait de la boutonnière, elle rectifia ce détail de toilette, et il l'eut tout près de lui, comme autrefois quand elle lui offrait les lèvres. Il ferma les yeux.

— Tu as bonne mine, dit-elle, tu es très bien maintenant que tu n'es plus amoureux.

Il tournait son claque entre ses doigts, il la regarda bravement :

— C'est vrai, je ne suis plus amoureux.

— Tout cela c'étaient des folies, dit-elle.

Elle ne lui parlait pas de Forge, et il lui sut gré intérieurement de cette délicatesse. Mais elle s'écria dans un rire :

— Dis donc! est-ce que tu n'es pas venu un matin, en canot, jusqu'à Meulan? C'est bien toi, le domestique t'a reconnu.

Il devint pâle, comme si cela datait de la veille. Elle savait donc! Lui qui croyait s'être si bien caché ! Il pensa aussitôt qu'on avait dû rire de lui en le voyant cueillir une fleur et la déposer sur la table, au bord de l'eau. Il devait être bien ridicule à cette minute; et pourtant, cela lui parut sacrilège qu'on ait pu s'en moquer. Il dit gravement :

— C'est vrai, je suis venu, je ne pouvais pas résister... Étais-je sot !... Je suis entré comme un voleur, je me suis caché pour tâcher de t'apercevoir... Oh ! c'est si loin aujourd'hui que j'en parle comme un homme qui ne souffre plus et qui avoue tranquillement une faiblesse passée...

Il détachait les mots d'une voix calme, sans couleur, et il ne la regardait pas, il semblait lire dans un livre dont ses yeux suivaient les lignes, dans l'air. Elle fut surprise qu'il restât si calme, qu'il ait réussi à oublier, qu'il ne l'aimât plus. Elle demanda :

— Alors, tu travailles, maintenant?

Il marcha dans le petit salon, vint jusqu'à l'embrasure de la porte regarder les toilettes claires et les fracs. Il lui semblait qu'il venait de remporter une victoire sur lui-même, qu'il avait enfin tué l'amour. Comme il se sentait libre, aisé, à présent, devant elle ! Il dit :

— Mais oui, je travaille, je travaille beaucoup. Il n'y a que ça qui ne trompe pas dans la vie.

Elle avait aux lèvres un sourire ironique. Ne le croyait-elle pas? Elle lui tendit la main :

— Tant mieux, je suis plus contente de te savoir devenu si sage.

Et avant de le quitter, de se mêler aux hommes qui l'attendaient dans le grand salon, à côté, elle dit, sérieuse :

— Nous sommes toujours bons amis, n'est-ce pas?

— Toujours bons amis, dit-il.

Il la regarda s'éloigner, grande, élégante, dans sa robe de soirée. Et quand elle ne fut plus devant ses yeux il se retourna vers la petite pièce où ils venaient de causer, revit les plantes vertes qui se balançaient au souffle venu des fenêtres; alors il s'assit sur un fauteuil, car il avait trop présumé de ses forces. Il sentait que son cœur saignait toujours, qu'il était prêt à l'aimer encore, prêt à souffrir, qu'elle n'avait qu'à faire un signe...

II

Il se défia de lui, s'absorba davantage dans ses pensées de travail.

Parmi les toiles qu'il passa en revue, une surtout l'intéressa. Le sujet en était très simple : une jeune femme, en camisole blanche, coiffant une petite fille devant une fenêtre ouverte où riait un temps clair de printemps. L'ébauche s'enlevait, délicate et fine, à peine indiquée au trait, par endroits, tachée de teintes posées vivement dans la hâte de juger l'effet; seules, les figures, déjà travaillées, prenaient dans le tâtonnement, embryonnaire du reste, un gai relief, une jeunesse de couleur et d'allure très prometteuse.

Il se reprit d'enthousiasme pour cette toile, y travailla toute une après midi, retouchant des tons, cherchant un ensemble à petits coups de pinceaux, nerveux et sûrs. Le soir le surprit sur sa besogne, ayant déjà, de chic,

campé la jeune femme en camisole. Mais le lendemain, elle le désenchanta; son mouvement pour coiffer l'enfant était mou et disgracieux. Alors, mécontent, il gratta les figures, utilisa son fond en peignant un atelier de couturières. Cela lui plaisait mieux, il avait depuis longtemps l'idée de ce sujet : deux têtes sur la fenêtre se détachaient ombrées, contre le jour qui filait sur les contours une ligne de lumière, et trois autres têtes autour d'une table à ouvrage se détachaient roses sur un fouillis d'étoffes tendres; il y avait au premier plan une ouvrière qui se levait.

La recherche des modèles fut difficile. Aucun ne le satisfaisait; il voulait de petites figures mutines, drôles, espiègles, vives, et ne trouvait que des profils de vierges, des masques italiens, de froides beautés grecques. Il tomba pourtant sur une frimousse chiffonnée de Parisienne qui lui convint. Dès lors, il s'enferma, peignant toute la journée, fatiguant son modèle, si acharné au travail qu'il se sentait le soir tout courbaturé, pour être resté des heures penché sur un ton inexact. Puis, il lui fallut d'autres têtes; il cherchait un mouvement pour l'ouvrière qui se levait au premier plan, et il alla flaner le soir, dans les grands magasins, dans la clarté crue des foyers électriques, parmi les étoffes, les rubans, dans l'affairement des petites vendeuses. Le défilé des trottins à la sortie des ateliers l'intéressa. Il assistait au départ de ce petit monde, depuis l'Opéra jusqu'à la gare Saint-Lazare, dont la salle des Pas-Perdus s'emplissait dès six heures d'une débandade de gens. Il se mêlait à ce mouvement, à ce va-et-vient, notait un geste, l'œil retenu un instant par un frais minois, une fuite, une ondulation de jupe. Toute cette vie jeune, remuante, futile, le retenait et le charmait.

Un soir, au *Printemps*, comme il venait d'acheter une cravate, il remarqua, pendant que le caissier, penché sur son livre, écrivait, la petite vendeuse qui énonçait son achat. Ce devait être une nouvelle, car elle n'avait pas cette aisance affairée, cette complaisance posée de ses camarades. Sa voix était timide plutôt, et elle était si fragile, si simple, jolie sous la buée légère de ses cheveux blonds, qu'elle faisait songer à une de ces petites fleurs exquise qu'on cueille dans les herbes libres, parmi les végétations incultes.

Elle avait des yeux de porcelaine, des yeux clairs et doux, si clairs, si doux qu'il semblait qu'aucune pensée n'avait jamais troublé leur surface pure. Et pourtant quelque chose de distrait, de pensif, était dans sa physionomie à ce moment. Sait-on jamais ce qu'il y a au fond de ces petites cervelles?

Il paya, la suivit au comptoir où de ses doigts menus elle lui fit un paquet. Il ne sut ce qu'elle lui disait en le lui tendant, mais il fut frappé de son sourire, très frappé, car il retrouvait dans cette moue des lèvres entr'ouvertes quelque chose de déjà vu, le propre sourire de Jeanne. Elle aussi avait été vendeuse autrefois! Et il pensa en une seconde que, s'il n'y avait aucun mérite à les connaître quand elles sont arrivées des femmes intelligentes, il y en aurait beaucoup à les découvrir; il pensa que si cela faisait souffrir de les aimer trop tard, cela rendait peut-être heureux de les aimer à temps.

Et il s'aperçut qu'il avait son paquet à la main, que la petite vendeuse n'était plus là. Et il sortit sans se retourner. On frôle tant de ces petits faits dans une journée!.

III

Mais le lendemain, un peu avant l'heure où le magasin fermait, il vint l'attendre. Elle était si simple, si jolie, avec cette légère timidité qui la faisait encore plus charmante, avec, peut-être aussi, quelque chose de mutin et d'espiègle sous le petit air sage de son minois aux traits fins, qu'il avait pensé à elle toute l'après-midi, devant son tableau où manquait encore la figure du premier plan.

Il flâna dans la rue du Havre, dans un flot de voitures et de gens, sous les hautes flammes du gaz, qui faisaient luire les caisses vernies et briller les chapeaux de soie. Devant lui, avec ses grandes baies régulières, l'étalage de ses rayons, une pluie de rubans et des chatoiements de soie, dans la lumière des foyers électriques ronds et clairs comme des lunes, le magasin était un cube géant, une cage de verre ouverte à la rue, à tout ce monde qui grouillait à son pied. Clairain en fit le tour par la rue de Provence, se demandant par quelle porte elle sortirait. Puis, pour tuer le temps, quand il se retrouva dans l'animation de la rue du Havre, il vint jusqu'à une devanture de librairie regarder distraitement des titres de romans et des noms d'écrivains. Une publication illustrée l'intéressa, il en considéra longuement les dessins. Mais, s'étant retourné, il s'aperçut que le magasin commençait à s'éteindre. Il s'approcha. C'était un défilé de commis et de vendeuses qui encombrait le trottoir, refoulait le flot des passants. Il y avait des arrêts, des appels, des départs rapides, un fourmillement de jaquettes, un frétillement de jupes; des groupes se formaient, s'émiettaient, sans cesse reformés de nouveaux arrivants. Il fut pris de la crainte de ne pas la reconnaître au milieu de cette affluence. Au même instant, il la vit. Elle était arrêtée à la porte, regardait au dehors avant de se risquer, comme un petit oiseau. Puis, elle sortit, passa devant lui, seule. Gentiment habillée, ayant bonne tournure dans sa veste bleue bien prise à la taille, elle marchait dans la direction de la gare. Il se mit à la suivre. Plusieurs fois, à la lueur du gaz, il revit son profil, son petit nez droit, un coin de joue fraîche, un volètement de paupières sur ses yeux de porcelaine, qui semblaient dans la nuit de clairs insectes posés sur une fleur. Et il ne songeait pas à l'aborder, il s'amusait à la voir trottiner devant lui, ne désirant que la suivre longtemps ainsi, ayant trouvé en elle la figure de son tableau, une frimousse de Parisienne jolie, une grâce de petite femme déjà faite, un charme de simplicité et le sourire de Jeanne...

Mais voilà que, devant la gare, il la vit s'approcher d'un jeune homme qui stationnait, et le jeune homme lui dit :

— Bonsoir, Annette.

Il lui prit le bras, et ils marchèrent ensemble. Alors, Clairain ressentit comme un secret dépit, comme un regret, car elle lui devenait plus étrangère à présent; pourtant, il restait sans surprise de lui découvrir un amoureux? N'était-il pas naturel que quelqu'un lui fît la cour? Elle était si jolie, cette petite! Et il continua de la suivre un peu intrigué.

(*A suivre.*) *Louis de ROBERT.*

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 35. Edition de Paris : 5 centimes. 2 SEPTEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris........ 13 fr. 50 / Départements. 15 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Étranger.
Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

L'ENFANT, par AUGUSTE GERMAIN



L'ENFANT

Le distingué Clubman sort de son cercle, décavé comme il convient. Il a tout juste en poche un louis que le valet de pied lui a prêté.

Les pneumatiques marquent onze heures. Dans la nuit triste, les globes électriques éclairent mélancoliquement le boulevard plus mélancolique encore.

Le distingué Clubman, qui a les joues très rouges, éprouve le besoin de marcher. Il rentrera à pied chez lui.

Mais voici que tout à coup, au bout d'une centaine de pas, il aperçoit, venant en sens inverse, une jeune fille de vingt ans, brune, au masque anémié, qu'éclairent deux grands yeux de flamme. Le distingué Clubman fait demi-tour et, quelques minutes après, accoste l'Enfant.

LE CLUBMAN. — Et où s'en va-t-on, toute seule, si tard?

L'Enfant dévisage le Clubman et continue son chemin sans répondre.

LE CLUBMAN. — Ai-je l'air d'un ogre?... On ne veut pas me parler?

L'ENFANT, *avec une voix faible de femme harassée.* — Je vais loin... trop loin pour vous... Vous ne pourriez pas me suivre...

LE CLUBMAN. — Où donc?

L'ENFANT. — En haut de Belleville, tout en haut.

LE CLUBMAN. — Et vous venez?

L'ENFANT. — Des Invalides.

LE CLUBMAN. — Qu'est-ce que vous étiez allée faire là-bas?

L'ENFANT, *heureuse de confier sa peine. Avec volubilité.* — Une de mes amies m'avait indiqué une maison de couture où je croyais qu'on me prendrait... Quand je suis arrivée, la place était occupée... Alors, j'ai marché, j'ai marché... J'ai dîné seulement à neuf heures... un peu de pain et de jambon... Puis, je suis allée voir une amie qui reste rue de l'Université... Elle n'était pas chez elle... J'ai encore marché... je suis bien fatiguée...

LE CLUBMAN, *qui trouve l'Enfant jolie.* — Si nous entrions dans une brasserie?... Vous vous reposeriez un peu... Et puis, votre pain et votre jambon doivent être loin... Vous mangeriez quelque chose...

L'ENFANT. — Oh! non... monsieur.

LE CLUBMAN. — Mais si... mais si... On ne vous attend pas?

L'ENFANT. — Non, j'habite seule...

Tandis que le Clubman emmène l'Enfant vers une brasserie, il songe : « Se moque-t-elle de moi?... Ou est-ce sérieux? »

A la brasserie.

LE CLUBMAN. — Qu'est-ce que vous voulez prendre? Du rosbif avec du poulet? De la choucroute?

L'ENFANT, *comme s'il s'agissait d'une friandise supérieure.* — Non... des œufs durs...

LE CLUBMAN. — Avec un peu de vin blanc? Du chablis, ça vous réveillera...

L'ENFANT. — Oh! non, le vin, c'est trop fort... Je ne peux plus en boire... Je voudrais... (*Hésitante.*) Je voudrais du lait...

LE CLUBMAN. — Vous souffrez de l'estomac?

L'ENFANT. — Voilà quinze jours que je vis avec huit francs...

LE CLUBMAN. — Huit francs!

L'ENFANT. — Qu'est-ce que vous voulez?... Je n'ai pas d'ouvrage.

LE CLUBMAN, *ahuri.* — Huit francs!

L'ENFANT. — Je mange de la salade... Ce soir le jambon, c'était un extra.

LE CLUBMAN. — Mais vous n'avez pas d'amant?

L'ENFANT, *mangeant ses œufs durs.* — J'en avais un... Nous nous étions connus, tout petits, à Poitiers... Je suis de Poitiers... Sa famille n'a pas voulu qu'il m'épouse... Alors, on est venu à Paris... Oh! on était bien heureux!... Lui, il gagnait trois cents francs par mois; moi, je travaillais et je rapportais près de vingt-cinq francs par semaine... Tous les samedis, on dînait au restaurant et on allait ensuite au théâtre.

LE CLUBMAN. — Et qu'est-il devenu?... Il vous a quittée?...

L'ENFANT. — Non, monsieur... Il est mort... Alors, vous comprenez, après ça, comme il avait été malade longtemps, il n'y avait plus d'argent à la maison... J'ai été obligée de vendre mon mobilier... Je suis en hôtel maintenant... Et si vous saviez quel hôtel!... Quand il pleut, j'ai de l'eau plein ma chambre... Et puis, quand je rentre, j'ai toujours peur... Tout le monde se bat là-dedans...

LE CLUBMAN. — Pauvre gosse!

L'ENFANT. — Et je suis mal habillée, n'est-ce pas?

LE CLUBMAN. — Mais non, mais non...

L'ENFANT. — Si... Vous ne voulez pas le dire... Mais ce manteau-là, il y a deux hivers que je le porte... Je l'ai *rarrangé* la semaine dernière... Ça ne fait rien... il est rudement fatigué... Croiriez-vous que mes bas?... Eh bien! ce sont ceux que j'avais quand j'étais avec mon amant, il y a trois ans de cela... C'est vous dire, hein?... que j'étais bien montée.

LE CLUBMAN. — Mais comment se fait-il que depuis...

L'ENFANT. — Quoi?

LE CLUBMAN. — Vous n'ayez pas retrouvé un autre ami?...

L'ENFANT. — Oh! pendant longtemps, je n'en ai pas voulu... J'avais trop de chagrin...

LE CLUBMAN. — Oui, mais...

L'ENFANT. — Eh bien, une fois, je me suis laissée aller... Il y a six mois, j'ai fait la connaissance d'un Monsieur... Oh! il n'était pas si bien habillé que vous, mais il paraissait tout de même convenable...

LE CLUBMAN. — Et?

L'ENFANT. — Je lui ai cédé, un soir... Le lendemain matin, il m'a dit qu'il était obligé de faire une course... Il m'a donné rendez-vous dans un café... Il devait me reprendre pour déjeuner... Je suis encore à le voir revenir...

LE CLUBMAN. — Charmant!

L'ENFANT. — Et le plus fort, c'est que je n'avais pas de quoi payer ma consommation... Il a fallu que je laisse en gage une petite chaîne en or... Je suis revenue le soir même la chercher... Sans ma chaîne, on me conduisait au poste. Le garçon, le patron avaient l'air de me prendre pour une voleuse.

LE CLUBMAN. — Et le monsieur, vous ne l'avez jamais revu?

L'ENFANT. — Je suis allée à son hôtel; on m'a dit qu'il habitait la province et qu'il était parti le matin même du jour où il m'avait invitée à déjeuner.

LE CLUBMAN, *attendri et pas convaincu de la drôlerie de son mot.* — Le lapin provincial... Le plus cruel de tous!

Il regarde un instant l'Enfant, dont le visage n'exprime pas de colère. C'est la Résignation qui essaie de sourire et qui accepte les plus terribles événements, sans résistance, persuadée que, quoi qu'elle fasse, la Vie, maintenant, sera toujours implacable.

LE CLUBMAN. — Allons! pour chasser vos idées noires, voulez-vous prendre un verre de chartreuse ou un peu de sherry-brandy?

L'ENFANT. — Oh! non, merci, monsieur.

LE CLUBMAN. — Pourquoi?

L'ENFANT. — J'ai l'habitude de ne boire que de l'eau... Les liqueurs, ça me ferait mal à l'estomac... (*Avec le bon regard d'un chien couchant.*) Vous ne m'en voulez pas?

LE CLUBMAN. — Mais non, mon enfant. Voulez-vous que je vous mette chez vous?

L'ENFANT. — C'est si loin!

LE CLUBMAN. — Ça ne fait rien... Nous trouverons toujours un cocher qui nous conduira.

Ils sortent de la brasserie et montent dans un fiacre. Le Clubman n'a plus sa blague et son scepticisme de boulevardier. Tant de détresse, tant de misère l'ont l'ému. Oh! Paris, mangeur d'hommes, dévorateur de femmes! Il embrasse, d'un baiser paternel, d'un baiser consolateur, cette Enfant si doucement triste, si résignée; et elle, l'Enfant, elle sent que ce baiser n'a rien de violent, que ce n'est pas un désir qui s'éveille; et alors, dans un moment où le fiacre passe devant un bec de gaz, il la voit confiante, ses beaux yeux épanouis du si mince plaisir qu'il vient de lui donner. Et il sourit pour ne pas laisser voir les prunelles humides.

L'ENFANT. — Vous n'êtes pas dans le commerce, n'est-ce pas?

LE CLUBMAN, *hochant la tête.* — Non.

L'ENFANT. — C'est dommage... parce que vous auriez peut-être pu me faire entrer quelque part... Dans ce moment-ci, je travaille un peu... De petits ouvrages qu'on me confie. Mais j'arrive à gagner à peine trois francs tous les cinq jours... Pas? je suis si souvent souffrante!... Et avec trois francs tous les cinq jours, comment voulez-vous que j'y arrive?... Ce soir je n'ai plus un sou dans ma poche.

LE CLUBMAN, *au dernier degré de l'abrutissement.* — Non?

L'ENFANT. — Si.

LE CLUBMAN. — Mais comment mangerez-vous demain?

L'ENFANT. — J'ai gardé de la salade et du pain de ce matin!

LE CLUBMAN. — Pauvre gosse! pauvre gosse!

Et le fiacre va. Il roule par des rues, des avenues et encore par des avenues et des rues... Il s'arrête enfin devant un hôtel, horrible avec sa devanture peinte en rouge, et l'allée longue, humide, toute noire, que ferme une petite porte à claire-voie.

L'ENFANT. — Je suis arrivée, monsieur. Ah! merci d'avoir bien voulu m'accompagner!

LE CLUBMAN. — J'ai des amis qui ont des connaissances dans le commerce... Si je peux, je vous ferai entrer dans une maison de couture.

L'ENFANT, *radieuse.* — Vrai?

LE CLUBMAN. — Oui... (*Il fouille dans sa poche, en retire toute la monnaie qui lui reste sur le louis emprunté au valet de pied. Embrassant l'Enfant et un peu gêné.*) — Tiens, prends!

L'ENFANT. — Oh!...

LE CLUBMAN. — Si, si...

L'ENFANT. — Mais... vous me donnez ça... Ça ne vous gêne pas?

LE CLUBMAN, *avec un sourire.* — Non, non... prends!

L'ENFANT, *au comble de la joie.* — Oh! que vous êtes gentil!

LE CLUBMAN. — Et je vous écrirai pour vous dire si je vous ai trouvé une place... Je signerai Frédéric... Vous vous rappellerez?

L'ENFANT, *avec une explosion de tendresse.* — Me demander si je me rappellerai!

Elle embrasse le Clubman d'un long baiser reconnaissant. Puis elle rentre dans l'hôtel sinistre.

LE CLUBMAN, *au cocher.* — Allez! 22, rue de la Boëtie... (*Se blottissant dans un coin du fiacre et songeant.*) Ce qu'il y a d'embêtant maintenant, c'est que je vais être obligé de réveiller mon valet de chambre pour qu'il paye la voiture!

Auguste GERMAIN.

L'ANNEAU

Tu m'as souhaité ce matin ma soixante-dixième année, mon chéri, et moi, maladroit vieillard, je t'ai arraché une plainte en t'étreignant dans mes bras : « Tu me fais mal, père! » Mon Paul, tu n'as pas compris — comment pourrais-tu comprendre, à dix ans! — que dans cette étreinte qui te meurtrissait, je cherchais à épouser quelques années de plus.

J'étais encore vert il y a peu; mais, pour l'avoir trop longtemps attendue, la vieillesse se montre plus cruelle envers ma sénile guenille; il n'est plus de lunettes qui suppléent à la débilité de ma vue, et hier, pour la première fois, le scalpel a tremblé dans ma main. Voici sur ma table trois lettres par lesquelles je résigne les fonctions qui m'étaient confiées; le vieil ornithologiste n'est plus rien que membre de l'Institut et correspondant — désormais sans correspondance — de quelques sociétés savantes. Toi seul lui restes, mon chérubin, il ne te « fera pas de mal » longtemps.

Fillet, ne crois pas que j'aie peur de la mort prochaine. Un vieux savant, qui a passé ses longs jours à observer, à codifier en quelque sorte les lois naturelles, n'a pas peur de la mort, le spectacle universel l'a soumis. Si j'étais un père dont tu n'eusses à retenir que l'exemple et l'amour, si je n'avais pas de graves confidences à te faire, je m'acheminerai sans anxiété vers la tombe avec ta petite main sur mon cœur, et je sourirais de joie à sentir mes forces quitter cette vilaine carcasse pour s'épanouir en toi. Mon enfant, mon doux mignon, tu connaîtras sans doute un jour le bonheur de la paternité, mais tu n'aimeras jamais ton fils comme je t'aime : ce n'est rien d'être père, moi j'ai été père à soixante-quatre ans. « Mon enfant! » Ah! la musique de ces deux mots!

Quel seras-tu quand tu liras ceci? Depuis longtemps je t'aurai quitté. Qu'aura-t-on fait de toi? Si tu es tel que je te rêve, tu comprendras pourquoi j'aurais tant désiré vivre une dizaine d'années encore. Mon enfant, je t'aurais préparé à la confidence que tu vas entendre, je t'aurais parlé de ta mère, je te l'aurais fait connaître, je te l'aurais fait aimer. Te la rappelleras-tu seulement, dis, dix ans? Tu étais si jeune quand elle est morte! Te souviendras-tu des blondes tresses dont elle chatouillait en riant ton petit corps, de ses yeux de tendresse qui te berçaient mieux que sa voix, de son attitude de bonté recueillie? Pour moi, mon Paul, oublie-moi si le sou-

venir de ma fin doit te faire souffrir ; il convient que les enfants oublient leurs parents, la douleur n'est pas pour eux, si l'œuvre humaine veut l'oubli des morts. Peut-être si notre nom te vaut quelque avantage, évoqueras-tu parfois avec reconnaissance l'image de celui qui le porta avant toi et le fit honoré ; sinon, oublie-moi... Quand le vieux savant aura disparu par l'enfouissement commun, on ne parlera plus de lui et guère de ses travaux... Mais... mère... Mon fils, le monde est si avide de scandale! Lorsque tu paraîtras dans un salon, mon cher aimé, il y aura des clins d'œil, des chuchotements si tu t'étonnes, si tu t'informes, les meilleurs se tairont; des autres, tu apprendras un jour — pardonne à ma brutalité, mon Paul, il faut que je te dise... et quand tu sauras tout, tu comprendras que je sois sans colère et sans honte! — tu apprendras que ta mère me trompa avec son cousin Jules Mérel, sous mon toit ; qu'on la trouva, une nuit, empoisonnée, et que le mari, sans tirer vengeance de l'affront, souffrit l'amant auprès du cadavre de sa femme.

Les autres auront raison, Paul. Tout cela est vrai.

Alors, mon enfant, ne t'efforce pas à l'oubli de la chère morte, ne rejette pas sa mémoire. Recueille-toi, souviens-toi. Cherche dans la vie de ton père, ou dans son œuvre, une pensée, une aspiration, une seule! qui ne se réclame de la dignité humaine, et tranche s'il fut un homme d'honneur! Et puis tourne ta pensée vers celle au côté de qui je veux dormir bientôt; pèse la responsabilité de l'être, reconnais ce qui est à lui et ce qui vient de la force mystérieuse et inéluctable des choses.

Mon enfant, je n'ai pas eu besoin de pardonner à ta mère, car je ne l'ai jamais accusée. Elle était aussi bonne, aussi sainte que belle! Son erreur ne fut pas sienne, mais celle de la destinée dont Mérel fut l'instrument, — et sa mort, telle que tu la sauras, fut la preuve la plus éclatante de l'honnêteté de son cœur. Voilà, moi, ce que je dis. Écoute :

J'étais bien près du soixante-troisième hiver quand ma nièce est venue poser sa blonde tête sur mon épaule. Je n'étais ni jeune ni beau. Ma gloire? Si spéciale, la gloire des académies savantes! Elle ne valait pas un rayon de ses yeux. Pourquoi mit-elle ses doigts effilés aux ongles nacrés, aux jeunes fossettes, dans mes mains striées et ridées? Pourquoi, au lit d'un vieil homme, apporta-t-elle le festin splendide de son corps? Pourquoi me choisit-elle, elle vivante apothéose de la femme, moi pauvre savant bientôt chair à cercueil, pour la féconder? A cette heure encore, mon fils, je ne saurais répondre. Mais jamais nulle considération d'intérêt ne guida cette âme supérieure. Hélas! tu l'as si peu connue qu'il faut que je le dise : elle était riche.

Elle m'aima. Ce qu'elle aima en moi, je ne sais pas. Les quatre années qu'elle fut mienne m'apparaissent et m'apparaîtront toujours comme un délicieux mystère. Si je pouvais un seul instant croire en Dieu, je serais sûr qu'elle fut l'instrument de la bonté céleste. Quand elle était là, Paul, toute cette vieille poussière que je suis baignait dans du soleil!

Tu n'es pas sorti d'une étreinte veule, mon fils! Nous n'avions pas besoin du lien de la chair pour nous unir. Nous t'avons désiré, nous t'avons fait. Tu fus conçu la nuit de nos noces, et cette nuit-là fut ma plus belle, plus belle que toutes celles que j'avais passées à fouiller les archives de la science, plus belle que celle où, de ce cerveau, jaillit la découverte qui me fit célèbre, car je connus, dans cette nuit, la grandeur de l'œuvre créatrice, car j'aimai toute l'humanité en te créant. Et ta mère t'appelait avec moi.

Ta naissance, mon fils, fut une joie, une joie recueillie comme toute notre vie commune. A part quelques parents de province qui venaient deux fois l'an, personne ne nous visitait en notre isolement et nous n'éprouvions nul désir de voir personne : quand Blanchette mourut, — cette vieille jument sur laquelle je t'ai assis si souvent, — nous n'en voulûmes pas d'autres. Ta mère et toi m'étiez tout, et je suffisais à ta mère. Elle répandait autour d'elle comme une chaleur attendrie; au foyer de ses yeux brûlait le pieux encens de la bonté infinie. Jamais, mon Paul, je n'ai vu chez une autre femme ce regard de sérénité.

Une seule fois en nos quatre années de ménage, — quelques jours avant sa mort, — il se ternit. Claire avait perdu son alliance. Elle ne se plaignit point; mais son visage abattu trahissait une si profonde émotion que je fus effrayé ; je me souviens que je pensai intérieurement : « Si elle souffre ainsi pour avoir perdu son alliance, comment supportera-t-elle notre séparation? » J'allais avoir soixante-sept ans, et je croyais pouvoir espérer que ses douces mains fermeraient mes yeux.

J'essayai, en moi-même, de m'expliquer l'intensité de son émotion. J'y parvins seul. Ta mère, mon Paul, était éloignée de toute superstition. J'imaginai pourtant, en cette âme haute et simple, le respect des rites, la croyance religieuse aux symboles que l'histoire nous montre communs aux peuples primitifs. Me trompai-je? Aujourd'hui je crois fermement que la perte de son anneau l'épouvanta comme le mystérieux avertissement d'une destinée implacable ; que, dès lors, elle se sentit marquée au front du sceau de la Fatalité.

J'essayai vainement de la consoler. Notre vie reprit son cours ordinaire. Pour quiconque l'eût mal connue, elle était telle qu'elle avait toujours été. Moi, je ne m'y trompai pas ; je la compris atteinte, profondément, d'un mal mystérieux. Une craintive inquiétude troublait la tendresse confiante et chaude de son regard; son visage se contractait dans des efforts inexpliqués; son silence glissa au mutisme.

Les soirées se passaient en commun ; elle avait élu un coin dans mon cabinet. Sa table à ouvrage était là, et une bergère. Elle y occupait ses mains à la confection de ces mille riens charmants, où les femmes sont si habiles, tandis que le vieux professeur préparait son cours du lendemain ou ajoutait un chapitre à son œuvre. Du jour où elle eut perdu son alliance, elle cessa de travailler. Elle venait s'asseoir à la place accoutumée, les mains vides, comme si elle eût attendu quelque chose. Lorque je lui parlais, elle se troublait. La veille de sa mort, je crus voir trembler des larmes dans ses yeux. Je la suppliai : « Claire, as-tu mal? » Elle inclina la tête sur ma poitrine, et je la berçai longtemps contre moi, ainsi qu'une enfant. Elle m'aimait, Paul! Quand je la couchai, elle prit ma main et la baisa.

Le lendemain, son visage était rasséréné. J'espérai un retour de bonheur. Avant de partir pour Paris où un cours réclamait ma présence, je la contemplai endormie, longuement. Elle était calme. Un souffle régulier soulevait les beaux seins qui t'avaient nourri. Je traversai la chambre en feutrant mes pas.

Quand je rentrai, — assez tard dans la nuit, — j'étais très joyeux. Je venais de découvrir, dans une poche de mon habit, l'alliance, l'alliance tant cherchée et regrettée, qu'une étonnante distraction m'y avait fait placer sans doute le jour de notre dernière réception (je me rappelai, en effet, que sa perte datait à peu près de ma dernière mise d'habit), et j'escomptai le bonheur de Claire.

Le domestique qui m'attendait à la gare m'apprit que mon cousin Jules Mérel était arrivé pendant mon absence. Il y avait deux ans que je ne l'avais vu : je fus très heureux de sa venue ; parmi tous nos parents, il m'était le moins antipathique. Son esprit, tout en pointes et en facettes, me séduisait par le contraste qu'il formait avec le mien. « L'alliance retrouvée, quelques lazzis de Jules... voilà la guérison de ma Claire assurée, » pensai-je.

Il fallait compter au moins deux heures de chemin ; j'ordonnai au voiturier de presser le pas du cheval.

Mais, quand nous arrivâmes devant la maison, je vis un cabriolet arrêté à la porte. Comme tu le sais, mon enfant, les cabriolets, en ce pays, ne sont guère usités que par les médecins. Tout de suite j'eus peur, car, tout de suite, je pensai à Claire. Pourquoi, mon enfant? Pourquoi n'eus-je pas, un seul instant, l'idée que le médecin pouvait avoir été appelé pour toi ou pour les gens de service? Je ne croyais pas ta mère atteinte dans sa santé...

Je poussai la porte précipitamment, je gravis l'escalier en courant... J'ai l'impression, quand je cherche à me souvenir, que des hommes, portant des flambeaux, se rangèrent sur mon passage. J'entrai enfin dans la chambre. Elle était illuminée et pleine de monde; on s'écarta devant moi. Et, tout de suite, mon Paul, je vis ta pauvre mère, ma chère femme, sur son lit... morte! Hélas! mon ami, je n'eus pas un instant de doute. La science se venge un jour de ses amants trop fervents. La certitude s'imposa immédiate, d'autant cruelle, et le spectacle de la mort, loin d'anesthésier ma puissance de sentir, fit mon esprit lucide, ma compréhension nette.

Des gens partaient. Je les arrêtai : « Pourquoi partez-vous? Restez. Comment est-elle morte? De quoi? Je vous en prie, cessez vos pleurs! parlez! » Le médecin s'avançait. Alors Jules Mérel que je n'avais pas vu, — je ne sais comment je ne l'avais pas vu, comment je l'avais oublié! La vigueur de mon esprit, toutes les forces de mon être étaient centuplées! — Jules Mérel, qui pleurait à genoux, se leva, me montra du doigt un papier sur la console, derrière moi. « Donnez! » lui criai-je. Il ne bougea pas, sanglota : « Je n'ai pas le droit, je ne peux pas! »

Et je pris le papier. Je lus : « Mon mari, je me suis rendue indigne de toi, et pourtant je t'aimais! Je me fais justice. Adieu. »

Je levai les yeux. Mon regard rencontra les pleurs de Jules. Il me dit : « Je suis le coupable, ma vie vous appartient. » Je haussai les épaules.

Mon fils, si une fois en mes longs jours je jugeai juste, ce fut à cet instant. J'ai conscience qu'à cet instant je dépassai les bornes de mon être; je fus un homme sans les préventions, sans les préjugés, sans les haines, sans les faiblesses, sans les misères de l'homme, un homme! ce que d'autres appelleraient un dieu!

Je haussai les épaules et je répondis : « Que ferais-je de votre vie? » Je ne ressentais contre Jules aucune indignation, aucune colère. J'acceptais mon sort terminé, mon bonheur détruit. J'avais connu quatre années de joie sereine : c'était la revanche du malheur. Est-ce qu'on frappe la peste ou la foudre ? Et je n'avais nulle honte, car je comprends que Claire, que ta mère, mon pauvre enfant, avait été emportée dans une tourmente contre laquelle rien ne vaut.

Je ne renvoyai personne, mon Paul; ma douleur, n'étant point faite de haine contre les hommes ni contre la mort, n'exigeait pas la solitude. La mort est un fait naturel, absolu et brutal, dont les circonstances indiffèrent. Je ne pensai ni à toi, ni à moi, ni à ceux qui se pressaient dans la chambre. Je pensai à elle et je contemplai ce qui restait de son être heureux, saint et confiant.

Le médecin s'approcha de moi et murmura tout bas. Je lui demandai : « Pourquoi parlez-vous si bas? » Il me dit qu'on était venu le chercher trop tard, s'excusa de n'avoir pu croiser la main gauche avec la droite : « Il eût fallu la briser. La main encore chaude refusait de plier. » Mon regard tomba sur cette pauvre main, et alors, mon fils, alors je compris pourquoi le médecin n'avait pu la plier. A l'heure même où Claire se déclarait indigne de notre union, à l'heure même où elle se châtiait par la mort de son infidélité, toutes les forces, toutes les énergies secrètes de son être protestaient et, jusqu'à la mort, jusqu'après la mort, sa main, sa pauvre main tordue et convulsée réclamait l'anneau, symbole de l'union qu'elle avait cru rompue, de la foi qu'elle croyait n'avoir pas gardée! Je pris l'anneau et, au doigt que ma chère aimée me tendait, devant Mérel, devant tous, je le glissai.

Mon enfant, comprends-tu maintenant pourquoi la mort de ta mère fut la preuve la plus éclatante de la sainteté de son cœur, la démonstration la plus admirable de son amour pour ton père; pourquoi j'ai le droit de dire qu'elle fut une honnête femme; pourquoi tu n'as pas à rougir d'elle?

Voilà, mon fils, ce que je voulais que tu saches, pour ton repos et pour la Justice.

Jacques CREPET

VICTIME

I

La baronne de Linège entra comme un coup de vent dans le boudoir de son amie Thérèse! un coup de vent de dentelle et de soie ; et, du claquement de la porte refermée, la peluche des tentures se rebroussa et les figurines de Saxe frémirent sur l'étagère. Vraiment, à la voir si rose, la gorge battante sous la faille de son corsage, personne n'eût manqué de deviner qu'il venait d'arriver à la baronne quelque chose de tout à fait terrible.

— Eh! mon Dieu! dit la comtesse Thérèse, quel air vous avez, ma chérie! Je ne vous vis jamais troublée à ce point. Votre voiture a-t-elle versé? les cochers sont si maladroits. Le store de votre coupé, — on n'y est pas toujours seule, dans son coupé, — s'est-il relevé tout à coup, à la minute même où votre mari traversait la chaussée? Car vous n'êtes pas de celles qui s'émeuvent d'une vétille, et pour vous mettre en l'état où vous voilà, il n'a pas fallu moins d'un véritable désastre.

Mme de Linège ne parla point tout de suite, tant elle était essoufflée, mais elle poussait de profonds soupirs comme quelqu'un qui a un très grand chagrin ou un très gros remords.

— Hélas! dit-elle enfin, ce qui m'arrive est si extraordinaire, si abominable, que je n'aurais pas seulement pu en concevoir la pensée.

— Un accident?

— Le plus grave de tous!

— Vous n'avez rien de cassé, au moins?

— De cassé? Non, je ne crois pas.

— Alors, il s'agit d'une mésaventure... morale?

— Ah! bien loin de là.

AU MOULIN



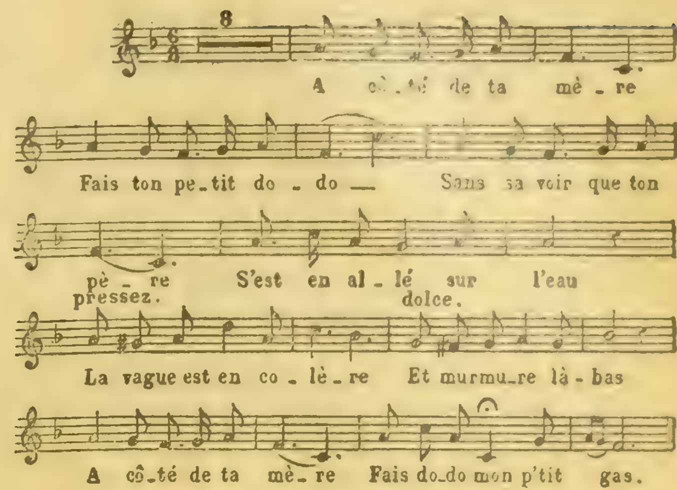
— Songez-y bien ! c'est la femme qui a perdu l'homme, mais c'est aussi ce qui la perdra.

— Dis donc, mon gros père, est-ce que par hasard tu n aurais jamais rien perdu ?

Dessin de A. FALCO.

Dors, mon p'tit gâs !...

Chanson de Théodore BOTREL



II

Pour te bercer je chante,
Fais bien vite dodo,
Car dans ma voix tremblante
J'étouffe un long sanglot.
Quand la mer est méchante
Mon cœur sonne le glas...
Mais il faut que je chante :
Fais dodo, mon p'tit gâs !

III

Si la douleur m'agite
Lorsque tu fais dodo,
C'est qu'un jour on se quitte :
Tu seras matelot.
Sur la vague maudite
Bien loin tu partiras...
Ne grandis pas trop vite :
Fais dodo, mon p'tit gâs !

— Vous m'épouvantez !

— Vous serez plus effrayée quand vous saurez l'horrible vérité. Est-ce que vous connaissez des peintres ?

Oui, je crois, quelques-uns.

— Brouillez-vous avec eux ! Faites-leur fermer votre porte ! Ne les recevez jamais ! car les peintres sont, je vous jure, les hommes les plus impertinents qui soient sur la terre ; désormais, pour ce qui est de moi, plutôt que de m'attarder, ne fût-ce qu'un instant, dans un atelier de l'avenue de Villiers ou du boulevard Malesherbes, je consentirais à me baigner toute nue, dans une source des bois, au milieu de vingt faunes allumés par le printemps !

II

Elle continua, à peine remise :

— Vous n'ignorez pas que je suis artiste dans l'âme. Les promenades au Bois, les visites chez le couturier, les dîners, les bals, c'est amusant, je ne dis pas non ; mais quel vide laissent après eux ces vains plaisirs ! Comme cela ennuie, à la longue, de se trop divertir ! Au contraire, la contemplation des belles œuvres occupe délicieusement l'esprit ; on en garde, pour les soirs de solitude, des souvenirs qui élèvent et charment les rêveries. Enfin, je raffolais — je n'en raffole plus ! c'est fini, maintenant ! — des ateliers et des musées ; et, croyez-le bien, ce n'était pas dans le but frivole de montrer ma première toilette de printemps que j'allais au Salon, les jours de vernissage, dès neuf heures du matin. Naturellement, je me faisais présenter par mon mari tous les peintres célèbres. Rien ne m'était plus agréable que de me mêler à leurs causeries : je n'y étais pas déplacée le moins du monde ; je parlais de la ligne, de la couleur, de la lumière, du plein air, avec une compétence absolument remarquable. Mais, parmi tant de peintres, aucun ne me plaisait autant que M. Sylvère Bertin.

— Un fort joli homme, si j'ai bonne mémoire.

— Je ne voyais pas son visage. Il me charmait par la noblesse de ses théories, par son enthousiasme, par sa fougue inspirée. Ah ! ma chère, ce n'était pas un de ces habiles ouvriers de qui l'art ne se hausse que jusqu'à la représentation parfaite des choses matérielles. Vous connaissez ses tableaux où vivent toutes les sublimités du rêve et de la forme idéale ? Eh bien, ses tableaux, avant de les peindre, il les parlait, et je l'écoutais avec ravissement. Quand le baron me conduisit en Italie, je priai M. Sylvère Bertin d'être du voyage. Ce furent d'inoubliables semaines. Ce qu'il disait devant les chefs-d'œuvre que nous regardions ensemble, éblouis, c'était précisément ce que j'en aurais voulu dire, et j'entendais ma pensée dans sa voix.

— Oh ! oh ! mignonne, il y avait quelque danger dans cette intime communauté d'admirations.

— Il n'y en avait aucun ! Je n'étais pas coquette avec lui.

— Pas du tout ?

— Pas du tout. Vous ne savez pas combien on est éloignée des vaines flirtations mondaines lorsqu'on a l'âme absorbée par le culte de l'art !

— Et il ne vous faisait pas la cour ?

— Il ne s'occupait que des Jocondes et des Fornarines.

— Allons, soit, mettons que je n'ai rien dit.

— Quand nous revînmes en France, mon intelligence était à jamais la sœur de la sienne, et il ne m'avait pas baisé l'ongle du petit doigt. De sorte que j'avais en lui la plus entière confiance. Je n'éprouvai pas autre chose qu'un peu d'étonnement, lorsqu'il m'adressa, il y a huit jours, une demande qui, à toute autre femme, eût paru sans doute assez inquiétante.

— Eh ! que demandait-il ?

— J'offre, paraît-il, quelque ressemblance avec la Vénus Victrix du Louvre... Moi, je ne trouve pas ; elle est si belle !

— Pensez-vous être laide ?

— Enfin, il croyait à cette ressemblance, et, comme il avait formé le projet de reproduire sur la toile la statue de Cléomène...

— Il vous demandait de poser ?...

— Oui.

— Dans le costume de la Vénus de Milo ?

— Oui !

— Miséricorde ! je pense bien que vous lui avez fait sentir, de la belle manière, toute l'inconvenance d'une position semblable ?

— Pourquoi aurais-je agi de la sorte ? Pourquoi aurais-je refusé ? S'il était vrai que ma beauté, trop indulgemment appréciée par un artiste enthousiaste, pût être l'occasion d'une admirable peinture, de quel droit aurais-je empêché, par un vain scrupule, l'éclosion d'un chef-d'œuvre ?

— Mais, ma chérie, la tunique de la Déesse glisse jusqu'à la hanche !

— La pudeur devait céder à l'amour de l'art.

— Elle céda jusqu'à la ?...

— Elle eût cédé jusqu'au talon si Sylvère Bertin avait voulu peindre la Vénus de Médicis !

III

La baronne reprit, après un silence :

— Ce qu'il voulait, je promis de le faire, je le promis avec un grand serment ; et, ce matin, je suis entrée, seule, sans trouble, sachant que j'accomplissais un devoir ! dans le vaste atelier où étincelle l'or tramé des étoffes, où flamboient doucement des divans orientaux

— Aïe ! des divans !

Quelques minutes après, sur la table à modèle, j'étais la Vénus elle-même ; pour ressembler aussi parfaitement que possible à la divine mutilée, je tenais mes bras en arrière, croisés derrière le dos, de façon à ne montrer que le haut des épaules.

— Mais vous laissiez voir tant d'autres choses !

— Qu'importe ! je me sentais de marbre.

— Et lui, vraiment, il fut de marbre aussi ?

— Ah ! le traître ! le monstre ! s'écria la baronne toute rouge jusqu'aux frisons des tempes, il m'avait trompée ! Oui, depuis six mois, il me trompait ! Ses enthousiasmes artistiques n'étaient que l'hypocrisie de sa convoitise. Cet artiste était un homme pareil aux autres hommes ! Au moment où je pensais qu'il allait s'asseoir devant le chevalet, il s'élança vers moi, tomba à genoux, et me confessa, avec les plus furieuses paroles, son détestable amour !

— Détestable ?

— Exécrable ! Et il ne se borna pas à exprimer son désir par des mots ; il osa, — ce renégat des pures émotions intellectuelles que nous avions éprouvées ensemble, — il osa, tendant des mains sacrilèges...

— N'achevez pas, ma chère ! Je vois parfaitement le reste de la scène. Glacée d'épouvante, folle d'horreur, l'accablant d'un regard de mépris, vous vous êtes dressée, et vous l'avez repoussé, superbement !

— Repoussé ? murmura la baronne.

— Sans doute !

— Hélas ! non, je ne l'ai pas repoussé.

— Comment ? vous !...

— Oh ! ce n'était pas, comme vous pensez bien, l'envie qui m'en manquait ! Mais, comprenez, je me devais à moi-même de rester fidèle à mon rôle, quoiqu'il abjurât le sien, et..

— Et ?...

— Et, dame... la Vénus de Milo... Je n'avais pas de bras ! dit-elle.

Catulle MENDÈS.

LE LAPIN CONJUGAL

L'un s'appelait Alfred Bienvenu et l'autre Samuel Itach. Pourquoi ? Sans doute à cause de la vieille coutume qui sévit encore de nos jours parmi les familles de désigner leurs membres par des noms.

D'où venaient-ils ? D'ici ou de là-bas. Sait-on jamais les véritables origines vous apparentant ? Tel se croit d'Asnières qui a peut-être du sang de Peau-Rouge dans les veines.

Et puis rien n'est plus commode pour un auteur que de se débarrasser, aux premières lignes, des antécédents et tares ataviques de ses héros. Outre que ce procédé lui évite plusieurs mensonges, il en pénètre davantage dans l'estime de ses lecteurs, lesquels le remercient du fond du cœur de leur avoir épargné le chapitre d'exposition — Voyez la vente !

Ce dont on peut être certain dans ce récit c'est que Samuel et Alfred étaient deux camarades, deux Siamois de l'amitié. Voyageant, ils prenaient le même omnibus ; assoiffés, ils se désaltéraient au même café. Sans traité, ils avaient réalisé la parfaite union avant Félix Faure et Nicolas II.

Encore jeunes, ils n'en étaient pas moins riches, jeunes et riches, ils n'en étaient pas moins amoureux.

Comme ils s'asseyaient sur les banquettes du commun omnibus, comme ils dégustaient la commune bière, ils avaient pris pour unique objet de leur flamme une jeune veuve au corsage capitonné et au geste prometteur.

Geste prometteur, avons-nous dit ? Il l'était pour Alfred mais il tenait pour Samuel. La jeune veuve n'avait pas à entrer dans les considérations de communauté qui unissaient les deux amis ; elle préférait les mensonges de Samuel aux véritables serments d'Alfred et elle lui en tenait compte selon les lois qui régissent « l'éternel féminin ». Ce n'était peut-être pas bien loyal de la part de M. Itach de se laisser aimer pour lui-même à l'insu de son intime ami, mais l'amour fait excuser bien des actes honteux.

Quoi qu'il en soit, la jeune veuve commençait à se fatiguer de tenir la comptabilité de son cœur en partie double. Profitant du restant de bonne éducation qu'elle avait en réserve, elle décida de régler la situation par une union légitime avec l'un des deux soupirants, tout en se jurant qu'elle ferait son possible pour demeurer fidèle à son époux.

A cet effet, elle convoqua les inséparables et leur tint à peu près ce langage.

— Mes amis, mes chers amis, la constance de votre affection me touche ; j'en suis aussi émue qu'honorée... mais vous comprendrez qu'une femme dans ma position ne peut, aux yeux du monde toujours enclin à médire, éterniser son... séant entre deux selles ou pour mieux dire rester suspendue entre les hommages de deux galants hommes... Désormais je me verrai donc obligée de ne recevoir que celui de vous qui consentira à me faire une cour régulière pour le bon motif.

— Nous demandons à réfléchir, dirent ensemble comme un chœur d'Opéra-Comique, Alfred et Samuel.

— Soit. Cette objection est légitime, acquiesça la préopinante.

Le fait est que les amoureux n'avaient point encore songé à cet avatar. Ils se retirèrent dans une brasserie autant pour prendre l'apéritif que pour se consulter.

D'un commun accord ils décidèrent de s'en remettre à l'arbitrage du sort, car la conclusion matrimoniale de leur roman d'amour ne les enchantait que médiocrement. Samuel prit deux morceaux de papier d'égale dimension, écrivit quelque chose dessus, les mit au fond de son chapeau, remua et présenta à Alfred qui plongea une main tremblante au fond du couvre-chef et en retira l'un des morceaux de papier.

— C'est moi, dit-il sans enthousiasme.

— Je serai ton garçon d'honneur, répliqua Samuel en guise de consolation.

Alfred engagea donc son amour-propre dans les légales visites de fiançailles ; il se prit même à ce jeu singulier et devint de plus en plus féru de la belle veuve... De quoi il ne s'ensuit pas que Samuel renonça à ses fréquentations chez la future de son ami, car nous avons déjà vu qu'il jonglait assez facilement avec la loyauté et il nous revient que, lors de la préparation du scrutin qui devait décider de l'avenir des deux soupirants, il avait écrit deux fois le nom d'Alfred sur les bulletins, de sorte que celui-ci ne devait pas manquer d'entrer dans la « confrérie ».

Le mariage eut lieu en grande pompe dans une église aristocratique, Samuel fut la gaîté de la cérémonie et du repas qui réunit parents et invités. Alfred rayonnait de bonheur, la jeune veuve et remariée, prenant pour la seconde fois son rôle au sérieux, semblait elle-même ravie.

Les premiers jours de cette union constituèrent une lune de miel ineffable que Samuel, enfin ému, n'osa pas encore troubler. Il reprit ses fonctions de véritable ami partagea les joies et les repas conjugaux sans arrière-pensée.

D'ailleurs quand il osa faire du pied, sous la table, à Mme Alfred Bienvenu, celle-ci répondit par un regard farouche qui disait toute son indignation, et quand il lui demanda la raison de cette rigueur elle assura que son intention était de rester fidèle à son mari.

— Ça vous passera ! persifla Samuel.

Cependant l'ardeur d'Alfred se calmait peu à peu, et de fougueux amant qu'il était dans le mariage il devint insensiblement un bon bougre de mari dans l'amour. Mme Bienvenu s'en aperçut et le regretta ; non pas qu'elle tînt tant à la bagatelle, elle n'avait pas un tempérament « excessif », mais elle constata que la fréquence des cadeaux diminuait en raison directe de la passion de son époux : il y avait du tirage pour les notes de la couturière et de la modiste.

Sur ces entrefaites, Samuel la trouva seule, un jour, plongée dans de sombres réflexions. D'un coup d'œil avisé de philosophe émérite qui sait sur-le-champ se rendre compte de l'état des âmes, il vit que le moment était venu pour lui de tendre ses pièges.

— Ma chère amie, affirma-t-il brusquement, vous vous ennuyez.

— Mais non, Samuel, répondit l'interpellée, je vous assure... Où prenez-vous que je m'ennuie ?

— Je vous connais trop pour m'y tromper... Alfred vous délaisse !

— Oh! qu'allez-vous supposer là!

— Il vous laisse manquer d'amour et d'argent!

— Samuel!

— Ah! pourquoi m'avez-vous repoussé dernièrement?... Pourquoi n'avez-vous pas voulu reprendre la bonne vie d'autrefois, à laquelle le lien sacré du mariage ne saurait mettre aucun obstacle?... Vous n'auriez pas de ces ennuis ridicules... Je serais là, moi, votre ami à qui vous pourriez conter vos peines... Voyons, c'est un souci d'argent que vous avez en ce moment, n'est-ce pas? Combien vous faut-il?

— Eh! bien, oui, je suis triste parce que je n'ai plus rien à me mettre!... à peine deux robes par semaine... J'en ai commandé une de trois cents francs que je n'ose demander à Alfred!

— Trois cents francs!... Ce n'est que trois cents francs qu'il vous faut?... Quand voulez-vous que je vous les apporte?... Demain?... C'est entendu... Alfred va à la Bourse à une heure et demie, je serai là à deux heures... et nous serons heureux!

— Que dites-vous, Samuel!... Je veux lui rester fidèle malgré tout!

— Non, c'est impossible.

Le soir même, en fumant un cigare, Samuel prit d'un air mystérieux Alfred par le revers de son pardessus, et lui dit à brûle-pourpoint :

— Mon cher Alfred, j'ai absolument besoin de trois cents francs, peux-tu me les prêter immédiatement? Je te les rapporterai demain à trois heures.

— Avec plaisir, mon cher Samuel, les voilà... Où me les rapporteras-tu?... Chez moi où à la Bourse?

— Chez toi.

Le lendemain, ainsi qu'il avait été convenu, Samuel rendit visite à Mme Bienvenu, en l'absence de son mari. Il lui remit discrètement les trois cents francs dans une enveloppe parfumée et ils passèrent dans la chambre à coucher.

Satisfait de sa manœuvre qui avait réussi au delà de ses souhaits, le consolateur jugea prudent de ne pas s'attarder sur le lieu de la victoire; il prit congé de sa victime sous un fallacieux prétexte. Dans l'escalier il rencontra Alfred.

— Je sors de chez toi, lui dit-il audacieusement, pressé par une affaire urgente, je n'ai pu attendre... mais j'ai laissé les trois cents francs à ta femme.

— Bien, bien, dit Alfred, sauve-toi vite.

Quand celui-ci arriva chez lui, madame son épouse était tout à fait remise de la petite émotion qu'on lui avait procurée; elle l'accueillit avec un charmant sourire qui se changea aussitôt en un bâillement de stupéfaction quand il lui dit le plus simplement du monde :

— Samuel sort d'ici?

— Oui, répondit-elle.

— Il t'a remis trois cents francs?

Le bâillement de stupéfaction s'accentua.

— Oui.

— Où sont-ils?

— Là, dans le portefeuille... sur la table.

Et elle s'effondra en murmurant, pendant que son mari changeait les trois billets bleus de propriétaire.

— Oh! ces cochons d'hommes!

Edmond Char.

UN TENDRE

(Suite.)

Ils cheminaient d'un pas ralenti, montèrent l'escalier de la gare et prirent un billet pour Courcelles-Levallois. Il fit comme eux. Dans la salle d'attente, plusieurs fois ses yeux rencontrèrent ceux d'Annette, qui ne le reconnurent pas. Mais ce fut surtout son compagnon qu'il examina, et, malgré lui, il trouva un plaisir un peu méchant à constater qu'il était gauche, lourd, avait une figure banale et de gros vêtements. Dans le train, ils choisirent un compartiment vide, ce qui était naturel. Il monta derrière eux. Serrés dans leur coin, ils s'isolèrent alors, se parlant à voix basse. Elle gardait sa gentille physionomie sereine: lui semblait gêné par la présence de Clairain, et cela accentuait sa lourdeur. Sans doute, avec cet affinement instinctif qu'ont les femmes, elle se rendait compte de sa gaucherie, car plusieurs fois Clairain la regarda et vit dans ses yeux clairs comme un sourire à son adresse, mais un sourire sans effronterie, quelque chose qui disait : « Il faut être indulgent, il n'a pas bonne façon, mais il est bien gentil tout de même. » Et il y avait dans leurs deux regards, à ces instants, comme une entente tacite et amicale.

Vraiment, cela lui semblait très drôle et l'amusait infiniment. Puis, soudain, cette réflexion qu'il se fit lui ôta tout le charme de l'aventure: « si elle était boiteuse, si elle était infirme, je ne serais pas ici. » C'était vrai, il avait suivi cette petite parce qu'elle était jolie et désirable, et non pas parce qu'il l'associait à ses pensées de travail, et non pas parce qu'il y avait en elle la figure de son tableau.

Alors il se sentit navré comme à la perte d'une illusion. Une minute, il venait de côtoyer cette toute petite chose tendre, une intimité d'amoureux. Cela devait finir là... A Courcelles, il les laissa passer devant lui, se perdre dans la foule des voyageurs. Oh! elle était bien jolie, la petite Annette, en s'éloignant au bras de son compagnon.

IV

Par la baie vitrée de l'atelier, Clairain regardait la rue. Depuis le matin, c'était un défilé d'arbres, venus du Bois, que des chariots portaient à Saint-Ouen où ils allaient tracer une allée de promenade. Ils s'avançaient, tout ligottés de cordages, suivis d'une meute de gamins bruyants et joyeux. Aux fenêtres des maisons, des gens se penchaient, tendaient vers leur feuillage une main qui ne l'atteignait pas. Un fiacre passa dont le cocher, d'un coup de fouet, décima quelques feuilles et fit pleuvoir des brindilles.

Elle était majestueuse et mélancolique, cette promenade d'arbres déportés. Cahotés sur le pavé inégal, ils tremblaient, gênés captifs, et semblaient transis de froid dans l'air vif de ces premières journées d'automne. Clairain demeura songeur. Peut-être les avait-il vus au printemps dans une allée souriante du Bois; peut-être Jeanne et lui étaient-ils venus sous leur ombrage babiller en amoureux? Ils étaient comme de vieux amis, des amis oubliés qui, en passant, le saluaient tristement de leurs cimes branlantes. Pauvres grands arbres! hier, emplis de soleil et d'oiseaux; aujourd'hui déchus, allant à l'inconnu, loin de l'herbe fraîche et des fleurs odorantes, déjà tiquetés de jaune par le temps et salis par la poussière des rues!...

Mais voici qu'à ce moment un orgue de Barbarie égrena les premières notes d'une scie populaire, et il le chercha des yeux à travers la vitre froide. Que de fois, à écouter ainsi des orgues plaintifs, il s'était senti délicieusement ému! C'était sous le porche d'une maison, en face de lui, un vieillard cassé qui tournait sa manivelle d'un geste mécanique; et lente, sa musique se déroulait, semée de trous, de vides, d'arrêts, comme épuisée, à court de souffle. Pourquoi la pensée de Jeanne lui revint-elle nette et précise, et l'attendrit-elle au point qu'il en faillit, cette fois, pleurer? Quel lien obscur reliait cet air péniblement déroulé à cette figure soudain surgie? Lentement un décor s'évoqua, un décor de fête, un milieu de lumières et de bruit; il revit la salle du Moulin-Rouge avec son tumulte de couleurs vives, et il se rappela que c'était là que pour la première fois cet air avait frappé son oreille, exécuté par l'orchestre à grands fracas de cuivre, tandis que Jeanne et lui se dépêchaient vers la sortie, laissant Rosel danser, perdu parmi les couples.

Alors il cessa de regarder la rue, se promena dans la pièce, finit par s'asseoir devant l'œuvre en train. Il ne se sentait pas apte à travailler, et il laissa couler les heures ainsi, en fumant des cigarettes.

Le soir, après dîner, il se rendit au Moulin-Rouge, avec l'idée de s'y distraire. Le bal n'était pas commencé quand il y entra, et dans la salle presque vide, quelques danseuses s'éparpillaient, tandis qu'à côté, attiré par le concert, le public se pressait. Il vint jusqu'à la glace du fond revoir le sujet qui l'avait autrefois tenté. Une grande fille mince y rectifiait sa coiffure; assis sur une banquette, un danseur à face blême sommeillait, et il venait jusque-là des bruits de chants, de rires, d'applaudissements. Clairain se recula, clignant des yeux, jugeant son sujet; et comme il n'était pas gêné par le monde, sur son album, à petits traits, il prit un croquis rapide. Son crayon courait, manié nerveusement, et il se penchait, les lèvres serrées, avec cette petite moue volontaire des gens qui s'acharnent au travail : — « J'aurai là trois petites bonnes femmes qui dansent, se disait-il; là, quelques gens arrêtés qui les regardent. Le décor de la salle fiche le camp dans la glace. »

Déjà, ce sujet l'enchantait, et il en oubliait l'autre, l'atelier de couturière, laissé inachevé sur sa toile. — « Suis-je bête, pensa-t-il, de n'être pas venu ici plus tôt, au lieu de bouquiner le soir à la maison pour tuer le temps! » — Et tout à son croquis, il ne remarqua pas une femme assise près de lui qui le regardait avec intérêt. Elle se leva, s'approcha, tenta de voir par-dessus son épaule. Mais il [illegible] et referma son album.

— Vous êtes artiste? demanda-t-elle.

Sans répondre, il l'examina, avec les mêmes yeux clairs et pénétrants qui venaient de juger son sujet. Elle était jolie, son corsage était plein et sa peau blanche, dans la lumière, d'une blancheur laiteuse. Cet examen l'embarrassa un peu; elle reprit avec un gentil plissement des lèvres :

— Faites voir ce que vous dessiniez?

Son léger embarras amusa Clairain, qui refusa, en hochant la tête.

— Non.

Elle eut un air de regret à la fois sérieux et souriant.

— Je suis peut-être indiscrète.

Cela était dit si doucement qu'il fut touché.

— Non, mais c'est une bêtise.

— Les artistes font quelquefois des bêtises, dit-elle.

Et son regard franc dans son visage rasséréné avait maintenant quelque chose d'amical et de confiant. Mais comme elle restait là, il ne sut pourquoi, bêtement l'idée de ne pas céder s'imposa à lui, despotique, lui fit résister avec une tranquille obstination.

— N'insistez pas, je ne vous le montrerai pas.

— Alors, pardon...

Et elle s'éloigna. Il la suivit des yeux, certain qu'elle se retournerait, qu'elle lui crierait une impertinence ou une injure. Elle ne se retourna pas, se perdit parmi le public, qui, le concert terminé, envahissait la salle. L'orchestre ouvrit le bal par une polka; des couples s'enlacèrent et des gens firent cercle pour les regarder danser.

Clairain mécontent de lui, se promena dans la foule : — « Suis-je maladroit, se disait-il. Qu'est-ce que j'ai donc à ne faire ainsi que des sottises! » — C'était trop bête, à la fin, il allait s'excuser lorsqu'il se retrouverait devant elle, car elle était jolie cette femme et elle semblait douce. Mais comme il la cherchait, il la revit au bras d'un monsieur, et cela accrut son regret de l'avoir laissée partir.

C'était à côté de lui, le défilé des mêmes filles qu'on rencontre immuablement dans tous les lieux de plaisir, des mêmes filles au même professionnel sourire, sur lesquelles son regard passait vite sans se fixer. — « Je m'ennuie ici, se dit-il. Comme ces visages sont bêtes!... Mais tiens!... » — Et il se retourna vers une petite femme vive et alerte dont il reconnaissait le masque expressif et éveillé de voyou parisien. N'était-ce pas celle qui l'avait abordé le soir où il était venu là avec Jeanne, celle que Rosel avait invitée à danser? Elle avait aujourd'hui un léger corsage de soie rose, une sorte de blouse serrée à la taille où les seins libres tendaient leurs pointes, et de lui découvrir ce buste souple et jeune, il demeura surpris et charmé.

Elle faisait à l'inverse de lui, le tour du bal; ils se retrouvèrent côte à côte, et ses yeux, encore, la suivirent. En marchant, elle cambrait son petit torse, et les seins, sous la frêle soie, avaient un joli jaillissement qui était très sensuel.

Il y avait sur son passage des hommes donc les mains hardies s'aventuraient, et qui prenaient des airs approbateurs de gourmets. — « Si je lui parlais? » se demanda Clairain. Et désormais il sembla qu'un malin hasard la lui mît sous les yeux à chaque pas. Il la rencontrait partout, et la tentation qu'il avait de l'aborder grandissait. — « Allons, cette fois je l'arrête, c'est décidé! » — Une semblable résolution, quand elle est impérieuse, s'accompagne généralement chez certains êtres nerveux et impressionnables d'une timidité immédiate. Explique qui pourra cette bizarrerie, il aurait pu aborder avec la plus grande aisance toutes les femmes qui se trouvaient dans ce bal à l'exception d'elle, d'elle seule, par cette raison même qu'il la désirait. A ce moment, il l'aperçut, s'avança vers elle.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous offrir des fleurs?

La bouquetière passait près d'eux, elle tendait ses bouquets. Mais le petit museau drôle eut une moue de refus.

— Non, j'aime mieux que vous m'achetiez un machin qui claque.

Elle désignait ainsi un de ces petits triangles de carton dont une poche intérieure, dans un mouvement sec qu'on leur imprime, se retourne avec bruit. Elle l'eut aussitôt. Dès lors la conversation s'engagea entre eux. Oh! ce dialogue ingénu de collégien et de pensionnaire! Intelligente, au fond, elle avait compris le léger embarras où le mettaient ces préliminaires, l'insignifiance aimable des premiers propos à tenir, et elle avait pris le ton. Peut-être fut-elle frappée du contraste qu'offraient ses

façons avec celles très libres et très familières de ces gens dont les mains hardies la palpaient au passage, et lui sut-elle gré intérieurement de la traiter avec ces égards inusités ? Toujours est-il qu'elle sut rester dans ce ton qu'il avait donné à leur causerie, et qu'une fois sa gêne tombée, il dut y rester lui-même, pour ne pas détruire le charme qu'elle y trouvait. Est-ce que dans l'échauffement de ce bal, parmi cette foule où le tutoiement est accepté et la licence permise, elle ne goûtait pas délicieusement par l'éveil d'une poésie restée intacte en son âme fanée, l'illusion qu'il lui donnait pour un instant d'être une autre petite personne à l'âme fraîche, à qui l'on dit « vous » timidement? Déjà elle n'avait plus sa mine éveillée de Montmartroise, de voyou parisien et son corps désirable ne cambrait plus le torse pour s'offrir; elle semblait à présent, avec ses yeux tristes et doux, sa pose devenue chaste, une petite brebis égarée dans un troupeau de boucs. On l'appelait Cigale; Clairain trouva le surnom joli. Ce qu'ils disaient était gentil et tendre. A côté d'eux des filles qui passaient regardaient Cigale en souriant.

Il l'emmena souper. Oh! son attitude simple devant cette nappe blanche dans un coin de restaurant où ils étaient isolés! Assis sur une même banquette, ils se serraient l'un contre l'autre et le mirage continuait. Il lui dit qu'il la connaissait depuis longtemps :

— Un soir vous m'avez demandé l'heure, et nous avons causé quelques instants, vous ne vous souvenez pas?

— Non, dit-elle.

Ce petit détail rappelé n'était-ce pas touchant? Il semblait un amoureux devant cette petite danseuse. Elle mangeait avec des gestes menus, il la servait avec prévenance, et chaque fois que leurs yeux se rencontraient, il la sentait si heureuse pour un soir de n'être pas traitée en fille qu'on marchande, si heureuse de ces attentions, de ces soins qu'il ne sourit même pas quand elle lui dit :

— Il est tard, vous me reconduisez dites?

Et ajouta :

— Je rentre chez mon père.

En même temps son regard inquiet le suppliait de ne pas rompre le charme, de lui laisser jusqu'au bout son rôle, ce rôle où elle se trouvait si bien. Et il fut à la fois amusé et attendri.

Plus tard, dans le fiacre qui les emportait, elle lui prit le bras, l'attira ver, elle dans le coin où elle était blottie, sur son épaule elle s'appuya avec une grâce d'abandon qui était très naturelle. Elle était toute confiante, sûre maintenant qu'il lui ferait complète cette charité de tendresse.

— Nous nous reverrons, dit-elle. Nous serons amis, d'abord.

Amis *d'abord !* N'était-ce pas aussi touchant que sa phrase à lui de tout à l'heure? En disant cela, sa tête s'était relevée; elle posa ses lèvres sur son front, longuement. Et il pensait, telle était la magie de l'illusion qu'il avait créée, il pensait que peut-être elle s'imaginait réellement rentrer chez son père, prenait une autre âme correspondante à cette fiction, il pensait à l'intérieur où elle allait pénétrer après l'avoir quitté, au petit homme qui l'attendait, à cette sensation de navrement qu'elle éprouverait là, monter dans un rêve, puis, la porte ouverte, la réalité apparue; il pensait qu'elle apporterait à ce petit homme le visage de vierge aux yeux tristes qu'elle avait à ce moment, qu'elle lui tendrait ses mêmes lèvres au baiser timide — « Va, se disait-il, va, petite Cigale, rafraîchie par cette minutes pure où tu as voleté, oiselet, au-dessus des dégoûts et des tristesses de ton sort, je te garderai, moi, un souvenir très doux et plein de gratitude pour cet instant où tu as été candide où ta petite main chaude, en serrant la mienne, m'a fait éprouver un trouble charmant, comme si tu étais vraiment l'être pur, ignorant, ingénu, dont tu prenais l'apparence... »

V

Il revit Cigale.

Durant une semaine, il vint assidûment au Moulin-Rouge. Ils se retrouvaient là, entre deux danses, allaient s'asseoir un peu à l'écart du bal, à une table où elle se faisait servir des consommations très chères, contente de montrer au garçon qu'elle avait un « ami » et que cet ami ne regardait pas à la dépense. Clairain était plein d'indulgence en découvrant peu à peu la petite rouée qu'elle était au fond. Car l'ingénue d'une minute avait fait place au voyou drôle, petite fleur de vice dont on savoure une minute le charme pervers. Elle mentait avec un aplomb imperturbable, et il l'écoutait mentir avec le plus grand sérieux. Quand elle lui contait son histoire, l'éternelle histoire de toutes les filles qui ont été des femmes à la mode et ont gaspillé follement une fortune, il perçait à jour son intention de l'éblouir par le récit de ses imaginaires prodigalités; il regardait son masque faubourien dont l'expression canaille s'accentuait quand elle causait avec animation ; il observait sa façon gauche de tenir un verre, sa pose, ses imperfections de langage, et il ne parvenait pas à se la représenter ainsi dans un décor de luxe, sortant du tub le matin, la peau fraîche, essuyée par une femme de chambre, déjeunant à une table chargée de fleurs, couchant dans des draps parés de dentelles, mais bien mieux évoluant sous les girandoles d'un bal public, habitant un étroit logement au fond de quelque cité ouvrière, allant en cheveux faire ses provisions, grandie au milieu d'une bande de galopins vicieux qui lui ressemblaient. Son récit, d'ailleurs, manquait d'habileté, cousu de gros fils, semé de grossières contradictions. — « Allons, se disait-il, mauvaise cabotine, tu rates ton effet! »

Elle n'était vraiment adroite que lorsqu'elle lui soutirait des sous, des pièces blanches, toute la monnaie de son gousset, ayant toujours d'excellents prétextes très subtilement inventés. Jamais il ne put la quitter sans lui avoir rempli les poches de cigarettes qu'elle prétendait fumer, mais qu'il devinait si bien destinées au petit homme!...

Dès les premiers jours, il avait été entendu qu'elle lui poserait des croquis pour le tableau dont il avait l'idée. Il comptait en pousser très vivement l'exécution. Mais aux rendez-vous donnés, elle ne vint pas, sans enthousiasme à l'idée de rester immobile pendant qu'il travaillerait; et ils n'en reparlèrent plus. Maintenant, il passait ses journées inactif, se levant tard, rêvassant dans l'atelier, sans sortir. Quelques dessins qu'un journal illustré lui commanda furent, durant une semaine, sa seule occupation.

(A suivre.) *Louis de ROBERT.*

Le Gerant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE, — N° 36. Édition de Paris : 5 centimes. 9 SEPTEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois	Paris	13 fr. 50
	Départements	15 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Étranger.
Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LA CROIX ROMPUE, par VIRGILE JOSZ



LA CROIX ROMPUE

Ce jour-là, j'étais seul à l'affût des ramiers.

J'avais bien appelé le père Bollé, par-dessus la haie de son jardin; mais, malgré l'offre tentante, il était resté à journoyer, l'échine courbée, parmi les cierges épais des herbes graineuses, les pousses folles des plantes montées, ayant à glaner je ne sais quelle aubaine avant la nuit, — une nuit de novembre qui s'annonçait claire, meurtrière et étoilée. J'avais gagné l'arbre habituel de la guette à la lisière du bois en coupant, au court, par les chaumes gris et les labours, heureux et n'être distrait par le bavardage du vieux braconnier, du spectacle merveilleux de la plaine.

Je l'avais trouvée vieillie depuis la veille; il venait de tomber une de ces pluies de fin d'automne dont les gouttes giclent comme des grêlons et qui changent en un moment l'aspect des finages. Sous le ciel d'un bleu très doux, que l'effroyable ondée avait laissé tout à fait limpide, les pommiers aux dômes brandillants et aux fûts distors dessinaient leurs silhouettes heurtées, des charrues peinaient avec des plaintes stridentes, suivies de pies jabotées menant leur pourchas dans le sillon ouvert, par grandes écharpes noires les corbeaux rentraient en forêt, à un orient incertain rappelait une perdrix, et il montait dans l'air purifié une exquise senteur de terre fraîche et de sèves mortes.

Immobile, le dos à l'arbre accoutumé, mon fusil dans les jambes, j'attendais les pigeons sur les arbres que je commandais de ma cachette.

Dans le silence profond, à travers l'égrènement intermittent des ramilles qui s'égouttaient, les moindres bruits me parvenaient : frôlements d'une feuille qui tombe avec de grands balancements, coup sourd, sur le sol, d'une noix ou d'un marron sauvage, claquement sec d'une branche morte; puis, par intervalles, un croassement lourd, le sifflement précipité d'un merle, l'appel mélancolique d'un passereau, effarouchis mystérieux, trottinements légers qui habitent le grand calme des bois. Devant moi, rompant le cirque des chênes, les troncs énormes de deux peupliers s'élevaient; plus loin, de maigres hêtres mutilés s'écaillaient sous leur manteau de lierre, un bouquet d'acacias frêles se dessinait et au fond de la coupe, dans l'entre-croisement indéfini des branches et l'embroussaillement des épines et des ronces, la feuillée blonde d'un bouleau jaunissant mettait une note unique, captivante et merveilleuse, que le vent n'altérait d'un reflet et qui resplendissait dans le deuil roux des taillis comme une étonnante retombée d'or vierge qui se serait figée.

Lorsque je me retournais j'avais devant moi, à travers l'écran clair des coudriers, la plaine immense, nue, magistrale et mystérieuse déjà : sous l'angle bleu des collines et la chevelure crépue, serrée de la forêt, des friches pierreuses avec leurs lèpres d'herbes grises, des luzernières hâlées par les gelées précoces, des terres rouges retournées à la houe, des grands coins hersés où des germes sommeillaient, se cousaient l'un à l'autre, — lourde trame où aux mois heureux, de floréal à messidor, le soleil et les douces nuits tissent leurs lisses.

A la rencontre de la sente qui longeait le bois et du chemin s'en allant perdre à l'horizon ses ornières, ses marges vertes et le ruban de son cailloutis, un talus peu haut se dessinait, portant à son faîte un morceau de pierre rond, enherbé, meurtri, sur un socle carré : pierre sacrée que le temps a fait borne. Rongée de mousses, trouée de coups profonds, tavelée d'éclats et de fêlures, informe, sans angles et sans lignes maintenant, portant, effacées et perdues, comme des traces d'imbrications et de cannelures, elle est misérable et croulante, celle que les gens du pays nomment la « Croix rompue ».

Cette prière baptise un lieu-dit. Voilà tout.

Que s'est-il passé là, quel fait mémorable, quelle apertise, quelle mort... Le souvenir en est perdu. Elle n'étend plus ses deux grands bras de pierre pour bénir les moissons, guider les chemineaux, rendre plus douces aux gens les corvées et les dîmes; quel vent l'a renversée, quels maillotins rustauds l'ont frappée si rudement qu'il n'en reste que le liais du chenet, penché depuis l'assaut? Les chartriers et les obituaires de la paroisse sont muets, les anciens qui savaient disparus, — et de cette mélancolie et de cet abandon un nom seul subsiste : la « Croix rompue ».

L'embrun s'accusait, commençait à noyer les cimes et je n'entendais le bruissement aigu des grandes orbes, ... clairs battements d'ailes des pigeons qui se posent. J'étais fort intrigué, car je ne venais jamais à cette remise sans les surprendre. Il fallait, pour contrarier ainsi leur randonnée habituelle, qu'il y eût, jouxtant les bois, un calvanier attardé ou une bande de galopins en maraude; je regardai, rien ne se montrait. A l'orée des sapins des gens brûlaient des herbes, à une distance trop grande pour qu'ils pussent me gêner; mais, à quelques pas de moi, une paysanne venait de s'arrêter près de la pierre.

Grande, robuste, elle se dessinait avec des ambiances délicieuses sur le champ argentin du brouillard naissant. Un faix d'herbe à ses pieds, les bras fatigués, ballants le long du corps, les mains ouvertes à demi, lasses de toujours prendre, les épaules droites et un peu lourdes, elle fixait, obstinée, un même point entre les finages. Le menton en avant, carré et puissant, l'intensité inquiète de son regard, sa marmotte presque dénouée, tombée sur son cou nu sous le poids des cheveux, achevaient de donner à sa physionomie une expression farouche qui intéressait. Elle ne faisait aucun mouvement; le vent frais qui commençait à souffler, culbutant par les guérets les feuilles sèches avec des bruits de cassolettes, faisait parfois se balancer les gros plis de sa jupe.

Elle observait ainsi depuis un moment, lorsqu'un fredon s'éleva : un gars s'avançait sur le chemin avec l'attelée de sa charrue, un cheval gris, un cheval roux. Assis sur le premier, sa courte blouse serrée à la ceinture, ses galoches boueuses raclant les côtes de sa monture, une main sur le lourd collier, dans l'autre, le bâton de cornouiller, il sifflait sur un rythme lent des notes, toniques et dominantes mineures traversées parfois par le ressouvenir canaille et trémoussant d'une ritournelle entendue à un bal, mais qui s'apaisait vite, très vite dans la majesté de l'heure, pour faire place aux notes mélancoliques, lourées.

Quand il aperçut la fille, il se tut; quand il fut à la fourche des chemins il arrêta ses chevaux; et ils causèrent, elle sans quitter la croix, lui sans descendre de sa bête.

Ils parlaient bas, par phrases courtes, ponctuant leur discours de peu de gestes, comme des gens qui s'entretiennent d'une chose grave, secrète, et, parfois, des mots me parvenaient. Lui, ennuyé, presque piteux, l'écoutait sans répondre. Elle s'exprimait véhémentement. Elle lui demandait s'il allait se présenter *à la maison*.

Là-bas, où tant de coutumes ont disparu, celle-là subsiste : à l'heure du souper, le marieux vient à la demeure de celle qu'il a choisie; il apporte son pain et prend place à la table sans qu'on l'invite. Tout en mangeant la soupe et en trinquant, on lui fait comprendre qu'on l'agrée ou qu'on le refuse...

Impérieusement, elle le pressait de se déclarer, le temps étant venu, les semailles faites, les labours d'hiver achevés. Pourquoi attendait-il? Bientôt il allait falloir songer aux engrangements, aux courses, aux francs-marchés et aux foires, à toute cette besogne qui presse et ne dure que les neiges...

Avide de sa réponse, elle se tut.

Il ne dit rien, n'osant la regarder.

Le silence se prolongeant, elle secoua la tête comme étranglée : ses poings se serrèrent, un frisson passa sur ses épaules : ainsi angoissée, elle espéra cependant encore un court moment; il ne sourcilla pas... Alors, avec une incroyable expression de mépris et de haine, injure où elle sut mettre toute sa rage et tout son dégoût, elle lui lança son nom, — mais son nom sobriqueté, comme les patois les forgent.

Sous l'insulte, le rustre sourit; puis, brutal, riposta... Est-ce que, par hasard, elle avait pris tout ça au sérieux? Ce n'était pas possible! Elle savait bien qu'il n'était pas pour elle; les quelques perches de terre et les maigres prés qu'elle avait pour *mariage*, ne faisaient pas rire le père, le soir des noces!... Elle ne faisait pas la fâchée, quand il la menait manger du flan et danser le quadrille. Maintenant ça avait l'air de ne plus lui plaire et elle lui cherchait des raisons...

A l'avenir, c'est avec une autre qu'il dépenserait son argent! — Il débitait tout cela plus droit sur son poulain qu'il flattait par instant, balançant sa trique, élevant progressivement le verbe, mettant au coin de certains mots une ironie gouailleuse et traînante.

Cependant qu'il parlait, le calme semblait être revenu chez la paysanne. Peu à peu, sous le fouet de la lourde raillerie, à chaque goguenarderie du drôle, elle s'était redressée. Elle le regardait non suppliante, mais décidée, fière, un feu sombre dans les prunelles, cambrant les séductions de son corps jeune.

Il s'en aperçut et s'arrêta, avec une inquiétude mêlée de surprise, — regrettant, devant cette belle fille, d'avoir été si loin:..

Mais, d'un geste terrible, elle se frappa le ventre :

— Et lui?

Il tressauta, — pour reprendre aussitôt sa posture gênée de tout à l'heure, plus honteuse encore, les reins cassés, les bras morts, la tête enfoncée, soudainement ramassé sur lui-même : stupidement, les yeux ronds, il considéra cette maternité farouche qui se dévoilait à lui... la suée de la peur lui glaça les tempes.

Il donna du gourdin sur l'échine de son cheval et cria :

— Hue!

La fille tomba comme une masse.

Tandis que le bruit des fers sur les cailloux se perdait vite, elle s'était relevée, et, à genoux, cachant sa tête dans son coude, appuyée au fût de pierre, elle sanglotait éperdûment sa honte, bégayant des mots, hoquetant des cris de rage, appelant Dieu, se remettant, par saccades nerveuses, comme un enfant battu, à s'éplorer lamentablement; puis ce fut la prostration. La poitrine étreinte et déchirée par des spasmes énormes, veule et sans plus de forces, elle râlait presque, la joue collée au coin même de la croix, blottie là ainsi qu'une gueuse que toutes misères ont lassée et qui attend la mort.

Je m'attendais à la voir se relever, folle, lorsque je distinguai, sur le sentier, une ombre qui ambulait : une femme, une vieille femme s'avançait à pas menus et le dos rond : c'était la mère. Quand elle fut à la croix, de surprise elle ouvrit ses deux bras et s'arrêta. Longtemps elle la considéra, sans que sur son visage parcheminé un muscle tressaillit, longtemps elle resta devant elle, s'obstinant dans sa songerie, s'entêtant... Tout à coup, un frémissement l'agita, elle ferma les yeux, les rouvrit très grands, regarda en haut, et, avec un geste lent, gravement, de sa main couturée et ourlée de veines bleues, se signa.

Forte de ce viatique, elle s'approcha du tertre, chargea le faix d'herbe sur ses épaules, puis, doucement, appela sa fille. Dans l'épouvantement de ce réveil, celle-ci poussa un cri terrible; mais la vieille la regarda : sous ses paupières ne clignotait rien que la fatigue et le chagrin.

Les deux femmes partirent.

A mon tour je quittai la Croix rompue.

La nuit était venue; éparses, rares, dans le ciel profond les étoiles brillaient; aux affrontailles des futaies s'estompaient, capricieuses et ténues; au ras du sol, des lumières falotes filtraient; dans l'air calme les fumées droites et blanches des brouées montaient des chaumes bas du village qui s'enveloppait du mystère naïf des nuits campagnardes. Et sur le chemin, chenu entre les terres brunes, je les voyais toujours : la fille chancelait, ivre, suivant la vieille qui geignait sous la lourde fauchée, la mère si grande dans sa mansuétude, à qui la vie dure avait fait le cœur bon, la pauvresse accoutumée au malheur par le malheur, qui regagnait sa maison avec ce deuil en plus et cette honte à boire... aussi avec cette joie, instinctive et amère, de câliner l'enfant.

Virgile JOSZ.

LA COMTESSE D'ORGEFIN

La comtesse d'Orgefin vient de mourir. C'était une des femmes les plus aimables de notre temps. Je l'avais connue à mon arrivée à Paris, il y a quinze ans, et la nouvelle de sa mort m'a profondément attristé. Qu'il me soit permis de jeter quelques fleurs sur sa tombe! L'homme de lettres et le poète n'oublient jamais ceux qui les ont encouragés à leurs débuts, et il leur est doux de pouvoir se montrer reconnaissants.

Femme enjouée, nature fine, esprit délicat, la grâce et l'élégance en personne, la comtesse d'Orgefin rappelait les minois charmants du dix-huitième siècle, dont les gravures de Moreau nous ont conservé l'image. Elle était à la fois sentimentale et spirituelle. Elle comprenait les arts, la liberté, le plaisir. Elle riait de tout son cœur, aimait de même, et partout où elle paraissait, le bienfait de sa présence se faisait sentir, un charme pénétrant et mystérieux se répandait, et on l'entourait, et on était heureux.

Je l'avais rencontrée chez une précieuse académique, qui avait eu l'impertinence de ne pas me présenter. Mme d'Orgefin l'avait remarqué, et moi, secrètement irrité, j'attendais un moment favorable pour faire les premières avances.

— C'est bien là le monde, pensais-je : on vous présente à toutes les vieilles duègnes qui vous sont indifférentes,

mais on a peur de vous mettre en contact avec une personne aimable, belle, sémillante, pleine d'esprit, une vraie femme enfin !...

Pendant plus de trois heures, ce soir-là, j'avais dévoré mon sang. Je ne pouvais m'approcher de celle qui m'attirait. Elle était entourée d'une demi-douzaine d'hommes de lettres connus, d'académiciens solennels qui lui faisaient la cour. Tourmenté, fiévreux, j'allais et venais dans le salon, comme une âme en peine, et je vouais toute l'Académie aux dieux les plus infernaux.

J'essayais d'avoir bonne contenance, je débitais des sornettes à un membre de l'Institut, mais mes yeux étaient constamment fixés sur la charmeresse. Elle se rendait compte de mon désir, et elle ne pouvait s'empêcher de sourire de ma déconvenue. Quand le moment de passer à la salle à manger, pour le thé, fut arrivé, je m'avançai hardiment, et je lui offris mon bras. C'est ainsi que je l'avais connue.

***

Elle recevait une société choisie dont le commerce était agréable. On causait d'abord, puis on faisait un peu de musique, puis enfin la danse commençait, pour ne finir que par un souper, vers quatre heures du matin. Presque toutes les femmes qui venaient là étaient intelligentes. Parisiennes dans l'âme, elles avaient l'attrait que donne une civilisation raffinée. Les conversations décolletées ne les effarouchaient pas, pourvu que l'à-propos et l'esprit fussent de la partie.

Elles avaient lu le dernier roman à la mode et vu la pièce à succès. En général, elles savaient Balzac sur le bout du doigt. J'en trouvai une qui avait parcouru toute la correspondance de Voltaire, et qui en parlait savamment. Plusieurs avaient leur loge à l'Opéra et à la Comédie-Française, et toutes les émotions artistiques leur étaient familières.

Je les admirais avec délices lorsque, vers une heure du matin, elles étaient toutes réunies dans le salon de leur amie, au milieu des fleurs, des lumières et des parfums, et que l'une d'elles chantait quelque morceau d'opéra, entraînant et mélancolique. Je lisais, sur leurs visages, les inquiétudes secrètes de la passion idéale et, dans ce frémissement mystérieux de l'âme, leur beauté, leur jeunesse, leur grâce resplendissaient davantage, toute leur personne était entourée d'une réverbération fascinante.

La comtesse d'Orgefin les éclipsait par une distinction suprême et une simplicité souveraine. Elle donnait le signal des applaudissements, après le chant, et on s'apercevait qu'elle était heureuse des succès de ses amies et du plaisir que ressentaient ses invités.

Je la comparais parfois encore à ces riantes figures de la cour de Ferrare, sous la Renaissance, à cette adorable Éléonore d'Este, qui fut l'amie du Tasse, et aux femmes qui ensorcelaient Gœthe à la cour de Weimar, et l'excitaient à créer des chefs-d'œuvre, les princesses Anne-Amélie, Louise et Maria Paulowna...

Elle recevait dans trois salons. Dans l'un on dansait, dans un autre on faisait de la musique, et, dans le troisième, plus petit, tapissé de bleu, on causait familièrement. J'aperçois encore, dans ce dernier, pendue à la muraille, au-dessus d'un canapé Louis XV, une gravure ancienne, représentant une jeune femme qui envoie, de la fenêtre, un dernier adieu, et dit: « Au moins soyez discret ! » Était-ce un encouragement et un symbole pour ceux qui venaient là se faire des confidences ? En tous cas, cette gravure servait merveilleusement à accrocher la conversation.

En ce salon bleu, je vis éclore de douces amitiés, et s'ébaucher des mariages : J'entendis les causeries, légères de ton, profondes souvent plus qu'elles n'en ont l'air, qu'engendrent les vertiges du bal, l'élégance d'une fête bien comprise, le désir de plaire.

J'affectionnais ce nid de mondaines, et je n'avais pas de plus grand bonheur que de m'y installer, et d'entendre babiller les jolies fauvettes qui s'y trouvaient réunies. Que ces heures s'envolaient rapides ! Je voyais toujours venir à regret le moment du départ, et je me croyais déshérité, condamné à l'exil, quand les frissons du matin nous avertissaient qu'il fallait quitter la comtesse d'Orgefin, et laisser reposer sa belle tête blonde sur l'oreiller du rêve.

En apprenant sa mort, tous ces souvenirs de jeunesse me sont remontés au cœur. Hélas,

Les beaux jours
Sont courts !

Comme dit la chanson de Madeline !

Hippolyte BUFFENOIR.

POUR NOS ENFANTS

LA CONVERSION D'ANGÈLE

ROMAN-FEUILLETON

Le bar Eugèn's, à Salville. Dans une étroite petite rue de l'ancien port, un flamboyant *gin-palace* dont la devanture éclabousse de lumière le vieux pavé de galet, et les maisons voisines. Une architecture barbare et compliquée de cristaux multicolores s'échafaude sous les glaces de la devanture, où elle brille, aveuglante de reflets et de flammes. C'est l'enfer de l'alcool ! Tous les gins, vodkis, rakis, genièvres, wiskys, kirschs, aguardientes, les alcools jaunes, roses, pâles, dorés, brunis, flambent dans leurs flacons comme ils flamberont dans le palais des amateurs. A l'intérieur, c'est le classique mauvais goût confortable des bars d'outre-Manche, les hautes chaises cannées, les acajous lourds, ornés de baguettes de cuivre, les réclames grotesques, « pale-ale... guiness'stout », etc., les petits drapeaux au plafond, et sur les murs quelques portraits de chevaux et de danseuses de café-concert. Car Eugèn's est aussi bien une maison de jeu, qu'un assommoir de la haute, qu'un bateau de fleurs des mieux... montés. Les cinq *barmen* qui servent les odieuses boissons alcoolisées, créations dépravées de puritains en délire, sont autant de bookmakers et de book-mak... tout court. Au-dessus du bar, il y a un hôtel avec chambres extrêmement garnies (c'est l'hospitalité écossaise qui a retiré ses jupons). La célèbre Mme Alphonse a établi là son quartier général (d'aucuns diraient de... lune) et elle y montre les ombres françaises (*the Studio*, l'étude de l'art, on donne les jetons à la sortie) jetons... un voile... pendant que les cinq empoisonneurs en veste blanche, au rez-de-chaussée, vendent très cher des tuyaux, pour les courses, aux abrutis qui viennent s'intoxiquer avec les produits de leur laboratoire.

Il est vrai d'ajouter qu'Eugèn's est protégé hautement par le conseil municipal de Salville. Que ne ferait pas le conseil municipal de Salville, pour attirer les baigneurs et leur procurer les distractions les plus variées, et les plus à portée de leurs chères et si délicates intelligences !...

Il est minuit. Dans le bar grouille une société des plus mêlées, quelques vagues grands-ducs, quelques princes authentiques, d'autres plutôt autant tocs..., des jockeys, des valets d'écurie, quelques grands noms de France, quelques célèbres usuriers, plus de très avérées canailles et autres voyous nocturnes. Bien entendu, des dames.

Un des garçons du bar vient de dire à un de ses camarades : « Ils sont tous saouls à c't' heure. » Inutile par conséquent d'indiquer l'état d'âme de cette foule extasiée par l'alcool, et dont les nerfs sont très agréablement fripés par trois banjos qui grincent les plus discordantes gigues du Nouveau-Monde.

Brutelle et Loriot, dans un coin, absorbent des sherry-cocktails, à deux pas de Julie Savon et d'Abram, installés devant des liqueurs variées. Le ménage n'a pas l'air de marcher, et ils se querellent depuis la sortie de la représentation, où Abram a été chercher Julie, la dompteuse d'oies.

JULIE SAVON, *poursuivant son idée, hargneuse.* — Eh ben, quoi, t'as pas fini de marronner. Y a des types qui m'font de l'œil, c'est vrai, mais ça devrait plutôt t'faire plaisir !...

ABRAM, *grincheux.* — Moi, ça me dégoûte !...

JULIE SAVON. — Ça te dégoûte ?... Tu devrais être flatté, j'te dis... (*Le grand argument.*) Et puis, quand une femme est au théâtre...

ABRAM, *haussant les épaules.* — Ah ! parlons-en... du théâtre ?... le casino de Salville, où tu montres des oies !...

JULIE SAVON. — Il n'y a pas seulement au casino de Salville que je montre les oies... Toutes les fois que tu es avec moi...

ABRAM. — Pas d'insolences, hein, s. v. p. !...

JULIE SAVON. — Faut pas commencer, mon vieux. Si tu m'chines, j'te chine !... et puis tu sais, ma mère m'en a collé un battant dans l'gosier, tu n'auras pas l'dernier avec moi.

ABRAM. — Tiens, bois, tu feras mieux.

JULIE SAVON, *indépendante.* — Je boirai si j'veux... je n'suis pas à tes ordres.

ABRAM. — J'en ai une patience avec toi !...

JULIE SAVON, *en refrain.* — Voilà c'que c'est, quand on est avec une artiste...

ABRAM, *dompté peu à peu par l'insolence persistante de Julie.* — Oui... c'est entendu... c'est entendu...

Le calme revient entre eux... parce qu'ils ne disent plus rien... Julie bâille à se décrocher la mâchoire... puis elle mange une des pailles de son verre, puis elle accompagne la gigue du joueur de banjo en sourdine avec son verre contre sa soucoupe, puis elle rebâille... Abram reste muet comme une carpe devant ce manège, bien qu'il ait horreur de ces façons ultra-faubouriennes.

JULIE SAVON, *voyant qu'Abram ne dit rien, à haut patant.* — Ah bien... c'est très drôle ce que tu viens de dire là !..

ABRAM. — Hein... quoi ?...

JULIE SAVON, *feignant de rire aux éclats.* — Ah ! c'est rigolo comme tout... laisse-moi m'tordre ! non, c'est gonflant !... Ah ! tu n'as pas ton pareil pour amuser l'monde dans la conversation...

ABRAM, *patient.* — Tu te fiches encore de moi ?

JULIE SAVON, *trouvant bonne sa plaisanterie et continuant.* — Moi..., je m'ballonne... voilà tout, c'est-il permis ?... Tu m'fais des calembours tout le temps, alors je m'zigzague en trois morceaux...

ABRAM, *désarmé devant l'aplomb de Julie.* — Va, cause toujours, quand tu auras fini, tu me le diras.

JULIE SAVON. — Tiens, tu dois avoir un parent aux Pompes funèbres... pour être si amusant.

ABRAM. — C'est bien... c'est bien... rira bien qui rira le dernier...

JULIE SAVON, *bâillant tout haut.* — A-a-a-ah !... Si on s'en allait, dis ?...

ABRAM. — Si tu veux... (*Il va pour payer les consommations et se lève, quand une petite femme blonde, grassouillette, à figure bleuie par le fard, entre dans le bar et s'approche du comptoir. Julie Savon ouvre de grands yeux en la voyant.*)

JULIE SAVON. — Pas possible... je ne perds pas la boussole... c'est Nini !...

ABRAM, *regardant la mise de la femme ; une jupe de soie noire, très belle, mais mal attachée autour des hanches libres du corset; une longue jaquette mastic, dont le collet relevé masque probablement la dentelle d'une chemise de nuit, et surtout pas de chapeau.* — Tu connais cette... pierreuse ?...

JULIE SAVON. — C'est Nini... c'est Nini-mon-cochon !...

LA FEMME, *d'une voix enrouée au garçon.* — Un malaga, s'vous plaît.

LE PATRON DU BAR, *austère.* — On ne sert pas les femmes seules ici.

LA FEMME, *pas contente.* — Pas moyen de se rincer le goulot chez vous. J'paye comme les autres, vous savez.

LE PATRON. — Impossible. Vous venez de chez Mme Alphonse. Faites-vous servir là-haut.

JULIE SAVON. — Ils veulent pas la servir parce qu'elle n'a pas de chapeau. Quel mufle que c'bistro !... (*Appelant Nini.*) Ohé, Nini !... (*Elle pousse un cri spécial très allongé.*) Eeh ! aah !...

LA FEMME, *qui allait sortir, se retourne, répondant au cri d'appel par un cri semblable.* — Eeh ! aah !... (*Reconnaissant Julie.*) C'est toi, la Môme ?...

ABRAM, *indigné.* — Vous n'allez pas faire venir cette femme à notre table ?...

JULIE SAVON, *se retournant vers lui.* — Dis donc, est-ce que tu crois que c'est toi le prince de Bulgarie ?... J'ai bien l'droit d'inviter des amies.

ABRAM. — Moi... je m'en vais si elle vient !...

JULIE SAVON. — Eh bien, barre donc, on t'a assez vu. (*A la femme.*) Arrive ici, Nini... (*Avec un regard de défi au patron.*) C'est moi qui t'l'offre ton malaga...

ABRAM. — C'est bien ! c'est bien ! je rentre à la maison.

JULIE SAVON. — Bon vent... (*Abram s'en va furieux. La femme, d'un pas traînant, les hanches molles, vient s'asseoir près de Julie.*) Comment ça va, ma petite copaille... y a-t-il longtemps qu'on ne s'est pas vu !...

LA FEMME. — Il y a un bout de temps, tout d'même, ça fait plaisir de s'revoir, la Môme !

JULIE SAVON. — T'as pas changé, tu sais... t'es toujours la même, ma petite Nini... Est-ce qu'on t'appelle toujours Nini-mon-cochon ?...

NINI. — Toujours, pour les amis. Là-haut, ils m'appellent Camélia... C'est plus comme il faut.

JULIE SAVON, *au garçon, impérieuse.* — Allons, vous allez lui servir son malaga à cette dame !

LE GARÇON, *très digne, voyant qu'Abram est parti.* — Nous ne servons pas les femmes seules.

JULIE SAVON, *furieuse.* — Si vous disiez les dames... ça ne vous écorcherait pas la rue du bec !... (*On rit autour d'elle.*)

LE GARÇON, *impassible.* — C'est la règle de la maison.

JULIE SAVON. — La règle ? la règle ?... mais c'est à vous faire suer assise sur un bloc de glace... La règle !...

NINI, *qui veut éviter une scène.* — Viens-t'en, la Môme... on va avoir une affaire...

JULIE, *entêtée.* — Non, je n'décarre pas d'un cran !



— Si c'est tout?
— Tiens ! Maman m'a dit en me quittant : « Au revoir, fifille, surtout t'esquinte pas. »

CHANSON DE SOUDARDS

Paroles de Maurice de MARSAN. — Musique de Marcel LEGAY.



II

nous nous arrêtons ici,
st que l'enseigne est avenante,
e ta servante l'est aussi
que le vin nouveau nous tente.
ve Dieu! l'on va s'égayer,
ste de la mélancolie!
nous avons, pour te payer,
ducats pris en Italie.

III

Nous aimons les brèves amours,
Les longs combats, la bonne table,
Et nous passons gaiement les jours
Sans craindre ni Dieu, ni le Diable.
Au lieu de discourir en vain,
Buvons quelques franches lampées,
Choquons nos gobelets d'étain
A la santé de nos épées!

IV

Bientôt nous allons retourner
Avec les autres à la guerre,
Où l'on voudra nous emmener,
Car le repos ne nous plaît guère.
N'importe où, sans savoir pourquoi,
Nous combattrons pour de la gloire.
Et si nous revenons, chez toi,
Nous nous ferons servir à boire.

Parole!... ils sont polis comme des têtes d'ours, ici... S'ils m'prennent pour une grue, ils ont la coloquinte en détresse et le ciboulot sens dessus dessous!... Je vais leur faire voir... j'suis une artiste, moi!.. Ils n'serviront pas une artiste?...

Le Patron, *de loin, voyant qu'on rit autour d'elles.* — Voyons... mesdames... voyons... allez-vous-en...

Plusieurs voix, *autour d'elles.* — Mais elle a raison, la petite!... Elle défend les droits de la femme!... C'est très bien!

Julie Savon, *apercevant Loriot et Brutelle.* — D'abord, je ne suis pas seule ici... j'ai des amis... Hé! là-bas! les frères... est-ce que vous allez m'laisser expulser comme un prince?...

Loriot, *de loin.* — Sois tranquille... je vais arranger çà... (*Au patron.*) Faites servir ces dames... nous sommes avec elles.

Le patron veut protester, mais Loriot a un énergique « Fichez-nous la paix! » devant lequel s'incline le patron, qui ne veut pas mécontenter « ces messieurs de la Presse ». On sert Nini et Julie.

Julie Savon, *triomphante.* — J'te le disais bien que ça s'arrangerait... c'est que je suis une artiste à présent.

Nini, *bouche bée devant le toupet de Julie.* — T'es bien heureuse, t'as plus besoin de truquer, toi...

Julie Savon. — J'suis arrivée maintenant... et toi, t'as donc pas réussi, la petite sœur?...

Nini. — Parle pas... c'est les béguins qui m'ont perdue...

Julie Savon. — Ah! les béguins, à moi, ça ne me porte pas bonheur non plus. C'est quand on est chipée pour un homme qu'il se paye votre tronche. J'ai pourtant pas encore la cafetière trop déformée...

Nini. — Toi?... t'es gironde, la gosse, et puis t'es frusquée bath aux pommes... Ma chère, maintenant... j'veux rien t'emprunter, mais t'as l'air d'une femme du monde.

Julie Savon, *convaincue.* — N'est-ce pas?...

Nini. — J'te le dis, ma chère!...

Julie Savon. — Alors, ma pauvre petite sœur, tu turbines dans c'patelin?...

Nini, *expliquant.* — Je suis là-haut, chez la mère Alphonse... pendant les courses.

Julie Savon, *intéressée.* — Et ça va-t-il, au moins?...

Nini. — Oh! c'est toujours même tabac, tu sais... on a des haut et des bas...

Julie Savon. — Est-ce que t'y mets quelque chose, au moins, dans tes bas?...

Nini. — Tiens donc... J'te crois. Faut qu'j'en refile à mon petit homme.

Julie Savon. — Ah! t'en a un... de... petit homme?...

Nini. — Dame! sans ça... ça n'vaudrait pas la peine de travailler... Le sentiment... je n'peux pas vivre sans ça.

Julie Savon. — Qu'est-ce qu'il fait, c'm...erle-là?...

Nini. — Oh! c'est un dégourdi... il y a longtemps qu'on l'a dessalé. Il est ici... comme moi, pour les courses. Il sait toutes sortes d'jeux... l'bonneteau, les trois calots, l'verre en fleur... et il refait les pantes qui sont trop chocolats... quand il en trouve l'occas...

Julie Savon, *se tordant.* — Comment qu'il s'appelle, pour que je l'salue quand je l'rencontrerai dans l'monde?...

Nini. — Il s'appelle Ernest... mais on l'connaît plutôt sous l'nom de Magueule, à la Chapelle. Il est ici avec des amis, le petit Isidore, qu'on appelle Choléra, et une autre grande asperge, la Terreur de Malabrie; c'est tous des gars à la secousse et qui n'ont pas froid aux châsses, ma chère...

Julie Savon. — Il y a longtemps que t'es avec?...

Nini. — Il y a un an passé... j'l'ai rencontré un soir à la sortie du théâtre.

Julie Savon. — Où ça?...

Nini. — Aux Folies-Bouts-de-Bois... du côté du boulevard Voltaire... A la sortie... il m'a fichu un renfoncement dans l'côté parce qu'il voulait passer devant moi. (*Avec un sourire doux et stupide.*) — C'est comme ça qu'on a fait connaissance...

Julie Savon, *méprisante.* — Tu laisses un homme te bousculer?...

Nini, *avec le même rire.* — On se raccommode après... ma chère. Il a été garçon boucher... ma chère. Et il dit qu'la femme c'est comme l'gigot, plus qu'on tape dessus, plus que c'est tendre.

Julie Savon. — Il cogne alors, ton chéri, l'beau Magueule?...

Nini. — Oh!... c'est toujours pour rire... et puis je l'gobe, mon petit homme... C'est qu'il est rupin. Quand nous sortons ensemble... il me raconte des histoires... il fait des coups avec ses camaros, Choléra et la Terreur... (*Admirative.*) Oh! c'est des zigues de mèche!..

Julie Savon. — Dis donc, il s'fera ramasser par les flics un beau jour. On l'enverra à l'ombre étudier l'cadran solaire.

Nini. — Ah!... rien du tout... c'est un fin finard de la finasserie, il les emmène à la campagne, les flics, les cognes et les harengs saurs, il n'y en a pas un pour lui faire le poil. Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète pour lui... ma chère...

Julie Savon. — Mince, c'est pas qu'il tombe à la mer, pour sûr!...

Nini. — ... Paraît qu'il y a un goncier, qui lui a proposé une affaire, un coup de Trafalgar, dégringoler en sourdine un pante qui le gêne.

Julie Savon. — Et il marche dans la combinaison, c't amour de Magueule?...

Nini. — Il y a du jonc à gagner, et puis il ne peut pas refouler, l'autre a dit qu'il irait l'faire paumer par la police s'il ne marchait pas.

Julie Savon. — Comment ça?...

Nini. — Mais, paraît qu'il aurait proposé à c'bourgeois une partie de bonneteau avec les trois brêmes sans l'connaître, et que l'autre était au courant du système, de sorte que Magueule s'est trouvé pris sur le tas sans pouvoir dire : « Papa, c'est pas moi. » C'est alors que l'bourgeois lui a proposé l'affaire. Magueule l'a filé pour savoir son nom... c'est un noble... il s'appelle le baron... de... de Crak... quelque chose comme ça... c'est un homme qu'une grande barbe...

Julie Savon, *subitement intéressée, ouvrant les yeux.* — Et qui donc qu'il veut faire descendre?...

Nini. — Un officier, j'crois, qu'a des rendez-vous avec sa femme... (*S'arrêtant devant la figure crispée de Julie.*) Mais je jaspine, moi... tu ne vas pas manger le morceau... au moins...

Julie Savon, *se remettant.* — Oh! faire ça... à une amie... ma chère. Non, ça m'intéresse toujours ces coups de tic-tac... Ça me rappelle les romans du *Petit Journal*... seulement, c'est plus excitant, parce que c'est des gens vivants.

Nini. — Le plus fichant de la chose, c'est que l'type de Magueule ne veut pas qu'l'officier soit estourbi tout à fait... non... faut simplement un peu lui serrer l'kiki pour qu'il s'en souvienne... lui faire le coup du père François... lui dessouder un aileron... enfin, qu'il soit sur le matelas pendant quelque temps, voilà tout, et Magueule ne sait pas comment s'y prendre. (*Riant.*) C'est rigolo... hein!...

Julie Savon, *riant jaune et avalant son sherry la gorge serrée.* — Oui, c'est rigolo...

Nini. — T'as pas l'air de trouver ça très farce...

Julie Savon, *troublée.* — Mais si... mais si... ça me rappelle le *Petit Journal*. Et quand va-t-il travailler... Magueule?

Nini. — Il m'a dit qu'après-demain, la poire serait mûre. L'officier a rendez-vous avec sa connaissance, dans une petite maison au bout du faubourg, presque au bout du pays, dans la campagne, à un endroit où il y a un chemin creux qui descend. (*S'arrêtant encore.*) Mais je cause... je cause, j'bonimente... voyons, hein! la Môme... tu ne vas pas me faire avoir de l'ennui?... j'te raconte ça, parce que t'es une amie...

Julie Savon. — Mais laisse donc... Est-ce que je les connais ces gens-là... qu'ils s'bouffent le blair entre eux! (*Rageuse.*) Ça devrait plutôt m'faire plaisir!... C'est tout à fait comme dans le *Petit Journal*...

Nini, *bavarde et reprenant un troisième malaga.* — Magueule m'a dit qu'il tendrait une ficelle dans l'chemin, l'officier fera la galipette, et pendant qu'il ramassera son bouchon par terre, Choléra et la Terreur lui feront son affaire en douceur... V'là le plan...

Julie Savon, *qui ne peut réprimer un petit frisson.* — C'est... c'est... bien... compris... Alors, c'est après-demain?...

Nini. — Probable...

Julie Savon, *après un instant de réflexion, détachant d'un de ses doigts une bague.* — Tiens, écoute, Nini... j'suis rudement contente de t'avoir vue... ça me fait un plaisir, vois-tu... un plaisir... tu ne peux pas t'en rendre compte, non, tu ne peux pas t'en rendre compte...

Nini. — Mais si, ma petite sœur... t'es pas fière, toi...

Julie Savon. — Eh bien, j'veux te laisser un souvenir, et si... jamais il t'arrivait quelque chose... tu sais, Nini... je m'souviendrais toujours que nous avons bouffé des pommes de terres frites ensemble... et puis... que je t'ai vue ce soir.

Nini, *très douce, avec philosophie.* — Oui, on est des femmes après tout, des pauvres créatures du bon Dieu, comme dit c't'autre. Merci, ma petite sœur... Vois-tu, t'es un chouette petit cœur.

Julie Savon, *s'essuyant le front où perlent des gouttes de sueur.* — C'est-il un endroit où il y a une croix avant le chemin creux qui descend, la maison dont tu parles?...

Nini, *regardant la bague.* — Oui, avec des volets verts.. Oh! la chic bague!... A revoir la Môme... tu peux me demander chez la mère Alphonse... on reçoit des visites.

Julie Savon, *très troublée.* — Oui, je viendrai... sûr je viendrai... Je t'aime bien, ma petite sœur...

Nini, *gentiment.* — Et moi z'aussi... d'amitié.. Merci encore, la Môme... Et bonne chance.

Les deux petites femmes s'embrassent. Nini remonte chez la mère Alphonse, et Julie demeure à sa table, hébétée de ce qu'elle vient d'entendre. Un brouhaha se fait à la porte du bar. Legalleut, Lucienne Pimodan, Lajaille, la comtesse d'Albrac, Mme d'Ecouen, la Hirelle, Roulot, entrent en bande, et viennent s'asseoir tout auprès de Julie.

Brutelle et Loriot les saluent de loin. Ils se font servir, et la conversation commencée dehors continue.

Lajaille. — En somme, vous ne savez pas quand ils vont se battre?...

La Hirelle. — Je sais que le duc a prié deux de ses amis de Paris à venir l'assister, et c'est là probablement la cause du retard.

Mme d'Écouen. — Personne n'a revu Withcomb depuis?...

Legalleut. — Ni le jeune homme... Ah! il a de l'aplomb, ce Garan-Simiane!

A l'appel de ce nom, Julie Salon relève la tête.

La Hirelle. — Le duc aura beau se battre pour lui, il aura de la peine de ne pas passer pour un voleur.

Lajaille. — Être l'amant de la femme, et venir refaire les amis du mari...

Legalleut. — Et on dit qu'il coûte cher à la dame...

La Hirelle. — Grec et souteneur... il est complet!...

Mme d'Écouen, *qui a un faible pour Philippe.* — Voyons, voyons, qui est-ce qui dit ça?...

La Hirelle. — Tout le monde... Certes, de Wark est peut-être douteux comme gentleman... mais le Garan-Simiane ne l'est plus, lui!...

Lucienne Pimodan. — Mais enfin vous avez entendu quelqu'un accuser formellement M. de Garan-Simiane?...

Lajaille. — Mais c'est connu de tout le monde, il mange à deux râteliers.

Legalleut. — Je vois quelqu'un avec qui je suis en relations d'affections et qui m'en a parlé. Il m'en a dit de belles...

Lajaille. — Qui ça?...

Legalleut. — Un coulissier... Maurice Abram.

Julie Savon, *qui ne peut plus se maintenir, avec éclat.* — Abram est un mufle!... comme tous ceux qui racontent des saletés pareilles sur un pauvre garçon... C'est pas vrai... ça... c'est pas vrai!... Vous mentez tous comme des arracheurs de dents!...

Tous se retournent ahuris, il y a dans le bar un mouvement général. Julie se dresse rouge de fureur et domine les têtes.

Legalleut. — Mais, madame... de quoi vous mêlez-vous?

Julie Savon, *glapissante.* — Fallait pas parler si haut, j'aurais pas entendu, gros plein de soupe!... Non, misère de bon Dieu! on n'a pas idée d'une équipe pareille!... Parce qu'un homme est joli garçon... et qu'les femmes le gobent, vous êtes tous après lui comme une bande de chiens enragés!... Vous êtes tous jaloux de lui!... oui, jaloux... Il est beau... il est jeune... il porte un joli uniforme... il est noble... il a un nom ronflant, alors ça vous gêne dans les entournures... ça vous chiffonne... ça vous la coupe!... et il n'y a pas de cochonneries qu'vous n'inventiez contre lui!... Il m'a envoyée faire fiche, moi qui vous cause, eh bien... je n'suis pas rosse comme vous... j'ai bon cœur... vous m'entendez!... je n'suis pas un gros bourgeois, ni une femme du monde, ni une actrice du Théâtre-Gaulois... je suis la môme Mille-Pattes!... et y a des jours où j'me dis que je ne vaux pas cher; mais, nom d'un pépin en zinc!... je serais honteuse d'être à votre place et j'sais au moins que j'vaux mieux que vous... bande de mufles!

Legalleut veut répliquer, mais ses paroles se perdent dans le boucan épouvantable qui s'élève. Parmi les buveurs, deux camps se forment : un pour, un autre contre miss Savon.

Le Baron de Wark, *entrant au plus fort du charivari.* — Eh bien, que se passe-t-il? on est joyeux ici...

Julie Savon, *l'apercevant, hurle à tue-tête, en le montrant du doigt.* — Ah!... ah!... le Wark... lui!... lui, c'est complet... Tenez, le voilà, le plus brigand!

Le Baron, *surpris.* — Mais... que signifie?...

Julie Savon. — Ça signifie que si jamais j'te revois... Il fera chaud, l'homme qui bat les femmes, et qu'tu m'payeras la mornifle que tu m'as donnée... espèce de Pranzini!...

Billoir!... Chourineur!... (*Suffoquée ne trouvant plus d'expression..*) — Ah! ah!... non, ce monde... non... quel fond de bain!!!...

Il y a une mêlée générale, on veut expulser Julie Savon, Loriot et Brutelle arrivent à la rescousse, l'empoignent, la protègent, et à grand'peine l'emballent dans un fiacre.

Loriot, *pendant que la voiture les emmène loin du bar.* — Voyons... voyons... qu'est-ce que t'as encore pris Mille-l'pattes?...

Brutelle. — C'est très bien ce que tu as fait, ma petite Julie, ça me raccommode avec les femmes.

Julie Savon, *sans répondre.* — Ah! l'pauvre petit... je croyais que ça me ferai plaisir... eh bien, non... non... Ah! l'pauvre petit... l'pauvre petit!...

Elle éclate en sanglots, devant les deux hommes, qui n'y comprennent rien.

Au moment où Julie Savon est enlevée par Brutelle et Loriot, une voiture s'arrête devant la porte de Mme Alphonse, à côté du bar. Un homme, en smoking, descend de voiture et aide sa compagne à mettre pied à terre. On n'aperçoit qu'une nuque blonde, le corps svelte se perd dans un long manteau de soie mauve.

L'Homme, *à un passant.* — Qu'est-ce qui se passe?...

Le Passant. — C'est une femme saoûle qu'on emballe...

L'homme et la femme disparaissent dans la porte de Mme Alphonse. Un instant après on entend la voix de Mme Alphonse.

Mme Alphonse, *derrière les volets clos.* — Mesdames... Mesdames... le réveil de Vénus de Sa Majesté...

Claude BERTON

LE JUSTE ADULTÈRE

A A. Scholl.

J'exècre l'adultère en raison des lâchetés infinies, des crapuleux mensonges, des bassesses immondes qui en sont l'ordinaire cortège. J'ai pourtant un adultère sur la conscience, un délicieux, frais et *juste* adultère. Je crois bien que c'est la plus belle page de mon livre d'amour, — la seule que je relise avec une satisfaction complète et sans ombre de ce regret, sans trace de ce goût d'amertume qui se mêle à nos plus jolis souvenirs de tendresse.

Je m'étais laissé invité à passer une quinzaine de jours chez une espèce de comte romain qui recherchait, on n'a jamais su pourquoi, la société des philosophes. J'étais allé à son château, sans plaisir, pour remplir une promesse que je m'étais laissé arracher, dans un de ces moments d'inexplicable faiblesse que nous avons tous. Je ne m'en repentis, d'ailleurs, pas. Le pays était adorable, pays de vieille Celtique où, depuis trois mille ans, poussaient les générations de chênes sacrés, où d'immenses dolmens et de merveilleuses « galeries couvertes » apparaissaient dans les éclaircies, — et, justement, je m'occupais d'établir un point de l'histoire des temps préhistoriques. De plus, mon comte romain avait une si ravissante jeune femme que le seul plaisir de vivre quelques jours à côté d'elle eût compensé tous les ennuis. Je parle au sens le plus pur. Si peu que j'estimasse mon hôte, c'était mon hôte : je me serais méprisé de seulement songer à le trahir. Le charme de l'exquise créature n'en agissait pas moins sur ma fibre et me rendait légères les heures du jour et du soir. Sa chère silhouette au crépuscule, les yeux les plus doux et les plus fins, un incomparable sourire joint à la plus parfaite intelligence du geste et du mouvement — elle symbolisait tout ce qui remplit la guerre des hommes, et leur vœu, depuis les forêts primitives.

II

Huit jours avaient passé. Je commençais à regarder avec tristesse devant moi. Chaque soir, j'avais un peu plus ouvert des recoins de mon être, excité par une sympathie que je sentais venir dans l'ombre, avec le parfum de la jeune femme. Le neuvième jour, au matin, comme je passais sous un saule de Babylone, je *la* vis soudain devant moi. Son regard ne se détourna pas tout d'abord; j'y lus l'histoire mystérieuse qui fait pâlir les plus forts; puis, rougissante, après deux ou trois mots de politesse, elle s'éloigna. Je demeurais immobile, entendant gronder mon cœur plus haut que le ruisseau voisin et me disant « Il faudra avancer mon départ. »

Et, très honnêtement, je résolus d'être parti le surlendemain, tandis qu'une tristesse mortelle descendait sur moi et m'asphyxiait.

Une heure plus tard, mon hôte me conduisait à travers champs pour me montrer une tranchée où des ouvriers avaient découvert une grotte sépulcrale de l'âge de bronze. Il avait un air soucieux, mécontent, qui me frappa, car j'y crus voir un indice de soupçon. Après un silence, il dit tout à coup :

— Ne vous étonnez pas de me voir un peu maussade... Ce sont des gens qui essayent de me faire chanter! Mais ils n'y réussiront point.

— Ah! fis-je vaguement...

Il était dans un de ces moments où les êtres éprouvent le besoin irrésistible de dire leurs secrets.

— Une aventure de jeunesse, reprit-il... Une petite institutrice que j'ai séduite... à qui j'ai fait un enfant!. Oh! il y a plus de treize ans... Je lui avais remis, une fois pour toutes, dix mille francs... Il était absolument convenu que je n'entendrais jamais plus parler d'elle... qu'elle oublierai mon nom, mon existence... C'était promis, juré! Et voilà qu'aujourd'hui elle m'écrit... me demande un secours... un chantage, enfin! Mais je suis résolu à ne pas céder... J'aurai recours à la justice, s'il le faut...

— L'enfant existe encore? demandai-je, frappé de son ton dur, âpre, de son visage féroce.

— Eh! oui, dit-il... Mais est-ce que je connais *ça*? Est-ce que j'ai le temps de m'occuper de cette vétille?

Et il s'écria d'un ton menaçant :

— Je ne chanterai pas!

Il me tendit la lettre; je m'arrêtai un moment pour la lire, tandis qu'il me précédait. Ah! la pauvre lettre, humble, touchante, humaine, toute pétrie de maternité douloureuse, où l'on demandait un pauvre billet de mille francs à cet homme plus de quinze fois millionnaire — un billet de mille francs pour *son* enfant! Mon cœur saigna. Un mépris sans nom, un sentiment de violente vengeance, une pitié infinie pour la pauvre mère, tout cela me tint un instant pâle au bord du chemin.

« Patience! » me dis-je, et je rejoignis cet homme, en composant mon visage.

— Eh bien, fit-il... croyez-vous, hein?

— La vie est bien singulière! répondis-je évasivement.

— N'est-ce pas?

Il partit en une indignation immonde, une colère imbécile, qui dura jusqu'à la tranchée. Quand j'eus examiné les découvertes des ouvriers, je prétextai une course, je me rendis à toute vitesse au plus prochain bureau de poste. Là, je fis un mandat, j'écrivis à la mère en lui disant d'envoyer désormais ses lettres à Paris, à une adresse et un nom que je lui indiquai, et en m'excusant d'employer *une main étrangère*. Puis, allégé, je rentrai au château. Mon hôte ne devait être de retour que vers midi.

III

Je trouvai la jeune femme au salon, en train de lire. Elle rougit à mon arrivée; je me sentis devenir tout pâle; la crainte de m'être trompé me faisait trembler d'une façon intolérable. Nous demeurâmes deux minutes en silence; je vis que, peu à peu, elle devenait pâle à son tour. J'osai alors m'approcher d'elle, et, tout à coup, se décidant, elle dit :

— Ne pensez pas mal de moi... Un jour, je pourrai vous dire...

— Rien que je ne sache déjà, lui dis-je... Je sens que, si vous aviez estimé votre mari...

Elle inclina la tête, étonnée, puis elle releva les yeux. J'y relus l'histoire mystérieuse, l'immortelle féerie qu'un beau regard de femme raconte au regard amant. Déjà je posais ma bouche tremblante sur la sienne, je buvais sans remords la béatitude...

Je demeurai un mois au château de S... et j'y revins à la fin de l'été. Quoique naturellement sans cruauté, j'éprouvai, à travers mon bonheur, qui dura dix ans, une satisfaction véritable à trahir mon comte romain, — et la complicité de sa divine épouse s'étendit jusqu'à partager avec moi la protection de l'enfant du monstre.

J.-H. ROSNY.

UN TENDRE

(Suite.)

Cette petite aventure avec Cigale ne pouvait pas durer. il le comprenait. Aujourd'hui elle le distrayait, demain il serait las. Comme elle devait le trouver nigaud! Cette pensée, qu'ils jouaient chacun un rôle le divertissait; il lui semblait qu'il apprenait à connaître la femme et à la mépriser en démontant pièce par pièce les ruses de celle-ci.

Un soir, il la vit venir à lui, l'air bouleversé.

— Sais-tu ce qu'ils m'ont fait ici? Ils m'ont mise à quatre francs, au lieu de cinq francs que j'avais par soirée. Ils trouvent que je ne suis pas assez bien habillée.

Il la regarda. Elle avait une petite robe noire toute fripée qui lui étriquait les épaules. Ce n'était plus la petite femme au costume de soie rose, la joyeuse Cigale des soirs de fête, mais comme une copie d'elle, une charge en grisaille qui était à la fois comique et pitoyable, la figure pâlotte et tirée était marquée aux pommettes de deux taches roses si nettes qu'elles semblaient factices, — figure de clown triste, masque de pierrot chétif au regard humble. Comme il semblait apitoyé, elle raconta :

— Ah! c'est la guigne, bien sûr, et la guigne, moi, ça me rend timide, tellement que je bois pour me donner de l'aplomb... Tiens, ce tantôt, j'ai couru pour un engagement sans même avoir trois sous pour prendre le tramway. Quand je suis rentrée, j'étais en retard, papa m'a dit : « T'as dîné? — Oui, que j'ai fait, parce qu'il ne restait que peu de chose et qu'il n'avait pas fini. Oui, mais je prendrai bien tout de même un peu de vin. » Et j'ai fait la trempette.

Il l'écoutait, nullement attendri. Pourtant, il tira de son porte-monnaie une petite pièce d'or qu'il lui mit discrètement dans la main.

— Laisse-moi t'obliger... en camarade.

Mais elle refusa.

— Tu es bien gentil, je te remercie, mais tu comprends, je ne peux rien faire avec ça; il me faudrait une robe... pense donc, si tu pouvais, ce que ça me rendrait service!...

— Tu auras ta robe, dit-il.

Et il vit sa figure s'éclairer d'un indéfinissable sourire qui pouvait passer pour une expression de gratitude, et qui n'était que l'apparente joie d'avoir réussi dans sa petite comédie.

— Seulement, ajouta-t-il, avec une mine sérieuse, seulement il est bien entendu que je ne crois pas un mot de tout ce que tu viens de me dire, et que si tu as ta robe c'est parce que tu l'as bien gagnée en débitant à merveille ton petit boniment.

C'était la première fois qu'il lui parlait ainsi, révélant sa clairvoyance; elle en demeura toute saisie et bégayante :

— Tu ne me crois pas, tu ne me crois pas à présent?... Si tu te moques de moi, il faut le dire.

Il haussa les épaules ennuyé, et elle repartit très fâchée:

— Ah! bien vrai, si c'est pour te payer ma tête, que tu viens ici, faut que tu t'ennuies joliment où tu perches. Moi, je n'ai pas l'instruction que tu as, mais je t'en remontrerai tout de même pour le savoir-vivre. Mets ça dans ton sac, mon petit. Et puis en voilà assez, j'ai pas l'habitude qu'on m'achète!

Et elle le planta là, toute secouée de colère, Clairain, resté impassible, la vit traverser le bal.

— Est-elle sotte! murmura-t-il, est-elle sotte!

Il pensa : — « Elle croit que je vais courir après elle, elle se trompe bien. » — puis, avec résolution : — « Et flûte! après tout, elle m'assommait avec ses mensonges. Bon débarras! »

Il se sentait allégé, dispos, et il s'achemina vers la sortie.

La soirée était fraîche, et il éprouva une jouissance toute physique à marcher sur les trottoirs secs où ses pas résonnaient, où son ombre tantôt le précédait, tantôt le suivait, et brusquement venait se tapir sous ses pieds avec des gambades et des folies de jeune chien. Il descendit le boulevard, respirant l'air vif dont il sentait sur sa figure la délicieuse caresse. Était-ce cette nuit transparente ce ciel pur et constellé d'étoiles; était-ce la joie d'en avoir fini avec ce jeu sournois de ruses et de mensonges? Il y avait longtemps qu'il ne s'était senti ainsi vivre, et il allait lentement, buvant la fraîcheur à pleines gorgées.

Il ne manquait pas, toutes les fois qu'il passait devant la boutique de marchand de vins où il était venu un soir avec Jeanne, d'y jeter un rapide coup d'œil. Arrivé devant elle, il s'arrêta, éprouvant aujourd'hui la tentation d'entrer. Il se rappelait le petit vieux penché sur son absinthe. Peut-être, habitué de l'endroit, y venait-il tous les soirs; peut-être était-il là en ce moment? Il alluma un cigare pour se donner le temps de la réflexion, et, son cigare allumé, il ne se décida pas encore. Quel lui importait ce vieux, cette histoire, tout ce qui lui rappelait Jeanne? Alors, il s'aperçut qu'il avait ouvert la porte, et il prit son parti, vint jusqu'à la petite salle du fond il s'assit.

— Un bock, garçon!

Ses yeux firent le tour de la salle où il n'avait rien distingué en entrant, dans la fumée des pipes. Des gens jouaient aux cartes; des femmes à une table causaient très haut; un homme en blouse dormait sur une banquette devant un verre vide. Mais les yeux de Clairain ne s'attardèrent pas à détailler ce monde; dans son coin, isolé était le petit vieux; il était là, le petit vieux, et toute son attention se concentrait sur lui. Les coudes sur la

table, il fumait, ayant près de lui son absinthe, que ses mains nerveuses et tremblantes portaient par instants à ses lèvres. Une barbe mal rasée charbonnait sa face amaigrie, sa moustache humide lui retombait dans la bouche, et, sous son apparence usée, on devinait le petit homme vif qu'il avait dû être. Clairain se disait : — « Ce vieux, Jeanne l'a aimé; elle, qui m'a fait souffrir, avait souffert de son dédain. » — Un doute l'effleura.

Si ce n'était pas vrai, si elle lui avait menti? Cigale mentait bien ; est-ce que toutes les femmes ne mentaient pas? Il s'en voulut aussitôt d'assimiler Jeanne à cette fille. Il n'aurait pas dû venir là. Pourquoi était-il entré? En même temps, il se sentait irrésistiblement attiré par le buveur d'absinthe. Il céda à l'attirance.

— Monsieur Puech, dit-il, très ému.

L'homme leva sur lui un regard vacillant.

— Oui, monsieur.

Clairain se tenait immobile devant lui, ne trouvant rien à ajouter. L'homme parla :

— Monsieur Puech, oui monsieur... Oh! je suis bien connu ici... C'est peut-être pour une enseigne... Je suis peintre d'enseignes, monsieur.

— Précisément, dit Clairain, c'est pour une enseigne.

Il saisissait avec empressement ce prétexte. Maintenant qu'il savait que le petit vieux était Puech, en effet, que Jeanne ne lui avait pas menti, il restait bouche béante, comme si cette découverte l'eût stupéfié; et il se sentait étrangement remué. Il fallut qu'il luttât de toute sa raison contre l'envie impérieuse qu'il avait de parler. Il lui eût été doux de questionner Puech, d'apprendre de sa bouche tant de choses qu'il ignorait sur Jeanne. Mais à quoi bon lui rappeler cette page peut-être oubliée de sa vie; à quoi bon parler d'elle, s'occuper d'elle, puisque c'était fini entre eux, et qu'il s'était promis de se guérir ? Et il eut la force de se taire.

Puech, cependant, lui donnait son adresse, qu'il écrivit sur son album : avenue de Clichy, à côté, une vieille maison qu'il habitait depuis vingt ans. En parlant il sortait peu à peu de sa torpeur, il se dépensait en gestes nerveux, et sa figure, secouée de tics s'éclairait ; c'était le Puech d'autrefois, dont le bagout déridait Jeanne. Tout en l'écoutant, Clairain pensait : — « En ce moment Jeanne quitte le théâtre ; sa loge est pleine de fleurs, des gens l'attendent à la porte pour la regarder passer; elle laisse derrière elle un sillage d'admiration et d'envie ; elle est fêtée, elle est riche, la vie est toute dorée pour elle ; et il y a quelque part, à Montmartre, dans ce petit caboulot où je suis, un petit vieux pour qui s'est épanoui la première fleur d'amour de son cœur; s'il avait voulu, elle serait sa femme, la femme de ce vieux, et elle viendrait ce soir, sa journée finie, ouvrière fanée par le travail, l'arracher à son absinthe, le supplier de rentrer... Ah ! comme elle disait « c'est drôle la vie ! »

— Monsieur Puech, bonsoir.

Et il quitta la petite salle, il vint sur le boulevard piqueté de gaz, dans la nuit sereine, rafraîchir aux caresses de l'air vif, son front brûlant

VI

Trois jours plus tard, ayant repris ses longues flâneries du soir, il entra au *Printemps*, machinalement. Il suivit le monde, erra sans but, et se retrouva, comme par hasard, devant le rayon d'Annette. Elle n'y était pas et il la chercha des yeux dans le va-et-vient des gens, dans l'affairement des commis et des vendeuses. Il s'attarda même, choisit un foulard; puis, ayant suivi l'employé à la caisse, il revint sur ses pas, ne se décidant pas encore à partir. Il avait défait le paquet, examinait sous un foyer la soie de son foulard. A ce moment, il l'aperçut qui passait devant lui, légère et blonde ; de petits ciseaux d'acier pendaient à sa ceinture; il l'arrêta.

— Oh! mademoiselle, vous seriez bien gentille de m'aider à enlever cette étiquette.

Elle sourit, gracieuse.

— Mais volontiers, monsieur.

Une fois l'étiquette tombée, il dit .

— Merci, mademoiselle Annette.

Et il s'éloigna très vite, amusé de sa surprise, pendant qu'elle le suivit des yeux, se demandant quel était ce jeune homme qui connaissait son nom.

Devant la gare, une heure après, il la revit, elle était seule et filait rapidement. Ils pénétrèrent ensemble dans la salle d'attente. Alors, il l'appela tout bas, si près d'elle, qu'il effleurait son cou :

— Mademoiselle Annette!...

Elle se retourna, montra un petit air grave.

— Ah ! c'est vous, monsieur.

— Je ne suis pas indiscret? demanda-t-il.

— Dame, monsieur! fit-elle sans s'expliquer davantage.

Elle n'était pas intimidée; il y avait quelque chose de candide et de sérieux tout à la fois dans son regard pur.

— Nous faisons le même chemin tous les soirs, dit-il; moi, je vous trouve bien gentille, et j'ai pensé que nous pourrions le faire ensemble, si cela ne vous fâche pas. Voulez-vous que nous soyons amis, mademoiselle?

Elle répéta évasivement :

— Dame!

Puis curieuse :

— Vous habitez aussi Levallois, peut-être. Est-ce que vous ne travaillez pas au magasin?

Il s'amusa à la tromper, fit oui de la tête.

— Dans quel rayon?

— A la ganterie.

Elle chercha une minute.

— Tiens! c'est étonnant, je connais tout le monde dans ce rayon-là, et je ne vous y ai jamais vu.

Puis, se reprenant :

— Que je suis sotte! Vous achetiez un foulard, tout à l'heure, vous n'êtes pas du magasin. C'est mal de me mentir déjà.

Il prit sa main gantée, l'attira vers lui.

— Je ne le ferai plus.

Dès lors, ils parlèrent familièrement, en petits camarades qui se connaissent de longue date. Elle voulut savoir ce qu'il faisait, et cela l'étonna d'apprendre qu'il était peintre parce que les artistes, disait-elle, portaient tous des cheveux longs et de grands chapeaux. Au fond elle le trouvait gentil avec sa moustache fine, avec de petites manières qui lui plaisaient. Quand ils montèrent en wagon, il l'aida de la main, si légèrement, qu'il semblait ne pas la toucher.

(*La fin au prochain numéro.*)

Louis de ROBERT.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 37. Édition de Paris : 5 centimes. 16 SEPTEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
{ Départements 15 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ	Étranger.
Trois mois.........	1 fr 50	2 fr. 50
Six mois...........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

NOCTURNE, par AUGUSTE GERMAIN



NOCTURNE

Au Cours-la-Reine, vers deux heures du matin. Sous le tunnel feuillagé que troue parfois, comme une flèche d'ar[illegible] de lune, quelques silhouettes de femmes [illegible] se dessinent, allant et venant d'un pas traînard.

Soudain, l'une de ces silhouettes se dirige vers un petit vieux, — à l'allure de rentier propret, au dos rond, aux gestes [illegible] et menus, — qui arrive, en marchant cahin-caha, appuyé sur une canne, il a l'air un peu éméché.

La silhouette. — Où vas-tu, bébé ?

Le Petit Vieux essaie de presser le pas; mais la Silhouette l'a rejoint et l'a pris par le bras. En vain, il essaie de se dégager. Il est retenu par une main de fer.

La silhouette. — Ecoute donc, mignon... Où vas-tu ?

Le petit vieux, *d'une voix étouffée.* — Je rentre chez moi... Avenue Lamothe-Piquet.

La silhouette. — Tu peux bien causer un peu... Tu n'es pas pressé...

Le petit vieux. — Si... si... Il est tard... Je ne rentre jamais à des heures pareilles...

La silhouette. — Ah ! d'où viens-tu donc alors ?

Le petit vieux. — Qu'est-ce que cela peut vous faire ?... Laissez-moi !

La silhouette. — Voyons, je ne te mangerai pas... D'où tu sors ? Du théâtre ?

Le petit vieux. — Oh ! non... Quand j'y vais, c'est à Grenelle.

La silhouette. — Ils sont bons, les acteurs, dans c'théâtre-là... J'y suis allée la semaine dernière avec des amis... J'ai pleuré tout le temps...

Le petit vieux, — Vous avez bon cœur.

La silhouette. — Oui... Mais tu as l'air très gai... Dis d'où tu viens ?

Le petit vieux. — A quoi ça vous avancera-t-il ?... Je viens de chez ma fille...

La silhouette, — Elle tient donc un café pour que tu en sortes si tard ?

Le petit vieux. — Non, c'était sa fête.

La silhouette. — Alors, le dîner a été long ?

Le petit vieux. — Naturellement. D'abord à cause des enfants qu'on a fait manger avant nous... Et puis, un soir comme celui-là, on met les petits plats dans les grands... On reste longtemps à table...

La silhouette. — Oh ! ça, je sais bien... Dans le temps, quand j'étais petite et que c'était la fête de maman, on ne se couchait pour ainsi dire pas... Vous avez chanté au dessert, hein?

Le petit vieux. — Oui, ma fille est couturière; il y avait là beaucoup de ses employées... Plusieurs ont de très belles voix.

La silhouette. — Et vous avez trinqué à la santé de la patronne?

Le petit vieux. — Parbleu !

La silhouette. — Ça se voit... Du bon vin? Du cacheté solide ?...

Le petit vieux. — Mon gendre a une excellente cave... (*Faisant claquer sa langue contre le palais.*) Il possède surtout une fine champagne !...

La silhouette. — Tu as dû en boire des petits verres !

Le petit vieux, *avec un rire de contentement et titubant un peu.* — Trois... C'est trop. Quand je suis sorti, la tête me tournait...

La silhouette. — Ah! polisson !...

Le petit vieux. — C'est vrai... le manque d'habitude. (*Essayant de reprendre son aplomb.*) Mais, maintenant, je vais mieux...

La silhouette. — Eh bien, pour que la fête soit complète, il faut terminer la soirée... avec moi...

Le petit vieux. — Oh ! non... Je rentre...

La silhouette. — Tu n'en auras pas jusqu'au lever du soleil...

Le petit vieux. — Je sais bien, mais...

Sa voix mollit. Sous le tunnel feuillagé que trouent des rayons de lune, des paroles, prononcées sur un ton très bas, s'échangent. Le bras de la Silhouette ceinture victorieusement la taille du Petit Vieux.

La silhouette. — Si tu as peur ici, viens sur la berge... Il [illegible] a personne.

[illegible] son pas sur le trottinement trébuchant du Petit Vieux, la Silhouette se dirige vers le parapet de pierre. L'homme et la femme descendent un escalier et arrivent sur la berge. Auprès d'eux et allant se perdre à l'infini, les flammes [illegible] de gaz, les rutilements bleus des globes [illegible] les [illegible] flamboyantes qui se reflètent [illegible] la Seine. [illegible] dans le [illegible] nuit tranquille.

Le petit vieux. — Il fait bon, ce soir.

La silhouette. — N'est-ce pas ?

Le petit vieux. — Je ne suis jamais rentré si tard... Et, c'est curieux, je n'ai pas du tout envie de dormir.

La silhouette. — De ce temps-là, je te le jure, je ne me sens jamais le besoin de me coucher!

Le petit vieux, *désignant deux formes longues et noires, étendues à cinq cents pas de là sur la berge. Avec inquiétude.* — Qu'est-ce qu'on aperçoit là-bas... Des hommes ?...

La silhouette, *d'un ton insouciant.* — Oui. Sans doute des poivrots qui sont descendus ici pour ne pas se faire empoigner par les sergots... Y a pas de danger...

Le petit vieux. — Tu es bien sûre ?

La silhouette. — Tu penses que j'en ai l'expérience !

Le petit vieux. — Tout de même, si c'étaient des agents...

La silhouette. — Tu es fou... on verrait leurs baïonnettes... (*Changeant de ton.*) Qu'est-ce que tu vas me donner ?

Le petit vieux. — Je ne suis pas bien riche, vous savez... Et puis, je ne pensais pas que ce soir... Tenez, voici...

Il glisse quelque monnaie dans la main de la Silhouette.

La silhouette. — Oh ! non, plus que ça.

Le petit vieux. — Mais je ne peux pas... je vous jure que je n'ai plus rien !...

La silhouette. — Laisse-moi regarder dans tes poches.

Le petit vieux. — Non... non...

La silhouette. — Alors, fouille-toi bien.

Le petit vieux, *retournant ses poches.* — Vous voyez, il n'y a rien dedans.

La silhouette. — Et ton porte-monnaie ?... Ouvre que je voie...

Le petit vieux. — Il n'y a rien dans mon porte-monnaie.

La silhouette. — Montre toujours !

Le petit vieux, *ouvrant son porte-monnaie et essayant de dissimuler deux louis.* — Ah ! il y avait encore quelques sous... Les voici...

La silhouette. — Et les louis que je viens de voir ?

Le petit vieux, *jouant l'étonnement.* — Des louis ?...

La silhouette. — Oui, des jaunets.

Le petit vieux. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Où vous avez pu voir ?...

La silhouette, *menaçante.* — Allons ! donne !

Le petit vieux. — Mais non... Mais non...

La silhouette. — Voyons, tu ne vas pas me faire poser.

Le petit vieux. — Soyez raisonnable...

La silhouette. — Ah çà ! est-ce que tu t'imagines que c'est pour tes beaux yeux que je t'accompagne ?...

Le petit vieux, — Alors, laissez-moi m'en aller...

La silhouette, *le retenant par le bras.* — Veux-tu rester là... et me refiler ta gadouche, ta bonne petite gadouche ?...

Le petit vieux. — Laissez-moi m'en aller !

La silhouette. — Quand tu m'auras passé tes louis, tu fileras si tu veux.

Le petit vieux. — Non, tout de suite...

La silhouette. — Tu n'as pas regardé ma fiole ?

Le petit vieux, *tremblant de peur.* — Si... si...

La silhouette. — Assez causé... Veux-tu me donner tes jaunets... oui ou non ?

Le petit vieux. — Je ne peux pas... C'est ma fille qui m'en a fait cadeau, ce soir... pour payer mon terme...

La silhouette. — Bien, mon bonhomme !

Elle siffle, un sifflement aigu et prolongé d'alarme. Aussitôt les deux formes noires, qui étaient étendues, là-bas, sur la berge, se relèvent. Elles accourent et l'on distingue, sous le ciel très pur, d'abord deux casquettes et deux bourgerons, puis deux pantalons bleus et des pieds chaussés de sandales qui galopent sans bruit.

Le petit vieux, *essayant de se dégager des mains de la Silhouette.* — Au secours !... Au secours !... Au sec...!

Il s'arrête net. Un poing vient de s'abattre sur sa bouche.

La silhouette. — A toi, Charlot !

L'acier d'un couteau brille. Des mains fouillent les poches du petit vieux, enlèvent la montre, le portefeuille.

Une des casquettes a l'autre. — Aide-moi... Qu'on le flanque dans le jus.

Le bruit d'un corps qui tombe dans la Seine. Un tourbillon à la surface duquel s'étale une large flaque de sang; puis l'eau recommence de courir, de glisser, de filer sans bruit, tandis qu'à la place du sang, la Lune, en millionnaire généreuse, sème une poignée d'argent...

Une casquette, *rigolant.* — Si, après le coup de surin, on allait prendre un coup de sirop ?

Auguste GERMAIN.

VAINCUE

I

Jacqueline de Lancelin monta dans sa voiture précipitamment sans regarder derrière elle, se tassa dans un coin pendant que lentement la voiture franchissait la porte de l'élégant petit hôtel. Et lorsque avec un choc sourd qui résonna sous la voûte retombèrent les deux battants, il lui sembla que cette porte retombait sur son cœur, le meurtrissait, l'écrasait, et une douleur aiguë l'étreignit, un besoin de pleurer lui contracta la poitrine, lui serra la gorge douloureusement.

Oh ! le pénible trajet où, seule dans cette voiture, elle revivait toute sa vie depuis sa sortie du couvent.

Comme c'était loin! Cela se brouillait dans son esprit et lui apparaissait comme un rêve très doux et très éloigné. C'est que les jours malheureux semblent longs, bien longs, et elle avait été si malheureuse, elle, si malheureuse depuis son mariage.

Une seule joie parmi toutes ses peines, mais une joie immense qui lui avait fait oublier toutes ses douleurs, la naissance d'un fils.

Oh! comme elle l'aimait, comme elle l'avait aimé, ce fils, dès la première minute, dès le premier vagissement. Elle ne vécut plus que pour lui. Ce fut une extase continuelle devant ce bébé qui, maintenant, ne lui laissait plus un instant, prenait tout son temps, toute sa vie.

Elle ne se lassait pas de l'admirer et il lui semblait plus beau que tout avec ses grands yeux bleus qui lui mangeaient tout le visage, ses fossettes aux coins des lèvres qu'elle emplissait de baisers, son doux sourire d'ange.

Et aujourd'hui qu'elle n'avait plus ce fils, elle se demandait si tout ce qu'elle venait de passer était vrai, si elle n'avait pas fait un cauchemar horrible, si elle ne devenait pas folle.

Épouse coupable, mère indigne, divorcée, voilà ce qu'aux yeux du monde elle était aujourd'hui. Et elle n'était pas morte de douleur et de honte lorsque son mari l'avait chassée, lorsqu'un juge, un homme, avait flétri sa conduite et lui avait enlevé le nom de son époux, elle n'était pas morte lorsqu'on lui avait arraché son fils. Oh! alors, c'est que la peine ne tue pas, c'est que la douleur n'a pas ce pouvoir d'arracher la vie à ses victimes.

Autour d'elle, rien n'était changé : les rues avaient leur aspect habituel; la foule circulait pressée, joyeuse; les voitures se croisaient; les lumières défilaient; les magasins étincelaient; sur le trottoir peut-être quelques badauds admiraient l'attelage superbe, enviaient le sort de la malheureuse qui, sans rien voir et sans rien entendre, répétait avec des sanglots :

— Ma vie est brisée et j'ai perdu mon fils, j'ai perdu mon fils!

II

Jeune fille, alors qu'on forme de si doux projets pour l'avenir, alors que la vie apparaît belle et fleurie, Jacqueline, elle aussi, avait fait un joli rêve. Ce rêve, rien, semblait-il, ne pouvait s'opposer à sa réalisation.

Elle aimait de toutes les forces de son âme son cousin Henry Denelle; Henry l'aimait, et ensemble ils s'étaient arrangé une vie idéale où l'un près de l'autre, mari et femme, ils s'aimeraient toujours de plus en plus jusqu'à la mort.

La réalité brutale les sépara, déchira le rêve, les laissa tous deux meurtris.

Pour des raisons de famille, alors que Henry, enseigne de vaisseau, était bien loin, Jacqueline dut épouser Gaston de Lancelin.

Jacqueline était une honnête femme. Si en secret elle aimait toujours Henry, elle se promit de rester fidèle à l'homme dont elle portait le nom.

Cette promesse, elle la tint toujours. Pourtant lorsque, quelques années plus tard, Henry rentra en France, elle ne put lui refuser le rendez-vous que le jeune homme lui demandait ; elle se disait qu'elle lui devait l'explication qu'il sollicitait dans sa lettre.

Cette lettre fut surprise par Gaston, éveilla sa jalousie, fit naître le soupçon.

Le lendemain il entrait chez Jacqueline au moment où, à genoux, Henry lui demandait pardon de l'avoir méconnue, de l'avoir méprisée, de l'avoir maudite.

Quelques heures plus tard, dans un duel tenu secret, Henry était tué par Gaston. Trois mois après, le divorce de Jacqueline était prononcé.

III

Toutes les apparences étaient contre Jacqueline, puisque sans hésitation un juge l'avait condamnée, puisque le monde lui avait donné tort.

C'est en vain que tout d'abord elle avait essayé de prouver son innocence à son mari.

C'est en vain qu'elle avait protesté de son honnêteté, de sa fidélité, de son amour pour son enfant.

Gaston, que la jalousie et la douleur rendaient brutal, l'avait chassée, n'avait rien voulu entendre, ne la croyait plus.

Alors, elle s'était enfermée, n'ayant plus le courage de lutter; blessée au cœur, elle s'était dit que désormais elle ne vivrait plus que pour son fils, pour lui seul.

Elle était arrivée ainsi jusqu'au jour du divorce; mais lorsqu'on avait lu le jugement qu'elle écoutait à peine, un mot pourtant l'avait fait se redresser toute pâle, lui avait percé le cœur.

Quoi, on lui enlevait son fils!

Elle n'aurait plus le droit que de le voir de temps en temps, une heure par mois.

C'était trop, et les mains jointes, suppliantes, elle avait demandé grâce. Mais, comme si elle n'était pas là, insensible, le greffier avait continué sa lecture pendant que Jacqueline retombait inerte.

Pendant huit jours, elle demeura brisée, désespérée, ne comprenant pas, maudissant le monde et les hommes. Puis elle se dit que son mari l'avait aimée, qu'il adorait son fils, qu'il comprendrait sa peine, ses souffrances atroces, qu'il aurait pitié d'elle peut-être, et que Dieu la soutiendrait, qu'Il ne permettrait pas qu'elle, l'innocente, fût frappée ainsi, ou qu'alors Dieu serait aussi injuste que les hommes.

Elle refoula son orgueil, son amour maternel la fit passer sur toutes les humiliations, elle ne se souvint plus que Gaston l'avait chassée comme la dernière des misérables, elle se prit à espérer, lui pardonna d'avance toutes les douleurs qu'elle avait eues par lui.

Elle se présenta; un domestique brutalement referma la porte sur elle.

Elle ne partit pas, elle était habituée aux affronts depuis quelque temps et elle était prête à tout souffrir pour revoir son fils; elle attendit; on la menaça de la mettre dehors, elle demeura calme sous cet outrage, et tout à coup, elle s'élança, bouscula le domestique, pénétra chez Gaston.

Lui aussi avait souffert, il était affaissé; lorsqu'elle entra, il se redressa hautain.

— Que voulez-vous?

Elle se mit à genoux :

— Mon fils.

— Votre fils, vous vous souvenez donc que vous avez eu un fils? C'est vous en souvenir un peu tard.

Elle supplia :

— Au nom de votre amour pour lui, au nom de son amour pour vous, pitié pour sa mère.

— Sa mère? ah! ne répétez pas que vous êtes sa mère, vous n'êtes rien pour lui, vous n'existez plus. Vous voudriez donc en faire un être infâme comme vous? Jamais, jamais vous ne le reverrez que pendant les instants trop longs encore que la loi vous accorde, et lorsque plus grand il s'étonnera, me parlera de vous, je lui répondrai que celle qui a été sa mère est une femme dont on ne doit jamais prononcer le nom. Il me comprendra, j'espère, et ce jour-là, nous serons deux sans doute à vous maudire.

Jacqueline poussa un cri :

— Ah! misérable! ce n'était pas assez de torturer une femme, vous voulez commettre la plus grande lâcheté qui soit, la plus atroce des infamies, vous voulez apprendre à un enfant à mépriser sa mère! Ah! prenez garde, prenez garde. Dieu ne laissera pas s'accomplir un pareil sacrilège, et ce ne sera pas la victime, mais le bourreau que mon fils maudira.

IV

Ainsi, la fatalité cruelle poursuivait sans répit cette malheureuse. Tout et tous s'acharnaient après elle comme pour lui faire payer les quelques années de bonheur qu'elle avait vécues.

Du même coup, elle avait perdu son fils, et l'amour de son mari s'était changé en haine. Sa vie, toute de tristesses, devait être maintenant un deuil continuel, une rude étape à monter seule, sans affection, sans secours, sans aide.

Ne sortant plus, enfermée, ne vivant réellement que les heures trop courtes où elle voyait son fils, son visage, son joli visage d'autrefois s'amincissait, s'anémiait; la douleur la tuait petit à petit, rendait déjà sa démarche lente, fatiguée.

Fatiguée, oh! oui, elle l'était, elle se disait qu'elle n'aurait pas le courage d'aller jusqu'au bout, elle se sentait lasse, bien lasse.

Elle retrouvait pourtant toute son énergie, lorsque le premier jeudi de chaque mois arrivait; alors elle s'habillait de bonne heure, descendait vers le collège où son fils était en pension, arrivait bien avant l'heure et restait là à la porte, attendant, impatiente, nerveuse, les yeux fixés sur l'horloge qui ne marchait pas assez vite.

Comme elles lui semblaient longues, ces minutes d'attente. Puis, lorsqu'elle entendait son fils arrivant au parloir, son cœur s'arrêtait de battre et elle le pressait dans ses bras, l'étreignait, lui faisait mal, l'embrassait, lui posait mille questions auxquelles l'enfant n'avait pas le temps de répondre. Et son petit Gaston, étonné de la voir pleurer, pleurait lui aussi, lui répétait :

— Emmène-moi, petite mère, je suis malheureux loin de toi.

Ces mots étaient une nouvelle blessure qui lui déchirait le cœur, et c'est à peine si ses sanglots lui permettaient de répondre :

— Ce n'est pas possible, mon amour, il te faut demeurer ici, être bien sage, ne pas t'ennuyer, ne pas pleurer surtout, car alors tu ferais de la peine à ta mère, qui en a tant déjà.

L'enfant questionnait :

— Pourquoi, dis, petite mère, que tu as de la peine?

— Pourquoi? Tu le comprendras plus tard, mon pauvre chéri; maintenant, je ne puis t'expliquer, mais lorsque tu seras grand, tu te souviendras. Et tu l'aimeras toujours, n'est-ce pas, ta petite mère, toujours, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. Personne jamais ne t'aimera comme elle, va, et tu l'aimeras bien, toi aussi, n'est-ce pas?

— Alors, si tu m'aimes bien, emmène-moi, je veux aller avec toi.

L'heure s'écoulait et il lui fallait faire un effort énorme pour détacher de son cou les bras de son fils; elle n'avait plus la force de lui répondre, et lorsque la porte s'était refermée sur lui, il lui semblait encore entendre une voix dans l'escalier qui pleurait :

— Emmène-moi, petite mère, emmène-moi.

Elle rentrait chez elle plus lasse, plus triste encore. Jours et nuits, elle pensait à son fils, et à son esprit ses paroles revenaient plus souvent comme une obsession : Emmène-moi, emmène-moi.

Pourquoi, en somme, ne l'emmènerait-elle pas? Si elle pouvait l'enlever, le conserver près d'elle, oh! alors toutes ses peines seraient oubliées et elle bénirait Dieu.

Cette pensée ne la quitta plus, la poursuivit partout, continuelle, tenace. Mais que pouvait-elle faire seule? Et cependant elle était décidée, maintenant, elle enlèverait son fils. Et elle chercha à la quatrième page des journaux l'adresse d'une agence quelconque qui pourrait l'aider.

Elle trouva, fit taire ses répugnances, entra en pourparlers.

Elle ne marchandait pas, l'affaire fut vite conclue, et ces hommes alors lui semblèrent bons, puisqu'ils lui promettaient de lui rendre son fils.

Elle aurait voulu les suivre, être avec eux ce jour-là; mais ils lui firent comprendre qu'elle devait demeurer chez elle pour dérouter les soupçons; elle céda.

Le premier jour de sortie de l'enfant fut fixé pour l'accomplissement du rapt. On le séparerait de son domestique, on le jetterait dans une voiture qui attendrait, et par la gare de l'Est il serait conduit près de Dinant, où elle possédait un petit château. Le même soir, elle pourrait le rejoindre.

Elle passa une journée atroce, elle priait, pleurait, se demandait s'ils avaient réussi.

Puis tout à coup elle eut la certitude du succès et elle se mit à faire des projets. Aussitôt arrivée, elle gagnerait un port quelconque et partirait bien loin avec son fils, bien loin, où personne jamais ne pourrait plus le lui reprendre.

Une seule chose, maintenant, l'inquiétait : l'enfant n'avait-il pas eu froid pendant ce long voyage à travers les Ardennes couvertes de neige?

Elle entassa des châles dans sa valise comme si elle devait le rencontrer en route, et elle partit, sûre maintenant de le revoir bientôt et de l'avoir à elle seule, toujours.

Elle s'arrêta une heure à Givet, se promenant sur le quai sans sentir le froid qui l'engourdissait.

A Dinant, elle sauta du train, se précipita chez elle, légère, les yeux brillants, heureuse presque déjà.

La vieille servante la regarda, étonnée. Jacqueline lui demanda, le cœur serré tout à coup :

— Eh bien, Agathe, vous n'avez rien à me dire, personne n'est venu ici hier soir?

— Non, madame, non, rien qu'une lettre que j'allais vous renvoyer.

Jacqueline se sentit mourir; elle balbutia :

— Donnez.

Et elle tressaillit en reconnaissant l'écriture de son mari. Ses doigts tremblants, inhabiles, l'ouvrirent.

« Les hommes que vous aviez achetés, disait-il, je les ai payés plus cher que vous; j'espère que leur témoignage suffira pour vous empêcher de revoir *mon* fils jamais. »

Avec la lettre tombèrent les dernières espérances que Jacqueline pouvait conserver encore au fond du cœur, et elle s'écroula vaincue, bien vaincue cette fois, vaincue de la vie.

V

Le lendemain, se traînant à peine, elle descendit dans le parc où son fils tout petit avait joué si souvent. Chaque coin, chaque arbre lui rappelait un souvenir gai et heureux; maintenant, tout était couvert de neige, tout avait l'air triste, affreusement désolé.

Elle arriva ainsi jusqu'au petit étang où il venait chaque jour jeter du pain aux cygnes.

Il n'y avait plus de cygnes, elle n'avait plus son fils.

Elle resta là, rêveuse. Un rayon de soleil filtrant à travers les arbres se jouait sur la glace transparente. unie comme un miroir, et tout à coup, dans ce petit cercle lumineux, il lui sembla voir l'image de son fils, de son fils tel qu'elle l'avait vu huit jours avant au parloir, et elle entendait sa voix douce :

— Emmène-moi, petite mère, emmène-moi.

Oh! l'image attrayante, elle allait s'évanouir tout à l'heure, et elle voulut du moins la baiser une dernière fois, la saisir, l'enlacer.

Elle se pencha... encore... encore...

La glace craqua, s'ouvrit.

C'est à peine si un peu d'eau arriva à la surface. Très peu, un léger voile qui s'étendit un instant se replia. Puis les glaçons se rapprochèrent, se rejoignirent, se soudèrent, scellant jusqu'au printemps prochain le tombeau de la malheureuse mère, pendant que d'un village voisin — était-ce un glas? — une cloche tintait tristement sous son capuchon de neige.

Léon MALICET.

LA COMTESSE D'UZELLE

Il y a deux ans, au mois de janvier, la célèbre comtesse d'Uzelle, que tout Paris a connue et admirée, était mourante dans son hôtel du faubourg Saint-Germain. Je l'ai pu voir à ses derniers moments et jamais je n'oublierai la poésie funèbre qui l'environnait.

Dans un grand lit à baldaquin, cette jeune femme de trente ans à peine était étendue et semblait anéantie non par une maladie du corps, mais par une consomption morale, par un chagrin aigu. Ses cheveux blonds étaient défaits; sa figure, autrefois un peu remplie, avait maigri : ses joues avaient perdu leur couleur rose de santé et étaient bistrées par la fièvre. Sur plusieurs oreillers superposés, marqués à son chiffre, sa belle tête reposait et son regard, où brillait encore l'étincelle du regret, avait peine à soulever sa paupière alourdie.

Près d'elle veillaient attentives ses deux sœurs, et plusieurs amies dévouées, confidentes de ses malheurs, les femmes charmantes, consolaient la désespérée, et essayaient d'amener sur ses lèvres desséchées un bon sourire qui la rattachât à l'existence et fît naître une distraction heureuse dans cette âme brisée.

— Ah! s'écria la malade, c'est fini, bien fini! Je suis arrivée au terme de ma carrière. Dans quelques jours, je ne serai plus, et mon âme sera retournée au principe d'où elle est sortie... Vivez, vous que la destinée épargne; vous qui pouvez trouver l'existence belle et féconde, qui avez des devoirs à remplir, des joies à moissonner, des baisers tendres à recevoir et à donner, vivez longtemps!

La comtesse d'Uzelle puisait dans la fièvre qui redoublait une animation plus grande, mais factice. Tous les phénomènes moraux de son passé, tous les faits extérieurs qui les avaient accompagnés se succédaient au regard de son esprit avec une effrayante rapidité.

Elle se revoyait jeune fille, femme et amante.

Amante! Elle n'osait prononcer ce nom, tant les mystérieuses délices qu'il lui rappelait étaient liées à sa pudeur de femme.

***

Elle garda un moment le silence, et mit ses mains sur ses yeux, comme pour évoquer seule les heures fortunées

LA FEMME AUX COURSES



Bien que le sport et les paris l'intéressent peu, que les arrivées la laissent indifférente, elle fréquente assidûment les réunions sportives. Ses amies disent qu'elle fait les champs de courses. Très pratique, il est si facile d'engager la conversation sur un hippodrome. Puis les parieurs favorisés sont souvent disposés à faire des folies.



Chanceuse et d'une lucidité remarquable. Lorsqu'un outsider est arrivé, vous la trouverez devant l'affichage vous faisant voir ses tickets.

— Tenez, mon cher, cinq louis de chaque côté.





Existe-t-il **un** endroit mieux choisi que le pesage un jour de grande épreuve, pour faire admirer sa beauté et ses toilettes exquises?

C'est pour elle un plaisir extrême de se mêler à cette foule de gentilshommes, de rastaquouères, de cocottes et de grandes mondaines.

Et puis demain, dans les journaux, son nom sera cité.

Turfiste dans l'âme!

Se livre à des études approfondies.

Elle connaît les origines et les performances; il n'est pas de jockey, propriétaire ou entraineur qui lui soit inconnu.

Joue d'après ses propres raisonnements et méprise les tuyaux.

J. Aubin

Paroles de RENÉ BÉHER.

EFFET DE LUMIÈRE

Musique de GASTON PERDUCET.

Allég^to Mod^to

Près du rond point de l'espla-
-na-de El-le dansait, fai-sant pa-
-ra-de Aux sons discor-dants du tam-
-bour_ Pen-dant qu'un malheureux pail-
-las-se As-sourdissait la po-pu-
-la-ce De son gro-tes-que ca-lem-
-bour. _ Sa tail-le me pa-raît di-
-vi-ne Et maintes cho-ses je de-
-vi-ne A la lu-eur des vieux quin-
-quets _ J'ad-mi-re sa jambe bien
ron-de Pen-dant qu'elle envoie à la
ronde Sou-rires et baisers coquets D'où
Pour finir.
Viens chez l'chand vins prendre un d'mi s'tier.

III

D'où viens-tu, gracieuse fille?
De Grenade ou de la Castille,
J'en suis certain, cela se voit
Au rythme à la cadence nette
Qui fait vibrer la castagnette
Que tu balances à ton doigt.

IV

Ah! comme il doit donner la fièvre,
Le baiser que prend sur ta lèvre
De corail ton heureux amant.
J'entrevois l'heure délirante
Où, de ta bouche palpitante
D'amour, tu fais un long serment.

V

Rêveur, je gravissais les planches,
Et, derrière les toiles blanches,
Je pénétrais pour mes trois sous,
Espérant avoir la fortune
D'admirer la belle enfant brune
Dans des élans encor plus fous.

VI

En passant je la vis rieuse,
Et, d'une voix très amoureuse,
Je lui dis quelques mots tout bas:
« Je donnerais très riche obole
Pour te tenir, belle Espagnole,
Quelques instants, entre mes bras. »

VII

Ma question lui parut drôle,
Car elle dit, haussant l'épaule:
« On voit bien qu't'es pas du quartier!
Je suis un' môme d'la Villette,
Si tu veux t'payer ma binette,
Viens chez l'chand d'vins prendre un
[d'mi-s'tier. »



de sa jeunesse, heures si vite envolées, hélas! A ces jours enfuis mais vivaces dans son souvenir, elle rapportait toute sa vie. Rien n'avait fait pâlir l'éclat de ce temps heureux. Elle y revenait, comme le pilote égaré revient à l'étoile polaire pour retrouver sa route perdue et éviter les écueils.

— Mes chères sœurs, dit-elle en quittant sa rêverie, j'ai une grâce à vous demander. Lorsque je serai morte, faites-moi ensevelir au fond du parc de notre château de Bourgogne, à cet endroit solitaire que vous connaissez bien, là où il y a un banc de marbre, là où de grands chênes ombrageront mon tombeau au retour des printemps et des étés. En ce lieu paisible voltige sans cesse un charme inconnu que l'on ne peut définir. Oh! que je serai bien sous la verdure des grands arbres, sous les gazons et les mousses! Vous viendrez quelquefois, n'est-ce pas, vous, mes sœurs, vous, mes amies, prier sur ma tombe, et ressusciter le souvenir de celle qui vous aimait, de celle qu'on appelait la belle comtesse, et qui ne sera plus qu'une poussière perdue au sein de l'immense nature!

Les sanglots éclatèrent. Jamais douleur plus poignante ne se manifesta.

— Antoinette, dit-elle à l'aînée de ses sœurs, tu trouveras sous ces oreillers qui soutiennent ma tête affaiblie, tu trouveras un paquet de lettres. Tu les enseveliras avec moi. Tu les mettras sur ma poitrine, dans le cercueil; elles ont fait battre mon cœur si fort jadis que peut-être encore elles rallumeront la flamme éteinte!...

Elle ne put en dire davantage. Ses forces la trahirent et elle ferma les yeux. Quelques instants après, cette femme idéale rendait le dernier soupir.

***

Comme l'avait demandé l'infortunée, un tombeau fut construit au fond de son beau parc de Bourgogne, et elle y fut enterrée. Sous les chênes ombreux, une pyramide de marbre blanc fut placée, et un poète, qui avait adoré la morte, y fit graver deux vers latins empruntés à Ovide.

Pendant les mois de l'été qui suivit, presque chaque jour, les sœurs et les amies de la défunte vinrent déposer des fleurs sur son tombeau. Après s'être agenouillées sur la pierre, elles allaient s'asseoir sur un banc voisin; elles évoquaient la mémoire de la comtesse; elles redisaient ses vertus, sa grâce, la noblesse de son cœur et de son esprit, et il leur semblait que cette femme supérieure assistait encore à leurs entretiens.

Le temps s'écoula, le pâle automne jaunit les feuilles, la famille en deuil et les amis désolés s'éloignèrent, et l'inénarrable silence de la nature enveloppa le triste mausolée.

Les paysans du village et des environs qui, tant de fois, ont reçu les bienfaits de la comtesse, sont habitués à considérer comme un lieu sacré l'endroit du parc où elle dort son éternel sommeil sous la pyramide de marbre blanc.

Chaque dimanche, le jardinier du château ouvre la grande grille d'honneur, et ces braves gens vont prier pour le repos de son âme. Leurs pas ont tracé un petit sentier au milieu des pelouses qu'ils traversent pour se rendre à son tombeau.

Au centre d'un rond-point qu'environnent des chênes centenaires, se dresse la pyramide funèbre. Elle est entourée d'une balustrade de fer, et sur la pierre en relief les villageois se mettent à genoux et prient.

***

C'est un touchant spectacle que celui de ces simples, évoquant dans un religieux silence le souvenir d'une femme qui a fait le bien, qui a aimé, et qui est morte des angoisses de l'amour.

Qu'il est triste, ce mausolée, quand les bises de décembre et de janvier soufflent dans les feuilles desséchées du chêne! Au pied de la pyramide glacée, les bouquets de fleurs et de verdure gisent alors, raidis par les gelées et couverts de givre.

Mais les gelées perdront leur âpreté, les givres et les neiges fondront aux rayons du soleil d'avril, les bouquets de roses fraîches remplaceront les bouquets anciens et flétris, toute la nature retrouvera la jeunesse, le charme, la poésie.

Toi, femme enchanteresse, ensevelie dans des parois de marbre, tu ne dois point, hélas! revenir animer de ta grâce et de ton sourire ce parc enchanté où jadis tu te plaisais tant, où tu respirais les aromes voluptueux des plantes et des arbres, où tu goûtais les délices de la passion, où tu recevais les confidences de l'amitié, où ta méditation si tendre allait jusqu'aux larmes!

Oui, c'est ici que tu as connu le trouble profond qui saisit, après l'adolescence, des nobles cœurs et des grandes intelligences! C'est le long des allées de sable fin, sous ces arceaux de feuillage, que tu as promené ta pensée orageuse, l'inquiétude vivante de ton esprit!

Que tu aimais, là-bas, près de la forêt, cette vaste pelouse entourée de bosquets! A gauche, des sapins toujours verts, sur une petite éminence. Des inégalités de terrain çà et là, des arbustes, des touffes de bruyère.

Par une échappée, on aperçoit le village. Cette pelouse, ces arbres, ces arbustes, ces gazons, les toits des chaumières font songer à l'existence calme des sages; des souvenirs d'idylle sont répandus à travers ce paysage.

C'est dans ce coin du monde, solitaire et mystérieux que souvent, ô belle comtesse, tu saluas le réveil de l'aurore et que tu bénis la vie! Que de fois tu vins seule, jadis, savourer l'attrait de la passion à l'abri de ces chênes, de ces pins! Que de fois tu as demandé l'apaisement de tes tempêtes à ce tranquille horizon! Que de fois ton baiser...

***

Et maintenant, tu reposes dans le linceul de la mort! Le parc, qui était ton ami, ne te regrette-t-il point? Que sont devenus les aveux que tu confiais à ce riant séjour? Ne tressailles-tu pas quand murmure la brise, à l'heure indécise et mélancolique où le jour tombe, où le soir apparaît précédant la nuit? Tout est-il bien fini, lorsque nos yeux sont fermés à la douce clarté du soleil, lorsque le fossoyeur nous a mis au tombeau, et a jeté sur nos cercueils la pelletée de terre résonnant si lugubrement à l'oreille de ceux qui survivent à l'être adoré?

Le mausolée de la comtesse d'Uzelle commence à prendre cet air de vétusté que le temps jette sur toutes les œuvres sorties de la main de l'homme. La pluie, la poussière des chemins, chassées par le vent, les émanations des arbres ont fait des taches sur le marbre du tombeau, et le voyageur qui passe pourrait croire déjà que depuis cinquante années repose là quelque ancien possesseur dont le nom même est oublié.

Hippolyte BUFFENOIR.

M. LE DOCTEUR EST OCCUPÉ

Un bien gentil garcon, ce docteur, jeune, grand, élégant, la figure régulière, les traits fins, une barbe noire lui encadrant bien le visage, c'est l'homme le plus galant que je connaisse. Ce que j'aime surtout en lui, c'est la façon de répondre à ses clients, ayant aux lèvres un mot toujours aimable, un compliment qui fait plaisir, mettant de côté toute flatterie basse et vile.

Avec les dames il est empressé, il cherche un service à leur rendre, ayant, comme le *Chemineau* :

... *Toujours le rire au bec, c'est sa nature*. Pour ne pas lui faire de réclame, je l'appellerai Julien, si vous le voulez bien. Le docteur Julien avait pour cliente, — et il l'a toujours, du reste, — la gentille marquise Gabrielle de B..., une charmante blonde aux yeux amoureux et rêveurs, à la bouche rouge et désirable, et qui venait le voir tous les deux jours.

Seulement, la mignonne enfant avait pour principe — ô combien fâcheux! — de ne laisser voir au docteur que son doux visage, son adorable cou blanc, et ses deux petites menottes.

Et voyez, comme le galant docteur devait être navré : son principe, à lui, c'était qu'une femme eût mal au pied, au bras, à la jambe, qu'elle souffrît de n'importe où, il servait immédiatemment cette phrase :

— Voyons : défaites-vous, je vais vous ausculter...

Puis il la faisait se dégrafer, et, enlevant le corset, il collait son oreille sur le sein de la patiente.

Ah! si ladite patiente avait soixante ans ou même plus, c'était autre chose; d'abord il était rare qu'il l'auscultât, et si c'était indispensable, il se servait du stéthoscope.

Vous comprenez bien qu'il avait fait tout son possible pour décider la petite marquise, mais c'était en vain :

— Docteur, je vous en prie...

Un jour, cependant, sa belle cliente arriva chez lui tout effrayée, et lui dit :

— Ah! docteur! J'étais tout à l'heure au milieu d'une foule nombreuse, lorsqu'un grossier personnage en passant près de moi m'a donné un terrible coup de coude dans la poitrine; depuis, je ressens une douleur intolérable, je ne puis rester dans cet état : dites, docteur, que faut il faire?

— Chère madame, il me faudrait tout d'abord voir si le coup a produit des ecchymoses; dans ce cas...

— Mais, dit la marquise en l'interrompant, est-il indispensable (et elle appuya sur ce mot) que vous *voyiez* cela?

— Absolument! Vous comprenez, madame, je ne puis commencer un traitement sans avoir fait du diagnostic et sans savoir exactement la gravité du mal!

— Cela peut donc être grave? dit-elle en ouvrant ingénument ses grands yeux, comme effrayée.

Julien saisit l'occasion :

— Très grave, chère madame, il n'y a pas une minute à perdre; le mal peut empirer, la gangrène s'y mettre, qui sait! un cancer pourrait se déclarer...

— Oh! alors faites vite!...

Et, comme à regret, elle commença à enlever la ruche qu'elle avait au cou, défit la première agrafe qui retenait son corsage, puis elle s'arrêta, hésitante :

— Je n'ose pas, docteur...

— Que craignez-vous, chère marquise? Nous sommes seuls; ici, aucun regard indiscret ne peut vous troubler. Allons...

Et Julien, qui commençait à être excité, dégrafa lui-même le corsage.

Alors il aperçut un adorable corset de satin noir, éventaillé de soie jaune, avec des rubans en forme de petits nœuds, et des broderies rouges et de gentilles dentelles émoustillantes...

Tout tremblant, il le dégrafa, puis, sans s'arrêter, ouvrit la douce chemise en nansouck rose...

Alors apparurent à ses yeux deux seins, les plus ravissants qu'on puisse se les imaginer, ronds et fermes, blancs, avec un désirable petit bout rose, deux seins délicieux, deux seins si charmants que, quand bien même en me lisant vous vous les figuriez, ils seraient encore plus beaux.

Le galant Julien tout congestionné essaya d'ausculter la marquise, mais il comptait sans son émotion : à peine avait-il appuyé son oreille sur la ferme poitrine de la petite marquise, que, sans qu'il le voulût, il détournait la tête, de sorte que ce n'était plus son oreille qui frôlait le sein, mais que, Dieu me pardonne! — c'étaient ses lèvres!...

La petite marquise, si farouche tout à l'heure, riait doucement, avec de petits soupirs, et elle montrait en riant ses dents superbement blanches.

— Oh! docteur... quelle sensation j'éprouve!...

— Marquise, voulez-vous changer de place... Tenez, là, sur ce sofa, je serai mieux à l'aise pour vous examiner...

— Mais...

— Gabrielle... je t'en supplie...

. . . .

Ce jour-là, les clients qui devaient passer après la marquise Gabrielle de B... en furent quittes pour revenir le lendemain.

Léon d'ARGENT.

LA DONAIE

L'homme ne voulait rien entendre.

Avec sa tête carrée, son front bas, son crâne riche en système capillaire, ses yeux de fouine, ses mâchoires d'anthropophage et son nez fortement accusé, il personnifiait bien cette race de paysans, mi-français, mi-germains; de gaillards qui ont toujours dans les veines le sang de leurs ancêtres thuringiens, de ces guerriers-loups qui désolèrent si longtemps le Nord-Est de la Gaule, même après l'établissement définitif des fils de Merowig.

Je disais donc que notre homme ne voulait rien entendre.

Et à toutes les objurgations du commissaire, il répondait avec entêtement, comme un vrai sanglier des Ardennes qu'il était :

— Mais puisqu'elle m'est *dônaie* que j'vous dis. Monsieur l'commissaire, on peut pas m'la prendre; surtout c'tiot-là.

« Vous entendez donc pas que j'vous dis qu'elle m'est dônaie, monsieur l'commissaire ?

— Mais par qui vous a-t-elle été donnée, voyons? demanda le commissaire impatienté.

« Par ses parents?

— Mais non, par mé...

« Est-ce qu'on a besoin des parents, en Meuse? On se

donne entre soi, pour l'année ou pour la vie, comme on se plait ; et puisque la Berthe a s'a dòné à mé pour la vie, faut qu'a m'garde... et a m'gard'ra.

« Quant à c'chtiot qui s'la baillée à ma barbe, j'veux qu'il s'en va ou j'recogn'rai d'ssus.

— Vous êtes brutal, dit enfin l'homme baptisé de *chtiot*.

— Oui, j'suis un' *gueule noire*, ça c'est vrai, et j'ai la tête près du bonnet, mais j'suis pas méchant pour ça.

« Non, monsieur le commissaire, j'suis pas méchant.

« Mais comprenez un peu.

« Berthe s'a dòné à mé; si a m'revint, j'fera rien à son chtiot; d'abord, suis-je pas aussi *bé* qu'lui?

— En tout cas, opina le commissaire, ce n'était pas une raison pour l'assaillir en pleine rue...

— Mais pisqu'il n'voulait point m'rendre la Berthe que j'm'ai *dônaie* en Meuse...

L'animal ne sortait pas de ce raisonnement, et le magistrat aurait été bien malin s'il l'en eût fait démordre.

Au bout d'un instant pendant lequel il promena ses petits yeux sur les gens qui l'entouraient, il reprit :

— C'est pas parce que je suis gueul' noire qu'i m'faut tomber d'ssus.

« Vous comprenez ben qu'c'est pas l'amour qui m'tient à c't'heure; la Berthe m'a quitté, eh ben! a m'a quitté; c'est un p'tit malheur. Mais vingt dieux d'bon Dieu! Si a s'met avec un autr' bon ami, faudra qu'j'y r'baille sa vache, cell' qu'a m'avait dònai, et puis avec la vache, faudra aussi qu'j'y r'baille le pré qu'elle m'avait donné pour que j'nourrisse la vache, et vous comprenez ben, monsieur le commissaire, qu'ça n'fait point mes affaires; alors, j'vois trouble, et sauf vot' respect, j'suis prêt à r'cogner sur c'chtiot-là qui va hériter d'la vache et puis du pré.

La « Gueule Noire » avait débité toute cette tirade d'un seul jet, placide, s'animant seulement aux dernières paroles.

Quand il eut terminé son speech, la figure de la femme s'éclaira.

Son beau visage (car la nommée Berthe était réellement jolie) sembla s'irradier d'une joie subite, et la femme proposa :

— Eh ben! voyons, Léon (c'était à la gueule noire qu'elle s'adressait), si j'te laissais le pré avec la vache, qué qu'tu dirais?

« Me laisserais-tu *dônai* à Grand-Louis?

Léon fit la grimace; il refusait une telle proposition comme indigne de lui. Il répondit même :

— Mais alors, la Berthe, dis-moi pourquoi au dônage, tu t'es *dônai* à *mé*, mauvaise garce?

— Qué qu'tu veux, Léon? On était si jeune, répondit-elle tranquillement.

— J'dis pas; pour ça, j'dis pas, répondit la gueule noire qui ne luttait que pour la forme, car ses yeux de fouine pétillaient, décelant, malgré lui, la joie qu'il éprouvait en gardant la vache et le pré.

Amusé par cette comédie, le commissaire demanda :

— Mais enfin, qu'est donc ce *dônage* dont vous parlez tous les deux?

L'homme allait parler, en tendant son cou brutal comme une bête aux écoutes, mais la Berthe, plus vive, prit les devants et répondit au magistrat :

— Mais c'est une cérémonie, une belle, qui se fait une fois par an, avant la moisson. Tous les jeunes gens du pays sans bonnes amies et toutes les jeunes filles sans amoureux se rendent dans la plaine au pied d'une hauteur sur laquelle monte c'ti qui doit *dôner*, un gars jeune, cossu, et qui connaît à peu près tous les chtiots, et surtout, tous les chtiotes du pays.

« Quant aux gas qui restent en bas, avec les filles qui doivent leur être *dônaies*, ils sont divisés en deux bandes: les uns, armés de fusils, font parler la poudre pour sanctionner les *dônages;* les autres, munis de cornes de pâtre, les font sonner pour ridiculiser les choix faits par le *dôneur*.

« Donc, la fête commence :

« Un des gas se détache et demande à celui qui s'est juché sur la colline : — Pour qui tu *dônes?* — Et l'autre répond : — Je *dône* un tel. — Avec qui? reprend celui d'en bas. — Avec une telle, répond le *dôneur*. Et les coups de fusil et les trompes de se faire entendre selon que le *dônage* a plus ou moins de majorité.

— Et vous vous accommodez ainsi d'accordailles faites par un étranger? demanda le commissaire, amusé par l'histoire de la Berthe.

Puis, regardant particulièrement Léon (qui avait hoché plusieurs fois la tête pendant la tirade de sa *dônaie* comme pour l'approuver) :

— Et c'est avec un pareil argument, parce qu'il a plu à un de vos amis de vous adjuger cette femme, que vous voulez l'empêcher d'aller avec son mari, car enfin, elle est mariée; monsieur est en règle avec la loi.

Mais la gueule noire interrompit encore une fois le commissaire.

— Ecoutez, ne parlons plus d'ça, dit-il... La Berthe m'était *dônaie*, a m'était dònaie; a m'est pu dònaie, a m'est pu dònaie : V'là cò je suis.

« Mais c'est pas tout ça; j'garde la vache et l'pré; ça, c'est bien; j'ai toujours dit que la Berthe était un bé brin d'fille...

« Mais toi, Grand-Louis, qué qu'tu vas m'dòner pour le dònage de la Berthe?

Et comme l'homme riait d'une telle prétention, et faite surtout si crûment, Léon ajouta :

— J'suis gueul' noir', mais pas méchant.

« Je te *dône* la Berthe; toi, tu me rembourses mon chemin de fer...

« Ça te va-t-il, Grand-Louis?

Et têtu, ne trouvant rien d'impossible, Léon sortit de sa poche le *retour* qu'il avait encore, l'*aller* ayant été remis aux contrôleurs, à son arrivée à Paris.

Grand-Louis ne répondit pas.

— Voyons, insista Léon, ça n'te coûtera que 26 francs et trois sous...

R. MONTCLAVEL.

UN TENDRE

(Suite et fin.)

Ils furent seuls dans un compartiment, l'un en face de l'autre, très sages. La petite lueur de veilleuse qui les éclairait faisait plus douces leurs figures, et sa chevelure à elle avait de jolis reflets, comme une fumée blonde poudrée d'or. Il la questionna sur ce jeune homme qui l'accompagnait l'autre soir. D'abord, elle parut surprise, feignit de ne pas savoir; puis, quand il lui eut dit qu'il avait fait le voyage avec eux, qu'elle l'avait même regardé plusieurs fois, placé en face d'elle comme en ce moment, elle avoua :

— C'est un de mes petits amis, il habite près de ma maison.

— Et il ne vient plus vous chercher, maintenant? demanda-t-il.

Elle eut un petit ton d'insouciance.

— Oh! nous sommes brouillés!

Et, très bavarde subitement, elle lui raconta une histoire puérile. Est-ce qu'il ne s'était pas permis de lui chiper un ruban qu'elle venait d'acheter pour ses cheveux? C'était pour la taquiner, elle savait bien; mais elle n'était pas de bonne humeur à ce moment, alors ils s'étaient disputés; lui, butor, l'avait menacée d'une claque. C'était trop fort! Ils s'étaient quittés fâchés.

— Mais il doit le regretter, ce pauvre garçon, dit-il, il a peut-être du chagrin à présent.

— Oh! non, vous ne le connaissez pas, il s'en moque bien, allez!

Elle ajouta, très vite :

— Et puis, ça m'est bien égal.

Et encore :

— Du reste, il va partir au régiment.

Elle était adorable de grâce enfantine; sa mignonne tête blonde avait des sursauts de si futile colère, et sa jolie frimousse des moues si délicieusement drôles, qu'il fut pris de l'envie irrésistible de l'embrasser. Il se tint tranquille, pourtant. Elle, déjà, redevenait grave, un peu mélancolique, et elle ajouta avec un soupir :

— C'est drôle, on ne m'aime pas, moi!

Et dans un besoin subit d'expansion, elle lui dit son histoire. Il avait l'air si bon en l'écoutant, qu'elle ressentait tout de suite une grande confiance. Elle était orpheline, avait vingt ans, vivait avec sa sœur, couturière. Elle avait failli épouser un officier; ils s'étaient aimés six mois librement. Est-ce qu'ils faisaient mal? Elle ne le croyait pas, puisqu'ils devaient se marier. Mais des difficultés avaient surgi; elle n'avait pas la dot réglementaire, puis ses parents à lui s'étaient interposés; enfin il était parti, en garnison, très loin; c'était fini. Il y avait un an de cela.

Le train s'arrêta, ils descendirent. Elle s'appuyait maintenant sur son bras avec abandon, et leurs têtes voisinaient dans un commencement d'intimité. Il la reconduisit par l'avenue de Villiers déserte, jusqu'à la porte de Levallois, et ils ne dirent plus rien. Cela lui plaisait infiniment qu'elle fût un peu plus petite que lui, car tout en marchant, il se penchait vers elle, et cela les rapprochait davantage. Quand ils se quittèrent, il lui dit :

— Vous voulez [illegible] que je sois votre ami? Je sens déjà que je vous aime bien.

Elle fut presque confuse.

— Moi aussi, dit-elle.

— Alors, laissez-moi [illegible].

Et comme il n'avait qu'à se baisser un peu, il s'enhardit, lui prit la tête, la [illegible] près des lèvres. Elle eut une petite moue de [illegible], une exclamation étonnée :

— Oh!

Alors, tout de suite, il lui serra les mains, bien fort en camarade.

— A demain soir?

— A demain.

VII

Alors, il vint tous les soirs l'attendre. Ils revenaient à pied quand il ne pleuvait pas, filant par des rues noires et tranquilles où ils pouvaient s'embrasser à l'aise. C'était chez lui une fringale, un besoin tout sensuel de se frotter à cette chair jeune, de boire des baisers sur sa bouche pure, sur ses lèvres humides et tièdes. Il fallait sans cesse qu'elle relevât sa voilette, et elle le faisait docilement, heureuse de ces tendresses d'amoureux, renversant la tête sous la sienne, et lui posant chaque fois sur la joue le bout de son petit nez gelé. Novembre commençait; ils se serraient frileusement l'un contre l'autre et leur haleine faisait une buée dans l'air vif, comme une petite fumée blanche qui s'échappait d'eux à chaque pas.

Elle avait des mines amusantes de petite souris apprivoisée, un babil décousu et drôle, et elle était charmante, avec les contradictions de sa petite tête frivole, ses caprices, ses brusques vouloirs, son despotisme enfantin. Quand il lui parlait gravement, et qu'elle le trouvait trop sérieux, elle l'interrompait par de subites exclamations :

— Oh! regardez donc ce monsieur, comme il a un grand nez!

Et elle riait, amusée de sa réflexion insolite, l'obligeant à perdre son air grave, à rire aussi.

— Petite folle! disait-il, en se baissant pour effleurer sa joue.

Elle lui arrivait la tête bourrée de potins, de tout petits faits glanés toute la journée dans le magasin. Il connaissait par leur nom toutes ses camarades, la grande Juliette qui se teignait les cheveux, la grosse Cécile qui retirait ses bagues en entrant et les remettait pour sortir, une autre qui souffrait des dents et portait un pince-nez. Il en vint à savoir leur âge, où elles habitaient, les noms des commis qui leur faisaient la cour. Et s'il essayait de l'arrêter, elle prenait une telle mine étonnée et contrainte qu'il finissait par s'intéresser à ce babil, à la questionner même plutôt que de la voir rester silencieuse et maussade.

D'ailleurs, elle s'attachait à lui de jour en jour; elle avait une façon câline de se frotter à lui, des coquetteries de petite femme qui veut plaire et se rendre désirable, de longs regards doux et reconnaissants quand il lui disait qu'elle était jolie et qu'il l'aimait bien. Un soir, il ne vint pas au rendez-vous et elle l'attendit dix minutes dans la rue du Havre où elle se sentait seule et où il faisait froid. Le lendemain, quand elle le vit, elle accourut vers lui, le gronda :

— Vous n'êtes pas venu hier, j'étais toute triste.

Lui, trouvait délicieuse cette amourette qui le laissait maître de sa raison, de sa volonté; il se sentait la tête solide, sûr d'avoir reconquis, cette fois, son droit d'être heureux dans la vie. Il goûtait un plaisir très doux à voir cette petite, à la reconduire en causant de choses menues, à la sentir tout contre lui, gracieuse et adorable avec l'inégalité de son caractère, ses taquineries de fille gâtée et ses docilités d'amoureuse.

Un dimanche, l'après-midi, dans son atelier, comme il regardait par la baie vitrée les fils d'une petite pluie qui commençait de tomber, il entendit frapper à sa porte et vint ouvrir. Annette était là, toute rose, ayant couru, car les premières gouttes venaient de la surprendre à cent pas de sa maison.

— Ah! c'est gentil d'être venue!

— Je devais aller chez une amie, dit-elle, mais j'ai préféré venir te voir.

— Il lui prit les mains, la fit entrer.

— Comme tu es belle aujourd'hui!

[illegible]

Alors il la complimenta. C'était elle-même qui l'avait fait, et il lui allait à ravir. Il l'aida à quitter sa pèlerine,

empressé auprès d'elle. Et ils s'aperçurent qu'ils ne s'étaient pas encore embrassés; elle lui jeta ses bras autour du cou, leurs bouches se touchèrent. Puis, comme il lui avait retiré son chapeau, elle se sentit chez elle, à son aise, et fureta partout. Elle n'était pas encore venue chez lui, bien qu'il l'en eût souvent priée, par une sorte de pudeur qu'elle ne s'expliquait pas très bien; et sa visite inattendue les faisait soudain joyeux l'un et l'autre.

Elle s'étonna de la décoration des murs, de cette débandade de grandes fleurs, de ces taches violentes, de ces tons frais, et elle ouvrait des boîtes, prenait des tubes de couleur qu'elle s'amusait à presser pour en expulser le contenu. Bientôt, elle en eut plein les doigts, et il fallut qu'il l'emmenât dans la cuisine où elle se lava les mains. La vue de Mélanie, d'abord, l'intimida; mais quand elle sut que c'était sa bonne, elle se sentit plus fière et comme rehaussée.

Ils se trouvèrent dans l'atelier où elle fureta encore, vidant les cartons, voulant tout voir. Elle ne comprenait pas toujours les sujets, prenant une ébauche qu'elle regardait gravement à l'envers avec une moue d'approbation. Mais sur le chevalet, le grand tableau avec ses petites ouvrières, dont les têtes ressortaient roses dans un fouillis d'étoffes claires, retint surtout son attention. Elle trouvait cela très beau, très vivant.

— C'est très bien ça, tu sais!

Puis elle eut une question naïve :

— Pourquoi n'est-ce pas fini?

Il s'approcha, lui entoura la taille d'un bras, regarda avec elle.

— C'est toi que je mettrai là, tu vois.

Elle fut ravie.

— Ah! je serai là-dedans moi aussi! Tu me feras belle, dis?

Il lui sourit.

— Si tu es sage.

Et elle était si joyeuse qu'ils s'embrassèrent. Leur baiser fut long, cette fois; et il sentit que dans ses bras elle se renversait un peu. Sa main monta à sa gorge qu'il sentit ferme, jeune, tentante, et il la désira.

— Veux-tu? murmura-t-il.

Ils se regardèrent amoureusement, elle, adorablement blonde, souriant sans répondre, la tête sur son épaule. Dehors, la pluie tambourinait sur les vitres pendant qu'il la portait dans ses bras et qu'elle s'abandonnait, délicieusement grisée par les petits baisers chauds dont il lui couvrait les tempes.

VIII

Un matin arriva enfin une lettre de Verles. Elle disait :

« Mon cher ami,

« Je te demande bien pardon de ne pas avoir répondu plus tôt à ta lettre. Je l'avais mise de côté en me promettant de le faire sans retard. Mais tant et tant de choses me venaient au cœur, que je devais te dire; j'avais tant d'arguments, tant de conseils, tant d'injures à t'adresser, que l'idée d'écrire vingt pages m'effrayait un peu.

« Ta lettre est émouvante et triste, elle m'a secoué. Tiens, tu as bien fait d'être brave, cette femme a beau être intelligente et bonne, elle t'aurait conduit aux pires lâchetés. Et puisque tu as besoin d'aimer, mon petit vieux, garde ce qui pleure sous ton gilet et cherche dans le peuple une gracieuse et bonne fille. Tu as ce que j'appelle un premier désir gentil de t'abriter sous une ombrelle, de dire des bêtises, et d'en souffrir, un peu au moins. Il y a en ce moment quelqu'un qui t'attend, un petit chapeau de riz sur une figure rose, il faut le trouver. C'est le petit goujon qui te fera oublier la perche.

« Et ne viens pas me dire que tu ne peux plus, que tu as trop souffert, que tu serais méchant avec la seconde, tout ça, c'est des blagues. L'amour, il faut le prendre en passant, comme je buvais autrefois aux wallaces, dans les jours chauds. En fait d'amour, ne va jamais dans les grands cafés : on s'y empoisonne avec prix. Qu'est-ce qu'il y a de plus séduisant, de plus amoureux que cette jolie fille qui s'en retourne rue Traversière et rue de Charonne, le soir, et qui saute, retournée, une flaque de pluie? Et quel débarbouillement de baisers, le dimanche, dans le train de banlieue, entre Ville-d'Avray et Paris! Tu serais le jeune marquis du feuilleton, pour elles, veinard!

« Les comédiennes, et en vogue donc! Ah! pauvre ami, je t'assure que vous n'êtes pas faits pour vous comprendre, elle et toi. Regarde un peu si tu as été autre chose qu'un hochet dans les mains de celle-là, le petit toutou qu'on perd dans ses jupons, le bon jeune homme qui copiait des documents pour ses rôles dans les bibliothèques. Si elle t'avait aimé, quelle bêtise! Je ne te vois pas à ta place à côté d'elle, dans sa voiture, au Bois ou ailleurs. Tu sais, Paris, il a pour tous une ironie, une injure pour certains. Qu'eût-il dit en vous voyant? Est-ce que déjà on ne chuchotait pas? Je n'en suis pas bien sûr. Et puis, à un autre point de vue, n'étiez-vous pas ridicules, elle avec sa taille de tambour de la garde, toi pas plus haut qu'un pupille? Pour lui prendre le bras, tu étais obligé de lever le tien. Et tu allais l'attendre dans les coulisses... Ah! grotesque!

« Cherche ailleurs. Il y a des gens qui vendent des pipes d'un sou, qui dressent des oiseaux pour le quai aux Fleurs, et dont les filles sont charmantes. Choisis, aime et laisse-toi aimer. Celle que tu prendras, tu la conduiras au théâtre, tu lui indiqueras des lectures! et qui sait? tu auras peut-être la jouissance de lui faire une âme. C'est le bonheur, c'est l'amour, cela.

« Mon vieux, pense un peu à tout ce que je t'écris là, hâtivement. Il y a là-dedans cent fois moins de choses que je voudrais en dire. Si tu as le temps, réponds-moi. Tire sur la corde du bonheur, et force-le un peu à venir à toi.

« Je t'embrasse,

« De Verles. »

Clairain, ayant lu, gardait le papier entre ses doigts, joyeux et attendri. C'était dimanche, une journée froide de fin d'automne. Il faisait bon, dans l'atelier où dansait le clair reflet d'un feu de bois. A côté, Mélanie mettait deux couverts, car Annette allait venir. Et il se dépêcha bien vite, avant qu'elle arrivât, d'écrire au crayon, sur un feuillet, ce simple mot, — ce mot où éclatait toute l'allégresse de la délivrance et de la reconquête :

GUÉRI!

FIN

Le Gérant : G. CLEMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 38. Edition de Paris : 5 centimes. 23 SEPTEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements . 15 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Étranger.
Trois mois	1 fr 50	2 fr. 50
Six mois....	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

A PEYRABEILHE ! par SERGE BASSET



A PEYRABEILHE !

Pour mon ami F. Laure.

Comme je regardais, une dernière fois, les ruines de l'auberge maudite se profiler sur le ciel ensanglanté, un vieillard jusqu'alors inaperçu s'approcha, boiteux, déjeté, bégayant, secoué d'un tremblement sénile, les joues exsangues et plus ridées qu'une vieille pomme.

— Vous êtes venu voir le coupe-gorge de Peyrabeilhe, me dit-il, l'endroit où, pendant vingt ans, assassinèrent François Martin dit Blanc, aidé de sa femme, la Marie Breysse, et de leur domestique Jean Rochette. Dire que j'ai été mêlé à cette histoire et que j'ai failli épouser la fille de cette *racaille*, la Marie-Jeanne, quoi! Si vous voulez payer un verre de vin de Champrôti, je vous raconterai comment.

Ma curiosité n'hésita point. Je commandai une bouteille à l'aubergiste qui a installé une buvette à cinquante mètres des célèbres ruines, et là, en sirotant le vin clair, le vieux me conta, avec de grands frissons, cette histoire d'autrefois.

— Voilà, monsieur. Ce misérable Martin avait, pour lors, deux filles dont l'une, Marguerite, avait déjà fait un bon mariage, lorsque je m'avisai un soir, en passant par là-haut, de jeter les yeux sur la Marie-Jeanne. Il faut vous dire qu'à cette époque, si on parlait déjà tout bas de crimes commis à l'auberge du Peyrabeilhe, des fréquentes disparitions de voyageurs aperçus chez les Martin, on répétait partout que c'étaient là des *menteries*, de mauvais propos lancés pour faire tort aux gens de l'auberge. Rien que de vagues bruits en l'air; et vous savez que nous disons, nous autres : « Ane qui brait, sot qui l'écoute. »

« J'avais donc vu la fille, en conduisant mes chevaux et je l'avais trouvée bien jolie. On était jeune, n'est-ce pas? Elle était brune avec de grands cheveux qui flottaient dans son dos ou qu'elle arrangeait en couronne tombante... Vous voyez cela mieux que moi, vous qui habitez la ville... Elle avait des joues bien rouges et des yeux qui vous perçaient la peau. Je ne tardai pas à avoir, pour elle, le cœur pris. Elle me regardait doucement, savez-vous, et puis, je savais qu'il y avait là un *magot*, bien sûr, avec lequel, après la cérémonie, je pourrais acheter un bout de champ et une maison. Encore une fois, on ne chantait pas encore que les Martin et Rochette tuaient, brûlaient les voyageurs qui s'arrêtaient là-haut.

« J'avais dansé plusieurs fois avec la Marie-Jeanne, aux fêtes des environs et nous commencions à nous embrasser dans tous les coins, à nous donner des rendez-vous à mi-chemin de Peyrabeilhe, lorsqu'elle conduisait les bêtes au pâturage... Nous parlions mariage; elle me disait de ne pas avoir peur, de monter parler de l'affaire à ses parents. Ils ne me *mangeraient* pas, bien que je fusse pauvre! Il faudrait bien qu'ils cèdent puisqu'elle ne voulait que moi! Et patati, et patata! Je m'en laissais conter, d'autant plus que j'aimais bien la fille, à ce point que, si je restais deux jours sans coller mon museau sur ses joues, j'étais tout chose. Mais je n'osais toujours pas grimper à Peyrabeilhe pour demander aux maîtres la main de mon amoureuse. Et la Marie-Jeanne me houspillait :

« — Oh! le lâche cœur! Il dit qu'il m'aime, et il n'ose pas tenir tête à mes vieux. Crois-tu donc qu'ils vont t'avaler!

« J'avais entendu dire, par les rouliers, que le domestique des Martin, cette brute de Jean Rochette, serrait de très près celle que je voulais, et j'avais peur de ce grand diable à la mine sauvage. Mais quand j'en parlai, un soir, à Marie-Jeanne, elle se fâcha :

« — Me prends-tu pour une fille qu'on bouscule dans les champs, répliqua-t-elle. Me crois-tu digne d'être habillée de blanc, oui ou non, le jour de mon mariage? Bien sûr qu'il me guigne, ce grand judas de Rochette! Je vois bien ses grimaces, mais quand il serait cousu d'or, jamais je ne voudrai de lui. *Plutôt être assassinée, comme...* »

« Elle s'interrompit brusquement et refusa d'en dire davantage. Au bout d'un instant, sa figure s'éclaira, elle me prit au cou et me glissa dans l'oreille :

« — Viens demain vers deux heures me trouver, à l'auberge. Mon père sera, depuis le matin, à Mayres, au marché; ma mère doit partir ce soir, pour la Chapelle Saint-Philibert, et j'enverrai Rochette travailler dans le bois taillis. Monte par le petit *raidillon* de Chantocé et, quand tu seras à la cime du bois, chante un couplet de la *Jeannette*. Si je continue la chanson, c'est que tu pourras avancer; je serai seule.

« Vous pensez si, le lendemain, je m'attardai au cabaret. Sous prétexte d'aller couper un jeune chêne à la forêt, je me glissai, à travers les bois de la Chavade. Le cœur me battait bien fort quand j'arrivai au sommet du petit sentier raide où je devais attendre. Là, je me mis à plat ventre pour n'être point aperçu à travers la sapinière... Je commençai la ritournelle :

Jeannette s'en va-t'au champ,
Toujours en chantant,
Son petit fouet portant
Et son chapeau d'argent.
Son bon ami la suit de près
Toujours en criant :
Jeannette n'allez pas si vite,
Attendez votre amant!

« Un grand contentement me prit quand j'entendis la voix qui, de l'autre côté du bois, entamait la suite :

Mon bon ami, me suivez pas
Je ne vous aime pas;
J'ai bien d'autres amis que vous,
Nigaud, retirez-vous!

« En deux sauts, j'étais à l'auberge. Je tombai dans les bras de la Marie-Jeanne qui m'embrassa, toute rouge d'émotion. Elle m'entraîna bien vite dans l'angle de la maison du côté de la remise. Là, on s'assit sur un banc dehors, pour ne pas faire jaser les gens, en cas de surprise, adossés contre la muraille, du côté opposé aux champs où travaillaient les journaliers engagés ce jour-là.

« La coutume, monsieur, est, chez nous, que les amoureux se tiennent par la taille, se serrant, joues contre joues, pour se conter leurs petites affaires. Je ne manquai pas d'user de la petite permission, pas plus que je n'oubliai de mettre, sur la jolie figure de ma belle, de grands baisers qui sonnaient jusque dans mon cœur. Elle était bien jolie, ce jour-là, la coquine, et, sous le feu de ses yeux, je me sentais devenir tout drôle. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. C'était entendu; je viendrais le lendemain, avec mon père, trouver les Martin pour leur parler mariage. S'ils faisaient les fiers ou les méchants, on verrait! Marie-Jeanne se chargeait de leur en dire quatre! Elle saurait bien les forcer à consentir en leur disant certaines paroles! Je ne comprenais pas les sous-entendus de tous ces discours; je croyais simplement qu'elle voulait imposer sa volonté à son père et à sa mère, et qu'elle saurait leur parler ferme.

« Elle me disait :

« — Oui, nous nous marierons, mon Robert; nous nous en irons bien vite d'ici. Si tu savais combien le temps me dure de quitter cette vilaine maison. J'y mourrais, je crois, si je devais toujours y rester! »

« Je pensais : Ce sont là des idées de jeune fille qui veut se marier. On ne doit pas être si mal, après tout, ici, dans cette belle ferme! Mais je ne voulais pas contredire la fille; je la laissais parler, d'autant plus qu'à chaque parole, c'étaient des baisers si tendres que j'en frémissais de plaisir.

« Cependant, depuis un instant, sans savoir pourquoi, je me sentais mal à l'aise, comme si quelqu'un m'avait soufflé sur la nuque. Lorsque quelqu'un nous regarde par derrière, sans rien dire et sans qu'on ait vu, vous savez ce que l'on éprouve! Je me sentais tellement gêné que, tout d'un coup, je me retournai. Ah! j'eus bien peur! Derrière nous, hideux, la figure tordue de haine, les poings serrés, Jean Rochette nous regardait d'un air si diabolique que je me dressai, tout pâle. La Marie-Jeanne s'était levée, interdite.

« — Que viens-tu faire ici, voleur de filles, gronda le domestique qui maintenant s'avançait, une barre de fer à la main.

« — Il passait, je l'ai appelé; on peut bien causer avec un ami, peut-être, répondit, dans son trouble, la pauvre fille.

« — Et les caresses, les rendez-vous, quand les parents ne sont pas à la maison, c'est aussi permis, probablement. Allons, crapule, continua Rochette en s'avançant sur moi, file, hein! et ne reviens jamais plus par ici, si tu tiens à ta peau! »

« J'étais jeune alors; la colère me monta au nez et je me secouai comme un jeune coq.

« — Mêlez-vous donc de vos affaires, lui criai-je, et fichez-nous la paix, voulez-vous? J'aime la Marie-Jeanne et elle m'aime, est-ce que cela vous regarde?

« — Ah! gueux! se mit à hurler Jean Rochette, fou de jalousie et de rage, je vais te régler ton compte, *à toi aussi!...*

« Il me lança un formidable coup de barre; mais je m'étais jeté de côté. A mon tour, d'un *croche-pied* imprévu, je le couchai par terre, et je sautai dessus. Je tambourinais sa vilaine figure à coups de poing lorsque, d'un effort de reins, il se redressa, me fit glisser sous lui et me saisit à la gorge, de ses deux mains énormes. J'étranglais, je râlais, à bout de souffle, lorsque la Marie-Jeanne, me voyant perdu, empoigna la barre et en déchargea un coup terrible sur la tête de Jean Rochette. Celui-ci, comme une masse, tomba raide. Il était temps; j'étouffais. Pendant deux mois, j'ai porté au cou la trace des doigts du sauvage domestique. Mon amoureuse courut à la cuisine, me fit avaler un grand verre d'eau-de-vie, grâce auquel je vis trente-six soleils, puis, elle me dit, quand je fus un peu remis :

« — Sauve-toi, sauve-toi, avant qu'il se reconnaisse. Je l'ai assommé pour un moment, mais sitôt debout, il te tuerait sans pitié, *comme tant d'autres qui ont passé par ses mains...* Sauve-toi, sauve-toi, j'arrangerai tout... Ne crains rien pour moi, et viens demain avec ton père; j'aurai préparé la demande... Adieu! Adieu! »

« Et, entre des caresses, elle me poussait vers le bois. Je marchais, encore étourdi, sans paroles, presque sans comprendre. Quand la belle m'eut quitté, l'idée du danger me saisit tout de suite. Je pris mes jambes à mon cou, et je me mis à courir à perdre haleine, les cheveux dressés sur la tête, secoué d'une frayeur abominable et croyant toujours, dans les *drayes* des bois de Rong-Taloup, entendre dévaler derrière moi le grand Rochette avec sa barre de fer.

« Quand j'arrivai aux premières maisons de Larnage, j'étais plus mort que vif. Je me couchai avec une fièvre de cheval; pendant trois jours je restai entre la vie et la mort. Mais je ne voulais rien dire, car aux paroles que la Marie-Jeanne et Rochette avaient laissé échapper, l'un dans sa colère, l'autre dans son émotion, j'avais deviné que là-haut, dans l'auberge tant décriée, se passaient des choses épouvantables. Cinq jours après, mon cousin André Peyre venait, le soir, me raconter bien bas qu'en passant, la veille, à Peyrabeilhe, il avait été attaqué par Martin et par Rochette, et qu'il avait failli y rester! Sans l'arrivée, par hasard, de certains rouliers, il aurait été assassiné. Avant d'être attaqué, il avait entendu se concerter les Martin, et savait désormais tout ce qui se passait. Mais nous ne disions rien à personne, vous comprenez!

« Malgré les billets de la Marie-Jeanne, je ne remontai jamais plus à l'auberge de ces brigands. La Marie-Jeanne finit par se lasser et se maria avec un autre *pecaire!* à qui ce mariage et le bien de la fille n'ont pas profité, comme de juste. *Quon dou diablé vé l'oniet, dès lou diablé s'en vas lo pel.* « Oui, monsieur, quand l'agneau vient du diable, la peau finit toujours par lui revenir! » Deux ans après, toute la bande des Martin était arrêtée et finissait sur l'échafaud.

Le vieux se taisait, absorbé maintenant dans une contemplation peureuse.

— Pourquoi n'avez-vous jamais raconté tout cela à la justice, lui demandai-je... En faisant arrêter plus tôt ces bandits, vous auriez sauvé la vie à tous ceux qui devaient devenir leurs victimes, après!

Le vieux glissa vers moi un regard soupçonneux, puis, entre deux quintes de toux, il répondit, presque scandalisé :

— Nous étions pas les gendarmes, pas vrai! La justice, ça nous regardait pas!

Serge BASSET.

REMORDS!

I

Sautant du lit, énervé, mécontent de lui-même et lassé d'elle, il se résolut subitement.

D'ailleurs, depuis plusieurs jours déjà, il pensait à rompre cette liaison dangereuse et coûteuse.

Après tout, sa femme valait certes la demi-mondaine, même elle valait mieux : il s'y connaissait.

Alors, tandis que les yeux mi-clos, un sourire aux lèvres, elle le regardait s'habiller, il annonça brutalement la rupture.

— Eh bien! fit-elle tranquille, je n'en suis pas fâchée!

— Oh! tu fais contre mauvaise fortune bon cœur, car toi, ma petite, tu n'as aucune bonne raison pour cela; tu es libre, et, d'ailleurs, tu n'aimes personne; tu t'amuses, voilà tout.

— Oh! pas avec toi, mon cher!

— Possible! mais moi je suis marié, j'ai une femme charmante, une femme que j'adore, au fond, et qui est

aux petits soins pour moi. Si elle se doutait, la pauvre chérie... Pauvre Jeanne! Un an déjà que je la trompe et il y en a deux à peine que je suis marié! Ma parole d'honneur, les hommes sont dégoûtants!

— Ça, c'est vrai; seulement, le malheur, c'est qu'ils ne s'aperçoivent de cela qu'après... Avant, ils ont toujours de bonnes raisons pour s'excuser.

— Oui, fit Pierre Deruel songeur, c'est juste; mais ça prouve simplement la faiblesse et la lâcheté du sexe soi-disant fort. Mais, cette fois, je ne faiblirai pas, j'ai trop de remords!

Et, comme il était prêt à partir, il tendit mollement sa main gantée, disant :

— Allons, ma pauvre Berthe, adieu! Nous serons tout de même bons amis, n'est-ce pas?

— Sans doute. Au revoir, cher!

Et, sans se déranger, elle le regarda partir, un sourire ironique aux lèvres.

II

Or, le même jour, à la même heure, une scène analogue se passait chez Jules de Beaupré, dans sa coquette garçonnière du boulevard Malesherbes.

Droite, devant la psyché, les sourcils froncés, Jeanne Deruel achevait de lacer son corset; un amour de corset bouton d'or, où s'enferment les trésors charmants de sa jeune gorge.

Près d'elle, l'air vexé, Jules tapotait du bout des doigts sur un petit meuble. Un silence pesait entre eux.

— Alors, dit-il brusquement, c'est sérieux, vous me quittez!

— Très sérieux, fit Jeanne : tout est bien fini. J'ai trop souffert, voyez-vous, mon cher, car moi, au fond, je suis une honnête femme. Et, quand je pense que j'ai trompé si indignement mon mari, cela m'écœure. Un homme charmant, loyal... et vigoureux, n'en doutez pas! D'ailleurs, je l'aime... je l'aime. Et je ne sais vraiment pas pourquoi... oui. Enfin... c'est fini.

— Oui, fit Jules, et ça finit bien prosaïquement, au moins de votre part, car, moi, j'aurai des regrets, je souffrirai de votre absence.

— Oh! moi pas, je n'ai que des remords! Et, d'abord, je vais tout dire à mon mari : je veux être loyale jusqu'au bout.

— Non, non, pas de bêtises! s'écria Jules affolé. Non, vous savez, je serais obligé de me battre avec Pierre... et je pourrais le tuer...

— A moins que ce ne soit lui qui... Mais rassurez-vous, mon ami, je ne prononcerai pas votre nom. J'inventerai un monsieur quelconque; d'ailleurs, tous les amants sont quelconques. Enfin mon mari, je l'espère, me pardonnera, en faveur de ma sincérité et de mon repentir.

— Je l'espère aussi et je vous le souhaite, car c'est vraiment très bien, si vous faites cela.

— N'est-ce pas?... Adieu, Jules!

— Au revoir, Jeanne. Toujours bons amis, hein?

— Oh! certainement.

III

Pierre Deruel, rentré chez lui depuis un quart d'heure, attendait avec impatience, et même avec une certaine anxiété, l'arrivée de sa femme.

En route, il avait pris une résolution d'honnête homme. Il allait tout lui avouer : la sachant très bonne, il espérait qu'elle pardonnerait.

Ainsi, cette vie qu'il avait gâchée dès le début, il pourrait la recommencer proprement, sans arrière-pensée, sans remords, puisqu'il aurait reçu l'absolution de sa faute.

Quand elle entra, toute rosée par la marche, les yeux brillants, l'air décidé, il vint à elle galamment :

— Ma chérie, je t'attendais avec impatience.

— Ah! c'est gentil, cela! Et, vois comme c'est bizarre, il me tardait aussi d'arriver pour te voir.

— Ma chère Jeanne!

Et, comme elle allait et venait, enlevant très vite ces mille riens qui complètent la toilette d'une femme, il l'étudiait du regard, prêt à parler, mais ne sachant par où commencer.

Elle réfléchissait, cherchant un biais pour amener la conversation sur le point délicat... et dangereux qui la préoccupait.

— Allons dîner, fit-il tout à coup, résolu à la préparer pendant le repas, de façon que l'aveu n'arrivât que vers le dessert.

Ils passèrent dans la salle à manger.

— Que faisons-nous, ce soir? demanda-t-elle gentiment, en se penchant vers lui.

— Mais rien, si tu veux, mignonne; c'est-à-dire que nous resterons ici, si cela ne te déplaît pas trop?

— Au contraire. C'était mon désir.

— Comme nous nous comprenons! fit Pierre de plus en plus embarrassé et honteux.

— C'est parce que tu m'aimes, répliqua-t-elle, provocante.

— Ah! oui, je t'aime, va, petite Jeanne, je t'aime! Aussi il faut être indulgente pour mes petites faiblesses : tous les hommes en ont, tu le sais.

— Oh! les femmes aussi, parfois.

— Ah!

Et comme Pierre sentait la conversation glisser trop tôt sur un terrain brûlant, il la détourna.

Elle, toujours angoissée, attendait, cherchait un moyen de parler; mais on eût dit qu'il s'efforçait de l'en empêcher.

Si bien que le dîner s'acheva sans aveu et que, après avoir passé deux heures devant le feu, à se dire d'adorables banalités d'amoureux, ils s'allèrent coucher, prêts à oublier, aux bras l'un de l'autre, leur faute réciproque et leurs remords.

Comme le feu, l'amour purifie tout, et, sous leurs baisers ardents et sincères, la souillure devait disparaître.

Mais, au moment de purifier, Pierre fut pris d'un scrupule et, résolument, sans vouloir réfléchir, comme un homme qui se jette à l'eau pour se noyer, il dit :

— Que ferais-tu, Jeanne, si je te trompais?

— Oh! c'est très simple, répliqua-t-elle, je mourrais. Tu vois cette fenêtre, eh bien! je passerais par là, la tête la première... et ça serait fini,

Pierre eut un frisson, en une seconde, le drame lui passa sous les yeux. Brr! il en avait froid dans le dos.

— Et toi, fit Jeanne à son tour, que ferais-tu si j'avais un amant?

— Moi?... Je le tuerais, je te tuerais et je me tuerais ensuite. Tiens, avec ce revolver, tu vois!

Il lui montra, en disant cela, une boîte placée sur la cheminée.

— C'était pour rire, heureusement, fit Jeanne toute tremblante à cette idée de meurtre.

Et, comme cette courte conversation avait glacé leurs ardeurs, ils s'embrassèrent une seule fois, fermant les yeux comme pour dormir.

A part soi, chacun pensait aux épouvantables paroles que l'autre avait dites, et, tout en réfléchissant, les yeux clos, à ce qui se serait produit à un seul aveu, une même conclusion leur vint :

« La parole est d'argent, le silence est d'or.

Le lendemain, Jules de Beaupré recevait un mot charmant de Jeanne Deruel qui, ayant oublié chez lui un bibelot auquel elle tenait, l'irait chercher, le jour suivant.

Ce jour-là, Pierre Deruel tombait à l'improviste chez la jolie Berthe de Jolysac, à qui il racontait spirituellement qu'il lui avait voulu faire une farce.

Henri GERMAIN.

L'ÉNERGIE HUMAINE

L'INTOLÉRABLE SILENCE

Sur les instances de son père, Mathilde, créature de dévouement et de foi, épousa le riche Vourdane, de vingt ans plus âgé qu'elle.

Ils habitèrent, au bord de la Seine, le long de la route, une maison spacieuse. Deux années d'union permirent à la jeune femme de satisfaire ses instincts de sacrifice, d'obéissance et de passivité. Lui, dur et brutal, la tyrannisa. Elle eut recours au rêve. Et l'eau changeante du fleuve emportait vers l'inconnu ses vagues songeries.

Or un mal épouvantable, châtiment de débauches anciennes, terrassa Vourdane, éteignit ses yeux et paralysa ses jambes. On l'étendit sur un lit. Il n'en devait plus bouger.

Mathilde le veilla, et peut-être trouvait-elle une certaine douceur à ce rôle de garde-malade. Mais le caractère de l'aveugle s'aigrit. Il devint méchant, despote, jaloux surtout. Au retour des rares promenades qu'il lui tolérait, il la pressait de questions.

— Qui as-tu vu? A qui as-tu parlé?

Il récriminait aussi contre ses absences. Par pitié, elle se taisait, ce qui le stimulait à exiger davantage. Il n'admettait pas qu'elle lui fût fidèle. Aussitôt dehors, pensait-il, elle courait à quelque rendez-vous, et lui, l'infirme, servait de risée aux gens du pays.

A la fin, il lui défendit de sortir, elle eut une courte révolte et s'échappa. Mais, en rentrant, elle aperçut des larmes sur les joues du malade. Et il dit :

— Comme il faut que tu l'aimes!

— Je n'aime personne, affirma-t-elle, et, pour le prouver, je fais le serment de ne plus quitter cette chambre.

Et c'est ainsi qu'à vingt ans Mathilde fut emprisonnée. Elle vécut sans distractions ni espérances. La jalousie de Vourdane ne désarmait pas. Conscient de son égoïsme féroce, par rage, il l'exagérait. Il avait choisi comme chambre une vaste pièce située derrière la maison. De la sorte, Mathilde était privée du mouvement de la route et condamnée à l'horizon étroit d'un verger et d'une carrière déserte. Et elle regrettait surtout l'apaisement du grand fleuve, la gloire des midis sur les eaux pailletées, la mélancolie des crépuscules dans le miroir de l'onde.

Parfois, elle ouvrait la fenêtre et s'accoudait au balcon. Il l'en empêcha. Qui sait? peut-être un homme se cachait-il entre les arbres du jardin.

— Ferme les rideaux, reste ici : tu n'as pas besoin de te montrer aux passants.

Qu'il fût muré, lui, dans la prison de son cerveau, soit. Mais alors qu'elle le fût, elle aussi, dans la prison des murailles et qu'elle ignorât les champs de fleurs, les couchers de soleil, les feuilles jaunissantes, la gaîté des printemps et la pourpre des automnes. Quelle volupté farouche de la garder auprès de lui. Cette belle plante généreuse! de l'isoler de la lumière et de la chaleur, de lui imposer son existence d'aveugle et d'estropié, à elle, la vivante créature aux sens intacts!

Combien d'années durerait ce supplice? « Toute ma vie, » se disait Mathilde. Car elle répugnait à souhaiter la mort de son mari. Et elle conforma ses habitudes et ses projets à cet avenir abominable.

Seuls persistaient ses rêves, de pauvres rêves obscurs où ne germait nul désir de bonheur ou de consolation, des rêves de tranquillité, de liberté, de marches à travers bois et à travers plaines, selon l'ordre de son caprice.

Hélas! ces rêves mêmes, il en prenait ombrage. Il les interrompit brusquement :

— A quoi penses-tu?

Elle ne savait pas. Elle devait inventer quelque histoire. Et il l'obligeait à de fastidieuses et interminables conversations.

Ainsi s'écoulèrent trois années. A cette époque, l'état de Vourdane empira. L'ouïe était atteinte. Il manda le médecin celui-ci conseilla :

— Écoutez, j'ai là mon fils Paul, qui vient d'être reçu docteur et qui se repose quelques mois à la maison. Il vous soignera mieux que moi : c'est sa spécialité.

Vourdane accepta. Le lendemain, Paul arrivait. C'était un grand jeune homme d'apparence robuste et de visage grave. Il interrogea le malade, de près, de loin pour établir le degré de sa surdité. Et, tout en notant l'effort que Vourdane apportait à le suivre, il se mit à parler de choses et d'autres, de ses études à Paris, de ses relations, de ses voyages.

Mathilde écoutait. Tantôt sonore, la voix éclatait en notes franches; puis, plus douce, presque basse, elle caressait ainsi qu'une musique. Et la jeune femme s'étonnait de cette harmonie délicieuse qui troublait le silence et la mélancolie de sa cellule.

Et, tout de suite, elle l'aima.

Elle l'aima chaque jour davantage. Elle l'aima parce qu'il était jeune et bien portant, parce qu'il marchait, qu'il entendait, qu'il voyait, qu'il était, comme elle, comme tous les êtres, dans la formule de la nature. Il représentait la vie du dehors, les libres promenades, l'immensité des plaines, l'animation des villes, le monde et ses plaisirs, et ses sympathies, et ses affections, et ses amours.

Elle l'aima et elle le lui dit ingénument avec ses yeux sincères. Il comprit l'aveu. Sa pitié s'émut pour la triste recluse. Il se complut au retour quotidien de cette visite où sa présence éveillait une visible joie. Son orgueil était flatté de l'hommage naïf de ce sourire, de l'attention qu'elle prêtait à ses paroles et du chagrin que laissait son départ. Puis, peu à peu, le charme douloureux de Mathilde le conquit. Et, à son tour, il l'aima.

Ainsi qu'elle, il en fit l'aveu. Et, au mouvement des lèvres, elle devina qu'il disait :

LES JOLIS JEUX : LE POLO



Avant.



Pendant.



Après.

tenir sa parole en tout état de chose, mais il avait jugé à propos d'attirer l'attention par une promesse alléchante, et vertueuse. Le nombre de demoiselles et de veuves qui se rendirent chez la couturière fut tellement considérable qu'il y eut queue dans l'escalier pendant huit jours! Valentin, assis derrière une porte entre-bâillée, assistait avec des tremblements d'espérance à la redoutable épreuve. Vieilles, jeunes, laides, jolies, maigres, obèses, il en vint de tous les coins de Paris, et de la banlieue, et des départements aussi. C'étaient surtout les plus plates de poitrine ou les plus énormes de taille qui s'étonnaient de ne pas s'accorder précisément à l'enveloppe de coutil; celles-ci se gonflant d'air pour remplir les vides, celles-là, pour s'amincir, soufflant jusqu'à perdre haleine. D'autres, sveltes et grasses, offraient de très aimables spectacles, — ah! pourquoi le héros de cette histoire ne s'était-il pas adjoint quelques juges, vous ou moi, par exemple? — il s'en fallait de bien peu que le corset ne s'adaptât comme s'il eût été fait sur mesure, mais il s'en fallait toujours de quelque chose, ici ou là; et, après une semaine de déceptions, Valentin s'abandonna au plus amer désespoir.

IV

Pourtant il ne renonça pas à son désir! Dans les rues, au théâtre, dans les salons, partout, il continua ses recherches. A vrai dire, il n'osait pas offrir aux passantes, aux spectatrices, aux danseuses, d'essayer le corset, séance tenante; plus d'une aurait pu s'étonner, non sans quelque raison, de l'épreuve proposée. Mais, d'un regard que ne trompe point le mensonge des robes, il interrogeait le dessous des corsages avec une persistance toujours plus ardente; son étreinte pendant les valses prenait la mesure des tailles. Hélas! parmi tant de femmes, aucune n'aurait pu mettre le terrible corset! Était-ce donc qu'il ne devait pas trouver à Paris celle qu'il poursuivait? Il voyagea en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Russie; il erra dans les monts Circassiens, de village en village, s'arrêtant pour contempler les belles filles aux longues tresses, qui vont deux à deux à la fontaine, une cruche peinte à l'épaule; on le vit en Turquie, dans les marchés d'esclaves, se promener de groupe en groupe, le corset ouvert à la main. Espérances toujours trompées! Une fois, en Autriche, pendant une fête à Schœnbrunn, il poussa un cri de joie : dans une jeune archiduchesse, blonde et de neige comme les déesses, qui devait épouser avant deux mois un des plus puissants princes de l'Europe, il avait cru trouver l'admirable créature faite au moule de son désir. Cela lui était bien égal qu'elle fût la fille d'un empereur, destinée à la couche d'un roi; il s'en ferait aimer, l'emporterait! La perspective de lever des armées, de déclarer la guerre à divers souverains, n'avait rien qui l'étonnât; et il ne doutait pas le moins du monde de sa victoire. En s'approchant, il reconnut avec une rage désolée que la taille de l'archiduchesse était trop large, d'un demi-centimètre environ.

V

Un soir, peu de temps après son retour en France, il était seul dans sa chambre. Minuit bientôt. Bien qu'il eût enfin renoncé à tout espoir, il ne pouvait s'empêcher de songer à la forme parfaite qu'il ne lui avait pas été donné de contempler; et il se sentait plein de tristesse, comme le Prince du conte. Il voulut revoir — pour que son sommeil se peuplât de beaux songes — le corset fatal, cause de tous ses chagrins, se leva, ouvrit un tiroir. Le tiroir était vide! Il chercha dans d'autres meubles. Vainement! Alors, plein d'inquiétude et de colère, il agita la sonnette d'un coup qui arracha le cordon.

— Louisette! cria-t-il, viens ici. Réponds. Il y avait un corset dans ce tiroir. Toi seule entres ici. Qu'en as-tu fait? Répondras-tu?

La soubrette, toute rose, tremblait, fermant de peur ses jolis yeux où venait une larme.

— Oh! que monsieur ne me gronde pas, dit-elle. Je ne savais pas que ce corset fût utile à monsieur, et, comme je le voyais là, toujours, je n'ai pas cru faire mal en le prenant, l'autre matin.

— Tu l'as pris? Pourquoi faire?

— Dame, pour le mettre. Je demande bien pardon à monsieur.

Valentin la regardait, les yeux écarquillés!

— Tu l'as mis, toi?

— Oui, monsieur.

— Et il te va?

— Oh! monsieur, on croirait qu'il a été fait pour moi.

— Louisette! s'écria Valentin.

Et quoiqu'elle fît quelque difficulté à laisser voir que le corset lui seyait aussi bien qu'elle avait dit, il ne tarda pas à s'en pouvoir convaincre, pleinement! De sorte qu'il l'épousa, — selon la promesse qu'il avait faite et pour finir comme dans le conte, — mais un peu plus tôt peut-être qu'il n'eût été convenable.

Catulle MENDÈS.

UKKO'TILL

I

Chambre close, attiédie par les bouffées d'air d'un calorifère, et, les rideaux tirés, dans une obscurité souveraine. L'angle d'aucun meuble n'y saillait, avivé ne fût-ce que d'une lueur, en sorte qu'on n'aurait pu induire, de quelque indice, les dimensions de la pièce. Mais, au milieu de l'ombre, il y eut comme un geste, puis un craquement ainsi que d'un meuble léger. Aussitôt des pieds posés à terre sur un tapis; plusieurs pas assourdis, assurés cependant, en une direction d'eux sans doute bien connue; et alors, dès que les tentures de la fenêtre eurent bougé dans l'ombre tout à coup atténuée par l'éclairage nocturne du dehors, la tache noire, au milieu de l'irruption lumineuse, d'une haute stature masculine.

— Si tard! Déjà!

Ces syllabes furent murmurées avec une teinte d'étonnement. Puis l'homme se retourna, — un instant, dans le cadre de la fenêtre, l'énergique profil de sa face se découpa avec netteté, une ligne de lumière fila le long de son corps, — et rentra dans l'ombre de la chambre dont les murs se devinaient maintenant assez pour la faire apparaître haute et carrée. Le même craquement perçu tout à l'heure bruissa encore : c'était la paille tressée d'une chaise longue, dont les contours, vaguement, s'accusaient, criant sous le poids de l'homme qui venait à nouveau de s'y étendre.

Un soupir, suivi d'un bâillement. Quelques moments après, le frôlement d'une main tâtonnante sur la muraille et, soudain, la vive clarté, éclatant au centre de la chambre, d'une petite lampe électrique suspendue au plafond, sous un abat-jour de porcelaine, par un fil tordu en minces hélices. Les murs, lavés d'une couleur vert d'eau, dressèrent instantanément dans la lumière leurs vastes surfaces planes, sur l'une desquelles un parallélogramme de clarté plus intense marquait le reflet de la glace d'une armoire en bois jaune et verni qui, avec une table et deux chaises, pareillement en pitch-pin, composait tout le mobilier : et ces meubles sommaires, comme aussi le tapis de linoléum havane, puis, dans un angle, la tablette d'un téléphone, trahissaient que la pièce, d'une propreté froide, était celle d'un hôtel modernement installé. Au surplus, une énorme malle en cuir, de celles qu'on nomme anglaises, l'aurait également dénoncé.

A terre, devant la chaise longue, un clair monceau de journaux à moitié dépliés et froissés, dont l'un se trouait de la tache carbonisée qu'un cigare encore allumé avait dû y faire, en tombant d'une main sans doute endormie. Cette particularité frappa évidemment celui qui en s'assoupissant l'avait causée, car, avec un regard où se lisait un « tiens, voilà comment on met le feu! » il allongea le bras et prit la feuille; c'était un journal du matin dont le titre, précisément, avait été brûlé / mais, de chaque côté de la brûlure, des fils télégraphiques étaient représentés, et au-dessous, en gros caractères, sur une ligne, s'imprimait cet avis qualificatif : « SEUL JOURNAL RECEVANT DIRECTEMENT DES DÉPÊCHES DU MONDE ENTIER. » En tête d'une colonne, ce titre : INTERVIEW AVEC M. UKKO'TILL, suivi de nombreux sous-titres disposés en une pyramide renversée. L'homme parcourut des yeux l'article qui venait après, morcelé en nombreux paragraphes; mais il le fit avec des yeux qui relisent. Il sourit cependant, articula :

— Pas mal, décidément, pas mal.

Puis la feuille glissa de sa main. Alors il s'étira, atteignit dans ce geste le bouton d'un timbre qui, lointainement, résonna. Et très peu de temps après, des pas empressés se firent entendre, se rapprochèrent. La porte, ouverte, encadra l'obséquieuse silhouette d'un garçon d'hôtel :

— Monsieur Ukko'Till est réveillé? Que désire monsieur Ukko'Till? Voici les journaux du soir : presque tous reproduisent en partie l'interview de monsieur Ukko'Till, parue ce matin. Et puis il y a en bas un monsieur qui veut parler à monsieur Ukko'Till. C'est un journaliste. Il est venu trois fois cette après-midi. Il voulait absolument voir monsieur Ukko'Till. J'ai répondu que monsieur Ukko'Till faisait sa sieste. Maintenant il y a une heure qu'il attend. Enfin voilà des cartes et des lettres pour monsieur Ukko'Till.

— D'abord, quelle heure est-il?

— Cinq heures viennent de sonner.

Sur cette réponse, le domestique était entré, avait refermé la porte derrière lui, et tendait un plateau surchargé de journaux, de cartes et de lettres à l'adresse d'Ukko'Till, qui, s'étant mis sur son séant, avait ouvert les enveloppes, parcouru les lettres, jeté un coup d'œil sur les cartes et se levait enfin, dressant sa taille, plus haut que le garçon qui maintenant s'effaçait devant lui, de toute la tête.

Il alla vers l'armoire, s'inspecta complaisamment dans le miroir, boutonnant le gilet laissé pendant le sommeil ouvert sur une chemise de soie, effaçant quelques plis de la courte veste en les lissant de la paume de la main, tandis qu'un genou en terre le garçon mettait son zèle à le brosser.

— C'est bon, c'est bon; faites monter la personne qui m'attend.

— Bien, monsieur.

Le garçon sortit. Seul, Ukko'Till alla vers la table, prit dans une boîte un gros cigare, l'alluma, et, le laissant aux lèvres, leva des deux mains le couvercle d'une cassette d'acajou aux angles de cuivre. Il y prit un revolver de fort calibre, à la crosse d'ébène curieusement ouvragée, tout incrustée de riches métaux, témoignant que c'était là une arme d'un luxe coûteux, mais qui, de par le barillet de simple acier uni et luisant, devait être également un instrument de mathématique précision. Comme il se penchait pour mieux examiner le bijou destructeur, on frappa discrètement à la porte.

— Entrez! fit-il sans détourner la tête; puis comme cette injonction restait sans réponse, il alla lui-même ouvrir, gardant d'une main le revolver, en un geste révélateur que ce n'était pas sans intention qu'il avait été chercher cette arme, mais qu'il prenait ainsi une pose affectée.

— C'est bien à monsieur...?

— Parfaitement, interrompit Ukko'Till.

Le visiteur reprit :

— Oh! je vous aurais bien reconnu! D'ailleurs cette arme... vous ne la quittez jamais, n'est-ce pas? Et puis vous êtes très ressemblant sur les affiches.

— Ah! on a collé des affiches avec « mon portrait »?

Ukko'Till fit cette interrogation en la nuançant d'un feint étonnement.

— Oui, cette après-midi. Votre directeur fait vraiment bien les choses. Il nous a justement envoyé aujourd'hui plusieurs de vos photographies, dans vos différentes poses de tir, naturellement les plus curieuses; vous savez, comme ça, en arrière, et puis comme ça, et encore comme ceci...

Le reporter, se contorsionnant, mimait consciencieusement ses phrases.

— Nous les avons de suite exposées dans notre salle les dépêches : il y a foule devant, ajouta-t-il.

— Vous êtes journaliste? demanda Ukko'Till avec un sourire bienveillant.

Son interlocuteur se redressa, car il était petit, frêle, blond, rose, jeunet, semblable dans ses vêtements irréprochables à une fort jolie gravure de mode, puis tendit une carte. Ukko'Till y lut le nom d'un reporter très connu, attaché à un grand journal, et s'inclinant :

— C'est vous...?

— Non; mais je suis son premier « secrétaire ».

De l'orgueil vernissait cette réponse.

— Ah! fit Ukko'Till, et d'une voix sèche : Vous désiriez?...

Le jeune homme sentit la différence de ton. Il balbutia :

— Le ministre l'a fait appeler... alors j'ai été chargé... Une feuille du matin a déjà publié... mais quelques détails inédits... complémentaires... le passé de M. Ukko'Till par exemple...

— Mon passé! Mon passé? interrompit Ukko'Till. Pourquoi? J'ai dit tout ce que j'avais à dire à votre confrère.

— Cependant...

— Je ne vois rien d'autre qui puisse intéresser le public.

— Un souvenir, si vous voulez...

— Un souvenir? Je n'ai pas de mémoire. Dites plutôt à votre journal qu'on repasse me voir demain matin, par exemple vers onze heures; d'ici là je tâcherai de

me rappeler quelque chose; je préparerai une note. Adieu, monsieur!

Ukko'Till, qui n'avait pas refermé la porte sur le seuil de laquelle s'était passé ce court colloque, en poussa le battant sur le reporter éconduit. Seul à nouveau, il se reprit à inspecter l'arme qu'il avait gardée à la main, murmurant à différentes reprises avec une intonation ou du dédain se mêlait à un semblant de soupçon :

— « Son secrétaire ! » et « mon passé?... »

L'inspection terminée, il alla vers une porte qu'un bouton de cuivre dénonçait seul : la pièce suivante, plus petite, était aménagée en un cabinet de toilette tout saturé, dès l'entrée, des parfums les plus divers : sur la table de marbre des flacons nombreux, débouchés, et des boîtes de poudre de riz : puis, des serviettes humides, et, à terre, des jupons. Tout y décelait une récente présence féminine.

— Mercédès, êtes-vous là ? demanda Ukko'Till.

Mais personne ne répondit. Il traversa le cabinet, ouvrit une porte qui faisait face à celle par laquelle il était entré, et pénétra dans une chambre à coucher où la lumière d'une lampe électrique mêlait sa blancheur à la jaune clarté de plusieurs bougies que deux glaces reflétaient à l'infini.

— Mercédès, êtes-vous là? répéta Ukko'Till sur le seuil de la chambre.

Même silence. Alors il entra. Un fier désordre splendidement éclairé. Des robes et du linge, des manteaux et des chapeaux de femme partout, sur les chaises, le divan, la table et le lit. Mais personne.

Un travesti étincelant de paillettes gisait à terre. Il le ramassa avec un geste d'étonnement et sonna. Une femme de chambre, peu après, parut.

— Madame est sortie?

— Oui, monsieur Ukko'Till, depuis une demi-heure à peine.

— Elle ne vous a rien chargée de me dire?

— Non, monsieur...

— Comment se fait-il que son costume de scène?...

— Le tailleur est venu cette après-midi; il en a apporté à Madame un nouveau qui lui va à ravir... un costume espagnol. Madame l'a essayé, puis elle est sortie en voiture, sans doute pour aller le faire voir à sa mère. Madame a pris son grand manteau de fourrure.

— C'est bien, merci.

La femme de chambre se retira. Ukko'Till déposa soigneusement sur un fauteuil le travesti, puis, un à un, il releva les vêtements épars, une chemise de fine batiste, des bas à jours, des petites bottines vernies; enfin il ramassa le corset, tout de satin d'or pâle, et se plut à le fermer, afin de lui voir prendre la chère forme de la taille menue dont ses deux mains faisaient le tour, et celle des seins exigus que ses paumes pouvaient emprisonner complètement : avec dévotion il baisait cette élégante partie du luxe intime, de la jeune femme, qu'afin d'être plus souple elle négligeait de mettre chaque fois qu'elle se vêtissait d'un costume de scène. Mais un peu de la doublure de peluche vert mousse était décousue; il s'en aperçut, allait sonner pour la faire recoudre, lorsqu'il sentit sous son doigt introduit dans la fente un petit bout de papier plié en quatre. Une facture sans doute, cachée. Il sourit. Pourtant l'écriture était au crayon. Cela l'étonna. Fallait-il lire? Deux lignes seulement... ces mots :

« Petite Loulou, à demain. Seulement plus tôt qu'hier, n'est-ce pas?

« TONY. »

Ukko'Till pâlit; il laissa tomber le corset, qui, à terre, eut l'air d'une cuirasse d'or oubliée par une toute mignonne fée.

Et l'homme jura :

— Nom de Dieu!

Il mit dans sa poche le papier maintenant froissé, et sortant de la chambre, traversant le cabinet de toilette, les portes jetées derrière lui avec fureur, revint dans la première pièce. Là il se sentit étouffer, le sang lui montait au visage, en effet. De blanc comme un linge qu'il avait été un instant, il était soudain devenu pourpre, les lèvres violacées. Et il courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande, se pencha au dehors. Un air glacé le frappa à la face. C'était un soir bleu et clair de décembre. Le froid le calma un instant. Il respira largement. Mais alors ses jambes flageolèrent, et il sentit que pour ne pas tomber il lui fallait se soutenir des deux mains contre l'appui de la fenêtre.

Comme devant ses yeux tout dansait dans de la lumière et du bruit! Pourquoi, mais pourquoi ses pensées se mêlaient-elles aux maisons? Et les voitures qui filaient, se croisaient, il ne savait plus si c'était sous son crâne ou dans la rue. Puis le brouhaha incessant qui lui battait les tempes, provenait-il des flux du sang ou des mille clameurs mêlées et condensées de la grande ville? Alors il fermait les yeux : des tentures d'écarlate clair strié de filigranes bleuâtres flottaient devant ses regards. Ensuite, l'ombre impénétrable. Tout à coup, un point lumineux, grandissant, grandissant, en cercles concentriques d'un vert intense, grandissant jusqu'à l'infini, et... et... oh! l'horrible, l'horrible vision! transparaissant soudain dans ce halo d'apothéose! De nouveau, il relevait les paupières, vite, pour que s'effaçât l'obsédante image : nettement alors, en ses détails les plus minutieux, il percevait le vivant tableau auquel la fenêtre ouverte faisait un cadre : c'était, sur un fond de hautes maisons, estompées vers le ciel, le hall vitré de la grande gare devant laquelle était situé l'hôtel où il logeait.

Un large espace, tout blanc de lumière déchirée de place en place par les globes d'électricité criarde et, de minute en minute, par de vifs coups de sifflet; là, sur les infinies nervures des rails, enchevêtrées en un lacis où des lueurs bleues s'éveillaient, de longues masses d'ombre tachetées de petites clartés filaient, régulièrement glissantes. Mais était-ce bien une gare? Pourquoi pas plutôt une serre monstrueuse? Oui, une serre où se déchaînait toute une éclatante flore de gigantesques orchidées éblouissantes, que, par-ci, par-là, piquaient de rouges vers luisants, s'éteignant puis se rallumant par instants. Des signaux. Ah! si l'un d'eux n'était pas aperçu, si là, devant lui, il se produisait au moins un accident! Cet espoir prenait corps, devenait un désir, une volonté...

(*A suivre.*)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 39. Edition de Paris : 5 centimes. 30 SEPTEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris........ 13 fr. 50
{ Départements . 15 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Etranger.
Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

COUP DOUBLE, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX



COUP DOUBLE

Mme Héry, veuve d'un gros commerçant suicidé après ruine et faillite, a dû retirer de pension sa fille Mathilde. Elles habitent, rue Linné, un logement de trois pièces au sixième, Mme Héry, honnête personne de trente-six ans, a placé sa fille dans une maison de lingerie. Nourrie et appointée de quatre-vingts francs par mois, Mathilde, jolie enfant rieuse et charmante, toute sage et tout simple, rentre chaque soir à neuf heures.

La mère gagne aussi quelque argent « à faire de la couture », dit-elle à sa fille, en réalité, à poser chez des sculpteurs qui se disputent son corps admirable dans la plénitude d'une beauté accomplie et puissante. Les deux femmes se sont ainsi refait une discrète aisance et vivent presque heureuses.

Hélas! par un irritant après-midi de mai, Mme Héry cède aux obsessions d'un des artistes qui l'emploient, Paul Gaudin, un prix de Rome fraîchement revenu de la villa Médicis; et dans cette explosion d'ardeurs éveillées brusquement après avoir trop longtemps sommeillé, elle s'éprend de lui follement.

Toutefois elle sait se souvenir de Mathilde et garder la plus ferme retenue. Un jour la mère et la fille se promenaient ensemble. Paul les a rencontrées. Il allait saluer, lorsqu'un regard de sa maîtresse l'a averti qu'en dehors de leurs rendez-vous à l'atelier, ils devaient être des étrangers l'un pour l'autre.

Mais quand elle est près de lui, elle le gorge, l'étouffe d'amour jusqu'à l'en rassasier. Enfin, si elle connaît, à une heure où elle n'espérait plus rien de ses sens, toutes les ivresses et toutes les joies de la passion, elle n'a pas tardé à en ressentir les fatales angoisses.

Lorsque la présence de Mathilde la retient au logis, elle souffre de penser que Paul garde libres toutes ces heures où ils ne se voient pas : le matin, le soir, la nuit. Elle connaît la peur obsédante des trahisons possibles. Puis elle a d'autres inquiétudes. Elle sent que si elle est toujours pour Paul la grande amie, la maîtresse bénie et vénérée, elle a cessé d'être à ses yeux d'artiste le type élu d'idéale beauté, le modèle parfait, immuable.

A côté des ébauches qui encombrent son atelier et où il a répété tant et tant de fois les détails subtils, les gestes familiers, les attitudes, les intimités précieuses de sa forme splendide, elle le voit maintenant en d'autres esquisses atténuer l'ampleur des couleurs, chercher des lignes plus frêles et plus graciles. Dans ces morceaux nouveaux elle retrouve toujours quelque chose d'elle, mais plus jamais *elle* tout entière, uniquement et absolument *elle*.

Que se passe-t-il? La flamme de jalousie est allumée en son être. Pour l'éteindre, il faudrait des preuves, des certitudes.

Dans les figures que Paul esquisse maintenant, Mme Héry ne revoit plus son corps actuel, mais plutôt le corps qu'elle avait, ce qu'elle était il y a vingt ans, presque son corps de vierge que Paul n'a pas connu. Comment Paul l'a-t-il deviné, reconstitué?

Dès lors, fiévreuse, n'osant et ne pouvant interroger, elle attend qu'une occasion se présente d'aller le surprendre à une heure où il ne l'espérera pas. Or, précisément Mathilde fournit cette occasion. Depuis trois ou quatre jours elle rentre une heure plus tard et, un samedi, elle télégraphie, du magasin, à sa mère, qu'on a reçu des commandes pressées, qu'il ne faudra pas l'attendre, qu'elle veillera tard et peut-être passera la nuit.

Ainsi, en toute sécurité, Mme Héry pourra sortir librement dans la soirée. En sa dernière visite, elle a emporté une double clef de l'atelier. A onze heures, Mathilde n'est pas rentrée. Il n'y a plus en effet à l'attendre. L'amoureuse sort, court chez le sculpteur, monte doucement l'escalier, et, avant d'entrer, regarde par une fente de la porte. Il y a de la lumière. Elle n'hésite plus. Elle ouvre et elle pénètre. Un double cri d'effroi l'accueille; elle y répond par une imprécation et s'affaisse, serrant ses poings sur ses yeux.

En pleine clarté elle a vu se dévoiler d'un coup le mystère d'art et d'amour, elle a vu devant le sculpteur le beau corps adolescent d'autrefois ressuscité, son corps délicieux d'il y a vingt ans, — elle a vu debout sur la table à modèle, Mathilde, sa blanche Mathilde, nue, en une pose altière et charmante de divine chasseresse.

Camille de SAINTE-CROIX.

LA CONVERSION D'ANGÈLE

MÉLUSINE

La villa des Falaises. L'appartement d'Angèle ; un petit salon anglais laqué blanc, Louis XVI. Angèle assise dans un fauteuil, écoute Withcomb. L'Américain n'a plus cette mine hostile qui lui est habituelle. Son attitude, toujours froide et volontaire, est calme, réfléchie, et il s'exprime avec l'onctueuse raideur d'un clergyman mondain. Il a, devant Angèle, un air qu'il n'avait jamais eu, « l'air d'être en visite », Angèle l'écoute les yeux baissés, dans un étonnement profond.

Withcomb, *achevant*. — ... J'ai réfléchi beaucoup, et j'ai un peu demandé conseil... Après un grand étonnement, j'ai pensé que si M. le duc de Renage prenait à ce point la défense de M. Garan-Simiane, ce ne devait pas être sans raison, et ce matin, après avoir comme vous dites, « satisfait à l'honneur », j'ai pensé que je pouvais demander des explications à mon adversaire. Il me les a données... et... j'ai compris. L'innocence de M. de Garan-Simiane est claire pour moi... et je m'en vais...

Angèle. — Vous partez?...

Withcomb. — Ceci est encore une chose que j'ai comprise... Pendant que j'étais sur le yacht de Peter Lee j'ai presque failli mourir... oui un éblouissement, une crise... c'est nerveux... l'éther... Le médecin m'a dit qu'on soignait en Allemagne cette maladie... J'ai eu honte de moi-même... je suis très pieux, vous savez... alors, je vais en Allemagne pour guérir peut-être... Mais auparavant, je laisse à M. de Renage une lettre dans laquelle je reconnais avoir, par erreur et faussement, accusé M. de Garan-Simiane... Est-ce cela que vous désiriez?...

Angèle. — Oui... merci, Daniel, je souhaite que vous oubliez et que... vous guérissiez.

Withcomb. — Avec de la volonté, on arrive à tout. Je voudrais que vous aussi puissiez oublier. Et maintenant que je ne... veux plus avoir d'amour pour vous, il me semble que je dois avoir un peu de pitié.

Angèle, *vaguement*. — Oui... peut-être.

Withcomb. — J'ai compris bien des choses...

Angèle. — A quoi bon en parler?...

Withcomb, *avec une discrétion froide*. — Je me tairai... si cela ne vous convient pas... mais je ne voulais pas que nous nous séparions en ennemis, et puisque je ne dois pas parler, je désire vous faire comprendre au moins que je n'emporte de vous aucun mauvais souvenir... malgré tout.

Angèle. — Vous avez trouvé votre chemin de Damas?...

Withcomb, *souriant*. — Oh! vous connaissez aussi la Bible... Oui, je crois l'avoir trouvé... je veux le trouver... Je veux être un homme... Avec de la volonté on peut tout.

Angèle. — Oh! pas toujours...

Withcomb, *après un petit silence*. — Oui... Alors, je ne puis vraiment rien pour vous?...

Angèle. — Rien... que ce que vous avez fait, et dont je vous suis absolument reconnaissante... Il n'y a pas d'hôpital en Allemagne et ailleurs, pour me guérir, moi...

Withcomb, *se levant*. — Je le regrette... beaucoup... Si par hasard je... pouvais vous être utile...

Angèle. — Non... merci...

Withcomb. — Il ne m'est plus permis d'insister... je vous souhaite pourtant de... guérir.

Angèle. — Merci.

Withcomb. — Adieu.

Withcomb serre correctement la main d'Angèle et va pour sortir, le baron entre au même instant

Le Baron. — Ah! bonjour, cher ami... compliments de vous voir sain et sauf...

Withcomb, *le toise une seconde, et sans lui répondre, se retourne vers Angèle pour la saluer cérémonieusement*. — Madame.

Puis, sans rien ajouter, il sort. Le baron reste la main tendue.

Le Baron, *très vexé*. — Il s'en va comme ça... qu'est-ce qui lui prend ?...

Angèle. — Oui, il s'en va.

Le Baron. — Tout à fait?...

Angèle. — Voulez-vous courir après lui?...

Le Baron, *rageur*. — Vous êtes très spirituelle...

Angèle, *brusque*. — Si vous êtes entré chez moi, c'est que vous avez quelque chose à me dire... quoi?...

Le Baron, *montrant un paquet de notes*. — Vous montrer ceci, que je reçois par le courrier!...

Angèle. — Mettez ça là... et n'y pensons plus...

Le Baron, *sautant*. — N'y pensons plus!... Avez-vous perdu la tête?...

Angèle. — Je vous ai déjà dit que je ne voulais plus entendre parler d'argent.

Le Baron, *furieux*. — Tenez, vous êtes folle!... Est-ce que vous comprenez ce que peut être la ruine pour nous?... Parce qu'il vous a plu un beau jour de vous amouracher d'un bellâtre, voilà notre existence bouleversée, compromise!... Vous croyez-vous le droit de me perdre avec vous?...

Angèle. — Vous êtes franc au moins, c'est une justice à vous rendre.

Le Baron. — Je suis outré de votre attitude d'abord!... et je vous déclare que ce que vous faites est absolument... (*Il cherche un terme et ne le trouve pas.*) absolument... malhonnête!...

Angèle. — Malhonnête!...

Le Baron. — Oui, certainement... Nous sommes deux associés, c'est entendu!... Et ne venez pas me parler de grands mots, de morale... de conventions sociales, etc... Il y a une association véritable; vous y manquez, c'est malhonnête!... et pis encore c'est maladroit!... Vous êtes en train de vous couler... et de me couler en même temps que vous!... Mais je ne vous laisserai pas faire.

Angèle, *se levant*. — Quelles sont vos intentions à vous?... Allons, dites, parlez, épuisons ce sujet, et que ce soit au moins la dernière fois entre nous.

Le Baron. — Mes intentions? A tous prix, vous séparer de ce garçon.

Angèle. — Votre première tentative n'a guère réussi; vous avez dû en juger d'après l'attitude de Withcomb.

Le Baron. — C'est à recommencer, voilà tout.

Angèle. — Que pourrez-vous imaginer encore?...

Le Baron, *menaçant*. — Ceci me regarde... Soyez assurée, en tout en cas, d'une chose, c'est qu'il me restera toujours un dernier moyen de me débarrasser de lui... si vous me poussez à bout.

Angèle. — Vous le provoqueriez, vous?... J'irai lui défendre de se battre avec un homme taré!...

Le Baron. — Je saurais vous éviter cette peine... Vous ne voulez pas qu'il sache qui vous êtes?... Eh bien, avec un peu d'encre, du papier et une plume, je peux le renseigner mieux que qui ce soit. Qu'en pensez-vous?...

Angèle. — Vous feriez ça?...

Le Baron. — Pourquoi pas?... Et puis... vous me remercierez peut-être après.

Angèle, *menaçante*. — Si vous faisiez cela!... je vous... je vous... (*Elle s'arrête, les mots s'étranglent dans sa gorge et elle retombe brisée*)... Oui... Oui... vous le feriez... je le vois maintenant... vous le feriez... je ne puis plus rien... rien... rien.. rien....

Le baron s'en va. Angèle reste, sans mouvement et sans force, écroulée sur le fauteuil. Au bout de quelques instants, elle se lève, se tamponne les yeux avec son mouchoir, se passe les mains sur le front, et, après avoir détaché des clefs d'un trousseau, elle ouvre à droite et à gauche plusieurs tiroirs qu'elle vide. Elle range autour d'elle papiers et bibelots, comme pour un départ. La femme de chambre vient l'interrompre et lui remet une carte d'une dame « qui a beaucoup insisté pour être reçue », Miss Savon, du Cirque aquatique. Très surprise, Angèle pensant à quelque histoire de Brutelle, consent à la recevoir.

Julie Savon, *introduite par la femme de chambre et n'osant pas avancer, très timide*. — Je vous demande bien pardon, madame, de m'annoncer comme ça chez vous...

Angèle. — Mais non... mais non... mademoiselle. Vous connaissez deux de mes bons amis. M. Brutelle et M. Loriot. Il s'agit d'eux probablement?...

Julie Savon, *embarrassée*. — Vous n'y êtes pas, madame... non, c'est pas eux qui sont en question.

Angèle. — Alors de quoi s'agit-il?... A quoi puis-je vous être agréable ou utile?...

Julie Savon, *sans prendre le siège qui lui est offert et, debout, regardant Angèle avec admiration*. — C'est que je ne sais pas trop comment commencer... Mais d'abord, je veux vous dire que... que je comprends maintenant rudement bien pourquoi il n'a pas voulu de moi.

Angèle, *très étonnée*. — Je ne comprends pas moi... Vous dites, madame?

Julie Savon. — Je dis qu'entre nous deux il y a la même différence qu'entre le soleil et la lune... mais par exemple c'est moi qui suis la lune!... Il n'y a pas, vous, vous avez grand genre, vous êtes belle... vous êtes là... aux oiseaux!...

Angèle, *souriant*. — Mais voulez-vous m'expliquer?...

Julie Savon. — Vous allez me comprendre, madame, et ce que je vais vous raconter, ça n'va pas être amusant, c'est pas des bonnes nouvelles que j'apporte...

Angèle, *un peu impatientée*. — Enfin de quoi ou de qui s'agit-il?...

JULIE SAVON. — Mais... du comte... de l'officier... là... Ah! vous savez bien de qui j'parle...

ANGÈLE, *avec un mouvement involontaire.* — Philippe!...

JULIE SAVON. — Vous l'avez appelé par son petit nom.

ANGÈLE. — Vous connaissez M. Garan-Simiane?.

JULIE SAVON. — Oh! ce n'est pas lui qui a [illegible] à faire ma connaissance... soyez tranquille, j'peux [illegible]... j'peux m'en aller, il m'a assez vue...

ANGÈLE. — Vous parliez d'une mauvaise nouvelle?...

JULIE SAVON. — Oui, madame... mais c'est pas commode à expliquer, et j'ai pas la langue bien pendue pour vous parler, j'cause mieux qu'un cheval, comme on dit, mais j'marche moins bien. Enfin... voilà... Il y a un coup monté contre lui. On veut lui faire du mal... ah! ma foi, tant pis, j'dis tout!...

ANGÈLE. — Oui?... Mais qui veut lui faire du mal?...

JULIE SAVON. — Votre ostrogot de mari, l'homme qui bat les femmes!...

ANGÈLE, *pâlissant.* — Mon mari... comment ça?... parlez... mais parlez... voyons, mademoiselle!...

JULIE SAVON, *avec volubilité.* — Oui, votre mari s'est arrangé avec trois sales voyous pour lui faire fiche un mauvais coup, au moment où il sortira d'la maison où paraît que vous vous voyez tous les deux!...

ANGÈLE. — Une maison en haut du pays?...

JULIE SAVON. — Oui, avec des volets verts, j'ai encore passé devant, ce tantôt... c'est-il vrai ou c'est-il pas vrai c'que j'dis?

ANGÈLE. — Si... si... mais quand... quand?...

JULIE SAVON. — Écoutez, madame, c'est ce soir qu'ils doivent marcher contre lui... j'sais ça depuis hier...

ANGÈLE. — Mais il faut prévenir la police... il faut!...

JULIE SAVON, *vivement.* — Ah non... par exemple, ça non...

ANGÈLE. — Comment... mais j'irai moi-même!...

JULIE SAVON, *suppliante.* — Madame, vous n'ferez pas... ça, j'vous en prie... Voyez-vous, si vous saviez comment j'ai connu la chose... une bonne petite gosse... une pauvre petite qu'est pas heureuse et qui turbine... une... là... non... non... je n'peux pas vous expliquer... elle n'a pas réussi, elle, enfin!... Alors elle a un amant... et un qu'elle gobe, oh! mais là de cœur... et c'est son amant qui doit tomber sur votre... votre ami... Alors, vous comprenez... je m'disais... faut pas moucharder une amie... et puis aussi faut pas qu'on touche un cheveu au... au... comte... Enfin... j'ai pensé qu'en venant vous trouver, vous sauriez peut-être imaginer quelque chose pour que tout le monde soit content et qu'il n'y ait surtout pas de grabuge pour personne!...

ANGÈLE, *atterrée.* — Oui, je comprends.

JULIE SAVON, *un peu honteuse, ne sachant plus que dire.* — Vous vous dites que j'ai de fichues connaissances...

ANGÈLE. — Non... Dieu non... je me dis que vous devez avoir un très bon cœur.

JULIE SAVON. — Ben! je n'sais pas trop... faut pas croire ça... quand Nini m'a raconté c'coup de temps... dame, sur le premier moment, je me suis dit que ça devrait m'faire plaisir...

ANGÈLE. — Plaisir?...

JULIE SAVON. — Oui, parce que... Il n'a pas été très poli avec moi... dans l'temps... Mais ça n'a pas duré... et d'penser qu'on l'bousculerait, ça me retournait le sang comme si c'est quelqu'un de ma famille...

ANGÈLE. — Oui, vous êtes bonne...

JULIE SAVON. — Vous êtes sûre qu'il n'lui arrivera rien?... J'vous demande pardon d'me mêler de vos affaires... mais il n'y a qu'à l'empêcher d'sortir ce soir... (*De plus en plus gênée, et sans regarder Angèle.*) Dame, vous devez bien savoir comment vous y prendre.

ANGÈLE, *réfléchissant.* — C'est vrai... Il est trop tard pour l'empêcher de venir.

JULIE SAVON. — Oh! il peut venir... tant qu'il fera jour, ils ne lui feront rien... Et puis, j'ai mon idée pour me défaire d'eux... Alors, vous m'promettez de ne pas mettre la police là-dedans... Parole?...

ANGÈLE. — Parole d'honneur.

JULIE SAVON. — Alors, c'est tout, madame. Ah! ben, celui qui m'aurait dit que j'viendrais vous causer... chez vous... (*Embarrassée de sa sortie.*) Je n'ai plus rien à faire. Au revoir, madame.

ANGÈLE, *l'arrêtant.* — Attendez... avant que vous ne partiez... voulez-vous bien accepter cette bague... en souvenir d'une bonne action et... de ma reconnaissance. Vous me ferez tant de plaisir!...

JULIE SAVON, *surprise.* — Tiens, vous me donnez une bague!... comme j'ai fait pour Nini... Mais elle, je la connaissais... tandis que vous...

ANGÈLE, *timidement.* — Est-ce que toutes les femmes ne se connaissent pas un peu?...

JULIE SAVON. — C'est vrai ça, tout de même... Merci pour la bague, madame, c'est pas à cause du cadeau... mais c'est le souvenir... (*Avec un soupir.*) Ah! tout de même, il doit vraiment vous aimer, lui!... Vous pleurez?

ANGÈLE, *essuyant ses yeux.* — La pensée du danger qu'il aurait couru sans vous.

JULIE SAVON, *émue.* — Pauvre femme... Moi aussi, j'ai pleuré... ça m'a retournée, quand j'ai su ça... Vous l'aimez... vous aussi... C'est vrai que toutes les femmes se ressemblent... et puis... elles sont rudement meilleures que les hommes, allez!...

ANGÈLE. — Quelquefois...

JULIE SAVON. — Oh! plus souvent qu'à leur tour... Alors, il ne lui arrivera rien de mal, je crois, maintenant...

ANGÈLE. — Non... rien...

JULIE SAVON. — Et puis, inutile de lui causer de moi... c'est pas la peine... j'aime mieux avoir fait ça sans qu'il l'sache... Allons, au revoir, madame, me v'là tranquille; je ne vous dis pas bonne chance, ça porte malheur... Faut pas me reconduire. Merci d'la bague... j'penserai souvent à vous, allez.

ANGÈLE. — Merci, vous êtes bonne. . . . . . .

. . . .

La maison aux volets verts. Dix heures du soir. Un intérieur très ordinaire de petite villa de troisième ordre que Philippe a louée afin d'avoir un pied à terre à Salville pour recevoir Angèle. Ils sont tous les deux dans une sorte de petit boudoir tendu de clair.

ANGÈLE, *enveloppée d'un long peignoir, tient les mains de Philippe dans les siennes, et le regarde dans les yeux.* — ... Oui, Philippe... mon cher Philippe... je pourrais te causer un chagrin...

PHILIPPE. — Voilà une chose invraisemblable, impossible!...

ANGÈLE, *tristement.* — Il n'y a rien d'invraisemblable et rien n'est impossible... Jure-moi donc, si jamais je te causais du chagrin, de ne pas m'en vouloir... Jure...

PHILIPPE. — Je jure... bien volontiers.

ANGÈLE. — Quelle heure est-il?...

PHILIPPE. — Dix heures.

ANGÈLE. — Merci. (*Elle va s'étendre sur le canapé.*) Cher naïf, cher doux Philippe, tu ne crois donc pas au mal?...

PHILIPPE. — Le mal?... j'aime mieux l'ignorer ou supposer que c'est le bien qui a mal tourné. Comme tu es raisonneuse, ce soir.

ANGÈLE, *attirant Philippe vers elle.* — Non... non, je ne suis pas raisonneuse, je suis lasse un peu et inquiète. Moi, je crois au mal, à la douleur, à la souffrance...

PHILIPPE, *l'embrassant.* — Même maintenant?...

ANGÈLE, *avec un petit frisson.* — Même maintenant... c'est pour ça que je te demande de me jurer de ne jamais m'en vouloir... Sommes-nous maîtres de nos actions?...

PHILIPPE. — Mais... je crois...

ANGÈLE. — Mais non... mais non, mon Philippe. Tu ne vois pas la vie, comme c'est compliqué, comme c'est vilain, comme ça nous tient bien, et nous pousse invinciblement... et dans les instants où nous souhaitons le bonheur des êtres aimés, comme elle sait nous contraindre à les faire souffrir, alors quand on voudrait tant expliquer, parler, raconter les choses, se justifier, se défendre... Non, il faut se taire... qu'on se taise... et se dire que la seule plus grande joie possible est de rester ignoré toujours.

PHILIPPE. — Ignorés?... Peut-être ceux qui ne sont pas aimés, mais... les autres.

ANGÈLE. — Les autres aussi... mon doux Philippe... Tiens, par exemple, un homme qui aurait commis un crime resté caché et qui se dirait en pensant à sa maîtresse: elle m'aime, bien, mais m'aimerait-elle assez pour m'aimer criminel?...

PHILIPPE. — Un criminel ne peut pas aimer.

ANGÈLE. — Hélas!... j'imagine que ce sont les plus coupables qui ont le plus besoin de tendresse... Haïs ou méprisés des autres, tous leurs espoirs, toutes leurs consolations sont dans un seul être, celui qui ignore ou celui qui pardonne.

PHILIPPE. — Peut-être...

ANGÈLE. — Si tu savais comme je me sens lasse... Reste auprès de moi... donne-moi ta main, je vais dormir un instant... là... avec ta main dans ta mienne... comme je voudrais dormir toujours...

PHILIPPE. — Vous êtes fatiguée... c'est cette existence agitée qui vous épuise.

ANGÈLE, *d'une voix douce et vague.* — Tu as raison, il me faut du repos... du silence... du calme... Je sens que je vais m'endormir... ne me réveille pas... Reste auprès de moi... je sens que je vais rêver... de toi... mon cher amour... mon cher amour...

PHILIPPE, *en écho.* — Dors... dors... mon cher amour...

Ils ne disent plus rien. L'ombre s'épaissit autour d'eux. Angèle fait vers ses lèvres un geste que Philippe ne voit pas. [illegible] si calme, si profond, qu'on pourrait croire qu'elle goûte enfin le [illegible] silence...

. . . .

L'hôtel d'Angleterre, le lendemain matin. L'appartement [illegible]

THÉODORE. — Vous comprenez qu'il est impossible de dire que Sa Majesté a été victime d'une vulgaire attaque de malfaiteurs...

LORIOT. — Je comprends... L'Icarie veut garder le monopole des brigands.

THÉODORE, *continuant.* — Surtout en pareille compagnie... une petite fille de cirque rencontrée sur les planches, avec une oie!... On n'a pas idée de ça. Sa Majesté avec une oie!... vraiment toute l'Europe rirait de nous... Je compte sur vous pour arranger l'aventure.

LORIOT. — Enfin, que s'est-il passé?...

THÉODORE. — La petite coquine en question voulait se promener, et elle a traîné Sa Majesté après elle... Je ne sais pas ce qu'ils faisaient, mais à un moment Sa Majesté a trébuché dans une corde tendue en travers du chemin...

LORIOT, *avec intérêt.* — Elle s'est fait une bosse?...

THÉODORE. — Non... non... Sa Majesté est tombée heureusement sur la petite, qui a amorti la chute.

LORIOT. — Ah! je respire...

THÉODORE. — Alors trois grands diables sont sortis d'un talus et allaient faire un mauvais parti à Sa Majesté, quand la petite les a appelés par leurs noms.

LORIOT. — C'étaient des parents!...

THÉODORE. — Et les malfaiteurs sont partis, après avoir échangé quelques paroles avec la petite.

LORIOT. — Et ils n'ont même pas pris la montre de Sa Majesté?...

THÉODORE. — Oh! le roi est très simple... c'est une Waterbury... Mais comment raconter ça, dans le cas où l'événement s'ébruiterait?

LORIOT, *après avoir réfléchi un moment.* — Il faut en faire un attentat anarchiste... tout bonnement... Je tiens mon article... La corde: c'est une mèche... Sa Majesté, pleine de sang-froid... Nous trouverons bien quelque boîte de sardines dans les environs... engin des plus dangereux naturellement... Je cours chez le préfet... et si on remet la main sur ces trois escarpes... nous en ferons de courageux citoyens... pauvres, mais honnêtes... qui, au péril de leurs jours, ont voulu sauver le roi...

THÉODORE. — Oh! ces coquins!...

LORIOT. — Dame! ils lui ont laissé sa montre!... Et puis, il faut mettre un peu de gaieté dans l'existence.

THÉODORE. — Et vous croyez que ça prendra?...

LORIOT. — Si ça prendra?... c'est un pétard énorme, cette explosion manquée... Et la petite, qu'est-ce que nous en ferons?...

THÉODORE. — Nous la laisserons où elle est en ce moment-ci. Entre nous, je crois que Sa Majesté... (*Il parle bas à l'oreille de Loriot.*)

LORIOT. — Pas possible!...

THÉODORE. — Sa Majesté est tellement parisienne... Cette petite, avec son oie... le cirque... les malfaiteurs...

LORIOT. — Oui, un méfait n'est jamais perdu.

THÉODORE. — Enfin, c'est un nouveau caprice.

LORIOT. — L'apothéose de la môme Mille-Pattes!... Allons, nous la verrons au prochain Salon... sortant du moule d'un membre de l'Institut... érigée en marbre... *La belluaire moderne*... C'est ainsi qu'un grand peuple récompense ses courtisanes!... Je vais chez le préfet!...

Chez le duc de Renage à Paris. Un très modeste rez-de-chaussée. Le duc, Brutelle, Loriot et Philippe causent devant le feu. Au dehors, c'est la fin d'un jour d'hiver grisâtre et brumeux.

PHILIPPE, *continuant de parler.* — ... Enfin, dans toute cette aventure si triste, au milieu de cette fin, je sens je ne sais quel mystère que je n'ai jamais pu m'expliquer... Il y a là quelque chose qui m'échappe...

LE DUC. — Inutile de s'expliquer quoi que ce soit... on se souvient, voilà tout.

PHILIPPE. — Et toi, Brutelle... toi, voyons... tu n'as rien à me dire?...

BRUTELLE, *avec un soupir.* — Rien... sinon que je me reproche de t'en avoir trop dit.

PHILIPPE, *à Loriot.* — Et vous... vous un journaliste. Vous, au courant de tout?...

LORIOT. — C'est déjà pour moi bien oublié... un numéro de l'été dernier.

PHILIPPE. — Personne ne parlera...

POÉSIE
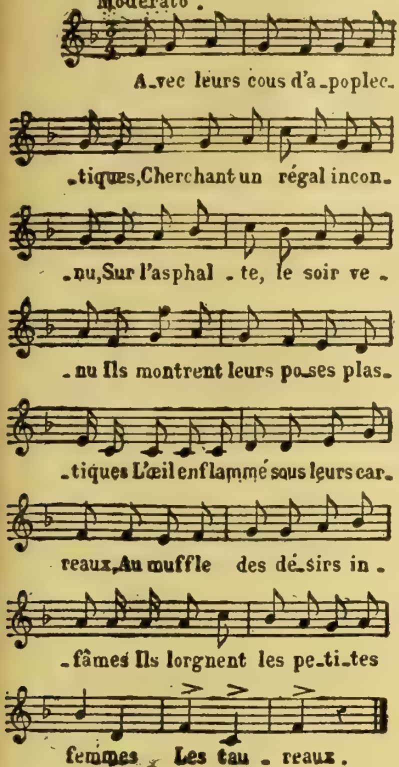


LUI. — Ça ne vous dit rien, cette nature ?

ELLE. — Si, ça me chante des choses : Le ciel est du bleu des billets de banque. Le soleil est beau comme un louis neuf.

Paroles de A. SÉMIANE.

LES TAUREAUX

Musique de PAUL HUCKS.



II

Il leur faut en leur fantaisie
Que le repas soit clandestin.
La chair fraîche encor du trottin
Les ranime et les rassasie.
Et les fillettes aux sarraus
Troués par la misère humaine
Vont comme un bétail que l'on mène
Aux taureaux.

III

Leurs épouses à domicile,
Lasses de croquer le marmot,
Pour oublier prennent au mot
Les serments de quelque imbécile.
Ces dames, d'accrocs en accrocs,
Laissant leurs vertus sur les bornes,
Se vengent en faisant des cornes
Aux taureaux.

IV

De-ci de-là pour leur pâture,
Convoitant tel ou tel morceau,
On les voit livrer leur assaut
De créature en créature.
Et celles, ne rêvant pas gros,
Qui s'offrent au prix acceptable,
Rentrent conduisant à l'étable
Les taureaux !

LORIOT, *après un silence.* — Que voulez-vous qu'on vous dise, et croirez-vous ceux qui parleront?... Tenez voici un petit bouquin que je viens d'acheter sur les quais. il est très instructif et très triste aussi, parce qu'il nous enseigne. C'est l'histoire de Mélusine la fée qui aimait Raimondin, prince de Bretagne. Raimondin a surpris le secret de Mélusine, qu'un sortilège contraignait à prendre la forme d'un serpent, au moins une fois chaque semaine... Vous le voyez, c'est bien féminin. Et Mélusine s'en au loin de lui. Or elle dit (*lisant*) : *Sachiés que je me sens au cueur plus de douleur de votre départie cent mille fois que vous ne faites, car ainsi pour le vray faut-il qu'il soit, puys qu'il plaist à celuy qui peut tout faire et défaire. Et puys à ce mot le alla accoler et baiser moult doucement en disant : Adieu, mon amy, mon bien, mon cueur, ma joye, encores tant que tu viveras auray-je recréation en toi, mais aussi aurai-je pitié de toi ; tu ne me verras jamais en forme de femme ; et a donc saillit sur une fenestre qui avait le regart sur les champs et sur les jardins, au costé devers Lusignen, aussi légièrement comme se elle eut volé ou eut elles...*

Claude BERTON.

TAMBOUR

Ce n'est pas une histoire, inventée par M. Caprice en collaboration avec Mlle Fantaisie, que je vais vous conter.

Mon récit est vrai.

Peut-être trouverez-vous l'intérêt peu puissant, la mise en scène manquant d'habileté, mais je le dis deux fois en commençant pour n'avoir plus à y revenir : je n'invente rien.

Je reproduis, voilà tout.

Les spécimens de notre race humaine, dont je vais vous narrer les faits, vivent de la vie réelle; les souffrances, que je vais essayer de disséquer, ont été vives, les douleurs ont tenaillé des cœurs « pour de vrai ».

Ces larmes que je vais décrire, je les ai vues, ces soupirs, je les ai entendus, ces sanglots ont éclaté devant moi, spectateur ému, qui ai vainement essayé de consoler ces martyrs inconsolables.

Mes types vivent encore, et il y aurait là sûrement une donnée de drame empoignant, si mes héros portaient des pourpoints abricot, des chapeaux de velours vert avec de longues plumes blanches, et si tout ce monde s'empoisonnait au cinquième acte en buvant du vin de Syracuse dans des coupes de carton doré.

Pour moi, qui ne sait point battre la grosse caisse sur le dos de mes amis meurtris, je dis en cent lignes dix ans de souffrances, sans m'enquérir de plus, en écrasant des larmes sous ma plume.

***

Lui, le vrai coupable, exerce la profession de maçon ou plutôt de manœuvre.

Vous voyez que nous sommes loin des habits de velours, des maillots roses, et des souliers à la poulaine; autrefois, on le voyait pâle, maigre, chétif, le visage blême, les yeux caves, déguenillé. Il allait de chantier en chantier, se traînant, souffreteux, le long des murs en construction, portant avec peine le baquet de mortier ou de cailloux concassés.

Un jour, il a quitté le travail.

Depuis, on ne l'a plus revu, chez les patrons qui lui faisaient l'aumône de lui payer une journée faite à demi; un reste de levain de pitié empêchait qu'on le laissât crever de faim.

Maintenant, il passe son temps au cabaret; lorsqu'il est parti, l'aubergiste, qui n'a pas de fausse pudeur cependant, casse le verre dont le maçon s'est servi et en jette les tessons aux ordures.

Le voyant ainsi continuellement entre deux vins, ses anciens camarades l'ont surnommé *Tambour*.

Nous sommes en Gascogne.

Dans leur langage expressif et imagé de là-bas, ils disent : « *Es plé coumo un buc et roun coumo un tambour.* » Il est plein comme une ruche et rond comme un tambour.

Tambour, ce nom lui est resté.

***

D'où vient ce changement d'existence? Qui assure au « Tambour » cette vie de rentier crapuleux?

Que fait-il?

Rien.

Il laisse faire.

Du reste, voici l'histoire :

Vous me direz ensuite si tout ceci ne ferait pas bien avec des personnages à épées, à plumes et à manteaux couleur des murailles, qu'ils rasceraient quand sonnerait l'heure de minuit, à l'horloge d'un beffroi, et qui jureraient par le « Ventre-Saint-Gris! »

Tambour a un père. C'est un vieux, laid, petit, sale, repoussant; voilà pour le physique.

Le moral ne vaut pas mieux; le corps voûté, l'âme courbaturée est couverte des haillons de tous les vices. Il est paresseux, bestial, ivrogne et voleur; toute la caricature de son fils.

Un jour, cet avorton est devenu l'amant d'une jeune fille. — Oh! n'allez pas croire à la rencontre d'une pâle et blonde vierge tombant sous les caresses de ce monstre; n'allez pas vous imaginer une de ces antithèses, permises au génie, comme celle de Quasimodo et de la Esméralda. Non, nous sommes dans le terre à terre, dans la boue, devrais-je dire, de la gangrène sociale et nous y restons. Cette fille, quand le père de Tambour la connut, était ramasseuse de crottin sur les grandes routes.

Ils se rencontrèrent au fond d'un fossé.

Tout ceci est repoussant, je le sais; mais que voulez-vous que j'y fasse? Est-ce ma faute, à moi, si la nature a des scrofules et des écrouelles. Je ne vous ai pas promis des personnages à la Capoul, embaumant l'eau de rose, le musc et l'oppoponax.

Je dis ce que j'ai vu : vous étiez avertis.

Donc, la porteuse de fumier devint la maîtresse du vagabond, vieux, mais encore vert. La nature se fit la complice de cet accouplement, elle gonfla les flancs desséchés de cette femelle malingre, sans *poupos ni mounil;* la nature, qui fait respecter les bords de ses grands chemins où l'herbe ne pousse pas, permit cette grossesse.

Le vieux donna à sa maîtresse son fils, le Tambour, pour mari; celui-ci ne résista pas, il savait tout, cependant. Ils vécurent ainsi tous les trois.

Ils ne tardèrent pas à s'attirer le mépris de tous, car ils étaient parvenus à faire rougir cette grande effrontée qu'on appelle l'opinion publique.

***

Un homme aisé, estimé, un propriétaire des environs, fut, je ne sais comment, introduit dans ce milieu. Il devait sans doute avoir au cœur des ferments de ces instincts bas, dépravés, dont nous parlent les philosophes et qui sont contenus dans tout homme comme l'étincelle est, à l'état latent, dans la veine du caillou, les ferments se développèrent vite, semblables à ces germes que certains insectes déposent dans les flancs des charognes et qui éclosent, grandissent, se corrompent le même jour.

Le vieux lui vendit sa maîtresse, sa bru; à partir de ce moment, le maçon cessa de travailler. Il n'eut plus qu'un soin, qu'une occupation, qu'un souci, se gaver, se gorger, *se rampli lé phanal à plein canel.* Ce fut le Tambour. Ses camarades le trouvent souvent dans les ruisseaux, ils ne prennent même pas la peine de le repousser du pied; c'est la police, chargée de la salubrité, qui le relève et le jette au violon.

Un jour, des enfants, le voyant ivre-mort, ronflant et soufflant, *buffant coumo un buss,* s'amusèrent à lui pisser sur la figure, les parents se sont contentés d'éloigner les gamins sans les gronder. La chose n'en valait véritablement pas la peine.

***

Le fournisseur se trouvait de jour en jour plus enchaîné et plus vicieux : la gangrène faisait son œuvre, le mangeant peu à peu tout entier.

Pourtant, il avait été bon, il serait même parvenu à le demeurer sans la rencontre de cette ramasseuse de crottin.

Il avait donné de nombreuses preuves de sa probité. Riche, il épousait une fille pauvre qu'il aimait; jusqu'au jour de sa chute, il faisait tout pour rendre sa femme heureuse, idolâtrant ses deux enfants, deux garçons qui étaient, il y a quelques jours à peine, l'un médecin, l'autre notaire dans un chef-lieu d'arrondissement de l'Aude.

La vérité éclata dans le ménage. La femme, l'épouse, bonne et sainte créature, se jeta aux pieds de son mari, pleura, le supplia de renoncer à cette existence fangeuse.

Et lui, touché, attendri, ému, des larmes plein les yeux, promit.

Le lendemain, il recommençait de mal en pis.

Ce fut alors le tour des enfants, qui supplièrent leur père de ne pas souiller le nom qu'il leur avait donné. Ces hommes de vingt-cinq ans pleurèrent aussi en le faisant rougir. Il jura encore une fois de mettre un terme à ses débordements.

Le serment dura un mois.

Puis il revint à cette vie crapuleuse, ne respectant même plus sa famille, affichant son public adultère.

***

A partir de ce moment, la malheureuse épouse tomba dans un profond abattement; elle ne se réveilla de cette agonie lente, prolongée, que pour demander une dernière fois à son mari, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer malgré tout, de rentrer dans l'honnêteté de la famille; il n'eut même pas la force de se rendre à ces vœux de mourante, tant la passion l'avait rendu lâche et sans cœur.

Un mot, une promesse, un baiser, une caresse, un sourire peut-être auraient pu la sauver. Rien ne vint et cette pauvre femme, minée par sa souffrance, s'abîma dans sa douleur pour ne plus se relever.

Un jour du mois de mai, les arbres déployaient leur manteau de nouvelle verdure, les oiseaux chantaient dans les branches, le soleil inondait la terre de ses rayons dorés, la nature était en fête.

La mère rêvait au temps passé, où pauvre, elle travaillait, gaie et joyeuse, le jardin de son père; un jardin grand comme la main, qu'elle garnissait de gazon et de fleurs.

Elle pensait à ses premières amours, remplies de pudeur, de douce naïveté et d'espérance. Elle ordonna de faire rouler son lit près de la croisée, afin qu'elle pût voir une dernière fois les arbres verdoyants, les prés embaumés où, tout enfant, elle allait cueillir des pâquerettes qu'elle offrait à la Sainte Vierge, en qui elle avait une grande dévotion. Elle se dressa sur son séant, aspirant une dernière bouffée d'air vif; puis doucement, sans secousse, elle se laissa aller, s'endormant pour ne plus se réveiller.

Son martyr était fini.

Aprets abé souffert las peyros, anguet trouba la Santo biergetto et las angettos, qué diguébon se sarra per y fa uno pitchouno plaço al cél.

Au dehors on entendait une voix chevrotante, grinçante, chantant un refrain obscène. C'était le Tambour : *ero plé et gulabo.*

***

En suivant le convoi, les deux fils ne pleuraient pas, leur père éclatait en sanglots; le lendemain, il vivait avec sa maîtresse, dans la propre maison de la morte.

Il y a un mois, un journal de l'Aude nous apprenait qu'un notaire du département s'était noyé en pêchant à l'épervier. Le filet, disait ce journal, avait accroché le bouton de la veste et entraîné le malheureux.

La semaine dernière, j'ai accompagné un de nos bons amis, un jeune médecin de Toulouse, plein de science et d'avenir, au couvent des dominicains, où lui, qui ne croit pas en Dieu, a pris l'habit des novices.

C'était le frère du noyé.

On a cru à deux accidents; ce sont deux suicides.

***

Le père continue son concubinage. Cela se passe de nos jours, sous nos yeux.

Et des lois qui punissent de pareils crimes?

Il n'y en a pas.

Les trois martyrs ne seront jamais vengés!

Cet homme aura pu impunément déserter le foyer conjugal, aller partager en tiers une couche prostituée par l'inceste, il aura pu détruire sa famille en faisant mourir sa femme à petit feu; il aura pu précipiter un de ses enfants dans le fleuve, l'autre dans un cloître, ce qui est pis, et quand vous ouvrirez le Code pour le punir, qu'y trouverez-vous?

Rien.

Voilà votre honnêteté légale!

JEAN-BERAUX.

CŒUR FÉMININ

Lucie laissa tomber sur ses genoux la lettre qui lui apprenait que son mari la trompait avec sa meilleure amie.

Elle l'avait parcourue, d'abord sans y croire, étourdie par ce coup anonyme et brutal qui égarait sa pensée. Puis elle l'avait relue deux fois, dix fois, dans un vertige. Et à mesure que les mots tracés d'une grosse écriture contrefaite s'incrustaient en sa tête, leur sens se précisait devant une lumière dans laquelle surgirent une multitude éloquente de souvenirs.

Elle se remémora des faits menus et clairs. Sa cervelle bouillonna de rappels dont chacun l'atteignit comme la pointe d'un couteau au plus profond de son cœur d'amante.

De ses yeux douloureux elle regardait le morceau de papier posé sur sa robe et auquel elle n'osait plus toucher. Prise d'une crainte superstitieuse, elle en écartait ses mains comme on fait d'une bête répugnante et vile, gonflée de venin. Elle n'était pas loin non plus de prêter un pouvoir malfaisant, une puissance d'être vivant à ce bout de lettre qui, mystérieusement tombé en sa maison, venait lui dire que tout mentait dans l'existence, que tout y était perfide et faux.

Son cerveau endolori remua des réflexions amères. Elle songea à tous les bonheurs qu'on poursuit sans jamais les atteindre, et à cet élan de l'humaine nature qui pousse les créatures à se chercher et à se joindre dans l'amour. Elle aussi avait cédé à ce besoin d'affection qui torture les jeunes êtres et rend radieuse d'espérance l'âme palpitante et blanche des fillettes.

Elle avait connu jusqu'à la griserie le charme mystérieux des tendresses et murmuré le mot d'éternité : « Toujours ! », qui semble une ironie dans la bouche si vite oublieuse ou mortelle des amants. Engourdie dans son bonheur, elle n'avait pas su comprendre que se reprenait peu à peu le cœur de Georges, ce cœur de grand enfant faible et gâté par la vie, tout de suite atteint par la satiété.

Maintenant elle s'étonnait. Comment avait-elle été si naïve ? Elle n'avait rien deviné, rien vu !

Son âme loyale frissonna de colère, révoltée à la pensée de cette trahison double de l'homme et de l'ami.

Elle se rappela ce qu'elle avait rêvé en entrant dans le mariage, son esprit droit tout parfumé d'illusions sentimentales, conquis par l'homme séduisant et jeune qui venait le premier la charmer d'une phrase tendre.

***

Maintenant, l'amour entier et fort, tel qu'elle en avait autrefois nourri le désir, lui apparaissait reculé dans un lointain inaccessible, comme un paradis imaginé par les poètes, et où n'abordent jamais que nos songes d'hallucinés.

Il lui semblait aussi sentir s'achever en elle une douloureuse agonie. A travers le déchirement de sa peine, tout son bonheur et sa foi s'échappaient comme le sang d'une plaie ouverte. Désormais elle ne croirait plus à rien ni en personne et vivait murée dans un mépris hautain des hommes et de leurs vices.

Tout à coup, la pensée de Georges l'assaillit, saisit, ainsi qu'une tenaille, son cerveau éperdu. Ayant regardé l'heure, elle s'effara. D'un instant à l'autre il pouvait rentrer.

A l'idée de le revoir, un tremblement la prit. Quoi! ils allaient pouvoir se parler avec *Cela* entre eux? Jamais elle ne saurait feindre. Elle lui dirait donc : « Je n'ignore rien. » Et lui, alors, que répondrait-il?

Un frisson glaça son sang; elle sentait par avance ce qu'il allait souffrir dans sa molle nature, point méchante, mais lâche, épouvantée devant l'effort... Il protesterait, sûrement, il protesterait avec un rire embarrassé, en mâchant des mots gênés et tièdes. Elle n'en obtiendrait rien, ni aveu ni repentir.

Et leurs jours continueraient à couler, pareils à ceux qu'ils avaient vécus avant que l'horrible secret fût pénétré...

Non. Elle ne se sentait pas la force maintenant de subir la vie en face de ce visage menteur. Elle avait besoin de l'isoler, de partir bien loin.

Oh! être seule ! Une suffocation ouvrit sa bouche comme si elle avait senti un peu de cette large haleine qu'on respire sur les hauts sommets.

Et, dressée dans l'élan de son rêve de fuite et de liberté, déjà elle courait à travers la maison. Soulevée par la fièvre de nerfs qui exagérait son activité, elle bouscula les tiroirs, ouvrit les cartons, noua, ficela de lourds paquets.

En dix minutes tout fut prêt : Lucie n'eut plus qu'à se coiffer d'un chapeau et à revêtir un manteau quelconque. Alors seulement elle sonna sa femme de chambre pour que celle-ci allât lui chercher un fiacre et fît descendre les bagages.

Tandis qu'elle donnait des ordres, debout, le dos à la cheminée, elle s'efforçait d'être calme. Cependant, sous le tulle de la voilette, ses yeux flambaient dans l'ovale fin de son visage pâle ; la voix fébrile tintait un son de cristal heurté.

La porte refermée sur le trot de souris de la domestique qui s'en allait, trop effarée pour chercher à comprendre, la jeune femme se ganta. D'un geste vif, les poignets en l'air, elle faisait glisser ses doigts dans les gaines de chevreau souple.

Pendant ce travail qui ne prenait point son esprit, elle se rappela d'autres départs avec Georges, entre autres celui pour leur voyage de noces. Et son âme, pénétrée par la grandeur de cette minute irrémédiable, fut secouée douloureusement sous l'impression vive de sa félicité brisée, de ses espoirs meurtris

***

Mais elle entendit un roulement de voiture qui s'arrêtait devant la maison et, tout en boutonnant son dernier gant, prête à partir, elle fit du regard le tour de la pièce. Quelque chose la retint au passage, l'accrocha ainsi que par un hameçon. C'était, sur un petit chevalet, le portrait de Georges souriant qui regardait.

Une dernière faiblesse la fit s'approcher, et durant dix secondes qui furent une éternité, la jeune femme considéra le visage de l'homme qu'elle avait si fort aimé, avec son âme chaste de vierge d'abord et puis avec son cœur ardent d'amante.

Mais voilà que soudain, devant le sourire du portrait, elle eut un choc à retrouver ce même regard attendri qu'elle avait vu à Georges en ses moments d'expansion — ou de repentir secret, — peut-être au lendemain d'une faute, quand il lui avouait : « Toi seule es bonne, vaillante, et j'ai besoin de ton énergie pour étayer ma faiblesse. »

Et tandis que cette phrase s'obstinait en sa tête, Lucie élargissait sur le portrait ses prunelles troublées; et il lui semblait que son jugement, agrandi, s'ouvrait à des conceptions nouvelles, voyait nettement l'être moral à travers les lignes froides du dessin, descendant dans les replis où se dérobent les sentiments secrets...

Elle eut l'intuition de tout ce qui s'agitait d'illusions derrière les yeux clairs, dans ce léger cerveau; et elle entrevit l'homme en un temps prochain, pauvre être isolé parmi des déceptions inévitables, abattu par les faillites successives de ses espérances.

Il lui parut impitoyable, ainsi désarmé devant la vie redoutable...

Tout ce qu'elle gardait de rancune fondit dans une soudaine miséricorde.

Avec des gestes prompts, elle arracha ses gants, son chapeau, son manteau ; et brave, déjà prête à le défendre contre le Destin, contre lui-même, elle décida, vaincue par sa pitié tendre :

« Pauvre enfant!... du moins je serai là!... »

EDGY.

UKKO'TILL

(*Suite.*)

Mais non, avec une précision mathématique tout se mouvait en sa présence : il n'aurait pas la joie de voir, de sentir d'autres souffrir; il souffrirait seul. Était-ce assez absurde, assez inouï? Souffrir seul. Non. Non, cela ne se pouvait pas! Il ne le fallait pas. Cette pensée, de faire une exception à la joie indifférente des choses et des êtres qui vivaient sous ses regards, le torturait affreusement. Son égoïsme exigeait à cette heure qu'il partageât avec d'autres la douleur qui le tenaillait. Cette douleur, d'ailleurs, l'avait-il méritée? Nullement, certes. Il avait beau chercher, s'accuser : aucun des reproches qu'il parvenait à se faire ne suffisait à expliquer la trahison dont il était victime. Tout ce que cette femme, — cette enfant! — avait souhaité, elle l'avait eu; il prévenait même ses secrets caprices. Heureuse, elle pouvait, elle devait l'être : une reine, si jeune, après une obscure existence de misère sans doute, d'où il l'avait tirée! Les journaux parlaient d'elle maintenant : son nom resplendissait à côté du sien sur toutes les affiches, et la foule l'applaudissait, l'adulait, lui faisait de triomphantes ovations! Mais quel homme lui préférait-elle seulement ? Un bouffon hideux, un fantoche méprisable, un pitre vil, — un clown !

— Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

A haute voix, il répétait cette interrogation dont il semblait se marteler le cerveau, comme si, sous les coups réitérés de ce dissyllabe de métal, une réponse devait jaillir de sa tête endolorie. En vain.

Des pleurs de rage jaillirent de ses paupières brûlées de fièvre, et un sanglot, un seul, souleva sa poitrine. Par un effort de volonté, retenant son souffle, fixant ses regards, il comprima l'expansion de la souffrance, et, du revers de la main, ayant essuyé ses yeux, il prit dans un étui un nouveau cigare, car le premier il l'avait laissé tomber, là-bas, dans la chambre... et redevenu calme, maître de lui-même, l'alluma, puis se mit à fumer, les coudes à l'appui de la fenêtre, par lentes, larges, longues, lourdes bouffées.

Un carillon jeta dans l'air quatre notes légères que les six coups graves de l'heure suivirent. Automatiquement. Ukko'Till quitta la croisée qu'il referma avec soin ; alors il se dirigea vers le cabinet de toilette, hésita, un clin d'œil à peine, au seuil, et s'étant versé de l'eau sur les mains, les essuya méticuleusement : il eut l'air satisfait de les trouver si blanches, examina ses ongles qu'il avait nacrés et polis, et décrochant son pardessus, son chapeau, traversa la chambre à coucher, souffla la bougie, éteignit la lampe électrique, avec une affectation pour lui-même, de garder son calme habituel.

Il sortit.

En bas, le chasseur de l'hôtel s'empressa près de lui.

— Monsieur Ukko'Till n'attend pas madame? Que faut-il dire à Madame si elle rentre ?

— Si elle rentre ?... Que je dîne à la taverne, à côté, que j'y resterai jusqu'à sept heures. Qu'après, je ferai un tour, sur les boulevards. Et que je serai au théâtre à huit heures précises.

II

La devanture, une seule vitre voilée à mi-hauteur d'un rideau rouge intérieur que doublait de son bariolage une affiche de spectacles, et une porte dont le carreau dépoli ne laisse suinter qu'une lueur laiteuse, aurait été d'aspect assez discret, sans l'énorme lanterne disproportionnée qu'un bras de fer tendait jusqu'au milieu de l'étroite rue presque sombre, aux boutiques tôt fermées, une lanterne toute de cristal taillé à facettes, d'où les trois lettres du mot BAR étaient lancées en lumière sanglante de chaque côté, dans un resplendissement de fausses pierreries.

Un homme entra.

Dès le seuil, l'atmosphère du lieu, chaleur lourde et odeur âcre, pénétrait la chair jusqu'aux moelles : l'air y flambait; le gaz, en papillons énormes, reflétait ses fulgurations ardentes dans la glace immense qui montait jusqu'au plafond, derrière le comptoir, dans toute sa longueur : un comptoir élevé, de chêne clair, garni de rampes en cuivre poli, recouvert d'une table de marbre blanc chargée, sur des étagères, de verres, de bataillons de bouteilles, d'une quantité de plats garnis de victuailles. Verres, bouteilles et plats que répétait et doublait ainsi le miroir qui leur servait de fond. Ce bar, étroit, se prolongeait en un couloir où de hauts escabeaux prenaient à eux seuls toute la place. Mais, à l'extrémité, une porte à battant de hauteur d'homme laissait deviner, après elle, une salle plus vaste.

Juchés chacun sur un escabeau, quelques consommateurs se faisaient servir par des *lads* en bras de chemises : ils se détournèrent vers le client qui refermait derrière lui la porte, firent : « Ho ! Tony ! » et lui tendirent la main, l'un après l'autre, en des *shake-hands* vigoureux.

— *It's cold!...* ça pince ! (texte et traduction) clama le survenant d'une voix pleurarde. Il rejeta d'un coup de poing en arrière son chapeau rond.

Sa figure s'éclaira, petite, pâlotte, glabre, aux yeux chafouins, au nez retroussé.

— Le pif me brûle : ce qu'il est rouge ! Pauvre *nose* à moi !

Et il éclata de rire. Puis il fit une souple culbute qui l'assit sur le haut d'un escabeau inoccupé.

— Un *gin-gingerbeer*, commanda-t-il; ce sacré apéritif a l'avantage, outre de me râcler le gosier et de me dilater l'estomac, de m'apprendre encore l'anglais. *Yes!* Et puis le gaz qu'il contient me rend plus léger, je crois. Qu'en penses-tu, gros Bob, hein ?

Il donna sur le ventre de son voisin une formidable claque. Celui-ci, Bob, — ou plutôt Bob Archer, le roi de la lutte, champion du monde, venu pour la seconde fois d'Amérique en France où il n'avait pas encore trouvé son tombeur, — n'en pensait rien, sans doute, puisqu'il ne répondit point ; cependant il sourit, de la chiquenaude évidemment qu'il venait de recevoir, et, bombant le torse, s'attendait peut-être à quelques coups plus sérieusement portés : mais il n'en fut rien. Son interlocuteur était déjà fort gravement occupé à voir verser la boisson qu'il avait commandée. Devant lui une vaste chope sans anse, à moitié remplie de gin ; et le garçon, ayant repoussé d'un coup sec à l'intérieur d'une bouteille de verre épais un bouchon que les gaz comprimaient vers l'extrémité étroite du goulot, ce qui donnait une hermétique fermeture, vida vivement le liquide, qu'une brusque

effervescence fit monter jusqu'aux bords de la chope, et déborder en une aérienne mousse translucide, pour redescendre presque aussitôt.

D'une lampée, le consommateur en avala avidement la moitié.

— Voilà qui réchauffe, fit-il.

— Tu es un ivrogne, maître Little-Tony ! gémit une voix avinée, qui sortait d'une sorte de tas affalé, presque, sur le comptoir, devant deux bouteilles de porter déjà vides.

— Tiens ! le père Lesac qui se réveille ! Oh ! là là ! Pour lors, va falloir descendre à la cave ! Un tonneau pour papa Lesac ! Boum ! hurla à pleine voix Little-Tony.

— C'est toi qui payes ? fut la réponse.

Tous se mirent à rire. Le père Lesac — un surnom — était un vieil usurier; outrageusement riche, affirmait-on, qui prêtait à la petite semaine aux gens de cirque et aux forains sans engagement; mais, s'il était avare, il était pour le moins aussi ivrogne. Saoul d'ailleurs à ne plus pouvoir se tenir sur ses jambes, il n'en continuait pas moins à faire ses « petites affaires », et ne perdait nullement sa lucidité pour les tripotages d'argent, au contraire.

— Oui, je paye, papa Grippe-sou, et tout à l'heure je te signerai un billet, un joli billet sur papier timbré aux armes de la République, contre lequel tu me verseras cinq louis. C'est convenu. En attendant je te verse une fine !

— C'est convenu, c'est convenu ; comme tu y vas, mon fils. Je n'ai pas un rouge liard sur moi... parole !

Un grand sec, l'air d'un palefrenier, roulait une cigarette, le dos appuyé au comptoir ; il jeta négligemment, en manière d'explication, à la demande d'emprunt du clown :

— Ce que c'est que de courir la gueuse !

— Hein ! tu dis, le Jockey ? Fous-moi la paix, avec tes allusions saugrenues, glapit d'une voix rageuse Little-Tony, tourné subitement vers lui, avec un éclair du regard.

— Bon ! tu te fâches. On se tait.

Le Jockey alluma sa cigarette en faisant des mines goguenardes. C'était un écuyer de haute école, comme le trahirent sa culotte de peau et ses bottes éperonnées, lorsqu'il eut écarté le long carrick qui l'enveloppait. Tout en fumant, il reprit de la même voix traînarde :

— Pas moins, on sait son histoire de France ; avec ça que vous vous cachez, les deux ! Tout le monde en parle : c'est même le scandale du jour. Tu ne lis donc pas les échos des journaux ?

D'une main nonchalante il tendait à son camarade une feuille pliée dont un entrefilet était encadré de crayon bleu.

— Là !

Little-Tony lisait :

Un clown vraiment heureux, c'est ce diable de L...-T...

Dans son regard il y eut une stupeur mêlée, il est vrai, de vanité. Le Jockey, du coin de l'œil, l'épiait mauvaisement :

— A ta place, siffla-t-il, moi je me méfierais...

— Peuh ! répondit Little-Tony, et presque aussitôt d'une voix de dénégation feinte : Tout ça, c'est des calomnies ; il n'y a rien de vrai. Rien de rien ! Ça vient du petit Chose, le reportaillon, ou peut-être de toi ?

Le clown fixa son interlocuteur.

— De moi ?

— Parbleu ! Est-ce que je ne t'ai pas vu tourner autour de la petite depuis quelques jours ? Mais, des nèfles ! mon vieux, je suis là pour un peu !

— Tu vois bien, tu l'avoues...

— Si on parlait d'autre chose, hein ? c'est un bon conseil !

— D'autre chose ? Parlons alors d'Ukko'Till : le patron vient de lui fair dessiner une affiche, mais une affiche ! As-tu vu ?

Et le Jockey alla vers la fenêtre, souleva le rideau d'andrinople, puis revint, tenant tendue devant lui l'affiche qu'on y avait épinglée.

Little-Tony la regarda : sur un fond dégradé, d'un bleu d'outre-mer au bord supérieur, virant jusqu'à un gris à peine bleuté au bas de l'affiche, une stature se découpait d'un homme qui, le bras tendu, armé d'un revolver, faisait feu vers une cible vivante, jeune femme gracieuse tenant entre ses doigts une carte à jouer percée d'une balle en son centre. La tête de l'homme, dessinée en profil énergique, était recouverte d'un casque de liège blanc, tachant l'affiche crûment, et attirant les yeux non moins que ne le faisaient les huit majuscules flamboyantes qui, jetées au-dessus, criaient UKKO'TILL en lettres sanglantes, ombrées de vert.

— Mâtin ! murmura Little-Tony, ça tape joliment à l'œil. Tudieu ! faut-il qu'il soit emballé, Mons Forestier, pour mettre de l'argent à ça : il n'en ferait pas autant pour tout le monde, sûr.

— Mais celle de Bob Archer, le mois dernier, n'était pas mal non plus, insinua le Jockey, en désignant du geste, au fond du couloir, de lumineuses colorations, et celle d'Essy Rose donc !

Little-Tony blêmissait : la jalousie, une jalousie de métier, mesquine, l'étreignait au cerveau... il cherchait à changer de conversation ; il balbutia :

— Oui... Essy Rose. A propos, qu'est-elle devenue, depuis qu'elle a rompu son engagement ?

— Monsieur Little-Tony, interrompit un garçon, Mme Essy Rose est justement venue ce soir... c'est-à-dire cette après-midi : elle est au fond, dans la salle, depuis quatre heures ; je crois qu'elle attend quelqu'un.

Little-Tony saisit l'occasion :

— Merci ; j'ai précisément à lui parler. J'y vais.

Et le clown se mit à descendre de son escabeau. Pour cela, il se renversa en arrière, passa les bras d'abord, puis la tête et le tronc qui la suivit entre le siège et le barreau placé immédiatement au-dessous, glissa lentement comme un serpent, sortit de l'autre côté, se courba alors pour passer entre le premier et le second barreau et venir ressortir enfin au ras du sol, d'où il se releva par un double saut périlleux exécuté sur les mains.

— *Hip, hip, hourra !* cria Bob Archer émerveillé. *that's the business !*

Mais Little-Tony avait d... poussé la porte de la salle du fond, et la laissait se re...er en battant derrière lui.

(*A suivre.*)

Rodol... DARZENS.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 40. Edition de Paris : 5 centimes. 7 OCTOBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements. 15 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et [illegible]	Étranger
Trois mois.......	1 fr. [illegible]	2 fr. 50
Six mois.......	3 — »	5 — »
Un an.......	6 — »	10 — »

WILLIAM, par PAUL ALEXIS



WILLIAM

I

Mlle Laurence — « première » chez les sœurs R..., la gra[illegible] de l'avenue [illegible] — prit à part la jeune Marion, trottin dans les treize ans et demi, une gamine précoce :

— Ne dis rien... et file avec moi... J'ai une course à faire, tout en haut des Champs-Élysées : je t'emmène... Comme on est en morte-saison, j'en profiterai pour pousser une visite à ma tante, établie rue de la Pompe, à Passy... Enchantée, ma tante nous gardera toutes deux à dîner...

La jeune Marion dansait de joie. Mlle Laurence dut la calmer :

— Chut!... ou je ne t'emmène pas...

Puis, avant de partir, ces demoiselles s'arrangèrent devant la psyché, avec un même sentiment de coquetterie. Mais la Marion n'avait qu'un vulgaire « tapin », tandis que la première, une Parisienne de vingt-trois ans, élégamment mise et portant la toilette avec plus de chic que les trois quarts des clientes, se coiffa d'une légère capote crème, garnie de trois mignonnes hirondelles noires aux ailes déployées, une invention hardie des sœurs R..., ayant fait sa première apparition le dimanche précédent, aux courses d'Auteuil, et que Mlle Laurence, une exquise réclame vivante, portait glorieusement.

Au rond-point de l'Etoile, ces demoiselles descendirent de l'omnibus.

Laurence commença par ramasser et relever un peu ses jupes. Une manche d'arrosage, pour abattre la poussière de la chaude après-midi d'été, ne venait-elle pas de couvrir la chaussée d'une sorte de tapis de boue? Sur la pointe du pied, la première gagna un trottoir, suivie de Marion. Là, elle s'orientait.

Bon! l'avenue de Friedland. A droite en descendant un peu, l'hôtel de la grande dame chez qui elle a affaire ; d'ici, elle reconnaît la marquise vitrée qui miroite au soleil.

Oh! une très grande dame, belle à tomber à genoux devant, pas beaucoup plus âgée qu'elle, et riche, riche, et comtesse. Le mari, très loin, dit-on, hors de France, ambassadeur quelque part.

C'est peut-être cette absence qui donne à Mme de N. N... une teinte de mélancolie, cet air distrait, absorbé, qui n'a pas échappé à ces demoiselles la dernière fois que la comtesse est venue à la maison de modes. Et cette dernière fois — hier — sa distraction était même si grande que Mme de N. N... en a oublié un tout petit paquet, que Laurence a dans la poche, un cent de cartes de visite, toutes neuves, gravées avec la couronne de comtesse. Et c'est pour rendre le cent de cartes à qui de droit que Mlle Laurence, accompagnée de l'apprentie, a voulu faire la course. Outre que Mme de N. N..., une cliente des plus sympathiques, sera enchantée de retrouver ses cartes, qui sait! Une généreuse récompense?... Le tout est de trouver la comtesse revenue de sa promenade au Bois et de parvenir jusqu'à elle.

Mais il est trop tôt. Cinq heures. Les voitures y vont maintenant, au Bois; donc rien ne presse. Tiens, un peu à l'écart sur le trottoir, pourquoi ce rassemblement? Un forain qui fait des tours, en maillot rose. Un hercule.

— Allons voir... soupira la Marion, tendant le cou, enflammée.

— Peuh! un acrobate... Toujours la même chose!... répond la première, avec une moue. Enfin, si tu veux, avançons-nous : ça nous fera toujours passer un moment.

II

En maillot rose, William était un beau corps d'homme. Vingt-cinq ans au plus. Les cuisses et les bras trop forts. Mais, grand, il semblait bien proportionné. Le front bas des statues, sans doute pas beaucoup de cervelle. Dame, on ne peut réunir toutes les supériorités! Un poète, parnassien ou décadent, n'eût pas manqué de vouloir le sculpter en strophes, souples, nerveuses comme lui et donnant la sensation de cette chair vivante, dont on devinait la moiteur sous les mailles du collant, et qu'on voyait trembler comme de la gélatine à chaque effort surhumain. Sans avoir jamais songé de leur vie à sculpter, ni à peindre, ni à écrire, les deux modistes, depuis quelques minutes, n'en jouissaient pas moins vivement de la mâle beauté de William. La petite Marion, elle, avec la polissonnerie de sa puberté trop instruite, n'avait d'yeux que pour les jambes de l'hercule.

Parfois, cependant, elle remontait, tâchait d'apercevoir le poil qu'il avait sous les bras. Tandis que le plaisir ressenti par Mlle Laurence était moins enfoncé dans la matière, pas précisément pur, éthéré, mais presque intellectuel. Elle éprouvait une jouissance d'amour-propre, et singulièrement vive : l'hercule l'avait remarquée, s'occupait tout le temps d'elle. Impressionné par sa beauté, plus encore par sa toilette, par les trois petites hirondelles aux ailes déployées de sa capote, il lui « faisait de l'œil ». Même, la prenant sans doute pour une grande dame, voilà que, semblable à ces preux de jadis qui ne rompaient des lances dans les tournois que pour la dame de leurs pensées, il ne travaillait ostensiblement que pour elle, venant exécuter bien devant elle chacun de ses tours, la cherchant du regard quand il levait ses poids, attendant, pour les laisser retomber sur le sol, qu'elle eût applaudi ou crié : « Assez! » A chacun de ses boniments au public, il lui souriait comme pour lui demander son approbation.

Loin d'être offusquée, ni même intimidée en rien par ce manège, exécuté d'ailleurs avec une certaine discrétion, la jeune fille l'encourageait plutôt, poussait des petits rires étouffés, rendait œillade pour œillade. Et comme elle pressa le coude à Marion, au moment où William, son bras en l'air, après l'avoir saluée deux fois avec une gravité respectueuse, fit partir le coup de canon à son intention. Le cœur de Mlle Laurence, en cet instant, battit bien fort. Et ce n'était pas seulement la secousse de la détonation. L'odeur de cette poudre qu'on venait de brûler là, — pour elle, — lui montait au cerveau, et, pendant une minute, lui parut un hommage grisant et délicieux.

Puis, lorsque l'hercule fit la quête en commençant par elle, Laurence, autant par reconnaissance que pour ne point déroger dans l'opinion du saltimbanque, y alla d'une pièce de dix sous, que celui-ci reçut avec vénération.

La quête achevée, il manquait « dix-sept sous pour faire trois francs »; William fit un pressant appel à l'équité du public. Rien ne tomba sur le vieux tapis étendu à terre.

— Non, c'est pas raisonnable?... Je m'en vais faire encore une fois le tour de la société... Voyons, une dame qui m'appelle?

Et il revint vers les deux jeunes modistes, son aumônière, une sorte de vieille blague à tabac, dans la main.

Alors, comme un éclair, une idée, saugrenue et risquée, traversa l'esprit de la première, encore grisée. Un véritable coup de folie, qu'elle regretta aussitôt, mais trop tard. C'était fait!

Mlle Laurence venait de glisser une des cent cartes armoriées de la comtesse N. N... au fond de l'aumônière de William.

III

Autant William, en maillot rose, était un magnifique hercule, autant, habillé, endimanché, avec des pantalons à pied d'éléphant et sa chevelure à accroche-cœurs, il avait l'air d'un ancien garçon boucher de la Villette devenu un marchand de cartes transparentes. Aussi le concierge de l'hôtel N. N... fut-il on ne peut plus étonné, le lendemain vers deux heures de l'après-midi, à la vue de ce personnage louche qui demandait à parler à la comtesse, « en personne ».

— Je ne sais, mon garçon, si elle y sera pour vous... Enfin, essayez... vous verrez bien!

Et il voulut le faire passer par l'escalier de service :

— Non! pas par ici!... par là!

Mais l'autre, qui avait déjà gravi plusieurs marches du grand escalier d'honneur, ne se retourna que pour dire sa façon de penser à l'insolent :

— Eh! va donc, sale mufle de pipelet... Gueule de larbin!... Tu me prends pour un autre!... Ferme ton plomb, où si je m'amène, gare à ton gnasse.

Fier et tranquille, olympien, il continua son ascension.

Au premier étage, nouvelles stupéfactions, d'abord du valet de chambre qui vint ouvrir, puis des deux femmes de chambre aussitôt accourues, curieuses, également consternées par l'accoutrement et la dégaine de l'étrange visiteur. On avait beau lui répéter sur tous les tons que la comtesse était absente, il insistait quand même, avec un vocabulaire terrible :

— Moi, je sais qu'elle y est, votre maîtresse... Tas de nom de Dieu... et qu'elle m'attend!

Impressionnés cependant par ce ton de conviction et par sa vigueur physique, les domestiques, auxquels s'étaient joints un groom et la cuisinière, restaient polis, mais parlaient tous à la fois : Monsieur avait tort de croire... On ne songeait nullement à tromper monsieur... Monsieur devrait plutôt revenir! la lectrice, aujourd'hui sortie, la lectrice de la comtesse... demain y serait, pour sûr... De sorte qu'en attendant à demain...

— De quoi! la lectrice... Ah! je sais bien... la môme! une morveuse! s'écria William, qui prenait Marion pour la lectrice.

« Une morveuse... noire comme la cheminée... et dont les quinquets ont l'air de vouloir vous déboutonner le falzar... Je m'en fous, moi, de la lectrice : c'est à madame que j'ai affaire!.. Et j'y parlerai, là... faudra bien : j'ai sa carte! vociférait-il en brandissant le carré de vélin comme un couteau.

Tout à coup, au milieu du vacarme, une porte du fond de l'antichambre s'entr'ouvrit, un fin profil apparut. La comtesse, brusquement éveillée de sa sieste, les yeux encore pleins de sommeil.

— Tiens, on me demande... Un homme!... Pourquoi ne lui permet-on pas... Monsieur, veuillez passer par ici.

Nonchalamment, sur la chaise longue où elle languissait chaque après-midi, la comtesse venait de se recoucher. Elle porta la main à la bouche pour étouffer un dernier bâillement. Debout, à deux pas devant elle, dans la demi-obscurité du petit salon, et tortillant son chapeau mou, William attendait.

— Vous pouvez vous asseoir, dit-elle.

Puis, comme à bout de forces pour avoir prononcé ces quatre mots, elle attendit à son tour.

S'asseoir? C'était facile à dire. Mais où? Arrivant du grand jour, le jeune homme ne voyait aucun siège à portée. Il fit un pas vers la chaise longue, mais avec précaution, de peur de glisser sur ce beau parquet ciré. Puis là, tout près de la jeune femme, pensant à la carte qu'elle lui avait jetée la veille (il croyait du moins que c'était elle, une certaine ressemblance physique existant entre Laurence et Mme de N. N...), il se crut suffisamment autorisé à tomber à ses genoux, à lui baiser galamment les mains, pour commencer.

Et il arriva quelque chose d'extraordinaire. Cette très noble et très belle jeune femme, mariée à un ambassadeur, — et qui, pendant la monotonie d'un long veuvage forcé, n'avait jamais trompé son mari, du moins en action, — ne fut pas trop épouvantée par la posture et les baisers de l'inconnu. Au lieu de crier au secours, de se pendre au cordon de sonnette ou de se dérober par la fuite, après une courte résistance pour la forme, le moment vint où ce furent au contraire les minces bras de la patricienne qui serraient de toutes leurs forces le râble de l'hercule.

Les choses n'en restèrent pas là. William fut pendant quelque temps l'amant secret de la comtesse. Puis, satisfaite sans doute de l'amour athlétique, elle eut « d'autres William ». N'ayant jamais pu restituer le cent de cartes incomplet, Mlles Laurence et Marion ne s'étaient pas gênées pour recommencer la plaisanterie, les gourgandines, pour glisser encore « leur » carte armoriée à un tas d'acrobates en tous genres, clowns, bateleurs, lutteurs, gymnasiarques. Ceux-ci, entre eux, ont fini par jaser. Heureusement que ça n'est jamais sorti de leur monde!

Aujourd'hui, Mme de N. N... passe toujours pour une vertu aux yeux d'une tourbe de gommeux efflanqués et mal bâtis; mais les Apollons de la place publique, les Antinoüs et les Adonis en maillot la connaissent et parlent avec enthousiasme de « la comtesse des Hercules ».

Paul ALEXIS.

L'épouse raisonnable

A Étienne Grosclaude.

SIMONNE CARRÈS, 2[illegible] ans.
MARCEL CARRÈS, 32 ans.

Après déjeuner, dans le boudoir mauve et jonquille de la très belle et élégante Mme Carrès. Tout en arrangeant des fleurs dans une multitude de petits vases ridicules et charmants, Simonne cause avec son mari qui, nonchalamment étendu sur un divan, comme il convient dans une maison où l'on fait le café à la turque, fume des cigarettes en tâchant à faire avec la fumée des anneaux dans l'air.

MARCEL. — Qu'est-ce que nous faisons ce soir? Nous

n'allons nulle part? Nous ne dînons pas en ville... nous n'avons pas de soirée?

SIMONNE. — Non.

MARCEL. — C'est extraordinaire! Alors, si tu veux, nous dînerons aux Champs-Élysées, et de là nous irons finir la soirée *dans l'avant-scène d'un petit théâtre.*

SIMONNE. — J'ai commandé le dîner pour ce soir... ça ne serait pas raisonnable du tout; et puis, pour une fois, nous pouvons bien rester à la maison; nous ferons des économies. C'est donc bien ennuyeux de passer une soirée en tête-à-tête?

MARCEL. — Mais tu es tout à fait raisonnable, ma chérie... tu sais bien que je ne demande pas mieux; au contraire, je suis ravi, enchanté. (*Il va à la fenêtre.*) Quel sale temps! Pourvu que nous n'ayons pas un vilain mois de juillet, c'est tout ce que je demande. (*Il se recouche sur le divan et bâille.*) Où irons-nous, au fait, cet été?

SIMONNE. — Où tu voudras.

MARCEL. — Nous sommes invités à aller en Norwège sur le yacht des Bomdihiais; nous visiterons les fjords. c'est exquis.

SIMONNE. — Mais nous ne pouvons pas accepter d'aller avec ces gens-là qui sont vingt fois plus riches que nous, et nous faire payer un voyage pareil.

MARCEL. — On sera toute une bande et chacun paiera sa part; ce sera un pique-nique. Oh! sans ça, tu comprends bien que je n'aurais pas voulu...

SIMONNE. — Oui, mais étant donnée la façon dont voyagent les Boumdihais, nous ne pouvons pas les suivre; nous n'avons pas le moyen de figurer avec eux.

MARCEL. — Comme tu voudras. Alors nous irons en Écosse, tout seuls, au bord des lacs.

SIMONNE. — C'est encore un voyage extrêmement cher.

MARCEL. — Ne sais-tu donc pas que chez les montagnards écossais l'hospitalité se donne et ne se vend jamais? Nous n'aurons qu'à payer le chemin de fer, et nous serons logés et nourris à l'œil... c'est très chic.

SIMONNE. — Tu n'es jamais sérieux. Non, pas d'expéditions lointaines.

MARCEL. — Alors, quoi? La Garenne-Bezons? Bécon-les-Bruyères?

SIMONNE. — Nous irons tout simplement chez mes parents, à Frobertville.

MARCEL. — Ça sera gai!

SIMONNE. — On va à la campagne pour se reposer... et puis, ça nous fera faire des économies.

MARCEL. — Dieu! que tu es ennuyeuse avec tes économies. On dirait que nous sommes *a quia.* Tiens, si nous y allions *a quia* pendant les vacances, c'est une idée.

SIMONNE. — Au train dont tu y vas, nous pourrions bien y arriver plus tôt que tu ne le penses. Il faut être prudents.

MARCEL. — Soyons prudents, mais autre part que chez tes parents. Aller à Frobertville! J'aime mieux rester à Paris, fermer les persiennes, et dire que nous sommes aux bords du lac de Côme. Justement, Faucheur y est allé l'année dernière; j'ai toutes ses lettres, je copierai des descriptions et le les enverrai à nos amis.

SIMONNE. — Et tu les mettras à la poste rue Meissonier.

MARCEL. — Tiens, c'est vrai.

SIMONNE. — Nous pourrions aller dans un endroit peu connu, à Vaucottes, par exemple; il n'y a pas de casino, pas d'hôtel, personne à épater, c'est le rêve! Justement les Lévy-Bloch n'y vont pas cette année et ils nous loueraient leur villa pour un morceau de pain.

MARCEL. — Azyme. Tu es folle... mais je la connais, la villa des Lévy-Bloch : c'est une cabane à lapins. Et puis nous vois-tu nous en aller à Vaucottes? On croira que nous sommes ruinés.

SIMONNE. — Nous avons perdu beaucoup d'argent, ces temps-ci... deux cent mille francs dans la banque Rasouard, sans compter ce que nous avons mis dans cette affaire de poudre de riz sans fumée, et que nous ne reverrons jamais : les actions sont tombées à 2 fr. 75.

MARCEL. — Je sais bien.

SIMONNE. — Tu ne t'occupes de rien, toi... tu vas, tu vas, puises à même. Papa me parlait de tout ça très sérieusement, hier... il est enchanté d'avoir sauvé ma dot; mais il dit que si nous voulons continuer le train que nous menons, il faudra absolument que tu te mettes à travailler.

MARCEL, *se tordant.* — Ah! ah! ah! Il a l'sourire, le beau-père. Travailler!!!

SIMONNE. — Je ne vois pas ce qu'il y a là de si risible. Mon père a travaillé, lui, et rudement. Il est venu à Paris en sabots, avec de la paille dedans, comme il dit, et maintenant il a du foin dans ses bottes.

MARCEL. — Ça prouve que ton père a toujours son déjeuner avec lui : c'est un homme de précaution.

SIMONNE. — Tu plaisantes... tu ferais bien mieux de faire comme lui.

MARCEL. — C'est une affaire entendue : ce soir, je reviens à la maison avec du foin dans mes bottines... tu verras. (*Elle hausse les épaules.*) Je ne croyais pas que nous étions si bas. Puisque nous en sommes réduits aux expédients, je ne demande pas mieux que de travailler. Seulement, quoi faire? Quoi?? Quoi???

SIMONNE. — Je ne sais pas, moi; tu as assez de relations... Tu pourrais bien entrer dans une administration ou dans l'industrie.

MARCEL. — Mais tout ça est encombré comme la lune. Songe qu'il y a des élèves de l'École centrale qui sont contrôleurs aux Omnibus. Et puis, me vois-tu dans un bureau? Au contentieux de la Compagnie du Gaz... c'est la bone!

SIMONNE. — Prends une carrière libérale. Écris.

MARCEL. — A qui?

SIMONNE. — Écris, je veux dire fais des livres, du théâtre... tu as de l'esprit naturel.

MARCEL. — Oui, mais s'il est naturel, c'est comme les enfants, personne ne voudra le reconnaître. Et puis, je suis trop vieux pour commencer. Non, je ne vois pas du tout ce que je pourrais faire : je crois que je suis un inutile, un incapable.

SIMONNE. — Oh! parbleu, ce n'est pas en restant étendu sur un canapé que tu trouveras à te caser. Remue-toi!

MARCEL, *agitant les bras et les jambes.* — Voilà! Voilà!

SIMONNE. — Mon cher ami, je m'en vais. Quand tu voudras parler sérieusement, tu me le diras; mais je trouve que ta conduite et ton langage sont indignes d'un homme de cœur. Comment! je t'expose la situation, et je te crie casse-cou, et toi tu blagues, tu as l'air de me prendre pour une imbécile. Tu n'as pas de cœur. Enfin, si nous avions un enfant, comment ferais-tu?

MARCEL. — Nous n'en avons pas.

SIMONNE. — Nous pouvons en avoir un.

MARCEL. — Depuis cinq ans que nous sommes mariés, si Dieu n'a pas béni notre union, il ne la bénira plus maintenant... il n'oserait pas... il se ferait sévèrement juger. Et puis un enfant, vous n'avez que ce mot à la bouche, toi et tes parents. Mais l'enfant, c'est l'accident. Tiens, sais-tu combien nous avons eu de chances d'en avoir depuis que nous sommes mariés. Oh! mon Dieu, c'est bien simple. (*Il prend son crayon et fait des calculs*). Nous disons cinq ans à 365 jours. Ça fait 1,825 jours. Nous mettons trois fois par jour en moyenne.

SIMONNE. — Tu exagères.

MARCEL. — Mettons deux fois et demie.

SIMONNE. — C'est charmant; c'est de l'arithmétique conjugale.

MARCEL. — Absolument... en Simonne combien de fois Marcel? Il y va 4,562. Ainsi nous avons eu 4,562 chances d'avoir un moucheron; si nous n'en avons pas eu c'est que nous ne devons pas en avoir. Ce sont des chiffres, ça : 4,562 chances... 4,562,5 même?

SIMONNE, *ironique.* — Virgule cinq, ça doit être pour hier. (*Elle se tord.*)

MARCEL. — A la bonne heure, ris donc. Se tourmenter pour des questions de galette, quelle sottise! Certainement, je travaillerai s'il le faut, et de tout mon cœur. Nous avons été trop vite, nous irons plus doucement; c'est bien facile, c'est toi qui t'occupes de ça; c'est toi qui a les clefs de la caisse, tu t'arrangeras toujours; je suis bien tranquille.

Coup de timbre dans l'antichambre.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame, on vient de chez la lingère apporter les chemises de Madame.

SIMONNE. — Faites entrer.

On défait le paquet, on examine les chemises, l'ouvrière s'en va.

MARCEL. — J'espère! elles sont jolies ces chemises-là. Tu n'en avais plus?

SIMONNE. — Si... mais j'en ai vu à Denise et j'ai voulu en avoir de pareilles.

MARCEL. — Ça coûte cher!

SIMONNE. — Cent vingt francs.

MARCEL. — Les six? ce n'est pas trop cher.

SIMONNE. — Ah! non, cent vingt francs chaque... Voyons, tu ne voudrais pas... c'est de la vraie Valenciennes, tu sais. Ce n'est peut-être pas bien raisonnable...

MARCEL. — Je ne dis rien.

SIMONNE. — Oh! mon Dieu! c'est une petite fantaisie.

MARCEL. — Certainement.

SIMONNE, *câline.* — D'ailleurs, maintenant que tu vas travailler!

Maurice DONNAY.

LE MORTIER

En même temps que le prince de Soubise ordonnait à MM. de Maillebois et de Crillon de s'avancer sur la Lippe et de rassurer Munster effrayé par le voisinage des Prussiens, il envoya M. de Sorges et l'artillerie du baron de Croy de Servigny pour activer le siège d'une triste petite ville de brume : Ilom.

Ces deux soldats se ressemblaient peu. Sorges était épais, à angles durs; il avait la tête basse et portait des bottes chaudron comme les chargeurs de Staffarde. L'autre, au contraire, était petit et joli, fin comme un grain, brodé, passementé, bijouté, rasé au velours, et grand suceur de bonbons. Il faisait des vers et jouait des niches à ses hommes. En manœuvre, on le voyait sauter de la bouche d'un mortier, comme un oiseau! Il avait le sourire long, le mollet mince et le cœur large. C'était un homme de petits soupers.

Servigny, avec ses pièces, et Sorges, avec ses sept bataillons, arrivèrent le 5 avril devant la ville, — elle était funèbre.

Ilom, trois fois dans un siècle, avait été asssiégée par les Hollandais. Tout s'était rué sur elle, des foules d'hommes, de bombes, de chevaux; rien n'était resté : la pluie, sa compagne, avait éteint le feu, noyé le pas des soldat, et on disait que les morts, la nuit, étaient revenus plâtrer ses lézardes, avec des truelles, des seaux de viande et de sang.

Elle était inattaquable, surtout, par ses menaces d'inondations. Bâtie dans les marais de la Nir, elle tordait sous les orages, comme une longue fumée, sa ceinture de murailles, semblait l'ouvrir tout à coup, en fille qui se donne, marcher, livrer son corps. ses petites maisons tristes à l'assaut, se redresser, farouche, dans une intention mauvaise, comme pour écraser les hommes, les drapeaux, les chevaux, fuir en nuage, tourner, se rompre, accourir, et sous le fouet d'un vent disparaître... On ne s'en approchait plus. Depuis des années, elle apparaissait lugubre, enchantée malignement; il y pleuvait tout le jour, toute la nuit, presque toute l'année, sans fin, — et c'était une ville de rêveries funestes, une taciturne, une morte.

Servigny, à cheval, contemplait ce fantôme...

— Soubise nous arrange, dit-il, c'est la disgrâce.

Il fit doucement appel à ses maîtresses, adorées, dédaignées, dont le maréchal, après lui, eût pu tenter la faveur. A son souvenir, elles se levèrent comme un vol, en robes de gala ou dévêtues, selon l'heure; mais comme d'habitude après l'amour, il les crut toutes fidèles.

— Car ce n'est qu'une femme qui peut nous envoyer là, dit-il à de Sorges.

— ... Mme de Sinmaine. murmura le comte, qui songeait ailleurs.

C'était la dernière de Servigny. Scandalisé, il leva les bras.

— Cordieu! tu plaisantes! Une femme qui emplit mes malles de courriers! Depuis le commencement de la campagne, elle met la poste à bas! Tous les jours baisers, ris et amusettes. Une chatte qui se roule. Son billet de ce matin est une action angélique. Tu le liras, c'est en vers. « Plus de batailles, ton cœur! » Et un style, et des façons... Perle!

Il pleuvait. C'était un soir triste.

On campa.

Le lendemain, Servigny dit à son ami :

— Il est sûr qu'il gèle entre Soubise et nous. J'ai rêvé que la petite Sinmaine me disait...

— Il faudra établir ici un fortin, murmura de Sorges.

— Oui, dit Servigny, tu es un homme de service, toi. Établis cent fortins, mille, dix mille fortins, — je reprends que la chère Sinmaine me prévenait qu'on me voulait déshonorer, en m'ordonnant de prendre une ville impossible.

— ... et sur ce monticule un autre, fit de Sorges en avançant.

— Va, dit le baron, je ne fais plus un pas. Je plante

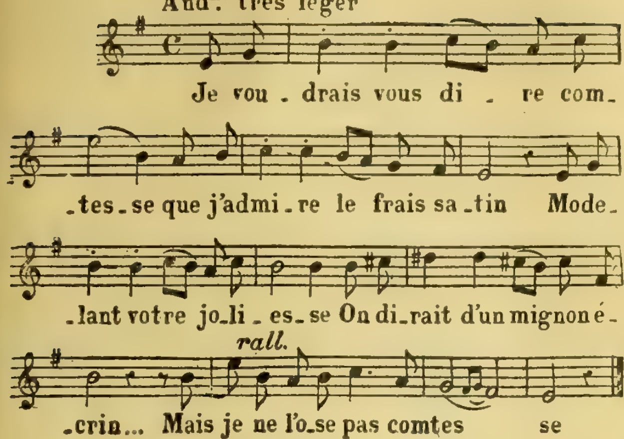


— C'est épatant, tu ne débines jamais tes anciens amants !
— Que veux-tu ! moi, ma chère, j'ai la reconnaissance du ventre !

Paroles de CALDINE.

MADRIGAL TIMIDE

Musique de Gaston PERDUCET.



II

Je voudrais vous dire, comtesse,
Que j'aime vos grands jolis yeux
Glissant leur regard qui caresse,
Plus beaux que d'anciens camaïeux...
Mais je ne l'ose pas, comtesse.

III

Je voudrais vous dire, comtesse,
Que votre âme est plus noble encor
Que tous vos titres de noblesse ;
Que votre cœur est un trésor...
Mais je ne l'ose pas, comtesse.

Je voudrais vous dire, comtesse,
Que je me désole à jamais
Si vous me laissez en détresse.
Que me diriez-vous si j'osais ?...
Mais je ne l'ose pas, comtesse.

ma tente, comme on dit dans les Écritures, et je combine de petits billets au cœur mien.

Il alla vers ses hommes, ordonna aux lieutenants de veiller à l'ordre, et plein de paresse fit dresser sa tente.

Elle était de soie lilas, aux armes de Croy; écartelé : aux 1 et 4, d'argent, à trois fasces de gueules. On y voyait un lit à la Phillis, en bois de rose, des sièges blancs, une toilette de poupée, des parfums, des boîtes, et une table basse pour griffonner de l'amour.

Horrifié par le mauvais temps, le petit baron s'y enferma. Il s'y parfumait, solitaire, y composait pour le « museau d'amour » des acrostiches galants, et ne daignait en sortir qu'en faveur des troupes de passage, quand il y avait des amis.

Il en venait à chaque instant. Défilait depuis huit jours une masse de cavalerie : Gardes du corps, chevau-légers, quatre compagnies des gendarmes de France, les volontaires de Beyerlé, une partie des chasseurs de Fischer, et des Guides. Il appela une fois un officier de grenadiers à cheval, qu'il savait retour de Paris.

— Mme de Sinmaine, dis?

— J'ai eu l'honneur de la voir aux « petits soupers », fit l'ami.

— Lui as-tu parlé de moi? M'aime-t-elle encore?

L'officier, inquiet, parut gêné d'un mensonge.

— Toujours... balbutia-t-il.

— Croqueton! Poupelin! Crème à la neige! Ah! le singe aimé! cria Servigny.

Et il rentra sous sa tente.

Les travaux ne marchaient pas. Une tristesse avait pris Sorges en face cette ville où tombait une pluie sans fin, éternelle. Ville atroce. Etait-elle de pierres ou de nuées? Elle dormait sous des brumes, défiante, dans une poudre d'eau, comme un grand fantôme frileux. Les hommes, en la regardant, ne chantaient plus. Des petits forts qu'ils élevaient, beaucoup se jetèrent en bas, pris de folie noire, et on en voyait partir aux terrassements, le matin, qui se débandaient dans la campagne; la pluie les enveloppait, ils étaient perdus, disparus...

Le baron de son côté, plein de froideur pour une occupation méprisable, un siège où il fallait écrire des calculs, cherchait des rimes en *maine* pour Mme de Sinmaine, qu'il trouvait amène et inhumaine, car, depuis huit jours, elle n'avait pas écrit.

Passèrent encore, en vue de la ville, et au son d'un air de campagne, des fractions de régiments qui rejoignaient le Weser. Les unes allaient à Ruremonde, les autres à Dorstein, — et il vit, jaloux de les suivre, galoper et chanter les Dragons de la reine, Cravates et Marine, un peloton de Talleyrand, Colonel général qui sentait le cuir bouilli, des troupes de Soubise : La Rochefoucauld, Saluces odoré de jasmin, Fumel et Carabiniers, Moutiers. Tous le connaissaient, plaisantaient, goguenardaient de l'épée en montrant la ville :

— Eh bien! quand?... Tête Dieu! tu flânes.

Il approchait, suppliant :

— Sinmaine?

— Elle rêve.

Des rieurs disaient :

— Je le crois au mieux avec un prêtre du grand commun, un petit abbé pas mal. Prenez garde!

Du fond des rangs, un capitaine de Dauphin cria :

— Elle ne veut venir que lorsque tu prendras Hom, et désire marcher devant tes compagnies, derrière les violons, à cheval sur le bai de Soubise.

— Soubise lui a parlé... gémit le baron, Soubise la connaît; il me la prendra!

Les régiments s'en furent. La nuit glissa, hantée de rêve et d'averses. Et le lendemain se levait, morne, dans des cendres, lorqu'un servant de batterie, tout essoufflé, vint annoncer au baron que de Sorges s'était tué dans une tranchée. C'était un homme triste; la pluie l'avait rendu fou.

Dès lors, une mélancolie enveloppa l'officier, comme une eau où son cœur fondait. L'or pur, la perle, le gâteau feuilleté ne l'aimait plus. Il cessa d'écrire des vers, s'occupa du siège, démolit des fortins, et en recommença d'autres. Mais la pluie tombait toujours.

On eût dit que de Sorges, en mourant, lui avait soufflé sa folie. Il ne poudrait plus ses cheveux, et ne frottait plus ses ongles. Une lazulite, seule, donnée par Sinmaine riait d'un petit œil bleu sur sa main gauche, et il n'osait plus, à présent, s'approcher des troupes sonores, des amis en voyage, lorsqu'ils rasaient ses fossés.

C'est dans cette fièvre que le surprit son rival Soubise.

Il passa le 15 mai, un soir, sous escorte de bonnes troupes, allant faire son effectif de seize bataillons et de vingt-quatre escadrons. Il avait derrière lui des hommes de Marcieu, d'Alsace et de Reding, et les cuirassiers.

— M. le baron de Servigny... demanda-t-il.

L'état-major souriait. Le baron vint, froid comme ses batteries.

— On dit, monsieur, plaisanta le prince, que si votre siège traîne en longueur, c'est que vous marquez de l'aversion pour le bel art de la nage.

Le cœur de l'officier saigna.

— J'en ai aussi pour les courtisans, dit-il.

— Vous devriez terminer ce siège au plus vite, continua Soubise, et en recommencer un autre, plus galant. Un bain, ma foi, est vite oublié. Lorsqu'on n'a que l'eau pour ennemie...

— Il y a aussi le soupçon, monseigneur.

Ils se regardèrent à mort. Soubise montra la place.

— Puis-je exhorter Mme de Sinmaine à la patience? Du train que vous allez, monsieur, vingt ans passeront sur Hom que vos trompettes n'y sonnent la charge.

Le pâle Servigny se dressa :

— J'y entrerai avant demain, monseigneur.

— Tout est inondé, remarqua Soubise devenu grave. Hom est inabordable...

— J'entrerai *tout de même*, dit le baron.

***

Et vite, vite, une fois dans le camp, Servigny rassembla ses hommes. Il avait sept bataillons, douze canons de siège, deux pièces de côte, et le favori : un mortier de parade, énorme, appelé *Fleurus*. Il le fit mettre en batterie, et lui-même donna l'inclinaison, face à Hom.

Et vite, vite il prit ses diamants, les étala, ouvrit les lettres de Mme de Sinmaine, y enveloppa les pierreries, comme des cailloux de mortier ses bagues, ses épingles, une bourse de louis, et fit part aux servants de ce qu'il allait commander. Ils reculèrent, blêmes.

— C'est l'ordre! cria-t-il. Un refus, et je vous fais passer par les armes!

Vite, les servants versèrent la poudre, et mirent les bijoux dessus. Ils manœuvraient à la muette, en fantômes.

— A moi maintenant, dit Servigny, faites vite, et ne me froissez pas.

Des bras l'enlevèrent, et on l'enfonça dans le mortier. Il était si mince qu'il s'y enfouit. Un tison brilla, on entendit un choc de bottes, rapide, et une voix pressée, comme d'un vieillard, qui terminait la manœuvre :

— Boute-feu, enfants, marche!

— Vite, haut le bras.

Bonsoir

Une terre pourpre éclata aux yeux des hommes! On eût dit que s'ouvrait un vide, un abîme... L'air roula, en tempête, et comme d'un oiseau tué, un peu de sang retomba.

Servigny entrait en ville.

Georges d'ESPARBÈS.

LEÇON D'AMOUR

Ils étaient mariés depuis cinq mois, et, déjà, Jean de Blesnes s'apercevait d'un refroidissement marqué dans l'attitude de sa délicieuse petite femme.

Délicieuse est le terme juste : N'avait-il pas, avec elle, passé d'inoubliables instants de bonheur, goûté d'ineffables joies, senti de si grisantes, et à la fois si chastes caresses?

Combien effacées les nuits d'amour vénal des voluptueuses maîtresses d'antan, combien pâles et fausses les sensations éprouvées jusqu'alors, auprès de celles qu'il avait vécues dès le début de son mariage.

Oui, vraiment, pendant les trois premiers mois de cette union d'amour, il avait eu vite fait de rejeter, comme stupides, les théories pessimistes du mariage, théories qu'autrefois il professait radicalement.

Bien des convictions sont aussi fragiles, le moindre souffle d'illusion suffit à les détruire.

Tout dépend du point de vue auquel on se place, et, comme en ces premières semaines le point de vue était ravissant, Jean trouvait le mariage charmant, indispensable au bonheur.

Malheureusement les illusions durent peu : la vie n'est qu'une suite de circonstances plus ou moins agréables, et l'homme n'est qu'un jouet au gré du temps ou des événements.

A présent, Jean songeait de nouveau à ses théories abandonnées, il commençait à douter de l'excellence du mariage et, chaque nuit, emportait une miette du bonheur qu'il s'était forgé d'imagination.

Devant les prétextes futiles inventés par Renée, et soutenus énergiquement, pour faire lit à part, il s'inclinait sans croire, s'énervant à trouver à cette mise en quarantaine un motif plausible.

Et de conjectures en déductions, il concluait que le proverbe est vrai qui affirme que : l'amour est aveugle.

Car il aimait follement sa Renée : il l'aimait avec tout son cœur, toute sa tête, avec l'ardeur de ses trente ans de brun sensuel et vigoureux.

Il l'avait épousée par amour, sans souci des différences de fortune, apportant tout de lui-même en cette union, désireux d'envelopper, de pétrir d'une tendresse ineffable cette enfant de vingt ans, si mignonne et si jolie.

D'ailleurs, avec quelque expérience des femmes, il avait cru pouvoir compter sur un retour d'affection non marchandée : Renée présentait à l'œil d'un observateur tous les signes évidents d'une nature de femme ardente, désireuse des joies sexuelles.

Et, quoi qu'on en dise, c'est un peu cela qui mène le monde; si ce n'est pas uniquement cela?

Il en vint donc à croire qu'il s'était trompé, que les apparences mentaient, et que la performance n'implique pas nécessairement des qualités de fond.

Si, au début, il s'était réjoui, c'est qu'il avait été simplement victime de son propre emballement, de son ardeur particulière qui, le grisant, l'enivrant de son propre feu, ne lui permettait pas de juger du calme froid de son adorable, mais paresseuse compagne.

Ce soir-là, rentrés tard, en cet appartement banal d'hôtel meublé, dans cette ville de touristes où chacun ne fait que passer et où ils étaient venus cacher aux yeux des leurs, pour les montrer à tous les indifférents du monde, l'échange de leurs tendresses, ils se séparèrent dès le seuil.

Cependant la porte de communication restait grande ouverte, et lui, songeur, se déshabillait tristement, tandis que Renée, comme pressée de dormir, faisait voler les soies et les dentelles de ses dessous.

Quand il fut en caleçon, pantoufles, et chemise de surah, il se risqua :

— Eh bien, Renée déjà couchée?

— Mais, fit-elle étonnée, je suis fatiguée, moi;... je suis brisée!

— Tiens, tu ne disais pas cela, tout à l'heure. Au contraire, tu regrettais la monotonie de cette ville, tu souhaitais un bal, un souper, que sais-je?

— Ah! oui, oui j'ai dit cela, parce que ça m'aurait amusée.

— Mais tu serais tombée malade, étant si fatiguée?

— Oh! que non, ce qui m'amuse ne me fatigue jamais.

— Ah!

— Oui, allons bonsoir, Jean!... bonsoir, j'ai tant sommeil!

— Parfaitement j'ai compris, répliqua Jean vexé, et ne craignez rien, ma chère, je ne vous fatiguerai pas davantage.

« Seulement, laissez-moi vous le dire... eh bien, je remarque que, depuis trois semaines au moins, vous avez très souvent sommeil à cette heure-ci.

— Tiens, n'est-ce pas tout naturel?

« Allons, bonsoir, mon ami.

Vaincu, il se retira plus triste encore, et aussi préoccupé!

Cette persistance à refuser sa compagnie commençait à l'inquiéter sérieusement.

Renée aurait-elle des vues... des désirs illégitimes?

Pourtant, dans cette petite ville, il ne voyait personne qui pût justifier cette crainte.

Oh! s'il eût été à Paris,... les femmes sont là tellement sollicitées, si entourées, que... Mais, non. Renée très chaste, très ignorante, était simplement une petite glacière; une délicieuse poupée parlante, et... et voilà tout.

Il se coucha, souffla sa bougie, demeurant les yeux grands ouverts dans le noir, comme pour y mieux découvrir la lumière.

Et, bientôt une idée surgit, devint impérieuse.

Il lui restait une chance de galvaniser cette nature de glace, de faire vibrer ce violon sans âme, peut-être.

Oui, dès le lendemain il s'y appliquerait.

Il fallait surexciter son esprit, d'abord par des idées évocatrices de caresses particulières, de frôlements raffinés; déployer une science profonde d'amoureux luxurieux, émoustiller sa curiosité, préparer ses sens.

Ensuite lui apprendre pratiquement toutes les savantes et vicieuses combinaisons de l'amour.

Mais il eut un haut-le-corps... non, non, décemment, il ne le pouvait pas.

Bon pour les maîtresses qu'on ne respecte pas, toutes ces choses affriolantes : mais pour sa femme légitime jamais !

Que penserait-elle de lui, elle si chaste, si pudique?

Elle le prendrait pour un débauché vicieux, pour un corrompu sadique et cynique.

— Non, non, pas cela !

Il ne savait pas, dans sa candeur naïve, que les femmes honnêtes sont tout aussi friandes des raffinements amoureux que les hétaïres les plus... les moins réservées.

Ne sont-elles pas femmes avant tout, et à ce titre curieuses, sensuelles, et, avouons-le, avides au fond de subir les défaites que leur inflige la brutalité d'un mâle.

Piron affirmait que toute femme honnête avait envie de ne l'être plus.

Puis, et sans discuter cette théorie, il est certain que l'homme marié le plus heureux est celui qui sait être l'amant de sa femme.

Mais Jean de Blesmes, en vertu d'une éducation spéciale, ne croyait pas cela, et dans ses baisers, si tendres qu'ils aient été, il y avait eu trop de respect, partant de la banalité.

Il en était là de sa songerie qui s'épuisait en pénibles recherches amoureuses lorsqu'un craquement prolongé se fit entendre dans la chambre de Renée.

Inquiet, il tourna la tête vers la porte, et, stupéfait, il vit paraître sa mignonne femme, un bougeoir à la main.

— Qu'as-tu donc,... demanda-t-il, es-tu souffrante?

— Pas précisement, mon ami, mais ce mauvais lit d'hôtel est si dur qu'au lieu de me reposer il me fatigue;.. sans doute, il n'a pas été fait?

— Alors? fit-il, l'œil allumé subitement.

— Eh bien, c'est tout simple, je viens vous prier de m'aider à retourner les matelas pour le refaire.

— Ah!... et... c'est tout ce que vous... ce que tu veux?

— Mais, sans doute.

— C'est bien, je me lève.

Ce que la rusée petite femme n'avouait pas, c'est qu'elle aussi avait longuement réfléchi à l'amour dans le mariage, et que, forte des théories apprises, et longuement discutées avec ses amies du couvent, elle était décidée à faire connaître à son mari sa façon de penser.

Cependant elle ne voulait pas attaquer la première, par tactique féminine.

— Me voilà prêt à vous aider, fit Jean.

— Comme vous dites cela, vous avez l'air fâché?

— Moi?... pas du tout.

« Après ça, tenez, j'aime mieux vous le dire, ma chère Renée, oui, je suis peiné, très peiné... il me semble que... que vous reculez toujours devant l'accomplissement de mes plus chers désirs... Penser que mariés depuis deux mois seulement, et nous aimant,... du moins vous aimant... comme je vous aime, j'en suis réduit à... à songer seul... toutes les nuits.

— Que voulez-vous,... c'est un peu votre faute,.. vous me dites toujours la même chose,... alors ça devient banal, et,... et pas amusant.

« J'avoue que je m'étais imaginé autre chose, un peu de variété, d'imprévu. J'avais cru que vous trouveriez enfin le moyen de m'amuser; pour ne pas être monotone, le plaisir a besoin d'être varié.

— Renée, Renée, pourquoi parler de ce que vous ignorez?

— Mais justement pour que vous me l'appreniez, et que ma curiosité satisfaite ne me pousse pas à demander à d'autre de me l'apprendre.

— Oh! que dites vous?

— Ne vous étonnez pas, mon cher, on n'apprend pas que l'histoire et la géographie au couvent, on y parle de beaucoup d'autres choses, et la théorie connue, on aspire à la pratique.

« Je m'imagine, voyez-vous, que dans l'alcôve l'éducation doit disparaître devant la nature. Tout désir légitime est réalisable sans honte, et l'amour vrai, l'amour passionné doit permettre et ennoblir toutes les caresses.

« Enfin, mon cher Jean, puisque tu as eu des maîtresses, traite-moi comme elles, veux-tu, et moi je t'embrasserai comme si tu étais mon amant.

Et, plus rose un peu, Renée jeta ses bras au cou de son mari qui, cette fois éclairé, la saisit brutalement entre ses bras nerveux, lui colla ses lèvres aux lèvres et l'emporta dans sa chambre à lui.

Et, sans doute, Renée trouva la leçon agréable, car maintenant elle en prend très régulièrement.

Henri GERMAIN.

UKKO'TILL

(Suite.)

III

Dans la salle rectangulaire, au plafond de vitrage, — une ancienne cour, ainsi que le décelaient des fenêtres condamnées, le long des murs — la crudité verte d'un billard central absorbait presque tous les rayons tombant en cônes élargis de deux abat-jour, qui, seuls, suspendus au-dessus de l'étendue de drap lisse, protégeaient des papillons palpitants de flamme jaune. Les autres becs de gaz n'étaient pas encore allumés, l'heure étant peu avancée, et la vaste pièce avec ses tables et ses divans déserts eût semblé, à première vue, totalement vide, n'étaient deux hommes taciturnes très absorbés dans l'exécution minutieuse de carambolages compliqués, et qui suivaient jalousement du regard les billes dont le silence mobile ne s'interrompait que d'instants en instants par des chocs mats.

Little-Tony s'arrêta dès le seuil : il se sentait au cœur un dépit de ne pouvoir crier que oui, il était bien en effet l'amant de la Mercédès, de cette jeune femme autour de laquelle tant de désirs, tant de luxures, tant de passions gravitaient, et que c'était lui, lui seul, que parmi beaucoup elle avait choisi. Mais en même temps une rage lui crispait les poings, de se sentir épié par des jalousies envieuses. Aussi, une fois dans cette salle, se mit-il à considérer avec étonnement les deux graves joueurs de billard qu'il ne connaissait pas (peut-être des palefreniers de cirque, à en juger d'après leur mine), distrait un peu par la course des billes qui lui parurent se poursuivre et jouer à cache-cache, — sans arriver, pendant quelques minutes, ni à savoir pourquoi il était là ni quel prétexte il avait pris pour y venir.

Mais le nom d'Essy Rose lui traversa la mémoire, subitement. Il eut un sursaut, jeta un regard circulaire et aperçut une masse indécise et confuse, vers laquelle il se dirigea.

Affalée plutôt qu'assise sur la banquette, une femme, vêtue de choses sans nom, la tête baissée soutenue de ses deux poings qui disparaissent dans une broussailleuse chevelure jaune débordant d'un feutre tout cabossé, qu'enlaidissait encore une plume déteinte, défrisée et cassée. Entre ses coudes posés sur le marbre sali de la table, une absinthe à moitié bue, qui, d'instant en instant, se troublait de cercles concentriques : à petits coups, la femme crachait dans le verre, s'amusant à y faire des ronds, tel un enfant dans un seau.

Le clown s'assit devant elle, à califourchon sur une chaise. Mais il eut beau marquer sa présence par toutes sortes de cris d'animaux et de grognements, elle ne bougea pas, ne releva pas la tête. Seulement, les dents serrées, avec une prononciation anglaise fortement accusée, elle murmura entre deux longs jets de salive :

— Je n'aurai jamais assez pour le remplir!

Un désespoir nuançait cette constatation d'impuissance, si comiquement, que Little-Tony s'esclaffa :

— Veux-tu que je t'aide, dis? proposa-t-il.

Mais Essy Rose n'entendait pas la plaisanterie et d'une voix courroucée, montrant cette fois son visage :

— Vous êtes un sale, monsieur; un dégoûtant! Je ne boirai plus maintenant!

Et d'un geste brusque, repoussant son verre, elle le renversa, agrandissant la mare opaline qui tachait la table.

— Grosse bête, va!

Et Little-Tony prit aux poignets la jeune femme, la forçant à le regarder de façon qu'un peu de lumière éclairât son visage. Elle faisait la moue. Sous des mèches d'or fané, ses yeux clairs de faïence bleue, très grands, mais que voilaient presque des paupières bouffies, semblaient regarder sans voir, un nez tout petit; une bouche aux pâles lèvres sensuelles, sans cesse entr'ouvertes, comme lasses, sur des dents fines et éblouissantes; le teint blafard. L'air enfin d'une poupée qui serait aussi une prostituée.

— Ça ne va donc pas mieux, les affaires, à ce que je vois? interrogea le clown.

— Lâche-moi, tu me fais mal!

— Bon! On n'est pas méchant...

Essy Rose se débattait, s'arc-boutant en arrière pour résister au clown qui l'attirait vers lui au-dessus de la table et voulait l'embrasser, feignant les poses que prennent les acteurs dans les duos d'amour; et au cours de cette lutte, où elle parvint enfin à se dégager de l'étreinte de l'homme, son corps, tout à l'heure si veule, se révéla, par l'ondulation de ses lignes, doué à la fois d'une particulière souplesse et d'une rare vigueur.

Mais, tandis que le clown riait, elle répétait ces deux mots seulement :

— Sale homme! Sale homme!

A ce moment, la porte de la salle battit. Little-Tony se retourna :

— Tiens, Rivoire! fit-il, et il se leva, cette fois très sérieux, tendant la main à un jeune homme qui venait d'entrer : haute stature, [illegible] et curieuse, les cheveux roux en brosse et une naissante moustache noire, de mise et de manières simples.

— Bonjour, Little-Tony. On m'avait dit que vous étiez dans la salle, mais je ne vous voyais pas dans le diable de coin où vous vous êtes réfugié.

— Ah! vous venez bien, monsieur Rivoire; j'étais justement en train d'essayer d'interviewer une des plus hautes personnalités de notre art, la célèbre... mais devinez, devinez qui!

— Ça? désigna le jeune homme à mi-voix.

— Parfaitement! Oui, cette personne que vous voyez là, vautrée dans de vilains oripeaux dont un chiffonnier ne voudrait pas, vous représente l'équilibriste la plus parfaite qu'on ait jamais vue!

Et Little-Tony, le bras tendu, la bouche en cœur, sur le ton des boniments de foire, continua :

— Oui, monsieur! Et non seulement elle a émerveillé les foules par son talent, mais encore elle les a subjuguées par sa beauté. Telle que vous la voyez, elle a eu à ses pieds des millions d'adorateurs, parmi lesquels on peut citer des princes, des cochers, des banquiers, des portefaix, un président de la république, deux cents sénateurs, je ne sais combien de domestiques, des actrices, des femmes du monde, un singe et moi-même! Oui, monsieur! Vous paraissez ébahi? Il y a de quoi, en effet; car vous vous demandez quelle peut être cette merveille? Vous ne la reconnaissez pas? Et vous l'avez vue pourtant, oui, bien des fois! Tout un hiver elle a charmé Paris, aux Folies-Bergère...

— Essy Rose! s'exclama le jeune homme.

— Elle-même!

Les yeux du nouveau venu exprimaient un étonnement démesuré de ne pas reconnaître, dans cet être assommé de débauche, celle qui, il s'en souvenait maintenant, l'avait, lui comme tant d'autres, émerveillé par sa grâce et sa souplesse. Ça? Essy Rose! La Reine de l'air, la créature aux belles formes qui planait dans l'espace dompté, quasi nue, vêtue, semblait-il, de seule lumière que les paillettes de son maillot aux tons de chair accrochaient et reflétaient! Était-ce possible? Affaissée, avachie sur ce divan, il paraissait qu'elle fût privée des ailes invisibles qui jadis avaient dû lui donner sa légèreté miraculeuse : un oiseau, un vilain oiseau agonisant sur le sol, voilà ce qu'elle était maintenant!

Essy Rose, que peu à peu le ton des déclamations ironiques du clown avait tirée de la torpeur qui l'avait reprise, dès qu'elle eût été lâchée par Little-Tony, s'aperçut sans doute de la curiosité qu'elle suscitait.

— Vous vous moquez toujours de moi! fit-elle d'un ton de désespoir.

— Allons donc, ma petite Essy, nous sommes trop bien élevés pour cela, et M. Daniel Rivoire, un poète, que je te présente, est au contraire tout prêt, j'en suis sûr, à te réserver une petite place dans la prochaine édition de ses *Phénomènes parisiens*.

— Un écrivain? Un journaliste? fit la jeune femme en désignant Rivoire du doigt.

— Oui, ma chère, il salit du papier; mais très bien, tu sais, comme ton M. Shakespeare, seulement dans un autre genre. A propos, l'as-tu connu Shakespeare... à Londres?

Essy Rose n'écoutait plus les plaisanteries du clown, mais, s'adressant à Daniel Rivoire :

— Alors vous êtes sans doute un ami de Lorédan Trenn?

— Ça y est! Mon cher Rivoire, la voilà sur son dada favori : vous n'y échapperez pas, à l'histoire de ses amours avec le célèbre chroniqueur. Mais, au fait, ça vous intéressera peut-être.

— Vous connaissez Lorédan Trenn, dites? répéta Essy Rose.

— Parfaitement; et même je vous ai vue souvent avec lui, le soir, à la terrasse du Café Italien; n'est-ce pas?

La jeune femme eut dans les yeux un éclair de joie et d'orgueil.

— Oui, oui! J'étais jolie, j'étais belle, alors. Pas comme maintenant. C'est le chagrin, le chagrin, seul, qui m'a fatigué la figure : mais je suis jeune tout de même, et il n'y a pas beaucoup de femmes qui soient faites comme moi!

— Oh! fit Little-Tony d'un air de doute comique.

— Tu dis? Eh bien, regarde un peu!

Alors, se dressant, provocante, et d'une main appuyée au mur, elle dégrafa de l'autre, en un geste violent, le manteau qui la couvrait; comme elle n'avait pas de corsage, mais rien qu'une chemise de soie rouge, longtemps portée, sur le corps, sa poitrine saillit à l'air, belle, blanche, grasse; deux seins qui sursautaient lourdement à chacune des paroles qu'elle prononçait, et dont les bouts, élargis, semblaient de pâles roses s'effeuillant.

— En as-tu vu souvent comme cela? Et vous?

— Bravo, Essy Rose! Enfoncée, madame Phryné! Tu n'as pas besoin d'avocat, toi! hurla le clown, délirant de joie.

Mais elle s'était rassise, chaste en son impudeur, et comme elle avait laissé son manteau entr'ouvert, les deux globes de chair se trouvèrent posés sur la table, semblables à de gros fruits mûrs.

Cependant, simiesquement assis à croupetons sur sa chaise, songeant, semblait-il, à d'autres choses, le clown allongeait le bras, se prenait à caresser d'une main comme lasse et indifférente la rondeur élastique de cette gorge offerte, avec le geste lentement gracieux et les regards vagues d'horizons ressouvenus d'un jeune singe malade : Essy Rose laissait faire — ne l'ayant peut-être seulement pas remarqué — et avachie de nouveau, les paupières lourdes, closes sur ses yeux, à peine un remuement aux lèvres, parlait, parlait, parlait, d'une voix monotone, empâtée, en longues phrases, dans un argot de cirque taché de jurons anglais.

Daniel Rivoire, curieusement, l'écoutait : elle lui racontait son arrivée à Paris, à dix-sept ans, il y avait près de deux années de cela, précédée d'une formidable réclame et de sa renommée naissante de gymnaste incomparable en même temps que de "*professionnel beauty*; elle expliquait, tantôt que le barnum qui l'avait amenée était son père, et tantôt elle avouait aussi qu'il avait été son amant, puis, se reprenant, affirmait qu'elle était vierge alors. Dès ses débuts aux Folies-Bergère, un succès sans cesse grandissant, une vogue inattendue, et une cour d'adorateurs empressés sur ses pas, parmi lesquels, plus assidu, plus généreux que tous, aussi plus spirituel, et lui plaisant, affirmait-elle, davantage, Lorédan Trenn, directeur alors d'un journal qu'il venait de fonder et où il la glorifiait en des chroniques restées célèbres. Alors elle l'avait choisi, c'est-à-dire, laissait-elle entendre, son père l'avait agréé...

Little-Tony interrompait :

— Moyennant finance! puis reprenait son occupation, à laquelle il paraissait décidément trouver quelque intérêt.

Elle continuait sans prendre garde, disait les folies de Lorédan Trenn, se souvenait, entre mille excentricités que son caprice féminin avait exigées, des bains de champagne qu'elle prenait revêtue d'une fine chemise de dentelle afin que même son amant ne pût se vanter de l'avoir vue nue, tandis qu'il assistait à cette intime toilette, enfiévré au point de boire parfois, au creux de sa main trempée dans la baignoire, ce nouveau philtre d'amour qui pétillait et grisait!

Little-Tony, inspiré sans doute par le récit, de son index trempé d'abord dans la mare d'absinthe qui salissait la table, avait humecté le bout des seins, dont les pointes, sous la titillation du toucher et la fraîcheur du liquide, se dressèrent, une perle irisée, qui tremblait, à chacune de leurs extrémités.

Cependant, poursuivait Essy Rose, elle s'était fâchée très vite avec Lorédan Trenn ; il avait d'autres maîtresses, ne les désavouait pas, au contraire, voulait qu'elle n'en fût pas jalouse. C'était immoral, très immoral.

— Oui, mais elle ne vous dit pas, la « garce », soufflait le clown à Daniel Rivoire « qu'elle trompait Lorédan Trenn à... bouche que veux-tu ; elle avait des nouveaux béguins tout le temps! Les bijoux qu'il lui donnait, des bagues splendides ornées de pierres grosses comme ça, elle te les fichait à des palefreniers, à des valets d'écuries! Teney, le Jockey en sait quelque chose. Ce qu'il lui a mangé de l'argent! C'est son habitude, d'ailleurs, à cet homme.

Et maintenant elle avait des rhumatismes : ça lui était venu un jour, elle ne savait comment.

— Tiens! expliquait en sourdine Little-Tony, elle se grisait après chaque représentation à rendre des points à la reine d'Angleterre — *Her Majesty* — elle-même! Et une nuit, comme elle rentrait seule, elle s'est couchée dans un ruisseau, tout bonnement. Des chiffonniers l'ont trouvée là une heure après, ils ont même manqué la mettre dans leur hotte!

Enfin, achevait Essy Rose, malade, à l'hôtel, elle avait écrit à Trenn, et lui, qui avait dépensé pour elle des centaines de mille francs, il ne lui avait envoyé que cent francs. Oh! les hommes! Tous pareils : des ingrats. Si elle avait su!

— Cent francs de trop! opinait le clown; tiens! voilà cent sous, pour payer « ton absinthe ».

Et Little-Tony se leva.

Une inquiétude s'emparait de lui, peu à peu. Daniel Rivoire s'en aperçut :

— Qu'y a-t-il, Tony? vous attendez quelqu'un qui ne vient pas?

— C'est ça — et ce n'est pas ça. On devait venir me chercher.

(*A suivre.*)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 41. Édition de Paris : 5 centimes. 14 OCTOBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements . 15 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Étranger.
Trois mois.........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

BRAVE CŒUR, par GUSTAVE GUICHES



BRAVE CŒUR

Depuis la chaussée d'Antin, André Menu, poète et « jeune marcheur », suivait, avec la patience et le coup d'œil d'un Indien de l'Ouest, une fillette à l'air d'apprentie modiste rentrant de l'atelier. Le col de sa fourrure élevé jusqu'aux ailes de son chapeau, la canne en sabre, les mains dans des gants de salle d'armes, insensible à la bise, il allait, il allait, maugréant : « Suis-je assez idiot, tout de même! Assez commis du Bon Samaritain! Moi, poète, sociologue plutôt distingué, jeune homme bien moderne, moi, André Menu à la piste d'un sale petit trottin qui m'essouffle et me donne l'asthme des vieux chevaux!... Mais, sapristi! quel instinct de chic! Quelles indications de lignes! Une gamine! Pas plus de quinze ans, c'est sûr! Ça, mon vieux Menu, ça n'est pas une débauche de calicot! C'est du Musset!...

Dors-tu content, Voltaire?

Du pur Alfred! Oui, par les

Nègres de Saint-Domingue et de la Jamaïque

c'est du Musset. »

A la hauteur du collège Chaptal, et comme un peu de solitude se faisait là, il aborda l'enfant.

— Quel froid, mademoiselle! C'est votre avis, n'est-ce pas!... Eh bien, voulez-vous que nous le bravions ensemble, ce froid? Faites-moi donc le plaisir d'accepter à dîner avec moi. Voyons, vous ne pouvez pas me refuser.

— Mais... monsieur, je ne vous connais pas... balbutia-t-elle, filant d'un pas accéléré.

— Eh! grand Dieu, quel mérite auriez-vous, si vous me connaissiez, d'accepter mon invitation?

— Laissez-moi...

— Voyons, ça n'est pas raisonnable, ça n'a pas de bon sens.

— On m'attend à la maison...

Il devint pressant. Elle ralentit l'allure, puis s'arrêta, fascinée, sous le charme de cette voix, qui, du badinage, se haussait à la persuasion éloquente, à l'exhortation poétique, trouvait des accents irrésistiblement émus. Elle écoutait, trop confuse pour répondre ou même pour oser relever les yeux. Une voiture passait qui, sur un signe, vint se ranger à la ligne du trottoir. Doucement, il poussa dans le noir du coupé la jeune fille, encore hésitante, et donna l'adresse d'un proche restaurant.

Tandis qu'ils étaient rapprochés et que les cahots du véhicule les jetait parfois l'un contre l'autre, il se prit à lui parler avec bonté. Mais elle soupirait et larmoyait, sans que nulle parole pût dérider la tristesse de sa résignation. André devint songeur. Que signifiait le mutisme de la petite? Une comédie? Impossible. Tout révélait chez elle l'inconscience de l'enfant tombée au premier piège qui lui était tendu et pleurant déjà son imprudence, implorant grâce, réclamant le respect dû à la faiblesse de son âge et à sa pauvreté. Il se sentit attendri, les sens apaisés, et à sa tentation de débauche un généreux désir de bienfaisance sociale, graduellement, se substitua. Rolla est une affreuse canaille romantique. Nous sommes un peu plus propres, nous les modernes, pensait-il. Il ne nous reste peut-être pas beaucoup de croyances, mais sacredié! nous avons au moins le sentiment du devoir social. Le Rolla du romantisme n'aurait pas hésité à s'adjuger la gamine après la forte orgie. Le Rolla du socialisme chrétien, après un repas honnête, reconduira chez ses parents l'enfant toujours pure, pas même effleurée d'un baiser, lestée seulement de conseils qui contribueront à la préserver des dangers de la rue.

— Bisque, écrevisses, homard à l'américaine?...

André tança d'un regard le maître d'hôtel à favoris d'avocat général, et commanda, d'une voix ferme : « Petite marmite, friture d'éperlan, escalopes de veau... Nous verrons après. » Et, quand ils furent seuls, s'adressant à sa compagne, qui s'épanouissait un peu, les joues rosées, les yeux brillants, l'éclat festonné des dents en révélant dans un demi-sourire, toute à la joie instinctive que donne à la plus chaste l'intimité du cabinet particulier :

— Comment vous appelez-vous, ma chère enfant?

— Adèle, monsieur, Adèle Frimas.

— Et votre cher père, que fait-il?

— Il est chauffeur à la Compagnie du gaz.

— Je ne vous demandais pas précisément quel est son métier. Mais je ne suis pas fâché de l'apprendre. C'est un rude travailleur, n'est-ce pas?

— Pour sûr! répondit Adèle avec une distraite admiration.

— Et votre mère?

— Elle travaille en ville. Mon frère est chez un peintre en bâtiments, et moi, je suis chez une modiste, rue des Mathurins, à 2 fr. 50 par jour. Voilà toute la famille. Vous voyez, ça n'est pas très épatant. Vous voulez peut-être aussi savoir où nous demeurons? Impasse du Petit-Cerf, numéro 3, au fond de l'avenue Clichy.

Sa timidité se dissipait, et il lui venait aux lèvres une aimable et douce gaieté de faubourg. André ne s'intéressait, lui, qu'au tableau de famille évoqué par Adèle, et il voyait le logis mal chauffé, mal éclairé, rempli du sombre silence des malheureux. Elle devait être le seul sourire dans cette désolation. Et quelle inquiétude était, sans doute, la leur en ne la voyant pas revenir! « Et, si le père est, comme il faut le prévoir, quelque ardent socialiste, se dit-il, je justifie, par ma conduite, sa haine contre la société! » Il fit apporter une bouteille de champagne pour dissoudre la mélancolie qui pesait sur le repas. Mais le champagne ne fit qu'accentuer son attendrissement.

Il émit alors un panégyrique éloquent de la famille d'Adèle. Il traça le portrait physique du vieux chauffeur, robuste vieillard, exposant, chaque jour, sa vie pour nourrir ses enfants, victime d'un état social à l'amélioration duquel tout homme de cœur se doit de travailler. Et sa vaillante épouse, courageusement résignée à la servitude et le fils, fier jeune homme de dix-huit ans, dont l'intelligence et le talent réservaient à ses parents de si justes compensations. Elle-même, la petite Adèle, bercée sur les genoux d'une tendre mère, choyée, dorlotée, ferait leur orgueil et leur joie!...

Elle l'écouta, d'abord surprise, puis l'émotion l'envahit, et elle pleura, longuement, dans une infinie douceur.

* * *

La voiture dans laquelle ils étaient montés aussitôt après le dîner descendait la rue de Clichy. Adèle était silencieuse. Tout à coup, elle effaça du doigt la vapeur qui embrumait la glace du coupé et, d'une voix que l'inquiétude desséchait :

— Où me conduisez-vous?...

— Mais... chez vos parents.

— Ah! ça, c'est rudement mufle! Je vais en recevoir une raclée! Papa qui m'avait fait jurer de lui rapporter vingt francs!

André eut un violent sursaut. Néanmoins il sut maîtriser sa colère d'homme roulé par sa propre candeur et, mettant un louis dans la main de la jeune fille :

— Maintenant, mademoiselle, faites-moi le plaisir de me dire pourquoi vous paraissiez si émue à la seule pensée de vos crapules de parents.

— C'est pas moi qui vous en ai dit du bien, répondit-elle avec une justesse inattendue.

— Mais, enfin, pourquoi pleuriez-vous quand je les dépeignais comme si braves et dignes gens?

— Parce que... parce que, c'était comme ça que je voudrais qu'ils seraient.

Gustave GUICHES.

ALPHA & OMÉGA

Mme CHATTEMYTE, provinciale, très rigide sur les principes, très à cheval sur l'étiquette. Vrais cheveux teints, faux cheveux appareillés, fausses dents, yeux crayonnés, lèvres carminées, 49 ans ;

GABRIEL CANDEUR, collégien provincial, 15 ans ;

Mme BONAME, brave femme, charitable et simple, passant sa vie à faire le bien et membre de nombreuses sociétés philanthropiques.

CÉLESTE, bonne.

PREMIER TABLEAU

Mme CHATTEMYTE, GABRIEL CANDEUR

. . . .

. . . .

Mme CHATTEMYTE, *maternellement*. — Grand enfant, qui est timide comme une petite fille! Mais il faut plus d'aplomb que cela dans la vie... Pourquoi rougir à tout bout de champ comme vous le faites avec moi?... Quel grand bébé vous êtes!... Je suis sûre que vous jouez encore à la balle et aux billes... N'est-ce pas que vous y jouez encore?...

GABRIEL CANDEUR, *rougissant*. — Oui, madame...

Mme CHATTEMYTE. — Grand bébé, va!... Et pendant les vacances vous n'avez jamais pensé aux femmes?... à l'amour?... jamais?...

GABRIEL CANDEUR, *perdant contenance*. — Non... non.

Mme CHATTEMYTE. — Voilà encore qu'il rougit... Mais, cher enfant, ce n'est pas un crime d'avoir une petite amie... La jeunesse n'a qu'un temps... vous saurez cela plus tard... (*Après un silence.*) Et moi?... Est-ce que vous me trouvez une vieille femme?...

GABRIEL CANDEUR. — Je ne sais pas...

Mme CHATTEMYTE, *imitant l'intonation timide de Gabriel*. — Je ne sais pas... Quelle ingénuité!... Il ne sait pas, le cher innocent, si une femme est vieille... Tenez, regardez-moi bien... Suis-je aussi vieille que votre maman?

GABRIEL CANDEUR. — Oh! non... Maman a des cheveux blancs...

Mme CHATTEMYTE, *après un temps*. — Et mes cheveux à moi... les aimez-vous?... en aimez-vous la couleur?... la trouvez-vous jolie?...

GABRIEL CANDEUR. — Oh! oui... Elle est pareille à celle des cheveux de ma cousine Marguerite.

Mme CHATTEMYTE. — Voyez-vous le petit polisson qui a remarqué les cheveux de sa cousine!... Et vous avez bien dû l'embrasser dans les coins, cette petite cousine?...

Gabriel Candeur devient écarlate.

Mme CHATTEMYTE. — Gros bébête!... il n'y a pas de quoi rougir... Ce n'est pas mal d'embrasser sa cousine... Je vous embrasse bien, moi... (*Elle l'embrasse sur le front, puis lui appuie la tête à son épaule.*) Restez... appuyez-vous sur mon épaule comme sur celle de votre maman... (*La tête inclinée, les yeux ardents, les lèvres sensuelles, elle le contemple.*) Quel joli page vous auriez fait avec ces beaux cheveux bouclés!... (*Elle lui caresse les cheveux.*) Et quels yeux!... quels beaux yeux d'ingénu!... (*Elle se penche et lui embrasse les yeux. — Après un temps, à part soi.*) Petit serin, va!... (*Haut.*) Mon cher enfant, vous devez être bien mal dans cette position?...

GABRIEL CANDEUR, *relevant la tête*. — Non... c'est moi, au contraire, qui dois vous gêner.

Mme CHATTEMYTE, *tendrement*. — Petit naïf!... (*Elle lui reprend à deux mains la tête et la pose câlinement sur sa poitrine. — Après un temps, cajoleusement.*) Êtes-vous mieux ainsi, chéri?...

GABRIEL CANDEUR, *rouge, troublé, commençant à comprendre, mais n'osant rien, ne sachant pas oser...* — Oui!...

Mme CHATTEMYTE, *languissante*. — Et moi aussi je suis bien... C'est bon de vous sentir là tout près de mon cœur... Et comme vous le faites battre!... Tenez... (*Elle lui prend la main et la pose sur son sein.*) Le sentez-vous?...

GABRIEL CANDEUR, *troublé, niais*. — Oui!

Mme CHATTEMYTE. — Cher mignon qui me dis oui comme cela!... Innocent, va!... (*A part soi.*) Ah! il est trop bête!... (*Haut.*) Et votre petit cœur à vous, bat-il aussi?... (*Elle pose la main sur la poitrine de Gabriel.*) Oh! comme il sursaute!... (*L'étreignant.*) Mais tu ne vois donc pas que je t'aime?... (*Elle lui donne sur la bouche un long baiser.*) Oh! cher amour!... Cher amour!...

. . . .

CÉLESTE, *frappant légèrement à la porte*. — Madame...

Mme CHATTEMYTE, *de l'intérieur, sans ouvrir*. — Qu'est-ce que vous me voulez, Céleste?... Vous savez bien que je vous ai défendu de me déranger pendant ma sieste.

CÉLESTE. — C'est que, madame... c'est Mme Boname qui est là... Elle désire parler à Madame.

Mme CHATTEMYTE. — Ah bien!... si c'est Mme Boname c'est différent... Priez-la d'attendre quelques instants dans la salle à manger, et quand je sonnerai vous la ferez entrer.

CÉLESTE. — Bien, Madame. (*Elle se retire.*)

Mme CHATTEMYTE, *à voix étouffée, à Gabriel*. — Mon mimi, tu vas te cacher là... (*Elle ouvre la porte d'une garde-robe.*) Mets-toi derrière une robe si tu veux, mais fais bien attention de ne pas faire de bruit... de ne pas tousser... (*Elle l'embrasse, puis le pousse dans le cabinet.*) Va, chéri, je ne te laisserai pas longtemps. (*Elle se place alors devant une glace, harmonise sa coiffure, agrafe son peignoir, croise un fichu sur sa gorge, puis sonne. Après quelques instants, Mme Boname entre.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Mme CHATTEMYTE, Mme BONAME

Mme BONAME. — Mille pardons, chère madame, de venir en dehors de votre jour de réception... Je vous dérange, peut-être?...

Mme Chattemyte. — Mais pas le moins du monde, chère madame... pas le moins du monde!... Et vous venez, probablement, pour nos chères petites orphelines?...

Mme Boname. — Non, je viens solliciter votre obole pour une œuvre philanthropique... l'œuvre des petits vagabonds... C'est une œuvre que patronne Monseigneur et à la tête de laquelle se trouve l'aristocratie du département... Nous nous adressons directement à Paris, à des âmes charitables qui recueillent les petits misérables sans asile ou bien en butte aux mauvais traitements d'indignes parents.

Mme Chattemyte, *compatissante*. — Pauvres enfants!

Mme Boname. — Oui, ils sont bien à plaindre... Si je vous disais, chère madame, que ces petits malheureux nous arrivent viciés et flétris à l'âge de l'innocence... à quinze... quatorze... treize... douze ans... et quelquefois plus tôt!...

Mme Chattemyte, *douloureusement*. — C'est horrible!... Oh! ce Paris!... On a beau dire!... il s'y commet des monstruosités... Corrompre de pauvres enfants de cet âge... quelle indignité!...

Mme Boname. — Et le plus triste, c'est qu'une fois gangrené... ou seulement contaminé... l'enfant est perdu... Les deux tiers meurent de la poitrine... Vous me comprenez?...

Mme Chattemyte. — Oh! c'est affreux!... Ne me parlez pas de Paris!... Les étrangers l'appellent la Babylone moderne, mais il n'ont pas tout à fait tort.

Mme Boname. — Que voulez-vous, chère madame... Dans toute civilisation, il faut faire la part du feu... de la gangrène, plutôt... C'est aux riches, aux privilégiés, à pallier le mal dans la mesure de leurs moyens...

Mme Chattemyte, *tirant son porte-monnaie et y prenant une pièce de cinq francs*. — Tenez, chère madame Boname, permettez-moi de joindre mon faible secours.

Mme Boname. — Merci, chère madame... (*Elle met la pièce dans une bourse, puis prend un carnet, l'ouvre.*) Il ne faut pas que j'oublie de vous inscrire sur la liste que nous allons publier.

Mme Chattemyte. — On publiera donc le nom des personnes qui donnent?

Mme Boname. — Oui, chère madame... et tous les journaux départementaux reproduiront la liste de leurs offrandes... Ne tenez-vous pas à y figurer?

Mme Chattemyte. — Si... si... mais je pense que je vous ai donné bien peu... Tenez, voici encore vingt francs...

Mme Boname. — Grand merci pour nos petits malheureux!... (*Elle inscrit une note sur son carnet, puis se lève et se dirige vers la porte.*) Au revoir, chère madame.

Mme Chattemyte, *serrant la main de la visiteuse*. — Au revoir, chère madame.

Mme Boname sort.

Mme Chattemyte, *seule en aparté*. — Je serai toujours inscrite sur la liste avant la baronne de la Jauret... Elle ne donne jamais plus de vingt francs.

Henri CONTI.

MEURTRE BLANC

— Fameux, ton gruyère, Blandine!

Et Célestin, pour achever la miche, prit une nouvelle ration de fromage.

Il était arrivé, le matin même, de Périgneux, en permission. Sa cousine étant quasiment maîtresse au logis depuis que la famille Faugère ne se composait plus que d'un vieillard asthmatique et d'un gars imbécile, Célestin était venu tout droit chez elle, aguiché par le souvenir de ses gros bras et de ses bonnes sauces. Sans demander licence au vieux, Blandine avait reçu son cousin, et servi par elle, il tâchait de combler en un jour les lacunes que six mois de gamelle avaient faites à son jeune estomac. C'était un petit homme tout rond, l'air sagace, aveé des cheveux roussâtres et des yeux clairs fendus à la chinoise. Avant d'être appelé au service, il faisait des écritures chez un avoué, car il avait de l'instruction et dédaignait les travaux de la terre. A cette époque, il portait la veste et mangeait à la table du député, les jours de vote. A Vitrac, aux bourrées des frairies, il mettait une cravate en soie et n'invitait que les filles à chapeau. Tout de même il reluquait Blandine, si paysanne qu'elle fût, avec son caraco de laine noire et son mouchoir en coton bien appliqué sur ses cheveux gras, et l'eût volontiers mise à mal si elle ne s'était défendue comme un beau diable. Elle était pourtant bien plus amoureuse que lui, mais elle tenait aux justes noces et se flattait d'y arriver par sa résistance. Par malheur, Célestin était résolu à n'épouser qu'une fille riche, et Blandine n'avait pour tout bien que les hardes laissées par sa défunte mère. C'était déjà beaucoup, étant donné la façon dont elle avait débuté dans la vie.

Fille d'un chemineau mort de misère au bord d'un champ, elle avait longtemps traîné les hameaux, pendue aux jupes de sa mère qui quêtait les os et les croûtes, acceptant toutes les besognes les jours où l'aumône tarissait. Un automne, au temps des regains, la mendiante se loua comme faneuse chez Faugère, bonhomme perclus et toussotant qui commençait à ne plus régner chez lui que de nom. Elle était encore fraiche sous ses haillons, et câline aux hommes, avec des yeux de vice qui luisaient sous sa tignasse. Elle empauma le fils au vieux, Batiste Faugère, un athlète aux naïves tendresses qui l'épousa dès qu'elle fut grosse. Leur petit Batistou grandit vite et mangea bien, mais ce fut tout ce qu'il put faire, étant borné de naissance, incurablement. Blandine eut la charge de son frère et s'en acquitta en lui distribuant tour à tour des taloches ou du sucre. A six ans, Batistou perdit son père et sa mère, enlevés par une fièvre qui décimait Vitrac. Le bonhomme Faugère pleura son fils, et même un peu sa bru, car la matoise avait fini par le séduire, lui aussi, et c'était sur Blandine que son vieux cœur, crevé par la mésalliance, avait reporté tout son fiel. Vingt fois il avait juré qu'il chasserait l'intruse s'il était l'unique maître. Quand il fut seul, sans ménagère, sans gardienne pour l'innocent, il conserva Blandine à la ferme, et, tout en grognant, il lui remit les clefs des meubles.

Elle marchait alors sur ses seize ans et en paraissait vingt, avec ses hanches fortes et sa membrure épaisse. Très brune et très rouge, les bras ronds, la gorge opulente, c'était une belle chair à plaisir pour ceux que ne rebutait point l'odeur d'étable et de lessive qu'elle dégageait même le dimanche. Hardie, elle savait mener le monde, et tout marcha bientôt sous ses ordres, la ferme, l'innocent, et aussi le vieux cloué par ses douleurs compliquées d'asthme. Les premiers temps, il tâcha d'opposer le droit du maître aux empiètements de l'intendante, mais elle glapit si fort et, pour crier plus qu'elle, il gagna de tels accès de toux convulsive, qu'il renonça bientôt à la lutte et ne s'intéressa plus qu'à Batistou. Celui-là, par exemple, le vieux fermier l'aimait de toutes ses forces, bien plus qu'il n'avait aimé l'hercule fier et gai dont était sorti le pauvre être. En son impuissance musculaire, Faugère se complaisait à l'impuissance cérébrale de son petit-fils. En semaine, l'un fabriquait pour l'autre des joujoux détruits à mesure, et le dimanche il n'était pas rare de voir le vieux et l'idiot rester des heures à se sourire béatement sans rien dire.

Blandine les associait maintenant dans sa pensée. L'un sans force, l'autre sans malice, ils rentraient tous deux sous l'infamante désignation de: bouches inutiles. Elle les couchait de bonne heure, leur donnait la même provende, leur contait les mêmes bourdes et les tançait de même s'ils n'avaient pas l'air content.

— Sais-tu, Blandine, fit Célestin après qu'il ne resta plus ni pain ni fromage, sais-tu que tu as bien profité depuis que je suis venu au pays! Tu as des joues comme des pommes d'amour.

Sous le compliment, les pommes d'amour foncèrent encore.

— Dame! j'ai vingt ans d'hier; répondit-elle avec un rire gauche.

— Comment! vingt ans? c'est pas possible! Tu es bien sûre?

— T'es bête!

— « Vingt!... la belle âge... » murmura le soldat, songeant au loto des chambrées.

— J'ai l'âge de me marier, Tintin! reprit-elle avec un coup d'œil lascif, qui ne déconcerta pas le militaire.

— Ah! pour sûr! fit-il en grattant le drap de sa tunique à la place où les galons auraient pu être, — pour sûr! Faudrait voir à te procurer une dot.

— Mais je l'aurai, la dot! cria Blandine.

« Elle ne peut pas me manquer puisque le vieux Faugère n'a quasiment plus le souffle, et que le frérot hérite de lui.

Célestin observa:

— Le frérot, mais non pas toi!

— C'est tout comme, dans l'état où est le pauvre! J'en ferai ce que je voudrai, de ses sous, quand une fois il aura sa soupe chaude et ses tabliers propres. C'est tout ce qu'il lui faut tant qu'il vivra.

— Ce qui ne sera pas bien longtemps, j'imagine.

— Ne parlons point de ça! J'ai eu assez peur de le voir trépasser à sa rougeole.

— A qui le vieux aurait-il laissé le magot, si l'innocent était mort?

— A sa sœur, la Thérèse, du Clos-Magne. Ils sont brouillés depuis toujours; mais il ferait le diable son héritier de préférence à moi, le gueux!

— Comment va-t-il à cette heure?

— Il est tordu comme un cep, il souffle comme un bœuf et devient tout bleu quand il étouffe. Le médecin dit qu'il passera, quelque jour, dans un accès.

— Est-il habile, ce médecin-là?

— Oui bien! il prend un écu par visite.

— Tu aurais dû te contenter du pharmacien. Les médecins, ça ne sert qu'à empêcher les maladies de marcher droit. Ils ont tant de façons et de manières avec le malades qu'on ne sait plus si la mort en veut pour de bon.

Un silence se fit. Blandine se curait les ongles avec le couteau à fromage. Célestin la regardait faire.

— Alors, reprit-il, ton frère et le vieux sont toujours ensemble?

— Pas aujourd'hui. Le père n'a pas pu se trainer jusqu'au grenier.

— Fallait mettre le frérot chez son grand'père.

— Pas moyen! Batistou fait l'enragé quand on l'ôte de son perchoir.

Après un moment de réflexion, elle reprit:

— Tout de même, faut que j'aille voir ce qu'il devient. J'y ai bien fermé la porte et la fenêtre, mais il est si bête qu'il est dans le cas de se prendre le cou dans la corde où les tabacs sèchent.

— Y a donc personne pour le garder?

— Oh! non! ils sont tous aux champs. Il pleuvra demain et on tâche de rentrer les foins avant la nuit. Tout le monde s'y est mis, jusqu'à Fantille. C'est pourquoi l'innocent n'a personne.

— Alors vas-y tout de suite! Va! je monte avec toi.

Ils s'engagèrent dans l'escalier. A mi-chemin, un bruit de vaisselle brisée les arrêta.

— Quoi qu'il peut casser? dit Blandine. Pourvu que ça ne soit pas sa cruche: y aurait plus de joujou pour tenir tranquille!

— C'est son joujou, une cruche?

— Eh! oui, il la tient serrée comme un nourrisson et il lui chante des choses.

Et montant plus vite, elle murmura entre ses dents:

— Ce que je vas le taper, s'il a fait ce coup-là!

Essoufflés, ils arrivèrent à la porte. Blandine fouillait sa poche avec fièvre pour y prendre la clef, perdue aux plis de son mouchoir. Puis ce fut la serrure qui, rouillée, résistait aux efforts. Enfin ils entrèrent.

Deux cris s'échappèrent à la fois: baigné dans son sang, Batistou gisait à terre, tenant encore contre sa gorge le morceau de cruche où restait l'anse.

Pendant que Blandine s'affalait sur un coffre, Célestin, penché sur l'idiot, se rendait compte. Il lava son visage et vit la plaie du cou. L'idiot était tombé, tenant sa cruche, et s'était coupé la carotide aux tessons. La mort avait été immédiate.

— Ma pauvre fille, y a pas de remède! dit Célestin en rejoignant Blandine. Le cher innocent est allé chez le bon Dieu.

« C'est encore ce qu'il avait de mieux à faire.

Blandine se mit à hurler tout bas comme les chiens quand ils aboient à la lune; puis, les larmes ne venant point, elle se frotta les yeux à les faire saigner.

— Voilà! reprit Célestin. Le vieux Faugère n'a plus d'héritier direct. C'est la Thérèse qu'aura la ferme.

Les traits de Blandine se crispèrent.

— T'es pas gentil, Célestin, d'augmenter ma peine, à cette heure...

— Ecoute donc! c'est ta faute, aussi! Tu pouvais le surveiller mieux que ça, ton frère!

— Oui-da! fit-elle avec un commencement de colère.

— Après tout, dit Célestin d'un ton pacifique, ce que j'en dis, c'est par intérêt pour toi; mais tes affaires ne me regardent point, et tu as bien assez de quoi, si tu renonces à te marier.

Elle pâlit sous l'attaque, et d'une voix mal assurée:

— En cajôlant le vieux, peut-être que j'en tirerais gros...

— Oui, compte là-dessus! à la façon dont tu le soignes, celui-là aussi!

Elle pleurnicha:

— C'est pour rester en ta compagnie que je les ai mis de côté tantôt. T'es ben ingrat, Célestin. J'aurais pas cru ça de toi.

DRAME PASSIONNEL



C'en était une aux yeux pervers
de celles dont, toujours, nous voudrons mettre en vers
le corset plein et l'âme vide
qui partageait son cœur et ses charmes divers
entre deux amoureux également stupides.





Hélas ce qui devait arriver arriva
Et le nuage enfin creva,
nuage de colère et de folle vengeance

au ciel de la félicité
où si longtemps nagea (honni qui mal y pense)
cette peu sainte trinité



Mais quand la vile populace
Put approcher enfin la place
où leurs honneurs s'étaient vengés

Son étonnement fut sans bornes
Car tous les deux s'étaient mangés :
il ne restait que quatre cornes

René Préjelan

Paroles de Guy de TÉRAMOND. **L'AMANT COMPLAISANT** Musique de Albert MORIAS.

All^o Mod^{to}

Tu me trompes, je le sais bien Avec l'un ou l'autre Qu'importe Je n'irai point devant ta porte monter la garde comme un chien Il se faut faire une rai_son Et je suis un amant mo_dè_le Au point de quitter la maison Lorsque tu veux m'être infidè_le

Tantôt c'est la faute au printemps
Si ton petit cœur reste en route,
Tantôt c'est par oubli sans doute,
Et les amants sont si tentants !
L'un s'est fendu d'un piano neuf.
Un jour, pour faire ta conquête,
Un diamant gros comme un œuf
D'un autre appuya la requête.

III

A ton cou, ce bijou massif
— Étoile du ciel bleu tombée,
Qu'on envie à la dérobée,
Plaît à mon œil estimatif !
Et le soir, lorsque je ne sors,
La musique me rendant tendre,
Dans le fauteuil où je m'endors
Sur ton Erard j'aime t'entendre

IV

Dans tes jupons de vingt-cinq louis
Garnis de fines valenciennes,
Combien de trahisons anciennes,
De souvenirs, sont enfouis !
Et de tes robes de satin
Je connais par cœur l'historique,
Car j'ai compté chaque matin
Où tu rentrais lasse et lubrique !

V

Le monde trouve que vraiment
Je montre trop de complaisance ;
Ou, moins méchant, souvent il pense
Que je suis un naïf amant.
Qu'importent ces propos, vois-tu :
Laissons-le dire, ma petite ;
Car j'ai tarifé ta vertu :
Les autres payent... j'en profite !



Penaud devant ces larmes, il s'excusa. Blandine alors, reprenant l'avantage :

— Pour la peine, tu vas me faire l'amitié de courir à la mairie déclarer le décès.

Célestin prit son képi puis s'arrêta, hésitant. Visiblement il pensait à quelque chose de compliqué.

Coulant un regard finaud vers Blandine, il dit enfin :

— Va donc plutôt voir où en est le vieux !

— Comme tu voudras. Garde le défunt. Je reviendrai tout de suite.

— Est-ce que tu vas lui dire?...

— Ma foi, non ! il geindrait des neures. On a son compte d'ennuis sans ça. Demain sera assez tôt pour qu'il sache.

Elle partit et Célestin demeura seul. Pour s'occuper il se lava les mains, puis il se rassit, et resta tranquille à épier curieusement la promenade des mouches dans les cheveux du mort. Blandine ne tarda guère.

— Eh bien? dit le soldat.

— Eh ben, il fait un drôle de bruit. On dirait quasiment qu'il râle.

Très intéressé, le jeune homme se rapprocha.

— Mais alors... ça ne peut plus être bien long ?

— Non, répondit Blandine. C'est ce que je me dis pareillement. Ça ne peut plus être bien long.

Il ouvrit deux fois la bouche sans parler. Enfin, se décidant :

— Sais-tu à quoi je pense?

— Non.

— Je pense qu'il faut aller déclarer à la mairie, non pas la mort du frérot, mais celle du papa Faugère.

Blandine ouvrit des yeux ronds.

— Pour sûr, t'es devenu fou, Tintin! Déranger les gens de conséquence pour une chose qui peut tarder encore longtemps...

— La mairie est loin. Le temps que le médecin arrive, le vieux aura fini.

— C'est pas certain. Le mieux serait peut-être d'attendre. On ira quand le vieux aura rendu l'âme. Pourquoi tant se hâter?

— Parce que, par la chaleur, des cadavres travaillent, et que, le temps d'aller à Vitrac et d'en revenir, Batistou ne pourrait plus passer pour le dernier mort.

Mais elle butée.

— Je ne comprends point ce que tu veux faire.

— Vas-tu me demander de t'expliquer les présomptions de survie? Va comme moi travailler chez un avoué, si tu veux tout comprendre!

— Dis-moi seulement à quoi que ça servira.

— A te faire une dot! — J'y vas, hein ?

Le mot magique avait opéré. Elle murmura une formule d'adhésion et s'en retourna près du mourant après avoir soigneusement clos la porte du grenier sur le mort qu'on laissait seul.

Au bout d'une heure Célestin reparut, Blandine l'attendait au seuil avec un visage renversé.

— Qu'est-ce que je te disais? cria-t-elle. Il se remet à vivre, figure-toi!

— Qui? fit le soldat, ahuri.

— Qui? mais le vieux! es-tu bête, encore, de demander qui!

— Dame! j'aimerais mieux que ça fût ton frère. Alors il ne râle plus, ce farceur-là?

— Ah! ben, oui! râler! il a demandé sa soupe et il est assis tout droit dans son lit, comme un pape.

— Diable! mais c'est que les gens vont arriver! Dès que le médecin aura fini d'accoucher la Louisotte et le garde-champêtre de tailler sa vigne, ils viendront constater le décès!

Ils constateront pour Batistou. Le pauvre chéri commence à devenir bleu.

— Mille millions de milliasses! fit Célestin en jetant avec rage son képi sur la table.

Il se promena quelque temps les bras croisés comme un Napoléon en mal de stratégie, puis résolu, se plantant devant Blandine :

— Faut dire au vieux que son petiot est mort. Puisqu'il va tant mieux, on ne doit pas lui cacher la chose.

— Tu crois? fit timidement Blandine.

— Pour sûr!

— Alors, écoute! fais-le, toi! Moi je suis trop émotionnée déjà. Je ne pourrais point.

— Soit ! fit Célestin, en se dirigeant vers la porte.

Blandine l'arrêta par sa manche.

— Et... — il est si gaillard, à cette heure! — s'il veut refaire son testament ?

— Aie pas peur! je ne lui donnerai point de papier ni d'encre.

Connaissant les aîtres, il alla droit à la chambre de Faugère, et comme Blandine venait sur ses talons, il laissa la porte entr'ouverte. Le bonhomme était couché contre le mur, dans la tiédeur d'un rayon qui tombait sur le lit. Au bruit, il se retourna, montrant sa tête branlante toute brune dans la blancheur du bonnet de coton enfoncé jusqu'aux yeux.

Le croyant sourd, Célestin cria très fort :

— Bonjour, papa Faugère! Faites excuse si j'entre comme ça. C'est rapport à votre petit-fils qui s'est coupé la gorge avec un morceau de grès, même que sa sœur est là qui se lamente, et que l'enterrement est pour demain.

Faugère reçut le coup en pleine poitrine.

— Mon... petiot... mort... bégaya-t-il d'une voix sifflante.

La toux monta, coupant la parole. Le vieillard essaya de lutter contre l'étrangleuse, puis terrassé, il tomba sur la face. C'était fini.

Blandine ouvrit tout à fait la porte et entra.

— Mort? demanda-t-elle à voix basse.

— Mort! répondit Célestin sur le même ton.

Après un moment de silence :

— Tu as eu tort tout de même, dit Blandine. Pauvre vieux! ça me fait quelque chose.

— Que veux-tu? je n'avais pas le choix des moyens. entends-tu? voici déjà nos gens. Nous serions jolis s'il vivait encore!

En effet, une carriode venait de s'arrêter devant la ferme, Blandine descendit ouvrir et guida les deux jusqu'à la chambre du vieillard puis elle s'éclipsa, les laissant à son cousin. Le docteur écouta si le cœur battait, mit une glace devant les lèvres, brûla des plumes sous le nez et déclara qu'il n'y avait plus d'espoir.

— Vous dites que le décès a eu lieu vers cinq heures? demanda-t-il en s'installant pour rédiger son procès-verbal.

— A peu près, répondit le soldat. Je suis parti tout de suite pour Vitrac. Faut ben une heure pour aller et revenir, et voilà les six coups qui tintent.

— Une heure! et le cadavre est encore tiède! c'est inouï, la vitalité qu'avait ce vieux Faugère!

Pendant que le médecin écrivait, le garde champêtre causait avec Blandine qui venait de rentrer dans la chambre.

— C'est malheureux, cette mort-là, rien qu'un mineur pour hériter. Va falloir vendre ce petit bois que Faugère avait acheté au charron. Vous serez sans doute tutrice de votre frère. On demandera votre avis... Si vous voulez deux cents écus pour le petit bois et le carré de vigne qui est à côté, je suis votre homme.

— Je dis pas non, monsieur del Guel, répondit Blandine. Pour sûr que mon pauvre frère n'est point en état de vous répondre lui-même.

— Comment va-t-il? demanda le médecin en mettant son parafe.

— Très bien, le cher mignon, ! je viens de l'habiller, et je l'ai laissé là-haut, s'amusant avec sa cruche.

Les deux fonctionnaires avaient fini leur besogne. Ils acceptèrent un verre de vin et s'en allèrent, reconduits par le soldat.

Il revint radieux.

— Maintenant que le frérot a hérité du vieux, il faut que tu hérites du frérot. Les travailleurs vont rentrer peu à peu; quelques-uns savent déjà la mort de Faugère. Les premiers que tu verras, dis-leur le reste.

Elle ne répondit que par un regard chargé d'amoureuses promesses.

Sur la route un bruit de voix s'éleva, d'abord lointain, puis tout proche, lamentation prolongée que traversaient des clameurs aigües. C'étaient des voisins qui, rencontrant le médecin et le garde champêtre, avaient appris la nouvelle et venaient gémir près du mort.

Echevelée, les bras en avant, Blandine parut sur la porte.

— Au secours! cria-t-elle d'une voix perçante, au secours!

Et tombant à terre, elle se pâma.

Les voisins atterrés n'avancèrent plus.

— C'est pas possible, dit une jeune femme, elle ne pleurerait pas tant que ça le pauvre vieux. Y a autre chose.

Alors Célestin se montra.

— Mes amis, dit-il, ma pauvre cousine est bien à plaindre. Pendant qu'elle priait près du corps, son frère s'est fait une blessure affreuse. Il vient d'expirer sous mes yeux.

Les gens s'exclamèrent, puis gémirent, puis, saisis d'une fringale funèbre, reprirent leur marche en avant. Il se fit à la porte une telle poussée que Blandine, toujours couchée à terre, eût été piétinée comme une loque si Célestin ne l'eût vivement tirée à l'écart. Alors, pendant qu'un flot de pleureuses s'engouffrait dans la maison, le soldat, n'ayant que juste le temps de filer pour l'appel du soir, posa sur le gros bras de Blandine un baiser goulu qui, pour la première fois, ne fut pas payé d'une gifle.

Charles BRUNO.

FAMILLE

MŒURS AMÉRICAINES

Stimulés par de lents coups de reins, les roking-chairs vont et viennent ponctuant, de petits craquements discrets, le bavardage des dames. Il n'y a que des dames à ces *fives-o-clocks* américains; et celui qui nous occupe est quasi-officiel ; quelque chose comme une visite à l'accouchée. Missis Quimby, la jeune mère, une blonde, presque enfant, toute gracieuse et fine, aux yeux d'un bleu séraphique, rayonne d'une pâleur qui lui fait un charme naïf de martyre et conte complaisamment les tribulations de son premier avortement; la visite au docteur spécialiste, les offres de la petite opération, pas si terrible après tout; il y a huit jours de cela, et elle en est déjà presque remise.

Un peu de regret, seulement pour l'éventuel baby qui eût été une *nice* fillette ou un garçonnet mignon, — sans l'intervention du docteur, (un habile homme) plisse ses lèvres, délicatement roses, d'une moue chagrine comme prête aux pleurs.

Mais les aînés la réconfortent.

Elles ont tant de fois passé par là !

Eh ! Lord, que deviendrait les affaires si on se laissait envahir par la famille avant fortune faite? Quand il faut être préparé aux voyages et aux traversées à chaque minute pour ainsi dire.

Plus tard, oui, très bien; un enfant ou deux, c'est même très confortable. Mais il faut procéder par ordre et faire toute chose en temps opportun.

La plus âgée des dames, Missis Armstrong, qui s'est déjà offert le luxe d'une filette, fait dévier la conversation vers des sujets plus aimables à cause de la petite Lizzie qui ouvre de grand yeux curieux. On parle magasins, toilettes, théâtres.

Le boxeur Sullivan est un homme vraiment remarquable. Et ce Salvini, quelle voix superbe ! Et quelle passion quand il se rue sur Desdemona comme une brute en fureur. Ce serait, évidemment, très inconvenant dans la vie. mais sur la scène c'est d'un effet fameux.

Missis Quimby s'est assoupie et les dames, pleines de sollicitude, font silence.

Seule, la petite pendule en peluche, représentant un cottage enguirlandé de dorures, chuchote au milieu d'une foule de bibelots mièvres sur la cheminée.

Depuis un moment la petite Lizzie s'agite impatiemment dans sa petite blouse de lanon-tenis, en flanelle blanche rayée de rose. A la fin n'y tenant plus — malgré son grand désir pourtant d'avoir une tenue respectable à cause de la dame malade — elle se penche vers l'oreille de sa mère et dit :

— Mamma *dear* Mamma, on ira donc pas voir mon petit chien? vous me l'aviez cependant bien promis!

— Chut, méchante fille, un autre jour.

— Oh! non je serais trop malheureuse ; et lâchant la bonde à l'averse des pleurs.

— Mon chien, mon petit chien! je voudrais être morte!!!

Missis Quimly s'est réveillée au bruit.

Et le chagrin de Lizzi tourne sur le champ à la plus frénétique joie car la gentille malade a murmuré :

— Mais certainement ma mignonne, on ira voir les petits chiens et tu pourra emporter le tien aussitôt qu'il n'aura plus besoin de téter.

On descend maintenant en procession l'escalier menant à la cuisine, où sur une couverture de laine, Jessy — la belle épagneule blonde et bouclée comme une miss — allaite une demi-douzaine de chiennots qui poussent des petits piaillements d'oiseaux en se bousculant sous son ventre.

On fait cercle autour de la nichée, et c'est un chœur de cris tendres et admiratifs.

— Sont-ils gentils, sont-ils joueurs!

Lizzie s'est accroupie et les embrasse de tout son cœur, cherchant à reconnaître celui qui lui a été promis : un jaune marqué de noir près de l'oreille.

La jeune malade regarde, attendrie, le gracieux groupe formé par la petite famille et la fillette penchée sur leurs jeux.

Tout à coup Lizzie, décidément insupportable, déclare qu'elle veut emporter son chien tout de suite.

Alors c'est une indignation générale :

Missis Quimby, d'une voix languissante et persuasive, dit le danger mortel qu'il y aurait pour le petit animal à être séparé de sa mère prématurément.

Et Missis Armstrong, qui s'est heureusement souvenue d'un admirable sermon du Révérend Père Belcôme sur la responsabilité des hommes — non seulement envers les autres hommes, mais aussi envers les bêtes, créatures de Dieu, cite fort à propos, avec une édifiante pointe de déclamation, ces versets de la *Genèse*:

« Celui qui aura répandu le sang son sang sera répandu.

« Vous donc, foisonnez, multipliez, croissez en toute abondance et remplissez la terre. »

Marie KRYSINSKA.

UKKO'TILL

(*Suite.*)

Essy Rose, fatiguée de causer, s'était allongée sur la banquette ; l'ivresse la dominait, et, la tête pendante, de la bave aux lèvres, elle râlait son sommeil de femme saoule.

— Et dire que toutes... presque toutes, en arrivent là, tôt ou tard, mon cher monsieur Rivoire...

— M. Little-Tony, quelqu'un vous demande en voiture, à la porte.

C'était un garçon qui criait cela dans la salle.

— Ah !... Adieu !

Le clown sortit de la salle en courant ; mais, au seuil, il concluait brusquement ses théories pessimistes sur les femmes, qu'il allait sans doute longuement exposer, par cet aphorisme :

— Voyez-vous, elles ressemblent aux chaussures : Quand c'est neuf, ça fait mal ; quand c'est vieux, ça boit.

IV

Un fiacre stationnait devant le bar, et à la portière ouverte se tenait, humble, triste, un mendiant ; mais comme le clown venait de sauter dans la voiture, y causait déjà avec quelqu'un cherchant dans son gousset de la menue monnaie pour le valet de pied de hasard, il s'aperçut qu'à la fenêtre du cabaret, le coin du rideau rouge soulevé, une figure l'épiait, et il la reconnut, celle du jockey. Pris soudain d'une violente colère, il tira si fort la portière pour la fermer, criant en même temps, par la vitre abaissée, au cocher de partir, que l'homme dont une main était tendue, tandis que l'autre s'appuyait à la poignée extérieure, faillit rouler sous le véhicule démarrant au galop.

— Où as-tu dis au cocher d'aller ? demanda de l'encoignure sombre une voix féminine.

— Tout droit... au diable ! fut la réponse d'un ton de mauvaise humeur.

— Tu es fâché ? Suis-je donc bien en retard ?

— Ça d'abord — d'au moins dix minutes ; — et puis, il y a ce maudit Jockey qui se doute de quelque chose et auquel je ferai son affaire.

Un petit rire étincela dans l'ombre, feu follet sonore.

— Grosse bâte, va ! Tony jaloux ! Ah ! elle est bonne, celle-là ! Donne que je t'embrasse pour la peine !

Dans l'obscurité le clown égara ses mains, les enfonçant en de soyeuses fourrures, avant d'arriver jusqu'à la jeune femme qui, prise à la taille, jeta un grêle cri aigu.

— Tu me fais l'effet d'un toutou javanais, dans ta pelisse : c'est touffu, touffu, mais le petit animal est gros en tout juste comme le poing !

Et ce fut aussitôt, lèvres à lèvres, des baisers, des baisers et des baisers.

Puis, elle, d'une voix gaiement sérieuse :

— Faites-vous donc faire un manteau doublé de chèvre du Thibet pour être comparée à un vilain caniche ; c'est pour vous que je le porte, et aussi ce costume tout neuf, qui me va à ravir, — on vient de me l'essayer — et que j'ai gardé pour te le faire voir. Tiens.

Elle sortit du fond de la voiture et se pencha vers la portière : chaque fois que le fiacre passait dans la clarté des réverbères, elle apparaissait aux regards de Little-Tony, svelte en son costume masculin, hors de la pelisse qui lui glissait des épaules.

— C'est de chez Landolff, mon petit : il y en a pour quinze cents francs ; les broderies sont tout en or, en vrai. Hein, suis-je jolie.

Little-Tony hochait la tête :

— Drôle d'idée tout de même que ce travesti : pourquoi en torero ?

— Comment, tu ne comprends pas ? Un costume espagnol, donc ! Puisque sur l'affiche mon nom est Mercédès.

— Tiens c'est vrai ! Un fichu nom. C'est Forestier qui t'a baptisée ainsi ?

— Oh ! lui, il aurait trouvé plus bête encore : il m'aurait appelée je ne sais comment : Zizi-la-Cible, Ciblette, ou... Ciboulette ! Non, je dois mon pseudonyme à Ukko'. Figure-toi qu'un soir il m'a avoué m'avoir donné ce surnom à cause d'une ancienne... là-bas, dans l'Amérique du Sud, une qu'il a beaucoup aimée, paraît-il, et qui l'a également fait...

La jeune femme d'un geste drôle portait à son front ses deux petites mains dressées, écartant tous les doigts.

— ... Dix cors, quoi ! Ça doit tenir à ce diable de nom, vois-tu, puisque moi aussi... Si jamais j'étais marraine, j'appellerais ma filleule autrement ! Et il paraît qu'il s'est vengé.

— Il est tout à fait folâtre ton monsieur, avec ses confidences. Est-ce qu'il te les a toutes nommées, ses anciennes ? Ça le rend donc bavard de... ?

— Pas précisément. Au contraire. C'est curieux même. J'essaye souvent de le faire causer, quand il se montre tendre, pour savoir par exemple, d'où il vient, son vrai nom : mais pas moyen. Il est toujours sur ses gardes. Veux-tu que je te dise ?

— Quoi ?

— Il me semble comme ça qu'il n'est pas catholique,.. il doit cacher quelque chose, sûr.

— C'est peut-être un repris de justice ?

— Ah ? Possible ! Et à quoi ça se reconnaît-il ?

— Voilà le chiendent ; à rien, ma petite. Il doit être fait comme un autre, hein ?

— Fi, le vilain ! Tu me fais rougir... Est-ce que je sais moi !

— Fais donc pas l'enfant. Voyons, est-il mieux que moi ?

— Toi, je t'aime !

— Bien vrai ?

— Tiens, tiens et tiens ! C'est si bon de t'embrasser.

Les amants s'étreignirent.

Le fiacre, maintenant, roulait doucement. Après quelques rues traversées de toute la vitesse que pouvait donner son cheval, le cocher, ne recevant aucune indication de direction de ses voyageurs, gagna les grands boulevards, et les remonta vers l'Arc-de-Triomphe. Sur le pavé de bois de l'Avenue des Champs-Elysées la voiture n'avait aucun cahotement.

Le temps passa.

— Méchant Tony ! Comme tu sais bien que je ne peux pas te résister ! soupira enfin la jeune femme.

Puis, après un nouveau silence ;

— Mais quelle heure est-il ? Je vais être en retard, et ce sera une scène...

— Une scène ? C'est donc un ogre ? Reste avec moi, alors : nous irons dîner dans un coin, et de là tu iras directement au théâtre. Devant du monde il n'osera rien te dire, et puis tu trouveras bien un prétexte, ton costume par exemple, quelque chose à refaire. Enfin, ce serait bien le diable si pendant la représentation, vous ne vous réconciliez pas.

Alanguie, la jeune femme ne répondit point, se laissa prendre les mains et consentit, par son silence, à rester. Une indifférence de toutes choses l'envahissait. Le bien-être qu'elle éprouvait en ce moment même suffisait à son égoïsme de femme. Que lui importait, après tout, plus tard ? Elle savourait l'instant présent. Les yeux mi-clos, elle s'amusait à voir, par la vitre légèrement embuée, se dérouler le paysage estompé de l'avenue. Le large pan de ciel nocturne qu'elle apercevait lui semblait elle ne savait quel magnifique morceau de soierie pâle et lumineuse, à laquelle la longue bordure d'arbres aux branches filigranées, dominant une infinité de troncs, aurait fait quelque frange richement brochée, tandis que dans le semis des imperceptibles étoiles le croissant lunaire était l'initiale d'un chiffre d'or.

Puis, comme la voiture obliquait, une masse colossale et noire, trouant géométriquement le clair-obscur de l'horizon, surgissait : c'était, sur ses quatre piliers qui semblent disproportionnés à l'entassement de gloire et de pierre qu'ils supportent, l'Arc-de-Triomphe, immobile. Mais le fiacre contournait la place de l'Etoile, et alors le monument parut lentement pivoter sur lui-même, comme pour se montrer sous toutes ses faces. Maintenant, la jeune femme s'attentionnait aux lueurs des réverbères qui, de loin, venaient vers la voiture, dénoncés d'abord par un halo laiteux, au centre duquel une tache de vive clarté dansante [illegible] qui bouge en une toile d'araignée lumineuse, et qui fuyaient ensuite, rapidement, en arrière.

Sa pensée se dédoublait : mentalement elle comptait les becs de gaz, comme [illegible] grave solution. Et simultanément elle se disait qu'il n'y avait pas à dire, elle allait être fort mal reçue par Ukko'Till...

Trente et un, trente-deux, trente-trois, trente... C'était, en effet, la première fois que cela lui arrivait de ne pas rentrer pour le dîner. Il avait dû l'attendre... neuf, quarante, quarante et un, quarante-deux... s'emporter de ce retard inaccoutumé, la chercher peut-être, puis dîner seul... cinquante-cinq, cinquante-six, cinquante-sept, cinq... Et tout à l'heure son visage ne la trahirait-il pas ? Elle se souvenait bien, jadis, avoir, sans rougir, menti effrontément, à sa mère, au retour de ses fréquentes escapades — bien innocentes, pourtant ! — et n'avoir rien avoué, même sous les calottes... soixante-neuf, soixante-dix, soixante et onze... Mais ce n'était plus la même chose, aujourd'hui. Il y avait guère qu'une semaine... quatre-vingt-trois, quatre-vingt-quatre... en tout cinq ou six rendez-vous. Evidemment, personne ne devait s'en douter. Cependant ! Il était si soupçonneux : oh ! s'il apprenait !

Oui, s'il apprenait ?

Elle eut un sursaut d'effroi.

— Tu crois vraiment qu'il se vengerait ?

Little-Tony répondait ainsi à l'instinctif mouvement de sa compagne, l'ayant perçu, si furtif qu'il eût été, et, doué d'un sens divinatoire assez aigu, exaspéré encore par le silence, l'interprétant avec cette rare précision.

— Oui !

La jeune femme eut cette monosyllabique réplique, l'inquiétude, en sa petite tête, ayant déjà fait place à un autre sentiment, et aussi parce que la question du clown avait manqué de lui faire perdre le fil de son addition.

En mettant les choses au pis, imaginait-elle, Ukko'-Till, violent et brutal comme elle le connaissait, la battrait, oui, mais elle s'enfuirait ; et à son âge, avec sa figure elle ne serait pas embarrassée. C'est-à-dire si, elle le serait : seulement, à cause du choix. Voyons, qui prendrait-elle ? Pas Daniel Rivoire, toujours correct, mais qui, sûr, ne devait guère être riche. Et il lui en fallait un riche, très riche. Robert Schwein, le beau Robert Schwein, le critique musical ? Peut-être ! Ou Lorédan Trenn ? Il était si spirituel, celui-là ; pas moyen de s'ennuyer, avec lui, au moins, et il gagnait beaucoup d'argent, disait-on. Maintenant il y avait bien aussi le patron, qui la chauffait ferme, cet imbécile de Forestier, pourtant, vrai ! il était trop bête ; après tout...

Le fiacre s'était arrêté net. Little-Tony baissa la vitre, se pencha à la portière :

— Nous voilà à la barrière ; où faut-il aller ? demanda le cocher du haut de son siège.

— C'est bon ; retournez.

— Mais il doit être très tard, alors ! s'écria la jeune femme. Nous n'aurons jamais le temps de dîner. Il faut qu'il nous mène au théâtre !

— Sais-tu quoi ? fit le clown. Nous allons aller place de la Madeleine, chez le pâtissier. Nous prendrons un bouillon, des gâteaux, un verre ou deux de malaga. Ça nous tiendra lieu de dîner. Et puis, après la représentation, tu diras à ton Ukko' que tu as très faim ; vous irez à la Brasserie, au faubourg, et je vous y rejoindrai, comme par hasard. Tu veux bien ? A la dérobée j'attraperai bien un baiser, dis, Loulou ? Un petit baiser, petit, petit, comme celui-là, tiens. Même tu me l'enverras du bout des doigts, à la rigueur.

— C'est ça, consentit Mercédès.

Little-Tony donna l'adresse de la pâtisserie au cocher.

— Seulement, demain nous ne nous verrons pas. Je t'enverrai un mot pour fixer le prochain rendez-vous, chez toi, probablement : c'est plus sûr et plus commode, reprit la jeune femme.

— Comme tu voudras.

Les amants bavardaient, s'entendant fort bien, très gais. Le fiacre, à une allure rapide, descendait déjà l'avenue des Champs-Elysées, croisant à chaque instant des voitures qui la remontaient lentement. Mercédès, mutine et moqueuse, faisait remarques sur remarques, questionnait, n'attendait pas les réponses, éclatait de rire, prenait au cou son « petit homme », l'embrassait, le mordait ; le clown s'amusait énormément, et, pour en témoigner, dans l'espace restreint de l'étroite voiture

évitant d'atteindre, ne fût-ce que d'un frôlement, sa maîtresse, se contorsionnait en mille poses baroques, faisait la grenouille, puis la roue, tournant sur lui-même, sans choir des coussins, à la grande joie de la jeune femme.

— Est-il drôle, non, est-il drôle! s'exclamait-elle.

Cependant la place de la Concorde approchait, lumineusement flambante.

— Attention! Une tenue soignée est « de rigueur », déclara Little-Tony.

En effet, une clarté intense s'irruait dans la voiture, rendant leurs moindres gestes visibles du dehors. Ils prirent donc un maintien grave, jusqu'à l'arrêt du fiacre devant la pâtisserie.

— Tiens, mon porte-monnaie, paye-le; car nous nous rendrons séparément au théâtre, souffla Mercédès en descendant de voiture.

Le clown obéit, puis tendit à sa maîtresse la petite bourse d'or tressé dont il s'était servi, mais la garda sur un geste que fit la jeune femme, comprenant qu'elle désirait aussi que le lunch fût à son compte.

Aussi eut-il un sourire d'orgueil, à cause de la sensation qu'il éprouvait, « d'être sûrement aimé pour lui-même ».

V

Dans la pâtisserie, peintures tendres, or clair et hautes glaces, ils furent s'asseoir tout au fond, devant une petite table de marbre : elle, très digne, en son riche manteau scrupuleusement fermé, le dos tourné d'ailleurs à l'entrée afin qu'on ne la reconnût pas; lui, très empressé, mais avec une retenue du meilleur ton. On eût dit un ridicule jeune premier de la Comédie-Française.

Une demoiselle prit la commande, les servit aussitôt. Ils mangèrent, causant à voix basse :

— On pourrait en effet te reconnaître : ta jolie frimousse est chez chaque marchand de photographies, tes succès sont innombrables; et tu sais, les journalistes, il y en a partout maintenant : ils ont des yeux et des oreilles de policiers. Tiens, j'ai oublié de te le dire; regarde cet écho, dans un journal de ce matin.

Et Little-Tony tendit à Mercédès la feuille où un entrefilet était encadré au crayon bleu, celle-là même que le Jockey lui avait mise sous les yeux et qu'il avait gardée.

La jeune femme, qui d'abord avait souri, flattée de la constatation de sa notoriété, fit la moue en parcourant l'écho; elle n'entendait pas être compromise aussi bêtement : un regard mauvais tomba de ses yeux sur le clown; elle eut l'air de dire, et elle pensa : « Ah! zut, je veux bien coucher avec lui, mais pas que cela se sache! » Puis elle le détailla : un gringalet, après tout, pas beau, pour ça non, par exemple. Drôle, c'est possible, bon pour un béguin, un caprice. Mais qu'on aille croire qu'elle était pincée pour de vrai, et que cela fasse le sujet des échos, ça jamais. Elle ne le voulait pas. Et aussi, Ukko'-Till pouvait avoir lu ces lignes. Au fond, elle s'en moquait. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il finirait bien par apprendre la vérité, et, d'avance, elle était résignée à la scène de colère qu'elle prévoyait. Mais à cet instant, furieuse de la teinte de fierté qu'elle avait cru percevoir dans la voix du clown, elle résolut de donner cette raison, la jalousie d'Ukko' Till, du mécontentement égoïste qu'elle montrait.

— Nous voilà dans de jolis draps! Pour le coup, s'il ne sait rien, ce ne sera vraiment pas de sa faute. C'est au moins toi qui t'es fait faire cette réclame!

— Moi! Oh! protesta sourdement le clown.

— Qui alors? Moi peut-être! En tout cas, ça nous coûtera cher!

— Tu sais bien...

— Oui, que tu es à mes ordres, que tu me défendras. Mais, malheureux, d'une pichenette il t'écraserait! Et pour sûr, il me tuera aussi, après. Il est si violent. Je le connais bien!

Peu à peu, s'échauffant, elle prit peur, sentant vaguement, qu'elle disait la vérité : qu'Ukko'-Till, cet homme dont malgré toute sa ruse féminine elle n'avait pu connaître l'existence antérieure à leur liaison, dont le passé mystérieux cachait sans doute elle ne savait quelles ténébreuses histoires tachées de sang, n'accepterait pas si facilement une trahison à laquelle il n'était pas en droit de s'attendre.

Elle le savait doué d'une énergie indomptable, d'une volonté que jamais elle n'avait pu fléchir, même en employant ses plus persuasives tendresses, ses câlineries les plus suggestives. Et elle tremblait maintenant. Une sueur froide lui perlait au front :

— C'est fini; je n'ai plus ni faim ni soif à présent. Et dire que chaque fois c'est la même chose. Nous ne pouvons jamais passer une soirée sans nous disputer, toujours par ta faute. Tu sais, j'en ai assez. Après tout, je n'ai pas envie de me faire tuer pour toi, ah! non, tu n'en vaux vraiment pas la peine!

— Voyons, voyons, ma petite Loulou, nous n'en sommes pas encore là.

Le clown essayait de la rassurer : mais lui-même n'en menait pas large. Non qu'il eût précisément peur, mais la perspective d'une explication quelconque, — et probablement violente — n'était pas faite pour lui être agréable, loin de là. Puis, en son esprit, s'évoquait la stature d'Ukko'Till, la largeur de ses épaules, et son regard, son dur et froid regard : tel enfin que l'affiche collée en ce moment même sur tous les murs de la ville le représentait.

Cependant il ne fit rien paraître des sentiments qu'il éprouvait.

— Avec tout cela, je vais arriver en retard : je ne serai même pas prête pour entrer en scène.

Et Mercédès appela la servante, impatiemment.

Little-Tony paya. Puis ils sortirent.

Dehors, le clown héla un fiacre, y fit monter sa maîtresse et, en lui rendant sa bourse :

— A ce soir, tout de même; à la Brasserie, hein?

(*A suivre.*)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLEMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 42. Edition de Paris : 5 centimes. 21 OCTOBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements . 15 fr. »

Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, préface de GIL BLAS.

REDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Étranger.
Trois mois......	1 fr 50	2 fr 50
Six mois.........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

LA FURIE, par AUGUSTE GERMAIN



LA FURIE

[illegible] restaurant à [illegible] francs par [illegible] : hors-d'œuvre variés ou potage, trois plats au choix, deux desserts, une bouteille de vin, pain à discrétion.

M. et Mme Robert, mariés seulement depuis huit jours, sont en fête. Afin de rendre plus joyeux le dîner (plus on est de fous, plus on rit!), M. Robert a invité sa petite Belle-Sœur, une blondinette de vingt ans, à physionomie chiffonnée, aux manières honnêtes et distinguées, et un ami, le vieil Ami d'enfance, un rigolo de trente deux ans qui ne rate pas un calembour et imite, au dessert, le xylophone, en frappant les poings contre ses lèvres.

M. Robert, *au vieil ami.* — Alors, tu n'as pas dit à ta femme que tu dînais avec nous?

L'Ami. — Tu parles!... Elle aurait voulu m'accompagner.

Mme Robert. — Elle vous gêne?

L'Ami. — Je la vois du matin au soir et du soir jusqu'au matin. De temps en temps, faut changer de tableau. (*Galamment. A la petite Belle-Sœur.*) J'aime mieux votre photographie que la sienne.

La petite Belle-Sœur, *que le compliment ne touche pas.* — Quand on est marié, il ne faut jamais dire du mal de sa femme... Ça porte malheur.

L'Ami. — Elle est tellement à cran!

Robert. — Parbleu! tu lui en fais tellement voir...

L'Ami. — Quoi! parce que de temps en temps, avec des copains, on s'envoie un petit coup de sirop de trop et qu'on rentre vers les cinq heures du matin... En voilà une affaire!

Robert. — Tu la trompes toujours?

L'Ami. — On fait ce qu'on peut... Honneur au *sesque!...* Vive l'amour et les pommes de terre frites!

La Belle-Sœur. — Elle doit vous faire des scènes...

L'Ami. — Des scènes... Oh! là! là! Des scènes à Bibi! (*Crâneur.*) Si elle essayait, on la mettrait vite au pas... Deux bonnes gifles, ça ferait la rue Michel... Les femmes, c'est comme les tapis, ça demande à être battu... Mais assez causé sur ce sujet... Voilà une sauce aux moules qui est délicieuse... (*A la petite Belle-Sœur*). Permettez-moi de vous dire que vous êtes comme elle.

La Belle-Sœur. — Pourquoi?

L'Ami. — Parce que vous êtes faite au moule.

Cette drôlerie d'un imprévu exquis a le don de provoquer chez l'Ami une hilarité qui menace de se prolonger indéfiniment, quand tout à coup, derrière lui, arrive, montée sur de courtes jambes, le ventre rond comme une futaille, les seins débordants, une femme à tournure commune, au visage rouge, aux yeux flambants de colère. Aussitôt, — aller et retour, — deux gifles claquent sur les joues de l'Ami qui se lève, ahuri.

L'Ami. — Ma femme!

La Femme. — Oui, canaille!... Ah! tu fais la noce!... Ah! tu te paies des dîners!... Attends...

Elle l'empoigne d'une main et essaie, avec les ongles de l'autre main, de lui labourer le visage.

L'Ami se débat, finit par se dégager, et file sans plus attendre, — tel un cheval de courses dans un déboulé.

La Femme, *à Robert.* — C'est du propre, c'est du propre!... Débaucher mon époux! Si vous faites la noce, faites-la avec d'autres, espèce de vaurien!...

Robert. — Mais...

La Femme, *à la petite Belle-Sœur.* — Ça n'a pas vingt ans et ça prend mon Gustave. Vous ne pouvez donc pas vous adresser aux célibataires? Il y en a cependant assez...

La Belle-Sœur, *toute pâle.* — Je vous jure...

La Femme. — Petite traînée!... Petite rien du tout!... Je vous ferai flanquer à Saint-Lazare!... Oui, je vous y ferai flanquer!... Je connais un commissaire de police...

La Belle-Sœur, *pleurant à chaudes larmes et suffoquant.* — Je... je... je...

La Femme. — Ça se fait payer des dîners fins!... Et moi, quand je demande seulement dix francs à Gustave, il me les refuse... Je vais t'en fourrer, moi, des dîners!...

Elle lève son parapluie sur la petite Belle-Sœur. Celle-ci se met à hurler et pique une attaque de nerfs.

Le patron du restaurant, les garçons interviennent enfin [illegible] la femme.

Le Patron. — Assez, madame!... Allez-vous-en!... On n'a jamais vu un pareil scandale dans mon établissement... Vous manquez de tenue.

La Femme. — Il est bien, votre établissement!... Vous en recevez, du joli monde!

Robert. — Pardon, madame, je suis monsieur Robert: on me connaît ici... Je suis ici avec ma femme et ma belle-sœur... Et votre algarade est de la dernière grossièreté...

La Femme, *interloquée.* — Vous... vous êtes monsieur [illegible]?

Robert. — Parfaitement.

La Femme. — C'est vous qui vous êtes marié il y a huit jours?...

Robert. — Oui.

La Femme. — Et c'est votre épouse... et votre belle-sœur?

Robert. — Et ma belle-sœur est mariée... et elle n'a pas l'habitude de prendre le mari des autres...

La Femme. — Alors, puisque vous aviez invité Gustave, pourquoi *que* vous ne m'avez pas invitée aussi?

Robert. — J'avais dit à Gustave de vous amener avec lui; s'il ne l'a pas fait, je n'ai rien à y voir...

La Femme. — Ah! monsieur Robert, je vous connais bien... J'ai souvent entendu parler de vous... Vous êtes sérieux, vous.

Robert. — Vous le reconnaissez un peu tard.

Madame Robert. — Pour sûr.. après nous avoir tous insultés!

La Femme. — Ah! ma petite dame, ma petite dame!... Si vous saviez comme je suis malheureuse!

Madame Robert. — Est-ce que c'est notre faute?

La Femme. — Evidemment, non... Mais c'est Gustave... Si vous aviez un homme pareil, je vous dirais de prendre une corde avec une pierre au bout, de l'attacher à votre cou et d'aller voir au fond de la Seine comment les goujons se chauffent en hiver.

Madame Robert. — Ça n'est toujours pas une raison pour dire des horreurs à ma sœur.

La Femme. — J'ai eu tort... (*Regardant la petite Belle-Sœur qui ouvre un œil*). Elle a l'air bien doux, en effet, et bien comme il faut... Elle est heureuse? Avec qui *qu*'elle est mariée?

La Belle-sœur, *entre ses dents.* — Qu'est-ce que ça peut vous faire!

La Femme, *la voix mouillée de larmes.* — Ah! c'est que, voyez-vous, je souhaite si peu aux autres d'avoir un époux comme le mien!... Songez donc, ma petite! v'là un homme qui découche une fois par mois, quand ça n'est pas deux. J'sais pas ce qu'il a dans la peau. D'abord, il boit!... Puis, il ne peut pas voir une femme sans en tomber amoureux... Dans le quartier, j'ai été la risée de tout le monde... Tantôt, c'était la fruitière, tantôt la bouchère... même la tripière... Si, par chez nous, tous les maris des commerçantes n'ont pas de veine, ce ne sera pas la faute de Gustave!

La Belle-Sœur. — Et c'est parce que votre mari vous trompe avec la bouchère et la fruitière que vous voulez m'assommer à coups de parapluie?

La Femme. — J'étais folle, ma petite... J'étais folle, quand je suis entrée... Je me faisais l'effet d'un taureau, je voyais rouge... J'étais en furie... Pensez un peu! Gustave m'avait raconté qu'il dînait chez un ami, un marchand de vins de la Villette... Mais, moi, quand j'ai vu qu'il mettait sa redingote, qu'il s'était fait raser, je me suis dit: « Toi, mon bonhomme, tu me montes un bateau... » Alors, je l'ai suivi, je l'ai vu se mettre à table, vous parler, en faisant la bouche en cœur... Dame! la jalousie a pris le dessus... Je suis entrée... (*Tragique.*) J'aurais porté la main même sur une reine...

Robert. — Je comprends bien... je comprends bien... Mais, dans la vie, il faut savoir se raisonner...

La Femme. — C'est plus commode à dire qu'à faire...

Robert. — Si vous aviez crevé un œil à ma belle-sœur?

La Femme. — Je lui fais toutes mes excuses, à la pauvre petite chère madame... Et je tiens à lui *esprimer* tout de suite tous mes regrets... J'ai été une furie... Je m'en repens bien... (*Tendant la main à la Belle-Sœur.*) Allons! madame, encore excuse et pardon... Dites que vous ne m'en voulez pas?

La petite Bell Sœur, sans conviction, prend la main tendue et ne répond pas.

La emme. — A la bonne heure!... Je suis bien contente que ça se *soye* terminé comme ça... (*A M. Robert et Mme Robert.*) Vous ne m'en voulez pas, vous non plus?

Elle s'assoit en face d'eux.

Robert. — Evidemment, jusqu'à un certain point, vos raisons, on les saisit.

La Femme, *avec un gros soupir.* — C'est si triste, ma vie! (*Visant une assiette.*) L'assiette de Gustave, c'pas?

Robert. — Oui.

La Femme, *joyeuse.* — Eh bien, je vais lui en faire une bonne, à mon pierrot... Il doit se morfondre en attendant les gifles qu'il recevra à mon retour...

La Belle-Sœur. — Il a peur de vous à ce point là?

La Femme. — Lui! Quand je crie il se mettrait dans un trou de souris... (*Très gaie.*) Eh bien! qu'il se morfonde... Puisqu'il a commencé son dîner, il faudra le payer, n'est-ce pas?

Robert. — Evidemment.

La femme, *se frottant les mains.* — Eh bien! je vais le manger, son dîner... Tous ces plats-là ont l'air très bon... (*Gracieuse et le sourire sur les lèvres.*) Et si vous le permettez, au dessert, j'offrirai le champagne!

Auguste GERMAIN.

LES CHATELAINES

Il errait à l'aventure en les rouges vesprées de juin, pleines des embaumances subtiles et énervantes de la nature épanouie. La brise molle, qui caressait son front brûlant et pâli, par l'infâme traîtrise de l'Aimée, lui lançait à flots, au passage, son essaim de pétales de fleurs ayant vécu.

Plus de zéphir, fraîchissant, faisait pencher les graminées aux épis déjà formés; plus les oiseaux, un à un, à l'approche du soir, cessaient leurs frais gazouillis, plus aussi son cœur, sous l'ambiance crépusculaire, se serrait.

Il se souvenait. Il La revoyait, à cette même heure, nimbée des rayons poudreux des derniers ors du jour, la tête languissamment penchée sur son épaule, susurrant des mots d'amour, lui tendant, les yeux mi-clos, ses lèvres qui pourtant mentaient, auxquelles il mordait à même, comme en un beau fruit mûr.

Il se souvenait, et, sa bouche jadis gourmande, maintenant prise de dégoût, avait à chaque fois, en songeant à Elle, — oh! si souvent, — un rictus semblable à celui que l'on a, lorsque, croquant une pomme, on a senti remuer un ver qui lui ronge le cœur.

Et songeant par ainsi, amèrement, pressant le pas, pour ne pas être surpris dans les sentiers aux hantises pâles, la nuit, Guy de Puymirolles marchait, buttant contre les cailloux du sentier.

Un bruit de sécateur qui accomplit son œuvre ablative, une rose tombant à ses pieds, le firent sursauter, sortir de sa rêverie triste.

Guy ayant levé le pied, agacé, allait écraser la fleur sous son talon, lorsqu'un petit cri d'effroi traversant une haute et épaisse clôture d'aubépine frappa son oreille. Le jeune homme, ayant reconnu une voix féminine, fronça les sourcils, ramassa la fleur, prêt à la rejeter par-dessus les branches épineuses.

Devant un amas de roches simulant assez bien une grotte tapissée de fleurs grimpantes et de roses, monté sur une échelle double, un vieux jardinier sapait une odorante moisson, à la fantaisie d'une exquise blonde jeune femme, entrevue à travers la haie.

Guy ne put s'empêcher d'avoir un mouvement d'admiration, tant il y avait d'attirance chez la personne qui se trouvait à quelques pas de lui. Sa nature d'artiste, de délicat esthète qu'il était, lui firent oublier qu'il se trouvait devant une femme, tout au parti que son art pouvait tirer de cet ensemble de lignes et de formes si irréprochablement belles.

Et ce fut indécis qu'il s'arrêta, tenant délicatement la fleur qu'il montra à la jeune femme dont la tête jolie et le buste charmant émergèrent, de l'autre côté, sur l'échelle, en face du vieillard, par-dessus les aubépines où tremblotaient les purpurines églantines au cœur d'or.

Elle dit :

« Gardez-la, monsieur, mais ne lui faites pas de mal. »

De Puymirolles comprit, au ton de reproche, mêlé d'une légère pointe de moquerie, que son brutal geste avait été surpris. Rougissant légèrement, mais redevenu galant homme, il envoya un baiser à la Princesse charmante qui avait, telle qu'une magicienne, par sa vue seule, dissipé son rêve triste, et mit la fleur à sa boutonnière en continuant son chemin, non sans s'être retourné plusieurs fois.

Elle avait disparu.

. . . .

. . . .

. . . .

***

Elles étaient orphelines, deux sœurs, vivant retirées, fort aimées des malheureux du pays, en un château aux environs de Paris dont le style disait l'aristocratique ancienneté de leur famille.

L'aînée, brune; la cadette, blonde : celle dont la

beauté avait troublé tant l'artiste, en un jour de désolance profonde.

Il l'avait revue, lui avait parlé comme on parle à une madone; puis, sa nature du mâle ayant repris le dessus, sa passion aguichée par la mondanité flirtive de la vierge, bientôt soupçonnée femme, il lui avait écrit des lettres affolées dont les réponses l'incitèrent à solliciter des rendez-vous qu'il obtint sans réticence. Puis ce fut à la campagne, au château, qu'ils se rencontrèrent désormais. Il y passa des heures d'exquises rêveries.

Mais cette adorable créature qui si vite s'offrait, froissa son rêve nouveau. La hantise ancienne le ressaisit : tel qu'un cauchemar affreux qui vous torture et vous brise, tel s'échappait-il des étreintes passionnées, où les baisers pimentés, profusément prodigués, lui laissaient une âcre saveur, une impression de satanique brûlure.

Pourtant, malgré lui, poussé par une force quasi occulte, il revenait toujours au château. C'est que forcément, fatalement, il devait y faire la rencontre de la sœur de la brune Laura, aussi belle, plus femme, plus attirante encore que la nouvelle Aimée, Suzanne.

Dès lors ce ne fut plus une existence; mais un enfer où, l'âme indécise, en lutte avec sa dominatrice passion qui tenaillait sa nature, n'aimant plus Suzanne, auprès de laquelle il cherchait à se tromper lui-même en lui disant ostensiblement tout ce qu'il aurait voulu murmurer aux genoux de Laura.

Celle-ci, par sa beauté provocante, excitait sa sensualité. Ses yeux, grands, ardents, profonds et sombres parfois; ses lèvres, plutôt charnues et passionnées, prometteusement voluptueuses, le troublaient.

Depuis qu'il l'avait vue, qu'il lui avait causé, qu'elle savait, qu'elle l'entendait même, par raffinement, tutoyer sa sœur Suzanne, il avait cru voir que la brune l'aimait aussi.

Sûrement elle l'aimait; elle le lui faisait comprendre par son regard qui le suivait dans ses moindres mouvements, son attitude, quand, passant près d'elle, il la frôlait; son silence même, lorsqu'il semblait laisser échapper un mot d'amour pour elle, elle seule.

Demain, se disait-il, je prendrai mon parti. Je parlerai. J'oserai. Il le faut.

Un lendemain, dans l'après-midi, il fut servi à souhait. Suzanne s'en fut à Paris. Il offrit, pour la forme, de l'accompagner; mais cela, si mollement que, feignant de ne pas s'en apercevoir, elle refusa.

Pendant une heure, il arpenta à grandes enjambées les allées du jardin. Maintenant que Laura était seule, il se sentit tellement impressionné que sa poitrine se soulevait avec émotion. Guy se trouva enfin à la porte vitrée du salon. Il s'arrêta, puis, prenant bravement une résolution, il entra.

Assise auprès d'une grande fenêtre aux anciennes tentures se mariant bien avec le feuillage de décoratives plantes exotiques; la tête gracieusement penchée, rêveuse, elle l'accueillit d'un tentant sourire plein d'enivrances promises.

Jamais il ne l'avait vue si jolie; jamais sa passion ne se sentit plus aguichée. Le moment de parler était venu. Il lui dit tout ce que son âme ressentait au sein du rayon de soleil qui s'épandait autour de la jeune femme, enveloppée par ainsi, d'une lente mais voluptueuse caresse.

Un calme se fit à un moment donné, et, tandis que les regards extrêmement doux de Laura erraient çà et là, comme perdus en une rêverie, obstinément, il songea que c'était l'instant d'oser et il osa.

Pareillement à un balbutiement d'enfant, il lui dit : « Je t'aime » comme aucun mortel jamais.

Laura, pour toute réponse, prit ses suppliantes lèvres; rageusement les baisa; entoura de ses bras impeccables le buste de l'artiste, l'attirant contre son corps, posant sa mâle et fière tête sur sa large et forte poitrine de femme faite où il la laissa longtemps, tellement il s'y trouvait bien.

Ils furent tirés de leurs amoureuses délices par l'arrivée du vieux jardinier qui apporta une dépêche : Suzanne restait chez une amie qui l'emmenait en sa loge à une première au Vaudeville.

. . . .

. . . .

. . . .

*

La nuit était merveilleusement étoilée. De cette chambre, — la veille encore demi-virginale, — située au deuxième étage d'une tourelle élégante, surplombant au-dessus du jardin, le regard plongeait dans la campagne, et sur l'étang aux vaguelettes frangées d'argent; de Puymirolles venait, après un sommeil bêtement lourd de l'homme abattu par un excès de forces viriles dépensées, de s'éveiller en sursaut. Rêvait-il encore? Une forme, légèrement, semblant glisser plutôt que marcher, approchait du château. Était-ce Laura? Non; elle était là sommeillant, les seins soulevant délicatement la batiste bordée de dentelles. Était-ce hantise? Il se frotta les yeux pour mieux voir. La vision avait disparu durant ce court espace.

Hallucination! sottise! se dit-il, en s'allongeant et changeant de position pour ne plus regarder au dehors et se rendormir.

Il commençait à s'assoupir, lorsqu'il lui sembla entendre un léger bruit de pas. Il écouta. On approchait. La porte s'ouvrit, doucement et, lentement, lentement, très lentement, sur la pointe des pieds, une femme, les cheveux flottant, sur les épaules, vêtue d'un peignoir blanc, avança vers le lit.

Crier! il l'eût voulu! La parole lui manqua. Son effroi se changea vite en étonnement lorque la Dame Blanche, laissant tomber son vêtement, se trouva entièrement nue, se glissa à côté de lui, un doigt sur la bouche.

Guy venait de reconnaître Suzanne. Du regard il lui montra sa sœur qui ne s'était pas éveillée.

Très lascivement, Suzanne lui fit un bandeau de ses cheveux, et, prenant un long baiser sur les lèvres de Guy, meurtries par ceux donnés déjà maintes fois en cette nuit d'inénarrables luxures, elle dit à mi-voix :

« Qu'importe!... Elle le sait et ne sera pas jalouse... je suis son amante... tu seras le mien.

Léon CHAVIGNAUD.

UNE AFFAIRE D'HONNEUR

Ce qui rendait particulièrement amer le cas d'Yves Kernoff abandonné par sa maîtresse, c'était les circonstances mêmes dans lesquelles s'était produit cet événement qui tellement troublait sa vie.

Yves est un garçon tout en dehors, le cœur sur la main, mais entêté comme tout Breton doit l'être pour se conformer au dicton célèbre.

Cet entêtement lui aurait joué plus d'un mauvais tour, si, brave comme un héros, il n'avait eu l'art de savoir se tirer des situations les plus tendues, à force de hardiesse.

Yves, possesseur d'une belle fortune et dépourvu de proches parents, vivait dans une indépendance absolue qui lui avait permis de mener, sans gêne, une existence suivant ses goûts.

Or, ces goûts étaient ceux d'un viveur forcené.

Pourtant, ce grand diable avait un jour trouvé son maître en la personne mignonne de demoiselle Hermeline Paternot, plus connue du Tout-Paris qui s'amuse et dans lequel Yves l'avait produite, sous le nom de « Mionne », à cause d'une fortuite ressemblance avec le portrait-réclame de l'héroïne imaginaire d'un roman-feuilleton, distribué à des centaines de mille d'exemplaires sur les boulevards et par les rues.

Jolie comme un amour, admirablement faite, sachant tous ces avantages et en connaissant le prix; complètement dépourvue de préjugés, mal élevée et vicieuse comme le péché, voilà en quatre mots le portrait de Mionne.

Cette petite, sortie de quelque atelier de fleuristes ou de typographes, rentrait chez ses parents en suivant les boulevards, avec, chemin faisant, l'instinctif décochage d'œillades et le trémoussement de croupe d'une fille qui fait le trottoir, appelant de tous ses vœux un raccrochage improbable.

D'aventure Yves, grand « suiveur » devant l'Éternel, la rencontra...

Ce ne fut pas long.

— Trois mois après, Yves dompté, subjugué, pris en un mot par la tête, les sens, le cœur même, peut-être, qui sait? obéissait comme un caniche à cette petite poupée, bien réellement sa maîtresse dans toute la force du terme.

Au fond, la petite tenait à lui à cause de la facilité qu'il lui donnait de satisfaire un besoin effréné de luxe au milieu duquel elle se mouvait d'instinct, avec des recherches, des raffinements comme si elle obéissait à quelque mystérieux et [illegible] atavisme [illegible] destinée, elle, enfant d'ouvriers [illegible] à toutes les délicatesses, non point de [illegible] rencontrées, mais bien nécessités enfin reconquises.

D'ailleurs, maintenant qu'elle avait [illegible] sur ce viveur émérite le pouvoir de ses charmes et la puissance de sa volonté, sûre de sa force dominatrice dont les hommages de tous lui étaient une preuve [illegible] peu lui importait le reste. Elle savait bien qu'en quittant ce protecteur inespéré, elle ne chômerait point pour cela de protection, et que le hasard qui, d'un coup, l'avait portée à la fortune n'aurait point de retour pour la précipiter dans les limbes de la misère d'où elle sortait.

Aussi ne se gênait-elle point pour donner [illegible] à un autre besoin de sa nature.

Vicieuse, certes, mais avec des curiosités d'un au-delà vaguement soupçonné. Avide de découvrir, de connaître des choses qu'elle avait dès longtemps devinées dans les conversations des ateliers de son enfance, dans cette demi-science son imagination malsaine l'emportait vers des conceptions, vers des rêves contre nature, auxquels des lectures spéciales donnaient [illegible] corps.

Et elle avait une impatience difficilement contenue de savoir par elle-même, de se livrer à cette débauche raffinée dont le mirage exerçait une si violente séduction et si invincible sur sa nature détraquée.

Ces symptômes n'avaient certes pas échappé à l'esprit clairvoyant et, au surplus, expérimenté de son amant.

Mais dans le monde où vivait celui-ci, de telles choses ne sont guère de nature à impressionner. Sa facilité et le relâchement habituel des mœurs modifient singulièrement la perspective. Yves était fort capable au contraire de trouver dans cette exacerbation de sa maîtresse un stimulant qui plaisait à son esprit non blasé, certes, mais peut-être légèrement émoussé.

Quoi qu'il en soit, il s'était pris d'un bel attachement pour cette petite pas grand'chose et le jour où elle le planta là son chagrin fut réel.

Il n'était pas homme à dévorer sa peine en silence et le ravisseur de Mionne eût pu payer cher le bonheur de posséder à son tour l'aimable enfant.

Mais précisément Yves ne pouvait aller demander raison à ce ravisseur, parfaitement connu de lui, au surplus.

Ce ravisseur était une femme.

* *

Dans le bataillon de plus en plus nombreux des meneuses de fête qui demandent au culte de la Vénus Lesbienne la satisfaction d'appétits extra naturels, une des plus connues est assurément Camille André.

Le hasard a parfois de ces railleries : tel quand il fit naître cette femme pourvue d'un nom patronymique d'étymologie et signification aussi notoirement masculines.

Moins de hasard, peut-être, présida au choix de ce prénom hermaphrodite, Camille, évidemment élu entre tous par celle qui le portait, avec l'intention qu'il fût une étiquette et l'espoir que celle-ci serait remarquée et comprise.

De fait, Camille André, dans sa jeunesse, avait su boire largement à l'une et l'autre coupe, et si, dans ses annales amoureuses, elle comptait les chapitres par les noms de ses amants, la table n'eût pas été complète si, entre ces chapitres, ne s'en fussent intercalés un certain nombre d'autres, récits de toquades dont les héroïnes avaient été ses maîtresses, à elle.

Sur le tard (Camille André avait dépassé la trentaine, ne le cachait pas, mais dissimulait avec un soin qui probablement durerait longtemps le chiffre des unités), sur le tard, disons-nous, soit que les amants se fissent plus rares, soit que bien décidément sa seconde nature prît le dessus, elle se plut davantage dans les aventures où elle semblait jouer le rôle actif et dans lesquelles une créature de son sexe était le but de ses désirs affolés.

Affirmant cette évolution, elle porta désormais les cheveux courts, frisés au petit fer; et le nombre des complets et des *suits* augmenta dans sa garde-robe au détriment des jupes et des toilettes.

Grande et forte, élégante et bien faite en dépit d'une certaine robustesse qui la rangeait au nombre de celles que l'on appelle littérairement une virago, populairement

ROSSERIE

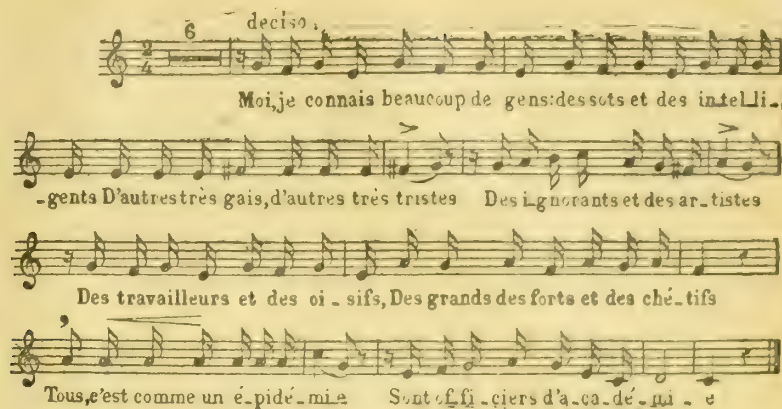


— Non, décidément, vous n'êtes plus le boute-en-train d'autrefois! vous ne riez plus franchement comme jadis; est-ce l'effet du mariage ?... on dirait que vous riez jaune.

Paroles d'Albert LOIRE.

OFFICIERS D'ACADÉMIE

Musique de Richard MEINERS.



I

Moi, je connais beaucoup de gens
Des sots et des intelligents,
Les uns très gais, les autres tristes.
Des ignorants et des artistes,
Des travailleurs et des oisifs.
Des grands, des forts et des chétifs.
Tous, c'est comme une épidémie,
Sont officiers d'Académie.

II

Mon épicier, c'est surprenant,
Me vend du café contenant
Des glands moulus et sa bougie
Possède assez d'analogie
Avec la chandelle de suif;
De plus il vend cher, c'est un juif!
Ce commerçant pour... sa chimie
Est officier d'Académie.

III

Bien plus fort, mon chef de bureau,
Déjà décoré du « poireau »
Pour le secteur qu'il administre,
Est très prisé par le ministre.
On dit... pour beaucoup de raisons...,
Que sa femme a... des liaisons...
Bref, mon chef pour... sa bonhomie
Est officier d'Académie.

IV

Mon frotteur, lui, n'est décoré
Que pour avoir longtemps ciré
Tous les parquets du ministère.
Et comme il a bon caractère,
Au lieu de son émargement,
Reçut un dédommagement.
Mon frotteur, par économie,
Est officier d'Académie.

V

Aussi, dans un temps non lointain,
On décorera, c'est certain,
Tous les filous et tous les cuistres,
Les rôdeurs et tous les ministres,
Les policiers, les bonneteurs,
Les forçats et les sénateurs.
Personne alors ne voudra mie
Etre officier d'Académie.

une gaillarde, avec quelque chose d'élancé, de svelte, qu'elle devait à l'absence de hanches et au peu de développement de la gorge, avec le charme de ses grands yeux flambant sous le casque sombre de ses cheveux noirs, et la sensualité inquiétante de sa bouche trop rouge, aux lèvres perpétuellement humides, comme saignantes, et entr'ouvertes sur des éclairs de nacre, une de ces bouches dont le baiser s'achève en morsure, dans le spasme; c'était au demeurant une superbe créature; elle avait dû être passionnément aimée.

Sa riche nature avait victorieusement résisté aux fatigues de sa vie effrénée; grâce à elle, elle avait esquivé les flétrissures trop apparentes, grâce aussi à l'état de merveilleux entraînement où la maintenait son goût très vif pour les sports, même les plus violents, comme l'escrime où elle avait acquis une jolie force dont elle était très fière, se piquant, si besoin était, d'être de taille à venger une injure les armes à la main.

Riche, sans qu'on sût au juste d'où elle tenait sa fortune, mais qu'importe, elle devait aux indiscrétions satisfaites de ses différentes conquêtes un renom de générosité qui rendait facile le succès de ses entreprises amoureuses.

Telle était celle qui avait perpétré le rapt de Mionne, rapt peu difficultueux, au surplus, la dixième partie des avantages qui viennent d'être énumérés suffisant largement à jeter cette jeune drôlesse dans les bras de Camille André.

***

Il était donc bien difficile, pour ne pas dire impossible, à Yves Kernoff d'aller demander raison de son insulte et de sa trahison à une femme.

Quant à trouver un répondant du sexe fort qui se substituerait à celle-ci et croiserait le fer en son nom, c'était au moins aussi improbable.

Pas de frère, pas de parent. Quant à un amant, s'il en existait, sa situation devait être si vague qu'on ne pouvait guère songer à lui faire endosser une responsabilité de cette nature.

L'irritation d'Yves s'accrut de toutes ces impossibilités auxquelles elle venait de se heurter.

Puis le temps fit son œuvre implacable; il apaisa, émoussa, transforma cette grande colère née d'un chagrin, d'une blessure qui ne pouvaient être éternels, si bien que, l'insouciance de son caractère reprenant le dessus, Yves en arriva à ne plus considérer sa déconvenue et son abandon que comme une aventure assez comique.

Puis la belle saison arriva avec les distractions de ses déplacements et de ses villégiatures.

Il n'y pensa plus, au point que, rencontrant fortuitement, dans une ville d'eaux, Camille et Mionne déambulant de compagnie parmi les élégances que rassemblait dans le parc l'heure de la musique, il n'eut pas un regret pour celle-ci, pas un ressentiment pour celle-là; toute sa vengeance consista à s'avancer, l'air fort courtois, vers le couple décontenancé et, s'inclinant, en homme du monde qui salue des femmes, de dire à mi-voix: « Bonjour, monsieur, madame. Eh bien! ça va toujours, ce petit ménage? » puis, toujours sérieux, de se retirer sans même jouir du dépit à peine dissimulé que ses paroles avaient fait naître chez les deux promeneuses.

Il sut, à quelques jours de là, que le couple intéressant avait, le soir même de la rencontre, bouclé ses malles et quitté la ville.

Il n'eut même pas la curiosité de s'enquérir sous quels cieux nouveaux les deux... amies étaient allées abriter le scandale de leur intimité.

Cependant l'oubli et l'indifférence n'étaient pas tels chez Yves qu'une circonstance imprévue ne pût le faire sortir de son calme dédaigneux et gouailleur.

C'est ce qui arriva dès que le hasard le remit en présence des deux femmes.

C'était quelques mois après leur première rencontre, à l'une de ces fêtes de charité dont Paris raffole et pour lesquelles, chaque année, des spécialistes, bons cœurs et roublards, découvrent un prétexte dans la nécessité de venir en aide aux Cosaques du Don, victimes des débordements de ce fleuve, ou de préserver d'un sort lamentable les jeunes filles sauvages du centre de l'Afrique, en butte à la férocité luxurieuse d'explorateurs anglais d'un incroyable sadisme.

Yves était trop de son époque et de son monde pour ne pas se regarder comme tenu de se montrer à cette fête qui se donnait à l'Opéra et où il se rendait, d'ailleurs, avec la conviction de s'y ennuyer congrûment.

Il allait donc, faisant comme tout le monde, visitant les petites boutiques tenues par « les plus jolies actrices de Paris », coudoyé, coudoyant, se frayant un passage parmi les habits noirs, les toilettes et les costumes.

Un tressaillement qu'il ne put réprimer: devant lui, à quelques pas, il venait de reconnaître une nuque, un dos, des épaules sur l'identité desquels il n'aurait pu se méprendre. C'était Mionne, dans une délicieuse toilette, s'appuyant au bras d'un cavalier fort correct et de tournure juvénile.

Même pas intrigué, à peine surpris, curieux néanmoins de connaître le nouveau chevalier de son ex-maîtresse, Yves jouait des coudes, devançait le couple et, se retournant, dévisageait... Camille André.

Le coup était rude, encore qu'il eût pu le prévoir s'il s'était donné deux secondes de réflexion.

— Sales!.....

Et Yves traduisait son écœurement, non sa colère, en cinglant les deux femmes en plein visage d'une expression empruntée au vocabulaire botanique et dont le langage faubourien, dénaturant le sens primitif, a fait une invective brutale, une trivialité méprisante dont il stigmatise les émules et les continuatrices modernes de la grande Athénienne Sapho.

Cette grossièreté était à peine sortie de ses lèvres qu'Yves avait conscience de l'odieux, au moins apparent, de son action. L'injure proférée semblait avoir assouvi le sentiment de réprobation qui l'avait inspirée.

Yves, maintenant de sang-froid, avec cette rapidité de réflexion qui naît des situations tendues, se dit qu'en somme il venait d'insulter deux femmes.

Celles-ci étaient indignes, elles semblaient vouloir souligner le scandale de leur liaison; le costume masculin de l'une était comme un aveu cyniquement fait, une effrontée déclaration jetée à tous et criant la nature de la tendresse qui les unissait l'une à l'autre; tout cela pouvait expliquer la révolte dont Yves n'avait pas été maître; cela ne devait pas l'excuser à ses propres yeux.

Mais il n'était pas homme à se démonter pour si peu. Résolu à payer d'audace, à ne point esquiver les conséquences de son action, il attendit, froid, non plus agressif, pour le cas où quelque cavalier, concomittant d'aventure les deux femmes, s'en constituerait le champion et relèverait l'injure.

Son attente fut brève. L'incident avait été fort rapide. Mionne et Camille, un moment interdites, s'étaient éloignées en jetant à leur persécuteur un regard chargé de haine. Maintenant Yves se trouvait seul au milieu d'un cercle de curieux dont la plupart ignoraient ce qui venait de survenir et dont le nombre s'augmentait de minute en minute des badauds subissant l'attraction irrésistible d'un groupe entrevu de loin, au milieu de la cohue, et où, vraisemblablement, il se passe quelque chose.

Peu soucieux de rester plus longtemps sous le feu de ces regards, Yves, à son tour, fendit le cercle des curieux et se retira.

***

Trois jours après cette dramatique soirée, Yves, en compagnie de deux de ses intimes, arpentait les allées d'un parc d'aimable aspect, admirablement tenu et clos de murs, ornement d'une villa des environs de Paris.

Les promeneurs, visiblement, attendaient quelqu'un.

Yves, très en train, très verveux, semblait vouloir communiquer sa gaîté à ses deux amis, de qui le visage et l'attitude trahissaient quelque préoccupation, sinon même un peu d'embarras...

Un coup de sonnette qui retentit à la grille les tint arrêtés au milieu d'une allée et les regards tournés anxieusement vers l'entrée du jardin.

Un personnage vêtu de noir s'avançait.

— C'est le docteur, dit quelqu'un, et ils marchèrent tous trois à sa rencontre.

. . . .

L'avant-veille, Yves Kernoff, toujours sous l'impression un peu gênante de ce qui s'était passé au bal de l'Opéra, était seul chez lui quand son domestique vint le prévenir que deux inconnus exprimaient le désir d'être reçus par lui.

Tout à son idée de demande de réparation possible, il ne douta pas que ce fussent les témoins que lui dépêchait le quidam qui prenait en main la cause de Camille André et, sans plus s'enquérir de la personnalité des visiteurs, il donna l'ordre de les faire entrer.

Les survenants que le valet introduisit avaient l'air de doux jouvenceaux, si bien que Yves, surpris, les dévisagea, et sa stupéfaction faillit se changer en violent accès de colère quand, sous le costume masculin de ses visiteurs, il reconnut deux personnalités féminines fort connues et dont les efforts tapageurs en vue de l'émancipation des femmes avaient à maintes reprises défrayé les chroniques où, d'ailleurs, on se gaussait d'elles congrûment.

En un instant, Yves comprit tout; c'était Camille André elle-même qui entendait relever l'injure et en tirer vengeance et c'étaient ces deux fantoches qu'elle avait investis du rôle de témoins.

La très rapide intuition qu'il eut de la vérité abrégea l'accès de colère, d'ailleurs légitime, qu'il avait ressenti tout d'abord. Son scepticisme un peu gouailleur de boulevardier qui fait la fête reprenant le dessus, la situation lui parut au demeurant tellement grotesque qu'il eut quelque peine à ne pas accueillir par un formidable éclat de rire et une bordée de quolibets les explications entortillées de ses interlocuteurs.

En même temps, il éprouva le violent désir de profiter de l'occasion et d'exploiter à son profit ce qu'elle avait de comique, se sentant homme à mettre, en cette aventure, les rieurs de son côté.

De l'ensemble de ces impressions dont la succession rapide lui laissa, en fin de compte, une décision formellement arrêtée, résulta chez lui un état d'esprit qui lui permit de rester fort calme et fort sérieux en face des deux androgynes. Celles-ci, en se retirant, emportaient la conviction d'avoir rempli leur mission avec une extrême habileté: elles devaient recevoir le lendemain la visite de deux amis d'Yves Kernoff, avec qui elles régleraient les conditions de la rencontre.

Yves, après leur départ, et après un moment donné au besoin d'hilarité qui le hantait, se mit immédiatement en campagne. Il n'eut pas de peine à décider deux de ses compagnons de fête habituels à lui servir de seconds en cette circonstance. Ils calma leurs scrupules en leur affirmant que le combat ne serait pas sérieux, qu'il était de force à le diriger à son gré et qu'il voulait seulement infliger une punition légère à une agaçante personne dont les aspirations masculines se portaient décidément sur trop de choses étrangères à son sexe.

Il donna enfin à ses deux témoins des instructions minutieuses: ils avaient ordre d'accepter sans les discuter les conditions de la partie adverse, mais en même temps ils devaient adroitement faire accepter, comme lieu de la rencontre, une propriété privée qu'un ami sûr, qu'il leur nomma, mettrait à leur disposition. Ce point était important, car il était désirable pour tous que cet étrange combat n'eut point d'autres spectateurs que les témoins choisis... Yves, pensant à tout, désigna de plus un jeune docteur qui serait mandé par précaution, mais dont le rôle, ajoutait-il en riant, serait purement contemplatif.

. . . .

Camille André, qui venait de descendre d'un grand landau fermé, pénétrait à son tour dans le parc et s'avançait vers le groupe formé par les jeunes gens. Elle était accompagnée de ses témoins et d'une dame. Les témoins et Camille avaient revêtu l'habit masculin. La dame qui les suivait excita quelque peu l'étonnement d'Yves et de ses amis, mais le docteur intervint:

— Mme la doctoresse Z..., un de mes confrères...

Yves, lui, observait son adversaire bien prise, élégante et jolie dans un costume du bon faiseur qu'elle portait avec aisance et distinction.

— Une jolie fille, murmura-t-il, cette sacrée Camille! Quel dommage!...

Mais les deux groupes venaient de s'aborder et les uns et les autres se saluaient avec la gravité que comportait la circonstance.

Un des témoins d'Yves prit la direction du combat. Les deux adversaires, préalablement dévêtus de la jaquette et du gilet, furent mis en place, les épées furent engagées et le témoin, s'écartant de quelques pas, laissa tomber machinalement un traditionnel: « Allez, messieurs! » qui amena un rapide sourire sur les lèvres des hommes qui se trouvaient là.

Camille était vraiment une jolie lame.

Ses premières attaques furent faites avec une réelle science d'escrimeuse. Yves, lui, opposait aux feintes, aux froissements de fer, une garde inébranlable, serrée, précise, où l'épée de son adversaire ne trouvait pas une fissure par laquelle elle pût se glisser. Et toute l'habileté et la finesse de Camille André venaient se briser contre ce poignet d'acier qui déjouait toutes ses feintes, parait toutes ses attaques, mais ne ripostait pas.

Soudain, Yves changea d'attitude. Il parut à tous qu'il allait, à son tour, attaquer.

Alors il se passa une chose stupéfiante.

Yves, nouant sa lame à l'épée de son adversaire, lui arrachait celle-ci de la main et la désarmait.

Mettant son arme sous son bras droit, il se précipi-

tait, prompt comme l'éclair, sur Camille qu'il saisissait d'un geste furieux, lui courbant la taille et lui maintenant le torse sous son bras gauche, la tête basse et la croupe haute, dans la posture d'un enfant qu'on veut fustiger. Puis, reprenant son épée de la main droite, il levait le bras, et, du plat de l'arme, frappant les rotondités charnues de la malheureuse, il la fouailla...

* * *

Muets de stupéfaction, immobilisés par la surprise, les spectateurs de cette étrange scène n'avaient pas eu le temps d'intervenir.

Yves, rejetant son arme loin de lui, lâchait en même temps sa victime et, les bras croisés, la tête haute, comme un justicier qui vient d'exécuter une sentence, non comme un fou qui vient de commettre une incorrection regrettable, il fixa la pauvre femme, qui, rouge, décoiffée, pitoyable de confusion, de honte, de douleur et de colère, demeurait décontenancée au milieu de ces hommes témoins de son humiliation.

— Je vous donne ma parole, dit-il lentement, et ces messieurs vous donnent la leur, ajouta-t-il en désignant ses témoins et le docteur, que pas un mot ne sera prononcé sur ce qui s'est passé ici; s'il vous plaisait cependant de le divulguer à quelqu'un de vos amis, j'aurai l'honneur de me tenir à sa disposition... Partons, messieurs!

Quand Yves Kernoff et ses assistants eurent disparu, Camille André, qui n'avait pas fait un mouvement, eut une sorte de détente nerveuse qui lui secoua la gorge d'un sanglot en même temps que ses yeux se remplissaient de grosses larmes; puis, tout à coup, elle esquissa de la main ce geste écarteur qui accompagne la volonté de chasser une pensée importune et, comme ses amies se rapprochaient d'elle avec des allures empressées, caressantes et maternelles :

— Bah!... fit-elle, je vous en prie, gardez-moi le secret; il ne faut pas surtout que Mionne...

Georges FRAPPIER.

LES SIRÈNES

Le pasteur Palémon menait chaque jour son mugissant troupeau de vaches blanches et rousses par les prés fleuris qui recouvraient d'une épaisse toison verdoyante le dos énorme des falaises abruptes, accroupies comme des lions gigantesques, pleins de force et de sérénité, supportant, impassibles, les rages bondissantes des vagues écumeuses.

Étendu dans l'herbe, son bâton à portée de sa main, ses chiens grondant à quelques pas, Palémon veillait à ce que ses vaches ne s'approchassent pas trop près du bord de la falaise taillée à pic, orgueilleuse muraille défiant les flots.

Parfois, le berger s'amusait à regarder, le visage penché vers la terre, les mille petits brins d'herbe enchevêtrés, aux tigelles si délicates, aux feuilles si mignardement ciselées, qui formaient le tapis velouré de la plaine. C'était une forêt en miniature. Il y reconnaissait, infiniment frêles, les formes des arbres dont il admirait la gloire et la grâce dans les bois murmurants. Ici, c'étaient des oliviers, et là des ormes. Et, à travers cette infime végétation, palpitait la vie de tout un monde obscur, de myriades d'insectes aux ailes transparentes, presque imperceptibles. Mais les petites fleurettes l'émerveillaient surtout, avec leurs couleurs aussi diverses, aussi troublantes, aussi profondes que les yeux humains.

Quand il relevait la tête et qu'il embrassait la voûte azurée du ciel et l'écharpe frémissante de la mer, confondues toutes deux comme des bouches amoureuses, il sentait monter en lui une émotion puissante et délicieuse, et d'avoir contemplé, presque dans le même instant, de si petites choses et de si grandes, il demeurait saisi d'une angoisse inexprimable, frémissante et voluptueuse.

Il éprouvait, à sonder l'insondable mer de ses regards fiévreux, une ivresse mêlée de crainte : car l'onde l'attirait; caressante et fluidique, souriante et lascive. Les vagues, dans leurs creusements glauques, modelaient des croupes harmonieuses, des hanches rebondies, des jambes fuyantes, et la plaine liquide semblait la couche infinie et majestueuse, où mille et mille naïades, en de perverses coquetteries, en de languissants abandons, offraient aux convoitises affolées des hommes la vaine apparence de leur beauté irréelle, le menteur espoir de divines voluptés.

Palémon avait entendu raconter par les anciens que des femmes, sortant du sein des flots, venaient attirer les hommes sur les rivages sonores, par leur voix enchanteresse, afin de les emporter au fond des antres de Neptune, où elles les dévoraient.

Il ne doutait point que les formes radieuses qu'il contemplait, consumé de désirs, ne fussent ces femmes dont parlaient les anciens. Et la voix tour à tour mélodieuse et furieuse de la mer était la leur, qui tantôt se faisait douce, et implorante, et prometteuse, et tantôt aboyante, menaçante, exigeante...

Il crut que la mer, amante farouche, appelait son baiser, mêlant les tendres supplications et les rauques sanglots. Mais, en écoutant sa clameur ensorceleuse, il oublia les paroles prudentes des vieillards. Bientôt il s'en moqua : c'étaient des contes bons tout au plus à effrayer les petits enfants.

Non! la maîtresse qui le réclamait n'était pas une mangeuse d'hommes, car ses lèvres savaient de trop musicales prières, car ses bras se tendaient avec trop de ferveur!

Et d'ailleurs, ce ne serait pas trop payer de la mort la joie de connaître, ne fût-ce qu'un instant, ses étreintes enveloppantes, ses mille bouches, ses défaillantes pâmoisons.

Et, une après-midi que la mer ruisselait sous le soleil comme une armure d'or, et que sa voix se faisait plus harmonieuse que les sons de la lyre, il sauta, du haut de la falaise, dans le gouffre d'azur et de flamme.

Gaston DERYS.

UKKO'TILL

(Suite.)

Il questionnait sur le ton des petits enfants qui veulent se faire pardonner.

— Oui, oui! fut la réponse.

Alors il jeta le nom du théâtre au cocher, indiquant l'entrée des artistes, regarda la voiture s'éloigner, et prit, à pied, la même direction. Il avait le temps, étant, sur le programme, un des derniers numéros. En marchant il sifflotait, mais une inquiétude se trahissait sur son visage et il murmurait, hochant la tête :

— Tout de même...

Sur les boulevards, malgré le froid, très vif, une lumineuse et bruyante animation, car c'était l'heure d'avant les spectacles. Et, aux carrefours principalement, il y avait foule, le passage intercepté d'instants en instants par les voitures qui se croisaient. Une clameur vague, zébrée de claquements de fouets, tachetée de coups de sifflets, s'élevait, flottait, suscitant l'idée d'une tenture sonore perçue à peine par l'ouïe inattentive, dans l'atmosphère flamboyante de clartés où l'intensité laiteuse des lampes électriques atténuait, jaunissait les incendies de ces annonces en lettres de feu sur lesquelles un coup de vent, qui tentait de les éteindre, soufflait parfois jusqu'à ne plus laisser dans l'air complice qu'un léger bleuissement pâle.

Little-Tony musait.

Il s'arrêtait avec la foule, ne cherchait pas, en se faufilant, à traverser les encombrements de fiacres qui barraient le flux humain, et s'en allaient ainsi dans sa marche intermittente à la fois indifférent et préoccupé.

Mais, comme à l'angle d'une large rue qui coupait le boulevard un embarras de voiture se prolongeait, semblait devoir durer plus longtemps que les autres, un éveil d'impatience le fit sortir de son état d'esprit, et, alors qu'il se haussait en cherchant à voir par-dessus les têtes de la cohue ce qui causait cet arrêt, il eut, brusquement, les yeux éblouis par ces huit lettres de flammes : UKKO'TILL.

Elles étaient disposées en un demi-cercle, au-dessus du nom du théâtre qui flambait en caractères plus petits, à chaque instant près de s'éteindre, tandis que les trois syllabes aux bizarres sonorités hurlaient à tous les regards leur réclame de feu, si ardente qu'un ouragan même n'eût pu, paraissait-il, la faire pâlir : « UKKO'TILL ».

Inconsciemment, le clown murmura ce nom du bout des lèvres, comme s'il l'avait épelé ; mais presque aussitôt une grimace de dépit, et ces mots, jetés à haute voix en sorte qu'ils firent se retourner sur lui quelques passants stupéfaits :

— Que le diable l'emporte!

En effet, il n'y pensait plus, ou presque plus, à ce satané homme : c'est-à-dire que, si une inquiétude lui était vaguement restée en l'esprit, à la suite des appréhensions dont Mercédès lui avait fait part, ses idées étaient tout autres pour l'instant. Et il fallait que cette annonce vînt, fortuitement, fixer à nouveau sa pensée sur l'éventualité, possible après tout (la jeune femme pouvait bien avoir raison), d'une brusque rupture entre elle et le shooter, qui d'une façon ou d'une autre — oh! ce maudit jockey! — pouvait apprendre que sa maîtresse le trompait.

— Tout de même... ça ne serait pas drôle! pensait Little-Tony.

Et il se mit à réfléchir.

Comment prendrait-il l'affaire, l'autre? Au fond c'était là toute la question. Loulou exagérait peut-être : les femmes, ça exagère toujours! Cet homme, il n'avait pas l'air si jaloux en somme, pas plus qu'un autre ; et puis, quoi? Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, après tout, qu'elle le trompât? Ce n'était pas la première, n'est-ce pas?... ni la dernière fois, pour sûr! que cela lui serait arrivé, à Ukko'Till. Il devait y être habitué, comme tout le monde. Lui, Little-Tony, n'aimait pas ça, c'est vrai. Mais, enfin, il n'avait jamais pris la chose au tragique. Le Jockey? Oui; eh bien! on lui jouera un mauvais tour, ça c'était réglé comme du papier à musique, à ce palefrenier de malheur. Et d'abord, on emploiera toute son influence à l'empêcher d'être engagé par Forestier, on le débinera sans merci. Mais encore, à bien prendre l'affaire, posément, calmement, ça valait-il vraiment la peine de se faire des ennemis? On est sceptique, que diable! par le temps qui court, sceptique et pratique.

Or, l'Anglais, ou l'Américain — de quelle nationalité pouvait-il bien être, cet animal d'Ukko'Til? — devait l'être, sceptique, et surtout pratique! La jeune femme faisait son affaire, n'est-ce pas? pour ses exercices; qu'est-ce qu'il pouvait demander de plus?

Ainsi se rassurait Little-Tony; mais, comme il continuait son chemin, suivant le bord du trottoir, afin d'être moins bousculé, une colonne Morris, à quelques pas de lui, dressa dans la lumière d'un réverbère la grande affiche dont le jockey lui avait complaisamment montré un exemplaire :

— UKKO'TILL, criaient les grandes lettres rouges.

— Encore! quelle réclame éhontée! gronda le clown.

Il pressa le pas, comme pour ne pas la voir, cette affiche, surtout afin de ne pas avoir été surpris à la contempler.

Mais, ainsi qu'une hantise, il en eut la vision qui le poursuivait maintenant. Il lui sembla qu'à la dérobée, le shooter, du haut de cette affiche, lui avait jeté un regard féroce, et que c'était vers lui qu'il avait dirigé son revolver braqué. C'était absurde, décidément. Il résolut donc de s'arrêter devant la prochaine colonne d'affiches, celle-ci, à l'angle de l'autre rue. De loin, il aperçut les huit lettres sanglantes; puis se dessina la stature du shooter, puis les traits de son visage se précisèrent. Une tête de brute, aux yeux mauvais, il n'y avait pas à dire, aux yeux inquiétants, qui ne vous quittaient pas. Et Little-Tony, oubliant qu'il pouvait être vu, faisait l'expérience, se plaçait à gauche, puis à droite de l'affiche. C'était bien cette mobile fixité des regards qu'ont certains portraits, qui semblent du fond de l'encoignure obscure d'un cabinet de travail vous surveiller toujours.

Pour le coup, c'était trop bête! et Little-Tony tentait, mais vainement, de se soustraire à l'envahissement de la peur.

— Pensons à autre chose! s'enjoignit-il mentalement.

Et il reprit sa marche, en sifflotant. Ce fut l'air, trop fameux, du Toréador qui lui vint aux lèvres. Aussitôt s'évoqua la gracile sveltesse de Mercédès, et leur conversation de tout à l'heure. Ukko'Till, avait-elle dit, se vengerait. Elle devait bien savoir ce dont il était capable, le Yankee. Une sueur froide glaça le clown dans le dos. Tout ça, ça allait mal finir, il le voyait clairement maintenant. Quel ennui! S'il avait su! Ça lui coûtait cher, décidément. Il n'était pas plus lâche qu'un autre, bien sûr, mais enfin, après tout, on tient à sa peau. Et tout aussitôt l'idée d'un duel surgit. C'était Ukko'Till qui était l'offensé. Ce n'était que trop certain, cela. Alors, il avait le choix des armes. Une rencontre au pistolet. La mort, quoi, inévitable. Demain, peut-être. Ces affaires-là sont toujours vite réglées. Un paysage des environs de Paris, avec des arbres sans feuillage. Les préparatifs : la distance mesurée, les armes chargées, tout cela en un clin d'œil. Le signal. La détonation, double. Mais Little-Tony tombe seul, un trou rouge, là, au milieu du front.

Il semble au clown qu'il n'est que le spectateur de la scène, que ce n'est plus de lui qu'il s'agit. Et c'est dans le dédoublement de sa personnalité qu'il puise la force de réfléchir à ce dénouement. Car, lorsqu'il revient à lui-même, il se dit, qu'après tout, on ne se bat pas en duel, entre gens de leur métier, entre cabots enfin. Il y

avait bien des exemples pourtant, s'objecte-t-il. Au fond, peut-être tout cela se terminera-t-il par un pugilat. Certes l'autre était plus fort que lui, et un de ses coups de poing devait peser lourd. Mais lui, il était agile, et la savate n'avait guère de secrets qu'il ne connût. Enfin, si on ne se faisait pas tant de bile? L'inspiration du moment vaudrait sans doute mieux que tous ces raisonnements. On verrait.

Machinalement le clown était arrivé devant le théâtre, dont la large façade vitrée flambait, multicolore, là-bas, au bout de la courte rue, qui du boulevard y conduisait.

La nature gouailleuse de Little-Tony, par un revirement soudain, reprenait le dessus. Il se sentait comme l'envie de se blaguer lui-même, à haute voix : peut-être par un reste d'inquiétude, afin de se donner courage.

Précisément un camelot passait, criard :

— Demandez l'programme; avec le portrait d'Ukko' Till, dix centimes, deux sous!

Le clown l'arrêta :

— Donne : une fois au moins, il faut que je me paie sa tête !

Et il acheta la feuille, au centre de laquelle était collée une photographie : Ukko'Till y était représenté de face, l'air fat et souriant d'un garçon coiffeur.

Little-Tony, sous un réverbère, se mit à l'examiner; et il parut y prendre plaisir, eut l'air tout à fait rassuré, enfin.

L'idée d'un mauvais tour à jouer au shooter, pour se venger des vilains moments qu'il venait de passer, germait-elle en la tête du clown? Sa face glabre, mobile comme celle de singes auxquels il ressemblait par plus d'un autre point d'ailleurs, — ayant, qui sait? le cerveau similairement conformé, — n'exprimait plus rien, en tout cas, qu'une gaieté presque exagérée.

Peut-être, après tout, ne pensait-il qu'à son art. La combinaison d'une suite de culbutes inconnues, la mise en œuvre d'une parade nouvelle, accompagnée d'un boniment bourré de calembours inédits, l'absorbait sans doute tout entier. Et il s'amusait sans doute des plaisanteries qu'il allait débiter tout à l'heure, sur la scène. Car son succès venait de ce que chaque jour il inventait quelque farce neuve : souvent il parodiait ainsi le fait du jour, l'actualité, faisant de claires allusions à telle ou telle personnalité : et alors, dans la salle, une longue hilarité, quand le public comprenait.

C'était d'ordinaire ainsi, peu avant le spectacle, qu'il préparait sa scène. Or il allait être bientôt temps pour lui de se grimer, de s'habiller. Il se remit donc à marcher, pressant le pas, pour gagner l'entrée des artistes, gardant toujours à la main le programme. Et inconsciemment peut-être, un sourire de contentement filant au coin de ses lèvres minces, il répétait à voix basse :

— Décidément, il faut que je me paie sa tête !

VI

Copieusement, avec le calme doux et la sage gravité qu'il mettait en toute chose, Ukko'Till dîna à la taverne où, avec Mercédès, il avait coutume de prendre, le soir, ses repas. Comme chaque jour, il s'assit à la petite table qui lui était réservée dans un *box* au fond de la salle, et, devant la nappe neigeuse où les cristaux des verres scintillaient glacialement, dans une joie d'hiver illuminé de soleil, il parcourut rapidement, tout en mangeant, la collection de journaux étrangers que, dès son arrivée, on s'empressait de mettre à sa disposition. Mais tandis qu'il ponctuait ses lectures superficielles de lentes bouchées et de larges rasades, son visage ne décelait aucune impatience, même lorsque ses yeux, quittant la feuille imprimée à laquelle une carafe servait de pupitre, se posaient un instant sur le couvert intact et la place vide, devant lui.

— Madame ne viendra sans doute pas, répondit-il vers la fin du dîner à la muette interrogation du garçon, dont le service rapide marquait une déférence toute spéciale.

Sept heures sonnèrent, parmi le bruit des assiettes, le cliquetis des couverts et le tintement des verres, dans la salle odorante de cuisines diverses. Ukko'Till se leva, et, salué jusqu'à terre par tout le personnel de l'établissement, tandis que des dîneurs attablés se retournaient sur son passage, curieux, et se chuchotant son nom, il gagna la sortie : avant de se rendre au théâtre, son habitude était de faire, à pied, par les rues, une courte promenade, et il n'y dérogea pas. En repassant devant l'hôtel, il n'eut même pas l'hésitation d'entrer, de savoir si sa maîtresse y était revenue, si elle avait laissé un mot à son intention. Il avait allumé un cigare gros et foncé, dont les feuilles fraîchement roulées et humides encore ne craquaient pas sous la pression des doigts, un cigare de fumeur dépravé ; et toute son attention, il semblait l'apporter à ce que la cendre du londrès demeurât intacte aussi longtemps que possible : il prenait d'infinies précautions à le porter à ses lèvres, à en aspirer de lentes bouffées, et ce ne fut que lorsque sous son propre poids, l'extrémité d'un gris pâle et velouté s'effondra, qu'une légère, presque imperceptible crispation nerveuse des coins de la bouche trahit le désagrément qu'il en éprouvait.

(*A suivre.*)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 43. Edition de Paris : 5 centimes. 28 OCTOBRE 1898.

REDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements . 15 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

REDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Etranger.
Trois mois.......	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois.........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

LE MONSIEUR QUI A TROUVÉ UNE MONTRE, par COURTELINE



LE MONSIEUR QUI A TROUVÉ UNE MONTRE

A Alphonse Allais.

Du haut du tramway de l'Étoile, je crus voir à l'ami Breloc qui, justement traversait la place Blanche, une figure à ce point révolutionnée, que je descendis de voiture exprès pour l'aller questionner :

— Eh! bon Dieu, qu'est ceci, Breloc? et quel est ce visage plus mélancolique cent fois qu'une boutique fermée pour cause de décès?

Il répondit :

— Ne m'en parle pas; j'ai failli aller en prison.

Entendant cela, je supposai qu'il avait commis quelque malhonnêteté et je me mis à pousser les hauts cris, mais lui, sans doute, me devina, car il s'écria :

— Tu n'y es pas!... J'ai failli aller en prison à cause d'une saleté de montre que j'ai trouvée cette nuit, boulevard Saint-Michel, et fidèlement reportée ce matin chez le commissaire de police de mon quartier. Hein, elle est raide, celle-là? Rien n'est plus vrai, pourtant; et j'en suis encore malade, d'ahurissement et de stupeur. Du reste, tu vas en juger. Tu as bien cinq minutes?

— Parbleu!

— Ecoute-moi alors. Et tâche que ça te profite.

Muni de la montre en question — une belle montre d'homme, ma foi, boîtier en or avec initiales en platine — je me présentai donc sur le coup de neuf heures du matin au commissariat de la rue Duperré, et demandai à être introduit près du commissaire de police. Ce personnage, qui achevait de boire son chocolat, donna l'ordre de me faire entrer et, sans me faire asseoir ni rien, me dit :

— Qu'est-ce que vous demandez?

J'avais pris l'air de circonstance, le sourire discret du monsieur qui accomplit une action d'éclat et qui s'attend à être couvert de lauriers.

Je répondis :

— Monsieur le commissaire de police, j'ai l'honneur de déposer entre vos mains une montre que j'ai trouvée cette nuit et que...

Je n'avais pas achevé, que le commissaire se dressait, répétant :

— Une montre! une montre!

Puis aux agents, qui jouaient au piquet dans le poste :

— Hé! vous autres, fermez donc la porte de la rue. On est ici comme dans un moulin, ma parole!

Et il demeura debout, rognant entre ses dents, à attendre que l'ordre donné eût reçu son exécution. Quand ce fut fait, il se calma, replongea en son siège et dit :

— Veuillez me remettre cet objet.

Je m'exécutai. Il se saisit de la montre, et pendant une longue minute il la mania, la retourna, la flaira, en fit jouer alternativement le remontoir, le boîtier et le mousqueton d'attache.

— Oui, conclut-il enfin d'un air grave, c'est une montre. Il n'y a pas à dire le contraire.

Là-dessus il étendit le bras, enfouit la montre au fond d'un vaste coffre-fort, qu'il referma ensuite à double et triple tour. Je le regardai faire, étonné. Il reprit :

— Où avez-vous trouvé ce bijou, je vous prie?

— Boulevard Saint-Michel, répondis-je, au coin de la rue Monsieur-le-Prince.

— Par terre? fit le commissaire; sur le trottoir?

Je répondis qu'il en était ainsi.

— Voilà qui est extraordinaire, dit alors, en fixant sur moi un œil méfiant, cet homme bien plus extraordinaire encore. Le trottoir, ce n'est pas une place à mettre une montre.

— J'avoue... insinuai-je en souriant.

Sec, le commissaire dit :

— Assez! je ne vous demande pas de commentaires.

Je me tus et cessai de sourire.

Lui reprit :

— Qui êtes-vous, d'abord?

Je me nommai.

— Où demeurez-vous?

Je dis que j'habitais place Blanche, 26.

— Quels sont vos moyens d'existence?

J'exposai que j'avais douze mille livres de rente.

— Quelle heure était-il à peu près, quand vous avez trouvé cette montre?

— Il était trois heures du matin.

— Pas plus? s'exclama le commissaire devenu soudainement ironique.

— Mon Dieu non, dis-je ingénument.

Il continua :

— Et qu'est-ce que vous faisiez, à trois heures du matin, au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Monsieur-le-Prince, vous qui *dites* habiter place Blanche?

— Comment, je *dis?*

— Oui, vous le dites.

— Si je le dis, c'est que cela est.

— C'est ce qu'il faudra établir. En attendant, faites-moi donc le plaisir de ne pas détourner la question et de me répondre quand je vous parle. Je vous demande ce que vous faisiez à une heure aussi avancée de la nuit, en un quartier qui n'est pas le vôtre?

— Parbleu, dis-je, je revenais d'une maison amie où j'avais passé la soirée.

— Ah bah!

— Sans doute.

— Eh bien, je vous fais mes compliments, railla mon interlocuteur; vous menez une jolie existence.

Et après un instant de silence :

— Vous n'avez jamais eu de condamnation, Breloc?

Ceci mit le comble à la mesure. Je m'écriai :

— De condamnations!... Ah çà! me prenez-vous pour un escroc? Vous commencez par m'embêter avec votre interrogatoire.

Je dis, et, dans le même instant, jugeai ma dernière heure venue. D'un bond, le commissaire s'était mis sur ses pieds et maintenant il marchait sur moi, suant, bavant, le sang à la face. Sous la broussaille de ses sourcils, je voyais flamber ses yeux de fauve.

— Vous dites? bégaya-t-il; vous dites?

Je tentai de placer un mot, mais il ne m'en laissa pas le temps. Il rugit :

— Et je dis, moi, que je vais vous envoyer au Dépôt, ça ne va pas traîner! C'est l'heure du panier à salade, justement. Qui est-ce qui m'a bâti un polichinelle pareil? Ah! vous voulez faire de la rouspétance! Ah! vous voulez vous ficher de moi, et de la loi que je représente. Eh bien, vous êtes bien tombé!

Puis, scandant chacune de ses phrases à grands coups de poing abattus parmi les paperasses de sa table :

— Eh! tonnerre de Dieu, est-ce que je vous connais, moi! Est-ce que je sais qui vous êtes? Vous dites que vous vous appelez Breloc, je n'en sais rien! Vous dites que vous habitez place Blanche, qu'est-ce qui me le prouve? Vous dites que vous avez douze mille livres de rente, est-ce que je suis forcé de vous croire? Faites-les donc voir un peu, vos douze mille livres de rente, hein; vous seriez bien en peine de les montrer?

J'étais abasourdi.

— Tout cela n'est pas clair, conclut-il avec violence; je dis, entendez-vous bien, que tout cela n'est rien moins que clair et que j'ignore si vous ne l'avez pas volée, moi, cette montre!

— Volée!

— Oui, volée! Et puis, ce n'est pas tout ça; je vais en avoir le cœur net.

Des agents, au bruit, étaient venus. Il leur cria :

— Fouillez cet homme!

L'homme, c'était moi. En une seconde, je fus tel qu'un petit Saint-Jean, ma chemise tombée autour de mes pieds nus.

— Ah! vous voulez faire le malin, répétait le commissaire, goguenard; ah! vous voulez faire le malin! — Levez-lui donc les bras, vous autres; faites-lui donc écarter les jambes.

Au renouvelé de tant de misères, la voix de Breloc s'altérait. Mais comme je riais, moi, aux larmes, hochant la tête, satisfait, reconnaissant là tout entières ces deux vieilles ennemies acharnées des gens de bien, l'administration et la loi :

— Que j'en trouve encore une, de montre!... hurla en manière de morale mon infortuné camarade, cependant que son poing exaspéré et clos élevait une menace vers l'avenir.

Georges COURTELINE.

IDYLLE PARISIENNE

Pour Henry Darcourt.

J'ai trouvé, au fond d'un petit chiffonnier que j'achetai chez un marchand de bric-à-brac, tenté par son élégance frêle, ses laques miroitantes, ses incrustations enlacées, dessinant des formes vagues de fleurs, capricieuses et légères comme les volutes bleues de la fumée d'une cigarette, un vieux cahier de notes, tout jauni, dont l'écriture avait pris la teinte de la rouille et dont s'exhalait un parfum indéfinissable : odeur de feuilles mortes, de roses séchées, conservées pieusement entre les feuillets d'un livre, odeur de choses anciennes et intimes, de choses défuntes et douces, où palpite encore un peu de vie, un peu de rêve, qu'anime le frisson d'une âme anonyme et lointaine...

Je l'ai parcouru d'un bout à l'autre, curieusement. Toute la jeunesse sentimentale d'un homme s'y déroulait, au jour le jour; c'était gai parfois, triste plus souvent, mais d'une tristesse tendre, car celui qui avait écrit ces lignes devait être naturellement mélancolique.

C'étaient de clairs et radieux portraits de jeunes filles, esquissés un soir, au retour du bal, frais et pâlis comme des pastels; c'étaient les naïves impressions d'un cœur jeune et confiant, qui n'avait pas encore assez aimé pour douter, et que le scepticisme n'avait point mordu; c'était aussi le récit ensoleillé de jolies passionnettes, où tintaient des rires clairs, où s'épanchaient de gracieuses rêveries; et tout cela jeté sur le papier sans aucune recherche, avec un abandon charmant, écrit d'une plume alerte et sautillante, plein d'adorables négligences; c'était une confession, un miroir où se reflétaient un caractère, une conscience, un homme, en dehors de toutes les conventions mondaines, des hypocrisies imposées, de tous les petits mensonges égrenés chaque jour. Mais cela avait une allure si sincère que j'ai peine à me figurer l'auteur, cet inconnu qui se racontait sa vie, pareil aux autres hommes. Il était trop jeune, vraiment, trop ingénu, trop simple, et, à la ville, ne devait point porter de masque...

Je m'imagine que ses amis devaient le connaître aussi bien que s'ils avaient lu ses notes quotidiennes.

Le cahier s'arrêtait brusquement, tout d'un coup, au milieu d'une phrase. Il me sembla, quand j'en eus achevé la lecture, que je me trouvais au bord d'un précipice, ouvert à pic devant moi et qui me donnait le vertige.

C'était, dans cette existence que le hasard m'avait livrée, un trou sombre qui se creusait, insondable. Cette autobiographie où se révélaient tant de pureté morale et de grâce juvénile se terminait dans une aventure douloureuse, — et si banale! — énigmatique et angoissante. Cela faisait penser à un clair ruisseau se déroulant comme un ruban d'argent à travers une prairie, parmi des fleurs et des chansons d'oiseaux, et disparaissant subitement sous la terre, on ne sait pourquoi.

Du reste, voici ce fragment du manuscrit dont la lecture m'a si souvent rempli de trouble et d'émotion :

28 *avril.* — Ce soir, j'ai fait une rencontre charmante. Je baguenaudais sur le boulevard, après dîner, quand j'aperçus, venant en sens inverse, le plus gracieux petit trottin que j'aie jamais vu, avec la plus fine, la plus spirituelle, la plus naïve, la plus moqueuse, la plus souriante, la plus gamine frimousse de Paris. Je crois que j'épuiserais tous les qualificatifs du monde pour essayer de définir cet adorable minois. Tout y est contraste, et tout s'y fond exquisement. Elle est jolie et elle ne l'est pas. Jolie! parce que ses yeux sont vifs et brillent, quand ils se lèvent sur vous, comme des flammes sombres, caressantes, — mais la méchante les tient presque toujours baissés! — Jolie! parce que son nez se retrousse un peu, avec un petit air de se ficher du monde et semble, au-dessus de la rose rose de sa bouche, si mignonne, le vol frémissant d'un papillon de neige.

Jolie! parce que ses oreilles sont délicates et bien ourlées, — ah! que j'aimerais y accrocher les pendants dont elle doit rêver, la pauvrette! Jolie! parce que ses boucles brunes frisottent agréablement autour de ses tempes, sous son large chapeau qui ressemble, avec son fouillis enrubanné et ses hautes plumes, à un caducée mythologique. Je n'oserais dire que ses traits sont d'une parfaite régularité; son visage me paraît plus allongé, son menton plus pointu qu'il ne conviendrait peut-être. Ça ne fait rien, elle est jolie. La Diane antique et la Vénus de Milo me désespèrent : elles sont trop parfaites. Et la joliesse de Violette me charme davantage que leur majestueuse beauté. Elle s'appelle Violette. C'est un nom de fleur, de fleur discrète, et douce, et printanière. Je lui en donnerai demain un gros bouquet... si elle vient à mon rendez-vous.

Nous avons bavardé. Mais cela n'a pas été facile. Quand je lui ai adressé la parole, elle m'a foudroyé d'un de ces regards qui déconcertent le plus hardi, et, — toujours cette stupide timidité dont je n'arriverai jamais à me débarrasser! — j'allais m'en aller, comme un grand benêt que je suis, quand tout à coup elle laissa choir un carton noir qu'elle tenait à la main. Je me précipite, je le ramasse, je suis remercié, et voilà la glace rompue.

Je n'obtins d'abord que des réponses d'un désolant laconisme : « Oui, monsieur. — En effet. — Vraiment! — Ah! » C'était peu encourageant. Néanmoins, je persévérai, rassemblant toute mon énergie pour dompter ma timidité, et lui disant tout ce que j'avais dans le cœur.

Il faisait très doux. Des effluves alanguissants flottaient dans l'atmosphère. Des couples passaient, souriants. Je dis le charme des crépuscules loin de Paris, loin du monde, loin de tout ce bruit énervant, et l'ivresse des promenades à deux, dans les rentiers de velours, sous la lune d'argent, sous le ciel étincelant, où se pulvérisent les diamants rayonnants des étoiles infinies... Et les senteurs des lilas, et le calme des champs, et les vagues rumeurs de la terre endormie, qui sont comme la chanson du silence...

Elle ralentit sa marche, devenue pensive et grave. Et, respectueusement, je lui proposai d'aller respirer un peu d'air pur et de printemps au Bois, jurant que je serais sage, que je ne chercherais même pas à baiser le bout de ses doigts. Après une demi-heure d'efforts oratoires, j'avais gagné mon procès, et nous prenions place dans une voiture découverte.

Ah! l'enchanteresse promenade! Comme elle était ravie, la mignonne... Et les jolies choses que je trouvais à lui dire... Et j'ai tenu ma promesse : j'ai été sage. Je l'ai ramenée à sa porte en voiture, nous nous sommes serré la main, en nous promettant de nous revoir demain. Je crois bien que, sans inconvénient, j'aurais pu être un peu moins sage, prendre un baiser ou deux... Que le diable emporte ma timidité!

29 avril. — Elle est venue. Ça y est. Je suis amoureux. Elle est charmante, elle est délicieuse, elle est divine, elle est la Parisienne. Je suis si heureux que je ne sais pas ce que j'écris, ni ce que je fais, ni rien, si ce n'est qu'Elle existe, et que je l'adore. Tout le reste m'est étranger.

30 avril. — J'ai connu ce soir la douceur de ses lèvres. Nous nous sommes embrassés follement, et je l'ai tenue dans mes bras, longtemps, longtemps. Le souvenir de ces caresses, trop chastes encore, m'affole, et les désirs, furieusement, galopent dans mes veines. Pourtant, il y a si peu de temps! Je n'ose pas...

1er mai. — Dimanche! Nous avons couru dans les bois de Meudon, cueilli des fleurs et des baisers. Un contretemps : dans la guinguette où nous dînions, — oh! les fraises qu'on s'écrase sur les lèvres, en un baiser rouge et parfumé! — j'ai rencontré mon ami Sauvallières, le peintre, qui est venu nous importuner au dessert. Il regardait tout le temps Violette, et, avec ses manières et son air important de bellâtre, m'énervait terriblement.

Et je n'ai pas encore osé! Pourtant, Violette se serrait si amoureusement contre moi, dans le train, au retour... Ah! si j'avais l'aplomb de Sauvallières...

4 mai. — Elle me paraît chaque jour plus adorable, et je suis chaque jour plus bête, car nous nous aimons comme des fous, tous les deux, et je ne puis me décider à oser... Enfin! demain, j'ai la ferme intention de... d'être moins timide.

Nous dînons maintenant tous les soirs ensemble, à mon restaurant, et nous allons au Bois ensuite. Mais j'ai fort envie de changer de restaurant, car je vois Sauvallières aux repas, et il m'a tout l'air de faire la roue autour de Violette. Quel imbécile! Il a du temps à perdre.

7 mai. — Violette n'est pas venue. Elle n'est pas chez elle. J'ai passé la nuit dehors. Je suis fou.

8 mai. — Je sais C'est horrible! Ah! ah! il a osé, lui, Sauvallières! Triple idiot que je suis! Je me représente tout... lui! lui! il a baisé ses lèvres, il a... Mon cerveau bout. Des cercles rouges dansent devant mes yeux... je les...

* * *

Ici s'arrêtait le manuscrit moucheté, en cet endroit, de petites taches, qui avaient presque effacé l'encre. — lavé de larmes.

Gaston DERYS.

L'ÉTERNELLE HISTOIRE

Pour Maurice Hodent, affectueusement.

Son dîner terminé, Paul Raguse alluma un cigare et se prit à flâner le long du boulevard de Courcelles. La journée, froide et venteuse, se terminait par une soirée calme et douce. Dans le ciel, des étoiles tremblotaient, et le jeune homme allait, insoucieux, en les regardant.

Arrivé à la hauteur du boulevard des Batignolles, à l'angle d'une rue étroite et sombre dont le coin s'illuminait d'une devanture de marchand de vins, il aperçut une femme penchée sur la vitre et essayant, malgré la buée, de voir dans l'intérieur. Ses instincts galants aussitôt réveillés, il s'approcha. Dans une tension de tout son être vers un objet ou un être situé à l'intérieur, la femme regardait toujours les yeux fixés.

Paul Raguse s'approcha, souriant, la bouche en cœur :

— Pardon, madame, peut-on vous dire un mot?

L'inconnue se rejeta en arrière.

— Laissez-moi tranquille, vous, imbécile! grogna-t-elle...

Puis, subitement retournée :

— Qu'est-ce que vous me voulez? Vous ne pourriez pas me rendre service; alors quoi?

— Qui sait? répondit Raguse dont la curiosité pointait... Vous me paraissez jeune et jolie. Si je puis vous être agréable, je considérerai comme un devoir de vous aider...

— Comme les autres! lui répondit-on brusquement. Vous êtes comme les autres hommes, menteur, voleur infâme... Si vous saviez...

Un sanglot coupa la voix de l'inconnue. Surpris et apitoyé, Paul Raguse s'approcha davantage et, avec des intonations douces :

— Oh! Madame, je vous en prie... Si vous avez un chagrin, et que je puisse quelque chose pour vous consoler, dites-le-moi... Vous paraissez toute pâle... Prenez mon bras, je vous en conjure; et contez-moi votre douleur. Je suis un honnête homme; je vous promets de ne pas abuser...

La voix de Raguse avait des inflexions si caressantes que la femme s'arrêta de pleurer.

— Eh bien! oui, soupira-t-elle, donnez-moi votre bras et faisons quelques pas. Je vais vous raconter ma peine; ça me soulagera au moins... Si vous saviez ce que je souffre pour le monstre qui est là-dedans, à rire, à jouer aux cartes, pendant que je me ronge le cœur!...

Ils marchaient maintenant, le long du trottoir; Paul, très intéressé, soutenait sa nouvelle compagne dont les sanglots se succédaient sans relâche. Il la voyait mieux à chaque nappe de lumière qu'ils traversaient. Petite et jeune, bien prise dans sa robe, presque élégante, au corsage ferme et bien rempli, elle avait un visage enfantin sous la masse énorme de ses cheveux bruns. Des yeux bleus, noyés de larmes, mais qui devaient être singulièrement fendus et expressifs, une finesse de traits charmante, un air de malice ingénue que ne parvenait point à effacer le gros chagrin empreint sur la face!... Raguse se sentit très allumé!

Toute à sa douleur, la petite femme poursuivait :

— Je suis honteuse, monsieur, de vous avoir arrêté... et d'avoir accepté votre bras. Qu'allez-vous penser de moi?... C'est que je ne suis pas une *traînée* ah! non, moi... Je m'appelle Lucy Parceval et je travaille dans la dentelle... Alors j'ai fait il y a un an la connaissance de mon... de ce monstre, cria-t-elle dans un nouveau sanglot, en se retournant vers la devanture qui disparaissait au tournant de la rue... Je l'ai aimé de tout mon cœur comme quand on aime pour le première fois. Il est si beau, monsieur! Il a des moustaches... tenez presque comme les vôtres, un peu plus belles; il ne faut pas rire! Pendant un an il m'a chérie, cajolée, que c'en était comme un rêve; mais depuis deux mois il me néglige... et je ne veux pas qu'on me néglige!... Non, non, n'est-ce pas, monsieur, qu'il ne doit pas me négliger?...

— Certes! affirma poliment Raguse; celui qui vous négligerait aurait tous les torts; je vous assure que pour ma part...

Mais Lucy Perceval n'écoutait point :

— Alors, tous les soirs, au lieu de venir me retrouver et de nous promener, comme jadis, avant le *dodo*, Monsieur sort; il s'enferme au cabaret, chez ce sale marchand de vins que la police devrait bien obliger à fermer sa boutique. Et moi, pendant ce temps, je crève de chagrin, et je fonds en eau!

Brûlantes et pressées, des larmes de colère et de honte coulaient le long des joues de la jeune fille. Raguse se sentit une vague envie de la *lâcher*, d'abandonner à son dépit amoureux cette maîtresse délaissée. Il n'aimait pas les larmes; déjà il regrettait de s'être laissé entraîner à entendre ces confidences; mais comment la quitter d'une façon un peu propre?

— Ce que vous auriez de mieux à faire, ma chère enfant, suggéra-t-il d'un ton insinuant, ce serait peut-être d'aller retrouver votre amant... Ce lui serait peut-être un plaisir que de vous voir, là-bas, avec lui!

Lucy sauta de joie, ses pleurs aussitôt taris...

— Quelle idée! s'exclama-t-elle. Quelle bonne idée! C'est ça! Quand il me verra avec lui, il sera forcé de terminer aussitôt sa partie.

— Mais oui! appuya Raguse... Vous croyez que votre ami vous délaisse; c'est peut-être un client qui l'a obligé à venir chez le marchand de vins... Les affaires, vous le savez, se traitent souvent au café.

Ravie, la jeune fille essuyait ses yeux.

— Comme vous êtes gentil de parler comme ça! dit-elle. Et moi qui m'imaginais un instant que vous m'alliez faire des propositions?

Raguse fit la grimace.

— Oh!... protesta-t-il faiblement.

— Je vois bien que vous êtes un monsieur trop convenable pour cela! Vous venez de me donner là un bon conseil. J'allais peut-être commettre une bêtise car je suis très méchante, si je n'en ai pas l'air! Vous savez, si j'étais sûre que mon amant m'abandonne, je le tuerais... oui, je le tuerais, comme cette fille de la rue des Dames qui a vitriolé son petit homme!... Parfaitement!... Il le sait bien, mon amant; il ne bronche pas quand je l'attrape! Faut voir ça!

La taille de la jeune fille s'était redressée et ses yeux, dans sa mine impérieuse, lançaient des éclairs.

— Une femme à scènes?... allons bon... C'est complet! pensa Raguse... Lâchons-la et vivement!

— Eh bien! madame, prononça-t-il tout haut, puisque vous allez retrouver... celui qui vous attend, j'en suis sûr, permettez-moi de prendre congé!...

— Non! non! répondit-elle vivement. Vous allez m'accompagner. Stupéfait, Paul Raguse s'arrêta :

— Vous accompagner? Vous n'y pensez pas! Que dirait-il, votre ami?

— Au contraire! S'il me voyait arriver seule, il pourrait avoir des soupçons... Avec vous, non! Oh! pardon fit-elle, en voyant la grimace de son cavalier. C'est pas ce que je voulais dire... Comprenez donc qu'il pourrait avoir de vilaines idées, en sachant que je cours les rues, le soir, tandis qu'avec vous... Tenez, je m'embrouille... Venez, venez, tout s'expliquera là-bas.

Paul Raguse protestait :

— Votre amant va vous faire une scène de jalousie en voyant un monsieur avec vous; car je suis un homme, quoique vous ayez l'air de dire...

— Et même un joli homme! acheva-t-elle naïvement...

« Mais ça ne fait rien... Venez! venez, je vous en supplie; je vous embrasserai, là!...

Et elle lui tendit ses joues avivées par le désir... le désir de l'autre!

Flatté de l'éloge, heureux de l'offre, il se pencha sur le visage qu'on lui tendait si gentiment, et sentit sous ses lèvres deux joues brûlantes et fermes.

Il soupira.

— Allons, exécutons-nous! pensa-t-il... Quelle drôle d'aventure tout de même!

Et ils remontèrent vers la boutique du marchand de vids, Lucy pressait le pas; ses petits pieds se trémoussaient d'impatience. Arrivé à la porte, elle dit au jeune homme :

— Je suis un peu myope; je ne vois pas au fond de la boutique. Regardez donc; un beau brun avec une casquette de jockey, un paletot de velours.

Raguse se pencha... A travers la vitre, il distingua au fond de l'estaminet, au milieu de deux ou trois ouvriers, adossé à une porte cloisonnée, un grand diable à l'air insolent qui, une fille dépoitraillée sur ses genoux, riait à gorge déployée en passant une main dans le corsage, c'était bien l'homme adoré de Lucy!

— C'est dans l'ordre! soupira Raguse... Elle crève d'amour; lui la trompe avec une drôlesse!...

Il se pencha vers sa compagne qui, elle aussi, clignant de ses petits yeux doux, essayait de voir.

— Votre ami est peut-être engagé dans une partie sérieuse. Est-ce bien la peine d'entrer? Vous allez le déranger!

— Non; je ne le dérangerai pas; répliqua-t-elle, vivement... Allez; venez!

Elle saisit le bras, un instant quitté, de son guide et appuya sur le loquet.

Avec le geste instinctif des buveurs quand s'ouvre la porte du café, tous les clients tournèrent la tête. A la vue de sa maîtresse qui entrait, rouge d'émotion, au bras d'un inconnu, l'amant de Lucy pâlit un peu.

— File, file vite! commanda-t-il à la drôlesse étalée sur lui... Dans une heure, reviens ici... C'est entendu?

— Quoi? y a du *pet* par là?... A tout à l'heure, mon chéri! répondit l'autre en s'esquivant par la porte du fond.

Lucy n'avait rien vu, dans son émotion. Elle courut à son amant.

MYTHOLOGIE



— Sais-tu ? Dans cette tenue, tu me rappelles la « **Vénus de Milo** ».
— Une ancienne ?
— Naturellement !
— Quel coureur tu fais, bon Dieu !

Paroles de Léon DUROCHER.

ROMANCE D'AUTOMNE

Musique de Gaston PERDUCET.



Moderato.

N'as-tu pas vu les hiron-
-del-les Prendre leur vol au fond des cieux Et
s'en aller à ti-re d'ailes Vers l'Ori-ent, les pays
bleus? La troupe fu-gi-tive em-por-te Gaî-
-té, soleil et doux parfums: Voi-ci venir la saison
rall.
morte, Le temps des paradis dé-funts!
Pour finir.
Qu'embrase un é-ternel printemps

L'oiseau prétend qu'hier, mignonne,
Au beffroi de la vieille tour,
Le vent plaintif, le vent d'automne
Tintait le glas de notre amour.
Tandis qu'au bois la feuille tombe
Et que gémissent les buissons,
Nous faut-il creuser une tombe
Pour nos baisers, pour nos chansons?...

Que nous importe la tristesse
Qui plane autour des nids déserts,
Si dans nos cœurs pleins d'allégresse,
Luit la saison des rameaux verts?...
Allons! tends-moi ta bouche rose,
Le gai soleil de tes vingt ans:
Et regagnons la chambre close
Qu'embrase un éternel printemps.

— Tu sais, dit-elle, la voix étranglée, je suis venue te retrouver... Faut pas m'en vouloir?

L'autre, l'air dur, le front barré d'un pli méchant, regardait tour à tour Lucy, Raguse, et les autres clients.

— J'aime pas bien ces procédés-là, Lucy!... Enfin, pour une fois, passons! Et ce monsieur, qui est-ce?

— M. Paul Raguse, chef de rayon aux grands magasins de l'Automne, se hâta de répondre le « Monsieur »... J'ai rencontré madame qui pleurait et paraissait s'être égarée. Elle m'a prié de l'accompagner jusqu'ici... Voici ma mission accomplie; au revoir, madame; au revoir, monsieur!

Mais l'amant de Lucy s'empressait, obséquieux.

— Un instant, monsieur! On ne peut pas se quitter comme ça... Vous ne refuserez pas de trinquer le verre, avec Lucy et moi... Un book, n'est-ce pas? Je suis Gaston Randet, comptable à la *Ceinture d'or*. Presque de la même partie, quoi!... Asseyez-vous, monsieur, je vous prie!...

Raguse avait eu un instant d'hésitation, mais, songeant à sa soirée, désormais perdue, et curieux d'étudier l'homme capable d'inspirer à Lucy un aussi violent amour, il s'assit.

Déjà trois bocks étaient posés sur la table.

Randet souffla délicatement sur la mousse du faux-col.

— Tiens, fillette, fit-il en riant, je sais que tu aimes ça; allons, bois, et fais vite risette à Gaston!...

— Non! je devrais ne plus t'aimer, après tout ce que tu me fais... Tu me délaisses et, probablement, tu me trompes!

— Hou! la vilaine méchante! protesta Randet avec des airs tendres... Tu sais bien que je n'en aime point d'autres!

— Tu le dis! Puisque tu me négliges comme ça, il faut qu'il y ait une autre femme... quelque créature ou quelque *traînée*.

— Fi, la sotte jalouse! Embrasse-moi, allons; vous permettez, monsieur? interrogea Randet en s'adressant à Raguse. Celui-ci inclina la tête sans répondre.

— Allons, vite, un bécot? Tu vois que monsieur permet.

Lucy s'obstinait :

— Non, je veux pas t'embrasser!

Elle secouait sa petite tête charmante avec un geste de refus.

Alors, clignant de l'œil vers Raguse, de l'air d'un homme qui en prend un autre à témoin d'une habileté décisive, l'amant de Lucy se pencha vers elle et presque à l'oreille :

— Si tu savais pourquoi je ne suis pas allé te chercher ce soir, au lieu de m'en vouloir tu me demanderais pardon à genoux!

Interloquée, Lucy le regarda... Intrigué à son tour, le chef de rayon regardait :

— Eh bien, v'là!... depuis longtemps (tant pis pour toi, si tu veux que je te dise!) je voulais faire une surprise à ma petite Lucy chérie... Et j'avais donné rendez-vous cet après-dîner à Grandjean, tu sais, le placier en bijoux.

— Des bijoux! murmura la jeune fille extasiée.

— Oui, des bijoux, vilaine que je n'aimerai plus!

— Oh! si! si! si! interrompit Lucy, en frappant dans ses mains.

— Alors Grandjean est venu tout à l'heure m'apporter des échantillons très bien, ma foi! mais pas encore assez coquets; je veux tout ce qu'il y a de plus joli pour ma petite Lucy, moi, na! Donc, il est reparti pour chercher d'autres modèles, afin que tu aies la surprise, jeudi!... Vous avez dû le rencontrer, Grandjean?... Et il va revenir dans une heure!... Es-tu contente, là?

— Oh! mon chéri, mon chéri, mon petit chien, mon amour, murmurait Lucy éperdue, en éparpillant des baisers sur les joues de son amant. Comme je t'aime, comme je t'aime!! Je te demande pardon... Dis-moi que tu me pardonnes, mon gros loup?

— Allons, oui, je te pardonne, prononça Randet d'un air de condescendance; mais à une condition : c'est que tu seras sage... Comme je veux te faire la surprise, je ne veux pas que tu sois là tout à l'heure, quand Grandjean reviendra; aussi tu vas boire gentiment ton bock et puis rentrer...

— Oui, oui, mon trésor, mon petit chien... répondit Lucy enthousiasmée... Je t'adore, vois-tu!

Randet se redressa, un sourire aux lèvres... Sa figure rusée rougissait de satisfaction. Il lança un coup d'œil triomphant vers Paul Raguse, écœuré de l'aplomb et du mensonge de l'autre, comme pour lui dire :

— Hein? Est-ce que c'est envoyé, le boniment?

Mais Paul Raguse se levait et se disposait à sortir... Il jeta sur la table le prix des consommations et refusa de s'asseoir, malgré les protestations de Randet qui voulait, lui aussi, payer sa tournée « puisque monsieur avait pris les devants ».

Lucy se pencha à l'oreille de son amant.

— Laisse-le donc partir, ce type; il nous embête avec son *air poire!*

Randet n'insista plus.

— Je vous accompagne jusqu'à la rue, m'sieur, dit-il à son interlocuteur qui refusait. Une politesse en vaut une autre.

Raguste salua Lucy qui répondit à peine, les yeux sur son amant, et se dirigea vers la porte, suivi par Randet obséquieux et plein de politesses. Et sur le seuil, dans une dernière poignée de main, cynique et brutal, l'amant de Lucy se pencha vers Paul un peu triste, vaguement dégoûté, et il lui murmura d'un ton de confidence :

— Vous avez vu, hein? si je l'ai remisée gentiment!... Elle est méchante, vous savez, Lucy, capable de me foutre un sale coup, en un soir de colère; mais avec Bibi, elle est pas assez forte! Les femmes, c'est comme les chevaux : un jour avec le fouet, un jour avec du sucre, on en fait ce qu'on veut!

Serge BASSET.

Une Nuit de « Nopces » du Génie de la Bastille

C'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaises.
La Bruyère.

Connaissez-vous Bonaventure? mon ami Bonaventure? Non?

Vous allez faire connaissance.

Ce ne sera pas long, car mon ami Bonaventure est un bon et brave homme, une de ces natures qui ont le cœur sur la main.

Il a cinquante ans, est décoré de la médaille militaire, porte un bel habit bleu avec de larges boutons dorés.

Mon ami Bonaventure est garde de la colonne de Juillet.

Je fis sa connaissance à mon arrivée à Paris.

Frais débarqué, ma première visite fut pour les colonnes, les dômes, les clochers et les tours.

Cette diablesse de ville est si grande qu'on éprouve le besoin de s'élever pour ne pas être perdu dans son immensité.

Aussi, à peine réveillé de ma province, je me mis à gravir tous les escaliers percés dans les vieilles pierres, à grimper à travers toutes les échelles de fer de la capitale; je voulais même monter dans l'Obélisque.

Ne riez pas, j'étais de bonne foi. A Toulouse où j'ai poussé, j'avais entendu tant de gens estimables, revenant de Paris par les trains de plaisir, affirmer être montés dans ce vieux bloc de granit que les Pharaons ont oublié de faire creuser, que je suis excusable!

A défaut du monolithe, je me hissais, avec une obstination furieuse, dans la colonne Vendôme, la tour Saint-Jacques, les tours de Notre-Dame, le dôme du Panthéon, celui des Invalides, le long de l'Arc-de-Triomphe, que sais-je encore? Ma vie était une véritable ascension, une course aux clochers dans toute l'acception du terme.

Ma dernière visite fut pour la colonne de Juillet.

Le gardien me fit l'honneur de m'accompagner.

— Drôle d'idée tout de même, lui dis-je, de vous faire garder la colonne de Juillet. A-t-on peur qu'on vous l'enlève ou que le Génie s'envole?

Les yeux de Bonaventure s'éclairèrent.

— Qui sait? fit-il avec un sourire malin, les statues ne sont pas si bêtes qu'elles en ont l'air, et si je voulais raconter ce que je sais...

Puis, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, il s'arrêta, sa moustache grise se rabattit sur la lèvre inférieure comme le couvercle d'une boîte à secrets.

Par d'adroites circonlocutions je l'amenai à me raconter « ce qu'il savait », l'assurant par avance de ma croyance docile et de ma discrétion absolue.

Après quelques hésitations, mon ami Bonaventure s'exprima en ces termes :

— Ne croyez pas, commença-t-il, que je fasse l'âne pour avoir du son, que j'invente un récit fantastique pour toucher un pourboire. Non! j'ai servi pendant vingt et un ans dans les cuirassiers, et je ne sais pas mentir. Mais laissez-moi vous dire tout d'abord que le Génie de la Bastille n'est pas une statue comme les autres; je puis vous en parler sciemment, moi qui vis avec lui depuis la libération de mon troisième congé.

« Vous pensez que c'est un bloc de bronze doré, inanimé, incapable de comprendre, de sentir et d'aimer? il vous semble que notre Génie, avec son air bon garçon et son flambeau de la liberté toujours allumé est inaccessible aux passions qui égratignent le cœur?

« Vous vous trompez.

« Si vous le connaissiez comme je le connais, vous tiendriez un autre langage.

« Tenez, écoutez ce qui m'est arrivé au mardi gras de l'année passée, et vous m'en direz des nouvelles.

« Ce jour-là, Paris fêtait le carnaval avec un entrain particulier; les masques, plus nombreux que de coutume, emplissaient Paris de cris; la ville, toute au plaisir, ne m'avait abandonné aucun visiteur, si ce n'est deux nouveaux mariés qui se collaient des baisers dans tous les détours obscurs de l'escalier.

« Moi, vous pensez bien, je les laissais aller parce qu'au fond, qu'est-ce cela me faisait?

« Du reste, je vous raconterai peut-être cette histoire une autre fois.

« Quoi qu'il en soit, piqué au vif par les roucoulements de ces deux amoureux empêtrés dans leur lune de miel, mon Génie avait ce jour-là un air inaccoutumé.

« Je compris cela tout de suite.

« Car on ne vit pas sans cesse comme moi, du matin au soir, avec le Génie, sans connaître ses petites habitudes.

« Je commis alors l'imprudence de laisser dans la salle d'en bas, suspendus au même clou, mon vaste manteau de nuit et une clef de réserve de la porte grillée.

« Le soir, je quittai mon poste à l'heure réglementaire.

« Le lendemain matin — je m'en souviens comme si c'était d'hier — il faisait un brouillard à ne pas voir la colonne à quatre pas.

« Je monte, et jugez de ma surprise, de mon étonnement, de mon désespoir, le Génie avait disparu!

***

« Voici ce qui s'était passé.

« Le soir du mardi gras, le Génie, mis de bonne humeur par la présence des nouveaux mariés, sautait à bas de son socle, endossait mon manteau de gardien, ouvrait la porte de la grille à l'aide de la clef de réserve, enfilait le boulevard Beaumarchais, prenant sa course, libre comme les États-Unis.

« Il s'était échauffé la tête; ayant vu tant de gens monter pour lui faire visite, il descendait pour leur rendre politesse. Les passants le prirent pour un masque originalement déguisé.

« Raccroché par une cocotte, ils allèrent aux Variétés voir une pièce à femmes décolletées par en bas jusqu'au niveau de l'impossible.

« A minuit, le Génie et la rouleuse s'attablaient dans un cabinet du café Anglais. Puis ils visitèrent la cave de Tortoni pour y briser les reins aux écrevisses excitantes servies au milieu de la fumée du tabac et des conversations de femmes tirées de la boue, rôdeuses de lieux obscurs, qui livrent leurs caresses automatiques à tous les porte-monnaie et qui puent le vice à bon marché; toutes aimant à boire net, à manger poivré et parlant salé; anciennes cuisinières ou laveuses de vaisselle, ayant quitté les fourneaux et les torchons pour les bottines à hauts talons, ayant arraché leur cordon bleu pour s'en faire des relève-jupes.

« Le Génie passa la nuit avec tous ces viveurs et ces viveuses, avec ces pauvres diables sentant de loin le sapin, tous joyeux qui jettent leur santé par les fenêtres des maisons dorées, comme on jette un cigare éteint.

« Il vécut quelques heures de la vie de ces intelligences fanées, de ces avachis de la prospérité, corrompus par la fortune, habitués de tous les tripots. Il suivit ces femmes pâles comme des cierges, plâtrées comme un bal de banlieue, le cœur mangé par la misère et qui ajoutent chaque nuit une plainte à cet ardent sanglot qui roule à travers Paris.

« Enfin, il fit comme ces cent mille jeunes gens qui vivent, ou plutôt qui meurent toutes les nuits, de huit heures du soir à six heures du matin.

« Bref, lorsqu'il s'agit de remonter sur son socle, il lui fallut l'aide de mon bras.

« Il était éreinté.

« Comment voulez-vous que les hommes tiennent

durant des années puisque le bronze n'a pas résisté une nuit?

***

Mon ami Bonaventure avait parlé toute sa bonne heure.

Il termina.

— Oh! il est bien là, il y restera; je suis tranquille maintenant. Il sait qu'il est plus doux de vivre ainsi, une jambe toujours en l'air, les bras sans cesse tendus, exposé à la pluie, à l'air, jouer avec le vent, causer avec les nuages, s'enivrer de soleil plutôt que de mener la vie du boulevadier parisien.

En me racontant cette histoire, le garde prit l'air si convaincu, que je n'eus pas le courage de l'interrompre ni de le contredire.

Et puis, après tout, je voudrais bien savoir comment vous feriez pour me prouver qu'il a menti.

Dans tous les cas, vous en garderez ce que vous voudrez, je n'ai pas la prétention de vous faire prendre des vessies pour des lanternes, mais n'oubliez pas, comme dit mon ami Bonaventure, que les statues ne sont pas si bêtes qu'elles en ont l'air.

JEAN-BERNARD.

Je t'aime!

La vie d'étudiant l'a jeté dans cette maison pauvre peuplée d'employés de chemin de fer, d'ouvrières, de petites gens. Et la femme souvent rencontrée dans l'escalier aux-mêmes heures, cette grande brune, cette forte fille qui le guettait, le regardait de ses bons yeux de chien couchant, a fini par lui plaire et il s'est laissé aimer d'elle.

Un seau d'eau monté tout d'abord, — l'eau est en bas dans ces maisons, — quelques menus services rendus : prêts d'allumettes ou de charbon et la connaissance s'est faite.

D'humble profession, la voisine! Journalière tout simplement; mais femme aussi.

Il ne lui a demandé que son âge : vingt-cinq ans; son nom de servante : Rosine, et la passion victorieuse a rapproché le cérébral de l'humble fille aux dents petites et régulières dans la bouche grande mais jolie, aux yeux aimants, aux noirs cheveux lisses relevés sur un front haut et large, aux traits énergiques, anguleux de fille d'Alsace; et comme elle avait des seins fiers, une taille fine, des hanches robustes, des jambes longues et de petits pieds, il ne lui a demandé que d'être belle et il l'a prise un soir quelconque dans un désir exacerbé.

Elle lui apporta des feuilletons coupés dans le *Petit Journal* et qu'il feint de lire pour lui plaire, ce sont alors des interrogations sans fin : était-ce beau? hein? le misérable! ses exclamations enthousiastes, des frissons aux crimes fameux, des larmes aux endroits pathétiques.

Oh! vivre quelques pages de ces amours sentimentales!

Elle n'a pas eu de chance, elle, à la loterie du mariage mauvais numéro! son mari est un froid Lorrain, égoïste et peu caressant. Une prise de possession brutale, un spasme non partagé qui lui répugne, voilà son lot de malheureuse...

Alors l'amant la berce dans ses bras, trouve des mots de roman d'amour, ponctue de caresses bien douces des phrases ou revient le mot : toujours...

Elle écoute comme une musique ce langage nouveau pour elle; aspire, — assoiffée d'idéal, — la parole sur les lèvres aimées.

Ce soir la lampe met un glacis rose à la table encombrée de livres, de papier et de manuscrits.

Il rêve près d'elle et tient sa main. Le regard morne regarde loin. A quoi pense-t-il l'étudiant? Au temps qui fuit dans l'indolence, aux concours de fin d'année, à sa licence compromise?

L'amante se penche sur la bou che qu'ombre une moustache légère.

— A quoi penses-tu? Réponds vite!

— A quoi je pense? Machinalement il prend un crayon sur la table, écrit sans grande conviction : je t'aime! signe, lui tend le papier.

— Je t'aime! répète-t-elle tout haut, je t'aime! le beau nom, tu es bon, moi aussi je t'aime, je t'aime...

Et elle le redit vingt fois, cent fois l'hymne d'amour, le roi des mots que des siècles ont ressassé sans le rendre banal, qu'on a relu dans tous les livres sans en être jamais lassé.

— Déchire, fait-il, si ton mari...

— Le déchirer, ce mot-là! je t'aime... jamais de la vie, je le garde...

Dans la poche de sa pauvre robe, elle le glisse; puis le reprend, le dissimule dans le porte-monnaie en la pochette où l'on met l'or... et mieux que de l'or il la brûle dès que ses doigts palpent la feuille.

Elle ne s'en dessaisira pas; toute sa vie tient dans ce griffonnage. Elle le porte, l'imprudente, sur soi le jour; et la nuit, sous son oreiller jusqu'au moment inévitable où le mari le trouvera et comprendra, se ruera sur elle en hurlant avec des yeux fous d'assassin...

Ils seront l'instrument de sa mort, la bourre du fusil qui fera sauter son crâne de femme adultère. Ils sont reliques. Ils lui donneront la force d'être prête pour le martyre, de cracher avant de mourir : Oui, je te hais! j'en aime un autre!...

Georges WERNERT.

UKKO'TILL

(Suite.)

Alors il jeta le bout mâchuré du cigare et en ralluma un autre, désormais insoucieux, semblait-il. Cependant, à la vitrine d'un bijoutier il s'arrêta : sous l'éclat de réflecteurs électriques, des ruissellements de brillants extasiaient les passants noyés eux-mêmes en des cascades de lumières. Ukko'Till se mêla aux badauds, et comme il laissait errer ses regards d'un bijou à un autre, un solitaire, monté très simplement en bague, parut lui plaire. Le magasin était celui d'un joaillier célèbre. Il jeta un coup d'œil sur l'enseigne, puis entra; demanda à examiner la pierre de plus près, la trouva d'un feu très riche, s'enquit de sa valeur : quatre mille francs; fit mentalement un calcul, proposa ensuite, comptant, trois mille deux cents, et, sur l'acceptation presque immédiate du bijoutier qui reconnut un connaisseur au ton de l'offre, paya aussitôt en billets et en or. Puis il mit le bijou au petit doigt de la main droite, et le bras mi-tendu, d'un geste qui simulait l'index pressant une détente d'arme à feu, s'assura que la pierre ferait bien l'effet désiré. Satisfait sans doute, il continua sa promenade, se dirigeant maintenant vers le théâtre. Là-bas, sur le boulevard, la façade éclaboussait de lumière une large bande du trottoir et de la chaussée, où l'ombre des arbres se filigranait jusqu'aux maisons d'en face desquelles les rayons rejaillissaient aux carreaux des fenêtres, comme les eaux d'un torrent ressautent aux angles de pierres lisses; et c'était en effet une chute d'irradiante clarté qui prenait source, derrière le vaste vitrage du hall, à d'énormes jets électriques.

Mais arrivé à une certaine distance, le shooter prit un passage et fit un détour pour gagner les derrières du bâtiment.

L'entrée des artistes donnait précisément sur la même rue que le bar où Ukko'Till n'avait jamais mis les pieds, par raison d'étiquette : cela lui eût paru se compromettre que d'y être vu en compagnie de gens qu'il ne considérait pas comme ses égaux. Mais à l'instant où il passait sous la lanterne criarde, il fut salué de l'intérieur, la porte étant entr'ouverte, par une longue silhouette qui, appuyée le dos au comptoir, semblait, tournée vers la rue, être aux aguets.

Il inclina la tête sans s'arrêter :

— Bonsoir, monsieur Ukko'Till; monsieur Ukko'Till!

Il se retourna.

Sur le seuil la longue silhouette était dressée :

— Vous ne me reconnaissez pas? Le Jockey, vous vous souvenez bien, au cirque des frères Hengler's, à Londres? Comment! L'année dernière, à cette époque. Pardon de vous avoir arrêté, mais j'ai vu tout à l'heure la personne qui travaille avec vous; alors je me suis permis...

Ukko'Till, brièvement :

— Vous dites?

— Que j'ai eu le très grand bonheur d'apercevoir tout à l'heure Mlle Mercédès : elle s'est arrêtée un instant ici, en voiture.

Alors le shooter :

— Mais oui, je me rappelle votre visage, sinon votre nom, un nom français, n'est-ce pas? Accompagnez-moi donc jusque chez Forestier, à deux secondes de chemin. Nous causerons. Vous avez un engagement?

— Non, mais j'espère... Vous qui avez de l'influence, tenez, si vous vouliez dire un mot! Je ne l'ai pas osé, sans cela j'aurais prié Mlle Mercédès, que j'ai connue toute enfant, pas plus grande que cela, d'être mon intermédiaire auprès de vous.

Ukko'Till se tut; mais ses yeux fixaient l'homme qui marchait près de lui avec l'intensité d'une question qui exigeait une réponse.

— C'est que... votre amie était pressée : elle a seulement fait demander quelqu'un.

Le Jockey parlait avec hésitation :

— Quelqu'un de chez Forestier justement, dont le nom ne me revient pas, un acrobate je crois. Voyons, quel est son nom, à celui-là encore? Non, je ne me souviens pas. Mais peut-être lui a-t-elle donné une commission pour vous?

— Little-Tony? articula le shooter.

— Oui, oui, c'est ce nom, fut la réponse.

— Ah! Et ils sont partis ensemble?

— Je ne sais pas : j'ai entendu la voiture s'éloigner et le clown n'est pas rentré. Il vous a cherché sans doute?

— Mais quelle heure était-il?

— L'heure? Dame! A l'apéritif, vers cinq heures et demie.

Les deux hommes étaient arrivés devant l'entrée des artistes. Arrêtés, face à face, ils se taisaient. Enfin l'un :

— Monsieur Ukko'Till, vous avez toujours été si... si bienveillant envers moi que je me permettrais... Pouvez-vous me rendre un service, un tout petit service? Il y a quatre mois que je suis sans engagement... et... voilà! Vous comprenez; si vous pouviez me prêter?...

— A votre aise, combien? Tenez : deux cents, et, vous savez, ne vous pressez pas pour me les rendre. Mais, en revanche, votre avis sur...

Le Jockey tendit, la main, et, l'argent en poche, indifféremment :

— Sur quoi?

— Si vous aviez une maîtresse infidèle, vous vengeriez-vous?

— Évidemment : et même, étant certain de l'impunité, je tuerais!

— Ah!

Ukko'Till regardait au fond des yeux de son interlocuteur : une dernière question lui brûlait les lèvres; il ouvrit la bouche, puis se tut, une seconde seulement. Et alors, à voix basse, très vite :

— Qui? La femme ou l'homme?

Ukko'Till était sur le seuil et d'une main poussait déjà la porte, comme s'il ne tenait plus à entendre la réponse.

Sans hésitation, au moment où il allait disparaître, le Jockey lui jeta :

— L'homme!

VII

La scène est obscure et vide : unique, une lampe à abat-jour tombe au bout d'un fil du haut des cintres insondables, telle une pâle araignée de lumière; mais ce peu de lueur veule et dansante ne laisse voir qu'à peine des portants et des décors troués et déchirés de-ci de-là, tandis que les coins restent mystérieux, impénétrables, tendus d'ombre comme d'un voile derrière lequel se mouvraient des choses fantomatiques. — Seules scintillent par réflexion, enserrant de clartés nettes et cruelles cette nuit incertaine, les moulures dorées de l'avant-scène : on dirait les mâchoires de métal de la gueule formidable qu'est en effet cette baie immense, au fond de laquelle la salle invisible se devine circulaire.

Vers sept heures du soir le théâtre est d'ordinaire toujours aussi désert, — à moins qu'une répétition prolongée n'y ait laissé derrière elle du bruit et de la lumière — car ce n'est guère qu'un peu plus tard qu'arrive d'abord l'escouade des pompiers : dans la demi-obscurité, les casques qui bougent, attirent, par places, les rayons; ensuite à travers l'ombre, des pas résonnent, des portes battent. Soudain quelques lampes électriques percent méchamment les ténèbres de la salle qui peu à peu apparaît, afin de sembler, toute recouverte encore de ses housses en toile bise, un amphithéâtre de pierre, mouvant au moindre courant d'air.

Mais alors, lentement, le rideau descend et efface cette vision.

Sur la scène, cependant, la lumière se fait plus vive et avec elle l'activité renaît. Un remue-ménage : des ordres, — cris ou sifflets, — des mâts, de grandes toiles remuées qui coupent l'espace, parmi les fils qui relient tout cet ensemble, noyé dans une âcreté de poussière. Malgré ce tohu-bohu apparent les manœuvres se font avec ordre et vite. Bientôt même le bruit s'apaise de ce côté du rideau, tandis qu'il va commencer de l'autre, comme un tout léger brouhaha qui s'élève, d'abord très vague, où de lointains éclats de voix et des appels jettent ensuite plusieurs notes perçantes. C'est la foule curieuse des spectateurs envahissant la salle peu à peu, avec une rumeur de houle qui tout à l'heure — pour

occuper les minutes de l'attente — deviendra un tumulte rythmiquement scandé d'impatience stupide, puis, dès les trois coups du régisseur une longue clameur satisfaite.

Cependant la scène s'est vidée à nouveau, prête enfin pour le spectacle.

Seul, contre le rideau, les yeux à l'ouverture circulaire, un homme. Il est immobile. Lorsqu'une voix s'élève, soudain, impérieuse :

— J'ai dit que je ne voulais personne sur la scène!

L'homme se retourna et, tout aussitôt, la voix se fit douce et se rapprocha :

— Ah! pardon! Comment, vous, monsieur Ukko'? d'ici je ne vous avais pas reconnu.

C'est le directeur qui parle ainsi, tandis que sa fluette personne surgit d'entre le manteau d'arlequin et le décor et qu'il vient les mains tendues vers celui qu'il a tout d'abord interpellé si rudement :

— Mon cher Ukko'Till, ça va-t-il bien, ce soir? Vous savez que les Hottentots du Jardin d'Acclimatation sont dans la salle : je les ai invités et j'ai fait passer ce matin une note dans les journaux. Aussi il y a un monde, un monde! Vous avez vu?

— J'ai vu, répondit laconiquement Ukko'Till, et il serra la main de son directeur,

Ukko'Till portait ce soir, comme d'habitude, le classique et traditionnel costume de chasse, d'un drap brun, sur lequel tranchaient une large ceinture de cuir naturel et le casque en liège blanc qui le coiffait. La visière lui en descendait sur les yeux et les voilait de son ombre; mais la lumière éclairait fortement le nez aux larges narines, les joues bien rasées et l'épaisse et longue moustache flave qui cache la bouche. — Ukko'Till, qui se prétend Américain, a, en parlant un français correct, une prononciation étrangère qu'il accentue, semble-t-il, plutôt qu'il ne l'atténue. D'ailleurs, il s'exprime très facilement en anglais et sûrement il a dû vivre plusieurs années au nouveau monde, s'il n'y est né.

(A suivre.)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLEMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNEE. — No 44. Edition de Paris : 5 centimes. 4 NOVEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris...... 13 fr. 50 / Départements 15 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Étranger.
Trois mois.......	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois.........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LA NOUVELLE, par JEAN REIBRACH



LA NOUVELLE

I

Devant la porte, une voiture, qui avait cahoté un moment par les pavés, venait de s'arrêter, et, après le claquement brusque d'une portière refermée, la sonnerie électrique de l'entrée tintait, réveillant la maison dormante.

D'habitude, personne, à cette heure claire de l'après-midi, n'affrontait le grand jour de la rue. C'était le moment des paisibles paresses, des disputes et des bavardages, le moment où ces dames raccommodaient leurs bas, roulaient à la main, en chantant des romances pleines de fleurs et d'oiseaux, des cigarettes que madame, le soir, vendait aux clients.

Pourtant, la porte retombée, nul appel ne montait d'en bas. On n'entendait, de temps à autre, que le claquement des fers du cheval changeant, pour se délasser, l'appui de ses membres. Par toutes les chambres de la maison, une agitation avait commencé : des savates traînées, des marches pesantes. Des portes s'ouvraient. Sur les paliers, des femmes discutaient. C'était la nouvelle, sans doute, la dame que M. Jules, le voyageur de la maison, parti en remonte dans le Midi, annonçait depuis huit jours! Une avait reconnu la voix de M. Jules. Une autre, par-dessus la rampe, interrogea la bonne qui, d'en bas, répondit oui.

Le glissement des savates recommença. Les femmes dégringolèrent l'escalier, en peignoir, dans un bruit mou de viande secouée, gagnant le salon bleu, en face la chambre de madame.

C'était un événement, l'arrivée de cette nouvelle. Elles se souvenaient de leur propre entrée dans la maison; leur pensée remontait jusqu'à leur début dans cette vie, au jour où pour la première fois elles s'étaient laissé tenter par la paix du gîte, par le pain assuré, par les toilettes. Mais, surtout, une question se posait : Était-elle jolie, cette nouvelle venue? Allait-elle leur couper l'herbe sous les pieds, leur souffler leurs michés? La curiosité était si aiguë que deux femmes qui, la veille, s'étaient brouillées pour la vie, se reparlèrent, sans y songer, dans le feu de la conversation.

Une blonde, la seule qui fût blonde, s'apeurait. Serait-elle blonde aussi, celle-là? Elle se leva, fit chatoyer ses cheveux dans une glace, puis, rassurée, les yeux attardés vers son image, elle se cambra, la gorge jaillie, les mains coulées le long des flancs, jusqu'à ses fesses, qu'elle empoigna, les soulevant à petits coups.

Seule, Maria restait silencieuse, presque recueillie. Depuis près d'un mois, depuis le départ de Lucie, elle était isolée dans la maison. C'était son amie, Lucie. Leurs deux chambres se touchaient. Puis, un beau jour, l'affaire convenue depuis longtemps avec un fourrier, elle s'était trottée, sans crier gare, au retour de la visite. Maria, elle, n'avait pas osé la suivre. Elle n'était plus jeune, elle avait trente-cinq ans! Oh! bien sûr, si elle avait su retrouver sa fille, à elles deux ça aurait pu aller. Mais il n'y avait pas de chance pour les femmes! Depuis qu'elle avait tiré ses six mois de prison, trois années avant, pour des histoires de mineures, elle n'avait plus revu la gamine, n'en avait plus entendu parler. Alors, elle s'était fait une raison, se rappelant, avant d'entrer là, deux années de misère. Elle y était, elle y resterait. Même elle n'en partirait que trop tôt, devenue vieille, quand on ne voudrait plus d'elle!

Et maintenant, elle se rappelait son amitié avec Lucie, leur petit ménage à deux, comme les autres, mais plus gentil. Serait-elle comme Lucie, cette nouvelle? douce, aimante, bonne fille? Elle se sentait déjà tout attendrie par avance, presque émue. Elle s'ennuyait tant, ainsi, solitaire, sans distraction des corvées quotidiennes du mâle!

II

Enfin la porte s'ouvrit. Madame parut, conduisant la nouvelle, toute sa large face fondue en un sourire maternel.

— Mes enfants! dit-elle avec une onction sereine d'abbesse présentant une novice, votre nouvelle amie!

Ces dames saluèrent, silencieuses, les yeux aiguisés, inventoriant celle qui entrait. Elle était en toilette de ville, une toilette presque élégante, mais déteinte par les pluies, roussie par les soleils. Sous sa voilette, tendue au ras du nez, on distinguait mal; pourtant elle paraissait, elle, très jeune, châtain, avec des yeux clairs, sans doute bleus.

M. Jules, entré à son tour, reconnaissait ces dames, s'intéressait à leur santé, leur fichant des claques, par amitié. Et lorsque la bonne eut apporté le champagne, du bon à cause de M. Jules, de celui qu'on ne servait pas aux clients, la première gêne disparut. On interrogeait la nouvelle. Elle répondait, de temps à autre : « Oui, madame, » d'une voix blanche. Ses regards effleuraient les murs, toujours ramenés vers les fenêtres, levés ensuite sur les autres femmes, des regards d'écolier qui, du cabinet du proviseur, entrevoit le collège pour la première fois.

Mais où l'intérêt s'accrut, ce fut quand madame parla du nom que prendrait la jeune pensionnaire. Madame proposait Théodora. Cela faisait bien. Elle répétait ce nom, l'écoutait comme une musique, éprouvant le son. D'autres noms furent présentés : des noms prétentieux qui faillirent amener une dispute. M. Jules accorda ces dames en approuvant Théodora. Théodora était distingué. Elles acquiescèrent, gagnées par ce mot. La distinction, tout était là! Elles grignotaient de petits gâteaux, buvant à petits coups, avec des airs distingués. Elles se tenaient très bien, voulant faire bonne impression, montrer qu'elles ne sortaient pas du commun, en femmes qui ont eu des familles, qui ont fréquenté les bons endroits. Alors, comme M. Jules lui-même était convenable, n'étant pas ivre, et ne les traitait pas de chameaux, cela devint tout à fait bien, véritablement distingué. Il n'y eut que la blonde qui, conservant un dépit des yeux bleus de la nouvelle, s'obstinait à se renverser sur son divan, une jambe hors du peignoir, agaçant du bout du pied un tableau pendu au mur.

Maria, elle, sirotait son champagne, toute remuée par la jeunesse de cette petite, par sa voix douce. Son visage demeurait figé en un rire ravi. Un moment, il lui avait semblé qu'elle l'avait déjà vue, cette nouvelle, qu'elle l'avait rencontrée autrefois, au temps sans doute où elle faisait le boulevard extérieur, les bancs du parc Monceau. Mais elle savait maintenant que ce n'était pas possible. La petite, à cette époque, était à Lyon.

Dans l'intérêt qui l'avait prise, elle trouvait les autres bêtes de l'ennuyer de leurs questions; et, silencieuse, elle attendait le moment de se montrer, tout à l'heure, quand la nouvelle serait dans sa chambre. Elle la piloterait, la mettrait au courant du service et des usages, lui dévoilerait les trucs de la maison, lui enseignerait les ficelles du métier.

Alors, quand madame se leva, gracieuse, voulant conduire Théodora, elle s'offrit. Elles étaient voisines, porte à porte.

— Soit, dit madame.

Et tandis que madame jetait un regard circulaire souriant, un regard de capitaine qui voit son effectif au complet et en bon état, Maria s'empressa, guidant la nouvelle vers l'escalier.

III

En haut, tout de suite, Maria fit les honneurs de la chambre, une petite chambre close, qui laissait filtrer de ses persiennes un jour gris, une pénombre. Il y avait un lit de jeune fille, à rideaux blancs, candide sous l'édredon voilé. Maria montra la toilette; elle ouvrit l'armoire à glace, indiqua le bec de gaz, à l'entrée, façonné en imitation de bougie, puis, près du lit, le timbre électrique pour les appels.

L'autre, à mesure, hochait la tête, faisant voir qu'elle comprenait. La bonne avait monté la malle, une petite malle, plate, légère, triste. Maria, en attendant le trousseau de la maison, offrit un peignoir, du linge, tout ce qu'elle avait. Elle se sentait très bonne, avec une sollicitude d'ancien pour son conscrit, et tout heureuse aussi, prise d'un désir d'embrasser sa nouvelle amie. Il lui semblait que rien n'était changé depuis Lucie, que c'était elle-même qui revenait, que toute leur jolie vie avait repris. Elle s'affairait :

— Otez donc votre chapeau! Mettez-vous à votre aise! Vous devez être fatiguée!

Maternelle, elle aida, retirant des cheveux l'épingle à tête dorée, posant le chapeau sur le lit. Mais comme elle se retournait, souriante, sa bouche, tout à coup, s'ouvrit, dans une stupeur. D'un geste brusque, elle saisit le poignet de Théodora, l'entraînant vers le jour vague de la fenêtre. Et la petite aussi semblait effarée de surprise. Un moment, elles furent immobiles, se cherchant au fond des yeux. Puis Maria prit l'autre aux épaules, l'attira lentement, la face gonflée d'une joie, le regard abîmé!

— Louise! souffla-t-elle.

— Maman! dit la petite.

JEAN REIBRACH.

BUIS BÉNIT

5 heures, soir tombant, le dimanche des Rameaux.

Devant la grille de Notre-Dame-de-Lorette s'égrènent les derniers marchands de buis bénit.

En sa froufroutante et claire toilette de printemps précoce, frileusement corrigée par l'hyémal boa aux serpentines tièdeurs, trottine, empressée, un petit brin de Parisienne, pas plus haut que ça, malgré l'évidente exagération des talons mordorés qui toctoquent en grande hâte sur le trottoir.

Un pli d'inquiétude barre le front lisse et si bas, sous l'ondulation des cheveux acajou, que la divine bêtise de cette tant jolie créature ne peut faire l'objet d'aucun doute.

Elle s'arrête devant le maigre étalage de quelques branches poussiéreuses qu'essaie d'écouler à prix réduit un mercanti plus tenace que les autres.

— Dites donc, au moins, il est bien bénit, votre mouron? fait la petite femme, en payant de quelques sous le mince rameau vert sale qu'elle insinue avec d'infinies précautions dans la pochette Directoire qui brinqueballe à son poignet gauche.

Et l'autre, un pâle voyou, avec un geste équivoque qui s'ébauche en une hiératique imposition des mains pour aboutir à la basane la plus réglementairement taillée, susurre, *mezzo-voce* :

— Qu'ça y f..., la bénédiction? J'y donne la mienne : c'est le même prix!

L'acheteuse veut protester; mais, devant la silhouette apparue d'un sergot à l'angle de la rue Bourdaloue, le camelot a ramassé son éventaire et, dans l'ombre naissante, ombre lui-même, s'est évanoui.

Voilà la mignonne bien embarrassée. Une brève minute de réflexion, puis, crânement, elle escalade les marches du temple, pénètre dans le lieu saint, à cette heure déserte, et cherche à qui s'adresser.

De la discrète guérite d'un confessionnal, sort un prêtre à la face réjouie, au sourire bienveillant, nullement incommodé par le poids des péchés dont il vient d'assumer la complète lessive.

Il se hâte vers la sacristie, point oublieux du traditionnel dîner à l'archevêché. Une main finement gantée l'arrête par la manche, une voix suppliante murmure à son oreille :

— Un mot, rien qu'un mot, mon père!

— C'est qu'il se fait tard, mon enfant.

— Ah! j'en ai pas pour longtemps, allez. C'est rapport à c'buis qu'j'ai ach'té et qu'on n'a pu garantir bénit sur facture. Comprenez qu'ça n'fait pas la rue Michel.

— Quelle rue? interroge l'homme de Dieu, peu familiarisé avec de telles métaphores.

— Autrement dit, — et elle exhibe le rameau dont les feuilles, déjà mortes, s'effritent et sèment, sur le mauve uni de sa jupe, de drôles de petites punaises des bois, — j'voudrais bien faire bénir ça « pour de bon » et vous seriez tout plein amour de me rendre ce service-là!

— Mais, mon enfant, reprend le prêtre, devenu sérieux et un tantinet sévère, si vous vouliez être garantie de l'authenticité de la bénédiction, il fallait venir vous-même, ce matin, dès l'aube, la recevoir.

— C'est bien ce que j'ai fait l'an dernier, et j'étais très décidée à n'y point manquer cette année; mais voilà... Gontran est arrivé de Saumur, hier soir, en permission de vingt-quatre heures. Il repart aujourd'hui à minuit et je ne pouvais raisonnablement pas le priver d'une matinée de pagnotage, en me levant trop tôt!!! En fin des fins, il ne m'a laissée sortir que tout à...

— Je vous dispense de ces détails et vous répète qu'il se fait tard.

Et le sourcil du confesseur s'incurve de plus en plus.

Peu s'en faut que la pauvre petite bonne femme ne fonde en larmes : avec un imperceptible tremblement du menton et une voix comiquement navrée elle insiste :

— Si j'étais sûre que ça suffise de le tremper dans la cuvette à pied d'l'entrée... Mais, pas? vaut mieux le grand jeu? Mon père, faites ça pour moi! J'en ai tant besoin, d'ma branche de buis bénit!

— Besoin... besoin... Pourquoi si pressant, en tout cas?

— Ah! mon père, c'est que l'rameau d'l'an dernier m'a porté chance! Figurez-vous que j'l'ai cousu dans l'sachet d'mon corset neuf. Eh bien! d'puis c'temps-là, vous m'croirez si vous voulez, mon père : j'ai pas eu un lapin!

Léon VALBERT.

L'oiseau des bagnes

A. L. Descaves.

I

Et moi aussi j'ai ramené des âmes à Dieu, j'ai prêché la bonne parole aux mécréants et frappé un derrière de chaise avec ma tête, en proférant des prières incohérentes et roulant des yeux furibonds.

C'était en 1890. La Suisse était en pleine invasion salutiste. L'innocent canton de Vaud devint Sodome et Gomorrhe; le lac de Neuchâtel rafraîchit quelques martyrs; la Chaux-de-Fonds apprit que le diable habitait ses horlogeries et cuisait ses « fondues ».

Un soir, à Lausanne, je fus ensorcelé par les yeux mystiques d'une jeune lieutenante, jolie à miracle et faite, ce semble, plutôt pour damner le genre humain que pour le ramener au Bon Pasteur. J'appris qu'elle appartenait à l'une des meilleures familles du pays, qu'elle avait voulu sacrifier une vie élégante et riche pour devenir une humble guerrière coiffée du bac à charbon évangélique. Entraîné par la passion, je feignis d'ouïr la voix de l'Agneau, et, sans me convertir nettement, j'allai interroger les gens de l'état-major salutiste et surtout la sainte petite lieutenante. Une demi-douzaine de vauriens me disputaient les perles qu'elle jetait aux pourceaux.

II

J'en étais là, sans grand espoir, lorsqu'un beau jour, venu avant l'heure du prêche, j'appris que l'Oiseau des Bagnes venait de s'enfuir. Vous avez tous vu ces oiseaux aux halls salutistes; ce sont généralement des gaillards à figures patibulaires, chargés du rôle infâme : à les entendre, ils auraient *fait* toutes les « centrales » et *hard-labour* d'Europe et d'Amérique. Au demeurant, les meilleurs fils du monde, uniquement choisis pour la bestialité de leurs museaux, et dont le casier est aussi blanc que neige. Ils jouent le rôle de bouc émissaire, tel qu'on le leur apprend dans de petits instituts *ad hoc;* leur effet est prodigieux sur les vieilles dames.

III

Quoi qu'il en soit, l'Oiseau des Bagnes avait pris la fuite; l'état-major était dans la désolation. Justement, c'était soir de fête fédérale; une foule immense avait envahi Lausanne. On comptait sur une pêche miraculeuse... et l'un des meilleurs numéros allait manquer!

— Pas de *chennce*, me dit le major... nous vôlions livrer une grende bèteille !

La petite lieutenante semblait au désespoir — cela lui allait à ravir. — Je m'approchai d'elle et lui dis :

— Cela vous chagrine donc bien fort?

Elle me jeta un regard qui valait dix réponses.

— Mais enfin, lui dis-je... il faut mettre votre confiance en Dieu... Le règne du Christ ne saurait dépendre d'un Oiseau des Bagnes... surtout d'un oiseau qui n'a jamais volé...

— Vous plaisantez! me dit-elle avec colère.

Et avec cette chicane hypocrite qui, de tout temps, se mêla au protestantisme :

— Qu'il ait volé ou non, il servait les voies de Dieu.

— Eh! m'écriai-je, emporté par je ne sais quelle folie... s'il en est ainsi, je pourrais faire l'Oiseau!... L'animal m'a tellement amusé que je me suis complu à perfectionner son boniment, et quant à l'éloquence, je me flatte de le dépasser!

Le visage de la lieutenante exprima une aimable stupeur, en même temps qu'une espérance confuse :

— Mais on vous reconnaîtra !

— Je défie le diable de me reconnaître quand j'aurai mastiqué mon visage... Si vous avez seulement un petit trou spécial, j'en surgirai au moment favorable, et vous verrez!

Elle hésitait encore, mais ses jolis yeux pétillaient du désir de *voir ça*, — car elle restait tout de même bien femme sous le bac à charbon.

— Vous craignez peut-être une indiscrétion? ajoutai-je... Sur ma parole! jamais âme qui vive n'en saura rien... J'exige une seule chose...

A la manière dont je la regardais, elle rougit jusqu'aux cheveux :

— Laquelle ?

— Un baiser... après livraison du discours... Donné pour la cause du Christ, il ne saurait être que méritoire.

Elle rougit encore, sourit, alla parler au capitaine.

Cinq minutes plus tard, je me trouvais dans un petit cabinet caverneux, avec tout ce qu'il fallait pour fabriquer un Oiseau.

IV

Le début avait été quelque peu houleux. Des gymnastes en goguettes poussaient de-ci de-là des cris d'animaux. Mais grâce à la froide énergie du capitaine et au gracieux minois de la lieutenante, on avait fini par imposer le respect à l'auditoire, — en somme croyant. C'est alors que je jaillis de mon praticable. L'effet fut saisissant, — et mérité, — car je m'étais fait une épouvantable gueule de pègre. Plusieurs femmes poussèrent des cris de terreur. Lentement, méthodiquement, avec un aplomb de rêve, je levai les bras au ciel, je mugis d'une voix que tous les *fils en quatre* de la création semblaient avoir façonnée :

— Avant de connaître Jésus, j'étais un Oiseau des Bagnes... un esclave du diable. Pendant sept ans, j'ai erré de cabaret en cabaret, j'ai été ivrogne, mendiant, voleur... et *presque* meurtrier. J'ai reçu et j'ai donné des coups de couteau. J'ai attendu les passants attardés sur la grande route. J'ai fracturé les portes et franchi les murs des jardins, et chacun me croyait incorrigible!... Mais qui peut connaître les voies secrètes du Sauveur? Un soir... un soir comme celui-ci, un soir où j'avais poussé des cris de bête ainsi que certains de mes pauvres frères l'ont fait ce soir dans cette salle... un soir j'ai tout à coup vu l'Agneau... J'ai été lavé dans son précieux sang... J'ai compris les paroles lumineuses... Le Seigneur Jésus m'a pris dans son giron... O mes frères! ô mes sœurs! écoutez-moi, ne remettez pas à demain le repentir que vous pouvez manifester ce soir même... écoutez la voix glorieuse qui parle dans le cœur des plus corrompus... N'attendez pas... Vous pouvez mourir demain... vous pouvez mourir cette nuit... vous pouvez mourir au sortir de cette assemblée... Convertissez-vous à l'instant, tremblez devant l'éternité des peines qui peut vous engloutir en une minute!

Je m'étais animé à chaque parole, ma voix était devenue lamentable, mon front frappait le dos d'une chaise placée devant moi, mes yeux roulaient, montraient le blanc. Le succès fut considérable : trois vieilles femmes, un valet de charrue, un marchand de fromage et une charcutière s'avancèrent et se convertirent, tandis que les gymnastes, hébétés, gardaient un profond silence.

V

Quand je fus rentré dans ma caverne, que j'eus changé mon costume, ôté ma peinture, la petite lieutenante entra pleine d'enthousiasme et me remit le délicieux prix de mon discours. Même, elle me permit un deuxième baiser, mais seulement sur la joue, — et elle murmurait, émue :

— Vous croyez tout de même *un peu*... Vous n'avez pas tout à fait joué un rôle.

Je n'osai pas dire le contraire, car son baiser me remplissait d'une douce lâcheté. Ce n'est que longtemps après, lorsqu'elle fut devenue ma femme, que je repris assez de courage pour la contredire. D'ailleurs, elle est passablement revenue de tous les généraux, capitaines, oiseaux et simples soldats des casernes salutistes, et, comme le dit notre grand Hugo dans les *Contemplations*, actuellement elle préfère :

Au Dieu des Oiseaux du Bagne,
Le Dieu des petits oiseaux.

J. H. ROSNY.

LA VOLUPTÉ DU CRIME

Allait-il la tuer? Allait-il les surprendre tous deux, et les assassiner? Se suiciderait-il; seulement? — Plusieurs conclusions hantaient son cerveau; il ne pouvait se résoudre à aucun parti. Des visions sanglantes passaient devant ses yeux, si rapides qu'il les percevait à peine. D'un geste désespéré, sur ses tempes, il colla ses mains, tâcha de tendre son énergie, de voir un peu clair en lui-même. La seule image, qui vint s'évoquer en sa pensée, fut celle de la trahison. Il voulut l'éloigner; mais elle était si pleine de séduction irrésistible! Et, il les vit, elle qu'il aimait, lui qu'il avait cru son ami sincère, se caresser, se posséder. Comme un animal injustement frappé se cabre, il se leva, furieux, et se prit à marcher à travers la chambre. Se venger; il voulait se venger! Du sang, pour apaiser sa douleur : il voulait du sang, pour laver sa honte.

Jeune encore, trente-huit ans, il était célèbre. Tout le monde, connaissait le nom du Dr Grémont, rendu populaire par des expériences d'hypnotisme, qui avaient donné leurs lettres de crédit à des faits contestés. Très riche, et travailleur infatigable, sa renommée grandissait chaque jour davantage. Hier, il était heureux, car il croyait sa femme fidèle. Il aurait ri, d'un beau rire sceptique de vainqueur, si par hasard on lui avait dit que la fatalité pourrait l'atteindre. Aujourd'hui, son existence était brisée; il s'en rendait compte, clairement.

Ah! comment donc était-ce possible? Lui qui l'aimait tant, qui la considérait comme la raison de sa vie! — D'un tiroir, il sortit deux ou trois lettres. C'étaient celles adressées par l'agence de renseignements, qu'il avait chargée de la surveillance de Jeanne. Il les lut, l'une après l'autre. Puis, quand il eut terminé la dernière, annonçant la certitude de la faute, il fut tellement abruti par la douleur, qu'il n'eut plus assez de force pour s'emporter. La douceur de son visage, à elle, caressa sa mémoire. Dans la pénombre où il l'apercevait, elle le séduisait plus encore. Amolli, déjà lâche, il songea aux joies passées, aux bonheurs pour toujours enfuis. Son cœur se serra, des larmes vinrent à ses paupières. D'un effort terrible, il les refoula. Puis il discuta la manière dont il allait se venger.

La tuer? — De toutes les conclusions, c'était là celle dont il était le plus satisfait. Il lui avait donné tout son être, et elle l'avait méconnu. Sachant qu'il l'aimait, acceptant son amour, elle l'avait trahi. Se livrant aux caresses d'un autre, elle ne rejetait pas les siennes.

Cela surtout l'exaspérait, car il répugnait au mensonge, à l'équivoque. Doublement, à ses yeux, elle était coupable. Et c'était à son tour, de tortures. Sans aucune pitié, il vengerait sur elle son outrage. Comment s'y prendrait-il? Il ne savait point. Quelques minutes, il chercha, mais il ne trouva pas de mise en scène suffisante; aussi, finit-il par lever les épaules, indifférent. Après tout, qu'importait, pourvu qu'il la tuât? Et il la tuerait; il la tuerait. Parbleu! sans lui accorder le temps de se recueillir. Il irait vers elle, et la mettrait en joue Mais, alors, l'amant échapperait.

S'il les tuait tous deux? — Il savait le jour où ils se rencontraient, où se trouvait le petit appartement, dans lequel ils cachaient leurs amours. Pour entrer, il trouverait bien une ruse. Les idées les plus extravagantes se présentaient à son cerveau. Il se voyait, allant acheter chez un serrurier quelconque une série de passe-partout: il se voyait, entrant grâce à l'ombre, à la solitude; il se voyait, caché dans une armoire, grâce à la complaisance du concierge, qu'il avait acheté pour un billet bleu. Des phrases de roman erraient dans sa mémoire. Il s'efforçait de se souvenir des drames de jalousie, qu'il avait lus, au jour le jour, dans les feuilles; et il voulait opérer, comme les tristes héros. Devant lui-même, il posait. Il songeait à l'attitude qu'il prendrait, auprès du lit où ils seraient couchés, l'un et l'autre, enfouis sous les couvertures, aux paroles qu'il prononcerait. Et, il était digne. Dans sa manche, il dissimulait son revolver. Puis, au moment où une intonation plus douce aurait pu leur faire espérer le pardon, il les tuait. Il réfléchit; un sourire passa sur sa lèvre. Voilà, la vengeance qu'il lui fallait.

Une ombre s'étendit sur sa pensée; car il se figura la tristesse qui pèserait alors sur son existence. Sa douleur profonde le tenailla plus fortement, et il pensa qu'il était préférable qu'il se tuât, lui, au lieu de les tuer. Tout au moins, de cette façon, serait terminé. La souffrance ne le poursuivrait pas; il lui échapperait, ayant l'avantage encore de frapper l'imagination de ceux qui l'avaient outragé, de faire naître, en leur conscience, des remords terribles. Directement, il renonçait à toute vengeance; il avait l'air d'échapper, par une lâche faiblesse, à la difficulté de la situation. Mais elle était, en réalité, très douce, sa vengeance. Beaucoup le condamneraient : cela, d'avance, était certain. Il s'en moquait, ayant le courage de ses opinions et ne considérant pas le suicide comme une honte. D'ailleurs, il aurait acquis la tranquillité parfaite. En admettant que la honte existât pour lui, ce n'était point payer trop cher la paix qu'il avait perdue. Les yeux fascinés; l'âme séduite, il resta longtemps plongé dans un état voisin

DON JUAN MODERNE



Dessin de GABRIEL DE LAUMONT.

Paroles de VICTOR DELPY.

SÉRÉNADE HUMIDE

Musique de VICTOR DELPY.



Mt de Valse.

Pour_quoi fai_tes vous la mé_chan_te, De_puis si long_temps que je chante A la bar_be des a_qui_lons J'ai l'estomac dans les ta_lons, A_yez pi_tié de ma mi_sè_re Et donnez à un pau_vre hè_re Qui gre_lot_te sur le trot_toir un peu de chaleur et d'es_poir

Refrain.

ff Laï tou la la_laï tou la la Tra_dé_ri_dé_ra

più lento

pp Laï tou la la Laï tou la la Traderide_ra

rall. rit. a To

Les canard sont des gens heu_reux; Ils peuvent se chauffer entre eux

la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la

presto.

Laï tou i tou la la lon_la

sec.

II

Peut-être qu'à l'heure divine
Où je gratte ma mandoline,
Un amant chiffonne la fleur
Que vous portez sur votre cœur.
Si je savais cela, Madame,
Je vous le jure, sur mon âme.
Pour trépasser plus sûrement
J'avalerai mon instrument.
Laïtou la la, laïtou la la,
Tra deri dera } (bis)
Je laisserais par testament
Ma culotte au gouvernement
Laïtou ï la la,
Lon la.

III

Ainsi roucoulait dans la brume
Un poete plein d'amertume,
Il allait donner son contre-ut
Quand il reçut sur l'occiput
Le contenu d'un ustensile,
Rempli d'une liqueur subtile.
Malgré ses plaintes et ses cris,
La belle n'avait pas compris.
Laïtou la la, laïtou la la,
Tra deri dera. } (bis)
Ceci vous prouve qu'on a tort
De réveiller le chat qui dort
Laïtou ï la la,
Lon la

de l'hypnotisme, qui lui était d'une douceur extrême, après ses hésitations.

A se venger de l'amant, il ne pensait pas. Etait-ce lâcheté? Dans sa personne, il n'avait rien pour inspirer la terreur, cet Henri Vandal, son meilleur ami, dont la renommée d'homme capable, en même temps que la sienne, avait grandi. Sa physionomie n'était point tragique, et Grémont ne comprenait pas la raison qui avait entraîné sa femme. Il se fit ce raisonnement : c'est par caprice, qu'elle s'est donnée à lui ; il n'est responsable de rien. Et, sa haine, pour Jeanne, égalant sa passion de naguère, il ferma les yeux sur ce qui n'était pas elle ; il était ébloui par l'infidèle, ainsi qu'un oiseau par un miroir. S'il avait peur, sa peur n'entrerait que pour peu, dans la résolution à prendre. Certes, il était indéniable qu'il lui plaisait davantage, tout au fond de son être, de tuer une femme plutôt qu'un homme qui pourrait se défendre.

De plus, la loi indulgente l'encourageait. Et, sa volonté n'ayant plus assez de force pour résister à toutes les impressions successives et diverses qui la heurtaient, il ne voyait plus en sa conscience. Il tendait à se conduire, comme se conduit la brute humaine, lorsqu'elle est lâchée dans le crime, avec l'assurance de l'impunité.

Une pensée le frappa, de même qu'un coup de tonnerre éclate plus près qu'on ne l'aurait cru. Sa fille qu'il avait oubliée! Il allait tuer la mère et son amant, ainsi la déshonorer, et il ne songeait pas à elle, sa douce image n'effleurait pas son esprit. Pendant quelques minutes, des remords douloureux lui tenaillaient le cœur. Elle était si gentille. Déjà, elle avait trois ans et elle parlait, avec d'adorables restrictions, des gestes exquis, quand elle ne trouvait pas le mot voulu. Son visage était frais, ses cheveux bouclés et bruns, son rire sonnait clair. Combien de fois ne l'avait-il pas prise sur ses genoux, tout étonné que cette enfant rieuse pût être lui, sa chair. Il l'aimait, avec cette faiblesse qu'ont tous les êtres humains pour le petit de l'être, dont ils sont épris passionnément. Il l'aimait, et il sentit que son devoir était de lui immoler son orgueil. Avant son bonheur devait passer celui de cette délicieuse créature. Il souffrirait, verserait parfois des larmes. Mais ne l'aurait-il pas pour le consoler? Son sourire et ses baisers, ne seraient-ils assez puissants pour éloigner le souvenir? Et, quand son cœur de femme se serait ouvert, à la compréhension des tendresses, ne pourrait-il se rapprocher d'elle, réfugier en elle son âme meurtrie?

Il se demanda pourquoi il ne continuerait point à vivre avec sa femme. N'y a-t-il pas beaucoup de maris qui, tout en connaissant la trahison, paraissent ne rien voir? Ont-ils tort? — Il n'aurait pas, avec Jeanne, d'intimes relations. Côte à côte, ils vivraient, n'ayant de communes, dans le jour, que deux ou trois heures. Renée, son enfant, n'aurait pas, de cette façon, de honte à supporter. Son adolescence serait heureuse, ainsi que celle de toutes les jeunes filles. Et il se résigna, en silence. Mais, dès qu'il se fut accordé cette concession, sa pensée le reporta vers l'époque où le soupçon n'était pas encore dans son cœur, où, toujours absorbé par l'heure présente, il ne désirait rien. Son âme, amollie déjà par l'amour paternel, tout à coup se révolta, à l'idée d'une rupture sentimentale. Quoi? son existence serait finie, parce que sa femme, dans un instant d'égarement, avait violé sa parole! Cela n'était point possible. On commençait à comprendre qu'il était absurde de considérer un homme comme déshonoré, quand il avait été trahi. Pardonner, il voudrait avoir la force de pardonner. Jeanne et lui seraient encore heureux; ils auraient encore de ces bonheurs, dont le souvenir le hantait; et on les envierait, lorsqu'on saurait que, malgré la faute, ils avaient conservé leur foyer.

Non, non, il lui fallait du sang. Une bouffée de chaleur, d'ivresse, monta jusqu'à son cerveau, mit devant ses yeux des lueurs rouges. Il les tuerait, tous deux! Sur la table, il saisit un poignard, qui servait de coupe-papier et traînait là. D'un geste brusque, il le tira de sa gaine, en vérifia la pointe, sur son index.

Cependant, une pensée, dans le chaos qu'offrait son esprit, s'imposa claire, nette, précise : s'il ne se vengeait pas tout de suite, il n'aurait plus assez de courage. Et, se venger tout de suite, sur tous deux, était impossible. Elle seule était là. Dans sa chambre, près de son enfant, elle dormait d'un paisible sommeil ne soupçonnant pas le calvaire qu'il gravissait. Allait-il la tuer, elle seule, et laisser échapper son complice?

En lui se fit un calme extraordinaire. Il pesa, les unes et les autres, les raisons qui se présentaient pour et contre. Et il conclut que c'était elle la coupable. Alors, l'ivresse le posséda tout entier; il se leva, et, comme s'il se rendait auprès de sa femme pour la posséder, fiévreux, le poignard à la main, il sortit de son cabinet.

Dès qu'il entra dans la chambre de Jeanne, l'atmosphère lourde l'amollit : il sentit que sa volonté tendait à lui faire défaut. En tremblant, il posa la lampe de manière à ce que la clarté tombât sur la dormeuse.

La tête reposait sur l'oreiller, entourée des cheveux sombres, qui coulaient de chaque côté des épaules. Plus pâle encore dans le repos que dans la veille, le visage était d'une extraordinaire séduction.

Il regardait, comme un fauve regarde la proie sur laquelle il va fondre, avec cela de plus, peut-être, qu'il y avait, au fond de son cœur, presque inconsciente, une vague pitié.

Son regard, cependant, était si chargé d'effluves magnétiques que la jeune femme, en sursaut, s'éveilla.

— Qu'y a-t-il? dit-elle, d'une voix altérée.

Les mains dans ses poches, cachant le poignard dans sa manche, il répondit avec un accent, profond et ironique à la fois :

— Rien ; je te regardais dormir.

Elle s'assit sur son lit, passa les mains dans ses cheveux.

— J'ai eu peur.

— De quoi?

— Je ne sais pas. Ça devait être un cauchemar; je ne me souviens plus.

Ses lèvres esquissèrent un sourire; elle leva les yeux vers lui et remarqua l'effrayante expression de son regard fixe.

— Qu'as-tu donc?

Dans un imperceptible mouvement qu'il fit, elle aperçut le poignard. Alors, d'une voix caverneuse, qu'il ne reconnut pas lui-même, il murmura :

— Je sais que tu m'as trompé.

Elle eut, par tout le corps, un soubresaut. Elle se rendit compte qu'elle était perdue; et, pour éloigner le péril, elle étendit la main. Sur ce geste, il se méprit, car il laissa tomber, dédaigneux :

— Oh! ne nie pas; j'ai des preuves.

Mais des larmes se mirent à couler sur ses joues, lentes et claires. Elle joignit les mains, en un geste de supplication.

— Je ne l'aimais pas.

— Tu mens.

— Je te le jure.

— Tu mens.

Elle avait envie de fuir; mais elle sentait que si elle tentait un mouvement, c'en était fait d'elle.

Elle balbutia :

— Pardonne-moi.

De sa manche il tira le poignard. Elle eut peur, se jeta de l'autre côté du lit. Il fondit sur elle, lui porta un coup à l'épaule. Elle se mit à crier, se sauva, au travers de la chambre. Il l'atteignit, la renversa, lui porta de nouveaux coups. Elle se débattait, avec une énergie sauvage. Puis, ses cris se changèrent en râle. Il la lâcha.

En son cerveau, se faisait un bruit prodigieux. Le grondement des flots sur les grèves, le canon, le tonnerre ne sont rien, auprès de ce qu'il entendait. Ses tempes lui paraissaient prises dans un étau, tant elles étaient douloureuses.

Il regardait cette femme, en chemise, étendue en des flaques de sang. Il regardait son regard bleu, terne, épouvanté. Et il murmurait, presque en l'inconscience :

— C'est moi qui l'ai tuée, c'est moi.

Mais Renée s'éveilla, se prit à pleurer.

Elle appela :

— Maman!

Il lui imposa silence, d'une voix dure.

— Tais-toi.

Elle persistait en sa plainte.

— Tais-toi donc! hurla-t-il.

L'enfant, terrorisée, fut secouée par des sanglots et se rendormit.

Il fut alors repris par la contemplation terrible.

Des sensations voluptueuses le caressaient, pareilles à quelque désir. C'était une possession nouvelle, dont il jouissait profondément.

Après une heure de rêve, une douleur aiguë commença. Le dégoût de lui-même l'envahit, et des larmes emplirent ses yeux. Se penchant sur le cadavre, il appela :

— Jeanne, Jeanne!

Et, comme il ne remuait point, il gémit :

— Pardonne-moi! Ah! pardonne-moi! Je t'aimais tant!

Emile BESSE.

CHANSON D'AVRIL

Du rez-de-chaussée arrivaient les bruits de la menuiserie du père Donnadieu. Des lambeaux de romance montaient l'escalier — car, tout en faisant son ménage, Mme Donnadieu chantait toujours. Et, quoiqu'elle eût une voix de rogomme avec un médiocre souci de la mesure, on avait plaisir à l'entendre tout de même, parce qu'elle chantait de tout son cœur.

Parfois, elle venait faire un bout de causette, s'attardait, appuyée sur son balai, en d'interminables potins, avec des mots drôles, des gestes impayables : elle s'était prise pour Jacques, depuis qu'il demeurait dans sa maison, d'une tendresse presque maternelle, à le voir frêle, doux et délicat. Lui se laissait aimer, reconnaissant au fond. L'affection de ses propriétaires l'amusait ; et il leur souriait toujours, quand il les rencontrait à la *Musique*, épanouis et gauches dans leurs beaux habits, elle en chapeau à fleurs à brides noires réunies en gros nœud sous le menton, le père Donnadieu très digne, avec ses favoris carrés et ses lunettes.

Et puis Gabrielle était là, la fille de Mme Donnadieu, figure douce, bouche courte qui faisait quelque peu la moue, un air sage, si sage même que sa mère la trouvait presque sotte : « Car enfin, comme elle disait, comment veux-tu, ma pauvre fille, que l'on se plaise à causer avec toi? Tu écoutes sans rien répondre. Tu n'as pas de conversation. » Jacques n'avait pas encore songé à la séduire. Elle se sauvait en l'apercevant. Il lui faisait la cour comme à toutes les femmes, d'un peu plus loin, puisqu'elle se sauvait; mais justement à cause de cela, le sentiment qu'il éprouvait pour elle était plus tendre — une note sentimentale dans la chanson joyeuse de sa vie.

En somme, il savourait son existence calme, salué par les gamins de la rue, passant des heures à rêver devant les Alpes bleues et roses. La sous-préfecture lointaine où, maintenant que sa fortune était fondue, il devait vivre, ne l'effrayait plus; et même il trouvait un charme de villégiature à son installation dans un quartier d'ouvriers et de bonnes femmes, qui déjà le connaissaient par son nom.

Là-dessus, il tomba malade et fut soigné par sa propriétaire comme un enfant.

Or, un jour qu'elle lui apportait une lettre, Gabrielle le surprit à pleurer : il pleurait d'énervement, de fatigue, tout de suite abattu par la douleur et sans force devant la maladie — rien de grave. Il fut bientôt consolé. Mais, devant ces larmes, la glace mince qui recouvrait le petit cœur de Gabrielle se fondit ; et souvent dès lors, derrière sa mère, elle entra dans la chambre pour avoir l'occasion de sourire à Jacques : elle sentait, avec son instinct de fillette, que cela lui faisait du bien parce qu'il comprenait son intention. Et tout d'abord elle ne pensa pas à autre chose. Puis, peu à peu, elle lui fut reconnaissante d'être aussi son malade à elle et de la laisser travailler pour sa petite part à le sauver.

Maintenant que le danger était loin, faible toujours et se traînant à peine par la maison, Jacques avait pris l'habitude de venir presque chaque jour s'installer dans la grande salle où Gabrielle travaillait. Mme Donnadieu était ravie de voir que sa fille s'apprivoisait enfin, et répétait à qui voulait l'entendre que son locataire était une espèce d'enchanteur. Elle filait plus gaiement ses romances — tandis que Jacques et Gabrielle bavardaient — lui joyeux de vivre, carré dans son fauteuil, fumant parfois des cigarettes que défendait encore le docteur, qu'elle lui reprochait, riante, avec des menaces du doigt.

Il jouissait à vivre cette idylle après avoir vu la mort de si près, et il prenait un plaisir de poète à réveiller ce cœur de fillette un peu gauche, la regardant glisser sans défiance à cette intimité de bons amis où l'amour s'insinue vite et se trouve à l'aise. A vrai dire, de temps en temps, la pensée lui passait bien par la tête que cette

brave mère Donnadieu, si amusante avec ses chansons amoureuses, si comique sous ses chapeaux à fleurs, venait pourtant de lui sauver la vie; et cela lui serrait la gorge d'un malaise.

— Mais enfin, se répétait-il, que pendant quinze jours Mme Donnadieu m'ait fait boire de la tisane, est-ce une raison pour que Gabrielle n'ait pas de très jolis yeux bruns?

C'était une raison peut-être pour qu'il ne le lui dît pas trop. Aussi, pour tranquilliser sa conscience, ajoutait-il :

— Et puis d'ailleurs, la chose n'est sans doute pas si grave.

Et, quand il avait des remords, cela suffisait à les endormir.

Ce matin-là, ils avaient commencé par causer toilette. Comme le printemps s'annonçait précoce et déjà chaud, la fenêtre était grande ouverte en face des Alpes qui s'étageaient sous le ciel doux. Dans l'escalier, Mme Donnadieu chantait un de ses morceaux favoris, la romance des *Noces de Jeannette*. Jacques parlait. Gabrielle hochait la tête : elle trouvait un étrange plaisir à l'entendre et à lui répondre, stupéfaite d'avoir des mots pour lui dire, à lui, ses idées, et à la fois gardant au fond du cœur une compassion tendre pour cet homme qu'elle avait vu pleurer un jour.

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Je voudrais vous rendre coquette.

— A quoi bon? fit-elle plus bas, les yeux voilés soudain d'une mélancolie.

— Mon Dieu! fit Jacques, il est certain que d'être coquette vous rendrait moins jolie. Seulement, ce serait mon œuvre, et mon amour-propre d'auteur serait content.

Et nonchalamment, il souffla une bouffée de fumée bleue.

Gabrielle se mit à rire, énervée un peu.

— Vous êtes toujours le même; on ne peut pas causer sérieusement.

— Est-ce que je vous ai fâchée?

Il affecta de garder le silence, par plaisanterie, observant par la fenêtre ce mois d'avril éclos pendant sa maladie, qu'il admirait avec une surprise heureuse. Des bourgeons pâles pointaient aux arbres et des verdures frileuses couraient; le long des premières montagnes, les prairies grimpaient, d'un vert doux, comme trempées de pluie, et tout là-bas d'autres montagnes conservaient encore de la neige blanche et rose sous le soleil.

Alors il lui parla de son pays, à lui, du Limousin pauvre et presque sauvage, toits de chaume, hameaux perdus. Il y avait de grands étangs paisibles avec des nénuphars blancs et jaunes flottant sur l'eau, et des châtaigneraies où le soleil venait comme à travers une dentelle... Le soir, les gens se mettaient sur les portes à l'heure où la diligence arrivait... Et l'hiver, on racontait des légendes à la veillée quand la neige tombait dehors.

Elle écoutait, et tout cela la pénétrait d'une émotion très bonne, au charme étrange — d'autant que la voix de Jacques s'attendrissait, à revivre ses souvenirs — cependant que, parmi des remuements de chaises, on entendait la chanson de Mme Donnadieu :

> Ma pauvre âme est pleine
> D'immortel souci.

Elle prononçait « immortel », et toutes les tentatives de Jacques pour la ramener au texte ordinairement admis n'avaient pu l'en faire démordre.

— Ainsi, fit Gabrielle, vous n'avez plus de famille?

— Non. Depuis dix ans, mon père est mort, et les parents que j'ai là-bas savent à peine si j'existe encore.

Elle demanda, hésitant un peu :

— Et... vous n'avez jamais aimé personne?

— Si, dit-il tout bas, j'ai aimé quelqu'un — une des mauvaises actions que j'ai commises dans ma vie.

Elle tressaillit, mais n'insista pas. L'aiguille tremblait dans ses doigts, et elle se sentait soudain envahie d'un malaise. Il expliquait :

— La maîtresse de mon meilleur ami... Nous nous sommes brouillés à cause d'elle...

Gabrielle dit gravement :

— C'était mal, ce que vous avez fait là...

— Oui, c'était mal. Mais est-ce que l'on sait? On se voit tous les jours; on cause et on plaisante; on ne se méfie pas parce qu'on croit qu'il s'agit d'amitié; et puis un jour...

Elle le regarda, et, un instant, elle resta en face de lui sans rien dire, le cœur oppressé d'une angoisse énorme, comprenant mal. Confuses et troublantes comme des hallucinations de cauchemar, des idées lui battaient la tête : « On se voit tous les jours... On ne se méfie pas... on croit qu'il s'agit d'amitié... et puis un jour... » Et brusquement elle sentit que ce jour-là était venu pour elle, qu'elle l'aimait, et que si maintenant il disparaissait de sa vie elle mourrait. Et un effarement passa dans ses yeux bruns.

Il faisait un temps clair, par un de ces premiers soleils d'avril qui sourient entre deux averses, où l'air a des odeurs mouillées, et où les nids suspendus aux pointes de branches semblent des fleurs pleines de voix... Descendant l'escalier dans un bruit de savates, la chanson de Mme Donnadieu se rapprochait — toujours la romance des *Noces de Jeannette*, qui était son air de prédilection.

> C'était bien la peine
> De l'aimer ainsi
> C'était bien la peine.

Deux fois, trois fois, elle répétait : « C'était bien la peine! » de sa voix de rogomme, en la monotonie insipide de son refrain. Et, à la fin, cette obstination serrait le cœur, donnait l'idée d'une grande douleur naïve, stupide et comique de pauvre fille abandonnée par son ami.

Tristan BRICE.

UKKO'TILL

(Suite.)

Au reste, il a voyagé dans bien des pays, grâce à son métier, à son art, où on le reconnaît passé maître, étant le tireur le plus extraordinaire qu'il soit. Pour lui c'est un jeu que de lancer trois œufs en l'air et de les briser l'un après l'autre à coups de fusil, avant qu'un seul atteigne le sol, ou de casser une pipe au ras des lèvres d'un fumeur! Son adresse et sa sûreté d'œil exigent de plus remarquables et de plus dangereuses expériences : il ose dessiner le contour d'une mignonne main de femme posée à plat sur le mur, à vingt mètres de distance, avec des balles de revolver; et il enlève de même, le regard distrait, dirait-on, des bijoux d'acier dans la chevelure de sa compagne, tandis que celle-ci, insoucieuse, balance son charme et la peur anxieuse des spectateurs au rythme d'une escarpolette!

Aussi, son renom est-il universel : à New-York, on l'a proclamé le champion national. Toute une légende s'est formée autour de lui et le précède, répandue par les journaux avant son arrivée dans les villes où il a des engagements payés à des prix fabuleux; on raconte sur lui une foule d'anecdotes plus ou moins incroyables, vraies cependant pour la plupart; entre autres, celle d'un duel à l'américaine qu'il eut avec un rival, tireur aussi habile que lui, et que, tout en galopant, il tua à la distance de six cents mètres, d'une balle à la tempe, à l'instant précis où son adversaire, penché sur le col de sa monture, relevait la tête pour le viser! Hautain et fier, Ukko'Till n'admet pas d'ailleurs qu'on doute de son adresse, n'en doutant pas lui-même.

— Oui, oui, beaucoup de monde, reprit le directeur en jetant un coup d'œil par l'ouverture du rideau, beaucoup de monde en effet; ça va bien. Et il se frotta les mains :

« On va *nous* applaudir joliment ce soir.

— Vous croyez? Peut-être pas! articula Ukko'Till. Mais je suis heureux qu'il y ait une bonne salle, parce que je ferai sans doute quelque chose de... nouveau. Oui, quelque chose qu'on n'aura jamais vu... d'extraordinaire même... tout à fait.

— Vous ferez cela, mon cher monsieur Till? Et les yeux interrogateurs de l'impresario s'allumèrent d'une joie non dissimulée où flambait l'espoir d'une recette monstre. — Alors... nom d'un chien! il aurait fallu me prévenir;... une note dans les journaux, ce matin. — Parole d'honneur! Il n'y a rien que je ne fasse pour vous; mais pourquoi ne pas m'avoir prévenu, au moins hier? Quel ennui!

— Non, c'était inutile, je vous remercie. — C'est une chose que je ne recommencerai pas, d'ailleurs; vous verrez.

Un sourire affina le visage d'Ukko'Till.

— Mais, à propos, interrogea le directeur, comment va votre amie? Elle n'est pas là. Serait-elle en retard?

— Miss Mercédès? Je ne sais; j'ai dîné dehors; je suis venu seul au théâtre; je suis monté dans sa loge en arrivant : elle n'y était pas.

— Sapristi! Et le public qui s'impatiente? Vous entendez? Hein, quelle salle! Mlle Mercédès, loge 17, n'est-ce pas? J'y vais voir, vous permettez? Si elle est là je vous l'envoie, c'est entendu. Et vous nous faites le... chose... le truc nouveau... pas?

Le loquace directeur s'en allait, toujours parlant : c'était un petit Méridional encore jeunet, blondin, soigné, efféminé, ayant d'ailleurs (et la méritant) la plus détestable réputation : Forestier avait fait à Marseille, où on le connaissait bien, de louches affaires; s'était ensuite improvisé imprésario, avait organisé en province et à l'étranger quelques tournées malheureuses... pour les artistes qu'il avait engagés, et, n'ayant pas, malgré cela, réussi, était venu à Paris, sans le sou d'ailleurs, pour acheter un théâtre en faillite. On en trouve toujours. Il avait vite transformé celui dont il était devenu propriétaire en un endroit où tous les plaisirs se trouvaient réunis. Une sorte de jardin d'hiver de style mauresque précédait la salle : il y avait là des jeux de toutes sortes et des bars que tenaient des filles, presque jolies parfois, très décolletées toujours. D'ailleurs la clientèle ordinaire de l'établissement était surtout composée de femmes qui venaient là exercer leur métier, et dont certaines même, grâce à leur renom, y avaient de gratuites entrées. Pour le moment l'endroit, nouvellement agencé, était à la mode, à la faveur d'une réclame effrénée, — par affiches bariolant les rues, promenées à dos d'hommes et en voitures, — comme aux premières pages des journaux boulevardiers, en des échos dithyrambiques grassement payés; aussi Forestier se félicitait-il d'en avoir fait l'acquisition, avec l'argent d'une nouvelle dupe.

— A tout à l'heure! mon cher! et le directeur disparut entre les décors : mais quelques minutes plus tard sa voix retentissait furieuse, trahissant sa présence mobile, ici, puis là : il jurait, sacrait, engueulait les machinistes d'abord, le régisseur ensuite, enfin une danseuse :

— Toutes les mêmes, affirmait-il; propres à rien, pas même à lever un homme; si on les laissait faire, ces bougresses-là, le théâtre ne serait bientôt plus qu'un couvent, où l'on n'entrerait qu'en se signant; pas autre chose!

Et les amendes pleuvaient.

Ukko'Till, dédaigneusement, haussait les épaules : ce gringalet rageur, qui faisait si stupidement peser son autorité, lui paraissait tellement méprisable, à lui, qui d'un coup de pouce l'aurait collé au mur, impuissant! Mais la voix du directeur était devenue soudain aimable et presque mielleuse.

— Mademoiselle Mercédès! On vous cherche, on s'impatiente; nous commençons par les lutteurs, et c'est à vous tout de suite après; Ukko'Till vous attend déjà sur la scène.

Forestier continuait un instant encore, en suivant la comparse du shooter parmi le dédale des décors, à l'accompagner de ses phrases doucereuses :

— Un vrai succès! chuchotait-il. Rien d'étonnant — j'en étais sûr — quand on est si jolie femme!...

Puis son ton de voix baissait, devenait un murmure lâche que de féminins éclats de rire cinglaient par intervalles. — Pris de ce stupre soudain qui le faisait redouter de toutes ses pensionnaires, même les plus faciles, le petit homme faisait tout bas des propositions tutoyantes :

— Voyons, pourquoi pas lui aussi? Il ne serait pas méchant. Et puis, comme si on ne savait pas qu'elle trompait Ukko' avec le clown Little-Tony. Parfaitement. On les avait vus. Qui ça? Lui-même, pardi! Alors, pourquoi pas lui? Demain, dans son cabinet...

Et Forestier anhélait, ses mains fourrageant quelqu'un qui devait être acculé contre un décor ébranlé par ce poids.

— Non, non et non! fut-il exclamé moqueusement.

Sur la scène, Ukko'Till se retourna du côté d'où venait cette triple négation; des pas légers faisaient maintenant sonner les planches; une porte s'ouvrit dans le décor du fond et une jeune femme, à l'embrasure, apparut. Frêle, élancée, le corps aux lignes pures moulé en son travesti de torero, elle portait crânement la veste de velours cramoisi, très courte et sans basques, chamarrée d'or et brodée de sequins mêlés à des perles. Un maillot noir dessinait ses jambes musculeuses de jeune déesse chasseresse, et, sous la toque, toute grelottante de grelots, une résille métallique contenait les lourds cheveux bleus foncés. Figure adorablement petite, presque sans front, où deux yeux ardents fulguraient, diamants noirs, près de braises rouges, les lèvres. C'était la senorita Mercédès.

— Bonjour, Ukk'! fit-elle.

Elle parlait avec l'accent délicieusement gouailleur des gamines de Paris, étant née à Montmartre et n'ayant jamais vu l'Espagne. — Son nom, le vrai, était Louise

Pagot. Elle était fille unique et de hasard d'une bouquetière bien connue du Tout-Paris qui s'amuse, femme jadis galante tombée... dans les fleurs, qui, le jour, tenait au boulevard extérieur, en face le cirque Fernando, une petite boutique, une échoppe plutôt, maigrement achalandée; mais la marchande se promenait jusque fort tard dans la nuit, de restaurant en restaurant et de brasserie en brasserie, chargée d'une brassée de ces bouquets banaux confectionnés avec des fleurs pillées aux cimetières. Longtemps la mère emmena avec elle sa fille, — dès que la petite fut en âge de plaire, — afin que l'enfant offrît, avec plus de chance de succès qu'elle-même, sa cargaison tristement fleurie. — Plus tard, un soir, la gamine figura dans une pantomime, au cirque; elle s'y plut, continua à faire partie des représentations, grandit dans les coulisses et les écuries, remplit des rôles de pages, apprenant un peu la danse et la pantomime, appelée du diminutif enfantin de Loulou; et on la surnommait Loulou Sans-Cœur, car longtemps on ne lui avait pas connu d'amant, dédaigneuse même d'une de ces liaisons si fréquentes, parce qu'elles sont sans danger, avec une camarade vicieuse :

— Les femmes, disait-elle, je ne les aime pas, elles me dégoûtent, et quant aux hommes, ça regarde d'abord maman!

Engagée d'abord par Forestier, Loulou devenait pourtant un jour la maîtresse d'Ukko'Till et, sous le nom de Mercédès, remplaça dans les exercices du tireur un jeune garçon qui, jusque-là, s'y était prêté. Tout d'abord l'étonnement, au théâtre, fut grand : qu'était-il arrivé? comment la jeune fille s'était-elle éprise du shooter, bel homme évidemment, mais si brutal, si peu homme du monde? Elle avait bien mal choisi, pensait-on; un *béguin* inexplicable, pour une première fois surtout. Il y avait, parmi les habitués des coulisses, beaucoup mieux que lui. Puis, par la suite, on jugea que la petite danseuse avait été peut-être très habile, ou du moins que sa mère l'avait été pour elle; quelques bonnes amies jalouses fixaient même tout bas, dans les commérages des loges, la somme que la bouquetière avait exigée d'Ukko'Till pour lui livrer sa fille.

— Bonjour, Ukko'! répéta la jeune femme.

Et, d'un bond, elle fut aux côtés du tireur, lui jetant les bras autour du cou.

Mais un rude et brusque mouvement d'épaules lui fit lâcher prise; elle chancela :

— Eh bien! qu'as-tu? Tu boudes, aujourd'hui? Tu sais, les Hottentots du Jardin d'Acclimatation sont dans la salle. As-tu vu? — Tiens! les voilà, en face. Regarde donc. Ils sont bien laids. Mais la belle salle!

— Une belle salle, tant mieux! grommela Ukko'.

Il avait rejeté en arrière son casque blanc et d'une main comprimait son front large, tandis que ses yeux fixaient la jeune femme cruellement. Quoique lui tournant absolument le dos, un œil au trou du rideau, elle sentit ce regard, sans doute comme une brûlure qu'un fer rouge lui aurait fait à l'épaule, puisque brusquement elle se retourna;

— Ukko'! Ukko'! cria-t-elle, qu'est-ce qui te prend?

Le tireur la regardait toujours, sans changer de place, cependant que saisie d'effroi et presque magnétisée, elle s'immobilisait, comprenant vaguement maintenant quelle était la soudaine colère qui la couvait; mais elle n'osait penser, ni en rechercher par conséquent les causes, craignant de remuer, fût-ce le petit doigt de sa main, fût-ce en son cerveau terrifié la moindre idée. A peine respirait-elle. Soudain, Ukko'Till s'avança vers elle pendant qu'elle reculait, reculait, reculait jusqu'au premier portant; il la saisit au cou brutalement, d'une main crispée et les yeux fixes, les dents serrées, lui parla dans le visage :

— Ah! tu veux savoir ce que j'ai? Tu ne le sais pas? Eh bien, *ma petite Loulou*, tu vois, je suis content, parce qu'il y a une belle salle, ce soir. Oui! une belle salle, en effet, qui verra quelque chose de nouveau, de très nouveau. C'est bien *Loulou* que tu t'appelles, n'est-ce pas? Eh bien, à tout à l'heure. En attendant, va voir ton clown!

Sa voix avait changé de tonalité; l'accent étranger avait disparu, comme fondu dans sa soudaine colère.

D'un geste violent, il la repoussa loin de lui.

Trois coups sonores retentirent.

— Allons, messieurs, en scène pour la lutte, le public s'impatiente, glapit la voix du régisseur.

Et dans les coulisses Forestier tempêtait :

— Voulez-vous vous dépêcher, tas de feignants!

(*A suivre.*)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire

8e ANNÉE. — N° 45. Edition de Paris : 5 centimes. 11 NOVEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements . 15 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et départ.	Étranger.
Trois mois......	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois......	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

THÉO, par LUCIEN MUHLFELD



THÉO

Du *Mauvais désir* qui paraît ce mois, de ce roman de sensualité aiguë et d'observation pénétrante, dont on parle tant, nous détachons, pour nos lecteurs, un des chapitres les plus typiques.

— Pourquoi avez-vous refusé l'invitation des Holdant ? Vous plaidez demain, vraiment, mon cher Schütz ?

— Non, mon cher Cauzel, il est improbable qu'aucune de mes affaires soit appelée. Mais, en feignant de plier sous le poids des dossiers, je fortifie la confiance du client. Le plus subtil jurisconsulte, si on lui devine des loisirs, est délaissé en faveur d'un sot que le hasard ou d'heureuses parentés ont vivement poussé. Le chic n'est pas de gagner son procès, mais de le faire plaider par un ténor en vogue. On se vante de son avocat comme de son chemisier...

Dans la nuit, sous la neige bénigne, ils échangeaient des truismes relatifs à la vanité humaine. Tout à coup Florent s'arrêta :

— Par où donc nous dirigeons-nous ?

Schütz éclata de rire :

— Je vais vous expliquer, mon bon. Le mercredi, je fais ma partie chez les Holdant, veillée perdue pour le travail. Je profite de cette soirée de congé : avant de rentrer, je fais une visite à des personnes hospitalières.

— Polisson, vous allez « voir les dames » !

— Tous les huit jours : la débauche est modeste.

— Juste la dose recommandée par l'école de Salerne : soulager son corps une fois par jour, n'être pas de marbre une fois par semaine, boire une coupe de trop une fois par mois, voyager une fois par an.

— M'accompagnez-vous, Cauzel ? Ça vous changera des ministresses et des ambassadrices !

— Oui, ça me changera.

L'occasion lui offrait contre Renée, sa maîtresse, une représaille humiliante. Il lui apprendrait à flirter avec Berjeaud ! Galopant comme un collégien, il entraînait Schütz. Ce brave Schütz ! En voilà un que la psychologie n'anémiait pas ! Il avait aisément résolu le problème féminin. Florent ne se serait point contenté de sa solution, mais il estimait, à part lui, que nombre de cœurs simples s'en accommoderaient à merveille, si les démangeaisons de leur amour-propre ne les poussaient à des intrigues d'une puérile prétention.

Cependant il quêtait un encouragement, souhaitait l'absolution de son voisin.

— Un bon époux ou un bon amant a-t-il le droit de vous suivre, Schütz ?

— Le mâle est libre, répondit l'avocat. Seule la fidélité de la femme a un sens. Là-dessus j'ai des convictions de romaniste.

Ils pénétrèrent dans une maison tapissée, tiède et brillante. Le poker ayant été favorable, Schütz faisait les honneurs, commandait des sandwichs et du Rœderer. On le traitait en habitué. Une dame en soie puce s'enquit de sa santé, présagea la fin prochaine des neiges, émit une opinion fine et discrète touchant le plus récent scandale. Sur un mot de Schütz, elle appela :

— Liane ! Théo !

Deux filles superbes, casquées de henné, achevèrent le champagne avec des gamineries consciencieuses. Les couples se séparèrent.

— C'est toi, Liane ? demanda Cauzel.

— Non, Théo, petit ami. Tu permets que je te laisse seul un instant ?

Il permit. L'estomac lesté, il fumait une cigarette d'Egypte, et il oubliait les mobiles de vengeance par quoi il s'était laissé conduire. Franchement il s'amusait en cette chambrette de miroiteries qui lui rappelait les furtives débauches de sa dix-huitième année.

Théo reparut, belle servante de plaisir. Il s'amusa à la dureté des seins, aux jambes fortes et parfaites dans le glacé des bas. Mais l'arrière-pensée cynique ne se réalisait point : non, il ne se sentait pas, au regard de sa maîtresse, plus répréhensible que s'il avait consommé quelques bocks dans une brasserie. Et c'est elle qui demeurait débitrice et coupable devant sa pensée, en faute de cette soirée inexplicable, entière, passée au côté d'un imbécile. A les imaginer, graves dans leur window, une colère se ralluma. Alors son ressentiment décida d'offrir à l'autre, à la fille claustrée, la fête même où Renée criait de bonheur, sa seule joie au monde, comme elle disait. Mais le contact d'une créature nouvelle abrégea son souffle accoutumé. Avant d'avoir donné le plaisir, il s'abîma dans un halètement fade.

Elle s'esquiva. De nouveau il demeura seul, avec la déconvenue de son projet raté et la mélancolie d'un geste sans saveur. Sensuel, il s'étonnait que ses nerfs eussent vibré si vite et si mal. Sans doute l'apathie de cette inconnue avait éteint ses ardeurs. Il se souvint qu'entre les bras de Renée, le frisson créé décuplait l'émotion sentie. Elle était à ses émois un résonnateur fervent et docile. Avec elle il pouvait tout. Il ne savait rien avec une autre. La maison d'amour lui devint lugubre où il n'était qu'un passant maladroit. Il n'eut plus mémoire de la rancune récente ni de Berjeaud. Sa vanité se hâta de songer à Renée, à leurs prouesses.

Il rejoignit la dame en robe puce et Schütz épanoui. Sous la neige plus froide, les deux hommes reprirent leur marche. Mais Florent ne trouvait plus que dire. Il héla le premier fiacre, grimpa chez lui, s'inonda dans son tub. Puis il choisit dans un secrétaire les deux derniers portraits de Renée, et il les baisa avec fierté.

LUCIEN MUHLFELD.

Nous empruntons ce chapitre au beau roman de M. François de Nion, Les Façades, *dont il a été tant parlé depuis quelque temps.*

LES FAÇADES

Quand Hubert, Guy et Jacques entrèrent dans le grand hall de Belabri avec le petit de Charmoie, ils virent sur une estrade, dans une apothéose de lumières, encadrée de palmiers, de lataniers et de cycas aux rigides et verts feuillages, Katia Nozdreff, debout ; ses mains gantées de noir jusqu'aux épaules, pendaient légèrement unies sur la jupe rose de mousseline de soie, en une pose d'innocence et d'enfance étonnée, et elle chantait la *Sérénade du pavé,* aggravant d'accent slave l'imitation faubourienne de la montmartroise lamentation.

Ensuite, elle ne se fit point prier ; scanda la marche des *Petit Vernis*, la ronde des *demoiselles à marier*, détaillant l'obscène avec une diction juste et naïve. Elle conclut par la *Pocharde*, traîna des cassures de gestes ivrognes, la gravelure de ses membres neigeux, souples, minces et longs, d'un goût de fruit vert à l'œil.

Après leur longue course à travers la campagne glacée, ils respirèrent, grisés, la fluidique lascivité émanée de ce corps, de ces attitudes de vierge vicieuse. Un souffle de brutalité, parfumée, amincie, passait sous l'étincellement des lustres ; il montait des épaules nues, de toute la chair moite des femmes, balançait une atmosphère chargée d'énervations où flottaient les désirs des hommes. Sans s'en rendre compte, ils sentirent qu'ils entraient dans le troupeau humain, dans un parc d'animalités massées, prêtes à se donner et à prendre et ils dirent, presque ensemble :

— Bigre ! on n'a pas l'air de s'embêter ici !

Sartines se faufilait, pressé de voir Jacinthe ; il songea qu'elle avait horreur de la foule et tourna vers le jardin d'hiver, derrière l'estrade. C'était, sous le haut plafond de verre, dans la blancheur palpitante des électricités, une forêt de tropiques érigeant ses architectures vertes comme une floraison de caprices prodigieux. La rudesse du gravier surprit sa marche : il s'arrêta un instant à contempler les ogives des hauts chamærops, la gracilité retombante des fougères gigantesques, toute cette profondeur de troncs aux cardes rudes, aux fûts laineux suants de virilités végétatives ; ému devant le mystère du paysage équatorial, sincère dans le factice de sa sensation. Les musiques canailles venues du salon nageaient en échos hyalins sous le cintre sonore, dans l'air enchevêtré de palmes, de pennes, de folioles pendantes ; elles jouaient sur le frémissement d'argent du petit ruisseau sifflotant tout bas entre le velours des ray-grass, si transformées par le milieu qu'elles résonnaient aux oreilles de Jacques, barbares, mineures, comme de lentes mélopées d'Afrique ou d'Asie.

Un murmure léger de voix s'unit à l'entrée, mêlé aux frôlements d'une jupe sur le sable ; Jacques eut peur de fâcheux, s'effaça derrière un bac énorme d'où l'éventail d'un phœnix surgissait en tiges robustes et souples : le murmure passa et le silence de verre, le grand recueillement tremblé des plantes retomba. La cruauté des luminosités blanches régna fouillant de ses lames bleuâtres les feuillages durs et métalliques. Un peu plus loin le ruisselet s'élargissait en étang, les bords étoilés de narcisses et de tubéreuses.

Le bruit reprit, tout près, et Jacques entendit.

— Je vous en prie, mon ami, allez dire ce monologue. Il vous en voudra si vous refusez.

— Si vous saviez comme ça m'assomme !

— Pourquoi ? On vous applaudit toujours.

— Je m'en fiche de leurs applaudissements. Je ne suis pas un cabotin. — Toujours monsieur Lemesle avec son monologue ou sa chansonnette. Je ne trouve pas ça chic.

— Bah ?

— Et dans ce moment-ci. — Avec votre sœur qui a l'air de se moquer de moi !

— Mais non ; je vous assure que vous vous trompez. — Marguerite ne se moque pas de vous spécialement...

— ... Spécialement ?...

— Certainement... elle se moque de tout le monde... pas de vous seul...

— Enfin, ça m'ennuie, amuser les gens. — C'est embêtant à la fin.

— Mais, mon pauvre ami, voyons ; vous savez bien... vous n'êtes pas encore assez ancré pour faire le difficile.

Le duc d'Arcole, à l'entrée de la serre cria, du haut de sa gorge.

— Eh bien ; où est-il, Lemesle ?

— Ici, mon ami.

Le mari parut et Mme d'Arcole expliqua :

— Je suis en train de le raisonner. Croyez-vous qu'il ne veut rien dire ! Il trouva ça au-dessous de sa dignité.

— Allons, Lemesle, ne nous jouez pas un tour comme ça. — Tout le monde vous réclame.

Elle poussa le duc d'un coup d'éventail.

— Laissez-nous ; je vais le décider. Dites qu'il va venir.

On entendit dans le salon la grande voix du duc déclamant :

— Mesdames et messieurs, monsieur Lemesle va avoir l'honneur de dire devant vous...

Hélène prit alors à bras le corps le jeune homme après un coup d'œil en cercle jeté.

— Chante-leur...

Elle tendait la tentation de ses lèvres :

— Tiens ! — Seulement : *Bougri de bougra.*

Il se penchait, but la bouche fleurie.

— Comme tu voudras.

— Ah ! tu es gentil. — Et puis un peu : les *Moyens de nounou,* tu sais !

— Ça m'est égal...

— Et puis, comment donc, ce machin... ?

Ils s'éloignaient ; la duchesse, à son bras, l'emmenait triomphante.

Sartines franchit l'ombre nette et lamée du phœnix, avança dans l'illusion nerveileuse d'une oasis. La serre était éclatante et douce, toute vibrée d'une lumière tantôt immobile et plane et tantôt convulsive. L'énergie du fluide soutenait et raidissait les ramures dentelées des plantes étranges

Des bouffées humides et chaudes, lascives comme un soir créole, pâmèrent l'énorme Flore vivace, seulement séparée par la fragilité d'une vitre du froid collé aux châssis, comme une pieuvre de mort. Le jeune homme tourna un méandre d'allée : soudain le Palmarium entier — et dans un fond l'étincellement des lustres sur la foule remuée des salons — fut encore devant lui, lointain, fuyant, double : une glace immense, posée à ras du sable, tenait toute la largeur d'un mur, si inattendue, si peu apparente, qu'il semblait qu'on n'eût qu'à franchir l'arcade pour entrer dans un autre jardin et dans une nouvelle fête. Oblique, Jacques ne se voyait pas dans la glace, mais le tableau qui s'y réfléchissait l'arrêta.

Exquisement posée sur un fauteuil Trianon, de trois quarts et perdue dans une penserie lointaine, Mme Grandier des Ormes encadrait là sa forme svelte, gracieuse et triste.

Il ne la voyait pas, elle, mais seulement son image intangible, irréelle ; ses contours adoucis peut-être encore par les iris des prismes et des incidences Sa robe de moire où des ramages peints se tordaient, noués de rubans, dans une tonalité un peu flou, tombait des épaules en un décolletage rond qui donnait la sensation qu'elle n'avait qu'à se dresser pour sortir de son vêtement, surgir comme une grande fleur nue et blonde.

Elle se croyait si bien seule qu'elle avait déposé l'air riant, le masque, et que la lassitude de ses traits détendus avouait ; son pied croisé sortait de sa robe, assez pour montrer la cheville étroite et la soie vivante du bas et la main jetée sur l'appui rustique du meuble, laissait pendre son éventail d'un geste découragé.

Jacques n'osait bouger, goûtant la joie de la regarder, effrayé cependant comme quand on sent qu'on va peut-être surprendre la pensée intérieure — la pensée à eux seuls — des gens qu'on aime.

Mais le mystère des appels nerveux, la diffusion inaperçue des centres décelait sa présence. Lentement, inconsciemment avertie, Jacinthe tourna la tête, le vit sans surprise. Une habitude impérieuse ranima les traits de son visage, retordit le pli du sourire au coin des lèvres, fit briller le mensonge des yeux; puis, devant cet ami, elle laissa tomber ces vaines armes et le même découragement détendit la jolie figure.

Il dit :

— Vous êtes seule.

Elle haussa son éventail devant ses yeux, sembla regarder les guirlandes de nymphes et de faunes gouachés sur la soie ancienne :

— Je vous avoue que les facéties de M. Lemesle ont le don de m'ennuyer.

— Comment! un garçon qui pourrait débuter à l'Eldorado. Tenez, vous entendez comme on applaudit. — Et maintenant, vous savez, c'est M. Lemesle d'Arazac : le monologue conduit à tout.

Elle dit :

— Oh! mon Dieu, il a raison, si ça l'amuse.

D'un air si brisé qu'il murmura :

— Tout à l'heure je vous regardais, vous ne me voyiez pas : comme vous aviez l'air triste, Jacinthe.

— Moi!... Mais vraiment non, mon cher ami...

— Je ne vous voyais pas... je ne voyais que votre reflet... Et je me disais que c'était cela seulement que j'aurais jamais de vous : l'apparence de votre forme sur le mensonge d'une glace!

Des applaudissements retentissaient, avec des rires et des cris de plaisir. Eux se turent, les yeux cependant attirés vers le hall. Sur l'estrade, Lemesle se tenait debout, dans une pose naïve et futée de joli Gille, et du bout des lèvres, le geste des doigts soulignant les mots, il détachait le titre, d'une diction nette et convaincue :

BOUGRI DE BOUGRA

Aussitôt il commençait à patoiser en auvergnat bouffon et gentil. A moitié dressé sur ses pointes, il dispersait l'esprit de l'œuvre, vaporisait l'ineptie, jetant un plissement de paupière à l'un, une intonation à l'autre, esquivant l'ordure. Il raccrochait l'assistance, charmant, ému parfois, doucement sceptique... modeste.

Jacques appuya ses yeux sur les tombantes épaules de son amie; la soie de leurs tissus, leurs courbes, le mouvement rond des jeunes bras frais remuèrent ses sens et son cœur d'un désir triste et honteux dont il se défendit. Il se rappelait l'adorable peau d'autrefois, la tendre peau virginale et de jadis, l'arc plus maigre et plus pur du col. Et il songeait que des lèvres d'homme s'étaient posées là, avaient chauffé de leur fièvre l'épiderme frais, terni de leur souffle le duvet tendre. Que *cela*, c'était certain, plus certain que tout, et que rien, pas même l'ébranlement des sphères, pas même la descente d'un Dieu, ne pouvait faire que *cela* ne fût pas. — La chair plus grasse et plus blanche avouait l'homme, la chair moins menteuse que l'âme, contente après tout d'être satisfaite et complétée...

Elle sentit sur elle l'effleur de ce regard et s'en voulut de rougir; il descendait tout au fond de son être, insinué dans les intimités de sa chair. Comme Ève après la pomme, elle se sentit nue devant Jacques.

Il se pencha sur les épaules fines, nuées de laiteuses clartés; un hymne de joie éperdu montait d'elles, de leur délicieuse senteur fraîche. Des paysages d'amour coulèrent sous ses yeux. — D'un désir il vécut les contrées de chimère, — de chimère pour sa pauvreté — où il l'eût si bien aimée; parcourut le pays de musique et de soleil, de fièvre lumineuse et diaprée où il l'eût emmenée, emmenée... ou le district pur et froid du nord, les chalets de bois jaunes aux poêles ronflants, accrochés aux escarpements noirs de sapin d'un fjord; le district blanc où leur tendresse se serait bercée dans la tiédeur.

L'arrangement de ses cheveux, la torsion soyeuse des mèches lui racontaient des matins charmants de journées; le bout du pied issu de la jupe la lui dévoilait femme, faisait remonter son caprice le long des jambes longues et sveltes, étirait sa concupiscence, dans la douceur satinée de tous les replis de son corps. En rappels de scènes romanesques, en visions de gravures galantes, la réalité du moment s'affirmait à lui; la cadence polissonne d'un rythme, dans le hall, fixa sa mémoire en luxure. Irrésistiblement, il se baissa, ses lèvres se dardèrent, s'appuyèrent sur le lisse et le frais de la peau dans un suprême et frénétique délire du toucher.

Dressée, d'un coup d'épaule elle secoua la morsure, toute rouge avec des yeux de larmes, se tint devant lui silencieuse. Enfin elle dit doucement et comme soumise :

— Jacques! — Ne faites pas l'enfant!

Il prit le mot comme une complicité, tendit des mains ardentes; mais elle se recula, toujours calme, tout d'un coup d'une déchirante tristesse d'expression.

— Mon cher ami, je vois que nous ne nous comprenons pas du tout.

— Comment?

— Vous croyez. — mon Dieu oui, évidemment pourquoi ne le croiriez-vous pas? — que je vais être comme toutes les femmes que nous voyons autour de nous : Madame... enfin les autres... eh bien, non, Jacques, vous vous trompez.

Il tenta de parler :

— Oh! je n'ai pas la prétention d'être une femme à part. Les autres font ce qu'elles veulent, ça les regarde; je n'ai pas à m'en occuper. Mais moi, j'ai une idée; je ne veux pas avoir d'amant. — Car c'est bien cela que vous voulez, n'est-ce pas, que je sois votre maîtresse?

— Ne dites pas...

— Non; laissez-moi parler. — Évidemment ce serait charmant; nous nous aimions, nous n'avons pas pu nous marier parce que nous n'avions pas de fortune ni l'un ni l'autre... M... M. Grandier des Ormes m'a apporté l'argent qui me manquait; maintenant nous n'avons plus qu'à reprendre notre flirt... un peu moins innocemment... et nous aurons tout pour nous, l'argent et l'amour. — Eh bien, non, vous ne pouvez pas vous faire idée comme cette combinaison-là me dégoûte.

— Vous vous fâchez, Jacinthe, pardonnez-moi, j'ai eu un moment de folie. Mais, Jacinthe, vous savez comme je vous respecte et comme...

— Oui, vous êtes un bon garçon; mais il y a longtemps que je veux vous dire tout ça. — Et quelque chose encore dont vous ne vous doutez pas.

Il attendit, frémissant et tendre.

— Vous m'aimez toujours, je le crois. Peut-être autrement qu'il y a huit mois, mais enfin...

Elle lui tendit, d'un geste droit, ses doigts francs.

— Eh bien, moi... moi aussi, comme autrefois, comme toujours. — C'est la première fois que je vous le dis, vous pouvez me croire.

Leur poignée de main fut celle de deux hommes, d'accord en honneur et en volonté.

— Mon mariage est pour moi entaché d'une erreur qui l'annule; je ne savais pas ce qu'on me faisait faire. — Il n'y a pas eu de ma part consentement. — Or, j'estime que j'aurais le droit de reprendre ma liberté... comme j'ai déjà repris ma personne.

Tout d'un coup il comprenait, et l'adieu au mari, le soir, sur le palier aux carreaux rouges, et les solitudes des Aulnaies, et les voyages de l'autre à Paris... une joie, une sécurité de bonheur coula dans son être. Elle affirma :

— Oui, M. Grandier des Ormes n'avait donné que trois mois de congé, paraît-il, à Mlle Rose de Malines. Elle a repris son service cet été à Deauville, et tout est pour le mieux. Je me trouve aussi libre que j'aurais été liée s'il en avait été autrement. — Je pourrais donc parfaitement être votre maîtresse...

— Ne dites pas ce mot-là.

— Si. Il faut appeler les choses par leur nom, quand elles n'en ont pas d'autre. Je pourrais être votre maîtresse sans scrupule... si je n'avais pas la honte et l'horreur de tous les... comment dire ça?... de tous les accessoires de l'adultère.

— Je ne comprends pas, Jacinthe.

— Eh! oui. Les rendez-vous, le petit rez-de-chaussée, les visites ensemble aux mêmes heures, le mensonge... enfin tout ce qui fait le plus important et, peut-être pour d'autres, le plus agréable de ces liaisons-là. Il y a dans tout ça pour moi une espèce d'indignité, surtout physique, de détails honteux... que je ne peux pas accepter. — Je vous parle comme une vieille femme : vous allez dire que j'ai bien de l'expérience, me mal juger peut-être. Eh, mon cher, — avec tout ce qu'on dit devant nous quand nous sommes jeunes filles et que nous comprenons plus tard... ou tout de suite, — une femme connaît mieux la vie après six mois de mariage qu'un homme après cinq ans d'existence à Paris.

Les lenteurs vives d'une valse se rythmèrent; elle prit le bras de Jacques.

— Rentrons; il est inutile qu'on nous trouve ici en conversation... quoique...

Elle indiqua le dédain.

Il sentit sur sa manche le toucher léger de son bras; leurs pas s'unirent.

— Allons doucement, dit-elle; je n'ai pas fini. — Donc, voilà la situation : rien en me cachant, rien honteusement; rien... tant que je serai Mme Grandier des Ormes...

— Comment? — Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Tout au grand jour, honnêtement... si je deviens Mme de Sartines.

— Mon Dieu, Jacinthe! — Voyons? Ce n'est pas une plaisanterie?

— Non; ce n'est pas une plaisanterie. Je ne crois pas que mon mariage puisse être cassé en cour de Rome, bien que M. Grandier soit protestant... non, je ne crois pas, même avec de l'argent, et nous n'en aurions pas. — Mais je suis sûre d'obtenir le divorce. — Or, malgré l'opinion de notre monde, j'estime infiniment plus une femme divorcée qui se remarie civilement, sans passer par l'église, qu'une femme qui reste mariée et qui trompe son mari. — Je serai coupable dans ma foi de catholique, mais pas dans ma conscience de femme. — Aurez-vous le courage de vivre avec moi dans la gêne? Ne regretterez-vous jamais? Songez qu'avec votre nom vous pouvez faire un beau mariage.

— Quand nous marierons-nous? demanda-t-il doucement.

Ils tournaient le gentil méandre d'allée, se trouvèrent dans l'ombre noire, striée d'argent, des arecas. Elle leva vers lui son beau visage, souriant et clair.

— Laissez-moi faire. — Et maintenant ne souffrez plus, sachez que je suis à vous, rien qu'à vous. — Nous sommes fiancés, embrassez-moi.

Sa bouche frémit sur la peau délicieuse, se posa sur le front d'un respect grave et attendri, comme sur un front de vierge... Mais elle cambrait sa nuque et lui donna ses lèvres.

Et ils rentrèrent dans le hall, accueillis dès le seuil par le sourire méchant de Mme de Candale.

François de NION.

TOUT LE MONDE DESCEND!!!

... La cherté des locaux motive
Notre départ prochain par la locomotive.
THÉODORE DE BANVILLE.

Or, en 1809, nous prîmes Saragosse.

En 1896, grâce aux progrès incessants des moyens de transport, j'avais pris, moi, le chemin de fer de l'Ouest, pour aller de Paris à Saint-Germain.

Que celui qui n'a jamais été de Paris à Saint-Germain me jette la première pierre!

Dégoûté du prix excessif des loyers dans la Babylone moderne, je songeais à m'établir en province et j'avais élu la ville qui reçut le dernier souvenir de M. Tiers, non point par sympathie pour le glorieux ancêtre de mon ami Auguste Germain qui lui donna, — à la ville, pas à M. Tiers, — son sacré nom, dûment canonisé sur le zinc pontifical, mais, tout uniment à cause de sa proximité de la capitale.

Parce que, vous savez, on a beau vouloir se retirer en province, il est dur de renoncer à ses petites habitudes, et je ne me vois pas du tout, par exemple, fréquentant les chalets de nécessité de Brive-la-Gaillarde ou faisant une pleine eau dans la Seine à Carpentras!

Pour ces choses-là, — et pour les autres, donc! — il n'y a encore que Paris.

Mais la déplorable habitude qu'y ont prise les propriétaires d'exiger le paiement de quatre termes par an m'avait fait un devoir de chercher ailleurs un toit pour y reposer mon front.

Et c'est dans le but de me livrer à ces investigations domiciliaires que j'avais pris, ainsi que j'ai eu le plaisir de vous le dire en commençant, le chemin de fer de l'Ouest, pour aller à Saint-Germain.

J'étais monté en premières, avec un billet de secondes naturellement. Un jour, je suis monté en secondes avec un billet de premières et la Compagnie a tout à fait négligé de m'envoyer un inspecteur pour me rembourser quoi que ce soit; depuis lors, je ne me gêne plus.

Tout auprès de moi vint s'asseoir une drôle de petite femme vêtue de noir, que je ne regardai pas comme un frère.

Six intrus de moindre importance complétèrent notre compartiment.

Nous eûmes, la drôle de petite femme et moi, l'ineffable joie d'égrener ces comparses aux diverses stations du parcours : Asnières, Nanterre, Rueil, Chatou, Le Vésinet, Le Pecq.

A La Garenne-Bezons seulement, ils nous posèrent un lapin : aucun ne descendit.

Peut-être parce que le train ne s'y arrêtait point.

Ou pour toute autre raison qui ne nous regardait pas

VIEUX PROPOS



— Dis donc, paraît que vous vous tapiez tout le temps dessus?

— C'est vrai, on s'aimait trop.

devoir la venger si bellement que ne resterait, — l'amour mort, — plus de douleur au fond de son âme...

Elle dit fermement : « Vous me paraissez fatiguée, Andréa... Restez là une minute... Nous allons nous approcher mieux, le duc et moi... »

La duchesse se laissa tomber — et les sanglots, retenus là-bas, glissèrent de son pauvre être abattu...

Zézé entraîna le duc. Ils firent le tour du manoir, — franchirent des escaliers, longèrent couloirs et couloirs, traversèrent des salles sombres... Elle murmurait, rageuse : « Le misérable!... là... dans la demeure de mes aïeux... » — Elle dit : « Ayez une bonne attitude ». — L'autre se raidit, n'y comprenant plus rien. Elle ouvrit une porte. Un resplendissement les bouscula. Ils s'avancèrent. Le vicomte fumait enlacé par une demi-douzaine de libertines nues, saoules, qui le baisaient en mâchant des refrains obscènes... quelques-unes crièrent, se levèrent effarées, titubantes...

La vicomtesse s'avança, tranquille, dit doucement d'une voix presque assurée :

— Je vous présente mon amant, monsieur le duc de Rochevatille... Il est très regrettable que vous ne nous ayez pas invités...

Le vicomte devint très pâle, mais ne se départit pas d'un étonnant sang-froid. Il se leva, se boutonna froidement, s'inclina devant le duc abasourdi et dit, en souriant, à la vicomtesse :

— Cela est très regrettable, en effet, madame; — mais nous eussions encore déploré l'absence de ma chère maîtresse, la duchesse de Rochevatille...

Nonce CASANOVA.

L'ÉTERNELLE VENGEANCE

Il la vit se promenant sur la plage, l'aborda et lui proposa, du ton dont on commande, une promenade en mer. Elle subit l'attraction et ne put refuser. Sur un signe, elle le précéda dans le canot. L'ancre fut dérapée, la voile hissée, et la côte, peu à peu, s'abaissa, s'estompa et disparut. C'était un canot de construction étrange, avec une étroite écoutille au pied du mât, ponté à l'avant et à l'arrière, sans bordure, de telle sorte qu'un objet en liberté sur le pont devait rouler dans la mer au moindre tangage. Elle se tenait assise, les mains croisées, sur un des deux bancs intérieurs qu'on entrevoyait par l'écoutille; sa tête et ses épaules seules dépassaient, immobiles, et elle regardait, muette, l'homme accroupi à la poupe, les mains crispées sur la barre, l'œil perdu dans les profondeurs bleuâtres de l'horizon.

Elle était la marchande d'amour, la glorieuse prostituée de ce petit village de pêcheurs perdu dans le désert de la côte; son instinct de femelle la jetait successivement dans tous les bras, avide du baiser vigoureux des matelots durcis à la bataille des éléments. Son corps, elle ne l'avait jamais refusé à personne, et la moindre anfractuosité de la falaise en connaissait l'impeccable beauté. Un panier de poissons, une poignée de coquillages, une gorgée de rhum, moins encore, rien : en cela consistaient ses honoraires; n'eussent été les nécessités de la vie, elle n'aurait semblé préoccupée que de l'étreinte de l'homme.

Un seul pourtant l'avait trouvée rétive à son désir; jamais elle n'avait voulu de lui parce que sur son visage s'étalait la hideuse laideur de certains monstres marins, et lui, sans un mot de colère, s'était retiré, attendant le jour de la possession fatale et de la vengeance. Ce jour était venu; seuls sur le canot ponté, entre l'immensité de la mer et l'infini du ciel, ils allaient, lui vers le baiser si ardemment et si patiemment convoité, elle vers l'obéissance passive des êtres que conduit une mystérieuse et inéluctable destinée.

Tout à coup, l'heure décisive étant venue, il retira le gouvernail, baissa la voile et se glissa auprès de la femme. Sans qu'elle détournât les yeux, sans qu'un mouvement trahît sa répugnance, elle se laissa prendre les mains et l'écouta parler.

— Tu sais, disait-il d'une voix sombre, quelle a été, pendant des années, la force de mon désir. Pour toi, je suis resté chaste; pour toi, j'ai vécu comme les êtres sans sexe et j'ai mis un bâillon à ma sensualité. Pourquoi, ce matin, rêvais-tu seule sur la plage? J'ai senti que le jour était venu, le jour où tu ne me repousserais pas comme une bête immonde, où tu subirais le formidable assaut de ma virilité. Et je t'ai prise, et je t'ai emportée!...

Sa voix se fit plus tendre :

— Dis, veux-tu de moi maintenant? Me donneras-tu, sans que je te le vole, le baiser jeté par toi à toutes les convoitises qui n'étaient point les miennes?... Réponds, Annie, réponds! ..

Elle se taisait; ses mains s'abandonnèrent, plus molles, mais elle détourna ses regards d'un air de résignation et d'ennui. Il rugit. Il gronda :

— Je te comprends! Tu es trop faible aujourd'hui pour me résister, mais tu me gardes encore assez d'horreur pour ne pas dire : « Je veux! » Eh bien! Annie, c'est moi qui te veux. Je ne poursuivais que ton cœur et ta chair : je les prendrai, mais avec ta vie! Ma vengeance sera de t'unir à moi, que tu me rejettes, pour l'éternité. Ils soupireront en vain après ton retour, les hommes maudits que tu aimes, et, toujours, tu subiras la honte du baiser que tu n'as pas voulu... Lève-toi!

Habituée aux fureurs des hommes, son incrédulité resta sereine; elle se croyait immortelle, pas un de ses muscles ne tressaillit. De ses bras d'hercule, il la souleva et la jeta sur la convexité glissante du pont sans bordure. Elle vit à ses côtés les profondeurs glauques de l'onde et comprit que la mort la guettait. L'instinct qui veille à la conservation des êtres lui conseilla une vague résistance. La vigueur de l'homme l'eut bientôt vaincue et, résignée, elle s'abandonna, décidée même à prendre sa part de volupté. Lentement, froidement, il la posséda; arrivé à la seconde suprême, il eut un brusque mouvement et tous les deux, enlacés, les lèvres mordant les lèvres dans l'involontaire et dernier spasme charnel, roulèrent dans les flots.

La barque, un moment penchée, se redressa, pointant vers le ciel la nudité funèbre de son mât que battaient les cordages.

Pour ne point trahir le secret de l'horrible vengeance du mâle méprisé, la mer garda leurs corps dans le silence éternel de son sein et brisa la barque sur un récif perdu au large.

Dans le village, on les crut, amants enfin, enfuis vers de lointaines solitudes, et leurs noms cités ensemble par les vieillards furent longtemps le symbole du parfait amour.

A. de la HIREDESPIE.

LES POÈTES DE L'AMOUR

IDÉAL

Ses baisers n'auraient pas de ces erreurs novices,
Qui mettent sur la joue un éclair de candeur;
Dans ses yeux, je verrais sourire tous les vices,
Son corps adorerait un parfum d'impudeur!

Elle viendrait à moi, souriante, mi-nue,
Et sans un mot banal d'hypocrite vertu,
Sans les cris épeurés de victime ingénue,
Répondrait d'un frisson à mon brûlant « veux-tu? »

Elle ne parlerait jamais de poésie
Et ne chercherait pas de fleurs dans le gazon,
Son Dieu serait un Dieu de païenne hérésie,
La volupté des chairs son unique horizon.

Elle ne saurait pas les rêves faits d'étoiles,
Ne se pâmerait pas en regardant le ciel,
Elle aurait la beauté des Vénus sur les toiles,
Sa peau resplendirait sans charme artificiel.

Et ses baisers seraient de farouches morsures,
Et ses sanglots d'amour, douloureux et brutal,
En sa gorge mettraient de profondes blessures,
Chants de rut, cris de joie, ou plaintes d'hôpital.

Nous aurions des réveils exténués d'ivresse,
Nous nous serions aimés jusqu'à nous épuiser;
Mais notre premier mot serait une caresse,
Et l'aube éclairerait notre premier baiser.

. . . .

Puis, quand pour nous viendraient tinter les glas funèbres,
Quand le temps nous aurait brisés sur son récif,
Comme un encens béni vers le Dieu des ténèbres,
Descendrait de nos cœurs un chant d'adieu lascif.

Henry CAEN.

UKKO'TILL

(Suite.)

VIII

La gorge toute meurtrie, la senorita Mercédès s'enfuit à travers les décors, poussa une porte de fer qui retomba avec bruit derrière elle, prit un couloir obscur et fétide, monta sans s'arrêter par un escalier étroit, où elle fut bousculée à chaque marche, ouvrit brusquement une loge :

— On n'entre pas! cria une voix aiguë.

Mais elle était entrée, déjà.

C'était la loge de Little-Tony, le clown. Celui-ci, devant une toilette surchargée de fards et de flacons, était nu, tout à fait. Bicolore, bleue et rouge, une perruque à deux pointes se dressait, hirsute sur son front; son visage était complètement maquillé de blanc, recouvert de pâte jusqu'à la naissance du cou; délicatement, avec un pinceau, le clown se dessinait sur le front et les joues des étoiles sanglantes et des croissants de sinople. Il tourna la tête :

— Tiens, Loulou, et moi qui ne peux pas t'embrasser! fit-il avec un chagrin comique de la voix. Tu sais, assieds-toi où tu pourras — moi, je n'ai pas d'ordre.

En effet, la loge était sens dessus dessous; par terre, les vêtements de ville, le chapeau rond, une canne traînant près d'une cuvette pleine d'eau sale; les deux chaises étaient encombrées de chatoyants oripeaux, et d'autres costumes bariolés pendaient aux murs, reflétés par la glace, tout resplendissants dans la clarté des deux poires électriques qui éclairaient d'un trop-plein de lumière l'exiguïté de la loge. Des nuages de poudres, des odeurs mélangées à de la fumée de cigarettes flottaient, rendant l'air presque irrespirable. Le clown, cependant, continuait son maquillage, puis, s'étant reculé de la glace pour juger de l'effet obtenu, et se trouvant bien suffisamment laid, sans doute, — il choisit au portemanteau un costume, et enfila d'abord un pantalon effroyablement large, tout blanc, semé de dessins bizarres en couleur :

— C'est gentil à toi d'être venue...

Mais la jeune fille l'interrompit :

— Il sait tout; il veut me tuer!

Little-Tony s'arrêta net :

— Oh! là, là, fit-il, qu'est-ce que tu me racontes?

Sa voix avait pris tout à coup l'accent traînard des faubouriens; car, malgré qu'il portât un sobriquet britannique et ne se fît pas faute de baragouiner en un anglo-français bizarre les plaisanteries qu'il débitait sur la scène, il était comme Mercédès un parigot pur sang. Né à Clichy, il avait connu Louise toute jeune. Ensemble, ils avaient joué dans une sexuelle promiscuité où ils s'étaient vite donnés l'un à l'autre, sans pouvoir encore s'appartenir.

Plus tard, la petite fille, que sa mère surveillait d'ailleurs, s'était reprise. Mais elle avait conservé pour le gamin, à peine plus âgé qu'elle, une grande tendresse, un amour bête, inconscient, quoique réel. Le garçon était entré au Cirque Fernando, où d'abord on l'employa aux écuries; souple, musculeux, au reste intelligent, il ne tarda pas à devenir, de simple palefrenier qu'il était, grâce aux conseils et à l'enseignement d'un vieux gymnaste, un acrobate que jalousèrent bientôt ses camarades. Survint un accident : il se rompit, au cours d'un exercice périlleux, le bras droit. Désormais incapable de disposer de toute sa force et de son entière agilité, il prit la profession de clown, fit montre d'un esprit inventif et original, et devint rapidement célèbre sous son nouveau surnom, exigé par le métier, de Little-Tony. Quand Forestier l'engagea pour faire partie de sa troupe, le clown avait revu Louise Pagot : celle-ci était alors au corps de ballet de l'Opéra, et, quoique jolie, danseuse médiocre, très peu remarquée encore. Même sa mère se désolait, prétendait qu'on ne ferait jamais rien de cette jeunesse, que c'était vraiment bien la peine de s'être saignée aux quatre veines pour lui donner une bonne éducation, puisque jamais cette petite dinde n'aurait quelqu'un de sérieux, si ça continuait. Forestier, sur les conseils du clown, l'engagea également; à la même époque l'impresario venait aussi de signer avec Ukko'Till.

Ce dernier remarqua bientôt la jeune fille, comprit vite l'avantage qu'il y aurait pour lui à la faire servir à ses exercices, et comme, en outre, elle lui plaisait infiniment, il n'hésita pas à s'adresser à sa mère, en homme pratique et qui va droit au but, pour conclure l'affaire aux meilleures conditions possibles.

Loulou, en véritable enfant de la balle, se soumit docilement au marché dont elle était l'objet; elle devint à la fois la maîtresse et la cible vivante de l'inimitable shooter : hardie et inconsciente, d'ailleurs confiante en l'adresse infaillible d'Ukko', elle prêta à ses plus dangereuses expériences; même, avec une ingéniosité toute féminine, elle en inventa de plus effrayants encore. L'homme, d'ailleurs, ne lui déplaisait pas, quoique férocement soupçonneux et jaloux. Aussi bien, avait-il fort raison de l'être. Car le clown, furieux de l'être vu souffler une aussi désirable maîtresse, se souvenant aussi de leur liaison d'enfance et de ces premières caresses qui n'avaient pu aboutir, fit en secret une cour assidue à la jeune femme! il la pourchassa, la poussant dans les coins, l'empoignant à pleines mains aux seins et au basventre, la baisant aux lèvres goulûment: rieuse et consentante, la jeune femme se laissa vite persuader à des abandons plus complets. Et ce fut le reflet de leur liaison d'enfance : ils profitèrent des moindres instants, s'accouplant ici et là, au théâtre ou chez le clown, un peu partout. Seulement, il fallait prendre des précautions multiples à cause de l'autre, qui, un soir, s'il apprenait par malheur quelque chose, pouvait, pendant les exercices de tir, se venger en la tuant.

Or, ce cas se présentait :

— Est-tu bien sûr de cela? reprit Little-Tony appuyé à la muraille.

— Si j'en suis sûre! Mais tiens, regarde mon cou, je saigne : il m'a enfoncé les ongles dans la chair, la brute, il a manqué de m'étrangler. — Aussi, cela devait m'arriver. Je te l'ai bien dit tout à l'heure. Et puis, pourquoi, m'écrivais-tu? Il a sans doute trouvé un de tes billets dans la poche de ma jupe; il fouille partout. Toi, ça t'est bien égal; qu'est-ce que tu risques? Rien. Mais moi, il va me tuer, pour sûr il va me tuer, dès mon entrée en scène.

Loulou fondit en larmes.

— Quel ennui que les femmes! pensa le clown tout haut.

Puis, câlinement, comme pour atténuer sa phrase, il entoura d'un bras la taille de sa maîtresse, et avec un coin de serviette trempé dans l'eau savonneuse de la cuvette, il lui lava les écorchures saignantes qu'elle portait au cou :

— Le sale animal, en effet, que ton Ukko'! Est-ce qu'on arrange de la sorte une jolie femme! Il a marqué ses cinq doigts dans la peau. Après tout, il n'est certain de rien, même s'il a lu un mot de moi où je t'aurais appelée « ma petite Loulou ». Ça s'écrit, ces choses-là, entre camarades, au théâtre. Voyons, console-toi, tout s'arrangera. Moi qui justement avais envie de t'aimer! Veux-tu que je t'aime, dis?

Et, délicatement avec la houpe de cygne, Little-Tony poudrait de fraîcheur blanche le cou blessé de sa maîtresse :

— Veux-tu?

Loulou ne répondit pas, se laissant aller cependant à l'enlacement de son amant, hargneusement indifférente

A petits coups, le clown baisait la jeune femme sur la bouche, passant doucement sa langue sur les petites dents blanches écloses dans la pourpre saine d'une bouche d'enfant; sa main agile avait lestement déboutonné le gilet du travesti, écarté la batiste fine de la chemisette et caressait des seins exigus et fermes dont les pointes s'acéraient encore sous ses doigts. Quelques minutes s'écoulèrent — puis un même frisson parcourut le couple et le fit brusquement s'étreindre, s'unir en un équilibre étrange sur le siège même où la jeune femme était venue s'asseoir. Et tandis que celle-ci se renversait en arrière, et que son chignon, un peu défait, frôlait presque ainsi le plancher, ses mains mignonnes crispées pour se retenir aux barreaux inférieurs de la chaise, le clown, redressait au contraire son buste, la tête levée en une crainte de la salir avec son masque de plâtre : et c'était, reflété bizarrement par le miroir de la loge, un groupe à la fois charmant, monstrueux et ridicule.

Finalement, le spasme les sépara, ils faillirent tomber. Mais le clown, d'un saut, fut sur ses pieds; il vit qu'il était demi-nu, chercha une blouse qui fût pareille à son pantalon, l'endossa vite, et vint terminer sa toilette devant la glace. Tout en achevant son maquillage, il regardait derrière lui, Mercédès. Lentement, sans rien dire, la jeune femme se rattachait. Maintenant ses yeux étaient secs; elle paraissait résignée.

Le silence continuait.

Little-Tony, ayant terminé sa figure, rangea les fards; puis ramassa ses vêtements épars dans la loge, et les accrocha à des patères; enfin, il vida la cuvette dans un seau.

Mercédès se taisait toujours.

Little-Tony, se mit à rouler une cigarette, fureta vainement pour trouver une boîte d'allumettes, eut l'air préoccupé d'un dérangement de sa perruque, ne voulant pas prendre, le premier, la parole.

Mais la jeune femme, assise et immobile, demeurait muette.

— Ah çà! s'écria enfin le clown agacé, est-ce que nous allons rester ainsi muets, comme des chiens de faïence, jusqu'après la représentation? Que comptes-tu faire à présent?

— Moi? oh! c'est bien simple; quand on sonnera tout à l'heure pour Ukko'Till, je descendrai, et j'entrerai en scène.

— Pour te faire tuer alors?

— Peut-être; en tout cas, je l'aurais mérité, rien que parce que je me suis donnée à toi plutôt qu'à un autre, à toi qui n'a pas trouvé autre chose à faire depuis que je suis ici, que de... profiter de moi, une dernière fois. Tiens, veux-tu que je te dise? Tu me dégoûtes, parce qu'au fond tu n'es qu'un lâche, toi aussi!

(A suivre.)

Rodolphe DARZENS.

Le Gerant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNEE. — No 46. Editio.. de Paris : 5 centimes. 18 NOVEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50 / Départements . 15 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ	Étranger
Trois mois	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois.........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

VALENTIN, par JULES CLARETIE



VALENTIN

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

LE COMTE.
LA COMTESSE.
VALENTIN, *valet de chambre.*

Un petit salon élégant, près du parc Monceaux. — 1898.

SCÈNE I

LA COMTESSE.
VALENTIN, *allant et venant.*

Valentin est un grand garçon, fort élégant, le profil régulier, d'aspect classique, les favoris longs et irréprochablement taillés; l'air d'un diplomate, n'était sa livrée qu'il porte fièrement ; culotte courte, bas blancs bien tirés, et faisant saillir des mollets nerveux. — La comtesse feuillette un livre.

LA COMTESSE, *à part.* — Jamais cette lecture ne m'a causé une telle émotion! J'en suis vraiment troublée... Suis-je sotte! (*A Valentin.*) Valentin, rapportez ce livre dans ma bibliothèque. (*Valentin s'approche.*) Non, au fait, je le garde. (*A part.*) Ce garçon n'aurait qu'à examiner le titre, à réfléchir et à deviner ce déplorable secret. Ces gens-là sont fins comme des limiers de police! — Allez Valentin, je n'ai plus besoin de vous! (*Elle reprend, avec un soupir, la lecture de son livre. Tout à coup un bruit de cristal brisé la fait légèrement bondir.*) Eh bien! quoi? Qu'avez-vous fait, Valentin?

VALENTIN, *confus et un peu rouge.* — Madame la comtesse me pardonnera... J'avais cru voir là un grain de poussière, je me suis approché... et... en soufflant... comme ça... *ça c'est cassé!*

LA COMTESSE, *avec dépit.* — Oh! ma jolie coupe de Venise! Les ouvriers de Murano l'avaient fabriquée pour moi, lorsque nous avons visité... M. le comte et moi. (*A part.*) Le comte était charmant alors! (*Haut.*) Un bijou, cette coupe! A mes armes! On n'est pas plus maladroit que vous, Valentin! Vous êtes insupportable! vous cassez, vous brisez!... Une œuvre d'art! un objet unique!... Quel malheur!

VALENTIN, *ramassant les éclats du verre.* — Oh! madame, il y a un Auvergnat, — un voisin — le beau-frère de Mme Ernoux, la charbonnière — qui raccommode ces choses-là si bien, si bien... que ça double leur valeur!

LA COMTESSE. — Vous êtes un sot!... Ah! ma pauvre jolie coupe!... Je suis agacée à en briser une seconde... si j'avais le pendant!

SCÈNE II

LES MÊMES.
LE COMTE. *Il est correctement vêtu, à la dernière mode, sans affectation.*

LE COMTE, *le lorgnon à l'œil, regardant Valentin.* — Eh bien! quoi encore?

LA COMTESSE. — Ne m'en parlez pas! Ce Valentin... Mon souvenir de Murano, vous savez bien?

LE COMTE, *flegmatiquement.* — Ah! oui! la petite coupe? Eh bien, mais, chère amie, c'est moderne ça! ça peut se retrouver! Ce que je reproche bien autrement à Valentin, c'est ce vieux Delft de l'autre jour... Enfin, il ne le fait pas exprès. N'est-ce pas, Valentin? vous ne le faites pas exprès?

VALENTIN, *qui a achevé de ramasser les fragments.* — Comment, monsieur le comte pourrait-il croire?... J'ai d'autant plus le respect des bibelots, que je suis amateur moi-même... J'ai commencé une petite réunion de faïences... Et je serais même bien heureux et bien flatté de descendre l'embryon de ma future collection, si monsieur le comte voulait me faire l'honneur de jeter un coup d'œil sur...

LA COMTESSE. — Bien! bien! (*Au comte.*) Vous allez souffrir que votre valet de chambre vous propose de visiter sa galerie, maintenant?

Le comte se met à rire.

LE COMTE. — Allez, Valentin!

VALENTIN. — Madame la comtesse veut-elle que je porte ces débris à l'Auvergnat dont j'ai parle à madame la comtesse?

LA COMTESSE. — Non! non! jetez cela, ou gardez-le pour votre... collection, puisque collection il y a. (*Se reprenant vivement.*) Mais non... non... jetez ce verre! jetez-le, vous m'entendez! (*A part.*) Il n'aurait qu'à le conserver comme un souvenir!

Valentin s'incline et sort.

SCÈNE III

LE COMTE.
LA COMTESSE.

LE COMTE. — Sa collection! pourquoi pas son Musée? Il est fort drôle, ce Valentin! Je ne sais pas s'il est très dévoué, mais il est drôle. Il m'amuse!

LA COMTESSE. — Le fait est que vous avez un faible pour lui. J'ai beau me plaindre de sa gaucherie, de sa maladresse, vous trouvez toujours une bonne raison pour me démontrer que c'est par dévouement qu'il met en miettes les objets auxquels je tiens le plus!

LE COMTE. — Et ce n'est pas du tout un paradoxe. Valentin déteste la poussière. Il lui fait la guerre, et, comme ces soldats qui ravagent un champ de blé en chassant l'ennemi, il casse... Par excès de zèle!

LA COMTESSE. — Vous prenez les choses gaiement, vous!

LE COMTE. — Je suis de mon temps. Le drame n'est plus à la mode. Et puis que deviendrais-je si je tournais tout au tragique? Tenez, par exemple, chère amie, — — sans reproche — vous êtes avec moi d'une froideur... terrifiante. On ne traite pas comme vous le faites un mari qui est, en somme, un fort honnête homme, et très sincèrement épris de sa femme. Vous riez? Je vous donne ma parole d'honneur que je vous aime!

LA COMTESSE, *soupirant.* — Ce ne sont pas là des choses qui se jurent, ce sont des choses qui se prouvent.

LE COMTE, *avec intention.* — Vous me mettez si peu à l'épreuve, comtesse!

Il s'approche. La comtesse se recule.

LA COMTESSE. — Et Mme de Brives? lui avez-vous juré ou prouvé que vous l'aimiez?

LE COMTE. — Ni prouvé, ni juré. Parole d'honneur.

LA COMTESSE. — Encore! Vous m'avez déjà donné tout à l'heure cette parole-là... Vous la dépensez un peu trop en petite monnaie!

LE COMTE. — Point du tout, ma chère. C'est une pièce d'or qui court, mais qui ne perd pour cela pas une fraction de sa valeur.

LA COMTESSE. — Toujours est-il que vous jouez avec Mme de Brives la comédie de société... Comment donc appelez-vous cette pièce? Ah! *Frontin et Marton!* Et je trouve que vous *répétez* bien souvent!

LE COMTE. — La pièce n'en sera que mieux jouée!... Mais vous n'avez guère sujet de vous inquiéter! C'est M. de Brives lui-même qui est notre souffleur!

LA COMTESSE. — La belle raison! Avec ça que le souffleur y voit toujours clair!

LE COMTE. — Eh bien, mais, il y a un moyen de tout arranger. Mme de Brives est assez désolée de jouer une soubrette. Elle ne se *voit*, comme elle dit, que dans les grandes coquettes. Prenez son rôle. Vous serez *Marton*, je serai *Frontin*, ce sera charmant.

LA COMTESSE. — Ma foi, non!

LE COMTE. — Ce ne serait pas charmant?

LA COMTESSE. — Je ne dis pas cela! je dis : « Ma foi non, je ne jouerai pas la comédie avec vous! » Je suis un peu de l'avis de Mme de Brives, je trouve qu'il n'est pas fort agréable de jouer Mlle Marton. Pourquoi donc avez-vous choisi cette comédie-là? On a l'air de représenter sa femme de chambre et son domestique.

LE COMTE. — Justement. C'est une petite débauche qui a son prix. Vous me croirez si vous voulez, j'ai étudié, pour mieux entrer dans le personnage, la démarche de Valentin!

LA COMTESSE. — De Valentin?

LE COMTE. — De Valentin. Vous n'avez donc pas remarqué que c'est un type, ce Valentin? Superbe d'abord! Et d'une élégance! On se demande parfois où ces gens vont prendre cette race-là!

LA COMTESSE, *troublée, hésitante.* — C'est vrai.

LE COMTE. — C'est même une chose qui m'a toujours profondément frappé et humilié, dans les réceptions, cette différence entre les valets de pied et les invités, différence qui n'est pas toujours — tant s'en faut! en faveur des personnes *nées!* Cela ferait croire à de petites anecdoctes rétrospectives et à ce qu'on appelle l'atavisme.

LA COMTESSE. — Oh! mon cher comte, je vous en prie, défaites-vous, au moins pour moi, de ces grands mots scientifiques qui me font l'effet de gros mots, si bien qu'on se demande, quand on les entend prononcer, s'il faut sourire ou rougir. Atavisme! Je lis la *Revue*, mais quand je rencontre ces articles-là, je les passe, vous le savez bien!

LE COMTE. — Et vous avez tort. La poésie est une belle chose, mais la physiologie en est une autre. Il faut tout connaître. Qu'est-ce que vous lisiez donc là justement? (*Il prend le livre.*) *Ruy-Blas!*

LA COMTESSE, *émue.* — Quel beau drame! Quels admirables vers! A la bonne heure, il n'est pas question de votre physiologie et de votre atavisme là-dedans!

LE COMTE. — Comment il n'en est pas question? Un laquais aime une reine d'Espagne, une souveraine adore un laveur de vaisselle, et vous ne trouvez pas qu'il y a là une puissance physiologique évidente?

LA COMTESSE. — Allons, bien! vous me rappelez votre docteur Bidois lorsque vous discutiez histoire naturelle! Si l'on vous croyait, il n'y aurait que le matérialisme en ce monde!

LE COMTE. — Bon! me voilà matérialiste à présent!... Dénoncez-moi tout de suite à ce père oblat, qui vous confesse! Je dis, ma chère, que si la reine d'Espagne aime *Ruy-Blas*, c'est que l'amour, cette attraction instinctive, ce... cette... Je vous passe la définition scientifique... l'amour donc se moque complètement des distances et des distinctions sociales et que...

LA COMTESSE. — Mon cher comte, je vous préviens charitablement que vous allez dire des sottises. *Ruy-Blas* est un drame admirable, mais je vous assure que c'est un conte de fées. Une grande dame ne peut pas aimer un domestique...

LE COMTE. — Vous êtes, je n'oserais pas dire naïve, mais candide, chère mie!

LA COMTESSE. — Je parle d'une honnête femme!

LE COMTE. — Et moi aussi!

LA COMTESSE. — Une honnête femme peut aimer son domestique?

LE COMTE. — Parfaitement. Et je ne songe, notez bien, ni à Mme de Varens ni à Jean-Jacques Rousseau.

LA COMTESSE, *appuyant sur le mot.* — Son domestique? Quelle folie!

LE COMTE. — Mais, ma chère, le propre de l'amour est d'être une folie. Je ne vous dirai pas que cet amour sera le pur amour de Pétrarque pour Laure ou du Dante pour Béatrix... Mon Dieu, ce sera l'amour caprice, l'amour-appétit, l'amour-fièvre chaude... l'amour... Vous allez me faire tomber encore dans la physiologie!

LA COMTESSE. — Non! non! Oh! de grâce non! Vous avez des façons de couper les ailes à la chimère et de les disséquer ensuite!...

LE COMTE. — Eh bien, chère amie, — pour rester dans la littérature : — avez-vous lu *La Marquise* de Mme Sand?

LA COMTESSE. — Non.

LE COMTE. — Cela m'étonne. C'est une petite nouvelle, cette *Marquise*, et c'est un chef-d'œuvre. Il s'agit là-dedans d'une grande dame fort honnête comme celle dont vous parlez, et qui s'éprend — mais éperdument — d'un comédien, un certain Lœlio, qu'elle aperçoit au théâtre... de loin. Elle s'en éprend si bien que la tête lui tourne et qu'elle écrit à ce monsieur de la venir consoler. Oui, vraiment. Mais, — et voilà le piquant de la nouvelle, — lorsque le bellâtre arrive chez la marquise, il n'a plus ses vêtements de théâtre et la marquise vient d'être légèrement saignée par son docteur. Oh! une piqûre! Seulement il en résulte que le paon déplumé — je parle du comédien — n'est plus qu'un geai et que la petite saignée a emporté la grande passion... pztt!... Vous détestez la physiologie, chère amie, mais en voilà!

LA COMTESSE, *songeuse.* — Quoi! une saignée?...

LE COMTE. — Une saignée. Une sangsue. Ou un simple changement de costume. Une redingote au lieu d'un pourpoint, un pantalon à carreaux au lieu d'un maillot de soie! Et, *addio!* viola un amour envolé!

LA COMTESSE. — Vous croyez vraiment que le costume?...

LE COMTE. — Vous êtes trop artiste pour n'en pas convenir. Le costume, c'est l'uniforme de l'illusion! Pourquoi y a-t-il tant de maîtres-sots qui s'éprennent, à travers la rampe, de certaines actrices qu'ils ne remarqueraient même pas s'ils les rencontraient dans la rue? C'est qu'ils s'imaginent qu'ils ont pour maîtresses la Tisbé de Hugo, la Carmosine de Musset, ou encore la reine de Navarre!...

LA COMTESSE, *toujours songeuse.* — C'est possible! — Seulement, remarquez-le bien, vous me parlez d'un comédien, et non d'un domestique. On peut encore aimer un ténor, mais un valet de chambre!

LE COMTE. — C'est de la casuistique, ça! La *Marquise* de Mme Sand dérogerait-elle beaucoup plus en adorant un laquais au lieu d'un cabotin? Et, à tout prendre, Valentin, je suppose — oui, je vous ennuie de ce garçon-là, je vous demande pardon, — mais Valentin doit avoir les ongles plus nets que ce monsieur qui chantait cette chansonnette, l'autre soir, dans cette féerie, vous savez?...

LA COMTESSE. — Valentin! — Encore Valentin! — Toujours Valentin! — On jurerait que vous avez pour votre Valentin quelque chose comme de l'admiration!

Le Comte. — Et vous vraiment, ma chère, vous vous acharnez contre ce pauvre diable, — permettez-moi de vous le dire, — simplement parce qu'il me plaît, à moi!

La Comtesse. — Ah! en vérité?... Vous croyez que c'est tout uniment pour vous être désagréable que je trouve votre Valentin insupportable?

Le Comte. — Dame! ce balourd de Pierre cassait bien autant de verreries ou de faïences que Valentin, et vous n'aviez jamais contre lui un mot, un seul.

La Comtesse, *vivement.* — Eh! Pierre était ridicule, stupide, niais comme un Jeannot de vaudeville...

Le Comte. — Eh bien — Vous n'allez pas vous plaindre parce que Valentin a la correction d'un huissier d'Académie? C'est une qualité.

La Comtesse. — Et, avec votre belle passion pour lui, vous lui avez renouvelé sa livrée, de telle sorte que dans l'hôtel on ne peut faire un pas, même dans mon boudoir, sans le rencontrer, tout battant neuf, se carrant dans ses habits et reluisant comme une châsse!

Le Comte. — Il est magnifique. Je l'avoue. Je le trouve magnifique. J'ai des envies de lui demander sa photographie!

La Comtesse. — Pour notre album peut-être? Mais vous êtes fou, mon cher comte!

Le Comte. — Allons, comtesse, soyez charitable. Le père oblat doit vous prêcher la charité. Pardonnez à ce malheureux Valentin, et laissez-le-moi. Je ne m'occupe pas de savoir si vos femmes de chambre sont rousses ou châtaines et si elles me plaisent ou me déplaisent. Valentin est à mon service, je garderai Valentin jusqu'à ce qu'il ait brisé toute ma vitrine!

La Comtesse. — Eh bien, en ce cas, qu'il reste au moins dans votre appartement particulier. Il m'ennuie, votre Valentin. Il me donne sur les nerfs!

Le Comte. — Vous l'exilez?... (*Avec reproche.*) Comme moi... dans cet appartement... là-bas... la Sibérie... tandis qu'ici...

Il montre du regard la porte de droite qui mène aux appartements de la comtesse.

La Comtesse. — Ici?

Le Comte. — Ici, c'est Venise, c'est Florence, c'est Grenade, c'est ce que vous voudrez, mais c'est le soleil!...

Il tend la main pour prendre la main de la comtesse.

La Comtesse, *retirant sa main.* — Allez donc chez Mme de Neirens. L'heure de la répétition doit être venue, et il ne faut pas faire attendre Mme de Brives. Bonjour, Frontin!

Le Comte, *souriant.* — Le nom ne me choque pas. Et il me ferait tant plaisir, si vous vouliez être...

La Comtesse. — Si je voulais être?

Le Comte. — *Marton!*

La Comtesse. — C'est un *mot* qu'il faut garder pour Mme de Brives. Adieu!

Le Comte. — Méchante! (*Regardant sa montre.*) Vous avez raison, au fait. On m'attend. Et c'est la répétition générale! En costume!...

Il sort après avoir salué la comtesse qui reste seule et regarde son livre en hochant la tête.

SCÈNE IV

La Comtesse, *seule.* — Il ne comprend rien, tenez!... Mais rien de rien! Ce serait si simple pourtant de jeter ce Valentin à la porte! Que non pas!... Il l'aime! Il le trouve *magnifique!* — Un homme intelligent pourtant, monsieur mon mari! — Un amateur de physiologie! Un savant! Et il vient là me prouver qu'une femme — quelle espèce de femme, je vous le demande? — peut aimer son domestique! Ruy-Blas! Jean-Jacques Rousseau! Lœlio! *La Marquise!* Tout cela tourbillonne dans ma tête! — Se faire saigner? — Quelle barbarie!... Et quelle sottise! Un coup de lancette guérissant d'une passion! Est-ce possible? Ce serait donc cela, la passion? Pouah! Mais c'est qu'il faut bien me l'avouer, ce Valentin, je... je... Non, jamais je ne pourrai me confier à moi-même que je... (*Elle regarde autour d'elle avec une confusion éperdue.*) que je l'aime! (*Portant ses mains à ses oreilles.*) Ah! je ne veux pas même entendre cela! c'est odieux! c'est hideux! c'est laid! (*Avec force.*) C'est faux!... (*Allant et venant dans le petit salon.*) Oui, certes, c'est faux! Je le déteste au contraire, ce grand vilain beau garçon qui ressemble à ces têtes de cire qu'on ne voit plus, Dieu merci, aux devantures des coiffeurs!... Une caricature, ce Valentin! La caricature de l'élégance, avec sa cravate blanche nouée géométriquement, ses favoris rectilignes, sa tenue d'une politesse insupportable... D'ailleurs il a le dos voûté... Oui certainement, il est voûté... très voûté... Et ses bas blancs! Ils tirent l'œil comme des taches qui marcheraient! — Pourquoi les gens du monde ont-ils renoncé à la culotte courte? C'était gracieux! — Je les vois toujours, les affreux bas blancs de ce Valentin! Les attaches sont élégantes, soit, la jambe est bien prise, c'est vrai... Si je dessinais encore, je dessinerais cette jambe-là... Eh bien! qu'il se fasse modèle, M. Valentin! Voilà une profession toute trouvée! Modèle! — Il trouvera peut-être une vieille Anglaise qui s'éprendra de sa beauté! — Mais on n'est pas sot, on n'est pas désagréable, on n'est pas ennuyeux comme cet Antinoüs en culottes courtes! Et le comte qui n'en a pas déjà sur les nerfs! Mais à quoi pense-t-il, le comte? — A en faire l'éloge, voilà! Que ce Valentin soit du monde et le comte ne tarirait pas de louanges, certainement! Et il l'inviterait tous les jours et il le précipiterait dans son intimité avec une furie... Décidément le premier complice des femmes qui tombent, c'est le mari! (*On entend du bruit.*) Qui vient là?

SCÈNE V

La Comtesse.
Valentin.

Valentin. — C'est moi, madame la comtesse!

La Comtesse, *avec humeur.* — Encore vous! toujours vous!

Valentin. — Je demande pardon à madame la comtesse, mais monsieur le comte a, m'a-t-il dit, laissé sur la console le rôle que monsieur le comte doit aller répéter et comme monsieur le comte achève de se costumer...

La Comtesse, *l'interrompant.* — Sur la console? Voyez si c'est ce papier-là... (*Elle montre une brochure à Valentin qui s'approche gravement de la console, saluant en passant devant la comtesse. — Regardant Valentin marcher, et à part en faisant la moue.*) Et même comme modèle!... Peuh!... Les pieds sont énormes!... Énormes!... Des pieds de géant! Ces bas blancs seuls... (*Valentin pousse un cri.*) Quoi encore?

Valentin. — Madame la comtesse me pardonnera... je n'ai aujourd'hui vraiment pas de chance... Ce drageoir...

La Comtesse. — Il est brisé?

Valentin. — Non, madame la comtesse, mais en prenant la brochure j'ai poussé contre la glace...

La Comtesse. — Elle est cassée, la glace?

Valentin. — Non, madame la comtesse, la peur, voilà tout... J'aurais été désolé! Un des émaux du drageoir a seulement... Mais avec une pâte spéciale... l'Auvergnat...

La Comtesse. — Bien, bien, cassez, brisez, vous êtes chez vous, ici, monsieur Valentin! monsieur le comte vous le permet! Mettez tout en miettes, monsieur Valentin! Seulement vous me ferez le plaisir de ne plus rien casser dans ce petit salon. Vous déléguerez vos pouvoirs à Fanny. Elle s'acquitte de ce soin à merveille.

Valentin. — Madame la comtesse est indulgente... (*On entend la voix du comte appelant Valentin.*) C'est monsieur le comte qui... (*Répondant.*) Voilà! voilà! monsieur le comte!

La porte s'ouvre et le comte paraît, costumé en valet de comédie du XVIIIe siècle, habit rouge, culotte courte, souliers à boucles et bas blancs.

SCÈNE VI

Les mêmes.
Le Comte, *costume de Frontin.*

Le Comte. — Portez cette lettre à son adresse, Valentin!

La Comtesse, *regardant le comte et poussant un cri.* — Ah! mon Dieu!

Le Comte. — Quoi donc?

La Comtesse. — Regardez-moi!... Là!... Oh! comme c'est curieux!

Le Comte. — Je vous présente monsieur *Frontin.* Seulement, après avoir eu l'ennui de m'habiller, je vais avoir celui de ne pas répéter aujourd'hui. Mme de Brives à décidément rendu son rôle à Mme de Neirens. Elle se réserve pour les Célimènes.

La Comtesse. — Et vous êtes désolé?... Naturellement?

Le Comte. — Et j'écris à Mme de Neirens que j'attendrai une nouvelle *Marton* pour aller répéter de nouveau. Allez, Valentin!

La Comtesse, *à Valentin.* — Attendez! (*Elle fait signe à Valentin de sortir.*) Vous ne porterez cette lettre que lorsque monsieur le comte vous le dira!

Valentin s'incline et sort.

SCÈNE VII

Le Comte.
La Comtesse.

La Comtesse, *éclatant de rire.* — Que vous êtes... original sous ce costume!

Le Comte. — Moi? Vous me trouvez grotesque peut-être?

La Comtesse. — Pas du tout. Retournez-vous donc! Cela va mieux que l'habit noir!... Il est fort laid, l'habit moderne!... Et le chapeau haut de forme... Au lieu que ce *lampion* — c'est bien le mot, n'est-ce pas? — hardiment planté sur le coin de l'oreille!... Vous êtes fort bien, ainsi, savez-vous?... Vous avez l'air d'un Meissonier! Comme c'est bizarre! Mais vous avez la jambe fine, mon cher comte!... Et dans quelle comédie, — je ne m'en souviens pas, — Samson, l'acteur, était-il chargé de dire qu'il n'y a plus de mollets depuis la Révolution?

Le Comte. — Eh bien?

La Comtesse. — Eh bien, mais la Révolution n'a pas tout pris à votre famille, mon cher comte, ma parole d'honneur, — c'est votre mot, — vous avez des mollets!

Le Comte. — C'est ce que me disait tout à l'heure Valentin!

La Comtesse, *riant.* — Ah! ne me parlez pas de votre Valentin, mon ami! — Savez-vous pourquoi je ris? C'est que vous lui ressemblez!

Le Comte. — Est-ce ridicule?

La Comtesse. — Pas le moins du monde. Mais votre fameuse théorie du costume?...

Le Comte. — L'illusion?

La Comtesse. — Le prestige du comédien!

Le Comte. — Eh bien?

La Comtesse. — Eh bien... rien, mon cher comte!... Une idée! (*Elle sourit.*) Mais vous me parliez tout à l'heure du rôle de Marton...

Le Comte. — Je vous dirai encore: *eh bien?* comtesse.

La Comtesse, *tendrement.* — Voulez-vous que j'essaie de vous donner la réplique, maître Frontin?

Le Comte, *avec joie.* — Vous consentiriez!... Vous, comtesse?... Ma chère Blanche!... Attendez!... (*Appelant*) Valentin! Valentin! (*Silence.*) Où est-il passé?... Valentin! Valentin!... Vous comprenez, chère amie, que je veux ajoutez un post-scriptum à ma lettre à Mme de Neirens!... Valentin! Valentin!... je veux lui dire que j'ai trouvé Marton! la Marton idéale!... Valentin! Valentin! (*Il sonne.*) Ah! par exemple, si le drôle me fait souvent attendre ainsi, je vous obéirai, ma chère, et je le jetterai à la porte!

La Comtesse. — A quoi bon? C'est un garçon inoffensif... au bout du compte!

Le Comte, *allant à la fenêtre.* — Et le voilà dans la cour, tenez! *flirtant* avec cette grosse fille blonde... la charbonnière, ma foi!

La Comtesse. — Une charbonnière! L'horreur!

Le Comte. — Elle est veuve, elle a de l'argent, il l'épousera! Valentin! Valentin! Il n'entend pas!... Je vais sonner Laurent! Quant à Valentin, il casse énormément, vous avez raison, il casse trop!

La Comtesse. — Mais il a un moyen pour tout réparer. Ne vous occupez plus de Valentin. — Et venez répéter, (*Doucement et tendrement.*) Frédéric!

Jules CLARETIE.

LE DIAMANT

— Tu m'aimes?

— Je t'adore!

Et jamais las de se griser de leurs caresses, en l'ivresse de ces premiers jours d'union, les lèvres des jeunes époux se cherchèrent, et dans le boudoir tendu d'étoffes pâles, aux meubles de bois clair recouverts de soies à peine teintées, frais et délicat comme leurs amours, monta un duo de baisers, si doux et si tendre qu'on eût dit un gazouillis de mésanges bleues perchées sur une branche d'aubépine en fleurs.

Dehors, il faisait une exquise journée d'été qu'éclairait un gai soleil fleurissant les jeunes feuillées de son rire plein de caresses et d'épanouissement.

— Et dire, déclara Mercédès en reprenant haleine, que nous aurions pu ne pas nous connaître!

— En effet, il s'en est fallu d'un rien: que votre couturière fût en retard, qu'un ami m'entraînât ailleurs, et

RUPTURE



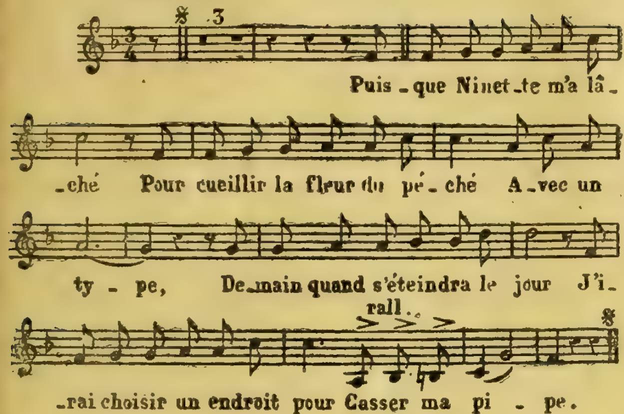
— Alors, vous partez ?

— Comme une bombe, madame.

— Blagueur, va..... tu sais bien que la mèche est éventée.

CHANSON BOHÈME

Paroles et musique de VICTOR DELPY



II

Au sommet d'un chêne rugueux,
J'accrocherai mon corps de gueux
Comme une loque.
En apprenant ma triste fin,
Les amis diront d'[illegible] fin :
« C'est un louf[illegible] »

III

Les corbeaux noirs comme la n[illegible]
Viendront quand sonnera minuit
Faire bombance,
Mais les lâches seront volés,
Car j'aurai les pieds nickelés
Par la souffrance.

IV

En songeant que j'aurais porté
Ma cervelle au Mont-de-Piété
Pour cette fille,
C'est à croire que les amants
Ont besoin, comme les enfants,
Qu'on les étrille.

V

Il faut être amoureux ou fou
Pour se mettre la corde au cou
Sans une plainte.
Allons, mon vieux, faut réfléchir !
Et je vais avant de mourir...
Boire une absinthe.

nous ne nous rendions ni l'un ni l'autre au bal de la comtesse de Vallines. Ainsi, pour une cause infiniment petite, nous allions dans la vie, malheureusement, affreusement, n'ayant pas rencontré le cœur jumeau du nôtre.

— Le hasard compte peut-être pour beaucoup dans l'existence, mais... termina-t-elle en hésitant, quelquefois on peut le rendre favorable.

Il partit à rire, la menaçant du doigt :

— Ah! la superstitieuse créole! elle va oser me parler de ses amulettes qui conjurent les mauvais sorts!

Le teint mat de la jeune femme s'enflamma sous une poussée de sang, ses longs cils voilèrent ses grands yeux noirs, et, presque sérieuse, elle murmura :

— Vous êtes un méchant sceptique.

— C'est vrai, ma chérie, jamais, au grand jamais, les fétiches, le marc de café et les diseuses de bonne aventure ne m'émotionneront.

— Vous avez tort, Raoul. — Et affirmant ses paroles avec de petits gestes de sa main très fine : — Je sais très bien ce qui m'a fait vous remarquer entre tous au bal de la comtesse de Vallines.

— Votre fameux diamant!

— Oui, mon fameux diamant, le porte-bonheur de ma famille. Aussi...

Et comme elle s'arrêtait n'osant achever sa phrase :

— Aussi...? insista-t-il.

— Je l'ai mis, balbutia-t-elle, timide, en tirant de sa poitrine un petit coussinet de soie, dans ce sachet. Si vous vouliez me faire un grand plaisir, vous le porteriez toujours, et, quoique vous vous en défendiez, affreux incrédule, il vous protégerait.

— Chère mignonne, dit-il amoureusement, ravi de cette naïveté et de cette ingénuité d'âme, comme je t'aime!

Et de nouveau la douce musique de leurs baisers remplit le gai boudoir aux nuances tendres, coupées par les déclarations qu'ils ne se fatiguaient point de se redire :

— Je t'aime!...

— Je t'adore!...

***

— Vous êtes un débauché!

— Taratata, chantonnait-il rageur, tout en tambourinant sur la table non encore desservie.

— Un joueur!

— Taratata.

— Et je divorcerai.

— Si je veux.

— Je n'ai pas besoin de votre consentement, j'ai assez de preuves de votre mauvaise conduite.

— Des preuves, des preuves, jeta-t-il agacé; dites-les donc si vous pouvez?

— Inutile, je sais à quoi m'en tenir.

Il haussa les épaules.

— Tenez-les bien, surtout, elles pourraient vous échapper.

— Riez, riez, jeta-t-elle, furieuse de ses moqueries, rira bien qui rira le dernier.

— Je parie que ce sera moi.

— Nous verrons bien... un homme qui joue...

— Le whist à deux sous la fiche, c'est grave!...

— C'est trop, alors que vous refusez de me payer une robe.

— Vous en avez de quoi vêtir un régiment d'amazones dahoméennes.

— Peut-on mentir aussi impudemment!... J'en ai à peine une vingtaine.

— C'est suffisant.

— Ce n'est pas assez.

— Si! cria-t-il.

— Non! hurla-t-elle.

— Si!

Et, pour affirmer son dire, il jeta son verre à terre qui se brisa en mille morceaux, tachetant le parquet de gouttelettes brillantes.

— Non, mille fois non!

Et, non moins violemment, elle lança la carafe, qui s'aplatit sur le sol en les éclaboussant d'eau.

Un instant stupéfaits de leur violence, les deux époux contemplèrent le cristal brisé; puis Mercédès reprit, ne cédant pas :

— Vous voyez bien, monsieur, qu'il nous faut divorcer.

— Il est possible, madame, que vous avez un affreux caractère; mais comme j'ai eu la bêtise de dire à tout le monde que j'avais fait un mariage d'amour, je le supporterai, ne voulant pas faire rire de moi.

Pour mettre fin à l'entretien, Raoul se dirigea vers la fenêtre. Relevant le rideau, il contempla le ciel bas et sombre, la pluie fine qui sans discontinuer tombait depuis le matin, la maison d'en face qui s'allongeait toute noire sur le pavé boueux. Attristé davantage par ce tableau mélancolique, il se mit à penser.

Voilà donc où ils en étaient arrivés après quelques années de mariage, — eux qui avaient cru que la vie serait trop courte pour épuiser leur tendresse, — à se chamailler, à se disputer, à journées... Et tout cela pourquoi? Parce que leur union n'était pas éclairée par les rires d'un baby, parce qu'ils n'avaient pas d'enfant.

Ils en étaient si désolés, si peinés, si mortifiés, qu'ils se rendaient mutuellement responsables de ce manque d'héritier, et, le chagrin aigrissant le caractère, ils en venaient à ne plus se supporter.

Comme il se détournait, écœuré de contempler cette lugubre journée d'automne et qu'il s'étonnait de voir la salle à manger si sombre, la jeune femme déclara, se levant à son tour :

— Monsieur, je vous préviens que je vais me retirer chez ma mère. Mais, auparavant, veuillez me rendre mon diamant, ce talisman que je n'aurais jamais dû quitter, car c'est de ce jour que j'ai été malheureuse.

Sachant le prix qu'elle y attachait aimablement il répondit :

— Jamais de la vie!

— Pourquoi, puisque vous ne croyez pas à sa puissance?

— Simplement pour vous faire rester ici, certain que votre esprit superstitieux, n'osera me l'abandonner.

— C'est bon, riposta-t-elle aigrement, j'en serai quitte pour attendre un jour ou deux.

— A quoi cela vous avancera-t-il?

— A trouver l'occasion de vous le reprendre; quand ce ne serait que pendant votre sommeil.

— Vous n'auriez pas fait un geste, que déjà je serais réveillé.

— Oh! vous ronflez comme une machine!... Du reste, je puis bien vous l'avouer maintenant : chaque fois que vous dormez, je fouille dans vos affaires pour voir si vous me cachez quelque chose.

A cette révélation de roublardise féminine, contre laquelle il se sentait impuissant à lutter, une colère énorme le gagna :

— Ah! vous faites cela! Ah! vous faites cela!

Et tout à fait hors de lui, tirant vivement le diamant avant que Mercédès ait eu le temps de faire un mouvement, il l'avala.

— Mon diamant! mon diamant! cria-t-elle en une exclamation terrifiée.

Il ricana :

— Prenez-le pendant mon sommeil si vous voulez!

Au comble de l'excitation, elle s'avança vers lui, les poings serrés, prête à le battre, lui crachant au visage :

— Voleur!

— Taratata! chantonna-t-il.

***

Dans le boudoir, enseveli sous des housses grises, pareilles aux nuages gros de pluie qui entouraient le soleil, ne le laissant percevoir que par instants, Raoul, à demi couché sur le canapé, eut un frisson, et comme une trombe d'eau s'abattait crépitant sur les carreaux, il se redressa d'un saut brusque, jetant, furieux, à sa femme qui paisiblement brodait en face de lui :

— Vous m'avez encore purgé ce matin?

— Oui, mon ami, répondit-elle sans même daigner relever la tête, dans votre café au lait.

— Mais c'est ridicule! clama-t-il désespéré.

Toujours aussi calme, elle déclara :

— Ce sera ainsi tant que vous ne m'aurez pas rendu mon diamant.

— Je serai mort avant.

— Pas le moins du monde. — Et fixant sur lui son regard candide, elle ajouta : — Je dois vous dire que ce régime vous réussit à merveille, vous avez le teint clair et la mine fraîche.

Il tapa du pied, rageur, furieux du persiflage.

— Au moins, laissez-moi sortir.

— Impossible, mon ami.

— Mais...

— Là-bas, derrière le paravent, vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin.

— Madame, j'ai envie de vous tuer! hurla-t-il.

— A quoi cela vous avancerait-il? Vous savez fort bien que c'est ma mère qui a la clef de notre appartement; tous deux, nous sommes emprisonnés. Quant à l'endroit auquel vous faites allusion, il est fermé à double tour.

— C'est insensé!... insensé!...

— Rendez le diamant, mon ami.

— Au moins, gémit-il, ouvrez la fenêtre.

— Désolée, mon ami, mais craignant que vous ne vous en serviez pour appeler au secours, on l'a close.

Il se laissa retomber sur son siège, accablé, sans forces, devant toutes ces précautions prises pour le retenir. Pourtant, après un moment de silence, il reprit :

— Tenez, Mercédès, rendez-moi ma liberté et je vous offre un diamant deux fois plus beau que votre fétiche.

Pincée, elle riposta :

— Vous savez bien que c'est celui-là que je veux et non un autre, sans cela je ne me condamnerais pas à rester à vos côtés.

Il acquiesça de la tête, se rendant compte du supplice supporté, et, de nouveau, dans le petit boudoir, le silence plana, seulement coupé par le grincement de l'aiguille sur le dé d'or de la jeune femme.

Puis, comme l'ondée passée, le soleil reprenait ses droits, illuminant la pièce, souriant dans les choses, Raoul pensa que par la douceur, la tendresse même, il vaincrait peut-être la superstition de sa femme, et se rapprochant :

— Mercédès? murmura-t-il.

— Mon ami.

— Ce diamant...

— Eh bien?

— Vous me l'aviez donné, me disant : « Portez-le toujours sur vous. »

— Je le reconnais.

— Alors, pourquoi êtes-vous fâchée de le voir dans mon estomac? Où pourrait-il être plus en contact avec mon individu?

Cet argument la troubla légèrement, mais aussitôt elle riposta :

— Quoique nous ne soyons pas absolument bien ensemble, j'en aurais peut-être fait le sacrifice en souvenir de notre ancienne tendresse...

— Cher amour! jeta-t-il, les bras tendus pour l'enlacer.

L'écartant d'un geste sec, elle continua :

— Mais vous le laisser pour qu'un jour ou l'autre il aille se morfondre dans l'endroit où vous savez et fasse ensuite le bonheur d'un homme à grosses bottes, jamais!

— Mercédès, mon amour, je vous promets que je le surveillerai.

— Non, mon ami, je vous connais, vous êtes trop étourdi.

— Moi, étourdi? Si on peut dire!...

Mais, avec la rafale revenue de nouveau, il s'emporta, criant en se tordant sur sa chaise, en proie à un rire intestinal :

— Malheureuse, vous vous êtes trompée, vous m'avez donné une dose d'éléphant!...

***

C'était une exquise matinée de printemps, pleine de gaieté et de senteurs enivrantes. Les arbres se dressaient, crevant de sève; dans le ciel bleu, les oiseaux, en leurs courses folles, se piaulaient avec de petits cris heureux; dans les champs, les femmes et les hommes, troublés sans savoir, allaient les yeux baissés, n'osant se regarder.

Tous deux, à la fenêtre, la main dans la main, ils se tenaient, la tête brune de Mercédès appuyée sur l'épaule de son époux.

— Mon aimé, murmura la jeune femme.

— Mon adorée? répondit-il.

— Comment s'appellera-t-il?

Elle eut une gentille moue :

— Désiré.

— Non, c'est trop vrai pour que nous le disions; simplement Raoul comme toi, puisque c'est le nom que je préfère.

L'enfant demandé enfin allait naître, et d'un coup les brouilles et les disputes dont il était le seul motif s'étaient envolées, chassées par l'amour qui avait repris ses droits anciens.

Et tout en contemplant à la croisée l'éveil de la nature après l'ensommeillement pénible de tout l'hiver, Mercédès, superstitieuse davantage, disait en prenant sur son cœur le petit sachet de soie :

— Ah! diamant, cher diamant, quel miracle tu as accompli!

Daniel RICHE.

LES PRÉLUDES

Pendant qu'au dehors la pluie tombait, aux stries éclairées par moments de rapides lueurs rouges, Paul et Yolande causaient. La chaude coquetterie du boudoir incitait à de longs monologues à deux, dans le parfum

d'un thé aux couleurs d'or, à travers la fumée de cigarettes odorantes. Ils avaient été des amants, de véritables amants, sincèrement naïfs, naïvement sincères, passionnés comme des chevaliers de la Table ronde, d'une perversité idoine aux mœurs d'un siècle finissant. Et maintenant, ils ne s'aimaient quasi plus, lassés tous deux des inénarrables ivresses, désireux seulement de relations continuées dans une vertueuse amitié. Et là, dans le boudoir chaudement coquet, devant le thé aux couleurs d'or, à travers la fumée des cigarettes odorantes, ils causaient.

— Qu'aimez-vous le plus de notre amour passé? interrogeait Yolande.

Après deux minutes d'une consultation intérieure, les lèvres graves de Paul laissèrent tomber ces paroles :

— Ce que j'aime le plus de notre amour passé, c'est l'époque où je désirais être, où je voyais que je serais aimé de vous. Ce que j'aime le plus de notre amour passé, le voici, avec le nom que je lui donne parce qu'il me convient : les Préludes...

Il se taisait. Yolande but une gorgée de thé aux couleurs d'or.

— Continuez, murmura-t-elle.

— Que vous dirais-je? ne vous ai-je pas répondu?

— Cela ne suffit point. C'est une explication que je veux. Je ne suis point, comme vous, un romancier psychologue; — et la lèvre d'Yolande esquissa un sourire quelque peu moqueur. — Les subtilités du cœur me sont lettre morte si on ne me les démontre comme un théorème de géométrie... J'écoute!

Paul avait entendu. Il haussa les épaules et continua, les yeux rêveurs, ne semblant parler que pour lui-même :

— Vous n'avez point gardé souvenance du jour où je vous ai vue pour la première fois. Ce jour, je vous l'ai dit; mais comme il n'a pas été celui où vous m'avez remarqué, l'oubli l'a vite rejeté dans l'ombre. Je n'en reparlerai donc que pour mettre de l'ordre dans l'expression de mes pensées. C'était à Biarritz; vous étiez assise au bord de la mer, sur un pliant. Une ombrelle rose garantissait votre visage des rayons du soleil, et vous lisiez une lettre au papier moiré, légèrement teinté de bleu.

— Vous avez bonne mémoire...

— Oui. Je ne ressentis pas le coup de foudre dont parle Stendhal...

— Dans sa *Physiologie de l'Amour*...

— Mais j'eus comme un léger chatouillement, là, au côté gauche; et je pensai que vous feriez une exquisse amante...

— Vous êtes-vous trompé?

— Non. Je continuai ma promenade et ne pensai plus à vous, jusqu'au lendemain, où je vous revis à la même place. Comme je passais, une rafale de vent vous enleva l'ombrelle que vous teniez sans doute avec négligence. Je courus, la rattrapai, vous la rendis, et vous me dites : « Merci! » Alors...

— Alors?...

— Je trouvai ce « merci » bien froid, — j'avais tort, peut-être, — et j'eus beaucoup de peine. Ce jour-là, pas plus que la nuit suivante, je ne vous oubliai. Et c'est avec l'intention bien arrêtée de vous parler que je revins à la plage. Vous n'y étiez pas! A la douleur que me causa cette déception, je compris que je vous aimais et je désirai aussitôt être aimé de vous...

— Continuez... il pleut toujours.

— Raillez, si cela vous amuse, je vous le pardonne. Les huit jours qui suivirent ont été les plus heureux de mon existence. Je vivais dans la supputation de toute la joie que m'apporterait votre amour. Je détaillai peu à peu tous vos charmes moraux...

— Et physiques?...

— Et physiques. Vous me paraissiez graduellement plus belle et plus désirable. J'étais dans la situation du jardinier gourmand qui voit mûrir un beau fruit, qui se dit : « Dans six jours, dans cinq jours, dans deux jours, demain, je le mangerai! » Et je suivais en même temps la marche ascendante de mes succès. Le soir où je vous pris la main et la gardai dans les miennes n'a pas été surpassé en volupté par nos nuits les plus folles. L'heure où, derrière un rocher en éventail, je vous revis, avec votre assentiment, un premier baiser reste dans mon souvenir comme un avant-goût des félicités d'un paradis de Mahomet. Je vivais de désirs et d'espérances, vous sentant m'aimer, retardant même volontairement la minute suprême qui marqua notre possession réciproque...

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas retardée toujours puisque le désir vous procure plus d'ivresses que la satisfaction même?

— Vous ne l'auriez pas voulu.

— Qu'en savez-vous? Qui vous dit que je n'étais pas comme vous, que je ne me réjouissais pas de l'attente et des atermoiements, que l'aurore enfin ne me plaît pas bien plus que le lever du soleil?...

— Vos yeux me l'ont dit. J'y lisais l'invincible demande.

— Et pourquoi mes yeux ne vous auraient-ils pas trompé?

— Non, c'est vous qui vous trompiez; vos yeux ignoraient l'obéissance et suivaient vos instincts plutôt que votre volonté...

— Et vous avez préféré satisfaire mes instincts que faire ma volonté...

— L'aurore est moins longue que le jour, c'est la loi... encore de nouveaux atermoiements, encore de plus vastes préludes, et nous arrivions au crépuscule sans avoir vu le soleil, et vous auriez été perdue pour moi... J'ai donc préféré l'anéantissement de mes voluptés premières à la renonciation complète et...

— Physique?

— Physique de vous-même.

— Taisez-vous, mon cher, vous devenez indécent!...

— C'est le fond de notre nature.

— Oui...

Et rêveuse, Yolande but une gorgée de thé aux couleurs d'or pendant que Paul lançait au plafond un petit nuage d'odorante fumée au milieu duquel, avec son doigt, il traça des arabesques... Au dehors, la pluie tombait toujours, aux stries éclairées par de rapides lueurs rouges...

A. de la HIREDESPIE.

LES POÈTES DE L'AMOUR

CHANSON

Nous allâmes un jour à Meudon, ma chérie,
Cet été.
Le soleil rayonnait, ta lèvre était fleurie
De gaîté.

Nous chantions tous les deux les mêmes villanelles,
Airs vainqueurs!
Et nos deux cœurs battaient les mêmes ritournelles.
Pauvres cœurs!

Mais l'hiver est venu, glaçant de sa caresse
Les buissons.
Les frimas ont tari dans nos cœurs en détresse,
Les chansons

Souvenir, tout cela, nos projets, nos démences:
L'avenir
Ne dira plus jamais l'écho de nos romances!
Souvenir!

On s'aime! on veut chanter sur la même guitare,
Et soudain,
Sans qu'on sache pourquoi, le fol amour se tare
De dédain...

Hélas! nous n'irons plus au bois, ma blonde Aline
Que j'aimais...
Mon nom s'est envolé de ta lèvre câline
A jamais!...

Toi, tu sauras griser de tes lèvres traîtresses,
Des amants!
Moi, je resouffrirai, pour mille autres maîtresses,
Mes tourments!

Oui! que veux-tu, mignonne, elle est ainsi, la vie!
Dans longtemps,
Refleurira peut-être en notre âme ravie,
Le printemps!

Et nous retournerons à Meudon, ma chérie,
Quelque été!
Et je retrouverai sur ta lèvre fleurie,
Ma gaîté!...

Henry CAEN.

UKKO'TILL

(Suite.)

La voix de Loulou Sans-Cœursonnait, âpre et violente avec des éclats de haine rageuse. Il y avait, dans ce timbre jeune et frais, comme des résonnances crapuleuses de vieille prostituée, aigrie par l'infortune. En même temps qu'elle parlait, le jeune femme se dirigea vers la porte; mais le clown se leva brusquement et y fut avant elle :

— Un lâche, dis-tu, un lâche! Eh bien, par exemple! D'abord, tu ne sortiras pas d'ici, ou je cogne. Pour plus de sûreté, je vais t'enfermer à clef : tu crieras, mais quand on viendra t'ouvrir, j'aurai déjà fait ce que j'entends faire. Allons, bas les pattes, et obéissons. Un lâche, moi? Tu vas voir cela, pour un peu!

Little-Tony avait saisi Mercédès par les poignets; vivement, il l'entraîna dans l'angle opposé de la loge, la fit asseoir de force sur une chaise, et avant qu'elle ne se fût relevée, glissa par l'entre-bâillement de la porte, la ferma derrière lui et retira la clef.

Quatre à quatre il descendit l'escalier.

En bas, dans le couloir, il entendait, chaque fois que la porte de fer s'ouvrait, des applaudissements continus : puis ce n'était plus qu'une rumeur indéfinissable. Quand il arriva dans les coulisses, les acclamations lui parvinrent mieux distinctes : c'était la fin des luttes; sans doute Bob Archer, le champion d'Amérique, était aux prises avec un amateur, et Little-Tony, sachant que l'issue de ce *match* était, comme toujours, fixée d'avance, se surprit à sourire du naïf enthousiasme des spectateurs. Maintenant, très nettement, il percevait les *bravos!* les *hardi!* et les encouragements de toute espèce : puis un cri « l'Homme-masqué! l'Homme-masqué! » domina tous les autres. Des trépignements de victoire, des hurlements retentirent; littéralement la salle croulait. Il y eut plusieurs rappels. Enfin la toile baissa pour tout de bon et la rumeur s'apaisa peu à peu. C'était l'entr'acte. Sur la scène, le remue-ménage commença. Les machinistes couraient, changeant les décors; des ordres se croisaient et par-dessus tout le bruit, la voix perçante de Forestier :

— Dépêchez-vous, sacré nom de Dieu!

Soudain le timbre résonne, longuement, tandis que le régisseur appelle de sa voix criarde :

— En scène pour M. Ukko'Till!

Mais le shooter y était déjà : sur une petite table on avait préparé ses revolvers et ses carabines : une à une, il chargeait lui-même chaque arme, l'examinait soigneusement, minutieusement, amoureusement.

— Vous êtes prêt, mon cher? vint lui demander Forestier.

— Mais oui.

— Alors au rideau!

Les trois coups retentirent. — A ce moment même, Forestier aperçut sur la scène Little-Tony, un chapeau conique à la main; il courut à lui :

— Nom de Dieu, gueula-t-il, qu'est-ce que vous fichez là, vous?

— Moi? vous le voyez; je viens remplacer la senorita Mercédès.

— Vous... Vous?

Le directeur, stupéfié de cette réponse inattendue, ne trouvait pas une parole : évidemment le clown se moquait de lui, le regardant du coin de son œil malicieux et répétant :

— Parfaitement : je viens remplacer Mlle Mercédès.

Et, justement, le rideau se levait.

IX

Un instant encore, Forestier, ne comprenant pas, était resté planté, bouche bée, entre deux décors.

— Vous foutez-vous de moi...? avait-il enfin commandé, prêt à rudoyer vertement le clown; mais tout à coup il se rappela ce que le shooter lui avait annoncé au commencement de la représentation : « Je ferai sans doute quelque chose de nouveau, quelque chose qu'on n'aura jamais vu — d'extraordinaire, tout à fait, » avait dit Ukko'Till, et à mesure que ces paroles lui revenaient en mémoire, un sourire satisfait détendit peu à peu sa face jaune de petit homme rageur, qu'une crispation de colère subite avait rendue vilainement grimaçante. Il se frotta les mains, fit claquer la langue, et, passant près d'une danseuse qui se trouvait dans les coulisses malgré l'ordre formel par lequel l'accès en était défendu aux personnes n'ayant rien à faire en scène, il ne se fâcha

pas, au contraire, lui fourra simplement une main au tutu, ce que la jeune femme toléra avec complaisance, quoique stupéfaite de la bonne humeur inaccoutumée de son directeur. Même elle crut devoir en profiter, fit un sourire pâmé, des regards alanguis, se prêtant de son mieux, les jambes molles, à cette caresse brutale, et ne protestant qu'à peine, du bout des lèvres, par un « Oh, monsieur, si on nous voyait ! » contre la lubricité de Forestier.

Lui continuait, les yeux brillants, et lâchant à mi-voix, les dents serrées, des mots sales et des plaisanteries ignobles à l'oreille de la danseuse : la tiédeur âcre qui montait du corsage décolleté très bas exaspérait son rut bestial, et de temps en temps il mordait la jeune femme à la nuque, dans les frisons d'or léger qui ciselaient une ombre blonde sur la blancheur d'un cou délicat.

Soudain, un vacarme. La porte de fer qui donnait sur le couloir menant aux loges venait de retomber, repoussée d'une main impatiente.

— Nom de Dieu ! sacra Forestier, et plantant là sa facile conquête, il courut à travers les décors, bousculant machinistes et pompiers, secouant avec fureur par une épaule le régisseur qui se trouvait malencontreusement sur son passage :

— Qu'est-ce qui fait tout ce tapage ? hurla-t-il, si fort que de la salle sa voix s'entendit; mais tout de suite il s'apaisa : il venait un effet d'apercevoir Mercédès, qui, un œil collé contre un trou fait dans le décor, regardait avidement sur la scène. Forestier s'approcha :

— Est-ce que vous entrez maintenant? Little'Tony vous a précédée sur la scène, murmura-t-il.

Mais la jeune femme n'entendait pas. Forestier reprit :

— M. Ukko nous a promis quelque chose de nouveau, je ne vois pas encore... et vous? Est-ce que vous savez de quoi il s'agit ? Puis comme sa nouvelle question restait encore sans réponse il saisit, à deux mains Mercédès par la taille, la baisa au cou brusquement ; mais d'un mouvement sec des hanches et des épaules, il fut repoussé et dut lâcher prise.

Pour si peu il ne se déconcerta pas :

— Grande bête ! fit-il, et passant les bras sous ceux de la jeune femme, il lui prit, dans ses paumes mi-fermées, les seins. Cette fois, Mercédès se retourna, l'air d'être très fâchée :

— Fichez-moi donc la paix, espèce d'idiot ! Puisque je vous ai déjà dit que vous me dégoûtiez, et que je ne vous céderai jamais... à l'*œil*. Non, mais vous ne vous êtes donc jamais vu dans une glace, avec vos yeux chassieux et votre moustache jaune qui pleure sur votre bouche ! Et puis si vous croyez que vous sentez bon !

Forestier eut un demi-geste de colère, la main levée, mais presque aussitôt retenue.

— Ah bien oui ! Essayez donc un peu : est-ce que vous tenez seulement sur vos pattes... Vieux pourri ! Vous ne voudriez pas être mon amant de cœur peut-être ? Tenez si vous étiez raisonnable, vous m'augmenteriez plutôt de quinze louis, autrement il n'y aura jamais rien de fait entre nous.

— Eh bien ! c'est entendu, venez les chercher, chez moi, demain, souffla Forestier, mais en attendant, laissez-moi vous embrasser.

Mercédès haussa les épaules, tendit les lèvres, avec une moue de dégoût non dissimulé, à son directeur qui y mit des baisers nombreux : et, par un raffinement bébête, il s'ingénia à suivre le rythme de valse lente que jouait à ce moment dans la salle l'orchestre accompagnant les exercices. Mais la musique s'arrêta tout à coup, et la voix de Little-Tony, nasillarde, retentit en longues périodes grotesques et emphatiques.

Mercédès, vivement, se mit à regarder de nouveau par la déchirure de la toile, et elle parut suivre avec anxiété ce qui se passait sur la scène. Ses deux mains convulsives serrèrent les lattes qui soutenaient le décor et un tremblement nerveux la parcourut des pieds à la tête. Puis, soudain, d'un mouvement elle se retourna :

— Monsieur Forestier ! monsieur Forestier, cria-t-elle. Il faut empêcher cela à tout prix !

— Quoi donc?

Et l'impresario jeta à son tour un regard au trou du décor :

— Mais je ne vois rien d'extraordinaire ! ajouta-t-il.

— Imbécile que vous êtes ! Regardez donc, regardez-donc ! Ukko' va tuer Little-Tony ; il va le tuer sûrement !

Et la jeune femme, affolée, se mit à courir de gauche, de droite, cherchant une issue qui pût mener sur la scène, lorsque tout à coup une détonation sourde ébranla les toiles.

Mercédès y répondit par un grand cri.

(A suivre.)

Rodolphe DARZENS

Le Gérant : G CLÉMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 47. Edition de Paris : 5 centimes. 25 NOVEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33. rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien

Trois mois { Paris. .. ... 13 fr. 50
Trois mois { Départements . 15 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Étranger.
Trois mois.......	1 fr 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

LES GRANDES DOULEURS, par Georges COURTELINE



LES GRANDES DOULEURS

(On sonne.)

[illegible] ouvrir. — Comment, c'est toi !

Gabrielle, *toute en larmes.* — Ah ! ma chérie ! Ah ! ma chérie !...

Caroline. — Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

Gabrielle. — Il y a... Attends que je m'asseye, je n'en peux plus. Il y a... Donne-moi un verre d'eau. (*Caroline s'empresse.*) Merci. Il y a... Tiens, tâte mes mains ! J'ai [illegible]re !

Caroline. — C'est pourtant vrai. Pauvre petite !... [illegible] pour Dieu, que se passe-t-il ? Tu me fais une [illegible] !

Gabrielle. — Il se passe que mon mari me trompe.

Caroline. — Pas possible !

Gabrielle, *qui sanglotte.* — Après neuf ans de ménage, en pleine lune de miel ! Tu crois que ce n'est pas abominable ?

Caroline, *atterrée.* — Hé bien, nous voilà bien loties, toutes les deux !

Gabrielle, *avec espoir.* — Est-ce que toi aussi ?...

Caroline. — Non, moi ce n'est pas cela, mais imagine-toi que j'ai tous les ennuis : maman est à l'agonie et je suis sans bonne.

Gabrielle, *dont les yeux se sèchent immédiatement.* — Qu'est-ce que tu me dis là ! Tu as renvoyé Euphrasie ?

Caroline. — Ne m'en parle pas, j'en suis malade. D'autant plus que c'était une perle, cette fille, elle avait toutes les perfections. Mais voleuse !...

Gabrielle. — Bah ! quand ce n'est pas ça c'est autre chose. — Ainsi moi... — Tu te rappelles Adèle, ma femme de chambre, une grande bringue qui avait une tête de brochet ?

Caroline. — Oui, très bien.

Gabrielle. — Est-ce qu'un jour je ne l'ai pas pincée en train de se laver le derrière avec mon éponge pour les [illegible] !

Caroline. — Ah ! la sale bête ! Je l'aurais tuée !

Gabrielle. — On n'a pas le droit, que veux-tu. Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! oui ! (*Éclatant en sanglots.*) Alors voilà, ma chère, il me trompe.

Caroline. — Tu es sûre ?

Gabrielle. — Si je suis sûre !

(L'averse redouble.)

Caroline. — Mon pauvre chat !

Gabrielle. — Ah ! oui, va, tu peux me plaindre ; je suis assez malheureuse !

Caroline. — Conte-moi ça en détail.

Gabrielle. — Oh ! ce n'est pas bien compliqué (*Elle se mouche, se tamponne les yeux, etc.*), tu sais que Fernand va à la Bourse tous les jours ; moi je reste seule et je m'ennuie. Alors, qu'est-ce que je fais ?

Caroline. — Tu retournes ses poches, je connais ça.

Gabrielle. — Parfaitement, et je fouille dans son secrétaire.

Caroline. — Tu as la clef ?

Gabrielle. — Non, j'en ai fait faire une.

Caroline. — Ce que tu as bien fait !

Gabrielle. — Oh ! ce n'est pas par curiosité, au moins !

Caroline. — Bien sûr, non, ce n'est pas par curiosité ; mais mieux vaut avoir deux clefs qu'une : en cas qu'on perde la première...

Gabrielle. — On a la seconde. Je l'ai appris à mes dépens. — Je t'ai conté que, l'autre jour, j'avais égaré la clef de chez nous ?

Caroline. — Non ! Quand cela donc ?

Gabrielle. — La semaine dernière. Comment je ne te l'ai pas dit ? Ah ! ma chère ; ça a été toute une histoire ! (*Se tordant de rire.*) Je suis restée une heure et demie sur le palier, à attendre le retour de Fernand ! (*Revenant à ses moutons.*) Ah ! oui, au fait, Fernand. Ah ! le gre-[illegible] ?

[illegible]

Gabrielle. — C'est juste. Eh bien ! j'y ai trouvé une lettre dans sa poche.

Caroline. — Une lettre oubliée ? Que les hommes sont bêtes ! Ce n'est pas à nous que ces oublis-là arriveraient.

[illegible]

Gabrielle. — Oui, celle qui chante :

Elle fredonne.

J'ai z'une petite maison
A Barbe, a Barbe,
J'ai z'une petite maison
A Barbizon.

Caroline. — Ce n'est pas l'air.

Gabrielle. — Tu crois ?

Caroline. — Oh non ! Tiens, c'est comme ça.

Elle va au piano, l'ouvre et prélude. Gabrielle qui s'est levée se tient debout derrière elle.

Caroline, *chantant.*

J'ai z'une petite maison
A Barbe, a Barbe,
J'ai z'une petite maison
A Barbizon.

Gabrielle, *qui a battu la mesure.* — Tu as raison ; je confondais avec *l'Almée des Batignolles.* Recommence un petit peu, pour voir.

Caroline reprend le motif.

Gabrielle, *d'une voix éclatante.*

J'ai z'une petite maison... etc.

Caroline. — Tu y es !

Gabrielle, *faussement modeste.* — Ça ne doit pas être bien malin d'avoir du succès au café-concert.

Caroline, *fermant le piano.* — Parbleu. — Et alors, pour en finir avec ton histoire !

Gabrielle, *qui n'y est plus.* — Quelle histoire ?

Caroline. — L'histoire de la lettre.

Gabrielle, *qui y est de moins en moins.* — Quelle lettre ?

Caroline. — La lettre de Rose Mouson.

Gabrielle, *cherchant.* — La lettre de Rose Mouson ?... Ah oui ! — Une lettre ignoble, ma chère ; pleine de saletés et d'horreurs ! une véritable dégoûtation !

Caroline. — Tu l'as sur toi, mon cœur ?

Gabrielle. — Non.

Caroline. — Tant pis.

Gabrielle, *qui retombe affalée, en arrière.* — Ah ! les lâches ! Ah ! les misérables ! les infâmes ! Voilà pourtant à qui nous sacrifions tout : notre jeunesse, nos illusions, nos pudeurs ! (*Elle sanglote.*) Jamais, entends-tu bien, jamais je ne pardonnerai ça à Fernand ! Mon Dieu, que je souffre ! Pour sûr, je vais avoir une attaque de nerfs.

Caroline. — Calme-toi, voyons, calme-toi.

(Gabrielle pleure à chaudes larmes, petits cris, gros soupirs.)

Prête-moi un mouchoir.

(Elle se tamponne les paupières.)
(Un temps.)

Gabrielle, *plus calme, humant l'air.* — Tiens, qu'est-ce que ça sent donc chez toi ?

Caroline. — C'est mon dîner, je fais un chou farci.

Gabrielle, *très intéressée.* — Oui ? (*Elle saute sur ses pieds.*) Fais voir !

(Ces dames passent à la cuisine. Bruit de casseroles. On entend Caroline fournir des explications.)

La voix ironique de Gabrielle. — Est-ce que tu es folle, ma reine ? Il faut mettre un cordon de petites saucisses.

Georges COURTELINE.

CELLES QU'ON PLEURE

NOS FERS

A [illegible] Caren.

Il l'avait à lui, bien à lui. Il la sentait ainsi, du moins, dans ses bras à sa merci ; à la merci de ses caresses, de ses baisers, de ses étreintes et de ses menaces assouvies aussi, car l'amour n'était pas le seul sentiment qui partageât son cœur, il y avait aussi de la haine, un peu de [illegible], un peu de fiel mélangé au vin généreux dans la coupe de son ivresse.

Il l'attira tout près de lui et dans l'eau pure de ses grands yeux il se mit à sonder son âme, et cette âme lui parut troublante, étrange, disparate et mensongère, pleine de chimères et d'illusions avec, pêle-mêle, de grands pans étincelants d'azur et de grands gouffres d'ombres ; il y vit l'âme de la Femme... Elle lui sembla plus belle aussi, dans le clair-obscur de la pièce, belle d'une beauté plus saisissante et plus insaisissable que jamais et qui se trahissait par mille riens pourtant, un peu partout, par profusion, dans le mystère enivrant de sa face toute lumineuse d'âme, dans l'abîme insondable de ses grands yeux où sous le halo de clarté de la lampe paraissait voleter comme une poussière d'étoiles, dans la blessure sanglante de sa bouche, comme une pivoine lasse qui se livre, et au travers, le ruissellement de blancheur de son sourire ! Des jeux de lumière semblaient rire sur son visage ; l'expression de la figure changea ; c'était un cœur simple, naïf et croyant que le sien, il en induisit à la mobilité des pensées et du cœur comme le visage est l'expression de la pensée, il vit que jamais, jamais elle ne serait toute à lui, que son âme serait toujours absente dans la communion de leurs deux êtres, il se sentit malheureux.

L'ombre des grands soirs montait jusqu'à eux, par la fenêtre entr'ouverte, toute chargée de silence et de nuit. Au dehors la nuit frissonnait doucement dans le scintillement silencieux des étoiles et montait aussi dans la tiédeur parfumée de la nature au repos et l'arome subtil des plantes endormies ; le recueillement et la solennité de l'heure les tachèrent. Fut-ce lui, fut-ce elle, fut-ce une force étrangère, ils se trouvèrent soudain dans les bras l'un de l'autre et dans la tristesse ambiante de ce grand soir, qui partout semblait planer autour d'eux et les frôler de son aile, ils se sentirent moins seuls, ainsi réunis. Leur étreinte fut douce, âpre et farouche comme aux jours heureux, et comme l'époque fleurie de leur amour un grand frisson les parcourut tout entiers comme si l'âme de la terre et des grands arbres avait soudain palpité dans leurs veines ; la griserie hallucinante des étreintes les enveloppa, les caressa, leur donna l'illusion des tendresses passées, de l'amour vécu, et ils restèrent ainsi un instant, mêlés, confondus, ivres d'extase et de joie !

Mais elle se dégagea aussitôt. Dans l'étreinte où elle venait de se réfugier, où elle s'était pelotonnée comme un oiseau blessé dans un grand élan de tendresse exaspérée, elle avait eu la perception nette, claire, simple que tout était bien fini, que tout était bien mort de ce qui avait été un instant l'enchantement de son rêve, sa joie, son orgueil, toutes les forces vives de son âme. Quelque chose qu'elle sentait très bien s'était brisé en elle. Et en même temps tout ce que l'atavisme dans l'infini et la continuité des âges a déposé dans le cœur de la femme de joies impures et de jouissance canaille, de ruses et de mensonges se leva du fond de son cœur, à elle, comme une rose impure ; des idées mauvaises, des idées impures de cruauté et de crime l'assaillirent.

Elle regarda son amant et lui en voulut aussitôt de cet amour qu'elle voyait partout en lui et qu'elle ne pouvait ressentir, qu'elle respirait pourtant et qui émanait de tout lui, de ses yeux où flottait encore tout l'infini qu'y avait sans doute versé le vertige de l'étreinte et de sa bouche aussi, de sa bouche frissonnante du baiser qui tremblait à ses lèvres, dans son désir de se poser. Elle fut irritée de cet amour qui lui rappelait si bien la sécheresse et le néant de son cœur et l'idée lui vint, à cette vue, l'idée méchante, hargneuse, cruelle, bête de le voir souffrir, de le voir comme une chose informe, sans nom et sans âme, pleurant, humilié, vaincu, clamant à ses pieds sa douleur, tandis que muette, impassible, elle assisterait à son supplice, en reine impudique de ruse et de cruauté !

Et tout de suite cette idée s'ancra dans son esprit, elle fut désolée d'une décision irrévocable et sauvage. Et pour cette œuvre de vengeance basse, infâme pour le festin de représailles inouïes où devaient s'évanouir les dernières et suprêmes illusions et sombrer du même coup l'amour insensé du malheureux, où elle le conviait en héros de la fête, en victime fatale, dans sa confiance absolue et inébranlable en l'immarcescible gloire de ses charmes, elle se fit belle, suavement belle.

Elle le voulut ainsi pour qu'il souffrît davantage, qu'il sentit mieux et plus profondément toute la douleur et l'irrémédiable de la perte. Elle parsèmerait de fleurs sa route dans la griserie de sa beauté et la séduction de ses caresses jusqu'au grand gouffre inéluctable et final où il allait rouler. Et déjà comme aux anciens jours de tendresse, en la versatilité voulue de son esprit, elle s'était assise sur les genoux de son amant, délicieusement lasse et rieuse. Elle lui dit :

Chanson inédite

BRETONNES

Paroles et musique de JULES HEURTEL.



Allᵗᵗᵒ et gaiment *mp* *ff*

Quant les binious sonnent la danse Tra de ri tra lon la lon la Pour les vous marquer la ca_den_ce Vi_ve ces fil_les là lon la *f* Beaux mes_sieurs qui portez ja_quette Elles sont pour nos gas — sont tres sa_ges quoique co_quettes *en rallentissant poco a poco:* Et leur cœur ne s'aché_te pas lon la *très gai.*

II

Lorsqu'elles font la révérence,
Tra déri tra lon la!
Aux belles marquises l'on pense,
Voyant ces filles-là!
Lorsqu'elles vont sous la coudrette
Avec nos joyeux gas,
C'est... pour cueillir la pâquerette
Et pour l'interroger tout bas,
Lon la!

III

Avec des marins en partance,
Tra déri tra lon la!
Dans les pardons font connaissance,
Ces belles filles-là...
Las! bien souvent ces amourettes
Sont vaines pour les gas;
La Mer, jalouse des pauvrettes,
Faisant sombrer les grands trois-mâts!
Lon la!

IV

Mais, s'Ils rentrent, l'on fait bombance,
Tra déri tra lon la!
Eux, le cœur plein de souvenance,
Prennent ces filles-là!...
Et, tant qu'à bord des goélettes
Pêchent maris et gas,
Elles portent des amulettes
Au Saint qui les veille là-bas!
Lon la!

V

Puis enfin, quand la vie avance.
Tra déri tra lon la!
Croyant à cette apercevance
Qui dit « La Mort est là! »
Regardant jouer leurs fillettes
Avec leurs petits gas,
Elles filent aux quenouillettes
La toilette du dernier pas
Lon la!

Jules HEURTEL.

LOGIQUE

La fin du déjeuner, après le café, avec le joli désordre des intimes repas à deux.

LUI parcourt le *Gil Blas* en fumant distraitement.

ELLE, les yeux aux vieilles assiettes craquelées des murs, s'absorbe en une rêverie lointaine.

LUI, *sursautant.* — Tas d'idiots! tas d'idiots!

[illegible] *de son rêve.* — Quoi donc?

LUI, *montrant son journal.* — Encore le jury qui fait des siennes.

ELLE. — On a condamné un banquier de tes amis?

LUI. — Non; on vient d'acquitter une femme qui avait tué son amant à coups de couteau!

ELLE. — A coups de couteau, c'est bien mal porté, ça.

LUI, *lâchant son journal.* — Ah! ne plaisante pas avec ces choses-là, n'est-ce pas? C'est honteux, ces acquittements. — La vraie loi, la seule logique, c'est la loi du talion! Œil pour œil, dent pour dent!

ELLE. — Et pour les attentats à la pudeur?

LUI, *haussant les épaules.* — On ne peut pas causer raison avec toi...

ELLE. — Et pourquoi la demoiselle a-t-elle lardé ce brave garçon comme un simple carré de porc?

LUI. — Parcequ'il voulait la quitter... Comme s'il n'était pas déjà assez malheureux de ne plus l'aimer!

ELLE. — Malheureux de ne plus l'aimer... qu'est-ce que tu chantes?

LUI, *soignant d'autant plus son éloquence qu'il songe que ça pourra lui servir un jour.* — Tu n'as jamais pensé à cela, toi? On rencontre quelqu'un par hasard, qui vous semble créé pour vous, pour votre bonheur, l'âme sœur que l'on cherchait, l'idéal rêvé; on se dit qu'on n'a pas vécu avant de voir son sourire, que l'on n'a pas aimé avant de désirer sa bouche; on oublie qu'on est *fin de siècle*, et pratique et blagueur; on pense à Roméo, aux nuits bleues, à Venise; on a la fièvre, on fait des vers, on tremble, on ne mange plus, on devient idiot! C'est charmant!

ELLE, *songeuse.* — C'est vrai!

LUI. — Un jour, on se décide à aborder cette idole, à escalader son piédestal, on lui parle, on est éloquent, — ou ridicule, ça ne fait rien! Elle est émue, elle descend jusqu'à vous, elle confesse qu'elle songeait à vous quand vous songiez à elle, qu'elle vous attendait comme la *Belle au bois dormant* attend le prince qui doit la réveiller, et qu'elle le désirait depuis longtemps, longtemps, cet aveu, ce mot que vous avez tant hésité à dire... C'est le bonheur.

ELLE, *lui prenant la main, très émue.* — Oh, chéri!

LUI, *serrant la petite main dans les siennes.* — Oui, c'est le bonheur! le vrai, le grand, celui qui ne s'achète pas, celui que rien ne vaut! A partir de ce moment-là, il semble qu'on a loué un appartement tout meublé de joie dans le ciel des amoureux! Chaque jour, ce sont des découvertes charmantes; on n'est plus le même, on se sent bon, on devient poète; on est ému d'un tas de riens, heureux d'un mot, grisé d'un regard, affolé d'un serrement de main! Chaque minute vous apporte de nouvelles joies, de nouvelles découvertes, des sensations qu'on ne connaissait pas! Ah! oui, c'est bon de s'aimer!

ELLE. *les yeux pleins de larmes.* — Oh! oui.

LUI, *lâchant la petite main.* — Seulement... voilà! au bout d'un an, — ou de six mois, ou de huit jours, — on commence à être las, fatigué; on s'aperçoit que la déesse est une femme, qu'elle fait des fautes d'orthographe, qu'elle a des cors aux pieds, et des trous de vaccin sur les bras. Vous connaissez trop son corps, son esprit, son passé! Ses mines qui vous affolaient, ses gamineries qui vous amusaient, — vous les connaissez trop: ses regards aux heures de tendresses, ses mots, ses caresses, ses cris, tout, tout, vous le connaissez trop! — Chacune de ces jolies choses que vous attendiez avec joie autrefois, vous l'attendez avec terreur maintenant; et quand elle arrive, vous grincez des dents, vous avez envie de prendre votre chapeau et de vous en aller; vous devenez rude, méchant, grossier... malgré vous!

ELLE. — Comme c'est vrai! comme c'est vrai!

LUI. — N'est-ce pas? — Et alors le supplice commence, le plus cruel qu'il y ait, vois-tu, celui de ne plus pouvoir aimer! Finis, les grands bonheurs pour un regard ou un mot! Finies, les extases et les joies. Vous avez beau vous fouailler le cœur pour le réveiller, il ne bat plus que pour remplir ses fonctions naturelles. On dit encore « je t'aime »: on le prouve même encore à heures fixes, par devoir, comme on va à son ministère; — mais la petite bête est bien morte! — Alors on se dit qu'on ne retrouvera plus jamais les émotions et le bonheur des premiers jours, on se désespère, on a des envies de se ficher à l'eau, en se disant que c'est à recommencer, qu'on s'est encore trompé, et que, dans cette satanée vie, on ne peut pas plus garder le bonheur qu'un bon dîner!

ELLE. — Tu parles comme Sarcey, tiens!

LUI. — Alors, quand on voit que c'est bien fini, qu'on ne peut plus aimer, est-ce qu'on n'est pas assez puni? Est-ce que la femme a le droit de vous dire quelque chose? — En vouloir à quelqu'un parce qu'il ne vous aime plus, c'est aussi logique que de battre un sourd parce qu'il n'entend pas!

ELLE. — C'est vrai, ça! Aussi, tu ne m'aimerais plus, n'est-ce pas, et tu me le dirais? Eh bien, voilà tout; je ne te retiendrais pas de force!

LUI. — Ça te ferait de la peine, mais enfin tu comprendrais ça?

ELLE. — Absolument! Et on n'en serait pas moins bons amis.

LUI. — A la bonne heure. (*Il reprend, rassuré, la lecture de son journal.*)

II

ELLE, *après un temps.* — Ah! je suis joliment contente de savoir que tu penses comme ça, va.

LUI, *étonné.* — Pourquoi?

ELLE, *les yeux sur la nappe.* — Parce que, vois-tu, depuis quelque temps, il me semble que... que...

LUI, *la voix étranglée.* — Que?

ELLE. — Que ça n'est plus comme au commencement.

LUI. — Comment! qu'est-ce que je t'ai fait?

ELLE. — Rien. Tu es toujours bien gentil... C'est moi sans doute qui change... Mais...

LUI, *vexé.* — Tu veux me quitter?

ELLE. — Tu sais... j'hésitais; mais maintenant que je sais ce que tu penses...

LUI, *soupçonneux.* — Tu as quelqu'un en vue?...

ELLE, *rougissant.* — Mais non!

LUI, *jouant l'indifférence.* — Allons donc! tu peux bien me le dire?...

ELLE. — Il y a ton ami d'Armantès qui ne me déplait pas...

LUI, *se levant brusquement et tombant sur elle à coups de poing.* — Ah! sale bête! sale rosse! Ah! tu veux me lâcher? — Tiens! tiens! tiens! — Ah! tu te fiches de moi? Ah! tu ne m'aimes plus? Dis-le donc, que tu ne m'aimes plus!

ELLE, *raidie et haletante.* — Lâche! lâche! Non, je ne t'aime plus! Non, je ne t'aime plus! Tu me dégoûtes! Je te hais!

LUI, *la serrant à la gorge.* — Tais-toi! Tais-toi! Ne répète pas ça!

ELLE, *se débattant.* — Non! non! non! je ne t'aime plus!

LUI. — Ah! tu ne m'aimes plus! (*Il la tient une minute, hagarde, congestionnée, les yeux sortis de la tête, la langue aux dents; puis, la jetant dehors.* Tiens, fiche le camp! Je te tuerais!

XANROF.

PAS D'ARGENT, PAS DE...

M. Michon avait dit:

— Au sortir de la sacristie, je vous remettrai la dot, un portefeuille de quatre-vingt mille francs.

C'est ainsi que le baron Gandolphe avait consenti à se marier avec Mlle Michon, vingt-deux ans, un peu rousse, beaucoup de timidité et de gros yeux bucoliques.

Ding ding... les cloches se dandinaient, sonores, dans leur clocher; les équipages, aux chevaux cocardés de rubans blancs, s'alignaient; au milieu de la haie des curieux, le cortège défilait, solennel dans les falbalas de ses toilettes neuves; l'autel étincelait de dorures; l'orgue épandait sa grosse voix harmonieuse... Le baron Gandolphe fut correct; Mlle Michon eut quelques larmes discrètes.

Au sortir de la sacristie, toutes les joues des invités cérémonieusement frottées aux joues rondes de Mlle Michon, toutes les signatures paraphées, le baron Gandolphe se rapprocha insensiblement de son beau-père. Il se sentait légèrement attendri.

Mais M. Michon semblait planer très haut, en une rêverie mélancolique de père, au-dessus et en dehors de nos soucis mondains.

Il avait oublié le portefeuille.

Le baron Gandolphe resta correct. Mais le commencement d'attendrissement qui le gagnait disparut: il se sentit, en place, une grande aridité de cœur.

— Nous verrons bien, réfléchit-il.

Là-dessus, déjeuner, promenade autour de la table scintillante et fleurie de messieurs noirs portant des choses succulentes; du champagne, des visages rouges; et roulent les carrosses au Bois de Boulogne! Le soir, dîner; de la danse, des lumières; Mlle Michon devenait nerveuse...

Et toujours pas de portefeuille!

La sécheresse sentimentale du baron Gandolphe s'accentuait.

— S'il s'imagine que c'est pour les beaux yeux de sa fille...

Enfin seuls! Tout est clos, un grand calme, une lampe voilée. Dans le large lit douillet, Mlle Michon se recroquéville; maman lui a fait sa petite morale; elle a un peu peur, pas beaucoup...

Le baron est entré, furtif. L'heure des douces intimités a timidement sonné à la pendule de la cheminée, l'heure des premières étreintes câlines, l'heure des chastes sacrifices...

Mlle Michon est émue comme à sa première communion.

Chantez, poètes! Vierges, pleurez!...

L'holocauste conjugal se prépare. Le fiancé, intimidé, s'approche doucement de la bien-aimée...

— Il va me manquer de respect, pense avec angoisse Mlle Michon.

Eh bien! non. Pas du tout.

Pas le moins du monde.

Le fiancé n'est pas intimidé, et il est resté très loin, respectueux, très correct. La correction est d'ailleurs le seul mode d'existence et de maintien que connaisse le baron. Il n'a jamais été que correct. On ne peut pas en dire autre chose.

Cependant il l'est trop dans la circonstance. Il reste même cérémonieux. Il a gardé son habit, ses bottes vernies, même ses gants; son plastron n'a pas un pli; sa cravate est toute fraiche.

Trop correct!...

Prend-il un lit de noces pour un salon et va-t-il y entrer tout habillé, en se faisant annoncer par un domestique?

De tout son uniforme mondain, il n'ôte qu'une chose, son claque, qu'il a posé sur une chaise.

Et c'est tout.

Impassible dans la cuirasse de son plastron, il s'est assis dans un fauteuil; il n'est pas pressé, il a l'air en visite.

Mlle Michon attend.

Elle n'ose pas regarder. Elle a tort, sa candeur ne risquerait rien. Mais si elle ne regarde pas, elle écoute.

— Il ne se déshabille donc pas? réfléchit-elle.

Elle entend un léger froissement de papier.

— Qu'est-ce qu'il fait?

Elle n'entend plus rien.

La curiosité avivée, elle soulève une paupière d'un de ses gros yeux bucoliques.

— Qu'est-ce qu'il fait?

Il lit son journal.

— Il y a donc une révolution aujourd'hui?

Non, il n'y a rien. Y eût-il d'ailleurs une révolution, cela n'excuserait pas M. Gandolphe.

Mlle Michon se sent vexée.

— Ce n'est pas ce qu'avait dit maman.

Puis elle se console.

— C'est peut-être son habitude.

Et elle espère.

— Quand il aura lu son journal.

Il le relit.

Oui, après l'avoir épelé d'un bout à l'autre, depuis le premier-Paris jusqu'aux annonces, il le relit deux fois.

L'heure des aimables sacrifices a sonné depuis longtemps et d'autres après. Poètes, ne chantez plus! Vierges, arrêtez vos pleurs!...

C'est pour la quinzième fois que M. le baron Gandolphe relit son journal sans avoir bougé de son fauteuil, dans la même position correcte. Il le sait par cœur, mais il lit toujours.

L'aube perce à travers les rideaux épais des fenêtres; la lampe s'est éteinte, il fait jour; on frappe à la porte

Mlle Michon se sent horriblement rageuse sous ses couvertures.

De plus en plus correct, le baron va ouvrir. C'est Mme Michon mère. Le baron se retire. Mlle Michon se jette en larmes dans les bras de maman.

. . . .

Une heure après, M. Michon, furieux, aborde son gendre :

— Monsieur?... que signifie?...

Le baron sourit correctement.

— Pas d'argent, fit-il seulement à demi-voix, pas de...

Penaud, M. Michon alla chercher le portefeuille.

Et, le soir même, le baron remplissait ses engagements et les vœux de Mlle Michon, correctement.

Mais elle est restée froissée. Elle a juré de se venger.

Henri FÈVRE.

SUITE DE PENSÉES

Un jour où je voyageais à travers le Goudjerat, pays de l'Hindoustan, sur le golfe d'Oman, au sud de Radjpoutana, après des heures de marche je m'arrêtai, tout seul, sur la lisière d'une forêt de palissandres, d'acajous et d'érables, pour le moins centenaires. Le soir tombait; j'allumai ma pipe...

— Un peu de feu, s'il vous plaît? dit une voix qui sortait de l'ombre.

Je reculai surpris, mais non effrayé... ça, jamais! Un homme était devant moi... — un Français... A la clarté de mon allumette-bougie (je ne me refuse rien en voyage), je le considérai, et deux cris à la fois partirent de nos bouches grandes ouvertes :

— Toi!

— Toi!

Puis :

— Moi.

— Moi.

En même temps qu'il me reconnaissait, je reconnaissais moi-même mon excellent ami Faustin Berlu.

— Par quel hasard?...

— Elle est bien bonne!...

On ne rencontre pas un camarade de boulevard, à six mille quatre cent trente et une lieues de Paris, à la lisière d'une forêt vierge, sans s'étonner un brin, fût-on sceptique, n'est-ce pas?

Et nous nous étonnions l'un et l'autre, bien que sceptiques, très sceptiques même en vérité.

Nous nous assîmes côte à côte, dans les herbes hautes, sous un ciel lumineux, et, sur une nouvelle question, Faustin Berlu commença son histoire, récit grave, murmuré d'une voix profonde et coupé uniquement par le rauquement court des tigres essoufflés rôdant autour de nous.

— Mon bon, tu te rappelles Camélia, cette fille brune, jaune comme une Malaise, bien qu'elle fût née à Montrouge...

— Je me rappelle.

— J'étais son amant, pas le premier ni même le centième. Mais je l'étais malgré tout, et ses exigences m'avaient rapidement ruiné, d'autant plus rapidement que je n'ai jamais eu de fortune... Un matin de soleil, elle s'imagina de voyager. Elle fit les malles et me déclara que nous partions. Elle ne savait pas où ni comment, mais elle entendait partir; il ne me restait qu'à m'incliner et à inventer des miracles. Au fond, il ne s'agissait que de trouver de l'argent; après cela, le reste irait tout seul. Mais *cela* offrait de larges et abondantes difficultés. Tu le sais, j'étais brûlé; je devais à Dieu et à diable, je vivais au jour le jour, — et, pour aller ne fût-ce qu'à Pontoise avec Camélia, il fallait compter trois cents francs, au bas mot. Elle aimait la dépense... je crois même que c'est tout ce qu'elle aima jamais. J'aurais dû lui démontrer doucement l'impossibilité de son rêve ou tout au moins l'inopportunité de ses projets, mais non : j'étais si complètement habitué à lui obéir, au doigt, mais pas à l'œil, que je pris mon chapeau et me mis en campagne, à la recherche d'une somme quelconque, une grosse de préférence.

« Dans la rue, je réfléchis, je pris une voiture, pour m'obliger à trouver une idée, une adresse, et brusquement la lumière se fit. Acculé, je fonçais.

« J'avais connu, en omnibus, un ministre protestant qui me témoignait une sympathie évidente. Ces gens-là, comme on sait, sont pleins d'or. Je fus chez lui, et, tout net, lui demandai trois mille francs.

« Il ne sourcilla pas, mais me questionna : à quoi destinais-je cette somme?

« Ah! voilà! j'aurais dû prévoir la phrase; j'hésitais, dans un grand trouble; je n'ai jamais eu l'imagination vive... Une dette de jeu, absurde!... connu! Brusquement, je fondis en larmes... Au contraire de l'imagination, j'ai les larmes faciles...

« — Ah! monsieur, vous ne savez ce que je souffre, ce que j'ai souffert! ce qu'il m'a fallu souffrir pour que je me décide à cette humiliante démarche! Vous que je connais à peine, en vérité... sans votre caractère sacré qui me rassure... jamais, croyez-le bien, hein! hein! hein! je n'aurais osé, hé! hé! hé!... » Je sanglotais...

« Il eut pitié.

« — Calmez-vous, mon enfant, et parlez; j'ai toutes les indulgences, c'est mon devoir.

« — Je n'ai pas besoin d'indulgences, répliquai-je, toujours éploré, je ne suis pas un coupable, je suis un martyr!...

« — Raison de plus... parlez.

« — Eh bien! monsieur, sachez qu'une femme perfide et avide, et lubrique, me tient dans ses chaînes... depuis des ans, je suis son esclave... »

« Et je continuai, racontant tout ce que j'avais enduré pour Camélia. Cela coulait de source, je m'animais, je vidais mon sac, et j'avais l'accent sincère, pour la bonne raison que je l'étais tout à fait, en imprécant la gueuse! Je terminais, disant que, pour rompre ma chaîne abhorrée, honteuse, grâce aux préjugés mondains, cent cinquante louis m'étaient indispensables

Et il me les donna!

— Allons donc!

— Ça t'épate?

— Tout à fait!

— Cela m'a produit exactement la même sensation, reprit Faustin Berlu. Je remerciai ce brave homme et m'en allai, en m'essuyant les yeux. Sur sa porte, il me criait encore :

« — Surtout, pas de faiblesse! rupture immédiate... ou vous me volez cet argent! »

« Ces dernières paroles me furent désagréables; on a comme ça des côtés pointilleux.

« Au milieu du carrefour Drouot, je m'arrêtai subitement : une troisième pensée surgissait, éclatante, dans ma cervelle obscure.

« Et, en effet, si je la quittais?... Il y avait assez longtemps que j'en mourais d'envie... cet argent me permettait un adieu généreux, je serais libre...

« Et je dansais à travers les fiacres!

« Alors, la quatrième idée se fit jour à son tour... Pourquoi lui donner cet argent? elle m'en avait assez coûté. Je lâcherais Camélia, obéissant ainsi à la vertu, à la voix du ministre plus protestant que jamais, et j'aurais cent cinquante louis — pour me consoler... ajoutai-je, hypocritement. Alors pas de voyage? — mais si, un voyage, mais SEUL!

« Je courus à notre maison. Camélia était sortie; je vous l'ai dit, les malles étaient prêtes. Je fis charger la mienne sur le fiacre 22-27 et : « Cocher! à la gare! »

« — Laquelle?

« — Celle que tu préfères. »

« Ce fut l'Ouest. Je pris le premier train, le premier paquebot, sans savoir où ils me conduisaient. C'est ici, paraît-il, enchanté, puisque je t'y retrouve, la place m'est heureuse à t'y rencontrer. Voilà!

« Et toi, comment es-tu par ici?

— Oh! moi, répondis-je en toute sincérité, si je voyage, c'est uniquement par gloriole et pour le raconter.

Maurice MONTÉGUT.

UKKO'TILL

(Suite.)

X

Dès son entrée en scène, un revolver à la main, Ukko'Till était venu saluer le public; et, du coup, la claque partit, entraînant de véritables applaudissements, car le tireur avait un énorme succès personnel.

Mais, derrière lui, parut, faisant d'inimaginables mines et de folles grimaces, feignant de viser avec une arme imaginaire qu'il aurait eu peine à soulever, d'un geste qu'il termina en un pied de nez, le clown Little-Tony.

La salle éclata de rire. — Stupéfait de cette inattendue hilarité, Ukko'Till se retourna, et une soudaine colère lui monta avec un flot de sang au cerveau; son visage s'empourpra. Le clown, fort irrespectueusement, lui tirant maintenant la langue, et le public se figurant, grâce au naturel parfait de la scène, qu'un spectacle nouveau allait se préparer, applaudit une seconde fois furieusement, secoué lui [illegible].

Cependant Ukko'Till s'était remis de son premier étonnement : calmement, il dévisageait son rival, ne le quittait pas du regard, essayant sans doute de pénétrer ses desseins. Little-Tony, lui semblait on ne peut plus folâtre. Les jambes démesurément écartées, il se balançait cocassement sur ses hanches, faisait le gros dos, mettait sa tête sous l'un et l'autre bras, puis essayait en vain de se coiffer avec son chapeau conique, donnant à entendre, par une mimique [illegible] pas à cause d'une paire de cornes invisibles, mais démesurées, qu'il devait avoir au front. — En même temps, il examinait du coin de l'œil Ukko'Till, malicieusement. Le shooter, tranquille en apparence, s'était approché de sa petite table et là, ayant choisi un revolver de plus fort calibre que celui qu'il avait tout d'abord pris, vérifia scrupuleusement les charges, et, le mettant en main, attendit.

Alors Little-Tony se mit à quatre pattes : il arriva dans cette posture jusqu'à l'avant-scène, par sauts et par bonds, semblable à quelque animal douloureusement grotesque, puis, lorsqu'il fut près du trou du souffleur, il se redressa. — La musique jouait en sourdine une vague valse dont le clown avait suivi et souligné les rythmes par ses contorsions ridicules. Allongeant alors le bras, il fit signe au chef d'orchestre d'arrêter ses musiciens et en même temps aux spectateurs qu'il avait à leur parler.

Les accords cessèrent.

Un grand silence se fit dans la salle, et Little-Tony, grimpant sur le pupitre du chef d'orchestre comme à une tribune, s'y jucha dans une attitude comique d'orateur.

— Mesdames, Messieurs et mes petites *babies*, » commença-t-il en sa langue bizarre, mêlée de mauvais anglais et d'argot parisien, le tout prononcé avec un accent indéfinissable, vous savez que je suis un type *very* rigolo, *indeed!* Eh bien, je vais vous conter une *history* plus drôle que moi! Ouvrez donc les yeux, les oreilles et *le* bouche : les yeux pour me voir, les oreilles pour m'entendre, et *le* bouche pour me crier... bravo! bravo! Vos *hands*, vous pouvez les ouvrir aussi pour m'applaudir. La *history*, la voici. Hum! hum! broum! Je mouche *my nose* auparavant et je tousse. *And now*, écoutez :

« Il y avait une fois un *shooter* qui aimait *very, very much*, un *lady* très jolie, *oh yes!* très jolie. Il tirait sur cette *lady* devant le public sans la toucher jamais, car il l'aimait *very much*. Mais aussi il était *very much* jaloux! Il était jaloux d'un *clown* qui aimait *also* la *lady* et... la *lady* aimait le *clown*; c'est pourquoi la *lady* et le *clown* firent le *shooter*, comment dire? oh *shocking!*... cocu, *yes*. Alors le *shooter*, voulant tuer la *lady*, *indeed*, le *clown* s'est mis à la place de la *lady* pour être tué par le *shooter*. *Yes!* Or le *shooter*, c'est *mister* Ukko'Till; la *lady*, c'est la senorita Mercédès, dont le *clown*, Little-Tony, *myself*, moi-même, a pris ce soir la place. Et comme cela peut vous faire très plaisir, *very much pleasure*, d'assister de vos places, *confortably*, à une exécution capitale, *mister* Ukko'Till me tuera devant vous, *indeed!* »

Et, en manière de péroraison à cette allocution baroque, Little-Tony fit en arrière un double saut périlleux sur place, saluant ensuite gauchement le public, tandis que des salves d'applaudissements éclataient de toutes parts.

Cependant Ukko'Till n'avait pas bougé; lorsque la salle se fut calmée, gardant toujours de la main droite le revolver qu'il avait choisi, il prit de la main gauche trois billes de couleurs différentes, les jeta ensemble en l'air, et saisissant ensuite, de cette même main, un autre revolver, les fit voler en éclats l'une après l'autre avant qu'aucune d'elles ne fût retombée sur le sol. Il avait coutume de commencer ainsi chacun de ses exercices pour se faire l'œil et la main, et s'assurer de sa merveilleuse adresse et de son incomparable sûreté. Mais, d'ordinaire, il lançait d'une main les trois billes et tirait de l'autre. Aujourd'hui, tranquillement, il avait innové, devant le public, une manière plus difficile de les abattre, en y appliquant la méthode du jeu des osselets. — Et un murmure d'admiration consciente fit frissonner les spectateurs. Cependant la musique, très douce et très lente, avait repris. Le clown, se disloquant en mesure, sauta du pupitre du chef d'orchestre, traversa la scène dans toute sa longueur, sans cesser de présenter gravement son derrière au public : une énorme lune rouge, avec des yeux, un nez et une bouche d'un bleu clair, était

cousue sur le fond de sa culotte flottante, et le rire reprit, convulsif, invincible, secouant toute la salle, du parterre au paradis. — La petite table recouverte d'armes près de laquelle se tenait Ukko-Till était placée du côté cour; Little-Tony était arrivé du côté jardin, contre le manteau d'arlequin. — Là, tout d'une pièce, il se retourna vers la salle, montrant sa figure ahurie, les joues gonflées, faisant comprendre, avec des gestes inénarrables, qu'elle ressemblait, comme deux gouttes d'eau, à ce qu'il leur avait fait voir à l'instant même. — Et il prolongeait encore ce manège, surveillant sournoisement Ukko'Till en coulant un regard vers lui, dans l'espoir de surprendre chez cet homme un mouvement, un clin d'impatience!

Mais Ukko'Till gardait son impassibilité coutumière.

Alors simplement, sans ostentation, cessant ses grimaces, une résolution inébranlablement prise, les bras tombant, le clown fit face au tireur et attendit, tenant une minuscule plume claire, de colombe ou de perdrix, en équilibre sur son nez. Mais, pour tenir cet équilibre instable, il était obligé de faire osciller lentement la tête sur les vertèbres du cou, de sorte qu'il se fit tout à coup parmi le public, remarquant que le tireur s'apprêtait à abattre cette plume mobile, un silence de mort.

Ukko'Till avait pour habitude de tirer rapidement et sans viser, du moins en apparence. — Mais cette fois il braqua le canon de son revolver : ce ne fut d'ailleurs qu'une seconde. Seulement des années, des années et des années défilèrent dans l'esprit des deux hommes pendant cette infiniment minime parcelle de temps.

Little-Tony, lui, se voyait au front un large trou noir qui saignait très peu ; et par un bizarre enchaînement d'idées, il se souvint, à ce moment précis, du jour où il tomba du haut d'un trapèze et se cassa le bras. Il était resté étourdi de la chute et on l'avait cru perdu. Tout à l'heure on le verra pareillement étendu sur le dos, immobile ; mais cette fois il sera bien mort, mort pour de vrai. Le repos final : cela devait ressembler au sommeil. Lui qui dormait si bien! En une vision, il revoit le logement qu'il occupe, la chambre à coucher et le lit large où il aime à s'étendre. Dans cette chambre Loulou est venue, dans cette chambre et dans ce lit. Loulou Sans-cœur. — Oh oui! sans cœur; car il mourait pour elle qui ne valait pas la mort d'un chien, la gueuse. C'est qu'il la connaissait! Certainement elle l'oublierait vite. Dès demain peut-être! Cependant elle savait bien, elle aussi, qui il était, lui, et que, pour elle, il ferait toujours toutes les bêtises; elle l'avait traité de lâche cependant! Si du moins elle le voyait mourir. Non, il allait être tué devant un public stupide et qui ne comprendrait pas. Seulement elle sera sauvée ainsi! — Pour lui, qu'importe? Un clown, c'est peu de chose! Est-ce que ça compte! Bien sûr on le plaindra, mais nul ne le vengera. — On parlera de maladresse. Et tout sera dit. Ukko'Till songeait de son côté : qu'il tenait son rival au bout de son arme infaillible.

Enfin!

Une joie immense dilatait sa poitrine, gonflait son cœur, lui montait au cerveau comme un vin qui serait l'océan! Voilà dix ans passés, il avait tenu ainsi, un instant, — pas même! — son adversaire d'alors. C'était dans cette prairie du Far-West; quelle belle étendue verte et lisse! L'homme était armé comme lui, et il fuyait sur un cheval rapide. — Mais la balle l'avait atteint, et ce rival, pour s'être démasqué, oh! si peu! avait roulé la tempe transpercée, sur le sol sonore! Aujourd'hui celui qu'il haïssait était là devant lui, désarmé, immobile, à une vingtaine de pas à peine, et il le visait déjà depuis un quart de seconde. C'était un homme mort. Lui échapper, il ne le pouvait plus. Trop tard! Rien ne lui arracherait cette proie. Tant pis si l'imbécile s'était livré lui-même, jouant beau jeu, le défiant! Lui, il allait se venger d'abord, sûrement, sans danger — il prétexterait ensuite un malaise soudain, — une maladresse. — Et tout sera dit.

Ainsi, à cet instant suprême, les cerveaux des deux hommes communiaient finalement en une même pensée.

Le silence.

Une détonation martèle l'air, — et tout aussitôt, un cri le déchire, un cri de femme, poussé dans la coulisse.

Little-Tony était debout.

— Recommencez, recommencez donc, monsieur! Puisque vous *m'avez manqué!* cria-t-il sans quitter sa place, à Ukko'Till.

— Je ne manque jamais, et c'est bien cette petite plume que je voulais abattre au ras de votre vilain nez, monsieur le clown, fit tranquillement le shooter déposant son arme encore fumante.

Dans la salle on ne comprenait pas.

— Qu'y avait-il? Qu'est-ce? Est-il blessé?

Ces questions se croisaient, restaient sans réponse et le brouhaha s'accentuait, avec le mécontentement d'une attente déçue.

Cependant, sur un ordre du régisseur, lequel avait suivi l'altercation des deux hommes, le rideau s'était baissé.

Quelques minutes après il fut relevé et sur la scène parut l'habit noir de ces sortes d'occasion. On demandait pardon au public; la personne qui servait d'habitude aux exercices de M. Ukko'Till avait été en retard. Alors, Little-Tony avait voulu le remplacer. Mais M. Ukko'Till, le sympathique shooter, se refusait à continuer ses tirs avec le clown, craignant que son nouveau sujet ne fît un mouvement. Il pouvait le blesser, et croyait ne pas devoir recommencer. On doit éviter les accidents. On faisait donc des excuses aux spectateurs et on les priait d'attendre, de ne pas s'impatienter

(A suivre.)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — No 48. Edition de Paris : 5 centimes. 2 DÉCEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements . 15 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Etranger.
Trois mois........	1 fr 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an............	6 — »	10 — »

LA COMÉDIE BOULEVARDIÈRE, par PAUL ADAM



LA COMÉDIE BOULEVARDIÈRE

L'illustre clubman Caracolos y Lanosa commençait à se faire connaître sur le boulevard.

Tout d'abord, il faut bien le dire, les amis que lui valurent ses premières relations de cercle n'étaient point d'une délicatesse excessive. Caracolos les avait recueillis un peu au hasard, autour du tapis de baccara et à la porte des restaurants de nuit. La timidité de son caractère l'empêchait alors de faire des avances aux personnalités en vue. Il craignait des rebuffades ; et les célébrités du Tout-Paris lui semblèrent longtemps des manières de potentats, dont seules des années de cour discrète pouvaient permettre l'approche. Il craignait aussi que l'on voulût s'enquérir sur les événements, peut-être singuliers, depuis lesquels son oncle occupait, au Quesitado, la présidence de la République : surtout une certaine affaire d'avisos qui avaient sauté au moment propice, lorsqu'ils transportaient les papiers et les fonds sur la gérance de quoi l'amiral Caracolos devait des éclaircissements à son pays, ou encore cette brusque intervention de l'unique monitor lançant des obus inattendus sur la capitale pour aider l'amiral à faire sa descente devant ses adversaires terrifiés ; et aussi le nombre un peu factice des citoyens qui avaient proclamé l'élection à la présidence. Caracolos, le neveu, était un naïf en ce temps-là. Il s'imaginait complaisamment qu'une rigueur plus grande habite les consciences européennes et que les peccadilles politiques sont mal jugées par les gouvernements du Vieux-Monde. Depuis, Caracolos a modifié ses opinions.

En ce temps-là donc, Caracolos avait pour amis Gaëtan de Rochepierne et Sierge Domovoï, qui acceptaient régulièrement ses invitations à dîner et le surplus de son portefeuille. En revanche, ils l'initiaient aux élégances, lui achetaient ses meubles et ses chevaux, lui choisissaient ses concubines, non sans prélever pour leur peine de sérieuses commissions chez les divers fournisseurs qui les acceptaient comme intermédiaires.

Si bien ils s'acquittèrent de leurs devoirs que Caracolos, après deux ou trois mois, crut pouvoir se passer dorénavant de leurs leçons, et leur marqua, pour les éloigner, quelque froideur. Il s'aperçut, en effet, que Gaëtan de Rochepierne avait commandé pour neuf mille francs d'habits chez leur tailleur commun et qu'il les recédait à des camarades de sa taille, moyennant des avantages pécuniaires. Quant à Serge Domovoï, il se trouva qu'une double paire de steppers achetée par lui trente mille au nom de Caracolos acheva de périr de la morve aux premiers jours de son entrée dans les écuries. Caracolos soupçonna le gentilhomme slave de connivence avec le maquignon.

Les relations du trio tiédirent. Ils allaient plus mélancoliquement le long des tavernes dorées, dans leurs trois pardessus bleus, vastes comme des cloches de basilique, sous leurs trois chapeaux pareils à de noirs miroirs cylindriques, leurs trois figures impassibles posées sur la porcelaine vierge des hauts cols.

Un soir, après des heures moroses, Caracolos ayant parié pour lui seul sur Grève-la-Guigne, à la Croix de Berny, et ayant touché quarante contre un au Mutuel, sans gratifier du moindre napoléon ses guides, ils s'installèrent, pour l'apéritif, sur un divan du café de la Paix ; Caracolos s'immergea dans un numéro du *Times* et commanda égoïstement un madère, sans interroger le goût de ses amis. Rochepierne regarda Serge Domovoï. Serge Domovoï murmura : « Mauvaise affaire ! » et il réfléchissait à l'aventure que son génie susciterait pour faire reparaître l'enthousiasme amical de Caracolos. Soudain, entra un monsieur qui s'assit à une table voisine. Rochepierne dit :

— Tiens ! tiens !... cet Agathoclès !... Hein ! quel pschut ! Vous savez : il est avec la môme Trafalgar !...

— Ah ! fit Caracolos... il a de la chance... oune famouse chance !

Serge cligna d'un œil vers Rochepierne. Sans savoir ce qu'avait trouvé son ami, Gaëtan se frotta les mains [illegible] avance. Les clins d'œil de Serge signifiaient toujours une décision importante.

La môme Trafalgar ne tarda plus guère.

Elle arriva dans une mante de soie beige, brodée d'oiseaux jaunes, avec ses cheveux tordus sur l'occiput et terminés par une houpette d'or. Une aile de tulle y battait entre deux gigantesques oreilles d'âne en velours [illegible] tout ramassée, renfrognée et laiteuse, en faisait un singulier magot de luxe d'une hideur très excitante.

Elle s'installa devant une boisson très chère et Agathoclès prit son plaisir à contempler, non sa maîtresse, mais la figure des hommes qui regardaient leur couple, et il semblait leur déchiffrer sur le visage, avec quelque tyrannie, l'humble aveu de sa richesse et de cette élégance.

— Oh ! oh ! fit Gaëtan de Rochepierne, voyez donc, Caracolos.

— Ce monsieur a besoin qu'on le remette à sa place, opina Serge presque tout haut...

— Mon cher, reprit Rochepierne, vous ne pouvez permettre qu'un ruffian grec vous insulte ainsi de l'œil... Montrez-vous, sacrebleu !...

— Voyons, Caracolos, ayez du nerf... Vous n'êtes pas seul, sapristi !... L'insulte rejaillit sur nous...

— Hé ! hé ! la dame vaut qu'on rompe un fleuret... en son honneur...

Justement Trafalgar disait à Agathoclès :

— Tiens-toi tranquille, mon p'tit, c'est des muffles, c'est des Grecs...

— Monsieur, demanda en se levant Gaëtan de Rochepierne, prenez-vous la responsabilité des paroles prononcées par madame ?

— Certes...

— En ce cas...

— Comme vous voudrez...

— Donnez-nous votre carte, dit Serge à Caracolos... Nous allons arranger cela...

Caracolos eût bien voulu ne pas donner sa carte, mais il n'osa refuser... Des divans rouges, les messieurs s'étaient soulevés, et il y avait autour des deux tables un cercle compact de spectateurs à covert-coats, qui tendaient des visages attentifs ornés de moustaches tombantes ou de barbes assyriennes. Déjà, un reporter prenait le nom des champions. La mante beige de la môme s'embarrassa dans un verre de cock-tail qui se brisa en tombant. C'était définitif. Caracolos entrevit la mort.

A partir de ce soir-là, il vécut dans une angoisse misérable, où ses compagnons l'entretenaient à dessein. On déjeunait et on dînait sur sa bourse. L'affaire traîna. Rochepierne, dès la première heure, avait prétendu qu'on activât la fête. Il importait de faire connaître au boulevard la bravoure de Caracolos, et comme attendant le combat cet état d'âme n'enrayait point en lui l'insouciance ni la gaieté. Ainsi on organisa un raout sur l'eau dans deux bateaux hirondelles, tendus de soies japonaises à broderies, avec le corps de ballet de l'Opéra-Comique, les tziganes, Paulus et Bonnaire. On resta vingt-quatre heures sur la Seine et cela coûta quarante mille francs aux contribuables du Quesitado. Rochepierne acheta du Crédit foncier et Serge une paire d'orloff à un banquier en déconfiture. Il les revendit six semaines plus tard vingt-deux mille au prince Ignatieff, son cousin, d'ailleurs.

Cependant on n'arrivait pas au duel. Agathoclès voulait le revolver à six pas et vingt balles... Caracolos, revendiquant la situation d'offensé, réclama l'épée. On recourut à l'arbitrage, mais le premier jury d'honneur se déclara incompétent.

Il fallut s'adresser à un second. Le nom d'une personnalité en vue fut lancé. Rochepierne entreprit les démarches. Mais la personnalité poursuivie par ses créanciers n'avait pas le temps de prendre la chose à cœur. Caracolos prêta galamment cinq cents louis à la personnalité qui lui donna raison après décision arbitrale.

Agathoclès déclara qu'il ne se battait jamais ainsi, *à blanc*, et révéla les cinq cents louis prêtés à la personnalité en vue, dans une feuille bi-mensuelle, le *Miroir de la Vérité*. La personnalité envoya des témoins. Agathoclès refusa de se battre avant que la chose fût éclaircie. La personnalité poursuivit le palikare en correctionnelle pour diffamation. Il fut condamné à vingt mille francs de dommages et intérêts.

La môme Trafalgar devint la maîtresse de la personnalité et ils mangèrent ensemble les vingt mille francs.

L'hiver passa. Les neiges fondirent. Le marronnier du 20 mars eut ses premières feuilles le 2 avril. Rochepierne lança l'eau portugaise pour la chevelure des dames ; et Serge commandita un inventeur de tramways magnétiques.

Par un samedi de mai, Agathoclès et Caracolos se rencontrèrent au même bureau du Mont-de-Piété où l'un et l'autre apportaient leur dernière bague. On leur prêta cinq francs. Ils allèrent dîner ensemble dans un restaurant à vingt-deux sous, et se [illegible].

Et puis, la nuit venue, ils se rendirent à la porte du Casino [illegible] entrer. D'un landau somptueux, la môme Trafalgar descendit en mante azur brodée d'oiseaux bleus avec, sur son tortillon de cheveux, des oreilles d'âne en velours blanc.

La personnalité en vue la suivait ainsi que Gaëtan de Rochepierne et Serge Domovoï.

Et tous, ils entouraient Yperdûz d'Amontillado qui obtint naguère, par pronunciamento, la dictature de la République équatoriale. Yperdûz paya les cinq entrées.

— Ah ! soupirait Caracolos, si l'emprunt du Quesitado pouvait réussir !

Rochepierne et Serge saluèrent légèrement, et, au cœur des deux exotiques, ce fut comme une satisfaction d'amour-propre.

Paul ADAM.

LES POIRES

Chez Lui ; pimpante garçonnière. — ELLE, 25 ans, grande et brune, l'œil bleu et calme, rieur et sensuel ; la chevelure lourde relevée en brosse, et bouffant mollement par-dessus le front comme une perruque de marquise. — LUI, 38 ans, replet ; l'air bon enfant du fêtard à plaisirs faciles qui fut un infatigable marcheur.

LUI. — Tiens ! Quelle surprise ! (*Il s'approche et lui donne, en lui serrant la main, deux légers baisers sur les joues.*)

ELLE. — Agréable ?

LUI. — Mais très agréable, je t'assure... Comment diable as-tu pu me dénicher ici ?

ELLE. — Le hasard d'une rencontre avec un de tes anciens amis.

LUI. — Eh bien ! franchement, je ne suis pas du tout fâché de te voir.

ELLE. — Il ne manquerait plus que ça !

LUI, *la faisant asseoir et l'examinant avec satisfaction.* — Sais-tu que, de jolie que tu étais, te voilà vraiment belle ?

ELLE, *souriante, mais crédule.* — Flatteur !

LUI. — Et qu'es-tu donc devenue depuis si longtemps, si longtemps ?

ELLE. — Oh ! ça n'en finirait plus de te le raconter... Aujourd'hui, mon cher, je fais du théâtre. Je joue depuis deux mois aux Folies-Plastiques. J'ai dans leur revue un de ces petits rôles à maillot !... Et je ne le remplis pas mal du tout, paraît-il.

LUI. — Le maillot ?

ELLE. — Mais non, le rôle.

LUI. — Et le maillot aussi, j'en suis certain.

ELLE. — Oh ! certain !... Depuis six ans que tu ne m'as revue !

LUI. — Ce n'est pas une raison. Il est si facile de deviner !

ELLE. — Tu es donc toujours aussi... devineur ?

LUI. — Bien plus, même !... L'expérience s'en est mêlée. De sorte que d'un simple coup d'œil.

ELLE. — Tu vois tout ce qu'on ne doit pas voir.

LUI. — Alors maintenant, avec le succès, la fortune te guette ?

ELLE. — Elle fait mieux encore, elle m'entoure.

LUI, *se rapprochant et cherchant à se rendre plus aimable.* — Ne t'avais-je pas autrefois prédit le plus rayonnant avenir !... Et quel est, actuellement, ton seigneur et maître ?...

ELLE. — Comme tu es indiscret !... Enfin, soit !... A toi, on peut te confier presque tout... Eh bien ! je n'ai aucun seigneur ni aucun maître ; mais je vis avec un étudiant de vingt-trois ans, fort joli garçon, très riche (je me suis renseignée), extraordinairement confiant, en adoration et en admiration devant moi, et à qui je n'ai qu'à faire un signe, un tout petit signe, pour qu'il obéisse à chacun de mes caprices...

LUI. — En un mot, la perle des amants ; tu n'as pas grand mal à l'aimer un peu.

ELLE. — Lui ?... Même pas un peu, mon pauvre ami ; c'est une poire, une vraie poire !... Est-ce qu'on peut éprouver le moindre plaisir avec une poire !... Et crampponnant, avec ses caresses, avec ses prévenances, avec ses mines de chien rossé !... L'autre soir, avant que je ne parte pour mon théâtre, ne voulait-il pas absolument... m'embrasser ! Et il insistait, il insistait !... Bref, il m'énerva tellement que je dus lui colloquer deux formidables soufflets pour m'en débarrasser ; et alors il s'est mis à geindre, à pleurnicher, à me demander pardon. Puis, vers minuit, à la sortie des artistes, il m'attendait, tout confus, avec une paire de magnifiques brillants, un par gifle... Et encore si ses amis n'étaient pas, eux aussi, des poires !... Ah ! je te certifie que mon sort n'est guère

enviable, et que je ne vole pas précisément ce qu'il me donne !

Lui. — Et ses bons parents ouvrent assez largement leur portefeuille, pour...?

Elle. — Oui; il n'a pas à se plaindre. Cependant, cela ne nous suffit guère; et il emprunte et s'endette fort en ce moment-ci. Je n'ai qu'une crainte, c'est que sa famille ne vienne à l'apprendre; car je me suis fourré dans la tête que, plus tard... je me ferais épouser par ce garçon-là. Et tu sais si je suis têtue !

Lui. — Te faire épouser ?...

Elle. — Mais, mon cher, il me semble que j'en vaux bien d'autres de ma connaissance, qui sont devenues de vraies femmes légitimes !... Tu devrais être le premier à ne pas t'en épater, ne serait-ce que par convenance.

Lui, *lui saisissant les mains.* — Oh ! tu te méprends absolument sur ma pensée ; je suis étonné non pas de ce que l'on puisse t'épouser, mais que tu consentes à céder ainsi ta liberté à quelqu'un qui te déplaît si fort.

Elle, *riant.* — Ma liberté ?... Crois-tu donc que je n'en disposerais pas aussi facilement qu'hier et aussi facilement qu'aujourd'hui, de ma liberté? Seulement je serais tranquille sur l'avenir, bien, bien tranquille... La jeunesse ne dure pas toujours ; et dans six ans, quand la trentaine aura sonné pour moi, et que les années marcheront plus vite, il ne me sera peut-être pas inutile d'être riche, sans plus avoir à compter sur personne.

Lui. — Comme tu es devenue sérieuse et prévoyante !...

Elle. — Eh ! il le faut bien, mon ami ! Je n'ai plus les dix-huit ans que je t'ai donnés... Te rappelles-tu encore ?... Moi, souvent, je repense à tout cela, à la tendresse que j'avais pour toi, et si profondément, malgré l'horrible dèche où nous ne cessions de nous débattre. Et cependant, Dieu sait toutes les belles propositions qui me furent faites à droite et à gauche !... Mais je t'aimais assez pour supporter tous les sacrifices.

Lui. — Ou plutôt, c'est à cause de ce que tu considérais comme des sacrifices que tu avais pour moi une passion sincère... Et crois-tu que, moi aussi, je ne t'aimais point, que je ne me suis pas bien fréquemment souvenu de toi depuis notre séparation ?.. On a beau avoir mené une existence un peu tumultueuse, il n'y a jamais qu'une affection, une seule qui reste gravée sur le cœur, qu'une seule image qui vous obsède, qu'un seul nom qui vous poursuit sans cesse dans les instants de solitude, comme une dernière caresse qui, celle-ci, ne pourra jamais s'effacer. (*Il s'est rapproché d'elle qui est devenue rêveuse, et il essaie doucement de l'embrasser.*)

Elle, *se levant.* — Non, tais-toi... Ne sois pas méchant...

Lui. — Même pour savoir si tes lèvres... ont toujours le même goût ?...

Elle, *détournant à peine la tête.* — A quoi bon réveiller tout cela ?... Tu sais bien que les bons moments ne se recommencent pas dans la vie... Non, je t'en prie !...

Lui, *lui prenant le visage à deux mains et posant à petits coups sa bouche sur la sienne.* — C'est donc si lointain, les instants où nous nous aimions... où tu m'embrassais... où tu faisais serment de ne jamais, jamais m'oublier ?... Est-ce donc si lointain ?...

Elle prononce le prénom de son ancien amant en renversant la tête et fermant les yeux.

Canapé.

Maurice LENOIR.

L'ÉNIGME

Dorgères savait toutes les femmes de Paris qui vont se décolletant par les salons, aussi bien celles qui, très pudiques, gardent des chastetés marmoréennes, ou celles qui, se jouant par les flirts comme le poisson au milieu de l'eau, savent couler entre les doigts, que les inconsolées et les chercheuses d'inconnu, et les inapaisables, et celles encore qui vont, à l'heure où ferment les théâtres, voilées, au fond de leurs coupés, vers des bouges, à Montmartre.

De toutes il eût compté les amants, depuis les très jeunes, insouciantes de l'avenir, jusqu'aux très vieilles qui, lamentablement, s'obstinent à ne pas mourir. Et il eût pu dire la cour à faire et la longueur de l'attente ; l'argent à dépenser ou la flatterie ; les rêveuses promenades, d'abord, parmi les méandres, adorations mystiques, ou la nécessité des brusqueries, dans l'appétence dissimulée des viols.

Mais, lorsque Paul Mercy l'eut questionné sur Mme Delmont, Dorgères leva sur lui un regard singulièrement inquiet, presque empli d'une commisération. Il entraîna son ami dans un angle du salon où les isola de la fête un écran de hautes plantes vertes ; et quand ils se furent assis :

— Mme Delmont, dit-il, est la seule énigme, peut-être, que je n'aie pu réussir à pénétrer. Elle est très belle, très riche, mariée à un vieillard, et jamais on ne lui a connu d'amant. Est-elle, ainsi que disent les bonnes gens, vertueuse ? Il doit y avoir pis que cela. La vertu de la femme, c'est la fidélité à l'homme qu'elle aime. Or, il est impossible d'admettre un seul instant que Mme Delmont aime son mari, ce vieux et laid savant qui jamais ne s'occupa d'elle et jamais ne regarda si elle était jolie. D'un autre côté, poursuivit Dorgères, elle semble chercher l'amour. Sa beauté irrite profondément. Il y a, au fond du vert sombre de ses prunelles, des lueurs étrangement troubles qui attirent. Dans son profil, d'un calme superbe, ce regard fait rêver de l'eau dormante d'un lac profond. Il impressionne, lorsqu'il se pose, de son mystère indévoilé, et il laisse, lorsqu'il se détourne ainsi qu'une pensée qui se dérobe, l'impression d'un feu couvant sous la cendre et qu'un souffle embraserait.

— Absolument ! dit Mercy.

— Eh bien ! tout cela ne prouve rien. Ce regard, maintenant, toutes les jeunes filles le savent, comme elles savent aussi le regard qui se laisse surprendre, et qui, surpris, évoque, du jeu des paupières dont il se voile très vite, le geste pudique dont elles rabattraient leurs jupes, en se relevant, après s'être crues seules. Souvent les femmes les plus vicieuses ont des airs de vierges, alors que des candides ont des regards dévorateurs ; et d'autres se dépensent en coquetteries aguichantes, qui ne viennent au bal, très indifférentes, que pour s'amuser, ainsi que des petites filles. Mme Delmont est-elle de ces dernières ? Ou joue-t-elle à faire naître l'amour, pour la volupté de sentir sa force et de railler ? Je ne sais ; mais je crois qu'elle est le marbre où s'useront, sans parvenir à l'entamer, les prières et les pleurs ; la statue que nul souffle n'animera, que nul baiser ne saura réchauffer.

Cependant, tandis que Dorgères disait de si désespérantes paroles, c'était, au lieu d'un découragement, le besoin de dissimuler une joie singulière, un sourire d'orgueil, qui abaissait le menton de Mercy vers son gardénia.

Il se rappelait la voix de Mme Delmont, tout à l'heure, lorsqu'il lui avait parlé. Et, bien qu'il n'eût été question que de sa grande amie à lui, leur amie commune, Mme Hersant, cette voix et aussi les regards et les sourires de la jeune femme lui avaient mis au cœur une si irrémédiable espérance, que nulle affirmation de sa vertu n'était pour lui déplaire, encore moins pour l'ébranler.

Un moment, il eut la pensée d'interroger Mme Hersant ; mais il lui parut peu délicat d'éveiller par des questions l'attention, les soupçons peut-être, même d'une amie. Ne savait-il pas la rapidité des langues ? Et ne lui avait-on pas, à lui-même, prêté pour maîtresse Mme Hersant ?

D'ailleurs, si quelque inquiétude avait pu demeurer dans l'esprit de Mercy, elle se fût bien vite dissipée lorsqu'il eût retrouvé Mme Delmont. Il se laissa prendre de plus en plus despotiquement au charme de la jeune femme. Un amour vrai, violent, non un simple désir, s'allumait, montant en flammes à ses regards, en paroles brûlantes à ses lèvres. Et nulle cruauté ne se laissait pressentir de l'attitude de la jeune femme. Son bras, posé sur celui de Mercy, ne se recula point des pressions ; aucun déplaisir n'assombrit son visage, aux regards dont il enveloppait sa gorge et ses épaules, en se penchant dans l'odeur qui montait d'elle ; et, non plus, l'impertinence avec laquelle il se montrait attentif, au lieu d'écouter ses paroles, au mouvement de sa lèvre ou à l'éclat de ses dents, ne parut l'offenser. Les profondeurs mystérieuses de ses yeux, au contraire, rayonnaient. L'âme semblait s'ouvrir, le sphinx déposait son énigme, se transformait en un corps souple et fragile de femme amoureuse. Si bien que, lorsqu'elle refusa, en se retirant, de le laisser monter dans sa voiture et l'accompagner, Mercy n'eut d'autre pensée, sinon que son cocher ne fût pas sûr, ou que, sans doute, sa robe lui plaisait tant qu'elle eût redouté d'en voir, à cause de l'étroitesse du coupé, chiffonner les dentell[illegible].

Mais, le lendemain, dès qu'il eut été reçu par Mme Delmont, Paul Mercy pensa bien mieux encore qu'elle ne lui serait pas longtemps cruelle. Car, après un moment très court, où la crainte des surprises de l'heure mit tout de suite des baisers à leurs lèvres, il savait que nulle tare secrète en la merveilleuse beauté de la jeune femme n'était pour expliquer son austère vertu, ou pour l'empêcher d'oser, lui, les choses les plus osées, et que, non de marbre ni de glace, elle était accessible à tous les frissonnants émois, défaillante déjà parmi l'inanité des puériles défenses et des refus qui consentent.

— Oh ! reprocha-t-elle ; c'est mal ! Et Marie ?

— Marie ? fit-il interloqué.

— Mme Hersant ! Elle qui vous aime tant !

— Mme Hersant ?

— Quoi ! s'écria-t-elle, ouvrant larges ses yeux qui allaient mourir, n'est-elle pas votre maîtresse ?

— A moi ? Jamais de la vie !

— Ah ! fit-elle d'un ton singulier.

Elle parut s'éveiller, changea de pose brusquement, le regard devenu autre ; puis elle reprit, frissonnante un peu :

— Oh ! cette pensée, tout à coup venue, m'a jeté en un trouble ! Je ne sais ce que j'éprouve. Me voici toute bouleversée. Laissez-moi, je vous en conjure ! Partez !

Mercy, à son tour, conjura, supplia. Elle demeura inflexible :

— Non, non, pas aujourd'hui !

Mais, ni le lendemain ni les jours suivants, malgré que le regard de la jeune femme eût conservé sa troublante et prometteuse caresse, Mercy ne rencontra Mme Delmont ni en son salon ni ailleurs, sinon très entourée et insaisissable. Et non plus elle ne répondit à ses lettres.

— N'est-ce pas insensé ? demanda enfin Mercy à Dorgères, après lui avoir conté l'étrange aboutissement de cette aventure.

— Mais non, dit Dorgères, c'est très simple. Si les désirs des hommes, qu'elle se plaît à provoquer, sont impuissants à remuer le cœur ou la chair de Mme Delmont, une chose pourtant la résoudrait à subir un amant : la joie irrésistible, immaîtrisable, de le prendre à sa meilleure amie.

Jean REIBRACH.

LA TERREUR DE SON ENFANT

A vingt-six ans, Anatole Chomet eut sa première longue passion ; une petite modiste brune aux grands yeux noirs. Anatole Chomet était commis dans un magasin de nouveautés ; il était réputé un honnête et laborieux garçon ; et il se réjouissait, le soir, rentrant en sa mansarde, avec sa maîtresse. Un jour, elle dit qu'elle était grosse ; tout fut tenu secret ; le moment fatal arriva ; l'accouchement fut terrible ; une fille naquit, et la mère mourut. Anatole Chomet, se voyant seul auprès de son enfant, eut peur ; — c'était un soir de la fin de mars, les arbres verdissaient ; — ayant enveloppé le nouveau-né, il sortit, et alla, à la dérobée, le déposer devant la porte d'un hôpital. Le lendemain, il revint au magasin ; et, peu à peu, par le dur travail quotidien, il oublia. Mais il ne prit plus de maîtresse. Il se dit d'ailleurs qu'il fallait songer à sa fortune ; il mit à plus tard le temps et l'argent perdu ; il travailla ferme.

Anatole Chomet était intelligent et eut de la chance ; il sut être assez honnête pour se concilier l'estime générale. A quarante ans, il fut le chef d'une grande maison de commerce et prospéra ; grâce à d'habiles et très heureuses opérations, il gagna beaucoup d'argent.

Alors, il pensa qu'il pouvait changer sa vie. Depuis vingt-cinq années, acharné au labeur, infatigable, il n'avait goûté ni plaisir ni repos ; maintenant que, comme les autres, il était riche, il connaîtrait les heures de loisir et d'amusement. Un assez long temps, il avait pâli dans les magasins poussiéreux, dans les chambres solitaires ; il mènerait joyeuse vie ; lui aussi, il aurait des femmes et des chevaux ; il devait oublier les jours de peine, d'ennui, et d'âpre épargne ; que diable ! il voulait son fauteuil d'Opéra, et serrer leur taille aux demoiselles du corps de ballet ; il souperait au café Anglais, et serait d'un cercle connu. Monsieur Chomet ébauchait, en sa tête, le plan de son nouveau bonheur. Il n'était plus le

CRITIQUE



— Ah ! c'est Diane, j'avoue ne pas l'avoir reconnue.

— Mais oui, c'est Diane, tu ne vois donc pas son croissant.

— Tiens ! c'est vrai. Eh bien ! mon p'tit, je t'assure que tout le monde verra plutôt la pleine lune que le croissant.

MAITRESSE D'HIVER !

Poésie de HUGUES DELORME

Musique de GASTON PERDUCET.

Allegretto.

Ritournelle

Lors-que l'hi-ver ha-sar-deux Conseille aux gens d'être deux, De rompre la gla-ce: Très humble et les yeux rou-gis, Tu t'en reviens au lo-gis Reprendre ta pla-ce Et rends-moi ta bou-che

poco più lento — rit. — Pour finir



II

Tes yeux veulent, anxieux,
Le franc pardon de mes yeux
Jadis noirs de haine...
Comme un pauvre chien battu,
Tu sembles gémir : « Vas-tu
Me rendre ma chaîne ? »

III

Malgré ton cœur décevant
Qui m'a fait pleurer souvent
La saison passée :
Je ne dois plus rien savoir
Et te dis merci d'avoir
Eu cette pensée !

IV

Vienne le soleil vainqueur,
Tu mettras, bon petit cœur,
La clef sur la porte
Et bercée en d'autres bras,
De moi, longtemps tu riras...
C'est bien. Peu m'importe !

V

J'aime ton vice, vois-tu,
Plus que la froide vertu
Qui me paraît louche :
Les jaloux sont des benêts...
Mets tes pieds sur les chenets
Et rends-moi ta bouche !

grand garçon maigre d'autrefois; il avait de l'embonpoint, portait des favoris, se montrait bon homme, et se promettait d'être généreux : à quarante-cinq ans, pouvant n'avouer que la quarantaine, riche comme il était, sans chaînes, il s'amuserait enfin, ne l'ayant pas volé.

On était à l'époque du carnaval; il trouva des amis, des hommes à la mode, auxquels il offrit à dîner. Ensemble on délibéra d'aménager la vie nouvelle de M. Chomet. Un homme de lettres, qui avait de grands cheveux, l'introduisit dans un cercle très en vue; le frère d'une actrice célèbre lui promit un bon fauteuil d'abonné, et des relations agréables; on ne manqua pas de le faire habiller chez Dusautoy, et de lui choisir son petit coupé chez Binder; l'attelage pommelé sortait des écuries du comte Alphonse de Gréquenville. Il fut résolu que l'entrée de M. Chomet dans le monde où l'on s'amuse serait au dernier bal de l'Opéra.

Anatole Chomet n'était jamais allé aux bals de l'Opéra; il s'amusa. L'homme de lettres lui expliquait l'ordonnance de la fête, et le frère de l'actrice célèbre lui désignait, d'une façon dégagée, quelques-unes des belles demi-mondaines, ainsi que les plus remarquables des lorettes costumées. L'excellent Chomet rit beaucoup de mettre son doigt dans le dos des petits travestis, comme le lui enseigna, agréablement, l'homme de lettres. A trois heures du matin, le comte Alphonse de Gréquenville joignit les amis, et présenta M. Chomet à une petite brune jolie, en satin blanc, et masquée d'une mantille de dentelle. Elle prit son bras; d'autres couples se formèrent; on sortit et l'on s'en fut souper au café Riche. M. Chomet apprit que sa compagne s'appelait, de son petit nom, Mademoiselle Neni, et cela le divertit; il la trouva gentille, et se disait, intérieurement, que sans doute elle était très jeune. En qualité de nouveau venu, il désira payer seul le souper : ce bon procédé fut remarqué des dames; Mlle Neni lui permit de la ramener chez elle.

Il fut bien un peu embarrassé, pénétrant dans le mignon entresol tout capitonné, chaud et parfumé; mais, homme d'esprit, il s'efforça à n'en laisser rien paraître, et cœur plein de joie, yeux allumés, mains brûlantes, il s'assit sur le divan, au côté de la belle petite. Étant fatiguée, elle n'avait pas pris le temps et la peine de déposer sa mantille; elle s'était renversée sur les coussins, dans une nonchalance apprêtée, ne laissant apercevoir que le petit bout rose de son nez et deux grands yeux noirs. Elle avait quelque chose d'enfantin et délicieux qui charmait; et Chomet se rappela les tristesses d'autrefois, voyant passer les riches attelages. Il prit les mains de l'enfant, s'approchant d'elle, et l'exhorta à laisser sa mantille.

Mlle Neni, d'un tour de main, la jeta dans un coin, et elle apparut, rieuse. Chomet la considérait, dans une admiration mêlée de joie, et le flux des désirs faisait battre ses tempes. Avec un mot galant, il hasarda un bras sous la souple taille cambrée.

— Fi! monsieur, que faites-vous là?... dit-elle avec une petite moue et sans repousser le bras hardi. — Vous avez été très gracieux de me conduire; maintenant il faudrait me dire adieu.

A ce moment, une pendule sonna six heures. Neni se leva, et elle songea : Vendredi... c'était, ce jour, son anniversaire; elle était née avec le printemps... — Devinez mon âge... Vous ne trouvez pas?... Eh bien, sachez que j'ai dix-huit ans... Vous vous étonnez que je connaisse si justement mon âge, continuait-elle, riant... Dix-huit ans, monsieur! je ne suis plus une enfant; je suis une femme... Vous ne me croyez pas?... Mais qu'avez-vous?... Vraiment, il n'y a pas de quoi tant s'étonner...

En effet, Anatole Chomet s'était aussi levé; et, trouvant dans la figure de la jeune femme quelque chose vaguement déjà vu, il la regardait, de plus en plus fixe, et pâlissant. Et il était immobile, répétant ces mots, à voix très basse : « Dix-huit ans... mars... ces yeux... »

Car, soudainement, bouffée d'un temps lointain bien oublié, cette absurbe pensée s'était dressée dans son cerveau, surgissant à l'improviste, brusquement, comme une ensevelie vivante encore, et que l'on croyait morte :

— [illegible] !

En somme, ce hasard était possible. Rien ne prouvait qu'il fût; mais il était possible. Aucune marque qui donnât une probabilité; mais enfin, il se pouvait que ce fût sa fille! — et il considérait, hagard, cette femme aux lèvres rouges entr'ouvertes, prêtes pour ses lèvres.

Alors, follement, il recula, et, balbutiant des paroles d'excuse incohérentes, laissant Mlle Neni stupéfaite, il partit : ce serait trop horrible, si c'était sa fille!

Et il rentra chez lui, tout à l'absurde pensée; les jours suivants, il fut triste, le doute vague empoisonnant, gâtant sa vie; il n'osait aller voir cette femme : comment avouer le soupçon? d'ailleurs, qu'eût-il pu apprendre?... En secret il chercha des renseignements, qui ne découvrirent rien.

Il n'eut garde de conter son histoire à ses nouveaux amis; il se fit violence, et oublia un peu; il se prouva qu'il était un grand sot de s'être troublé l'esprit d'une chimère, et d'avoir, lui-même, au plus bel endroit, arrêté le cours de sa bonne fortune. On organisa une nouvelle partie, sans Mlle Neni.

M. Chomet se fit présenter à une demoiselle blonde, et obtint, par avance, la permission de la reconduire, se promettant, cette fois, de profiter de l'occasion. Et voilà que, comme il regardait cette femme, joyeux, et songeait à cette souriante beauté qu'il allait posséder, à cette grâce tendre, — à cette jeunesse, — l'absurde pensée lui revint, de la délaissée. Il voulait la détruire, mais elle restait, inexorablement, accaparant son esprit, victorieuse :

— Si c'était celle-là, ma fille!...

Si bien qu'il était stupide au milieu des gais amis. Et, parfois, on remarquait sa préoccupation; l'homme de lettres aux grands cheveux, tout doucement, le plaisantait : à quoi pense M. Chomet?... à ses règlements de compte, sans doute?... il oublie sa compagne?... Et le pauvre homme essayait de sourire; mais, bientôt, il oubliait tout, hors la belle compagne, qui pouvait être sa fille.

... Oh! l'enfant lâchement abandonnée, jadis, à la porte d'un hôpital, la fille de sa chair et de son amour, son enfant, qu'était-elle devenue? maintenant jeune femme, où était-elle? oh! l'enfant de dix-huit ans, où le hasard des destinées l'avait-il jetée?... et jamais il ne saurait ce qu'était devenue sa fille; jamais, la voyant peut-être, il ne la connaîtrait; à lui, son père, elle n'était plus; elle ne serait plus rien — qu'une fille qui passe... — ô sort commun aux enfants abandonnés! — car ceci se pouvait, qu'elle fût une de ces femmes d'amour, sa fille; une fille de joie; et, peut-être, il l'avait rencontrée, quelque soir de brume; il la rencontrerait; elle le solliciterait à la suivre; et, peut-être, c'était elle, là, qui soupait, gorge nue, offrant son corps, et qu'il devait baiser.

Sombre il s'en alla, seul, parmi la foule grouillante des noctambules attardés.

Édouard DUJARDIN.

SEPT ANS APRÈS

LE COMTE ROGER DE TRAINOU, trente-deux ans;
LILETTE, vingt-quatre ans;
FERNAND DES ROCHES, trente-cinq ans.

Par un joli temps d'automne, fin et comme il faut, vers les dix heures du matin, Roger de Trainou est en voiture. Il regarde distraitement par la portière. Tout à coup, au coin de la rue du Quatre-Septembre et de l'avenue de l'Opéra, il pousse un petit cri : « Lilette! » Une jeune femme, qui s'apprêtait à traverser, lève instinctivement les yeux comme si elle avait deviné plutôt qu'entendu son exclamation et aussitôt la voilà qui s'arrête et rougit, les yeux brillants .. Mais le jeune homme s'est élancé au-devant d'elle, et malgré sa pâleur il a l'air tout heureux.

LUI. — Vous? Vous?...

ELLE. — Oui. Comme voilà longtemps! Hein?

LUI. — Voulez-vous que je vous dépose là où vous alliez?

ELLE. — Volontiers. Je vais chez ma couturière, 6, rue Halévy.

LUI, *chagriné*. — C'est trop près.

ELLE. — Je ne monterai pas tout de suite; nous causerons dans la voiture.

LUI. — A la bonne heure. (*Ils montent. Le cocher touche*.) Ma petite Lilette!

ELLE. — Mais oui, Roger. Combien depuis que nous ne nous sommes vus?

LUI. — Quatre ans... La dernière fois au Vernissage.

ELLE. — Vous avez changé... Quoi? Je ne sais pas... C'est toujours vous et ce n'est plus vous. Et puis, vous paraissez triste?

LUI. — Ce n'est rien. Mais vous, Lilette, regardez-moi donc? Êtes-vous gentille et fraîche? Avez-vous une assez belle mine? A mordre dedans.

ELLE. — C'est la campagne, mon ami.

LUI. — On m'a dit. Voilà trois ans que vous habitez Viroflay toute l'année. Mais, à ce propos, comment se fait-il...?

ELLE. — Fernand est parti hier pour trois jours à la chasse... en Sologne.

LUI. — Alors, vous êtes veuve?

ELLE. — Oui. Il y a longtemps aussi que vous ne l'avez vu, Fernand, et il s'en plaint.

LUI. — Cinq à six mois, en effet. Il se porte bien?

ELLE. — Très bien.

LUI. — Et ça va avec lui?... Pas d'accrocs?

ELLE. — Rien du tout. Un agneau. Dans le début, j'avais des craintes... Il menait une vie si mouvementée, si en l'air, que je me disais : « Je crois bien que nous deux, mon petit... » Eh bien, au contraire, nous nous entendons à ravir.

LUI. — Mais les arbres toute l'année... pas trop sévères?

ELLE. — Je m'y suis faite.

LUI. — Enfin, vous êtes heureuse?

ELLE. — Oui.

LUI. — Allons! Ça me fait plaisir de savoir qu'après moi... Et puis, quoi? Je vous comprends... Fernand est un gentil garçon.

ELLE. — Très gentil.

LUI. — Il a tout ce qu'il faut... presque tout ce qu'il faut pour...

ELLE. — Nous parlons de vous bien souvent.

LUI. — Ah!

ELLE. — Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça?

LUI. — Rien. Mais... sait-il qu'autrefois je...

ELLE. — Je lui ai juré que non, et il a une confiance aveugle en moi. Maintenant, c'est possible qu'il s'en doute.

LUI. — A moins d'être bête...

ELLE. — Il faut venir nous voir à Viroflay. Fernand vous en a prié vingt fois. Aujourd'hui, c'est moi qui le veux.

LUI. — J'aime autant pas. Avoir ma serviette chez vous? Non.

ELLE. — Vous êtes ridicule.

LUI. — Ah! dame, écoutez donc! J'ai beau n'être plus que votre ami... Demandez-moi autre chose que d'être votre témoin.

ELLE. — Jaloux alors?

LUI. — Non. Mais je l'ai été.

ELLE. — C'est vrai.

LUI. — Je vous ai aimée, Lilette... Comme je vous ai aimée!

ELLE. — Moi aussi, mon ami.

LUI. — Voilà sept ans.

ELLE. — Sept, oui.

LUI. — Notre liaison n'a pourtant duré que trois mois, j'en garderai le souvenir toute ma vie.

ELLE. — Je n'ai encore rien oublié.

LUI. — Vous vous souvenez du jour où je vous ai vidé mon petit cœur pour la première fois, derrière le parc Monceau?... Et les jolis cheveux blonds que vous aviez dans ce temps-là!

ELLE. — Je les ai toujours.

LUI. — Je n'en sais plus rien. Et nos rendez-vous le soir, quand je vous attendais en voiture, au coin du pont Solférino?

ELLE. — Je me rappelle.

LUI. — Et cette journée que nous avons passée dans le parc de Saint-Cloud? Et le soir où...

ELLE. — Ne continuez pas. Je me rappelle tout.

LUI, *il lui prend la main*. — C'était, Lilette, un très bon temps... oui... et quand j'y resonge...

ELLE. — Il est passé.

LUI. — Absolument passé? (*Fredonnant sur l'air de Malborough*.) Jamais... ne... reviendra?...

ELLE, *retirant sa main*. — Jamais... Soyez raisonnable, et n'oubliez pas que Fernand est votre ami.

LUI. — Pardon, je perds la tête... Mais j'étais si peu préparé à vous revoir que je suis un peu détraqué...

ELLE. — Remettez-vous. Je suis définitivement très attachée à Fernand. Dans les commencements... je vous l'avoue... j'aurais peut-être encore pu le tromper — pas avec vous, un ancien, oh! non, — mais avec un homme qui eût été mon amant pour la première fois... Tandis qu'aujourd'hui, j'en ai assez de toutes mes folies... Fernand est sacré... C'est comme s'il était mon mari.

LUI. — S'il vous quitte?

ELLE. — Il ne peut pas, il est trop bien pris. Mais, parlons de vous. Car enfin, mon ami, il s'est passé bien du nouveau dans votre vie... j'ai su ça... Vous êtes marié à présent... marié, Roger! Est-ce possible?

LUI. — Oui.

ELLE. — Des bébés?

LUI. — Un.

ELLE. — Petit garçon?

LUI. — Une fille.

ELLE. — Quel âge?

LUI. — Trois ans bientôt.

ELLE. — Comme vous devez être heureux!

LUI. — Passionnément, surtout depuis deux ans.

ELLE. — Pourquoi depuis?...

LUI, *bas*. — Parce que je suis séparé, ma pauvre amie...

ELLE. — Qu'est-ce que vous me dites-là!

LUI. — Je vous dis que je suis séparé... séparé de ma femme, séparé judiciairement... J'ai reconquis ma liberté... ma belle liberté...

ELLE. — Mais l'enfant?

LUI. — Je l'ai.

ELLE. — Ah! tant mieux! J'ai eu peur.

LUI. — Et voilà, Lilette,

ELLE. — Quelle histoire! Comment?... quoi?... Je ne connaissais rien de tout cela. Fernand le sait?

LUI. — Mais oui, il le sait.

ELLE. — Il ne m'en a jamais dit un mot... C'est bien bizarre. Je ne voudrais pas être indiscrète... Alors, vous ne vous entendiez pas?... les caractères? ou bien si...

LUI. — Tant qu'elle pouvait.

ELLE. — C'est abominable. Qu'est-ce qu'elles ont donc dans le corps, ces femmes-là?

LUI. — Peu de cœur.

ELLE. — Et c'est ça le mariage?

LUI. — Il a été ça pour moi.

ELLE. — De sorte que vous voilà seul avec une fillette...

LUI. — Hé! oui.

ELLE. — Mais, au moins, vous avez bien gagné devant ces messieurs de la Justice?... L'autre... Elle a perdu?

LUI. — Perdu et elle s'est perdue.

ELLE. — Et le bébé? Ce n'est pas vous qui le gardez, je suppose?

LUI. — Il est chez ma tante Varigny, à Varigny.

ELLE. — Pauvre petite!... Comment s'appelle-t-elle?

LUI. — Jeanne.

ELLE. — Elle doit être déjà forte. A deux ans et demi... Qu'est-ce qu'elle pèse?

LUI. — Je ne sais pas.

ELLE. — Est-ce qu'elle vous ressemble?

LUI. — Étonnamment.

ELLE. — Oh! il faudra bien l'élever... qu'elle ne tourne pas mal comme sa mère. Mais, dans ce cas, vous allez divorcer?

LUI. — Impossible.

ELLE. — Vous ne voulez pas?

LUI. — C'est bon pour les nouvelles couches, le divorce... Nous autres, nous ne divorçons pas, nous nous séparons.

ELLE. — Tant pis, mon pauvre Roger, je le regrette pour vous. Non... c'est incroyable! je ne m'attendais pas à tout ça...

LUI. — Ni moi.

ELLE. — Quand je pense, mon ami, ce que nous étions quand nous nous sommes quittés, et ce que nous sommes aujourd'hui... Moi, un bon petit modèle qui n'avait passé sa vie, avant de vous connaître, qu'à poser les minois XVIIIe, un peu dégrossie depuis, grâce à vous qui m'aviez donné le goût de la tenue, le sentiment de la vraie élégance, — pas celle des peintres, la vôtre, celle du monde, de ce monde que je sentais à travers vous.

« Et puis il a fallu se dire adieu... Vous êtes parti pour un voyage de deux ans, avec l'idée de vous marier au retour et de faire comme les autres. Il y a de cela... J'ai beaucoup pleuré alors... Aujourd'hui, me voilà, moi, Lilette, rangée, sage et sérieuse, guérie de ma bohème passée, l'esprit et les sens en belle santé... Votre ami Fernand est avec moi pour des années et des années. Et pourtant, je sais bien qu'à tout prendre, je ne suis pas autre chose qu'une femme collée, « la créature », comme disent vos pauvres mères qui nous détestent... Et malgré ça j'ai la satisfaction, la paix, plus encore, pourquoi ne pas le dire? oui, je me sens améliorée, honnête. C'est peut-être parce que je n'ai plus de besoins après avoir été sans le sou trop jeune... N'importe, je me trouve meilleure et je m'estime un peu... Je ne vous ennuie pas?

LUI. — Non, Lilette, vous ne m'ennuyez pas. Allez donc.

ELLE. — Et vous qui êtes quelqu'un, qui existez, qui avez tout... qui êtes du Jockey... qui avez épousé une jeune fille de votre classe, honnête, et belle, et riche, et garantie... il faut que je vous retrouve, moi qui vous ai sûrement aimé plus et mieux que votre femme. triste et malheureux, seul dans la vie avec une enfant... des responsabilités... des devoirs... sans compter les soucis sur la planche et l'avenir grave... Ah! c'est trop fort... Pour admettre ça, faut avoir de la religion... Et franchement, dans votre intérêt, il valait cent fois mieux: que nous restassions ensemble!...

LUI. — Non, Lilette, non. Si nous étions restés ensemble, vous ne m'auriez jamais donné ce qui vaut bien plus que l'amour.

ELLE. — Quoi?

LUI. — Le regret, ma petite. Nous n'aurions pas eu l'entretien d'aujourd'hui qui demeurera un de mes souvenirs les plus... non, nous ne l'aurions pas eu, nous n'aurions pas connu ce sentiment étrange, rare, délicieux, qui fait frémir à la fois de plaisir, d'orgueil et aussi de confusion, lorsque se retrouvent plus tard un homme et une femme qui se sont beaucoup aimés dans leur jeunesse... Ce sentiment-là, je l'éprouve depuis que je vous ai revue... et à un point...

ELLE. — Moi aussi... je n'ai pas osé vous tutoyer...

LUI. — Tu vois bien. Toi et moi, nous nous serions dit : tu, sans trouble aucun, si rien d'autrefois n'était resté sous la cendre... Et maintenant... Filez vite chez votre couturière... va-t'en.

ELLE. — Adieu, adieu... (*Elle se penche à son oreille.*) Et embrasse ton bébé pour moi

Toute la journée, Roger est mélancolique, il songe à Lilette, au passé, au présent, à cette vie qui n'est pas gaie. Et le soir même, devant le Vaudeville où l'on joue *Les Surprises du divorce*, il se jette dans Fernand, Fernand en habit, cravaté de blanc, nullement en Sologne où il le croyait, mais fumant une cigarette pendant l'entr'acte, avec un visage radieux.

ROGER. — Ah çà! qu'est-ce que tu fais à Paris?

FERNAND. — Mon cher, j'ai prétexté une absence en Sologne... Je suis ici depuis ce matin... J'ai une grosse nouvelle à t'annoncer!...

ROGER. — Tais-toi! je devine. Tu lâches Lilette et tu te maries.

FERNAND. — Juste. Ma fiancée est dans la salle

ROGER, *à part, très surpris.* — Déjà!

Henri LAVEDAN

UKKO'TILL

(*Suite.*)

Aussitôt le rideau baissé, Ukko'Till s'était approché vivement du clown rentré dans les coulisses et, l'ayant saisi par le bras, le secoua rudement; en même temps, il lui parlait à voix basse, scandant ses phrases :

— Ah çà, monsieur le clown, vous vous moquez de moi! Vous m'avez fait cocu et cela ne vous a pas suffi : vous êtes venu vous placer en face de moi. par bravade, pour que je vous tue! Cela pouvait arriver, en effet. — Supposez que j'aie été un imbécile, comme vous; que je n'aie pu garder mon sang-froid que je me sois emballé! J'aurais tiré sur vous? Mais alors, moi, je passais pour un maladroit, vous me déshonoriez! Et c'était peut-être bien là votre intention, n'est-ce pas? Nous nous retrouverons, quand vous voudrez, pour peu vous y teniez encore, mais pas sur la scène : là, je ne dois jamais manquer. JAMAIS, vous entendez? A bientôt, monsieur!

Et il lâcha le clown stupéfait, en lui imprimant une secousse tellement brusque et rude que le malheureux Little-Tony alla crever un décor. C'est que le tireur venait d'apercevoir, dans un coin, peureuse et lâche, Mercédès :

— Toi aussi, lui siffla-t-il à l'oreille, car déjà on les entourait — tu t'es figurée que j'allais te tuer en scène! — Ne crains rien, je te ferai ton affaire et pas plus tard que tout à l'heure; comme une chienne, entends-tu? — Seulement, encore une fois, pas ici. Allons! viens maintenant, suis-moi.

Terrifiée, ayant tout de même au cœur une inconsciente admiration pour l'homme qui la maîtrisait, la fille passa devant Ukko'Till, semblable, en effet, à une chienne battue.

Dans les couloirs, la voix du régisseur glapissait :

— Allons, messieurs, de la place; en scène pour le ballet, mesdemoiselles!

Soudain, un juron formidable retentit. C'était Forestier, hurlant :

— Qu'est-ce qui m'a foutu un pareil idiot! Vous voulez donc que le public démolisse tout ici? La senorita Mercédès est là — [illegible] d'amende (a manqué son entrée). — Et M. Ukko'Till va recommencer ses exercices. Vous m'entendez? — Au rideau!

XI

Quand Little-Tony, abasourdi encore de sa chute, se releva, il entendit déjà sur la scène les détonations successives du shooter. Anxieusement, il vint coller un œil contre une déchirure du décor et aperçut la Mercédès, balancée sur un léger trapèze, prenant part, comme de coutume, aux exercices d'Ukko'Till, en apparence aussi insoucieuse, avec aux lèvres le même sourire stéréotypé à la foule, et, en merci de chaque salve d'applaudissements, la même gracile inflexion de tête, le même petit geste mutin et si blanc de la main.

Rien, rien, pas le moindre signe d'angoisse sur son visage peint! Et le clown se prit à maudire ces fards, ces poudres et ces crèmes, qui font un masque impénétrable aux figures des comédiens et sous lesquels l'âme ne transparaît plus : ni la joie ni la douleur, ni l'espérance ni l'effroi ne sont trahis par ces traits figés, et la jeune femme qu'il avait vu tout à l'heure se réfugier dans ses bras tremblante et peureuse, livrait le charme souple de son corps aux regards du public haletant de luxure, avec le calme habituel de tous les soirs. Il se prit à penser : l'aurait-elle joué par hasard? se serait-elle entendu avec le tireur pour se débarrasser de lui, en lui donnant un avant-goût de la mort? Après tout, elle en était bien capable! N'était-ce pas « Sans-Cœur » qu'on l'avait surnommée? Et ce sobriquet de coulisses, n'aurait-elle pas tenu à le mériter? Elle lui avait semblé toute changée, dans la voiture, avant la représentation : peut-être bien encore avait-elle un autre amant! — mais alors quelle bêtise de ne pas le lui dire, à lui, un ami d'enfance, qui ne se serait pas fâché, comprenant ces caprices. Oui, ce devait être cela; elle avait pris un amant; seulement qui? Forestier?... elle avait meilleur goût; Lorédan Trenn?... il ne venait plus guère au théâtre, et puis un journaliste! Ah! le Jockey, cette rosse de palefrenier qui les épiait toujours, l'espèce de mouchard... pour ça non, par exemple, il le lui défendait bien. Tous, oui! tous, mais par ce souteneur décavé; jamais! Il se chargeait de lui régler...

— Eh bien qu'est-ce que vous faites-là?

Little-Tony se retourna, c'était le directeur qui l'interrompait ainsi, et Forestier était précisément accompagné du Jockey.

— Dites donc, ne vous gênez plus, détériorez mon matériel maintenant, déchirez-moi des décors tout neufs, pour exercer votre métier de jaloux : ce n'est pas assez de les crever comme tout à l'heure en recevant une correction méritée...

— Vous dites? Répétez si vous osez?

Une colère s'emparait du clown de se voir traiter ainsi devant l'homme haï qu'il supposait son rival. Soit que Forestier eût deviné ce sentiment, soit qu'il ne voulût pas paraître céder, il ricana :

— Nierez-vous avoir reçu?...

— Pas plus, en tout cas, que vous ne nierez avoir attrapé ce soufflet! riposta Little-Tony littéralement exaspéré, en joignant le geste à la parole.

La gifle formidable retentit comme un coup de battoir sur la face blême de Forestier qui, surpris, n'avait pu éviter la main à la fois leste et pesante du clown, mais qui ne parut pas en être plus interdit pour cela.

— Vous avez de la chance, fit-il seulement, qu'il y ait eu un témoin de l'affaire, — monsieur, ici présent!

C'est que Forestier n'en était pas au premier affront de ce genre, loin de là : le nombre de claques qu'il avait reçues était légendaire; aussi, tandis que le poète Daniel Rivoire prétendait que le sire était « giflable et bottable à merci », le chroniqueur Lorédan Trenn qualifiait-il plaisamment la figure du pusillanime directeur de « Au Rendez-vous des claques fidèles ».

— Il est entendu, n'est-ce pas, ajouta l'impresario que votre engagement est résilié de droit dès demain matin : ce sera ainsi tout bénéfice pour moi; ce soir vous avez déjà manqué me faire perdre la recette, avec le tour imbécile que vous avez voulu jouer à Ukko'Till; demain, il vous prendrait peut-être une autre fantaisie... Sans compter vos mouvements de mauvaise humeur... Et, justement, monsieur me propose un truc d'équitation absolument nouveau qui remplacera à merveille vos pantalonnades. Entre nous, vous n'êtes pas assez inventif : toujours les mêmes, vos clowneries.

Et comme le régisseur montrait à ce moment sa personne craintive :

— Marquez donc à M. Little-Tony l'amende d'usage pour avoir détérioré un décor

— Un décor! T'appelles ton sale museau un décor? Mince de décoration alors! gouilla en pirouettant sur ses talons le clown redevenu très gai, devant la couardise de son directeur.

« Oh là! là! là! là!

Son rire et ses quolibets parvenaient encore sur la scène, alors qu'il avait déjà franchi la porte de fer, et que celle-ci était retombée derrière lui avec fracas.

— Bon débarras! crut devoir murmurer alors le Jockey, pour faire sa cour au directeur.

— Heu, heu!

Forestier se rappelait maintenant que le clown devait paraître après le ballet : il allait falloir faire au public une seconde annonce, pour expliquer la suppression de ce *numéro* qui obtenait toujours un gros succès d'hilarité; les spectateurs, déjà indisposés par l'incident de tout à l'heure, allaient peut-être se fâcher... Aussi se tiraillait-il les moustaches, très perplexe, ne sachant à quelle résolution s'arrêter. Puis tout à coup, prenant son parti, il s'adressa au Jockey :

— Dites donc, mon bon, rendez-moi un service... Allez trouver Little-Tony dans sa loge. Dites-lui... ce que vous voudrez, quoi... S'il l'exige... que je lui fais des excuses... Vous comprenez, les affaires et la recette avant tout, n'est-ce pas? Et je compte sur votre discrétion, cher ami?

Le Jockey faisait la moue : un instant il s'était vu débarrassé de son rival, et, en quelque sorte, vengé de ses impertinences. Et voilà que c'était lui qui devait aller le prier de revenir! C'était trop fort! Il crut devoir tenter des objections :

— Monsieur Forestier, vous n'y pensez pas...

Mais précisément Little-Tony réapparaissait dans les coulisses.

— Eh! là-bas, espèce de filou, glapit-il, j'espère que tu vas me régler et de suite. Je n'ai jamais eu confiance en ta vilaine personne; ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai. Allons, houste! La monnaie, ou je fais du potin!

Forestier, prudemment, se recula de quelques pas, mettant le Jockey entre lui et le clown; puis, se sentant en une sûreté relative :

— Voyons, voyons... entre honnêtes gens! Ces... choses-là ne se font jamais en public; dans mon cabinet, j'aurais compris. Enfin! Précisément je chargeais de vous dire... Tenez, c'est oublié, n'est-ce pas? Une poignée de main.

Et il s'esquiva, en serrant vaguement au passage la main que Little-Tony ne lui tendait pas. Puis, tout à fait hors de portée de son peu commode pensionnaire, il lui cria :

— Bonne chance, hein, dans votre parade? Ça va être votre tour après ces demoiselles. Ne manquez pas votre entrée surtout!

— Décidément, pensa le clown tout haut, il est encore plus crapule que je ne le croyais.

Et il ajouta :

— Vous vous valez, toi et lui.

Le Jockey eut une grimace souriante qui voulait protester :

— Tu exagères... Mais toi-même, quel farceur tu fais! Pas plus tard que tout à l'heure, au bar, tu me jurais que la Mercédès n'était pas ta maîtresse. Bon; je t'ai cru sans te croire : tu avais l'air si sincère! Mais voilà que je passe ici pour dire un mot à Forestier de ma nouvelle machine, tu sais!... avec deux chevaux en liberté; je le cherche en bas, on me dit qu'il est en haut, aux loges des danseuses. Alors, je monte : en passant devant ta loge, j'entends une voix qui appelle et des coups de poing contre la porte; je vais chercher le régisseur pour faire ouvrir...

— Ah! c'est toi qui...? interrompit Little-Tony.

— Voyons, mets-toi à ma place; tu en aurais fait tout autant, conviens-en. Mais pourquoi diable l'avais-tu enfermée dans ta loge, la Mercédès? Elle est descendue sans rien vouloir nous dire. Ah! Tu es un heureux gredin!

Le clown, ramassé sur lui-même, se consumait de rage; cet homme qui le raillait, il aurait voulu sauter sur lui, le piller, le réduire à néant. Mais c'était un nouveau scandale. Puis autre chose : les exercices d'Ukko'-Till tiraient à leur fin, et, après les rappels d'usage, il savait que Mercédès quittait la scène la première, le shooter ne laissant à personne le soin de ranger ses armes; aussi, quelque insensé que fût ce désir, quelque risque qu'il pût courir à le réaliser, il voulait à son passage lui dire un mot, savoir quelque chose...

(*A suivre.*)

Rodolphe DARZENS.

NOTRE RELIURE Ce système, breveté, permet de relier soi-même, solidement, en une minute, *au fur et à mesure de la publication*, le *Gil Blas illustré*. La reliure s'ouvre bien à plat, et tout numéro peut être retiré et remis sans déranger les autres; elle est faite pour recevoir tous les numéros d'une année; le volume complet forme une reliure d'un prix modique. La reliure, aussi élégante que commode, se fait avec titre doré et en plusieurs couleurs : rouge, bleu paon et noir. — Prise chez nous, son prix est de 2 fr. 25 avec la manière de s'en servir et la *boîte* de cent dix épingles. A ce prix elle constitue une véritable prime, car elle représente une valeur commerciale de 2 fr. 95, et le prix de la boîte d'épingles seule est de 0 fr. 50. Joindre 0 fr. 25, pour l'envoi dans Paris en colis postal; pour les départements, un colis de 3 kil., 0 fr. 85, peut porter trois reliures; un colis de 5 kil., 1 fr. 05, six reliures.

Adresser **EXCLUSIVEMENT** les demandes, accompagnées du montant (mandat ou timbres) au **GIL BLAS**, 33, rue de Provence, PARIS.

Pour toutes les autres reliures, s'adresser chez le fabricant, GORRILLIOT et Cie, 12, passage Choiseul.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire

8e ANNÉE. — N° 49. Edition de Paris : 5 centimes. 9 DÉCEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements. 15 fr. »
Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, préface de GIL BLAS.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris
Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Étranger.
Trois mois........	1 fr. 50	2 fr. 50
Six mois..........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

UNE NUIT D'IMPÉRIA, par Jacques BALLIEU



UNE NUIT D'IMPÉRIA

Elle avait nom Marton, mais on la dénommait Impéria à cause de la majesté superbe de sa haute taille élancée, semblant faire une indulgence au monde d'alentour en daignant apparaître sous le casque brûlant de ses cheveux d'or vrai, semés d'éclairs et de rayons variés comme si tous les feux du soleil s'y fussent emprisonnés en s'y plongeant voluptueusement à tour de rôle sous leurs diverses apparences; aussi, par le fait de l'étrange hauteur de sa physionomie où le nez aux narines relevées en courbes imperceptiblement rosées marquait l'impérieux dédain et reliait le front volontaire par un arc admirablement audacieux. Et pourtant, les yeux d'aigue-marine, avec des troubles de teintes surprenants, avaient dans l'imprécis de leurs tonalités mouvantes des câlineries angoissantes, parcourant les ensembles sans se poser nulle part, mais en voûtant inconsciemment les personnalités agissantes au point de les en gêner, fût-ce d'un frisson ou d'un besoin invincible de reprise de soi-même, lors même quec'eût été sous un sentiment de rebuffade; et aussi la taille qui se cerclait nettement au-dessus de hanches façonnées à en rêver, pour s'épanouir délicieusement comme un bouquet harmonieusement disposé en le buste, avait, en minutes rapides, des ondulements inquiétants et de savoureuses houles qui semblaient un flux et reflux tout prêt à happer l'âme pour l'enliser ensuite aux remous des flots chantant la mélopée irrésistible des sens. Et puis, tout à coup, le mirage en quelque façon stoppait sans prévenir pour arrêter les lignes de l'être entier en des apparences figées, immuables, où les yeux aussi bien que l'individu intime s'éloignant de toute perception, demeuraient insensibles à tout contact, s'écartaient de toute sensation, se matérialisaient en inertie complète, non celle du rêve, dont le voyage se devine au vague qu'il communique à la physionomie sur laquelle il se traduit au moins par un ensemble d'absorption indéfini, mais bien par une sorte de total mutisme de l'individu en tant qu'être impulsif, sensible ou simplement raison.

Alors, il importait peu de tenter des démarches auprès d'Impéria, de s'ingénier à d'habiles travaux d'approche ou de se cabrer en des amabilités, fussent-elles spirituelles ou adorables; l'impolitesse la plus flagrante ne gênait point sa non-possibilité de vivre. Elle était matière toute et matière sans un mouvement. Et quand, d'aucuns, la minute passée, se hasardaient à la questionner sur ce qui avait pu se passer en elle à ce moment, s'il lui plaisait ne point répondre par une hostilité faite pour écarter les importuns, elle était très sincère en affirmant qu'il lui eût été impossible d'en rien dire, n'ayant rien senti ni rien voulu. C'était purement des retraits de vie complète, absolument caractérisés.

Et cependant, de tous les côtés, les regards s'acharnaient à suivre le moindre de ses mouvements, les plus indifférents se déclarant émus à sa rencontre et gênés tout au moins vis-à-vis de leur scepticisme de bon ton; les galants estimant une gloire de pouvoir piquer un sourire ou bien quelques mots à leurs trophées de conquêtes; les passionnés sentant bruire en leurs veines toute la furie de la passion en halètement, tout de suite en fusion et prête aux équipées fougueuses; les naïfs s'absorbant en une contemplation qui, en leur creusant les paupières, en blêmissant leurs joues, en faisant hennir leurs narines, s'infiltrait jusqu'à l'âme, jusqu'au cœur, jusqu'au moi le plus caché pour les gagner presque à des pâmoisons dont il fallait ensuite s'abstraire par énergie personnelle ou d'amitiés.

Lui la vit un jour passer proche lui au hasard d'une rencontre banale. Mais, ce soir-là, elle était en gaieté; ayant eu la fantaisie de rire, elle s'était jointe à quelques joyeux compères qui, haussés, on le sentait, du pilotage de cette notoire splendeur, devenaient sous son désir des fous grandiloquents, en trouvaille de joie, en activité de grivoiserie, en verve de cet atout les classant aux yeux de la noce brouillonne qui tourbillonne constamment sa valse de mort au cœur de la grande ville.

Son regard se ficha sur elle à ne s'en plus pouvoir détourner et tout d'abord elle ne le vit même pas. Longuement il demeura stupidement foulé dans son sillage, tandis que, ignorante, elle poursuivait sa marche au [illegible]tre des rires et des devis plaisants, conduisant elle-même la ronde des drôleries sans rien dérober à la superbe de ses attitudes.

Sous une hantise, sans doute, se sentant pénétrer de [illegible]rs cuisants sans cesse en arrêt sur sa beauté, elle se détourna et, avec une moue hautaine presque, elle posa ses yeux, qui se teintèrent étrangement, sur l'inconnu. Puis elle détourna la tête. Mais elle était en humeur de fantaisie, et une pensée folle envahit son cerveau : elle, la possédée de soi-même au degré suprême, elle qui distribuait des grâces minutieusement, prudemment, en comptant, espaçant chacune d'elles avec raisonnement, adjoindre à ses adorateurs façonnés à son sans-gêne un amoureux profond, tel que la face du poursuivant ne lui permettait pas de douter qu'il le fût.

Sans précaution aucune, avec une irrévérence magistrale, pour bien marquer, sans doute, son indépendance, elle congédia sa suite sans lui donner lieu de répliquer, et puis, passant tout aussitôt tout près de lui, à voix basse, mais avec des sonorités de cordes qui chantent, dans le timbre, elle lui souffla au visage, en une haleine tiède, perceptible pour lui seul :

— Vous m'aimez, vous: nous nous reverrons!

Et puis se fondit dans la foule pour y disparaître ainsi qu'une vision fantômale, laissant le pauvre hère tout désemparé, l'être tout embrumé de nuages rutilants de lueurs et tout ensemble densés d'obscurité; mais le cœur macéré d'incertitudes et de désirs, l'âme en lambeaux chassant des espoirs fous capables d'irradier plusieurs existences exigeantes, endolorie à en crier et ravie à se croire aux cieux.

Et malgré des recherches habilement combinées, il demeura des semaines entières sans parvenir à la pouvoir retrouver, pour, un jour, en un simple tournant de rue, se rencontrer face à face avec elle. Elle fit mine de l'éviter. Il l'aborda. Alors, avec sur la face, dans le rictus des lèvres, la froideur au regard, comme un cynisme voulu :

— Je sais qui vous êtes, mon pauvre petit, et je ne puis être à vous. Je vous ruinerais. Vous n'avez pas la résistance de fortune qu'il me faut.

Et hélant une voiture, elle fila, le quittant sous le coup d'une humiliation qui disputa bientôt en son être entre la méchanceté féroce d'un être sans cœur ou la charité délicieuse d'une bonne fille gâtée outrancièrement.

Alors pris à l'âme plus encore, et la fatalité l'enracinant de plus en plus en une passion qui se faisait impérieux besoin, il ne s'inquiéta plus que de façonner la demeure de la reine, de la madone, de l'aimée et de l'indispensable; et, d'un goût très sûr, avec des soucis d'art des volontés de surprise pour elle, des intentions, des charmes répétés à soulever à chaque pas, comme sous chaque geste, le besoin de faire naître les sens au contentement, de les ouvrir à la joie, il construisit sans compter, réalisant tout son avoir, profitant de son crédit utilisant ses relations, le nid du rêve où les pensées s'y accoudant se semblent transportées hors de terre, loin du monde présent, en une folie d'au-delà et d'époques reculées toutes chaudes de caresses sussurantes au lointain des âges.

Et le lieu disposé avec lenteur, une fois au point, ce furent de nouvelles courses au travers de Paris en quête de la proie pour qui l'appât était prêt, à sa grandeur et à sa fantaisie.

Quand il la vit, il l'aborda.

— Je vous ai fait comprendre...

— J'ai tout prévu et je suis prêt.

— Une nuit seulement alors!... Je hais les chaînes...

— Une nuit si vous voulez.

Elle promit pour le lendemain et tint parole.

Une surprise inouïe colora tout de suite sa face et ce fut gaminement presque qu'elle dépêcha à se défaire de ses bottes pour imprégner ses pieds aux fourrures épaisses et des larmes perlèrent aux yeux inquiets de l'amant qui tremblait; elle se pencha pour les baiser. Alors jalousement, avec des retards de dévotion et des extases contemplatives, il la dévêtit, la parant à mesure d'un diadème de chrysocales, de lapis et d'émeraudes sertis en un argent patiné avec des ombres exquises, d'un collier de perles simplement reliées d'un fil d'or invisible au cou, de bracelets serpentins aux bras et de lourds anneaux aux poignets; il lui encercla la taille à nu d'une ceinture, tombant au devant, d'un ruban soyeux martelé de pierres multicolores où couraient des gemmes de diamants et aux chevilles il disposa de lourds anneaux pareils à ceux des poignets; et radieuse, le corps impérieusement dessiné d'une ligne impeccable, il l'admira; et ce fut elle qui s'offrit, se sentant vaincue quand même par cette ferveur insurmontable.

Au matin, quand elle parla de fuir, il gémit; mais elle démontra des nécessités absolues et il n'exigea qu'une chose : la revêtir de ses propres mains sur ses ornements mêmes, sans qu'elle en défit un seul; et elle partit les joues en feu des derniers baisers, les doigts discrètement posés aux lèvres toutes meurtries de brûlures.

Demeuré seul, il prit des papiers, sortit des billets de banque et, le front réfléchi, tombant en ses mains toutes moites de fièvre et traversées comme de laves en fusion, il s'attabla à faire ses comptes.

Bientôt on sonna et trois ou quatre messieurs fort élégamment vêtus se présentèrent à lui. Il leur partagea les sommes jetées sur la table.

— Ce n'est pas notre compte, dirent-ils.

— Je n'en puis davantage.

Comme un grognement latent secoua tous leurs êtres.

— Il nous faut payer et tout de suite, dit l'un d'eux pour les autres; car nous savons votre situation. On s'instruit dans le commerce. Vous avez liquidé votre fortune, vous avez tout réalisé; il ne vous reste plus rien en dépôt nulle part; vous n'avez pas de situation, pas de famille. Nous sommes sans garanties.

— Qu'y puis-je?

— Alors nous allons, tout de suite, nous occuper de vous faire vendre.

— Si vous voulez, je ne m'y opposerai même pas.

— C'est bien; vous verrez, si dans deux ou trois jours nous ne sommes pas satisfaits. On ne trompe pas son monde comme cela.

— C'est entendu, et prenez toujours cela.

Et il leur tendit tout l'argent en repos sur sa table.

A peine étaient-ils sortis, un coup de feu retentit.

On retrouva, la porte ouverte, le jeune homme, le cœur troué d'une balle, tenant sur ses lèvres blêmes, de sa main libre, un mouchoir de dentelles rehaussé d'une lettre hautainement dessinée : I.

Jacques BALLIEU.

GUIGNOL

LA CROIX D'HONNEUR

PREMIER TABLEAU

Dans un salon d'un grand restaurant à la mode, quelques intimes fêtent la nomination, au grade de chevalier de la Légion d'honneur, de leur ami Raoul La Gentry, sportsman-propriétaire-éleveur. — On est au dessert.

. . . .

PLUSIEURS VOIX. — Chut!... Chut!... Silence!... Silence!...

UN CONVIVE, *debout, une coupe de champagne à la main.* — Permettez-moi de porter la santé de notre ami Raoul La Gentry... Je porte ce toast avec un sentiment de profonde joie partagé par chacun de nous ici, j'en suis persuadé, car la croix que le ministre a accordée à notre ami est une distinction hautement et justement méritée. Elle a été donnée non au propriétaire riche et influent, mais à l'éleveur émérite, en récompense d'une vie d'incessants et intelligents efforts... C'est, en effet, à des hommes comme notre ami que la France est redevable de ne plus être distancée par des voisins rivaux... Ne lui devons-nous pas, dans la race bovine et la race porcine, d'admirables améliorations, grâce auxquelles notre pays peut, désormais, lutter avec avantage contre la concurrence étrangère? (*Unanime assentiment.*) Permettez-moi également, mes chers amis, de lever mon verre en l'honneur de M. le ministre de l'Agriculture, qui, en distinguant M. La Gentry parmi les éleveurs de France, a fait non seulement acte d'impartialité et de justice, mais a donné le branle à l'émulation, cette source féconde du progrès... Hommage donc à M. le ministre!... Et hourra pour notre ami Raoul La Gentry!

Explosion de bravos tumultueux, brouhaha, chocs de coupes de champagne, félicitations, poignées de main.

. . . .

PLUSIEURS VOIX. — Chut!... Chut!... Silence!... Silence!...

UN CONVIVE, *debout.* — Mes chers amis, M. Grimel vient de porter la santé au nouveau chevalier de la Légion d'honneur, qu'il me soit permis de la porter à l'heureux père, car les joies, comme les malheurs, n'arrivent jamais seules... et notre ami ne veut pas faire mentir le proverbe... Le lendemain même où il éprouvait la félicité d'être père, il était nommé chevalier de notre grand ordre national... Le hasard fait parfois bien les choses et avec une suprême délicatesse... Il a voulu, cette fois, doubler la joie paternelle d'un légitime orgueil... (*Se tournant vers M. La Gentry.*) Heureux père qui, pour ruban à son premier-né, peut donner celui de

la Légion d'honneur!... Permettez-moi aussi, mon cher ami, de ne pas oublier dans nos vœux... je dis nos, car ils sont unanimes autour de cette table... (*Assentiment général bien que personne ne sache encore ce que va dire l'orateur.*) ... de ne pas oublier dans nos vœux celle qui est la grâce et le charme faits femme... J'ai nommé Mme La Gentry (*Discrets, mais unanimes assentiments.*) Quand à Bébé, je lui souhaite l'existence de son père et la lui donne comme exemple... Qu'il grandisse pour l'honneur de son nom et la gloire de la famille!... Hourra!... Vive la famille La Gentry!

TOUS LES CONVIVES, *unanimement, dans une formidable explosion d'enthousiasme.* — Vive la famille La Gentry!... Hourra!... Hourra!... Hourra!...

Nouveaux chocs de verres, nouvelles poignées de main, nouvelles félicitations; puis café, liqueurs, cigares, conversations animées, discussions, potins, casse de sucre.

. . . .

DEUXIÈME TABLEAU

LA CHAMBRE A COUCHER DE Mme RAOUL LA GENTRY

Étendue sur une chaise longue, Juliette La Gentry, qui relève de couches, lit un roman nouveau. — Sautant plusieurs pages. — Ah! il est assommant ce bonhomme-là avec ses descriptions et ses états d'âme!... Cinq... six... sept... huit... neuf!... neuf pages sans un alinéa!... Enfin, puisque tout le monde en parle de ce bouquin, tâchons d'aller jusqu'au bout. (*Elle se remet à sa lecture, feuilletant les chapitres, essayant de tomber sur des scènes principales du dialogue. — Soudainement, avec intérêt.*) Ah! ah! elle vient d'apprendre que son mari la trompe!... Voyons un peu comment elle va prendre la chose. (*Lisant.*) « ... Cela avait été comme un choc en plein cœur qui la meurtrissait, lui donnait la sensation d'un endolorissement aussi sensible à la pensée qu'une blessure l'est au toucher. Cependant, elle était restée impassible en apparence, raidie par la crispation de ses nerfs, par une volonté de paraître indifférente, mais sur ses joues des pâleurs passaient, imprégnant sa chair, la baignant comme d'un fluide de lividité... » Et patati et patata!... ta ra ta ta ta ta!... Deux... trois... quatre... cinq... six pages!... six pages pour dire qu'elle était pâle et qu'elle souffrait, mais s'efforçait de paraître forte!... (*Continuant à lire de-ci de-là, rapidement, sautant des pages entières.*) Ah! ah! c'est son tour à *Lui* à souffrir... Voyons combien de pages pour fouiller, farfouiller, triturer, et cœtera, cette souffrance. (*Tournant les feuillets.*) Trois... cinq... six... pas fini!... tra la la la!... sept... huit... c'est pas tout!... neuf... dix... déchirure... cœur... âme... cerveau... Oh! là là là là!... Onze... donze... Ah! ça y est!... Brave psychologue, va!... Courageux ausculteur d'âmes!... Mais, à présent, ne divorceront-ils pas?... (*Elle parcourt la fin du livre, galopant des yeux, feuilletant à outrance.*) Divorcent pas!... Ouf!... (*Fermant le volume.*) Est-ce assez assommant!... Et cette Mme Valon qui s'extasiait!... Lisez ça, ma chère, vous verrez, c'est exquis, c'est divin!... Poseuse, va!... (*Tout en faisant ces réflexions elle prend dans un drageoir une praline à la vanille, puis bâillant.*) Dieu! que je m'ennuie aujourd'hui!... Et ce sera comme un fait exprès... personne ne viendra me voir... Que je suis bête!... c'est évident qu'il ne viendra personne... c'est aujourd'hui la garden-party de Mme de la Matine!... Tout-Paris est chez elle!... (*Apercevant son chien qui, en entendant la jeune femme fourrager dans le drageoir, s'est soudainement dressé, la queue frétillante, l'œil éveillé et quémandeur.*) Ah! ah! vous vous réveillez, paresseux!... Vous avez senti les pralines de votre maîtresse, gourmand!... Allons! allons! tout beau!... Qu'est-ce que c'est que ça?... A bas les pattes!... (*Elle lui met une praline sur le nez.*) Debout, maintenant, et ne bougeons plus!... Attendez la musique pour exécuter votre valse... (*Elle chantonne tandis que le caniche tourne gravement sur ses pattes de derrière en conservant la praline en équilibre.*) Tra, déri, déri, déra!... Hop là!... Déri, déri, déri, déra... Hop là là!... Hop là là!... Hop là là!... Stop!... Saluez, à présent... Bien!... Reculez... Bien!... Oh! oh! ne bougeons plus!... Attention!... Une... deux... trois... Hop là!... (*Riant de tout son cœur.*) Ha! ha! ha! ha!... est-il drôle!... est-il drôle!... (*Pensant à son dernier flirt, l'éducateur de Gredin.*) Oh! ce Grimel, quel gamin!... Il n'y a que lui pour trouver de ces inventions!... (*Reprenant une praline machinalement, d'un geste d'habitude, puis pendant que sa langue glisse la friandise d'un côté et de l'autre du palais, la roule, la tourne, la retourne, la suce, elle taquine le chien du bout de sa mule. — Après quelques instants, nerveusement lassée de ce jeu.*) Chut!... Chut!... Gredin, assez!... A bas les pattes!... Tenez, voici encore une praline, mais ce sera tout... Allons! allez vous coucher... allez vite!... (*Après un bâillement.*) Oh! que je m'ennuie!... Est-ce bête de s'ennuyer comme ça!... Si Grimel venait, au moins!... Il profiterait d'un bon moment... Heu! heu! ce serait peut-être une imprudence... le docteur qui ne me permet seulement pas de sortir!... Oh! tant pis! demain je ferai atteler... Avec un soleil pareil, c'est un crime de rester enfermée... Et je mettrai ma robe neuve. (*Se levant brusquement et allant à l'armoire à glace.*) Mon Dieu! si ma taille était déformée!... Si j'avais grossi!... (*Elle enlève son vêtement, puis en chemise, se tourne, se cambre, s'examine de profil, de face, de dos, de trois quarts. Elle prend ensuite un corset, le met, le lace et mesure sa taille.*) Toujours cinquante-deux... Ça croise même... tant mieux!... J'ai eu une peur!... (*Tout en enlevant son corset.*) Il n'aurait plus manqué que je sois déformée comme Mme Dupuis... Après tout, c'est bien fait pour elle... Pourquoi nourrir son enfant?... Raoul aussi ne demandait pas mieux que je nourrisse... Oui, mais c'était tout bonnement me déformer pour la vie... Justement cet hiver ce sera la revanche de la femme bien faite, et les robes seront d'un décolleté... (*Se recouchant sur la chaise longue.*) En tout cas, que le docteur le veuille ou non, j'irai à la soirée de Mme de Chapelle... je ne la manquerai pas pour un empire... (*Rêveuse.*) Tiens, j'y pense... j'enverrai demain à Paquin mon tulle Chantilly... (*Après quelques instants d'intense réflexion.*) Oui... sur fond rose... avec une pointe bordée de chaque côté... un peu dans le genre de la robe de Mme Prévanne... ce sera très bien... Et le corsage très... très décolleté... Car, enfin, je veux leur prouver qu'on peut avoir un enfant sans être abîmée... (*Souriant finement.*) Et lorsque je danserai avec Grimel, je baisserai les yeux... pour lui permettre de bien constater... (*Après un temps, avec gravité.*) Oui, je crois que ma toilette sera réussie, et c'est une idée d'employer mon tulle.

A ce moment, le bruit d'une voiture stoppant dans la cour de l'hôtel vient rompre la filière des méditations de la jeune femme qui, titillée par la curiosité, se penche et soulève le rideau. Alors, reconnaissant sa meilleure amie, son intime de pension, elle jette dans une intonation de joie.) Lucie!... Oh! la bonne surprise!... (*Puis, avec de petits gestes amicaux tout en toquant à la vitre.*) Bonjour! bonjour!... Monte vite!... Je vais à ta rencontre... (*Elle traverse la chambre, ouvre la porte, et reste en attente sur le seuil jusqu'à l'arrivée de son amie. Alors baisers, effusion, serrements de main.*)

JULIETTE, *en entraînant Lucie dans sa chambre.* — C'est gentil ça d'être venue de là-bas... de ton trou... c'est gentil tout plein!

LUCIE. — Oui, ma chérie, ma première visite est pour toi... Mais quelle bonne mine tu as!... Quelle fraîcheur!... Tu es donc tout à fait remise?

JULIETTE. — Oui, mais à ce que prétend le docteur il me faut encore beaucoup de repos... C'est désolant!

LUCIE. — Pauvre chérie! être obligée de garder la chambre avec ce beau temps!... Ne trouves-tu pas que c'est injuste que nous femmes ayons tout le mal pour accoucher?...

JULIETTE. — Moi, ma chère, je trouve que les femmes du peuple devraient seules faire des enfants... Les riches les leur achèteraient...

LUCIE, *riant.* — Oh! oui, je suis bien de ton avis... Et Bébé?...

JULIETTE. — Un petit patapouf!... Tu le verras tout à l'heure... il est allé faire sa promenade avec la nourrice... Mais, dis-moi... tu n'es pas venue à Paris simplement pour me voir?

LUCIE. — Non... pour terminer des démarches... Hector quitte sa préfecture.

JULIETTE. — Ton mari quitte sa préfecture!... Une disgrâce?...

LUCIE. — De l'avancement, au contraire... Il est appelé à Paris... une direction au ministère.

JULIETTE. — A Paris!... Mais il n'y a pas un an qu'il a été envoyé en province!

LUCIE. — Il n'est pour rien à ce changement, lui.

JULIETTE. — Pour rien!... Mais...

LUCIE. — C'est moi qui ai fait les démarches.

JULIETTE. — Pourquoi toi?

LUCIE. — T'es bête, Juliette!... Tu ne devines pas?

JULIETTE. — Non!

LUCIE. — Allons!... tu ne devines pas?

JULIETTE. — Mais non!... non!... rien!... Je ne vois qu'une chose : c'est une injustice.

LUCIE. — Je te remercie, ma chère... Une injustice!... Tu es bien aimable pour moi...

JULIETTE. — Pour toi!

LUCIE. — Il faut donc te mettre les points sur les i... Puisque je te dis que j'ai fait les démarches seule... *toute seule.*

JULIETTE. — Oh!... Oh!... Tu aurais...?

LUCIE. — J'ai...

JULIETTE. — Oh!... Oh!...

LUCIE. — Ah! à la fin, je m'ennuyais trop, là-bas dans ce trou de province!... Pour moi, il n'y a que Paris d'habitable... Je ne peux pas m'en passer.

JULIETTE. — Oh!... toi!... Et... et... c'est le ministre lui-même?...

LUCIE. — Non... mieux... un ancien et un futur président du conseil.

JULIETTE. — Oh! Lucie!... Et comme ça tout de suite?... en arrivant?...

LUCIE. — Le lendemain.

JULIETTE. — Oh!... Et dans son cabinet?... Là, chez lui?...

LUCIE. — Mais oui... Du reste, c'est charmant chez lui... Et puis, il est garçon.

JULIETTE. — Et alors?... Après?...

LUCIE. — J'ai pleuré... pleuré, pleuré, pleuré... tant que j'ai pu... Je lui ai dit qu'il était un misérable... Alors, il m'a promis d'intervenir pour faire nommer Hector à Paris... pour me revoir...

JULIETTE. — Maligne, va!... Et est-il jeune?

LUCIE. — Quarante ans.

JULIETTE. — Et bien? distingué?

LUCIE. — Peuh!... bel homme si l'on veut... mais fat comme ils le sont tous... Ils a cru qu'il m'avait fait impression l'année dernière.

JULIETTE. — Tu le connaissais donc?

LUCIE. — Je l'avais vu dans le monde et je savais qu'il m'avait remarquée.

JULIETTE. — Tu m'en diras tant... Et est-il indiscret de te demander son nom?

LUCIE. — Edmond Bonsang.

JULIETTE. — Lui!... Ha!... Ha!... Ha!... Hi!... Hi!... Hi!...

LUCIE. — Mais qu'as-tu?... Pouquoi ris-tu comme cela?

JULIETTE. — Ha!... Ha!... Ha!... C'est assez réussi!... Ha!... Ha!... Ha!... C'est assez réussi!...

LUCIE. — Mais qu'as-tu?... Enfin, qu'as-tu?...

JULIETTE. — C'est lui qui a fait décorer Raoul.

LUCIE. — Ton mari?... Tiens, c'est vrai, il vient d'être décoré!... Mais pourquoi?... Pour l'élevage de ses cochons et de ses bœufs

JULIETTE. — T'es bête, Lucie!

LUCIE. — Mais... mais... il me semble que ce ne peut être que pour services rendus à l'agriculture.

JULIETTE. — Et ton mari?... pourquoi revient-il à Paris?... Est-ce pour services rendus à l'administration?...

LUCIE. — Comment!... toi aussi?...

JULIETTE. — Moi aussi!...

LUCIE. — Oh!... Oh!... Juliette!... Et vrai?... aussi Edmond Bonsang?...

JULIETTE. — Aussi Edmond Bonsang.

LUCIE. — Eh bien! c'est du propre, si maintenant la Légion d'honneur s'obtient comme cela!...

JULIETTE. — Mais n'est-ce pas aussi... comme cela qu'on devient monsieur le directeur?...

LUCIE. — Oh! je ne sais pas ce que je dis!... Je suis folle!... Embrassons-nous puisque nous sommes belles-sœurs... sœurs... Est-ce que je sais ce que nous sommes?...

Elles tombent en pouffant de rire dans les bras l'une de l'autre.

RIDEAU

Henri CONTI.

RIVAUX

I

— Ces sacrés lignards!... Les avez-vous vus, hier, chez le sous-préfet?...

— Toutes les audaces, répondit un jeune lieutenant : ils se sont permis de danser plus que nous, la cavalerie!...

Autour des tables du *Café du Commerce*, qu'entouraient les officiers du 57e hussards, un frisson rageur courut sous les dolmans et toutes les lèvres maugréèrent :

— Sacrés lignards!...

Depuis un an que Rieux était devenue ville de garnison, une rivalité divisait les deux régiments, rivalité qui avait éclaté le jour même de leur entrée dans la sous-préfecture : pour voir arriver les troupiers poussiéreux, personne, à peine quelques gamins; pour le défilé des élégants hussards, foule de jolies femmes.

Lorsqu'il avait appris la différence de l'accueil, le

CEUX QUI FONT LES LOIS!

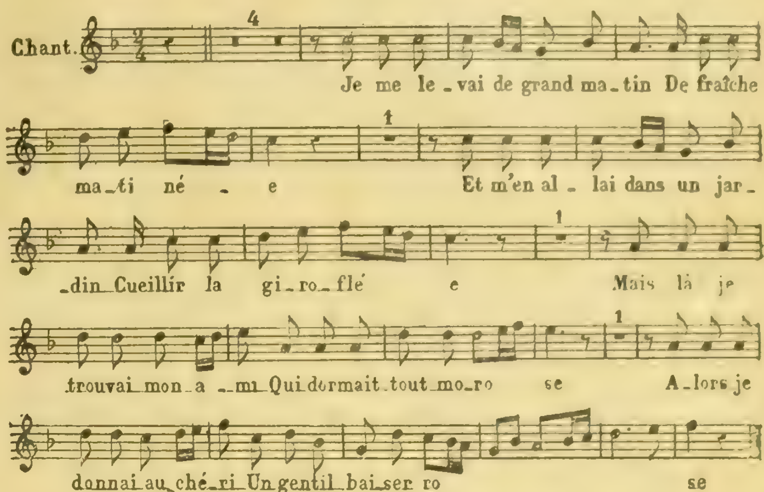


ELLE. — Puisque la loi sur les alcools a été reçue, il faudra augmenter mon mois!...
LE DÉPUTÉ. — Alors ! c'est à notre tour de trinquer, maintenant que le peuple ne le peut plus.

Dessin de **SCHUSTER**.

MIEUX VAUT AMI QUE MAUVAIS MARI

Paroles de Jules ULRICH. **RONDE** Musique de Lucien DURAND.



I

Je me levai par un matin
De fraîche matinée,
Et m'en allai dans un jardin
Cueillir la giroflée.

II

Mais là je trouvai mon ami
Qui dormait tout morose,
Alors je donnai au chéri
Un gentil baiser rose.

III

Il me fit dire sur ma foi
Que n'étais mariée.
« Nenni, je le jure, mon roi ;
Les Amours m'ont gardée! »

IV

J'aime mieux avoir un ami,
Qu'être mal mariée;
Car on change bien son ami
Pour une courroucée.

V

On ne peut changer son mari,
Que la mort arrivée
Et quand il est enseveli
Je ne suis acquittée.

VI

Car il en faut porter le deuil
Tout le long d'une année,
Et pleurer longtemps sur son seuil
La robe défourrée.

VII

Je préfère avec mon ami
Sous la belle ramée,
Chanter l'amour, refrain joli,
Qu'être mal mariée!

[illegible] du peu d'enthousiasme que ses soldats avaient excité, résolut de prendre une revanche et de montrer aux pékins que l'infanterie valait bien la cavalerie. Aussi, le lendemain, au grand ébahissement des bourgeois, la musique de la ligne fit-elle le tour de la ville, déchirant l'air de marches entraînantes, pour venir donner un concert sur le cours des Nations, la plus belle promenade de Rieux.

Un succès fou récompensa cette innovation et Huntel, radieux, sachant que les hussards n'avaient qu'une atroce fanfare, se frottait joyeusement les mains.

Mais la cavalerie ne se rendait point. Pour regagner la popularité perdue, elle organisa une magnifique fantasia, qui réussit à merveille. Alors, la petite guerre engagée ne se termina plus; à une soirée donnée par les uns, les autres ripostaient par un bal; à un *rallye-papers*, par une fête vénitienne.

Soudain, une femme vint aggraver la situation, une adorable blonde, qui se disait Américaine et veuve d'un époux dont elle portait gaiement le demi-deuil.

Dès sa première apparition à la promenade, sa beauté et son élégance lui gagnèrent les cœurs de toute l'armée et, du coup, — le vieil antagonisme aiguillonné, — tous amoureux, tous jaloux, hussards et fantassins mirent leur point d'honneur à faire cette conquête, voulant l'emporter sur le camp ennemi.

Mais avec une désinvolture toute américaine, Ida de Fernandez favorisait tour à tour l'infanterie ou la cavalerie, accordant indistinctement œillades et sourires.

Les beaux officiers, habitués à mener les choses rondement, commençaient à s'exaspérer, lorsque, au bal de bienfaisance, de Parembert, le plus séduisant écuyer du 57e, parut avoir gagné la partie.

Toute la soirée, il resta auprès de la belle, tantôt l'entraînant en quelque valse troublante, tantôt la promenant fièrement à son bras dans les salons rutilants de lumière. Et, soit hasard, soit malice, jusqu'à l'heure du départ, il passa et repassa, rayonnant, devant l'infanterie, consternée de sa défaite.

II

Le lendemain, comme un furieux, le colonel Huntel se promenait dans la salle du rapport, tandis que ses officiers, résignés, le dos voûté, attendaient que l'orage crevât. Brusquement, il éclata.

— Vous êtes tous des propres à rien... entendez-vous ce que je vous parle?... Tous propres à rien!...

— Mon colonel!... protestèrent-ils.

Mais il reprit, en mots hachés :

— Honneur... régiment compromis... Ah! mille canons, si j'avais pas craint la colonelle!...

De nouveau, ils voulurent s'excuser :

— Mon colonel!...

— Assez! hurla-t-il. Une femme, à Rieux, une seule... La cavalerie, bien entendu, veut la souffler et vous la laissez faire!... Le régiment est déshonoré!... Je vais demander mon changement!

Un cri unanime de protestation s'éleva. Et le major Kerlan fit deux pas en avant.

Il était gros, il était petit, il était chauve.

— Mon colonel, bredouilla-t-il, intimidé, avant de prendre une décision qui nous désespérerait tous, voulez-vous me permettre une tentative? Je me fais fort de reconquérir tout le terrain que ces blancs-becs se sont laissé chaparder.

— C'est bon, j'attendrai vingt-quatre heures, maugréa le terrible chef, en lui tournant le dos.

Aussitôt les officiers entourèrent Kerlan et le pressèrent de questions; mais, sans satisfaire la curiosité allumée, les bousculant, il partit en courant vers la demeure de la jeune Américaine.

III

Dans le boudoir rose, devant la jeune femme toute rose, enveloppée d'une robe rose, le major, embarrassé, tournant gauchement son képi entre ses doigts, balbutia :

— Excusez cette présentation un peu brusque; mais j'avais, madame, un impérieux besoin de vous voir.

— Vraiment? fit la jeune femme avec un sourire moqueur qui le décontenança.

— Oui, madame, impérieux... impérieux, madame, s'embrouilla-t-il.

— Alors je vous demande *impérieusement* de vous expliquer, s'écria-t-elle, amusée.

— Eh bien! lança-t-il, résolu, madame, voulez-vous que je vous enlève?

Ida le regarda, étonnée, puis, flegmatique, avec son petit accent qui lui allait à ravir :

— Nô, vous êtes très bon, major, très bon... mais, si j'avais le désir de pareille escapade, ce ne serait pas avec un homme de votre âge.

— Madame, répliqua Kerlan, vexé, je vais prendre ma retraite, j'ai vingt-six campagnes, cinq blessures, la croix et trois mille francs de rente... Je suis une bonne affaire.

Elle le regarda bien en face.

— Peut-être comme mari, dit-elle lentement; mais non comme galant.

— Enfin, madame, réfléchissez, je vous en prie... Voulez-vous que je vous enlève?

— Trop aimable, major, déclara la jeune femme, plus froide, trouvant la plaisanterie un peu longue; mais je n'y tiens pas.

Il y eut un lourd silence, puis il reprit, avec effort, la voix oppressée.

— Alors... alors, voulez-vous m'épouser?

— Vous épouser? s'exclama Ida.

— Oui.

— Sérieusement?

— Sérieusement.

— Mais... murmura-t-elle, hésitante — cette proposition inespérée venant combler des vœux qu'elle ne croyait jamais réaliser — mais je ne suis pas veuve, pas noble et... malgré mon accent... encore moins Américaine.

— Cela m'est égal.

— Eh bien! je vous demande la permission de réfléchir.

— Convenu. Acceptez mon bras et, au retour d'une promenade à la musique, vous me rendrez votre réponse.

Grand fut l'étonnement des bourgeois et la stupeur de la cavalerie, lorsque, sur le cours, on vit apparaître le major, ayant au bras la jolie étrangère.

Le couple doucement s'avançait, il se disposait à s'asseoir quand, hautain, sûr de son prestige, de Parembert s'approcha.

Ida ne lui laissa pas le temps de formuler la moindre fadeur et, avec un sourire malicieux, désignant le vieux soldat :

— Je vous présente, dit-elle, le major Kerlan, mon fiancé; il ne m'a pas fait de longues phrases, mais sa précision militaire m'a absolument conquise.

Ahuri, en pouvant à peine croire ses oreilles, le lieutenant s'inclina et s'en fut répandre la néfaste nouvelle dans le camp des hussards.

Le vieux routier l'avait emporté.

Après cinquante-cinq ans de bonne liberté, il se suicidait, s'enchaînait, se jetait à la mer, ou plutôt à la belle-mère; mais, grâce à son héroïsme, le régiment pouvait redresser la tête : définitivement, l'infanterie avait roulé la cavalerie.

Daniel RICHE

Les gaietés de l'histoire et de l'amour

GRIVOISERIES PRINCIÈRES

Une abbesse qui jure est assez original, mais une abbesse qui jure « par son ventre », c'est plus invraisemblable. Rien n'est cependant plus exact.

Louise Hollandine, fille de Frédéric V, électeur palatin, avait eu de nombreux enfants sans être mariée; la duchesse d'Orléans, qui était pourtant une princesse dévote, lui en attribue quatorze et c'est elle qui raconte que l'abbesse était très fière de jurer :

— Par ce ventre de mes quatorze enfants!

Si ce n'était pas de l'histoire, nous n'oserions pas le répéter.

***

La duchesse de Bourbon avait un autre genre de franchise, elle lardait son mari d'épigrammes et comme elle tournait assez bien le couplet, elle composait des chansons contre lui.

Voici un spécimen de ces amabilités conjugales :

Cocu fut un grand capitaine,
Gendre d'une Samaritaine,
Prince grâce à la Faculté,
Petit-fils d'une gourgandine,
D'où tiens-tu tant de fierté?
Serait-ce de ta bonne mine?

Le grand capitaine était le prince de Conti, et la Samaritaine Mme de Montespan. Quant à l'allusion « prince grâce à la Faculté », c'est l'histoire de la grand-mère qui eut un enfant treize mois après la mort de son mari. La Faculté de Paris se réunit et décida gravement que « les douleurs et le chagrin » causés par la perte de son mari avaient « pu retarder l'accouchement ». L'enfant avait « sommeillé quatre mois de plus ». Il était donc parfaitement légitime.

C'est une théorie commode, mais qui a été abandonnée pour les cas du vulgaire.

JEAN-BERNARD.

COMMENT ON LES RETROUVE

Très correct dans sa livrée bleu de roi, le larbin annonça gravement : — M. Emile Chavegrand!

Me Léon Brun, avocat au conseil d'État, se souleva à demi sur son fauteuil; et d'un doigt désignant au visiteur un des sièges du somptueux cabinet, il dit avec un sourire aimable : « Voulez-vous vous asseoir, monsieur, je suis à vous. »

Et il se remit à signer une liasse de dossiers, tout en guignant, par-dessous, un œil de curiosité. La figure de l'arrivant se détachait en pleine lumière sur le fond gris cendré des tentures, longue, maigre, d'une expression triste et inquiète, d'un ton plutôt terreux que soulignaient encore de rares touffes d'un poil blond sale. Les yeux ne marquaient pas d'intelligence, le front aux courbes fuyantes n'indiquaient ni la bravoure ni la franchise. L'homme, au reste, était vêtu avec quelque recherche; par instants, il semblait regarder avec complaisance, tomber sur ses bottines vernies, la coupe d'un pantalon sorti de chez le tailleur à la mode.

A fixer ainsi, à la dérobée, la figure ingrate de l'inconnu, Me Léon Brun se sentit étonné : « Où diable ai-je vu ce bonhomme? songea-t-il. Voilà un profil que je connais pour l'avoir vu, plus jeune, il me semble, et assez souvent. Qu'est-ce que ça peut bien-être? »

Intéressé, il jeta sa plume, mi-souriant, mi-intrigué.

— Vous désirez, monsieur? interrogea-t-il.

— Je ne... viens pas... pas pour une consultation... bégaya l'arrivant. Je viens... pour un ren... renseignement... et je ne sais pas si je vais oser...

— Osez, monsieur, je vous en prie; je m'estimerai heureux de vous aider, si je le puis. D'ailleurs, c'est mon métier, un peu!

L'autre parut faire un effort de volonté, il mâcha à vide, sembla avaler quelque phrase torturante; ensuite, il commença :

— Voilà, maître. Je vais prendre mon courage à deux mains. J'arrive de province où j'ai fait un héritage — ici le bonhomme s'enhardit — qui me rend riche, je l'espère, jusqu'à la fin de mes jours. Rester en province, à mener une vie stupide, entre le pont du chemin de fer et la promenade, le MAIL comme ils disent là-bas, ça ne pouvait plus entrer dans mes goûts, une fois riche. D'autant plus que j'avais habité Paris.

La tête appuyée sur son coude, avec un air d'attention profonde, Me Léon Brun réfléchissait : « Je le sais, pardieu! que tu as habité Paris, toi dont je ne peux retrouver le nom... Je suis même certain que tu as dû être mêlé à quelque chose de peu propre. Enfin, nous allons voir. »

Pendant ce monologue intérieur, l'autre continuait :

— Je suis resté cinq ans à Paris, monsieur; et ces cinq ans ont compté parmi les plus beaux jours de ma vie. Étudiant en droit, je faisais traîner autant que je l'ai pu les inscriptions, la licence. Il a fallu en finir cependant. J'étais orphelin, élevé par mon oncle, notaire à Saint-Marcellin, qui me destinait sa succession. Mes examens passés, je suis retourné là-bas; pendant cinq ans si vous saviez ce que je me suis ennuyé!

Me Léon Brun eut un geste évasif d'approbation et d'indifférence.

— Un beau jour, mon oncle est mort, me laissant deux millions, ma foi! en argent liquide ou bien placé. Je n'ai fait ni une ni deux : j'ai *bazardé* mon étude qui m'a encore rapporté soixante mille francs, et le soir même de la vente, j'ai filé par le premier train... Comme je respire, ici, à PARIS!...

— Mon avis ne diffère pas du vôtre au sujet de la supériorité de Paris, interrompit Me Léon Brun. Permettez-moi de vous dire que je ne vois pas bien où vous voulez en venir, monsieur...?

— M. Émile Chavegrand, compléta l'autre. Où je veux en venir, voilà. Je désire obtenir de vous l'adresse de Mlle Blanche Pauly.

L'avocat sursauta dans son fauteuil.

— L'adresse de Blanche Pauly! Et à quel titre? Comment vous adressez-vous à moi, à ce sujet?

Émile Chavegrand redevint honteux et bégayant :

— En arrivant à Paris, mon premier soin a été de courir au 16 de la rue du Cardinal-Lemoyne pour demander à la concierge si l'on savait ce qu'était devenue Blanche. Avec cent sous, je l'ai fait parler, cette femme : elle m'a dit que certainement celle qui était autrefois avec vous... je veux dire, l'amie de monsieur...

— Ma femme, monsieur ! fit sèchement l'avocat.

Chavegrand, très rouge, reprit :

— Pardon, monsieur Brun. La concierge m'a dit que Mme Brun pourrait peut-être me renseigner, et j'ai couru bien vite chez vous.

L'avocat s'était levé; il croisa les bras, et, bien en face de son visiteur, il l'interrogea :

— Ainsi, c'est vous qui avez vécu deux ans avec Mlle Blanche Pauly?

— Oui, maître Brun.

— C'est bien vous qui, après deux ans de vie commune, l'avez abandonnée, après vos examens de licence, à votre départ de Paris?

— Abandonnée... abandonnée... essaya de dire l'autre; momentanément, oui...

— Eh bien! monsieur, répliqua Me Brun d'une voix légèrement sifflante, permettez-moi de ne pas vous faire mes compliments. Laissez-moi vous dire que vous avez agi d'une manière indigne; — et que si Mlle Blanche Pauly, comme certaines autres malheureuses moins intéressantes qu'elle, vous eût arrosé le visage d'un flacon de vitriol, elle eût certainement. .

Très troublé, Chavegrand interrompit :

— Je vous assure, monsieur, que vous avez tort de juger ma conduite, sans connaître les raisons qui m'ont décidé à agir ainsi.

— Vraiment? railla l'avocat. Je vous assure que je suis on ne peut plus curieux de les connaître.

— Je vais tout vous dire, monsieur, vous verrez si j'ai eu tort.

— Vous n'ignoriez pas cependant que votre maîtresse était enceinte.

— Oui... non; il n'y avait rien de sûr. D'ailleurs, ça ne changeait rien à la situation. Il y avait mon oncle, monsieur, un terrible homme! A la première nouvelle d'une liaison, il m'eût roué de coups, oui, roué de coups. Il m'aurait retranché jusqu'aux trois quarts de la maigre pension qu'il m'allouait, à titre d'indemnité, pour mon travail dans son étude... J'avais grand besoin des cent vingt francs mensuels qu'il m'allouait chichement.

« Avec quoi aurais-je soutenu mon rang, car il faut tenir un rang, quand on est clerc de notaire, en province! Il faut paraître au cercle, chez la femme du sous-préfet, prendre un permis de chasse, avoir des gants un peu frais... des cravates blanches, dont le blanchissage coûte très cher... subir mille autres frais ridicules. De bonne foi, où aurais-je pris de l'argent pour en envoyer à Blanche?

— Manquiez-vous aussi de timbres pour répondre aux lettres éplorées de la pauvre fille?

— Ah! ces lettres... ne m'en parlez pas! gémit Chavegrand. Ce qu'elles m'ont donné du mal! La receveuse des postes faisait mille cancans à leur sujet. Son petit employé répétait partout que je correspondais avec une courtisane, — on dit encore courtisane, dans ce pays! Les mères en charge de filles nubiles menaçaient de me fermer leurs salons si j'entretenais des correspondances illicites. Me voyez-vous exclu de tous les salons de la ville? Mon oncle, mon terrible oncle...

— Vous eût déshérité, sans doute?

— Mais oui, monsieur, il m'eût déshérité! Je vois que vous commencez à comprendre. Mon oncle n'eût pas plaisanté sur ce point; et, me voyez-vous perdant deux millions pour avoir voulu me conduire...

— En honnête homme! articula lentement l'avocat.

— En honnête homme?... je ne dis pas non, reprit Chavegrand ahuri. Vous allez voir cependant que je ne mérite pas le mépris que je lis sur votre figure. Ce que je n'ai pas pu faire alors, je vais l'accomplir aujourd'hui. Je viens pour renouer avec Blanche. S'il y a un bébé, on verra... .

L'avocat eut un geste de colère.

— Et vous croyez que ça va marcher tout seul? que vous allez, après cinq ans, retrouver Blanche, comme jadis, à vos retours de vacances : douce, soumise et fidèle? Ne comprenez-vous donc pas que quelque chose a dû se passer, après votre départ?... Je vous admire, en vérité; vous venez là, tranquille, avec votre fortune en poche, oublieux de votre conduite d'autrefois, sans même vous demander s'il vous serait possible de recommencer votre vieille vie avec Blanche; si elle-même voudrait se remettre avec vous.

Un sourire glissa entre les lèvres de Chavegrand.

— Bien sûr qu'elle voudra, murmura-t-il, puisque je lui apporte une vieille affection avec pas mal d'argent autour.

A cette phrase, Me Léon Brun s'emporta :

— Monsieur Chavegrand, cria-t-il, je savais déjà que vous étiez assez volontiers un lâche; je sais maintenant que vos millions ont fait de vous un imbécile, oui, un imbécile! Après cela, je vous prie de ne pas vous fâcher, de rester bien tranquille sur votre chaise; autrement je vais vous jeter à la porte de chez moi, avec mon pied dans le derrière! Savez-vous ce qu'est devenue Blanche Pauly? Savez-vous ce qu'est devenu son enfant, le vôtre, monsieur?

Chavegrand se levait, menaçant; il retomba, cloué sur son siège, par cette question dont il pressentait la réponse formidable.

L'avocat continuait :

— Votre égoïsme, votre peur d'être déshérité ne se sont jamais demandé ce que pouvait devenir la malheureuse lâchée par vous dans Paris, enceinte, avec trente francs dans sa poche. Pendant que vous paraissiez au cercle, que vous preniez du thé dans tous les salons de Saint-Marcellin et que vous offriez aux mères de filles nubiles le gibier tué avec votre permis de chasse en poche, votre malheureuse maîtresse — que vous aviez prise honnête, monsieur! — courait les magasins, les ateliers, en essayant de trouver quelque travail, un peu d'argent non pour elle, mais pour le petit être qui allait venir. Le soir, en rentrant de sa journée éreintante, elle vous écrivait ces lettres qui faisaient le scandale de votre receveuse des postes. Elle vous suppliait de ne point l'oublier, protestant qu'elle vous attendrait toute la vie, si vous vouliez seulement lui promettre de revenir un jour, car elle vous aimait, la fière sotte! Elle vous demandait aussi parfois un peu d'argent — trente francs par mois, pas plus! — pour l'aider à élever le petit. Les lettres partaient, partaient — une par semaine, cinq à dix par mois, je ne sais plus, car lorsqu'elle se trouvait trop triste, elle vous écrivait pour vous conter ses peines ou son espérance.

— Comment savez-vous tout cela? demanda Chavegrand abasourdi.

— Tout le quartier le sait, répliqua l'avocat. Comme elle était confiante — dame! on lui était venu en aide, un peu, très peu! — elle racontait son histoire à qui voulait l'entendre... Bref, elle a accouché. Le médecin ne voulait pas qu'elle nourrisse. On lui parlait des *Enfants-Assistés*, mille balançoires, quoi! Elle tenait à son enfant, elle! C'était compréhensible, elle n'avait plus que lui!

« Il paraît que tous deux ont crevé la faim, pendant deux mois. Blanche se défendait même, fière, quand on voulait lui donner. Elle espérait en vous, tiens! Enfin, un soir, l'enfant est mort... Ah! ça n'a pas traîné! Savez-vous ce qu'elle a fait, Blanche, monsieur l'héritier de votre oncle? Elle s'est jetée à la Seine. On l'a retirée, cette fois; mais le lendemain, elle a été plus habile; elle s'est si bien noyée, dans un tournant de l'eau, près du *Point du Jour*, qu'on a retrouvé son corps seulement deux mois après. Si le cœur vous dit d'aller la rejoindre, vous pouvez vous faire conduire au *Champ de navets*. Elle vous y attend, monsieur Émile Chavegrand; et je vous engage, maintenant que vous savez tout, à déguerpir lestement de mon cabinet, sans jamais y remettre les pieds!

Sans un mot de protestation ou d'excuse, chancelant, assommé par l'épouvantable nouvelle, Chavegrand descendit l'escalier, comme un homme ivre. Il traversa la rue, hébété, et vint s'affaler sur un banc du square Monge. Une crise de larmes et de désolation l'y prostra pendant deux heures.

La nuit tombait quand il se secoua. Qu'allait-il faire de sa soirée, à cette heure? Il avisa un marchand de vin à la devanture flamboyante, commanda une absinthe qu'il dosa considérablement. Après l'avoir avalée, il fut surpris de se sentir presque gai.

Après tout, il ne se croyait pas responsable de ce qui était arrivé... C'était triste, assurément! Mais il ne pouvait pas prévoir tout cela, peut-être? Blanche aurait bien dû attendre!... La preuve qu'il ne voulait pas la lâcher pour toujours, c'est qu'il était revenu!

En sifflotant un air de marche militaire, souvenir de ses *vingt-huit jours*, il enfila la rue des Écoles et arriva sur le boulevard Saint-Michel. D'un atelier de couture et de modes sortait, en groupes pressés, une bande d'ouvrières joyeuses. Il en guigna deux ou trois avec un petit sourire gourmand, en distingua une grande brune, à l'air doux, et se mit à la suivre, devenu très audacieux, avec l'espoir d'une prompte bonne fortune.

Au coin de la rue Serpente, il [illegible] choisis. Et, comme après les premières paroles d'étonnement et de demi-résistance, la jeune fille répondait à ses déclarations et à ses offres par des protestations et des : « Vous êtes bien tous les mêmes, les hommes. Avec ça que vous ne me lâcheriez pas demain! » Chavegrand, une lueur de moquerie dans les yeux, lui glissa doucement à l'oreille :

— Vous lâcher? je vous jure que non! Ce serait pour la vie... Je suis comme le lierre, je meurs où je m'attache!

Serge BASSET

UKKO'TILL

(*Suite.*)

Après tout, si Ukko'Till la suivait, cela importait peu ; et si le tireur, l'apercevant, venait à lui, il se tenait maintenant sur ses gardes et ne se laisserait plus rudoyer ; même, il ne faudrait pas qu'on le touchât du bout des doigts, car il se trouverait en état de légitime défense, et alors, tant pis!

La figure du clown devint si mauvaise, à la pensée qui lui traversa le cerveau, que le Jockey, qui du coin de l'œil l'observait, crut agir prudemment en s'éloignant sans mot dire. Little-Tony, les regards aiguisés de haine, fouilla l'ombre autour de lui; il cherchait quelque chose qui, le cas échéant, pût lui servir d'arme, et il arrêta sa vue sur un de ces blocs de plomb qui servent à fixer des portants.

Soudain, après une dernière série de détonations, le timbre du régisseur résonna, au moment du baisser de la toile.

Alors, des bravos et des rappels successifs; enfin, la chute définitive du rideau.

Presque aussitôt la Mercédès parut dans la coulisse :

— Où est Forestier? cria-t-elle d'une voix fébrile, et la sueur, une sueur de peur, délayait son maquillage : Où est Forestier? J'ai à lui parler, de suite!

— Je vais vous le chercher, madame, si vous le permettez.

Le Jockey s'interposait ainsi, puis s'empressait, appelant au fond de la scène :

— Monsieur Forestier, monsieur Forestier!

— Loulou! commença Little-Tony à voix basse : il s'était glissé sans bruit tout près d'elle entre deux portants, et posant sa main sur le bras de la jeune femme, l'avait arrêtée au passage.

— Toi!... Vous! sifflait-elle. C'est trop fort, par exemple! Qu'est-ce que vous me voulez encore?

— Mais... mais...

— Ah! non assez : vous êtes ridicule!

— Ridicule?...

— Parfaitement!

— Ridicule? Pourquoi?

— Pourquoi?... Parce que... Parce que, mon cher, il fallait te faire tuer!

XII

— Par ici, senorita Mercédès, par ici.

Et le Jockey, maigre et obséquieux, s'effaçait dans le couloir obscur, étroit, devant la jeune femme, continuant :

— M. Forestier est dans son cabinet directorial, il m'a prié de vous faire passer par son entrée personnelle; car il y a du monde dans le bureau d'attente.

Et, tout bas, l'écuyer suppliait :

— Puis-je vous rendre un service? Je suis à votre disposition pour TOUT ce que vous voudrez. Si vous saviez...

Mercédès, toutes ses mignonnes dents montrées, eut un léger rire méchant :

— ... *Comme je vous aime!* N'est-ce pas? Et allez-y la musique! Quelle rengaine! Vous n'avez pas d'autre phrase à la bouche, vous autres hommes. Non, ce que vous êtes agaçants, mais agaçants! — Peut-on entrer, Forestier?

Elle frappait de son petit poing fermé la porte du cabinet directorial, et l'ébranlait sous des coups répétés.

Un bruit de pas empressés derrière la mince cloison, et, presque aussitôt, dans l'entre-bâillement, la figure radieuse de l'impresario :

— Comment donc, chère, chère amie!

Elle se glissa vite par l'ouverture, mais avant que la

porte fût refermée, elle adressa au Jockey un gentil signe de tête avec un « merci et sans rancune! » de sa plus douce voix. Puis :

— Ah! mon petit Forestier, mon petit Forestier, si tu savais comme je suis malheureuse!

En même temps, elle s'appuya familièrement, d'une main, l'insidieuse, à l'épaule du petit homme subjugué, tandis que de l'autre, se cachant le visage, elle feignit sangloter.

Forestier sentait tout contre lui ce souple corps aux lignes félines, presque nu sous le travesti masculin, crânement porté, qui ajoutait, à tout ce que la jeune femme avait de charmeur, le piment d'une sensation vicieuse; et puis, elle venait pour la première fois de le tutoyer, si câline! Une bouffée d'orgueil bête monta à son cerveau étroit et l'emplit entièrement, et cette fumée obcurcissait encore son pauvre esprit. Se redressant, se rengorgeant, il prit un air ridiculement protecteur, cajola de ses doigts lascifs la chevelure parfumée de Mercedès, appuyant sur son plastron l'exquise et vile tête de la fourbe enchanteresse.

— Mais je suis là, chérie... roucoula-t-il.

— Il veut me tuer; sauve-moi!

Et avec une volubilité persuasive, d'adorables mouvements de tête, des gestes mignardement courroucés, elle détailla une longue histoire, toute enchevêtrée d'incidents, pleine d'invraisemblables contradictions, dont tout autre que l'imbécile qui les écoutait se fût vite aperçu; mais lui, bouche bée, ne prêtant d'ailleurs qu'une très vague attention au récit de la jeune femme, le ponctuait automatiquement, par réguliers intervalles, avec des « oui, oui! », des « certainement! » des « tu as raison! » qui témoignaient de la plus aveuglante crédulité.

— Alors, tu comprends, finissait-elle, j'en ai assez; d'autant plus que je « n'ai jamais eu ça » — l'ongle rose du pouce de sa main droite claqua sous la blancheur entre-aperçue de ses dents exiguës, aiguës, parmi l'ensanglantement cruel des lèvres — avec ce vilain singe de Little-Tony, un clown! S'il était joli garçon, encore; mais, avec sa face de voyou!... Tiens, veux-tu que je te dise? Eh bien, pour moi, ce garçon finira mal. Oui, très mal! Je sais ce que je dis. C'est un sournois. As-tu remarqué ces regards en dessous? Et cet air d'en avoir deux? J'ai vu des photographies d'assassins, celle de Chose, Machin... Gamahut, par exemple : c'est étonnant ce qui lui ressemblait, à ton clown!

« Mais, en attendant, c'est Ukko'Till qui me fait le plus peur. Il est violent, lui, emporté, et je ne veux pas rentrer avec lui ce soir. Ah! mais non; sûr il me donnerait un mauvais coup. Aussi, tu m'emmènes, n'est-ce pas, mon petit? Et voilà : ce sera tout de suite, au lieu de demain, que je serai à toi, toute à toi, heureux polisson! D'ailleurs, flûte! j'en ai assez de lui servir de cible, à cet espèce de sauvage. Est-ce qu'on sait seulement d'où il vient? Ça doit être un Peau-Rouge déguisé? En tout cas, je m'en vais lui écrire de suite que, n, i, ni, c'est fini. Tiens, sur ton bureau : toi, envoie une note dans les journaux, un prétexte quelconque, que je suis malade... que... qu'un prince russe m'a enlevée — c'est ça qui fait de la réclame! — Et puis ajoute que je serai remplacée définitivement par... — oh! la bonne idée! — par Little-Tony! La tête qu'ils feront tous les deux!

L'espiègle éclata de rire; elle en voulait également aux deux hommes de l'horrible peur qu'elle venait d'avoir, et son rire, à la pensée de leur faire une méchanceté, devenait rageur et féroce, semblait vouloir mordre. Aussi, avec l'air de ne pas y tenir, elle insinua :

— Je pourrais bien la faire, cette note, hein?

Mais Forestier refusa : il en chargerait le secrétaire, et comme Ukko'Till devait venir tout à l'heure toucher son cachet, il le préviendrait habilement. En attendant, il allait sonner et faire dire à l'habilleuse d'apporter ici la pelisse de Mercedès; puis, il irait faire un tour sur la scène, tandis qu'elle s'enfermerait dans son cabinet; et il recevrait le schooter à côté, dans le bureau d'attente, ou bien même, il le préviendrait en allant lui rendre visite dans sa loge. Ensuite, on s'en irait, en passant par cette petite porte-là qui donnait sur la salle : une voiture les attendrait au contrôle...

— Comme je vais t'aimer, toi! s'écria théâtralement la jeune femme, en jetant avec un beau geste étudié ses deux bras autour du cou de Forestier; et, toute frissonnants, elle se pâma, la tête, renversée, aux yeux mi-clos, aux lèvres entr'ouvertes, les seins dressés sur la poitrine battante, en un spasme délicieusement simulé.

XIII

Lorsqu'après la triple ovation que le public enthousiaste avait coutume de lui faire, Ukko'Till eut vu tomber definitivement le rideau, écran de toile flottante derrière lequel les rumeurs de la salle s'atténuaient peu à peu, vacillantes, ainsi que s'éteignent des lueurs, il s'occupa d'abord de ses armes, et comme le garçon d'accessoires s'emparait de la table où elles étaient étalées, la transportant dans la loge du shooter, il le suivit, lui enjoignant de faire attention, de prendre garde à un faux pas, jusqu'à ce que le tout fût à l'abri. Alors il congédia l'homme, en lui donnant le pourboire habituel, et ferma sa porte au verrou afin d'éviter les visites et les félicitations des importuns qui venaient d'ordinaire lui témoigner leur admiration à sa sortie de scène. Il laissa retomber encore une lourde tenture, et, inattentif désormais aux heurts comme aux appels, qui ne lui parvenaient qu'assourdis d'ailleurs, il procéda au nettoyage de ses armes, délicate besogne dont il ne confiait à personne le soin et qu'il accomplissait méticuleusement, tous les jours, sitôt ses exercices terminés. Il démontait chaque pièce, l'essuyait, la graissait, la visitait afin de s'assurer qu'elle était bien intacte, la remettait ensuite en place. Ce travail accompli, il rangea dans la cassette d'acajou, où chacunes s'encastrait exactement, ses chères armes, et l'ayant fermée à double tour, la minuscule clef d'acier dans la poche de son gousset, avant d'avoir quitté son costume de scène ou de s'être même essuyé les mains tachées de poudre et graisseuses, il sortit afin d'aller toucher chez Forestier, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, les cinq cents francs qu'il touchait par soirée.

(*A suivre.*)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLEMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 50. Edition de Paris : 5 centimes. 16 DÉCEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
{ Départements . 15 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ.	Etranger.
Trois mois	1 fr 50	3 fr. 50
Six mois	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

TRAIT DE SENSIBILITÉ, par Gustave GUICHES



TRAIT DE SENSIBILITÉ

D'UN MARI JUSTEMENT COURROUCÉ

Au club, le baron d'Eclampsie, totalement décavé, las d'une rôderie de deux heures autour de la table à jouer, aborda, tout à coup, un gros homme qui classait dans son portefeuille des billets bleus et le tapa... sur l'épaule, d'abord. Puis, à mi-voix :

— Dites donc, Bénardin, disposez-vous de soixante-quinze louis ?

Bénardin referma le portefeuille et répondit avec douceur :

— Pas le sou.

Le baron se recueillit, blessé au vif par le cynisme de ce refus. Mais, bientôt, la lèvre venimeuse, il distilla :

— C'est un peu raide, ce que vous me faites là. C'est égal : je n'ai pas de rancune et je le prouve... Il est minuit un quart. Eh bien! mon cher, sautez dans votre voiture, qui est à la porte. Filez, rue de Monceau, chez vous... Vous trouverez Mme Bénardin... Je ne vous dis que ça!...

— Madame?... Vous êtes fou... Vous mentez, vous mentez impudemment!...

Bénardin suffoquait. D'Éclampsie insista :

— Sautez dans votre coupé.

— Chez moi!... hurlait le gros homme à voix basse. Elle me tromperait chez moi?...

— Il y a bien près de huit ans que vous n'êtes pas rentré chez vous avant cinq heures du matin, et encore au plus tôt. Songez-y...

— Et... le misérable?... si misérable il y a... car, enfin...

— Un poète... un symboliste... Vous savez bien... *Chat-Noir*, Bruant... Symboliste, quoi!...

— Si ce que vous venez de me dire est une blague... écoutez-moi, jeune homme... je vous brûle la cervelle... pour vous guérir de votre étourderie.

— Sautez dans votre coupé.

Bénardin quitta précipitamment la salle de jeu, tourbillonna dans l'escalier, secoua son cocher qui dormait, le chapeau rabattu sur le nez, et lui jeta au visage : « A la maison... et au galop! »

Tandis que le coupé-fantôme chargeait le brouillard et filait, vertigineux, au long des rues désertes, une émeute se déchaînait dans le cerveau de Bénardin. Il ne doutait plus. Pourquoi? Il l'ignorait. Mais il ne doutait plus. Aline le trompait. C'était certain. Quelle infamie! Quelle monstrueuse ingratitude! Une enfant qu'il avait arrachée à la misère! Sauvée par lui de la pire galanterie, de la rue peut-être!... Et voilà la récompense! Qu'avait-elle donc à lui reprocher? Le cercle? Ses rentrées matinales? Mais c'est la vie, ça!... Ah! sacrédié! il s'expliquait maintenant des plaisanteries jusqu'à ce jour incomprises, des regards d'une ironie contondante, des tapotements familiers sur le ventre et ce « ma vieille branche! » des intimes. Appellation injurieuse! Image outrageante qu'il lui semblait sentir s'arboriser grotesquement sur son front! Ce n'était, certes, pas son cœur qui saignait, car il n'avait pas épousé par amour, et sa tendresse pour sa femme n'excédait pas celle du collectionneur pour le bibelot introuvable, chéri à cause de son artistique rareté. Et c'était un inconnu, un poète, un symboliste qui lui chipait le bibelot! Ah! il en aurait la peau, de ce symboliste!...

* *

Sous le choc d'une véritable charge de sanglier, la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas.

— Misérables! Canailles!... Vous ne m'échapperez pas! vociférait Bénardin.

Et il allait bondir vers le couple quand, prestement, Aline, soulevant la tenture qui voilait son cabinet de toilette, disparut en évanouissement de vision. L'inconnu s'élançait de même; mais Bénardin put lui saisir le bras et le maintint en face de lui, droit, collé, des pieds à la tête, au pilori de la cloison. C'était un maigre jeune homme, d'une pâleur explicable et sans doute habituelle, aux noires moustaches tombantes, le col de la chemise encore ceint d'une cravate à double tour.

— Vous allez me lâcher, n'est-ce pas, monsieur? demanda-t-il d'une voix triste et néanmoins assurée.

— Je vais vous casser la tête, simplement, riposta Bénardin.

— Oh! monsieur, voilà une chose qui ne se fait plus, objecta le jeune homme avec un sourire décoloré.

Cette réplique inattendue surprit le justicier. Le snob professionnel se sentait, soudainement, comme rappelé aux convenances par ce garçon calme et distingué, proclamant avec une autorité péremptoire : « Voilà une chose qui ne se fait plus. »

— Je sais ce qui se fait et ce que j'ai à faire, proclama le mari, dissimulant par la hauteur de son attitude et de son langage une naissante confusion. Et, d'abord, qui êtes-vous ?

L'inconnu laissa tomber :

— Je suis un facteur.

— Prenez garde! Une plaisanterie en ce moment...

— Je ne plaisante pas, monsieur. Je suis un facteur ou, si vous aimez mieux, un agent...

— Assez de symboles!

— Un agent de la Destinée. Je m'explique, si vous voulez bien me permettre de passer mon gilet, puis ma redingote, afin que je sois un homme comme vous, du même monde et de même tenue.

Subjugué par ce ton d'imperturbable noblesse, Bénardin acquiesça, toutefois de méchante humeur.

— Faites, mais soyez bref.

— Mon Dieu, monsieur, c'est la simplicité même. Vous délaissiez Mme Bénardin. Elle n'avait pas de mari. Elle a pris un amant : c'est la loi. Vouliez-vous donc faire exception à la règle que subissent si spirituellement des gens du plus incontestable gratin? Vous faut-il des noms? Voyez le duc...

— Ah çà! jeune homme, vous figurez-vous, par hasard, que je ne sais pas vivre?

— Je me le figure d'autant moins que j'ai été littéralement abruti quand vous m'avez menacé de me casser la tête. Je me suis dit : « Est-ce bien M. Bénardin qui parle ainsi? »

— Tout ça n'empêche, interrompit le mari, qui se sentait atteint de sympathie pour son élégant interlocuteur, tout ça n'empêche que j'aurais déjà dû...

— Écoutez, monsieur. Vous croyez être ridicule, et c'est moi qui le suis.

— Comment? C'est vous?

— Oui, c'est moi, articula l'inconnu d'un accent que faisait vibrer un réel désespoir. Vous êtes le mari. Vous êtes trompé. Tout est bien. Vous êtes dans la norme. Mais, moi, je suis l'amant et...

— Et vous êtes trompé?

— Abominablement.

Bénardin éprouva sur-le-champ une telle plénitude de satisfaction qu'il faillit battre des mains.

— Ah! cela vous enchante, je le vois bien, reprit l'autre.

— Mais non, je vous assure...

— Si! si! parfaitement! cela vous enchante! exclama le poète, les yeux brillants, flambant d'une folie de souffrance. Eh bien, moi, j'en ai assez! Voilà quatre ans que je me désespère! que je supporte des tortures inimaginables! que j'endure des humiliations inouïes! Cassez-moi donc la tête : vous me rendrez service. Tenez, monsieur, voici mon revolver. Allons, cassez-moi la tête!... C'est moi qui le veux, qui l'exige à présent.

— Calmez-vous, ordonna le mari, jugeant que nul dédommagement ne pouvait surpasser celui qui lui était accordé... Que diable! vous êtes jeune... moi aussi d'ailleurs. A notre âge... Allons, vous me faites dire des bêtises...

— Je vous jure que, si vous ne me tuez pas, c'est moi qui me tuerai...

— Faites-moi le plaisir de rentrer chez vous, grand enfant, et donnez-moi ce revolver... tout de suite... donnez-le-moi...

Bénardin fut obligé d'arracher l'arme des mains du désespéré. Puis, le congédiant :

— Soyez raisonnable, lui dit-il, et tâchez de porter votre infortune en gentilhomme... comme moi.

Gustave GUICHES.

LA CONDAMNÉE

La jeune fille demeura longtemps agenouillée sur les coussins de velours du prie-Dieu. Assis auprès d'elle, les bras croisés, rigide, le confesseur ne l'avait pas encore interrompue. Son froc mettait comme une déchirure de plâtre le long des tapisseries anciennes qui cachaient les cloisons.

Ce n'étaient pas des péchés qu'elle avouait de cette voix entrecoupée d'hésitations timides, de sanglots retenus. Quels péchés auraient pu ternir l'innocence de son cœur intact? Si pure, si naïve, que le moine songeait, en la regardant, au poème étrange de l'Annonciade, à la Vierge qui file paisiblement son rouet, tandis que les ailes des anges effleurent ses cheveux blonds. Pas une confession, mais les confidences franches d'une enfant qui a besoin de s'épancher, d'être rassurée par des paroles amies.

Elle lui racontait les persécutions véritables qu'elle avait à supporter sans rien dire, sans lever le front. Ses parents voulaient la marier. La marier à un de leurs cousins, le marquis de Trêflecourt : le chef de la branche aînée. Raisons de famille, des grands mots qui ne réussissaient pas à la convaincre, à lui faire oublier qu'elle n'avait pas vingt ans, et que l'autre en marquait plus de cinquante, avec son crâne chauve, son corps fatigué, sa sénilité faisandée.

Peut-être eût-elle fini par consentir à cette union, à signer en fermant les yeux de dégoût lorsqu'il était arrivé, lui, l'hôte sacré, défaisant en quelques phrases l'œuvre laborieusement ébauchée par le père et la mère. Il avait stigmatisé comme une vilenie ce qu'on lui représentait à elle comme un devoir. Il lui avait infiltré dans l'âme l'espoir d'être adorée, le bonheur d'être jeune, le rêve d'une existence nouvelle et meilleure.

Et elle l'en remerciait avec une simplesse adorable. Elle implorait son confesseur. Elle était autant agenouillée devant lui que devant le crucifix d'ivoire planté dans le mur.

N'est-ce pas qu'il ne l'abandonnerait point, qu'il empêcherait le mariage de se conclure, qu'il la sauverait?

— Je vous le promets, dit brusquement le père Honorat avec une âpreté hautaine. Dieu m'a jeté sous ce toit pour vous venir en aide et je ne faillirai pas à ma mission... S'il faut lutter, nous lutterons; c'est notre rôle dans ce monde... Ce mariage ne doit pas se faire et ne se fera pas!

II

Renée se releva consolée. Le mauvais rêve disparaissait. Elle voyait l'avenir en rose. Et elle cherchait à surprendre les phrases échangées, elle appuyait ses oreilles aux portes comme une soubrette de comédie. Son bonheur n'était-il pas en jeu, ne dépendait-il pas de la partie engagée? Les parents fléchiraient-ils sous la volonté de leur hôte?

Elle s'apercevait de la bataille acharnée que soutenait dans l'ombre le père Honorat aux entrevues fréquentes que celui-ci avait avec M. de Trêflecourt, aux discussions continuelles qui animaient les repas.

Le comte ripostait à peine aux attaques du moine et gardait son impénétrabilité d'homme correct. Mme de Trêflecourt changeait de conversation ou affectait un mutisme absolu. Et comme distraitement, de-ci, de-là, elle annonçait une nouvelle qui renversait d'un coup le château de cartes de Renée. La semaine prochaine le trousseau serait commandé ou bien le marquis revenait au premier jour de Marienbad. Il avait écrit une lettre très sensée et très affectueuse. Le coadjuteur s'était engagé à bénir les nouveaux époux.

Ils parlaient du mariage comme d'une affaire terminée.

Cependant, le moine ne lâchait pas pied.

Il réconfortait Renée dans les instants de découragement où la pauvre enfant, acculée, importunée, se désespérait, se résignait à supporter le sort imposé.

— Le mariage ne se fera pas, répétait-il. Ayons du courage.

Et à la reconnaissance profonde que Mlle de Trêflecourt avait vouée d'abord à l'homme qui lui aplanissait le chemin du bonheur, qui, malgré son froc de moine, consentait à remuer des intérêts charnels, à entrer dans la vie réelle et souffrante d'une jeune fille, succéda insensiblement un sentiment plus net, quoique encore nuageux et ne pouvant se définir.

Une affectuosité stagnante devenant de l'amour. L'inconnu dont rêvent les Chloés aussi bien au fond des clairières vertes où le soleil allume de reflets clairs les ailes des papillons que sur les oreillers armoriés des lits tout blancs, le très aimé qu'elles attendent impatiemment, qui fait défaillir leur cœur en secret et auquel elles n'osent pas révéler la blessure qui les brûle et les ronge, c'était lui, le sauveur aux exquises paroles, derrière lequel elle s'abritait épeurée.

Renée ne voyait plus le prêtre inviolable, drapé comme en une armure dans sa robe monacale. Elle vivait dans le rayonnement de ses yeux attirants, dans le bercement de sa voix qui l'exhortait à ne point céder.

L'hôte ne le remarquait pas. L'entêtement de la lutte absorbait ses pensées.

D'ailleurs, il avait arraché de sa poitrine comme un

cancer mortel le cœur qui empêche d'être fort et infrangible, qui dicte les pensées coupables et assouplit les saints eux-mêmes au joug déshonorant de la femme, et il ne redoutait pas l'atteinte des tentations.

Il ne vit pas que les vases de sa chambre étaient chaque jour pleins de bouquets nouveaux. Il ne vit pas que la jeune fille se féminisait, avait des coquetteries charmantes, s'habillait, se coiffait mieux, qu'elle se confessait plus souvent, rien que pour le questionner, l'entretenir de niaiseries inutiles.

Il ne vit pas qu'elle devenait comme son ombre, qu'il la retrouvait dans les escaliers, dans les corridors, partout où il passait, et que les lèvres de Renée se gerçaient de fièvre, que ses paupières se cernaient.

Elle fut malade et demanda à le voir, et il ne vit pas sa tête décoiffée dans l'épaisseur des oreillers, sa pose languissante et ses mains fines posées sur le drap.

— Ayons du courage, répétait-il, poursuivant toujours son idée fixe du mariage.

Puis, un soir, la place de Mlle de Trêflecourt apparut vide à la table de famille. Il interrogea aussitôt ses parents qui balbutièrent une histoire évasive. Les médecins trouvant Renée anémique l'avaient envoyée à la campagne pour se remettre et, quelques jours après, le père Honorat reçut de son supérieur l'ordre de quitter Paris et de se rendre à Rome.

Il obéit et se sépara froidement de la famille qui l'avait accueilli.

III

Qu'était-il arrivé? La comtesse, en cherchant un portrait de sa fille dans un tiroir, avait trouvé le cahier où Renée écrivait ses impressions, notait ses joies et ses tristesses.

Les dernières pages consacrées au dominicain vibraient d'une passion enthousiaste et ardente, se suivaient pareilles, toutes remplies de la séduction dont il l'enveloppait.

La mère chancela comme si elle eût assisté à la mutilation sacrilège d'un calvaire.

Leur fille — Renée de Trêflecourt — leur fille unique aimait un prêtre, l'oint du Seigneur.

Et le moine ne ressentait-il pas le même amour honteux, n'avait-il pas prostitué sa robe immaculée? Pourquoi, en effet, sans motif, se serait-il opposé avec une telle fougue au mariage de Renée?

M. de Trêflecourt eut une colère farouche de baron féodal lorsqu'il apprit par sa femme la faute présumée de la jeune fille. Il renia son enfant et n'essaya même point d'approfondir ces soupçons éveillés par quelques pages sentimentales, de découvrir la vérité exacte, soit en pressant de questions la jeune fille, soit en menaçant leur hôte.

La branche, étant pourrie, devait être coupée du tronc familial. Le silence empêcherait le scandale de s'ébruiter, les domestiques de parler.

Et, du jour au lendemain, il emmena Renée loin, très loin de Paris, aux environs de Valogne où les Trêflecourt possédaient une grande vieille bâtisse noire, entourée d'un parc dont le vent du large tordait comme des fétus de paille les arbres centenaires.

Il raconta là-bas que la jeune fille était devenue folle d'une incurable et tranquille folie, et que, n'ayant pas voulu s'en séparer, la livrer aux promiscuités d'un asile, elle vivrait désormais sous la garde du jardinier, dans une chambre du château.

La jeune fille expie là sa déchéance imaginaire, sentant ses forces et sa raison décroître, s'éteindre de jour en jour comme un cierge oublié dans l'ombre.

Le comte vient la voir à dates régulières et ne s'informe que de sa santé, à peine du bout des lèvres. Il ne prête aucune attention à ses prières, aux explications qu'elle implore et ne fixe pas de terme à ce martyre.

Et tandis que la face pâle de Renée se colle ardemment au treillage de la fenêtre, que tout le jour, échevelée, enlaidie, elle regarde de ses yeux fixes qui ne peuvent plus pleurer les cimes onduleuses des arbres qui bornent l'horizon comme un mur infranchissable, dans tout le faubourg on plaint le comte et la comtesse de Trêflecourt, on s'apitoie sur l'infortune des pauvres parents dont la fille unique est folle, et l'on n'ose pas réveiller leur chagrin, leur demander si la maladie est irrémédiable, si la chère petite disparue reparaîtra comme une ressuscitée, bientôt, avec sa jeunesse en fleur et son sourire insouciant d'autrefois.

René MAIZEROY.

LOIN DU BAL

Sur le seuil, Hervé prit les mains de sa maîtresse et l'attirant vers lui la baisa au front.

— A quelle heure rentreras-tu? demanda-t-elle doucement.

— Tard, ma chérie, très tard, répondit-il, tu sais bien que chez lady Solwil on danse après la comédie et qu'on ne soupe guère avant le jour.

— Bien! fit-elle résignée. Mais, surtout, prends garde d'attraper froid en rentrant. Et, maternelle. J'ai mis un foulard dans ton pardessus, tu le mettras, les matinées sont fraîches.

— Oui, ma chérie, dit-il en souriant, je te le promets; mais je suis en retard, il faut que je me sauve. Et il l'embrassa.

Le front contre la vitre, Christiane le regardait s'éloigner; au moment de franchir la grille il se retourna, du bout des doigts lui fit signe et sa silhouette disparut derrière la haie de rosiers. Le gravier cria sous les roues de la voiture : il était parti.

Alors, laissant retomber le store de dentelle, Christiane reprit sa place dans le roking-chair placé devant la grande baie vitrée garnissant tout un côté de la pièce. La nuit venait rapidement : au loin, le promontoire de Monaco s'estompait en violet sur le ciel orange avec çà et là des points lumineux. La silhouette du château juché sur le sommet évoquait un décor d'opéra aux contours indécis, et la mer, caline comme un lac, semblait une nappe d'argent liquide aux reflets de bronze.

Un étouffement la surprit qui la secoua toute, et le mouchoir qu'elle porta à sa bouche se teignit de rose. Elle eut comme un frisson et s'abandonna sur les coussins. L'accès passé, un alanguissement lui vint et, dans la demi-obscurité de cette fin de jour, dans le silence de l'appartement, une tristesse l'étreignit d'être là, seule, malade, si faible qu'elle pouvait à peine se mouvoir, au lieu d'être aux côtés de celui qu'elle aimait de l'accompagner dans ces fêtes, ces bals qu'elle regrettait. Elle se rappelait les étapes de sa maladie; de ce mal qui la rongeait, qu'elle savait sans remède et qui, de la femme jeune et vigoureuse qu'elle avait été, avait fait l'espèce de fantôme qu'elle était à présent. Des médecins avaient conseillé un séjour dans le Midi et tous deux étaient partis, avaient trouvé dans ce petit coin de la côte, près de la Turbie, une villa sans hôtes qu'ils avaient louée et où elle se grisait de soleil et d'air pur.

***

Assourdi par les tapis, un bruit de pas se précisa à son oreille et sous la porte un rais de lumière filtra; on apportait les lampes. Le domestique parti elle se leva et avisant un livre sur la table, elle le prit.

Le nom de l'auteur lui était inconnu, le titre, un nom de femme, ne lui disait rien, elle allait le rejeter, lorsque dans ce mouvement, hors des feuillets un rectangle de bristol déborda.

C'était une carte oblongue, teintée de mauve, couverte d'une écriture menue et couchée, une écriture de femme aux lignes rapprochées et Christiane allait replacer la carte dans le livre, quand, sur l'angle qui saillait, ces deux mots « tes lèvres » la frappèrent.

Un billet sans doute; mais de qui? A qui? l'idée ne lui vint même pas de soupçonner son amant; ce livre pouvait avoir été prêté, on y avait peut être oublié ce message d'amour. Et puis, d'ailleurs, cela ne la regardait pas. Assurément, elle ne lirait pas cette carte, n'en ayant pas le droit. Et pourtant, elle restait là debout, le livre entre les mains et l'angle doré du bristol dépassait toujours les feuillets. Alors, machinalement, sans le vouloir, comme à son insu, elle saisit le petit coin mauve et dégagea la carte tout entière. Comme à la dérobée elle jeta les yeux sur les premières lignes et aussitôt il lui sembla que tout manquait autour d'elle, elle dut se cramponner à la table pour ne pas tomber. D'un violent effort sur elle-même elle se reprit et lut :

« Mon Hervé adoré,

« Depuis hier, depuis que je t'ai appartenu, il me semble que je suis devenue une autre femme. J'ai encore sur les lèvres le goût de tes baisers, qui me reste comme un parfum. Tout le jour, j'ai vécu du souvenir de ces heures où je me suis perdue dans ton amour, et j'ai hâte de me sentir encore serrée bien fort
Comme la journée va me sembler longue!
demain, chez lady Solwil, sitôt après la comédie
lève, et nous aurons toute une nuit pour nous aim

« Ecoute, je ne veux de mal à personne, mais si « l'autr
disparaissait, je serais bien, bien heureuse, car no
serions tout à fait l'un à l'autre, comme tu me l'as ju

« Adieu, mon aimé; à demain. Je t'embrasse sur
lèvres.

« Celle qui t'aime plus que tout.

« MARTHE. »

Quand elle eut fini sa lecture, elle resta immobile comme assommée, un peu de sang aux pommettes et le cœur battant à si grands coups qu'elle croyait l'entendre.

D'une main qui tremblait, elle replaça la carte entre les pages, remit le livre sur la table là où elle l'avait pris, et, se soutenant aux meubles, revint à son fauteuil où elle s'écroula.

Puis, les yeux perdus dans le vague, elle se prit à songer. Elle s'étonnait même qu'un aussi effroyable choc la laissât aussi calme, aussi maîtresse d'elle-même avec seulement au cœur une sorte de douleur lancinante qui, au lieu de l'affaiblir, la surexcitait ainsi qu'une piqûre de morphine.

Ainsi, en une minute, tout son bonheur sombrait. Lui, qu'elle aimait, qu'elle avait toujours tant aimé, à l'amour duquel elle croyait aveuglément encore une heure avant, ne l'aimait plus, escomptait déjà sa mort, avait même déjà choisi celle qui devait lui succéder, et la trompait avec cette Marthe, son amie, sans même attendre « sa disparition », comme ils disaient...

Une minute, elle eut la pensée de s'habiller en hâte, toute faible qu'elle était, de partir à ce bal, de les y retrouver pour leur dire : « Je sais tout! vous êtes des misérables! » et puis elle s'était ravisée.

A quoi bon? En avait-elle le droit? Elle n'était, après tout, que la maîtresse d'Hervé. Ses obligations vis-à-vis d'elle étaient toutes morales, et puis, en somme, il était jeune, beau, célèbre, il avait le droit d'aimer et d'être aimé, tandis qu'elle, brisée par la maladie, n'était plus la compagne qu'il fallait! Il avait même été bien bon de patienter jusqu'alors, de la soigner comme il l'avait fait; c'était de sa faute à elle si elle n'avait pas su ou pu le garder...

Et elle, Marthe, avait, après tout, agi comme toute autre eût fait à sa place. Elle avait vécu dans leur intimité, s'était grisée à son contact, s'était éprise de lui, ce qui lui semblait tout naturel.

En somme, elle seule, Christiane, avait tort. Elle était de trop et s'en rendait compte. Il fallait mettre ordre à cela.

Alors, posément, avec une force qui l'étonnait, elle se leva.

Dans le hall, c'était un entêtant parfum émané des gerbes de fleurs de toute espèce qu'elle aimait à rassembler. Une fois debout, elle eut la vague sensation d'une ivresse lourde, et soudainement une idée lui vint.

Elle sonna.

— Monsieur ne rentrera que fort tard, ne l'attendez pas, dit-elle au domestique qui se présenta; dites à la femme de chambre que je n'ai pas besoin d'elle.

Une fois seule, elle ouvrit la porte de sa chambre, et, une à une, y porta toutes les gerbes odorantes disposées aux quatre coins du hall, les mimosas aux grappes lourdes, les grasses tubéreuses, les lis, les jacinthes et les lilas : et, quand la petite chambre ne fut plus qu'une jonchée de fleurs, elle prit sur un des rayons de la bibliothèque un petit volume à la reliure fatiguée, le premier roman que lui, Hervé, avait écrit, qu'il lui avait dédié et qui l'avait lancé, celui où il avait mis tout son amour d'alors pour elle, à l'époque où tous deux étaient si heureux dans leur pauvreté, au moment de ses débuts dans les lettres, alors qu'ils logeaient sous les toits, tout en haut de Montmartre...

Rentrée dans sa chambre, elle ferma la porte, vint s'étendre sur le lit très bas et prit le livre.

Sur la première page, elle relut la dédicace et entama le premier chapitre.

Au bout de quelques pages, le livre lui glissa des doigts, ses yeux se fermèrent et, souriante, elle s'endormit pour toujours.

La lampe crépita, puis s'éteignit, et dans le lointain un chien se mit à hurler.

. . . .

Maurice de MARSAN.

ÉDUCATION SENTIMENTALE



— Gaston sera-t-il gentil avec vous pour les étrennes ?

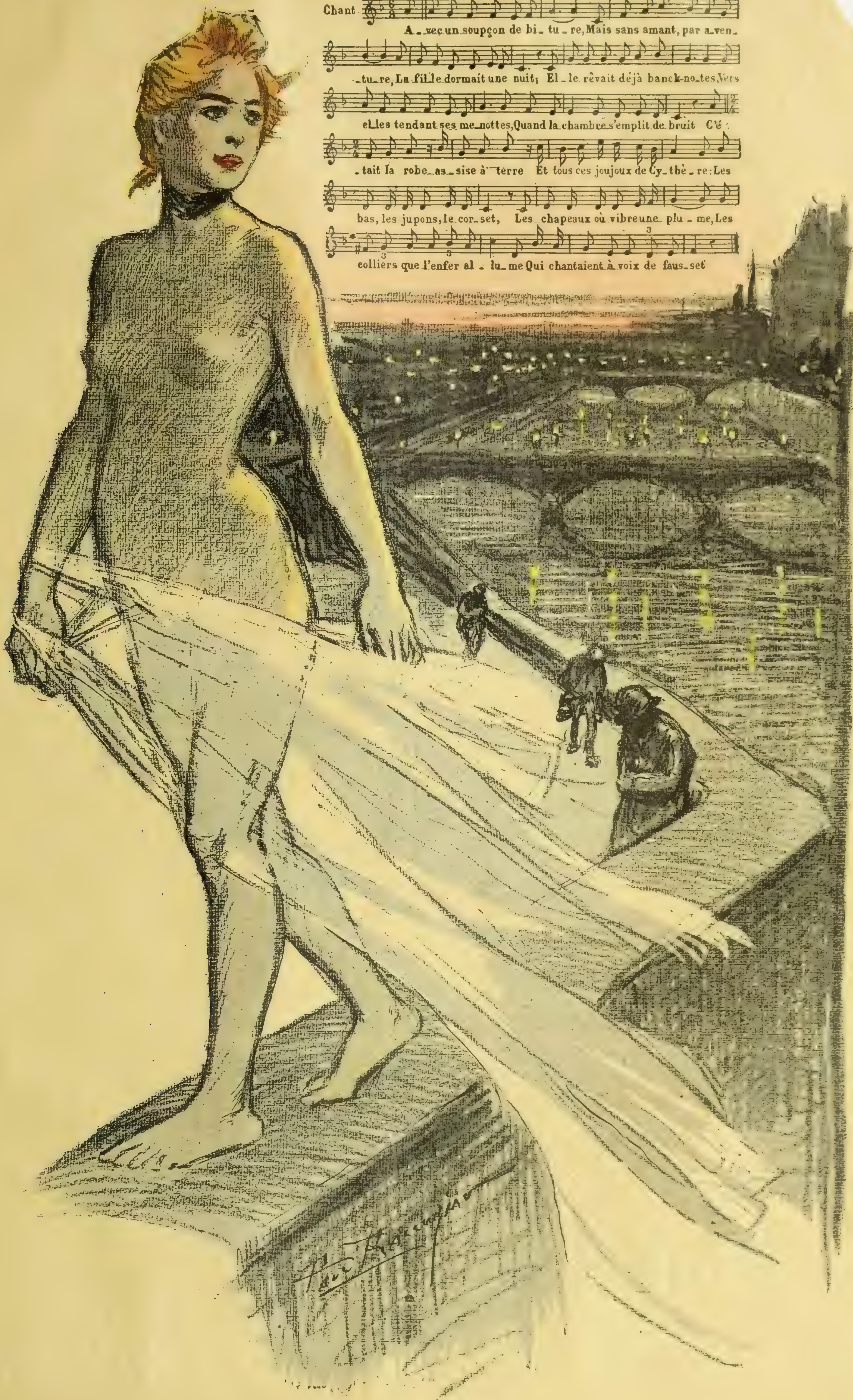
— Peuh ! bien ordinaire... je ne le connais pas assez pour qu'il soit rosse et je le connais déjà trop pour qu'il soit épatant !...

Dessin de Marcel CHATELAINE.

Paroles de Edmond PRAT.

LA BONNE FILLE

Musique de



BONNE FILLE

I

Avec un soupçon de biture,
Mais sans amant, par aventure,
La fille dormait, une nuit;
Elle rêvait déjà bank-notes,
Vers elles tendant ses menottes,
Quand la chambre s'emplit de bruit.

II

C'était la robe, assise à terre,
Et tous ces joujoux de Cythère :
Les bas, les jupons, le corset,
Les chapeaux où vibrent une plume,
Les colliers que l'enfer allume,
Qui chantaient à voix de fausset :

III

« Grâce à nos brillants, nos dentelles,
« La fille est belle entre les belles,
« Fleur somptueuse des pavés;
« Sous nos dentelles, notre soie,
« Tourne ainsi qu'un moulin de joie,
« Sa croupe où les yeux sont rivés.

IV

« Pourtant ceux qui nous ont données
« (Les fanfreluches satinées
« Et les pierres aux feux changeants),
« Pourtant ceux qu'affolent des charmes
« Nous ont acquises de leurs larmes
« Encor plus que de leurs argents! »

V

La fine chemise ajourée
Jeta cette phrase navrée
Qui couvrit les autres chansons :
« Le pauvre gas qui m'a donnée
« (Un calicot) tire une année
« A Clairvaux et fait des chaussons ».

VI

Mais la fille avait le vin tendre
Et ce qu'elle venait d'entendre
La déchira d'affreux remords;
En pleurs elle promit de faire
A tous les pauvres de la serre
La bonne aumône de son corps.

VII

De suite elle tint ses promesses
En mettant sa chemise en pièces
Et piétinant ses affiquets;
Puis elle s'enfuit, toute nue,
Et sa blancheur frappa la vue
Des gueux errants au long des quais.

VIII

Il advint qu'un docte bohème,
Ancien régent et fort en thème,
S'agenouilla, joignit les mains,
Et, l'ayant prise pour Diane,
Fit hommage à la courtisane
D'une oraison en vers latins.

IX

Pendant la fin de la nuitée,
La pécheresse rachetée
S'offrit aux truands embrasés;
En retour, ces amants lui firent
Présent d'un écrin de sourires
Et d'une robe de baisers,

Edmond PRAT.

UNE NUIT

M. Thurel-Desjardins, ancien ministre, député du Tarn-Inférieur, officier de la Légion d'honneur, songeait, lourdement accoté dans la diligence de la Haye-sur-Loing.

La veille, avait eu lieu à la Chambre la fameuse séance des *dépêches chiffrées*, et, lors de l'appel nominal, son nom avait été accueilli par les cris de : « A Mazas! » Il avait encore dans les oreilles les interjections, les injures, les hurlements, cet orage de réprobation vociférante qui, déchaîné, avait couvert sa voix à la tribune, et devant les yeux il avait toujours la vision des figures crispées et des poings tendus vers lui. Dans cette collectivité lâche et complice de ses propres fautes, il distinguait ses amis de la veille et son groupe, le groupe Thurel-Desjardins lui-même, reniant son ancien chef et l'accablant pour se disculper.

M. Thurel-Desjardins descendit et aussitôt qu'il eut fait porter sa valise et arrêter sa chambre, il décida de marcher un peu et de voir la ville avant son dîner.

Il était six heures du soir et, tout dépaysé, M. Thurel-Desjardins promenait ses grosses épaules, pesantes encore de l'anathème parlementaire, à travers les petites rues de la Haye-sur-Loing, dont les habitants se demandaient quel était ce Monsieur, tout en noir, décoré, qui marchait au milieu de la chaussée, glissant sur les pavés avec le pas maladroit et nonchalant d'un troupier en sortie.

* * *

Au détour d'une rue, une église était en face de lui.

Curieusement, il entra.

Dès le seuil, il eut une apaisante sensation de fraîcheur sous les lourds arceaux surbaissés de la pauvre chapelle.

Elle avait son histoire cette pauvre chapelle : un des premiers rois chrétiens l'avait construite, elle avait été pillée par les Barbares, les iconoclastes l'avaient mutilée, la Révolution en avait fait un grenier et l'Empire un corps-de-garde; enfin, rendue en culte, elle avait failli disparaître dans le tracé d'une route, et M. Thurel-Desjardins se le rappelait, c'était lui qui avait insisté, lors de son passage au ministère, par on ne sait quelle fantaisie, pour que ce vieux témoin des âges disparus fût respecté.

L'ancien ministre, un peu remis par le calme de l'église, fit lentement le tour de la nef, puis il s'assit et, son chapeau à terre, il s'épongea le front.

Il se sentait presque chez lui dans cette église qu'il avait sauvée.

— Pardon, monsieur, mais je vais fermer...

Un prêtre était devant lui, un trousseau de grosses clefs à la main.

— Ah! vous allez fermer, répéta d'un ton bourru M. Thurel-Desjardins.

— Oui, mon sacristain est malade et je suis obligé d'aller à deux lieues d'ici, où on me réclame. Alors je ferme l'église avant de m'en aller.

— C'est contrariant; j'étais si bien ici, il faisait frais...

Il ajouta avec un soupir étouffé :

— Et reposant.

— Je regrette beaucoup, monsieur... A moins que vous ne soyez venu pour prier...

— Pour prier?... Non, je ne suis pas venu pour prier; mais, franchement, vous auriez bien pu me laisser quelques instants de plus ici. Vous me deviez bien ça... S'il est encore debout, votre monument, c'est moi qui en suis cause.

Le prêtre, un grand paysan à l'œil doux, le regarda étonné :

— Comment?

— Je suis Thurel-Desjardins, l'ancien ministre...

Il y eut un silence; le curé le regardait, il dit d'un air résigné :

— Oui, vous avez laissé *celle-là* debout...

— Mais j'ai renversé l'autre, la grande, l'Église avec un grand E. Que voulez-vous? si je m'attaque aux principes, je respecte les monuments. Et puis, quand on fait de la politique, il faut bien démolir quelque chose... Que ce soit des croyances, des églises ou des hommes, il y a toujours un vaincu par terre pour élever les autres.

— C'est bien pour cela que je ne m'explique guère votre présence ici?

— Eh bien! je suis à terre, moi, monsieur le curé, comprenez-vous, et je demande un peu de calme et de repos. Je snis lassé, vaincu, écrasé! Ça doit vous faire plaisir, hein?

Le prêtre répondit en campagnard :

— La religion m'interdit de me réjouir du désastre d'un pécheur.

— Mais elle vous permet de lui fermer la porte au nez quand il cherche la paix?...

L'abbé eut un instant de réflexion, puis, secouant la tête :

— Est-ce vraiment ici que vous la trouverez, vous qui ne croyez pas?... Écoutez, je ne puis vous laisser dans l'église, il faut que je parte. Puisque vous cherchez la paix et la solitude, je vais vous donner la clef d'un grand jardin, où je vais quelquefois, où vont parfois ceux qui comme vous sont hantés par un chagrin. Je connais des gens qui n'ont compris qu'une fois le néant de nos luttes et de nos préoccupations, et c'est dans ce jardin-là qu'ils l'ont compris. Tenez, c'est au bout de la première ruelle, à droite.

Machinalement, M. Thurel-Desjardins prit la clef que lui tendait le prêtre et sortit.

— Vous me la rapporterez demain.

L'ancien ministre articula un :

— Oui... certainement.

Le prêtre lui avait déjà tourné le dos.

— Au bout de la première ruelle à droite...

Au bout de la ruelle à droite, M. Thurel-Desjardins se trouva devant une grille surmontée d'une croix.

— Il s'est moqué de moi, le ratichon, pensa-t-il, c'est la clef du cimetière qu'il m'a donnée.

Cependant il entra, après tout c'était un jardin.

C'était un jardin, ce cimetière de campagne, comme l'église était une grange, et parmi les tombes couvertes d'herbes, M. Thurel-Desjardins se mit à marcher.

Le champ des morts dévalait doucement à moitié d'une colline qui bornait la petite ville, et la plaine s'étendait, en bas, fertile jusqu'à l'horizon où le soleil mourant achevait de se consumer dans une gloire de flammes.

D'un œil atone, M. Thurel-Desjardins contemplait cela.

Il eut un instant d'hésitation, puis il tira de sa poche un étui à cigares, fit craquer une allumette et se mit à fumer en regardant distraitement les inscriptions funéraires.

Il y en avait de touchantes, et d'autres aussi, très grotesques.

Il s'était arrêté.

A la mémoire de
Jean-Jules Cuverlat
décédé dans sa quatrième année.
Quoique très jeune
il emporte les regrets de ses parents
et l'estime
de tous ceux qui l'ont connu.

— Pauvre petit!... déjà estimé!... il a bien fait de mourir jeune, ça n'aurait pas duré, pensa l'ancien ministre.

Et il continua son chemin.

A mon bien-aimé mari
Charles-Louis Durret.
Que ne l'ai-je suivi
dans
l'Éternité!

Il s'était encore arrêté :

— Toutes les mêmes... Que ne l'ai-je suivi dans l'Éternité!... Elle se serait arrêtée en route...

Et M. Thurel-Desjardins eut un sourire amer. D'anciennes déceptions de jeunesse lui revenaient.

A Marie-Célestine Cailloux,
à mon épouse.
Adieu!

— C'est plus franc...

Pendant quelques instants, il s'amusa ainsi à lire sur les croix et les stèles, évoquant la sottise des uns et l'égoïsme, l'effronterie ou la naïveté des autres. Puis ce jeu-là le lassa, la nuit tombait. Il n'avait pas faim et, nullement pressé de retourner à l'hôtel, il restait à jouir de l'apaisement et du silence parmi ces morts méprisés autant qu'il méprisait les vivants. Il s'était assis et, les yeux au ciel, il regardait les étoiles qui s'ouvraient une à une comme les yeux de la nuit sur la terre.

Après avoir pâli devant la chute du soleil, le ciel redevenait bleu, d'un bleu de gouffre noir et profond, d'un bleu intense de mystère où les constellations brillaient tremblantes, agitées par l'haleine berceuse de la nuit.

M. Thurel-Desjardins les reconnaissait et, le nez en l'air, il se les nommait à lui-même.

— Voici l'Étoile polaire... Voilà Cyrius... Voici la Vierge...

Il avait les nerfs amollis, et le vertige d'en haut l'étreignait, lui faisait tourner la tête, une sensation d'anéantissement l'envahissait, et ses yeux cherchaient, attirés au delà de la nappe d'éther où flotte l'inextricable réseau des étoiles.

Pour la première fois depuis quarante-huit heures, il oubliait...

* * *

La vie lui apparaissait, dans ces myriades de flammes, dans ces reflets de mondes inconnus, mouvants, énormes, multiples, semés à profusion, et plus serrés les uns contre les autres dans l'immensité que les grains de blé sous la meule.

Il avait la vision formidable de la nature prolifique, toute-puissante, bonne et brutale, la nature dont un souffle balaie les Océans et nivèle les montagnes, et qui fait des animaux à la fois si forts et si frêles que la mer peut sur eux peser de toute sa hauteur sans qu'ils en soient écrasés...

Une voix s'éleva. Un ivrogne passait sous les murs du cimetière en chantant, ses pas retentissaient, il dansait par moments et faisait joyeusement claquer ses sabots sur le sol.

M. Thurel-Desjardins eut un demi-sourire.

Il respirait plus librement, l'affreuse obsession qui l'avait étouffé pendant les deux derniers jours diminuait.

Il songeait...

Que signifient tant de misérables questions de vanité, d'amour, de gloire, de haine, d'orgueil ou de doute, sinon que l'homme est prisonnier de lui-même, enfermé dans ses fautes et dans ses préjugés, victime de son infirmité physique et morale? Au delà d'un horizon borné, ses yeux ne peuvent plonger et son âme ne conçoit rien des choses qui ne se rapportent pas à lui-même. Il reste en face du mystère, aveugle, impuissant et stupide.

Et que pèsent alors les querelles et les souffrances, les erreurs et les crimes, toutes les mesquines actions et toutes les vaines rancunes?... Rien. Le poids d'un cercueil au creux d'une fosse qui, comblée, ne fera même pas une ride à la surface de la terre...

Des pas se firent encore entendre et des paroles aussi. Deux voix murmuraient, doucement, claires, dans le silence nocturne, et quand les promeneurs s'arrêtèrent, M. Thurel-Desjardins perçut le susurrement de longs baisers, puis ils reprirent leur route, s'arrêtèrent encore et à chaque halte le même écho se répéta, peu à peu affaibli par l'éloignement, jusqu'à ce qu'il ne fut plus qu'un imperceptible frisson de la nuit.

Un soupir gonfla la poitrine de M. Thurel-Desjardins et, abaissant son regard, il aperçut les tombes semées à présent comme des taches sombres sur le sol.

Et il cherchait quels avaient pu être ces gens endormis à ses pieds et quels secrets gisaient avec eux à jamais enfouis.

Un attendrissement étrange l'angoissait, le prenait à la gorge et le faisait frissonner, son cœur battait. Il pensait aux malheureux, aux souffrants, à tous ceux que la Vie a privés des joies vulgaires qu'elle prodigue, il pensait à tous ceux que la Mort a pris prématurément...

... Il fut des gens pauvres, si pauvres qu'ils n'ont jamais goûté le bien-être d'un bon repas, des gens dont les entrailles ont crié famine jusqu'à leur dernière heure; il fut d'autres infortunés qui jamais ne connurent la douceur d'un baiser d'amour; il fut des malheureux qui n'ont jamais vu le jour et dont les yeux fermés ne s'emplirent jamais du spectacle ravissant des choses de la terre; il fut des êtres douloureux qui traînèrent toute leur existence d'ignobles infirmités qui les rendirent grotesques et répugnants; il fut des mères qui pleurèrent leurs enfants et des enfants qui jamais n'eurent de mère; il fut des hommes qui moururent au moment où ils allaient être heureux; il en fut d'autres si malheureux qu'ils préférèrent la mort à leurs tourments...

La lamentable foule des victimes et des disgraciés apparaissait à M. Thurel-Desjardins, il entrevoyait ces suppliciés de la vie dont les souffrances nous font paraître les nôtres plus légères...

La nuit brillait, pure, étincelante et, telle une bonne mère, semblait porter la terre endormie dans ses bras. Le silence vivait, un souffle descendait du coteau sur la plaine, c'était la nuit d'amour où la création adore et se repose, où le germe naît, où l'âme s'élève...

M. Thurel-Desjardins songeait...

Les heures passaient insensibles...

Un coq chanta.

Derrière la colline, une mince frange argentée croissait froide, une petite brise glacée vint agiter les arbres, une pâle clarté éteignait les étoiles.

Un invisible oiseau se mit à pépier, une cloche tinta, une vache mugit.

L'aube allait poindre, les herbes se courbaient lourdes de rosée, une lueur rose envahissait le ciel, la terre s'enveloppait d'une brume blanche et légère comme la mousseline.

Un oiseau fit une roulade, puis deux, puis trois, puis tous chantèrent au lointain; l'essieu d'une charrette cria sur la route.

Le brouillard montait ténu et déchiré en longs bandeaux par la brise, le ciel apparaissait couvert d'une multitude de petits nuages ronds, brillants et rosés quelques fenêtres s'ouvrirent bruyamment, des voix s'élevèrent, un jet de lumière monta envahissant le ciel plus bleu et la terre plus verte. C'était le jour.

M. Thurel-Desjardins s'essuya la figure d'un revers de main — il faisait si humide, — il rajusta sa cravate, s'assura d'un geste familier de la présence de sa rosette à sa boutonnière, puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil presque attendri sur la tombe du petit Jules Cuverlat, *emportant les regrets de ses parents et l'estime de tous ceux qui l'avaient connu*, il sortit la tête haute et s'en fut rendre la clef du grand jardin.

Claude BERTON.

Les gaietés de l'histoire et de l'amour

A LA COUR DU « BIEN-AIMÉ »

On demandait au médecin de la cour pourquoi les enfants du roi n'étaient pas sains « comme les enfants le sont ordinairement »?

— C'est que « le roy n'apporte que la rinçure de ses verres à la reine », répondit-il.

***

Il y avait, du reste, d'étranges mœurs à cette cour.

Au début du règne, la mère du Régent écrivait :

« Je n'ai plus entendu parler de la comtesse de Wurtemberg; mais on dit qu'il y a d'étranges choses entre elle et son fils. C'est un jeune homme qui a quinze ans, et elle ne veut pas souffrir qu'il couche ailleurs que dans son lit à elle; on lui a dit que cela faisait jaser, mais elle ne s'en soucie pas. »

Il serait malséant d'insister sur cette « éducation maternelle ».

***

Ne laissons pas la « correspondance » de la duchesse d'Orléans sans citer ce petit billet édifiant :

14 février 1716.

« Le comte de Wasseau a perdu ici vingt mille francs au jeu avec quelques dames; je crois qu'elles l'ont quelque peu attrapé, car elles ont la réputation de savoir très bien jouer. »

Ces dames de la cour connaissaient, pratiquaient ce que nous appelons « la poucette ».

Saint-Simon nous dit, du reste (111-168), que de pareils soupçons atteignaient les plus grands personnages. « Beaucoup du grand monde trichait au jeu du roi. » Dangeau, dans son *Journal*, nous montre le duc de Crequy « grand joueur ne se piquant pas d'une fidélité bien exacte. Plusieurs grands seigneurs en usèrent de même et on riait ».

C'était vraiment un monde bizarre, on en conviendra.

JEAN-BERNARD.

UKKO'TILL

(Suite.)

C'était là toute la confiance dont il voulait bien honorer son directeur. Il aurait pu exiger d'être payé d'avance, prétendait-il. Mais, dans le couloir, il rencontra le secrétaire du théâtre :

— M. Forestier m'envoie vers vous afin que vous ne vous dérangiez pas...

Et le secrétaire tendit au shooter une enveloppe. Ukko'Till ne s'étonna pas. Une attention délicate de Forestier, pensa-t-il; il crut seulement devoir ouvrir l'enveloppe et compter les cinq billets de cent francs devant celui qui les lui avait apportés :

— Le compte y est, je vous remercie

Mais le secrétaire reprit :

— J'ai aussi une commission à vous faire de la part de Mlle Mercédès : elle m'a prié de vous dire de ne pas l'attendre ce soir. Sa mère est venue la chercher.

— Vous dites? Sa mère?

— Parfaitement; une vieille dame, très respectable. Et Mlle Mercédès a ajouté qu'elle vous enverrait un mot. Des affaires de famille, je crois : un proche parent qui vient de mourir. Elle m'a dit... de prévenir aussi M. Forestier dans le cas où il lui serait impossible de prendre part demain soir à vos exercices. Notre directeur espère qu'ils auront lieu tout de même, car il a quelqu'un sous la main. Seulement une rép[illegible]tion, demain [illegible] midi, serait peut-être nécessaire. C'est pourquoi..

— Bien, je verrai.

Ukko'Till tourna les talons; il rentra dans sa [illegible] s'y enferma de nouveau, et se mit à sa toilette. Il qu[illegible] d'abord son costume de scène, puis, ses mains lavées [illegible] d'une serviette enduite de vaseline, il s'essuya le visage légèrement couvert de fard.

Tout à coup, il éclata en sanglots.

Il pleura.

Il pleura, sans parvenir à maîtriser ses larmes, comme un enfant; car il se sentait tout petit dans la grande main de la douleur.

Souffrir, souffrir encore : toujours, jusqu'à ce que fussent abolies toutes autres sensations, jusqu'à ce qu'il ne sût même plus pourquoi il souffrait : et sa pensée peu à peu s'immobilisait, stagnait. Comme un liquide en un vase de verre incolore, elle prenait cette translucidité tranquille qui ne trahit aucune cristallisation... Ainsi passèrent des minutes, peut-être des heures; puis, grâce à quelle cause inconnue, sous quelle influence, quel choc, une lente effervescence : et bientôt, de même que ces longues aiguilles qui prennent naissance au sein des solutions cristallisables, quelques idées ténues d'abord, que peut-être bien il avait mérité cette trahison... qu'une raison latente, si infime fût-elle, devait exister : égoïsme dont sans doute il ne s'était pas rendu compte, brusquerie qu'il n'avait évidemment pas remarquée. Mais les torts qu'il se donnait, par cela même qu'ils étaient, au fond, excusable, ne faisaient que rendre plus cruel, plus lâche à ses yeux l'abandon dont il était victime. Et songer qu'elle n'avait pas même essayé de nier, de se défendre! Qu'elle avait avoué, par son silence d'abord, par sa fuite maintenant, être en effet coupable. Sans même tenter d'obtenir un pardon qu'il lui eût peut-être, l'imbécile, accordé! Il fallait donc croire ce qu'il osait à peine se permettre de penser, que pendant ces premiers mois heureux, elle avait fait *semblant* de l'aimer, la misérable? C'était donc possible, ne pas aimer et donner l'illusion de l'amour? Pouvait-on faire semblant de vivre? Dérision! Avoir été aveugle à ce point, s'être laissé tromper par un parfum falsifié de jeunesse et de sincérité, et ne pas avoir senti l'odeur de charogne de cette âme déjà pourrie! Oh! la vile créature, l'infâme prostituée! Mais quelle injure trouver qui ne fût pas, lui semblait-il, presque un compliment, appliqué à cette fille sans cœur?

L'injurier? Non! Elle était trop méprisable décidément pour mériter qu'il s'indignât contre elle : une femme pareille pouvait inspirer du dégoût, — de la colère, jamais. Et s'il sentait, malgré tout, une rage sourde l'envahir, c'était, maintenant il le comprenait bien, d'avoir cédé à il ne savait quel sentiment, un sot orgueil, peut-être un élan d'inconsciente pitié, en ne se vengeant pas, froidement, sans courir aucun risque, sur le complice qui était venu le braver et qu'il avait tenu à sa merci! Le drôle avait donc bien compté sur sa générosité? Avait-il lu au fond de son cœur?... Mais lui-même, il avait hésité! C'est inconsciemment qu'il n'avait pas tué; et il y avait eu quatre-vingt-dix-neuf chances contre une pour qu'il le fît. Quelle était donc la raison qui l'avait poussé à faire grâce? Celle dont il s'était vanté, son amour-propre de tireur adroit? Quelle plaisanterie! Son amour-propre? Il en faisait bon marché. Quoi donc! C'était... ah, maintenant, il la savait cette raison. Elle était plus humaine et plus ridicule, et c'est pourquoi ce devait être la vraie, la seule. Oui, il n'avait pas tué, il n'avait pu assouvir sa vengeance par... HABITUDE, simplement! Par cette habitude, qui était devenue sa vraie nature *aujourd'hui*, l'essence même de son être, comme son nom, *à cette heure*, était Ukko'Till.

Autrefois, le clown eût payé cher sa forfanterie!

Autrefois!

Dans la brume du souvenir le passé transparaissait vaguement, si vaguement... Et comme, de l'estuaire à la source, on remonte un fleuve dont le cours vous a transporté à travers le déroulement d'horizons toujours divers, comme on retourne en amont, en sorte qu'on revoit successivement, d'abord les paysages récents, puis ceux d'hier, puis ceux de l'avant-veille et ainsi de suite, de proche en proche, jusqu'aux rives déjà oubliées, de même, il se rappela, l'un après l'autre, chaque événement de sa vie tumultueuse, aux flots pressés.

Récemment : ses succès et ses triomphes, depuis l'humble début à [illegible] son adresse attirait chaque soir la foule, et dont le patron l'avait engagé pour un an, à la suite d'un pari, proposé et tenu, que, d'un bout de la salle à l'autre, il percerait, au centre, d'une balle de revolver, un as dans la main d'un joueur qui s'obstinait à lever très haut-au-

s de sa tête chaque carte qu'il abattait. Pari qu'il . gagné.

t cette justesse du coup d'œil, cette précision de tir, les avait dus à son métier de chasseur de buffles, ayant contracté, dès son arrivée dans l'Amérique du Nord, un engagement avec une société dont le but était la préparation des viandes conservées. Il venait alors de Terre-Neuve, où l'avait débarqué, peu de temps auparavant sur le French-Shore, un cotre de pêche, dont le patron l'avait accepté comme passager, moyennant cinq cents francs pour la traversée; et ils étaient partis, au printemps, d'Audiern, là-bas à l'extrémité du Finistère. Il avait vécu trois mois environ dans la petite ville bretonne, à l'hôtel, en touriste, fuyant Paris, se cachant. Ce Paris qui l'acclamait aujourd'hui, ce Paris où il était né, où il avait passé son enfance orpheline, maladive, à peine instruite... jusqu'à l'adolescence misérable et le vol, un soir, dans la chambre soudain obscure à cause de la lampe renversée, et la vieille hôtelière surprise, à moitié assommée, en train de compter la recette de la journée. — Le garni où il avait demeuré avec ses chambres d'une propreté douteuse, ses meubles Empire dépareillés, dès son arrivée dans la capitale, il avait voulu y revenir, le revoir, poussé encore, après tant d'années, par cette curiosité inconsciente, fatale, qui ramène le criminel sur le lieu du crime; n'était-il pas si changé maintenant qu on n'aurait pu le reconnaître? C'était, là-bas, dans le quartier de la Halle aux blés... Mais la rue même avait disparu. Ah! qu'il aurait bien voulu revoir cependant le cabinet meublé où il avait habité, et la glace au tain abîmé sur laquelle, avant de s'enfuir, avec ce cynisme audacieux des précoces malfaiteurs qui ont besoin de se vanter de leur crime, il avait signé son nom...

Son nom? Lequel? Le premier de tous ceux que, successivement, il avait portés: celui... qu'il avait même oublié!

Mais peut-être... en fermant les yeux, en ne pensant à rien... en écrivant distraitement...

Et il ôta de son doigt le diamant qu'il venait d'acheter dans la soirée : puis les paupières closes, après un peu d'hésitation, d'un geste rapide, celui d'un somnambule, il grava sur le miroir :

« Jules Moret. »

Aussitôt, un sursaut le saisit, comme s'il s'éveillait d'un cauchemar ; et, très haut, il cria en se retournant :

— Qui a prononcé ce nom?

Une voix intérieure lui répondit bien : « Ta conscience », mais il ne l'écouta pas.... eut seulement un mauvais rire, et, secoué de sa torpeur, termina sa toilette avec tranquillité.

Peu d'instants après, il quittait sa loge.

XIV

Il se fit ouvrir par le régisseur la petite porte qui, des coulisses, donnait sur la salle, et se mêla à la foule des spectateurs. Une rumeur de fanfare emplissait l'air, zébrée par le ruissellement d'un jet d'eau. La foule hésitante circulait parmi des massifs de feuillage, des petites tables et des chaises, dans une interminable promenade lente et régulière. Mais un timbre retentit : il se produit dans ce remous humain un courant, et des filles se dirigent vers le fond, suivent les couloirs de côté où de multicolores affiches crient leur réclame, préconisent des pilules, conseillent des corsets, vantent mille choses. La foule devient plus dense à mesure qu'elle approche, et il y a de longs coudoiements qui englobent et portent chacun, malgré soi, vers la balustrade qui enserre, d'une rampe recouverte de velours rouge, le parterre. On vient de tendre, avec des câbles qui s'entre-croisent, un large filet dont les mailles quadrillent l'air, minusculement. Et voici que sur la scène une jeune femme en silhouette, en maillot de satin et d'or. Elle bondit, s'élève en un clin d'œil jusqu'aux cintres, et là, sur un trapèze, charme l'espace de ses mobiles poses, si gracieuses qu'elles semblent naturelles : la gymnasiarque voltige et plane; brusquement elle reste pendue d'un pied à la barre, son autre jambe se replie, flexible, autour du cou, et se mêle aux bras : ainsi, au bout d'un fil ténu, on dirait une chatoyante araignée, et c'est sa toile, qui sous elle s'étend. En sourdine, l'orchestre rythme les mouvements de cette fille aérienne. Un coup de cymbale, brusque. Puis un sursaut d'admirative épouvante. La jeune femme s'est laissée choir. Mais la voici déjà debout au centre du filet, et des applaudissements, qui de toutes parts éclatent, diminuent et redoublent tour à tour, saluant cette audace gracieuse et souple.

Cependant, malgré le spectacle, on cause et on rit dans la salle, dans le jardin ; c'est un va-et-vient incessant le long de l'escalier qui mène au premier étage formant galerie, où les bars s'achalandent de filles provocantes. Et les promeneurs marchandent, discutent; des langages différents se mêlent; on parle anglais, communément, des palefreniers et des lords, des jockeys et des commerçants graves de la cité; puis le roumain domine, mêlé d'espagnol; plus rares des sons allemands pointent, çà et là. Et parmi ces hommes de toutes nations, se glissent une à une, ou deux par deux, des femmes plus diverses encore : toilettes discrètes ou tapageuses, figures fardées outrageusement ou visages voilés, chevelures rousses, noires, blondes, châtaines, brunes, poudrées, étalage de chairs où tous les goûts peuvent se satisfaire, n'ayant que l'embarras du choix. Même de louches jeunes hommes, frisés, parfumés, vêtus à la dernière mode, finement chaussés, le monocle à l'œil ou au doigt, marchent d'une manière équivoque, avec des sourires aux lèvres et aux yeux.

(A suivre.)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLÉMENT. — Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 51. Edition de Paris : 5 centimes. 23 DÉCEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris........ 13 fr. 50
Départements . 15 fr. »

Prix du Numéro :
PARIS ET PROVINCE : 0 fr. 15

GIL BLAS
ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. JANIN, *préface de GIL BLAS.*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur

ABONNEMENTS
GIL BLAS Illustré

	Paris et Départ	Etranger.
Trois mois	1 fr 50	2 fr. 50
Six mois...........	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LE MIRACLE DE LA HUTTE-AUX-LEUX, par Guy de TÉRAMOND



LE MIRACLE DE LA HUTTE-AUX-LEUX

CONTE DE NOEL

Il y a déjà près de deux siècles maintenant que la Hutte-aux-Leux n'existe plus.

S'il faut en croire une ancienne chronique, c'était un [illegible] village des provinces de Normandie, accolé à la forêt de Louviers : on l'appelait ainsi parce que, poussés par la faim, l'hiver venu, les loups ne se faisaient point faute de tenter des incursions jusque sur la grand'place du bourg ; et c'est justement à propos d'un enfant dévoré par eux, cette année-là, que la chronique eut à s'occuper de la Hutte-aux-Leux.

Ses habitants étaient de braves gens paisibles, dont nous savons seulement par les états du Trésor royal de cette époque, qu'ils payaient assez difficilement les impôts et les dîmes : mais comme il n'existait point encore d'huissiers à la Hutte-aux-Leux, il est très supposable qu'ils vivaient heureux, car c'est une bonne terre pour le paysan que ce coin de France.

Dans leur simplicité, ils n'entendaient guère malice aux choses de la vie extérieure : de temps en temps leur bailli leur faisait récit des exploits du Roy et de ses armées, ou leur donnait lecture de quelque nouvelle ordonnance, mais pourvu que les récoltes fussent abondantes, que de malencontreuses grêles ou quelque trop longue sécheresse ne les fussent point venu perdre complètement, ils trouvaient que la France était bien gouvernée et que le bon Dieu avait mérité d'être remercié par eux le dimanche à la grand'messe, où leur curé chantait au lutrin des actions de grâces en latin qu'ils ne comprenaient point.

L'église était assez éloignée du village : le seigneur qui l'avait construite en avait flanqué sa muraille pour n'avoir point à se déranger quand il avait besoin du bon Dieu, trouvant plus commode, sans doute, de l'installer près de lui que de l'aller quérir.

— Ce n'était pas un mal du reste, assurait le vieux curé, quand il dînait au château, qu'il y eût une certaine distance entre Notre-Seigneur, et manants et vilains, — de crainte qu'ils ne l'ennuyassent de leurs trop perpétuelles réclamations.

Le châtelain de la Hutte-aux-Leux, le sire de Quesnoy, était un vieux gentilhomme, assez indifférent des droits féodaux et paternel pour ses vassaux, dont il ne dédaignait point tenir les enfants sur les fonts baptismaux et de conduire les filles à l'autel, le jour de leurs noces, en les dotant.

Les mauvaises langues — car vous pensez bien qu'il faut parler de quelque chose pendant les veillées! — prétendaient que ce n'était que justice, et qu'en somme il devait cela à son fils.

C'était la seule préoccupation du jeune marquis que de courir après les jolies filles : enjôleur et galant, il vous les culbutait sur le bord des fossés sans qu'elles eussent le temps de dire : *ouf!* Et quand elles l'avaient dit, je vous garantis que ce n'était pas une exclamation de protestation...

Du moins, selon l'avis du bon curé qui, méditant au crépuscule, longeait les haies des fermes, son livre d'heures sous le bras : le brave homme se frottait les mains, tout joyeux, en songeant que c'était un baptême en perspective, et qu'en dehors du recrutement des armées de Sa Majesté, il appartenait à l'Eglise, qui ne perdait point à la multiplicité des cérémonies, de se montrer fort indulgente pour les péchés des gentilshommes.

Tout était donc pour le mieux.

Or, cette année-là, le vingt-quatre décembre, dans une chaumière de la Hutte-aux-Leux, Jean-Pierre, qui mangeait en silence sa soupe, dit tout à coup à sa femme en posant sa cuiller :

— Écoute un brin, la Margotte : v'là jà trois ans que j'sommes unis. Nous avons du bien : mon père m'a laissé de biaux champs qui vont ; tes parents sont à leur aise. Nous serions très heureux. Mais v'là ce qui m'chagrine : j'ons point 'core d'éfants. C'est pas pour les marmots qu'i' faut élever, quiens, et que ça coûte : mais les éfants, vois-tu, c'est la vraie richesse du paysan... Plus tard, i' nous aideront à cultiver not' terre : c'est tout ça d'économisé su' les valets et su' les servantes dans l' fermes. M'en faudrait un' dizaine, la Margotte. Et n' n'avons point 'core un d'puis trois ans!

La Margotte répondit doucement :

— C'est ta faute, pardienne, Jeanne-Pierre!

Il rit lourdement, se tapant sur la cuisse.

— Ma faute? avec ça que j'fais pas tout c'que j'pouvions pour ça!...

— J'sais pas, moi : c'm'semble aussi!... c'est p't'être qu'je m'étions mariée au mois d'mai. Paraît qu'on'n n'a point d'éfants, quand on s'épouse c'mois-là!

— C'est des bêtises, la Margotte.

— Eh bien, m'n homme, j'essaierons 'core...

Jean-Pierre se tut ; la bonne volonté placide de sa femme le désarmait. Parbleu, oui, qu'elle ne boudait point à la tâche. Seulement, ça ne réussissait pas. Et la jalousie lui serrait le cœur de songer que Thomas, leur voisin, en avait eu deux à la fois : un garçon et une fille... Et le gros Julot, le maréchal-ferrant, cette même année deux aussi — l'un en février, l'autre en novembre!...

Ce n'était pas possible : on leur avait jeté un sort le jour de leur mariage.

Il était plongé dans ses réflexions quand la Margotte parla :

— J'ai trouvé quéque chose de ben meilleur que tous tes remèdes, mon homme!... C'est cette nuit la Noël. J'irons à la messe de ménuit et j'demanderai à la bonne Vierge qu'elle nous en baille un, d'éfant. Un jour comme c'ui-là, elle ne nous refusera point ça!

Jean-Pierre, peu convaincu, se contenta de hausser les épaules :

— Tu lui diras qu'elle t'envoie le Saint-Esprit, des fois?

..... L'heure venue, la Margotte chaussa ses sabots, s'enveloppa dans sa mante et se dirigea lentement vers l'église ; au carrefour, elle rencontra le vieux curé, et ils firent route ensemble.

Elle lui conta le désespoir de son mari, le priant d'intercéder pour eux auprès de la Vierge, et, tout au moins, de lui donner conseil pour avoir des enfants.

Le curé l'écoutait avec effarement ; jamais le brave homme n'avait été aussi embarrassé : il n'y comprenait plus rien.

La veille, le gros Julot était venu au presbytère, en larmes, le supplier de lui apprendre comment il fallait faire pour ne pas en avoir : surchargé de famille déjà, il en voyait venir avec terreur un nouveau tous les ans.

Les uns en avaient alors qu'ils n'en voulaient pas, les autres n'en avaient point alors qu'ils en voulaient : pour la première fois, le vieillard songea amèrement que l'humanité était fort mal faite, et que Dieu le Père devrait bien se mêler un peu des affaires de ses paroissiens pour contenter tout le monde.

Il marchait, sans répondre, pensif.

C'était une belle fille, la Margotte. Une robuste paysanne, accorte et fraîche, dont la peau exhalait un relent de foin nouveau ; le plus délicat cavalier n'eût point boudé devant cette chair saine et appétissante.

Et puis, sa pénitente l'intéressait : c'était une des rares, parmi ses ouailles, qui n'eût point fauté avant son mariage et, qu'après, indiscret promeneur, il n'eût point fait lever, rouge et confuse, derrière les haies, dissimulant un galant sous ses jupes en désordre.

Des enfants, — et elle voulait des enfants, celle-là? En vérité, pour une qui ne cherchait qu'à croître et à multiplier selon les saintes règles de l'Eglise — rare exemple! — la vertu conjugale était bien mal récompensée à la Hutte-aux-Leux.

Je vous demande un peu à quoi pensait le bon Dieu.

Il dit, paternellement :

— Ma fille, après la messe, au lieu de vous en retourner directement ensuite chez vous par la grand'route, passez derrière le saut-de-loup, et allez jusqu'à la croix de fer faire une petite prière... Je suis certain que vous serez exaucée.

Puis en se frappant la poitrine pour sa mauvaise pensée, il ajouta tout bas :

— Heureusement, je connais quelqu'un qui ne refusera point d'aider Jésus!

Et, prenant congé de la Margotte rassérénée et épanouie de joie, il entra au château.

. . . .

Deux heures après, la Margotte rentra à la chaumière. Jean-Pierre l'attendait, rêveur, devant l'âtre clair.

— Eh ben, la Margotte? lui cria-t-il aussitôt qu'elle franchit l'huis. Elle t'a baillé son Saint-Esprit, ta Sainte-Vierge?

La Margotte eut un petit rire finaud :

— Que oui!

Le paysan se leva brusquement, n'en croyant point ses oreilles.

— Tu l'as vu?

— Que oui!

— Où?

— Près de la croix en fer, pardienne.

— I't'a parlé?

— Quiens!

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— I'm'a dit : Faudra jamais parler de ça à vol'mari, la Margotte. C'est pas s'n affaire.

Jean-Pierre se tut un instant. Puis.

— Il est ben honnête, le Saint-Esprit... J'le remercions tout de même... Mais réponds-moi, la Margotte, comment qu'il est le Saint-Esprit?... Tu le sais ben, puisqu'i' t'a causé...

— I' faisait pas clair, m'n homme, malgré la lune, j'l'ons pas ben vu...

— Mais comme qui, à peu près, qu'il était fait?

La Margotte hésita, puis, fermant doucement les yeux au souvenir évoqué d'un moment délicieux de caresses et de baisers, déjà loin :

— A peu près?... quiens : i' ressemblait au jeune marquis du château, qu'on aurait juré que c'était lui...

Guy de TÉRAMOND.

LE STIGMATE

Lorsque le président des assises eut ordonné sa mise en liberté, Septime Roccas crut s'éveiller du lourd cauchemar qui, depuis cinq mois, l'envoûtait. Enfin, son innocence était proclamée, l'épouvantable accusation à jamais détruite ; il sortit de l'épreuve tête haute.

D'un geste spontané, il tendit les deux mains à son soutien des heures d'angoisses, à celui dont l'éloquence convaincue avait triomphé des présomptions accumulées contre lui.

L'avocat souriait, orgueilleux de sa victoire. Il accepta l'étreinte offerte ; mais son regard sceptique brisa l'élan, empoisonna la joie de l'acquitté.

Roccas pâlit. Une douleur le poignit en plein cœur. Cet homme, son aide, son sauveur n'avait pas foi en son innocence.

Sa bouche s'ouvrit, prête à riposter à la silencieuse injure ; ses poings se crispèrent et il dut se croiser les bras pour ne point châtier l'outrage subi. Mais il frissonna, anéanti par une subite épouvante plus intense que sa fureur : si cet homme, son confident, son défenseur, doutait de lui, quel était le jugement des autres?...

Il se maîtrisa et, fort de sa conscience, sortit seul.

Dans la foule, malgré lui, il écouta.

L'universelle voix exaltait son avocat, vantait le talent déployé pour le gain d'une cause aussi désespérée, car, pour tous, Roccas était coupable. En l'absence des preuves matérielles, de puissantes présomptions morales l'accablaient. Le malheureux entendait citer les tares de son passé, se voyait jeter à la face les boues remuées de son âme. N'avait-il point, naguère, lâchement abandonné une pauvre fille par lui séduite, pour la proie d'un riche mariage?... Dès lors, rien d'étonnant qu'il se fût débarrassé de l'épouse, bientôt gênante, du jour où elle lui eût assuré son héritage...

Le front bas, Septime suait de honte comme un coupable, sous la réprobation qui le pourchassait au delà des tortures de l'instruction, au delà de l'absolution des juges. Il se réfugia dans un fiacre et jeta au cocher l'adresse de son logis.

Il avait hâte d'être seul.

A sa vue, le concierge s'ébahit :

— Vous!

La stupeur exprimée par la physionomie de l'homme éclaira Roccas : il lisait sur cette face sa condamnation.

Enfermé dans son appartement, échoué au creux d'un fauteuil, Septime sanglota.

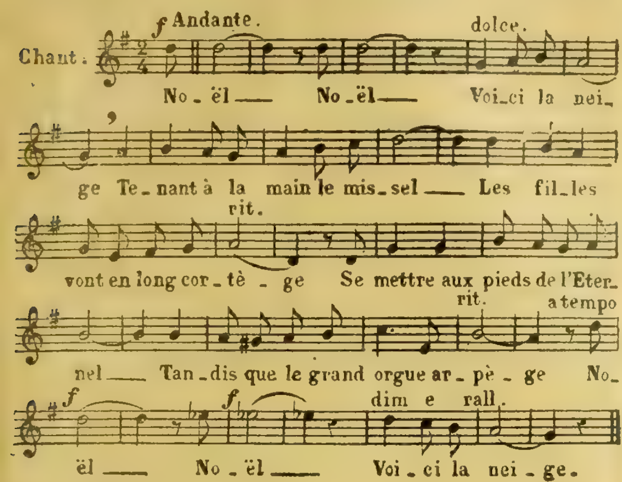
A jamais, aux yeux de tous, il était marqué de l'infamant stigmate ; l'accusation restait vivante : il n'avait point suffi de la vaincre puisque le mensonge en subsistait...

Roccas eut la pensée de l'exil, d'une vie neuve loin du pays où il avait souffert, loin de ceux dont les regards méchants lui perpétueraient l'affront. Sa fierté se révolta contre l'injustice.

Non! il ne s'avilirait point à la lâcheté de la fuite, ce semblant d'aveu du crime incommis!... Il braverait l'immérité mépris et châtierait les insulteurs. Oh! l'infâme soupçon! Il le poursuivrait, l'atteindrait, le noierait dans le sang, tant qu'un seul homme oserait encore l'en provoquer... Hélas! l'abolirait-il?... Redoutable, Septime se verrait ménagé ; le respect apparent, obtenu par la crainte, dissimulerait seulement l'intime conviction de sa culpabilité...

CHANSON DE NOËL

Poésie de H. PROVENCE. Musique de G. PERDUCET.



I

Noël! Noël! voici la neige;
Tenant à la main le missel
Les filles vont en long cortège
Se mettre aux pieds de l'Éternel,
Tandis que le grand orgue arpège.
Noël! Noël! voici la neige.

II

Noël! Noël! voici le givre;
Le mendiant sous le portail
— Oubliant le malheur de vivre —
Admire le prêtre en camail
Courbé devant le christ en cuivre,
Noël! Noël! voici le givre!

III

Noël! Noël! c'est la nuit sainte;
Tintez, ô joyeux carillons!
Ramenant avec les complaintes
Pour les riches les réveillons,
Pour les pauvres la franche étreinte.
Noël! Noël! c'est la nuit sainte!

IV

Noël! Noël! pour le poète
Qui, doux réveillon, s'est offert
Le doux baiser de sa grisette
Dont le corsage est entr'ouvert;
Auprès du feu, dans sa chambrette
Noël! Noël! pour le poète!

DIALOGUES DE COURTISANES

BERNARDE. — LE Dr RAMIL.

Chez l'encore jeune et célèbre déjà docteur Ramil, à l'heure de la consultation. Dans le salon d'attente, une dizaine de femmes sont assises en des attitudes résignées.

Debout contre la fenêtre, Bernarde Altier, trente-cinq à quarante ans, tête de Junon casquée de cheveux roux comme du cuivre, supérieurement habillée, capotée, parfumée un peu trop, attend en tapotant contre les vitres d'une manière impatiente. Une porte s'ouvre; dans l'entre-bâillement on voit apparaître le docteur qui s'efface pour laisser passer Bernarde Altier dont c'est enfin le tour.

. . . .

BERNARDE. — Eh bien, voilà... c'est que c'est très difficile à dire, j'ai... je voudrais bien... enfin aidez-moi un peu.

RAMIL. — Je ne demande pas mieux, ma chère amie... mais ne vous troublez pas comme ça... laissez-moi vous interroger.

BERNARDE. — Je crois que ça vaut mieux.

RAMIL. — D'abord êtes-vous malade? Souffrez-vous?

BERNARDE. — Oui... c'est-à-dire non... enfin, c'est une chose très délicate. Je me suis dit : Je vais aller voir Ramil, qui est un camarade, un ami qui me connaît depuis longtemps. Je serai moins gênée avec lui... et voilà que c'est tout le contraire... est-ce curieux?

RAMIL. — Très curieux... c'est de l'enfantillage, et puis dépêchez-vous, je suis horriblement pressé.

BERNARDE. — Enfin, mon petit Paul, il n'y a que toi...

RAMIL, *la reprenant*. — Il n'y a que vous.

BERNARDE. — Il n'y a que vous qui puissiez me tirer d'embarras. Je m'adresse au docteur, au confesseur, à l'ami, et à l'amoureux aussi.

RAMIL. — C'est bien des choses tout ça.

BERNARDE, *baissant les yeux*. — Il faut vous dire que je suis allée consulter une sage-femme.

RAMIL. — Très mauvais.

BERNARDE. — La concurrence?

RAMIL. — Non... ce n'est pas ça, mais vous avez eu tort. Enfin, qu'est-ce qu'elle vous a dit?

BERNARDE. — Des tas de choses, mais je ne peux pas les faire, d'abord parce que c'est assommant, ensuite parce que ça prend trop de temps. Figurez-vous qu'il faut aller chez elle l'après-midi à deux heures, y retourner à quatre heures et puis encore à six... autant dire toute la journée. D'ailleurs, toutes les clientes apportent leur ouvrage... mais je ne peux vraiment pas apporter le mien.

RAMIL. — Pourquoi?

BERNARDE. — Parce que mon ouvrage, c'est mon amant, et me vois-tu...

RAMIL, *doucement*. — Me voyez-vous.

BERNARDE. — C'est juste... me voyez-vous trimballant M. de Riberolès chez Mme Léglise?

RAMIL. — Comment! c'est chez la mère Léglise que vous êtes allée? Mais c'est une très honnête et digne femme... vous m'étonnez.

BERNARDE. — Vous êtes encore poli. Pourquoi donc n'irais-je pas consulter une brave femme? Ma parole, vous êtes épatant!

RAMIL. — En tout cas, vous n'avez rien fait de ce qu'elle vous a dit, heureusement...

BERNARDE. — Non, j'ai préféré m'adresser à vous.

RAMIL. — Après Léglise... je suis la sacristie. Préférer est admirable.

BERNARDE. — En somme, vous ne pouvez pas refuser de me soigner quand ça ne serait que par reconnaissance... car tu m'as rudement...

RAMIL. — Vous m'avez.

BERNARDE. — Tu m'embêtes, à la fin... tu m'as rudement aimée, il y a... il y a...

RAMIL, *mélancolique*. — Il y a vingt ans.

BERNARDE. — Oui, tu m'as rudement aimée... tu te souviens, à Nogent, la petite bicoque au milieu des arbres que tu avais louée, un été où il a fait si chaud, quand je prenais ma douche toute nue sur la pelouse; c'était toi qui me lançais de l'eau avec le tuyau d'arrosage... il n'a jamais arrosé que moi, d'ailleurs, ce tuyau... et tu te souviens, quand c'était fini tu buvais l'eau qui dégouttait de mes seins, de mes hanches (*Fermant les yeux*.)... de [illegible], [illegible], [illegible].

RAMIL. — Oui... Et le dimanche, quand les amis arrivaient par le train de dix heures... l'après-midi nous nous drapions dans des draps, et nous fumions de longues pipes, accroupis sous les arbres... comme des Arabes. Nous appelions ça jouer à l'oasis... la tribu des oasis.

BERNARDE. — Et quand nous faisions le tour de Marne, dans ton as, moi à la barre... je voyais tes biceps qui remontaient à chaque coup d'avirons... c'était très troublant.

RAMIL. — Vraiment?

BERNARDE. — Et chez Bécus, le jour où tu étais gris et où tu as flanqué un soufflet à un monsieur qui me regardait...

RAMIL. — Non!... pas possible.

BERNARDE. — Mais si.

RAMIL. — Est-ce drôle!... je ne me rappelle plus. Dieu! est-ce bête! Et qu'est-ce qu'il a dit, le monsieur?

BERNARDE, *riant*. — Ah! ah! ah! Il est parti et puis il a dit à un petit gamin qui riait : « Est-ce que tu veux recevoir une gifle, toi aussi? » (*Elle rit trop fort*.)

RAMIL. — Tais-toi donc... il y a du monde qui attend.

BERNARDE. — Et notre rentrée à Paris, le jour où il pleuvait à torrents, que vous m'avez portée dans vos bras « en fauteuil », tes amis et toi, depuis la gare de Vincennes jusqu'à la rue Racine... Oui, vous m'aimiez bien tous.

RAMIL. — Tu nous le rendais.

BERNARDE. — En tout cas, c'était toi le préféré. Ça, c'est certain; aussi, tu vas me soigner, homme célèbre... car tu es célèbre, je lis ton nom dans les journaux à chaque instant.

RAMIL. — Je lis aussi le tien.

BERNARDE, *gentiment*. — Nous sommes arrivés en même temps.

RAMIL. — C'est juste.

BERNARDE. — Mais tu as l'air de rire, c'est vrai ce que je te dis là. Tu as l'appartement de neuf mille au moins.

RAMIL. — Huit mille cinq cents.

BERNARDE. — Je ne me trompais pas de beaucoup... Tu as commencé rue Rodier, pourtant, dans un petit appartement au fond d'une cour... tu sais, quand tes amis montaient ton escalier avec des bandeaux sur l'œil, des bras en écharpe, des béquilles... Ils passaient devant la loge avec une mine lamentable et grelottant de fièvre, et, quand ils repassaient, en descendant, ils avaient laissé chez toi les bandeaux, les écharpes et les béquilles... ils sautaient comme des clowns et criaient comme des sourds, et tes vieux concierges Eugène et Clémence disaient dans le quartier que tu faisais des guérisons miraculeuses... A propos, j'ai bien envie d'aller là-bas, à Lourdes, essayer... Si ça ne peut pas faire de bien, ça ne peut pas faire de mal.

RAMIL. — Tu lui ferais jouer un joli rôle, à la Madone.

BERNARDE. — Je ne serais pas la première... Écoute, si tu ne veux pas me soigner, je ferai un pèlerinage... Il ne me restera plus que ça.

RAMIL. — Oh! moi, ma bonne petite, c'est impossible. Un médecin dans ma situation ne fait pas de ces choses-là.

BERNARDE. — Pourquoi?

RAMIL. — Je ne veux pas te faire de morale, mais un professeur à la Faculté, officier de la Légion d'honneur, ne risque pas la cour d'assises, même pour les plus beaux yeux du monde.

BERNARDE. — La cour d'assises!... Mais tu crois donc que je te demande...

RAMIL. — Dame! dans le temps, c'était ton trac habituel. Tous les mois, tu prenais un bain...

BERNARDE. — Dis donc, j'en prenais plusieurs.

RAMIL. — Laisse-moi finir. Un bain brûlant, tu buvais de l'absinthe et tu montais à cheval...

BERNARDE. — Dans le temps, oui... parce que je n'avais pas d'amant sérieux... et que lorsqu'une femme, dans la position où j'étais alors, ne paye pas les fins de mois dont nous parlons, elle fait faillite... Mais aujourd'hui, je suis riche, je suis avec un des hommes les plus calés de Paris.

RAMIL. — Alors, qu'est-ce que tu veux?

BERNARDE. — Je veux un enfant.

RAMIL. — En voilà une idée! Pourquoi faire?

BERNARDE. — Pour devenir Mme de Riberolès... Tu comprends : il m'adore, mais, d'un moment à l'autre, il peut me lâcher... on ne sait pas... tandis que s'il a un héritier, je le connais, c'est un très honnête homme, il se croira obligé de m'épouser...

RAMIL. — Vous êtes donc toutes enragées de mariage? A quoi cela t'avancera-t-il?

BERNARDE. — A être reçue partout.

RAMIL. — A l'Élysée?

BERNARDE. — Mais non, je suis royaliste... je me moque bien de ces gens-là, mais être reçue... je ne sais pas... chez toi par exemple.

RAMIL. — Hum?

BERNARDE. — Tu peux tousser. Tiens, Mme Follo qui a chanté chez vous l'autre soir, on connaît ses cabrioles à Pétersbourg, son scandale à Anvers avec la marchande de bois, toutes ses farces, enfin... Seulement, comme elle est la femme légitime de Durand, Durand-la-Semoule, elle va dans les maisons les plus sévères... Et puis, ce n'est pas tout ça, si j'ai un enfant, mon cher, Riberolès me reconnaît deux millions en m'épousant. Avoue que ça en vaut la peine.

RAMIL. — Je crois fichtre bien.

BERNARDE. — C'est pourquoi il faut que tu t'arranges pour que je devienne maman... Tu dois avoir des trucs pour ça?

RAMIL. — Alors, Riberolès? Non?

BERNARDE. — Ces « pays chauds », ça commence si tôt à faire la fête! Et puis, ça ne serait pas à souhaiter, ils ont tous plus ou moins la... Enfin, de ce côté-là, il n'y a rien à espérer.

RAMIL. — Eh bien, et les autres?

BERNARDE, *simplement et sans lenteur*. — J'ai essayé... rien n'a réussi, même avec Gaston.

RAMIL. — Ah! il y a un Gaston... et en dehors de ça, qu'est-ce qu'il fait, Gaston?

BERNARDE. — Il est gentleman rider... Gaston de Sceautaukrach, tout le monde le connaît... Il a eu un flot de rubans au dernier hippique.

RAMIL. — Tous mes compliments... et ça ne réussit pas non plus avec Gaston?

BERNARDE. — Non... et Dieu sait pourtant si je serais heureuse que l'enfant de Riberolès fût de lui!

RAMIL. — Je comprends ça... fatigué aussi Gaston?

BERNARDE, *attendrie*. — Oh! non, mais il paraît que nous nous aimons trop.

RAMIL. — Il ne s'embête pas, le rider.

BERNARDE. — Il n'y a plus que toi...

RAMIL. — Comment! moi?

BERNARDE. — Oui, je me suis souvenue de mes craintes d'autrefois, du tour de Marne, de tes bras nus... et alors...

RAMIL. — Oh! mon enfant, moi, je suis trop arrivé, je suis trop vieux.

BERNARDE. — A quarante-six ans, trop vieux! (*Elle le contemple*.) Tu n'as pas un cheveu blanc, une mine superbe, des épaules de débardeur.

RAMIL. — Peuh! j'ai plus de ventre que d'épaules, vois-tu, ma chère petite Bernarde... Et puis, quand même, je n'ai vraiment pas le temps de te faire devenir Mme de Riberolès.

BERNARDE, *gentiment*. — Alors tu me laisses m'en aller comme ça?... ce n'était pas la peine d'attendre si longtemps.

RAMIL. — Non, il ne sera pas dit que tu es venue chez un médecin sans emporter une ordonnance. (*Il écrit à haute voix*.)

« Retourner à Nogent... choisir dans une équipe le tireur qui paraîtra le plus vigoureux... le prendre de préférence brun avec la peau blanche et les yeux clairs... lui accorder une heure, *pas plus... ne le revoir jamais*... marcher peu et, pendant un mois, se priver complètement de Gaston. »

BERNARDE. — C'est ça qui sera le plus dur.

RAMIL. — Il faut ce qu'il faut... sans quoi je ne réponds de rien.

BERDARDE *plie l'ordonnance et la met dans son carnet*. — Tu seras obéi. Et qu'est-ce que je te dois?

RAMIL. — Des dragées... tu m'enverras des dragées.

BERNARDE, *dans l'antichambre, pendant que le domestique ouvre la porte*. — Merci mille fois, docteur, je reviendrai dans un mois. Au revoir, docteur.

RAMIL. — Madame, je vous salue.

Maurice DONNAY.

GABRIELLE

Quel étonnement! Le romancier Darbeau ne reconnaissait plus ce Jacques Varnier, cet ancien camarade de droit qu'un hasard lui faisait retrouver, ce soir d'été, au quartier Latin. Très intrigué, il ne se lassait de le considérer. Jacques était, jadis, un gros garçon, au geste brutal, aux allures grossières, emplissant les brasseries de son rire épais, caricaturant ses voisins sur les tables de café. Sa lourdeur sentimentale et son exubérance méridionale exaspéraient Darbeau, en ce temps-

là. Il le tolérait pourtant, à cause d'une insignifiante bonté qu'il devinait dans ses grands yeux.

Comme il était changé! L'étudiant d'autrefois avait disparu. Son corps s'était aminci, avait pris une élégance; sa tenue était correcte, sa mise de bon goût. Il semblait avoir plus d'aisance et de grâce dans toutes les manières. Sa voix même avait des attendrissements, son regard de soudaines expressions de tristesse, et la pâleur distinguée de son visage le rendait presque intéressant.

Que s'était-il passé en lui? Sans doute, quelque violente secousse morale avait ainsi affiné cette ancienne nature de brute : un chagrin, une infortune, une passion malheureuse, une crise quelconque. Darbeau cherchait en vain à le pousser aux confidences, apercevant très nettement dans le cas de son ami un sujet de nouvelle. Mais, à la différence d'autrefois, Jacques parlait peu, répondait par monosyllabes, devenu tout à coup circonspect et discret. Sa parole traînait, lente et pénible, sur des insignifiances visiblement recherchées.

Ils étaient attablés sur la terrasse d'un café, dans le haut du boulevard Saint-Michel. C'était un jeudi. Onze heures du soir sonnaient à la Sorbonne. Des bandes bruyantes d'étudiants descendaient le trottoir, revenant de Bullier.

Un garçon incolore venait de leur resservir des bocks. Il faisait un temps très doux. Jacques, maintenant, demeurait silencieux, comme obsédé par ces vagues mélancolies que jettent en nous les soirs de rêve. Par instants, son regard s'attachait à la foule, la fouillait anxieusement, comme s'il eût cherché à reconnaître quelqu'un. Et, soudain, il pâlit, suffoqué d'émotion. Un groupe d'étudiants et de filles venait de faire irruption sur la terrasse du café et s'était assis autour d'une table voisine, non loin des deux jeunes gens.

Les femmes riaient, trépignaient, s'étourdissaient, les joues vivement colorées par la fièvre d'une nuit d'orgie. L'une surtout, une petite brune, assez jolie encore avec ses yeux clairs, son nez drôle de gigolette faubourienne, avait un rire fou, une gaieté incongrue, suspendue au cou d'un étudiant, l'agaçant de ses caresses.

Le regard de Jacques Varnier s'était obstinément fixé sur elle; son front se plissait douloureusement.

— C'est celle-là, n'est-ce pas? fit Darbeau avec une nuance de conviction, pressentant déjà toute l'histoire de son compagnon, la commune et banale histoire de l'amant non aimé, trompé et finalement abandonné.

— Oui, dit Jacques tout tremblant.

— Comment, pour cette fille-là!

L'ancien étudiant eut un geste indéfinissable. Le romancier le pressa de questions. Alors, tout d'un trait, Jacques conta son histoire.

— Oui, pour cette fille-là... Cela t'étonne? Vous êtes tous les mêmes, vous oubliez que le premier amour, le plus profond, le plus sincère, est presque toujours malheureux dans son choix ; que la première femme aimée, si indigne qu'elle soit, bénéficie d'un idéal que nous a créé toute une enfance de rêves, d'illusions, nourris et soutenus par des lectures qui, le plus souvent, nous ont faussé la notion de la réalité... Enfin, je l'aimais, je l'aime encore comme un fou! c'est lâche, mais c'est ainsi... Elle s'appelle Gabrielle; tout le quartier Latin, aujourd'hui, la connaît et la tutoie. Nous avons vécu trois ans ensemble, trois années de souffrances, de continuelles angoisses, qui compteront dans ma vie.

« D'abord, les quinze premiers jours, je fus heureux. Elle paraissait m être reconnaissante de l'avoir sauvée du pavé de Paris, de son passé de honte, d'abandon et de misère, tout un conte lamentable qu'elle me racontait d'un trait et coupait de soupirs qui semblaient boire des larmes. C'est que, dans toute femme, on trouve toujours, pour peu que l'on creuse, la cabotine.

« Pour elle, je sacrifiai tout : ma fortune, mes études, mon avenir, ma famille.

« Après un mois de liaison, elle n'avait déjà plus, pour moi, les mêmes caresses, les mêmes attentions délicates. Un jour, elle en vint à m'entretenir de son premier amant qui l'avait battue et rendue malheureuse. On eût dit, à l'entendre, qu'elle le regrettait.

« Par moments, elle paraissait rêver à sa vie d'autrefois. Quelque chose qu'elle ne voulait pas dire la tourmentait. Sans doute, cette fièvre de la vie de débauche, qu'elle avait menée avant de me connaître, lui brûlait de nouveau le sang. Elle aurait voulu courir, s'envoler, comme jadis, dans cette existence pleine d'imprévu, qui la grisait. Elle enviait ces filles qu'elle apercevait le soir, descendant le boul' Mich', au bras d'un amoureux de rencontre. Pareille à ces têtards qui vivent dans l'ordure des ruisseaux et qui meurent dès qu'on les en tire, elle se trouvait mal à l'aise et se sentait dépérir dans le milieu tranquille où le hasard l'avait jetée.

« Un soir, en entrant chez moi, je ne la vis plus. Sur la table, quelques lignes, à peine déchiffrables, me faisaient part de sa fuite. Elle me remerciait de ce que j'avais fait pour elle, me demandait pardon et m'engageait à ne pas trop me chagriner.

Il se tut un moment, puis ajouta :

— J'ai voulu la ramener, je l'ai suppliée, je lui ai fait toutes les promesses. Rien n'a pu la décider... Et je ne puis me résoudre à vivre sans elle!

Un nouveau silence se fit. La nuit s'avançait; les lumières s'éteignaient, les boutiques baissaient leur devanture; une fraîcheur pénétrante commençait à se faire sentir. A côté des deux compagnons, cependant, dans le groupe d'étudiants, les rires montaient, le tapage s'aggravait.

— Oh! regarde, regarde donc! fit Jacques, livide.

C'était Gabrielle, la petite brune, qui cascadait sous la table.

— Tu vois, dit-il, la bouche contractée par une indicible souffrance, elle est heureuse, maintenant!

— Elle est, mon ami, répondit le romancier, la femme qui ne t'aimait pas. Si c'est un grand malheur d'aimer sans être aimé, c'en est un aussi grand d'être aimé sans aimer. Telle est la conclusion de ton histoire.

Jacques Varnier se leva, sans mot dire, serra la main de Darbeau qui le vit s'éloigner et disparaître dans la nuit.

Paul BRULAT.

SUR UNE ROBE NOIRE

QU'ELLE PORTAIT AVEC UN RUBAN ROSE

Clair visage sculpté dans la nacre idéale,
Perle vivante et pure en un sévère écrin,
Blanche beauté plus blanche en votre deuil serein,
Mains d'apparition, mains aux lueurs d'opale,

Souffrez qu'on vous adore, ô forme liliale
Qui portez la livrée austère du Chagrin,
Marbre à demi voilé d'un crêpe, et dont le grain
Éclate ainsi plus tendre et royalement pâle.

Mais, ô divin caprice! un ruban nous sourit
Sur ce noir implacable, et chastement fleurit
Votre sein, et palpite ainsi qu'une aile rose.

Belle, ce papillon qui luit en rougissant,
C'est l'Amour enflammé, c'est l'Amour frémissant
Qui sur vous, fleur de nuit et d'aurore, se pose.

Maxime FORMANT.

UKKO'TILL

(Suite.)

Et toute cette foule interlope, gravement des familles austères, le papa, la maman et leurs enfants, filles et garçons, la traversent, laissant derrière elles comme des sillons de vertus imbéciles. Mais voici que la représentation touche à sa fin : en baisser de rideau, se jouait une pantomime exécutée par des clowns anglais, une pantomime échevelée, brutale, grossière, où pleuvent innombrables des coups, parmi la chute et l'enfoncement de tous les meubles, dans un charivari de cris suraigus que ponctuent des détonations, si bien qu'on avait peine à suivre du regard les poursuites, les disparitions, les cabrioles dont était traversé ce bouleversement bruyant.

L'orchestre accompagnait, précédait plutôt, comme pressé d'en finir, cette mimique effrénée qui se démenait sur la scène : et c'était une succession d'airs sans suite, un pot-pourri d'ineptes refrains, de valses archi-connues, de marches populaires, de morceaux d'opéra trop célèbres, le tout joué à grand renfort de cuivres, et hop, hop, au galop!

Insipide musique, pareille à quelque eau tiède coulant à flots pressés sur des dalles, qu'elle lave : ainsi dans le cerveau d'Ukko'Till fluaient les notes.

Une indifférence absolue l'envahissait; il fit plusieurs fois le tour de la salle, de son pas méthodique et mesuré. Des têtes se retournaient sur son passage : on le reconnaissait. Il n'y faisait pas attention, n'avait même plus de dédain pour cette foule méprisable de filles et d'imbéciles, et, les mains derrière le dos, allait, heureux de ne penser à rien.

Cependant le spectacle étant terminé, l'orchestre entonnait une marche. Pour éviter la cohue, il monta au premier étage, se promena dans les galeries. Les filles des bars aussi s'apprêtaient à partir, servant, revêtues déjà de leurs manteaux, quelques clients attardés.

Tout à coup il tressaillit.

Là-bas à l'extrémité, sur une petite estrade, un groupe de musiciens : des Tziganes en leur uniforme rouge, chamarré d'or. Et debout, isolés, semblait-il, du milieu qui les entourait, les yeux perdus dans le vague, l'archet fébrile en main, ils jouaient.

Ukko'Till écoutait cette mélodie : et voici que la plainte sauvage des violons, qui se prolongeait, suraiguë, lui traversa l'âme. Sur de hautes notes, l'air, mélancolique et navrant, s'élevait, planait, palpitait, tel un oiseau atteint que sa blessure mortelle va précipiter sur le sol, tout à l'heure. Et de sourds accords présageaient cette chute. Ah! Douleur! Amour! Douleur d'aimer, amour de douloir! Encore! L'affreux souvenir s'évoquait à nouveau. Cet air étrange, cet air bizarre, il suscitait tout cela : l'aveu, la passion, l'extase et la trahison! Tout cela, tout cela! Oh! les horribles, les chers violons! Et ces hommes vêtus de sang, tout rouge : les misérables!

Ukko'Till tournoyait sur lui-même.

L'oubli! l'oubli....

Il fit deux pas, tomba sur une chaise.

— Monsieur Ukko'Till!

C'était une fille de bar: elle avait reconnu le shooter et, très fière qu'il se fût assis à son comptoir, ôtait, arrachait plutôt le chapeau qu'elle avait déjà sur la tête, s'empressait :

— Que désirez-vous, monsieur Ukko'Till?

Lui, presque hagard, la fixa : une blonde, très [illegible], trop décolletée, jolie si l'on voulait. Il dit, à mi-voix brève :

— Du champagne, vite, et glacé!...

Et en même temps il tirait de sa poche un billet, le chiffonnait sans en regarder la valeur et le jetait sur le comptoir.

La fille fit résonner un timbre; un garçon accourut, elle commanda. Mais une femme s'approchait, emmitouflée :

— Viens-tu, Carola? Je suis prête.

— Impossible, ma chère!

Et tout bas :

— Tu ne le reconnais donc pas? C'est Ukko'Till; pense donc!

— Oh! Tu as de la veine!

— Sûr; et moi qui justement n'avais rien fait ce soir!

— Eh bien, à tout à l'heure, à la brasserie.

— Mais non : attends un peu, je vais te présenter, nous trinquerons ensemble.

Et d'un ton protecteur :

— Permettez-moi de vous présenter une amie, monsieur Ukko'Till; elle peut s'asseoir avec nous, n'est-ce pas?

Il fit un geste qui disait oui.

Le garçon avait apporté le champagne, deux bouteilles, mais n'en déboucha qu'une, sur un signe de la fille : celle-ci, les coupes pleines, en tendit une à Ukko'Till qui la vida d'un trait, les dents claquantes, en sorte que le verre mince se brisa en éclats.

— Vous êtes blessé?

— Non; encore!

Il dit cela d'une voix noire et se renversa sur sa chaise, portant la main à sa gorge :

— Oh!

La fille, inquiète, le regardait, n'osant plus faire un mouvement; mais sa compagne s'approcha :

— Tu vois bien qu'il étouffe.

Et d'une main adroite elle fit sauter le col de chemise d'Ukko'Till dont la bouche ne proférait plus qu'un son rauque.

— Quelqu'un! quelqu'un! Ah! mon Dieu! il se trouve mal!

L'établissement était déjà plongé dans une mi-obscurité; il n'y avait plus personne en bas, si ce n'est le régisseur, qui, voyant encore de la lumière au premier étage, y monta furieux :

— Cinq francs d'amende à chacune!

— Mais c'est M. Ukko'Till qui s'est évanoui!

— M. Ukko'Till?

Le régisseur paraissait abruti : il venait de reconnaître le shooter. Mais déjà le garçon avait apporté une carafe, et, avec son mouchoir, la fille mouillait les tempes du malade.

Le régisseur demanda enfin :

— Le médecin? Où est le médecin?

Quelqu'un répondit :

— Bon, vous savez bien où il a coutume de faire son service, au Cercle à côté, en jouant.

C'était Little-Tony, gouailleur à son habitude, qui, resté tard sur la scène, venait voir, machinalement attiré par le bruit et la lumière.

Qu'on aille le chercher, vite!

Le garçon partit.

Little-Tony se pencha et, à son tour, reconnut Ukko'Til :

— Il est saoul! ricana-t-il.

— Mais non, il n'a bu qu'un verre de champagne!

— Peuh! Sans compter ce qu'il boit chaque soir dans sa loge, tout seul, avant et après ses exercices : du brandy, du gin, et le reste! Vous l'avez bien vu tout à l'heure : ce bruit qu'il a fait pour une plaisanterie innocente! Il est saoul, vous dis-je!

— Pas du tout; je sais peut-être bien ce que c'est qu'un homme saoul. Dieu merci! j'en ai assez vu dans ma vie! répliquait la fille. Il a un coup de sang.

Le régisseur hochait la tête, ennuyé :

— Eh bien, ce médecin?

Le garçon revenait en courant : le médecin était bien au cercle, oui, mais il avait dit qu'il ne pouvait pas venir; qu'il tenait la banque avec une sacrée veine; que d'ailleurs son service était terminé à onze heures et demie; qu'il n'avait pas à intervenir pour des accidents quelconques survenus après la représentation; qu'enfin il ne se dérangerait pas pour vingt-cinq mille francs, étant en passe d'en gagner au moins trente et quelques mille.

— Que faire alors? demanda le régisseur.

On ne répondit pas : peu à peu cependant le petit groupe s'était accru de deux ou trois machinistes, de quelques garçons, du caporal des pompiers, des contrôleurs. Et tous se regardaient les uns les autres, silencieusement, en cercle autour d'Ukko'Till.

La fille dit enfin :

— Il faut le transporter à la pharmacie du coin.

— C'est ça, c'est ça, reprirent plusieurs voix, mais personne ne se présenta pour le faire, chacun chuchotant un prétexte, désirant, à cause de l'heure avancée, rentrer chez soi.

Alors Little-Tony sortit du cercle, s'approcha, puis, sans dire un mot, saisit à bras-le-corps Ukko'Till et l'emporta comme un enfant.

XV

Sans faire une seule halte, chargé de cet être sans mouvement, Little-Tony se dirigea vers la pharmacie située, heureusement, tout près du théâtre, et qui, la seule, à Paris, reste ouverte toute la nuit.

En passant devant le miroir d'une devanture de boutique, le clown s'aperçut plus frêle et plus chétif sous ce poids qu'alourdissait encore l'inertie, et, un instant, ses jambes fléchirent, tellement lui parut gigantesque, dans le groupe qu'ils formaient ainsi à eux deux, la taille de l'homme qu'il portait.

Et il eut le sentiment qu'il était ridicule.

Par bonheur, la sortie du spectacle s'étant déjà effectuée, la foule écoulée, on avait éteint les lampes électriques de la façade : aussi la rue, silencieuse désormais, demeura presque déserte sur le court trajet que fit le clown, suivi seulement du régisseur et des deux filles du bar, dont l'une, avec une infinie et maternelle précaution, soutenait entre ses mains petites et pâles la tête d'Ukko'Till, ballante sur l'épaule de Little-Tony.

— L'air, ça va le ranimer, pour sûr, prétendait sa compagne qui, sur sa poitrine décolletée, ramenait mal, d'un geste inconscient, une pelisse de velours, en sorte que des blancheurs rondes s'illuminaient au passage, près de chaque réverbère.

Mais l'autre hochait la tête sans répondre.

Cependant, à l'angle de la rue, la pharmacie guettait, avec ses cruels bocaux multicolores qu'on croirait des yeux de quelque énorme félin. Et le groupe est successivement baigné de lueurs rouges, oranges, bleues et vertes, puis s'arrête un instant devant la porte où ne tarde pas à se former un attroupement de curieux :

— Qu'y a-t-il?

— Un accident? Où est-il arrivé?

— Il a reçu un coup.

— Un coup de couteau..

— Il saigne... Je l'ai vu.

— Non, il est tombé; alors la voiture...

— Allons, messieurs, laissez le passage libre.

Ce sont deux sergents de ville accourus du carrefour voisin, dont l'un garde maintenant l'entrée, tandis que l'autre pénètre dans la pharmacie, s'enquiert de ce qui est arrivé.

Little-Tony a suivi le pharmacien dans l'arrière-boutique; sur une civière qui s'y trouve, prête à toute éventualité, il a déposé le shooter, et Ukko-Till, ainsi étendu, lui paraît encore plus colossal : certes non, il ne l'aurait jamais cru si grand que cela!

Un aide s'empresse, et tandis que le clown soulève la tête d'Ukko'Till, s'efforce de verser un cordial entre ses lèvres violacées, en même temps, le pharmacien s'est penché, a pris la main de l'homme, lui a tâté le pouls, puis approché l'oreille de la poitrine.

— Allons, il n'y a plus rien à faire!

Little-Tony le regarde, ne comprenant pas :

— Vous dites?

— Cet homme est mort, une congestion. Il a dû faire une grave imprudence, boire froid ayant très chaud, par exemple. — C'est un lutteur, sans doute?

Little-Tony n'écoute plus, ne répond pas. Il contemple fixement le cadavre. Non, ce n'est pas possible! Et il le mesure du regard : une taille exceptionnelle, surhumaine, absolument.

(La fin au prochain numéro.)

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLÉMENT. Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

8e ANNÉE. — N° 52. Edition de Paris : 5 centimes. 30 DÉCEMBRE 1898.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Quotidien
Trois mois { Paris......... 13 fr. 50
Départements . 15 fr. »
Prix du Numéro :
Paris et Province : 0 fr. 15

GIL BLAS

ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. — J. Janin, *préface de GIL BLAS*

RÉDACTION & ADMINISTRATION
33, rue de Provence, Paris

Toute la Correspondance doit être adressée à l'Administrateur.

ABONNEMENTS :
GIL BLAS Illustré

	Paris et départ.	Etranger.
Trois mois...	1 fr 50	2 fr. 50
Six mois....	3 — »	5 — »
Un an	6 — »	10 — »

LAMENTO, par Auguste GERMAIN



LAMENTO

A l'hôpital. Un jour de visite.

Dans le lit étroit, dont les rideaux sont ouverts, Marthe. Dix-huit ans, les yeux fixes et cernés, le visage chiffonné et pâle des fillettes trop tôt prises par l'atelier. Sous le [illegible] quelques mèches brunes, la seule coquetterie de toilette que Marthe ait pu s'accorder.

Une heure et quart vient de sonner. Déjà, dans la salle, des gens arrivent, les poches bourrées de gâteaux, d'oranges, de biscuits et de chocolat. La malade lance des coups d'œil anxieux vers l'entrée.

Tout à coup, elle sourit : un jeune homme d'une trentaine d'années, à mise soignée de bureaucrate, s'avance, tenant à la main un petit paquet et un bouquet de violettes de deux sous.

MARTHE, *rouge de joie.* — Ah! Paul!

PAUL. — Bonjour, Marthe; bonjour, mon petit Marthon chéri... Comment vas-tu?

MARTHE. — Mieux... Mais, tu sais, je ne peux pas me lever... Je ne marcherai pas avant trois semaines...

PAUL. — Je me doutais bien que c'était grave.

MARTHE. — Oui... Quand le médecin m'a vue, il m'a dit que j'aurais dû venir déjà depuis huit jours... Mais est-ce que je pouvais m'imaginer?... Pour une petite brûlure!

PAUL. — Comment! une petite brûlure! Tu renverses sur toi une lampe à pétrole; ta jupe flambe, tu as tout le mollet rôti, et tu appelles ça une petite brûlure!... Et quand je te conseille de ne pas marcher, tu veux quand même aller à l'atelier...

MARTHE. — Tu sais bien comment est la patronne. Elle aurait dit que, si je restais au lit, c'était parce que j'étais douillette.

PAUL. — Tu es bien avancée maintenant!... Tu as voulu aller quand même... De jour en jour ta brûlure s'est envenimée et te voilà tout à fait au lit.

MARTHE. — Oh! tu ne viens pas pour me faire une scène?

PAUL. — Non, ma chérie, non, mon pauvre petit ange!... Comment te trouves-tu, ici?

MARTHE. — Tu ne me gronderas pas, dis?... Ah! que j'ai pleuré!... Pendant deux nuits, je n'ai pas fermé l'œil. Ah! on en voit de toutes les couleurs!...

PAUL. — Les internes? Les surveillantes?...

MARTHE. — Oh! les internes, ils sont gentils; les surveillantes, avec un pourboire, on a d'elles ce qu'on veut... Quant à la religieuse, c'est une mère grognon... je n'y fais pas attention... Mais c'est ce qu'on entend!... Tiens, tu vois, là, à gauche, le 12...

Paul regarde le 12. C'est une grosse fille de seize ans à peine, aux joues fortement colorées, aux yeux de bouledogue, aux lèvres épaisses. Assise sur son séant, elle dévisage toutes les personnes qui arrivent et, d'une voix traînante, que les alcools ont déjà fortement culotté, elle émet tout haut des réflexions ponctuées d'éclats de rire.

MARTHE. — Tu ne sais pas... On m'a dit que c'est une femme qui passe ses soirées sur le boulevard Ménilmontant... On lui a coupé les cheveux... Mais, tu vois, elle les a remis sous son bonnet, en bandeaux, parce que c'est le jour où ses amis viennent... Tu sais, dans les ateliers, on en entend!... Mais, vrai, avec celle-là, je peux dire qu'on a une éducation complète... Moi, elle m'appelle l'ingénue.

LE 12, *voyant qu'elle est l'objet de l'attention de Marthe et de Paul.* — Eh bien! l'ingénue, on est content?... On a son petit homme?... Bonjour, M'sieu... N'entrez pas dans le lit... Vous savez, y en a que pour un... (*Battant des mains*) Tiens! voilà les aminches... Voilà Nénesse... Voilà Carmen!... Eh ben! les copains, vous ne vous la [illegible] pas pour vous amener à c't heure-ci?

[illegible] arriver Nénesse, un petit [illegible], à figure pointue comme les couteaux dont il doit jouer les dimanches soir, aux sorties de bal; il va, le dos arrondi, les jambes écartées, suivi de Carmen, une petite boulotte, en jupe et caraco, un beau nœud bleu tout frais dans les cheveux.

LE 12. — Eh bien, mon vieux Nénesse... et les affaires? Et toi, la môme?... Le boulevard Ménilmonte est toujours à sa place?... Sont-y rupins! Y m'apportent des oranges, des biscuits à la *queuillère* et du schnick, du bon, du vrai... Allons! vite, les enfants, passez-moi du schnick pendant que la surveillante n'est pas là... Avec leurs drogues, i' m'empoisonnent... Faut [illegible]

[illegible] pour [illegible] un matelot.

PAUL. — Mais comment se fait-il qu'on mette ici des femmes pareilles?

MARTHE. — On manque de place, paraît-il... Et c'est le soir qu'il faut la voir, quand les surveillantes sont absentes! Enfin, parlons de toi... Qu'est-ce que tu fais pendant que je ne suis pas là?... Tu ne me trompes pas?...

PAUL. — Avec qui, mon Dieu!

MARTHE. — Est-ce que je sais?... Il y a tant de femmes à Paris!.. Cette nuit, j'ai rêvé que tu me trompais...

PAUL. — Tu as rêvé, oui.

MARTHE, *prenant les mains de Paul.* — Tu ne ferais pas ça, dis, hein? Ça n'est pas ma faute, si je suis à l'hôpital... Oh! que ce serait méchant de m'oublier un instant, moi qui pense tant à toi!...

PAUL. — Marthon, tu t'énerves; sois sage.

MARTHE. — Oui, c'est fini. (*Défaisant le paquet que Paul a apporté.*) Oh! des éclairs au café... et du cacao... Ça, c'est gentil d'y avoir pensé... Tu comprends, le cacao, on le donne à la surveillante... Elle vous le fait avec un peu de lait... C'est moins cher que d'acheter du chocolat... Et un demi-poulet!... On ne mange pas mal ici... Mais c'est toujours moins bon que ce qui vient du dehors... Et ce bouquet de violettes!... Comme il sent bon... Quand tu reviendras, tu verras, je l'aurai encore. (*Un silence.*) Mais tu as dû te ruiner... Et la note du médecin et celle du pharmacien qu'il faudra payer?...

PAUL. — Ne t'inquiète pas de ça.

MARTHE. — Si, mon pauvre mignon; comment vas-tu faire?

PAUL. — Au bureau, il y a en ce moment des écritures supplémentaires... J'en emporte le soir.

A ce moment, la conversation est interrompue par de nouvelles manifestations délirantes du numéro 12.

LE NUMÉRO 12. — Ah! Fil-à-la-Patte et le Frisé... Et la Rouquine! Les poteaux et leur môme... Entrez donc, mes frangins!... C'est aujourd'hui que Madame reçoit... Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Défilent Fil-à-la-Patte et le Frisé, deux jeunes seigneurs qui tiennent les mains obstinément enfoncées dans leurs poches et marchent sur la pointe du pied, comme s'ils avaient peur d'écraser des œufs. Derrière eux, dans une robe rouge fulgurante, coiffée d'un chapeau à plumes vertes si nombreuses que, pour les trouver, il a fallu sacrifier au moins une douzaine de perroquets, s'avance gênée, et souriant d'un éperdu sourire niais, la Rouquine, une grande fille aux rares cheveux jaunes tressés en une petite natte tombant sur le dos.

PAUL. — C'est Tout-Mazas qui défile ici.

MARTHE. — Et Saint-Lazare.

Ils se regardent un instant, les deux amants. Et, dans leurs regards, il y a tout ce qu'ils ne sauraient exprimer : et la détresse de leur cœur, et le déchirement de l'éloignement, et la honte de telles promiscuités.

PAUL, *essayant de sourire.* — Allons! soigne-toi vite, et dans un mois nous irons, un dimanche, à la campagne, à Meudon...

MARTHE. — Oh! oui... Meudon, les bois... Tu te rappelles quand j'ai rapporté un petit oiseau tombé du nid? (*Soudainement triste.*) Mais dis donc, si les médecins mentaient, si j'en avais pour plus de trois semaines?... Oh! je ne pourrais pas rester ici plus longtemps... Tu m'emmènerais, n'est-ce pas? Tu le jures?...

PAUL. — Oui. Mais maintenant que tu es au repos, la guérison arrivera vite...

MARTHE. — Ah! que je serai contente de rentrer, de retrouver notre chambre!... Est-ce que la concierge fait bien le ménage? Où dînes-tu le soir?

Et ils causent, et ils causent...

PAUL, *tirant sa montre.* — Il va falloir que je parte... Il n'y a plus que cinq minutes pour que la visite prenne fin...

MARTHE, *prenant les mains de Paul.* — Oh! mon Paul... mon Paul... te quitter!...

PAUL. — Allons! mon adorée, du courage!...

MARTHE. — Tu m'écriras?... Tu viendras me revoir! Je n'ai jamais tant souffert...

PAUL, *l'embrassant.* — Allons! allons! mon petit ange, mon petit ciel!

MARTHE, *serrant Paul dans ses bras, à l'étouffer.* — Au revoir, au revoir!... Je t'aime! je t'aime! Encore, embrasse-moi encore!

Paul, le cœur gros, s'arrache des bras de Marthe. Il part, sans même remarquer la bande qui le précède, composée de Nénesse, de Fil-à-la-Patte, du Frisé, de Carmen et de la Rouquine. Ceux-ci, qui ont trinqué avec le numéro 12, ont pris de l'aplomb et, tout en gagnant la sortie, ils jouent à se donner des coups de poing dans le dos.

LE NUMÉRO 12, *très allumée. A Marthe.* — Eh bien! l'ingénue, je te fais mes compliments... Il est girond, ton homme... Tu sais les choisir... On ne dirait pas ça à te voir.

Marthe ne répond pas. Elle prend son bouquet de violettes, l'embrasse à pleines lèvres; et tandis que, par la pensée, elle suit Paul qui s'en va par les rues où les gens chargés de bouquets, en habits des dimanches, reviennent de la campagne, elle se met à pleurer, lentement, silencieusement, avec, dans la gorge, de petits sanglots étouffés pareils à des roucoulements plaintifs de tourterelle...

Auguste GERMAIN.

LES ANNIVERSAIRES

— Ces élèves ne sont pas très forts... des fautes de français, des fautes d'orthographe... Ah! le baccalauréat sera dur pour eux... Enfin!...

Tout en se parlant ainsi à lui-même, M. Béraud rangeait les copies de ses élèves. Au même instant, par la porte entr'ouverte, sa bonne annonça :

— Le déjeuner de monsieur est servi.

Puis, hésitante, considérant, avec des regards en dessous, la figure de son maître, Antoinette ajouta :

— Le facteur a apporté une lettre pour madame... La voici.

Et elle se retira, d'un pas calme de vieille servante habituée, depuis des années, à faire chaque jour une besogne identique.

M. Béraud se leva, prit l'enveloppe, la retourna deux ou trois fois, cherchant à deviner ce qu'elle pouvait contenir, de qui elle venait. Le cachet de la poste indiquait : Paris. N'osant point l'ouvrir brutalement, il la conserva dans ses mains, et se rendit dans la salle à manger en pensant :

— Paris?... qui diable peut écrire à ma femme? Paris?... en dehors de quelques collègues... auxquels j'ai envoyé des lettres de faire part... je ne vois pas... c'est bizarre... depuis quinze jours que Madeleine est morte...

La bonne apporta des rognons sautés. Tout en piquant sa fourchette dans les rondelles de viande, et en sauçant son pain, M. Béraud contemplait la lettre posée sur son assiette, s'entêtant à en chercher le signataire. Non qu'il ne se reconnût le droit de la lire; sa femme étant morte depuis quinze jours, il se trouvait maître de sa correspondance. Cependant, il hésitait, troublé par un indéfinissable remords. Ce simple carré de papier, sali par le voyage et les doigts qui l'avaient palpé, venait brusquement lui rappeler son deuil. Dans la brusque éclaircie d'un souvenir, il entrevit la morte, sa brève agonie, l'enterrement, et aussi les vingt année de vie commune. Quelques secondes, il remua le passé, l'engloba d'une vision succincte, sans souffrance, d'ailleurs, mais cérébralement, ainsi qu'il eût fait en sa classe, s'il s'était agi de raconter le règne d'un roi de France. Alors, il tira de sa poche un canif, se décida à couper l'enveloppe, déplia la lettre et lut :

« Chère et toujours aimée,

« Qu'il est donc loin, ce jour, dont le rappel vibre douloureusement en mon cœur!... Vous en souvenez-vous, dites?... Je vous attendais — depuis combien de temps! — dans ma chambre banale d'officier de garnison : j'étais à la fenêtre, il faisait un clair soleil, et, soudain, vous êtes apparue, si belle, si jeune, dans une fraîche toilette printanière. Ah! ce temps est loin. Qu'êtes-vous devenue depuis, ma chère, ma tendre amie?... »

M. Béraud ne put en lire davantage; il reposa la lettre sur la table, tout près de son assiette. Enfantinement, il tourna la tête pour être certain qu'il était bien seul, que personne ne l'observait. D'une voix étouffée, il murmura par deux fois :

— La salope!... la salope!...

Comme ses lèvres et sa moustache avaient été saucées par un morceau de pain avalé de travers, dans un tremblement nerveux de colère, il s'essuya minutieusement la bouche. Antoinette apportait le second plat : des œufs. Cédant au besoin de parler, de se prouver qu'il n'était pas ému, il dit :

— Ils ne sont pas trop cuits, au moins?... Vous savez, trois minutes sur le feu, pas davantage.

— Pour ça, Monsieur, j'en réponds... Ils sont comme Monsieur les aime...

Mais tandis qu'elle s'éloignait, M. Béraud, cédant au besoin de justifier auprès de sa servante la lettre reçue, ajouta :

— Figurez-vous, Antoinette, que j'ai oublié d'envoyer un faire-part à une amie de ma femme... et voici qu'elle écrit à ma pauvre Madeleine... ne se doutant pas qu'elle est morte... c'est bien ennuyeux...

— Pour sûr, c'est pas chanceux... et que ça lui fera donc de la peine, à cette bonne dame, quand Monsieur lui écrira son malheur...

Dès qu'Antoinette eut tourné le dos, M. Béraud s'égaya, content d'avoir si bien dérouté la curiosité possible de sa bonne. Même, sa contrariété de tout à l'heure disparut, et ce fut avec calme qu'il termina la lettre, quatre pages de protestations rétrospectives, signées : Georges Laurin. Ce nom n'éveillait en lui aucun souvenir particulier.

Maintenant, il considérait l'aventure comme terminée, et si ce monsieur avait indiqué son adresse, il lui aurait envoyé un billet de faire part. Il acheva son déjeuner très tranquillement, oubliant presque la lettre reçue, et ne souffrant nullement d'avoir sous les yeux une preuve palpable des infidélités de sa femme. Il y avait si longtemps qu'il avait appris, pour la première fois, que Madeleine le trompait, et il s'y était si bien habitué, que son cœur n'était plus guère accessible à la jalousie. Même, il éprouvait une vague et égoïste satisfaction en songeant qu'elle ne se donnerait jamais plus à un autre, à présent qu'elle était étendue, rigide et froide, à moitié décomposée, dans le silence lointain du cimetière, tandis que lui, rayonnant de santé, dans la pleine force de l'âge, pouvait vivre encore de longues années, et profiter de toutes les bonnes choses de l'existence, dépenser pour lui seul son argent, ne plus se refuser aucun plaisir.

Cette constatation lui fut douce comme une revanche patiemment attendue. Une seule curiosité lui venait : celle de connaître exactement le nombre des amants de sa femme. Cette envie malsaine, attirante, ainsi qu'une mauvaise odeur que l'on s'entête à respirer, il l'avait eue déjà, le jour de l'enterrement. Oui, tandis qu'il suivait le cercueil, tête nue, ayant à son bras son beau-frère, il s'était surpris à formuler en lui-même, très nettement, cette question : « Combien a-t-elle eu d'amants ? » Puis, il avait rougi, honteux d'une pareille pensée, en un tel moment, et s'était efforcé de fixer son attention sur d'autres sujets.

Ayant bu son café, M. Béraud se leva de table, corrigea de nouvelles copies d'élèves, puis se rendit au lycée pour faire sa classe. Dans le courant de la journée, il songea deux ou trois fois à la lettre reçue, mais sans colère, ainsi que l'on pense à l'événement banal qui rompt la monotonie de la vie. Les jours suivants, le souvenir de cet incident lui revint en mémoire en quatre ou cinq circonstances différentes, amené au hasard par l'enchaînement bizarre du vagabondage des idées ; puis ce fut tout. D'autres faits, futiles ou importants, vinrent capter son intérêt.

***

Cinq semaines s'écoulèrent. Un matin, en rentrant du lycée, M. Béraud trouva, sur sa table, une nouvelle lettre adressée à sa femme. Antoinette, n'osant point la remettre elle-même, ainsi qu'elle faisait d'habitude pour la correspondance de son maître, l'avait posée sur le bureau, légèrement inclinée contre l'encrier, au milieu du sous-main, bien en évidence.

— Ah ! mais, il commence à m'embêter, cet animal-là... s'il se figure que j'ai le temps de lire ses niaiseries, il se trompe... Dieu merci, j'ai des occupations un peu plus sérieuses... Tiens, mais on dirait que ce n'est pas la même écriture... non, ma foi... le timbre de la poste indique Bordeaux... voilà qui est bizarre...

Aguiché par la curiosité, il ouvrit l'enveloppe et lut :

« Ma douce amie,

« C'est un bonheur pour moi de vous montrer une fois de plus combien je reste fidèle à votre souvenir. Que de fois m'avez-vous dit : « Oh ! dans trois ans, quand vous aurez quitté la ville, vous ne songerez plus à moi, vous aimerez d'autres femmes où vous vous marierez. » Eh bien ! je ne suis pas marié, et c'est avec plaisir que je me rappelle et vous rappelle la date du jour où vous vous êtes enfin donnée à moi... »

M. Béraud acheva la lettre, — trois pages d'écriture serrée, — et examina soigneusement la signature : Capitaine Paul Delacour...

— C'est très drôle, encore un que je ne connaissais pas... capitaine Delacour ?.... ce nom ne me dit rien... Quelle salope que ma femme !...

Antoinette vint prévenir son maître que le déjeuner était servi. Se souvenant qu'il avait cru devoir expliquer la première lettre, M. Béraud dit, un peu au hasard :

— Ces magasins de nouveautés sont bien étonnants avec leur réclame... En voici un qui adrese à ma femme son prospectus sous pli cacheté... Ça doit leur coûter cher...

— Bien sûr, Monsieur, et faut qu'ils volent joliment le pauvre public !...

Ce ne fut qu'un peu plus tard, en déjeunant, qu'il s'aperçut de la médiocrité du prétexte donné. Mais bah ! sa servante était une ancienne fille des champs, pas très intelligente, et, certainement, elle ne se douterait de rien. Car, à présent, son unique frayeur était qu'Antoinette, intriguée par ces lettres adressées à une morte, ne cherchât à savoir qui les écrivait, et ne se livrât à d'inutiles bavardages. Content d'avoir su conjurer ce danger en restant calme et en dissimulant, il acheva son repas, l'esprit tranquille.

***

Madeleine Béraud avait été une femme charmante, dans toute l'acception du mot. Belle, d'une beauté brune régulière, dont le côté un peu banal était relevé par des yeux au regard inquiétant, de ces yeux limpides au travers desquels l'âme se livre sans réticence ; elle était née pour aimer et être aimée. Sa nature l'entraînait vers l'amour, et elle n'avait même point cherché à enrayer cet élan, devinant l'inutilité de toute résistance.

Ce dont son mari ne se doutait point, ce qu'il n'avait jamais soupçonné, c'est que sa femme l'avait adoré follement. Cette passion avait duré dix mois, pas davantage ; puis, ces deux êtres si différents s'étaient séparés, sans secousse, d'un accord presque tacite, vaguement étonnés d'avoir pu se souder l'un à l'autre si intimement. En réalité, leurs éléments vitaux étaient disparates. M. Béraud, d'un tempérament peu sensuel, considérait le mariage comme un devoir social qu'il faut remplir, un devoir dans lequel l'amour n'apparaît qu'à l'état d'accident.

Séparée de son mari par la chair autant que par l'esprit, Madeleine lui conserva une amitié très tendre, une camaraderie bonne et dévouée. Sans doute, elle le trompa ; mais elle évita soigneusement, non seulement le scandale, mais même tout accident, si minime fût-il, pouvant jeter le trouble dans son ménage. Elle conservait dans son intérieur le culte d'une bourgeoise travailleuse et pratique, aimant l'ordre, et effrayée par la seule idée d'une querelle possible. Dans de semblables conditions, M. Béraud ne pouvait être que parfaitement heureux ; il le fut. Sans doute, à différentes reprises, il soupçonna que sa femme le trompait. Mais, satisfait de sa vie monotone, redoutant, lui aussi, le plus léger esclandre, et ne sentant point sourdre en son cœur la jalousie, il ferma les yeux volontairement.

En l'espace de vingt années, Madeleine eut une dizaine d'amants. L'inaltérable soif d'affection qui desséchait son âme et brûlait sa chair fut l'unique mobile qui l'entraîna vers chacun d'eux. Très sincère envers elle-même, elle se donna chaque fois par amour, persuadée que cet amour serait éternel.

Aussi, dans la plupart des liaisons, fut-elle généralement victime de la sincérité de ses tendresses, de l'enthousiasme spontané de son cœur. Clémente, toujours portée à l'indulgence, elle pardonna aux inconstants de n'avoir cherché qu'un passe-temps agréable, alors qu'elle leur donnait sans réticence un peu de sa vie, un peu de son âme ; et, malgré les écœurements des banales et identiques fins de liaisons, elle sut rester l'amie de ceux qu'elle avait si entièrement aimés pendant quelques mois. Même, par un curieux sentiment de coquetterie, elle continua avec eux une correspondance lointaine, accidentée, voulant ainsi qu'ils ne l'oubliassent pas tout à fait, qu'ils se souvinssent — ne fût-ce qu'une fois par an, au jour anniversaire de leur liaison —, qu'elle les avait étreints, en des heures d'affolement passionnel, heures qu'ils juraient alors ne devoir jamais oublier, tant ils les vivaient intensément, mais que l'inexorable Temps laminait d'année en année, ainsi qu'un relief de médaille. Presque tous tenaient fidèlement le serment juré. C'était pour eux un devoir d'amour posthume, — une corvée, peut-être, mais si douce !... Et Madeleine ressentait, en lisant ces lettres, un attendrissement d'âme voluptueux, retrouvant dans les écritures, dans les phrases, dans les souvenirs rappelés, des parcelles vivantes de bonheurs défunts.

***

Si la lettre de Georges Laurin n'avait point ému M. Béraud, celle du capitaine Delacour l'inquiéta, car il en redoutait d'autres. Chez cet homme, que les tromperies de sa femme avaient laissé indifférent, un sentiment bizarre naissait : la crainte du ridicule. L'idée que le facteur, sa bonne et des voisins sauraient que sa femme — morte depuis deux, trois, quatre mois — recevait des lettres, lui suscita une peur qui, loin de s'atténuer par la réflexion, grossissait, au contraire, démesurément. Il se voyait devenir un objet de risée pour son quartier ; il allait même jusqu'à imaginer un scandale posthume, quelque chose comme un dévoilement rétrospectif de ses infortunes conjugales. Et, pour la première fois, il en voulut sincèrement à la morte, éprouva contre elle une haine véritable.

Dès lors, son existence fut troublée, il vécut dans des transes continuelles. Un malaise cérébral l'assombrit, éteignant ses joies, énervant ses gestes, minant sa santé par contre-coup, sournoisement. Sa jovialité, son expansion de parole se métamorphosèrent en un silence concentré, en une méfiance douloureuse. Ses amis, que ce changement étonnait, en attribuèrent la cause à son deuil récent, et dirent en parlant de lui : « C'est drôle, Béraud n'est plus le même depuis la mort de sa femme... Il fallait qu'il l'aimât bien... C'était, d'ailleurs, un bon ménage... »

C'était en rentrant chez lui qu'il souffrait le plus. Il se figurait, chaque fois, trouver une nouvelle lettre. Cette crainte ralentissait sa marche, le faisait rôder le long des rues, autour de sa maison, pendant cinq, six minutes, avant qu'il se décidât à en franchir la porte ; et cette résolution nécessitait de sa part un effort volontaire, presque douloureux. Il tâchait alors de se composer un visage, d'affecter un air dégagé et guilleret, mais n'y parvenait point, et son inquiétude se trahissait dans son regard fuyant, dans sa voix dénaturée.

L'apparition de sa bonne lui causait un sursaut nerveux, bien qu'il s'y préparât, avec un geste étudié pour prendre l'enveloppe qu'elle lui tendrait.

Impitoyables, aveugles et fatales comme les conséquences logiques d'une cause première, les lettres arrivèrent à huit, quinze jours, un mois d'intervalle. C'étaient, sous des formes très peu différentes, le rappel attendri d'une passion défunte, la protestation, un peu trop vive pour être sincère, d'une amitié éternelle, et aussi le remerciement posthume du bonheur accordé jadis par la défaite si longtemps attendue de la chair qui s'abandonne. De ces feuilles de papier noirci, il émanait quelque chose de très tendre et très triste tout à la fois, quelque chose synthétisant assez bien la vie dans l'acuité de ses détails et dans la fugitivité incolore de son ensemble.

Mais M. Béraud était trop directement affecté par ces épîtres pour pouvoir en savourer l'impersonnelle philosophie. Bien qu'il les attendît, leur venue avivait néanmoins son état de surexcitation, d'affolement. Il ne doutait plus, à présent, que tout le monde ne remarquât cette correspondance anormale, et, par suite, ne le ridiculisât, depuis l'employé de la poste, le facteur et sa servante, jusqu'aux voisins et aux fournisseurs. Il se sentait devenir comique, de jour en jour davantage, et cela le lamentait d'autant plus qu'il ne voyait pas le moyen d'échapper à ce sort. Puisqu'elles étaient des rappels d'anniversaires, ces lettres reviendraient tous les ans, avec une inexorable exactitude, et cela, sans doute, pendant des années et des années. Si encore les amants de sa femme prenaient soin d'indiquer leur adresse, il les préviendrait de la mort de Madeleine, et, de la sorte, ils cesseraient leur correspondance, — qui sait, peut-être heureux, en leur égoïste ingratitude, de n'avoir plus à remplir cette corvée d'amour !

En vain, M. Béraud s'ingéniait à lutter contre la fatalité ; il se sentait désarmé, et les lettres continuaient à venir, l'une après l'autre, ironiquement cruelles. Il en arrivait à ne plus penser qu'à elles, à les attendre avec la résignation de l'esclave garrotté, qui voit le coup de trique s'abattre sur son épaule. La nuit, il en rêvait. Dans un cauchemar fantastique, des enveloppes de tous les formats, des lettres de toutes les grandeurs pleuvaient sur lui, sur ses épaules, sur son chapeau, sur sa chaise en classe, sur ses meubles, à ses pieds, dans la rue, ainsi qu'une neige dense, et des facteurs narquois, gigantesques ou nains, l'encerclaient dans une farandole échevelée, tandis que des yeux railleurs le fixaient de toute part, et que des miliers de bouches se contorsionnaient en des rires inextinguibles.

Ces rires fiévreux laissaient au réveil une impression pénible qui persistait toute la journée. Dehors, il ne pouvait plus voir un passant sourire, sans être persuadé que c'était de lui qu'on se moquait, et même, plusieurs fois, il crut surprendre, dans les causeries de ses collègues, des allusions qui le visaient. L'idée fixe qu'il était

HISTOIRE DE FEMME



Dessin de Gabriel de **LAUMONT**

Mélodie Bretonne. **LA LÉGENDE DES MOUSSAILLONS** Paroles et musique de Jean MEUDROT.

Chant.

L'his_toi_re_que je conte i_
_ci. Est u_ne lé_gen_de tou_chan_te El_
_le vient de Bretagne: Aussi Là-bas plus d'un marin la
chante. C'é_tait deux pauvres moussail_lons Deux
jumeaux de douze ans à peine Sans souliers, couverts de hail_
_lons, Ru_do_yés par leur ca_pi_tai_ne.

Pour finir

mer L'ap_porte avec la ma_rée hau_te



un sujet de moquerie pour les autres s'ancrait dans son cerveau plus profondément de jour en jour. Ces troubles mentaux influèrent sur sa santé jusqu'alors robuste. Il perdit l'appétit, eut des maux de tête et des crampes [illegible] travail se ressentit également de la perturbation générale de l'organisme. Son enseignement perdit en clarté et en méthode; ses élèves, sentant la discipline se relâcher, négligèrent leurs devoirs, ne firent aucun progrès.

M. Béraud s'aperçut à temps de l'empiètement du mal; il comprit que s'il ne réagissait pas, s'il ne parvenait pas à endiguer la folie qui le gagnait, sa situation et [illegible] s'étaient à jamais compromises. Voulant alors en finir à tout prix, échapper à cette fatale hantise, il se décida à recourir au seul moyen de salut qui s'offrait : il demanda son changement de lycée. Cela lui coûtait beaucoup de quitter la ville qu'il habitait depuis de longues années, ainsi que l'établissement où il avait gagné, un à un, tous ses avancements; mais devant l'imminence du danger, il n'hésita pas à s'imposer ce sacrifice, quelque douloureux qu'il fût.

Le ministère accueillit favorablement sa demande. En recevant l'avis de son déplacement, il se sentit renaître, il entrevit sa guérison prochaine, la cessation certaine de ses peurs, la fin de ses cauchemars. Là-où il allait, nul ne le connaissait, nul ne saurait s'il avait été ou non heureux en ménage.

Alors, pour mieux rompre avec le passé, il se rendit, la veille de son départ, au bureau de poste, et défendit qu'on lui envoyât sa correspondance. Si calme et si poli d'habitude, il alla jusqu'à s'emporter, criant à l'employé ahuri :

— Vous entendez bien, je ne veux pas que vous m'envoyiez mes lettres, non plus que celles qui seraient adressées à ma femme... vous les brûlerez, vous les déchirerez, vous en ferez ce que vous voudrez... mais je ne veux pas, sous aucun prétexte... vous entendez bien, sous aucun prétexte... que vous me les fassiez parvenir. Et je vous préviens que si j'en reçois une seule, vous entendez... une seule... je porterai plainte à votre administration...

Armand CHARPENTIER.

LA LÉGENDE DES MOUSSAILLONS

MÉLODIE BRETONNE

I

L'histoire que je conte ici
Est une légende touchante.
Elle vient de Bretagne :
Aussi là-bas plus d'un marin la chante.
C'étaient deux pauvres moussaillons,
Deux jumeaux de douze ans à peine,
Sans souliers, couverts de haillons,
Rudoyés par leur capitaine.

II

Traînant toujours, mangeant parfois,
Insouciants de l'eau profonde,
Ils avaient navigué des mois
Sur tous les océans du monde.
Un jour enfin — quel jour joyeux! —
Ils surent qu'on rentrait en France.
Un sourire éclaira leurs yeux
Et du coup cessa leur souffrance.

III

Le retour s'était bien passé.
Ils touchaient aux côtes natales,
[illegible]
Le vent déchaîna ses rafales.
Fuyant devant l'éclair qui luit,
Leur bateau ne résista guère
Et sur des roches, dans la nuit,
Alla se briser comme verre.

IV

Or il arriva qu'au moment
Où s'accomplissait le naufrage,
Des petits mousses la maman
Priait pour eux près du rivage :
« Dieu, criait-elle en son émoi,
« Regarde mes larmes de veuve.
« [illegible]
« Épargne-moi la dure épreuve. »

V

Elle expira sur ces mots-là.
Au fond de l'horizon très sombre
Une lueur étincela
Et voici ce qu'on vit dans l'ombre :
Les moussaillons ressuscités,
Revenus des flots sur la terre
Qui, vers les célestes clartés,
Emportaient le corps de leur mère!

VI

L'histoire que je conte ici
Est une légende touchante.
Elle vient de Bretagne. Aussi
Là-bas, plus d'un marin la chante
Et souvent par les soirs d'hiver,
Jusqu'aux chaumières de la côte,
La bise soufflant de la mer
L'apporte avec la marée haute.

Jean MEUDROT.

LE SOUFFLET INUTILE

I

Mme de Sénozan détestait son mari. Et ce n'était pas un caprice d'écervelée coquette qui ronge son frein avec la tentation de se sauver, de s'emballer vers l'inconnu du rêve, une turlutaine fantasque de petite Parisienne qui se lasse bientôt de chanter toujours le même air et cherche curieusement autour d'elle les sensations qu'elle n'a pas trouvées dans le calme monotone du mariage.

Elle l'avait adoré. Elle l'eût adoré longtemps, toujours, dans un ravissement profond de son être qui se donnait tout entier.

Mais l'enchantement des fiançailles, des douces choses d'amour qu'on entend pour la première fois, des baisers qui brûlent les lèvres encore vierges, le charme des promenades lentes sous les arbres où l'on s'arrête à chaque pas, où l'on rit sans en savoir la cause, où l'on arrange la vie prochaine comme si elle devait être éternellement heureuse, les illusions *bleues* du prologue s'étaient trop vite envolées.

Et Nicole de Sénozan avait tout de suite senti à son petit pied d'enfant la lourdeur du boulet qu'il fallait traîner quand même désormais.

Ce mari ne pouvait même pas être un mari, et au lieu de chercher une absolution qu'elle lui eût accordée avec tant de tendresse, de l'engourdir par d'incessantes câlineries, il l'abandonnait au fond de leur hôtel, ayant chaque fois des prétextes faciles pour se retirer, pour ne point l'accompagner quand elle désirait sortir.

Et aux heures rares qu'ils passaient ensemble, il se plaisait à la railler, à tourner en dérision ce qu'il appelait sa « sentimentalité bête », parce qu'elle le suppliait, parce qu'elle souffrait et avait la gorge pleine de sanglots étouffés.

Il bâillait ou regardait sa montre lorsqu'elle lui nouait les bras autour du cou — encore espérante — et tentait vainement de le retenir. Et il la glaçait par ses phrases toutes faites, ses regards indifférents et atones qui la dévisageaient moqueusement.

Et il faisait la roue, s'allongeait sur son fauteuil, parlait d'un ton satisfait de blasé repu qui s'acagnarde un instant dans son intérieur.

Mme de Sénozan préférait encore sa solitude où elle pouvait au moins pleurer et rêvasser librement, d'autant que son mari se targuait de ces minutes brèves écoulées au logis et ne manquait pas de s'écrier alors :

— Ne suis-je pas le modèle des époux?

Les sens de Nicole ne s'étaient pas éveillés. Elle avait reçu une éducation très sévère, et, malgré les torts de M. de Sénozan, elle tremblait de se compromettre, de chercher ailleurs l'amour ignoré.

Mais Nicole toisait tous les hommes à la taille de son mari et quoique dans toute la floraison blonde et rose de ses vingt ans, quoique jolie à ravir, et fine, et inconsciemment spirituelle, elle chassait de son éventail les rôdeuses pensées coupables.

II

Elle ne songeait — la jeune femme restée jeune fille — qu'à déchirer le contrat qui la liait à M. de Sénozan, à ne plus lui appartenir, à obtenir légalement le droit de reprendre sa liberté, sa vie ancienne, le petit lit aux rideaux de perse dans la chambre de pensionnaire, les insouciantes habitudes du passé auprès de ses parents.

Nicole alla consulter des avocats, leur exposa ses griefs. Ceux-ci lui répondirent par des phrases polies, aimables, mais où perçait comme un rappel gouailleur de ce que M. de Sénozan appelait la « sentimentalité bête » de sa femme.

Il n'y avait point, dans tout ce qu'elle énumérait, la moindre matière à procès. M. de Sénozan était un mari pareil à la plupart des viveurs qui n'attendent pas la première attaque pour arrêter les frais et se remiser et choisissent carrément une jeune fille intacte et jolie pour réchauffer leurs restes avariés de sa belle flambée de printemps.

Nicole pouvait-elle exiger qu'il renonçât ainsi du jour au lendemain à des habitudes invétérées? Puis, s'affichait-il avec des maîtresses? Trompait-il sa femme?

Quels arguments, quelles preuves apporterait-elle à un tribunal surtout composé de juges qui ont flairé le fumier de Paris et sont aussi sceptiques qu'un président à mortier du dernier siècle?

L'un d'eux la voyant si désespérée, — Me de Corny, chez lequel ont papoté tant de pauvres petites femmes égarées, impatientes de secouer leur chaîne, — insinua de sa voix onctueuse, avec de ces gestes qui démentent le ton des paroles :

— Il n'y aurait qu'un moyen, madame... les voies de fait. Malheureusement M. de Sénozan est un trop galant homme pour se porter jamais à de pareilles extrémités.

Nicole éclata de rire.

— Vous croyez, lui dit-elle, en se levant, que si je m'en mêlais bien...

— Ce que femme veut, madame, fit l'avocat, et il la reconduisit respectueusement, ayant encore dans l'oreille les vibrations du rire de défi qui avait entr'ouvert les lèvres de Mme de Sénozan, et persuadé qu'il aurait bientôt à plaider une affaire nouvelle au Palais.

— Ce que femme veut! répétait-il encore en hochant la tête, tandis que le coupé de la jeune femme s'éloignait au grand trot dans la rue silencieuse.

III

Dès lors, à l'étonnement de M. de Sénozan qui ne s'expliquait pas cette métamorphose brusque, l'enfant timide qu'elle était fit place à une créature arrogante, irritable, nerveuse.

Son mari ne la reconnaissait plus.

Elle l'aiguillonnait de piqûres savantes comme une bête qu'on veut exaspérer. Il ne pouvait sortir une heure sans qu'elle se lamentât et l'accusât d'entretenir dix maîtresses. Elle le blessait dans son amour-propre, narguant sa calvitie et ses moustaches teintes avec une verve querelleuse de gamine.

Et lorsque M. de Sénozan s'emportait, prenait des airs de victime, Nicole s'exclamait aussitôt :

— Eh bien, séparons-nous puisque la vie commune vous est tellement odieuse?

— Vous en seriez trop heureuse, ma chère! répliquait-il froidement.

Enfin, un jour où ils se querellaient encore, où la jeune femme énervée à l'excès par l'indifférence étudiée de son mari qui coupait un livre feuillet par feuillet sans lui répondre un mot, haussait le ton, criait presque d'une voix aiguë, M. de Sénozan, entendant des chuchotements de domestiques dans l'antichambre, l'interrompit avec une rudesse hautaine :

— Vous oubliez, chère amie, que nos gens nous écoutent, et je ne trouve pas plaisant de se donner ainsi en spectacle à la valetaille!

— Tant mieux! fit Nicole; ils sauront au moins quel pantin ils servent et de quelle façon je vous juge.

Il l'interrompit une seconde fois, très pâle, et ayant un frémissement machinal dans les doigts.

— Je vous prie encore de vous taire...

— Je ne me tairai pas, je suis chez moi autant que vous, ici, plus que vous, car c'est avec ma dot...

M. de Sénozan s'était levé, s'approchait d'elle.

— Vous tairez-vous, oui ou non, lui jeta-t-il les yeux fixés sur ses yeux qui ne se baissaient pas.

— Croyez-vous me faire peur, imbécile?

Elle n'acheva pas son insulte. La main lourde du mari s'était abattue et avait marbré sa joue duvetée de velouté.

Mme de Sénozan bondit vers la porte et l'ouvrit. Il se trouvait là des témoins qui avaient entendu, qui raconteraient aux juges que M. de Sénozan l'avait battue. Mais l'antichambre était vide. Les domestiques ne se souciant pas d'être mêlés à ces querelles intimes étaient prudemment partis.

Nicole chancela, effarée, puis, se ravisant, étouffant

son dépit, elle soufflela à son tour M. de Sénozan de toute la force de sa main frêle et mignonne.

— Tenez! monsieur, dit-elle voilà votre soufflet; je n'en peux, hélas. rien faire!

. . . .

M. et Mme de Sénozan se sont séparés à l'amiable

René MAIZEROY

LE LOUP-GAROU

On les voit errer dans les grands bois, la nuit, les loups-garous, au dire des paysans naïfs, lorsque la lune brille et que scintillent les étoiles.

Ce soir-là, un beau soir de fin d'avril, elle brille, à-haut, la lune; elles irradient le ciel de leur scintillement, si doux qu'on le prendrait pour un clignement d'yeux, les étoiles. Cependant ils ne songent pas aux loups-garous, je vous assure, Léon et Marguerite, les deux amoureux qui suivent, enlacés, le chemin boisé qui va de Croixmare à Touffreville-la-Corbeline.

Comment ces deux jeunes gens se sont-ils connus et aimés? C'est simple. Ils sont nés tous deux en pleine Normandie, à quelques années de distance. Lui, Léon Valcourt, est fils du charron de la localité; Marguerite est la fille unique du père Dénaux, un fermier aisé. Les parents étaient voisins et amis, les enfants avaient partagé les mêmes jeux, et si, à l'école, dans une querelle, un gars voulait molester Marguerite, elle n'avait pas de plus sûr rempart que le bras de Léon.

L'affection qui existait entre eux avait été remplacée plus tard par un sentiment plus pénétrant, plus intime, l'amour, et cet amour avait grandi avec eux. Aussi, quand Léon avait été obligé de quitter Touffreville pour aller s'établir à Croixmare avec sa famille, ils avaient été tous deux bien chagrins, mais ils s'étaient promis d'aller se voir souvent.

Marguerite entrait maintenant dans sa dix-huitième année. C'était une jolie fille. Léon avait vingt-quatre ans. C'était un solide gars dont les bras, infatigablement, maniaient le lourd marteau de forge. La mort de son père l'avait exempté du service militaire, et dans quelques mois, qui semblaient bien longs aux amoureux, on allait les marier.

A Touffreville, à Croixmare et dans les villages voisins tous connaissaient cet amour, tous l'approuvaient, tous aussi le respectaient. Tous, excepté peut-être Fernand Grandrau, le cousin de Marguerite, un assez mauvais drôle, qui était craint à plusieurs lieues à la ronde.

Lui aussi, cependant, il avait aimé, un peu partout d'ailleurs; il avait eu des intrigues, et l'on disait dans le pays que parmi les filles qu'il avait courtisées et successivement abandonnées, on ne choisissait plus de rosière... Mais on disait cela bien bas, tout bas, car on avait peur du mauvais gars et de ses vilains tours.

Fernand convoitait sa cousine, — pour le bon motif, cette fois, — car la fille était jolie et les beaux écus tintant neuf du père Dénaux n'étaient pas à dédaigner. Or, un jour, à l'oreille, il avait dit à Marguerite qu'il l'aimait. La naïve enfant avait paru si étonnée de s'entendre parler d'amour et de mariage par une autre voix que celle de Léon que Fernand n'avait pas osé renouveler ses déclarations, tant il avait peur des poings solides de son rival.

Il enrageait de cet amour si vrai, si chaste, des deux jeunes gens. Ce fut bien pis quand il apprit que les amoureux étaient officiellement fiancés et qu'ils multipliaient leurs visites l'un vers l'autre. Il se dit alors que, s'il n'eût eu peur des poings cités plus haut, il ferait volontiers un mauvais coup.

Justement, il sait que ce jour-là Marguerite est partie de bon matin vers Léon et que celui-ci doit la ramener à Touffreville à la nuit tombée. Fernand, que pousse un sentiment de jalousie mêlé de curiosité, s'est embarqué le soir — un beau soir de fin d'avril — dans une clairière, non loin du sentier, à un endroit où il fait un coude. Là, pouvant les voir sans être vu, il attend le passage des amoureux.

Or, tenez, les voilà, sur la route, Léon entourant de son bras la taille de Marguerite et devisant tous deux de choses d'amour d'une voix basse, mais chaude. Ils s'arrêtent précisément en face de l'endroit où est caché Fernand, et là, la main dans la main, les yeux dans les yeux, ils se jurent, une fois encore, de s'aimer toujours, et un baiser — oh! bien long, bien tendre! — a scellé ce pacte.

Puis ils se sont séparés. Léon, qui sait que Marguerite n'a plus que peu de chemin à faire pour arriver à Touffreville, la laisse continuer seule sa route. Lui-même, retournant à Croixmare, disparaît bientôt au tournant du sentier.

***

Elle s'avance souriante et leste, Marguerite, insensible aux beautés du spectacle qui l'environne, aux effets de la lune dans les clairières, aux roulades merveilleuses du rossignol, à ce silence qu'on croirait traversé de mille bruits de la nature qui sommeille.

Tout à coup elle perçoit, non loin d'elle, un bruit de branches écartées par un effort violent et voit émerger d'un taillis le corps d'un animal ayant à peu près l'aspect et la forme d'un loup, mais de proportions plus fortes. Et il s'avance vers Marguerite en poussant de sourds grognements.

— Ciel!... un loup-garou!

La pauvrette, que le souvenir des légendes courant dans le pays sur cet être mystérieux affole, pousse des cris de frayeur. Le loup-garou les dut trouver adorables, car il s'était arrêté sur le bord de la route, le corps immobile, dodelinant de la tête comme un serpent sous le charme d'une mélodie, poussant de petits grognements maintenant joyeux.

Combien cela dura-t-il? Quelques minutes — des siècles! — que la jeune fille ne songeait pas à évaluer. Pendant ce temps elle criait toujours, Marguerite; il dodelinait toujours de la tête, le loup-garou, et, chaque fois que la pauvre fille reculait de quelques pas, il avançait d'autant!

Cette situation menaçait de ne pas avoir de fin, le loup-garou semblait prendre un malin plaisir à prolonger l'effroi de la pauvre Marguerite, lorsque tout à coup, sortant du bois, Léon tomba comme une bombe au milieu de la route, entre les deux adversaires.

En raison du coude que formait le sentier, il n'était, en ligne droite, que peu éloigné du lieu de la scène. Entendant les cris de sa promise, il avait couru à son secours en coupant à travers bois pour arriver plus vite, le gars.

A sa vue, Marguerite avait instinctivement poussé un cri de joie et s'était réfugiée, toute tremblante, dans ses bras.

Quant au loup-garou, cette diversion ne parut pas lui plaire beaucoup; car, abandonnant sa pose pleine de dilettantisme, il esquissa un mouvement de prudente retraite. Mais il se convainquit vite, sans doute, dans son for intérieur, que la fuite ne serait pas à son avantage. Accentuant ses grognements jusqu'à les rendre féroces, il s'avança résolument vers les deux amoureux.

Léon, lui, n'avait pas peur des loups-garous. Sans écouter les supplications de Marguerite, il marcha à la rencontre du specimen de cette espèce qu'il avait devant les yeux, lui cingla la tête de plusieurs vigoureux coups d'une badine qu'il avait coupée dans le bois. Puis, en un tour de main, il arracha la peau de loup qui recouvrait... Fernand, le beau Fernand, Fernand le don Juan, qui n'eut pas alors, je vous le jure, le triomphal sourire des jours de séduction victorieuse!

Le spectacle devait être drôle de ce grand garçon à la mine piteuse et confuse, debout au milieu de cette route déserte, pleinement éclairée par la lune, que la peau de loup étalée à ses pieds, seul reste d'un prestige disparu, marbrait d'une tache noire! Si drôle, que Marguerite, à travers les larmes que la réaction nerveuse qu'elle venait d'éprouver lui faisait verser, ne put s'empêcher de sourire.

Mais Léon n'avait pas envie de rire. Il fallut la toute-puissante intervention de sa fiancée pour qu'il n'administrât pas au mauvais plaisant, comme il disait, « une bonne raclée ».

— Ramasse, fit-il à Fernand en désignant d'un geste bref la peau de loup, file!... et que Marguerite et moi ne te rencontrions plus sur notre chemin, sinon... gare!

Le geste qui ponctua cette phrase parut à n'en pas douter suffisamment énergique à l'ex-loup-garou. Il ne se le fit pas dire deux fois et, ramassant sa honteuse défroque, il s'enfuit à toutes jambes dans la direction de Touffreville.

***

Léon et Marguerite se sont mariés ensemble, vous l'avez deviné, quelques mois plus tard, à la barbe du cousin Fernand.

Huit jours après, celui-ci conduisait à son tour à l'autel une jeune fille qu'il avait séduite en lui promettant le mariage et avec laquelle il avait été surpris en flagrant délit de fraude aux droits de M. le Maire. Le séducteur cette fois, avait été pris dans ses propres filets. Forcé par le père, il donnait à la pauvre fille cette réparation légale, à celle-là entre autres, car s'il avait dû l'accorder à toutes il eût été plusieurs fois bigame...

On m'a affirmé que, depuis, il était devenu sérieux et rangé et que, la leçon lui ayant d'ailleurs profité, il n'avait plus nulle envie de faire le loup-garou.

N'importe, il a dû laisser des imitateurs, car ils continuent à errer dans les grands bois, la nuit, les loups-garous, au dire des paysans naïfs, lorsque la lune brille et que scintillent les étoiles.

Charles FROMENTIN.

UKKO'TILL

(Suite et fin.)

Le régisseur dit :

— C'est M. Ukko'Till.

L'agent s'est approché; il tire un carnet de sa poche, interroge le régisseur. Puis, quelques mots brefs : il va va envoyer son camarade au poste voisin. Deux porteurs vont venir. En même temps, le commissaire sera prévenu. Alors, on transportera le corps à l'hôtel où Ukko'Till demeurait.

Little-Tony ne bouge pas; la surprise qu'il éprouve le rend incapable d'une pensée. Et aucun sentiment ne se dresse en son cerveau, pas même celui de la satisfaction qu'on a d'être débarrassé de son ennemi.

Enfin, il semble secouer sa torpeur et, à voix basse, il murmure :

— Ah!... pauvre type! pauvre type!

Il se détourne pour essuyer une grosse larme; puis, voyant qu'il n'est utile à rien, que personne ne s'occupe de lui, il s'en va soudain, désespéré, sans savoir pourquoi, et sanglote toujours :

— Pauvre type!

XVI

Dehors, un froid dur, qui tenaille le clown jusqu'aux moelles. Le collet du pardessus relevé, les mains dans ses poches, Little-Tony marche droit devant lui, sans pensée. Il va. Nulle notion de temps ou d'espace ne s'infiltre dans son cerveau.

Des rues et puis des rues, ou peut-être toujours la même rue. Deux seules choses extérieures lui sont perceptibles : c'est qu'il fait nuit et qu'il fait froid. Seulement cela ressemble à une perception confuse à ce point qu'il ne sait plus très bien s'il ne voit pas le gel obscur et s'il ne sent pas la ténèbre légère. Puis aussi ces deux sensations se mêlent, deviennent indistinctes l'une de l'autre, en sorte qu'il n'aurait pu comprendre, son esprit eût-il été capable de raisonnement, qu'il pût faire nuit sans faire froid, ou faire froid sans faire nuit.

Or, tout à coup, l'ombre s'éclaircit, et, avec la clarté, une tiédeur le fit frissonner; des couleurs lumineuses, rouge, bleue et vert, l'éblouirent.

Il s'arrêta.

Il parut se souvenir. Oui, oui! Ah! c'étaient les bocaux cruels de la pharmacie. Mais comment, comment y était-il revenu?

Il avait marché tout droit en sortant de là. Voyons la pharmacie, et puis... et puis, celui qui était mort maintenant, l'autre, le shooter :

— Pauvre type!

Ces deux mots, prononcés à haute voix, produisirent l'effet de deux pierres qui tombent dans la torpeur d'un lac. Il y eut comme deux grands cercles à la surface de son esprit et il s'aperçut qu'il était en face la brasserie où Mercédès lui avait donné rendez-vous, à la sortie du théâtre. Inconsciemment ses pas l'y avaient-ils donc conduit? C'étaient des vitraux multicolores qui flambaient devant lui; au travers, des rumeurs suintaient.

Il s'avança : peut-être y était-elle? Mais non : il se rappelait maintenant ses mauvaises paroles au sortir de la scène. Elle n'avait pas dû venir. Cependant, il s'approcha du vitrage, tenta de voir, n'aperçut que des groupes confus et comme des ébauches de geste. Alors, au moment où la porte s'ouvrait devant des consommateurs nouveaux, il les suivit, entra.

Tout de suite, au fond de la salle, il la vit. Elle était là! Noire, sa chevelure, piquée de l'or d'un seul bijou, émergeait hors de la blancheur soyeuse de la pelisse rejetée sur le dossier de la chaise. Et, en face, se penchant sur la table, Forestier, avec sa figure bête, plus bête de la fierté qui s'y exprimait. Autour du couple,

un groupe s'était formé, des journalistes, des acteurs, et tous les regards convergeaient sur la jeune femme; elle, jolie et gaie, riait, tournait la tête, saluait, jasait, vidait d'un geste délicat des petits verres, heureuse véritablement, et quasi royale!

Little-Tony bousculant tout le monde sur son passage, sans s'inquiéter des remarques déplaisantes qu'on lui adressait, parvint jusqu'à la table où trônait sa maîtresse. La rage l'étranglait; sa main gauche crispée saisit la frêle nuque de l'insoucieuse perverse, et, la secouant, il l'injuria :

— Ris donc, drôlesse! Tu le peux : Ukko'Till est mort, maintenant. Mais ris donc, avec cette crapule!

Et sa main droite, d'un geste violent, désignait Forestier.

Tous s'étaient levés : Ukko'Till était mort? Qu'est-ce que cela voulait dire?

Mais il était fou, ce Little-Tony!

Et dans la stupéfaction de la brutale nouvelle, on laissait le clown s'enfuir.

S'enfuir, mais où?

Vers quel oubli clément aux souffrances et aux désespoirs?

Voici que dans son cerveau enfiévré, il semblait à Little-Tony qu'un fleuve de lave brûlante s'irruait, un fleuve dont les vagues débordées charriait, comme des épaves éparses, tous ses souvenirs, les plus graves et les plus futiles. ainsi qu'en une inondation on voit côte à côte flotter un cercueil arraché à la tombe et un tonneau vide sur lequel, réfugié, un chat miaule comiquement!

Des heures, des heures, il marcha, voulant échapper au milieu qui le tenait, sortir de cette ville infâme. Les rues, les boulevards, les ponts, et maintenant un faubourg désolé qu'il ne connaissait pas, tout blême sous la clarté du petit jour que les lanternes encore allumées salissaient de mouchetures jaunes.

Assommé de fatigue, il s'appuya contre un mur, ferma les yeux, eu la sensation d'un repos délicieux. Mais du bruit bientôt le tira de cet ensommeillement. C'était, en face de lui, un mastroquet qui ouvrait; un garçon, à moitié endormi, enlevait les volets, tout grelottant de froid.

Little-Tony traversa la rue; il entra dans le cabaret, s'assit sur une banquette poussiéreuse, devant une longue table en bois, où des chaises étaient encore empilées, et d'une voix pâle, commanda une absinthe.

Le patron, un gros homme, l'aspect d'un hercule, qui, au comptoir, essuyait des verres avec le geste de récurer des casseroles, vint retirer les chaises, et, d'un air méfiant, examina son matinal client. Le clown s'en aperçut-il? D'un geste las, il tendit une pièce d'or au marchand de vins, ne ramassa pas la monnaie que l'autre lui rapporta en même temps qu'un verre aux trois quarts plein d'un trouble liquide verdâtre; mais, les deux coudes sur la table, la tête lourde entre ses mains, se mit à pleurer silencieusement.

Des rouliers, d'instants en instants, avec un bruit de sabots, entraient; ils venaient devant le zinc vider un petit verre, serraient la main au patron, disaient deux ou trois phrases banales, puis s'en allaient.

Le jour peu à peu grandissait, un jour clair, ensoleillé, joyeux. En face le mastroquet, le mur, contre lequel Little-Tony s'était arrêté, jetait une grande ombre allongée, d'un lilas clair, sur la chaussée blanche de gel.

A la fin, le clown releva la tête, montra sa face bouffie, bouleversée, avala d'un seul trait l'absinthe pure, et, comme effrayé ou honteux, se leva, sortit, titubant.

Dehors, il eut une hésitation : où irait-il? Et puis, où était-il? Il regarda à gauche, à droite; une rue de banlieue, aux maisons peu élevées, et personne. Devant lui, le mur bas, omnicolore sous la lèpre des affiches, et là, juste en face, ce nom qui le hantait, ce nom maudit, en énormes lettres de sang : UKKO'TILL. Au-dessous, se silhouettait la haute stature de shooter, tel que devant lui il l'avait vu, lorsque la veille, il s'était trouvé au bout de son revolver braqué.

Cette scène s'évoquait peu à peu, de nouveau, là, sur la muraille, s'y déroulait. Il se voyait lui-même, en son costume bariolé, se contorsionnant dans des poses bizarres pour garder en équilibre sur son nez la courte plume qu'il y avait placée. Et l'autre visait longuement, toujours! Mais le coup ne partait pas, jamais. Puis, voici que tandis que lui-même grandissait, grandissait, couvrait toute l'affiche, il ne pouvait comprendre pourquoi le corps du shooter diminuait, s'atténuait, semblait devenir une ombre, la sienne. Disparaîtrait-il complètement, enfin? Non, il était toujours là, il demeurait toujours visible derrière lui, s'entêtait, avec la ténacité des êtres de rêve, à le poursuivre. Et aussi, au lieu de son nom qu'il aurait voulu voir s'inscrire en syllabes triomphantes au-dessus de l'image qui le représentait, toujours, implacables, ineffaçables comme les caractères d'une épitaphe, saignaient les lettres de ce nom qui le poursuivrait sans cesse désormais : UKKO'TILL.

Rodolphe DARZENS.

Le Gérant : G. CLÉMENT.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

